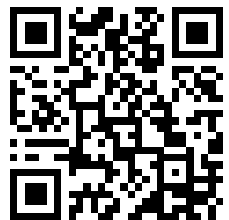

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE LIBRARY



CLASS 203
BOOK qM588

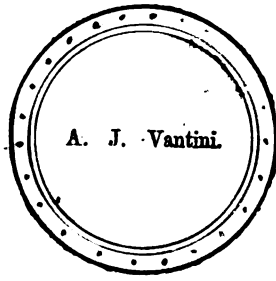
LOLA MAYER
Bookseller
84, Lambill Rd., LONDON, W.9
Phone: CUNingham 2117



3/10/2



MB 1706



DICTIONNAIRE DE MYSTIQUE

CHRÉTIENNE,

OU

ESSAI D'ENCYCLOPÉDISATION HISTORIQUE ET MÉTHODIQUE

DE TOUS LES PHÉNOMÈNES MERVEILLEUX DE L'ÂME, PARVENUE A L'ÉTAT SURNATUREL, ET UNIE A DIEU
PAR L'EXERCICE ET LA PRATIQUE DE LA VIE SPIRITUELLE, DANS TOUTE SA PERFECTION;

HISTORIQUE COMPLET

DE TOUS LES EFFETS SENSIBLES, ÉGALEMENT SURNATURELS, QUI SE PRODUISENT ALORS VISIBLEMENT DANS
LES SAINTS ET AU DEHORS :

Extases, ses différentes espèces, et tous les phénomènes qui s'y rattachent ou en découlent; —
Illuminations, — Confessions, — Prédications, — Chants, — Hymnes, — Attractions, — Ascensions, —
Élévations, — Translations, — Marche et Vol extatiques; —
Visions, ses différentes sortes, et tous les phénomènes qui s'y rattachent ou en découlent; —
Visions spirituelles et représentatives; — Apparitions; — Révélations; — Paroles, — Voix, — Sons, — Bruits, —
Harmonies et Musique célestes; — Lumières, — Clartés, — Splendeurs et Feu surnaturels; —
Passion mystique; — Stigmates, et tous les phénomènes qui les accompagnent, les précédent ou les suivent; —
Flagellation; — Couronnement d'épines; — Crucifiement, — Plaies mystiques; —
Formations plastiques; — Mariage et Mort mystiques; —
Ravissements; — Vol de l'esprit; — Divers degrés d'Oraison; — Contemplations; — Clairvoyance; —
Vue mystique; — Vue à distance; — Invisibilité; — Vision, — Oûie, — Odorat et Odeurs, —
Goût, — Toucher, — Sens et Sensations mystiques; —
Prédications, — Prophéties; — Pénétration et Discernement des esprits; — Don de lire dans les cœurs et dans les
consciences; — Dons surnaturels divers; — Langue, — Poésie, — Art, — Eloquence et Symbolique mystiques; —
Empire souverain sur toute la nature; — Incombustibilité; — Délivrance des possédés; — Guérisons surnaturelles; —
Substitutions; — Résurrections; — Tombeaux; — Reliques; — Incorruptibilité; —
Intercession; — Corps saints; — Faits miraculeux de tout genre; — Certitude, — Authenticité, — Permanence
et universalité des phénomènes de cet ordre surnaturel et des lois qui les constituent; —
Conclusions pratiques, etc., etc;.

Accompagné d'Aperçus sur la vie et les œuvres des principaux mystiques et de
tous ceux qui ont été honorés de faveurs ou dons surnaturels.

PUBLIE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 8 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858

1870

203
9M588

INTRODUCTION.

I.

La Mystique est la science de l'état surnaturel de l'âme humaine, manifesté dans le corps et dans l'ordre des choses visibles par des effets également surnaturels. Comme toute science, elle se résume donc en une question de faits, faits évidents, palpables, et facilement vérifiables par les sens. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ce que l'Eglise admire dans les saints ce sont leurs vertus bien plus encore que leurs miracles. Dans ses *Dialogues*, saint Grégoire place la patience au-dessus des prodiges et des miracles. Saint Jean Chrysostome et les Pères de l'Eglise en disent autant des autres vertus, et particulièrement de la charité. En effet, plusieurs ont opéré réellement des miracles par la puissance divine, et ont cependant ensuite été réprouvés, comme Judas, par exemple, et ceux qui, selon l'Evangile, diront au jugement dernier : « Seigneur, n'avons-nous pas fait des prodiges en votre nom ? » Il leur sera répondu : « Retirez-vous de moi, artisans d'iniquité. » C'est donc l'équité, non les miracles, qui justifie l'homme. L'Antechrist et les siens feront des prodiges jusqu'à séduire les élus même, s'il était possible. Il est de foi qu'un grand nombre de prodiges sont opérés par la puissance même de l'action satanique, et la *Mystique diabolique* de Görres en résume l'histoire. Les faits surnaturels n'ont donc de valeur et de signification, que comme manifestation extérieure et visible de l'état surnaturel de l'âme elle-même, unie à Dieu, et ne faisant qu'un avec lui dans une universelle et éternelle charité. C'est à ce point de vue seulement que nous les constaterons.

Ceux qui traitent les mystiques de visionnaires seraient fort étonnés de voir quel peu de cas au contraire ils font des visions en elles-mêmes. L'un des mystiques les plus célèbres, saint Jean de la Croix, veut « qu'on les abhorre. » Favorisé d'illuminations divines et de fréquentes apparitions de Jésus-Christ, saint Ignace de Loyola disait : « Il faut que je sois bien faible, puisque j'ai besoin de tant d'appuis extraordinaires pour me soutenir. » Etant une fois ravi en esprit, et élevé de terre au milieu d'une lumière toute céleste, on l'entendit s'écrier : « O Dieu infiniment bon, puisque vous supportez un pécheur tel que moi ! » de sorte qu'il ne pouvait dans l'extase même que la conscience de son néant. Il voulait que ses disciples pratiquassent les œuvres de charité, sans se mettre en peine de visions ou de ravissements. Quoique Dieu lui accordât continuellement de ces faveurs signalées, il disait qu'on ne devait jamais les souhaiter, qu'on devait même les fuir et les tenir pour suspectes, que quand Dieu les communiquait, il fallait les recevoir avec crainte et n'en point parler, à moins que l'obéissance ou la charité n'y obligeât, ainsi que l'ont observé en effet tous les saints. Enfin il ne jugeait de la perfection d'une âme que par la pratique des vertus, disant qu'il valait mieux connaître son néant que d'avoir des révélations ou des extases, et que c'était moins de ressusciter des morts que de mortifier ses passions.

En 1553, le P. Renauld, religieux dominicain, vénérable par son âge et par sa vertu, vint voir saint Ignace de Loyola, et lui dit, en présence de Ribadeneyra, qu'il y avait à Bologne une religieuse de leur ordre douée d'un don éminent d'oraison, qu'elle était souvent ravie en esprit, et que, durant ses extases, elle ne sentait rien, pas même le feu qu'on lui appliquait, mais qu'elle revenait à elle dès que la supérieure lui commandait quelque chose. Il dit encore qu'elle avait quelquefois les stigmates aux pieds, aux mains et au côté, et que le sang coulait de sa tête, comme si elle eût été couronnée d'épines. Il ajouta que ne croyant pas sur le bruit commun tout ce que l'on disait, il avait voulu s'en éclaircir par ses yeux, et qu'il

Ms. 4. 31. Koesenthal 780

n'en pouvait plus douter après ce qu'il avait vu. Il demanda ensuite à saint Ignace ce qu'il lui semblait d'une chose si merveilleuse. « De tout ce que vous venez de me rapporter, » répondit le saint, « rien ne me semble moins suspect que cette prompte obéissance. » Il ne s'expliqua pas davantage. Le religieux s'en étant allé, Ribadeneira supplia saint Ignace de lui confier son sentiment sur la religieuse de Bologne. Le Père lui dit que c'était le propre de Dieu d'opérer dans l'âme et de répandre en elle l'onction de son Esprit, qu'il le faisait quelquefois avec tant d'abondance, que la plénitude de la grâce, qui remplissait l'âme, rejaillissait sur le corps, mais que cela n'arrivait que rarement, et à des personnes particulièrement chéries de Dieu. »

L'an mil cinq cent quarante-un, Martin de Sainte-Croix, qui était alors novice parmi les Jésuites, qui fut depuis recteur du collège de Conimbre, et qui mourut saintement à Rome l'an mil cinq cent cinquante-sept, étant en conversation avec saint Ignace, vint à parler de la fameuse Madeleine de la Croix. Il raconta les merveilles qu'il en avait ouï dire en Espagne, il dit qu'il avait eu à Cordoue des entretiens avec elle et qu'elle lui avait paru une des plus sages et des plus saintes femmes du monde. Le Père fit une forte réprimande au novice de ce qu'il parlait si avantageusement de cette femme et lui fit remarquer que les religieux ne devaient pas estimer la sainteté par des dehors éclatants. Une autre fois il reprit très-sévèrement un Père qui s'entretenant avec un novice, lui proposait l'exemple de quelques hommes d'oraison, qui étaient dans des voies extraordinaires, et qui avaient des extases, à ce qu'on disait; car sa pensée était que ceux qui commencent ne doivent point entendre parler de ces sortes de choses, et que les novices de la Compagnie en doivent être fort éloignés, de peur qu'au lieu de s'établir dans de solides vertus, ils ne courent après ce que la vie intérieure a de précieux.

Faut-il pour cela oublier ou méconnaître les faits mystiques, ou de l'ordre surnaturel, qui remplissent en multitude innombrable l'histoire de la vie des saints? A Dieu ne plaise surtout lorsque ces faits ont un caractère d'authenticité certain, souvent public, irrécusable, et bien au-dessus de la certitude des événements historiques les plus avérés. Or, ces faits, malheureusement si peu connus de la foule des Chrétiens, sont tellement innombrables qu'ils égalent, s'ils ne surpassent, ceux observés par les sciences naturelles dans les phénomènes du monde physique. En ne les constatant seulement que depuis le Christ et les temps apostoliques, ils se perpétuent aux yeux du monde entier pendant dix-huit cents ans consécutifs, sans interruption, et en tel nombre, qu'on pourrait en remplir des milliers de volumes, bien que la plus grande partie soit demeurée obscure ou inconnue, par suite de l'humilité des saints, de l'oubli des siècles, et de l'indifférence des hommes. On comprend donc que nous ne saurions avoir la prétention insensée de rapporter ici même une faible partie des faits de cette nature. Il nous suffit d'en rappeler assez pour qu'il soit impossible de nier cet ordre de phénomènes surnaturels, et pour qu'on en saisisse les lois générales, la liaison et l'ensemble.

II.

Le célèbre Görres est le premier qui, dans notre siècle, ait traité d'une manière complète de la Mystique. (*La Mystique divine, naturelle et diabolique*, par GÖRRES, traduit de l'allemand par M. Charles Sainte-Foi, 5 vol. in-8°.) Mais devons-nous, à son exemple, réunir sous un même titre, et comme en un seul et même corps de science, les faits de l'ordre naturel et les faits de l'ordre surnaturel, les phénomènes attribués à l'action de Dieu et ceux attribués à l'action de Satan? Nous ne l'avons pas pensé; car, outre qu'une telle confusion est contraire à toute logique, il nous eût semblé presque blasphématoire d'appeler du même nom et d'unir en une même étude les choses du monde divin et celles de l'esprit du mal. Nous avons donc réservé le nom de *Mystique* uniquement pour les faits de l'ordre surnaturel et divin, qui sont les seuls dont nous nous occupons dans cet ouvrage.

La Mystique a pour point de départ, pour centre, pour foyer l'Évangile, la vie du Christ et de ses apôtres, l'Église, en un mot. Elle n'est que l'application et le développement de

la vie, des actions, de l'esprit du Christ en nous. « Le but du christianisme, » dit Görres, « n'est-il pas de reproduire, jusqu'à un certain point, dans chaque homme en particulier, ce qui s'est accompli dans la personne de Jésus-Christ, notre modèle. Marie l'avait conçu dans un céleste ravissement; et déjà, bien des siècles avant sa naissance, les prophètes, emportés dans une divine extase, avaient annoncé sa venue et contemplé d'avance les traits principaux de sa vie. Uni personnellement à la Divinité, son esprit voyait les choses d'une vue toute mystique, car il n'avait pas besoin comme nous de remonter des effets aux causes, ou des conséquences à leurs principes, mais il embrassait par un simple regard le passé, le présent, l'avenir, et l'histoire tout entière était présente à sa pensée. Son action était mystique aussi, et la nature, reconnaissant en lui son Maître, lui était soumise et lui obéissait avec docilité. C'est ainsi que nous le voyons marcher sur les flots, calmer les tempêtes par sa parole, multiplier les pains et les poissons, changer l'eau en vin, se rendre invisible et échapper de cette manière à ceux qui le cherchaient, guérir les infirmités et les maladies, et aller attaquer la mort jusque dans son empire. Cette vertu divine, dont les saintes émanations guérissaient ceux qui approchaient de lui, il ne l'emporta point en montant au ciel, mais il la laissa sur la terre à son Eglise, et en fit le prix et la récompense d'une vie surnaturelle et céleste. C'est donc lui qui a fondé la Mystique chrétienne, et qui nous en a offert dans sa vie le modèle le plus parfait.

« C'est au jour de la Pentecôte, lorsqu'il envoya le Saint-Esprit à ses apôtres, qu'il leur communiqua la vertu divine et mystique qui résidait en lui. Et déjà l'apôtre saint Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, énumérait tous les dons merveilleux qui composent ce précieux trésor que le Sauveur a confié à son Eglise. Ces dons sont de deux sortes : les uns ont pour but la sanctification de celui qui les reçoit, les autres l'éducation et l'utilité du prochain. Les premiers forment la mystique ésotérique ou intérieure, et les autres produisent la mystique exotérique, qui n'est ordinairement que le résultat et la manifestation de la première. Le prophète Joël avait prédit aux Juifs que leurs fils et leurs filles prophétiseraient; que les jeunes gens auraient des visions, et les vieillards des songes merveilleux. Cette prophétie s'est accomplie dans l'Eglise dès le commencement; et les Actes des apôtres nous rapportent déjà les visions et les songes surnaturels des premiers disciples du Sauveur. C'est dans une vision que saint Pierre apprend qu'il ne doit plus différer d'admettre les gentils dans l'Eglise. C'est dans une vision que les mystères de l'avenir sont révélés à saint Jean. Saint Paul est ravi jusqu'au troisième ciel, et il ne peut dire si c'est avec son corps ou sans lui. Saint Irénée, dans son second livre des *Hérésies*, chap. 57, affirme que, de son temps, il y avait dans l'Eglise des fidèles qui contemplaient l'avenir et qui avaient des visions. Saint Justin, dans son *Apologie*, oppose aux païens, comme une preuve de la divinité du christianisme, le don de prophétie que l'Eglise avait reçu, héritant ainsi de la puissance de leurs oracles et de leurs sibylles. Origène, dans son premier livre contre Celse, assure qu'un grand nombre de païens s'étaient faits chrétiens par suite des visions qu'ils avaient eues, et l'Esprit-Saint avait tout à coup changé leurs dispositions, de sorte qu'instruits et fortifiés par ces visions, soit dans le sommeil, soit pendant la veille, ils ne craignaient pas de mourir pour une doctrine dont ils avaient eu horreur jusque-là. Il affirme avoir vu lui-même beaucoup de cas de ce genre, et il prend Dieu à témoin que ce qu'il dit est vrai. Saint Justin raconte de lui la même chose dans son dialogue avec Tryphon, et saint Grégoire de Nysse en dit autant de saint Grégoire le Thaumaturge. »

« Nous avons vu en effet, » dit Görres, en résumant sa mystique divine, « comment tous les éléments particuliers de la rédemption, présents au souvenir de tous les siècles, se propagent et se développent, sous la forme d'une tradition vivante et sensible, dans les saints mystiques et dans les œuvres; de sorte que la vie tout entière du Rédempteur se prolongeant en eux, il ne reste étranger à aucune époque, et continue par eux en chacun l'œuvre qu'il a commencée d'abord dans sa propre personne. Ainsi, par exemple, le don de guérir les malades, que Notre-Seigneur a laissé comme héritage à son Eglise, n'a jamais cessé en celle-ci depuis le jour où il est monté au ciel; et ce que nous voyons dans les saints en ce

genre n'est qu'un écoulement de cette source qui ne tarit jamais. Il en est de même de tous les autres dons et de tous les phénomènes qui se sont produits dans la vie du Sauveur. N'avons-nous pas vu percer partout dans l'extase le sommet glorieux du Thabor? N'avons-nous pas reconnu dans ces saints élevés en l'air celui qui marchait sur les eaux; dans la stigmatisation les plaies faites sur le Calvaire? »

Il faut lire les œuvres des mystiques, comme, par exemple, les *Insinuations de la divine pitié* de sainte Gertrude, ou de de nos jours, la Vie d'Anne-Catherine Emmerich par Clément Brentano, pour voir à quel point la vie et tous les actes des mystiques s'identifient à la vie du Christ et à celle de l'Eglise.

III.

La Mystique, avons-nous dit, est la science de l'état surnaturel de l'âme humaine, manifesté dans le corps et dans l'ordre des choses visibles par des effets également surnaturels. De là deux branches parfaitement distinctes : la mystique ésotérique ou intérieure et la mystique exotérique ou extérieure. La première est l'étude de cet état surnaturel de l'âme humaine, tel que les saints et les mystiques l'ont décrit, d'après leur propre expérience. Ce côté de la Mystique recevra dans ce Dictionnaire un large développement, et nous étudierons successivement, dans la suite de ces articles, tout ce que les mystiques nous ont appris à cet égard. Les œuvres de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de Marie d'Agreda, de sainte Gertrude, de sainte Catherine de Sienne, du B. Henri Suso et de mille autres, nous fourniront à cet égard les renseignements les plus curieux, les plus féconds et les plus approfondis.

A ce point de vue, qu'est-ce que la Mystique? Pour bien le comprendre, interrogeons d'abord les mystiques eux-mêmes. Dans *La mystique Cité de Dieu* (Part. 1, liv. 1, chap. 2), Marie d'Agreda s'exprime ainsi : « J'ai reçu, depuis que j'ai l'usage de la raison, un bienfait du Seigneur, que j'estime un des plus grands que sa main libérale m'ait fait, c'est de m'avoir donné une très-grande crainte de le perdre, ce qui m'a toujours poussée et excitée à désirer et à faire ce qui était le plus parfait et le plus assuré, et à demander la continuation de cette grâce au Très-Haut, qui m'a crucifiée en quelque façon, perçant ma chair d'une vive crainte de ses jugements, je tremble toujours de perdre l'amitié du Tout-Puissant, et même je doute si je la possède. Les farmes que cette perplexité me causait, étaient ma continuelle nourriture; cette crainte m'a fait faire de grandes instances à Dieu, et m'oblige de demander l'intercession de la très-pure Vierge, dans ces misérables temps où nous sommes (auxquels les serviteurs de Dieu doivent être cachés et ne paraître presque point), le suppliant de tout mon cœur, qu'il me conduise par une voie assurée et cachée aux hommes. »

Union parfaite de l'homme à Dieu, voilà le but dont la Mystique est la « voie assurée et cachée aux yeux des hommes. » Comment le mystique s'élève-t-il dans cette voie? C'est ce que nous enseigne Marie d'Agreda en poursuivant ainsi :

« Dès lors j'aperçus un changement et un état fort spiritualisé dans mon intérieur. Mon entendement fut doué d'une nouvelle lumière, et on lui communiqua une science, avec laquelle il connut toutes choses en Dieu, ce qu'elles sont en elles-mêmes, et leurs opérations; il lui fut manifesté, que c'est la volonté du Très-Haut que je les connaisse, et que je les pénètre. Cette intelligence, cette lumière, qui m'éclaire, est sainte et douce, pure et subtile, aiguë et active, assurée et sereine. Elle fait aimer le bien et haïr le mal. C'est une vapeur de la vertu de Dieu, et une simple émanation de ses infinies clartés, que l'on présente à mon entendement comme un miroir dans lequel j'aperçois, par ma vue intérieure et par le plus suprême de mon âme, plusieurs choses; l'objet paraissant infini par la lumière qui en rejaillit, quoique les vues soient limitées et l'entendement faible. L'on voit le Seigneur, comme s'il était assis sur un trône de grande majesté, d'où l'on découvrirait distinctement ses attributs, autant que les forces de l'esprit humain le peuvent permettre, y ayant entre deux comme un voile d'un cristal très-pur qui le couvre, à travers

duquel l'on connaît et l'on discerne avec une vive clarté et une grande distinction les merveilles et les attributs ou perfections de Dieu.

« Dans cette connaissance, il y a divers degrés et plusieurs manières de voir, et cela dépend de la divine volonté; Dieu étant un miroir volontaire, quelquefois il se manifeste plus clairement, d'autrefois moins. Quelquefois on y montre quelques mystères et on en cache d'autres, et ils sont toujours grands. Cette différence suit bien souvent la disposition de l'âme, parce que si elle n'est pas tranquille et en paix, ou qu'elle ait commis quelques fautes ou quelques imperfections, si petites qu'elles soient, elle ne peut voir cette lumière de la façon que je dis, par laquelle l'on connaît le Seigneur avec tant de clarté et de certitude, qu'elle ne laisse aucun doute de ce qu'on y découvre; au contraire, elle persuade et assure que c'est Dieu qui est présent, et elle fait mieux entendre tout ce que sa majesté dit, et cette connaissance produit une force solide, efficace et pleine de douceur pour aimer et servir le Très-Haut, et pour lui obéir. L'on connaît de grands mystères dans cette clarté, l'on y voit combien la vertu est estimable, et combien il est avantageux de la pratiquer et de la posséder; l'on y découvre sa perfection et sa sûreté; et l'on y ressent une force et une vertu qui contraint de pratiquer le bien, de s'opposer au mal, de le combattre et de vaincre bien souvent les passions.

« L'on aperçoit dans cet état, d'une certaine manière, le secours de l'Esprit de Jésus-Christ, qui est Dieu, et la vie de l'âme, et qui agit dans toutes les saintes opérations et les saints mouvements; y découvrant par la ferveur, par le désir, par la lumière et par l'efficacité qui nous secondent en tout ce que nous faisons, une force intérieure que Dieu seul peut donner. L'on y ressent aussi l'amour, que la continuation et la vertu de cette lumière produisent, et on y entend intérieurement une parole animée et continuelle, qui nous occupe à tout ce qui est divin, et nous sépare de tout ce qui est humain, et par là l'on découvre que la vertu et la lumière du Soleil de justice, qui éclaire toujours dans les ténèbres, vivent en moi : ce qui s'appelle proprement être aux vestibules de la maison du Seigneur, puisque l'âme est en vue de ce divin Soleil, et participe aux rayons qui en sortent.

« C'est une lumière, qui en un même temps, éclaire et anime, enseigne et reprend, mortifie et vivifie, appelle et retient, instruit et violenté, nous fait distinguer le bien et le mal, l'élevé et le profond, la longueur et la largeur, le monde, son état, sa disposition et ses tromperies, ses vaines promesses et l'infidélité de ses habitants et de ceux qui l'aiment; et surtout elle m'enseigne à le fouler, à le mépriser, et à ne m'attacher qu'au Seigneur, le regardant comme le souverain Maître et le Gouverneur de toutes choses. Je vois et je connais, en sa majesté, leur disposition et les vertus des éléments, le commencement, le milieu et la fin des temps, ses vicissitudes et ses variétés, le cours des années, l'harmonie des créatures et leurs qualités, tout ce qu'il y a de plus caché dans les hommes, leurs opérations et leurs pensées, les périls dans lesquels ils vivent, et les sinistres voies qu'ils suivent, les Etats, les gouvernements, leur inconstance et leur peu de fermeté, en quoi consistent leur commencement, leur fin, et ce qu'ils ont de véritable ou de trompeur.

« Dans ces états spirituels, et dans la clarté de cette même lumière, je connaissais et je voyais Marie, Reine, Mère et Vierge, quand elle me parlait, et les anges leur nature et leur excellence. Quelquefois aussi je les connais, et je les vois en Dieu, et d'autres fois en eux-mêmes, mais avec cette différence, que pour les connaître en eux-mêmes, il faut descendre quelques degrés plus bas. Lorsque cela arrive, je m'en aperçois par le changement des objets et par les divers mouvements de mon entendement. Je vois et j'entends ces princes célestes. Je leur parle dans ces degrés inférieurs. Ils y conversent avec moi, et m'éclairent sur plusieurs de ces mystères que le Seigneur m'a montrés. La Reine du ciel m'y déclare et m'y manifeste ceux de sa très-sainte vie, et toutes les merveilles qui s'y sont passées; et je les distingue tous avec ordre par les divins effets que je ressens dans mon âme.

« Il m'arrive souvent que cette illumination passe en moi par tous ces saints inter-

médiaires; que le Seigneur me donne l'intelligence et la lumière, ou son objet; que la très-sainte Vierge m'en donne l'éclaircissement, et que les anges me fournissent les termes pour m'exprimer. Souvent et pour l'ordinaire, le Seigneur fait tout, et il m'enseigne ce que je dois écrire : la Reine du ciel m'instruit quelquefois de tout par elle-même; d'autres fois les anges me rendent cet office; et l'on a coutume aussi de ne m'en donner que l'intelligence; prenant les termes dont je me sers pour me faire entendre de ce qui m'a été déjà inspiré. Il est vrai que je pourrais errer en ceci, si Dieu le permettait, parce que je suis une pauvre ignorante, et que je rapporte de ce que j'ai entendu : et quand il me vient quelque difficulté en déclarant ces connaissances, j'ai recours à mon directeur et à mon père spirituel dans les matières les plus délicates et les plus difficiles.

« Dans ces sortes de temps et ces divers états, j'ai rarement des visions corporelles, mais j'y reçois quelques visions imaginaires; et celles-ci sont fort inférieures aux autres, dont je viens de parler, qui sont bien plus élevées, plus spirituelles, et plus intellectuelles. Ce que je puis assurer, c'est que dans toutes les connaissances et les intelligences qui me viennent de la part du Seigneur, de la très-sainte Vierge, ou des anges, soit qu'elles soient grandes ou petites, inférieures ou supérieures, j'y reçois en toutes une lumière très-abondante, et une doctrine fort profitable, dans laquelle je reconnais et je vois la vérité, et tout ce qu'il y a de plus parfait et de plus saint. »

Remarquons ici d'abord que toutes les visions et apparitions qui se traduisent ensuite visiblement à l'extérieur, se passent d'abord dans le fond le plus intime de l'âme humaine, elle-même profondément unie à Dieu par sa spiritualité et sa sainteté; elle touche par l'esprit, en Dieu, le monde entier des esprits, le sent, le voit, le contemple, et dès lors peut en traduire extérieurement la vision. Il en est de même des stigmates, plaies, couronnements d'épines, etc., qui ne sont d'abord que la profonde émotion de l'âme elle-même contemplant en esprit la passion du Sauveur, émotion qui, parvenue à son dernier degré d'exaltation, passe de l'âme dans le corps, et s'y exprime en caractères visibles par ces traits extérieurs.

On voit là le principe de ces effets surnaturels qui se manifestent dans le monde des corps et dans l'ordre des choses visibles. On conçoit le point d'union et de jonction qui relie la mystique exotérique à la mystique ésotérique. On comprend, on saisit presque dans sa source la raison de ces apparitions, de ces miracles, et de tous ces faits surnaturels qui ne nous semblent d'abord si étranges que par ce que nous oublions qu'ils sont un écoulement, une manifestation externe de cet état intérieur et surnaturel de l'âme humaine qui voit Dieu, et en Dieu toutes les créatures telles qu'elles sont.

IV

Ce que nous venons de dire explique tout le domaine de la mystique extérieure ou exotérique. L'âme unie à Dieu, voyant tous les êtres, non tels qu'ils nous apparaissent sous les phénomènes passagers de ce monde, mais dans l'essence même qui constitue la nature intime de leur être, toute créature, toute chose acquiert donc dès lors une signification mystique ou divine, outre la signification terrestre ou phénoménale qu'il a aux yeux du corps. Tous les êtres visibles n'étant, comme le dit l'Apôtre, qu'une figure des perfections invisibles et de l'éternelle vertu de la Divinité, le mystique voit, ou du moins cherche à entrevoir la signification de cette perfection invisible, de cette éternelle vertu divine que représente chaque être créé. C'est là le sens mystique de sa vie. C'est la restitution de ce sens mystique que l'homme poursuit sur lui-même, par la pratique de la vie spirituelle, et sur les autres créatures par la science de la mystique proprement dite. Or quelle est, au point de vue de l'homme, la pratique de la vie mystique ?

Dans la remarquable introduction dont il a fait précéder sa traduction des *OEuvres choisies du vénérable Thomas à Kempis*, M. S. Ropartz définit ainsi les principes et le but de la mystique pratique, envisagée principalement au moyen âge et dans l'école du monastère du mont Saint-Agnès. « Dans ses principes admirables, » dit-il, « dans sa théorie si vraie et si

simple, voici ce qu'est la mystique chrétienne. Le but unique et suprême de la vie, c'est la conformité, l'union de l'homme avec Dieu, de telle sorte que toutes les pensées, les affections humaines se divinisent par leur conformité avec le regard, avec l'amour infini dont Dieu voit et aime toutes choses; mais, depuis la chute, le péché est toujours là qui s'interpose, voile épais, mur immense, barrière fatale entre l'homme et Dieu. Il faut donc commencer par déchirer ce voile, par abattre cette muraille, par franchir cette barrière. La grâce de Dieu et l'effet de la volonté humaine concourent toujours et nécessairement, comme dans tous les actes même matériels de la vie, et l'écueil des mystiques fut toujours l'exagération de la grâce, comme l'erreur philosophique fut l'exagération de la liberté. Voilà donc le premier degré, la destruction du péché et de ses suites, angoisses, ténèbres, faiblesse de volonté, par la pratique des vertus contraires; c'est la vie purgative. Suivez le maître, il vous mènera sous trois tentes de mystères, et les trois grandes vertus qui sont la base de la vie dévote, le renoncement, l'humilité, l'obéissance, vous donneront les moyens de combattre les concupiscences, de détruire les souches de malice, les désirs de la chair, les désirs des yeux, et la superbe de la vie.

« Lorsque l'effort de l'âme, aidé de la grâce, a balayé ainsi les débris fangeux du vice, l'âme devient comme un splendide miroir où se reflète la divine vérité. Elle contemple en elle-même et en soi cette vérité suprême, elle la médite, elle y applique toutes ses facultés intelligentes. C'est là la réhabilitation de l'esprit, la vie illuminative. — « Pourquoi, » disent les anges à l'âme qui cherche la vérité, « pourquoi levez-vous si souvent les yeux au ciel? Pourquoi regardez-vous et soupirez-vous après celui qui habite la lumière inaccessible? C'est lui qui a étendu les ténèbres pour se voiler, et qui monte sur les nuées comme sur son char. Mais bien que les brouillards et les nuées l'environnent, pourtant il est un moyen de voir à découvert sa face, c'est la justice, le jugement et la vie sainte dans la voie de la vérité; ce sont là les fondements et la base de son siège dans l'âme, où il se fait voir comme sur un trône. » Ainsi, l'intelligence, la raison réformée, s'appliquent à la recherche et à la connaissance de la vérité infinie; la volonté réformée ne veut plus que l'aimer et s'unir à l'infinie bonté, et c'est là le dernier degré du mysticisme, la vie unitive. L'âme demeure, va, vient avec Dieu et en Dieu, d'autant plus grande en Dieu qu'elle est plus petite en elle-même, parce qu'en tout elle s'est oubliée soi-même et s'est transformée en Dieu. Elle est enveloppée de la lumière de l'éternelle Sagesse, comme d'un vêtement; elle est environnée de toute part de justice et de vérité comme d'un bouclier impénétrable; elle est embrasée de l'ardeur de la charité, car, comme le fer ardent se fait tout feu, ainsi l'âme unie à l'amour se fait tout amour, sans perdre toutefois la propriété de son essence, qui nécessairement différera toujours de l'objet aimé.

Tel est la Mystique du moyen âge; celle de saint Bernard, de Hugues et de Richard de Saint-Victor, de saint Bonaventure, de Rusbrock, de Suso, de Thauler, de Gerlac, de Gerson, de Louis de Blois, et celui de toutes ces prophétesses dont la chaîne admirable vient trouver sainte Thérèse. Tous se rattachent à saint Denys l'Aréopagite, qui apprit cette doctrine et sa langue de saint Paul et de la divine Vierge Marie. Par la forme même, ces maîtres de la doctrine spirituelle ont un air de parenté qui ne leur fait jamais perdre l'influence de leur époque, de leur milieu, de leur vie personnelle, quelque visible qu'elle reste à côté. Ce caractère, c'est l'orientalisme, tous l'ont pris dans un livre, dont ils savaient, comme on ne sait plus rien aujourd'hui, la lettre et l'esprit : la Bible. Générations plaintives d'exilés dans un monde de brouillards et de froidure, leur vie se passa à rêver des soleils chauds et parfumés de la patrie; les plus doux objets de la terre d'exil n'eurent pour eux de charme que parce qu'ils y attachaient un nom mystérieux d'ailleurs. A ces proscrits il restait un seul souvenir, celui du jour où la barrière infranchissable s'ouvrit pour laisser passer un consolateur suprême; une seule poésie, les chants de ceux à qui il avait été donné de voir du haut des montagnes la terre de la promesse, et qui en avaient redit les merveilles dans une extase mêlée de larmes.

Il était donc impossible que les formes bibliques ne fussent pas communes à tous les mystiques. Quand ils disent à Dieu leur culte et leur amour, tous les prophètes et surtout

David ont pour eux des hymnes et des prières; quand ils se lamentent sur les obstacles du chemin, sur les obscurités du désert, Job et Jérémie leur donnent des sanglots; quand ils chantent l'union de l'âme avec Jésus, le Cantique des cantiques leur prête ses épithalames, incompréhensibles pour tous les interprètes de la science, qu'eux seuls expliquent avec leur cœur; quand enfin ils se tracent à eux-mêmes, ou décrivent à leurs frères le chemin royal du ciel, qui n'est que celui du Calvaire, la vie et les doctrines de l'Homme-Dieu, commentées par les Epîtres apostoliques et les livres sapientiaux, se présentent à nos yeux, admirablement ramenées aux mœurs de l'époque, sans perdre le charme de leurs similitudes et de leurs paraboles.

Les doctrines uniformes de la théologie orthodoxe et la même inspiration de style imposant, avons-nous dit, aux écrivains mystiques du moyen âge, depuis saint Bernard jusqu'à Gerson, un caractère indélébile de parenté et de commune origine, le milieu dans lequel chacun de ces hommes se trouva placé lui donna sa personnalité. C'est ainsi que trois auteurs sortis de la même école, vivant en même temps sous la même règle, Thomas a Kempis, Gérard de Zutphen et Gerlac, ont conservé entre eux des différences profondes de doctrine et de style. Gerlac, contemplatif solitaire et maladif, qui n'eut d'autres charges à Windesem que celle de sacristain, jette sur des fragments de parchemins, sur des planches, sur les pierres de sa cellule, les extatiques doctrines dont son âme ne désemplit pas. Sa parole ne sait pas garder de mesure; c'est toujours comme une hymne; il n'a pas voulu de lecteurs, et souvent on a peine à le suivre, ses *soliloques* ne sont, pour ainsi dire, que des jalons qui lui marquent les degrés qu'il a parcourus sur la route du renoncement et de l'intuition divine; ce qui fait de cet admirable livre un abrégé de la vie mystique décrite jusqu'à ses hauteurs les plus inexplorées. Gérard de Zutphen, jeune savant, passionné pour les anciens maîtres, nous a laissé des traités clairs, méthodiques, élégants de paroles, mais l'auteur ne se montre presque jamais; c'est un livre, ce n'est pas une révélation. Thomas a Kempis, enfin, dans ses nombreux écrits, se montre toujours le paternel maître de novices; et c'est ce qui donne à ses opuscules leur charme et leur utilité pour les hommes du monde, à qui les hautes doctrines mystiques isolées des actes journaliers de la vie seraient d'insolubles énigmes ou de poétiques aberrations. Que l'on ne s'y méprenne pas cependant: pour le chanoine Zwoll, la vie mystique est partout; c'est le but, c'est la fin suprême. Il ne vous parlera presque jamais que de l'action, des moyens, parce que vous êtes des enfants; mais voyez, dès que l'enseignement ne le retient plus, comme l'hymne s'élançe, comme le poème, qui s'était fait parabole pour vous faire aimer et retenir le précepte, se fait prière et monte à Dieu, dans le *soliloque de l'âme*, par exemple, que le moine écrit pour lui. »

V.

Une des premières difficultés de ce travail était d'établir un ordre de matières qui pût s'adapter à la forme de Dictionnaire, sans nuire notablement à la suite, à la liaison et à l'ensemble des idées que doit développer la Mystique. Si nous avions voulu suivre un ordre complètement méthodique, et placer tous les faits de détail sous les articles généraux dans lesquels ils rentrent naturellement, nous nous serions trouvés réduits à quelques mots pour ainsi dire, chacun de ces mots devenant d'une longueur excessive et faite pour fatiguer la patience du lecteur. Ainsi, par exemple, il nous eût fallu rapporter sous le mot APPARITIONS tous les faits de ce genre qui, même sous leur forme la plus succincte, suffiraient à remplir plusieurs volumes in-8°. Nous avons donc été contraint de disséminer dans tout le cours de ce Dictionnaire la plus grande partie de ces faits, sous le titre de chacun des personnages qui en ont été l'objet. Ce mode de procéder offre d'ailleurs plus de facilité, plus d'avantages pour le lecteur qui n'est pas ainsi dans la nécessité de parcourir un article excessivement long, et qui peut trouver de suite, au nom du personnage qu'il recherche, l'historique du fait dont il veut avoir connaissance.

Nous avons dû nécessairement aussi donner une rapide analyse de la vie des princi-

paux mystiques, mais en ayant toujours soin de nous renfermer exclusivement dans l'ordre des faits qui sont la matière de ce travail.

Pour ne pas répéter inutilement ce qui se trouve déjà dans d'autres Dictionnaires des collections de M. l'abbé Migne, nous avons fait abstraction complète de tout ce qui a rapport aux premiers temps de l'Eglise, à la vie du Sauveur et à celle des apôtres.

La seconde difficulté de ce travail était de faire saisir dans un ensemble clair, plein et méthodique, l'unité des principes sur lesquels la Mystique repose. Ce travail est encore à faire. En effet, ces principes épars dans la vie et les œuvres des mystiques y disparaissent pour ainsi dire sous les élans extatiques de leur âme vers Dieu, sous les transports brûlants de leur amour infini, dont l'immense et radieuse splendeur rend tout obscur auprès d'eux. Görres, il est vrai, a bien fait une première tentative pour résumer scientifiquement ces principes; mais, d'abord, il les cherche dans les études purement physiologiques, psychologiques et physiques qui, évidemment, ne peuvent rien apprendre à ce sujet, puisqu'ils sont d'un autre ordre. Ensuite, les hypothèses scientifiques de Görres, presque toujours inintelligibles, comme la métaphysique allemande qui déteint sous sa plume, n'ont guère, en définitive, d'autre but que de montrer comment les effets surnaturels extérieurs découlent nécessairement de l'état surnaturel intérieur de l'âme humaine. Sous ce rapport, nous sommes loin de méconnaître l'importance et la valeur de cette partie théorique de son travail, et nous croyons même qu'en général il y a peu à faire après lui à ce point de vue. Personne, plus que nous, n'est disposé à lui rendre cette entière justice.

Mais ce qu'il importe surtout d'étudier et de préciser dans les principes de la Mystique, c'est l'état même de l'âme humaine dans cette vie surnaturelle. Loin de nous la prétention de rien découvrir par nous-même à cet égard; mais à force de méditer les mystiques et d'étudier ces principes dans leurs œuvres elles-mêmes, nous avons dû naturellement en saisir le fil conducteur, la liaison, l'ensemble et l'unité. Au reste, nous nous proposons de donner non nos propres observations, mais les leurs, de les suivre pas à pas, lettre à lettre, et de ne faire en un mot qu'en donner l'analyse.

Pour bien comprendre quel est cet état surnaturel de l'âme humaine, qui est l'objet de la Mystique, il faut interroger d'abord ceux qui l'ont plus particulièrement éprouvé. Or, entre tous, il n'en est point peut-être qui l'ait étudié et s'en soit rendu compte d'une manière plus méthodique, nous dirions presque, plus scientifique, que ne l'a fait sainte Thérèse d'Avila, née le 28 mars 1515 et morte le 5 octobre 1582, c'est-à-dire qui a vécu dans ce xvi^e siècle, si savant, si agité, et si profondément novateur. C'est donc elle principalement, que nous allons interroger sur ce point. Comme tous les mystiques, disons-nous dans la suite de ce travail (*Voy. MARIAGE MYSTIQUE*), sainte Thérèse montre comment l'union de l'âme à Dieu est le principe de toute la vie mystique, et par conséquent de tous les phénomènes surnaturels, tant intérieurs qu'extérieurs, qu'elle révèle. Mais cette union dont la plénitude et la consommation finale n'ont lieu qu'après la mort et dans l'éternité, s'accomplit dès cette terre d'une manière plus ou moins parfaite. Toutes les œuvres des mystiques n'ont pour but que de nous faire connaître, par une analyse pleine et profonde des surnaturels états de l'âme humaine, les divers degrés successifs de l'accomplissement de cette union divine; sainte Thérèse, longtemps condamnée par ses propres doutes et surtout par ceux de ses directeurs, à faire une étude plus minutieuse et plus profonde des différents états de l'âme entrée dans les voies de la vie surnaturelle, est aussi, par cette raison même, celle qui a le plus jeté de clartés vives et saisissantes sur cette étude psychologique. Nous avons déjà vu que, dans ses œuvres et particulièrement dans son *CHATEAU DE L'ÂME* (*Voy. ce mot*), elle distingue sept modes ou degrés successifs dans l'état de l'esprit par rapport à son union à Dieu; c'est ce qu'elle appelle les sept demeures du château de l'âme. Elles représentent les sept degrés successifs de spiritualisation de l'âme humaine. — Le premier qu'on nomme état d'*oraison*, n'est autre chose, au point de vue psychologique, qu'une concentration de l'attention sur l'objet de la pensée, qui est Dieu. La condition indispensable de cette oraison c'est l'état de grâce. Pour agir ou pour éprouver une action quelconque, il faut au moins être. Or celui qui n'est point en état de grâce n'a point d'existence réelle, dans le sens religieux et divin de ce mot. Pour pén-

trer le sens intime de la parole, qui sert de voile à la vérité divine, c'est-à-dire à Dieu lui-même, l'homme, dans cette première demeure, se sert des sens eux-mêmes, c'est-à-dire des objets sensibles, des signes, des symboles et des figures. — Mais bientôt il cherche à s'élever plus haut et à s'unir à Dieu, non plus seulement par les sens ou les symboles, mais par la pensée, l'intelligence ou la raison; c'est le second degré de la spiritualisation successive de l'âme, ou sa seconde demeure qu'on nomme ordinairement oraison *mentale*. Ici, l'homme ne considère plus l'ordre entier des choses visibles ou des phénomènes que comme renfermant un sens mystérieux, qu'on peut nommer le sens de l'idée ou du rapport, et ce sens caché est l'objet de la Mystique, dont le domaine proprement dit commence là seulement à se préciser, la première demeure étant plutôt le point de jonction, les confins de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. — Pour progresser dans cette seconde demeure et arriver à la troisième, il faut que l'homme, conformant sa vie pratique à la théorie, n'accomplisse plus aucun acte visible ou des sens qu'en vue de la pensée de l'acte intellectuel qui en est le but réel, le sens mystique, la destination finale; tout ce qui est du temps, de la terre et du monde devenant simple figure et symbole de ce qui est de l'éternité, du ciel et de Dieu. En avançant toujours, l'homme s'aperçoit que la pensée de son esprit n'est elle-même qu'une particularisation individuelle, bornée et finie de la Parole, du Verbe même de Dieu, qu'elle cache même en paraissant la révéler, voile encore de la vérité divine, qu'il faut soulever pour contempler la vérité elle-même qui est derrière. Dès qu'il a fait ce pas, il est entré dans le troisième degré de la spiritualisation successive de l'âme humaine. C'est le plus difficile à traverser. C'est celui que saint Jean de la Croix nomme la *nuit obscure*, et dont il nous donne une description si profonde. Ici, dit-il, il faut que l'homme arrive à la nudité absolue, au vide complet et que se dépouillant de toutes ses facultés, il renonce à ses propres sentiments, à ses propres pensées, à ses propres volontés, à lui-même en un mot, car là est l'apprentissage du vrai chemin de la croix, de l'abnégation. (Voy. du reste à ce sujet saint JEAN DE LA CROIX. Le passage par cette troisième demeure explique seul, et explique parfaitement cet état de sécheresse, de délaissement, de tentation, d'abandon, de nuit obscure en un mot, par lequel nous voyons tant de grands saints passer souvent une partie considérable de leur vie, Dieu les ayant destinés surtout aux épreuves de cette troisième demeure. — L'homme s'étant dépouillé par l'abnégation de ses sentiments, pensées et volontés propres pour ne plus voir que le néant de lui-même, entre ainsi par l'humilité dans la quatrième demeure appelée oraison de *quiétude*. En effet, la conséquence de ce renoncement complet à soi-même, de cet abandon sans réserve de soi entre les mains de Dieu, c'est le principe de la moindre action, c'est-à-dire du repos et de la quiétude. De quoi peut s'attrister, se préoccuper, s'émoi-voir celui qui a renoncé à tout lui-même? « Cela se fait, » dit sainte Thérèse, « en recueillant au dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute céleste. Ces puissances ne s'endorment point néanmoins, mais la seule volonté agit, sans savoir en quelle manière elle agit; elle sait seulement qu'elle est captive, et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. » (*OEuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 108.) — Cet état de quiétude, bien loin de conclure à l'immobilité, conclut au contraire à la seule activité réelle et vraie, à celle dont le principe est en Dieu. De là la cinquième demeure ou le cinquième degré de la spiritualisation successive de l'âme humaine, qu'on nomme l'état d'*union*, parce que l'homme, uni à Dieu, n'a plus d'autre principe de volonté que la volonté même de Dieu. Sainte Thérèse le compare à l'arrosement, à la fertilisation d'un jardin par l'irrigation. Le jardinier n'a plus qu'à vider ou creuser le sol pour y laisser aller de lui-même le courant abondant des eaux naturelles; ce courant, c'est l'Esprit divin, c'est la grâce même de Dieu, agissant d'elle-même dans l'homme qui n'a qu'à enlever les obstacles qui arrêtent ou tarissent son cours. Dans cet état, l'homme ayant un souverain mépris pour toutes ces choses visibles et pour lui-même, accomplit dans la paix, la sérénité et la joie de son âme, la volonté de Dieu, telle qu'elle lui est signifiée par le Verbe même de Dieu parlant au fond de sa conscience, par la voix du Christ

et de l'Eglise et par toutes les circonstances extérieures que Dieu veut ou permet, l'âme restant toujours dans une sainte et complète indifférence pour toutes les choses en elles-mêmes, que ce qu'elle ait à accepter soit la gloire ou l'opprobre, la richesse ou la pauvreté, le bonheur ou la souffrance, la santé ou la maladie, la vie ou la mort, en ce qu'elle est la volonté seule de Dieu. — Parvenue aux limites de cet état, l'âme pénètre dans la sixième demeure ou le sixième degré successif de la spiritualisation qu'on appelle l'oraison d'*extase*. La sainte indifférence en effet n'est que la forme préalable et négative de l'amour, dont la forme, directe et positive est l'extase, le transport de l'âme au-dessus et en dehors d'elle-même. On peut s'unir à la volonté de Dieu par crainte, par raison, par devoir, par nécessité même; l'union n'en est pas moins réelle, mais alors elle est imparfaite. S'y unir uniquement par amour, voilà le sixième état de spiritualisation, de sanctification, et partant de béatitude de l'âme humaine, car l'amour porte en soi sa récompense, par les ineffables torrents de délices qu'il répand partout avec lui. Aussi les saints ne trouvent-ils point d'expression pour exprimer et pour peindre l'inénarrable félicité de cet état mystique. Ce sont là, disent-ils, les fiançailles de l'âme avec Dieu, que nous trouvons en effet dans l'histoire de la vie de tant d'illustres mystiques. L'amour seul unit réellement et complètement l'âme à Dieu. — Mais cet amour lui-même peut avoir deux formes, l'une plus particulièrement sensible et qui donne lieu à l'oraison d'extase dont nous venons de parler, l'autre plus purement spirituelle et qui donne lieu au septième ou dernier état de spiritualisation de l'âme, qui a reçu le nom de *ravissement*. Ici, dit sainte Thérèse, ce n'est plus seulement l'amour de l'âme, de l'*anima*, ou de ce qui anime notre esprit, forme et substance de notre individualité, c'est comme l'esprit de l'âme ou sa forme supérieure, universelle et divine, non que la personnalité ou l'âme puisse jamais se diviser d'avec l'esprit qui en est la vie, mais notre personnalité devenant elle-même purement spirituelle, nous aimons Dieu de l'amour universel ou divin lui-même, nous aimons Dieu avec le cœur même de Dieu placé en nous par lui. Alors « l'âme renonçant à tout ce qu'elle avait encore de corporel pour n'être qu'un pur esprit, capable de s'unir, par une union toute céleste, à l'Esprit incréé, » le voit, l'aime, le sert et l'adore au-dessus et en dehors de toutes les formes créées comme sous toutes ces formes elles-mêmes. C'est là ce qu'on nomme *mariage mystique*, parce que c'est l'union parfaite, le ciel, Dieu lui-même en nous, dont l'éternité n'est que la plénitude et la consommation finale.

VI.

En résumé, la Mystique essaye, dans son essor audacieux, de nous faire pénétrer jusqu'au monde divin lui-même, bien qu'elle sache que la mort seule, en nous délivrant des liens et de l'esclavage du corps mortel, peut nous mettre en possession de la plénitude de cette vie céleste et bienheureuse. Pour aborder ces régions mystérieuses, elle se sert d'une méthode aussi simple que féconde, l'analogie. Etablissant en principe, d'après l'apôtre saint Paul, le parallélisme des deux mondes, spirituel et matériel, dont le second est l'emblème, la figure, le symbole et la manifestation du premier, elle en conclut, par voie d'analogie, que tout ce qui est d'une manière palpable et sensible dans le second se retrouve d'une manière spirituelle et intelligible dans le premier. Prenons pour exemple les cinq sens.

L'homme voit des yeux du corps toutes les créatures matérielles. Qu'est-ce qui regarde et voit réellement? L'âme, par l'intermédiaire des sens. La vision corporelle correspond donc à une faculté de vision spirituelle dont l'âme est douée. Ici la mystique vient prouver par des faits innombrables et irrécusables l'existence de cette vision spirituelle. — *Voy. VUE MYSTIQUE, CONSCIENCES* (don de lire dans les), *PÉNÉTRATION DES ESPRITS, CLAIR-VOYANCE*, etc., etc. — Du reste, cette vision spirituelle a reçu un nom dans la langue philosophique comme dans la langue théologique : on l'appelle *intuition*. L'homme, en plongeant au dedans de lui-même le regard de son esprit, y voit d'une manière claire, certaine, infaillible, la vérité, qui est Dieu lui-même; et cette intuition supérieure à tout raisonnement et à toute logique humaine, n'est au fond que la vue même de Dieu, et en Dieu, de tous les êtres et de toutes choses, par l'œil de l'esprit.

L'homme entend tous les sons matériels par les oreilles du corps. Mais au fond qu'est-ce qui entend réellement ? L'âme, par l'intermédiaire de l'ouïe. L'audition corporelle répond donc à une faculté d'audition spirituelle dont l'âme est douée. La Mystique le démontre par des faits sans nombre et sans réplique que nous citons aux divers articles de ce Dictionnaire, et entre autres à PAROLES CÉLESTES, CHANTS, HYMNES, MUSIQUE, etc. Cette ouïe spirituelle a reçu dans la langue philosophique le nom d'*entendement*. L'esprit, en écoutant au dedans de lui-même cette parole intérieure, qui est la voix même de Dieu, son Verbe éternellement vivant dans l'homme, conçoit ce qu'il n'entendait pas auparavant, il en a l'intelligence, la connaissance, sans aucun autre secours que cette perception intérieure qui est au-dessus de toute logique et de tout raisonnement humain.

L'homme perçoit par l'odorat les senteurs du monde physique. A cette faculté matérielle que l'âme exerce par l'intermédiaire d'un des sens du corps, correspond donc une faculté spirituelle, dont la Mystique nous fournit la preuve par des faits innombrables, ainsi que nous le montrerons en différents articles, et notamment à ODEURS et ODORAT MYSTIQUES. De même que l'odorat physique perçoit les essences même des êtres visibles volatilisées par la chaleur, ainsi l'odorat spirituel perçoit l'essence même de Dieu communiquée et pour ainsi dire volatilisée par l'amour divin. Cet odorat spirituel, dont l'organe est ce que les mystiques nomment pureté ou sainteté, s'exerce par la spiritualisation de l'âme humaine, se dilatant et se spiritualisant elle-même dans la charité, dans l'amour divin. Les deux organes spirituels qui précèdent s'épanouissent et rayonnent jusque dans les conceptions intellectuelles de la vie naturelle dont ils marquent les derniers confins, celui-ci appartient exclusivement au monde divin, au monde de l'amour purement spirituel.

L'homme perçoit par l'odorat les essences des êtres, mais il n'en goûte et savoure la substance que par le sens du goût. A cette faculté physique ou si l'on veut chimique, comme la précédente, et que l'âme exerce par l'intermédiaire d'un des organes du corps, répond au dedans une faculté spirituelle, que la Mystique nous montre en action dans des faits aussi nombreux que certains, que nous rapportons à plusieurs articles divers et en particulier à GOUT SURNATUREL. Aussi, dans la langue mystique, nomme-t-on *goûts spirituels* cette délectation, ce plaisir que nous trouvons dans les choses célestes et divines, et qui est comme l'aliment, la nourriture invisible de nos âmes que nous savourons avec délices, parce que c'est la vie même de Dieu que nous nous assimilons, pour en faire notre propre substance. Le bonheur que nous éprouvons dans cette sorte d'alimentation divine nous donne le désir incessant de nous en nourrir sans cesse, et ce désir est la puissance motrice qui nous entraîne et nous attire incessamment vers Dieu.

L'homme touche des mains du corps les objets de la nature visible. Mais c'est l'âme humaine elle-même qui, par l'intermédiaire du sens du toucher, a la sensation de la résistance, de la pesanteur et du mouvement des corps. Le tact corporel correspond donc à une faculté de tact spirituel dont l'âme est douée. On dit vulgairement d'un homme qu'il a du *tact* lorsqu'il possède naturellement cette faculté spirituelle. On dit encore communément d'une chose qui nous émeut : j'en suis *touché*. Or la langue, qui exprime souvent par ses mots le fond même des choses, indique par là que les esprits, ordinairement séparés par l'enveloppe corporelle qui les étroit, se sont réellement mis en contact dans ces circonstances. Les esprits peuvent donc se toucher entre eux comme les corps, et ce toucher spirituel produit en eux une émotion ou un mouvement, car ces deux mots signifient la même chose, comme le contact de deux corps produit également en eux un ébranlement, une commotion, un mouvement. Si les esprits peuvent se toucher entre eux, Dieu, pur Esprit, peut donc toucher notre esprit, et ce contact divin y produit une émotion, un mouvement qui est ce qu'on appelle la *grâce*, et notre coopération à ce mouvement ou notre réaction à l'action de Dieu est ce qu'on nomme *amour* ou charité, la charité devenant à son tour la résultante du contact céleste des esprits créés, entre eux. Ce toucher spirituel est ce qui nous donne le sentiment de l'impénétrabilité spirituelle, ou de ce qui en Dieu et dans l'essence des êtres nous reste impénétrable et incompréhensible, n'étant accessible qu'à l'amour qui vit précisément de l'indéfinissable et du mystère. Il nous donne en même

temps le sentiment de la pesanteur ou de l'attraction spirituelle, c'est-à-dire de cet attrait indéfinissable et mystérieux, qui nous attire vers Dieu, et en lui vers tous les êtres, par le charme même de cette impénétrabilité, aliment et foyer de l'amour, qui vit du mystère. Enfin, il nous donne en même temps aussi et par là même le sentiment de cette loi d'équilibre, de coordination et d'harmonie universels, qui n'est autre que l'ordre constant et immuable dans la série des attractions par lesquelles tous les êtres gravitent vers Dieu, et en Dieu autour les uns des autres, selon la prédestination et le plan de leurs destinées éternelles, harmoniquement coordonnées.

Suivez attentivement ce parallélisme profond du monde matériel et du monde spirituel, qui est la base même de la Mystique, et vous verrez comment tout ce qui est purement corporel se retrouve dans le monde divin, sous une forme purement spirituelle. En effet, arrivez à considérer les âmes humaines comme autant d'astres gravitant entre eux et tous vers Dieu, selon les lois d'une mécanique et d'une attraction spirituelles, dont la mécanique et l'attraction célestes ne sont qu'une figure phénoménale, une traduction extérieure, dès lors l'astronomie n'est plus qu'une topographie visible de la vie et de la destinée des âmes. Comme les astres, celles-ci se groupent en trois chœurs, dont chacun se cadence lui-même en trois ordres. Aux soleils, et aux étoiles, ces soleils d'autres systèmes planétaires, répondent les âmes qui, vivant toutes en Dieu, ce Soleil des esprits, entraînent vers lui, à leur suite, une myriade de mondes, qui reçoivent d'eux la lumière et la vie. C'est cette élite de l'humanité que l'Eglise a proclamée et canonisée sous le nom de saints. Autour d'eux gravitent, chacune à leur distance respective et mathématiquement calculée, selon le degré de leur vertu, ces âmes opaques par elles-mêmes, et recevant leur force et leur mouvement des saints, planètes éclairées par ce côté qui regarde à Dieu, et obscures par l'ombre même de leur épaisseur. Enfin, entre les soleils et les planètes, astres errants qui passent, comme autant de comètes entre les systèmes divers, sont ces âmes qui dans leurs chutes tombent loin du foyer de la lumière et dans leurs retours s'en rapprochent jusqu'à se volatiliser. Triple ordre de soleils, à l'état de matière diffuse, de nébuleuses et d'étoiles ou saints par le cœur, par l'esprit, et par l'acte ! Triple ordre de globes, planètes entières, planètes brisées et satellites ou fidèles par l'amour, par la foi ou par la volonté ! Triple armée d'astres errants, âmes de vapeurs, comètes et astéroïdes, ou pécheurs repentants par le cœur, par la pensée ou par la pratique.

Mais, sans vouloir sonder jusqu'au fond ces abîmes mystérieux de l'analogie universelle, quel champ indéfini pour la Mystique que ce parallélisme du monde matériel et du monde spirituel, dont le premier est toujours le symbole et la manifestation visible du second ! De même que l'agent universel de la vie du monde physique est ce triple phénomène qui se révèle à la fois par le feu, la lumière et l'électricité, ainsi l'agent universel de la vie du monde moral est ce triple phénomène qui se révèle au cœur par ce feu qu'on nomme amour ou charité, à l'esprit par la lumière intelligible ou l'intelligence, à l'activité par cette force électrique qu'on appelle volonté. En un mot tout ce qui compose le monde des corps n'est qu'un signe, un emblème, un symbole de ce qui forme le monde des esprits. Là est la clef de la langue des mystiques et le nœud de ce symbolisme profond des visions mystiques, qui ne semblent parfois obscures et inintelligibles que parce que nous ne savons pas l'expliquer, faute d'une étude suffisante de ce langage symbolique.

Il nous reste à terminer cette Introduction par une déclaration solennelle.

En exécution des décrets d'Urbain VIII, nous déclarons que dans le récit des visions et apparitions, révélations, miracles et faits de tous genres, contenus dans ce Dictionnaire, ainsi que dans les titres de saint ou de bienheureux, donnés à certains personnages, nous ne prétendons en rien prévenir le jugement de l'Eglise, nous y soumettant d'une manière absolue et sans réserve, dans ces choses comme en tout le reste.

DICTIONNAIRE

DE MYSTIQUE

CHRÉTIENNE.

—

A

ABOND. — Nous aurons souvent, dans le cours de ce *Dictionnaire*, à parler des innombrables apparitions et révélations dont la très-sainte Vierge Marie favorisa ses plus zélés serviteurs. Nous en tirerons plus tard les enseignements qui en résultent pour la Mystique. Nous empruntons le récit suivant au livre si remarquable de M. Paul Sausseret, intitulé *Apparitions et révélations de la très-sainte Vierge, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours*.

« Un moine cistercien nommé Abond, qui mourut en 1230, s'étant toujours montré zélé et fervent serviteur de Marie, reçut par son entremise les grâces les plus signalées. Un jour de la Chandeleur, Abond fut ravi en extase pendant son oraison. Il était dans ce ravissement au moment où il devait, comme les autres religieux, quitter sa stalle pour aller présenter son cierge à l'abbé : on dit que la sainte Vierge, se montrant à tous les yeux sous une forme visible, prit Abond par le bras et le conduisit elle-même devant son supérieur. Une autre fois, dans un des jours qui séparent la Circoncision de l'Épiphanie, ce même Abond était inscrit sur la liste du chœur pour chanter l'Invitatoire et entonner l'antienne de l'Office de la nuit. Tout à coup il vit près de lui la bienheureuse Vierge Marie qui, couverte d'un capuchon d'une blancheur éblouissante et d'un voile comme celui que portent les religieuses, chantait avec le chœur, l'hymne qui commence par ces mots : *A solis ortus cardine* ; elle paraissait émue de la beauté du chant des moines.

Après cette hymne, on commença l'an-

tienne *Rubum quem viderat Moyses* ; puis aussitôt la Reine du ciel entonna elle-même le psaume *Ad Dominum cum tribularer clamavi* ; après quoi elle resta au chœur comme les autres religieux, et elle ne disparut que quand l'Office fut terminé. La Mère de Dieu apparut bien d'autres fois encore au vénérable Abond ; et un religieux, qui savait ces apparitions et révélations, ayant fait entendre à son pieux confrère qu'il craignait qu'il ne fût le jouet de quelque illusion fantastique, l'humble Abond répondit : *Non, non, je ne suis point mystifié par de vains fantômes ; je connais Marie à ses traits, et elle ne permettra pas que je puisse être trompé*. Persuadés de la faveur dont ce bienheureux jouissait auprès de sa Souveraine, plusieurs se recommandaient aux prières de ce saint homme, afin de savoir en quel état et en quel lieu étaient les âmes de leurs parents défunts ; et bien souvent cet état leur fut révélé. L'auguste Vierge avait aussi coutume de faire connaître à son dévot serviteur les péchés et secrets de la conscience de plusieurs, afin qu'il les avertit et qu'ils fissent pénitence.

Un jour que les religieux succombaient, en moissonnant, sous le poids d'une chaleur qui les faisait mourir, et les forçait d'interrompre leur pénible travail, le bienheureux Abond, qui partageait leurs peines, vit venir à eux la sainte Vierge avec sainte Marie Madeleine ; et elles rafraîchirent l'air comme le fait un doux zéphir. Un novice qui s'ennuyait de la vie religieuse songeait à rentrer dans le monde ; il fit part de ses pensées au vénérable Abond. Celui-ci ayant prié en fa-

veur de ce novice, sa toute-puissante Souveraine dit, de sa part, au novice :

Mon frère, prenez courage et soyez sans inquiétude. La sainte Vierge se souvient et m'a chargé de vous dire que, dans les jours où vous avez dit adieu au siècle pour entrer au couvent, vous fûtes fortement tenté de commettre un péché honteux dont vous ne fûtes détourné que par la crainte et par l'amour que vous inspire la sainte Vierge. C'est par cette révélation de votre vie entière que Marie vous fait voir que sa volonté est que vous perséveriez et que vous résistiez aux tentations de l'ennemi. Cette communication frappa vivement le novice, qui reconnut clairement l'intervention manifeste de la très-douce Vierge, et, à dater de ce moment, plein de confiance en elle, il se montra supérieur à tous les efforts du démon. » (Joan. DAINUS in Vita ipsius. *Menolog. Cisterc., 19 Martii.*)

ABSTINENCE. — *Voy. JEUNES.* — « L'homme, par la chute, » dit Görres, « est tombé du royaume des esprits dans celui de la nature : la partie spirituelle de son être est comprimée et comme surchargée au dedans et au dehors par la masse corporelle de son enveloppe extérieure. Cette masse est devenue en même temps d'une nature plus grossière, plus pesante; et ce rapport, au lieu de diminuer, est continuellement entretenu au contraire par la stricte nécessité où nous sommes de puiser chaque jour dans la nature extérieure de nouveaux éléments, que nous nous assimilons, afin de réparer nos pertes incessantes. La Mystique, dont le but est de purifier l'âme et de la dégager du corps, doit donc exercer une surveillance sévère sur ce commerce journalier entre l'homme et la nature. Or ce commerce s'accomplit par un double procédé : celui de la nutrition et celui de la respiration. Par le moyen du premier, nous nous assimilons l'eau et la terre, et par le second l'air et le feu; et comme les deux premiers éléments sont les plus grossiers, et qu'ils sont introduits le plus souvent dans l'organisme sous la forme de nourriture et de breuvage, c'est particulièrement sur ces deux choses que la Mystique doit toujours avoir l'œil ouvert. Les aliments par lesquels nous réparons nos pertes doivent avoir subi une certaine préparation, et c'est dans le règne organique que Dieu veut que nous allions chercher notre nourriture. L'eau seule fait exception sous ce rapport; aussi est-elle considérée moins comme un aliment que comme un dissolvant, qui hâte et favorise la digestion des substances que nous ingérons dans notre organisme. Tout ce qui appartient au règne organique peut donc servir à notre alimentation.

Mais depuis l'origine du genre humain, toutes les races supérieures comme celles de l'Inde, tous les hommes appelés à une vie spécialement spirituelle, comme les platoniciens, et bien plus parfaitement les anachorètes et les cénobites chrétiens, se sont interdit toutes les substances animales.

La mystique exclut donc tout ce qui appartient de près ou de loin au règne animal; et, lorsque l'on considère les choses de plus près, on voit qu'elle est en cela dirigée par un instinct vrai ou supérieur. En effet l'animal vit d'une vie qui lui est propre, il a une individualité très-prononcée, et cette vie propre ne peut lui être enlevée que par le coup de la mort, qui est toujours accompagné de souffrances. La conscience des peuples de l'antiquité sentait déjà ce qu'il y a d'inconvenant dans cet acte, par lequel l'homme ôte à l'animal une vie qu'il a reçue de Dieu. Il semble donc convenable que celui qui veut vivre d'une vie supérieure ait horreur du sang, et ne fasse pas de la mort son pourvoyeur.

Il est encore un autre rapport sous lequel il ne lui convient pas de se nourrir de la chair. La chair, en effet, a pris dans la vie, dont elle a été le siège et le véhicule, une direction et comme un caractère qui lui est propre; et ce caractère est l'expression naturelle et extérieure de l'ensemble des appétits, des passions et des instincts particuliers qui l'ont distinguée pendant la vie. Ces instincts sont devenus chair en quelque sorte dans l'animal. Introduits dans une autre vie, ils y trouvent un noyau auquel ils peuvent s'attacher, et par le moyen duquel ils peuvent prendre un corps et une forme dans l'organisme. Ce droit de domicile accordé en quelque façon par l'homme aux appétits de la brute a de graves inconvenients. Celui surtout que Dieu appelle à une vie plus dégagée du corps doit avoir déjà par lui-même une nature plus tendre, plus délicate, plus accessible aux impressions extérieures, et dont le moindre choc peut troubler l'harmonie; une nature qui ressent les nuances les plus déliées de cette symbolique naturelle que les autres ne soupçonnent même pas. Il n'est donc pas étonnant qu'une nourriture trop substantielle ou trop abondante produise en elle des effets qui sont inconnus aux premiers.

C'est donc dans le règne végétal que la mystique va chercher l'aliment qui convient à l'homme; elle ne connaît sous ce rapport que deux exceptions, que nous retrouvons déjà dès la plus haute antiquité, et c'est en faveur du lait et du miel. Le lait a mérité ce privilège, premièrement, parce qu'il est un don volontaire de l'animal à l'homme, et que celui-ci peut l'ôter au premier sans troubler pour cela l'économie de sa vie et de son organisme; et en second lieu parce que le lait est comme l'eau vivante de l'animal, et qu'il participe à la nature et aux qualités de l'eau, qui n'a aucune direction fixe. Il peut, à cause de cela, nourrir sans surcharger, et prend le caractère de celui qu'il nourrit plutôt qu'il ne lui donne le sien. Quant au miel, que l'abeille laborieuse va puiser dans le calice des fleurs, et qu'elle ne fait pour ainsi dire que toucher légèrement sans le souiller, il a toujours été considéré comme un aliment innocent et pur. A ces deux aliments mystiques, puisés à l'extrême limite

du règne animal, viennent s'adjoindre le blé et le vin, fournis par le règne végétal, et qui ont toujours été considérés comme parfaitement adaptés au besoin d'une vie supérieure. Le blé semble absorber la moelle de la terre, et convient mieux, à cause de cela, pour fournir à la vie animale une chair saine et pure. Dans la vigne, d'un autre côté, la nature semble avoir versé son sang le plus pur, qui, par une sorte de procédé mystique, devient dans le vin le principe d'une certaine inspiration naturelle. Le vin, qui est comme le sang et l'esprit nerveux de la terre, est donc congénial, pour ainsi dire, au sang et aux esprits nerveux de l'organisme humain; et de même que la lumière du soleil et l'humidité de la terre concourent à la production du pain et du vin, et semblent se reproduire en eux; ainsi ces deux substances, reçues dans le corps de l'homme, y introduisent avec elles les deux principes qui leur ont donné naissance. Aussi le pain et le vin, déjà choisis de Dieu dans l'institution de l'Eucharistie, comme symboles de l'union la plus intime que nous puissions avoir avec lui, ont été considérés par la Mystique chrétienne comme le principal aliment de l'homme appelé à une vie supérieure, tandis que le lait et le miel semblent plus particulièrement réservés pour ceux qui commencent.

Cependant, de même que la terre n'entre pas immédiatement comme nourriture dans l'organisme, mais seulement élevée à une plus haute puissance, et tempérée dans l'eau par le moyen de la végétation, ainsi le feu ne pénètre pas en nous dans sa nature primitive et dévorante, mais affaibli et adouci dans l'air par le procédé de la respiration. Et de même que tout dans la nature extérieure est le produit de la lutte de l'air et du feu contre l'eau et la terre, aussi arrive-t-il dans un certain sens et à un certain degré de la vie organique. Et comme le procédé de la respiration et celui de la nutrition sont les actes fondamentaux de la vie corporelle, par lesquels elle se renouvelle sans cesse, ils sont aussi tous les deux l'objet de la diète mystique. Mais la respiration, de même que la combustion, a un côté qui échappe davantage à l'observation de l'esprit et à l'influence de la volonté. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit le même partout et toujours. Chaque corps particulier a sa flamme qui se distingue de celle des autres par la lumière, la couleur, la diffraction et le rayonnement du calorique, et par tous les autres rapports de ce genre. Il en est de même pour la vie organique: à chaque aliment correspond une respiration particulière. Un aliment plus pur a pour effet une respiration plus douce, plus fine, plus délicate, plus spirituelle, si l'on peut parler ainsi. Cependant comme la transparence de l'air lui donne un aspect uniforme, qui ne permet guère de distinguer quel est l'air qui convient le mieux au développement régulier de la vie, il n'y a guère lieu au choix pour la mystique sous ce rapport.

Nous devons cependant constater ici la préférence des ordres contemplatifs et des solitaires pour les collines et les montagnes d'une hauteur moyenne. Si l'air des vallées, plus terrestre et plus grossier, amollit souvent le corps et la vie, celui que l'on respire sur les hautes montagnes les excite trop quelquefois, tandis que les régions moyennes fournissent à la respiration des matériaux plus tempérés.

La Mystique ne s'occupe pas seulement de la qualité des aliments, mais encore de leur mesure et de leur quantité. Le corps de l'homme, par la chute, n'est pas devenu seulement excentrique, plus grossier dans sa composition, moins libre et moins agile sous le rapport dynamique; mais sa masse et son poids ont encore augmenté. Or c'est une loi générale, qu'à mesure que l'activité de l'esprit diminue, la masse du corps augmente; et qu'au contraire, lorsqu'une discipline sévère diminue la masse du corps, l'esprit est plus libre et plus dégagé. Lorsque l'homme impose des limites toujours plus étroites à la nature sous ce rapport, ne se permettant que la quantité de nourriture qui est absolument nécessaire pour rétablir l'équilibre dans l'organisme, il en résulte d'abord une modification plus ou moins profonde dans le procédé de la respiration. De plus, toutes les fonctions de la vie intérieure, provoquées plus rarement par les excitations extérieures, se ralentissent de plus en plus, et les organes des fonctions purement végétales ou animales s'affaiblissent, ayant moins de matériaux à s'assimiler. Mais, à mesure que la texture de la chair devient plus fine et plus délicate, celle-ci se dématérialise en quelque sorte, et, en s'élevant au-dessus de ses organes, elle se rapproche pour ainsi dire de l'âme, et se met à sa disposition. D'un autre côté, l'appétit de la nourriture décroît de plus en plus, et la capacité de l'organe lui-même diminue dans une égale proportion. Et souvent les choses arrivent à un tel point sous ce rapport que l'homme peut rester un temps plus ou moins long sans boire ni manger, comme le prouvent de nombreux exemples, non-seulement parmi les Pères du désert, mais encore dans les temps les plus rapprochés de nous.»

Les faits d'abstinence extraordinaire sont tellement innombrables chez les mystiques et les saints que nous pourrions en remplir des volumes entiers. Il nous suffira d'en rapporter quelques-uns. Nous parlerons, à l'article JEUNE et ailleurs, de Nicolas de Flue, de saint Joseph de Cupertino, de Liduine de Schiedam et de sainte Rose de Lima. Bornons-nous ici à dire quelques mots de sainte Catherine de Gênes, morte en 1510, et à citer ce qu'écrivit au sujet de sainte Catherine de Sienne, le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur.

Sainte Catherine de Gênes, fille de Jacques Fieschi, vice-roi de Naples, poussait ses austérités si loin qu'elle passa vingt-trois Carêmes et autant d'Avents sans prendre au-

cune nourriture; seulement elle communiait tous ces jours-là. Souvent après ses communions il lui arrivait d'avoir des ravissements. Dans ces transports de l'amour divin elle invitait les créatures, même inanimées, à bénir et à louer le Dieu qui s'était donné à elle; elle disait alors des choses ineffables.

La vie de sainte Catherine de Sienne paraissait, à cet égard, un miracle continuel. Elle passa plusieurs années dans l'abstinence la plus rigoureuse; il lui arriva, une fois, de jeûner depuis le mercredi des Cendres jusqu'à l'Ascension, et de ne prendre, pendant tout ce temps, que la sainte Eucharistie. Pour elle, comme pour la plupart des saints, et de nos jours pour les stigmatisés du Tyrol, l'Eucharistie, en nourrissant l'âme, nourrissait réellement et substantiellement le corps, par une sorte de réaction d'en haut. Sainte Catherine de Sienne vécut depuis l'âge de 25 ans jusqu'à sa mort à l'âge de 33 ans, c'est-à-dire huit ans, sans prendre aucune espèce de nourriture. Ces faits paraîtraient incroyables, s'ils ne nous étaient attestés par son confesseur, le célèbre et savant Raymond de Capoue, général de son ordre, légat et ami du Pape, qui refusa la pourpre, et nous a transmis sur sa pénitente les détails suivants si pleins d'intérêt pour la science de la mystique.

« Le corps de sainte Catherine de Sienne, » dit-il, « était accablé d'infirmités et soumis à des fatigues que personne n'aurait pu supporter; son estomac ne pouvait plus faire ses fonctions, et cependant le manque de nourriture ne diminuait pas ses forces. Son existence était un miracle que la science des hommes ne pouvait expliquer, les médecins me l'ont souvent avoué. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet: qu'il me suffise de dire que pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être témoin de sa vie, elle ne prenait aucune nourriture, aucune boisson capable de la soutenir, et qu'elle supportait cependant joyeusement des douleurs et des fatigues extraordinaires. Elle dompta si bien le sommeil, qu'elle dormait à peine une demi-heure tous les deux jours, et elle ne se le permettait seulement que quand la faiblesse du corps l'y forçait. Elle m'a avoué qu'aucune victoire ne lui avait tant coûté, et qu'il lui avait fallu de grands combats pour triompher ainsi du sommeil. Il n'y a que sainte Marie-Madeleine qui, selon le témoignage de l'histoire et non pas de l'Evangile, jeûna pendant trente-trois ans sur un rocher qu'on montre encore; et je pense que c'est pour cela que Notre-Seigneur et la sainte Vierge donnèrent à Catherine sainte Madeleine pour patronne. Qu'ajouterai-je? Rien n'empêche de croire que cette grâce extraordinaire, qui n'avait été faite à personne, avait été accordée à Catherine par Celui qui est toujours maître de ses dons.

Un fait résumera tout ce que j'ai dit des austérités de Catherine, et fera comprendre à quel point elle avait affaibli son corps et l'avait soumis à l'esprit. Sa mère, qui vit

encore, m'a raconté que sa fille, avant ses pénitences, était si forte, qu'elle prenait facilement sur ses épaules la charge d'un cheval, et qu'elle la portait, en montant très-vite deux grands escaliers, jusqu'au haut de la maison. Son corps était alors deux fois plus puissant et plus pesant qu'à l'âge de vingt-huit ans. Elle devint si faible qu'il fallait un miracle pour l'empêcher de succomber. Quand je l'ai connue, l'esprit épuisait tellement ses forces physiques, qu'on croyait toujours sa fin prochaine, et cependant elle était remplie d'une admirable ardeur, surtout lorsqu'il s'agissait du salut de son âme; elle oubliait alors toutes ses infirmités. A l'exemple de sa patronne, elle souffrait par son corps et priait par son âme, qui communiquait à ses membres épuisés la surabondance de sa force.

Le désir de la communion fréquente était si violent chez sainte Catherine de Sienne, que, quand il n'était pas satisfait, elle en souffrait au point d'être en danger de mourir. Son corps, qui participait aux joies de son esprit, en ressentait nécessairement aussi les privations. Nous allons expliquer sa manière miraculeuse de vivre, d'après les aveux qu'elle m'a faits elle-même et d'après les écrits de son premier confesseur.

Des grâces et des consolations célestes inondaient tellement l'âme de Catherine depuis sa dernière vision, qu'elles débordaient pour ainsi dire sur son corps. Les fonctions vitales en étaient si profondément modifiées, que la nourriture ne lui était plus nécessaire, et que les aliments lui causaient de grandes douleurs. Quand on la forçait à en prendre, elle en était gravement incommodée et ne pouvait les garder dans son estomac. Il est impossible de faire comprendre tout ce qu'elle souffrit à cette occasion. Dans les commencements, cet état parut incroyable à tout le monde, même à ses parents et à ceux qui lui étaient le plus attachés. On appelait cette faveur extraordinaire de Dieu, une tentation, une tromperie du démon. Son confesseur même lui ordonna de prendre de la nourriture chaque jour et de ne pas écouter les visions qui lui diraient le contraire.

Catherine eut beau lui assurer qu'elle était forte et bien portante, lorsqu'elle ne prenait pas d'aliments, tandis qu'elle devenait faible et malade dès qu'elle en faisait usage, il lui prescrivait toujours de manger; elle obéissait par vertu, autant qu'elle le pouvait, mais ces efforts la réduisirent à un tel état que l'on craignit pour sa vie. Elle fit alors appeler son confesseur et lui dit: « Mon Père, si par l'excès du jeûne, j'étais en danger de mort, ne me défendriez-vous pas de jeûner pour m'empêcher d'être homicide de moi-même? — Sans aucun doute, » répondit le confesseur. — « Mais, » reprit-elle, « n'est-il pas aussi mal de s'exposer à la mort en mangeant qu'en jeûnant? Si donc vous voyez, par les expériences nombreuses dont vous êtes témoin, que je me tue en prenant de la nourriture, pourquoi ne me le défen-

dez-vous pas, comme vous me défendriez de jeûner, si le jeûne avait pour moi un résultat semblable? » H n'y avait rien à répondre à ce raisonnement, et son confesseur, qui voyait le danger auquel il l'avait exposée, lui dit : « Agissez désormais suivant les inspirations du Saint-Esprit, car je reconnais que Dieu fait de grandes choses en vous. »

La première fois qu'eurent lieu ces faits extraordinaires, on était au commencement du Carême, et sainte Catherine, soutenue par la grâce de Dieu, resta jusqu'à la fête de l'Ascension, sans prendre aucune nourriture corporelle, et sans voir diminuer ses forces et sa gaieté. Les fruits du Saint-Esprit ne sont-ils pas, selon l'Apôtre (*Galat. 5, 22*), la charité, la joie et la paix? La Vérité n'a-t-elle pas dit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu?* (*Matth. 1v. 4.*) N'est-il pas encore écrit : *Le juste vit de la foi?* (*Rom. 1, 17.*) Le jour de l'Ascension, elle put manger comme le Seigneur le lui avait dit, et comme elle l'avait annoncé à son confesseur. Elle mangea en effet du pain et des légumes; elle recommença ensuite son jeûne, et finit par l'observer continuellement, après l'avoir interrompu encore quelquefois à de grands intervalles. Pendant que son corps jeûnait, son âme prenait une nourriture de plus en plus abondante. Elle s'approchait, aussi souvent qu'elle le pouvait, de la sainte table et elle y puisait, chaque fois, avec ardeur, de nouvelles grâces. Ses organes avaient, pour ainsi dire, suspendu leurs fonctions; mais le Saint-Esprit, qui agissait en elle, vivifiait à la fois son âme et son corps, et celui qui croit aux choses divines peut affirmer que toute son existence était surnaturelle et miraculeuse.

Souvent moi-même j'ai vu ce faible corps réduit à la dernière faiblesse; mais si, au moment où il semblait que nous allions la voir expirer, il se présentait une occasion de rendre quelque honneur à Dieu ou de secourir une âme, aussitôt, non-seulement la vie lui revenait, mais encore elle retrouvait des forces si extraordinaires, qu'elle marchait, agissait et faisait plus que ceux qui se portaient bien, sans paraître en éprouver la moindre fatigue. Comment expliquer ce fait autrement que par l'action du Saint-Esprit, qui soutenait en même temps l'âme et le corps? Quand elle commença à vivre sans prendre de nourriture, son confesseur lui demanda si elle ressentait parfois quelque appétit : *Dieu me rassasie tellement*, répondit-elle, *dans la sainte Eucharistie, qu'il m'est impossible de désirer aucune espèce de nourriture corporelle.* Et comme son confesseur lui demandait si elle éprouvait au moins quelque faim, les jours où elle ne communiait pas, elle ajouta : *Quand je ne puis communier, sa seule présence et sa vue me rassasient, et je vous avoue même qu'il me suffit de voir un prêtre*

qui vient de dire la Messe pour être heureuse.....

Catherine voulut essayer d'apaiser les murmures, et décida que tous les jours elle viendrait une fois s'asseoir à la table commune, et qu'elle ferait ses efforts pour manger. Quoiqu'elle ne prit ni viande, ni vin, ni boisson, ni œufs, et qu'elle ne touchât pas même au pain, ce qu'elle prenait, ou plutôt ce qu'elle tâchait de prendre lui causait de telles souffrances que ceux qui la voyaient, quelque durs qu'il fussent, en étaient émus de compassion : son estomac ne pouvait absolument rien digérer et rejetait tout ce qui lui avait été confié; elle en ressentait ensuite des douleurs atroces et tout son corps paraissait enflé; elle n'avait pas les herbes qu'elle mâchait, elle les rejetait et n'en retirait pour ainsi dire que le suc. Elle buvait ensuite de l'eau pure pour rafraîchir sa bouche; mais tous les jours, elle était obligée de rejeter ce qu'elle avait pris, et cela avec tant de difficulté qu'il fallait l'aider par toute sorte de moyens. Moi, comme j'étais souvent témoin de ce supplice, j'en eus compassion, et je lui conseillai de laisser parler les hommes et de s'épargner tant de souffrances. »

Nous aurions bien des remarques à faire sur les faits et les observations qui précèdent : mais elles trouveront place ailleurs. Qu'il nous suffise de faire observer ici combien le clergé, et spécialement les confesseurs de ces saintes mystiques ont fait d'efforts pour empêcher tout ce qui paraissait extraordinaire, et combien rentre dans les véritables données de la science éclairée et impartiale, cette réaction de l'âme sur le corps qu'elle nourrit, pour ainsi dire, de la substance eucharistique qui l'alimente elle-même.

ACCURSIUS, — Franciscain, se distinguait dans cet ordre, surtout par une grande charité à l'égard des malades. Il en donna un jour une preuve éclatante, et voici en quelle occasion : il était en oraison à l'infirmerie; la Mère de Dieu lui apparut avec saint Antoine de Padoue et saint Placide; elle s'entretint avec lui, et, par cet entretien, elle remplit l'âme d'Accursius d'une suavité toute céleste. Cette conversation si douce pour lui durait encore, quand un malade l'appela. Le bon infirmier, préférant au plaisir, quelque pur qu'il fût, l'exercice de la charité, quitta soudain son aimable et glorieuse interlocutrice pour aller à ce malade, et lui rendre le service dont il avait besoin. Cette intelligence de l'esprit du christianisme, et cet empressement à s'y conformer, furent si agréables à Marie, qu'elle en récompensa le bienfaisant franciscain par une seconde apparition dont elle le favorisa quelque temps après. (*Negot. Sæcul. M.*, p. 186; *Bzovius*, in *Annalib. Minor.*, anno 1258; *Antonius*, III part., titul. 24, cap. 9, § 5; *Chron. SS. Deip.*, p. 262.)

ADAM, moine de Saint-Victor. — Souvent la mère du Sauveur apparut aux auteurs dont la plume et le cœur l'avaient glorifiée, comme

à Fulbert, à saint Bernard, à Hermann, à saint Ildefonse et à beaucoup d'autres. Il en fut de même pour Adam. Ce religieux avait toujours témoigné un grand zèle pour la gloire de Marie. Elle avait été souvent l'objet de ses travaux tant en prose qu'en vers. Eisengrenius rapporte qu'un jour qu'Adam composait une hymne en l'honneur de cette Vierge, quand il en fut à ces vers :

Salve, Mater pietatis
Et totius Trinitatis
Nobile tricinium;

Salut, ô Mère de piété
Et de toute la Trinité
Virginale et mystique couche

cette Reine du ciel lui apparut et lui rendit, avec une bienveillance ineffable, le salut que le poète venait de lui adresser. C'est ce qu'affirme aussi Thomas de Cantipré, dans son ouvrage *De proprietatibus apum* (lib. II, cap. 19, n. 7).

ADAM, — moine de l'ordre de Clteaux, habitait le couvent de Sainte-Marie de Luke et avait montré, dès son enfance, la plus tendre piété envers la Mère de Dieu. Voyageant une fois pendant la nuit, et passant devant une église dédiée à Marie, il s'arrêta à la porte pour y faire sa prière, et y offrir ses hommages à l'auguste et divine maîtresse de ce lieu. Mais, ô prodige, tout à coup, et sans que personne y mit la main, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Et, par une autre merveille, ce temple fut soudain rempli d'une si vive clarté, qu'on se serait cru au milieu du plus beau jour d'été. Adam, ayant pénétré avec crainte et tremblement dans ce sanctuaire auguste, aperçut devant l'autel sept dames d'une rare beauté; celle qui occupait le milieu effaçait les six autres par son air de majesté. Elle appela Adam, et quand il se fut approché, elle lui dit, après quelques autres paroles : « Savez-vous qui je suis ? » Adam ayant répondu : « Non : » — « Eh bien ! » reprit cette dame, « je suis la Mère de Jésus, patronne de ce lieu ; » et elle continua : « Comme vous vous souvenez sans cesse de moi, ainsi je m'occupe tout spécialement de vous. » — Puis elle ajouta encore : « Adèm, approchez davantage. » — Ce qu'Adam ayant fait, il se mit à genoux, et Marie, lui posant les deux mains sur la tête, lui dit : « Désormais vous n'aurez plus mal à la tête. » En effet, à partir de ce moment, et jusqu'à sa mort, Adam, qui auparavant était continuellement en proie aux plus violents maux de tête, n'en souffrit plus le moins du monde. (*Menolog. Cisterc.* 22 Decemb.; *Chron. SS. Deip.*, p. 243; *Vincen-tius CHARRON*, 22 Decemb.; *CÆSARIUS*, cap. 25; *Negot. Sæcul. M.*, p. 166 et 178.)

ADOLPHE, — de l'ordre des Frères Mineurs, avait été comte et gouverneur de l'Alsace, qu'il avait administrée avec gloire jusqu'à un âge avancé. Mais, quittant le monde, et renonçant à la faveur de l'empereur Frédéric, il se fit Franciscain. A ses derniers moments, vers 1238, la sainte Vierge lui apparut, accompagnée d'un cor-

tège d'anges. A cette vue, le mourant fut saisi d'un étonnement mêlé de crainte : « Qu'avez-vous donc, mon fils, » lui dit Marie, et pourquoi cette épouvante? Que la mort ne vous effraye point; venez en toute assurance; car mon Fils, que vous avez servi avec fidélité, vous prépare une couronne de gloire. » La vue de Marie, ses paroles, son air affable, firent sur l'esprit d'Adolphe une telle impression, qu'il passa de la terreur que lui causait la mort, non-seulement au calme et à la résignation, mais même à une douce joie, en empruntant le langage du Prophète royal : *Réjouis-toi, ô mon dame, bientôt nous allons aller dans la maison de Dieu.* (*Psal. cxxi, 1.*) (*PLATUS*, lib. I, c. 31; *WADINGHUS*, anno 1239, n. 14; *SPONDANUS*, n. 22; *CRANTZIUS*; *Albert. STADIUS*, *Bzovius*, anno 1239, n. 14; *Chron. SS. Deip.*, p. 244; *Negot. Sæcul. M.*, p. 178.)

ADRIEN ESTIUS, — religieux de l'ordre de Prémontré, mourut à Anvers en s'écriant : *Monstra te esse Matrem*; montrez que vous êtes notre Mère. Peu auparavant, la sainte Vierge lui avait révélé le jour et l'heure de sa mort. (*Negot. Sæcul. M.*, anno 1588; *A. Joannes LE PAIGE*, in *Biblioth. Præmonstrat.*, lib. II; *Vincen-tius CHARRON*, in *Calendario*, 2 Decembris.)

AFFLIGÉS. — La Mystique n'aurait pas satisfait à tous les besoins du cœur humain, si, dans ses visions divines, elle ne lui avait révélé quelles célestes récompenses attendent ceux qui ont supporté sur la terre l'affliction avec résignation et avec amour, en vue de Dieu. Aussi le lui a-t-elle appris sous mille formes diverses, dont nous nous bornerons à citer ici la suivante : *Henri Suso s'adressa un jour à Dieu et le supplia de vouloir lui révéler les grâces qu'il répandait en cette vie sur les affligés, et Dieu lui répondit dans une vision : Mes amis que j'afflige vivent dans l'allégresse, et supportent tout pour mon amour avec un généreux courage, parce qu'ils savent bien que leur patience aura son jour de triomphe, et que leur récompense sera d'un prix infini. N'est-il pas juste que ceux qui souffrent beaucoup, et qui sont sans cesse malheureux au milieu du monde, deviennent les délices de mon cœur, et vivent dans un océan de grâces, au sein d'une joie spirituelle inaltérable? Apprends donc que tous mes serviteurs, qui sont morts et ressuscités avec moi, jouissent surtout de trois grâces particulières. La première est la permission de désirer et de demander tout ce qu'ils veulent dans le ciel et sur la terre. J'accorde tout à leur intercession. La seconde est une paix intérieure et délicieuse, que ne peuvent leur ravir ni les anges, ni les hommes, ni aucune créature. La troisième est une abondance de douceurs et de caresses divines, que je leur prodigue intérieurement, de sorte qu'ils sont une même chose avec moi. Sans cesse ils vivent en moi, et moi je vis en eux. Ainsi, pour ce moment d'affliction, si court et si passager, l'amour qui me lie à l'âme douloureuse ne s'éteindra jamais, il commence dans cette vie et dure*

dans l'autre éternellement. (*Voy. la Vie du bienheureux Suso*, par CARTIER.)

AGATHE. — Peut-on se dispenser de ranger au nombre des faits miraculeux que recherche la Mystique, pour en saisir les lois, le fait suivant arrivé au xi^e siècle? Sainte Agathe ayant été précipitée du haut d'une tour par son mari, Paul de Hildegarde, comte de Carinthie, celui-ci jette ensuite un cri perçant, et, feignant un violent désespoir, il court annoncer à ses gens que la comtesse est tombée du haut des murs dans le fossé. Les domestiques courent sur le lieu de la chute, croyant ne plus trouver qu'un cadavre; mais quelle n'est pas leur surprise d'apercevoir Agathe à genoux et priant Dieu. Ils croient voir un spectre et s'enfuient effrayés. Leurs cris la tirèrent du recueillement où elle était plongée. S'étant relevée, elle les rappela et leur dit que, s'étant recommandée à Dieu au moment de sa chute, il avait permis qu'elle tombât sans se faire aucun mal, et qu'elle était occupée à lui rendre grâces lorsqu'ils étaient accourus. Les exclamations d'étonnement et d'admiration que faisait pousser la vue d'un tel prodige ayant attiré sur les lieux le comte lui-même, il a peine à en croire ses yeux, et demeure tout interdit: enfin, pénétré de confusion et de repentir, il se jette aux pieds de son épouse, et la conjure avec larmes de lui pardonner. Agathe s'empresse de le relever, lui accorde le pardon qu'il sollicite, à la seule condition que ses calomnieux ne seront jamais recherchés ni punis. Les miracles opérés au tombeau de cette sainte attestèrent bientôt sa sainteté.

AGILITÉ. — Dans sa *Mystique* (t. I, l. III, c. 5), Görres parle de cette propriété du corps chez les mystiques, et cite pour exemples Marie d'Agreda, Ida de Louvain et sainte Colette. Nous rapporterons ces faits en parlant de la propriété merveilleuse des corps. — *Voy. Corps.*

Ce don surnaturel ne persévère pas toujours: il éprouve quelquefois des interruptions bien douloureuses pour l'âme. Marie d'Agreda avait acquis une telle agilité que, même pendant le sommeil, son cœur était toujours éveillé. Mais quand venait la tentation, elle se sentait appesantie par un poids si lourd, qu'elle était près de tomber à terre et sur le point de mourir.

AGNELLO DE NAPLES (CRUCIFIX DE SAINT). — On rapporte à l'an 1300 le miracle de ce crucifix de l'église de Saint-Agnello de Naples, qui tout à coup prit la parole contre un débiteur qui se parjurait en sa présence. Tandis que les assistants étaient dans l'admiration du prodige qui venait de s'opérer, le débiteur, furieux, prit une pierre et en frappa le visage de la sainte image. Aussitôt la figure du crucifix devint pâle et livide; le coup de pierre avait fait une contusion comme si le visage eût été réellement vivant. Le sacrilège, épouvanté, fut frappé d'une punition soudaine et demeura immobile comme un mort; mais les prières de son créancier au pied du crucifix ressuscitèrent ce malheureux, qui vécut depuis plus

saintement.

AGNÈS. — vierge et martyre à Rome, en 305, ayant bravé tous les supplices, fut conduite par ses bourreaux dans un lieu de prostitution. Mais un seul homme ayant voulu porter la main sur elle, fut frappé par un éclat de lumière qui le renversa à demi mort et le priva de la vue. Ses compagnons effrayés le relevèrent, et la sainte, touchée de son repentir et de ses prières, lui rendit sur-le-champ la vue et la santé.

AGNÈS, du mont Politien, — était de l'ordre de Saint-Dominique et mourut en 1317. Depuis sa plus tendre enfance elle avait une piété fervente pour la Mère de Dieu. Un jour de l'Assomption, tandis qu'elle était en prière, la sainte Vierge lui apporta du ciel son divin Fils, sous la forme d'un enfant, qu'elle lui remit entre les bras. L'heureuse dominicaine ne pouvait se lasser de contempler et d'admirer la merveilleuse fleur de beauté et d'innocence qui brillait sur le visage de l'enfant que les anges adoraient à Bethléem. Mais, tandis qu'elle était en extase à la vue d'un si ravissant objet, elle aperçut au cou de l'Enfant-Dieu une petite croix attachée à un faible cordon. Au moment où il parut vouloir s'éloigner d'elle, elle saisit cette croix afin de la garder, comme il arrive souvent d'enlever, en guise de souvenir, quelque objet à une personne que l'on affectionne et dont on veut avoir quelque mémorial. Le Fils de la Vierge Marie vit ce pieux larcin, sourit et laissa faire Agnès. On dit qu'après la mort de cette sainte fille, cette croix précieuse fut mise dans un reliquaire, et conservée avec grand soin. On la vénère surtout le premier jour de mai. On ajoute qu'une autre fois la sainte Vierge donna à la pieuse Agnès trois pierres de grande valeur et d'une remarquable beauté, en lui disant que ce présent devait être à l'avenir, pour elle, un emblème de la Trinité à laquelle elle devait s'offrir, et en l'honneur de laquelle elle devait désormais faire toutes ses actions. *Ma fille*, lui dit Marie, *reçois ces trois perles fines, symbole des trois personnes divines; sois heureuse, et, pour cela, sois-moi toujours dévouée; moi, de mon côté, je t'aimerai toujours. Aidée de la grâce d'en haut, tu me bâtiras une église et tu fonderas, en mon honneur, une communauté.* Après ces mots, la Reine des anges disparut, et Agnès trouva dans sa main les trois pierres symboliques. (Bzovius, tom. XIV *Annal. Chronicon Prædicatorum*, part. II, lib. I, cap. 72; SPINELLUS, *De virginibus*, n. 68; Vincentius CHARRON et BALINGHEM, in *Calendario*, 20 Aprilis; *Negot. Sæcul. M.*, p. 207. — Résumé dans le livre de M. Sausseret sur les *Apparitions de la très-sainte Vierge.*)

AGNÈS, que d'autres nomment *Juette*, était une paysanne d'un bourg appelé Cuba, dans le voisinage de Madrid. — Marie lui apparut pendant neuf jours consécutifs, à l'heure de midi. Dans la dernière de ces apparitions, elle ordonna à Agnès d'aller dire au curé et aux habitants de Cuba de lui éle-

ver un temple dans un lieu qu'elle lui indiqua; et, pour que la jeune Agnès fût crue de ses concitoyens, Marie lui plia tellement les doigts qu'ils faisaient la croix. Agnès obéit donc à celle qui, après Dieu, est la maîtresse de l'univers. Elle fit part aux habitants de son pays natal de la commission qui lui avait été donnée, et elle montra le signe qui devait lui obtenir créance. On ajouta foi à ses dires; et une procession fut ordonnée à l'endroit désigné. Agnès marcha à la tête, portant le signe sacré de la rédemption. Dès qu'on fut arrivé au lieu choisi par Marie, cette Vierge parut en personne; elle prit la croix des mains d'Agnès, et la planta à l'endroit où elle voulait avoir un temple. Ce temple fut bientôt construit, et de nombreux miracles le rendirent célèbre. Pour Agnès, ayant reçu de la Mère de Dieu l'ordre d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de la Guadeloupe, elle s'y rendit dévotement et y recouvra tout à coup, par un nouveau prodige, l'usage de sa main, qui reprit sur-le-champ son état naturel. Ce fait est détaillé au long dans la *Chronique des Frères Mineurs* et dans d'autres ouvrages. (*Chronicon Minorum*, part. IV, lib. I, cap. 23; *Vincen-tius CHARRON* et *BALINGHEM*, 1 Martii; *Negot. Sæcul.*, p. 242.)

AIBERT (Saint), que d'autres nomment ALBERT, naquit au village d'Espain, dans le diocèse de Tournai, vers l'an 1060. — Il fut favorisé d'une vision surnaturelle de la sainte Vierge, que rapporte l'archidiacre Robert, qui avait connu particulièrement saint Aibert, dont il devint l'historien.

D'abord reclus, puis vingt-cinq ans cénobite, puis vingt-sept ans solitaire, Aibert pratiqua les plus rudes austerités. Il arriva qu'un hiver il tomba tant de neige et tant de pluie dans le lieu où il demeurait, que sa pauvre cellule fut tout environnée d'eau, tellement qu'il lui fut impossible d'en sortir. Personne cependant n'alla à son secours, tant était difficile l'accès de sa cellule. Après quelques jours passés dans cette situation critique, le pain vint à lui manquer. Il lui fut impossible aussi d'aller à aucune chapelle pour y entendre la Messe et y communier, car il n'était pas encore prêtre, et cette privation ne lui fut pas moins pénible, pas moins dure que la première; elle lui fut même bien plus sensible.

Dans cette extrémité il eut recours à Marie, en laquelle, après Dieu, il avait mis toute sa confiance, et un soir il lui dit avec larmes et gémissements : « O Marie, source et trésor inépuisable de grâce et de miséricorde, assistez-moi pauvre reclus manquant du pain matériel, et privé de la douce et précieuse consolation d'assister aux saints mystères et d'y participer. » Après cette invocation, inspirée par la confiance et l'abandon le plus filial, le saint ermite s'endormit; et à peine le sommeil se fut-il emparé de lui, que la sainte Vierge lui apparut sous la forme d'une dame d'une beauté ravissante. Une suite nombreuse de jeunes vierges qu'elle surpassait de la tête et qu'elle

effaçait en beauté, lui formait un cortège d'honneur. A leur vue l'homme de Dieu qui ne reconnut pas d'abord ses nobles visiteuses, s'écria, autant du moins qu'il put se le rappeler quand il fut éveillé : « Certes, si dans les jours que je passai au monastère, j'avais vu entrer des femmes dans ce pieux et saint asile, je les aurais chassées de suite. Pourquoi donc osez-vous pénétrer dans ma cellule ? » La Vierge Mère lui répondit : « Frère, cessez de parler ainsi; je suis la Vierge Marie que vous avez priée avec tant d'onction; que demandez-vous de moi ? » Alors l'ermite reprit : « Reine du ciel, assistez-moi dans mes besoins, tant spirituels que temporels, ils vous sont tous connus. — Croistu, » repartit la Vierge, « que le Dieu qui peut tout, puisse aussi te faire vivre sans pain ? » — « Certainement, » dit Aibert, « je crois que Dieu le peut, et qu'un pareil miracle n'ex-cède pas son pouvoir. » — « Pourquoi donc, » ajouta Marie, « pourquoi te plaindre si amèrement de ce que le pain te manque ? Quant à ce qui est de ne pas entendre la Messe, pourquoi t'en inquiéter, lorsque toute ta vie et tout ce que tu fais est une sorte de Messe incessante et continuelle, un sacrifice permanent. »

Après ces mots, la glorieuse Vierge lui mit dans la bouche un petit morceau de pain. Tel fut l'effet produit en lui par cette vision merveilleuse, qu'à dater de ce moment, Aibert ne désira plus jamais de pain; il ne chercha plus à en avoir, et il se contenta, le reste de sa vie, des herbages, des racines et autres substances végétales qu'il trouvait dans sa solitude. (*ROBERT*, archid. apud Bolland., pag. 673; *SURIUS*, t. II, 7 April; *Negot. Sæcul.*, p. 146; *Chron. SS. Deip.*, p. 144, 5.)

ALBERT DE LIÈGE. — On rapporte qu'un homme ayant perdu au jeu son âme, dans sa fureur, tira l'épée contre une image de saint Albert de Liège et une de la Vierge Marie, et eut l'impudence d'en percer ces images qui répandirent soudain une grande quantité de sang. Mais en même temps le joueur sacrilège fut tué d'un coup de tonnerre.

ALEXANDRA. — Horace Turcellin raconte dans son *Histoire de Notre-Dame de Lorette* qu'une jeune enfant de la Marche d'Ancone, qui s'appelait Alexandra, fut de la part de la sainte Vierge l'objet d'une faveur singulière. Elle n'avait que sept ans, et comme sainte Geneviève de Nanterre ou Benoîte du Laus, elle gardait les troupeaux. Mais tout dans la nature lui servait de symbole pour s'élever à Dieu, et elle nourrissait la plus tendre piété pour la Mère du Sauveur. Marie daigna se faire voir à cet ange de candeur; et elle fit, avec cette enfant, plus de trente milles à partir de l'endroit où était le troupeau de la pieuse Alexandra, jusqu'à l'église de Lorette, où la petite bergère avait très-ardemment désiré faire un pèlerinage. Puis, lorsque celle-ci eut fini sa prière et déposé sur l'autel sa guirlande de fleurs, Marie revint avec elle jusqu'au troupeau qu'elle avait quitté, et qu'en partant elle

avait confié à la garde de Dieu. Impossible de dire la joie que laissa cette apparition dans le cœur de la jeune enfant, qui s'en souvint toute sa vie, et y puisa constamment un motif de persévérance dans la pratique de la vertu et de la dévotion envers la sainte Vierge.

ALEXANDRE (Saint), — évêque de Constantinople, eut, vers l'an 323, une conférence avec les plus célèbres philosophes païens, et le plus acharné d'entre eux allait prendre la parole, lorsque le saint évêque lui dit d'un ton imposant : « Au nom de Jésus-Christ, je vous ordonne de garder le silence. » Aussitôt la langue de l'orateur se trouva comme paralysée, et quelque effort qu'il fit, il lui fut impossible d'articuler un seul mot.

ALEXANDRE DE BUTRIUM. — Ce religieux capucin priait avec ferveur dans l'église de son couvent à Faënza, lorsque poursuivi tout à coup par la tentation la plus violente, il se jeta tout entier dans les bras de Marie et lui dit : « C'est à vous, ô Mère, ô gardienne des vierges, de sauver vos enfants. Ceux qui m'attaquent et me harcèlent sont aussi vos ennemis. Venez donc, Vierge puissante; apportez-moi un prompt secours, afin que je puisse à jamais bénir votre saint nom. » Ces cris du cœur furent poussés vers le ciel avec tant d'âme que Marie les entendit. La tentation cessa, Alexandre triompha; et, aussitôt après, il vit la Reine du monde se présenter à lui sous une forme visible et lui déposer sur le front une couronne d'or, comme autrefois on en donnait aux athlètes vainqueurs dans les combats du cirque, et comme Dieu en promet une à ceux qui sortent triomphants des luttes de la chair. (*Apparitions et révélations de la très-sainte Vierge*, par M. Sausseret.)

ALIÉNATION MENTALE. — Dans le culte chrétien, les saints forment autour de nous comme autant d'anges tutélaires préposés à la défense de notre âme et de notre corps, et ayant presque chacun à cet égard comme une fonction spéciale. C'est ainsi qu'il n'est pas une des infirmités, une de nos maladies spirituelles ou physiques qui n'ait au ciel son saint intercesseur, particulièrement chargé par Dieu d'en opérer le soulagement. Nous verrons presque à chaque page de ce Dictionnaire les faits innombrables qui prouvent cette divine répartition des grâces célestes. Nous espérons faire toucher du doigt les affinités mystérieuses et profondes qui ressortent de cette préordination historique de l'action des saints dans le monde.

Ainsi, par exemple, pour nous renfermer dans l'objet de cet article, saint Dizier, évêque de Rodez, et martyr vers la fin du vi^e siècle, est principalement invoqué contre l'aliénation mentale. On construisit sur le lieu où il fut exécuté une église, qui est devenue un pèlerinage très-fréquenté; on y conduit surtout ceux qui sont atteints de folie.

ALIMENTATION. — *Voy.* **ABSTINENCE** et **JEUNE**.

ALIX (DOMINIQUE). — En 1645, un enfant de cinq ans, appelé Dominique Alix, tomba de très-haut sur un tas de pierres, et se fracassa le crâne à tel point, qu'on voyait sa cervelle par des anfractuosités des os; que la violence de la chute avait brisés. On le releva et on l'emporta sans connaissance. La mort était imminente. C'était le 25 avril. Les médecins appelés désespérèrent de pouvoir sauver ce jeune enfant. Alors ses parents, n'ayant rien à attendre des secours humains et naturels, recoururent aux moyens surnaturels et à la toute-puissance de Dieu et de Marie. Ils s'adressèrent donc à Notre-Dame-Auxiliatrice, et lui recommandèrent instamment leur enfant. Après une prière fervente, il donna signe de vie, puis peu à peu il alla mieux, et enfin, il ne tarda pas à être complètement guéri. Dès qu'il put parler, il dit qu'au plus fort du danger il avait vu son patron, saint Dominique, priant la sainte Vierge, et lui demandant instamment de sauver son protégé. La Mère de Dieu accéda aux désirs du bienheureux. L'enfant commença aussitôt à aller mieux, et ce mieux augmenta surtout quand les Pères Carmes de Gerbeuil eurent donné au malade le scapulaire. « Tout ceci, » dit le P. Courcier, « est attesté par un procès-verbal très-régulier et en bonne forme que j'ai depuis longtemps entre les mains. » (*Negot. Sacul. Mar.*, p. 240.)

AMANCE (Saint), — prêtre de Tiferno en Ombrie, se rendit célèbre par le don qu'il avait de guérir les malades rien qu'en les touchant avec sa main, ce qui lui avait fait donner le nom de *Guérisseur*. Le Pape saint Grégoire le Grand, informé de ce merveilleux privilège, fit venir à Rome saint Amance, et voulut qu'il logeât dans l'hôpital des malades, afin qu'il trouvât l'occasion de faire éclater le pouvoir surnaturel dont Dieu l'avait favorisé. La nuit suivante, Amance guérit un frénétique qui, par ses cris, troublait le repos des autres malades. (*Voy.* **GUÉRISONS**, **MALADIES**, etc.)

AMBROISE (Saint), archevêque de Milan et docteur de l'Eglise, né en 340, et mort en 395. — Nous aurons occasion de rappeler quelques-uns des miracles opérés par saint Ambroise, bornons-nous donc ici au récit des quelques faits suivants. On rapporte qu'étant enfant il dormait un jour la bouche ouverte dans une des cours du palais de son père, lorsqu'un essaim d'abeilles vint se poser sur sa tête; elles entraient et sortaient de sa bouche, et elles s'envolèrent si haut qu'on les perdit de vue. Symbole éclatant de l'éloquence ambrosienne, dont on retrouve la tradition au berceau de Platon! L'impératrice Justine ayant envoyé assassiner saint Ambroise, au moment où l'assassin allait lui porter le coup mortel, son bras étendu resta sans mouvement, et il n'en recouvra l'usage que lorsqu'il eut avoué qu'il était envoyé par Justine, et qu'il eut manifesté un sincère repentir de son crime.

Saint Ambroise se rendit au concile que le Pape saint Damase tint à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, une femme paralytique se fit porter dans la chapelle où le saint célébrait la Messe : elle se recommanda à ses prières tandis qu'il lui imposait les mains, elle baisa avec confiance le bord de ses vêtements, et se trouva parfaitement guérie.

AME. — « Les communications de l'âme avec un ordre de choses invisibles, » dit Bernardin de Saint-Pierre, « sont rejetées de nos savants modernes, parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs ; mais que de choses existent qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, et qui n'ont pas même été aperçues ! » Cette remarque de Bernardin de Saint-Pierre contient en elle le principe même de la Mystique. En effet, si l'âme humaine, tombée par la chute sous l'empire des sens, ne saurait plus rien voir que par les organes du corps, l'âme rachetée, purifiée et réintégrée dans son état originel, recouvre évidemment les facultés dont elle jouissait à l'origine, et principalement celle de se voir elle-même et de voir les autres âmes, soit pendant cette vie terrestre, soit après la mort.

A ceux qui ne vivent encore que de la vie purement animale, il est difficile, sans doute, de faire comprendre ces hautes facultés de l'âme régénérée. C'est l'objet de la Mystique qui prépare l'homme par une laborieuse initiation, et rassemble les faits qui démontrent l'exercice actuel de ces facultés chez les saints. Déjà même pour les hommes qui n'ont pas étouffé en eux toute vie spirituelle, les intuitions profondes de la conscience, les pressentiments de l'âme humaine, les souvenirs de tendresse pour ceux qu'elle aime ou qu'elle a aimés, donnent une première révélation de cette vision des âmes, non sans doute d'une manière aussi concrète, réelle et vivante que chez les mystiques, mais cependant assez pour que l'on conçoive aisément comment les saints ont pu aller beaucoup plus loin, aidés surtout qu'ils sont des grâces spéciales que leur ont méritées leurs vertus.

Connais-toi toi-même, disait la sagesse antique. Mais cette connaissance n'est, en dehors du christianisme, qu'une science vaine et spéculative. Pour les saints, au contraire, elle est, dès leur première enfance, une vision directe et profonde d'eux-mêmes. Citons-en quelques exemples du domaine de la Mystique. « Aucune femme ne fut comparable, sous ce rapport, à Dominique de Paradis, née en 1473, dans un village nommé Paradis, près de Florence. Déjà à l'âge de quatre ans, pendant qu'elle était abîmée dans la prière au pied de son lit, elle avait vu la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, entourée d'anges et environnée de lumière. Ravie de ce spectacle, elle ne pouvait se lasser de le contempler ; et lorsque l'apparition eut cessé, elle se mit à chercher, dans sa simplicité, comment elle ferait pour revoir d'aussi belles choses. Elle s'adressa donc à Dieu, ne ces-

sant de le prier qu'il voulût bien lui montrer où elles étaient. Une voix lui répondit : *Ce n'est pas sur la terre, mais au ciel.* — *Attirez-moi donc au ciel*, dit-elle. La voix lui répondit qu'il n'était pas encore temps, et lui apprit ce qu'elle devait faire pour y arriver. Les visions devinrent plus fréquentes, et la science de cette enfant dans les choses spirituelles augmentait de jour en jour à cette école. Un jour que sa sœur aînée la lavait et l'habillait, il lui vint à l'esprit que son âme pouvait bien aussi avoir besoin d'être lavée, ne fût-ce qu'avec ses larmes. Lorsqu'elle fut tout habillée, elle se retira dans sa chambre, se jeta à genoux devant une image de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge, et pria Dieu de lui montrer son âme, pour qu'elle pût la purifier avec ses larmes. La bonté divine répondit à sa foi, et forma dans son cœur un mouvement qui lui fit voir son âme sous l'image d'un petit enfant qui la regardait en souriant ; de sorte que le ravissement qu'elle éprouva à cette vue tira de ses yeux des ruisseaux de larmes. Elle les recueillit dans un mouchoir, et lorsqu'il fut tout trempé elle s'en lava le cœur, croyant dans sa naïveté enfantine, laver ainsi son âme. Or, pendant qu'elle faisait cela, Dieu lui montra son âme planant dans l'air sous la forme d'une petite fille gracieuse et souriante, avec laquelle elle eut l'entretien suivant : « Mon âme, fuis de ce monde, et retourne à ton Créateur ; je te suivrai. — Je ne le puis. Quoique tu me voies bien loin de toi dans les airs, j'habite cependant ton corps. Je suis intimement unie à la volonté divine, et il faut que je reste avec toi, et que j'attende le moment où Dieu veut que je te quitte. Dès qu'il le voudra, je partirai pour aller me reposer en lui ; et à la fin du monde ton corps viendra me trouver pour vivre éternellement dans le paradis. » Puis l'image disparut, et Dominique pensa que son âme était rentrée dans son sein. Elle pratiqua plusieurs années cette manière simple et naïve de se laver avec ses larmes, afin de purifier son âme. Beaucoup de mystères divins lui furent aussi révélés, et elle reçut des grâces sans nombre dans les apparitions merveilleuses dont Dieu la favorisa.

Un jour, voyant sa sœur aînée qui lui préparait à souper, elle se mit à penser à ce qu'elle devait faire pour préparer une nourriture solide à son âme. Elle s'adressa donc à Dieu dans la prière, comme elle avait coutume de le faire toutes les fois qu'elle voulait entreprendre quelque chose, et elle entendit son âme qui lui disait : « Cherche-moi pour alimenter l'amour divin ; j'aime à me reposer dans ses flammes. — Pourquoi, » lui répondit l'enfant, « ne cries-tu pas vers le ciel, de sorte que mon cœur se brise, et que le divin amour soit forcé de venir pour le remettre en son état ? — Je suis en toi pour t'animer ; c'est à toi de crier et de briser ton cœur par tes cris. » — *L'enfant* : « Dieu aime l'âme ; c'est pour la racheter qu'il est descendu sur la terre et qu'il est mort ; tu sens cela bien mieux que moi. » — *L'âme* : « Il est

vrai que Dieu m'a rachetée sur la croix; mais il a aussi racheté le corps, et c'est pour cela que celui qui pêche nuit à l'âme et au corps, et que celui qui vit saintement les sauve tous les deux. Ce n'est donc pas à moi seulement de crier vers le ciel, mais c'est à nous deux. Crions donc ensemble, et Dieu, ayant pitié de nous, nous enverra du ciel un aliment délicieux. »

Pendant cet entretien, l'enfant entendit Notre-Seigneur qui lui disait : « Ma fille, la nourriture de l'âme, c'est mon amour, qui fait oublier le monde et toutes les choses terrestres, et ne s'occupe que de moi. Cet éveil de toutes les pensées dirigées vers moi, c'est le vrai sommeil et le repos de l'âme. — Oh! » dit l'enfant, « si j'avais le bonheur de reposer toujours près de vous! — Je vois avec plaisir, » lui répondit le Seigneur, « que tu sais profiter de toutes les choses sensibles pour penser toujours à moi. Tu peux encore, avec le secours de ma grâce, acquérir d'autres mérites et de nouvelles consolations. »

Elle se servait, en effet, de tout ce qu'elle voyait comme d'un moyen de s'élever à Dieu. Si un oiseau volait vers le ciel, elle pensait qu'elle devait aussi prendre son vol de ce côté. Si sa mère préparait de la laine pour tisser, elle voyait là une imago de ce qu'elle devait faire elle-même dans son intérieur. Les arbres avec leurs fruits, le ciel avec ses étoiles, les troupeaux qui paissaient, tout lui fournissait une occasion de penser à Dieu et à son intérieur. Et lorsqu'elle eut ainsi travaillé pendant dix ans, son âme lui fut montrée entièrement purifiée, éclatante de beauté, et blanche comme la neige. Elle sut garder toujours, au milieu de ces faveurs, la simplicité d'un enfant. Tous les dimanches elle paraît de nouvelles fleurs les images de sa chambre, et croyait, comme le peuple à cette époque, que ces fleurs seraient conservées, et la suivraient après sa mort dans son tombeau. Dans sa naïveté, elle fit devant ces images sa première confession, parce qu'ayant vu dans l'église des femmes prier devant des images, elle avait cru qu'elles se confessaient à elles. Elle avait à peine dix ans lorsqu'elle fut fiancée à Notre-Seigneur par une faveur spéciale, pour lui être unie plus tard d'une manière plus intime encore par le mariage, comme la chose est arrivée pour plusieurs saintes. On peut consulter la Vie de la sœur Dominique de Paradis, de l'ordre de Saint-Dominique, composée en italien par le P. Ig. del Nente, du même ordre. (GÖRRES, *Mystique*.)

Mais pour entrer dans la science profonde de l'âme humaine telle que l'a comprise la Mystique chrétienne, c'est surtout sainte Catherine de Sienne qu'il faut interroger. Comme sainte Gertrude, sainte Thérèse, et tous les mystiques, elle trace pour ainsi dire tout le plan intérieur de l'âme et en développe la forme divine non dans cette tripli-

cité de facultés que décrivent les psychologues modernes, et qui n'est qu'un état des maladies de l'âme, mais dans cette simplicité profonde, dans cette ineffable unité qui est son état vrai. « La doctrine de Catherine, » dit le B. Raymond de Capoue, son confesseur, « est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans sa vie; aussi ne dois-je pas passer sous silence d'autres enseignements qui se rattachent à ceux que je viens d'exposer. Elle me parlait souvent de l'état d'une âme qui aime son Créateur, et elle me disait que cette âme finissait par ne plus se voir et par s'oublier elle-même avec toutes les créatures. Et comme je lui demandais de s'expliquer, elle me répondait : *L'âme qui voit son néant, et qui sait que tout son bien est dans le Créateur, s'abandonne si parfaitement et se plonge tellement en Dieu, que toute son activité se dirige vers lui et s'exerce en lui. Elle ne veut jamais sortir du centre où elle a trouvé la perfection du bonheur; et cette union de l'amour, qui augmente chaque jour en elle, la transforme, pour ainsi dire, tellement en Dieu, qu'elle ne peut avoir d'autres pensées, d'autres desirs, d'autre amour que lui; elle n'a pas non plus d'autres souvenirs. Elle ne voit rien qu'en Dieu, elle ne se souvient d'elle et des créatures qu'en lui; elle est comme plongée dans un océan dont les eaux profondes l'entourent; elle ne saisit que ce qui est dans les eaux, ce qui est en dehors lui est inaccessible; elle peut bien voir les objets extérieurs qui s'y reflètent, mais elle les voit dans l'eau seulement et tels qu'ils sont dans l'eau. C'est là le légitime amour de nous-mêmes et des créatures, l'amour qui ne peut nous égarer, parce que l'âme suit alors nécessairement la volonté divine, ne désire rien et ne sait rien en dehors de Dieu.*

Je ne sais si j'ai bien expliqué ce que m'enseignait Catherine, elle l'avait appris par expérience, comme le disciple dont parle saint Denis l'Aréopagite; mais, hélas! moi qui ne l'ai pas éprouvé, je m'exprime d'une manière bien imparfaite; que ceux qui lisent ces pages les méditent, et reçoivent la grâce nécessaire pour les comprendre; plus ils seront unis à Dieu, et plus ils en auront l'intelligence.

Dans cette union avec Dieu, Catherine trouvait une autre vérité qu'elle enseignait sans cesse à ceux qu'elle dirigeait. *L'âme unie à Dieu, disait-elle, l'aime autant qu'elle déteste la partie sensuelle de son être. L'amour de Dieu engendre naturellement la haine du péché, et lorsque l'âme voit que le germe du péché est dans ses sens et que c'est là qu'il prend racine, elle ne peut s'empêcher de haïr ses sens et de s'efforcer non pas de les détruire, mais d'anéantir le vice qui est en eux, et elle ne peut y parvenir sans de grandes peines et de longs efforts; il reste même toujours la racine des petites fautes, car, selon saint Jean, « nous si nous disons être exempts de péchés, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous (1).*

(1) Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. (I Joan. 1, 8.)

ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. (I

Cette haine sainte commence dans l'âme par un certain mépris d'elle-même, et ce mépris la protège contre les séductions du démon et des hommes. En effet, il n'y a rien qui la rende si calme et si forte que ce sentiment dont parlait l'Apôtre, lorsqu'il disait : « C'est dans ma faiblesse qu'est ma force. » (II Cor. XII. 10.)

O éternelle bonté de Dieu, s'écriait Catherine, qu'avez-vous fait ? de la faute vient la vertu ; de la faiblesse, la force ; de l'offense, le pardon ; et c'est dans le mépris que se trouve l'amour. O mes fils, ayez donc cette sainte haine de vous-mêmes. Elle vous rendra humbles, elle vous donnera la patience dans les tribulations, la modération dans la prospérité, la retenue dans toute votre conduite ; vous deviendrez agréables à Dieu et aux hommes. Et elle ajoutait : Malheur, oui malheur à l'âme qui n'a pas cette sainte haine, car là où elle n'est pas, règne nécessairement l'amour-propre, qui est la cause de tout péché et la source de tous les vices.

Elle recommandait ainsi tous les jours à ses disciples la haine et la ruine de l'amour-propre. Lorsqu'elle remarquait en eux ou en d'autres personnes, quelques défauts, elle en avait compassion et disait : *Voilà ce que fait l'amour-propre, ce père de l'orgueil et de tous les vices. — O mon Dieu ! combien de fois ne l'a-t-elle pas dit pour moi : Faites tous vos efforts, me répétait-elle sans cesse, pour arracher de votre cœur cet amour-propre, et pour y faire naître cette sainte haine, qui est la voie sûre et royale par laquelle on corrige ses défauts et on atteint la perfection.»*

Mais poursuivons, et nous allons passer de la vision de l'âme par elle-même à la vision des autres âmes en Dieu. Ce phénomène peut-il sembler étrange à ceux qui croient voir dans le somnambulisme magnétique l'âme s'abstraire du corps, parcourir pour ainsi dire tous les lieux, et passer d'un organisme dans l'autre ? Si telle est la puissance de l'âme humaine, même dans l'ordre purement naturel et par les seules forces de sa nature spirituelle, que sera-ce donc lorsque se replaçant en Dieu, son centre divin, elle y puise, par sa participation à l'action infinie, une force sans limites ? Au reste, les faits qui démontrent cette puissance chez les saints et les mystiques sont tellement innombrables, tellement authentiques et irrécusables, qu'on ne saurait les rejeter, qu'en rejetant toute base de certitude parmi les hommes. Nous les retrouverons presque à chaque page de ce livre, et il n'est nécessaire ici que d'en citer quelques-uns. Continuons donc le récit de la Vie de sainte Catherine de Sienne par le savant et intègre Raymond de Capoue :

« Il y avait à Sienne, » dit-il, « à l'époque où Catherine se dévouait au service des pauvres et des malades, une sœur de la Pénitence de Saint-Dominique, qui s'appelait Palmerina : elle avait une haine profonde contre sainte Catherine de Sienne. Dieu frappa

le corps de Palmerina pour guérir ensuite son âme. La maladie de Palmerina ne guérit pas son esprit ; sa haine, au contraire, ne fit que s'accroître. Catherine tenta tous les moyens de l'adoucir ; elle l'assistait souvent, s'humiliait devant elle, cherchait à la consoler par des témoignages d'affection et lui rendait tous les services qu'elle pouvait imaginer ; mais la haine de Palmerina alla jusqu'à chasser de sa maison sainte Catherine. Alors le souverain Juge appesantit la main de sa justice sur cette ennemie de la charité ; ses forces l'abandonnèrent tout à coup et sans avoir pu recevoir les derniers sacrements, elle se trouva en présence de la mort et de la damnation.

Dès que Catherine l'eut appris, elle s'enferma dans sa chambre, et se mit à conjurer avec ferveur son Epoux, de ne pas permettre qu'une âme périt à cause d'elle. Elle disait intérieurement : *Seigneur, est-ce que moi, pauvre malheureuse, je serais née pour qu'à mon occasion, des âmes créées à votre image deviennent la proie des flammes éternelles ? Permettez-vous que je cause la damnation d'une sœur dont je devais faciliter le salut ? Non, une pareille sentence est trop opposée à la multitude de vos miséricordes, elle est trop contraire à vos infinies bontés ; il vaudrait mieux ne pas être née que d'entraîner la perte d'une âme rachetée par votre sang. Hélas ! sont-ce là les promesses que vous avez eu la bonté de me faire, lorsque vous m'avez annoncé que je pourrais travailler au salut du prochain, selon mes désirs ? Est-ce là le bien que vous opérez par mon moyen ? Ma sœur serait damnée à cause de moi ! Non, je ne puis en douter, ce sont mes péchés qui ont fait tout le mal ; devais-je attendre autre chose de mon peu de mérite ? Malgré cela, je ne cesserai pas de réclamer vos miséricordes éternelles, je ne cesserai pas d'invoquer vos bontés infinies, jusqu'à ce que le mal dont je suis cause se change en bien, et que vous sauviez de la mort l'âme de ma sœur.*

Pendant que Catherine disait ces choses plutôt du cœur que des lèvres, Dieu, pour la rendre encore plus ardente à secourir cette âme qui périssait, lui fit connaître l'étendue de ses fautes et le danger qui la menaçait. C'est alors que son Epoux lui répondait que sa justice ne pouvait souffrir qu'une haine si injuste et si implacable restât sans châtement. Catherine se plongeait encore davantage dans la prière et s'écriait : *Mon Seigneur, jamais je ne sortirai d'ici, tant que je n'aurai pas obtenu la grâce de ma sœur ! Punissez sur moi son péché dont je suis l'occasion ; ce n'est pas elle, c'est moi qu'il faut frapper !* Et elle ajoutait : *Au nom de votre miséricorde, je vous conjure, très-miséricordieux Sauveur, de ne pas permettre que l'âme de ma sœur quitte son corps avant d'être rentrée en grâce, avant d'avoir obtenu miséricorde.*

Sa prière était si puissante que la malade ne pouvait mourir ; son agonie durait depuis trois jours et trois nuits : tous s'en

étonnaient et souffraient de la voir tant prolonger son dernier combat. Catherine, pendant tout ce temps, continuait à intercéder; elle finit par vaincre l'invincible; l'humilité de ses larmes triompha du Tout-Puissant. Dieu ne put lui résister; un rayon céleste éclaira miséricordieusement cette âme à l'agonie, lui fit connaître sa faute, et lui donna toutes les grâces nécessaires à son salut. Catherine le sut par révélation; elle courut à la maison. Dès que la malade la vit, elle lui donna toutes les marques possibles de joie et de respect, elle s'accusa de sa faute à haute voix, et mourut un peu après avoir reçu les sacrements, avec une grande contrition. Notre-Seigneur montra cette âme sauvée à sainte Catherine. Elle était si brillante qu'elle m'a dit elle-même qu'aucune expression n'était capable de rendre sa beauté. Elle n'avait pas encore cependant revêtu la gloire de la vision béatifique, mais elle avait l'éclat que donnent la création et la gloire du baptême. Notre-Seigneur lui disait : *Voici, ma fille bien aimée, cette âme perdue que tu m'as fait retrouver. Et il ajoutait : Ne te semble-t-elle pas bien belle, bien précieuse? Qui ne voudrait supporter toute espèce de peine pour gagner une créature si parfaite? Si moi qui suis la beauté suprême, d'où découle toute beauté, j'ai été captivé par la beauté des âmes, au point de descendre sur terre et de répandre mon sang pour les racheter, à bien plus forte raison devez-vous travailler les uns pour les autres, afin qu'une créature si admirable ne se perde pas; si je t'ai montré cette âme, c'est pour que tu sois de plus en plus ardente à procurer le salut du prochain, et que tu y portes les autres selon la grâce que je t'ai donnée.*

Catherine remercia son Epoux avec effusion, et le supplia humblement de vouloir bien à l'avenir lui montrer la beauté des âmes de ceux qui auraient des rapports avec elle, afin de devenir encore plus désireuse de leur salut. Le Seigneur lui accorda cette faveur, en lui disant : *Parce que tu as méprisé la chair pour t'attacher entièrement à moi, qui suis l'Esprit parfait; parce que tu as prié avec foi et persévérance pour le salut de cette âme, voici que je te donne ma lumière surnaturelle qui te fera voir la beauté ou la laideur de toutes les âmes que tu rencontreras. Tes sens intérieurs percevront l'état des esprits, comme tes sens extérieurs perçoivent l'état des corps. Et cela aura lieu non-seulement pour les personnes présentes, mais pour toutes celles dont le salut sera l'objet de ta sollicitude et de tes prières, lors même qu'elles seraient absentes et que tu ne les aurais jamais vues.* L'efficacité de cette grâce que Dieu lui accordait fut telle, qu'à partir de ce moment elle voyait réellement beaucoup plus les âmes que les corps de ceux qui l'approchaient.

Un jour que je l'avertissais en particulier du reproche qu'on lui faisait de ne pas empêcher ceux qui l'approchaient de fléchir le genou devant elle, elle me répondit : « Dieu m'est témoin que je n'aperçois sou-

vent pas du tout les actions de ceux qui sont autour de moi; je ne m'occupe que de leurs âmes, je ne fais aucune attention à leurs corps. » Je lui dis alors : « Est-ce que vous voyez leurs âmes ? — Mon Père, » répondit-elle, « je vous avoue que mon Sauveur a bien voulu m'accorder cette grâce, lorsqu'il a exaucé mes prières, en retirant des flammes éternelles une âme qui s'y précipitait par sa faute. Il m'a montré la beauté de cette âme, et depuis, il est bien rare que je voie quelqu'un, sans connaître aussitôt son état intérieur. »

Et elle ajoutait : « O mon Père, si vous pouviez voir la beauté d'une âme raisonnable, vous sacrifieriez cent fois votre vie, s'il le fallait, pour assurer son salut. Non, il n'y a rien dans ce monde matériel qui puisse être comparé à sa beauté. » Je lui demandais alors de me raconter cette histoire, et elle me dit tout ce que je viens d'écrire. D'autres témoins dignes de foi me l'ont aussi raconté.

J'ajouterai un fait qui complétera ce que je viens de dire. J'ai souvent servi d'interprète entre Grégoire XI et Catherine. Elle ne comprenait pas le latin et le Souverain Pontife ne parlait pas italien. Dans un de ces entretiens, Catherine demanda pourquoi elle trouvait dans la cour romaine, où devaient fleurir toutes les vertus du ciel, l'infection de tous les vices de l'enfer. Le Souverain Pontife me demanda s'il y avait longtemps qu'elle était à la cour, et quand il sut qu'elle était arrivée seulement depuis quelques jours, il lui dit : « Comment avez-vous pu savoir en si peu de temps ce qui se passe ici ? » Alors Catherine, quittant son humble posture pour prendre un air de majesté qui m'étonna, se redressa et prononça ces paroles : « Je dois dire à la gloire du Dieu tout-puissant que j'ai plus senti l'infection des péchés qui se commettent dans la cour romaine, lorsque j'étais encore dans ma ville natale, que ceux-là mêmes qui les ont commis et les commettent tous les jours. » Le Pape garda le silence; mais je ne revenais pas de ma surprise, et je n'oublierai jamais avec quelle autorité Catherine avait parlé à un si grand Pontife.

Il est souvent arrivé, à moi et à ceux qui l'accompagnaient dans ses voyages, de nous trouver avec elle dans des endroits où nous n'avions jamais été, et de voir, pour la première fois, des personnes d'une mise convenable et d'un extérieur honnête, mais qui, dans la réalité, étaient adonnées au vice. Catherine connaissait aussitôt leur intérieur et ne voulait ni les regarder, ni leur répondre lorsqu'elles lui adressaient la parole; et, si elles insistaient, elle leur criait : « Il faut d'abord nous purifier de nos fautes et nous délivrer des chaînes du démon, nous parlerons ensuite de Dieu. » Elle s'en débarrassait ainsi le plus vite qu'elle pouvait, et nous apprenions bientôt que ces personnes étaient plongées dans la plus horrible débauche. Nous rencontrâmes une fois une femme qui vivait criminellement avec

un des grands dignitaires de l'Eglise : elle lui parla en ma présence, et rien dans ses vêtements et ses manières n'indiquait qu'elle ne fût pas honnête ; elle ne put jamais voir le visage de Catherine, qui se tournait toujours d'un autre côté. Cette conduite me surprit, mais j'allai aux renseignements et j'en connus la cause ; comme je lui en parlais, elle me répondit confidentiellement : « Si vous aviez senti l'infection que je sentais quand elle me parlait, vous n'auriez pas pu vous empêcher de vomir. »

Qu'y a-t-il de plus touchant que la pieuse tradition, qui donne une image si vivante de la vision des cœurs, dans l'histoire de l'entrevue de saint Louis et d'Ægidius ! Le roi de France allant en pèlerinage au tombeau de son glorieux contemporain, saint François d'Assise, vint au couvent de Pérouse, où demeurerait Ægidius, et le fit prévenir qu'un pauvre pèlerin demandait à lui parler. Mais une vision intérieure révéla aussitôt au frère que ce pèlerin n'était autre que le saint roi de France. Il court au-devant de lui, et dès qu'ils se voient, quoique ce fût pour la première fois, ils se jettent à genoux tous deux au même moment, et s'embrassant tendrement ; ils demeurent longtemps appuyés sur le cœur l'un de l'autre, et confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion intime, sans échanger une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très-longtemps, toujours à genoux et dans un profond silence, ils se séparent l'un de l'autre, se lèvent et s'en retournent, le roi à son royaume, le moine à sa cellule. Mais les autres frères du couvent, ayant découvert que c'était le roi, allèrent faire de grands reproches à Ægidius. « Comment, » lui dirent-ils, « peux-tu être si grossier, lorsqu'un si saint roi vient de France exprès pour te voir, que de ne pas lui dire une seule parole ? — Ah ! mes frères bien-aimés, » leur répondit le bienheureux, « ne vous étonnez pas si ni moi, ni lui nous n'avons pu parler, car dès que nous nous sommes embrassés la lumière de la divine Sagesse m'a révélé tout son cœur et lui a révélé tout le mien ; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu ! »

Nous parlerons plus amplement ailleurs de la communication des vivants avec les âmes. — Voy. COMMUNICATION, MORTS, etc. — Rappelons seulement ici quelques-uns de ces faits :

Saint Spécieux, moine à Rome, florissait avant saint Grégoire le Grand, qui rapporte que lorsqu'il mourut son âme fut vue par son frère, montant au ciel.

Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, en Irlande, où il mourut en 687, était alors berger. La nuit du 31 août 651, où selon sa coutume, il oriait auprès de son troupeau,

il vit monter au ciel, soutenue par des anges, l'âme de saint Aidan, qui venait d'expirer. Ce fut alors qu'abandonnant son troupeau il se fit moine.

Nous lisons ce qui suit dans la Vie du bienheureux Henri Suso :

« Notre Henri vivait dans une si grande pureté d'âme, un tel détachement de la terre et un tel goût du ciel, que Dieu lui faisait connaître les choses de l'autre vie, et lui apprenait ce qui se passait dans le paradis, l'enfer et le purgatoire ; les âmes innombrables de ceux qui mouraient lui apparaissaient et lui révélaient leur état, leurs joies ou leurs peines. Il vit entre autres l'âme d'un nommé Eckard ; ce saint homme lui raconta qu'il était dans le ciel, heureux, inondé d'une gloire ineffable, et réellement tout transformé en Dieu ; frère Henri lui demanda comment se reposent en Dieu ceux qui désiraient ici-bas satisfaire la vérité suprême par un abandon total et une confiance véritable et parfaite envers le Créateur. L'âme d'Eckard lui répondit : *Ceux-là sont les bien-aimés, et leurs âmes sont dans le ciel délicieusement unies à Dieu et toutes submergées dans l'abîme de son essence divine ; et comme cet abîme de la divinité n'a pas de forme, de mesure et de limites, aucune expression ne peut rendre la félicité de ces âmes bienheureuses, qui sont toutes noyées en Dieu.*

Il vit aussi l'âme de frère Jean Fuerer, de Strasbourg, qui lui dévoila toute la beauté de sa gloire. Une autre fois, parmi beaucoup d'autres âmes, il vit l'âme de son père qui avait vécu très-attaché au monde, lui faisant comprendre par là les peines cruelles qu'il endurait dans le purgatoire, et lui demandant le secours de ses prières ; notre Henri répandit des prières si ferventes qu'il la délivra bientôt, et elle revint le remercier de son bonheur. L'âme de sa mère, qui avait été une femme d'une grande sainteté, le visita pour le consoler et l'entretenir des ineffables récompenses dont elle jouissait en paradis. Ces visites des anges et des âmes l'encourageaient beaucoup et le fortifiaient de plus en plus dans le service de Dieu. »

Dans le procès pour la canonisation de sainte Catherine de Sienne, Frère Barthélemy, à la fin de sa seconde déposition, donne une lettre où maître Thomas Petra, notaire du Souverain Pontife, raconte ainsi une vision qu'il eut après la mort de la sainte :

« Dans les derniers temps de la vie de Catherine, Notre - Seigneur m'avait fait la grâce de m'unir à elle par des liens d'une pure et sainte affection. Elle m'appelait son père, et je la voyais souvent. Un jour je la trouvai dans le jardin d'une dame de Rome. Elle était très-affaiblie, et je lui dis : « Ma mère, il me semble que le Christ, votre Epoux, veut vous retirer de cette vie et vous unir à lui. Avez-vous fait vos dispositions en conséquence ? — Quelles dispositions peut faire une pauvre femme qui n'a rien ? — Vous feriez un beau testament, si vous indiquiez à chacun de vos disciples ce qu'il

doit faire après votre mort. Je vous le demande pour l'amour de Dieu, et je suis persuadé que tous vous obéiront comme moi. » Elle me répondit : « Je le veux bien, et je le ferai avec la grâce de Jésus-Christ. » Elle le fit en effet peu de temps après, et toutes ses recommandations furent suivies. J'ajoutai : « Ma mère, j'aurais une seconde chose à vous demander, et je vous prie de me l'accorder par amour pour Jésus-Christ. Obtenez, dès maintenant, de votre Epoux la grâce de me montrer l'état de votre âme, après votre mort. — Cela, me dit-elle, ne me paraît pas possible; car, ou l'âme dans l'autre vie est sauvée, et alors le bonheur parfait dont elle jouit lui fait oublier les misères de ce monde; ou elle est damnée, et alors les peines infinies qu'elle souffre l'empêchent d'obtenir cette faveur. Si elle est dans le purgatoire elle participe aux deux états, et la difficulté est la même. » Je répondis : « Je ne veux pas disputer avec l'Esprit-Saint, et je ne pense pas que vous vouliez, en semblable matière, limiter sa puissance, j'espère en Dieu, et ce que je vous demande, ne me le refusez pas. » Elle me promit de le faire, si Notre-Seigneur le lui permettait. Peu de temps après elle mourut.

Huit jours s'étaient écoulés depuis sa mort, lorsque de très-grand matin, un homme d'une haute piété, qui se nommait Jean de Pise, vint frapper à ma porte. Je lui ouvris sur-le-champ. « Catherine de Sienna va venir, » me dit-il. Je lui répondis : « Comment peut-elle venir puisqu'elle est morte depuis longtemps? » Il me dit : « Sachez que vous la verrez. » Puis il s'en alla, et je ne pus le rappeler. Le lendemain, le surlendemain, et pendant près de trente jours, je reçus une semblable visite d'hommes recommandables par leur sainte vie. Je pense que c'étaient des anges de Dieu, qui prenaient ces formes, pour m'annoncer ce qui allait arriver. Enfin, un dimanche, après avoir dit mon Office de nuit, je me disposais à prendre quelque repos, lorsque vers le point du jour, je vis dans un ciel sans nuages une multitude d'esprits bienheureux qui s'avançaient en procession; ils étaient vêtus de blanc et allaient trois par trois, portant des ornements, des reliques, des croix, des chandeliers d'argent, des cierges allumés, des instruments de musique, et ils chantaient en plusieurs chœurs des cantiques sacrés, le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*, le *Sanctus*, le *Benedictus* et le *Te Deum*.

La magnificence de ce spectacle me mit hors de moi; je me rappelai cependant la promesse qui m'avait été faite, je me rassurai, et je dis à un ange : « Que faites-vous? » Il me répondit : « Nous conduisons l'âme de Catherine de Sienna, en présence de la divine Majesté. » Quand il se fut éloigné avec ceux qui l'accompagnaient, je m'adressai à un autre et je lui dis : « Où est-elle? » Dès qu'il m'eut entendu, toute la procession fit un grand cercle au centre duquel se trouvait Catherine; elle était vêtue comme les anges, et ressemblait au Sauveur peint à la

tribune des églises. Ses mains étaient pleines de palmes. Sa tête et ses yeux étaient baissés. Je la reconnus très-bien à son extérieur. Je demandai alors au Dieu tout-puissant de compléter la vision, et de consoler mon âme en me permettant de voir le visage de Catherine. Je fus exaucé, elle leva la tête et me regarda avec ce gracieux sourire, qui exprimait toujours la joie de son âme. La procession reprit ensuite sa marche en continuant ses chants. »

Entre autres faits nombreux de ce genre, citons ce dernier : Saint Ignace de Loyola apprit au mont Cassin la maladie de Hozé, son disciple, et connut qu'elle était mortelle; et, au moment où le malade rendit l'esprit, il vit son âme, toute couronnée de rayons, entrer dans le ciel; comme saint Benoît avait vu au même endroit celle de saint Germain, évêque de Capoue, portée par les anges dans le sein de Dieu, ainsi que le raconte saint Grégoire. Ignace eut le même spectacle plus d'une fois; car étant allé entendre la Messe, à ces paroles du *Confiteor*, et *omnibus sanctis*, il vit le paradis ouvert, et, parmi une troupe nombreuse de bienheureux, son compagnon plus éclatant que les autres; non pas qu'il fût le plus saint, ni le plus élevé dans la gloire; mais parce que Dieu, comme Ignace dit lui-même, avait voulu le lui faire reconnaître par une marque qui le distinguât. Cette vue le frappa si vivement, qu'il en pleura de joie pendant plusieurs jours; et ce qui lui fit voir que ce n'était pas une illusion, c'est que le corps même du défunt sembla donner quelque assurance de l'état glorieux de son âme; car Hozé, qui était fort brun et assez mal fait de visage, devint si blanc et si beau après sa mort, que Codare, qui ne le quitta point, ne le reconnaissait presque plus.

AMOUR. — Le principe, le foyer de toute la Mystique, c'est la charité ou l'amour élevé jusqu'à son degré divin, jusqu'à sa puissance de l'infini. Il est indispensable de s'arrêter sur ce principe, pour en connaître à fond la nature et les effets. Mais rien ne saurait mieux l'expliquer que de le voir en actes dans la vie des saints. C'est là qu'il faut l'aller chercher pour le comprendre. A côté de la *Vie de saint Vincent de Paul* écrite par Louis Abelly, évêque de Rodez, lisez la *Vie du P. Bernard*, dit le pauvre prêtre, c'est autre saint Vincent, peut-être plus sublime encore, dont les extases et les ravissements sont comparables à ceux de sainte Thérèse. A côté de la *Vie de sainte Catherine de Sienna*, si incroyable de merveilles, lisez celle de sainte Gertrude ou ses *Insinuationes divinæ pietatis*, merveille peut-être plus incroyable encore. A côté de l'*Histoire de saint François d'Assise*, racontée par M. E. Chavin de Malan, lisez les *Merveilles de Notre-Dame du Laus* retracées par M. l'abbé Pron, et vous aurez quelque idée de ce monde divin. « Ah! si vous saviez ce que ressent mon cœur! » s'écriait sainte Catherine de Gênes, dans le ravissement de ses

transports sublimes ! Puis, comme on la pressait de s'expliquer : « Je ne trouve, » répondit-elle, « aucune parole pour exprimer un amour aussi brûlant. Tout ce que je puis dire, c'est que, si une étincelle des flammes qui brûlent en mon cœur pouvait tomber en enfer, ce serait aussitôt le paradis ; les démons deviendraient des anges, et les supplices d'ineffables consolations : car aucune peine n'est compatible avec l'amour de Dieu. » Après avoir rapporté quelques-unes de ses innombrables visions, sainte Thérèse poursuit en ces termes :

« Peu de temps après, Notre-Seigneur commença, comme il me l'avait promis, à faire mieux connaître que c'était véritablement lui qui m'apparaissait dans ses visions ; mon amour pour lui était si grand, sans que j'y contribuasse en rien de ma part, qu'il était visible qu'il était surnaturel. Je me sentais mourir du désir de voir mon Dieu, et ne voyais que la mort qui pût me procurer cette vie que je souhaitais avec tant d'ardeur, qui était de vivre seulement en lui. En cet état, quoique les transports que ce violent amour me donnait ne fussent pas aussi insupportables, ni si précieux que ceux que j'avais auparavant éprouvés, je ne laissais pas de me trouver réduite à une telle extrémité, que tout me donnait de la peine, que j'étais comme hors de moi-même, et qu'il me semblait que véritablement on m'arrachait l'âme. « S'est-il jamais vu, mon Seigneur, d'artifice égal à celui dont vous usiez « avec votre servante, lorsque vous vous cachez ainsi de moi, et me donniez en « même temps tant de témoignages de votre « amour, par une espèce de mort si délicieuse, que j'aurais voulu n'en jamais « sortir ? »

Pour pouvoir comprendre quelle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils sont fort différents de ceux qui arrivent souvent dans certaines dévotions, qui semblent devoir suffoquer l'esprit. Car, cette sorte d'oraison étant fort basse, il faut tâcher, avec douceur, de réprimer la violence des mouvements qu'elle cause, et de rendre la tranquillité à l'âme : de même qu'on apaise les pleurs excessifs des enfants en leur donnant à boire ; il faut, dans la crainte que la nature n'y ait beaucoup de part, et qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, porter l'âme par des caresses comme on en userait avec des enfants, et non pas à coups de fouet, à aimer Dieu, et à recueillir cet amour au dedans d'elle-même, sans le laisser répandre au dehors, ainsi qu'un pot qui bouillirait avec excès, parce que l'on mettrait sans discrétion du bois au feu, et tâcher ainsi d'éteindre la flamme par des larmes douces et non pénibles, telles que sont celles des mouvements qui ne produisent que de mauvais effets. Je répandais, au commencement, de ces sortes de larmes, qui sont si préjudiciables ; et elles me causaient un si grand mal de tête et une telle lassitude d'esprit, que je demeurais quelquefois durant plusieurs jours sans pouvoir

me remettre à faire oraison ; ce qui montre combien il importe dans ces commencements, de se conduire avec discrétion, pour accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur et intérieurement, et à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais ces autres transports dont j'ai parlé sont très-différents de ceux-là. Il nous paraît que ce feu de l'amour de Dieu est déjà tout allumé, et que l'on nous y jette pour y brûler. L'âme ne travaille point alors à entretenir la douleur que lui cause l'absence de son Seigneur ; mais elle se sent quelquefois percée d'une flèche qui lui traverse le cœur et la réduit en un tel état, qu'elle ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut. Elle comprend seulement que c'est Dieu seul qu'elle cherche, et que l'effet que cette blessure produit en elle, est de se haïr elle-même pour n'aimer que lui, et d'être prête à donner sa vie avec joie pour son service.

Nulles paroles ne sont capables d'exprimer la manière dont Dieu se sert pour faire de telles blessures, et l'extrême peine que c'est à une âme de ne savoir alors ce qu'elle devient ; mais cette peine est si agréable, qu'il n'y a point de contentement dans le monde qui en approche, et l'âme voudrait toujours, comme je l'ai dit, pouvoir sans cesse mourir d'une blessure si favorable.

Cette peine, jointe à tant de bonheur et de gloire, me mettait si fort hors de moi, que je n'y pouvais rien comprendre. Car, qu'y-a-t-il de plus incompréhensible à une âme, que de se sentir blessée de la sorte, et de reconnaître clairement qu'elle n'a eu rien contribué à allumer le feu de cet amour pour son Créateur, dont elle brûle, et que celui qu'il lui porte est si grand, qu'une seule étincelle qui lui paraît en être sortie, l'a dans un instant toute embrasée ? Oh ! combien de fois, étant en cet état, me suis-je souvenue de ces paroles de David : *Comme le cerf soupire avec ardeur après les eaux des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu*, qui me paraissent n'avoir été dites que pour moi.

Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que ce tourment diminue un peu par les pénitences dont l'âme se sert pour se soulager, et les plus grandes mortifications lui paraissent si peu pénibles, que quand elle serait aussi insensible à la douleur qu'un corps mort, elle ne se trouverait pas plus disposée qu'elle l'est, à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ainsi elle recherche toutes sortes de moyens de souffrir quelque chose pour Dieu ; mais la plaie que ce divin dard a faite en mon cœur est si grande et si profonde, qu'il n'y a point de tourments corporels, dont la douleur puisse diminuer le sentiment de celle qu'elle lui cause. N'y trouvant donc point de remède, parce qu'il n'y en a point sur la terre qui soit capable de guérir une plaie qui vient du ciel, la seule chose qui puisse adoucir la sienne, est

de demander à Dieu de vouloir lui-même être son remède, et elle n'en voit pas d'autre que la mort, parce qu'elle seule peut lui procurer le bonheur de jouir éternellement de sa présence.

D'autres fois, la violence de ce transport est si grande, que tout le corps est comme paralytique; on ne saurait se mouvoir en aucune manière, et si l'on est debout, on se sent comme transporté ailleurs, sans pouvoir même presque respirer; on pousse seulement quelques faibles gémissements, mais ils sont intérieurs.

Quoique les anges m'apparaissent souvent, c'est presque toujours sans les voir; mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en ai vu un à mon côté gauche, sous une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière, qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre, qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme séraphins; car ils ne me disaient point leur nom; mais j'ai bien vu qu'il y a entre eux, dans le ciel, une très-grande différence. Cet ange avait à la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort large, et qui me paraissait avoir, à l'extrémité, un peu de feu; il me semble qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur; et que, toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles, et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni trouver du repos et du contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part; et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'âme est si merveilleuse, que ne pouvant l'exprimer, je le prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que je rapporte n'est qu'une imagination et une fable.

Lorsque cela m'arrivait, j'étais si interdite que j'aurais voulu ne rien voir, et ne point parler, mais m'entretenir seulement de ma peine, que je considérais comme une gloire, en comparaison de laquelle toute celle du monde est méprisable; et lorsque j'entrais dans ces grands ravissements, leur violence était telle, qu'encore que d'autres personnes fussent présentes, je ne pouvais y résister, et ainsi j'eus le déplaisir de voir que l'on commença à en avoir connaissance.» (*Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, chap. 29.*)

« Entre toutes les vertus de Thérèse, » dit la bulle de canonisation de cette sainte, « a particulièrement éclaté l'amour de Dieu. Il était si ardent dans son cœur, que ses confesseurs admiraient et louaient sa charité, non comme celle d'un homme, mais comme celle d'un chérubin, laquelle a été aussi augmentée par Notre-Seigneur Jésus-Christ en plusieurs visions et révélations, lui ayant fait la grâce de la prendre pour son épouse, en lui dou-

nant la main droite, et lui disant ces paroles : « Désormais, comme une vraie épouse, tu soigneras mon honneur; maintenant je suis ton unique, et tu es toute à moi. » Elle a vu aussi un ange qui lui traversait les entrailles avec un trait ardent; alors l'amour divin remplissait tellement son cœur, que, guidée par ce feu sacré, elle fit un vœu bien difficile à exécuter; savoir, de faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait, et à la plus grande gloire de Dieu. Mais, après sa mort, en une vision, elle déclara à une religieuse qu'elle n'était pas morte par la force de la maladie, mais par l'excès d'un embrasement de l'amour divin. »

La vie de sainte Catherine de Gênes n'est pas un exemple vivant moins admirable de la puissance de l'amour mystique ou divin. Aussi ses écrits, comme ceux de sainte Thérèse, sont-ils souverainement instructifs sous ce rapport. Entre autres choses, elle dit dans sa *Théologie de l'amour* (l. III, ch. 4) : « O feu de l'amour ! que fais-tu de l'homme ? Tu purifies de toutes souillures comme le feu fait pour l'or; et tu le conduis au ciel, afin qu'il atteigne le but pour lequel tu l'as créé. L'amour est un feu divin qui, comme le feu terrestre, chauffe toujours davantage, embrase tout l'être de l'homme, et ne cesse jamais d'agir pour le bien de l'objet aimé. Oh ! si je pouvais une fois du moins, avant de mourir, exprimer ce que cet amour me fait ressentir, comment il opère en moi, et ce qu'il veut de moi; comme il pénètre chaque coin de mon intérieur, et y verse des joies d'une ineffable suavité ! Il pénètre le cœur dans un rayon de flammes; il y consume tous les amours, toutes les inclinations, tous les désirs, toutes les jouissances qui l'attachaient autrefois ou qui pourraient l'attacher encore aux choses de la terre. Le cœur, cédant aux mouvements de la charité, se sépare de tout, prêt à faire tout ce qu'elle exige de lui, et se sent attiré par elle avec une telle force, qu'il s'opère en lui une transformation merveilleuse. La créature, saisie de cette manière, se laisserait volontiers consumer par les flammes de l'amour; car son zèle ne recule devant aucune contradiction, quelque grande qu'elle soit. La vue de l'ardent amour de Dieu pour elle lui cause d'indicibles tourments, et elle ne peut rien souffrir en soi qui déplaît à son Dieu. Elle dépose donc non-seulement tous ses défauts, même les plus médiocres, mais encore toutes ses imperfections et ses habitudes inutiles, sans faire attention ni aux objections de sa nature sensible, ni aux oppositions du démon, du monde et de la chair. Elle est protégée et fortifiée contre tout mal de l'âme et du corps; car l'amour lui donne et des armes et des lumières contre les illusions du démon, contre la perfidie du monde et son moi plein d'amour-propre et de méchanceté. Aidée de ce secours, elle est plus forte que tous ses ennemis, parce qu'elle se tient unie à Dieu, qui est la force de tous ceux qui le craignent, l'aiment et le servent; et sa propre nature elle-même ne peut lui

naire, parce qu'elle est en la main de Dieu et portée par sa bonté. »

Portant ses regards au delà de cette vie, sainte Catherine de Gênes y contemple encore l'énergie et les effets de cet amour purifiant; et c'est à ce point de vue qu'elle considère le purgatoire dans l'écrit qu'elle nous a laissé à ce sujet. « Je vois, » dit-elle, « Dieu tellement disposé à l'égard de l'âme que, lorsqu'il la trouve pure comme elle était lorsqu'il l'a créée, il l'attire à soi avec un amour si tendre que, toute immortelle qu'elle est, elle pourrait en être anéantie. De plus, il la transforme tellement en soi qu'elle ne voit plus rien, ni elle-même ni autre chose, mais seulement Dieu, qui ne cesse de l'attirer et de l'embraser, jusqu'à ce qu'il l'ait ramenée à sa pureté primitive et à l'être d'où elle est issue. L'âme, sentant donc dans cette autre vie que Dieu l'attire ainsi à elle avec de telles ardeurs, est d'abord attendrie par cette charité qui l'inonde, et elle s'y écoule tout entière. Mais comme elle voit qu'elle ne peut suivre cet attrait, à cause du péché qui la souille encore, et qu'elle comprend d'ailleurs combien il est affreux de se trouver exclu de la vision de Dieu, elle conçoit un vif désir d'être débarrassée de cet obstacle; et c'est cette vue qui, à mon avis, est la source des peines que les âmes endurent au purgatoire. Et ces peines, quoiqu'elles soient très-grandes, sont moindres cependant pour elle que le sentiment pénible qu'elle a des obstacles qui s'opposent en elle à la volonté de Dieu et à son très-pur amour; mais je vois des rayons et comme des flammes sortir de cet amour de Dieu, et pénétrer les âmes avec une telle énergie et une telle impétuosité qu'elles en seraient anéanties, s'il était possible; car ces rayons ont un double effet : ils purifient l'âme et la simplifient. Considérez comment le feu naturel purifie toujours davantage ce qu'il consume; de sorte qu'il pourrait arriver que toutes les souillures qui y sont mêlées en fussent enlevées complètement. Or l'âme peut bien être anéantie en soi, mais non en Dieu; et plus elle se nettoie, plus aussi elle est anéantie en soi, pure et sans tache en Dieu. Le feu ne peut plus rien sur l'or à vingt-quatre carats, parce qu'il n'y trouve plus rien à retrancher. Ainsi, Dieu tient l'âme dans son feu divin, jusqu'à ce qu'il ait consumé toutes ses fautes et ses imperfections, et qu'arrivée elle-même à vingt-quatre carats, parfaitement pure, et n'ayant plus rien de soi, elle se trouve toute transformée en Dieu. Elle n'est plus désormais sujette à la souffrance, parce qu'il n'y a plus rien à consumer en elle. Si, en cet état de pureté, elle restait encore dans le feu, elle n'en souffrirait aucunement; les flammes seraient le ciel pour elle et la vie éternelle sans aucun mélange de déplaisir. » (*Traité du Purgatoire.*)

Toute la théorie de la Mystique se trouve dans les passages que nous venons de citer. Nous aurions un grand nombre de remarques à faire si nous ne devions y revenir

dans les différents articles de ce Dictionnaire, qui en sont le développement. Nous n'en ferons qu'une seule, dont on comprendra plus loin l'importance. La Mystique repose tout entière sur un symbolisme profond dont on a de tout temps aperçu quelques traits principaux, mais qui n'a jamais été suffisamment élucidé. Pour le mystique, le monde visible n'est que la figure du monde invisible; la création est un être dont chaque être redit, sous sa forme propre, l'une des perfections du monde spirituel. Ainsi l'homme doit passer de la lettre à l'esprit de ce livre, en voyant dans chaque créature comme une lettre visible du Verbe éternel, comme une image sensible de la vie des âmes. Lorsque les mystiques représentent la charité ou l'amour divin sous la forme du feu, ce n'est donc pas seulement une simple analogie, une comparaison, mais bien une déduction directe, le feu ou plutôt l'électricité, la lumière et la chaleur n'étant qu'une manifestation sensible de cette flamme invisible, électricité, lumière et chaleur spirituelles, qui attirent et font mouvoir les âmes autour de Dieu, leur centre. De même que l'électricité, agent universel de la création physique, compose incessamment tous les corps, en les faisant passer par des formes de plus en plus élevées : ainsi l'amour, la charité, agents universels de l'action de Dieu sur les esprits, les crée et les transfigure incessamment, en les élevant à des perfections de plus en plus hautes. C'est en étudiant ce profond symbolisme, qu'on peut comprendre tout ce que disent les mystiques sur la charité. Nous avons cru devoir donner ici le principe et la clef de cette langue mystérieuse dont nous développerons plus tard les innombrables applications.

Ce serait le lieu de citer les traits ineffables d'amour divin qui remplissent la vie des saints. Mais nous aurons occasion d'y revenir ailleurs; et pour ne pas nous éloigner du but spécial de ce travail nous dirons seulement quelques mots de saint Philippe de Néri. Son oraison était presque continuelle, et, pour s'y donner entièrement, il abandonna ses études, et prit tout le temps de soupirer à son aise après Dieu, qui était toute la joie de son âme. C'est dans ce saint exercice qu'il ressentait plus vivement la violence du feu que produisait en lui l'amour divin, et dont on a publié des choses extraordinaires. Il se trouva un jour tellement embrasé des ardeurs de l'amour, que ces flammes sacrées se répandant impétueusement sur son corps, elles lui dilatèrent, et même, selon quelques-uns, lui rompirent la quatrième et la cinquième côte, pour donner plus d'espace à ces mouvements séraphiques.

Après avoir répandu son cœur pendant le jour, au pied des autels, saint Philippe de Néri se retirait la nuit, au cimetière de Calixte, ou il continuait les exercices de sa piété sur les tombeaux des martyrs. Il y avait alors une si douce onction dans ses entretiens avec Jésus-Christ; ce divin Sauveur

parlait de si près à son âme, et l'inondait de si abondantes consolations, que notre saint était souvent obligé de le prier de diminuer des élans auxquels son cœur ne pouvait plus suffire, et de lui crier avec larmes : C'est assez, Seigneur, c'est assez !

Saint Philippe de Néribrûlait d'un si grand amour pour Dieu, que cette divine flamme, comme nous l'avons déjà dit, rejaillissait jusque sur son corps, particulièrement durant la prière, et l'on voyait sortir de tout son visage, et surtout de ses yeux, comme des étincelles de feu, qui indiquaient assez le brasier dont son cœur était consumé; on l'entendait souvent commencer ces paroles de l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* : « Je désire la dissolution de mon corps, et d'être uni à Jésus Christ » (Philip. 1, 23); mais son humilité ne lui permettant pas de parler en saint Paul, il s'arrêtait tout court, et ne disait que ce premier mot : *Cupio*.

Cet amour était principalement si ardent et si fort quand il disait la sainte Messe, que, dans les mouvements qu'il lui donnait, il faisait trembler les marches de l'autel. Il avait excellemment le don des larmes, et il en versait en si grande abondance, quand il méditait sur la passion de Notre-Seigneur ou sur l'ingratitude des pécheurs, que c'est un miracle s'il n'a point perdu la vue à force de pleurer.

ANACHORÈTES DU DÉSERT. — La Mystique chrétienne, après avoir pris naissance sur les bords du Jourdain, en Palestine, et jusqu'au sein de Jérusalem, vint se développer dans les solitudes du désert. Il lui fallait la retraite, le silence et la contemplation de la nature, pour recueillir en elle-même les puissances de l'âme, dispersées dans une vie tout extérieure par le paganisme. Les déserts de l'Orient, la Syrie, la Mésopotamie, les régions arrosées par l'Euphrate et surtout la vallée du Nil attirèrent de préférence les anachorètes. Rien de plus merveilleux que ces vies des Pères du désert, seuls, en face de Dieu et de la création, et portant en eux toute une société nouvelle dont ils étaient les sublimes initiateurs. Görres, dans sa *Mystique*, a consacré deux chapitres pleins d'intérêt (liv. 1^{er}, ch. 2 et 3) à ces récits si empreints de merveilles. Il y montre d'abord le développement de la vie chrétienne parmi les moines et les solitaires, leurs règles, leurs constitutions, leurs mœurs, le don des miracles, de prophétie et de clairvoyance, l'empire souverain sur la nature, le pouvoir de discerner les esprits et de guérir les maladies. Laissons les détails étrangers au but de ce travail, et rapportons succinctement ce qui rentre plus spécialement dans le domaine de la Mystique.

Lorsqu'en 253 la persécution de l'empereur Dèce s'étendit jusque dans la Thébàide, Paul, au rapport de saint Jérôme, s'enfuit de la Thébàide inférieure dans le désert, n'ayant encore que vingt-trois ans; et s'enfonçant toujours davantage dans ces solitudes immenses, il parvint au pied d'une

haute montagne, et y trouva une grotte assez spacieuse, dont le fond était fermé par une pierre. Curieux de savoir ce qu'elle cachait, il essaya de l'ôter. Il trouva derrière un espace assez grand, ouvert par en haut et qui n'était ombragé que par le large feuillage d'un vieux palmier. Au pied de cet arbre coulait une source pure comme le cristal, et dont l'eau se perdait aussitôt dans la terre par une petite ouverture. Autour de la grotte et dans les murs étaient creusées plusieurs cellules où l'on voyait encore des poinçons, des enclumes, des marteaux et d'autres instruments qui avaient servi à fabriquer de la monnaie. En effet, les annales de l'Égypte rapportent que de faux monnayeurs s'étaient établis en ce lieu pendant le séjour qu'Antoine avait fait à Alexandrie chez Cléopâtre. C'est là que saint Paul passa tout le reste de ses jours dans la méditation et la prière, vivant des fruits du palmier et n'ayant pour breuvage que l'eau de la source. Il vécut ainsi quatre-vingt-dix ans, sans avoir jamais aperçu aucun visage humain. Lorsqu'il eut atteint l'âge de cent treize ans, saint Antoine avait déjà demeuré quatre-vingt-dix ans dans un autre désert. La pensée lui vint que personne, avant lui, n'avait mené le même genre de vie aussi longtemps et d'une manière aussi parfaite. Dieu, pour le guérir de cette tentation, lui apparut en songe (341), et lui apprit qu'il y avait au fond du désert un ermite qui l'emportait sur lui sous ces deux rapports. Dans cette vision, il reçut l'ordre d'aller trouver le serviteur de Dieu, et il partit le lendemain. Après une marche de deux jours et une nuit, il parvint à la demeure de celui qu'il cherchait; c'était Paul, premier ermite, qui, après quelques difficultés, lui ouvrit la porte de sa caverne. Les deux saints s'embrassèrent et s'appellent par leur nom que Dieu leur avait révélé. Après une conversation toute céleste, un corbeau qui passait au-dessus d'eux laissa tomber un pain entier. « C'est notre nourriture que Dieu nous envoie, » dit Paul. « Depuis bien des années il me fournit, chaque jour, un demi-pain; aujourd'hui il a doublé, à cause de vous, la provision de son serviteur. » Le jour suivant, Paul dit à Antoine : « Je désire qu'après ma mort, mon corps soit enveloppé dans le manteau qu'Athanase vous a donné. » Antoine retourna donc à sa cellule pour rapporter le manteau, et repartit sur-le-champ dans la crainte de ne plus trouver Paul en vie, et cette crainte était bien fondée. En effet, il vit en route son âme monter au ciel, au milieu des anges, des prophètes et des apôtres. Arrivé à la caverne, il trouva le saint à genoux, la tête droite et les mains élevées vers le ciel. Il crut d'abord qu'il priait et se mit à prier aussi; mais s'apercevant qu'il était mort, il le revêtit du manteau qu'il avait apporté, et le porta hors de la caverne. Comme il n'avait rien pour creuser une fosse, Dieu eut pitié de son embarras, et lui envoya deux lions qui grattèrent la terre avec leurs griffes et firent un

trou assez profond pour contenir le corps d'un homme, et Antoine y descendit le bienheureux Paul; il emporta avec lui, comme héritage, le vêtement du saint, qui se composait de feuilles de palmier tressées ensemble. Puis, de retour dans sa cellule, il raconta à ses disciples ce qui s'était passé.

Comme beaucoup d'anachorètes, saint Pacôme eut aussi le don des miracles. Une femme de la ville de Tentyre était depuis longtemps affligée d'une perte de sang. Ayant appris quelle était la vertu de saint Pacôme, elle s'adressa au confesseur Denis, prêtre et économe de l'église de Tentyre, ami particulier du saint, et le pria de le faire venir, comme pour quelque affaire nécessaire. Saint Pacôme étant venu à l'église, fit sa prière, puis salua Denis, et s'assit auprès de lui. Pendant qu'ils s'entretenaient, la femme vint par derrière, et poussée d'une grande foi, mais tremblante de respect, elle toucha le capuche qui lui couvrait la tête, et aussitôt elle fut guérie. Elle se prosterna sur le visage, rendit grâces à Dieu; et ayant reçu la bénédiction du prêtre Denis, elle retourna chez elle. Un homme, ayant vu saint Pacôme à la porte du monastère, accourut de loin se jeter à ses pieds, le priant de délivrer sa fille du démon qui la tourmentait. Il le laissa à la porte, et, étant entré, lui fit dire par le portier : « Nous n'avons pas coutume de parler aux femmes, mais si vous avez quelque habit de votre fille, envoyez-le-moi, je le bénirai, et vous le renverrai, me confiant en Jésus-Christ qu'elle sera délivrée. » On lui apporta une tunique de la fille, mais il la regarda d'un œil sévère, et dit : « Cet habit n'est pas à elle. » Le père assurait que si, et saint Pacôme ajouta : « Je sais bien qu'il est à elle; mais elle avait consacré à Dieu sa virginité, et ne l'a pas gardée; c'est pourquoi j'ai dit que ce n'était pas son habit. Qu'elle vous promette en la présence de Dieu de vivre désormais en continence, et Jésus-Christ la guérira. » Le père affligé examina sa fille, qui lui confessa sa faute, et lui promit avec serment de n'y plus retomber. Alors saint Pacôme pria pour elle, et lui envoya de l'huile qu'il avait bénite; sitôt qu'elle en eut été ointe, elle fut guérie.

Un autre homme, ayant un fils possédé, vint trouver saint Pacôme qui lui donna un pain béni, lui recommandant soigneusement d'en faire toujours prendre un peu au possédé avant ses repas. Le père lui en donna; mais le démon ne lui permit pas d'en goûter : et ayant devant lui d'autre pain, il en emplit ses mains et commença d'en manger. Le père rompit le pain béni en petits morceaux qu'il cacha dans des dattes dont il avait ôté les noyaux, et ne donna autre chose à son fils que ces dattes; mais le possédé les ouvrit, et jeta les morceaux de pain : ne touchant pas même aux dattes, il ne voulait rien manger. Le père le laissa plusieurs jours sans nourriture. Enfin, pressé de la faim, il prit du pain béni, s'endormit aussitôt, et fut délivré du démon. Saint Pacôme guérit plusieurs autres malades; mais quand

Dieu n'exauçait pas ses prières, il ne s'en affligeait pas, persuadé que souvent il nous fait plus de grâce de nous refuser ce que nous lui demandons que de nous l'accorder.

Varus, évêque de Panos, écrivit à saint Pacôme, le priant de venir fonder des monastères auprès de sa ville. Il lui accorda sa demande, et visita en passant tous les monastères qui étaient sous sa conduite. Quand il fut arrivé à Panos avec ses moines, l'évêque le reçut avec un très-grand respect, fit une grande fête à sa venue, et lui donna des places pour bâtir les monastères. Le saint homme y travailla avec joie; mais, comme on faisait un mur de clôture, quelques méchants venaient la nuit abattre ce que l'on avait bâti le jour. Le saint vieillard exhortait ses disciples à le souffrir avec patience; mais Dieu en fit justice, et ces méchants s'étant rassemblés pour continuer leur crime furent brûlés par un ange et consumés, en sorte qu'ils ne parurent plus. Le bâtiment étant achevé, saint Pacôme y laissa des moines, à qui il donna pour supérieur Samuel, homme d'une humeur gaie et d'une grande frugalité. Et parce que ces monastères étaient près de la ville, il y demeura longtemps lui-même, jusqu'à ce que ce nouvel établissement fut bien affermi.

Il avait le don de prophétie, et Dieu lui révéla entre autres choses quel serait l'état de ses monastères après sa mort. Qu'ils s'étendraient extrêmement, et que quelques-uns des moines conserveraient la piété et l'abstinence; mais que plusieurs tomberaient dans le relâchement et se perdraient. Que ce mal arriverait principalement par la négligence des supérieurs, qui, manquant de confiance en Dieu, et cherchant à plaire à la multitude, sèmeraient la discorde et n'auraient plus de moine que l'habit. Que les Pères s'étant une fois emparés du gouvernement, il se formerait des jalousies et des querelles : on aspirerait aux charges avec ambition, et le choix ne se ferait plus par le mérite, mais par l'ancienneté : les bons n'auraient plus la liberté de parler, et, se tenant en silence et en repos, seraient encore persécutés. Saint Pacôme, extrêmement affligé de cette révélation, fut consolé par une vision céleste où Jésus-Christ même lui apparut au milieu des anges.

Saint Hilarion, né en 292, et mort en 372, habitait depuis vingt ans un désert situé à sept milles de Majume, lorsque Dieu le favorisa du don des miracles. Une femme d'Eleuthéropolis, que son mari maltraitait, parce qu'elle était stérile, obtint par ses prières la grâce de devenir mère dans l'année. Quelque temps après, Elpidius, qui fut depuis préfet du prétoire, avait été avec sa femme et ses enfants visiter saint Antoine, et, en revenant, il passa par Gaze. Ses enfants y tombèrent malades et ils furent bientôt réduits à un tel état, que les médecins désespéraient de leur vie. Aristénète, leur mère, accablée de douleur, alla trouver saint Hilarion, qui, ne pouvant résister à ses instances et à ses larmes, se rendit à Gaze, in-

voqua le nom de Jésus sur les trois enfants, et aussitôt il se fit en eux un tel changement, qu'ils purent reconnaître leur mère, et baiser, par reconnaissance, la main de leur bienfaiteur. Il délivra plusieurs possédés du démon, entre autres un jeune homme nommé Marasitas, qui était des environs de Jérusalem, et Orion, l'un des plus riches habitants de la ville d'Aïle. Ce dernier pria Hilarion d'accepter quelques présents, au moins pour les pauvres; mais il les refusa, en lui disant de les distribuer lui-même. Il rendit la vue à une femme de Falcidie, près de Rhinocorure, en Egypte, laquelle était aveugle depuis dix ans. Itatique, Chrétien de Majume, nourrissait des chevaux pour courir dans le cirque de Gaze contre un *Décemvir*, qui adorait Marnas; et sachant que son concurrent avait recours à des charmes magiques pour remporter la victoire, il pria Hilarion de bénir ses chevaux, lui représentant que la religion était intéressée dans cette affaire. Hilarion ne crut pas devoir lui refuser sa demande, et les chevaux d'Itatique parurent plutôt voler que courir dans le cirque, tandis que ceux du *Décemvir* semblaient avoir des entraves aux pieds. A ce spectacle, le peuple étonné s'écria que Marnas était vaincu par le Christ, et il y en eut plusieurs qui se convertirent. Un jeune homme, qui avait conçu une passion violente pour une vierge de Majume, eut recours aux enchantements pour la faire correspondre à sa passion, et mit sous le seuil de la maison qu'elle habitait, une plaque de cuivre chargée de figures et de caractères cabalistiques. Aussitôt la vierge fut possédée du démon, et l'on prétendait que l'on ne pouvait la guérir qu'en ôtant le charme; mais Hilarion voulut qu'on le laissât où il était, et cependant il délivra la possédée. Le démon s'était aussi emparé d'un homme de Franconie qui servait dans la compagnie des gardes de l'empereur Constance, qu'on nommait *candidats*, à cause de leurs habits blancs. Il résolut de faire le voyage de la Palestine pour aller trouver Hilarion; et le prince lui donna des lettres de recommandation, adressées au gouverneur de la province. Arrivé au désert, il trouva le saint en prières. Hilarion commanda au démon de sortir au nom de Jésus-Christ, et le Franc fut tout à coup délivré. Saint Hilarion retourna ensuite à Aphrodite, et se retira dans une solitude du voisinage, avec deux de ses disciples. Comme il y avait trois ans qu'il n'était pas tombé de pluie dans la contrée, le peuple, qui le regardait comme un autre saint Antoine, vint le conjurer de demander à Dieu la cessation de la sécheresse. Hilarion, touché de la détresse des habitants leva les mains et les yeux au ciel, et aussitôt il tomba une pluie abondante. Saint Hilarion s'embarqua ensuite pour la Sicile, et, durant la traversée, il guérit le fils du maître du bateau, qui était possédé du démon. La réputation de sainteté dont jouissait saint Hilarion lui fit quitter la Sicile pour aller à Epidaure en Dalmatie, mais de nou-

veaux miracles l'y firent bien vite reconnaître pour un grand serviteur de Dieu. Saint Jérôme rapporte qu'il délivra le pays d'un énorme serpent qui dévorait les hommes et les bestiaux, et que la mer ayant menacé d'engloutir Epidaure, à la suite d'un tremblement de terre, qui eut lieu en 365, les habitants de cette ville, effrayés, conduisirent Hilarion sur le rivage, comme pour l'opposer à la fureur des vagues. Le saint ayant imprimé trois croix sur le sable, et étendu ses bras vers la mer, les flots, au grand étonnement des spectateurs, s'arrêtèrent tout à coup, et, s'élevant comme une montagne, ils rentrèrent dans leur lit ordinaire. Hilarion, pour trouver un lieu où il fût inconnu, s'embarqua la nuit pour l'île de Chypre; mais trois semaines s'étaient à peine écoulées après son arrivée, que tous ceux qui étaient possédés du démon dans toute l'île, se mirent à crier qu'Hilarion, le serviteur de Dieu, était venu dans le pays: le saint, après les avoir délivrés, essaya de sortir de l'île.

On raconte de la plupart des anachorètes des choses extraordinaires, dont nous citerons, comme exemple seulement, les suivants: L'abbé Elpide, pendant vingt-cinq ans, ne mangea que le samedi et le dimanche, et il était devenu si maigre, qu'on pouvait, à travers la peau, compter tous ses os. Saint Jean, vieillard de quatre-vingt-dix ans, était tellement épuisé lorsque Pallade le vit, que sa barbe ne poussait plus. Jusque dans l'âge le plus avancé, il ne mangea que des fruits, et ne sortit jamais de sa cellule pendant quarante ans.

Saint Macaire enfonçait au pain dans un vase dont le cou était très-étroit, et il ne mangeait à chaque repas ce qu'il pouvait en tirer avec les doigts: « Je n'ai pu, disait-il, accoutumer ce méchant corps à ne pas manger du tout. » Ainsi préparé, il se présenta à saint Pacôme, qui, ne le connaissant pas, eut beaucoup de peine à l'admettre dans son monastère de Tabenna. Là il passa tout le temps du Carême occupé à tresser en silence, dans un coin, des feuilles de palmier, mangeant seulement le dimanche quelques feuilles de chou crues, de sorte que les autres moines dirent à leur supérieur: « D'où vient cet homme qui n'a rien d'humain dans sa personne? Renvoyez-le bien vite, ou nous partons tous. » Bien des fois, par exemple, les saints anachorètes firent jaillir une source dans le désert, afin de soulager un frère qui allait défaillir, arrêtaient des rochers qui allaient tomber sur la cellule d'un solitaire, portèrent dans leurs vêtements des charbons embrasés sans en être endommagés. Ainsi l'Esprit de Dieu fit passer un jour à saint Antoine le Lycus qui était un canal du Nil, et très-profond, sans que ses pieds fussent mouillés; et ce fait eut pour témoin son compagnon de voyage, nommé Théodore.

ANASTASE. — Le corps de saint Anastase, moine et martyr, en Perse, l'an 628, ayant été jeté aux chiens avec ceux des autres

Chrétiens qu'on venait d'étrangler, fut respecté par ces animaux.

ANATOLIE (Sainte), — vierge et martyre, à Thore, pendant la persécution de Dèce, fut favorisée du don des miracles, et elle guérit, dans la Marche d'Ancone, qu'elle habitait, un grand nombre de personnes malades.

ANDRÉ CORSINI (Saint), — évêque de Fiesoli, lavait les pieds tous les jeudis à un certain nombre de pauvres. Un jour, il s'en trouva un qui n'osait présenter ses pieds parce qu'ils étaient couverts d'ulcères; le saint l'y détermina enfin; mais à peine eurent-ils été lavés qu'ils se trouvèrent guéris: et, le même saint multiplia miraculeusement le pain qu'il donnait aux indigents. Il guérit son cousin, Jean Corsini, d'un ulcère qu'il avait au cou.

ANGE DE PAZ, — moine récollet, fut favorisé d'une apparition de la sainte Vierge qui vint l'encourager dans ses travaux. (*Negot. Sæcul. M.*, anno 1596; *Chron. Minorum*, t. IV, lib. x; **BALINGHEM**, in *Appendice Calendarii* ad 23 Augusti, et *Historia Recollectorum* per Carolum Rapine, decade 9.)

ANGES. — « L'homme, » dit Görres, « une fois entré dans les régions surnaturelles, fermées ordinairement pour lui, peut converser familièrement avec leurs célèbres habitants, comme le prouvent un grand nombre de faits dans la vie des mystiques. Les anges ou les saints, de leur côté, pour se faire comprendre de l'homme, doivent lui apparaître sous une forme humaine, ou du moins sous une forme extérieure qui en approche et l'indique de quelque manière. C'est ainsi que saint Fursée aperçut au-dessus de lui, dans une vision, quatre mains ailées qui le soutenaient des deux côtés, et un visage, resplendissant d'un éclat merveilleux, qui ne se découvrit à lui que lorsqu'il eut été porté plus haut par ces êtres célestes. (*A. S.*, 16 Januar.)

Jeanne de la Croix nous dit que son ange était plus brillant que le soleil, beau au delà de toute expression; qu'il avait des ailes, des vêtements plus blancs que la neige, une couronne sur la tête, le signe de la croix sur le front, et sur ses membres plusieurs inscriptions symboliques, et toutes sortes d'images de la Passion. (Sa Vie, par **DAZZA**.) Mais nulle part nous ne trouvons plus de détails sur la familiarité qui existe entre l'homme et les anges en cet état que dans la vie de sainte Françoise, Romaine, écrite par M. Anguillaria, presque entièrement sur les notes de Martinotti, confesseur de la sainte. (*A. S.*, Mart.)

Elle avait perdu un fils de neuf ans, nommé **Évangéliste**. C'était un enfant pieux et d'un bon naturel; il était mort de la peste. Un an après sa mort, il apparut à sa mère avec la même forme et les mêmes habits qu'il avait eus sur la terre, mais incomparablement plus beau. A ses côtés était un jeune homme plus beau que lui. Sa mère fut effrayée d'abord; mais quand elle le vit s'approcher d'elle et la saluer avec respect, elle ressentit une grande joie dans son cœur, et tendit les bras pour l'embrasser. Ne pouvant rien

saisir, elle voulut se rassasier au moins de sa vue, et lui demanda où il était dans l'autre monde, ce qu'il faisait, et s'il pensait encore à sa mère. L'enfant lui répondit: « Notre unique occupation là-haut est de contempler l'abîme infini de la bonté divine, et de louer avec une grande joie et un grand amour sa divine majesté. Je suis placé dans le second chœur, à côté de ce jeune homme que vous voyez ici, et qui est beaucoup plus beau que moi, parce qu'il est plus élevé. Dieu vous l'envoie pour qu'il soit votre compagnon fidèle et votre consolateur pendant votre pèlerinage, et que vous le voyiez présent jour et nuit. Pour moi, je suis venu chercher ma sœur Agnès, afin qu'elle jouisse avec moi des joies du ciel. » L'enfant resta une heure à peu près avec sa mère, depuis la première aube jusqu'au lever du soleil et disparut ensuite. Sa sœur Agnès tomba malade quelques jours après, et mourut à l'âge de cinq ans. Mais l'ange qui avait accompagné Évangéliste resta toujours près de Françoise sous sa forme lumineuse. Il se tenait sans cesse à sa droite, et elle assurait que, lorsqu'elle essayait de le regarder, elle avait la même impression que lorsqu'on veut regarder le soleil en face.

Elle le voyait non-seulement quand elle était dans sa chambre en prières, mais partout, dans la rue, dans l'église, quand elle était avec d'autres. Si quelqu'un faisait une faute en sa présence, son ange se cachait le visage dans ses mains, et elle avait coutume de dire qu'elle lisait en traits si visibles sur sa figure la dignité de l'être des anges et son propre néant, que jamais auparavant elle n'avait eu une telle connaissance d'elle-même. Il lui était permis en trois circonstances de le regarder plus attentivement, à savoir quand elle priait, quand elle était tourmentée par les esprits impurs, ou quand elle parlait de lui avec son confesseur, qui, comme il le rapporte lui-même, l'obligea plusieurs fois sous l'obéissance à décrire la forme et la manière d'être de son ange, parce qu'il se sentait alors lui-même inondé d'une sainte allégresse. Elle lui racontait donc que ce n'était pas son ange gardien ordinaire, mais un esprit appartenant au second chœur. Il était environné d'une telle lumière qu'elle pouvait à sa lueur réciter son office la nuit comme en plein jour. Son visage et ses yeux étaient toujours levés vers le ciel, ce qui lui rappelait le miroir divin qu'elle contemplait dans ses visions, et qui embrasant son cœur d'amour, l'élevait vers Dieu. Il lui apparaissait toujours sous la forme d'un enfant de neuf ans, les mains croisées devant la poitrine, les cheveux frisés, de la couleur de l'or, et tombant sur ses épaules. Il portait un vêtement blanc comme la neige, et par-dessus une petite tunique qui ressemblait à l'ornement des sous-diacres, et était tantôt plus blanche que la neige, tantôt bleue de ciel, et quelquefois couleur de pourpre. Elle le couvrait jusqu'à la cheville des pieds; mais ceux-ci étaient propres, même lorsqu'il marchait dans des rues boueuses.

Lorsqu'elle parlait de lui à son confesseur, l'éclat de son visage diminuait, de sorte qu'elle pouvait le regarder sans être éblouie. Mais dès qu'elle cessait, il redevenait brillant comme auparavant. Aussi son confesseur parlait souvent de lui à la sainte à dessein, et lui faisait beaucoup de questions à ce sujet; et Françoise alors le regardait avec une grande tendresse, et lui mettait même quelquefois la main sur la tête, pour obéir à son confesseur. Elle ne sentait rien ensuite, mais son visage devenait brillant comme celui d'un séraphin, de sorte que son confesseur en éprouvait une grande consolation.

Au commencement de cette intimité avec son ange, lorsque le tumulte de ses occupations ou les nombreuses exigences des hommes lui donnaient quelques mouvements d'humeur, ou qu'il lui échappait quelque imperfection, son compagnon se retirait aussitôt : c'était pour elle un avertissement. Aussi reconnaissait-elle humblement sa faute, en demandait pardon à Dieu, et recouvrait aussitôt la paix, en le voyant revenir avec une grâce nouvelle. Ceci lui arriva trois ou quatre fois en présence de son confesseur, qui dit lui-même que toutes les fois qu'il la trouvait souffrante ou affligée, il n'avait pas de moyen plus sûr pour la consoler que de lui parler de son ange. Cette punition de la part de son ange ne durait que jusqu'à ce qu'elle se fût entièrement résignée à la volonté de Dieu, prête à vivre, s'il le voulait, jusqu'au jugement dernier, au milieu des soins de la maison et des affaires temporelles. Dieu voulait, en effet, qu'elle perdît cette frayeur qu'elle avait du commerce avec les hommes et cet amour excessif de la solitude. Son ange était son maître et son guide dans la pratique de toutes les vertus, et veillait à ce qu'elle ne se laissât pas entraîner par un zèle indiscret à des mortifications excessives ou à des efforts trop violents vers le bien. Lorsqu'il voulait lui révéler quelque mystère divin, il remuait les yeux et les lèvres, et elle entendait une voix douce qui venait comme de loin. Si les démons lui faisaient quelque mal, il attachait sur elle ses regards, ordinairement levés vers le ciel, et toute inquiétude disparaissait aussitôt de son âme. Elle se riait alors avec un courage héroïque de toutes leurs attaques. S'ils la tourmentaient trop, il les mettait en fuite rien qu'en secouant sa tête rayonnante. Dominique de Paradis, Colombe de Rieti, Rose de Lima, Laurence Lorini, et parmi les hommes Guillaume de Narbonne, Gauthier de Strasbourg, Nicolas de Ravenne et beaucoup d'autres encore ont vécu ainsi familièrement avec leurs anges.

Les anciens théologiens, frappés de ces rapports intimes, se sont demandé s'il ne pouvait pas se former, pour le bien, entre l'ange et l'homme des relations semblables à celles qui existent, pour le mal, entre l'homme et le démon dans la possession. Ils répondent affirmativement à cette ques-

tion, appuyés sur ce passage du second chapitre d'Ezéchiël, où le prophète dit : « J'ai entendu la parole de celui qui parle, et il m'a dit : Fils de l'homme, tiens-toi sur tes pieds, et je parlerai avec toi. Et l'esprit est entré en moi après m'avoir parlé, et m'avoir dressé sur mes pieds. » Tous cependant réservent la liberté de l'homme, et par conséquent sa responsabilité. Beaucoup de faits démontrent, en effet, une union très-intime entre l'homme et l'ange : et si on ne peut la comparer tout à fait à celle qui existe dans la possession proprement dite, on peut y apercevoir du moins beaucoup d'analogie avec l'état qu'on appelle obsession. C'est un fait de ce genre que Rodolius raconte dans la Vie de Pierre Monocle, et dont il affirme avec serment la vérité.

Ce saint homme passait pour avoir des rapports intimes avec son ange. Pressé un jour de s'expliquer à ce sujet, il s'exprima en ces termes : « Etant encore novice, j'eus par l'intercession de la sainte Vierge une vision. Il me sembla qu'un esprit céleste était entré en moi sous une forme visible. Depuis ce temps, cet esprit ou cette vertu me gouverne en un certain sens, me dirige partout et toujours, et me conduit comme Joseph conduisait ses troupeaux. Si je suis distrait et répandu au dehors, il me recueille bien souvent au dedans de moi. Il me force à prier quand je veux faire autre chose, et m'empêche de voir ou d'entendre les choses qui tombent sous les yeux ou sonnent aux oreilles. » Cet aveu, ajoute son biographe, nous explique plusieurs circonstances que nous avons vues en lui, et qu'il a observées lui-même en soi. Un jour, dans sa jeunesse, s'étant endormi de fatigue au chœur, il se sentit réveillé par un léger coup. Il crut d'abord que c'était le prieur; mais comme il ne vit personne près de lui, et que la chose se répéta plusieurs fois, il dut la regarder comme un avertissement de son ange. Semblable à Moïse qui voulait voir le Seigneur, il désirait aussi voir cet esprit, et pria souvent à cette intention. Une nuit enfin Dieu exauça son désir, car il fut réveillé de nouveau par son ange; et comme il regardait attentivement, il vit auprès de lui un beau jeune homme tout radieux, avec des cheveux blonds, qui parcourut en sa présence le milieu du chœur, et disparut ensuite. Une autre fois, un dimanche à Matines, comme il pensait à sortir du chœur, à cause d'un violent mal de tête, il entendit prononcer distinctement près de lui ces paroles du psaume xvii, 4 : *Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.* Fortifié par là, il resta au chœur. Mais son mal de tête étant revenu, comme il pensait de nouveau à sortir, il entendit une seconde fois ces mêmes paroles, et passa ainsi toute la nuit, luttant contre la douleur, et fortifié par la voix. Lorsqu'il alla à la sainte table, son mal de tête le quitta tout à fait. (*Annales de Cîteaux*, ann. 1144.) Ainsi son ange s'était rendu sensible pour lui par trois sens : le sentiment, la vue et l'ouïe

Saint Grégoire parle aussi, dans le premier de ses Dialogues, de saint Equice, qui, quoique laïque et sans mission pour prêcher, était cependant poussé par un tel zèle que, pour détourner les hommes du monde et les porter vers Dieu, il parcourait les villes, les bourgs, les champs, entrait dans les églises et les maisons, et ne cessait d'exciter les cœurs à aimer Dieu. Comme un de ses amis nommé Félix le questionnait à ce sujet, il lui dit : « J'ai bien réfléchi aussi, moi, sur cette façon d'agir. Mais une nuit, un jeune homme d'une admirable beauté m'a mis sur la langue une lancette de chirurgien en me disant : « Voici que je mets mes paroles en ta bouche ; va les prêcher. » Depuis ce temps, je ne puis plus ne pas parler de Dieu quand même je le voudrais. » (*Nider formicarium*, t. II, c. 10.)

Nous remplissons des volumes entiers, si nous voulions rapporter ici tout ce que les vies de saints contiennent sur l'action et le ministère visible des anges au sein de l'humanité. Des temps apostoliques à saint François d'Assise, de sainte Gertrude à la sœur Anne-Catherine Emmerich, nous les voyons, depuis dix-huit siècles sans interruption, en commerce intime, vivant et incessant avec tous les grands serviteurs de Dieu.

Ici nous les voyons assister les martyrs, comme ils assistaient auparavant les apôtres. — Saint Hilaire, diacre et martyr à Viterbe, fut jeté dans le Tibre, ayant une grosse pierre au cou ; mais il fut retiré miraculeusement du fleuve par le ministère d'un ange, et décapité sous l'empereur Maximien. Saint Eustathe, martyr à Ancyre en Galatie, fut d'abord livré à divers genres de supplices et jeté ensuite dans le fleuve Sangar ; mais il en fut miraculeusement retiré par un ange, et une colombe descendue du ciel parut au-dessus de sa tête, l'invitant à y monter pour recevoir la récompense éternelle. Saint Théodore Tiron, martyr en 306, fut consolé dans sa prison par le ministère d'un ange. Saint Basile, évêque d'Amasée, dans le Pont, fut précipité dans la mer vers l'an 319, et son corps fut découvert par Elpidophore, sur la révélation d'un ange.

Tantôt ils se font les défenseurs de la sainteté des vierges. Au iv^e siècle, un jour que sainte Eustochie se trouvait chez Prétextate, sa tante, celle-ci, pour faire plaisir à Hymettius, son mari, qui trouvait la mise de sa nièce trop négligée et trop au-dessous de son rang, se mit en devoir de la parer de riches atours et d'une toilette à la mode, conforme à celle des jeunes personnes de sa condition, avec l'intention de lui faire perdre le dessein qu'elle avait formé de rester vierge toute sa vie. Mais la nuit suivante un ange apparut à Prétextate et lui dit : « Vous avez préféré les conseils de votre époux à ceux de Jésus-Christ, et vous avez osé porter sur la tête d'une vierge du Seigneur une main sacrilège ; pour vous en punir, cette main va se dessécher. Vous mourrez dans cinq mois, et si vous ne vous

repentez de votre faute vous serez précipitée dans l'enfer. » La main de Prétextate devint sèche, et elle mourut au bout de cinq mois.

Tantôt ils suppléent au ministère apostolique, et enseignent le christianisme. Ainsi, au vi^e siècle, sainte Golinduche qui sortait d'une illustre famille de mages, fut élevée dans leurs superstitions. Trois ans après son mariage, elle apprit par un ange, dans une extase, les mystères de la religion chrétienne qu'elle embrassa aussitôt après.

Tantôt ils assistent les élus mourants, conduisent leur âme au ciel, prient avec les religieux et les martyrs, ou révèlent aux hommes la volonté de Dieu. Saint Etienne était abbé en Italie dans le vi^e siècle. Saint Grégoire le Grand nous apprend que des anges l'assistèrent dans son agonie et conduisirent au ciel son âme bienheureuse. Saint Anastase, moine et martyr, en Perse, l'an 628, fut enfermé en prison avec un grand nombre de Chrétiens, et une nuit ils le virent tout rayonnant de lumière et au milieu d'un chœur d'anges priant avec lui. Il en fut ainsi pour un nombre immense de martyrs. Arrivé à une extrême vieillesse, et, quatre ans avant sa mort, c'est-à-dire l'an 593, saint Colomkille, apôtre des Pictes, eut une vision dans laquelle les anges lui révélèrent que Dieu, touché des prières des Eglises de Bretagne et d'Ecosse, prolongerait encore sa vie de quatre années.

Tantôt les anges apprennent aux hommes à célébrer les louanges de Dieu ; tantôt ministres de la justice, ils annoncent ensuite la cessation des fléaux. Les historiens grecs rapportent qu'on entendit les anges chanter dans les airs le *Trisagion* ; ce qui engagea saint Procle, archevêque de Constantinople, à faire chanter à l'Office divin l'invocation *Agios o Theos*, etc.

Dans une peste qui faisait de cruels ravages à Rome, le Pape saint Grégoire le Grand ordonna des processions, et lui-même portait l'image de la sainte Vierge, que l'on croit avoir été peinte de la main de saint Luc. Lorsque la procession fut arrivée près du môle d'Adrien, on vit un ange qui remettait une épée dans le fourreau ; dès lors la peste diminua, et il fut bâti au lieu de l'apparition un château en mémoire de l'événement, nommé château Saint-Ange.

Enfin nous les voyons souvent employés aux plus humbles offices, et apportant, par exemple, la nourriture aux serviteurs de Dieu qui ne peuvent se la procurer. Saint Alarich, fils de Bourcard II, duc d'Allemagne, se fit moine, et se retira dans l'île d'Ufnau, sur le lac de Zurich, où il mourut le 29 septembre 994. La tradition du pays rapporte que les anges venaient lui apporter de la nourriture, lorsque les eaux du lac étaient trop débordées pour qu'on pût pénétrer dans son île.

Citons seulement quelques traits de la vie de saint Martin pour montrer combien l'action et le ministère des anges se mêlent intimement à la vie des serviteurs de Dieu.

« Que Martin ait eu souvent avec les anges des entrevues familières, » dit Gallus, « nous en avons eu la preuve et fait l'expérience. Je vais raconter un fait, quoiqu'il soit peu considérable.

Un synode d'évêques se tenait à Nîmes : le saint n'avait pas voulu y aller. Toutefois il désirait savoir ce qui s'y était passé. Sulpice se trouvait alors avec lui. Ils voyageaient par eau. Mais, comme toujours, le saint éloigné des autres, se tenait à l'extrémité du bateau. Là un ange lui annonça ce qui s'était fait au synode. Le saint en fit part à ses compagnons. S'étant informés ensuite du temps où s'était tenu le concile, ses disciples acquirent la certitude que c'était bien ce jour-là même, et que les évêques y avaient réellement prononcé les décrets révélés par l'ange à Martin.

Aux jours anciens de la persécution païenne, le président Aquilin, à Milan, recherchait les Chrétiens. Les frères Florent et Florian, Insubres de nation, sont arrêtés et conduits devant lui. — Florent et Florian, leur dit-il, sacrifiez aux dieux, si vous ne voulez être châtiés conformément aux ordres des empereurs. — *Nous n'en ferons rien,* répondent les deux frères; *exécute les ordres que tu as reçus.* Le président irrité essaye de les dompter par les tourments. N'en pouvant venir à bout, il prononce contre eux une sentence qui les condamne à être précipités dans le fleuve. Tandis qu'on les emmène, chargés de chaînes, ils arrivent en un lieu où les soldats, fatigués de la route, s'asseoient et puis s'endorment. Alors un ange du Seigneur apparaît à Florent : *Mon frère Florent, lui dit-il, la couronne du martyr ne t'est pas destinée, mais tu auras part avec les confesseurs : lève-toi donc et va dans les Gaules ; je t'y montrerai le lieu de ta demeure ; car tu dois recevoir un jour l'ordination des mains de Martin, évêque de Tours.* Au même moment ses liens se trouvent détachés ; il appelle Florian, et lui apprend ce qui vient de lui être révélé. Florian lui dit : *Fais ce que le Seigneur t'a ordonné.*

L'ange qui guidait Florent dans son voyage révéla, en vision, à saint Martin, qu'un tel homme, un tel étranger viendrait le trouver ; en même temps il lui faisait voir le visage du pèlerin, et lui recommandait de l'élever à la dignité sacerdotale. Florent arrivé à la cité des Turones, suivant l'ordre qu'il a reçu du messager du ciel ; il entre dans le temple où siège Martin, se prosterne la face contre terre et prie quelque temps ; sa prière achevée, il se relève, se dirige vers le bienheureux et lui demande sa bénédiction. Martin le considère, et reconnaît aussitôt l'homme dont l'ange lui a fait voir les traits. Il l'accueille donc avec joie. Ensuite il le conduit à la sacristie, se souvenant de cette parole du Seigneur : « Ma maison sera appelée une maison de prière. » Là, l'évêque demande au pèlerin d'où il est, quel est le motif de son voyage, et quelles

sont ses intentions. Florent lui raconte tout ce qui lui est arrivé et lui dit ce qu'il se propose. Le bienheureux n'eut pas de peine à se convaincre que c'était un homme plein de piété et qui venait à lui de la part de Dieu. Il le prit donc en grande affection, et le garda près de lui avec toutes sortes d'égards. Bientôt, voyant arriver le jour où, selon l'usage, on célébrait l'anniversaire de son ordination, Martin ordonna Florent prêtre, et le plaça dans son monastère. Or, un jour le Seigneur montra au nouveau prêtre le lieu de sa demeure ; c'était au bord de la Loire, à Saumur. Le saint évêque l'y envoya pour qu'il servît Dieu dans la solitude. Florent fonda en ce lieu l'abbaye qui, dans la suite, porta son nom. »

L'histoire de saint Florent nous a montré un ange apparaissant à saint Martin. Il est constant, dit l'historien du saint pontife, que les anges se faisaient voir souvent à lui, et qu'il jouissait même de leurs entretiens.

Saint Martin fut averti par un ange du départ de Patrice. Ayant communiqué avec les évêques ithaciens, un ange lui apparut près de Trèves : « Tu as raison de t'affliger, Martin, » lui dit-il, « mais tu n'as pu en sortir autrement. Répare ta vertu, rappelle ta constance, ou crains de mettre en danger non plus ta gloire, mais ton salut. » On éleva dans la suite un monastère dans ce lieu où l'ange l'avait consolé.

Il y avait un bourg appelé alors Leprosum. C'est aujourd'hui celui qu'on nomme le Louroux, situé près Mantelan, au diocèse de Tours. Du temps de saint Martin, il était remarquable par un temple devenu fort riche, grâce aux dons d'une religion superstitieuse. Le saint voulut l'abattre. Mais il s'en vit empêché par une multitude de gentils : ce ne fut même pas sans mauvais traitements qu'ils le repoussèrent. Il se retira alors dans un endroit solitaire des environs. Là, durant trois jours, sous le cilice et la cendre, il ne cesse de jeûner et de prier. Il supplie le Seigneur de détruire, par un effet de la puissance divine, ce temple que n'a pu renverser la main de l'homme. « Le rude vêtement tissu de poils âpres et durs, appliqué par lui sur sa peau délicate, rongé, » dit le poète, « ses membres par mille aiguillons et ne lui laisse prendre aucun repos. Le saint fait encore pénétrer la douleur jusqu'à ses os, en se heurtant sur le sol pierreux de sa retraite. Un fleuve de larmes baigne son visage. Mais la bonté du Christ ne meurt point. Elle prend en pitié la peine extrême de son serviteur innocent. » Tout à coup deux anges, deux soldats de la milice du ciel, armés de lances et de boucliers, s'offrent à ses regards. Ils se disent envoyés du Seigneur tout exprès pour dissiper cette multitude de paysans, prêter main-forte à Martin, et empêcher que personne ne s'oppose à la destruction du temple. Ils l'engagent à retourner au combat et à terminer avec son zèle ordinaire l'œuvre qu'il a commencée. Le

saint rentre dans le bourg, où sous les yeux d'une multitude de gentils qui le laissent faire, il détruit de fond en comble l'édifice profane et réduit en poudre les autels avec les idoles. Les dieux périssent tous sans défense sous les coups d'un seul homme. A la vue de ces ruines, les paysans comprennent qu'une influence divine a pu seule les retenir dans la stupeur et l'effroi, qui les ont empêchés de résister à l'évêque. Presque tous croient au Seigneur Jésus, crient hautement et confessent que le Dieu de Martin mérite seul d'être adoré : quant aux idoles, disent-ils, elles sont dignes de tout mépris puisqu'elles n'ont pu se défendre elles-mêmes. Oh! quelle foi devait animer celui qui voyait le ciel même lui fournir des soldats!

Voici encore un trait qui montre en même temps à quels dangers le zèle du saint l'exposait tous les jours, et quelle protection l'y faisait échapper. Dans un lieu que l'historien ne désigne pas, Martin détruisait des idoles quand un homme voulut lui donner un coup de marteau. Au moment même où ce misérable allait frapper, l'arme disparut d'entre ses mains.

L'empereur Valentinien sut que Martin venait pour lui adresser une demande. N'en voulant rien accorder, il défendit à ses gens de le laisser entrer au palais. Le caractère dur et orgueilleux du prince subissait encore dans cette circonstance l'influence d'une épouse arienne. C'était Justine, veuve du tyran Magnence, femme d'une rare beauté, d'un esprit artificieux et toute livrée au parti de l'hérésie. Valentinien l'avait épousée environ cinq ans auparavant, en répudiant Sévère, sa première femme, mère de Gratien. C'était elle qui, prévenant l'empereur contre le saint, l'avait détourné de lui rendre les honneurs accoutumés. Martin essaya une première fois, puis une seconde, de pénétrer jusqu'à ce prince superbe. Voyant ses efforts inutiles, il a recours à sa ressource ordinaire. « Il abandonne, » dit le poète, « le palais tumultueux de ce roi terrestre, pour aller frapper au seuil du Christ éternel et pénétrer dans cette cour qui juge les rois mêmes. » Il s'enveloppe d'un cilice, se couvre de cendre, s'abstient de boire et de manger, ne cesse de prier jour et nuit. Le septième jour, un ange lui apparaît et lui ordonne de se rendre sans crainte au palais impérial. Il l'assure que les portes ne lui en seront plus fermées, qu'elles s'ouvriront au contraire d'elles-mêmes à son approche, et que l'esprit si fier de l'empereur s'adoucirait. La présence d'un ange, ses paroles remplissent le saint de confiance. Si sa prière lui a ouvert le palais du ciel, ne verra-t-il pas s'ouvrir aussi bien devant lui une demeure terrestre? Fort d'un tel secours, il se dirige vers le palais. Il en trouve les portes ouvertes; il entre, personne ne l'arrête. Bref, il parvient jusqu'au prince sans que gardes ni valets aient songé à lui faire obstacle. En le voyant venir de loin, le prince frémit de colère contre ceux

qui l'ont laissé entrer : puis, quand le saint est debout devant lui, il dédaigne de se lever. Il reste dans cette position insolente. Soudain, le trône impérial est entouré de feux et l'empereur lui-même est menacé d'éprouver, dans la partie de son corps sur laquelle il est assis, les atteintes de l'incendie. Ainsi repoussé de son trône, cet orgueilleux se lève malgré lui devant Martin. Il embrasse alors avec effusion celui qu'il n'y a qu'un moment il était résolu à mépriser. Quant à cette vertu divine qui s'est fait sentir à lui, corrigé par elle, il la connaît lui-même. Il n'attend pas les requêtes de Martin : tout est accordé avant d'avoir été demandé. Il admit souvent depuis notre évêque à ses entretiens et à sa table : le voyant près de partir, il lui offrit de grands présents que le bienheureux pontife, fidèle à sa pauvreté, refusa tous absolument. « Quel besoin, en effet, » dit le poète, « avait-elle des biens terrestres, cette âme riche de Dieu lui-même et renfermant en soi les dons du Christ éternel? » L'entrevue du saint et de l'empereur fut connue dans tous ses détails, et devint bientôt célèbre, racontée qu'elle fut par les frères qui en avaient été témoins.

Le comte Avitien était d'une excessive barbarie, et se distinguait entre tous par sa férocité sanguinaire. Cet homme, un jour, entra le cœur plein de rage dans la cité des Turones. Derrière lui marchaient, d'un air à fendre le cœur, des bandes de prisonniers enchaînés. Bientôt, par son ordre, sont préparés les divers instruments de supplice usités contre les condamnés à mort. Il voulait, le lendemain, procéder aux yeux de la ville épouvantée à cette triste opération. Martin apprend la nouvelle un peu avant minuit. Il part aussitôt, et se dirige seul vers le prétoire de cette bête farouche. Mais, dans le silence de cette nuit profonde, tout repose et les portes sont fermées. Ne pouvant entrer, le saint se prosterna devant ce seuil cruel. Avitien, cependant, était enseveli dans un lourd sommeil. Un ange fond sur lui et le frappe : « Le serviteur de Dieu, » dit cet ange, « est couché devant la porte, et toi tu reposes! » En entendant ces mots, le comte tout troublé, saute à bas de son lit, appelle ses valets, et tremblant s'écrie que Martin est à la porte, qu'il faut sur-le-champ qu'on aille lui ouvrir les entrées du palais; qu'il ne peut souffrir que le serviteur de Dieu endure un tel affront. Les gens d'Avitien avaient les défauts des personnes de leur condition : ils vont à peine au delà des premières entrées, se moquent de leur maître qui, croyent-ils, s'est laissé tromper par un songe, puis reviennent et lui assurent qu'il n'y a personne à la porte. Leur propre caractère leur faisait présumer que personne ne pouvait veiller. Ils étaient donc loin de penser que, dans l'horreur de cette nuit, un prêtre pût être couché devant un seuil étranger. Avitien s'en laisse facilement persuader, et s'abandonne derechef au sommeil. Mais

bientôt secoué avec plus de violence, il s'écrie que sûrement Martin se tient à la porte du prétoire, et que c'est ce qui l'empêche lui-même de jouir d'aucun repos d'âme ni de corps. Comme on tarde à lui obéir, il s'avance en personne jusqu'au seuil extérieur de la maison. Là, ainsi que l'ange le lui a dit, Martin s'offre à ses regards. Frappé par l'évidence d'un si grand miracle : « Pourquoi, seigneur, » dit ce malheureux, « avoir agi de la sorte envers moi ? Tu n'as pas besoin de parler, je sais ce que tu désires, je vois ce que tu demandes. Retire-toi au plus vite de peur que ton affront n'attire sur moi la colère céleste et que je n'en sois consumé, ce que j'ai déjà souffert doit suffire à mon châtement. Car, crois-le bien, ce n'a pas été un coup léger qui m'a contraint à venir ici moi-même. » Après le départ du saint, le comte appelle ses officiers de justice, leur ordonne de relâcher tous les prisonniers, et ne tarde pas lui-même à partir. Ainsi fut mis en fuite le cruel Avitien ; et la cité, délivrée de sa présence, célébra cet événement par des transports de joie. Ces faits eurent un grand nombre de témoins. Le prêtre Refrigerius les entendit raconter à l'ancien tribun Evagrius, homme digne de foi, qui jura par la divine majesté les avoir appris de la bouche même d'Avitien. Daigne, dit un saint religieux du moyen âge, daigne Martin, montrer à notre égard, auprès du souverain Juge, cette miséricorde à laquelle il dut autrefois de délivrer des malheureux destinés à la mort. Car, comment ne l'exaucera-t-il pas maintenant, celui qui le fit exaucer alors ?

L'historien du bienheureux saint Martin termine par le fait suivant le récit de toutes les guérisons miraculeuses qu'il a opérées. Lui-même, par accident, il tombe une fois du haut du cénacle, et roule le long des degrés d'un escalier très-raboteux. Tout couvert de blessures après une pareille chute, et presque mourant, il était couché dans sa cellule, en proie à d'excessives douleurs. Pendant la nuit, il lui semble voir un ange qui lave ses plaies et applique un baume salutaire à ses contusions. Le lendemain, il se trouvait si parfaitement rétabli qu'il paraissait n'avoir jamais souffert le moindre mal. Devait-il, en effet, dit le poète, endurer des maux de longue durée, celui qui ne souffrit jamais que personne ne fût affligé pendant longtemps ? On gardait encore au dernier siècle, à Marmoutier, une sainte ampoule pleine d'un baume qu'on prétendait être celui qui fut apporté par l'ange au saint évêque. Elle se conservait dans un petit reliquaire d'or, et servait tous les jours à la guérison de plusieurs malades, venus de fort loin. La matière qu'elle contenait était figée et de couleur rougeâtre.

Les anges président surtout à la fondation des œuvres saintes et notamment à celle des monastères. C'est ainsi que nous lisons ce qui suit dans la *Vie de saint Germer*, extrait des *Actes des saints de l'ordre de Saint-*

Benott. Germer, voulant embrasser la vie solitaire, se rend auprès de saint Ouen et lui parle ainsi : « Je vous en supplie, saint Père, invoquez pour moi le Seigneur, afin que, touché par vos prières, il vous fasse connaître le lieu que je dois habiter ; car j'en ai la confiance, Dieu vous exaucera et ne rejettera pas votre demande. — Non, non, mon frère, » répondit saint Ouen, « ne parlez pas ainsi, qui suis-je pour obtenir ce que vous me demandez ? Ne comptez pas sur mes mérites, la foi vous suffira. Si vous avez cette foi, quoi que vous demandiez, vous l'obtiendrez. C'est la foi qui fit Abraham l'ami de Dieu, la foi qui sauva Pierre. Implorons pendant trois jours la miséricorde du Seigneur dans les jeûnes et la prière, et peut-être qu'il abaissera ses regards sur notre misère. »

Après ces entretiens intimes, on ordonne à tous un jeûne de trois jours. La troisième nuit arrivait, quand un ange du Seigneur apparaissant aux deux saints en prières, leur dit : « Dieu vous a exaucés ; allez au lieu que l'on appelle Flay, vous y trouverez ce que vous désirez. » Le matin, tous deux se racontèrent ce qu'ils avaient vu ; puis, ayant remercié le Seigneur, ils se rendirent au lieu qu'avait désigné l'ange. Mais, comme ils en approchaient, la volonté divine permit qu'ils s'écartassent du droit chemin. Après avoir parcouru une solitude vaste et déserte, ils parvinrent à l'endroit que le Seigneur avait fixé. Arrivés là, ils hésitaient, ne sachant que faire, quand du haut du ciel descendit une nuée qui couvrit tout l'espace où devait être construit le monastère, et de là se fit entendre une voix qui disait : « Elus de Dieu, cette terre que vous foulez est sacrée. Quarante années se sont écoulées depuis que le Seigneur l'a sanctifiée, la destinant à son serviteur Germer. Des moines l'habiteront en grand nombre, tant qu'on y sera fidèle à la loi du Seigneur ; mais les femmes n'y trouveront jamais accès. » Ces paroles remplirent de joie les deux saints amis ; mais tandis qu'ils tenaient les regards attachés sur la nuée, elle se déroba soudain sous leurs yeux, laissant après elle une simple rosée, qui, semblable à une ligne géométrique, entourait tout cet espace et traçait les limites, confirmant ainsi ce qu'avait dit la voix de l'ange. Faisant le tour de ce lieu, les deux saints y trouvèrent l'empreinte de cette rosée céleste.

A cette vue, saint Ouen ne put douter de la vision de l'ange et de la voix du ciel ; il prit donc une verge et mesura l'étendue de l'enceinte qu'avait tracée le nuage, la place où devait s'élever l'église, où seraient construits les ateliers, ainsi que tous les bâtiments nécessaires à la vie religieuse ; puis il quitta son saint ami, lui laissant le plan du monastère. Alors, le bienheureux Germer, réunissant ses frères, commença de concert avec eux les constructions nouvelles.

Lorsque l'œuvre fut achevée, le saint

homme ne s'attacha plus désormais qu'à la prière, et pendant trois ans et demi il persévéra dans les pratiques de la vertu ; ce fut ainsi qu'il s'endormit dans le Seigneur, pour aller partager la joie des anges. Son corps fut inhumé avec pompe et honneur dans cette même église, où de nos jours encore tant de prodiges s'obtiennent par son intercession. Les malades viennent en foule à son tombeau et s'en retournent guéris. Les aveugles voient, les boiteux sont redressés, les sourds entendent, les démons s'enfuient des corps des possédés, beaucoup d'autres corps sont aussi délivrés de leurs infirmités au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Rien de plus pur, de plus gracieux et de plus ravissant que l'abandon, le commerce intime, la familiarité touchante des anges avec les grands serviteurs de Dieu. Citons quelques traits de ces admirables peintures, empruntés aux livres les plus modernes ; et parlons d'abord du bienheureux Suso.

« Au temps du carnaval, le bienheureux Henri Suso ayant passé toute une nuit en oraison, le matin, à l'instant où le jour allait paraître, les anges descendirent dans sa cellule et chantèrent : *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est. Levez-vous, illuminez-vous, Jérusalem, parce que votre lumière approche, et que la gloire du Seigneur a brillé sur vous. (Isa. LX, 1.)* Frère Henri, en entendant ce chant du paradis, pleura avec tant d'abondance que son visage était tout inondé de larmes. Son enivrement fut si grand que son corps ne put le supporter, et les anges se virent forcés de se taire. Une autre fois, il fut transporté au sein d'une grande lumière, et il se trouva près de son ange gardien. *Esprit tout aimable, lui dit-il, vous que Dieu a bien voulu me donner pour gardien et pour consolateur, je vous conjure, par l'amour que vous avez pour votre Créateur et votre Dieu, de ne me quitter jamais et de ne point m'abandonner tant que je vivrai dans cette vallée de larmes.* L'ange lui répondit : *Pourquoi t'adresser à moi, crains-tu de te confier à Dieu ? Apprends et crois que du sein de son éternité il t'a aimé et t'aime avec une affection si grande qu'il ne veut jamais t'abandonner, et qu'il se plaira toujours à résider dans ton cœur.* Frère Henri demanda à l'ange qu'il lui fût permis de voir comment Dieu habitait son cœur, et il lui fut répondu : *Fixe les yeux sur la poitrine, et tu verras ce que l'amour divin opère en toi.* Et le saint vit sa poitrine transparente comme du cristal, et il aperçut dans la retraite la plus intime de son cœur, l'éternelle Sagesse qui s'y reposait dans une paix profonde. A ses côtés se tenait l'âme de Henri, elle s'appuyait sur son sein, l'embrassait pour se transformer en elle, et s'abandonnait dans les bras de son Rédempteur ; elle s'y cachait et s'y endormait dans le ravissement d'une douce extase. Ces visites du ciel se renouvelaient souvent pour notre cher Henri, pendant sa jeunesse, et

surtout lorsqu'il se trouvait triste et abattu par la rigueur de ses austérités. Alors les anges venaient le consoler par leurs chants, et l'invitaient à chanter lui-même ; ils le prenaient par les mains pour le faire danser et chanter avec eux. Ces danses n'étaient pas humaines et ne ressemblaient en rien aux nôtres ; elles étaient spirituelles et intelligentes : c'était comme un élan de Dieu, une joie avec Dieu, un retour à Dieu, un flux et un reflux dans cet abîme immense de la Divinité. Ces plaisirs célestes lui faisaient si bien oublier toutes ses peines qu'il lui semblait ne les avoir jamais souffertes ; et son ange gardien lui disait : *Reste avec nous, Henri, et la douleur, la tristesse désertent ton âme ; chante joyeusement dans notre compagnie, participe à nos divertissements, et tu ne sentiras plus le poids de tes afflictions.* Henri, le bonheur et l'allégresse que tu ressens en nous entendant, nous l'éprouvons, nous, quand tu souffres pour l'amour de Jésus-Christ, quand, dans tes peines, tu chantes et tu bénis l'éternelle Sagesse.

Les anges rendirent témoignage devant les hommes de la sainteté de Henri, et la firent connaître particulièrement à un grand serviteur de Dieu, qui le vit en esprit entouré d'une foule de petits anges qui le caressaient au moment où il célébrait à l'autel. Ce serviteur de Dieu, leur demandant pourquoi ils l'entouraient ainsi et l'embrassaient avec tant d'affection : *Ce jeune homme, répondirent-ils, est notre plus cher ami et nous lui témoignons la familiarité et les sentiments les plus tendres, parce que Dieu entretient dans son âme des vertus ineffables et lui porte tant d'amour que tout ce qu'il demandera il l'obtiendra sans être jamais refusé.* » (Vie du bienheureux Henri Suso, par E. CARTIER et Emile CHAVIN de Malan.)

La vie de sainte Zite, servante à Lucques dans la maison de Fatinelli, est pleine de mille traits ineffables où le ministère des anges semble se cacher, pour exercer la vertu des saints et leur rendre les plus touchants offices. Citons entre autres les deux traits suivants :

« L'hiver était singulièrement rigoureux au temps de Noël ; les montagnes qui avoisinent Lucques étaient couvertes de neige ; chacun se tenait bien abrité sous ces vastes cheminées dont l'usage n'existe plus de nos jours. Fatinelli était là avec toute sa famille, quand il aperçut notre sainte ; aussi légèrement vêtue qu'à l'ordinaire, elle s'acheminait vers l'église et devait y passer la nuit de la naissance du Sauveur. *Comment oses-tu sortir si peu couverte quand il fait froid même auprès du feu ?* lui cria-t-il. *Voici ma pelisse doublée, prends-la du moins, ma bonne Zite, elle te garantira, et tu n'en vaqueras pas moins bien à tes exercices de dévotion. Mais ne va pas perdre ce manteau, rapporte-le avec soin.* Il ne lui faisait pas cette recommandation sans sujet, sachant qu'elle se dépouillait journallement de tout pour les malheureux. Zite se promit d'o-

tebir, et partit en remerciant Dieu de ce qu'il inspirait tant de bonté pour elle à son maître. Elle entra à Saint-Frédian par la porte à laquelle le souvenir du fait que nous allons rapporter a attaché le nom de : *Porte-de-l'Ange*; là gisait un pauvre qui se plaignait douloureusement et dont les dents claquaient du froid. — *Qu'avez-vous, mon bon frère, lui demanda la sainte? Le vieillard ne répond rien, mais son regard et son geste indiquent le manteau. L'on n'avait besoin, pour comprendre ce muet langage, que de voir sa presque complète nudité. — Je serai à l'église tout le temps des offices, reprit-elle, mettez donc ce manteau sur vos épaules, je le reprendrai en sortant.* L'humble fille était heureuse de souffrir quelque chose pour son Dieu en cette nuit où le Verbe fait chair naquit dans l'étable de Bethléem et eut une crèche pour berceau! Elle se recueillit donc en présence du divin Enfant, et son âme, loin de son corps, fut bientôt dans les ravissements de ces heureux bergers qui furent appelés les premiers à former la cour du Sauveur. Son extase se prolongea jusqu'au moment où les premiers rayons du jour l'appellèrent à ses devoirs habituels; elle sortit en cherchant des yeux le pauvre auquel elle avait prêté le manteau; il avait disparu. Zite craignit alors d'avoir commis une imprudence, et se reprocha de n'avoir pas suivi exactement les ordres de Fatinelli : mais comme elle ne voulait pas soupçonner le pauvre d'une méchante action, elle crut qu'étant restée longtemps à l'église, elle avait lassé la patience du bon vieillard. *Cet homme avait une figure honnête, se disait-elle, il n'aura pas osé, le jour venu, rester là dans l'état de nudité où il était; mais Dieu me garde de le juger défavorablement, je ne doute pas qu'il ne rapporte le manteau.* Ainsi pensait la pieuse fille, retournant toute triste, mais pleine de confiance, au logis. Elle n'y fut pas bien reçue; Fatinelli la lança vivement : il lui dit avec raison qu'on ne saurait être agréable à Dieu en faisant l'aumône du bien d'autrui, et qu'en agissant de cette manière on manquait essentiellement à son devoir. Zite reçut avec humilité ces réprimandes, s'accusa de sa faute, tout en priant avec ferveur celui qui ne l'abandonna jamais, et à l'impression duquel elle avait obéi en donnant la pelisse, de calmer l'irritation de Fatinelli. La colère et les reproches de ce dernier se prolongèrent jusqu'à l'heure du repas; à ce moment, quelqu'un heurta à la porte de la salle; c'était le pauvre qui, à la stupéfaction de Fatinelli et à la joie de la bonne servante, rapportait le manteau : une lumière brilla tout à coup quand il sortit; chacun éprouva en même temps une consolation extraordinaire, en sorte qu'il parut qu'un ange ou le Seigneur lui-même avait pris la forme de ce pauvre pour glorifier la charité de notre sainte et la justifier.

Zite, pleine d'humilité au milieu des faveurs dont elle était inondée, en laissait à peine deviner quelque chose, même à son Père spirituel, dans la crainte que ses vi-

sions et ses extases ne la fissent considérer autrement que comme une pécheresse digne de mépris. Pendant une de ces oraisons si ferventes de la sainte, le temps s'écoula de telle sorte qu'au moment où elle sortait de Saint-Frédian, le soleil déjà haut sur l'horizon lui rappela qu'elle avait dépassé l'heure où elle avait coutume de faire le pain. Elle se hâta de regagner le logis, en se reprochant sa négligence; car elle ne se pardonnait pas l'oubli d'un devoir. Zite arrive, trouve le pain pétri.

En 1493 on peignit l'image de la sainte Vierge, d'un ange et de sainte Zite sur la porte latérale de l'église de Saint-Frédian en mémoire de ce miracle. » (*Vie de sainte Zite*, par M. le baron de MONTREUIL.)

Mais rien n'est comparable sous ce rapport aux récits enchantés que fait M. l'abbé Pron dans son admirable *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*. Benoîte Roncurel, la naïve et sublime bergère qui fonda ce saint pèlerinage que visitèrent en un demi-siècle plus de cinq millions d'âmes, Benoîte, à laquelle la très-sainte Vierge apparut durant tout le cours de sa vie, était avec les anges en un commerce si intime, si familier, si fréquent qu'on ne peut en juger que par les faits que nous allons rapporter. Ils s'offraient à elle sous mille formes diverses. Ayant obtenu de Dieu de souffrir pour l'expiation des péchés du monde, elle était tourmentée et poursuivie de la manière la plus horrible par l'esprit du mal. Mais un ange la tirait des lieux inaccessibles; un ange lui frayait un passage à travers les broussailles humides ou blanchies de givre; un ange la ramenait des lieux inconnus et la rendait au bon chemin. Si les pieds de sa sœur, engourdis par le froid, déchirés par les glaçons, refusaient leur service, il la soutenait; si un torrent lui barrait le passage, il l'aidait à le passer; si la nuit était obscure, ô sainte Providence! il devenait lumineux pour éclairer le chemin. Plus de vingt fois Benoîte fut transportée sur le toit de Notre-Dame de l'Erable; un ange allait l'aider à en descendre; s'il pleuvait, il lui ouvrait la porte de la chapelle, et pour abrèger le temps, il disait le chapelet avec elle, ensuite il la guidait de sa divine lumière jusqu'au village et quelquefois jusqu'à sa cellule. Une fois, dans ce trajet, il s'arrêta sur le point culminant de la côte, d'où le pèlerin embrasse d'un coup d'œil le bassin du Laus, et laissa sa sœur aller seule. Pour lui, devenu éblouissant, il resta là comme un phare éclairant tout le vallon jusqu'à ce que la vierge fût arrivée au village.

Son sacrifice devint même si beau, que des anges, sous des formes nouvelles, vinrent l'assister, non pour la soulager, mais pour l'admirer. C'étaient de petits oiseaux qui chantaient, priaient et parfumaient l'air, pendant qu'elle souffrait le plus. Lorsqu'elle revenait de la montagne, toute languissante et près d'expirer, ils se formaient en couronne sur sa tête et la suivaient sans rompre leurs rangs; comme ils étaient lumineux,

de temps en temps elle levait la tête pour les regarder. Un jour, elle les voyait tout blancs, un autre jour tout rouges, et quelquefois les deux couleurs se trouvaient alternées dans la couronne. La couleur de la virginité et celle du martyr ne pouvaient mieux convenir autour d'une victime si pure et si éprouvée, et les parfums que ces oiseaux mystérieux distillaient de leurs ailes en agitant l'air, remplaçaient sans doute l'encens qui doit se rencontrer dans tout sacrifice, pour accompagner au ciel les gémissements de la victime, ces prières de feu, qui obtiennent tout de la divine miséricorde. Afin que la patiente n'oublât pas que ses douleurs avaient de mystiques rapports avec la Passion de Jésus-Christ, les oiseaux chantaient en l'accompagnant les litanies de la Passion : Jésus flagellé, ayez pitié de nous, Jésus couronné d'épines, ayez pitié de nous. D'autres fois, ils chantaient les litanies du saint nom de Jésus, et dans ces chants, ils formaient deux chœurs comme les assemblées des fidèles : l'un prononçait le verset et l'autre les répons. Ainsi, chantant, priant embaumant, brillant dans les ténèbres, ils allaient avec la vierge depuis le désert jusqu'à sa cellule. Une nuit, ils entrèrent avec elle en grand nombre, et firent entendre des concerts si suaves qu'elle se croyait au ciel.

Il semble que ce chapitre soit épuisé, après tous les faits charmants qui s'y rapportent, et qui ont trouvé place dans le cours de cette histoire, depuis le fagot d'herbe, pendant que la jeune servante est prise d'extase, jusqu'à ces couronnes d'oiseaux célestes qui suivent l'héroïne dans ses nuits d'épreuve : il n'en est rien, et en donnant de nouveaux détails, nous laisserons à glaner après nous.

Les anges, qui appelaient Benoîte du doux nom de sœur, étaient de la cour de Marie, comme elle l'apprit d'eux en conversant. Voyant combien elle était aimée de leur Souveraine, ils ne purent s'empêcher de l'aimer également ; sa vie était du reste si angélique. Ils se conduisirent donc à son égard en vrais frères. Ainsi, pendant que le démon la tenait sur la montagne, les anges gardaient sa cellule. A son retour, ils s'enquéraient de ses blessures et lui indiquaient les moyens pour les guérir. S'ils l'avaient tirée de quelque précipice, ils ne la quittaient pas qu'elle ne les eût congédiés ; plus d'une fois, en rentrant au village, elle dit à son compagnon céleste : « C'est assez loin, bel ange ; maintenant je n'ai plus peur, adieu. » En lui disant ainsi adieu, une nuit, elle s'aperçut qu'il manquait un haillon à son malheureux costume : Il sera resté accroché à quelque branche de la forêt sans doute. « En disant cela l'ange part et le lui rapporte un instant après. Le bel ange pouvait devenir redoutable ; souvent il terrassa, non sans lutte, le prince des ténèbres qui, dans des accès de fureur, voulait faire mourir l'innocente victime.

L'ange ménageait aussi à sa sœur de deli-

cates surprises : une nuit qu'elle revenait du désert, bien souffrante, et qu'elle se reposait un instant sur une pierre, sa main rencontra un beau chapelet ; un ange l'avait trouvé quelque part et déposé là pour la consoler, car elle aimait les beaux chapelets, la chère enfant de Marie.

Un peu d'humeur vient quelquefois varier ces scènes touchantes. Le chapelet trouvé nous en rappelle un autre encore plus beau, présent fait à Benoîte par un gentilhomme : les grains en étaient d'ambre très-pur. Benoîte aimait ce bijou, — trop peut-être : — un ange le lui prit et le cacha. Mais tout ne fut pas dit.... Benoîte en rappela à sa *bonne mère* et se plaignit du tour. Elle avait raison. Une mère étant plus tendre qu'un frère, Marie lui indiqua où elle trouverait son précieux chapelet. Une autre fois, l'ange ayant repris sa sœur d'un zèle impatient qu'elle avait manifesté en sa présence, elle lui répondit sans se troubler : « Si vous aviez un corps comme nous, bel ange, nous verrions ce que vous feriez. » Peu s'en faut qu'elle ne réprimande à son tour ses frères célestes. Elle se crut au moins autorisée, un jour, à leur imposer silence. La sainte Vierge lui était apparue suivie de quelques-uns de ses petits ministres, ils avaient la figure de très-jeunes enfants. Ils se mirent à entretenir la bergère de différentes choses avant que Marie eût ouvert la bouche. Benoîte, après les avoir écoutés un instant, les interrompt tout à coup et leur dit avec vivacité : « Taisez-vous, petits anges, et laissez parler votre Mère. — C'est par son ordre que nous parlons, » reprit l'un des orateurs. Marie mit fin au différend par un sourire de maternelle bonté. Oh ! que Marie est bonne sur sa terre du Laus !

Cependant Benoîte sait honorer à propos le divin messager. S'il récite le chapelet avec elle, c'est lui qui commence la prière et Benoîte la reprend. Elle ne peut du reste méconnaître en lui le serviteur de la Reine des cieux. Puis, en mainte occasion, elle le voit épressé autour de l'autel de Marie. Un jour, il relève pieusement de terre une hostie qu'un prêtre a laissé tomber par mégarde en donnant la communion, et la remet dans le ciboire sans que le prêtre s'en aperçoive. Une autre fois, hélas ! faut-il le dire ? pénétré d'amour et de douleur, il va recueillir la sainte hostie sur le pavé de l'église où un enfant l'a crachée. Enfin un ange rempli à cet égard l'office du prêtre lui-même. C'était la fête de Notre-Dame des Anges. « Voici une grande fête, » lui dit-il, « voulez-vous communier ? — Comment le ferais-je, » répondit Benoîte, « je n'ai personne qui puisse me confesser. » — C'était du temps des jansénistes ; et Pierre Gaillard qui la dirigeait était à Gap. — L'ange lui fit remarquer que le bon état de sa conscience la dispensait de se confesser. « Puisqu'il en est ainsi, repartit la bergère, je serai bien heureuse, bon ange. » Tout aussitôt elle allume deux cierges, va se mettre à la table sainte, récite le *Confiteor* ; et, le tabernacle s'ouvrant de lui-

même, l'ange prend le ciboire, et donne la communion à la pieuse enfant de Marie, pendant qu'un second ange, à genoux au pied de l'autel, joint dévotement les mains. — Un ange communia aussi le jeune Stanislas Kostka un jour où, retenu malade dans une maison hérétique, il demandait en vain qu'on lui apportât son Sauveur.

L'ange honore Benoîte à son tour; et comment pourrait-il en être autrement, lorsqu'il la voit tant souffrir pour les pécheurs et par amour pour Jésus-Christ? Une fois, en admiration devant sa magnanimité, il lui passe au cou, pendant qu'elle dort un superbe collier de pierres précieuses à plusieurs tours. « Et plus de cent fois, » dit l'un de ses historiens, « les esprits célestes lui font entendre de ravissants concerts pour la consoler. »

Ces respects réciproques ne nuisent en rien à l'abandon de leurs rapports dans la vie privée. Benoîte confie tout à son ange; elle le consulte dans tout, et ne craint pas de l'interroger sur les choses de l'autre monde. Celui-ci, de son côté, veille sur sa sœur avec une tendre sollicitude : il fait le guet pour elle; il lui enlève ses instruments de pénitence, si elle en abuse; il l'aide de son mieux dans toutes les occasions, jusqu'à lui fournir un nouveau moyen d'exercer sa charité, en lui apprenant à guérir les malades avec ces simples que nous foulons aux pieds : il lui fait donc connaître la vertu des plantes que le bassin du Laus renferme, et leur application dans les diverses maladies.

Enfin, les bons rapports entre l'ange et la vierge furent cimentés par le temps; car ils durèrent jusqu'à la fin de la vie de la bergère, après avoir commencé de bonne heure comme le prouve le fait suivant. L'ange ayant remarqué la malpropreté du tabernacle de la chapelle au toit de chaume, que la sainte Vierge s'était choisie, avait commandé qu'on le nettoiyât. Comme on négligeait de le faire, il voulut s'en acquitter lui-même avec le concours de la bergère. Un jour donc qu'il n'y avait personne à la chapelle, ils s'enfermèrent dedans et se mirent à l'œuvre. Pour plus de facilité, il fallait transporter le tabernacle au large. Après en avoir retiré la réserve avec beaucoup de révérence, l'ange se disposait à le porter d'un côté pendant que sa sœur le porterait de l'autre, lorsque celle-ci lui dit : « Quoi ! vous si petit, porter un tel fardeau ! » — On se rappelle que Benoîte était grande de taille; on se souvient aussi combien elle était naïve. Ce dernier trait de bonhomie sans façon fait voir à quel point, n'ayant pas encore vingt ans, elle était déjà familière avec les envoyés du ciel. Plusieurs fois elle assista dans l'église du Laus à des processions d'anges, semblables à celles que nous avons vues inaugurer l'édifice à peine achevé. La Reine des anges présidait le saint cortège. Des chants suaves, de ravissantes symphonies, les aromes et les clartés des demeures éternelles remplissaient la modeste église, et la transformaient un instant en la Jérusalem céleste.

Ces faits, dira-t-on, sont du domaine de la

légende, bien plus que de celui de l'histoire. Pourquoi? Parce qu'ils ne rentrent pas dans les lois de l'ordre naturel? Mais la Mystique tout entière est précisément la constatation de ces faits innombrables de l'ordre surnaturel auquel ont cru et croient des millions de Chrétiens. Sur des faits dont le fond d'ailleurs est presque toujours vrai, la légende imagine mille détails poétiques qu'elle crée. Au contraire, les faits qui précèdent, comme tous ceux que contient ce Dictionnaire, sont constatés par la critique historique la plus sévère; et il suffit de lire le livre de l'abbé Pron pour voir combien est incontestable leur authenticité. Ils se sont passés en plein xvii^e siècle, sous le règne de Louis XIV, et ont eu pour historiens des hommes dont nul ne peut récuser la véracité. Du reste les mêmes faits se sont reproduits de nos jours sous nos yeux, et l'admirable vie de Catherine Emmerich, morte en 1824, vie écrite par le célèbre Clément Brentano, en est une preuve assez récente. Quoi qu'il en soit nous reviendrons plus d'une fois sur ce sujet, et nous espérons dissiper jusqu'aux derniers doutes de nos lecteurs.

Terminons cet article par un dernier mot sur saint Philippe de Néri qu'on appelait le père des âmes et des corps. Notre-Seigneur honora toutes ses vertus par une foule de miracles. Une nuit qu'il portait quelque assistance à une pauvre famille, il tomba dans une fosse et en fut retiré par son bon ange. Une autre fois ce bienheureux esprit lui demanda l'aumône sous la figure d'un pauvre, et prit plaisir à lui voir vider sa bourse pour soulager sa misère apparente.

ANIMAUX. Voy. BÊTES FÉROCES, MARTYRS, etc. — En parlant plus loin de l'empire de l'homme sur toute la nature, nous montrerons comment, replacé par la Rédemption dans l'état originel, il recouvre sa souveraineté primitive sur tous les êtres, disposant à son gré des éléments, domptant par sa seule volonté les animaux les plus cruels, et régissant tout dans la création par la participation à la toute-puissance divine. Les *Actes des martyrs* surtout sont remplis des faits de ce genre les plus authentiques, et qui eurent lieu en présence de tout un peuple assemblé. Nous en rapporterons plus loin un grand nombre; et nous nous bornerons à citer ici les deux suivants :

Saint Andronic, martyr à Tarse en Cilicie avec saint Tararque et saint Probe, pendant la persécution de Dioclétien, furent conduits dans un amphithéâtre. Là, par ordre de Maxime, on lâcha plusieurs bêtes féroces, qui, retenues par une force invisible, n'approchèrent point des martyrs. On lâcha ensuite un ours, qui, ce jour-là, avait déjà tué trois hommes; il s'approche doucement des martyrs, et se met à lécher les plaies d'Andronic qui s'efforçait de le provoquer. Maxime hors de lui fait tuer l'ours sur le lieu même. Alors l'inspecteur des jeux fit lâcher une lionne furieuse, dont les rugissements effrayaient les spectateurs; mais quand elle fut au près des martyrs, qui étaient étendus par

terre, elle se coucha près de Taraque, et lui lécha les pieds.

Sainte Anatolie, vierge, fut martyrisée à Thore pendant la persécution de Dèce; et, comme on avait lâché sur elle un serpent, il ne lui fit aucun mal. Les cadavres mêmes des martyrs furent souvent respectés par les animaux carnassiers, comme dans le fait suivant, par exemple: Antoine Primaldi fut martyr à Otrante avec huit cents autres, le 14 août 1480. Le premier frappé fut Antoine qui n'avait cessé d'exhorter avec ardeur ses compagnons; il tenait ses yeux élevés en haut, assurant qu'il voyait les cieux ouverts et les anges tout prêts à recevoir les âmes de ceux qui allaient répandre leur sang pour la foi. On rapporte que, malgré les efforts des Turcs pour le renverser, son corps, après qu'il eut été décapité, resta debout jusqu'à la fin de l'exécution. Les corps de ces huit cents martyrs, pendant treize mois restèrent là sans sépulture et sans qu'aucun animal carnassier les approchât. Il s'opéra par l'intercession de ces saints confesseurs un grand nombre de miracles.

La vie des Pères du désert est remplie d'une foule de traits, la plupart généralement connus, qui montrent la toute-puissance de l'empire que l'homme avait recouvré sur toute la nature par la sainteté de sa vie et son union à Dieu, source de toute force. Dans sa *Mystique*, Görres cite les faits suivants spécialement relatifs à leur empire sur l'espèce animale.

« Saint Pacôme raconta lui-même à Pallade que, pour échapper aux tentations qui l'assiégeaient, il se glissa tout nu dans une grotte où il savait que deux hyènes avaient établi leur tanière. Comme ces animaux sortaient le soir pour aller au butin, elle se mirent à flairer le corps du saint et à le lécher de la tête aux pieds. Il s'attendait à chaque instant à être dévoré; mais elles se retirèrent sans lui avoir fait aucun mal, et il ne fut plus inquiété tout le reste de la nuit. On raconte d'un autre Père du désert, nommé Théon, que, lorsqu'il sortait la nuit, il était accompagné par un grand nombre de bêtes fauves, et que, pour les récompenser, il avait coutume de les laisser se désaltérer à la source de sa cellule; et l'on trouvait en effet, chaque matin, autour de celle-ci sur le sol, des empreintes de pieds de buffles, de gazelles ou d'ânes sauvages. (RUFFINUS, c. 6.) Sulpice et Cassien trouvèrent, à douze milles du Nil, dans un désert sauvage près d'une montagne, un solitaire à qui un bœuf tirait d'un puits avec une machine l'eau qui lui était nécessaire. Le matin l'anachorète conduisit ses hôtes à un endroit où étaient quelques palmiers. Ayant trouvé un lion, ils furent saisis d'effroi; mais le Père cueillit des fruits d'un arbre, et le lion vint les manger dans sa main, et continua sa route. (Soc., l. v, cap. 6.)

Ils trouvèrent un autre solitaire qu'une jeune venait visiter toutes les fois qu'il prenait son repas, afin de manger les restes, après quoi elle lui léchait la main. Mais

n'ayant point trouvé un jour le Père à l'heure accoutumée, elle vola un pain qu'elle emporta; et, comme si elle eût eu honte de cette action, elle fut sept jours sans revenir jusqu'à ce qu'enfin le solitaire l'appela et, l'ayant caressée, lui donna une double ration, et depuis ce temps elle reprit ses visites ordinaires. L'abbé Paul Hellade donna pendant sept mois, à un lion, deux pains chaque jour et des fèves, à la condition qu'il ne pillerait point. Mais l'animal étant venu un jour avec la gueule ensanglantée, il le chassa à coups de corde, ne voulant pas qu'il mangeât désormais le pain des Pères. On raconte d'un autre, nommé Hélénius, qu'il sortit un jour pour aller visiter les frères dans le désert, et qu'il prit avec lui quelques provisions pour la route. Se trouvant fatigué, il aperçut de loin quelques ânes sauvages. Il en appela un, le chargea de ses provisions, monta dessus et arriva aux cellules des frères qu'il allait visiter.

Les anachorètes profitaient quelquefois des instincts de leurs féroces voisins pour s'épargner quelques dommages. C'est ainsi qu'un Père, près de Syène, qui avait manqué plusieurs fois de s'empoisonner avec des herbes ou des racines d'une apparence trompeuse, en présente un jour une poignée à une gazelle, qui sut très-bien distinguer les bonnes des mauvaises. La fureur même de ces animaux n'effrayait point ces habitants du désert. Ainsi, un jour trente hommes amenèrent avec de grands cris lié avec des cordes, devant saint Hilarion, un chameau qui était devenu furieux, et qui avait déjà écrasé plusieurs personnes. Ses yeux étaient enflammés, sa gueule écumait, sa langue était enflée, et il poussait des mugissements épouvantables. Le saint ordonna de le lâcher, sur quoi tous les assistants prirent la fuite. Mais Hilarion, allant vers lui, lui tendit la main. L'animal se jeta sur lui comme s'il eût voulu le dévorer, puis il tomba tout à coup à ses pieds au grand étonnement de tous. Saint Dydyme marchait sans aucun danger sur les serpents qu'il rencontrait, quoiqu'ils fussent très-venimeux, et saint Pacôme en avait un avec lui qui ne lui fit jamais aucun mal. Rufin, dans un voyage d'Égypte, venait de quitter, avec ses compagnons, saint Apollonius près d'Hermopolis; ils aperçurent dans le désert les traces d'un énorme dragon: c'était probablement un serpent de la même espèce que celui que l'armée de Régulus trouva en Afrique. Les frères que le saint leur avait donnés pour guides les engagèrent à marcher sans crainte vers lui. Comme ils y montraient quelque répugnance, un de ceux-là, plus hardi que les autres, s'avança jusqu'à l'endroit où était l'animal, et appela ses compagnons qui étaient restés en arrière.»

Dans l'histoire des premiers temps du christianisme et dans celle du moyen âge, on voit une multitude de saints délivrer par leurs prières les populations de dragons, de serpents et d'animaux extraordinaires. Ces faits ayant été quelquefois défigurés par le génie de la légende, ou par l'obscurité des

temps, nous nous bornerons à citer le suivant :

Au vi^e siècle, saint Domitien, évêque de Maestricht, délivra par ses prières les habitants de Huy d'un animal extraordinaire qui avait causé de grands ravages.

ANNE, — mère de saint Etienne le Jeune, à laquelle la sainte Vierge apparut en lui annonçant la naissance de son fils. (Voy. la relation de ce fait dans saint Jean de Damas.)

ANNED'AURAY (PÈLERINAGE DE SAINTE). — Nicolazie, simple laboureur de Bretagne, fut poussé par des visions éclatantes à bâtir un autel et une église à sainte Anne qui lui apparut fréquemment au milieu de lumières resplendissantes qui révélaient sa présence. (Voy. l'histoire de ce pèlerinage par le P. ARTHUR-MARTIN.)

ANTOINE DE PADOUE, — franciscain, né en 1195 et mort en 1236, fut célèbre par la multitude infinie de ses miracles et l'empire absolu qu'il exerçait sur toute la nature, ce qui lui valut le surnom de Thaumaturge. Les divers actes de sa vie sont rapportés dans le cours de ce livre et principalement au mot EMPIRE DE LA NATURE.

ANTOINE RISOLÉE, — moine Franciscain, mort en 1596, s'était constamment montré plein de piété envers la Mère de Dieu. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, il fit une chute terrible où il devait trouver la mort. Mais la Reine du ciel tout éclatante de lumière parut soudain et le préserva si bien de tout mal qu'il ne se fit pas la plus petite blessure. (Negot. Sæcul. M., anno 1596; *Chronicon Minorum*. Vincentius CHARRON; 7 Julii n° 2.)

ANTONIN (Saint). — Au moment de mourir, l'illustre saint Antonin archevêque de Florence qui avait tant écrit à la gloire de Marie, mérita de la voir avant d'entrer au ciel. Quand elle se présenta à lui près de son lit de mort, il s'écria avec transport : « O sainte Virginité, je ne sais comment trouver des éloges dignes de vous ! » (Negot. Sæcul. M., p. 244; Vincentius MAINARDUS, in Vita ipsius apud Surium, t. II, 11 Maii; BONIFACIUS in *Historia virginali*, lib. III, cap. 2; *Chronicum SS. Deip.*; POIRÉ, *Tripl. Cour.*, t. II, p. 461 et t. III, p. 196.)

AOUT ou AUGUSTE (Saint), prêtre en Berri, mort à Bourges en 560. — Saint Aout était tellement perclus de ses pieds et de ses mains, qu'il ne pouvait se transporter d'un lieu dans un autre qu'en se traînant sur les coudes et les genoux. Le triste état où il se trouvait réduit excitait la compassion, et engageait ceux qui le connaissaient à venir à son secours. Ayant employé les aumônes qu'il avait reçues à bâtir une chapelle en l'honneur de saint Martin, au village de Brives en Berri, Dieu daigna l'en récompenser en lui rendant l'usage de ses membres.

APOTRES. — « Il arriva, » disent le P. Poiré et la révérende Mère de Blémur, « que les apôtres ayant été tous transportés en Jérusalem pour assister à la mort de notre divine Maîtresse; lorsqu'ils furent retournés à Gethsemani au cénacle et que, trois jours

après ce bienheureux décès, ils eurent pris leur repas ensemble et pratiqué leur sainte coutume, la Mère de Dieu parut en l'air, environnée de lumière et de gloire, ce qui ne leur causa pas moins de joie que d'admiration; au milieu de cette agréable surprise ils s'écrièrent tous d'une voix : *Panagia Deipara, adjuva nos!* c'est-à-dire : *Toute sainte Mère de Dieu, assistez-nous*. Sur quoi elle répondit, avec un visage plein de douceur et de majesté : *Je suis avec vous pour toujours.* » (*Triple couronne*, édit. de Solesmes, t. I, p. 362, t. II, p. 323.)

APPARITIONS. — Ce n'est point des yeux du corps, mais de ceux de l'esprit, que les mystiques contemplent ordinairement ce qu'ils voient. « Lorsque je commençai, » dit sainte Thérèse, « à faire connaissance avec une certaine personne, Dieu m'ouvrit les yeux pour me faire voir l'état où j'étais, et que ces sortes d'amitiés me convenaient mal. Jésus-Christ se présenta à moi avec un visage sévère, et me fit connaître combien ma mauvaise conduite lui était désagréable. Je le vis plus clairement des yeux de mon âme, que je ne pourrais voir avec ceux de mon corps; et quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela se passa, cette vue fit une telle impression sur mon esprit, qu'elle m'est encore aussi présente qu'elle me le fut dans ce moment. Je demeurai si épouvantée et si troublée, que je ne voulus plus voir cette personne; mais je reçus un grand dommage d'ignorer que l'on peut voir quelque chose sans l'entremise des yeux corporels; et le démon, pour me confirmer dans cette ignorance, me faisait entendre que c'était une chose impossible; que ce que j'avais vu n'était qu'une imagination. »

Comment pouvons-nous voir des yeux de l'esprit? C'est ce que son guide céleste explique à la sœur Catherine Emmerich, en lui disant : « Une confiance entière en Dieu avec la simplicité d'un enfant, donne à tout l'être et la substance, » ce qui n'est que la traduction littérale des paroles même de saint Paul. (*Hebr. ix, 1.*) Cette vision de l'esprit, en prenant une forme sensible et saisissable, devient des apparitions proprement dites. — Voy. VISIONS, VIERGE, etc.

Nous n'entreprendrons pas de rappeler ici les innombrables apparitions du Sauveur, de la sainte Vierge et des saints, qui remplissent l'histoire de la Mystique. Ce serait une tâche impossible. En effet, les seules apparitions de la Mère de Dieu rassemblées par M. Paul Sausseret, encore fort incomplètes, lui ont fourni la matière de deux volumes entiers. Celles du Sauveur lui-même, bien autrement nombreuses encore, se retrouvent dans la vie de presque tous les saints. Celles des élus à leurs frères militants sur la terre sont peut-être plus innombrables encore. Les cinq livres des *Insinuations de la divine piété de sainte Gertrude* sont, pour ainsi dire, une suite continuelle d'apparitions du Christ, de sa sainte Mère et des saints. Il en est ainsi des

œuvres de sainte Thérèse, de l'histoire de Benoîte, la bergère du Laus, et d'un si grand nombre d'autres saints que nous ne saurions les énumérer ici. Nous traiterons d'ailleurs ce sujet avec plus d'étendue à l'article Visions, rassemblant ici seulement quelques-uns des faits nécessaires pour mettre le lecteur à même de commencer à pénétrer dans ce domaine de la Mystique.

Disons quelques mots d'abord des apparitions des saints.

Saint Basilide était soldat, et ce fut lui qui descendit dans une chaudière de poix bouillante sainte Potamienne. Trois jours après son martyre, la sainte apparut à Basilide son bourreau, lui mit une couronne sur la tête lui disant qu'elle avait obtenu pour lui du Seigneur la grâce du salut et que bientôt il serait associé à son bonheur dans le ciel. En effet, quelques jours après Basilide se fit Chrétien et fut martyrisé...

Saint Basilisque, évêque de Comrès dans le Pont, apparut à saint Jean Chrysostome, lorsque celui-ci, condamné à l'exil par les intrigues de l'impératrice Eudoxie, passa par Comanes. Comme il prenait son repos la nuit près du tombeau du saint martyr, il entendit ces paroles qu'il lui adressait : « Courage, mon frère; demain, nous serons ensemble. » Le jour suivant saint Jean Chrysostome mourut en effet comme la chose lui avait été prédite.

Saint Martin apparut souvent à ses sept cousins, les sept dormants. — Voy. ce mot.

Saint Janvier et saint Martin apparurent à Paulin de Nole qui était sur le point de mourir et s'entretinrent avec lui.

Saint Boisil, mort depuis vingt-six ans, apparut au missionnaire saint Egbert, et lui conseilla d'aller exercer son ministère apostolique dans les îles situées entre l'Irlande et l'Écosse. Dans la même apparition il lui fut dit de se rendre dans les deux monastères de Colomkille et de Magis afin d'enseigner aux moines qui les habitaient la vraie manière de célébrer la fête de Pâques. (VIII^e siècle.)

Saint Bruno, évêque de Wurtzbourg, accompagna, en 1037, l'empereur Conrad II, dit le Salique, son neveu, qui allait en Italie pour châtier les Milanais dont il était mécontent. Bruno dans cette expédition, eut une vision dans laquelle saint Ambroise lui apparut pendant la nuit et lui recommanda d'enjoindre à l'empereur de ne faire aucun mal aux habitants de cette ville, s'il ne voulait encourir la vengeance du ciel.

Le jour auquel on célébrait la mémoire du martyr de la bienheureuse Fébronie, tous les monastères de religieuses et une multitude innombrable d'autres personnes avaient coutume de s'assembler au monastère, surtout à cause du miracle qui s'y faisait vers l'heure de minuit. Lorsque l'on dit les Matines, la bienheureuse Fébronie apparaissait, se tenant debout dans sa place jusqu'à Tierce; de sorte que tout le monde était dans la crainte et l'étonnement: per-

sonne cependant n'osait la toucher ni lui rien dire. La première fois qu'elle apparut ainsi, toutes les sœurs furent saisies de frayeur, mais Bryère s'écria: Ah! voilà ma chère fille Fébronie, et courut à elle pour l'embrasser; mais Fébronie disparut incontinent. Depuis ce temps personne n'osait plus s'approcher d'elle, ni la toucher. Mais lorsqu'elle apparaissait c'étaient de tous côtés des torrents de larmes que l'on versait, une joie incroyable dont toute l'assemblée se trouvait pénétrée. (Vie de sainte Fébronie.)

Ce qui se passa dans la ville de Ripa-Transone, l'an 1618, à l'occasion de la fondation de l'Oratoire, n'est pas moins merveilleux. Barthélemy Végézy, homme très-riche et très-vertueux, avait résolu de laisser une somme d'argent pour aider à l'établissement d'une maison religieuse dans son pays. La fête de saint Philippe de Néri approchait, et elle devait être célébrée dans cette ville pour la première fois par les prêtres de l'Oratoire. Végézy s'étant couché à l'entrée de la nuit, le bienheureux Père lui apparut et lui persuada de laisser son offre pour le soutien de la nouvelle congrégation. Écoutons les circonstances telles qu'elles furent racontées par Végézy lui-même, parlant aux Pères de l'Oratoire: « Ne vous étonnez pas, mes Pères, si n'ayant jamais éprouvé de l'attrait pour votre institut de l'Oratoire, j'ai fait en sa faveur une donation inattendue. J'ai résisté sur ce point pendant toute une nuit à votre bienheureux Père. Un soir que je venais de me mettre au lit, il apparut dans ma chambre, tel qu'il est représenté dans le tableau qui est dans votre église, il avait tout à fait les mêmes traits. J'étais là bien éveillé, les yeux ouverts; je le voyais comme je vous vois. Il ne voulut jamais me laisser et s'éloigner de moi que je n'eusse pris la résolution de faire tout ce que j'ai fait. Je ne me rappelle pas toutes les paroles qui furent échangées entre lui et moi; je sais seulement qu'il leva tous les doutes qui m'empêchaient de faire cette donation, et cette fausse maxime qui m'avait retenu: *qu'il y allait de mon honneur de ne pas concourir à l'œuvre du nouveau monastère.*

Le bienheureux Père me laissa dans une telle tranquillité de conscience, que je me trouvais le plus heureux des hommes, ce dont je rends grâce à Dieu. » Ce fait a été constaté par un acte public écrit de la main d'un notaire.

Les diverses guérisons qui se firent à Barcelone par le cilice d'Ignace de Loyola, que Jean Pascal gardait comme une relique, et qu'on portait aux malades, n'augmentèrent pas peu la piété du peuple envers le serviteur de Dieu; mais l'accomplissement de ce qu'Ignace avait prédit à Pascal même, y contribua encore beaucoup. Lorsque Ignace quitta Barcelone pour aller étudier dans l'université d'Alcala, Pascal, qui était fort jeune, voulut le suivre et se faire son disciple avec Cazerez, Actiaga et Caliste. Mais

le saint homme lui fit entendre que Dieu le voulait dans le monde, et il lui annonça en même temps ce qui devait lui arriver. *Vous épouserez, lui dit-il, une fille très-vertueuse, et vous en aurez plusieurs enfants : vous aurez aussi bien des afflictions, et vous mourrez extrêmement pauvre; mais consolez-vous, tout ce qui vous arrivera de fâcheux servira pour votre salut.* L'événement vérifia la prédiction; car Pascal fut marié à une personne de grande vertu, dont il eut trois garçons et quatre filles. Mais son fils aîné naquit sourd et muet; son second fils devint fou; le troisième, qui était fort libertin, mourut subitement. De ses quatre filles, il n'en put marier qu'une, et il fut réduit avec le temps à demander presque l'aumône. Ces accidents si funestes ne lui abattaient point l'esprit. *Voilà, disait-il, ce que m'a prédit le saint homme Ignace; et quand ses amis lui faisaient espérer une meilleure fortune. Il faut,* répondait-il, *que la prophétie du saint s'accomplisse, et je ne demande à Dieu que la patience.* Ignace, qui avant sa mort fortifiait Pascal par des lettres très-fréquentes, ne l'oublia pas après. Il lui apparut un jour à quatre heures du matin, et voici comment la chose se passa : Pascal avait coutume, depuis plusieurs années, d'entendre tous les jours Matines dans la grande église, près du tombeau de sainte Eulalie, qui joignait l'autel. Etant venu une fois trop tôt, il se mit à prier Dieu tout seul en attendant que l'on commençât Matines; l'extrême pauvreté où il était réduit alors, l'obligea d'implorer le secours du Ciel par l'entremise de celui qui la lui avait prédite, et dont il avait appris depuis peu la mort. *Mon Père, s'écriait-il en soupirant, vos prédictions ne sont que trop vraies, et vous voyez maintenant, du ciel où vous êtes, ce que vous avez connu par avance étant sur la terre, ayez pitié de moi; et si vous ne me délivrez pas de mes misères, au moins accordez-moi la grâce de les souffrir constamment et de mériter par là le salut que vous m'avez autrefois promis.* A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il entendit une musique ravissante et qu'il vit une troupe nombreuse de jeunes ecclésiastiques très-beaux qui se rangèrent des deux côtés de l'autel pour faire place à un homme vénérable qui venait après eux, revêtu des habits sacerdotaux et tout éclatant de gloire. Ce prêtre, d'une figure plus qu'humaine, s'arrêta sur la tombe de sainte Eulalie; et ayant fait une profonde inclination devant le Saint-Sacrement, prit un encensoir de la main d'un de ses ministres, et encensa l'autel plusieurs fois. Pascal, étonné du spectacle qu'il voyait et ne sachant si ses yeux le trompaient, demeura immobile quelque temps; mais ayant regardé attentivement le prêtre, il reconnut que c'était Ignace. *Ah! mon Père, s'écria-t-il, ah! mon Père Ignace!* Le saint consola Pascal, en lui donnant de nouvelles espérances de son salut, et disparut aussitôt avec les esprits bienheureux qui l'accompagnaient. Les chanoines qui entrèrent dans l'église pour chanter Matines trouvèrent Pascal hors

de lui-même, saisi d'admiration, de frayeur et de joie tout ensemble; il leur raconta ce qu'il avait vu, et il lui en resta une idée si vive, que le seul souvenir du P. Ignace adoucissait tous ses maux.

Quelquefois c'est une vierge martyre apparaissant escortée d'un cortège de vierges pour annoncer à ceux dont elle a reçu le jour le bonheur dont elle jouit dans les cieux. Ainsi, le récit suivant est conservé par les actes du martyre de sainte Agnès. Ses parents étaient à veiller dans la grotte de son sépulcre : tout à coup, dans le silence de la nuit, ils voient une armée de vierges, qui, revêtues de ciclades tissées d'or, passaient à travers une grande lumière, et, au milieu d'elles, la bienheureuse vierge Agnès, parée aussi de cette robe éblouissante, et à sa droite un agneau plus blanc que la neige. Absorbés par ce spectacle, ils sont frappés de stupeur, ainsi que tous ceux qui étaient avec eux. Agnès prie les vierges saintes de s'arrêter un peu, et, debout devant ses parents, elle leur dit : « Vous voyez que vous ne devez pas me pleurer comme une morte; mais réjouissons-nous ensemble et félicitez-moi, parce que j'ai été reçue avec ces compagnes dans les demeures lumineuses, et que je suis unie dans les cieux à Celui que j'ai aimé sur la terre de toute ma puissance d'aimer. » Et, ayant dit ces choses, elle passa.

D'autres fois c'est un saint venant réclamer le repos de sa tombe. Saint Chamant, évêque de Rodez, mourut sur la fin du v^e siècle. Saint Quintien, son successeur, voulut lever de terre son corps en 511, et faire la translation de ses reliques; mais nous apprenons de saint Grégoire de Tours que le saint évêque apparut en songe à Quintien, le reprit d'avoir remué ses os, et lui prédit qu'il serait lui-même ôté de sa place pour être évêque ailleurs, ce qui fut vérifié par l'événement.

Souvent aussi un saint patron d'un ordre ou d'une ville apparaît tout à coup pour les défendre. Ainsi saint Agnel s'illustra par ses vertus et par ses miracles, non-seulement pendant sa vie, mais aussi après sa mort. La ville de Naples se regarde comme lui étant redevable de sa délivrance dans plusieurs sièges où le saint abbé apparut, l'étendard de la croix à la main, et cette apparition mettait en fuite les assiégeants; aussi l'honore-t-elle comme l'un de ses principaux protecteurs.

Quant aux apparitions de la sainte Mère de Dieu, nous les rapportons aux divers articles de ce Dictionnaire, sous le nom de ceux auxquels elle est apparue. Nous en parlerons aussi à l'article **VIERGE**. Bornons-nous donc ici aux deux récits suivants :

Alexis Falconieri, l'un des sept fondateurs de l'ordre des Servites, était de Florence et sortait d'une famille patricienne. Se trouvant dans une église de cette ville, le jour de l'Assomption 1233, avec six autres patriciens, la sainte Vierge leur apparut et les exhorta à embrasser un genre de vie plus parfait. Ils se retirèrent sur le mont Senario,

l'un des points les plus élevés de la Toscane. La sainte Vierge leur apparut encore dans ce nouveau séjour et leur fit connaître qu'ils devaient y honorer, d'une manière spéciale, la passion de Jésus-Christ ainsi que les douleurs de Marie au pied de la croix, et leur indiqua l'habit qu'ils devaient porter. Saint Pierre, martyr, religieux dominicain, étant venu les visiter, la sainte Vierge lui apparut aussi, et lui prédit que cette petite société deviendrait un ordre religieux dont le but serait de l'honorer et de procurer sa gloire; ce qui eut lieu, en effet, dans la suite.

Aucun être humain peut-être ne fut plus quotidiennement favorisé des apparitions de la sainte Vierge que Benotte, l'humble bergère du Laus. (*Voy. ce mot.*) Après les anges, les élus et les saints, Marie est comme la compagne de cette sublime et naïve fondatrice de ce grand pèlerinage.

« On ne sera pas étonné de voir les âmes bienheureuses descendre auprès de Benotte, à qui les anges sont si familiers. — *Voy. ANGES.* — Ses deux bons directeurs ne l'abandonnèrent pas après leur mort. Elle avait d'autant plus besoin de leur appui, qu'ils ne furent pas remplacés dans leur zèle et leur foi. Ils partagèrent donc avec les anges le soin de la visiter, pour l'encourager, l'inspirer, la consoler; et comme eux, plus qu'eux peut-être, ils poussèrent leur vigilance jusqu'à la tendresse. L'un d'eux, la voyant une nuit lutter avec le sommeil, lui dit : *Reposez-vous, chère enfant, dormez encore, il n'est pas jour. Mais comment se trouvait-il là ? On dirait qu'il venait de temps en temps disputer à l'ange gardien la douce mission de veiller sur le sommeil de la chère âme, et que, content de cela, il se tenait près d'elle sans rien dire. Une autre fois, il l'engagea à rompre un long jeûne qu'elle s'est imposé, et à prendre un peu de nourriture, dans la crainte, dit-il, qu'elle ne tombe dans le délire. Pendant leur vie, ils l'appelaient *ma sœur*; après leur mort bienheureuse, ils la traitèrent comme une enfant bien-aimée. Aussi combien, loin d'eux, elle se sentait orpheline ! Un jour, la vision se retirant, elle voulait la suivre au ciel et quitter la terre : *Pas encore, lui dit le directeur glorieux, patience; il faut encore souffrir.* Souffrir est en effet le seul plaisir qui puisse retenir une âme noble et pure. Benotte fut aussi réjouie ici-bas de la vision du chaste époux de Marie. Après Marie et Joseph, l'Enfant Jésus eût manqué à son amour. Aussi, plusieurs fois, elle eut le bonheur de le contempler dans la sainte Eucharistie. L'Enfant Jésus se montrait à l'innocente bergère; Jésus adulte et souffrant s'adressait au cœur de la vierge forte. Mais de toutes ces apparitions, celle qui la charmait davantage était celle de la très-sainte Vierge, soit qu'elle y fût habituée, soit qu'elle eût pris sérieusement Marie pour sa bonne mère, soit enfin qu'il y eût entre ces deux cœurs de mystérieuses sympathies, dont la Vierge immaculée avait le secret. Elle ne pouvait vivre sans sa bonne*

mère : en son absence, rien ne pouvait la consoler. Comme elle se lamentait un jour de ce que, depuis deux mois, elle ne l'avait vue, son directeur lui dit : *Oui, mais vous n'êtes pas bien malheureuse, dans cet intervalle vous avez vu votre ange ! — Ah ! reprit Benotte, j'aime mieux voir une seule fois ma bonne mère que tous les anges du paradis !* Il est vrai que Marie est si bonne pour sa pieuse enfant ! Non-seulement elle lui sourit en mère, mais encore elle descend envers elle à des amabilités si délicates, si distinguées qu'elle semble vouloir honorer une compagne et une amie dans l'humble bergère. Le fait suivant nous autorise à le penser ainsi.

« La mère de Benotte avait, sur le territoire de Valserras, une petite vigne qu'à grand-peine elle pouvait faire cultiver, car la digne veuve est restée, comme sa fille, pauvre toute sa vie. Sachant cela, des hommes de bonne volonté, dont deux étaient de Tallard, se trouvant au Laus pendant un carême, s'offrirent gratuitement à la bonne œuvre. Benotte les conduisit donc sur le lieu du travail. Après les avoir installés, et en attendant le moment où elle pourrait leur servir un repas champêtre, elle alla prier à l'église qui était proche. A peine y fut-elle entrée qu'elle tomba en extase devant l'auguste Vierge qui venait de lui apparaître. Son ravissement dura tout le reste de la journée et toute la nuit suivante, en sorte que les ouvriers, ne la voyant pas revenir et ne sachant ce qu'elle était devenue, durent pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Cependant l'oubli de leur jeune et pauvre maîtresse ne les avait pas découragés : le lendemain ils étaient de retour à la petite vigne pour achever leur besogne. Mais avec quelle sorte d'excuse Benotte va-t-elle les aborder ? Ou plutôt comment la sainte Vierge, qui l'a ravie, la tirera-t-elle de ce pas ?... O prodige de bonté ! avant de laisser sortir la bergère de l'église le matin, elle lui remplit son tablier de roses fraîches et d'un parfum délicieux, pour qu'elle les distribue aux ouvriers. Notons qu'on était au 15 mars : rien n'avait encore reverdi dans la nature. Ces hommes, la voyant venir avec son tablier plein de roses et un visage plus frais et plus vermeil que ces fleurs, puisqu'elle sortait d'une extase, durent la prendre pour une vierge descendue du paradis. Mais, lorsqu'ils reçurent de sa main les roses merveilleuses du jardin de Marie, avec quel bonheur n'oublièrent-ils pas le dîner de la veille !... Quelle charmante excuse qu'une rose !... Quel noble présent qu'une rose fraîche et parfumée dans la saison des frimas ! Jamais reine ne sut plus grandement payer de loyaux services. » (*Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus.*)

Parmi les innombrables apparitions du Sauveur, nous n'en citerons ici que quelques-unes, nous réservant d'en parler plus en détail aux divers articles de ce Dictionnaire, et notamment à l'article VISIONS.

Sur son lit de mort, et pendant qu'il était

en prière, saint Ambroise, archevêque de Milan, vit le Sauveur qui s'approchait de lui avec un visage riant; il le dit à saint Bassien, qui priaît avec lui.

Comme sainte Thérèse et une foule d'autres saintes, sainte Gertrude fut favorisée des apparitions presque constantes de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles remplissent les mille pages entières de son livre intitulé : *Insinuationes divinæ pietatis*. Malheureusement des mains peu habiles en ont altéré la forme, ainsi qu'on pourra en juger par l'extrait suivant que nous en donnons.

« J'étais sur la vingt-sixième année de mon âge, » dit Gertrude à Dieu, « lorsque le lundi 25 janvier, avant la fête de la Purification de votre très-chaste Mère, dans ce jour heureux pour moi, à une heure favorable, après Complies, sur la fin du jour, Seigneur, vous qui êtes la vérité plus claire que toute sorte de lumière, mais aussi plus cachée que tous les plus profonds secrets, ayant résolu de dissiper l'obscurité de mes ténèbres, vous commençâtes ma conversion d'une manière douce et obligeante, en apaisant le trouble que vous aviez excité dans mon cœur depuis plus d'un mois, et dont vous vouliez vous servir, comme je le crois, pour détruire le fort de sa vaine gloire et de la curiosité que mon orgueil avait bâti au milieu de moi-même, encore que je n'en eusse aucun sujet et que je portasse en vain le nom et l'habit de religieuse; mais vous voulûtes vous servir de ce moyen pour me faire connaître le salut que vous vouliez opérer en moi.

« Etant donc au milieu de notre dortoir, à l'heure que je viens de dire, et m'étant abaissée par respect pour saluer une ancienne religieuse qui venait à moi, relevant la tête, je vous aperçus, mon très-aimable Rédempteur, surpassant en beauté les enfants des hommes, et sous la forme d'un enfant de seize ans, rempli de modestie et de charmes, et capable d'arrêter tout au moins les yeux de mon corps par la clarté infinie de votre gloire, que vous aviez la bonté de proportionner à la faiblesse de ma nature. Vous étant arrêté devant moi, vous me dites ces paroles de douceur et de tendresse : *Votre salut viendra bientôt, pourquoi vous laissez-vous sécher de tristesse? Est ce que vous n'êtes plus capable de conseil, de vous être ainsi laissée accabler par la douleur?* Après que vous eûtes dit ces choses, quoique je susse que mon corps était présent au lieu où j'ai dit, il me sembla néanmoins que j'étais au cœur, dans l'endroit même où j'ai coutume de faire mes prières avec tant de tiédeur, et que ce fut là que j'entendis ces paroles : *Je vous sauverai, je vous délivrerai, n'ayez point de crainte.* Après les avoir entendues, je vis que vous mettiez votre main droite dans la mienne, comme pour ratifier votre promesse.

« Vous poursuivîtes encore en ces termes : *Vous avez léché la terre avec mes ennemis, et vous avez sucé le miel parmi les épines; enfin revenez à moi, je vous recevrai et je vous eni-*

vrerai du torrent de mes délices célestes. A ces paroles, je sentis en moi-même mon âme tout émue, et m'efforçant de m'approcher de vous, ouvrant les yeux, je vis entre vous et moi (j'entends depuis votre main droite jusqu'à ma main gauche) une haie d'une si prodigieuse longueur, que je n'y voyais point de fin ni devant, ni derrière moi; et le haut m'en paraissait si hérissé d'épines, que je ne trouvais aucun passage pour retourner à vous, ô unique consolation de mon âme. Ensuite je m'arrêtais pour gémir de mes fautes et de mes crimes, lesquels étaient sans doute figurés par cette haie, qui nous séparait l'un de l'autre. Dans l'ardeur des désirs que j'avais pour vous, et comme dans ma défaillance, ô Père charitable des pauvres, dont les miséricordes sont répandues sur tous vos ouvrages, vous me prîtes par la main, et me plaçâtes près de vous à l'instant, sans peine, en sorte que, jetant les yeux sur cette main précieuse que vous m'aviez donnée pour gage de vos promesses, je reconnus, ô doux Jésus, les traces glorieuses de ces plaies qui ont ruiné les prétentions de tous nos ennemis.

« Ce fut par ces commencements de votre vocation toute charitable, qu'éclairant et confondant l'esprit de présomption qui était en moi, vous me détachâtes puissamment, par une onction intérieure, de l'amour des lettres et de toutes mes vanités; de manière, Sauveur de mon âme, que je n'avais que du mépris pour toutes les choses étrangères qui m'abusaient, et dans lesquelles je cherchais auparavant une fausse satisfaction, et généralement pour tout ce qui n'était pas Dieu; et Seigneur, le palais malade de mon âme commençait à n'avoir de goût que pour vous seul.

« Cependant, mon très-aimable Jésus, ni tous ces défauts, ni toute mon indignité ne vous ont point empêché de m'honorer visiblement de votre présence presque tous les jours, que je prenais la nourriture vivifiante de votre corps et de votre sang; encore que je ne vous visse pas plus distinctement qu'on a coutume de voir les objets vers le point du jour. Vous tâchiez, par cette complaisance, d'attirer mon âme, afin qu'elle fût plus entièrement unie à vous, qu'elle vous vît plus clairement, et qu'elle vous possédât avec plus de liberté; et comme je me disposais à travailler pour obtenir ces faveurs dans la fête de l'Annonciation de Marie, qui est le jour que vous fîtes alliance avec notre nature humaine dans le sein de cette Vierge, Seigneur, qui dites *me voilà* (*Psal. xxxix, 8; Hebr. x, 9*), avant qu'on vous appelle, vous prévîntes ce jour en versant par avance sur moi, toute misérable que je suis, la veille de cette fête, la douceur de vos bénédictions, pendant qu'on tenait le chapitre immédiatement après Malines, à cause du dimanche suivant.

« Mais parce qu'il ne m'est pas possible de décrire de quelle façon vous vîntes alors, en m'ouvrant les entrailles de votre infinie miséricorde, permettez-moi, dispensateur des

grâces, de vous immoler une hostie d'allé-grosse et de reconnaissance sur l'autel de mon cœur, afin d'obtenir, comme je le souhaite ardemment pour moi et pour vos élus, l'avantage de ressentir souvent cette union douce et cette douceur unissante qui m'avait été tout à fait inconnue avant ce temps. »

Christine de Stumbelen naquit en 1233, entre Cologne et Neuss, d'un cultivateur aisé nommé Pierre Brunon, et mourut en 1312 : sa vie a été écrite par Pierre de Danemark, son confident. Le curé de son village nous a conservé, d'après ce qu'il avait appris d'elle, les détails suivants sur les premières années de sa jeunesse. A l'âge de onze ans, elle vit pendant la nuit un homme qui brillait d'un tel éclat, qu'elle fut ravie hors d'elle-même. *Ma fille, lui dit-il, je suis Jésus-Christ; promets-moi de me servir toujours; et si quelqu'un te demande ta foi, dis-lui que tu me l'as engagée.* Elle fit la promesse qu'on lui demandait, et, à partir de ce moment, elle fut toujours occupée du projet d'aller chez les Béguines. Toutes les fois qu'elle récitait le Psautier, il lui semblait entendre la voix de Celui à qui elle s'était donnée, et elle était inondée d'une douceur ineffable, quoiqu'elle fût très-ignorante des choses divines et humaines. A l'âge de treize ans elle s'en alla à Cologne, accompagnée d'une autre femme, malgré les larmes de sa mère. Arrivée dans cette ville, elle y souffrit plusieurs jours de la faim. Les Béguines cherchèrent à lui persuader de retourner chez elle; mais elle leur dit qu'elle aimait mieux vivre avec Dieu dans la pauvreté, que chez elle dans l'abondance. Admise parmi elles, elle était toujours seule, adonnée à la prière, se privant des consolations qu'elle aurait pu trouver dans le commerce des autres sœurs, pratiquant des jeûnes rigoureux, dormant sur des pierres ou sur du bois, et se mortifiant de toute manière.

On rapporte que Jésus-Christ apparut sous la forme d'un enfant à André Caccioli, Franciscain, mort en 1294, qu'André eut la force de s'arracher aux douceurs de cette vision pour se rendre à l'Office qui allait commencer, et que, rentré dans sa cellule, ce divin enfant le félicita sur sa parfaite obéissance.

« Catherine de Sienne avait six ans, » dit son confesseur et son historien, Raymond de Capoue, « lorsque sa mère l'envoya, avec son jeune frère Etienne, chez sa sœur Bonaventure, pour porter quelque chose ou savoir de ses nouvelles; leur commission faite, les enfants revenaient par cette descente qu'on appelle *Valle-Piatta*, lorsque la jeune fille, en levant les yeux au ciel, vit du côté opposé, au-dessus du pignon de l'église des Frères précheurs, un trône resplendissant sur lequel était assis Notre-Seigneur Jésus-Christ, revêtu d'ornements pontificaux, et le front couronné d'une tiare. A ses côtés se tenaient les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean l'Évangéliste. Catherine s'arrêta ravie d'admiration, et contempla avec amour Celui qui se manifestait ainsi pour cautiver de plus en plus son cœur; le Sau-

veur fixa sur elle un regard plein de majesté, lui sourit tendrement, étendit la main, et lui donna sa bénédiction en forme de croix, comme le font les évêques.

Cette faveur céleste la ravit en Celui qu'elle aimait; elle oublia tout, et ne vit plus les personnes et les animaux qui passaient, et qui devaient effrayer une si jeune enfant. Les yeux élevés et la tête immobile, elle était dans une extase qui n'aurait pas fini, si elle n'en avait été tirée par quelque cause extérieure; mais, pendant qu'elle regardait Notre-Seigneur, son petit frère Etienne, qui l'accompagnait, continuait à descendre, s'imaginant qu'elle le suivait, tandis qu'elle était bien loin. Il se détourna et vit sa sœur qui regardait au ciel; il l'appela de toutes ses forces, mais elle ne répondait rien; il revint sur ses pas et s'approcha d'elle, en l'appelant toujours inutilement; il la prit alors par les mains, en lui disant : « Que fais-tu donc là, pourquoi ne reviens-tu pas ? » Catherine parut s'éveiller d'un profond sommeil, le regarda un instant, et lui répondit : « O si tu voyais ce que je vois, tu ne me dérangerais pas d'une si douce vision ! » Et ses yeux se reportèrent au ciel, mais tout avait disparu, au grand chagrin de Catherine, qui pleura beaucoup, et se reprocha d'avoir baissé les yeux. A partir de ce moment, Catherine ne sembla plus être une enfant; ses vertus, ses manières et ses pensées étaient au-dessus de son âge et auraient fait honneur à des vieillards. Le feu de l'amour divin embrasait son cœur et éclairait son intelligence; sa volonté s'affermissait, sa mémoire se développait, et toutes ses actions étaient conformes aux règles de l'Évangile. Elle m'a avoué depuis, » dit son confesseur, « que le Saint-Esprit lui apprit alors, sans l'intermédiaire d'aucun enseignement humain et d'aucune lecture, la vie des Pères du désert, et lui proposa l'imitation de plusieurs saints, particulièrement celle de saint Dominique. »

Raymond de Capoue poursuit, en racontant en ces termes le détail des autres apparitions dont fut favorisée sainte Catherine. Nous traiterons plus loin de quelques-uns de ces détails qui demandent une explication.

« Un jour, » dit-il, « en rentrant dans sa cellule, sainte Catherine de Sienne se vit entourée d'une multitude de démons qui s'agitaient autour d'elle comme des mouches, et la poursuivaient de leurs paroles impures et de leurs obscénités. Alors elle se réfugiait dans la prière et criait vers Dieu, jusqu'à ce qu'il eût un peu apaisé la tempête.

Cette épreuve durait depuis plusieurs jours, lorsqu'au retour de l'église, étant en prière, un rayon du Saint-Esprit pénétra son âme et lui rappela qu'elle avait demandé, peu de temps auparavant, le don de la Force (Voy. cet article), et que Dieu lui avait donné le moyen de l'obtenir. Elle comprit aussitôt la cause de cette tentation, et résolut de la supporter avec courage tant que le voudrait son céleste Epoux. Alors un démon, plus

méchant que les autres, lui dit : *Pauvre malheureuse, que veux-tu faire? comptes-tu passer toute la vie dans cet état? Nous te tourmenterons jusqu'à la mort si tu ne nous obéis pas.* Catherine se rappelant les conseils qu'elle avait reçus, répondit : *J'ai choisi les peines pour ma consolation; non-seulement il ne me sera pas difficile, mais il me sera doux d'en supporter de semblables et de plus grandes pour l'amour de mon Sauveur, aussi longtemps que le voudra Sa Majesté.*

Aussitôt les démons se retirèrent pleins de honte, et une grande lumière, qui venait d'en haut, remplit toute la chambre : au milieu de sa clarté parut Notre-Seigneur Jésus-Christ tel qu'il était sur la croix, lorsqu'il nous ouvrit le ciel avec son sang. *Ma fille Catherine,* disait-il, *vois combien j'ai souffert pour toi, et il ne te sera pas pénible de souffrir pour moi.* Il prit ensuite une forme moins douloureuse pour consoler Catherine, et il lui parla de la victoire qu'elle venait de remporter; mais celle-ci, à l'exemple d'Antoine, lui dit : *Seigneur, où étiez vous donc, lorsque mon cœur était tourmenté de tant d'impuretés? — J'étais dans ton cœur. — Ah! Seigneur, vous êtes la Vérité même et je m'incline devant Votre Majesté; mais comment puis-je croire que vous étiez dans mon cœur, lorsqu'il était rempli de si détestables pensées? — Ces pensées et ces tentations te causaient-elles de la joie ou de la tristesse, du plaisir ou de la peine? — Une grande tristesse et une grande peine. — Tu étais triste et tu souffrais parce que j'étais caché au milieu de ton cœur. Si j'avais été absent, ces pensées t'auraient pénétrée et t'auraient réjouie; mais ma présence te les rendait insupportables; tu aurais voulu les repousser, parce que tu les avais en horreur, et c'est parce que tu ne pouvais y parvenir que tu étais accablée de tristesse. J'agissais en toi, je défendais ton cœur contre l'ennemi; j'étais à l'intérieur, et je ne permettais les attaques du dehors qu'autant qu'elles pouvaient servir à ton salut; quand le temps que j'avais fixé pour le combat a été passé, j'ai envoyé mes rayons au dehors, et les ténèbres de l'enfer ont disparu, parce qu'ils ne résistent pas à la lumière. N'est-ce pas moi enfin qui t'ai fait comprendre que ces épreuves étaient utiles pour acquérir la force, et que tu devais les supporter avec joie, selon mon bon plaisir? parce que tu les as acceptées de tout cœur, tu en as été délivrée par la manifestation de ma présence; ce qui me réjouit, ce n'est pas la peine elle-même, c'est la volonté qui la supporte avec courage. Pour te faire mieux comprendre et goûter ce que je te dis, vois l'exemple de mon humanité. Lorsque mon corps souffrait et mourait sur la croix, lorsqu'il reposait dans le sépulcre, qui pouvait croire que la vie lui était intimement unie? Non-seulement les étrangers et les méchants, mais encore mes apôtres qui avaient vécu si longtemps avec moi ne pouvaient le croire. Ils avaient perdu la foi et l'espérance, et cependant si mon corps n'avait pas la vie que donne l'âme, il possédait bien cette vie toute-puissante qui vivifie les êtres. Lors-*

que le moment fut venu, cette vie réunit mon âme à mon corps, et lui communiqua une existence supérieure avec une immortalité, une impassibilité et d'autres propriétés qu'il n'avait pas encore; cette vie de la nature divine se cachait dans mon humanité, mais quand elle le voulut elle manifesta sa puissance. Il en est de même pour vous que j'ai créés à mon image et ressemblance, et que je me suis assimilés en prenant votre nature. Je ne cesse jamais de vous rendre semblables à moi, tant que vous n'y mettez pas obstacle, et ce que j'ai fait pendant ma vie, je cherche à le renouveler dans vos âmes tant que dure votre pèlerinage. Ainsi, ma fille bien-aimée, ce n'est pas par la vertu, mais par la miséricorde que tu as si généreusement combattu, et que tu as mérité une grâce plus abondante : maintenant je te visiterai plus souvent et plus familièrement que jamais.

La vision disparut, et Catherine resta pénétrée d'une joie et d'une douceur que personne ne peut rendre : son cœur surtout était enivré de ces mots que lui avait adressés Notre-Seigneur : *Catherine, ma fille!* Lorsqu'elle racontait à son confesseur ce qu'elle avait éprouvé alors, elle le priait d'employer les mêmes expressions, afin de renouveler dans son âme leur ineffable douceur.

Depuis ce moment, le céleste Epoux la visita avec une familiarité qui paraîtra incroyable, si on ignore ce qui a précédé. Mais l'âme qui sait, par expérience, que la bonté de Dieu est au-dessus de tout ce que l'homme peut imaginer, ne verra là que des choses très-possibles et très-vraisemblables. Le Seigneur lui apparaissait souvent, et restait longtemps avec elle. Il lui amenait tantôt sa sainte Mère, tantôt saint Dominique, quelquefois les deux ensemble; puis sainte Marie-Madeleine, saint Jean l'Évangéliste, saint Paul et d'autres saints, séparés ou réunis, selon son bon plaisir. Mais il venait seul le plus ordinairement, et s'entretenait avec elle comme un ami l'aurait fait avec son plus intime ami. Elle m'a avoué, en rougissant, que souvent Notre-Seigneur récitait des psaumes avec elle en se promenant dans la chambre, comme deux religieux qui disent leur Office; preuve merveilleuse et inouïe de la familiarité divine que nous devons bien croire, si nous méditons tout ce que nous avons vu et tout ce que nous verrons dans la suite de cette histoire. L'infinie bonté de Dieu varie ses dons dans chacun de ses saints, afin que sa magnificence éclate dans les détails comme dans l'ensemble. Le Prophète a dit : *Vous avez multiplié les enfants des hommes selon votre grandeur, « secundum altitudinem tuam, multiplicasti filios hominum. »* (Psal. xi, 9.) Cette multiplicité des fils des hommes est une preuve de la grandeur de Dieu, parce que, parmi eux, aucun ne se ressemble. De même parmi les saints, tous se distinguent les uns des autres par des grâces particulières, et il n'est pas étonnant d'entendre dire de quelques-uns des choses qui ne s'étaient jamais vues. »

Le bienheureux Nicolas de Prusse, reli-

gieux, né en Prusse, résolut de quitter sa patrie pour se rendre en Italie. Lorsqu'il était sur le point d'entrer en ce pays, une apparition miraculeuse le prévint des dangers qu'il allait courir sur sa route de la part des voleurs, et il prit en conséquence un autre chemin. Il fut favorisé de grâces extraordinaires. Un jour qu'on venait de chanter la Messe, comme il se disposait à couvrir le grand autel en faisant la génuflexion, Jésus-Christ lui apparut dans la même forme qu'il avait sur la terre et lui dit : *Suivez-moi*. Nicolas le suivit derrière l'autel, et en le contemplant il tomba en extase. Le prieur d'un monastère voisin qui se trouvait par hasard au chœur, voyant qu'il ne reparais-sait pas, alla voir ce qu'il faisait derrière l'autel, et le trouva à genoux, immobile, et dans un état extraordinaire. Soupçonnant une partie de ce qui lui était arrivé, il le questionna à ce sujet; mais Nicolas lui répondit qu'il était un pécheur, un homme imparfait et indigne d'une vision divine. Ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il fit connaître cette merveilleuse apparition. Parvenu à sa 77^e année, un jour il conduisit dans sa cellule Julien de Gênes, qui a écrit sa *Vie*, et qui était celui de ses religieux en qui il avait le plus de confiance, et lui dit : « Je vais vous dire certaines choses que je n'ai jamais découvertes à personne; mais comme la fin de ma vie approche, je veux vous les faire connaître, pour l'honneur de Dieu et pour votre consolation, l'Écriture elle-même m'y exhortant, quand elle dit : *Il est bon de garder le secret du roi et utile de révéler les merveilles de Dieu (Tob. xii, 7)*; seulement ne les communiquez à personne avant ma mort. » Alors il lui raconta les grâces extraordinaires dont il avait été favorisé pendant sa vie, entre autres l'apparition de Jésus-Christ. Il promit de lui dévoiler le reste le lendemain, mais le jour même il fut attaqué d'une pleurésie qui lui ôta l'usage de la parole, et il mourut le troisième jour de sa maladie, le 23 février 1456. Il se fit un grand nombre de miracles par son intercession et par l'attachement de ses reliques : Julien de Gênes en rapporte jusqu'à onze, dont il fut témoin oculaire.

« Jeanne Rodriguez, » dit Görres dans sa *Mystique*, « naquit en 1564, à Burgos, dans la Vieille-Castille, de parents très pieux. C'était une enfant sérieuse, charmante en même temps, aux yeux bleus, et dont sainte Thérèse lut d'avance l'avenir, lorsque, la tenant sur ses bras à l'âge de deux ans, et la caressant, elle dit à ses heureux parents : *Faites attention à cette petite; vous êtes bien heureux que Dieu vous ait donné cette enfant, car il fera par elle beaucoup de grandes choses*. Lorsqu'elle fut âgée de quatre ans, elle commença déjà à montrer ce qu'elle devait être un jour, par le soin qu'elle prenait de fuir les jeux de son âge, afin de chercher la solitude; ses parents avaient, d'après le goût du temps, une chapelle domestique où était un Enfant Jésus très-beau, assis sur un trône. La petite Jeanne lui

avait donné son cœur, et elle lui parlait à genoux familièrement avec une naïveté charmante, et entendait les réponses qu'il lui faisait. Un jour qu'on la conduisit dans un couvent de Clarisses, la vie du cloître attira son attention, et de retour chez elle elle se mit à l'essayer dans sa chapelle; elle plaça un grand banc devant l'Enfant Jésus, et le tourna sens dessus dessous, puis elle se mit dedans en disant : *C'est là mon cloître, il faut que j'y reste, puisque les religieuses ne peuvent sortir*. Puis elle prit des oreillers, des sièges et des flambeaux, les plaça autour, appelant ceci l'abbesse, cela la prieure, et leur témoignant le même respect que si c'eût été vraiment l'abbesse avec ses religieuses. Bientôt les apparitions commencèrent. Saint François fut le premier qui lui apparut. Un jour qu'elle était assise dans son banc, elle vit à côté d'elle un Franciscain, de grandeur moyenne, d'un visage agréable et empreint d'une sainte allégresse; elle lui dit : *Mon père, qui vous a envoyé ici? Est-ce que mon père vous a dit que j'y étais* — *Oui, mon enfant, ton Père céleste m'a chargé de te visiter. Dis-moi, que fais-tu?* — *Je suis dans ce couvent, et je veux réciter les Vêpres comme font les religieuses; mais je ne sais pas lire*. Le saint s'offre à elle pour être son maître. Elle lui demanda son nom, et à partir de ce moment il vint tous les jours à la même heure, passer avec elle un temps assez long. Elle prie avec tant de ferveur, que par ses leçons elle apprend en peu de temps ses Heures.

Bientôt d'autres saints lui apparaissent encore, puis la sainte Vierge; et enfin Notre-Seigneur. *Ma fille, que fais-tu?* lui dit-il. — *Je prie avec saint Dominique*. — *C'est bien; mais, dis-moi, m'aimes-tu?* — *Seigneur, je ne sais ce que c'est qu'aimer; mais si je devais aimer quelque chose, ce serait l'Enfant Jésus qui est dans la chapelle de mon père*. — *Eh bien! c'est moi que représente cette image; et tu dois l'aimer uniquement, parce qu'elle se rapporte à moi*. Il lui donne ensuite la sainte Vierge pour mère et pour gardienne, et lui recommande de lui obéir en tout. Elle le fait; et bientôt arrivent les fiançailles. Un jour qu'elle priait avec ferveur dans sa chapelle, la sainte Vierge lui apparut avec l'Enfant Jésus, entourée d'un grand nombre de saints. Et comme elle était ravie de la beauté du spectacle qu'elle avait sous les yeux, la sainte Vierge lui demanda si elle promettait de devenir la fiancée de Jésus. *Il est charmant, répondit-elle; mais je n'ai rien, comment pourrait-il m'aimer?* — *Il veut se fiancer à toi, si tu le veux toi-même*. — *Eh bien! s'il en est ainsi, ma mère, s'il m'aime, je veux aussi l'aimer?* Puis elle tendit les bras, et donna à la sainte Vierge sa main, comme signe des fiançailles, et la sainte Vierge lui mit au doigt un anneau précieux. L'enfant reçut la bénédiction, et la cérémonie est terminée.

Elle vécut toujours désormais en présence de son bien-aimé. Un jour qu'elle se promenait avec ses parents dans le jardin du mé-

écrit A. de Aguilà, et qu'elle cueillait des fleurs, elle vit tout à coup près d'elle un bel enfant qui lui dit : *Petite, donne-moi de tes fleurs.* — *Lesquelles veux-tu ?* répondit Jeanne. *Pourquoi ne les cueilles-tu pas toi-même ?* L'enfant la regarda en souriant, et lui redemanda des fleurs. Ne sachant pas qui lui parlait, elle lui dit : *Bel enfant, qu'as-tu besoin de fleurs ? il me semble que tu es toi-même une fleur belle et gracieuse. Cependant si tu veux de mes fleurs, prends celles-ci, et attends un instant, j'irai l'en cueillir d'autres.* Elle revint les mains chargées de fleurs, qu'elle donna à l'enfant, en les recouvrant avec le bord de la robe qu'il portait. *Va, lui dit-elle, personne ne verra que tu emportes ces fleurs ; mais si quelqu'un venait à s'en apercevoir, dis que c'est moi qui te les ai données, et ce sera moi que l'on grondera.* L'enfant disparut, mais revint plus tard, à l'époque de l'hiver, portant à la main les fleurs qu'elle lui avait données. Elle le reconnut alors, et le remercia de sa bonté. Cependant les apparitions n'étaient pas toujours aussi gracieuses ; elle voyait souvent l'Enfant Jésus portant avec peine sa croix, et lui demandant si elle voulait l'aider à la porter ; et comme elle y consentait le plus souvent, il la lui chargeait sur les épaules ; et elle ressentait alors de grandes douleurs, ne pouvant se mouvoir sous le poids qui l'accablait, ce qui signifiait qu'elle suivrait le Seigneur en tombant et en se relevant. »

Saint Ignace de Loyola étant un jour épuisé de forces, et n'ayant pu suivre les voyageurs à qui il s'était joint sur le chemin, il demeura seul dans une campagne déserte. La solitude l'invita à faire oraison. Jésus-Christ lui apparut durant sa prière, le fortifia intérieurement, et lui promit de le faire entrer dans Padoue et dans Venise. L'événement vérifia l'apparition. Plus tard, Ignace était tout rempli et comme enivré de la joie intérieure que lui causait la présence de Notre-Seigneur, qui lui apparut en l'air, éclatant de gloire, et qui, marchant devant lui, semblait lui servir de guide en Palestine.

ARCHICONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE. — Nous renvoyons pour ce sujet au *Dictionnaire* qui traite spécialement cette matière, ainsi qu'au *Manuel* et aux *Annales* de l'Archiconfrérie. — Qui n'a entendu parler au moins d'une partie des grâces éclatantes obtenues par les prières de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, par l'invocation de sainte Philomène, par l'application des reliques du bienheureux Buffalo, d'autres manières, ou par l'emploi de la médaille à laquelle ses effets ont valu le surnom de miraculeuse ? Que de conversions, aussi innombrables que subites, obtenues dans toutes les parties du monde ! Que de guérisons instantanées des malades les plus gravement atteints, comme celle de mademoiselle Pauline du Mortier de Tournay, par exemple, rapportée dans le 5^e bulletin des *Annales*. Tous ces faits, dont la plupart offrent évidemment un caractère

miraculeux, rentrent dans le domaine de la Mystique : aussi les constatons-nous à ce titre, bien que nous nous abstenions de les rapporter, pour ne pas allonger démesurément ce travail, et ne pas faire double emploi avec le *Dictionnaire* qui en traite d'une manière spéciale. Il y a d'ailleurs certains faits si clairs qu'ils déjouent toute l'imagination du monde, et mettent aux abois l'incrédulité. A quelle invention recourir, par exemple, pour expliquer le changement total et subit de ce mari américain, qui, poussant le désordre jusqu'à faire vivre ses concubines dans sa propre maison, rendait, depuis plusieurs années, sa femme aussi malheureuse que possible. Née Française, elle confiait par lettres à sa mère ses longues peines, désormais sans espérance. Celle-ci va trouver l'excellent M. Desgenettes, et l'Archiconfrérie, instruite en gros par lui des audacieux adultères domestiques dont gémit une infortunée, sollicite la conversion de l'incorrigible anonyme. Quel paquebot que la grâce, pour traverser l'Atlantique ! La prière avait commencé vers neuf heures du soir, à Paris, un dimanche dont la date est connue : dès le lendemain matin (comme on l'a su plus tard de New-York), elle se trouvait exaucée aux États-Unis. Troublé sans cause dans le cours de la nuit, l'époux infidèle s'était allé jeter, au point du jour, aux pieds de sa légitime compagne, après avoir purgé son domicile de la présence des créatures qui le soulaient encore la veille. — *Voy. Guérisons.*

ARNOUL, évêque de Soissons, se distingua par son ardente ferveur pour le culte de Marie. — Aussi la sainte Vierge lui apparut peu de temps avant sa mort, et l'avertit qu'il touchait à la fin de sa course ici-bas, et que Dieu se préparait à le rappeler à lui pour lui donner l'infini et éternel salaire promis au bon serviteur. Alors saint Arnoul lui dit : « O Mère de mon Dieu, Reine du ciel et de la terre, doux espoir de mon âme, vous savez que toujours je vous ai aimée et servie, non pas comme vous le méritez, mais selon mes faibles moyens. En retour de ce que j'ai pu faire pour vous plaire pendant ma longue existence, je vous demande une grâce : c'est de mourir le jour où vous êtes morte vous-même ; c'est de quitter cette vallée le jour où vous l'avez quittée vous-même ; c'est de monter au ciel, puisque vous m'assurez qu'un trône m'y attend, le jour où vous en avez vous-même pris possession, comme de votre impérissable empire ; ce que je vous demande, c'est de recevoir des mains de Dieu le diadème de justice, le jour où vous avez été couronnée Reine de toutes les créatures. » — « Mon fils, » répondit la Vierge, « il vous sera accordé comme vous le désirez ; préparez-vous donc pour le jour de ma prochaine Assomption. » A dater de ce moment, le pieux pontife ne songea plus qu'à purifier de plus en plus son âme, déjà si sainte ; et la veille de l'Assomption, qui cette année-là tombait, selon Gonon, un samedi, et selon Baillet un

dimanche, sentant ses forces s'en aller et sa faiblesse augmenter, il rassembla dans sa chambre et autour de son lit les prêtres de sa maison, et leur dit d'une voix mourante : « Faites mes apprêts de mort ; car je sais par révélation que je n'ai plus que peu de temps à être parmi vous. Outre saint Pierre, saint Michel, et plusieurs autres anges qui ont daigné me visiter pendant ma maladie, j'ai eu l'honneur insigne, le bonheur inef- fable de recevoir la visite de leur Souveraine à tous. Elle est venue, accompagnée d'un chœur brillant de vierges, me consoler dans mes souffrances, et calmer les justes frayeurs que mes péchés me causent touchant le salut de mon âme. Elle a daigné m'assurer de mon bonheur futur et de mon admission dans le séjour des élus ; elle a même fait plus, elle m'a promis que, selon la demande que je lui en ai fait, je quitterai ce monde le jour où le ciel et la terre célèbrent le triomphe de son Assomption. Nous touchons à ce jour, je touche donc au seuil de mon éternité ; j'entrerai donc demain dans la joie de mon Dieu. » Il dit, puis commençant une prière mentale, qu'il n'interrompit plus par aucune parole ; il expira le jour suivant, au moment où l'Eglise militante et l'Eglise triomphante commençaient à saluer, par des acclamations de joie, le couronnement de Marie.

Pour nier la vérité de ses apparitions, il faut nier la véracité du saint, et éminent pontife qui déclara en être favorisé, ou bien celle des personnes qui affirmèrent en avoir entendu le récit de sa propre bouche, ou bien enfin, la véracité ou le jugement de l'historien qui les raconte. Cet historien est saint Lisian, successeur de saint Arnoul sur le siège de Soissons ; c'est lui qu'a copié Surius, dans la Vie qu'il a donnée du glorieux fils de Fulbert de Thedingen, et de la pieuse Meinsende. (*Negot., Sæcul. Mar.*, p. 133 ; *Chron. SS. Deip.*, p. 142 ; *SURIUS*, 15 Aug. ; *Apparitions et Révélations de la très-sainte Vierge*, par M. Paul SAUSSERET.)

ARNOULT, frère convers de l'ordre de Cîteaux. — Plus d'une fois la Reine du ciel daigna converser avec lui, avec une maternelle et douce familiarité. Entre autres exercices de piété par lesquels il honorait sa bien-aimée souveraine, Arnoul méditait souvent les sept allégresses de Marie dans les jours de sa vie mortelle. Une fois qu'il se livrait aux sentiments que ce sujet excitait dans son cœur, la Vierge, objet de ses pensées, lui apparut et lui dit : *Arnoul, pourquoi te borner exclusivement à méditer les sept joies que j'ai eues sur la terre ? Médite aussi les sept allégresses qui font mon bonheur dans le ciel.* Et, en même temps, elle lui dit ces sept causes de sa joie permanente, ainsi qu'elle avait daigné le faire à saint Thomas de Cantorbéry, pour les sept allégresses que Dieu lui fit goûter en ce monde. *Ma première joie*, dit-elle, *c'est qu'en entrant au ciel, j'ai trouvé tout ce que j'espérais y posséder et tout ce que j'attendais de cette demeure fortunée ; ma seconde joie, c'est de voir*

que je remplis des rayons de ma clarté et des splendeurs de ma gloire, l'éternelle Sion, comme en un beau jour d'été, le soleil rempli de ses feux la terre que tu habites ; ma troisième joie est de commander à toute l'armée des cieux ; ma quatrième allégresse, c'est d'être toute-puissante auprès de l'indivisible et adorable Trinité ; ma cinquième, c'est que Dieu accorde à mes serviteurs, au ciel et sur la terre, tout ce que je désire pour eux ; ma sixième est d'être élevée, après Dieu, au-dessus de tous les bienheureux, et de me voir entourée de tous les prédestinés. Enfin, ma septième joie, c'est la certitude que j'ai de ne voir jamais diminuer ni ma gloire, ni mon bonheur.

François Moschus et Balinghen assurent que la sainte Vierge apparut si souvent à cet humble religieux, et qu'elle lui fut si propice, que toutes les fois qu'il avait quelque grâce à demander ou quelques affaires à traiter avec Dieu, Marie intervenait pour lui, et lui apportait, avec la faveur sollicitée et obtenue, quelque goutte mystérieuse de la félicité des cieux. On raconte également qu'un jour, tandis qu'Arnoul priait et se laissait aller au vif et ardent désir de voir la splendeur du ciel, Jésus-Christ lui apparut et lui montra tous les chœurs des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les anges ; puis le Fils de Dieu ajouta : « Arnoul, es-tu content maintenant ? » A quoi le pieux cistercien ayant répondu négativement et dit qu'il ne pouvait pas se trouver satisfait n'ayant point eu le bonheur de voir sa tendre Mère, Jésus-Christ fit sur-le-champ briller la gloire de Marie aux regards de son serviteur. Cette vue le mit hors de lui. Une autre fois, comme Arnoul priait pendant la nuit, la Mère de Dieu vint à lui, et lui donna à baiser l'Enfant auguste et sacré qu'elle tenait dans ses bras. Arnoul en ressentit une si grande abondance de consolations et d'ineffables jouissances, que, ne pouvant plus supporter l'excès de son bonheur, il pria la divine Mère de reprendre son cher trésor. (*Chrysost., HENRIQ. in Monol. Cisterc. 30 Junii ; MIRÆUS, in Fastis Belgiis 30 Junii ; Chron. SS. Deip.*, p. 232 ; *Negot. Sæcul. Mar.*, p. 175 ; *Apparitions et Révélations de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

ARRAS. — Le fait que nous allons rapporter eut pour témoins tous les habitants d'une des villes les plus peuplées de la France. Il est constaté par un très-grand nombre d'historiens, et entre autres par Meyer (*Annales de Flandre*, année 1105), par Miræus (*Fastes belges*, 30 juin), par Guillaume Gazie, et on le trouve consigné dans l'épitaphe de Lambert, qui occupait le siège épiscopal d'Arras dans ce moment. Le Pape Sixte IV ordonna qu'on examinât et qu'on mit en écrit authentique et notarié l'histoire de ce miracle. Clément VIII accorda, par une bulle de l'an 1597, des indulgences considérables à ceux qui visiteraient la chapelle fondée à cette commémoration. Enfin une fête solennelle fut établie à perpétuité dans la

ville d'Arras en mémoire de ce fait, et s'y célèbre encore aujourd'hui. Aucun fait historique ne réunit donc les caractères plus frappants et plus indéniables d'authenticité.

L'an 1095, la ville d'Arras était dévastée par un fléau qui, de la fin du XI^e siècle, au commencement du XII^e, exerça d'affreux ravages dans plusieurs contrées de la France. Cette espèce de choléra, nommée maladie des ardents, était comme un feu qui dévorait tout le corps, et tuait presque subitement. Arras était alors dépeuplé par ce terrible fléau. Les vivants n'y suffisaient plus à enterrer les morts, et partout y régnait l'épouvante. Des prières, des neuvaines et des processions furent faites en l'honneur de la sainte Vierge. Alors deux hommes Ithère de Brabant et Pierre le Normand, reçurent par révélation l'ordre d'aller trouver Lambert, évêque de la ville, et de lui dire de se tenir prêt à recevoir de la main de Marie, le samedi suivant, un cierge miraculeux auquel serait attaché le salut de la ville. D'après cette révélation, l'évêque ordonna pour le jour indiqué une procession générale, et au moment où elle rentrait dans la cathédrale, la sainte Vierge apparut en présence de tout le peuple assemblé. Elle semblait descendre des tours de Notre-Dame d'Arras, et tenait à la main un cierge immense. Quand elle fut à terre, elle le déposa entre les mains d'Ithère de Brabant et de Pierre le Normand, qui le remirent à l'évêque, qui le reçut avec des larmes de joie, et auquel il fut soudain révélé quel parti il pouvait en tirer, et comment il pouvait le faire servir au salut de son troupeau consterné. Il se conforma à ce qui lui fut prescrit. Des gouttes de la cire de ce cierge furent distillées dans l'eau, et il suffit aux malades de boire de cette eau pour être subitement et complètement guéris du mal des ardents. L'auteur du *Chronicon sanctissimæ Deiparæ* assure que ce cierge brûla cinq cents ans sans jamais se consumer. Ce qui est certain, c'est que la fête établie à cette occasion par la ville d'Arras se célèbre encore aujourd'hui avec la plus grande solennité, le dimanche qui suit l'octave du très-saint Sacrement. Saint Bernard, qui mourut plus d'un siècle et demi après ce fait, fit le voyage d'Arras exprès pour voir et vénérer ce cierge conservé dans la chapelle de la confrérie des ardents.

ASCELINE (LA BIENHEUREUSE), proche parente de saint Bernard, et dont le nom est inscrit au Martyrologe romain, avait la plus ardente piété pour la sainte Vierge qu'elle ne cessait de prier. — Aussi lui apparut-elle avec saint Jean-Baptiste, tandis qu'elle demeurait dans le monastère de Longuay, au diocèse de Langres, et elle lui ordonna de retourner dans celui de Boulangourt, qu'elle avait quitté à tort et où elle revint, sur le commandement de Marie. (HENRIQUEZ, *Vita B. Ascelinæ*, cap. 28; *Negot. Sacul. Mar.*, p. 160.)

ASCENSION EXTATIQUE. — Voy. EXTASES. — L'origine et le cours de ces étonnans phénomènes sont ainsi décrits par sainte

Thérèse. (Sa Vie, ch. 20, *Château de l'âme*, m. 6, ch. 4. — Ses réflexions à ce sujet ont d'autant plus de prix que tout ce qu'elle nous rapporte, elle l'a tiré de ses propres expériences. « De même que les nuages, » dit-elle, « attirent les vapeurs de la terre, ainsi Dieu élève l'âme jusqu'à lui dans le ciel, pour lui manifester ses trésors. L'âme est dans l'extase comme si elle n'animait plus le corps; car l'expérience prouve que la chaleur naturelle se perd en cet état, non cependant sans un sentiment de douceur et de plaisir. Il n'y a point moyen de résister à l'extase; et l'âme bien souvent est enlevée de terre par Dieu comme par un aigle, sans savoir où il l'emporte, sans aucune préparation ni coopération de sa part; elle est alors saisie d'une sorte de terreur, mêlée cependant d'une grande suavité. Il faut du courage en ces circonstances pour s'abandonner à la conduite de l'esprit qui vous enlève, et dont l'action se joue de vos résistances.

J'ai essayé souvent de résister à l'extase, craignant quelque illusion, ou à cause des hommes avec qui je me trouvais dans le moment. J'y ai réussi quelquefois, mais je me sentais après épuisée comme si j'avais lutté contre un géant. D'autres fois cependant mes efforts étaient inutiles. Ordinairement ma tête était, de même que mon âme, attirée par en haut, et quelquefois, rarement néanmoins, tout mon corps était enlevé de terre. Plusieurs fois, lorsque l'extase me prenait en présence d'autres personnes, je me jetais à terre pour qu'elles ne s'en aperçussent pas. Mais comme cette manière de tomber à terre attirait leur attention, je priai Dieu de rendre désormais cette faveur moins visible pour les autres, ce que j'obtins en effet. Lorsque j'essayais de résister, il me semblait qu'une force extraordinaire était sous mes pieds, et me soulevait. J'étais effrayée d'abord lorsque je me sentais ainsi enlevée; car quoiqu'il soit doux d'être ravi de cette manière, cependant je ne perdais pas l'usage de mes sens, et je me sentais enlevée au-dessus de terre. Mais à la frayeur succédait bientôt une vénération profonde devant la majesté divine, qui m'enlevait ainsi, et un tendre amour pour un Dieu qui m'aimait tant lui-même. Il me semblait souvent que mon corps était affranchi des lois de la pesanteur. Quelquefois aussi cet état se bornait à ce que je ne sentais plus mes pieds poser sur la terre.

Le corps reste dans l'état où l'a trouvé l'extase, assis quand il est assis, les mains ouvertes ou fermées, comme elles étaient auparavant. Le souffle est tellement arrêté que l'extatique, malgré tous ses efforts, ne peut parler. Quelquefois, lorsque l'immersion est très-profonde, on ne distingue plus si on respire encore. Cependant, à mesure qu'elle diminue et que l'extatique revient à lui, il commence aussi à respirer de nouveau. Ordinairement, et dans les degrés inférieurs de l'extase, les sens restent ouverts, mais ils sont plus intérieurs et plus concentrés;

de sorte que le corps ayant perdu toute son activité, les perceptions restent, et l'extatique entend les sons comme dans le lointain. Plusieurs fois cependant mes sens ont été tout à fait fermés; mais cela m'est arrivé rarement, jamais pour longtemps, et seulement dans le plus haut degré de l'extase, lorsque l'âme, intimement unie à Dieu et entièrement transformée en lui, est concentrée en elle-même avec toutes ses passions. En ce cas, l'extatique, au sortir de ces ravissements, reste pendant deux ou trois jours égaré ou absorbé, comme s'il n'était pas encore revenu parfaitement à lui-même. »

« La pensée et le vouloir, » dit Görres, « sont des mouvements tout intellectuels, mais qui se traduisent corporellement en quelque sorte dans le cerveau, en y produisant certaines impressions soumises aux conditions de l'espace, comme tout ce qui sort du domaine de l'esprit. Or, ces impressions, ces mouvements ont lieu, non dans la masse entière du cerveau, mais dans le fluide nerveux qui l'anime. Ce fluide mis en mouvement par la pensée, qui est la plus haute fonction de l'esprit, se révèle par la lumière, qui est aussi l'expression du mouvement le plus élevé de la nature. C'est donc dans le développement de la lumière organique que se manifeste la surexcitation de l'esprit dans l'extase... »

Dans l'état ordinaire, la lumière organique, n'étant distribuée et poussée qu'avec une certaine mesure, proportionnée à la température générale de la vie, se dissipe dans le tissu des nerfs. C'est elle qui rend le corps diaphane en dedans, et par conséquent invisible pour l'esprit : mais enveloppée d'organes grossiers qu'elle ne peut pénétrer, elle le laisse opaque par dehors, de sorte que le dedans est invisible aussi pour les autres. Cependant, sous l'influence d'une inspiration supérieure, elle devient plus rapide, plus puissante, plus énergique, et entre par là même dans de nouveaux rapports avec le reste de l'organisme. Versée avec plus d'abondance, de force et de rapidité, elle n'est plus arrêtée par son organe; et, débordant par-dessus ses limites ordinaires, elle s'écoule de tous côtés, et pénètre jusque dans les organes les plus profonds qui lui étaient fermés auparavant. Bien plus, dépassant les limites de l'organisme lui-même, elle devient visible au dehors et pour les autres. C'est à ce genre de phénomènes qu'appartiennent toutes ces apparitions lumineuses qui accompagnent si souvent l'état extatique. »

Après ces explications générales, il ne nous reste plus qu'à entrer dans le détail même des faits rassemblés avec tant de soin et d'intelligence par le même auteur dans sa *Mystique*. « Lorsque Antoine de Vilaira, homme vertueux, intelligent et expérimenté, » dit-il, « alla visiter le couvent de Marie d'Agreda (*Voy. MARIE D'AGREDA*,) pour faire une enquête à son sujet, il la trouva dans l'extase, semblable à une morte, im-

mobile, privée de l'usage de ses sens, insensible par conséquent, et de plus planant sur la terre; de sorte que son corps couvrait le sol, mais semblait en même temps n'avoir jamais obéi aux lois de la pesanteur. Il suffisait de souffler sur elle, même de loin, pour l'agiter comme une plume ou une feuille. Son visage paraissait alors beaucoup plus beau, sa couleur, ordinairement brune, devenait plus claire et plus blanche; sa pose et son maintien étaient avec cela si dignes et si pieux qu'elle ressemblait à un séraphin qui aurait pris un corps. La chose s'étant ébruitée, on accourut de toutes parts, pour être témoin de cette merveille. Dans les commencements, les religieuses du monastère favorisèrent ce grand concours; mais les choses allèrent bientôt plus loin qu'elles ne voulaient : les curieux, dans leur empressement, brisaient des planches dans le chœur, et c'est ainsi que, contre la volonté de l'extatique, toute la ville de Burgos fut témoin de ce phénomène extraordinaire. (Sa Vie.) Il en fut ainsi de Dominique de Jésus-Marie, lorsqu'il fut ravi à Madrid en présence de Philippe II. Pendant qu'il planait au-dessus de la terre, le roi le faisait mouvoir en soufflant sur lui. Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres exemples de cette sorte. Lorsque l'homme est préparé d'ailleurs à ce genre de phénomène, il suffit bien souvent, pour qu'il se produise, que l'âme se concentre dans le recueillement, et tende vers Dieu avec plus d'énergie. Ainsi Marie d'Agreda s'élevait souvent au-dessus de la terre dans la communion, ou même en lisant simplement quelque chose de la grandeur et de la bonté de Dieu, ou sur d'autres mystères. Le chant, la musique d'église suffisait également pour la mettre en cet état, qui durait alors d'ordinaire trois heures environ. Marguerite de Hongrie était aussi enlevée de terre après la communion. Sainte Agnès, née en 1205 du roi Primislas de Bohême, alliée par sa mère avec sainte Elisabeth de Thuringe, fiancée à l'empereur Frédéric II ou à son fils, avait, dans le couvent des Clarisses qu'elle avait fondé, de fréquentes extases, lorsqu'elle se livrait dans sa cellule à la méditation et à la prière. La vie ne se trahissait alors chez elle que par un léger battement de cœur. Un jour une sœur la trouva en cet état, élevée à trois ou quatre pouces au-dessus du sol. (Sa Vie, écrite par CRUGER d'après des manuscrits bohèmes contemporains.)

Je connais, » dit Césaire d'Heisterbach (t. IX, c. 30), « un prêtre de notre ordre qui, par une faveur de Dieu, toutes les fois qu'il dit la Messe avec dévotion, est élevé d'un pied en l'air pendant tout le Canon jusqu'à la Communion. S'il dit la Messe plus vite ou moins dévotement, ou s'il est dérangé par le bruit des assistants, cette faveur lui est ôtée. Cela n'est pas étonnant, ajoute le narrateur, car la dévotion ressemble au feu qui va toujours en haut. Saint Dominique, dans un de ses voyages, étant venu dans l'abbaye de Castres, l'abbé l'invita à

manger avec la communauté. Le saint alla, selon sa coutume, prier dans l'église. Lorsqu'on voulut se mettre à table, on vit qu'il manquait. On le chercha donc partout sans le trouver. Un des moines qui le cherchaient entra par hasard dans l'église, et le trouva planant entre le ciel et la terre. Frappé de stupeur, il attendit avec admiration comment la chose se terminerait; et il vit au bout de quelque temps le saint revenir à lui, et reprendre l'usage de ses sens. (SURIUS, dans sa Vie, l. 1, c. 2.) La même chose arriva à saint Bernard prêchant ses religieuses dans le chapitre; à sainte Lutgarde, pendant que les religieuses chantaient au chœur le *Veni Creator*; à saint François-Xavier en disant la Messe, ou en donnant à genoux la communion au peuple, comme il le faisait toutes les fois qu'il pouvait le faire; à saint Albert en récitant le Psautier la nuit à genoux devant le crucifix; au pieux Cotradin dans la prison où l'avaient enfermé les Bolonais, parce qu'il leur avait reproché trop durement leur opiniâtreté; à saint Jean Marinon expliquant à des religieuses le mystère de l'Ascension. Quand il fut arrivé à ces paroles : *Hommes de Galilee, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel?* (Act. 1, 11) elles le virent s'élever lentement au-dessus de terre.

C'est aussi dans la prière et dans la méditation que ce phénomène s'est produit chez saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, la Carmélite Catherine Texade, après que les mauvais esprits l'eurent tourmentée longtemps par des bruits de cors et de trompettes; chez saint Etienne de Hongrie, Ange de Milan, Nicolas Fattor, Casper de Florence, chez Thérèse, reine de Castille, Marie Gomez, Camille de Lellis, Angèle de Bixen, Dominica de Paradis, Françoise Olympe, Ursule Benincasa, Catherine de Seins, à Vallisolet, Matthieu de Bascio, Marie Villana, Agnès d'Assise, Jeanne d'Orvietto, Libérat de Civitella, Pierre de Garde, et beaucoup d'autres. Les Ménologes des Franciscains, des Carmes, des Dominicains, des Cisterciens, les Annales des Frères Mineurs de Wadding et celles des Capucins de Bover sont pleines de récits de ce genre. Ces faits se sont passés quelquefois devant le peuple tout entier, comme chez saint Ambroise de Sienne, saint Vincent Ferrier, et saint Sauveur de Horta qui fut élevé à deux coudées au-dessus de terre devant une nombreuse multitude. (Act. SS., 18 Mart.)

Saint Pierre d'Alcantara, étant en voyage à l'âge de dix-huit ans, se mit un jour à genoux au milieu de la grande route, après avoir déposé son bissac, afin de réciter son Office, croyant être seul. Dans la ferveur de sa méditation, il fut bientôt ravi et élevé en l'air. D'autres voyageurs, venant à passer par là, s'arrêtèrent frappés d'étonnement en le voyant élevé ainsi de plusieurs pieds au-dessus de la terre, et ils attendaient qu'il fût revenu de son extase pour recevoir sa bénédiction. Mais dès qu'il les aperçut, il remit

bien vite son bissac sur son dos, et prit la fuite tout confus, et s'en voulant à soi-même d'avoir été surpris en cet état. Le cilice seul qu'il portait put modérer son zèle et ralentir sa course. Quand il disait la Messe, c'était merveille de le voir à l'autel, le visage enflammé, le corps immobile, les yeux tellement attentifs qu'il semblait contempler le mystère adorable caché sous les saintes espèces. Lorsqu'il lisait l'Evangile, ces mots : *Jésus dit, Jésus parla*, redoublaient la ferveur de son âme. C'était bien autre chose encore lorsqu'il arrivait au Canon; son visage alors était tout en feu. Plus il approchait de la Consécration, plus son cœur était ému; de sorte qu'à la fin ses sens étaient complètement liés, et qu'il était obligé d'interrompre le saint sacrifice. Après la Consécration, il ne pouvait, malgré tous ses efforts, modérer la violence des sentiments dont son âme était remplie. Emporté par eux, il perdait complètement l'usage de ses sens, et on le voyait s'élever au-dessus de terre, souvent à une hauteur de plusieurs coudées. Un jour entre autres, les Bernardines d'Avila l'ayant prié de venir leur dire la Messe, il fut, pendant le saint sacrifice, élevé en l'air par suite de l'immersion de son âme en Dieu. Il resta trois heures en cet état, puis revint à lui, et continua la Messe avec la même ferveur, au milieu des larmes des religieuses. Quand il eut fini, il dit à celles-ci, avec une sorte de confusion, de rendre grâces à Dieu de ce qu'il se montrait si bon envers une créature si indigne. Souvent au chœur il était tellement uni à Dieu, que son corps s'élevait à quinze coudées en l'air jusqu'à la voûte. La vue du firmament ou même des herbes et des plantes le plongeait dans une méditation profonde. Il arrivait quelquefois que, pendant qu'il priait la nuit dans l'hiver, la tête découverte, la pluie ou la rosée gelait sur sa tête sans qu'il s'en aperçût. Les frères le voyaient souvent alors élevé en l'air de douze coudées, et tout abîmé en Dieu. Un jour, dans une exhortation qu'il adressait aux religieuses, ayant prononcé ces paroles : *Dieu s'est incarné*, il se recueillit dans la contemplation de ce mystère. Puis au bout de quelque temps, il éleva la voix de nouveau avec une émotion indicible, et dit, *Dieu s'est revêtu de notre chair.* (Joan. 1, 14.) Comme il prononçait ce dernier mot, il poussa un cri qui retentit comme un coup de tonnerre; et emporté par son émotion, il courut à sa cellule, où son âme, incapable de résister plus longtemps, tomba dans un ravissement qui dura trois heures. Ce même fait se répéta à plusieurs reprises, surtout quand il considérait les mystères de la foi.

Chez le comte Oropèze, il habitait un petit ermitage dans le jardin. Les domestiques savaient que, lorsqu'il tardait de venir à table, on le trouvait, en ouvrant la porte, planant dans l'air, les bras étendus et les yeux fixés vers le ciel. La plupart du temps ils ne se sentaient pas le courage de le déranger, et il restait alors ordinairement tout le jour en cet état, et quelquefois même

tout le jour et toute la nuit, jusqu'à l'heure où il devait dire la Messe le lendemain. Quelquefois il était enlevé au-dessus de terre au milieu d'un entretien pieux, comme par exemple lorsqu'il alla voir sainte Thérèse au couvent de l'Incarnation, et que la sainte le vit pour la première fois en cet état. D'autres fois la même chose lui arrivait en présence de tout le peuple, comme à Arenas en disant la Messe. Ces choses lui attirant la vénération des hommes, il pria Dieu instamment de tempérer l'excès des faveurs dont il le comblait, et de cacher les signes de sa bonté infinie.

Il visitait souvent le chemin de la croix de Pedrosa, et il y avait de fréquentes extases. Les bergers, de même que ceux qui passaient par hasard, le voyaient alors de loin planant en l'air devant la croix, et l'on accourait de partout pour être témoin de ce spectacle extraordinaire. Quelquefois il entendait le bruit des hommes et des chevaux, et il s'enfuyait aussitôt, comme s'il eût volé dans les airs, jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux fenêtres du premier étage du couvent, où il allait se cacher. Mais d'autres fois aussi l'extase était tellement profonde qu'il n'entendait rien autour de lui; et il était alors un objet d'admiration et d'étonnement pour tous ceux qui le voyaient. Quelques mois avant sa mort, comme il visitait les couvents de son ordre, il vint à la Vicieuse. Là les frères le virent souvent monter la montagne qui était proche plutôt porté par le secours de Dieu que par ses propres forces, déjà bien affaiblies, et s'y tenir élevé en l'air des heures entières dans un entretien familier avec le Seigneur. Lorsqu'il était revenu de son extase, ils l'entendaient inviter toutes les créatures à louer Dieu, d'une voix si pénétrante et si forte que du cloître, qui était situé au pied de la montagne, on entendait distinctement toutes les paroles. (Sa Vie.)

Quelquefois les extatiques sont élevés au-dessus de terre par une force qui les attire en haut, en opposition avec la loi de la pesanteur, qui attire le corps en bas. Il en était ainsi chez le P. Bernardin, de la Compagnie de Jésus. Un jour qu'il était plongé dans une méditation profonde, il vit un nuage très-clair, au milieu duquel était un homme plus grand que la taille ordinaire, qui lui tendant amicalement la main, lui disait : *Venez mon ami, venez.* Le Père étonné considérait ce spectacle en silence. Ayant voulu quitter la place où il était, il se sentit tout d'un coup enlevé de terre et du lieu où il était assis, sans savoir comment cela lui était arrivé. A partir de ce moment, il fut encore plus fervent dans le service de Dieu qu'il n'avait été jusque-là.

Il est impossible quelquefois, malgré tous les efforts, de faire redescendre sur la terre ceux que l'Esprit a ainsi élevés au-dessus d'elle. Le bienheureux Gilles avait de fréquentes extases. Un jour, comme il lisait, dans le livre de l'Aréopagite, le passage où il est question de l'extase des hommes dont l'amour de Dieu s'est emparé,

il fut élevé au-dessus de la table. Ceux qui le trouvèrent en cet état voulurent le faire redescendre, mais tous leurs efforts furent inutiles. Une autre fois, l'extase l'ayant pris pendant qu'il était appuyé sur un bâton, et le P. Vincent lui ayant ôté celui-ci, il resta dans la même position. (A. S., 12 mai.) L'extase, pendant laquelle se manifestent ces phénomènes parait, au reste, se communiquer, par une sorte de sainte contagion, à ceux dont l'âme y est déjà disposée. Saint Pierre d'Alcantara ayant été ravi un jour de cette sorte à Avila, pendant qu'il était à table, la dame Diaz, qui était venue sur ces entrefaites, fut ravie également. Bien plus, ceux qui sont devenus extatiques de cette manière paraissent se provoquer mutuellement. C'est ainsi que sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, s'entretenant un jour ensemble sur les mystères de la sainte Trinité, ils furent enlevés tous les deux au-dessus de terre dans un ravissement.

Cette forme particulière de l'extase ne dépend pas plus que les autres des dispositions du corps ni de l'état de la santé; elle se produit même quelquefois à l'approche de la mort. La sœur Bella fut, au rapport de saint Pierre Damien, élevée en présence de tous les assistants au-dessus de son lit de mort, et resta ainsi jusqu'à ce qu'elle eût achevé sa prière. Cet état dure quelquefois très-longtemps, comme chez Louis de Mantoue, vers 1501, lequel restait souvent élevé au-dessus de terre pendant trois jours, privé de l'usage de tous ses sens et immobile. Lorsque cette extase dure aussi longtemps, et que le corps en cet état est penché en avant, l'extatique peut parcourir ainsi un espace considérable. On raconte qu'un religieux dominicain, nommé Christian, qui vivait vers 1239, lorsque dans ses voyages il voulait se livrer à ses méditations, laissait ses compagnons aller devant lui, et qu'alors il s'élevait en l'air, et se rendait ainsi au lieu où il voulait aller. (STEILL, 2 octobre.) »

ASCENSION ET CHANT EXTATIQUE. — « On raconte que Théodesca de Pise, se trouvant dans l'église le jour de la fête de saint Jean, vit la bienheureuse Gerardesca enlevée de terre à genoux, à dix coudées de haut. Effrayée d'abord, elle fut bien consolée ensuite lorsqu'elle entendit la sainte chanter comme un ange. (A. S., 29 mai, c. 2.) »

ASCENSION ET TRANSPARENCE EXTATIQUE. — « Elisabeth, comtesse de Falkenstein, eut un ravissement dans le monastère d'Adelhausen, et entra dans une union tellement intime avec Dieu, qu'il n'y avait plus rien entre elle et lui. Lorsque son âme revint à son corps, elle y produisit un tel ébranlement que celui-ci, s'élançant du lieu où il était dans la salle du chapitre, fut élevé en l'air. Une sœur, témoin de cette merveille, courut à elle, la tirant par en bas, et la réveilla ainsi de son extase. Son âme avait été comblée dans ce ravissement d'une si grande abondance de grâces, qu'il semblait qu'elles avaient comme débordé dans le corps; car pendant plus de six mois il lui sembla que

son corps était transparent et radieux, et qu'il ressemblait plutôt au cristal qu'à la chair. Elle connaissait aussi les secrets des cœurs, et distinguait si un homme était en état de grâce. (STELL, I, p. 165.)

Ce fait se rapproche beaucoup de ce qui arriva à la bienheureuse Oringa, après l'extase qu'elle eut à Assise. En effet, elle ressentit d'un côté une telle agilité, qu'elle avait peine à se persuader qu'elle eût vraiment un corps; et d'un autre côté, ses oreilles gardèrent le retentissement des suaves mélodies qu'elle avait entendues, de même que l'odorat, le parfum des fleurs célestes au milieu desquelles elle avait marché; et cet état dura neuf mois sans interruption. (A. S., 10 Jan.) »

ASCENSION ET IRRADIATION EXTATIQUE. — « La transparence produit l'irradiation. On trouva un jour sainte Agnès de Bohême élevée de trois pouces au-dessus de terre. Non-seulement son visage était resplendissant comme de coutume, mais l'appartement tout entier était éclairé par le nuage lumineux qui brillait autour d'elle. De plus, une voix plus forte que la voix humaine répondit à sa prière; de sorte que les femmes qui étaient présentes furent frappées de terreur devant la majesté divine qui se révélait si visiblement en ce lieu. Plus tard, sur son lit de mort, son visage resplendit d'une lumière toute céleste, qui augmentait à mesure que la mort approchait. (Sa Vie.)

Le visage de Venturin de Bergame était souvent radieux pendant qu'il disait la Messe. Lorsqu'il chantait ou lisait l'Évangile, on voyait un flambeau sortir de sa bouche, et ses yeux briller comme deux étoiles. Lorsqu'il arrivait à la Consécration, on voyait sortir de sa bouche aussi un nuage lumineux qui éclairait ses traits, et à chaque parole de la Consécration qu'il prononçait, un rayon de feu perçait ce nuage. Quand il récitait le *Sanctus*, il était enlevé de terre, et son visage brillait comme le soleil. Une dame de Bologne, qui avait entendu parler de ces faits et avait refusé d'y ajouter foi, alla un jour pour assister à sa Messe, afin de s'assurer de la vérité. Elle le vit à l'élévation entouré d'un nuage brillant jusqu'à l'*Ite, missa est*. On voyait quelquefois, pendant qu'il prêchait, une colonne de feu se poser sur sa tête; une fois même on vit des étincelles sortir de sa bouche comme d'un fer enflammé, et s'attacher à ses vêtements, de sorte que tous ceux qui étaient présents se mirent à pousser des cris. Alphonse d'Herrera, dans la Nouvelle-Espagne, planait souvent aussi dans une lumière merveilleuse; et le frère lai Damien de Vicari, qui vivait vers 1613, un jour qu'il méditait dans l'église de Vérone, fut élevé jusqu'à la voûte; et l'éclat dont il brillait était si grand, qu'il rayonnait à travers les fenêtres et toutes les autres ouvertures. Les gardes de nuit et les habitants de la ville accoururent vers l'église, frappèrent à la porte du couvent, appelèrent les moines, croyant que c'était un incendie. Mais lorsque les portes de

l'église leur furent ouvertes, ils trouvèrent le frère planant en l'air. (*Ménologe de saint François*, avril, p. 837; sept., p. 1825.)

La même chose arriva au Carme Franc, lorsque la sainte Vierge lui apparut dans sa cellule, et qu'il devint tellement radieux que tous, craignant un incendie, accoururent avec des échelles, des seaux, et tous les instruments nécessaires en pareille circonstance. On força la porte de la cellule : on vit bien, il est vrai, les murs et tous les meubles en feu, mais ni flamme, ni fumée, ni étincelle. Pendant que tous se regardaient frappés de stupeur, la vision cessa; le feu commença à se retirer aussi, et ils virent, en approchant de plus près, François planant en l'air, les yeux ouverts et fixés vers le ciel, la bouche entr'ouverte comme un homme qui parle, les mains jointes et privé de ses sens. (*Speculum Carm.*, t. II, p. 11, c. 21.) Agnès de Châtillon fut un jour enlevée en l'air pendant qu'elle priait; et non-seulement son visage devint resplendissant comme à l'ordinaire, mais encore tout son appartement fut inondé de l'éclat que répandait autour d'elle le nuage lumineux dont elle était environnée. (A. S., 6 Mart.) Le visage de Michel Lazar, mort en 1602, brillait souvent comme le soleil pendant qu'il planait en l'air, entouré d'un nuage lumineux; et l'on voyait fréquemment sur sa tête des rayons de lumière qui remplissaient tout le chœur. Pierre de Regolada, non loin d'Aranda de Duero, qui vivait vers 1456, devenait souvent lumineux par suite de l'amour divin dont il était consumé; de sorte que prêtres et laïques, tous le voyaient entouré d'éclat, suspendu en l'air, et immobile des heures entières. (HUBER, p. 1052.) Alphonse Rubius, de Valence, frère lai, était souvent enlevé de terre dans l'extase, et des rayons lumineux, partant du Saint-Sacrement, qui était exposé, éclairaient son visage. Il en était de même du frère Jean Massias, de Castille, dont le visage, sur son lit de mort, quoique semblable à un squelette, devint radieux une fois encore, comme les sommets des Alpes sous les derniers rayons du jour! (MARCHÈSE.)

Mais le fait le plus frappant et le plus merveilleux en ce genre, est ce qui arriva à saint Pierre d'Alcantara, dans son couvent de Pedroso. Il regardait, du jardin du monastère, en présence de plusieurs témoins, une croix qu'il avait plantée sur le sommet d'une montagne voisine. Bientôt il s'abîma tellement dans la méditation de la passion du Sauveur, que son esprit, élevant son corps, l'emporta devant la croix, où il resta les bras étendus. Là, il fut tellement pénétré de la douceur des consolations divines, qu'on lisait sur son visage tout ce qui se passait en son âme. De ses yeux, qu'il tenait fixés sur la croix, partaient des rayons très-brillants, dont l'extrémité touchait la croix, tandis que de celle-ci sortaient d'autres rayons d'une admirable clarté qui venaient frapper le saint. On vit en même temps paraître au-dessus de sa tête un nuage d'une

blancheur incomparable, qui semblait le couvrir et le protéger. Ce nuage répandait une lumière plus éclatante que le soleil, et, s'étendant jusqu'au pied de la montagne, remplissait d'une clarté merveilleuse non-seulement le monastère, mais toute la contrée. Les frères accoururent pour être témoins de ce spectacle : les uns se jetèrent à genoux, comme Moïse devant le buisson enflammé; les autres se prosternèrent la face contre terre, comme les apôtres devant Notre-Seigneur transfiguré, sans qu'aucun osât considérer de plus près la merveille que Dieu opérât en son serviteur. Ils ne savaient lequel admirer davantage, des rayons de la croix, de l'élévation du saint au-dessus de terre, ou du nuage lumineux qui l'environnait. Après avoir considéré pendant longtemps en secret ce phénomène, ils se retirèrent tout doucement pour ne point troubler le saint à son réveil. Le nuage se dissipa enfin, et la lumière disparut. Pierre revint de son extase, et retourna à son couvent pour se cacher dans sa cellule. » (Sa Vie, p. 528.)

ATTRACTION MYSTIQUE. — « Nous parlerons d'abord, » dit Görres, « de l'attrait que les extatiques exercent quelquefois à l'égard de certains objets extérieurs. Ces objets ne peuvent être que ceux que l'Eglise, par ses bénédictions, en les consacrant, a marqués de son sceau; il n'est donc pas étonnant que, par une vertu secrète, ils attirent l'extatique, ou soient, au contraire, attirés par lui. L'Eucharistie étant à la fois le centre et le terme de tous les sacrements de l'Eglise, il n'est rien sur la terre qui soit dans un rapport plus intime avec l'homme surnaturel. C'est elle aussi qui nous fournira les faits les plus nombreux et les plus frappants. Souvent il existe entre l'âme et les choses saintes comme une attraction magnétique. Un jour que sainte Thérèse fut enlevée de terre dans une extase, au moment de la communion, le prêtre, ne pouvant lui donner l'hostie, vit celle-ci s'échapper de ses doigts, et aller se poser sur la langue de la sainte. La même chose arriva à la sœur Elisabeth de Jésus, à qui son confesseur avait interdit la communion, afin de l'éprouver. Pendant que le prêtre la donnait aux autres sœurs, on vit une hostie s'échapper de sa main, et voler sur la bouche d'Elisabeth. Raymond de Capoue raconte qu'étant revenu d'un voyage, sainte Catherine de Sienne lui témoigna l'immense désir qu'elle avait de communier. Comme il était très-fatigué, il n'avait pas voulu d'abord monter à l'autel; mais cédant aux instances de la sainte, il dit la Messe. Or, lorsqu'il lui présenta la sainte Eucharistie, son visage devint radieux comme celui d'un ange. Il dit intérieurement : « Allez, Seigneur, trouver votre fiancée; » et tout aussitôt l'hostie s'envola vers elle avant qu'il l'eût touchée. Il ajoute qu'il a entendu dire à beaucoup de personnes des deux sexes, très-dignes de foi, qu'elles avaient vu clairement l'hostie voler de la main du prêtre dans sa bouche, lors-

qu'elle allait à la communion. Un prêtre remarqua plus d'une fois, en donnant la communion à saint Hippolyte, que l'hostie lui échappait des mains, attirée par le saint comme le fer par l'aimant; que son visage était resplendissant, et qu'à peine avait-il reçu l'hostie qu'il devenait blanc comme la neige. Simon d'Aine allant un jour à la communion, et l'hostie qu'il devait recevoir étant tombée par hasard à terre, le prêtre voulut la ramasser; mais il le pria de la laisser, jusqu'à ce qu'il eût demandé à Dieu dans la prière, si c'était à cause de ses péchés que le Seigneur n'avait pas voulu venir à lui. L'hostie se leva de terre aussitôt, et vola jusqu'à sa bouche.

Ceci explique le fait raconté par Rader, dans sa *Bavaria sacra*, de la princesse Marguerite et de son chapelain. Pendant que celui-ci lui donnait la communion, il vit son visage ordinairement pâle, briller d'un éclat merveilleux. Il fut saisi d'effroi, et, revenu de son trouble, il ne trouva plus l'hostie qu'il lui destinait. Croyant qu'elle lui était tombée des mains, il la chercha scrupuleusement sans pouvoir la trouver. L'éclat du visage de Marguerite était un signe que l'hostie était venue la trouver d'elle-même. Cet attrait se fait sentir, quelquefois à de très-grandes distances, surtout dans l'extase. La bienheureuse Véronique désirait recevoir souvent la communion. Or, voici comment Dieu remplit son désir. Lorsque le prêtre, à l'autel, partageait la sainte hostie, il s'en échappait une particule qui venait se poser sur sa bouche, à la fenêtre où la sainte l'attendait, après quoi elle tombait aussitôt en extase. Les sœurs la voyaient en cet état sans en connaître la cause. Cette manière de communier dura pour elle presque toute sa vie, du moins tant que la Messe fut dite par le prêtre Thadeo, sans qu'il s'aperçût jamais qu'il manquât quelque chose à l'hostie. Ce ne fut que plus tard, et par la sœur Thadée, que le fait fut divulgué. Sainte Ida de Louvain avait aussi un ardent désir de communier souvent. Mais comme elle ne voulait pas le faire sans la permission de son confesseur, voici le moyen qu'elle avait découvert. Lorsque le prêtre communiait à la Messe, le désir de la sainte prenant une nouvelle intensité, elle communiait en même temps que lui, ce dont elle était clairement assurée par le goût et le sentiment qu'elle éprouvait, et qui étaient les mêmes que dans ses communions ordinaires. Une fois l'hostie lui fut apportée par une colombe.

Il arrive souvent que le Christ lui-même ou les anges et les saints remplacent alors le prêtre. C'est ce qui arriva à sainte Gertrude, ainsi qu'elle le rapporte au long dans ses *Insinuationes divina pietatis*. Mais le fait le plus remarquable en ce genre est celui qui nous est raconté dans un document de 1341, rédigé dix-huit jours après la mort de sainte Julienne Falconieri de Florence, fondatrice des Mantellates, sur les circonstances de sa mort, et que nous citerons ici textuellement.

« Comme notre chère sœur, âgée de soixante-dix ans, épuisée par les mortifications, les jeûnes, les veilles, les disciplines et les cilices, et souffrant depuis longtemps d'une grande faiblesse d'estomac, ne pouvait prendre aucune nourriture, et qu'elle se voyait entièrement privée du très-saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle en était inconsolable ; elle pleurait et se plaignait tant que l'on croyait qu'elle allait mourir de douleur. Elle pria enfin le P. Jacques de Campo-Regio, son confesseur, d'apporter au moins près d'elle le Saint-Sacrement dans le ciboire, ce qui lui fut accordé. Dès que le prêtre parut avec le corps du Seigneur, elle se prosterna aussitôt, les bras en croix, et l'adora. Son visage était comme celui d'un ange. Elle demanda qu'on lui permit de s'approcher plus près de lui encore et de le porter à sa bouche. Cette faveur lui ayant été refusée, elle pria qu'on lui étendît un voile sur la poitrine et qu'on y déposât l'hostie. On fit ce qu'elle désirait, et chose admirable, à peine l'hostie avait-elle touché son cœur, embrasé par la charité, qu'elle disparut aussitôt sans qu'on pût la retrouver. Mais à ce même moment Julienne mourut dans les bras de Notre-Seigneur, avec un visage doux, une bouche souriante, comme dans un céleste ravissement, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents, entre autres ses sœurs Jeanne, Marie, Elisabeth, du P. Jacques et d'autres personnes de la maison. » (*Vita di S. Juliana Falconieri, Romæ, 1737.*)

Sainte Catherine de Sienne, souffrant de grandes douleurs, pria un jour son confesseur de retarder un peu sa Messe, à laquelle elle devait communier. Mais elle n'avait pu aller à l'église aussitôt qu'elle l'avait pensé, et lorsqu'elle y vint, il était déjà si tard que ses compagnes lui conseillèrent de se priver de la communion ; car elles savaient qu'après l'avoir reçue elle était toujours trois ou quatre heures en extase, et le temps de fermer l'église aurait pu venir avant la fin de son ravissement. La sainte se laissa persuader, en remettant la chose à Dieu, et Raymond commença la Messe. Comme elle était à genoux, à l'autre bout de l'église, il ne s'aperçut point qu'elle était présente. Mais lorsqu'il voulut rompre l'hostie en deux parties, pour détacher ensuite la parcelle qu'il devait mettre dans le calice, l'hostie se divisa la première fois, non en deux, mais en trois parties, deux plus grandes et l'une plus petite, à peu près de la longueur d'une fève. Cette dernière sauta sous ses yeux par-dessus le calice, et il lui sembla qu'elle était tombée sur le corporal. Il ne l'y trouva point, il est vrai, mais il pensa qu'il ne pouvait la distinguer, à cause de la blancheur du corporal, et il continua la Messe. Après la communion il la chercha avec soin, mais malgré toutes les peines qu'il se donna, il ne put la trouver, de sorte qu'il dut se résoudre à finir sa Messe sans l'avoir retrouvée. Lorsque les assistants se furent retirés, il examina encore

avec attention le corporal, l'autel, regarda par terre tout autour de l'autel ; mais il ne trouva rien. Il confia son embarras à sa peine au prêtre, nommé Christophe, et ils convinrent ensemble d'interroger la sainte à ce sujet. Ils allèrent donc chez elle ; on leur dit qu'elle était allée à l'église depuis longtemps ; ils l'y trouvèrent en effet, à genoux et en extase. Lorsqu'elle fut réveillée, Raymond lui raconta ce qui s'était passé. « Avez-vous bien cherché, mon Père ? » lui dit-elle en souriant. Raymond lui dit que oui. « Pourquoi donc, alors, vous inquiétez-vous tant ? » répondit-elle. Raymond soupçonnant ce qui était arrivé, lui dit : « Je suis sûr, ma mère, que c'est vous qui m'avez pris la particule de mon hostie. » — « Mon père, » répartit-elle en souriant, « ne m'accusez pas ; ce n'est pas moi, mais c'est un autre qui a fait la chose. Je vous le dis à vous seul, vous ne trouverez jamais la particule que vous cherchez. » Raymond insistant pour savoir comment la chose s'était passée, elle lui dit : « Mon Père, ne vous attristez plus de ce qui est arrivé, car, pour vous dire la vérité, comme on la doit à un confesseur, c'est Notre-Seigneur qui, ayant pitié de moi, m'a apporté la particule, et c'est de sa main que je l'ai reçue. Réjouissez-vous-en donc avec moi. Il ne vous en est arrivé aucun mal à vous, et moi j'ai reçu un si grand don en ce jour, que je veux le passer tout entier à en louer et remercier Dieu. » Raymond, sachant comment la chose s'était passée, se tranquillisa. (Sa Vie, c. 11.) On voit par les paroles de la sainte que c'était sous la forme de Notre-Seigneur qu'elle s'était représentée la main invisible qui lui avait apporté la sainte hostie. D'autres fois, c'est un ange qui apparaît à la place de Notre-Seigneur, et qui donne à l'action sa forme mystique. Et ceci ne doit pas nous étonner, si nous nous rappelons qu'aux forces qui résident dans la personnalité humaine, correspondent des puissances objectives et réelles, par lesquelles Dieu opère en nous les effets merveilleux qu'il veut y produire.

Mais l'Eucharistie n'est pas la seule chose que les extatiques aient la faculté d'attirer. Lorsque l'extase est arrivée à son plus haut point, cette faculté s'étend à tous les objets pieux, mais particulièrement au crucifix. Ce que nous verrons chez Jeanne Rodriguez appartient à ce genre de phénomènes. Lorsqu'elle s'étendait sur la croix qui était couchée par terre, ses bras et ses pieds l'attiraient dans les endroits où ils auraient dû être crucifiés, de sorte qu'ils paraissaient y être cloués en effet ; et lorsque le corps se redressait, la croix le suivait dans ses mouvements, et, planant au-dessus de terre, le portait çà et là, ou plutôt était portée par lui.

Agnès de Jésus, montant aussi, dans une extase, le Calvaire à la suite du Sauveur, et souffrant déjà les douleurs de l'agonie, dit à une des sœurs qui lui tenaient le bras : « Ouvrez mes mains, ma sœur, séparez-les avec violence, afin que je puisse

souffrir encore. » C'est qu'elle voulait saisir un crucifix qui était à son lit et le baiser. A peine eut-elle prononcé ces paroles, que la croix qu'elle voulait atteindre vint à elle en présence de tous les assistants. (STEILL, 19 octobre.) Un jour que sainte Héléne de Hongrie était tombée en extase pendant sa prière, une croix de bronze qui était sur un autel, tout près de là, descendit et vint se poser dans ses mains. Puis, lorsqu'elle revint à elle, la croix retourna au lieu où elle était auparavant. Il en fut de même une autre fois pour une croix de bois qui se trouvait sur un autre autel au pied duquel elle pria. Plus d'une fois, lorsqu'elle pria ou méditait dans un coin de l'église, les images de la sainte Vierge et des saints vinrent à elle; et un jour les sœurs la trouvèrent en extase ayant dans les bras un crucifix de cuivre qui s'était détaché de la croix où il était fixé, et que la sainte tenait si fortement qu'elles ne purent le lui arracher. C'était la nuit, et le crucifix avait fait un tel bruit en tombant entre ses bras que les religieuses dont la cellule était proche de la sienne en avaient été réveillées. (STEILL, 9 novembre.)

Cet attrait mystérieux se développe quelquefois au moment de la mort. Un prêtre de Venise vint un jour administrer un malade qui mourait. Apercevant au-dessus du lit du moribond une image de papier qui représentait saint Cajétan, il la lui donna à baiser, en lui recommandant de dire trois fois cette prière : *Saint Cajétan, priez pour moi.* Puis il attacha l'image à un coin du lit, de sorte qu'elle ne pût tomber. Lorsque le malade fut en agonie, on vit l'image se détacher du lieu où elle était, et se poser sur la bouche du mourant sans l'intervention de personne. Le prêtre la lui présenta donc pour qu'il la baisât, et il mourut en y collant ses lèvres. (SYLAS, p. 1, c. 7.)

Quelquefois cependant l'extatique, au lieu d'attirer les objets pieux, est attiré par eux au contraire; et même cet attrait est exercé sur lui par d'autres objets qui, quoique profanes, ont cependant un certain rapport avec lui. Nous verrons chez une extatique, que les larmes qu'elle versait pendant ses ravissements restaient suspendues à son voile, jusqu'à ce qu'elle fût réveillée, et qu'alors, l'attrait magnétique qui les retenait cessant, la loi universelle de la pesanteur reprenait ses droits. Le frère lai Ange du Miroir était chargé de cultiver le jardin du monastère. Un jour, en 1460, comme il élaguait avec une hache les branches d'un arbre, l'esprit l'envahit au milieu de son travail. Or, la hache resta en l'air dans la position où il l'avait laissée, tandis que lui, au grand étonnement des spectateurs, descendit lentement de l'arbre, et une fois à terre resta en extase. (HUBER, p. 370.) D'autres fois, c'est un instrument de fer qui, tombé dans l'eau, vient retrouver de soi-même le bâton que lui tend un saint, comme on le raconte de saint Benoît, de l'abbé Leufred, des solitaires Siber et Ange et de beaucoup d'autres. Tous ces faits s'expli-

quent également par un attrait magnétique du même genre. »

AUGUSTIN (Saint), évêque d'Hippone, mort en 430. — Nous nous bornerons à citer ici de cet illustre Père de l'Eglise un fait qui montre l'efficacité de la prière. Saint Augustin se trouvait à Carthage chez un avocat auquel une fistule opiniâtre faisait souffrir des maux inouis. Une opération devenant nécessaire, le saint exhorta le malade à prier, et se prosterna lui-même, ainsi que plusieurs religieux qu'avait amenés la compassion. Le moment de l'opération étant venu, les chirurgiens levèrent l'appareil; mais quel fut leur étonnement, la plaie qu'ils voulaient opérer était parfaitement guérie.

AUMÔNE. — L'aumône est le don de soi-même sous la forme d'un don temporel. Aussi participe-t-elle de la toute-puissance thaumaturgique de la charité, dont elle est l'exercice, changeant l'essence et la nature des choses, comme pour sainte Zite, sainte Elisabeth de Hongrie et Benoite, dont les dons matériels s'offraient aux regards étonnés sous la forme de fleurs, ainsi que nous le voyons ailleurs. Notre-Seigneur a dit, dans son saint Evangile, que ce qui était donné au plus petit d'entre les hommes était donné à lui-même. En effet, nous voyons, dans les faits que constate la Mystique, Jésus-Christ apparaître à ceux qui lui ont donné quelque chose dans la personne des pauvres, pour les bénir et les récompenser de leur aumône. Qui ne connaît le fait suivant? Saint Martin de Tours ayant donné à un pauvre la moitié de la chlamyde qui le couvrait, la nuit suivante, lorsqu'il était couché dans une hôtellerie d'Amiens, soudain le Christ apparut devant lui, vêtu de la moitié de cette chlamyde. Une voix lui ordonne de considérer attentivement le Seigneur, et de reconnaître le vêtement qu'il a donné. Ensuite il entend Jésus lui-même, s'adressant à une multitude d'anges qui l'environnent, prononcer distinctement ces mots : *Martin, encore simple catéchumène, m'a revêtu de cet habit.*

Comme celle de beaucoup d'autres saints, la vie de sainte Catherine de Sienne offre plusieurs traits analogues. Nous citerons les suivants : « Elle connaissait près de chez elle, » écrit Raymond de Capoue son historien et son confesseur, « de pauvres familles qui étaient dans la plus grande détresse, et qui avaient honte de venir solliciter l'aumône. Elle imitait alors saint Nicolas, et se levait de grand matin pour leur porter du blé, du vin, de l'huile et tout ce qui leur était nécessaire : elle allait seule à la maison de ces malheureux. Dieu lui en ouvrait miraculeusement la porte, qu'elle refermait en se sauvant, après avoir déposé ses provisions à l'intérieur.

Un jour qu'elle était malade et si souffrante, des pieds jusqu'à la tête, qu'il lui était impossible de quitter son lit, elle apprit qu'une pauvre veuve du voisinage manquait absolument de tout, et n'avait pas de

pain pour ses enfants. Son cœur pleura, et elle demanda toute la nuit à son Epoux de vouloir lui rendre assez de santé pour soulager cette malheureuse. Elle se lève avant le jour, parcourt toute sa maison, remplit de blé un petit sac, prend une grande bouteille de vin, une cruche d'huile et tous les aliments qu'elle trouve préparés. Elle avait pu réunir l'une après l'autre ces provisions dans sa cellule ; mais il semblait impossible qu'elle les portât toutes à la fois dans la maison de la veuve ; elle s'en charge cependant de son mieux, elle en met sur ses épaules, en attache à sa ceinture, en prend à ses deux mains et soulève son fardeau, en comptant sur le secours de Dieu pour le porter. Son espérance n'est pas trompée, elle se met en marche aussi facilement que si elle n'était pas chargée, et ce qu'elle porte lui semble léger, quoique probablement le tout pesât près de cent livres. Dès que le matin est arrivé et qu'il est permis de circuler dans la ville, elle sort, malgré toutes ses souffrances, avec son pieux fardeau, et se rend à la maison de la veuve avec tant de promptitude, qu'elle semblait ne rien porter ; mais, près d'arriver, ses provisions devinrent si pesantes, qu'il lui paraissait impossible de faire un pas de plus ; Catherine pensa que c'était un jeu de son Epoux, qui augmentait sa peine pour accroître ses mérites. Elle pria avec ferveur et fit tant d'efforts, qu'elle parvint enfin à la demeure de la pauvre femme. La porte n'était pas fermée par le haut, elle passa le bras en dedans pour l'ouvrir tout à fait et déposa sa charge à l'intérieur : le poids en était si considérable, que le bruit réveilla la veuve. Catherine voulut fuir, mais Notre-Seigneur l'en empêcha : il lui retira les forces qu'il lui avait accordées pour se lever, et elle se trouva faible et incapable de remuer comme auparavant. Elle supporta cette contrariété en riant, et querella son Epoux de la position où il la mettait. « Mon bien-aimé, » lui dit-elle, « pourquoi m'avoir ainsi trompée ? Pourquoi vous plaire à me mettre dans l'embarras ? Mes folies vont être connues des habitants de la maison et tous les passants vont bientôt me voir. N'oubliez donc pas les bontés que vous avez eues pour votre petite servante ; rendez-moi, je vous en prie, la force de retourner chez moi ; » et elle essayait toujours de partir en disant à son corps : « Allons il faut s'en aller, devrais-tu mourir ! » Elle s'éloigna un peu, plutôt en se traînant qu'en marchant, mais pas assez vite pour que la veuve qui s'était levée n'aperçût son habit et ne devinât sa bienfaitrice. Alors Notre-Seigneur, voyant le chagrin de son épouse, et ne voulant pas le laisser durer davantage, lui rendit un peu de la force qu'il lui avait d'abord donnée ; elle retourna avec peine à la maison, avant qu'il fût grand jour, et elle se remit au lit aussi souffrante que la veille. Ses maladies ne suivaient pas l'ordre de la nature, Dieu les réglait à sa volonté. Catherine imita plusieurs fois, malgré ses infirmités, la charité maternelle de saint. Nicolas Voilà comment

elle renouvela la belle aumône de saint Martin.

Un jour qu'elle était à l'église des Frères prêcheurs de Sienne, un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu ; elle n'avait alors rien à lui donner, parce qu'elle ne portait jamais d'or et d'argent. Elle pria le pauvre de l'accompagner jusqu'à la maison, en lui promettant de l'assister autant qu'elle le pourrait. Mais celui-ci qui n'avait sans doute de pauvre que l'apparence, lui répondit : *Si vous avez quelque chose à me donner, donnez-le moi sur-le-champ, je vous en prie, car il m'est impossible d'attendre.* Catherine ne voulait pas l'affliger et cherchait le moyen de le secourir. Ses yeux s'arrêtèrent sur une petite croix d'argent qui était attachée à un de ces petits cordons garnis de nœuds, sur lesquels on récite l'Oraison dominicale, et qu'on appelle pour cela des *Pater noster*. Catherine aussitôt rompit le cordon et offrit la petite croix d'argent au pauvre, qui la reçut avec joie et se retira, comme s'il n'était pas venu demander autre chose. La nuit suivante, pendant que Catherine priait selon son habitude, le Sauveur du monde lui apparut, tenant à la main la petite croix tout enrichie de pierres précieuses, et il lui dit : *Mu fille, reconnais-tu cette croix ?* — « Je la reconnais bien, » répondit Catherine, « mais elle n'était pas si belle quand elle était à moi. » — *Eh bien !* dit Notre-Seigneur, *ton cœur me l'a donnée avec amour, et c'est cet amour que représentent ces pierres précieuses. Moi, je te promets, qu'au jour du jugement, en présence des anges et des hommes, je te la rendrai telle que tu la vois, pour qu'elle devienne ta gloire ; et à ce moment solennel où je manifesterai la miséricorde et la justice de mon Père, je ne cacherai pas et je ne permettrai pas qu'on oublie ce que tu as fait pour moi.* Il disparut après ces paroles, et laissa Catherine toute pénétrée de reconnaissance et toute prête à continuer de semblables aumônes, comme nous allons le voir.

Notre-Seigneur, charmé de la charité de sa fidèle épouse, la tentait pour notre exemple, et la poussait à de plus grandes choses. Un jour, on avait dit Tierce, et tout le monde quittait l'église. Catherine resta seule, avec une de ses compagnes, pour prier plus longtemps ; et, lorsqu'elle descendit de la chapelle des sœurs pour retourner chez elle, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un jeune homme à moitié nu, qui semblait étranger, et âgé de trente-deux ou de trente-trois ans. Il lui demanda de vouloir bien, au nom de Dieu, lui donner quelque vêtement. Catherine, de plus en plus ardente à faire l'aumône, lui dit : « Attendez ici un instant, mon ami, que je revienne de la chapelle, et je vous donnerai le vêtement que vous demandez. » Et, remontant aussitôt à la chapelle, elle enleva, sans se découvrir, un vêtement sans manches qu'elle portait sous sa robe pour se garantir du froid, et elle alla toute joyeuse l'offrir au pauvre. Celui-ci ne s'en contenta pas, et lui dit : *Madame, vous*

m'avez donné un vêtement de laine, mais ne pouvez-vous pas me donner aussi quelque chose en toile pour m'habiller? — « Suivez-moi, » répondit aussitôt Catherine, « et vous serez content. » L'Époux suivit l'épouse sans se faire connaître. Quand ils arrivèrent à la maison, Catherine courut à l'endroit où son père et ses frères mettaient leur linge, prit une chemise, des caleçons, et les porta bien vite au pauvre, qui ne se montra pas encore satisfait. *Mais, Madame, disait-il, que ferai-je de ce vêtement qui ne couvre pas les bras? Donnez-moi des manches, et vous m'aurez complètement vêtu.* Cette demande, loin d'importuner Catherine, augmenta son zèle. Elle parcourut toute la maison pour avoir des manches. Elle trouva enfin, accrochée au mur, une robe neuve de la domestique; elle la prit, se hâta d'en ôter les manches, et les porta au pauvre.

Mais celui qui tenta autrefois Abraham insista encore, et lui dit : *Voici, Madame, que vous m'avez bien vêtu, et je vous en remercie au nom de Celui pour lequel vous l'avez fait; mais j'ai à l'hôpital un de mes compagnons qui manque de vêtements, ne pourriez-vous pas lui donner quelque habit que je lui porterais de votre part?* Ces demandes multipliées n'avaient pas refroidi la charité de Catherine, et elle cherchait le moyen de vêtir encore l'autre pauvre qui était à l'hôpital; mais elle se rappelait que tout le monde à la maison, excepté son père, se plaignait de ses aumônes, et mettait sous clef ce qu'il avait pour qu'elle ne le distribuât pas aux pauvres. Elle avait déjà donné les manches de la domestique, qui n'était pas riche; il ne fallait pas prendre toute la robe; alors elle se mit à examiner sérieusement si elle devait donner au pauvre la seule robe qu'elle s'était gardée : la charité disait oui, la modestie disait non. La charité triompha d'elle-même, la charité pour les âmes l'emporta sur la charité pour les corps. Elle pensa que, si elle sortait sans robe, ceux qui la verraient seraient scandalisés, ce qu'il fallait éviter avant tout. Elle répondit alors au pauvre : « Voyez, mon cher ami, s'il m'était possible de rester sans cette robe, je vous la donnerais bien volontiers; mais comme je ne le puis pas, et que je n'en trouve pas d'autres en ce moment, je vous prie de ne pas m'en vouloir. Si je le pouvais, je serais heureuse de vous donner tout ce que vous demandez. » Le pauvre sourit en lui disant : *Oui, je vois que vous me donnez de bon cœur ce que vous pouvez, adieu.* En le voyant partir, Catherine crut reconnaître, à certains signes, que c'était Celui qui lui apparaissait souvent, et qui voulait bien s'entretenir familièrement avec elle. Son cœur en fut tout troublé et tout enflammé; mais son humilité lui persuada qu'elle était indigne d'une pareille faveur, et elle continua les exercices qu'elle faisait chaque jour.

La nuit suivante, pendant que Catherine priait, le Sauveur du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui apparut sous la figure du pauvre, tenant à la main le vêtement qu'elle

lui avait donné, tout brodé de perles et tout resplendissant de pierres précieuses. *Ma fille bien-aimée, lui dit le Seigneur, reconnais-tu ce vêtement?* Et comme elle répondait qu'elle le reconnaissait, mais qu'elle ne l'avait pas donné si riche, Notre-Seigneur ajouta : *Hier, tu m'as donné ce vêtement avec un grand amour; ta charité a revêtu ma nudité, et a voulu me préserver du froid et de la honte. Moi, maintenant, je veux te donner, de mon corps même, un vêtement que les hommes ne verront pas, mais que tu sentiras, parce qu'il préservera du froid ton âme et ton corps, jusqu'à ce que tu sois revêtue de gloire et d'honneur devant les anges et les saints.* Et aussitôt il tira de la blessure de son côté un vêtement teint de la pourpre de son sang, et resplendissant de lumière. Il l'en revêtit lui-même de ses mains sacrées, en lui disant : *Je te donne sur terre ce vêtement avec ses propriétés, comme symbole et gage du vêtement de gloire que tu auras un jour dans le ciel.* La vision disparut. L'efficacité de ce vêtement divin fut telle, non-seulement pour son âme, mais encore pour son corps, que, depuis ce moment, Catherine ne porta plus, été comme hiver, qu'une robe sur sa chemise, et jamais elle ne se couvrit davantage dans les plus rigoureuses saisons. Elle m'a même avoué qu'elle ne s'apercevait pas du froid. Son vêtement miraculeux la préservait, et lui ôtait jusqu'à la pensée qu'elle pouvait avoir besoin de quelque chose.

Une autre fois, Catherine, toujours dévorée du feu de la compassion, apprit qu'un pauvre, qui s'était volontairement dépouillé de ses biens par amour pour Dieu, était sur le point de mourir de faim; elle veut aussitôt nourrir Jésus-Christ dans son pauvre, et remplit d'œufs un sac de toile qu'elle avait cousu sous sa robe, pour faire de semblables aumônes. En approchant de la demeure du pauvre, elle entre dans une église; dès que son âme se trouve dans la maison de la prière, elle s'élève vers Celui qui lui est toujours intimentement uni; bientôt elle tombe en extase et perd l'usage de ses sens : son corps s'affaisse précisément du côté où était le sac rempli d'œufs et pèse si bien dessus, qu'un grand dé de métal qui se trouvait aussi dans la poche est brisé en trois morceaux, tandis que les œufs que la charité y avait mis ne reçoivent aucun dommage; ils supportent pendant plusieurs heures le poids de Catherine, sans que la coque en soit seulement froissée. »

AVENIR (VISION DE L'). — Cette faculté surnaturelle se retrouve chez une foule innombrable de saints, et nous en donnerons des preuves saisissantes dans la suite de ce travail, notamment aux articles PROPÉTIES et PRÉDICTIONS. Qu'il nous suffise de citer ici les faits suivants rapportés par Görres.

« On raconte, » dit-il, « dans la Vie de saint Dominique, qu'il vit d'avance la guerre sanglante des albigeois et la mort dont y mourut Pierre d'Aragon. Avant même qu'on eût entendu parler des albigeois dans le

pays de Liège, Marie d'Oignies vit la croissade qu'on allait prêcher contre eux. Elle avait vu en effet beaucoup de croix descendre du ciel sur les hommes, et le Seigneur lui avait dit qu'il ruinerait presque entièrement ces contrées. Elle avait vu aussi d'avance en esprit la défaite des croisés près de Mongausi. Saint François d'Assise, ayant pris dans ses bras le fils de M. de Rubies, de la famille des Ursins, qui venait de naître, reconnut en lui le futur Pape Nicolas III. La vierge Oringa entendant pleurer un enfant au berceau, connut qu'il mourrait pendu. Saint Antoine de Padoue connaissait un notaire dont la vie était très-mondaine. Cependant, toutes les fois qu'il le rencontrait, il s'agenouillait devant lui. Celui-ci finit par se fâcher, et demanda au saint ce que cela voulait dire. Le saint lui répondit : « Il m'a été révélé que tu mourras un jour martyr : » ce qui arriva en effet bientôt après, quoique en ce moment le notaire ne fit que rire de la prophétie du saint. Saint Laurent Justinien, donnant les cendres à Dandolo, lui prédit que l'année suivante il les donnerait lui-même à d'autres. Saint François de Paule, au milieu de la paix la plus profonde, fit prier ses frères pour que Dieu détournât la guerre des Turcs, qui éclata trois mois plus tard. Saint Philippe de Néri prédit aussi à deux de ses fils spirituels, qui s'étaient faits Dominicains, les voies bien différentes qu'ils parcourraient tous les deux. Saint Ignace reconnut aussi dans le duc F. Borgia le futur général de son ordre. F. Olympe reconnut également, entre sept fils de la margrave d'Antio, celui qui devait un jour appartenir à son ordre. Jean de Sagonte, prêchant à Salamanque, commença son sermon par ces paroles : « Je désire, mes frères, que vous gardiez la paix ; car je sais qu'ici même va s'élever une émeute sanglante ; mais celui qui commencera la querelle en mourra victime. » Malgré cet avertissement, une émeute eut lieu en effet, et on tira les épées et les couteaux : mais bientôt on entendit crier que celui qui avait commencé la lutte était tué ; et la mêlée finit. Saint Joseph de Cupertino vit d'avance non-seulement tout le cours de sa vie, mais encore celui de beaucoup d'autres. Rencontrant un jour une femme de mauvaise réputation, il lui dit : « Dieu veut vous avoir, Madeleine ; laissez donc là toutes ces vaines parures. » Elle se convertit plus tard en effet, et prit le nom de Madeleine. Un jour qu'une mère lui présentait sa fille, à laquelle il avait annoncé d'avance un fils, et le pria de vouloir bien être le parrain de celui-ci, le saint lui répondit qu'il ne vivrait plus quand il viendrait au monde. Un jour, sainte Rose de Lima, étant assise dans le jardin, s'amusait à jeter en l'air des roses qu'elle offrait à Dieu. Son frère, prenant cela pour un jeu, voulut y prendre part ; mais ses roses tombaient à terre, tandis que celles de sa sœur flottaient en l'air, et prenaient la forme d'une croix entourée d'un cercle. Elle vit là l'image des vierges qui, après sa mort, se

réuniraient à Lima dans un couvent dédié à sainte Catherine de Sienne. »

AVEUGLE. — Parmi les guérisons d'infirmités humaines opérées par les saints, à l'exemple de leur divin Maître, il en est peu qui se représentent aussi souvent que celle des aveugles. Loin de prétendre rapporter ici tous les faits de ce genre, nous ne voulons en mentionner que quelques-uns qui complèteront ceux que nous avons déjà cités ailleurs.

Saint Martin de Tours voyageant avec Victure, nouveau baptisé, au bout de trois jours, les deux voyageurs, l'évêque et l'enfant, arrivèrent au bord de la Loire. Là, le saint voit un aveugle qui voulait passer le fleuve pour aller demander l'aumône. « Mon fils, » dit-il à Victure, « va trouver cet homme : lave-lui le visage et les yeux avec l'eau de la Loire. Puis, dis-lui de venir ici, près de moi. » L'enfant obéit : « Ami, » dit-il au mendiant, « le seigneur, père et pontife Martin t'invite à venir à lui. — Comme je suis aveugle, répond le malheureux, si tu ne me prends par la main, je ne pourrai te suivre. — Auparavant, reprend l'enfant, je vais te laver le visage et les yeux avec l'eau de la Loire, après quoi tu viendras. » Il trempe donc ses mains dans l'eau, et lui touche le visage et les yeux. Aussitôt les yeux de l'aveugle s'ouvrent : il voit le ciel, la terre, les eaux, enfin tout ce qu'il veut. Rempli d'une joie extrême : « Je te rends grâces, » dit-il à haute voix, « Dieu du ciel et de la terre, d'avoir voulu que, par le ministère de l'enfant qui m'a été envoyé, mes yeux fussent éclairés. » Courant ensuite à l'évêque, il se prosterne à ses pieds : « Seigneur, » lui dit-il, « si mes yeux, jadis plongés dans la nuit, ont mérité de voir la lumière, c'est à toi que je le dois. Car cet enfant couronné et vêtu de blanc, qui m'a ordonné de venir vers toi, a lavé mes yeux de sa main sainte, et j'ai vu. » Victure, comme nouveau baptisé, portait des habits blancs et une couronne, selon l'ancienne coutume de l'Eglise.

Saint Germain, évêque d'Auxerre, ayant été évangéliser la Grande-Bretagne, en 425, il eut avec les pélagiens une conférence à Verulam. L'assemblée ne s'était pas encore séparée qu'un tribun et sa femme présentèrent à saint Germain leur fille, âgée de dix ans et privée de l'usage de la vue, le conjurant de la guérir. Celui-ci l'adressa aux pélagiens, qui ne voulurent pas tenter ce miracle, mais ils se joignirent aux parents de la jeune fille pour obtenir du serviteur de Dieu qu'il priât pour elle. Alors saint Germain invoquant la sainte Trinité, appliqua la boîte de reliques qu'il portait toujours à son cou, sur les yeux de la jeune aveugle, et à l'instant elle recouvra la vue.

Un évêque arien, nommé Cyrille, voulant se poser comme thaumaturge afin de donner du relief à sa secte, aposta un malheureux qui, moyennant une somme d'argent, consentit à contrefaire l'aveugle, lui recommandant de se tenir le lendemain sur son passage, et de le prier de lui rendre la vue. Le

jour suivant, le prétendu aveugle se plaça dans le lieu convenu. Cyrille passant, comme par hasard, s'arrêta devant lui et faisant semblant d'être touché de son infirmité, il lui dit : *Pour preuve que notre foi est la vraie, soyez guéri*; mais à l'instant l'homme apostat devint réellement aveugle. Cette punition subite lui fit avouer le pacte impie concerté avec Cyrille. Saint Vindemial, instruit de ce fait, se rend en toute hâte sur les lieux, et s'étant mis en prière, il rendit l'usage de la vue à cette infortunée victime de la fourberie de l'évêque arien.

Un jour de fête que Géronce, mère de sainte Geneviève patronne de Paris, allait à l'église, elle ne voulut point que Geneviève l'accompagnât. Ennuyée de ses larmes et des instances qu'elle lui faisait à cette occasion, elle alla jusqu'à lui donner un soufflet; mais elle en fut punie par la perte de la vue qu'elle ne recouvra que deux ans après, en se lavant les yeux avec de l'eau sur laquelle sa fille avait fait le signe de la croix, après l'avoir tirée du puits.

Un aveugle, nommé Félix, étant venu trouver saint Eugène, évêque de Carthage, le pria de lui rendre la vue, disant qu'il s'adressait à lui en conséquence d'une vision dont Dieu l'avait favorisé. Eugène s'excusa d'abord, donnant pour raison qu'un pécheur comme lui n'était pas fait pour opérer un miracle. Enfin vaincu par les instances de l'aveugle, il lui dit : *Je vous ai déjà déclaré que je suis un pécheur et le dernier des hommes; mais je prie Dieu de vous traiter selon votre foi et de vous rendre la vue.* En même temps il forma le signe de la croix sur ses yeux et aussitôt cet homme vit parfaitement.

Saint Jean I^{er}, pape et martyr, ayant été à Constantinople, rendit la vue à un aveugle qui se présenta à lui à l'entrée de la ville.

Un aveugle recouvra la vue au tombeau de saint Félix, évêque de Bourges, mort en 576.

Saint Augustin, apôtre de l'Angleterre et archevêque de Cantorbéry, étant arrivé sur les frontières de Bretagne, invita à une conférence les évêques et les docteurs bretons. Ceux-ci acceptèrent et se rendirent dans un lieu qui, du temps de Bède, s'appelait encore le *Chêne d'Augustin*. Le saint apôtre leur demandait trois choses : 1^o qu'ils se joignissent à lui pour prêcher l'Évangile à ceux des Anglais qui étaient encore idolâtres; 2^o qu'ils célèbrent la fête de Pâques le jour où elle se célébrait dans les autres pays catholiques; 3^o qu'ils se conformassent dans l'administration du baptême à la pratique de l'Église universelle. Ces trois points ayant été rejetés par les Bretons, Augustin divinement inspiré, leur dit : « Qu'on amène un malade incurable, et qu'on adhère à la tradition de ceux qui le guériront par leurs

prières. » Ils s'y refusèrent d'abord et finirent par accepter. On amène un aveugle qui se présente aux prêtres bretons dont les prières ne produisent sur lui aucun effet. Alors Augustin, se mettant à genoux, conjure le Seigneur de prendre en main les intérêts de sa propre gloire. A l'instant l'aveugle recouvre la vue, et les Bretons se soumettent aux articles proposés.

Saint Hidulphe, évêque de Trèves, et saint Erard, son frère, tinrent ensemble sur les fonts de baptême sainte Odille, la fille d'Adalric, duc d'Alsace, qui était née aveugle et qui obtint la grâce de la vue, en même temps que celle de la régénération.

Sainte Salaberge, abbesse de Laon, perdit la vue en bas âge et la recouvra miraculeusement par les prières et la bénédiction de saint Eustase, abbé de Luxeuil.

Saint Faron, évêque de Meaux, fut favorisé du don des miracles, et il rendit la vue à un aveugle, en lui administrant le sacrement de confirmation. Saint Faron mourut en 672.

Saint Laurent, évêque de Sabine dans le VII^e siècle, fut surnommé l'*Illuminateur* pour avoir miraculeusement rendu la vue à plusieurs aveugles.

Le bienheureux Victor ayant eu les yeux crevés, Lotker, religieux de Saint-Gall, lui rendit miraculeusement la vue.

Saint Pierre, archevêque de Tarentaise, qui mourut en 1174, rendit la vue à un aveugle en présence du comte de Flandre et de plusieurs autres seigneurs. Le roi examina avec soin toutes les circonstances du fait, et reconnut qu'il y avait véritablement miracle.

L'empereur des Turcs ayant été informé de la sainteté d'Alexis, métropolitain de Kiow, mort en 1364, l'envoya chercher pour rendre la vue à sa fille unique qui était aveugle de naissance. Le saint fit le voyage, et ses prières ferventes opérèrent le miracle qu'on lui demandait.

AVIS CÉLESTE. — On trouve dans la vie d'un très-grand nombre de saints, des avertissements qui leur sont donnés du ciel, soit par la voix d'un être invisible, soit par une révélation intérieure. On en verra de fréquents exemples dans la suite de ce travail.

Il y avait peu de temps que Martin avait été ordonné exorciste, quand il reçut, durant son sommeil, un avis céleste : c'était celui de visiter sa patrie et ses parents, retenus encore dans les liens de la gentilité, et d'exercer à leur égard son zèle religieux.

Saint Sabas, abbé des monastères de la Palestine, s'étant retiré dans le désert près du Jourdain, reçut un avertissement du ciel qui le détermina à se fixer dans une caverne située sur une haute montagne, auprès du torrent de Cédron.

B

BABYLAS, évêque d'Antioche et martyr. -- En 351, les reliques de saint Babylas ayant été transportées près d'un temple consacré à Apollon, leur voisinage rendit muet les oracles païens. Julien l'Apostat essaya en vain de leur rendre la voix à force de sacrifices ; mais ne pouvant y parvenir, il commanda qu'on enlevât les reliques de saint Babylas. A peine l'eut-on fait, que le tonnerre tomba sur le temple, réduisit l'idole en poudre et glaça d'épouvante tous les païens.

BAGNESI (MARIE-BARTHÉLEMI). — La réputation de sainteté de la bienheureuse Marie-Barthélemi Bagnesi, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, attirait auprès d'elle une foule de personnes de toutes les conditions, qui venaient chercher des consolations ou des conseils, et plusieurs malades qui avaient eu recours à elle, furent guéris par la vertu de ses prières. Elle mourut le 22 mai 1577, et il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Sainte Marie Madeleine de Pazzi, y fut guérie subitement d'une maladie très-grave. En 1633, son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption et transféré à Florence.

BAPTÊME (EFFET DU). — Les effets mystiques du baptême se sont souvent révélés de la manière la plus prodigieuse, soit en convertissant tout à coup celui que l'eau baptismale avait touché comme saint Génès, par exemple, soit en guérissant instantanément les infirmités natives comme pour sainte Odile, à laquelle il rendit la vue. Nous nous bornerons ici à rapporter les deux faits suivants.

Saint Génès, comédien et martyr à Rome, jouant sur le théâtre, en présence de l'empereur Dioclétien, les cérémonies de la religion chrétienne dont il s'était fait instruire dans le but impie de les représenter sur la scène, se coucha sur le théâtre, et feignant d'être malade il s'écria : *Comme je sens que ma fin approche, je veux mourir Chrétien. — Et pourquoi? — Afin qu'après ma mort, Dieu me reçoive dans son paradis, comme un déserteur de vos dieux.* Aussitôt deux acteurs se présentent travestis l'un en prêtre et l'autre en exorciste, et se plaçant au chevet du prétendu malade, ils lui disent : *Que voulez-vous de nous, mon fils, pourquoi nous avez-vous fait venir? Alors Génès, changé tout à coup par un prodige de la grâce, répondit, non plus pour continuer son rôle, mais sérieusement et en toute sincérité : Je vous ai fait venir pour recevoir par votre ministère la grâce de Jésus-Christ, afin que par une nouvelle naissance je sois purifié.* On fait sur lui la cérémonie du baptême, ensuite on le revêt d'une robe blanche. D'autres acteurs habillés en soldats, et se disant envoyés par le préfet de la ville, se saisissent de lui, et feignant de le maltraiter, le mènent à l'em-

peureur, qui applaudissait à la fidélité avec laquelle on reproduisait ce qui se passait à l'arrestation des martyrs. Lorsqu'il fut en présence du prince, celui-ci se prêtant de bonne grâce au rôle qu'on lui faisait jouer, commença une espèce d'interrogatoire et lui demanda s'il était Chrétien. Alors Génès élevant la voix parla ainsi : *Prince, et vous grands de l'empire, sénateurs, philosophes, citoyens, écoutez-moi. J'avais jusqu'ici une si grande horreur pour les Chrétiens, que je ne pouvais même entendre prononcer ce nom, et que je me plaisais à aller les insulter au milieu des tourments qu'on leur faisait subir. Mes parents qui ont embrassé cette religion sont devenus pour moi un objet de haine et de mépris. J'ai étudié les cérémonies chrétiennes, afin de pouvoir les ridiculiser sur le théâtre et vous divertir en les parodiant. Mais, ô prodige étonnant! à peine l'eau du baptême a-t-elle touché mon corps, à peine ai-je répondu que je croyais, qu'à l'instant même j'ai aperçu une troupe d'anges tout éclatants de lumière qui sont venus se placer autour de moi, lisant dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance; ensuite, ayant plongé ce livre dans l'eau où j'étais encore, quand ils l'ont retiré, les feuillets en étaient aussi blancs que la neige, et l'on n'aurait pu se douter qu'il y eût jamais eu quelque chose dessus. Vous donc, ô empereur, et vous Romains qui m'écoutez, et qui avez applaudi tant de fois aux profanations que j'ai faites de ces sacrés mystères, commencez à les révéler aujourd'hui avec moi; croyez que Jésus-Christ est le vrai Dieu, et espérez par lui le pardon de vos péchés.* Dioclétien ne pouvant vaincre la constance du nouveau converti, le fit décapiter, le 28 août 286.

Le même fait se reproduisit plus tard. Saint Porphyre, comédien et martyr à Andrinople, l'an 362, reçut par dérision le baptême sur le théâtre, en présence de l'empereur Julien l'Apostat qui applaudissait à cette parodie sacrilège. Mais Porphyre, à la fin de cette cérémonie dérisoire, fut changé subitement, par un effet de la grâce divine, et déclara qu'il était Chrétien.

BARADDAS (SÉBASTIEN). — Les annales de la Compagnie de Jésus nous apprennent que dans l'espace de dix ans, l'auguste Mère du Sauveur se fit voir à plusieurs disciples de saint Ignace en tête desquels nous nommerons Sébastien Baraddas, né à Lisbonne, de famille noble. Un jour qu'il pria avec un grand recueillement dans une église de Saint-Dominique, et au pied d'un autel dédié à Notre-Dame de l'Echelle, la Mère de Dieu lui apparut et lui dit expressément d'entrer chez les Jésuites. (ALEGAMBE, *Bibliotheca scriptorum Societatis*; POIRÆUS, *Tripl. cor.*, t. II, p. 627; *Negot. Sæcul. Mar.*, p. 291.)

BARSABIAS (Saint) et ses compagnons, martyrs en Perse, le 3 juin 342. — Condamnés à périr dans les flammes, on vit sur leur corps des croix lumineuses qui éblouirent et convertirent plusieurs des assistants.

BASILE (Saint) évêque d'Ancyre, martyr à Antioche le 29 juin 362. — Ce saint martyr auquel on avait arraché d'énormes lambeaux de chair et fait souffrir les plus horribles tortures, fut subitement guéri dans sa prison au moment même où on le croyait près d'expirer. Nous verrons à l'article **MARTYRS** une multitude de faits de ce genre; encore n'en avons-nous rapporté que la moindre partie.

BASILE le GRAND (Saint), — évêque de Césarée en Cappadoce, et docteur de l'Eglise, était poursuivi avec fureur par Julien l'Apostat qui avait juré de détruire l'Eglise et le peuple de Césarée. Or, un jour qu'il pria avec larmes et ferveur pour son peuple, il fut ravi en extase et il vit dans cette extase la sainte Vierge implorant son Fils contre l'empereur apostat. Il entendit en même temps Jésus-Christ charger saint Mercure martyr, dont les restes étaient inhumés dans l'église de Césarée, d'empêcher l'effet des menaces du prince impie contre un temple et une ville dont Marie était la protectrice. Saint Mercure ayant revêtu son ancienne armure alla percer d'une flèche invisible Julien, qui mourut en s'écriant: *Tu as vaincu, Galiléen!* Saint Basile raconta cette révélation à son peuple dans ses plus petits détails, et l'armée romaine de retour confirma bientôt l'exactitude des faits racontés par le saint évêque et qui s'accomplissaient à une très-grande distance au moment même où saint Basile était en extase. Ce récit se trouve dans la Vie de saint Basile par le prêtre Amphiloque, auquel plusieurs donnent le titre de saint.

BAUDOIN D'AXELLE, Dominicain. — était tenté de quitter l'habit des Frères Prêcheurs, lorsque la Mère de Dieu lui envoya un doux sommeil dans lequel elle lui apparut tenant en chacune de ses mains une coupe symbolique qu'elle lui fit goûter. La première représentait la vie séculière, et elle était nauséabonde; la seconde figurait la vie religieuse, et elle était délectable. Instruit et éclairé par là, Baudoin résolut de rester, et resta en effet jusqu'au terme de sa carrière dans l'ordre où il était entré, et dont il fut, aux yeux de Dieu, une des gloires les plus pures. (Arnold. de RAISSE in *Anctor. sanctorum Belgii; Negot. Sæcul. Mar.*, p. 189.)

BAUDOIN DE BOILE, ermite de Saint-Benoît, qui mourut en Angleterre. — Une nuit qu'il reposait d'un paisible et doux sommeil dans sa pauvre cabane, il crut voir la Mère de Dieu qui, s'approchant de son lit, lui ordonna de jeter les fondements d'un monastère, lui promettant de l'assister et de le seconder en tout dès qu'il aurait mis la main à l'œuvre qu'elle lui prescrivait. Le matin venu, Baudoin raconta à ses disciples (car il en avait deux), tout ce qu'il avait vu et entendu dans son sommeil. Mais un de ses

deux compagnons, nommé Arnoul, lui répondit : « Quoi, nous avons à peine de quoi apaiser notre faim, et vous avez la prétention de bâtir un monastère ! » Cette réflexion arrêta tout court l'homme de Dieu, et lui fit abandonner toute idée de construction. Mais, la nuit suivante, la sainte Vierge lui apparut de nouveau et lui dit : *Pourquoi, mon frère, n'avez-vous pas encore commencé l'œuvre que je vous ai commandée ? La parole d'un de vos disciples est-elle plus puissante, et a-t-elle plus d'empire sur vous que ma parole à moi ? Mettez-vous donc bien vite à l'œuvre en question, et sachez que j'ai fait choix de cet emplacement pour y avoir, à tout jamais, une famille qui m'y serve et m'y honore pieusement.* Quand le jour fut venu, Baudoin fit part à ses disciples de sa seconde vision. Mais Arnoul, qui ne voulait s'en rapporter qu'à ses yeux et à ses oreilles, et qui avait à un haut point la prudence des *enfants du siècle*, s'écria avec colère : « Que de privations de tous genres n'avons-nous pas sans cesse à endurer ici ? A quels besoins de toute espèce ne sommes-nous pas en proie ? Et malgré cela, vous songez à élever un monastère ; il paraît évident que vous perdez la tête ; aussi, vais-je vous quitter et retourner au lieu d'où je suis venu vers vous. » Ces reproches, ces invectives déconcertèrent le bon ermite et, lui firent encore une fois abandonner la pensée de bâtir. Cependant il pria Dieu avec larmes, et lui demanda avec les plus vives instances la faveur d'une troisième vision, si les deux qu'il avait eues venaient vraiment du ciel et si elles n'étaient pas une illusion du démon ou un jeu de son imagination. La nuit suivante, à peine fut-il endormi qu'il vit la sainte Vierge qui, d'un air sévère, lui dit : *Cesserez-vous enfin de résister à mes ordres ? N'avez-vous donc plus confiance en moi ? Mettez-vous donc à l'œuvre, faites ce que je vous ai dit, et comptez sur mes promesses.* Après ces mots, elle disparut. Baudoin n'hésita plus ; dès le matin il alla chercher des ouvriers, et, s'armant d'une hache, il abattit et fit abattre les plus beaux arbres de la forêt où était son ermitage ; et, ô bonté de Dieu et de sa sainte Mère ! tous les matins il trouvait dans sa cellule, de quoi nourrir et de quoi payer ses ouvriers. Aidé d'un pareil secours, il put construire une belle église et une maison assez spacieuse ; et quand tout fut achevé, tout aussi était payé, quoique, au moment où il mit la première main à l'œuvre, il n'eût absolument rien. (*Apparitions et Révélations de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSERET.)

BAUME ou **HUILE MYSTIQUE**. — *Voy. HUILE, MANNE*, etc. — Nous aurons souvent l'occasion de montrer, dans le cours de ce travail, comment l'âme, unie à Dieu par la vie spirituelle ou mystique, modifie profondément non-seulement les organes mais encore les éléments du corps humain, de sorte qu'on y voit subsister, même après la mort, comme des formations surnaturelles, qui ne se trouvent que dans le corps des saints. Il

en est ainsi du baume ou huile mystique. « Tout parfum, » dit Görres, « se rattache à une huile volatile qui en est comme le véhicule. Il n'est donc pas étonnant que bien souvent après la mort il se forme, dans le corps des saints, une huile de ce genre. Déjà saint Jean Climaque raconte, au quatrième degré de son *Echelle du paradis*, que, comme il visitait un couvent dans le désert, un homme admirable, nommé Ménas, mourut peu de temps avant son arrivée, après y avoir passé cinq ans dans la pratique de toutes les vertus. « Comme nous faisons, » dit-il, « le service divin pour lui, le troisième jour après sa mort, le lieu où était « son corps se trouva rempli tout à coup « d'une odeur merveilleuse. L'abbé permit « alors d'ouvrir son cercueil, et nous vîmes « couler des deux plantes de ses pieds, « comme de deux sources, un baume odorant. » Lorsqu'on leva le corps de Madeleine de Pazzi, un an après sa mort, on le trouva intact, et il en coula une huile pendant douze ans, après quoi la source s'arrêta; mais le corps resta incorruptible. Lorsqu'on ouvrit la tombe du bienheureux Félix de Cantalice, quelque temps après sa mort, on trouva dans le cercueil de plomb qui renfermait son corps une grande quantité d'une liqueur odorante, dans laquelle les médecins remarquèrent beaucoup de propriétés extraordinaires. On trouva également les os de l'abbesse Franca nageant dans une huile de couleur obscure. Toutes les parties molles du corps du bienheureux Ange s'étaient dissoutes en une huile de cette sorte, lorsqu'on le leva d'Oxford. Lorsqu'on ouvrit, en 1649, la tombe du vénérable François Olympe, à chaque coup de marteau il s'élevait non une poussière sèche, mais une douce vapeur dont le parfum charma les assistants. Lorsqu'on eut ouvert le cercueil, on trouva les os nageant dans un baume, dont l'odeur semblait composée de celle de la rose et du lis. Le corps des saints résiste même quelquefois à la chaux, comme on le vit lorsqu'on ouvrit la tombe de Pascal Baylon, huit mois après sa mort, et qu'on trouva sous la chaux son cadavre intact et nageant dans l'huile.

Dans les rapports qui nous sont parvenus sur ce genre de phénomènes, on donne quelquefois le nom de manne à la substance qui avait été trouvée, probablement à cause de sa solidité. C'est ainsi qu'on raconte de Jeanne d'Orviété, qu'on trouva sa tête arrosée d'une manne céleste, et qu'il en sortait de l'huile ainsi que de ses pieds. Pendant longtemps aussi il coula de l'huile et de la manne dans le tombeau de sainte Rose de Viterbe. Ce phénomène se produit ordinairement quelque temps après la mort. C'est ainsi qu'il se manifesta le vingtième jour chez la sœur Eustochie, religieuse Minorite, sous la forme d'une sueur odorante qui inondait son corps, et qui pendant longtemps revenait tous les vendredis et à toutes les grandes fêtes. Quelquefois cependant il se manifeste immédiatement après la mort.

Il en fut ainsi de Pascal, de la sœur Elisabeth-Marie de la Passion, qui, pendant trois jours, mouilla continuellement son voile et ses manches; du bienheureux Alphonse, qui, immédiatement après sa mort, rendit une huile que le peuple recueillait avec empressement; de la sœur Salomé, dont le corps nagea dans l'huile pendant les sept jours qu'elle fut exposée dans le chœur du monastère. Quelquefois les plaies de la stigmatisation paraissent sur le corps après la mort. Ainsi, lorsqu'on leva le corps de la bienheureuse Hélène, dix-sept ans après sa mort, il se forma au côté une plaie d'où s'échappait le baume le plus pur.

Dans tous ces cas, la mort avait déjà trouvé dans le corps des défunts une prédisposition à la formation de cette huile mystérieuse, et elle n'avait fait que la développer plus ou moins rapidement. Mais ceci suppose que cette disposition existait déjà et produisait ses effets pendant la vie: et c'est ce que prouvent abondamment les nombreux exemples que nous pouvons citer sous ce rapport. Sainte Lutgarde étant à Laus, chez une de ses amies, dans le couvent du lieu, se trouva remplie, pendant qu'elle priait, d'une telle douceur, qu'elle appela son amie, et lui montra ses doigts en lui disant: « Voyez, ma sœur, comme Dieu agit avec moi, il fait couler de mes doigts, comme de l'huile, la plénitude de grâce dont mon âme est inondée. » En disant cela, elle était comme ivre et parcourait le couvent avec une jubilation extrême. (A. SS., 3 Jun.) C'est ainsi que le sein de Christine l'Admirable, pendant sa captivité, se remplit d'huile avec laquelle elle frotta ses plaies et les guérit. Lorsque Agnès de Monto-Pulciano mourut, en 1317, les sœurs du couvent, dont elle était abbesse, voulurent garder son corps. Mais comme on craignait la putréfaction, on envoya dans tout le pays, jusqu'à Gènes, pour acheter les baumes les plus précieux. Mais à peine ceux qu'on avait envoyés étaient-ils partis que l'on vit couler du corps de la sainte, de ses mains et de ses pieds, des gouttes de baume, que les sœurs du couvent recueillirent dans des vases et qu'elles conservèrent longtemps encore. »

BEATRIX DE LA FORET, sœur du bienheureux Amédée et de Jacques de la Forêt, premier comte de Portallègre. — Dame d'honneur de la reine Isabeau, Béatrix fut enfermée par elle dans une étroite cellule où elle fut soumise aux privations les plus dures. Mais ayant fait vœu de virginité, ayant prié avec ferveur la sainte Vierge, celle-ci lui apparut tout à coup revêtue d'une robe d'une éclatante blancheur et d'un manteau d'un azur plus brillant que celui du ciel; elle promit à Béatrix de la délivrer bientôt; et en effet, trois jours après, Béatrix recouvra la liberté, fonda plus tard l'ordre de l'Immaculée-Conception et mourut dix jours après sa prise de possession. Aussitôt qu'elle eut rendu à Dieu son âme, son visage devint beau comme celui d'un ange et une étoile d'or, jetant de tous côtés des

rayons lumineux, vint briller sur sa tête. Ce fut ainsi que Dieu révéla, par deux prodiges, l'éclat et la beauté dont Béatrix jouissait au ciel. (FRANCISCUS GONZAGA, VASCONCELLIUS, HENRIQUEZ, *Negot. Sæcul. M.*, etc.)

BENOÏT (Saint), patriarche des moines d'Occident, né en 480, en Ombrie, et mort le 21 mars 543. — Ermite d'abord dans une caverne des montagnes de Sublac, saint Benoît fut choisi pour abbé par les moines de Vicovare. Mais bientôt son zèle, pour l'observation des règles, déplut. On passa des murmures à la haine. Quelques-uns même résolurent de se défaire d'un supérieur dont la morale condamnait leurs désordres. Ces scélérats mirent du poison dans le vin qu'il devait boire. Le saint ayant formé, selon sa coutume, le signe de la croix sur le verre, il se cassa sur-le-champ. Il reconnut à ce prodige que le verre contenait un breuvage mortel. Ayant quitté ces moines incorrigibles, il retourna à Sublac.

Dieu qui avait choisi Benoît comme un autre Moïse, pour conduire un peuple d'élus dans la vraie terre promise, autorisa sa mission par le don des miracles et par celui de prophétie. La nature docile lui obéissait, et les choses futures se dévoilaient à ses yeux. Plus d'une fois, par la seule vertu du signe de la croix, il mit en fuite les démons qui cherchaient à séduire ses religieux. Il prédit, longtemps avant l'événement, que le monastère du Mont-Cassin serait profané et détruit : prédication que les Lombards vérifièrent, sans le savoir, en 580.

Totila, roi des Goths, étant entré en Italie, fut frappé des merveilles qu'on lui raconta de saint Benoît. Il lui manda qu'il lui ferait une visite; mais, au lieu d'aller le voir en personne, il lui envoya un de ses officiers, qu'il fit revêtir de ses habits royaux, accompagné d'un brillant cortège. Il voulait éprouver par là si le saint était tel qu'on le lui avait dépeint. A peine Benoît eut-il aperçu l'officier, qu'il lui cria de quitter un habit qui n'était pas à lui. Totila, informé de ce qui s'était passé, vint visiter lui-même le serviteur de Dieu; il se prosterna pour lui témoigner son respect; mais il fut bien étonné quand il l'entendit parler de la sorte : « Vous faites beaucoup de mal, et je prévois que vous en ferez encore davantage; vous prendrez Rome, vous passerez la mer, et régnerez neuf ans; mais vous mourrez dans la dixième année et serez cité au tribunal du juste Juge pour lui rendre compte de toutes vos œuvres. » Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'événement.

Outre ces prédictions, on rapporte un grand nombre de miracles de saint Benoît; et entre autres celui-ci : Un jour, comme il était sorti avec les frères pour travailler aux champs, un paysan vint au monastère outré de douleur, portant entre ses bras le corps de son fils mort, et demandant le P. Benoît. Comme on lui dit qu'il était aux champs avec les frères, il jeta le corps de son fils devant la porte du monastère, et, dans le transport de sa douleur, il courut d'une grande vitesse

chercher le saint. Sitôt qu'il le vit, il se mit à crier : « Rendez-moi mon fils. » Saint Benoît s'arrêta et lui dit : « Vous ai-je ôté votre fils? » Le paysan répondit : « Il est mort, venez le ressusciter. » Le saint fort affligé de ces paroles, dit : « Retirez-vous, mes frères, retirez-vous; cela ne nous appartient pas, c'est aux saints apôtres. » Mais le père affligé persistait, protestant avec serment, qu'il ne se retirerait point que le saint abbé n'eût ressuscité son fils. Saint Benoît lui demanda où il était : « Voilà, » dit-il, « son corps à la porte du monastère. » Le saint y étant venu avec ses frères, se mit à genoux, se coucha sur le corps de l'enfant, et, se relevant, étendit ses mains au ciel et dit : « Seigneur, ne regardez pas mes péchés, mais la foi de cet homme, et rendez à ce corps l'âme que vous lui avez ôtée. » A peine eut-il achevé sa prière que tout le corps de l'enfant trembla à la vue de tous les assistants : saint Benoît le prit par la main et le rendit à son père plein de vie et de santé.

Saint Benoît ayant eu une entrevue avec sa sœur Scolastique, trois jours après, étant dans son monastère et levant les yeux au ciel, il vit l'âme de sa sœur entrer au ciel en forme de colombe. Ravi de sa gloire, il rendit grâce à Dieu, déclara sa mort aux frères, et les envoya pour apporter le corps à son monastère, et le mettre dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Nous lisons dans les *Insinuations de la divine pitié* l'apparition suivante de saint Benoît à sainte Gertrude :

« A la fête insigne de notre glorieux Père saint Benoît, » y est-il dit, « sainte Gertrude s'appliquant à Dieu pendant les Matines avec plus de dévotion et de ferveur, pour honorer un si excellent Père, elle le vit en esprit tout plein de gloire, et en présence de la très-sainte Trinité, ses habits paraissant tout éclatants, et son visage plein de majesté et de beauté, et des roses merveillusement belles et vives comme sortant de toutes les jointures de ses membres; en sorte qu'ils semblaient composer un jardin plein de ces roses éclatantes, parce que chaque rose en produisait une autre, et cette autre encore d'autres, qui surpassaient les premières en odeur et en beauté. Si bien que notre Père saint Benoît, que l'on peut dire béni de nom et de grâce, tout embelli et tout parfumé de ses fleurs, plaisait admirablement à toute la sainte Trinité, et à toute la cour céleste, qui se réjouissait avec lui d'une si rare béatitude. Toutes ces roses qui scritaient de ses membres, signifiaient tous les exercices qu'il avait employés à assujettir sa chair à l'esprit, et toutes les actions de vertu qu'il avait pratiquées durant sa très-sainte vie, et toutes celles aussi de ceux qui, ou pressés par son exemple, ou attirés par ses persuasions, avaient renoncé au siècle pour se réduire à la discipline régulière, et qui le suivant dans un si beau chemin, étaient parvenus ou devaient parvenir au port de la patrie céleste et de la vie éternelle, et chacun d'eux est un sujet

de gloire particulière à ce grand patriarche, et tous les saints, prenant part à la joie qu'il en a eue, bénissaient Dieu sans cesse.

Saint Benoît portait aussi pour bâton un sceptre fort honorable et merveilleusement embelli des deux côtés de pierres précieuses d'un éclat admirable. et le tenant en sa main, il voyait dans le côté qui était tourné vers lui, luire la félicité de tous ceux qui, ayant embrassé sa règle, avaient changé de vie pour en suivre une meilleure, et Dieu, par rapport à eux, le comblait d'une joie inconcevable. Et de l'autre côté qui regardait Dieu, éclatait sa divine justice contre ceux qu'il avait appelés par sa pure miséricorde, à un ordre si saint, et qui s'en étant rendus indignes par leurs dérèglements, ont été condamnés à des supplices éternels, étant juste que celui à qui Dieu a fait la grâce d'entrer dans le plus saint des ordres, soit aussi le plus sévèrement puni si, par sa mauvaise vie, il vient à s'en rendre indigne.

Or, comme sainte Gertrude offrait à son Père saint Benoît, de la part et au nom de toute la communauté, un psautilier entier, en son honneur et à sa gloire, il parut avec un visage plein de sérénité et de joie, et offrit à Notre-Seigneur l'éclat de ses membres qui semblaient refluer pour le salut de ceux qui invoquent dévotement son assistance et de tous ceux qui désirent suivre ses traces par l'observation de sa règle sainte. »

BERNARD (Saint.) — Comment raconter la suite des miracles publics, éclatants, innombrables, universels qu'accomplit sur tous les points de l'Europe ce puissant thaumaturge ? Comment redire la vie si pleine de merveilles et de prodiges de ce grand mystique ? Nous ne l'essayerons même pas, et nous rapporterons seulement quelques-uns des traits qui signalent l'histoire de ce saint, l'une des gloires les plus éclatantes de l'Église. Pendant que sa mère le portait dans son sein, elle rêva qu'elle portait un petit chien blanc qui avait une tache brune sur le dos. Un saint homme lui dit que ce songe signifiait qu'elle donnerait à l'Église un gardien, un protecteur et un apôtre éloquent de la parole divine. Sa mère l'avait consacré à Dieu. Une vision qu'il eut dans sa jeunesse, le jour de Noël, l'avait engagé de bonne heure dans les voies mystiques ; et l'on s'aperçut bientôt que l'interprétation donnée au songe de sa mère était véritable. La puissance extraordinaire que Dieu lui avait donnée sur les hommes parut pour la première fois lorsqu'il confia aux siens la résolution qu'il avait prise d'embrasser la vie religieuse ; car il entraîna dans le même dessein son oncle d'abord, puis ses frères, ses sœurs et enfin son père. Ses conquêtes en ce genre devinrent si nombreuses que les mères, craignant son éloquence, empêchaient leurs enfants d'aller l'entendre. Les femmes faisaient la même chose à l'égard de leurs maris, et les amis à l'égard de leurs amis. Il était entré avec

trente compagnons, en 1113, dans l'ordre sévère de Cîteaux, sous l'obéissance de saint Etienne. L'âme du jeune Bernard avait bientôt pris une énergie incroyable, et avait fini par dominer tellement le corps que tous ses sens étaient comme liés, et qu'il semblait avoir perdu la vue, l'ouïe et le goût. Ce qu'il accordait au corps paraissait avoir pour but moins de le nourrir véritablement que de l'empêcher de mourir ; et plus tard il s'accusa quelquefois d'avoir poussé trop loin la mortification corporelle.

L'esprit devenait chaque jour plus puissant en lui ; et Dieu lui donna le don de la science, celui des miracles et de prophétie. Toutes ses actions et toutes ses paroles avaient un charme irrésistible, et souvent les petits enfants sur les bras de leurs mères cherchaient sa main pour la baiser.

Une nuit de Noël, Bernard, tout jeune encore, attendant à l'église le commencement de l'office, fut surpris par le sommeil. Il eut alors une vision délicieuse. L'enfant Jésus lui apparut, et sa beauté divine lui causa un si doux ravissement, qu'il ne pouvait jamais parler de cette vision sans éprouver une émotion profonde qu'il communiquait à tous ceux qui l'écoutaient.

Une fois il lui arriva d'omettre de réciter les sept psaumes pénitenciaux qu'il disait tous les jours pour le repos de l'âme de sa mère. Saint Etienne de Grammont, abbé du monastère auquel Dieu révéla cette omission, lui dit le lendemain en souriant : « Frère Bernard, à qui donnâtes-vous hier commission de réciter pour vous les sept psaumes ? » Le jeune novice, surpris que son abbé eût connaissance d'un secret qu'il n'avait découvert à personne, fut pénétré de confusion, se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon de sa faute.

Saint Bernard étant encore dans sa première jeunesse, à Chatillon-sur-Seine d'où il sortit à vingt-deux ans pour aller à Cîteaux, fut attaqué d'une maladie très-grave qui mit ses jours en péril. C'est alors qu'il eut la vision que racontent en ces termes les chartes d'indulgence accordées à Avignon en 1340. « Il y a, de temps immémorial, en l'église de Saint-Vorle de Chatillon-sur-Seine, une image de la bienheureuse Vierge Marie, que le peuple chrétien honore et révère, laquelle, ainsi qu'il est rapporté plus amplement dans la Vie du saint, présenta miraculeusement son fils à saint Bernard en lui disant : *Reçois Jésus, Sauveur du monde* ; ensuite elle l'instruisit sensiblement des mystères de la foi catholique, lui fit voir toute la passion de Jésus-Christ, et (ce qui est au delà de tout le pouvoir de la nature humaine), comme si c'eût été la Vierge en personne, mère naturelle de Jésus-Christ, l'image portant la main à son sein, en fit distiller des gouttes de lait sur les lèvres du saint, au moyen de quoi il devint le fidèle adorateur de la Vierge, l'apôtre du Christ, le prédicateur de sa doctrine et le fidèle adorateur de Marie, Mère de Dieu, Reine du ciel, en l'honneur et sous l'inspi-

ration de qui il composa pour l'usage des anges, plusieurs hymnes religieuses, entre autres le *Salve Regina*. »

Cet oratoire de Notre-Dame, depuis en grande vénération, prit le nom de *Chapelle de saint Bernard* qu'il porte encore aujourd'hui. Des peintures à fresque y représentent le miracle reproduit dans ces chartes, miracle représenté aussi dans l'église de Fontaine, pays natal de saint Bernard, qui est devenu le sujet de plusieurs autres tableaux et qui était célébré le 15 mai par tout l'ordre de Cîteaux. Le *Chronicon SS. Deipara* rapporte également ce fait. Chrysostome Henriquez dit, dans ses Notes, que ce miracle est attesté à Chatillon par les preuves les plus authentiques, et qu'il a été vérifié et admis par le révérend Edme de la Croix, général de l'ordre de Cîteaux. Il donne la teneur de cette pièce remarquable et celle de plusieurs autres témoignages. Célestin Gonon, Jacques Bedermann et un grand nombre d'autres font mention de ce prodige, qui se répéta d'ailleurs plusieurs fois, et qui est consigné dans le missel de Cîteaux. Le même miracle se renouvela à Spire, en Allemagne, quand saint Bernard alla dans cette ville en qualité de légat apostolique.

Le P. Poirée, d'après Guillaume de Saint-Thierry, historien et contemporain de saint Bernard, raconte qu'une autre fois, saint Bernard étant malade d'une fluxion très-grave, la sainte Vierge vint en personne avec les bienheureux saint Laurent et saint Benoît, et qu'elle le guérit par son seul atouchement. Le même auteur ajoute encore, sur le même témoignage, qu'en même temps que Marie rendit ainsi la santé à son bien-aimé serviteur, elle lui fit voir en songe un bateau qui, flottant sur une large rivière, toucha d'abord le rivage, puis en fut repoussé et rejeté au large; lui donnant ainsi à entendre qu'il avait touché lui-même aux rives de l'éternité; mais que la santé qu'elle lui rendait allait de nouveau le lancer au beau milieu des flots. Le *Chronique* et les *Annales de Cîteaux* disent aussi qu'à l'heure de sa mort, la sainte Vierge lui apparut, qu'elle reçut son âme à la sortie de son corps, et qu'elle la porta elle-même jusque dans le sein de Dieu.

Parlons maintenant des miracles de ce puissant thaumaturge. Le premier eut pour objet la personne d'un gentilhomme de ses parents, nommé Joubert de la Ferté, qui perdit tout d'un coup la parole et la connaissance. Son fils et ses amis étaient sensiblement affectés de le voir mourir sans confession et sans viatique. On envoya avertir l'abbé, qui le retrouva au même état depuis trois jours. Il dit au fils et aux assistants : Vous savez que cet homme a offensé Dieu, principalement en faisant tort aux églises et en opprimant les pauvres, si vous me croyez, on rendra aux églises ce qu'il leur a ôté, et on remettra les redevances injustes dont il a chargé les pauvres; alors il recouvrera la parole, il se confessera et recevra les sacrements. Toute la famille le promit avec

joie et l'accomplit; mais Gérard frère de l'abbé et Gaudri son oncle, étonnés et alarmés de la promesse qu'il avait faite, le tirèrent à part et l'en reprirent durement. Il leur répondit avec simplicité : Il est facile à Dieu de faire ce qu'il vous est difficile à croire. Il pria en secret, puis il alla offrir le saintsacrifice; et comme il était encore à l'autel, il vint un homme dire que Joubert parlait librement, et demandait avec empressement le saint abbé. Après la Messe, il y alla, le malade se confessa à lui avec larmes, reçut les sacrements, et vécut encore deux ou trois jours, pendant lesquels il ordonna que ce que l'abbé avait prescrit fût inviolablement exécuté, fit encore des aumônes, et mourut chrétiennement.

Un jour comme Bernard revenait des prés, il rencontra une femme qui venait de loin lui apporter son enfant, dont une main était sèche et le bras tourné depuis sa naissance. L'abbé, touché des larmes et des prières de cette femme, lui dit de mettre son enfant à terre. Ayant fait sa prière, il fit le signe de la croix sur la main et sur le bras de l'enfant, puis il dit à la mère de l'appeler. L'enfant accourut, embrassa sa mère des deux bras, et fut dès lors guéri. Les frères et les disciples de Bernard regardaient avec étonnement ces merveilles; mais ils n'en tiraient pas de vaine gloire humaine, comme auraient fait des hommes ordinaires; l'affection spirituelle qu'ils lui portaient les faisait craindre pour sa jeunesse et la nouveauté de sa conversion. Les deux que ce zèle animait le plus, étaient Gaudri son oncle et Gui son frère aîné. Ils n'épargnaient point les paroles dures pour fatiguer sa modestie; ils le chicanèrent même sur ce qu'il faisait de bien, réduisaient à rien ses miracles; et comme il ne se défendait point, ils le poussaient souvent par leurs reproches jusqu'aux larmes.

Il arriva enfin que son oncle Gaudri tomba malade d'une grande fièvre; et pressé de la douleur, il pria l'abbé d'avoir pitié de lui, et ne lui pas refuser le secours qu'il donnait aux autres. L'abbé usant de sa douceur ordinaire, le fit premièrement souvenir des fréquents reproches qu'il lui avait faits sur ce sujet, lui demandant s'il ne parlait point ainsi pour le tenter; mais comme Gaudri persévérerait, il lui imposa les mains, commanda à la fièvre de se retirer et elle se retira. Saint Bernard continua de faire quantité d'autres miracles.

Le bienheureux Gérard, religieux de l'abbaye de Clairvaux et frère de saint Bernard, étant tombé dangereusement malade, fut miraculeusement guéri par son frère saint Bernard.

Appelé au concile d'Etampes, il en partit à la requête des Milanais, pour aller à Milan ramener cette ville à la communion de l'Eglise. Le peuple tout entier était allé à sa rencontre à une distance de sept milles, et c'est alors que commença une suite de miracles qui rendirent son nom célèbre dans l'univers entier. Partout, à Pavie, à Crém-

ne, il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles et délivrait les possédés. A Milan, on lui amena une femme connue de tout le monde, tourmentée depuis sept ans de l'esprit malin, le priant de la délivrer. Le saint homme était confus de l'opinion qu'on avait de lui; et l'humilité lui défendait d'entreprendre des choses extraordinaires; d'un autre côté il rougissait d'avoir moins de foi que ce peuple, et craignait d'offenser Dieu en se déliant de sa toute-puissance : enfin il s'abandonna au Saint-Esprit; et s'étant mis en prière, il chassa le démon, et rendit la femme tranquille. Les assistants transportés de joie et levant les mains au ciel, rendirent grâces à Dieu; et le bruit s'en étant répandu par la ville, la mit toute en mouvement : on s'assemblait de tous côtés, on ne parlait que de l'homme de Dieu, on ne pouvait se rassasier de le voir et de l'entendre; on s'empressait pour le toucher ou recevoir sa bénédiction.

Il délivra encore beaucoup d'autres possédés par la vertu de la sainte Eucharistie, par l'eau bénite et le signe de la croix. Il guérit aussi plusieurs malades; et la foule du peuple était si grande à sa porte depuis le matin jusqu'au soir, que la faiblesse de son corps n'y pouvait résister; il se mettait aux fenêtres pour se montrer et leur donner sa bénédiction. Ils apportaient du pain et de l'eau qu'il lui faisaient bénir, et les gardaient comme des choses sacrées. On accourait à Milan pour le voir des villages et des villes voisines. Il guérit plusieurs malades de la fièvre, leur imposant les mains et leur faisant boire de l'eau bénite; il rétablit des mains sèches et des membres paralytiques en les touchant; il rendit la vue à des aveugles par le signe de la croix en présence de plusieurs témoins. Au milieu de tant de miracles et de tant d'applaudissements, le saint abbé conserva toujours une humilité profonde; et refusa constamment l'archevêché de Milan, qu'on le pressait opiniâtrément d'accepter. Lorsqu'à son retour il passa les Alpes, les bergers, quittant leurs huttes, accouraient de partout pour le voir et recevoir sa bénédiction. Il en fut de même dans le voyage qu'il fit en Aquitaine et en Sicile, pour l'affaire du schisme. Lorsqu'il vint en Allemagne prêcher la croisade sur l'ordre du Pape, ce fut le même concours de peuple et les mêmes miracles. On l'assiégeait chez lui, on lui amenait tous les malades pour qu'il les touchât ou les bénît, et fît sur eux le signe de la croix. La foule était souvent si grande, qu'on était obligé de lui apporter les malades par une fenêtre; et ceux-ci étaient quelquefois guéris après avoir touché seulement le bord de son vêtement.

Les miracles qu'il opérât étaient si nombreux, que ses compagnons de voyage ne suffisaient pas à les écrire. Après chaque guérison, le peuple criait, rempli d'allégresse : *Kyrie, eleison!* que tous les saints aient pitié de nous. Lorsqu'on lui amenait des boiteux ou des estropiés, il semblait manier l'argile et lui donner la forme qu'il

voulait; les membres contractés par le mal semblaient se fondre sous son souffle. Quelquefois une sueur froide précédait la guérison. Sa présence n'était même pas toujours nécessaire. Il semblait cependant sentir à chaque fois la vertu qui sortait de lui. Personne, au reste, n'était plus étonné que lui de ces événements merveilleux; il se perdait en conjecture pour savoir ce que signifiaient toutes ces choses, et comment Dieu opérât de tels miracles par un tel homme.

Dans ce voyage en Allemagne, saint Bernard fit un grand nombre de miracles, dont nous avons une relation exacte, écrite à la prière de Samson, archevêque de Reims, par Philippe qui accompagnait le saint abbé dans ce voyage étant archidiacre de Liège; mais il se convertit alors, et au retour se rendit moine à Clairvaux. Cette relation est un journal depuis le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1145, jusqu'au jeudi second jour de janvier 1147. Philippe fait parler tous ceux qui avaient été avec lui témoins de ces miracles; savoir : Herman, évêque de Constance, et Everard son chapelain; deux abbés, Baudouin et Frouin; deux moines, Gerard et Geoffroi; trois clercs, Philippe qui est l'auteur, Otton et Francon; enfin, Alexandre de Cologne, qui se joignit à eux dans le voyage : ce sont dix témoins de ces miracles.

Le journal commence ainsi : « L'évêque Herman dit : *Le curé du village d'Herenheim étant appelé exprès, m'a déclaré qu'un homme aveugle depuis dix ans, qui était de sa maison, ayant reçu le signe de la croix en passant, le premier dimanche de l'Avent, recouvra la vue aussitôt qu'il fut arrivé dans sa maison; je l'avais déjà oui dire à un autre, et la chose est très-certaine dans tout le pays.* — Le chapelain Everard dit : *J'ai oui dire à deux hommes d'honneur, l'un prêtre et l'autre moine, qu'au village de Capenheim, deux aveugles ont recouvré la vue le même jour par le signe de la croix.* — Philippe : *Le lundi, en ma présence, un vieillard aveugle fut amené à l'église, et après l'imposition des mains, tout le peuple cria qu'il avait recouvré la vue, comme vous l'entendîtes tous.* — L'abbé Frouin : *Je le vis qui voyait clair, et le frère Geoffroi le vit avec moi.* — Francon : *Le mardi, à Fribourg, une mère présenta au logis son enfant qui était aveugle; et comme elle le reportait après l'imposition des mains, l'abbé fit demander à l'enfant s'il voyait; je le suivis moi-même, je l'interrogeai, et il me répondit qu'il voyait clair, ce qui fut aussi éprouvé en plusieurs manières.* — Geoffroi : *Aussitôt que nous fûmes entrés dans l'église, un jeune homme boiteux fut guéri par le signe de la croix.* — L'évêque : *Nous le vîmes tous devant l'autel, tandis que le peuple louait Dieu avec de grands cris.* — Et ensuite : *Pourquoi n'avez-vous pas dit qu'à Fribourg, le premier jour, l'abbé ordonna de prier pour les riches, afin que Dieu ôtât le voile de leurs cœurs, parce qu'au lieu que les pauvres se présentaient pour être croisés, les riches se refusaient, et la prière ne fut pas vaine; mais les*

plus riches du lieu, comme vous savez, et même les plus méchants se croisèrent?

« Après plusieurs autres miracles, l'évêque raconte ainsi ce qui s'était passé à Bâle, le vendredi six décembre : *Après le sermon et les croix données, on présenta à l'homme de Dieu une femme muette; et sitôt qu'il eut touché sa langue, elle fut déliée, et la femme parla bien; je la vis et lui parlai. Mais ce boiteux qui avait été guéri auparavant, et par lequel le peuple jeta de si grands cris, qui de vous le vit? — Otton : Nous le vîmes tous. — Everard : Les chevaliers de mon maître et moi, le même jour vendredi, nous vîmes un enfant que sa mère avait amené aveugle, au logis du saint homme, et qu'elle ramenait voyant clair. — Gérard : Il se fit plusieurs miracles, principalement ce jour-là, que nous ne pûmes savoir, à cause du tumulte. — Ensuite Everard parlant du lundi neuf décembre, dit : J'ai conféré avec le chevalier de mon maître, et de ce que nous avons vu, tant eux que moi, nous avons compté trente-six miracles faits ce jour-là. — Philippe : Le mardi, à Schaffouse, nous en perdîmes plusieurs, parce que le tumulte était insupportable; et l'abbé fut obligé de s'abstenir de donner la bénédiction aux malades et de s'enfuir, tant le peuple se pressait l'un sur l'autre. — Everard : Moi-même je le priais instamment devant l'autel de n'imposer les mains à personne, ne sachant comment on pourrait le tirer de là. — Philippe : Toutefois, à l'entrée de l'église, une boiteuse fut guérie en ma présence, et vous ouïtes tout le chant du peuple.*

« Ils arrivèrent à Constance le mercredi 11 décembre, et y demeurèrent le jeudi et le vendredi. *Peu de gens, dit l'abbé Frouin, virent ce qui s'y passa, à cause du tumulte : toutefois je vis cet aveugle qui recouvra la vue le jeudi devant l'autel. L'abbé de Richenau qui lui donnait l'aumône l'avait fait amener. — Geoffroi : Il n'y a point de miracles que nous sachions le moins que ceux de Constance; parce qu'aucun de nous n'osait se mêler dans la foule, et nous nous sommes proposé d'écrire ceux que nous avons vus.* »

L'auteur continue à rapporter les miracles qui se firent à Zurich, à Reinfeld, à Strasbourg, et autres lieux sur la route, jusqu'à Spire, où ils arrivèrent le mardi veille de Noël, 24 décembre. Le roi Conrad y avait convoqué une assemblée des évêques; et saint Bernard y vint pour mettre la paix entre quelques princes, dont les inimitiés empêchaient plusieurs personnes de se croiser. Il ne s'y fit pas beaucoup de miracles, « parce que, » dit l'auteur, « Dieu ne daigne pas faire paraître sa gloire dans le concours d'une multitude curieuse; toutefois le saint abbé y fit ce qu'il appelait le miracle des miracles, en persuadant au roi de se croiser. Quand nous fûmes sortis, comme le roi lui-même conduisait le saint avec les princes, de peur qu'il ne fût accablé de la foule, on lui présenta un enfant boiteux; il fit le signe de la croix, releva l'enfant et lui ordonna de marcher devant tout

le monde. Qui pourrait dire avec quels transports de joie on conduisit cet enfant? Mais le saint abbé se tournant vers le roi, lui dit : *Ceci a été fait pour vous, afin que vous connaissiez que votre entreprise lui est agréable.* A la même heure, avant que nous sortissions du logis, une fille fut redressée et une femme aveugle recouvra la vue. » Après plusieurs autres miracles faits à Spire, Philippe continue ainsi, parlant de ce qui arriva le mardi dernier jour de l'année :

« Au même lieu il arriva une chose qui nous fit grand plaisir, parce que ce fut en présence d'un duc grec, envoyé par l'empereur de Constantinople; il parlait à notre Père dans la chapelle du roi, quand on lui présenta une femme aveugle. Aussitôt qu'il eut fait sur elle le signe de la croix, elle recouvra la vue, et le Grec en fut extrêmement touché. De même vers le soir, en présence du roi, de ce Grec et de plusieurs seigneurs, on lui présenta un enfant boiteux. Aussitôt le saint homme dit avec confiance : *Au nom de Jésus-Christ, je te le commande, lève-toi et marche.* L'effet suivit, l'enfant se leva et marchait librement : d'abord les jambes lui tremblaient, mais peu à peu il se fortifia devant tout le monde. Anselme, évêque d'Havelsberg, avait un grand mal de gorge, en sorte qu'à peine pouvait-il avaler ou parler. Il disait à saint Bernard : *Vous devriez aussi me guérir.* Il lui répondit agréablement : *Si vous aviez autant de foi que les femmes, peut-être pourrais-je vous rendre service.* L'évêque reprit : *Si je n'ai pas de foi, que la vôtre me guérisse.* Enfin le Père le toucha en faisant le signe de la croix; et aussitôt toute la douleur et l'enflure cessa. »

Saint Bernard fit encore plusieurs miracles le mercredi premier jour de l'année 1147, et le jour suivant, qui furent vus par le roi, la cour et toute la ville de Spire; mais l'auteur se plaint que le Mémoire où ils avaient été écrits fut perdu; ce qui marque qu'on les écrivait chaque jour, et que la relation fut dressée sur ces *Mémoires*. La cour se sépara le vendredi 3 janvier, et saint Bernard partit pour Worms.

Ici finit la première partie du journal de ses miracles, et commence la seconde adressée au clergé de Cologne, qui contient le voyage de Spire jusqu'à Liège.

Le jeudi suivant, 9 janvier, ils arrivèrent à Cologne. Comme on n'y attendait pas le saint abbé, la foule du peuple n'y fut pas grande ce jour-là; car il entra secrètement dans les villes autant qu'il pouvait, pour éviter les réceptions solennelles; mais il le pouvait rarement. Le samedi il fit un sermon au clergé de Cologne, leur reprochant leur vie peu régulière, leur mollesse, leur oisiveté, leur orgueil, et leur appliquant plusieurs menaces des prophètes.

Le dimanche, après avoir dit la Messe, il prêcha dans la place, parce que le peuple ne pouvait tenir dans l'église. « Là, » dit l'auteur, « en notre présence un aveugle recouvra la vue, et un manchot qui avait la main

sèche, fut guéri; » et après quelques autres miracles, il ajoute : « Après le dîner, les miracles ne nous manquaient point ce jour-là; et nous le savons certainement, car nous les examinâmes avec soin. Le saint homme était à une fenêtre, et on lui présentait les malades par une échelle; car personne n'osait ouvrir la porte de la maison, tant était grand le tumulte et l'empressement. » Et ensuite : « Le lundi dès le grand matin, un homme sourd recouvra l'ouïe, et une fille aveugle la vue, et un peu après encore une femme aveugle. Là le concours et le tumulte fut si grand, qu'à peine peut-on ramener le saint homme au logis; et je ne sais s'il s'y fit un plus grand miracle, que de ce qu'il échappa sain et sauf. A chaque miracle, le peuple s'écriait en allemand : « *Christ uns gnade*; c'est-à-dire : Jésus-Christ, ayez pitié de nous : » *Kyrie eleison*. — *Die Heiligen alle helfen uns* : « Tous les saints, secourez-nous. » Et ensuite : « Nous sommes tous témoins de ces miracles et toute la ville de Cologne; ils n'ont pas été faits dans un coin, mais en public. »

C'étaient sans doute ces miracles qui faisaient que les Allemands, sans entendre la langue du saint abbé, écoutaient ses sermons avec une attention merveilleuse, et en étaient plus touchés que des discours les plus éloquents. Saint Bernard, parti de Cologne, continua à faire des miracles à Juliers, à Aix-la-Chapelle, à Maëstricht, et partout sur son passage, de même lorsqu'il fut arrivé à Clairvaux. Depuis son retour, le journal mentionne seulement les lieux où s'accomplirent ces miracles, toujours innombrables.

Plus tard, dans un voyage en Languedoc, il fut partout reçu comme un ange envoyé du ciel, et fit encore un grand nombre de miracles; en sorte qu'il était accablé de la foule du peuple, qui demandait jour et nuit sa bénédiction. Geoffroi, alors moine, et depuis abbé de Clairvaux, le dit expressément dans la Vie du saint, et dans une lettre écrite pendant ce voyage où il l'accompagnait; il spécifie plusieurs miracles faits à Bergerac, à Cahors, à Toulouse, à Verfeuil, et en d'autres lieux. Le plus fameux de tous ces miracles, est celui qu'il fit à Sarlat en Périgord. Après le sermon, on lui offrit plusieurs pains à bénir, comme on faisait partout. En les bénissant, il éleva la main, fit le signe de la croix, et dit : « Vous connaîtrez que ce que nous vous prêchons est vrai, et que ce que les hérétiques vous prêchent est faux, si vos malades guérissent après avoir goûté de ce pain. » Geoffroi, évêque de Chartres, qui était auprès du saint abbé, craignant qu'il ne s'avancât trop, ajouta : « S'ils le prennent avec foi, ils seront guéris. » Mais saint Bernard reprit : « Ce n'est pas ce que je dis, mais assurément ceux qui en goûteront seront guéris, afin qu'ils sachent que nous sommes véritables et vraiment envoyés de Dieu. » Tant de malades furent guéris après avoir goûté de ce pain, que le bruit s'en répandit par

toute la province, et le saint homme en revenant passa par les lieux voisins, n'osant venir à Sarlat, à cause du concours insupportable du peuple.

A Toulouse il logeait à Saint-Sernin, qui était un monastère de chanoines réguliers. Un d'eux, habile médecin, était devenu paralytique, et depuis sept mois réduit à une telle extrémité, qu'il n'attendait que la mort de jour en jour. Il pria le saint abbé de permettre qu'on le mît dans une chambre proche de son logement, et il fallut six hommes pour l'y porter. L'abbé le vint voir : le malade lui fit sa confession et le pria instamment de le guérir. L'abbé lui donna sa bénédiction, et, sortant de la chambre, il dit en lui-même : « Vous voyez, Seigneur, que ces gens-ci demandent des miracles, et nous n'avancerons rien autrement. » Aussitôt le paralytique se leva, courut après le saint, et vint lui baiser les pieds avec une dévotion incroyable. Un de ses confrères l'ayant rencontré, s'écria, croyant voir un fantôme. Le bruit s'en étant répandu, on accourut à ce spectacle; l'évêque et le légat y vinrent des premiers. On alla à l'église, le paralytique marchant devant les autres; on chanta le *Te Deum*. Le chanoine guéri suivit saint Bernard à Clairvaux, où il se fit moine; et le saint homme le renvoya depuis en son pays où il fut abbé.

Il fit des miracles en prêchant la croisade, même ensuite pour sa justification. Car, quand la première nouvelle vint en France de la défaite de l'armée chrétienne, un père lui présenta son fils aveugle pour lui rendre la vue; et, comme il s'en excusait, il le pressa tant qu'il vainquit sa résistance. Alors le saint abbé, imposant les mains à l'enfant, pria Dieu que s'il était l'auteur de cette prédication, et si son esprit l'avait assisté en la faisant, il lui plût de le montrer en guérissant cet aveugle. Et comme après sa prière il en attendait l'effet : « Que ferai-je, dit l'enfant, je vois clair? » Il s'éleva aussitôt un grand cri des assistants, qui étaient en grand nombre, tant des moines que des séculiers.

BERNARDIN DE SIENNE (Saint), — avait la plus ardente piété pour la sainte Vierge, qu'il honorait d'un culte incessant. Aussi daigna-t-elle lui apparaître un jour au milieu d'un grand éclat et dans le rayonnement d'une gloire toute céleste; elle lui accorda le double privilège de prêcher avec fruit et de faire des miracles. Au reste il aimait à dire et à proclamer sans cesse qu'il était redevable à la tendre et bienveillante médiation de Marie, de toutes les grâces dont Dieu avait daigné le favoriser. Saint Bernardin de Sienna mourut le 20 mai 1444. (SURIUS, 20 mai, BALINGHEM, 20 juin, *Negot. Sæcul. Mar.*, p. 240; *Chronicum SS. Deiparæ*, pag. 339; POIRÉE, *Tripl. cor.*, lib. II, pag. 561.)

BERTIN (Saint), mort le 9 septembre 709. — Adèle, souveraine de Flandre, se rendit au monastère de Saint-Bertin le lundi de Pâques 938 : elle était attaquée d'une maladie

incurable. Etant devant la chässe de saint Bertin, elle se prosterna et pria avec une ardeur mêlée de respect et de confiance : une guérison prompte et parfaite fut le résultat de sa foi et de sa piété.

BERTULFE (Saint), — abbé de Bobbio, fit avec Jonas, son disciple, le voyage de Rome vers 627. Bertulfe tomba gravement malade en revenant de Rome. La veille de la fête de saint Pierre, il fut guéri miraculeusement, et, sortant comme d'un profond sommeil, il demanda à Jonas l'explication de ce qu'il venait de voir et d'entendre; celui-ci, qui n'avait rien vu ni rien entendu, ne sut quoi lui répondre. « Ne voyez-vous donc pas ce chemin de lumière par où saint Pierre s'en retourne? c'est lui qui vient de me guérir et qui m'ordonne de retourner sans délai à mon monastère. » Il vécut encore 12 ans, et Jonas, qui a écrit sa Vie, nous apprend qu'il opéra plusieurs miracles dont il avait été le témoin oculaire.

BÊTES FÉROCES. — Nous avons déjà montré (*Voy. ANIMAUX*), et nous montrerons plus loin surtout (*Voy. EMPIRE SUR LA NATURE*), comment l'homme, en s'unissant à Dieu par la vie mystique, recouvre sa souveraineté originelle sur toute la création et lui commande en maître. A l'aspect de cette créature régénérée, les animaux les plus cruels eux-mêmes perdent toute leur férocité, jet se sentent tout à coup domptés par la toute-puissance divine à laquelle l'homme ainsi régénéré participe. C'est ce que nous voyons surtout à l'égard des martyrs qui, condamnés à être livrés aux bêtes et jetés dans l'arène de l'amphithéâtre pour en être déchirés et dévorés, n'en reçoivent aucun mal. Les faits de ce genre surabondent, et, sans vouloir les énumérer tous, nous en citerons quelques-uns à l'article **MARTYRS**, donnant ici pour exemple les suivants :

Saint Agapis, martyr à Rome, fut condamné, par ordre de l'empereur Adrien, à être livré aux bêtes féroces, mais elles ne lui firent aucun mal. Il en fut de même de saint Tropez, l'an 67; de saint Eustache, de sa femme, sainte Théopiste, de ses deux fils Théopiste et Agape; de sainte Blandine, esclave, martyrisée à Lyon en 177; de saint Eutychien, martyr à Nicomédie; de sainte Dominique, vierge et martyre sous Dioclétien; de sainte Donatille, vierge et martyre; de sainte Seconde, martyre à Tuburbe la Lucernaire, en Afrique; de saint Janvier, évêque de Bénévent, en 305; et, la même année, de saint Feste, diacre de la même ville; et de saint Didier, lecteur, tous trois martyrs à Pouzzoles; et enfin de saint Philippe et de saint Straton, martyrs à Nicomédie pendant la persécution de Dioclétien.

BEUNON (Saint), — abbé de Klynnoy, dans le pays de Galles, guérit un malade en le touchant avec l'extrémité de son bâton, et la personne ainsi guérie fonda, en reconnaissance de ce miracle, une église à quatre milles de Klynnoy.

BIANCHI (JACQUES). — Frère de l'ordre prêcheur, se fit particulièrement remarquer

par sa dévotion envers la sainte Vierge. Aussi cette bonne mère daigna-t-elle se faire voir à lui huit jours avant sa mort, accompagnée de saint Georges et de saint Dominique. Elle lui révéla le jour et l'heure de son trépas, et elle lui promit qu'elle viendrait en personne l'assister au moment suprême; ce qu'elle fit en effet. Jacques Bianchi mourut le jour de l'Assomption. (*Negot. Sæcul. Mar.*, p. 20; *Chronicon SS. Deiparæ*, p. 293; *POIRÆUS*, tract. 3, c. 13, § 2, n. 19; *BZOVIVUS*, n. 11; *LEANDER-ALBERTUS*; *MICHAEL-PIUS*.)

BILOCATION. — Quelque extraordinaires que paraissent les phénomènes dont nous allons parler, ils sont si nombreux et d'une authenticité si irrécusable, qu'il ne reste plus qu'à en chercher le principe et la loi. Nous en verrons d'ailleurs, dans le cours de ce travail, d'autres non moins extraordinaires et non moins authentiques. Il est certain que l'homme, parvenu à un haut développement de la vie mystique, et uni à Dieu par les entrailles mêmes de son être et le fond de sa personnalité, participe déjà en un certain degré, sur la terre, aux privilèges et aux facultés de la vie divine : tous les phénomènes mystiques n'ont point d'autres causes. Ici l'homme participant à l'omniprésence de Dieu, peut se trouver en divers lieux à la fois de sa personne, comme il y est déjà par la pensée de son esprit. Au reste, ce ne sont pas là des théories, ce sont des faits que nous allons constater, et dont Görres rapporte les suivants dans sa *Mystique*. « La bienheureuse Liduine, » dit-il, « peut nous servir d'exemple pour ce genre de phénomènes mystiques. Elle visitait souvent avec son ange les lieux saints, montait avec lui le Calvaire, y baisait les plaies de Notre-Seigneur, et rapporta, comme témoignage, une tumeur à la lèvre. Une fois, comme elle parcourait avec lui des lieux charmants et très-éloignés, elle glissa en marchant et tomba sur le pied droit. Elle dit elle-même qu'elle avait eu parfaitement la conscience de la douleur que lui avait causée cette chute. L'endroit du pied qu'elle avait indiqué se trouva noir en effet et enflammé, et elle souffrit pendant plusieurs jours de cette entorse. Une autre fois, comme elle visitait les sanctuaires de Rome, et qu'elle marchait au milieu des épines, étendant les bras et les agitant de çà et de là, comme on fait en pareille circonstance, une épine lui entra dans un doigt, ce qui la fit souffrir beaucoup le lendemain. Catherine Emmerich, dans les extases qu'elle avait pendant la nuit, parcourait les divers diocèses, en arrachant les abus, sous forme d'orties; et le lendemain les mains et les bras lui démangeaient, et ses doigts paraissaient comme enflammés par le travail de la veille. On ne peut méconnaître, dans ces deux cas, que la vision présentée à l'esprit des deux extatiques fit sur elles une impression tellement profonde, que l'âme, la reportant au dehors, la reproduisit extérieurement dans le cercle de la vie intérieure. Dans la stigmatisation, la

contemplation des souffrances du Sauveur s'exprime au dehors de la même manière.

Nous avons aussi un grand nombre d'exemples d'une autre classe des mêmes phénomènes. Octave Piccino, déjà très-vieux, avait prié Joseph de Copertino de venir l'assister dans ses derniers moments. Celui-ci lui répondit : « Je vous le promets, quand même je serais à Rome; » et il accomplit sa parole à la lettre. Lorsque Octave tomba malade de sa dernière maladie, Joseph était à Rome; mais il parut tout à coup aux yeux du moribond pour le fortifier. Un grand nombre de personnes le virent, entre autres la sœur Thérèse, qui, étonnée à sa vue, lui dit : « Ah ! frère Joseph, comment vous trouvez-vous ici ? — Pour bénir l'âme de ce vieillard, » lui répondit-il; et il disparut aussitôt. Pendant qu'il demeurait à Rome, sa mère mourante à Copertino s'écria douloureusement : « O mon fils Joseph, ne te verrai-je donc plus ? » Une grande lumière remplit aussitôt sa chambre, et la mourante, voyant son fils, s'écria remplie de joie : « O frère Joseph, mon fils ! » Or, en ce même moment, il sortit précipitamment de sa cellule pour aller prier dans l'église. Un frère le rencontrant lui demanda la cause de sa tristesse. Il répondit : « Ma pauvre mère vient de mourir. » Ce fait de bilocation fut bientôt connu par les lettres qui arrivèrent de Copertino, et par les témoins qui avaient vu le saint assister sa mère. La même chose arriva plusieurs fois à saint Pierre d'Alcantara. Une fois entre autres, pendant qu'il était en Castille, deux gentilshommes, rongés par des scrupules de conscience, le voient s'avancer vers eux; il leur donne la paix et disparaît à leurs yeux étonnés. Plus tard ils prièrent plusieurs fois encore le Seigneur, dans leur angoisse, de venir à leur secours par les mérites du saint, et il leur apparut comme la première fois. Comme ils racontaient à d'autres ce qui leur était arrivé, ceux-ci leur racontèrent à leur tour le fait suivant. Le fils de Balthasar de Frias étant tombé malade à Arena, le saint, sur la prière du père, apparut dans la chambre où était le malade, le consola et le guérit, quoiqu'il fût à plusieurs milles de distance.

Pendant que saint Antoine de Padone demeurait à Monte-Pessulo, il prêcha un jour de fête devant le clergé et tout le peuple. Or c'était la coutume, dans le monastère de ce lieu, qu'aux jours de fête, deux frères chantassent l'*Alleluia* pendant le service divin. On avait chargé précisément alors le saint de cette fonction, en lui recommandant d'avertir l'autre frère qui devait la partager avec lui. Comme il commençait son sermon, il lui vint à l'esprit qu'il avait oublié de le faire. Il en fut tout affligé, et, rabattant son capuchon sur sa tête, il resta quelque temps sans rien dire devant toute l'assemblée. Mais pendant ce temps-là il avait, comme on le eut plus tard, réparé son oubli; puis le frère une fois averti, il revint à lui et reprit son sermon où il l'avait laissé (Wadding, an 1231).

Saint François-Xavier faisant voile, au mois de novembre 1571, du Japon en Chine, le vaisseau fut, après sept jours de traversée, assailli par une violente tempête qui dura cinq jours. Le pilote fit attacher la chaloupe au navire afin qu'elle ne fût pas engloutie par les flots; mais les quinze hommes qu'il avait chargés de ce travail ayant été surpris par la nuit, furent emportés dans la chaloupe et disparurent en un instant. Cependant la tempête augmentait toujours et le vaisseau allait être submergé, lorsqu'il fut sauvé à la prière du saint, comme tous le reconnurent ensuite. Mais ceux qui étaient sur le navire une fois sauvés, leur compassion se tourna vers leurs camarades que la chaloupe avait emporté loin d'eux. Xavier leur dit de prendre courage, et qu'avant trois jours la fille retrouverait sa mère. Le lendemain il fit monter sur le mât pour voir si rien n'apparaissait. On ne vit rien. Le saint rentra dans sa cabute et y passa la plus grande partie du jour en prières; puis il remonta joyeux, annonçant que les quinze hommes étaient sauvés. Cependant, comme le lendemain on ne voyait rien encore, les matelots, qui étaient eux-mêmes en danger, ne voulaient pas attendre davantage ceux qu'ils croyaient perdus, et Xavier fut obligé de les conjurer par la mort du Christ de patienter encore un peu. Il se remit à prier pendant trois longues heures avec une ferveur indicible; et après ce temps, la chaloupe apparut enfin à la joie de tous, et vint s'attacher d'elle-même au navire. Mendès Pintus, qui était sur celui-ci, assura que, lorsque les quinze hommes étaient sortis de la chaloupe pour entrer dans le navire, et que le pilote, la voyant vide, avait voulu la repousser, tous s'étaient mis à crier qu'il fallait auparavant aller au secours du saint qui y était encore. Lorsqu'on chercha à leur persuader qu'il n'avait pas quitté le vaisseau, ils affirmaient tous à l'envi qu'il était resté au milieu d'eux pendant toute la tempête, leur donnant courage, et que c'était lui qui avait conduit la chaloupe vers le navire. Tous les matelots et les passagers parlèrent longtemps encore de ce fait extraordinaire (sa Vie, dans SURUS).

Ce qui arriva à Marie d'Agréda en ce genre est très-remarquable. A mesure que l'esprit de cette vierge était illuminé par le premier rayon qui l'avait éclairé, sa volonté était enflammée davantage aussi par la charité, laquelle ne montait plus seulement vers Dieu, mais s'étendait encore sur toutes les créatures, et la consumait intérieurement de telles ardeurs que, ne pouvant les contenir, elle cherchait à se soulager par ses larmes. Sa charité montait avec ses extases et avait particulièrement pour objet les païens; elle voulait obtenir de Dieu, pour tous les hommes, la connaissance de la vraie foi, et son désir était devenu fort comme la mort. Etant donc un jour tombée en extase après sa communion, comme de coutume, elle vit dans une vision l'univers entier, avec les différentes créatures qui l'habitent, les races et les familles des peuples, passer devant

elle avec une grande clarté. Voyant combien le nombre de ceux qui confessaient la vraie foi était petit comparativement aux autres, et qu'on faisait si peu d'usage de la surabondance du salut que Jésus-Christ nous a procuré par son sang, elle se sentit défaillir de douleur, et se mit à prier avec plus de ferveur encore. Il lui fut dit que, parmi tous ces peuples, ceux du Nouveau-Mexique étaient les plus mûrs pour la foi. Elle se mit donc à invoquer Dieu pour eux du fond de son âme. Elle eut souvent encore la même vision, et il lui fut dit qu'elle devait prier et travailler continuellement pour ces peuples. Or, comme elle était abîmée dans la prière, elle tomba en extase et fut emportée dans des contrées éloignées, sous d'autres cieux et vers un peuple qu'elle reconnut pour celui qui lui avait été désigné dans cette révélation. Il lui sembla qu'elle voyait les hommes avec ses yeux, qu'elle sentait un air toujours plus chaud à mesure qu'elle avançait dans ces contrées. Elle se voyait passant ici le jour, là la nuit; trouvant ici la pluie, là un temps clair et serein; tantôt traversant les mers, tantôt abordant à terre. Il lui sembla qu'elle distinguait chaque royaume et pouvait le désigner par son nom; qu'elle discernait ces peuples des nôtres; qu'elle voyait de ses deux yeux leur manière de vivre, leurs guerres et leurs armes, qu'elle conversait et liait amitié avec eux.

Lorsqu'elle était arrivée dans un lieu, il lui était commandé de s'abandonner à son zèle et de prêcher au peuple la foi et la loi de Jésus-Christ. Il lui semblait alors qu'elle les prêchait réellement en espagnol, et que les Indiens la comprenaient aussi bien que si elle leur eût parlé dans leur propre langue. Elle croyait entendre aussi très-clairement les réponses qu'ils lui faisaient dans leur langue. Il lui semblait que, pour confirmer la foi qu'elle annonçait, elle faisait des miracles, que les Indiens se convertissaient et qu'elle leur annonçait alors les vérités de la foi. Revenue à elle, elle se trouvait à sa place accoutumée; et après que la même chose lui fut arrivée plus de cent fois, elle s'imaginait que, par ses prédications et les miracles que Dieu avait opérés, un immense royaume s'était converti à la foi chrétienne. En voyageant à travers le Mexique, elle crut reconnaître les religieux de Saint-François, qui contribuèrent plus tard à cette conversion; et quoique les habitants du pays fussent très-loin d'eux, elle leur persuada d'aller trouver ces religieux, afin d'obtenir d'eux des ouvriers spirituels qui pussent donner le baptême à tout le peuple; et elle leur enseigna où ils pourraient les trouver. Il lui sembla encore que tout s'était passé de cette manière; que ces religieux étaient venus dans le pays et qu'il s'y était fait beaucoup d'autres choses merveilleuses. Elle rapportait tout cela à son confesseur avec une sincérité parfaite et une grande humilité, ne sachant ce qu'elle devait en penser. Quelquefois il lui semblait qu'elle avait été trans-

portée corporellement dans ces pays, d'autres fois, au contraire, qu'elle n'y avait été qu'en esprit; ou bien elle supposait que c'était un jeu de son imagination: seulement elle était certaine que ces choses ne venaient pas du démon. Son confesseur avait adopté la première opinion, et il paraît que c'est par lui que le bruit se répandit dans les couvents du pays que Marie avait été emmenée corporellement dans les Indes. Quant à Marie, elle laissait la chose pour ce qu'elle était.

La vérité ne fut connue que beaucoup d'années après. On découvrit à cette époque un grand nombre de contrées nouvelles dans le Nouveau-Mexique, et les Franciscains s'efforcèrent de les convertir à la foi. Ils avaient établi dans le pays plusieurs maisons de leur ordre, qui, quoique peu considérables, servaient cependant de point de départ pour de nouvelles conquêtes. Or une troupe d'Indiens, que ces religieux n'avaient encore jamais vus, vint les trouver et demanda ardemment le baptême. Les frères étonnés s'enquirent auprès d'eux de la cause de leur désir. Les Indiens leur dirent qu'une femme, il n'y avait pas longtemps, était venue de leur pays et leur avait prêché la foi; et que de temps en temps elle disparaissait sans qu'on sût où elle allait. Les religieux leur demandèrent comment cette femme était faite; mais ils ne purent rien leur répondre, sinon qu'ils n'en avaient jamais vu de pareille. Cependant on conjectura, d'après les indications qu'ils donnèrent, que ce devait être une religieuse. Louise de Carrion était alors en odeur de sainteté. Un des religieux avait une petite image où la figure seulement de cette femme était représentée, mais sans voile. Les Indiens déclarèrent que cette image ressemblait pour le costume, mais non pour la figure, à la femme qu'ils avaient vue; que celle-ci était jeune et belle. Alphonse de Bénavidès, homme d'une haute intelligence et d'un grand zèle pour le salut des âmes, était alors gardien de la maison du Nouveau-Mexique. Il leur envoya donc des frères qui, après un long voyage, arrivèrent dans le pays de ces Indiens, et, les trouvant bien préparés, ils les baptisèrent, le roi le premier. Tous, mais surtout Bénavidès, étaient curieux de savoir qu'elle était cette femme dont les Indiens leur avaient parlé. Aussi, de retour en Europe, dès qu'il fut arrivé à Madrid, en 1600, il fit des recherches sur cet événement. Ses affaires l'avaient amené auprès de Bernardin de Sienna, alors général de l'ordre, à qui sa charge avait déjà donné occasion d'éprouver l'esprit de Marie, et celle-ci se présenta à sa pensée pendant le récit de Bénavidès. Pour arracher à l'humilité de cette femme les aveux dont il avait besoin, il donna à Bénavidès des lettres de recommandation pour le provincial et le confesseur de Marie. Il le nomma de plus commissaire en cette affaire, et obligea Marie, en vertu de l'obéissance, à tout lui découvrir. L'envoyé étant venu dans la province, s'entretint d'abord avec Séb.

Morzeña, provincial à Burgos, puis avec Fr. de la Torre, qui était depuis peu de temps le confesseur de Marie. Tous ensemble demandèrent à celle-ci ce qui s'était passé en elle. Bénavidès s'informa d'abord des lieux où elle avait été. Elle nomma le pays et les habitants comme si elle y avait demeuré de longues années. Elle lui raconta qu'elle l'y avait vu lui-même en compagnie d'autres religieux; et lui nomma le lieu, le jour et l'heure, désignant chacun de ceux qui étaient présents; de sorte que Bénavidès fut entièrement convaincu de la vérité. Tous trois écrivirent le résultat de leur enquête et en laissèrent une copie au confesseur. Bénavidès en emporta une autre au Mexique avec une lettre de Marie. Cette copie fut déposée dans la maison des religieux Franciscains, au Nouveau-Mexique, et le commissaire général de la Nouvelle-Espagne en envoya à Madrid une copie, que le biographe de Marie avait sous les yeux.

L'Eucharistie est souvent l'occasion qui donne naissance aux phénomènes de ce genre. On raconte, dans la Vie de saint Laurent Justinien, que tout près de lui vivait une religieuse d'une grande sainteté, qui avait passé sa vie dans l'abstinence, les veilles et la prière. Or il arriva qu'au jour de la Fête-Dieu ni elle ni les autres sœurs ne purent communier. Comme elles en étaient très-affligées, et cette sainte religieuse plus encore que les autres, elles prièrent le saint de penser du moins à elles pendant la Messe; il le leur promit. Comme il célébrait les saints mystères en présence de tout le peuple, il fut ravi après l'élévation, et l'Esprit l'emporta vers cette vierge qui, renfermée dans sa cellule, se livrait à la méditation, et ressentait précisément en ce moment un ardent désir de la communion. Il la lui donna aussitôt : si ce fut avec son corps ou hors de son corps, Dieu seul le sait. Du moins le peuple qui était assemblé ne le perdit pas de vue un seul instant. Une fois revenu à lui le saint termina la Messe. La vierge ayant raconté la chose à son confesseur, et celui-ci à saint Laurent, ce dernier leur dit que ce n'était pas à lui, mais à Dieu qu'ils devaient rendre grâces, et leur recommanda de ne parler à personne pendant sa vie de ce qui s'était passé (A. SS., 8 janv.).

Nous voyons encore souvent ces phénomènes se produire à l'heure de la mort. Un fait bien remarquable en ce genre est ce qui se passa peu de temps avant la mort d'Angèle de la Paix entre elle et son confesseur. C'était en 1662, et elle avait cinquante-deux ans, lorsqu'une voix intérieure l'avertit que la fin de sa carrière approchait. Elle fut bientôt prise d'une fièvre violente, et son confesseur, la trouvant très-mal, fit appeler les médecins. Ceux-ci, en considérant la violence du mal et l'épuisement de ses forces, par suite des mortifications qu'elle avait pratiquées, jugèrent qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre, et conseillèrent de lui administrer les sacrements. Mais la mourante, qui savait qu'elle devait mourir le

jour de sainte Ursule, dit à son confesseur que les médecins se trompaient. En effet, après avoir beaucoup souffert pendant un mois, elle se trouva mieux, de sorte que les médecins commencèrent à espérer qu'elle pourrait vivre. Bientôt même ils crurent que le mal avait disparu. Son confesseur, qui avait pour elle une grande estime et qui savait par expérience jusqu'à quel point elle était obéissante, voyant qu'elle était mieux, lui ordonna non-seulement de se lever parfaitement guérie, mais encore de rester sur la terre un grand nombre d'années encore, pour servir plus longtemps le Seigneur. Cet ordre si hardi établit une lutte terrible entre la loi de la nature et celle de la grâce. Angèle le sentait bien; elle dit donc à son confesseur d'un visage serein : « Mon Père, si vous l'ordonnez ainsi, d'après l'avis des médecins, il faut bien que j'obéisse. Cependant sachez bien que je dois mourir de demain en huit jours; mais ce ne sera pas sans que vous m'en ayez donné librement la permission. — Quant à la permission, » répondit Joseph son confesseur, « je ne vous la donnerai jamais. Si vous êtes obéissante, comme j'espère, vous ne mourrez certainement pas cette fois. — Je mourrai, » répondit Angèle; « et comme je vous l'ai dit, avec votre permission; car je suis invitée au festin nuptial de l'éternité, et vous ne pouvez m'empêcher d'y aller. Dieu vous forcera à m'en donner la permission, et à m'administrer les sacrements des mourants. » Joseph fut étonné de son assurance, d'autant plus qu'il savait bien que le curé de la paroisse était décidé à l'administrer lui-même. Il s'en alla donc faisant peu de fond sur ses paroles.

Cependant la fièvre redoubla, et les douleurs augmentèrent de telle sorte qu'il semblait qu'elle allait souffrir en masse tout ce qu'elle avait déjà souffert en détail pendant sa vie. Elle supporta toutes ces souffrances avec patience et même avec sérénité, les recevant de la part de Dieu avec reconnaissance; de sorte que les médecins étaient dans l'étonnement. Le 20 octobre arriva. C'était, avait-elle dit, la veille de sa mort. Voyant que ce qu'elle avait annoncé à son confesseur ne s'accomplissait point par les voies ordinaires, elle se mit en prière et remit la chose à Dieu. Or il arriva que ce jour-là même, pendant que le P. Joseph dormait dans sa cellule au couvent de Sainte-Marie, il entendit frapper à sa porte. Comme il cherchait dans son esprit quelle affaire pouvait lui amener une visite à cette heure, il vit la porte s'ouvrir, quelqu'un entrer et se mettre à genoux au pied de son lit. Quoique l'obscurité fût grande, et qu'il ne pût voir qui était venu, il reconnut cependant au pas que c'était Angèle, et lui cria, saisi d'étonnement et de crainte : « Sœur Angèle, qui vous amène ici à cette heure ? » Il l'entendit clairement lui répondre : « Mon Père, je suis venue vous demander votre bénédiction et la permission de mourir. » Joseph la lui refusa; mais elle le conjura en lui disant que c'était la volonté de Dieu. Joseph

résista à ses désirs pendant deux grandes heures. Pendant ce temps, poussé par une puissance intérieure, il lui avait accordé par trois fois la permission qu'elle lui demandait, mais aux trois fois il l'avait rétractée. A la quatrième enfin, Angèle, sans lui donner le temps de se rétracter, se lève et s'en va, fermant la porte après elle comme elle l'avait trouvée en entrant. Joseph se lève aussitôt de son lit, rempli d'étonnement et d'inquiétude; il ouvre la fenêtre sans savoir trop ce qu'il fait, et se tournant vers le lieu où était Angèle, il lui donne sa bénédiction, confirmant ainsi contre son gré la permission qu'il lui avait donnée de mourir.

La cloche ayant sonné pour la prière, il descend au chœur avec les autres religieux, l'âme bouleversée de ce qui venait de lui arriver. A peine était-il rendu que le portier vint en toute hâte l'appeler, en lui disant que la sœur Angèle le priait de venir lui donner les derniers sacrements. Il se rendit chez elle, et voulut envoyer avertir le curé, sans la permission duquel il ne pouvait l'administrer. Mais Angèle lui dit tranquillement : « Le curé ne vous refusera pas la permission; bien plus, il vous priera de faire ce que je vous demande. » Joseph, se tournant vers la mourante, lui dit : « Allez, sœur Angèle, vous allez donc mourir ! et l'obéissance ? qui vous a donné la permission ? ne vous ai-je pas dit que je ne vous la donnerais jamais ? — Mon Père, » lui répondit Angèle, « je meurs, et avec votre permission. Vous savez bien que vous me l'avez donnée, non pas une fois seulement, mais quatre fois. » Il fit semblant de ne point comprendre ce qu'elle lui disait. Elle lui raconta donc tout ce qui s'était passé dans sa cellule, et lui fit sa confession. Cependant celui qu'on avait envoyé chez le curé avait trouvé celui-ci retenu au lit par la goutte; et comme il l'avait prié de venir, le malade avait répondu qu'il ne le pouvait, et qu'il priait le P. Joseph d'aller à sa place. Angèle obtint donc tout ce qu'elle avait demandé. Après avoir reçu les sacrements, elle resta encore une heure plongée dans une méditation profonde, et mourut ensuite doucement sans agonie. Son confesseur confirma par serment le récit de ce qui s'était passé. » (Marchèse, octobre.)

Nous terminerons le récit de ces faits prodigieux par un qui se passa presque à notre époque, et qui fut authentiquement constaté par procès juridique. Dans la matinée du 21 septembre 1774, Alphonse Liguori, après avoir fini la Messe, se jeta dans son fauteuil; il était abattu et taciturne, et sans faire le moindre mouvement, sans articuler un seul mot de prière, ni adresser la parole à personne, il resta dans cet état tout le jour et toute la nuit suivante. Durant tout ce temps, il ne prit aucune nourriture, et on ne vit pas qu'il désirât aucun service auprès de sa personne. Les domestiques qui s'étaient d'abord aperçus de sa situation, se tenaient à portée de sa chambre, mais ils n'osaient entrer. Le 22 au matin, ils reconnurent

qu'Alphonse n'avait pas changé d'attitude, et ils ne savaient plus ce qu'il fallait en penser; ils craignaient que ce ne fût autre chose qu'une extase prolongée. Cependant, quand l'heure est un peu plus avancée, Liguori agite la sonnette pour annoncer qu'il veut célébrer la sainte Messe. A ce signe, ce n'est pas seulement le frère laïque chargé de le servir à l'autel, mais toutes les personnes de la maison et d'autres étrangères qui accourent avec empressement; le prélat demande avec un air de surprise, pour quoi tant de monde; on lui dit qu'il y a deux jours qu'il ne parle ni ne donne aucun signe de vie. « C'est vrai, » répliqua-t-il, « mais vous ne savez pas que j'ai été assister le Pape, qui vient de mourir. » Une personne, qui avait entendu cette réponse, alla la porter, le même jour, à Sainte-Agathe; elle s'y répandit aussitôt comme à Arienzo où résidait Alphonse. On crut que ce n'était là qu'un songe; mais on ne tarda pas à avoir la nouvelle de la mort de Clément XIV, qui avait passé à une autre vie le 22 septembre, précisément à sept heures du matin, au moment même où Liguori avait repris ses sens. L'historien des Papes, Novaès, fait mention de ce miracle en racontant la mort de Clément XIV. Il dit que le Pontife « avait cessé de vivre le 22 septembre 1774, à sept heures du matin (treizième heure pour les Italiens), assisté des généraux des Augustins, des Dominicains, des Observantins et des Conventules, et, ce qui intéresse encore davantage, assisté miraculeusement par le bienheureux Alphonse de Liguori, quoique éloigné de corps, ainsi qu'il conste par les procès juridiques du susdit bienheureux, approuvés par la sacrée congrégation des Rites. »

BOJANO (LA BIENHEUREUSE, BIENVENUE), vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, morte en 1292. — Bojano se couvrit le corps d'un cilice et se ceignit les reins d'une corde qui, ayant fini par entrer dans la chair, ne pouvait être ôtée sans le secours des chirurgiens; mais Bienvenue, craignant qu'on ne connût le genre de macération qu'elle s'était imposée, pria Dieu de la délivrer de son infirmité et obtint que la corde tombât d'elle-même à ses pieds.

BOLOGNE. — Nous lisons dans l'*Histoire de Notre-Dame du Mont Guardian*, par Ascagne de Pera, qu'en 1438 la ville de Bologne se trouvant dévastée par une peste affreuse qui avait ravagé une partie du monde, le premier magistrat de cette cité pieuse fut inspiré, pour apaiser la colère de Dieu, de prescrire que, pendant trois jours, on irait en procession faire des prières publiques dans trois églises différentes, et que, dans ces processions, on porterait l'image de Notre-Dame du Mont Guardian. Cet arrêté ayant été religieusement exécuté, et la ville ayant fait vœu à la Mère de miséricorde, le fléau cessa ses ravages.

Ce premier et miraculeux bienfait de l'auguste Vierge devait avoir naturellement pour résultat d'augmenter la confiance que déjà

les Bolonais avaient en la Mère de Dieu ; aussi, un second danger ayant, après la peste, menacé leur cité, et un ennemi formidable étant venu mettre le siège devant la ville dès longtemps consacrée à Marie, tous les citoyens s'empressèrent de recourir de nouveau à celle qui leur avait naguère été si bonne. Hommes et femmes l'invoquèrent avec une grande ferveur pour le salut commun. Son image vénérée vit sans cesse à ses pieds une foule humble et suppliante. Tant de vœux furent exaucés, et pour que les Bolonais fussent certainement à qui ils étaient redevables de cette seconde délivrance, la sainte Vierge se fit voir à plusieurs habitants, entre saint Petrone et saint Dominique, protecteurs de la cité. Elle était sur les remparts, et, par son seul regard, terrible comme l'est celui d'une armée rangée en bataille, elle effraya l'ennemi et lui fit lever le siège. (ASCANIUS PERSICUS, in *Histor. B. V. montis Guardianæ; Chronicon SS. Deiparæ*, p. 352; *Apparitions et Révélations de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

BONAVENTURE (Saint), — évêque d'Albano, cardinal et docteur de l'Eglise, s'appela Jean de Fidenza. Il fut nommé ensuite Bonaventure, parce que saint François d'Assise, qui, en 1226, l'avait guéri miraculeusement d'une maladie si grave que les médecins désespéraient de sa vie, l'ayant vu quelque temps avant de mourir, lui prôta toutes les grâces dont la miséricorde divine le comblerait et s'écria tout à coup, dans un transport prophétique : *O buona ventura!* oh! la bonne rencontre de là le nom de Bonaventure lui fut donné. Dans sa jeunesse, ce saint, malgré son ardent désir, craignant par humilité de s'approcher de la table sainte, Jésus-Christ lui fit donner, par le ministère d'un ange, une partie de l'hostie consacrée que le prêtre tenait dans ses mains. Saint Stanislas Kotska mérita aussi, par l'ardeur de sa piété, de recevoir miraculeusement la communion de la main des anges. Les miracles opérés par l'intercession de saint Bonaventure sont en grand nombre : des villes ont été délivrées de plusieurs calamités publiques en recourant à son crédit auprès de Dieu ; la ville de Lyon entre autres, ayant été attaquée de la peste, en 1628, fit une procession où l'on porta quelques-unes de ses reliques, et aussitôt le fléau cessa.

BONAVENTURE DE CRÉMONE. — Au moment où le protestantisme exerçait dans l'Eglise ses plus affreux ravages, ce religieux Capucin qui habitait Faenza, se plaignait, jour et nuit, avec une grande amertume, de la tempête qui ébranlait toutes les institutions chrétiennes, et qui notamment, menaçait d'une ruine prochaine l'ordre auquel il appartenait. Sa prière fut si pressante, ses larmes si abondantes, qu'elles touchèrent la divine Consolatrice des affligés, laquelle lui apparut, le consola et lui promit que Jésus-Christ n'abandonnerait pas la pieuse famille de saint François d'Assise.

(Zacharias BOYERUS, t. I. *Annalium Capucinarum; Negot. sæcul. Mar.*, p. 883.)

BOND EXTATIQUE. — *Voy. ASCENSION, ELEVATION, MARCHE et VOL EXTATIQUE*. — « Parmi les trois systèmes, » dit Görres, « qui concourent au mouvement, deux seulement sont atteints quelquefois par l'esprit d'en haut; et c'est alors qu'ont lieu ces mouvements extraordinaires dont nous parlerons et en particulier à propos de saint Pierre d'Alcantara. Quand il parlait des choses divines, il tombait ordinairement en extase, et s'élevait d'une palme au-dessus de terre. Mais il arrivait quelquefois aussi que son corps prenait tout d'un coup la forme d'un cercle et s'élançait d'un bond du lieu où il était jusqu'à l'église. Une fois même il passa ainsi par cinq portes très-basses et très-étroites sans se heurter, et l'esprit qui l'avait emporté le posa sur ses genoux devant l'autel, où il resta pendant longtemps en extase. Tous les frères accoururent, et après avoir attendu longtemps ils essayèrent de le réveiller. Ils n'y purent réussir, et furent obligés d'attendre que l'extase cessât d'elle-même. »

BONET (ISATE). — Ce pieux Augustin, professeur de théologie, né à Cracovie et mort en 1472, avait la plus grande ferveur pour le culte de la sainte Vierge. Souvent il lui arrivait, dans les moments où sa prière était plus vive, plus fervente, plus extatique, d'être enlevé de terre, de paraître enveloppé d'une clarté toute céleste et de chanter, dans ces moments de pieux enthousiasme, l'*Ave, Regina cælorum*. Quand il fut arrivé à ses derniers moments, il vit venir à lui la bienheureuse Vierge Marie, escortée de ses anges et des saints protecteurs de son ordre. La Reine du ciel l'invita à venir prendre possession du royaume éternel. On rapporte qu'un jour il avait ressuscité un enfant qu'on portait en terre, en récitant simplement, en faveur de cette jeune victime de la mort, et devant une image de la Mère de la vie, cette seule invocation : *Montre-toi notre mère, Montra te esse matrem.* (BZOVIVUS, tom. XVIII *Annal.; Chron. SS. Deip.* p. 372; *Apparitions et Révélations de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

BONIFACE (Saint), — moine de Clteaux, puis évêque de Lausanne, se distinguait par une piété singulière envers la Mère de Dieu. Il avait toujours désiré avec une vive ardeur la contempler dès cette vie. Ses vœux furent exaucés; car un jour Marie lui apparut au milieu d'une grande clarté. Une auréole de lumière environnait son front et toute sa personne respirait une majesté divine. L'heureux et fervent religieux était alors malade et gisant sur son lit. A la vue de la Reine des anges il fit un énergique effort, descendit de sa couche et se jeta aux pieds de son auguste visitante en lui disant : « O sainte Marie! ô ma Souveraine! vivifiez-moi. » Elle lui répondit : *Je t'ai sanctifié et je te sanctifierai encore*. Puis, ce disant, elle disparut.

Une autre fois, c'était le jour de l'octave de saint Jean-Baptiste, comme il était en orai-

son et abîmé dans de saintes et sublimes contemplations, la Reine du ciel se fit de nouveau voir à lui. Son front royal était ceint d'un bandeau de lumière. Sa robe, d'une étoffe infiniment précieuse, était de plusieurs couleurs, et de ses épaules descendait un manteau de drap d'or. Un chœur nombreux de vierges formaient sa brillante suite ; car ces vierges étaient parées de bracelets et de colliers étincelants comme le feu des étoiles. Le saint précurseur de Jésus était au milieu d'elles. Boniface passa une partie de la nuit avec ces âmes bienheureuses, qui ne disparurent que quand la nuit disparut elle-même.

Un jour de Noël, que Boniface était encore malade, et que, par conséquent, il ne pouvait aller avec les autres à Matines, il resta en grande tristesse dans sa pauvre cellule, se plaignant amèrement à sa bonne consolatrice de l'isolement auquel il se trouvait réduit. La Mère de bonté daigna lui apparaître, portant entre ses bras son adorable Fils, le Désiré des nations, enveloppé de langes, selon le mystère de ce jour. Elle posa l'enfant Jésus sur le lit du malade. Alors cet Enfant-Dieu, tirant un bras de dessus ses langes, s'en servit pour écarter le voile qui lui couvrait la tête et pour faire voir au religieux la beauté de cette face dont la contemplation fait, au ciel, la joie des anges. Dans son ravissement, Boniface s'écria : « N'y eût-il au ciel que cet adorable visage, ce ne serait pas trop de souffrir ici-bas tous les supplices imaginables pour mériter de le voir. » (P. SAUSSERET, *App.*, et Rév. HENRIQUEZ, *Fascicul. sanctor. ordin. Cisterc. Chron. SS. Deip.* p. 365.)

BONIT, évêque de Clermont au commencement du VII^e siècle. — Le fait dont nous allons parler est raconté en ces termes par Surius, d'après le témoignage authentique de deux évêques de Clermont, successeurs et historiens de sa vie. Ce pieux pontife étant entré dans une église dédiée à l'archange saint Michel et s'y étant laissé enfermer seul pendant une extase vit une clarté toute céleste remplir l'enceinte sacrée, et, au milieu de cette lumière, entrer une multitude de personnages tels que la foi nous peint les bienheureux. C'étaient en effet des légions d'anges et de saints, qui faisaient cortège à leur Reine, Mère de Jésus-Christ, laquelle parut à leur suite sur un trône porté par des séraphins, et semblable à une souveraine qu'accompagne une nombreuse garde d'honneur. Or tous ces anges et tous ces saints chantèrent de pieux cantiques à la gloire de Dieu et à la louange de Marie ; cette Vierge elle-même s'associa à ces hymnes sacrées quand ils avaient pour objet son adorable Fils. Tous ces êtres immortels suivirent la grande nef ; et lorsqu'ils furent arrivés au bas du maître-autel, il fut demandé à quelques-uns lequel d'entre eux dirait la Messe. Alors la bienheureuse Vierge prit la parole et dit : *Voici ici Bonit, mon fidèle serviteur et prélat vraiment bon ; il est digne de remplir*

cette sainte fonction ; qu'on aille le chercher.

A ces mots qu'il entendit, l'humble pontife eut peur et chercha encore à se cacher davantage. On dit même que la pierre du mur ou du pilier céda comme eût cédé l'air au mouvement qu'il fit alors pour cela et qu'elle en garde encore l'empreinte qu'on montre aux étrangers, et qui atteste ce miracle. Quelques-uns donc des bienheureux, obéissant à l'ordre que venait de donner Marie, se détachèrent des autres, et allèrent vers le saint évêque qu'ils trouvèrent tout tremblant. L'ayant pris par la main, ils l'amenèrent au chœur. Là, les saints le revêtirent d'ornements pontificaux, puis il commença la Messe, ayant pour assistants des êtres glorifiés qui assistent Dieu même sur le trône de ses grandeurs. Quand la Messe fut finie, la sainte Vierge, en se retirant, laissa au célébrant un magnifique ornement.

Ce fait, dit le pieux auteur du *Chronicon Deiparæ*, est très-connu de tous les peuples de l'Auvergne et surtout des habitants de la ville de Clermont, qui a gardé, poursuit Gonon, jusqu'à ce jour cette précieuse relique et qui la montre avec un noble et légitime orgueil aux voyageurs qui visitent le remarquable trésor de son antique basilique, dédiée à Notre-Dame. On ajoute que nulle ne peut dire de quelle matière est ce vêtement et quel en est le tissu. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette étoffe est d'une blancheur, d'une finesse, d'une délicatesse et d'une légèreté dont rien n'approche. (P. SAUSSERET, *App.* ; *Chronicon SS. Deip.*, p. 100 ; *Negot. sæcul. Mar.*, p. 100 ; *S. Boniti Vita* ab ILLIVIO et GALLO, *episcopis Arvernensibus*, apud Surium 15 Januar., tom. I ; *POIRÆUS, Tripl. coron.*, t. III, p. 90.)

BONOMI (LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE) — vierge de l'ordre de Saint-Benoît, fut favorisée de grâces extraordinaires. Ses membres délicats reçurent l'empreinte des sacrés stigmates de la Passion du Sauveur (*Voy. STIGMATES*) : ces signes augustes paraissaient quelquefois tout sanglants et quelquefois aussi ils brillaient d'un vif éclat. Lorsque Jeanne sentit sa fin approcher, elle demanda les sacrements de l'Eglise, qu'elle reçut avec un ravissement inexprimable, et tomba ensuite en extase. Elle mourut le 22 février 1670 ; bientôt des miracles s'opérèrent par son intercession, et lorsqu'en 1736 on leva son corps de terre, trois personnes furent tout à coup guéries de diverses maladies. Ces miracles ayant été juridiquement constatés, Pie VII la béatifica en 1783.

BRÉBEUF (JEAN), — missionnaire et martyr que les Iroquois brûlèrent à petit feu, déchirèrent à coups de couteau et dévorèrent enfin le 16 mars 1649. Durant son long et cruel supplice Jésus-Christ et la sainte Vierge ne l'abandonnèrent pas ; ils lui apparurent plusieurs fois pour l'exhorter à la constance. Mais ce n'était pas la première fois qu'il avait le bonheur de voir des yeux du corps l'admirable Mère de Dieu ; car dès l'an 1634, une sédition s'étant élevée contre les mis-

sionnaires dans le village de Saint-Joseph, peuplé de ces sauvages, Jean et ses compagnons eurent beaucoup à souffrir; et, pour les fortifier, la compatissante Vierge leur avait apparu le cœur percé de trois flèches; et en même temps ils entendirent une voix intérieure qui leur dit que dans toutes ses afflictions la sainte Vierge ayant toujours été soumise à Dieu et à sa volonté, ils devaient l'imiter. Une autre fois, Marie apparut encore à Brébeuf sur le sommet d'une colline au milieu d'une innombrable multitude de saintes vierges couronnées dans le ciel. Ces vierges étaient tellement disposées et rangées sur le versant de la colline qu'à mesure qu'elles s'éloignaient du bas et s'approchaient du haut, leur nombre allait en diminuant, de sorte que Marie couronnait seule cette hauteur. Entre autres choses que lui inspira sa dévotion envers la sainte Vierge, nous devons mentionner le vœu qu'il fit, en prenant à témoin cette Vierge, de souffrir le martyre si l'occasion s'en présentait. Nous venons de voir comment il accomplit ce vœu. Il reçut aussi très-souvent la visite du saint époux de la Vierge de Nazareth, père nourricier de l'Enfant-Dieu et dont les entretiens ne contribuèrent pas peu, sans doute, à augmenter sa piété envers la Reine des anges. (P. SAUSSER., *App. et Rev.*; *Relatio Huronum*, ad ann. 1648 et 1649, cap. 4; *Negot. sæcul.* M., p. 425.)

BRIGITTE ou **BIRGITTE** (Sainte), — était fille de Birger, prince du sang royal de Suède, et législateur d'Upland et de Sigride, qui descendait des rois goths. Elle naquit vers l'an 1302. Durant les trois premières années, elle fut privée entièrement de l'usage de la parole, et l'on craignait qu'elle ne demeurât muette toute sa vie, lorsqu'elle commença enfin à parler, non en bégayant, comme les enfants, mais avec toute la facilité et aussi nettement que les personnes d'un âge mûr. Ce fait est consigné dans la bulle de sa canonisation. Dès son enfance, il parut que l'Esprit de Dieu avait choisi les voies extraordinaires de la vision et de la révélation pour se communiquer à elle. Elle n'avait encore que dix ans lorsque, ayant été vivement touchée d'un sermon qu'elle avait entendu, sur la Passion de Jésus-Christ, le Sauveur lui apparut en songe la nuit suivante, dans le même état où il était sur la croix, tout couvert du sang qui coulait de ses plaies. Brigitte croyant qu'il venait d'y être tout nouvellement attaché, lui demanda qui l'avait ainsi crucifié, et le Sauveur lui répondit que c'étaient ceux qui méprisent ses préceptes et qui sont insensibles à son amour. Depuis ce moment, le souvenir de la Passion de Jésus-Christ fut le sujet continu de ses méditations. Plus tard, sainte Brigitte fonda le monastère de Wastens, au diocèse de Lincopen, en Suède, où elle se retira.

Jésus-Christ lui apparut et se plaignit de l'ingratitude des hommes, qui suivent aveuglément leurs passions, oublient tout ce qu'il a fait et souffert pour sauver leurs

Ames, et se livrent entièrement aux suggestions de Satan. *J'ai voulu, lui dit-il, que mon corps, qui n'a jamais contracté la moindre souillure, fût cruellement déchiré depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, qu'il endurât le supplice de la croix, et que tous les jours il fût encore immolé sur l'autel, afin que, touchés de plus en plus d'amour pour moi, les hommes ne pussent perdre le souvenir de mes bienfaits. Mais je suis aujourd'hui entièrement oublié et méprisé, comme un roi chassé de son royaume et dont le plus méchant des voleurs occupe la place. Ce voleur, c'est le démon, qui, par de fausses suggestions ou de fausses promesses, me ravit l'âme de l'homme que j'ai rachetée au prix de tout mon sang : non qu'il soit plus puissant que moi, car je puis, d'une seule parole, faire tout ce qui me plaît; mais je suis juste, et toute la cour céleste me prierait en vain de faire la moindre chose contre la justice. Or l'homme étant doué du libre arbitre et méprisant volontairement mes commandements pour obéir au démon, il est juste qu'il éprouve sa tyrannie. Je l'ai créé bon, cet ange rebelle; mais depuis que sa volonté, pervertie par l'orgueil, l'a précipité du ciel, il est devenu comme l'instrument de ma vengeance contre les méchants. Cependant, tout méprisé que je suis par les hommes, je suis si bon et si miséricordieux que tous ceux qui s'humilient et implorent ma miséricorde, reçoivent le pardon de leurs péchés, et sont aussitôt délivrés de la servitude de ce cruel ennemi. Quant aux pécheurs qui persévéreront dans leur iniquité, je les visiterai dans ma justice; et alors, saisis de la plus grande terreur, ils s'écrieront : Malheur à nous, parce que nous avons provoqué le courroux du Dieu de toute majesté! Pour vous, ma fille, je vous ai choisie pour épouse, afin de vous révéler mes secrets, car telle est ma volonté; vous m'appartenez d'une manière toute spéciale depuis qu'après la mort de votre mari vous vous êtes dépouillée de votre volonté pour ne faire que la mienne. Vous avez désiré et demandé de pratiquer la pauvreté pour l'amour de moi; c'est pourquoi il est juste que je récompense un si grand amour.*

Bien des personnes s'étonnent, continua le Sauveur, que je vous aie choisie pour m'entretenir avec vous de préférence à tant d'autres, dont la vie est plus sainte, et qui sont consacrées depuis longtemps à mon service; mais il m'a plu d'en agir ainsi, non parce que vous êtes plus digne de cette faveur, mais parce que telle est la volonté de votre Dieu, qui donne la sagesse aux insensés et la justification aux pécheurs (*Révélat.*, l. II, c. 16.) Les paroles que je vous adresse étancheront la soif de ceux qui sont altérés, réchaufferont ceux qui ont froid, rendront la paix à ceux qui sont troublés, et la santé aux malades (*Ibid.*, l. V, c. 11).

Je suis comme un grand seigneur, dont l'ennemi a tellement opprimé les enfants et fasciné leurs yeux qu'ils se glorifient de leur captivité, et ne veulent plus s'occuper de leur père ni de leur héritage. C'est pourquoi,

Écrivez tout ce que je vous dis, et faites connaître mes paroles à mes enfants et à mes amis, afin qu'ils les répandent parmi les fidèles. Peut-être qu'ils reconnaîtront enfin leur ingratitude et ma grande patience à leur égard. Qu'ils sachent que je viens à leur secours, moi qui suis leur Dieu, pour leur montrer ma justice et ma charité. Mes paroles ne produiront ici leur effet que dans la suite des temps, après avoir atteint la plénitude de leur maturité. La multitude des crimes dont est souillé ce royaume, et qui restent impunis, s'oppose à ce qu'elles produisent en ce moment de grands fruits, mais elles vont en porter ailleurs (Révél., l. vi, c. 101.) Quand vous les annoncerez aux peuples, de ma part, ne cherchez pas à vous procurer par ce moyen des louanges et des honneurs, et que la crainte de déplaire et d'être persécutée ne vous empêche pas de les publier. (Ibid., l. vi, c. 12.) Croyez fermement que c'est moi, Jésus, qui suis né d'une Vierge sans tache, ai souffert et suis mort pour le salut de tous les hommes; que c'est moi-même qui vous parle, non pour vous seulement, mais pour tous les Chrétiens. Tout ce que vous entendrez de moi, dites-le à celui qui est chargé de l'écrire, et gardez-vous bien d'y ajouter un seul mot de vous-même (Ibid., l. vii, c. 27.) Il vous paraît étrange qu'étant créateur de toutes choses, je ne m'adresse pas à un savant ou que je ne m'exprime pas dans une langue qui puisse être entendue de tout le monde; mais il y a bien des prophètes à qui j'ai parlé, et qui n'ont pu faire connaître mes paroles que par des interprètes. J'ai bien des amis, dont je me sers pour faire connaître mes volontés; mais il me plaît en ce moment de me servir de votre organe pour annoncer aux hommes des vérités anciennes et nouvelles, afin que les superbes en soient humiliés et les humbles glorifiés. (Ibid., c. 47, 48.)

Brigitte, effrayée de ces révélations extraordinaires, craignit quelque illusion. Elle s'adressa d'abord à son directeur, le docteur Matthias, chanoine de l'église de Lincopen, et professeur de théologie, et lui fit part de tout ce qui se passait en elle. Par son avis elle consulta aussi l'archevêque d'Upsal et trois autres évêques, renommés par leur science et leur piété, dont l'un, nommé Alphonse, ancien évêque d'Iéna en Andalousie, célèbre par ses vertus et sa haute intelligence, accompagna dans la suite Brigitte à Rome et à Naples. Tous ces prélats décidèrent d'un commun accord que ces révélations venaient de l'Esprit de Dieu et qu'elle devait les recevoir avec amour et reconnaissance. Malgré cette décision, Brigitte ne pouvant, dans son humilité, croire qu'elle fût l'objet de faveurs aussi extraordinaires, doutait encore si c'était l'Esprit de Dieu ou celui du démon qui lui parlait. Alors Jésus-Christ lui apparut, lui reprocha ses perplexités et daigna lui exposer les motifs qui devaient la convaincre que le démon n'était pour rien dans ces communications. Après lui avoir démontré qu'il n'y avait rien que de raisonnable et de saint

dans tout ce qu'il lui avait dit et prescrit de faire, il ajouta : *Ne doutez jamais que ce ne soit mon Esprit qui vous parle, lorsque votre cœur ne désire rien autre chose que Dieu, et qu'il est tout enflammé d'amour pour lui; car il n'y a que moi qui puisse produire cet effet, et alors il est impossible à l'esprit du mal de s'approcher de vous.* (Ibid., l. i, c. 4.) Aussi était-ce presque toujours lorsqu'elle était en prière que l'âme de Brigitte, ravie en extase et toute consommée de charité, voyait et entendait Jésus-Christ, la sainte Vierge, les anges et les saints.

Aussitôt qu'elle était sortie de cet état elle écrivait dans sa langue maternelle tout ce qui lui avait été révélé, conformément à l'ordre qui lui en avait été donné par le Sauveur, et Pierre, sous-prieur du monastère d'Alvastre, ancien religieux de Cîteaux, le traduisait en latin. Quelle que fût sa vénération pour sainte Brigitte, Pierre ne put pendant longtemps se résoudre à lui servir d'interprète, tant il redoutait l'illusion. Un jour qu'il persistait opiniâtrément dans ce doute, il se sentit frappé avec une telle violence qu'il en demeura comme privé de tout sentiment. Les religieux le transportèrent dans sa cellule où il resta à demi mort pendant une grande partie de la nuit. Enfin il réfléchit que l'état où il se trouvait pouvait bien être un châtement de son opiniâtreté à refuser de traduire les révélations de sainte Brigitte et alors il fit intérieurement cette prière : « Mon Dieu, si c'est à cause de cela que j'ai été frappé, pardonnez-moi, me voici prêt à faire tout ce que vous exigez de moi. » A l'instant même il fut complètement guéri. Il se rendit aussitôt auprès de Brigitte pour l'informer de ce qui venait de se passer et de la résolution qu'il avait prise d'obéir.

Après avoir passé deux ans dans le monastère de Wastein, sainte Brigitte se rendit à Rome en 1352 par ordre du Seigneur. Il lui commanda de demeurer dans cette ville jusqu'à ce que le Pape y vînt lui-même, ainsi que l'empereur Charles de Bohême; qu'alors elle leur représenterait les révélations qui ont pour objet la réforme de l'Eglise. Il y avait quarante-huit ans que le Pape n'habitait plus Rome, et ce ne fut que quinze ans plus tard qu'Urbain V vint y fixer sa résidence. L'empereur Charles IV y arriva l'année suivante 1368.

Quoique vivant dans la plus grande retraite, et cherchant partout les moyens de se dérober à la vénération des peuples, sainte Brigitte fut bientôt célèbre à Rome : ce qui l'aidait beaucoup. Mais rien ne la surprenait davantage que les communications intimes qu'elle recevait de Dieu et dont elle se croyait si profondément indigne. Qu'on juge combien il lui fut pénible d'en donner connaissance aux Papes, aux évêques, aux empereurs, aux rois et aux personnes les plus distinguées dans l'Eglise et dans l'empire. Nous la voyons plusieurs fois s'en plaindre à Dieu avec la plus vive douleur.

Sainte Brigitte fit plusieurs pèlerinages de dévotion en Toscane, dans le royaume de Naples et jusqu'en Palestine, où elle alla visiter les lieux consacrés par la naissance, les miracles et la mort du Fils de Dieu. Ce fut à Jérusalem que le Sauveur lui prédit la ruine prochaine du royaume de Chypre, si les habitants du pays plongés la plupart dans la débauche, ne se convertissaient par une prompte et sincère pénitence. En retournant à Rome, elle s'arrêta dans cette île et vit, à Famagouste, le jeune roi et la reine mère, et leur fit part, ainsi qu'aux grands du royaume, de la révélation qui les concernait. (*Révé.*, l. vii, c. 19.) Tous les historiens, entre autres Nicolas Sanderus, attestent l'exacte accomplissement de la prophétie de la sainte, et le royaume de Chypre fut entièrement bouleversé quelques années seulement après la mort de Brigitte. Etant arrivée à Naples, Jésus lui fit connaître les crimes énormes qui s'y commettaient et la terrible vengeance qu'il devait tirer des coupables s'ils ne changeaient de conduite, et les moyens qu'ils devaient prendre pour rentrer en grâce. Cette révélation fut remise à l'archevêque qui l'examina avec trois professeurs en théologie et deux docteurs en droit canon. Ils l'approuvèrent unanimement comme inspirée par le Saint-Esprit, et elle fut lue, par ordre de l'archevêque et de la reine, dans la cathédrale, à tout le peuple assemblé.

Ce fut pendant ce voyage dans le royaume de Naples que Brigitte guérit miraculeusement un des prélats qui l'accompagnaient. L'évêque de Wexsio, en Suède, était peu éloigné d'elle lorsqu'elle descendait le mont Gargan pour se rendre à Manfredonia, ville de la Pouille. Il tomba si rudement de cheval qu'il se rompit deux côtes. Comme la sainte se proposait de partir le lendemain pour Bary, l'évêque malade la fit prier de se rendre auprès de lui et lui dit : « Il me serait très-pénible, Madame, de rester ici pendant votre absence ou de vous y retenir jusqu'à ce que je puisse vous suivre, exposée surtout comme vous l'êtes dans ce pays aux incursions des voleurs ; mais je vous supplie, par l'amour que Jésus-Christ a pour nous, de prier Dieu pour moi, et de toucher le côté de mon corps où je souffre de grandes douleurs, car j'ai la ferme confiance que vous pourrez me guérir. » Brigitte, touchée de compassion et fondant en larmes, lui dit : « N'attendez pas cela de moi, Monseigneur, car je ne suis devant Dieu qu'une misérable pécheresse ; mais implorons tous la bonté du Seigneur, et il accordera à votre foi ce que vous désirez. » Ils se mirent donc tous en prières. Brigitte se leva ensuite, et touchant le côté malade de l'évêque, elle lui dit : « Que le Seigneur Jésus vous guérisse ! » Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, les douleurs cessèrent entièrement, et l'évêque continua de l'accompagner jusqu'à son retour à Rome. (*Ibid.*, l. iii, c. 12.) Les Papes Clément VI, Urbain V et Grégoire XI reçurent des avertis-

sements très-sévères par l'organe de la sainte. (*Ibid.*, lib. vi, c. 63 ; lib. iv, c. 138, 139, 142.) Elle fait dire à Urbain par Nicolas comte de Nole que s'il se retirait de Rome, il n'achèverait pas son voyage. La sainte Vierge lui était apparue et l'avait chargée d'exhorter le Pape à rester dans la capitale de ses Etats et de lui faire savoir que s'il persistait à vouloir retourner à Avignon, il mourrait bientôt (*Ibid.*, lib. xiv, c. 38) : ce qui arriva en effet environ trois mois après son départ d'Italie, comme Brigitte l'avait déclaré au cardinal de Beaufort depuis Pape, en présence d'Alphonse, évêque de Iéna. Plutine dit qu'il mourut en route étant à Marseille. Quant à Grégoire XI, elle l'engagea plusieurs fois de la part du Sauveur à retourner à Rome ; et quoiqu'il n'y eût pas d'apparence qu'il se déterminât jamais à quitter sa patrie, Jésus-Christ prédit à Brigitte qu'il viendrait certainement à Rome (*Ibid.*, c. 188) ; et il y vint en effet au mois de janvier 1377, plus de trois ans après la mort de la sainte.

Il est très-remarquable que, Brigitte ayant reçu une nouvelle révélation pour presser Grégoire XI de se rendre en Italie au plus tard au mois d'avril 1372, elle chargea le comte de Nole de se rendre auprès du Pape avec deux exemplaires de cette révélation, de lui en remettre un plié, cacheté, et de lui donner lecture de l'autre qu'il déchirerait ensuite par morceaux en disant au Souverain Pontife : « De même que cette lettre qui ne formait qu'une seule pièce, est maintenant divisée en plusieurs morceaux, ainsi les terres de l'Eglise, qui sont aujourd'hui sous votre domination, seront partagées par ses ennemis, si vous ne vous rendez à Rome à l'époque que je viens de vous fixer ; et alors tous les efforts que vous ferez pour les ranger sous votre obéissance seront inutiles. » (L. v, c. 140.) Tous les historiens du temps attestent qu'une partie de l'Etat ecclésiastique se révolta avant le retour de Grégoire XI à Rome, et que l'autre fut occupée par des seigneurs qui en usurpèrent le domaine à la faveur des troubles qui désolaient l'Italie.

Les factions des Guelphes et des Gibelins déchiraient depuis longtemps la ville de Rome. Grégoire XI se croyait plus en sûreté en France, où il trouvait, d'ailleurs, plus de moyens d'accélérer l'expédition de la croisade. C'est pourquoi la sainte Vierge lui fit dire par Brigitte : *Je fais également savoir au Pape que la paix ne sera jamais assez bien établie en France pour que ses habitants puissent y vivre dans une parfaite sécurité. Il faut auparavant que le peuple de ce royaume apaise par de grandes œuvres de piété et d'humilité l'indignation et le courroux de leur Dieu, mon Fils, qu'ils ont provoqué par un si grand nombre de péchés. Qu'ils sachent aussi que le projet de pèlerinage au saint Sepulcre, formé par des sociétés d'hommes sans piété, n'est pas plus agréable à mon Fils que l'or donné par le peuple d'Israël pour en former à l'instigation du démon, l'idole du veau d'or : car c'est bien moins*

pour l'honneur et l'amour de Dieu qu'ils entreprennent ce voyage que pour satisfaire leur orgueil et leur cupidité. (Révél., l. v, c. 140.)

Les Romains ne reçurent pas avec autant de docilité que les habitants de Naples les remontrances que leur fit Brigitte par ordre du Seigneur avant l'arrivée d'Urbain V. Les uns la menacèrent de la brûler vive, les autres la traitaient de pythonisse et d'hérétique. Heureuse de souffrir tous ces opprobres, la sainte, craignant cependant que ses amies ne fussent scandalisées de tant d'invectives et effrayées de tant de menaces, songeait donc à s'absenter; mais elle voulut auparavant consulter le Seigneur, qui lui répondit en ces termes : *Quand je suis avec vous, vous ne devez craindre qui que ce soit; je saurai bien, par la puissance de mon bras, mettre un frein à la malice de vos ennemis, et ils ne pourront vous nuire en aucune manière.*

Brigitte fut souvent, mais principalement dans les dernières années de sa vie, atteinte de diverses maladies, qu'elle souffrit avec une admirable résignation. Durant celle qui devait la conduire au tombeau, elle fut longtemps privée des consolations divines. Enfin, Jésus-Christ lui apparut, et lui dit : *J'ai agi à votre égard comme un époux qui se dérobe pendant quelque temps à la vue de son épouse, afin de se faire désirer avec plus d'ardeur. Il la combla de nouvelles grâces, et il lui prédit qu'elle lui serait réunie dans le ciel, le matin du cinquième jour après qu'elle aurait reçu les saints sacrements, et que son corps serait porté dans son monastère, en Suède. Il lui ordonna ensuite de remettre le volume qui contenait toutes ses révélations à Alphonse, ancien évêque de Léna, qu'il remplirait de son Esprit, afin qu'il en fit un usage convenable. Un temps viendra, ajouta le Sauveur, où tout ce que je vous ai dit sera accompli. J'ai été contraint de refuser ma grâce à plusieurs de ceux qui en pourraient profiter aujourd'hui, à cause de leur ingratitude envers moi; mais il en viendra d'autres après eux qui l'obtiendront.* Jésus-Christ apparut de nouveau à sainte Brigitte, au point du jour qu'il lui avait prédit être celui de sa mort, et remplit son âme de consolations. Elle expira tranquillement à Rome, le 23 juillet 1373, âgée de soixante-treize ans. Un an après sa mort, son corps fut transporté en Suède.

Peu d'âmes ont, en cette vie, été, de la part de la Mère de Dieu, l'objet de plus de faveurs surnaturelles que sainte Brigitte de Suède. Comme toute sa famille était singulièrement dévouée au culte de Marie, toute cette famille était aussi singulièrement chère à la Reine du ciel, qui la combla de bienfaits. D'abord, quand Brigitte naquit, on vit la sainte Vierge apparaître sur un nuage éclatant de lumière, et on l'entendit s'écrier : *Voilà que Brigitte, ma fille chérie, vient au monde; l'univers entier entendra les paroles admirables qui sortiront de sa bouche.* Et, pour indiquer de suite à quelles paroles elle faisait allusion, elle tenait un livre ouvert,

et, sur ce livre, on lisait en lettres d'or : *Révélation.* Ce fut aussi avec ce même livre à la main qu'elle se fit voir au bienheureux Hemmingue, évêque d'Aboë, en Suède, comme on le lit dans la Vie de sainte Brigitte par Surius.

Voici ce que nous trouvons dans cette même Vie touchant les apparitions et les révélations dont sainte Brigitte fut favorisée. Elle n'avait encore que sept ans, que la sainte Vierge déposa elle-même sur son front virginal une couronne d'or de grand prix, donc ce front garda l'empreinte. La même Vierge assista la naissance de chacun des enfants de sainte Brigitte, qu'elle protégea d'une manière spéciale. Cette protection se révéla notamment envers Charles, que la sainte Vierge défendit à l'heure de sa mort, comme on le voit au liv. VII, c. 13, des *Révélation*, et dans la Vie de sainte Brigitte.

Ce fut Marie elle-même qui révéla à la sainte les mystères de sa Conception-Immaculée, les joies de sa maternité dans l'Incarnation, et le mystère de la douloureuse Passion de l'Homme-Dieu. Marie lui apprit aussi la mort et le salut de son frère Israël, brave capitaine, dont la glorieuse carrière finit à Riga. Elle lui révéla combien le bienheureux Brinoux, évêque de Scat, en Suède, était grand devant le Seigneur. Brigitte connut aussi, par elle, les trépas de plusieurs personnes de sa famille ou de ses amis. Enfin, ce fut la Mère de Dieu qui inspira à la sainte de fonder la maison religieuse de Wastein, dont elle traça elle-même la règle. Brigitte dut encore à Marie une multitude d'autres grâces, entre lesquelles il faut compter l'intelligence des Ecritures et le don de prophétie.

Ces faveurs signalées et extraordinaires ne trouvèrent Brigitte ingrate ni durant le cours de sa vie, ni à son heure dernière; car on voit combien elle aimait la très-sainte Vierge par ce passage du trente-sixième chapitre des *Révélation* : « Jésus-Christ sait que Marie, fille de Joachim, m'est plus chère que ne le sont les enfants de Wulphe et de Brigitte à leur mère, et j'aimerais mieux que Brigitte, fille de Birger, ne fût jamais née, que Marie, fille de Joachim, ne fût point venue au monde. Je préférerais même que Brigitte fût en enfer, plutôt que Marie, fille de Joachim, ne fût pas Mère de Dieu dans le ciel. » A ce vœu sublime, héroïque, surnaturel, Marie répondit : *Ma fille, sois assurée que cette Marie, fille de Joachim, te fera plus de bien que toi Brigitte, fille de Birger, tu t'en feras à toi-même, et que cette même fille de Joachim, qui est en même temps Mère de Dieu, veut être aussi la mère des enfants d'Ulphe et de Brigitte.* Les huit livres des *Révélation* ne sont autre chose que des entretiens familiers de Jésus et de Marie avec sainte Brigitte, qui, en outre, reçut, dit-on, de la bouche même d'un ange le *Discours sur l'excellence de la Vierge Marie*, qu'on trouve à la fin des œuvres de la sainte.

Dès que Brigitte eut rendu le dernier soupir, le peuple entier envahit la maison où

elle était décédée, « pour y vénérer le corps de la sainte veuve, en louant et glorifiant Dieu d'une voix unanime. » Ce sont les expressions de sa bulle de canonisation. Elle nous apprend aussi que le concours du peuple fut si prodigieux dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, où son corps était déposé, qu'il fut, pendant deux jours, impossible d'achever la cérémonie de ses funérailles. La même bulle rapporte deux miracles notables opérés dans la ville de Rome, par l'intercession de sainte Brigitte, avant sa sépulture. Le Pape y ajoute un grand nombre de guérisons miraculeuses. « Le Dieu tout-puissant, » y dit-il, « a, par les mérites de cette sainte veuve, fait entendre les sourds, fait parler les muets, redressé les boiteux, rendu la vue aux aveugles, fait marcher les paralytiques et autres privés de l'usage de leurs membres, procuré une heureuse délivrance aux femmes en couches et en danger de mort, guéri des maladies incurables, » etc.

Quant au livre des *Révélation*s, le Souverain Pontife s'exprime à cet égard dans les termes suivants : « Cette généreuse veuve fut trouvée digne de recevoir du Saint-Esprit la grâce de manifester à plusieurs personnes leurs pensées, leurs affections et leurs actions les plus secrètes, comme aussi d'avoir diverses visions et révélations, et d'être douée de l'esprit de prophétie, qui lui a fait prédire bien des événements dont quelques-uns sont déjà accomplis, comme on peut le voir fort au long dans le livre de ses *Révélation*s. » Enfin le Pape déclare que la multitude de ses occupations, dans les circonstances où se trouvait l'Eglise, ne lui permettait pas de rapporter tous les miracles opérés par la sainte pendant sa vie et après sa mort, mais que les fidèles pouvaient satisfaire leur pieuse curiosité à cet égard, en lisant le livre qui en a été composé, et où ils sont fidèlement rapportés.

On lit dans le rapport fait au concile de Bâle sur les *Révélation*s de sainte Brigitte, par le cardinal de Turrécramata, alors professeur de théologie et maître du sacré palais, qu'elles furent présentées au Pape Grégoire XI, la seconde année après la mort de la sainte, par sa fille, Catherine de Suède, Pierre, alors prieur du monastère d'Alvastre, et P. Olaüs, confesseur de sainte Brigitte; que le Souverain Pontife les fit aussitôt examiner par plusieurs savants cardinaux auxquels il adjoignit le docteur Martin de Salva, archevêque de Pampelune, le maître du sacré palais et le docteur Jean d'Espagne, qui le premier proposa devant un consistoire général, devant le Pape, le collège des cardinaux, et tout le clergé de la cour romaine, la canonisation de sainte Brigitte. Le volume qui contenait toutes ses *Révélation*s fut examiné avec le plus grand soin, dans plusieurs conférences, et fut approuvé en son entier. La mort de Grégoire XI mit fin à cette procédure, et, suivant l'usage de la cour romaine, le nouveau Pape, Urbain VI, ordonna qu'on en commençât

une nouvelle. Il nomma donc cinq autres cardinaux, deux évêques et plusieurs savants professeurs de théologie, pour examiner ce même ouvrage. Les commissaires firent ensuite leur rapport au Pape, qui approuva les révélations, ainsi que l'avait fait son prédécesseur Grégoire XI, comme étant authentiques, pleines de vérité, et véritablement inculquées par l'Esprit de Dieu, de sorte qu'on doit les considérer à perpétuité dans la sainte Eglise de Dieu avec respect et dévotion, comme renfermant une doctrine très-pure et utile aux fidèles qui les liront ou les entendront lire. Enfin le Pape Boniface IX, successeur d'Urbain VI, canonisa la sainte en 1391, dix-huit ans après sa bienheureuse mort.

Quelques années après, la Suède députa au concile général de Constance des personnes graves, témoins oculaires d'un grand nombre de miracles opérés par l'intercession de Brigitte, afin d'y faire confirmer sa canonisation. Le concile, après un mûr examen, déclara, le 1^{er} février 1415, que la bienheureuse Brigitte avait mérité d'être mise au nombre des saints. Martin V confirma de nouveau en 1419, sa canonisation. Il rapporte dans sa bulle tout ce qui a été fait par ordre de Grégoire XI, Urbain VI et Boniface IX, pour constater la sainteté et les miracles opérés par son intercession.

Les souverains, entre autres l'empereur d'Allemagne, le roi de France, la reine de Castille et d'autres princes envoyèrent des députés à Rome pour s'y procurer des copies exactes du livre des *Révélation*s. En 1435, Jean de Turrécramata, maître du sacré palais, depuis cardinal, fut chargé de nouveau d'examiner le livre avec de nouveaux théologiens. Dans le rapport qu'il en fit au concile de Bâle, il démontra que les *Révélation*s de sainte Brigitte ont tout le caractère qui, au jugement des saints Pères et de tous les théologiens, distinguent les vraies révélations d'avec les illusions du démon ou celles de l'imagination. Le concile approuva donc les *Révélation*s de sainte Brigitte. Alphonse, ancien évêque d'Iéna, partagea ce volume en huit livres auxquels le vénérable Pierre, prieur d'Alvastre, qui avait reçu les révélations de la sainte et les avait traduites en latin, en ajouta quelques autres omises par Alphonse. Ces dernières sont placées à la suite des huit livres sous le titre de *Révélation*s extravagantes, par allusion aux décrétales publiées sous le même nom. Grégoire XI et ses successeurs les déclarèrent authentiques. Le recueil complet des *Révélation*s de sainte Brigitte fut d'abord imprimé en 1492, puis à Nuremberg en 1521, et enfin à Rome en 1521 et 1556, 1606 et 1608. Ces éditions parurent avec l'approbation du Pape Paul V, donnée le 24 juillet 1606. En 1834, un ancien vicaire général en traduisit pour la première fois en français une petite partie. Nous regrettons vivement que ces révélations n'aient pas été traduites tout entières dans notre langue. Saint Liguori les cite souvent dans ses deux opuscules intitulés : *Vertus de Marie* et

Pouvoir de Marie. Le P. Poiré leur fait aussi de nombreux emprunts dans sa *Triple couronne*. Nous en donnerons une courte analyse au mot RÉVÉLATIONS.

BRUIT.— Pour contenter en quelque manière sa ferveur, saint Ignace de Loyola se levait toutes les nuits ; et pénétré du regret de ses péchés, il les pleurait dans l'obscurité et dans le silence. S'étant levé une nuit, selon sa coutume, et s'étant prosterné devant une image de la Vierge avec des sentiments extraordinaires, il s'offrit à Jésus-Christ par la Vierge même, se consacra au service du Fils et de la Mère, et leur jura une fidélité inviolable. En achevant sa prière, il entendit un grand bruit : la maison trembla, toutes les vitres de sa chambre se cassèrent, et il se fit une assez large ouverture dans la muraille. Il est probable que Dieu voulut marquer par là, qu'il agréait le sacrifice de son nouveau serviteur : car le ciel se déclare quelquefois par ces signes surprenants en faveur des saints ; témoin ce que nous lisons dans les Actes des apôtres, du lieu où les fidèles faisaient leurs prières, et de la prison où saint Paul et Silas chantaient des hymnes ensemble.

BRUNO (Saint).— fondateur des Chartreux, né vers 1035, et mort le 6 octobre 1101. D'après une ancienne tradition qui est aussi celle de l'ordre, Bruno qui depuis longtemps avait fait vœu d'embrasser la vie religieuse fut déterminé à ne plus différer par suite d'un événement miraculeux qui se passa sous ses yeux. Étant à Paris, il avait fait connaissance avec l'un des docteurs les plus distingués de l'Université de cette ville, nommé Raymond Diocrès. Ce docteur vivait entouré de la considération publique : estimé pour l'étendue de son savoir et l'apparente régularité de ses mœurs, il professait avec succès, il prêchait avec éloquence. Jusqu'à sa dernière heure, rien ne parut démentir la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Quand il fut mort, on voulut célébrer ses funérailles avec une pompe digne de son rang et de sa haute renommée. Son service se fit dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, en présence d'un grand concours où se trouvaient plusieurs personnes de distinction. Comme on récitait l'office des morts autour du cercueil, quand on en fut à ces paroles de Job (xiii, v. 23) : *Responde mihi quantas habeo iniquitates et peccata :* « *Faites-moi connaître, Seigneur, quel est le nombre de mes péchés et de mes iniquités :* » le docteur se ramua subitement, et se levant sur son séant, il dit d'une voix sépulcrale : *Je suis accusé par le juste jugement de Dieu.* Tous les assistants furent glacés d'effroi, l'office fut suspendu, et la cérémonie étant remise au lendemain, au même verset le mort se souleva de nouveau en disant : *Je suis jugé par le juste jugement de Dieu.* La cérémonie fut encore renvoyée au jour suivant. Une foule nombreuse attirée par le bruit répandu partout dans Paris, de ce prodige deux fois répété, remplissait la vaste nef de la métropole. Lorsqu'on recom-

mença de chanter la leçon de Job, tout le monde était attentif et l'anxiété se peignait sur tous les visages. A ce moment, le mort se relevant une troisième fois, fait entendre avec un geste horrible cette fatale sentence : *Je suis condamné par le juste jugement de Dieu.* Tout consterné de cet effrayant prodige, Bruno rentre chez lui, et, après de sérieuses réflexions, la crainte d'avoir un jour le sort du malheureux Diocrès, le fait renoncer au monde. Cette tradition, admise pendant un temps dans le bréviaire romain, a été immortalisée par le pinceau de Lesueur.

Prêt à partir pour la solitude avec ses six compagnons, Bruno, à la suite du dernier entretien qu'il eut avec eux à ce sujet, passa toute la nuit en prières. Vers le matin il s'endormit, et, d'après une tradition aussi représentée par Lesueur, trois anges lui apparurent en songe pour lui annoncer que ses travaux seraient bénis. Bruno s'éveille et va faire part à ses compagnons de sa vision prophétique, et alors leur commun départ est résolu. Vers le même temps saint Hugues, évêque de Grenoble, eut aussi de son côté une vision que nous allons rapporter. Il fut transporté en esprit, pendant les ténèbres de la nuit, au milieu des montagnes de Chartreuse. Là, dans des clairières entourées de sombres forêts et surmontées de rochers menaçants, au sein d'un désert sillonné par des avalanches, il lui sembla que le Seigneur se construisait un temple magnifique au milieu de cette espèce de chaos. En même temps il crut voir sept étoiles brillantes s'arrêter sur le faite de cet édifice, et le revêtir d'une pure et mystérieuse lumière.

Le lendemain, Bruno et les six pèlerins qui l'accompagnaient vinrent se jeter aux pieds de l'évêque de Grenoble. Fuyant les scandales et la corruption d'un siècle pervers, nous avons, dirent-ils, été attirés vers vous par la renommée de votre sagesse et par la bonne odeur de vos vertus. Bruno, reconnu et accueilli avec le plus vif intérêt par son ancien disciple, ajouta : Recevez-nous dans vos bras ; conduisez-nous à la retraite que nous cherchons.

Hugues, ému d'un pareil spectacle, releva et embrassa ces pieux étrangers. Il leur fit une réception pleine de charité, et il comprit alors que l'apparition des sept étoiles était le présage divin de leur arrivée, et qu'elle indiquait le lieu où ces émules des Hilarion et des Antoine devaient arrêter leurs pas et fixer leur séjour.

Le comte Roger, ami et protecteur spécial et dévoué de saint Bruno, redoubla pour lui de bienveillance et de soins attentifs à la suite d'une apparition miraculeuse du saint solitaire, qui, disait-il, lui avait sauvé la vie. Voici le fait tel qu'il l'a rapporté lui-même dans une charte authentique :

Roger assiégeait Capoue à la tête de son armée. Une nuit, il avait confié la garde du camp à un Grec appelé Sergius, capitaine de deux cents hommes d'armes de sa nation.

Ce misérable s'était vendu au prince de Capoue moyennant une somme d'argent, et lui avait promis de le faire pénétrer dans le camp et de lui livrer le comte. L'heure de la trahison approchait, quand Roger, endormi depuis quelque temps d'un profond sommeil, eut une vision qu'il raconte ainsi : « Un vieillard d'un aspect vénérable m'apparut tout à coup; ses habits étaient déchirés, ses yeux étaient pleins de larmes. Je lui demandai la cause de sa douleur; il ne fit que pleurer encore davantage. Enfin sur ma demande réitérée, il me répondit en ces termes : Je pleure un grand nombre de Chrétiens, et toi-même qui dois périr avec eux. Mais lève-toi sur-le-champ, prend tes armes et peut-être Dieu te sauvera toi et tes soldats. Pendant que j'entendais ces paroles, je croyais reconnaître les traits de mon vénérable P. Bruno. Je m'éveillé aussitôt terrifié par cette vision, et, prenant mon armure, je crie à mes hommes d'armes de monter à cheval et de me suivre. A ce bruit, Sergius et ses complices prennent la fuite en se dirigeant vers Capoue. Mes soldats font prisonniers cent soixante-deux Grecs de sa compagnie et les ramènent au camp. C'est par leurs aveux que j'apprends la réalité du complot tramé contre moi. »

BÛFALO (GASPARD DEL), — chanoine de la basilique de Saint-Marc et fondateur de la société des Prêtres du Précieux-Sang, mort en 1838. Plusieurs miracles ont été opérés par l'intercession de ce saint prêtre; mais le plus connu et celui arrivé de nos jours en faveur de Mlle de Maistre, âgée de vingt et un ans, demeurant à Nice, mettra sans doute le dernier sceau à ces enquêtes. Cette demoiselle, petite-fille du célèbre comte de Maistre, était dans l'état le plus lamentable. Une de ses jambes s'était contractée, repliée et fixée dans un état de flexion exagérée, au point que le genou se trouva tordu et le pied appuyé sur la hanche, inébranlable, et dans une immobilité complète : le tout avec d'affreuses douleurs. Les médecins avaient vainement essayé tous les remèdes. Ils l'abandonnèrent, déclarant qu'il n'y avait plus rien à espérer. Qu'on juge de la profonde douleur de la famille de cette jeune personne ! Plus d'espoir ! Cependant une pieuse amie

de Mlle de Maistre vient la voir. Elle compatit à ses douleurs. Elle prie avec ferveur auprès de la malade, et tout à coup elle se sent pressée de demander à Dieu la guérison de son amie, par l'intercession du vénérable Bufalo. Mlle Natalie de Komar, c'est le nom de cette pieuse amie, cède à la sainte inspiration. Elle revient le lendemain auprès de Mlle de Maistre. Elle lui apporte l'image du saint prêtre, l'applique sur le genou de la pauvre souffrante, redouble ses prières... et en un instant elle voit son amie qui se jette dans ses bras en s'écriant : Natalie, je suis guérie ! A ce cri, la famille accourt. On envoie chercher prêtres et médecins; tout le monde reconnaît le miracle, et les cœurs débordant de reconnaissance récitent le cantique d'actions de grâces : *Te Deum*.

BUGLOSE. — Dans la paroisse de Poy, patrie de saint Vincent de Paul, se trouvait le sanctuaire du pèlerinage de Notre-Dame de Buglose dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Cette antique chapelle fut détruite par les calvinistes en 1570. Vers 1620, l'image de Notre-Dame fut miraculeusement retrouvée. Le bruit s'en répandit rapidement dans toute la province : une foule de pèlerins accoururent, et l'évêque de Dax avec son chapitre, se transporta sur les lieux, afin de prendre connaissance des événements, des faits et des nombreux miracles qui s'y opéraient. Il ordonna que l'image serait transportée dans l'église paroissiale de Poy. Cette translation se fit avec l'éclat d'une pompe religieuse, au milieu d'un immense concours; mais chose étrange ! voilà qu'au milieu de la foule qui suivait en silence, les bœufs qui traînaient l'image, s'arrêtèrent près des ruines de l'ancien oratoire, et l'on essaya en vain de les faire avancer. Alors l'évêque, J.-J. Dusault, de l'avis de son chapitre, donne la permission d'élever une chapelle sur ces ruines devenues l'objet de saintes réparations, pour l'injure faite dans ce même lieu à la Reine du ciel. Depuis cette époque l'affluence des pèlerins est immense comme aux premiers jours, et les nombreux *ex-voto* qu'on voit dans ce sanctuaire témoignent de la vérité des prodiges qui s'y sont opérés et s'y opèrent tous les jours.

C

CALICE. — Saint Donat, évêque d'Arezzo en Toscane, mort en 361, s'illustra par le don des miracles. Saint Grégoire le Grand cite celui qu'il opéra en rétablissant dans son premier état un calice que les païens avaient mis en pièces.

Mais nous voulons parler ici du calice mystique, présenté aux saints dans leurs visions, comme l'emblème de la passion, des épreuves et des souffrances qu'ils sont appelés à accepter volontairement. Souvent aussi cette libre immolation est figurée dans

ces visions par la croix, et se révèle extérieurement par une sueur de sang. Au reste, quel que soit le symbole dans lequel s'offre cette acceptation du sacrifice, calice, croix ou sueur sanglante, c'est toujours la loi de charité que l'homme est appelé à pratiquer sur la terre, à l'exemple du Sauveur, et en le suivant par le chemin du Calvaire. Telle est la profonde signification mystique des faits suivants rapportés par Görres, dans sa *Mystique*.

« Comme Véronique Giuliani, en 1693, à

l'âge de trente-trois ans, se préparait à vivre entièrement en Notre-Seigneur, pour qu'il ressuscitât en elle, Dieu lui montra un calice mystérieux où elle reconnut aussitôt l'annonce des souffrances de la passion qu'elle devait prendre plus tard sur elle. Cette même vision se représenta les années suivantes sous différentes formes. Le calice lui apparaissait tantôt environné d'éclat, tantôt, au contraire, simple et sans aucun ornement. Il lui semblait tantôt que la liqueur qu'il contenait bouillonnait et coulait en grande quantité par-dessus ses bords, et tantôt qu'elle débordait lentement et goutte à goutte. L'esprit en elle était toujours disposé à vider jusqu'au fond le calice qui lui était présenté, mais la chair reculait d'effroi. L'esprit enfin l'emporta sur la chair; et poussant un profond soupir: « Seigneur, dit-elle, quand viendra l'heure où vous donnerez ce calice? J'ai soif, j'ai soif, non de consolations, mais d'amertumes et de souffrances. Une nuit enfin, pendant qu'elle priait, le Sauveur, cédant à ses instances, lui apparut avec le calice et lui dit: *Il dépend de toi de le prendre et de le goûter, mais non encore à cette heure. Prépare-toi à le prendre quand le temps sera venu.* Elle eut ensuite des apparitions de la sainte Vierge qui lui donnèrent du courage.

Le Seigneur lui apparut une autre fois attaché à la colonne, couvert de plaies et de sang, tenant le calice à la main, et il lui dit: *Regarde ces plaies, ma bien-aimée, ce sont autant de voix qui t'invitent à boire ce calice amer que j'ai bu moi-même. Je te le donne, et je veux que tu l'essayes.* Il disparut alors, mais le calice lui resta devant les yeux. Elle se sentit fortifiée dans son corps et dans son âme, et son cœur brûlait du désir d'obéir à la volonté de Dieu. Mais la nature reculait à la vue de ce calice, et une fièvre violente s'empara d'elle. Quelquefois elle voyait cette coupe versée sur elle; et elle se sentait alors pénétrée par un feu qui la consumait et augmentait sa soif à mesure qu'elle buvait davantage. D'autres fois encore, elle voyait une goutte tomber du calice sur ce qu'elle mangeait, et son palais gardait longtemps un goût d'amertume et de fiel qui la faisait beaucoup souffrir. Si elle regardait les gouttes, il lui semblait qu'elles se changeaient en lances et en épées qui lui perçaient le cœur de part en part. Il lui fallut encore avec cela, pour obéir à ses supérieurs, subir de la part des médecins un traitement qui ne fit qu'augmenter le mal. Puis elle eut à lutter contre de nombreuses tentations, et fut tourmentée par une sécheresse intérieure telle, que les agonies de la mort ne lui semblaient pas plus cruelles. Ces détails, donnés par elle-même, ont été recueillis dans sa Vie sur des documents très-authentiques par M. Salvatori, prêtre à Rome, en 1803, p. 60.

Un autre calice, précurseur et annonce d'un état semblable, fut présenté aussi à Catherine de Raconisio, née en Piémont dans le lieu qui porte ce nom, l'an 1486. A l'âge

de quatre ans, comme elle regardait une image représentant le martyr de saint Pierre, et qu'elle sentait un vif désir de l'imiter, le saint apôtre lui offrit un calice en lui disant: *Ma fille, prends et bois le sang de celui qui t'a rachetée, afin que, fortifiée par lui, tu puisses boire aussi le calice de sa passion très-amère.* A peine en avait-elle bu quelques gouttes, qu'elle se sentit comme enivrée d'amour pour Dieu; de sorte qu'elle pouvait à peine se tenir sur ses pieds, et qu'elle fut obligée de s'appuyer contre les murs de l'église. On le voit, de même que la Passion du Sauveur qui sert de type à celle de ses saints a commencé au jardin des Olives, ainsi c'est là que la passion de ces derniers doit commencer; et ceux qui marchent dans ses voies doivent boire au même calice qui lui a été présenté dans ce lieu. La sueur sanglante qu'il y a répandue doit donc aussi se reproduire dans la passion mystique qu'ils éprouvent, et nous la retrouvons souvent en effet, dans ce premier acte qui sert d'introduction à tous les autres.

Nous pourrions citer ici un grand nombre d'exemples: nous nous contenterons de rapporter celui de sainte Lutgarde, qui, lorsqu'elle méditait la Passion du Sauveur, était souvent ravie en extase. Son corps était alors inondé d'une sueur de sang, qui coulait aux yeux de tous, de son visage et de ses mains. (HENRIQUEZ, *De B. Lutgard.*, 16 Jun.) Quelquefois au calice s'ajoute une croix, comme il arriva pour Catherine de Raconisio. Notre-Seigneur lui mit en effet, par deux fois différentes, sa croix sur les épaules pour l'éprouver; et comme à la seconde fois elle l'accepta avec résignation, une de ses épaules resta toute sa vie comme chargée d'un poids très-lourd, et plus basse que l'autre; et elle y sentait des douleurs qui augmentaient tour à tour. (Sa Vie, écrite par RAZZI, sur les manuscrits de Pic de la Mirandole, a été insérée par MARCHÈSE, dans le *Diario Dominicano*, t. V, Sept.)

CALISSET (JACQUES), de l'ordre des Célestins. — Après avoir vécu de la vie du monde, Calisset entré chez les Célestins y mena une vie si sainte, si pure et si fervente, qu'un jour la sainte Vierge immaculée se fit voir à lui au moment où il disait la Messe. Puis, s'approchant de l'autel elle lui mit sur la tête une couronne de fleurs dont toute l'église fut embaumée, et qui n'était que le signe des vertus qui le couronnaient et de l'auréole de gloire qui l'attendait au ciel.

CALSTRO (HENRI), Dominicain, mort en 1581. — Mirá, Arnould de Raisse, Balingham, Vincent Charron et Hyacinthe Choquet rapportent que la sainte Vierge apparut très-souvent à Calstro, lui révéla un grand nombre de mystères et lui obtint une intelligence profonde des saintes Écritures.

Un soir que Calstro était dans sa cellule, une lumière éclatante et surnaturelle la remplissait tout entière. Puis du milieu de cette lumière une voix se fit entendre. Henri, tout étonné s'écria: « Mon Dieu, quelle voix

entends-je? » La voix répondit : *Je suis Marie, la mère du Christ.* Henri reprit : « O ma Mère, ma Reine, montrez-moi votre visage plus beau que celui des anges. » La voix répartit : *Grandis et tu me verras.* Ce refus lui fut si douloureux qu'il faillit en mourir. Tout à coup l'esprit du mal le poursuivit, mais une grande lumière parut de nouveau et le mit en fuite. Puis Henri entendit la Mère de Dieu qui lui disait : *C'est moi, ne crains rien.* Il s'écria : « O Mère de bonté, pourquoi donc votre Fils permet-il cela? » Et la voix dit : *Ce que tu as souffert sert à te purifier de tout ce qu'il y avait en toi de défectueux. Sache donc dès à présent que dès que tu n'auras pas à souffrir de la part des hommes, l'esprit du mal te tourmentera et réciproquement. Mais la fin de tous ces combats ne se fera pas longtemps attendre : sois patient.*

Une autre fois, la Mère de Dieu lui apparut pour lui révéler ses fautes. Enfin, dans une autre circonstance, un des confrères de Calstro étant tombé malade dans une ferme appelée *Bonne*, la Mère de Dieu dit à Henri : *Va voir ce frère, parce qu'il doit mourir de la maladie qu'il a; entends sa confession; car il a oublié des péchés, et voici quels péchés... Je l'assisterai à la mort, et il sera sauvé.* Henri obéit sur-le-champ. Il rappela au malade les péchés oubliés dans sa confession; le malade en convint, les avoua et en demanda pardon. Henri lui en donna aussitôt l'absolution sans lui dire par qui il en avait eu connaissance. (*Negot. sæcul. Mar.; Chron. SS. Deip., BALINGH.*)

CAPOCCHIO, Dominicain, qui mourut en 1581. — Marie, en compagnie de saint Dominique, le visita à son heure dernière. Alors il pria les religieux qui l'entouraient de chanter la pieuse antienne *Ave, Regina cælorum, ave, Domina angelorum.*

CAPOCCHIO (REYNIER), — évêque de Viterbe et cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie in Cosmedin. En 1220, ce saint prélat fonda à Viterbe la basilique de Sainte-Marie des Grès à la suite d'une vision que nous allons rapporter. Une nuit qu'il vaquait à la prière il vit une femme qu'entourait une splendeur toute surnaturelle et qui, tenant à la main un cierge allumé, prit par la main Capoccio et le conduisit à un taillis situé où est maintenant l'église. Là, elle se mit à brûler avec son cierge toutes les broussailles dont cet endroit était couvert, de manière à nettoyer tout l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la basilique. A son réveil le cardinal réfléchit à la vision qu'il avait eue et alla trouver un saint ermite nommé Blanc, qui avait eu lui-même une vision à ce sujet. « La dame que vous avez vue, » dit l'ermite, « c'est Marie Mère de Dieu; elle veut que vous bâtissiez là, et dans cet emplacement même, une église qui ait les dimensions et proportions que vous avez vues. Je vous engage donc instamment à lui obéir ponctuellement, car elle est, après Dieu, plus capable que qui que ce soit de vous venir en aide et de vous assister dans une telle

entreprise; mieux que personne, elle peut vous conduire et vous guider, tous les jours de votre vie, dans le chemin du ciel. » Le cardinal accueillit ces paroles avec joie, et, descendant de la montagne, alla aussitôt voir le lieu qui lui avait été marqué dans sa vision; et, ô merveille! il y trouva les traces d'un incendie récent qui occupait précisément l'espace indiqué pour l'église. Alors il se mit incontinent à l'œuvre, bâtit la basilique, lui donna la longueur et la largeur marquées par les traces du feu, et la dédia à la sainte Vierge. Ajoutons que la nuit même où Reynier avait eu sa vision, le saint ermite Blanc avait vu, à l'endroit où est maintenant la belle église dont nous parlons, Marie, Mère de Dieu, assise sur un trône éclatant et engageant le cardinal, qui semblait être à ses côtés, à lui bâtir un temple. Quand cet édifice fut achevé, le pieux pontife le donna à saint Dominique et à ses religieux. (Bzovius.)

CAPRAIS (Saint), — martyr à Agen, se retira sur une montagne près de cette ville, lorsque la persécution de Dioclétien sévissait dans toute sa force, et pour s'y soustraire il se cacha dans une caverne. Regardant un jour du haut de la montagne ce qui se passait dans la ville, il fut témoin des tortures qu'on faisait subir à sainte Foi, jeune vierge qui était sa compatriote. Frappé de sa constance au milieu des tourments, il se jette à genoux et demande à Dieu la grâce de l'imiter. « Seigneur, » dit-il, « si vous faites couler de l'eau de la pierre de ma caverne, ce sera une preuve que ma prière est exaucée. » Le miracle se fit et l'eau coula en abondance. Caprais, animé par ce prodige, va lui-même se livrer aux bourreaux.

CARAFFA (VINCENT), — général de la Société de Jésus, mort le 18 juin 1649, avait pour la sainte Vierge la plus ardente piété. Aussi daigna-t-elle plusieurs fois lui apparaître et lui parler, surtout dans une maladie qu'il fit. Dans celle où il mourut, la Mère de Dieu se présenta visiblement à lui et lui laissa le choix de la vie ou de la mort, choix qu'il ne voulut pas suivre lui-même, mais pour lequel il s'en remit entièrement au jugement de son auguste Mère. (*Negot. Sæcul. Mar., in ejus Vita.*)

CARANDINI (J.-B.), — Jésuite, étant près de mourir, vit la sainte Vierge, ce qui le combla d'un bonheur inexprimable surtout lorsqu'elle lui apprit que son frère Innocent entrerait aussi dans la Compagnie de Jésus, grâce qu'Innocent avait prié Carandini de demander à la Mère de Dieu. (*Hist. de la Soc. de Jes., t. IV, l. v, n. 30.*)

CATHERINE (Sainte), vierge et martyre. — Catherine n'avait pas encore reçu le baptême lorsqu'elle vit en songe Marie et Jésus. La beauté de ce Dieu surpassait beaucoup toute beauté terrestre. La sainte Vierge ayant présenté Catherine pour épouse à son Fils, celui-ci repoussa cette offre et Catherine se réveilla en proie à une profonde tristesse. Mais bientôt ayant été instruite et baptisée, la Vierge et son auguste Fils lui apparurent

de nouveau, plus éclatants que le soleil et accompagnés d'une nombreuse suite d'esprits célestes. Marie présenta encore Catherine pour épouse à son Fils bien-aimé. Celui-ci l'accepta, car elle avait été purifiée par l'eau baptismale. Il lui mit même au doigt un anneau miraculeux. Catherine s'étant réveillée trouva cet anneau à son doigt, et le montra à sa mère en lui racontant sa vision. Depuis lors embrasée d'amour pour Jésus-Christ, elle s'éleva aux plus hautes vertus et fut comblée de faveurs surnaturelles. Après sa mort glorieuse devant Dieu, les anges, selon la tradition, transportèrent son corps sur le mont Sinai où les Chrétiens le découvrirent vers le VIII^e siècle. (Petrus de Natalibus, Surius, Baronius, etc.)

CATHERINE DE BOLOGNE, abbesse de l'ordre des Clarisses. — Une nuit de Noël, Catherine étant, vers les quatre heures du matin, en prière dans une église, la sainte Vierge lui apparut portant dans ses bras l'Enfant Jésus qu'elle lui donna à tenir et à baiser. Un autre fois, Catherine étant malade et arrêtée au lit, la même Reine du ciel lui apparut encore en compagnie de Jésus-Christ, de saint Laurent et de saint Vincent. Pendant cette apparition, un ange, aux ailes de feu, faisait retentir sur sa harpe ces paroles sacrées : *Et gloria ejus in te redibitur : « Sa gloire apparaîtra en toi. »* (Isa. LX, 2.) Et Jésus, prenant Catherine par la main, l'engagea à bien réfléchir au sens de ces paroles et à bien les retenir. On dit que la sainte Vierge avait également apparu au père de Catherine, avant la naissance de celle-ci, et lui avait prédit la sainteté à laquelle Dieu élèverait sa fille. (FLAMINIUS, *Chronic. Minor.* ; BALINGHEM, etc.)

CATHERINE DE RACONIS, Dominicaine, née en 1486, et morte en 1547. — Elle n'avait encore que cinq ans lorsqu'un jour de la Pentecôte Marie lui apparut. Elle était revêtue d'une robe de drap d'argent et au milieu de son front brillait un diamant dont l'éclat effaçait la splendeur du soleil. Elle tira un anneau de son doigt et le donna à Jésus qu'elle tenait par la main et qui paraissait en ce moment sous la forme d'un enfant de cinq ans aussi. Le Sauveur le prit et le mettant au doigt de Catherine lui dit : *Je t'épouse dans la foi, l'espérance et la charité.* La Mère de Jésus tenait dans la sienne les deux mains des fiancés. Plus tard Catherine ayant fait vœu de virginité, la nuit qui suivit ce vœu, sainte Catherine de Sienna se présenta à elle et l'assura que Dieu avait eu pour agréable, ainsi que toute la cour céleste, l'engagement qu'elle avait fait de ne connaître jamais que les noces mystiques de l'âme avec le Dieu qui est esprit.

CATHERINE DE SIENNE (Sainte). — Presque tous les faits de la vie de sainte Catherine de Sienna appartenant à la Mystique se retrouvent dans les divers articles de ce *Dictionnaire*. Nous n'avons donc qu'un mot à en dire ici. Née à Sienna en 1347 et morte vierge à Rome le 29 avril 1380, à l'âge de

trrente-trois ans, sainte Catherine fut au XIV^e siècle ce que saint Bernard avait été au XI^e, la lumière et le soutien de l'Eglise. C'est elle qui va en France arracher le Souverain Pontife Grégoire XI à l'exil, et ramène les Papes d'Avignon à Rome. Elle communique une sève nouvelle aux grands ordres religieux, et Urbain VI réclame ses conseils. Sa vie, dont nous rapportons les faits principaux, fut écrite par son confesseur le P. Raymond de Capoue, religieux d'une science profonde et d'une sainteté reconnue. Descendant du célèbre Pierre Desvigne, chancelier de Frédéric II, professeur de théologie à Sienna, maître général et réformateur des Dominicains qu'il gouverna pendant dix-neuf ans, Raymond de Capoue écrivit l'histoire de sainte Agnès de Montepulchiano, celle de sainte Catherine, dont il traduit les traités spirituels. Il composa un admirable commentaire sur le *Magnificat*, l'Office de la fête de la Visitation, un traité de la Réforme et un très-grand nombre de lettres très-remarquables. Les Souverains Pontifes voulurent l'élever aux plus hautes dignités de l'Eglise, mais il s'y refusa constamment. Cet homme éminent dont tous les contemporains célèbrent la science et les vertus, cite à chaque page tous les témoins des faits qu'il rapporte sur sainte Catherine, et son livre offre tous les caractères les plus indéniables de la vérité. Il a du reste servi de base au procès de canonisation de la sainte, et la bulle de Pie II en rappelle les faits les plus extraordinaires.

CATHERINE DE SUÈDE (Sainte), — fille de sainte Brigitte, avait pour la Mère de Dieu la plus fervente piété. Etant en pèlerinage à Rome, avec sa mère, elle songeait à retourner dans son pays. Mais Marie lui apparut, lui reprocha vivement son inconstance dans ses résolutions et obtint d'elle la promesse qu'elle ne quitterait Rome qu'avec sainte Brigitte. Surius cite plusieurs autres apparitions de Marie à Catherine de Suède. A la considération de cette sainte la Mère de Dieu apparut à sa belle-sœur, épouse de son frère Charles, pour la délivrer de ses imperfections.

CAZALANZ. — En 1648, et peu de temps avant sa mort, saint Joseph Cazalanz prédit le rétablissement de l'ordre des Clercs réguliers des écoles pies, qu'il avait fondé et qu'Innocent X avait supprimé en 1646 : la prédiction fut vérifiée vingt et un ans après.

CÉCILE (La bienheureuse), — Dominicaine, vit la très-sainte Vierge et plusieurs autres saints qu'elle avait coutume d'invoquer tous les jours. Quand son ravissement eut cessé, elle s'écria : « Où est mon doux Jésus ? où est l'Epoux de mon cœur ? où est sa sainte Mère ? » Dès que la mort eut touché cette servante de Dieu, ses mains répandirent un parfum et une odeur de roses. (*Chronic. Prædicator.*, part. II, pag. 243 ; BALINGHEM ac Vincentius CHARRON, 25

JANUARI. *Chronicon SS. Deiparæ*, pag. 421 ; *Negot. sæcul. Mar.*, pag. 266.)

CHAGNOALD. — En 614, saint Eustase, successeur de saint Colomban à Luxeuil, qui revenait de son voyage d'Italie et qui se rendait à la cour de Clotaire II, avec saint Chagnoald fit une visite à Agneric, seigneur d'Austrasie. Sainte Fare, fille de ce dernier, et alors malade, découvrit à Chagnoald sa résolution de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Alors Chagnoald déclara à Agneric que la maladie de sa fille provenait de l'opposition que l'on mettait à son pieux dessein et qu'elle en mourrait si on ne la laissait libre de l'exécuter. Il se mit ensuite en prière et lui rendit la santé en faisant sur elle le signe de la croix.

CHANTAL (SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE), — veuve et fondatrice de l'ordre de la Visitation de la sainte Vierge, mourut à Moulins, le 13 décembre 1641. Dans sa *Vie* récemment écrite par M. F. Malaurie, nous trouvons les détails suivants : « En 1627, M. de Gragnieux, de Grenoble, était venu en Savoie pour y demander, au tombeau de saint François de Sales, la guérison d'un mal de tête qui lui rendait l'existence malheureuse, et déroutait toute la science médicale. Sainte Chantal rencontre ce gentilhomme aux portes de la ville d'Annecy; elle reconnaît, en le voyant, le fils d'une de ses plus chères et plus fidèles amies. Elle l'aborde, le salue et l'interroge. M. de Gragnieux lui raconte le sujet de son voyage, et lui demande le secours de ses prières. Sainte Chantal étend aussitôt son bras sur la tête du malade; elle lève les yeux au ciel, et le pèlerin de Grenoble se trouve subitement guéri.

Frappé de la faveur dont il venait d'être l'objet, M. de Gragnieux tombe à genoux devant la digne amie de sa mère, et la proclame bénie entre toutes les femmes. Puis, se levant, il remercie Dieu de l'insigne pouvoir qu'il communique à l'âme qui le sert, et s'en va en répétant ces mots : « J'étais venu en demandant la santé aux reliques d'un saint évêque, et j'ai trouvé la santé sous la main d'une sainte femme. »

En 1628, sainte Chantal donna une nouvelle preuve de ce pouvoir divin que Dieu se plaisait à manifester dans sa servante. Il y avait alors à Paris une religieuse atteinte d'une douleur de côté qui, dans certains moments donnés, ne lui permettait pas pour ainsi dire de respirer. La saignée, apportant à la malade quelque soulagement, fut pendant très-longtemps employée, et cela plusieurs fois par semaine. A la fin, l'opération de la saignée ne donnait plus que de l'eau faiblement colorée. Sainte Chantal, qui se trouvait alors à Paris, ne manqua pas d'aller selon son usage ordinaire visiter l'infirmerie : sensiblement touchée des souffrances de cette jeune sœur, la pieuse fondatrice va dans la chapelle du couvent, se prosterne devant le tabernacle, et avec cette confiance qui est fille de la simplicité et de l'amour, elle demande à Dieu la guérison de la vierge

mourante. Subitement, tout le mal disparaît, et la plus belle santé le remplace ! D'un commun esprit on reconnaît l'intervention divine; d'une voix générale on remercie le Ciel, et dans un parfait accord on publie le miracle.

Sachant que sainte Chantal revenait à Châlons, la comtesse de Desmieux, depuis longtemps atteinte d'une hydropisie qui semblait devoir la conduire au tombeau, se fait transporter sur la route où devait venir la femme qui, comme le Sauveur, passait en faisant le bien. L'humble infirme demande à la pieuse voyageuse de lui donner sa bénédiction. Il lui est fait selon sa demande, et, en présence de tous, elle se trouve soudainement délivrée de son mal. Ce prodige est le signe avant-coureur d'un prodige nouveau.

En 1635, la jeune et vertueuse Mme de Toulangeon avait un de ses enfants dangereusement malade. Au moment où les médecins avouaient l'insuffisance de leur art, la fille de la sainte apprit que sa mère allait passer par Autun : vite elle prit son enfant, courut au-devant de sa mère, et lui dit : *Ma mère, voyez mon fils : il se meurt... Considérez ma douleur, ô vous qui savez les angoisses maternelles... Ma mère, vous êtes puissante auprès de Dieu : guérissez-moi mon ange.* Sainte Chantal considère un instant le petit enfant oppressé par le mal; elle adresse au Dieu de l'innocence une de ces prières qui escaladent le ciel, et puis elle dépose sur les lèvres de la petite créature un baiser de pur amour. Aussitôt du front de l'enfant les taches livides disparaissent, les couleurs les plus fraîches les remplacent; le petit malade sourit, ses yeux s'animent, et la vie sur son visage se trouve dans sa fleur. Devant le prodige, sainte Chantal baisse les yeux : sa modestie souffre de sa puissance; et sa fille la bénit en lui disant : *Ma mère, je reçois aujourd'hui la vie de vous pour la seconde fois.*

Phénomène nouveau ! Dans un des monastères de Paris, on présente à notre sainte une religieuse à laquelle une paralysie avait tourné la bouche et défiguré le visage d'une manière horrible. La femme à la foi vive prie sur la paralysée, lui fait baiser des reliques qu'elle porte sur elle, la marque du signe de la croix, et, aux yeux de la communauté, la figure de la malade se détend et reprend subitement sa forme primitive.

Surcroît de puissance ! En partant du même couvent de Paris pour venir à Annecy, sainte Chantal rencontre une dame qui avait à une main un mal très-dangereux et qui lui faisait souffrir d'indicibles douleurs. Cette pauvre femme croyant que si elle pouvait toucher celle qu'on appelait *la sainte*, elle guérirait ! dans cette pensée, elle s'approche et présente la main malade à Mme de Chantal, qui, par honnêteté, la prend, ignorant la confiance de cette femme et le mal dont elle était affligée. Mais à peine leurs deux mains se sont-elles rencontrées, qu'une vertu sort de la fille de saint François de

Sales, et que chez la malade la douleur cesse et la guérison s'opère !

Plus étonnante merveille ! La femme qui laisse les miracles de compassion et de charité sur son passage arrive à Nevers. Dans cette ville, on lui parle d'une personne percluse de tout le corps, et on recommande cette infirme à ses prières. Forte de la force du Dieu qu'elle sert et pour lequel elle a fait de si grands sacrifices, à la demande qu'on lui adresse, sainte Chantal répond avec une audace divine : « Allez dire à la paralytique de me venir trouver ! » On fait ce qu'elle dit : la douleur se montre docile à son commandement, la nature obéit à son ordre ; la paralytique se lève, marche et se rend auprès d'elle. » Saint Vincent de Paul, qui avait été son confesseur à Paris, ayant appris la maladie de Mme de Chantal, se mit à genoux afin de prier pour elle. A peine avait-il fini sa prière, qu'il aperçut comme un petit globe de feu qui s'élevait de terre, et alla se joindre, dans la région supérieure de l'air, à un autre globe plus grand et plus lumineux. Ces deux globes qui, par leur réunion, n'en faisaient plus qu'un, continuèrent de monter et se perdirent dans un troisième qui était immense et beaucoup plus brillant que les deux autres. Alors une voix intérieure dit à saint Vincent que le premier globe était l'âme de la Mère de Chantal, le second celle du saint évêque de Genève, et le troisième l'essence divine. Il fit part de cette vision à l'archevêque de Paris, ainsi qu'à d'autres personnes recommandables, et elle est donnée comme certaine dans la bulle de canonisation de Jeanne-Françoise. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, Benoît XIV la béatifia en 1751, et elle fut canonisée en 1767 par Clément XIII.

CHANTS, SONS et MUSIQUE CÉLESTE.

— Le rythme et la mélodie de l'art mystiquement unis à Dieu se traduisent par des chants, des sons et des harmonies célestes dont l'étude offrirait les plus curieux enseignements, si, malheureusement, cette partie de la Mystique n'était encore à être cultivée. Les curieux phénomènes dont nous allons rapporter quelques-uns seulement se rencontrent en foule, non dans les légendes, mais dans les vies les plus authentiques des saints, dont plusieurs même se rapprochent de notre siècle. Ils sont, si j'ose dire, comme une conséquence nécessaire, une manifestation extérieure de l'harmonie de l'âme humaine replacée elle-même en Dieu, c'est-à-dire au centre de l'harmonie suprême. Nous parlerons d'abord du son et du chant mystique hors de l'extase, puis de celui qui accompagne l'extase elle-même.

« Un jour, » dit Görres (*Mystique*) « que Suso, selon sa coutume, prenait un peu de repos sur sa chaise, après Matines, ses yeux s'ouvrirent, et, se mettant à genoux, il salua dans l'étoile du matin qui se levait la Reine du ciel, avec le sentiment d'une ineffable consolation, comme les petits oiseaux sa-

lurent les premiers rayons de l'aurore. Il prononça chaque parole en son âme d'un ton doux et paisible. L'écho lui répondit ; car, s'étant assis de nouveau, il entendit du fond de son cœur une voix si délicieuse qu'il en fut tout ému. Cette voix, pendant que l'étoile du matin se levait, se mit à chanter ces paroles : *Stella maris Maria hodie processit ad ortum*. Une autre fois, pendant la nuit, il avait prolongé sa prière jusqu'à ce que le gardien eût sonné avec sa trompette le signal du matin. Il se dit alors : Assieds-toi un instant avant de voir l'étoile du matin. Lorsqu'il se fut reposé ainsi un peu de temps, il entendit deux jeunes gens chanter d'une voix céleste le beau répons : *Surge et illuminare, Jerusalem (Isa. lx, 1)* ; et son âme en fut tellement ravie, que son corps, déjà malade, semblait succomber. »

« Un jour, » dit le bienheureux Suso, « je prenais un peu de repos, revenu las et fatigué de mes courses dans les champs. Mais voilà qu'au moment du lever du soleil j'entends un chœur céleste qui chantait le *Magnificat* ; et, après, la très-sainte Vierge me commanda de chanter l'antienne : *O vernalis Rosula : O Rose du printemps*. » J'eus à peine commencé, que toutes les voix angéliques s'harmonisèrent avec la mienne et nous formions l'ensemble d'un concert divin. Une autre fois, étant allé se chauffer un peu après avoir beaucoup souffert du froid et de la faim, il crut entendre un écolier de douze ans passer devant la fenêtre de sa cellule en chantant un chant délicieux. Il se mit à écouter. La voix chanta trois chants l'un après l'autre ; et le bienheureux ayant ouvert sa fenêtre, le chantre monta jusqu'à lui, et lui présenta une corbeille remplie de fraises odorantes. Une autre fois encore, les deux jeunes gens dont il a été parlé plus haut lui apparurent sous une forme visible, conduits par un musicien, et se mirent à danser en sa présence. Leurs danses n'étaient point comme les danses ordinaires ; mais il semblait qu'ils plongeaient dans l'abîme des perfections divines, et qu'ils en sortaient tour à tour.

Saint Joseph de Copertino, disant la Messe le jour de la fête de saint François, en présence du cardinal Paletta et du général de son ordre, entendit tout d'un coup les sons d'un violon qui retentissaient si doucement à son oreille, qu'il en eut un ravissement. Celui-ci dura si longtemps, qu'on ne put l'en faire sortir que par l'obéissance. Ces sons avaient duré jusqu'à la fin de la communion, mais aucun des assistants ne les avait entendus. Il dit ensuite qu'ils n'étaient pas venus de l'église ni de la sacristie, mais du dehors, ce qui était impossible naturellement. Il raconta qu'une autre fois, pendant une fête de la sainte Vierge, il était resté pendant trois jours en union avec Dieu, et que pendant tout ce temps il avait entendu la plus délicieuse musique. *La musique matérielle, dit-il, doit servir à élever l'âme et à exciter en elle la charité ; mais Dieu nous touche bien davantage quand*

il daigne le faire immédiatement. Ces sons que j'ai entendus venaient sans doute du paradis, ajouta-t-il, et les bienheureux jouissent là-haut de ces chants d'une manière ineffable. On raconte la même chose de Salvator de Tissa, Capucin à Syracuse, et de Julien de Saint-Augustin. Souvent, lorsque ce dernier était en extase, on entendait des sons merveilleux autour de lui. C'est surtout au moment de la mort que Dieu accorde cette faveur aux saints, même à ceux souvent qui n'ont jamais été jusque-là dans un état mystique. Ainsi, lorsque Hélène Riedmanin, abbesse du couvent de Seftingen, en Souabe, mourut en 1588, toutes les sœurs entendirent comme une musique céleste qui les remplit à la fois de joie et d'effroi, car elles lui avaient été souvent opposées pendant sa vie. A la mort de Lucius Dominique, en Apulie, cette musique ne fut entendue que par des enfants encore innocents. Le même phénomène s'est produit à la mort de Jeanne de Saint-Etienne, de Marie de Luner, de Bernardin de Reggio et de beaucoup d'autres.

Nous avons cité déjà des exemples du son et du chant mystique, même hors l'extase. Chez plusieurs, il est vrai, il était difficile de distinguer si ce phénomène se produisait dans l'extase ou hors l'extase. Cependant, chez Christine de Stumbeien, le son que rendait sa poitrine ne se manifestait jamais que dans l'état extatique; et l'un des caractères par lesquels il se distinguait, c'est qu'il était entièrement indépendant de sa volonté. On raconte que la harpe de saint Dunstan, en présence de la dame Odelpyrin, chanta d'elle-même l'antienne : *Gaudet in cælis animæ sanctorum, qui Christi vestigia sunt secuti.* (A. SS., 19 Maii.) Il en est ainsi dans un certain sens de ces extatiques, lorsque l'esprit fait vibrer les cordes de leur âme, soit dans un vent impétueux, soit dans un doux zéphyre; et les sons qu'il en tire se produisent ou sous la forme d'un cri d'allégresse qui s'échappe de leur cœur, ou sous la forme d'un chant délicieux qui retentit au dedans de leur poitrine. Ce genre de phénomène se rattache à celui dont nous avons parlé plus haut; il indique seulement que l'extase s'est emparée d'une manière spéciale des puissances du cœur.

L'extase se produisait souvent sous cette forme chez sainte Humiliane. Un jour qu'elle souffrait de crampes violentes dans l'estomac, elle eut un ravissement pendant lequel les assistants entendirent sortir d'elle un chant délicieux, mais avec une voix si délicate que, lorsqu'ils n'avaient pas l'oreille à sa bouche, ils entendaient le son sans pouvoir distinguer les paroles. Dès qu'elle eut cessé de chanter, ses douleurs revinrent. (Act. SS., 20 Maii.)

Christine l'Admirable a été particulièrement remarquable sous ce rapport. Elle était très-liée avec les sœurs de sainte Catherine, qui demeuraient hors des murs de Saint-Trond. Un jour qu'étant assise avec elles elle parlait de Notre-Seigneur, elle fut tout

à coup, et sans s'y attendre, saisie par l'Esprit. Son corps se mit à tourner en rond comme une toupie agitée par des enfants avec une telle rapidité, qu'on ne pouvait plus distinguer la forme de ses membres. Après avoir tourné ainsi quelque temps, elle se reposa comme si l'accès fût passé. Or on entendit entre son gosier et sa poitrine un chant merveilleux, que personne ne pouvait comprendre ni imiter, malgré tous les efforts. Il n'y avait dans ce chant que l'élément fluide, pour ainsi dire, de la musique, et la succession des sons; mais les paroles de la mélodie, si toutefois on peut les appeler des paroles, avaient quelque chose d'insaisissable. Il ne sortait ni son ni souffle de sa bouche ou de son nez, et cette mélodie angélique était toute renfermée dans sa poitrine. Tous ses membres étaient dans le repos le plus profond et ses paupières fermées comme dans le sommeil. Au bout de quelque temps, étant revenue à soi peu à peu, elle parut comme ivre; elle était ivre en effet, mais d'une ivresse sainte et divine. Elle se mit à crier : « Amenez-moi toutes les sœurs, afin qu'elles louent avec moi le Seigneur tout aimable, à cause de ses bienfaits. » Toutes accoururent; car elles trouvaient en elle un sujet de grandes consolations et de joie. Elle se mit à entonner le *Te Deum*. Elle chanta seule un verset, et les sœurs chantaient après elle le verset suivant. Le *Te Deum* étant fini, elle revint entièrement à elle-même. Ayant appris alors des autres ce qu'elle avait fait, elle eut honte et s'enfuit toute confuse, disant qu'elle était folle. Une des sœurs ayant voulu la retenir de force, elle souffrit de grandes douleurs.

Plus tard, elle quitta sa famille pour aller au château de Loen, sur la frontière allemande, où elle resta neuf ans près d'une sainte religieuse nommée Ivetta. Là on l'entendit souvent encore chanter, même hors de l'extase, surtout la nuit, quand elle assistait à Matines, et qu'elle restait seule les portes fermées. Elle allait et venait dans le couvent, chantant en latin d'une voix si ravissante, que ce semblait être plutôt le chant d'un ange que celui d'un mortel. Il était si délicieux à entendre, qu'il surpassait non-seulement le son des plus beaux instruments, mais encore la voix humaine la plus douce. Et cependant ce chant n'était pas comparable à celui qui sortait du fond de sa poitrine lorsqu'elle était en extase. Elle n'avait du reste reçu aucune instruction dans son enfance, et malgré cela elle comprenait très-bien le latin qu'elle chantait, comme aussi elle expliquait d'une manière étonnante les passages de la sainte Ecriture lorsqu'elle était interrogée à ce sujet par ses amies.

Ce chant accompagne quelquefois l'illumination extatique. Il en fut ainsi chez le bienheureux Pierre Pétrone, Chartreux. Les Frères qui s'arrêtaient devant sa cellule, soit le jour, soit la nuit, entendaient les sons les plus doux et les chants les plus délicieux. Poussés par la curiosité, ils forcèrent la

porte. Mais, après avoir regardé de tous côtés, ils ne trouvèrent personne, excepté le saint religieux. Son visage était resplendissant de lumière et brillait d'une majesté céleste; de sorte que tous se mirent à pousser des cris d'allégresse. (A. SS., 29 Mai.)

Outre ces voix qui sortent des extatiques ou de ceux qui sont entrés dans des états extraordinaires, il en est d'autres que l'on entend autour d'eux sans qu'on puisse chercher en eux leur origine, et que l'on doit, à cause de cela, attribuer à des êtres supérieurs. C'est surtout pendant le service divin, et particulièrement à la Messe, que ce phénomène se produit. Souvent, en effet, on a entendu des chœurs invisibles entonner autour d'un saint le *Sanctus* ou d'autres chants. Les faits de ce genre se présentent plus souvent encore à la mort des saints, au moment où leur âme se dégage des liens du corps. Ces exemples sont si fréquents que nous nous contenterons de citer ici les noms de ceux qui, rien que dans l'ordre des Frères mineurs, ont été favorisés de ce privilège; ce sont : Antoine de Ganazas, Lucius Dominique, Marie d'Amarante, Cath. Bernardine, Hélène Riderin, Jeanne de Saint-Etienne, Marie Suarez, Marie de Lucie, Bernardin de Rhenio, Anne Dabershoferin, Cunégonde de Sandacio, Léonore Ulloa, Cath. Menriquia. » (*Ménologe de Saint-François.*)

CHARITÉ. — Nous avons montré au mot **AMOUR** comment la charité ou l'amour est le principe, la loi et le but de toute la Mystique. Nous n'avons donc pas à y revenir ici. « Dieu est charité, » dit saint Jean : l'union à Dieu, qui est la Mystique tout entière, consiste donc dans la charité, source de l'état surnaturel; de l'âme humaine, qui produit dans le monde visible tous les faits surnaturels dont ce livre contient l'histoire.

Qui oserait prétendre retracer tous les miracles opérés par la charité dans la vie des saints, des martyrs, des confesseurs, des vierges, des religieux, des Chrétiens de tout ordre, en un mot? Ce n'est pas seulement aux grands siècles de l'Eglise, ce n'est pas seulement aux temps épiques du moyen âge, c'est de nos jours encore qu'on retrouve cette charité si féconde en miracles. Nous n'en voulons pour exemple que le P. Bernard, surnommé le Pauvre Prêtre qui mourut au milieu du XVII^e siècle, et qui fut au moins l'égal de saint Vincent de Paul, par une vie qui fut un prodige continu de charité, et dont nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici au moins quelques traits. Il fut conduit par les voies les plus extraordinaires, et eut des extases et des ravissements comparables à ceux de sainte Thérèse. Le peuple l'appelait « le Fou du bon Dieu. » S'étant livré au soin des malades, la nature se révoltait souvent contre les horribles spectacles qu'il avait devant les yeux. Irrité de ces répugnances, qu'il traitait de crimes contre la charité, il s'approche un jour d'un malade qu'on aurait pris pour un cadavre tombé en pourriture, s'il n'avait eu encore quelque

respiration, et renouvelant l'acte héroïque de sainte Catherine de Sienne, il l'embrasse avec tendresse, applique ses lèvres sur le pus dégoûtant de ses ulcères et en exprime le pus. Mais ô merveille de la grâce! l'action dont le seul récit fait horreur, rendit à jamais Bernard triomphant de ses dégoûts à l'égard des malades. Nous ne pouvons dire ici toutes les autres actions héroïques qu'il fit pour les prisonniers, pour les pécheurs, et les innombrables œuvres de charité dont on lui fut redevable.

Saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, eut une vision dans laquelle la Charité lui apparut couronnée de lauriers et plus brillante que le soleil. Il raconte lui-même ainsi cette vision : Elle s'approcha de moi, dit-il, et me parla ainsi : *Je suis la fille aînée du grand Roi : si vous méritez mes faveurs, je vous introduirai devant lui, personne n'en approche avec plus de confiance que moi : car je l'ai fait descendre du ciel sur la terre, afin que, devenu chair, il pût racheter tous les hommes.*

CHARLES DE BLOIS (Le bienheureux), — duc de Bretagne, né en 1316 et mort le 27 septembre 1364. D'éclatants prodiges s'opérèrent par son intercession; et en 1368, Urbain V nomma une commission pour en informer. La mort de ce Pape interrompit les procédures qui furent reprises sous Grégoire XI; et l'enquête constata des guérisons miraculeuses et même des résurrections de morts.

CHARLES, — comte de Vérone, ayant été pris par les Turcs, vers 1359, et jeté pieds et mains liés dans une forteresse, eut à souffrir de la part de ses vainqueurs les plus horribles tortures. Mais il implora la Mère de Dieu avec une grande ferveur et aussitôt elle lui apparut, le fit sortir de sa prison, et le conduisit sain et sauf jusqu'à l'église des Carmélites de Naples. (*Chron. SS. Deip., Fast. Carmelit.*)

CHARLES BORROMÉE (Saint), — cardinal archevêque de Milan, ayant entrepris de réformer l'ordre des Humiliés, un prêtre de cet ordre, nommé Farina, résolut de l'assassiner. Le 26 octobre 1569, lorsque le saint archevêque faisait la prière du soir dans sa chapelle archiépiscopale, et qu'on chantait une antienne, où l'on en était à ces mots : *Que votre cœur ne se trouble point et qu'il soit sans crainte*, l'assassin, éloigné seulement de cinq ou six pas, tire un coup d'arquebuse chargée à balle sur l'archevêque, qui était à genoux devant l'autel. La détonation fit cesser le chant, et la consternation fut générale. Le saint, sans changer de posture, fait signe de se remettre à genoux, et continue sa prière avec autant de calme que s'il ne fût rien arrivé. L'assassin profite de cette circonstance pour se sauver. La prière finie, Charles, qui se croit mortellement blessé, lève les mains et les yeux au ciel pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie; mais s'étant levé, on trouva à ses pieds la balle qu'on lui avait tirée dans le dos, et qui avait laissé une empreinte noire sur son

rochet. Quelques grains de plomb avaient percé ses vêtements et pénétré jusqu'à la peau. Lorsqu'il fut rentré dans sa chambre, on visita la partie blessée, et il s'y trouva une légère contusion. Ce qui prouve que Dieu avait visiblement protégé son serviteur, c'est qu'un autre projectile perça une table épaisse d'un pouce, et alla ensuite frapper fortement la muraille.

Saint Charles Borromée ayant appris, en 1583, que le duc de Savoie était tombé malade à Verceil, et que les médecins désespéraient de sa vie, il alla le voir aussitôt, et le trouva presque expirant. A peine fut-il entré dans la chambre du duc que celui-ci s'écria : « Je suis guéri. » Et il le fut effectivement. Les paragraphes 31 à 44 de la bulle de canonisation présentent la relation de quinze miracles opérés par saint Charles Borromée, et vérifiés avec la maturité et le soin qu'on apporte à Rome dans ces matières, et qui en rendent la vérité évidente pour tout homme de bonne foi.

CHATEAU DE L'ÂME. — Titre d'un des livres de sainte Thérèse, qui est un traité complet de la Mystique. Ce livre, commencé à Tolède le 2 juillet 1577, et fini à Avila le 29 novembre de la même année, est la description des sept degrés ou stations mystiques par lesquels passe successivement l'âme humaine pour arriver à l'union à Dieu, dernier but de la Mystique. Symbole de l'état de l'âme, le château intérieur ou spirituel, dont parle la sainte, a sept demeures. La première est la connaissance de soi-même, connaissance d'où résulte une profonde humilité. Cette connaissance s'acquiert surtout par la comparaison de notre néant à l'infini de Dieu. Dans les trois demeures suivantes, Thérèse explique les divers états de peine, de combats, de sécheresse, de désolation intérieure, entremêlés de quelques faveurs d'en haut, et par lesquels on passe d'ordinaire, avant de parvenir à l'oraison de quiétude. Une fois arrivée à cette quatrième demeure ou station mystique, l'âme doit unifier toutes les puissances de son être; et comme ici il ne doit rien y avoir que de doux et de tranquille, il faut agir sans violence et sans contrainte, dans le repos de l'abnégation de tout soi-même. La cinquième demeure mystique est celle de l'oraison d'union. Sainte Thérèse en déroule toutes les merveilles, en se servant de l'ingénieuse comparaison du ver à soie. Ce ver c'est l'homme animal, né d'un point noir imperceptible. Il se nourrit du mûrier, comme l'homme de la vie purement humaine. Puis renonçant au monde et à tout l'ordre des choses visibles, comme le ver qui tisse sa coque et s'y enferme, il entre ainsi dans les voies de la Mystique, et après une mort purement apparente, qui n'est qu'une céleste palingénésie, il en sort homme spirituel, comme le ver apparaît papillon et s'élance dans le ciel. La sixième demeure est l'oraison de ravissement, et la septième le mariage mystique, ou l'union à Dieu parfaitement consommée et se traduisant en actes spiri-

tuels pour l'enfantement et la régénération de nos frères. Ici sainte Thérèse monte avec son sujet, et s'élève jusqu'aux extases et aux ravissements dont Dieu favorise les âmes parvenues à cet état. Elle rapporte quelquefois, mais caché sous un voile transparent, ce qu'elle avait éprouvé elle-même.

Dans la sixième demeure, chap. 8, sainte Thérèse traite *des visions intellectuelles et de leurs effets*. « Lorsque l'âme, » dit-elle, « dans une si humble disposition, ne pense point à recevoir cette grâce, qu'elle croit si peu mériter, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, se trouve auprès d'elle, sans qu'elle le voie ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. C'est ce que l'on appelle une vision intellectuelle. Je connais une personne que Dieu a favorisée de cette grâce, et d'autres encore dont je parlerai dans la suite, à qui cela donnait, au commencement, beaucoup de peine, parce qu'elle ne pouvait comprendre ce que c'était, à cause qu'elle ne voyait rien; et elle ne laissait pas toutefois d'être assurée que c'était Notre-Seigneur qui se montrait à elle en cette manière. » Déjà plus haut elle avait traité des visions dites représentatives sur lesquelles elle revient de nouveau.

Après s'être étendue sur les grâces extraordinaires dont le Seigneur comble une âme parvenue à cette union intime, Thérèse retrace la tendre impatience qui porte l'âme vers la maison de son éternité. Elle termine son livre en montrant que l'édifice sacré de l'âme n'a d'autre fondement que l'humilité. Ce magnifique ouvrage, dont nous ne pouvons donner ici une idée, nous fournit les principes de la Mystique que nous aurons occasion de développer plus loin, et notamment à l'article Visions.

CHATIMENTS. — Nous pourrions rassembler ici une foule innombrable de faits sur les châtiments dont Dieu ne cessa de frapper, en tout temps et en tous lieux, les hommes coupables de grands crimes et surtout de cruauté, d'impiété et de sacrilège. La plupart de ces châtiments ont un caractère vraiment surnaturel. Mais ces faits ne rentrant qu'indirectement dans l'objet principal de la Mystique, nous nous bornerons ici à citer le suivant : Saint Cyrille, diacre d'Héliopolis, près du mont Liban, fut martyrisé sous Julien l'Apostat, et de la manière suivante : les païens s'étant saisis de lui, le tuèrent, lui fendirent le ventre et lui arrachèrent le foie qu'ils mangèrent. Cette atrocité eut lieu en 362, et Théodoret rapporte que tous ceux qui y prirent part, perdirent toutes leurs dents, que leurs langues pourrirent dans leurs bouches et qu'ils devinrent aveugles.

CHEMIN DE LA CROIX. — Dans ses *Révélation sur la douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Catherine Emmerich (Voy. ce mot) raconte ainsi l'origine du chemin de la croix : « Lorsque Jésus fut mené à Hérode, Jean conduisit la sainte Vierge et Madeleine sur tout le chemin qu'il avait suivi. Ils revinrent ainsi chez Caïphe, chez Anne, dans Ophel, à Gethsémani, dans

le jardin des Oliviers; et dans tous les endroits où le Sauveur était tombé, où il avait souffert, ils s'arrêtaient en silence, pleuraient et souffraient avec lui. La sainte Vierge se prosterna plus d'une fois, et baisa la terre aux places où son Fils était tombé. Madeleine se tordait les mains, et Jean pleurait, les consolait, les relevait, les conduisait plus loin. Ce fut là le commencement du saint chemin de la croix et des honneurs rendus à la passion de Jésus, avant même qu'elle ne fût accomplie. Ce fut dans la plus sainte fleur de l'humanité, dans la Mère virginale du Fils de l'homme, que commença la méditation de l'Eglise sur les douleurs de son Rédempteur. Oh ! quelle compassion ! avec quelle force le glaive tranchant et perçant ne s'enfonça-t-il pas dans son cœur ! Elle, dont le cœur l'avait porté, dont le sein l'avait allaité, cette bienheureuse qui avait entendu réellement et substantiellement le Verbe de Dieu, Dieu lui-même dès le commencement, qui l'avait conçu et gardé neuf mois sous son cœur plein de grâce, qui l'avait porté et senti vivre en elle avant que les hommes ne reçussent de lui la bénédiction, la doctrine et le salut, partageait toutes les souffrances de Jésus, y compris son violent désir de racheter les hommes par ses douleurs et sa mort. C'est ainsi que la Vierge pure et sans tache inaugura pour l'Eglise le chemin de la croix, pour y ramasser à toutes les places, comme des pierres précieuses, les inépuisables mérites de Jésus-Christ, pour y cueillir comme des fleurs sur la route, et les offrir à son Père céleste pour ceux qui ont la foi.

Madéleine était comme hors d'elle-même, à force de douleur. Elle avait un amour immense pour Jésus; mais lorsqu'elle aurait voulu verser son âme à ses pieds, comme l'huile de nard sur sa tête, un horrible abîme s'ouvrait entre elle et son bien-aimé. Son repentir et sa reconnaissance étaient sans bornes, et quand elle voulait élever vers lui son cœur, comme le parfum de l'encens, elle voyait Jésus maltraité, conduit à la mort à cause de ses fautes, dont il s'était chargé. Alors ces fautes la pénétraient d'horreur; son âme était cruellement déchirée et ballottée entre l'amour, le repentir, la reconnaissance, l'aspect de l'ingratitude de son peuple, et tous ces sentiments s'exprimaient dans sa démarche, dans ses paroles, dans ses mouvements.

Jean aimait et souffrait. Il conduisait, pour la première fois, la Mère de Jésus sur les traces du chemin de la croix, où l'Eglise devait la suivre, et l'avenir lui apparaissait.

Dans ces mêmes *Révolutions*, Catherine Emmerich décrit de la manière suivante le premier chemin de la croix inauguré par la sainte Vierge à Ephèse : « A quelque distance derrière la maison, sur le chemin qui menait au sommet de la montagne, la sainte Vierge avait disposé une espèce de chemin de la croix. Quand elle habitait Jérusalem, elle n'avait jamais cessé, depuis la mort de

son Fils, de suivre sa voie douloureuse, et d'arroser de ses larmes les lieux où il avait souffert. Elle en avait mesuré pas à pas tous les intervalles, et son amour ne pouvait se passer de la contemplation incessante de ce chemin de douleur.

Peu de temps après son arrivée à Ephèse, je la vis journellement se livrer à ces méditations sur la Passion, en suivant le chemin qui conduisait au haut de la montagne. Au commencement, elle y allait seule, et elle mesurait, d'après le nombre de pas qu'elle avait si souvent comptés, la distance entre les diverses places où avait eu lieu quelque incident de la Passion du Sauveur. A chacune de ces places, elle érigea une pierre; ou, s'il s'y trouvait un arbre, elle y faisait une marque. Le chemin conduisait dans un bois, où un monticule représentait le Calvaire, et une petite grotte, dans un autre monticule, le saint Sépulcre.

Quand elle eut divisé en douze stations ce chemin de la croix, elle le suivit avec sa servante, plongée dans une consternation silencieuse. Elles s'asseyaient à chacun des endroits qui rappelaient une épisode de la Passion, en méditaient dans leur cœur la signification mystérieuse, et remerciaient le Seigneur de son amour, en versant des larmes de compassion. Plus tard, elle arrangea mieux les stations. Je la vis écrire, avec un poinçon sur chacune des pierres, l'indication du lieu qu'elle représentait, le nombre de pas et d'autres choses semblables. Je la vis aussi nettoyer la grotte du saint Sépulcre, et la disposer de manière à ce qu'on pût y prier commodément.

Je ne vis pas à ces stations d'image, ni même de croix à demeure fixe. C'étaient de simples pierres commémoratives, avec des inscriptions. Mais avec le temps tout cela fut de mieux en mieux ordonné et arrangé; même après la mort de la sainte Vierge, je vis ce chemin de la croix fréquenté par des Chrétiens qui s'y prosternaient et baisaient la terre »

CHEMIN DE LA PERFECTION. — Tel est le titre d'un ouvrage mystique de sainte Thérèse, écrit de 1563 à 1564, qu'on peut lire dans ses œuvres, et dont M. Collombet donne l'analyse dans sa *Vie de sainte Thérèse*, p. 117 à 134.

CHIEN. — Gallus cite un fait qui prouve que non-seulement saint Martin fit d'innombrables miracles, mais qu'il s'en fit même en son nom. Saturnin est pris à témoin par Gallus de ce fait, car il était, à cette époque, un des disciples de notre saint. Un chien poursuivait les moines de ses aboiements importuns. « Au nom de Martin » dit-il, « je t'ordonne de te taire. » Le chien s'arrêta tout court; vous eussiez cru qu'il avait la langue arrachée. C'est donc peu de dire que Martin a fait des miracles. D'autres aussi en ont fait beaucoup en son nom.

CHRÈME (LE SAINT) — Souvent des guérisons s'opèrent par le moyen du saint Chrême, comme dans l'exemple suivant : Saint Artème, évêque d'Auvergne, fut atta-

qué d'une fièvre violente, lorsqu'il passait dans la ville épiscopale d'Auvergne, et il était sur le point de mourir, lorsque saint Népotien le guérit, en l'oignant avec le saint Chrême.

CHRÉTIENNE (Sainte)—fut emmenée captive chez les Ibériens, peuple idolâtre qui habitait entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et dont cette sainte a mérité le nom d'apôtre. Quelque temps après son arrivée dans ce pays, un enfant étant tombé malade, sa mère, selon la coutume, le porta de maison en maison pour qu'on lui indiquât un remède; mais personne ne connaissait rien à la maladie. On le présenta à la captive, qui assura que Jésus-Christ, qu'elle adorait, pouvait rendre la santé aux malades les plus désespérés, et, prenant l'enfant, elle le posa sur le cilice qui lui servait de lit: faisant ensuite une prière sur lui, elle le délivra de tout mal et le rendit à sa mère parfaitement guéri. Ce miracle parvint aux oreilles de la reine, qui était atteinte d'une maladie grave, et elle donna ordre de lui amener la captive; mais celle-ci refusa de se rendre à la cour, non par entêtement, mais par humilité et dans la crainte de tenter Dieu en entreprenant la guérison qu'on attendait d'elle. La reine fut donc obligée de se faire porter chez la captive; qui la plaça dans son lit. Elle fit ensuite une prière à Jésus-Christ et la malade se trouva guérie. Le roi voulut lui témoigner sa reconnaissance, par de riches présents; mais la reine lui dit que la captive ne les recevrait pas, et que la seule reconnaissance qu'ils pussent lui témoigner, c'était d'embrasser la religion qu'elle pratiquait. Le prince ne fut pas disposé à suivre ce conseil pour le présent, et lorsque la reine revenait à la charge, il éludait ses instances par de nouveaux délais. Un jour qu'il chassait dans une forêt, il se trouva tout à coup enveloppé de ténèbres si épaisses, qu'il s'égarait et se trouva seul sans savoir de quel côté se diriger. Alors il se souvint du Dieu de la captive, et il lui promit que s'il le débarrassait de ces ténèbres, il n'adorerait plus que lui seul. Aussitôt le jour reparut, et il retrouva sa suite et sa route. Il se convertit en effet, et il entreprit de bâtir une église. Les murailles s'élevaient, et l'on avait déjà posé deux colonnes, lorsqu'à la pose de la troisième on éprouva des difficultés insurmontables. La nuit étant venue sur ces entrefaites, chacun s'en retourna préoccupé de cet obstacle étrange. La captive passa seule la nuit dans l'église et ne cessa de prier. Le lendemain, le roi étant revenu avec les ouvriers, quelle ne fut pas sa surprise, en voyant la colonne dressée, mais suspendue au-dessus de sa base à la hauteur de plus d'un pied. Tout le peuple fut témoin du prodige, et chacun s'écria que la religion de la captive était la seule véritable. La colonne s'abaissa ensuite toute seule et se posa sur sa base, sans que personne y mit la main.

CHRÉTIENNE DE SAINTE-CROIX (La bienheureuse)—fut favorisée du don de pro-

phétie et de celui des miracles: elle fit plusieurs prédictions qui toutes furent accomplies. L'architecte de son monastère s'étant enfoncé un clou dans le pied, elle le guérit par ses prières. Elle mourut, comme elle l'avait prédit, en l'an 1310. Son corps était resté flexible et sans aucune marque de corruption jusqu'en 1514, qu'un incendie le consuma.

CHRISTIAN, — Frère convers de l'ordre de Cîteaux, vivait, en 1339, dans le couvent dit de l'Aumône. Un grand nombre d'esprits maudits ayant enveloppé cette maison: « Grand Dieu! s'écria Christian, qui pourra résister à tant d'ennemis? » Une voix lui répondit: *Celui qui sera humble échappera à tous ces pièges.* Peu après, une grande clarté sembla venir de l'Orient. A son approche, les puissances du mal disparurent soudain; et, au milieu de cette lumière, brillait la Mère de Dieu. En la voyant, le bon Christian s'écria: « Mon Dieu, où va donc notre Dame, notre Avocate, notre Reine, celle qui a sauvé le monde? » Marie lui répondit: *Je viens au secours de ce lieu qui m'est cher et qui a besoin de moi; je viens défendre et protéger cet asile pieux, comme je défends et protège tous ceux qui se confient en moi.* (HENRIQ., *Annal. Cisterc., Chron. SS. Deip.*, p. 310.)

CIEL. — Nous devons faire d'abord ici une remarque de la plus haute importance, et qu'il ne faut point perdre de vue dans tout le cours de ce travail. Les mystiques, en contemplant les choses de l'ordre divin qui sont purement spirituelles, disent tous qu'il est impossible de les traduire dans nos langues simplement humaines. Le langage ordinaire leur paraît vide, sans âme et sans vie, et complètement impropre à rendre les choses du ciel. Dans l'impossibilité d'user d'une langue purement spirituelle, qui seule pourrait exprimer les choses de cet ordre, ils emploient ordinairement la langue symbolique. Toutes les créatures, comme dit l'Apôtre, étant la manifestation visible des perfections invisibles de Dieu, sont pour les mystiques comme autant de figures qui représentent, d'une manière sans doute très-incomplète encore, l'ordre divin d'où elles émanent, et où elles ont leur principe, leur loi et leur fin. Cette langue, qui est celle des traditions primitives, et dont on trouve l'empreinte dans l'hébreu surtout, a l'immense avantage de représenter les réalités vivantes, non par des lettres mortes, mais par des êtres vivants aussi. Cependant, ces êtres visibles n'ayant au fond que l'apparence de la vie, ne sauraient exprimer que d'une manière apparente et symbolique les réalités éternelles. Dans son livre sur Catherine Emmerich, le savant Clément Brentano a essayé d'expliquer quelques-uns des traits de cette symbolique profonde; Görres en a touché quelques traits, et d'autres mystiques nous en ont également dévoilé plusieurs mystères. Mais il faudrait, en reliant et coordonnant tous ces travaux, en faire une étude plus ample et plus suivie pour saisir toutes

les clefs de cette langue symbolique, dont on pressent déjà les principes fondamentaux.

Quoi qu'il en soit, cette langue elle-même, comme nous venons de le dire, ne rend que d'une manière tout à fait incomplète et tronquée les choses spirituelles. Aussi, la plupart des mystiques, après leurs célestes visions, préférèrent-ils garder le silence que d'exprimer si imparfaitement ce qui, disent-ils, est inexprimable. Ceux surtout qui ont été favorisés de la vision du ciel ne peuvent l'exprimer dans nos langues humaines. Aussi serons-nous très-sobres dans le récit de ces visions, qui sont cependant en grand nombre, et s'harmonisent parfaitement dans leur ensemble. Forcé d'en dire quelque chose, nous nous bornerons ici aux deux extraits suivants :

Dans sa Vie écrite par elle-même, sainte Thérèse s'exprime ainsi sur une vision qu'elle eut du ciel : « Il me prenait quelquefois, » dit-elle, « un si violent désir de communier, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi, un jour qu'il tombait une pluie si extraordinaire que l'eau avait comme assiégé la maison, n'ayant pas laissé de sortir, je me trouvais tellement hors de moi-même, que quand on m'aurait porté le poignard à la gorge, l'appréhension de la mort n'aurait pu m'empêcher de passer outre. Je ne fus pas plus tôt dans l'église que j'entraï dans un grand ravissement. Il me sembla que je vis les cieux ouverts, non-seulement comme autrefois par une petite ouverture, mais par une fort grande, et qu'en même temps j'aperçus le trône dont j'ai parlé à Votre Révérence, et au-dessus de ce trône encore un autre, où, par une connaissance que je ne puis expliquer, je compris que Dieu était, quoique je ne le visse point.

Ce trône était soutenu par des animaux, je m'imaginai que c'étaient les évangélistes; mais je ne pus voir ni comment il était fait, ni qui était assis dessus. J'aperçus seulement une grande multitude d'anges, qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais auparavant vus dans le ciel; je crus que c'étaient des chérubins et des séraphins, parce que leur gloire, comme je l'ai dit, est fort différente de celle des autres, et qu'ils paraissent tous enflammés. Je me sentis moi-même remplie d'une telle gloire, qu'on ne saurait ni la représenter ni se la figurer, à moins que de l'avoir éprouvée; je connus bien, quoique sans rien voir, que tout ce que l'on saurait souhaiter se rencontrait là. Il me fut dit, je ne sais par qui, qu'il me serait impossible d'y rien comprendre, et que tout le reste lui étant comparé était moins que rien; et il est vrai que je n'ai pu voir depuis qu'avec étonnement et confusion que l'on soit capable de s'arrêter, encore moins de s'affectionner à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmilère. J'entendis la Messe, je communiai, et je ne saurais dire comment je fus durant ce temps. Il me sembla si court

que je fus surprise de voir quand l'horloge sonna, qu'il avait duré deux heures. Je n'ai su depuis trop admirer, que me trouvant si proche de ce feu, qui ne peut procéder que d'un véritable amour de Dieu, il m'est impossible, quelque effort que je fasse, d'en tirer une seule étincelle, si lui-même ne me fait cette grâce; ce feu merveilleux consume de telle sorte le vieil homme, avec toutes ses imperfections et ses misères, qu'il semble, comme je l'ai lu du phénix, qu'il renaît de ses cendres un nouvel homme, tant l'âme change de désirs et acquiert une telle force, que ne paraissant plus la même, elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Je prie la divine majesté que cela se trouve véritable en moi, et que je profite de ces paroles qu'elle me dit : *Vous avez vu la différence qui se trouve entre les choses du ciel et celles de la terre; ne l'oubliez jamais, efforcez-vous de plus en plus d'être meilleure.* »

Dans son admirable *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*, M. l'abbé Pron raconte ce qui suit de la bergère du Laus, fondatrice de ce pèlerinage : « Un jour, » dit-il, « Marie l'honora jusqu'au point de la conduire au ciel. En 1698, le jour de l'Assomption, Benoîte avait alors cinquante et un ans, comme elle récitait pieusement les litanies de la sainte Vierge dans sa chambre, elle vit tout à coup l'auguste Mère de Dieu portée par quatre petits anges. Après l'avoir contemplée un instant avec un extrême bonheur, elle l'entendit lui parler en ces termes : *Ma fille, réjouissez-vous, je vais vous faire voir de belles choses.* En même temps, deux des petits anges vinrent prendre Benoîte; les deux autres restèrent auprès de leur souveraine, et la trop heureuse fille se sentit enlevée dans l'espace à la suite de sa très-bonne Mère. Comme saint Paul, elle monta au ciel en corps ou en âme, nous ne saurions le dire. Marie était éblouissante et embaumait les airs des plus suaves parfums, pendant que les anges chantaient des cantiques. Les litanies de la Passion trouveraient aussi place dans leurs chants. Ces litanies nous rappellent les nuits d'épreuves terribles de l'héroïne, et on devine que son ravissement est une consolation proportionnée à ses souffrances : il y avait alors dix-neuf ans qu'elle était en proie aux fureurs de l'enfer.

Après un temps qu'elle ne peut évaluer, elle était au ciel : elle nageait dans des flots de lumière; elle entendait d'enivrants concerts en traversant les phalanges des bienheureux. Ceux-ci étaient tous vêtus de jeunesse, de beauté et de gloire. Ils se levaient par intervalle et se rasseyaient sur leurs sièges magnifiques, en chantant les louanges de l'Eternel. Lorsque la Reine du ciel passait près d'eux, ils la saluaient avec amour en s'inclinant et souriaient à sa compagne. Parmi ces bienheureux, Benoîte reconut les deux directeurs qui venaient de temps en temps la visiter sur la terre. Ils la regardèrent avec une ineffable tendresse. Elle eut

aussi le bonheur de contempler dans la gloire sa digne mère. La vue de ces âmes si chères suspendit sa marche un instant : elle voulait leur parler, mais Marie l'entraîna plus loin. Benoîte vit trois rangs de sièges ruisselants de lumière et étagés les uns au-dessus des autres : *Au rang le plus élevé sont les martyrs, vêtus de rouge, lui dit sa divine conductrice; viennent ensuite les vierges, vêtues de blanc; et les couleurs variées distinguent, au rang inférieur, les autres bienheureux.* Plus loin, et au centre du paradis, autant qu'elle put en juger, car tant de splendeur l'éblouissait, elle vit un trône plus élevé que tout le reste, et si éclatant qu'elle ne put distinguer celui qui y était assis.... Marie s'arrêta devant ce trône qu'une multitude d'anges entouraient, elle fit une profonde révérence, adora un moment en silence, et continua sa route dans les régions éternelles.

Benoîte vit encore beaucoup de choses admirables, mais elle ne sait comment les exprimer.

Cependant la nuit s'était faite sur la terre et touchait à son terme. Le même cortège qui avait enlevé au Laus sa sainte bergère, la lui rendit; Benoîte put rentrer dans sa cellule avant l'aube. Elle était tellement enivrée de consolations, qu'elle passa quinze jours sans prendre aucune espèce de nourriture. Sa joie était trop vive pour qu'elle ne fût pas remarquée : chacun se demandait quelle grande grâce elle avait reçue. On la suppliait, mais en vain, de s'expliquer, lorsque son directeur, pour la gloire de Dieu, l'obligea de parler. Elle raconta alors, non sans beaucoup d'hésitation et d'embarras, ce qu'on vient de lire. »

CITÉ MYSTIQUE DE MARIE D'AGRÉDA.

— Nous parlerons succinctement de ce livre, en racontant la vie de Marie d'Agreda (*Voy.* ce mot); mais il est indispensable d'entrer ici dans quelques développements pour le faire mieux connaître, car cet ouvrage, qui a donné lieu à des discussions si longues et si vives, est l'une des œuvres mystiques les plus remarquables. Marie Coronel, élue abbesse du couvent de l'Immaculée Conception d'Agreda en 1627, commença dès lors, comme elle le dit, à recevoir des ordres du ciel pour la composition de ce livre. Elle résista néanmoins dix années entières, et ce ne fut qu'en 1637 qu'elle se résolut enfin à y travailler. Les troubles qu'elle ressentait en elle après avoir composé cet ouvrage la poussèrent à le brûler. Elle y fut déterminée d'ailleurs par le conseil de son directeur, qui pensait qu'il ne fallait point que dans l'Eglise les femmes écrivissent. Mais elle reçut bientôt d'autres commandements de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de ses supérieures pour se remettre à l'œuvre une seconde fois. Elle le recommença donc le 8 décembre 1655, et l'avait achevé avant sa mort qui arriva le 23 mai 1665, à l'âge de soixante-trois ans. Voici le titre complet de cet ouvrage : *La mystique Cité de Dieu, Miracle de sa toute-puissance, Abîme de la*

grâce, Histoire divine et la Vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, notre Reine et Maîtresse, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la Sœur Marie de Jésus, Abbessse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda, de l'Ordre de Saint-François, et écrite par cette même Sœur par l'ordre de sa supérieure et de ses confesseurs.

Ce livre fut regardé comme une révélation divine par tous les écrivains religieux de ce temps, et notamment par le R. P. Alonzo Salizanis, ministre général de l'ordre de Saint-François, par le R. P. Bernardin, de Sienna, évêque de Visco, par le R. P. Juan de Palma, confesseur de la reine Elisabeth de Bourbon, par le R. P. Pedro Manéro, évêque de Tarragone, par César Monti, nonce du Pape en Espagne et cardinal-archevêque de Milan, par le R. P. Juan de Saint-Thomas, confesseur de Philippe IV, et par les ministres mêmes de l'Inquisition. Imprimé à Lisbonne, à Madrid, à Perpignan et à Anvers avec l'approbation de toutes les autorités ecclésiastiques, il se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Nous croyons ne pouvoir mieux le faire connaître qu'en en citant quelques extraits d'après la traduction du P. Thomas Croser, Récollet.

Dans la seconde partie (liv. vi, ch. 1), Marie d'Agreda raconte ainsi les noces de Cana.

« L'évangéliste saint Jean, qui raconte sur la fin du chapitre premier la vocation de Nathanaël (qui fut le cinquième disciple de Jésus-Christ), commence le second chapitre de l'histoire évangélique en ces termes : *Le troisième jour il se fit des noces à Cana de Galilée; et la Mère de Jésus-Christ fut invitée à ces noces avec ses disciples.* D'où l'on peut inférer que cette grande Dame était à Cana avant que son très-saint Fils fût invité aux noces qu'on y faisait. Pour accorder ceci avec ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, et pour savoir quel jour fut celui-ci, je fis quelques demandes par ordre de mes supérieurs, auxquelles il me fut répondu, que nonobstant les différentes opinions des expositeurs, l'histoire de notre Reine s'accorde avec celle de l'Evangile, et que la chose en arriva en cette manière. Notre-Seigneur Jésus-Christ entrant en Galilée avec ses cinq apôtres ou disciples alla droit à Nazareth, prêchant et instruisant le peuple. Il demeura quelques jours en chemin, et quoique le nombre n'en fût pas fort grand, il se passa pourtant plus de trois jours dans ce voyage. Etant arrivé à Nazareth, il baptisa sa très-heureuse Mère, comme je l'ai marqué : ensuite il alla prêcher, accompagné de ses disciples, à quelques villages voisins. Dans ce temps-là notre auguste Princesse alla à Cana, comme conviée aux noces dont l'évangéliste fait mention : car ceux qui les faisaient étaient des parents au quatrième degré du côté de sainte Anne. De sorte que cette grande Dame se trouvant à Cana, les nouveaux mariés apprirent la venue du Sauveur du monde et qu'il commençait d'avoir des disciples ;

et par le conseil de sa très-sainte Mère et l'inspiration du même Seigneur, qui le disposait secrètement de la sorte pour les hautes fins, il fut convié aux noces, et ses disciples aussi.

..... Le Maître de la vie entra dans la maison où l'on célébrait les noces, et saluant ceux qui s'y trouvaient, leur dit : La paix et la lumière du Seigneur soient avec vous, comme véritablement elles y étaient, puisque sa divine Majesté s'y trouvait. Il fit ensuite une exhortation de vie éternelle au nouveau marié, lui enseignant ce qu'il devait faire dans son état pour se perfectionner. La Reine du ciel rendit la même charité à la nouvelle épouse, qu'elle instruisait avec de très-douces et efficaces raisons touchant ses obligations. De sorte qu'ils vécurent tous deux avec beaucoup de sainteté dans l'état qu'ils avaient heureusement embrassé en la présence du Roi et de la Reine de l'univers.

..... Etant à table, le Seigneur et sa très-sainte Mère mangèrent de ce qu'on y servit, mais avec une très-grande sobriété, qui fut pourtant cachée à ceux qui s'y trouvaient. Et quoiqu'ils ne mangeassent point de ces viandes lorsqu'ils étaient seuls, ainsi que je l'ai marqué, néanmoins les maîtres de la perfection, qui ne voulaient point condamner la vie commune des hommes, mais la perfectionner par la leur tout admirable, s'accommodaient à tout avec modération et sans aucune singularité extérieure, en ce qu'il se pouvait faire avec perfection. Et comme le Seigneur enseigna cette conduite par son exemple, il la laissa aussi à ses apôtres et à ses disciples par sa doctrine, leur ordonnant de manger, quand ils iraient prêcher, de ce qu'on leur présenterait, et de ne se rendre point singuliers comme imparfaits et peu savants dans le chemin de la vertu; et cela parce que ceux qui sont véritablement pauvres et humbles ne doivent point choisir leur nourriture. Or le vin étant venu à manquer au repas par la disposition divine, pour donner occasion au miracle que le Sauveur y fit, la charitable Reine lui dit : *Seigneur, ils n'ont point de vin.* Sa Majesté lui répondit : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue.* Cette réponse de Jésus-Christ ne fut point une réprimande, mais un mystère, car la très-prudente Mère ne demanda pas fortuitement le miracle, puisqu'elle connut par lumière divine qu'il était temps que le pouvoir divin de son très-divin Fils se découvrit; elle ne pouvait pas ignorer cela, parce qu'elle avait une connaissance claire des œuvres de la rédemption, de l'ordre que notre Sauveur y devait garder, des temps et des occasions dans lesquelles il les devait faire. Il faut aussi remarquer que sa divine majesté ne prononça point ces paroles comme une personne qui veut reprendre, mais d'une manière fort douce et avec beaucoup de sérénité. Que s'il n'appela point la sacrée Vierge, Mère, mais Femme, c'était parce qu'il ne la traitait pas depuis quel temps avec

tant de douceur qu'il avait accoutumé, comme je l'ai dit ailleurs.

..... Notre auguste Princesse pénétra tout ce mystère, et dit avec une douce majesté aux serviteurs : *Faites ce que mon Fils vous dira.* En ces paroles, outre la connaissance de la volonté de Jésus-Christ, qu'elles présupposent que la très-prudente Mère avait, elle parla comme maîtresse de tout le genre humain, enseignant aux mortels que pour remédier à toutes les nécessités il faut qu'ils fassent de leur côté tout ce que le Seigneur commande, et ce qu'ordonnent ceux qui tiennent sa place. Une telle doctrine ne pouvait sortir que d'une telle mère et avocate, qui, souhaitant de procurer notre bien et connaissant la cause qui arrête le pouvoir divin de faire plusieurs grandes merveilles, voulut nous proposer et nous enseigner en même temps le remède qui pouvait nous tirer de nos misères, nous portant à l'accomplissement de la volonté du Très-Haut, d'où dépend tout notre bonheur. Le Rédempteur du monde ordonna à ceux qui servaient à table de remplir d'eau les urnes, dont les Hébreux se servaient en de semblables occasions pour les cérémonies. Et après qu'ils les eurent toutes remplies, le même Seigneur leur dit de puiser de ce qui était dedans et d'en porter à l'intendant, qui occupait la place la plus honorable, et qui était un des prêtres de la loi. Et lorsque l'intendant eut goûté de cette eau changée en vin, il appela l'époux, et lui dit : *Il n'y a point d'homme qui ne serve d'abord aux conviés du meilleur vin qu'il ait : et après que l'on a assez bu il en sert du moindre ; mais au contraire, vous avez gardé votre meilleur vin pour la fin du repas.*

L'intendant ne savait pas alors le miracle, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien; parce qu'il était au plus haut de la table, et notre divin Maître Jésus-Christ, sa très-sainte Mère et les disciples occupaient les dernières places; enseignant par son exemple ce qu'il devait enseigner après par sa doctrine; savoir, de choisir la dernière place quand on serait invité à quelque festin. Ensuite, la merveille que notre Sauveur avait faite de changer l'eau en vin fut publiée; sa gloire se répandit, et ses disciples crurent en lui, comme dit l'évangéliste, parce qu'ils furent davantage confirmés en la foi. Il y eut aussi plusieurs autres de ceux qui se trouvèrent présents qui crurent qu'il était le véritable Messie, et le suivirent jusqu'à la ville de Capharnaüm, où l'évangéliste dit qu'il alla avec sa Mère et ses disciples, après qu'il fut sorti de Cana. *Ce fut là, dit saint Matthieu, qu'il commença à prêcher et à se faire connaître pour le maître des hommes.* »

Un peu plus loin (part. II, liv. VI, c. 21), Marie d'Agréda raconte en ces termes, dans sa *Cité mystique*; la sentence de Pilate, le chemin du Calvaire et l'affliction de la Mère du Sauveur. « Pilate prononça la sentence par laquelle il condamnait notre Sauveur Jésus-Christ, auteur de la vie, à mourir de

la mort de la croix, selon le souhait des pontifes et des pharisiens. Et la lui ayant notifiée, on le mena à un autre endroit de la maison du juge, où on lui ôta la robe de pourpre qu'on lui avait mise comme à un roi imaginaire. Cela se fit avec mystère du côté du Seigneur; quoique ce fût avec une intention malicieuse du côté des Juifs, afin de conduire le Sauveur au supplice de la croix avec ses propres habits, et de le faire par là connaître à tous : car les coups, les crachats et la couronne d'épines avaient si fort défiguré son divin visage, qu'il ne pouvait être connu du peuple que par son habit ordinaire. On lui mit la tunique sans couture, que les anges apportèrent par ordre de leur Reine, l'ayant tirée secrètement d'une autre chambre, où les ministres l'avaient jetée lorsqu'ils la lui ôtèrent pour le vêtir de la robe de pourpre. Les Juifs ne s'aperçurent point de ce miracle, et ils n'étaient pas non plus en état d'y faire réflexion à cause du grand empressement qu'ils avaient de le faire bientôt mourir.

Par ce même empressement, la sentence de mort, qui avait été prononcée contre Jésus de Nazareth, fut aussitôt publiée par tout Jérusalem, et le peuple alla à la maison de Pilate pour le voir sortir et mener au supplice. La ville était pleine de gens; car outre le très-grand nombre de ses habitants, il y était venu de tous les côtés plusieurs autres personnes pour célébrer la Pâque; et dans cette occasion ils accourent tous au palais de Pilate pour voir ce qui se passait à l'égard de Jésus-Christ. C'était le vendredi, jour de la préparation, selon l'interprétation grecque; car ce jour-là les Hébreux se préparaient pour le jour suivant du sabbat, qui était leur grande solennité, en laquelle ils ne faisaient aucune œuvre servile, pas même pour ce qui regardait leur nourriture; ils disposaient toutes ces choses le vendredi. On fit sortir notre Sauveur avec ses propres habits à la vue de tout ce peuple; il était si défiguré par les plaies, le saug et les crachats, qu'on ne l'aurait pas connu autrement. Il parut, ainsi que dit Isaïe (LIII, 4), comme un lépreux et comme un homme frappé de Dieu : parce que toutes les plaies de son sacré corps et de son divin visage qui était couvert de crachats, n'en faisaient qu'une seule. Les saints anges l'avaient quelquefois nettoyé par ordre de l'affligée Mère; mais incontinent on lui en jetait d'autres avec tant d'excès, qu'il en était tout couvert dans cette rencontre. A la vue d'un objet si pitoyable, il se leva un si grand bruit parmi le peuple, qu'on ne pouvait rien entendre de tout ce que l'on disait. Mais les pontifes et les pharisiens faisaient retentir leurs voix avec des railleries insolentes et avec une joie déréglée, ordonnant au peuple de se taire et de débarasser le chemin par où ils devaient faire passer le divin condamné, afin que tous pussent ouïr la lecture de la sentence de mort qui avait été prononcée contre lui. Toute cette multitude de peuple était divisée, chacun selon ses sentiments. Et parmi les

nations différentes qui assistaient à ce triste spectacle, il s'en trouvait plusieurs qui avaient été favorisées et secourues par les charitables bienfaits et par les miracles du Sauveur, et d'autres qui avaient ouï et reçu sa doctrine, et qui étaient ses parents et ses amis; parmi ceux-ci, il y en avait qui pleuraient amèrement; quelques-uns demandaient quels crimes avait commis cet homme pour être traité avec tant de cruauté; les autres demeuraient dans le silence et dans la consternation; enfin, on ne voyait partout que confusion et que tumulte.

..... Les pontifes et les ministres de la justice tâchaient de faire taire le peuple, afin qu'il entendit la sentence qui avait été prononcée contre Jésus de Nazareth; car après la lui avoir notifiée ils voulaient en faire la lecture en public. Ayant donc apaisé le tumulte, et le Seigneur étant debout comme un criminel, ils la lurent tout haut, afin que tous ceux qui se trouvaient présents l'entendissent; ensuite ils la relurent plusieurs fois par les rues, et en dernier lieu au pied de la croix. La sentence imprimée paraît en divers endroits, ainsi que je l'ai vue; et selon ce qui m'en a été déclaré, elle est en substance véritable, excepté quelques paroles qu'on y a ajoutées, que je ne mettrai pas ici; mais j'écrirai seulement en la manière qui suit celles qui m'ont été inspirées, sans y rien ajouter ni diminuer.

Teneur de la sentence de mort que Pilate pronouça contre Jésus de Nazareth, notre Sauveur.

Moi, Ponce Pilate, président de la basse Galilée, gouverneur ici en Jérusalem pour l'empire romain, dans le palais de l'archiprésidence, je juge et prononce, que je condamne Jésus, appelé du peuple Nazaréen, originaire de Galilée, homme séditieux, contraire à la loi, à notre sénat et au grand empereur Tibère César. Et par cette sentence je détermine, qu'il meure sur une croix, attaché avec des clous, comme l'on y attache les criminels; parce qu'assemblant ici chaque jour plusieurs personnes, pauvres et riches, il a causé du trouble par toute la Judée, se disant être le Fils de Dieu et le roi d'Israël; menaçant la ruine de cette auguste ville de Jérusalem, du saint temple et du sacré empire; refusant le tribut à César; et pour avoir osé entrer en triomphe, avec des palmes, accompagné d'une grande partie du peuple, dans cette ville de Jérusalem et dans le sacré temple de Salomon. J'ordonne au premier centenier, appelé Quintus Cornelius, de le mener par la même ville, avec ignominie, lié comme il est, et fouetté par mon ordre. On lui mettra ses propres habits, afin qu'il soit connu de tous; il portera la croix sur laquelle il doit être crucifié. Il ira par toutes les rues les plus fréquentées, entre deux voleurs qui ont été condamnés à la mort pour des larcins et des meurtres qu'ils ont faits; et c'est afin qu'il serve d'exemple à tout le peuple et aux malfaiteurs.

Je veux aussi et j'ordonne par cette présente sentence, qu'après que l'on aura mené

de la sorte ce malfaiteur par les rues, on le fasse sortir de la ville par la porte Pagara, appelée maintenant Antoniana, et qu'un héraut déclare tous les crimes exprimés dans cette sentence; on le conduira ensuite sur le mont, que l'on appelle Calvaire, où l'on exécute ordinairement les plus insignes malfaiteurs; et là, ayant été cloué et crucifié sur la même croix qu'il aura portée (comme il a été dit), son corps demeurera suspendu entre les deux susdits voleurs. On mettra au plus haut de la croix le titre de son nom en ces trois langues, qui sont maintenant en usage, à savoir, l'hébraïque, la grecque et la latine, en façon que chacune dise : C'est Jésus Nazaréen, roi des Juifs; afin que tous l'entendent et le connaissent.

Je défends aussi, sous peine de confiscation de biens, de mort, et d'être déclaré rebelle à l'empire romain, qu'aucun, de quelque état et condition qu'il soit, ose empêcher la justice que j'ordonne de faire et d'exécuter en toute rigueur, selon les lois romaines et hébraïques. L'année de la création du monde, cinq mille deux cent trente-trois, le vingt-cinquième de mars. PONTIUS PILATUS JUDEX ET GUBERNATOR GALILÆE INFERIORIS PRO ROMANO IMPERIO, QUI SUPRA PROPRIA MANU.

..... La sentence que Pilate avait prononcée contre notre Sauveur ayant été lue à haute voix devant tout le peuple, les ministres chargèrent sur les épaules délicates de Jésus la croix sur laquelle il devait être crucifié; et, afin qu'il la portât, ils lui délièrent les mains, sans délier pourtant le corps, afin de pouvoir le tirer avec les cordes dont il était lié; et pour une plus grande cruauté ils lui en firent deux tours au cou. La croix était de quinze pieds de long, fort épaisse, et d'un bois fort pesant. Le héraut qui avait publié la sentence, commença à marcher; et ensuite toute cette multitude de peuple, les ministres et les soldats partirent du palais de Pilate avec un tumulte effroyable pour aller au mont du Calvaire, par les rues qui leur avaient été marquées. Quand notre Rédempteur eut aperçu la croix, il la regarda avec une très-grande joie, comme celle d'un époux qui considère les riches joyaux de son épouse, et en la recevant il lui adressa intérieurement ces paroles :

..... O croix si longtemps attendue et désirée, viens à moi, ma bien-aimée, reçois-moi entre tes bras, afin que mon Père éternel y reçoive, comme sur un autel sacré, le sacrifice de la réconciliation éternelle avec le genre humain. Je suis descendu du ciel dans une vie et une chair mortelle et passible, pour mourir entre tes bras, car tu dois être le sceptre par lequel je triompherai de tous mes ennemis, la clef avec laquelle j'ouvrirai les portes du paradis à mes élus, le sanctuaire où les criminels enfants d'Adam trouveront la miséricorde et le canal des trésors qui peuvent les enrichir dans leur pauvreté. Je veux en toi ennoblir les déshonneurs et les opprobres des hommes, afin que mes amis les embrassent avec joie et les recherchent avec ardeur pour me suivre par le chemin que je leur fraierai par

ton moyen. Je vous bénis, mon Père, Dieu éternel, Seigneur du ciel et de la terre, et, obéissant à votre volonté, je charge sur mes épaules le bois du sacrifice de mon humanité passible et très-innocente, et je l'accepte volontiers pour le salut éternel des hommes. Recevez-le, mon Père, pour satisfaire votre justice, afin qu'ils ne soient plus serviteurs, mais enfants et héritiers avec moi de votre royaume.

..... Notre-Seigneur continua le chemin du mont du Calvaire, portant sur ses épaules, comme dit Isaïe, sa principauté, qui était la sainte croix où il devait régner et assujettir le monde; mériter l'exaltation de son nom au-dessus de tout nom, et racheter tout le genre humain de la puissance tyrannique que le démon s'était acquise sur les enfants d'Adam. Le même Isaïe appelle cette tyrannie le joug qui les accablait et le sceptre de celui qui les opprimait et qui exigeait avec violence le tribut du premier péché. Et pour vaincre ce tyran et détruire le sceptre de sa domination et le joug de notre servitude, Notre-Seigneur Jésus-Christ mit la croix au même endroit où l'on porte le joug de la servitude et le sceptre de la puissance royale; voulant marquer par là qu'il en dépouillait le démon et la transportait sur ses épaules afin que dès le moment qu'il prit sa croix, les captifs enfants d'Adam le reconnussent pour leur légitime Seigneur et leur véritable Roi qu'ils doivent suivre par le chemin de la croix, par laquelle il a réduit tous les mortels sous son empire et les a rendus ses sujets et ses esclaves achetés par le prix de son précieux sang.

..... La Mère affligée partit de la maison de Pilate pour suivre son très-saint Fils; elle était accompagnée de saint Jean, de la Madeleine et des autres Maries; et comme le grand nombre de personnes, parmi lesquelles elle se trouvait, l'empêchait de s'approcher du Sauveur, elle pria le Père éternel de lui faire la grâce de pouvoir se trouver au pied de la croix en la compagnie de son Fils; en façon qu'elle pût le voir par les sens corporels; et ayant connu la volonté du Très-Haut, elle ordonna aux saints anges de lui en faciliter le moyen. Les anges obéirent avec un grand respect, et conduisirent leur Reine par une rue qui abrégait le chemin; par cette diligence ils rencontrèrent notre divin Maître, et alors le Fils et la Mère se regardèrent et renouvelèrent réciproquement leur douleur, mais ils ne se parlèrent point vocalement, aussi la cruauté des ministres ne leur aurait pas donné le temps de le faire. La très-prudente Mère adora son très-saint Fils qu'elle voyait accablé sous la pesanteur de la croix, et le pria intérieurement que puisqu'elle ne pouvait point le soulager de ce lourd fardeau, et qu'il ne voulait pas non plus permettre que les anges le fissent, comme son amour maternel le lui faisait souhaiter, il se servît du moins de son pouvoir divin pour inspirer à ces ministres de lui donner quelqu'un qui le soulageât. Notre Rédempteur Jésus-Christ exauça cette prière. et c'est par elle qu'un certain homme de Ca-

rène, ville de Libye, appelé Simon, fut destiné à porter la croix avec le Seigneur. Les pharisiens et les ministres furent émus à lui donner ce soulagement, les uns par quelque compassion naturelle, les autres par la crainte qu'ils avaient que Jésus-Christ ne mourût avant d'être crucifié, car il était dans une extrême défaillance, comme je l'ai marqué.

Il n'est pas possible d'exprimer la douleur que sentit la sacrée Mère dans le temps qu'elle allait au mont du Calvaire, ayant devant ses yeux son propre Fils, qu'elle seule pouvait dignement connaître et aimer. Son affection était si grande qu'elle en serait morte sans doute si le pouvoir divin ne l'eût fortifiée. Dans cette extrême douleur elle dit intérieurement au Seigneur : *Mon Fils et mon Dieu éternel, lumière de mes yeux et vie de mon âme, recevez, Seigneur, le sacrifice douloureux de l'impuissance que j'ai de vous soulager de la croix, et de la porter moi-même qui suis fille d'Adam, pour y mourir pour votre amour, comme vous y voulez mourir par la très-ardente charité que vous avez pour le genre humain, O charitable médiateur entre le péché et la justice! Combien fortement sollicitez-vous la miséricorde parmi tant d'injures? O charité sans borne et sans mesure, qui, pour avoir lieu d'agir avec plus d'ardeur et d'efficacité, permettez tous ces opprobres! O amour infini, si je pouvais ménager tous les cœurs et toutes les volontés des hommes, afin de les empêcher de répondre si mal à ce que vous souffrez pour tous! Oh! qui pourrait parler au cœur des mortels et leur faire connaître ce qu'ils vous doivent, puisque le rachat de leur captivité et le remède de leur mort éternelle vous ont coûté si cher!* Notre auguste Princesse ajoutait à ces paroles plusieurs autres choses très-sublimes que je ne saurais déclarer. »

Dans la troisième partie (liv. VIII, c. 4), la *Cité mystique* rapporte ainsi la destruction du temple de Diane à Ephèse par la sainte Vierge : « Les démons déterminèrent d'établir une religion ou congrégation de vierges feintes et trompeuses; parce que Lucifer dit à ces esprits immondes : Quoiqu'il me fût très-agréable d'avoir des vierges dédiées à mon honneur, comme Dieu veut les avoir; néanmoins, la chasteté et la pureté du corps m'est si fort en horreur, que je ne saurais la souffrir, quoiqu'elle soit consacrée à ma grandeur. C'est pourquoi nous devons tâcher de faire en sorte que ces vierges soient l'objet de nos infamies. Et s'il s'en trouve quelques-unes qui veulent être chastes en leur corps, nous leur enverrons des tentations déshonnêtes et nous ferons qu'elles y consentiront, de sorte qu'elles ne seront point véritablement chastes, quoiqu'elles soient intérieurement impures, nous tâcherons de les conserver dans la vaine gloire de leur virginité.

Les démons, voulant jeter les premiers fondements de cette fausse religion, parcoururent toutes les provinces du monde pour en considérer les nations; et ils trouvèrent

que certaines femmes appelées Amazones étaient les plus propres pour exécuter en elles leur diabolique dessein. Ces Amazones étaient venues de la Scythie dans l'Asie Mineure, où elles demeuraient. Elles étaient belliqueuses et surpassaient en hardiesse la fragilité de leur sexe; elles avaient conquis de grandes provinces et établirent singulièrement leur cour dans Ephèse. Elles se gouvernèrent longtemps par elles-mêmes, dédaignant de s'assujettir aux hommes et de vivre en leur compagnie, qu'elles appelaient par un orgueil présomptueux une dure servitude. Et comme les historiens s'étendent beaucoup sur ces matières, quoique fort diversement, je ne m'y arrête point. Il suffit pour mon sujet de dire que, comme Amazones, elles étaient superbes, insatiables du vain honneur, et méprisaient les hommes; de sorte que Lucifer trouva en elles une bonne disposition pour les tromper sous le faux titre de chasteté. Il inspira à plusieurs d'entre elles que par ce moyen elles seraient fort estimées et révérees dans le monde; qu'elles se rendraient fameuses et admirables devant les hommes, et que quelqu'une pourrait bien arriver à la dignité de déesse et s'en attirer la vénération. Par cette ambition démesurée de cet honneur mondain plusieurs Amazones s'assemblèrent, parmi lesquelles il y en avait qui étaient véritablement filles, et d'autres qui ne l'étaient que selon les apparences; de sorte qu'elles commencèrent à établir la fausse religion de vierges, et en formèrent une congrégation dans la ville d'Ephèse, où elle prit son origine.

En peu de temps le nombre de ces vierges, plus que folles, s'augmenta beaucoup avec l'admiration et l'applaudissement du monde, à quoi les démons contribuèrent par leurs artifices. Il y en eut une parmi elles qui se distingua le plus par sa beauté, par sa noblesse, par son esprit, par sa chasteté et par plusieurs autres avantages qui la rendirent et plus célèbre et plus admirable; celle-ci s'appelait Diane. Or, par l'estime qu'elle s'était acquise et par la multitude de filles, véritables ou apparentes, qu'elle avait avec elle, on prit occasion de commencer le mémorable temple d'Ephèse, que le monde mit au nombre de ses merveilles. Et quoiqu'on tardât plusieurs siècles à bâtir ce temple; néanmoins comme Diane s'acquiesça le nom et la vénération de déesse dans l'aveugle paganisme, on lui dédia un magnifique bâtiment, que l'on appela temple de Diane, à l'imitation duquel on en construisit plusieurs autres en divers endroits sous le même titre. Le démon voulant rendre célèbre cette fausse vierge Diane lorsqu'elle vivait dans Ephèse; la remplissait d'illusions diaboliques; la revêtait plusieurs fois de fausse splendeur et lui découvrait des secrets, afin qu'elle les prît d'une manière trompeuse; il lui enseigna quelques cérémonies semblables à celles dont le peuple de Dieu usait : afin que par ces cérémonies, elle et tous les peuples idolâtres révérassent le démon. Les autres

vierges honoraient Diane comme une déesse, et les autres gentils en firent de même, étant si prodigues et si aveuglés que de donner la divinité à tout ce qui leur semblait admirable.

Par cette tromperie diabolique, lorsque les Amazones furent vaincues, et que les royaumes voisins prirent, en divers temps, le gouvernement d'Ephèse, ils y conservèrent ce temple comme une chose divine et sacrée, y entretenant cette congrégation de vierges folles. Et quoiqu'un homme du commun eût brûlé ce temple, la ville et le royaume le rebâtirent ensuite, et les femmes y contribuèrent beaucoup. Cela arriva environ trois cents ans avant la rédemption du genre humain. Ainsi, lorsque la très-pure Marie se trouvait dans Ephèse, le temple qui y était n'était pas le premier, mais c'était le second qu'on y avait rebâti au temps que j'ai marqué, et ces vierges y demeuraient en divers appartements. Mais comme au temps de l'incarnation et de la mort de Jésus-Christ l'idolâtrie était si affermie dans le monde, non-seulement ces femmes diaboliques n'avaient rien retranché de leurs mauvaises coutumes, parce qu'elles menaient alors une vie plus déréglée qu'auparavant, et communiquaient presque toutes avec les démons d'une manière abominable, mais elles commettaient aussi d'autres péchés très-énormes, de sorte que Lucifer les tenait tous dans un étrange aveuglement.

La divine Mère vit tout cela et plusieurs autres choses horribles dans Ephèse, et en eut le cœur pénétré d'une si vive douleur, qu'elle en serait morte, si le Seigneur ne l'eût conservée. Mais ayant vu que Lucifer avait comme établi son siège d'iniquité dans l'idole de Diane, elle se prosterna devant son très-saint Fils, et lui dit : *Suprême Seigneur, digne de toute vénération et de toute louange, il est juste de mettre fin et de remédier à ces abominations qui ont duré tant de siècles. Je ne saurais souffrir qu'une malheureuse et horrible femme receive le culte de la véritable Divinité, que vous seul méritez comme Dieu infini, et que le nom de la chasteté soit si profané et dédié aux démons....*

Le Seigneur lui répondit : *Ma Mère, je reçois votre demande, parce qu'il n'est pas juste qu'on dédie à mes ennemis la vertu de chasteté quoique ce ne soit que de nom seulement; cette vertu si ennoblie en vous, et à moi si agréable; mais plusieurs de ces fausses vierges sont réprouvées pour leurs péchés abominables et pour leur obstination; elles ne prendront pas toutes le chemin du salut éternel. Il n'y en aura qu'un fort petit nombre qui embrasseront véritablement la foi qu'on leur enseignera.* Dans cette occasion, saint Jean vint à l'oratoire de l'auguste Marie; il ne découvrit pourtant pas alors le mystère auquel la grande Reine du ciel s'occupait, ni la présence de son adorable Fils. Mais la véritable Mère des humbles voulut unir ses prières avec celles du disciple bien-aimé, et ayant demandé intérieurement au Seigneur la permission de lui parler, elle lui

dit : *Jean, mon fils, je suis fort affligée d'avoir connu les péchés énormes que l'on commet contre le Très-Haut dans ce temple de Diane, et je souhaite de les voir bientôt terminer et d'y apporter quelque remède.* Le saint apôtre répondit : *Madame, j'ai vu quelque chose de ce qui se passe dans ce lieu abominable; j'en ai une douleur sensible, et je ne saurais m'empêcher de pleurer, voyant que le démon y est honoré du culte qui n'est dû qu'à Dieu seul : personne ne peut arrêter tant de maux, si vous, ma charitable Mère, ne l'entreprenex.*

..... La grande Reine de l'univers continuant cette victoire avec le même consentement de notre Sauveur Jésus-Christ, commanda aussitôt à un de ses saints anges d'aller au temple de Diane, et de le ruiner entièrement sans y laisser une pierre sur l'autre; qu'il ne sauvât que neuf filles distinguées entre celles qui y demeuraient, et que celles-ci fussent toutes ensevelies sous les ruines du bâtiment, parce qu'elles étaient réprouvées; que leurs âmes suivraient les démons qu'elles adoraient et auxquels elles obéissaient et seraient précipitées dans l'enfer avant que d'augmenter le nombre de leurs crimes.

L'ange du Seigneur exécuta l'ordre de sa souveraine, et renversa en très-peu de temps le superbe temple de Diane, auquel on avait travaillé plusieurs siècles pour le construire, et qui parut incontinent tout démoli, au grand étonnement des habitants d'Ephèse. Il réserva les neuf filles que la très-pure Marie lui avait recommandées, et que notre Sauveur Jésus-Christ avait disposées; car elles furent les seules qui se convertirent à la foi, comme je le dirai dans la suite. Toutes les autres périrent dans les ruines sans qu'il en restât aucune marque. Et quoique les habitants d'Ephèse fissent une grande recherche pour découvrir la cause de cette destruction, ils n'en purent néanmoins avoir aucune conjecture, comme on l'eut dans l'embrasement du premier, duquel on découvrit l'auteur, et que c'était pour se rendre mémorable à la postérité qu'il avait causé cet incendie. De cet événement, l'évangéliste saint Jean prit occasion de prêcher avec plus de courage la vérité divine aux Ephésiens, et de les tirer de l'erreur dans laquelle le démon les tenait. Ensuite le même évangéliste et la Reine du ciel rendirent des actions de grâces au Très-Haut pour ce triomphe qu'ils venaient de remporter sur Lucifer et sur l'idolâtrie.

• Mais on doit prendre garde ici de ne pas se tromper par ce qui est rapporté dans le chapitre XIX des Actes, du temple de Diane, que saint Luc suppose être dans Ephèse, lorsque saint Paul vint après quelques années prêcher dans cette ville. L'Évangéliste dit qu'un orfèvre d'Ephèse, nommé Démétrius, qui faisait des images d'argent de la déesse Diane, assembla plusieurs personnes de son art contre saint Paul, parce qu'il prêchait dans toute l'Asie que ces choses faites de la main des hommes n'étaient pas des

dieux. Par là, Démétrius persuada ses compagnons, que non-seulement saint Paul leur ferait perdre le profit qu'ils tiraient de leur art, mais qu'il était aussi à craindre qu'on ne méprisât le temple de la grande Diane si célèbre dans toute l'Asie et dans l'univers. Ce discours alluma leur colère, qui les fit crier par toute la ville : *La Diane des Ephésiens est grande*; et il arriva le reste que saint Luc poursuit dans ce chapitre. Or, afin que l'on connaisse qu'il ne contredit point ce que j'ai écrit, j'ajoute que ce temple dont saint Luc fait mention, fut un autre temple moins superbe et plus ordinaire que les Ephésiens rebâtirent après que la très-pure Marie s'en fut retournée à Jérusalem. »

Un peu plus loin, ch. 19 du liv. viii de la 1^{re} partie, la *Cité mystique* fait le récit suivant de la mort de la sainte Vierge. « Le jour, » dit-elle, « que la divine volonté avait déterminé s'approchait, auquel l'arche vivante et véritable du Testament devait être transférée dans le temple de la Jérusalem céleste avec beaucoup plus de gloire et de joie que Salomon ne plaça dans le sanctuaire sous les ailes des chérubins celle qui en était la figure. Trois jours avant la glorieuse mort de notre grande Dame, les apôtres et les disciples se trouvèrent assemblés dans Jérusalem en la maison du cénacle. Le premier qui y arriva fut saint Pierre, parce qu'un ange le porta de Rome où il était : qui, lui apparaissant, lui dit que la mort de la très-pure Marie s'approchait, et que le Seigneur ordonnait qu'il vînt à Jérusalem pour s'y trouver présent. Et lui ayant donné cet avis, il le porta d'Italie au cénacle, où était la Reine de l'univers dans son oratoire, ayant en quelque façon les forces de son corps abattues par celles de l'amour divin : car comme elle était si proche de sa dernière fin, elle participait aux qualités de cet amour avec plus d'édification.

Notre auguste Princesse sortit de l'oratoire pour recevoir le vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ, et s'étant mise à genoux, elle lui demanda sa bénédiction, et lui dit : *Je rends grâces et je loue le Tout-Puissant, de ce qu'il m'a amené mon Saint-Père afin qu'il m'assiste à l'heure de ma mort.* Ensuite saint Paul arriva, auquel la sacrée Vierge rendit avec proportion le même respect, le recevant avec d'égaux démonstrations de joie qu'elle avait de le voir. Les apôtres la saluèrent comme Mère de Dieu, comme leur propre Reine et comme maîtresse de tout ce qui est créé; mais ce fut avec autant de douceur que de respect, parce qu'ils savaient qu'ils étaient venus pour assister à sa très-heureuse mort. Les autres apôtres et disciples arrivèrent ensuite, et se trouvèrent tous ensemble dans le cénacle trois jours avant cette affligeante mort. La divine Mère les reçut tous avec une profonde humilité et avec une tendresse maternelle, demandant à chacun sa bénédiction. Ils la lui donnèrent tous, et la saluèrent avec une vénération admirable; et par l'ordre que la même Reine donna à saint Jean, ils furent tous

logés et entretenus du nécessaire, l'apôtre saint Jacques le Mineur s'employant à cela avec saint Jean.

L'apôtre saint Pierre, comme chef de l'Eglise, les assembla tous un jour pour leur apprendre le sujet de leur venue, et leur dit : *Mes très-chers enfants et mes bien-aimés frères, le Seigneur ne nous a point appelés et fait venir à Jérusalem de divers endroits si éloignés sans aucune cause bien grande et d'une extrême douleur pour nous. Il veut élever à la gloire éternelle sa très-heureuse Mère, notre maîtresse et toute notre consolation. C'est pourquoi il veut aussi que nous nous trouvions tous présents à sa glorieuse mort. Lorsque notre Maître et notre Rédempteur monta à la droite de son Père éternel, quoiqu'il nous laissât orphelins de sa vue si désirable, nous avons néanmoins sa très-sainte Mère pour notre refuge et pour notre véritable consolation dans la vie mortelle; mais maintenant que notre mère, notre lumière nous laisse, que ferons-nous? Quelle protection et quelle espérance aurons-nous dans notre pèlerinage? Je n'en trouve aucun si ce n'est que nous la suivrons tous avec le temps.*

Saint Pierre ne put pas étendre davantage son discours, empêché par les larmes et les soupirs qu'il ne put arrêter. Les autres apôtres ne purent non plus lui répondre pendant un assez long temps que par des gémissements qu'ils poussaient du plus profond de leur cœur; mais lorsque le vicaire de Jésus-Christ eut quelque liberté de parler, il leur dit : « Mes enfants, allons trouver notre Mère, faisons-lui compagnie le peu de temps qui lui reste à vivre et demandons-lui sa sainte bénédiction. » Ils allèrent tous avec saint Pierre à l'oratoire de notre grande Reine, où ils la trouvèrent à genoux sur un petit lit qu'elle avait pour s'appuyer lorsqu'elle prenait quelque peu de repos. Ils la virent tous pleine d'une beauté incomparable, revêtue d'une splendeur céleste et accompagnée des mille anges qui l'assistaient.

La disposition naturelle de son sacré corps et de son visage était la même que celle qu'elle eut à sa trente-troisième année; parce que, dès cet âge (comme il a été marqué dans la 1^{re} partie), elle ne changea nullement de son état naturel; elle ne sentit point non plus les effets de la vieillesse, et n'eut aucune ride ni sur son visage, ni sur son corps, qui ne devint pas plus faible, ni plus maigre comme il arrive aux autres enfants d'Adam, qui sont affaiblis et défigurés par la vieillesse, ne conservant presque rien de leur âge parfait. L'immutabilité en cela fut un unique privilège par suite de l'immunité qu'elle eut du premier péché d'Adam, dont les effets quant à cela n'arrivèrent point à son sacré corps ni à son âme très-pure. Les apôtres, les disciples et quelques autres fidèles étaient rangés dans l'oratoire de l'auguste Marie; saint Pierre et saint Jean se trouvaient au chevet du lit. Notre grande Dame les regarda tous avec la modestie et

la révérence qu'elle faisait paraître en toute sorte d'occasion, et leur dit : *Mes très-chers enfants, permettez à votre servante de parler en votre présence et de vous découvrir mes humbles désirs.* Saint Pierre lui répondit qu'ils l'écouteraient tous avec attention et qu'ils lui obéiraient en ce qu'elle leur commanderait, et la supplia de s'asseoir sur le lit pour leur parler, car il parut à saint Pierre qu'elle devait être fatiguée d'avoir demeuré si longtemps à genoux, et que priant en cette posture le Seigneur, il était juste que pour leur parler, elle s'assît comme étant leur Reine.

Mais celle qui était maîtresse d'humilité et d'obéissance jusqu'à la mort, pratiqua ces vertus à cette heure, et répondit qu'elle obéirait après leur avoir demandé leur bénédiction, et qu'ils lui permissent de se mettre en état de recevoir cette consolation. Avec le consentement de saint Pierre, elle sortit du lit et se mit à genoux devant le même apôtre, et lui dit : *Mon seigneur, je vous supplie, comme pasteur universel et chef de la sainte Eglise, de me donner en votre nom et au sien votre sainte bénédiction, et de pardonner à votre servante le peu que je vous ai servi en ma vie, afin que j'en parte pour aller à la vie éternelle, et si c'est votre volonté, permettez que Jean dispose de mes habits, qui consistent en deux tuniques, et qu'il les donne à certaines filles pauvres qui m'ont toujours obligée par leur charité.* Ensuite elle se prosterna, et baisa avec beaucoup de larmes les pieds de saint Pierre comme vicair de Jésus-Christ, ce qui causa autant d'admiration que de gémissements au même apôtre et à tous ceux qui étaient présents.

..... Ensuite tous les anges commencèrent à chanter avec une harmonie céleste quelques versets des cantiques de Salomon et d'autres nouveaux cantiques. Et quoiqu'il n'y eût que quelques apôtres et saint Jean qui eussent une illustration particulière de la présence de notre Sauveur Jésus-Christ, les autres apôtres sentirent intérieurement de divins et puissants effets ; néanmoins la musique des anges fut entendue par les apôtres, par les disciples et par plusieurs fidèles qui étaient avec eux. Il sortit aussi une divine odeur que l'on apercevait aussi bien que la musique jusqu'à la rue. La maison du cenacle fut remplie d'une splendeur admirable, qui était vue de tous ; et le Seigneur, voulant augmenter les témoins de cette nouvelle merveille, fit que plusieurs personnes y accoururent de Jérusalem.

Dans le temps que les anges commencèrent leur musique, la très-pure Marie s'appuya sur son lit, sa tunique étant comme unie à son sacré corps, elle joignit les mains, et tourna les yeux sur son très-cher Fils, tout enflammée de son divin amour. Et lorsque les anges furent arrivés à chanter ces versets du chapitre II des Cantiques (vers. 10, 11) : *Hâtez-vous de vous lever, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et*

venez, car l'hiver est passé, etc., en ces paroles elle prononça celles que dit son très-saint Fils sur la croix : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* Elle ferma les yeux et expira. La maladie qui lui ôta la vie fut l'amour sans aucune autre incommodité, de sorte que le pouvoir divin suspendit le concours miraculeux par lequel il lui conservait les forces naturelles, afin qu'elles ne fussent point consumées par l'ardeur sensible que lui causait l'amour divin, et ce miracle cessant, ce feu sacré fit son effet, et lui consuma l'humide radical du cœur, et par cet effet la vie naturelle manqua.

« Cette âme très-pure passa de son sacré corps à la droite sur le trône de son très-saint Fils, où dans un instant elle fut placée avec une gloire immense. Ensuite on commença à s'apercevoir que la musique des anges s'éloignait dans la région de l'air, parce que toute cette assemblée d'anges et de saints accompagnant leur Roi et leur Reine, allèrent à l'empirée. Le sacré corps de l'auguste Marie qui avait été le temple et le sanctuaire du Dieu vivant, fut rempli de lumière et de splendeur, et répandait une odeur si admirable et si extraordinaire que tous ceux qui se trouvaient présents étaient remplis intérieurement et extérieurement d'une douceur incomparable. Les mille anges de la garde de notre grande Dame demeurèrent pour garder le trésor inestimable de son très-saint corps. Les apôtres et les disciples, entre les larmes de douleur et de joie des merveilles qu'ils voyaient, furent dans le ravissement pendant quelque temps, et, étant revenus à eux-mêmes, ils chantèrent plusieurs hymnes et plusieurs psaumes à l'honneur de la très-pure Marie morte. Cette glorieuse mort de la grande Reine de l'univers arriva un vendredi à trois heures du soir, à la même heure que son adorable Fils mourut, au treizième d'août et à la soixante-dixième année de son âge, moins les vingt-six jours qu'il y a du treizième d'août auquel elle mourut jusqu'au huitième de septembre auquel elle naquit et auquel elle aurait accompli ses soixante-dix ans. Après la mort de notre Sauveur Jésus-Christ, la divine Mère survécut dans le monde vingt et un ans quatre mois et dix-neuf jours, et c'était la cinquante-cinquième année de son enfantement virginal. On fera facilement la supputation de cette manière : lorsque notre Rédempteur Jésus-Christ naquit, sa Mère Vierge avait quinze ans trois mois et dix-sept jours. Le Seigneur vécut trente-trois ans et trois mois, de sorte qu'au temps de sa sacrée Passion la très-pure Marie avait quarante-huit ans six mois et dix-sept jours ; ajoutant à ceux-ci les autres vingt et un ans quatre mois et dix-neuf jours font les soixante et dix ans moins vingt-cinq ou vingt-six jours. »

Enfin la *Cité mystique* décrit ainsi l'apparition de la sainte Vierge à saint Jacques et la fondation de Notre-Dame-del-Pilar à Saragosse (III^e part. liv. VII., ch. 21.)

« *Ma très-aimée Mère, dit Jésus, vous sa-*

vez qu'il faut que les apôtres travaillent avec ma grâce pour ma gloire, et qu'ils me suivent par le chemin de la croix et de la mort que j'ai soufferte pour racheter le genre humain.

Le premier qui me doit imiter en cela est Jacques mon fidèle serviteur, et je veux qu'il souffre le martyre dans cette ville de Jérusalem. C'est ma volonté que vous le visitiez en Espagne où il prêche mon nom. Je veux que vous alliez à Saragosse, et que vous lui ordonniez de revenir à Jérusalem et de construire, avant que de partir de Saragosse, un temple en l'honneur et sous le titre de votre nom, où vous soyez vénéral et invoquée.

Et la très-prudente Mère, entre les mains des séraphins et accompagnée de ses mille anges et des autres que le Seigneur lui avait laissés, alla à Saragosse en corps et en âme. — Et avec les chants et la musique céleste de ces anges, elle arriva à Saragosse environ à l'heure de minuit.

Le très-heureux apôtre était, avec ses disciples hors de la ville, tout contre la muraille qui se trouve vers les bords de l'Ebre, et ils aperçurent en l'air une très-grande lumière qui surpassait celle du soleil. Les anges mirent le trône de leur Reine à la vue de l'apôtre qui était en une très-sublime oraison.

Les anges portaient une petite colonne de marbre ou de jaspe, et ayant formé d'une autre matière différente une image de la Reine du ciel, ils la portaient avec beaucoup de vénération. La grande Reine de l'univers étant sur ce trône environnée des anges, qu'elle surpassait en lumière et en beauté, se manifesta à saint Jacques, qui se prosterna. Il vit aussi l'image et la colonne ou pilier entre les mains des anges.

Mon fils Jacques, dit la Reine, le Tout-Puissant a choisi ce lieu afin que vous le lui consacriez. en y construisant un temple que vous lui dédierez sous le titre de mon nom. Je promets aux fidèles qui le visiteront de grandes faveurs, de douces bénédictions et ma puissante protection, car ce temple sera ma maison et mon propre héritage. Et pour assurance de cette promesse, ma propre image sera placée sur cette colonne; et elle demeurera aussi bien que la sainte foi jusqu'à la fin du monde dans le temple que vous construirez. Vous commencerez au plus tôt cette maison du Seigneur, et ensuite vous partirez pour Jérusalem, où mon Fils veut que vous lui offriez le sacrifice de votre vie. Après ces paroles, la sainte Vierge ordonna aux anges de mettre la sainte image sur la colonne et de la placer au même endroit où elle se trouve aujourd'hui.

Saint Jacques se prosterna, et les anges célébrèrent la dédicace du premier temple qui eut été construit dans le monde sous le nom de la grande Reine du ciel et de la terre. Ce fut le très-heureux commencement du sanctuaire de Notre-Dame del-Pilar dans Saragosse, que l'on appelle avec raison Chambre Angélique, maison propre de Dieu et de sa très-pure Mère.

Le sanctuaire, par la présence de l'image

sacrée et de la colonne, s'est conservé tout entier, sans qu'on y ait jamais touché à la moindre chose, depuis plus de 1,600 ans, parmi la perfidie des Juifs, l'idolâtrie des Romains, l'hérésie des ariens et la fureur des Mores.

Saint Jacques, après cette apparition de la Vierge sacrée, appela ses disciples, les informa de ce qu'ils devaient faire, et commença à travailler avec diligence. Etant assisté des anges, il acheva, avant de partir de Saragosse, la petite chapelle où se trouvent la sainte image et la colonne. Dans la suite des temps, les Catholiques ont construit le magnifique temple, et le reste qui orna cet auguste sanctuaire.

Cette miraculeuse apparition de la très-pure Marie dans Saragosse arriva au commencement de l'an de la naissance de son Fils Notre-Seigneur, la nuit de l'an 40 du deuxième de janvier.

Depuis cette apparition saint Jacques employa à construire le temple, à s'en retourner à Jérusalem et à prêcher 1 an, 2 mois et 23 jours, et mourut le 25 mars de l'an 41.

Lorsque la grande Reine des anges lui apparut dans Saragosse, elle avait 54 ans, 3 mois, 24 jours, de sorte que ce temple lui fut dédié avant sa glorieuse mort, survenue à 70 ans moins 25 jours, un vendredi 13 août, et pendant tout ce temps elle fut honorée par un culte public en Espagne, où on lui dédia aussitôt divers temples à l'exemple de Saragosse.

Dans le livre suivant (chap. 2), Marie d'Agreda rapporte en ces termes le martyre de saint Jacques. « Notre grand apôtre saint Jacques arriva à Jérusalem dans le temps que cette ville était fort alarmée par les disciples et les imitateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les démons avaient secrètement excité ce nouveau trouble, irritant de plus en plus les perfides Juifs, et augmentant en eux le zèle de leur loi, et l'envie contre la nouvelle loi évangélique à l'occasion de la prédication de saint Paul, qui, n'ayant demeuré que quinze jours dans Jérusalem, y travailla néanmoins beaucoup, et la vertu divine opéra en lui avec tant d'efficacité dans ce peu de temps, qu'il convertit plusieurs Juifs et les mit tous dans l'étonnement. Et quoique les incrédules augmentassent en quelque chose leur courage, sachant que saint Paul était sorti de Jérusalem, saint Jacques y entra pourtant aussitôt après, non moins plein de sagesse divine et de zèle pour le nom de notre Rédempteur Jésus-Christ; et c'est ce qui les irrita de nouveau. Lucifer qui n'ignorait point sa venue excitait et augmentait la haine des pontifes, des prêtres et des scribes, afin qu'ils s'inquiétassent et se troublassent davantage par l'arrivée du nouveau prédicateur. Aussitôt saint Jacques prêcha avec beaucoup de ferveur le nom du Christ, sa mort et sa résurrection mystérieuse. Il convertit dans le commencement quelques Juifs, entre lesquels il y avait Hermogène et Philète qui se distinguaient tous deux par leurs sortilèges. Hermogène était le plus sa-

vant en l'art magique, et Philète était son disciple; les Juifs voulurent s'en servir contre l'apôtre, s'imaginant qu'ils le convaintraient dans la dispute, ou qu'ils lui ôteraient la vie par quelque sortilège.

Lorsque les Juifs se virent frustrés de leur vaine espérance, Hermogène et Philète ayant été convaincus et convertis, ils conçurent une nouvelle rage contre l'apôtre saint Jacques et résolurent de s'en défaire en lui procurant sa mort. Ils offrirent pour cela de l'argent à Démocrite et à Lisis centeniers de la milice des Romains; et les ayant gagnés par ce moyen, ils convinrent secrètement avec eux, qu'ils prendraient l'apôtre avec les gens qu'ils commandaient; et que pour cacher la trahison ils feindraient une émotion dans le temps qu'il prêcherait, et qu'alors ils le livreraient entre leurs mains. Abiathar qui était souverain prêtre cette année, et Sosias scribe du même esprit que le prêtre, se chargèrent de cette perfide exécution. Cette entreprise leur réussit comme ils l'avaient déterminée: car saint Jacques prêchant au peuple le mystère de la rédemption du genre humain, et le prouvant avec une sagesse admirable et par de puissants témoignages des anciennes Écritures, ses auditeurs en furent si touchés qu'ils versèrent une grande abondance de larmes de componction. Le souverain prêtre et le scribe en eurent une fureur diabolique, et donnant le signal aux soldats romains, Sosias marcha le premier et se saisit de saint Jacques, lui mettant une corde au cou et le proclamant perturbateur de la république et auteur d'une nouvelle religion contraire à l'empire romain.

Démocrite et Lisis arrivèrent en même temps avec leurs soldats, et ayant pris l'apôtre ils le menèrent à Hérode fils d'Archelaüs qui était aussi prévenu intérieurement par la malice de Lucifer et extérieurement par la haine des Juifs. Hérode excité par toutes ces préventions avait suscité contre les disciples du Seigneur, qu'il abhorrait, la persécution que rapporte saint Luc dans le chapitre douzième des *Actes*, disant qu'il envoya des gens pour les maltraiter. Or, dans cette occasion il fit trancher la tête à saint Jacques. La joie de notre grand apôtre fut incroyable voyant qu'on le prenait et qu'on le liait comme son divin maître, et que l'heure si désirée s'approchait de passer de cette vie mortelle à la vie éternelle par le moyen du martyre, comme la reine du ciel le lui avait prédit. Il rendit d'humbles et ferventes actions de grâces pour ce bienfait, et protesta de nouveau publiquement la sainte foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et se souvenant qu'il avait prié dans Ephèse la sacrée Vierge de l'assister à l'heure de sa mort, il l'invoqua alors du plus intime de son âme.

... Dans le même tems les saints anges reçurent leur grande Reine dans un trône très-éclatant (comme il a été marqué en d'autres endroits) et ils la portèrent à Jérusalem sur le lieu où se trouvait saint Jacques pour être exécuté. Le saint apôtre se mit à genoux pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Et

lorsqu'il leva les yeux au ciel, il vit en l'air la sacrée Vierge, qu'il invoquait dans son cœur. Il la vit revêtue de divines splendeurs et avec une grande beauté accompagnée d'une multitude d'anges qui l'assistaient. Par ce divin spectacle il fut tout enflamé de charité et rempli de joie, qui causèrent en son cœur et en toutes ces puissances de nouvelles ardeurs. Il voulut reconnaître d'une voix éclatante la très-pure Marie pour la mère de Dieu et la maîtresse de toutes les créatures. Mais un ange l'arrêta dans cette ferveur, et lui dit : *Jacques serviteur de notre Créateur, conservez dans votre âme ces saintes affections, et ne faites point connaître aux Juifs la présence de notre Reine; parce qu'ils n'en sont pas dignes; et ils en concevraient plutôt de la haine que du respect.* Par cet avis l'apôtre se tint dans le silence et dit intérieurement à la reine du ciel :

Mère de mon Seigneur Jésus-Christ, mon auguste protectrice, refuge des affligés, donnez-moi, Madame, votre bénédiction si désirée de mon âme dans cette heure. Offrez pour moi à votre Fils et le Rédempteur du monde le sacrifice de ma vie en holocauste, qui brûle dans le désir que j'ai de mourir pour la gloire de son saint nom. Faites que vos très-pures mains soient aujourd'hui l'autel de mon sacrifice, afin qu'il soit agréable à celui qui s'est offert pour moi sur la sainte croix. Je remets mon âme entre vos mains, et par elles entre celles de mon Créateur. Ayant dit ces paroles et tenant toujours les yeux élevés vers la sacrée Vierge qui lui parlait au cœur, le bourreau lui trancha la tête. Cette grande Reine de l'univers (ô admirable bonté!) reçut l'âme de son très-aimé apôtre à son côté sur le trône où elle était; et elle la mena ainsi dans l'empire et la présenta à son très-saint Fils. L'auguste Marie fit cette nouvelle offrande dans la cour céleste, causant à tous les habitants du ciel une nouvelle joie et une gloire accidentelle, et tous ces bienheureux courtisans la félicitèrent par de nouveaux cantiques de louange. Le Très-Haut reçut l'âme de Jacques, et la plaça en un lieu éminent de gloire entre les princes de son peuple. La très-pure Marie prosternée devant le trône de la Majesté infinie fit un cantique de louange et d'actions de grâces pour le martyre et le triomphe du premier apôtre martyr.

Dans cette occasion elle ne vit la Divinité que par la vision abstraactive, dont j'ai fait mention ailleurs. Mais la très-sainte Trinité la remplit de nouvelles bénédictions et de faveurs singulières pour elle et pour la sainte Eglise, pour laquelle notre charitable reine fit de grandes prières. Tous les saints la bénirent aussi; ensuite les anges la ramenèrent à son oratoire dans Ephèse, où pendant que tout ce que je viens de dire se passait, un ange tint sa place représentant sa personne. La divine Mère des vertus y étant arrivée, se prosterna, selon sa coutume, et rendit de nouvelles actions de grâces au Très-Haut pour toutes ces merveilles.

Les disciples de saint Jacques prirent cette nuit son saint corps, et le portèrent se-

crètement au port de Jope, où par une disposition divine ils s'embarquèrent avec ce trésor et le portèrent à Gallice en Espagne. la sacrée Vierge leur envoya un ange pour les conduire, où Dieu voulait qu'on les débarquât. Et quoiqu'il ne vissent point le saint ange, ils expérimentèrent néanmoins son secours efficace; car il les défendit dans tout le voyage, et souvent il les protégeait d'une manière miraculeuse, de sorte que l'Espagne est aussi redevable à la très-pure Marie du bonheur qu'elle a de posséder le sacré corps de saint Jacques, et de l'avoir après sa mort pour défenseur, comme elle l'avait eu pendant sa vie pour prédicateur de la sainte foi, qu'il a laissée si enracinée dans les cœurs des Espagnols. Saint Jacques mourut l'an quarante et un du Seigneur, le vingt-cinquième de mars, cinq ans et sept mois après qu'il fut parti de Jérusalem pour aller prêcher en Espagne. Or selon cette supputation et les autres que j'ai déclarées ailleurs, le martyre de saint Jacques arriva sept ans accomplis après la mort de notre Sauveur Jésus-Christ. »

Quand nous traiterons de la SCIENCE MYSTIQUE, nous compléterons ce que nous venons de dire sur la *Cité mystique*, en rapportant d'après Marie d'Agreda elle-même comment s'opéraient ses visions et de quelle manière, le Seigneur lui dictait dans cet état, la vie de la Reine du ciel. (Part. I, liv. I ch. 2.)

CLAIRE (Sainte), — fondatrice et abbesse des *pauvres Clarisses*, naquit en 1193 et mourut le 11 août 1253. Dans sa Vie imprimée par l'ordre du Pape Alexandre IV, nous lisons qu'à ses derniers moments elle fut favorisée d'une grâce singulière; car comme elle avait les yeux vers l'entrée de sa chambre, elle vit une multitude de vierges, vêtues de robes blanches et portant sur la tête des guirlandes d'or en forme de couronnes, entrer dans sa cellule. Celle qui marchait à la tête de ces épouses de Jésus-Christ, effaçait toutes les autres par l'éclat de sa beauté; et de sa couronne dont le haut affectait la forme d'un encensoir à jour, jaillissait une lumière si vive, qu'elle changea dans la chambre la nuit en un jour éclatant. Elle s'avança vers le lit où reposait la fidèle et chaste amante de Jésus-Christ, et se baissant vers elle, elle déposa sur son front un doux et affectueux baiser; et, par ce baiser, elle remplit l'âme de sa servante d'une ineffable joie, à laquelle succéda, quelques heures après, l'éternelle joie du paradis. (WADINGHEM *Annal. Minor.*; *Breviar. Rom.*; *Apparitions et révélations de la sainte Vierge* par PAUL SAUSSERET.)

CLAIRE DE MONTFAUCON (Sainte), — née en 1275 et morte le 10 février 1326, avait pour la sainte Vierge la dévotion la plus ardente. Dans une maladie qu'elle fit, un ange lui ayant apparu, elle lui dit: « Ange de Dieu, va prier la très-sainte Vierge de m'appeler au ciel; car je languis sur la terre. » Peu de temps avant sa mort, le ciel s'ouvrit à ses regards, et elle vit la sainte Vierge qui lui tendait les bras avec toutes les mar-

ques de la tendresse et de la joie. Après sa mort, son corps ayant été ouvert, on trouva dans son cœur l'empreinte des mystères de la Passion du Sauveur aussi parfaite que si on l'eût sculptée ou gravée à la main. (Isidor. *Moscovius in Vita ipsius*; *Chron. SS. Deip.*; *Negot. Sacul. M.*; BALINGHEM in *Calend. 17 Augusti*; POIRÉ, etc.)

CLAIRE (Labienheureuse), — de l'ordre de Saint-Dominique, était née du sang des rois de l'Inde. Souvent elle fut ravie jusque dans le sein de Dieu par de sublimes extases: elle s'éleva si haut dans la perfection spirituelle qu'elle mérita de recevoir la visite de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère. (*Chron. de l'ordre de Saint-Dominique.*)

CLAIRVOYANCE SURNATURELLE. — L'homme ne vit spirituellement que par l'action et la présence de Dieu immanent en lui. Participant, ainsi, par sa nature originelle à la puissance et à la science divine, il ne fut déchu de cet état que par la chute. Mais lorsque régénéré par la rédemption, il replace son âme dans ce centre divin, par son union au Créateur, il recouvre ainsi dès ce monde, au moins en partie, les sublimes facultés dont il était primitivement doué. De là ce que nous nommons la clairvoyance surnaturelle, dont les faits sont innombrables dans l'histoire des saints, faits dont GÖRRES a rassemblé quelques-uns dans les passages suivants de sa *Mystique*: « On raconte, » dit-il, « dans la Vie de sainte Alpède de Cadots que, malgré ses maladies continuelles et sa maigreur extraordinaire, car elle ne mangeait presque rien, son visage était beau et florissant, comme si elle eût vécu dans les délices. Couchée presque toujours sur le dos, et ne pouvant remuer que la tête et le bras droit, elle avait en cet état des visions fréquentes; elle voyait alors en esprit le monde et tout ce qu'il renferme; et lorsque après un ou deux jours elle revenait de ses extases, il lui semblait qu'elle passait des régions de la plus pure lumière à celle des ténèbres, et qu'un voile épais couvrait son regard intérieur. Elle racontait que dans ses visions elle voyait le monde comme une boule, le soleil plus grand que la terre, et celle-ci flottant comme un œuf au milieu de l'espace, et entourée d'eau. Elle disait que les causes et les principes des choses sont à la fois si nombreux et si cachés qu'on les comprend d'autant moins qu'on cherche à les pénétrer davantage. C'était du reste une femme ignorante, et qui avait été élevée dans les champs. »

Sainte Elisabeth de Schonau raconta à son frère qu'elle avait assisté à la consécration de son église à Bonn, quoiqu'elle en fût éloignée de seize lieues. Elle lui rendit un compte exact de tout ce qui s'y était passé et de ce qu'il y avait fait lui-même, et désigna les chanoines qui y avaient assisté. Le biographe de Marie d'Oignies ayant été ordonné loin d'elle, à Paris, elle connut ses dispositions intérieures, le lieu de l'ordination, etc., et lui écrivit qu'elle avait

tout vu, ajoutant ces paroles : *Le jeune arbre vient de fleurir, mais Dieu me réserve ses fruits.* Il ne comprit point alors ce qu'elle voulait dire, et ne le sut que, lorsque ayant voulu dire sa première Messe en France, il en fut empêché, et la dit à Oignies en présence de la sainte. C'est surtout vers le saint sacrifice de la Messe qu'est dirigée cette clairvoyance surnaturelle; de sorte que les murs bien souvent ne peuvent cacher aux saints le mystère qui s'accomplit sur l'autel. C'est ainsi que François de Duracchio voyait de sa cuisine tout ce qui se passait sur l'autel, quoiqu'il y eût trois murs entre lui et l'Eglise. (*Ménologe de saint François*, p. 1077.)

D'autres fois, Dieu fait voir à ses saints des choses qui, quoique temporelles, sont dans un rapport intime avec la gloire de son Eglise. Saint Pie V, en 1571, s'entretenant au Vatican avec le trésorier du palais Busato et d'autres personnes, interrompt tout à coup la conversation, court à la fenêtre de son appartement, reste quelque temps les yeux élevés vers le ciel, puis revient le visage tout joyeux en disant : *Rendons grâces à Dieu, car en ce moment notre flotte a anéanti celle des ennemis de l'Eglise.* Puis, se prosternant, il remercia Dieu en fondant en larmes. Or, la bataille de Lépante, entre la flotte des Chrétiens et celle des Turcs, venait d'être gagnée par les premiers. L'abbé Macaire de Vurtzbourg, étant à Rome assis à la table d'Eugène III, vit la tour de son église renversée par un ouragan, et poussa un profond soupir. Saint Loup, étant à table à Sens, vit en esprit entrer dans l'église de Saint-Etienne l'homme de Dieu Vinnebonde, et se levant de table aussitôt, il alla à sa rencontre. Gothard vit à une grande distance mourir son ami Meinverk, évêque de Paderborn, et prépara tout pour le service des morts. Liduine, quand elle recevait la visite d'un supérieur de quelque couvent, lui rapportait tout ce qui s'y passait, quelque éloigné qu'il fût. Sainte Brigitte de Kildar, se promenant avec deux évêques, leur demanda de quel côté était situé le pays qu'ils habitaient; et elle leur raconta alors la bataille qui s'y livrait en ce moment. Comme les évêques étaient grandement étonnés, leurs yeux aussi furent ouverts, et l'un d'eux vit même tomber pendant la bataille, la tête de deux de ses frères. Saint Joseph de Copertino lisait à distance les lettres qu'on lui écrivait. Un jour que le cardinal Rapaccioli lui écrivait pour lui exposer les inquiétudes de sa conscience, comme il était sur le point de lui envoyer sa lettre, son secrétaire lui en apporta une qui répondait exactement à la sienne. Il raconta une autre fois à ce même cardinal tout ce qu'il avait fait à une certaine heure, loin de lui, à Terni, dans sa chambre, et le cardinal attesta ce fait avec serment. »

COEUR. — Le cœur est le centre de l'homme, le siège de sa personnalité, le foyer de sa vie. Si donc, comme nous venons de le dire dans l'article qui précède, Dieu est la

racine même de la vie spirituelle dans l'homme, c'est dans le cœur surtout que doit s'exercer son action et se révéler sa présence. Cette action et cette présence de Dieu au centre de la personnalité de la vie humaine est ce que le christianisme a nommé du nom ineffable de charité.

Aussi est-ce principalement dans la région du cœur que se manifestent les effets extérieurs de la vie surnaturelle enfantée dans les saints par la Mystique. Nous en citerons de nombreux exemples dans ce travail, et principalement à l'article FORMATIONS PLASTIQUES, où nous rapporterons les faits les plus curieux et les plus extraordinaires. Cette présence et cette action de Dieu dans le cœur humain ont été senties et décrites par une foule de saints. Nous n'en citerons ici, comme exemples, que les passages suivants des *Insinuations de la divine pitié*, de sainte Gertrude, où elle s'exprime ainsi : « Ce jour-là, » dit-elle, « m'étant le soir prosternée à genoux pour faire ma prière avant de me coucher, ces paroles de l'Évangile me vinrent à la mémoire : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* (Joan. xiv, 23.) A ces paroles, mon cœur, qui n'est que boue, s'aperçut, ô Dieu infiniment doux, unique objet de mon amour, que vous y étiez venu en personne. Plût à Dieu, et plût à Dieu mille fois que toute l'eau de la mer fût changée en sang et que je le pusse tout faire passer sur ma tête, pour laver par ce moyen les souillures de ma profonde bassesse que vous avez choisie pour demeure, vous, Seigneur, pour qui tout ce qu'il y a de grand et d'inconcevable a été fait. Et quoique mon esprit prit plaisir à s'égarer dans la distraction des choses périssables, néanmoins après quelques heures, hélas ! même après quelques jours; mais, mon Dieu, je tremble de le dire; après des semaines entières, revenant en mon cœur, je vous y ai toujours trouvé le même; en sorte que je ne puis me plaindre que vous vous soyez jamais retiré de moi un seul instant jusqu'à cette année, qui est la neuvième depuis que j'ai reçu votre grâce; excepté, Seigneur, une seule fois, je m'aperçus que vous en étiez éloigné pendant onze jours, avant la fête de saint Jean-Baptiste; et il me semble que cela m'arriva à cause d'un entretien profane que j'avais eu avec des personnes du monde le jeudi précédent, et votre absence dura jusqu'au jour de la veille de saint Jean, où la Messe commence par ces paroles : *Ne timeas, Zacharia : « Ne craignez point, Zacharie, »* etc. (Luc. 1, 13.) Ce fut alors que par un excès de votre charité infinie, vous vîntes me chercher. Et comme vous m'aviez accordé des premières grâces, sans que je les eusse méritées, et malgré ma rechute, qui est pire que la chute, qui me rend plus qu'indigne de les recevoir, vous avez daigné me rendre la joie de votre présence salutaire sans interruption jusqu'à cette heure.

Entre toutes les faveurs que vous m'avez

faites, Seigneur, il y en a une que j'estime particulièrement au-dessus de toutes les autres. La première est que vous avez imprimé sur mon cœur les caractères glorieux de vos plaies salutaires, et la seconde que vous avez si véritablement et si profondément percé ce même cœur des traits de votre amour, que quand vous ne m'auriez jamais donné de plus grandes consolations, ni au dedans, ni au dehors de moi, vous m'avez rendue si heureuse par ces deux-là seules, que quand j'aurais encore mille ans à vivre, j'y trouverais à chaque moment plus de joie, d'instruction et de reconnaissance, qu'il ne m'en faudrait pendant un si long espace de temps.

Outre toutes ces choses, vous m'avez encore fait entrer dans votre sainte amitié, en m'ouvrant de différentes manières cette arche sacrée de la Divinité, c'est-à-dire votre cœur déifié, pour être la source féconde de tous mes plaisirs ; et tantôt me la présentant gratuitement, tantôt, par une plus grande marque de votre familiarité réciproque, me la donnant en échange pour le mien, vous m'avez révélé des mystères. »

« Sainte Gertrude, » continue le livre des *Insinuations*, « sainte Gertrude, s'efforçant d'unir quelque intention particulière avec chaque note et chaque parole de son chant, et sentant qu'elle en était souvent empêchée par la faiblesse de sa nature, elle dit avec beaucoup de tristesse : « Hélas ! quel fruit puis-je tirer de cet exercice, moi qui suis sujette à un si grand changement ? » Mais le Seigneur ne pouvant pas souffrir sa servante dans l'affliction, lui présenta, de ses propres mains son cœur divin, sous la figure d'une lampe ardente, lui disant : *Voilà que j'expose aux yeux de votre âme mon cœur charitable, qui est l'organe de la très-sainte Trinité, afin que vous lui demandiez avec confiance d'accomplir en vous tout ce que vous ne serez pas capable d'y opérer par vous-même, et qu'ainsi je n'y voie rien qui ne me paraisse extrêmement parfait ; car de même qu'un serviteur fidèle est toujours prêt d'exécuter les commandements de son maître, de même mon cœur sera toujours disposé désormais, à quelque heure que ce puisse être, à réparer les défauts de votre négligence.*

Gertrude, admirant avec tremblement un si grand excès de la bonté du Sauveur, crut qu'il serait inconvenant que le cœur adorable de son Dieu, qui est le trésor de la Divinité et la source de tout bien, se tint continuellement auprès d'une si chétive créature, pour suppléer à ses défauts, de même que le serviteur se tient auprès de son maître. Mais le Seigneur, secourant charitablement sa faiblesse, releva son courage par cette comparaison : *N'est-il pas vrai, lui dit-il, que si vous aviez une belle voix, et que, d'ailleurs, vous prissiez un extrême plaisir à chanter, si vous vous rencontriez avec une personne qui eût la voix si rude, si désagréable et si discordante qu'elle eût même beaucoup de peine à prononcer et à former les moindres sons, vous trouveriez mauvais*

que, vous offrant pour chanter, et le pouvant beaucoup mieux qu'elle, elle ne voulût pas vous le permettre ? ainsi mon cœur divin, reconnaissant l'inconstance et la fragilité humaines, désire avec ardeur et attend continuellement que vous l'invitiez, sinon par vos paroles, du moins par quelque autre signe, à opérer et accomplir en vous ce que vous n'êtes pas capable d'y opérer et d'y accomplir par vous-même. Et comme sa force toute-puissante le fait agir sans peine, et sa sagesse impénétrable lui fait connaître comment il faut agir, ainsi sa charité toujours brûlante et sa condescendance toujours gaie, qui sont inséparables de sa nature, lui font désirer ardemment de faire du bien à ses élus, et de suppléer à leurs défauts et à leurs impuissances.

Quelque temps après, Gertrude, repassant dans son esprit, avec un sentiment de reconnaissance, cette faveur singulière qu'elle venait de recevoir de Dieu, lui demanda avec empressement jusqu'à quand il aurait la bonté de la lui conserver. *Pendant que vous aurez le désir de la conserver vous-même, lui dit-il, je ne vous en priverai jamais.* « Mais, » répartit Gertrude, « se peut-il faire, ô mon Dieu, qui opérez tant de merveilles inconcevables, que je reconnaisse que votre cœur déifié est suspendu comme une lampe au milieu du mien, qui en est si indigne, puisque j'ai la joie de trouver au milieu de vous-même cette source qui me remplit de toutes sortes de délices, toutes les fois que, par votre miséricorde, je mérite de m'approcher de vous ? — *De même, lui dit le Seigneur, que quand vous voulez prendre quelque chose vous étendez la main, et puis la retirez après l'avoir prise ; de même l'amour que j'ai pour vous me fait, pour ainsi dire, étendre mon cœur pour vous attirer à moi lorsque vous vous dissipez extérieurement, et puis lorsqu'en suivant mes traits, vous vous recueillez en vous-même pour penser à moi, je retire au même temps mon cœur en moi-même, et vous entraînant avec lui, je vous fais goûter par son moyen les douceurs de toutes les vertus.* »

Mais pour entrer plus avant dans l'étude de ce grand phénomène mystique, qui nous occupe ici, il faut lire et surtout expliquer les passages suivants de la *Vie de sainte Catherine de Sienne* par le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur. »

« Un jour, » dit-il, « dans la ferveur de sa prière, sainte Catherine de Sienne disait avec le Prophète : *Mon Dieu, créez en moi un cœur pur et renouvelez l'esprit de droiture au plus intime de mon être.* (Psal. L, 12.) Et elle suppliait Notre-Seigneur de vouloir bien lui ôter son propre cœur et sa volonté. Il lui sembla que Jésus-Christ se présentait à elle, lui ouvrait le côté gauche, en retirait son cœur et l'emportait, de sorte qu'elle ne le sentait plus dans sa poitrine. Cette vision était si frappante et ce qu'elle éprouvait s'y rapportait si bien, que, quand elle en parla à son confesseur, elle lui assura qu'elle n'avait plus réellement de cœur. Son confesseur se mit à rire et la reprit de dire une

chose semblable. Mais elle lui en donna de nouveau l'assurance. « Vraiment, mon père, » lui dit-elle, « autant que je puis en juger par ce que j'éprouve dans mon corps, il me semble bien que je n'ai plus de cœur. Le Seigneur m'est apparu, m'a ouvert le côté gauche, a retiré mon cœur et s'en est allé. » Et, comme son confesseur lui disait qu'il lui serait impossible de vivre sans cœur, elle lui répondait que rien n'était impossible à Dieu et qu'elle n'avait plus de cœur. Quelques jours après, elle se trouvait dans la chapelle de l'église des Frères prêcheurs, où se réunissent les sœurs de la Pénitence de saint Dominique; elle y était restée seule pour continuer sa prière et se disposait à retourner à la maison, lorsque tout à coup elle se vit environnée d'une lumière qui descendait du ciel, et dans cette lumière lui apparut le Sauveur, qui portait dans ses mains sacrées un cœur vermeil et resplendissant. Toute émue de cette présence et de cette splendeur, elle se prosterna contre terre. Notre-Seigneur s'approcha, lui ouvrit de nouveau le côté gauche, y plaça le cœur qu'il portait et lui dit : *Ma fille bien-aimée, j'ai pris l'autre jour ton cœur, aujourd'hui je te donne le mien, et c'est lui qui te servira désormais.* Après ces paroles, il referma sa poitrine; mais, pour signe du miracle, il y laissa une cicatrice que ses compagnes m'ont assuré avoir vue très-souvent, et quand je l'interrogeai directement à ce sujet, elle m'avoua que le fait était vrai, et elle ajouta que, depuis cette époque, elle avait pris l'habitude de dire : « Mon Dieu, je vous recommande votre cœur. »

Dès que Catherine eut obtenu ce cœur d'une manière si douce et si merveilleuse, l'abondance de la grâce qui était en elle rendit ses actions extérieures de plus en plus parfaites, et multiplia à l'intérieur les révélations divines. Jamais elle ne s'approchait de l'autel sans voir des choses supérieures aux sens, surtout quand elle recevait la sainte communion. Souvent elle apercevait entre les mains du prêtre un enfant nouveau-né, ou un tout jeune homme. Quelquefois c'était une fournaise d'un feu ardent, dans laquelle le prêtre semblait entrer au moment où il consommait l'Eucharistie. Ordinairement elle sentait une odeur si délicieuse et si pénétrante, quand elle recevait la sainte hostie, qu'elle était sur le point de tomber en défaillance. Dès qu'elle approchait du Sacrement de l'autel, une joie ineffable se renouvelait dans son âme et faisait battre son cœur avec tant de violence dans sa poitrine, que les personnes qui l'entouraient en entendaient le bruit très-distinctement. On en avertit frère Thomas, son confesseur, qui vérifia le fait avec le plus grand soin et l'affirma dans ses écrits. Ce bruit ne ressemblait en rien à celui qui peut être l'effet des organes, c'était quelque chose d'étrange et de surnaturel que produisait la seule puissance du Créateur. Le cœur qui lui avait été donné d'une manière si

extraordinaire; le Prophète n'a-t-il pas dit : *Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant. « Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum? » (Psal. LXXXIII, 3.)* Le Prophète appelle Dieu, le Dieu vivant, parce que cette agitation, cet ébranlement qui vient de lui, purifie l'homme au lieu de le faire mourir.

Après ce changement merveilleux de cœur, il semblait à Catherine qu'elle était tout autre : « Mon père, » disait-elle à son confesseur, « ne vous apercevez-vous pas que je ne suis plus la même ? je suis complètement changée. Oh! si vous saviez ce que j'éprouve! Non, certainement, si on comprenait ce qui se passe en moi, il n'y aurait pas de dureté ou d'orgueil qui pût y résister. Tout ce que je puis dire n'est rien à côté de la réalité. » Elle cherchait cependant à en donner une idée : « Mon âme, » disait-elle, « est tellement enivrée de joie et de bonheur, que je m'étonne de la voir rester dans mon corps. Son ardeur est si grande que le feu extérieur n'est rien auprès d'elle; il me semble que j'y trouverais un rafraîchissement. Et cette ardeur opère en moi un tel renouvellement de pureté et d'humilité, que je crois revenir à l'âge de quatre ans. L'amour du prochain augmente aussi tellement, que ma plus grande joie serait de mourir pour quelqu'un. » Elle disait tout cela en secret à son confesseur et le cachait autant qu'elle le pouvait à tous les autres. Ces confidences font comprendre l'abondance des grâces que le Seigneur versait dans l'âme de sa servante. « Si je voulais m'étendre sur ce sujet, dit l'auteur, je remplirais des volumes; et il se borne à citer quelques faits qui prouvent avec plus d'évidence la sainteté de Catherine de Sienne.

COLETTE (La Bienheureuse), réformatrice des Clarisses. — Dans une visite qu'elle faisait d'un des couvents de son ordre, cette digne fille de saint François éprouva tout à coup à la langue un accident tel qu'elle ne pouvait plus ni parler, ni prier vocalement, ni presque respirer; elle vit subitement apparaître devant elle une vierge d'une rare beauté et d'un éclat tout céleste. Cette vierge salua Colette avec affabilité et le sourire sur les lèvres, puis elle s'approcha et embrassa la sainte comme après une longue et douloureuse séparation une sœur embrasserait sa sœur. A ce contact bienfaisant, Colette sentit sa langue revenir à son état naturel, et la vierge disparut. Henri de Baume, confesseur de la pauvre clarisse, assura que cette vierge n'était autre que Marie, Mère du Créateur. (Steph. JULIANUS, in Vita ipsius, apud Surium; Chron. SS. Deip.; Negot. sæcul. Mar.; BALINGHEM, etc.)

COLLOREDO, Père de l'Oratoire, était doué de dons surnaturels. — Il annonçait les choses futures, pénétrait le secret des cœurs, et il guérit plusieurs malades pendant sa vie et après sa mort. Son corps resta exposé quatre jours entiers avant d'être mis dans le tombeau; pendant tout ce temps, on

remarqua la même flexibilité, la même souplesse, le même teint que ses membres avaient avant sa mort. Deux fioles de sang, que l'on recueillit longtemps après, à l'époque même où le P. Puccetti, des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, faisait imprimer sa Vie, se conservent encore; ce sang est toujours liquide, rouge et vif, comme s'il jaillissait de ses veines.

COLOMBAN (Saint). — Ce grand saint ayant été exilé vers 610, alla évangéliser les infidèles qui habitaient près du lac de Zurich. Un jour qu'ils se préparaient à offrir un sacrifice, le saint leur demanda ce qu'ils voulaient faire d'une cuve pleine de bière qu'il vit au milieu d'eux. Ils répondirent que c'était une offrande à leur Dieu Wodan. Alors, animé d'un saint zèle, il souffla sur la cuve qui se brisa avec un grand bruit, et la bière fut répandue. Plusieurs de ces barbares se convertirent à la vue de ce miracle.

COLOMBE. — L'Eglise, comme la tradition, a représenté le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, emblème de l'amour divin ou de la charité. Aussi est-ce également sous cette forme que se révèlent ordinairement, dans les phénomènes mystiques, l'effusion de l'Esprit-Saint ou de la Charité. C'est une colombe souvent qui préside à l'élection des pasteurs de l'Eglise. Papes ou évêques, et les désignent au choix des fidèles. Ainsi dans les exemples suivants :

L'élection du Pape saint Fabien eut quelque chose de miraculeux. Eusèbe rapporte qu'au moment où le clergé et le peuple étaient réunis pour y procéder, une colombe descendue du ciel alla se poser sur la tête de Fabien, et que ce miracle réunit tous les suffrages en sa faveur, quoique personne n'eût d'abord songé à lui, parce qu'il était laïque et peu connu dans la ville. (An 236.)

Saint Euverte, évêque d'Orléans, fut miraculeusement désigné pour ce siège par le moyen d'une colombe.

Nous lisons dans l'*Histoire de saint Martin* : « Maurilius entra dans l'église avec saint Martin, évêque de Tours, qui voulait l'ordonner évêque d'Angers. A ce moment, un miracle vint confirmer l'estime qu'on avait déjà de ses mérites : une colombe blanche comme la neige, envoyée du ciel, descend sur sa tête et s'y pose. A cette vue, la foule, saisie d'un même transport, se prosterna aux genoux de Martin : « Maurilius, » s'écrie-t-elle tout d'une voix, « est très-digne de l'épiscopat; ce n'est pas seulement par les hommes qu'il a été choisi et désigné, il l'a été aussi par le Tout-Puissant. » Ce miracle, joint aux prières du peuple, triomphe des résistances de l'humble moine, Maurilius se rend aux ordres du saint Pontife et reçoit l'épiscopat. Or voici ce que bon nombre de personnes méritèrent de voir pendant cette cérémonie. Saint Martin, selon le rit usité dans la consécration des évêques, étendait de temps en temps la main sur la tête de Maurilius pour le bénir. A chaque fois la colombe dont on a parlé s'élevait en l'air pour lui laisser plus de liberté. Mauri-

lius ainsi établi évêque d'Angers, Martin revint dans son diocèse. Dans la suite, notre saint disait souvent que non-seulement le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, mais une armée d'anges était venue pour bénir le pontife Maurilius. »

C'est une colombe qui désigne la pureté des vierges et l'initiation de leurs cœurs à la divine Charité. Un jour, sainte Catherine de Sienna priait avec ferveur dans la chambre de son jeune frère Etienne; la porte était ouverte, parce que ses parents lui avaient défendu de la fermer; son père Jacomo entra pour y prendre, en l'absence de son fils, quelque chose dont il avait besoin. En regardant dans la chambre, il vit sa fille, qui était plus à Dieu qu'à lui, agenouillée dans un coin; une petite colombe, blanche comme la neige, reposait sur sa tête; à son arrivée, elle s'envola et sembla disparaître par la fenêtre; il demanda à sa fille quelle était cette colombe qui venait de s'envoler; elle répondit qu'elle n'avait pas vu de colombe ni d'oiseau dans la chambre. Ce fait merveilleux remplit d'étonnement le père de sainte Catherine et lui donna beaucoup à réfléchir.

C'est une colombe qui exprime la sainteté de l'âme affranchie des liens de la terre et prenant son vol vers le ciel. Prudence, qui a écrit les Actes de sainte Eulalie de Mérida, rapporte qu'au moment où elle expira, on vit sortir de sa bouche une colombe blanche qui prit son essor vers le ciel. Un des soldats de la garde du gouverneur, à la vue de l'oiseau miraculeux, quitte son poste saisi de frayeur et d'étonnement; un des bourreaux, également témoin du prodige, éprouve les mêmes impressions. Saint Grégoire le Grand rapporte qu'au moment de la mort de saint Spé, abbé de Norcia, tous ses religieux virent son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. (vi^e siècle.)

C'est une colombe qui figure la charité, l'effusion du sacrement de l'Eucharistie. Nous lisons dans les OEuvres de sainte Thérèse : « Etant dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, et allant communier, je vis, avant que d'avoir reçu la sainte hostie qui était dans le ciboire, une colombe qui battait des ailes avec bruit; j'en fus si troublée, que je pus à peine recevoir la sainte hostie. »

COLOMBE (Sainte). — Parmi les faits qui montrent l'empire de l'homme uni à Dieu sur toute la nature, il en est peu d'un intérêt aussi saisissant que ceux qui signalèrent le martyre de sainte Colombe, et que M. l'abbé Brullée a résumés ainsi dans son *Histoire de l'abbaye de ce nom*.

« Aurélien, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, ni par les promesses, ni par les menaces, entra en fureur et ordonna que Colombe fût chargée de chaînes et conduite à l'amphithéâtre, pour y être sévèrement gardée dans une étroite prison. Puis ayant fait chercher un jeune homme de mœurs infâmes : Va, lui dit-il, où est renfermée la vierge Colombe, je te l'abandonne. Rempli d'une joie

brutale en entendant ces paroles, il court à l'amphithéâtre, et déjà il était près des portes du cachot, lorsque la jeune Chrétienne jetant sur lui un regard plein de dignité, lui dit : *Pourquoi, jeune homme, vous avancez-vous ici avec tant de férocité? Retenue par la faiblesse de mon sexe, je ne saurais lutter contre vous, mais voici que j'invoque mon Seigneur et mon époux Jésus-Christ, qui peut m'arracher à vos pièges et à vos violences.*

Cependant, comme la porte était ouverte, il entre, mais la vierge chaste et courageuse le repousse en lui disant : *Ecoutez, jeune homme, et préparez votre cœur à ce que je vais vous dire : Mon Seigneur et mon Dieu, que je me suis engagée à servir par la pureté de mes mœurs, ne permettra pas que je tombe dans l'ignominie. Prenez garde que la vengeance divine ne vous frappe tout à coup, à l'instant même, et que vous ne soyez la proie d'une mort éternelle.*

Ces paroles, qui avaient fait reculer d'effroi le corrupteur, étaient à peine achevées, qu'une ourse envoyée par la Providence au secours de la vierge, entre dans la prison, saute sur le jeune homme, le renverse à terre et le tenant sous ses griffes, regarde Colombe, en frémissant, pour savoir d'elle ce qu'il fallait faire. Colombe, sachant que c'est pour sa défense que cet animal est envoyé de Dieu, lui ordonne au nom du Christ de n'exercer aucune vengeance sur ce jeune homme et de le laisser, afin qu'elle puisse lui parler; l'ourse obéit aussitôt à la voix de la vierge Colombe, et lâchant sa proie elle va se mettre en travers de la porte comme pour l'empêcher de sortir, et pour arrêter ceux qui voudraient entrer.

La bienheureuse vierge reprenant alors la parole, lui dit : *Vous devez comprendre maintenant quelle puissance se trouve dans l'invocation du nom du Christ, puisque vous voyez que cette bête féroce a été envoyée par le Seigneur, pour me défendre et repousser vos infamies. Elle obéit à son Créateur, elle créature irraisonnable, et vous, homme créé avec la raison, vous êtes éloigné de la connaissance du Christ; eh bien! maintenant promettez que vous allez devenir Chrétien, ou bien si vous le refusez, je donnerai à cet animal la permission de vous dévorer.*

Alors le jeune homme pénétré de componction fait éclater sa foi par ces paroles : *Que celui qui ne confesse pas le Christ ne sorte point d'ici avec la vie; quant à moi je confesse hautement qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui auquel la bienheureuse Colombe fait profession de croire...*

Lorsqu'il eut achevé ces paroles, l'ourse laissa libre la porte du cachot qu'elle paraissait garder par ordre de Dieu, et lui donna la liberté de sortir.

Transporté de joie de se voir ainsi sauvé, ce jeune homme s'en allait par toute la ville criant qu'il n'y avait pas d'autre Dieu de l'univers que celui pour le nom duquel la bienheureuse Colombe endurait tant et de si grands tourments, et il racontait toutes les

merveilles que le Seigneur avait opérées en sa faveur. Il paraît qu'il fut martyrisé hors de la ville à cause de sa fermeté dans la foi. Et cependant l'ourse restait dans l'amphithéâtre pour continuer de protéger Colombe.

En apprenant ces choses, Aurélien, emporté par la colère, ordonna aux soldats d'arracher Colombe de l'amphithéâtre et de l'amener devant son tribunal. Ils la trouvèrent en prière dans sa prison et l'ourse auprès d'elle, ce qui les saisit d'une telle frayeur qu'ils n'osèrent approcher de la sainte et s'en retournèrent dire à l'empereur qu'il leur avait été impossible de l'amener, parce qu'une ourse qui se trouvait avec elle dans son cachot ne les avait point laissé entrer.

Alors Aurélien fit entasser du bois autour des murailles de la prison et ordonna qu'on y mit le feu afin de faire périr en même temps Colombe et l'ourse qui la protégeait. Cet animal voyant approcher les flammes peu à peu, et craignant sans doute la mort, se mit instinctivement à pousser des rugissements. Mais Colombe touchée de pitié pour elle, la rassure de ses paroles, et lui promet que non-seulement elle ne périra point par le feu, mais encore qu'elle ne sera point prise et mourra naturellement, parce que toutes ces choses n'arrivaient ainsi que pour la gloire de Dieu. A ces mots, l'ourse vient à plusieurs reprises lécher les pieds de la vierge puissante, puis s'échappant par une ouverture elle s'enfuit toute tremblante, et fend la foule du peuple, regagnant son gîte à travers mille dangers.

Mais Colombe, que deviendra-t-elle au milieu des flammes ardentes qui vont la dévorer? Content des combats qu'elle a soutenus jusqu'ici, Dieu permettra-t-il que son âme s'élève du milieu de ce bûcher comme un encens d'agréable odeur? Non, il n'en sera pas ainsi : Dieu se plaît quelquefois aux épreuves de ses amis, et plus il voit de courage et d'amour dans une âme, plus il permet qu'elle trouve d'occasions de lui en donner d'irrécusables témoignages par un spectacle digne de lui, des anges et des hommes, le spectacle d'une âme pure aux prises avec l'adversité. Il ne veut ni la malice, ni les crimes des méchants, mais il se sert de leurs actes mauvais, librement accomplis par eux, pour achever la sanctification des justes, et il va même quelquefois jusqu'à opérer des miracles pour prolonger les sacrifices de l'épreuve et centupler la gloire du triomphe. C'est ce qu'il fit dans cette circonstance, car, *des nuées s'étant amoncées au-dessus de l'amphithéâtre par l'ordre du Seigneur, elles versèrent des torrents d'eau qui éteignirent les flammes de l'incendie.* C'est en mémoire de ce fait miraculeux que nous adressons cette belle prière à Dieu, au jour de la fête de notre sainte : *Mon Dieu, qui avez bien voulu envoyer du ciel une pluie abondante pour éteindre les flammes dont la bienheureuse Colombe, vierge et martyre, était environnée, nous vous prions*

de nous envoyer par son intercession la rosée salutaire de votre miséricorde pour nous garantissant des traits enflammés de l'ancien serpent. »

COLOMBEDE RIEZ (La bienheureuse), — de l'ordre de Saint-Dominique avait une dévotion particulière pour la Mère de Dieu, qui lui apparut et lui obtint la grâce de pouvoir contempler, par intuition, tout le mystère de la naissance adorable du Sauveur et celle d'entendre les cantiques que les anges avaient chantés à Bethléem au-dessus de son berceau. (*Chron. des Domin.*, n° part.)

COMMUNICATIONS AVEC LES MORTS. — L'Eglise militante est en communication intime avec l'Eglise triomphante et l'Eglise souffrante. Aucun abîme infranchissable ne sépare ces trois parties du corps mystique de Jésus-Christ. Loin delà, elles sont en communication de prières, de mérites et de grâces, et même en commerce personnel pour les saints qui, en se dégageant des voiles de ce monde visible, se mettent par les progrès de la vie spirituelle en rapport avec les élus. L'histoire de l'Eglise et la vie des saints renferment à ce sujet une foule innombrable de faits dont nous rapporterons quelques-uns à l'article **MORTS** et ailleurs. Nous nous bornerons ici à rappeler les deux faits suivants de l'*Histoire de saint Martin*. « Un jour, Sulpice et Gallus faisaient la garde à la porte de Martin. Depuis déjà quelques heures, ils étaient assis en silence, pénétrés d'une immense terreur, et tremblants comme des gens qu'on aurait obligés à veiller devant la demeure d'un ange. La cellule du saint était fermée, et il ne savait pas que ses deux disciples étaient là. Cependant, ils entendent à l'intérieur le murmure d'une conversation. Bientôt ils se sentent comme enveloppés d'horreur et de saisissement, ils ne peuvent plus douter qu'il s'est passé près d'eux quelque chose de divin. Environ deux heures après, Martin sort, et se présente devant eux. Personne ne parlait au saint plus familièrement que Sulpice. Il pria donc l'évêque de les tirer de peine, en leur découvrant ce que signifiait cette horreur divine qu'ils reconnaissaient tous les deux avoir éprouvée, autrement avec qui il s'était entretenu dans sa cellule; car, disaient-ils, ils avaient entendu, étant devant sa porte, un bruit faible et à peine sensible, reconnaissable néanmoins pour celui de plusieurs personnes conversant ensemble. Le saint fit de grandes difficultés, et balança longtemps, mais il n'y avait rien que Sulpice ne lui arrachât, même malgré lui.

Ici le narrateur s'arrête : « Ce que je vais rapporter, » dit-il, « va peut-être sembler plus incroyable que tout le reste. Toutefois, le Christ m'est témoin que je ne mens pas. Et peut-être ne se trouvera-t-il personne d'assez sacrilège pour soupçonner Martin de mensonge. » — « Je vous le dirai, » répondit le saint, « mais vous, de grâce, ne le dites à personne : Agnès, Thècle et Marie étaient tout à l'heure avec moi. » Ensuite, il leur dépeignit le visage et l'ha-

billement de chacune d'elles. Du reste ce ne fut pas seulement ce jour-là, mais bien d'autres fois encore qu'il reconnut avoir reçu cette visite. Les apôtres Pierre et Paul, il n'osa le nier, se firent aussi voir souvent à lui

Agnès, Thècle et Marie, ces trois noms se retrouvent unis sous la plume de saint Ambroise, s'adressant à la vierge tombée : « Si tu ne peux, » dit-il, « à cause de la honte où tu es plongée, regarder les hommes en face, que feras-tu devant les chastes apôtres ? Que feras-tu devant Marie, Thècle et Agnès, et le chœur immaculé des vierges pures ? »

Agnès avait souffert le martyre à l'âge de treize ans, peu de temps après le commencement de la persécution que Dioclétien suscita en 303. Du temps de Constantin, on avait élevé une église sur son tombeau. « Tous les peuples, » dit saint Jérôme, « se réunissent pour célébrer dans leurs discours et leurs écrits les louanges de sainte Agnès, qui sut triompher de la faiblesse de son âge, comme de la cruauté du tyran, et couronna la gloire de la chasteté par celle du martyre. »

Thècle, née à Icone, d'une famille illustre, et instruite dans la foi par l'apôtre Paul, est célébrée par les éloges les plus magnifiques des saints Pères. A l'âge de dix-huit ans, elle quitta son époux. Ses parents l'accusèrent comme Chrétienne. Amenée au pied d'un bûcher ardent, préparé pour elle si elle refuse de renoncer au Christ, elle s'arme du signe de la croix, et s'y jette elle-même. Mais le feu fut éteint par une pluie qui survint tout à coup. Après avoir échappé miraculeusement à plusieurs autres dangers, elle revint dans sa patrie, où elle se retira seule sur une montagne. Elle mourut nonagénaire, et fut ensevelie à Séleucie. On bâtit une église sur son tombeau, sous les premiers empereurs chrétiens. A cette église qui portait son nom, se rendaient de toutes parts des pèlerins, et il s'y opéra un grand nombre de miracles. C'est le témoignage de saint Grégoire de Nazianze.

Quant à la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, son culte était dès lors en grand honneur, comme le prouvent les écrits des saints Pères, et en particulier de saint Ambroise, qui la proposait éloquemment pour modèle aux vierges sacrées.

Ces faveurs du ciel réalisaient dans notre saint ce que saint Chrysostome avait écrit plusieurs années auparavant, dans un élégant ouvrage intitulé : *Comparaison d'un roi et d'un moine* : « Le moine, » disait-il, « a un commerce continu avec les prophètes et les apôtres, au lieu que les princes n'ont pour compagnie que des courtisans et des soldats. »

Plus loin, l'histoire de saint Martin rapporte le fait suivant : « Saint Gatien, apôtre et premier évêque de Tours, après être demeuré cinquante ans dans cette ville, était mort en paix, et avait été enseveli dans le cimetière des Chrétiens, au faubourg de cette

ville. Le lieu de sa sépulture était demeuré inconnu, jusqu'au jour où il fut découvert à saint Martin par une révélation divine.

Martin était un jour venu au tombeau de son glorieux prédécesseur Gatien. Là, il répand des prières, et récite même le capitule ou l'oraison; ensuite: « Bénis-moi, » dit-il, « homme de Dieu. » Comme il achevait ces mots: « Toi aussi, répond une voix, je te prie de me bénir, serviteur du Seigneur. » Notre saint fit encore quelques prières, et se retira. Quant aux témoins de cette scène, ils furent remplis d'admiration: « En Martin, » disaient-ils, « habitait celui qui jadis avait rappelé Lazare du tombeau. »

O vénérable société, dit une leçon de notre ancienne liturgie, ô indissoluble charité des citoyens célestes! ô admirable magnificence du Christ, qui procure à ses saints, séparés corporellement, mais unis déjà par une mutuelle charité, la joie de s'entretenir ensemble dans une vision spirituelle! Un soldat émérite, couronné dans les cieux, adresse la parole à celui qui demeure encore posté sur le champ de bataille de cette vie trompeuse, mais qui doit partager un jour avec lui l'héritage de la gloire céleste. Voyageur arrivé au terme, il voit son futur compagnon fatigué de la marche à travers le désert: il l'encourage et le console par une douce parole. Il lui demande humblement la faveur de sa bénédiction, lui qui a reçu depuis longtemps la bénédiction divine: celui qui a été élevé à la gloire céleste ne dédaigne pas d'honorer un homme retenu encore par les liens de la vie mortelle. C'est qu'éclairé par la lumière divine, il voyait en lui un prédestiné que le Verbe de Dieu devait aussi couronner.

Ne trouvant pas assez honorable le lieu où reposait le corps de notre apôtre, Martin l'en fit enlever, et saint Gatien fut enseveli auprès de saint Lidoire, dans la basilique qui portait le nom de celui-ci. Cette translation, ajoutent nos anciens livres liturgiques, se fit avec un suprême respect, une grande affluence de peuple, et un nombre considérable de miracles. »

COMMUNICATION DES AMES EN DIEU.

— L'union complète de l'homme à Dieu dans l'extase reporte ainsi les âmes à leur commun foyer, de sorte qu'elles se voient, se sentent et se touchent dans la racine originelle où toutes ont le principe de leur vie. C'est ce qui explique ces phénomènes mystiques extraordinaires, dont nous montrerons ailleurs plusieurs exemples et au sujet desquels Görres s'exprime en ces termes dans sa *Mystique*: « Les extatiques, » dit-il, « ne voient pas seulement la vie de Notre-Seigneur et de ses saints sur la terre; mais, transportés dans les régions invisibles, ils peuvent en pénétrer les mystères, et se les représenter sous des formes que leur imagination abstrait des objets corporels. La vie des saints nous offre de si nombreux exemples de cette faculté, qu'il est inutile de citer ici des faits particuliers. Il y a cependant dans ces extases une circon-

tance que nous croyons devoir mentionner en ce lieu, parce que, outre qu'elle est très-rare, elle jette encore une vive lumière sur certains rapports que nous rencontrerons plus tard en d'autres domaines. Dieu étant dans ces régions surnaturelles, comme dans l'ensemble de l'univers, le centre, le principe et la fin de toutes choses, et voyant converger au pied de son trône tous les rayons qui partent de cette immense périphérie, il arrive quelquefois que plusieurs extatiques, lorsqu'elles sont ravies en même temps, se rencontrent devant lui, et entrent l'une à l'égard de l'autre dans un rapport plus intime, plus élevé. Nous avons plusieurs exemples en ce genre; mais nous nous contenterons de citer celui de sainte Ida de Nivelles.

Un jour qu'elle était en extase, elle apprit qu'une de ses amies qu'elle aimait beaucoup se trouvait dans le même moment ravie comme elle; et celle-ci, de son côté, apprit qu'Ida était abîmée aussi dans l'océan de la lumière divine. A partir de ce moment, elles furent liées dans le Seigneur de la manière la plus intime; et il sembla qu'elles étaient devenues en lui un cœur et une âme. Ce lien devint bien plus étroit encore lorsque la sainte Vierge se montra à elles dans une vision comme voulant partager en tiers leur amitié. Il arriva la même chose à Ida avec un saint prêtre qui avait entendu parler d'elle, mais ne voulait pas croire ce qu'on lui en disait. Il était allé déjà trois fois pour la voir afin de dissiper ses doutes à son égard, mais sans succès. Or, comme il disait la Messe dans l'intention de se délivrer de son incertitude, il aperçut son visage, et une voix rendit un bon témoignage en sa faveur. Étonné de ce qui venait de lui arriver, il retourna chez elle après la Messe, et la trouva malade. Elle lui apparut comme glorifiée dans son âme et dans son corps; et à cette vue il fut aussitôt ravi en extase. Ida, de son côté, le voyant en cet état eut la même impression, et fut ravie comme lui au ciel, où ils se rencontrèrent tous les deux et fêtèrent ensemble ce jour si solennel pour eux. Le prêtre revint à lui au bout de quelque temps; et comme il prenait congé de la sainte, celle-ci lui demanda pourquoi il ne disait rien à Ida. « J'ai bien assez parlé avec elle, » répondit-il, « comme les âmes des extatiques ont coutume de se parler dans le ciel; » et Ida répondit la même chose à la même question de la part du prêtre lorsqu'elle fut revenue de son extase.

Un autre prêtre, très-lié avec elle, fut ravi dans un entretien qu'il avait avec l'abbesse d'un couvent voisin. Lorsqu'il fut revenu à lui, il dit à l'abbesse: « Ida a reçu aujourd'hui le corps du Seigneur; elle a été ravie au ciel suivant sa coutume; et là elle a présenté pour moi une prière à Dieu. » Il retomba aussitôt en extase et rencontra Ida en présence du Seigneur, qui dit à celle-ci: « Ma fille, donne à cet homme une partie de la grâce que je t'ai départie si largement. »

Le prêtre, penchant la tête comme pour recevoir la bénédiction, fut joyeux d'entendre cette parole. Ida s'étant approchée de lui, leurs âmes se donnèrent un saint baiser. A partir de ce moment, il sembla à ce saint prêtre que son cœur était inséparablement uni à celui d'Ida par la charité; et il avoua depuis à l'abbesse qu'il n'avait jamais reçu dans toute sa vie une aussi grande plénitude de lumière divine qu'en ce jour. L'abbesse, de son côté, ayant pris des informations, s'assura qu'Ida avait eu vraiment en ce jour une extase, comme le prêtre l'avait dit. » (HENRIQUEZ, c. 25, 28.)

CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE. —

Le mystère de la Conception Immaculée de la vierge Marie a été le sujet de plusieurs apparitions et révélations. Nous citerons d'abord celle à Gondisalvo, archevêque de Toulouse, rapportée dans l'Office de la Conception, par Bernardin de Buste, par Salazar, Poiré, Vincent Charron et Possin, dans lesquelles on peut en lire les détails. Nous citerons encore celle à Helsim, abbé du monastère de Ramèse en Angleterre, apparition à la suite de laquelle fut fondée en ce pays la fête de la Conception du 8 décembre, dans le xi^e siècle. — Voy. à ce sujet les *Révolutions* de Catherine Emmerich, dans la Vie de la sainte Vierge.

CONCERT DES ESPRITS CELESTES. —

Voy. CHANTS, SONS et MUSIQUE CÉLESTE. — Saint Maruthas rapporte qu'on entendit un concert des esprits célestes à l'endroit où fut martyrisé, l'an 380, saint Aithilanas, diacre de Bethnuhadra en Perse, et qu'il s'y opéra plusieurs autres miracles.

CONFESSION EXTATIQUE. — Madeleine de Pazzi, que nous verrons ailleurs s'entretenir avec Dieu « est devenue célèbre dans la Mystique, » dit Görres, « par la confession qu'elle fit un jour dans l'extase, à haute voix, devant Dieu et les autres religieuses, de toutes les fautes légères qu'elle avait commises pendant la journée, depuis le matin jusqu'au soir. Se mettant à genoux, elle commença d'abord par réciter les psaumes III et XC : *Domine, quid multiplicati sunt?* etc.; *Qui habitat in adjutorio*; après quoi elle dit : *O mon Jésus! quelle a été aujourd'hui ma première pensée? Il m'est douloureux de voir qu'elle n'a pas été pour vous. Je craignais qu'il fût trop tard pour appeler vos épouses à la prière, et je n'ai pas pensé à m'offrir à vous et à vous honorer. Après cela, ô mon Jésus! je suis allée au chœur m'offrir à vous, mais je ne me suis pas abandonnée entièrement et en toutes choses à votre volonté. O Dieu très-bon! quelle miséricorde puis-je attendre de vous, moi qui ne me suis pas livrée entièrement à vous! Faites-moi miséricorde, Seigneur, quoique je n'en sois pas digne, et que je mérite plutôt mille fois l'enfer. Je me suis mise ensuite à vous louer, mais j'ai ressenti de l'humeur contre celles que je voyais manquer aux cérémonies ou aux inclinaisons prescrites, au lieu de m'occuper à*

vous honorer et à vous présenter le tribut de mes louanges en communion avec celles que vous présentent les esprits bienheureux. Il est bien juste que j'implore votre miséricorde, puisque j'ai commis tant de fautes en ce qui vous touche, vous et votre louange.

Lorsque ensuite je me suis approchée de la sainte table pour recevoir votre corps et votre sang, au lieu d'y apporter tout l'amour dont je suis capable, je n'ai point eu, hélas! le propos de recevoir cet auguste sacrement en mémoire de votre passion, comme vous l'avez ordonné, et je n'ai point pensé à unir mon âme avec vous, mais plutôt à faire ce que je pouvais pour donner le repos à mon cœur. J'ai bien entendu d'abord, il est vrai, votre parole; mais, au lieu de penser à l'amour dont vous nous environnez, j'ai cherché plutôt s'il était vrai que nous soyons des serviteurs inutiles, comme vous nous l'avez fait dire par votre Christ.

Lorsque je suis allée recevoir votre sang dans le sacrement de pénitence, j'ai plus pensé à ce que je devais dire à votre Christ pour tranquilliser mon cœur qu'au bienfait que vous m'accordiez en lavant mon âme dans votre sang. Je n'ai pas cru non plus avec assez de confiance que vous m'accordiez le secours de votre grâce pour calmer mon cœur. O mon bon maître! quelles ont été les premières paroles que j'ai dites aujourd'hui? Des paroles de réprimande adressées à une novice; et la manière peu charitable dont je lui ai parlé a été une cause de trouble pour son cœur. Ce qu'il y a eu de pire, c'est que la charité manquait là; car, voyant son âme troublée, je n'ai point cherché à la tranquilliser et à m'unir ainsi avec vous. Voyez donc, ô mon Maître, quels fruits produit en moi votre union et la lumière que vous me donnez. Si vous la donniez à une autre créature, elle vous en serait reconnaissante. Mais moi, malheureuse que je suis, je ne porte aucun fruit, parce que je manque de charité envers vos épouses. Pardonnez-moi, je vous en prie par votre passion. Lorsque je suis allée au parloir pour parler avec cette créature, je me suis rendue coupable, hélas! d'une grande hypocrisie en me laissant prendre pour ce que je n'étais pas. Car, quoique j'aie donné un signe à vos créatures, je ne méritais pas d'être comprise. Je me suis posée comme si mon âme vous était unie; et cependant vous savez combien souvent elle est distraite de vous. Je me suis donnée comme une vraie religieuse, et cependant vous savez ce que je suis. Miséricorde, ô mon Dieu, pour cette grande hypocrisie; je vous offre le sang que vous avez versé pour moi avec tant d'amour.

Je suis allée ensuite pour donner à mon corps la nourriture nécessaire. Mais quelle intention ai-je eue de vous honorer, moi qui n'ai point pensé à vous offrir tant de pauvres qui frappaient depuis longtemps peut-être aux portes pour demander un morceau de pain, que personne ne leur donnait? Et moi, misérable, je trouvais dans cette maison tout ce qui est nécessaire pour mon corps sans m'en occuper, et ce qui est pis encore, sans

l'avoir mérité. Je vous ai offensé non-seulement en cela, mais encore en étant pour cette religieuse votre épouse, dont j'ai parlé plus haut, la cause de bien des paroles, quoique je susse bien qu'il n'était pas permis de parler en ce lieu. Voyez, Seigneur, comme en toutes mes actions je vous ai offensé. Comment pourrai-je donc paraître devant votre face pour vous demander vos dons et vos grâces, et vous recommander d'autres créatures, après vous avoir tant offensé moi-même, que je suis indigne de votre miséricorde? Ah! par l'amour qui vous a porté à descendre sur la terre pour y répandre votre sang, daignez prendre pitié de mon âme!

C'est uniquement par ma faute que je ne suis point allée vous louer avec vos autres épouses, parce que, dès que cette âme m'a dit de n'y point aller, j'y ai consenti aussitôt. O mon Jésus! si elle m'avait priée de faire quelque œuvre de charité, je ne m'y serais pas prêtée aussi promptement. Seigneur, comment puis-je espérer de vous louer toujours avec les esprits bienheureux, après avoir négligé de vous louer avec vos épouses? Je vous offre votre sang, afin que par lui vous me fassiez miséricorde. Et dans cette occupation quelle intention ai-je eue de vous honorer? N'ai-je pas eu plus de peine de la perte du temps que vous me preniez, en vous donnant à moi, que je n'en ressens de ne m'être point immolée à vous? J'ai fait signe, il est vrai, à vos vierges d'observer le silence; mais je n'ai point pensé combien j'étais bien plus obligée moi-même de tenir mon âme unie à vous.

Lorsqu'il a fallu invoquer l'Esprit-Saint, mon esprit était tellement distrait de vous que je ne me suis point rappelé comment il fallait le faire; de sorte que celles qui sont venues ici après moi sont plus prudentes et plus sages que moi. Voyez, ô mon Jésus! comme j'ai péché en toutes mes actions. Comment puis-je paraître devant votre bonté, que j'ai tant offensée? Je vous offre une seconde fois votre sang, car je n'espère trouver grâce que par lui. Combien encore j'ai péché dans mes autres actions, en ne me donnant pas la moindre peine pour régler mes pas? J'ai péché en omettant ce que j'étais obligée de faire; en voulant que les autres fussent charitables pour moi, et en ne l'étant pas moi-même pour mon âme. J'ai été plus occupée à ne pas me fatiguer qu'à ne pas m'éloigner de vous. Il n'est pas une seule action, Seigneur, où je ne trouve une faute. Mais vous, détournant vos regards de mes offenses, vous m'avez attirée de nouveau à vous par votre bonté, en me donnant tant de lumières que, si vous les aviez données à une autre à ma place, elle porterait bien plus de fruits que je ne fais, pauvre misérable créature que je suis. Je suis allée ensuite réparer mon corps par la nourriture; et je ne me suis point souvenue de tant de pauvres qui n'ont rien à manger, tandis que vous avez pourvu si abondamment, Seigneur, à tous mes besoins. Je vous offre une fois encore votre sang pour tant d'offenses que j'ai commises. Malheur à moi, Seigneur! déjà la nuit arrive, et je n'ai rien fait encore

sans vous offenser. Que dois-je donc faire? ô mon Dieu! si j'ai tant péché aujourd'hui, je ne veux pas ajouter une dernière faute à toutes celles que j'ai déjà commises, en n'ayant pas confiance en vous et en votre miséricorde. Je suis, Seigneur, que je ne mérite aucun pardon; mais le sang que vous avez répandu pour moi me donne la confiance que vous me pardonneriez néanmoins. »

CONRAD. (Le bienheureux)—abbé de Clairvaux, puis de Cîteaux, évêque de Porto, cardinal et légat apostolique, défendit de toutes ses forces l'Eglise contre les hérétiques. La sainte Vierge, dit-on, lui apparut environnée d'esprits célestes, et dans cette apparition le félicita de tous les services qu'il avait rendus à son ordre. (HENRIQUEZ, *Annal. Cister.*)

CONRAD (Le bienheureux), Franciscain.—La sainte Vierge l'honora d'une de ses apparitions. Elle se montra à lui au milieu d'une grande clarté, un jour qu'il était en prière au pied de son autel de Notre-Dame des Anges. On ajoute que, de son côté, Dieu, pour le récompenser aussi, même dès cette vie, lui accorda la grâce de ressusciter cinq morts. (COSSIGNIAN., lib. XII.)

CONRAD OFFIDAN.—Ce religieux Franciscain s'étant un jour enfoncé dans l'épaisseur d'une forêt, pour s'y livrer plus à son aise, à l'exercice de la prière et de la contemplation, Marie se fit voir à lui pendant un assez long temps, et lui remit entre les bras l'Enfant divin qu'elle portait, comme autrefois elle l'avait accordé aux pieux désirs de Siméon. Offidan éprouva les sentiments de joie et de tendre piété qu'avait, avant lui, ressentis le saint vieillard d'Israël, et, toute sa vie, il demeura pénétré de reconnaissance et rempli de ferveur. (*Chronicon ordinis Minorum*, tom. II, lib. VI, cap. 27; BALINGHEM ac VINCENTIUS CHARRON, 2 Februar., in *Calendar.*; *Chronicon SS. Deiparæ*, p. 296; *Negot. Sæcul. Mar.*, p. 227.)

CONRADIN,—religieux Dominicain, ayant éprouvé une violente tentation contre la pureté, s'épuisa sous les coups d'une discipline sanglante. Lorsqu'il eut martyrisé sa chair, Marie lui apparut accompagnée de deux vierges venues du ciel avec elle; et, l'ayant regardé avec une bonté ineffable, elle lui dit : *Il y a longtemps, mon fils, que vous me donnez des preuves de votre affection pour moi et du désir que vous avez de conserver la fleur de votre virginité. Un tel soin plaît infiniment à mon Fils bien-aimé ainsi qu'à moi; et afin de vous prouver combien nous est agréable votre amour pour la chasteté, sachez que je ne suis venue du ciel vers vous que pour vous assurer que tout ce que vous demanderez, soit à mon Fils bien-aimé soit à moi, vous sera octroyé soudain; et pour preuve de ce que je vous déclare ici, je vous gratifie dès maintenant du don de chasteté.* Cela dit, elle oignit les reins de son serviteur d'un baume merveilleux, en prononçant ces paroles : *Qu'en vertu de cette onction vos reins soient ceints de chasteté, de manière à ne jamais ressentir les impures révoltes de la*

chair. En effet, il ne fut plus permis à l'ange de Satan de faire sentir à Conradin ses honteux aiguillons; et jusqu'à la fin de sa vie ce bon religieux jouit d'une paix profonde. (POIRÉE, *Tripl. cour.*, t. II, p. 651.)

CONSCIENCES (DON DE LIRE DANS LES). — Saint Paul représente la chair et tout l'ordre de la création visible comme un voile qui nous sépare de Dieu, voile que soulève la foi, que perce l'espérance et qu'enlève la charité. L'homme, parvenu à un haut degré dans les voies de la Mystique, et vivant ainsi d'une vie presque exclusivement spirituelle, se trouve par conséquent en rapport avec les esprits, et voit déjà à travers ce voile de la chair et des créatures visibles. Pour lui les sensations, qui sont perçues non par le corps, comme on le croit communément, mais par l'esprit, le corps n'étant jamais qu'un instrument passif, ces sensations, dis-je, changent complètement de cours, et l'homme reprend la faculté sublime qu'il avait avant la chute de percevoir directement l'ordre des choses spirituelles à travers le corps, qui n'en est que l'intermédiaire.

C'est ce que nous montront non de vaines théories, mais des faits innombrables, qui remplissent l'histoire de la vie des saints. Ainsi, pour ne parler que du don de lire au fond des consciences, nous en verrons dans le cours de ce travail des exemples frappants et multipliés.

Citons-en quelques-uns ici.

Dieu avait accordé à saint Jean, anachorète en Egypte, le don de lire dans les consciences et de connaître les pensées des frères qu'il visitait; aussi, il écrivait aux supérieurs des monastères du voisinage, pour leur signaler ceux qui marchaient négligemment dans les voies du Seigneur et ceux qui faisaient des progrès dans la perfection, les excitant tous à l'étude des choses célestes.

Helein, moine d'Egypte, qui florissait aussi au IV^e siècle, possédait également le don de lire dans les cœurs. Visitant les monastères, il disait à l'un : « Vous êtes tourmenté par le démon de l'impureté; » à un autre : « Vous êtes dominé par le démon de la colère, » à un troisième : « Vous êtes dévoré par la soif de l'or, » et à quelques uns : « Vous êtes le jouet du démon de l'orgueil. » Il louait, au contraire, dans le plus grand nombre, les vertus qu'il remarquait en eux. C'est ainsi qu'il excitait puissamment les premiers à se corriger de leurs défauts, et les seconds à persévérer dans la bonne voie, et ses instructions furent d'autant plus efficaces, que tous étaient convaincus qu'il connaissait, par une lumière surnaturelle, ce qui se passait dans leur âme.

Rapportons maintenant un exemple de ce don dans des temps plus rapprochés de nous qui n'est pas moins saisissant, et s'est exercé en public, durant tout un demi-siècle, par une bergère ignorante, Benoîte Rencurel, la fondatrice du pèlerinage du Laus (*Voy. LAUS*). Voici comment s'exprime, à ce sujet, son biographe, dans l'*Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*.

« La bergère du Laus ne sait pas lire dans un livre, » dit-il, « mais elle lit clairement

dans la conscience des hommes et en découvre tous les secrets : le passé, le présent, les lieux, les personnes, les circonstances, les moindres détails, elle voit tout comme dans une glace en remontant jusqu'à l'enfance. Elle connaît beaucoup mieux une âme, que cette âme ne se connaît; aussi lui arrive-t-il souvent de rappeler au coupable des circonstances qu'il a complètement oubliées. Ce labyrinthe, qu'on appelle conscience, n'a rien d'embrouillé pour elle; elle en suit tous les détours, et les fait suivre sans peine au patient qu'elle replie sur lui-même. Ce don si remarquable est si connu du public, qu'on prend l'habitude d'aller lui demander, après s'être confessé, si on n'a rien oublié. Des prêtres, accoutumés à scruter la conscience des autres, ne craignent pas de subir cette épreuve : un chanoine de Gap, après avoir fait une confession générale, reçut, les mains jointes, l'examen supplémentaire qu'elle lui fit, et retourna se confesser avec un tel bonheur, qu'il y associa les personnes qui se trouvaient sur son chemin, en leur racontant ce qui venait de se passer.

Pierre Gaillard, qui rapporte ces choses, se donne lui-même pour exemple. Se disposant un jour à dire la sainte Messe, il pense qu'il a bien pu offenser Dieu de quelque manière, dans une discussion assez vive qu'il a soutenue la veille. Pour s'en assurer, il ne trouve rien de plus simple que de s'adresser à Benoîte..., qui lui « compte douze péchés véniels. » — « Je les ai écrits, » ajoute le bon docteur; « malheureusement j'ai perdu la note, sans quoi je l'aurais couchée ici pour ma confusion et l'honneur de Dieu, qui s'est révélé ainsi à cette humble fille. » Quelques-uns y mettaient de la curiosité. « Puisque vous savez tout ce que l'on fait, » lui dit une ouvrière en soie de Lyon, qu'accorapagnait sa sœur, « faites-nous connaître ce que nous sommes. » Benoîte s'excusa, parce qu'un prêtre était présent. « Dites toujours, » reprend l'ouvrière, « nous ne craignons pas ce monsieur; nous nous confesserons à lui. » — « Puisque vous le voulez ainsi, » répond Benoîte.... « votre sœur a toujours été chaste, mais il n'en est pas de même de vous. » Puis elle entra dans le détail de ses désordres. — L'étrangère écouta courageusement son histoire secrète, avoua que tout était vrai, remercia la bergère, se recommanda vivement à ses prières, et alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge.

Un religieux Feuillant vint aussi de fort loin la consulter sur le mérite de ce dont il s'occupait, sans rien lui dire de plus. — « Ah! vous cherchez la pierre philosophale, » lui dit Benoîte; « cherchez plutôt le royaume de Dieu, votre temps sera mieux employé. » Un gentilhomme reçut de la bergère, comme en passant, cette bonne parole qui éclaira toute sa vie : « Si vous étiez fidèle à votre dame, comme votre dame l'est à vous, Dieu bénirait votre maison, et vous n'auriez pas tant de malheurs à déplorer. »

Elle n'attendait pas toujours qu'on vint la consulter : une demoiselle s'adressant un

jour à elle pour avoir un confesseur, ajouta qu'elle aurait bientôt fait. « Comment ! » répond Benoîte, « vous aurez bientôt fait ? mais il n'y a pas tant de plis à votre robe qu'il y en a à votre conscience. » La demoiselle se retira mortifiée, et va se plaindre à l'abbé Peythieu. « Prenez garde, » lui dit le bon prêtre, « que Benoîte n'ait dit vrai. » La plaignante convint qu'elle avait bien quelque chose à se reprocher, mais qu'elle le réservait à un autre confesseur. Elle s'apprêtait donc à profaner les sacrements, en ne se confessant qu'à demi. Benoîte aborda une autre jeune fille qu'elle connaissait, en lui disant : « Oh ! que vous êtes devenue laide depuis que je ne vous ai vue ! » Ses traits n'avaient point changé ; mais son âme était souillée d'un crime récent, et l'ange terrestre du Laus était frappée de la laideur du péché. Un autre jour, voyant une personne qui se faisait passer pour une sainte, en affectant de ne rien manger, Benoîte la convertit en lui disant : « Vous prenez du pain en cachette, vous ne trompez pas Dieu ? » — Elle déconcerta une hypocrite bien plus méprisable, dans la personne d'une sorte de religieux fort connu dans le voisinage, en lui adressant ces paroles : « Vous n'êtes pas un religieux, mais une fille débauchée ; vous avez eu six enfants que vous avez étouffés et enterrés, sans même leur donner le baptême. » — Un personnage que l'on plaignait, parce que, disait-on, sa femme s'était suicidée, fut foudroyé par cette déclaration : « Vous aviez une femme innocente... Après l'avoir tourmentée par vos jalousies, vous l'avez conduite traîtreusement dans une métairie écartée ; pour achever son martyre, vous lui avez coupé les mamelles.... Après l'avoir fait mourir, vous l'avez diffamée, en déclarant au prier qu'elle s'était tuée à la suite de ses désordres.... Votre femme est au ciel. Mais vous.... » Hélas ! celle qui sondait si bien les plaies de l'âme, savait les panser. Le malheureux fit pénitence ; Benoîte lui en avait indiqué les moyens : tous les ans, jusqu'à la fin de sa vie, il venait en pèlerinage au Laus, où il faisait dire des neuvaines.

En même temps, Benoîte veillait autour de la table sainte, pour empêcher qu'on n'y fît de mauvaises communions. Elle en retirait doucement les personnes mal disposées ou les arrêtait au passage : l'une, parce qu'elle n'était plus à jeun ; l'autre parce qu'elle ne s'était jamais bien confessée ; une troisième parce qu'elle avait manqué de contrition en se confessant. Elle leur disait à l'oreille leur mal, et jamais on ne passa outre ; tant des avertissements aussi précis et aussi inattendus étaient pris comme venant du Ciel.

Le don de lire dans les consciences est assez fréquent dans l'histoire des saints : Jean de Sagonte, sainte Cotelle, sainte Thérèse, sainte Julienne, saint Thomas d'Aquin, frère Olympe et beaucoup d'autres le possédaient. De tous les saints personnages qui ont possédé le don de lire dans les cœurs, aucun ne l'a exercé si longtemps et n'en a fait un si grand usage que notre bergère.

C'était sa mission ; et quelle mission au milieu de pareils concours !

De même que, dans l'état naturel de la catalepsie ou du magnétisme, la vue acquiert un développement extraordinaire ; ainsi arrive-t-il souvent, dans l'état de sainteté, que le côté spirituel de ce même organe étant détaché davantage de son élément corporel, se trouve élevé par une puissance surnaturelle à un degré de perfection que la nature ne saurait atteindre. Dans l'état ordinaire, l'âme sort, pour ainsi dire, par les yeux et se répand comme un essaim sur les objets extérieurs, dont elle rapporte, en rentrant, les images. Dans l'état mystique, l'âme voit, sans sortir de son sanctuaire, les choses du monde invisible, qui sont des mystères pour l'œil extérieur, et les lui rend sensibles en lui en composant des images. Dans le premier cas, l'image, venue du dehors, se produit au dedans de l'œil intérieur toute semblable à l'objet matériel ; tandis que, dans le second, l'image, venue du dedans, se projette au-devant de l'organe et se peint sous la forme qu'aurait l'objet spirituel, s'il devenait visible dans le monde des corps. Les purs esprits ne sont visibles qu'à cette condition, — à moins qu'ils ne revêtent eux-mêmes des corps aériens, visibles aux conditions ordinaires. Dans l'un et dans l'autre cas, les anges apparaissent toujours sous les traits de la jeunesse, de la beauté et de l'innocence humaines, quelquefois sous formes légères d'oiseaux. Au contraire les mauvais génies se montrent sous formes de bêtes immondes ou méchantes, d'hommes contrefaits, difformes ; et le plus souvent, sous le mélange affreux de l'homme et de la bête. Le bien et le mal deviennent aussi visibles sous les images diverses propres à représenter le beau et le laid, l'ordre et le désordre. Et c'est par le moyen de ces images que notre bergère découvrait les secrets des cœurs. Elle ne devinait pas les péchés, elle ne les lisait pas, elle les voyait. Elle les voyait, disait-elle, *comme dans une glace*. Et pour subir son analyse, il fallait être sous ses yeux : les personnes éloignées ou absentes n'y étaient pas sujettes.

Mais on ne lui échappait pas pour cela. Certains signes généraux l'avertissaient bien vite et d'assez loin, de la disposition intérieure des hommes. C'était quelquefois la laideur physique : nous l'avons vue recevoir une jeune personne de sa connaissance qui avait eu le malheur de succomber à une séduction, en lui disant : « Oh ! que vous êtes devenue laide, depuis que je ne vous ai vue ! » D'autres fois, elle voyait sur le front de quelques personnes une excroissance saillante et noire qui l'effrayait : ce signe de la bête annonçait les grands pécheurs. Sur le front des personnes hypocrites et dissimulées, elle voyait courir quelque chose qui indiquait le mensonge. L'éclat ou l'obscurité du corps lui faisait aussi connaître l'état de l'âme. Un matin, étant à l'église, elle suivit derrière l'autel un prêtre qui venait de dire la Messe, et l'abordant d'un

air abattu et embarrassé, elle lui dit : « Comme j'ai souffert en vous voyant dire la Messe ! Vous étiez tout noir. » Atterré par cette déclaration, celui-ci avoua que sa conscience était loin d'être en paix, et promit d'y mettre ordre sur-le-champ. Mais elle voyait souvent à l'autel des prêtres tout lumineux, qui la consolait beaucoup. Elle n'était pas moins heureuse quand elle voyait dans la sainte chapelle, pendant les Offices, des anges lui sourire, puis sourire à différentes personnes de l'assemblée, et les bénir, en formant sur elles un signe de croix. Un jour, comme elle était allée visiter une pauvre femme agonisante qui s'était préparée à la mort par une bonne confession, elle lui vit des yeux de colombe et un visage lumineux.

Par opposition, elle assistait à toutes les manœuvres employées par le génie du mal pour séduire les justes et retenir les pécheurs dans ses chaînes. « Quelle est cette femme qui vous accompagne ? » demandait-elle un jour à un Dominicain qu'elle rencontra sur sa route. « Je suis seul » répondit le religieux. Tous deux purent comprendre qu'il y avait là une tentation visible à la bergère seule, et d'autant plus délicate que Benoîte ne reconnut pas de suite le démon dans cette femme. En général, elle n'avait pas lieu de s'y méprendre, tant l'esprit infernal lui apparaissait sous des formes hideuses. A Saint-Etienne, elle le vit une fois, sous la forme d'une femme effroyable, soufflant un incendie qui venait de se déclarer, et qui devait consumer tout le village. De tous côtés ses traits sinistres venaient la frapper, à l'église et par les chemins. Autour des confessionnaux, souvent il semblait tourmenté de rage ou de désespoir ; et lorsqu'il apercevait la bergère, ou il fuyait, comme si une force invisible l'eût entraîné, ou il lui faisait des menaces de la voix et du geste, comme à sa plus grande ennemie.

Benoîte connaissait encore certains péchés à la mauvaiso odeur que répandaient les personnes qui s'en étaient rendues coupables. L'odorat participe, comme tous les autres sens, aux influences surnaturelles de la vertu. Il acquiert, dans la sainteté, quelque chose de plus fin, de plus délié, qui lui permet de discerner, sous le voile extérieur qui les cache, des qualités qui lui auraient échappé dans l'état ordinaire. Le désordre moral produit en lui la même sensation pénible qu'on éprouve dans le voisinage de matières corruptibles, livrées au désordre ou à la décomposition. L'ordre fait de l'âme des saints un parler délicieux, où les vertus exhalent les senteurs les plus agréables, ainsi que nous aurons l'occasion de le remarquer plus loin. Il n'est donc pas étonnant que le désordre, ou le péché, produise des effets opposés, et que ces effets soient perçus principalement par ceux chez qui l'ordre le plus parfait est rétabli. Saint Hilarion, au rapport de saint Jérôme, distinguait, à l'odeur, de quel vice on était esclavé. Toute faute considérable donnait à

l'odorat de sainte Brigitte une sensation qu'elle ne pouvait supporter. Saint Philippe de Néri s'aidait avantageusement du sens de l'odorat dans le ministère de la confession : comme il distinguait à l'odeur la chasteté et toutes les vertus qui s'en rapprochent, et les vices qui lui sont contraires, lorsqu'un pénitent ne déclarait pas toutes ses fautes, il lui disait : « Allons, mon fils, continuez, vous sentez encore, mauvais. » Un grand nombre de personnes ont assuré par serment, après sa mort, qu'ayant voulu lui cacher quelques péchés, il les découvrit de cette manière. Certaines fautes d'impureté le torturaient tant par leur puanteur, qu'il était obligé de détourner la tête et de se cacher le nez dans son mouchoir.

Benoîte avait l'odorat perfectionné des grands saints : comme saint Philippe Néri, elle reconnaissait à leur exhalaison fétide les péchés de la chair, c'est-à-dire précisément ceux qui portent le nom de *corruption* et de *désordre*, lorsqu'ils ont passé à l'état d'habitude. Elle les sentait même à huit ou dix pas de distance. De près, c'était pour elle un supplice qu'elle n'était pas toujours maîtresse de dissimuler ni de dominer. Il arrivait souvent que les personnes de son sexe, après l'avoir vue un instant, se jetaient à son cou pour l'embrasser, tant l'humble fille était aimable ; mais si ces personnes portaient avec elles l'odeur du péché, Benoîte ne pouvait se soumettre à un rapprochement si intime ; elle se défendait de son mieux, et disait à ces personnes : « Pas à présent, lorsque vous vous serez confessées. »

Cependant, malgré tant de moyens de connaître l'état des âmes, quelques dispositions particulières lui échappaient encore, si le mal provenait moins du péché que de l'absence d'une vertu. Dans ces cas, elle avait recours à la sainte Vierge ou à son ange. Ainsi, elle remarque un jour à la table sainte un homme tout noir ; elle regarde dans la conscience de celui-ci, et la voit parfaitement nette : il a bien déclaré tous ses péchés. Ne sachant que penser de cela, elle en demande l'explication à sa *bonne Mère*, la première fois qu'elle la voit. Marie lui répond que cet homme s'est bien confessé en effet, mais qu'il est resté noir parce qu'il a manqué de contrition.

Enfin, comme la vue et l'odorat de la bergère ne pouvaient s'étendre aux absents, elle recevait sur l'état de leurs consciences des avertissements directs de ses divins conseillers, avec ordre de les transmettre à qui de droit : et c'était une partie de sa mission qui ne manquait jamais de produire des effets aussi subits que frappants. Nous l'avons déjà vue à l'œuvre : ce que nous en avons dit est peu en comparaison de tout ce qu'elle fit en ce genre.

C'étaient quelquefois de hauts messages à remplir auprès des princes de l'Eglise. D'autres fois, sa mission se bornait à reprendre les simples pasteurs des âmes, et à faire la leçon à ceux dont elle eût été si heureuse de la recevoir. Un jour, il s'agissait de pré-

venir un grand péché qu'un prêtre allait commettre. — Hélas ! rappelons-nous que tout homme est peccable ; qu'il y eut un traître dans le collège de Jésus-Christ ; que des colonnes de l'Eglise sont tombées. — Par un sentiment de révérence, Benoîte hésita, et par un retard de deux heures, le péché qu'elle devait prévenir fut commis..., et un orage épouvantable s'abattit sur la paroisse et saccagea les récoltes. Ce malheur, la réprimande qu'elle reçut de la sainte Vierge, et la privation de voir pendant longtemps sa *bonne Mère*, durent lui-apprendre à passer une autre fois sur ses répugnances, et à remplir ponctuellement tout son devoir. — Disons ici, à l'honneur du clergé, qu'en général, il ne cherche pas le mal, et que c'est le mal qui le cherche. Aussi, voyons-nous un grand nombre d'avertissements célestes donnés en sa faveur par la bergère, non à lui, mais aux personnes qui lui tendaient des pièges. Une très-belle fille mourut à la fleur de l'âge, non loin du Laus, parce que la sainte Vierge avait prévu qu'elle serait une pierre de scandale au seuil du sanctuaire. Une vertu aussi précieuse que celle du prêtre est l'objet des continuelles sollicitudes du ciel : une fois Benoîte fut réveillée au milieu de la nuit par un ange qui lui dit : « Vous avez assez dormi ; levez-vous, et priez pour un prêtre qui combat à cette heure. »

Quant aux prêtres attachés au sanctuaire de Marie, ils recevaient des avertissements d'un autre genre. Benoîte leur traçait souvent la marche à suivre avec les différentes classes de pénitents. Voici un conseil à donner aux voluptueux : *Changer l'objet de son amour ; remplacer la créature par Dieu*. Admirable maxime ! Quel prodige n'a-t-elle pas opéré sur saint Augustin ! Nous remarquons avec attendrissement que ce qui est le plus recommandé aux saints confesseurs, c'est la *plus grande bonté envers les plus grands pécheurs*. En même temps, Marie veillait sur la santé de ses prêtres, même sur leur maison pendant leur absence. Ils avaient résolu de coucher sur la dure ; Benoîte eut ordre de les en dissuader, afin qu'ils conservassent toutes leurs forces pour le laborieux ministère du saint tribunal. Quant à leur maison, que de fois Benoîte ne fut-elle pas députée pour en éloigner les voleurs !

Oracle vivant du ciel, Benoîte répond elle-même, le plus souvent, aux doutes les plus graves des consciences, aux questions les plus obscures. Elle ne sait rien, mais la sainte Vierge ou un ange lui dit tout. On était si persuadé que ses lumières venaient d'en haut ; elle avait donné des preuves si éclatantes et si nombreuses de ses communications directes avec le ciel, qu'on recevait ses réponses comme des arrêts. Plusieurs lui demandent s'ils ont bien ou mal acquis, et consentent à toutes les restitutions qu'elle prescrit. Une mère vint de Lyon l'interroger sur le sort de son jeune enfant qui a disparu sans qu'on ait pu retrouver ses traces : la bergère lui répond que son enfant a été enlevé pour être étouffé et ser-

vir à des maléfices ; qu'il vit encore ; et lui indique le bouge obscur du faubourg de la Guillotière où elle le retrouvera. Une fille de Saint-Firmin, ayant été accusée contre l'honneur, vint s'en plaindre à Benoîte. « Vous êtes pure, lui dit celle-ci, et si pure que le ciel est jaloux de votre vertu ; les vierges du ciel vous tendent les bras. » Cette jeune fille quitta la terre quelques jours après. Une femme demanda à l'interprète de Marie si elle peut se remarier ; son mari, parti depuis longtemps pour l'étranger, n'ayant plus donné de ses nouvelles. — « Non, lui répond Benoîte, votre mari est vivant ; il reviendra bientôt. » Inutile d'ajouter que la femme se soumit et que l'événement vérifia la prédiction de la bergère. — On la consultait avec la même foi sur le sort des âmes dans l'autre monde, et sur les moyens de leur venir en aide. L'esprit qui la remplissait pouvait, en effet, aussi bien lui dire ce qui se passe dans l'autre monde que dans une région lointaine de celui-ci. L'humble fille inspire une telle confiance, qu'à sa voix un conseiller de la cour de Grenoble se démet courageusement de sa place qu'il remplit mal : deux beaux sacrifices à la fois ; en abandonnant ses honoraires, il fait l'aveu de son incapacité.

Benoîte aborde quelquefois les difficultés sans qu'on l'interroge. Un jour elle fait rebaptiser un enfant, parce que le sacrement avait manqué son divin effet par une raison impénétrable à la perspicacité humaine. Un autre jour, elle fait dire à un religieux déchaussé, qui souffrait beaucoup du froid aux pieds, que ses pieds seraient, au ciel, plus blancs que la neige qui les tourmente dans ce monde. Elle impose neuf mois de pénitence à une mère qui a étouffé neuf enfants, et lui prédit qu'après sa mort elle reviendra neuf mois encore gémir sur leurs cendres. Elle annonce à une fiancée qu'elle ne verra pas le jour de ses noces, parce que si elle se marie, elle tuera son mari par jalousie et deviendra épileptique à la suite de désordres particuliers. Celle-ci mourut avant le jour fatal.

Dans tous ces cas, on comprend à quelle source elle puisait ses renseignements ; le Ciel seul peut pénétrer de tels secrets. Les anges qui les lui transmettent, ainsi que Marie, paraissent encore chargés de la police du Laus. A eux de veiller ; à Benoîte d'exécuter, d'empêcher les scandales, de prévenir les malheurs, et de faire en sorte que tout le monde soit content. Ainsi les rendez-vous coupables, que l'affluence des pèlerins pouvait favoriser, étaient troublés par la sainte présence de Benoîte ; les filles débauchées étaient chassés, les hypocrites dévoilés, les méchants déconcertés. Grâce aux anges gardiens des lieux et des personnes, les anges du Laus pouvaient étendre leur surveillance au loin. Un jour Benoîte sort de l'église et regarde attentivement sur le chemin qui descend de la montagne... C'est qu'il y a sur ce chemin un homme qui trafique de sa propre fille. — Une autre fois, Benoîte aborde un inconnu dans la foule, et lui dit

de vite ment s'en retourner chez lui... C'est que s'il tarde, sa maison sera dévalisée; et il ne faut pas que le Laus soit l'occasion d'une plainte. — La marche de la vie dans le corps est pénétrée. Benoîte s'approche d'un confessionnal entouré de beaucoup de monde; elle montre au confesseur un homme, dans l'assistance, qu'il faut confesser sur-le-champ. Ainsi fut fait. Cet homme mourut en sortant du confessionnal; pouvait-il mourir sans sacrements dans l'église de la sainte Vierge? Un autre jour, voyant une femme qui se disposait à regagner ses foyers, Benoîte l'aborde et lui recommande instamment de ne pas perdre de temps par le chemin: c'est qu'elle y serait morte, car son heure était proche, et sa fille eût été dans l'inquiétude. — Les anges poussent la bonté jusqu'à retrouver les choses perdues, pour qu'elles soient rendues à leurs maîtres, ne fût-ce qu'un chapelet. On est même tenté parfois de leur dire: «Allons, pas trop de zèle, bons anges...;» tant ils s'empressent. Ainsi, Benoîte étant à l'église, arrête un prêtre qui venait d'entendre au confessionnal un prélat, et lui dit: «Retournez, il n'a pas tout dit, il vous attend.»

On dirait que nous écrivons de la légende: rappelons-nous que ces choses se passent dans un temps moderne, dans un siècle éclairé, en présence d'hommes intéressés à bien voir et qui croient; ils croient, car ils se convertissent.

Comment, du reste, eussent-ils pu résister à tant de moyens imaginés par la plus tendre des mères pour vaincre leurs dernières répugnances? Non-seulement l'admirable bergère voit les péchés en détail et de près, elle les voit encore de loin à des signes frappants. Elle les voit et les sent. Et ce qui échappe à ses sens, lui est révélé par la sainte Vierge ou par l'un de ces anges particuliers du Laus dont la présence se manifeste par tant de bontés touchantes.»

CONVERSIONS SURNATURELLES. — Au fond, toute conversion a sa source dans un principe surnaturel qui agit sur le cœur de l'homme, et le métamorphose, soit tout à coup, soit avec le temps. Cependant il en est qui ont un caractère vraiment miraculeux et qui s'accomplissent dans des circonstances si extraordinaires qu'il est impossible de n'y pas voir un fait de l'ordre surnaturel proprement dit. Nous pourrions citer un très-grand nombre de ces conversions; mais nous nous bornerons à en rapporter quelques-unes d'une irrécusable authenticité.

Dans sa *Mystique* Görres fait mention de la suivante:

«Gille, fils de Vailladoros, commandant à Coïmbre, avait obtenu de bonne heure la charge de chanoine et de prieur; mais malgré la sainteté de son état, il s'abandonnait sans contrainte à tous les vices. Il lui prit bientôt fantaisie d'étudier la médecine; puis il s'adonna à la magie, abjura sa foi, et se

fit instruire pendant sept ans dans une grotte, à Tolède, dans les sciences secrètes. Il alla ensuite à Paris, y exerça son art, y acquit une grande réputation, et y vécut selon ses caprices, dans le libertinage et l'impie. Un jour qu'il marchait dans sa chambre, réfléchissant sur l'objet de ses études, il voit apparaître un cavalier portant une lance à la main, et qui, d'un air irrité, se jette sur lui comme s'il voulait le renverser, en lui criant d'une voix terrible: «Corrige-toi, impie, corrige-toi.» Gille fut effrayé par cette vision: mais ensuite il n'en tint aucun compte et continua de vivre comme auparavant. Cependant, quelques jours après, le cavalier lui apparut encore avec un visage bien plus terrible que la première fois, et lui dit: «Cesse ta vie criminelle, ou tu mourras.» Gille fut renversé à terre et dit d'une voix tremblante: «Oui, oui, Seigneur, je vais me convertir, je vais me convertir.» Le cavalier lui toucha le cœur de sa lance, et disparut. Gille, croyant être blessé mortellement, appela au secours; mais après un examen attentif on ne trouva aucune blessure sur son corps. Toutefois son cœur était changé, ou plutôt il semblait en avoir reçu un nouveau. Il fit allumer un grand feu dans sa chambre, y jette tous ses livres de magie, et retourne dans son pays, sans se laisser arrêter par la fièvre quarte qui le prit en chemin. Arrivé à Valence, il entra chez les Dominicains, qui étaient occupés à bâtir un nouveau monastère. Bientôt une lutte terrible s'éleva dans son cœur entre la grâce et ses anciennes habitudes. Enfin, après une lutte longue et difficile, il remporta la victoire et devint un saint. En 1233, il fut provincial de son ordre, et fit des miracles avant et après sa mort, qui arriva en 1257.» (STÉL., I, p. 65.)

Parmi toutes ces conversions instantanées et surnaturelles, nous en trouvons peu de plus remarquables que celle rapportée dans les pages suivantes, par le B. Raymond de Capoue dans sa *Vie de sainte Catherine de Sienne*.

«Parmi ceux» dit-il, «qui blâmaient la vie extraordinaire de sainte Catherine de Sienne, on remarquait surtout le P. Lazarini, de l'ordre des Frères mineurs, qui professait alors avec éclat la philosophie dans son couvent de Sienne. Non content d'attaquer ouvertement la réputation de la bienheureuse, il résolut de venir la voir, pour trouver dans ses paroles et ses actions matière à la condamner davantage. La veille de sainte Catherine, vierge et martyre, il se rendit donc chez elle à l'heure des Vêpres. Il m'avait prié de l'accompagner, et j'y avais consenti, parce que je croyais qu'il se repentait de sa conduite à son égard. Nous entrâmes dans la pieuse cellule; Lazarini s'assit sur un coffret, et Catherine par terre à ses pieds; moi je me tins debout. Après quelques instants de silence, frère Lazarini prit la parole: «J'ai entendu,» dit-il, «beaucoup parler de votre sainteté et de l'intelligence des

Écritures que Dieu vous a donnée, et je me suis empressé de venir, dans l'espoir d'entendre quelque chose d'édifiant et de consolant pour mon âme. » Catherine répondit : « Et moi je me suis réjouie de votre arrivée, parce j'ai pensé que le Seigneur vous envoyait pour me faire profiter de votre science, dont vous nourrissez tous les jours vos nombreux disciples. J'espérais que la charité vous portait à consoler ma pauvre âme, et je vous prie de le faire par amour pour Notre-Seigneur. » La conversation continua quelque temps sur ce ton, et comme le soir approchait, frère Lazarini finit par dire : « Je vois qu'il est tard et qu'il faut me retirer, mais je reviendrai à une heure plus convenable. » Il se leva pour partir ; Catherine se mit alors à genoux, croisa les bras et lui demanda sa bénédiction. Quand elle l'eut reçue, elle se recommanda à ses prières, et frère Lazarini, plutôt par politesse que par dévotion, lui dit aussi de prier pour lui, ce qu'elle promit bien volontiers. Il s'en alla pensant que Catherine pouvait être une bonne personne, mais qu'elle ne méritait pas sa grande réputation.

La nuit, en se levant pour étudier la leçon qu'il devait faire le lendemain à ses élèves, frère Lazarini se mit à pleurer involontairement des larmes. Plus il les essuyait, plus elles coulaient en abondance, sans qu'il en comprit la cause. Le matin, on vint le chercher à l'heure de la classe ; mais il lui fut impossible de parler à ses élèves : il pleurait toujours. Rentré dans sa cellule, il pleurait encore, et s'indignait contre lui-même. Qu'as-tu donc, se disait-il, que veux-tu ? Ta mère serait-elle morte subitement ? ton frère aurait-il péri dans un combat ? La journée se passa dans cet état extraordinaire, et quand vint le soir, il s'endormit quelques instants, vaincu par la fatigue et l'ennui ; mais il se réveilla bientôt, et ses larmes recommencèrent sans qu'il pût les retenir. Il chercha alors s'il n'avait pas commis quelque faute grave, que voulait lui rappeler la miséricorde divine ; pendant qu'il examinait sa conscience, il entendit une voix intérieure qui lui criait : « Aurais-tu si vite oublié qu'hier tu as jugé avec orgueil ma fidèle servante Catherine, et que tu as réclamé ses prières par convenance seulement ? »

Dès que Frère Lazarini eut reçu cet avertissement et reconnu sa faute, ses larmes tarirent et son cœur s'enflamma du désir de revoir Catherine. Aux premières lueurs du jour, il courut frapper à sa cellule. La bienheureuse qui savait ce qu'avait fait son Epoux, ouvrit à Frère Lazarini, qui se prosterna à ses pieds. Catherine en fit autant de son côté, et le supplia de se relever. Ils eurent ensuite un long et saint entretien, et le religieux la conjura de vouloir bien le diriger dans la voie du salut. Catherine, vaincue par ses instances, lui répondit : « La voie du salut pour vous est de mépriser les vanités du siècle et la faveur du monde, de devenir humble, pauvre et nu, pour suivre Jésus-Christ, et votre Père, saint François. »

A ces paroles, le religieux vit que Catherine lisait dans son âme ; il versa des larmes abondantes, et promit de faire tout ce qu'elle lui commanderait. Il accomplit sa promesse, distribua son argent, ses meubles inutiles, et jusqu'à ses livres. Il ne garda que quelques notes, qui lui étaient nécessaires pour prêcher, et il devint un véritable pauvre de Jésus-Christ. »

En 1370, il y avait à Sienne un citoyen nommé Andrea de Naddino ; c'était un homme riche des biens extérieurs et passagers, mais pauvre des biens intérieurs et éternels. Sans crainte et sans amour de Dieu, il subissait l'esclavage de presque tous les vices. Le jeu était sa passion dominante, et il avait contracté l'habitude des plus horribles blasphèmes. Au mois de décembre de cette année, la quarantième de son âge, il fut atteint d'une grave maladie ; les médecins l'abandonnèrent, et la mort menaçait à la fois le corps et l'âme de ce malheureux impénitent. Le curé de sa paroisse vint lui rendre visite, pour le préparer à sa fin dernière et pour l'engager à se repentir de ses fautes, pendant qu'il était temps encore ; mais le malade, qui n'avait jamais fréquenté les églises et respecté les prêtres, méprisa ces charitables avertissements et repoussa celui qui les lui donnait. Son épouse et ses enfants, qui désiraient avidement son salut, firent venir alors plusieurs saintes personnes, qui cherchèrent à vaincre son endurcissement ; mais, ni la menace des flammes éternelles, ni l'espérance de la miséricorde divine, ne pouvaient fléchir cet infortuné, qui descendait en enfer avec tout le poids de ses crimes. Le curé, qui voyait la mort s'avancer à chaque instant, était plongé dans la plus profonde douleur : il retourna près de lui de grand matin, et fit de nouveau les plus pressants efforts ; mais tout fut inutile. Le malheureux repoussait ses paroles et sa présence. Il se plongeait de plus en plus dans l'impénitence finale, et commettait ce péché contre le Saint-Esprit dont la miséricorde de Dieu se détourne. Il n'y avait plus pour lui que les châtiments d'une irrévocable justice.

Frère Thomas, confesseur de sainte Catherine, eut connaissance de ce qui se passait. Emu de compassion de la perte de cette âme, il courut chez sa pénitente pour lui demander, au nom de l'obéissance et de la charité, de s'intéresser à ce misérable et de crier vers Dieu jusqu'à ce qu'elle eût obtenu son pardon. Quand il arriva, Catherine était en extase et il lui fut impossible de la retirer de ses contemplations célestes. Comme il ne pouvait lui parler ni attendre, à cause de la nuit qui approchait, il recommanda à une de ses compagnes, qui s'appelait aussi Catherine, d'expliquer à la servante de Dieu, dès qu'elle serait revenue à elle, l'objet de sa visite. Catherine ne sortit de son extase que vers la cinquième heure de la nuit ; aussitôt sa compagne fit la commission de son confesseur, et lui enjoignit, en vertu de la sainte obéissance, de demander la conver-

sion du pécheur endurci. A cette nouvelle, Catherine, tout enflammée de charité et de compassion, se mit à prier le Seigneur et à crier vers lui de toutes les forces de son âme, protestant qu'elle ne voulait pas laisser périr son semblable, son compatriote, son frère, qui avait été racheté au prix d'un si précieux sang.

Le Seigneur lui répondit : *L'iniquité de cet homme et ses horribles blasphèmes sont montés jusqu'au ciel; non-seulement il a vomé l'injure contre moi et contre mes saints, mais il a jeté au feu un tableau où étaient mon image et celle de ma sainte Mère. N'est-il pas juste qu'il brûle dans les flammes éternelles? N'intercède plus pour lui, ma fille bien-aimée, car il mérite mille fois la mort.* Catherine se jetait aux pieds de son divin Epoux, et les baignait de ses larmes en lui disant : « O très-aimable Sauveur, si vous vous arrêtez à nos iniquités, qui pourrait être sauvé? Les péchés de cet homme ne les avez-vous pas portés avec les nôtres, sur vos épaules sacrées? Suis-je ici pour disputer avec votre justice, ou pour invoquer votre miséricorde? Souvenez-vous, Seigneur, que vous m'avez promis de sauver des âmes; je n'ai pas d'autres consolations que de les voir revenir à vous, c'est la seule chose qui me fasse supporter avec résignation votre absence. Si vous me refusez cette joie, hélas! que vais-je devenir? Non, ne me repoussez pas, très-clément Seigneur; rendez-moi mon frère, retirez-le de son endurcissement. » Depuis la cinquième heure de la nuit jusqu'au jour, Catherine continua sa veille et ses larmes pour obtenir de force le salut de cette âme.

Dieu lui opposait le nombre et l'énormité de ses crimes qui demandaient vengeance, et Catherine invoquait sa miséricorde qui l'avait fait descendre et mourir sur terre; elle lui rappelait la promesse de lui accorder le salut de beaucoup d'âmes. Enfin, la miséricorde triompha de la justice, et celui qui en est la source inépuisable dit à Catherine : *Ma fille bien-aimée, je me laisse attendrir par tes larmes, et je vais convertir celui pour lequel tu me pries avec tant de ferveur.*

Au même instant, Notre-Seigneur apparut à Andrea qui était à l'extrémité : *Mon ami, lui dit-il, pourquoi ne pas vouloir confesser les péchés que tu as commis contre moi? Confesse-les, et je suis prêt à te pardonner entièrement toutes tes fautes.* Ces paroles amollirent tout à coup ce cœur obstiné, et il cria aussitôt à ceux qui le servaient : « Envoyez bien vite chercher un prêtre, parce que je veux me confesser; je vois Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon Sauveur, qui m'y engage lui-même. » Les assistants, remplis de joie, se hâtèrent d'obéir. Le prêtre vint; le pécheur se confessa parfaitement, il fit avec calme ses dispositions dernières, et mourut dans des sentiments admirables de repentir et d'amour. O Père d'ineffable miséricorde, que votre clémence est infinie, que votre providence est pro-

fonde, et qui peut connaître ses voies? Vous avez permis que cet homme s'endurcît dans son péché jusqu'à son dernier instant; vous paraissiez l'avoir abandonné, et vous cherchiez toujours à le sauver. Vos serviteurs avaient fait auprès de lui d'inutiles efforts; vous avez alors inspiré au confesseur de Catherine de l'obliger à prier pour lui, et vous avez embrasé de charité cette âme sainte, pour qu'elle triomphât de vous par l'humilité de ses larmes et qu'elle enchaînât pour ainsi dire votre souveraine puissance. Qui mettait tant de confiance dans son cœur? qui excitait en elle une compassion si ardente pour son frère? qui lui donnait des larmes si puissantes? Vous, oui, vous seul, mon Dieu! vous éleviez votre épouse vers vous, pour mieux l'entendre et l'exaucer. Ce sont là, Seigneur, les œuvres que vous faites briller dans vos saints. Pour montrer combien Catherine avait de mérite à vos yeux, vous lui avez fait connaître le danger d'un homme qui lui était inconnu, mais qui avait reçu de vous la même patrie et le même baptême. Vous n'aviez rien accordé aux prières des autres, parce que vous vouliez tout accorder à celle de votre chère épouse. Oh! qui ne s'attacherait pas à vous par l'amour?

Il y avait à Sienne deux célèbres brigands que la justice finit par arrêter, et qu'elle condamna à expier leurs crimes dans les plus affreux tourments. Ils allaient au supplice, liés à un poteau sur une charrette, et les bourreaux, armés de tenailles rouges, leur déchiraient les chairs dans toutes les parties de leurs corps. Jamais, dans leur prison et aux approches de la mort, on n'avait pu obtenir d'eux le moindre signe de repentir, ni les décider à écouter un prêtre; et au moment même où, selon l'usage, on les promenait dans la ville pour inspirer la crainte des lois, au lieu de se recommander aux prières des fidèles, ils blasphémaient contre Dieu et contre les saints. Le feu et les tortures que ces malheureux enduraient, commençaient les tourments qui les attendaient en enfer; mais l'éternelle Bonté, qui ne veut la mort de personne, et qui ne punit pas deux fois les mêmes fautes, songeait à délivrer ces pauvres âmes, par le moyen de sa fidèle servante. La Providence avait permis que ce jour-là Catherine fût chez Alessia, sa compagne et sa fille spirituelle. Sa maison était dans une des rues où passaient ordinairement les condamnés. Alessia, entendant le matin le bruit de la foule, s'approcha de la fenêtre et vit à quelque distance les malheureux que conduisaient et tourmentaient les bourreaux. Elle courut vers Catherine : « O ma mère ! » lui dit-elle, « quel affreux spectacle devant la maison ! voici deux condamnés à être tenaillés qu'on amène. » Aussitôt, Catherine poussée, non par la curiosité, mais par la compassion, s'avance vers la fenêtre, aperçoit les malheureux, se retire aussitôt et se met en prière. Elle avait vu autour d'eux, c'est elle qui me l'a dit, une troupe de démons,

qui tourmentaient encore plus leurs âmes que les bourreaux ne torturaient leurs corps. Aussi, elle recourt avec ardeur à la prière, et conjure son divin Epoux de sauver ces âmes qui vont périr. « Ah! Seigneur, » disait-elle, « vous qui êtes si clément, abandonnez-vous à ce point des créatures faites à votre image, et rachetées par votre sang précieux? Leurs corps souffrent tant! permettez-vous que les démons s'acharnent si cruellement sur leurs âmes? Le voleur qui était crucifié à vos côtés méritait bien sa peine; mais votre grâce l'a visité, parce que, au moment où vos apôtres doutaient, il vous a confessé publiquement, au milieu des ignominies de votre Passion, et il a mérité d'entendre cette parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Vous disiez cela pour donner l'espérance du pardon à ceux qui pouvaient lui ressembler. Vous n'avez pas abandonné Pierre qui vous reniait, mais vous avez jeté sur lui un regard de compassion; vous n'avez pas méprisé Marie la pécheresse, mais vous l'avez attirée à vous; et Matthieu le publicain, la Cananéenne, Zachée le riche, les avez-vous repoussés? Non! vous les avez appelés, au contraire. Je vous en conjure, au nom de toute votre miséricorde, hâtez-vous de secourir ces âmes. »

Elle fléchit enfin Celui qui désire être fléchi, et les sources du pardon coulèrent d'une manière merveilleuse sur les deux misérables. Catherine obtint la grâce de les assister en esprit et de les accompagner jusqu'aux portes de la ville. Elle priait et pleurait toujours pour obtenir le changement de leur cœur : les démons qui la voyaient, lui disaient, en fureur : « Si tu ne cesses, nous et ces deux réprouvés nous te tourmenterons tant, que tu deviendras possédée; » Catherine répondait : « Tout ce que Dieu veut, je le veux bien, je ne cesserai pas de faire ce que j'ai commencé. »

Quand les deux condamnés furent arrêtés à la porte de la ville, notre miséricordieux Sauveur leur apparut couvert de blessures, et tout inondé de sang. Il les exhortait à se convertir et leur promettait le pardon. Un rayon de lumière divine pénétra aussitôt leur cœur. Ils demandèrent instamment un prêtre et confessèrent leurs péchés avec une douleur profonde. Leurs blasphèmes se changèrent en paroles pieuses; ils s'accusaient eux-mêmes, reconnaissaient qu'ils méritaient des tourments plus terribles encore, et marchaient à la mort, joyeux, comme s'ils allaient à une fête; au lieu d'injurier les bourreaux qui les brûlaient, ils remerciaient le Sauveur qui, dans sa miséricorde, voulait bien leur permettre d'acquiescer, par ces douleurs passagères, une gloire éternelle. Tous les assistants étaient dans l'admiration d'un pareil changement; les bourreaux eux-mêmes étaient émus, et n'osaient plus augmenter leurs supplices, en les voyant dans de pareils sentiments; mais personne ne savait d'où venait ce miracle de la grâce. Le bon prêtre qui avait accompagné ces pécheurs

endurcis, pour tâcher de les convertir, a donné tous ces détails au frère Thomas, confesseur de Catherine. Celui-ci, ayant questionné Alessia, put constater qu'au moment même où Catherine terminait sa prière et sortait de son extase, les deux condamnés rendirent le dernier soupir. J'ai reçu aussi de Catherine les confidences les plus complètes, et je les ai trouvées en tout conformes à ce que frère Thomas avait écrit. Il ajoute seulement que, quelques jours après la mort des deux malheureux, les compagnes de Catherine l'ont entendue dire, pendant qu'elle priait : « Seigneur, je vous rends grâce de les avoir délivrés de la seconde prison. » Frère Thomas lui demanda ce que voulaient dire ces paroles; elle répondit que les deux malfaiteurs jouissaient de la gloire du ciel; qu'ils étaient allés en purgatoire, mais qu'elle avait obtenu leur délivrance.

Ces choses peuvent ne pas surprendre ceux qui les liront, parce qu'elles ne tombent pas sous les sens; mais si on consulte saint Augustin et saint Grégoire, on verra que ce miracle est plus grand que si ces malheureux avaient été ressuscités après leur mort; car, suivant l'expression de saint Grégoire, quand on ressuscite un corps, on ressuscite une chair qui doit mourir; mais ici l'âme est ressuscitée pour vivre éternellement : dans la résurrection des corps, la puissance divine ne rencontre aucun obstacle; mais dans celle des âmes, le libre arbitre de l'homme peut résister et repousser l'action de la grâce : aussi la conversion d'un pécheur fait-elle briller davantage la puissance divine que la création du monde entier. On rapporte de saint Martin, que, par la vertu de la sainte Trinité, il eut la gloire de ressusciter trois morts. On admire aussi saint Nicolas d'avoir sauvé trois innocents condamnés au dernier supplice. Quo dirons-nous de sainte Catherine de Sienne, qui, par l'effet de ses prières, a sauvé tout à coup deux grands coupables de la mort éternelle, et qui a tiré des flammes de l'enfer leurs âmes, qui y étaient pour ainsi dire plongées? N'est-ce pas quelque chose de plus grand, de plus admirable? Croyez-moi, lecteur, j'ai vu de mes propres yeux plusieurs prodiges opérés par cette sainte femme; mais je n'en trouve pas de comparable à celui que je viens de rapporter : non, jamais la puissance du Très-Haut ne s'est si largement manifestée, jamais l'onction de la grâce n'a coulé avec tant d'abondance. Deux hommes, livrés à toute espèce de crimes, et qui s'étaient durcis dans le mal, y avaient persévéré jusqu'au dernier instant de leur vie; et personne ne pouvait rien faire, rien espérer pour leur salut; les voilà qui reviennent à Dieu, qui se repentent et qui méritent, par leur résignation, une éternité glorieuse.

Catherine obtint une autre grâce extraordinaire de conversion, que je ne dois pas passer sous silence. Il y avait à Sienne un nommé François Tholomei; sa femme s'ap-

pelait Rabès : ils avaient plusieurs enfants, garçons et filles. L'ainé, qui se nommait Jacques, vivait en scélérat ; il était rempli d'orgueil, et sa férocité était si grande, que, quoique jeune, il avait déjà tué deux personnes de sa main ; ses excès le faisaient craindre de tous ceux qui le connaissaient ; aucune idée, aucune crainte de Dieu ne le retenait, et il s'enfonçait de plus en plus chaque jour dans le mal. Il avait une sœur nommée Ghinoccia, qui était passionnée pour le monde. Si elle conservait sa pureté, c'était qu'elle redoutait plutôt le jugement des hommes que le regard de Dieu ; elle s'occupait sans cesse de vanités, et avait pour la parure un amour excessif. Leur mère, Rabès, qui était très-pieuse, craignait pour le salut de ses enfants : elle alla trouver Catherine et la supplia de vouloir bien parler de religion à ses deux filles, surtout à Ghinoccia. Catherine, qui aimait tant les âmes, y consentit volontiers, et fit si bien, par ses prières et ses discours, triompher Jésus-Christ dans l'âme de Ghinoccia, qu'elle renonça à toutes les folies du monde ; elle coupa ses beaux cheveux dont elle tirait vanité, prit l'habit des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, et persévéra, comme je puis l'affirmer, dans les pratiques de la plus admirable dévotion. J'ai été souvent obligé de modérer les rigueurs de ses austérités. Sa sœur Françoise suivit en tout son exemple ; elle prit aussi les livrées de la pénitence ; et c'était une chose touchante de voir ces deux sœurs, qui aimaient avec tant d'ardeur les vanités de la terre, les combattre tout à coup dans leurs personnes, avec tant de courage et de persévérance.

Au moment de cette conversion, Jacques Tholomei était absent : dès qu'il l'apprit, il revint à la ville tout en fureur avec un de ses jeunes frères ; il proférait, dans son orgueil, les menaces les plus terribles, et disait qu'il allait arracher l'habit qu'avait revêtu sa sœur, et la ramener avec lui, pour la soustraire à l'influence de ceux qui l'avaient fait changer. Mais son petit frère, inspiré du ciel, lui dit : « Je t'assure, Jacques, que si tu vas à Sienne, tu te convertiras toi-même, et tu te confesseras. » Mais lui maltraitait l'enfant, et répondait qu'il tuerait plutôt ses deux sœurs, avec tous les prêtres et les religieux. L'enfant répétait sa prophétie, et Jacques ses menaces et ses malédictions. Ils arrivèrent enfin dans la ville, et Jacques entra chez lui plein de fureur, déclarant qu'il se porterait aux dernières violences, si sa sœur ne quittait son habit et ne le suivait sur-le-champ.

Rabès, sa mère, parvint cependant à l'apaiser, et à le faire patienter jusqu'au lendemain. Le matin, elle fit avertir frère Thomas, confesseur de Catherine, qui prit providentiellement pour compagnon frère Barthélemy de Saint-Dominique. Il vint trouver Jacques, lui parla, mais sans paraître rien obtenir sur son esprit. Catherine cependant savait surnaturellement tout ce qui se pas-

sait, et pria en ce moment-là pour la conversion de Jacques. Le Seigneur écouta sa prière et toucha le cœur du jeune homme. Il céda aux exhortations de frère Barthélemy, après avoir repoussé avec obstination celles de frère Thomas ; et non-seulement il permit à sa sœur de servir Dieu comme elle le voudrait, mais encore il s'humilia et se confessa avec une vive douleur de ses fautes ; pour me servir d'une expression employée souvent par Catherine, il vomit tout le poison qu'il avait dans son âme, et accusa des péchés qu'il n'avait jamais voulu dire à personne. Le loup était changé en agneau ; le lion redoutable était devenu docile comme un enfant, et tous ceux qui le voyaient étaient dans l'admiration ; sa mère ne pouvait s'expliquer un pareil changement ; ses sœurs le félicitaient, et toute la maison rendait à Dieu des actions de grâces. Les deux religieux, pleins de joie, se hâtèrent d'aller porter à Catherine cette bonne nouvelle.

La sainte, qui avait tout vu en esprit, et qui avait obtenu cette grâce du Seigneur, n'était pas encore sortie d'extase, et continuait à jouir des embrassements du céleste Epoux. Elle revint à elle, avant l'entrée des religieux dans sa chambre, et dit à sa compagne : « Nous devons bien remercier Dieu, parce que Jacques Tholomei, qui était l'esclave du démon, a été délivré ce matin ; il a confessé tous ses péchés à frère Barthélemy. » Lorsque les religieux racontèrent la joie qu'ils avaient, la compagne de Catherine leur répondit : « Elle me disait à l'instant même ce que vous annoncez. » Alors Catherine leur dit avec sa sagesse ordinaire : « Mes Pères, nous devons rendre de grandes actions de grâces à notre bon Maître, qui ne méprise jamais les prières de ses serviteurs, et qui satisfait les désirs qu'il leur donne lui-même. L'ennemi du salut pensait nous dérober notre chère brebis, mais le Père des miséricordes a défendu celui qui lui appartenait ; il croyait ravir à Notre-Seigneur, Ghinoccia ; il a perdu Jacques dont il était le maître. Ainsi, lui arrive-t-il toujours, lorsqu'il veut s'élever contre les élus de Dieu : il ne peut pas arracher des mains de Jésus-Christ les brebis qu'il a choisies. Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas dit lui-même dans l'Évangile ? » (Joan. x, 28.) Ghinoccia fut en effet toujours un exemple de piété et de mortification ; elle persévéra jusqu'à la mort dans le service de Dieu, et s'endormit dans la joie du Seigneur, après avoir supporté, avec la plus admirable patience, une longue et douloureuse maladie.

Sa sœur Françoise l'imita en tout, et lui survécut peu. Toujours contente au milieu des plus grandes douleurs, elle expira le sourire sur les lèvres. Mathieu, son frère, qui venait après Jacques, quitta le monde, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique qu'il édifia longtemps par ses vertus. Quant à Jacques, il se maria, mais il ne retourna jamais dans ses emportements et se montra toujours doux et pacifique. Tout ce bien s'ac-

complît par le moyen de sainte Catherine, qui obtint de son Époux les grâces qui convenaient à chacun.

Je vais maintenant rapporter un fait qui n'est pas moins admirable.

Il y avait à Sienne un homme très-connu parmi les gens du monde, et plein de cette habileté dont Dieu n'est pas la règle; son nom était Nanni ou Vanni. Comme il arrive trop souvent parmi ses compatriotes, il avait des haines particulières, et il savait les satisfaire, en faisant frapper ses ennemis dans l'ombre. Plusieurs meurtres avaient été ainsi commis; mais ceux qui en avaient été les auteurs redoutaient plus Nanni que les autres, parce qu'ils connaissaient sa malice. Souvent ils avaient employé des intermédiaires pour l'engager à se réconcilier, mais il répondait toujours avec hypocrisie qu'il était complètement étranger à ces affaires, et qu'il ne dépendait pas de lui de faire la paix. Lui seul cependant y mettait obstacle, afin de pouvoir assouvir sa vengeance.

Catherine connaissait ce désordre et désirait l'arrêter, en entretenant Nanni; mais celui-ci l'évitait avec soin. Enfin un saint homme, frère Guillaume d'Angleterre, de l'ordre des Ermites de saint Augustin, le pressa tant, qu'il consentit à voir Catherine et à l'écouter, tout en refusant de s'engager à faire ce qu'elle lui dirait: il vint en effet à la maison au moment où j'attendais moi-même la servante de Dieu, qui était occupée quelque part au salut des âmes. On me prévint que Nanni demandait à parler à Catherine. Je descendis tout joyeux, parce que je savais combien Catherine désirait cette entrevue; je lui annonçai son absence, mais je l'engageai à vouloir bien attendre un peu; et pour lui faire prendre patience, je l'introduisis dans la petite cellule sanctifiée par les pénitences de l'épouse de Jésus-Christ. Après quelques instants, Nanni, ennuyé, me dit: « J'ai promis au frère Guillaume de venir ici et d'écouter cette dame; elle est absente, et mes occupations m'empêchent de rester plus longtemps, veuillez avoir la bonté de m'excuser, mais j'ai trop de choses à faire. »

J'étais bien contrarié de l'absence de Catherine, et je me mis, pour le retenir, à parler de réconciliation, mais il me dit: « Voyez, vous êtes prêtre et religieux, et cette bonne dame jouit d'une grande réputation de sainteté; je ne dois pas vous mentir. Je vous parle donc franchement et je vous déclare que je ne veux rien faire de ce que vous désirez: il est vrai que c'est moi qui empêche la paix, mais je veux qu'on l'ignore. Si je donnais mon consentement, tout s'arrangerait; je m'y refuse, et il est inutile de me prêcher à ce sujet, vous n'obtiendrez jamais rien; c'est déjà beaucoup de vous avoir dit si franchement ce que je cache aux autres. Ne me tourmentez pas davantage. » Je voulais insister, et il refusait de m'entendre, lorsque Dieu permit que Catherine revint, d'accomplir une autre

réconciliation. Son arrivée contraria Nanni autant qu'elle me réjouit. Dès qu'elle nous aperçut, elle salua cet homme du monde avec la charité du ciel; elle s'assit et lui demanda le motif de sa visite. Nanni lui répéta tout ce qu'il m'avait dit, et déclara encore qu'il ne ferait aucune concession. Catherine lui représenta avec autant de force que de douceur, le danger que courait son âme; mais le malheureux ne voulait rien entendre, et fermait son cœur à ses touchantes sollicitations. Alors la sainte femme se mit à prier seule et à implorer le secours de Dieu. Moi, j'espérais qu'elle serait exaucée, et je me mis à discuter avec Nanni pour gagner du temps. Quelques instants s'étaient à peine écoulés que le pauvre obstiné nous dit: « Je veux bien, par politesse, ne pas tout vous refuser. J'ai quatre inimitiés; je consens à sacrifier celle qui vous fera plaisir. » Et il se levait déjà pour se retirer lorsqu'il s'écria tout à coup: « O mon Dieu! quelle consolation je ressens dans mon âme pour cette seule parole de paix que je viens de prononcer; » puis il ajouta: « Seigneur, mon Dieu! quelle vertu me retient et triomphe de moi? je ne puis m'en aller, et je ne puis rien refuser. Qui peut agir sur moi avec tant de puissance? Oui, je l'avoue, disait-il en fondant en larmes, je suis vaincu et je ne puis plus respirer; » et se mettant à genoux, il dit en sanglotant: « Vierge sainte, me voilà prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez pour la paix comme pour tout le reste. Je vois bien que le démon me tenait enchaîné; désormais je m'abandonne à vos conseils; dirigez mon âme et retirez-la des mains de son ennemi. »

A ce moment, sainte Catherine qui était entrée en extase comme à son ordinaire, revint à elle et rendit grâces à Dieu. « Mon cher frère, » dit-elle, « la miséricorde de Dieu vous a fait enfin connaître votre danger; je vous ai parlé, et vous ne m'avez pas écoutée; je me suis alors adressée au Seigneur, qui n'a pas méprisé ma prière. Faites donc pénitence de vos péchés, pour qu'il ne vous arrive pas malheur. » Nanni se confessa à moi sur-le-champ avec la plus humble contrition; Catherine le réconcilia avec tous ses ennemis, et moi je le mis en paix avec Dieu qu'il avait offensé pendant si longtemps.

Peu de jours après sa conversion, Nanni fut arrêté par le gouverneur de la ville et jeté dans une étroite prison; le bruit courut même qu'il allait être décapité: cette nouvelle m'affligea, et j'allai trouver Catherine. « Il n'arrivait, » lui dis-je, « rien de fâcheux à Nanni, lorsqu'il obéissait au démon; et maintenant qu'il s'est donné à Dieu, le ciel et la terre semblent se déclarer contre lui. Je crains, ma mère, que cette plante ne soit trop jeune pour résister à cette tempête; ce pauvre homme pourrait bien tomber dans le désespoir. Je vous conjure de prier pour lui: vous l'avez délivré du péché, il faut maintenant le soutenir dans son malheur. » Catherine me répondit: « Pourquoi vous

effrayer à son sujet? il faudrait plutôt vous réjouir. Ne voyez-vous pas maintenant avec évidence que Dieu lui a fait grâce des peines éternelles, puisqu'il lui envoie des peines temporelles? La parole de Notre-Seigneur s'accomplit, le monde aimait celui qui lui appartenait; mais maintenant qu'il a quitté le monde, le monde le déteste. Dieu lui préparait des châtements sans fin, mais sa miséricorde se contente de le punir en ce monde. Ne craignez pas pour lui le désespoir; celui qui l'a sauvé de l'enfer, le tirera encore de ce danger. »

Il arriva comme elle avait annoncé. Peu de temps après, Nanni sortit de prison; mais il fut obligé de payer de fortes sommes, et Catherine s'en réjouissait en disant : « Dieu lui ôte le venin qui l'avait empoisonné. » La tribulation ne fit qu'augmenter sa ferveur; il voulut donner à Catherine, par acte authentique, une très-belle résidence qu'il possédait à deux milles de la ville, afin qu'elle y établît un monastère de femmes. Catherine le fit avec l'autorisation spéciale de Grégoire XI, d'heureuse mémoire; elle lui donna le nom de Sainte-Marie, reine des anges. J'assistai à la consécration avec toute sa famille spirituelle : le commissionnaire désigné par le Souverain Pontife était frère Jean, abbé du couvent de Saint-Antoine. Cette conversion, opérée par la main toute-puissante de Dieu, est due aux prières de Catherine. Je puis en rendre moi-même témoignage. J'ai été, pendant plusieurs années, confesseur de Nanni, et je sais qu'il fit des progrès dans le bien pendant tout le temps que je l'ai connu.

Si je voulais maintenant rapporter tout ce que Notre-Seigneur a fait par sa fidèle épouse, pour la conversion des pécheurs, l'avancement spirituel des bons, l'encouragement des faibles, la consolation des affligés, l'avertissement des âmes qui étaient en danger, il me faudrait écrire bien des volumes. Qui pourrait compter les malheureux qu'elle a sauvés de l'enfer, les cœurs endurcis qu'elle a touchés, les mondains qu'elle a détachés des vanités, les personnes tentées qu'elle a secourues par ses prières et qu'elle a délivrées du démon par ses conseils, les élus qu'elle a dirigés dans le chemin de la vertu, ceux dont elle a aidé les bons désirs en leur enseignant la perfection, ceux qu'elle a sauvés de l'abîme du vice et conduits jusqu'au ciel, en les portant, pour ainsi dire, sur ses épaules, en souffrant, en priant pour le salut de leurs âmes? Oui, je dirai comme saint Jérôme, parlant de sainte Paule : Si je pouvais m'exprimer par toutes les parties de mon corps, il me serait encore impossible de dire les fruits de salut qu'a portés cette plante virginale, cultivée par le Père céleste. J'ai vu souvent des milliers d'hommes et de femmes, accourir du sommet des montagnes et des pays environnants, comme si une trompette mystérieuse les y appelait : ils venaient la voir et l'entendre; sa parole même était souvent inutile, sa présence suffisait pour convertir et pour inspirer la plus vive

contrition; tous pleuraient leurs péchés, et venaient les accuser au tribunal de la pénitence; j'étais alors témoin de la vivacité de leur repentir, et il était évident pour moi qu'une grâce surabondante agissait alors sur leurs cœurs; et cela est arrivé, non pas une ou deux fois, mais très-souvent.

Le Souverain Pontife, Grégoire XI, consolé et réjoui du bien qui s'opérait dans ces âmes, nous a accordé à moi et à deux de mes compagnons, les pouvoirs réservés aux évêques, pour absoudre tous ceux qui iraient trouver Catherine, et qui voudraient se confesser. Aussi nous avons entendu de grands coupables souillés de toute espèce de crimes, qui ne s'étaient jamais confessés ou qui ne l'avaient jamais fait dans les dispositions convenables. Nous restions quelquefois à jeun jusqu'au soir, et nous ne pouvions suffire à tous ceux qui se présentaient : j'avouerai à ma honte et à la gloire de Catherine que la foule était souvent si considérable, que j'en étais fatigué et découragé. Pour Catherine, elle n'interrompait pas sa prière, et se réjouissait de conquérir des âmes à Notre-Seigneur; elle recommandait seulement à ceux qui l'accompagnaient d'avoir soin de nous, qui tenions les filets qu'elle savait si bien remplir. Il est impossible de rendre la joie qui l'inondait alors; ce que nous en voyions à l'extérieur nous remplissait nous-mêmes de tant de consolations, que nous oublions nos fatigues. Je ne m'étendrai pas davantage sur les miracles que Dieu a opérés pour le salut des âmes par l'intermédiaire de Catherine; le lecteur aura peut-être trouvé ce chapitre un peu long, il est bien court cependant pour ce que j'avais à dire. »

Qui ne connaît la conversion si éclatante et si miraculeuse de M. Alphonse Ratisbonne, opérée de nos jours et sous nos yeux? Juif, fiancé à une jeune juive, M. Alphonse Ratisbonne partait pour un voyage en Orient avec l'intention de ne point passer par Rome. Mais il y fut conduit comme malgré lui-même. Il se trouvait alors dans les sentiments de la haine la plus vive contre le Christianisme. Avant de quitter la ville éternelle, il voulut voir un de ses amis d'enfance, M. Gustave de Bussières, protestant. Mais le domestique l'adressa par erreur à M. Théodore de Bussières, frère de celui-ci et catholique. M. Ratisbonne lui raconta ses impressions de Rome, toutes pleines d'indignation contre le Christianisme, et notamment l'humeur que lui causait l'état des Juifs dans cette ville. Ceci ayant mis la conversation sur le terrain religieux, M. de Bussières lui parla des grandeurs du catholicisme, à quoi il répondit par des ironies. « Enfin, » lui dit M. de Bussières, « puisque vous détestez la superstition, et que vous professez des doctrines si libérales; puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente? » — « Quelle épreuve? » — « Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner... Voici : c'est

une médaille de la sainte Vierge, cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas? mais, quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille. »

Son premier mouvement fut de rire; mais la pensée lui vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à son journal de voyage; il consentit à prendre la médaille comme pièce de conviction qu'il offrirait à sa fiancée, et il se la laissa passer au cou. Lorsqu'elle fut sur sa poitrine, il s'écria, en poussant un éclat de rire: « Ah! ah! me voici *catholique, apostolique et romain!* »

— « Maintenant, » lui dit M. de Bussières, « ce n'est pas tout: il s'agit, pour compléter l'épreuve, de réciter matin et soir le *Memorare*, prière très-courte et très-efficace, que saint Bernard adresse à la sainte Vierge. — « Qu'est-ce que votre *Memorare*? » s'écria-t-il; « laissons là ces sottises. — Mais, » lui dit M. de Bussières, « en refusant de réciter cette prière, vous rendez l'épreuve nulle, et vous prouvez par là l'obstination volontaire qu'on reproche parfois aux Juifs. »

Ne voulant pas attacher trop d'importance à la chose, il consentit à réciter la prière, et accepta celle que lui présenta M. de Bussières, lui promettant de lui en faire une copie; mais à condition qu'il garderait son original, toujours avec l'intention d'enrichir ses notes.

Le soir il fit cette copie presque machinalement, et le lendemain et les jours suivants, sans s'en apercevoir il répétait sans cesse cette prière et s'impaintait que les paroles lui en revinssent toujours à la mémoire.

Le lendemain, 16 janvier, il fit signer son passe-port avec l'intention de quitter Rome le 22. Du 16 au 18, il fit plusieurs promenades en voiture avec le baron de Bussières; et celui-ci voyait avec peine qu'il n'y avait pas le moindre changement dans ses idées. Le 19, M. Ratisbonne vit encore M. de Bussières, remarqua qu'il était triste et abattu, et se retira par discrétion.

Au milieu de la nuit du 19 au 20, il se réveilla en sursaut et vit devant lui une grande croix noire sans Christ. Il fit des efforts inutiles pour chasser cette image, il ne pouvait l'éviter et, de quelque côté qu'il se retournât, il la retrouvait toujours devant lui. Après une lutte assez longue, il se rendormit; et le lendemain matin il n'y pensa plus.

Le jeudi 20, après avoir déjeuné avec un ami avec lequel il continua à railler et tourner en ridicule les cérémonies de la religion catholique, il le quitta à onze heures et se rendit dans un café où il vit plusieurs autres amis avec lesquels il ne parla que de chasse, de plaisirs et des fêtes de son mariage. En sortant du café il rencontre la voiture du baron de Bussières, qui l'invite à y monter. Celui-ci fait arrêter sa voiture à l'église Saint-André-des-Frères pour une commission qu'il avait à remplir, lui disant

qu'il ne serait que peu de minutes, et lui proposant de l'attendre dans sa voiture. Il préféra descendre et visiter cette église. On y faisait des préparatifs funéraires, et M. de Bussières lui dit que c'était pour un de ses bons amis, le comte de La Ferronnays, qui venait de mourir subitement. Après ces paroles, il le quitta pour monter au cloître.

Le jeune israélite se promenait machinalement, portant ses regards autour de lui sans s'arrêter à aucune pensée, lorsque tout à coup l'église entière disparut à ses yeux; il ne vit plus rien, ou plutôt il vit une seule chose.

M. de Bussières revint, le trouva prosterné devant l'autel d'une chapelle latérale, baigné de larmes, ne voyant, n'entendant rien; il fallut qu'il le secourût pour le rappeler à la vie; et alors il ne put répondre à ses questions précipitées, mais il baisa avec transport sa médaille en s'écriant: « Oh! c'était bien elle! »

Il ne savait s'il était lui-même ou un autre. La joie la plus ardente éclatait au fond de son âme. Il ne put parler et ne voulut rien révéler, qu'aux pieds d'un prêtre et après en avoir reçu de lui un ordre positif. Ses premiers mots furent des paroles de reconnaissance pour M. de La Ferronnays, et pour l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Il savait d'une manière certaine que M. de La Ferronnays avait prié pour lui (2), mais il ne savait pas comment il l'avait appris.

Cependant il n'a rien dit encore à M. de Bussières du coup puissant et merveilleux qui l'a terrassé, et il ne dira rien si ce n'est devant le ministre du Seigneur: car *ce qu'il a vu, il ne le doit, il ne le peut révéler qu'à genoux.*

Un Jésuite, le P. Villefort, fut choisi pour accueillir le nouveau néophyte et pour être le dépositaire du secret consolant qui devait lui manifester les opérations admirables de la grâce sur cet enfant d'Abraham. M. de Bussières avait acquis trop de droits à partager cette ineffable jouissance, pour n'être pas admis à entendre le premier récit de la grande faveur. Il le conduisit lui-même à l'Ananie qu'il a choisi pour ce nouveau Paul; et le ministre de Dieu engage avec une bonté pleine de bienveillance l'enfant de la miséricorde à révéler les détails du changement opéré en lui... Alors M. Ratisbonne prend encore en main sa médaille, la couvre de nouveaux baisers, l'arrose de nouvelles larmes; puis, s'efforçant de surmonter l'émotion qui le domine, il s'écrie avec transport: « Je l'ai vue!.. Je l'ai vue!.. » Et après quelques moments d'un religieux silence, après s'être recueilli quelques instants en lui-même, il poursuit en s'interrompant de fréquents et profonds soupirs:

« J'étais depuis peu dans l'église, lorsque tout à coup je me suis senti saisi d'un trouble inexplicable. J'ai levé les yeux; tout

(2) La veille de la mort de cet homme respectable, M. de Bussières avait recommandé à ses

prières le jeune israélite. Il avait témoigné le plus vif intérêt pour cette conversion.

l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière ; et, au milieu de ce rayonnement, a paru, debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller ; elle a semblé me dire : C'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. »

Il s'arrêta ; mais ce court récit dévoilait éloquentement les abondantes faveurs dont son âme venait d'être inondée. Le P. Villefort et le pieux baron l'avaient écouté en silence et avec une joie qui était néanmoins mêlée d'un tremblement religieux dont ils ne pouvaient se défendre à la vue de la puissance qui venait de triompher, par un prodige éclatant de force et de miséricorde. Le jeune converti avait tout révélé à ses deux confidents ; mais il témoigna aussitôt le désir que le plus profond secret fût gardé sur l'apparition dont il avait été l'objet. Son humilité redoutait la publicité d'une faveur si extraordinaire. Mais le P. Villefort ne crut pas devoir céder au sentiment de modestie du nouveau croyant. La gloire de Dieu et la gloire de Marie immaculée demandaient qu'un pareil prodige ne fût point enseveli ni perdu pour l'édification des fidèles. Le Jésuite décida donc que ce trait éclatant de la bonté de Marie serait mis au grand jour. L'enfant du miracle souffrit d'abord beaucoup de cette résolution, mais il s'y conforma.

Le changement opéré en lui était aussi complet qu'il avait été subit. Dès le jour même, il voulut aller à Sainte-Marie-Majeure payer le doux tribut de sa reconnaissance à celle qui venait de descendre du ciel pour lui apporter la foi et tous les biens qui l'accompagnent. De là, il descend encore dans la basilique de Saint-Pierre, pour protester de sa nouvelle croyance dans ce temple élevé à la gloire du prince des apôtres...

Dès le lendemain, le bruit du merveilleux prodige se répandait dans Rome ; on était avide de détails sur cette conversion étonnante. On recueillait avec une pieuse curiosité les diverses circonstances qui transparaissent dans le public. Chacun voulait voir le nouveau converti ou souhaitait l'entendre... Le général Chlabowski parvint à pénétrer jusque dans la maison de M. de Bussières, et abordant l'enfant de la grâce : « Vous avez donc vu, » lui dit-il, « l'image de la sainte Vierge ? Dites-moi donc comment ? » — « L'image ! » reprit aussitôt l'heureux privilégié, « non, pas l'image, car c'est elle-même que j'ai vue ; oui, Monsieur, elle-même en réalité, comme je vous vois là. »

M. Ratisbonne pouvait difficilement donner d'amples détails sur ce qu'il avait vu. Interrogé de nouveau dans une conversation intime sur ce qui s'était passé au moment où il s'était trouvé environné d'une lumière toute céleste, il raconta ingénument qu'il ne savait point se rendre compte du mouve-

ment involontaire qui l'avait poussé du côté droit de l'église à la chapelle qui était à gauche, d'autant qu'il s'en était séparé par tous les préparatifs de la cérémonie du lendemain. Que quand la Reine du ciel s'était montrée à ses yeux, toute brillante de gloire et dans toute la splendide beauté de sa pureté sans tache, il l'avait vue d'abord, mais qu'aussitôt il avait senti l'impossibilité de contempler les charmes ravissants et l'éclat de cette Vierge ; que, dans le désir qui le pressait, trois fois il avait essayé d'élever encore ses regards sur cette reine des anges qui daignait se manifester si maternellement à lui, et que, trois fois, ses inutiles efforts ne lui avaient permis que d'arrêter les yeux sur ses mains bénies d'où s'échappait un torrent de grâces. « Je ne saurais, » nous a-t-il dit lui-même depuis son retour à Paris, « je ne saurais rendre ce que je voyais de miséricordieux et de libéralité dans les mains de Marie... Ce n'était pas seulement une abondance de lumières, ce n'étaient pas des rayons que je distinguais ; mais les paroles manquent pour rendre ce que renferment les mains de notre mère et pour redire les dons ineffables qui en découlent... C'est la bonté, la miséricorde, la tendresse, c'est la douceur et la richesse du ciel, qui se répandent par torrents pour inonder les âmes qu'elle protège... »

Cet instant si précieux de la présence de Marie a suffi pour opérer en lui un tel changement que son âme n'en a pas été seulement émue, mais qu'elle a été retournée dans un autre sens, dirigée vers un autre but, dans une nouvelle vie. Cet instant a suffi pour lui donner, à lui, qui n'avait aucune idée des principes et des vérités de la religion catholique, la foi et la connaissance explicite de toutes les vérités chrétiennes, de manière à exciter l'étonnement et l'admiration de ceux qui l'entendent parler sur ces matières.

« On me demande, » dit-il, « comment j'ai appris ces vérités, puisqu'il est avéré que jamais je n'ouvris un livre de religion, que jamais je ne lus une seule page de la Bible, et que le dogme du péché originel, totalement oublié et nié par les Juifs de nos jours, n'avait jamais occupé un instant ma pensée ; je doute même d'en avoir connu le nom. Comment donc suis-je arrivé à cette connaissance ? Je ne saurais le dire ; tout ce que je sais, c'est qu'en entrant à l'église, j'ignorais tout, et qu'en sortant je voyais clair ; je ne puis expliquer ce changement que par la comparaison d'un profond sommeil, ou bien par l'analogie d'un aveugle-né, qui tout à coup verrait le jour ; il voit, mais il ne peut définir la lumière qui l'éclaire et au sein de laquelle il contemple les objets de son admiration : si on ne peut expliquer la lumière physique, comment pourrait-on expliquer une lumière qui, au fond, n'est que la vérité même ? Je crois rester dans le vrai en disant que je n'avais nulle science de la lettre, mais que j'entrevois le sens et l'esprit des dogmes : je sentais

ces choses plus que je ne les voyais, et je les sentais par les effets inexprimables qu'elles produisirent en moi. Tout se passait au dedans de moi, et ces impressions, mille fois plus rapides que la pensée, mille fois plus profondes que la réflexion, n'avaient pas seulement ému mon âme, mais elles l'avaient dirigée vers un autre but et dans une nouvelle vie. »

La première pensée de notre jeune israélite, au moment où toutes ses idées venaient d'être changées par l'apparition miraculeuse qui l'abattit aux pieds de Marie, lui si haïeux et la religion de son divin Fils, fut de se retirer dans un couvent de Trappistes, pour s'y soustraire au monde, à ses propos et à ses jugements ; mais les supérieurs ecclésiastiques lui montrèrent que les injures et les jugements du monde faisaient partie du calice d'un vrai Chrétien, et l'engagèrent à le boire ; il y consentit avec ardeur et sollicite vivement la grâce du baptême ; on voulut le retarder ; mais ses vifs desirs et ses supplications touchèrent les hommes de Dieu qui lui prodiguaient leurs soins, et la réception de cette grâce ineffable, après laquelle il soupirait, fut fixée au 31 janvier. Impossible de dire avec quelle profonde émotion il reçut successivement les sacrements de baptême, d'Eucharistie et de confirmation. Peu de temps après sa conversion, qui eut lieu en 1842, M. Ratisbonne entra dans le noviciat des Jésuites.

COPRÈS (Saint), prêtre et solitaire, né sur la fin du III^e siècle. — Il avait près de quatre-vingts ans lorsque Rufin le visita, et il était renommé au loin par sa sainteté et ses miracles. Pendant que Rufin et ses compagnons de voyage s'entretenaient avec lui, ils virent un paysan qui tenait un pot plein de sable. Ils demandèrent au saint vieillard ce que cela signifiait. — « Il n'était pas à propos, mes enfants, que je vous expliquasse la démarche de cet homme, pour ne pas m'exposer à me glorifier de ce qui est l'œuvre de Dieu ; mais, puisque cette explication peut être utile, je vous dirai ce que Dieu a daigné opérer par mes mains. Les terres des environs étaient si stériles, que, quelque culture qu'on leur donnât, à peine rapportaient-elles deux épis pour un ; encore se formait-il, dans ces épis, de certains vers qui les coupaient avant leur maturité. Ces malheureux cultivateurs s'étant faits Chrétiens, me prièrent de demander au Seigneur l'amélioration de leurs propriétés. Je le ferai, leur dis-je, mais il faut que votre foi accompagne mes prières. Alors ils prièrent de ce sable sur lequel je marche et me le présentèrent pour que je le bénisse : ce que je fis en leur disant : *Qu'il soit fait selon votre foi*. Ayant mêlé ce sable avec le grain qu'ils voulaient semer, par un miracle de la Providence, leur récolte fut plus abondante que dans aucun lieu de l'Égypte. Telle est l'origine de la coutume qui les fait venir ici, deux fois l'année, afin que la bénédiction du Seigneur, donnée par mon ministère, leur soit toujours aussi profita-

ble. » — Coprès leur raconta aussi la victoire qu'il avait remportée sur un manichéen, un jour qu'il se trouvait à la ville. Ils entrèrent en conférence devant le peuple, et l'hérétique, qui était beau parleur, divaguait sans cesse et sortait toujours de la question. Coprès, craignant que ses discours artificieux ne fissent illusion à la foule, mit fin à la dispute par une proposition qui paraissait étrange, si elle ne lui avait été imposée d'en haut. « Qu'on allume un grand feu sur cette place, » s'écria-t-il, « et nous y entrerons tous deux : s'il arrive que l'un de nous ne soit pas brûlé, la foi qu'il professe sera tenue pour véritable. » Ces paroles furent accueillies avec de grandes acclamations, et aussitôt on alluma le feu. Coprès prit le manichéen par la main pour l'y faire entrer avec lui ; mais il répondit que chacun devait y entrer à son tour, et que Coprès devait passer le premier, comme étant l'auteur de la proposition. Celui-ci, invoquant le nom de Jésus-Christ, se précipita dans les flammes, qui s'écartèrent à droite et à gauche, pour ne pas l'atteindre. Il demeura ainsi au milieu des flammes pendant une demi-heure, et il en sortit sans la moindre brûlure. On cria au miracle, et l'on presse le manichéen de subir aussi l'épreuve ; comme il s'y refuse, la multitude le pousse dans le brasier, et quoiqu'il n'y fût resté qu'un instant, il en sortit tout défiguré par les flammes, et il fut aussitôt chassé de la ville. Quant à Coprès, il fut conduit en triomphe à l'église, pour y rendre grâces à Dieu.

CORPS. — Tandis que la physiologie considère le corps humain comme soumis aux lois générales qui régissent le monde physique, la Mystique, s'élevant à des considérations plus hautes, étudie dans le corps de l'homme les effets extérieurs de la vie surnaturelle qu'imprime à l'âme son union spirituelle avec Dieu. Pour elle le corps a le principe et le foyer de sa vie dans l'âme, comme l'âme elle-même a les siens en Dieu. De sorte que la présence et l'action de Dieu dans l'âme humaine se traduisent extérieurement dans le corps, instrument terrestre de notre fonction ici-bas. De là tous les phénomènes mystiques que nous rapporterons à divers articles de ce Dictionnaire et à celui-ci.

Görres parle en ces termes dans sa *Mystique* des propriétés merveilleuses du corps chez les saints. « Ida de Louvain, » dit-il, « dans le couvent de Rosenthal, près de Malines, avait toujours désiré dans sa jeunesse de présenter d'une manière réelle à l'Enfant Jésus ses dons avec les rois mages. Or, il arriva qu'une béguine de ses amies vint passer la nuit avec elle la veille de la fête des Rois, afin de pouvoir aller ensemble le lendemain de très-bonne heure célébrer cette fête dans l'église des Franciscains, qui était proche. Elles couchèrent toutes les deux dans le même lit, et la béguine se disposait à dormir. Mais Ida s'occupait intérieurement du désir qui la poursuivait.

Bientôt elle se sentit inondée d'une telle douceur que celle-ci débordait de son âme. Tous les membres de son corps commencèrent à enfler de telle sorte, qu'il prit bientôt des proportions monstrueuses, et que l'une de ses jambes creva, ce qui lui laissa longtemps encore après une cicatrice. La béguine, ne sachant que penser, s'éloignait toujours d'elle, et finit par ne plus occuper qu'un petit coin du lit, tandis que sa compagne le prenait presque tout entier. Mais tout à coup les choses changèrent. Le corps d'Ida diminua peu à peu, laissant vide tout l'espace qu'il avait occupé dans le lit, et se trouva enfin réduit à un volume extrêmement petit. La béguine épouvantée poussait des cris comme une folle, n'ayant jamais rien vu de tel dans sa vie. Mais Ida avait obtenu ce qu'elle désirait; et, lorsqu'elle fut revenue à elle, elle parut tout le reste de la nuit comme dans une ivresse ineffable. Le même phénomène se reproduisit le soir, pendant qu'elle revenait de l'église avec son amie, parce que son désir l'avait reprise de nouveau.

Quelquefois ce phénomène, au lieu d'être passager, comme dans le cas dont il vient d'être question, persiste plus ou moins longtemps. C'est ce qui arriva à sainte Collette. Ses parents lui avaient laissé dès l'enfance la plus grande liberté pour ses exercices de piété. Quelques personnes de ses connaissances s'en scandalisaient, parce que, comme elle était très-petite de taille, elle paraissait plus jeune encore qu'elle n'était. La sainte aurait bien voulu être plus grande. Un jour donc que, dans sa douleur, elle était allée à l'église pour prier, et qu'elle disait à Dieu : « Ah! Seigneur, me laisserez-vous toujours petite? » elle se sentit croître tout à coup; et, quand elle fut de retour à la maison, elle était plus grande en effet que lorsqu'elle en était partie. Elle était en même temps d'une merveilleuse beauté, avait la peau blanche comme un lis et colorée d'un doux incarnat. Elle fut longtemps sans s'en apercevoir; mais l'ayant enfin remarqué, elle en fut inquiète. Craignant que sa beauté ne fût la cause de quelque danger, elle s'adressa à Dieu pour demander son secours. A peine avait-elle fini sa prière, que la rougeur de son visage et de son corps disparut, et qu'il ne lui resta que la blancheur de sa peau, qu'elle garda toute sa vie. »

Mais c'est surtout après la mort que se révèle l'action surnaturelle des saints dans le corps qui fut l'instrument de leur culte, de leurs souffrances et de leur sanctification sur la terre. Les faits de ce genre s'offrent en foule innombrable dans les annales publiques et privées de la vie des saints. Nous en rapporterons nous-même un très-grand nombre dans ce Dictionnaire, et nous ne citons le suivant que comme exemple d'un phénomène mille fois constaté.

Dans la *Vie de saint Germer*, extraite des *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît*, nous lisons que ce saint transportant le cadavre

de son fils Amalbert, mort depuis quelque temps déjà, le cortège étant arrivé à l'endroit appelé Saint-Banniac, le cadavre devint alors si pesant, que ceux qui le portaient ne purent plus avancer. En vain plusieurs des assistants se joignirent à eux, ce secours fut inutile. Les cris des hommes se mêlent alors à ceux des femmes; tous ceux qui précèdent la marche, comme ceux qui la suivent, frappés d'étonnement à cette vue, demeurent immobiles. Le bienheureux Germer, comprenant par ce prodige la volonté de Dieu, ordonna de déposer le corps; puis, il se mit à genoux, adressant sa prière au Seigneur, et il resta ainsi longtemps en oraison devant la multitude. Lorsqu'il eut terminé, il dit à ceux qui entouraient le cercueil : « Otez le linceul qui couvre le corps, et voyons ce qui est arrivé. » On obéit, on regarde et l'on voit le visage d'Amalbert encore sanglant, comme si, ce jour-là même, il eût succombé dans un combat. Le sang coulait de ses narines, se répandant sur toute sa figure. Prodige vraiment étonnant dont la postérité devra conserver le souvenir avec reconnaissance, car beaucoup de temps s'était passé depuis que ce jeune homme était mort, revenant de la Gascogne avec le roi et les Francs. Le sens de ce miracle ne saurait être douteux. Celui qui ressuscita Lazare, voulut, en l'accordant aux mérites et aux vertus de Germer, prouver par là qu'Amalbert vivait avec lui dans le ciel. Alors le bienheureux Germer déclara qu'il voulait faire bâtir, dans ce lieu, une église en l'honneur de saint Jean.

Un phénomène plus extraordinaire, plus authentique encore, qui est en contradiction manifeste avec les lois de la nature physique, et qui cependant est tellement multiplié qu'il est devenu, comme la stigmatisation ou le couronnement d'épines, une des lois pour ainsi dire de la *Mystique*, c'est l'incorruptibilité du corps des saints. Nous en citerons une foule d'exemples authentiques et juridiquement constatés à l'article INCORRUPTIBILITÉ. Disons-en ici quelque chose, en rapportant pour ainsi dire l'histoire de l'illustre sainte Thérèse. Nous le ferons avec quelques détails, afin que le lecteur comprenne mieux ce qui s'accomplit à la mort des grands mystiques et au delà de leur tombe, ces détails offrant d'ailleurs par eux-mêmes un intérêt historique incontestable.

Après la mort de sainte Thérèse, sa figure sans rides, quoiqu'elle en eût assez auparavant, parut d'une grande beauté; son corps était uni comme l'ivoire, blanc comme l'albâtre; elle avait la peau douce et la carnation d'un enfant de trois ans, semblable en tout ceci à ce que raconte saint Bonaventure de l'état où se trouva le corps du bienheureux saint François, à l'instant de sa mort : ses membres étaient si flexibles, qu'ils semblaient conserver la souplesse du jeune âge et annoncer l'innocence et la sainteté. De tout le corps il sortait une odeur admirable et telle qu'il était impossible de la comparer à aucune autre; quelquefois même elle était si forte, quoique agréable, que les personnes

déliçates ne pouvaient la supporter. Le corps fut déposé dans une chambre basse, sous le cloître; l'odeur qui s'en exhalait pénétrait l'appartement supérieur; cette nuit-là, elle se répandit dans toute la maison; elle s'incorpora même à ses vêtements et à toutes les choses qu'elle avait touchées pendant sa maladie; c'était au point que quelques jours après une sœur sentant la même odeur dans la cuisine, et cherchant d'où elle pouvait provenir, trouva sous un coffre une petite salière qui avait servi à la bienheureuse Thérèse, lorsqu'elle était malade, et qui avait gardé l'empreinte de ses doigts; c'était la source miraculeuse qui répandait au loin ce parfum délicieux. L'eau même dans laquelle on avait lavé les plats s'en trouva imprégnée. La sœur qui l'avait ensevelie, ayant lavé ses mains aussitôt après, il s'en exhala une vapeur si suave et si extraordinaire, qu'elle l'attribua à une cause céleste. On devait d'autant moins s'en étonner, qu'en santé comme en maladie, on sentait s'exhaler de son corps, principalement lorsqu'elle tombait en extase, une odeur semblable à un baume composé de mille fleurs. Ce qui est également attesté par une dame de Palence, qui eut le bonheur de la recevoir dans sa maison, où l'enfant s'étant approché d'elle pour recevoir sa bénédiction, se mit à dire : « O ma mère, que ses mains sentent bon ! » La sœur Anne de Saint-Barthélemy, sa compagne inséparable, et qui ne l'a point quittée pendant sa maladie, rend le même témoignage.

Les religieuses demeurèrent toute la nuit et le jour suivant auprès de ce saint corps, qui avait été si longtemps le temple du Saint-Esprit, et qui avait renfermé une si belle âme, lui baisant souvent les pieds et les mains. Une d'elles était privée du sentiment de l'odorat; désolée de ne pouvoir jouir comme les autres Je cette odeur délectable qui leur causait tant de plaisir, elle se jeta à genoux, pria avec ferveur et embrasse les pieds de la sainte; aussitôt elle recouvra l'usage de ce sens, et non-seulement elle eut le bonheur d'aspirer cette odeur divine, mais encore elle la conservera dans ses mains pendant toute sa vie. Une autre sœur sujette au mal de tête, et menacée de perdre un œil dont elle souffrait depuis longtemps, fut subitement guérie en embrassant ses pieds. Une religieuse dont les yeux étaient en si mauvais état qu'ils ne pouvaient soutenir le grand jour, et qui depuis quatre ans ressentait des maux de tête si violents qu'elle était obligée de la soutenir avec la main, s'approcha de la bienheureuse Mère au moment où elle rendait le dernier soupir; elle prit sa main qu'elle approcha de sa tête, et dirigea ses doigts vers ses yeux; au même instant sa vue se raffermi, et le mal de tête disparut.

Cette glorieuse mort fut annoncée par divers miracles, ainsi que le Seigneur veut bien le faire, lorsque ses créatures chéries sont sur le point de quitter leurs débonnaires mortelles, pour aller jouir de la gloire

éternelle. Quelques sœurs aperçurent sur l'église une étoile de la plus grande dimension, toute resplendissante de lumière. Une autre vit un éclair transparent comme le cristal passer sur la fenêtre au moment où son âme s'envolait vers les cieux; plusieurs y remarquèrent des feux éclatants. Le printemps avant l'arrivée de la sainte Mère à Albe, les religieuses étant en oraison entendirent autour d'elles un léger frémissement fort agréable, qui se renouvela à l'heure de son décès; et toutes se rappelèrent que c'était le même qu'elles avaient senti tandis qu'elles étaient en oraison. Une sœur, pour lors infirmière, étant assise à une fenêtre basse qui donnait sur le cloître, et qui était celle de la chambre qu'occupait sainte Thérèse, entendit un bruit confus de voix et d'instruments, et aperçut dans le même instant une foule de personnes toutes vêtues de blanc, qui d'une marche joyeuse se précipitaient dans sa cellule, et approchèrent du lit dans lequel était la malade à l'instant où elle expirait, ce qui donna à connaître que c'étaient les anges qui venaient chercher son âme pour l'accompagner dans les cieux. On raconte la même chose de sainte Gertrude; au moment de sa mort Notre-Seigneur Jésus-Christ, entre sa très-sainte Mère, qui était à sa droite, et saint Jean apôtre et évangéliste à sa gauche, vint la visiter; il était accompagné d'une multitude de vierges habillées de blanc, qui furent vues pendant toute cette journée par les religieuses du monastère, parmi lesquelles elles se mêlaient, et ne disparurent qu'au moment où elle rendit l'âme. Un fait certain, c'est qu'un jour de fête des dix mille martyrs, que la Mère solennisait avec beaucoup de dévotion, ces saints lui apparurent et lui promirent de venir la chercher après sa mort pour l'accompagner dans le séjour céleste qu'ils habitaient; ce qui confirme et explique la vision de la sœur infirmière.

Ce saint corps resta donc en dépôt dans le monastère des religieuses carmélites déchaussées d'Albe, dans le même endroit que la glorieuse mère avait désigné. Pendant la première année, les religieuses venaient assidûment visiter son tombeau; s'il arrivait à quelqu'une de s'assoupir, soudain elle était réveillée par un bruit semblable à une personne qui récite une prière; souvent il s'en exhalait une odeur délicieuse, quoique recouvert d'une quantité de pierres et de chaux, et principalement le jour des fêtes des saints auxquels elle avait eu plus de dévotion. Cette odeur, toujours agréable, n'était jamais la même : tantôt c'était celle du lis, d'autres fois celle de la rose et du jasmin; souvent elle était telle qu'on ne pouvait la comparer à aucune autre.

Ces effets miraculeux inspiraient aux religieuses un violent désir de pouvoir visiter le corps, jugeant impossible qu'il fût corrompu, puisqu'il en sortait de si douces émanations. Elles rendirent compte de ce qui se passait au P. Jérôme Gratien, provincial, et lui témoignèrent combien elles

éprouveraient de contentement s'il leur accordait la permission de descendre dans le caveau. Sur le consentement du révérend Père, on commença par enlever les pierres sans bruit, et en secret; il y en avait une si grande quantité, et le mortier avait tellement durci, que lui et son compagnon employèrent quatre jours à les ôter; ils en jetèrent quelques-unes sur de la paille qui se trouvait auprès. Peu de jours après, une sœur, remplissant une paillasse pour une novice qu'on venait de recevoir, s'aperçut que cette paille rendait une odeur merveilleuse; et cherchant à en deviner la cause, elle reconnut que les pierres tombées sur la paille lui avaient communiqué cette odeur, qu'elles conservaient elles-mêmes.

Le cercueil fut ouvert le 4 juillet 1583, neuf mois après qu'il eut été mis en terre; il se trouva rompu par-dessus et à demi pourri; les habits étaient également moisissés et pourris, à cause de la grande quantité de chaux et de terre mouillée qu'on y avait jetées. Le saint corps, par la même raison, était couvert de moisissure; mais lorsqu'il eut été nettoyé, on reconnut qu'il était sain et entier, comme si on venait de l'enterrer; Dieu ayant voulu que ce précieux corps, qui avait conservé sa virginité et sa chasteté pendant toute sa vie, fût incorruptible après sa mort. Après l'avoir changée d'habits, on l'enveloppa d'un drap, on la remit dans un coffre neuf, et on la replaça dans le même lieu où elle était auparavant, et où on la voit encore aujourd'hui. Mais auparavant, le Père provincial en détacha la main gauche, qu'il porta lui-même à Lisbonne; il la remit aux religieuses déchaussées de ce monastère, qui avait été fondé depuis peu de temps. Le corps, ainsi que nous l'avons dit, resta déposé à Albe, à la grande satisfaction de la communauté, qui le visitait souvent, avec un grand esprit de ferveur et de dévotion.

À quelque temps de là, les R. P. Déchaussés tinrent chapitre pour délibérer sur le couvent où le saint corps de la bienheureuse Thérèse devait être déposé; c'était le 18 octobre 1585. Il fut arrêté que ce saint corps serait retiré très-secrètement du monastère d'Albe, et transporté en celui d'Avila. Voici les raisons qui les déterminèrent à en agir ainsi. La mère Thérèse avait pris naissance à Avila; c'était dans cette ville qu'elle avait fait profession; dans ce couvent elle avait introduit la première réforme; elle en était prieure lorsqu'elle mourut. D'ailleurs ils y étaient déterminés par suite d'une promesse du P. Gratien, faite par écrit, en 1577, à don Alvarez de Mendoce, évêque de Palence. Ce prélat s'était engagé à ériger une grande chapelle dans le monastère d'Avila, à élever au milieu un tombeau magnifique pour la sainte, et une autre tout auprès pour lui-même. Il avait tant de vénération pour la bienheureuse mère, et il lui fut si constamment attaché pendant sa vie, qu'il ne voulait pas en être séparé après sa mort. Le P. Grégoire Nazianzène, vicaire provincial de Castille, fut chargé de faire transporter le saint

corps à Avila, et d'en laisser un bras au couvent d'Albe, pour consoler les religieuses du précieux trésor qu'on leur enlevait. Chose étonnante, et cependant qu'on ne peut révoquer en doute, puisqu'elle est attestée par toutes les religieuses d'Albe, à l'heure même où cette décision fut prise, les sœurs étaient en récréation; elles s'entretenaient du sujet pour lequel le chapitre s'était assemblé; elles entendirent distinctement pendant deux fois frapper trois coups assez forts auprès d'elles. Comme le bruit partait du côté de la sacristie, elles craignirent que quelqu'un ne se fût introduit dans le couloir. La sœur portière étant entrée de suite à l'église pour en faire la visite, ne trouva personne, mais entendit frapper encore trois coups de la même force. « Ne nous inquiétons point de ce bruit, » dit la prieure, « c'est le diable, sans doute, qui veut nous troubler. » Cependant une sœur assura que le bruit venait directement de l'endroit où reposait le corps de la bienheureuse mère. Toutefois, on ne sut à quoi l'attribuer, jusqu'à ce qu'ayant raconté ce qu'elles avaient entendu au P. Grégoire de Nazianzène, il leur déclara que ces coups avaient été frappés dans le moment où on signait son obédience.

Le Père se mit en route au mois de novembre suivant, et arriva à Albe le 24 dudit mois; il montra ses pouvoirs à la prieure, qui, ayant assemblé les anciennes, convint avec elles que l'exhumation serait faite pendant que les religieuses réciteraient les matines. En conséquence elles furent envoyées dans le chœur d'en haut, et tandis qu'elles étaient occupées à prier, on se hâta de retirer le saint corps du tombeau. Il fut encore trouvé sain et entier, ainsi que la première fois. Comme elle était morte à la suite d'un flux de sang, et qu'elle en rendait assez au moment de sa mort, la chemisette d'étamine dont on l'avait revêtue était teinte d'un sang aussi pur et aussi vermeil que s'il avait été récemment tiré, lequel rendait une odeur délicieuse; cependant il y avait trois ans et dix mois que cette sainte avait cessé d'exister. En conséquence des ordres qu'il avait reçus du chapitre, le P. Grégoire se mit en devoir de séparer un bras du corps; il s'en approcha, saisi de respect et de crainte; et vit avec étonnement que l'instrument dont il se servait en tremblant pénétrait dans les chairs sans effort, comme s'il eût agi sur une cire molle ou un fruit de l'espèce la plus tendre. L'amputation fut donc effectuée sans peine, quoique la chair et les os parussent aussi sains qu'ils le sont ordinairement dans les personnes vivantes. Ce fut le bras gauche, dont la main avait été précédemment extraite, qui demeura à Albe. Sans perdre de temps, le P. Grégoire, aidé du P. Gratien, enveloppa le saint corps dans un linceul, et le sortit du couvent; mais comme il continuait à exhaler une odeur merveilleuse, qui parvint jusqu'aux religieuses, quoiqu'elles fussent encore au chœur, elles eurent un pressentiment qu'on leur enlevait leur

trésor. Elles coururent toutes à la porte en pleurs et eurent la douleur de voir qu'il leur était ravi pour jamais; elles pouvaient à peine se consoler de n'avoir en partage qu'un bras de leur sainte mère.

Les Pères partirent la même nuit et arrivèrent, sans s'être arrêtés, le lendemain à Avila. Cette précieuse relique y fut reçue par les religieuses avec des transports de joie et un saint respect; elles la placèrent dans la salle du chapitre, pour être plus à portée de la contempler, et l'arrangèrent sur un brancard entouré de franges d'or. Depuis, elles la déposèrent dans une très-belle châsse qu'elles firent construire; cette châsse était doublée de taffetas violet, entrelacé de rubans de soie et argent; le dehors était revêtu d'ornements dorés; à chaque extrémité était un écusson, l'un portant le très-saint nom de Jésus, l'autre représentant les armes de l'ordre; elle était surmontée d'une étoffe tissue or, sur laquelle on lisait ces mots : *Thérèse de Jésus*, exécutés en broderie. Toutefois on garda sous le secret la translation du corps à Avila, ainsi que les miracles qu'il avait opérés, tant on craignait les réclamations du duc et de la duchesse d'Albe.

Malgré ces précautions, le bruit de l'exhumation et de la translation à Avila se répandit bientôt après dans toute la ville, et on ne parlait que des miracles opérés par ce saint corps. Don Diègue de Yepès, prieur de Saint-Jérôme et confesseur de Philippe II, en apprit la nouvelle à Madrid, où il résidait. Il en écrivit à la mère Marie de Saint-Jérôme, alors prieure d'Avila, et l'invita à lui faire passer la relation exacte de tout ce qui avait eu lieu lors de la translation du corps de la bienheureuse mère Thérèse; elle lui répondit qu'elle était prête à lui obéir, mais qu'auparavant elle devait en obtenir la permission de son supérieur. Désirant de s'assurer de toutes choses par lui-même, il se détermina à entreprendre le voyage. Muni d'un ordre du Père provincial, et prenant avec lui le licencié Laguna, conseiller au conseil royal, et don François Contreras, auditeur au conseil, il se rendit à Avila par des chemins affreux, et malgré la rigueur de la saison. Ils descendirent dans la maison de don Pierre Fernandès de Tenique, évêque de cette ville, et lui racontèrent l'objet de leur voyage. Ce prélat ayant fait appeler le trésorier don Jean Carille, lui demanda s'il avait connaissance des bruits qui circulaient au sujet de la translation du corps de la mère Thérèse; celui-ci lui ayant répondu affirmativement, l'évêque voulut accompagner ces trois docteurs, et envoya prévenir la mère prieure qu'ils se rendraient au monastère le lendemain sur les neuf heures. Le lendemain, jour de la Circoncision, le prélat se rendit avec eux au couvent à neuf heures; ils se firent assister de deux médecins et de plusieurs personnes de distinction; ils étaient vingt en tout. Le P. Diègue de Yepès, Julien d'Avila, prêtre, et les deux médecins entrèrent pour aller chercher le saint corps.

Ils l'apportèrent jusqu'auprès de la porte; là il fut étendu sur un tapis et découvert avec décence. A l'instant l'évêque et tous les assistants ayant la tête nue, se mirent à genoux et s'entre-regardèrent avec admiration, répandant des larmes de joie. Les médecins l'examinèrent avec la plus scrupuleuse attention; en ayant reconnu les chairs parfaitement saines et les os absolument intacts, frappés également de l'odeur admirable qui s'en exhalait, ils affirmèrent que c'était une chose surnaturelle. En effet, comment, sans miracle, un corps sortant de maladie, enterré sans préparation, sans avoir été embaumé, aurait-il pu se conserver, dans un caveau humide, pendant trois ans et trois mois entièrement sain, et n'ayant point le moindre signe de corruption? Il était si loin d'être en putréfaction, qu'il en sortait une odeur agréable et telle qu'on ne pouvait la définir. Cette visite achevée, l'évêque leur recommanda de placer ce précieux dépôt dans l'endroit le plus apparent du couvent, d'avoir pour lui la plus grande vénération, et de conserver soigneusement le tapis sur lequel le corps de la sainte avait reposé, lequel ne devait plus servir à aucun autre usage; le prélat leur défendit encore, sous peine d'excommunication, de ne rien révéler de ce qu'elles avaient vu; mais les merveilles qui s'étaient opérées à la vue de l'évêque et des docteurs, avaient produit une impression si forte sur leur esprit, qu'ils ne purent eux-mêmes se contenir, et qu'ils s'écrièrent en sortant du monastère: « Que de choses miraculeuses nous avons vues! » Ce qui détermina l'évêque à lever l'excommunication, pour ne pas alarmer leur conscience.

Pendant que tout ce que nous venons de rapporter se passait à Avila, il y eut grande rumeur à Albe. Lors de l'exhumation du saint corps, le duc don Antoine de Tolède se trouvait à Navarre; don Fernand de Tolède, prieur de Saint-Jean, son oncle, lequel gérait ses affaires, était aussi absent; ayant appris à son arrivée ce qui s'était passé, il en fut douloureusement affecté, parce qu'il avait une grande vénération pour la sainte mère, et que c'était, selon lui, le trésor le plus précieux qu'on avait enlevé de la ville. Craignant qu'on ne vint encore soustraire le bras qui était resté, il se transporta au couvent avec un notaire, et fit signer à la prieure et aux religieuses qu'elles n'eussent point à s'en dessaisir, sous les peines les plus graves, quelque ordre qu'elles reçussent, et de quelque part qu'il vint. S'étant assuré de la possession de cette précieuse relique, il s'adressa à Sa Sainteté pour obtenir la réintégration du corps au monastère d'Albe. Le Saint-Père, faisant droit à la demande du duc, intima l'ordre aux Carmes déchaussés de réintégrer sans délai le saint corps au couvent d'Albe, leur mandant que, dans le cas où ils auraient quelques raisons à alléguer pour justifier leur conduite, ils se présentassent par-devant lui, en personne ou par procuration.

A peine le bref du Saint-Père fut-il signifié au P. Nicolas-Jésus-Marie, provincial, qu'il obéit sans hésiter, et pria le P. Jean-Baptiste, prieur de Pastrane, et le P. Nicolas de Saint-Cyrille, prieur du monastère de Manserre, de reporter dans le plus grand secret le saint corps à Albe; lui-même se rendit à Avila. Ils arrivèrent à Albe la veille de saint Barthélemy, 23 août 1586. Ils avaient enveloppé le corps avec tant de précaution, que personne ne se douta de ce qu'ils apportaient; ils le remirent au monastère vers les huit heures du matin. La nouvelle s'en étant bientôt répandue, le clergé, suivi d'une foule de Chrétiens, vint en grande procession, précédé de la musique, pour rendre hommage à cette bienheureuse mère; mais le provincial, qui n'avait agi que par contrainte et seulement pour obéir aux ordres du Pape, auquel il se proposait d'adresser de nouvelles représentations, ne voulut pas consentir à ce qu'on la reçût avec cérémonie; il prit simplement acte de la réception, et se retira.

Bientôt après le saint corps fut porté au chœur d'en bas, devant la grille. Le duc et la comtesse de Larni, sa mère, étant arrivés, l'église remplie d'une foule de fidèles, cette précieuse relique fut montrée à découvert. Le P. prieur de Pastrane s'en approcha; il interpella les religieuses de déclarer si elles reconnaissaient que ce fût bien là le corps de la mère Thérèse de Jésus; elles répondirent qu'elles le reconnaissaient parfaitement; les assistants rendirent le même témoignage; de suite il en fut dressé procès-verbal par-devant notaire. L'affluence du peuple fut si grande pendant toute la journée, qu'on ne pouvait ni entrer dans l'église ni en sortir sans courir le risque d'y être suffoqué. Il était déjà nuit que la foule n'était pas encore dissipée. Les habitants de la ville, satisfaits d'avoir recouvré ce précieux dépôt, et craignant qu'on ne cherchât à le leur ravir de nouveau, mirent des gardes aux portes de l'église et du couvent, et ne voulurent se reposer que sur eux-mêmes du soin de le garder.

La même nuit, les Pères qui avaient fait la conduite s'arrêtèrent dans une hôtellerie où j'étais logé (c'est le P. Ribera qui parle); on vint leur remettre l'habit qui avait enveloppé le corps de la bienheureuse mère, pour le rapporter à Avila, les religieuses d'Albe lui en ayant mis un autre. Cet habit était enveloppé dans une couverture; j'en approchai pour le sentir; je reconnus qu'il en sortait une odeur délicieuse; et, chose surprenante, c'est que cette odeur s'est répandue dans cette chambre et s'y est conservée longtemps après leur départ; mon compagnon y étant entré, en fut également émerveillé. Depuis ce moment ce corps saint est demeuré dans le monastère d'Albe. »

Ce fut là que le P. Ribera eut le bonheur de le contempler à son aise, et voici la description qu'il en fait : Le corps est droit et étendu, quoique légèrement incliné, à l'habitude des vieillards, de sorte que le mettant

debout, il s'y tient, en soutenant seulement les épaules d'une main, et qu'on l'habille et le déshabille comme s'il était vivant; sa couleur est brune et en quelques parties blanche; le visage, ayant été altéré par l'humidité et la chaux, est d'un brun plus foncé, cependant sans être déformé; les cheveux sont parfaitement conservés; les yeux desséchés sont entiers; les verrues même qui étaient sur ses joues sont encore garnies de leurs poils. Elle a la bouche fermée, sa chair intacte, mais ridée, la main bien faite et placée comme si elle donnait sa bénédiction, et il en sort une odeur admirable.

La *Vie de sainte Zite*, si dignement retracée par M. le baron de Montreuil, nous offre des détails pleins d'intérêt relativement au sujet qui nous occupe. Nous les résumerons succinctement. Voici d'abord ce qu'on lit dans les Bollandistes, en tête de la *Vie de la sainte* : « Le corps de sainte Zite ayant été tiré du tombeau longtemps après sa mort, en 1581, fut trouvé intact et comme s'il était encore vivant, ainsi que l'attestèrent tous les témoins. Ce sont au rapport de Pompée Lommori, Alexandre Guiduccioni, évêque de Lucques, qui le vit avec son vicaire général, François Buonavaglia, le 10 du mois de décembre, et un autre évêque, César Ferreis, qui l'examina également le 21 août suivant. Alors le corps fut tiré du cercueil de pierre où on l'avait mis et transporté sur l'autel dans une chasse de bois bien ornée, afin sans doute qu'il fût plus facile de le montrer, ce qui se fait encore à présent [1662]. Nous avons admiré son visage et ses mains découvertes; la sainte ressemblait presque à une personne endormie. »

« Par une faveur plus spéciale que celle qui avait été accordée aux savants écrivains que nous venons de citer, » dit M. de Montreuil, « il nous a été permis non-seulement de voir, mais de toucher le saint corps, et nous avons obtenu de la bonté de monseigneur Stefanelli, archevêque de Lucques, que la chasse fût découverte, et qu'un acte régulier constatât en présence des autorités ecclésiastiques et d'un grand nombre de témoins, l'état de conservation des restes sacrés que nous étions venus visiter. Nous parlerons donc, non de ce que nous avons ouï dire, mais de ce que nous avons vu. Nos mains, quoique indignes, ont reposé sur les mains bénies de sainte Zite, et nous y avons trouvé un reste de flexibilité; sa peau, à l'endroit où le col touche la tête, a fléchi et est revenu sous notre doigt! Nous avons pu compter les muscles, les nerfs, les veines de ses mains et de ses pieds, sur lesquels le temps a déposé une sombre empreinte, sans que les pores de la peau en fussent altérés; la tête indique parfaitement encore les traits accentués de la femme forte dont parle l'Écriture. »

Les corps d'un grand nombre de saints furent découverts miraculeusement. Ainsi du corps de saint Ursin découvert par saint Aout en 560.

En entourant de vénération le corps des

fidèles et particulièrement celui des saints décédés, l'Eglise nous apprend à reconnaître l'importance, nous dirions presque la grandeur de ce corps ou plutôt celle de la fonction terrestre dont il est l'instrument, « demeure et temple du Saint-Esprit, » comme le dit l'Apôtre (*I Cor. vi, 19.*) Aussi Dieu nous enseigne-t-il dans ses révélations à ne pas désirer d'être délivrés de ce corps dans le but d'échapper à la lutte de notre initiation d'ici-bas. C'est ainsi que nous lisons dans les *Insinuations de la divine piété* de sainte Gertrude les paroles suivantes : « Lorsque je désirais, » dit-elle, « être affranchie de la captivité du corps, vous me paraissiez, mon Dieu, vous qui êtes la gloire et l'honneur du ciel, descendre du trône royal de votre majesté, et vous approcher des pécheurs par un abaissement obligeant, pendant lequel il se répandait dans le vague des airs comme de certains ruisseaux d'une liqueur très-précieuse, devant laquelle tous les saints s'étant prosternés en action de grâces, et s'étant désaltérés avec joie dans le torrent de ces voluptés, ils entonnèrent un saint cantique à la louange de Dieu par reconnaissance des miséricordes qu'il exerce sur les pécheurs. Pendant que toutes ces choses se passaient, j'entendis ces paroles : *Considérez combien ce concert de louanges est agréable non-seulement à mes oreilles, mais touche même jusqu'au fond de mon cœur qui est tout embrasé d'amour; et prenez bien garde de ne plus désirer dorénavant avec tant d'empressement d'être séparée du corps, à dessein seulement de n'être plus dans cet état corruptible de la chair, dans lequel je vous comble gratuitement des dons de ma grâce; car, plus ceux auxquels je me communique, en sont indignes, plus toutes les créatures ont sujet de me glorifier avec d'autant plus de respect.* »

CORSINI (ANDRÉ), religieux carme, puis évêque de Fiésole. — Ses parents n'ayant point d'enfants s'adressèrent à la sainte Vierge, et obtinrent d'elle celui qu'ils firent baptiser sous le nom d'André et le lui consacrerent. Le jour de son ordination à la prêtrise, André Corsini s'étant retiré à l'écart dans l'église d'un couvent isolé pour y offrir à la Mère de Dieu les prémices de son sacerdoce, elle lui apparut et lui dit : « Vous êtes mon serviteur; je vous ai choisi et je vous adopte en cette qualité; et un jour j'aurai lieu de me glorifier en vous. » Dans la dernière année de sa vie elle lui apparut encore la nuit de Noël, et lui dit qu'il mourrait peu de jours après; ce qui arriva en effet le 6 janvier suivant, 1373. (SURIUS, 6 Januarii : SPONDANUS, anno 1373; BZOVIVS, eodem anno; SPINELLUS, cap. 35, n. 14; RIBADENEIRA, in *Floribus sanctorum*; POIRÆUS, *Tripl. coron.*, t. II, p. 55; *Negot. Sæcul. Mar.*)

COSME DE MARTINE. — Capucin, étant assailli à ses derniers moments par l'esprit du mal, Marie lui apparut soudain, et les esprits maudits s'évanouirent. Alors Cosme respirant se tourna vers sa bienfaitrice et lui dit : « O bonne Vierge, où étiez-vous lorsque j'étais aux prises avec tant d'ennemis? »

Marie lui répondit par de douces paroles qui remplirent son cœur de consolation. (*Annal. des Capucins*, 1577, n. 11.)

COSMIANE. — Femme de Germain Patricius et qui vivait au commencement du vi^e siècle, avait embrassé l'hérésie de Severius Acépbale. Cependant, une nuit de Pâques, la pensée lui vint d'aller seule adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ à son sacré tombeau. Elle se dirigea donc avec une grande piété vers le lieu saint; et déjà ses pieds en touchaient le seuil, quand tout à coup la Mère de Dieu lui apparut visiblement. Quelques femmes saintes l'accompagnaient et lui faisaient cortège. Se plaçant en face de Cosmiane et lui fermant le passage, elle lui dit : « Comment, n'étant point des nôtres, prétendez-vous entrer ici? » et elle continuait à lui défendre l'entrée de la maison de prières. « Non, non, » répétait-elle aux femmes de sa suite, « non, elle n'entrera pas puisqu'elle n'est pas des nôtres. » Cosmiane insistait pour qu'on lui permit d'entrer. La sainte Vierge lui dit : *Femme, vous n'entrerez pas que vous ne soyez unie de communion avec nous.* A ces mots Cosmiane, ayant reconnu que l'erreur qu'elle professait était l'empêchement qui lui fermait l'entrée du temple, que la secte à laquelle elle s'était attachée était le seul obstacle à ses pieux désirs, et qu'il ne serait levé qu'autant qu'elle rentrerait dans le sein de l'Eglise, fit venir un diacre, le pria de lui donner le précieux sang de Jésus-Christ; et, ayant communié sous l'espèce du pain et du vin (ce que ne faisait pas sa secte), elle entra sans difficulté et put aller jusqu'au sépulcre adorer et prier le Dieu mort et ressuscité pour le salut du genre humain. (SOPHRONIUS, *Pratum spiritale*, c. 48; *Apparitions et révélations de la sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

COUCHES ET FIEVRES. — Saint Chrétien, prêtre de Douai et confesseur, est invoqué par les femmes en travail d'enfant et par ceux qui sont attaqués par des fièvres opiniâtres.

COURONNES. — Souvent des couronnes visibles vinrent exprimer le triomphe des martyrs soit pendant soit après la lutte. Un des 40 martyrs de Sébaste en Arménie, qui étaient exposés nus sur un lac glacé, s'étant laissé vaincre par la douleur, un des gardes païens vint aussitôt prendre sa place. Ce soldat avait été subitement converti en voyant des anges descendre du ciel et poser des couronnes sur la tête de chacun des martyrs à l'exception de celui qui venait d'apostasier. Frappé de ce prodige, il vint se joindre aux trente-neuf autres en leur disant qu'il était Chrétien, et il partagea courageusement leur gloire.

Sainte Couronne, martyre en Syrie, s'étant trouvée présente lorsque le juge Sébastien faisait souffrir d'horribles tortures au saint martyr Victor, elle vit descendre du ciel deux couronnes, l'une pour Victor et l'autre pour elle. Ayant certifié le miracle, elle fut aussitôt martyrisée, sous l'empereur Antonin.

COURONNES D'ÉPINES. — « Ordinairement, » dit Görres dans sa *Mystique*, « la stigmatisation, proprement dite (*Voy. STIGMATES*) commence par la présentation de la couronne d'épines, et avec des circonstances qui sont toujours à peu près les mêmes. Véronique Giuliani raconte elle-même ce qui lui est arrivé en ce genre, lorsque le calice de la passion lui fut offert :

Comme je priais avec un grand recueillement, nous dit-elle, dans la nuit du 4 avril 1694, j'eus une vision où le Seigneur m'apparut avec une couronne d'épines; je lui dis : Mon bien-aimé, donnez-moi ces épines, car elles sont pour moi, et non pour vous, ô mon souverain bien. Je l'entendis me répondre : « Je viens précisément pour couronner ma bien-aimée. » Puis il ôta la couronne de dessus sa tête et la mit sur la mienne. La douleur que je ressentis en ce moment fut telle que je ne me souviens pas d'en avoir jamais éprouvé de plus grande. Lorsque je fus revenue à moi, les souffrances continuèrent; de sorte que je ne pouvais me tenir sur les pieds et que je me sentais défaillir. Je priai donc le Seigneur de me donner la force de remplir les fonctions que j'avais au couvent, et de cacher aux autres les grâces qu'il daignerait m'accorder. Je recouvrai aussitôt mes forces, de sorte que je pus vaquer à mes occupations ordinaires : mais je sentais toujours la douleur que me causaient les épines; et toutes les fois que je penchais la tête, il me semblait que j'allais rendre l'âme. Dans la suite, toutes les fois que, pendant la prière, le désir de souffrir se renouvelait en moi, je sentais les épines s'enfoncer davantage dans ma tête; de sorte que j'étais renversée par la douleur, et ainsi longtemps sans connaissance. Mais tout cela ne faisait qu'enflammer davantage en mon cœur le désir de souffrir, désir qui était toujours suivi d'une nouvelle souffrance, de sorte qu'une douleur semblait en appeler une autre.

Cet état dura toute sa vie, c'est-à-dire pendant trente-quatre ou trente-cinq ans; et si l'on en juge par ce qu'elle a écrit dans les douze premières années qui ont suivi son couronnement douloureux, il paraît que les douleurs furent pendant tout ce temps plus ou moins fortes, mais continues; qu'elles augmentaient tous les vendredis et les jours de jeûne, et que pendant la semaine sainte elles étaient intolérables. Elle disait alors à Dieu : *Seigneur, si c'est vous qui enfoncez ces épines, enfoncez-les davantage encore pour que je souffre plus.* La chose étant parvenue à la connaissance de ses supérieurs, ceux-ci chargèrent la sœur Florida Ceoli d'examiner sa tête. Elle le fit, et voici ce qu'elle affirma plus tard par serment. Il y avait autour de son front un cercle rouge, rempli quelquefois de bosses grosses comme la tête d'une épingle. D'autres fois, il était entouré de taches violettes, ayant la forme d'épines qui descendaient vers les yeux, et parmi ces empreintes il y en avait une qui allait jusque sous l'œil droit. Des

larmes étant tombées de cet œil, elle les avait recueillies avec un voile et les avait trouvées sanglantes.

Cependant l'évêque Ant. Custochy, ne se contentant pas du rapport de la sœur Florida, envoya des médecins et des chirurgiens qui entreprirent de la guérir, et il lui fournit ainsi l'occasion d'acquérir de nouveaux mérites. Les médecins lui oignirent d'abord la tête avec une certaine huile qui lui causa de telles ardeurs qu'elle croyait que son crâne était en feu, tandis qu'elle sentait au contraire un froid glacial au dedans du cerveau. Ils furent donc d'avis de lui appliquer des moxas sur la tête et sur un pied. Le courage qu'elle montra dans cette circonstance remplit d'admiration tous les assistants. Aucune des sœurs ne pouvait soutenir le spectacle des douleurs qu'elle souffrait; pour elle, elle encourageait le chirurgien Massana; et il semblait, à l'expression de son visage, qu'il opérât sur une statue de pierre. La plate faite à la tête par le moxa se ferma au bout de quelques jours, et les douleurs devinrent intolérables. On lui en appliqua un autre au cou; mais il fallut renoncer à ce moyen, parce que ses nerfs étaient tellement irrités qu'elle n'avait de repos ni le jour ni la nuit. Les médecins résolurent alors de lui mettre un séton; mais les religieuses refusèrent de se prêter à cette nouvelle opération. Elle se chargea donc elle-même d'aider les médecins; et quoique cette opération fût encore plus douloureuse que la précédente, elle la souffrit avec le même courage et la même fermeté. La sensation du froid disparut, mais l'état de la tête était toujours le même. On lui mit encore des emplâtres volants derrière les oreilles. Mais comme aucun remède ne réussissait et que le mal ne faisait qu'augmenter, la Faculté s'avoua vaincue, et ses membres déclarèrent que l'état de la sainte était surnaturel, et qu'ils n'y pouvaient rien. (*Sa Vie*, liv. II, ch. 2.)

Christine de Stumbelen reçut aussi la couronne d'épines; et celle-ci semble avoir pénétré, comme chez Catherine de Raconis jusqu'aux os du crâne. Pierre de Dacie raconte dans sa Vie qu'elle la reçut huit jours avant la semaine sainte, et qu'il a vu bien souvent lui-même le sang couler de sa tête sous son voile; de sorte qu'il formait quelquefois sur le visage trois ruisseaux larges chacun de trois doigts. (*A. SS.*, 22 Jun.) Après sa mort son corps fut transporté à Nideck, et de là, en 1583, à Juliers, dans un tombeau qu'on lui avait érigé en ce lieu. Sur son crâne, conservé à Nideck, on voit une espèce de couronne de la largeur d'un doigt, allant de l'occiput à la partie antérieure, toujours en s'élargissant, de sorte qu'elle touche presque les oreilles. Elle est d'une couleur verte, et semée de points rouges qui ressemblent à des pointes d'épines. C'est ainsi que l'ont vue Steinfinder et Lulle, qui en ont rendu témoignage dans des écrits composés à ce sujet, comme on

peut le voir dans les actes de la sainte. (L. V, 63.)

Notre-Seigneur mit aussi la couronne d'épines sur la tête d'Ursule Aguir, du tiers ordre de Saint-Dominique, et il lui prédit en même temps qu'elle aurait bientôt beaucoup à souffrir. Elle mourut en 1608. (STEILL, 8 Sept.) Steph. Quinzani de Soncino, née en 1457, éprouvait tous les vendredis les douleurs de la sueur sanglante et du couronnement d'épines; et souvent la couronne d'épines était visible sur sa tête. (*Ibid.*, 2 Jan.) Jeanne-Marie de la Croix, Clarisse, à Roveredo, morte en 1673, avait aussi la couronne d'épines qu'elle cachait sous son voile. (*Ibid.* Martii). Il en était de même de Marie Razzi de Chias, née en 1552; de Marie Villana, morte en 1670; de la sœur Vincent Ferrier de Valence, morte en 1515; de la sœur Philippe de Saint-Thomas, etc. (*Ibid.*, t. I, p. 10, 49, 515; t. II, p. 567.) Quelquefois les extatiques éprouvent seulement les douleurs du couronnement d'épines sans aucune trace extérieure et visible, comme par exemple, la sœur Cath. Cialina, du tiers ordre de Saint-François, vers 1619, en Italie, et la sœur Emilie Bicchierie de Verceil. (*Menolog. Francisc.*, 472; STEILL, II, 14.) Une fois aussi il est arrivé qu'une partie seulement de la couronne d'épines s'est empreinte sur la tête. C'est ainsi que Rita de Cassia, de l'ordre des Augustins, considérant un jour aux pieds de son crucifix la Passion de Notre-Seigneur, conçut le désir de participer à quelques-unes de ses souffrances. Elle vit alors une des épines les plus aiguës se détacher de la couronne qui était sur la tête du crucifix, se diriger vers son front, et y faire au milieu une blessure profonde. Elle supporta ce mal avec une grande patience jusqu'à sa mort, quoiqu'il lui causât des douleurs très-vives, et la cicatrice se voit encore sur son cadavre, qui s'est conservé intact. (TURELLUS, *Histoire de l'ordre des Augustines*, ann. 1430.)

Benoit de Rhegio, de l'ordre des Capucins, méditant à Bologne, en 1602, la Passion du Sauveur, une épine de sa couronne entra dans sa tête, et pénétra jusqu'au crâne. A mesure que la blessure s'ouvrait, l'amour qui le dévorait devenait plus ardent encore, de sorte qu'on dut lui appliquer des linges mouillés, afin de le soulager. (*Ménologe de Saint-François*, p. 2080.)

Le plus souvent deux couronnes sont présentées aux extatiques : l'une de fleurs ou d'un métal précieux, et l'autre d'épines; de sorte qu'elles peuvent choisir entre l'une et l'autre. C'est ainsi que Notre-Seigneur apparut à la bienheureuse Catherine de Baconisio, lorsqu'elle n'avait encore que dix ans. Elle choisit la couronne d'épines pour être plus semblable à son bien-aimé. Celui-ci lui répondit en souriant : *Je loue ta grandeur d'âme dans le choix que tu fais. Mais tu n'es encore qu'un faible enfant, et tes forces ne sont point en proportion avec ton cœur; je ne couronnerai donc point encore ton front avec un diadème si douloureux : je te le garde pour plus tard.* Elle le reçut plus tard en

effet; et Pic de la Mirandole, qui le vit lui-même pendant qu'il se trouvait dans la ville qu'elle habitait, le décrit en ces termes : *Elle avait tout autour du crâne un cercle formé par un enfoncement assez large et assez profond pour qu'un enfant pût y mettre le petit doigt, et autour duquel étaient comme des bourrelets où il y avait du sang ramassé. Elle me raconta qu'ils saignaient souvent et abondamment. Je l'ai vue moi-même fréquemment souffrir, à cause de cette couronne, les douleurs les plus violentes, et ses yeux se couvraient d'un nuage sanglant.* » (MARCUSÈSE, chap. 4.)

Dans la *Vie de sainte Catherine de Sienne* par le P. Raymond de Capoue, nous lisons ce qui suit : « Tandis que sainte Catherine de Sienne répandait devant Dieu ses prières et ses larmes, le Sauveur du monde lui apparut; il tenait dans sa main droite une couronne d'or enrichie de pierres précieuses, et dans sa main gauche une couronne tissée d'épines : *Ma fille bien-aimée*, lui dit-il, *apprends qu'il faut que tu portes, l'une après l'autre, ces couronnes bien différentes; choisis celle que tu préfères maintenant. Si tu prends la couronne d'épines pour cette vie, je te garderai, pour l'autre, la couronne précieuse; mais si tu prends la précieuse, il faudra porter celle d'épines après ta mort.* — *Moi, Seigneur*, dit Catherine, *j'ai depuis longtemps renoncé à ma volonté, et j'ai promis de suivre en tout la vôtre! Ainsi je n'ai pas de choix à faire; mais si vous voulez que je réponde, je vous dirai qu'en cette vie, je veux être conforme à votre bienheureuse Passion, et que mon bonheur sera toujours de souffrir pour vous.* Et, en disant cela, elle prend à deux mains la couronne d'épines que lui présentait le Sauveur et la met avec tant de force sur sa tête, que les épines y entrent de toutes parts. Elle en sentit vivement les blessures après la vision, comme elle l'a raconté elle-même. Alors le Seigneur lui dit à propos d'une affreuse calomnie dont elle était victime : *Toute chose est en mon pouvoir, et si j'avais permis que ce scandale arrive, je puis le faire cesser en un instant. Achève l'œuvre que tu as commencée, ne cède pas qu'un démon qui veut t'en empêcher; je te donnerai sur lui une victoire éclatante, tout ce qu'il a préparé contre toi tournera à sa honte et à ta gloire.* La servante du Seigneur resta toute remplie de consolation et de courage. »

La B. Rite, religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, ayant entendu un jour le P. Jean de la Marche qui prêchait sur la Passion de Jésus-Christ, elle demanda au Sauveur la grâce de partager ses souffrances. Aussitôt elle sentit les pointes d'une couronne d'épines qui lui firent à la tête une plaie qui dura autant que sa vie, laquelle se termina le 22 mai 1407.

Dans sa biographie d'Anne-Catherine Emmerich (*Voy. EMMERICH*) M. Clément Brentano parle ainsi du couronnement d'épines de cette célèbre mystique contemporaine : « Quoique dans cette esquisse de sa vie nous lais-

sions de côté beaucoup de circonstances intéressantes, il en est une que nous ne devons pas passer sous le silence. Vers sa vingt-quatrième année, elle reçut une grâce que le Seigneur a accordée sur cette terre à plusieurs personnes dévouées à un culte plus spécial de sa douloureuse Passion, à savoir la souffrance corporelle et visible des douleurs de sa sainte tête dans le couronnement d'épines. Nous rapporterons ici ses propres paroles. *A peu près quatre ans avant mon entrée au couvent, par conséquent en 1798, je me trouvais une fois vers midi dans l'église des Jésuites de Cœfeld, et j'étais à genoux devant un crucifix; comme j'étais plongée dans la méditation, je ressentis tout à coup une chaleur vive et douce, et je vis venir de l'autel où se trouvait le Saint-Sacrement dans le tabernacle, mon fiancé céleste, sous la forme d'un jeune homme resplendissant. Sa main gauche tenait une couronne de fleurs, sa main droite une couronne d'épines; il me présenta l'une et l'autre pour choisir. Je pris la couronne d'épines, il me la mit sur la tête, et je l'y enfonçai avec mes deux mains: alors il disparut, et je revins à moi, ressentant une violente douleur autour de la tête. Je dus quitter l'église qu'on allait fermer. Une de mes amies qui était agenouillée à côté de moi, pouvait avoir vu quelque chose de mon état: je lui demandai à la maison si elle ne voyait pas de blessure à mon front, et lui parlai en termes généraux de ma vision et de la violente douleur qui l'avait suivie. Elle ne vit rien extérieurement, mais ne fut pas étonnée de ce que je lui dis, parce qu'elle savait que je me trouvais quelquefois dans des états extraordinaires, dont elle ne comprenait pas la cause. Le jour suivant, mon front et mes tempes étaient très-enflés et je souffrais horriblement. Ces douleurs et cette enflure revinrent souvent, et durèrent quelquefois des jours et des nuits entières. Je ne remarquai de sang autour de ma tête que lorsque mes compagnes m'avertirent de prendre un autre bonnet, parce que le mien était plein de taches rougedâtres. Je les laissai en penser ce qu'elles voudraient, et j'arrangeai ma coiffure de manière à cacher le sang qui coulait de ma tête: je le fis jusque dans le couvent où une seule personne le découvrit et me garda fidèlement le secret.*

Un grand nombre d'autres mystiques contemplatives de la passion de Jésus-Christ ont reçu la grâce de souffrir les douleurs de la couronne d'épines à la suite d'une vision semblable où le choix entre deux couronnes leur était offert. Nous citerons entre autres sainte Catherine de Sienne et Pâthée de Crogis, Clarisse de la même ville, morte en 1615. Les mêmes circonstances se représentent constamment, avec quelques légers changements dans ce curieux phénomène. » Aureste, l'auteur de la Vie de Catherine Emmerich vit plusieurs fois en plein jour, et de très-près, le sang couler sur le visage de la sœur en quantité suffisante pour t'averser le linge qui entourait son cou.

CROSCENCE, vierge. — Saint Grégoire de

Tours rapporte plusieurs miracles opérés par son intercession, un entre autres par lequel le président de la Monnaie fut guéri d'une maladie grave, pendant laquelle Crespence lui avait apparu et lui avait déclaré qu'il recouvrerait la santé s'il faisait bâtir une chapelle sur son tombeau; ce qu'il fit sur-le-champ, et aussitôt l'ouvrage terminé il fut guéri. On l'invoque pour les maux de dents.

CROIX. — La croix figure le plan entier de la mystique. « C'est là, » dit Görres (Introduction à la *Mystique*), « sa base et son point de départ; car c'est par ce signe que celui qui a vaincu le monde et tous ses enchantements, le Christ, est son type et son modèle dans sa discipline dont tout le but est de purifier l'âme, et dans ses progrès à travers les luttes qu'elle doit soutenir jusqu'à ce qu'elle ait dompté la mort, et dans ses triomphes lorsqu'elle a conquis le saint repos de l'union avec Dieu. Prêtre et victime à la fois, et s'offrant à son Père sur l'autel de la croix, il a, sous ce double caractère, gravé dans le fond de son être l'empreinte de ce signe sacré, et l'a communiqué à la Mystique qui purifie les âmes. Ce signe l'a suivi dans la tombe et est ressuscité avec lui; et c'est de ce signe que sont marqués tous ceux qui s'abaissent comme lui par humilité, et qu'il élève à lui par sa grâce. La croix enfin l'a suivi jusqu'au ciel, et il la rapportera lorsqu'il viendra juger le monde. Or par elle doit se reproduire dans chaque homme en particulier, et dans le monde en général, ce qui s'est produit dans le Christ, type et modèle de l'homme et de la création tout entière.

La Mystique porte donc l'empreinte de la croix. Si elle considère les plantes, elle voit les branches, les rameaux, les feuilles et les fleurs se développer d'après le type de la croix. C'est encore la croix que l'oiseau lui rappelle lorsque, dans son vol, il porte la tête en avant, étend des deux côtés ses ailes et allonge ses pieds et sa queue pour se diriger vers le but que fixe son regard. C'est encore elle que représente la marche du poisson dans les fleuves, la course du cerf sur les montagnes, et elle découvre ce signe adorable dans le fond le plus intime de chaque substance créée. En effet, ce qui dans chaque substance forme le centre lui rappelle la partie supérieure de la croix, tandis que les éléments multiples et extérieurs, qui forment comme son enveloppe, lui représentent le pied. Entre les pieds et la tête, et unissant l'une aux autres, sont placées les deux branches qui, étendant les deux côtés de leurs bras, unissent le bas en haut, lui représentent le lien qui rattache les éléments mobiles de l'être à son centre immobile, et posent ainsi la substance visible dans sa vraie nature.

On voit par là comment la Mystique, dans son amour pour ce signe sacré, se sert de lui dans tous les domaines, même dans celui de la psychologie et de la physiologie. C'est qu'en effet les types qui ont servi à la

construction de la nature tout entière se retrouvent également dans celle de l'homme ; de sorte qu'ici encore, la figure de la croix nous offre une formule claire et exacte, à l'aide de laquelle nous pouvons considérer et exprimer les rapports dont l'ensemble forme ce qu'on appelle le corps humain. Dans le signe de la croix que l'Église nous apprend à faire dès notre enfance, nous touchons d'abord le front, en nommant le Père ; puis le cœur, en nommant le Fils ; puis, reportant la main de bas en haut et de gauche à droite, nous touchons les deux épaules en nommant le Saint-Esprit, et nous terminons l'acte entier en touchant la poitrine. En considérant de plus près cette action, nous verrons que, comme toutes les autres, elle s'accomplit dans la volonté avant de procéder au dehors. Elle n'est donc pas une formule purement extérieure. En la faisant, l'homme ne signe pas seulement son corps, mais encore son âme. Cet acte est donc l'expression du rapport qui existe entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'âme et le corps.

La main, en touchant d'abord le front, marque du signe du Père la tête tout entière, l'un des systèmes principaux de l'organisme. La tête, avec tous les organes qu'elle contient, est donc marquée du signe du Père, et représente en même temps le ciel dans ce petit monde du corps humain. De même, lorsqu'elle touche le creux de l'estomac en nommant le Fils, elle marque du signe de celui-ci tous les organes, toutes les formes qui composent le système placé dans cette partie. Or le cœur est situé près du lieu où est le foyer de la vie organique inférieure. Le cœur et son système représentent donc d'un côté le Fils et de l'autre la terre. Enfin la main, en touchant les épaules, marque du sceau de l'Esprit-Saint non-seulement les bras et les mains, qui en sont le prolongement, mais encore tout le système musculaire, qui accomplit les mouvements volontaires dans l'homme, lequel système représente ainsi dans le corps l'air, placé dans l'univers entre le ciel et la terre. Mais, avons-nous dit, la formule extérieure n'est que l'expression d'un acte intérieur qui, partant de la volonté, se produit au dehors. L'homme, en faisant le signe de la croix, marque donc de ce signe la région supérieure de son être ; de même que l'âme, en produisant cet acte au dehors, en marque la région organique. D'un autre côté, comme il y a correspondance parfaite entre l'intérieur et l'extérieur, nous devons donc retrouver dans la partie spirituelle de l'homme la même distinction que nous avons observée dans sa partie organique. De cette manière, la partie la plus haute de l'âme, celle qui a son organe dans la tête, est marquée du signe du Père. La partie inférieure, au contraire, celle qui, plus près de la chair, est soumise à la nécessité de celle-ci, est marquée du signe du Fils. Et la partie mitoyenne, celle qui perçoit les images que lui fournissent les objets extérieurs, est marquée du signe du Saint-Esprit. Et ces trois régions

spirituelles se reflètent dans les trois régions organiques que l'homme touche en faisant le signe de la croix. »

C'est l'apparition de la croix miraculeuse à Constantin qui inaugura le triomphe du Christianisme sur l'empire païen. Sur le point d'en venir aux mains avec Maxence, ce prince implorait Dieu. Peu après l'heure de midi, Constantin, marchant à la tête de son armée, aperçut au milieu du ciel une croix étincelante de lumière ; on y lisait en caractères non moins éclatants : *Vous vaincrez par ce signe*. Toute l'armée, aussi bien que l'empereur, vit cet étrange phénomène, et chacun se livra à ses réflexions : plus frappé que personne, le prince pensa le reste du jour à ce que pouvait présager cette merveille. Jésus-Christ lui apparut pendant la nuit avec le même signe, lui ordonna de faire un étendard sur le modèle de cette croix, et de le porter dans les combats comme une sauvegarde contre les attaques de ses ennemis.

Ce prodige est des mieux attestés et ne saurait paraître douteux qu'aux sceptiques volontaires qui doutent également de tout. « Si tout autre témoin que l'empereur nous l'avait raconté, » dit Eusèbe, dont l'*Histoire* nous en a d'abord transmis le souvenir, « nous aurions peine à le croire ; mais ce prince, après un exact récit, l'ayant confirmé lui-même avec serment, qui pourrait en douter, surtout après que la suite des temps et des événements en a confirmé la vérité ? » Ainsi parlait Eusèbe, pendant qu'une infinité de personnes qu'il dit avoir été témoins oculaires du prodige vivaient encore et pouvaient le démentir. Ce témoignage se trouve encore confirmé par une multitude d'écrivains et de monuments de toute espèce. Plein de joie, et sûr de la victoire, Constantin transforma en croix ses étendards militaires et triompha bientôt de Maxence qui se noya dans le Tibre.

Sainte Hélène, mère de Constantin, entreprit le voyage de la Terre-Sainte dans le dessein de découvrir le sépulcre du Sauveur, enfoui sous un mont de ruines, et d'en retirer, s'il était possible, la croix. Arrivée à Jérusalem, elle avait commencé par faire abattre le temple et l'idole de Vénus, qui profanaient les lieux témoins de la passion et de la résurrection du Sauveur. On ôta les terres et on creusa si avant qu'on découvrit le saint sépulcre. Tout proche on trouva trois croix enterrées. L'embarras fut de distinguer, entre les trois, l'instrument sacré de notre salut. Saint Macaire, alors évêque de Jérusalem, les fit toutes porter chez une femme affligée depuis longtemps d'une maladie incurable et connue de tout le monde. On lui appliqua chacune de ces croix, en suppliant l'Éternel d'honorer, par une guérison miraculeuse, celle qui avait été arrosée du sang de son Fils. L'impératrice était présente et toute la ville dans l'attente de l'événement. Les deux premières croix furent appliquées sur la malade sans qu'elle se trouvât mieux. Mais sitôt qu'elle eut touché

la dernière, elle se leva sur-le-champ et se trouva parfaitement guérie. (THÉOD., 1, 18; RUFF., 1, 7; SOCR., 1, 17; II, 4.) Quelques écrivains ajoutent que l'on approcha ensuite cette croix d'un corps mort, et qu'incontinent il ressuscita. Ce dernier fait, moins garanti que le premier par les historiens modernes, repose néanmoins sur les mêmes preuves, c'est-à-dire sur la tradition de tous les habitants de Constantinople, et les témoignages écrits de plusieurs contemporains, d'où sont également partis les auteurs respectables de l'antiquité qui nous ont transmis la substance de ce fait merveilleux. En même temps que la croix, on trouva aussi le titre, mais séparé, avec les clous. Sainte Hélène envoya à l'empereur ces clous précieux avec une portion considérable de la croix, laissant l'autre à Jérusalem. Cet événement avait lieu en 326.

L'apparition de la croix miraculeuse à Constantin ne fut pas la seule. Loin de là : d'innombrables apparitions de ce genre ont eu lieu depuis les premiers temps du christianisme, avant comme après Constantin, jusqu'à nos jours, et notre siècle lui-même a été favorisé d'apparitions miraculeuses dont les témoins oculaires existent encore aujourd'hui en grand nombre. Nous nous bornerons donc à citer deux de ces faits arrivés dans l'antiquité, nous réservant d'entrer dans plus de détails pour ceux qui se sont passés de nos jours. L'épiscopat de saint Cyrille de Jérusalem est devenu célèbre dans l'histoire par l'apparition d'une croix miraculeuse. Voici comme saint Cyrille, témoin oculaire, rapporte lui-même ce prodige dans une lettre à l'empereur Constance :

« Le 7 mai de l'an 351, vers les neuf heures du matin, il parut dans le ciel une grande lumière en forme de croix, qui s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Olives. Elle fut aperçue non par une ou deux personnes, mais par toute la ville. Ce n'était pas un de ces phénomènes passagers qui se dissipent sur-le-champ; cette lumière brilla à nos yeux pendant plusieurs heures et avec tant d'éclat, que le soleil même ne pouvait l'effacer. Les spectateurs, pénétrés en même temps de crainte et de joie, courent en foule à l'église : vieillards et jeunes gens, chrétiens et idolâtres, citoyens et étrangers, tous n'ont qu'une voix pour louer Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, dont la puissance opérait ce miracle, et tous ensemble ils reconnaissent la divinité d'une religion à laquelle les cieus rendaient témoignage. » L'Eglise grecque honore, par une fête qu'elle célèbre tous les ans le 7 mai, l'apparition de cette croix miraculeuse.

Saint-Ephyse, ayant été nommé gouverneur de l'île de Sardaigne par Dioclétien, avec la mission d'y combattre le Christianisme, se rendait à son poste, lorsqu'une vision céleste le frappa. Il aperçut dans les airs une croix éclatante de laquelle sortit une voix qui l'appela par son nom. Saisi

de frayeur, il sent la lumière de la foi qui éclate dans son âme, et sur-le-champ il sacrifie tout, emploi, honneurs, richesses. Dioclétien nomme un autre gouverneur, Jules, qu'il charge de se saisir d'Ephyse et de le tourmenter. Pendant qu'on le frappait de verges, Ephyse demanda qu'on le conduisit au temple d'Apollon. Jules accède aussitôt à sa prière, s'imaginant qu'il était prêt à sacrifier. Arrivé près du temple, il se met à genoux et prie quelque temps avec ferveur; à l'instant l'édifice s'écroule avec un fracas épouvantable. La foule effrayée s'enfuit en désordre.

Si l'authenticité de ces miracles peut perdre quelque chose par suite de l'ancienneté des temps, il n'en est pas de même au moins de ceux qui se sont passés de nos jours, sous nos yeux, en public, à la face du soleil et devant une assemblée de trois mille personnes. Nous voulons parler de l'apparition de la croix miraculeuse de Migné. Le troisième dimanche de l'Avent, 17 décembre 1826, jour de la clôture d'une suite d'exercices religieux donnés à la paroisse de Migné, diocèse de Poitiers, à l'occasion du Jubilé, par MM. Pasquier, curé de Saint-Porchaire, et Marsault, aumônier du collège royal de Poitiers, au moment de la plantation solennelle d'une croix, et tandis que l'aumônier adressait à un auditoire d'environ 3,000 âmes un discours sur la grandeur du signe sacré de la rédemption, dans lequel il venait de rappeler l'apparition qui eut lieu autrefois en présence de Constantin, on aperçut dans les airs une croix bien régulière et de vaste dimension. Aucun signe sensible n'avait précédé sa manifestation; nul bruit, nul éclat de lumière n'avait annoncé sa présence. Ceux qui l'aperçurent d'abord la montrèrent à leurs voisins et bientôt elle fixa l'attention d'une grande partie de l'auditoire, au point que le curé de Saint-Porchaire, averti par la foule au milieu de laquelle il était placé, crut devoir aller interrompre le prédicateur. Alors tous les yeux se portèrent vers la croix, qui avait paru tout d'abord exactement formée, et qui était placée horizontalement, de manière à ce que l'extrémité du pied répondît au-dessus du pignon antérieur de l'église, et que la tête se portât en avant, dans le même sens que la direction de cette église, vers le couchant d'été. La traverse qui formait les bras coupait le corps principal à angle droit; chacun des bras égal à la tête, était environ le quart du reste de la tige. La longueur totale de la tige pouvait être de cent quarante pieds et sa largeur de trois à quatre pieds. Cette croix n'était pas à une hauteur considérable, elle ne s'élevait pas à deux cents pieds au-dessus du sol. Un premier rapport, en date de Migné 22 décembre, porta cet événement à la connaissance de l'évêque de Poitiers. Voici le texte même de ce rapport :

Nous soussignés, Pasquier, curé de Saint-Porchaire, et Marsault, aumônier du collège

royal de Poitiers, réunis depuis un mois et demi à M. Bouin-Beaupré, curé de Migné, pour donner à ses paroissiens les exercices du Jubilé, avons l'honneur de faire part à Votre Grandeur de l'événement extraordinaire dont nous avons été témoins à la clôture de notre station. La docilité et la ferveur du plus grand nombre des habitants de cette commune nous consolait de nos travaux, mais nous avons encore à gémir sur la résistance de plusieurs qui rendaient nuls pour eux les effets de notre zèle. Le dimanche, 17 du présent mois, nous avons terminé les exercices du Jubilé par la plantation d'une croix, cérémonie à laquelle assistaient deux à trois mille personnes de Migné et des paroisses voisines. La croix plantée, au moment où l'un de nous adressait aux fidèles une exhortation, où il leur rappelait celle que virent autrefois Constantin et son armée en marchant contre Maxence, parut dans la région inférieure de l'air, au-dessus de la petite place qui se trouve devant la porte principale de l'église, une croix lumineuse élevée au-dessus du niveau de la terre d'environ 100 pieds, ce qui nous a donné la facilité d'en évaluer à peu près la longueur, qui nous a paru être de 80 pieds : ses proportions étaient très-régulières, et ses contours, déterminés avec la plus grande netteté, se dessinaient parfaitement sur un ciel sans nuages, qui commençait cependant à s'obscurcir, car il était près de cinq heures du soir. Cette croix, de couleur argentine, était placée horizontalement dans la direction de l'église, le pied au levant et la tête au couchant : sa couleur était la même dans toute son étendue, et elle s'est maintenue sans altération près d'une demi-heure ; enfin la procession étant rentrée dans l'église, cette croix a disparu.

On ne peut, Monseigneur, se faire une idée du saisissement religieux qui s'est emparé des spectateurs à l'aspect de cette croix ; presque tous se sont à l'instant jetés à genoux, en répétant avec transport, et les mains élevées au ciel, le cantique : « Vive Jésus, vive sa croix ! »

Ce prodige, que nous attestons, qu'attestent avec nous les soussignés, et que sont prêts à attester avec eux tous ceux qui ont été témoins oculaires, a produit d'heureux effets ; dès le soir même, et encore plus le lendemain, plusieurs personnes, qui s'étaient montrées rebelles à la grâce, se sont approchées du tribunal de la pénitence, et se sont réconciliées avec Dieu.

PASQUIER, curé de Saint-Porchaire ; MARSAULT, aumônier du collège royal ; BOUIN-BEAUPRÉ, curé de Migné ; DE CURZON, maire de Migné ; NAUDIN, adjoint ; MARROT, fabricant ; SURAULT, fabricant ; LANDRY, maréchal-des-logis de la gendarmerie à Poitiers ; FOURNIER, ancien adjudant sous-officier, et quarante-une autres signatures. Migné, le 22 décembre 1826.

Certifié conforme à la minute déposée au secrétariat de l'évêché :

PAIN, chanoine, secrétaire.

Place † du sceau.

Sur ce rapport et sur le bruit publié, l'évêque de Poitiers ordonna une enquête, et une commission fut nommée dans ce but. Elle prit une connaissance exacte des lieux où le phénomène avait été observé ; et elle interrogea des témoins à la place même qu'ils occupaient lors de l'apparition. L'impression produite par ce miracle était encore si vive et si profonde qu'elle arrachait des larmes à ceux qui déposaient un mois après. L'enquête étant terminée, la commission fit le rapport suivant :

Monseigneur,

Votre Grandeur ayant commis, par son ordonnance du 16 janvier dernier, MM. l'abbé de Rochemonteix, son vicaire général, et Taury, chanoine honoraire de la cathédrale, professeur de théologie au grand séminaire, pour informer sur l'apparition extraordinaire d'une croix, qui aurait eu lieu à Migné, dans le courant du mois de décembre 1826, ils ont l'honneur de lui exposer que, d'après ses intentions, ils se sont adjoint, pour procéder à cette enquête, MM. de Curzon, maire de la commune, témoin oculaire du fait ; Boisgiraud, professeur de physique au collège royal de Poitiers, J. Barbier, avocat, conservateur-adjoint de la bibliothèque de la ville, et Victor Larnay, désigné pour remplir les fonctions de secrétaire. La commission ainsi formée a pris une connaissance exacte des lieux où le phénomène avait été observé ; elle a interrogé plusieurs témoins à la place même qu'ils occupaient pendant l'apparition, et elle en a entendu un nombre plus considérable dans divers autres lieux où la réunion était plus facile.

Parmi eux, Votre Grandeur distinguera plusieurs agriculteurs, témoins habituels des spectacles variés qu'offre l'atmosphère à ceux qui passent la meilleure partie de leur vie en plein air ; plusieurs artisans accoutumés à juger de la régularité des formes, des proportions et de la grandeur absolue des objets ; enfin un certain nombre de personnes instruites, qui, par leurs connaissances et leur caractère moral, assurent le plus haut degré de confiance à leur déposition.

Il a été dressé, de toutes les opérations ci-dessus énoncées, un procès-verbal détaillé dont la minute est jointe au présent rapport, avec la description géométrique des lieux et des objets dont la connaissance a paru susceptible d'offrir quelque intérêt dans la matière présente.

Voici, Monseigneur, ce qui, de l'avis unanime des commissaires de Votre Grandeur, résulte des nombreux documents qu'ils ont recueillis et pesés de concert :

Le dimanche 17 décembre 1826, jour de la clôture d'une suite d'exercices religieux donnés à la paroisse de Migné à l'occasion du Jubilé, par M. le curé de Saint-Porchaire, et M. l'aumônier du collège royal, au moment de la plantation solennelle d'une croix, et tandis que ce dernier adressait à un auditoire d'environ 3,000 âmes, un discours sur les grandeurs de la croix, dans lequel il ve-

nait de rappeler l'apparition qui eut lieu autrefois en présence de l'armée de Constantin, on aperçut dans les airs une croix régulière et de vaste dimension. Aucun signe sensible n'avait précédé sa manifestation; nul bruit, nul éclat de lumière n'avait annoncé sa présence. Ceux qui l'aperçurent d'abord la montrèrent à leurs voisins, et bientôt elle fixa l'attention d'une grande partie de l'auditoire, au point que M. le curé de Saint-Porchaire, averti par la foule, au milieu de laquelle il s'était placé, crut devoir aller interrompre le prédicateur. Alors tous les yeux se portèrent vers la croix, qui avait paru tout d'abord exactement formée, et qui était placée horizontalement, de manière à ce que l'extrémité du pied répondit au-dessus du pignon antérieur de l'église, et que la tête se portât en avant dans le même sens que la direction de cette église, vers le couchant d'été. La traverse qui formait les bras coupait le corps principal à angle droit : chacun des bras, égal à la tête, était environ le quart du reste de la tige.

Ces diverses parties étaient partout d'une largeur sensiblement égale, terminées latéralement par des lignes bien droites, bien nettes, et fortement prononcées, et coupées carrément à leurs extrémités par des lignes également droites et également pures. Au jugement de plusieurs témoins, ces pièces avaient une certaine épaisseur qui les faisait voir comme un peu arrondies lorsqu'on les regardait sous un angle oblique, et régulièrement équerries lorsqu'on se rapprochait beaucoup de la verticale. Du reste, aucun accessoire ne paraissait tenir à cette croix, ni l'accompagner. Toutes ses formes étaient pures, et ressortaient très distinctement sur l'azur du ciel. Elle n'offrait point aux yeux un éclat éblouissant, mais une couleur partout uniforme et telle qu'aucun témoin n'a pu la définir d'une manière précise, ni lui trouver un objet de juste comparaison; seulement on s'accorde plus généralement à en donner une idée à l'aide d'un blanc argentin nuancé d'une légère teinte de rose.

Il résulte certainement de l'ensemble des dépositions, que cette croix n'était pas à une hauteur considérable; il est même très-probable qu'elle ne s'élevait pas à 200 pieds au-dessus du sol, mais il est difficile de rien fixer de plus précis que cette limite. La longueur totale de la tige pouvait être de 140 pieds; et sa largeur, à en juger par des données moins rigoureuses, de 3 à 4 pieds.

Lorsqu'on a commencé à apercevoir la croix, le soleil était couché depuis une demi-heure au moins, et elle a conservé sa position, ses formes et toute l'intensité de sa couleur pendant une demi-heure environ, jusqu'au moment où on est rentré dans l'église pour recevoir la bénédiction du très-saint Sacrement : alors il était nuit; les étoiles brillaient de tout leur éclat. Ceux qui sont rentrés des derniers ont vu la croix commencer à se décolorer : ensuite quelques personnes restées au dehors l'ont vue s'effacer peu à peu, d'abord par les pieds, et successivement de proche en

proche, de manière à présenter bientôt quatre branches égales, sans qu'aucune de ses parties eût changé de place depuis le premier moment de l'apparition, et sans que celles qui avaient disparu laissassent aux alentours la plus légère trace de leur présence.

Il paraît qu'aucun observateur ne s'est appliqué à suivre cet évanouissement graduel jusqu'à son dernier terme; mais on sait qu'il était entièrement consommé lorsqu'on est sorti de l'église, immédiatement après la bénédiction.

La journée où cet événement a eu lieu avait été très-belle, après une suite de plusieurs jours pluvieux. Au moment de l'apparition, le temps était encore serein, la température assez douce pour que peu de personnes s'aperçussent de la fraîcheur du soir. Le ciel était pur dans toute la région où se montrait la croix, et l'on apercevait seulement quelques nuages dans deux ou trois points éloignés de là et voisins de l'horizon : enfin aucun brouillard ne s'élevait de terre, ni de dessus la rivière qui coule à peu de distance.

Voilà, Monseigneur, ce qui nous a paru constituer les circonstances matérielles du fait. Quant à son influence morale sur ceux qui en ont été les témoins, nous avons constaté que la plupart furent dans l'instant même saisis d'admiration et d'un religieux respect. On vit les uns se prosterner spontanément devant ce signe du salut; les autres avaient les yeux tout mouillés de larmes; ceux-ci exprimaient par de vives exclamations l'émotion de leur âme; ceux-là élevaient leurs mains vers le ciel en invoquant le nom du Seigneur : il n'en est presque aucun qui ne crût y voir un véritable prodige de la miséricorde et de la puissance de Dieu.

Nous avons de même constaté que plusieurs personnes, qui avaient résisté à tout l'entraînement des exercices du Jubilé, sont revenues par suite de cet événement aux pratiques de la religion, dont elles restaient éloignées depuis longues années, et que d'autres, qui, par leurs œuvres et par leurs discours, semblaient annoncer que la foi était entièrement éteinte dans leurs cœurs, l'ont sentie se ranimer tout à coup, et en ont donné des marques non équivoques.

Enfin l'impression produite par ce spectacle extraordinaire a été si vive et si profonde, qu'elle arrachait encore des larmes à quelques-uns de ceux qui déposaient devant nous, après plus d'un mois d'intervalle depuis l'événement.

Avant de terminer ce rapport, qu'il nous soit permis, Monseigneur, d'exprimer à Votre Grandeur les sentiments qui nous ont été inspirés à nous-mêmes par la connaissance plus approfondie que nous avons été appelés à prendre de ce fait. Si nous avons été surpris des particularités qui concernent l'existence physique du phénomène, nous avons admiré bien davantage les conseils adorables de la Providence, qui a fait concourir cet événement avec des circonstances si propres à lui donner les heureux résultats qu'il a eus en

effet. Lorsqu'on sait que le hasard n'est qu'un nom, que rien ici-bas n'a lieu sans dessein, et sans cause bien déterminée, on ne peut qu'être vivement frappé de voir apparaître tout à coup, au milieu des airs, une croix, si manifeste et si régulière, dans le lieu et dans l'instant précis où un peuple nombreux est rassemblé pour célébrer le triomphe de la croix par une solennité imposante, et immédiatement après que l'on vient de l'entretenir d'une apparition miraculeuse qui fut autrefois si glorieuse au christianisme; de voir que ce phénomène étonnant conserve toute son intégrité et la même situation, tandis que l'assemblée reste à le considérer; qu'il s'affaiblit à mesure que celle-ci se retire, et qu'il disparaît à l'instant où l'un des actes les plus sacrés de la religion appelle toute l'attention des fidèles.

Arrêté à Poitiers, en séance commune, le 9 février 1827.

Les membres de la commission,

*DE ROCHEMONTEIX, vicaire général;
TAURY, prêtre; BOISGIRAUD aîné,
J. BARBIER, VICTOR DE LARNAY.*

Certifié conforme à la minute déposée au secrétariat de l'évêché :

PAIN, chanoine, secrétaire.

Place † du sceau.

Aussitôt que les témoins du miracle avaient appris qu'on venait prendre encore des informations, tous se précipitèrent à l'envi pour déposer de ce qu'ils avaient vu. On ne pouvait pas les interroger tous; on en choisit plusieurs au hasard au milieu de la multitude, et chacun raconta ses impressions avec naïveté. Il y en eut de si empressés à donner leurs renseignements qu'on fut obligé de céder à leurs désirs. L'information se continua ainsi pendant plusieurs dimanches, les habitants témoignant toujours le même empressement à faire connaître ce qu'ils savaient de ce grand événement. Enfin, comme sur un si grand nombre on n'en pouvait entendre que quelques-uns, eux-mêmes firent une longue liste de ceux qui étaient prêts à *signer cent fois* et à attester le prodige. Le fait paraissait ainsi suffisamment confirmé, et l'enquête fut terminée et remise avec les plus amples informations entre les mains de Monseigneur l'évêque de Poitiers.

M. Boisgiraud, protestant, qui a fait connaître ces particularités intéressantes, y en a joint plusieurs autres sur la manière dont il est parvenu à reconnaître et à constater la vraie position, l'élevation et les dimensions de la croix. C'est après avoir interrogé sur les lieux les divers témoins, en leur faisant préciser à eux-mêmes leur vraie position lorsqu'ils considéraient le miracle, qu'il a cru devoir faire modifier ce qui avait été dit dans le premier rapport sur ces diverses dimensions; et personne ne sera étonné qu'un savant, accoutumé à mesurer les distances par la comparaison aussi bien que par le calcul, ait mieux apprécié la forme et la hauteur de la croix miraculeuse que les commissaires respectables qui avaient non

point pour objet de vérifier ces circonstances accidentelles, mais de constater la réalité de l'événement lui-même. Ceci nous explique donc suffisamment les variations qu'on remarque dans les deux rapports au sujet des dimensions de la croix. Le premier porte une élévation de cent pieds au-dessus du niveau de la terre et une longueur de quatre-vingts pieds; le second, signé de M. Boisgiraud, porte une élévation probable de deux cents pieds, et une longueur de cent quarante pieds; et la note raisonnée qui est jointe au rapport justifie pleinement cette évaluation.

Le rapport de la commission d'enquête fut bientôt connu de la France, de l'Europe entière. L'évêque de Poitiers rendit compte des faits au pontife romain qui lui répondit par un bref du 18 août 1827; et le Mandement de l'évêque du 28 novembre suivant, perpétua pour jamais le souvenir de ce miracle.

Seize ans plus tard, en 1842, une apparition de croix miraculeuse eut lieu en Chine et en Amérique.

Il paraît, d'après des lettres authentiques des missionnaires catholiques de la Chine, envoyées à Rome, que Notre-Seigneur aurait apparu, par deux fois, sur sa croix, au milieu du jour et par un ciel pur et serain, à une grande multitude de Chrétiens et de païens; que cette apparition miraculeuse n'aurait pas duré moins de deux heures chaque fois, et qu'elle s'est renouvelée dans d'autres endroits du vicariat, avec le même concours de spectateurs; que l'empereur, touché de ces prodiges, laisse aux missionnaires la liberté d'entrer et d'annoncer l'Évangile dans ses États, et que non content de ces bonnes dispositions, lui-même sollicite l'envoi de nouveaux et plus nombreux prêtres de Jésus-Christ.

Dans le même temps, une croix miraculeuse apparut également en Amérique. « Le 18 octobre 1842, » dit Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes, dans une lettre qu'il écrit à son frère de Rennes, « il est apparu dans le ciel une croix lumineuse dont le pied descendait sur Vincennes. La lune se trouvait au centre et un arc-en-ciel magnifique la couronnait. Cette croix parfaitement faite est restée deux heures au ciel, et s'est vue à douze lieues au loin. Les protestants étaient remplis d'effroi; ils croyaient être au jugement dernier; quelques-uns fondaient en larmes; ils s'écriaient: *Oh! voilà l'Indiana toute catholique! Regardez plutôt leur croix!*... Les Chrétiens voyaient avec amour et reconnaissance ces deux signes de réconciliation. Tous étaient prosternés adorant la croix. »

Le même fait est encore consigné dans une circulaire du supérieur général de la congrégation de Saint-Joseph. « Cette croix, » dit-il, « qui paraît pendant deux heures, ayant la lune dans son centre comme un médaillon, est pour moi comme l'authentique des prodiges de la Chine... J'ai vu le rapport du frère Vincent qui, en l'absence du P. So-

rin, a rendu compte du prodige de Vincennes. Or le frère Vincent est un des hommes les plus sensés que j'aie jamais rencontrés. J'ai vu ensuite une copie de la lettre de Mgr l'évêque de Vincennes à son frère ; puis la relation que les religieuses de Ruillé ont adressée à un chanoine du Mans... Parmi des païens, comme en Chine, qui n'ont jamais entendu prêcher sa divinité, Notre-Seigneur se montre en son adorable humanité ; aux protestants de l'Indiana, sa croix ! cette croix que tout protestant méprise. Je vous avoue, mon bon ami, que depuis plusieurs jours, je suis tout accablé sous le poids de ces deux nouvelles preuves de la bonté miséricordieuse de Dieu... Oh ! remerçons-le sincèrement de sa généreuse charité envers des populations qui, à coup sûr, nous dépasseront dans la voie du salut ! J'espère bien, puisque nous tenons le flambeau, que sa lumière s'étendra sans nous laisser dans l'obscurité. » (*Lettre* en date du 20 février 1843.)

L'image de la croix, symbole éternel du sacrifice, après s'être imprimée profondément dans l'âme par la charité ou l'abnégation de soi-même, se traduit souvent d'une manière visible dans le corps des mystiques, ainsi que nous en verrons plusieurs exemples. Il n'est pas étonnant que l'image de la croix, lorsqu'elle est profondément empreinte dans l'âme, se grave aussi extérieurement dans le corps, et qu'il arrive alors ce que nous savons être arrivé à Philippe d'Aqueria, qui ne perdait jamais la présence de Notre-Seigneur et qui le voyait toujours souffrant devant ses yeux.

D'innombrables miracles se sont opérés non-seulement par les fragments de la vraie croix, mais même par la représentation extérieure de ce signe de notre salut. Saint Oswald, roi des Northumbres, était à peine monté sur le trône, que Cadwalla, roi des Bretons du pays de Galles, vint l'attaquer avec une puissante armée. Avant d'en venir aux mains Oswald fit faire une grande croix de bois qu'il planta de ses propres mains ; ensuite il ordonna à ses soldats de se mettre à genoux et de prier le vrai Dieu de leur donner la victoire. Tous les soldats obéirent, et s'étant relevés pleins d'ardeur et de confiance, ils défirent complètement Cadwalla qui fut tué sur le champ de bataille. Le lieu où cette croix avait été plantée fut appelé *Heven-Pelth*, ou *Champ du ciel* : elle devint fort célèbre, et Bède rapporte que de son temps on en coupait de petits morceaux qu'on faisait infuser dans de l'eau et que les malades qui en buvaient ou qui en étaient aspergés se trouvaient guéris. Il cite, entre autres, un moine d'Hexham, nommé Bathem, qui, s'étant cassé un bras, fut guéri en faisant appliquer sur la fracture un peu de mousse qu'on avait prise sur la croix de saint Oswald. (vii^e siècle.)

Expression de la sainte Trinité et de la rédemption, le signe de la croix fut l'instrument tout-puissant par lequel les Chrétiens opérèrent de tout temps des miracles. Pour

eux, en effet, ce signe visible n'était qu'une manifestation extérieure de l'âme humaine unie par la charité à Dieu et à Jésus-Christ. Là est la source de sa force thaumaturgique. Le signe de la croix suffit pour opérer de subites guérisons.

Sainte Macrine la jeune, ayant été atteinte d'un cancer qui lui causait de vives douleurs, en fut guérie par la vertu du signe de la croix que sa mère forma sur la partie malade. Sainte Macrine mourut en 379.

Saint David, archevêque de Menevie, mourut en 544. On rapporte que saint David, en faisant sur le savant Paulin le signe de la croix, lui rendit la vue qu'il avait perdue par suite de son grand âge.

Saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, guérit une tumeur chancreuse, qui exhalait une odeur fétide, rien qu'en faisant le signe de la croix sur la personne qui en était atteinte. (xi^e siècle.)

C'est par le signe de la croix que les premiers Chrétiens, les solitaires, les fidèles de tous les temps ont délivré les possédés. Saint Léger, prêtre dans le Perthois, dans le vi^e siècle, délivra, par la vertu du signe de la croix, un homme possédé du démon : il guérit aussi, par ses prières, un infirme qui était perclus de tous ses membres.

Saint Laurent, archevêque de Dublin, fit un voyage en Angleterre. Il se rendit à Cantorbéry, et ayant passé la nuit devant la chaise de saint Thomas de Cantorbéry pour lui recommander le succès des affaires qui l'amenaient en Angleterre, le lendemain, comme il montait à l'autel pour chanter la Messe, un insensé qui, dans sa folie, voulait faire de lui un martyr et un autre saint Thomas, lui déchargea sur la tête un coup si violent qu'il le renversa par terre. Le saint archevêque, étant revenu à lui-même, demanda de l'eau, et l'ayant bénite avec le signe de la croix, il voulut qu'on s'en servît pour laver sa plaie ; aussitôt le sang s'arrêta, et Laurent dit la Messe comme si rien ne lui était arrivé. L'auteur, qui rapporte ce miracle, dont il avait été témoin oculaire, ajoute qu'on remarqua, après la mort du saint, arrivée en 1181, qu'il avait une fracture au crâne.

Le Pape saint Léon IV éteignit, par le signe de la croix, un violent incendie qui allait gagner l'église du prince des apôtres.

Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident, alors ermite dans le désert de Sublac, se livrait à la contemplation des choses célestes. Le démon s'étant présenté à lui sous une forme visible, il chassa le fantôme avec le signe de la croix. Lorsqu'il était abbé de Vicovare, les moines de ce monastère ayant résolu de se défaire d'un supérieur qui gênait leurs désordres, mirent du poison dans le vin qu'il devait boire et le lui présentèrent. Benoît ayant formé, selon sa coutume, le signe de la croix sur le calice, il se cassa aussitôt.

Saint Wincelas, duc de Bohême, et martyr, ayant été attaqué par Radislas, prince du Gurime, et les deux armées étant en pré-

sence, Wincelas fit proposer à son ennemi, pour éviter l'effusion du sang, de décider l'affaire par un combat singulier. Le défi est accepté et les deux princes s'avancent l'un contre l'autre. Wincelas n'eut pas plutôt fait le signe de la croix, que son ennemi, qui s'élançait sur lui, la javeline à la main, aperçut deux anges qui le défendaient. A la vue de ce prodige, il dépose son arme, et, se jetant aux pieds du saint, il lui demande la paix, le laissant maître d'en dicter les conditions.

C'est par le signe de la croix que le Christianisme triompha du paganisme, comme nous le voyons par les exemples suivants, tirés de *l'Histoire de saint Martin* : « Etant un jour en route, Martin rencontra le corps d'un gentil qu'on portait au tombeau avec tout l'appareil d'une pompe superstitieuse. Apercevant cette troupe qui venait au-devant de lui, et ne sachant ce que c'était, il s'arrêta un moment. Car il y avait entre ces gens et lui un intervalle d'environ cinq cents pas. Toutefois, il reconnut là une bande de paysans, et comme au soufflé du vent, les linges, jetés sur le corps, voltigeaient en l'air, il crut qu'il s'agissait de rites profanes et de sacrifices païens. C'était, en effet, la coutume des paysans gaulois de couvrir d'un voile blanc les simulacres des démons, et de les promener ainsi à travers la campagne. Il forme donc à l'encontre le signe de la croix, commandant en même temps à la troupe de rester en place, et de déposer son fardeau. A l'instant, ces malheureux deviennent d'abord immobiles comme des rochers; ensuite, ils font pour se mouvoir de suprêmes efforts, mais ne pouvant avancer d'un pas, ils ne réussissent qu'à tourner sureux-mêmes d'une façon ridicule. Enfin, ils se reconnaissent vaincus, et déposent le corps dont ils sont chargés. Etonnés, ils se regardent silencieusement les uns les autres, cherchant à pénétrer ce mystère. De son côté, le bienheureux découvrit que ces gens étaient réunis pour des funérailles et non pour des sacrifices : levant une seconde fois la main, il leur donna la permission de s'en aller et d'emporter le corps. Ainsi, lorsqu'il le voulut, il les força de s'arrêter; et lorsqu'il lui plut, il leur permit de continuer leur marche. Le miracle obéissait donc même à un soupçon de ce prêtre chéri de Dieu.

Martin, dans sa jeunesse militaire, s'était coné au signe de la croix comme au plus sûr moyen de défense contre les coups de l'ennemi. Ici, il s'en est servi pour attaquer. Les Chrétiens alors faisaient de ce signe sacré un usage presque continu. Julien l'Apostat est encore un témoin non suspect de cette coutume. Le philosophe qui devait l'initier aux mystères d'iniquités, l'ayant mené dans un temple, le fit descendre dans une grotte souterraine. Effrayé des spectres qu'il y vit, Julien fit par habitude le signe de la croix. Tout disparut à l'instant. La même chose étant arrivée une seconde fois, Julien ne put s'empêcher de dire qu'il admirait la vertu de ce signe des

Chrétiens. *L'instrument de la mort du Christ, dit Lactance, la croix, est la preuve de sa puissance. Elle met en fuite les démons : cela est si vrai que les empereurs nous ont persécutés à cause de cela. — Au seul nom du Crucifié, disait saint Antoine à des philosophes, nous mettons en fuite les démons que vous craignez comme des dieux. Où l'on fait le signe de la croix, la magie perd toute sa force, et le venin son pouvoir de nuire.*

Le signe de la croix opéra encore le miracle suivant, raconté par l'historien immédiatement après celui qu'on vient de lire. Ici, ce n'est plus un simple soupçon, mais une réalité énergique qui met le saint aux prises avec l'idolâtrie. Nous tombons, dès le début, au milieu d'un combat à mort entre les deux adversaires.

Il y avait, dans un bourg démoli, un temple fort ancien. Un pin s'élevait près du monument profane : il entreprit de l'abattre. Mais alors le magistrat du lieu, avec toute la foule des gentils, se mit en devoir de l'en empêcher. Ces mêmes hommes qui, par un effet de la volonté du Seigneur, avaient sans opposition laissé détruire le temple, ne peuvent souffrir qu'on renverse un arbre. Le saint, pour les éclairer, leur fait entendre toutes les raisons que son zèle lui suggère. Que pouvait-il y avoir de sacré dans une souche? C'est au Dieu qu'il servait lui-même qu'ils devaient s'attacher. Quant à cet arbre, il fallait le couper parce qu'il était consacré au démon. Comme il leur parlait ainsi, un d'entre eux, plus hardi que les autres : *Si tu as, dit-il, quelque confiance en ce Dieu qui est le tien, nous dis-tu, et que tu honores, nous allons nous-mêmes couper cet arbre, toi reçois-le au moment de sa chute; et si ton Seigneur, comme tu l'appelles, est avec toi, tu n'en éprouveras aucun tort.* — Plein d'une intrépide confiance dans le Seigneur, Martin le prend au mot. La proposition est acceptée à l'instant par la foule des gentils, peu soucieux de la perte de leur arbre, si sa chute doit écraser l'ennemi de leurs dieux. Or, ce pin était incliné de telle sorte qu'on ne pouvait avoir de doute sur le côté où il tomberait quand il serait coupé. C'est là que le saint est placé et attaché par les paysans, qui se mettent ensuite à couper leur arbre par le pied, avec toutes les marques de la joie la plus vive et la moins dissimulée. La foule, en éveil, se tenait à quelque distance. Peu à peu le pin chancelle et bientôt menace de tomber. Les moines, qui se sont placés à l'écart, pâlisent d'effroi; la vue d'un danger de plus en plus prochain les a consternés; toute espérance, toute foi, leur a échappé : la mort de Martin, voilà tout ce qu'ils prévoient. Pour lui, se confiant dans le Seigneur, il attend, intrépide. Enfin, un bruit se fait entendre, c'est le fracas du pin qui brise ses derniers liens. Il tombe, il se précipite du côté de Martin. Le saint élève la main et lui oppose le signe du salut. Aussitôt, comme si un tourbillon l'eût repoussé en arrière, l'arbre se renverse du côté opposé, et cela avec une telle violence, que

les paysans qui se croyaient en lieu sûr faillirent trouver la mort sous ses énormes branches. A cette vue, un seul cri s'éleva vers le ciel : les gentils demeurent stupéfaits d'un pareil miracle; les moines versent des pleurs de joie : tous, d'une commune voix, célèbrent le nom du Christ. Il fut évident que ce jour-là le salut était venu à ce pays. Car, de cette immense multitude de gentils, il n'y en eut presque pas un qui ne demandât l'imposition des mains, n'abandonnât son erreur impie, et ne crût au Seigneur Jésus. Et, véritablement, avant Martin, un très-petit nombre, ou pour mieux dire à peine quelques-uns des habitants de ces contrées avaient reçu le nom du Christ. Grâce aux miracles et à l'exemple du saint, ce nom y jouit dès lors d'une telle faveur, qu'en ce pays on ne vit bientôt plus un seul endroit qui ne fût plein, ou d'églises très-fréquentées ou de monastères. Car, où il avait détruit les temples, aussitôt il y construisait, soit des églises, soit des monastères.

Ainsi, dit un poëte, un arbre stérile produisit en tombant un fruit magnifique. Ce sont là tes triomphes, ô Martin, dit un autre; c'est ainsi que tu abats tes ennemis, c'est là l'arrêt que tu fais peser sur les vaincus. Ta clémence victorieuse change en frères des hommes féroces. »

Un jour que saint Friard liait des gerbes dans un champ avec quelques ouvriers, un essaim de guêpes vint les assaillir, et dans leur détresse ils eurent recours à Friard. « Que ce dévot, » dirent-ils, « qui prie Dieu sans cesse, et qui fait à tout moment le signe de la croix, vienne donc nous délivrer de ces guêpes. » Le saint, peu sensible à leurs insultes, ne pensa qu'à leur porter secours; et ayant fait le signe de la croix, en disant ces paroles qu'il répétait souvent : *Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre* : l'essaim prit la fuite, et les railleurs furent pénétrés de confusion. (VI^e siècle.)

CRUCIFIEMENT. Voy. PASSION. — Notre-Seigneur apparut à saint Herthinod dans l'état où il était lors de son crucifiement. Herthinod demanda à voir aussi la sainte Vierge. Cette grâce lui fut accordée, et cette seconde vision adoucit singulièrement la peine qu'il avait ressentie de la première. (Jos. PAMPHIL., episc. Sign. in *Chron. ord. Eremit. S. Augustini.*)

CRUCIFIX. — Nous ne rapporterons pas ici les innombrables miracles attribués à différentes images du Sauveur crucifié, soit parce que quelques-uns ne nous paraissent pas offrir un caractère d'authenticité certain, soit parce que d'autres, bien qu'étant de pieuses et respectables traditions, ne portent pas avec eux de preuves historiques suffisantes. Nous ne parlerons donc ni du Crucifix de Lucques, ni de celui de Willissaw (en Suisse), ni de celui de saint Goar, ni de celui des béguines de Gand, ni de celui de Constantinople, frappé par un Juif, et de tant d'autres, nous bornant aux faits suivants :

Une religieuse de Cîteaux, étant restée un peu tard dans la chapelle, on l'y enferma et elle fut obligée d'y passer la nuit. Mais il sortit incontinent du bras d'un crucifix, au pied duquel elle priait, une lumière miraculeuse, d'une grandeur considérable et de l'éclat le plus brillant : ce qui permit à la sœur de lire les psaumes jusqu'à ce que le jour eut paru.

Saint Grégoire de Tours avait un petit crucifix d'or dans lequel il avait enfermé des reliques de la sainte Vierge, des apôtres et de saint Martin; il portait toujours ce crucifix avec lui. Un jour qu'il vit une chaudière en proie à un violent incendie, il accourut, tira sa croix, l'opposa aux flammes qui s'éteignirent aussitôt, et répara par le même moyen les ravages que le feu avait déjà faits.

Dans la Vie du bienheureux Suso, il est parlé d'un crucifix en grande vénération parmi le peuple, à cause des nombreux miracles qu'il avait opérés. Il arriva qu'un crucifix de marbre versa du sang par le côté. Ce miracle attirait un grand concours de peuple. Suso y alla, s'approcha du crucifix, recueillit du sang sur son doigt, et appela les assistants en témoignage de ce qui s'était passé. « J'ai connu, » écrit Henri Suso, « une personne très-affligée qui se plaignait à Jésus en croix; elle entendit le crucifix lui répondre intérieurement : *Si je veux que tu ne sois aimé de personne, c'est pour que tu sois mon bien-aimé; si je veux que tu sois méprisé et tourmenté, c'est pour que tu sois mon ami de cœur, et selon que les hommes t'abaisseront, t'humilieront et te déprécieront, tu seras devant moi un serviteur digne de toute estime et de tout honneur.* »

CUNON. — Au rapport de Césaire, la sainte Vierge apparut, en Palestine, à un malade nommé Cunon; elle l'exhorta à se rendre digne du bienheureux séjour des saints, elle lui en promit la gloire, remplit son cœur de joie; et quand ce protégé de la Reine des anges eut reçu les sacrements, elle le conduisit elle-même dans l'éternelle patrie. (CÆSARIUS, lib. VII, cap. 57.)

CUPERTINO (Saint JOSEPH DE), religieux conventuel de l'ordre de Saint-François, fut favorisé de grâces extraordinaires. — Le bruit s'étant répandu qu'il avait des ravissements et qu'il opérât des miracles, le peuple le suivit en foule pendant un voyage qu'il fit dans la province de Bari. Un jour qu'il célébrait la Messe à Naples, dans l'église de Saint-Grégoire l'Arménien, il fut ravi en extase pendant le sacrifice, comme plusieurs témoins oculaires l'attestèrent dans le procès de sa canonisation. Ses ravissements étaient aussi fréquents qu'extraordinaires; il en eut plusieurs fois en public, en présence de personnes de la plus haute qualité et qui en attestèrent depuis la vérité sous la foi du serment. De ce nombre fut Jean-Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre. Ce prince, qui était luthérien, fut si frappé de ce qu'il avait vu, qu'il abjura l'hérésie et rentra dans le sein de l'Eglise. Jo-

seph prédit à Jean-Casimir, fils de Sigismond, roi de Pologne, qu'il régnerait un jour pour le bien du peuple et de la religion. En effet, Jean-Casimir fut élu en 1648, après la mort d'Uladislas son frère aîné. Au don de prophétie, saint Joseph joignait celui des miracles, et plusieurs malades durent leur guérison à ses prières. Ayant été pris de la fièvre à Osimo, il prédit dès le premier jour que sa dernière heure approchait, et mourut le 18 septembre 1666. Nous aurons souvent occasion d'en parler dans le cours de ce travail.

CUYAT, — prêtre séculier, vit, en 1589, l'auguste Mère de Dieu venir lui sauver la vie; car, comme il se baignait dans un endroit fort dangereux, il eut tout à coup une faiblesse, et il allait périr; déjà même il coulait à fond, lorsque la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée avec un cœur de fils, parut, le retira de l'eau et le porta sur le rivage, où il reprit ses sens et revint à lui. (*Miraculum 357 Historiæ Montisseratæ; Vincentius CHARRON, 2^e Maii, n. 4.*)

CYCLE ECCLESIASTIQUE. — Le plus souvent, chez les mystiques, les visions et les révélations suivent le cours de l'année ou du cycle ecclésiastique, de sorte que toujours en union avec l'Eglise et les mystères de la vie du Christ, qu'ils voient ou représentent dans leur propre vie, ils en sont ainsi comme une commémoration continue, le Christ et l'Eglise se reproduisant en eux, selon l'expression des Pères. Mais il est peu d'exemples aussi frappants de ce genre que la vie d'Anne-Catherine Emmerich, morte en 1824, et dont les révélations suivaient toujours le cours du cycle ou de l'année ecclésiastique. Dans la biographie, malheureusement trop courte, de cette célèbre mystique, qui précède son admirable ouvrage de la *Douloureuse Passion*, comme dans ce livre lui-même et dans la *Vie de la sainte Vierge*, M. Clément Brentano nous donne les détails suivants sur la vie de Catherine Emmerich, dans le rapport de ses visions avec le cycle de l'année ecclésiastique, entremêlés de particularités sur la sœur et sur ses derniers moments.

« L'année 1823, » dit-il, « qui fut la dernière où elle parcourut en entier le cercle de l'année ecclésiastique, lui apporta des travaux infinis. Elle parut vouloir accomplir sa tâche tout entière, et c'est ainsi qu'elle tint la promesse faite antérieurement de raconter toute la Passion. Ce fut le sujet de ses méditations du Carême pendant cette année, et ce sont elles qui composent le volume de la *Douloureuse Passion*. Elle n'en prit pas une part moins vive aux mystères de chacun des jours de fête de l'Eglise, si toutefois le mot de prendre part désigne suffisamment ce rapport en vertu duquel elle rendait un témoignage visible au mystère célébré à chaque fête, par une altération subite dans sa vie spirituelle et corporelle.

La sœur Emmerich vit jour par jour cette suite de tableaux, depuis le 18 février jusqu'au 8 mars, veille du quatrième di-

manche de Carême, et pendant ce temps elle souffrit d'inexprimables douleurs du corps et de l'âme. Plongée dans ces contemplations, fermée à toutes les sensations extérieures, elle pleurait et gémissait comme un enfant livré au bourreau; elle tremblait, tressaillait et se tordait sur sa couche; son visage ressemblait à celui d'un homme mourant dans les supplices, et une sueur de sang ruisselait souvent sur sa poitrine et sur ses épaules. En général, sa sueur était si abondante, que tout ce qui était près d'elle en était trempé et que son lit en était pénétré. Elle souffrait aussi de la soif, au point qu'on eût dit d'un homme altéré perdu dans un désert sans eau. Sa bouche était desséchée le matin, et sa langue retirée et contractée, en sorte qu'elle ne pouvait demander qu'on la soulageât qu'avec des sons inarticulés et des signes. Une fièvre continue se joignait à toutes ses souffrances, et en outre ses douleurs habituelles, et celles dont elle se chargeait au profit d'autrui, continuaient sans relâche. Ce n'était qu'après avoir repris quelques forces qu'elle pouvait raconter les tableaux de la Passion: encore ne les racontait-elle pas tous les jours et d'une haleine, mais en s'y prenant à plusieurs reprises.

Le samedi 8 mars 1823, elle avait raconté avec une souffrance infinie la flagellation de Jésus-Christ, qui avait été la vision de la nuit précédente, et qui sembla lui être encore présente pendant une partie de la journée; mais vers la fin du jour il y eut une interruption dans la série, jusque là régulière, de ses visions de la Passion. L'auteur en rend compte, comme faisant mieux connaître la vie intérieure d'une personne aussi extraordinaire, et aussi comme un point de repos pour le lecteur, car, dit-il, nous avons éprouvé nous-mêmes qu'il y a pour les faibles une certaine fatigue dans la représentation de la Passion du Sauveur, bien qu'elle se soit accomplie pour leur salut.

La vie spirituelle et corporelle de la sœur était en union continue avec la vie journalière de l'Eglise dans le temps. C'était un rapport plus impérieux peut-être que celui qui met notre vie dans la dépendance des saisons, des heures, du jour, du soleil et de la lune, du climat et de la température, et par suite duquel elle rendait un témoignage perpétuel de l'existence et de la signification de tous les mystères et de toutes les solennités célébrées par l'Eglise dans le temps. Elle les suivait si fidèlement, qu'aux Matines de chaque fête tout son état intérieur et extérieur, spirituel et corporel, éprouvait un changement. Quand le soleil spirituel d'un des jours de l'Eglise s'était couché, elle se tournait à l'instant vers celui du jour suivant pour pénétrer toutes ses prières, tous ses travaux, toutes ses souffrances, de la grâce spéciale attachée à cette nouvelle journée, de même qu'une plante se baigne dans la rosée, se joue dans la lumière et la chaleur de l'aurore naissante. 1)

se faisait une révolution dans tout son être, non pas précisément quand la cloche du soir tintait l'*Angelus*, lequel peut être sonné trop tôt ou trop tard par l'ignorance ou la paresse de ceux qui en sont chargés, mais quand ce moment d'une nouvelle reproduction de l'ordre éternel dans le temps arrivait réellement, à une heure dont les autres humains ne pouvaient être avertis par leurs sens.

Si l'Eglise célébrait une fête douloureuse, on la voyait accablée, languissante et comme flétrie ; mais au moment où commençait une fête de réjouissance, son corps et son âme se relevaient soudainement comme ranimés par la rosée d'une grâce nouvelle, et elle restait jusqu'au soir suivant calme, sérieuse, joyeuse, comme si un voile eût été jeté sur ses douleurs. Or tout cela se passait en elle sans la participation de sa volonté ; mais comme elle avait eu dès sa plus tendre enfance le désir sincère d'être toujours obéissante envers Jésus et l'Eglise, elle avait trouvé grâce devant Dieu, qui avait modifié sa nature de manière à ce qu'elle se tournât spontanément vers l'Eglise comme une plante vers la lumière, même quand on l'entoure d'une nuit artificielle.

Le samedi 8 mars 1823, après le coucher du soleil, comme elle venait de raconter, non sans beaucoup de peine, les scènes de la flagellation de Notre-Seigneur, elle se tut tout à coup, et Clément Brentano croyait que son âme était passée à la contemplation du couronnement d'épines. Mais après quelques minutes de repos, son visage, altéré et défait comme celui d'une agonisante, brilla d'une douce et aimable sérénité, et elle prononça quelques paroles de ce ton affectueux avec lequel on parle à des enfants : *Ah ! l'aimable petit garçon !* disait-elle. *Qui est-il donc ? Attendez, je vais le lui demander. — Il s'appelle Joseph. — Il vient à moi en courant à travers la foule. — Le pauvre enfant ! — Il sourit ; il ne sait rien de ce qui se passe. — Il est presque nu ; j'ai peur qu'il n'ait froid. — L'air est si frais ce matin. — Attends, je vais te couvrir un peu.* — Après ces paroles, prononcées avec tant de vérité qu'on eût pu regarder autour de soi si l'enfant n'y était pas, elle prit des linges qui étaient près d'elle, et fit tous les gestes d'une personne compatissante qui veut préserver du froid un petit enfant. Son ami ne put avoir l'explication de ce qui avait motivé ses paroles ; car il y eut un changement subit dans son état. Une personne qui la soignait fit entendre le mot d'*obéissance* ; ce mot était le nom d'un des vœux par lesquels elle s'était consacrée au Seigneur, et à l'instant elle recueillit ses esprits comme un enfant docile que sa mère appelle à elle, en le réveillant d'un profond sommeil. Elle saisit vivement son rosaire et le petit crucifix qu'elle avait toujours sur elle, ajusta ses vêtements, se frotta les yeux, et se mit sur son séant ; puis on la porta de son lit sur une chaise, incapable qu'elle était de se tenir debout ou de marcher : c'était le temps où l'on faisait son lit. Son ami la quitta pour

mettre par écrit ce qu'il avait recueilli dans la journée.

Le dimanche 9 mars, il demanda à la personne qui la soignait : *Que voulait dire la malade hier soir, lorsqu'elle parlait d'un enfant appelé Joseph ?* Et cette personne répondit : *Elle a été encore longtemps occupée du petit Joseph ; c'est le fils d'une de mes cousines, qu'elle aime beaucoup. J'ai peur que cela ne présage une maladie à cet enfant ; car elle a dit plusieurs fois qu'il était presque nu, qu'elle craignait qu'il n'eût froid.* Son ami se ressouvint alors d'avoir vu, en effet, ce petit Joseph jouer plusieurs fois avec la malade, et il crut seulement qu'elle avait rêvé la veille à cet enfant. Lorsque plus tard il la visita pour se faire raconter par elle les suites des scènes de la Passion, il la trouva, contre son attente, plus sereine et en meilleur état que les jours précédents. Elle lui dit qu'elle n'avait plus rien vu après la flagellation ; et lorsqu'il la questionna au sujet de ce petit Joseph dont elle avait tant parlé, elle ne se souvint plus d'avoir pensé à cet enfant. Il lui demanda qui faisait qu'elle était si calme, si sereine et si bien portante : elle répondit qu'il en était toujours ainsi au milieu du Carême, que l'Eglise chantait avec Isaïe à l'introït du saint sacrifice de la Messe : *Réjouis-toi, Jérusalem ! Rassemblez-vous, vous tous qui l'aimez ; réjouissez-vous, vous qui étiez tristes ; soyez dans la joie, et rassasiez-vous des mamelles de votre consolation.* Que c'était donc un jour d'allégresse ; que d'ailleurs, dans l'Evangile du jour, le Seigneur avait nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, dont il était resté douze corbeilles ; qu'il fallait donc se réjouir. Elle ajouta qu'il l'avait aussi nourrie le matin avec la sainte communion, et qu'en ce jour de Carême, elle s'était sentie fortifiée corporellement et spirituellement. Son ami jeta les yeux sur l'almanach de Munster, et il vit qu'outre le dimanche de *Latare*, on célébrait encore, dans ce diocèse, la fête de saint Joseph, ce qu'il ignorait, parce que ailleurs cette fête tombe le 19 mars. Il le lui fit remarquer, et lui demanda si ce n'était pas là ce qui l'avait fait parler de Joseph, et elle lui dit qu'elle savait bien que c'était la fête du père nourricier de Jésus ; mais qu'elle n'avait point pensé à cet enfant qui portait son nom. Au milieu de cette conversation, elle se souvint tout à coup de ce qui avait été l'objet de sa vision de la veille. C'était, en effet, une joyeuse image de saint Joseph, qui, à l'occasion de sa fête et du dimanche de *Latare*, s'était introduite tout d'un coup au milieu des visions de la Passion.

Nous avons souvent éprouvé que celui qui lui parlait lui envoyait souvent ses messages sous une forme enfantine, et que cela arrivait toujours dans des cas où l'art humain aussi aurait pu se servir d'une figure d'enfant pour interpréter sa pensée. Si, par exemple, une de ses visions de l'histoire sainte lui représentait une prophétie accomplie, elle voyait près du tableau qu'elle avait

sous les yeux un enfant qui, dans sa pose, dans son vêtement, dans la manière dont il portait à la main ou faisait flotter en l'air au bout d'un bâton un écrit prophétique, reproduisait les traits caractéristiques de tel ou tel prophète. Avait-elle de grandes douleurs à souffrir, il venait vers elle un petit enfant doux et silencieux, habillé de vert ; il s'asseyait, d'un air résigné, sur le bord de son lit, se laissant porter d'un bras à l'autre, ou poser à terre sans rien dire. Il la regardait constamment d'un air affectueux, et lui donnait des consolations : c'était la patience. Si, dans un moment de fatigue ou de souffrance extraordinaire, elle entraînait en rapport avec un saint, soit par la célébration de sa fête, soit par l'intermédiaire d'une relique, elle voyait des scènes de l'enfance de ce saint, tandis qu'une autre fois elle voyait son martyr, avec les plus terribles circonstances. Dans ses plus grandes souffrances, la consolation, souvent même l'instruction et l'avertissement lui venaient par des figures d'enfants. Il arrivait souvent aussi que, dans certaines peines, dans certaines angoisses auxquelles elle ne savait pas résister, elle s'endormait, et se trouvait reportée à quelque danger couru pendant son enfance. Elle croyait, comme le montraient ses paroles et ses gestes pendant son sommeil, être redevenue une pauvre petite paysanne de cinq ans, qui, en voulant traverser une haie, restait prise dans les épines et pleurait. C'étaient toujours des scènes réelles de son enfance qui se reproduisaient alors, et il y était souvent fait allusion par des paroles comme celles-ci : *Pourquoi cries-tu ? Je ne te tirerai pas de la haie tant que tu n'attendras pas mon secours patiemment, en me priant avec amour.* Elle avait obéi à cet ordre étant enfant, lorsqu'elle se trouvait dans la haie, et elle le suivait dans sa vieillesse, lors de ses plus terribles épreuves ; puis, quand elle était éveillée, elle parlait en riant de la haie où elle avait été emprisonnée, de ce moyen de la patience et de la prière qui lui avait été donné comme une clef pour en sortir. Elle l'avait reçu dans son enfance, et l'avait souvent négligé ; mais il ne lui avait jamais manqué quand elle y avait eu recours. Ce rapport symbolique de certaines circonstances de son enfance avec les événements de sa vie postérieure, montrait qu'il y a dans la vie de l'individu, comme dans celle de l'humanité, des types prophétiques. Mais à l'individu comme au genre humain, un type divin a été donné dans la personne du Rédempteur, afin que l'un et l'autre, s'élançant sur ses traces, et dépassant avec son aide les bornes de la nature, arrivent à la pleine liberté de l'esprit, à l'âge de la plénitude du Christ.

Toutes les cérémonies et les fêtes de l'Eglise étaient pour elle plus que la consécration d'un souvenir. Elle voyait le fondement historique de chaque solennité comme un acte de Dieu opéré dans le temps pour la réparation de l'humanité déchue. Quoique ces actes divins lui apparussent avec le ca-

ractère de l'éternité, elle reconnaissait que pour profiter à l'homme dans la sphère finie et mesurée du temps, il fallait qu'il en prit possession selon une série de moments successifs, et qu'à cet effet ils devaient être répétés et renouvelés dans l'Eglise d'après un ordre établi par Jésus-Christ et par le Saint-Esprit. Toutes les fêtes et les solennités étaient à ses yeux des grâces de l'éternité qui revenaient à des époques fixes dans chaque année ecclésiastique, de même que les fruits et les moissons de la terre viennent en leur saison dans l'année naturelle. Elle était infatigable à recueillir avec zèle et reconnaissance ces fruits de grâce, à les conserver, à les offrir pour tous ceux qui négligeaient d'en faire un trésor. De même que sa compassion pour le Rédempteur crucifié avait trouvé grâce devant Dieu et lui avait mérité d'être empreinte des stigmates de la Passion comme du sceau de l'amour le plus parfait, de même toutes les souffrances de l'Eglise et celles des affligés se reproduisaient dans les états divers de son corps et de son âme. Et tout cela se passait en elle à l'insu de son entourage et sans qu'elle-même en eût une connaissance plus étendue que celle de l'abeille par rapport à son ouvrage. Pendant qu'elle soignait et cultivait, comme une jardinière fidèle et diligente, le jardin fertile de l'année ecclésiastique, elle vivait de ses fruits et les distribuait ; elle ranimait sa force et celle des autres avec les fleurs et les herbes qu'elle y cueillait, ou plutôt elle-même était dans ce jardin une sensitive, un tournesol, une plante merveilleuse où se reproduisent, sans le concours de sa volonté, toutes les saisons de l'année, toutes les heures du jour, toutes les variations de la température.

A la fin de l'année ecclésiastique de 1823, elle eut pour la dernière fois une vision relative à la reddition des comptes de cette année. Divers symboles lui retracèrent les négligences de l'Eglise militante et de ses serviteurs : elle vit combien de grâces n'avaient pas été cultivées ou recueillies, combien s'étaient déplorablement perdues. Il lui fut montré que le Rédempteur avait déposé pour chaque année, dans le jardin de l'Eglise, un trésor complet de ses mérites, pour suffire à tous les besoins, à toutes les expiations. Les grâces négligées, dissipées ou perdues (et il y en avait assez pour relever l'homme tombé le plus bas, pour délivrer l'âme du purgatoire la plus oubliée), devaient être demandées avec la dernière rigueur, et l'Eglise militante était punie de ces négligences ou de ces infidélités de ses serviteurs par l'oppression de ses ennemis et par des humiliations temporelles. De pareilles révélations exaltaient au plus haut degré son amour pour l'Eglise, sa mère. Elle passait des jours et des nuits à prier pour elle ; à offrir à Dieu, avec des gémissements continuels, les mérites de Jésus-Christ, et à demander miséricorde. Enfin, elle rassembla tout son courage et s'offrit pour prendre sur elle la faute et la punition,

semblable à un enfant qui se présenterait devant le trône du roi pour subir le jugement porté contre sa mère. Il lui fut dit alors : *Vois combien tu es pleine de misères, toi qui veux satisfaire pour les autres* ; et elle se vit elle-même avec terreur dans une triste et humiliante image pleine d'imperfections infinies. Mais l'impétuosité de son amour monta avec plus d'instance encore dans ces paroles : *Oui, je suis pleine de misères et de péchés ; mais je suis votre fiancée, ô mon Seigneur et mon Sauveur ! ma foi en vous et en la Rédemption qui vient de vous, couvre tous mes péchés de votre manteau royal. Je ne vous laisse pas que vous n'acceptiez mon sacrifice, car le trésor surabondant de vos mérites n'est fermé à aucun de vos fidèles.* A la fin, sa prière devint singulièrement énergique : c'était pour des oreilles humaines comme une querelle et une lutte avec Dieu où la portait l'audacieux emportement de l'amour. Son sacrifice était-il accepté, son activité cessait pendant quelque temps, et elle était livrée à la répugnance de la nature humaine contre la souffrance. Quand elle avait soutenu ce combat, les yeux fixés sur le Rédempteur au jardin des Oliviers, c'étaient des douleurs indicibles de toute espèce qu'elle supportait avec une patience et une sérénité merveilleses. Nous la vîmes souvent rester plusieurs jours sans connaissance, semblable à un agneau mourant. Si nous lui demandions comment elle allait, elle ouvrait les yeux à demi pour sourire et disait : *Ce sont des douleurs si salutaires !*

Au commencement de l'Avent, ses douleurs furent un peu adoucies par d'aimables visions sur les préparatifs de voyage de la sainte Vierge, et plus tard sur tout son voyage à Bethléem avec Joseph. Elle les accompagnait chaque jour dans leurs auberges, ou allait en avant pour leur préparer les logements. Pendant ce temps, elle prenait de vieux morceaux de linge, et la nuit, tout en dormant, elle en faisait des langes, des camisoles et des bonnets pour les enfants des pauvres femmes en couches dont l'heure approchait. Le lendemain, elle voyait avec surprise tout cela proprement rangé dans son armoire. Cela lui arrivait ainsi tous les ans à la même époque ; mais cette année, il y eut plus de fatigue et moins de consolations. Ainsi, à l'heure de la naissance du Sauveur, qui était ordinairement pour elle un moment de joie enivrante, elle se traîna péniblement en esprit vers l'Enfant Jésus dans sa crèche, et ne lui porta d'autre présent que de la myrrhe, de l'autre offrande que sa croix sous le poids de laquelle elle tomba à ses pieds comme mourante. Il semblait qu'elle terminât son compte terrestre avec Dieu, qu'elle se dévouât une dernière fois pour une multitude d'hommes affligés spirituellement et corporellement. Le peu que l'on put connaître de cette substitution à diverses douleurs d'autrui, touche à l'incompréhensible. Elle disait avec raison : *L'Enfant Jésus ne m'a apporté, cette année, qu'une croix et des instruments de martyre.*

Elle se concentra chaque jour davantage dans sa souffrance, ne parla presque plus, et quoiqu'elle continuât à voir les voyages de Jésus pendant sa prédication, elle indiquait tout au plus en quelques mots la direction de sa route. Une fois, elle demanda tout à coup, d'une voix qu'on pouvait à peine entendre : — *Quel jour sommes-nous ?* — Sur la réponse qu'on était au 14 janvier, elle ajouta : *Encore quelques jours, j'aurais raconté toute la vie du Sauveur ; mais cela ne m'est pas possible.* — Ces paroles parurent d'autant plus surprenantes, qu'elle ne paraissait pas savoir de quelle année de la prédication de Jésus son esprit était actuellement occupé. En 1820, elle avait raconté l'histoire du Sauveur jusqu'à l'Ascension, en commençant au 28 juillet de la troisième année de la prédication de Jésus, après quoi elle était revenue à la première année de la vie de Jésus, et avait continué jusqu'au 10 janvier de la troisième année de la prédication. Le 27 avril 1823, il y eut, par suite d'un voyage que fit l'écrivain, une interruption qui dura jusqu'au 21 octobre. Elle reprit alors le fil où elle l'avait laissé tomber, et continua jusqu'aux dernières semaines de sa vie. Lorsqu'elle parla de quelques jours qui manquaient, son ami ne savait pas lui-même jusqu'où allait le récit, car il n'avait pas eu le loisir de collationner ce qu'il écrivait. Après sa mort, il se convainquit que, si elle avait pu parler les quatorze derniers jours de sa vie, la narration serait revenue au 20 juillet de la troisième année de la prédication, par conséquent au point où elle l'avait prise en 1820.

Son état devenait plus effrayant de jour en jour. Elle qui, ordinairement, souffrait en silence, poussa maintenant des gémissements étouffés, tant ses douleurs étaient affreuses. Le 15 janvier, elle dit : *L'Enfant Jésus m'a apporté à Noël de grandes douleurs. Je me suis trouvée de nouveau près de sa crèche, à Bethléem. Il avait la fièvre, et me montrait ses souffrances et celles de sa mère. Ils étaient si pauvres, qu'ils n'avaient qu'un mauvais morceau de pain pour toute nourriture. Il m'a donné des douleurs encore plus grandes, et m'a dit : « Tu es à moi ; tu es ma fiancée : souffre comme j'ai souffert, et ne demande pas pourquoi. » Je ne sais ce que ce sera, ni si cela durera longtemps. Je m'abandonne aveuglément à mon martyre, soit qu'il faille vivre, soit qu'il faille mourir. Je désire que la volonté cachée de Dieu s'accomplisse en moi. Du reste, je suis calme et j'ai des consolations dans mes peines. Ce matin encore, j'étais très-heureuse. Béni soit le nom du Seigneur !*

Ses douleurs augmentèrent encore, s'il est possible. Assise sur son séant, les yeux fermés, elle gémissait d'une voix éteinte et elle tombait de côté et d'autre. Si on la couchait, elle menaçait d'étouffer : sa respiration se précipitait ; tous ses nerfs et ses muscles tremblaient et tressaillaient de douleur. Après de violents efforts pour vomir, elle souffrait horriblement des entrailles. On

craignait qu'il n'y eût de la gangrène. Son gosier était altéré et brûlant, sa bouche enflée, ses joues rouges de fièvre, ses mains pâles comme de l'ivoire. Les cicatrices des stigmates brillaient comme de l'argent à travers sa peau tendre. Son pouls donnait 160 à 180 pulsations par minute. Quoique ne pouvant parler, à cause de l'excès de ses souffrances, toutes ses obligations étaient présentes à son esprit. Le 26. au soir, elle dit à son ami, d'une voix étouffée : *Voici le neuvième jour, il faut payer le cierge et la neuvaine à la chapelle de Sainte-Anne.* Il s'agissait d'une neuvaine qu'elle avait demandée à son intention, et elle craignait que les personnes de son entourage ne l'oubliaient. Le 27, à deux heures de l'après-midi, elle reçut l'Extrême-Onction, au grand soulagement de son corps et de son âme. Le soir, son ami, l'excellent curé de Sainte...., pria près de son lit; ce fut une grande consolation pour elle. Elle lui dit : *Combien tout ceci est bon et beau!* Et encore : *Dieu soit mille fois loué et remercié.*

Les approches de la mort n'interrompaient pas entièrement l'union merveilleuse de sa vie avec celle de l'Eglise. Un ami l'ayant visitée le 1^{er} février au soir, s'était placé derrière son lit sans être vu, et écoutait avec une grande compassion ses gémissements sourds et sa respiration entrecoupée. Tout à coup il n'entendit plus rien, et crut qu'elle était morte. En ce moment, la cloche du soir, qui annonçait les Matines de

la fête de la Purification, se fit entendre; c'était l'ouverture de cette fête qui avait ravi son âme en extase. Quoique son état restât toujours très-effrayant, quelques paroles affectueuses sur la sainte Vierge sortirent de sa bouche, pendant la nuit et le jour de la fête. Vers midi, elle dit d'une voix déjà altérée par la mort : *Je n'avais pas été si bien depuis longtemps. Il y a bien huit jours que je suis malade, n'est-ce pas? Je ne sais plus rien de ce monde ténébreux. Oh! quelle lumière m'a fait voir la Mère de Dieu. Elle m'a prise avec elle, et j'aurais bien voulu y rester.* Ici elle se recueillit un moment, et dit, en mettant le doigt sur sa bouche : *Mais je ne dois pas parler de cela.* Elle disait depuis lors que tout ce qu'on pouvait dire d'honorable pour elle redoublait ses souffrances. *

CYPRES. — Le bienheureux Athanase, économiste du monastère de Médicion, mourut en 812, et fut inhumé dans le lieu qu'il avait illustré par ses vertus : un cyprès qui était venu sur son tombeau, fournissait aux pèlerins des branches qu'ils emportaient par dévotion, et qui servaient à la guérison des malades.

CYRIAC. — Le *Pratum spirituale* (c. 46), attribué à saint Sophrone, rapporte une apparition de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste à Cyriac, abbé du monastère de Calamon, près du Jourdain. Nous renvoyons à ce livre pour les détails de cette vision -

D

DANIEL, styite (Saint), mort sur une colonne, le 11 décembre 490. — Les populations entières accouraient pour le voir, et bravaient jusqu'aux supplices pour entendre de lui la parole de Dieu. Daniel guérissait, par sa parole, des milliers de malades et d'infirmités, et la femme de l'empereur Léon obtint un fils par ses prières.

DAVID (Saint), — solitaire de Scété, dans le vi^e siècle, allait tous les ans, comme les autres moines, se louer chez un laboureur pendant la moisson. Il était déjà très-âgé, lorsqu'une année qu'il s'était engagé comme à l'ordinaire, il arriva que vers la septième heure, un jour que la chaleur était intolérable, il fut obligé de se mettre à l'ombre dans une cabane. Celui qui l'employait l'ayant trouvé, lui dit en colère : « Bonhomme, pourquoi ne travaillez-vous pas, puisque je vous paye? — Il est vrai que je suis payé pour travailler; mais, à cette heure, la chaleur est si forte, qu'elle fait tomber le grain des épis; j'attends qu'elle soit diminuée, afin que vous n'en éprouviez aucun dommage. — Levez-vous de suite, et remettez-vous à moissonner, dût toute la récolte être brûlée! — Vous voulez donc que votre blé brûle? — Oui, je le veux. » A peine le vénérable solitaire s'était levé pour reprendre son travail, que le feu éclata dans

la moisson. Alors le laboureur courut, tout éperdu, vers d'autres solitaires qui moissonnaient dans un champ voisin, les suppliant de s'employer auprès du saint vieillard, pour que, par la vertu de sa prière, il arrêtât l'incendie. Ils le firent, et David voulut bien opérer le miracle qu'on lui demandait. S'étant placé entre le blé qui brûlait et celui que les flammes n'avaient pas encore atteint, il fit sa prière, et à l'instant le feu s'éteignit.

DÉLIVRANCE. — Nous trouvons dans les Annales de l'Eglise, dans les Chroniques et les Vies des saints, un grand nombre de délivrances miraculeuses dont nous croyons superflu de donner ici l'histoire, nous bornant, comme exemple, aux deux faits suivants :

Saint Ferréol ayant été emprisonné et chargé de chaînes, trois jours après il se trouva miraculeusement débarrassé de ses fers. (iv^e siècle.)

Les Turcs étant venus assiéger Assise, ils attaquèrent d'abord le couvent de Saint-Damien, qui était hors des murs de la ville. Déjà ils escaladaient les murs, lorsque sainte Claire, qui en était alors abbesse, se fit porter à l'entrée du monastère, avec un ciboire qui renfermait le Saint-Sacrement, lequel fut placé à la vue des ennemis. S'é-

tant prosternée devant Jésus-Christ, elle versa un torrent de larmes, et lui adressa cette prière : *Serait-il possible, ô mon Dieu ! que vos servantes ici rassemblées, et que vous avez nourries dans votre amour, tombassent entre les mains des infidèles ? Sauvez-les, Seigneur, et moi avec elles.* Sa prière finie, elle entendit une voix qui lui dit avec douceur : *Vous serez toujours sous ma protection.* Aussitôt une terreur panique s'empara des assiégeants, et ils s'enfuirent avec précipitation. Quelque temps après, Assise fut de nouveau assiégée, par Vitalis Aversa, général de Frédéric II; alors sainte Claire ordonna à ses religieuses de se couvrir la tête de cendres, et de demander instamment à Jésus-Christ la délivrance de leurs concitoyens. Après qu'elles eurent prié avec beaucoup de larmes, pendant un jour et une nuit, les ennemis levèrent le siège tout à coup et se retirèrent sans avoir fait aucun dégât.

DENISE (Sainte), vierge et martyre, à Lampsaque, dans l'Asie Mineure, en 250. — Le proconsul Optimus l'ayant fait livrer à deux jeunes gens, elle fut miraculeusement préservée de toute insulte par un ange qui vint à son secours, sous la forme d'un jeune homme tout éclatant de lumière. A cette apparition, les deux jeunes gens pâlirent d'effroi et se jetèrent aux pieds de Denise. Les murs du cachot s'entr'ouvrirent, et la sainte alla rejoindre les autres martyrs pour mourir avec eux.

DERNIÈRE CÈNE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (La), d'après les contemplations d'Anne-Catherine Emmerich, religieuse augustine, morte à Dulmen, en 1824. — Le récit de cette dernière cène, qui se trouve également en tête du livre de *La douloureuse Passion*, a été traduit et publié à part, dès 1838, par un ecclésiastique. Il se compose de dix chapitres. Le premier traite des *Préparatifs de la Pâque*. Le second entre dans la description la plus minutieuse du *Cénacle*. Le troisième décrit, dans les plus petits détails, les *Dispositions pour le repas pascal*. Le quatrième fait la peinture du *Calice de la sainte cène*, qui, antérieur à Noé, passa de ses mains dans celles d'Abraham et de Melchisédech, puis du trésor du temple à Sérapia. Resté dans l'église de Jérusalem, auprès de saint Jacques le Mineur, il est encore conservé dans une ville et reparaitra au jour. Dans le cinquième chapitre, *Jésus va à Jérusalem*. Le sixième contient l'histoire détaillée de la *Dernière Pâque*, et les deux suivants celle du *Lavement des pieds* et de l'*Institution de la sainte Eucharistie*. Dans le neuvième sont les *Instructions secrètes et Consécrations*. Le dixième termine la *Dernière cène* par un *Coup d'œil sur Melchisédech*.

Pour donner une idée de ce livre, nous allons en citer les chapitres sept et huit.

« *Le Lavement des pieds.* — Ils se levèrent de table, et, pendant qu'ils arrangeaient leurs vêtements, comme ils avaient coutume de le faire pour la prière solennelle, le majordome entra avec deux serviteurs

pour enlever la table. Jésus le pria de faire porter de l'eau dans le vestibule, et il sortit de la salle avec les serviteurs. Jésus, debout au milieu des apôtres, leur parla quelque temps avec solennité. Je ne saurais rapporter avec certitude le contenu de son discours : je me souviens qu'il parla de son royaume, de son retour vers son Père, de ce qu'il leur laisserait en les quittant, etc. Il enseigna aussi sur la pénitence, la confession des fautes, le repentir et la justification. Je sentis que cette instruction se rapportait au lavement des pieds, et je vis aussi que tous reconnaissaient leurs péchés et s'en-repentaient, à l'exception de Judas. Ce discours fut long et solennel. Lorsqu'il fut terminé, Jésus envoya Jean et Jacques le Mineur chercher l'eau dans le vestibule, et dit aux apôtres de ranger les sièges en demi-cercle. Il alla lui-même dans le vestibule, se ceignit, et mit un linge autour de son corps. Pendant ce temps, les apôtres échangeaient quelques paroles et se demandaient quel serait le premier parmi eux; car le Seigneur leur avait annoncé expressément qu'il allait les quitter et que son royaume était proche, et l'opinion se fortifiait de nouveau chez eux, qu'il avait une arrière-pensée secrète, et qu'il voulait parler d'un triomphe terrestre qui éclaterait au dernier moment.

Jésus étant dans le vestibule, fit prendre à Jean un bassin et à Jacques une outre pleine d'eau; après quoi ils le suivirent dans la salle où le majordome avait placé un autre bassin vide.

Jésus entrant d'une manière si humble, reprocha aux apôtres, en peu de mots, la discussion qui s'était élevée entre eux; il leur dit, entre autres choses, qu'il était lui-même leur serviteur, qu'ils devaient s'asseoir pour qu'il leur lavât les pieds. Ils s'assirent donc dans le même ordre que celui où ils étaient placés à table. Jésus allait de l'un à l'autre, et leur versait sur les pieds de l'eau du bassin que portait Jean; il prenait ensuite l'extrémité du linge qui le ceignait, et il les essuyait. Le Seigneur était singulièrement touchant et affectueux pendant qu'il remplissait ces humbles fonctions.

Lorsqu'il vint à Pierre, celui-ci voulut l'arrêter par humilité, et lui dit : *Quoi ! Seigneur, vous me laveriez les pieds !* (Joan. xiii, 5 seq.) *Le Seigneur lui répondit : Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras par la suite.* Il me semble qu'il lui disait en particulier : *Simon, tu as mérité d'apprendre de mon Père qui je suis, d'où je viens et où je vais; tu l'as seul expressément confessé : c'est pourquoi je bâtirai sur toi mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Ma force doit rester près de tes successeurs jusqu'à la fin du monde.* Jésus le montra aux autres apôtres, et leur dit que, lorsqu'il n'y serait plus, Pierre devait remplir sa place auprès d'eux. Pierre lui dit : *Vous ne me laverez jamais les pieds.* *Le Seigneur lui répondit : Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi.* Alors Pierre lui dit : *Seigneur, lavez-*

moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Et Jésus lui répondit : Celui qui a déjà été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds : il est pur de tout le reste. Pour vous aussi, vous êtes purs, mais non pas tous. Il désignait Judas par ces paroles. Il avait parlé du lavement des pieds comme d'une purification des fautes journalières, parce que les pieds, sans cesse en contact avec la terre, s'y salissent incessamment si l'on manque de vigilance. Ce lavement des pieds fut spirituel et comme une espèce d'absolution. Pierre, dans son zèle, n'y vit qu'un abaissement trop grand de son maître. Il ne savait pas que Jésus, pour le sauver, s'abaîsserait le lendemain jusqu'à la mort ignominieuse de la croix.

Lorsque Jésus lava les pieds à Judas, ce fut de la manière la plus touchante et la plus affectueuse : il approcha son visage de ses pieds ; il lui dit tout bas qu'il devait rentrer en lui-même, que depuis un an il était traître et infidèle. Judas semblait ne vouloir pas s'en apercevoir, et adressait la parole à Jean ; Pierre s'en irrita et lui dit : *Judas, le maître te parle!* Alors Judas dit à Jésus quelque chose de vague, d'évasif, comme : *Seigneur, à Dieu ne plaise!* Les autres n'avaient point remarqué que Jésus s'entretenait avec Judas, car il parlait assez bas pour n'être pas entendu d'eux : d'ailleurs, ils étaient occupés à remettre leurs chaussures. Rien, dans toute la Passion, n'affligea aussi profondément le Sauveur que la trahison de Judas.

Jésus lava encore les pieds de Jean et de Jacques. Il enseigna ensuite sur l'humilité : il leur dit que celui qui servait les autres était le plus grand de tous, et qu'ils devaient dorénavant se laver humblement les pieds les uns les autres ; il remit ensuite ses habits. Les apôtres déployèrent leurs vêtements, qu'ils avaient relevés pour manger l'agneau pascal.

Institution de la sainte Eucharistie. — Sur l'ordre du Seigneur, le majordome avait de nouveau dressé la table, qu'il avait quelque peu exhaussée : l'ayant remise au milieu de la salle, il mit dessous une urne pleine d'eau et une autre pleine de vin. Pierre et Jean allèrent dans la partie de la salle où se trouvait le foyer de l'agneau pascal pour y prendre le calice qu'ils avaient apporté de chez Sérapia, et qui était dans son enveloppe. Ils le portèrent entre eux deux comme s'ils eussent porté un tabernacle, et le placèrent sur la table devant Jésus. Il y avait là une assiette ovale avec trois pains azymes blancs et minces ; les pains furent placés sur un linge auprès du demi-pain déjà mis de côté par Jésus, lors du repas pascal : il y avait aussi un vase d'eau et de vin, et trois boîtes, l'une d'huile épaisse, l'autre d'huile liquide, et la troisième vide.

Dès les temps anciens, on avait coutume de partager le pain et de boire au même calice à la fin du repas : c'était un signe de fraternité et d'amour usité pour souhaiter la bienvenue et pour prendre congé ; je pense

qu'il doit y avoir quelque chose à ce sujet dans l'Écriture sainte. Jésus, aujourd'hui, éleva cet usage à la dignité du plus saint des sacrements ; ç'avait été jusqu'alors un rite symbolique et figuratif. Ceci fut un des griefs portés devant Caïphe par la trahison de Judas : Jésus fut accusé d'avoir ajouté aux cérémonies de la Pâque quelque chose de nouveau ; mais Nicodème prouva par les Écritures que c'était un ancien usage.

Jésus était placé entre Pierre et Jean, les portes étaient fermées, tout se faisait avec mystère et solennité. Lorsque le calice fut tiré de son enveloppe, Jésus pria et parla très-solennellement. Je vis Jésus leur expliquer la cène, et toutes les cérémonies : cela me fit l'effet d'un prêtre qui enseignerait aux autres à dire la sainte Messe.

Il retira du plateau sur lequel se trouvaient les vases une tablette à coulisse, prit un linge blanc qui couvrait le calice, et l'étendit sur le plateau et la tablette. Je le vis ensuite ôter de dessus le calice une plaque ronde qu'il plaça sur cette même tablette. Puis il retira les pains azymes de dessous le linge qui les couvrait, et les mit devant lui sur cette plaque ; il tira encore du calice un vase plus petit qui s'y trouvait, et plaça à droite et à gauche les six petits vases dont il était entouré. Alors il bénit le pain, et aussi les huiles à ce que je crois ; il éleva dans ses deux mains la patène avec les pains azymes, leva les yeux, pria, offrit, remit de nouveau la patène sur la table et la recouvrit. Il prit ensuite le calice, y fit verser le vin par Pierre, et l'eau, qu'il bénit auparavant, par Jean, et y ajouta encore un peu d'eau, qu'il versa dans une petite cuillère : alors il bénit le calice, l'éleva en priant, en fit l'offrande et le re-plaça sur la table.

Jean et Pierre lui versèrent de l'eau sur les mains au-dessus de l'assiette où les pains azymes avaient été placés : il prit avec la cuillère, tirée du pied du calice, un peu de l'eau qui avait été versée sur ses mains, et qu'il répandit sur les leurs ; puis, ce vaso passa autour de la table, et tous s'y lavèrent les mains. Je ne me souviens pas si tel fut l'ordre exact des cérémonies : ce que je sais, c'est que tout me rappela, d'une manière frappante, le saint sacrifice de la Messe.

Cependant Jésus devenait de plus en plus affectueux ; il leur dit qu'il allait leur donner tout ce qu'il avait, c'est-à-dire lui-même : c'était comme s'il se fût répandu tout entier dans l'amour. Je le vis devenir transparent ; il ressemblait à une ombre lumineuse. Il brisa le pain en plusieurs morceaux ; qu'il entassa sur la patène ; il prit un peu du premier morceau, qu'il laissa tomber dans le calice. Au moment où il faisait cela, il me sembla voir la sainte Vierge recevoir le sacrement d'une manière spirituelle, quoiqu'elle ne fût point présente là. Je ne sais comment cela se fit, mais je crus la voir qui entraît, sans toucher la terre, et venait en face du Seigneur recevoir la sainte Eucharistie ; puis, je ne la vis plus. Jésus lui avait dit le matin, à Bé-

thanie, qu'il célébrerait la Pâque avec elle d'une manière spirituelle, et lui avait indiqué l'heure où elle devait se mettre en prière pour la recevoir en esprit.

Il pria et enseigna encore : toutes ses paroles sortaient de sa bouche comme du feu et de la lumière, et entraient dans les apôtres, à l'exception de Judas. Il prit la patène avec les morceaux de pain (je ne sais s'il l'avait placée sur le calice) et dit : *Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui est donné pour vous.* (*Matth.* xxvi, 26.) Il étendit sa main droite comme pour bénir, et, pendant qu'il le faisait, une splendeur sortait de lui : ses paroles étaient lumineuses, et le pain entra dans la bouche des apôtres comme un corps brillant : je les vis tous pénétrés de lumière, Judas seul était ténébreux. Il présenta d'abord le pain à Pierre, puis à Jean : ensuite il fit signe à Judas de s'approcher ; celui-ci fut le troisième auquel il présenta le sacrement, mais ce fut comme si la parole du Seigneur se détournait de la bouche du traître et revenait à lui. J'étais tellement troublée, que je ne puis rendre les sentiments que j'éprouvais. Jésus lui dit : *Fais vite ce que tu veux faire.* (*Joan.* xiii, 27.) Il donna ensuite le sacrement au reste des apôtres, qui s'approchèrent deux à deux.

Jésus éleva le calice par ses deux anses jusqu'à la hauteur de son visage, et prononça les paroles de la consécration ; pendant qu'il le faisait, il était tout transfiguré et comme transparent : il semblait qu'il passât tout entier dans ce qu'il allait leur donner. Il fit boire Pierre et Jean dans le calice qu'il tenait à la main, et le remit sur la table. Jean versa le sang divin du calice dans les petits vases, et Pierre les présenta aux apôtres, qui burent deux dans la même coupe. Je crois, mais sans être bien sûre, que Judas prit aussi sa part du calice ; il ne revint pas à sa place, mais sortit aussitôt du cénacle : les autres crurent que Jésus l'avait chargé de quelque affaire. Il se retira sans prier et sans rendre grâces, et vous pouvez voir par là combien l'on a tort de se retirer sans action de grâces après le pain quotidien et après le pain éternel. Pendant tout le repas, j'avais vu près de Judas une petite figure hideuse qui avait un pied comme un os desséché ; lorsqu'il fut devant la porte, je vis trois démons autour de lui : l'un entra dans sa bouche, l'autre le poussait, le troisième courait devant lui : il était nuit, et on aurait cru qu'ils l'éclairaient ; pour lui, il courait comme un insensé.

Le Seigneur versa dans le petit vase dont j'ai déjà parlé un reste du sang divin qui se trouvait au fond du calice, puis il plaça ses doigts au-dessus du calice, et y fit verser encore de l'eau et du vin par Pierre et Jean. Cela fait, il les fit boire encore dans le calice, et le reste, versé dans les coupes, fut distribué aux autres apôtres. Ensuite Jésus essuya le calice, y mit le petit vase où était le reste du sang divin, plaça au-dessus la patène, avec les fragments du

pain consacré, puis remit le couvercle, enveloppa le calice, et le replaça au milieu des six petites coupes. Je vis, après la résurrection, les apôtres communier avec le reste du saint sacrement.

Je ne me souviens pas d'avoir vu que le Seigneur eût lui-même mangé et bu le pain et le vin consacré ; je n'ai pas vu non plus que Melchisédech, lorsqu'il offrit le pain et le vin, y ait goûté lui-même. J'ai su pourquoi les prêtres y participent, quoique Jésus ne l'ait point fait. — Pendant qu'elle parlait, elle regarda tout à coup autour d'elle, comme si elle écoutait. Elle reçut une explication dont elle ne put communiquer que ceci : « Si les anges l'avaient distribué, ils n'y auraient point participé ; si les prêtres n'y participaient pas, l'Eucharistie serait perdue ; c'est par là qu'elle se conserve. »

Il y avait dans tout ce que fit Jésus pendant l'institution de la sainte Eucharistie, quelque chose de régulier et de solennel ; ses mouvements à droite et à gauche étaient pleins de majesté. Je vis les apôtres noter quelque chose dans les petits rouleaux qu'ils portaient sur eux. Pendant la cérémonie, je les vis, à diverses reprises, s'incliner l'un devant l'autre comme font nos prêtres. »

Dans d'autres articles, et notamment à DOULOUREUSE PASSION et VIERGE, nous donnerons l'analyse des principales visions de la sœur Catherine Emmerich.

DESIRÉ (Saint), évêque de Bourges au milieu du vi^e siècle. — Puissant comme saint Pierre, il rendait la santé et la parole aux muets. Comme saint Pierre, instruit de ce précepte, « Pardonnez septante-sept fois, » il délivra un homme frappé d'une infirmité étrange pour avoir persisté à violer la loi sainte et à profaner par un travail servil le jour du Seigneur.

DÉTACHEMENT.—Parmi les saints les plus célèbres il n'en est aucun qui ait étudié sur lui-même les grands phénomènes de la Mystique avec un soin plus minutieux et avec plus de circonspection que sainte Thérèse. Aussi est-ce à elle qu'il faut presque toujours en revenir pour avancer avec certitude dans ce domaine mystérieux, où Dieu agit conjointement avec l'homme. Or, l'une des remarques qui frappent tout d'abord, en lisant les œuvres de sainte Thérèse, c'est que tout état surnaturel ou extatique correspond toujours à un état de sainteté et de vertu, dont il n'est pour ainsi dire que l'expression extérieure. Ainsi comprise, la Mystique étend le champ de son observation, et se trouve en possession d'un critérium pour ainsi dire infallible. L'état miraculeux et l'état de vertu ne sont plus deux choses diverses, mais bien un seul et même état de l'âme, où l'homme participe à la toute-puissance de Dieu dans la mesure de sa sainteté, et où la vertu est le résultat de l'extase, comme l'extase est la conséquence de la vertu. A ce point de vue seulement, on peut comprendre les pages suivantes où sainte Thérèse, écrivant sa propre vie, montre le détachement du monde comme résultat de

ses visions, et dépeint si bien cette souffrance, si pleine de félicité, qui est la pratique du sacrifice, l'immolation de soi-même.

« L'un des effets de l'oraison d'union, dit-elle, est un si merveilleux détachement, que je ne saurais l'exprimer : tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il me paraît en quelque sorte différent des autres auxquels l'esprit seulement a part, parce qu'il semble que dans celui-ci, Dieu veut que le corps, aussi bien que l'âme, se détache tellement de toutes les choses de la terre, que la vie lui devienne ennuyeuse, et nous fait ainsi entrer dans une heureuse peine que nous ne saurions concevoir de nous-mêmes, ni cesser d'avoir quand Dieu nous la donne.

Je désirerais faire entendre en quelque sorte combien grande est cette peine, mais je ne crois pas le pouvoir. J'en dirai néanmoins quelque chose, après avoir remarqué que je ne l'ai eue qu'après des visions et des révélations dont je parlerai, et dans le temps où Notre-Seigneur me favorisait de tant de grâces dans l'oraison, et m'y faisait goûter tant de douceurs. Or quoique je ne laisse pas de goûter encore quelquefois ces mêmes douceurs, je me trouve le plus souvent dans la peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus grande et tantôt moindre : je commencerai par celle qui est la plus grande.

Quelque violents et impétueux que fussent les mouvements que je ressentais, lorsque Dieu voulait me faire entrer dans le ravissement, il me paraît n'y avoir pas moins de différence entre eux et cette peine dont j'ai maintenant à parler, qu'entre une chose corporelle et une spirituelle ; et je ne crois pas exagérer en usant de cette expression, parce qu'encore qu'il me semble que le corps participe à ce que l'âme souffre dans ces mouvements, ce n'est pas avec un aussi extrême abandon que celui que l'on éprouve dans cette peine dont il s'agit et à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne pouvons en rien contribuer. L'âme s'y voit souvent en un moment et lorsqu'elle y pense le moins, dans un transport dont elle ignore la cause, qui l'agite d'une telle sorte, qu'elle se sent élevée au-dessus d'elle-même et de toutes les choses créées, parce que Dieu l'en sépare d'une manière si extraordinaire, que, quelques efforts qu'elle fit, elle ne pourrait trouver sur la terre une seule créature qui lui tint compagnie ; et quand même elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, mais souhaiterait plutôt mourir dans cette heureuse solitude. On lui parlerait alors inutilement ; il lui serait impossible de répondre, tant son esprit est inséparablement attaché à ce seul objet qui l'occupe tout entière, et tant elle est incapable de pouvoir, si peu que ce soit, disposer d'elle-même. Quoiqu'il lui semble en cet état que Dieu soit très-éloigné, il lui fait voir quelquefois quelle est sa grandeur infinie d'une manière si admirable, qu'avec grande peine je pourrai l'exprimer par mes paroles, puisque cela va tellement au delà de l'imagination, qu'il faut l'avoir

éprouvé, pour être capable de le concevoir et le croire. Mais cette communication merveilleuse dont Dieu favorise l'âme, n'est pas tant pour la consoler, que pour lui faire connaître le sujet qu'elle des'affliger, de ne pas jouir continuellement du bonheur de sa présence, lui qui, étant le souverain bien, est l'unique source de tous les biens.

Cette même communication de l'âme avec Dieu augmente encore de telle sorte son désir d'être toujours unie à lui, qu'elle se trouve hors de sa présence dans une solitude qui lui est si insupportable, qu'elle lui fait dire ce que disait David, ce grand prophète, lorsqu'il se trouvait dans une solitude encore plus grande, parce que Dieu la lui rendait plus sensible, à cause qu'il était plus saint : *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto* : « Je passe la nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. » (*Psal. cx, 8.*) Ce verset me vient dans l'esprit, parce qu'il me semble que j'en éprouve la vérité en moi-même ; et ce m'est une consolation de voir que d'autres ont senti, comme je fais, la peine de se trouver dans une solitude si extrême, que les plus grands saints la sentent encore davantage que les autres. Il me semble que l'on peut dire que l'âme, en cet état, n'est pas seulement élevée au-dessus de toutes choses créées, mais qu'elle l'est au-dessus d'elle-même.

D'autres fois, je me trouvais dans un tel délaissement, que je m'interrogeais moi-même, et demandais à mon âme où était son Dieu. Sur quoi il faut remarquer que je n'entendais point ce verset du psaume, quand il me vint dans l'esprit, et qu'après qu'on me l'eut expliqué, j'eus une grande consolation de voir que Notre-Seigneur me l'avait comme mis devant les yeux, lorsque j'y pensais le moins.

Je me souvenais, d'autres fois, de ce que disait saint Paul (*Galat. vi, 14*), qu'il était crucifié au monde : non que je croie être de la sorte, ne voyant que trop que je ne le suis pas ; mais il me semble que dans l'occasion dont je viens de parler, on peut dire que l'âme est comme crucifiée entre le ciel et la terre ; car elle n'est pas dans le ciel, ni n'en reçoit point de consolation ; et elle ne tient plus à la terre, ni ne voudrait pas en recevoir du secours : ainsi elle souffre sans pouvoir, de quelque côté qu'elle se tourne, trouver du soulagement. Ce qui lui vient du ciel est une si grande connaissance de Dieu, qu'elle se perd dans la vue de son infinie grandeur, et cette connaissance accroît sa peine, au lieu de la diminuer, parce qu'elle augmente encore son désir de le posséder. Cette peine est quelquefois si violente, qu'elle lui fait perdre le sentiment : mais cela dure peu ; c'est une espèce d'agonie, excepté que le contentement dont cette souffrance est accompagnée est si grand que je ne sais à quoi le comparer ; c'est un martyr délicieux, dans lequel l'âme a un tel dégoût de tout ce qu'il

y a de plus agréable dans le monde, qu'elle ne peut en souffrir la vue quand elle s'offre à sa pensée; elle connaît bien qu'elle n'aime et ne cherche que Dieu seul; mais elle le considère et ne l'aime qu'en général, sans examiner ni sans savoir ce qu'elle aime particulièrement en lui, à cause que son imagination ne lui représente rien, et que, pendant la plus grande partie du temps que cela dure, toutes ses puissances demeurent, à mon avis, sans action; parce qu'ainsi que dans l'union et le ravissement la joie les suspend, la peine ici fait le même effet.

Que je souhaiterais, mon Père, pouvoir vous faire bien entendre ceci, afin que vous puissiez ensuite me faire mieux comprendre à moi-même ce que ce peut être; car c'est l'état où je me trouve toujours maintenant! Lorsque je me vois dégagée des occupations où je suis contrainte de m'appliquer, j'entre d'ordinaire dans des peines que l'on souffre aux approches de la mort, et je les appréhende, parce que je sais qu'elles ne finiront pas ma vie; je souhaiterais néanmoins qu'elles durassent autant qu'elle, quoiqu'elles soient si excessives que je m'en sens accablée. Elles me réduisent à un tel état, que celles de mes sœurs qui viennent à moi, et qui commencent à s'accoutumer à me voir ainsi, disent qu'elles me trouvent sans pouls; les jointures de mes os se relâchent; mes mains sont si roides, que je ne saurais les joindre; et la douleur que je sens dans les artères et dans tout le reste du corps est si violente, qu'elle continue jusqu'au lendemain, et qu'il me semble que toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres. Il me vient quelquefois dans l'esprit que, si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de finir ma vie par un tel tourment, puisqu'il me paraît assez violent pour produire cet effet, si je n'étais point indigne de recevoir une si grande faveur. Tous mes désirs ne tendent alors qu'à la mort; je ne pense point au purgatoire; je ne pense point à mes péchés, quoiqu'ils soient si grands qu'ils m'aient fait mériter l'enfer; cet ardent désir de voir Dieu efface de ma mémoire tout le reste, et cette extrême solitude dont j'ai parlé, me paraît beaucoup plus agréable que toutes les compagnies du monde. Si j'étais capable de recevoir quelque consolation, ce serait de traiter avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment, et de voir qu'on a peine d'ajouter foi à ce qu'ils en disent.

Mais voici encore un autre tourment. Cette peine s'augmente quelquefois de telle sorte que l'âme ne voudrait plus, ainsi qu'auparavant, se trouver dans une si grande solitude, ni avoir pour compagne quelqu'un à qui elle pût se plaindre de ce qu'elle souffre. C'est comme une personne qui, ayant la corde au cou, et étant prête à être étranglée, s'efforce de respirer; et ce désir d'avoir compagne ne procède, à mon avis, que de l'extrémité où l'on se trouve, à cause que cette peine est si grande, que nulle autre ne

la surpasse; elle va jusqu'à nous mettre en danger de perdre la vie, ainsi que je l'ai éprouvé quelquefois, parce que, d'une part, le corps et l'âme, qui ne veulent point se séparer, cherchent des remèdes pour conserver la vie, et se soulager, en se plaignant de ce qu'ils endurent; et que, d'un autre côté, la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sais, mon Père, si je m'explique bien; mais il me semble que cela se passe de la sorte. Considérez donc, je vous prie, quel repos je puis avoir en cette vie, puisque celui que j'éprouvais dans l'oraison et la solitude, à cause des consolations que Dieu m'y donnait, se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment dont je viens de vous parler. Mais ce tourment est si agréable, et l'âme en connaît tellement le prix, qu'elle le préfère à toutes les consolations dont elle jouissait auparavant; elle se trouve plus assurée en cet état, à cause que c'est marcher dans un chemin de croix, et la satisfaction qu'elle y reçoit me paraît être beaucoup plus préférable aux autres, parce que le corps n'y a point de part; il en a seulement à sa peine, et elle seule jouit du contentement que donne cette souffrance. Je ne comprends pas comment cela peut se faire; je sais seulement qu'il en est ainsi, et que je ne changerais pas cette faveur qui, étant surnaturelle, ne peut procéder que de Dieu, contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il faut remarquer que ces mouvements si impétueux ne me sont arrivés qu'après les grâces que j'ai dit avoir plu à Notre-Seigneur de me faire, celles dont je parlerai dans la suite, et l'état dans lequel il me tient maintenant.

Comme je n'ai jamais reçu aucune de ces faveurs qui ne m'ait donné de la crainte, jusqu'à ce que Dieu m'eût fait connaître qu'elles venaient de lui, je me trouvai étonnée, dans le commencement, de ces transports si violents; mais, sa divine majesté me rassura en me disant que je n'appréhendasse point, et que j'estimasse plus cette grâce que toutes les autres qu'il m'avait faites, parce que, dans cette peine, l'âme se purifie des taches et des péchés qu'elle serait obligée d'expié dans le purgatoire, de même que l'or se purifie dans la fournaise, pour devenir plus digne d'être enrichie des pierres précieuses que l'on veut y enclôsser. Ces paroles me confirmèrent entièrement dans la créance que j'avais déjà que cette faveur était fort grande, et mon confesseur me dit que j'avais raison. »

DIDACE MENDOSA, Jésuite, mourut en 1578 à Madrid. — Selon l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, la Vierge Mère lui apparut au moment même de sa mort.

DIDIER, l'un des religieux les plus fervents de Clairvaux, sous la direction de saint Bernard, qui connut par révélation sa vie. — A ses derniers moments, la sainte Vierge lui apparut au milieu d'un cortège d'esprits célestes qui l'entouraient comme leur reine.

Il entendit cette bonne Mère qui l'appelait lui, Didier, à la vie véritable; il la salua, lui répondit avec le sourire d'un ange; puis, après avoir fait avec calme et d'un air serein ses adieux à ses frères, et après avoir reçu de saint Bernard, son abbé, qui était là aussi, une dernière bénédiction, il partit avec sa royale et tendre bienfaitrice vers les régions éternelles. (*Chron. SS. Deip.*)

DIEU. — Pour les saints, pour les mystiques, Dieu n'est pas une simple croyance, une idée purement spéculative, mais ils en sentent en eux la présence active et personnelle, l'action vivante. Après de rudes combats contre des tentations effroyables, saint Antoine s'adressant à Dieu, lui dit : *Où étiez-vous donc, mon Seigneur et mon Maître ? Que n'étiez-vous ici dès le commencement du combat ? Vous auriez essuyé mes larmes et calmé mes peines.* Alors une voix lui répondit : *Antoine, j'étais près de toi : j'ai été spectateur de tes combats, et parce que tu as résisté courageusement à tes ennemis, je te protégerai le reste de ta vie, et je rendrai ton nom célèbre sur la terre.*

Ce fait se retrouve dans la vie d'un grand nombre de mystiques, et sainte Gertrude explique encore mieux cette présence et cette action de Dieu en nous, par les paroles suivantes : « Un jour, » dit-elle, « étant debout autour de la table avec la communauté, et considérant la clarté du soleil qui était dans sa force, je me mis à entretenir mes pensées, et je me dis : *Si le Seigneur qui a créé ce soleil, et dont on dit que la beauté est l'admiration de ce même soleil aussi bien que de la lune ; si lui, qui est un feu consommant, était aussi véritablement en moi, qu'il se montre souvent devant moi, comment serait-il possible que mon cœur demeurât encore de glace, et que je menasse une vie si sauvage, et même si criminelle parmi les hommes ?*

Là-dessus, vous, dont les paroles toujours accompagnées de douceur, me paraissent alors d'autant plus agréables, qu'elles étaient plus nécessaires pour calmer l'agitation de mon cœur, me répondîtes subitement : *En quoi serais-je éclater ma toute-puissance, si elle n'avait pas le pouvoir de me renfermer moi-même en moi-même dans quelque endroit que je sois, en sorte que je ne sois ni connu ni aperçu, qu'autant qu'il est à propos, selon la circonstance des lieux, des temps, et des personnes ? car depuis le commencement de la création du ciel et de la terre, je me suis bien plus servi dans toute l'œuvre de la rédemption, de l'adresse de mon amour, que de la force de ma puissance ; et c'est encore la conduite de ce même amour, qui éclate particulièrement dans la patience que j'ai à souffrir les imparfaits, jusqu'à ce que je les conduise, en ménageant leur libre arbitre, dans le chemin de la perfection. »*

Dieu n'est présent en nous que pour que nous nous l'assimilions, pour ainsi dire, en en faisant l'empreinte et le moule de notre âme, par notre vertu active, et unie à son action vivante. C'est ce qu'explique le passage

suivant des *Insinuations de la divine piété* de sainte Gertrude. « Le jour de la très-sainte Purification, » dit-elle, « comme j'étais retenue au lit par suite d'une grande maladie, et qu'environ à l'heure du lever de l'aurore, je m'affligeais de ce que sans doute l'infirmité de mon corps priverait mon âme de la visite céleste, dont j'avais été très-souvent honorée à pareil jour, l'auguste Médiatrice, mère du véritable Médiateur entre Dieu et les hommes, me consola par ces paroles : *Comme vous ne vous souvenez point d'avoir senti en votre corps de plus vives douleurs que celles que vous avez causées votre maladie ; aussi soyez assurée que vous n'avez jamais reçu de mon Fils un plus noble présent que celui que vous en allez recevoir, maintenant que votre âme est dignement préparée à cette grâce, par la force que lui ont laissée vos infirmités passées.*

« Je fus très-soulagée par ces paroles, et après avoir reçu immédiatement avant la procession, la nourriture qui donne la vie, je ne pensais qu'à l'élévation de mon Dieu, et qu'à ma bassesse ; je m'aperçus que mon âme amollie comme une cire qui vient de l'être à la chaleur du feu, se présentait devant le cœur de ce divin Epoux, pour en recevoir comme un cachet la marque et l'impression ; il me sembla dès ce moment qu'elle l'environnait, et qu'entrant en partie dans ce sacré trésor, où la plénitude de la Divinité habite corporellement, elle y recevait l'adorable empreinte de la Trinité, toujours éclatante et toujours paisible.

« Cependant comme j'étais occupée à l'Office, sinon aussi attentivement que je devais l'être, du moins autant que je le pouvais, la douceur et la charité de mon Sauveur se fit voir à moi, non pas par une action de sa justice, car j'étais très-éloignée de mériter de lui ces faveurs ; mais par un effet de sa miséricorde ineffable, en me fortifiant par un effet de sa miséricorde infinie, en me fortifiant par une régénération adoptive, et en rendant capable mon extrême bassesse, tout indigne, toute malheureuse, et toute détestable qu'elle est, de recevoir en moi une union plus intime, plus spirituelle et plus inconcevable de cet adorable objet.

« Fort peu après, pendant un temps de jeûne, j'étais au lit malade, pour une seconde maladie violente ; je me trouvai seule un matin, les religieuses étant toutes occupées ailleurs ; le Seigneur qui ne saurait abandonner ceux qui se trouvent dépourvus de consolations humaines, se présenta à moi pour justifier ces paroles du Prophète : *Je serai avec lui, lorsqu'il sera dans l'affliction.* (*Psal. xc, 15.*) Il me tendait son côté gauche, duquel sortait comme du fond de son cœur bienheureux, une certaine source aussi pure qu'un fleuve de cristal, et jaillissant de son sein adorable, elle le couvrait comme un précieux ornement, qui paraissait aussi éclatant que la couleur de l'or et des roses diversement assorties. Le Seigneur me dit ces paroles : *La maladie dont vous êtes affligée, sert à sanctifier votre âme, en sorte que*

toutes les fois que, pour l'amour de moi, par condescendance pour le prochain, de pensée, de parole ou d'action, vous vous éloignerez de moi, comme le fleuve que je viens de vous montrer; de même que la pureté du cristal rend cette couleur d'or et de rose plus brillante, ainsi la coopération de ma divinité, semblable à un or précieux, et la parfaite patience de mon humanité, vive comme une rose nouvelle, me rendront toutes vos œuvres agréables, par la pureté de votre intention. »

DISCERNEMENT DES ESPRITS. — Un très-grand nombre de saints ont possédé, sous des formes diverses, ce don surnaturel. Nous en citerons une foule d'exemples presque à chaque page de ce Dictionnaire, et notamment aux articles **CONSCIENCE** et **PÉNÉTRATION DES ESPRITS**. « Les Pères du désert, dit Görres, avaient le don de discerner les esprits. Saint Antoine s'étant embarqué un jour avec plusieurs frères, sentit une odeur insupportable; ils crurent que cela venait des poissons salés qui étaient sur le vaisseau; mais il leur dit que ce devait être autre chose. Il leur parlait encore, lorsqu'ils virent accourir un jeune homme possédé, qui s'était tenu caché dans le navire. Le saint l'ayant guéri, tous purent voir quelle avait été la cause de cette odeur. Saint Macaire d'Alexandrie pénétra un jour l'intérieur d'un prêtre qui, rongé par un cancer, était venu chercher près de lui la guérison, et il connut clairement le malheureux état de son âme. Le don du discernement des esprits s'étend quelquefois jusqu'au monde supérieur ou aux régions inférieures. Saint Antoine paraît surtout s'être distingué en ce genre; de telle sorte qu'il put se former une doctrine complète sur la nature et les habitudes des démons, comme nous le rapporte saint Athanase, qui l'avait appris lui-même du saint ou de ses disciples. »

DISTINCTION DE CE QUI EST BON OU MAUVAIS. — Parmi les nombreux mystiques qui ont été doués de ce sens surnaturel, nous citerons de préférence Catherine Emmerich, parce qu'ayant vécu de nos jours (morte en 1824), elle offre à cet égard un témoignage irrécusable. Dans sa biographie écrite par Clément Brentano, nous lisons ce qui suit : « Dès ses premières années elle reçut un don particulier qu'on retrouve dans les histoires d'un grand nombre d'âmes mystiques, telles que sainte Sibylline de Pavie, d'Ida de Louvain, et Ursule Benincasa : le don de distinguer ce qui est bon ou mauvais, saint ou profane, béni ou maudit dans les choses matérielles ou spirituelles, et cela spontanément, instantanément et sans aucune autre étude. Etant encore enfant, elle rapportait des champs les plantes salutaires dont les vertus étaient connues d'elle seule, et les plantait dans le voisinage de sa demeure ou des lieux où elle travaillait et priait. Au contraire elle arrachait tout autour les herbes vénéneuses, et surtout celles qui sont employées dans les pratiques superstitieuses et les sortilèges. Lorsqu'elle

allait dans un lieu où s'étaient commis autrefois de grands crimes, elle le connaissait par ce sens surnaturel, s'enfuyait ou priait et faisait pénitence. Elle reconnaissait de la même manière les lieux bénis et sanctifiés; elle s'y sentait heureuse et rendait grâces à Dieu. Quand le prêtre passait avec le Saint-Sacrement, même à une grande distance de sa cabane ou de l'endroit où elle gardait son troupeau, elle se sentait puissamment attirée de ce côté, bien qu'elle n'eût rien vu des yeux du corps; elle y courait toute joyeuse, s'agenouillant sur le chemin avant sa venue, et adorait la sainte Eucharistie. Elle distinguait les objets consacrés ou profanes et ressentait une sorte de malaise et de repoussement au lieu où étaient les tombeaux des païens, tandis qu'elle était attirée vers les ossements des saints comme le fer vers l'aimant. »

DOMINIQUE (Saint), instituteur de l'ordre des Frères prêcheurs, né en 1170, et mort le 6 août 1221. — Une étoile, dit-on, resplendit sur son front quand on le présenta au baptême. Ses mains exhalaient un parfum qui inspirait la chasteté à tous ceux qui l'approchaient. Ce glorieux défenseur de la foi catholique, ce chevalier du Christ qui combattit si vaillamment dans l'Eglise militante, remporta de telles victoires sur l'hérésie à Toulouse et en Italie, par lui-même et par ses disciples, qu'à l'époque de sa canonisation il fut prouvé, en présence du Souverain Pontife, que sa doctrine et ses miracles avaient converti, en Lombardie seulement, plus de cent mille hérétiques. Nous rapporterons ailleurs quelques-uns de ses nombreux miracles.

Saint Dominique, voyant l'hérésie des albigeois envahir toute la chrétienté, se jetait sans cesse aux pieds de Marie, et au milieu de ses larmes et de ses macérations, il lui reprochait tendrement de laisser dévaster ainsi le champ du Sauveur, et périr pour l'éternité tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. La Mère de Dieu entendit ses gémissements, et un jour qu'il priait, elle se fit voir à lui avec un grand éclat de gloire et de majesté, et lui parla en ces termes : *Dominique, tranquillisez-vous; vous savez tout ce qui en a coûté d'humiliations, d'abaissements, de souffrances et même de sang à celui qui est à la fois le Fils de Dieu et le mien, pour sauver le genre humain. Or ce Rédempteur ne veut pas que son œuvre périsse, et que ce qu'il a fait soit détruit et anéanti par la malice du démon; mais il faut savoir attendre; il faut savoir mettre un frein à son impatience; la précipitation compromet tout; sans la persévérance on ne vient à bout de rien. Ne vous laissez donc pas aller au découragement; votre travail, je vous le promets, ne sera pas stérile; il sera même couronné d'un succès magnifique; mais ce que vous avez présentement à faire pour arrêter le cours et le débordement de tant de maux qui désolent l'Eglise de mon Fils, c'est de prêcher sans cesse aux peuples les principaux mystères de la Rédemption; c'est de les*

engager à bien méditer ces mystères. Exhortez-les aussi à se rendre dignes des grâces qui en découlent, au moins en se rappelant souvent à la mémoire ces grands bienfaits de Dieu. Et pour cela, établissez partout le rosaire; apprenez aux populations cette formule de prières, et dites-leur qu'elle n'est très-agréable à moi-même ainsi qu'à mon divin Fils. Avec lui, avec ce rosaire on détruira les hérésies, on fera fleurir les vertus, on extirpera les vices, on obtiendra les faveurs de la bonté divine et mes bonnes grâces à moi. Le rosaire sera dans l'Eglise une source intarissable de bienfaits de ce genre; je veux de plus, que vous et les vôtres, tant dans le présent que dans l'avenir, vous vous fassiez les apôtres et les propagateurs de cette méthode de prières; que vous la recommandiez, que vous la répandiez partout où vous irez. De mon côté, je m'engage à prouver, par les grâces les plus multipliées, combien cette pratique me plait et de quelle utilité elle est pour les fidèles. C'est là la marque distinctive que je vous donne à vous, et à l'ordre dont vous serez bientôt le fondateur; c'est le gage par lequel je veux vous témoigner mon affection spéciale. D'abord effrayé, puis consolé par cette vision, saint Dominique se mit à prêcher de toute l'énergie de son âme la dévotion du rosaire. En 1216, un jour qu'il était à Rome, plongé, abîmé dans une prière tout extatique, le ciel s'ouvrit à ses regards, et il vit Jésus-Christ enflammé de colère contre les péchés des hommes. Sa main était armée d'un triple javelot dont il menaçait les orgueilleux, les avarés et les impudiques. Mais Marie, la Mère de miséricorde, intercédait pour les pécheurs, disant que des hommes allaient s'opposer à ce torrent d'iniquité. Fléchi par ces prières, Jésus lui demanda quels étaient ces hommes, et elle lui montra saint François d'Assise et saint Dominique.

Trois ans après, comme il était une nuit en prières dans un dortoir du monastère de Sainte-Sabine, l'auguste Mère de Dieu lui apparut encore au milieu d'une clarté dont il fut tout ébloui. Elle était accompagnée de sainte Catherine et de sainte Cécile; elle parcourut tout le dortoir, jeta de l'eau bénite sur tous les lits, à l'exception d'un seul, et bénit tous les religieux, à l'exception aussi de celui qui était dans le lit qu'elle n'avait pas aspergé. Dominique étonné, lui demanda qui elle était: *Je suis*, répondit-elle, *celle que vous appelez Mère de Dieu et Mère de bonté, et toutes les fois que vous me criez: Allons, notre Avocate, allons, jetez sur nos clients un regard tutélaire, je vous recommande, vous et tout votre institut, à mon auguste Fils, et je le prie de vous donner accroissement et protection.*

Enfin, un des historiens de saint Dominique dit que cet homme de Dieu reçut des mains mêmes de Marie l'habit que portent ses religieux; il leur avait d'abord donné celui des chanoines réguliers, qu'il leur fit quitter ensuite pour celui qu'ils ont maintenant. Le même auteur assure qu'un jour;

à la faveur d'une vision surnaturelle, il aperçut dans le ciel, sous le manteau étoilé de la Mère de Dieu, manteau d'une ampleur immense, une si grande multitude de saints sortis de l'ordre des Frères prêcheurs, que tout le paradis en paraissait rempli! (Saint Liguori, *Vertus de Marie*, p. 52; *Annuaire de Marie*, t. II, p. 199; Bzovius, t. XIII, ad annum 1213; FLAMINIUS in *Vita sancti Dominici*; THEODORIUS *Ad Apold.*, lib. VI, cap. 6; *Vita sancti Dominici*; *Méditation sur la sainte Vierge*, par le P. de BARRY, p. 195, etc.)

Dans sa *Vie de sainte Catherine de Sienne*, le B. Raymond de Capoue rapporte ce qui suit: « La veille de la fête de saint Dominique, pendant que sainte Catherine de Sienne était en prière dans l'église, elle eut de grandes révélations sur saint Dominique et sur plusieurs saints de son ordre. Ces révélations ou ces visions étaient si réelles, si présentes, qu'elle croyait souvent les voir encore, lorsqu'elle les racontait à son confesseur; c'était une preuve que Dieu voulait qu'elle les fit ainsi connaître pour l'utilité des fidèles. Ce jour-là donc, un peu avant les Vêpres, pendant qu'elle recevait ces révélations, frère Barthélemy de Saint-Dominique de Sienne entra par hasard dans l'église. Il est maintenant docteur en théologie; il était alors l'ami du confesseur de Catherine, qui avait aussi toute confiance en lui et le prenait pour confesseur, quand le sien était absent. Elle connut son arrivée plutôt par son esprit que par son corps; elle se leva aussitôt et alla lui dire qu'elle avait quelque chose à lui communiquer. Quand ils furent à l'écart dans l'église, elle lui rapporta ce que Dieu lui montrait sur saint Dominique. *En ce moment*, lui dit-elle, *je vois plus clairement et plus parfaitement saint Dominique, que je ne vous vois vous-même. Il m'est beaucoup plus présent.* Mais pendant qu'elle l'entretenait sur ce sujet, son frère qui s'occupait également Barthélemy, vint à passer: l'ombre ou le bruit qu'il fit attira un instant l'attention de Catherine, qui détourna à peine les yeux, assez cependant pour le connaître; elle reprit ensuite sa position, mais tout à coup les gémissements et les larmes l'empêchèrent de parler. Le religieux attendit quelque temps, avant de l'engager à continuer ce qu'elle avait commencé; mais ces sanglots la mettaient toujours dans l'impossibilité de répondre. Enfin, après un long intervalle, elle put dire ces paroles entrecoupées: *Hélas! misérable, qui tirera vengeance de mes iniquités? qui me punira d'un si grand péché?* Et comme le religieux lui demandait quel était le péché qu'elle venait de commettre: *N'avez-vous pas vu*, lui dit-elle, *combien je suis coupable puisqu'au moment même où Dieu me montrait ses merveilles, j'ai détourné la tête et les yeux pour voir les passants.* — *Mais vous avez regardé si peu de temps*, lui dit le religieux, *que je ne m'en suis pas même aperçu.* — *Si vous saviez*, répondit-elle, *les reproches que la sainte Vier-*

ge m'en a faits, vous m'aideriez à pleurer mon péché! Elle cessa aussitôt de parler de sa vision, pleura jusqu'à ce qu'elle se fût confessée, et alla se renfermer dans sa cellule, en pleurant encore. Saint Paul lui apparut, ainsi qu'elle l'a dit à son confesseur, et la reprit sévèrement du temps qu'elle avait perdu, en détournant la tête; elle affirmait ensuite qu'elle aimerait mieux être couverte de confusion devant toute la terre que d'éprouver la honte que lui avait causée le reproche du bienheureux apôtre. Cette vision de saint Paul arriva peut-être à une autre époque, comme le disent d'autres écrits que j'ai consultés; mais quelle que soit la date, il n'en est pas moins vrai que saint Paul lui reprocha durement cette faute qui était plutôt une distraction qu'une perte de temps, et que Catherine eut une grande confusion du reproche. Elle disait ensuite à son confesseur : *Pensez ce que seront les reproches de Jésus-Christ au dernier jugement, si le reproche de son apôtre m'a causé tant de honte!* Elle dit qu'elle serait morte de confusion, si pendant que l'Apôtre lui parlait, elle n'avait pas vu continuellement un agneau tout resplendissant de douceur et de lumière. Cette imperfection que Dieu permettait, était encore un moyen de la rendre plus humble et plus prudente à conserver les grâces qu'elle recevait.

Saint Dominique m'a appelé miraculeusement à entrer dans son ordre. Je reconnais que je n'en étais pas digne; mais je serais un fils ingrat, si je passais sous silence la gloire de mon bienheureux Père, et je vais dire la révélation que sainte Catherine a eue sur lui. Le frère Barthélemy dont je viens de parler me l'a rapportée telle qu'elle la lui avait racontée le jour même. Catherine assura qu'elle voyait le Père tout-puissant produisant de sa bouche, le Fils qui lui est coéternel, tel qu'il était quand il revêtit la nature humaine; et, pendant qu'elle le contemplait, elle vit le bienheureux patriarche Dominique sortir aussi de la poitrine du Père, tout resplendissant de clarté, et elle entendit une voix qui disait : *Ma fille bien-aimée, j'ai engendré ces deux fils, l'un par nature, l'autre par une douce et tendre adoption.* Comme Catherine s'étonnait d'une comparaison si élevée, qui égalait, pour ainsi dire, un saint à Jésus-Christ, celui qui avait dit ces surprenantes paroles les lui expliqua lui-même : *Mon Fils engendré par nature de toute éternité, quand il eut revêtu la nature humaine, m'obéit en tout parfaitement jusqu'à sa mort. Dominique, mon fils par adoption, depuis sa naissance jusqu'aux derniers instants de sa vie, a suivi en toutes choses ma volonté. Jamais il n'a transgressé un de mes commandements, jamais il n'a violé la virginité de son âme et de son corps, toujours il a conservé la grâce du baptême qui l'avait régénéré. Mon Fils par nature, qui est le Verbe éternel de ma bouche, a prêché publiquement au monde ce que je l'avais chargé de dire, et il a rendu témoignage à la vérité*

comme il l'a dit lui-même à Pilate. Mon fils adoptif Dominique a prêché aussi au monde la vérité de mes paroles; il a parlé aux hérétiques et aux Catholiques, non-seulement par lui-même, mais encore par les autres. Sa prédication a continué dans ses successeurs, il prêche encore et prêchera toujours. Mon Fils par nature a envoyé ses disciples; mon fils par adoption a envoyé ses religieux; mon fils par nature est mon Verbe, mon fils par adoption est le héraut, le ministre de mon Verbe. Aussi ai-je donné tout particulièrement à lui et à ses religieux l'intelligence de mes paroles et la fidélité à les suivre. Mon Fils par nature a tout fait pour procurer par ses enseignements et ses exemples le salut des âmes. Dominique, mon fils par adoption, a fait tous ses efforts pour arracher les âmes aux vices et à l'erreur. Le salut du prochain a été sa principale pensée dans l'établissement et le développement de son ordre. Aussi l'ai-je comparé à mon Fils par nature, dont il a imité la vie, et tu vois que son corps même ressemble au corps sacré de mon divin Fils. C'est pendant que Catherine racontait cette vision au frère Dominique qu'arriva le fait rapporté plus haut. »

Frère Barthélemy raconte ainsi la distraction que sainte Catherine de Sienne eut la veille de la Saint-Dominique : « Le premier coup de Vêpres était sonné, elle accourt à l'église. Je l'appelai, et je m'assis pour l'entretenir; elle se mit à genoux près de moi, et comme elle avait la figure toute joyeuse, je lui dis : *Nous avons aujourd'hui de bonnes nouvelles, car je vous vois toute joyeuse.* Alors elle me raconta sur saint Dominique des choses admirables. *Le voyez-vous, me dit-elle, notre bienheureux Père, Dominique! comme il ressemble au Sauveur! il a la figure ovale, la physionomie grave et douce, les cheveux blonds et la barbe de même couleur.*

Saint Dominique lui présentait une grande multitude de Frères prêcheurs qui partageaient sa gloire; il lui disait leur mérite et leur nom. C'étaient entre autres saint Pierre martyr, saint Thomas d'Aquin, et le frère Reginald. Catherine me demandait qu'était frère Reginald? Je croyais que ce pouvait être le compagnon et le confesseur de saint Thomas; mais en y réfléchissant, je suis persuadé que le frère Reginald était celui que saint Dominique reçut à Rome, peu de temps après la confirmation de son ordre. »

DOMINIQUE DE PORTUGAL, — religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, prédit à l'avance sa mort qui arriva en 1300. Lorsqu'il tomba malade, la sainte Vierge lui apparut tenant entre ses bras son divin Fils; elle consola le mourant, le bénit, puis disparut et ce fut elle qui introduisit son âme dans la gloire (Michael Pius in Vita ejus; BZOVIVS, *Annal.*, II, 29; BALINGHEM ac VINCENTIUS CHARRON., 20 Aprilis; POIREUS, *Tripl. coron.*, t. III, p. 197, etc.)

DONS SURNATURELS. — Voy. EMPIRE SUR LA NATURE, GUÉRISONS, MIRACLES, PRO-

PHÉTIES, etc. — Tous les articles de ce Dictionnaire, pour ainsi dire, ne sont que l'histoire en résumé des dons surnaturels, dont Dieu favorise ses saints. Ces dons sont tellement nombreux qu'ils embrassent tous les modes d'action que l'homme peut avoir sur la nature, sur lui-même et sur le monde divin. Les preuves de ces facultés surnaturelles sont tellement nombreuses et tellement authentiques, qu'il suffira de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ce travail pour ne pouvoir conserver à cet égard le moindre doute. Les faits certains, palpables, très-souvent publics et juridiquement constatés qui résultent de ces dons surnaturels sont en multitude tellement effrayante qu'aucune bibliothèque ne saurait les rassembler tous, bien que la plupart soient restés inconnus, par suite surtout de l'humilité des saints. Nous renvoyons donc ici à tous les articles de ce Dictionnaire, nous bornant à rappeler les quelques faits suivants qui n'ont point trouvé place ailleurs.

Le B. Thomas, frère lai de l'ordre des Servites, mort en 1343, et le B. Thomas Bellacio, Franciscain, mort en 1447, furent favorisés de dons surnaturels. Sainte Thérèse fut favorisée toute sa vie des dons les plus extraordinaires. La vue du Sauveur, de la Vierge, de plusieurs saints, le don de la contemplation et des larmes, les extases et les ravissements, souvent en public, malgré sa répugnance extrême à servir ainsi de spectacle, malgré ses résistances et tous ses efforts, tous ces états surnaturels devinrent si fréquents et si fameux qu'ils partagèrent les jugements des docteurs les plus éclairés de l'Espagne. Nous aurons du reste l'occasion d'en parler souvent dans ce Dictionnaire.

Saint Pierre d'Alcantara, né en 1654 et mort en 1734, fut célèbre par ses prodigieuses austérités. Il ne vécut durant vingt-quatre ans que de pain et de fruits qu'il changea plus tard pour une nourriture plus grossière encore. Nous ne rapporterons point ici toutes ses macérations qui paraîtraient incroyables si elles appartenaient à une époque moins récente et si elles n'étaient attestées de la manière la plus authentique. Dans sa prière il tombait souvent en extase, et sainte Thérèse parle dans ses œuvres, de ses nombreuses visions. Il fut favorisé de grâces extraordinaires, du don de prophétie et de celui des miracles. Plusieurs prodiges furent opérés après sa mort, par son intercession.

Le bienheureux Jean Mathias, de l'ordre de Saint-Dominique, fut favorisé de dons surnaturels, et surtout du don des miracles. Il prédit le moment de sa mort qui arriva le 16 septembre 1648. Longtemps après, son corps fut trouvé sans corruption et exhalaient une odeur suave.

Le bienheureux Jean Marinon, Théatin, mort en 1562, possédait à un degré éminent le don de discerner les esprits, celui de prophétie et celui des miracles.

Le bienheureux Pierre Fourrier, né en 1565 et mort en 1640, fut favorisé de dons

surnaturels. De nombreux prodiges ont été opérés après sa mort par son intercession; et ces merveilles qui se continuent encore aujourd'hui à son tombeau ont fait poursuivre sa canonisation.

Le bref de béatification du B. Sébastien d'Apparito, mort en 1600, parle des dons surnaturels qui lui furent accordés, des miracles qu'il opéra pendant sa vie et de ceux qui eurent lieu par son intercession après sa mort. La vénérable Claire-Isabelle Fornari, religieuse Clarisse, morte en 1644; Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation, morte en 1690; et le vénérable André de Burgio, Capucin mort en 1772, furent tous doués de dons surnaturels, ainsi que Vincent Romain, curé du diocèse de Naples, né en 1741 et mort en 1831.

Mais l'exemple le plus connu, le plus extraordinaire sans contredit dans notre siècle, est celui de Catherine Emmerich que nous avons souvent eu occasion de citer, et dont Clément Brentano parle ainsi dans la biographie de la sœur, qui précède son admirable livre de *La douloureuse Passion*.

« L'ardent désir du cloître, » dit-il, « qui avait causé à Catherine Emmerich une maladie de langueur, finit enfin par être exaucé. Elle prit l'habit de novice chez les sœurs Augustines du couvent d'Agnetenberg à Dülmen, le 13 novembre 1802. Elle y endura les épreuves les plus pénibles. Sa rigoureuse exactitude à observer la règle, la ferveur de ses prières, ses extases fréquentes et prolongées la rendaient particulièrement importune à celles qui se négligèrent. Le don merveilleux qu'elle possédait de lire dans les cœurs les pensées les plus secrètes lui était aussi une source de peines, en ce qu'il lui faisait connaître les sentiments secrets de jalousie de plusieurs à son égard. Elle entendait tout ce qui se disait contre elle-même à l'autre bout du couvent et ces discours pénétraient dans son cœur comme des traits acérés. Elle supportait tout avec patience et avec amour sans laisser rien voir de ce qu'elle savait. Plus d'une fois la charité la poussa à se jeter aux pieds de quelques religieuses mal intentionnées à son égard, et leur demander pardon en pleurant. Là-dessus on la soupçonna d'écouter aux portes : des haines cachées se trouvaient découvertes sans qu'on pût s'expliquer comment et on se sentait mal à l'aise et saisi d'une inquiétude involontaire devant elle. Lorsque la règle de l'ordre qui était pour elle une loi sacrée se trouvait négligée en quelques points, elle voyait en esprit toutes ces infractions, et quelquefois poussée par l'esprit intérieur, elle apparaissait tout à coup au lieu où la règle était violée et citait sans les avoir jamais appris, les passages de la règle relatifs à la circonstance. Aussi son arrivée avait pour ses compagnes quelque chose de l'apparition d'un esprit. Il n'est pas jusqu'au don des larmes qu'elle avait à un haut degré, et jusqu'à ses fréquentes communions qui ne soulevassent de nombreuses jalousies.

Elle eut une grande maladie, qui commença à Noël de l'an 1802, par une violente douleur autour du cœur. Cette douleur persista après sa guérison et elle la supporta en silence jusqu'en 1812, où, dans une extase, elle reçut, en ce même endroit, la marque extérieure d'une croix, ainsi que nous le rapporterons plus loin. Ce fut avec une joie indicible qu'elle prononça ses vœux solennels, un an après son entrée au couvent, le 13 novembre 1803, à l'âge de 29 ans. *Je ne songeais pas à moi, dit-elle, je ne pensais qu'à Jésus-Christ et à mes saints vœux; mes compagnes ne me comprenaient pas, et je ne pouvais leur expliquer l'état où je me trouvais. Dieu leur a caché beaucoup de grâces qu'il m'a faites, sans quoi elles auraient eu de moi l'idée la plus fautive. Malgré toutes les douleurs et toutes les souffrances, je ne fus jamais plus riche intérieurement; mon âme était inondée de bonheur; j'avais une chaise sans siège et une autre sans dossier dans ma cellule, et pourtant elle était pour moi si pleine et si magnifique, que je croyais souvent y voir le ciel tout entier. Souvent la nuit, attirée par l'amour et la miséricorde de Dieu, je m'épanchais en paroles ardentes et pleines d'une affectueuse familiarité, comme j'avais coutume de le faire depuis mon enfance: on m'espionnait et on m'accusait d'inconvenance et de témérité à l'égard de Dieu. Une fois, il m'arriva de répondre qu'il me paraissait plus téméraire de recevoir le corps du Seigneur sans s'être ainsi familièrement entretenue avec lui, et je fus sévèrement grondée. Au milieu de tout cela, je vivais en paix avec Dieu et toutes ses créatures. Quand je travaillais dans le jardin, les oiseaux venaient à moi, se posaient sur ma tête et sur mes épaules, et nous chantions ensemble les louanges de Dieu. Je voyais toujours mon ange gardien à mes côtés, et quoique le mauvais esprit cherchât à m'assaillir et à m'effrayer de toutes sortes de manières, il ne lui était pas donné de me faire grand mal. Mon désir du saint Sacrement était si irrésistible, que souvent la nuit je quittais ma cellule et m'en allais à l'église, si elle était ouverte; dans le cas contraire, je restais à la porte ou près des murs, même l'hiver, agenouillée ou bien prosternée, les bras étendus et en extase. Le chapelain du couvent, qui avait la charité de venir de bonne heure pour me donner la communion, me trouvait dans cet état; mais quand il s'approchait et ouvrait l'église je revenais à moi, me rendais en hâte à la table de la communion, et trouvais mon Seigneur et mon Dieu. Lorsque j'étais chargée des fonctions de sacristine, je me sentais tout d'un coup comme ravié, et je montais et me tenais dans des endroits élevés de l'église, sur des corniches, des saillies de maçonnerie et des moulures où il paraissait impossible d'arriver humainement. Alors je nettoyait et arrangeais tout. Il me semblait toujours avoir au-dessus de moi des esprits bienfaisants qui m'enlevaient*

et me soutenaient. Cela ne me troublait pas, car j'y étais habituée dès mon enfance; je n'étais jamais longtemps seule, et nous faisions tout ensemble bellement et amicalement. C'était seulement parmi certains hommes que je me trouvais seule, au point d'en pleurer comme un enfant qui veut retourner au logis. Nous laissons de côté plusieurs autres phénomènes remarquables de sa vie extatique, engageant seulement le lecteur à comparer ce qui vient d'être raconté avec la Vie de sainte Madeleine de Pazzi.

DOROTHÉE (La bienheureuse) DE POLOGNE, — reçut souvent la visite de la Mère de Dieu et celle de Jésus-Christ, qui, un jour de sainte Agathe, lui perça le cœur de cinq flèches et qui daigna la communier de ses saintes et divines mains à ses derniers moments. (Dans sa Vie éditée à Cracovie.)

DOULOUREUSE PASSION DE N.-S. J.-C. (La), d'après les méditations d'Anne Catherine Emmerich, religieuse Augustine du couvent d'Agnetenberg, à Dülmen, morte en 1824. — Ce livre, qui est maintenant entre toutes les mains, est trop connu pour que nous ayons besoin d'en donner une longue analyse; mais en même temps c'est un monument de la Mystique contemporaine, trop important et trop extraordinaire pour que nous puissions le passer sous le silence. Ecrit par Clément Brentano, sous la dictée de Catherine Emmerich elle-même, et traduit en français par l'abbé de Cazalès, il débute par le récit de la dernière cène de N.-S. J.-C. (Voy. DERNIÈRE CÈNE.) — La Passion proprement dite s'ouvre par un premier magnifique chapitre, intitulé *Jésus sur le mont des Oliviers*. Nous ne pouvons résister au désir d'en citer au moins les extraits suivants: « Il était environ neuf heures quand Jésus vint à Gethsémani avec ses disciples. Il faisait encore obscur sur la terre; mais la lune répandait déjà sa lumière dans le ciel. Jésus était très-triste, et annonçait l'approche du danger. Les disciples en étaient troublés, et il dit à huit de ceux qui l'accompagnaient de rester dans le jardin de Gethsémani pendant qu'il irait prier. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, monta plus haut, et entra dans le jardin des Oliviers. Il était indiciblement triste, car le temps de l'épreuve approchait. Jean lui dit comment lui, qui les avait toujours consolés, pouvait être si abattu: *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, répondit-il. Et il voyait de tous côtés l'angoisse et la tentation s'approcher comme des nuages chargés de figures terribles. C'est alors qu'il dit aux trois apôtres: *Restez là et veillez avec moi, priez afin que vous ne tombiez pas en tentation*. Jésus descendit un peu à gauche, et se cacha sous un rocher, dans une grotte d'environ six pieds de profondeur, au-dessus de laquelle les apôtres se tenaient dans une espèce d'enfoncement. Le terrain s'abaissait doucement dans cette grotte, et les plantes suspendues au rocher

formaient un rideau devant l'entrée, en sorte qu'on ne pouvait y être vu.

Lorsque Jésus s'éloigna des disciples, je vis autour de lui un large cercle d'images effrayantes, qui se resserrait de plus en plus. Sa tristesse et son angoisse croissaient; il se retira tout tremblant dans la grotte, afin d'y prier, semblable à un homme qui cherche un abri contre un orage soudain; mais les visions menaçantes l'y suivirent et devinrent de plus en plus distinctes. Hélas, cette étroite caverne semblait renfermer l'horrible spectacle de tous les péchés commis depuis la première chute jusqu'à la fin du monde, et celui de leur châtement. C'était ici, sur le mont des Oliviers, qu'étaient venus Adam et Eve, chassés du paradis sur la terre inhospitalière; ils avaient gémi et pleuré dans cette même grotte. J'eus le sentiment que Jésus, se livrant à la justice divine en satisfaction pour les péchés du monde, faisait rentrer en quelque façon sa divinité dans le sein de la sainte Trinité; il se concentrait, pour ainsi dire, dans sa pure, aimante, innocente humanité, et, armé seulement de son amour ineffable, il la dévouait aux angoisses et aux souffrances.

Il tomba sur son visage, perdu dans une ineffable tristesse, et tous les péchés du monde lui apparurent sous des formes infinies avec toute leur laideur intérieure: il les prit tous sur lui, et s'offrit dans sa prière à la justice de son Père céleste pour payer cette effroyable dette. Mais Satan, qui s'agitait au milieu de toutes ces horreurs avec un rire infernal, entra en fureur contre Jésus, et, faisant passer devant son âme des tableaux toujours plus affreux, criait à l'humanité de Jésus: *Comment? prendras-tu aussi celui-ci sur toi, en souffriras-tu la peine? veux-tu satisfaire pour tout cela?*

Cependant il partit du ciel un rayon semblable à une voie lumineuse: c'était une ligne d'anges qui descendaient jusqu'à Jésus, et je vis qu'ils le ramenaient et le fortifiaient. Le reste de la grotte était rempli des affreuses visions de nos crimes; Jésus les prit tous sur lui; mais son cœur, si plein du plus parfait amour de Dieu et des hommes, était cruellement angoissé sous le poids de tant d'abominations. Lorsque cette masse de forfaits eut passé sur son âme comme un océan, Satan lui suscita, comme autrefois dans le désert, des tentations innombrables.

Au commencement, Jésus était agénouillé et priait avec assez de calme; mais plus tard son âme s'épouvanta à l'aspect des crimes innombrables des hommes et de leur ingratitude envers Dieu; il fut saisi d'une si violente douleur, qu'il s'écria, tremblant et frissonnant: *Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi! mon Père tout vous est possible, éloignez ce calice!* puis il se recueillit, et dit: *Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne!* — Sa volonté et celle de

son Père étaient une; mais, livré par son amour aux faiblesses de l'humanité, il tremblait à l'aspect de la mort.

Je vis la caverne autour de lui remplie de formes effrayantes; je vis tous les péchés, toutes les méchancetés, tous les vices, tous les tourments, toutes les ingrattitudes qui l'accablaient: tous les épouvantements de la mort, la terreur qu'il ressentait comme homme à l'aspect de ses souffrances expiatoires le pressaient et l'assaillaient sous la forme d'esprits hideux. Il tombait çà et là, joignant les mains, la sueur le couvrait, il tremblait et frémissait. Il se releva, ses genoux chancelaient et le portaient à peine; il était tout défait et presque méconnaissable; ses lèvres étaient pâles, ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il était environ dix heures et demie lorsqu'il se leva, et, tout chancelant, tombant à chaque pas, baigné d'une sueur froide, il se traîna jusqu'àuprès des trois apôtres; il monta à gauche de la caverne jusqu'à une plate-forme où ceux-ci s'étaient endormis, accablés de fatigue, de tristesse et d'inquiétude. Jésus vint à eux, semblable à un homme dans l'angoisse, que la terreur pousse vers ses amis, et semblable encore à un bon pasteur qui, averti d'un péril prochain, vient visiter son troupeau, qu'il sait menacé: car il n'ignorait pas qu'eux aussi étaient dans l'angoisse et la tentation. Les visions l'entouraient même pendant ce court chemin. Lorsqu'il les trouva dormant, il joignit les mains, tomba près d'eux plein de tristesse et d'inquiétude, et dit: *Simon, tu dors? Ils s'éveillèrent, le relevèrent, et il leur dit dans son délaissement: Ne pouvez-vous veiller une heure avec moi? Lorsqu'ils le virent défait, pâle, chancelant, tremblant, trempé de sueur, tremblant et frissonnant, lorsqu'ils entendirent sa voix altérée et presque éteinte, ils ne surent plus ce qu'ils devaient penser; et s'il ne leur était pas apparu entouré d'une lumière bien connue, ils n'auraient jamais retrouvé Jésus en lui. Jean lui dit: *Maître, qu'avez-vous? dois-je appeler les autres disciples? devons-nous fuir?* Jésus répondit: *Si je vivais, enseignais et guérissais encore trente-trois ans, cela ne suffirait pas pour faire ce qui me reste à accomplir d'ici à demain. N'appellez pas les huit, je les ai laissés, parce qu'ils ne pourraient me voir dans cette misère sans se scandaliser; ils tomberaient en tentation, oublieraient beaucoup et douteraient de moi. Pour vous, qui avez vu le Fils de l'homme transfiguré, vous pouvez le voir aussi dans son obscurcissement et son délaissement; mais veillez et priez, pour ne pas tomber dans la tentation: car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.**

Il voulait ainsi les engager à la persévérance et leur annoncer le combat de sa nature humaine contre la mort et la cause de sa faiblesse. Il leur parla encore de sa tristesse, et resta près d'un quart d'heure avec eux. Il retourna dans la grotte, son angoisse croissant toujours; pour eux, ils étendaient les mains vers lui, pleuraient, tombaient

dans les bras les uns des autres, se demandant : *Qu'est-ce donc ? que lui arrive-t-il ? il est dans un délaissement complet !*

Lorsque Jésus fut revenu dans la grotte et toutes ses douleurs avec lui, il se prosterna sur le visage, les bras étendus et pria son Père céleste; mais il y eut une nouvelle lutte dans son âme, qui dura trois quarts d'heure. Des anges vinrent lui montrer, dans des séries de visions, tout ce qu'il devait embrasser de douleurs, afin d'expié le péché; ils lui montrèrent quelle était avant la chute la beauté de l'homme, image de Dieu, et combien cette chute l'avait atterré et défiguré. Il vit l'origine de tous les péchés dans le premier péché; la signification et l'essence de la concupiscence, ses terribles effets sur les forces de l'âme humaine; et aussi l'essence et la signification de toutes les peines correspondant à la concupiscence. Ils lui montrèrent, dans la satisfaction qu'il devait donner à la justice divine, une souffrance du corps et de l'âme comprenant toutes les peines dues à la concupiscence de l'humanité tout entière; la dette du genre humain devait être payée par la seule nature humaine exempte de péché, celle du Fils de Dieu. Les anges lui montraient tout cela sous des formes diverses, et j'avais la perception de ce qu'ils disaient, quoique sans entendre leurs voix. Aucune langue ne peut exprimer quelle épouvante et quelle douleur vinrent fondre sur l'âme de Jésus, à la vue de ces terribles expiations; l'horreur de cette vision fut telle, qu'une sueur de sang sortit de son corps.

Pendant que l'humanité du Christ était ainsi écrasée sous cette effroyable masse de souffrances, j'aperçus un mouvement de compassion dans les anges; il y eut une petite pause : il me sembla qu'ils désiraient ardemment le consoler et qu'ils priaient à cet effet devant le trône de Dieu. Il y eut comme un combat d'un instant entre la miséricorde et la justice de Dieu et l'amour qui se sacrifiait. Une image de Dieu me fut montrée, non comme d'autres fois sur un trône, mais dans une forme lumineuse; je vis la nature divine du Fils dans la personne de son Père, et comme retirée dans son sein; la personne du Saint-Esprit procédait du Père et du Fils, elle était comme entre eux, et tout cela n'était pourtant qu'un seul Dieu; mais ces choses sont inexprimables. J'eus plutôt un sentiment intérieur qu'une vision avec des formes distinctes; il me sembla que la volonté divine du Christ se retirait en quelque sorte dans le Père, pour laisser peser sur son humanité toutes ces souffrances que la volonté humaine de Jésus priait le Père de détourner de lui. Je vis cela dans le moment de la compassion des anges, lorsqu'ils désirèrent consoler Jésus, et en effet il reçut en cet instant quelque soulagement. Alors tout disparut, et les anges abandonnèrent le Seigneur, dont l'âme allait avoir à souffrir de nouvelles attaques.

Lorsque le Rédempteur, sur le mont

des Oliviers, voulut éprouver et surmonter cette violente répugnance de la nature humaine contre la douleur et la mort qui fait partie de toute souffrance, il fut permis au tentateur de lui faire ce qu'il fait à tout homme qui veut se sacrifier pour une cause sainte. Dans la première agonie, Satan montra à Notre-Seigneur l'énormité de la dette du péché qu'il voulait acquitter, et poussa l'audace jusqu'à chercher des fautes dans les œuvres du Rédempteur lui-même. Dans la seconde agonie, Jésus vit, dans toute son étendue et son amertume, la souffrance expiatoire nécessaire pour satisfaire à la justice divine : ceci lui fut présenté par les anges, car il n'appartient pas à Satan de montrer que l'expiation est possible, le père du mensonge et du désespoir ne montre point les œuvres de la miséricorde divine. Jésus ayant résisté victorieusement à tous ces combats, par son abandon complet à la volonté de son Père céleste, un nouveau cercle d'effrayantes visions lui fut offert : le doute et l'inquiétude, qui précèdent le sacrifice dans l'homme qui se dévoue, s'éveillèrent dans l'âme du Seigneur; il se fit cette terrible question : *Quel sera le profit de ce sacrifice ?* et le tableau du plus terrible avenir accabla son cœur aimant.

Devant l'âme de Jésus parurent toutes les souffrances futures de ses apôtres, de ses disciples et de ses amis; il vit l'Eglise primitive si peu nombreuse; puis, à mesure qu'elle s'accroissait, les hérésies et les schismes y faisant irruption et répétant la première chute de l'homme par l'orgueil et la désobéissance. Il vit la tiédeur, la corruption et la malice d'un nombre infini de Chrétiens; le mensonge et la fourberie de tous les docteurs orgueilleux; les sacrilèges de tous les prêtres vicieux, les suites funestes de tous ces actes; l'abomination de la désolation dans le royaume de Dieu, dans le sanctuaire de cette ingrate humanité qu'il voulait racheter de son sang au prix de souffrances indicibles.

J'étais tellement saisie d'horreur et d'effroi, qu'une apparition de mon fiancé céleste me plaça miséricordieusement la main sur le cœur, avec ces paroles : *Personne n'a encore vu cela, et ton cœur se briserait de douleur si je ne le soutenais.*

Le second chapitre décrit Judas et sa troupe. Dans le troisième, *Jésus est fait prisonnier*, et traîné au milieu de Jérusalem avec la plus atroce barbarie. Le quatrième explique toutes les mesures prises par les ennemis de Jésus. Le cinquième est un coup d'œil sur Jérusalem. Les chapitres suivants, aussi magnifiques qu'indescriptibles, sont : 6. *Jésus devant Anne*. — 7. *Tribunal de Caïphe*. — 8. *Jésus devant Caïphe*. — 9. *Nouveaux outrages chez Caïphe*. — 10. *Reniement de Pierre*. — 11. *Marie dans la maison de Caïphe*. 12. *Jésus dans la prison*. — 13. *Jugement du matin*. — 14. *Désespoir de Judas*. — 15. *Jésus est conduit à Pilate*. — 16. *Palais de Pilate et ses alentours*. — 17. *Jésus devant Pilate*. — Nous avons rapporté plus

haut le chapitre suivant : *Chemin de la Croix.* (Voy. ce mot.) L'intérêt va toujours croissant dans ceux qui suivent. — *Pilate et sa femme.* — *Jésus devant Hérode.* — *Jésus ramené d'Hérode à Pilate.* Mais, à partir surtout de la *Flagellation de Jésus* (c. 22), jusqu'à la *Mise au tombeau* (c. 52), c'est-à-dire pendant trente chapitres, la scène douloureuse de la Passion se développe avec une telle profondeur, avec un caractère de vérité si saisissant, qu'on se sent oppressé, navré, anéanti, jusqu'à ne pouvoir plus continuer une lecture qui semble dépasser les forces de l'homme. Ici toute analyse est absolument impossible. Nous voudrions pouvoir tout citer, mais dans la nécessité de nous restreindre, nous donnerons seulement de courts extraits des chapitres trente-deux et trente-quatre.

Deuxième chute de Jésus sous la croix. — « La douloureuse Mère de Jésus avait quitté le forum après le prononcé du jugement inique, accompagnée de Jean et de quelques femmes, elle avait visité plusieurs endroits sanctifiés par les souffrances du Seigneur : mais lorsque le son de la trompette, l'empressement du peuple et le cortège de Pilate annoncèrent le départ pour le Calvaire, elle ne put résister au désir de voir encore son divin Fils, et elle pria Jean de la conduire à des endroits où Jésus devait passer. Ils vinrent à un palais dont une porte s'ouvrait sur la rue où entra le cortège après la première chute de Jésus; c'était, si je ne me trompe, la demeure du grand prêtre Caïphe, car son tribunal seul était à Sion. Jean obtint d'un domestique ou d'un portier compatissant la permission d'aller gagner la porte en question avec Marie et ceux qui l'accompagnaient. La Mère de Dieu était pâle et les yeux rouges de pleurs, elle était entièrement enveloppée dans un manteau d'un gris bleuâtre. On entendait déjà le bruit du cortège qui s'approchait, le son de la trompette et la voix du héraut criant le jugement au coin des rues. La porte fut ouverte par les domestiques; le bruit devint plus distinct et plus effrayant; Marie pria et dit à Jean : *Dois-je voir ce spectacle? dois-je m'enfuir? comment pourrai-je le supporter?* Ils passèrent pourtant la porte; elle s'arrêta et regarda : le cortège était encore à quatre-vingts pas de là; il n'y avait pas de peuple en avant, mais des deux côtés et derrière quelques groupes. Lorsque les gens qui portaient les instruments du supplice s'approchèrent d'un air insolent et triomphant, la Mère de Jésus se prit à trembler et à gémir; elle joignit ses mains, et un de ces hommes demanda : *Quelle est cette femme qui se lamente?* Et un autre répondit : *C'est la mère du Galiléen.* Quand ces misérables entendirent ces paroles, ils accablèrent de leurs moqueries cette douloureuse mère, ils la montrèrent au doigt, et l'un d'eux prit dans sa main les clous qui devaient attacher Jésus à la croix, et les présenta à la sainte Vierge d'un air moqueur. Elle regarda Jésus, et s'appuya pour ne pas tomber contre la porte,

pâle comme un cadavre et les lèvres bleues. Les pharisiens passèrent sur leurs chevaux, puis l'enfant qui portait l'inscription, puis enfin son très-saint Fils Jésus, chancelant, courbé sous son lourd fardeau, penchant douloureusement sur ses épaules sa tête couronnée d'épines. Il jetait sur sa Mère un regard plein de compassion, et trébuchant, il tomba pour la seconde fois sur ses genoux et sur ses mains. Marie, dans la violence de sa douleur, ne vit plus ni soldats ni bourreaux, elle ne vit que son Fils bien-aimé; elle se précipita de la porte de la maison au milieu des archers qui maltraitaient Jésus, tomba à genoux près de lui et le serra dans ses bras. J'entendis ces mots : *Mon fils! Ma mère!* mais je ne sais s'ils furent prononcés réellement ou seulement en esprit.

Il y eut un moment de désordre : Jean et les saintes femmes voulaient relever Marie. Les archers l'injurèrent; l'un d'eux lui dit : *Femme, que viens-tu faire ici? si tu l'avais mieux élevé, il ne serait pas entre nos mains!* Quelques soldats furent émus. Cependant ils repoussèrent la sainte Vierge en arrière, mais aucun archer ne la toucha. Jean et les femmes l'entourèrent, et elle tomba comme morte sur ses genoux contre la pierre angulaire de la porte où ses mains s'imprimèrent. Cette pierre, qui était fort dure, fut transportée dans la première église catholique, près de la piscine de Bethesda, sous l'épiscopat de saint Jacques le Mineur. Les deux disciples qui étaient avec la Mère de Jésus l'emportèrent dans l'intérieur de la maison dont la porte fut fermée. Pendant ce temps les archers avaient relevé Jésus et lui avaient remis d'une autre manière la croix sur les épaules. Les bras de la croix s'étaient détachés : l'un d'eux avait glissé et s'était pris dans les cordes. Ce fut celui-ci que Jésus embrassa, de sorte que par derrière tout le fardeau de la pièce principale reposait davantage sur la terre. Je vis çà et là, parmi la populace qui suivait le cortège en proférant des malédictions et des injures, quelques figures de femmes voilées et versant des larmes.»

Véronique et le suaire. — « Le cortège entra dans une longue rue qui déviait un peu à gauche et où aboutissaient plusieurs rues transversales; beaucoup de gens bien vêtus se rendaient au temple et plusieurs s'éloignaient à la vue de Jésus par une crainte pharisaïque de se souiller, tandis que d'autres marquaient quelque pitié. On avait fait environ deux cents pas depuis que Simon était venu porter la croix avec le Seigneur, lorsqu'une femme de grande taille et d'un aspect imposant, tenant une jeune fille par la main, sortit d'une belle maison située à gauche et se jeta au-devant du cortège : c'était Séraphia, femme de Sirach, membre du conseil du temple, qui fut appelée Véronique, de *vera icon* (vrai portrait, à cause de ce qu'elle fit en ce jour).

Séraphia avait préparé chez elle d'excellent vin aromatisé, avec le pieux désir de le faire boire au Seigneur sur son chemin

de douleur. Elle s'avança voilée dans la rue : un linge était suspendu sur ses épaules ; une petite fille d'environ neuf ans, qu'elle avait adoptée, se tenait près d'elle et cacha, à l'approche du cortège, le vase plein de vin. Ceux qui marchaient en avant voulurent la repousser, mais elle se fraya un passage à travers la populace, les soldats et les archers, parvint à Jésus, tomba à genoux et lui présenta le linge qu'elle déploya devant lui en disant : *Permettez-moi d'essuyer la face de mon Seigneur.* Jésus prit le linge, l'appliqua contre son visage ensanglanté et le rendit avec un remerciement. Séraphia le mit sous son manteau après l'avoir baisé et se releva. La jeune fille leva timidement le vase de vin vers Jésus, mais les soldats et les archers ne souffrirent pas qu'il s'y désaltérât. La hardiesse et la promptitude de cette action avaient excité un mouvement dans le peuple, ce qui avait arrêté le cortège pendant près de deux minutes et avait permis à Véronique de présenter le suaire. Les pharisiens et les archers, irrités de cette pause, et surtout de cet hommage rendu au Sauveur, se mirent à frapper et à maltraiter Jésus pendant que Véronique rentrait en hâte dans sa maison.

A peine était-elle rentrée dans sa chambre qu'elle étendit le suaire sur la table placée devant elle et tomba sans connaissance : la petite fille s'agenouilla près d'elle en sanglotant. Un ami qui venait la voir, la trouva ainsi près d'un linge déployé où la face ensanglantée de Jésus s'était empreinte d'une façon merveilleuse, mais effrayante. Il fut très-frappé de ce spectacle, la fit revenir à elle et lui montra le suaire devant lequel elle se mit à genoux en pleurant et en s'écriant : *Maintenant je veux tout quitter, car le Seigneur m'a donné un souvenir.* Ce suaire était de la laine fine, trois fois plus long que large ; on le portait habituellement autour du cou : c'était l'usage d'aller avec un pareil suaire au-devant des gens affligés, fatigués ou malades, et de leur en essuyer le visage en signe de deuil et de compassion. Véronique garda toujours le suaire pendu au chevet de son lit. Après sa mort il revint à la sainte Vierge, puis à l'Eglise par les apôtres. »

Les longues et douloureuses stations du Christ sur le chemin de la croix, son crucifiement, l'éclipse de soleil, l'apparition des morts, et les autres miracles qui signalèrent ses derniers moments, sa résurrection enfin, sont surtout les pages les plus admirables de ce livre, tout entier si extraordinaire. Forcé de nous restreindre, nous terminerons ce trop court aperçu par le fragment qui suit sur la descente aux enfers :

« Lorsque Jésus, poussant un grand cri, rendit sa très-sainte âme, je le vis, semblable à une forme lumineuse, entrer en terre au pied de la croix ; plusieurs anges, parmi lesquels était Gabriel, l'accompagnaient. Je vis sa divinité rester unie avec son corps aussi bien qu'avec son âme suspendu sur la

croix : je ne puis exprimer comment cela se faisait. Le lieu où l'âme de Jésus entra était divisé en trois parties : c'était comme trois mondes ; j'eus le sentiment qu'ils étaient de forme ronde et que chacun d'eux avait sa sphère séparée.

Devant les limbes était un lieu plus clair et plus serein : c'est là que je vois entrer les âmes délivrées du purgatoire avant qu'elles soient conduites au ciel. Les limbes où se trouvaient ceux qui attendaient une rédemption étaient entourés d'une sphère grisâtre et nébuleuse, et divisés en plusieurs cercles. Le Sauveur, resplendissant de lumière et conduit comme en triomphe par les anges, passa entre deux de ces cercles dont celui de gauche renfermait les patriarches antérieurs à Abraham ; celui de droite, les âmes de ceux qui avaient vécu depuis Abraham jusqu'à saint Jean-Baptiste. Quand Jésus passa ainsi, ils ne le reconnurent pas encore, mais tout se remplit de joie et de désir, et il y eut comme une dilatation dans ces lieux étroits où ils étaient resserrés. Jésus passa entre eux comme l'air, comme la lumière, comme la rosée de la rédemption, mais avec la rapidité d'un vent impétueux. Il pénétra entre ces deux cercles jusque dans un lieu enveloppé de brouillards où se trouvaient Adam et Eve ; ils l'adorèrent avec un ravissement inexprimable. Le cortège du Seigneur, auquel s'était joint le premier couple humain, entra maintenant à gauche dans le cercle des patriarches antérieurs à Abraham ; c'était une espèce de purgatoire ; parmi eux se trouvaient çà et là de mauvais esprits qui tourmentaient et inquiétaient les âmes de quelques-uns. Les anges frappèrent et ordonnèrent d'ouvrir ; car il y avait là une entrée, une espèce de porte qui était fermée ; il me sembla que les anges disaient : *Ouvrez les portes*, et Jésus entra en triomphe. Les mauvais esprits s'éloignèrent en criant : *Qu'y a-t-il entre toi et nous ? que viens-tu faire ici ? veux-tu aussi nous crucifier ?* Les anges les enchaînèrent et les chassèrent devant eux. Les âmes qui étaient en ce lieu n'avaient qu'un faible présentiment et une connaissance obscure de Jésus ; il s'annonça à elles, et elles chantèrent ses louanges. L'âme du Seigneur se dirigea ensuite à droite, vers les limbes proprement dits ; il y rencontra l'âme du bon larron, conduite par les anges dans le sein d'Abraham, et celle du mauvais larron, que les démons menaient en enfer. L'âme de Jésus, accompagnée des anges, des âmes délivrées et des mauvais esprits captifs, entra dans le sein d'Abraham.

Ce lieu me parut un peu plus élevé : c'est comme quand on monte de l'église souterraine dans l'église supérieure. Les démons, enchaînés, résistaient, et ne voulaient pas entrer là, mais les Anges les y forcèrent. Là, se trouvaient tous les saints israélites. A gauche, les patriarches, Moïse, les juges et les rois ; à droite, les prophètes, les ancêtres du Christ et ses parents, tels que Joachim, Anne, Joseph, Zacharie, Elisa-

beth et Jean. Il n'y avait point de mauvais esprits en ce lieu : la seule peine qu'on y éprouvât était l'ardent désir de l'accomplissement de la promesse, lequel se trouvait maintenant satisfait. Une joie et un bonheur inexprimables entrèrent dans toutes ces âmes, qui saluèrent, et adorèrent le Rédempteur. Plusieurs d'entre elles furent envoyées sur la terre pour reprendre momentanément leurs corps, et rendre témoignage au Sauveur. Ce fut dans ce moment que tant de morts sortirent de leurs tombeaux à Jérusalem. Ils m'apparurent comme des cadavres errants, et reposèrent de nouveau leurs corps dans la terre, de même qu'un messager de la justice dépose son manteau officiel, lorsqu'il a rempli l'ordre de ses supérieurs.

Je vis ensuite le cortège triomphal du Sauveur entrer dans une sphère plus profonde, où se trouvaient, dans une espèce de lieu de purification, les pieux païens qui avaient pressenti la vérité, et l'avaient désirée. Il y avait là de mauvais esprits parmi eux; car ils avaient des idoles. Je vis les démons forcés de confesser leur fraude, et ces âmes adorèrent le Seigneur avec une joie touchante. Les démons furent encore ici enchaînés et emmenés captifs. Je vis aussi Jésus traverser rapidement, en libérateur, beaucoup de lieux où des âmes étaient renfermées; mais mon triste état ne me permet pas de tout dire.

Je vis des troupes innombrables d'âmes rachetées s'élever du purgatoire et des limbes à la suite de l'âme de Jésus, jusqu'en un lieu de délices, au-dessous de la céleste Jérusalem. C'est là que j'ai vu, il y a peu de temps, un de mes amis décédé. L'âme du bon larron y vint, et vit le Seigneur dans le paradis, selon sa promesse. Je ne puis assigner à tout cela aucun temps et aucune durée : il y a bien des choses dont je ne me souviens plus; il y en a d'autres qui seraient mal entendues, si je les racontais. J'ai vu le Seigneur en différents endroits, notamment dans la mer : il me semblait sanctifier, et délivrer toute la création. Partout les mauvais esprits fuyaient devant lui, et se précipitaient dans l'abîme. Je vis aussi son âme en différents endroits de la terre. Je la vis paraître à l'intérieur du tombeau d'Adam, sous le Golgotha : les âmes d'Adam et d'Eve vinrent l'y trouver, et il leur parla. Je le vis avec elles, visitant sous la terre les tombeaux de plusieurs prophètes, dont les âmes vinrent se joindre à lui près de leurs ossements; puis, avec cette troupe élue dont David faisait partie, je le vis paraître en plusieurs lieux marqués par quelque circonstance de sa vie, leur expliquant avec un amour ineffable les figures de l'ancienne loi et leur accomplissement. J'étais singulièrement touchée de voir l'âme du Seigneur, accompagnée de ces âmes bienheureuses, passer comme un rayon de lumière à travers la terre, les rochers, les eaux et les airs, ou planer doucement sur la terre.

C'est là le peu que je puis me rappeler

de mes visions sur la descente de Jésus aux enfers et sur la délivrance des âmes des justes; mais, outre cet événement, accompli dans le temps, je vis une image éternelle de la miséricorde qu'il exerce en ce jour envers les pauvres âmes. Chaque anniversaire de ce jour, il jette, par l'intermédiaire de l'Eglise, un regard libérateur dans le purgatoire. Aujourd'hui même, au moment où j'ai eu cette vision, il a tiré du lieu de purification les âmes de quelques personnes qui avaient péché lors de son crucifiement. J'ai vu aujourd'hui la délivrance de beaucoup d'âmes connues et inconnues, mais je ne les nomme pas.

La descente de Jésus aux enfers est la plantation d'un arbre de grâce, destiné à communiquer ses mérites aux âmes souffrantes. La rédemption continuelle de ces âmes est le fruit que porte cet arbre dans le jardin spirituel de l'Eglise. L'Eglise militante doit prendre soin de l'arbre, et recueillir les fruits, afin de les communiquer à l'Eglise souffrante, qui ne peut rien faire pour elle-même.

Il en est ainsi de tous les mérites du Christ : il faut travailler avec lui pour y avoir part. Nous devons manger notre pain à la sueur de notre front. Tout ce que Jésus a fait pour nous, dans le temps, porte des fruits éternels; mais nous devons les cultiver et les recueillir dans le temps, sans quoi nous ne pourrions en jouir dans l'éternité. L'Eglise est un père de famille accompli : son année est le jardin complet de tous les fruits éternels dans le temps. Il y a dans un an assez de tout pour tous. Malheur aux jardiniers paresseux et infidèles, s'ils laissent se perdre une grâce qui aurait pu guérir un malade, fortifier un faible, rassasier un affamé. ils rendront compte du plus petit brin d'herbe au jour du jugement. »

DRAGON. — Une foule de monuments prouvent qu'il y eut autrefois des dragons. Beaucoup de saints et de chevaliers les combattirent. Sans parler ici des dragons que vainquirent saint Romain de Rouen, saint Marcel de Paris, saint Dérien du Mans, saint Paul de Léon, je ne vois pas comment on douterait, par exemple, du dragon de l'île de Rhodes, que Dieudonné de Gozon défit avec tant de gloire. Sans entrer dans le détail des faits miraculeux rapportés par l'histoire la plus authentique au sujet de la victoire des saints sur les dragons, sans même citer pour exemple celle de saint Marcel, évêque de Paris au v^e siècle, nous nous bornerons à reproduire ici les passages suivants d'une *Histoire* contemporaine de saint Martin de Tours.

« Florent, moins éloigné que ses deux confrères de la résidence de Martin, prit l'habitude de le visiter tous les ans pour prier avec lui. Une fois qu'il allait à Tours, il fut arrêté près d'un village appelé Murus, au bord de la Loire, par une foule nombreuse qui venait à sa rencontre : *O saint homme*, disent ces gens, *il y a ici un grand serpent qui dévore hommes et bes-*

tiaux, et ils le suppliaient de toutes leurs forces d'implorer la miséricorde du Seigneur pour qu'il les délivrât de ce démon. Florent leur répondit : *En ce moment, mes frères, je me rends auprès de notre pasteur, le seigneur Martin; je lui ferai part de votre demande et je vous rapporterai ce qu'aura décidé ce saint homme.* Arrivé au monastère, il fit connaître à saint Martin les prières des habitants de Murus et le dommage causé dans ce lieu par le dragon. *Mon frère*, lui dit Martin, *prions Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que sa grande clémence les délivre d'une bête si terrible. Ensuite, en retournant à ton habitation, va droit à la demeure de cet animal, et là, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, intime-lui l'ordre de quitter ce lieu avec défense de nuire désormais à aucun Chrétien.* Florent alla donc au lieu où le monstre avait fixé sa demeure, fit sur lui le signe de la croix et lui ordonna, au nom du Seigneur, de se retirer au fond de l'abîme. Le dragon lui obéit aussitôt et ne reparut plus. »

DROITE. — Dans une de ses extases, à propos de ces mots : *Asseyez-vous à ma droite* (Psal. cix, 1), Catherine Emmerich s'exprime ainsi : « Le côté droit offre une grande et profonde signification mystique. La génération éternelle du Fils m'est quelquefois montrée en figures de la sainte Trinité que le langage ne saurait rendre, et alors je vois le Fils dans le côté droit du Père. Je vois ensuite la figure que vit Moïse dans le buisson ardent ; elle m'apparaît dans un triangle lumineux, au sommet duquel est le Saint-Esprit. Ceci ne peut s'exprimer d'une manière précise : mais dans ces figures, mises à la portée d'une pauvre créature humaine, le Fils est toujours à la droite.

Eve fut tirée du côté droit d'Adam ; sans la chute, les hommes seraient sortis du côté droit ; c'est dans le côté droit que les patriarches portaient la bénédiction de la promesse, et ils plaçaient leurs enfants à droite lorsqu'ils les bénissaient. Le côté droit du Christ fut ouvert par la lance du soldat. Dans les visions, on voit l'Eglise sortir de cette blessure. En entrant dans cette Eglise, on entre dans le côté droit du Sauveur et on arrive par lui et en lui jusqu'au Père. »

DUNSTAN (Saint), — archevêque de Cantorbéry, était proche parent des rois d'Angleterre. Osbern rapporte ainsi une apparition de la sainte Vierge à ce prélat. Une nuit que le saint archevêque se rendait dans une église dédiée à Notre-Dame pour y adorer Dieu, la bienheureuse Marie, accompagnée d'un nombreux et brillant cortège de vierges, se présenta à sa rencontre, et, lui ayant donné des marques non douteuses de sa royale bienveillance, elle le conduisit elle-même au temple où il allait. Cependant deux des vierges de sa suite se mirent à chanter ces vers de Sedulius :

Cantemus, sociæ, Domino cantemus honorem.
Dulcis amor Christi personet ore pio.

Le chœur entier des autres vierges répéta ce refrain ; puis les deux vierges, prenant les vers suivants, ajoutèrent :

Primus ad ima ruit magna de luce superbus!
Sic homo cum tumuit, primus ad ima ruit.

Et jusqu'à ce que l'homme de Dieu fût arrivé dans la chapelle où il allait, le chœur et les deux vierges alternèrent ainsi toute l'hymne et son refrain. Les chants cessèrent, et tout disparut quand saint Dunstan fut arrivé au lieu où il devait prier. (P. SACSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

E

Eaux. — Comme le feu, l'eau a été le théâtre d'innombrables miracles dont nous n'entreprendrons pas ici même la nomenclature. Tantôt c'est une source qui jaillit de la terre ou du rocher à la voix d'un saint ; tantôt les fleuves et la mer moins cruels que les hommes rejettent les martyrs que ceux-ci veulent y engloutir. Celui-ci marche sur les eaux, comme son divin Maître allant au-devant de saint Pierre. Sur un signe de celui-là les rivières s'entrouvrent, pour le laisser passer à pied sec. On verra dans le cours de ce travail toutes ces formes et bien d'autres de la puissance thaumaturgique de l'homme uni à Dieu et participant de sa vie. Nous nous bornerons à rapporter ici les quelques faits suivants :

Saint Callistrate, martyr à Rome, ayant été mis dans un sac et jeté dans le fleuve, sortit de l'eau sain et sauf. Ce miracle con-

vertit quarante-neuf soldats qui en furent témoins et ils furent mis à mort avec lui pendant la persécution de Dioclétien.

Saint Anthime, prêtre de Rome et martyr, l'an 304, fut précipité dans le Tibre, d'où il fut retiré miraculeusement par un ange qui le reconduisit dans son oratoire.

Saint Valentin, prêtre et martyr à Viterbe, en Italie, avec saint Hilaire, diacre, fut précipité dans le Tibre avec une grosse pierre au cou par ordre de l'empereur Maximilien. Mais ayant miraculeusement surnagé, et étant sorti du fleuve, il eut la tête tranchée l'an 304.

En 306, lors du martyre de saint Appien de Césarée, on vit un prodige dont furent témoins tous les habitants de Césarée. Saint Appien, qui avait de grosses pierres attachées aux pieds, ne fut pas plutôt jeté dans la mer qu'un tremblement de terre ébranla

toute la ville et qu'il s'éleva une grande tempête. Les vagues furieuses repoussèrent le corps du saint martyr jusqu'aux portes de Césarée, comme si la mer eût refusé de l'engloutir dans ses abîmes.

Saint Hirenarque, bourreau et martyr à Sébaste, en Arménie, fut précipité dans un marais, d'où il sortit sain et sauf. Placé ensuite sur un bûcher auquel on mit le feu, les flammes l'épargnèrent comme les eaux.

Saint Patrice, évêque de Pruse en Bithynie, et martyr, fut plongé dans une cuve d'eau bouillante. En y entrant, le martyr fit cette prière : *Seigneur Jésus, venez au secours de votre serviteur.* Aussitôt l'eau s'élança avec violence des cuves qui la recevaient, et brûla les soldats pendant qu'elle faisait sur Patrice l'effet d'un bain tempéré.

Saint Zénon, évêque de Vérone, mort en 380, fut enterré sur les bords de l'Adige. Le lieu de sa sépulture fut le théâtre d'un miracle rapporté par saint Grégoire le Grand. L'Adige s'étant débordé en 589, une grande partie de Vérone était déjà submergée, lorsque la population se porta en foule à l'église de Saint-Zénon, pour implorer son secours. Les eaux respectèrent cette église et s'élevèrent jusqu'à la hauteur des fenêtres sans pénétrer dans l'intérieur. Les Véronais, témoins de ce prodige, passèrent vingt-quatre heures en prières après quoi le fleuve rentra dans son lit.

Saint Fridien, évêque de Lucques, arrêta par ses prières l'inondation de la rivière d'Auser ou de Serchio, qui menaçait de submerger la plus grande partie de la ville de Lucques (vi^e siècle).

Saint Romain, évêque de Rouen, était à la cour de Dagobert I^{er} pour les intérêts de son Eglise lorsqu'il apprit qu'une inondation de la Seine portait la désolation dans sa ville épiscopale. Aussitôt il vole au secours de son troupeau; arrivé sur les lieux, il se met en prières, une crucifix à la main, et la rivière relient dans son lit.

Saint Raymond de Pegnafort, voulant retourner à Barcelone, Jacques, roi d'Aragon, s'y opposa; mais le saint mettant sa confiance en Dieu, dit à son compagnon : *Un roi de la terre nous ferme le passage, mais le Roi du ciel y pourvoira.* Il s'embarqua sur sa chape en guise de nacelle, et traversa les soixante lieues de mer qui séparent Majorque de la côte d'Espagne.

Nous lisons dans l'*Histoire de saint Martin de Tours* : « En quittant Blavia, saint Martin se dirigea vers le pays de Saintes. Là eut lieu le fait suivant que l'auteur du vi^e siècle, à qui nous l'empruntons, recueillit à Saintes même, dans un repas où la conversation roulait sur les mérites du bienheureux. Un des citoyens du pays le lui rapporta fidèlement, et les autres confirmèrent la vérité de son récit. Il y avait sur ce territoire un village du nom de Naïogialo, aujourd'hui inconnu. Saint Martin s'y rendait lorsqu'il rencontra un homme qui portait de l'eau dans un vase. Le puits d'où il l'avait tirée

était situé dans la plaine à environ mille pas du village, dont les habitants venaient là chercher l'eau nécessaire à leurs besoins, qu'ils emportaient ensuite chez eux. Le saint dit à cet homme : *De grâce, mon très-cher, arrête-toi un moment et donne un peu d'eau à boire au pauvre âne que je monte. — Si tu crois,* répond l'homme, *que ta bête a besoin d'être abreuvée, va-l'en au puits, tu pourras y puiser et la faire boire. Quant à moi, je ne céderai pas ce que je me suis procuré avec tant de peine.* Disant cela, il continue son chemin. Tandis qu'il s'éloigne, tout à coup paraît une femme portant aussi un vase plein d'eau. L'homme de Dieu lui fait la même demande. Aussitôt, comme autrefois Rébecca : *Je vais, dit-elle, te donner à boire et puis à ta monture; ce ne sera pas pour moi une grande peine de puiser d'autre eau. Seulement, sois satisfait dans ton désir, toi qui voyages et qui as besoin.* Et déposant l'urne qu'elle tenait dans ses bras, elle fait ce que le saint lui a demandé. Après cela, elle remplit une seconde fois son vase et reprend le chemin du village. Le saint la suivant : *Je veux, lui dit-il, te payer le service que tu m'as rendu en abreuvant ma monture.* En même temps il met les genoux en terre, et prie le Seigneur de faire paraître une veine d'eau en ce lieu. A peine a-t-il achevé sa prière, que la terre s'ouvre et laisse voir aux yeux des peuples émerveillés une source abondante. Cette source, deux siècles après, rendait encore ses services aux habitants de ce canton. L'ouverture en était alors fermée par une pierre qui attestait le fait; car elle gardait l'empreinte du pied de l'animal qui portait le saint pontife.

Saint Martin était un jour parti de Candes, bourg de son diocèse qu'il visitait souvent, et se rendait par dévotion à une église de la bienheureuse Vierge Marie, située au bord de la Vienne, et illustre par les nombreux miracles de la Mère de Dieu. En chemin, il rencontre le saint abbé Maxime; c'était ce disciple qui l'avait jadis quitté pour se rendre au monastère de l'île Barbe. Il y était en effet demeuré quelques années sans autres meubles qu'un calice, un missel et un volume des Évangiles. Son mérite ayant été aussi découvert en ce lieu, où il fut élu abbé, il était revenu dans la province. Trouvant sur le territoire de Chinon une solitude à son gré, il s'y arrêta, résolu d'y bâtir un monastère. C'était, dit la tradition, un endroit où la rivière de Vienne coupait la vaste étendue d'un pays désert.

Son ancien maître, par de pieuses paroles, l'engagea à l'accompagner dans un pèlerinage qu'il avait résolu de faire pour honorer les saints lieux de Rome. Mais Maxime s'y refuse, car il lui tarde d'élever au faite son monastère encore dans les fondements. Ainsi l'évêque se dispose seul à partir. En retournant à ses travaux de construction, Maxime monte dans une barque pour passer la rivière. Soudain les flots s'émeuvent, la barque est submergée et le moine disparaît dans les eaux. Il y eût péri,

si, comme Jonas, il n'eût été sauvé par un miracle. Au milieu de la masse des eaux qui l'enveloppent, il est préservé de tout mal par l'habit du bienheureux Martin, dont il lui semble être entouré de tous côtés. Apprenant l'accident, celui-ci accourt en toute hâte. Il commande à son disciple de sortir du fleuve; Maxime ainsi délivré, se présente joyeux à son maître, qui lui fait de tendres reproches sur son précédent refus. Changé par cet avertissement du ciel, l'abbé consent à tout ce que veut l'évêque, et accepte volontiers le voyage qui lui a été proposé. »

Ce préambule du pèlerinage à Rome nous est révélé par la légende de saint Maxime insérée en son Office, au propre de son église, aujourd'hui veuve de tout clergé. Le lieu où se rendait saint Martin en quittant Candes, nous semble être le bourg actuel de Rivière, auprès de Chinon, sur le bord de la Vienne, où subsiste encore une église romane, dédiée à Notre-Dame, et fréquentée jadis par de nombreux pèlerins. Quant au miracle qui sauva Maxime, on en lit un semblable dans la Vie de saint Julien, fameux solitaire de l'Osroène, au iv^e siècle. Un enfant tombé dans un puits, sitôt qu'il en fut retiré, courut aux pieds de ce saint vieillard, qu'il avait vu, disait-il, le soutenir sur l'eau.

Un jour deux muletiers poursuivent la bergère du Laus (Benoitte Rencurel), dans la direction d'une flaque d'eau, au bord de laquelle ils comptent la saisir. L'eau va bien l'arrêter! Elle court toujours, préférant mille fois être engloutie que tomber entre leurs mains. O prodige!... elle court sur l'eau comme l'araignée des marais, et traverse la plaine liquide sans même mouiller le bas de sa robe. Les infâmes étaient déjà dans l'eau jusqu'au genoux. Saisis de confusion, ils rentrent en eux-mêmes, font pénitence et publient partout ce qui vient de se passer.

L'eau a respecté une autre fois la jeune vierge. Sa mère l'avait menée en pèlerinage à Saint-Sixte, de l'autre côté de la Durance. Au retour, en passant cette rivière, la corde qui retenait la barque aux deux rives se rompt, et la barque est emportée par le terrible courant. Benoitte seule a confiance et tâche de les rassurer en les engageant à bien prier Dieu. Ensuite elle s'appuie et s'endort.... Elle dort bercée par les vagues; elle dort toujours, quoique l'eau entre dans la barque et lui baigne les pieds. On est bientôt en vue de Tallard : le danger, aperçu des habitants qui sortaient des Vêpres, car c'était un dimanche, fut aussitôt signalé, et les cloches appelèrent au secours. Mais voilà que la barque aborde doucement et inopinément sur les grèves de l'antique cité, comme si une main invisible la poussait. Ce fut alors que Benoitte s'éveilla. Ne devine-t-on pas que son âme revenait du ciel, où elle avait demandé le salut des passagers. » (*Histoire des merveilles de N.-D. du Laus*, par l'abbé PRON.)

EAU BÉNITE. — « J'ai prouvé diverses fois, » dit sainte Thérèse (sa Vie écrite par elle-même), « qu'il n'y a rien qui chasse plus tôt les démons que l'eau bénite, et les empêche davantage de revenir. Le signe de la croix les met en fuite, mais ils retournent aussitôt. Ainsi il doit y avoir une grande vertu dans cette eau; et j'en reçois tant de soulagement, qu'elle me donne une consolation sensible et si grande, que je ne saurais assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon âme et la fortifie. Ceci n'est point une imagination; je l'ai très-souvent éprouvé; et après y avoir fait beaucoup de réflexion, il me semble que c'est comme si, dans une excessive chaleur et une extrême soif, on buvait un grand verre d'eau froide qui rafraîchit tout le corps. Je connais par là, avec grand plaisir, qu'il n'y a rien de ce que l'Eglise ordonne, qui ne soit digne d'admiration, puisque de simples paroles impriment une telle vertu dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas. »

Bède le Vénérable, qui a écrit la vie de saint Bosa, évêque d'York, en Angleterre, parle d'un miracle que ce saint opéra en guérissant avec de l'eau bénite la femme d'un seigneur du voisinage et de plusieurs autres guérisons miraculeuses.

Une année, qu'une prodigieuse quantité d'insectes dévorait les moissons, Guerech I^{er}, comte de Vannes, envoya des députés à saint Gunthiers, abbé en Bretagne, afin de l'engager à prier Dieu pour obtenir la cessation du fléau destructeur qui menaçait de la famine tout le pays. Le saint envoya de l'eau qu'il avait bénite; on la répandit dans les champs, et les insectes périrent. (iv^e siècle.) L'histoire de l'Eglise et les Vies de saints contiennent une foule d'autres miracles opérés par le moyen de l'eau bénite, mais que nous croyons superflu de rappeler ici.

ECRITURE. — Comme plusieurs autres, sainte Catherine de Sienna apprit miraculeusement à écrire; un jour, en sortant d'oraïson, elle écrivit à Etienne Maconi une lettre qu'elle terminait ainsi : « Vous saurez, mon fils bien-aimé, que voici la première lettre que j'écris moi-même. » Etienne Maconi assure qu'elle en écrivit beaucoup d'autres depuis, et plusieurs pages du livre qu'elle a composé sont aussi de sa main. Le P. Raymond reçut aussi deux lettres écrites par la bienheureuse; l'une d'elle se termine ainsi : « J'ai écrit moi-même cette lettre et celle que je vous ai déjà envoyée; car Dieu m'a donné la facilité d'écrire, afin qu'en sortant d'extase, je puisse décharger mon cœur; et comme le maître qui instruit l'élève lui montre l'exemple qu'il doit copier, il a mis devant les yeux de mon esprit le modèle des choses que je vous écris. »

Dans une vision qu'eut la sœur Catherine Emmerich, le 3 novembre de la troisième année de la prédication de Notre-Seigneur,

et où elle assista à ses enseignements. « Dans cette vision, » dit-elle, « j'étais comme un des assistants, et j'allais çà et là comme eux. Les discours de notre Sauveur me parurent si beaux, si importants et si applicables à notre misérable époque, que je m'écriais dans mon cœur : Ah ! pourquoi cela n'est-il pas écrit, pourquoi n'y a-t-il pas ici de disciples pour l'écrire, afin que l'univers entier le sache ? Alors mon Fiancé céleste se tourna tout à coup vers moi, et me parla. Voici à peu près le sens de ses paroles : *Je cultive la vigne là où elle porte des fruits. Si ceci était écrit, ce serait négligé ou mal interprété, comme une grande partie des Ecritures. La loi écrite n'en est pas plus suivie pour cela. Tout est écrit dans les enfants de l'Eglise qui croient, qui espèrent, qui aiment.* »

ECROUELLES.—On a cru que, d'après une antique tradition, les rois de France avaient le pouvoir de guérir les écrouelles. On invoque aussi contre ce mal saint Marcou, abbé de Nanteuil, au diocèse de Coutances, mort en 558.

EDMOND (Saint), archevêque de Cantorbéry, mourut en 1242. — Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Innocent IV le canonisa en 1247; et l'année suivante, son corps ayant été levé de terre fut trouvé entier, les jointures mêmes étaient encore flexibles quoiqu'il fût mort depuis six ans. — *Voy. INCORRUPTIBILITÉ.*

EGLISE. — Nous lisons dans le livre des *Insinuations de la divine piété* :

« Sainte Gertrude priant pour une personne, Jésus-Christ, le Roi de gloire, lui apparut, lui montrant, sous la figure de son corps naturel, le corps mystique de son Eglise, dont il est en effet, et porte le nom de chef et d'époux. Il semblait qu'il eût le côté droit de son corps magnifiquement revêtu d'un habit royal et tout divin : mais quant à son côté gauche, il paraissait nu et comme tout couvert d'ulcères, ce qui lui fit connaître que le côté droit du Seigneur signifiait les élus qui sont dans l'Eglise, et qui ont été prévenus par un don particulier de la grâce et du mérite des vertus du Sauveur, dans la douceur de ses bénédictions; et que le côté gauche représente les imparfaits, qui sont encore engagés dans le vice et remplis de défauts. Les ornements dont le côté droit du Seigneur était paré figuraient les bienfaits et les services que quelques-uns s'achent de rendre, par un zèle singulier, à ceux qu'ils connaissent être élevés plus que les autres dans les vertus et dans la familiarité de Dieu : parce qu'autant de fois qu'on fait quelque bien à ceux que Dieu a choisis à cause de la grâce dont il les a comblés, il semble qu'on pare d'un nouvel ornement le côté droit du Seigneur. Mais il y en a qui font volontiers du bien pour l'amour de Dieu aux personnes vertueuses, et qui, reprenant avec dureté les défauts des méchants et des imparfaits, les déchirent plutôt par leur impatience qu'ils ne les cor-

rigent; et ce sont ceux-là qui semblent frapper cruellement les ulcères du Seigneur. »

EGWIN (Saint), évêque de Worcester, était issu du sang des rois de Mercie. — Un jour que, selon sa coutume, il s'était retiré dans le désert, pour s'y donner tout entier à Dieu dans le jeûne, les macérations et la prière, Marie lui apparut avec un cortège de vierges. L'auguste Reine du ciel tenait d'une main un livre, et de l'autre une croix, avec laquelle elle bénit le pieux pontife. En souvenir de cette apparition, saint Egwin fit bâtir en ce lieu un monastère qu'il dédia à la Vierge, et où il appela les Bénédictins. Telle est l'origine de l'abbaye d'Everham. (*Vie de saint Egwin; Annales de Worcester, etc.*)

ELEVATION EXTATIQUE. — Nous avons déjà parlé de cette faculté extraordinaire, à l'article **ASCENSION EXTATIQUE**. Ce merveilleux phénomène, qui dérobe le corps aux lois de la pesanteur, et l'entraîne par la puissance et l'essor de l'âme unie à Dieu, a été constaté si souvent, depuis sainte Catherine de Siègne et sainte Thérèse, jusqu'à l'extatique du Tyrol, qu'il est inutile de citer ici des faits qui du reste se retrouvent ailleurs. Dans sa *Lettre sur les actions et les vertus de sainte Catherine de Siègne*, le B. Etienne Maconi s'exprime ainsi : « Au sujet des extases de sainte Catherine de Siègne, il y a une chose qui ne doit pas être passée sous silence. Dans les circonstances difficiles, son âme s'appliquait avec une plus grande ardeur à l'oraison, et faisait tant d'efforts pour s'élever au ciel, que son corps quittait la terre, malgré les lois de la pesanteur. Beaucoup de personnes l'ont vue souvent suspendue en l'air, et moi-même j'ai été témoin de ce fait, qui me jetait dans le plus profond étonnement. L'explication de ce phénomène se trouve dans le livre que Catherine a composé, et que j'ai écrit en partie sous sa dictée. »

Dans sa *Vie écrite par elle-même*, sainte Thérèse parle en ces termes de cet étrange phénomène mystique : « Il faut qu'une âme soit extraordinairement généreuse pour s'abandonner sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisser conduire par lui où il lui plaît, quelque peine qu'elle en ressent. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande, que je faisais tous mes efforts pour tâcher de résister, principalement lorsque je tombais dans ces ravissements en présence de plusieurs personnes, tant j'appréhendais qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état, qui est comme un combat que l'on entreprendrait contre un très-puissant géant, je résistais quelquefois un peu; mais je me trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le corps tout brisé.

« En d'autres temps il m'était absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent; je me sentais ensuite enlever l'âme et la tête sans que je pusse l'empêcher, et quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchait plus à terre. Une chose si

extraordinaire, et qui ne m'est arrivée que rarement, m'arriva cependant une autre fois, lorsque j'étais à genoux dans le chœur avec toutes les religieuses, et prête à communier. Comme cela me parut surnaturel, et qu'il pourrait être extrêmement remarqué, j'usai du pouvoir que me donnait la qualité de prieure, que j'avais alors, pour leur défendre d'en parler.

« Une autre fois, durant un sermon qui se faisait le jour de la fête de notre patron, et où il y avait plusieurs dames de qualité, commençant à sentir que la même chose m'allait arriver, je me jetai par terre, et nos sœurs s'approchèrent de moi pour me relever; mais cela ne put empêcher qu'on s'en aperçût. Je priai alors beaucoup Notre-Seigneur de ne vouloir plus me favoriser de ces grâces, qui paraissaient à l'extérieur sans pouvoir être cachées, et qui me donnaient tant de peine; et j'ai, ce me semble, sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer, cela ne m'étant point arrivé depuis, mais il n'y a pas encore longtemps.

« Dans la résistance que je faisais pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je sentais sous mes pieds quelque chose qui me poussait avec tant de violence, que je ne savais à quoi le comparer, nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité; et ce combat que j'éprouvais en moi-même était si grand, que j'en avais le corps tout rompu sans pouvoir rien gagner par ma résistance, à cause qu'il faut que tout cède au pouvoir infini de Dieu. Quelquefois Dieu se contente de nous faire voir qu'il nous veut accorder cette faveur, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir, mais encore que nous y résistions par humilité, elle ne laisse pas de produire les mêmes effets que si nous y avions donné un entier consentement.

« Ces effets sont grands. Nous connaissons que de telles grâces ne sauraient venir que de lui, qu'il est le maître de notre corps aussi bien que de notre âme, et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; ce qui imprime dans notre esprit une grande humilité. Je confesse, néanmoins, que cela me donnait au commencement, une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élever en l'air; car, encore que l'âme tire le corps après elle avec un singulier plaisir, quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; au moins cela se passait de la sorte en moi, puisque je connaissais bien que j'étais élevée de terre. La majesté de Dieu se montre alors à nous dans un tel éclat, qu'il nous épouvante, et nous fait concevoir une extrême appréhension d'offenser un maître si redoutable: mais nous sentons en même temps redoubler notre amour pour lui, en voyant que, bien que nous ne soyons que des vers de terre et que pourriture, celui qu'il nous porte est si grand, qu'il ne se contente pas d'élever notre âme jusqu'à lui, mais qu'il veut élever notre corps, quoique mortel et composé d'un

linon, étant de soi-même si méprisable, l'est encore beaucoup plus par nos péchés. »

Souvent cette élévation extatique est accompagnée d'une lumière surnaturelle. Plusieurs fois on vit pendant son oraison Bernard de Scammaca, Dominicain, mort en 1486, élevé de terre et entouré d'une lumière surnaturelle.

ELISABETH (Sainte), — reine de Portugal, fut visitée à ses derniers moments par la Mère de Dieu. Comme sa belle-mère l'assistait, Elisabeth s'écria: « O ma mère, ô ma mère, faites place à la Reine du ciel qui daigne venir me fortifier par sa douce présence. La voyez-vous avec sa robe éblouissante de blancheur. » Puis ses dernières paroles s'adressèrent à la reine du ciel. (Bzovius, t. XIV; *Annal. chron. Prædicatorum*, par. II, lib. I, cap. 72.)

ELISABETH DE HONGRIE (Sainte), née en 1207, et morte le 19 novembre 1231. — *L'Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. le comte de Montalembert, est entre toutes les mains, et nous dispense de rappeler ici les traits prodigieux et les nombreux miracles de la vie de cette illustre sainte. Aux mots **FLEURS** et **LÉPREUX** nous en citons d'ailleurs les deux plus connus. Saint Bonaventure parle des relations surnaturelles de sainte Elisabeth avec la Mère de Dieu, et l'histoire que nous venons de citer contient un chapitre intitulé: *Révélation faite par la sainte Vierge à sainte Elisabeth*, tirées des manuscrits des Bollandistes de Bruxelles. Dans cette révélation Marie raconte familièrement à la sainte, et comme une mère le ferait à sa fille, comment elle fit vœu de virginité dans le temple. Le P. Courcier rapporte que ce fut sur un avis qu'elle reçut, par le ministère d'un ange, que sainte Elisabeth jeta les fondements de la magnifique église de sainte Marie d'Halsembourg, fondation signalée d'ailleurs par un miracle. De nombreux miracles s'opérèrent par son intercession. Un moine de Cîteaux affirma par serment que, priant sur le tombeau de la sainte, il avait été miraculeusement guéri d'une palpitation de cœur qui le tourmentait depuis quarante ans, et dont les plus grands remèdes n'avaient pu triompher.

ELISABETH DE SCONAUGE (Sainte), Bénédictine. — Egbert atteste dans les Actes de sa vie que plusieurs fois la sainte Vierge se montra à elle, avec toutes les démonstrations de la plus grande bonté, surtout à la fin de sa vie. Elle lui révéla qu'elle mourrait comme une sainte à l'heure même où était mort Jésus-Christ; que les angoisses de l'agonie ne pourraient interrompre l'incessante contemplation, l'union continuelle de son esprit avec Dieu qu'elle avait obtenue dix jours avant sa mort. Tout cela eut lieu de point en point, comme elle l'avait annoncé. (*Negot. Sæcul. Mar.*, p. 152.)

ELOQUENCE. — « Les paroles du Seigneur sont des œuvres, » dit sainte Thérèse. Il en est ainsi de l'éloquence mystique. Sa parole est une œuvre de vertu et de sainteté, déjà créée dans celui qui la répand sur

ses frères. C'est aussi une œuvre d'éducation pour ceux qui la reçoivent, car elle descend jusqu'aux entrailles mêmes de leur vie, en émeut, en fait palpiter jusqu'aux dernières fibres, et crée en eux un nouvel état de l'âme. Telle était la parole de saint Bernard, de saint François d'Assise et de tous les grands mystiques. Cette parole n'était elle-même qu'un faible commentaire de leur vie, enseignement sublime qui seul convertissait les multitudes.

Vincent Ferrier est un des grands exemples de cette éloquence mystique, accompagnée du don des langues, de celui des miracles, souvent de celui de prophétie et qui remuait des peuples tout entiers jusqu'au fond de leur être. On dit que Jésus-Christ même lui confia, d'une manière immédiate, le ministère de la parole. Il n'est point de merveilles auxquelles ses vertus et ses succès apostoliques, plus merveilleux encore, soient comparables, si ce n'est à celle de saint François Xavier, ou même des premiers apôtres. « De 1398 à 1419, » dit Görres, « cet homme infatigable parcourut non-seulement presque toutes les provinces de l'Espagne, sa patrie, mais encore une grande partie des contrées de l'Europe. Il commença d'abord par le midi de la France; puis, traversant la Savoie, la Bourgogne, la Flandre, la Picardie, la Normandie et la Bretagne; il pénétra en Lombardie et en Toscane, jusqu'à ce que, rappelé par son roi, il fut obligé de retourner en Espagne. Henri IV, de la maison de Lancastre, l'ayant invité à passer en Angleterre, il visita cette île, et de là alla en Écosse, puis en Irlande. Partout où il allait, les princes, les évêques, les prélats et tout le clergé venaient à sa rencontre en chantant des cantiques; et il marchait humblement au milieu du cortège. Lorsqu'il était dans une ville, pas un ouvrier ne restait à son travail aux heures où il prêchait. Toutes les leçons publiques étaient interrompues, et l'on pouvait à peine retenir les malades, tant était grand le désir de l'entendre. »

Son activité était extraordinaire; il ne dormait que cinq heures, puis disait la Messe, et se mettait aussitôt au travail. Il était toujours suivi d'une foule innombrable, qui venait pour l'entendre ou pour faire une retraite sous sa direction. Cette foule montait quelquefois jusqu'à quatre-vingt mille hommes. Le peuple éclatait en sanglots, de sorte qu'il était souvent obligé de s'arrêter quelque temps. Ce qu'il y avait encore d'étonnant en lui, c'est que, quoique la plupart du temps la foule de ses auditeurs fût si grande que beaucoup étaient obligés de se tenir très-loin de lui, ils l'entendaient tout aussi distinctement que ceux qui étaient les plus proches. Une autre merveille encore, c'est que, comme les apôtres, il avait le don des langues. En effet, quoiqu'il parlât toujours le dialecte de Valence, sa patrie, tous le comprenaient comme s'il eût parlé à chacun dans son propre idiome. A Gènes, il eut pour auditeurs des Grecs,

des Allemands, des Sardes, des Hongrois et d'autres qui ne connaissaient que leur langue maternelle, et qui cependant, à la fin du sermon, affirmèrent qu'ils n'en avaient pas perdu une seule parole. En Bretagne, il se fit comprendre même des Bretons bretonnants, qui ne connaissaient pas d'autre langue que la leur, et il produisit dans ces contrées des fruits merveilleux, d'autant plus que là, comme partout, sa parole était confirmée par d'innombrables miracles.

Beaucoup d'hommes des plus remarquables parmi ses contemporains, considérant les dons qu'il avait reçus, la sainteté de sa vie, les masses de peuple qu'il entraînait après lui et qui se trouvaient heureuses de pouvoir seulement le regarder, les œuvres qu'il opérait, le pouvoir admirable qu'il avait sur les âmes et les miracles qu'il faisait, étaient d'avis que depuis le temps des apôtres aucun ne l'avait égalé. L'empire qu'il exerçait sur les âmes était si grand qu'il ne craignit pas de s'aventurer dans une vallée du Dauphiné qui n'était habitée que par des voleurs et des brigands, lesquels avaient déjà tué plusieurs missionnaires qu'on leur avait envoyés; et au bout de quelques jours ils étaient tellement changés que cette vallée, qui s'appelait auparavant vallon impur, prit le nom de Purval. Le Seigneur lui-même, au milieu du grand schisme qui désolait alors l'Eglise, l'avait choisi pour son apôtre dans une vision qu'il eut à la fin d'une maladie mortelle; et, lui promettant sa protection, il lui donna les dons nécessaires pour accomplir la mission dont il était chargé. Le Pape Benoît XIII, après une longue résistance, la confirma enfin par son autorité. »

ELZÉAR DE SABRAN (Saint), comte d'Arian dans le royaume de Naples. — Sa gouvernante, nommée Garsen de d'Alphan, femme d'un haut mérite sous tous les rapports, eut deux visions qui présageaient la future sainteté de son élève; car, comme elle priait souvent et avec une grande ferveur pour l'enfant confié à ses soins, une nuit qu'elle était prosternée dans une église et qu'elle recommandait Elzéar au Seigneur, elle entendit distinctement des oreilles du corps Jésus-Christ qui lui disait : *Sache que j'ai donné à cet enfant qui t'est si cher, et pour lequel tu t'intéresses avec tant de persévérance, ma propre Mère, pour institutrice; sois donc tranquille sur son compte.* Ces paroles la surprirent, l'effrayèrent même; mais quand elle fut revenue de cette première impression, elle pria Dieu avec instance de lui faire connaître d'une manière certaine si cette voix était ou non un jeu et une illusion de son imagination. « Dans le cas, » ajouta-t-elle, « où je serais le jouet de mes propres désirs, faites, ô mon Dieu, que cette illusion cesse; mais si, au contraire, ce que j'ai entendu est une révélation de votre infinie bonté, daignez m'en donner quelque assurance positive et indubitable. » Dieu exauça ses pieux et sages désirs; car, le lendemain, comme elle assis-

taut à la Messe avec sa piété ordinaire, elle entendit de nouveau des oreilles du corps, et après la consécration, une voix mystérieuse, qui, s'adressant à elle, lui disait : *Ne doute aucunement de la vérité de ce que je t'ai dit la nuit dernière touchant le jeune Elzéar.* En effet la sainte Vierge favorisa celui-ci de plusieurs apparitions, surtout durant les nuits du samedi au dimanche. La première eut lieu le jour où l'Eglise honore l'Assomption de cette Vierge et son couronnement dans la gloire des cieux. (Surius, 27 septembre. Bzovius, année 1325. Spondanus, id., etc.)

EMBRASEMENT INTÉRIEUR. — Par suite de la corrélation réciproque entre l'âme et le corps, le feu de la charité divine, dont brûle l'âme des saints, se manifeste extérieurement dans le corps et principalement dans l'organe du cœur, dont le développement devient alors quelquefois tout à fait extraordinaire. Des faits nombreux prouvent sans réplique ce rapport. Nous en citerons quelques-uns à l'article FEU MYSTIQUE, nous bornant ici aux deux suivants rapportés dans la *Mystique de Görres*.

« Adélaïde de Sigolzheins » dit-il, « est souvent inondée dans la prière d'une telle douceur qu'il lui semble que Dieu remplit tous ses membres; et les ardeurs dont son cœur est embrasé se manifestent souvent au dehors dans une transpiration plus abondante. Quelquefois elle se jette dans un ruisseau glacé, jusqu'à ce que son corps soit roidi par le froid; puis elle reste à la porte du cœur jusqu'à l'aurore dans une méditation profonde, les pieds nus, le corps couvert d'un simple manteau; et malgré cela elle est tellement enflammée au dedans que la sueur ruisselle de tous ses membres.

Philippe de Néri avait coutume d'invoquer tous les jours l'Esprit-Saint; et lorsqu'il fut devenu prêtre, il ne manqua jamais, lorsque la rubrique le permettait, de réciter à la Messe l'oraison *Deus cui omne cor patet*, etc. Or, comme il invoquait avec une grande ferveur le Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, il se sentit consumé par le feu de la charité; de telle sorte, que ne pouvant se tenir sur ses pieds, il se coucha par terre et chercha, en déchirant ses habits, à rafraîchir un peu son cœur embrasé. Après être resté ainsi couché quelque temps, lorsque les ardeurs dont il était dévoré furent apaisées, il se releva; et, plein d'une allégresse extraordinaire, il sentit tout son corps trembler sous le poids des joies ineffables qui inondaient son cœur et ses os. Puis devenu plus calme, il voulut mettre la main sur son cœur, et trouva sa poitrine soulevée de l'épaisseur du poing sans qu'il en ressentît aucune douleur. Il avait alors trente et un ans. Il vécut encore cinquante-deux ans dans cet état sans en souffrir, toujours gai, vif et plein d'ardeur. Mais à partir de ce moment, il fut pris de battements de cœur, qui se reproduisaient toutes les fois qu'il priait, qu'il disait la Messe, qu'il prêchait, distribuait les Sacrements, ou faisait quelque autre chose

de semblable. Ils étaient si violents que tout son corps en était ébranlé, et qu'il semblait que son cœur allait éclater. Tout tremblait sous lui et autour de lui, sa chaire, son lit et sa chambre elle-même; on eût dit un tremblement de terre. Un jour qu'il priait avec une grande ferveur dans la basilique de Saint-Pierre, une grosse planche sur laquelle il était agenouillé se mit à trembler comme si elle n'eût eu aucun appui. S'il embrassait quelqu'un qui lui était cher, celui-ci sentait le battement de son cœur, et était lui-même pénétré d'une joie dont il ne pouvait se rendre compte. Ce fait est attesté par plusieurs qui l'avaient éprouvé

L'incroyable activité de l'organe du cœur, chez notre saint, produisait dans tout son corps une chaleur qui le dévorait; et dans sa vieillesse, quoique épuisé par les privations de toute sorte, il était souvent obligé, au milieu même de l'hiver, de chercher quelque rafraîchissement. Il fallait souvent la nuit, même par le temps le plus rude, ouvrir la porte et les fenêtres de la chambre où il dormait, frapper l'air autour de lui avec un drap ou un éventail. Plus d'une fois il se vit contraint de rafraîchir avec de l'eau froide son palais desséché par le feu qui sortait incessamment de ses poumons. Aussi dans l'automne, tenait-il toujours ses habits ouverts sur la poitrine; et lorsque les siens l'avertissaient de ne pas le faire, de peur qu'il en éprouvât quelque incommodité, il répondait qu'il était obligé de faire ainsi à cause du feu qui le dévorait intérieurement. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que ces battements de cœur, qui le prenaient malgré lui, ne demeuraient qu'autant qu'il le voulait, comme il l'assura lui-même au cardinal François Borromée, qu'il aimait tendrement. Aussi les médecins qui le soignèrent dans ses maladies déclarèrent que ce phénomène était surnaturel, et leur opinion fut partagée par beaucoup de savants illustres de cette époque qui écrivirent des dissertations à ce sujet, comme Ch. Cisalpin, Ch. Portas et d'autres. Pour lui, il se livra toujours à toutes les œuvres de charité; et son amour était si violent quelquefois qu'il s'écriait d'une voix étouffée : *Laissez-moi, Seigneur, laissez-moi; l'homme est trop faible pour supporter un tel excès de joie.*

Ses maladies étaient fréquentes; et il se passait rarement une année sans qu'il en eût quelque-une. Souvent elles étaient graves, et il reçut quatre fois l'extrême-onction. Mais lors même que son corps semblait succomber, son esprit était toujours libre, l'expression de son visage, pleine de sérénité, et le son de sa voix clair comme dans la santé la plus parfaite. Jamais aucun signe ne trahissait ses douleurs, même les plus violentes; et c'était lui qui consolait ceux qui venaient le consoler lui-même. Sa constitution était tellement forte et tellement mobile que la guérison était ordinairement aussi subite que la maladie, et qu'après avoir été le soir à la mort on le voyait le lendemain matin frais et dispos, aller, marcher, faire ce qu'il

avait à faire, comme s'il n'eût jamais été malade. La guérison était ordinairement chez lui surnaturelle, et l'effet ou d'une courte prière, ou de la vertu de quelque relique. Les médecins n'avaient alors rien autre chose à faire, qu'à lui donner quelques rafraîchissements pour calmer ses ardeurs. Une année avant sa mort, il fut pris d'une fièvre violente; il ne pouvait plus ni parler ni manger. Les médecins déclarèrent que c'était fait de lui, et se retirèrent dans une chambre voisine; ils l'entendirent s'écrier : *O ma bonne matresse! toute belle, tout aimable!* Ils coururent, et le virent élevé en l'air au-dessus de son lit, tendant ses mains, puis les retirant comme quelqu'un qui presse quelque chose contre soi, et continuant toujours à dire : *O ma matresse! je ne suis pas digne, je ne suis pas digne.* La sainte Vierge lui avait apparu, et l'avait guéri. Lorsque, revenu à lui, il vit les nombreux assistants qui entouraient son lit, il se cacha la tête sous son drap et pleura longtemps. Les médecins lui ayant tâté le pouls, le trouvèrent dans un état parfait, et lui-même quitta le lit le lendemain comme s'il ne lui fût rien arrivé.

L'année suivante, la fièvre le reprit avec une égale violence, et ne le quitta plus pendant un mois : mais il obtint de Dieu par ses prières la faveur de célébrer en pleine santé à l'autel la fête des apôtres Philippe et Jacques, pour lesquels il avait beaucoup de vénération. Le mois suivant une hémorragie le mit à deux doigts de la mort; mais la sainte Eucharistie que lui apporta Baronius lui rendit le calme et la force pour le reste du jour. Le soir l'hémorragie reparut, accompagnée d'une toux violente, qui menaçait de l'étouffer. Tous les remèdes étant impuissants, le saint dit au médecin le lendemain : « Laissez-là vos remèdes, j'en ai de plus efficaces. J'ai envoyé des aumônes pour que des prêtres disent la Messe à mon intention ce matin; et depuis ce moment je me sens rétabli. » Les médecins étonnés se convainquirent par l'inspection du pouls qu'il disait vrai; et il resta bien portant jusqu'au mois suivant. Il connut alors non-seulement le jour mais encore l'heure et le genre de sa mort. Il fit donc toutes ses dispositions, prit congé de ceux qui lui étaient chers; et le jour même où il mourut il vaua à ses occupations ordinaires, dit la Messe, entendit les confessions jusqu'au soir, soupa, congédia les siens vers la troisième heure de la nuit, après leur avoir donné sa bénédiction, et resta seul avec Dieu jusqu'à la cinquième heure. Ceux qui logeaient au-dessous de lui, l'entendant marcher dans sa chambre, montèrent et le trouvèrent au lit, rejetant quelques légères mucosités. Il leur annonça sa mort prochaine. Les médecins furent appelés : ses disciples étaient à genoux autour de son lit; mais lui paraissait gai, et parlait sans difficulté. Cependant il s'affaissa bientôt, et la vie ne se manifestait plus en lui que par un peu de chaleur dans la région du cœur; il avait conservé d'ailleurs l'usage de ses sens. Baronius se pria de lui adresser quelques paroles, et

de les bénir. Il leva les yeux et la main droite vers le ciel; puis il la baisa, comme s'il eût obtenu ce qu'il demandait et il mourut sans faire un seul mouvement.

Quatre jours après sa mort, son corps fut ouvert, en présence d'un grand nombre des siens, par les médecins Victorius et Zerla. On trouva du côté gauche deux fausses côtes, la quatrième et la cinquième rompues. La rupture était visible à la partie antérieure de la poitrine, ou les côtes se terminent en cartilages. Les côtes brisées étaient élevées de la hauteur de plus d'un poing. Les médecins déclarèrent unanimement, et par serment, que la rupture n'avait été produite par aucun accident extérieur, qu'elle n'avait été accompagnée ni de douleur ni d'inflammation et qu'elle devait être par conséquent attribuée à une cause purement surnaturelle. Ils jugèrent que Dieu pouvait l'avoir permise, d'abord pour que le saint, lorsqu'il se livrait à la contemplation, ne succombât pas aux ardeurs qui le consumaient; en second lieu, afin que le cœur enflammé du feu de la charité eût assez d'espace pour se mouvoir; enfin pour que les poumons pussent apporter au cœur, du dehors, le rafraîchissement dont il avait besoin. Rien, du reste, dans le thorax, n'annonçait une blessure quelconque. Le cœur paraissait très-gros, et d'une forme musculaire extraordinaire; Cisalpin et Portas déclarèrent publiquement que cette force extraordinaire venait de l'énergie surabondante des esprits vitaux. L'artère pulmonaire était une fois plus grosse qu'elle ne l'est ordinairement. On ne trouva point d'eau dans le péricarde; et les médecins attribuèrent cet effet à la ferveur de la contemplation. On ne trouva point de sang non plus dans les oreillettes du cœur. On ne sentit aucune mauvaise odeur, pas même lorsqu'on ôta les intestins, pour les enterrer à part. Saint-Philippe de Néri n'est pas, du reste, le seul chez qui ces phénomènes se soient produits. Ainsi chez Félicité de Sirigane, qui pendant cinquante ans ne se nourrit que de pain et d'eau, le cœur avait pris une telle force qu'il avait élevé considérablement les côtes des deux côtés du corps.

Ces faits sont féconds en instruction pour nous. Il est évident par le rapport de ces états extraordinaires avec l'ordre surnaturel, qu'ils étaient d'une nature mystique, et qu'ils dépassaient par conséquent le cercle de la pathologie commune. Ce rapport se retrouve en beaucoup d'autres cas, et doit conduire par conséquent aux mêmes conclusions, surtout lorsque les symptômes paraissent se rattacher aux fêtes de l'Eglise, comme chez saint Herman Joseph de Steinfeld, qui avait coutume de dire : *Festa sunt mihi infesta.*

EMMERICH (ANNE-CATHERINE), religieuse Augustine du couvent d'Agnetenberg, à Dülmen, morte en 1824. — Nous avons cru devoir, dans ce *Dictionnaire*, exposer en général les faits de la Mystique chrétienne, selon l'ordre et la nature de ces phénomènes surnaturels. Cependant, pour donner une idée

complète de leur liaison et de leur ensemble, il nous paraît indispensable de rapporter, au moins en abrégé, la vie de quelques-uns des mystiques les plus remarquables. Celle d'Anne-Catherine Emmerich doit être surtout de ce nombre, parce qu'elle a vécu à notre époque, n'étant morte que le 9 février 1824, parce que sa Vie a été écrite par un des hommes les plus célèbres de l'Allemagne, Clément Brentano, qui a vécu cinq ans auprès de la sainte religieuse, et enfin parce que cette vie résume les principaux phénomènes de la Mystique divine.

C'est le comte Léopold de Stolberg, l'une des plus belles conquêtes de l'Eglise, qui procura à Clément Brentano la connaissance d'Anne-Catherine Emmerich. Le célèbre Bernard Overberg, son directeur extraordinaire, et Mgr Sailer, évêque de Ratisbonne, qui avait été souvent son conseil et son consolateur, l'exhortèrent à raconter en détail ce qu'elle éprouvait, et Mgr Wittmann, successeur de Sailer, ne prit pas un intérêt moins vif à la rédaction et à la publication des notes recueillies par Brentano. C'est donc sous les yeux de deux évêques que fut préparée cette publication, traduite de l'allemand par M. l'abbé Cazalès.

Anne-Catherine Emmerich, fille de Bernard Emmerich et d'Anne Hiller, pauvres et pieux paysans, naquit dans le hameau de Flamske, à une demi-lieue de Coesfeld, ville de l'évêché de Münster, le 8 septembre 1774. Elle fut baptisée dans l'église de Saint-Jacques, à Coesfeld. Son enfance a beaucoup de rapport avec celle de la vénérable Anne Garzas de Saint-Barthélemy, de Dominica del Paradiso, et de quelques autres mystiques de la classe des paysans. Il est remarquable que c'est principalement parmi ceux qui sont le plus dépourvus de toutes les lumières de la science humaine et de tous les dons des honneurs et de la fortune, que Dieu choisit les élus qu'il destine à l'état le plus élevé dans l'ordre surnaturel.

Elle eut dès ses premières années des visions célestes : son ange gardien lui apparaissait sous une forme enfantine, lui enseignant ce qu'elle devait faire ; et Notre-Seigneur lui-même venait aider la petite bergère dans ses travaux champêtres. La sainte Vierge se montrait à elle pleine de douceur et de majesté, l'assurant de sa tendresse et de sa protection ; elle lui enseignait l'écriture sainte et lui amenait l'Enfant Jésus comme pour partager ses jeux. L'innocente Catherine s'étonnait moins de tout cela que si une princesse et sa cour se fussent ainsi abaissées jusqu'à elle ; mais son cœur était si plein d'amour pour Dieu que rien au monde n'aurait pu lui faire commettre une action qu'elle aurait su devoir lui déplaire.

Etant enfant, elle parlait avec candeur et simplicité de ce qu'elle avait vu ; et les bonnes gens qui l'entouraient écoutaient avec admiration les récits de tant de merveilles et ce qu'elle leur racontait de l'histoire sainte. Toutefois, elle connut bientôt qu'elle ferait mieux de garder le silence sur ce qui

lui arrivait dans ce genre et qu'il était d'eux-mêmes convenable de ne parler qu'avec réserve.

Elle reçut dès ses premières années le don précieux de distinguer le bien du mal, les choses saintes des choses profanes, et ce qui est béni de ce qui est maudit de Dieu. Non-seulement elle reconnaissait les reliques des saints quand elle en voyait, mais elle savait encore à quel saint elles avaient appartenu, et racontait les particularités les moins connues de leur vie, ainsi qu'elle histoire de la relique qui lui était présentée et les divers lieux où elle s'était trouvée. Quand on portait le Saint-Sacrement, même à une grande distance de sa cabane, ou du lieu où elle gardait son troupeau, elle se sentait intérieurement attirée de ce côté ; elle y courait toute joyeuse, et s'agenouillait sur le chemin, adorant la sainte Eucharistie avant sa venue.

Elle eut toute sa vie un commerce intime avec les âmes du purgatoire : toutes ses actions et ses prières en général étaient en vue de ces âmes. Elle se sentait souvent appelée à leur secours et ne manquait pas de recevoir quelque avertissement frappant quand elle les oubliait. Elle avait une telle habitude de la sainte présence de Dieu que jamais elle ne la perdait de vue, même au milieu des travaux les plus rudes, lesquels, par la fidélité qu'elle apportait à unir continuellement son cœur à Dieu, devenaient pour elle une occasion même de prière ; de sorte que sa vie était un culte perpétuel rendu à juste titre à l'auteur de son être. Si, par exemple, elle arrachait les mauvaises herbes, elle priait Dieu d'extirper l'ivraie de l'Eglise. Si ses mains étaient piquées par les orties, ou si elle était obligée de faire l'ouvrage de travailleurs paresseux et négligents, elle offrait à Notre-Seigneur sa douleur et sa fatigue, et demandait à Dieu, au nom de son Fils bien-aimé, la constance et le courage pour les pasteurs des âmes, le conjurant de ne jamais permettre qu'aucun d'eux cessât de travailler efficacement à sa vigne. De cette manière, n'importe ce qu'elle faisait, son travail devenait une prière.

La vie intérieure de Catherine Emmerich fut toujours consacrée à la mortification et à la souffrance. Elle ne se permettait que le plus strict nécessaire en fait de sommeil et de nourriture. Elle mangeait et buvait ce dont les autres ne voulaient pas, réservant ce qu'il y avait de meilleur pour les pauvres et les malades, dont elle prit toujours un soin particulier. Son lit se composait uniquement de quelques planches, qu'elle disposait en forme de croix, et chaque nuit elle se relevait pour prier. Elle resta quelques années à Coesfeld dans la pratique du travail, des bonnes œuvres et de la prière, recherchant, à l'exemple de sainte Catherine de Sienna, les malades les plus abandonnés et les plus dégoûtants pour leur prodiguer les soins de la plus tendre charité. Elle était, dit son biographe, si attentive et si fidèle aux inspirations de la grâce, que c'était com-

me un enfant docile et silencieux sous la main de son ange gardien.

Elle avait vingt-quatre ans, lorsqu'un jour qu'elle méditait, à genoux devant un crucifix, sur les mystères de la Passion du Sauveur, dans une église de Coesfeld, le Seigneur lui apparut tenant à la main deux couronnes dont il lui donna le choix : l'une était une couronne de fleurs, l'autre était une couronne d'épines. Elle choisit avec joie la couronne d'épines que le Seigneur lui posa sur la tête; après quoi il disparut. Quand l'humble Catherine revint à elle, elle ressentit une violente douleur autour de la tête et garda toujours depuis les blessures qui furent la suite de ce saint couronnement. Le sang en coulait ordinairement à des jours fixes, et, quelque soin que prit Catherine de le cacher afin de laisser ignorer par humilité la grâce qu'elle avait reçue, elle ne put y réussir entièrement.

En 1802, les sœurs Augustines du couvent d'Agnetenberg à Dülmen consentirent enfin à recevoir Anne-Catherine, à la sollicitation pressante de quelques personnes charitables. Elle prit le voile de novice le 13 novembre de la même année, avec les sentiments les plus édifiants de ferveur, de reconnaissance et d'amour envers le divin époux qui voulait bien l'admettre au nombre de ses pieuses servantes.

Il ne lui était pas aussi facile de cacher aux sœurs qu'aux bons paysans avec lesquels elle avait vécu jusqu'alors la manière admirable et tout extraordinaire dont il plaisait à Dieu de la conduire; et les découvertes que ses compagnes avaient faites à cet égard inspirèrent bientôt contre elle une jalousie secrète.

L'exactitude de Catherine à observer la règle, la ferveur de ses prières, ses extases fréquentes et prolongées, la rendaient particulièrement importune à celles qui se négligeaient, et son arrivée au lieu où elles étaient rassemblées avait toujours quelque chose de pénible. Souvent elle passait de longues heures prosternée devant le Saint-Sacrement, pleurant devant lui sur les péchés et l'ingratitude des hommes, sur les souffrances de l'Eglise et sur ses propres fautes. Le don qu'elle possédait de lire dans les cœurs les pensées les plus secrètes lui était encore une source de peines très-sensibles, en ce qu'il lui faisait connaître les sentiments secrets de jalousie et le mauvais vouloir de plusieurs à son égard.

Ce fut avec une joie indicible qu'elle prononça ses vœux solennels un an après son entrée au couvent. Elle était alors âgée de vingt-neuf ans. « Je ne songeais pas à moi, » dit-elle, « je ne pensais qu'à Jésus-Christ et à mes saints vœux. Mes compagnes ne me comprenaient pas et je ne pouvais leur expliquer l'état où je me trouvais. Dieu leur a caché avec raison beaucoup de grâces qu'il m'a faites; autrement, elles auraient pu con-

cevoir de moi une opinion très-fausse. Toutefois, mon âme était inondée de bonheur au milieu des contradictions et des souffrances. »

Il arriva plus d'une fois que, dans des maladies auxquelles les médecins ne pouvaient rien comprendre, les remèdes donnés hors de propos faisaient empirer le mal au point de la réduire à l'agonie. « Alors, Dieu prenait pitié de moi, » dit-elle, « et me guérissait d'une manière inattendue et surnaturelle. » Questionnée plus tard sur cette époque de sa vie et obligée de répondre par obéissance, elle avoua n'avoir jamais été si heureuse que dans les temps passés au milieu des privations et des peines de toutes sortes. « Je n'avais dans ma cellule qu'une chaise sans fond et une autre sans dossier, et pourtant j'y étais plus heureuse qu'un roi sur son trône; cette pauvre cellule était pour moi si riche et si magnifique que je croyais souvent y voir le ciel tout entier. La nuit, attirée par l'amour de la miséricorde de Dieu, j'épanchais mon cœur dans le sein de ce pauvre père. Souvent, pressée par un désir irrésistible de la communion, je quittais ma cellule pour aller adorer le très-Saint-Sacrement au pied des autels ou prosternée devant la porte de l'église; quand je la trouvais fermée, j'attendais qu'il me fût permis d'aller recevoir mon Seigneur et mon Dieu. Quand je travaillais dans le jardin, les oiseaux venaient se poser sur ma tête et sur mes épaules, et nous chantions ensemble les louanges du Seigneur. Je voyais toujours mon ange gardien à mes côtés, et, quoique le mauvais esprit cherchât souvent à m'effrayer et à me troubler, il ne lui fut jamais permis de me faire du mal. »

Catherine n'avait cessé, depuis ses plus tendres années, de prier ardemment le Seigneur de lui imprimer fortement sa sainte croix dans le cœur, afin qu'elle ne pût jamais oublier son amour infini pour les hommes. En faisant cette prière, elle n'avait jamais pensé à demander un signe extérieur; mais, vers le mois de septembre 1812, elle reçut dans une vision une merveilleuse empreinte de la croix sur la poitrine, accompagnée des plus cuisantes douleurs. Cette croix, longue de trois pouces, était d'un rouge vif. Elle a été vue de plusieurs personnes très-dignes de foi qui ont témoigné en avoir vu sortir du sang le vendredi. Quelques années avant la mort de Catherine, cette croix ne saigna plus ordinairement que le Vendredi-Saint. M. Brentano, qui a écrit le beau livre d'où nous avons extrait ces particularités, affirme avoir vu cette croix merveilleuse émettre du sang sur tous les points le 30 mars 1821 (3).

Le 2 novembre 1812, Anne-Catherine se traîna pour la dernière fois jusqu'à l'église voisine; depuis cette époque jusqu'à la fin de l'année, elle parut constamment près de sa fin et reçut l'extrême-onction. Le 29 dé-

(3) Brentano remarque que d'autres extatiques ont reçu de semblables empreintes de la croix. Il

cite, entre autres, Marina d'Excobar, Emilie Bicheri, Julienne Falconieri.

cembre, vers trois heures de l'après-midi, étant en extase, le cœur pénétré de douleur au souvenir de la Passion de Jésus-Christ et consumée du désir de souffrir avec lui, elle aperçut tout à coup, environnée d'une brillante clarté qui s'abaissait vers elle, la forme resplendissante et comme vivante du Sauveur crucifié. Ses blessures sacrées rayonnaient comme cinq étoiles lumineuses. Catherine, émue de douleur et de joie à la vue de Jésus, sentit redoubler en elle le désir de souffrir avec le Seigneur. Alors, des foyers lumineux qui marquaient les cinq plaies partirent en même temps cinq rayons qui, se dirigeant vers elle, vinrent frapper ses mains, ses pieds et son côté droit. Le sang en jaillit aussitôt et elle demeura sans connaissance, les bras étendus en forme de croix. Quand elle revint à elle, Catherine ne savait qui avait abaissé ses bras; elle ressentait de violentes douleurs dans les mains, les pieds et le côté, et vit avec étonnement le sang qui coulait de ses mains. La jeune fille de son hôtesse, qui était entrée inaperçue pendant son extase et qui avait vu ses blessures et le sang qui en coulait, alla chercher sa mère, qui, tout effrayée, accourut près de Catherine et voulut savoir ce qui lui était arrivé. Mais la pieuse fille l'ayant doucement rassurée la conjura de n'en point parler. Elle remarqua après sa stigmatisation qu'un changement avait eu lieu dans son corps. Le cours du sang semblait avoir pris une autre direction et affluait avec violence vers les stigmates. Elle disait elle-même : « Cela est inexprimable. »

A moins d'y être obligée par obéissance, elle ne parlait jamais des manifestations merveilleuses qui s'étaient opérées en elle, et son humilité lui faisait craindre toute question à cet égard. Quand ses supérieurs spirituels lui demandaient d'où provenaient ses blessures, elle répondait, tout au plus : « J'espère qu'elles viennent de Dieu. » On doit à un incident singulier et fort remarquable la connaissance de presque tous les événements qui précèdent : Le 15 décembre 1819, elle eut une vision circonstanciée de tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors, mais présentée d'une telle manière, qu'elle crut qu'il s'agissait d'une autre religieuse ayant éprouvé les mêmes choses, qu'elle et plus affligée encore. Elle raconta tous les détails avec des sentiments de profonde humilité et de touchante compassion pour cette pauvre religieuse « si patiente, si joyeuse dans son affliction, » et qu'elle ne connut n'être autre qu'elle même que plusieurs années après, et alors que cette vision se fut répétée plusieurs fois.

Vers la même époque, Catherine Emmerich cessa de pouvoir prendre d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. Pendant quelque temps encore elle put supporter de l'eau mélangée d'un peu de vin, ou le jus exprimé de quelque fruit; mais bientôt cette nourriture si légère même fut trop pour elle, et, à l'exception d'un peu d'eau, elle

ne prit plus jusqu'à sa mort que le pain des anges, la sainte communion.

Tous ces phénomènes merveilleux restèrent à peu près cachés jusqu'en février 1813, époque à laquelle on commença à en parler dans la ville de Dülmen. Le 23 mars suivant, le médecin communal, fort peu disposé à la crédulité, la soumit à un examen rigoureux; contre son attente, il fut convaincu de la vérité des faits que nous avons rapportés et adressa aux autorités un rapport circonstancié sur ce qu'il avait vu. Il resta depuis médecin et ami de la sœur Emmerich jusqu'à sa mort.

Cinq jours après cette épreuve, l'autorité ecclésiastique de Münster envoya près d'elle une commission d'enquête, dont M. le doyen Overberg et le conseiller médical Von Drüffel faisaient partie. Cette enquête fut entièrement favorable à Catherine, qui s'attira en cette circonstance l'estime et la bienveillance de ses supérieurs. Le doyen Overberg resta toujours depuis son directeur et son consolateur. Ses vertus admirables inspirèrent au docteur Von Drüffel la plus grande vénération. Il écrivit dans le journal de médecine de Saltzbourg une relation détaillée et très-intéressante des phénomènes observés chez Catherine. Ce fut Overberg qui fit connaître cette pieuse servante de Dieu au comte de Stolberg qui à son tour en parla au vénérable Sailer, évêque de Ratisbonne, cet illustre défenseur de la foi catholique en Allemagne, et en procura la connaissance à M. Clément Brentano. Le comte de Stolberg écrivit dans le temps une lettre, plusieurs fois réimprimée depuis, où il attesta la vérité des faits observés chez la sœur Emmerich, et manifesta la plus grande vénération pour elle. Il voulut la faire connaître à sa famille, qui ne cessa jamais de la recommander à ses prières.

Le 22 octobre 1818, l'évêque Sailer visita Anne-Catherine pour la première fois; leur entrevue fut touchante. « Il était beau, » dit Brentano, « de voir ces deux cœurs brûlant de l'amour de Jésus-Christ, et conduits par la grâce dans des voies si différentes, se rencontrer au pied de la croix dont l'un d'eux portait sur son corps l'empreinte visible. » Le vendredi 23 octobre, le vénérable évêque de Ratisbonne vit le sang jaillir de la tête, des mains et des pieds de Catherine. Les amis de Monseigneur de Sansin se rappellent l'avoir entendu souvent parler de la sœur Emmerich qu'il avait beaucoup connue. Il avait vu le sang couler des stigmates dont sa tête, ses mains et ses pieds étaient marqués; elle lui avait, dit-il, annoncé à lui-même des événements que personne ne pouvait prévoir et que l'avenir avait réalisés, et il n'existait dans son esprit aucun doute sur la vérité des faits merveilleux apparents en elle, non plus que sur la solidité de ses vertus et de sa piété. Il lui procura de grandes consolations spirituelles et lui recommanda avec instance de communiquer sans réserve tout ce qui la concernait à M. Brentano, qu'il lui représenta comme un homme

pieux et digne à tous égards de sa confiance. Brentano resta depuis presque constamment à Dülmen, jusqu'à la mort de la sœur Emmerich. Il passait chaque jour plusieurs heures près d'elle et mettait fidèlement sur le papier, aussitôt qu'il était rentré chez lui, tout ce qu'il observait en elle, et tout ce qu'elle lui racontait de sa vie intérieure et extérieure. Il lui était difficile de pouvoir prendre des notes en la présence de Catherine. Docile aux avis de l'évêque Sailer et du doyen Overberg, elle lui avait témoigné dès le premier instant la confiance la plus entière. Elle lui découvrit son intérieur avec la simplicité d'un enfant de Dieu. Ses communications étaient remarquables, tantôt par la profondeur, la sagacité, la justesse de son raisonnement, tantôt par une simplicité naïve et pleine de charme. Elle s'oubliait elle-même, ne pensant qu'à Jésus-Christ et rapportant fidèlement tout à sa gloire.

Cette fille si humble, qui avait voulu se cacher aux yeux de tous, pour n'être vue que de Dieu seul, était obligée de se soumettre par obéissance aux examens des médecins et aux jugements divers de beaucoup de gens que la curiosité, bien plus souvent qu'un véritable motif de piété, amenait près d'elle. Dans l'état de cruelles souffrances où Catherine se trouvait, elle avait donc en outre perdu la propriété d'elle-même, et était devenue, pour un grand nombre, un objet de curiosité qu'ils s'imaginaient avoir le droit de regarder et de juger.

La vie spirituelle et corporelle d'Anne-Catherine Emmerich était si unie avec la vue journalière et mystique de l'Eglise dans le temps, qu'elle rendait un témoignage perpétuel de l'existence, ainsi que de la signification des mystères et des solennités célébrées pendant l'année ecclésiastique (4). Si l'Eglise célébrait une fête douloureuse, on la voyait accablée et languissante. Plongée dans la contemplation, insensible à toutes les sensations extérieures, elle pleurait et gémissait comme un enfant livré au bourreau. Son visage ressemblait à celui d'un mourant dans les supplices, et une sueur de sang ruisselait souvent sur tout son corps. Mais au moment où commençait une fête de réjouissance, son corps et son âme se trouvaient soudainement ranimés, et comme pénétrés de la rosée vivifiante d'une grâce nouvelle; jusqu'au soir on la voyait calme et joyeuse. On eût dit qu'un voile avait été jeté sur ses douleurs. Sa volonté ne paraissait avoir aucune part à ces modifications si diverses de son état.

Catherine parlait ordinairement le bas-allemand comme les paysans de son pays. Dans l'état d'extase, son langage s'épurait et devenait quelquefois sublime.

Depuis longtemps la sœur Emmerich ne cessait de demander à Dieu qu'il lui plût de lui retirer les stigmates extérieurs, source pour elle de tant de peines et de fatigues, à cause du grand concours de curieux que

ces signes merveilleux attiraient sans cesse près d'elle. Sa prière fut exaucée au bout de sept ans. Vers la fin de 1819, le sang coula plus rarement de ses plaies, qui se fermèrent bientôt tout à fait, ne laissant que des cicatrices blanches qui devenaient rouges certains jours. Depuis lors ses souffrances ne firent que s'accroître, et elle continua à éprouver à jours fixes la douloureuse sensation d'une couronne d'épines autour de la tête. Néanmoins toutes ses blessures se rouvrirent plusieurs fois depuis, et notamment tous les Vendredis saints jusqu'à sa mort.

Elle rapporta à M. Brentano que le Seigneur lui dit un jour, dans une apparition : « Tout est écrit dans les enfants de l'Eglise qui croient, qui espèrent et qui aiment. »

Dans tous les récits que la sœur Emmerich faisait des choses qu'elle avait vues et surprises dans ses extases, Brentano était surpris de l'entendre parler d'événements historiques sur lesquels il était impossible qu'elle eût naturellement aucune donnée. Elle avait une connaissance aussi exacte de la Terre-Sainte, des différentes routes qui y conduisent, et en particulier des lieux où s'est accompli le grand acte de notre Rédemption, que si elle les eût visités plusieurs fois en personne. Elle n'avait jamais lu la Bible, et pourtant elle possédait parfaitement l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, celle de la vie des saints, et surtout des membres de la sainte Famille. Le temps a prouvé qu'elle avait une intuition aussi exacte des choses à venir que de celles qui étaient passées.

Succombant quelquefois sous le poids de ses maux, et soupirant après le repos éternel, Catherine suppliait alors Notre-Seigneur de la délivrer de cet exil de l'âme que l'on appelle vie, mais elle ajoutait toujours : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non pas la mienne, et si mes prières et mes souffrances sont utiles à votre gloire, je veux bien vivre des siècles. Mais, Seigneur, faites-moi mourir plutôt que de jamais vous offenser. »

La dernière année de sa vie, Anne-Catherine se concentra de plus en plus dans les souffrances et cessa presque entièrement de parler. Un mois environ avant sa mort, ses douleurs acquirent une telle violence qu'elle ne pouvait s'empêcher de pousser des gémissements étouffés. Le 15 janvier 1824, elle dit à M. Brentano, avec un doux sourire : « L'Enfant Jésus m'a apporté cette année de grandes souffrances; je ne sais si cela durera longtemps; je m'abandonne aveuglément à sa volonté, soit qu'il faille vivre ou bien mourir. Du reste, je suis calme et j'ai des consolations dans mes peines. Ce matin encore, j'étais très-heureuse. Bénissons le nom du Seigneur. »

Son état empirant de jour en jour, on lui donna l'extrême-onction le 27, au grand soulagement de son corps et de son âme. La veille de la fête de la Purification, elle

(4) La même chose a été remarquée pour Maria de Moerl.

fut ravie en extase au son de la cloche qui annonçait les matines, et, le lendemain, étant revenue à elle vers midi, elle dit d'une voix altérée : « Oh ! quelle lumière m'a fait voir la Mère de Dieu ! Elle m'a prise avec elle et j'aurais voulu y rester. » Puis se recueillant un instant, elle ajouta, en mettant le doigt sur sa bouche : « Mais je ne dois pas parler de ces choses. » Son regard se portait avec amour vers le crucifix placé au pied de son lit ; son visage serein et calme avait une expression sublime. Le prêtre récitait encore une fois près d'elle les prières des agonisants, pour lesquelles elle exprima sa gratitude de la manière la plus touchante. Huit heures sonnèrent : sa respiration devint plus embarrassée, plus pénible ; elle s'écria par trois fois en gémissant : « Seigneur, secourez-moi ; Seigneur, Seigneur, venez. » Puis le prêtre fit entendre sa sonnette, et dit avec émotion : « Elle est morte... » Son âme pure s'étant doucement échappée de ses chastes lèvres pour aller rejoindre dans la cité céleste le chœur des vierges qui entourent le trône de l'Agneau. C'était le 9 février 1824. Elle avait passé cinquante années sur cette terre, dans l'exercice de toutes les vertus. Sa vie avait été celle d'un ange ; sa mort fut celle des saints. Son corps virginal conserva toute la souplesse, toute la flexibilité d'une personne vivante jusque dans le cercueil. Suivant l'usage reçu en Allemagne, on ne la mit dans le tombeau que le 13 février, quatre jours après sa mort.

Environ six semaines après la mort de la sœur Emmerich, le bruit s'étant répandu parmi le peuple que sa tombe avait été violée et son corps dérobé, le tombeau et le cercueil furent ouverts secrètement, par ordre supérieur, en présence de sept témoins. Ils virent avec surprise que, quoiqu'on n'eût pris aucune précaution pour cela, la corruption n'avait point encore atteint le corps de la pieuse fille. Son visage était riant comme celui d'une personne qui fait un rêve agréable ; on aurait pu croire qu'elle venait d'être enterrée.

Telle est l'esquisse succincte que nous avons extraite de la belle et poétique vie de la sœur Anne-Catherine Emmerich, écrite en allemand par Brentano (5). Du reste, nous aurons souvent occasion, dans ce Dictionnaire, de citer un très-grand nombre de faits surnaturels et mystiques se rapportant à la vie d'Anne-Catherine Emmerich.

EMPIRE SUR LA NATURE. — Créé pontife-roi de la création, l'homme eut à l'origine une souveraineté complète sur toute la nature, qu'il gouvernait à son gré par la toute-puissance de Dieu, à laquelle il participait. Déchu de cette union à Dieu par la chute, il perdit en même temps l'empire qu'il avait reçu sur tous les êtres visibles. Mais, replacé par la rédemption dans la voie de cette union divine, qui est le but de la Mystique, il recouvra en même temps et

par là même le sceptre de sa royauté originelle et de son empire primitif, dans la mesure au moins de sa réhabilitation par la sainteté. Loi du Christ, la charité lui redonna le sentiment de cette harmonie universelle qui unit tous les êtres à l'homme et entre eux, en unissant l'homme à Dieu. Nulle part on ne trouve le sentiment profond de cette universelle harmonie plus qu'en saint François d'Assise, dont toute la vie est comme un accord mélodieux avec toutes les créatures. Dans ses élans de miséricorde infinie, nous le voyons, suivant de pieuses et naïves traditions, aller faire de doux reproches à un loup féroce qui ravageait le territoire de Gubbio. Personne n'osait se risquer contre le redoutable animal. François parvint jusqu'à son repaire, fit le signe de la croix et lui dit : « Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays, tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu, sans sa permission ; et, non-seulement tu as tué et dévoré les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les hommes faits à l'image de Dieu, cause pour laquelle tu es digne de la potence, comme voleur et homicide très-méchant. Les gens crient et se plaignent de toi, et toute cette ville est ton ennemie. Mais je veux, loup, faire la paix entre eux et toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, qu'ils te pardonnent tes offenses passées et que les hommes ni les chiens ne te persécutent plus. » Singulière allocution, pleine d'une naïve tendresse pour tout ce qui vit, et même pour ce qui abuse de la vie ! La tradition ajoute que le loup mit sa patte dans la main de François, pour témoigner de son adhésion à la paix qui lui était offerte, et que, fidèle à sa promesse, il se contenta pour nourriture de ce que les habitants de la ville avaient la courtoisie de lui donner.

L'amour de saint François d'Assise pour la nature n'est pas moins célèbre que son inépuisable mansuétude. Et ce qu'il a de particulier, c'est qu'il ne se restreint pas dans son cœur à un être particulier et à quelques moments d'effusion, il s'étend à tout ce qui existe, et anime pour ainsi dire chaque instant de sa vie. Ici, nous le voyons se détourner pour ne pas écraser le ver du chemin. Là, assis près d'un figuier, il appelle une cigale et lui commande de louer Dieu ; la cigale obéit, vole sur sa main, et tous les jours elle venait visiter le patriarche des pauvres, et lui élever le cœur par ses chants. L'hiver venu, il avait une grande crainte que les abeilles ne mourussent de froid, et il leur faisait apporter du miel et du vin. Les plantes mêmes, les éléments, les pierres de la route avaient à ses yeux quelque chose de sacré.

« Après le feu, » dit la *Chronique des Mineurs*, « il aimait l'élément de l'eau, parce que par icelle était signifiée la pénitence et l'affliction. . . . et pour ce, quand il se lavait le visage et les mains, il cherchait toujours

(5) Cet ouvrage, remarquable sous tous les rapports, a été traduit avec talent en français.

un lieu où l'eau tombant ne put être trépi-gnée et souillée. . . . Il défendait au jardi-nier d'ôter toute une plante pour la manger avec toute sa racine, comme plusieurs font; il lui commandait qu'il en laissât tant qu'elle pût rejeter, à ce qu'en temps elle pût avoir des fleurs pour la mémoire et en l'honneur de celui qui voulut être appelé fleur. Il vou-lait que le jardinier fît un petit jardin sé-paré du grand et seul, d'herbes souèves, odoriférantes et belles à voir, attendu que toutes les créatures parlent en leur langage et disent : *Homme, Dieu nous a faites et créées pour toi seul, à ce que tu loues notre Seigneur par nous et en toutes ses œuvres.*

Il semblait que tous les êtres avaient à ses yeux une âme pour répondre à la sienne. Il aimait à leur adresser la parole, à les prê-cher, à les bénir. *Mon frère le feu, s'écriait-il en voyant le médecin approcher de ses tempes un fer rouge, mon frère le feu, tu es le premier-né du Seigneur, qui t'a fait beau, utile et fort; sois-moi donc favorable aujour-d'hui et adoucis ton ardeur.* Il chantait même, en les appelant ses sœurs, la souf-france et la mort. Mais il avait une prédilec-tion toute particulière pour les agneaux, parce qu'ils sont innocents et faibles; et pour les petits oiseaux, parce qu'ils habitent le ciel. Tantôt il se fait suivre dans les rues de Rome par une brebis, ou bien il en élève une autre au couvent, et celle-ci assiste aux Offices, mêle sa voix à celle du cœur et plie les genoux en inclinant la tête, quand le prêtre consacre l'hostie sainte. Tantôt il ordonne aux hirondelles de ne pas inter-rompre ses prédications, et les hirondelles se taisent; ou bien, entendant un rossignol, il lui répond pendant toute une journée et à la fin s'avoue vaincu et lui donne sa béné-diction. Toute la vie de saint François est remplie de traits de cette nature et souvent ils indiquent par leurs détails une délica-tesse de cœur à la fois si naïve et si exquise, qu'en les lisant on se sent tenté à la fois de sourire et de pleurer.

Comme il passait outre toujours avec la même ferveur, il leva les yeux et vit à côté de la route quelques arbres sur lesquels était une quantité presque infinie d'oiseaux; de quoi saint François s'émerveilla et il dit à ses compagnons : — *Vous m'attendrez ici sur le chemin et j'irai prêcher aux oiseaux.* — Il entra donc dans le champ et se mit à prê-cher aux oiseaux qui étaient à terre; aussitôt ceux qui étaient sur les arbres s'en vin-rent à lui et tous ensemble restèrent tran-quilles jusqu'à ce que saint François eût fini de prêcher; et alors même ils ne parti-rent qu'après qu'il leur eût donné sa béné-diction. Et selon ce que raconta dans la suite frère Maneo à frère Jacques de Mana, saint François allait au milieu d'eux, les touchant avec sa robe et aucun ne bougeait. La substance de la prédication de saint Fran-çois fut celle-ci : *Mes oiseaux, vous êtes ex-trêmement obligés à Dieu votre Créateur; et toujours et en tous lieux vous le devez louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler*

partout et qu'il vous a encore donné un dou-ble et un triple vêtement, ensuite parce qu'il a réservé votre espèce dans l'arche de Noé, afin que votre race ne vint pas à manquer. Vous lui êtes encore obligés pour l'élément de l'air qu'il vous a départi. Outre cela, vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nour-rit et vous donne les fleuves et les fontaines pour vous abreuver, les montagnes et les val-lées pour votre refuge, et les grands arbres pour y faire vos nids. Et parce que vous ne savez ni filer ni coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et vos petits; en sorte que votre Créateur vous aime beaucoup, puisqu'il vous accorde tant de bienfaits. Gardez-vous donc du péché d'ingratitude et toujours étu-diez-vous à louer Dieu. — Saint François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, tendant le cou et incli-nant la tête jusqu'à terre, et par leurs mou-vements et par leurs chants, ils montraient que le saint leur causait un très-grand plai-sir. Et saint François se réjouissait avec eux.

Un jeune homme avait pris un jour plu-sieurs tourterelles et les allait vendre. Saint François le rencontra, et lui, qui eut tou-jours une pitié singulière des animaux pa-cifiques, regardant ces tourterelles d'un œil compatissant, dit à celui qui les portait : — *O bon jeune homme, je t'en prie, donne-les-moi, afin que ces oiseaux si doux, qui dans la sainte Ecriture sont le symbole des âmes chastes, humbles et fidèles, ne tombent pas dans les mains des cruels qui les feraient mourir.* — Aussitôt le jeune homme, inspi-ré de Dieu, les donna toutes à saint Fran-çois, et, les lui prenant dans son sein, se mit à leur parler tendrement : — *O mes tourterelles, simples, innocentes et chastes, pourquoi vous laissez-vous prendre? Mainte-nant je veux vous sauver de la mort et vous faire des nids, afin que vous fassiez des petits et que vous vous multipliez, selon les com-mandements de votre Créateur.* — Saint Fran-çois s'en fut, leur fit à toutes des nids; et elles s'apprivoisant, commencèrent à pon-dre leurs œufs et à les couvrir devant les frères, comme auraient fait des poules tou-jours nourries de leurs mains. Elles ne s'en allèrent point jusqu'à ce que saint François avec sa bénédiction leur donna congé de partir. Quant au jeune homme qui lui en avait fait présent, saint François lui dit : — *Mon fils, tu seras aussi frère en cet ordre, et tu serviras gracieusement Jésus-Christ.* — Ainsi fut-il, car le jeune homme se fit frère et vécut dans l'ordre avec une grande sainté. » (FIORETTI DI SAN FRANCESCO.)

« Dans un de ses ravissements d'enthousiasme en face de la nature, à travers la-quelle son âme sentait Dieu, le même saint François d'Assise avait composé ce *Cantique du soleil* qui devait être célèbre dans toute l'Italie :

Très-haut, très-puissant et bon Seigneur, à vous les louanges, la gloire et les honneurs! à vous toute bénédiction! De vous seul touz

vient, à vous seul tout revient. Et nul homme n'est digne de vous nommer !

Soyez loué, mon Dieu, avec toutes les créatures, et surtout à cause de monseigneur notre frère le soleil; c'est par lui que brille le jour qui nous illumine; il est beau et rayonne dans sa splendeur; il est votre signe, ô Seigneur !

Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur la lune et pour les étoiles; vous les avez formées dans les cieux, claires et belles !

Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur l'eau; elle est utile et humble, précieuse et chaste !

Soyez loué, mon Dieu, pour notre frère le feu : il illumine les ténèbres; il est beau, agréable, vigoureux, toujours alerte !

Soyez loué, mon Dieu, pour notre mère la terre, qui nous soutient; elle enfante et les fruits et les herbes, et les fleurs diaprées !

Ce cantique était l'hymne favori de François : *Et il s'esjouissoit fort, dit la Chronique des Mineurs, quand il le voyait chanter avec grâce et ferveur; car l'oyant il eslevoit merveilleusement son esprit en Dieu.* »

Quel service ne devait pas rendre à la raison de l'homme un ordre qui, dans ses traditions, dans sa vie, dans ses recherches, avait sans cesse en vue la sainte solidarité des existences, l'universelle fraternité des êtres ! Depuis sainte Rose de Viterbe, cette héroïque enfant dont les oiseaux aussi bien que les peuples connaissent la voix, et qui fut tout ensemble l'effroi de Frédéric II et l'amour des tourterelles, jusqu'à Duns Scot et François de Mayronis, qui oublièrent parfois leur subtile dialectique pour chanter, dans un élan soudain de lyrisme, l'union mystérieuse des choses au sein de Dieu, les Frères mineurs restèrent toujours fidèles aux traditions de leur premier apôtre, cet amour, cet instinct profond de l'harmonie universelle, qui se décelait chez saint François par mille effusions de tendresse tout ensemble singulières et charmantes.

Saint Antoine de Padoue est célèbre comme saint François d'Assise par cet empire sur la nature qui lui valut le nom de Thaumaturge, il avait le don des langues, comme les apôtres.

Les faits qui attestent cette toute-puissance de l'homme régénéré sur la création tout entière, sont tellement innombrables qu'ils se retrouvent presque à chaque page de ce Dictionnaire. Nous en avons déjà cité beaucoup aux articles ANACHORÈTES, ANIMAUX et BÊTES FÉROCES. Nous en citerons encore aux articles MARTYRS et ailleurs. Résumons ici ce que dit à ce sujet Görres dans sa *Mystique*. « On raconte, » dit-il, « dans la Vie de sainte Rose de Lima, qu'étant allée un jour au lever de l'aurore, selon sa coutume, dans la petite solitude qu'elle s'était faite en son jardin, elle invita les arbres, les arbrisseaux et les plantes à s'unir pour louer ensemble le Seigneur, en leur disant : *Que tout ce qui règne sur la terre loue Dieu*. Aussitôt toutes les branches s'agitèrent dans une sorte d'harmonie; les feuilles, frappant les unes contre les autres, firent entendre

dans le bosquet un sifflement universel, et les petites plantes elles-mêmes et les fleurs, penchant leurs têtes, célébrèrent aussi à leur manière leur créateur. Si ce fait est arrivé tel qu'il est rapporté, on peut l'expliquer par cet instinct qui attire les plantes vers la lumière, et qui les fait monter ainsi quelquefois à une hauteur considérable. Rencontrant dans la sainte une lumière supérieure, elles se sont senties attirées vers elle par un attrait plus fort que celui de la lumière matérielle; et c'est ainsi que s'est produit en elles ce mouvement et ce développement inaccoutumé, comme sous le souffle d'un printemps supérieur; et ce développement continué plus longtemps aurait pu aller jusqu'à la floraison. C'est de cette manière aussi que l'on pourrait expliquer cet autre fait raconté dans la Vie de la même sainte. Elle avait planté dans son jardin trois romarins en forme de croix, et ils y étaient très-bien venus. Le vice-roi ayant désiré en faire planter un dans le jardin de la cour, il se flétrit aussitôt et périt; mais replanté dans le jardin de Rose, il redevint plus beau qu'auparavant. Il en est de même de ces trois œillets qui poussèrent au milieu d'un buisson dans le mois de mai, qui est le temps de l'hiver au Pérou, peu de temps avant la fête de sainte Catherine, afin d'orner son image. On raconte dans la Vie des saints un grand nombre de faits de ce genre. Tantôt ce sont des tiges desséchées qui reverdisent et deviennent des arbres; tantôt des troncs vivants, qui, maudits par un saint, se dessèchent à l'instant ou perdent leur fécondité, comme le figuier de l'Évangile; ou bien encore des arbres qui, bénis de nouveau après avoir été maudits, donnent de nouveaux fruits. Tantôt ce sont des plantes qui donnent des fleurs ou des fruits hors de saison, ou qui acquièrent des vertus médicales qu'elles n'avaient point auparavant, ou qui semblent s'attrister ou pleurer à la mort des saints, ou qui, au contraire, reverdisent touchées par leur cadavre, ou bien encore qui croissent sur leur tombe. Quoique la légende et la poésie aient bien pu altérer une partie des récits que nous trouvons en ce genre dans les Vies des saints, ils sont si nombreux qu'ils supposent évidemment un fond de vérité, auquel le fil de la tradition populaire s'est attaché à l'origine, et auquel de nouveaux faits sont venus plus tard se rattacher de temps en temps.

Après les plantes, vient immédiatement, dans le règne organique, la classe des animaux inférieurs, tels que les insectes, les vers, les araignées et les autres bêtes de ce genre. Or, la puissance de l'homme rétabli dans ses anciens droits par une grâce spéciale se manifeste aussi dans ce domaine, comme le prouvent un grand nombre de faits. Ainsi l'on raconte de saint Ambroise, de saint Isidore, de saint Dominique, de saint Pierre de Nolasque, de Rita, que des abeilles, poussées comme par un instinct prophétique, ont déposé leur miel sur leurs lèvres, pendant qu'ils étaient encore enfants. Tous

ces petits animaux suivent volontiers les saints dans leur solitude, et obéissent docilement à leur voix, sans jamais leur causer aucun dommage. Sainte Rose de Lima s'était fait dans le jardin de sa mère une petite cellule, où l'ombre des arbres et l'humidité du sol attiraient une foule de limaçons, qui venaient y chercher un abri contre les chaleurs du jour et la fraîcheur de la nuit. Tous les murs en étaient couverts; ils allaient et venaient continuellement par les fenêtres, et la cellule retentissait de leur murmure. Aucun d'eux ne touchait la vierge quand elle s'y trouvait. Mais si sa mère ou quelque autre personne venait la visiter dans sa solitude, ils accouraient à elle, la mordaient, afin d'en sucer le sang, et la laissaient couverte de plaies. Tous étaient étonnés qu'ils ne fissent aucun mal à la sainte; mais elle leur disait en souriant : *Lorsque je me suis établie ici, j'ai fait un pacte avec ces petits animaux. Nous sommes convenus ensemble qu'ils ne me feraient aucun mal, et que je ne leur en ferais point de mon côté : c'est pour cela que non-seulement ils habitent en paix avec moi, mais qu'ils n'aident encore de tout leur pouvoir à louer Dieu.* En effet, toutes les fois que la vierge, entrant dans sa cellule, au lever de l'aurore, leur disait : *Allons, mes amis, louons Dieu,* ils venaient aussitôt se placer en cercle autour d'elle, et commençaient leur petit murmure avec un ordre et un accord tel qu'on aurait dit un chœur dirigé par un maître. Puis ils s'en allaient chercher leur pâture, et répétaient leurs chants le soir, sur l'invitation de la sainte, jusqu'à ce qu'elle leur imposât silence. Ce fait est cité par le Pape Clément X dans sa bulle pour la canonisation de sainte Rose. Il en était de même à peu près de cette cigale qui avait établi sa demeure près de la portioncule, devant la cellule de saint François d'Assise. Dès que le saint l'appelait, elle venait se poser sur sa main; et, dès que le saint lui avait dit : *Chante, ma sœur, chante les louanges du bon Dieu,* elle se mettait aussitôt à chanter jusqu'à ce qu'il l'eût congédiée.

Les animaux incommodes ou nuisibles éprouvent aussi quelquefois, mais d'une manière opposée, la puissance des saints. Saint Annon, disant la Messe, venait de partager l'hostie et de la déposer sur la patène, lorsqu'une grosse mouche de viande en mordit et en emporta une parcelle. L'archevêque consterné leva ses yeux et son cœur vers Dieu, afin d'implorer son secours. La mouche aussitôt vint rapporter sur la patène la parcelle qu'elle avait enlevée; et lorsqu'elle voulut s'envoler, elle tomba morte sur l'autel. Les guêpes, les hannetons, les chenilles et surtout les sauterelles, quand elles viennent par bandes ravager les campagnes, éprouvent aussi quelquefois la puissance de la volonté humaine fortifiée par l'action surnaturelle de Dieu. Les araignées entrent elles-mêmes dans un commerce familier avec l'homme. C'est ainsi qu'elles arrachèrent le martyr saint Félix à ses persé-

cuteurs en fermant avec leurs toiles la grotte où il s'était caché. Elles rendirent depuis le même service à Teuteria, qui était venu se réfugier dans la cellule de la bienheureuse Tusca, et à l'évêque Cains, qui s'était caché dans un buisson. Tantôt ce sont des abeilles qui servent de messagers aux saints; tantôt des papillons qui accourent en foule autour du lit d'un mourant, comme cela arriva pour saint Vincent Ferrier.

Après les insectes, viennent les amphibiens et les poissons, puis les oiseaux; et ici encore nous trouvons les mêmes phénomènes. Jacques de Cerqueto, moine Augustin, impose silence aux grenouilles qui le troublent pendant qu'il dit la Messe. Elles se taisent également sur l'ordre du bienheureux Renaud, évêque de Ravenne, qu'elles incommodaient pendant qu'il prêchait. Les serpents quittent les lieux où les saints viennent s'établir. C'est ainsi qu'ils abandonnèrent l'île où saint Jules était venu planter la croix, et s'enfuirent sur la montagne du Camuncino. Ils suivent tous docilement le bâton de l'abbé Heldrad de Novalèse, qui les conduit ainsi hors de la vallée de Brigantino. Le solitaire Godrich habite au milieu d'eux, vit dans leur familiarité, et les prend dans ses mains. Quand il est assis près du feu, ils viennent s'enrouler autour de ses pieds, et montent jusque dans ses plats. Ce commerce familier dura de longues années. Mais enfin le solitaire, craignant qu'ils ne le dérangeassent trop dans sa prière, leur défendit un jour d'entrer dans sa cellule, et depuis ce temps il n'en vint plus un seul.

« Sainte Ida étant allée un jour laver du linge dans un étang, des poissons de toute sorte sortirent du fond de l'eau, comme attirés par une pâture. Ils entouraient la vierge, sautaient, dansaient autour d'elle. On eût dit qu'ils étaient heureux de la voir, et qu'ils voulaient l'honorer à leur manière. Ils accouraient à l'envi de tous côtés, se succédant sans interruption. Dès que la sainte mettait les mains à l'eau, ils s'attachaient à ses doigts. Elle les prenait l'un après l'autre, les posait devant elle sur la planche où elle était agenouillée; et, loin de fuir devant elle, ils s'attachaient à sa main, comme des enfants au sein de leur mère, et ne partaient que lorsqu'elle leur avait donné congé. Gondisalvo Amaranthi, embarrassé un jour comment il nourrirait ses domestiques, s'en alla tout troublé vers la rivière de Tamaco. A peine avait-il fait le signe de la croix sur celle-ci, qu'elle se couvrit de poissons. Le saint en prit ce qui lui était nécessaire, et renvoya les autres au fond de l'eau. (A. SS., 19 Jan.)

Déjà l'antiquité reconnaissait comme un instinct prophétique dans les oiseaux qui, habitant les airs, semblent tendre toujours en haut. Aussi, c'est surtout parmi les oiseaux que nous trouvons le plus souvent cette familiarité mystérieuse avec les hommes qui, se détachant de la terre, dirigent toutes leurs pensées vers le ciel. Saint Joseph de Copertino nous offre sur ce point

un des exemples les plus remarquables. Comme il montait quelquefois dans les arbres, soit pour y méditer plus à son aise, soit pour quelque autre cause, il y trouvait souvent des nids, surtout de chardonnerets. Les oiseaux, loin de s'effrayer, se laissaient prendre par lui, et il pouvait leur faire ce qu'il voulait. Lorsqu'il allait prier ou méditer dans le jardin, près de la petite chapelle où il avait coutume de dire la Messe, ils volaient familièrement autour de lui en chantant. Quelquefois il leur disait : *Allons, petits oiseaux, chantez, chantez gaiement; ne craignez pas de me déranger.* Tantôt ils se mettaient à chanter plus haut, et redoublaient leur ardeur. — Un jour que, balayant l'église de Grotella, il emportait par humilité les balayures dans sa main, un bel oiseau d'un plumage bleu clair, comme on n'en avait jamais vu auparavant, vola sur sa main, comme s'il eût voulu chercher quelque chose à manger. Le saint, après l'avoir caressé quelque temps, le laissa s'envoler. Les oiseaux exécutaient docilement tous ses ordres. — Fabiani Cerusico à Grotella, que le saint connaissait très-intimement, avait un linot dans une cage à sa fenêtre. Un merle vint sur la cage. Joseph lui dit : *Je l'ordonne d'entrer ici dans cette chambre.* Le merle vola contre la fenêtre, et, la trouvant fermée, se mit à frapper les vitres de son bec et de ses ailes. Un gentilhomme, nommé Leonelli, parlait un jour au saint de sa chasse. Joseph le pria de lui apporter un oiseau qu'il pût garder dans une cage. Le jeune homme lui apporta donc un linot. Mais pendant la route il heurta par hasard contre quelque chose; de sorte que la porte de la cage où était l'oiseau s'ouvrit, et celui-ci s'envola. Désolé, il le suivit des yeux; et l'ayant vu se poser sur un mûrier qui était tout près de là, il mit la cage par terre, et dit à l'oiseau en pleurant : *Reviens, reviens, petit oiseau, le P. Joseph veut t'avoir.* L'oiseau aussitôt se mit à faire des cercles en voltigeant, et rentra dans la cage. Le jeune homme le porta alors plein de joie au saint.

Joseph avait donné un jour la liberté à un pinçon, en lui disant : *Va jouir du bien que Dieu t'a donné; je ne demande de toi qu'une chose, c'est que tu viennes quand je t'appellerai, afin de louer le Seigneur avec moi.* A partir de ce moment, l'oiseau se tint dans le jardin qui était tout près de là, et revenait exactement toutes les fois que le saint l'appelait. Il avait depuis longtemps en cage un autre oiseau qui lui chantait dès le matin : *Frère Joseph, dis ta prière, frère Joseph, dis ta prière.* Cet oiseau, que le saint aimait beaucoup, était dans une cage suspendue à la fenêtre de sa chambre qui donnait sur un bois. Un oiseau de proie accourut un jour sur la cage. L'oiseau appela son maître par ses cris et le battement de ses ailes. Celui-ci accourut; mais il était trop tard, l'oiseau était déjà mort. Le saint, voyant l'autre qui voltigeait encore autour de la cage, lui cria : *O voleur, c'est toi qui m'as tué mon oiseau; viens, que je te tue à*

ton tour. L'oiseau vint aussitôt, comme contraint par une puissance supérieure, et se posa sur la cage comme s'il eût été mort. Joseph lui donna deux ou trois petits coups avec la main, et lui disant ensuite : *Va-t'en; je te pardonne pour cette fois, mais ne recommence pas.* — Il promit un jour aux religieuses de Sainte-Claire à Copertino de leur envoyer un oiseau qui les avertirait de louer Dieu. Toutes les fois, en effet, qu'elles chantaient les Heures, un oiseau de la forêt arrivait et se mettait à chanter. Bien plus, deux novices disputant ensemble, l'oiseau se mit à voler contre elles, faisant tout son possible avec ses ailes et ses griffes pour les apaiser. Une des deux l'ayant chassé en le frappant, il s'envola et ne revint plus, après être venu pendant cinq ans familièrement dans le monastère. Les sœurs consternées contèrent leur peine au saint. *Vous n'avez que ce que vous méritez,* leur dit-il. *Pourquoi avez-vous chassé l'oiseau?* Il leur promit cependant de la leur renvoyer. En effet, au premier signal des Heures dans le chœur, l'oiseau revint chanter à la fenêtre et fut plus familier encore qu'auparavant. Les religieuses, pour s'amuser, lui avaient attaché une petite sonnette au pied. L'oiseau ne paraissant point le jeudi et le vendredi saint, elles s'adressèrent encore au saint qui leur dit : *Je vous l'ai envoyé, non pour qu'il sonne, mais pour qu'il chante : il n'est pas venu ces jours, parce qu'il garde le tombeau de Notre-Seigneur; mais je ferai en sorte qu'il revienne.* Il revint en effet, et demeura longtemps encore dans le monastère.

Le naturel des oiseaux se peint ordinairement dans le genre de service qu'ils rendent aux saints. On aperçoit même un certain rapport mystérieux et symbolique entre leur naturel et le caractère du saint avec lequel ils sont familiers.

Les aigles et les autres grands oiseaux de proie remplissent ordinairement les fonctions de pourvoyeurs. Ils apportent à l'évêque Cuthbert, à saint Corbinien, à saint Etienne, de l'ordre de Cîteaux, des poissons dans leurs voyages. D'autres fois, quand un saint est fatigué par la marche et la prédication, ils le rafraîchissent en battant des ailes au-dessus de sa tête. Oubliant leur naturel sauvage, ils l'accompagnent dans ses excursions. Un laboureur voyant un aigle dans un champ, le conjura au nom du vénérable Jean Dominicain. L'oiseau s'étant laissé prendre, le paysan en fit présent à ce saint homme, et il le suivait dans ses missions, volant devant lui, assistant tranquillement à tous ses sermons, et battant joyeusement des ailes quand ils étaient finis. » (CANTINPRÉ.)

Nous lisons ce qui suit dans l'*Histoire de saint Martin de Tours* : « Martin, longtemps d'avance, connut le jour de sa mort, et dit aux frères que la dissolution de son corps était proche. Suivant la tradition du bienheureux Démétrius, le saint écrivit à son ancien serviteur pour l'avertir de sa fin prochaine et lui recommander les habitants du

lieu où il l'avait placé. Cependant un motif survint qui engagea notre saint évêque à visiter la paroisse de Candes. Les clercs de cette église étaient en discorde; il voulut rétablir la paix parmi eux; il n'ignorait pas la fin de ses jours, mais pour une cause de ce genre, il n'hésita pas à partir. Il part donc accompagné, comme toujours, de son très-nombreux et très-saint cortège de disciples. Sur le fleuve de la Loire, dont il descend le cours, il aperçoit des plongeurs occupés à guetter les poissons; ces oiseaux remplissaient leur estomac vorace par de continuelles captures. *Voilà bien, dit-il, la figure des démons; ils tendent des pièges aux imprudents, prennent ceux qui n'y pensent pas, dévorent ceux qu'ils ont pris, et ne peuvent se rassasier de ceux qu'ils dévorent.* Cette ingénieuse comparaison a inspiré les artistes du moyen âge, et se trouve souvent figurée sur les chapiteaux de nos églises gothiques sous la forme d'oiseaux tenant des poissons dans leur bec. Ensuite, avec une puissante vertu de paroles, le saint commande à ces oiseaux d'abandonner les eaux profondes au-dessus desquelles ils volent, et de se retirer vers les régions arides et désertes: les plongeurs entendent cette voix accoutumée à mettre les démons en fuite, ils se réunissent en troupe, puis, tous ensemble, quittent le fleuve, et gagnent les montagnes et les forêts. Les nombreux témoins de ce fait admirèrent en Martin une puissance qui savait commander même aux oiseaux. Le saint demeura quelque temps dans le bourg et dans l'église où il s'était rendu, et rétablit la paix entre les clercs divisés.

Mais laissons poursuivre Gôrres. « Un jour, » dit-il, « que Jacques de Stephano était allé dans les champs, il se vit tout à coup environné d'une bande de tourterelles sauvages. Des chasseurs voulurent tirer de loin; mais il les en empêcha, disant que ces oiseaux étaient sous sa protection. Les tourterelles, comme si elles l'eussent compris, se mirent à voler autour de lui et à le caresser, au grand étonnement de tous les témoins; et cela se répéta plusieurs fois. Sur son ordre elles accouraient aussitôt, venaient se poser sur ses épaules, et semblaient comprendre non-seulement sa voix, mais encore ses moindres signes; de sorte que le bruit courut qu'elles lui servaient de messagers et lui portaient ses lettres. » (SYLOS.) Plus d'une fois on vit des colombes blanches voler autour de la tête des saints, pendant qu'ils prêchaient ou disaient la Messe, et des corbeaux ou des pies rapporter ce qu'ils avaient volé. Les hirondelles vivent dans la plus intime familiarité avec le solitaire Gutlach. Lorsqu'elles reviennent au printemps, elles se posent sur ses épaules et sur ses bras, en chantant, jusqu'à ce qu'il leur construise une espèce de nid; et c'est alors seulement qu'elles osent bâtir près de lui leur demeure. Quelquefois cependant elles troublent, par leur babil, le service divin; et nous voyons alors saint François d'Assise et Gandolphe de Benasco leur imposer si-

lence. Sainte Brigitte de Kildar appelle des oies sauvages qui nageaient dans un lac voisin; elles accourent aussitôt, se laissent caresser par elle, et s'en retournent. Sainte Wériburge fait chasser par sa servante des oiseaux qui ravageaient ses moissons. Christine l'admirable, appelait souvent autour d'elle, dans les champs, les plus beaux oiseaux de toute espèce, et s'asseyait au milieu d'eux, comme une poule au milieu de ses poussins, les caressant avec la main et les baisant. Pendant que sainte Julte était sur son lit de mort, une bande d'oiseaux de toutes sortes accourut à sa fenêtre, et ravit de ses chants tous les assistants, jusqu'à ce que la cloche eût annoncé sa mort. Toutes les fois que saint Ubald, de Florence, travaillait dans son jardin, il était entouré d'oiseaux qui venaient se poser sur sa tête et ses mains. On raconte la même chose des prêtres Juste et Aventin, du saint abbé Vital, des saints Herculan, Maxence, Remy, Albert, Malaric, Marcian, de Béatrix de Nazareth et d'autres, à qui les oiseaux venaient chanter leurs plus beaux chants en mangeant dans leurs mains.

On raconte de saint Hugues, évêque de Lincoln, que, le jour où il arriva dans cette ville après sa consécration, il y vint en même temps un cygne qu'on n'avait jamais vu auparavant, et qui tua tous les cygnes qu'il trouva, à l'exception d'une femelle. Il ne se montrait doux et familier que pour l'évêque; il venait manger dans sa main, cachait sa tête et son cou dans ses larges manches, et restait près de lui jour et nuit comme un fidèle gardien. Lorsque l'évêque partait pour quelque voyage, le cygne retournait à son étang; mais il annonçait, trois ou quatre jours d'avance, par ses cris, ses allées et venues et d'autres mouvements inaccoutumés, le retour du saint; de sorte que les serviteurs avaient coutume de se dire : *Mettez-nous en ordre, l'évêque va bientôt venir.* Lorsque celui-ci revint pour la dernière fois, peu de temps avant sa mort, le cygne n'alla point à sa rencontre; les serviteurs eurent beaucoup de peine à le lui amener, et lorsqu'il le vit il ne témoigna aucune joie, et s'en alla aussitôt, triste et la tête baissée, comme s'il eût été malade. Il resta plusieurs années encore dans le château après la mort du saint.

Parmi les quadrupèdes, les lions surtout ont vécu familièrement avec les solitaires du désert; et ce n'était assurément pas la crainte qui les avait ainsi apprivoisés. Plusieurs des récits qui nous sont parvenus à ce sujet portent, il est vrai, l'empreinte de la légende; mais il en est d'autres qui reposent évidemment sur des faits réels, et ils nous sont confirmés d'ailleurs par ce que les Actes des martyrs nous racontent en ce genre.

Saint Siméon Stylite, le jeune, ayant un jour rencontré un léopard, il le conduisit à son maître avec autant de facilité que si c'eût été un animal domestique. Un renégieux, à la vue de cette bête furieuse, qui

obéissait avec docilité à un enfant, jugea que Siméon était destiné à une grande sainteté. Ce fait arriva en 426, et Siméon n'avait alors que quatorze ans.

Théodoret rapporte que des Juifs, s'étant égarés pendant un violent orage, découvrirent la caverne de saint Siméon l'ancien, et le prièrent de leur indiquer leur chemin. Siméon leur répondit qu'il allait leur donner des guides, et aussitôt deux lions se présentent devant lui : il leur ordonne de remettre les étrangers sur la bonne voie ; ce qu'ils firent avec une docilité merveilleuse.

Dans le Nord, nous voyons, dès les temps les plus anciens, des ours se soumettre avec docilité aux messagers de la foi, quand ils les rencontrent dans leurs voyages, ou aux ermites qui vont s'établir dans les forêts. Ici c'est un ours qui dévore le mulet de saint Corbinien, allant à Rome, et qui se charge de porter lui-même ses bagages. Là c'en est un autre qui ayant pris un bœuf attelé au charriot de saint Ferrin, se laisse atteler à sa place. Ailleurs c'en est un troisième que saint Columban chasse de sa grotte. On cite beaucoup d'autres faits de même genre des saints Romède, Mena, Donat, Basole, Gal, etc. Ici ce sont des loups qui, poursuivant une biche jusque dans le voisinage de l'église du saint abbé Launmar, lâchent leur proie, sur son ordre, et retournent dans le désert. D'autres sont forcés de rapporter les brebis ou les enfants qu'ils ont volés. Le loup de saint Norbert garde lui-même les troupeaux, les suit jusqu'à l'étable, et gratte à la porte jusqu'à ce que le saint lui ait fait donner un morceau de viande pour récompense. Un cerf vient se coucher aux pieds de saint Bassien. Un autre, sur l'ordre du bienheureux Thomas de Florence, se laisse mettre la bride et sert les frères du couvent. Des taureaux furieux sont apaisés par un seul mot. Saint François de Paule choisit, dans un troupeau de bœufs sauvages qui paissait dans les prairies du baron de Césaró, après en avoir obtenu la permission de celui-ci, deux de ces animaux, et les conduit comme des agneaux devant lui. Mais de tous les animaux, celui qui reçoit le plus facilement l'influence surnaturelle des saints, c'est le cheval qui, déjà naturellement est à l'égard de l'homme dans une sorte de rapport magnétique. Ainsi, le cheval de saint Walen, terrible et indomptable pour tous les autres, était à son égard d'une docilité merveilleuse ; de sorte que souvent, lorsque le saint avait de la peine à monter, il se mettait à genoux devant lui, et marchait ensuite comme un agneau, ralentissant sa marche quand il dormait, et la hâtant quand il était éveillé, afin de regagner ceux qu'il avait laissés prendre les devants. Après la mort de son maître, il maigrit, devint triste et ne fut plus bon à rien. Il en était ainsi, au rapport de saint Bernard, du cheval de l'évêque Malachie, qui avait d'abord un pas dur et fatigant, et qui, une fois monté par le saint, prit une allure douce

et légère. Bien plus, de noir qu'il était, il devint blanc, et garda cette couleur jusqu'à sa mort. Le cheval du prieur Wéric, quand il portait son maître, s'arrêtait devant tous les pauvres gens, tandis qu'il passait au galop devant les gens fiers ou bien mis. La reine ayant envoyé à l'évêque Samson un cheval furieux, avec une mauvaise intention, le prélat se contenta de faire le signe de la croix sur le front de l'animal, qui devint aussitôt doux et tremblant, osant à peine faire un pas, au grand étonnement de tous les témoins. La même chose arriva, dans des circonstances semblables, à saint Fortunat et au prêtre Jean. Il en était de même des chiens, qu'une parole d'un saint a bien souvent arrêtés tout à coup, pendant qu'ils poursuivaient quelque gibier, malgré tous les efforts des chasseurs pour les exciter. » Jean de Bergame, évêque de cette ville et martyr, crut un jour devoir faire une remontrance à Cunibert, fils de Pertharite, roi des Lombards, parce qu'il venait de commettre une faute contre la justice. Le saint évêque se trouvait alors à Pavie, et Cunibert, offensé, résolut de la perdre. Dans cette vue, il fit conduire, à l'hôtellerie de Jean, un cheval si fougueux que personne n'osait le monter, et il fit défense de lui en donner un autre. Il espérait que dans le trajet de Pavie à Bergame, le cheval ferait périr son cavalier, sans que cette mort pût lui être imputée aux yeux des hommes. Mais Jean ne l'eut pas plutôt monté, qu'il se montra si doux et si docile que tout le monde en fut surpris, et Cunibert plus que personne. Il vint donc, tout confus, se jeter aux pieds du saint, et, après lui avoir avoué son crime, il lui demanda pardon. (VII^e siècle.) »

ÉNERGUMÈNES. — Nous n'entrerons ici dans aucun détail, nous réservant de traiter longuement ce sujet à l'article *Possédés*. Citons néanmoins comme exemples les deux ou trois faits suivants :

Saint Philippe d'Argyrión s'illustra principalement par la délivrance miraculeuse d'un grand nombre d'énergumènes (fin du IV^e siècle). Saint Caloger, ermite à Xacca, en Sicile, devint célèbre par les nombreux miracles qu'il opéra pendant sa vie, et même après sa mort, qui eut lieu en 486. On l'invoque surtout pour la guérison des énergumènes. Un énergumène, amené à une porte de derrière du monastère de Saint-Martin, fut guéri avant d'en avoir touché le seuil. Ce saint en guérit un très-grand nombre d'autres ; et les objets qu'il avait touchés suffisaient seuls pour opérer cette guérison, comme le montre le fait suivant. Claudiomachus était un bourg situé sur les confins des Bituriges et des Turones, c'est apparemment la ville actuelle de Châtillon-sur-Indre. Il y avait là une église, célèbre par la religion des saints moines qui la desservaient, et non moins glorieuse par la multitude de ses vierges sacrées. De passage en ces lieux, Martin choisit pour logement la sacristie de l'église. Après son départ, toutes les vierges

se précipitent dans cette sainte demeure; elles collent leurs lèvres sur chacun des endroits où le bienheureux s'est assis, où il s'est arrêté; elles partagent même entre elles la paille sur laquelle il a reposé. Une d'elles, quelques jours après, eut occasion de faire usage de la part qu'elle en avait recueillie comme une bénédiction. Voyant un évergumène que tourmente l'esprit d'erreur, elle la lui suspend au cou. Au même instant, et plus vite que la parole, le démon est mis en fuite, et la personne délivrée de sa tyrannie.

ENFANTS. — C'est très-souvent sous la figure d'un enfant que Jésus-Christ apparaît dans les visions mystiques ou dans l'Eucharistie. Nous le verrons se révéler ainsi à sainte Catherine de Sienne, à sainte Thérèse et à mille autres. Dans ses *Insinuations de la divine pitié*, sainte Gertrude rapporte en ces termes une vision semblable qui nous rappelle celles du bienheureux Suso. « Le jour de votre Nativité adorable, » dit-elle, « je vous pris dans la crèche emmaillotté de langes comme un petit enfant qui ne fait que de naître, et vous plaçai dans mon cœur, afin de cueillir, comme un bouquet de myrrhe, toutes les amertumes et toutes les incommodités de votre enfance, pour les porter dans mon sein, afin que mon âme pût goûter la douce liqueur de cette grâce mystique; mais comme je croyais que c'était là la plus grande faveur que je pouvais recevoir de votre libéralité, vous, Seigneur, qui souvent sans que nous y pensions, accompagnez vos premières grâces par d'autres encore plus précieuses, vous voulûtes me diversifier l'abondance de vos dons en cette manière. Car l'année suivante à pareil jour, comme on disait la Messe qui commence par *Dixit Dominus* : « *Le Seigneur a dit,* » je vous reçus sortant du sein virginal de votre mère, comme un enfant faible et délicat, et vous portai pendant quelque temps entre mes bras. Ce fut dans cette nuit sacrée où, la rosée de la grâce tombant sur le monde entier, les cieus versèrent ce miel salulaire, que mon âme, exposée comme une toison mystique dans l'aire du monastère, ayant reçu cette pluie céleste, s'offrit, par la méditation et par d'autres exercices de culte et de respect, à servir ce divin accouchement par lequel une vierge enfanta un Fils, qui est vraiment homme et Dieu tout ensemble, avec autant de pureté qu'un astre produit son rayon. Dans cette nuit, dis-je, mon âme vit paraître à ses yeux comme un éclair un petit enfant délicat qui ne faisait que de naître, mais dans lequel certes étaient cachés les dons de la plus grande perfection, et le présent le plus précieux qui ait jamais été fait aux hommes. Elle croyait recevoir ce précieux dépôt de la plus tendre partie de son sein, et comme elle le possédait, en elle-même, il lui sembla qu'elle était changée en la couleur de ce divin Enfant, si toutefois il est permis d'appeler couleur ce qui ne peut être comparé à aucune espèce visible.

Cette vision admirable me fit compren-

dre le sens qu'enferment ces paroles pleines de douceur : Dieu sera tout en toutes choses; et mon âme, qui était enrichie de la jouissance de son Bien-aimé, ressentait bien par les transports de sa joie parfaite, qu'elle jouissait effectivement des grâces et de la présence de son Epoux. Elle prenait avec une avidité insatiable ces paroles que le ciel lui présentait, comme un breuvage délicieux, à l'ardeur de sa soif : « Comme je suis la figure de la substance de Dieu mon Père dans la divinité, de même vous serez la figure de ma substance dans l'humanité : et comme l'air reçoit la clarté des rayons du soleil, de même vous recevrez dans votre âme déifiée les émanations de ma divinité, afin qu'étant pénétrée intimement des rayons de ma lumière, vous soyez disposée à l'étroite familiarité par laquelle je veux vous unir à moi. »

Marie de Moërl, dans ses apparitions, était consolée par la vue d'un bel enfant qui, dans le dénûment de tout secours extérieur où elle se trouvait, se montrait à elle, une croix ou un petit bouquet de fleurs ou simplement une rose à la main, et se plaçait tantôt sur son lit, tantôt sur sa table. Quand il était présent elle se sentait soulagée, quoiqu'elle sût bien par expérience que, toutes les fois qu'il se montrait, c'était un indice de quelque nouvelle souffrance corporelle ou spirituelle, qui s'annonçait déjà au moment où il s'éloignait.

Personne n'a oublié les miracles si innombrables et si frappants qui ont été opérés de nos jours par l'intercession et le secours de sainte Philomène, qu'on a nommée avec quelque raison la thaumaturge du *xix^e* siècle. Nous en parlerons ailleurs avec quelque étendue, et principalement à l'article **PHILOMÈNE**. Qu'on nous permette seulement de rapporter ici quelques-uns de ces miracles qui ont eu pour objet des enfants, et tels que le constate son histoire imprimée à Lussanne et publiée en France en 1835, sous ce titre : *La thaumaturge du *xix^e* siècle, ou sainte Philomène vierge et martyre.*

« Un nommé Léléo Gésualdo et sa femme, Antonia Valentino, de Monteforte, avaient une petite fille nommée Rosa Fortunata, pour lors âgée de onze mois; c'était leur unique, et partant leur bien-aimée. Un jour, l'on ne sait comment, cette enfant s'échappa des bras qui la portaient et tomba d'une fenêtre dans la rue. La hauteur était de vingt-quatre palmes. Il fallait que la chute fût bien rapide pour que l'enfant, donnant de la tête en passant contre un tuyau fait de briques, en détachât plusieurs éclats, et de là elle retombait sur les cailloux du pavé, quand sa mère, présente à cette déplorable scène, s'écria du haut de la maison : — *Ma bonne sainte Philomène, cette enfant est à vous si vous me la sauvez!* Le père de la petite Fortunata, qui se trouva au même instant dans la rue, poussait, dans son effroi, le même cri, et accourant vers l'enfant qui était étendu par terre, il la saisit, la considère, ne voit en elle aucune blessure, aucune contusion; il n'y avait sur tout le corps de la petite fille d'autre in-

dice de sa chute , que la fracture d'un ornement d'argent qu'elle avait autour du cou.

Un autre enfant âgé de douze ans, nommé Jacques d'Elia , fils d'un chirurgien de Visciano, eut le pied fracassé par la roue d'une voiture qui lui passa dessus. La douleur fut si vive qu'il en perdit connaissance, et on le porta chez lui demi-mort. Bientôt, malgré tous les soins de l'art, la gangrène se mit à sa blessure, et l'amputation ne pouvant se faire à cause de l'extrême faiblesse où se trouvait l'enfant, on s'attendait à le voir mourir d'un jour à l'autre. Sur ces entrefaites arrive un prêtre de l'endroit, don Sabbatino Nappo; il avait une image de la sainte, et l'exposant à la vénération de la famille, il l'engage à intéresser la thaumaturge en sa faveur. On se met à genoux; l'on récite en commun les litanies de la très-sainte Vierge; et l'ecclésiastique, s'approchant du petit malade, qu'il réveille de sa léthargie, lui montre sainte Philomène. A cette vue, le jeune d'Elia se met à parler; il semble qu'il n'éprouve plus aucun mal; on découvre aussitôt la plaie, la gangrène avait disparu, le pied était guéri; l'enfant se lève et, quoiqu'il lui manquât un doigt, il marchait avec une grande facilité.

La grâce obtenue par une petite fille qui n'avait pas encore atteint l'âge de cinq ans fut plus complète. On paraît l'attribuer au nom qu'elle portait. Elle s'appelait Philomène, et la sainte a toujours témoigné une affection toute particulière aux enfants qui avaient reçu ce beau nom au baptême. Les parents de Philomène étaient Marie Monteforté et Nicolas Canonico. Un jour qu'elle s'amusait auprès de la bouche d'un four, le couvercle s'en détache, lui tombe sur le pied et en coupe le quatrième doigt. Aux cris de l'enfant l'on accourt; on la porte sur son lit, et après avoir vu le mal, qui pouvait devenir très-sérieux, on s'empresse d'appeler le chirurgien, qui y applique les remèdes convenables. La nuit arrive, la petite fille ne peut dormir; mais, comme elle la raconta elle-même, et le fait prouva la vérité de son récit, pendant que tout le monde reposait, la sainte lui apparut, lui donna quelques sucreries et lui dit ensuite : « Ma petite Philomène, bon courage ! Tu diras à maman qu'elle ne pleure pas et que je te guérirai. » Elle disparaît. L'enfant se met aussitôt à crier en appelant sa mère; la mère accourt, et peu après elle toutes les personnes de la maison. Philomène leur dit à sa manière ce qu'elle avait vu, ce qu'on lui a donné, ce qu'on lui avait enjoint de communiquer à sa mère; et la famille se livre aux transports de la reconnaissance et de la joie. Il lui tardait de s'assurer de la guérison annoncée. Ils la virent se réaliser le lendemain matin; car l'enfant allait, venait comme elle le faisait avant l'accident funeste. Cependant le doigt coupé n'y était plus. On espéra que la sainte achèverait son ouvrage, quand Philomène eut raconté à ses parents qu'elle en avait reçu une seconde, une troisième visite, et que la thaumaturge, toujours

caressante avec sa petite protégée, lui donnait chaque fois de quelque douceur. Cette espérance ne fut pas vaine. Deux jours avant la fête de la sainte, Philomène recouvra le doigt qu'elle avait perdu. Ce n'était pas le même d'auaravant, que l'on avait porté au cimetière, mais un autre; et quoique proportionné au reste du pied, il était facile de reconnaître qu'il se trouvait là par une opération extraordinaire.

Encore une Philomène : elle était un peu plus âgée que la précédente, et peut-être aussi un peu plus étourdie. Ses parents s'appelaient Thomas Tedesco et Ursule Serio. Ce que je vais dire d'elle arriva l'an 1830. Elle tenait, le jour même de la solennité de la sainte patronne, une paire de ciseaux dans les mains, et s'occupait à tailler je ne sais quoi. Voilà tout à coup que, par maladresse, elle se l'enfonça dans l'œil droit; et pendant cinq jours entiers il sort de sa blessure du sang et de l'eau; grande désolation dans la famille. Ces pauvres personnes recouraient à l'intercession de la sainte martyre, mais en lui disant imprudemment qu'ils aimeraient mieux la voir morte qu'aveugle. Don François est informé de l'accident et des prières peu réfléchies de la famille. Il se rend aussitôt chez elle, et après avoir un peu grondé, il appelle l'enfant et lui dit : *Ma petite, allez-vous en à l'église; vous mettez le doigt dans la lampe de la sainte, et avec l'huile que vous en retirerez vous aurez soin d'humecter vous-même la plaie.* Philomène obéit et fit exactement ce qui lui avait été recommandé. La foi de cette enfant lui valut une grâce toute miraculeuse : l'œil guérit parfaitement, contre l'attente des gens de l'art, qui avaient jugé le mal incurable; et outre cela, tout le monde remarquait qu'il y avait dans cet œil quelque chose de plus brillant et de plus vif que dans le gauche. Philomène tira de ce prodige un fruit encore plus précieux : sa foi s'en accrut au point qu'elle mérita d'être récompensée par une autre faveur également extraordinaire. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'elle rencontre un de ses cousins dont le visage avait été cruellement maltraité par un éclat de feu, au milieu des divertissements qui se faisaient le jour de la fête. Aussitôt la voilà en train de lui persuader qu'il imite son exemple. Selon elle, rien de plus facile que de se guérir. Il suffit d'aller, de prendre de la même huile, de s'en frotter l'œil et la joue et tout est fini. Le petit garçon est convaincu; il va, il fait comme sa cousine lui avait dit, et le lendemain, en se réveillant, il se trouve parfaitement guéri. On ne se douterait pas même, en le voyant, qu'il lui fût arrivé la moindre des choses.

Nous avons encore d'autres faits à raconter. Dominique Moccia fut la première qui, à Castelvétéré, donna le nom de Philomène à une petite fille que le ciel lui envoya. Cette attention plut à la sainte; et bientôt l'on s'aperçut, par des signes sensibles de la plus tendre amitié, qu'elle veillait sur sa nouvelle protégée d'une façon toute

particulière. Comme il y a dans le pays un grand nombre d'insectes ailés qui en tourmentent les habitants par des piqûres continues, la mère de Philomène avait soin de l'en défendre chaque nuit par un voile dont elle l'enveloppait. Le matin, quand on venait faire la petite toilette d'usage, on ne trouvait jamais le voile autour du corps de l'enfant, mais à l'extrémité du berceau, et plié avec le plus grand soin. Une seconde remarque étonnait encore bien davantage; c'était de voir intacte et la figure et les mains de la petite Philomène, exposée durant la nuit à la persécution des moucherons. Quelle pouvait donc être l'amie bienfaisante qui, à l'insu de tous, environnait de sa vigilance et de ses soins une créature qui ne pouvait, ne savait pas même lui en témoigner sa gratitude? Ses parents le faisaient pour elle, et ils remerciaient du fond de leur cœur la bonne sainte Philomène. Il paraît même qu'à cette occasion ils firent vœu d'aller visiter son tombeau, dès que l'âge de l'enfant lui permettrait de les accompagner. La petite fille avait trois ans lors de l'exécution de la promesse. On arriva, on s'achemine vers le sanctuaire; mais la chasse est à peine découverte que l'on voit Philomène comme saisie d'une subite frayeur; peu après elle se met à sangloter et à se débattre; tous ses efforts tendaient à se soustraire à ceux qui la retenaient, pour s'enfuir hors de l'église. Don François, les parents de l'enfant et toutes les personnes présentes ne savaient que comprendre à tout cela. Jamais on n'avait vu dans un enfant chose pareille. Au contraire, c'était dans ces âmes pures une joie, des transports qui édifiaient tous les assistants. Un voile de tristesse vint couvrir le visage des témoins d'une si étrange scène; et bien loin de se dissiper, il ne fit que s'obscurcir davantage quand on la vit se répéter, la journée d'après, toutes les fois qu'on essaya d'amener Philomène en présence de sa sainte patronne. Forcé donc fut de partir avec cette poignante épine dans le cœur. Mais bientôt il plut à Dieu de l'en tirer en ouvrant la bouche de la petite créature, qui jusqu'alors avait gardé un silence obstiné. Son père lui demande encore, chemin faisant, pourquoi donc elle n'avait pas voulu rester devant sa sainte? *Eh! papa, lui répondit l'enfant, parce qu'elle voulait me prendre par les mains et me disait: « Reste avec moi, Philomène, viens ici, ne t'en va pas; » et elle voulait m'enlever à maman Justine, et moi je ne voulais pas laisser mon papa et ma maman....* Amabilité touchante! Bonté, condescendance vraiment propre des élus!

Voici encore quelques traits où respire la plus aimable bienveillance. Le premier se passa en 1830, à Naples, et fut raconté à don François par un savant ecclésiastique, oncle de la petite Philomène dont nous allons parler. La mère de cette enfant avait coutume de placer tous les soirs, avant de se mettre au lit, les vêtements de la petite fille avec les siens sur une même chaise. Il y avait à

une lampe qui brûlait continuellement devant l'image de la sainte martyre. Jusque-là il ne s'ensuivit aucun accident, lorsqu'une nuit il se détache de la mèche, par l'effet sans doute d'un pétillage plus vif, une étincelle qui tombe sur les habillements de la mère et de la fille. Ceux de Philomène se trouvaient en dessus. Le feu prend à ces matières si combustibles par elles-mêmes; personne ne s'en aperçoit. Le matin seulement, quand les yeux et les mains se portèrent sur la chaise pour en retirer les vêtements, on vit celle-ci à demi brûlée; tout ce qui appartenait à la mère était entièrement consumé; la petite robe de Philomène avait été seule épargnée, quoique par sa position elle eût dû subir la première l'action du feu, et que la toile de coton dont elle était faite, la rendit plus susceptible encore de s'enflammer que celle de sa mère. On voyait seulement sur une des manches la trace d'une brûlure de la largeur au plus d'un angle, signe de ce qui serait arrivé si la vigilante protectrice des enfants honorés de son nom n'avait eu soin d'éteindre elle-même la flamme menaçante.

Les pauvres aussi ont une part abondante aux faveurs de sainte Philomène. En voici un trait entre mille autres. A Vieste, ville située au pied du mont Gargan, vivait une famille très-honnête mais grandement misérable. L'extrême besoin où elle se trouvait à la campagne l'avait forcée de venir à la ville, pour voir s'il y aurait moyen d'y gagner quelque chose afin de subsister. Le mari s'appelait Jean Troya et sa jeune femme Marie-Thérèse Bovini. Une chaumière délabrée, autour de laquelle était un modique jardin, formait tout leur avoir et toute leur espérance. Dans cette situation affligeante, l'avenir leur offrait peu de consolation: Marie-Thérèse surtout, qui se voyait sur le point d'accoucher, ne pouvait songer à la petite créature qu'elle allait mettre au jour sans en avoir le cœur inondé d'amertume. Où mettre son enfant? comment se pourvoir des langes nécessaires? *Mais enfin Dieu peut tout, et sainte Philomène, si elle veut bien m'aider, peut pour moi aussi faire un miracle.* C'est ainsi qu'elle s'animait à supporter son chagrin, et souvent elle pria la thaumaturge de ne pas l'abandonner dans sa détresse. Enfin le moment redouté arriva; mais les secours tant demandés ne paraissaient pas encore. L'embarras, soit de la mère, soit de la sage-femme qui l'avait assistée, était on ne peut plus grand. Marie-Thérèse se plaignait à notre sainte; la sage-femme cherchait de tous côtés un peu de linge pour en couvrir l'enfant; mais le dénuement de cette pauvre famille était tel, que pas seulement un misérable haillon ne s'offrait à la vue. Touchée d'un vif sentiment de pitié, celle-ci prend alors un mouchoir qu'elle avait sur les épaules, elle en enveloppe la petite fille, et la mère désolée voyant qu'il manquait une bande pour assister le maillot, dit en avoir une, quoique usée et à demi déchirée, dans telle caisse qu'elle montre. La sage-femme

court; elle ouvre; Dieu! quel est son étonnement, en voyant un petit trousseau où rien ne manquait, ni pour la propreté, ni pour l'arrangement, ni même pour l'élégance! Il en sortait une odeur si suave que l'air en fut embaumé. Elle prend ce trésor, elle le baisa; la mère, au comble de la joie, en fait autant et ne sait comment témoigner sa gratitude à sa céleste bienfaitrice. L'enfant, ainsi richement emmaillottée, est portée aux fonts baptismaux. La nouvelle du miracle se répand, et l'on vient de tous côtés voir, baiser les langes merveilleux et respirer le céleste parfum qu'ils exhalent. La sainte ne s'en tint pas là : la nuit d'après, Marie-Thérèse est éveillée par les vagissements de la petite créature; à la lueur de la pauvre lampe qui éclairait l'appartement, elle cherche des yeux l'enfant, qui ne se trouve plus à l'endroit où elle l'avait mise. Incertaine, timide, elle se retourne d'un autre côté, et elle voit, ô prodige! une jeune personne, vêtue de blanc, et d'une beauté toute céleste : ses bras soutenaient la petite fille, et de ses mains elle la caresse amoureusement. Quelle consolation pour la pauvre mère! Saisie de respect, de joie, de confusion et de reconnaissance, elle ne peut que s'écrier : *Ah! sainte Philomène!* et sainte Philomène, se levant alors de dessus la chaise où elle était assise, donne un baiser à l'enfant, la remet à sa place et disparaît. Marie-Thérèse, pendant plusieurs jours, en fut dans une espèce d'extase.

On célébrait en 1830, à Castelvété, la fête de sainte Philomène; la pompe était magnifique et le concours extraordinaire. Toutes les cloches étaient en branle, et l'on sait que, dans les petits endroits, c'est un plaisir pour la jeunesse de monter au clocher pour y mettre l'airain sonore en mouvement; la prudence ne les y suit pas toujours, et c'est ce qui fut cause de la chute d'un des étourdis qui étaient en fonction ce jour-là. Il eut à parcourir, avant d'arriver sur le pavé où il devait se mettre en mille pièces, l'espace d'environ cinquante palmes de hauteur. Ses compagnons le crurent perdu; ils poussent un cri; le peuple accourt; et tandis que tous s'imaginent le trouver fracassé et sans vie, ils le voient, plein de vigueur, se relever, courir, et, fier de sa chute comme d'un triomphe, regagner à toutes jambes le clocher d'où il venait de tomber. Il avait dû au salut au nom de sainte Philomène, qu'au moment de sa chute il s'était empressé d'invoquer.

La veille il s'était opéré, non loin de la même ville, un miracle semblable. Une enfant de neuf ans, qui se trouvait sur un roc élevé, tomba, sous les yeux mêmes de ses parents, dans un vallon profond que ce roc dominait; et quand ceux-ci, volant à son secours, arrivèrent près d'elle, ils la trouverent sans connaissance et sans vie. Pénétrés de la plus vive douleur, ils se précipitent à genoux et appellent à grands cris leur sainte protectrice : *Sainte Philomène*, s'écrient-ils, *bonne sainte Philomène, ne nous faites pas*

reporter notre enfant morte au lieu d'où nous l'avons emmenée pleine de vie! Oh! de grâce, venez à notre secours! épargnez-nous ce malheur! Et dans leur affliction, pour toucher le cœur de la sainte par une mortification d'usage en ce pays, ils se mettent à traîner leur langue sur ces rocs aigus, protestant qu'ils ne cesseront de prier et de souffrir jusqu'à ce que leur demande soit exaucée. L'enfant ne revenait pourtant pas à elle-même; les symptômes devenaient toujours plus alarmants; en la voyant, en la touchant, on aurait dit un cadavre. Ces pauvres gens ne perdent pas confiance; ils poussent de nouveaux cris vers le ciel, ils s'imposent de nouvelles douleurs; enfin ils peuvent s'applaudir de leur foi et de leur persévérance. La petite fille s'est réveillée comme d'un sommeil profond; elle appelle ses parents, et tandis que ceux-ci accourent, elle se lève et vient à leur rencontre. En vain chercherait-on sur son corps des indices de sa chute: elle ne sent rien, elle n'a rien; la sainte a tout réparé en un clin d'œil, et la famille, à pied, va la remercier du bienfait qu'elle doit à son intercession toute-puissante.

Montéfort nous fournit aussi un troisième prodige de ce genre, mais accompagné de circonstances moins pénibles. Un enfant de sept ans venait d'obtenir un morceau de l'enveloppe de papier dont avait été couverte une statue de sainte Philomène. Sa foi la lui faisait considérer comme une précieuse relique, et il la mit entre sa chemise et sa chair, tout auprès du cœur. Un moment après, le voilà en campagne; et il ne s'agit de rien moins (le pauvre enfant n'y pensait pas, sans doute) que d'aller avec ses compagnons, faire sur le terrain d'autrui une excursion dévastatrice. A peine commencée, ils se voient forcés de la finir, le maître de la vigne accourt; et nos petits larrons, épouvantés, piquent des deux pour se dérober à sa vengeance. L'effroi et la précipitation empêchèrent celui dont nous parlons (il s'appelait Dominique Masullo) de voir un fossé profond dont une herbe haute et fourrée masquait les bords, et il y tombe la tête la première; la chute fut de vingt-quatre palmes; elle venait aboutir à un borbier, qui avait cinq palmes de profondeur. Là se trouvait le danger, et peut-être aussi la mort, si Dominique, en tombant, n'eût imploré la sainte, et si la sainte n'avait également tenu compte de la foi de l'enfant et du prix qu'il mettait à s'enrichir de ses reliques. Toute la caravane, témoin de l'accident, se mit à pousser les hauts cris, et bientôt l'éveil fut donné au voisinage. On s'approche, on appelle Dominique; Dominique répond; et vite, vite, on se hâte de lui descendre une corde pour le tirer du fossé. On recommande à l'enfant, mais sans penser ni à sa position ni à son âge, de se lier fortement avec elle, pour ne pas s'exposer, en retombant, à de nouveaux dangers; et quand il eut donné le signal de le hisser, on se met à l'œuvre, et on le retire. Dominique était crotté de la tête aux pieds, mais plein de santé et de vie. La

corde qu'on lui avait jetée, et dont il était entouré, fut le premier objet, quand on l'eût vu bien portant, qui attira les regards et provoqua la curiosité de la troupe. Elle leur paraissait si habilement disposée, qu'ils ne pouvaient se persuader que ce fût la l'ouvrage d'un enfant, et d'un enfant dont la situation était si embarrassée, si effrayante. On le questionne; il sourit; puis il raconte avec la naïveté de son âge, sa petite histoire. Il avait donc, en tombant, invoqué la bonne sainte, et celle-ci était venue à son secours; elle avait une robe blanche, le visage frais et coloré, et des cheveux blonds comme de l'or; sa taille était à peu près celle de sa grande sœur, âgée de quatorze ans. La sainte, après l'avoir tiré du brouillard où il se trouvait enfoncé, le tenait de ses mains, et il resta ainsi au-dessus, pendant à peu près une heure, en sa compagnie, jusqu'à ce qu'on lui eût jeté la corde. *Et c'est la sainte, ajouta-t-il, qui me l'a mise ainsi que vous la voyez.* Cette corde le prenait au-dessous des cuisses, s'élevait de là en plusieurs contours, qui ceignaient son corps sans le presser, et passant sous les bras de l'enfant, venait se fixer elle-même par un double nœud derrière le cou, mais de manière à ne pas le blesser. L'on fit encore une remarque, non moins intéressante. Le morceau de papier que Dominique avait sur lui fut le seul objet respecté, pour ainsi dire, par les eaux fangeuses; car le pauvre enfant, qui, du reste, n'avait sur le corps qu'une mauvaise chemise, et un pantalon plus misérable encore, en avait été pénétré jusqu'aux os. La relique seulement se trouva parfaitement sèche et sans la moindre altération. Ce fait a eu lieu dans le mois de juillet de l'année 1832.

En voici un autre, arrivé l'année précédente, à Mugnano même, et qui renferme une sage leçon : Une petite fille, nommée Philomène, de la famille des Magnotti, et âgée d'environ cinq ans, était à prendre son repos. La chaleur (car ceci arriva dans le mois d'août) incommodait beaucoup cette petite créature, elle voulut s'en défendre, et malheureusement elle s'y prit trop bien. Il paraît, ou qu'on ne lui avait pas bien appris les règles de la modestie chrétienne, ou qu'elle les oublia cette fois-ci totalement. Vers les dix heures du soir, voilà que ses parents, qui la croyaient bien endormie, l'entendent sangloter et crier. Ils laissent là aussitôt leurs occupations domestiques, et s'approchent du lit de l'enfant. Aux questions qu'ils lui adressent, Philomène répond en pleurant que la sainte était venue auprès de son lit, l'avait éveillée, et que, la regardant d'un air fâché, elle lui avait dit : *Philomène, est-ce ainsi qu'on se tient au lit? Quelle faute vous avez commise! Gardez-vous bien d'y retomber jamais.* Puis elle ajouta, en montrant la porte, qu'elle venait de sortir par là au moment même où ses parents entraient. La pauvre enfant retint bien la leçon; dès ce jour on la vit pratiquer la plus exacte modestie; et il suffisait, quand elle était un peu rétive, qu'on la menaçât de lui retirer quel-

que vêtement : à l'heure même, la sévérité de sa sainte patronne venait se retracer à son esprit, et tout en elle et autour d'elle rentrait dans l'ordre et dans le calme. »

ENTRAÎNEMENT MYSTIQUE. — « L'on raconte de sainte Ida de Louvain, » dit Görres, « qu'étant malade, elle reçut la visite de l'abbesse d'un autre couvent. Celle-ci l'ayant trouvée guérie comme par miracle, la prit dans sa voiture et l'emmena avec elle pour quelques jours. Tout à coup la sainte se sentit comme entraînée par une puissance étrangère qui ne lui permit pas d'aller plus loin, mais la força de descendre avec une force comparable à celle de deux ou trois hommes. Elle fit donc arrêter la voiture, et sauta dehors sans saluer personne, ne sachant pas où elle était portée. Elle fut entraînée dans une église, où elle avait coutume de prier devant un crucifix. Mais, cette fois, elle ne put s'y arrêter, et toujours poussée par la même puissance, elle ne fit que la traverser, jusqu'à ce qu'enfin elle fût déposée chez une religieuse avec laquelle elle était intimement liée. C'est là qu'elle commença de trouver le repos, et, tout en causant avec elle, elle eut plusieurs visions. » (HENRIQUEZ, *Quinque prudentes virgines*. Antv. 1650, p. 380.) — *Voy. MARCHÉ, VOL. ASCENSION, ÉLÉVATION et TRANSLATION EXTATIQUE.*

EPIPODE (Saint), l'un des martyrs de Lyon. — Nous lisons ce qui suit dans les Annales de l'Eglise et l'Histoire des martyrs : Saint Epipode se réfugia pendant la persécution de Marc-Aurèle chez une veuve chrétienne, nommée Lucie, et où l'on finit par le découvrir. Wantant fuir au moment où l'on venait l'arrêter, il perdit un de ses souliers, que la veuve conserva comme un trésor. Après avoir souffert les plus horribles tortures, son corps fut déposé avec celui de saint Alexandre, martyrisé deux jours après, sur une colline, près de la ville, et il s'opéra des miracles nombreux et éclatants sur leur tombeau. Un jeune homme, atteint d'une maladie contagieuse qui ravageait Lyon, fut averti en songe d'avoir recours aux remèdes que lui donnerait la veuve qui avait le soulier d'Epipode. Lucie répondit ingénument qu'elle n'avait aucune connaissance de la médecine; qu'à la vérité elle avait guéri plusieurs maladies par le moyen du soulier du saint martyr. En même temps elle fit avec le soulier la bénédiction sur un verre d'eau, qu'elle présenta au malade, qui recouvra aussitôt la santé. Saint Eucher et saint Grégoire de Tours parlent de la poussière du tombeau de ces saints martyrs, qu'on emportait pour guérir les malades.

EPREUVES. — Plus les saints s'avancent dans les voies de la Mystique, et plus ils ont d'épreuves terribles à soutenir, parce que la charité divine qui les enflamme les appelle aussi à de plus grandes luttes, à de plus grands sacrifices, à de plus grandes souffrances, comme témoignage de cet amour et comme mérites pour le ciel. Il suffit de parcourir les Vies de sainte Catherine de

Sionne, d'Henri Suso, de Catherine Emmerich, des stigmatisées du Tyrol, en un mot, de presque tous les saints, pour voir que c'est là, en quelque sorte, une des lois fondamentales de la vie spirituelle. On en verra d'ailleurs de très-nombreux exemples dans la suite de ce travail. Aussi croyons-nous inutile de nous étendre à ce sujet, nous bornant à citer les faits suivants, résumés dans la *Mystique* de Görres, sur Madeleine de Pazzi.

« Huit jours avant la Pentecôte 1585, Madeleine de Pazzi entendit une voix qui l'appela. Elle est aussitôt ravie, et répondit selon sa coutume : *Me voici ; je viens, je viens, je viens*. Puis, après quelques instants de silence, elle se parle au nom du Verbe fait chair, et se répond à soi-même : *Sache, se dit-elle, que jusqu'à la fête que vous allez célébrer en bas, dans laquelle tu t'es liée si intimement à moi, et je me suis communiqué moi-même à toi avec tant de profusion, tu me resteras unie dans la jouissance des trésors du ciel.* (Elle avait fait sa profession l'année précédente le jour de la Pentecôte.) *Mais sache aussi que ce temps une fois écoulé, je t'ôterai, comme je te l'ai déjà dit, le sentiment de ma grâce ; quant à la grâce elle-même, elle sera toujours avec toi. Cette privation l'arrivera d'après les décrets de mon Père, pour la joie des esprits bienheureux qui se trouvent devant le trône du Très-Haut, pour l'exemple et l'édification des créatures mortelles, pour le supplice et la confusion des démons, pour le rafraîchissement et la consolation des âmes souffrantes et de la tienne. Car je veux agir avec toi comme un vaillant général, qui avant d'élever un guerrier le fait passer par de nombreuses épreuves. Veille donc avec plus de soin encore qu'auparavant à garder toujours le sentiment de ton néant. Chaque vendredi, à l'heure où j'ai rendu mon esprit à mon Père, tu recevras le Saint-Esprit, lors même que tu n'en aurais pas le sentiment. Tu me seras ensuite toujours unie, et ma paix sera avec toi, même au milieu des luttes continuës que tu auras à souffrir. Car pendant tout le temps que durera l'épreuve à laquelle je veux te soumettre, des lions sortant de l'enfer viendront en grand nombre l'attaquer, et ils souleveront d'horribles tempêtes non-seulement au dehors, mais bien plus encore au dedans de toi. Ne perds pas courage, je ne permettrai pas qu'ils deviennent maîtres de toi ; ma grâce sera toujours avec toi ; et plus leurs assauts seront violents, plus mon secours sera près de toi, quoique tu n'en aies ni le sentiment ni la perception.* Elle répondit aussitôt en parlant en son propre nom : *Votre grâce me suffit.* Puis elle parla de nouveau au nom de Notre-Seigneur, qui lui annonça cinq grandes tentations, mais en même temps cinq moyens de les combattre, et finit par ces paroles : *Laisse avec assurance tous les démons s'élever contre toi pour t'effrayer, et que jamais la crainte ne trouve accès dans ton cœur. Au milieu des luttes les plus terribles, lorsque tu ne sauras de quel côté te tourner,*

et que tu croiras que je ne suis plus avec toi, tiens pour certain que je ne t'abandonnerai jamais. Elle répondit : *O Verbe fait chair, ô Verbe fait chair, qui peut accomplir vos œuvres si grandes ? Elles sont petites pour vous, mais grandes pour moi. Cependant votre grâce me suffit, et, fortifiée par elle, je ne serai jamais ébranlée.*

Ces épreuves continuèrent sans interruption pendant quatorze mois, au bout desquels elle apprit, dans une extase, qu'elle jouirait pendant trois mois de quelque soulagement. Pour la consoler, et pour lui représenter en même temps que le temps de ses souffrances n'était pas encore écoulé, Notre-Seigneur lui apparut au Carême de 1588, par conséquent, juste à la moitié de son temps d'épreuves, comme *Ecce homo*, pendant une extase, et lui présenta un faisceau de myrrhe. Comprenant bien que ce symbole lui annonçait de nouvelles souffrances, elle les accepta volontiers, en disant avec l'épouse du *Cantique* (1, 12) : *Mon bien-aimé est pour moi un faisceau de myrrhe ; il reposera sur mon sein.* Puis, tremblant de tout son corps, elle fut renversée à terre, faisant bien voir par là qu'elle était en proie au dedans et au dehors aux douleurs les plus amères.

Elle surmonta cette tentation par la mortification et l'humilité, fortifiée par un grand nombre d'apparitions, et chaque victoire lui procurait de nouvelles grâces. Le jour de Pâques 1590, elle eut une extase où on lui prescrivit un jeûne de cinquante jours, pour expier les fautes légères qu'elle pouvait avoir commises pendant le temps de son épreuve. Elle obéit après en avoir reçu la permission de ses supérieurs. Elle jeûna pendant tout ce temps au pain et à l'eau ; et au moment où elle chantait au chœur avec les sœurs, le jour de la Pentecôte, le *Te Deum*, elle eut un ravissement. Son visage devint resplendissant, et l'on reconnut à ses paroles qu'elle sentait les ardeurs de l'Esprit. Les saints lui appartenant, la délivrèrent de la fosse aux lions, ôtèrent au démon le pouvoir de l'attaquer à l'avenir, la comblèrent de dons que lui envoyait son Bien-aimé ; et elle parcourut triomphalement avec eux tout le couvent, afin de célébrer la victoire qu'elle avait remportée sur les puissances infernales. » (Sa Vie, par V. Puccini, c. 4-7.)

EPREUVES. — Nous voulons parler ici des épreuves d'abord volontaires, ensuite juridiques, au moyen desquelles se constatait l'innocence, principalement au moyen âge. L'origine de ces épreuves est la foi profonde de ceux qui, étant injustement accusés ou calomniés, attendaient de Dieu même un miracle pour leur justification. Des faits historiques, authentiques et incontestables, prouvent qu'en effet souvent Dieu récompensa cette foi, en lui donnant une toute-puissance sur les plus terribles éléments. De là, sans doute, sont venues les épreuves judiciaires proprement dites. Quoi qu'il en soit, on ne saurait méconnaître le

caractère surnaturel des faits suivants que nous citerons comme exemples.

Nous lisons dans l'*Histoire de saint Martin*, qu'une femme à qui les serviteurs de Brice, évêque de Tours, au vi^e siècle, portaient ses habits à laver, et qui, sous apparence de piété, avait changé de vêtement, c'est-à-dire suivant le langage de ce temps, s'était faite religieuse, conçut et enfanta. Cet événement souleva la colère de tout le peuple de Tours, qui rejetait le crime sur l'évêque Brice. Tout le monde voulait le lapider. « La bonté du saint, » disaient ces gens, « a longtemps caché ta luxure; mais Dieu ne veut pas permettre que nous nous souillions davantage en baisant tes mains indignes. » L'évêque, de son côté, repoussait avec force l'accusation. « Apportez-moi l'enfant, » dit-il. Lorsqu'on lui eut présenté l'enfant âgé seulement de trente jours : « Je t'adjure, » lui dit-il, « par Jésus-Christ Fils du Dieu tout-puissant, de dire devant tout le monde si c'est moi qui t'ai donné la naissance. — Non, » répond l'enfant, « tu n'es pas mon père. » Le peuple engageait l'évêque à lui demander qui était son père. « Ce n'est pas mon affaire, » dit le pontife, « je me suis occupé de ce qui me regarde; si vous voulez en savoir davantage, interrogez-le vous-mêmes. » Alors, les assistants crièrent que tout cela était l'effet d'artifices magiques. Bientôt ils s'ameutent tous ensemble contre lui et l'entraînent en disant : « Non, tu n'abuseras pas plus longtemps du nom de pasteur pour nous commander. » Wantant encore satisfaire le peuple, Brice mit des charbons ardents dans un pan de sa robe, et les serrant contre sa poitrine, s'avança suivi de la foule jusqu'au tombeau de saint Martin. Là, il laisse tomber les charbons et montre son vêtement sans aucune trace de brûlure. « De même, » dit-il, « que mon vêtement est, comme vous le voyez, demeuré intact des atteintes de ce feu, de même aussi mon corps est pur de tout attouchement et de tout commerce charnel. »

Emma, mère de saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, ayant été accusée de liaisons criminelles avec Alwin, évêque de Winchester, et ne voyant aucun moyen de prouver son innocence, allait être condamnée comme Susanne, lorsqu'à son exemple elle eut recours à Dieu, et s'offrit à subir l'épreuve appelée *ordéal* ou *ordalie*. Le jour ayant été fixé, la princesse passa en prières la nuit qui précéda le jugement de Dieu; et lorsque le moment fut venu, elle marcha, nu-pieds et les yeux bandés, sur neuf socs de charrue tout rouges, placés dans l'église de Saint-Swithin à Winchester, sans se faire aucune brûlure. (xi^e siècle.)

Sainte Cunégonde, impératrice d'Allemagne, ayant été horriblement calomniée, prouva son innocence en marchant nu-pieds sur des socs de charrue rougis au feu, et n'en reçut aucune atteinte. (xi^e siècle.)

A Florence, dans le même siècle, les moines de Saint-Sauveur de Septime, accusaient ce simonie l'évêque Pierre de Pavie, et

proposaient depuis longtemps de le prouver par l'épreuve du feu. Le peuple dressa deux bûchers l'un à côté de l'autre, chacun de dix pieds de long, large de cinq, haut de quatre et demi : entre les deux était un chemin large d'une brassée, semé de bois sec. On chantait des psaumes et des litanies; l'on choisit un moine nommé Pierre, Florentin, et de la famille des Aldobrandini, pour entrer dans le feu. Par ordre de l'abbé, il alla à l'autel pour célébrer la Messe, qui fut chantée avec grande dévotion et avec quantité de larmes, tant de la part des moines que des clercs. Quand on en fut à l'*Agnus Dei*, quatre moines s'avancèrent pour allumer les bûchers : l'un portait un crucifix, l'autre l'eau bénite, le troisième douze cierges bénits et allumés, le quatrième l'encensoir plein d'encens. Lorsqu'on les vit, il s'éleva un grand cri et l'on chanta le *Kyrie eleison* d'un ton lamentable. On pria Jésus-Christ de venir défendre sa cause : on demanda les prières de la sainte Vierge, de saint Pierre, de saint Grégoire.

Alors le moine Pierre ayant communiqué et achevé la Messe, ôta sa chasuble, gardant les autres ornements, et portant une croix, il chantait les litanies avec les abbés et les moines, et s'approcha ainsi des bûchers déjà embrasés. Le peuple redoubla ses prières avec une ardeur incroyable. Enfin on fit faire silence, pour entendre les conditions auxquelles se faisait l'épreuve, et l'on choisit un abbé qui avait la voix forte pour les lire distinctement au peuple. Tous l'approuvèrent, et un autre abbé ayant fait faire silence, dit : « Mes frères et mes sœurs, Dieu nous est témoin que nous faisons ceci pour le salut de vos âmes, afin que désormais vous évitiez la simonie, dont presque tout le monde est infecté. Car vous devez savoir qu'elle est si abominable, que les autres crimes ne sont presque rien en comparaison. »

Les deux bûchers étaient déjà à demi réduits en braise, et le chemin d'entre eux en était couvert : alors le moine Pierre, par ordre de l'abbé, prononça à haute voix cette oraison qui fit verser des larmes à tous les assistants : « Seigneur Jésus-Christ, je vous supplie que si Pierre de Pavie a usurpé par simonie le siège de Florence, vous me secouriez en ce terrible jugement, et me préserviez de toute atteinte du feu, comme vous avez autrefois conservé les trois enfants dans la fournaise. » Après que tous les assistants eurent dit *Amen*, il donna le baiser de paix à ses frères; et on demanda au peuple, combien voulez-vous qu'il demeure dans le feu? Le peuple répondit : « Il suffit qu'il passe gravement au milieu. »

Le moine Pierre, faisant le signe de la croix, et portant une croix sur laquelle il arrêta sa vue sans regarder le feu, y entra gravement nu-pieds. On le perdit de vue tant qu'il fut entre les deux bûchers; mais on le vit peu après reparaitre de l'autre côté sain et sauf, sans que le feu eût fait la moindre impression sur lui. Le vent de la flamme agitait ses cheveux, soulevait son aube et

faisait flotter son étole et son manipule ; mais rien ne brûla, pas même le poil de ses pieds. Il raconta depuis que, lorsqu'il fut prêt à sortir du feu, il s'aperçut que son manipule lui était tombé de la main, et retourna le reprendre au milieu des flammes. Quand il fut sorti du feu, il voulut y rentrer ; mais le peuple l'arrêta, lui baisant les pieds, et chacun s'estimait heureux de baiser la moindre partie de ses vêtements. Le peuple s'empressait autour de lui et chantait à Dieu des louanges, accompagnées de larmes de joie.

Ce récit est tiré de la lettre que le clergé et le peuple de Florence en écrivirent aussitôt au Pape Alexandre, le suppliant de les délivrer du simoniaque. Le Pape y eut égard et déposa de l'épiscopat Pierre de Pavie, qui se soumit à ce jugement, et se convertit si bien qu'il se réconcilia avec les moines, et se fit moine dans le même monastère de Septime.

ERMÉGARDE (La bienheureuse). — Etant enceinte, Marie lui apparut tenant à la main un anneau d'or et lui dit : *O Ermégarde, je veux que l'enfant que tu portes actuellement dans ton sein devienne mon fiancé ; en signe de quoi je t'apporte et te laisse cet anneau.* A ces mots la Mère de Dieu disparut, et Ermégarde trouva dans sa main le merveilleux anneau. L'auguste Reine des cieux lui apparut encore. L'enfant que portait Ermégarde fut saint Robert, qui plus tard fonda Molesmes et Cîteaux, sous le nom et la protection particulière de la sainte Vierge. (A. BAILLET, *Vies des saints* ; SURTUS, t. II, 29 avril.)

ERMESSENDE. — Le *Ménologe de Cîteaux*, raconte, sous la date du 7 octobre 1224, la vision suivante qu'eut Ermesende, comtesse de Luxembourg, et qui donna naissance au monastère de Clairfontaine. Etant dans son château de Bardembourg, elle alla un jour se reposer près d'une fontaine qui coulait non loin de Mons. Là s'étant endormie, elle vit, des yeux de l'âme, une femme d'une beauté ravissante, d'une gravité, d'une majesté toute célestes. Elle descendait du haut d'une montagne voisine, tenant entre ses bras un petit enfant, plus beau qu'aucun des enfants des hommes, et vint se reposer sur les bords de la fontaine. Alors accourut vers elle un troupeau de jeunes brebis qu'elle flatta, et caressa avec une extrême bonté les unes après les autres. Toutes ces brebis étaient blanches et noires, la couleur noire leur longeait le dessus du dos, puis descendait en deux bandes et en forme de croix sur les deux flancs ; tout le reste du corps était blanc. Ermesende ayant cru comprendre dans cette vision un signe mystérieux, alla consulter un saint ermite qui habitait la forêt voisine. Après avoir invoqué avec une vive ferveur la révélation d'en haut, celui-ci lui répondit : « Dieu a voulu par cette vision vous ordonner de fonder un monastère pour des religieuses de l'ordre de Cîteaux qui portent le blanc symbole de la pureté et le noir emblème de la pénitence : c'est là ce

que signifient ces jeunes brebis que vous avez vues, et qui étaient noires et blanches. La dame admirable qui prodiguait ses caresses à ces jeunes brebis est la Mère de Dieu, qui a si souvent témoigné une affection spéciale à l'ordre de Cîteaux. » En conséquence la duchesse de Luxembourg fonda le monastère de Clairfontaine et y appela les *Bernardines*. (*Menolog. Cisterc.*, 7 octobre.)

ESKILE (Le bienheureux), évêque de Londres, primat du Danemark et légat du Saint-Siège. — Eskile, encore jeune, alla étudier en Saxe, et ayant été attaqué d'une grave maladie, tomba en agonie, perdit complètement l'usage de ses sens et de ses membres, et un souffle imperceptible annonçait seul qu'il n'était pas encore tout à fait mort. Dans cet état, dit le *Fasciculus sanctorum ordinis cisterciensis* (lib. I, distinct. 30, cap. 1), dégagé des liens de la chair, il fut conduit en esprit vers un édifice immense, dont tout l'intérieur était comme une ardente fournaise. S'étant échappé, pour ainsi dire miraculeusement, de cet abîme de feu qui l'enveloppait déjà, il se trouva en face d'un magnifique palais où il vit la Reine des anges dans la splendeur d'une majesté et d'une gloire ineffables. Marie sembla le repousser d'abord ; mais dans le cortège nombreux qui l'entourait, trois hommes vénérables intercédèrent pour le jeune étudiant : c'était l'évêque de Hildesheim, le doyen du chapitre de cette ville, et un chanoine de ce même chapitre. Marie se laissa enfin fléchir par l'engagement que prit Eskile de lui donner exactement cinq mesures pressées de cinq sortes de grains. Alors il fut mis en liberté, et il lui fut permis de revenir à la vie. A ce moment, en effet, tous les assistants virent ce jeune homme au dernier degré de l'agonie, ouvrir les yeux, recouvrer l'usage de la parole, s'asseoir lui-même sur son lit et faire éclater les transports de la plus vive allégresse en répétant sans cesse : « Grâces, mille fois grâces à Dieu, je ne serai pas brûlé ! » Il raconta ensuite à ceux qui l'entouraient tout ce qui lui était arrivé, tout ce qu'il avait vu. Or, un des assistants, homme très-versé dans les choses de Dieu, laissa sortir la foule, expliqua ainsi en particulier à Eskile le sens de sa vision : « Je vous préviens et vous prédis, » dit-il, « que vous serez un homme de grande renommée, et que vous occuperez un rang très-élevé dans l'Eglise de Jésus-Christ. Quand vous l'aurez obtenu par la grâce de Dieu, songez à faire construire cinq monastères de cinq différents ordres qui sont les cinq mesures de cinq sortes de grains que vous avez promis à la Mère de Dieu. » Une circonstance vint bientôt prouver que cette vision était vraiment divine, car il avait été révélé à Eskile dans cette vision que ses trois intercesseurs qui étaient alors en vie mourraient dans cette même année, ce qui arriva effectivement. Ce qui avait été prédit de l'élévation d'Eskile aux dignités ecclésiastiques eut lieu également. Nommé archevêque, métropolitain et primat des Iles du Nord, il exécuta sa promesse eu

élevant cinq monastères, y joignant même plusieurs autres.

ESPRIT-SAINT. — Beaucoup de visions mystiques ont pour objet l'Esprit-Saint, mais cet Esprit, étant à la fois l'Esprit du Père et du Fils, se trouve mêlé intimement aux contemplations qui les représentent. D'autres fois les visions relatives à l'Esprit-Saint ont un caractère tellement spirituel qu'elles échappent à toute description. Souvent, cependant, ces visions revêtent aussi une forme représentative comme, par exemple, celle de la béguine Blambeck que nous donnons ici telle qu'elle est racontée par son confesseur, et résumée par Görres, dans sa *Mystique*.

- A la fête de la Pentecôte de l'an 1293, après avoir reçu Notre-Seigneur, elle fut remplie d'une telle suavité qu'il n'y avait aucune partie de son corps qui n'en fût inondée. Elle resta en cet état tout le jour; elle ne put ni boire, ni manger, ni prononcer une seule parole. Comme elle admirait la bonté de Dieu, elle voulut prendre un peu de miel; mais il lui parut amer, comparé à la douceur dont elle était pénétrée. *O Dieu*, se disait-elle, *si je savais le chemin par où le Saint-Esprit est descendu sur les hommes!* Elle fut alors ravie en esprit, et elle comprit que l'Esprit-Saint est présent dans toutes les bonnes œuvres que l'on fait uniquement pour Dieu, et que le miel, l'huile, l'eau et le feu sont les symboles de sa divine présence. Il vient sous le symbole du miel quand l'âme est pénétrée d'une ineffable suavité, quand elle prend goût à la prière, à la parole de Dieu et à toutes les pratiques de piété, et enfin quand elle est ravie dans une vision divine. Il vient sous la figure de l'huile quand l'âme est douce et patiente dans l'adversité et à l'égard du prochain, quand le joug du Seigneur lui est doux, et qu'elle compatit aux peines des autres hommes. Il vient aussi sous la figure de l'eau en trois manières; à savoir, dans les larmes du repentir, dans celles de la dévotion, et dans celles enfin du céleste amour. Il vient sous l'image du feu lorsque l'âme se porte avec ardeur aux bonnes œuvres, lorsqu'elle est enflammée du feu de la charité, ou illuminée par les révélations du Saint-Esprit. Le lendemain, elle s'inquiétait de ne pouvoir remplir ses exercices de dévotion, et elle considérait tristement vers le soir qu'elle avait passé inutilement la journée. Cette pensée la plongea dans une douleur profonde, qui pénétra tout son corps. Cependant elle fut un peu consolée en pensant que ce qu'elle souffrait était l'effet d'un juste jugement de Dieu, qui lui faisait expier ainsi la négligence dont elle s'était rendue coupable pendant ce jour. *Soyez béni, Seigneur*, dit-elle; *vous faites toujours ce qu'il y a de mieux.* Tout à coup la main de Dieu parut sur elle avec sa grâce, et elle vit descendre d'en haut une troupe de gens tous vêtus d'habits dorés, et couverts jusque par-dessus la tête, de sorte qu'on ne leur voyait que le

visage. Ils avaient une belle figure, mais paraissaient graves et âgés. Après eux en venaient d'autres vêtus d'habits blancs, et la tête ceinte d'une couronne de roses rouges. Leur visage était gracieux, et respirait la joie la plus vive. Puis une troisième troupe très-nombreuse succède aux deux premières. Ceux qui la composaient étaient vêtus d'habits rouges et plus éclatants que le soleil. Au milieu de cette troupe était notre Sauveur à tous, Jésus-Christ; et il était sans contredit le plus beau et le plus aimable de tous ceux qui étaient là. Il était d'une grandeur moyenne, avait les mains et les bras étendus comme le prêtre à l'autel. Ses plaies étaient ouvertes, et brillaient d'un éclat merveilleux. Ceux qui le regardaient, il les inondait de délices; car sa beauté surpassait de beaucoup celle de tous les autres. Il répandait autour de lui une flamme brillante, qui se partageait en rayons, dont les uns montaient vers le ciel, les autres pénétraient la masse de la terre, tandis que d'autres se dispersaient sur les hommes qui l'habitent. Mais elle ne comprenait rien à ces splendeurs, jusqu'à ce que son cœur fût pénétré par cette flamme et embrasé de l'amour divin. A cette clarté, elle vit en esprit les derniers confins de la terre et une multitude innombrable de gens, mais qui tous étaient chrétiens. Cette flamme se pénétrait de telle sorte que plusieurs recevaient le même rayon, tandis que d'autres en recevaient plusieurs à la fois. Cette flamme se répandait en eux de quatre manières, à savoir, par le sommet de la tête, par la bouche, par les oreilles et par le cœur. Quelques-uns recevaient ces rayons en ces quatre manières; d'autres d'une manière seulement, et d'autres pas du tout. Elle comprit que la grâce du Saint-Esprit qui vient du Fils est la sainteté. La flamme qui allait en haut signifie la grâce qui remplit les élus dans le ciel; celle qui pénétrait la masse de la terre signifie la grâce des élus dans le purgatoire; celle qui se répandait sur les hommes qui habitent la surface de la terre désigne la grâce que Dieu verse dans les hommes pieux. La flamme qui entrait par le sommet de la tête signifie l'élevation du cœur aux joies célestes, qui comblent l'âme de la grâce du Saint-Esprit, que l'âme reçoit par la prédication; celle qui entrait par la bouche est le symbole de la grâce qui est communiquée à l'homme dans la prière, et qui lui fait goûter celle-ci; celle enfin qui entrait par le cœur représente la grâce qui allume dans le cœur de l'homme le feu de l'amour divin, et éclaire l'esprit. Mais elle ne comprit cette vision qu'après avoir reçu la flamme. C'est alors seulement que son âme connut le sens de tout ce qu'elle avait vu.

ESPRITS. — *Voy. ANGÈS.* — Un des signes de la pureté est de voir les esprits sous des formes visibles. Ainsi par exemple Benoîte Rencurel, la bergère du Laus, et la fondatrice de ce pèlerinage, reçut ce don au chevet des mourants où elle s'empressait d'accourir. Nous avons vu, en parlant des

anges, jusqu'à quel point cette faveur singulière lui avait été départie.

ETIENNE (Saint). — abbé de Cîteaux et collègue de saint Robert, apprit par révélation de la sainte Vierge, les grandes destinées réservées à leur ordre et les développements merveilleux qu'il prendrait à l'avenir. Un jour qu'il priaït avec une ardente ferveur devant une image de Marie, elle lui révéla que sa fin approchait, et que la couronne immortelle l'attendait dans les cieux. (*Menolog. Cisterc.* 26 Jan. et 17 April. *Annales Cisterc.*)

ETOILE. — Souvent une étoile signale les actes importants de la vie des saints, et se révèle principalement à leur mort. Ainsi, lorsque sainte Zite expira, une étoile d'un éclat extraordinaire apparut au-dessus de la ville de Lucques. — *Voy. ZITE.*

EUCCHARISTIE. — «Souvent,» dit Görres (*Mystique*), «l'Eucharistie a remplacé chez les saints la nourriture corporelle. La nourriture ordinaire produit une union intime entre la nature extérieure et le corps de l'homme; de même aussi l'Eucharistie, nous introduisant dans une région supérieure, unit ceux qui la reçoivent avec Dieu, et les fait participer à sa vie. Dans la nourriture ordinaire, celui qui mange étant supérieur à ce qui est mangé, s'assimile les aliments qu'il prend, et leur communique sa propre nature. Mais dans l'Eucharistie, l'aliment est plus puissant que celui qui le mange: ce n'est plus la nourriture qui est assimilée; c'est elle au contraire, qui s'assimile l'homme, et l'introduit dans une sphère supérieure. Il se produit alors comme un changement complet de la vie tout entière. La vie surnaturelle absorbe en quelque sorte la vie naturelle; et l'homme, au lieu de vivre de la terre, vit désormais de la grâce et du ciel. Les aliments qui lui semblaient autrefois les plus délicieux n'excitent plus en lui que le dégoût, et l'estomac se refuse à les prendre ou à les garder. Nicolas de Flue, depuis qu'il eut embrassé la vie solitaire, ne vécut que de la sainte Eucharistie. Bientôt le bruit de ce miracle se répandit dans le canton d'Underwald, et on n'y ajouta d'abord aucune foi. Beaucoup s'imaginent qu'autrefois toutes les nouvelles de ce genre étaient accueillies avec une crédulité qu'ils attribuent à l'ignorance de cette époque; c'est une erreur. De tout temps, les événements de ce genre ont excité d'abord le doute et le besoin d'en constater la vérité par tous les moyens que Dieu nous a donnés pour cela; et de tout temps aussi l'esprit humain n'a reçu ces faits merveilleux que convaincu par l'évidence. Ainsi, en 1225, Hugues, évêque de Lincoln, ayant appris qu'il y avait à Leicester une religieuse qui n'avait pris aucune nourriture depuis sept ans, et qui vivait seulement de l'Eucharistie qu'elle prenait tous les dimanches, n'ajouta d'abord aucune foi à ce récit. Il envoya d'abord à cette femme quinze clercs qui devaient l'observer attentivement pendant quinze jours, sans la perdre de vue un seul

instant; et comme, pendant tout ce temps, elle conserva ses forces et sa santé, quoiqu'elle n'eût pris aucune nourriture, il se déclara convaincu, comme il convient à un homme intelligent.

Les habitants d'Underwald firent la même chose avec Nicolas de Flue. Pendant un mois, ils occupèrent tous les passages qui conduisaient à sa cabane, et furent enfin convaincus que non-seulement on ne lui avait porté aucune nourriture pendant ce temps, mais qu'aucun homme n'avait pu arriver jusqu'à lui. Cependant l'évêque de Constance, ne se trouvant pas encore satisfait, envoya près du solitaire son évêque suffragant. Celui-ci étonné de le trouver si vigoureux après une si longue abstinence, lui ayant demandé quelle vertu il préférerait à toutes les autres, Nicolas lui répondit que c'était l'obéissance: sur quoi l'évêque lui ordonna aussitôt de manger un pain qu'il lui présenta. Le solitaire obéit; mais à peine avait-il mangé la première bouchée qu'il éprouva des vomissements très-violents, et il lui fut impossible de continuer à manger. L'évêque de Constance, ne croyant pas encore au récit de son suffragant, voulut s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se rendit donc auprès de Nicolas, et il lui demanda comment il pouvait vivre ainsi sans manger. Le frère lui répondit que lorsqu'il assistait à la Messe, ou qu'il prenait la sainte Eucharistie, il sentait une force et une douceur qui le rassasiaient et lui tenaient lieu de nourriture. Il avait plus d'une fois avoué à ses amis les plus intimes que la méditation toute seule produisait en lui ces effets; de sorte que, lorsqu'il contemplait la Passion du Sauveur, et qu'il recevait dans son sein le souffle de Jésus mourant, ce souffle pénétrait son intérieur, et le fortifiait pour longtemps. (*A. SS. Mart.*)

Il en fut de même de sainte Catherine de Sienne. Dès son enfance, jusqu'à l'âge de quinze ans, elle ne prenait que du vin rouge mêlé avec beaucoup d'eau, et un peu de nourriture; mais depuis cet âge elle se contenta de ne prendre que de l'eau, du pain et des herbes. A vingt ans elle s'abstint de pain, puis de toute nourriture extérieure sans que sa santé en fût le moins du monde altérée; elle ne fit qu'en éprouver un besoin plus grand de recevoir la sainte Eucharistie. Cet aliment divin, en même temps qu'il augmentait les flammes de son amour, lui rendait toujours plus douloureuse cette vie qui la séparait de son bien-aimé; de sorte que, toutes les fois qu'elle communiait, elle était accablée d'une grande tristesse. Cependant elle recevait en même temps d'ineffables consolations, qui lui ôtaient non-seulement le désir, mais encore la possibilité de prendre aucune nourriture extérieure; et lorsqu'elle voulait essayer de manger quelque chose elle éprouvait de grandes douleurs, et ne pouvait rien garder. Cette disposition extraordinaire occupa beaucoup, comme il arrive en pareil cas, les parents et les amis de la sainte. Ils s'adressèrent à

plusieurs reprises à ses confesseurs ; et ceux-ci, ne sachant eux-mêmes que penser, lui ordonnèrent plus d'une fois de manger quelque chose ; mais à chaque fois elle courut risque de la vie. Elle essaya de temps en temps de se mettre à table avec les autres, s'efforçant de manger comme eux ; mais à peine avait-elle la nourriture dans la bouche qu'elle était obligée de la rejeter avec d'horribles souffrances, qui excitaient la compassion de tous les assistants. Après bien des essais, on la laissa enfin tranquille, et elle ne prit plus que de l'eau pure. Devant les autres, elle attribuait cette disposition extraordinaire à ses péchés, mais à chaque fois aussi qu'elle recevait l'Eucharistie, elle y puisait une force incroyable. Souvent la vue seule de la sainte hostie ou même d'un prêtre qui avait dit la Messe le matin produisait en elle le même effet, et plus d'une fois, lorsqu'elle était près de succomber à l'épuisement, on la vit reprendre subitement ainsi des forces, et accomplir sans fatigue les œuvres de charité les plus pénibles.

Sainte Rose de Lima imita aussi sous ce rapport sainte Catherine qu'elle avait prise pour modèle. Lorsqu'elle allait à la communion, elle avait la figure d'un ange ; de sorte que le prêtre était comme frappé de stupeur. Si on lui demandait quel effet l'Eucharistie produisait en elle, elle balbutiait, disant qu'elle ne trouvait point de mots pour exprimer ce qu'elle pensait ; qu'au reste tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'elle passait alors tout entière en Dieu, et qu'elle était inondée d'une telle joie que rien dans la vie ordinaire ne pouvait lui être comparé. Cette divine nourriture la rassasiait et la fortifiait tellement que lorsqu'elle revenait de l'église, elle marchait d'un pas ferme et agile, tandis que, lorsqu'elle y allait au contraire, elle était souvent obligée de s'arrêter pour respirer, tant elle était épuisée par le jeûne, les veilles et les mortifications. Ses parents s'apercevaient facilement alors des effets que l'Eucharistie produisait en elle ; car, à peine revenue chez elle, elle entrait dans sa chambre et y restait jusqu'à la nuit. Et, lorsque le soir on l'engageait à manger quelque chose, elle répondait qu'elle était tellement rassasiée qu'il lui était impossible de rien prendre. Elle passa ainsi une fois huit jours sans manger, et toutes les fois que le saint Sacrement était exposé aux quarante heures, elle passait tout ce temps à genoux en sa présence.

Quand on demandait à la bienheureuse Liguine d'où lui venait son sang puisqu'elle ne mangeait rien : « D'où vient, » répondit-elle, « au cep sa sève au printemps, puisque l'hiver il sèche et dépérit ? » Et elle ajouta qu'elle puisait plus de force dans une bonne méditation que d'autres dans les mets les plus recherchés. Sainte Angèle de Foligno trouva pendant douze ans dans l'Eucharistie des forces suffisantes pour pouvoir se passer de toute autre nourriture. Il en fut ainsi de sainte Colombe de Rieti, de Dominica de

Paradis, qui ne prenait rien autre chose pendant tout le Carême ; de l'évêque saint Mocdoc qui, une fois pendant quarante jours, vécut seulement de la sainte Eucharistie, et qui, après ce temps, parut à ses disciples plus fort qu'anparavant. A Norfolk, dans le nord de l'Angleterre, vivait une sainte fille, que le peuple avait nommée Jeanne Matles, c'est-à-dire *sans nourriture*, parce que, pendant quinze ans, elle n'avait pris que l'Eucharistie. La sœur Louise de la Résurrection, en Espagne, vécut ainsi pendant plusieurs années. Il en fut de même de sainte Colette, d'Hélène Encelmine qui rendait par le nez toute nourriture ; des abbés Ebrulph et Fantin, de Pierre d'Alcantara et de beaucoup d'autres, particulièrement chez les Pères du désert.

Jacques de Vitry raconte de Marie d'Oignies qu'elle ressentait alternativement pour Dieu une faim et une soif merveilleuses. Plus elle se sentait près de lui, plus aussi cette faim et cette soif augmentaient ; et elle ne pouvait se rassasier que par la sainte Eucharistie. Elle reposa une fois pendant trente-cinq jours consécutifs avec le Seigneur, dans un doux silence, sans prendre aucune nourriture. Pendant tout ce temps elle ne prononça aucune parole, si ce n'est de temps en temps celle-ci : *Donnez-moi le corps de Notre-Seigneur*. Après l'avoir reçu, elle se sentit fortifiée ; mais elle retourna bientôt à son ancien état, et garda de nouveau un silence absolu. Revenue à elle au bout de cinq semaines, elle ouvrit enfin la bouche, parla au grand étonnement des assistants, et prit quelque nourriture ; mais l'odeur de la chair et du vin lui devinrent insupportables. Dans sa dernière maladie, elle ne pouvait manger ni même souffrir l'odeur du pain, tandis qu'elle prenait facilement le corps de Notre-Seigneur. Son confesseur voulut essayer une fois de lui donner une hostie non consacrée. Elle frémit aussitôt d'horreur à l'odeur du pain, et comme il s'en était attaché un peu à ses dents, elle se mit à crier, à cracher et à sangloter avec de grandes angoisses. Sa poitrine, lorsqu'elle respirait, semblait vouloir se briser ; et elle ne put prendre un peu de repos que bien avant dans la nuit, après s'être lavé la bouche avec de l'eau.

Il en était de même du frère Bernard de Corléon. Dans les premières années qu'il passa au couvent, on ne lui permettait la sainte communion, suivant la coutume de l'ordre, que deux fois ou au plus trois fois par semaine. Mais, la faim de cet aliment céleste ayant augmenté, il obtint la permission de s'en nourrir tous les jours. Plus il le recevait, plus il désirait le recevoir ; et ce désir finit par devenir une faim dévorante et insatiable. Le jour du vendredi saint, où, d'après l'usage de l'Eglise, l'Eucharistie ne peut être administrée, était pour lui un jour de souffrance non-seulement pour son âme, mais aussi pour son corps ; il se sentait si faible et si épuisé qu'il pouvait à peine faire un pas. Mais à Pâques, lorsqu'il avait reçu de nouveau le pain de vie, il était

fortifié dans son âme et dans son corps, ce qui arrivait toutes les fois qu'il allait à la communion.

Mais aussi dès que l'âme, en cet état, tombe par quelque négligence de la hauteur où elle était montée, il se produit aussitôt un désaccord pénible pour elle, et c'est pour cela que sainte Colette, lorsqu'elle refusait d'exécuter les ordres qui lui venaient d'en haut, ne pouvait plus avaler la sainte hostie. L'homme mystique vit toujours, il est vrai, de la nourriture terrestre, puisqu'il a encore une partie de ses racines dans la nature extérieure; mais il y a aussi tout un côté de son être qui a ses racines en Dieu, et par lesquelles il se trouve incorporé à cet organisme surnaturel dont Dieu est le principe. Or, de ce côté, il vit de cet aliment céleste que Dieu nous a préparé dans sa miséricorde, sa vie se complète et se reproduit et se nourrit de la vie divine du Verbe; car le premier principe de toute Mystique, c'est qu'elle vit d'une vie supérieure. »

Quand saint Philippe Néri guérissait, c'était plutôt par miracle que par remèdes; ce qui ne doit pas surprendre, puisque, au rapport des médecins, ce qu'il prenait d'aliment dans la meilleure santé était si modique, qu'il n'était pas naturellement capable de sustenter son corps. On croit donc qu'il n'a vécu si longtemps que par la force qu'il recevait dans la sainte Eucharistie.

Il est impossible de rendre les sentiments qu'inspirait Catherine de Sienne, lorsqu'on la voyait recevoir la sainte Eucharistie. Sa figure resplendissante était inondée de larmes et toute couverte de gouttes de sueur qui ressemblaient à des perles. Frère Thomas la vit ainsi, le jour où elle sentit tomber sur elle comme une pluie de feu et de sang, qui purifia son âme et détruisit, dans son corps même, les principes du mal.

Au sujet des communions de sainte Catherine de Sienne, les Bollandistes donnent les détails suivants, extraits du manuscrit du frère Thomas, son premier confesseur. La bienheureuse reçut de Notre-Seigneur lui-même la sainte Eucharistie, non pas une fois, mais plusieurs fois et en différentes manières; souvent, au lieu de la communion sacramentelle, il appliquait les lèvres de Catherine à la blessure de son côté sacré. Quelquefois, quand elle communiait, elle voyait les anges qui tenaient un voile d'or et des flambeaux dans leurs mains, autour de l'autel. La sainte hostie se transformait en un enfant d'une ravissante beauté. Quelquefois, trois figures y paraissaient et n'en faisaient plus qu'une ensuite. Quelquefois, le prêtre, Notre-Seigneur et elle-même paraissaient tout embrasés, et il parlait de l'autel une lumière qui éclairait toute l'église. Souvent, lorsque le prêtre divisait l'hostie, il lui était montré comment Notre-Seigneur tout entier se trouvait dans chaque partie; quelquefois la sainte Trinité se manifestait sous différentes figures. Elle distinguait aussi parfaitement une hostie consacrée, d'une hostie qui ne l'était pas. Le

jour de la fête de saint Agapite, Catherine disait en communiant : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme; elle entendit une voix qui disait : Et moi je suis digne que tu entres en moi.*

Nous lisons dans les *Insinuations de la divine pitié* où sainte Gertrude décrit ses propres révélations : « Gertrude reçut le corps du Sauveur, et elle reconnut que son âme était devenue claire comme un cristal transparent, et que la divinité de Jésus-Christ qu'elle venait de recevoir, y étant miraculeusement enchâssée comme un or pur, éclatait au travers ce cristal, et produisait en elle des opérations si douces, si surprenantes et si inconcevables, que la très-adorable Trinité et tous les saints en furent comblés de joie. Et c'est ce qui fit connaître à Gertrude la vérité de cette maxime; que toutes les pertes spirituelles se peuvent réparer par une bonne communion. Car, en vérité, les effets, que produisait en elle la Divinité, étaient si excellents, qu'il semblait que toute la cour céleste rendait témoignage que ses plus grandes délices étaient de voir une âme, dans laquelle Dieu produisait tant de merveilles. »

Saint Odon, archevêque de Cantorbéry, guérit par ses prières le duc Athelm, qui était dangereusement malade. Quelques ecclésiastiques du siège de Cantorbéry ayant accueilli des doutes sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le saint archevêque pria Dieu de les délivrer de cette tentation, en confirmant d'une manière éclatante la vérité de ce mystère, et sa prière fut exaucée. Un jour qu'il disait la Messe dans sa cathédrale, quand il en fut à la fraction de l'hostie, il en sortit des gouttes de sang qu'il fit voir à ceux qui doutaient de la présence réelle. Ce prodige eut lieu vers 955, et se renouvela souvent depuis en différents temps et en différents lieux.

Euloge, prêtre et solitaire de la Thébéide, avait, entre autres dons surnaturels, dont Dieu l'avait favorisé, celui de lire dans les cœurs les dispositions de ceux auxquels il distribuait la sainte Eucharistie. Il la refusait à ceux auxquels l'Esprit de Dieu lui avait révélé qu'ils en étaient indignes, et il leur donnait sans détour la raison de ce refus. « Retirez-vous, » leur disait-il, « et faites pénitence, afin que purifiés par une véritable satisfaction, vous vous rendiez dignes de participer au corps et au sang de Jésus-Christ. » Beaucoup d'autres saints ont joui du même privilège, comme par exemple, au xvii^e siècle, Benoîte, la bergère du Laus, fondatrice de ce pèlerinage.

EUPHEMIE (Sainte) — se coupa le nez et les lèvres et se laissa réduire à la plus horrible servitude, pour garder le vœu de virginité qu'elle avait fait. Un jour de Noël qu'elle adorait Dieu, Marie lui apparut au milieu d'une lumière resplendissante, l'exhorta à la persévérance, puis lui guérit le nez et les lèvres. En reconnaissance de ce miracle, le père d'Euphémie fit bâtir à la place où était apparue la sainte Vierge un vaste

couvent où sa fille servit le Seigneur. (Guillem. GRAN., *Spec. exempl.*, dist. 9, num. 22.)

RUSÈBE (Saint), — prêtre de l'Église romaine, guérit un enfant paralytique en lui administrant le baptême. Ce miracle convertit saint Adrias et sainte Pauline, sa femme, que le Pape saint Etienne baptisa avec leurs enfants, et qui se retirèrent avec saint Eusèbe dans une sablonnière située sur la voie Appienne, à un mille de Rome. Le greffier Maxime, que Valérien avait chargé de les arrêter, fut tout à coup possédé du démon et ne dut sa guérison qu'aux prières d'Eusèbe et de ses compagnons. Ce prodige convertit le greffier. (Vers l'an 256.)

EUSTACHE, abbé d'Heimrod en Allemagne. — Un jour qu'en qualité de visiteur il étoit au couvent d'Heisterbach, et qu'il assistait, avec les religieux de cette maison, à l'office des Matines, au moment où l'on chantoit le *Te Deum* avec un redoublement de ferveur, l'auguste Mère de Dieu se fit voir à tous les regards au milieu d'une clarté céleste. Elle tenait à la main l'extrémité d'une chaîne d'or. A l'autre bout de cette chaîne étoit une couronne de même métal, surmontée d'une pierre précieuse d'une grosseur extraordinaire et d'un éclat éblouissant. Sur cette perle on lisait : *O clemens, optia, o dulcis Virgo Maria!* Des rayons tout pareils à des gerbes de feu s'échappaient en tous sens du miraculeux diadème, et faisaient lire distinctement les noms d'Eustache, et de tous les religieux qui alors chantaient les louanges de Dieu. Puis on entendit la sainte Vierge dire à haute et intelligible voix : *De même que je suis dans ma gloire, ainsi tous ceux qui sont ici seront à jamais avec moi dans la cité vivante.* (Paul SAUSSERET, *Apparitions et révélations de la sainte Vierge.*)

EUSTOCHIUM (La bienheureuse), — religieuse de l'ordre de Saint-Dominique à Padoue, eut le bonheur de se voir apparaître l'enfant Jésus. Après trois jours de larmes et de ferventes prières elle fut ravie en extase et vit Marie qui adorait son nouveau-né couché sur un peu de paille. Il lui fut même donné de l'embrasser ainsi que l'adorable Enfant qui a sauvé le monde. Aussi, tel fut l'excès de sa félicité et de son saint enivrement, que si cet état n'eût pas cessé promptement, et si son extase n'eût pas fini à temps, la fille de Saint-Dominique y aurait laissé la vie. Quelques-unes de ses sœurs lui ayant demandé comment étoit la sainte Vierge et quelle étoit sa beauté, ainsi que celle de l'Enfant-Dieu : « Cette beauté, » dit Eustochium, « étoit telle que nulle langue, ni humaine ni angélique, ne saurait la décrire. » (*Chronicon ordinis Prædicator.*, part. II ; POIRÆUS, t. II, p. 578.)

EUTHYME (Saint), abbé en Palestine, fut favorisé du don des miracles. — Il guérissait surtout les possédés. Les serpents et les bêtes féroces dont il étoit environné dans le désert et qui étoient quelquefois sur le point de l'attaquer s'enfuyaient aussitôt qu'il se mettoit à prier. Aspebète, prince arabe,

ayant inutilement consulté les médecins et les magiciens pour obtenir la guérison de Térébon, son fils, atteint d'une paralysie qui lui avait desséché la moitié du corps, le conduisit au saint abbé qui le guérit sur-le-champ par une courte prière accompagnée du signe de la croix. Le bruit de la guérison miraculeuse de Térébon lui attira un grand nombre de malades qui, se trouvant ainsi guéris par ses prières, étendoient de plus en plus sa réputation et lui attiraient de nombreuses visites. Il faisait tous les ans une retraite dans le désert de Ruban et y amenait Sabas l'un de ses disciples. Dans une de ces retraites qui duraient depuis l'octave de l'Épiphanie jusqu'au dimanche des Rameaux, Sabas, tourmenté d'une soif ardente, fut pris d'une telle faiblesse, qu'il étoit près d'expirer. Euthyme, s'étant mis en prière, frappa la terre de son bâton et il en sortit de l'eau qu'il fit boire à Sabas; et cette eau miraculeuse le ranima et lui rendit ses forces. Deux autres de ses disciples, Elie et Macaire, à qui il avait prédit qu'ils seraient tous deux patriarches de Jérusalem, vinrent le trouver au commencement de l'an 473 pour l'accompagner dans le désert. Il leur dit qu'il passerait la semaine avec eux et qu'il mourrait le samedi : il prédit à Donatien qu'il le suivrait dans sept jours et mourut comme il l'avait prédit le 20 janvier 473.

EVANGÉLISTE (Le bienheureux), enfant né de sainte Françoise, en 1402. — Il se montra, dès le plus jeune âge, un prodige de la grâce. Atteint, à neuf ans, de la peste, il eut une vision avant de mourir. « Voici, » disoit-il à sa mère, « mes patrons et une multitude d'anges qui viennent à moi. » A l'instant même où il expirait, une petite fille de la maison voisine, laquelle étoit si malade qu'elle ne parloit plus depuis plusieurs jours, s'écria : « Voyez, voyez Evangéliste Ponzani qui monte au ciel entre deux anges. » Dieu l'avait favorisé du don de prophétie, et il avait prédit à son père qu'il recevrait un coup d'épée, et il avait même montré l'endroit de sa blessure. Il apparut aussi à sa mère un an après sa mort, et lui fit une peinture magnifique du bonheur dont il jouissait dans la compagnie des anges.

EVODE (Saint). — L'an 46 ou 47 de Jésus-Christ, une fervente chrétienne du Puy en Velay, nommée Villa, tomba malade; une fièvre ardente la saisit, et la dévora lentement. Déjà elle touchait aux portes de la tombe, quand la Reine du ciel, se présentant à elle, lui dit : *Ma chère enfant, levez-vous; quittez le lit sur lequel vous avez déjà passé tant de nuits sans sommeil; allez le plus tôt possible à la chapelle que j'ai en haut du mont Anic, dans la ville du Puy : c'est là que je veux vous guérir.* La malade obéit. Dès le matin, elle se fit porter, par ses domestiques, à l'endroit indiqué. Elle y remarqua une pierre longue et large, taillée en forme d'autel; et, s'étant couchée dessus, elle s'y endormit du plus profond sommeil. Tandis qu'elle reposait ainsi, la sainte Vierge se fit

de nouveau voir à elle, et lui parla en ces termes : *C'est bien ici le lieu que je vous avais désigné; et quand vous vous réveillerez, votre fièvre aura cessé. Ce miracle devra être, et pour vous et pour les autres, la preuve et la garantie de l'affection que je porte à cet endroit, et de la bienveillance que j'aurai toujours pour lui; je le choisis, et je veux qu'à tout jamais les Chrétiens me rendent ici un culte tout particulier.*

La vision disparut; la malade s'éveilla: la fièvre l'avait quittée. Elle alla tout raconter à l'évêque du Puy, qui se transporta sans délai, avec tout son clergé, au lieu où le miracle venait de s'opérer. A peine le pieux cortège y fut-il arrivé, qu'il remarqua que le haut du roc, à l'endroit où est maintenant l'église de Notre-Dame du Puy, était tout couvert de neige, quoique l'on fût alors au 11 de juillet, et que l'on éprouvât les plus grandes chaleurs. Ce second miracle fût encore appuyé par un troisième; car soudain on vit paraître un cerf, qui, s'élançant dans l'endroit où la neige était tombée, traça en longueur et en largeur l'enceinte d'un édifice, après quoi il disparut.

Le pieux pontife, reconnaissant, dans ce triple prodige, la volonté du ciel, fit faire une palissade, et planter une haie vive dans toute la ligne tracée par l'animal mystérieux, autant pour soustraire cette enceinte aux profanations que pour faire connaître à ses futurs successeurs les proportions et l'emplacement de l'édifice religieux qu'ils auraient à élever, et qu'il était obligé de remettre à des temps meilleurs, et de laisser au zèle de ceux qui, après lui, occuperaient son siège.

On dit, qu'au bruit de ses miracles, saint Martial, apôtre d'Aquitaine, vint en hâte au mont Anic; qu'il y érigea un autel, non loin de la roche où s'étaient opérés les prodiges; et, qu'en souvenir éternel de son pèlerinage en ce lieu, il laissa à la chapelle, qui le sanctifiait, une précieuse relique des vêtements de la Vierge.

Quant à l'église, elle fut achevée et consacrée par saint Evode, septième évêque du Puy, l'an 221 de notre Rédemption. Voici à quelle occasion :

A cette époque, une femme pieuse, que nous nommerons Aurélie, et qui était malade depuis bien des années, reçut, pendant son sommeil, ordre de la sainte Vierge de se faire porter sur le mont Anic, et que, là, elle recouvrerait la santé. S'étant donc fait transporter dans l'endroit désigné, et, s'y étant endormie sur la roche basaltique, Aurélie fut, vers minuit, tout à coup réveillée par un concert ravissant. Elle vit en même temps une lumière extraordinaire, et elle se vit soudain portée auprès de l'autel que saint Martial avait érigé. Là, l'auguste Mère de Dieu apparut à Aurélie, escortée de deux légions éclatantes. Des anges formaient la première, des vierges composaient la seconde. La Reine du ciel, s'avançant vers sa fille de la terre, lui parla en ces termes : *Vous voilà, ma pauvre enfant, déjà guérie de*

vos mal. Allez donc de ce pas trouver mon serviteur Evode, et dites-lui, de ma part, de jeter le plus tôt possible, et dans cet endroit même, les fondements d'un temple où je sois à tout jamais honorée et priée, et où je puisse devenir la santé des malades et la consolation des âmes affligées. La pieuse Aurélie, après avoir remercié sa céleste bienfaitrice de son heureuse guérison, alla trouver l'évêque, et lui raconta comment la sainte Vierge l'avait guérie, et l'ordre que cette même Vierge intimait à l'évêque de lui bâtir sans délai, sur la hauteur du mont Anic, une belle basilique. Le saint prélat fut heureux d'entendre ce récit; mais, craignant d'être trompé par le père du mensonge, il ordonna à son troupeau un jeûne de trois jours, après lesquels il alla, avec tout son clergé et avec tout le peuple, sur la crête du mont. Mais, ô merveille! le prodige qui avait déjà eu lieu l'an 46 se renouvela alors; car, au plus fort de l'été, on trouva le rocher entièrement couvert de neige, comme il l'avait déjà été 175 ans auparavant.

Cependant saint Evode crut devoir aller consulter d'abord le Pape saint Calixte qu'une révélation céleste avait instruit de tout, même avant l'arrivée de l'évêque. De retour dans son diocèse, saint Evode se hâta de construire la basilique demandée par la Reine des cieux, et durant le travail, plusieurs apparitions de la sainte Vierge vinrent encore exciter son zèle. Lorsque tout fut terminé, saint Evode, saint Polien son frère, et saint Scrutaire son coadjuteur, résolurent de retourner à Rome pour demander la permission de faire eux-mêmes la dédicace de ce pieux monument. Mais ils avaient à peine fait un quart de lieue, que soudain deux vieillards vénérables, revêtus d'habits blancs, et d'un extérieur remarquable, se présentèrent à eux. Evode leur ayant demandé en quel lieu ils allaient, ces deux vieillards répondirent qu'ils venaient de Rome, qu'ils étaient envoyés par le pasteur des pasteurs pour dire à Evode et à Scrutaire, son coadjuteur, de ne point se mettre en peine au sujet de la dédicace du nouveau temple, parce que cette dédicace avait été certainement faite par le ministère d'anges que Dieu en avait chargés. Puis les deux inconnus remirent aux deux évêques deux reliquaires que ceux-ci reçurent avec une sainte joie, et qu'ils eurent ordre de porter pieds nus, à leur église. Ensuite les vieillards ajoutèrent : « Ne croyez pas qu'il y ait ici ni illusion ni tromperie, et pour preuve de la vérité de ce que nous vous disons, c'est qu'à votre retour, vous allez trouver les portes du temple en question fermées, comme vous-mêmes les avez fermées en partant, puis tout à coup elles s'ouvriront miraculeusement d'elles-mêmes. Les cloches se mettront aussi d'elles-mêmes en branle; les cierges et les lampes s'allumeront sans le concours d'aucune main visible. Une lumière vive et abondante remplira tout l'édifice; et vous trouverez sur l'autel des traces encore fraîches du chrême qui l'a consac-

cré. » Ayant ainsi parlé, les deux vieillards disparurent et saint Evode et saint Scru-taire trouvèrent tout comme ils l'avaient annoncé. Ces faits nous sont rapportés par le Célestin Gonon. (*Chronicon SS. Deipara*, p. 35 et 39; *Gallia Christiana*, Poitiers. *Trip. Coron.* Odo GERSEUS, *Hist. B. Virg. Anciens.* Vincentius CHARRON. in *Calend. Negot. Sæcul. Mar.* P. SAUSSERET, *Apparitions et Révélations de la sainte Vierge.*)

EVRE (saint), évêque de Toul, — fut favorisé du don des miracles, et il délivra plusieurs possédés par la vertu du signe de la croix. On rapporte qu'ayant demandé la grâce de trois malheureux condamnés à mort, et les magistrats n'ayant eu aucun égard à ses supplications, il s'adressa à Dieu, et ils se virent tout à coup délivrés de leurs chaînes et rendus à la liberté. (v^e siècle.)

EXTASE. — Entre l'extase des saints, c'est-à-dire l'extase réelle, et ce degré culminant d'hypnotisation qu'on a nommé l'extase magnétique, les différences ne sont pas seulement essentielles et radicales, elles sont faciles à faire comprendre. Il en serait de même de celles qui séparent les prévisions somnambuliques d'avec les prophéties, les cures magnétiques d'avec les guérisons miraculeuses, et généralement tous les phénomènes naturels extraordinaires, d'avec les phénomènes surnaturels. Dans l'extase réelle, l'état surnaturel de l'âme et du corps n'est que l'expression d'un état d'union à Dieu, et parlant de sainteté, de vertu héroïque, de détachement complet de soi-même, et de toutes les choses créées, qui se traduit extérieurement dans tous les actes. C'est ce que nous explique sainte Thérèse, cette grande âme mystique qui l'avait si souvent expérimenté sur elle-même. Voici en effet comment elle s'exprime dans l'histoire de sa vie, écrite par elle-même, sur l'ordre de son confesseur.

« Durant l'extase, » dit-elle, « le corps est comme mort, sans pouvoir, le plus souvent, agir en aucune façon, et elle le laisse en l'état où elle le trouve; ainsi, s'il était assis, il demeure assis; si les mains étaient ouvertes, elles demeurent ouvertes; et si elles étaient fermées, elles demeurent fermées. On ne perd pas d'ordinaire le sentiment comme il m'est arrivé de le perdre entièrement, mais rarement et durant fort peu de temps; il se trouble seulement; et, bien qu'on ne puisse agir dans l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre; c'est comme si l'on nous parlait de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire, lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles sont unies à Dieu; car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend et on ne sent rien. Cette transformation de l'âme en Dieu, qui prive les puissances de toutes leurs fonctions, dure peu, et les rend incapables de rien comprendre à ce qui se passe, ainsi que je l'ai éprouvé et que je l'ai dit, soit que nous n'y puissions rien comprendre en cette vie, ou que Dieu ne le veuille pas.

« Que si vous me demandez, mon Père, comment il arrive donc que ce ravissement continue quelquefois durant plusieurs heures, je répons que ce que j'en éprouve souvent en moi, c'est que, comme je l'ai dit en traitant de l'oraison précédente, on en jouit par intervalles, et l'âme s'abîme souvent en Dieu, ou, pour mieux dire, Dieu l'abîme en lui; et lorsqu'il l'a renfermée ainsi dans lui-même, la volonté est la seule de ses puissances dont elle conserve l'usage. Quant au mouvement de ses deux autres puissances, la mémoire et l'entendement, il me paraît qu'il est semblable à celui de l'aiguille d'un cadran solaire, qui ne s'arrête jamais. Ce divin soleil de justice les fait, néanmoins, quelquefois un peu arrêter; mais comme l'impétuosité avec laquelle il a élevé l'esprit à un si haut degré d'union avec lui, est si grande, quoique ces deux puissances recommencent à se mouvoir et à s'agiter, la volonté, qui continue d'être abîmée en Dieu, demeure la maîtresse des effets qu'elles produisent dans le corps. Ainsi, elles s'efforcent inutilement de la distraire de l'heureuse application dont elle est tout occupée, et l'opération des sens se trouve aussi suspendue alors, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur de conserver la volonté dans le calme, sans que rien puisse troubler sa tranquillité. Quant l'âme se trouve en cet état, on a d'ordinaire les yeux fermés, quoiqu'on ne voudt pas les fermer; et s'il arrive quelque fois qu'ils s'ouvrent, ils ne discernent et ne remarquent rien de ce qu'ils voient.

« Le corps est alors entièrement incapable d'agir, et même après que ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, sont réunies, il ne le peut que faiblement. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur, ne s'étonne donc point de se trouver, durant plusieurs heures, dans cette impuissance, et de voir que quelquefois sa mémoire et son entendement soient ainsi errants et vagabonds. Il est vrai que, pour l'ordinaire, ces deux puissances s'occupent à louer Dieu, ou à tâcher de comprendre ce qu'elles sentent se passer en elles; mais elles sont comme un homme qui, après avoir longtemps dormi, et longtemps songé, n'est encore qu'à demi réveillé. Je m'arrête beaucoup sur ceci, parce que je sais qu'il y a quelques personnes, et même dans cette maison, que Notre-Seigneur favorise de semblables grâces, et que, si ceux qui les conduisent n'en ont pas fait l'expérience, il leur semblera, principalement s'ils ne sont pas savants, que, dans ces ravissements, ces personnes sont comme mortes. C'est une chose digne de compassion que ce que ces personnes souffrent lorsque leurs confesseurs ne comprennent rien à ce qui se passe en elles. Peut-être je ne sais pas ce que je dis; mais vous verrez, mon Père, si je rencontre bien en quelque chose, puisque Notre-Seigneur vous en a donné l'intelligence par votre propre expérience, quoique ce ne soit pas depuis longtemps que vous ayez

pu le remarquer aussi souvent que moi.

« Je dis donc que le corps demeure si faible, à cause que l'âme le tire après elle, que, quelques efforts que j'aie souvent faits pour tâcher de le monvoir, je n'ai pu en venir à bout; et les effets de ce ravissement sont si admirables, qu'il arrive souvent que celui qui, avant que d'y entrer, était malade et travaillé de grandes douleurs, en sort plein de santé et de vigueur, parce que Dieu, pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'âme, veut qu'il participe à son bonheur. Que si le ravissement a été général, les puissances se trouvent, durant un jour ou deux, et même durant trois jours, après qu'il est passé, tellement abîmées en Dieu, et comme enivrées de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

« La seule peine que l'âme ressent alors, c'est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde; elle est comme un oiseau qui, après avoir jeté ses premières plumes, se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le ciel; elle est comme un vaillant capitaine qui ne se contente pas de déplier l'étendard de la croix de Jésus-Christ; mais qui, après s'être signalé par son courage et par sa fidélité pour son service, le plante sur une haute tour, d'où victorieux, triomphant, et n'ayant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls, où il souhaiterait de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin maître.

« On voit clairement, d'un état si élevé, quel est le néant des choses du monde: on n'a, et on ne peut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu, et on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. Cet heureux jardinier, devenu capitaine et gouverneur d'une place si importante, n'a plus d'autre volonté que celle de son seigneur et de son roi. Bien loin qu'il voulût pouvoir disposer de lui-même, il ne voudrait pas seulement disposer du moindre des fruits de ce jardin spirituel, qu'il lui a commandé de cultiver; il laisse à ce grand prince de départir à qui il lui plaît, les fruits qu'il produit: il ne veut plus rien avoir de propre, et son seul désir est de continuer à travailler pour sa gloire.

« C'est ainsi que cela se passe, et ce sont là les effets que ces ravissements produisent dans l'âme, s'ils sont véritables. Que s'ils ne les produisaient pas, et que l'âme n'en tirât pas ces avantages, non-seulement je douterais qu'ils vissent Dieu, mais je craindrais fort que ce ne fussent plutôt de ces transports de fureur dont saint Vincent parle.

« Je sais par expérience que, dans les ravissements dont Dieu est l'auteur, quoiqu'ils ne durent qu'une heure, et moins encore, l'âme se trouve tellement élevée, libre, et comme maîtresse de tout ce qu'il y a dans le monde, qu'elle ne se connaît plus elle-même, ni ne sait d'où lui vient un si grand bonheur; tout ce qu'elle en peut compren-

dre, c'est qu'elle n'y a point de part, et qu'elle connaît clairement les extrêmes avantages qu'elle tire de ses heureux ravissements. Comme il faut l'avoir éprouvé pour être persuadé d'une chose si merveilleuse, on a peine à ajouter foi aux changements que l'on remarque dans les personnes que Dieu favorise de ses grâces si extraordinaires. Au lieu qu'elles étaient auparavant lâches et faibles, on les voit devenir, en un moment, si serventes et si courageuses, que, ne se contentant pas d'être à Dieu d'une manière ordinaire, il n'y a rien de si difficile qu'elles ne soient prêtes d'entreprendre pour son service. Ceux qui voient un si soudain changement, s'imaginent que c'est une tentation et une folie; mais ils ne s'en étonneraient pas et changeraient bientôt de sentiment, s'ils savaient que ce n'est pas d'elles-mêmes que ces âmes tirent leur force, et que c'est Dieu seul qui la leur donne, après qu'elles l'ont rendu le maître de leur volonté.

« Je crois que lorsqu'une âme est arrivée à un si haut degré de bonheur, elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même, mais n'agit que par les mouvements de ce souverain monarque, à qui elle se trouve si heureusement assujettie. O mon Dieu! que l'on voit clairement par là les sujets qu'avait David, et que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe, qu'il vous priaient de lui donner, dans l'un des versets de ses psaumes: car, qu'est-ce autre chose ce que je viens de dire, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même? mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit?

« Quel empire est comparable à celui d'une âme que Dieu a mise dans un état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être attachée à aucune par affection? Quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées? Quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle était? Et qui pourrait exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur; principalement si ce sont des personnes d'oraison, et que Dieu favorise de ses grâces? Elle voudrait élever sa voix, et quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connaître leur égarement, et attirer ainsi sur elle mille et mille persécutions. On l'accuse de n'être guère humble, de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, et particulièrement si c'est une femme. Ainsi on la condamne, et avec raison, parce que l'on ne sait pas quelle est l'impétuosité du mouvement qui la contraint d'agir de la sorte, sans pouvoir y résister, et ne pas tâcher à détromper ceux qu'elle aime, afin de les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée, comme eux, durant si longtemps.

« Cette âme a peine alors à comprendre comment elle a pu faire cas de ce que l'on nomme le point d'honneur; elle admire avec, par une erreur qui n'est pas moins grande

que générale, on donne ce nom à des choses si méprisables; elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être, à ne considérer que comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu; elle ne peut, sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps où elle faisait cas des richesses, et en désirait. Je n'ai jamais eu, grâces à Dieu, sujet de me confesser du dernier de ces défauts; mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans les autres. Que si l'on pouvait, par le moyen de ces richesses périssables, acheter le bonheur qui plaît maintenant à Dieu de me donner, je les priserais extrêmement; mais je vois, au contraire, qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien. Car, qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen des richesses, que l'on recherche avec tant de passion? Est-ce une chose de grande valeur? est-ce une chose durable? est-ce une chose qui mérite d'être si ardemment souhaitée? N'est-ce pas, au contraire, acheter très-cher de malheureux plaisirs, de fausses joies, et souvent même l'enfer, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais? Que de désordres seraient donc bannis du monde, que d'embarras on éviterait, et combien grande serait l'amitié qui nous unirait les uns avec les autres, si chacun s'accordait à ne considérer l'or et l'argent que comme une terre infructueuse, et si ce misérable intérêt de bien et d'honneur, ne remplissait plus, comme il fait, tout de confusion et de trouble? Je suis persuadée que ce serait un remède à toutes sortes de maux.

« Ainsi, quand l'âme est dans l'état dont j'ai parlé, elle connaît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction dans des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines et des douleurs; car elle ne voit pas seulement les fautes importantes, qu'elle commet; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles des araignées, et que la poussière, parce que rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin soleil, qui l'éclaire et l'illumine de telle sorte, que quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches; de même qu'une eau qui semblait fort claire, avant que le soleil eût paru, se voit mêlée d'innombrables impuretés, comme autant d'atomes, aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette comparaison me semble juste, étant certain qu'avant que l'âme fût dans le ravissement et dans l'extase, elle croyait travailler de tout son pouvoir à ne point offenser Dieu; mais le soleil de justice ne lui fait pas plutôt ouvrir les yeux, qu'elle se trouve si défectueuse, qu'elle voudrait les fermer; ainsi qu'un jeune aiglon qui n'aurait pas encore la vue assez forte pour regarder fixement le soleil; et elle en voit néanmoins assez pour connaître qu'elle n'est qu'imperfec-

tion et que misère. Alors elle se souvient de ce verset du psaume: *Qui peut, Seigneur, passer pour juste devant vos yeux?* (Psal. cxlii, 2.) Elle ne saurait regarder cet Etre éternel, sans se trouver éblouie de sa lumière, ni se considérer elle-même, sans se trouver toute couverte de fange. Ainsi, de quelque côté que cette âme se tourne, elle demeure aveuglée, et si épouvantée des merveilles qu'elle voit, et de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe en défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une véritable humilité, et ne fait point de scrupule de dire du bien d'elle-même, ni de souffrir que l'on en dise, parce qu'elle sait que c'est au Seigneur du jardin, d'en distribuer les fruits à qui bon lui semble, comme appartenant à lui seul; et qu'ainsi n'y ayant aucune part, et ne s'en pouvant rien attribuer, si elle dit quelque chose d'elle-même à son avantage, ce n'est que pour être référée à lui et pour sa gloire. Car comment pourrait-elle l'ignorer, puisqu'elle voit manifestement, que quelque résistance qu'elle voulût y faire, il ne serait pas en son pouvoir de ne point fermer les yeux à toutes les choses de la terre, et de ne les pas ouvrir à la lumière de la vérité?

« Je dis que, lorsqu'en cette quatrième manière d'oraison l'âme est dans le ravissement, elle n'a plus besoin de donner son consentement à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner d'elle, parce qu'elle l'a déjà donné; qu'elle s'est dépouillée de sa volonté pour l'en rendre maître; et sait que rien ne pouvant se cacher à sa connaissance, elle ne saurait le tromper. Ce n'est pas comme ici-bas, où tout étant plein d'artifice, lorsque l'on croit avoir gagné l'amitié d'une personne qui nous en offre des apparences, on trouve que ce n'était que dissimulation; et quel moyen de vivre parmi tant de déguisements et de tromperies si ordinaires dans le monde, principalement lorsque l'intérêt s'y rencontre? Qu'heureuse est une âme à qui Dieu fait connaître la vérité! Car, quel moyen de vivre dans un aussi grand aveuglement et d'aussi grandes ténèbres que sont celles qui couvrent aujourd'hui toute la surface de la terre?

« Lorsqu'une âme est arrivée à l'état que j'ai dit, elle n'a pas seulement les désirs, mais Dieu lui donne la force de passer jusqu'aux effets; elle ne rencontre aucune occasion de le servir, qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, et croit néanmoins ne rien faire; parce qu'elle voit clairement, qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un néant; mais, ma douleur en cela, est que ces occasions de travailler pour le servir, ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je suis. *Faites-moi la grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins quelque obole sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je vous dois, et ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, pourvu que je puisse vous rendre quelque service. D'autres femmes vous ont témoigné leur amour par des actions héroï-*

ques, et vous ne m'employez point, parce que vous voyez que tout ce que je fais, ne consiste qu'en des paroles et en des désirs; et je ne puis pas seulement me bien expliquer, parce que peut-être j'en abuserais. Jésus, mon Sauveur, qui êtes le souverain bien, ne tardez pas davantage, s'il vous plaît, à fortifier mon âme, afin de la rendre capable de faire quelque chose pour votre service; car, quel moyen de souffrir plus longtemps de vous tant devoir, sans vous rien payer? Ne permettez pas que je me présente toujours ainsi devant vous, avec les mains vides. Je désire, quoi qu'il m'en coûte, vous satisfaire, et je sais qu'il n'y a point de bonnes œuvres que vous laissiez sans récompense. Je vous ai donné ma vie, mon honneur et ma volonté; disposez donc de moi selon la vôtre, puisque je suis à vous absolument et sans réserve. Je sais, Seigneur, que je ne puis rien de moi-même; mais pourvu qu'après m'avoir fait la grâce de m'attirer à vous, et de me donner la connaissance de la vérité, vous ne vous éloigniez point de moi, rien ne me sera impossible; au lieu que pour peu que vous m'abandonniez, je me trouverais comme j'étais, c'est-à-dire, dans le chemin de l'enfer.

« Quelle douleur égale celle d'une âme qui, après avoir éprouvé un si grand bonheur que celui qui se rencontre dans les grâces que vous m'avez faites, se voit renvoyée à traiter avec le monde, à paraître encore sur le théâtre de la vie humaine, qui n'est que désordre et dérèglement, et à employer du temps à dormir et à manger pour satisfaire aux besoins du corps! Tout la lasse, tout l'ennuie; et elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes qui l'y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache au corps, et la misère de cette vie; elle connaît avec combien de raison saint Paul demandait à Dieu de l'en délivrer; elle élève sa voix avec lui, pour le prier de la mettre en liberté; et ces paroles sont souvent accompagnées de mouvements si violents, qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de son corps, pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui; elle se considère comme un esclave dans une terre étrangère; et ce qui l'afflige encore davantage, c'est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même désir qu'elle, de sortir de cette captivité; tous, au contraire, si on en excepte un très-petit nombre, souhaitent de vivre.

« Que si nous étions détachés de tout, et ne missions point notre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu, diminuerait-il dans notre esprit, l'appréhension de la mort, par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie! Lorsque je pense qu'ayant si peu de charité, et étant si incertaine de mon bonheur à venir, parce que mes œuvres m'en rendent indigne, la connaissance que Dieu m'a donnée de ces vérités, me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil. Quel a dû

être le sentiment des saints? quel a été celui de saint Paul, de la Madeleine, et d'autres qui brûlaient comme eux d'un si violent amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffraient un continuel martyre? Il me semble que rien ne peut en cela me soulager, que de traiter avec des personnes qui ont le cœur plein de ces désirs; j'entends de désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément, et déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils devraient l'être en effet, puisque leur profession, et le long temps qu'il y a que quelques-uns d'eux commencent à marcher dans le chemin de la perfection, les y obligent. Mais une âme éclairée de la lumière de Dieu, connaît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles, ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

« J'ai fait voir quels sont les effets que produisent les ravissements qui viennent de l'Esprit de Dieu, et je dois ajouter qu'il s'y rencontre du plus ou du moins; car, au commencement, ces effets ne sont pas si grands, et on ne saurait s'en assurer, parce qu'ils ne sont pas confirmés par les œuvres; mais on croit en vertu à mesure que l'on travaille à corriger jusqu'à ses moindres imperfections, que j'ai dit pouvoir se comparer à des toiles d'araignées, ce qui demande un peu de temps; et plus l'amour et l'humilité croissent dans l'âme, plus l'odeur des vertus, qui sont ses fleurs, se fait sentir à ceux qui les pratiquent et aux autres. Il est vrai, néanmoins que Dieu opère quelquefois de telle sorte dans ces ravissements, que l'âme peut, sans un grand travail, acquérir la perfection. Il faut l'avoir éprouvé, pour croire de quelle manière il agit, sans qu'elle puisse, ce me semble, y rien contribuer de sa part; ce qui n'empêche pas qu'avec son assistance, et avec l'aide des écrits qui traitent de l'oraison, elle n'arrive aussi à un grand détachement; mais ce n'est qu'en plusieurs années et avec beaucoup de travail, au lieu qu'ici c'est en peu de temps, et sans que nous y contribuions en rien, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'élever tout d'un coup de telle sorte l'âme au-dessus de la terre et l'en rendre la maîtresse, qu'elle la voit sous ses pieds, quoique cette âme ne s'en soit pas rendue plus digne que je n'ai fait; ce qui est le plus que l'on puisse dire, puisque l'on ne saurait moins y contribuer que j'y avais contribué. Que si l'on m'en demande la raison, je n'en sais pas d'autre, sinon, que c'est la volonté de ce souverain Monarque qui fait tout ce qu'il lui plaît, et qu'ainsi, encore que cette âme ne soit pas disposée par elle-même à recevoir une si grande faveur, il l'y dispose et la lui accorde. Ce n'est donc pas toujours à cause qu'on l'a mérité par le soin qu'on a pris de bien cultiver ce jardin spirituel, que Dieu fait de si grandes grâces, quoiqu'il soit certain qu'il ne manque jamais de récompenser très-libéralement ceux qui y

travaillent avec grand soin, et qui tâchent de se détacher de l'affection de toutes les créatures; mais, c'est parce qu'il veut quelquefois faire connaître la grandeur infinie de son pouvoir, en répandant avec tant d'abondance ses faveurs sur la terre de notre cœur, au lieu qu'étant auparavant si ingrate, elle devienne si fertile en bonnes œuvres, qu'il semble que l'on soit désormais incapable de retomber dans les offenses que l'on commettait contre lui.

« Lorsqu'une âme est en cet état, elle connaît si clairement la vérité, et conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfants, et entre dans un tel mépris de l'honneur du monde, qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée, que des personnes graves, des personnes d'oraison et religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi, pour conserver l'autorité du rang dans lequel elles sont, et être ainsi plus utiles aux autres. Ces personnes savent très-bien que, si au contraire, elles méprisaient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang et à leur état, elles profiteraient plus en un jour, qu'elles ne font en dix ans, avec le désir de la conserver. Ainsi, l'âme se trouve dans un état très-pénible, et marche sans cesse dans un chemin plein de croix; mais elle y fait un si grand progrès, que lorsque ceux qui ont connaissance de sa vertu croient qu'il ne se peut rien ajouter, Dieu, qui prend plaisir de la combler de nouvelles grâces, la fait passer encore plus avant. Il est l'âme de cette âme; il en prend un soin tout particulier; il l'éclaire de ses lumières; il veille sans cesse sur sa conduite, pour l'empêcher de l'offenser; il la favorise de ses grâces, et l'excite à le servir.

« Lorsqu'il eut plu à sa divine Majesté de me faire une si grande faveur, tous mes maux s'évanouirent; la force qu'il me donna les dissipa; et non-seulement je ne recevais plus de préjudice de me trouver dans les occasions, et avec les personnes qui me nuisaient auparavant, mais j'en tirais du profit; tout me servait pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu, pour l'aimer plus que jamais, et pour mieux connaître les obligations que je lui avais.

« Je voyais donc bien que cette force, ne venant point de moi, j'en étais redevable à la seule bonté de Dieu; et depuis qu'il m'a eu favorisée de ces ravissements, elle a toujours été en augmentant; il m'a tenue par la main pour m'empêcher de retourner en arrière, et je connais manifestement que c'est lui qui agit en moi. Ainsi, je suis persuadée que, pourvu qu'une personne à qui il fait de si grandes grâces, marche avec humilité et avec crainte, qu'elle reconnaisse qu'elle ne les tient que de sa seule bonté, et qu'elle n'y a presque en rien contribué, elle pourra converser avec qui que ce soit, et en tirer plus de profit que de dommage.

« Dieu choisit ainsi certaines âmes, les remplit d'une force à laquelle elles n'ont

presque point de part, afin de les rendre capables de servir à d'autres, et leur communique alors de grands secrets. Elles ont, dans ces ravissements et dans ces extases, de véritables révélations, des visions merveilleuses, et y reçoivent d'autres faveurs qui augmentent de plus en plus leur humilité, leur force, leur mépris de toutes les choses de la terre, et leur font encore mieux connaître la grandeur des récompenses que Dieu prépare dans un autre monde à ceux qui lui sont fidèles. Je le prie de tout mon cœur que l'extrême libéralité dont il a usé envers une misérable pécheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci, à renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il nous paie avec tant d'usure, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.

« Je voudrais bien, mon Père, vous demander d'où vient qu'après que Dieu a fait une si grande faveur à une âme, que de la mettre dans une parfaite contemplation, il ne lui donne pas aussitôt toutes les vertus, comme apparemment elle aurait sujet de l'espérer, puisqu'il semble qu'une grâce si extraordinaire qu'est celle des ravissements, doit la détacher de tous les sentiments de la terre, et peut la sanctifier en un moment? J'avoue que j'en ignore la raison; mais, je sais bien qu'il y a de la différence entre la force que donnent au commencement ces ravissements, lorsqu'ils ne durent qu'un clin d'œil et ne se sentent que par les effets, et entre la force que l'âme en reçoit lorsqu'ils durent beaucoup plus. J'ai souvent pensé que cette différence peut procéder de ce que l'âme ne s'abandonne entièrement à Dieu qu'à mesure qu'il l'y pousse, ainsi qu'il opéra si promptement cet effet dans la Madeleine; qu'il agit dans les personnes conformément à la manière dont elles le laissent disposer d'elles, et que nous devons croire que, même dès cette vie, il nous récompense au centuple de ce que nous faisons par le désir de lui plaire.

« Cette comparaison m'est aussi venue dans l'esprit; que ces grâces si extraordinaires sont comme une excellente viande que Dieu donne à ceux qui s'avancent le plus dans son service; que celles qui n'en mangent qu'un peu, ne conservent que durant peu de temps le goût d'un mets si agréable; que ceux qui en mangent davantage s'en nourrissent; que ceux qui en mangent beaucoup en tirent de la vigueur et de la force; et que l'on peut tant manger de cette divine viande qui donne la vie, qu'elle fait, par l'avantage que l'on en reçoit, mépriser toutes les autres; le plaisir que l'on y trouve étant si grand, que l'on ne voudrait pour rien du monde perdre, par le mélange d'une autre nourriture, le goût d'une viande si délicieuse à l'âme. Ne voit-on pas que l'on ne profite pas tant en un jour qu'en plusieurs dans la compagnie d'un saint; mais qu'en y demeurant longtemps, on peut, avec l'assistance de Dieu, se rendre sembla-

ble à lui? Enfin, tout dépend de ce souverain Maître de nos cœurs; il favorise de ses grâces qui il lui plaît et quand il lui plaît; mais il importe extrêmement à ceux qui commencent à en recevoir, d'en faire l'estime qu'elles méritent, et de prendre une ferme résolution de se détacher entièrement de toutes choses.

« Il me paraît aussi que Dieu, pour augmenter l'amour de ceux qui l'aiment, en se faisant voir à eux dans sa majesté et dans sa gloire, et ranimer leur espérance des faveurs qu'il leur veut faire, laquelle était comme morte, les fait jouir de cet inconcevable plaisir, et semble leur dire : Ouvrez les yeux et regardez : ce que vous voyez n'est qu'une goutte de cet océan des biens intinis dont je suis la source. Ce qui montre qu'il n'y a rien qu'il ne veuille faire pour ceux qui l'aiment; et lorsqu'ils reçoivent ces grâces comme ils doivent, il ne les en honore pas seulement, mais il se donne lui-même à eux, car il aime ceux qui l'aiment; ehl qui mérite tant que lui d'être infiniment aimé? quel ami lui est comparable?

« Dieu de mon âme, qui me donnera des paroles pour faire entendre quelles sont vos libéralités envers ceux qui mettent toute leur confiance en vous, et ce que perdent au contraire ceux qui étant arrivés à un état aussi heureux que celui dont j'ai parlé, demeurent encore attachés à eux-mêmes? Ne permettez pas, mon Seigneur, qu'un si grand malheur m'arrive, après la grâce que vous m'avez faite de me vouloir honorer de votre présence, et comment prendre quelque repos dans une âme aussi indigne qu'est la mienne de vous recevoir.

« Cette manière d'agir, opposée à l'amour-propre, m'obtint de Dieu une connaissance que je n'avais point encore eue : car, au lieu qu'auparavant il me semblait que pour recevoir de lui des faveurs dans l'oraison, il fallait que je me retirasse en quelque lieu à l'écart, et que je n'osais presque me remuer, je vis que cela m'était fort inutile, puisque, lorsque je faisais de plus grands efforts pour résister à ces douceurs, Notre-Seigneur m'en donnait en telle abondance, et me faisait si clairement voir sa gloire, que je m'en trouvais comme toute environnée, sans que je pusse, par toute ma résistance, m'empêcher de l'être. Plus je me travaillais pour cela, et plus, durant ces deux mois, il redoublait envers moi ses faveurs, et me donnait une plus claire connaissance qu'il n'avait encore fait de ses divines perfections, afin de m'apprendre qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui résister. Après avoir ensuite demeuré longtemps en oraison, et demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout, je commençai cette hymne, et je me trouvai aussitôt dans un ravissement, qui me tira presque hors de moi-même, sans que j'en pusse douter, tant la chose était manifeste. Ce fut la première fois que Dieu me fit une si grande faveur, et j'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges.* Ces paroles me furent dites dans le plus profond de mon

âme; et une chose si extraordinaire et qui m'était si nouvelle, me remplit d'un étrange étonnement et d'une merveilleuse crainte. Mais cette crainte étant passée, j'en ressentis une fort grande consolation.

« Ces divines paroles produisirent un tel effet, que je n'ai jamais depuis su faire amitié, ni liaison particulière, ni trouver de la consolation qu'avec ceux que je connaissais aimer Dieu, et s'efforcer de le servir; et quoiqu'ils fussent auparavant mes amis ou mes parents, je puis dire avec vérité, qu'à moins que ce ne soit des personnes d'oraison, ce m'est une croix fort pénible que de converser avec eux. Notre-Seigneur me changea tellement le cœur dans ce moment (car cela ne dura pas davantage, ce me semble), et je me sentis si encouragée de renoncer à tout pour l'amour de lui, qu'il n'a plus été besoin de m'en renouveler le commandement; au lieu qu'auparavant, mon confesseur me voyant si attachée à ces amitiés qui, bien qu'elles me parussent innocentes, m'étaient très-préjudiciables, il n'osait, par prudence, m'ordonner absolument de les quitter, mais il attendait que Dieu opérât en moi, comme il fit, ce grand changement, pour lequel j'avais inutilement fait tant d'efforts, et je crois que si l'on m'eût pressée davantage, j'aurais tout abandonné, parce que je ne croyais pas qu'il y eût du péril; mais alors Dieu rompit mes chaînes, et me donna la force d'exécuter ce que j'avais auparavant entrepris en vain. Je le dis à mon confesseur, je quittai tout de la manière qu'il me l'ordonna, et une si grande résolution, si fidèlement exécutée, servit beaucoup aux personnes avec qui j'avais une communication particulière.

« Que Dieu soit béni à jamais de m'avoir donné, en un moment, cette force que je n'avais pu acquérir en plusieurs années, quoique je me fusse, pour cela, une si grande violence, que ma santé s'en trouvait extrêmement altérée. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner que j'en sois venue à bout, sans aucune peine, lorsqu'il a plu à Celui qui est tout-puissant, et qui règne absolument sur toutes les créatures, de me faire cette grâce. »

Qu'est-ce donc que l'extase qui produit de tels effets sur le corps et sur l'âme? « L'extase, » dit le célèbre Joseph Frank, « est une privation des sens, ainsi que l'indique son étymologie, ἔκστασις (être privé de sens). » Ce n'est donc pas étonnant qu'elle nous détache de toutes les choses visibles. En cet état l'homme devient, en quelque sorte, un pur esprit uni à l'Esprit infini ou Dieu. Elle ne nous détache pas seulement du corps mais encore de nous-mêmes, en nous enlevant le sentiment de notre individualité, c'est-à-dire de toute vie propre et à part de la vie de Dieu, non que la personnalité humaine y soit détruite et anéantie, mais en ce que cette personnalité s'unissant intimement à celle de Dieu, se fondant librement en elle par l'amour, elles n'en forment plus, toutes deux, qu'une seule, pour ainsi dire. On conçoit alors comment l'homme devient partici-

pant de la puissance, de la vertu, de l'amour de Dieu, en devenant participant de toutes les prérogatives de la vie divine. Ainsi s'expliquent toutes les facultés surnaturelles dont jouissent les extatiques, leur empire sur eux-mêmes et sur toute la nature, leur science spontanée et sublime, leur héroïsme de sainteté et de vertu et tous ces faits surnaturels dont nous parlerons plus loin. Mais pour pénétrer plus avant encore dans le domaine de l'extase, pour avancer, sans crainte de nous tromper, dans ces voies si profondes et si mystérieuses, écoutons de nouveau cette illustre extatique que nous venons de citer et dont les écrits sont si riches en enseignements de ce genre. Parcourant successivement les sept demeures du *Château de l'âme* (Voy. ce mot), sainte Thérèse, arrivée aux deux dernières, parle en ces termes des extases ou ravissements :

« Comme j'ai communiqué avec plusieurs personnes spirituelles, » dit elle, « j'ai cru devoir rapporter ici diverses sortes de ravissements, quoique je doute si je m'en pourrai bien démêler, encore que j'en aie déjà écrit ailleurs, ne croyant pas qu'il soit mauvais de le répéter, quand ce ne serait que pour ne rien oublier de ce qui se rencontre dans les diverses demeures qui font le sujet de ce traité.

« L'une de ces sortes de ravissement arrive sans même que l'on soit en oraison, lorsqu'une personne est touchée de quelques paroles qu'elle se souvient que Dieu lui a dites autrefois. Il semble qu'ayant compassion de ce qu'elle souffre depuis si longtemps par le désir de le posséder, il fait croître dans le fond de son cœur cette étincelle dont nous avons parlé, qui l'embrace et la consume tout comme un phénix, et qu'elle sort de ce feu de son amour si renouvelée, que l'on peut croire pieusement qu'il lui a pardonné toutes ses offenses. Ce qui ne se doit entendre que des âmes qui, après avoir satisfait à tout ce que l'Eglise ordonne pour se purifier de leurs taches, se trouvent disposées à recevoir une telle grâce.

« Lorsque l'âme est en cet état, Dieu l'unite à lui d'une manière si inexplicable, qu'elle-même ne saurait la faire entendre, quoiqu'elle la connaisse par un sentiment intérieur. Car ceci n'est pas comme un évanouissement dans lequel on est privé de toute connaissance, tant intérieure qu'extérieure.

« Ce que j'ai remarqué en cette sorte de ravissement est que l'âme n'a jamais plus de lumière qu'alors pour comprendre les choses de Dieu. Sur quoi l'on pourra me demander comment il se peut faire que toutes nos puissances et tous nos sens étant tellement suspendus qu'ils sont comme morts, nous entendions et comprenions quelque chose. Je réponds que c'est un secret que nulle créature peut-être n'entend, et que Dieu s'est réservé, ainsi que tant d'autres qui se passent dans cette sixième demeure et dans la septième, qu'on peut joindre ensemble,

puisque n'y ayant rien qui les sépare, on entre de l'une dans l'autre; je ne les ai divisées qu'à cause qu'il y a des choses dans la dernière, qui ne sont connues que de ceux qui y sont entrés.

« Quand l'âme est dans cette suspension, Dieu lui fait la faveur de lui découvrir quelques secrets des choses célestes, et de lui donner des visions représentatives qu'elle peut rapporter, qui demeurent tellement gravées dans sa mémoire, qu'elle ne saurait jamais les oublier. Mais lorsque ces visions sont intellectuelles, elle ne peut les faire entendre, parce qu'il y en a de si sublimes, qu'elles ne doivent point entrer dans le commerce des créatures qui vivent encore sur la terre, quoique l'on pourrait en rapporter une grande partie, après que l'on est revenu de ce ravissement. Comme il se peut faire, mes sœurs, que quelques-unes de vous ignorent ce que c'est que ces visions, particulièrement les intellectuelles, j'en parlerai en son lieu, puisque Celui qui a pouvoir de me commander me l'a ordonné; et encore que cela paraisse inutile, il pourra beaucoup servir à quelques âmes. — Voy. VISIONS.

« Si vous me demandez quel avantage on peut tirer de ces faveurs de Dieu si extraordinaires et si élevées, puisque l'on ne saurait les redire, je réponds, mes filles, que cet avantage est si grand, que l'on ne saurait assez l'estimer, parce que, bien que ces paroles ne se puissent rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Que si vous me demandez aussi comment nous pouvons nous en souvenir, puisqu'elles n'ont aucune image qui les représente, et que nos puissances n'en ont point l'intelligence, j'avouerai que je n'y comprends rien. Je sais seulement qu'elles laissent dans l'âme une si claire connaissance de la grandeur de Dieu, et qui y demeure si vivement et si fortement imprimée, que quand on ne nous dirait jamais rien de son essence infinie et de l'obligation que nous avons de le reconnaître pour notre Dieu, nous commencerions dès ce moment de l'adorer en cette qualité, comme fit Jacob dans la vision qu'il eut de cette échelle mystérieuse qui lui découvrait encore d'autres secrets, quoiqu'il n'en pût rien dire, sinon qu'il avait vu une échelle par laquelle des anges descendaient et remontaient. Mais s'il ne se fût point passé d'autres choses dans son intérieur, comment aurait-il pu connaître un si grand mystère? Je ne sais si je m'explique assez, parce qu'encore que j'aie entendu ces paroles, je ne voudrais pas assurer que je m'en souviens bien. Moïse ne put non plus dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson, il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter, quoiqu'il lui eût déclaré des secrets dont il est certain qu'il ne doutait point, puisque s'il n'eût vu et cru certainement que c'était Dieu qui lui parlait, il n'aurait jamais osé s'engager dans tant de périls et de travaux. Ainsi, il fallait nécessairement qu'il eût vu des choses merveilleuses au milieu des

épines de ce buisson, qui lui donnèrent le courage d'entreprendre de délivrer son peuple. Vous voyez donc, mes sœurs, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons pour nous les faire comprendre. Il nous suffit de croire, comme nous y sommes obligés, qu'il est tout-puissant, et que des vers de terre tels que nous sommes, ne doivent pas prétendre connaître ses infimies et inconcevables grandeurs, mais nous contenter de lui rendre des actions de grâces de ce qu'il lui plaît de nous donner la connaissance de quelques-unes.

« Je voudrais pouvoir trouver une comparaison qui fût capable de donner quelque intelligence de cela; mais je ne crois pas qu'il y en ait qui le puisse bien exprimer. Je me servirai de celle-ci, faute d'autre. Imaginez-vous que vous entrez dans le cabinet d'un puissant roi, rempli d'un très-grand nombre de choses rares et précieuses, de quantité de glaces, de miroirs, disposés de telle sorte qu'ils les font voir tout d'une vue, ainsi que cela m'arriva une fois chez la duchesse d'Albe, où, dans l'un de mes voyages, l'obéissance m'obligea de demeurer deux jours, parce qu'elle en pressa tant mon supérieur, qu'il ne put le lui refuser. Je fus surpris en entrant dans ce cabinet; et pensant en moi-même à quoi pouvait servir ce grand nombre de curiosités, je trouvai que ce pouvait être à louer Dieu de la beauté et de la variété qui se rencontrent dans tant de créatures, qui sont des ouvrages de ses mains; je suis maintenant bien aise d'avoir vu cela, à cause qu'il me peut servir dans le sujet dont il s'agit. Quoique j'eusse demeuré quelque temps dans ce cabinet, cette grande multitude de différents objets fit que je ne me souviens non plus d'aucun en particulier, que si je ne les avais point vus, et qu'il m'en reste seulement en général quelque idée. Ainsi, lorsque dans ces deux dernières demeures Dieu est dans une âme comme dans le ciel empyrée, et tellement uni à elle qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui, elle tombe en ravissement, et se trouve si abîmée dans la joie de le posséder, qu'elle est incapable de comprendre les secrets qu'il expose à sa vue. Mais lorsqu'il lui plaît quelquefois de la réveiller de cette extase pour lui faire voir, comme en un clin d'œil, les merveilles de ce cabinet céleste, elle se souvient bien, après être revenue entièrement à elle, qu'elle les a vues. Elle ne saurait néanmoins rien dire en particulier de chacune d'elles, à cause qu'elle n'est pas capable, par sa nature, de rien comprendre au delà de ce que Dieu a voulu, par une manière surnaturelle, lui faire voir de surnaturel. Je demeure donc d'accord que l'âme a vu quelque chose par une vision représentative; mais c'est de la vision intellectuelle que je veux maintenant parler, et non pas de celle-là; car, mon ignorance et mon peu d'esprit font que je ne puis rien ajouter à ce que je viens d'en dire; je vois clairement que si j'ai bien rencontré en quelque

chose, Dieu seul me l'a mis dans l'esprit et dans la bouche, sans que j'y aie aucune part.

« Pour moi, je suis persuadée que si l'âme, dans les ravissements qu'elle croit avoir, n'entend point de ces secrets, ce ne sont point des ravissements véritables, mais des effets de la faible complexion des femmes, qui, après avoir fait de grands efforts d'esprit, tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens. Or, cela ne se peut nommer une vision véritable; car, je tiens pour certain que lorsque c'en est une, Dieu attire toute l'âme à lui; et que la traitant comme son épouse, il lui fait voir quelque petite partie de son royaume éternel qu'il a acquis au prix de son sang, qui étant indivisible, se trouve tout entier dans chacune de ses parties. Or, comme il ne veut point qu'alors rien détourne l'âme de jouir du bonheur de sa présence, il fait fermer à ses sens et à ses puissances toutes les portes de ces demeures, et ne laisse ouverte que celle par où elle est entrée pour aller à lui. Qu'il soit loué à jamais d'un si grand excès de bonté, malheureux sont ceux qui, pour ne vouloir pas en profiter, rendent inutile l'affection qu'un si bon maître leur témoigne.

« Pour revenir à mon sujet, je dis que ce divin Epoux commande que l'on ferme les portes de ces dernières demeures, et même celles du château et de son enceinte, parce que lorsqu'il veut mettre l'âme dans le ravissement, elle ne saurait plus résister, et encore que quelquefois les autres sentiments ne paraissent pas tout à fait éteints, on ne saurait du tout parler; mais ils le sont souvent à l'instant même, les mains deviennent si froides, et tout le reste du corps aussi, qu'il semble que l'on soit mort. Cela dure peu de la sorte, à cause que lorsque cette grande suspension cesse, le corps paraît se ranimer, pour mourir de nouveau en cette manière et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant; mais cette grande extase passe vite.

« Il arrive néanmoins qu'après qu'elle est cessée, la volonté et l'entendement ne laissent pas d'être si occupés durant le reste du jour, quelquefois durant plusieurs jours, que l'âme semble incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu, tant elle y est attentive, et tant elle est endormie pour tout ce qui regarde les créatures. Mais lorsqu'elle est entièrement revenue à elle, quelle confusion ne lui est-ce point de se voir si indigne des faveurs qu'elle a reçues? Quel désir n'a-t-elle pas de s'employer pour le service de Dieu en toutes les manières qu'il lui plaira? Car, si les autres oraisons font les effets que j'ai dits, quel doit être celui de celle-ci? Cette âme voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu, et que toutes les créatures fussent changées en autant de langues, afin de lui aider à le louer. Elle aime les grandes pénitences, et croit ne rien faire pour Dieu en les faisant, parce que la force de son amour les lui rend douces, et qu'elle voit clairement que les tour-

ments des martyrs leur semblaient légers, à cause de l'assistance qu'ils recevaient de celui pour l'amour duquel ils les enduraient. Ainsi, ces âmes se plaignent à lui lorsqu'il ne leur présente pas des occasions de souffrir; elles considèrent aussi comme une seconde grâce de recevoir ces faveurs en secret, à cause que lorsqu'elles leur arrivent en présence de quelques personnes, la confusion qu'elles en ont est si grande, qu'elle interrompt en quelque sorte leur ravissement, et trouble le bonheur dont elles jouissent. »

Les ravissements étaient très-fréquents chez les solitaires. On raconte de l'abbé Sisois qu'il était ravi en extase dès qu'il levait les mains dans la prière. Aussi, lorsqu'il priait avec quelques frères, il laissait tomber ses mains pour éviter l'extase. On raconte de saint Macaire d'Égypte qu'il était presque toujours en extase, et qu'il conversait ainsi avec Dieu pendant la plus grande partie de la journée. Un disciple de Sylvain anachorète, étant venu un jour le voir, le trouva dans le ravissement. Il revint six heures, neuf heures et dix heures après, et le trouva toujours dans le même état; revenu à lui, le saint lui dit qu'il avait vu la gloire de Dieu.

Dans les siècles qui suivirent, nous trouvons de nombreux exemples d'extatiques, principalement en Irlande, cette île des saints. Au VIII^e siècle, sainte Odile eut une extase à ses derniers moments. Fille aînée d'Adalric, duc d'Alsace, abbesse des couvents de Hohembourg et de Moder-Münster, elle était née aveugle et avait recouvré la vue par un miracle. Cette patronne de l'Alsace, alors à son lit de mort, eut une extase pendant laquelle elle commença déjà à goûter les célestes joies. Ses compagnes la trouvant en cet état lorsqu'elles sortirent de la chapelle de la sainte Vierge, et n'apercevant plus en elle le moindre symptôme de vie, se mirent à pleurer amèrement, et à exprimer leur douleur de ce que l'abbesse eût quitté la terre sans avoir communiqué d'abord. Mais la sainte, réveillée par leurs sanglots et leurs gémissements, ouvrit les yeux et dit : « Pourquoi donc, mes chères filles, vous êtes-vous hâtées de venir me troubler dans mon repos? J'étais auprès de la bienheureuse sainte Luce, et je jouissais d'un bonheur immense; car, comme le dit l'Apôtre (I Cor. II, 9), *l'œil n'a jamais rien vu, l'oreille n'a jamais rien entendu et l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu de semblable.* » Odile, ajouta les chroniqueurs alsaciens, témoigna encore un fervent désir de recevoir le très-saint corps et le précieux sang de Notre-Seigneur avant de mourir, et aussitôt les flots d'une immense lumière se répandirent dans la chapelle; la sainte se ranima un instant, se mit à genoux, et toutes les religieuses imitèrent son exemple. Un messager céleste rayonnant de gloire parut alors auprès de l'autel. Il s'avança vers l'abbesse et lui présenta, à la vue de l'assemblée, un riche calice, puis il remonta au ciel laissant ce vase

merveilleux dans les mains de la mourante. Odile communia, dit un dernier adieu à ses filles, joignit les mains; et ses yeux qu'un miracle avait ouverts jadis se refermèrent à la lumière. Suivant la volonté qu'elle avait exprimée à cet égard, son corps, exténué de jeûnes et d'austérités, resta exposé pendant huit jours sur une peau d'ours dans la chapelle de saint Jean-Baptiste du côté de l'Évangile, les pieds tournés vers l'autel; et durant ce temps une odeur très-suaave se répandit dans le couvent. Des miracles quotidiens se firent à son tombeau, dit sa bulle de canonisation.

Saint Romuald, mort le 19 juin 1027, était ravi en extase en célébrant la Messe. L'histoire de saint François d'Assise, de saint Dominique et de leurs premiers disciples surtout n'est pour ainsi dire qu'une suite d'extases, comme on peut le voir dans le livre admirable intitulé *Fioretti*. Un frère qui voyageait avec saint François d'Assise, ayant eu une extase, vit dans le ciel un trône brillant, et une voix lui apprit qu'il était destiné à François. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry dans le XII^e siècle, avait de fréquentes extases. Il en était de même de Jacques surnommé le Teutonique. Nous verrons ailleurs le célèbre saint Thomas d'Aquin, mort le 7 mars 1274, entrer dans une douce extase pendant laquelle il fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées.

La bienheureuse Chrétienne de Sainte-Croix alla visiter le tombeau de saint François d'Assise, et, s'étant mise en prières dans l'église du saint, elle eut une extase pendant laquelle Dieu lui fit connaître qu'il l'avait choisie pour fonder un monastère dans son pays natal (à Sainte-Croix près Florence) : il lui fit voir aussi, dans la même circonstance, la gloire des saints dans le ciel, et cette vue la charma tellement qu'elle en conserva pendant plusieurs mois la plus douce impression. Elle revint à Sainte-Croix pour accomplir l'ordre de Dieu et mourut en 1310.

La bienheureuse Vilana Botti, morte le 29 janvier 1360, avait de fréquentes extases. Saint Pierre Regalati, Franciscain espagnol, parvint à un haut degré de contemplation, et souvent il éprouva des ravissements dans l'oraison. Il mourut le 30 mars 1456, après avoir été favorisé du don des miracles. Le bienheureux Ladislas de Gielniow, Franciscain, prêchant la Passion un jour de vendredi saint, fut ravi en extase après avoir prononcé le nom de Jésus et fut élevé au-dessus de la chaire en présence des fidèles. Il mourut en 1505. Le bienheureux Raynier, mort en 1530, fut favorisé de plusieurs extases.

Mais pourquoi citer des noms dans cette foule innombrable d'extatiques, qui se sont succédés sans interruption depuis le Christ au mont Thabor jusqu'à nos jours? On en remplirait des volumes si cette matière était aussi sérieusement étudiée qu'elle l'est peu. Hâtons-nous d'entrer plus avant dans cet inépuisable sujet, en étudiant à fond et sur

les faits eux-mêmes ces phénomènes prodigieux de l'extase qui n'ont eu jusqu'ici qu'un seul annaliste profond, le célèbre Görres. Aussi est-ce lui qui nous servira de guide : nous ne saurions en avoir de plus savant et de plus sûr. « Les premiers symptômes de l'extase, » dit-il dans sa *Mystique*, « nous apparaissent sous leur vrai jour dans Béatrix de Nazareth. Ida de Nivelles lui avait prédit que le Seigneur la visiterait de ses premiers dons à Noël. La fête s'était passée néanmoins sans que rien d'extraordinaire lui fût arrivé. Et comme Béatrix l'attribuait à ses péchés, Ida la renvoya à l'octave. Pendant l'octave, en effet, un soir que l'on chantait Complies au chœur, et que l'on était rendu à cette antienne du jour : *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos Deus, Filium suum misit in similitudinem carnis peccati, ut omnes salicaret* (Ephes. II, 4; Rom. VIII, 3), comme elle méditait ces paroles, et ces autres d'un répons de Pâques : *Et David cum cantoribus cytharam percutiebat in domo Domini*, elle fut ravie pour la première fois, et vit des yeux de l'esprit la sainte Trinité dans sa gloire, David et les chœurs de la céleste Jérusalem chanter sur la cithare les louanges de la Majesté divine, et toutes les puissances du ciel, plongées dans la contemplation autour de son trône, exprimer leur amour dans une jubilation merveilleuse. Pendant qu'elle s'efforçait de mêler sa voix à celles des chœurs célestes, les Complies finirent, et les autres sœurs quittèrent le chœur. Pour elle, plongée dans la méditation et penchée sur sa stalle comme une personne endormie, elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Sa voisine, croyant qu'elle dormait, la secoua par sa robe; et comme elle ne se réveillait pas, elle la secoua plus fort. Béatrix, revenue à elle-même, et se trouvant dans la médiocrité de la vie vulgaire, se mit à sangloter et à pleurer; de sorte que son visage était tout baigné de ses pleurs. La sœur, effrayée, la pressa sur son cœur, et, essuyant ses larmes, essaya de la calmer; puis, après l'avoir un peu consolée, elle la conduisit au lit. Béatrix, une fois qu'elle fut seule, se mit à réfléchir sur ce qui lui était arrivé, et sentit son âme inondée d'une joie ineffable. Elle avait eu tout le jour un peu de fièvre, et avait éprouvé un poids et une pression dans tous ses membres; mais ces pleurs qu'elle avait répandus avaient fait disparaître jusqu'aux dernières traces de ce malaise; de sorte qu'Ida étant venue la visiter avec d'autres sœurs, elle manifesta dans un éclat de rire la joie qui remplissait son âme. Il lui semblait que son cœur allait se briser si Ida approchait d'elle davantage. Elle demanda à Dieu intérieurement que la lampe du dortoir s'éteignît, afin que personne ne fût témoin de son allégresse. La lampe s'éteignit en effet, et le dortoir devint obscur. Cependant, comme elle craignait encore d'être entendue, elle pria Dieu d'éloigner les sœurs. Celles-ci, en effet, poussées par la même pensée, se retirèrent toutes dans leur cellule sans la dé-

ranger. Dès qu'elle fut seule, elle put s'abandonner sans contrainte à la joie que produisait en elle la grâce qu'elle avait reçue; et, malgré elle, elle se mit à pousser de grands éclats de rire, de sorte qu'elle pria Dieu plusieurs fois d'empêcher que le bruit fût entendu de personne. Il lui sembla aussi pendant la nuit qu'elle volait en l'air; et sa béatitude dura ainsi plusieurs mois.

Pierre de Dacie, lecteur et deux fois prieur des Dominicains dans l'île de Gothland, nous raconte que, pendant qu'il était à l'Université de Cologne, il trouva en cet état, dès la seconde visite qu'il lui fit, Christine de Stumbèle, dont il fut dans la suite le confident pendant longtemps. Il était allé à Stumbèle, le 24 février 1264, avec Gérard de Greifen, alors confesseur de Christine; et le curé du lieu les avait invités à sa table avec elle. Pendant le repas, Gérard examina attentivement Christine, et vit avec plaisir qu'elle était humble, gaie, mortifiée, parlant peu, et ne disant que des choses édifiantes, parfaitement convenable dans son maintien, dans sa mise et dans toute sa personne. Lorsqu'on se fut levé de table, le curé étant sorti pour aller visiter un malade, une des personnes présentes chanta par dévotion le chant de jubilation de saint Bernard, traduit probablement en allemand; et ce chant émut plusieurs fois jusqu'aux larmes Pierre et plusieurs autres parmi les assistants. Tout à coup Christine tomba en extase. Tous ses sens étaient immobiles; son corps était roide, elle ne donnait plus aucun signe de vie; et même, ce qui étonna davantage encore tous ceux qui étaient présents, elle cessa de respirer. *J'avoue*, nous dit le narrateur, qui n'avait encore jamais rien vu de pareil; *j'avoue que j'ai pleuré de joie, ne pouvant assez m'étonner de cette merveille, et rendant grâce à l'auteur de ces dons extraordinaires. Je n'avais vu encore personne en cet état; et je crus y reconnaître celui dont parle l'Apôtre. J'examinai donc avec attention tout ce qui se passait sous mes yeux, toutes les paroles, tous les mouvements, tous les gestes de Christine. Elle resta ainsi environ trois ou quatre heures appuyée contre un banc, la figure et les mains enveloppées dans son voile. Puis elle se mit à soupirer en bâillant, de sorte que tout son corps était agité. Elle commença ensuite à respirer, mais plus rarement et moins profondément qu'on a coutume de le faire. Le mouvement produit par sa respiration était si faible qu'on ne pouvait l'observer qu'avec une grande attention. Après qu'elle fut restée en cet état le temps environ de deux Messes, sa respiration devint plus profonde, et se rapprocha de la respiration ordinaire. Puis, elle se mit à parler, mais si bas qu'on ne pouvait l'entendre qu'en prêtant bien l'oreille. Ce n'était point un langage suivi, mais des inspirations d'amour comme celles-ci : « O bien-aimé! très-doux! O fiancé! très-cher! » Et elle était avec cela dans une telle jubilation que tout son corps frémissait, et qu'elle retint son souffle le temps à peu près que dure un Miserere; puis elle resta immo-*

bile aussi longtemps. Cet état de jubilation, que je ne sais comment appeler, parce que je ne l'ai vu nulle part ailleurs, dura environ le temps de deux Messes

Tous ceux qui étaient présents furent émus jusqu'aux larmes. Christine commença à lier les mots et à former des phrases où elle exprimait sa reconnaissance envers Dieu. Elle dit quelque chose, mais en général seulement, de l'état où elle avait été et des dons qu'elle avait reçus. C'était une chose ravissante de l'entendre confesser son propre néant d'un côté, et de l'autre la bonté et la libéralité infinies de son bien-aimé. Elle passa encore à peu près le temps d'une Messe occupée tantôt à s'humilier devant Dieu, tantôt à louer son amour extrême. Puis elle se mit à pleurer les misères de cette vie avec une grande amertume de cœur et une grande abondance de larmes. Je n'avais jamais vu pleurer de cette manière. J'avais bien compris par la foi les larmes dont la pécheresse de l'Évangile lava les pieds du Seigneur; mais ce fut alors que pour la première fois j'en eus l'intelligence et le sentiment. Cette heure une fois écoulée, elle se mit à recommander instamment à Dieu tous ceux qui lui étaient chers. Je mentionne cette circonstance, parce que ce furent là les premiers signes qui nous révélèrent que Christine recommençait à être mue par des motifs humains. Après qu'elle eut ainsi prié pour ses bienfaiteurs et ses amis, elle fit la même chose pour ses ennemis, demanda à Dieu qu'il leur pardonnât le mal qu'ils lui avaient fait par ignorance ou de propos délibéré. Puis elle commença à répondre aux questions qu'on lui adressait, sans faire aucune allusion à ce qui s'était passé; elle paraissait même embarrassée lorsque quelqu'un en parlait devant elle.

Une autre fois Pierre la visita avec le frère Albrandin. Ils la trouvèrent voilée dans son lit, après la communion, immobile et sans souffle. Albrandin lui toucha les épaules pour voir si elle était vraiment roide comme on le disait, et, n'apercevant point ce signe, il dit à Pierre avec émotion : *Vous voyez bien que ce qu'on raconte de cette fille est un mensonge, car ses membres ont gardé leur souplesse.* Pierre, un peu blessé, lui dit d'avoir patience, que l'état de roideur ne commençait que quelque temps après la communion. En effet, lorsqu'ils revinrent après le repas, ils la trouvèrent dans la même position, mais roide comme une morte.

L'extase dura une autre fois depuis le soir jusqu'au lever du soleil, en présence de Pierre et de douze autres personnes, et tous se sentirent réjouis par l'odeur d'un parfum extraordinaire. Elle avait coutume de s'agenouiller derrière l'autel après la communion, dans la position d'une personne assise, à la manière des Béguines de Cologne. Sa figure et ses mains étaient cachées sous son voile, et elle ne tardait pas à tomber en extase. Un jour donc, elles s'étaient mises à genoux de cette manière derrière l'autel, et l'on avait fermé l'église. Pierre et le curé étaient allés manger, puis étaient

revenus à l'église après le repas. La trouvant fermée, ils se mirent à la porte, et entendirent sortir de l'intérieur une voix humaine à la vérité, mais dont les modulations avaient une douceur et une délicatesse qu'aucun son humain ne saurait atteindre, et l'on n'entendait aucune parole articulée. C'était comme une voix humaine adoucie par la suavité du miel, ou comme si des cordes mélodieuses eussent vibré dans un gosier humain. Entrés dans l'église, ils n'y trouvèrent personne excepté Christine; elle était à la même place, et dans le même état où ils l'avaient laissée. S'étant approchés d'elle, pour voir si c'était d'elle que venait cette voix, ils entendirent après quelques instants un son qui semblait sortir de sa poitrine, c'était la jubilation de son âme qui débordait au dehors dans des sons inarticulés.

Ce que Raymond raconte avoir vu mille fois en sainte Catherine de Sienne se rapporte à notre sujet. Lorsque, plongée dans la méditation, elle avait perdu l'usage de ses sens corporels, ses mains et ses pieds se contractaient d'une manière convulsive. Ses doigts s'entrelaçaient ou s'attachaient si fortement à l'objet qu'elle saisissait qu'on les aurait brisés plutôt que de leur faire lâcher prise. Ses mains, ses bras et son cou étaient roides; de sorte qu'il eût été dangereux d'y toucher en cet état. Sa mère, qui ne comprenait rien à la chose, s'efforça plus d'une fois, pendant les extases de sa fille, de lui redresser le cou; et elle le faisait avec une telle force que, sans l'intervention d'une amie qui était présente, elle le lui aurait rompu, comme le déclare la sainte elle-même une fois revenue de ses ravissements. Elle ressentait du moins pendant longtemps une douleur très-vive par suite de la maladresse de sa mère. Ses yeux étaient fermés aussi; elle n'entendait aucun bruit, quelque fort qu'il fût, et tous ses autres sens étaient liés de la même manière. Lorsqu'elle revenait de ses extases, surtout quand elles avaient été plus longues, elle restait longtemps appesantie par le sommeil, semblable à quelqu'un qui ne dort plus, mais qui n'est pas encore tout à fait éveillé.

Voici le passage de la Vie de sainte Catherine de Sienne par le B. Raymond de Capoue, dont parle ici Görres. « Le feu, » dit-il, « s'élève naturellement vers le ciel; de même l'âme de sainte Catherine de Sienne, tout embrasée de l'amour divin, montait sans cesse par la force de l'habitude, vers Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est à la droite du Père. Ses extases étaient très-fréquentes et nous en avons été mille fois témoins, moi et mes frères, qu'elle avait enfantés à Dieu par sa sainte parole. Dès que la pensée de son Epoux la pénétrait, son âme se séparait autant qu'elle le pouvait de ses sens, et les extrémités de son corps, ses pieds et ses mains se contractaient et devenaient insensibles; ses doigts s'attachaient avec force à ce qu'ils pouvaient saisir, et on les aurait plutôt brisés que de les en déta-

cher; ses yeux se fermaient et son cou se roidissait tellement qu'il y avait du danger de le rompre en le touchant. Sa mère Lapa, qui ne connaissait pas ses extases, la voyant dans cet état, voulut relever sa tête qui était un peu penchée; elle s'arrêta parce que la compagne de Catherine lui cria de n'en rien faire; mais lorsque Catherine revint à elle, son cou lui causa une si vive douleur qu'il lui semblait qu'on l'avait frappée violemment. Elle m'assura, un jour qu'on raconta ce fait en sa présence, que si sa mère avait fait quelques efforts de plus pour redresser son cou, elle le lui aurait infailliblement rompu. Pendant ses extases, elle était souvent soulevée de terre comme une autre Marie-Madeleine, son corps suivait son âme, pour montrer la vertu de l'Esprit qui l'attirait. »

Le B. Raymond de Capoue complète ainsi ce qu'il dit des extases de sainte Catherine de Sienna, sa pénitente : « Les extases et les entretiens de sainte Catherine de Sienna avec Notre-Seigneur étaient continuels. Une fois, frère Thomas, son premier confesseur, fut témoin de ses saintes intimités. Il entendait les paroles ardentes de son âme et il sentait s'échapper d'elle un parfum ineffable dont l'impression le jeta, pendant plusieurs jours, dans une douce ivresse. C'est pendant ces extases que sainte Catherine de Sienna dictait ses lettres et son livre. Elle marchait alors dans sa chambre, les mains croisées sur sa poitrine; quelquefois elle se mettait à genoux ou dans une autre posture, mais toujours le visage tourné vers le ciel. Ce qu'il y avait de merveilleux, c'est qu'obligée d'interrompre pendant plusieurs jours ce qu'elle dictait, elle reprenait sans hésitation à l'endroit où elle était restée; et quand elle eut terminé son livre, elle le résuma en entier sans le relire. Si je voulais détailler toutes les extases de sainte Catherine de Sienna, le temps me manquerait plutôt que la matière. J'ai trouvé quatre cahiers de frère Thomas, son confesseur, entièrement remplis de ses visions admirables et des plus sublimes révélations. Tantôt Notre-Seigneur introduisait son âme dans la plaie de son côté, et l'initiait au mystère de la sainte Trinité; tantôt sa glorieuse Mère la nourrissait du lait de son sein virginal, et la remplissait d'une ineffable douceur; tantôt Marie-Madeleine venait s'entretenir familièrement avec elle, et lui disait les communications divines qu'elle recevait sept fois par jour dans le désert. Quelquefois les trois venaient ensemble la visiter, et répandaient dans son âme d'inexprimables consolations. Les autres saints ne la négligeaient pas non plus, surtout saint Paul, qu'elle ne pouvait nommer sans une joie visible, Saint Jean l'évangéliste, quelquefois saint Dominique, souvent saint Thomas d'Aquin et plus souvent encore la bienheureuse Agnès de Monte-Pulciano. Il lui avait été révélé qu'elle serait sa compagne en paradis, comme on le verra dans la suite. Sainte Catherine eut une extase le jour de la conversion de saint Paul, et son esprit était tellement absorbé dans la

contemplation des choses célestes, que pendant trois jours et trois nuits, son corps resta complètement insensible; plusieurs personnes présentes crurent qu'elle était morte, ou sur le point de mourir. D'autres, plus instruites, pensèrent qu'elle était ravie avec l'Apôtre, jusqu'au troisième ciel. Lorsque l'extase fut terminée, son esprit était tellement plein de ce qu'elle avait vu, qu'elle revenait avec peine aux choses de la terre et qu'elle restait dans une espèce de sommeil ou d'ivresse dont on ne pouvait la tirer..... Quoique la joie de l'âme rejaillisse sur le corps, à cause de leur intime union, cependant le ravissement jusqu'au troisième ciel, c'est-à-dire jusqu'à la vision intellectuelle, prive tellement le corps de sa vie particulière, qu'il faut un nouveau miracle pour l'empêcher de mourir. Il est certain que l'acte de l'intelligence ne réclame l'intermédiaire du corps que pour se présenter l'objet intelligible; mais si cet objet se présente naturellement à l'esprit par l'effet tout-puissant de la grâce, l'intelligence trouve la plénitude de sa perfection dans le Christ et s'efforce de s'unir à lui en abandonnant le corps. Sainte Catherine ne fit connaître à personne, pas même à son confesseur, comme elle en avait l'habitude, ce qu'elle avait vu dans cette extase, parce que, ainsi qu'elle me l'a dit quelque temps après, elle n'avait pu trouver aucune expression pour rendre ces choses, qu'il n'est pas permis à l'homme de raconter, selon le témoignage du même Apôtre; mais l'ardeur de son cœur, la continuité de son oraison, l'efficacité de ses enseignements prouvaient assez qu'elle avait vu ces secrets de Dieu qu'on ne peut comprendre qu'en les voyant. »

D'un autre côté le bienheureux Etienne Maconi s'exprime ainsi dans une *Lettre sur les actions et les vertus de sainte Catherine de Sienna*. (DOM MARTÈNE, p. 1327.)

Les extases de sainte Catherine de Sienna, » dit-il, « étaient continuelles et nous en avons été plus de mille fois témoins. Ses membres restaient alors immobiles et roides, et il eût été plus facile de les rompre que de les changer de place. Pour montrer que cet état n'était pas simulé, je vais raconter un fait dont j'ai été moi-même témoin.

Quand nous fûmes à Avignon, le Pape Grégoire XI nous fit donner un beau logement avec une chapelle richement ornée. La sœur du Pape, qui était une femme pieuse, après avoir eu quelques entretiens avec Catherine, conçut pour elle une grande affection et une vénération profonde. Elle dit au P. Raymond, son confesseur qu'elle désirait beaucoup se trouver présente quand cette bienheureuse vierge aurait le bonheur de communier. Le P. Raymond lui promit de la faire avertir. Le dimanche suivant, Catherine entre dans la chapelle, n'ayant aux pieds que des sandales. Elle désirait communier, et pendant sa préparation, elle fut comme à l'ordinaire ravie en extase. Le P. Raymond m'appelle et me dit : *Allez au palais dire à la sœur du Pape que Catherine*

va communier ce matin. Cette dame entendait alors la Messe; lorsque j'entrai, elle m'aperçut, et comme elle me reconnut pour être de la suite de Catherine, elle vint à moi et me dit : *Mon fils, que demandez-vous?* Je m'acquittai alors de mon message. Elle se hâta aussitôt et se rendit à notre demeure avec beaucoup de gens d'un haut rang. Elle amena entre autres la femme du neveu du Pape, Raymond de Turenne; c'était une jeune personne pleine de vanité et toute étrangère aux choses divines. Pendant que la sœur du Pape priait avec recueillement, cette malheureuse s'imagina, je pense, que Catherine jouait l'extase, et après la Messe, elle feignit de se baisser par dévotion vers les pieds de la sainte et les perça à plusieurs reprises avec une grande épingle. Catherine resta immobile, et n'aurait pas remué lors même qu'on lui eût coupé les pieds. Quand tout le monde fut retiré, Catherine reprit l'usage de ses sens et éprouva aux pieds de si grandes douleurs qu'elle pouvait à peine marcher. Ses compagnes, voyant où elle souffrait, remarquèrent le sang desséché qui était sorti de ses blessures et elles comprirent alors la méchanceté de celle qui l'avait soupçonnée. »

Mais laissons Görres poursuivre son exposition des phénomènes de l'extase. « On comprend facilement, » dit-il, « que dans un pareil état, lorsque le fil qui sert à rattacher les pensées se trouve ainsi transposé tout d'un coup, le sentiment du temps qui s'écoule doit subir une altération analogue. Saint Thomas de Villeneuve était exposé à des extases continuelles, en prêchant, en priant ou en disant la Messe. Un jour qu'il prêchait à Vallisolet, en présence de l'empereur Charles-Quint, sur le lavement des pieds, lorsqu'il fut arrivé à ces paroles de saint Pierre : « Seigneur, vous me lavez les pieds? » Il commença à les expliquer en disant : *Vous, Seigneur, à moi? Vous, mon Dieu, la gloire des anges, l'ornement du ciel, le maître de toutes les créatures? Vous, à moi?* Comme il prononçait ce dernier mot : à moi, il s'arrêta tout à coup, immobile, comme une statue de marbre, les yeux levés vers le ciel et fondant en larmes, sans pouvoir dire une seule parole. La même chose lui arriva souvent. Quand ses extases le prenaient ainsi dans la chaire, personne ne sortait de l'église. On attendait une demi-heure, une heure même, jusqu'à ce qu'il fût revenu à lui. Prêtres, laïques, tous accouraient pour l'écouter; car on savait que dans ces circonstances il parlait comme un ange du ciel, et touchait singulièrement tous ceux qui l'entendaient. Aussi, dans la crainte de passer pour un saint, avait-il fini par ne plus prêcher. Mais plus il fuyait la gloire, plus elle le poursuivait. Un matin du jour de Pâques, comme il marchait dans le corridor du palais archiépiscopal avec son chapelain Bovello, en disant son bréviaire, comme ils étaient arrivés à cette antienne : *Et, videntibus illis, elevatus est*, il fut ravi en extase, et resta droit suspendu en l'air depuis six

heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Un grand nombre de personnes, soit de sa maison, soit du dehors, le virent en cet état. Lorsqu'il fut revenu à lui, il demanda au chapelain qui avait récité les heures avec lui, et ne l'avait pas quitté depuis : *Où en sommes-nous restés?* Celui-ci répondit : *Nous avons commencé None, et Votre Grandeur avait lu l'antienne : Videntibus illis. — C'est bien, dit l'archevêque, continuons, je dirai ensuite ma Messe, et j'irai au chœur. — Mais, Monseigneur, vous n'y pensez pas, c'est impossible. — Et pourquoi? — La cloche vient de sonner Complies. — Finissons donc None et les autres heures,* répondit Thomas étonné. *Je suis fâché, surtout pour vous, que vous n'ayez pas dit la Messe. Mais Dieu l'a voulu ainsi, sans qu'il y ait de votre faute ni de la mienne. Ne craignez donc pas de l'avoir offensé, car vous ne pouviez me laisser, et il ne m'était pas permis à moi de refuser la grâce que Dieu me donnait.* Le chapelain se jeta à ses pieds, le conjurant au nom de Dieu de lui expliquer le secret de cette longue absence. Thomas, après que Bovillo lui eut promis le silence, lui dit : *Sachez, mon frère, qu'en ce moment où je commençais l'antienne une troupe d'anges me l'a prise de la bouche et s'est mise à la chanter dans les airs; mais dans un chant si doux et si mélodieux qu'il m'a ravi et privé de l'usage de mes sens. Je m'étonne cependant qu'il se soit écoulé autant d'heures que vous le dites, car il me semble vraiment qu'il n'y a pas encore une demi-heure. Mais il y a tant de charmes dans les consolations célestes qu'un jour paraît comme une demi-heure.* (A. SS., 18 sept. Ce fait est rapporté dans la bulle de canonisation du saint.)

Un des personnages les plus remarquables sous ce rapport est Joseph de Copertino, dont la vie fut pour ainsi dire une extase continuelle. En effet, tout ce qui se rapportait à Dieu, le son d'une cloche, un chant d'église, le nom de Jésus, de Marie ou des saints, un trait de la Passion de Notre-Seigneur, une allusion à la gloire du paradis, la vue d'une sainte image, suffisait pour le faire tomber en extase. Et comme ces occasions se présentaient sans cesse, ses ravissements se succédaient presque sans interruption. C'est surtout pendant la Messe qu'ils le prenaient. Il en était ordinairement averti d'avance; car le matin, quand il se préparait dans sa chambre en lisant l'Épître ou l'Évangile, le cœur lui battait dans un endroit particulier. Quelquefois, lorsqu'il sentait approcher l'extase, il cherchait à la détourner en se tenant fortement à l'autel; et il tremblait si fort alors qu'il semblait que ses os allaient se déboîter. C'était ordinairement à la communion qu'il avait ses ravissements; souvent aussi lorsqu'il partageait l'hostie, ou bien lorsqu'il faisait sur elle le signe de la croix; d'autres fois, quand il élevait le calice, ou quand il donnait la communion au peuple, ou quand il bénissait. Mais toujours ils étaient l'effet d'une méditation fervente, qu'il n'était pas en son

pouvoir d'empêcher. Ces ravissements, ces contemplations et les torrents de larmes qu'il répandait faisaient durer sa Messe très-longtemps, quelquefois plus de trois heures, surtout les jours de fêtes, ou dans certains sanctuaires plus vénérés, ou bien encore quand il pouvait voir de là le ciel. Souvent il était pris d'un tremblement subit; de sorte qu'il ne pouvait élever l'hostie qu'avec peine et lenteur, d'abord jusqu'à la hauteur de la poitrine, puis, après une pause, un peu plus haut. Comme ces états étaient fréquents, et qu'ils dérangent l'ordre de la communauté, les supérieurs ordonnèrent qu'il ne paraîtrait avec les autres frères ni au chœur, ni aux processions, ni même aux repas, mais qu'il resterait dans sa chambre, où on lui fit une petite chapelle, et ceci dura pendant trente-cinq ans. Dans les dernières années de sa vie, le concours immense du peuple engagea l'Inquisition à l'envoyer dans un couvent solitaire de la montagne, chez les religieux de Pietra Rubea. Il obéit comme toujours sans rien dire; mais la précaution fut inutile, car on accourait non-seulement de Monte-Feltro, mais encore d'Urbino, de Fossombrone, de Fano, de Pesaro et même de Césène pour voir la merveille du siècle; de sorte que non-seulement l'église, le cloître et la place étaient remplis de monde, mais encore ceux qui ne pouvaient entrer découvraient les toits pour le voir.

Il était, dans ces ravissements, tellement étranger à soi-même et à toutes les choses extérieures qu'au milieu de tous les essais que l'étonnement et la curiosité suggèrent en ces circonstances il ne paraissait pas le moins du monde sentir qu'on le touchait. On avait beau le traîner par terre, le piquer avec des aiguilles, lui disloquer les doigts, lui brûler les membres avec des cierges allumés, lui enfoncer le bout des doigts dans les yeux, ou des aiguilles sous les ongles, il ne sentait rien. Quelquefois l'extase s'annonçait par cette exclamation : *Oh!* répétée trois ou cinq fois; ou par un simple cri. Comme on lui demandait un jour la cause de ce cri, il dit que, comme la poudre allumée dans un fusil part en faisant du bruit, ainsi il sort un cri du cœur quand il est enflammé par l'amour divin. Dès qu'il avait jeté ce cri, il tombait à genoux, les bras étendus en croix, les yeux levés vers le ciel; de sorte cependant que la pupille était cachée sous la paupière supérieure. Sa chair était roide, et aucun souffle ne sortait de sa bouche. S'il était surpris pendant qu'il faisait quelque action, il restait dans la même position jusqu'à ce que l'extase fût passée. Si c'était par exemple, pendant qu'il donnait la communion, il tenait toujours l'hostie à la main. Un jour qu'il s'en allait à la sacristie, portant le calice, et qu'il hâta le pas parce qu'il sentait les approches de l'esprit, il tomba à la renverse devant la porte, et resta couché, tenant toujours le calice contre sa poitrine sans qu'on pût le lui ôter, jusqu'à ce que le supérieur fût arrivé, et

lui eût dit : *Père Joseph, lâchez-le par obéissance.* Il ouvrit aussitôt les mains et lâcha le calice. Mais il resta étendu par terre comme un mort, et si fortement attaché au sol qu'un frère nommé Ludovic ne put l'enlever; il fallut que plusieurs personnes unissent leurs efforts. Une autre fois il était tombé en extase en regardant une image du Christ enveloppé dans son suaire; puis, au bout d'un quart d'heure, il prononça ces paroles : *Le Seigneur a été enseveli,* et fut alors jeté avec force contre terre. Le Fr. Junipert, de Palerme, qui était présent et qui ne savait rien de ses extases, voulut l'empêcher de tomber, mais il ne le put; et il raconta plus tard que, quoique son corps eût été renversé avec force, il lui avait semblé aussi léger qu'une paille. Il en était de même de saint Pierre d'Alcantara, de saint François de Paule, de saint Philippe de Néri et de beaucoup d'autres. Ceux qui entendaient ce dernier, croyant d'abord qu'il avait été frappé d'apoplexie, lui mirent les mouches et lui firent administrer l'extrême-onction; et il revint à lui aussitôt après l'avoir reçue. Joseph demeurait en extase jusqu'à ce que l'esprit le quittât, ou que le commandement de ses supérieurs l'en fît sortir. Il disait qu'il n'entendait point leurs paroles, mais que c'était Dieu qui, à cause du mérite de l'obéissance, le rappelait à lui. Quoi qu'il en soit, on voyait alors son corps s'agiter violemment aux jointures des os, que l'on entendait très-distinctement frapper les uns contre les autres. Puis il récitait ces paroles : *Fiat, Domine, cor meum immaculatum, et non confundar (Psal. cxviii, 80),* s'étendait quelques instants comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil, et s'excusait auprès de ceux qui étaient présents de s'être ainsi laissé surprendre par le sommeil, disait que cette négligence était bien pardonnable, puisqu'elle reposait sur un défaut naturel.

Quelquefois l'extase survient à la suite de maladies; et celles-ci sont ordinairement alors d'une nature extraordinaire dans leur origine, leur cours et leur terminaison. Madeleine de Pazzi, déjà favorisée dans son enfance de grâces toutes spéciales, était entrée chez les Carmélites à l'âge de seize ans. Elle avait fait son noviciat d'une manière exemplaire, et demanda à faire sa profession. On la remit pour un peu plus tard, afin qu'elle pût faire ses vœux avec plusieurs autres religieuses. Mais elle, sachant ce qui devait lui arriver, répondit qu'il en serait autrement. En effet, elle tomba gravement malade, et fut attaquée à la fois d'une toux convulsive et d'un vomissement violent. Et comme ces deux maux se combattaient et que les contractions convulsives de sa poitrine l'empêchaient de vomir, on craignit qu'elle ne se rompît tous les vaisseaux par suite des efforts qu'elle faisait. Les médecins ne comprenaient rien à son mal, et finirent par l'abandonner. Elle était ainsi restée quatre-vingts jours dans les souffrances les plus atroces, sans pouvoir presque rien

prendre ; son esprit se fortifiait chaque jour davantage, mais son corps s'affaiblissait dans la même proportion, et tout annonçait une mort prochaine. Ses supérieures, désespérant de sa vie, résolurent de l'admettre à la profession. Elle se fit porter au chœur et y fit ses vœux avec une incroyable allégresse. Lorsqu'on l'eut rapportée dans son lit, elle pria les sœurs de la laisser reposer un peu. Celles-ci se retirèrent donc après avoir fermé les rideaux de son lit. Au bout d'une heure, comme on n'entendait aucun bruit, et que la toux dont elle avait tant souffert s'était arrêtée, les sœurs revinrent inquiètes dans la chambre de la malade, et la trouvèrent en extase, le visage éclatant de beauté, les joues florissantes, les yeux attachés sur le crucifix. Ce n'était plus la sœur Madeleine, maigre et blême, mais c'était comme un ange du paradis. C'était sa première extase, et elle dura deux heures. A partir de ce moment, tous les matins, après avoir reçu le pain des anges, elle fut ravie de la même manière. Pour obtenir son entière guérison, une des religieuses avait promis en son nom un pèlerinage au tombeau de la Mère Marie Bagnésie sans rien lui dire de son vœu toutefois. Mais Madeleine l'avait connu par l'esprit, et à la première visite que lui fit son confesseur, elle lui témoigna le désir de l'acquitter. Elle se sentit aussitôt délivrée des douleurs qu'elle souffrait à la poitrine et aux côtés : sa toux avait disparu, et il ne restait plus aucune trace de sa maladie. Elle se leva de son lit sans rien dire du changement merveilleux qui s'était opéré en elle, et se rendit à pied au tombeau de Marie Bagnésie avec la sœur qui avait fait le vœu pour elle et une autre. Elle y resta trois heures à prier à genoux ; puis lorsqu'on l'eut ramenée à l'infirmerie, elle dormit toute la nuit, et resta, au grand étonnement du monastère entier, parfaitement portante. (*Vita*, xi, 16.)

Si nous voulons nous faire une idée en général d'une vie dominée par l'extase, nous n'avons qu'à étudier celle de Dominique de Jésus-Marie, Carme déchaussé, né en 1559 à Calatayud en Aragon, de la famille des Ruzzola. Sa vocation avait été déjà annoncée à sa mère par plusieurs signes avant sa naissance. De son temps la chrétienté se trouvait, par suite de la Réforme, à peu près dans le même état que le peuple de l'ancienne alliance après que le royaume d'Israël se fut détaché de celui de Juda ; et comme Dieu l'appelait à être pour cette époque ce qu'Elie avait été dans l'Ancien Testament, il devait lui accorder les dons nécessaires pour accomplir cette mission. Ces dons se produisirent en lui dès son enfance, car il attirait déjà alors l'attention par sa manière de vivre, extraordinaire pour cet âge. Il vivait dans un commerce intime avec le monde invisible, et possédait le don de guérir les malades. Il entra à l'âge de huit ans dans le couvent des Carmes de Calatayud, et bientôt les visions dont il fut favorisé montrèrent avec

quelle énergie il était entré dans les régions supérieures. Un soir qu'embrassant un crucifix miraculeux dans l'église du couvent il baignait de ses larmes les pieds du Sauveur, il eut une extase où le cours entier de la Passion de Notre-Seigneur lui fut présenté dans une vision. Etant arrivé au crucifixe, comme il tenait toujours embrassée la croix, il vit debout devant lui Marie-Madeleine, qui le pria de lui céder sa place au pied de la croix, et qui voulut l'en arracher. Il s'y refusa, quoique d'une manière humble et respectueuse, et se mit à lutter avec elle, comme autrefois Jacob avec l'ange, si bien qu'il obtint enfin la victoire, et qu'il put rester au pied de la croix jusqu'au lendemain matin. Transféré à Valence, il se lia bientôt d'amitié avec le grand saint et le grand thaumaturge de l'époque, Nicolas Factor, et par lui avec saint Louis Bertrand. Le premier étant mort après avoir, d'après l'ordre de Dieu, établi Dominique héritier de son esprit, celui-ci resta toujours intimement lié avec Louis ; de sorte que souvent, lorsqu'ils ne pouvaient se visiter, ces deux saints s'apparaissaient l'un à l'autre dans des visions. L'esprit croissait toujours davantage en Dominique, et Dieu le comblait chaque jour de nouveaux dons. Mais il devait éprouver la vérité de ce que Nicolas lui avait prédit, à savoir qu'il marcherait par le chemin de la croix. Lorsque Philippe envoya contre l'Angleterre cette flotte fameuse que l'on regardait comme invincible, Dominique avait prédit l'insuccès de cette expédition, et s'était attiré ainsi la haine de ses compatriotes, dont il avait blessé l'orgueil national. Comme à cette époque une religieuse du Portugal, que l'on tenait pour une sainte, fut convaincue d'imposture devant l'Inquisition, ses ennemis l'attaquèrent aussi de ce côté, et il s'éleva contre lui une persécution violente, par suite de laquelle il fut traduit deux fois devant l'Inquisition ; mais aux deux fois il sortit victorieux de l'épreuve.

Cependant Dieu, comme pour couvrir de honte ses adversaires, multiplia ses extases. Il était souvent, à sa grande confusion, ravi dans l'église devant tout le peuple. Ses extases le prenaient quelquefois pendant le sermon, ou pendant qu'il était à l'autel ; et il était alors plongé tellement en Dieu qu'il lui semblait que, sans un secours spécial de sa part, il n'aurait pu vivre seulement une demi-heure. Aussi, lorsque l'extase était passée, il ressentait de grandes douleurs ; et par suite de la contraction des muscles tous ses membres étaient comme brisés, de sorte qu'il ne pouvait ni se remuer ni se tenir sur ses pieds. Il vomissait aussi chaque fois beaucoup de sang, plus ou moins selon le degré de l'extase ou le temps qu'elle avait duré. Son estomac était avec cela si affaibli qu'il ne pouvait prendre aucune nourriture. Cependant les maladies naturelles ne pouvaient arrêter l'extase. Ayant voulu soigner à Madrid des pestiférés, il fut attaqué de la contagion au bout d'une

heure: un bubon gros comme la moitié d'un œuf parut au cou et un autre près de l'oreille. Il se prépara donc à la mort jusque vers minuit, et récita Matines avec beaucoup de peine. Se souvenant alors qu'il avait des reliques de sainte Thérèse, il en toucha l'ulcère qu'il avait au cou. Il eut aussitôt une extase qui dura près d'une demi-heure et dans laquelle la sainte, lui ayant apparu, toucha son cou et lui promit la guérison; de sorte que lorsqu'il revint à lui il se trouva frais et dispos comme s'il n'eût pas été malade.

Quelque profondes que fussent ses extases, un mot de ses supérieurs suffisait pour l'en tirer. Un jour qu'il revenait du château du duc de Médina-Céli à Alcalá avec son prieur et quelques autres, et qu'il avait pris les devants, selon sa coutume, pour vaquer à la prière, le prieur se mit à parler avec ses compagnons de voyage des merveilles de l'obéissance. Ils arrivèrent ainsi au milieu de ces entretiens sur le bord d'une rivière. Le prieur, voulant confirmer ce qu'il venait de dire, ordonna au saint, qui ne pouvait entendre sa voix, de se jeter incontinent dans l'eau. Il le fit, et ne remonta sur l'eau que lorsque le prieur le lui eut commandé. Il n'est donc pas étonnant que dans ses extases il obéit à la parole de ses supérieurs. Les frères l'ayant élu comme sous-prieur, en 1594, il eut une extase le soir en s'entretenant de choses spirituelles. Au bout d'une heure, le prieur, voulant éprouver sa vertu, dit à quelques ecclésiastiques de le réveiller en son nom; mais en leur parlant ainsi il n'avait nullement l'intention de le rappeler à lui. Les ecclésiastiques allèrent et l'appelèrent plusieurs fois, mais sans succès. Le prieur, après quelques instants, dit à part à plusieurs personnes qui étaient présentes qu'il avait maintenant la volonté de le réveiller. Or à peine avait-il prononcé intérieurement son commandement que le saint commença à sortir de son extase. Un jour qu'il se trouvait avec le général de son ordre, celui-ci, voulant faire le même essai, lui commanda, sans avoir toutefois la volonté de le faire obéir, de revenir à lui; mais le saint resta dans son état. Il lui commanda ensuite de réciter Complies avec un autre, pendant son extase. Il le fit aussitôt, au grand étonnement de tous les spectateurs. Il lui dit d'aller dans sa cellule, et il y alla, accompagné des autres. Le général lui amena dans sa cellule le jeune duc d'Oria, qui se trouvait là par hasard, et lui ordonna de dire quelque chose à ce jeune seigneur. Le saint lui adressa cette parole prophétique, qui se vérifia plus tard : *Que Dieu fasse de lui un bon cardinal*. Le prince et les autres, craignant qu'il ne souffrît trop si on le laissait plus longtemps dans son ravissement, envoyèrent prier le général de le rappeler à lui. Le général dit à celui qu'on lui avait envoyé de le réveiller en son nom. L'ecclésiastique le fit, mais Dominique n'obéit pas. Quelques-uns disaient déjà qu'il avait perdu

l'obéissance. On renvoya donc l'ecclésiastique, avec deux autres, dire au général ce qui était arrivé. Celui-ci se mit à sourire, et dit qu'il avait rétracté intérieurement son commandement. Puis il ajouta : *Pour que l'on voie combien il est obéissant, commandez-lui maintenant de revenir à lui aussitôt et de se mettre au lit*. Le saint, en effet, revint à lui, prit congé des assistants et se mit au lit.

Dominique ayant été transféré de Tolède à Madrid, le roi Philippe II le fit venir un matin chez lui, et s'entretint longtemps avec lui de choses importantes. L'heure du repas étant arrivée, le roi lui dit de l'attendre dans le palais, parce qu'il voulait encore causer avec lui. Dominique passa donc dans une autre chambre, et s'étant mis en prière, il eut un ravissement. Un des chambellans alla le dire au roi, qui accourut aussitôt avec la reine et tous les seigneurs qui étaient présents, pour voir cette merveille. On dit au roi que souvent il restait longtemps en extase, ce qui le faisait beaucoup souffrir ensuite. Le roi envoya donc chez le général de l'ordre, qui lui communiqua tous ses pouvoirs. Il fut très-heureux de cette circonstance, et se servit du pouvoir qu'il avait reçu pour étudier la nature de l'extase. Il commanda donc à Dominique de revenir à lui, mais sans avoir intérieurement la volonté d'être obéi. L'extatique resta dans le même état. Il lui commanda de répondre à toutes les questions de la reine, et il le fit. Quelquefois il eut intérieurement la volonté qu'il ne répondît pas, quoique extérieurement il lui ordonnât de le faire; le saint gardait alors le silence. Le roi enfin lui commanda sérieusement de revenir à lui. Il se réveilla aussitôt, vomit, selon sa coutume, beaucoup de sang, que les assistants recueillirent dans des mouchoirs et gardèrent précieusement. Pour lui, il était confus et anéanti d'avoir été trouvé en cet état par la cour entière. Du reste, la faiblesse extrême qu'il ressentait après ses extases ne l'empêchait pas de remplir ses devoirs ecclésiastiques. Un jour, a Lodano, que des crampes très-dououreuses ne lui permettaient pas de se remuer, il pria Dieu et aussitôt après il se leva, chanta la grand'Messe et porta le Saint-Sacrement à la procession avec une telle vigueur et une telle agilité qu'il semblait aux assistants ne pas toucher la terre avec ses pieds.

Maximilien de Bavière avait entendu parler de Dominique en 1613, pendant que celui-ci était à Rome; et il était entré en commerce de lettres avec lui. Il lui dut bientôt la santé, et son frère Albert, trois fils, qu'il eut après un mariage longtemps stérile. Maximilien l'invita donc à venir à Munich, en promettant de bâtir une église pour les Déchaussés. Mais le saint ne put passer les Alpes qu'en 1620. Il trouva l'Allemagne dans les préparatifs de la guerre de Trente ans. Les Bohémiens avaient choisi Frédéric V pour leur roi; la ligue catholique s'était formée sous Maximilien, et l'avait choisi pour son

chef. L'armée de la ligue et celle de Ferdinand étaient prêtes, et le Pape avait envoyé en Allemagne, à la prière de ces deux princes, Dominique, qui, malgré sa faiblesse, n'avait pas hésité un seul instant. A Braunau, pendant la Messe, il eut une vision où, pour la première fois, Dieu promit la victoire au duc de Bavière; et, arrivé au camp de Scherding, il consola la duchesse par cette promesse. Il bénit l'étendard de l'armée, et eut en cette circonstance une seconde vision. Bientôt après il en eut à Linz une troisième, dans laquelle Dieu ordonna la jonction des Impériaux et des armées du royaume, et commanda d'aller chercher une victoire assurée devant les murs de Prague. Il proposa donc la jonction des armées : ce projet plut au duc Maximilien, et il passa dans le conseil, malgré l'opposition de Buquoi et de plusieurs autres, qui conseillaient d'agir séparément. Il fit décider ensuite, malgré ces derniers, à Gorn, l'entrée en Bohême et l'expédition de Prague, afin de terminer la campagne par une grande bataille. Cependant il s'occupait de l'armée avec un zèle admirable, visitait les soldats, les instruisait, enflammait leur courage, les exhortait à vivre pieusement, se mettait au courant de tous leurs besoins, les assistait de tout son pouvoir, était pour eux comme un père, au temporel comme au spirituel. Il savait aussi exciter la confiance, le zèle de la foi et l'énergie chrétienne dans les chefs, par ses discours chaleureux. L'armée occupait en Bohême un pays désolé, de sorte qu'il s'y déclara bientôt des maladies contagieuses qui faisaient des milliers de victimes. Le saint voulut partager les besoins et les misères du soldat. Il priait pour l'armée jour et nuit, visitait les plus pauvres dans les écuries et les greniers à foin, les soutenait par ses conseils, leur administrait les sacrements, quêtait pour eux des aumônes, leur fournissait des remèdes, et consolait en même temps le duc dans son angoisse.

Les forteresses de la Bohême tombèrent comme il l'avait prédit. Il préserva l'armée d'une attaque nocturne très-bien combinée, en l'avertissant à temps. Mais arrivés devant Prague, ils trouvèrent un ennemi supérieur en nombre, dans la position la plus avantageuse et sûr de la victoire. Il lui fallut encore employer dans le conseil toute son éloquence pour faire adopter, avec Max et Tilly, contre la majorité, le projet d'attaquer aussitôt l'ennemi. La bataille est engagée; pendant une demi-heure à peu près elle reste indécise. Mais le prince d'Anhalt, avec ses escadrons, se jette sur l'aile droite, après avoir chassé la cavalerie qui la couvrait. Le désordre se met dans les rangs de deux régiments, qui prennent la fuite; les Hongrois criant victoire, l'armée catholique chancelle, et la bataille va être perdue pour eux. Cependant Dominique lutte, avec Dieu, dans la prière, et, dans un ravissement, la victoire lui est encore promise. Max, en émoi, accourt vers lui : *Comment, comment, Père Dominique, lui cria-t-il, les nôtres fuient, et l'enne-*

mi est vainqueur! Le saint, moitié encore en extase, s'écrie vers Dieu, en fondant en larmes : *Ne m'abandonnez pas, Seigneur mon Dieu; ne vous retirez pas de moi, ô Dieu de mon salut! Secourez-moi et dirigez-moi dans cette affaire, qui est la vôtre.* Puis, se tournant vers le duc : *Il n'est pas possible que nous succombions; le Seigneur des armées, le Dieu d'Elie est avec nous.* Il demanda un cheval; et ce vieillard de soixante-deux ans, brisé par les mortifications, chargé de maladies et épuisé, se précipite comme un jeune homme, avec le duc, au plus fort de la mêlée, un crucifix à la main et au cou une image de la Vierge, à laquelle les protestants avaient arraché les yeux avec une épée. Il s'élança au milieu des balles. Il en reçoit plusieurs, mais sans être blessé; il encourage les combattants : *Tout à l'heure la victoire est à vous, leur cria-t-il; soldats du Seigneur, Dieu s'est levé, et ceux qui le haïssent se dissipent, comme la fumée, devant sa face.* Il prie, il conjure à voix haute le Seigneur et la sainte Vierge, parle aux soldats avec inspiration, bénit l'armée, prie encore le Seigneur et apparaît à tous comme un modèle de foi et de confiance. Son crucifix jette des rayons de lumières, que plusieurs aperçoivent; sa présence fait des prodiges; la fureur de l'ennemi est brisée; l'armée catholique prend confiance. Tilly oppose cinq cents chevaux aux cavaliers d'Anhalt; ceux-ci sont repoussés, et le plus jeune de leurs chefs est pris. Les Hongrois sont jetés dans la Moldau; l'armée catholique, pleine de confiance, marche en avant. Au bout de quelques instants, la victoire est complète, des prisonniers sans nombre tombent aux mains des vainqueurs, et Prague se rend le lendemain. Si l'Allemagne doit à saint Jean Capistran d'avoir échappé à la puissance du croissant, elle doit à Dominique d'avoir conservé l'ancienne foi dans une moitié du pays, et c'est à lui aussi que l'Italie doit la paix et la France l'unité de foi. Les généraux vainqueurs le reconnurent. Maximilien, Buquoi, Tilly vinrent embrasser le saint sur le champ de bataille, et lui témoigner leur reconnaissance. Les ennemis eux-mêmes le reconnurent d'une manière indirecte, en attribuant la perte de la bataille à un charme espagnol que le duc de Bavière avait obtenu du Pape et avec lequel il avait conjuré et leurs soldats et leurs chevaux, leur arrachant ainsi la victoire. Une puissance merveilleuse résidait en lui, si bien que longtemps après sa mort, Max avait coutume de dire : « Il sortait de ses yeux une lumière, et nous autres princes, nous tremblions devant lui » Dominique retourna à Munich avec le duc. L'empereur Ferdinand le fit venir à Vienne, d'où il revint passer quelque temps encore dans la capitale de la Bavière. Là ses extases continuèrent. De l'aveu du duc lui-même, il fut, depuis la Saint-Joseph jusqu'à l'Annonciation, dans un état tel que l'on pouvait juger par toutes ses paroles qu'il était plongé continuellement en Dieu. Voici ce qui se passa le jour de l'Annoncia-

tion, en présence de Max. La duchesse avait une image de la sainte Vierge, en cire, très-artistement faite, et devant elle celle de l'Enfant Jésus. Comme ils considéraient ensemble cette image, après Vêpres, dans la chapelle de la cour, la duchesse pria Dominique de prendre pour quelques instants celle de l'Enfant Jésus, voulant arranger quelque chose à celle de la sainte Vierge. Il la conjura deux fois au nom de Dieu de l'en dispenser, parce qu'autrement cette image pouvait être endommagée. La duchesse, ne sachant ce que cela voulait dire, persista et donna l'image à garder au saint, qui était assis sur une chaise; son âme fut touchée aussitôt, il ne fit que prononcer ces paroles : *O quam amabilis ! O quam desiderabilis !* poussa un cri et tomba en extase, les yeux immobiles, ouverts, élevés vers le ciel, mais brillants comme deux étoiles; de sorte que tous les assistants étaient saisis à la fois d'étonnement, de crainte, de respect et de piété. Les mains du saint étaient comme le marbre, et tenaient fortement pressée l'image de l'Enfant Jésus; de sorte qu'on ne put, malgré tous les efforts, lui ouvrir un seul doigt. Le duc eut beau l'appeler par son nom, il ne donnait aucun signe de vie, et l'extase dura deux heures. Il fallut faire venir son confesseur, le P. Pierre de la Mère de Dieu, qui le fit revenir à lui par obéissance. Après quoi il rendit encore beaucoup de sang et répéta longtemps ces paroles : *Verbum caro factum est.* (Joan. 1, 14.) Son retour à Rome par la Lorraine, les pays du Rhin, la Belgique, la France et les Alpes ne pouvait être comparé, par les miracles qu'il y fit, par les traités de paix qu'il y conclut, et par le concours du peuple sur toute la route, qu'à la marche triomphale de saint Bernard, plusieurs siècles auparavant. Ce fut la même chose, lorsqu'en 1629, sur l'ordre du Pape, il repassa les Alpes pour aller à Vienne, afin de traiter auprès de l'empereur des affaires de Mantoue. L'empereur le reçut avec joie, et fut témoin lui-même de ses extases le jour de Noël. Il avait dit sestrois Messes, et parlait avec délices du grand mystère qu'on célébrait en ce jour, lorsqu'il s'écria tout à coup d'une voix forte : « O mon Dieu ! » et il fut aussitôt ravi en présence de l'empereur. Celui-ci s'efforça en vain de le ramener à lui, et fut obligé d'envoyer chercher son confesseur, qui, après quelques instants, le réveilla au nom de l'obéissance. Et le saint dit alors des choses si admirables, que tous les assistants fondaient en larmes. Son confesseur, pour obtempérer aux désirs de Ferdinand, lui demanda le soir s'il avait entendu sa voix lorsqu'il l'avait rappelé à lui. Le saint lui répondit que non. Puis il ajouta : « De même qu'au commencement de l'extase, et pendant qu'elle dure, Dieu attire l'âme à lui si fortement qu'elle devient étrangère aux sens ; ainsi, lorsqu'on commande quelque chose au nom de l'obéissance, Dieu cesse d'attirer l'âme avec la même force, et la laisse retourner à soi pour qu'elle satisfasse à l'obéissance. » Il traita dans le mois

de janvier 1630, les affaires dont il était chargé, et tomba malade le 29 de ce mois. Il souffrit beaucoup, mais Dieu lui accorda aussi de grandes consolations. Lorsqu'il fut administré, l'empereur voulut être présent, et lui présenta l'ablution. Il resta couché huit jours, privé de l'usage de tous ses sens, mais calme et tranquille. Parfois son visage devenait resplendissant et comme glorifié; de sorte que beaucoup crurent qu'il était dans une extase continuelle. Le huitième jour, qui était le 16 février, le soir, il ouvrit encore une fois doucement les yeux, regarda les assistants, et particulièrement l'empereur, et les ferma pour toujours.

Lorsque l'âme s'est élevée de cette manière à une certaine hauteur, de sorte que rien ne gêne l'élan de ses puissances, la moindre impulsion, la vue d'un objet religieux ou d'une cérémonie ecclésiastique suffit pour produire l'extase avec la même facilité que le soleil fait monter en vapeur l'eau d'une rivière. Aux exemples que nous avons cités déjà, nous ajouterons ici celui de la bienheureuse Osanna de Mantoue.

Elle était, sous ce rapport, tellement impressionnable, que la vue seule d'une belle image, dans une église, suffisait pour la faire tomber en extase, comme cela lui arriva dans l'église de Notre-Dame à Milan. Si elle entendait parler du ciel, de la Trinité ou des anges, elle était ravie aussitôt. Mais rien n'agissait sur elle comme le sang de Notre-Seigneur. C'était au point que la vue seule du sang humain la plongeait en extase. Il fallait éviter de parler de la croix devant elle; autrement son esprit lui échappait. L'extase la prenait du reste dans toutes les positions du corps, debout, assise, à genoux, couchée en terre, les bras étendus en croix. Un jour qu'elle filait, elle fut ravie, tenant d'une main la quenouille, de l'autre le fuseau. Dans un voyage qu'elle fit à cheval, pour aller aux eaux, elle fut tout le jour en extase. Lorsque le cheval faisait un faux pas ou se cabrait, elle se tenait ferme, immobile, là où le cavalier le plus habile serait tombé. Ses compagnons de voyage voyant qu'on arrivait près du bord de la mer, tremblèrent pour elle; mais elle se réveilla juste où il fallait descendre. »

A cet exemple nous pourrions en joindre beaucoup d'autres que ne rapporte pas Görres. Nous nous bornerons à citer ici celui de Henri Suso.

Il est impossible de dire avec quelle dévotion sensible frère Henri célébrait le saint sacrifice de la Messe, et combien il était embrasé d'amour surtout à l'instant de la Préface où on dit : *Sursum corda ; gratias agamus Domino Deo nostro*; Elevons nos cœurs et rendons grâce à Dieu Notre-Seigneur. Une fois il fut ravi en extase à ces paroles, et il les prononça sous l'influence de cette grâce avec tant d'ardeur, que les assistants s'aperçurent de son état. Lui-même écrit ce qui suit : « Il faut pourtant vous dire la grâce que je reçus dans ma cellule

avant la Messe de l'aurore, » écrit Henri Suso. « Je me reposais dans la paix et le silence du cœur, lorsque, sans aucun effort des sens, je fus transporté dans un temple rempli de beaux anges et d'esprits bienheureux; ils entouraient l'autel où on célébrait la Messe, et chantaient doucement : *Sanctus, sanctus, sanctus, benedictus qui venit in nomine Domini.*! Leurs voix s'élevaient comme une harmonieuse mélodie, et je chantais aussi, et je languissais d'amour, et il me semblait que de l'hostie sainte sortait une lumière spirituelle, qui pénétrait mon âme et mon cœur; et c'était comme si deux cœurs s'unissaient d'une manière ineffable, sans intermédiaire, sans ombre et sans voile. J'étais dans une telle langueur que les forces me manquaient, et un jeune habitant du ciel, qui se trouvait près de moi, riait en me regardant. — Pourquoi, lui dis-je, riez-vous et ne me plaignez-vous pas? vous voyez bien qu'un excès d'amour m'accable et que la vie m'abandonne.—Et ce disant, j'tombai sur la terre. Je revins à moi; je versai d'abondantes larmes, et me sentis tout consolé. »

« Henri Suso, » dit son biographe, « ayant été éprouvé par de longues afflictions, un jour qu'il ressentait vivement sa peine et qu'il était seul dans l'église à pleurer et à gémir, Dieu se plut à le consoler par une vision céleste. Son âme fut transportée dans une des régions pures et resplendissantes du ciel, et il y vit des choses divines et ineffables: dans cette contemplation son cœur était brûlé d'une flamme si ardente; son esprit était si heureux et si absorbé, que tout sentiment humain s'éteignit, qu'il ne pensa ni à lui ni au monde et qu'il ignora si ce ravissement eut lieu le jour ou la nuit, avec ou sans son corps. Cet état dura une heure et demie, et cette goutte délicieuse de la vie éternelle, qui coula du sein de Dieu sur le cœur de Henri, calma ses peines et le fortifia dans ses résolutions, en lui donnant un avant-goût des douceurs célestes. Quand il revint à lui, il sembla revenir d'un autre monde, et son corps était si abattu, si douloureux, qu'il disait : *Je ne sais si à l'heure de ma mort je souffrirai davantage.* Il tombait et retombait à terre; des soupirs profonds sortaient de sa poitrine et sa bouche laissait échapper des cris plaintifs : *O mon Dieu! mon Dieu! où étais-je, où suis-je maintenant? Qui m'a ravi les biens ineffables que je possédais? Quand jouirai-je encore de cette éblouissante clarté? Oh! bien certainement, mon Jésus, ni le temps, ni l'éternité ne pourront effacer de mon âme la grâce que vous venez de me faire. O douceur délicieuse! O beauté incomparable! O lumière d'éternelles jouissances! Si ce n'est point là le Ciel lui-même, je ne sais ce que peut être le séjour de Dieu en paradis.* — Frère Henri conserva longtemps dans les puissances de son âme la mémoire et le goût de cette extase, comme un vase conserve l'odeur d'un parfum; et le souvenir de cet instant très-doux, de cette lumière céleste, excitait toujours davantage la soif ardente qu'il avait de Dieu. »

« Ainsi, » continue Görres, « l'extase ne dépend, soit à sa naissance, soit dans sa durée, ni de l'état du corps, ni de celui de l'âme, ni de la volonté, ni de l'activité de l'esprit; mais c'est ici surtout que l'esprit souffre où et quand il veut; car, c'est ici surtout qu'il est dans son domaine. Que l'extase ne dépende point de l'état des organes, nous le voyons par l'exemple de Dominique, qui, quoique ayant reçu déjà dans son sang le virus de la peste, eut cependant une extase où il trouva la guérison. Les approches même de la mort, de cette terrible puissance à laquelle rien ne résiste ici-bas, ne peuvent arrêter l'extase, comme on le voit par l'exemple du même saint et par celui de saint Pierre d'Alcantara, sans parler de beaucoup d'autres. Ce dernier avait eu dans sa vie plusieurs maladies mortelles; et malgré cela il avait des ravissements qui duraient des nuits entières; de sorte que ceux qui le veillaient croyaient qu'il était mort. La même chose lui arriva dans sa dernière maladie. Il passait presque toutes les nuits dans des méditations sublimes, et les frères l'entendaient converser avec Dieu, la sainte Vierge ou les anges. Il eut encore une extase en recevant le saint Viatique; et revenu un peu à lui, il chercha à cacher aux autres la faveur qu'il venait de recevoir, et se coucha avec un visage gai et serein. Il eut un second ravissement lorsqu'on lui annonça l'extrême-onction; car les consolations célestes ne le quittaient point au milieu des douleurs qui l'accablaient. Pendant qu'on lui administrait ce sacrement, il répondit à toutes les prières; puis il quitta son vêtement pour en prendre un plus mauvais. Mais comme on n'en trouva point de plus pauvre que le sien, il le reprit comme aumône des mains du Père gardien. Il recommanda ensuite aux frères de conformer leur vie à celle du Sauveur, de s'appliquer continuellement à la prière, et de ne jamais se départir de leur règle; puis il les embrassa tous l'un après l'autre, les consola dans leur affliction, et attendit la mort avec calme et courage. On commença le *Miserere*, et le saint, plongé dans une méditation profonde, eut encore une extase qui dura un quart d'heure. Revenu à lui, il parut joyeux; et ne pouvant se contenir, il s'écria : *Mes enfants, ne voyez-vous pas la sainte Trinité, la glorieuse Mère de Dieu et Jean l'évangéliste?* Emporté par l'Esprit, il se releva, comme s'il eût eu toute sa force, récita quelques prières, entre autres le psaume *CXLI*, dont il dit à genoux les dernières paroles : *Les justes élèveront des couronnes sur leurs têtes quand vous m'aurez sauvé.* Puis, considérant la bonté avec laquelle le Seigneur et sa Mère l'invitaient à venir vers eux, il prononça ces paroles : *Je me suis réjoui lorsqu'on m'a dit que nous entrerions dans la maison du Seigneur.* (*Psal.* *cxxi*, 1.) Il poussa ensuite un léger soupir et s'endormit du sommeil des justes, le 18 octobre 1562, à genoux dans les bras des frères, les yeux ouverts.

levés vers le ciel et brillants comme deux étoiles. Un parfum délicieux s'échappa de son corps, et une lumière éclatante remplit sa chambre. Si l'extase se produit, même lorsque la nature est épuisée, il est évident que ce n'est pas dans la nature qu'il faut en chercher l'origine.

Ce n'est pas davantage dans la volonté, car elle est impuissante; et, bien loin de produire à son gré l'extase, elle ne peut pas même s'en défendre lorsqu'elle arrive. Un grand nombre de saints ont essayé par humilité de le faire, mais sans pouvoir y réussir. Nous citerons ici entre autres, sainte Catherine de Gênes, qui s'est particulièrement distinguée sous ce rapport. Cette femme admirable en toutes choses l'était surtout en ce que, non-seulement elle ne tenait aucun compte de ce que le monde estime, mais que de plus elle regardait comme une peste pour l'âme tout ce que les esprits moins éclairés regardent comme une faveur du ciel. Bien loin de se complaire dans les extases, les visions et les faveurs de ce genre, elle avait instamment prié Dieu dès sa plus tendre jeunesse de ne lui en jamais donner de semblables. Mais Dieu ne l'exauça point; et lorsque par sa grâce elle fut arrivée à une haine sincère de soi-même et à une résignation entière à la volonté divine, et après l'avoir dépouillée de toutes les convoitises sensibles, il l'inonda de ses dons, la plongeant des heures entières dans l'extase et lui envoyant des visions célestes. C'était merveille de voir tous les efforts qu'elle faisait pour s'en préserver. A peine sentait-elle les premiers symptômes qui ont coutume de précéder l'invasion de l'Esprit, qu'elle recueillait ses forces pour la prévenir; de sorte que la violence qu'elle se faisait lui causait des souffrances indicibles dans tout son corps. Mais elle avait beau faire, Dieu était plus fort qu'elle, et toutes les fois qu'elle revenait à elle, elle était si faible et si souffrante, que l'on s'étonnait qu'elle pût vivre plus longtemps sur cette terre, après être restée ainsi dans le ciel au milieu d'inexprimables douleurs. Tant qu'elle fut jeune et qu'elle eut assez de force pour se soustraire aux regards, elle sut si bien se cacher, dès qu'elle sentait approcher l'extase, que, si la pieuse curiosité de ceux qui l'entouraient n'avait exercé sur elle la plus exacte surveillance, ses ravissements, quoique journaliers, fussent restés ignorés. Mais plus tard, quand elle ne fut plus assez forte pour s'éloigner à temps, elle dut se résigner à rendre les autres témoins de ses extases fréquentes. Elle cherchait du moins à les présenter comme des vertiges ou des évanouissements, mais elle ne put tromper son confesseur, Cataneo Marabotho, qui en prit occasion, au contraire, de l'obliger à révéler les secrets du ciel, dont il nous a conservé un extrait dans la Vie de la sainte. Toutes les fois qu'elle parlait de l'amour de Dieu, son visage rose et brillant florissait comme celui d'un séraphin, tandis que ses paroles,

empreintes d'une sagesse surnaturelle, semblaient être celles d'un chérubin; de sorte que tous ceux qui l'entendaient, profondément émus, ne pouvaient contenir leur étonnement. Cependant, comme elle ne pouvait exprimer ce que Dieu lui avait montré dans ses visions, elle aimait mieux n'en point parler. (*Vita*, c. 7.) Osanna avait éprouvé plusieurs fois qu'elle pouvait avec beaucoup de peine et de longues préparations amener l'extase, mais que régulièrement elle venait d'elle-même, et tout à coup, comme un éclair. Elle croyait avoir remarqué aussi que ses ravissements étaient beaucoup plus doux quand ils venaient de cette manière que lorsqu'ils avaient été amenés par de grands efforts.

De quelque manière que se produise l'extase, elle s'annonce par un certain pressentiment; et si l'homme, averti par là, veut lutter contre l'esprit, la lutte se trahit au dehors par un tremblement de tout le corps, ou par d'autres signes de ce genre. Mais l'extase elle-même survient en un instant, sans transition, comme un éclair; et cette invasion subite s'annonce ordinairement par un cri dans lequel la nature surprise cherche à se faire jour. C'est pour cela que les membres gardent la position où ils étaient quand l'extase a commencé, et que les contemplations sublimes de l'esprit en cet état interrompent tout à coup le fil des pensées qui l'occupaient, quoiqu'elles aient assez souvent un certain rapport avec celles-ci; de sorte que plus tard l'homme peut à peine distinguer le temps qui s'est écoulé entre la dernière pensée qui a précédé et la première qui a suivi l'extase. De là aussi cette rapidité avec laquelle le temps s'écoule, comme nous l'avons vu en saint Thomas de Villeneuve, et comme l'ont éprouvé beaucoup d'autres extatiques, et en particulier Marie d'Oignies, qui resta une fois trois jours en extase sans interruption et pour qui tout ce temps parut à peine un instant. Et cela est bien facile à comprendre, puisque le temps se compte par la succession des pensées, de même que l'espace se mesure par la succession des objets. L'activité personnelle qui, dans l'état ordinaire, s'échappe dans toutes les directions, se trouve saisie par l'esprit de Dieu et conduite dans une direction unique et bien différente. Les fonctions dont elle était le principe sont arrêtées, et cela d'autant plus qu'elles rentrent davantage dans la sphère de la volonté réfléchie. La vie, si agitée, si pleine de bruit autrefois, rentre dans le repos; car les ruisseaux où elle s'écoulait de tout côté sont remontés à leur source et ont laissé leur lit desséché. Les sens, absorbés dans le sens commun, se ferment, non par l'effet de quelque violence, mais parce qu'ils sont privés de leur activité; et les puissances de l'imagination, ne recevant plus de matériaux de dehors, se trouvent condamnées à l'inaction de ce côté. L'entendement, par la même raison, rompt la chaîne des pensées qui l'avaient occupé jusque-là. Une roideur générale com-

prime tout le système musculaire par suite des tressaillements convulsifs qui l'ont agité pendant quelques instants. Les forces motrices, qui se partagent dans la vie ordinaire entre les divers organes, semblent s'être concentrées dans une force générale, qui se rapproche du sommet de la personnalité, de sorte que le centre général de gravité se rapproche lui-même de la tête. La puissance de la pesanteur terrestre qui comprime les mouvements ordinaires est diminuée également; et nous voyons que saint Joseph de Copertino étant en extase paraissait au frère Junipero, léger comme une paille, et il semblait à Béatrix, pendant toute la nuit après sa première extase, qu'elle volait dans l'air. Il en est de même des systèmes inférieurs de la vie. Le sang ne va plus à la surface, mais afflue vers le centre du système; son mouvement s'arrête dans les veines; le pouls devient lent, petit et faible; la respiration est retardée et moins profonde, et ces symptômes augmentent avec la force de l'extase; de sorte que lorsqu'elle est à son plus haut degré, le pouls et le souffle sont à peine sensibles. Un léger mouvement dans la région du cœur est le seul signe qui annonce encore la présence de la vie. Toutes les puissances, retirées du dehors, sont tournées au dedans et dirigées vers Dieu, et toutes les fonctions qu'elles exerçaient autrefois dans le monde extérieur s'accomplissent maintenant dans le monde interne et d'après un ordre plus élevé. L'extase est d'autant plus forte que l'âme est plongée davantage en Dieu et dans les choses invisibles; elle est aussi modifiée d'après la différence des objets que ce monde invisible présente aux puissances qui sont tournées vers lui. Nous avons appris déjà, par les exemples cités plus haut, à distinguer deux sortes d'extases, l'extase joyeuse et l'autre triste.

Quant à la durée de l'extase, elle dépend du caractère de l'individu et de la profondeur du ravissement où il est plongé. Osanna fut ravie une fois pendant le Carême, et resta trois jours en cet état. Son immersion dans les choses divines était si profonde qu'elle ne savait plus si son âme était encore unie à son corps ou si elle en était détachée. Il lui semblait qu'elle était portée par une lumière particulière, et d'une manière incompréhensible, non-seulement pour l'entendement humain, mais encore pour celui des anges. Son âme était tellement fixée en Dieu qu'elle n'avait plus aucun désir, et qu'elle ne pensait plus à retourner aux misères de cette vie périssable. Elle dut cependant le troisième jour se résigner à le faire: mais une douleur indicible s'empara d'elle; elle ne cessait de soupirer et de pleurer; elle paraissait vivre uniquement de l'arrière-goût des délices dont elle avait joui, et ne put se consoler de les avoir perdues, jusqu'à ce que le Seigneur, au jour de l'Ascension, lui envoya, après sa communion, une autre extase qui dura deux jours, et une autre à la Pentecôte, laquelle dura trois jours. Sou-

vent ses extases étaient interrompues pendant quelques instants, sans cesser pour cela tout à fait. Ainsi, le jour de la Toussaint, étant tombée dans le ravissement après quelques paroles qu'elle avait entendues, lorsque l'heure d'aller à la sainte table fut venue, elle se réveilla tout à coup, reçut la communion, alla se prosterner dans un coin de l'église, et eut une autre extase qui dura jusqu'au coucher du soleil. Lorsqu'elle fut revenue à elle, les sœurs l'appellèrent à table pour le repas du soir. Elle y alla pour leur faire plaisir, quoiqu'elle eût un profond dégoût de toute nourriture. Comme elle était au bout de la table, les autres pensaient qu'elle allait s'asseoir; mais elle fut ravie tout à coup, et resta trois heures à la même place. Puis, un peu réveillée, elle alla comme elle put dans un coin de la chambre, se mit à genoux, et retomba aussitôt en extase; et elle y resta toute la nuit, après qu'on l'eut reportée dans sa chambre.

Il en était de même d'Ursule Bénincasa, qui eut son premier ravissement à l'âge de dix ans, en récitant la Salutation angélique. A partir de ce moment, toutes les fois qu'elle allait communier, elle avait une extase qui durait jusqu'au soir. Celles de Nicolas Factor se prolongeaient souvent pendant vingt-quatre heures. Chez la bienheureuse Oringa, elles duraient plusieurs jours; chez Angèle de Foligno et Rose de Lima, plus de trois jours. Saint Ignace de Loyola fut une fois huit jours en extase. »

Voici ce que dit à ce sujet l'historien de sa vie. « De toutes les faveurs que saint Ignace reçut, la plus remarquable fut un ravissement qui dura huit jours, et qu'on ne croirait presque pas, si plusieurs personnes dignes de foi n'en avaient été témoins. Cette grande extase commença un samedi sur le soir, dans l'hôpital de Sainte-Luce, où Ignace avait repris son logement, et elle finit le samedi suivant à la même heure. Il n'eut aucun usage de ses sens tout ce temps-là. On le crut mort, et on l'aurait enterré si des gens, qui visitèrent son corps, ne se fussent aperçus que le cœur lui battait un peu. Il revint à lui, comme s'il fût sorti d'un doux sommeil; et ouvrant les yeux, il dit d'une voix tendre et dévote: *Ah! Jésus*. Personne n'a su les secrets qui lui furent révélés dans ce long ravissement: car il n'en voulut jamais rien dire; et tout ce qu'on put tirer de lui, c'est que les grâces dont Dieu le favorisait ne se pouvaient exprimer. »

Mais laissons poursuivre l'éminent auteur de la *Mystique*.

« Madeleine de Pazzi, » dit-il, « restait quelquefois ravie huit jours, de même que saint François de Paule. Bien plus, une légende, dont nous ne garantissons point ici l'authenticité, raconte qu'un abbé du couvent de Villar, en Portugal, demeura soixante-dix ans en extase. Ceci rappelle la légende des sept Dormants, connue par toute la terre. Le degré de promptitude avec lequel les

extases se succèdent, dépend aussi du caractère de la personne. Elisabeth de Spalbach en avait sept par jour. Quelquefois l'intervalle qui les sépare est si court, ou bien, pendant ce temps l'état de l'âme est si obscur et si incertain qu'à peine sortie d'un ravissement elle retombe dans un autre, et alors l'extase est à peu près habituelle; car il est très-difficile de distinguer si les personnes arrivées à ce degré sont dans l'état ou hors de l'état d'immersion. On raconte de Macaire le solitaire que sa vie fut une extase presque continuelle. On peut dire la même chose de saint François d'Assise, de Gilles, son compagnon, de Colombe de Riéti, de Gertrude d'Osten, de Dominique de Paradis et de beaucoup d'autres.

Lorsque l'extase a duré son temps, la nature rentre peu à peu dans ses rapports accoutumés. L'extatique bâille et soupire légèrement; sa respiration, d'abord douce et presque insensible, devient de plus en plus profonde; la parole ne consiste au commencement qu'en certains sons inarticulés qui expriment la jubilation intérieure de l'âme; puis ceux-ci s'élèvent peu à peu jusqu'au discours; les larmes coulent alors en abondance, et ce sont elles qui achèvent la transition de l'extase à l'état ordinaire. Tous ces phénomènes, Pierre de Dacie les a constatés dans Christine de Cologne. Cet état, on le voit, est l'effet d'une puissance plus forte que la nature et à laquelle on ne peut résister. Plus l'action de cette puissance est subite, plus elle a de force et d'énergie. Mais lorsqu'elle se retire de l'âme dont elle s'était emparée, celle-ci, retombant dans le cercle de ses relations ordinaires, est abandonnée de nouveau à elle-même et à sa propre force, et c'est à elle de se retrouver comme elle peut dans la vie. Ivre encore de ce vin délicieux dont elle s'est remplie, il lui faut du temps pour reprendre ses sens. Ce retour vers la vie ordinaire se révèle au dehors par de légers mouvements; mais d'abord il n'est sensible que dans le fond le plus intime de l'être, les puissances de l'âme retournent l'une après l'autre dans les organes qui leur correspondent. Ce qui était fermé s'ouvre peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin la vie qui s'est réveillée atteigne les dernières limites de l'être, et tout alors rentre dans l'ornière accoutumée; la lenteur avec laquelle ce retour s'accomplit indique la mesure de l'action des puissances naturelles de l'homme.

Mais il y a un moyen de hâter ce retour. Les extatiques, en effet, au milieu de leurs ravissements, sont toujours en union avec l'Eglise; car ils n'ont pas encore quitté cette vie; ils lui sont attachés par le lien de l'obéissance; ils doivent donc obéir à ceux qui ont le droit de commander en son nom. Nous avons vu plus haut, par les exemples de saint Joseph de Copertino et de Dominique, la manière dont se fait cet acte d'obéissance. Ils n'entendent point les paroles par lesquelles on leur ordonne de revenir à eux; mais la puissance qui les domine les entend

et se retire d'eux afin qu'ils puissent obéir. Cette obéissance est accomplie non par leur propre force, mais par celle de la puissance qui leur commande et qui dérive elle-même de Dieu. Cependant chez certains individus, la nature, quand elle est surprise ainsi par le retour subit des esprits vitaux, en éprouve quelque dommage. Quand Marie d'Oignies était en extase, et qu'il venait de loin quelqu'un pour la voir, elle se réveillait quelquefois. Mais quand elle savait qu'il y avait là un étranger, elle se faisait violence pour ne point donner de scandale, et s'arrachait à cet état avec de si grandes douleurs que plusieurs fois elle cracha le sang par suite de la rupture de quelques vaisseaux. Par fois, quand elle sentait intérieurement par l'esprit d'en haut l'approche de quelques visiteurs, elle s'enfuyait dans un champ ou dans une forêt, et elle y restait quelquefois tout un jour. Une fois cependant elle fut réveillée par l'esprit lui-même avec ces paroles; *Va, quelqu'un t'attend, non par curiosité, mais par besoin.* Chez d'autres, au contraire, le réveil subit n'a aucune suite fâcheuse. Dans l'extase, l'âme est collée pour ainsi dire à Dieu, comme l'enfant au sein de sa mère. Si donc elle est arrachée subitement à cet état si doux pour elle, il peut en résulter la rupture de quelques vaisseaux dans l'estomac, ou plus souvent dans les poumons. Du reste, le commandement adressé aux extatiques agit à distance, comme nous l'avons vu. L'autorité nécessaire pour les rappeler à eux peut être communiquée à d'autres qui ne l'ont point par eux-mêmes. Le commandement une fois prononcé peut être rétracté intérieurement et de loin; et même, en beaucoup de cas, il n'a pas besoin d'être exprimé verbalement; mais il produit son effet par un acte simple de la volonté. Cependant ceux qui se sont occupés de ces matières conseillent avec raison aux confesseurs et aux autres supérieurs de ne point tenter ces sortes d'essais. Ils donnent pour raison que le commandement pour être obligatoire, doit être exprimé verbalement. Mais cette raison ne paraît pas concluante; car dans le cas dont il s'agit, la parole étant reçue non dans le monde extérieur mais dans un monde interne, n'a besoin d'être saisie que d'une manière interne aussi. Mais il y a pour cela une raison plus grave: c'est que le commandement s'adressant à Dieu, s'il était accompagné du plus léger sentiment d'orgueil ou de curiosité, il pourrait trouver facilement de la résistance. Et d'un autre côté, l'usage fréquent de ce pouvoir, quoiqu'il ne tienne nullement à la personne qui l'exerce, pourrait aisément amener entre celle-ci et l'extatique des rapports trop intimes et dangereux pour les deux. Il est donc plus sûr d'employer toujours en ces circonstances le langage articulé. (SCARAMELLE, *Directorium mysticum*, t. I, p. 718.)

Les effets de l'extase ne s'annoncent pas toujours de la même manière. Nous avons vu que Béatrix de Nazareth, après sa pre-

mière extase, ne pouvait plus contenir sa joie. Cet état devint fréquent chez elle, et elle était tellement plongée en Dieu, que, pendant que toutes les puissances de son corps étaient liées, et que ses membres, convulsivement agités, étaient comme paralysés, elle avait intérieurement le sentiment qu'elle ne pouvait plus ni vivre ni mourir, et que son âme allait s'échapper de son corps, et s'envoler, de sorte qu'elle semblait ne pouvoir supporter plus longtemps le tourment qu'elle éprouvait. Elle était obligée d'avoir recours à la fréquente communion, qui la fortifiait, et la disposait à de nouvelles visites de la part du Seigneur. Souvent, au sortir de l'extase, elle se sentait entièrement dépouillée de sa volonté, qui, transformée dans la volonté divine, accomplissait docilement ce que celle-ci lui inspirait. Cet état durait plusieurs jours. Tout alors lui était indifférent : la santé, la maladie, le bonheur, l'adversité; et elle n'aurait pu rien choisir d'elle-même, soit dans le temps, soit dans l'éternité. Elle sentait avec cela son âme plus fervente, sa conscience plus claire, son corps plus fort, son esprit plus léger et plus pur, selon que son extase avait été plus profonde. C'est pour cela qu'elle ne pouvait converser sans douleur qu'avec les hommes dont le cœur était pur; pour les autres, leur approche seule lui causait des angoisses mortelles. Osanna sentait aussi, l'extase une fois passée, son cœur enflammé d'amour pour Dieu, de sorte qu'en quelque lieu qu'elle fût ses sentiments et ses pensées étaient incessamment tournés vers le ciel, et qu'elle ne pouvait s'occuper que longtemps après d'autre chose. Elle était avec cela si humble qu'elle se mettait au-dessous de toute créature; son âme était en même temps remplie d'une joie ineffable, qui se faisait jour par des éclats de rire qu'elle ne pouvait retenir, surtout lorsqu'elle trouvait, à son réveil, quelqu'un qui lui était connu. Elle était tellement confuse qu'elle n'osait ni ouvrir les yeux, ni se lever tant qu'il était là. Elle restait toujours quelque temps sans parler, occupée à essuyer ses larmes, qui coulaient en abondance, et à verser de nouveau, dans ses membres, les puissances et les sens, qui s'en étaient retirés pendant l'extase. Quelquefois, elle était couchée par terre, à demi morte, ou se tenait assise sans pouvoir prononcer une parole. D'autres fois, elle reprenait à l'instant ses forces, et pouvait marcher longtemps, sans qu'elle parût toucher la terre. Cette légèreté et cette agilité semblaient même habituelles chez elle; car, dans un naufrage qu'elle fit sur le Pô, en compagnie de plusieurs autres, ceux-ci, parmi lesquels se trouvait son frère, allèrent plusieurs fois au fond de l'eau, tandis qu'elle, malgré ses vêtements grossiers, lourds et mouillés, tenant son crucifix à la main, resta toujours à la surface. Tous, cependant, furent sauvés. Il lui semblait avoir alors sous elle comme un appui solide qui la soutenait. Colette de Gand, quand elle allait à la communion, était

plongée en Dieu au moins six heures, mais le plus souvent douze heures; et quand elle revenait à elle, son visage était beau comme celui d'un ange, et n'avait plus rien de terrestre. Ses discours étaient doux, profonds, et portaient à l'amour de Dieu et au mépris de toutes les choses périssables. Oringa, lorsqu'elle revenait à elle, sentait son corps tellement agile et léger, qu'elle se palpait pour s'assurer qu'elle l'avait encore. Elle gardait aussi une odeur d'une ineffable suavité : c'était comme le parfum des plantes et des arbres du ciel, au milieu desquels elle avait marché; des harmonies célestes retentissaient à ses oreilles, et elle vécut ainsi, dans ces joies du ciel, pendant neuf mois. Quant aux rapports dans lesquels le corps des extatiques se trouve à l'égard de la nature, on comprend facilement, qu'étant élevé au-dessus des lois ordinaires qui la gouvernent, il doit être aussi jusqu'à un certain point soustrait à leur pouvoir. Le feu particulièrement, le plus terrible de tous les éléments, semble n'avoir aucune action sur lui, comme nous le voyons par l'exemple de sainte Catherine de Sienne. Elle était assise un jour dans la cuisine, occupée à tourner la broche, et à préparer le repas pour sa famille. Livrée à ses méditations, elle tomba bientôt en extase, et naturellement la broche s'arrêta. Lysa, sa belle-sœur, s'en aperçut; et, comme cet état n'était pas nouveau pour elle, elle continua son ouvrage, et laissa Catherine dans son ravissement. Après le souper, quand tout le monde se fut retiré, Lysa retourna à la cuisine pour voir ce qu'était devenue la sainte. Elle la vit alors tombée de sa chaise, étendue le visage sur les charbons ardents, dont il y avait une grande quantité. Elle jette un cri, se précipite sur la sainte, et l'arrache du foyer, croyant la trouver toute brûlée; mais, à son grand étonnement, elle n'avait aucune blessure, ne donnait aucune odeur de brûlure, et la cendre même ne s'était pas attachée à ses vêtements. Revenue à elle, elle s'en alla sans ressentir aucun effet fâcheux. Ce n'est pas la seule fois que cette chose lui arriva. Elle fut souvent, en présence de plusieurs témoins, jetée dans le feu par une puissance invisible. Lorsque les assistants, pleurant et criant, cherchaient à l'arracher aux flammes, elle s'échappait tout à coup de leurs mains en riant, sans qu'on pût apercevoir en elle aucune trace de brûlure. Elle se contentait de dire alors : *N'ayez pas peur, c'est Malatasca* (c'est ainsi qu'elle appelait le diable) *qui a fait cela*. Une autre fois, étant à genoux dans l'église, près d'un pilier où étaient des images devant lesquelles brûlaient plusieurs lumières, un des cierges tomba sur sa tête pendant qu'elle était en contemplation, et ne s'éteignit qu'après avoir brûlé jusqu'au bout, sans même endommager son voile. Ce fait fut attesté, plus tard, par Lysa, Françoise et Alexia, qui étaient présentes. La même chose arriva à Siméon d'Assise. Un jour qu'il était en extase, un charbon ardent lui tomba sur

le pied, et y resta jusqu'à ce qu'il fut éteint. Il ne ressentit aucune chaleur ni aucune blessure.

Stail a écrit la vie d'une dizaine de sœurs du monastère de Thöss, dans la Thurgovie (Suisse), la plupart extatiques, dans d'autres de même. Lorsque Foulques, évêque de Toulouse, chassé de son évêché par les albigeois, vint en Belgique, en 1212, Jacques de Vitré, au commencement de sa vie de Marie d'Oignies, raconte qu'il fut étonné de la multitude de saintes femmes qui vivaient alors à Louvain et aux environs. Il les vit tellement ravies en esprit, qu'elles passaient toute la journée dans le repos et le silence, étrangères à tout ce qui se passait au dehors. Leurs sens étaient si recueillis dans la paix de Dieu que rien ne pouvait les éveiller, et elles étaient insensibles à la douleur corporelle. L'une, entre autres, ne put jamais, pendant trois ans, malgré tous les efforts que l'on employa, être tirée de sa clôture. Quelques-unes possédaient le don des larmes à un tel degré que les pleurs qu'elles versaient formaient, sur leurs joues, des rides profondes. D'autres lisaient dans le cœur des autres, et connaissaient les péchés qu'ils avaient cachés à confesse. Parmi les nombreuses extatiques qui vivaient en ce lieu, Jacques en vit une qui était ravie jusqu'à trente fois dans un jour, et qui le fut sept fois de suite en sa présence. Elle gardait dans l'extase la position où elle se trouvait au moment où elle était ravie. Ses bras restaient quelquefois immobiles en l'air; et, lorsqu'elle revenait à elle-même, elle était inondée d'une telle joie qu'elle ne pouvait se contenir le reste du jour. Une autre, lorsqu'elle recevait la communion, sentait une saveur plus douce que celle du miel, qui, partant du cœur, montait jusqu'à la bouche. Quelques-unes avaient une telle faim de cet aliment céleste, qu'elles ne pouvaient s'en priver plus longtemps, et que tout délai les plongeait dans un épuisement et une tristesse ineffables. Plusieurs fois, le Seigneur se présenta en personne à quelques-unes d'entre elles pour les fortifier et les guérir.

Adélaïde de Rheinfelden se voit, dans un ravissement, purifiée, par un feu d'en haut, de toute souillure. Eclairée par une lumière supérieure, elle se voit plusieurs fois sans forme, dans la pureté de son être, élevée au-dessus du corps, et brillant d'une clarté ineffable. La même chose arrive à Herburg de Herkenheim. Un jour, qu'au temps de matines, elle était allée dans le jardin pour prier, une douceur céleste, et comme une source vive, inonde son corps et son âme, et elle voit celle-ci s'élever comme un aigle en frappant fortement des ailes. Marguerite de Breisach, distinguée entre ses compagnes par son austérité, vivait dans une union continuelle avec Dieu. Elle était parvenue à l'uniformité divine, et contemplait souvent la sainte Trinité. Il en était de même de Bénédicte de Bogensheim. Mechtilde de Winzenheim était souvent, dans ses extases,

enlevée à une coudée au-dessus de terre. »

De ce que la plupart des faits rapportés par Görres sont, en général, d'une époque antérieure au XVIII^e et même au XVII^e siècle, il n'en faudrait certes pas conclure que ces derniers siècles ne nous offrent pas d'exemples extatiques. Ce serait là une lourde erreur. Jusqu'à nos jours, jusqu'à Catherine Emmerich et aux vierges extatiques du Tyrol, ces exemples sont nombreux, non-seulement parmi les femmes, mais aussi parmi les hommes. Citons-en quelques-uns pris pour ainsi dire au hasard.

Le bienheureux Sébastien Valfré, mort le 17 janvier 1710 était souvent en extase dans sa cellule, les yeux baignés de larmes. Saint Jean-Joseph de la Croix, religieux observantin, mort en 1734, fut favorisé d'extases, de ravissements et du don des miracles. Le bienheureux Alphonse Rodriguez, mort en 1617, fut souvent ravi en extase dans l'oraison. Alphonse Marie de Liguori, mort en 1787, fut favorisé du don des miracles et de grâces extraordinaires : Il opéra plusieurs prodiges dans le cours de ses missions. Prêchant, pendant celle d'Amalfi, sur la dévotion à la sainte Vierge, il fut ravi en extase; on le vit élevé en l'air à plusieurs pieds de hauteur. Une statue de la Mère de Dieu, qui était à la droite, devint toute resplendissante, et les rayons qui sortaient de cette statue rejaillissaient sur le visage d'Alphonse. Le peuple, qui regardait ce spectacle avec admiration, se mit à crier miséricorde et miracle, et bientôt l'on n'entendit plus dans l'église que gémissements et sanglots. Cette mission fut une de celles qui donna au bienheureux le plus de consolations, et qui affermit davantage dans la haute idée que l'on avait de sa vertu.

Enfin, si nous descendons jusqu'à nos jours, nous trouvons, dans les vierges extatiques et stigmatisées du Tyrol auxquelles nous consacrons l'article spécial qui suit, et dans la sœur Anne Catherine Emmerich, morte en 1824, tous les phénomènes les plus extraordinaires de l'extase. Pour ne parler ici que de cette dernière, sa vie fut pour ainsi dire une extase continuelle. Nous en avons déjà parlé à l'article **EMMERICH**. Mais il nous reste à donner sur sa vie extatique quelques détails qui compléteront ce que nous devons dire en ce lieu de l'extase et ce que nous en avons déjà dit. Laissons donc parler son savant et pieux biographe, Clément Brentano. « La plupart, » dit-il, « des formes de la vie extatique qui se montrent à nous dans la vie et les écrits des saintes Brigitte, Gertrude, Mechtilde, Hildegarde, Catherine de Sienne, de Gènes, de Bologne, Colombe de Rieli, Lidwine de Schiedam, Catherine Vanini, Thérèse de Jésus, Anne de Saint-Barthélemi, Magdeleine de Pazzi, Marie Villana, Marie Buonomi, Marina d'Escobar, Crescentia de Kaufleuern et de beaucoup d'autres religieuses contemplatives, se manifestent aussi dans l'histoire de la vie intérieure d'Anne-Catherine Emmerich. La même voie lui fut

tracée par Dieu. A-t-elle comme ces saintes femmes, atteint le but ? Dieu seul le sait ; il nous convient de prier pour que cela soit, et il nous est permis de l'espérer. Les lecteurs qui ne connaissent pas la vie extatique d'après les écrits de ceux qui l'ont vue, trouveront des éclaircissements à ce sujet dans l'introduction de Görres aux écrits d'Henri Suso, publiés à Ratisbonne en 1829.

« Puisque des Chrétiens zélés, pour transformer leur vie en un culte perpétuel, cherchent dans leur travail journalier la représentation symbolique de quelque manière d'honorer Dieu et le lui offrent en union avec les mérites de Jésus-Christ, il ne doit pas sembler étrange que ceux d'entre eux qui passent de la vie active à une vie de souffrance et de contemplation, voient quelquefois leurs travaux spirituels sous la forme des occupations terrestres qui remplissaient autrefois leurs journées. Alors, leurs actes étaient des prières, maintenant leurs prières sont des actes : la forme reste la même. C'est ainsi qu'Anne-Catherine, dans sa vie extatique, voyait la série de ses prières pour l'Eglise sous forme de paraboles tirées de l'agriculture, du jardinage, de l'éducation des troupeaux, de l'état de tisserand ou de couturière. Tous ces travaux se groupaient, selon leur signification, autour des diverses époques de l'année ordinaire et ecclésiastique, et s'accomplissaient sous l'invocation et avec le secours des saints de chaque jour, et en y appliquant la grâce spéciale des fêtes correspondantes de l'Eglise. La signification de ce cercle de symboles avait rapport à tout le côté actif de sa vie intérieure. Un exemple éclaircira nos paroles. Lorsque Anne-Catherine, jeune paysanne, arrachait une mauvaise herbe, elle priait Dieu d'extirper l'ivraie du champ de l'Eglise, si ses mains étaient piquées par les orties, s'il lui fallait refaire l'ouvrage des travailleurs négligents elle offrait à Dieu sa douleur et sa fatigue, et demandait au nom de Jésus-Christ, que les pasteurs des âmes ne se fatiguassent pas, et qu'aucun d'eux ne cessât de travailler courageusement. Ainsi son travail manuel devenait une prière.

Voici maintenant un exemple correspondant de sa vie contemplative et extatique. Elle avait été une fois plusieurs jours malade et dans une extase presque continue pendant laquelle elle gémissait souvent et faisait avec ses doigts le geste de quelqu'un qui arrache des herbes. Elle se plaignit un matin de cuissons et de démangeaisons aux mains et aux bras, et quand on y regarda de plus près, on les vit tout couverts de cloches pareilles à celles que produit la piquûre d'orties. Elle pria alors plusieurs personnes de sa connaissance d'unir leurs prières aux siennes à une certaine intention. Le lendemain, ses doigts étaient douloureux et enflammés, comme après un travail excessif : comme on lui en demandait la cause, elle répondit : *Ah ! j'ai eu tant d'orties à arracher dans la vigne ; ceux*

qui en étaient chargés arrachaient seulement la tige et il me fallait tirer péniblement les racines d'un sol pierreux. Comme le questionneur blâmait ces travailleurs négligents, il fut tout confus de l'entendre répondre : *Vous étiez aussi de ce nombre ; les travailleurs qui arrachent seulement la tige des orties et laissent subsister les racines, sont ceux qui prient négligemment.* On sut plus tard qu'elle avait prié pour plusieurs diocèses qui lui furent montrés sous l'image de vignes dévastées où il fallait travailler. L'inflammation réelle de ses mains rendit témoignage de cette extirpation symbolique des orties, et il y a peut-être lieu d'espérer que les Eglises qui lui étaient désignées par ces vignobles ressentirent quelque effet de sa prière et de son travail spirituel ; car s'il est vrai que la porte est ouverte à ceux qui frappent, ce doit être surtout à ceux qui frappent avec tant d'ardeur que leurs doigts en sont tout meurtris.

De pareilles réactions de l'esprit sur le corps se trouvent souvent dans la vie des personnes sujettes à l'extase et ne sont pas étrangères à la foi. Sainte Paule, si l'on en croit saint Jérôme, visita les saints lieux en esprit comme si elle les eût visités corporellement ; même chose arriva à sainte Colombe de Rieti et à sainte Lidwine de Schiedam, dont le corps porta les traces de ce voyage spirituel : ce fut comme si elle eût réellement voyagé. Elle éprouva toutes les fatigues d'une marche pénible, se blessa aux pieds, y eut des marques qui semblaient causées par des pierres ou par des épines, enfin se donna une entorse dont elle souffrit longtemps corporellement. Conduite à ce voyage par son ange gardien, elle lui entendit dire que ces blessures corporelles étaient un signe qu'elle avait été ravie en corps et en esprit. De semblables lésions matérielles se voyaient aussi chez Anne-Catherine peu d'instant après quelques-unes de ses visions. Lidwine commença son voyage extatique en suivant son bon ange à la chapelle de la Sainte-Vierge devant Schiedam ; Anne-Catherine commençait les siens par suivre son ange soit à la chapelle voisine de sa demeure, soit sur le chemin de la croix de Coesfeld. Ses voyages à la Terre-Sainte se faisaient d'après ses récits par les chemins les plus opposés ; quelquefois même elle faisait le tour de la terre quand sa tâche spirituelle l'exigeait. Dans le cours de ces voyages, depuis sa demeure jusqu'aux pays les plus éloignés, elle portait secours à bien des gens, et exerçait envers eux des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles ; ceci se faisait fréquemment en paraboles. Au bout d'un an, elle refaisait le même chemin, revoyait les mêmes personnes et racontait leur avancement spirituel ou leur rechute. Tout ce travail se rapportait toujours à l'Eglise et au règne de Dieu sur la terre. Le but de ces pèlerinages journaliers qu'elle faisait en rêve, était toujours la terre promise qu'elle observait dans le plus grand détail et qu'elle voyait, tantôt dans

son état actuel, tantôt dans celui où elle se trouvait aux diverses époques de l'histoire sainte; car ce qui la distinguait des autres personnes de la même catégorie, c'était la grâce inouïe d'une intuition directe de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, des personnages de la sainte Famille et de tous les saints vers lesquels se dirigeait l'œil de son esprit. Elle voyait la signification de tous les jours de fête de l'année ecclésiastique sous le point de vue du culte et sous celui de l'histoire. Elle vit et raconta jour par jour, en décrivant avec détail et nommant les lieux, les personnes, les fêtes, les messes et les miracles, les années de la prédication de Jésus jusqu'à l'Ascension, et l'histoire des apôtres pendant plusieurs semaines après la descente du Saint-Esprit. Elle ne regardait pas toutes ces visions comme des jouissances spirituelles de son âme, mais elle y voyait en quelque sorte des champs fertiles pleins des mérites de Jésus-Christ, et qui n'avaient pas encore été mis en rapport : elle était souvent occupée en esprit à réclamer pour l'Eglise le fruit de telle ou telle peine du Seigneur; elle suppliait Dieu d'appliquer à son Eglise les mérites du Sauveur, qui étaient son héritage, et dont elle semblait prendre possession en son nom d'une manière toute naïve.

(6) La sœur appelait montagne des Prophètes un lieu élevé au-dessus de toutes les montagnes de la terre, où elle fut conduite pour la première fois pendant un de ses voyages extatiques, le 10 décembre 1819, et où elle alla plus tard à plusieurs reprises. Elle vit là les livres prophétiques de tous les temps et de tous les peuples déposés dans une tente, examinés et gardés par un personnage qui lui rappela tantôt saint Jean l'évangéliste, tantôt Elie, et particulièrement celui-ci, parce qu'elle vit là, dans le voisinage de la tente, le char sur lequel ce prophète fut enlevé de la terre, recouvert de verdure fraîche. Ce personnage lui dit de confronter avec un grand livre qui se trouvait là tous les livres de révélations prophétiques donnés aux hommes, lesquels pour la plupart étaient altérés de mille manières, et ceux qui devaient leur être donnés par la suite : il lui dit encore d'en effacer une grande partie ou d'en jeter plusieurs dans un feu allumé près de là? Il ajoutait que les hommes n'étaient pas encore en mesure de recevoir ces dons, que quelqu'un devait venir, et autres choses de ce genre. Elle vit tout cela dans une île entourée d'un lac limpide, et sur laquelle s'élevaient plusieurs tours de formes diverses et entourées de jardins. Elle avait le sentiment que ces tours renfermaient les trésors et les sources de la sagesse de différents peuples, et qu'au-dessous de l'île, qui était arrosée par plusieurs ruisseaux, se trouvait la source de certains fleuves considérés comme sacrés, entre autres du Gange, lesquels sortaient de terre au pied de la montagne, etc. Sa route vers la montagne des Prophètes, d'après le point de départ, paraissait prendre la direction de la Haute-Asie centrale. Elle indiquait la situation de lieux qu'elle parcourait, leur nature, les hommes qui les habitaient, les animaux et les plantes qui s'y trouvaient; puis, à travers un espace désert et solitaire qui la conduisait au delà d'une zone de nuages, elle était portée jusqu'à l'endroit en question, dont une description plus détaillée avec le récit de tout ce qu'y éprouva la narratrice sera donnée en son lieu. Au

Le 8 décembre 1820, fête de l'Immaculée-Conception de Marie, l'âme de la sœur, pendant le cours de ses contemplations et de ses prières, se trouva comme transportée à travers une grande partie de la terre. Nous plaçons ici quelque chose de ce qui nous fut communiqué à ce sujet, pour donner une idée de ces sortes de voyages en esprit. Elle alla à Rome, se trouva près du Saint-Père, visita en Sardaigne une pieuse religieuse qu'elle aimait beaucoup, toucha Palerme, passa en Palestine, ensuite dans l'Inde, d'où elle arriva sur ce qu'elle appelait la montagne des Prophètes (6). Elle alla aussi en Abyssinie, dans une ville de Juifs, située sur une haute chaîne de montagnes; elle en visita la souveraine, qui s'appelait Judith (7), et s'entretint avec elle du Messie, de la fête de la Conception de sa Mère, du saint temps de l'Avent et de la fête prochaine de Noël. Dans le cours de ce voyage, elle fit tout ce que, dans un voyage de ce genre, aurait fait, suivant l'occasion, un consciencieux missionnaire; elle pria, enseigna, secourut, consola et réforma.

Jamais elle ne traduisait ses visions dans la vie chrétienne extérieure et elle ne leur attribuait aucune authenticité historique. Extérieurement, elle ne connaissait et ne voyait que le catéchisme, l'histoire popu-

retour, elle descendait de nouveau à travers la région des nuages, traversait des contrées embellies par une végétation magnifique, peuplées d'animaux et d'oiseaux de toute espèce; puis elle arrivait au Gange, et voyait sur les bords de ce fleuve les cérémonies religieuses des Indiens. — La position géographique de ce lieu et la circonstance que presque tout y était couvert d'une fraîche verdure, rappellèrent à quelqu'un qui lisait vingt ans après le récit de ces communications, que les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'Asie parlent d'un lieu semblable, habité à peu près de même. Les musulmans connaissent le prophète Elie sous le nom de Khiser, c'est-à-dire *le vert* : c'est pour eux un être merveilleux, tenant beaucoup de l'ange, qui habite dans le nord sur la montagne de Kaf, célèbre dans plusieurs écrits, et qui y veille sur certains objets auprès de la source de la vie. Les Indiens et les Chinois ont leur sainte montagne qu'ils appellent, les uns Mérou, les autres Kouen-Loun. Ils la représentent comme une espèce de paradis, et la placent aussi dans la Haute-Asie centrale, où la sœur Emmerich trouve la montagne des Prophètes. Les anciens Perses croyaient également à l'existence d'un lieu semblable qu'ils appelaient Elbors ou Albordj. Les Babyloniens semblent, d'après Isaïe (xiv, 13), avoir eu la même croyance. Comme les Perses et les musulmans, ils placent cette montagne dans le nord, ce qui s'explique par leur position géographique relativement à l'Asie centrale.

(7) Lorsque l'écrivain mit sur le papier le récit très-circonstancié de ses rapports avec Judith et sa description des lieux, il avait conjecturé, d'après la direction de son voyage, qu'il s'agissait de l'Abyssinie. Plusieurs années après la mort de la sœur, il trouva dans les voyages de Bruce et de Salt la mention d'une colonie juive établie sur la haute chaîne de Samen en Abyssinie, et dont le chef s'appelait toujours Gédéon, ou, lorsque c'était une femme, Judith. Ce dernier nom, comme on le voit, a été indiqué par la sœur Emmerich.

laire de la Bible, les évangiles des dimanches et des fêtes, et le calendrier qui apparaissait à ses regards de voyante, comme le livre le plus riche et le plus profond ; car il lui offrait dans quelques feuilles le fil conducteur avec lequel elle traversait le temps, passant d'un mystère de rédemption à un autre, et le solennisant avec tous les saints pour moissonner les fruits de l'éternité dans le temps, les conserver et les distribuer dans son pèlerinage autour de l'année ecclésiastique, afin que la volonté de Dieu s'accomplît sur la terre comme au ciel. Elle n'avait jamais lu l'Ancien ni le Nouveau-Testament ; quand elle était fatiguée de raconter ses visions, elle disait quelquefois : Lisez cela dans la Bible, et s'étonnait beaucoup d'apprendre que cela ne s'y trouvait pas ; car, ajoutait-elle, on entend dire sans cesse aujourd'hui qu'il ne faut lire que la Bible, que tout s'y trouve. »

EXTATIQUES et STIGMATISÉES DU TYROL. — Nous croyons utile d'indiquer ici les sources principales où nous avons puisé ce qui suit, et qui contiennent en outre sur les vierges stigmatisées du Tyrol d'innombrables détails que nous n'avons pas cru pouvoir rapporter. Le lecteur verra par cette simple indication que nous n'avons fait qu'effleurer le récit des faits merveilleux et surnaturels qui se sont passés à notre époque, et sous les yeux de plus de cent mille témoins oculaires. Nous renvoyons d'ailleurs aux articles **MÆRL** (Marie de) et **LAZZARI** (Dominica) où nous avons déjà donné les traits principaux de cette double biographie.

L'Histoire de Marie von Mærl et de Dominica Lazzari, fut publiée à Munich en 1839, par le R. Simon Buchselner. Le 27 mai 1841, lord Shrewsbury, dans sa lettre à Ambroise Lisle Philipps, donna une nouvelle biographie des deux stigmatisées du Tyrol, qu'il nomme de leurs noms populaires *l'Extatique de Caldaro* et *l'Addolorata de Capriana*. En 1842, un prêtre français, M. E. de Cazalès publia dans *l'Université Catholique*, le récit de son voyage fait en septembre 1840, et contenant l'historique des deux saintes du Tyrol. L'année suivante, 1843, M. Léon Boré fit paraître à ce sujet un ouvrage bien plus complet intitulé : *Les stigmatisées du Tyrol, ou l'Extatique de Kaldern, et la Patiente de Capriana, relations traduites de l'italien, de l'allemand et de l'anglais*. Enfin, vers le même temps, M. A. M. Veyland compléta les travaux antérieurs, par son ouvrage ayant pour titre : *Plaies sanglantes du Christ (les) reproduites dans trois vierges chrétiennes vivant actuellement dans le Tyrol, suivies d'une notice sur la stigmatisée de Provence*. Depuis quelques années, les noms des stigmatisées du Tyrol avaient acquis, dans le monde religieux et savant, une célébrité proportionnée au caractère merveilleux des phénomènes qui les signalaient à l'attention publique. De nombreuses notices rédigées par des écrivains d'une autorité grave avaient déjà fait connaître ces mysté-

rieuses et vivantes images de la Passion du Christ. M. Veyland vint les compléter. Il débute par une Introduction très-étendue où il entre dans un examen approfondi de l'état extraordinaire que présentent les stigmatisées du Tyrol, il en démontre la réalité par des preuves directes, il en confirme le caractère miraculeux par des rapprochements historiques très-bien développés et qui décèlent beaucoup d'instruction, il en déduit les conséquences les plus importantes, et termine ses prolégomènes par un appendice où l'on remarque des réflexions souvent neuves et éminentes sur le sort et l'aveuglement du peuple juif.

La seconde partie de son travail est consacrée à l'exposition historique des faits qu'il a puisés aux sources les plus authentiques. Des relations traduites de l'anglais, de l'italien et de l'allemand ; celles de Görres, de don Antonio Riccardi, du P. Capistan de Soyer, du docteur Dei-Cloche, de M. de Cazalès, et d'autres documents propres à répandre un nouveau jour sur des matières aussi rebelles à toute explication scientifique, s'y trouvent appuyés d'un assez grand nombre de lettres écrites par des témoins oculaires étrangers et français, au nombre desquels figurent le prince évêque de Trente, l'archevêque de Sidney, MM. Connelly, Thomas Doyle, etc.... Ce recueil est suivi d'une notice tout à fait neuve et pleine d'intérêt sur la stigmatisée de Provence, madame Thérèse Miollis de Villecroze (Var), dont l'état a été l'objet des études de plusieurs observateurs distingués, entre autres de MM. les docteurs Reverdit et Lauvergne. Ici s'arrête la partie narrative de l'ouvrage que l'auteur a couronnée par un résumé substantiel où, revenant sur les faits qu'il vient d'exposer, il les discute avec soin, en établit la certitude, et réfute d'avance les objections que pourrait provoquer leur invraisemblance.

Tel est l'ouvrage de M. Veyland ; la simple analyse que nous venons d'en faire suffit pour prouver combien il est curieux : mais quelque surprise que puissent exciter les détails qui s'y rencontrent, on se sent porté à suivre l'auteur avec confiance dans le monde mystérieux où il promène pour ainsi dire ses lecteurs ; on reste frappé du ton de conviction et de la solidité qui règnent dans toutes les parties de son écrit. A moins d'un scepticisme insensé, comment soupçonner la véracité d'un écrivain qui ne rapporte que des faits sensibles, patents, observés avec soin, pendant longtemps et dans les circonstances les plus variées, par des témoins irréprochables et désintéressés ? Qu'opposer à sa désespérante logique, lorsque passant en revue toutes les hypothèses et toutes les objections possibles, il prouve qu'il n'en est pas une qui puisse tenir contre une étude impartiale et sérieuse des faits ? Après une série d'arguments aussi puissants et aussi positifs que les siens, il serait difficile de résister à l'évidence, pour peu qu'on se pique de sincérité et de bonne foi. Nous

ne pouvons donc qu'exhorter nos lecteurs à méditer l'ouvrage de M. Veyland, parce qu'ils y trouveront de quoi dissiper leurs doutes et fortifier leur foi sur plusieurs points de la théologie mystique.

L'Europe tout entière s'occupa des deux saintes contemporaines. Les journaux anglais reproduisirent les récits de plusieurs voyageurs qui étaient allés les visiter, et entre autres celui de M. Bonnelly (ministre protestant). D'innombrables relations furent publiées en Italie, en France et en Allemagne; leurs auteurs sont tous des hommes connus: c'est, entre autres, dom Antonin Riccardi, c'est le célèbre Görres, c'est le docteur Dei-Cloche, premier médecin de l'hôpital civil et militaire de Trente; c'est le savant abbé Cazalès; c'est M. Ernest de Moy, l'un des professeurs les plus distingués de l'université de Munich, qui écrivit, le 21 avril 1843, à M. Léon Boré, les détails qu'il avait observés de ses yeux. Dans la relation de son voyage au Tyrol, le comte de Shrewsbury, l'un des témoins oculaires, a tout fait pour attirer l'attention publique sur ce prodige, au sujet duquel on peut consulter notamment aussi une lettre de Mgr Polding, archevêque de Sidney en Australie (Liverpool, le 31 octobre 1842). La poésie, elle-même, s'est plu à célébrer les *saintes vierges du Tyrol*, et M. Boré cite deux sonnets italiens, dont l'un surtout, celui de Francesco Benza, est remarquable. « Je n'ai pas, » dit M. Boré « la prétention d'enlever le voile de ces apparitions merveilleuses. Je me contente d'y croire et de les admirer, en les soumettant toutefois, comme ceux dont j'ai traduit les relations, au jugement supérieur de l'Eglise. Mais s'il est permis de sonder les vues secrètes de la Providence, ne peut-on pas voir un dessein particulier de miséricorde dans le choix de ces deux pauvres et simples filles, destinées à représenter d'une manière vivante, incontestable, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en face de ces orgueilleux philosophes de l'Allemagne rationaliste, qui ont tout nié du divin Sauveur, jusqu'à la réalité de sa personne? C'est bien là du moins le plan ordinaire de celui qui choisit les faibles de ce monde, pour confondre les forts. (1 Cor. 1, 27.)

Nous donnerons d'abord ici la lettre de Shrewsbury. Le traducteur, en la publiant, la fait précéder de quelques considérations, où il dit : « Les Thérèse, les Brigitte, et tant d'autres âmes d'élite, n'ont été prévenues des faveurs les plus singulières qu'à raison de leur ardent amour pour la Passion, pour la croix de Jésus-Christ. Entre ces faveurs, une des plus admirables, sans doute, fut celle accordée au séraphin de la terre, saint François d'Assise, à qui il a été donné de ressentir dans son corps l'impression douloureuse des plaies du Sauveur, de porter ses sacrés stigmates. Ce prodige, dont l'Eglise catholique célèbre chaque année le souvenir par une solennité particulière, la bonté de Dieu a daigné le renouveler en fa-

veur d'âmes tout à fait privilégiées, et il est entré dans ses desseins de miséricorde que notre temps en fût plusieurs fois le témoin. Si une telle grâce a été concédée à ce siècle, tout d'indifférence et de sensualisme, ne semble-t-il pas qu'en présentant à nos regards des images vivantes de ses souffrances et de sa Passion le Sauveur ait voulu réveiller en nos âmes, si endormies lorsqu'il s'agit des intérêts de l'éternité, un souvenir vif et profond de sa croix et de tout ce qui lui en a coûté pour nous ouvrir les portes du ciel? Maintenant encore, l'Allemagne, cette terre du sein de laquelle s'est élevé ce vent brûlant de l'hérésie qui a desséché dans tant de cœurs la vertu de la croix, l'Allemagne est l'heureux témoin du prodige que l'Eglise a vénéré dans l'extatique saint François.

A peine la Westphalie avait cessé de le contempler dans la personne d'une sainte fille, la sœur Emmerich d'Agnetenberg, exemplaire des vertus religieuses et surtout de l'amour des souffrances, que le Tyrol a vu avec admiration des vertus non moins éminentes, et des faveurs aussi signalées, dans deux pieuses filles, qui vivent encore, et que grand nombre de personnes ont été admises à visiter. C'est le récit de quelques-unes de ces personnes que l'on a eu la pensée de mettre sous les yeux des fidèles; on a cru qu'ils y trouveraient un sujet de grande édification, et qu'en même temps ils y puiseraient d'utiles et de salutaires réflexions pour eux-mêmes. Des circonstances favorables m'ont mis à même de recueillir en Allemagne, et ailleurs, les récits de nombreux témoins oculaires: prêtres, laïques, protestants et Catholiques, tous m'ont confirmé la vérité des faits que je n'ai avancés d'ailleurs qu'avec précaution, et en m'appuyant sur le témoignage écrit de personnes graves et dignes à tous égards de la plus entière confiance.

Ce n'a été qu'après un examen calme et approfondi de plusieurs années que, ma conviction étant devenue entière, j'ai cru pouvoir enfin, sans manquer à cette prudence chrétienne qui doit présider à toutes nos actions, édifier les âmes pieuses du récit de quelques-unes des merveilles que notre Dieu daigne encore opérer parmi nous.

LETTRE DE LORD SHREWSBURY A AMBROISE LISLES PHILIPPS, SUR L'EXTATIQUE DE CALDARO ET L'ADDOLORATA DE CAPRIANA.

Munich, 27 mai 1841.

Mon cher ami,

Vous avez sûrement entendu parler de l'extatique de Caldaro et de l'Addolorata ou Patiente de Capriana. Nous les avons vues dernièrement toutes deux. J'avoue que je les regarde comme ce qu'il y a de plus extraordinaire au monde, et, persuadé qu'elles doivent vous inspirer un vif intérêt, je vais tâcher de vous donner de ces deux saintes filles une idée plus exacte que celle que vous avez

probablement pu vous en former jusqu'à présent.

Le jeudi 20 mai, jour de l'Ascension, nous quittâmes Neumarkt, ville située à peu près à moitié chemin de Trente et de Botzen. Nous prîmes une de ces voitures légères et incommodes, les seules qu'on puisse se procurer dans ces contrées; et, après avoir parcouru pendant environ deux heures une très-mauvaise route, au travers d'une vallée riante et spacieuse, nous montâmes au village ou plutôt au bourg de Caldaro. Grâce aux lettres que l'évêque de Trente avait bien voulu nous donner pour les ecclésiastiques du lieu, nous ne tardâmes pas à être introduits dans la maison et dans la chambre de la jeune extatique : deux prêtres, dont l'un était son confesseur, nous accompagnaient; il était onze heures du matin. Nous la trouvâmes dans son état ordinaire d'extase, ainsi qu'elle est représentée dans le dessin bien imparfait que nous donnons d'elle, agenouillée sur son lit, les yeux levés vers le ciel, les mains jointes, dans l'attitude de la prière et immobile comme une statue; elle était habillée en blanc, la tête découverte, et ses longs cheveux noirs flottaient sur ses épaules. Un charme indicible était répandu dans toute sa personne; un sentiment indéfinissable d'admiration, de respect et de crainte s'empara de chacun de nous quand nous nous vîmes en la présence d'une créature si favorisée. Mais cette première impression se dissipa peu à peu. Il semblait tellement impossible qu'aucun être humain pût garder une telle immobilité, que nous aurions pu la prendre pour une figure de cire; néanmoins un peu d'attention nous convainquit bientôt qu'elle était vivante. Dans cet état, elle ne voit ni n'entend : tous ses sens sont absorbés dans l'objet de sa contemplation; elle est insensible; toutefois ce n'est pas l'insensibilité de la mort, non, elle vit, mais c'est d'une vie surnaturelle. Il semble que son âme soit au ciel, tandis que son corps en attend le retour. Après l'avoir observée pendant quelques minutes, nous la vîmes fermer les yeux, sans faire aucun autre mouvement; elle ne s'était évidemment pas aperçue de notre présence; aussi serait-elle probablement restée longtemps encore dans cet état et dans cette même posture, si son confesseur ne l'en eût tirée en lui disant, je crois, quelques paroles à voix basse. Aussitôt elle retomba doucement sur son oreiller et se trouva tout naturellement assise, avec les jambes étendues sous la couverture, sans le plus petit effort et sans sortir de son extase. Elle demeura les yeux fermés et les mains jointes, comme auparavant, et dans l'attitude d'une personne qui prie avec ferveur, sans remuer les lèvres toutefois, et son âme paraissait absorbée dans la plus profonde méditation. Après nous avoir laissés la contempler ainsi quelques instants, son confesseur nous proposa de la tirer complètement de son extase; nous n'y eûmes pas plutôt consenti, qu'il lui parla d'une voix douce et calme, aussi bien que le prêtre qui l'avait accompagné et qui se tenait de l'autre côté

du lit. Au même instant elle s'anima, ouvrit les yeux, laissa tomber ses mains, et son visage parut rayonnant du plus céleste et du plus doux sourire. Elle porta un regard d'ange, plein de gratitude et de joie, d'abord d'un côté, puis de l'autre, comme si elle apercevait réunis, d'une manière inattendue, des amis qu'elle n'aurait pas vus depuis des années; elle prit alors la main de son confesseur et la porta à ses lèvres avec une dévotion pleine de simplicité. Se tournant ensuite avec aménité vers l'autre ecclésiastique, elle lui donna le même témoignage d'affection et de respect. Au reste, elle ne montra s'être aperçue de notre présence qu'en jetant de temps en temps un coup d'œil de notre côté; autrement elle gardait les yeux modestement baissés, couvrant souvent ses mains avec les garnitures de ses manches qui étaient longues et amples, afin de cacher les stigmates dont elles étaient marquées. Le confesseur et son assistant lui adressaient tour à tour quelques paroles qui semblaient lui causer beaucoup de joie, et auxquelles elle donnait son assentiment par une inclination de tête, avec ce même sourire angélique, qui avait prêté un charme inexprimable au moment de son réveil. Entre autre choses, le prêtre assistant lui dit : « Maria, vous menez là une vie si cile. » A quoi elle répliqua : « Oui, » avec une grande douceur. Ces paroles lui furent adressées en italien, que nous comprenions, tandis que le reste lui fut dit en allemand, que nous ne comprenions pas. Nous nous accordâmes tous à reconnaître que jamais scène si douce ne s'était passée sous nos yeux; elle se termina néanmoins bientôt et soudainement; car l'un de nous ayant, par inadvertance, demandé à son confesseur, assez haut pour qu'elle l'entendît, si elle portait les stigmates visiblement empreints sur son corps, sa physionomie s'altéra tout à coup comme si elle eût entendu quelque chose qui lui eût fait de la peine, et, sans aucune transition perceptible, elle se retrouva subitement en extase, les mains jointes comme auparavant, sur sa poitrine, dans l'attitude de la prière. Le P. Cistrano nous dit alors qu'elle avait les stigmates sur les mains, sur les pieds et au côté, et qu'on les voyait quelquefois saigner; ceci nous fut ensuite confirmé par le prêtre assistant, qui observa toutefois qu'il ne pouvait répondre de la blessure du côté que sur l'assurance des femmes qui l'avaient habillée, tandis qu'il avait vu les autres de ses propres yeux. Après lui avoir permis de rester pendant quelques minutes dans cette nouvelle extase, son confesseur la rappela encore une fois à elle-même en lui parlant doucement. Elle se réveilla soudain avec la même expression de joie céleste. Alors le vicaire lui demanda de nous donner à chacun une petite image sainte dont il y avait une boîte pleine dans un tiroir et qu'il lui présentait pour ce sujet; elle les choisit une à une et les présenta à chacun de nous avec beaucoup de grâce et d'affabilité. Dans ce moment nous distinguâmes parfaitement les stigmates sur ses mains, quoiqu'elles ne parussent alors

que comme une marque rouge d'environ un pouce de diamètre. Quelques minutes après, elle était encore absorbée dans une contemplation extatique. Nous ne voulûmes pas la troubler plus longtemps, et nous la quittâmes quoiqu'à regret. Toutefois notre visite à cette fille si singulièrement favorisée du Ciel produisit sur nos âmes une impression impossible à décrire; nous étions édifiés, intéressés au dernier point. A part son état d'extase, ce qui nous frappa le plus, ce fut l'extrême facilité avec laquelle son confesseur, d'un état de parfaite insensibilité la ramenait à la vie commune. Quoique nous fussions tous entrés à la fois dans la chambre, causant ensemble et sans intention de dissimuler notre présence, elle ne s'en aperçut aucunement, bien que ses yeux fussent grands ouverts. M. de La Brouillerie étant allé voir Maria von Marl, en se rendant à Rome, où il allait recevoir les ordres sacrés, la trouva agenouillée en extase comme nous l'avons décrite. Il vit alors une mouche marcher tranquillement sur la pupille de son œil ouvert, sans produire la moindre sensation sur elle. Elle serait vraisemblablement restée en extase pendant plusieurs heures encore, car son confesseur nous assura l'avoir trouvée dans le même état et dans la même attitude à six heures et demie du matin. Il l'en avait retirée alors et nous l'y trouvâmes de nouveau à onze heures. Dans le fait, il semble que cet état extraordinaire soit devenu pour elle comme une seconde nature; car, dans le jour, ses ravissements sont longs et fréquents, et la nuit, elle la passe presque tout entière dans la même contemplation extatique.

Le dimanche, elle est ordinairement ravie en l'air de telle sorte, qu'on pourrait facilement passer la main entre ses genoux et le lit sans la toucher; elle ne repose que sur la pointe des pieds, comme si, participant d'une manière intime au glorieux mystère de ce saint jour, elle jouissait d'une vue plus rapprochée du ciel. Néanmoins, il n'est besoin ni d'efforts ni de bruit pour la rappeler à ce monde et à elle-même; pour cela il suffit d'une parole dite à voix basse par son confesseur (8) ou par tout autre ecclésiastique de sa connaissance; l'obéissance la rend docile comme un enfant.

Le jour qui suivit notre visite était un vendredi, l'un des nôtres se rendit chez elle et la trouva dans l'état d'extase qui lui est particulier ce jour-là. Suivant notre Sauveur dans toutes les phases de sa Passion douloureuse, elle est si affectée de ses souffrances, les éprouve si sensiblement et si visiblement elle-même, que chaque nouvel accroissement de douleurs peut se découvrir distinctement dans l'expression de sa physionomie. Notre ami nous rapporte que les convulsions fréquentes, occasionnées par l'excès de la douleur, rendirent presque noire la partie inférieure de son visage, et qu'enfin ses souffrances s'accrurent à tel point que la pauvre fille

retomba en arrière, sur son oreiller, dans un paroxysme de douleur, les bras étendus, comme si, elle aussi, eût été clouée sur la croix, mais sans sortir en aucune manière de son état d'extase. Notre ami la laissa dans cette position, et on lui dit qu'elle y restait d'ordinaire pendant une ou deux heures. La chambre était pleine de monde; toutes ces personnes étaient entrées librement, et il n'y en avait pas une qui ne parût profondément touchée de cette manifestation miraculeuse de la puissance divine.

Le révérend M. Swarbrick, qui a passé l'hiver dernier à Rome, était allé la voir l'été précédent, il la visita plusieurs jours de suite, restant à chaque fois quelques heures dans sa chambre. Le premier dimanche de chaque mois, le Saint-Sacrement est porté processionnellement dans les rues et passe sous les fenêtres de Maria Von Marl. M. Swarbrick était dans sa chambre l'un de ces dimanches, et, quoiqu'elle fût en extase tout le temps de la procession, elle témoigna constamment savoir de quel côté était le Saint-Sacrement dans la ville, en se tournant vers lui comme l'aiguille aimantée se tourne vers le pôle. Quand le Saint-Sacrement arriva sous ses fenêtres, le prêtre s'arrêta et lui donna la bénédiction, sur quoi M. Swarbrick la vit instantanément soulevée de dessus le lit, ne le touchant que de la pointe des pieds. Lorsque le Saint-Sacrement s'éloigna, elle reprit sa première position. Le prince Licknowsky, que nous rencontrâmes ici l'autre jour, nous dit avoir aussi vu Maria Von Marl, en octobre 1839, tandis qu'elle était en extase dans son lit. Il fut surpris de la voir se tourner vers la fenêtre, et lui ni aucun de ceux qui étaient présents, ne comprenaient pourquoi, jusqu'à ce que, ayant ouvert cette fenêtre et regardé en dehors, ils virent qu'on portait le saint viatique à un malade, sans sonnette, sans chant, sans bruit quelconque enfin qui pût en attester la présence. Cette perception instinctive et surnaturelle de la présence du Saint-Sacrement, a été remarquée chez plusieurs saintes personnes. Görres, dans sa Mystique en fait la remarque et prélude ainsi à l'énumération des exemples qu'il cite.

Par rapport à la plus auguste de toutes les choses saintes (le sacrement de l'Eucharistie), il est à remarquer que, parmi les saints qui se sont le plus élevés dans la sublime région de la vie spirituelle, plusieurs étaient doués de la faculté de découvrir la présence du Saint-Sacrement à une grande distance, même lorsqu'il était caché à leurs yeux.

Ida Von Lowen, lors de la consécration de l'hostie, connaissait toujours la présence du Seigneur au moment précis où le changement de substance s'opérait, et Colletta, quoique agenouillée loin de l'autel, s'aperçut un jour instinctivement qu'on s'était trompé, et que l'on s'était servi d'eau au lieu

(8) Le célèbre professeur Görres, qui a écrit sa Vie, explique ce résultat par le vœu d'obéissance

que Maria a prononcé en entrant dans le tiers ordre de Saint-François.

de vin, ce qui avait empêché qu'aucun changement dans les éléments n'ait pu avoir lieu. Une religieuse de l'ordre des Cisterciens, nommée Julienne, savait toujours quand le Saint-Sacrement était emporté de l'église de Saint-Martin, après le service divin. Saphysionomie prenait alors une expression frappante de tristesse, ce que son amie Eva eut souvent occasion de remarquer. Les Franciscains de Villonda ayant invité le saint Carme Casseto à venir visiter leur couvent, cachèrent le Saint-Sacrement, dans l'intention de mettre à l'épreuve ses perceptions spirituelles. Laisant le tabernacle vide, ils mirent le Saint-Sacrement dans un coin où il n'y avait pas de lumière, tandis qu'ils laissèrent la lampe brûler à sa place ordinaire. Entrant dans l'église, le compagnon de Casseto se tourna vers le grand autel, mais Casseto montra immédiatement de la main l'endroit où le Saint-Sacrement était placé, disant : « Le corps de notre Seigneur est là, et non pas où la lampe brûle ; les frères que vous voyez derrière cette grille l'y ont caché pour nous éprouver. » Saint François de Borgia possédait la même faculté; en entrant dans une église, il allait toujours à la place où le Saint-Sacrement était gardé, lors même qu'aucun signe extérieur n'annonçait sa présence.

Maria Von Mærl est d'une famille ancienne et respectable; son père, noble tyrolien, nommé Joseph Mærl de Mulhen et Sichelburg, possédait des moyens d'existence peu en harmonie avec sa position sociale, mais suffisant toutefois aux nécessités de la vie. Cette famille a toujours été remarquable par la piété de ses membres et l'innocence de leurs mœurs. Un des frères de Maria est religieux à Bruniken, une de ses sœurs est ursuline à Clagenfurth, et une autre, âgée d'environ quatorze ans, demeure avec elle. Celle-ci vint près de son lit pendant que nous étions là; rien de plus intéressant à voir que la grande affabilité et affection que Maria lui témoigne. Dans le fait, toutes les actions de cette fille céleste semblent provenir d'une grande bénignité et d'une admirable douceur de dispositions unies à une grâce et à une simplicité charmantes. On la tient dans une grande propreté (9); sa chambre, dont l'ordre et la propreté sont comme l'emblème de la pureté de son âme, est ornée de plusieurs tableaux pieux dont quelques-uns lui ont été donnés par des visiteurs. Un grand crucifix est suspendu contre le mur, à la tête de son lit, qui est sans rideau. Les fenêtres sont doubles, usage assez ordinaire dans cette partie de l'Allemagne. Dans l'une de ces fenêtres était un lapin apprivoisé avec une colombe; dans l'autre voltigeaient de petits oiseaux. Sur une table, près de son lit, on avait

mis quelques pommes. Elle ne mange qu'un peu de pain et quelques fruits crus, ne touchant jamais à ce qui a passé par le feu; l'eau est sa seule boisson. Cependant, quoique très-pâle, elle a un certain degré d'embonpoint. A environ six pieds de son lit se trouve un petit autel sur lequel la Messe est célébrée au moins deux fois la semaine.

Je rencontrai à Aix-la-Chapelle lord et lady Dormer, qui avaient été aussi visiter la pieuse fille de Caldaro. J'appris d'eux que le R. docteur Weedal, qui voyage avec leur fils et que vous connaissez et estimez aussi bien que moi, avait également vu Maria Von Mærl. Je lui fis demander de vouloir bien me communiquer le résultat de ses observations, ce qu'il fit avec une grande obligeance (10).

Ce que nous avons vu dans Maria en 1841, le savant Görres l'avait reconnu en 1834. Ce qu'il dit de cette fille, pourvue de faveurs si singulières offre un tel intérêt, et son témoignage a tant de poids, que je crois nécessaire de vous donner ici un extrait de sa narration, publiée dans un bel ouvrage de la Mystique.

« Maria Von Mærl (11) naquit le 16 octobre 1812, et fut élevée avec soin par une mère pieuse. Son esprit, sans avoir rien de remarquable, annonçait d'heureuses dispositions. Son imagination était naturellement calme, et jamais on ne chercha à l'exciter. Elle préférait le travail des mains à la lecture, quoiqu'elle montrât beaucoup d'intelligence et d'aptitude pour tout ce qu'on lui enseignait. Mais ce qui brillait le plus en elle, c'étaient une bonté et une douceur inaltérables.

« Dès sa plus tendre enfance, elle se montra docile et obéissante envers ses parents et ses maîtres, et partageait avec bonheur tout ce qu'elle avait avec ses compagnes. Son humeur enjouée la rendait bienveillante et prévenante envers tous; mais surtout envers les pauvres, qu'elle affectionnait tendrement.

« Ces dispositions ne firent que croître avec l'âge; à mesure que les facultés de son âme se développèrent, son grand amour pour Dieu se reflétait sur toutes ses actions, dont il était le principe vital. Aussi faisait-elle ses délices de la prière. On la voyait assidument, dès son enfance, dans l'église des Franciscains, qui était assez proche de la maison de son père, ou bien on la trouvait priant dans quelque lieu retiré. Et quand elle conversait avec ses compagnes, c'était toujours de Dieu qu'elle parlait ou de quelque sujet pieux.

« Dès l'âge de cinq ans, elle commença à souffrir de grandes douleurs corporelles, et depuis lors elle éprouva de fréquentes maladies qu'elle supporta toujours avec une

(9) Maria semble complètement étrangère à la vie des sens. On l'habille et la déshabille sans qu'elle s'en aperçoive.

(10) Les détails que le docteur Weedall transmet à lord Shrewsbury coïncident si parfaitement avec ses propres observations contenues dans cette lettre, que nous avons cru pouvoir les omettre. (Note du traducteur.)

(11) Le traducteur a cru ajouter à l'intérêt de cet écrit en y joignant quelques particularités intéressantes qu'il a trouvées dans une biographie de Maria Von Mærl et de Dominica Lazzari, publiée à Munich, en 1859, par le révérend Simou Buchfelner, et aussi dans quelques narrations manuscrites qui lui ont été communiquées par des témoins oculaires et dignes de foi à tous égards.

patience exemplaire. Ces maladies devinrent pour elle une occasion continuelle de glorifier Dieu à raison des grâces abondantes auxquelles elles donnèrent lieu. La piété de Maria en reçut un accroissement sensible, qui se manifesta par une grande ardeur à bien recevoir les sacrements; et ceux-ci agissant en elle comme une source vive et féconde, produisirent cette charité ardente, cette dévotion scraphique envers la sainte Eucharistie dont son cœur est embrasé.

« Elle fut atteinte, vers sa dix-huitième année, d'une maladie grave qui dura un an. Elle souffrait toutes sortes de douleurs dans son corps exténué et les remèdes ne semblaient qu'empirer son état. Depuis, la santé de Maria s'est beaucoup améliorée, mais elle a conservé une douleur au côté qui devient quelquefois très-vive, et plus d'une fois ses souffrances l'ont réduite à la dernière extrémité.

« Cette voie de souffrances est celle par laquelle les saints ont marché. Ces grands serviteurs de Dieu nous apprennent qu'avant de participer à la gloire de Jésus-Christ, il faut avoir eu part à sa Passion. Ce fut aussi ce qui arriva à Maria. Après avoir longtemps souffert en son corps les plus cruelles douleurs, son âme fut abreuvée de tout ce que le calice des tribulations et des peines peut avoir de plus amer. Elle s'était détachée de tous les biens et plaisirs de ce monde, même des jouissances naturelles et permises, et surtout de sa propre volonté; elle avait placé son unique plaisir dans la contemplation de Dieu, de ses perfections infinies, dans la prière et dans la lecture des livres spirituels. Elle avait enfin redoublé de zèle et d'exactitude à s'acquitter des devoirs de son état, par amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour lui plaire uniquement, ne perdant jamais de vue l'exemple de notre divin modèle; mais plus elle aspirait à la perfection sublime de l'Evangile, plus aussi l'esprit des ténèbres lui suscitait de combats et de tentations.

« Aux peines intérieures, aux tentations réitérées que lui suscitait l'ennemi, Maria opposait une fidélité plus exacte à s'acquitter de ses devoirs de piété, de nouvelles austerités, des jeûnes rigoureux, des oraisons prolongées fort avant dans la nuit et souvent reprises après une ou deux heures de sommeil; enfin une humble défiance d'elle-même et une confiance en Dieu qui la faisait s'unir d'autant plus étroitement à son Sauveur, qu'elle participait davantage à ses souffrances, de sorte qu'elle n'était pas seulement résignée, mais joyeuse de souffrir, disant souvent comme sainte Thérèse: « Ou souffrir ou mourir. » Dans ses violentes

épreuves, elle avait recours, plus fréquemment que jamais, à cette protection toute-puissante donnée à l'homme par le divin Rédempteur, « la sainte communion, » et ce ne fut jamais en vain.

« Cet état de choses dura jusqu'en 1832, sans que jusque-là il ait paru rien d'extraordinaire en Maria. Elle avait fait alors de grands et rapides progrès dans la perfection chrétienne. Dès que Dieu la vit suffisamment purifiée dans le creuset des souffrances, il commença à la faire jouir des visions et des joies célestes, ainsi que de toutes les délices de l'amour divin.

« On s'aperçut bientôt que, chaque fois qu'elle recevait la sainte communion, elle éprouvait des ravissements qui duraient plusieurs heures de suite, quand son confesseur ne la rappelait pas à elle-même. Ce fut aussi vers cette époque que Notre-Seigneur daigna se communiquer à elle d'une manière sensible et lui faire connaître sa volonté par des révélations fréquentes.

« Souvent on remarqua qu'elle savait des choses qu'elle ne pouvait avoir apprises par aucun moyen naturel, et que les événements futurs ne lui étaient pas cachés (12). Entre autres faits rapportés par ceux de ses biographes qui m'ont semblé les plus dignes de foi, je me bornerai à en citer deux, rapportés par dom Antonio Ricardo (13).

« Au mois de juin de l'année 1835, elle fut atteinte d'une fièvre si violente, que les médecins avaient perdu presque tout espoir de la conserver; elle assura toutefois qu'elle ne mourrait point de cette maladie, et que, tel jour, qu'elle indiqua, elle se trouverait guérie; ce qui arriva comme elle l'avait prédit, au grand étonnement de tout le monde, et des médecins en particulier, car elle n'avait pu prendre aucun remède.

« Un religieux était venu la voir; s'étant recommandé à ses prières, elle voulut l'avertir d'un défaut caché qu'elle apercevait en lui. Comme il se trouvait là plusieurs personnes, elle prit sous son chevet un Psautier de David, et, l'ayant ouvert, elle lui indiqua du doigt un verset qui exprimait exactement le défaut qu'elle avait remarqué en lui, quoique ce religieux fût étranger. Celui-ci stupéfait, fondit en larmes; elle reprit le livre en souriant, et rentra dans l'extase que cette visite avait interrompue. On assure qu'elle a prédit beaucoup de choses se rapportant à elle-même, à ses sœurs et aux personnes de sa connaissance.

« Ce fut le jour de la Fête-Dieu 1832 que l'état d'extase, devenu maintenant habituel à Maria, prit un caractère plus décidé. Son confesseur ayant été très-occupé pendant la journée et pendant la matinée du jour sui-

(12) Plusieurs personnes véridiques m'ont assuré que Maria de Moerl sait toujours d'une manière surnaturelle en quel état se trouve Dominica Lazari, et, en général, tout ce qui concerne ses souffrances. On l'entend souvent s'apitoyer sur l'état de Dominica, en certains jours surtout, et s'écrier: « Oh! comme Dominica souffre encore aujourd'hui. Il faut prier pour elle. » On m'a dit aussi que Do-

minica a la même communion d'esprit avec Maria. Elles ne se connaissent pas personnellement et ne se sont jamais vues, étant à une distance d'environ dix lieues l'une de l'autre.

(13) Don Antonio Riccarda, prévôt d'une église de ces contrées, prêtre aussi vénérable par sa piété et ses vertus que recommandable par son savoir.

vant, il ne retourna la voir que le lendemain de la fête, à trois heures de l'après-midi. Il la trouva agenouillée exactement dans la même position où il l'avait laissée trente-six heures auparavant. Surpris, il questionna les personnes de la maison et apprit d'elles que son ravissement avait duré sans interruption pendant tout ce temps. Il jugea dès lors que l'état extatique s'était emparé de la nature de Maria à ce point qu'il lui deviendrait dorénavant habituel, à moins qu'il ne parvint à le maintenir dans de certaines bornes en la rappelant à elle-même. Il entreprit donc de régler cet état en vertu de la sainte obéissance qu'elle avait vouée en entrant dans le tiers ordre de Saint-François (14). Effectivement, l'extase ne cesse jamais que par ordre de son confesseur. A ces mots « par obéissance, » elle se laisse couler doucement et avec une promptitude merveilleuse sur son oreiller, et s'occupe aussitôt de ce qu'on désire lui communiquer. Cette obéissance est son unique guide et la marque assurée de la sainteté de son état. Aussi a-t-elle été mise à des épreuves répétées de la part de son confesseur, qui parfois lui a intimé ses ordres sans aucun bruit de paroles, et même d'une chambre voisine, voulant par là s'assurer qu'elle n'était en proie à aucune illusion mensongère, mais qu'elle était réellement conduite par l'esprit de Dieu. La pieuse fille a toujours obéi avec une promptitude bien propre à dissiper les craintes qui auraient pu se glisser dans l'esprit de ses supérieurs.

« En 1833, alors que la réputation des extases et de la vie surnaturelle de Maria se fut répandue dans le Tyrol, l'intérêt que ce prodige excita chez un peuple naturellement bon, religieux et pieux, fut incroyable. Tout à coup et de tous côtés, une impulsion générale saisit le peuple; on vint en foule pour contempler de ses propres yeux une merveille qui, quoique bien connue par les anciennes légendes, avait depuis longtemps cessé de se manifester, et qu'on n'espérait ou qu'on ne s'attendait plus à voir se reproduire de nos jours. Des paroisses entières, précédées de la bannière et de la croix, se rendirent continuellement en procession à Caldaro pendant plus de deux mois. Depuis la fin de juillet jusqu'au 15 septembre de la même année, plus de quarante mille personnes de tous rangs vinrent pour voir l'extatique ou la sainte, ainsi qu'elle est appelée par le peuple. Des avocats, des naturalistes, des philosophes, des magistrats, un grand nombre de médecins s'y rendirent; catholiques, protestants, juifs même, tous voulurent se procurer la consolation de la voir. Bien peu sortirent de sa chambre sans être attendris. Tous au contraire s'en retournaient édifiés et consolés de

ce qu'il avait plu à Dieu, dans sa miséricorde, de leur accorder la vue d'un spectacle si ravissant, et leurs cœurs pénétrés étaient pleins de contrition de leurs péchés. Le clergé de ces contrées ne fut pour rien dans ce mouvement général, mais il s'aperçut longtemps de l'impression profonde et salutaire produite par la vue de Maria sur ceux qui avaient eu le bonheur d'être admis en sa présence, au changement de leurs mœurs et à la vivacité de leur repentir. Ce fut surtout à Caldaro que l'heureuse influence de ce prodige se fit sentir et que la bénédiction du Seigneur se montra le plus visiblement. Les mœurs des habitants s'épurèrent, leur piété devint fervente, et leur dévotion envers le très-saint Sacrement les porta à s'approcher plus fréquemment de la sainte table.

« Cependant les autorités, alarmées d'un tel concours (15), défendirent qu'on laissât voir davantage Maria. Le prince évêque de Trente (16), craignant quelque tromperie ou quelque illusion, se rendit en personne à Caldaro, où il institua un tribunal d'enquête chargé de constater avec soin, et sous la foi du serment, toutes les circonstances concernant Maria von Marl. Le pieux évêque la visita et la questionna lui-même plusieurs fois, et parut constamment satisfait et édifié de ses réponses. Non-seulement les personnes de sa famille et de sa maison furent interrogées, ainsi que son confesseur et le curé de Caldaro, mais encore tous ceux qui avaient eu quelques rapports avec elle. Néanmoins, tout en reconnaissant la vérité des faits que nous avons avancés, le prudent évêque évita de les déclarer miraculeux. Mais il ne cacha pas l'estime que lui avaient inspirée les vertus éminentes de Maria, et, l'ayant visitée de nouveau, il se recommanda à ses prières et lui promit de son côté de ne point l'oublier devant Dieu au saint sacrifice de la Messe.

« Peu de temps après, et dès l'automne de la même année, le P. Capistrano remarqua par hasard un affaïssement dans le milieu des mains de Maria; elle avoua qu'elle y éprouvait des douleurs qui parfois devenaient très-vives. Ceci fit conjecturer à son confesseur que Dieu imprimerait probablement à sa servante les cinq plaies de notre Sauveur crucifié. En effet, le 4 février 1834, le bon Père trouva Maria s'essuyant de temps en temps les mains avec un linge et paraissant effrayée de ce qu'elle y voyait, comme un enfant qui s'est blessé et voit couler son sang. Elle avait reçu les stigmates miraculeux de Jésus-Christ aux mains, et bientôt ils lui furent également imprimés aux pieds et au côté.

« Ces plaies sont presque rondes, un peu allongées vers le bas; elles ont trois à quatre lignes de diamètre et n'ont aucune tendance à

france et de contemplation où elle aussi était appelée à marcher.

(15) Il est peut-être digne de remarque que, au milieu d'un tel concours, on n'eut jamais à déplorer aucun accident ni aucun désordre.

(16) Mgr François-Xavier Lushin, ensuite archevêque de Goritz.

(14) Elle était alors fort jeune. Ce fut à la même époque que, pour correspondre à la grâce de Dieu, elle se consacra entièrement à Jésus-Christ et fit le vœu de chasteté perpétuelle. Elle choisit alors le nom de Thérèse, et ce fut sans doute par une inspiration de l'Esprit-Saint qu'elle fit choix, après Marie, d'un modèle si parfait dans la voie de souf-

s'agrandir. Elles sont également visibles sur le dessus et sur le dessous des mains et des pieds. Le jeudi et le vendredi saint on voit couler goutte à goutte de ces blessures un sang vermeil et limpide; les autres jours, elles semblent couvertes d'une sorte de croûte de sang desséché, sans la plus légère apparence d'inflammation ni d'ulcération, sans aucun vestige de lymphé.

« Maria cacha d'abord avec soin les stigmates, ainsi qu'elle a coutume d'en agir pour tout ce qui pourrait faire connaître les grâces extraordinaires et les dons précieux dont il a plu à Dieu d'enrichir son âme. Mais un jour qu'elle était dans un ravissement joyeux, plusieurs personnes la virent élevée en l'air, comme un ange glorieux, touchant à peine le lit du bout des pieds, absorbée dans une dévotion pleine de délices, radieuse comme une rose splendide, et les bras étendus en forme de croix. Les signes sacrés parurent alors aux yeux de tous, et de ce moment il ne fut plus possible de tenir le miracle secret. Quant à la blessure du côté, elle n'est connue que de ses amies les plus intimes.

« Maria habite avec son père une maison d'antique apparence. Elle occupe une chambre blanchie à la chaux, d'une propreté remarquable et ornée avec goût. Son lit se compose d'un simple matelas de crin fort dur. Sur l'un des côtés, et à peu de distance de son lit, est, comme nous l'avons dit, un petit autel où on dit la Messe plusieurs fois par semaine. Derrière cet autel, et de chaque côté des fenêtres, sont suspendues quelques pieuses gravures des saints pour lesquels elle a le plus de dévotion. Maria est d'une taille moyenne et de formes délicates. Quand elle en sent le besoin, ou que son confesseur le désire, elle prend de temps en temps quelques fruits ou un peu de pain, selon l'occasion. C'est là toute sa nourriture. Elle passe la plus grande partie de sa vie en extase, agenouillée sur le pied de son lit, les mains jointes sur la poitrine, ce qui laisse voir les stigmates à découvert. Son visage est tourné vers l'église où se trouve le très-saint Sacrement de l'autel. Sa tête est légèrement penchée en arrière. Ses yeux élevés au ciel expriment un tel ravissement en Dieu, qu'il semble que rien ne la puisse troubler. C'est un spectacle qui ne se peut comparer qu'à celui des anges en prière devant le trône de l'Éternel. Il n'est pas étonnant qu'il produise une si forte impression sur ceux qui en ont été témoins; vraiment, les cœurs les plus durs ne sauraient y résister, et la piété, l'étonnement et la joie ont fait couler des torrents de larmes autour d'elle. On a vu, par ses confesseurs, que pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, elle a été occupée, pendant ses extases, à contempler la Vie et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à honorer le très-saint Sacrement et à s'unir à l'esprit de l'Église dans la célébration des fêtes, contemplant avec elle les mystères de notre foi dans l'Avent, la Nativité, l'Épiphanie, le Carême, etc., etc.

« Mais l'objet le plus ordinaire de sa con-

templation, c'est la Passion de notre divin Sauveur. C'est aussi ce qui produit sur elle l'impression la plus vive et la plus profonde, impression visiblement exprimée dans son extérieur, particulièrement tous les vendredis. Elle souffre et meurt en une certaine manière, ce jour-là, avec Jésus. Cet état extraordinaire commence dans la matinée du vendredi et devient de plus en plus douloureux et déchirant jusqu'à ce qu'enfin, l'heure de la mort du Sauveur sur la croix étant arrivée, cette mort sacrée, telle que Maria la sent dans son cœur, se représente parfaitement dans tout son extérieur.

« Un respectable et digne prêtre bavarois l'ayant visitée en septembre 1838, avec la permission de l'évêque de Trente, il la vit un jeudi soir souffrant toutes les particularités de l'agonie du Sauveur sur le mont des Olivets; elle était comme lui triste jusqu'à la mort, et tomba sur la face priant en agonie. Cet ecclésiastique retourna près d'elle le vendredi; il la vit mourir, ou du moins subir toutes les apparences de la mort, à trois heures, et entendit distinctement les fluctuations et les battements de son cœur à ce moment, absolument comme on les entend chez une personne qui va réellement mourir. Alors, on la voit pâlir de plus en plus; un frisson convulsif se répand dans tous ses membres; les profonds soupirs qui s'échappent péniblement de sa poitrine oppressée annoncent les approches de la dernière agonie; ses yeux se couvrent des ombres de la mort. L'angoisse a pénétré les profondeurs de son âme; de grosses larmes se rassemblent dans ses yeux ternes, et coulent lentement le long de ses joues, de légères convulsions contournent sa bouche, et s'étendent bientôt sur tout son être. A la fin, ses soupirs se changent en gémissements déchirants; ses joues se colorent d'un rouge foncé; sa langue semble s'attacher à son palais desséché; ses mains, qui étaient jusqu'à présent jointes, tombent sur les côtés; les ongles deviennent bleus, et les doigts se tordent convulsivement. Les convulsions augmentent en violence et en intensité. Le râle de la mort se fait entendre dans sa gorge; sa respiration devient de plus en plus difficile; son visage, défiguré et portant les signes de la mort, n'est plus reconnaissable. Le râle devient plus fort; sa tête se penche sur sa poitrine. Elle a rendu le dernier soupir. Maria reste ainsi environ deux minutes et demie. Alors sa tête se relève, ses mains se joignent de nouveau sur sa poitrine, puis elle se lève vers le ciel et rend grâces à Dieu.

« Cette scène a lieu tous les vendredis, et, quoique la même dans les principales circonstances, on aperçoit cependant toujours quelque variation qui semble exprimer l'état de sa vie intérieure; car il n'y a rien d'étudié dans cette action. Elle provient de l'ardente charité de cette vierge, qui l'ayant fait s'identifier parfaitement avec les souffrances du Sauveur, lui a obtenu de souffrir comme lui par amour.

« Quand Maria n'est plus en extase, on dirait un innocent enfant, simple, candide,

sans aucun art. Son regard exprime la joie et la candeur de l'enfance, et sa physionomie est si ouverte que l'on peut, ce semble, pénétrer jusqu'au fond de son âme et qu'elle ne saurait cacher aucun détour. On ne voit en elle aucune trace d'exagération, d'hypocrisie, de sentimentalité, d'affectation ou d'orgueil; mais un air d'innocence, de simplicité, de sérénité qui vous charme. Quand elle est dans la société des amis, elle peut rester un certain temps dans un état naturel; mais on reconnaît bien que ce n'est que par un effort violent de sa volonté, car depuis longtemps l'état d'extase est devenu pour elle comme une seconde nature. Au milieu d'une conversation à laquelle elle semble prendre un grand intérêt, on voit soudain ses yeux s'appesantir: au même instant, elle est en extase.

« Il ne faut pas croire néanmoins que cet état de contemplation surnaturelle et presque continue fasse abandonner à Maria le soin de sa famille; elle s'en occupe, et la dirige de son lit, ainsi que toute l'économie domestique. Pour cet objet, elle désire que son confesseur la rappelle de son extase chaque jour à deux heures de l'après-midi. Elle examine alors les affaires de la maison, et ordonne ce qui doit être fait. Elle pourvoit à chaque chose, de sorte que tout est en bon ordre. Comme, depuis, elle a perdu la faculté de parler, si ce n'est à son confesseur et à quelques autres ecclésiastiques, elle se fait entendre par signe. Autrefois, une sœur plus jeune qu'elle partageait avec Maria les soins du ménage, qui maintenant sont retombés sur elle seule; mais elle s'acquitte de sa charge avec une prudence et une sagesse admirables.

« Pour apprécier justement le témoignage de Görres, qui est d'ailleurs corroboré par celui de plusieurs personnalités éminentes et de beaucoup d'autres personnes, il faut se rappeler que c'est un homme doué d'un caractère irréprochable, et jouissant de la plus haute réputation scientifique et littéraire, trop bien connu d'ailleurs pour que sa véracité puisse être un instant mise en doute. C'est un savant du premier ordre, et personne n'était plus capable ni mieux à même d'observer et de juger avec discernement; nul ne pouvait inspirer plus de confiance ni être moins facilement trompé. Il a vu lui-même plusieurs fois Maria de Mærl, et sa position sociale l'a mis fréquemment en rapport avec un grand nombre de ceux qui avaient été voir les deux merveilles du Tyrol, médecins, ecclésiastiques et autres. Ce célèbre professeur termine ainsi sa notice sur Maria :

« Telle est l'histoire de Maria de Mærl, qui, de nos jours, a été choisie pour alimenter la lampe sacrée qui brûle dans le sanctuaire, afin que sa lumière ne soit jamais éteinte, et que la chaîne d'évidence, qui se poursuit d'âge en âge sans interruption jusqu'à nous, ne soit pas rompue. Cette fille sainte est environnée d'une telle atmosphère de vérité, que tous ceux qui l'approchent sont

pénétrés du sentiment d'une confiance comme instinctive, et ne songent pas à la possibilité d'une déception. De là vient l'impression extraordinaire que ses vertus simples et son histoire touchante ont produite sur le peuple. »

Venons maintenant avec lord Shrewsbury à Dominica Lazzari, appelée communément l'Addolorata.

« Si Maria de Mærl excite l'intérêt au plus haut degré, peut-être est-il permis de dire que Dominica fait naître un étonnement plus grand encore (17).

Vous qui êtes ou du moins qui faites profession d'être les disciples d'un Dieu crucifié, vous tous qui désirez contempler la personification surnaturelle la plus frappante des souffrances du Sauveur, que le Tout-Puissant, dans sa sagesse et dans sa bonté infinies, ait jusqu'à présent daigné montrer sur la terre; vous, âmes chrétiennes, transportez-vous, au moins en esprit, au village isolé de Capriana: c'est là, au milieu des montagnes du Tyrol, que la Providence a manifesté ce prodige dans la fille d'un pauvre meunier; c'est là que des centaines, des milliers peut-être de personnes l'ont vue avant vous. Par ce touchant spectacle, la foi chancelante de plusieurs pourra devenir plus parfaite, et celle des Chrétiens qui sont fermes sera fortifiée et confirmée davantage. Quant aux hommes qui n'examinent point, mais qui rejettent toutes les merveilles de la foi avec une froide incrédulité ou avec l'orgueilleux dédain du philosophe, quant à eux, je ne leur dirai rien. Mais, pour ceux qui, agités par les incertitudes du doute, s'écrient avec saint Thomas (Joan. xx, 25): « Seigneur, si je ne vois, je ne croirai point, » je les conjure de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient l'occasion de voir comme nous avons vu, et d'être instruits et édifiés comme nous l'avons été; quant aux résultats consolants de l'épreuve à laquelle nous les renvoyons, nous en sommes pleinement assurés. Cette merveille ne se trouve ni dans une cité populeuse, ni sur un chemin fréquenté, mais plutôt à Nazareth qu'à Jérusalem, plutôt à la portée du simple berger que du puissant monarque, plutôt cachée que manifestée publiquement. Oui, c'est presque au sommet des montagnes escarpées où la Providence semble se plaire à garder, comme autrefois dans les déserts, ces trésors d'innocence et de vertu alliés à la foi la plus pure et la plus sublime; c'est au milieu de leurs forteresses les plus inaccessibles que nous devons aller chercher ces servantes choisies du Seigneur; et les beaux exemples qu'elles nous donneront de la plus éminente piété serviront autant à nous édifier qu'à nous confondre.

Pour se rendre à Capriana, il faut aussi quitter la grande route à Neumarkt, et, au moyen de ces mêmes voitures mal commodes qui vous ont déjà menés à Caldaro, monter quelques lieues de montagnes par une route qui, quoique assez rude, est néanmoins pas-

(17) Un savant professeur allemand remarquait avec justesse, en parlant d'elle, que l'Addolorata est

la terreur du pécheur, et l'Extatique .a consolation du juste.

sable. Le paysage est en même temps grandiose, pittoresque et animé. Le coup d'aile plonge dans la vallée de l'Adige, et Caldaro vous apparaît ici avec avantage. Quittant cette route pour traverser un passage escarpé et peu fréquenté sur la crête des montagnes, on arrive à une descente de deux lieues environ qui vous conduit, après cinq à six heures de chemin, au bourg populeux de Cavalisse. Ici il devient nécessaire de monter à cheval pour gravir le sentier long, étroit et raboteux qui mène au petit village de Capriana, situé presque à l'extrémité d'un de ces vallons solitaires, mais si beaux et si pittoresques, que l'on trouve fréquemment dans les Alpes. Tous les objets extérieurs avaient été sur la route en harmonie avec le spectacle attristant que nous allions voir à la fin de notre pèlerinage. Une nature agreste, sauvage et désolée, la pente rapide et rocailleuse des montagnes assombries par de majestueuses mais tristes forêts de sapins, presque le seul produit de ce climat inhospitalier; à nos pieds un torrent impétueux qui précipitait bruyamment ses eaux écumantes, entraînant avec lui sur son lit de rochers des centaines de ces arbres énormes qui, dans ces contrées, n'ont pas d'autres moyens de transports jusqu'au fleuve; la longueur, la difficulté, le danger apparent de la route; le grand nombre d'arbustes de montagnes couverts de fleurs odoriférantes, l'immense quantité et variété de ces fleurs alpines, croissant avec un luxe surabondant jusque sur le bord des précipices, dans les fentes des rochers, et égayant notre course par la beauté de leurs formes et par leurs brillantes couleurs, tout, ai-je dit, se réunissait pour offrir à notre imagination un tableau animé du chemin de la vie, fatigant, dangereux, et pourtant plein de séduction. Tout aussi nous portait à réfléchir sur les œuvres de Dieu, sur ses voies impénétrables à notre faiblesse humaine, puis ramenait enfin et fixait nos pensées sur l'objet de notre recherche.

Par un tournant subit de l'étroite vallée que nous côtoyions, et qui gagnait en beauté sauvage et pittoresque à mesure que nous avançons, se terminant magnifiquement dans un horizon vapoureux, nous aperçûmes au travers du bois épais qui nous entourait, et à une distance peu éloignée, l'humble village que nous venions chercher, et qui, assis sur un mamelon élevé de la montagne, cadrait admirablement avec ce paysage agreste et solitaire. C'est là, c'est dans une des plus misérables cabanes de ce pauvre hameau que, pour l'accomplissement de ses desseins admirables, il a plu à celui qui cause la blessure et la guérison (I Reg. xi, 6), et qui lui-même voulut naître dans une étable, de placer le phénomène singulier dont je vais vous entretenir. Les sentiments excités par nos précédentes ré-

flexions ne firent qu'augmenter en intensité à mesure que notre approche devenait plus difficile, et l'aspect de la scène plus sauvage. Ce fut sous l'empire de ces impressions que nous fîmes notre entrée dans le hameau rustique vers lequel nous nous dirigeons depuis si longtemps.

Nous avons apporté des lettres de Mgr l'évêque de Trente pour le pasteur de l'endroit (18), aussi obtînmes-nous facilement l'accès de la chambre de l'Addolorata, ainsi qu'elle est appelée. C'était un vendredi 21 mai; nous la trouvâmes couchée sur le dos, comme elle l'est toujours. Elle porte l'empreinte des stigmates dans la plus douloureuse réalité. La couronne d'épines était aussi très-visiblement marquée autour de son front par un grand nombre de petits trous, comme s'ils avaient été faits avec une grosse épingle; les blessures paraissaient toutes nouvelles, quoique le sang n'en coulait pas en ce moment. Audessous était un intervalle régulier d'environ un quart de pouce, qui ne portait non plus aucune trace de sang, de sorte que les piqûres qui représentent la couronne d'épines étaient fort distinctes. Au bas de cette ligne, son front, ses paupières, son nez et ses joues étaient entièrement couverts de sang; la lèvre supérieure et le bas de la mâchoire seuls en étaient exempts.

Le sang avait coulé pendant la matinée, alors il semblait être sec; les mains de Dominica étaient fermement serrées contre sa poitrine, comme si elle eut été en proie à de grandes douleurs, et son corps entier paraissait convulsivement agité d'un léger tremblement. Le sang coulait encore visiblement des blessures des mains, et pourtant celui qui en avait coulé précédemment et toute la matinée ne s'était pas étendu au delà de deux ou trois pouces au plus. Ses mains jointes étaient si serrées que nous aurions pu croire qu'elle n'avait pas la faculté de les disjoindre; mais le prêtre qui nous accompagnait lui ayant témoigné le désir d'en voir l'intérieur, elle les ouvrit à l'instant, sans desserrer les doigts, comme une coquille s'ouvre sur les bords; de sorte que nous vîmes distinctement les blessures ainsi que le sang et le serum qui en sortaient et qui coulaient sur son poignet. D'après notre demande, le bon curé pria aussi la mère de Dominica de nous montrer ses pieds, ce qu'elle fit, mais non sans quelque difficulté. Nous les trouvâmes dans le même état que les mains, avec cette différence bien remarquable que, au lieu de suivre son cours naturel et de retomber sur les jambes, le sang coule de bas en haut sur les doigts de pieds, comme il coulerait si elle était suspendue à la croix. Nous avions déjà entendu parler de cet écart extraordinaire des lois de la nature, et nous fûmes bien aises d'être à même d'en constater l'exactitude (19). Sachant

(13) Le révérend dom Michel-Ange Santuari de Sover, curé de Truden, et M. Paul de Paole, desservant de Capriana, sont des hommes graves, prudents et éclairés, jouissant de la plus grande considération de la part des autorités ecclésiasti-

ques et civiles, et de la vénération de tous leurs paroissiens.

(19) Il a été souvent remarqué que cette pauvre enfant de douleur ne parait consentir qu'avec une extrême répugnance, et seulement par obéissance,

que *Dominica* donnait quelquefois de petites images aux personnes qui vont la voir, nous priâmes le bon prêtre de lui en demander pour nous. Il en prit dans un tiroir, et, sur notre instante prière, les lui fit baiser avant qu'elle ne nous les donnât. Elle les prit entre le pouce et l'index, l'une après l'autre, comme on les lui présentait, les baisa avec ferveur et nous les rendit sans disjoindre les mains. Elle dit quelques paroles au prêtre, mais ne nous parla pas, quoique sa physionomie montrât clairement qu'elle comprenait tout ce qui se disait; elle remuait souvent les lèvres, comme si elle eût été en prières. Quelquefois on la voyait sourire et tout en elle annonçait la grande douceur et l'amabilité de son caractère. Après avoir sollicité ses prières, qu'elle nous promit, nous primes congé d'elle avec un sentiment de vénération et de crainte qu'un tel spectacle était bien propre à inspirer. Nos cœurs étaient également pleins de reconnaissance envers Dieu, qui avait daigné nous permettre d'être témoins d'une preuve si évidente de la vérité de notre sainte religion et d'une manifestation si remarquable de sa toute-puissance.

L'un de nous s'était rendu près d'elle dès le jour précédent et avait vu le sang couler en gouttes nombreuses sur sa figure : sous les autres rapports, elle était telle à peu près que nous l'avons décrite.

Un médecin allemand que nous rencontrâmes en nous en retournant, et qui était venu dans le pays uniquement pour étudier ce phénomène, nous assura qu'il avait vu la figure de *Dominica* sans aucune trace de sang, à l'exception des gouttes sur le front. Ces changements sont d'autant plus remarquables que sa figure n'est jamais lavée. Elle ne peut supporter l'usage de l'eau, soit froide, soit chaude; néanmoins le sang disparaît entièrement, laissant sa peau parfaitement nette, et, ainsi que ce médecin nous le disait, son visage est parfois d'une beauté céleste. Il rendit aussi témoignage que ses draps ne sont jamais touchés, non pas même par le sang qui coule très-fréquemment des pieds qu'ils recouvrent habituellement. Nous fûmes à même de vérifier cette assertion et de nous convaincre de la réalité de cette merveilleuse circonstance, lorsque ses pieds nous furent montrés (20). On a observé la même chose par rapport à la plaie de son côté, qu'on ne montre pas aux étrangers, bien entendu, mais dont l'existence, facile à supposer d'ailleurs, d'après la similitude de ses autres souffrances avec celles du crucifiement de notre divin Sauveur, ne saurait être douteuse. Le sang

à ce qu'on lui découvre les pieds pour les montrer aux étrangers qui viennent la voir. Sa physionomie prend alors une expression inexprimable de douleur profonde et résignée qui fait peine.

(20) De tant de faits miraculeux, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans la personne de cette pieuse fille. La toute-puissance de Dieu se montre en elle de toute part, et dans les stigmates sacrés, et dans la manière merveilleuse dont le Seigneur daigne suppléer en elle à toute espèce de nourriture corporelle, et dans cette déperdition abondante et

coule quelquefois de toutes ses blessures durant la semaine, mais plus abondamment le vendredi, depuis trois heures du matin jusque vers onze heures ou midi. Il y avait une forte odeur de sang coagulé dans la chambre, quoiqu'on ait soin de tenir la fenêtre toute grande ouverte jour et nuit, même pendant la saison la plus rigoureuse (21). Cette précaution semble nécessaire pour abattre la fièvre brûlante causée par les souffrances de *Dominica* pendant les grandes chaleurs; on s'efforce de la soulager au moyen d'un grand éventail. On peut vraiment dire qu'elle vit d'air, car le 15 août 1844, il y a eu onze ans révolus qu'elle n'a ni mangé, ni bu, ni dormi. ne recevant depuis ce temps que la très sainte Eucharistie.

Maria Dominica Lazzari (22), selon son biographe, naquit en 1816, à *Capriana*, petit village situé sur la vallée de *Pleimser*, à trois lieues environ de *Cavalèse*, et dix ou douze de *Trente*. Son père se nommait *Barthélemy Lazzari*; il était propriétaire d'un moulin et d'un petit champ dont le produit suffisait au soutien d'une famille de cinq enfants, dont *Dominica* était la plus jeune. Sa mère, qui lui donna le jour dans sa cinquante et unième année, alors qu'elle ne pouvait plus avoir l'espoir de redevenir mère, l'aimait avec une tendresse particulière. Les parents de *Dominica* étaient sains et robustes, et elle-même paraissait douée d'un très-bon tempérament. Ainsi que la plupart des personnes particulièrement favorisées du Ciel, cette enfant donna de bonne heure des indices d'une piété fervente. Dès ses premières années on remarqua en elle beaucoup de discernement et de justesse dans l'esprit, une mémoire heureuse et une imagination vive. Le jeu avait pour elle peu d'attrait; elle aimait au contraire le travail et l'étude, et surpassait toutes ses compagnes à l'école du village, par sa tenue édifiante et par la connaissance extraordinaire qu'elle possédait de la religion; de sorte que ceux qui lui enseignaient le catéchisme furent souvent étonnés de ses réponses pleines d'une sagacité et d'une sagesse merveilleuse. Le *R. Simon Buchselner* rapporte comme un fait notoire que, quand d'autres enfants lui montraient quelques images des saints, elle leur racontait brièvement les principaux traits de leurs vies, quoiqu'elle ne les eût jamais lus ni entendu raconter.

Tout le temps qu'elle pouvait dérober au repos, elle l'employait avec empressement à la prière et à la méditation. Aussi la trouvait-on fréquemment à genoux dans quelque coin obscur de la maison. Rien de plus hum-

régulière du sang qui s'échappe de ses blessures.

(21) En 1858, le thermomètre de Réaumur descendit, à *Capriana*, à 14 degrés, et, en décembre 1840, à 16 degrés au-dessous de zéro, et la fenêtre de *Dominica* ne fut jamais fermée.

(22) Quelques personnes m'ont dit que *Dominica* naquit en 1815. — Une partie des détails qui vont suivre ont été communiqués au traducteur en Allemagne, et ne se trouvent pas dans la lettre de lord *Shrewsbury*. Ils n'en sont pas moins authentiques.

ble d'ailleurs, de plus doux, de plus soumis que cette pieuse fille. La dévotion ne la rendait que plus appliquée à ses devoirs envers tous, plus obéissante au moindre signe de la volonté de ses parents, plus facile à contenter, plus laborieuse, enfin plus indulgente à l'égard des autres, et plus sévère pour elle-même. Sa modestie, sa complaisance, sa douceur inaltérable lui gagnaient tous les cœurs. Elle se montrait bien éloignée de cette humilité apparente, mais pleine d'amour-propre en réalité; de cette facilité à perdre le temps en paroles vaines et frivoles; de cette sensibilité facile à s'irriter; en un mot de toutes ces faiblesses que l'on ne trouve que trop souvent chez les personnes qui ont l'extérieur de la sainteté au lieu de la piété solide et véritable.

Suivant l'antique usage observé encore généralement dans ces heureuses contrées, *Dominica* s'était fait une règle, dès son enfance, d'entendre chaque jour la sainte Messe de grand matin et d'y méditer la Passion du Sauveur avant de vaquer aux travaux ordinaires de la journée. Elle ne manqua jamais à cette pieuse coutume, tant qu'il lui fut possible de marcher. Depuis qu'elle est retenue au lit, elle continue chaque matin à s'unir aux intentions du prêtre, à l'heure où l'on célèbre le saint sacrifice; et à fortifier son âme par ces mêmes méditations, qui ont été pour elle et pour tant d'autres une source féconde des vertus les plus héroïques et les plus pures.

Depuis longtemps déjà elle soupirait après le moment où il lui serait permis de faire sa première communion; mais le pasteur de *Capriana* ne voulait, sous aucun prétexte, permettre qu'un enfant au-dessous de douze ans s'approchât de la sainte table. *Dominica* vit donc arriver sa douzième année avec une joie extrême; mais le désir qu'elle avait de recevoir Jésus-Christ, l'objet de son ardente dévotion, la fit tomber dans une faute qu'elle se reproche encore aujourd'hui d'une manière touchante. Le curé lui ayant demandé si elle avait douze ans, elle répondit: « Oui, » quoiqu'il s'en fallût encore de deux mois. Au même instant, saisie de repentir, elle tomba à genoux devant le prêtre, et lui demanda pardon les larmes aux yeux; le bon curé, ému, lui pardonna, et *Dominica* fit sa première communion avec une dévotion incomparable.

Elle avait toujours été un modèle de vertu dans le village; mais dès ce moment elle devint encore plus exacte à s'acquitter de tous ses devoirs, plus recueillie, plus fidèle à rechercher la solitude et à éviter la société des hommes. Elle se tenait volontiers dans le silence, élevant son cœur vers Dieu, sans néanmoins permettre que sa piété nuisît à ses occupations extérieures. D'une humeur constamment douce et affable, et forte de constitution, elle travailla avec assiduité à toutes sortes de travaux jusqu'à sa dix-sep-

tième année, époque à laquelle elle fut atteinte d'une maladie violente et compliquée.

Ce fut par la souffrance que le genre humain fut sauvé, et que le divin Rédempteur remporta la victoire sur le péché et sur la mort. La dernière scène des souffrances du Christ, celle qui couronna toutes les autres, le crucifiement, fut précédée de trois années d'une pénible et laborieuse mission, suivies d'une succession d'humiliations abjectes et des plus cruels tourments. Ainsi *Dominica* fut-elle préparée aux merveilles qui allaient être opérées en elle par de longues et douloureuses maladies. Ces merveilles avaient un rapport immédiat avec la Passion du Sauveur, et étaient destinées, sans aucun doute, par le spectacle attendrissant qu'elles nous représentent, à imprimer à nos âmes un sentiment de haine profonde du péché, et une juste estimation du prix douloureux payé avec tant d'amour, pour nous racheter de ses suites et des peines qui lui étaient dues.

La maison paternelle fut souvent pour *Dominica* une école véritable de vertu, à cause des épreuves intérieures et extérieures qui ne cessaient de l'exercer. Elle était encore fort jeune quand elle perdit son père (23). Sa douleur fut si grande alors, qu'on m'a assuré qu'elle ne cessa de pleurer pendant quatre jours et quatre nuits, et que pendant longtemps le souvenir d'un père si tendrement chéri lui causait encore une affliction extrême. Après la mort de son père, le soin du moulin retomba presque entièrement sur elle jusqu'au moment où la maladie la mit hors d'état de s'en occuper. Au milieu de ses rudes travaux, le démon lui apparaissait souvent sous diverses formes pour la tourmenter et lui faire abandonner son travail ou ses prières; mais la pieuse fille, sachant bien que cet ancien ennemi des hommes ne leur peut causer aucun mal sans la permission de Dieu, ne se laissait point détourner par les suggestions du malin esprit. Elle s'abandonnait avec confiance à Celui qui seul possédait tout son cœur; et, fermement attachée à sa volonté sainte, soutenue intérieurement de sa grâce, elle souffrait patiemment la tentation sans en éprouver aucun dommage; souvent aussi elle avait recours à la protection de la sainte Vierge, pour laquelle elle éprouve toujours la plus tendre dévotion, et qui, assure-t-elle, l'a toujours secourue.

Quelques-uns de ses biographes rapportent qu'ayant laissé un jour, dans un champ, de belles gerbes de blé qu'elle avait choisies pour en faire de la farine destinée à la confection des saintes hosties. elle alla ensuite les chercher pour les porter au moulin, mais qu'à peine s'en fut-elle chargée, le démon lui apparut, la terrassa et lui causa une grande frayeur; que cependant elle invoqua le nom de Jésus, sur quoi le démon s'enfuit; que s'étant alors relevée, elle alla moudre son grain, mais que ce fut son dernier ouvrage,

(23) Son père mourut, dit-on, en 1828. Si cette date est exacte, elle ne pouvait avoir alors que 12 ou 13 ans.

cur, dès ce moment, elle fut atteinte de maladies extraordinaires qui la fixèrent sur le lit de douleur où elle est encore.

Les souffrances de Dominica étaient si aiguës que ses cris, au commencement, se faisaient entendre au loin, de sorte que les gens du village accouraient près d'elle, émus de compassion. On l'entendait fréquemment prononcer ce touchant appel à son divin Epoux; « Mon Dieu, secourez-moi ! » Mais sa patience était à toute épreuve, et sa résignation si parfaite, qu'au milieu des plus vives douleurs elle ne cessait d'exprimer sa reconnaissance et son amour envers le Seigneur, si bon, si miséricordieux à son égard. Ce fut à cette époque, en 1833, qu'elle conçut un si grand dégoût et une telle aversion pour toute espèce de nourriture, et particulièrement pour le vin, que dès lors elle n'en prit plus. La sainte communion est devenue depuis ce temps sa seule nourriture, aussi bien que l'unique soulagement à ses souffrances. Après l'avoir reçue, elle demeure souvent en extase un temps considérable (24).

Dominica a eu beaucoup de peines et d'afflictions à endurer de diverses personnes, et même autrefois de ses propres sœurs, qui l'obligèrent à se réfugier avec sa mère dans une misérable cabane de bois où elle est restée quelquefois enfermée des journées entières. Dans cette extrémité, Dieu seul ne la délaissa jamais; seul, il fut son ami, son protecteur et son consolateur, alors que son confesseur lui-même semblait aussi l'avoir abandonnée. Jamais, non plus, Notre-Seigneur ne permit qu'elle fût attaquée de tentations violentes sans lui donner les grâces et les lumières nécessaires pour en triompher. Souvent, au contraire, il daigna remplir son cœur d'une telle surabondance de joie et de consolation qu'elle ne pouvait cesser de louer Dieu, sa miséricorde et son amour. Le désir ardent de Dominica pour la communion fréquente éprouva une longue résistance dans un pays où elle est peu en usage, mais enfin on lui accorda cette faveur à sa grande joie; elle devint depuis sensible à l'approche du très-saint Sacrement, quand on le porte aux malades; et la sainte Vierge la favorisa plusieurs fois de sa visite, l'assurant de sa protection et la consolant dans ses peines.

Ce fut alors que cette pieuse servante de Jésus, évidemment appelée à devenir une peinture vivante des souffrances de l'Homme-Dieu, ayant été suffisamment purifiée par les tribulations et la souffrance, fut trouvée digne par le Seigneur de porter les signes sacrés de sa Passion. Elle reçut, une nuit qu'elle était en prières, cinquante-trois petites blessures autour de la tête, représentant exactement les plaies faites au Sauveur par la couronne d'épines. Ces blessures se sont toujours ouvertes depuis et ont saigné tous

les vendredis, si copieusement quelquefois qu'on a été obligé de recevoir le sang dans des vases ou de lui entourer la tête et le cou de linges qu'on change fréquemment.

Quatorze jours après avoir reçu les blessures de la couronne d'épines, les stigmates des plaies de notre Rédempteur lui ont été imprimés aux mains et aux pieds, qui furent percés de part en part, comme ceux de Maria de Merl, ainsi que la plaie sacrée du côté.

Le visage ensanglanté de Dominica est une image lamentable et frappante de la douleur. A cette vue, qui présente un souvenir vivant des douleurs que le Sauveur voulut endurer et du sang qu'il répandit avec tant d'amour pour les hommes, plus d'un pécheur endurci a été saisi de salutaires remords.

La douleur que toutes ces plaies causent à Dominica est très-grande; mais bien plus vive encore est la flamme intérieure d'amour divin qui consume son cœur pour Jésus crucifié, et qui semble fournir la chaleur vitale à ce corps amaigri. Quoique sa misérable petite chambre ne soit jamais chauffée, dans un pays où le froid est intense et où les hivers sont fort longs, et que sa fenêtre reste ouverte en toutes saisons, sa vieille mère a souvent réchauffé ses mains glacées à la chaleur brûlante de la tête de sa fille.

Outre les souffrances déjà si grandes dont nous venons de parler, Dominica ressent encore toutes celles de la flagellation de Jésus, de sorte que son dos et ses épaules sont souvent couverts de plaies et de marques de cordes, de telle manière que ses os en sont parfois mis à nu. Néanmoins, ces plaies se sont toujours trouvées miraculeusement guéries dans la nuit; mais ce qu'il y a de plus merveilleux, peut-être, c'est que les draps du lit où repose cette enfant de douleur, et sur lesquels coule tant de sang qui, chaque semaine, s'échappe de blessures si nombreuses, n'en sont jamais tachés, et, quoiqu'ils n'aient pas été changés depuis huit ans, ils sont encore parfaitement propres (25). Elle ne paraît sujette à aucune transpiration. Au milieu de tant de douleurs elle conserve toute sa présence d'esprit, sa mémoire et ses facultés intellectuelles. La grandeur de sa foi et de sa charité rappelle celles des plus grands saints.

Tous les ans, vers les fêtes de Pâques, Dominica se trouve dans une sorte d'extase, pendant laquelle elle semble comme morte, ne donnant absolument aucun signe de vie. Son œil est morne, son corps est froid et roide; on ne distingue ni respiration, ni pulsation; néanmoins elle voit et entend tout ce qui se passe autour d'elle.

On concevra facilement qu'un grand nombre de ceux qui entendirent parler de ces circonstances miraculeuses voulurent voir

(24) D'après quelques-uns, au mois d'avril ou de mai 1834, on lui aurait fait prendre pour la dernière fois un peu d'eau panée. Ce ne serait que depuis lors qu'elle aurait entièrement cessé de prendre une nourriture quelconque.

(25) Dominica ne peut endurer aucun mouvement. Toute tentative pour la changer de place lui cause des douleurs atroces et la jette dans de violentes convulsions.

cette patiente épouse du Christ, et, malgré les difficultés du chemin, des gens de tout rang et de tout âge vinrent pour la visiter ; mais tous ne furent pas admis.

Pur un effet admirable de la puissance de Dieu, il arriva plus d'une fois qu'une force invincible garda la porte fermée, de sorte que nul ne pouvait l'ouvrir, quoique la clef fût dans la serrure ; si bien que beaucoup d'étrangers furent obligés de quitter Capriana sans que le Seigneur leur ait permis de voir celle pour laquelle ils étaient venus. Ceci arriva entre autres à plusieurs personnes d'un rang élevé (26), tandis que la porte s'ouvrit quelquefois d'elle-même quand un visiteur venait humblement, et que lui ou le prêtre qui l'accompagnait disait : « Ouvrez, si c'est la volonté de Dieu. »

Dominica sait ordinairement, quelques heures d'avance, quelles sont les personnes dont elle va recevoir la visite. Elle a même annoncé plusieurs jours auparavant l'arrivée d'étrangers jusque là inconnus dans le pays ; et l'on s'est aperçu souvent qu'elle pénétre les sentiments les plus cachés de ses visiteurs. Ainsi, un jour, quelques personnes qu'elle aurait pu croire animées de sentiments religieux, si elle n'avait connu leurs pensées, étaient debout autour de son lit, quand, jetant sur elles un regard significatif, elle leur reprocha leur ingrédulité, ce à quoi ils ne surent que répondre.

Un homme que sa position sociale plaçait au-dessus des autres pour leur servir en quelque sorte d'exemple et de modèle, étant venu la voir, elle lui découvrit ses défauts, après avoir fait sortir tout le sonde, et lui parla avec tant de force et de vérité qu'il avoua ensuite avoir été bien aise que nul autre n'eût été présent. Elle lui prédit aussi de grands malheurs qui ne tardèrent pas à lui arriver, comme elle le lui avait révélé.

Elle annonça aussi qu'un médecin étranger viendrait à Capriana pour la voir et la tourmenterait cruellement, ce qui eut lieu en effet quelque temps après.

Enfin elle parle et comprend plusieurs langues qu'elle n'a jamais apprises. On l'a entendue converser en latin avec des prêtres, en allemand avec d'autres, et en français avec ceux de cette nation. Cette faculté extraordinaire que possède Dominica a été constatée par un grand nombre de personnes, et entre autres par un prêtre allemand bien connu avec lequel elle a conversé pendant plus de cinq minutes, au grand profit de son âme, a-t-il assuré, et en excellent allemand, quoiqu'il soit notoire qu'elle ne l'a jamais appris. L'italien est sa langue maternelle ; mais ordinairement elle ne converse que par signes avec les étrangers.

Il en est peu parmi ceux qui ont vu cette

filie sainte qui l'aient quittée sans émotion.

« Jamais, » dit M. de Cazalès, « je n'ai ressenti d'émotion plus vive et plus profonde qu'en face de cette représentation si fidèle du drame sanglant accompli sur le Calvaire. » Plusieurs, à la vue de ses souffrances, touchés de celles que le Christ a endurées pour nos péchés, n'ont pu retenir leurs larmes et ne sont sortis d'auprès d'elle que pour aller se jeter aux pieds du prêtre, confessant humblement leurs péchés avec une grande contrition et toutes les marques d'un repentir sincère.

Deux Juifs, qui étaient venus de Milan pour voir Dominica, furent si frappés et si touchés en même temps des souffrances et de la mort expiatoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, représentées en elle, que leurs yeux s'ouvrirent à la vérité. Ils se convertirent et reçurent le baptême. Beaucoup de personnes ont témoigné avoir reçu des grâces signalées par le secours de ses prières.

Une jeune fille, aveugle, ayant été conduite auprès d'elle, se lamentait tristement sur la privation où elle était de la vue ; sur quoi Dominica lui dit : « N'avez-vous donc pas confiance en la Mère de Dieu ? Venez, nous allons prier ensemble. » Après avoir récité avec la jeune fille quelques prières, elle lui dit affectueusement qu'elle pouvait s'en aller. A peine était-elle en chemin que la jeune fille dit à la femme qui la conduisait, qu'elle voyait. Effectivement, les prières de l'Addolorata lui avaient fait recouvrer la vue. La même grâce fut faite par son entremise à une femme qui demeurait à Truden.

Quand le choléra commença à sévir dans le Tyrol méridional, le curé de Truden, alors confesseur de Dominica, recommanda à ses prières le district de Capriana et ses environs. Elle lui répondit que, si le peuple amendait ses mœurs, nul d'entre eux ne mourrait de cette maladie, ce qui se vérifia.

En 1839 une garde militaire fut placée pendant neuf jours à la porte de sa chambre, avec les ordres les plus précis de ne laisser entrer aucune personne, pas même de sa famille. On s'assura de cette manière que nul n'avait pu lui porter à manger ou à boire. Au bout de neuf jours cette garde fut retirée, la certitude ayant été acquise par ce moyen, qu'elle vit sans prendre aucune nourriture.

Il a été constaté que pendant cinquante jours elle ne put avaler la sainte hostie, qui se conserva intacte sur sa langue. Pour se conformer aux instructions de l'évêque de Trente, le curé voulut tenter à diverses reprises de retirer la sainte hostie ; il ne put y parvenir. Elle l'avalait enfin après que des milliers de personnes, ayant été témoins de

(26) J'ai su positivement que deux jeunes prêtres étrangers ayant été à Capriana, en 1841, pour voir Dominica, ils ne purent absolument franchir le seuil de la porte qui était ouverte. Une force invincible les repoussait, de sorte qu'ils furent obligés de renoncer à leur dessein et de retourner honteux dans

leurs paroisses. Ils avouèrent eux-mêmes que leurs péchés étaient la cause de leur répulsion, et, touchés de repentir, ils s'appliquèrent dès lors avec ardeur à l'amendement de leur vie et à la pratique de toutes les vertus sacerdotales.

(Note du Traducteur.)

ce fait, se furent assurées qu'elle ne prenait effectivement aucun aliment. Ce fut sans doute pour confondre les soupçons injurieux qui s'étaient élevés à cet égard que Dieu permit ce miracle éclatant.

Je regrette avec lord Shrewsbury que les limites que je me suis prescrites m'obligent à passer sous silence un grand nombre d'autres circonstances merveilleuses; mais je crois m'être déjà suffisamment étendu pour donner une idée passablement exacte de la nature de ces deux phénomènes admirables. A mon avis, Maria de Mærl et Dominica Lazzari sont, sans contredit, aux yeux d'un Chrétien, ce qu'il y a maintenant de plus intéressant au monde. Le bien qu'elles ont déjà produit est grand : — la conversion d'un grand nombre de pécheurs; — l'édification de milliers d'individus; — la guérison miraculeuse de plusieurs, etc., etc. Personne encore, dit-on, n'a visité ces pieuses filles sans revenir meilleur qu'il n'était allé. Personne non plus n'a jamais pu douter un seul instant de la vérité de ce qu'elles paraissent être; car tout soupçon d'imposture doit nécessairement tomber devant la douloureuse et palpable réalité de tout ce qu'on voit devant soi. Si ceux-là qui ne les ont pas vues avaient la présomption d'avancer une telle supposition en face des témoignages véridiques de ceux qui ont eu le bonheur de les observer de près, qu'ils nous expliquent donc par quel genre d'adresse une telle déception pourrait continuer avec un succès si constant, depuis tant d'années et dans des circonstances si difficiles? J'avoue que cette supposition me semblerait aussi impossible moralement que physiquement. En effet, comment admettre que, parmi le grand nombre de personnes éclairées qui se sont rendues sur les lieux, souvent dans le but principal de découvrir toute espèce de fraude qui aurait pu être pratiquée, il ne s'en soit pas trouvée une seule qui ait eu assez de perspicacité pour en apercevoir aucune, et que toutes se soient laissées séduire ou aveugler, à ce point que nulle d'entre elles n'ait jamais élevé la voix pour protester contre ce qu'elle avait vu ou entendu, soit à Capriana, soit à Caldaro?

C'est par la méditation constante des souffrances de Notre-Seigneur que s'est inspirée la piété de ces deux saintes filles; c'est par la contemplation continuelle de sa Passion douloureuse que leur cœur attendri s'est uni aux souffrances du Christ jusqu'à mériter d'en porter les signes sacrés sur la terre.

Pour donner à ces signes et à ces miracles l'importance qui leur est due, et pour leur accorder l'influence qu'ils sont destinés à avoir sur nous, on ne devrait jamais oublier que Notre-Seigneur appuya constamment par ses miracles la vérité de sa doctri-

ne. Ce fut cette attestation surnaturelle, dont elle fut accompagnée, qui lui imprima un cachet d'authenticité et de divinité tout à la fois et qui nous imposa l'obligation d'y croire. De même, quand les apôtres se séparèrent pour aller, d'après le commandement de l'Homme-Dieu, annoncer l'Évangile au monde, le Seigneur opéra avec eux et confirma la parole par les miracles dont elle fut suivie.

Si nous voulons raisonner sur ces choses en les séparant de la religion, nous ne trouvons plus qu'embarras et perplexité; mais si, au contraire, nous les considérons à la lumière de la foi, c'est alors qu'en excitant notre admiration elles nous apparaissent sous leur véritable jour; pleines d'instruction et d'édification pour nos âmes. Elles nous enseignent que le bras de Dieu ne s'est pas raccourci; qu'il peut encore modifier et suspendre les lois de la nature avec la même facilité, qu'il les a établies. Sûrement celui qui autrefois rendit la vue aux aveugles et la parole aux muets, qui fit marcher les paralytiques, guérit les lépreux et rendit la vie à ceux qui déjà depuis quatre jours étaient morts, celui-là peut encore, quand il lui plaît et pour les mêmes motifs, continuer son œuvre de miséricorde et d'amour envers les hommes. L'incrédule, il est vrai, peut se moquer, il peut nier l'évidence; mais qu'importe? les desseins de Dieu se seront accomplis et de nouveaux disciples auront été acquis au vrai culte d'un Rédempteur crucifié. Dans tout ce que j'ai dit, d'après les faits à moi connus (27), j'ai soigneusement évité toute exagération, tout embellissement. Nous étions sept, parmi nous se trouvait un protestant (28), qui fut, comme nous saisi d'admiration à la vue de toutes ces merveilles, et qui, j'en ai la certitude, rendrait volontiers témoignage de l'exactitude de tout ce que j'ai avancé.

Si vous pensez, mon cher ami, qu'il puisse résulter quelque bien de la publication de cette lettre, vous avez liberté entière de la faire imprimer. Je serai trop heureux si notre divin Maître daigne la bénir et lui faire produire quelque fruit de salut.

Sachant que les relations des choses extraordinaires, et surtout de celles qui sont mystérieuses, inspirent peu de confiance quand elles sont anonymes, cette considération m'a fait mettre de côté tout désir que j'aurais pu avoir autrement de garder l'incognito.

En conséquence, je me soussignerai ce que je suis vraiment, votre fidèle et sincère ami.

« SHREWSBURY. »

« Les lettres suivantes, écrites par deux femmes aussi distinguées par leur esprit que par leurs vertus, m'ont semblé si intéressantes, que je n'hésite pas à les joindre à la traduction de la lettre de lord Shrewsbury.

(27) Le traducteur fait ici la même protestation que lord Shrewsbury pour les écrits qu'il a cru devoir ajouter à sa traduction.

(28) C'est un fait digne de remarque que ce fut un ministre protestant qui, le premier, fit connaître en Angleterre l'Extatique et l'Addolorata. Il ne pou-

vait dissimuler sa surprise de ce que l'Église catholique ne faisait aucun usage de ces exemples d'une communication évidente de la part de Dieu avec deux de ses membres, pour attirer les esprits vers elle.

Ces dames, excitées par une pieuse curiosité, n'avaient pas craint les fatigues d'un long et pénible voyage pour s'assurer de la vérité de tout ce qui s'était dit sur les extatiques du Tyrol. Un homme d'un grand mérite, comme Chrétien et comme littérateur, les accompagnait avec ses deux neveux, et tous étaient bien décidés à examiner avec le plus grand calme ce qu'ils verraient, et à ne négliger aucun moyen d'arriver à la vérité.

Munich, 17 novembre 1841.

« Nous sommes ici depuis deux jours, mon cher L...; c'est te dire que nous avons terminé notre pèlerinage et vu les deux vierges saintes du Tyrol. Non-seulement tout ce qu'on nous en avait dit est exact, mais je t'avoue que la vue de Maria de Mærl m'a fait bien plus d'impression encore que je ne m'y étais attendu. C'est vraiment une créature céleste, dont la place désormais semble être pour toujours devant le trône de la Majesté divine. On dirait qu'elle n'a plus rien de terrestre; et ni le portrait d'elle que tu as vu à Wurzburg, ni rien de ce que je pourrais te dire, ne sauraient t'en donner une idée tout à fait juste. Elle était en extase quand nous entrâmes dans sa chambre, agenouillée au pied de son lit et dans une immobilité parfaite; on n'apercevait même pas sa respiration. Ses beaux yeux étaient levés et fixés au ciel, de sorte qu'il était évident qu'elle ne pouvait nous voir. Elle n'entendit rien non plus. Nous éprouvâmes tous quelque chose qui ressemblait à de la crainte, et pourtant ce n'était pas cela tout à fait... Que te dirai-je? Il nous semblait que ce fut une vision céleste, une apparition! Nous pouvions à peine parler ou remuer en sa présence. Jamais, je t'assure, je n'ai rien éprouvé de pareil à l'impression qu'elle m'a produite. Aussitôt que le P. Capistrano l'eut appelée par son nom et lui eut dit de s'asseoir, elle l'entendit et obéit; mais elle s'assit comme elle se releva bientôt après les mains jointes et sans aucun aide extérieur, avec une agilité surprenante, et comme par la puissance de quelque pouvoir invisible ou l'inspiration du divin amour. Quand elle ne fut plus en extase, l'expression de sa physionomie nous parut très-intelligente et doucement enjouée. Elle nous regarda avec un sourire angélique et promit de prier pour nous et pour toi, mon bon frère. Puis, choisissant une à une quelques petites images dans un tiroir, elle en donna deux à chacun de nous. Quand tu les verras, mon cher L..., tu pourras juger si c'est le hasard qui a dirigé le choix de ces pieux souvenirs, ou si plutôt elle n'a pas été guidée par une connaissance intuitive de notre intérieur et de nos dispositions particulières.

Les stigmates sont profondément marqués sur ses mains. P..., comme tu le penses bien, observait Maria avec attention, et, au moment où elle lui présentait les pieuses images qu'elle lui destinait, il examina la paume de ses mains. « Je les ai bien vues moi, » nous

(29) C'est sans doute que l'état de Dominica est plus en harmonie avec notre nature, la douleur

dit-il ensuite, de ce ton que tu lui connais: « elles sont percées de part en part! » Depuis deux ans elle ne parle jamais, du moins aux étrangers.

Caldaro est situé dans un lieu solitaire, mais d'une grande beauté. Capriana se trouve dans le Tyrol italien, à une journée de Botzen. C'est un pauvre village bâti sur le revers d'une haute montagne. La route qui y conduit est trop mauvaise pour les voitures; nous avons été obligés d'en faire une partie dans une sorte de charette, jusqu'à ce que, le sentier étant devenu trop rapide et trop étroit, même pour ce rude moyen de transport, nous nous vîmes forcés de monter sur des ânes; mon oncle et mes frères prirent des chevaux...

Tu concevras sans peine que, quelque pittoresque et magnifique que se montrât le paysage qui nous environnait de toutes parts, la peur et la fatigue nous empêchèrent d'en jouir..... Dominica est dans une grande pauvreté; elle demeure dans la plus misérable des huttes. Tandis que nous étions près d'elle, les enfants de son frère couraient çà et là dans la chambre et jouaient bruyamment autour d'elle. Ces pauvres petits l'aiment tendrement, et quand elle souffre plus qu'à l'ordinaire, ils cessent leurs jeux et se mettent à pleurer autour de son lit. C'était un lundi; ses blessures ne saignaient pas, mais elle avait la figure toute couverte de sang desséché. Tout cela tombe, dit-on, le jeudi, et le vendredi le sang coule de nouveau. Les stigmates sont profondément empreints sur ses mains et sur ses pieds. Les trous sont larges et quadrangulaires comme si de gros clous les avaient traversés. Nous baisâmes avec respect ses pauvres pieds; ils étaient froids comme du marbre. Ses jolis yeux bleus ont une expression de grande douceur, et la souffrance est peinte sur son visage amaigri, mais coloré comme celui d'une personne qui a la fièvre. Elle n'a cependant pas l'air d'une malade ordinaire; ses pieds sont croisés l'un sur l'autre, sans qu'elle puisse les séparer. Elle a les mains jointes sur sa poitrine. Ayant consenti un jour à ce qu'un médecin vint la voir forcément, elle tomba de suite dans des convulsions affreuses. Cette pauvre Addolorata ne souffrait pas autant que de coutume le jour où nous l'avons vue; néanmoins, nous nous aperçûmes qu'elle s'efforçait de réprimer un mouvement convulsif qui lui agitait la tête et les mains. Je lui parlai allemand et italien; elle me fit signe qu'elle me comprenait et qu'elle se rendrait à notre désir de prier pour nous..

Nous rencontrâmes ensuite, dans l'auberge où nous étions descendus, un médecin qui l'a connue depuis son enfance. Il nous assura que depuis dix-huit ans (ceci était en 1842), elle est dans cet état, et que depuis lors aussi elle n'a ni bu, ni mangé, ni même dormi. Je ne sais comment l'expliquer, mais je t'avoue qu'elle ne nous a pas fait autant d'impression que Maria de Mærl (29).

nous étant bien plus familière que la joie et la gloire.

« La lettre suivante est de la mère de la jeune et aimable personne qui écrivait à un frère chéri celle qui précède. Celle-là fut adressée à un ecclésiastique anglais, le doyen justement vénéré parmi les protestants aussi bien que parmi les Catholiques, pour son éminente charité et ses vertus apostoliques.

« Nous avons vu Maria de Marl. Ce fut pour nous comme une vision d'un autre monde, une image céleste de la vie bienheureuse des anges et des séraphins. Quand on nous introduisit dans sa chambre, elle était à genoux sur son lit, les mains élevées dans l'attitude de la prière la plus fervente. Elle était en extase, insensible à tous les objets extérieurs. Elle resta ainsi jusqu'à ce que le P. Capistrano, son confesseur, lui eut parlé. A sa voix, elle se laissa couler doucement et légèrement sur son oreiller, secoua un peu la tête et parut alors sensible à tout ce qui se passait autour d'elle. Ses yeux sont magnifiques. Jamais encore je n'ai vu une telle expression. Il semble qu'ils soient devenus beaux par la contemplation de son Dieu. Elle meurt tous les vendredis, du moins elle a toutes les apparences de la mort. Les blessures de ses mains sont distinctes et se voient en dedans aussi bien que sur le dessus. Elles ne saignent plus autant qu'autrefois, et seulement le jeudi. Hors de l'extase, Maria a l'air tout joyeux : elle paraît très-vive et intelligente.

J'ai vu Dominica!... Enfin, nous sommes arrivées à la misérable cabane de Dominica!... Quoique pauvre, elle était propre néanmoins. Je ne saurais vous dépeindre le spectacle qui s'est offert à nos yeux à notre entrée dans ce lieu de douleur, non plus que l'impression que j'en ai éprouvée. Non, je ne crois pas possible qu'un incrédule même, puisse voir cette sainte créature sans en être profondément touché. Elle a les stigmates imprimés sur les mains et sur les pieds : les plaies en sont plus larges que chez Maria de Marl. Les pieds semblent comme morts à l'œil et au toucher. Le sang coule tous les vendredis de ses blessures, ainsi que de la tête, qui semble avoir été percée d'une couronne d'épines. On dirait qu'elle a été crucifiée quelques jours auparavant. Ses yeux bleus expriment la plus céleste patience. Elle m'a promis de prier pour vous et pour le succès de votre Eglise. J'espère que la vue de ces saintes vivantes fera une impression durable sur moi et sur mes enfants. C'est avec cet espoir que j'ai amené mes deux fils, et je n'ai aucun doute que tel sera l'effet de cette visite qu'ils ne l'oublieront jamais, même au milieu du monde. Si X. est encore obstiné, envoyez-le voir les miracles de la bonté de Dieu envers l'homme incrédule. »

« La mère de Dominica se cassa la jambe vers le mois de septembre 1842. Après avoir languï jusqu'au mois de décembre de la même année, elle mourut pieusement sous les yeux de sa sainte fille. C'était une femme simple et laborieuse, qui toute sa vie s'est montrée très-appliquée à ses devoirs. Elle eut un grand nombre d'enfants qu'elle éleva

de son mieux dans la piété et dans l'amour du travail; elle a toujours vécu dans une grande pauvreté, et pourtant il n'a jamais été possible de lui faire accepter soit de l'argent, soit quelque présent équivalent. Elle était douée d'un tempérament sain et robuste, et mourut dans sa soixante-dix-septième année.

L'habitation de Dominica est si misérable, que c'est à peine si l'on y voit les meubles nécessaires; mais elle se plaît dans cette pauvreté qui la rend plus semblable à Jésus-Christ, et n'a jamais voulu, non plus que sa mère, recevoir aucune aumône. Les habitants du pays lui portent une si grande vénération qu'ils ne passent point devant sa petite maison sans ôter leur chapeau, et quoique le prince-évêque de Trente ait plus d'une fois exprimé le désir que Dominica fût placée dans un hospice et qu'elle-même l'eût souhaité afin de n'être plus à charge à sa famille, ces bonnes gens ont déclaré avec tant de véhémence que, Dieu la leur ayant donnée comme une bénédiction, Dieu seul la leur ôterait, qu'on a trouvé plus sage de la laisser où elle est.

Un pieux ecclésiastique anglais qui, né dans l'opulence, a tout sacrifié pour embrasser la foi catholique, écrivait à un ami en sortant de voir Dominica : *Jamais le spectacle qui s'offrit à mes yeux ne sortira de ma mémoire.* Puis, la décrivant telle que nous l'avons dépeinte :

« En vérité, ajoutait-il, je suis profondément convaincu et tout à fait certain qu'il n'y a pas la moindre fausseté ou exagération chez elle. Les choses sont absolument telles que les a racontées lord Shrewsbury. Après l'avoir considérée quelque temps et m'être profondément pénétré du souvenir de la Passion de notre divin Sauveur, si douloureusement représentée dans la pauvre Dominica, je la quittai, l'âme pleine de tristesse et d'admiration pour ses vertus et pour les choses merveilleuses qu'il a plu au Seigneur de faire en elle. Je me rendis aussitôt à la demeure de son confesseur : c'est bien la plus pauvre que j'aie jamais vue à un prêtre. Il me confirma tous les détails rapportés par lord Shrewsbury, évitant néanmoins de dire que l'état de Dominica est miraculeux; il avoua qu'il est surnaturel; « mais, » ajouta-t-il, « j'en ignore la cause. » Quand il répondait à mes questions, il ne parlait qu'avec une extrême réserve de ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'état de cette pieuse servante de Dieu; mais ensuite, en conversant avec moi, et lorsqu'il fut moins en garde, je vis clairement qu'il le considérait comme entièrement miraculeux. Je quittai ce saint homme à regret, et, remontant à cheval, je m'éloignai lentement, emportant avec moi des souvenirs qui, je l'espère, ne s'effaceront jamais de mon esprit. Il me serait impossible de vous peindre toutes les impressions dont mon âme fut pénétrée dans cette maison de douleur et de bénédiction tout à la fois, ou l'image du Sauveur meurtri, couronné d'épines et cloué ignominieusement à la croix, m'est apparue dans la personne de cette humble et sublime créature. La méditation des

souffrances de l'Homme-Dieu avait plus d'une fois touché mon cœur; souvent, en contemplant une image fidèle du supplice que son amour infini pour les hommes lui a fait endurer pour les sauver, une profonde compassion s'était emparée de mon être, et, tombant à genoux, j'avais demandé pardon avec larmes; mais jamais en aucun temps le péché ne s'était montré à moi plus horrible, jamais plus monstrueuse l'ingratitude des hommes, qui refusent même leur cœur à celui qui donna sa vie pour eux... O hommes! ce cœur est-il donc plus dur que la pierre? Ne voudrez-vous jamais revenir à votre Dieu, goûter combien le joug du Seigneur Jésus est doux et léger, combien il est bon celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive?»

« Lord Shrewsbury publia dans le journal catholique *The Tablet*, qui s'imprime à Londres, une lettre très-intéressante d'un ancien ministre protestant converti au catholicisme. Mais cette lettre n'étant en grande partie qu'une simple confirmation de tout ce que nous a dit lord Shrewsbury lui-même, je n'en donnerai ici que quelques extraits.

« Quand nous arrivâmes près de *Dominica*, nous ne trouvâmes personne auprès d'elle, dit M. Conolly. C'était un samedi, 19 novembre, fête de sainte Elisabeth. Nous remarquâmes que les draps, les vêtements et les couvertures ne portaient aucune tache de sang. Les marques de la couronne d'épines étaient fort distinctes. Les stigmates étaient, chez elle, bien plus apparents que chez *Maria de Mœrl*. On eut dit que de gros clous avaient traversé ses mains et ses pieds. Nous la quittâmes le cœur navré de tristesse, emportant de graves matières à nos réflexions, et plus que jamais convaincus que le sujet de méditation le plus éminemment utile pour nous, c'est la Passion du Sauveur. »

« Je crois devoir compléter ces détails intéressants en donnant une lettre de *Maria de Mœrl*, écrite par elle à une de ses amies, le 21 septembre 1837, et qui est propre à encourager une âme désireuse de vivre dans un état de parfaite pureté, soit dans le monde, soit dans un couvent.

Ma bien-aimée en Jésus-Christ,

« Votre intention est excellente ainsi que le désir que vous avez de choisir Jésus seul pour votre époux, et de renoncer au monde, à ses biens et à votre propre volonté. Ce que vous quittez paraît beaucoup, mais ce que vous recevrez en retour est d'une bien plus grande valeur. Vous aurez le privilège de posséder Jésus-Christ, qui fait ses délices de résider au milieu des lis des âmes chastes. *Maria*, la plus sainte et la plus privilégiée entre toutes les vierges, sera votre mère en une manière spéciale, et les chœurs des anges et des saints seront vos amis et vos protecteurs, vos frères et vos sœurs, quand vous aurez

consacré tout votre être à celui qu'ils adorent, voient et possèdent incessamment. Il est vrai que vous verrez bien des orages s'élever contre vous; mais mettez toute votre confiance en Jésus. Il est fort et plein d'amour pour ses épouses: c'est un pasteur fidèle qui protège son troupeau contre les attaques du loup ravissant. Dans son cœur adorable nous trouvons toujours lumière, consolation, force et joie. Sous la protection toute-puissante de *Marie* nous pourrons, avec elle, écraser la tête du serpent perfide. Prions donc l'une pour l'autre, chère amie, adieu; je vous salue très-respectueusement avec le divin cœur de Jésus et le saint cœur de *Marie*.

« Votre amie très-dévotée,

« *Maria MOERL.* »

« D'indignes calomnies ayant été répandues en Angleterre sur les stigmatisées du Tyrol, par la voie de quelques journaux dévoués à l'association protestante d'Exeter-Hall, de nouvelles investigations ont été faites par des protestants éclairés et par quelques Catholiques, afin d'arriver à la vérité. Le résultat ne pouvait en être douteux; il fut tout à l'avantage des deux saintes filles, et leur vertu éminente et constante apparut plus pure que jamais. Je suis heureux de pouvoir donner ici l'extrait d'une lettre que Mgr l'évêque de Trente écrivit à ce sujet à M. le baron J. de Giovanelli, pour être communiquée au révérend J.-B. Pagani, prêtre attaché au collège catholique d'Ascott, en Angleterre. Cet ecclésiastique avait été chargé par Mgr Wiseman (30) archevêque de Sidney, et coadjuteur de Mgr l'évêque du district de Birmingham, de recueillir des informations précises sur l'état présent de *Dominica Lazzari*. Je n'ai retranché de cette lettre, qui a été publiée en Angleterre, que les détails déjà plusieurs fois répétés et confirmés plus haut par des témoignages irrécusables.

Extrait d'une lettre au prince-évêque de Trente au baron Joseph de Giovanelli.

« Très-illustre baron,

« J'ai été surpris d'apprendre, par la lettre du révérend M. Pagani, que vous avez bien voulu m'envoyer, les mensonges et calomnies qu'un journal protestant s'est efforcé de répandre au sujet de *Dominica Lazzari*, de *Capriana*. Je m'empresse de les démentir par la présente, et je déclare que toutes les assertions dudit journal sont fausses et calomnieuses. Cette fille admirable est encore dans la maison paternelle, qu'elle n'a jamais quittée, depuis l'apparition en elle des manifestations merveilleuses qui ont excité à un si haut degré l'admiration des étrangers, aussi bien que des habitants de nos contrées. Elle éprouve depuis plus de huit ans des souffrances plus ou moins violentes, qui ne lui ont pas permis de quitter son lit de douleur,

dissipé de grands préjugés.

En septembre ou octobre 1842, Mgr Wiseman visita les deux saintes filles du Tyrol, et les trouva exactement, m'a-t-on assuré, telles que les a dépeints lord Shrewsbury.

(30) Le savant, éloquent et célèbre auteur de plusieurs ouvrages religieux très-estimés, et, entre autres, de conférences religieuses qu'il a prononcées en public avant de les imprimer, et qui ont amené en Angleterre de nombreuses conversions et

et qu'elle a constamment supportées, non-seulement avec une patience et une résignation toutes chrétiennes, mais encore avec une sainte joie.

Malgré les enquêtes les plus rigoureuses et les examens approfondis et réitérés de plusieurs hommes de l'art, et, entre autres du docteur Dei Cloche, médecin fort habile et expérimenté, et nonobstant les observations attentives de plusieurs personnes douées de beaucoup d'intelligence et de pénétration, on n'a jamais pu découvrir aucune feinte, aucune tromperie, dans tout ce qu'on a vu ou entendu, chez Dominica. Je crois qu'elle a invariablement inspiré à ceux qui sont venus la voir, même les personnes les plus prévenues contre elle, de vifs sentiments de compassion, de respect et d'admiration.

Son directeur spirituel, que j'ai vu ici, il y a quelques jours, le révérend P. Paul de Paoli, prêtre aussi sage que pieux, m'a assuré que cette vertueuse fille est toujours dans le même état de souffrances; que ses blessures saignent tous les vendredis; qu'elle ne prend jamais la moindre nourriture (31).

Enfin, il a ajouté que Dominica Lazzari est aussi admirable par sa profonde humilité que par sa patience à toute épreuve. Au milieu des plus vives douleurs, elle ne cesse d'élever son cœur à Dieu dans la méditation et la prière. La sainte communion est l'objet de ses plus ardents desirs. On lui apporte ce remède des forts et des faibles une fois par semaine. Elle s'y prépare avec une sainte ferveur, et en voit approcher le moment désiré avec une grande joie.

Je suis si persuadé qu'il n'y a rien en cette pieuse fille qui ressemble le moins du monde à de l'imposture, et que ce n'est pas de son côté qu'elle se trouve, que je vous autorise volontiers à envoyer cette lettre au révérend M. Pugani, en Angleterre, afin qu'il en fasse l'usage qu'il jugera convenable. Je prie Dieu de tout mon cœur pour qu'il daigne faire triompher la vérité et soutenir la cause de la religion catholique pour sa plus grande gloire et la sanctification des âmes.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'estime et de respect, très-illustre baron,

Votre très-obéissant serviteur,

« GIOVANELLI. »

Prince-évêque de Trente.

Trente, le 11 décembre 1842.

« J'ai pensé que mes lecteurs me sauraient gré de joindre aux détails que j'ai déjà mis sous leurs yeux, concernant la pieuse Dominica, un extrait d'un rapport du docteur Dei Cloche, premier médecin et directeur de l'hôpital civil et militaire de la ville de Trente, le même qui est honorablement

cité dans la lettre précédente. Ce rapport est fort intéressant sous quelque point de vue qu'on l'envisage, et, dans ses détails scientifiques, il m'a paru propre à exciter la curiosité des hommes de l'art : mais comme ce n'est pas pour eux spécialement que j'ai écrit ce petit ouvrage, je les renvoie aux *Annales universelles de médecine* (32), où il se trouve en entier, ainsi que dans quelques autres publications connues.

« Quand, sur la demande des parents de Dominica, » dit le docteur, « je me rendis à Capriana pour la première fois, je trouvai la malade couchée, la tête appuyée sur un oreiller élevé, le corps tant soit peu incliné sur le côté droit, cette position, d'après ce qu'elle me dit, lui étant moins pénible que toute autre. La lumière semblait l'incommoder beaucoup, et un rideau de couleur obscure avait été placé près de son lit pour l'en garantir.

La pâleur de son visage était rendue plus frappante par la rougeur des pommettes des joues. Les battements du cœur et des artères étaient à peine sensibles.

Je ne constatai aucune lésion au foie ni à la rate, ni aucune irrégularité dans les régions du ventre et du bas-ventre, mais une extrême sensibilité et une vive douleur au moindre contact. Au reste, tous les points du tissu nerveux étaient maladivement sensibles au toucher, et, quelque léger qu'il fût, le muscle correspondant éprouvait des mouvements spasmodiques. Les sécrétions étaient presque nulles.

Dès le commencement de sa douloureuse et bien triste maladie, elle montra une si grande aversion pour toute nourriture que souvent la vue seule des aliments a suffi pour lui causer des défaillances et des convulsions. Elle me fit comprendre plusieurs fois qu'elle avait perdu tout espoir de guérison; et, malgré tous mes efforts pour lui rendre cette confiance ordinairement si consolante aux malades, je n'ai pu y réussir.

Elle eut en ma présence des convulsions très-violentes, qui durèrent depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à dix heures et demie du soir, et pendant lesquelles son corps avait l'aspect d'un cadavre. Elles cessèrent alors; mais il lui resta encore de grandes douleurs abdominales et une faiblesse telle qu'elle ne pouvait articuler aucune parole. Elle ne put dormir de la nuit.

Le lendemain vers cinq heures je la trouvai moins souffrante; elle se montra disposée à répondre à toutes mes questions. Ses parents m'ayant assuré que depuis longtemps elle ne pouvait prendre aucune nourriture, je la pressai beaucoup de me permettre de lui placer sur la langue un petit morceau de su-

(31) Mgr l'évêque de Trente confirme ici succinctement à peu près tous les faits que nous avons déjà cités.

(32) Dans le n° 251 du tome LXXXIV, p. 241. Ces *Annales* sont imprimées à Milan et rédigées par M. le docteur Annibal Omodée. Le rapport du docteur Dei Cloche est connu en Allemagne aussi bien qu'en Italie. Des médecins fort instruits m'ont dit

l'avoir trouvé savant, consciencieux et d'un grand intérêt scientifique. Il est digne de remarque que, pendant longtemps, le docteur Dei Cloche ne voulut pas ajouter foi à l'état extraordinaire de Dominica; il s'efforçait de l'expliquer par quelque cause naturelle et physique, et ne se rendit qu'à l'évidence, après avoir en vain épuisé les ressources de la médecine.

cre. Elle n'y consentit qu'avec peine, me disant qu'elle en souffrirait beaucoup. Effectivement, elle ne l'eut pas plus tôt mis dans sa bouche qu'il lui survint une toux violente, accompagnée de nausées et de vomissements de matières blanches et muqueuses. Elle éprouvait aussi de la suffocation et une agitation universelle. Tous ces symptômes durèrent au moins vingt minutes.

Étant parvenu à obtenir d'elle qu'elle se laissât appliquer quelques remèdes extérieurs que je jugeai convenir à cette maladie extraordinaire, elle n'en éprouva que des effets fâcheux. Il en fut de même de quelques autres médicaments que je crus à propos de lui prescrire, et qu'elle avala une première fois sans difficulté. Environ une heure après qu'elle les eut pris, son mal empira considérablement; les accès convulsifs reparurent bientôt avec plus d'intensité que jamais, et je me vis forcé de l'abandonner. Le 29 août 1834 je me rendis de nouveau près de Dominica. Ayant entendu dire, trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1837, que les maux de cette infortunée s'étaient encore compliqués de phénomènes nouveaux et extraordinaires, et ceci m'ayant été confirmé par un chirurgien de mes amis, homme intègre et fort instruit, qui la voyait souvent, je me rendis pour la troisième fois près d'elle le 4 mai au soir. Elle était dans le même lit, exactement comme je l'avais trouvée en 1834. Je remarquai néanmoins quelque altération dans ses traits un peu allongés et dans sa physiologie, ce qui provenait peut-être en grande partie de ce qu'elle avait la figure presque entièrement couverte d'une certaine matière qui me parut être du sang coagulé. Elle avait les mains jointes et appuyées sur la poitrine, dans l'attitude d'une personne qui prie.

Sur le front, deux doigts environ au-dessous de la racine des cheveux, j'aperçus une ligne formée par des points ou piqûres d'où sortait un sang frais. Sur le revers des mains, justement au milieu, on apercevait un point noir, semblable à la tête d'un gros clou, dont le diamètre était de neuf lignes, et qui semblait élevé au centre et aplati vers les bords. Observé au grand jour, il avait l'apparence de sang caillé.

J'ai trouvé sur le pied droit, à environ trois pouces au-dessus des orteils, un point absolument pareil à celui des mains. Je n'ai pu observer le dessus du pied gauche, parce qu'il était toujours fortement comprimé et presque entièrement couvert par la plante du pied droit. Je la suppliai de me montrer la paume de ses mains et le dessous du pied droit. Elle me promit de s'efforcer de me satisfaire, me priant d'attendre au lendemain vendredi.

Lui ayant demandé pourquoi la fenêtre était toujours ouverte, j'appris que, chaque fois qu'on avait voulu la fermer, elle s'est trouvée menacée de suffocation, et qu'on est obligé en conséquence de la tenir toute grande ouverte, même pendant les froids les plus ri-

(35) Ici encore le traducteur a cru devoir retrancher les détails et les termes purement scientifi-

goureux. Elle se trouve mieux quana il fait un grand vent. Je suppose que c'est ce qui a fait imaginer de l'éventer avec un grand éventail alors qu'elle paraît le plus souffrir.

Elle m'assura qu'elle avait tout le long du dos beaucoup de petites plaies et une autre plus grande au côté, qui saignaient tous les vendredis de même que celle des mains et des pieds; mais elle me supplia de ne pas insister pour les voir. Elle me confirma encore ce que j'avais ouï dire! qu'elle n'avait ni bu ni mangé quoi que ce soit depuis le 2 mai 1834.

Le lendemain, vendredi 3 mai, je me rendis près de Dominica, vers sept heures du matin. A plus de cent pas de sa demeure j'entendis des cris perçants qui partaient de la fenêtre de sa chambre. Je distinguai en approchant les paroles souvent répétées : « O mon Dieu, secourez-moi ! » En entrant dans sa chambre, mon cœur se serra et fut saisi de compassion à la vue du spectacle douloureux qui s'offrit à mes regards.

La pauvre fille était, comme à l'ordinaire, étendue sur son lit, les mains jointes, le corps convulsionné. De plus de quarante trous dont son front est percé, le sang s'échappait et coulait sur son visage jusqu'au menton. Les points plus larges que nous avons décrits dans ses mains s'étaient changés en trous profonds d'où s'échappait un jet de sang. Ayant examiné ses pieds, je vis que le sang qui sortait aussi en jet du trou supérieur du pied droit et celui qui s'échappait de la plaie cachée du pied gauche ruisselait le long des orteils. Ces plaies n'avaient aucune purulence, ni rien qui tendit à la corruption. Le sang qui en sortait me parut réunir toutes les qualités du sang artériel.

Les plaies du front pouvaient avoir deux lignes de profondeur, une ligne de largeur, et étaient pour la plupart de formes rondes. Celles des mains et des pieds avaient environ trois lignes de profondeur et un demi-pouce de diamètre. Elles étaient de formes coniques.

Après avoir contemplé ce tableau douloureux pendant quelques instants, je rappelai à Dominica qu'elle m'avait promis de me montrer l'intérieur de ses mains et le dessus du pied gauche. Elle fit un profond soupir, me regarda tristement, et, relevant ses mains jusque-là jointes sur sa poitrine, elle les sépara avec effort pendant à peu près une seconde. J'eus le temps néanmoins de jeter un coup d'œil sur les trous dont elles étaient percées intérieurement, et de voir que le sang en coulait.

Je pus recueillir sur une plaque de verre un peu de ce sang qui sortait des plaies. Il n'y resta qu'une tache blanchâtre. J'en pris de nouveau une petite quantité sur son front, et, l'ayant donnée au pharmacien chimiste Démétrius Léonard, qui m'avait accompagné, je le priai de vouloir bien en faire l'analyse.

Ce savant chimiste m'écrivit en ces termes (33) :

ques, tout en conservant les propres paroles du chimiste distingué cité par le docteur Dei Cloche.

« J'ai examiné avec tout le soin et toute l'exactitude dont je suis capable la substance que j'ai reçue de vous. M'étant dépouillé de tout préjugé, j'ai procédé aussi consciencieusement aux expériences nécessaires pour connaître si la matière soumise à l'examen était du sang, que si la vie ou la mort d'un accusé eût dépendu de l'exactitude apportée par moi. La fibrine, la matière colorante, l'albumine et la matière grasse s'y étant trouvées, me le firent reconnaître en toute évidence..... »

A dix heures, continue le docteur Dei Cloche, le sang avait cessé de couler. Néanmoins Dominica continuait à pousser des cris lamentables qui, disait-elle, la soulageaient. Peu après elle fut prise d'horribles douleurs à la poitrine, puis au cœur, et nous la vîmes bientôt en proie aux plus terribles convulsions.

Ces spasmes présentaient les symptômes les plus graves, les plus multipliés et les plus opposés. L'anéantissement était à son comble, elle avait toute l'apparence d'un cadavre. »

« Un grand nombre d'hommes ont visité à diverses époques ces deux stigmatisées. Nous avons trouvé le plus parfait accord dans leurs témoignages; de sorte que les faits racontés ici sont tout aussi certains que si nous les avions vus nous-mêmes. Parmi ceux qui en ont été témoins et qui nous ont raconté les choses merveilleuses qu'ils avaient vues, nous citerons le docteur Jarke, un des plus grands criminalistes de l'Allemagne et qu'une mort prématurée a enlevé dernièrement à la science et à ses amis; le docteur Philippe, aujourd'hui professeur de droit canon à l'université de Vienne et dont le nom est devenu une gloire et pour la science et pour l'Eglise; Guido Görres, mort il y a quelques années à la fleur de l'âge et qui portait déjà noblement le nom que lui avait légué son père.

La description qu'on vient de lire donne autant de détails qu'on en peut désirer sur les phénomènes extérieurs qui caractérisent l'état de Dominica Lazzari. Sa vie intérieure est peu connue, de même que celle de Marie de Mœrl, parce que leurs directeurs observent à cet égard la sage réserve prescrite par l'Eglise en semblable circonstance. Marie de Mœrl est, à l'exception de courts intervalles, dans un état d'extase à peu près continu. Dominica Lazzari a toujours l'usage de ses sens, sauf quelques périodes plus ou moins longues où elle est comme morte et où la vie ne se trahit plus chez elle que par des signes presque imperceptibles. Ce sont donc deux états tout à fait différents.

A ce qui vient d'être dit, nous n'avons que peu de réflexions à ajouter. L'état des deux vierges tyroliennes, surtout celui de Dominica Lazzari, est tel, qu'on peut dénier la science incrédule de l'expliquer par des causes naturelles d'une manière tant soit peu satisfaisante pour la raison. Pour ceux

qui ont étudié la vie des saints catholiques, cet état n'est ni nouveau, ni inconnu, mais ils n'en cherchent pas l'explication hors de l'ordre surnaturel et dans le phénomène miraculeux de la stigmatisation, ils se plaisent à admirer les richesses infinies de la puissance et de la bonté divines. Ecoutons ce que dit le saint évêque de Genève, lorsque à propos de la stigmatisation de saint François d'Assise il cherche à représenter comment la blessure de l'amour passe de l'âme au corps et se manifeste à l'extérieur : *Combien fut extrême, dit-il (De l'amour de Dieu, liv. vi, ch. 15), l'attendrissement du grand saint François, quand il vit l'image de Notre-Seigneur se sacrifiant soy-mesme sur la croix ! image que non une main mortelle, mais la main maîtresse d'un séraphin céleste avait tirée et effigée sur son propre original, représentant si vivement et au naturel le divin roy des anges, meurtry, blessé, percé, froissé, crucifié. Cette âme doncques, ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la mémoire estoit toute détempée en la souvenance de ce divin amour, l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrisseures que les yeux regardoient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente; l'entendement recevait les espèces infiniment vives que l'imagination luy fournissait, et enfin l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du bien-aimé, dont l'âme sans doute se trouvoit toute transformée en un second crucifix. Or, l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs dont elle estoit blessée, es-endoits correspondants à ceux esquels son amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguïser l'imagination afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant saint François jusqu'à l'extérieur et blessa le corps du mesme dard de douleur duquel il avoit blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui estoit dedans ne le pouvoit bonnement faire : c'est pourquoy l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement en la chair des playes extérieures du crucifix que l'amour avoit imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses lèvres souillées, vint au nom de Dieu luy toucher et espurer les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'iceluy. La myrrhe produit sa stacte et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De mesme l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur, car il ne respirait en toutes ses actions que cette sacrée dilection : mais pour en faire*

paroïstre tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint inciser et blesser. Et afin que l'on sceut que ses playes estoient playes de l'amour du ciel, elles furent faictes, non avec le fer, mais avec des rayons de lumière.

« Tout cela, dira-t-on, n'est que de la poésie et du mysticisme; et nous convenons sans peine qu'il n'y a rien là qui ressemble à une explication scientifique. Mais quand la science ne sait que dire, quand la raison est confondue, c'est à l'amour à parler et à chanter. Que si l'on se sent porté à prendre en pitié les théologiens mystiques et leurs théories, il faut tâcher de dire quelque chose de plus raisonnable sur toute une masse de faits fort étranges sans doute, mais qu'il est impossible de nier. Depuis que le glorieux saint François d'Assise reçut, sur le mont Alverne, l'impression des plaies du crucifié, ce miracle s'est renouvelé de siècle en siècle sur quelques favoris du Seigneur, et Görres pense qu'on peut citer, depuis saint François, plus de 10 stigmatisés connus, tant hommes que femmes, et ce chiffre encore est bien loin de la réalité. Il n'est guère permis de traiter de fable et de légende (mots synonymes pour beaucoup de gens), ce qui est raconté d'eux par les hagiographes, lorsque les mêmes phénomènes se reproduisent de nos jours, et que tout le monde peut en aller constater la réalité, soit en Tyrol, auprès de Marie de Mœrl et de Dominica Lazzari, soit dans notre France qui possède aussi une stigmatisée. (Voy. MIOLLIS.)

Le plus grand prodige matériel que puisse concevoir l'imagination humaine, celui qui demande le plus absolument l'intervention directe du souverain Arbitre de la nature, c'est la suspension de cette attraction newtonienne qui est la loi des mondes et le premier de l'ordre universel. Or, que la gravitation ait momentanément cessé pour les corps de personnes vivantes, soutenus pendant des quarts d'heure entiers, à plusieurs pieds de distance du sol, par le seul effet de l'appel divin..., ce phénomène, qui n'a jamais eu lieu hors du christianisme intégral, a été vu plusieurs fois, et à loisir, dans le sein de l'Eglise catholique; c'est ce qu'on nomme *ravissement*, degré culminant de la véritable extase. Saint François d'Assise, sainte Thérèse, saint François Xavier, et quelques autres éminents personnages canonisés, avaient été *ravis* en présence de témoins. Ce serait la tâche d'un ouvrage spécial que de rappeler combien parfaitement la réalité

du fait fut constatée. Marie de Mœrl arrive aux limites du ravissement le plus complet. Habituellement à genoux sur sa couche, qu'elle fait à peine fléchir, elle se porte maintes fois en avant, par l'ardeur de son amour; et, dans cette position que les visiteurs comparent à celle d'un oiseau qui s'envole, elle reste tellement hors d'équilibre, et si insuffisamment soutenue sur la pointe de ses pieds, qui ne touchent plus à son lit que par un point mathématique, que chacun la reconnaît pour déjà plus d'aux trois quarts affranchie du lien de la gravitation.

Mais un autre anéantissement des lois de l'attraction terrestre, sinon plus frappant, car il ne saute pas d'abord aux yeux, du moins plus décisif; en ce qu'il est permanent et que tous les vendredis on peut l'observer aussi longtemps qu'on veut, c'est la marche ascendante externe du sang le long des pieds de Dominica Lazzari; marche que ne motive ni capillarité, ni autre cause d'exception quelconque, et qui est tout simplement une scène du monde renversé.

« Nous avons vu ses pieds, dit un voyageur allemand (*Les plaies sanglantes de Jésus-Christ*, p. 229, 230); ils sont posés l'un sur l'autre, livides et décharnés. Vers le milieu du métatarse, et précisément à la place où les clous percent d'ordinaire les pieds de nos crucifiés, se trouve une plaie saignante qui les traverse de part en part. Mais ce qui excita notre admiration, et ce que vous regardez avec nous comme un prodige évident, c'est de voir le sang sorti du stigmaté, au lieu de couler vers le talon, comme le veut la physique, remonter vers les doigts des pieds et de là seulement descendre sur la plante. Ne dirait-on pas qu'il ne doit rien manquer à la ressemblance de la patiente avec Jésus crucifié? et que, parce que le sang du Christ s'écoulait de ses plaies inférieures vers les orteils, chose alors conforme aux règles naturelles..., il faut que, dans sa vivante image, les extrémités des pieds soient également arrosées du sang des plaies correspondantes, et cela en dépit des lois physiques, en dépit de la gravitation. Afin qu'il paraisse davantage que c'est le Maître absolu de la nature, qui a tout ordonné dans la stigmatisée de Capriana; lui qui la conserve (depuis dix ans) sans manger, boire ni dormir, malgré des blessures multipliées, de fréquentes effusions sanguines, des souffrances continuelles, et, chaque semaine, les douleurs atroces du crucifiement. »

F

FASTREDE (Le bienheureux), — ayant été élu en 1148 pour gouverner les moines de Cîteaux, s'enfuit à l'abbaye du Val-saint-Pierre, s'y cacha et y passa plusieurs jours dans la prière et la contemplation, et dans son ravissement, il vit la Vierge-Mère, Reine

des anges et des saints, environnée d'un grand éclat, et portant entre ses bras le Roi de gloire, son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. A sa vue, le pieux Fastrède se jeta à ses pieds, la suppliant avec ardeur d'avoir pitié de lui. Marie lui répondit :

Pourquoi, ô homme, vous troubler et vous inquiéter? — Et lui remettant ce même Fils entre les bras, comme elle l'avait fait autrefois au saint vieillard Siméon : Recevez, lui dit-elle, mon cher et bien-aimé Fils et gardez-le soigneusement. Après ces mots, la céleste vision cessa; et revenu à son état naturel, Fastrède comprit que c'était Dieu lui-même qui lui ordonnait d'accepter la direction de ceux qui étaient véritablement les membres de Jésus-Christ. (App. et Rével. de la sainte Vierge, par P. SAUSSERET.)

FAVIER (PIERRE), — Chartreux, fut au moment de mourir, poursuivi par une tentation de désespoir. Alors la Mère de Dieu lui apparut et lui dit : *Que craignez-vous? Doutez-vous de ma tendresse pour vous et que je veuille vous assister au besoin? Pour vous en donner des preuves, je vous apporte mon Fils, et soyez assuré que vos péchés vous sont pardonnés.* A ces mots Favier recouvrant une sérénité parfaite, mourut comblé d'une joie et d'une félicité prélude du bonheur éternel dont il alla jouir. (*Chron. SS. Deip.* p. 299; *Negot. sæcul. Mar.*, p. 205; *Poirée*, tom. III, p. 223; *Nouveau mots de Marie* p. 217.)

FELIX DE NOLE (Saint), confesseur, mort le 14 janvier 1450. — Saint Félix de Nole était emprisonné pour la foi lorsqu'un ange tout rayonnant de lumière, descendit dans son cachot et ordonna au saint confesseur d'aller trouver son évêque qui était réduit à la dernière extrémité. A l'instant ses fers se brisent, les portes s'ouvrent, et Félix suit l'ange qui le conduit au lieu où était Maxime, qu'il trouva sans connaissance, sans parole et presque sans vie. Mais que peut faire Félix qui manque de tout! Il a recours à la prière et aussitôt il aperçoit une grappe de raisin sur des ronces; il en exprime le jus qu'il fait couler dans la bouche de Maxime, et celui-ci revient peu à peu à la vie. Félix se remet à instruire le peuple comme auparavant. Les païens prennent le parti de l'arrêter; ils le rencontrent en chemin sans le reconnaître et lui demandent où est Félix. Celui-ci leur donne une réponse ambiguë, et ils passent outre; mais s'étant aperçus de leur méprise, ils reviennent sur leurs pas et ne trouvent plus le saint qui avait passé à travers une vieille muraille dont une toile d'araignée avait miraculeusement reconvert le trou.

FERDINAND, prince de Portugal. — Etant près de mourir dans les fers des Sarrasins, Ferdinand vit la sainte Vierge qui lui apparut assise sur un trône élevé et resplendissant. Une légion d'anges et de saints environnait ce trône, près duquel on distinguait l'archange saint Michel et saint Jean, l'évangéliste, auxquels Ferdinand avait été fort dévot. Ces deux prédestinés voulurent alors lui faire voir qu'ils n'étaient pas indifférents à sa piété envers eux, car, se jetant aux pieds de leur Souveraine adorée, ils la prièrent de retirer des fers de la captivité et des misères de cette vie son cher fils Ferdinand, de peur que la malice du siècle, les tentations de l'esclavage et les dangers des

cours ne vissent à souiller son âme jusque-là innocente et pure. « Ferdinand, ajoutèrent-ils, est digne d'être admis dans la société des élus, attendu qu'il n'a jamais commis une faute mortelle, et qu'il a conservé sans tache la robe de son baptême. » La Reine du paradis, après avoir écouté avec bonté cette supplique, se montra favorable au vœu des deux solliciteurs; puis elle promit aux deux protecteurs de Ferdinand qu'avant la fin de ce même jour, leur royal protégé aurait quitté la terre d'exil pour la véritable patrie, ce qui arriva en effet; car à peine l'héritier présomptif de la couronne lusitanienne eut-il raconté aux personnes qui l'entouraient cette belle et rassurante vision qu'il rendit son âme à Dieu (P. SAUSSERET, *App. et Rével. de la sainte Vierge; Negot. sæcul. Mar.* p. 239; VASCONCELLUS, in *Anacephalæosi regum Lusitaniæ*, XIV, in *Chron. SS. Deip.*; *Poirée*, *Tripl. cor.*, t. III, p. 203.)

FESTINS CELESTES. — Il serait aussi curieux qu'instructif d'étudier dans les visions des mystiques la signification quelquefois obscure mais toujours profonde des symboles qui forment comme leur langue sacrée. C'est à ce titre surtout que nous consignons ici les remarques suivantes de Clément Brentano sur la sœur Emmerich. « Lorsqu'elle recevait, » dit-il, « certaines consolations intérieures qui lui arrivaient par des symboles, elle se sentait souvent ravie jusqu'à des festins célestes dont elle décrivait l'ordonnance avec une joie enfantine. Elle décrivait aussi la forme et l'espèce de végétaux qui y étaient apportés. Elle parlait d'assiettes d'or avec un rebord bleu où on lui présentait des herbes semblables à du cresson ou à de la myrrhe, et aussi des fruits de plusieurs sortes qui la fortifiaient dans les grandes souffrances de l'âme et du corps. Dans ces consolations symboliques, les victoires sur elle-même, les actes de renoncement et de pénitence de sa vie terrestre lui étaient donnés là comme récompense et comme réfection sous la forme d'herbes ou de fruits, dont la figure ou la substance représentait ces mortifications. *On ne mange point ces mets comme sur la terre*, disait-elle, *et pourtant on se sent nourri et rassasié d'une manière merveilleuse; on est rempli de la grâce et de la force dont le fruit qui vous est présenté est la parfaite expression.* »

FEU. — A mesure que l'âme se dégage davantage de la matière où elle est comme captive, elle se l'attache plus fortement et la gouverne avec plus d'autorité. Enfin lorsqu'elle se tourne tout entière vers Dieu, et que l'esprit d'en haut s'empare d'elle complètement, et la rend libre de la liberté de Dieu lui-même, les éléments ne peuvent plus rien contre le corps où elle habite, et elle les trouve dociles à toutes ses volontés. Le plus terrible des éléments, le feu, ne résiste pas plus que l'eau, l'air et tous les autres, à cette puissance surnaturelle que l'homme acquiert par son union intime à Dieu. Les exemples de ces faits sont innom-

brables. Nous en rapporterons un grand nombre à l'article INCOMBUSTIBILITÉ, nous bornant ici à résumer succinctement ce qui sera développé plus amplement ailleurs.

Ces faits sont publiés surtout dans l'histoire des martyrs. Une foule d'entre eux furent livrés aux flammes, qui semblaient, en leur présence, avoir perdu toute leur puissance. Les Juifs et les païens, s'étant saisis de saint Timon, l'un des sept premiers diacres, le jettèrent dans le feu, mais voyant qu'il n'en avait éprouvé aucun mal, ils l'attachèrent à une croix, où il expira à l'exemple de son divin Maître.

Saint Primitif, martyr à Rome, fut jeté dans le feu, d'où il sortit sain et sauf, et on fut obligé de lui briser le crâne à coups de leviers. Sainte Restitute, vierge et martyre en Afrique, subit divers tourments. On la mit ensuite dans une barque pleine de poix et d'étoupes, auxquelles on mit le feu, et on la lança en mer, afin qu'elle pérît par le feu. Mais les flammes, loin de l'atteindre, se retournèrent contre ceux qui les avaient allumées, et la généreuse martyre mourut en priant, mais sans avoir été atteinte par le feu. La barque dans laquelle elle était continua à voguer seule et arriva miraculeusement à l'île d'Ischia, près de Naples.

Saint Théophile, martyr, avec saint Trophime, fut lapidé et ensuite jeté dans le feu, mais comme il vivait encore après ces deux supplices, il fallut l'achever par le glaive.

Saint Thyrsé et saint Félix, martyrs à Autun, furent livrés au supplice du feu, mais les flammes les épargnèrent.

Saint Victor, saint Orse et soixante de leurs compagnons, tous soldats de la légion Thébéenne furent torturés avec la plus atroce cruauté, mais une lumière céleste effraya leurs bourreaux qui furent renversés par terre. Les flammes auxquelles on les livra ne leur ayant fait aucun mal, ils furent décapités sur le pont de l'Aar, à Soleure.

Saint Hyacinthe martyr à Porto, fut condamné au supplice du feu et livré aux flammes, qui l'épargnèrent. On le précipita ensuite dans le fleuve, d'où il sortit sain et sauf. Il fut enfin décapité sous Trajan.

Sainte Catherine vierge et martyre sous l'empereur Dioclétien, fut jetée dans le feu et ensuite précipitée dans la mer, d'où elle sortit saine et sauve.

Saint Apollone et le fameux joueur de flûte Philémon, ayant été arrêtés l'an 311, furent condamnés à être brûlés vifs. Lorsque Apollone fut près du bucher, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, ne livrez pas aux flammes les âmes qui confessent votre nom, mais manifestez votre puissance. » Aussitôt un nuage de rosée l'entourna ainsi que son compagnon, et éteignit le feu.

Saint Félix fut martyr à Aquilée, pendant la persécution de Dioclétien. On lui appliqua sur les côtés des torches ardentes qui s'éteignirent tout à coup par un prodige du ciel.

Les solitaires comme les martyrs commandent au feu qui obéit à leurs ordres, et respecte jusqu'à leurs vêtements. Saint Sabas abbé des monastères de Palestine, né en 439 et mort en 532, nous en fournit entre autre un exemple. Le boulanger du monastère ayant mis ses habits mouillés dans le four pour les sécher, il les y oublia le lendemain, et ne s'en souvint que quand le feu fut allumé, Sabas, qui était présent, entre dans le four, va prendre les habits et passe à travers les flammes sans en recevoir aucune atteinte.

Saint Caprés apprit à Rufin le fait suivant, sur saint Helein, moine d'Égypte, vers le milieu du IV^e siècle. Lorsqu'on l'envoyait chercher du feu dans le voisinage, il rapportait, dans les plis de sa robe, des charbons ardents, sans que l'étoffe en fût aucunement endommagée. Sozomène rapporte la même chose de Hellés, solitaire en Égypte.

Sainte Richarde, impératrice d'Allemagne, traversa pieds nus, et revêtue d'une chemise souffrée, un brasier ardent, sans en éprouver la seule atteinte. Souvent les flammes ont obéi de mille autres manières encore à la voix des saints ou au signe de la croix fait par eux; de même qu'une menace de leur part a souvent suffi pour calmer les tempêtes, ou pour arrêter dans leur chute d'énormes masses qui allaient tomber. Ces faits se trouvent partout, et nous en citerons une foule dans le cours de cet ouvrage. Ici c'est saint Martin qui arrête le feu rien qu'en se présentant à sa rencontre, comme nous le lisons dans les détails suivants de son histoire. Il y avait dans un bourg un temple païen très-ancien et très-célèbre. Le saint y mit le feu. Une maison s'élevait tout près de l'édifice, ou pour mieux dire y était adhérente. Poussées par le vent, les flammes en tourbillons se portaient de ce côté. Martin s'en aperçoit : il court en toute hâte, monte sur le toit de la maison, lequel, selon l'usage de ce temps, était en plateforme, et se présente à la rencontre des flammes. Alors, chose étrange ! on vit le feu se retourner contre le vent, et ces deux éléments se livrer en quelque sorte bataille. Grâce à la puissance de Martin, le feu ne fit son œuvre que là où elle lui fut marquée.

Sulpice Sévère raconte aussi de saint Martin de Tours, le fait suivant. Suivant sa règle ordinaire, et conformément à la coutume dès lors en vigueur chez les évêques de visiter leurs églises, Martin s'était rendu dans certaine paroisse de son diocèse. C'était vers le milieu de l'hiver : les clercs de cette localité lui préparèrent un logement dans la sacristie de l'église. Sous le pavé inégal et déjà usé de cet appartement, ils placent un grand feu, — mots de l'historien qui semblent indiquer l'usage où l'on aurait été alors de pratiquer, sous le pavé des chambres, des espèces de fourneaux qu'on remplissait de charbons ardents, et qui servaient à y répandre la chaleur; — puis ces

mêmes clercs font au saint un lit avec un grand amas de paille. Martin s'y étend pour dormir; mais la mollesse inaccoutumée de cette couche, qui flattait perfidement la nature, lui fait horreur. car la terre nue, ou couverte seulement d'un cilice, telle était sa couche habituelle. Indigné, comme si on lui eût fait injure, il jette de côté toute cette paille. Malheureusement, sans y prendre garde, il en amoncelle une partie sur le fourneau dont nous avons parlé; il se couche ensuite sur la dure, où grâce à la fatigue du voyage, il ne tarde pas à s'endormir. Vers le milieu de la nuit, pénétrant à travers le pavé qui, comme on l'a dit, était rompu en plusieurs endroits, le feu prend à ces pailles desséchées. Martin s'éveille en sursaut. La surprise, l'imminence du danger, et principalement l'influence obstinée du diable, qui voulait encore une fois le faire tomber dans ses pièges, tout cela lui enlève un moment sa présence d'esprit, et l'empêche de recourir, aussitôt qu'il le devrait, à la prière. Dans l'intention de se précipiter hors de la cellule, il se consume en longs et violents efforts sur le verrou qu'il a lui-même mis à la porte. Pendant ce temps l'incendie le gagne, et de si près, que le vêtement dont il est couvert est dévoré par le feu. Rentrant enfin en lui-même, il comprend que ce n'est pas dans la fuite qu'il doit chercher sa sauvegarde; saisissant le bouclier de la foi et de la prière, l'esprit tout entier tourné vers le Seigneur, il se couche au milieu des flammes. Alors, ô puissance divine! le feu s'éloigne de sa personne. Ainsi environné d'un cercle de flammes inoffensives pour lui, le saint pria. Accourus au pétitement et au fracas de l'incendie, les moines enfoncent la porte, et enlèvent du milieu des flammes, Martin, que déjà l'on croyait entièrement consumé par un si long embrasement.

Plus tard, rapportant lui-même le fait à Sulpice Sévère, il lui avouait en gémissant avoir été dans cette circonstance, la dupe des artifices du démon. C'était lui qui, au moment de son réveil, avait ôté au saint la pensée de repousser le péril par la foi et la prière; enfin, tant qu'avaient duré son trouble et ses efforts pour sortir, le feu n'avait cessé de le molester. Avait-il recours à la protection de la croix et aux armes de la prière, aussitôt les flammes qui l'entouraient s'étaient éloignées; et alors ces mêmes feux dont il avait éprouvé les terribles ardeurs s'étaient changés pour lui en une rosée rafraîchissante.

Saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, mort en 477, arrêta par ses prières l'incendie qui dévorait sa ville épiscopale et les flammes formant un dôme au-dessus de sa tête obéirent à sa voix.

Saint Marcellin, évêque d'Ancône en Italie, florissait dans le vi^e siècle. Il préserva par la vertu de ses prières sa ville épiscopale d'un grand incendie qui menaçait de la réduire en cendres, suivant le témoignage de saint Grégoire le Grand.

Nous lisons dans la *Vie de Madame de Chantal* par F. Malaurie :

« Sainte Chantal fut à Crémieu, avec plusieurs de ses religieuses, pour y faire une fondation. M^{me} de Saint-Julien et M^{me} de Mépuie se disputèrent longtemps le bonheur de la recevoir. M^{me} de Saint-Julien l'emporta; elle céda sa maison à sainte Chantal et à ses religieuses, et s'en alla loger, elle, chez sa dévote et fervente voisine. Or, il arrive que, chez cette dernière, un palefrenier s'étant endormi sans éteindre sa lampe, mit le feu à la paille qui était autour de lui. Dans quelques instants l'incendie était affreux à voir. M^{me} de Mépuie, voyant des torrents de flammes sortir de ses écuries, envoie vite supplier sainte Chantal d'invoquer, en cette occasion, le Dieu qui commande à la foudre et aux volcans. Dès que la sainte se fut mise à genoux, tout le feu s'éteignit; la paille resta à moitié brûlée, et les planchers, qui commençaient à tomber, demeurèrent comme suspendus en forme de voûte. Les grands et le peuple crièrent : *Miracle! miracle!* et depuis, disent les Mémoires des temps postérieurs, les habitants de Crémieu ont toujours eu une dévotion spéciale à la sainte dont nous écrivons la Vie. »

Quelquefois, comme un messenger docile, ou un témoin incorruptible de Dieu, le feu vient attester par un prodige les vérités de la foi, comme dans l'exemple suivant : Saint Dominique, instituteur de l'ordre des Frères prêcheurs, alla à Carcassonne disputer avec les quatre principaux chefs des albigeois. Saint Dominique rédigea par écrit une courte exposition de la foi et prouva chaque article par le Nouveau Testament, la seule autorité qu'ils fussent disposés à reconnaître. Ce petit ouvrage ayant été remis aux principaux de la secte, afin qu'ils l'examinassent, ceux-ci après avoir longtemps discuté entre eux son contenu, convinrent de le jeter au feu, disant que s'il brûlait, ils regarderaient comme fausse la doctrine qui y était exposée. Ils l'y jetèrent par trois fois sans que les flammes l'endommageassent; cependant il ne se convertit qu'un officier qui attesta publiquement la vérité du miracle dont il avait été témoin oculaire. Les albigeois ayant de nouveau proposé, dans une conférence tenue à Fangeaux, de jeter dans les flammes l'écrit dont nous venons de parler, on l'y jeta en présence de toute l'assemblée à laquelle assistaient les abbés de l'ordre de Clteaux, et l'épreuve ayant été répétée par trois fois, le papier se trouva intact : à cette vue un grand nombre de personnes des deux sexes abjurèrent leurs erreurs. Ce second miracle qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, eut lieu dans le château de Raymond Durford, où, pour en perpétuer le souvenir on bâtit plus tard une chapelle en l'honneur de saint Dominique.

Bien qu'il soit le plus violent et le plus dévorant de tous les éléments, le feu ne peut rien contre les saints, lorsqu'ils sont dans l'état

d'extase. Nous pourrions en citer ici beaucoup d'exemples : nous nous bornerons au passage suivants de la vie de sainte Catherine de Sienna par le B. Raymond de Capoue, son confesseur.

« Voici, » dit-il, « un miracle qui arriva à sainte Catherine de Sienna au commencement de ses extases. Catherine s'employait, comme je l'ai dit, au plus humbles services de la maison. Un jour, elle était assise près du feu et surveillait des viandes qu'on faisait rôtir : cette occupation extérieure ne l'empêchait pas de se livrer à ses méditations saintes et de s'entretenir avec Celui que son âme aimait. Elle tomba en extase et la broche cessa de tourner ; sa belle-sœur Lysa, qui peut en rendre encore témoignage, s'en aperçut, et comme cet état n'était pas nouveau pour elle, elle continua son ouvrage et ne troubla pas les communications du céleste Epoux. Lorsque la viande fut cuite et que l'heure du dîner fut arrivée, l'extase durait toujours. Lysa fit ce que Catherine avait coutume de faire elle-même et la laissa pour aller servir son mari et ses enfants. Après le souper, quand tout le monde fut retiré, Lysa voulut attendre la fin de l'extase de Catherine, et vint enfin dans la cuisine où elle l'avait laissée : elle vit alors son corps entièrement sur des charbons ardents, et le feu était considérable, parce qu'il en fallait beaucoup dans la maison pour préparer les teintures. Lysa s'écria aussitôt : *Hélas ! Catherine est toute brûlée !* et courant vers elle, elle la retira du foyer. Son corps et ses vêtements étaient parfaitement intacts, et ne présentaient aucune trace et aucune odeur de brûlure, la cendre même ne s'était pas attachée à l'étoffe, quoique, selon toutes les probabilités, elle fût restée dans cette position pendant plusieurs heures. Le feu céleste qui embrasait son âme avait arrêté les effets du feu de la terre ; et le miracle des trois enfants dans la fournaise s'était renouvelé. Ce n'est pas, du reste, la seule fois que le feu respecta Catherine.

Un jour, dans l'église des Frères prêcheurs de Sienna, elle avait la tête appuyée au bas d'une colonne où étaient de saintes images : un des cierges allumés en leur honneur tomba sur elle pendant sa prière, avant d'être entièrement consumé, et continua à brûler sur son voile sans l'enflammer et sans lui faire aucun mal ; quand il n'y eut plus de cire, la lumière s'éteignit comme si elle avait été posée sur du fer ou sur du marbre. Plusieurs de ses compagnes furent témoins de ce fait merveilleux et me le racontèrent ensuite. Je citerai entre autres Lysa dont je viens de parler, Alessia et Françoise, mortes peu de temps après Catherine. Souvent, en d'autres endroits, Dieu permit, pour l'édification des âmes, que le démon, transporté de fureur contre elle, la jetât dans le feu en présence des personnes qu'elle instruisait. Les assistants jetaient les hauts cris et s'efforçaient de la retirer du feu ; elle se relevait seule en souriant, et

ses vêtements n'étaient pas même endommagés. *Ne craignez rien*, disait-elle, *c'est la mauvaise bête*. C'est ainsi qu'elle appelait le démon qui dévore les âmes. Ce fait m'a été raconté par un de ses disciples nommé Néri Landoccio de Sienna. Il m'a dit en avoir été témoin deux fois, et je dois le croire, car je l'ai longtemps connu, et sa vie était pure comme celle d'un anachorète. Gabriel Piccolomini, de Sienna, m'a assuré la même chose, et il a ajouté qu'une fois, il y avait devant le lit de Catherine, qui était malade, un grand vase de terre plein de charbons allumés. Le démon la précipita avec tant de force dans le feu, que sa tête brisa le vase en plusieurs morceaux ; et cependant sa tête et son voile ne souffrirent rien du feu ni de la chute. Catherine se releva en riant, sans avoir aucun mal et se moqua de son ennemi, en l'appelant plusieurs fois mauvaise bête. Des faits semblables se rencontrent dans l'histoire de sainte Euphrasie ; Dieu peut bien permettre qu'ils arrivent à ses saints, puisqu'il a permis au démon de transporter sur le sommet du temple et sur le haut d'une montagne son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Une remarque curieuse, et dont la représentation a un sens mystique profond, c'est que les âmes qu'on voit s'échapper du corps ont ordinairement la forme d'un globe de feu dans les visions mystiques. Pierre Diacre parlant d'Alaman, moine du Mont-Cassin, qui mourut en 1089, rapporte que le cèlerier du monastère vit son âme monter au ciel en forme de glaive de feu. C'est sous cette forme que saint Vincent de Paul vit l'âme de sainte Chantal s'unir à celle de saint François de Sales, et tous deux s'absorber dans l'immense sphère lumineuse qui représentait le Christ lui-même. Ce n'est donc pas par une simple analogie que dans son dernier et bel ouvrage *De la connaissance de l'âme*, M. Graty représente les âmes sous la forme d'une sphère ou d'une étoile lumineuse. Nous aurons, du reste, l'occasion d'approfondir ailleurs le symbolisme profond qui unit la destinée des âmes à celle des mondes.

FEU MYSTIQUE. — Nous l'avons déjà dit, mais nous ne saurions trop le redire, l'un des principes fondamentaux de la Mystique c'est que le monde physique n'est autre chose que la figure représentative, la traduction extérieure du monde invisible. Or le foyer, le centre de la nature physique, l'agent universel de la vie dans son sein c'est le feu, mondes de soleils et d'étoiles, lumière des univers, feu central de la terre, à la fois électricité, chaleur et lumière qui compose et décompose tous les êtres visibles. Ainsi, dans l'ordre divin, la charité qui est Dieu même, dit saint Jean, centre et foyer du monde des âmes, soleil des esprits, feu intelligible, à la fois puissance, amour et intelligence, est le principe universel et infini de toute vie spirituelle. Par suite de la corrélation intime des deux mondes visible et invisible dont nous venons de

parler, la charité, c'est-à-dire le feu spirituel et divin se traduit donc extérieurement dans les corps par un feu mystique et surnaturel dont les exemples sont si nombreux qu'il est impossible d'en récuser en doute les effets palpables. Görres, dans sa *Mystique*, en cite les faits suivants :

« Un des amis de saint Colombin de Sienne lui demandait un jour comment il pouvait, le corps à demi nu, supporter le froid le plus aigu au milieu de l'hiver; le saint lui dit d'approcher sa main de sa poitrine, et il sentit alors une chaleur aussi grande que s'il avait touché des charbons allumés; de sorte qu'il ne put la tenir là qu'un moment. (A. SS., 31 Jul.)

Le Capucin Jérôme de Nami éprouvait un feu plus violent encore; car, lorsque son cœur était agité, il avait le côté gauche tellement brûlant qu'il consumait le linge que l'on mettait dessus, et même son vêtement, qui était pourtant d'un drap très-grossier. La nuit, au milieu de l'hiver et par le plus grand froid, lorsqu'il élevait son cœur vers Dieu, il était inondé de sueurs, tandis que hors de la prière ou lorsqu'il commençait à prier, il tremblait quelquefois de tous ses membres, tant il avait froid. Le bienheureux Jean le Confesseur était tellement embrasé pendant la Messe qu'il était obligé d'ôter les vêtements que d'autres prennent contre le froid. Quand il était à l'autel, et qu'il parlait pour ainsi dire des flammes, ses yeux semblaient vouloir se dissoudre en larmes et sa tête fumait. On vit aussi monter de la tête de la bienheureuse Julienne une colonne de fumée, pendant la Messe, après l'Evangile. Lorsque sainte Catherine de Gênes se plongeait les mains ou les pieds dans l'eau froide, celle-ci devenait bouillante, comme si on y eût plongé un fer chaud. On était souvent obligé de mettre plusieurs fois de suite des compresses d'eau froide sur la poitrine de saint Stanislas Kostka, pour l'empêcher de succomber aux ardeurs qui le dévoraient; et sainte Madeleine de Pazzi avait coutume, quand elle se sentait ainsi embrasée, de plonger les bras dans l'eau froide et de se mouiller la poitrine. Un jour qu'au milieu de l'hiver le bienheureux Gerlach traversait nu-pieds, avec un autre, une forêt, et que son compagnon ne pouvait plus marcher à cause du froid, il lui conseilla de marcher sur les traces de ses pieds, et celui-ci ne ressentit plus le froid.

Plusieurs, pour éteindre les flammes dont ils brûlaient, se sont jetés dans des étangs; et l'on raconte du Minorite Nicolas Fattor que l'eau sifflait alors même comme si on y eût jeté un fer rouge. La vierge Félix Barbanaria se roulait plusieurs fois de suite dans la neige, en changeant toujours de place, sans être transie par le froid, comme elle aurait voulu; mais elle sortait toujours de là brûlante. Marie d'Oignies dormait ordinairement dans sa cellule; souvent néanmoins à l'approche des grandes fêtes, elle ne pouvait trouver de repos que dans le voisinage de Notre-Seigneur. Elle était donc

obligée d'y rester jour et nuit. Il n'était pas en son pouvoir de veiller dans sa cellule ou à l'église: elle devait en cela obéir à son confesseur comme à son supérieur. Quand elle était trop fatiguée par ses veilles, il l'autorisait à se reposer. D'autres fois, quand elle s'était reposée assez longtemps, il la reconduisait de nouveau à l'église. Elle resta une fois comme attachée au pavé de l'église depuis la saint Martin jusqu'au Carême. La dernière marche de l'autel lui servait alors d'oreiller pour dormir; et pourtant l'hiver était tellement froid cette année-là qu'au rapport de son confesseur, le vin gela plus d'une fois sur l'autel. Quelquefois, chez les saints, la chaleur animale descend tellement bas que saint Jean de Dieu pouvait éteindre des charbons de feu embrasés en marchant dessus les pieds nus. Saint Pierre d'Alcantara était souvent obligé de sortir la nuit de sa cellule pour apaiser ses ardeurs. La neige fondait autour de lui. Ses soupirs montaient alors vers le ciel, et il s'échappait de sa poitrine un cri déchirant que personne ne pouvait entendre sans effroi. Un jour que, se trouvant plus embrasé que de coutume, il ne pouvait supporter plus longtemps le feu dont il était consumé, il courut se jeter dans un étang glacé, et il y resta si longtemps qu'un autre à sa place en serait mort; mais la glace fondait autour de lui, et l'eau bouillait comme dans un vase devant un grand feu. Souvent, au contraire, la rosée et la pluie gelaient sur sa tête nue, sans qu'il s'en aperçût, pendant qu'il priait la nuit. Un feu spirituel consumait aussi son âme, et produisait autour de lui, dans l'ordre moral, des effets analogues à ceux que produit dans l'ordre physique le feu matériel; et l'on disait de lui que, de même que le soleil fait fondre la glace, ainsi le feu de son amour faisait fondre le cœur de tous ceux qui lui parlaient, et les rendait capables de recevoir l'impression qu'il voulait produire en eux. Quelquefois aussi ce feu se communique à d'autres par la prière. Sainte Elisabeth de Hongrie priant un jour le Seigneur qu'il voulût bien allumer le feu de son amour dans le cœur d'un jeune mondain, celui-ci se sentit tout à coup consumé de telles ardeurs qu'il s'éleva une fumée de tout son corps. Tous ses habits ruisselaient de sueur, et il se jetait de côté et d'autre comme un fou.

Le cœur est le centre et le foyer de la vie inférieure, le point de départ de tous les courants qui la traversent, et le terme de tous ceux qui viennent de plus haut; il est donc pour la Mystique d'une souveraine importance. Aussi arrive-t-il quelquefois que percé tout à coup par la charité, comme par un trait enflammé, il reçoit une blessure que rien ne saurait jamais guérir, et sent s'allumer en lui un feu qui consume tout ce qu'il pouvait avoir encore de terrestre et d'impur. Il n'est donc pas étonnant qu'en cet état il soit comme dévoré par d'ineffables ardeurs, et que le redoublement d'activité qu'il éprouve se manifeste par des mouvements

violents qu'il ne peut contenir. On raconte de sainte Ursule Bénincasa, fondatrice des Théatines, que, pendant sa vie, son cœur battait avec une telle force qu'on voyait ses vêtements se soulever et s'abaisser dans cette partie avec une incroyable rapidité; et le feu qui la brûlait intérieurement était tel qu'une fumée sortait de sa bouche. On ouvrit son corps après sa mort, et l'on trouva à la place du cœur une peau médiocrement épaisse, qui paraissait comme brûlée, et dans cette peau quelques gouttes de sang encore conservées. Tous ceux qui étaient présents jugèrent que son cœur avait été brûlé par un excès d'amour pour Dieu. Elle était morte en effet sans maladie, et uniquement par l'augmentation de la chaleur qui la dévorait. Le cœur de sainte Hélène, avant sa mort, ne laissait apercevoir aucun mouvement; et quand elle fut morte on le trouva tout consumé. Henriquez raconte, dans la vie de la bienheureuse Béatrix de Nazareth, qu'assistant un jour au sermon, il lui sembla tout à coup que son cœur allait se rompre par la force de son amour. Il battait avec une extrême violence, et paraissait être monté au cou. Cet accès fut suivi d'une longue faiblesse.

La chaleur n'est pas seulement l'expression de l'énergie vitale, mais elle produit encore quelquefois, ou du moins elle accompagne cet état que l'on appelle ivresse. La nourriture rassasiée, la boisson désaltère; mais il est certains breuvages spiritueux qui, étant dans un rapport plus intime avec le principe vital, le surexcitent et le plongent dans une ivresse mystérieuse. Le cœur en cet état se meut plus rapidement; le rythme du pouls est plus vif, le sang plus chaud, le teint plus coloré. L'antiquité connaissait déjà, dans les cérémonies du culte de Bacchus, cette inspiration et cet enthousiasme naturels produits par des moyens ou des substances qui avaient une action plus ou moins profonde sur l'organisation. Or l'effet qu'elles produisaient, ou celui que produit encore sous nos yeux le vin mûri sous un soleil brûlant, l'esprit de Dieu le produit chaque jour dans les âmes qu'il appelle à la vie mystique, renouvelant en elles le mystère qui s'est accompli au jour de la Pentecôte dans la personne des apôtres, les enivrant de cette ivresse surnaturelle de la charité qui rendait quelquefois les martyrs insensibles aux tourments.

C'est cette ivresse qui inondait le cœur de saint Pierre d'Alcantara, et qui lui faisait prononcer ces paroles enflammées : *Embrassez-moi, Seigneur; percez-moi; consommez-moi du feu de la charité, pour que je sois en vous et vous en moi! Cieux, terre, anges, saints, aidez-moi à louer le Seigneur. Esprits enflammés, séraphins, vous qui connaissez l'amour et la puissance, venez à mon secours, car je languis d'amour. O mon unique espérance! mu gloire, mon refuge et ma joie, mon bien-aimé, douceur de mon cœur, beau jour de l'éternité, lumière resplendissante de mon paradis intérieur principe uniquement digne*

d'être aimé! quand m'appellerez-vous! quand m'attirerez-vous à vous pour faire un seul esprit avec vous, afin que je ne m'éloigne plus de vous? O bien-aimé, bien-aimé, bien-aimé de mon être; douceur de ma vie, exaucez-moi! ne considérez pas mon indignité, et que votre miséricorde soit en moi. Jacoponi de Todi était dans ces dispositions lorsque, embrasé du feu de l'amour divin, il courait comme un fou, chantant, pleurant, exprimant de temps en temps ses sentiments par des soupirs enflammés. Quelquefois, quittant ses frères et sentant son cœur s'embrasser davantage encore dans la solitude, il embrassait un arbre, s'imaginant que c'était le Seigneur, criant tout haut, l'appelant à haute voix par les plus doux noms, ou donnant issue au feu qui le consumait dans les poésies qu'il nous a laissées. C'est dans un enthousiasme de ce genre que saint François d'Assise a composé ces cantiques si touchants qui nous sont parvenus sous son nom; et que saint Joseph de Cupertino chantait les louanges de la Reine du ciel dans les chants délicieux qui nous sont restés de lui. Souvent cette jubilation intérieure résiste aux angoisses de la mort, comme on le voit par l'exemple de Gertrude, religieuse Dominicaine au couvent d'Adelhausen, qui riait tout haut pendant son agonie et qui mourut avec le sourire sur les lèvres. »

FLAGELLATION. — « Dieu, » dit saint Augustin, « est la vie de l'âme comme l'âme est la vie du corps. » Toute la Mystique est résumée dans ce simple principe. La toute-puissance active de l'esprit manifestant extérieurement dans la chair tout ce qu'elle éprouve intérieurement, il en résulte toute la suite des phénomènes dont il est superflu de chercher ailleurs l'explication. Les mystiques qui ont longtemps contemplé et médité la Passion du Sauveur, qui en ont pour ainsi dire ressenti au fond de leur âme tout ce qu'il est possible à la nature humaine d'en éprouver, doivent donc presque nécessairement en traduire, en exprimer dans leur corps la manifestation extérieure et visible. C'est en effet ce que démontrent surabondamment des faits aussi nombreux qu'irrécusables. Nous en avons cité quelques-uns à l'article **COURONNE D'ÉPINES**. Nous en citerons beaucoup d'autres aux articles **PLAIES**, **STIGMATES**, et ailleurs. Mais pour nous renfermer ici dans cette seule partie de la Passion, la flagellation, laissons Görres (*Mystique*), citer lui-même les faits suivants.

« Dans certains cas, » dit-il, « le phénomène de la stigmatisation perd quelque chose de son intensité. Celle-ci paraît augmenter au contraire lorsque la flagellation du Sauveur laisse des empreintes sur le corps, comme il est arrivé à Archange Tardera, en Sicile, vers 1608. Dans la ferveur de ses prières et de ses méditations, elle eut des extases et des visions fréquentes. Elle fut aussi en proie pendant trente-six ans à des maladies et à des douleurs de toute

sorte, telles que des crampes, des évanouissements et des battements de cœur; mais elle souffrit tout avec résignation et patience. De plus, dans les quatre dernières années de sa vie, elle perdit la vue. Elle resta malgré cela toujours gaie et contente, et obtint de Dieu, avec le don de prophétie et de discernement des esprits, les stigmates de Notre-Seigneur, qui parurent sur son corps couverts d'une peau de couleur rose. Mais elle n'était pas encore rassasiée de souffrances; elle demanda donc à Dieu les empreintes de la flagellation, et sa prière fut exaucée. Elle resta longtemps étendue, respirant à peine, le corps tout disloqué, couvert de meurtrissures, de contusions, de bosses, de coups de verges et de fouets; de sorte qu'il semblait qu'elle allait rendre l'âme. Mais la soif insatiable qu'elle avait de souffrir dura jusqu'à la fin de sa vie. On ouvrit souvent après sa mort son tombeau, et l'on trouva toujours son corps frais, et ses membres marqués des stigmates. (*Ménologe de saint François*, sept., p. 1810.)

Toutes les fois que sainte Lutgarde considérait dans ses extases la Passion de Notre-Seigneur, il lui semblait que tout son corps était inondé de sang. Un prêtre, qui s'était aperçu de ce phénomène, prit son temps, et la trouva en cet état. Comme elle était appuyée contre un mur, il s'approcha d'elle, lui regarda la figure et les mains, les seules parties de son corps que l'on pût voir, et elles lui parurent couvertes de sang frais. Des gouttes de sang semblables à une rosée coulaient de ses cheveux. Il lui en coupa une tresse et se mit à la considérer au jour dans un profond étonnement. Lutgarde étant revenue à elle, la tresse de cheveux que le prêtre tenait à la main reprit aussitôt sa couleur naturelle. (*Hanriquez, Annales de Cîteaux*, an 1224.) Il en fut ainsi de Catherine de Ricci, de Florence, morte en 1590, d'après le témoignage du général de son ordre, Albert Casejus, qui la vit en visitant le couvent où elle demeurait. Hélène Brumsin, morte au couvent de Dessenhofen, en 1283, demanda au Seigneur les douleurs de la flagellation: et elle ressentit dans tous ses membres de telles douleurs qu'elle ne put douter que ses vœux n'eussent été exaucés. » (STILL, 29 oct. et 31 mai.)

FLAMMES MYSTIQUES. — *Voy. LUMIÈRE, FEU*, etc. — Ayant déjà expliqué à l'article *FEU* le principe et la signification de ce phénomène mystique, nous nous bornerons à rapporter ici les quelques faits qui suivent.

« Un jour que saint Ambroise, archevêque de Milan dictait à Paulin, son secrétaire, l'explication du psaume XLVII, celui-ci vit sur la tête du saint une flamme qui représentait la forme d'un bouclier et qui pénétrait dans sa bouche, et son visage devint blanc comme de la neige.

On raconte de saint Arsène que tous les samedis le soleil, en se couchant, le laissait en prière, et qu'il tenait ses mains élevées vers le ciel, en continuant de prier, jusqu'à ce que le soleil, en se levant, lui donnât sur

le visage; et il avait alors coutume de s'asseoir pour se reposer un peu, sa prière était si efficace qu'un frère le vit un jour par la fenêtre de sa cellule, debout, entouré de flammes. L'abbé Lot demandait un jour à l'abbé Joseph comment il devait régler sa vie. Celui-ci se leva, étendit ses mains vers le ciel, et ses doigts parurent aussitôt enflammés, comme dix lampes qui brûlent. Il dit ensuite à Lot: « Vous pouvez, par la prière, si vous le voulez, devenir tout embrasé. » Souvent il sortait aussi de la bouche de ceux qui priaient des flammes qui montaient vers le ciel.

Peu de jours après son arrivée au monastère, » dit l'*Histoire de saint Martin de Tours*, « Gallus suivait, avec les autres moines, Martin se rendant à l'église. Soudain, paraît un pauvre demi-nu; on était dans les mois d'hiver. Ce malheureux se présente au saint et lui demande un vêtement. L'évêque fait venir l'archidiacre, et, lui montrant le pauvre grelottant de froid, lui ordonne de le vêtir sans retard. Il entre ensuite dans la sacristie; c'était sa coutume d'y demeurer seul. Ainsi, tandis que dans une autre sacristie, les prêtres assis, recevaient ceux qui venaient les saluer ou leur parler d'affaires, Martin, jusqu'à l'heure où l'usage l'appelait à commencer l'Office public, restait renfermé dans sa solitude. Une chose digne de remarque, c'est que dans la sacristie il s'asseyait parfois, mais jamais sur une chaise. Dans l'église, jamais personne ne le vit s'asseoir. Il ne ressemblait pas, dit Gallus, à celui que j'ai vu dernièrement, et, j'en atteste le Seigneur, ce n'a pas été sans en rougir de honte, assis dans un siège, élevé sur un trône sublime, pareil à un tribunal royal. Le siège de Martin était une sellette de campagne, comme celles dont se servaient les derniers valets et qu'on appelait trépieds.

La retraite du bienheureux avait été observée par le pauvre. Comme l'archidiacre chargé de lui donner une robe tardait à exécuter cet ordre, il y entre furtivement, se plaint à l'évêque d'avoir été oublié par son clerc et dit qu'il est glacé par le froid. Le saint était en ce moment couvert de l'amphibale, espèce de manteau très-ample qu'on prenait pour paraître en public et qui enveloppait tout le corps. Sur-le-champ, sans être vu du pauvre, et sous les plis de l'amphibale, il quitte secrètement sa tunique; puis quand le pauvre s'en est revêtu, il lui ordonne de se retirer. Peu d'instant après, l'archidiacre entre et l'avertit, selon sa coutume, que le peuple l'attend dans l'église et que l'heure est venue où l'évêque doit se mettre en marche pour célébrer l'Office solennel. Celui-ci lui répond qu'auparavant il faut que le pauvre soit vêtu, qu'il ne peut se mettre en marche par l'église si le pauvre ne reçoit un habit. C'était de lui-même qu'il parlait alors.

Le diacre n'y comprend rien; le saint étant à l'extérieur revêtu de l'amphibale, sa nudité intérieure échappait à ses yeux. Pour en finir, il prétexte que le pauvre a disparu.

Qu'on m'apporte, dit l'évêque, l'habit qui a été préparé pour lui, quant au pauvre à venir je saurai bien le trouver. Ces paroles ne souffraient pas de réplique. Forcé d'obéir, le clerc sort, déjà fort mécontent, et s'en va aux boutiques voisines. Il y trouve un vêtement d'étoffe de Bigorre très-court et très-grossier, l'achète pour cinq pièces d'argent, l'enlève en toute hâte et revient en colère l'étendre aux pieds de Martin. Voilà, lui dit-il, un habit; mais de pauvre il n'y en a point ici. L'évêque, sans s'émouvoir, lui commande de se tenir un instant à la porte : son but était certainement de se couvrir sans être vu de personne, tous ses efforts tendaient à tenir caché ce qu'il avait fait. Mais quand est-ce que chez les saints de pareils faits restent secrets? On va aux enquêtes, et qu'ils le veuillent ou non, tout finit par se découvrir.

Ainsi vêtu, il s'avance donc pour offrir le sacrifice à Dieu. Ce jour-là devait être signalé par une merveille. Déjà, selon l'usage, il bénissait l'autel. A ce moment, les yeux éblouis de plusieurs personnes virent rayonner autour de sa tête un globe de feu, dont la flamme, tendant à s'élever vers le ciel, semblait un prolongement lumineux de son cou et de sa chevelure. Ce fait arriva en un jour des plus solennels et au milieu d'une grande foule de peuple.

Une circonstance de ce miracle, omise par l'historien, nous a été transmise par la tradition. Les manches de la tunique achetée par l'archidiacre étaient si courtes que le saint, en élevant l'hostie, mit à nu ses bras décharnés, mais des anges les couvrirent aussitôt d'autres manches toutes brillantes de pierres précieuses. Cette tradition est rapportée par un auteur du *vi*^e siècle et se trouve reproduite sur un des vitraux de la cathédrale de Tours.

Gallus dit que le moment où apparut le globe de feu fut celui où l'évêque bénissait l'autel. C'est, croyons-nous, une expression voilée à dessein pour éviter de trahir, comme on disait alors, le secret des mystères et qui indique le moment de la consécration. »

FLECHES. — Nous lisons, dans les Actes des martyrs, que souvent les flèches lancées contre eux s'arrêtèrent au milieu de leur course pour retourner tomber aux pieds des bourreaux, ou même pour les percer. Les Vies des saints contiennent beaucoup d'autres miracles de ce genre; tel, par exemple, que celui qui eut lieu au mont Gargano, quand un pâtre, ayant lancé une flèche contre un taureau qui s'était réfugié dans la caverne consacrée depuis au glorieux archange saint Michel, il vit, ainsi que plusieurs autres personnes qui étaient là présentes, cette même flèche revenir à lui et tomber à ses pieds.

FLEURS. — Dans la symbolique des phénomènes mystiques nous remarquons que les fleurs, et en particulier la rose, expriment la charité souvent exercée par l'aumône. C'est sous l'emblème d'une vision de fleurs que les épreuves étaient annoncées à la sœur Emmerich et à d'autres mystiques,

parce que ces épreuves n'étaient elles-mêmes que l'expression la plus pure et la plus sublime de leur charité. Rapportons ici quelques-unes des traditions les plus gracieuses et les plus touchantes à ce sujet.

Sainte Elisabeth de Hongrie aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobee, non-seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle s'acheminait ainsi chargée par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses servantes favorites, par un petit chemin très-rude que l'on montre encore, portant dans ses pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs, et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Etonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez, » et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait tout effrayée contre sa poitrine; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie; cela le surprit d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs. Voyant le trouble d'Elisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses; mais s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses merveilleuses qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme.

Hermann de Fritzlär et le manuscrit des Franciscains reportent ce miracle au temps de sa première enfance. Selon eux, un jour qu'elle sortait des cuisines avec des vivres qu'elle avait dérobes pour les pauvres, elle rencontra son père ou son beau-père, qui lui dit : « Chère petite, que portes-tu là? » Elle répondit : « des roses, pour me faire une guirlande. » — « Voyons ces roses, » dit-il, et en effet, il n'y avait que cela. Nous avons préféré suivre la majorité des auteurs et la tradition générale qui appliquent ce miracle à sa vie conjugale et y font intervenir son mari. C'est, du reste, le plus célèbre et le plus populaire des miracles de notre sainte : elle a été souvent représentée par les peintres et les sculpteurs catholiques, avec des roses dans son manteau. On cultive encore des roses en grande quantité autour de son église à Magdebourg, comme aussi sur la Wartbourg. Le peuple de ces deux lieux, quoique protestant, a conservé avec amour cette tradition. « Nous l'avons entendu, » dit M. de Montalembert, « raconter par un paysan des environs de Marbourg, le 29

juin 1834, avec le détail de la rose prise et gardée par le landgrave, que nous n'avions trouvé dans aucun auteur. »

Le même miracle est attribué à sainte Elisabeth de Portugal, petite nièce de notre sainte, et à sainte Rose de Viterbe.

Certain jour, Zite descendait l'escalier avec une charge de morceaux de pain dans son tablier. C'étaient des restes qu'elle portait à de pauvres familles du voisinage, et elle se cachait soigneusement de tout le monde, afin que Dieu seul fût témoin de sa bonne action. Mais voilà que Fatinelli, son maître, la rencontre et lui demande avec humeur où elle va, et ce qu'elle emporte encore hors du logis. Zite, un moment troublée, abaisse toutefois son tablier et lui répond en souriant : « Ce sont des fleurs, mon bon maître, voyez plutôt, ce sont des fleurs ! » — Le tablier, à la surprise de Zite, se trouva en effet rempli des fleurs les plus charmantes. Elle poursuivit son chemin le cœur plein du miracle qui venait d'avoir lieu : elle entra chez les pauvres, et leur distribua son aumône, car les fleurs étaient redevenues du pain savoureux. (Voy. *Vie de sainte Zite*, par M. le baron de MONTREUIL.)

La bienheureuse Germaine Cousin, née à Pibrac, diocèse de Toulouse, en 1579, était bergère. Un jour qu'elle emportait dans son tablier quelques morceaux de pain pour les distribuer en aumônes, sa marâtre, qui l'accusait de voler le pain de la maison, courut après elle un bâton à la main pour la frapper. Des personnes qui se trouvaient là l'empêchèrent de décharger sa fureur sur Germaine, et en examinant le contenu du tablier de celle-ci on y trouva trois bouquets de fleurs dans une saison où il n'y avait point de fleurs, de cette espèce. Ce miracle fit une grande sensation dans tout le pays.

Nous avons cité ailleurs un fait semblable au précédent, et qui arriva dans le xvii^e siècle à Benoîte, la vierge et la bergère du Laus. (Voy. ce mot.)

FONTAINE. — Un des miracles qui se répète le plus souvent dans l'histoire de la vie des saints, c'est la puissance surnaturelle par laquelle nous les voyons faire jaillir une fontaine, soit pour sauver quelques-uns de leurs frères, près d'expirer de soif, soit pour se désaltérer eux-mêmes, soit pour d'autres actes de foi ou de charité. Nous croyons superflu d'en citer de nombreux exemples, nous bornant aux deux suivants :

Sainte Colombe, pressée par une soif ardente au milieu d'une longue route, obtint miraculeusement par sa prière qu'une fontaine jaillit à l'endroit même où l'on s'était reposé un instant, à cause de la fatigue du voyage. Saint Paul de Latre, anachorète, ne se nourrissait que des herbes sauvages qu'il recueillait autour de sa grotte. Comme il manquait d'eau, Dieu fit jaillir près de sa demeure une fontaine qui coula toujours depuis. Il mourut le 15 décembre 956.

FORCE. — La vision suivante exprime parfaitement le principe, le moyen et le but

de la Mystique. C'est la transformation de la souffrance par l'amour divin qui, l'acceptant d'abord par l'immolation de soi-même, en fait ensuite ses plus chères délices, et la transfigure par la puissance même du sacrifice. « Le démon, » dit le B. Raymond de Capoue (*Vie de sainte Catherine de Sienne*). « inspira d'abord à sainte Catherine de Sienne la pensée de demander à Dieu le don de la force : elle le fit continuellement pendant plusieurs jours ; et Dieu, pour récompenser sa prière, lui donna les instructions suivantes : *Ma fille, lui dit-il, si tu veux acquérir la force, il faut t'imiter. Je pouvais, par ma puissance divine, arrêter les efforts du démon et prendre d'autres moyens pour les vaincre, mais j'ai voulu vous instruire par mes exemples, et vous apprendre à triompher par le chemin de la croix. Si vous voulez devenir forts contre l'ennemi, prenez la croix pour sauvegarde ; mon Apôtre ne vous a-t-il pas dit (Hebr. xii, 2) que j'avais couru avec joie à la mort cruelle et ignominieuse du Calvaire ? Choisissez donc les peines et les afflictions ; ne les supportez pas seulement avec patience, mais embrassez-les avec bonheur : ce sont de véritables trésors ; car plus vous les souffrirez pour moi, plus vous me serez semblables ; et, selon la doctrine de l'Apôtre, plus vous me serez semblables dans la souffrance, plus aussi vous me serez semblables dans la grâce et dans la gloire. Regarde donc, ma chère fille, à cause de moi, les choses douces comme des choses amères, et les choses amères comme des choses douces, et sois certaine qu'ainsi tu seras toujours forte.* Catherine profita si bien de cette leçon, et reçut depuis avec tant de joie les épreuves, qu'elle m'a avoué qu'aucune chose extérieure ne la consolait autant que les peines et les douleurs ; elle souffrait d'en être privée, parce qu'elle savait bien que c'était là ce qui enrichissait sa couronne. »

FORMATIONS PLASTIQUES. — Nous omissions tout à l'heure, à l'article FLAGELLATION, que la force active et toute-puissante de l'esprit imprime extérieurement et visiblement dans le corps ce qu'il ressent lui-même d'une manière purement intérieure et spirituelle. Nous allons confirmer ici de nouveau cette assertion par des faits juridiquement attestés, et qui sont d'un caractère tellement étrange et merveilleux, qu'ils sembleraient à jamais incroyables si leur réalité n'avait été constatée par la science elle-même, si elle n'était visible et palpable. Au reste, pour ne point parler de nous-même, nous laisserons au savant Görres le soin de rapporter ces faits, aussi curieux que profondément significatifs pour la science de la Mystique.

Formations plastiques dans le cœur. — « Nous trouvons, » dit Görres, « dans les régions inférieures de la vie, un phénomène qui a beaucoup de rapport avec la stigmatisation ; nous voulons parler des formations plastiques, qui ont lieu quelquefois dans le corps par suite de l'extase, et dans lesquelles s'incarnent pour ainsi dire les objets dont

l'âme est continuellement occupée; de sorte, que ce qu'elle s'est assimilé intérieurement prend un corps et une forme dans l'organisme. Les voix extérieures et visibles qui apparaissent quelquefois sur le corps des extatiques, comme par exemple sur celui de Cath. Emmerich, forment la transition entre les phénomènes de la stigmatisation et ceux que nous allons étudier ici : les uns et les autres peuvent d'ailleurs s'expliquer de la même manière. Ces affections profondes qui, reçues dans des organes purifiés et assouplis par la vie ascétique, produisent les stigmates, donnent également naissance aux formations plastiques, où elles déversent pour ainsi dire leur trop plein. Lorsque l'esprit surexcité déborde en nous, il se recueille et se ramasse en quelque sorte dans la parole. Là, devenant à soi-même son propre objet, il se parle dans une sorte de monologue, et cause avec l'écho de sa voix; ou bien, se revêtant d'un son corporel, il se rend sensible au dehors pour les autres. Or la vie a aussi ses émotions et ses excitations comme l'esprit. Elle opère aussi comme lui, mais seulement d'une manière plus matérielle et plus grossière. Mêlée au corps et soumise comme lui aux conditions de la matière, chaque émotion qu'elle éprouve doit se produire au dehors, d'après ces conditions. Elle manifeste ce qu'elle sent, en imprimant tel ou tel mouvement aux éléments corporels dont elle dispose, et en leur donnant de nouvelles forces.

C'est d'ailleurs de cette manière que, déjà au commencement, le corps entier s'est formé sous la double influence de l'âme et du principe vital; et c'est encore de la même manière qu'il se conserve par le renouvellement continu des matériaux qui le composent. Il n'est donc pas étonnant que lorsqu'un nouvel élément, l'élément divin, vient s'ajouter aux deux autres, il donne lieu à des formations nouvelles et extraordinaires, signe et effet à la fois d'un état nouveau et extraordinaire aussi. Ce phénomène peut s'accomplir dans toutes les parties du corps humain; cependant il se produit plus souvent là où gît le foyer de la vie, où toutes les forces de l'organisation semblent se concentrer, c'est-à-dire dans le cœur. Vous diriez alors qu'un nouveau cœur d'une nature plus élevée est donné à l'homme, afin que les pensées sublimes dont il est favorisé puissent trouver en lui un langage qui les exprime. Le cœur, on le voit, est de tous les organes le plus compacte, le plus matériel. Toujours en mouvement, dévoré par son incessante activité, il a besoin de réparer toujours et promptement les pertes de l'organisme, en fabriquant à chaque instant de nouveaux matériaux. Si donc il devient dans la vie mystique l'organe de l'action surnaturelle de Dieu, et le temple de l'Esprit qui souffle d'en haut, il ne faut pas s'étonner que les murs de ce temple se couvrent, en quelque sorte, d'hiéroglyphes, dans lesquels une puissance supérieure trace et décrit ses mystères.

Le rapport intime qui existe entre ce genre de phénomène et les stigmates nous est clairement indiqué dans une vision que la sœur Angèle de la Paix eut un vendredi. Sa cellule se trouva tout à coup illuminée, et au milieu d'un chœur de vierges Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant. Il portait sous son bras tous les instruments de la Passion, et dit à Angèle qu'il était venu pour rassasier enfin ses désirs. Il lui sembla alors que l'Enfant Jésus blessait invisiblement sa poitrine et son cœur, et y mettait les instruments de la Passion qu'il avait à la main. Elle ressentit pendant cette opération des douleurs si vives qu'elle fut renversée par terre comme une morte. On vient à son secours, on appelle son confesseur; celui-ci, soupçonnant ce qui était arrivé, lui ordonne en vertu de l'obéissance de revenir à elle, et de lui raconter ce qui s'est passé. Elle obéit, mais elle est obligée de garder le lit longtemps encore sans pouvoir bouger. Elle sent très-bien que c'est du cœur et des symboles de la Passion qui y ont été mis que les douleurs s'étendent aux membres de son corps, allant de la couronne d'épines à la tête, des clous aux mains et aux pieds, de l'éponge à la bouche, qui se remplit d'amertume, du fouet aux épaules et aux parties environnantes. Quelque temps après, l'Enfant lui apparaît de nouveau dans une autre vision, et lui dit : *Lorsque je t'ai apporté dernièrement les instruments de ma Passion, tu avais un tel désir de les recevoir que je les ai mis tous ensemble dans ton cœur! Je suis venu maintenant pour les mettre en ordre.* Là-dessus il entre spirituellement dans son cœur, et y range tous ses instruments dans l'ordre qu'il lui plaît. Il place la croix au milieu sur la pointe du cœur, met la couronne d'épines sur la partie supérieure et obtuse, les trois clous au pied de la croix, le roseau et l'éponge à droite, et l'échelle à gauche. Elle devait recevoir plus tard la lance avec la plaie du cœur. (MARCHÈSE, 5 octobre.)

Ce fait nous conduit aux formations plastiques qui se terminent par les stigmates, comme chez Osanna de Mantoue. Comme son cœur était encore un peu attaché aux choses de la terre, et qu'il lui paraissait à cause de cela d'une couleur blême, Notre-Seigneur dans une vision, le lui avait ôté; puis, après l'avoir purifié, le lui avait rendu tout rayonnant d'éclat. Depuis ce temps elle fut enflammée d'un tel amour pour lui que pendant trois ans elle ne put qu'avec les plus grands efforts conserver la présence de son esprit, et qu'elle vécut dans une extase presque continuelle. Cet état fut suivi d'un autre bien différent, qui dura sept ans, pendant lesquels elle fut livrée aux épreuves les plus cruelles. C'est alors qu'elle commença à prier Dieu instamment de lui communiquer les signes de la Passion, et d'abord la couronne d'épines. Notre-Seigneur, après avoir différé longtemps de satisfaire à ses désirs, voulant par là les enflammer davantage, l'exauça enfin au bout de deux ans. Il

lui apparut portant sa couronne d'épines : elle se prosterna devant lui, et il la lui mit alors sur la tête. La douleur qu'elle ressentit fut si violente qu'elle tomba évanouie. Elle reçut ce don avec joie et reconnaissance, et souffrit, à partir de ce moment, des maux de tête intolérables, sa tête était entourée d'un cercle visible, qu'aperçurent souvent ceux qui vivaient avec elle, malgré toutes les précautions qu'elle prenait pour le cacher; il se gonflait quelquefois, et un sang noir semblait y circuler.

C'était peu pour elle d'avoir la couronne si elle ne participait encore aux autres plaies de son Bien-aimé. Enhardie par le don qu'elle avait reçu, elle en demanda d'autres à Notre-Seigneur. Dans le mois de juin de l'an 1477, à l'âge de trente-deux ans, elle alla visiter une sainte fille nommée Marguerite-Séraphine. Comme les deux amies s'entretenaient ensemble de ces paroles de l'Apôtre : *Je désire ardemment ma dissolution pour être avec le Christ (Philip. 1, 23)*, Osanna eut un ravissement. Dans son extase, elle demanda à Notre-Seigneur ses stigmates; et comme il voulait différer encore cette faveur, elle le supplia de lui donner au moins la plaie du côté. Elle resta ainsi pendant trois heures le priant toujours. Elle vit enfin un rayon d'un éclat extraordinaire se diriger vers le côté gauche de son corps. Il pénétra avec une telle force qu'elle en ressentit une douleur inexprimable, et fut agitée pendant un quart d'heure par des mouvements extraordinaires, au grand étonnement de Marguerite, qui ne comprenait rien à tout ce qui se passait. Mais Osanna, revenue à elle, chercha à lui cacher la faveur qu'elle avait reçue. Au reste, on montrait encore longtemps après la chambre où cet événement était arrivé. Osanna était satisfaite, surtout parce qu'elle espérait obtenir davantage encore. Elle se mit donc aussitôt à demander les autres stigmates, et elle les obtint après un an de prières ferventes. Le Seigneur lui apparut environné d'un admirable éclat, et lui dit : — *Tu veux donc avoir mes stigmates ? — Plus que je ne puis l'exprimer. — Prends garde, ma fille, lui dit Notre-Seigneur, les douleurs que tu désires sont bien cruelles et au-dessus de tes forces. Il vaudrait mieux pour toi supporter une peine modérée que de succomber sous de nouveaux tourments, tu te repentiras peut-être de ta demande. — Rien ne sera trop lourd pour mes épaules,* répondit Osanna, *si vous venez à mon secours. Il y a longtemps que j'ai mis mon espérance en vous, remplissez donc votre promesse.* — Notre-Seigneur l'assura de son secours. Des rayons brûlants se dirigèrent alors vers ses mains et ses pieds, et elle tomba par terre de douleur en poussant un grand cri. Elle fut longtemps avant de pouvoir revenir à elle, ses mains, ses pieds surtout avaient les stigmates, et les bords de la blessure étaient tellement gonflés qu'il semblait que les os en ressortaient. Les plaies devenaient plus grandes les mercredis et les vendredis, et surtout pendant la semaine sainte, où

elles étaient livides; le reste du temps elles n'étaient visibles que pour elle, et un voile très-ténu les cachait aux hommes. Mais les stigmates de son Bien-aimé ne suffisaient pas encore à son amour : elle le voulait porter lui-même en son cœur. Elle le pria donc d'y entrer afin qu'elle le possédât toujours, parce qu'elle ne pouvait plus vivre sans lui. Sa prière fut exaucée. Un jour après qu'elle eut communiqué, Notre-Seigneur entra dans son cœur sous la forme de crucifié, et lui promit qu'il n'en sortirait plus. Il tint parole. A partir de ce moment, il lui sembla que quelqu'un se trouvait enfermé dans son cœur et s'y remuait deçà et delà, étendait les bras ou les retirait, ce qui lui causait de telles douleurs qu'elle croyait en mourir. Mais toutes ces souffrances étaient un plaisir pour elle. Elle pria Notre-Seigneur de lui accorder enfin les douleurs qu'il avait souffertes sur la croix en son cœur. Elle eut une extase où il lui sembla que son cœur était percé d'un clou; et la douleur qu'elle ressentit fut si violente qu'elle pria Notre-Seigneur plusieurs fois de venir à son secours.

Elle supporta avec courage toutes ces souffrances, quoique souvent elle fût près d'en mourir, comme son confesseur le témoigne à plusieurs reprises. Un jour qu'il lui demandait comment elle se trouvait, elle lui répondit avec une expression tout angélique : *Je vis en de grandes douleurs; car toute la région du cœur est enflée depuis l'épaule jusqu'à l'estomac, et la douleur ainsi que la rougeur s'étend jusqu'aux pieds. Peregrino, ma parente, me frotte tous les jours avec un onguent, et je la laisse faire pour qu'elle ne devine pas la vérité, cependant elle a remarqué la rougeur et l'enflure qui vont, sous la forme d'un ruban depuis l'estomac jusqu'aux épaules, et qui me sont très-douloureuses.* Il lui demanda alors quelle était la nature du mal qu'elle souffrait au cœur. Elle lui répondit : *O mon fils ! il me semble qu'on me le partage en deux, et qu'ensuite chacune de ces deux parties est partagée de nouveau en deux autres; de sorte qu'il ressemble à une grenade coupée en quatre morceaux. D'autres fois il me semble qu'on promène un couteau au milieu, ce qui me cause les plus violentes douleurs dans tout le côté. O bon Jésus, que votre bonté est grande!* Elle reçut encore la couronne d'épines. La peau de la tête s'enflamma sous la forme d'un cercle, et ressortit de l'épaisseur d'un doigt en lui causant les plus cruelles souffrances. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait fini par perdre presque entièrement le sommeil. Elle avait fréquemment la fièvre; et souvent au milieu de ses entretiens elle s'arrêtait tout à coup, changeait de couleur, mettait la main sur sa poitrine, et était obligée d'attendre, pour reprendre le fil de son discours que ce redoublement de douleur fût passé. Enfin il lui fut impossible de méditer sur les mystères de la Passion sans que son cœur s'enflammât aussitôt, comme s'il eût été rempli d'un corps considérable et enflammé; et

comme la douleur se communiquait à tous ses membres, elle était alors prise de la fièvre. (Sa Vie, par Fr. Sylv. DE FERRARE, Milan, 1503, liv. III, chap. 1 et 2.)

Tel est l'amour de ces grandes âmes que Dieu remplit de son esprit. Il n'est pas comme l'amour du monde qui cherche ses intérêts ou son plaisir; il n'a soif au contraire que de souffrances, et arrive à la véritable union par l'oubli de soi-même poussé jusqu'à l'héroïsme. Lorsque cet amour a pris racine dans une âme forte et énergique, la puissance qu'elle a d'aimer afflue pour ainsi dire de partout, et se concentre dans son fond le plus intime comme un foyer. La vie, par un mouvement correspondant, se ramasse aussi de partout dans le cœur; et celui-ci, agité, bouleversé, déborde de toutes parts, et exprime d'une manière inaccoutumée, mais conforme à sa nature, les impressions nouvelles et extraordinaires qu'il a reçues. Or cette manière, avons-nous dit, est toute plastique: c'est dans le sang et par le sang qu'il manifeste son activité; c'est donc dans le sang, et le plus souvent dans l'organe même du cœur, que les images spirituelles, sources de ces impressions, prennent une forme compacte et corporelle. On n'a ouvert après leur mort ni Angèle, ni Ozanna, pour voir si les choses qu'elles avaient ressenties s'étaient vraiment passées en elles comme elles le croyaient. Mais on l'a fait pour d'autres, et l'on a trouvé vraiment dans leur cœur les images dont elles avaient senti la présence et l'empreinte.

Cécile Nobili, religieuse Clarisse, avait, comme nous le verrons, la plaie du côté qui avait pénétré jusqu'à la substance même du cœur. On ouvrit celui-ci après sa mort, et l'on y trouva la forme de deux petits fouets composés d'une manière merveilleuse de peaux et de fibres tissus ensemble. Les bouts de ces deux fouets étaient garnis d'anneaux que l'on distinguait bien à leur couleur obscure. (HUBER, juillet, p. 1454.) Il en fut de même de Jeanne-Marie de la Croix de Roveredo. La blessure avait pénétré chez elle par le poumon jusqu'au cœur, et sur celui-ci étaient empreints le roseau, la lance et l'éponge. (*Ibid.*, mars, p. 766.) Lorsque Isabelle Barilis, Thératine, fut morte, on tira son cœur de sa poitrine, et on l'ouvrit, afin de découvrir la cause des souffrances continuées qu'elle y avait ressenties pendant sa vie. On y trouva l'empreinte de tous les instruments de la Passion. (SYLOS, p. II, c. 10.) La sœur Paul de Saint-Thomas, de l'ordre de Saint-Dominique, avait coutume de dire qu'elle portait le Crucifié dans son cœur. Après sa mort on trouva que la chose était littéralement vraie; car l'image de Notre-Seigneur mourant était gravée dans son cœur. (*Ibid.*)

Claire de Montefalco avait, dans une vision, donné son cœur à Notre-Seigneur, pour qu'il le fit mourir sur la croix; et à partir de ce moment, elle avait vécu dans la méditation continuelle de la Passion du Sauveur. Après sa mort, qui arriva en 1308,

les sœurs du couvent, pensant qu'il avait bien pu se passer dans son cœur quelque chose de semblable, résolurent de l'ouvrir. Elles se mirent donc en prière; et l'une d'elles plus courageuse que les autres, se mit hardiment à l'œuvre. Lorsqu'elle eut ouvert le thorax, elle trouva le cœur gros comme la tête d'un enfant. Elle l'ôta de la cavité de la poitrine, et le mit dans un vase sur l'autel, parce que les religieuses ne pouvaient s'accorder sur ce qu'il fallait faire. Elle se mit de nouveau en prière, et il fut résolu qu'on ouvrirait le cœur. La sœur Françoise, après quelques hésitations, donna enfin un grand coup de couteau, en répandant un torrent de larmes, et atteignit facilement la substance molle et extérieure de l'organe. Mais elle trouva dans la substance interne de la résistance et une certaine dureté. Elle fit donc une seconde incision, et partagea le cœur en deux moitiés égales. Toutes les sœurs se pressent autour d'elle, remplies de joie, des cierges à la main, et voient avec un sentiment profond d'admiration les mystères de la Passion du Sauveur représentés dans un certain ordre sur les deux parois du cœur. Sur le côté droit et au milieu, était l'image de Notre-Seigneur crucifié, un peu plus longue qu'un pouce de femme, les bras étendus, la tête penchée, le côté droit ouvert, tandis que le côté gauche était couvert en partie d'un linge taché de sang. A ses pieds, et du même côté, où, d'après un extrait des Actes, du côté opposé, était la couronne, composée de petites fibres et semée d'épines. Près d'elle on apercevait trois fibres semblables, attachées, comme des fils, au bout desquelles pendaient trois clous pointus, noirs, et qui paraissaient au toucher plus durs que la chair. Deux de ces fibres, plus courtes que la troisième, tenaient à des fils plus petits aussi. Plus bas était la lance, placée obliquement avec une pointe aiguë de la couleur du fer, et si dure que Béranger, vicaire général, envoyé par l'évêque de Spolète pour faire l'enquête, ayant voulu y toucher, sentit son doigt piqué comme par un aiguillon. Tout près se trouvait encore une masse informe de fibrilles de couleur rouge, que l'on prit pour l'éponge. Sur le côté gauche du cœur, on voyait le fouet, composé de cinq fibres flexibles et ayant un grand nombre de nœuds, avec un manche qui ressemblait à du bois et qui était fixé par un petit nœud. Les cordes du fouet étaient teintes d'un sang noir et détachées de la chair, comme on le voit encore aujourd'hui à son tombeau. A côté s'élevait la colonne, qui était comme entourée de cordes d'une couleur de sang. L'évêque fit faire une enquête exacte sur tous les faits. Toutes ces images des instruments de la Passion furent détachées: quelques-unes furent envoyées au Pape pour la béatification de la sainte, et les autres furent conservées dans son tombeau. On trouve des détails très-curieux sur ce fait dans la Vie de sainte Claire de Montefalco, écrite par Béranger Moscone et Curtius, en partie d'après les manuscrits

conservés dans le monastère où elle a vécu, en partie sur les Actes de la béatification.

La vie de Véronique Giuliani nous offre un des exemples les plus remarquables sous ce rapport. Jamais peut-être le phénomène qui nous occupe en ce moment ne s'est produit d'une manière plus parfaite; jamais peut-être non plus il n'a été observé avec autant de soin. Nous avons déjà trouvé d'ailleurs plus d'une occasion de constater l'attention scrupuleuse de la sainte dans les faits de ce genre. Elle avait, le samedi saint de l'année 1727, découvert à son confesseur, forcée par l'obéissance, qu'elle portait dans son cœur beaucoup de signes et d'images. Celui-ci, prenant en considération ce qu'elle lui avait communiqué, pensa prudemment à se procurer un document authentique à ce sujet, pour pouvoir ensuite, après sa mort, s'assurer de la réalité du fait. Il lui ordonna donc de nouveau, en vertu de la sainte obéissance, de lui dessiner sur un papier l'état de son cœur, tel qu'elle le lui avait décrit de vive voix. Elle obéit; mais comme elle ne savait point dessiner, elle pria les sœurs Florida Ceoli et Marie-Madeleine Boscamì de l'aider, sans leur dire toutefois qu'il s'agissait d'une chose sérieuse, mais en cherchant plutôt à leur faire croire un pur caprice de sa part. Elle tailla donc un papier rouge en forme de cœur; puis elle fit tailler avec du papier blanc, et coller sur le cœur les images suivantes. Au milieu, sur la pointe du cœur, était une grande croix latine; à gauche la couronne d'épines, puis en travers, au-dessous de la croix, un étendard avec sa hampe composée de deux pièces. Elle fit tailler celle du dessus avec du papier d'un rouge obscur. Au-dessus était une flamme de la même couleur, et au-dessous un marteau, des pinces, une lance et le roseau avec sa hampe. A droite de la croix, en commençant par le haut, étaient la robe sans couture de Notre-Seigneur, une seconde flamme, un calice, deux cicatrices entrelacées ensemble, la colonne, trois clous, le fouet, et enfin, au-dessus de la tige de la croix, sept glaives dont les pointes étaient tournées les unes contre les autres. Elle prit une plume, et tira depuis le calice jusqu'à la croix une ligne qui liait ensemble ces vingt-quatre images, et écrivit également avec de l'encre en plusieurs endroits huit grandes lettres latines et une lettre en écriture cursive; au haut de la croix, un C, qui, selon elle, signifiait *charité*; au bras gauche, un O, *obéissance*; au bras droit, un U, *humilité*; au milieu, deux FF, *foi* et *fidélité*; sur les deux pièces de l'étendard, un J en dessus, un M en dessous, *Jésus* et *Marie*; au pied de la croix, à droite et à gauche, deux PP, *pâti* et *patience*; enfin, sous les pointes des sept glaives, un V, *volonté de Dieu*. Les deux flammes représentaient l'amour de Dieu et du prochain, et les deux blessures celles qu'elle avait reçues elle-même la nuit de Noël. Le tout fut prêt pour la Pentecôte, et Véronique le remit au P. Guelfi, son confesseur, trois jours avant l'at-

taque d'apoplexie dont elle faillit mourir. Celui-ci signa le papier qu'elle lui avait remis, le scella et l'envoya à l'évêque. Et plus tard, dans le procès qui fut fait pour sa béatification, il reconnut comme étant de lui le sceau et la signature. On conserve encore dans le couvent de la sainte une copie de ce dessin, faite par la sœur Ceoli. Après la mort de Véronique, son cœur fut ouvert dans toutes les formes, sur l'ordre de l'évêque, par Jean-François Gontili, chirurgien et professeur, par J.-F. Bordiga, médecin et professeur aussi, en présence du gouverneur Torrigiani, du chancelier Fabbri, des deux prieurs Peselli et Gellin, des deux docteurs Falconi et Giannini, du confesseur Guelfi, du peintre Luc-Antoine Angelucci et de plusieurs religieuses. On trouva la croix très-distinctement représentée, et portant au-dessous la lettre C, puis la couronne d'épines, les deux flammes, les sept glaives rangés en forme d'éventail, les lettres V et P, la lance et le roseau croisés ensemble, l'étendard avec les deux pièces et les lettres J et M, un clou, tel qu'on le représente ordinairement. L'évêque ne crut pas nécessaire de faire inciser plus avant le côté droit, parce qu'il craignait que le cœur ne se gâtât tout à fait; car il y avait déjà trente-quatre heures que la sainte était morte. Il ne voulait pas non plus augmenter inutilement les souffrances des sœurs qui étaient présentes.. » (Sa Vie, p. 124, et les Actes de son procès, qui furent écrits deux mois après sa mort.) La même chose est arrivée à Marguerite de Citta Castello.

Formations plastiques sur tous les membres.— « Un an après la mort de Jean d'Yepes, qui arriva en 1591, on trouva son corps parfaitement intact et sans aucune tache, exhalant avec cela un parfum délicieux, et on le déposa au milieu d'un grand concours de peuple dans le couvent des Carmes de Ségovie. Or on vit dessinées sur tous les membres des images magnifiques de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des anges et des saints. »

Formations plastiques dans les os.— « Cette vertu plastique n'est pas propre seulement aux parties molles du corps, mais elle s'étend quelquefois jusqu'à la charpente osseuse. Cantinpré raconte dans son premier livre *Des abeilles*, chap. 25, un fait dont il a été témoin lui-même : Boland, prieur des Dominicains à Strasbourg, faisait continuellement avec son pouce le signe de la croix sur sa poitrine. Or, il arriva qu'allant à Mayence, il y fut pris d'une maladie dont il mourut, et il fut enterré chez les Frères mineurs. Les Dominicains de Strasbourg désiraient avoir son corps; mais les Frères mineurs de Mayence tenaient à le garder. Cependant, au bout de quelques années, le couvent de Mayence ayant été transporté ailleurs, les Dominicains purent enfin rapporter les os de Boland à Strasbourg. Lorsqu'ils les eurent lavés, ils trouvèrent l'os du thorax, où s'emboîtent les côtes, marqué d'une croix très-bien faite, qui paraissait

couvrir le cœur comme d'un bouclier. Cantinpré, qui fit un voyage de quarante milles pour être témoin de cette merveille, raconte qu'il a vu lui-même cette croix, formée comme en relief de la substance même de l'os au milieu du thorax. Les trois bras supérieurs de la croix avaient la même longueur; mais le quatrième était plus long. Les trois premiers se terminaient par des lis, tandis que le bras inférieur se terminait par une pointe, comme s'il eût dû être enfoncé quelque part. Un autre document, rapporté par Bzovius à l'an 1237, ajoute que la croix était bleue. » (*La Mystique.*)

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint), instituteur de l'ordre des Frères mineurs ou Franciscains, né en 1182, et mort le 4 octobre 1226. — Le plus grand des mystiques peut-être, saint François d'Assise, nous offre, dans sa courte vie, l'ensemble de tous les phénomènes surnaturels qui accompagnent la vie des saints les plus illustres. Nous n'entreprendrons pas ici de décrire, ni même de résumer cette vie si héroïque et si sublime. Nous aurons occasion d'ailleurs, dans la suite de cet ouvrage, de parler des grands traits surnaturels et des miracles qui forment comme l'aureole de la couronne de ce saint, amant passionné de la pauvreté.

Saint François d'Assise est un des exemples les plus mémorables de ces élus qui, par leur union à Dieu, ont recouvré la royauté souveraine que le Créateur avait donnée au premier homme sur toute la nature et sur tous les êtres qui l'habitent. — *Voy. EMPIRE SUR LA NATURE.* — Comme eux, plus qu'eux peut-être, sa vie intérieure et spirituelle étant toute dans le ciel, il avait retrouvé par une force et une lumière d'en haut les véritables rapports qui ont existé primitivement entre l'homme et la création. Il avait retrouvé ce langage divin qu'elle sait entendre et auquel elle obéit sans murmure, parce que c'est la voix de Dieu même. Le sens divin et mystique des choses créées lui avait été révélé. Il entendait distinctement au fond même des êtres les chants et les harmonies des créatures même inanimées, qui racontent aussi à leur manière et dans leur langage symbolique la gloire de l'Éternel; il leur répondait par les harmonies divines qu'il puisait en Dieu, par ces aspirations célestes qu'entendent tous les êtres visibles, les bêtes sauvages comme les oiseaux du ciel. C'est ainsi que saint François leur parlait à tous, cette parole de l'homme originel, dans l'Éden, tantôt aux oiseaux, tantôt aux poissons de la mer, aux tourterelles, aux alouettes, aux hirondelles, aux astres mêmes, au soleil, à la lune, aux éléments, au feu, à l'air, à l'eau et souvent aux animaux sauvages, comme le loup dont il arrêta la dévastation par la toute-puissance de la parole divine. « Lorsque l'amour débordait de son cœur, » dit son biographe, « il parcourait la campagne, il appelait les moissons, les vignes, les arbres, les fleurs des champs, les étoiles du ciel, tous ses frères et ses sœurs de la nature à se join-

dre à lui pour bénir le Créateur, et sa tendresse radieuse et naïve s'élevant de degré en degré jusqu'au soleil, un hymne s'élançait de son âme. »

Sa vie tout entière fut pour ainsi dire une continuelle extase, une incessante vision. Nous n'en rapporterons ici que quelques traits, renvoyant le lecteur à l'excellente *Histoire de saint François* par M. Emile Chavin de Malan.

En 1210, il y avait près d'Assise dans l'Ombrie une petite chapelle dédiée à la sainte Vierge. Existante depuis le v^e siècle, elle était alors desservie par un prêtre nommé Mazancole. Dans une de ces communications extatiques qu'il avait si souvent avec le ciel, saint François d'Assise apprit que la Mère de Dieu lui réservait cette chapelle et l'emplacement qu'elle occupait pour en faire le berceau de l'ordre dont il devait doter l'Église. Cette annonce le remplit de joie d'autant plus que d'éclatants miracles s'y opéraient de temps en temps; et un bon et pieux cultivateur des environs affirmait, avec serment, que bien des fois, pendant la nuit, il avait entendu dans ce saint oratoire, une harmonie toute céleste, et qu'il y avait vu briller sur les fenêtres l'éclat et le reflet d'une lumière surnaturelle. Saint François alla donc trouver le chapelain Mazancole, lui dit ce qu'il avait appris en révélation, et le pria d'en faire part aux Pères Bénédictins, afin d'obtenir d'eux qu'ils lui permissent, à lui François et à ses religieux, de venir s'installer là. Il ajouta qu'il savait et qu'il pouvait certifier, que la Mère de grâce avait sollicité et obtenu de son Fils qu'une indulgence plénière serait à l'avenir attachée à ce lieu en faveur de tous ceux qui viendraient le visiter. Les pieux enfants de saint Benoît acquiescèrent aux vœux et à la demande de saint François; et ils lui firent abandon de leur propriété. Cependant le moment vint, pour les Frères mineurs, d'en prendre possession. La veille de ce jour, leur fondateur résolut, pour appeler plus efficacement et plus abondamment les bénédictions du Ciel sur lui et sur les siens, de passer en prières, dans la vénérable chapelle, toute la nuit qui devait précéder l'installation. Le soir venu, il s'enferma dans cet asile de paix. Il y était déjà depuis une heure ou deux, répandant comme l'eau son âme devant Dieu, quand, tout à coup, ô prodige! une clarté magnifique remplit l'enceinte sacrée; et, sur l'autel, saint François vit paraître Jésus-Christ et son auguste Mère. Un grand nombre d'esprits célestes accompagnaient le Roi et la Reine des cieux. Tous regardaient François avec un air de bonté. Le saint fut d'abord effrayé; puis, rassuré par ce regard tout à fait bienveillant, il offrit ses profonds hommages à Jésus-Christ, à Marie et à leur angélique escorte; et s'adressant au Sauveur et à celle qui nous l'a donné: « Dieu très-saint, » s'écria-t-il, « roi des cieux, créateur et rédempteur du monde, et vous délices et Reine des anges, Marie, femme bénie entre

toutes les femmes, qu'y a-t-il donc ici, qui puisse y attirer vos souveraines majestés?... » Et il lui fut répondu : — *Ma mère et moi ne sommes venus du ciel ici, que pour affecter à vous et aux vôtres ce lieu que nous aimons.* Après ces mots la merveilleuse vision cessa, et tout disparut avec elle. Agrandie par saint François, cette église porte maintenant le nom de Notre-Dame des Anges, ou de la *Portioncule*. (P. SAUSSERET, *App. et Révél. de la sainte Vierge; Chron. SS. Deip.*, WADDINGUS. t. 1, *Annal. Minor.*, 1210; *Negot. Sæcul. Mar.*; Mgr. LETOURNEUR, *Nouveau mois de Marie*, 25^e jour; *Fêtes de la Vierge Marie*, par l'abbé ETIENNE Georges, p. 144; *Culte de Marie*, p. 147; *Calendrier de la Vierge*, p. 174, etc.)

Dans le cours de sa vie apostolique, saint François fit plusieurs voyages au mont Alverne, et chaque fois il y eut avec Dieu d'intimes et inénarrables communications. Vers le milieu de l'année 1224, il partit de Cella, traversa le comté d'Arezzo, et vint au mont Alverne. Il avait comme un pressentiment des choses admirables qui devaient lui arriver sur cette montagne, image du Calvaire, et que le peuple croyait encore porter les marques du frémissement universel de la nature à l'heure de la mort du Christ. Depuis ce moment, sa vie n'est plus qu'une souffrance et un hymne d'amour à la gloire éternelle : « Nous ne pouvons, » disait-il, « nous glorifier que de la croix de Jésus-Christ, en la portant tous les jours et en souffrant avec lui. » Et son âme était si pénétrée de la Passion de Jésus-Christ, qu'il ne pouvait plus retenir ses plaintes et ses cris lamentables. Alors il fuyait la société des hommes, il cherchait quelque profonde solitude, et il parlait à Jésus-Christ comme s'il l'eût vu de ses yeux corporels : « Quoi, mon Jésus, vous êtes en croix et je n'y suis pas!... » Tantôt parcourant la campagne, il appelait toutes les créatures à l'amour de Dieu crucifié : « Oiseaux du ciel, ne chantez plus, mais gémissiez; ne faites plus de concerts qui ne soient lugubres; grands arbres, qui portez vos têtes si haut, abaissez-vous, rompez vos branches, et vous, convertissez en des croix pour honorer celle de Jésus-Christ....; et vous, rochers, brisez-vous, amollissez-vous, pleurez.... »

A l'approche de la fête de l'archange, que François avait l'habitude de célébrer par un Carême spécial, il dit au Frère Léon : « Chère petite brebis du bon Dieu, va, ouvre trois fois sur l'autel, en l'honneur de la sainte Trinité, le livre des Évangiles, » et trois fois frère Léon trouva la Passion de Jésus-Christ : il avait confiance dans ce simple présage qui fit dans son âme une impression divine. L'heure solennelle du sacrifice était arrivée; son union avec Dieu devenait plus intime : sa vie n'était qu'une longue extase. Ces opérations intérieures qui ravissaient son âme, élevaient son corps en l'air, plus ou moins haut, à proportion de leurs degrés, comme si un extrême dégoût de la terre lui

eût fait prendre l'essor vers la patrie céleste.

Les visions et les communications du Saint-Esprit étaient familières à saint François d'Assise; mais il n'en fut jamais plus favorisé que dans cette retraite qu'il fit au mont Alverne, et pendant laquelle il mérita de recevoir sur son corps l'impression des cinq plaies de Notre-Seigneur. Un matin qu'étant en prières il s'élevait à Dieu par l'ardeur de ses désirs, et s'unissait, par les mouvements d'un tendre amour, à celui qui par l'excès de sa charité a voulu être crucifié pour nous, il vit comme un séraphin, ayant six ailes éclatantes comme du feu, qui descendait vers lui du haut du ciel, et qui s'arrêta près de lui sans toucher la terre; entre ces ailes paraissait la figure d'un homme crucifié, c'est-à-dire, qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix. A ce spectacle, François fut surpris au delà de ce qu'on peut imaginer, et des sentiments divers agitaient son cœur. La présence de Jésus-Christ qui se montrait à lui sous la figure d'un séraphin, d'une manière si merveilleuse et si tendre, lui causait une joie inexprimable; mais la vue de son crucifiement le pénétrait d'une profonde tristesse et il en avait l'âme transpercée comme d'un glaive. Réfléchissant que l'état de souffrance ne pouvait convenir à l'immortalité d'un séraphin, une lumière intérieure lui découvrit que l'objet de cette vision était de lui faire comprendre que c'est moins le martyr de la chair que le feu de l'amour qui transforme en une parfaite ressemblance avec Jésus crucifié. Après un entretien secret et familier, la vision disparut : mais l'âme de François resta embrasée d'une ardeur séraphique, et son corps fut extérieurement marqué d'une figure semblable à celle d'un crucifix, comme si sa chair amollie et fondue par le feu, avait reçu l'empreinte d'un cachet; les marques des clous commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avait vues; l'on remarquait, d'un côté, les têtes des clous rondes et noires, et leurs pointes longues et un peu recourbées, traversant les chairs, paraissaient de l'autre côté, et se montraient hors de la peau. Il avait aussi, à son côté droit, une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance; cette plaie jetait souvent du sang qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins. Ce fait des stigmates de saint François est sans doute un des miracles les plus étonnants qui se soient jamais opérés, mais il est aussi un des mieux prouvés. Sans parler d'une foule de témoignages que nous pourrions citer ici, quelques personnes de Bohême l'ayant révoqué en doute, Grégoire IX donna contre eux, en 1237, une bulle dans laquelle il atteste la vérité du miracle, sur la connaissance personnelle qu'il en avait et sur celle qu'en avaient plusieurs cardinaux. Le même Pape dit ailleurs, dans une lettre, que ces stigmates furent vus après la mort du saint par tous

ceux qui voulurent les voir. Le Pape Alexandre IV déclara, dans un sermon qu'il prêcha en 1254, qu'il avait vu lui-même les stigmates sur le corps du saint, lorsqu'il vivait encore; il assure la même chose dans une bulle de l'année 1255, laquelle est adressée à toute l'Eglise. En 1304, le Pape Benoît XI institua une fête avec un office propre, en l'honneur des stigmates de saint François. Cette fête fut étendue à toute l'Eglise par Sixte IV en 1475 et par Paul V en 1615. Dieu confirma l'impression miraculeuse de ses stigmates par plusieurs autres miracles.

Dans la province de Rieti s'était étendue une maladie contagieuse qui faisait périr les moutons et les bœufs, sans qu'on y pût apporter aucun remède. Un homme craignant Dieu, fut averti en songe d'aller promptement à l'ermitage des Frères mineurs où François demeurait alors, de prendre de l'eau où il aurait lavé ses mains et ses pieds, et d'en asperger tout le bétail. Le matin il vint à l'ermitage, et ayant obtenu secrètement de cette eau par les mains du compagnon du saint, il en arrosa les bestiaux malades et couchés par terre. Dès que la moindre goutte les avait touchés, ils se levaient vigoureux et couraient aux pâturages, ainsi toute la maladie cessa. Autour du mont Alverne, avant que le saint homme y demeurât, la grêle formée d'un nuage qui s'élevait de la montagne, gâtait ordinairement les fruits de la terre : mais depuis que saint François y fut venu cette grêle cessa, au grand étonnement de tous les habitants. L'hiver suivant, François voyageait monté sur l'âne d'un pauvre homme, à cause de sa faiblesse et de la longueur des chemins; la neige et la nuit qui approchait l'obligèrent de demeurer sous une roche, où il s'aperçut que ce pauvre homme qui l'accompagnait se plaignait et se tournait de côté et d'autre, ne pouvant reposer, parce qu'il était vêtu légèrement et le froid très-rigoureux. François étendit le bras et toucha son guide de sa main percée : aussitôt il se sentit tellement échauffé dedans et dehors, qu'il dormait plus agréablement entre ces rochers et ces neiges, qu'il n'avait jamais fait dans son lit, comme il l'assura depuis.

FRANÇOIS DE PAULE (Saint), — fondateur de l'ordre des Minimes, né en 1416 et mort le 2 avril 1508, dut sa naissance à l'intercession de saint François d'Assise, dont il reçut ainsi le nom. Il eut à un haut degré le don des miracles et celui de prophétie. Il avait prédit la prise de Constantinople par Mahomet II longtemps avant l'événement; il prédit aussi que les Turcs s'empareraient d'Otrante, mais que cette ville serait reprise et que les infidèles seraient chassés de l'Italie. Ces deux prédictions s'accomplirent à la lettre : Otrante fut pris en 1480 par le pacha Achmet, mais repris l'année suivante par les Chrétiens. Ces prédictions sont attestées dans les procès-verbaux de sa canonisation. Laurent, évêque

de Grenoble, oncle du chevalier Bayard, attesta aussi que le saint lui avait parlé de plusieurs choses secrètes dont Dieu seul pouvait lui avoir donné connaissance.

Saint François de Paule fit une foule de miracles éclatants et en si grand nombre qu'ils remplissent plusieurs ouvrages volumineux. Nous n'essayerons pas même de les énumérer. Partout il opère des guérisons miraculeuses. Tantôt il saisit des charbons ardents en disant que « Dieu obéit à ceux qui le servent dans la sincérité de leur cœur » et ces charbons brûlent sur sa main sans l'atteindre. Sept fois il commande à la mort de quitter la victime qu'elle avait frappée, et sept fois le sang reprit son cours dans des cadavres. Les preuves de ces résurrections se trouvent dans les Bolandistes. Un de ses neveux étant mort, le saint fit porter son corps dans sa cellule et se mit en prières auprès de lui. A peine a-t-il achevé l'office des morts que le jeune homme donne signe de vie; bientôt il parle, se lève et marche, observant pour renaitre les mêmes gradations que son oncle pour prier, si bien que quand François eut achevé son oraison, le mort était alors plein de vie, de vigueur et de santé.

Il connut l'heure précise de sa mort. Après avoir reçu les sacrements le jeudi saint 1508, il obtint la grâce d'expirer le lendemain : c'est une conformité de plus qu'il eut avec le Sauveur. Son corps enterré dans l'église du couvent du Plessis y resta entier jusqu'en 1562 où les huguenots le brûlèrent.

FRANÇOIS XAVIER (Saint), apôtre des Indes, né le 7 avril 1506 et mort le 2 décembre 1552. — Toute sa vie n'est pour ainsi dire qu'une suite continuelle de miracles que nous n'entreprendrons point de raconter, ni même d'énumérer, mais parmi lesquels nous nous bornerons à citer, comme exemples seulement, les faits qui suivent.

En traversant l'Allemagne avec ses autres compagnons, saint François Xavier, pour se punir de la complaisance que lui avait autrefois inspirée son agilité à la course et à d'autres exercices du corps, s'était lié les bras et les cuisses avec de petites cordes qui entrèrent si avant dans les chairs qu'on ne les voyait presque plus par suite de l'inflammation qui était survenue; ce qui le mit bientôt dans l'impossibilité de marcher. Ses compagnons appelèrent un chirurgien qui répondit qu'il y avait du danger à faire des incisions, et qu'au reste le mal était incurable. Il passa toute la nuit en prières et le lendemain les cordes étaient tombées. Après avoir remercié Dieu de ce miracle, il se remit en route avec ses compagnons et ils arrivèrent à Venise le 8 janvier 1537.

Lorsqu'il prêchait au cap Comorin, une femme en travail d'enfant depuis trois jours et souffrant des douleurs horribles n'eut pas plus tôt cru en Jésus-Christ et reçu le baptême, qu'elle fut délivrée et parfaite-

ment guérie. Ce miracle en convertit beaucoup.

Depuis lors, François Xavier opéra dans les diverses contrées qu'il parcourut, des miracles en aussi grand nombre et aussi surprenants que ceux du Sauveur lui-même. Les malades qui annonçaient vouloir embrasser le christianisme, recouvraient la santé par l'imposition des mains, ou quelquefois par le simple attouchement de son crucifix ou de son chapelet. Le procès de sa canonisation fait mention de quatre morts qu'il ressuscita avant même son voyage à Goa. Dans une circonstance, il ressuscita un mort qui était enterré depuis le jour précédent, et qui, comme Lazare, allait tomber en putréfaction. Une autre fois, il ressuscita aussi une jeune fille qui, comme le fils de la veuve de Naim, était morte depuis vingt-quatre heures et qu'on allait inhumer. Nous passerons sous silence bien d'autres miracles.

Saint François envoyait souvent de jeunes néophytes avec son crucifix, son chapelet et son reliquaire pour secourir les malades. Ils en guérirent un grand nombre. Débarqué en 1549, au Japon, il y renouvela les mêmes prodiges qu'aux Indes. La guérison des maladies de toute espèce, la résurrection des morts, le calme soudain des vents et des tempêtes, l'effroi jeté d'un mot parmi les armées innombrables d'idolâtres, le don des langues quand l'apôtre n'avait point d'autre moyen de se faire entendre, celui même de se rendre intelligible en parlant une seule langue à des multitudes rassemblées de tout pays, le don de prophétie, la connaissance des événements éloignés et du fond des cœurs; tels sont les moyens victorieux qui firent plier sous le joug de Jésus-Christ les peuples d'Amboine, de Ternate, de Tydor, de Machian, de toutes les Moluques, et d'une infinité d'autres îles moins connues. Le roi d'Ulute, entre autres, ne put tenir contre un prodige public qui sauva sa capitale, et en même temps sa vie et son empire.

Comme nous l'avons dit, saint François Xavier commandait aux éléments, et sa parole apaisait les tempêtes. S'étant embarqué pour Cochin, une tempête affreuse détourna de sa route le vaisseau qui le portait, et la mer en fureur présenta au saint et à l'équipage l'image d'une mort inévitable. Emporté par un courant que la violence des vents rendait encore plus dangereux, le navire allait se briser contre les écueils de Ceylan, quand le saint, conservant cette sérénité sublime que donne la confiance en Dieu, sonda la mer, et dit : « Grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous. » Ce peu de mots calma soudain la tempête, et l'équipage fut sauvé.

Favorisé du don des langues, sans jamais avoir étudié le chinois, il prêcha en cette langue aux marchands de la Chine qui trafiquaient en grand nombre au Japon; et ce qui est plus merveilleux encore, il satisfait, au moyen d'une seule réponse, une multi-

tude de personnes qui l'interrogeaient en même temps sur des matières toutes différentes, et souvent tout opposées. Ce prodige, rare même dans l'ordre des miracles, est consigné dans le procès de la canonisation de ce saint.

Nous ne parlons pas du jeune homme qu'il ressuscita à Malaca, et qui, dans la suite, se fit Chrétien. Une femme lui apporta un jour son fils, dont une enflure avait rendu le corps tout difforme; le saint bénit l'enfant, et le rendit à sa mère, aussi sain et aussi beau qu'elle pouvait le désirer. Ayant débarqué à Goa dans le mois de février 1552, il se rendit au collège de Saint-Paul où il guérit un malade agonisant. « En un mot, » dit la bulle de canonisation, en lui donnant le titre d'apôtre des Indes, « cet apostolat a été revêtu de tous les signes de la vertu d'en haut, du don de prophétie, du don des langues, du don des miracles de toute espèce; » puis elle rapporte presque tous les miracles qu'on lit dans les auteurs, confrères du saint, et spécialement les morts qu'il a ressuscités en si grand nombre. Tous les voyageurs et les protestants eux-mêmes, Baldée, Haklwit, Tavernier, rendent le même témoignage.

Dieu fit connaître à saint François Xavier le jour et l'heure de sa mort, comme il le déclare à un ami. La conservation si incontestablement miraculeuse de son corps avec toutes ses chairs est un dernier et infailible témoignage des miracles innombrables qu'il opéra dans le cours de sa vie. On l'avait enterré dans la chaux vive, à dessein de recueillir plus tôt ses os, qu'on avait incontinent après sa mort regardés comme des reliques insignes, que la capitale des Indes portugaises était seule digne de posséder. Après deux mois et demi on l'exhuma : on retira d'abord la chaux de dessus le visage, et on le trouva frais et vermeil, comme celui d'un homme qui eut été endormi. On s'empressa de visiter tout le corps qui était parfaitement sain et même plein de suc. La curiosité ayant été poussée jusqu'à couper un peu de chair à la cuisse droite, il en jaillit un sang vif. Les habits sacerdotaux avec lesquels le saint ministre avait été enterré n'étaient pas plus endommagés que son corps; et ce qui mit le comble à l'admiration, il s'en exhalait une odeur dont celle des parfums les plus exquis n'approchait pas. Le temps qui détruit tout, n'a servi qu'à rendre plus vénérable le tombeau de ce saint thaumaturge. Après deux siècles presque révolus depuis sa translation à Goa, la chasse précieuse qui le contient ayant été ouverte en 1744, à la demande du roi de Portugal, il fut retrouvé en chair et en os, aussi entier qu'il y avait été mis. Le vice-roi des Indes, le marquis de Castel-Nuovo, qui en avait été témoin oculaire avec une infinité de personnes, en rendent témoignage authentique. Les miracles de saint François Xavier, déjà innombrables durant sa vie, se sont multipliés à l'infini depuis sa mort. De nombreux procès-verbaux de ces miracles furent dressés par les personnes les plus éclairées et les plus di-

gnes de foi. Béatifié par Paul V en 1619; il fut canonisé par Grégoire XV, en 1621.

FRANÇOIS DE SALES (Saint), évêque de Genève, né le 21 aout 1567 et mort le 28 décembre 1622. — Comment ne pas citer parmi les grands mystiques, l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu*? D'ailleurs la toute-puissance de cette charité, qui fut toute sa vie, se manifesta aussi par des effets surnaturels visibles, comme le montre le fait suivant.

Il y avait dans les prisons de l'évêché un prêtre qu'on y avait amené depuis peu. Une fièvre chaude lui avait fait perdre l'usage de la raison. La fièvre cessa, mais la raison ne revint point. Au contraire cette aliénation d'esprit se changea en fureur, quand il eut recouvré ses forces. Ses violences et les scandales continuels qu'il donnait, obligèrent enfin de l'arrêter. Le saint prélat qui en avait donné l'ordre, saint François de Sales, n'eût pas plus tôt appris qu'on l'avait conduit dans ses prisons qu'il s'y rendit accompagné de ses domestiques. Une forte barrière au travers de laquelle on le pouvait voir, fermait l'endroit où on l'avait mis, et suffisait à peine pour l'arrêter tant la fureur avait augmenté ses forces. On la voyait peinte dans ses yeux et dans son air, et ses habits déchirés, l'écume qui lui sortait de la bouche, et les hurlements plutôt que les cris qu'il poussait, jetaient une secrète horreur dans tous ceux qui le voyaient.

Le saint prélat en fut touché jusqu'aux larmes, il le regarda quelque temps attentivement, puis se tournant du côté de ceux qui l'accompagnaient. « Mes frères, » leur dit-il, « vous voyez les effets du péché qui est la première cause de tous les désordres qui sont dans la nature. Vous voyez comme il efface jusqu'aux moindres traits de cette divine ressemblance à laquelle nous avons été créés, et vous devez comprendre quel présent Dieu nous a fait en nous donnant la raison, et ce que c'est qu'un homme qui en a perdu l'usage. Mais Dieu à qui cet homme appartient par tant de titres, qui l'a créé, et qui l'a racheté de son sang, Dieu plus fort que le démon, plus miséricordieux que nous ne sommes coupables, ne le laissera pas plus longtemps dans ce pitoyable état, prions-le tous d'avoir pitié de lui. » Il fut quelque temps sans rien dire, tout recueilli en lui-même, puis il commanda qu'on ouvrît la barrière.

Tous ceux qui l'accompagnaient frémissaient à cette proposition, et chacun craignant pour lui, et pour soi-même, s'opposa à son dessein; mais le saint prélat plein de foi et de confiance en Dieu à qui rien n'est impossible les assura qu'ils n'avaient rien à craindre, et que le temps des miséricordes de Dieu était venu pour ce pauvre homme. La barrière fut ouverte, François seul entra, et prenant ce furieux par la main. « Ayez, » lui dit-il, « confiance en Dieu, mon frère. » Il lui mit ensuite la main sur la tête, lui rangea ses cheveux qui étaient tout en désordre. Dans le moment même sa fureur fut calmée,

le trouble et l'agitation de son corps cessèrent, la tranquillité parut dans ses yeux, et sur son visage, et l'on n'y vit plus que les marques de la confusion que lui causait le désordre où il se voyait.

La mer calmée tout d'un coup au plus fort d'une violente tempête, passerait pour un grand miracle. Ce n'en est peut-être pas un moindre de rendre ainsi en un moment la tranquillité à un esprit troublé, la paix à un cœur agité d'une fureur aussi violente, et la santé à un corps qui ne pouvait enfin que succomber sous les mouvements convulsifs d'une étrange maladie.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette guérison miraculeuse est qu'elle fut aussi entière que subite; et l'on n'eut pas lieu d'en douter, quand on vit le saint prélat prendre par la main cet homme auparavant si transporté, le tirer de prison, et le mener dans son palais épiscopal. Là il lui fit donner des habits, le fit manger à sa table, et le renvoya chez lui si parfaitement guéri, qu'il n'eut plus depuis le moindre ressentiment d'un mal dont on vient de raconter de si étranges effets.

Dans la bulle de canonisation de saint François de Sales, on rapporte sept miracles authentiques opérés par son intercession, et parmi ces miracles on compte la résurrection de deux morts et la guérison d'un aveuglé. On rapporte que quand on fit l'ouverture de son corps pour procéder à son embaumement, on trouva son fiel dur et pétrifié; on attribue ce phénomène physiologique aux efforts qu'il avait faits pour acquérir la douceur qui est de toutes les vertus celle qui a le plus brillé en lui.

FRANÇOIS DE GIROLAMO (Saint), né le 17 décembre 1642 et mort à Naples, le 11 mai 1716. — Nous citerons seulement deux de ses miracles, au milieu d'une foule d'autres.

Le père du saint, vieillard de quatre-vingt-huit ans, était tombé gravement malade, précisément à l'époque où François était attendu dans le lieu de sa naissance pour y faire une mission. Un de ses frères se disposait à l'en informer et à lui proposer d'ajourner ses prédications jusqu'à la guérison de leur père, lorsqu'il vit tout à coup le saint religieux entrer dans la chambre du malade, s'approcher de son lit, lui baiser respectueusement la main, et lui dire : « Mon cher et tendre père, je vous attends demain à l'église où je commencerai la mission. » Le lendemain, en effet, le bon vieillard se trouva parfaitement guéri, et, au grand étonnement de tous les habitants, il put assister sans la moindre fatigue à tous les exercices de la mission.

L'autre fait est encore plus admirable. Un jour que le saint confessait dans une église, il vit entrer une pauvre femme avec un enfant qui ne pouvait marcher qu'en s'aidant de ses mains, ou comme on dit vulgairement à quatre pieds. Touché de compassion, il tendit les mains à cet enfant, et l'invita d'un air riant à venir dans ses bras. « Plut à Dieu,

dit la mère, qu'il fût en son pouvoir de le faire! mais vous voyez en quel état il est réduit; il lui est impossible de se dresser et de se tenir sur les pieds un seul moment. » François cependant continuait à appeler l'enfant de la manière la plus gracieuse, lorsque le petit estropié se lève et court se jeter sur son sein; il l'accueille avec la plus grande tendresse, l'embrasse et après lui avoir fait sur le front le signe de la croix, il le rend à son heureuse mère parfaitement guéri.

Le nombre des miracles que François de Girolamo opéra, dit-on, avec les reliques de saint Cyr, et par l'intercession de ce glorieux martyr de Jésus-Christ, dont il avait rétabli avec éclat le culte presque oublié est vraiment prodigieux. Avant de mourir, il déclara lui-même que les grâces spéciales qu'il avait obtenues par la médiation de ce saint s'élevaient à plus de dix mille, et qu'un grand nombre d'entre elles étaient de véritables merveilles. » (*Histoire de la vie des saints*, par MM. JUSTE et CAILLAU, t. IV, p. 492.)

Comme nous l'avons dit, saint François de Girolamo mourut à Naples le 11 mai 1716. Aussitôt que la nouvelle de sa mort fut connue dans la ville, on accourut en foule au lieu où son corps était exposé. Sur le soir, quand l'affluence ne fut pas aussi considérable, la duchesse de Lauria, épouse du gouverneur de Naples, se trouvant près du saint, pria un des Pères de faire le signe de la croix avec la main de François, sur la tête de sa fille âgée de dix ans, qui était estropiée, paralytique, hideusement contrefaite, et qui ne pouvait émettre que des sons inarticulés. Le religieux y consentit, et pendant ce temps-là les assistants récitèrent le *Miserere*. Aussitôt, au grand étonnement de tout le monde, la petite fille cria en s'adressant à sa mère qui la tenait sur ses bras : Mettez-moi à terre, je suis guérie. La duchesse s'évanouit de joie, et, revenue à elle, elle se souvint que le P. Girolamo lui avait autrefois promis que sa fille serait guérie après sa mort, et qu'il en avait obtenu l'assurance de saint Cyr et de saint François Xavier, à qui il l'avait recommandée.

FRANÇOISE (Sainte), — de Rome, fille de Paul Buxo et de la sainte fondatrice des Oblats de la Tour des Miroirs, vivait au milieu du xv^e siècle. Il lui fut nombre de fois donné de voir la Reine des cieux dans différents états. Un jour, notamment, cette Vierge, apparaissant à Françoise, prit doucement sa tête et la mit sur son cœur à elle; ce que faisant elle prodigua mille caresses affectueuses à sa chère Françoise. Elle mit même sur la tête de cette fille des Romains son propre voile, qui était d'une riche étoffe d'or; et elle lui en donna, pour ses compagnes un autre dont la blancheur effaçait celle de la neige. Par là, elle voulait lui donner à entendre qu'elle la prenait elle-même et toute sa communauté sous sa protection toute-puissante. Un jour qu'elle était allée avec ses compagnes se promener dans

une vigne, et qu'elle s'était éloignée du reste de ses sœurs pour dire son office, il survint tout à coup une pluie diluvienne qui mouilla jusqu'aux os toutes les religieuses, excepté la seule Françoise, sur laquelle ne tomba pas la plus petite goutte d'eau, quoiqu'elle ne se fût mise à couvert sous aucun abri. (VALERIUS in ejus Vita; Voy. sa bulle de canonisation par Paul V, P. SAUSSERET, etc.)

FULBERT, évêque de Chartres. — Voici, d'après Guillaume de Malmesbury, Vincent de Beauvais, Baronius, Courcier, Gonon, d'Argentan, Poiré et beaucoup d'autres, une des faveurs singulières qui lui furent accordées :

Fulbert étant tombé gravement malade, de la maladie qu'on nomme feu saint Antoine, feu des Ardents ou feu sacré, et qui lui dévorait la langue avec d'atroces douleurs, vit, une nuit qu'il souffrait extraordinairement, venir à lui une belle dame à l'air plein de majesté, accompagnée d'une suite nombreuse et dans un grand appareil. Elle lui dit d'ouvrir la bouche; et le malade l'ayant fait, cette mystérieuse dame fit pour lui ce qu'une mère fait pour l'enfant qu'elle allaite : elle lui répandit sur la langue quelques gouttes sacrées de son lait virginal, qui lui rafraîchirent la langue, en éteignirent les ardeurs et le guérèrent sur-le-champ. Les joues mêmes du saint prélat en furent arrosées; et en ayant essuyé quelques gouttes avec des linges précieux, il les laissa à son église comme reliques et comme souvenir du miracle opéré en sa faveur. Au xvi^e siècle on voyait encore cette relique dans le trésor remarquable de Notre-Dame de Chartres. (*App. et revel. de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

FULGENCE (Saint), — évêque de Ruspe en Afrique, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il opéra plusieurs guérisons miraculeuses et mourut en 533. Il apparut à Pontier, évêque d'une ville voisine, et lui apprit qu'il jouissait de la félicité du ciel.

FUNÉRAILLES. — Après la multitude incalculable de miracles opérés aux tombeaux des saints (Voy. TOMBEAUX), il en est peu d'aussi fréquents que ceux opérés à leurs funérailles, dans tous les lieux et dans tous les siècles. Nous nous bornerons à en citer ici quelques-uns, seulement comme exemples.

Plusieurs miracles s'opérèrent à la cérémonie des funérailles de saint Adelphe, abbé du Saint-Mont, près de Remiremont, mort le 11 septembre, vers l'an 670. Il en fut de même aux obsèques de sainte Radegonde, reine de France, morte le 13 août 587. Un aveugle y recouvra la vue. De même aux funérailles de sainte Jeanne de Valois, reine de France.

Aux obsèques de saint Ubald, évêque de Gubio, mort le 16 mai 1160, et qui se firent au milieu d'un concours immense, il s'opéra plusieurs prodiges. D'autres aussi eurent lieu aux funérailles du B. Dalmaçe

Monner, Dominicain, mort le 24 septembre 1341.

Nous lisons dans la Vie de saint Ignace de Loyola, mort le 31 juillet 1556 : Le P. Benoit Palmio fit l'éloge funèbre de saint Ignace le jour de son enterrement. Parmi les dames romaines qui étaient présentes, la femme du seigneur André Nerucci eut une forte pensée durant la cérémonie que sa fille, qui avait les écrouelles guérirait par l'intercession de celui dont on faisait les obsèques. Les médecins, depuis cinq ans, jugeaient le mal incurable, et la dame était sur le point de mener sa malade en France, où les rois ont le don de guérir les écrouel-

les. Comme elle ne douta pas que sa fille, qui était auprès d'elle, ne guérit en touchant le corps du P. Ignace, l'une et l'autre firent ce qu'elles purent pour gagner l'autel. Mais il ne leur fut jamais possible de percer la foule. On enferma le corps dans son cercueil, et on le mit au tombeau avant qu'elles pussent approcher. Néanmoins elles ne perdirent pas courage, et la dame supplia les Pères d'appliquer sur le mal de sa fille quelque chose qui eût servi au saint homme. Le P. Corneille Vischaven fit ce qu'elle désira, et dans le même moment les écrouelles disparurent, sans qu'il en restât nulle marque.

G

GAL (Saint), — évêque de Clermont en Auvergne, fut favorisé du don des miracles, et l'on rapporte qu'il arrêta par ses prières un incendie qui menaçait de consumer toute la ville, et que, dans une autre circonstance, il délivra son peuple d'une maladie épidémique qui sévissait dans les provinces voisines. (vi^e siècle.)

GAUFROID (Saint). — Herbert, archevêque de Turin, a composé trois livres des *Miracles* opérés en faveur de l'ordre de Cîteaux. Voici entre autres visions celle qu'il raconte au livre III, ch. 9 : « Gaufroid, qui entra dans l'ordre de Cîteaux en 1155, et qui s'assit ensuite sur le siège archiepiscopal de Sora, vit en révélation une procession toute composée de bienheureux. La glorieuse Mère de Dieu y marchait la dernière, et, se détachant des autres, elle vint à un pauvre moine nommé Tiercelin, qui était très-malade et dont elle conduisit l'âme au séjour des joies sans fin, au milieu des accents de l'allégresse la plus vive et des chants de tous ceux qui lui faisaient cortège. » Les *Annales de Cîteaux* rapportent le même fait, ch. 2, n^o 8, année 1155.

GÉRARD (Le bienheureux), frère lai de l'ordre des Franciscains. — La sainte Vierge daigna une fois s'entretenir avec lui, et peu d'instants avant sa mort elle lui apparut encore et lui donna l'assurance de son salut éternel. (WADINGHUS, *Annal. Minor.*)

GERMAIN (Saint), évêque d'Auxerre. — Parmi les nombreux miracles opérés par saint Germain, et dont nous lisons les détails dans sa Vie, nous nous bornerons à résumer les suivants : Childebert étant tombé malade au château de Chelles, on désespérait de sa guérison, et les médecins avouaient qu'ils ne trouvaient aucune ressource dans leur art. Germain, après avoir passé la nuit en prières, approcha du prince, lui imposa les mains, après quoi Childebert se vit parfaitement guéri. Il rapporte lui-même ce miracle dans les lettres patentes par lesquelles il donne la terre de Chelles à l'Eglise de Paris, en reconnaissance de ce qu'il avait recouvré la santé d'une manière

surnaturelle. Peu de temps après, Clotaire, frère de Childebert, tomba gravement malade. Il envoya chercher le manteau de saint Germain, et l'ayant appliqué sur la partie de son corps où il souffrait, il se trouva guéri à l'instant même. En 446, Eloi, l'un des principaux habitants de la Bretagne, présenta à saint Germain son fils qui était à la fleur de l'âge, mais qui ne pouvait se servir d'une de ses jambes. Le saint toucha la partie malade et la guérit en présence d'un grand nombre de personnes. Saint Germain étant allé à Ravenne, la princesse Placidie, mère de Valentinien, lui envoya un vase d'argent rempli de mets délicats, mais sans viande, dont elle savait qu'il s'était interdit l'usage, et Germain lui envoya à son tour un pain d'orge sur une assiette de bois. Placidie fit enchâsser l'assiette dans de l'or et garda le pain, qui opéra plusieurs guérisons miraculeuses.

GERTRUDE (Sainte) — abbesse, née après le milieu du xiii^e siècle, à Eisleben, dans la haute Saxe, fut placée, à l'âge de cinq ans, chez les Bénédictines de Rodersdorf, devint supérieure de ce monastère en 1294, et mourut en 1334. Nous avons d'elle un volumineux ouvrage intitulé : *Insinuationes divinae pietatis*, qui a été traduit en français par Joseph Mège, religieux de la congrégation de Saint-Maur, sous ce titre : *La Vie et les œuvres de sainte Gertrude*. C'est en effet la vie de la sainte écrite par elle-même. Malheureusement cet écrit ne nous est pas parvenu sous la forme qu'il a dû avoir primitivement. Le dernier livre tout entier est évidemment d'une autre plume, et doit être attribué à une des religieuses de la communauté de sainte Gertrude, qui lui était le plus étroitement unie. Dans les quatre autres livres on a dû remanier les manuscrits où les dictées de la sainte; de sorte qu'il est difficile d'y démêler au juste ce qui est véritablement de sa rédaction propre et ce qui a été rédigé ou remanié par un autre, sur ses notes et ses manuscrits sans doute. De plus, ce livre étant excessivement rare, nous n'avons pu nous en procurer le texte latin et

nous sommes obligé d'avoir recours à la traduction que nous avons citée plus haut, qui remonte à la fin du xvi^e siècle et nous semble imparfaite.

Ces considérations sont indispensables pour bien faire comprendre l'imperfection des renseignements qui nous restent sur la vie de sainte Gertrude. Quoi qu'il en soit, cette vie n'est évidemment, comme le prouve le livre des *Insinuations* qu'une révélation incessante et quotidienne. Nous y voyons sainte Gertrude en relation intime et familière avec le Sauveur, sa sainte Mère, et les saints. Elle les consulte sans cesse, Jésus-Christ principalement, dans toutes ses pensées, dans toutes les affaires qui l'occupent. C'est trop peu de dire que le Sauveur et la sainte Vierge lui apparaissent, il faut dire que le Christ surtout est constamment avec elle, qu'il l'a dirige dans tous ses sentiments, dans toutes ses pensées, dans tous ses actes, l'inspire dans toutes ses œuvres d'édification. Il lui imprime les stigmates sacrés de ses plaies, lui donne son propre cœur déifié, en un mot toute la vie de sainte Gertrude n'est pour ainsi dire qu'une vision extatique. Elle est au xiii^e siècle, ce que fut au nôtre la sœur Catherine Emmerich. Il y a néanmoins entre elles cette différence fondamentale. Catherine Emmerich a la vision incessante de la Passion du Sauveur et des merveilles de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais presque exclusivement dans le sens de la souffrance expiatoire et rédemptrice : c'est une victime qui souffre pour imiter son Dieu. Sainte Gertrude, au contraire, a la vision constante du Christ dans le sens surtout de ses miséricordes ineffables, de sa charité et de sa béatitude. C'est, selon ses propres expressions, une épouse qui contemple incessamment le bonheur de son époux, guidée, inspirée, dirigée par lui.

Du reste, la vie et les contemplations de sainte Gertrude sont pour la Mystique un riche trésor où elle puise les idées les plus pures de la vie spirituelle en même temps que les contemplations les plus hautes, nous dirions presque les plus audacieuses des visions extatiques. Le livre des *Insinuations de la divine piété* étant extrêmement rare et très-peu connu, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur en donnant de longs extraits sur la vie de sainte Gertrude.

« Un jour, » dit ce livre, « une personne pieuse, qui avait une grâce particulière pour les révélations, se sentant attirée par la grande réputation de Gertrude, vint de fort loin au monastère où elle demeurait; n'y connaissant personne, elle pria Dieu de l'adresser à quelque religieuse de l'entretien de laquelle elle pût tirer utilité pour son âme. Dieu lui fit connaître que la première qui s'asseoirait auprès d'elle, était celle qu'il avait vraiment élue, et qui lui était la plus fidèle de toutes. Ce fut justement Gertrude qui vint s'y asseoir; mais cette vertueuse femme étant entrée en conversation avec

elle, trouva qu'elle cachait tellement les dons de Dieu, et qu'elle en paraissait si vide, que croyant être trompée dans l'inspiration qu'elle avait eue, elle s'en plaignit à Dieu avec abattement. Sa première pensée lui fut confirmée, et Dieu lui assura que c'était celle qu'il lui avait révélée.

En effet, peu de temps après, la même personne s'entretenant avec sainte Mechtilde, qui était professe et chantre dans ce même monastère, et si élevée en grâce que ses discours étaient plus doux que le miel, et son esprit plus fervent que le feu; elle fut tellement charmée de sa conversation, qu'elle demanda à Dieu comment il se pouvait faire qu'il préférât Gertrude à toutes les autres, et pourquoi il ne lui avait point recommandé Mechtilde, qu'elle n'estimait pas moins que Gertrude? Le Seigneur lui fit connaître qu'il opérât, à la vérité, de grandes grâces dans Mechtilde, mais que, dans Gertrude, il en opérât de bien plus grandes. Ce seul témoignage suffirait présentement, si nous n'en avions d'autres, bien plus considérables, que nous sommes obligé, avant de passer outre, de rapporter.

En un autre temps, une personne d'une haute vertu, priant pour Gertrude, sentit que la grâce lui donnait une affection violente pour elle. Ce qui lui fit dire avec étonnement : *Que voyez-vous, divin Amour, dans cette vierge, qui vous oblige d'avoir pour elle tant d'estime et de l'aimer si tendrement?* L'Epoux de notre sainte lui répondit : *C'est ma bonté toute pure qui m'y oblige, et c'est elle seule qui renferme, et qui perfectionne dans son âme ces cinq vertus qui me plaisent principalement, et que j'y ai mises par une singulière libéralité. Elle possède la pureté; par une continuelle influence de ma grâce. Elle possède l'humilité dans la grande diversité de mes dons; car elle s'abaisse d'autant plus dans son néant, par la connaissance qu'elle a de sa faiblesse, que je produis en elle de plus merveilleux effets de mon pouvoir. Elle possède une véritable bonté, qui lui fait désirer pour ma gloire le salut de tout le monde. Elle possède une parfaite fidélité, en répandant sans réserve, pour cette même Eglise, et pour sauver tout l'univers, ses richesses et ses biens. Elle possède enfin une charité consommée; car elle m'aime de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même, pour l'amour de moi.*

Après que Dieu eut parlé de la sorte à cette âme, il lui fit voir sur son cœur une pierre précieuse, qui était en triangle en forme de trèfle, dont l'éclat et la beauté ne peuvent se dépeindre, et lui dit : *Je porterai toujours cette pierre précieuse comme un gage de l'affection que j'ai pour mon épouse. Je l'ai rendue de cette figure, afin que toute la cour céleste connaisse, par l'éclat de la première feuille, qu'il n'y a point de créature sur la terre qui me soit si proche que Gertrude; parce qu'il n'y a personne aujourd'hui, parmi les hommes, qui me soit uni de si près qu'elle, soit par la pureté de l'intention, soit*

par la droiture de la volonté. Il parut dans la seconde feuille que je n'ai pour aucune âme qui vive dans la captivité de la chair et du corps, tant d'inclination à l'enrichir de mes grâces et de mes faveurs, que j'en ai pour elle. Et enfin l'on remarque dans la splendeur de la troisième feuille, qu'il n'y a point de mortel présentement, qui rapporte avec plus de sincérité, et de fidélité à ma seule gloire les dons qu'il reçoit de moi, que fait Gertrude, qui, bien loin d'en usurper la moindre chose, ne voudrait pas seulement se l'être attribuée.

Le Seigneur conclut cette révélation, en disant à cette personne vertueuse qu'il avait ainsi daigné entretenir des perfections de notre sainte : *Vous ne sauriez jamais trouver dans un lieu qui me plaise et qui me convienne davantage, que dans le sacrement de l'Autel, et ensuite dans le cœur et dans l'âme de Gertrude, ma bien-aimée ; car c'est vers elle que j'ai tourné d'une manière admirable toutes mes affections, et toutes les complaisances de mon divin amour.*

Il arriva la même chose dans un autre temps. Une femme qui était aussi très-agréable à Dieu, lui adressant ses prières pour Gertrude, le Seigneur lui dit : *Celle pour laquelle vous priez est ma chère colombe qui n'a point de fiel, parce qu'elle rejette de son cœur comme du fiel toute l'amertume du péché. C'est elle qui est ce lis choisi que j'affecte de porter entre mes mains, parce que je fais mes délices et mes plaisirs de me reposer dans la pureté et l'innocence de cette âme chaste. C'est elle qui est ma rose, dont l'odeur est si agréable ; parce que sa patience dans toutes les adversités, et les actions de grâces qu'elle me rend, m'apportent, en montant à moi, la senteur des parfums les plus doux. Elle est cette fleur du printemps qui ne se flétrit jamais, et que je prends plaisir à regarder, parce qu'elle conserve et entretient sans cesse dans son sein un désir passionné, non-seulement pour les vertus, mais aussi pour l'achèvement de toutes les perfections. Elle est enfin cette douce harmonie qui flatte l'oreille des bienheureux, et qui est composée de toutes les souffrances qu'elle endure avec tant de fermeté.*

Un peu avant le Carême, notre sainte faisant la lecture à la communauté, selon la coutume de l'ordre, et rencontrant ces paroles : *Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces* (Matth., xxii, 37), elle répéta ce commandement de l'Écriture par un mouvement de dévotion. Une religieuse qui était aussi très-vertueuse, ayant entendu ce que le zèle de sa sœur venait de lui faire dire, en fut si vivement pénétrée, qu'elle s'écria, en s'adressant à Jésus-Christ : *Que vous êtes, Seigneur, aimé de Gertrude, dont le cœur tout embrasé d'amour nous enseigne comme il faut vous aimer ! — Je l'ai portée entre mes bras, répondit-il, dès son enfance, et l'ai conservée sur mon sein dans la pureté et l'innocence de son baptême jusqu'à cette heure, qu'elle se lie et s'attache à moi par la liberté de son choix et de sa volonté, et par*

la perfection de ses désirs, je me donne aussi moi-même tout entier en échange. Il ajouta encore : Je me plais si fort dans cette âme, que souvent, lorsque les hommes m'offensent ; j'y entre en secret pour y trouver quelque repos, et je fais souffrir à son corps quelque douleur, ou quelque peine à son esprit ; et alors, comme elle reçoit cette pénitence, pour les péchés des autres, avec les mêmes sentiments d'actions de grâces, d'humilité et de patience, qu'elle a l'habitude de recevoir tout ce qui lui vient de ma part, et qu'elle me l'offre en s'unissant à mes propres souffrances, elle apaise entièrement mon courroux, et elle oblige ma miséricorde à pardonner, pour l'amour d'elle, à un grand nombre de pécheurs.

Un autre jour, que Gertrude avait demandé, par humilité, à une âme qui était très-agréable aux yeux de Dieu, de le prier pour elle, cette bonne personne s'étant mise en oraison entendit le Seigneur qui disait : *Les défauts qui paraissent dans Gertrude se pourraient plutôt appeler des avancements dans la perfection ; car il serait presque impossible que la faiblesse humaine pût se garantir du vent de la vaine gloire au milieu de l'abondance des grâces que j'opère continuellement en elle, si ses vertus n'étaient cachées à ses yeux, sous les voiles et les ombres de défauts apparents. Aussi, de même que la terre rapporte une plus abondante et plus riche moisson à proportion que le laboureur a eu plus soin de la fumer ; de même la reconnaissance de Gertrude me rapporte d'autant plus de fruits, que je lui fais voir plus au vrai sa faiblesse. C'est pourquoi je lui ai donné, pour les imperfections différentes dont elle est dans une continuelle humiliation, une grâce particulière pour chacune, avec laquelle elle les puisse toutes effacer devant mes yeux. Et il viendra un temps dans lequel, après que j'aurai changé ses défauts en autant de vertus, son âme brillera comme une lumière éclatante....*

Je suis encore forcé de rapporter ici, pour une dernière preuve de sa confiance, le témoignage de Dieu même, qui ne peut jamais tromper ; et qui, après avoir refusé longtemps à une personne ce qu'elle lui demandait, sans même répondre à sa prière, voyant cette âme dans un profond étonnement, il lui dit enfin : *J'ai différé à vous répondre, parce que vous n'avez point assez de confiance aux effets que ma miséricorde produit en vous. Que ne faites-vous comme Gertrude, cette vierge que j'ai choisie, qui est si fermement appuyée et établie sur ma providence qu'il n'y a rien qu'elle n'espère de la plénitude de mes grâces, aussi ne lui refuserai-je jamais rien de tout ce qu'elle me demande ?*

C'est dans ce sentiment de soi-même qu'étant un jour par les chemins, elle dit à Dieu, tout abîmée dans la profondeur de son néant : *Ah ! Seigneur ! entre tous les miracles que vous opérez, celui qui me semble le plus grand, c'est de voir que la terre soutient une misérable pécheresse telle que je suis. — Dieu, qui se plaît à relever la gloire*

de ceux qui s'abaissent par humilité, lui dit, plein de douceur et d'amour : *Il est bien juste que la terre vous supporte, puisque les cieux mêmes, avec toute leur majesté, vous doivent recevoir.* Mais enfin Dieu qui sonde les plus profonds abîmes du cœur, a lui-même rendu ce témoignage glorieux à l'avantage de Gertrude, répondant à la prière d'un saint homme dans l'ardeur de son zèle et de son oraison : *Sachez que je visite continuellement cette âme bienheureuse que j'ai choisie pour ma demeure, avec autant de douceur et de charme que vous en ressentez maintenant.*

Aussi cette sainte s'étant lassée à considérer le néant et la folie des plaisirs du monde, dit à Dieu : *Je ne saurais, Seigneur, trouver aucune chose sur la terre qui me plaise, que vous seul, mon aimable Jésus!* — *Et moi,* lui dit le Seigneur, *comme par une espèce de reconnaissance, je ne trouve rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, qui puisse me plaire sans vous, car c'est moi-même qui mets en vous tout ce qui fait l'objet de ma complaisance, et de cette manière, je me trouve toujours en vous avec toutes les choses qui me plaisent; et d'autant plus que ce plaisir m'est doux, il vous est d'autant plus profitable.*

Elle aimait si tendrement la paix de sa conscience, et elle jouissait d'un si parfait repos d'esprit, que tout ce qui était capable de le troubler lui était insupportable. Et c'est ce qui la rendait si agréable aux yeux de Dieu, qu'un jour se voyant pressé par les prières d'un saint homme, de lui dire ce qui lui plaisait le plus dans sa bien-aimée Gertrude, il lui répondit que c'était la liberté de son cœur. De quoi ce saint personnage étant surpris, comme s'il eût moins estimé l'excellence de ce don qu'il ne devait le faire, lui repartit : *Pour moi, Seigneur, je croyais que ce qui vous agréait davantage en cette âme était la parfaite connaissance qu'elle a de soi-même, et le grand amour auquel elle est arrivée par votre grâce.* — *Il est vrai,* dit le Seigneur, *que ce sont là deux grandes perfections; mais cette liberté de cœur, qui tient de l'une et de l'autre, est un don si précieux et un bien si parfait, qu'elle élève l'âme au comble de la perfection. C'est elle qui dispose le cœur de Gertrude à recevoir, dans tous les moments de sa vie, quelques nouvelles faveurs; c'est elle enfin qui empêche d'attacher ce cœur à aucune chose qui me déplaît, ou qui puisse m'en disputer la souveraineté.*

Sainte Mechtilde, chantant au chœur, aperçut Jésus-Christ, assis sur un trône élevé, et Gertrude, qui se promenait autour de lui, sans détourner ses yeux de dessus la face de son maître, de quelquel côté qu'elle allât, bien qu'en même temps elle eût un soin exact de toutes les choses extérieures; c'est-à-dire de tous les exercices de la vie active, auxquels elle était obligée. Mechtilde, dis-je, étonnée de ce qu'elle voyait, entendit ces paroles sortir de la bouche de Dieu même : *C'est là l'image de la vie que mène ma chère Gertrude devant mes yeux; elle marche*

toujours en ma présence; elle ne donne ni relâche à ses désirs, ni trêve aux empressements qu'elle a de reconnaître ce qui est le plus selon mon cœur; et aussitôt qu'elle l'a pu connaître, elle l'exécute avec soin et fidélité, sans en demeurer là toutefois: mais cherchant toujours à connaître quelque nouvelle chose dans ma volonté, pour trouver, par le redoublement de son zèle, de nouvelles actions de vertu à pratiquer. Et ainsi toute sa vie n'est qu'un enchaînement de louanges consacrées à mon honneur et à ma gloire. — Mais, Seigneur, répliqua Mechtilde, *si la vie de Gertrude est si parfaite, comment se peut-il faire qu'elle ne peut supporter les défauts des autres, et qu'ils lui paraissent si grands? — C'est,* lui répondit Dieu, *avec une douceur admirable, que, comme elle ne peut pas souffrir que son cœur soit souillé de la moindre tache, elle ne peut pas voir aussi sans émotion le cœur de son prochain sujet à quelque défaut.*

Mais parce qu'il y a des esprits faibles qui ne sauraient entendre la vérité lorsqu'elle est annoncée avec une ferveur extraordinaire, il arriva qu'une des amies de notre sainte qu'elle reprit un peu trop sévèrement, en fut troublée jusqu'à se croire obligée par un sentiment de piété de demander à Dieu dans ses prières qu'il lui plût de modérer l'ardeur du zèle de Gertrude. Voici l'instruction qu'elle reçut du Sauveur : *Lorsque je vivais sur la terre, j'avais un amour très-ardent pour toutes les vertus, et rien ne m'était plus opposé que l'injustice. C'est en cela que Gertrude m'est en quelque façon semblable. — Ah! Seigneur,* s'écria cette fille, *c'était pour une raison bien différente que pendant votre vie temporelle vos paroles paraissaient trop sévères à quelques âmes réprouvées; mais Gertrude attaque par la violence de ses discours jusqu'aux personnes qui passent aux yeux du monde pour vertueuses. A quoi le Seigneur repartit : Les Juifs passaient dans ce temps-là pour des saints; et cependant ne sont-ce pas eux qui ont pris de moi, plus que tous les autres, un sujet de scandale?*

Plusieurs personnes étant tourmentées par de violentes tentations, et accablées d'autres ennuis, ont été si entièrement libres après s'être recommandées à ses prières, qu'elles ont employé leurs meilleurs amis pour rendre grâce premièrement à Dieu, et puis à Gertrude, de leur parfaite délivrance. Il y en eut même qui ont été avertis pendant leur sommeil de lui découvrir leurs misères, ce qu'ils n'ont pas eu plus tôt fait, qu'ils s'en sont trouvés affranchis.

Sainte Gertrude étant un jour dans l'appréhension ordinaire aux âmes pures, d'être coupable devant Dieu de témérité et de présomption, de ce qu'elle répondait avec trop de précipitation, et trop d'autorité aux difficultés qui lui étaient proposées, elle eut recours à Celui qui était son unique refuge, et lui découvrant les

peines d'esprit qu'elle souffrait, elle en reçut cette consolation intérieure : *Allez, ma fille, ne craignez rien désormais, consolez-vous, prenez courage, et vivez en repos; je suis le Seigneur votre Dieu; c'est moi qui suis cet amant céleste qui vous ai créée par un pur effet de mon amour; c'est moi qui vous ai choisie pour être par une grâce toute particulière le lieu de ma demeure, et l'objet de ma complaisance; c'est pourquoi je réponds effectivement par votre bouche à ceux qui me cherchent en vous avec ferveur et humilité.*

Il arriva bientôt après que reprenant une personne de quelque défaut, elle se trouva dans une humble appréhension d'avoir été trop sévère et trop indiscrète; ayant recours à Dieu, elle le pria qu'il daignât l'éclairer de ses lumières divines, afin qu'elle ne fût jamais de réponse à personne dans quelque occasion que ce pût être, qui ne fût selon son cœur. *N'appréhendez rien, ma fille, lui dit le Seigneur, mais ayez une sainte confiance, car je vous donnerai ce merveilleux avantage que lorsque quelqu'un ira à vous avec foi et humilité pour vous consulter sur quelque affaire que ce puisse être, le flambeau de ma vérité vous en découvrira les obscurités les plus cachées, et vous en jugerez d'une manière exacte et solide, suivant la nature des choses et la condition des personnes. Vous reprendrez fortement de ma part celui dont je vous aurai fait connaître que la conduite est plus criminelle; et au contraire vous serez plus douce et plus affable à celui qui aura commis des fautes plus légères. — Arrêtez, dit-elle, Roi du ciel et de la terre, arrêtez, je vous prie, le torrent de vos miséricordes, parce qu'un peu de poussière et de cendre comme je suis, est indigne de recevoir de si grandes faveurs. — Ne vous étonnez point, ma fille, lui répartit le Seigneur, si je fais juge des différends qui sont entre moi et les créatures, celle à qui j'ai communiqué si souvent les secrets de mon amour. A quoi il ajouta encore ces paroles: Tous ceux, qui accablés de tristesse et le cœur serré de quelque affliction, iront avec une humilité profonde et une véritable sincérité prendre conseil de vous, et vous demander consolation, ne seront point trompés dans l'accomplissement de leurs désirs: car je suis le Dieu qui demeure en vous, et qui désire faire à plusieurs par votre ministère le bien qui doit découler sur eux de l'abondance de ma charité; et il est indubitable que toute la joie que votre cœur en ressent, il la puise dans la source féconde du mien.*

Sainte Mechtilde d'heureuse mémoire étant en prière pour Gertrude, aperçut le cœur de cette sainte disposé en forme d'un pont stable, dont les deux côtés lui paraissaient bordés, l'un de la divinité de Jésus-Christ, qui lui disait : *Tous ceux qui s'efforcent de venir à moi par ce pont, ne doivent appréhender ni chute, ni égarement. C'est-à-dire, que tous ceux*

qui recevront ses conseils, et qui les exécuteront fidèlement, ne s'écarteront jamais du droit chemin qui conduit à la vie de l'éternité bienheureuse.

Sainte Mechtilde s'étant abandonnée à la prière, comme elle en avait été suppliée, pour découvrir quels sentiments Dieu avait pour Gertrude, elle aperçut le Sauveur Jésus comme un époux jeune et paré, et plus beau que tant de millions d'anges, revêtu d'une robe de couleur verte à fond d'or, qui tenait embrassée tendrement de son bras droit celle pour qui elle priait, en sorte que son côté gauche qui est le côté du cœur, était comme attaché à l'ouverture de la plaie du Sauveur. Elle vit aussi Gertrude qui tenait pareillement embrassé de sa main gauche, qu'elle passait derrière lui, et cherchant avec étonnement le sens de cette vision extraordinaire : *Sachez, lui dit le Seigneur, que le vert et l'or de mes vêtements représentent l'opération de ma divinité toujours nouvelle et toujours agissante par les influences de mon amour; et répétant ces mêmes termes: Oui, dit-il, mon opération est toujours nouvelle, et toujours agissante dans l'âme de Gertrude; et l'union que vous voyez de son cœur avec mon côté, marque qu'elle est attachée si inséparablement à moi, qu'elle est en état de recevoir à chaque moment les épanchements de ma divinité.*

Sainte Mechtilde demanda à Dieu si Gertrude qui lui était si chère, ne commettait jamais quelques fautes; et pourquoi elle avait tant d'empressement à toute heure de faire tout ce qui lui venait même par hasard dans l'esprit, sa conscience demeurant toujours dans la même assiette, soit qu'elle fût oraison, qu'elle écrivit, ou qu'elle lût, soit qu'elle instruisit le prochain, et qu'elle reprît quelqu'un de ses défauts, ou qu'elle le consolât de ses peines : *J'ai lié mon cœur si fortement avec son âme par les nœuds de ma miséricorde, lui répondit le Sauveur, qu'elle est devenue un même esprit avec moi, et c'est pour cela qu'elle a une obéissance si prompte pour tous les ordres de ma volonté, que l'harmonie et l'intelligence qui se rencontrent entre les membres du corps avec le cœur, ne sont pas plus grandes que celle qui est entre l'âme de Gertrude et moi; et comme un homme dans le secret de son cœur, n'a pas plus tôt dit à ses mains, faites cela, que ses mains se remuent à l'instant même pour le faire, parce qu'elles sont entièrement soumises aux ordres du cœur, et lorsque quelqu'un dans son esprit commande à ses yeux de regarder un objet, ses yeux s'ouvrent incontinent pour lui obéir; de même Gertrude m'est toujours présente, et suit à toute heure les mouvements de mon intention.*

Une autre sainte fille qui avait l'esprit fort éclairé dans la connaissance des choses spirituelles, dans lesquelles elle avait été éprouvée, rendant grâces à Dieu de toutes les faveurs dont il avait honoré Gertrude,

eut une vision et une révélation tout ensemble des privilèges de cette sainte, et de l'union de son âme avec Dieu, tout à fait semblables à celles que nous venons de rapporter de sainte Mechtilde; d'où l'on peut aisément conclure que toutes les merveilles que nous avons publiées viennent assurément de Dieu, dont les oracles sont très-fidèles et très-infaillibles, et qu'il frappe en même temps les oreilles; c'est-à-dire l'esprit de sainte Mechtilde et de cette autre fille d'un petit bruit, comme d'une révélation, semblable au doux murmure du vent, qui leur faisait connaître l'état auquel se trouvait Gertrude, quoiqu'elles ne pussent pas plus connaître la révélation l'une de l'autre, que ceux qui sont à Rome peuvent connaître ce qui se passe au même moment à Jérusalem. Il est vrai que cette sainte fille ajouta qu'elle avait connu dans sa révélation que tous les dons que sainte Gertrude avait reçus de Dieu jusqu'alors, étaient peu de chose en comparaison de ceux qu'elle devait encore recevoir de sa libéralité.

Un jour Gertrude supplia sainte Mechtilde de lui obtenir de Dieu par ses prières la douceur et la patience, qui étaient les deux vertus dont elle croyait avoir le plus besoin. Mechtilde pour la satisfaire, s'étant mise en oraison pour demander cette grâce au Seigneur, il lui fit lui-même cette réponse : *La douceur qui remplit Gertrude d'une parfaite tranquillité, et qui me plait infiniment, vient de ce que je fais mon séjour dans la paix de son âme, et parce que je demeure incessamment en elle, il faut aussi qu'elle demeure en moi, ou que si elle est obligée d'en sortir quelquefois, quelle fasse comme l'épouse passionnée fait en présence de son époux; car lorsqu'elle est forcée de sortir, elle le prend par la main, et le mène avec elle : de même si elle juge qu'il soit nécessaire de sortir du doux repos de la contemplation pour travailler au salut du prochain, qu'elle imprime sur son cœur le signe salutaire de la croix, qu'elle profère une fois mon nom auparavant de parler, et qu'ensuite elle dise tout ce que ma grâce lui inspirera. Pareillement la patience de cette sainte pour m'être agréable, doit venir de la paix et de la science de son cœur; c'est-à-dire, qu'elle doit être également tranquille et éclairée, et avoir d'une part un tel soin de conserver la paix, que nulle adversité ne soit capable de la lui ravir; et d'autre part que le motif pour lequel elle souffre, doit toujours être tellement présent à son esprit, qu'elle ne trouve rien en elle que son seul amour qui la fasse souffrir, ou qui la fasse se présenter pour souffrir, afin de me donner des marques de sa parfaite fidélité.*

Une autre à qui cette vierge était entièrement inconnue, si ce n'est qu'elle s'était simplement recommandée à ses prières il y avait déjà longtemps, s'étant mise en prière pour Gertrude, reçut cette réponse de Dieu : *J'ai choisi son âme*

comme un lieu de plaisance pour y habiter. Tout ce qu'on aime en elle est l'ouvrage de mes mains, et quiconque l'aime, aime en elle mon ouvrage; c'est pourquoi que ceux qui ne pénètrent pas jusqu'aux dons intérieurs de son esprit, aiment tout au moins en elle l'adresse, l'éloquence, et toutes autres qualités extérieures dont je l'ai pourvue. Et je veux que l'on sache que je ne l'ai éloignée de tous ses parents et de tous ses amis, qu'afin qu'il n'y eût personne qui l'aimât par les sentiments du sang, et de la nature, et que je fusse moi seul l'unique cause de l'amour et de l'estime que tout le monde aurait pour elle.

Une personne priant encore pour cette sainte qui lui avait été recommandée, demanda au Seigneur pourquoi cette vierge, qui avait passé tant d'années dans la familiarité de la présence divine, s'imaginait vivre dans une si grande négligence, quoique sa conscience ne lui reprochât jamais d'avoir commis de faute assez énorme pour soulever contre elle la colère de Dieu : *Si je ne lui donne jamais de marques de ma colère, répondit le Seigneur, c'est qu'elle juge véritablement que tout ce que je fais est très-juste et très-bon, et qu'aucune de mes œuvres n'est capable de la jeter dans le trouble et dans la confusion; et encore qu'il lui arrive quelquefois des accidents fâcheux, la seule pensée qu'ils lui arrivent par l'ordre de ma providence, adoucit ou bannit entièrement tous les chagrins de son esprit : et c'est là pourquoi je la traite toujours avec douceur.*

Sainte Gertrude ayant été privée pendant quelque temps de l'honneur des visites de son Epoux, sans tomber pour cela dans le découragement, rencontra une occasion favorable pour en demander à Dieu le motif : *Quand on regarde quelqu'un de trop près, lui repartit le Seigneur, la trop grande proximité empêche assez souvent qu'on ne le voie distinctement; comme, par exemple, lorsqu'à la rencontre un ami embrasse son ami, cette union étroite lui dérobe le plaisir de le voir. Gertrude comprit aussitôt par ces paroles que le mérite de l'homme devient quelquefois beaucoup plus grand lorsqu'il est privé des douceurs de la grâce sensible; pourvu néanmoins que pendant la suspension de cette faveur il ne devienne pas plus languissant dans la pratique des bonnes œuvres, ni dans les exercices de la mortification, quoique à la vérité il agisse pour lors avec plus de peine, et qu'il ressent de bien plus grandes difficultés.*

Ensuite pensant une fois d'où venait que Dieu la visitait pour lors d'une autre manière que les années précédentes, il lui dit : *Dans les premières années je vous ai souvent fait diverses réponses à dessein de vous instruire, et afin que vous puissiez aussi faire entendre aux autres les desirs de ma volonté; mais maintenant je ne me fais sentir à vous qu'en esprit, et je vous fais connaître par des lu-*

mières mon inspiration qu'il serait difficile de vous expliquer par des paroles...

Pour comble de vos bienfaits, Seigneur, dit sainte Gertrude, vous m'avez donné pour avocate la bienheureuse Marie votre Mère et vierge tout ensemble, et vous m'avez recommandée amoureusement à elle plusieurs fois, avec les mêmes empresses qu'un époux fidèle aurait pu recommander son épouse bien-aimée à sa propre mère.

Vous m'avez aussi souvent envoyé pour me servir les plus grands de votre cour, non-seulement du chœur des anges et des archanges, mais encore des ordres plus relevés, selon que votre sagesse le jugeait plus à propos pour moi, afin de me faire avancer dans les exercices spirituels suivant les fonctions qui leur sont propres. Outre toutes ces faveurs, vous m'en avez encore fait d'autres qui sont plus estimables; car plusieurs fois, principalement le jour de votre sacrée Nativité, le dimanche, où la Messe se commence par ces paroles : *Esto mihi*, etc. Prenez-moi, mon Dieu, en votre protection, etc., et encore un autre dimanche après la Pentecôte, vous m'avez élevée, ou plutôt vous m'avez ravie à une si étroite union avec vous, que je suis surprise comment depuis ce temps-là j'ai encore pu vivre comme une créature parmi les créatures, et ce qui est le plus étonnant, et même épouvantable, j'ai été assez misérable pour ne pas me corriger de mes fautes. Mais, Seigneur, vous avez réveillé mon assoupissement pour m'exciter à la reconnaissance, en révélant quelques particularités des dons que vous m'avez faits, à des personnes qui vous sont familières et dévouées à votre service, et dont je savais qu'elles ne pouvaient point avoir connaissance d'ailleurs, étant assurée de n'en avoir fait part à personne; et cependant j'ai appris des choses de leur bouche, que je croyais n'être point sorties du secret de mon cœur.

Sainte Gertrude ayant appris, par une révélation divine, que pour rehausser son mérite elle était sur le point de souffrir quelque disgrâce, et se sentant saisie de crainte par une faiblesse humaine, le Seigneur eut pitié de son abattement, et par une condescendance charitable lui donna pour mère, et pour lui servir de guide fidèle, l'auguste Reine des cieux, la mère féconde des miséricordes, afin que quand le poids de la douleur serait au-dessus de ses forces, elle trouvât toujours un refuge assuré auprès de cette mère de consolation, dans le sein de laquelle elle était sûre de trouver du soulagement à ses peines.

Quelque temps après, dans un extrême déplaisir de ce qu'une personne dévote voulait l'obliger de révéler les faveurs singulières dont Dieu l'avait honorée la fête précédente, tant à cause qu'elle avait d'une part des raisons qui lui rendaient pour lors cette chose difficile, que parce qu'elle appréhendait de l'autre de résister à la volonté divine, en s'opposant à ce qu'on lui demandait; elle eut recours à la mère des affligés, afin d'apprendre d'elle ce qu'elle devait faire : *Répandez*, lui dit-elle, *tout ce que vous pos-*

sédez, parce que mon Fils est assez riche pour vous rendre ce que vous aurez employé pour sa gloire. Mais ayant trouvé tant de précautions et d'adresses, pour pallier et couvrir ces dons secrets et cachés, qu'ils ne pouvaient plus servir pour l'édification des autres, elle se prosterna aussi aux pieds du Seigneur, le suppliant de lui faire connaître ce qui était le plus selon son cœur, et de lui donner aussi la volonté de l'accomplir. Sa confiance mérita de recevoir cette réponse de la miséricorde divine : *Donnez mon argent à la banque, afin que quand je viendrai je le retire avec les intérêts.* Et ainsi elle apprit que des raisons qu'elle croyait très-justes et lui être inspirées par l'esprit de Dieu, ne prenaient effectivement leur naissance que d'un sentiment propre et humain.

Gertrude offrant à Dieu dans sa prière toutes les peines qu'elle souffrait de corps et d'esprit, et tous les plaisirs dont elle était privée, le Seigneur lui apparut, et lui fit voir ce plaisir et cette peine dont elle lui avait fait offrande, sous la forme de deux bagues enrichies de pierreries qu'elle portait à ses deux mains comme pour s'en parer. Cette sainte s'en étant aperçue, réitéra souvent la même prière, et la recommandant encore quelque temps après, elle vit que Jésus son sauveur lui toucha l'œil gauche de l'anneau qu'il portait à sa main gauche, et qui représentait la souffrance des afflictions corporelles; et elle ressentit dès l'heure même de la douleur dans cet œil, auquel il lui semblait en esprit que son Epoux avait touché; en sorte qu'elle endura toujours des maux dans cette partie de son corps, qui ne fut jamais ensuite parfaitement guérie. Elle connut par là que comme l'anneau est le gage de la foi que l'époux donne à son épouse; de même les afflictions, tant du corps que de l'esprit, sont les témoignages du mariage spirituel de l'âme avec Dieu: de manière que quiconque souffre peut dire en vérité et hardiment : *Jésus-Christ mon Seigneur m'a donné son anneau pour gage de son amour.* Et si parmi ses afflictions il reconnaît par des actions de louange et de grâces les dons de Dieu, il aura la joie de pouvoir ajouter : Et il m'a orné d'une couronne comme son épouse, parce que la reconnaissance dans les tribulations est une couronne de gloire plus éclatante que l'or, et incomparablement plus précieuse que la topaze.

Gertrude reçut encore un témoignage très-évident, quoiqu'elle ne le comprit pas bien pour lors, que les travers ou la privation du plaisir dans les amertumes, servent à rehausser la gloire de ceux qui souffrent. Car un certain jour avant la fête de la Pentecôte, étant tourmentée d'une douleur de côté si aiguë et si insupportable, que si ceux qui se trouvaient présents, n'eussent su qu'elle revenait ordinairement de ce mal auquel elle était sujette, ils eussent eu plus raison d'appréhender sa mort, que d'espérer sa guérison; ce jour-là, dis-je, son Epoux bien-aimé, le véritable consolateur de son âme, tint cette différente conduite que lorsqu'elle se

trouvait abandonnée par la négligence de ceux qui avaient soin de la servir, il demeurerait lui-même auprès d'elle pour soulager la rigueur de son mal par la douceur de sa présence; au lieu que lorsque les soins de ceux qui étaient autour d'elle redoublaient, sa douleur s'irritait et s'augmentait, parce que le Seigneur se retirait, afin de faire connaître clairement, que moins une personne reçoit de consolations humaines, plus la miséricorde divine la console par ses regards favorables.

Sur le déclin du jour cette sainte se sentant pressée par l'excès de ses maux, tâchait d'obtenir de Dieu quelques adoucissements à sa souffrance; mais le Seigneur étendant ses bras, lui fit connaître qu'il portait sur son sein en forme d'ornement, les peines qu'elle avait endurées pendant tout le jour: ce qui la remplit de joie dans l'espérance qu'elle eut de voir bientôt finir ses tourments, parce que cet ornement de son époux lui paraissait accompli, et n'avoir point de défaut en aucune de ses parties; mais le Seigneur ajouta à ce qu'il lui avait déjà dit: *Ce que vous souffrirez désormais, servira à donner de l'éclat à cet ornement.* Et certes quoiqu'il fût paré de pierreries, elles ne paraissaient pas plus éclatantes que si c'eût été un or brun et obscur. La peste fut la maladie qui lui arriva dans la suite, et qui lui fut moins sensible par la rigueur du mal qu'elle lui fit souffrir, que par l'absence des plaisirs célestes dont elle priva son esprit.

Il serait trop long de rapporter en détail toutes les suites des révélations et contemplations mystiques qui signalent pour ainsi dire chaque jour de la vie de sainte Gertrude. Ce qu'elles nous offrent de particulièrement remarquable, c'est que chacune est une instruction profonde et une admirable leçon pour l'édification de la vie spirituelle. C'est que chacune représente, sous un symbole gracieux et fécond, tout ce que la Mystique peut enseigner, pour avancer les âmes dans les voies de la perfection, pour les consoler, les instruire, et leur dévoiler les sublimes mystères de la sagesse et de l'amour infinis. Forcés à regret de nous restreindre, nous terminerons les extraits du livre des *Insinuations de la divine piété*, par les passages suivants relatifs à la mort de cette douce fiancée de Jésus-Christ:

« Sainte Gertrude ayant paru pendant sa vie pleine et animée du Saint-Esprit, chérie, favorisée de Dieu, et ornée d'une vertu et d'une bonté, qui lui attirait les affections de tout le monde: il est bien certain qu'elle mérite les plus hautes louanges, et que sa mémoire nous doit être vénérable et précieuse. Elle fut abbesse pendant quarante ans et onze jours, et dans l'exercice de cette charge, elle se conduisit toujours avec beaucoup de modération et de douceur; mais elle se rendit surtout admirable en prudence et en discernement. Elle n'eut pour but dans ses actions que la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, et procura heureusement l'une et l'autre, fervente et dévote envers Dieu,

tendre, secourable, et vigilante à l'égard des autres, envers soi-même, solidement humble, mortifiée et pénitente. Elle perdit la parole et tomba malade. Environ un mois après qu'elle l'eut perdu, un matin, elle se trouva si mal, que l'on crut qu'elle allait tomber en agonie, et rendre l'âme. Cela obligea la communauté de s'assembler promptement, et on commença à lui appliquer les saintes huiles. Mais à cette heure même, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un être parfaitement beau, qui lui tendait les bras, comme pour l'inviter à venir à lui, et qui se mettait toujours du même côté qu'elle tournait son visage. Ce qui fit entendre à une religieuse avait tant de bonté et d'affection pour sainte Gertrude, qu'il attendait avec un ardent désir l'heure de sa mort, pour recevoir son esprit entre les bras de sa miséricorde, et la mettre en possession de la gloire du ciel; et néanmoins elle vécut encore plus de quatre mois après cette vision.

Étant enfin à l'agonie, Notre-Seigneur lui fit la grâce de venir au-devant d'elle avec un visage tout joyeux, accompagné à droite et à gauche de sa très-sainte Mère, et de saint Jean Évangéliste. Ils étaient suivis d'une multitude innombrable de saints et de saintes, parmi lesquels paraissait surtout une troupe sacrée de saintes vierges, qui se firent voir ce jour-là dans le monastère, et se mêlèrent parmi les religieuses de la communauté, qui ne cessaient de déplorer la perte qu'elles étaient près de faire, et d'offrir à Dieu de ferventes prières, pour lui recommander l'âme de leur chère et vénérable abbesse. Notre-Seigneur Jésus-Christ s'étant approché du lit de la malade, lui donna tant de marques de son affection, qu'elles furent plus que suffisantes pour lui adoucir la tristesse et l'amertume de la mort. Cependant comme on lisait la Passion devant la malade, lorsqu'on en fut venu à ces paroles: *Et inclinato capite emisit spiritum*, c'est-à-dire, *et ayant baissé la tête il rendit l'esprit* (Journ. xix, 30); Notre-Seigneur s'étant incliné vers la malade, comme par un saint transport d'amour, ouvrit de ses deux mains son cœur, et se répandit sur elle. De plus à chaque moment il descendait du ciel des esprits bienheureux, lesquels regardant sainte Gertrude l'invitaient par la douce harmonie de leurs voix à prendre possession de la gloire du paradis: *Venez, venez, lui disaient-ils, venez, âme sainte, les délices du ciel vous attendent, Alleluia, Alleluia.*

Elle mourut et toute la communauté s'étant prosternée autour du corps pour faire oraison, on vit l'âme de cette sainte toute brillante de gloire, qui était debout devant le trône de la très-sainte Trinité, et qui priait pour le salut de toutes les personnes qui avaient été autrefois soumises à sa conduite.

Après que l'on eut enterré le corps, lorsqu'on chantait le répons, *Regnum mundi*, on vit au ciel des marques éclatantes de la béatitude de Gertrude; le monastère sembla en tressaillir de joie, et la sainte y apparut

suivie d'une troupe sacrée de saintes vierges, dont la beauté était admirable. Elle tenait de la main droite un lis très-blanc accompagné de divers fleurs et menait de la gauche les religieuses de sa communauté, qui jouissaient alors de la félicité du ciel. Les autres saintes vierges marchaient après, il n'y a point de paroles qui puissent exprimer la gloire et la joie de leur triomphe.

Lorsqu'on dit le répons, *Libera me, Domine*, on vit plusieurs âmes, qui étaient entrées ce jour-là dans le ciel par le secours des saints sacrifices qu'on offrait pour le repos de la défunte, et même par l'assistance qu'elles avaient reçue de ses mérites, témoigner une extrême allégresse. On en remarqua principalement une, qui était l'âme d'un frère convers, lequel ayant été un peu négligent dans les choses spirituelles, fut beaucoup soulagé par l'entremise de notre glorieuse Mère.

Le trentième jour, notre bienheureuse Mère apparut encore à une religieuse, mais dans un état si magnifique et si brillante par la variété et la richesse des parures dont elle était ornée, que cet éclat surpassait de beaucoup celui, dans lequel elle s'était montrée dans les apparitions précédentes. C'est que Dieu voulut que le mérite qu'elle s'était acquis par sa grâce, en souffrant avec tant de patience ses infirmités et ses maladies, éclatât à l'extérieur, et que la beauté de son âme parût visiblement sur son corps. On vit aussi un livre d'or, orné de divers enrichissements, qui était devant le trône, où était écrite toute la doctrine qu'elle avait enseignée aux personnes dont elle avait eu la conduite, tandis qu'elle était sur la terre. »

GERVAIS D'EPIDAURE, — Capucin, mort en 1574, est un de ceux qui furent honorés de plusieurs apparitions et de fréquents entretiens de la sainte Vierge. (BOVER., n. 23.)

GODEFROID (Le bienheureux), — moine de l'ordre de Cîteaux, auquel la sainte Vierge apparut plusieurs fois. Nous ne citerons qu'une de ces apparitions que rapporte en ces termes le *Recueil des faits et gestes des hommes célèbres du monastère de Villers*. Une nuit de l'Annonciation, au moment où le pieux moine chantait l'Office avec tous les religieux et se laissait aller au charme que causait à sa piété la ferveur de ses confrères, il vit la très-sainte Vierge parcourir tout le chœur, encourager les religieux, leur donner des témoignages de satisfaction et sortir ensuite par où elle était entrée. Impossible de dire quelles délices il ressentit de cette apparition, et, de quelle suavité céleste son âme fut inondée. Il suivit l'auguste Vierge à sa sortie du chœur; mais elle, se retournant, lui dit avec une grande bonté : *Retournez vers vos frères ; ne me suivez pas plus loin pour le moment ; car dans peu vous viendrez près de moi recevoir, dans le royaume de mon Fils, le salaire dû à vos bonnes œuvres*. En effet, peu de temps après, Godefroid mourut, comme il avait vécu en véritable élu. (CASSARIUS, *Menolog.*, Cisterc.)

P. SAUSSERET. *App. et rév. de la sainte Vierge.*)

GODRIC (Saint), — ermite en Angleterre, connu par suite d'une révélation surnaturelle et divine, le pieux Thomas Becket, et son élévation sur le siège de Cantorbéry; et, dès ce moment, il prédit les épreuves que ce pontife aurait à traverser et le genre de mort qui couronnerait ce généreux et invincible athlète. Saint Thomas se recommanda spécialement à ses prières; et, de l'abbaye de Pontigni, où il s'était réfugié, il envoya consulter le vénérable solitaire sur l'avenir que Dieu lui réservait, et sur l'époque où ce même Dieu mettrait fin à ses maux. Godric répondit à tout, en homme inspiré d'en haut et l'événement prouva qu'il avait le don de prophétiser.

Guillaume de Neubourg, un de ses historiens, dit que saint Godric était singulièrement dévot à la très-sainte Vierge, qui, en retour, daigna favoriser son serviteur de grâces extraordinaires et d'apparitions merveilleuses. En voici une entre autres :

Un jour que l'humble ermite priait avec grande ferveur devant un autel de Marie, il aperçut tout à coup, aux deux coins de ce même autel comme deux jeunes dames d'une beauté rare et dont les vêtements avaient la blancheur de la neige. Elles se regardaient l'une et l'autre d'un œil plein d'affection, mais sans se dire un mot; puis elles jetaient de temps en temps leurs yeux sur le pieux ermite qui, de son côté, fut tout surpris, tout étonné, et n'osait pas remuer. Cependant, après quelques minutes, il osa les regarder, puis les salua avec respect, et ensuite se prosterna à deux genoux devant ces mystérieuses visitenses. Alors elles s'approchèrent de lui, et celle qui était à la droite de l'autel et qui était la plus majestueuse des deux, s'adressant à lui, lui dit : *Godric, me connaissez-vous ?* — Non, répondit-il, noble dame; et comment vous connaîtrais-je? Evidemment vous êtes un être surnaturel que nul mortel ne peut connaître, à moins que vous ne lui appreniez vous-même qui vous êtes. Elle répond. *Vous avez raison, Godric de parler ainsi, car je suis la Mère de Dieu, et, c'est par moi que vous aurez accès près de ce Dieu et que vous obtiendrez ses grâces et ses faveurs. Ma compagne que vous voyez est Marie-Madeleine, qui apprit à aimer saintement à l'école de mon Fils*. A ces mots le solitaire s'inclinant plus profondément et le front contre terre s'écria avec transport. « O ma Reine ô ma bonne Mère, je me mets sous votre sauvegarde, je m'abandonne à vous; protégez-moi toujours, défendez-moi toujours. » A peine eut-il fait cette prière que l'auguste Souveraine des anges et son illustre compagne mirent leurs mains sur sa tête comme pour appeler sur lui les célestes bénédictions; et, en même temps, elles remplirent toute la chapelle d'une délicieuse odeur. Après cela, la Mère de Dieu entonna sur un air ravissant, un mélodieux et saint cantique qu'elle apprit à son serviteur et que Godric retint et grava dans

sa mémoire. Voici, dit-on, ce cantique : *Sainte Marie, couche immaculée du Sauveur Jésus-Christ, pureté virginale, fleur de la maternité, effacez mes iniquités, régnez en moi, et faites-moi, avec l'aide et la grâce de Dieu, parvenir au vrai bonheur.* Ensuite la Mère de bonté dit à son humble protégé que toutes les fois que l'ennui, ou la douleur, ou la tentation le presserait, il devait se consoler, s'animer, s'encourager par le chant de ce cantique et elle ajouta : *Aussitôt que vous me saluerez et que vous me prierez par cet hymne facile et simple, vous éprouverez mon assistance.* Sur cette promesse, après avoir fait le signe de la croix sur la tête du saint ermite, la Reine des cieux disparut et remonta au ciel avec sa compagne chérie. Longtemps le modeste oratoire fut embaumé de l'odeur toute céleste qu'elles y laissèrent ; et un rayon lumineux marqua leur retour dans le ciel à travers les plaines de l'air. (PAUL SAUSSERET, *Apparitions et révélations de la très-sainte Vierge*; POIRÉE, *Triple couronne*, t. III, p. 158; MATTHÆUS Parisiensis, in *Vita S. Godrici, Vita Patrum eremitarum occident.*; Vincentium *Charron in Calendario*; WILLELMUS Neubrigensis; BERAULT-BERCASTEL, *Hist. gen. de l'Eglise*, t. V, p. 160.)

GONSALVE D'AMARANTHE — se fit Dominicain à la suite d'une apparition de la sainte Vierge, qui lui commanda d'entrer dans cet ordre. A la fin de sa vie, la Mère du Sauveur lui apparut de nouveau environnée d'un chœur d'esprits célestes, et il l'entendit qui l'appelait aux joies du paradis. Gonsalve fit plusieurs miracles avant et après sa mort.

GONTELIN. — Le fait suivant est raconté dans les *Annales de Clteaux* et dans le *Miroir historique* de Vincent de Beauvais (liv. XXIX, cap. 6-10). Gontelin, novice de l'ordre de Clteaux, eut une vision admirable où il fut enlevé sans connaissance et comme mort jusqu'aux pieds de la sainte Vierge, qui lui fit plusieurs révélations. En cet état extatique, Gontelin vit l'enfer et le paradis, et étant revenu à lui, il raconta ce qu'il avait vu et entendu dans son extase, malgré la défense qui lui en avait été faite. Il en fut puni en perdant la parole pendant neuf jours. Gontelin, alors encore novice, dit Hélinand, était un jour à la chapelle de la maison, tourmenté par l'idée de sortir de la communauté. Il aperçut tout à coup une troupe de bienheureux, vêtus de robes blanches et assis au fond du sanctuaire. Au milieu d'eux était la Mère de miséricorde, dont la beauté les effaçait comme l'éclat du soleil fait pâlir les étoiles. Saint Benoît s'approchant d'elle lui dit : « Bénissez. » Elle répondit : *Que le Seigneur bénisse plutôt lui-même.* Puis Benoît ajouta : « Auguste Reine, voici un novice que vous m'avez ordonné de vous amener. — *Faites-le approcher,* dit Marie : » Gontelin étant donc venu jusqu'aux pieds de la Vierge, elle lui dit : *Veux-tu comme tu me l'as promis, rester dans ma maison et m'y servir fidèlement tous les jours de ta vie?* — Qui, répondit Gontelin. — *Jure-*

le-moi donc sur cet autel, reprit la Reine du monde, *et engage-toi par vœu à demeurer ici jusqu'à la fin de ta course.* Gontelin ayant fait son serment : *Reconduisez-le à la place où vous êtes allé le chercher,* dit la sainte Vierge à saint Benoît. Ce bienheureux obéit, et Gontelin fut toute sa vie un digne fils de saint Robert. (HELINANDUS in *Chron.*, apud Vincentium in *Speculo exempl.*; HENRIQUEZ, etc.; PAUL SAUSSERET, *Appar. et rével. de la sainte Vierge.*)

GOUT SURNATUREL. — La vie mystique transforme et surnaturalise, si l'on peut ainsi dire, tous les organes des sens. Les faits innombrables dont est rempli ce livre sont là pour le démontrer d'une manière palpable et sans réplique. Du reste, la raison en est simple : si, comme nous l'avons montré, l'âme est le principe réel et efficace de la vie du corps, tous les sens physiques ne sont que la manifestation extérieure des sens ou des facultés spirituelles de l'âme. La transformation de ceux-ci par la Mystique entraîne donc nécessairement, et comme conséquence logique, la transformation des premiers. Le centre, le foyer de la vie étant déplacés et ne se trouvant plus en bas, dans les choses terrestres, mais en haut dans les choses célestes et divines, les organes et les sens du corps ne sont plus dès lors que la traduction de la vie mystique qui déborde en eux jusque par des parfums et des saveurs surnaturelles. Ce qui a lieu pour la vue et l'ouïe dans les visions, s'opère ici pour l'odorat et le goût. Ce ne sont pas là de simples théories, mais des réalités vivantes que prouvent une multitude de faits que nous verrons ailleurs, et dont nous empruntons les suivants à la *Mystique* de Görres.

« Lucie de Schnabelburg, du couvent d'Adelhausen, en Alsace, » dit-il, « sentait dans sa bouche une telle douceur quand elle priait et surtout quand elle récitait le *Pater* qu'elle avait coutume de dire, que ni le sucre, ni le miel, ni ce qu'il y a de plus suave au monde, n'était comparable à ce qu'elle sentait. Son corps tout entier en était fortifié ; et elle pouvait, malgré sa faiblesse, continuer de prier pendant de longues heures ; mais, dès qu'elle se levait pour s'occuper des soins du monastère, dont elle était prieure, elle perdait aussitôt ce goût surnaturel. Cette douceur se changeait en amertume chez un saint abbé, lorsqu'il priait pour quelqu'un sans être exaucé. Mais c'est surtout dans la sainte communion que se produisent les phénomènes de ce genre. Sainte Angèle de Foligno disait à ce sujet à son confesseur : *Lorsque je communie, la sainte hostie s'étend dans ma bouche, et elle n'a ni le goût du pain ni de la viande ordinaire, mais un goût particulier et délicieux, auquel je ne puis rien comparer sur cette terre. La sainte hostie ne me semble point quelque chose de dur comme autrefois : elle ne descend point non plus peu à peu, comme cela arrive ordinairement, mais tout d'un coup, et avec une telle suavité que, s'il n'y avait point obligation de l'avalier promptement, je la gar-*

derais le plus longtemps possible dans ma bouche.

Lorsque sainte Ida de Louvain communiait, il lui semblaient que l'hostie était changée en un poisson qui avait la tête en bas et qui, s'allongeant depuis le gosier jusqu'aux intestins, attirait à soi et absorbait avec une grande avidité tous ses esprits vitaux; et cette sensation durait tout le jour. La sainte ne faisait en cette circonstance que transporter à l'aliment céleste dont elle se nourrissait, sa propre avidité; de sorte qu'au lieu de se nourrir de lui, elle lui servait de nourriture. Saint Philippe de Néri sentait une douceur ineffable toutes les fois qu'il communiait; et on le voyait bien à l'expression de son visage. Les saints même pour qui tout aliment est devenu insupportable, et qui ne peuvent rien prendre sans éprouver des crampes douloureuses, reçoivent avec plaisir la sainte Eucharistie, comme on le voit dans la vie de Marie d'Oignies, de Liduine, d'Ursule Bénincasa, de Marie de la Résurrection et de beaucoup d'autres. »

GRÉGOIRE le GRAND (Saint), Pape. — Le livre des *Insinuations de la divine piété* rapporte l'apparition suivante de saint Grégoire à sainte Gertrude.

« Le jour de la fête de saint Grégoire le Grand, » dit-il, « sainte Gertrude, entendant la Messe, et rendant à ce saint une vénération très-attentive et très-profonde, il lui apparut revêtu de ses habits pontificaux, et dans une majesté pleine d'honneur et de gloire. Elle remarquait par tout ce qu'elle voyait en lui, qu'il égalait tous les saints en mérites; qu'il était un patriarche pour la prévoyance diligente et paternelle avec laquelle il veillait nuit et jour à l'utilité de l'Eglise qui avait été mise à sa charge; qu'il était un prophète, en ce que par ses admirables écrits il avait découvert les ruses de l'ennemi des hommes, et qu'il avait donné des avis et des remèdes très-propres à combattre ce dangereux ennemi: ce qui faisait qu'il était plus plein de gloire qu'aucun des prophètes; qu'il était un véritable apôtre par son attachement fidèle et inviolable à Dieu dans l'adversité et dans la prospérité, et par la distribution générale qu'il avait faite à toute l'Eglise de la parole de Dieu; qu'il était un martyr et un confesseur véritable, eu égard aux étranges mortifications de son corps et à l'ardente affection qu'il avait pour la religion et pour sa sainteté véritable; qu'il excellait en chasteté, et que pour récompense de sa chasteté toute virginale, il jouissait d'une incomparable gloire pour les pensées qu'il avait eues, pour les paroles qu'il avait dites, et pour les actions qu'il avait faites pour conserver la pureté de son cœur et de son corps, et pour apprendre à d'autres à conserver de même ce précieux avantage.

Considérez maintenant, dit alors Notre-Seigneur à sainte Gertrude, combien cette âme élue de ce docteur de mon Eglise, a raison de dire ces paroles du psaume: « Vos consolations ont rempli de joie mon âme à

proportion des peines et des afflictions qui ont agité le fond de mon cœur (Psalm. xciii, 19); » puisqu'il a été récompensé par des délices si inestimables pour tout ce qu'il a eu de peines dans ses pensées, dans ses paroles et dans ses actions, car à l'heure de sa mort, dont on fait aujourd'hui la fête, son corps n'était point dans la joie, puisqu'il souffrait la peine de passer par cet effroyable torrent par où passent les hommes, et toute l'Eglise même se voyant privée d'un Père si prévoyant et si affectueux, était ce jour-là dans une tristesse inexplicable; mais maintenant elle solennise tous les ans le même jour de sa mort avec des joies indicibles et par des louanges et des vénération tout extraordinaires.

Pendant que l'on chantait le douzième répons qui commence par ces mots, *O pastor*, saint Grégoire lui parut mettre les genoux en terre, élever ses mains au ciel, et offrir fort dévotement ses prières à Dieu pour toute l'Eglise; il lui sembla aussi que Notre-Seigneur l'écoutant avec des témoignages pleins de douceur et de bonté, le mit au milieu des trésors de son cœur, afin qu'il en répandît avec liberté tout ce qu'il croyait être nécessaire à l'Eglise; et que saint Grégoire voulant répandre à pleines mains dans toute l'étendue de la terre les dons et consolations qu'il avait puisés dans son cœur divin, Notre-Seigneur l'environnait d'une ceinture tout éclatante de fin or. Cette ceinture était pour marquer la justice de Dieu qui le retenait, afin qu'il ne descendît pas jusqu'à terre, mais qu'il fût comme suspendu dans l'air, c'est-à-dire pour l'empêcher de répandre ses grâces sur des ingrats ou des indignes; mais qu'il n'en fît de largesse qu'à ceux qui les désireraient, et qui mériteraient effectivement d'en recevoir par les mouvements ardents de leur âme. »

GRÉGOIRE le THAUMATURGE (Saint). Voy. **THAUMATURGE**.

GRÊLE. — Entre beaucoup de faits de ce genre, nous nous bornerons à citer le suivant de l'*Histoire de saint Martin de Tours*. Ce fait se rattache à l'année 377. Il y avait dans le pays sénéonais un bourg dont chaque année le territoire était ravagé par la grêle. L'excès de leurs maux engagea les habitants à s'adresser à Martin pour implorer son secours. Dans ce but, ils lui envoyèrent l'ancien préfet, Auspicius, bien digne, dans cette circonstance, d'être leur interprète, puisque habituellement ses terres avaient plus à souffrir que les autres de l'ouragan. Martin se rendit en cet endroit, y fit sa prière, et délivra entièrement toute la contrée du fléau qui la menaçait encore. — « S'il faut prouver ce que je dis, » ajoute le narrateur, « si mon auditeur, trop faible, exige des témoins, ce n'est pas un homme que je citerai, ce sont plusieurs milliers d'hommes: c'est tout le pays sénéonais que j'appellerai en témoignage du miracle opéré en sa faveur. »

« Nous avons raconté, » dit plus loin l'historien, « comment saint Martin avait, par sa prière, délivré de grêles continuelles un

bourg des Sénonais. Pendant les vingt années qu'il était resté depuis dans son corps, personne en ces lieux n'avait eu à souffrir du fléau. On put voir bientôt que ce miracle n'était pas un effet du hasard, mais était dû à l'intervention de Martin; l'année même de sa mort, la tempête ressuscitée tomba de nouveau sur son ancienne victime. Ainsi la nature se montra sensible à la perte de cet homme fidèle; sa vie avait été pour elle un juste sujet de joie; sa mort aussi la fit pleurer.»

GUÉRISONS.— L'apôtre saint Jean dit, en terminant son Évangile, que, si l'on voulait rapporter tout ce qu'a fait Notre-Seigneur, le monde entier ne pourrait contenir tous les livres qu'on en écrirait. On pourrait presque dire la même chose des guérisons miraculeuses. Si l'on voulait les rapporter en détail, il n'est pour ainsi dire aucune bibliothèque qui pourrait les contenir. Presque tous ces miracles de Notre-Seigneur se résument en guérisons miraculeuses, car, comme l'observe Bacon, ils avaient pour but d'opérer le bien des hommes, en même temps que de prouver par des signes éclatants la mission et la divinité du Christ. En envoyant des disciples enseigner et convertir le monde entier, le Fils de Dieu leur transmit son pouvoir surnaturel, en leur disant même qu'ils feraient des œuvres plus grandes encore que les siennes. Si ses promesses ont été accomplies, son Église a donc dû posséder, dans tous les temps et dans tous les lieux, ce don divin de guérir, exercé avec tant de mansuétude, par le Fils de Marie sur les rives de la Judée. Nous verrons principalement aux articles **INTERCESSION, TOMBEAUX et RELIQUES**, quelle foule innombrable de guérisons et de miracles ont été opérés, pour ainsi dire, par l'intermédiaire de choses inanimées. Comment donc ne s'en opérerait-il pas de plus innombrables et de plus éclatants encore par l'intermédiaire des serviteurs du Christ, des saints qui, selon les Pères de l'Église, sont autant d'autres Christs? En effet, comme nous le disons en commençant, les guérisons miraculeuses opérées sans interruption dans tous les temps et dans tous les lieux, depuis dix-neuf siècles, sont en multitudes tellement innombrables que, bien que la plupart se soient perdus dans l'oubli des temps ou de l'indifférence, il en reste assez de connus pour que leur nomenclature seule soit pour ainsi dire impossible.

Il est donc superflu de dire que nous n'entreprenons nullement d'énumérer ici les guérisons surnaturelles qui remplissent les vies de saints, les chroniques et les annales de l'Église. Nous en citons quelques-unes prises pour ainsi dire au hasard, et simplement comme exemples. Un très-grand nombre d'autres se trouvent d'ailleurs à presque tous les articles de ce travail.

Répetons ici ce que nous avons plusieurs fois déjà dit. Le foyer, le principe de la vie du corps, c'est l'âme. Aussi commence-t-on

à comprendre, même en physiologie, que toutes les maladies, toutes les infirmités physiques ont leur source originelle dans une maladie, dans une infirmité de l'âme. C'est ce que le P. Graty a si admirablement et si péremptoirement démontré dans son beau livre *De la connaissance de l'âme*. C'est d'ailleurs ce que tous les siècles ont cru, ce qu'ils ont proclamé dès la plus haute antiquité, ce que la science, d'accord avec l'expérience de tous les jours prouve de la manière la plus irréfutable. Ce principe posé, on conçoit que l'âme déchue et infirme, remplacée par la grâce et la sainteté dans l'état pour ainsi dire de santé originelle, communicative à son tour au corps qu'elle régit cette puissance et cette plénitude de vie qui sont en elle. On conçoit qu'unie à Dieu, et que touchant en lui le principe même de toute vie, elle opère jusqu'au dehors en le répandant sur les malades, les infirmes, pour leur rendre la santé. Au reste, quoi qu'il en soit de la théorie, les faits sont là éclatants, innombrables, souvent publics, de nos jours, comme au moyen âge et aux premiers temps du christianisme, dans tous les lieux comme dans tous les siècles, et le peu que nous en citerons ici, joint à ce que nous en rapporterons ailleurs, ne permet pas l'ombre d'un doute au plus entêté des sceptiques.

Saint Aspren ayant été miraculeusement guéri par l'apôtre saint Pierre, reçut le baptême et devint évêque de Naples.

Sainte Balbine ayant été atteinte d'une maladie grave que toute la science des médecins ne put guérir, son père la fit conduire auprès du Pape saint Alexandre, alors prisonnier pour la foi, et le seul atouchement des chaînes du saint Pontife lui rendit subitement la santé (morte en 132).

Saint Isidore fut martyrisé dans l'île de Chio, sous l'empereur Gallus. On voit encore dans l'église qui porte son nom, le puits où la tradition de l'île porte qu'il fut précipité, et dont l'eau guérit souvent les malades qui en boivent.

Sainte Restitute, vierge et martyre, étant allée à Sora, dans la terre de Labour, elle logea chez une dame païenne, dont le fils était malade et auquel elle rendit la santé par la vertu de ses prières. Peu de jours après elle fut arrêtée et si cruellement battue de verges que son corps n'était qu'une plaie; mais un ange vint la consoler dans son cachot et guérit ses blessures. Le proconsul Agathius, loin d'être frappé de cette guérison miraculeuse, la livra à de nouvelles tortures et la fit décapiter vers l'an 290, sous Dioclétien.

Saint Chromace, vicaire du préfet de Rome sous l'empereur Carin, fut comparé devant son tribunal, pour cause de religion, saint Tranquillin qui avait été guéri de la goutte en recevant le baptême. Comme Chromace était cruellement tourmenté de la même maladie, il n'eut pas plutôt appris ce fait qu'il résolut de se faire instruire de la religion chrétienne, et, le prêtre Polycarpe l'ayant baptisé, il fut à l'instant délivré

de tout mal. Il fut martyrisé sur la fin du III^e siècle.

Saint Antoine, par ses prières, guérit un membre de la famille impériale, nommé Fronton, tourmenté d'un mal si extraordinaire, qu'il se coupait sa langue avec ses dents ; il guérit aussi une fille paralytique et un très-grand nombre d'autres.

Saint Théon, anachorète près d'Oxyringue en Egypte, vécut pendant trente ans dans une cellule sans parler à personne. Tous les jours on voyait des malades qui se faisaient transporter à l'entrée de sa demeure. Le serviteur de Dieu, avançant la main par sa fenêtre, la posait sur leurs têtes et leur donnait sa bénédiction ; la plupart s'en retournaient parfaitement guéris.

Pallade rapporte qu'il fut témoin de la guérison qu'opéra un solitaire sur le mont des Olives près de Jérusalem, nommé Innocent, sur un jeune homme qui était paralytique et possédé du démon. Il serait impossible de rapporter toutes les guérisons innombrables de ce genre opérées par les solitaires et les moines des premiers siècles du christianisme. Quant aux possédés, il n'est pas un seul Chrétien de ces temps qui ne les délivrât par une parole ou par un geste. — *Voy. Possédés.*

En 382, saint Ambroise, archevêque de Milan, étant venu à Rome, guérit une paralytique en lui imposant les mains et en priant pour elle.

Saint Népotien, évêque de Clermont en Auvergne, succéda à Saint Allyre en 385. Sa sainteté fut illustrée par un grand nombre de miracles. On cite entre autres, la guérison d'un jeune seigneur de la cour de l'empereur Maxime, nommé Artème, qui, passant par Clermont en Auvergne, pour se rendre en Espagne, y tomba si dangereusement malade, qu'il était sur le point de mourir, lorsque saint Népotien le guérit tout à coup en l'oignant du saint chrême.

Saint Pierre le Galate, reclus près d'Antioche, fut favorisé du don des miracles, et nous apprenons de Théodoret qu'en 386 il guérit sa mère d'un mal qu'elle avait à l'œil. Il la guérit, sept ans après, d'une maladie grave qu'elle avait contractée par suite de ses couches, lorsqu'elle donna le jour à Théodoret.

Saint Barse, évêque d'Edesse, s'acquit une grande réputation par les guérisons miraculeuses qu'il opérât sur les malades. (Mort vers la fin du IV^e siècle.)

Saint Porphyre, évêque de Gaze, était un solitaire des environs de Jérusalem, lorsqu'il fut guéri miraculeusement d'une grave maladie. Il raconta ainsi cette guérison à Marc, son disciple et son biographe. « Il y a quarante jours, » dit-il, « que je me wafnai sur le mont Calvaire avec la plus grande peine. Arrivé là, je fus pris d'une faiblesse pendant laquelle j'eus une espèce d'extase. Il me semblait voir Notre-Seigneur, attaché à la croix, ayant à son côté le bon larron : alors je lui dis : *Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume.* Le Sauveur

commanda au bon larron de venir à mon secours. Celui-ci vint me relever et me dit d'aller à Jésus-Christ. Quand je fus arrivé au pied de sa croix, il en descendit et me dit : *Prenez ce bois et gardez-le.* Je charge la croix sur mes épaules, et je la porte quelque pas. Je revins à moi dans ce moment et me trouvai parfaitement guéri. »

Dieu récompensa les vertus de saint Maron, abbé en Syrie, par le pouvoir de guérir les maladies du corps et celles de l'âme. Il mourut en 433.

Saint Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce, guérit miraculeusement Modeste, préfet de l'empereur Valens, et attaqué d'une maladie dangereuse. Il guérit également Valentinien Galate, fils de Valens, âgé d'environ six ans, attaqué d'une fièvre violente à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. Possidius nous apprend que dans sa dernière maladie saint Augustin imposa les mains à un malade qu'on lui avait amené en conséquence d'une vision, et qu'il lui rendit la santé.

Pendant son séjour à Ravenne, saint Césaire, évêque d'Arles, rendit la santé miraculeusement au fils d'une pauvre veuve. Saint Maruthas, évêque de Tagrite en Mésopotamie, guérit, par ses prières, le roi Isdegerde, d'une maladie réputée incurable. Il mourut au commencement du V^e siècle. Saint Hilaire, évêque d'Arles, mort en 449, opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses, avant et après sa mort.

Saint Venant, abbé en Touraine, termina sa carrière vers le milieu du V^e siècle, après avoir opéré plusieurs prodiges pendant sa vie ; et après sa mort il s'opéra de nombreuses guérisons à son tombeau.

Après avoir brisé les épaules et disloqué la plupart des os de sainte Victoire, martyre en Afrique, les bourreaux pensant qu'elle était morte, la détachèrent du chevalier ; mais elle revint ensuite à la vie et raconta qu'une vierge lui était apparue et l'avait guérie en la touchant. Elle fut enfin une seconde fois martyrisée en 484.

Saint Vaast, évêque d'Arras, faisait encore partie du clergé du diocèse de Toul, lorsque Clovis passa par cette ville, en 496, à son retour de la bataille de Tolbiac. Vaast fut chargé d'accompagner le roi jusqu'à Reims, et lorsqu'ils traversaient l'Aisne, un aveugle qui se trouvait sur le pont pria le saint prêtre de lui rendre la vue. Vaast poussé par une inspiration d'en haut, forma le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, qui se trouva guéri sur-le-champ. En arrivant à Arras, en 499, Vaast guérit un aveugle et un boiteux, ce qui disposa singulièrement les habitants en faveur de la doctrine qu'il venait leur prêcher.

Le roi Clovis, informé qu'un grand nombre de malades recouvraient la santé par la vertu des prières de saint Séverin, abbé d'Agaune, l'envoya chercher en 504, afin d'obtenir la guérison d'une fièvre opiniâtre, qui résistait à tout l'art des médecins. Sé-

verin, en quittant Agaune, annonça à ses religieux qu'ils ne le verraient plus, et en passant par Nevers, il guérit Eulalius, évêque de cette ville, qui était devenu sourd et muet. Arrivé aux portes de Paris, il rendit la santé à un lépreux, et lorsqu'il se trouva près du roi, il le guérit sur-le-champ en le couvrant de son habit. Clovis, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de ce miracle, fit distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes, et mit en liberté tous les prisonniers.

Saint Ginode, évêque de Pavie, fut guéri par l'intercession de saint Victor, de Milan, d'une maladie jugée incurable par les médecins.

Nous ne voulons pas rapporter ici les innombrables guérisons opérées, de son vivant, par saint Martin de Tours. Il nous suffit de citer à l'article **TOMBEAUX**, les miracles qui s'opèrent depuis sa mort par son intercession. Saint Martin guérissait souvent les malades par l'imposition des mains. Ainsi, à Aversa, une foule de malades s'étant rendus auprès de lui pour être guéris, il leur imposa les mains et ils recouvrèrent à l'instant la santé.

Paulin de Nole, cet homme qui devait plus tard donner un si grand exemple, endurait dans un œil de très-vives souffrances. Déjà sa prunelle était couverte d'un nuage épais. C'était une taie qui s'y était formée. Saint Martin de Tours lui toucha l'œil avec une éponge. C'en fut assez pour rendre la partie malade saine comme auparavant, et en chasser toute douleur. Cette guérison fut sans doute l'origine de l'amitié que Paulin lia depuis avec le saint, et il se pourrait bien faire que, dans leurs entretiens à Vienne, notre évêque l'eût déterminé à ne pas différer plus longtemps son baptême. « Qui doute, » dit un biographe de Paulin, « que par ses illustres leçons de perfection évangélique, saint Martin n'ait eu beaucoup de puissance pour lui éclairer les yeux de l'âme, lui qui eut le pouvoir de lui rendre la lumière du corps ? » En effet, ce fut cette année que Paulin fut baptisé par saint Dauphin de Bordeaux.

Saint Hilaire, abbé de Galliana, florissait au commencement du vi^e siècle. Un riche gentilhomme de Ravenne, qui était encore païen, ayant été guéri par son moyen d'une maladie incurable dont il était atteint depuis plusieurs années, fut si touché de cette guérison miraculeuse, qu'il se convertit avec toute sa famille.

Saint Apollinaire, évêque de Valence, mort en 525, fut favorisé du don des miracles, et ses prières rendirent la santé au roi Sigismond atteint d'une maladie dangereuse.

Saint Grégoire de Tours nous apprend que les malades recouvraient la santé en se couchant sur un lit de corde qui avait été à l'usage de saint Sylvestre, évêque de Châlons-sur-Saône, mort vers 532.

Vers 552, Mommol, comte d'Auxerre, venait de remporter, en Dauphiné, une grande victoire contre les Lombards, lorsque, pas-

sant par Vaison, il crut que Quinide, évêque de cette ville, ne lui avait pas témoigné toutes les démonstrations qu'il s'imaginait être dues à un général victorieux ! Aussi traita-t-il de la manière la plus indigne le saint évêque. Mais à peine le comte était sorti de Vaison, qu'il fut atteint d'un mal si violent que les médecins désespéraient de sa vie. Les personnes de sa suite l'apportèrent mourant aux pieds de Quinide, le conjurant de prier pour sa guérison. Le saint, déférant à leurs désirs, se mit en prières, et aussitôt Mommol fut parfaitement guéri.

Saint Beaumer, diacre dans le Perche (vi^e siècle), se trouvant à Paris pendant que le roi Childébert était malade, le guérit par ses prières.

Saint Floride, évêque de Tiferne, aujourd'hui Citta-di-Castello en Ombrie, florissait du temps de saint Grégoire le Grand, et il envoya à ce Pape un saint prêtre de son clergé, nommé Almance, qui était surnommé le *Guérisseur*, parce qu'il guérissait les malades rien qu'en les touchant.

Saint Siméon Stylite, surnommé le *Jeune*, opéra un grand nombre de miracles qui avaient principalement pour objet la guérison des malades. Il mourut en 592.

Dans le voyage qu'il fit à Constantinople, saint Théodore le Liceote, évêque d'Anastasiopolis en Galatie, guérit de la lèpre un des fils de Maurice, général de Tibère. (vii^e siècle.)

Clotaire II ayant été attaqué d'une maladie grave, fut guéri par les prières et les jeûnes de saint Sulpice II, évêque de Bourges, qui mourut en 644.

Saint-Prix, évêque de Clermont, ayant été visiter dans sa retraite, saint Amarin qui fut assassiné en 674, le guérit miraculeusement d'une très-grave maladie.

Saint Arbogaste, évêque de Strasbourg, mort en 678, guérit, par ses prières, le prince Sigebert, d'une blessure grave qu'il s'était faite en tombant de cheval.

Saint Guillebaud, évêque d'Aichstadt, en Franconie, naquit en 704. A l'âge de trois ans il eut une maladie si dangereuse que les médecins désespérèrent de sa vie. Ses parents désolés le portèrent au pied d'une croix élevée sur la place publique, et là, promirent à Dieu de le lui consacrer si la santé lui était rendue. Leur prière fut aussitôt exaucée et l'enfant se trouva parfaitement guéri.

Sainte Guiborat, vierge et martyre, se rendit célèbre par ses miracles et ses prédictions. Ayant fait venir avec elle une fille de qualité nommée Rachilde, atteinte d'une maladie incurable, elle lui obtint de Dieu une parfaite guérison. Sainte Guiborat, est morte en 924.

Saint Rupert, évêque de Saltzbourg, se rendit célèbre par ses guérisons miraculeuses.

Saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, passa sept ans en Styrie et y opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses.

Saint Samson, évêque de Dol, en Bretagne, était retiré dans une solitude, lorsque son père étant tombé dangereusement malade, il alla le visiter et lui rendit la santé par la vertu de ses prières.

Saint Gérard, abbé de Brogne, guérit miraculeusement de la pierre **Arnold 1^{er}, comte de Flandre.** (x^e siècle.)

Le vénérable Robert, fils de Hugues Capet, est le premier des rois de France à qui l'on ait attribué le don de guérir les écrouelles, en touchant le malade et en disant : *Le roi te touche : Dieu te guérisse.* Il rendit la vue à un aveugle en humectant ses yeux avec l'eau dont il venait de se laver les mains, et mourut en 1031.

Saint Briand, évêque de Cluainsert, en Irlande, est honoré principalement au bourg de Dallyne-Rilly, où il y a une fontaine qui porte son nom et dont l'eau a servi à la guérison d'un grand nombre de malades.

Saint Ulrich, religieux Bénédictin et abbé de Celle, guérit, par la vertu de ses prières, une jeune personne atteinte d'un cancer, et mourut en 1093.

Saint Caradeu, ermite dans le pays de Ross, guérit miraculeusement **Richard Tankard,** attaqué d'une maladie fort grave. (xii^e siècle.) On invoque principalement contre le flux de sang **saint Guillaume Teupier, évêque de Poitiers,** mort en 1197.

Grégoire IX fit faire une enquête pour informer sur les guérisons merveilleuses obtenues par l'intercession du bienheureux **Odon, chartreux et reclus,** mort en 1230, et elles furent ainsi juridiquement constatées.

Saint Simon Stock, général des Carmes, mort le 16 mai 1265, guérit plusieurs malades en leur donnant le scapulaire.

Cette nomenclature si rapide et si succincte ne permet pas sans doute au lecteur d'apprécier par lui-même le caractère miraculeux des guérisons opérées. Pour qu'il en juge en toute connaissance de cause nous allons donner ici le récit détaillé des guérisons opérées par sainte Catherine de Sienne. On pourra voir si leur caractère n'est pas réellement et incontestablement miraculeux. Ces faits nous sont rapportés par le **B. Raymond de Capoue,** son confesseur, homme aussi éclairé que probe, qui fut lui-même témoin oculaire de la plupart de ces miracles et qui cite avec la plus scrupuleuse exactitude tous les autres témoins oculaires alors encore vivants.

« Voici, » dit-il, « un fait que je puis particulièrement attester. En 1373 ou 1374, l'obéissance religieuse me fit venir à Sienne où j'exerçai dans le couvent de mon ordre les fonctions de lecteur. J'y servais Dieu bien lâchement, lorsqu'arriva la peste qui ravagea si souvent le monde à notre époque, mais qui a pesé surtout d'une manière épouvantable sur la ville de Sienne. La contagion frappait les hommes et les personnes de tout âge; un jour, deux jours, trois jours au plus suffisaient pour succomber à ses atteintes. Aussi régnait-il partout la plus profonde terreur. Le zèle des âmes qui est l'es-

prit de l'ordre de **Saint-Dominique** me força de me dévouer au salut du prochain. Je visitais donc les malades, et j'allais surtout à **Sainte-Marie de la Miséricorde.** Le directeur de la maison était alors le **P. Matthieu** qui vit encore. Cet homme, d'une vie sainte et d'une grande réputation était très-attaché à sainte Catherine de Sienne, et les vertus que le ciel lui a accordées m'avaient inspiré pour lui la plus vive affection. J'avais coutume de le voir une fois par jour. Un matin, après la Messe conventuelle, je sortis pour visiter mes malades et je passai à la maison de la Miséricorde, savoir s'il n'y avait pas, dans l'établissement, quelqu'un frappé de la peste. En entrant, je trouvai le **P. Matthieu** que les Frères portaient comme un mort, de l'église à sa chambre; son visage était pâle, ses forces l'avaient tellement abandonné, qu'il ne pouvait plus parler; il lui fut impossible de me répondre, lorsque je lui demandai ce qu'il souffrait. Je m'adressai alors à ceux qui l'accompagnaient, et je les questionnai sur ce qui était arrivé à mon ami : *Cette nuit, me dirent-ils, vers les onze heures, pendant qu'il veillait près d'un malade, il s'est senti frappé de la peste; et, en peu d'instants il est tombé dans une extrême faiblesse.* Je les suivis près du lit du malade, je me penchai vers lui, et quand il fut un peu reposé, il m'appela et se confessa, comme il le faisait souvent. Après lui avoir donné l'absolution, je lui demandai ce qu'il souffrait : *Je ressens, me dit-il, une affreuse douleur à l'aîne; on dirait que ma jambe se brise; je souffre aussi tellement de la tête qu'elle me semble fendue en quatre morceaux.* Je lui tâtai alors le pouls, et je vis qu'il avait en effet une fièvre très-violente. Je recommandai à ceux qui le soignaient de montrer ses urines à son médecin, le docteur **Senso,** qui vit encore et qui lui était très-attaché. J'allai lui rendre visite peu de temps après. Le médecin me déclara que mon ami était atteint de la peste, et que tous les symptômes annonçaient une mort prochaine. *Cette eau, me dit-il, dénote que le sang est enflammé dans le foie; c'est la contagion régnante, et je crains beaucoup que la maison de la Miséricorde soit bientôt privée de son bon directeur.* Je lui dis alors : — *Est-ce que vous croyez que l'art de la médecine ne puisse essayer quelques remède? — Nous verrons la nuit prochaine,* me répondit-il, *si nous pouvons avoir du suc de casse pour purifier ce sang; mais je n'ai guère d'espoir dans ce remède, le mal est trop avancé.* Après cette réponse du médecin, je me retirai bien triste, et je me dirigeai vers la demeure du malade, en priant Dieu de vouloir conserver au monde un homme d'un si profitable exemple.

Cependant, Catherine avait appris la maladie du **P. Matthieu** qu'elle aimait beaucoup à cause de ses vertus; son cœur en fut ému et elle se rendit à la hâte auprès de celui qu'elle ne voulait pas perdre. A peine entrée dans la chambre, elle lui cria : *Levez-vous, P. Matthieu, levez-vous, ce n'est pas le moment de reposer mollement dans son lit.*

Au même instant où elle prononçait ces paroles, la fièvre et les bubons de la peste disparurent; le P. Mathieu se trouva sans aucune douleur, comme s'il n'avait pas été malade. La nature avait obéi à son Maître qui lui avait commandé par la bouche de Catherine; et sa parole avait rendu à celui qui souffrait une santé parfaite. Le P. Mathieu se levait tout joyeux et bénissait le Seigneur de la vertu qu'il avait donnée à sa servante. Catherine se retirait pour éviter l'admiration des hommes; mais au moment où elle sortait de la maison, j'y entrâis, ignorant ce qui s'était passé et croyant mon ami toujours malade. Dès que je la vis, le chagrin que j'avais, me fit dire avec une certaine vivacité : *Ma Mère, est-ce que vous laissez mourir une personne qui nous est si chère et si utile?* Elle qui savait ce qu'elle avait fait, mais qui voulait le cacher par humilité, parut se fâcher de mes paroles : *Quel langage tenez-vous, me dit-elle; suis-je donc semblable à Dieu, pour délivrer un homme de la mort?* Mais moi, égaré par la douleur, je lui répliquai : *Dites cela à qui vous voudrez; quant à moi, je connais vos secrets, je sais que vous obtenez de Dieu tout ce que vous lui demandez avec ferveur.* Elle inclina alors la tête et sourit un peu; puis elle me regarda avec un visage joyeux en me disant : *Allons, avez bon courage, il ne mourra pas cette fois.*

A ces mots, je bannis toute crainte; j'avais compris qu'elle avait obtenu quelque grâce du Ciel; je la quittai et je me rendis tout content près de mon malade, que je trouvais assis sur son lit et racontant à tout le monde le miracle que Catherine venait de faire. Je lui dis qu'elle venait de m'assurer qu'il ne mourrait pas de cette maladie. *Ignorez-vous, me répondit-il, ce qu'elle vient de faire à l'heure même?* — Quand je lui eus dit que je l'ignorais, et qu'elle ne m'avait pas dit autre chose, il se leva tout surpris et tout joyeux, et me raconta ce que je viens d'écrire : pour mieux constater le miracle, on met la table, le P. Mathieu s'y assied avec nous; on sert des aliments qui ne convenaient guère à des malades, des légumes et des oignons crus : celui qui ne pouvait rien prendre un instant auparavant, en mange avec nous; il cause et il rit, tandis que le matin même, il pouvait à peine prononcer une parole. Tous sont dans l'admiration et dans la joie; tous bénissent le Seigneur, qui leur fait une si grande grâce, et s'entretiennent à l'envi des mérites de la sainte qui l'a obtenue. Ce miracle a eu aussi pour témoin frère Nicolas d'Andréa de Sienne, de l'ordre des Frères prêcheurs; il vit encore et il m'accompagnait ce jour-là. Ceux qui habitaient la maison, des élèves, des prêtres, et plus de vingt personnes, virent aussi tout ce que j'ai rapporté.

Ceux dont Dieu n'a pas touché le cœur diront peut-être : Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme guérisse d'une maladie, même très-grave? cela n'arrive-t-il pas naturelle-

ment tous les jours? Je leur répondrai en leur demandant pourquoi l'évangéliste rapporte que Notre-Seigneur a guéri la belle-mère de Simon, qui souffrait beaucoup de la fièvre. Ne voit-on pas continuellement des hommes qui guérissent de fièvres violentes? Pourquoi l'évangéliste nous donne-t-il donc ce fait pour un miracle? Que celui qui ne voit rien au delà de la lettre fasse attention à ce que l'écrivain sacré a voulu faire remarquer : *Il s'approcha d'elle, dit-il; il commanda à la fièvre, la fièvre la quitta, et se levant aussitôt, elle les servait.* (Matth. viii, 15.) La preuve du miracle est que la fièvre disparut sur-le-champ, au seul commandement du Sauveur, et sans aucun remède naturel; celle qui était depuis si longtemps malade et alitée se leva sans aucun secours extérieur. De même, dans ce que j'ai dit, il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas voir la vérité. Ce Dieu qui avait guéri la belle-mère de Simon, habitait en Catherine; elle ne s'approcha pas, mais de loin elle commanda à la fièvre et à la peste, et sans remède comme sans retard; et le P. Mathieu en fut délivré. *Ouvrez donc les yeux de votre esprit; ne soyez pas incrédule, mais fidèle.* (Joan. xx, 27.)

Il y avait, près de la maison de la Miséricorde, une femme très-pieuse, qui portait, si ma mémoire n'est pas infidèle, l'habit des sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique : dans son admiration pour les vertus de Catherine, elle voulut se mettre à son service; elle suivait avec docilité ses conseils, s'édifiait de ses exemples et lui portait la vénération la plus profonde. Il arriva un jour, que cette femme étant chez elle, le plancher s'écroula tout à coup et l'entraîna dans sa chute : elle fut couverte de contusions; tout son corps n'était qu'une plaie. Les voisins accoururent la retirer du milieu des pierres et des pontres : on la croyait morte. Cependant, grâce à Dieu, on put la transporter sur son lit, où elle reprit peu à peu connaissance, mais ce fut pour horriblement souffrir. La douleur lui arrachait des larmes et des cris, et elle détaillait ce qu'elle endurait à ceux qui l'entouraient. On appela les médecins et on fit tout ce qu'il était possible de faire; mais la pauvre malheureuse ne pouvait se remuer et souffrait le martyre dans tous ses membres.

Dès que Catherine l'apprit, son cœur s'émut de compassion pour celle qui était sa sœur et qui s'était faite sa servante. Elle alla sur-le-champ la visiter, et l'exhorter à la patience par ses saintes paroles. Lorsqu'elle la vit tant souffrir, elle se mit à toucher, comme pour la soulager, les endroits dont elle se plaignait : la malade y consentait volontiers, parce qu'elle savait que ces mains bénies ne pouvaient lui faire que du bien. Aussitôt que Catherine touchait une place, la douleur en disparaissait; aussi la malade lui indiquait les autres endroits où elle souffrait, pour qu'elle y appliquât le même remède, et Catherine s'y prêtait si bien qu'elle finit par complètement la gué-

rir. A mesure que sa main virginale parcourait ce corps brisé, la douleur en disparaissait, et la malade, qui ne pouvait remuer aucun de ses membres, retrouvait peu à peu toute la liberté de ses mouvements : elle garda le silence tant que Catherine fut présente, pour ne pas alarmer son humilité, mais ensuite elle dit aux médecins et aux voisins qui l'entouraient : *Catherine, la fille de Lapa, m'a guérie en me touchant*. Tous furent dans l'admiration et rendirent gloire à Dieu ; car il fallait bien reconnaître que cette guérison ne pouvait venir que d'une vertu divine. C'est sur le témoignage des autres que j'ai rapporté ce miracle, parce que, quand il fut fait, je ne connaissais pas encore Catherine, et je n'habitais pas même la ville de Sienne.

Durant la peste dont nous avons parlé, un ermite qu'on appelait saint, et qui l'était en effet, fut atteint de la contagion. Dès que Catherine l'apprit, elle le fit transporter de la cellule qu'il habitait hors de Sienne, à la maison de la Miséricorde ; elle vint le visiter avec ses compagnes, et veilla à ce qu'il eût tous les soins qui lui étaient nécessaires. Elle s'approcha de lui et lui dit tout bas : *Ne craignez rien, quelque malade que vous soyez, vous ne mourrez pas cette fois*. Mais elle ne nous dit rien de semblable, lorsque nous lui demandâmes de prier pour sa guérison. Elle parut, au contraire, craindre comme nous sa mort. Et nous étions bien tristes, parce que nous étions très-affectionnés à ce saint homme. Le mal faisait des progrès d'heure en heure, et nous commençons à désespérer du salut du corps, pour ne penser qu'à celui de l'âme. Les forces physiques semblaient complètement éteintes, et nous attendions son dernier soupir. Catherine vint, et dit encore à l'oreille du malade : *Ne craignez rien, vous ne mourrez pas*. Celui-ci, qui paraissait n'avoir plus sa connaissance, la comprit fort bien et crut plus à sa parole qu'à la mort dont il sentait la présence. Et en effet la parole de Catherine triompha des lois de la nature, et la vertu divine, plus puissante que tous les remèdes, sauva le moribond, contre toute espérance.

Nous préparions déjà ses funérailles, et plusieurs jours s'écoulèrent sans amélioration. Catherine arriva et dit à l'oreille du malade : *Je vous commande, au nom de Notre-Seigneur, de ne pas mourir*. Aussitôt la vie et les forces revinrent, le saint homme se leva de son lit et demanda à manger : quelques instants avaient suffi pour le complètement guérir. C'est lui qui nous rapporta ce que Catherine lui avait dit, et comment il avait senti qu'une vertu divine avait retenu son âme qui voulait s'échapper. Il affirmait qu'il n'avait été guéri par aucune cause naturelle, et il pensait que le miracle était aussi grand que s'il eût été ressuscité.

J'ai parlé des autres, je ne dois pas passer sous silence ce que Catherine a fait pour moi. Lorsque la peste ravagea la ville de Sienne, je pris la résolution de sacrifier ma

vie au salut des âmes, et de n'éviter aucun pestiféré : il est certain que le mal est contagieux ; mais je savais aussi que Notre-Seigneur Jésus-Christ est plus puissant que Gallien, et que la grâce est supérieure à la nature ; je voyais aussi que beaucoup avaient pris la fuite, et que les mourants allaient rester sans secours ; et comme la bienheureuse Catherine m'avait appris que la charité nous obligeait à aimer plus l'âme de notre prochain que notre propre corps, je voulus assister autant de malades que je le pouvais, et c'est ce que j'ai fait, avec la grâce de Dieu. J'étais presque seul dans cette grande ville, et j'avais à peine le temps de prendre un peu de nourriture et de sommeil. Une nuit que je reposais et que je voulais me lever pour réciter l'office, je sentis une violente douleur à l'aîne, j'y portai la main et je reconnus l'enflure qui indiquait la peste ; effrayé de cette découverte, je n'osai pas me lever, et je me mis à songer sérieusement à la mort. Je désirais qu'il fit jour pour pouvoir aller trouver Catherine avant que le mal fit plus de progrès ; la fièvre et les douleurs de tête me prirent bientôt ; mes craintes augmentèrent ; j'eus cependant assez de force pour faire mes prières. Quand le matin fut venu, je me traînai avec mon compagnon jusqu'à la maison de Catherine ; mais elle était absente ; elle avait été déjà visiter un malade. Je me décidai à l'attendre, et comme je ne pouvais plus me soutenir, je fus obligé de me coucher sur un lit qui était là. Je priai les personnes de la maison de ne pas tarder à l'envoyer chercher. Quand elle fut arrivée, et qu'elle sut combien je souffrais, elle s'agenouilla près de mon lit, posa sa main sur mon front, et se mit à prier intérieurement selon son usage ; je la vis alors entrer en extase, et je pensai qu'il allait en résulter quelque bien pour mon âme et pour mon corps. Elle était ainsi depuis une demi-heure à peu près, lorsque je sentis un mouvement général dans tous mes membres ; je fus persuadé que j'allais avoir des vomissements, comme beaucoup de ceux que j'avais vus mourir. Mais j'étais dans l'erreur. Il me sembla que de toutes les extrémités de mon corps quelque chose sortait avec violence ; je commençai à éprouver une amélioration qui augmentait à chaque instant : avant que Catherine eut retrouvé l'usage de ses sens, j'étais complètement guéri ; il me restait seulement une certaine faiblesse comme preuve de mon mal ou comme effet de mon peu de foi. Catherine sachant qu'elle avait obtenu de son Epoux la grâce qu'elle demandait, revint à elle et me fit préparer la nourriture ordinaire des malades. Quand je l'eus prise de ses mains virginales, elle m'ordonna de dormir un peu ; j'obéis, et en m'éveillant, je me trouvais aussi dispos que si rien ne m'était arrivé ; elle me dit alors : *Allez maintenant au salut des âmes, et rendez grâce au Tout-Puissant, qui vous a délivré de ce danger*. Je retournai en effet à mes fatigues habituel-

les, glorifiant le Seigneur, qui avait donné une telle puissance à sa fidèle épouse.

A la même époque, Catherine opéra un miracle pour le frère Barthélemy de Saint-Dominique de Sienne, qui est mon ami, et qui gouverne maintenant la province romaine, et ce miracle fut plus remarquable parce que ce religieux avait été plus longuement et plus gravement malade de la peste.

Lorsque la contagion fut passée à Sienne, beaucoup de personnes, mais surtout les sœurs d'un couvent de Pise, ayant entendu célébrer les louanges de Catherine, eurent le plus vif désir de la voir, et de profiter de ses enseignements. On la supplia donc de se rendre à Pise, en lui promettant, pour l'attirer, que sa présence serait profitable à bien des âmes. Catherine n'aimait pas les voyages; mais elle eut recours à son divin Epoux, s'en remit humblement à sa décision : elle avait consulté ceux qui l'entouraient, et leurs avis avaient été partagés. Quelques jours après, Notre-Seigneur lui apparut, et lui ordonna de céder aux vœux de ses serviteurs et de ses servantes, qui l'attendaient dans la ville de Pise. *Mon nom, dit-il, sera grandement glorifié par ce voyage, et les âmes en retireront beaucoup de fruits, selon la promesse que je t'ai faite, lorsque ton âme, séparée de ton corps, lui fut de nouveau réunie. (Voy. MORT MYSTIQUE.)*

Catherine obéissante vint me faire connaître la volonté de Dieu, et se rendit sur-le-champ à Pise. Je l'accompagnai avec plusieurs Pères de mon ordre, pour entendre les confessions; beaucoup de ceux qui venaient la trouver avaient le cœur touché par ses ferventes paroles; et Catherine, pour que le démon ne lui reprît pas ses conquêtes, leur ordonnait de s'adresser sur-le-champ à un confesseur, et de recevoir sans retard le sacrement de pénitence. Et comme l'absence d'un confesseur empêchait quelquefois de le faire, elle aimait à en avoir toujours à sa disposition. Aussi, le Souverain Pontife Grégoire XI, d'heureuse mémoire, nous accorda-t-il, à moi et à deux de mes compagnons, les pouvoirs réservés aux évêques pour absoudre tous ceux que Catherine déciderait à s'approcher du tribunal de la pénitence.

Quand nous fûmes arrivés à Pise, Catherine reçut l'hospitalité d'un habitant nommé Gérard Buonconti. Son hôte amena un jour un jeune homme d'une vingtaine d'années et le lui présenta, en le conjurant de vouloir bien prier pour sa santé. Il lui dit que depuis dix-huit mois, les fièvres ne l'avaient pas quitté, et quoiqu'il ne les eût pas en ce moment, elles avaient été si violentes, que sa santé était complètement ruinée, malgré tous les efforts de la médecine. Sa figure maigre et pâle, le témoignait du reste assez. Catherine, émue de compassion, demanda au jeune homme depuis combien de temps il s'était confessé. Sur sa réponse, qu'il y avait plusieurs années : *Dieu, lui dit-elle, vous a envoyé cette affliction, parce*

que vous êtes resté si longtemps sans purifier votre âme dans le sacrement de pénitence; allez donc, mon fils, vous confesser; allez voir la corruption du péché qui empoisonne votre corps. Elle fit alors appeler le frère Thomas, son premier confesseur, et lui confia ce malade, pour qu'il entendît sa confession et lui donnât l'absolution. Lorsque ce fut terminé, le malade revint vers Catherine qui lui dit, en mettant la main sur son épaule : *Allez, mon fils; avec la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je ne veux plus que vous ayez la fièvre.* Et il arriva comme elle avait dit.

A partir de cet instant, le jeune homme n'eût plus aucun mouvement de fièvre. En Catherine résidait la vertu de celui dont il est écrit : *Il a parlé, et les choses ont été faites; il a commandé et tout est sorti du néant. (Psal. xxxii, 9.)* Quelque temps après le jeune homme vint remercier celle qui l'avait guéri, et il nous assura qu'il n'avait pas eu depuis la moindre indisposition.

J'ai été témoin de ce fait, et je puis dire comme saint Jean (xix, 35) : *Celui qui a vu en rend témoignage.* Il y avait avec moi l'hôte de Catherine et sa mère, et toutes les personnes de la maison, frère Thomas, confesseur de Catherine et du malade, frère Barthélemy de Saint-Dominique, et toutes les pieuses femmes de Sienne, qui avaient accompagné Catherine. Le jeune homme qui avait été guéri, publia par toute la ville ce miracle, et quand je passai à Pise, plusieurs années après, il vint me voir, et j'eus peine à le reconnaître, tant il était fort et bien portant : il raconta devant ceux qui étaient avec moi, ce qui lui était arrivé, et il en attribuait la gloire à Dieu et à sa fidèle servante.

Un miracle semblable à celui-ci avait déjà eu lieu à Sienne; la maladie seulement était plus dangereuse. Une sœur de la Pénitence de Saint-Dominique, qu'on appelait Gemmina, était très-attachée à Catherine : elle eut une esquinancie, à la suite d'un rhume de cerveau qu'elle avait négligé, et le mal avait fait tant de progrès, que les remèdes à employer ne pouvaient plus la guérir : la gorge était tellement enflammée, qu'elle courait risque d'étouffer. Dans cette position, elle fit un grand effort sur elle-même, et alla trouver Catherine; dès qu'elle la vit, elle lui dit comme elle put : *Ma Mère, je vais mourir si vous ne venez pas à mon secours.* Notre bienheureuse eut compassion de cette pauvre sœur qui pouvait à peine respirer; pleine d'une sainte confiance, elle appliqua la main à sa gorge, y fit le signe de la croix, et la douleur disparut sur-le-champ; celle qui était venue souffrante et avec tant de peine, s'en retourna parfaitement guérie. Dans sa joie et sa reconnaissance, elle alla trouver frère Thomas et lui raconta ce qui venait d'arriver; celui-ci l'écrivit, et c'est dans ses cahiers que j'ai pris tout ce que je viens de dire.

Quand le Souverain Pontife Grégoire XI quitta le séjour d'Avignon pour retourner à

Rome, Catherine arriva à Gênes avant lui, et s'y arrêta pour l'attendre; nous restâmes à Gênes plus d'un mois. Il y avait avec nous deux jeunes Siennois très-pieux qui vivent encore. Le premier se nomme Néri de Landoccio de Pagliaresi; il a méprisé le monde et ses vanités et il se sacrifie dans la solitude; l'autre était Etienne Corrade de Maconi. Catherine, au moment de quitter la terre pour le ciel, lui ordonna d'entrer dans l'ordre des Chartreux, et la grâce de Dieu l'y a si bien accompagné qu'il dirige maintenant en Italie une grande partie de son ordre par ses visites, ses enseignements et ses exemples. Il a été successivement à la tête de plusieurs monastères et il est maintenant prieur de la chartreuse de Milan. Ils ont été tous deux témoins comme moi de la plus grande partie des miracles rapportés dans cette seconde partie; mais c'est sur eux-mêmes que la puissance divine s'est manifestée par le moyen de la bienheureuse Catherine dans la ville de Gênes.

Pendant que nous y étions, Néri fut pris d'un mal de tête qui le faisait horriblement souffrir et qui nous incommodait aussi beaucoup; des douleurs d'entrailles qui le tourmentaient nuit et jour lui arrachaient sans cesse des cris et des gémissements : il ne pouvait rester dans son lit ni marcher; il se traînait sur ses mains et sur ses genoux à travers la chambre où d'autres personnes couchaient, et il irritait son mal au lieu de l'apaiser.

Catherine apprit ce qui se passait et parut émue de compassion; elle me dit d'appeler des médecins et de faire les remèdes qu'ils prescriraient : j'obéis avec empressement; j'appelai deux médecins dont on suivit fidèlement les ordonnances; mais le malade, au lieu d'être soulagé, souffrait davantage; il en était ainsi, je pense, parce que Dieu voulait faire paraître d'une manière plus admirable la puissance de son épouse. Les médecins, voyant l'inutilité de leurs remèdes, me dirent qu'ils n'avaient plus aucun espoir de sauver le malade.

Quand je rapportai cette nouvelle aux religieux et aux compagnons qui étaient à table avec moi, Etienne Maconi quitta le repas, le cœur plein de tristesse, et courut à la chambre de Catherine. Il se jeta à ses pieds en fondant en larmes, et la conjura de ne pas permettre que son frère et son compagnon, dans le voyage qu'il avait entrepris pour Dieu et pour elle, mourût loin de son pays et fût enseveli dans une terre étrangère. Catherine, tout émue, lui dit : *Pourquoi, mon fils, vous troubler et vous plaindre? Si Dieu veut récompenser de ses travaux votre frère Néri, vous ne devez pas vous en affliger; vous devez au contraire vous en réjouir.* Mais Etienne disait : *Très-douce Mère, je vous en conjure, écoutez ma prière, secourez-le; je sais bien que vous le pouvez si vous le voulez.* Et Catherine, ne pouvant cacher sa tendresse, répondait : *Je vous exhortais seulement à vous conformer à la volonté de Dieu; mais puisque je vous vois si triste, quand*

j'irai demain à la Messe pour communier, rappelez-moi votre demande, et je vous promets de prier Dieu comme vous le désirez; il faudra prier vous-même pour qu'il m'exauce. Etienne, tout joyeux de cette promesse, ne manqua pas le lendemain de se présenter à Catherine au moment où elle allait à la Messe; il s'agenouilla humblement et lui dit : *Ma Mère, je vous supplie de ne pas tromper mon attente.* Catherine communia à la Messe et resta comme à l'ordinaire longtemps en extase : quand elle eut repris l'usage de ses sens, elle sourit à Etienne qui attendait à ses côtés, et elle lui dit : *Vous avez la grâce que vous demandez.* Etienne lui dit : *Ma Mère, est-ce que Néri sera sauvé? — Assurément il sera sauvé,* répondit-elle, *puisque le Seigneur veut bien nous le rendre.* Etienne courut alors bien vite près du malade lui porter la joie de ses espérances. Les médecins arrivèrent ensuite, et, après avoir recommencé leurs observations, se mirent à dire entre eux que celui qu'ils avaient condamné pourrait bien en réchapper. En effet, selon la promesse de Catherine, la convalescence commença, et la guérison fut bientôt parfaite.

Mais Etienne Maconi, abattu par les fatigues et le chagrin qu'il avait eus, à l'occasion de la maladie de Néri, fut atteint d'une fièvre violente, accompagnée de vomissements et de grandes douleurs de tête. Il garda le lit, et comme il était aimé de tout le monde, nous l'assistions et nous cherchions à le consoler : lorsque la bienheureuse Catherine connut son état, elle en fut affligée; elle vint le visiter elle-même et l'interrogea sur son mal. Sentant à ses mains qu'il avait une fièvre violente, elle lui dit avec autorité : *Je vous ordonne en vertu de la sainte obéissance de ne plus avoir cette fièvre.* Chose admirable! la nature obéit à cette parole comme si le Créateur de toute chose l'avait prononcée du haut du ciel; sans employer aucun remède et avant que Catherine fut éloignée de son lit, Etienne fut complètement délivré de la fièvre. Nous étions tous heureux de l'ami qui nous était rendu, et nous remercions Dieu de nous avoir si promptement manifesté sa puissance. »

Le même fait est rapporté par le B. Etienne Maconi lui-même qui s'exprime ainsi dans la lettre juridique qu'il écrivit pour l'enquête relative à la canonisation de la sainte.

« Dieu, » dit-il, « avait donné à sainte Catherine de Sienne une si grande puissance et une telle intimité, que souvent, dans ses prières, elle disait : *Je le veux!* Et quand elle parlait ainsi, il semblait qu'elle était obéie sur-le-champ. Nous pourrions en donner bien des preuves. Voici ce qui m'est arrivé à moi-même à mon retour d'Avignon : Nous restâmes à Gênes plus d'un mois chez une dame respectable qui s'appelait Orietta Scotta; nous y fûmes presque tous malades. Notre hôtesse eut très-grand soin de nous et faisait venir tous les jours deux médecins très-habiles. Je me fatiguai beaucoup avec

eux, parce que je voulais soigner tous les malades. On m'avertissait que je le deviendrais moi-même, et en effet, au bout de quelques jours, je me mis au lit avec une fièvre violente, accompagnée d'un grand mal de tête et d'un vomissement très-pénible. Catherine, l'ayant appris, vint me visiter avec ses confesseurs et ses compagnes, et me demanda ce que j'éprouvais. Moi, tout joyeux de sa douce présence, je lui répondis en riant : *On me dit que je souffre je ne sais quoi.* Alors, dans sa tendresse maternelle, elle mit sur mon front sa main virginale et dit en remuant un peu la tête : *Entendez-vous cet enfant qui me répond : On me dit que je souffre je ne sais quoi? Et il a une fièvre violente;* et elle ajouta : *Je ne vous permets pas de suivre l'exemple des autres malades, et je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de ne plus souffrir de cette maladie. Je veux que vous soyez complètement guéri, et que vous serviez les autres comme à votre ordinaire.* Puis elle se mit à parler de Dieu selon son habitude, et pendant qu'elle parlait, je fus guéri. Je l'interrompis pour le dire à tous les assistants qui furent dans l'admiration, et depuis, pendant de longues années, j'ai joui d'une santé parfaite. Catherine parla avec la même autorité, lorsqu'elle guérit le vénérable Giovanni, religieux qui habitait la solitude de Vallombreuse, comme il me l'a affirmé lui-même, lorsqu'il était à l'agonie, à l'abbaye de Passignano, près de Sienne. J'ai entendu de la bouche même de Catherine un ordre semblable donné, en l'absence du même religieux, à deux de ses disciples qu'il lui avait envoyés. Elle lui ordonna, par leur intermédiaire, de n'être plus malade et de venir la trouver sur-le-champ; ce qu'il fit aussitôt. Le saint religieux écrivit à cette occasion une lettre admirable que je conserve précieusement dans notre couvent. »

Revenons maintenant à la suite du récit du B. Raymond de Capoue.

« A ces deux miracles, » dit-il, « j'en joindrai un troisième dont je n'ai pas été témoin, parce que j'étais absent; mais celle pour qui il a été fait, vit encore et me l'a rapporté elle-même. Les autres compagnes de sainte Catherine, qui vivent encore, peuvent aussi en rendre témoignage. Cette sœur de la Pénitence de Saint-Dominique était de Sienne, mais n'y habitait pas; elle s'appelait Jeanne de Capo. Lorsque le Souverain Pontife Grégoire XI fut retourné à Rome, il envoya Catherine à Florence pour y rétablir la paix et réconcilier le Père commun des fidèles avec ses enfants révoltés. Catherine réussit; mais le serpent infernal qui fait naître et entretient la discorde, parce qu'il est ennemi de l'unité, excita dans la ville une sédition contre l'épouse de Jésus-Christ, qui travaillait à la paix. Ses amis et ceux qui l'accompagnaient lui conseillaient de se retirer pendant quelque temps, et de laisser passer cette tempête. Elle, toujours humble et prudente, se rendit à leurs raisons, mais elle dit que Dieu lui défendait

de quitter le territoire de la ville, tant que la paix et la concorde ne se seraient pas conclues entre le Souverain Pontife et le peuple de Florence.

Catherine se préparait donc à sortir et à se retirer dans les environs; mais il se trouva que Jeanne était gravement indisposée : un de ses pieds était très-enflé et la douleur lui causait une fièvre violente, qui l'empêchait de partir. Catherine ne voulait pas la laisser seule, exposée aux mauvais traitements des impies, et elle eut recours à la prière; elle supplia son Epoux de vouloir bien l'assister dans cette circonstance. Le Seigneur très-clément ne laissa pas longtemps sa chère épouse dans la peine. Pendant qu'elle priait, un doux sommeil s'empara de la malade, et quand elle se réveilla elle se trouva parfaitement guérie, sans ressentir aucune suite de son mal. Elle se leva et quand le jour fut venu, elle se mit en route avec tout le monde : ses compagnes qui l'avaient vue souffrir étaient dans l'étonnement, et remerciaient Dieu de ce qu'il avait fait pour elle.

A ce miracle, j'en joindrai un autre opéré à Toulon en Provence. Nous étions descendus dans une hôtellerie de cette ville, à l'époque du retour de Grégoire XI à Rome. Catherine s'était retirée comme à l'ordinaire dans sa chambre; nous n'avions pas parlé d'elle, mais les pierres semblaient crier qu'elle était arrivée. Les femmes d'abord, les hommes ensuite, vinrent à notre demeure et demandèrent où était la sainte qui revenait de la cour pontificale. L'hôtelier le leur ayant dit, il nous fut impossible d'arrêter la foule, et il fallut permettre au moins aux femmes d'entrer. Une d'elles avait apporté un enfant dont le corps et surtout le ventre étaient si enflés, qu'il faisait pitié à voir. Les personnes présentes demandaient que Catherine voulût bien seulement le prendre un instant dans ses bras. Catherine refusait, pour fuir l'admiration des hommes; mais enfin vaincue par la compassion, elle consentit à ce qui lui était demandé avec tant de foi. A peine l'enfant était-il dans ses mains virginales, que l'air qui remplissait son corps s'échappa; l'enflure disparut aux yeux de tous les assistants et le petit malade fut parfaitement guéri. Je n'étais pas présent, lorsque ce miracle se fit; mais il était si évident et si bien constaté que l'évêque de la ville m'envoya chercher, et en me le racontant, il m'apprit que cet enfant était le neveu de son vicaire; il me pria de lui procurer une entrevue avec Catherine.

Notre-Seigneur Jésus-Christ opéra beaucoup d'autres guérisons miraculeuses, par l'intermédiaire de la bienheureuse Catherine; il m'a été impossible de les consigner toutes dans ce livre, mais j'en ai rapporté quelques-unes qui suffiront pour prouver combien résidait et agissait en elle Jésus, Fils de Dieu et de Marie. »

Parmi les nombreux miracles qui signalèrent la vie de saint François de Paule, se

trouvent plusieurs guérisons surnaturelles. Ainsi, entre autres, en 1459, il guérit d'une maladie grave Charles Pyrrho, chanoine de Cozenza.

Jean de Sahagun, ermite de l'ordre de Saint-Augustin, mort en 1479, et le bienheureux Jean Licus, Dominicain, mort en 1511, opérèrent plusieurs guérisons miraculeuses, juridiquement attestées.

Sainte Catherine de Ricci fut atteinte pendant deux ans de plusieurs maladies qui la faisaient beaucoup souffrir et que tout l'art des médecins ne pouvait guérir. La santé lui fut enfin rendue par un miracle. (xvi^e siècle.)

Souvent ces guérisons sont accompagnées d'apparitions et de visions miraculeuses comme dans le fait suivant que nous citerons comme exemple. Pierre Ferry, de Padoue, un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, était rongé depuis soixante-trois jours déjà par une fièvre putride. Elle l'avait réduit à toute extrémité et l'art de la médecine était devenu impuissant contre la force du mal. Saint Ignace, qui allait souvent le visiter pour le fortifier et lui suggérer de bonnes et pieuses pensées, vint le voir un jour; et, dans cette visite, il lui dit, et l'assura d'une manière positive, que bientôt la sainte Vierge le guérirait. En effet, la nuit suivante, et dans un moment de veille où le sommeil fuyait ses yeux, une dame d'une beauté sans pareille, vêtue d'une robe blanche qui effaçait la neige, et entourée d'un chœur de vierges dont le front était ceint d'immarcessibles couronnes, se présenta à lui et lui demanda s'il désirait revenir à la santé. Sur sa réponse affirmative, elle lui donna une image en papier qui la représentait telle qu'elle est représentée à la Grotte-Ferrata, maison religieuse des environs de Frascati; et elle lui commanda de mettre cette image sur la partie du corps où était le siège du mal. Ferry, ayant obéi, s'endormit d'un profond sommeil; puis après un court repos, il s'éveilla.... O bonheur! il était radicalement guéri..... Mais ayant cherché sur lui et autour de lui, l'image qu'il regardait à bon droit comme l'instrument de sa guérison, il ne la trouva plus; elle avait disparu. Mais il n'en avait plus besoin. Marie avait gravé si profondément ses traits dans l'esprit de son serviteur, que les images de main d'hommes ne lui étaient plus nécessaires. Le lendemain, saint Ignace vint le voir et l'aborda avec un air riant qu'il n'avait pas ordinairement; c'est qu'il avait appris, par une voie extraordinaire, ce qui s'était passé; il demanda à Pierre Ferry comme il se portait : — *Fort bien*, répondit celui-ci. — *Ne vous avais-je pas bien dit*, reprit saint Ignace, *que Notre-Dame vous guérirait*. Pierre assura plus tard, avec serment, qu'il lui avait été formellement révélé qu'il n'avait dû sa guérison qu'aux instances que son général avait faites en sa faveur auprès de la Mère de Dieu. » (Paul. SAUSSERET, *Appar. et révé.*

de la très-sainte Vierge; Histoire de la Société de Jésus, t. I, lib. vi, n^o 9.)

Plusieurs personnes furent guéries par la vertu des prières de Pierre de Queriolet, mort en 1660, et il s'opéra à son tombeau plusieurs autres guérisons.

Le vénérable Barthélemy Holzhauser guérit plusieurs personnes par ses prières et mourut en 1658.

Le vénérable Antoine Lequien, Dominicain et missionnaire, opéra plusieurs guérisons miraculeuses et mourut le 7 octobre 1676.

Si ces guérisons miraculeuses opérées sans interruption dans tous les lieux et dans tous les temps, ne se continuaient pas de nos jours, il pourrait rester peut-être encore quelque incrédule, mais comme dans tous les siècles précédents, ces guérisons se sont continuées de notre temps, sous nos yeux, et sur tous les points de la chrétienté, par des faits tellement nombreux, tellement éclatants et publics que nous n'entreprendrions pas ici de les énumérer. Nous en citerons plusieurs à différents articles et notamment à HÖHENLOHE. Qu'il nous suffise d'en rapporter les suivants. Commençons d'abord par le récit de quelques-unes des innombrables guérisons miraculeuses obtenues par les prières de l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie.

A la fin de 1840, un jeune homme de dix-neuf ans, du diocèse de Verdun, fut recommandé aux prières de l'Archiconfrérie et inscrit parmi les associés (il avait depuis un an de violentes attaques d'épilepsie qui l'avaient réduit à un état permanent d'imbécillité furieuse); lorsque son billet d'admission arriva chez ses parents il le lut, et aussitôt ses accès cessèrent pour ne plus revenir.

Une jeune religieuse du couvent des Carmélites de la ville d'Arles était depuis plus d'un an malade d'une irritation chronique d'entrailles; elle éprouvait de cruelles douleurs. Dans la nuit du 21 juillet 1840 elle était au plus mal; la supérieure lui ayant suggéré la pensée de s'adresser au Cœur saint et immaculé de Marie, et de lui demander sa guérison comme signe que l'érection de la Confrérie dans la communauté lui serait agréable, elle fut immédiatement et radicalement guérie, récita de suite le *Te Deum* et s'endormit jusqu'au matin. Depuis elle s'est toujours bien portée et a suivi tous les exercices de la communauté.

La relation suivante a été adressée par un des vicaires de la paroisse catholique de Genève. Le fait a de plus été raconté à M. l'abbé Dufriche-Desgenettes par plusieurs témoins oculaires, Genèveis ou Français, dont les uns connaissaient l'état de la malade avant sa guérison, et les autres avertis par le bruit public avaient été la visiter depuis.

Voici comment s'exprime le vicaire : — « Marie Dépéraz était atteinte de paralysie

de tout le côté droit du corps ; entre l'épaule droite et la poitrine, elle avait une tumeur, du poids de deux à trois livres, qui lui causait des douleurs excessives, et que les médecins n'avaient pu guérir. Depuis quatre ans et deux mois, elle était couchée sur son lit de douleur, gardant toujours la même position. On n'avait jamais essayé de la mettre sur son séant, sans provoquer des soulèvements d'estomac et des vomissements convulsifs très-douloureux. De temps à autre, elle entraînait dans des crises vraiment effrayantes ; pendant tout ce temps-là elle avait les yeux fermés, souffrant des douleurs excessives dans la tête, sur le côté droit intérieurement et extérieurement, au point que, poussée par la violence du mal, elle se déchirait la poitrine jusqu'au sang : pour l'en empêcher on fut obligé de tenir attachée la main qui restait libre... Elle poussait constamment des gémissements si plaintifs qu'on vit souvent des personnes, assez insensibles du reste, verser des larmes auprès de son lit. Sa nourriture consistait uniquement en quelques petites boules de gomme sucrées. Voilà ce que j'ai vu de mes propres yeux, pendant les trente jours qui ont précédé la fête de Pâques. Depuis ce jour, elle fut un peu plus calme et recouvra la parole. Un jour elle me dit : *M. l'abbé, une idée me passe par la tête depuis deux ans ; il faut que je vous en fasse part. — Qu'est-ce donc ? — C'est de faire un vœu pour obtenir ma guérison ; mais comme je n'ai jamais demandé cette grâce au bon Dieu, je craindrais de désirer une chose contraire à sa volonté en lui demandant la santé. — Ne craignez pas, lui dis-je, le bon Dieu sait bien ce qui nous est avantageux : soyez bien sûre qu'il ne vous rendra pas la santé pour votre malheur. Après que je l'eus engagée fortement à formuler ce vœu, elle s'y détermina enfin (c'était un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières et au tombeau de saint François-Régis).*

*Je veux commencer, me dit-elle, par une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge. Quand faut-il la commencer ? — Commencez-la le premier jour du mois de Marie. Elle fit en effet ce vœu, et je lui apportai la sainte communion. Dès qu'elle eut commencé ses prières en l'honneur de la bonne Mère (c'est ainsi qu'elle l'appelait), elle disait à qui voulait l'entendre : *Je fais une neuvaine à la sainte Vierge pour ma guérison. Une fois entre autres, elle dit au ministre protestant : Vous prierez bien un peu la sainte Vierge pour moi ? Le protestant n'avait pas grande confiance. L'on n'osait pas rire aux éclats, à la vérité ; mais on lui disait : Nous verrons dimanche ; c'était le septième jour. Enfin, le samedi soir arrive ; pas le moindre changement. Je vis son bras retomber comme du plomb quand on le soulevait, sa tumeur était affreuse à voir ; l'on y avait appliqué des vésicatoires et des pommades irritantes qui avaient cruellement fait souffrir la malade, et, sans diminuer l'enflure, y avaient laissé une large et vive plaie. L'on ne s'at-**

tendait guère à la guérison, au moins parmi les protestants. Le dimanche matin, il me tardait de lui porter la sainte communion ; mon cœur battait en traversant les allées de l'hôpital. J'entre, et la première chose que je vois, c'est ma pauvre malade, les deux mains jointes élevées vers le ciel ; et aussitôt elle fait le signe de la croix avec la main qui, la veille, ne donnait aucun signe de vie. Je m'approche et elle me dit : *M. l'abbé, je suis guérie, tout mon mal est passé ; j'ai déjà pu me lever. En effet, le bras, la jambe sont libres ; l'affreuse plaie de l'épaule a disparu subitement au point qu'on en remarque plus la moindre trace. Les infirmières me criaient à tue-tête : C'est un miracle ! Aussitôt le bruit s'en est répandu dans toute la ville. L'affluence était si grande le dimanche, qu'on a été obligé de fermer la porte de sa chambre et de refuser l'entrée aux curieux. Le médecin arrive pour la visite ordinaire, et lui demande comment elle se trouve ; il ne savait rien encore. La malade lui répond d'une voix forte, sonore (elle avait à peu près perdu la voix depuis longtemps) : *Monsieur le docteur, je suis très-bien ; oui, voyez mon bras. Il s'approche, examine, s'étonne... Ma jambe est aussi libre. Nouvel étonnement... Mais mon cancer, ma grosseur à l'épaule ont disparu... Le médecin rougit, tant il avait peur du miracle... Enfin il sort sans mot dire. Le ministre (ceci est curieux) apprend la guérison dans la journée ; il n'ose venir lui-même : mais il envoie sa femme, qui a dû dire au moins : Elle est guérie. Il vient lui-même plus tard, fait son compliment à la malade, en lui disant : Vos prières ont été exaucées. — Oui, je vous l'avait bien dit, la semaine dernière ; qu'un bon fils ne peut rien refuser à sa mère. — Oui, répondit le ministre, et il s'en va. Le lundi huit médecins arrivent, car ils ne croyaient pas aux bruits qui couraient ; cependant l'ayant examinée, palpée, le résultat fut qu'elle était guérie. Au reste, ce que je viens d'écrire, je l'ai vu de mes deux yeux ou entendu de mes deux oreilles. La malade avait été recommandée aux prières de la confrérie du saint Cœur de Marie à Genève, et à celles de l'Archiconfrérie de Paris. »**

A Flers, diocèse de Sées, Marie Madeleine, fille d'un charron, âgée de quinze ans, infirme au point de ne pouvoir marcher que pliée en trois, comme si elle était assise sur un siège très-bas ; après s'être traînée dans cet état devant l'autel de la sainte Vierge, pour lui demander, avec sa ferveur ordinaire, sa guérison, put tout à coup se dresser et rester debout. Elle ne conservait plus de traces de son infirmité primitive. Cet événement est arrivé le 8 juin 1841, et est certifié par M. le curé doyen de Flers.

A Nantes, Joséphine Deshayes, jeune personne de vingt ans, demeurant rue de la Verrerie, était depuis seize mois étendue sur un lit de douleur, et souffrait horriblement d'un spasme d'estomac qui ne permettait la présence d'aucun aliment ; le liquide

le plus léger donnait lieu à des crises nerveuses effrayantes.

Tout espoir de guérison était perdu pour la famille, et le médecin, comme il l'a attesté lui-même, avait renoncé à toute espèce de médication.

Enfin, le jour de l'Assomption, il vint en pensée à la malade de se faire recommander aux prières de l'association du saint Cœur de Marie : mais il faut attendre le dimanche, et, au milieu de ses plus cruelles angoisses, on entend la malade s'écrier : « Oh ! qu'il me tarde d'être recommandée aux prières de l'association ! »

Le dimanche, 22 août, elle est en effet recommandée et les prières de la pieuse association promptement exaucées. Après une nuit plus cruelle que toutes les autres, une nuit qui n'a été qu'une suite d'évanouissements, une sorte d'agonie, lundi matin, la malade, après quelques mots d'une fervente prière à la sainte Vierge, s'est écriée : « Maman, je suis guérie, donne-moi promptement à manger. » La mère, la croyant dans le délire, sent son cœur se glacer et demeure immobile ; mais la malade lui dit d'une voix plus forte : « Maman, je suis guérie, parfaitement guérie, je vous le dis ; il s'est fait en moi un craquement, quelque chose que je ne puis définir vient de parcourir mes membres ; il me semble qu'une main vient de m'ouvrir l'estomac et de m'ôter tout mon mal ; donne-moi promptement à manger. »

Elle mange avec avidité ; prend les nourritures les plus solides, elle qui depuis seize mois n'en connaissait plus le goût. Dès le lendemain, la jeune malade s'empresse d'aller à l'église remercier la très-sainte Vierge. Et c'est le sixième jour après sa guérison que ces détails ont été dictés par elle-même.

On trouve joint à cette relation le certificat suivant du médecin :

« Je soussigné, docteur en médecine, certifie que Mlle Joséphine Deshayes, était atteinte depuis long-temps d'un spasme de l'estomac qui ne permettait la présence d'aucun aliment ; cette affection ayant résisté aux divers moyens conseillés, la résolution fut prise, il y a six ou huit mois, de n'employer aucune médication.

Félix CHARGAUD.

Nantes, le 26 août 1841.

Une pieuse fille, à Vouillé, diocèse de Châlons, était depuis dix-sept mois en proie aux plus violentes douleurs, causées par un cancer au sein : elle était abandonnée des médecins, qui jugeaient toute opération inutile, et elle ne cherchait qu'en Dieu un adoucissement à ses maux.

Vers la fin de septembre 1841, elle paraissait s'affaiblir de plus en plus. Son confesseur l'engagea pourtant à faire une neuvaine en union avec l'association du saint et immaculé Cœur de Marie, dont elle est membre. Le lundi 4 octobre, septième jour de cette neuvaine, elle eut vers trois heures une nouvelle crise très-violente ; elle de-

manda à son confesseur, venu près d'elle pour la consoler, une dernière absolution, croyant qu'elle allait mourir ; puis elle resta dix minutes sans connaissance. Tout à coup, il la vit sourire : il crut qu'elle était dans le délire ; mais la joie calme qui brillait sur son visage le détrompa bientôt. Elle levait les yeux et les mains au ciel ; il lui demanda ce qu'elle éprouvait, ce qu'elle voyait. « C'est Marie, ma bonne mère, dit-elle, qui est venue me consoler et me guérir. Oh ! qu'elle est belle ! que sa couronne est brillante !... » Et de douces larmes coulaient de ses yeux, « Je suis guérie, ajouta-t-elle, je ne ressens plus de douleurs ; je vais aller travailler avec mes compagnes. » Ce qu'elle fit presque aussitôt, et depuis ce temps elle jouit d'une parfaite santé.

Depuis environ cinq mois sœur L'Hoste, religieuse hospitalière à l'hôpital de Porrentruy, était en proie à une maladie qui avait sa source dans l'ardeur de son zèle, mais dont le caractère intense, opiniâtre et sans cesse alarmant, l'a plus d'une fois placée au bord de la tombe. La vive inquiétude de ses compagnes et leur tendre sollicitude les rendaient, à son égard, prodigieux de soins et de ferventes prières. Quatre autres communautés adressaient leurs suffrages pour la pauvre malade. Mais, ni secours spirituels, ni secours de l'art ne faisaient présager l'issue d'une position aussi pénible. Cependant, ce que Dieu n'accorde pas immédiatement à nos supplications, afin d'exercer notre résignation et notre patience, il nous l'accorde dans un autre temps. Le 25 octobre de l'année 1845, le saint sacrifice fut offert pour la malade sur l'autel du saint et immaculé Cœur de Marie, dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, à Paris ; et le lendemain, dimanche, la sœur fut recommandée aux prières de l'Archiconfrérie. La même démarche fut renouvelée en janvier 1846, et aux termes de la demande la Messe et les prières nouvelles furent être offertes le dimanche, 1^{er} février, jour de la fête solennelle de l'Archiconfrérie. A peine cette seconde demande était-elle parvenue à sa destination que la religieuse sentit naître en elle une confiance si douce et si pénétrante qu'elle n'hésita point à annoncer que le 1^{er} février elle se rendrait à la chapelle, certaine qu'elle était déjà de sa prochaine guérison. Aucune apparence pourtant ne portait à croire à cette prévision qui avait, d'ailleurs, d'autant moins de vraisemblance que, depuis plus d'un mois, sœur L'Hoste avait renoncé au médecin et à ses remèdes dont elle ne recevait plus de soulagement. Le samedi, veille de la fête de l'Archiconfrérie, la faiblesse avait même augmenté, et, par surcroît, la nuit fut si mauvaise que la malade commença à craindre qu'elle n'eût trop présumé d'une guérison qui lui semblait encore bien éloignée... Mais, admirable bonté de Dieu, touché par l'intercession de Marie ! L'heureux moment ne devait se manifester que quelques heures plus tard !... En effet, les dispositions chan-

gèrent le matin si complètement que la pieuse religieuse se leva, se tint debout sans inconvénient, revêtit son costume sans le secours de personne, et se rendit de l'infirmerie à la chapelle... On juge de la surprise et de la joie des religieuses assemblées dans le lieu saint. Notre heureuse guérie offrit à Dieu ses actions de grâces et alla, ensuite, s'asseoir au banquet eucharistique avec ses compagnes. Elle ne quitta la chapelle qu'après la sainte Messe, pour aller déjeuner avec la communauté au réfectoire. Depuis ce moment sa position s'est toujours de plus en plus affermie, et bientôt elle put reprendre ses fonctions que son amour pour les pauvres malades lui rendent si chères. Cette guérison est attestée par les personnes les plus dignes de foi, c'était la seconde qui s'opérait depuis peu de temps dans le district de Porrentruy par l'intercession de la sainte Vierge. Par suite de circonstances où se décèle le doigt de la Providence, le vœu unanime appelle bientôt la sœur L'Hoste à la tête de la communauté.

L'abbé Gisclard supérieur du petit séminaire de Massuls (Tarn) publia vers le même temps dans la *Gazette du Languedoc* le récit d'une guérison miraculeuse opérée sur Joseph Resplendy, enfant de quatorze ans, qui était à la dernière période de l'agonie.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la guérison miraculeuse, instantanée et si frappante de Mlle Françoise de Maistre. Nous ne pouvons mieux en faire connaître les détails qu'en reproduisant la lettre suivante adressée de Nice à l'*Union catholique*, par un témoin oculaire.

« Nice, le 9 octobre 1842.

Monsieur,

Avant de prendre la plume, j'ai prié Notre-Seigneur de me donner la force dont j'ai besoin pour vous écrire les choses merveilleuses que j'ai vues ici, et les sentiments divers qui agitent mon âme : car si Dieu ne m'aidait, il est certain que je ne pourrais le faire. Ma main tremble, mon cœur est dans une émotion inexprimable, et je me sens comme accablé sous le poids d'une reconnaissance qui n'a pas de bornes.

Je vous écrivis hier deux mots après la faveur que nous venions de recevoir : ce fut le premier mouvement de mon cœur, la première inspiration de ma reconnaissance après les actions de grâces dues au Dieu des miséricordes. Aujourd'hui, je vous raconterai le tout de la manière la plus exacte.

Je vous avais écrit le 28 septembre pour recommander à vos prières et à celles de vos amis la jeune comtesse de Maistre, âgée de 21 ans, fille du gouverneur de Nice. Elle vivait depuis quatre mois dans des souffrances, des étreintes, des spasmes presque continuels. Les fatigues qu'elle s'était données au couvent du Sacré-Cœur à Turin, où elle était novice, lui avaient causé une enflure aux pieds ; des sangues appliquées à contre-temps blessèrent les nerfs et cette

incommodité, d'abord légère dégénéra en un mal qui acquit bientôt un caractère effrayant. Une de ses jambes s'était contractée, repliée et fixée dans un état de flexion exagérée, au point que le genou se trouvait tordu et le pied appuyé sur la hanche, inébranlable et dans une immobilité complète ; le tout avec d'affreuses douleurs.

Se voyant si mal et hors d'état de servir Dieu, elle voulut retourner chez ses parents. Sa mère alla la chercher et nous la vîmes arriver vers les premiers jours de Juillet dans un état déjà désespéré, ne mangeant pas, ne dormant pas, toujours souffrante, ne pouvant ni marcher, ni s'asseoir, ni rester couchée.

Trois excellents médecins, les docteurs Roubaud, Séchaux et Fornieri, ont inutilement épuisé tous les moyens de la soulager ; elle allait tous les jours plus mal, et depuis quatre semaines elle empirait visiblement. Outre les douleurs habituelles, elle avait des crises convulsives. Elle tombait à terre, les yeux se tournaient et les bras commençaient à s'engourdir. La mort était imminente.

Le 6 octobre, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus rien à faire ; que l'amputation le seul remède auquel on put encore songer était impossible, parce qu'il aurait fallu faire deux amputations et scier le pied et la cuisse en même temps. J'y allai à midi et je la trouvai eu proie à d'atroces douleurs, le visage contracté et se tordant convulsivement. Ses parents se désolaient : sa mère, malade elle-même, la regardait de son lit sans pouvoir lui donner le moindre soulagement ; ses sœurs étaient au désespoir. Je sortis de chez eux les larmes aux yeux. Elle eut encore, le même jour, une crise si épouvantable pour avoir fait seulement un petit mouvement, qu'une des personnes qui se trouvaient présentes tomba évanouie à la vue de cette scène de douleur.

Hier même, quatre heures avant le miracle, la souffrance était telle que la malade poussait, non plus des hurlements, mais comme des aboiements douloureux. Deux médecins (c'était une permission de Dieu, qui voulait rendre le miracle plus manifeste) vinrent alors visiter encore une fois la jambe : elle était pliée, tordue, enflée, d'une rougeur extraordinaire. Le même soir, le chirurgien vint à la maison, et en la voyant il ne put s'empêcher de dire, en présence de tout le monde : *Il n'y a rien à espérer ; je ne sais pas faire de miracles.*

Pendant, la comtesse de Komar était arrivée depuis peu à Nice avec sa fille Natalie ; cette dernière, fort pieuse, avait eu pour confesseur, à Rome, Don Braccio, un saint prêtre qui avait été l'ami et l'aide du chanoine Gaspar del Bufalo, mort en un odeur de sainteté, il y quatre ans, le 28 décembre 1838, Don Gaspar del Bufalo avait une foi et une charité prodigieuses : après avoir fondé une congrégation de mis-

sionnaires dits du *Précieux sang*, il a lui-même avec ses frères évangélisé longtemps l'Italie et le Piémont, faisant des merveilles par les conversions les plus éclatantes et par les miracles dont il appuyait, dit-on, ses paroles; il avait établi aussi une association pieuse dite *Du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, que son ami est chargé d'étendre et qui a déjà fait de grands progrès.

Mlle Nathalie de Komar devait la faire connaître à Nice, et elle en parla à la pauvre malade. A la vue du triste état de Mlle de Maistre, cette charitable jeune personne était dans une affliction profonde; elle se sentit poussée à recourir à Dieu, et le soir, avant de se coucher, elle récita avec une grande ferveur le petit chapelet du *Précieux sang* et le rosaire.

C'est ici que commencent à se manifester les effets de la toute-puissance et de la miséricorde de Dieu.

Mlle de Komar avait coutume de porter à son amie malade quelques petites images, livres ou autres objets de dévotion. N'ayant plus rien à lui donner il lui vint en esprit, mercredi dernier, de lui apporter le portrait du vénérable chanoine del Bufalo avec une relique de ses vêtements, en lui proposant de commencer une neuvaine pour sa guérison. Hier 8 octobre, un vendredi jour consacré à la Passion de Notre-Seigneur, à midi, elle alla trouver la malade; la comtesse de Maistre, la mère, était au chevet de son lit et inondait sa fille de ses larmes. En apercevant Mlle Nathalie de Komar, elle lui dit, avec l'accent de la douleur : *C'en est fait, je n'ai plus d'espoir, il n'y a plus rien à attendre. Elle vient d'avoir deux heures d'un martyr effrayant, seulement elle a pris un fil du vêtement que vous lui apportâtes hier, et elle s'est calmée.*

Bien que ce calme pût être l'effet de la faiblesse que lui causaient ses souffrances excessives, Mlle Komar ne laissa pas d'être étonnée; dans le dessein de la distraire, elle s'assit près de son lit et se mit à travailler et à causer avec elle. Puis, fatiguée de causer et de travailler, elle dit à la malade : *Nous ferions bien de réciter les prières des sept offrandes : puisque vous avez commencé la neuvaine, finissons-la ensemble.* La malade accepta, prit le petit livre et l'image du vénérable serviteur de Dieu, appliqua l'image sur son genou, où était le siège du mal, et avec une simplicité que peuvent seule donner la jeunesse de l'âge et la candeur de la foi, elle dit en souriant et en s'adressant au saint prêtre : *Si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, vous ne tarderez pas à vous en repentir.* Malgré sa profonde douleur, Mlle de Komar ne put s'empêcher de sourire à cette naïveté.

Les prières des offrandes récitées, la malade y joignit une oraison à sainte Catherine de Gênes, et ôta ensuite l'image de dessus son genou. Mlle de Komar,

poussée par un mouvement intérieur, reprit l'image et la déposa de nouveau sur le genou malade, en disant : *O mon Père, accordez-nous cette grâce que nous vous demandons ! Il ne s'était pas écoulé une seconde que, toujours poussée par une force secrète et irrésistible, elle commanda à haute voix, au nom de Dieu et par les mérites de son serviteur, à Mlle de Maistre d'étendre absolument la jambe; Françoise, lui dit-elle, étendez votre jambe; essayez, essayez.* La malade essaye en effet, remue la jambe, et se précipitant hors de son lit, elle se jette dans les bras de son amie et se met à crier : *Nathalie, je suis guérie !* et toutes deux demeurent saisies d'étonnement et d'un tel excès de joie que rien ne peut l'exprimer.

Cependant on avait entendu le cri de la malade. Aussitôt père, mère, frères, sœurs, tantes, serviteurs, tous accoururent au milieu des sanglots et des larmes, et se prosternant tous par un mouvement spontané, les uns le visage contre terre et le front dans la poussière, les autres les mains élevées vers le ciel, récitèrent ensemble le *Te Deum*.

On envoya chercher médecins et prêtres; les médecins étaient dans une attitude d'admiration indicible : ils pleuraient et disaient : *Miracle ! miracle !* Nous arrivâmes aussi, et nous ne pûmes que partager l'attendrissement universel en voyant un prodige pareil : ce genou naguère ossifié, maintenant sain et flexible; ce visage pâle et maigre, devenu frais et riant.

Des centaines de personnes vinrent la visiter ; on laissa entrer tout le peuple, et à sept heures du soir, auprès du lit de la malade, on entonna encore des cantiques de reconnaissance, auxquels il était touchant de voir chaque personne qui entra dans la chambre se joindre en priant. Cependant Mlle de Maistre causait, marchait, s'agenouillait, comme si jamais elle n'eût été malade. Les médecins visitèrent le genou et le trouvèrent droit, lisse, blanc et parfaitement sain; ils le serrèrent à plusieurs reprises, sans causer la moindre douleur à celle qui, un moment auparavant, ne pouvait pas même supporter le simple attouchement du linge le plus léger.

Le fait est arrivé hier, à trois heures et demie de l'après-midi. Depuis ce temps, Mlle de Maistre a été continuellement sur pied, pour recevoir les personnes les plus considérables de la ville, qui venaient la féliciter. Ce matin, accompagnée de Mme Komar, de ses parents et de leurs amis, elle s'est rendue à l'église, où le P. Pellegrini a célébré une Messe solennelle d'actions de grâces, et elle a fait la sainte communion avec toute sa famille, et entendu trois Messes de suite à genoux.

En ce moment elle est à l'hôpital, où elle fait le service des malades avec une ardeur et une joie incroyables, courant de haut en bas et de bas en haut, sans éprouver la moindre fatigue. Elle visite successivement

tous les lits, présente aux malades du vin et des biscuits, les soutient dans ses bras, les console et les encourage. Le médecin la regarde et pleure.

Le procès-verbal a été envoyé à Rome; c'est le troisième miracle depuis la mort du saint chanoine. On écrit de tous côtés à Rome pour avoir des livres, des images du serviteur de Dieu. Toute la ville est sens dessus dessous, les protestants eux-mêmes et les schismatiques y sont dans l'admiration.... »

« 12 octobre.

Je reprends la plume pour vous dire que depuis que j'ai commencé cette lettre, la nouvelle de ce miracle s'est répandue à Gênes, à Turin et dans le Piémont; Partout elle a excité le même enthousiasme, la même admiration, les mêmes sentiments de piété et de reconnaissance pour le vénérable serviteur de Dieu, le même désir de se procurer de ses reliques et de le voir glorifié sur la terre comme il l'est déjà dans le ciel. On a envoyé à Rome les dépositions des médecins, et le Saint-Siège ne tardera pas, nous l'espérons, à répondre au désir des peuples.

Voilà un prodige bien propre, sans doute, à ranimer notre foi et notre espérance. Louons Dieu, qui protège toujours visiblement son Eglise, et qui veut rappeler, par ces témoignages éclatants de sa puissance et de sa bonté, les brebis égarées au bercail de son Fils.

Je vous quitte, parce que je n'ai plus la force d'écrire : ma main n'étant pas habituée à toucher les miracles; elle tremble, et elle tremblera encore longtemps... Je suis, etc... »

On lit dans l'*Union catholique* du 21 novembre : « La lettre suivante, publiée par le *Réparateur de Lyon*, confirme le précieux détail que nous avons porté à la connaissance de nos lecteurs, dans notre numéro du 7 novembre, des faits relatifs à la guérison miraculeuse de Mlle de Maistre. On va entendre le récit de la mère elle-même de la bienheureuse jeune personne :

Vous avez pris trop de part à vos douleurs, ma bonne tante, pour n'être pas des premières à vous réjouir avec nous. Céline est guérie, guérie miraculeusement, guérie parfaitement, guérie comme si jamais elle n'avait eu mal à la jambe. Ah! que Dieu est bon! qu'il est ineffable dans ses miséricordes! Pourrons-nous jamais assez le remercier, jamais assez l'aimer! Ma bonne tante, hier encore, nous avons passé une matinée affreuse, car les douleurs de Céline ne faisaient qu'empirer; elle jetait des cris si déchirants; que nous étions bouleversés à chaque instant. La maison était une maison de larmes; avant-hier, 6 octobre, je vis que les inquiétudes du médecin allaient toujours croissant: il demanda une nouvelle consultation, m'avoua qu'il croyait que la suppuration s'était formée dans l'articulation, et pleurant de ne pouvoir soulager cette pauvre petite, il dit le soir même, chez une nouvelle, mais bien

précieuse amie, Mlle de Komar, que l'état de Céline était désespéré, que l'enflure s'était manifestée au genou, et qu'il ne voyait qu'une double amputation de la jambe et de la cuisse, attachées l'une à l'autre, qu'elle ne pouvait supporter, ou bien une fièvre lente qui terminerait sa douloureuse existence. Voyez, chère tante, de quel malheur Dieu nous a délivrés! Hier, cette angélique Mlle de Komar vint, comme à l'ordinaire, voir Céline pour chercher à la distraire; nous lui dûmes combien la crise du matin avait été horrible. Après avoir causé longtemps, elle me demanda si elle ne me dérangerait point en faisant quelques prières avec Céline; j'étais dans mon lit, non loin de celui de ma fille: je lui dis que j'allais m'y unir, ainsi que Marie, qui était aussi dans sa chambre.

Nous commençâmes ces prières au Précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir la protection du saint prêtre, mort à Rome, il y a trois ans, en odeur de sainteté, fondateur d'une congrégation de missionnaires, sous le nom de Congrégation des Missionnaires du Précieux sang, Mlle de Komar plaça sur le genou de Céline l'image de ce vénérable ecclésiastique, de Gaspar Bufalo, et lorsque nous eûmes passé quelques moments en prières, Mlle de Komar dit à Céline: « Allons, essayez d'allonger votre jambe. » Et voilà que cette jambe repliée il y a aujourd'hui quatre mois s'étend sans aucune difficulté. Ma fille saute à bas de son lit, en disant: « Je suis guérie. » Je m'élançai du mien, ne pouvant croire ce que j'entendais avant d'avoir vu ses deux pieds nus toucher terre, et je ne sais même si je le croyais en le voyant. Mlle de Komar et Marie étaient tombées à genoux; Rodolphe, Adèle, Bénédicte arrivèrent; nous nous prosternâmes tous pour dire le Te Deum, le Magnificat.

Le miracle s'est opéré hier, 7 octobre, à trois heures et demie. Bientôt ma chambre se remplit; nos lits sont transformés en sofas; on pleure, on s'embrasse, on prie. Céline peut avec peine avoir un moment pour aller s'habiller dans la chambre voisine, car elle avait passé plus d'une heure avec un manteau jeté sur sa chemise. Notre nuit a été bien agitée, mais c'était une émotion bien douce, causée par la joie et la reconnaissance. Ce matin, à six heures, ma fille était levée, et était venue m'embrasser avant d'aller à l'église où elle a communiqué avec toute la famille et bon nombre d'amis.

Voici maintenant le double témoignage de M. le comte de Maistre et de Mlle de Maistre elle-même.

Un respectable curé de province nous écrit la lettre suivante :

A M. le rédacteur de l'*UNION CATHOLIQUE*.

Monsieur le rédacteur,

Je crois aux miracles, parce que je crois à Dieu; je croyais donc à la guérison miraculeuse de Mlle de Maistre; mais comme quelques personnes auxquelles j'en

avais lu la relation, publiée dans l'Union catholique, ne voulaient pas y croire, j'ai écrit moi-même à M. le comte de Maistre, le priant de vouloir bien me dire s'il était vrai que sa fille eût été subitement guérie, et hier j'ai reçu la lettre dont je vais vous donner copie fidèle.

J'ai l'honneur, etc. Gras,
curé de Gontaud, par Tonneins
(Lot-et-Garonne).

18 décembre 1842.

Nice, 12 décembre 1842.

Monsieur le curé,

Papa étant empêché, par ses occupations, de répondre à votre lettre comme il l'aurait désiré, c'est moi-même qui me charge de ce soin, et qui viens vous assurer que la relation du miracle que vous avez lue est véritable. Oui, Monsieur le curé, le bon Dieu a été bien bon et miséricordieux envers moi. « *Mirabilis Deus in sanctis suis (Psal. LXXII, 36).* » Je suis guérie, parfaitement guérie, sans qu'il reste aucune trace de maladie. Je m'estimerai bien heureuse si le témoignage que je vous en donne moi-même peut servir à la gloire de Dieu et ranimer la foi de vos paroissiens.

Daignez agréer, Monsieur le curé, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

Françoise de MAISTRE.

Suit ce post-scriptum.

J'ai l'honneur, Monsieur le curé, de vous confirmer pleinement ce que vient de vous dire ma fille : la guérison a été instantanée et complète le 7 octobre, à trois heures et demie, et il ne reste, grâce à Dieu, aucune trace de maladie. Agréez, etc.

Le comte de MAISTRE. »

Le 22 juillet 1843, Mgr l'évêque de Marseille adressa aux fidèles, et spécialement au clergé, la lettre suivante, contenant le récit détaillé d'une guérison miraculeuse obtenue par l'intercession de la sainte Vierge.

Monsieur le curé, Dieu proportionne ses grâces envers les peuples selon les temps qu'il a destinés, dans son infinie sagesse, pour l'accomplissement de ses desseins sur les élus. Or, sans vouloir pénétrer ces desseins, cachés dans les conseils de la divine Providence, ne pourrait-on pas reconnaître que nous sommes arrivés à une époque où des effets admirables, vraiment marqués au coin des prodiges, viennent, plus fréquemment que dans d'autres temps, surprendre nos yeux, exciter notre foi et réclamer de notre part d'éclatants hommages ?

Quant à nous, Monsieur le curé, nous croirions refuser à la vérité les hommages qui lui sont dus, si la crainte de l'esprit du siècle nous empêchait de donner connaissance aux fidèles de notre diocèse, d'un fait qui doit intéresser au plus haut point leur piété envers la très-sainte Vierge. Sans doute la puissante protection de Marie se manifeste souvent à nous par des grâces si-

gnalées qu'attestent diversement (la reconnaissance et la dévotion des âmes fidèles; mais quels que soient, même dans le lieu saint, les signes particuliers qui conservent et consacrent en quelque sorte le souvenir des grâces reçues, il n'est pas toujours possible de reconnaître les vrais caractères d'une dérogation à l'ordre de la nature dans les faits qui sont rappelés. Toutefois nous devons distinguer de ceux-ci la guérison instantanée dont, après une enquête que nous avons faite nous-même pour en constater l'authenticité, indépendamment de la connaissance personnelle que nous en avions déjà, nous voulons offrir le récit pour l'édification de nos ouailles.

La sœur Marie-Julie Dugas, religieuse du premier monastère de la Visitation, dit des Grandes-Maries, à Marseille, était retenue depuis cinq ans à l'infirmerie de la communauté, par suite d'une complication de maux toujours croissants. Les médecins signalèrent d'abord dans son état des caractères de phthisie; vinrent se joindre ensuite des fièvres intermittentes, et, depuis trois ans, une violente irritation d'entrailles qui ne permit plus à la malade de quitter un seul jour le lit. Son état devenait sans cesse plus grave et déconcertait toutes les ressources de l'art. Elle éprouvait un dégoût insurmontable pour toute espèce de nourriture; sa faiblesse était si grande qu'elle ne pouvait se tenir sur son séant dans son lit, ni supporter dans sa chambre la conversation de deux personnes qui parlaient entre elles. Elle avait de longs et fréquents évanouissements pendant lesquels, au dire des médecins, elle pouvait expirer. Des sueurs abondantes, des ulcères dans la bouche, d'horribles douleurs aux dents, atteintes de carie par un effet de la malignité de la maladie, la fatiguaient sans cesse. La fièvre lente qui la consumait l'avait réduite à un amaigrissement affreux; enfin il s'était manifesté depuis un an une sorte d'hydropisie qui, jointe à la consommation qui la minait, ne laissait que l'espoir de quelques mois de vie. Tel était l'état que l'on remarquait dans la sœur Marie-Julie, et dont nous avons été nous-même bien des fois le témoin. Les médecins l'avaient déclarée incurable. On donna deux fois le saint viatique à la malade, le danger devenant imminent.

Cependant voilà que le 18 juin de cette présente année, la communauté apprend que le lendemain la procession de Notre-Dame de la Garde doit passer sous les murs du monastère. A cette nouvelle la supérieure se sent pressée intérieurement de demander, par l'intercession de la sainte Vierge, la guérison de la sœur Marie-Julie, à qui elle s'empressa de communiquer sa pensée. La communauté entière s'y associe sur l'invitation de la supérieure, qui offre en outre à la sainte Vierge, au nom de ses sœurs, la promesse de faire tous les jours, pendant un an, une communion pour la conversion des pécheurs. Plusieurs de ces pieuses filles

passent en prières une partie de la nuit devant le Saint-Sacrement. Il est enjoint, en vertu de la sainte obéissance, à la sœur Marie-Julie de s'unir dans son cœur à leurs supplications. Le 18 juin, on transporte la malade de sa cellule dans une autre pièce, d'où elle puisse apercevoir sans quitter son lit, dressé près de la fenêtre, l'image de la sainte Vierge au moment du passage de la procession. Ce moment arrive. A la vue de la statue vénérée, elle ressent un vif saisissement, ses larmes coulent. Elle remplit le vœu de l'obéissance, qui exige qu'elle demande sa guérison; elle fait cette demande, et à l'instant la grâce est obtenue.... La sœur Marie-Julie a aussitôt recouvré ses anciennes forces. Pendant trois ans elle n'avait pu sortir de son lit, où la violence de la maladie la retenait immobile; et maintenant, tout à coup, elle descend de celui où elle était placée; elle ne fait, pour cela, que s'appuyer sur la main de la supérieure, qui la lui tend comme pour lui prescrire d'en sortir. Elle marche, elle parcourt sans secours une partie considérable de la maison pour se rendre à une tribune de la chapelle, où elle va rendre à Dieu ses actions de grâces. Le lendemain matin, elle se lève comme si elle n'avait pas été malade. Elle a un entretien avec ses médecins, aussi surpris que touchés de ce qu'ils voient, et qui reconnaissent hautement le miracle opéré en quelque sorte sous leurs yeux. Elle reçoit au parloir plusieurs personnes qui viennent reconnaître le prodigieux changement opéré en elle. C'est sans fatigue qu'elle prend part à de pieuses conversations, elle qui auparavant pouvait à grand peine prononcer quelques mots mal articulés. Elle écrit à ses parents une lettre de trois pages d'une main ferme et en très-beaux caractères, après que naguères elle ne pouvait pas même signer. Elle assiste à la procession indiquée par la supérieure pour remercier Dieu du bienfait de sa guérison. Elle va au réfectoire, au chœur, et se trouve aux exercices de la communauté, où elle n'avait pas paru depuis si longtemps. Son rétablissement, complet dès la veille, ne s'est pas ensuite démenti, et nous l'avons revue plusieurs fois depuis lors dans un état de parfaite santé. Interrogée par nous-même, elle nous a fait le récit que nous reproduisons; et après l'avoir entendue, nous n'avons pas hésité à prononcer qu'elle nous avait raconté un miracle dont les circonstances nous étaient d'ailleurs connues....

En conséquence vous annoncerez, Monsieur le curé, aux fidèles de votre paroisse, qu'en actions de grâce de la guérison miraculeuse dont nous venons de vous entretenir, il sera célébré le dimanche 8 octobre prochain, fête de la Maternité de la Vierge, dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, une Messe solennelle, suivie du *Te Deum*, du *Sub tuum* et de la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Messieurs les administrateurs de cette chapelle voudront bien dresser, pour qu'il en couste, procès-

verbal de cette cérémonie dans les registres de leurs délibérations, où ils transcriront aussi notre présente lettre-circulaire, qui sera lue en chaire dans toutes les églises de notre diocèse.

Recevez, Monsieur le curé, l'assurance de notre sincère attachement,

† C.-J. EUGENE, évêque de Marseille. »

Le prélat donne, à la suite de cette *Circulaire*, le certificat des deux médecins qui soignaient cette religieuse, et qui atteste à la fois et l'extrême gravité de sa maladie, et son retour subit et inattendu à la santé. Voici également cette *déclaration des médecins* :

« Nous soussignés, professeur et docteur en médecine, médecin et chirurgien du premier monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Marseille, certifions que la sœur Marie-Julie, religieuse professe audit monastère, âgée de trente ans, était malade depuis cinq ans. Ses infirmités avaient pris un tel degré d'intensité, que depuis trois ans elle n'avait pu quitter le lit. Dans cette longue maladie, qui n'a été qu'une série d'affections très-graves et réputées *mortelles*, toutes les fonctions de l'économie animale, et surtout la nutrition, avaient été profondément altérées, à tel point que, réduite à un état de consommation extrême, accompagnée de fièvre lente, on ne pouvait raisonnablement pronostiquer qu'une issue funeste, ce que nous n'avions pas laissé ignorer à la communauté. — Cette position a toujours été plus fâcheuse jusqu'au 17 juin 1843. A cette époque, la sœur Marie-Julie pouvait à peine se soulever dans son lit et prononcer quelques mots à voix basse. — Nous déclarons et affirmons que notre surprise a été extrême lorsque, deux jours après, allant visiter les malades de la communauté, la sœur Marie-Julie est venue nous recevoir à la porte et nous annoncer elle-même sa guérison. Nous avons pu, en effet, constater cet heureux changement, ce complet et rapide rétablissement, ce retour spontané à la santé, inexplicable par les lois de la médecine, qui depuis lors ne s'est plus démenti. — Les faits que nous venons de relater étant de la plus exacte vérité, nous les affirmons par la présente attestation.

Fait à Marseille, le 22 juillet 1843.

DUGAS, D.-M. — THÉODORE DUGAS, neveu, D.-M. »

M. l'abbé Curel, recteur de la paroisse de La Colle, adressa à la *Gazette du peuple* de Draguignan, le récit suivant d'une guérison miraculeuse :

« Je m'estime heureux, dit-il, de vous signaler un nouveau miracle que la très-sainte Vierge a opéré en faveur d'une personne de ma paroisse, appelée Marie Lambert, âgée de dix-huit ans, qui avait perdu la voix depuis dix-sept mois par suite d'une peur causée par un jeune homme. Les plus habiles médecins, tels que M. Camille Raybaud et le docteur Layet de Toulon avaient prodigué, mais infructueusement, leurs soins à la

malade. La Mère de Dieu tenait en réserve cette guérison miraculeuse, pour réveiller la foi presque éteinte de notre malheureux siècle, et ranimer la ferveur de ses fidèles serviteurs. Pleine de confiance en Notre-Dame de l'Aqué, elle se rend avec sa mère à la chapelle qui lui est dédiée, à quelques lieues au delà de Nice. A trois heures, au moment où l'on célébrait la sainte Messe, elle s'évanouit; après plusieurs minutes elle revient de sa léthargie et demande du citron; elle parle assez haut.... A l'instant la chapelle retentit d'unanimes acclamations d'actions de grâces. Un prêtre s'avance; les informations prises, le miracle est reconnu et enregistré dans les archives du couvent. La première nouvelle apportée dans le pays natal n'est pas crue. D'autres personnes la confirment et trouvent la même résistance. Le langage de saint Thomas est celui du plus grand nombre. On veut voir et entendre la personne même pour ajouter foi au miracle. Enfin elle arrive; sa voix est entendue de tout le monde; l'admiration éclate; des larmes de joie et d'attendrissement coulent de tous les yeux, et l'incrédulité la plus opiniâtre cède devant le fait miraculeux dont tout le monde est témoin. Cinq autres miracles ont été, dit-on, opérés le même jour. »

Un jeune élève du petit séminaire de Versailles était atteint d'un anévrisme; il souffrait des douleurs inouïes, tellement que sa vue en fut affaiblie considérablement et qu'il devint presque aveugle. Les médecins l'avaient abandonné: hélas! que peut la science de l'homme contre une si terrible maladie? Mais le pieux élève ne désespérait point. Il mit sa confiance en Marie; il la pria avec ardeur... et un jour cette divine protectrice lui enleva son anévrisme. Cependant notre protégé était resté privé de la vue. Il ne se décourage point; il redouble ses ferventes prières; par un mouvement spontané, ses condisciples font une neuvaine afin d'obtenir l'achèvement de sa guérison; le dernier jour de cette neuvaine approche; la communauté est assemblée dans la chapelle; on célèbre le très-saint sacrifice... L'heureux moment de venir s'asseoir au banquet des anges a sonné: on y conduit le jeune élève... il reçoit Jésus dans son cœur, et, semblable à l'aveugle de l'Évangile, il se relève *tellement guéri qu'il voit distinctement toutes choses*, et qu'il peut s'en retourner seul à sa place, laissant dans l'admiration et dans la joie tous les assistants heureux témoins de cette merveille. Ce fait est attesté par le supérieur du petit séminaire de Versailles lui-même, qui en a écrit une touchante relation.

Une jeune personne des environs d'Orléans, fort pieuse, était atteinte depuis plusieurs années d'une maladie grave de l'estomac, que les médecins avaient déclarée incurable, et qui était accompagnée de plaies aux jambes, d'où s'écoulait une abondante suppuration. Les aliments les plus doux étaient rejetés par le vomissement. Sur ces entrefaites, un riche propriétaire qui venait

de faire bâtir dans son domaine une chapelle dédiée à la sainte Vierge, proposa à la malade de faire une neuvaine à la Mère de notre Sauveur, pour sa guérison. Le dernier jour de la neuvaine, le confesseur de la jeune personne lui apporta le saint viatique. Il remarque avec étonnement que la malade contre son ordinaire est fort distraite pendant la cérémonie; il en fait part en sortant à la personne qui l'accompagne; celle-ci en rentrant dans la chambre cinq à six minutes après en être sortie, trouve la malade en prière et au comble de la joie et du ravissement; elle s'écrie: *Ma chère amie, je suis guérie; voyez mes plaies, elles sont cicatrisées*. On s'empresse d'examiner les jambes de la jeune personne; les ulcères étaient secs et parfaitement fermés; les bandes qui les couvraient étaient détachées, propres et sans la plus petite tache de pus. La malade raconta qu'au moment où le prêtre était entré dans sa chambre avec la sainte hostie, la sainte Vierge était entrée avec lui, ayant une auréole lumineuse sur la tête, et vêtue avec une grande simplicité. Au moment de la communion, la sainte Vierge s'inclina avec respect. Lorsque le prêtre fut sorti, la Mère du Sauveur dit à la malade: *Sachez, ma fille, que je viens toujours au secours de ceux qui m'invoquent avec foi*. Après cela elle prit la malade, lui fit faire deux fois le tour de la chambre, en la soutenant sous les bras, la recoucha et disparut. Tel fut le récit de la jeune personne, qui se leva, mangea avec appétit, et dès ce moment se trouva parfaitement guérie. Ce miracle a été constaté par Mgr l'évêque d'Orléans. »

En 1845, on publia la *Relation des guérisons de sœur Marie-Léopold-Thérèse Thiriel* à laquelle nous renvoyons pour les faits miraculeux qu'elle contient.

La lettre suivante contenant le récit d'une guérison miraculeuse opérée par l'intercession de la sainte Vierge sur un frère de Sion-Vaudemont est adressée par le directeur de cet établissement à M. l'abbé Bailard et à Mgr l'évêque de Nancy et de Toul:

« Monseigneur, un nouveau fait extraordinaire vient d'avoir lieu à Sion pendant une absence de quelque jours que j'ai été obligé de faire de l'établissement; quoique je n'ai nullement la prétention de le qualifier de miraculeux, cependant je crois de mon devoir d'en donner connaissance à Votre Grandeur. Il s'agit de la guérison subite d'un de nos frères, appelé Jean-de-la-Croix, opérée dans l'église de Sion, le 27 novembre dernier.

Ce bon frère, âgé de vingt-huit ans, était affligé, depuis trois ans, d'une maladie grave que les médecins ont appelée, dans le principe, attaques de nerfs provenant du cerveau, et qui le reprenaient à des intervalles plus ou moins rapprochés, mais toujours avec des caractères extrêmement pénibles. Les dernières crises qui lui survinrent furent surtout remarquées par une violence plus qu'ordinaire. Elles commencèrent le 26 au soir et durèrent toute la nuit. Sur

les 10 heures, le frère infirmier, craignant pour la vie du malade, crut devoir avertir M. le directeur, qui s'empessa de lui faire donner tous les soins qui étaient en son pouvoir. Ce n'était plus un homme; sa figure se contournait d'une manière horrible, ses membres se roidissaient et se tournaient en tous sens; ses yeux se renversaient et son regard était vraiment effrayant. Il grinçait des dents et poussait des cris aigus, à peu près semblables aux aboiements d'un chien; tout son corps était considérablement enflé, et l'échauffement intérieur avait presque totalement arrêté les fonctions animales.

Au plus fort de ses souffrances, vers six heures du matin du lendemain, il témoigna le désir de voir M. Baillard, le directeur, pour demander que la communauté adressât en sa faveur quelques vives supplications à Notre-Dame de Sion. Il spécifia le chant de l'*Ave maris stella*, avec la triple répétition de la strophe chérie des frères : *Monstra te esse matrem*; il demanda en outre que la Messe fût particulièrement offerte pour lui, et qu'on le transportât à l'église pour y assister. La prudence dut faire opposer quelques difficultés à cette dernière demande, et M. le directeur lui fit observer que, quelque grande que fût sa confiance, bien partagée sans doute par toute la communauté, cependant on ne devait pas s'attendre que Dieu opérerait si souvent des merveilles en faveur de Sion, et que personnellement il devait s'en regarder comme bien indigne; mais ces observations et plusieurs autres qui lui furent faites ayant été inutiles, et le malade persistant dans ses demandes avec les plus vives instances, on crut devoir céder pour ne pas trop le contrister et aggraver son mal.

Il se confessa pour mieux se préparer à la grande grâce qu'il sollicitait, et, après une instruction que fit dans le moment même à la communauté M. le directeur, sur les conditions requises pour une bonne prière, on se rendit à l'église au son de la cloche. Le malade fut revêtu de son costume ordinaire, et deux frères se mirent en devoir de l'y amener en le soutenant et en le portant en quelque sorte; mais à peine sont-ils dans le corridor qui conduit à l'église que les crises, qui avaient cessé depuis quelques instants, le reprennent plus fortes que jamais. Il pousse des cris qui jettent l'effroi dans toutes les âmes et qui arrêtent un moment ceux qui le conduisent. Néanmoins on persista à le faire entrer et on le place sur une chaise au milieu du chœur, où l'infirmier se tint à ses côtés pour le soutenir; on entonna l'*Ave maris stella* et les douleurs et les cris perçants du malade continuèrent pendant le chant des trois premières strophes. Mais à l'instant où l'on commença le *Monstra te esse matrem*, qui fut répété trois fois, les crises et les douleurs cessèrent totalement; le malade sentit une sorte de frissonnement agréable qui se répandit dans tout son corps. Sa figure, qui auparavant

était d'une pâleur jaunâtre très-pénible à voir, se colora d'une teinte de rose fortement prononcée, qui ne l'a plus quitté depuis. Les forces lui revinrent d'une telle manière, que dès le moment de l'élévation il se tint constamment à genoux, et, après la communion, les bras en croix, comme eût pu le faire l'homme le plus robuste, non-seulement jusqu'après la Messe, mais pendant les *Litanies de la sainte Vierge* et le *Souvenez-vous* qu'on récita ensuite, et jusqu'à l'Épître d'une seconde Messe qu'on dit immédiatement après. L'enflure avait entièrement disparu, et une sérénité parfaite régnait sur son visage. Pendant cette seconde Messe, la communauté récita, comme à l'ordinaire, les petites heures du Petit office de la sainte Vierge et se rendit ensuite au réfectoire pour le déjeuner. Elle y fut bientôt suivie de M. le directeur qui y amenait le frère guéri. La joie fut grande, comme on peut le penser, parmi les bons frères qui avaient vu auparavant leur confrère dans un état si différent, et des larmes d'amour et de reconnaissance envers Notre-Dame de Sion coulèrent des yeux d'un grand nombre. On voulait faire au nouveau guéri un déjeuner à part, mais il s'y refusa. Il mangea de tout de très-grand appétit, et, après être sorti du réfectoire en même temps que la communauté, il se mit à courir et à sauter dans les allées du jardin, de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit de tous ceux qui avaient vu toutes les circonstances de la maladie et de la guérison.

Au premier coup de la cloche qui appela les frères à l'étude, il se rendit aux écuries de la maison pour y soigner le bétail, selon qu'il le fit avant sa maladie, car c'était là l'emploi que lui avait assigné l'obéissance. Quelques heures après il porta un sac de farine d'un poids considérable d'un lieu de la maison à un autre, éloigné de plusieurs dizaines de mètres; et depuis il retrouva toute sa liberté pour accomplir ses autres devoirs. Depuis cette époque, il n'a plus ressenti aucune douleur, et travaille comme un homme en pleine santé. Il boit et mange à son appétit sans aucune gêne d'estomac et comme toute la communauté; enfin il jouit d'une santé parfaite. Voilà, Monseigneur, ce dont rendront témoignage à qui le leur demandera, mes deux frères prêtres-tous les frères et les novices de Sion-Vaudemont qui assistaient à la Messe où s'est opérée la guérison, et un certain nombre d'autres personnes du dehors qui étaient également présentes. Mon devoir est rempli. Votre Grandeur jugera des suites qu'il pourrait y avoir à donner d'un fait si extraordinaire. Daignez agréer, etc., etc., signé : BAILLARD, supérieur général de Sion-Vaudemont. »

On ne saurait croire, si l'histoire n'en offrait le témoignage authentique et irrécusable, jusqu'à quel point les saints ont eu le don de guérir les malades et les infirmes, et avec quelle étendue ils l'ont souvent exercé. Saint Sauveur d'Horta en est un des exem-

ples les plus prodigieux, puisque nous le voyons opérer en une seule fois jusqu'à 6,000 et même 10,000 guérisons. C'est ce que Górrer constate en ces termes dans sa *Mystique*. « Saint Sauveur d'Horta, né en Catalogne, dit-il, reçut la première moitié de son nom par une sorte de pressentiment de ce qu'il devait être un jour, et la seconde de son entrée comme frère lai dans le couvent des Récollets, à Horta. Il avait fait son noviciat avec une grande ferveur, et s'y était exercé d'une manière admirable à la pratique de toutes les œuvres de charité et de miséricorde, soit envers les frères du couvent, soit à l'égard des personnes du dehors.

Le peuple sembla avoir deviné de bonne heure, par une sorte d'instinct, le don qui résidait en lui; car peu de temps après qu'il eut fini son noviciat, les malades accouraient déjà en foule à Horta; de sorte qu'un jour il s'en trouva deux mille ensemble dans le même lieu; et il les guérit tous en les bénissant au nom de la sainte Trinité, après qu'ils se furent confessés et approchés de la sainte table. Il continua de guérir ainsi les malades pendant plusieurs années, et le nombre en monta une fois, à la fête de l'Annonciation, jusqu'à six mille. Bien plus, une autre fois, à Valence, sur la place devant le couvent de Sainte-Marie de Jésus, il se trouva plus de dix mille hommes, depuis le vice-roi jusqu'aux artisans, qui venaient recevoir sa bénédiction ou chercher la guérison de quelque maladie.

Il ne faut pas croire que les frères de son ordre vissent avec plaisir ce grand concours de peuple. Ils en étaient très-ennuyés, au contraire, et pendant qu'il était encore à Horta, le provincial étant venu visiter le couvent, ils lui adressèrent leurs plaintes à ce sujet. Celui-ci n'ayant pas, de son côté, confiance dans la chose, fit venir le saint au chapitre afin de l'éprouver, et lui dit d'un ton fâché : *J'espérais trouver la paix dans cette maison, et je la vois au contraire dans le trouble par votre faute. Dites-moi donc, frère Sauveur, qui vous a autorisé à vivre de cette manière? N'avez-vous pas honte d'entendre dire partout : Allons trouver le saint d'Horta? Ils devraient bien plutôt dire : Allons à l'esprit malin qui trouble les frères d'Horta. Mais vous, mes frères, ne remarquez-vous pas comme il vous fait tort et vous humilie en s'attribuant exclusivement le prodige de faire des miracles, comme si vous n'étiez pas aussi saints que lui; mais je ferai en sorte, mon frère, que votre nom ne soit plus cité désormais, et je saurai bien mettre fin à vos miracles et à tout ce concours de peuple. Et d'abord, pour pénitence, vous recevrez la discipline; puis vous changerez votre nom en celui d'Alphonse, et à minuit vous partirez, sans rien dire, avec cette lettre, pour le couvent de Reus.* Sauveur courut à l'église sans répondre un seul mot, et se prosterna devant l'autel de la sainte Vierge pour prier; puis, à l'heure qui lui avait été indiquée, il partit nu-pieds pour Reus, avec un frère lai, traversant en silence la foule qui était ac-

courue de nouveau autour du couvent d'Horta. Il fit tout le voyage plongé dans une prière fervente.

Arrivé à Reus, il fut reçu par le gardien devant le chapitre assemblé, avec ces paroles : *Pour empêcher ce brouillon de troubler le repos des frères par ses miracles, je le mettrai en un lieu où il ne pourra déranger personne.* Il le conduisit à la cuisine et l'y enferma en lui disant : *Faites la cuisine ici pour les frères et opérez vos miracles, si vous voulez, parmi les assiettes et les plats.* Mais le matin, dès qu'il fit jour, le peuple de l'endroit accourut en foule au couvent, au nombre de plus de deux mille personnes, sans qu'on sût ni pourquoi ni comment. Tous, les malades surtout, demandaient le P. Sauveur. Les frères, ne comprenant rien à la chose, allèrent trouver le gardien. Celui-ci courut à la cuisine, et pendant qu'il faisait une verte réprimande au pauvre frère à genoux devant lui, la foule brisa les portes, et le gardien fut obligé de lui amener Sauveur, à la condition que tous s'en iraient tranquillement à l'église. Le saint leur adressa quelques paroles bien simples, les bénit au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et retourna à sa cuisine. Le grand nombre de béquilles, de ceintures, de bâtons qui furent laissés dans l'église témoigna de l'efficacité de sa bénédiction. Mais le gardien, à cette vue, s'écria : *Voyez-vous de quelles saletés ce frère remplit l'église, la changeant ainsi en une étable?* Le couvent fut en repos pendant quelque temps; mais dès que le peuple connut le chemin qui menait au saint, les processions recommencèrent. Pour y mettre fin, le provincial l'envoya à Barcelone, à Sarragosse et ailleurs; mais partout, au bout de quelque temps, c'était la même chose. Les malades campaient quelquefois sous des tentes quand ils étaient nombreux, et Daza, qui a écrit l'histoire de l'ordre, n'ose pas en fixer le chiffre dans la crainte de ne pas être cru.

Pour l'arracher enfin à l'empressement des populations en Espagne, on l'envoya en 1565 à Cagliari, en Sardaigne, avec le P. Ferri, visiteur général de l'ordre. Là il fut ce qu'il avait été en Espagne, simple, ouvert dans ses rapports avec les hommes, austère envers soi-même, n'ayant point besoin de cellule, parce qu'il passait les nuits en prière dans l'église, et que le jour, quand il voulait prendre quelques moments de sommeil, il allait se cacher dans un coin du couvent. Tout le reste du temps, il le passait à travailler à la cuisine, ou au jardin, ou à la porte, distribuant des aumônes et bénissant le peuple. Il garda la chasteté pendant les quarante-sept ans qu'il vécut. Il fut souvent tenté, sa patience et sa résignation ne se démentirent jamais parmi les persécutions nombreuses auxquelles il fut en butte. Il était compatissant pour les pauvres et pour les malades, et plein de zèle pour la conversion du pécheur. Il eut des extases et des visions fréquentes, particulièrement devant l'image de la sainte Vierge; et souvent dans cet état, il

fut élevé en l'air en présence de plusieurs milliers de témoins. Il eut le don de prophétie, celui de connaître les choses secrètes et de commander aux éléments; et dans sa simplicité il était la merveille de son temps. Le nombre des malades de toute sorte qu'il guérit est incroyable. Il ressuscita même trois morts. Il mourut enfin lui-même en 1567, après avoir prédit l'heure de sa mort, et il opéra encore de nouveaux miracles du fond de son tombeau. (A. SS., 18 Mart.) Beaucoup d'autres ont eu ce don, quoiqu'aucun ne l'ait possédé à ce degré, ou ce qui est plus probable, n'ait osé l'exercer à ce point. »

GUI DE BAUDEMONT (Le bienheureux). — En 1149, le bienheureux Gui, fils d'André de Baudemont, comte de Branne, vit à ses derniers moments la sainte Vierge lui apparaître pour recevoir son âme, et s'envola bientôt vers le ciel. Gui appartenait à l'ordre de Prémontré. (Chrysost. HENRIQUEZ, *Annal. Cisterc.*)

GUI PETRAMALA, évêque d'Arezzo. — Bernard Ptolémée, l'un des membres les plus distingués du sénat de la ville de Sienne, ayant tout à coup perdu l'usage de la vue, fut guéri par l'intervention de la sainte Vierge, qui éclaira son âme d'une lumière spirituelle, en même temps qu'elle lui rendait la lumière physique. Il se retira avec ceux qui l'avaient suivi sur le mont Olivet, ce qui fit donner au nouvel institut le nom d'Olivetains. Ayant été mandé à Rome, il fut renvoyé à Gui Pétramala, dans le diocèse duquel était le mont Olivet, avec des lettres apostoliques par lesquelles il mandait à ce prélat de donner à Bernard Ptolémée et à ses compagnons l'habit religieux et une règle approuvée. Tandis que ces pieux disciples de Jésus-Christ retournaient en Italie, le ciel veillait sur eux; car celle qui en est la Reine, la bienheureuse Vierge, apparut au

milieu d'un cortège d'esprits célestes à l'évêque d'Arezzo; elle lui recommanda la nouvelle congrégation, lui prescrivit de lui donner l'habit blanc et la règle de saint Benoît. Le souvenir de cette miraculeuse apparition était encore, dit-on, conservé à Arezzo dans les peintures de l'église de la Sainte-Trinité, dans les premières années du xvii^e siècle. (*Chron. SS. Deip.* p. 301; PLATUS, *De bono status religiosi*, lib. 1, cap. 34; et lib. II, cap. 22; Bzovius, anno 1318, num. 14 et 15; ARNOLDUS WIONIUS, lib. 1; *Lign. vitæ*, cap. 67, ad ann. 1320; *Negot. Sacul. Mar.*, p. 207; Vincentius CHARRON, in *Calend.*, 22 Aug., num. 2; POIRÆUS, *Tripl. coron.*, tract. 1, c. 12, num. 17.)

GUI REZIOLAN. — Dominicain, dut à sa piété envers la sainte Vierge de la voir une fois au chœur pendant la prière du matin, tenant l'enfant Jésus entre ses bras. (Michael Pius, lib. 1 *De viris illustrib. ord. Prædicat.*)

GUILLAUME (Le bienheureux). — On lit dans les *Annales de Clteaux* qu'en l'an 1156 mourut le B. Guillaume, d'abord moine de Saint-Alban, puis de Clteaux. Là il eut une vision dans laquelle il aperçut la Mère de Dieu aux pieds de son Fils courroucé et prêt à briser l'univers, et le priant humblement de pardonner aux hommes en accordant aux pécheurs le temps de se convertir, et aux justes le temps de se préparer aux noces de l'Agneau. Sa prière fut exaucée.

GUILLAUME, disciple de saint Norbert. — La Mère de Dieu lui apparut plusieurs fois, et, dans une de ces apparitions, elle lui fit don d'une mémoire prodigieuse. Sur la fin de sa carrière elle lui apparut de nouveau avec sainte Catherine et sainte Barbe vierge et martyre (Jean LE PAIGE, *Biblioth. Prémont.* lib. II, p. 558.)

H

HABITS RELIGIEUX. — Le symbolisme mystérieux et profond des vêtements sacrés et des habits monastiques rentre, comme toutes les choses de cet ordre dans le domaine de la Mystique. Elle règle en effet toutes les choses extérieures et visibles sur le plan du monde intérieur et divin dont elle a l'intuition. Nous n'entrerons point dans l'étude de ce symbolisme, mais pour en faire comprendre l'importance, nous rappellerons que les habits de la plupart des ordres religieux leur ont été donnés à la suite de visions et d'apparitions célestes. Il en fut ainsi pour l'ordre de Clteaux comme pour les fils de saint Dominique. Ce fut, dit-on, par l'inspiration de la sainte Vierge que saint Albéric, abbé de Clteaux, substitua le blanc au noir dans le vêtement de ses religieux. Voici comment les annalistes de cet ordre rapportent ce fait : Une nuit que saint Albéric était, avec tous ses frères, à la chapelle du monastère, chantant l'Office de ma-

tines, la Mère de Dieu apparut tout à coup aux religieux; elle était accompagnée d'une légion d'esprits célestes et elle tenait à la main un habit religieux d'une blancheur éblouissante qu'elle mit elle-même sur les épaules du bienheureux Albéric. Impossible de rendre l'effet que cette vision et cette faveur singulière produisirent sur le saint abbé. Il était entièrement absorbé dans ses pensées d'admiration et de gratitude quand un autre prodige, opéré par la même puissance, éclata à ses yeux; car, au même moment, les habits des autres frères changèrent de couleur, et, de noirs qu'ils étaient, ils devinrent blancs comme la neige. Ce miracle opéré, la sainte Vierge disparut, faisant ainsi par elle-même ce que le bienheureux Robert avait tenté inutilement et ce qui lui avait attiré bien des peines de la part des religieux qui s'obstinèrent à garder la couleur adoptée à l'origine de l'ordre.

On dit qu'une autre fois la sainte Vierge

apparut encore au pieux Albéric, tandis qu'il était en prière, et qu'elle lui promit que son institut prendrait un accroissement prodigieux, qu'il était le petit ruisseau qui, imperceptible à sa source, devient un fleuve majestueux, et le grain de sénevé qui acquiert avec le temps les proportions gigantesques d'un arbre magnifique. Elle ajouta encore : *Je protégerai et défendrai l'ordre des Cisterciens jusqu'à la fin du monde.* On prétend qu'Albéric reçut de la sainte Vierge elle-même la constitution qu'il donna aux Cisterciens. Marie en effet lui apparut souvent ainsi que plusieurs habitants de la cité céleste. Quand il mourut il révéla à ses frères les grâces et les promesses que Marie lui avait faites; après quoi, se sentant à ses derniers moments, il récita à haute voix le Symbole des apôtres, puis les Litanies des saints. Quand il fut arrivé à cette invocation : *Sainte Marie, priez pour nous*, son visage devint brillant comme le soleil, une lumière en jaillit et remplit la cellule où il était; et ce fut au milieu de cette clarté miraculeuse qu'il rendit à Dieu sa belle âme. (Paul SAUSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge; Menolog. et Annales cisterciennes.*)

Très-souvent l'habit des saints est l'instrument de miracle et surtout de guérison surnaturelle. Ainsi par exemple, après la mort de l'ermite S. Abraham, arrivée vers l'an 360, on accourut de toutes parts à sa cellule, pour se procurer quelque partie de ses habillements dont le seul contact guérissait les malades.

HARMONIES CÉLESTES. — *Voy. CHANTS ET SONS MYSTIQUES.* — Parmi les faits nombreux de ce genre nous nous bornerons ici à citer les suivants, devant revenir plus tard sur ce sujet :

Berthe de Ruffach entendait tous les jours pendant la Messe une harmonie ravissante des esprits célestes qui cessait avec la fin du saint sacrifice. Elisabeth de Ruffach, dans sa dernière maladie, se mit tout à coup à chanter un nouveau chant sur Dieu et sur le ciel, qu'elle n'avait jamais entendu auparavant. Des chants de cette sorte sur la Trinité, l'Incarnation et le bonheur du ciel furent mis sur les lèvres de Gertrude de Saxe, et ceux qui les entendirent en furent profondément émus.

HEDWIGE (Sainte), duchesse de Pologne, fut favorisée du don des miracles. — Elle rendit la vue à une religieuse aveugle en faisant sur elle le signe de la croix, et opéra plusieurs autres guérisons par la vertu de ses prières. Elle fut douée aussi du don de prophétie et prédit, entre autres, sa mort qui arriva le 15 octobre 1243.

HÉLÈNE DE PADOUE (La bienheureuse), religieuse franciscaine. — Pendant une maladie de plus de quinze mois qu'elle eut à endurer et dont elle mourut, Hélène fut souvent visitée, consolée, fortifiée par la sainte Mère de Dieu. Son corps est à Padoue, et on dit qu'il s'agit et se remue avec bruit quand cette ville est menacée de quelque grand malheur, et les Padouans le regardent

comme un de leurs plus précieux trésors. (WADINGHUS, 1242. THOSSIN, *Histor. Franc.*)

HENRI D'EMMENRODE, — cistercien, eut une apparition de la sainte Vierge, qu'il raconta lui-même en ces termes : « Ayant été ravi en extase, dit-il, je vis une femme d'une beauté telle que rien n'approche ici-bas; elle marchait précédée d'un grand nombre de personnages appartenant à divers ordres et elle venait à ma rencontre. Sur sa tête était une couronne pareille à l'arc-en-ciel et elle portait un voile comme en ont les femmes juives. Quand elle fut auprès de moi, elle me toucha de sa robe comme par nécessité, et telle fut la vertu qu'elle me communiqua que je me sentis soudain changé et fortifié de telle sorte que, depuis ce moment, ce qui m'était le plus pénible dans l'accomplissement de la règle m'est devenu non-seulement facile, mais agréable et délicieux. » (Chrysost. HENRIQUEZ in *Menolog. Cisterc.*, 21 Aprilis.)

HENRI D'HEISTENBACH — abandonna les richesses considérables qu'il possédait et entra dans l'ordre des Cisterciens à la suite d'une vision dans laquelle la glorieuse Reine des anges, se présentant à lui, lui avait remis en main une crosse abbatiale et lui avait amené un certain nombre de religieux auxquels elle le donna pour chef. Par là elle lui faisait entendre qu'il serait un jour abbé et qu'il aurait autorité sur plusieurs de ses frères. Ce qui arriva en effet. Elle lui révéla aussi dans une autre vision la gloire qu'il attendait au ciel. (*Menol. Cisterc.*, 11 Nov.)

HENRI SUSO. — Dans la vieille cité de Constance, dans un couvent antique et solitaire bâti sur le bord du lac le plus mélancolique de la Suisse, vivait, au XIV^e siècle, un religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, qui fut l'un des mystiques les plus éminents. Il était de cette grande école mystique qu'une femme amie de saint Bernard, sainte Hildegarde, avait engendrée en Allemagne. Le vieux Rusbrock, au fond de la forêt de Vauvert, gardait avec amour les secrets de traditions de ce mysticisme et de toutes parts on affluait pour recevoir de sa bouche vénérée ses enseignements divins. Suso y venait avec Thauler, et répandait la précieuse semence à Strasbourg et dans la Souabe. Mais, soit en allant, soit en revenant de ses missions, le bienheureux Suso s'arrêtait quelques jours à Thoësz, près de Wintherthür, dans l'humble couvent des religieuses de saint Dominique. Là vivait une de ces mystiques admirables, sainte amie de Suso et confidente de tous les secrets de son âme : c'était Elisabeth Staeglin. Des révélations merveilleuses lui firent comprendre la sainteté et la vertu de Suso. « Un jour, » dit M. Cartier, « après avoir fort dévotement prié pour son maître spirituel, elle vit croître au-dessus de sa tête un beau et large rosier couvert de roses vermeilles. Le soleil se levait dans toute sa splendeur et sa clarté, portant l'image d'un petit enfant crucifié. De ce soleil de justice, un rayon descendait au cœur de Suso avec une force si

grande que tous ses membres paraissent ombasés, et le beau petit enfant sortit du soleil. — *Où allez-vous, ô mon Dieu, s'écria Elisabeth, et que signifie ce rayon? — Je vais dans l'âme de mon ministre; j'ai rempli son cœur d'une si puissante lumière pour que le simple rayonnement convertisse et attire à moi les cœurs des hommes.* Une autre fois, dans les extases de son amour, elle vit son maître au milieu des anges; un d'eux s'approcha de Suso et lui dit : *Regarde tes mains et tes pieds,* et Suso vit sortir du milieu de ses mains et de ses pieds une rose rouge d'une excellente odeur; elle croissait, s'élevait avec ses feuilles verdoyantes, elle couvrit bientôt un large espace. Il admirait tant de grâce et de beauté. *O bon jouvenceau, dit-il, que signifie cette vision? — L'ange répondit : Ces quatre roses sont le présage que Dieu t'enverra des croix et des croix, et encore d'autres et d'autres croix. — Mon Dieu, mon Dieu, s'écria le ministre, c'est un mystère que la croix soit si dure à l'homme et que cependant elle lui donne une si grande beauté spirituelle.*

C'est probablement pour Elisabeth que le bienheureux Suso composa les traités mystiques qui nous restent de lui. « Celle-ci étant tombée malade, j'allai tout triste, » dit Suso, « m'asseoir dans ma chapelle. Les anges y vinrent chanter en grande compagnie pour me consoler, car ils savaient que ma douleur était immense. Un d'eux me demanda la cause de cette grande désolation. Je lui confiai ingénument ma peine. — Il reprit : *Dieu a permis cette maladie corporelle pour le grand avancement de votre fille, c'est là sa croix en ce monde qui lui méritera une éternelle rémunération.* »

Né dans la Souabe Germanique, le jour de saint Benoît de l'année 1300, Henri Suso revêtit l'habit religieux dès l'âge de treize ans. Bientôt il s'éprit d'amour pour l'éternelle Sagesse. « Au milieu de ses élans elle lui apparut au loin, élevée sur une colonne de nuée et sur un trône d'ivoire, avec une majesté plus brillante que le matin, plus éblouissante que le soleil; sa couronne était l'éternité; son voile et son vêtement la félicité; son langage la douceur; et ses embrassements l'abondance et la possession de tout bien; elle paraissait à la fois éloignée et proche, sublime et humble; évidente et cachée, simple et pourtant incompréhensible; plus élevée que les hauteurs des cieux, plus profonde que les abîmes de la mer; c'était comme une reine qui régnait avec puissance jusqu'aux extrémités de la terre, et qui gouvernait toute créature avec douceur; tantôt elle lui semblait une pure et charmante vierge, tantôt un jeune homme d'une exquise beauté; tantôt c'était une maîtresse savante en toutes choses, tantôt une tendre amie qui se tournait doucement vers lui et lui souriait avec grâce et majesté, en lui disant : *Fili, præbe mihi cor tuum : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »* Alors il se précipitait à ses pieds et lui rendait les plus humbles, les plus amoureuses actions de grâces. L'é-

ternelle Sagesse disparut et laissa son cœur plein de pensées célestes et d'enthousiasme pour sa beauté. *D'où peut donc, disait-il, venir tant d'amour, d'amabilité, de beauté, de splendeur, de grâces et de charmes! Tant de choses précieuses peuvent-elles avoir une autre origine que le sein fécond de la Divinité même. Me voilà donc, éternelle Sagesse, tout entier à votre amour! Oui, je vous veux, je vous choisis pour ma bien-aimée, pour la souveraine de mon cœur, et c'est avec les sentiments les plus vifs de mon âme que je vous embrasse, que je vous étreins; en vous est réuni d'une manière ineffable tout ce qu'on peut imaginer de beau, de précieux, d'aimable, de parfait; vous seule êtes un fleuve éternel de délices, une fontaine d'où s'échappent tous les biens, un abîme incompréhensible de grâces et de bonté.* Depuis ce moment, dès que le jeune Henri entendait des paroles ou des chants d'amour, il se recueillait en lui-même et sentait aussitôt une force divine entraîner son esprit et son cœur vers sa chère et bien douce amie.

Une fois qu'il ressentait plus vivement l'ardeur de la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il se retira dans le secret de son oratoire pour donner issue par ses soupirs à cet incendie intérieur, et pour passer tout le jour dans la contemplation de son Christ bien-aimé, auquel il disait affectueusement : *Ah! si je pouvais, à cette heure, mon tendre Jésus, imaginer un signe d'amour qui fût une marque éternelle de la réciprocité de nos sentiments et une preuve pour le ciel et la terre, que moi, je suis à vous, et que vous, vous êtes à moi! Tout à coup, rempli de ferveur, il se découvrit la poitrine, et prenant un stylet de fer, il dit à Dieu : Maître tout-puissant, donnez-moi la force et la vertu d'accomplir le désir que j'ai de vous graver jusqu'au fond de mon cœur. Et en disant ces mots, il commença avec le tranchant du fer à se couper et à se lacérer la poitrine, jusqu'à ce qu'il eut formé les lettres du saint nom de Jésus et qu'il l'eut gravé dans la chair qui recouvrait son cœur; le sang ruisselle de son sein et de tout son corps, la douleur est très-cuisante; mais son amour est si violent qu'il l'oublie et qu'il se contemple avec bonheur, ainsi tout sanglant et blessé. Il sort de sa chambre dans cet état et court au pied d'un crucifix, là il se prosterne en disant : *O amour unique de mon cœur et de mon âme, ô mon Jésus, voyez donc l'ardeur de ma passion pour vous! Je vous ai imprimé dans ma chair; mais je ne suis pas satisfait, je voudrais aller plus loin et arriver jusqu'au fond de mon cœur; je ne le puis, que votre tendresse accueille ma prière, qu'elle supplée à ce qui me manque; et puisque vous le pouvez, gravez vous-même votre saint nom au fond de mon cœur, et cela avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer ni détruire en moi.**

Ces blessures de l'amour saignèrent longtemps. Quand elles se cicatrisèrent, le nom de Jésus resta imprimé sur sa peau comme il l'avait désiré, et ces lettres, lon-

gues comme une articulation du petit doigt, parurent sur sa poitrine jusqu'à sa mort; à chaque battement de son cœur, le nom de Jésus se faisait sentir d'une manière particulière.

Une nuit, le bienheureux Henri Suso fut ravi en extase et il lui sembla être dans une infirmerie pour se refaire un peu, lorsqu'il entendit au dehors la voix mélodieuse d'un enfant de douze ans qui chantait avec tant de douceur, qu'elle surpassait toute la musique des hommes. Le saint, vaincu par ce charme, ne pensa plus à boire, à manger et à se chauffer; mais il disait avec ardeur: *Qui chante ainsi au dehors? Je n'ai jamais entendu sur terre un chant si doux et si agréable.* Un beau jeune homme plus âgé, qui était présent, lui dit: *Cet enfant chante pour toi, Henri, et c'est pour te plaire que sa voix est si douce.* — *Puisque Dieu veut bien se souvenir de moi,* répondit-il, *qu'il commande à ce chantre céleste de chanter encore.* Et l'enfant chanta trois airs d'une voix enfantine et gracieuse, et quand il eut fini, il s'approcha du lieu où était Henri et présenta, sans se montrer, une branche de fruits qui ressemblait à des fraises. Le jeune homme, qui était près du saint, prit des mains de l'enfant cette branche, et la lui offrit en disant. *Prends, mon cher ami, les fruits de ton adorable Mère, le bel Enfant, le fils de l'Éternel que tu as entendu chanter, il te les donne; si tu savais combien tu lui es cher!* Le saint prit les fruits avec une grande joie et dit, en se voyant entouré d'une multitude d'anges: *Que je suis heureux d'être l'objet des faveurs de ce divin Enfant; cette grâce m'excitera toujours à l'aimer; dites-moi donc, mes bons amis, qui êtes venus du ciel avec lui, s'il n'est pas bien juste que j'aime beaucoup ce gracieux et céleste Enfant. Oh! si je pouvais faire quelque chose qui lui fût agréable, si je pouvais connaître ses desirs, comme je tâcherais de le satisfaire: puis s'adressant à celui qui lui avait déjà parlé: Ce que je pense et ce que je dis ne vous semble-t-il pas juste? — Très-juste,* répondit l'ange en lui souriant avec douceur; *tu as mille raisons pour l'aimer, puisqu'il te regarde et t'aime avec tant de bonté; aime-le donc de toutes les forces, de toutes les puissances de ton âme, et apprend que son désir est que tu souffres à l'avenir des douleurs et des croix accablantes pour l'amour de lui.* — *Me voilà prêt,* dit Henri, *mais ne pourrais-je point obtenir la faveur de le voir pour le remercier de son présent.* L'ange lui répondit: *approche-toi de la fenêtre de cette chambre et tu le verras.* Henri s'approcha, ouvrit la fenêtre, et aperçut un enfant d'une beauté si ravissante, qu'on ne pouvait trouver et imaginer rien qui pût lui être comparé; le saint voulait s'approcher davantage et se jeter à ses pieds; l'enfant le regardant affectueusement le bénit et disparut. Frère Henri sortit de son extase.

Dans le commencement de sa conversion, et pendant les premières années de sa jeunesse, Dieu entoura Suso de consolations

intérieures, et le nourrit avec le lait du ciel sans y mêler l'amertume de la terre. Tout enivré des douceurs d'en haut, il se sentait plein d'attraits pour les choses divines; mais lorsqu'il fallait imiter et partager la douloureuse passion de Jésus-Christ, la chose lui paraissait difficile et dure. Jésus-Christ le reprit une fois avec sévérité: *Ignore-tu donc, Henri,* lui dit-il, *que je suis la porte par laquelle doivent passer tous les vrais amis de Dieu qui veulent arriver à l'éternelle félicité; comment veux-tu parvenir jusqu'à ma divinité, si tu ne suis d'abord la voie rude et douloureuse de mon humanité.* Le saint fut épouvanté de ces paroles, et, quoiqu'elles fussent pénibles, il voulut en occuper continuellement sa pensée, et il comprit des choses qu'il avait ignorées jusqu'alors.

Frère Henri était dans la fleur de sa jeunesse, d'une nature vive, ardente et fortement portée aux plaisirs de la volupté; il ressentait sans cesse les attaques et les combats de la chair, et, pour la soumettre à l'esprit, il inventait des pénitences si rigoureuses, si impossibles à imiter, qu'elles feront frémir le lecteur. D'abord il se revêtit d'un cilice et se ceignit d'une chaîne de fer qui lui déchirait le corps. Il la garda jusqu'à ce que la quantité de sang qu'il perdait l'obligeât à la quitter; mais, pour la remplacer, il se fit une espèce d'habit tissu de cordes, dans lesquelles étaient cent cinquante pointes de fer si aiguës et si terribles, qu'appliquées sur la chair elles la perçaient et faisaient autant de douloureuses blessures. Le vêtement avec lequel il dormait la nuit lui couvrait et lui serrait les côtés et une partie des reins et du corps. On ne peut dire le supplice qu'il endurait en été lorsqu'épuisé par le voyage, la prédication ou la lecture, il étendait sur son lit ce corps tout dévoré par les vers qui s'engendraient dans sa chair et s'y nourrissaient de ses sueurs et de son sang. Aussi pendant la nuit il se contractait, se repliait sur lui-même et, vaincu par la douleur, il se tournait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme le ver que le fer a blessé. Quelquefois il se trouvait dévoré d'une si grande quantité de ces animaux dégoûtants et affamés, qu'il lui semblait être au milieu d'une fourmilière, et dans ce tourment il disait avec raison: *O Dieu, que cette mort m'est amère! si des lions et des tigres me dévoreraient, je mourrais sur-le-champ et d'un seul coup; mais avec ces vers qui me rongent la chair et s'abreuvent de mon sang, je meurs à chaque minute sans pouvoir jamais mourir entièrement.*

Sa constance fut admirable: l'été et ses chaleurs, l'hiver et ses longues nuits, la fatigue et la violence de la douleur ne purent jamais l'ébranler et lui faire abandonner ou adoucir la rigueur de ses pénitences. Pour se priver de tous les adoucissements qu'il aurait pu se donner en touchant aux endroits malades, il se fit une espèce de collier d'où pendaient deux courroies ou plutôt deux anneaux de cuir où il plaçait ses mains et ses

bras pendant la nuit, et qu'il fermait et serrait ensuite avec un cadenas. Par ce moyen ses poignets étaient tellement liés et enchaînés au cou, qu'il ne pouvait se servir de ses mains et se secourir lui-même, sa cellule eût-elle été tout en flammes; ainsi il passait la nuit, et c'était seulement lorsque paraissait le jour qu'il s'en délivrait en ouvrant le cadenas. Il supporta ce martyre jusqu'à ce que ses mains blessées par ces entraves commencèrent à trembler et à se paralyser; mais pour n'y rien perdre, il imagina deux gants grossiers comme ceux que prennent les paysans pour couper la vigne et les broussailles, et il les garnit de pointes de fer de telle manière qu'ils ressemblaient à des étrilles ou à des cardes. Il mettait ces gants la nuit, et si par hasard en dormant il voulait ôter son cilice, éloigner les pointes de fer et se soulager d'une manière quelconque, les vers, qu'il avait irrités par cet attouchement, le tourmentaient et le rongeaient plus que jamais. Souvent pendant son sommeil, en se grattant la poitrine et le corps, il se déchirait tant, qu'il semblait avoir passé par les griffes des ours. La chair de ses bras s'en allait en lambeaux, et tout son corps était rouge, sanglant et enflammé. Quand il était trop déchiré, et que les plaies couvraient les plaies, il se soignait pendant plusieurs jours; mais bientôt il rouvrait ses blessures en les touchant et les déchirant avec ses gants terribles. Ces souffrances ou plutôt cet affreux martyre dura seize à dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où la nature, ne pouvant résister davantage, un ange l'avertit et l'assura que Dieu ne voulait pas qu'il continuât de semblables pénitences. Le saint obéit aussitôt et jeta tous ses instruments dans la rivière.

Notre bienheureux était si touché de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son divin Maître, qu'il lui semblait n'avoir rien fait, s'il n'imprimait pas sur son corps quelque signe sensible qui fût pour lui un souvenir continu du supplice de la croix. Il se fit donc une croix de bois longue d'une palme et large en proportion, sur laquelle il planta trente clous en honneur et reconnaissance de toutes les plaies que Jésus-Christ souffrit pour nous prouver son amour. Il plaça cette croix sur ses épaules, de telle sorte que la pointe des clous appuyait sur ses homoplates, et il la porta ainsi nuit et jour pendant l'espace de huit ans; la dernière année, il y ajouta au milieu sept pointes fortement rivées et tournées contre sa chair de manière à la déchirer et à la mettre tout en sang, voulant honorer ainsi le cœur de Marie, blessé sur le Calvaire et déchiré par la cruelle mort de son Fils. Lorsqu'il commença à mettre cette croix sur ses épaules nues, la violence du mal lui fit croire qu'il ne pourrait jamais tant souffrir, et il se mit à émietter et à aplatis les clous avec un caillou; mais il s'en repentit bientôt, et tout honteux de son peu de courage, il commença à refaire les pointes avec une lime. Cette croix, clouée sur sa chair et ses os, était comme un bourreau qui le tor-

turait et le couvrait de blessures. Quand il marchait ou qu'il était couché, il lui semblait avoir un vêtement d'épines qu'il ne quitterait pas de toute la vie, et toutes les fois qu'on le touchait quelque part, il souffrait mille morts. Il n'employa pourtant qu'un moyen pour tempérer et adoucir l'excès de ses douleurs, ce fut d'écrire sur la croix qui les lui causait le doux nom de Jésus.

Comme si ces pénitences n'étaient point assez rigoureuses, il se donnait la discipline deux fois le jour, la première en méditant Jésus-Christ flagellé, la seconde en le contemplant mourant sur le Calvaire, et il recommençait encore lorsqu'il croyait avoir fait quelques fautes en mangeant ou en buvant ou en parlant. Enfin, il inventa tant de disciplines et d'instruments armés de balles, d'éperons et de pointes de fer pour torturer son corps, que le récit en fait horreur, et qu'il paraît vraiment impossible qu'un homme puisse se traiter si durement. Un jour, se trouvant en public avec deux jeunes personnes, il leur serra la main sans aucune intention mauvaise; mais dès qu'il fut éloigné il en eut un grand chagrin et crut avoir commis une faute qui méritait le plus grave châtement. Se retirant aussitôt à l'écart, il se frappa contre la croix qu'il portait sur les épaules, se jetant dessus avec une telle force que les clous lui entrèrent dans la chair et dans le dos. Puis il se priva d'aller au chapitre où les anges venaient assister à ses méditations, et il chercha à expier sa faute en demandant son pardon à Dieu et aux saints, en se donnant la discipline et en se frappant plus de trente fois contre sa croix comme nous venons de le dire.

Le saint avait l'habitude de se retirer après matines dans la chapelle du chapitre, et là, seul, il se prosternait cent fois la face contre terre, embrassant le pavé et méditant chaque fois la Passion de Notre-Seigneur. En se baissant et en se relevant si souvent, il remuait dans sa chair les clous de sa croix, et s'occasionnait des douleurs incroyables. Puis il se frappait avec des fouets garnis de fer et de molettes avec tant de force que le fer en était aplati, et qu'un jour sa discipline s'étant brisée en trois morceaux, les molettes s'éparpillèrent au loin. Quand il voyait son corps si maltraité il prenait compassion de lui-même, il demandait à Dieu avec larmes de vouloir bien lui pardonner ses péchés, et il cherchait à se consoler en pensant qu'il ressemblait à Jésus flagellé. Les religieux de son couvent effrayés d'entendre les coups qu'il se donnait, cherchaient à l'arrêter, et dès que Henri se voyait découvert il cessait; mais il lavait alors ses blessures avec du vinaigre et du sel, et il trouvait, en paraissant ne rien faire, un remède plus douloureux que ses blessures mêmes.

Le jour de saint Benoît, qui était l'anniversaire de sa naissance, il alla se cacher au sortir de table dans un lieu obscur et secret, puis il se dépouilla de ses vêtements et commença à se donner une cruelle disci-

plaine. Mais en se frappant, il s'ouvrit une veine du bras gauche d'où jaillit sur le plancher une grande quantité de sang. Son bras resta noir, enflé et paralysé. Il eut si grande peur qu'il ne savait que faire et qu'il cessa de se battre. Il y eut alors un miracle : Une sainte religieuse nommée Anne, qui était en oraison dans une ville éloignée, fut transportée en vision à l'endroit où le saint s'était flagellé; ayant vu les coups cruels qu'il se donnait, elle en eut compassion et avança le bras pour recevoir le coup que Henri se destinait. Il lui sembla être frappée elle-même, si bien qu'au sortir de son extase, elle vit son bras tout livide et tout noir, et elle le garda ainsi pendant quelque temps.

Le lit sur lequel dormait frère Henri était d'une extrême dureté, il n'avait dans sa cellule ni matelas ni couverture, et ses meubles consistaient en une vieille porte sur laquelle il étendait une petite natte de joncs qui lui arrivait seulement aux genoux, et c'est là qu'il se reposait ou plutôt qu'il se torturait. Au lieu d'un oreiller, il mettait à son chevet un sac plein de paille d'avoine, et il se couchait habillé comme il était pendant le jour; il ne quittait que ses chaussures. Aussi son repos était loin d'être une jouissance. Il portait des bas de crin tout hérissés, une chemise grossière et pesante, des caleçons garnis de pointes de fer; les clous de sa croix déchiraient ses épaules, la dureté de son lit et de son oreiller brisait ses membres; ses bras étaient liés et ses mains recouvertes de fer. Il était obligé de dormir dans cet état replié sur lui-même et immobile, parce que, s'il avait le malheur de remuer, il souffrait bien davantage de sa croix, et les clous qui perçaient ses os lui causaient des douleurs inexprimables. Aussi poussait-il alors vers le ciel de profonds soupirs et des cris déchirants. Pendant l'hiver, le froid rigoureux de son pays le faisait souffrir encore plus. Ses pieds nus et découverts se crevaient comme ceux des hydropiques, ses genoux grossissaient et pourrissaient, ses cuisses étaient couvertes de sang qui tombait de ses flancs déchirés par les pointes de son cilice; son dos était lacéré par les clous de sa croix, ses bras et ses mains étaient liés et tremblants; enfin son corps épuisé, défaillant et brisé par la dureté de sa couche. Voilà le repos et le sommeil que notre bienheureux s'accordait.

Plus frère Henri se torturait par ces cruelles mortifications, plus son âme désirait ardemment trouver quelques nouveaux moyens de souffrir davantage. Sachant que la soif est le plus terrible des supplices, il commença par diminuer ce qu'il buvait ordinairement et se réduisit à une très-minime quantité de vin. Pour ne point outrepasser la mesure qu'il s'était fixée, il se procura une petite tasse qu'il portait toujours avec lui. Quand la soif devenait intolérable, il s'humectait la bouche avec quelques gouttes d'eau comme le font les malades et les fiévreux. Mais augmentant peu à peu son absti-

nence, il finit par se priver entièrement de vin, et n'en but pendant longtemps que le jour de Pâques; il s'accordait alors un peu d'eau et encore au dîner seulement. Cette mortification lui fut très-pénible et il la pratiqua avec tant de sévérité, qu'il ne voulut jamais soulager sa soif en s'accordant quelques gouttes de plus. Dieu voulut bien le soutenir par sa grâce toute-puissante. Un jour qu'il levait les yeux au ciel, il entendit une voix d'en haut qui disait dans son cœur : *Rappelle-toi, Henri, combien fut terrible ma soif lorsque j'étais sur la croix, dans les dernières angoisses de la mort. Quoique je fusse le créateur de toutes les fontaines, je n'ai pu obtenir alors pour me soulager que du fiel et du vinaigre; supporte encore avec patience la soif que tu éprouves si tu veux suivre mes traces; et le bienheureux, pour imiter Jésus-Christ et lui obéir, passa encore tout le jour sans boire, quoiqu'on fût au fort de l'été.*

Le dimanche des noces de Cana, frère Henri étant à table et ne pouvant rien manger à cause de la sécheresse de sa bouche, il quitta le réfectoire des religieux et alla se cacher dans sa cellule; là, vaincu par la violence de la soif, il pleura amèrement sur lui-même, et ne pouvant supporter davantage son supplice, il cria vers Dieu : *Seigneur tout-puissant, vous qui connaissez les peines et les douleurs de ceux qui vous servent, prenez pitié de la soif qui me dévore, et voyez comme je souffre sur cette terre. J'aurais pu me procurer tout ce qui me fallait pour vivre, et me voilà réduit à un tel état de besoin et de misère que je ne puis rien prendre, pas même une petite goutte d'eau pour calmer ma soif brûlante.* Au milieu de ses gémissements il entendit une voix divine qui disait à son âme : *Du courage, frère Henri, cesse tes gémissements, tu touches à la fin de tes peines; voici venir les jours de joie et de rafraîchissement.*

Dès la nuit suivante, frère Henri reçut les consolations promises. Etant en oraison, il fut ravi en extase, et la vierge Marie lui apparut, ayant à ses côtés son cher Fils sous la forme d'un enfant de sept ans. Cet enfant tenait à la main un petit vase rempli d'une eau céleste; alors la vierge Marie prit des mains de son Fils le vase, et l'offrit à frère Henri en lui disant d'y boire; frère Henri le prit avec une sainte avidité et y but une liqueur d'une saveur, d'une douceur, d'une vertu si grandes, que sa soif se calma, et qu'il se trouva selon son désir tout rafraîchi, tout consolé.

Le saint revenu à lui, conserva la plus vive reconnaissance d'une si grande grâce; il bénissait sans cesse Marie avec amour et pensait à elle toutes les fois qu'il voyait une femme. Le jour suivant, il en rencontra une dans la rue la plus sale de la ville, et il se mit aussitôt dans la boue pour la laisser passer par le seul endroit sec qu'il y avait. La femme remarqua cet acte d'humilité et lui dit : *Mon père, que faites-vous, vous êtes prêtre religieux; pourquoi céder le chemin à*

moi qui ne suis qu'une pauvre femme ; pour-quoi me traiter ainsi et me faire rougir de confusion. Frère Henri répondit : *Ma sœur, j'ai l'habitude d'honorer et de vénérer toutes les femmes, parce qu'elles rappellent à mon cœur la puissante Reine du ciel, la Mère de mon Dieu, envers qui j'ai tant d'obligation. La femme leva les mains et les yeux au ciel en disant : Je supplie cette puissante Reine que vous honorez en nous autres femmes de vouloir bien, avant votre mort, vous favoriser de quelques grâces particulières.*

Peu de temps après, frère Henri étant sorti du souper sans boire, revint à sa cellule tourmenté par la soif comme à l'ordinaire ; la nuit, une femme belle et majestueuse, lui apparut et lui dit : *Je suis la Vierge Marie que tu aimes. C'est moi qui ai déjà soulagé ta soif en t'abreuvant d'une liqueur céleste, et dorénavant, toutes les fois que tu souffriras ce tourment, j'aurai compassion de toi et je te soulagerai ; et frère Henri s'écria : Auguste Souveraine, je ne vois dans vos mains ni tasse, ni vase d'eau ou de vin, comment soulageriez-vous ma soif ? — Je te donnerai,* répondit la sainte Vierge, *une liqueur salutaire, et cette liqueur découlera de mon cœur même.* Ces paroles troublèrent le saint ; et tout accablé de son indignité, il tremblait et n'osait plus rien dire. Alors la sainte Vierge le consola avec bonté en ajoutant : *Puisque Jésus-Christ a bien voulu t'accorder les douceurs de l'amour et se reposer dans ton âme pour récompenser la sécheresse de cette soif dévorante que tu souffres pour lui, ne puis-je pas aussi te consoler et te rafraîchir ? Ce ne sera ni de l'eau, ni du vin que je te verserai ; mais de mon cœur s'épanchera dans ton cœur une liqueur précieuse, une liqueur spirituelle d'une pureté incomparable et divine.* Alors le saint goûta cet ineffable breuvage dont lui parlait Marie, sa soif fut soulagée, et il lui resta dans la bouche un grain de manne d'un goût délicieux et d'une blancheur semblable à celle de la neige. Le bonheur qu'il éprouva le fit fondre en larmes, et son cœur s'épuisait à remercier la sainte Vierge d'une si grande grâce.

Marie ne s'arrêta pas à cette faveur ; la même nuit elle apparut à un grand serviteur de Dieu, et lui commanda d'aller trouver frère Henri et dire de sa part : *Jadis j'ai allaité saint Jean Chrysostome, lorsqu'il était enfant. Une fois qu'il pria devant une de mes images, je l'ai pressé dans mes bras et je lui ai permis de porter les lèvres à mon sein pour y savourer mon lait virginal. Je t'ai fait la même grâce cette nuit, et pour gage de cette faveur, tout ce que tu diras sera plus pur, plus fervent, et la soule accourra pour l'entendre.* Le serviteur de Dieu répéta ces paroles de Marie au bienheureux qui s'écria en levant vers le ciel ses mains, ses yeux et son cœur : *Que bénie soit cette source divine qui s'élançe sans cesse du sein de Dieu même ! Que bénie soit la Mère de toutes les grâces qui a bien voulu accorder un si grand bienfait à son tout indigne serviteur.* Le saint homme, son ami, ajouta : *Apprenez aussi que*

Jésus et Marie ont bien voulu me visiter et me parler de vous avec tendresse et amour. La sainte Vierge avait à la main une coupe remplie d'eau ; elle l'offrit à son Fils en le priant de la bénir, l'enfant Jésus la bénit, changea l'eau en vin, et dit : « Jusqu'à présent mon serviteur s'est abstenu de vin et a souffert beaucoup de la soif ; à l'avenir je veux qu'il boive du vin et qu'il rétablisse ses forces épuisées. De plus, je veux avec cette coupe, pleine de mon sang, le laver entièrement pour guérir toutes ses plaies, le délivrer de ses croix volontaires et en faire un homme selon mon cœur.

Frère Henri fut grandement consolé par la visite de cet ami, et se remit par obéissance à boire du vin comme il le faisait autrefois ; il était alors si abattu et si usé par les rigueurs continuelles de ses pénitences, qu'il ne lui restait réellement plus qu'à mourir. Dans l'impossibilité de supporter davantage ces mortifications excessives, il les abandonna, après les avoir pratiquées vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'âge de quarante. Il y renonça, parce que Dieu lui fit comprendre que toutes ses pénitences et ses combats contre ses sens et son corps n'étaient point un grand progrès dans la perfection chrétienne ; mais seulement un bon commencement, un acheminement vers la vertu, et qu'il fallait s'exercer d'une manière plus élevée, s'il voulait devenir parfait.

Frère Henri se reposait donc de toutes ses souffrances corporelles, et souhaitait ardemment se conformer au bon plaisir de la volonté divine. Une nuit, après Matines, étant assis dans sa cellule, il fut ravi en extase pendant qu'il méditait ; il lui sembla voir venir à lui un ange sous la forme d'un ravissant jeune homme qui lui dit : *Frère Henri, il y a assez longtemps que tu étudies à une petite école et que tu suis les basses classes ; il faut maintenant t'instruire à une école supérieure ; donne-moi la main, viens avec moi et je te conduirai à un maître d'une sagesse sublime. Ses leçons t'apprendront une science divine qui éclairera ton esprit, donnera une véritable paix à ton cœur, et te fera heureusement achever ce que tu as heureusement commencé.* Le saint se leva tout joyeux, et prit la main du jeune homme qui parut le conduire dans un pays spirituel, et dans une maison immense qui ressemblait à un couvent, et où demeuraient des hommes d'une intelligence merveilleuse. Il fut introduit par l'ange et reçu partout avec une grande bonté. Le supérieur de cette réunion l'aperçut, et lui dit avec un sourire : *Certainement ce nouvel arrivant deviendra un grand maître dans la science que nous enseignons, pourvu qu'il ait le courage et la constance de porter des chatnes.* Henri ne comprenant pas ces paroles, se tourna vers l'ange et lui dit : *Quelle est cette académie ? et que peut-on y apprendre ?* L'ange répondit : *La science sublime de cette école est une abnégation parfaite de soi-même, une résignation qui nous fait tellement renoncer et mourir à notre volonté,*

que dans toutes les circonstances où Dieu nous met par lui-même, par les créatures, par le malheur et la prospérité, nous nous efforçons de conserver notre courage et l'égalité de notre âme, en restant aussi indifférent que le permet la faiblesse humaine, et en n'ayant d'autre but que celui de louer et d'honorer Dieu, comme Jésus-Christ a loué et honoré son Père céleste. Ces choses plurent beaucoup à frère Henri, et il dit sur-le-champ qu'il voulait étudier avec ardeur, et vaincre toutes les difficultés pour apprendre à cette école une si haute sagesse. Il commençait déjà à se satisfaire et à entreprendre beaucoup de choses, lorsque l'ange l'arrêta en lui disant : Cette science demande un esprit tranquille, et oblige à un calme religieux. Moins on travaille et plus on avance, parce que la propriété des actions empêche d'acquiescer cette science qui regarde uniquement l'honneur de Dieu.

L'extase cessa alors, et frère Henri, revenu à lui, réfléchit et trouva que tout ce qu'il avait entendu était conforme à l'Évangile de Jésus-Christ. Jette les yeux sur toi-même, Henri, se disait-il, examine avec droiture l'intérieur de ton âme, et tu verras qu'avec toutes les afflictions et les pénitences que tu as choisies selon ta volonté, tu n'as encore rien fait, et que tout est à recommencer, parce que jamais tu n'as renoncé à toi-même; parce que jamais tu ne t'es livré à la main de Dieu, afin de souffrir pour son amour toutes les peines extérieures et intérieures qui peuvent l'attaquer.

Cette paix dura quelques semaines; mais un jour qu'il était assis dans sa cellule, et qu'il méditait sur ce texte de Job (vii, 1.) : *Militia est vita hominis super terram* : « La vie de l'homme sur la terre est une milice, » il entra comme à l'ordinaire tout à coup en extase, et il vit un jeune homme qui portait l'armure d'un chevalier, et l'en revêtit en disant : Tu as assez combattu comme fantassin, désormais Dieu veut que tu le serves comme un généreux chevalier. Le bienheureux regardait ces armes, et disait dans son étonnement : Que faites-vous de moi? pourquoi cette mutation? et comment vais-je être chevalier, moi qui me plais maintenant au repos et à la tranquillité. Je me sou mets, puisque Dieu l'ordonne, mais ma noblesse me serait plus chère si j'avais pu la gagner dans quelque glorieux combat. Le jeune homme souriant lui répondit : Ne te tourmentes pas de cela; les occasions de bien combattre ne te manqueront pas; les soldats de Jésus-Christ ont à soutenir des guerres plus terribles, et à remporter des victoires plus brillantes que les Hector, les Achille, les César, que tous les capitaines et les héros que les poètes et le paganisme ont tant célébrés. Si tu crois que Dieu t'a déchargé de tes pénitences pour que tu suives tranquillement ton plaisir et tes aises, tu es dans une grande erreur. Dieu t'a délivré, non pas pour que tu sois ton maître, mais pour remplacer tes mortifications, par des chaînes plus lourdes et plus douloureuses.

Ces paroles ébranlèrent frère Henri et l'épouvantèrent. Seigneur, dit-il à Dieu, à quoi me destinez-vous donc? Je pensais avoir fini et je n'ai pas commencé. Vous voulez me faire souffrir et appesantir votre main sur moi. Serais-je le seul pécheur dans le monde, le seul misérable indigne de consolations? Les autres seraient-ils justes et saints, puisque vous les épargnez et que vous tournez contre moi toute votre colère? Ne vous suffit-il pas de m'avoir accablé d'infirmités et de tentations pendant ma jeunesse, d'avoir combattu de tant de manières ma chair délicate? Il me semble pourtant, Seigneur, que vingt-deux ans de souffrances devraient vous satisfaire. — Non, répondit le Seigneur, tu n'es point assez exercé, assez éprouvé; si tu veux que les choses aillent bien pour toi, il faut que tu sois tourmenté de mille façons, et jusque dans l'intime de ton cœur — Mais au moins, répliqua Suso, je vous prie en grâce d'être assez bon pour me découvrir quelles sont les croix que vous me préparez... — Le Seigneur répondit : Lève les yeux au ciel, et si tu peux compter les étoiles, tu sauras le nombre des afflictions qui t'attendent, et de même que les étoiles sont immenses et qu'elles paraissent petites aux yeux des hommes, de même les croix que tu porteras paraîtront légères à ceux qui ne les connaissent point, tandis que tu sentiras combien elles sont dures et pesantes. — Seigneur, dit Suso, faites-moi connaître d'avance, pour que je puisse m'y préparer. — Et Dieu répondit : Il vaut mieux pour toi que tu les ignores, parce qu'elles te découvriraient. Pourtant je veux bien t'en découvrir trois parmi toutes celles que je te prépare. La première croix sera celle-ci : Autrefois tu te frappais de tes propres mains tant que tu voulais, et tu l'arrêtais quand tu avais pitié de toi-même. Maintenant tu seras entre les mains des autres, tu seras maltraité et frappé sans pouvoir te défendre. De plus, tu perdras l'estime et la considération de beaucoup, et cela te sera plus pénible que cette croix pleine de clous qui déchirait ta chair et tes épaules. On te louait, on t'admirait dans tes mortifications volontaires; mais quand tu souffriras désormais, tu seras abaissé, méprisé et tourné en ridicule par tout le monde. La seconde croix sera celle-ci : Quoique tu te sois martyrisé par de nombreuses et cruelles tortures, tu as conservé ton cœur d'homme et la nature aimante : tu jouis de l'affection de beaucoup de monde. Mais là où tu avais trouvé de la confiance, de l'estime et de l'amour, tu rencontreras désormais partout une insigne déloyauté; tu seras tellement joué et accablé, que tu deviendras le chagrin et le désespoir du petit nombre qui te restera fidèle. Voici la troisième croix : Jusqu'à présent je t'ai nourri comme un petit enfant du lait de ma divine grâce, et cela avec tant d'abondance, que tu te sentais souvent plongé dans un océan de délices. Désormais, je retirerai mes grâces et mes consolations; je te laisserai à la pauvreté, à l'aridité spirituelle; tu seras abandonné de Dieu et des hommes, tourmenté de

toutes les manières par tes amis et tes ennemis; et ce que tu rechercheras, ce que tu tenteras pour te consoler et te soulager dans tes angoisses, tournera toujours contre toi.

Cette extase glaça Henri d'épouvante et le fit trembler de tous ses membres. Il se leva et se précipita par terre en étendant les bras en croix. Il cria vers Dieu, le cœur tout déchiré et la voix pleine de larmes, conjurant sa bonté de vouloir, s'il était possible, lui épargner tant de misères; mais se soumettant humblement s'il le fallait à l'accomplissement de son éternelle volonté. Pendant qu'il est ainsi prosterné dans les soupirs et les pleurs, il entend une voix qui lui disait intérieurement : Aie bon courage, car je serai avec toi et je te rendrai victorieux dans tous tes combats. Il s'abandonne alors aux mains de Dieu et se relève.

Quelque temps après, se tenant un matin dans sa cellule, toujours triste et préoccupé des peines qui l'attendaient, une voix lui dit : *Ouvre la porte, regarde et apprends.* Il l'ouvrit, et vit à l'entrée du couvent un chien qui avait dans sa gueule un mauvais morceau de drap. L'animal jouait avec le lambeau, le jetait en l'air, le reprenait, le mordait et le mettait en pièces avec ses pattes et ses ongles. A cette vue, frère Henri comprit toutes ses douleurs dans l'avenir; il tourna les yeux au ciel et gémit profondément. Alors une voix lui dit : *C'est ainsi que tu seras traité par la bouche et les langues de tes frères.* — *Comme je ne puis éviter ces croix, pensa frère Henri, que mon âme se confie en Dieu et qu'elle souffre sans se plaindre comme ce morceau de drap.* Il quitte la fenêtre et va à la porte du couvent ramasser le chiffon, qu'il conserva pendant plusieurs années; et lorsque dans ses peines il était tenté d'impatience, il le plaçait sous ses yeux en se rappelant le silence qu'avait gardé cet être insensible entre les dents du chien; il rentrait en lui-même, et portait patiemment sa croix, sans parler et sans se plaindre.

Les croix arrivèrent bientôt, et lorsque Henri était injurié par les siens, et qu'il détournait la tête par dégoût et par indignation, il entendait au fond de son âme les reproches de Jésus-Christ, qui lui disait : *Ai-je détourné la tête quand les hommes m'injuriaient et me crachaient au visage? Il se corrigeait alors, allait trouver ceux qui l'avaient maltraité et leur parlait avec douceur. Au commencement de ces épreuves, il s'adressait à Dieu et le suppliait de vouloir bien le délivrer. Jésus-Christ, qui voulait l'instruire, lui apparut le jour de la Purification, sous la forme d'un enfant, et le reprit ainsi : *Henri, tu n'as pas encore appris la véritable manière de souffrir. Quand, pour mon amour, tu supportes une croix, ne pense point à l'instant où tu la quitteras et où tu te reposeras, mais endure-la avec patience, supporte-la avec courage; qu'elle te soit une expérience pour l'avenir, et que la constance te prépare à en recevoir une autre, lorsque celle-là sera passée. La jeune fille qui dans un champ cueille des roses pour sa parure ne se contente point**

d'en prendre une seulement, mais elle retourne chez elle avec tout un bouquet. Ces croix sont le mérite, la beauté de ton âme. Ne crains pas que ce buisson d'épines et de fleurs arrête les rayons de ma grâce; à travers les ombres de ces branches, ma lumière l'arrivera en si grande abondance que tu pourras, au sein même de l'affliction, convertir beaucoup de pécheurs. Fortifié par les leçons d'en haut, frère Henri attendait avec résignation les croix que le Seigneur lui réservait.

Il fit peindre dans l'étroite cellule où il s'était emprisonné les images des saints Pères, avec quelques-unes de leurs maximes et de leurs pensées; mais à peine le peintre avait-il esquissé au charbon son ouvrage, qu'un mal très-grave lui vint aux yeux. Il eût été arrêté pendant plusieurs mois si le bienheureux ne l'avait guéri sur-le-champ en touchant du doigt d'abord les images des saints Pères, puis les yeux de l'artiste.

Il ne convenait pas que cette lampe brûlât toujours dans l'obscurité et que frère Henri vécût ainsi dans le silence et la solitude; Dieu lui fit connaître sa volonté par plusieurs révélations et l'envoya travailler dans le monde au rachat des âmes. Il rencontra dans sa mission des croix sans mesure et sans nombre; mais aussi ses prédications gagnèrent à Dieu des âmes innombrables, comme l'apprit d'en haut une sainte religieuse, qui était sa fille spirituelle. Elle vit frère Henri sur une montagne où il célébrait la Messe. Il était entouré d'une grande foule qu'il avait convertie, et il pria pour ce peuple avec tant de puissance, qu'aucun ne devait être damné. Une autre fois elle le vit couronné de roses blanches et de roses rouges, et Dieu lui révéla que frère Henri, son serviteur, était arrivé à une haute sainteté par sa pureté intérieure et par les croix excessives qu'il lui avait envoyées pour en faire une image vivante de son Fils crucifié. Ainsi fallait-il considérer comme des faveurs de sa grâce divine les occasions continuelles de souffrir, les travaux, les persécutions, les calomnies, les mépris, les faux témoignages de tout le monde, les infamies et le danger de mort auquel il avait été toujours arraché. Le diadème d'or dont on orne la tête des saints figure la béatitude éternelle dont ils jouissent dans le ciel, tandis que la couronne de roses rouges que portait frère Henri représentait la grandeur de ses afflictions et le mérite de ses peines. Frère Henri fut délivré de ses travaux, et pour le consoler dans ses douleurs, Dieu lui accordait des rapports continuels avec les anges qui, s'entretenant familièrement avec lui, le fortifiaient et l'encourageaient d'une façon merveilleuse.

A cette époque si féconde en afflictions, frère Henri se sentit une fois si malade et si faible qu'il alla chercher quelques secours à l'infirmerie. Il prit à table la dernière place et s'y tint humble et silencieux, suivant sa coutume. Mais là comme ailleurs il trouva l'occasion d'exercer sa patience, car ceux qui servaient l'accablèrent de mépris, d'ou-

trages, et joignirent même les mauvais traitements aux injures. Cette épreuve était dure, et le pauvre Henri ne put retenir ses larmes. *Miséricordieux Jésus*, s'écriait-il du fond de son cœur, *n'est-ce point assez de m'accabler de peine le jour et la nuit; pourquoi changer encore en fiel amer le peu de nourriture que je veux prendre? Il ne put une fois supporter son affliction et quitta précipitamment la table pour aller se cacher dans son oratoire, où il se plaignit amoureusement à Dieu: O mon doux maître, lui dit-il, vous qui êtes le père de tous les hommes, jetez les yeux sur votre pauvre serviteur, et veuillez, je vous en prie, vous expliquer avec moi. Je sais bien que votre souveraine majesté n'a envers moi ni grandes ni petites obligations; mais il me semble que votre bonté infinie doit consoler les âmes affligées, et que vous ne vous offenserez pas si un cœur accablé et abandonné espère en votre grâce et vous adresse ses plaintes. Seigneur, vous connaissez toutes choses, et je puis invoquer votre témoignage; comment vous ai-je servi? N'ai-je point commencé dès le sein de ma mère à montrer un cœur tendre et sensible? Ai-je jamais pu voir un de mes frères dans l'affliction sans être ému jusqu'au fond de moi-même? Comment aurais-je donc pu contrister volontairement quelqu'un? Ceux avec qui j'ai vécu le savent bien; jamais je n'ai mal pensé de personne, jamais je n'ai mal interprété les actions des autres, je les ai toujours excusés, au contraire, et lorsque je n'ai pu le faire et en dire du bien, j'ai gardé le silence et je me suis éloigné. Quand j'ai su que quelqu'un avait été blessé dans son honneur, non-seulement j'en ai eu compassion, mais encore je me suis fait son ami pour qu'il recouvrât plus facilement l'estime qu'il avait perdue. Ne m'a-t-on pas appelé le père assuré des malheureux, l'ardent ami des amis de Dieu? Tous les affligés qui se sont adressés à moi m'ont quitté joyeux et consolés, car je pleure avec ceux qui pleurent, je mêle mes gémissements à leurs gémissements, je les reçois tous avec une tendresse de mère, et je parviens toujours à leur rendre la joie et la tranquillité. Quand quelqu'un m'a offensé, je lui ai pardonné sur-le-champ, comme s'il n'avait pas eu l'intention de le faire. Mais pourquoi parler des hommes puisque je n'ai jamais pu voir un animal même, un agneau, un insecte souffrir sans être véritablement ému et sans vous demander à vous, mon Dieu, qui êtes tout-puissant, de vouloir bien le soulager. Oui, tout être vivant a trouvé en moi un sentiment de tendresse et d'amour. Comment donc, miséricordieux Jésus, permettez-vous si souvent que je sois méprisé, injurié, outragé par ceux qui m'entourent? Voyez, Seigneur, mon affliction, et consolez-moi, puisque vous le pouvez.*

Lorsque frère Henri eut ainsi soulagé son cœur dans le sein de Dieu, la paix revint, et il entendit en lui-même ces paroles: *Henri, les plaintes que tu m'adresses sont bien puériles, et ce n'est pas étonnant, car tu n'as jamais bien médité les paroles et les actions*

de Jésus-Christ ton sauveur. Il ne suffit pas à Dieu que tu aies un cœur tendre et sensible, c'est le courage et la perfection qu'il te demande, ce n'est pas assez que tu souffres avec résignation les offenses, il veut encore que tu meures véritablement à toi-même, et que, quand tu auras été injurié, tu ne te couches jamais sans avoir été trouver celui qui t'a offensé pour fléchir sa colère et calmer sa dureté par la douceur de tes paroles, la sérénité de ton visage et par tes manières tendres et affectueuses. Cette conduite humble et patiente désarme la haine, la fureur, et rien ne peut arrêter son triomphe. C'est là l'éternelle voie de perfection enseignée par Jésus-Christ lorsqu'il dit à ses disciples: « Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » (Matth. x, 16.)

Notre-Seigneur, qui voulait accroître les mérites de Suso par toutes les épreuves, lui apprit dans une vision comment il devait bénir Dieu et rapporter à sa gloire toutes ses croix, et surtout celles qui, semblables à des épines cruelles, lui déchiraient l'âme et le corps.

Une sainte religieuse nommée Anne, que dirigeait frère Henri, le vit dans une extase tout entouré d'une multitude de démons qui criaient en rugissant: *Moine maudit, allons, que faut-il lui faire? Unissons-nous et foulons-le aux pieds, jetons-nous sur lui et massacrons-le*; et ils juraient au milieu de leurs blasphèmes de se venger et de le tourmenter dans son corps, dans son honneur, dans sa réputation, par toutes sortes de moyens et de violences. Quand frère Henri eut appris cette conjuration de l'enfer, il craignit une nouvelle épreuve et se retira dans sa chapelle dont il fit neuf fois le tour en priant et en invoquant le secours des neuf chœurs des anges contre tant d'ennemis cruels qui en voulaient à son honneur et à sa vie. Les anges lui apparurent et lui dirent pour le consoler: *Ne crains rien, Henri, parce que le Seigneur est avec toi et ne t'abandonnera point au moment du péril; poursuis ton entreprise et rappelle les âmes à la vérité et à la vertu.*

Une dame d'une haute naissance qui était malheureusement tombée dans le péché, s'en était repentie amèrement; mais, sans l'avouer à un confesseur, elle pleurait dans le secret de son âme, et se recommandait à la sainte Vierge qui daigna lui apparaître et lui ordonner d'aller se confesser à frère Henri. Cette dame répondit qu'elle ne le connaissait pas; alors la sainte Vierge ouvrit son manteau et lui dit: *C'est ce religieux que tu vois sous mon manteau, regarde-le et tu le reconnaitras. Je l'aime et je le protège; adresse-toi à lui, car il est le père des malheureux, et il te consolera.* Cette dame ayant pris des informations alla trouver frère Henri, et le reconnut pour le religieux de sa vision. Notre saint l'écouta, la confessa et la rendit à sa première vertu.

Frère Henri ne cessa point d'être en butte à la calomnie que l'enfer soulevait contre lui. Un jour qu'il était en extase, il se sentit

comme, forcé de chanter la Messe des martyrs, quoique ce ne fût pas le temps, et il entonna l'Introït *Multa tribulationes justorum* : « *Les tribulations des justes sont innombrables.* » Il comprit que Dieu lui préparait une épreuve cruelle.

... Au milieu de ses plaintes il fut ravi en extase, et la religieuse qui jadis lui avait prédit ces afflictions, lui apparut au milieu d'une grande lumière, et lui dit de se réjouir parce que l'épreuve allait finir et que la justice divine allait frapper ses détracteurs, et le rendre, en faisant éclater son innocence, plus cher que jamais à son ordre et au monde. Cette prédiction ne tarda point à s'accomplir.

Il demeura plusieurs jours dans un couvent de religieux. — Un soir après une allocution sainte sur la haine des choses du monde et l'amour des biens éternels, le bienheureux Suso fut ravi en extase. Un céleste jouvenceau le conduisait par la main dans une belle prairie. Or, ce beau jeune homme commença à chanter d'une voix si suave et si plaisante, que l'excessive douceur de cette mélodie transportait Henri d'une façon merveilleuse; son cœur agitait et il était prêt de se rompre; il fut obligé d'y mettre la main pour le contenir un peu. Ses yeux étaient si pleins de larmes qu'elles ruisselaient sur son visage. Or, cette douce chanson étant achevée, il lui en fut présenté une image afin qu'il ne l'oublât jamais. Il vit la bienheureuse Vierge Marie, serrant contre sa poitrine maternelle son petit Enfant-Jésus qui est l'éternel sapience. Les premières paroles du chant étaient écrites sur la tête de Jésus en très-beaux caractères, d'une écriture subtile et lisible seulement à ceux qui en avaient l'expérience. Le bienheureux lut couramment ces mots : *Amice fidissime.* « *Ami très-fidèle.* » — Et le petit Enfant-Jésus le regardait avec amour; n'est-il pas lui seul la vraie joie du cœur et l'ami très-fidèle? Henri continua à chanter avec le jouvenceau, et lorsqu'il revint à lui, il trouva sa main droite posée sur son cœur tout brûlant et tout impétueux.

Dans toutes ses prières, frère Henri demandait à Dieu de lui apprendre à souffrir. Aussi la divine sagesse ne lui enseignait que les croix, et les afflictions. Un jour qu'il était dans son oratoire Jésus-Christ lui apparut crucifié sous la forme d'un chérubin ayant six ailes. Sur les deux ailes d'en bas était écrit : *Afflictionem sponte suscipe*; sur les deux ailes du milieu : *Feras crucem æquanimitèr*; et sur les deux d'en haut : *disce pati Christi firmiter* c'est-à-dire : *reçois avec plaisir les afflictions, porte la croix avec résignation, et apprends à souffrir à l'exemple de Jésus-Christ.* Ces mots indiquaient les degrés de perfection dans la souffrance : soumission prompte de la volonté, égalité de l'âme, toujours calme dans le malheur ou le bonheur, et souffrance en union avec la charité de Jésus-Christ.

Une sainte religieuse nommée Anne, dont nous avons déjà parlé, ayant imploré

saint Jean l'Évangéliste, son maître et son protecteur, et lui ayant demandé de vouloir bien la soulager dans ses peines, il lui dit qu'il voulait lui-même lui donner un confesseur d'une vertu et d'une amabilité très-grande, qui la soutiendrait dans toutes ses croix; il lui nomma frère Henri Suso, et lui commanda de se mettre sous sa direction; elle le fit, et le bienheureux la soutint dans toutes ses peines, jusqu'à la mort. Une autre religieuse qui vivait loin de lui dans l'affliction la plus profonde, fut consolée par le secours de ses prières, et le saint lui écrivit qu'il avait, dans une vision, acquis la certitude que Dieu lui avait pardonné tous ses péchés. Un homme qui ressentait de grandes peines intérieures en fut tellement accablé qu'il tomba dans le désespoir, et voulut aller se jeter à la rivière. Mais il entendit tout à coup la voix de son bon ange qui lui disait : *Eloigne-toi vite de cette rivière et va trouver frère Henri Suso. Ecoute ses avis et tu seras consolé.* Cet homme obéit à la voix du ciel et vint ouvrir son cœur au bienheureux, qui changea ses tentations continuelles et ses chagrins en une paix profonde et une grande joie spirituelle. Un religieux était poursuivi et tenté du démon de tant de manières, qu'il pleurait sans cesse et ne savait pas comment se guérir de ses peines. Il alla trouver frère Henri qui en eut compassion et promit de le secourir, il le recommanda en effet à Dieu toute la nuit; le matin le démon lui apparut sous la forme d'un Ethiopien, ses yeux étaient enflammés d'une fureur infernale et ses mains étaient armées d'un arc. Suso lui ordonna au nom du Dieu vivant de dire qui il était. Le démon répondit : *Je suis l'esprit de blasphème, et tu sauras bientôt ce que je veux.* Le religieux parut en même temps, et le démon tendant son arc, lui tira dans la poitrine une flèche qui le renversa par terre. Le démon insulta le serviteur de Dieu, et voulut frapper aussi frère Henri, qui invoqua le nom de Marie en disant : *Nos cum prole pia benedicat virgo Maria.* « Que la sainte Vierge et son divin enfant nous bénissent ! » Ces paroles glacèrent d'épouvante l'ennemi infernal qui disparut aussitôt. Frère Henri raconta au religieux l'attaque du démon, le fortifia et lui donna de très-sages avis.

En finissant de raconter la vie du bienheureux frère Henri Suso, il est impossible d'omettre les témoignages d'amour que Jésus-Christ lui donna en récompense de la fidélité inébranlable avec laquelle ce tendre cœur se remit tout entier entre les mains de son Dieu. Il lui prodigua sans cesse les lumières de la divine sagesse et le chérit au point qu'il lui dit dans une vision de sa jeunesse : *Henri, ne crains rien, je serai avec toi, je te secourrai dans toutes les peines, parce que je t'aime beaucoup, et que je t'affectionne d'une manière toute spéciale. Pour preuve de ma tendresse, je veux changer ton nom, tu ne seras plus frère Henri, tu seras frère Amant; si le monde l'ignore, les anges du ciel le savent, et les hommes même l'apprendront un jour.*

afin qu'ils voient combien mes serviteurs me sont chers. Frère Henri ne voulut point par humilité faire connaître ce nom que Dieu avait bien voulu lui donner, une personne intime reçut seule ce secret, et ses écrits ne le dévoilèrent qu'après sa mort.

Ainsi dès sa naissance il fut l'objet des complaisances du ciel; les anges le visitèrent continuellement, les saints l'assistèrent dans tous ses travaux, la sainte Vierge lui donna un rafraîchissement céleste. Après ses rigoureuses pénitences, la divine sagesse l'éclaira de mille manières, le saint nom de Jésus brilla sans cesse sur sa poitrine et dans son cœur, en un mot, il vécut toujours dans l'union et l'amour de Dieu. Qui pourrait raconter les visions, les extases, les ravissements, les saintes défaillances et les révélations que notre bienheureux obtint du Ciel? Ces célestes faveurs étaient pour lui des choses ordinaires et continuelles, comme pour nous le sommeil et la nourriture.

Il composa dans la langue de son pays un grand nombre d'ouvrages qui furent examinés par son provincial, docteur d'une science profonde, qui les approuva et les recommanda comme remplis de l'esprit des saintes Ecritures. Ce docteur étant mort, et ayant eu pour successeur un frère nommé Bartholomé, le bienheureux se plaignit dans ses prières de la perte qu'il avait faite, puisqu'il ne pourrait plus communiquer ses ouvrages avant de les faire revoir et corriger. Mais son supérieur lui apparut glorieux et resplendissant de lumière, et lui dit que ces livres contenaient une sainte doctrine, et qu'il ferait une chose agréable à Dieu en les communiquant aux personnes pieuses, ce qu'il fit dès lors. Les miracles que Dieu opéra par son moyen, et les effets surprenants de ses prédications rempliraient tout un livre; mais il les cacha et son ordre ne les nota point, peut-être parce que sa vie tout entière était une grande merveille. Prêchant une fois à Cologne, son visage devint par trois fois resplendissant comme le soleil, et tout le peuple qui vit cette lumière en fut frappé d'étonnement. Il arriva un jour dans une hôtellerie où le vin manquait; on lui en avait donné un peu par charité; il le bénit et le multiplia tellement que vingt personnes qui étaient avec lui en prirent tant qu'elles voulurent. Les grands voyages qu'il faisait le plus souvent à pied, le nombre et la gravité des peines qu'il éprouva le mirent deux fois à l'agonie, et deux fois Jésus-Christ et son ange gardien qu'il invoquait, le ranimèrent et le guérèrent en un instant. Enfin il rendit la santé à une foule de malades. Tout ce qu'il demandait à Jésus-Christ lui était accordé.

Il passa de cette vie mortelle à la gloire du paradis, le 25 janvier 1365. Son corps fut enseveli dans l'église de son couvent, devant l'autel de saint Pierre, martyr, et Dieu attesta par de nombreux miracles la gloire et la félicité de son serviteur. » (*Le bienheureux Henri Suso, de l'ordre des Frères prêcheurs :*

Sa vie et ses lettres publiées par E. CARTIER et Emile CHAVIN de MALAN.)

« Un jour se montra à lui ce qu'aucune langue ne saurait prononcer. N'est-ce pas là le royaume du ciel et la véritable joie, dit-il. Toutes les souffrances ne peuvent mériter cette joie. La beauté de toute beauté lui apparut sous la forme de la Sagesse éternelle. Elle s'avança comme l'étoile du matin et devint comme l'aurore, comme le soleil levant. L'immortalité était sa couronne, et la grâce son vêtement. Les paroles de sa bouche étaient douces et gracieuses, et elle était la joie des joies, se suffisant à elle-même. De près et de loin elle lui parut comme le plus sublime de tout ce qui est sublime, comme le plus intime de tout ce qui est intime, comme l'auteur de la création qu'elle dirige avec force et avec une tendre bonté. Du ton le plus doux elle lui dit : *Mon fils! donne-moi ton cœur.* — *Oh! imprime-toi dans mon cœur, afin que chaque pulsation l'arrête et me rappelle que je ne vois que toi seul en tout.* En le touchant elle laissa son image dans son cœur. Aussi souvent que l'étoile du matin parut, il entonna son hymne. — *Voyez! voici que vient la beauté suprême, la mère de toutes les grâces s'élève à l'Orient! ô aimable objet, mon cœur t'a cherché, même dans le sommeil.* Il disait, baisait la terre, parlait souvent avec son ange, qui lui apparaissait visiblement dans une forme céleste, et s'entretenait amicalement avec lui des dispositions de la sagesse éternelle: *Veux-tu te voir toi-même,* lui dit-il un jour, *regarde ici!* Il regarda. Un jeune homme reposait sur les bras de l'amante qu'il portait dans son cœur. Avec quelle joie bienheureuse il la reconnut! des hymnes célestes retentirent autour de lui. *Le plaisir de la sagesse se trouve dans les enfants des hommes! Je t'ai toujours aimé, c'est par amour que je t'ai attiré à moi et veux t'attirer encore!* — *Comme tu aimes à nous entendre,* lui dit son ange, *nous aimons aussi à l'entendre à notre tour, surtout quand avec un esprit content tu chantes dans la douleur la sagesse éternelle!* Il chanta; il y avait jubilation autour de lui; un chœur de bienheureux l'entoura. Des âmes qu'il a connues, d'autres qu'il n'a pas connues, l'embrassèrent avec amour et lui racontèrent familièrement leur jouissance et leur douleur, et comment la sagesse change leur amertume en douceur. Sa mère, son père vinrent à lui, et lui parlèrent de la récompense de leurs épreuves. Sa figure était resplendissante; souvent on la vit briller, quand il pria, quand devant l'autel il chantait : *Sursum cordu!* Tout à coup il vit devant lui la beauté suprême, plus resplendissante que jamais. Elle tressa pour lui une couronne de roses, et dans chaque rose il reconnut l'épine sur laquelle elle avait poussé. *Prends-la, elle est à toi. Maintenant mon ange est dans ton cœur; tu l'as gagnée, conserve-la fidèlement. Vous, cœurs des hommes, ayez confiance! La sagesse, la plus parfaite des beautés, ne s'acquiert que par les épreuves.* Elle dit, et un doux éclat du soir entourait la

tête d'Amant. Amant, qui a été si souvent éprouvé, devint doublement cher à ses amis et à ses ennemis. Les morts eux-mêmes lui apparurent en songe et implorèrent son pardon et sa prière. Des vierges et des femmes honoraient en lui le fils de la sagesse, car dans leur vertu il honorait toujours la grâce, la chasteté de la Mère de Dieu. » (Oeuvres de Herder, *Belle littérature*, art. 34.)

Les œuvres du B. Suso forment un traité complet de mystique, et l'un des plus remarquables sans contredit. Elles se composent du *Livre de la Sagesse éternelle*; du *Traité de l'union de l'âme avec Dieu, instructions adressées à une religieuse*; du *Colloque des neuf rochers*; de ses *Discours spirituels* et de ses *Lettres*, outre ses *Méditations pendant les trois heures d'agonie de Jésus-Christ sur la croix*; son *Soliloque sur la miséricorde de la Vierge Marie, sur les douleurs de Jésus et de Marie*; son *Exercice spirituel* et son *Office de l'éternelle Sagesse et ses Sentences tirées des saints Pères*.

Le principal de ses ouvrages est le *Livre de l'éternelle Sagesse*, publié sous ce titre : *Horologium Sapientiae aeternae* répandu au moyen âge comme l'*Imitation* l'est de nos jours. Des traductions en furent faites dans toutes les langues. Tout y repose sur un principe unique, qui se retrouve dans toutes ses œuvres et est comme le cœur même de l'Évangile, c'est le renoncement complet à soi-même et à toutes choses créées. Il y montre d'abord comment Dieu attire à lui les âmes, qui parviennent à la divinité de Jésus en passant par les douleurs de son humanité. Il développe ensuite les motifs de l'Incarnation et de la Passion du Sauveur qui a souffert pour que nous l'imitions, et décrit avec quel esprit d'amour il a souffert pour nous. Dans ses Colloques entre l'éternelle Sagesse et son Disciple, celle-ci expose les voies qui conduisent à elle, les signes de la présence de Dieu, les misères de ceux qui suivent le monde, la gloire des justes, le prix infini des souffrances et de l'imitation de la Passion et de la mort de Jésus-Christ. Elle trace les règles de la vie spirituelle, révèle les grâces attachées à l'Eucharistie, et, détachant le disciple de toutes les créatures, elle le plonge dans l'abîme de l'essence divine. Ici Suso s'élève à toutes les hauteurs de la contemplation, et nous voudrions pouvoir citer en entier ces pages ou tant de profondeur s'unit avec tant de sainteté. « L'homme, » dit-il, « devait habiter dans son centre qui est Dieu; il en est sorti par un amour exclusif de lui-même et des créatures; il a ainsi usurpé ce qui était au Créateur. Il s'est ravi lui-même à Dieu dans son aveuglement, et il s'est répandu criminellement dans les créatures; aussi pour se rendre à Dieu, il doit : 1° se pénétrer du néant de son essence qui, séparée de la vertu toute-puissante de Dieu, n'est absolument rien; 2° considérer sa nature produite et conservée dans l'être de Dieu, mais malheureusement souillée par sa propre malice; et cela, afin de la ramener à Dieu, après

l'avoir domptée et purifiée; 3° se relever par une haine généreuse de soi-même; se détacher de la multiplicité des amours créés; se renoncer parfaitement et s'abandonner à Dieu, et à son bon plaisir en toute chose, dans la joie comme dans la souffrance, dans le travail comme dans le repos. Ce renoncement doit être fait à ne jamais se reprendre à Dieu, à être si étroitement uni d'esprit à Jésus-Christ, qu'on puisse voir et faire en lui et par lui, et qu'on puisse dire avec saint Paul : Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Enfin, la Sagesse éternelle fait voir comment l'âme devient une même chose avec Dieu par le renoncement absolu. »

Le *Traité de l'union de l'âme avec Dieu* est la philosophie entière de la Mystique creusée jusqu'à ses dernières profondeurs; et il faudrait le citer d'un bout à l'autre pour en montrer la sublime philosophie, qui a toujours pour base unique le renoncement de l'homme à soi-même et à toutes les choses créées. Après la théorie de ce renoncement vient un admirable chapitre contenant les préceptes relatifs à la vie unitive, puis des méditations sur Dieu qui surpassent tout ce que le moyen âge nous a légué de plus élevé. Arrivé au dernier degré d'union avec Dieu, l'âme s'élève graduellement et se transforme en lui. « Dans cette Essence divine, » dit-il, « où les trois Personnes sont une même nature sans diversité, se trouvent aussi toutes les créatures, selon leur idéal éternel, dans leur forme essentielle, mais non pas accidentelle; elles sont Dieu en Dieu. C'est la Création dans le temps qui leur donne leur nature particulière et les distingue de Dieu. L'esprit des hommes parfaits peut s'élever à cet abîme de la Divinité, à cet océan de l'intelligible; il peut s'y plonger et nager dans les profondeurs incompréhensibles de la divine Essence; et là, détaché de toutes pensées vulgaires, rester immobile dans les secrets de la Divinité. L'homme alors se dépouille de l'obscurité de sa lumière naturelle, et se revêt d'une lumière supérieure. Dieu l'attire dans la simplicité de son unité où il se perd lui-même pour se transformer en Dieu, non par nature, mais par grâce; et dans cette mer infinie de lumière qui l'environne, il jouit d'un silence qui est la paix et la félicité parfaite. Il comprend le rien éternel et existant qui est l'essence divine et incompréhensible; le rien qu'on appelle rien, parce qu'il n'est rien des choses créées; et que l'esprit humain ne peut trouver aucune créature qui puisse le contenir : il voit que ce Rien surpasse toute intelligence et qu'il est incompréhensible pour tous. Lorsque l'esprit commence à se fixer dans les ténèbres de la lumière, il perd toute propriété de lui-même, il perd toute action; il ne se connaît plus, parce qu'il est absorbé, enseveli en Dieu. Et comme, à cette hauteur de la contemplation, il reçoit dans sa pure substance, une lumière qui rayonne de l'unité de la divine Essence et de la Trinité des Personnes, son esprit se perd dans ces splen-

deurs; il meurt à lui-même, et à l'emploi de ses forces et de ses facultés; il est ravi et comme égaré dans une ignorance divine; il est absorbé dans le silence ineffable de la lumière infinie et de l'unité suprême. C'est là le point le plus élevé que puisse atteindre l'esprit de l'homme. Saint Denys l'Aréopagite appelle cet état: « la hauteur incon nue et lumineuse, les ténèbres profondes d'une splendeur éblouissante, le rayon de l'obscurité divine; » parce que l'âme s'y unit à la divine essence, et que dans cet océan de lumière, elle la voit, la contemple et la possède; ce qu'elle comprend dans son ravissement, c'est que l'infini surpasse sa raison, et qu'il resto inconnu à toutes les intelligences; mais cet inconnu elle en jouit à travers l'obscurité et les ténèbres d'une lumière qui lui découvre l'immensité et l'incompréhensibilité de Dieu. »

Le *Colloque spirituel des neuf rochers* décrit d'abord, avec toute l'énergie de la liberté évangélique, l'état des âmes des Chrétiens de toutes conditions depuis les chefs, les prédicateurs et les docteurs de l'Eglise, les religieux, les prêtres et les nobles, jus qu'aux bourgeois, aux ouvriers et aux pay sans. Après avoir révélé au bienheureux Suso, les péchés des Chrétiens rappelés dans ces douze premiers chapitres, Dieu montre au saint, neuf rochers qui sont comme des stations, les degrés divers, représentant l'état des âmes. Rien de plus saisissant et de plus profond en même temps que cette sorte de hiérarchie spirituelle s'élevant du pé cheur au plus parfait des saints. Tous y sont hiérarchisés et jugés selon le principe du renoncement à soi-même et à toute créa ture, base et mesure de la loi évangélique.

Le premier *Discours spirituel* du B. Suso traite de la vérité de notre néant et de l'hu milité du cœur; le second, de la perfection spirituelle; le troisième, de la mort spiri tuelle; et le quatrième, de quelques graves tentations de la vie spirituelle. Ce sont de véritables traités qui, sous une forme con cise abordent toutes les profondeurs de la vie mystique, en demeurant cependant toujours essentiellement pratiques.

La plupart de ses lettres sont également des traités presque complets dont la forme, plus libre et plus spontanée n'en est que plus saisissante. Nous voudrions pouvoir en citer au moins quelques-unes. Répondant à une religieuse qui lui avait demandé comment l'âme doit se conduire dans les ex tases, il lui dit entre autres choses: « Vous me dites que vous avez vu en esprit, avec quelle abondance de grâces, avec quelle in timité, l'éternelle Sagesse s'est unie à mon âme dans la nuit de la Nativité; mais savez vous combien cette extase me coûte de dou loureux gémissements, à la vue de mon ex trême indignité. Je savais bien n'être qu'un serviteur ingrat et mercenaire, qui marche dans la fange, tout en cherchant à retirer les pécheurs, de leur vie criminelle; et certes, si Dieu ne m'avait donné qu'un roseau pour appui, ce serait déjà une grande faveur!

Il faut pourtant vous dire la grâce que je reçus dans ma cellule avant la Messe de l'au rore. Je me reposais dans la paix et le si lence du cœur, lorsque, sans aucun effort des sens, je fus transporté dans un temple rempli de beaux anges et d'esprits bien heureux; ils entouraient l'autel où l'on cé brait la Messe, et chantaient doucement: *Sanctus, sanctus, sanctus, benedictus qui venit in nomine Domini....* Leurs voix s'éle vaient comme une harmonieuse mélodie, et je chantais aussi; je languissais d'amour, et il me semblait que de l'Hostie sainte sortait une lumière spirituelle, qui pénétrait mon âme et mon cœur; et c'était comme si ces deux cœurs s'unissaient d'une manière inef fable, sans intermédiaire, sans ombre et sans voile. J'étais dans une telle langueur que les forces me manquèrent, et un jeune ha bitant du ciel qui se trouvait auprès de moi, riait en me regardant. — Pourquoi, lui dis-je, riez-vous et ne me plaignez-vous pas? vous voyez bien qu'un excès d'amour m'accable et que la vie m'abandonne. Et ce disant, je tombais par terre. Je revins à moi: je versais d'abondantes larmes, et je me sentis tout consolé. »

HERIBERT (Saint), — archevêque de Co logne, avait depuis longtemps le projet de bâtir un monastère en l'honneur et sous le nom de la Mère de Dieu, mais ne savait en quel lieu le placer. S'adressant à Dieu et à la sainte Vierge, et accompagnant sa prière de jeûnes rigoureux et de larmes abondantes, il les supplia instamment de lui faire con naître leur volonté suprême. Ses instances furent exaucées; car, une nuit qu'il reposait, après une longue veille passée en oraison, il vit tout à coup, la bienheureuse reine des anges et de tous les saints, qui, bien qu'assise sur un trône tout parsemé d'étoiles, et possédant, avec son Fils, l'empire sans bornes des cieux, ne dédaigne pas pourtant d'avoir encore çà et là, sur la terre, des en droits de prédilection que lui offre la piété et que sa bonté agrée. S'approchant donc du saint pontife, l'auguste Vierge lui dit: *Ap prenez, ô Héribert, que votre fervente prière a été entendue; et je descends vers vous pour vous dire en quel lieu vous devez mettre à exécution le vœu que vous avez formé; car je suis la Mère de Dieu. Allez donc à Duitz, et faites-y disposer un emplacement convenable; faites purifier la place; bâtissez-là un monas tère à la gloire de Dieu, à la mienne et à celle de tous les saints, afin que la justice vienne fleurir là où jusqu'ici a régné l'iniquité, et qu'une multitude de saints remplace des lég ions de démons.* Après ces mots, la Mère de Dieu disparut. Héribert était réveillé, et dans cet état il put jouir délicieusement du bonheur que lui causait cette apparition. Puis, obéissant sans délai aux ordres de sa souveraine, il alla au lieu indiqué et y fit élever ce beau monastère de Duitz qui, sous la protection de Dieu et celle de Marie, devint une pépinière de saints. (SURIUS in Vita ipsius, t. II, 16 Mart.; P. SAUSSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

HERMANN (Le bienheureux), dit le *Racourci*. Né en Suède de la noble famille des comtes de Vieringhen. — Hermann eut à l'âge de six ans une maladie qui contracta tous ses membres et entrava l'essor de son intelligence par suite des souffrances et de la faiblesse qui lui restèrent; il passa dix ans ainsi, priant avec ardeur Dieu et la sainte Vierge de guérir sa double infirmité du corps et de l'esprit. Un jour, à la suite d'une communion encore plus fervente que de coutume, et dans laquelle Hermann s'était abandonné sans réserve à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, celle-ci lui apparut et lui dit: *Mon enfant, dans les desseins adorables de Dieu, ton infirmité a pour but de faire éclater la puissance et la bonté du Très-Haut. Ta résignation lui a plu. Tes prières de chaque jour sont montées jusqu'à lui, et il va les exaucer. Jusqu'ici tu n'as eu ni science, ni santé. Ton esprit ni ton corps, rien ne s'est développé; demande donc de ces deux dons, la santé ou la science, celui que tu préféreras. Parle, et il te sera accordé selon ton désir.* Hermann n'hésita pas, et malgré ce qu'il souffrait de son infirmité, il demanda la science, qu'il estimait comme un flambeau à la faveur duquel il pourrait mieux se connaître lui-même et faire mieux connaître aux autres le Créateur et ses œuvres, les choses invisibles et le monde visible.

Tu auras la science, reprit la sainte Vierge, et, de la part de Dieu, j'y ajoute un autre don au moyen duquel tu pourras mieux faire valoir le premier, c'est celui de la santé qui te manque depuis tant d'années. Cette promesse ne tarda pas à se réaliser. Hermann fut guéri soudain; la vigueur et la souplesse furent rendues à ses membres. Son intelligence s'ouvrit tout à coup et il devint un prodige de science. (PAUL SAUSSURET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

HERMANN, Frère convers. — Un jour qu'il était tellement fatigué qu'il ne pouvait achever une petite heure de l'Office de la Vierge et qu'il luttait vainement de toutes ses forces, Marie lui apparut, et acheva elle-même l'heure commencée. Elle lui apparut de nouveau peu avant sa mort, le consola et lui apprit le moment où il devait aller recevoir la récompense éternelle. (CÆSARIUS, lib. VII, cap. 52.)

HERMANN DE STEINFELD, — religieux de l'ordre de Prémontré, surnommé *Joseph*, à cause de sa fervente dévotion envers la sainte Vierge qui lui apparut fréquemment ainsi que nous le rapporterons à l'article *VISION*.

HERMANN (Le bienheureux), religieux du monastère de Villers. — La sainte Vierge, qu'il aimait et vénérât comme supérieure du couvent, lui apparut souvent. Lorsqu'il mourut, ceux qui entouraient son lit virent la Mère du Sauveur l'assister à cette heure suprême et recueillit son âme. (*Menol. Cisterc.*, 3 avril.)

HERMANN D'HEMMERODE, — religieux du couvent de ce nom, avait reçu de Dieu une sorte de toute-puissance sur les bêtes les

plus féroces qui se dépouillaient devant lui de toute leur cruauté. Un jour que, fatigué et harassé par un travail excessif et extraordinaire, il avait omis certaines prières qu'il était dans l'usage d'adresser chaque jour à Marie, et que, pressé par des occupations urgentes, il avait remis à faire après l'Office des complies, la sainte Vierge lui apparut et lui ordonna d'aller prendre le repos dont il avait besoin, lui promettant de faire, à sa place, ce que lui ne pouvait pas faire. La Vierge lui révéla l'heure de sa mort, et, dans une sublime extase, elle lui fit voir la gloire qui lui était réservée. (*Menolog. Cisterc.; Chronic. SS. Deip.*, 248.)

HILDEGARDE (Sainte), l'une des plus illustres mystiques de l'Allemagne. — Elle était née l'an 1098, de parents nobles et vertueux, qui la dévouèrent au service de Dieu dès son enfance, parce que dès qu'elle pût parler elle faisait entendre, tant par ses discours que par signes, qu'elle voyait des choses extraordinaires. A l'âge de dix-huit ans elle fut enfermée à Disenberg, c'est-à-dire, au mont Saint-Disibode avec une vertueuse fille nommée Juste, qui la forma à l'humilité et à l'innocence, et lui apprit simplement à lire le Psautier. Hildegarde avançait en vertu, mais elle souffrait des maux de tête et d'autres infirmités presque continuelles, en sorte qu'elle était rarement en état de marcher; et toutefois elle vécut quatre-vingt-deux ans.

A l'âge de quarante-deux ans et sept mois, elle vit le ciel s'ouvrir, et un feu lumineux qui lui pénétra la tête, le cœur et toute la poitrine sans brûler, mais avec une chaleur douce, et aussitôt elle reçut l'intelligence du Psautier, de l'Évangile et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, en sorte qu'elle en expliquait le sens, quoiqu'elle ne pût expliquer les mots grammaticalement, ne sachant ni latin ni grammaire. Après plusieurs années elle entendit une voix qui lui ordonnait d'écrire ce qu'elle verrait et ce qu'elle entendrait; mais la pudeur de son sexe et la crainte des discours du peuple et des jugements téméraires la retenait. Toutefois se sentant pressée intérieurement d'obéir, et ayant été longtemps malade; elle découvrit sa peine à un moine qui était son directeur, et par lui à son abbé. L'abbé ayant pris conseil des plus sages de sa communauté et interrogé Hildegarde, lui ordonna d'écrire, ce qu'elle fit pour la première fois; et aussitôt elle se trouva guérie et se leva de son lit. Cette guérison parut à l'abbé si miraculeuse, qu'il ne voulut pas s'en tenir à son jugement: Il vint à Mayence faire le rapport de ce qu'il avait appris à l'archevêque et aux principaux de son clergé et leur montra les écrits d'Hildegarde.

Après le concile de Reims, le Pape Eugène vint à Trèves avec dix-huit cardinaux, plusieurs évêques et d'autres ecclésiastiques. Les faveurs célestes dont avait été comblée sainte Hildegarde étaient si extraordinaires que les hommes les plus ver-

sés dans la direction des âmes craignaient l'illusion et jugeaient que cet événement méritait d'être rapporté au Souverain Pontife. Aussi Henri, archevêque de Mayence, jugea-t-il à propos de venir à Trèves avec les principaux de son clergé pour y consulter le Pape touchant les révélations de sainte Hildegarde. Le Pape voulut s'informer plus exactement de cette merveille, envoya au monastère d'Hildegarde, Alberon, évêque de Verdun, avec Albert, son primicier, et d'autres personnes capables, pour apprendre d'elle-même ce que c'était, sans bruit et sans curiosité. Elle leur répondit avec grande simplicité; et après que l'évêque en eut fait son rapport au peuple, le Pape se fit encore apporter les écrits d'Hildegarde, et les prenant entre ses mains il les lut lui-même en présence de l'archevêque, des cardinaux et de tout le clergé; il raconta aussi ce que lui avaient rapporté ceux qu'il y avait envoyés, et tous les assistants en rendirent grâces à Dieu. Saint Bernard était présent, et rendit aussi témoignage de ce qu'il savait de cette sainte fille, car il l'avait visitée quand il alla à Francfort, et il lui écrivit une lettre où il la félicitait de la grâce qu'elle avait reçue, et l'exhortait à y être fidèle. Il pria donc le Pape, et tous les assistants le prièrent avec lui, de publier une si grande grâce que Dieu avait faite de son temps à l'Eglise, et de la confirmer par son autorité. Le Pape suivit leur conseil, et écrivit à Hildegarde, lui recommandant de conserver par l'humilité la grâce qu'elle avait reçue, et de déclarer avec prudence ce qu'elle connaîtrait en esprit. Il lui permit aussi de s'établir avec ses sœurs, par la permission de son évêque, au lieu qui lui avait été révélé, et d'y vivre en clôture suivant la règle de Saint-Benoît. Ce lieu était le mont Saint-Rupert, près de Bingue sur le Rhin, à quatre lieues au-dessous de Mayence, ainsi nommé d'un seigneur qui vivait au IX^e siècle, et qui est honoré comme saint le quinzième de mai. Hildegarde passa en ce lieu-là avec dix-huit filles nobles qu'elle avait attirées par sa réputation, et en fut la première abbesse. Elle mourut le 17 septembre 1179. Ses trois livres des *Révélation*s, qui l'ont rendue célèbre par toute la chrétienté, furent examinés et complètement approuvés, en 1148, par le concile de Trèves et par le Pape Eugène.

HOHENLOHE (PRINCE DE). — Alexandre-Léopold, prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfürst, dix-huitième enfant de Charles-Albert, prince de Hohenlohe, naquit à Kupferzell, le 17 août 1793. Ordonné prêtre en 1815, d'abord évêque de Tempé, puis d'Augsbourg, il passa plusieurs années dans l'exercice paisible des vertus sacerdotales. Le 12 juin 1824, il fit un voyage à Wurtzbourg, et là commencèrent les événements qui fixèrent aussitôt l'attention générale. Voici en quels termes il les rapporta lui-même au Pontife romain dans une lettre datée des bains de Bruckenaue, le 7 juillet suivant :

« Très-Saint-Père, j'expose à Votre Sainteté, sans artifice ni ostentation, ce qui ar-

rive de merveilleux en ce moment, et je le soumets humblement au jugement du siège apostolique.

La Providence a voulu que les relations étroites que j'ai avec G.-M. Bergold, doyen et curé d'Hassfurt, ecclésiastique pieux et zélé du diocèse de Wurtzbourg, me procurassent la connaissance d'un paysan aisé, parent de ce curé, et nommé Martin Michel, du bourg d'Unterrvittighausen, dans le territoire du grand-duché de Bade. J'appris, non sans en être vivement frappé, que cet homme avait déjà opéré des choses étonnantes, par la seule invocation du nom de Jésus, sur des paralytiques, des goutteux, des sourds, des boiteux et des personnes affligées d'autres infirmités anciennes, et qui étaient presque sans espoir de guérison. J'en fus d'autant plus touché de joie que je me suis assuré de la piété, de la bonne foi et de la candeur de Michel, que j'appelle volontiers un véritable israélite.

Le pouvoir donné d'en haut à ce brave homme parut manifestement lorsque, appelé par moi à Wurtzbourg, il rendit les forces à la fille du prince de Schwartzenberg, qui, depuis sept ans, avait été tellement affaiblie dans tout son corps qu'elle ne pouvait se remuer d'elle-même et sans secours. La princesse avait été seulement excitée auparavant, par lui et par moi, à avoir la confiance la plus ferme en Dieu; et la guérison eut lieu par la vertu d'une prière faite au nom de Jésus. Elle fut telle, que la princesse, dégagée des liens et des bandages mécaniques qu'on lui avait mis, put sur-le-champ se tenir debout et marcher. C'est le 20 juin dernier que cela se passa à Wurtzbourg. Tout le monde en fut dans l'étonnement.

Averti par Michel que, comme prêtre, j'opérerais les mêmes effets, et de plus grands encore, sur des hommes religieux et pleins de confiance au nom divin de Jésus-Christ; sentant ensuite en moi-même quelque impression extraordinaire, quelque indigne serviteur de Dieu que je sois, je mis avec une foi ferme la main à l'œuvre, et, appuyé sur le secours de Dieu, je commençai à guérir diverses infirmités et langueurs, en invoquant le saint nom de Jésus, et avec un tel succès que beaucoup furent guéris et soulagés.

J'ai exposé ingénument à Votre Sainteté ce qui s'est fait alors et depuis; et je me soumets, avec un entier dévouement, moi et mes actions, au jugement suprême du Saint-Siège, priant avec instance Votre Sainteté qu'elle daigne m'indiquer jusqu'à quel point je dois user, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, du don gratuit reçu du Tout-Puissant. S'il y avait dans cette affaire quelque chose qui déplût à Votre Sainteté, je dirais avec l'Apôtre : *Qu'il soit anathème!* Je me jette avec respect aux pieds de Votre Sainteté, et lui demande en suppliant sa bénédiction apostolique. — **ALEXANDRE, prince de Hohenlohe.** »

Le prince rendit compte des faits d'une manière encore plus détaillée dans une dé-

claration datée des bains de Bruckenaу, le 28 juillet, et publiée en Allemagne.

Sollicité par de pieux parents, » dit-il, « je prononçais plusieurs fois avec succès, sur des enfants malades, les prières et les bénédictions autorisées par le Rituel.

Tandis que ces heureux résultats m'encourageaient, j'éprouvai une sorte de confusion sur l'observation qu'un simple paysan catholique eut l'occasion de me faire lorsque, se trouvant avec moi chez son parent, le digne curé Bergold, à Hasszenberg, il dit qu'il s'étonnait que des prêtres fissent des difficultés de prier avec et pour des malades, après une préparation convenable, et de leur donner les bénédictions usitées dans l'Eglise, et auxquelles on a toujours attaché tant de prix, et cela dans l'intention que, par la vertu de ces prières et de ces bénédictions, ces malades ressentissent au moins du soulagement, si c'était la volonté de Dieu, et qu'il fût expédient pour le salut de leurs âmes.

Il ajouta que lui-même avait souvent prié de la sorte avec succès, mais sans prononcer de bénédiction, ce qui ne lui convenait pas comme laïque. Il me détermina donc à recommander à la princesse Mathilde de Schwartzemberg, qui depuis longues années ne pouvait quitter le lit, l'usage de ce pieux remède. Elle suivit d'autant plus volontiers mon conseil, que les sentiments religieux lui étaient naturels depuis sa plus tendre enfance. De son consentement, et pour appuyer mes prières, j'amenai avec moi Martin Michel, sur la piété duquel je comptais principalement. Nous nous mêmes tous deux en prières avec la princesse, qui s'y était bien disposée, et avec les personnes attachées à son service; et, agenouillés près de son lit, nous invoquâmes avec ardeur le Père céleste, source d'amour et de toute consolation, par son Fils Jésus-Christ.

A peine eûmes-nous achevé notre prière, et moi prononcé en silence sur la malade la bénédiction, en ajoutant qu'elle devait se lever et essayer le libre usage de ses membres; à peine eut-on détachés les liens dont son corps était artistement enveloppé, que se sentant animée d'une vie nouvelle, elle se mit en mouvement, pleine de joie, quitta son lit, marcha dans l'appartement, même l'escalier, au milieu des larmes d'attendrissement et des félicitations des assistants. Tandis que je réfléchissais sur le succès miraculeux de nos prières et sur la vertu de la foi en Jésus-Christ, qui sait compatir à nos maux, et que, vivement touché de la bonté divine, je lui rendais grâces avec tous les habitants de la maison, la nouvelle de cette guérison soudaine se répandit dans toute la ville de Wurtzbourg, et il me fallut céder à l'empressement d'un grand nombre de malades qui sollicitaient ma bénédiction, et espéraient la guérison par la vertu de notre foi.

Le public a appris ce qui s'est passé depuis. L'affluence de ceux qui demandaient mon secours, et que je n'avais point appelés, me laissa peu de repos à Wurtzbourg,

à Bamberg et aux bains de Brackenaу, où S. A. R. le prince héréditaire de Bavière m'avait engagé à prendre quelque délassement. Il m'eût semblé dur et même inhumain de renvoyer sans consolation ces malheureux qui arrivaient, et je crus devoir d'autant moins leur refuser la bénédiction que chaque prêtre peut accorder à ceux qui la demandent, qu'ils la sollicitaient de moi avec la confiance la plus touchante, qu'un grand nombre en ont éprouvé les plus heureux effets, et que les personnes les plus distinguées m'encourageaient à ce religieux et charitable ministère. »

Depuis 1821, il n'a cessé de s'opérer des miracles par les prières du prince de Hohenlohe. Nous nous bornerons à ceux qui se sont opérés en si grand nombre à Wurtzbourg à cette époque; pour cela nous n'avons qu'à donner un extrait de la relation de M. Onymus, professeur à l'université de Wurtzbourg. Il en existe plusieurs autres relations et en particulier une de M. Scharold, conseiller de légation à Wurtzbourg.

Ayant été témoin oculaire de plusieurs des guérisons, je crois avoir le droit d'en dire mon avis; d'autant plus que je me suis toujours montré l'ennemi de tout ce qui tenait de près ou de loin à la superstition. Depuis le 20 juin de cette année (1821), il s'est passé des événements très-remarquables dans la ville de Wurtzbourg. Le prince de Hohenlohe guérit des malades par ses prières. La foule est considérable à sa porte. De tous côtés on y amène des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, des sourds, des muets. Les victimes des maladies qui affligent notre malheureuse humanité entourent depuis le matin jusqu'au soir la maison qu'il habite. A dix heures du soir la place qui est devant cette maison n'est pas encore vide. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, à l'aide des agents de la police, qu'on peut parvenir jusqu'à lui. On pénètre jusque dans ses appartements les plus retirés, et à peine peut-il trouver un siège pour s'asseoir.

Il ne refuse son secours à personne, fût-ce même au plus pauvre des mendiants, au malade le plus dégoûtant. Lorsqu'il sort de chez lui, ce n'est pas seulement pour porter des secours dans les palais des grands ou dans les maisons des riches, il se rend de préférence dans la cabane du pauvre. Quand il prie, on voit que sa prière part du fond de son cœur. Il prie avec tant d'ardeur, qu'il paraît quelquefois prêt à tomber en faiblesse..

Arrivé à Wurtzbourg dans les premiers jours de juin 1821, il alla s'établir chez M. Deppisch, curé de Hang... Pendant son séjour, il vit la princesse Mathilde de Schwartzemberg, qui depuis un an était venue faire usage de la machine du docteur Haine, pour redresser ses membres contrefaits par une

maladie. Depuis huit ans, elle ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. Ses jambes étaient serrées l'une contre l'autre. Elle avait épuisé inutilement l'art des plus habiles médecins de Paris, de Vienne et d'ailleurs. Je suis témoin que le 18 et le 20 juin il fallait encore la mettre à table et l'en ôter.

Le prince de Hohenlohe, dans une visite qu'il lui fit le 20, lui dit : *Je crois que je pourrais vous procurer du soulagement, si vous aviez une foi vive et une confiance inébranlable en Dieu. Je suis sûr qu'au nom de Jésus vous pourriez marcher....* A cette visite, le prince était accompagné d'un paysan estimable, nommé Martin Michel, d'Unterwittighausen, dans la principauté de Bade. Ils se mirent tous deux à prier en faveur de la princesse, qui joignit ses prières aux leurs. Quand la prière fut finie, le prince demanda à la malade si elle croyait fermement que Dieu pût la soulager, et si elle promettait bien sincèrement, en cas que la santé lui fût rendue, de la consacrer tout entière à la gloire de Dieu, au service du prochain et à sa propre sanctification. Elle répondit : *Je le promets de tout mon cœur et suis fermement résolue de tenir ma promesse....* Alors le prince dit : *Eh bien ! levez-vous et marchez sans appui.* A ces mots la princesse se leva, fit quelques tours dans la chambre, essaya de monter et de descendre les escaliers, et fut enchantée du résultat de l'essai de ses forces.

Cet heureux événement causa la plus grande surprise à toutes les personnes de la maison, qui se trouvèrent saisies d'un tremblement religieux. Le dimanche 24, la princesse se rendit à l'église de Hang pour assister au sermon. Tous ceux qui la virent marcher ne pouvaient revenir de leur surprise. Depuis ce moment elle conserva l'usage de ses jambes.

D'autres guérisons furent ensuite opérées par le prince de Hohenlohe. Des aveugles recouvrèrent la vue, des sourds l'ouïe, des boiteux et des paralytiques l'usage de leurs membres.

Le 29 juin, le prince fut invité à se rendre à la cour du prince héréditaire, dont toute la maison fut témoin des cures qui s'opérèrent. A peine le bruit se fut-il répandu que le prince de Hohenlohe était à la cour, que les malades s'y rendirent en foule des environs. La salle impériale était remplie de malheureux estropiés, étendus sur leurs grabats. Les officiers de la cour se mêlaient avec les malades, qui tous attendaient le soulagement. Plusieurs ne furent pas trompés dans leur espérance. Des aveugles ouvrirent les yeux, des boiteux marchèrent droit, emportant leurs béquilles sous leurs bras, des paralytiques recouvrèrent l'usage de leurs membres.

Elisabeth Lasser, âgée de cinquante ans, fille d'un cordonnier de Wurtzbourg, était depuis sa vingt-cinquième année dans la salle Saint-Gabriel, à l'hôpital de la ville. Elle éprouvait depuis ce temps des attaques de rhumatisme nerveux très-fréquentes, et

avait perdu l'usage des pieds et des mains. Les attaques devenaient toujours plus fréquentes et plus douloureuses. Le 29 juin elle demanda la permission de chercher du secours auprès du prince de Hohenlohe. On la lui accorda d'autant plus volontiers, que tous les efforts de la médecine avaient échoué contre son mal. Un domestique de l'hôpital porta la pauvre malade jusqu'à la maison de M. de Greifranclau, où le prince venait de se rendre. Elle implora son secours. Le prince se mit à prier. Quand il eut fini, le domestique ramena la malade. Mais quelques moments après, elle lui dit qu'il pouvait la laisser aller seule. Elle se trouva en état de se tenir sur ses pieds et de marcher, ce qu'elle n'avait pu faire depuis vingt et un ans. Elle se rendit seule et sans appui à l'hôpital, où tous ceux qui la virent témoignèrent leur surprise et firent éclater leur joie. Cette cure subsiste; la personne guérie va dans tous les quartiers de la ville. Les médecins ont donné des certificats de sa maladie.

Il s'est opéré beaucoup d'autres guérisons en différents endroits et en diverses circonstances; mais je ne veux parler que de celles dont j'ai été témoin oculaire.

M. Ruthlein, ci-devant officier à Thundorf, vieillard de soixante-dix ans, était affligé d'une paralysie humainement incurable. Il avait les mains perclues, son visage couleur de cendre; depuis bien des années il n'était pas sorti de sa chambre. Le prince, ayant reçu de sa part une invitation, se rendit chez lui. Après avoir fait sa prière, il l'exhorta à une ferme confiance en Dieu. Alors le malade sentit la force de sortir de sa chambre. Il monta et descendit les escaliers, sans que personne l'aidât. Son visage reprit une couleur plus animée. Il semblait avoir recouvré une nouvelle vie. Huit jours après cet heureux événement, il vint me rendre visite et se réjouir avec moi du bonheur qu'il avait de marcher librement.

Mlle Fegelein, âgée de soixante-dix ans, était dans un état de paralysie générale. Elle ne pouvait pas même sortir de sa chambre. Elle implora l'assistance du prince de Hohenlohe, qui l'alla voir et pria pour elle. A peine la prière finie, elle se sentit assez de force pour monter et descendre les escaliers. Le lendemain elle alla à l'église remercier Dieu, puis chez ses amis et connaissances.

Michel Dinseinbacher, âgé de vingt-quatre ans, souffrait, depuis environ trois ans, des douleurs horribles; il lui était venu à la poitrine un abcès qui avait la carie. J'ai vu moi-même deux esquilles qu'on lui avait tirées de la poitrine. Ses jambes étaient aussi dans l'état le plus pitoyable. Il ne pouvait s'appliquer à aucune espèce de travail. Le prince de Hohenlohe ayant prié pour ce malheureux, sur-le-champ il s'est trouvé en état de se servir de ses membres. Peu de jours après il était aux champs à labourer.

Dans la maison de monsieur le conseiller aulique Martin se trouvait un homme

boiteux, qui implora le secours du prince. Celui-ci alla le voir, pria pour lui, et lui dit que s'il avait la foi, il pouvait jeter ses béquilles et descendre l'escalier au haut duquel il se trouvait. La parole n'eut pas été plûtôt dite que cet homme jeta ses béquilles, se tint droit devant nous et descendit l'escalier. Alors il leva les mains au ciel et rendit grâce à Dieu de sa guérison.

Un homme d'environ cinquante ans, nommé Braendel, se fit apporter par six hommes de Carlstadt dans la cour de Stauffenberg; ses bras et ses pieds étaient paralysés au point qu'ils pendaient comme les membres d'un mort, et il avait le corps pâle comme celui d'un mourant. Le prince l'excita fortement à ranimer sa foi, et réussit à le sauver. Le malade recouvra l'usage de ses pieds et de ses mains, et se leva parfaitement guéri. Tous les témoins de cette merveille furent saisis d'étonnement. Pénétrés d'une religieuse frayeur, ils se mirent en prières. J'ai été témoin de toutes ces cures. D'autres m'ont été attestées par des personnes qui les avaient vues elles-mêmes. Voici quelques-uns de ces faits.

Un étudiant de Burglaner, près Mürmerstadt, avait perdu depuis deux ans l'usage des jambes. On l'amena dans une charrette. Le prince alla le trouver, fit sa prière et lui dit de se lever. La première fois le malade ne put se lever. Le prince réitéra sa prière; alors le malade se sentit délivré des douleurs qu'il ressentait, mais il ne pouvait encore se tenir sur ses jambes. Le prince pria une troisième fois, et le jeune homme se trouva parfaitement guéri....

La fille de M. Mentz souffrait, depuis neuf mois, de vives douleurs à un pied dont l'os était carié. On ne voyait point d'autre remède que l'amputation. Elle eut recours au prince, qui pria pour elle et obtint sa guérison.

La sœur de Mme de Broïle, marchande à Wurtzbourg, était depuis longtemps sujette à des crampes et à des révolutions d'asthme, qui la mettaient à deux doigts de la mort. Elle obtint par les prières du prince une parfaite guérison.

Les cures obtenues par lui sont stables. Les malades sont réellement guéris. Leur guérison a soutenu l'épreuve du temps....

Si quelqu'un voulait élever des doutes sur la réalité des cures opérées par le prince de Hohenlohe, il devrait venir ici consulter mille autres témoins oculaires comme moi, voir et entendre. Nous sommes disposés à donner tous les éclaircissements qu'on pourrait désirer. La réalité des faits étant bien établie, que reste-t-il à faire, si ce n'est d'admirer l'efficacité de la foi et d'adorer celui de qui elle obtient tant de merveilles !

Il est fait mention dans les pages précédentes de la guérison du prince royal de Bavière. Lui-même a rendu publiquement témoignage de ce fait et d'autres semblables, par la lettre suivante, écrite à M. de Seinsheim et imprimée plusieurs fois.

Mon cher comte,

Il se fait encore des miracles. Les dix derniers jours du mois dernier, on se croyait, dans Wurtzbourg, au temps des apôtres. Les sourds entendaient, les aveugles voyaient, les boiteux marchaient librement, non point par les secours de l'art, mais par le moyen de quelques courtes prières et par l'invocation du nom de Jésus. Le prince de Hohenlohe ne demandait que la foi en Jésus-Christ, la foi en son pouvoir de guérir les malades, si c'était sa volonté. La foi était une condition indispensable.

Le 28 au soir, on portait déjà à plus de soixante-dix le nombre des personnes guéries, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, depuis la plus basse classe du peuple jusqu'à un prince du sang, qui, sans moyen extérieur, a recouvré, le 27 à midi, l'ouïe qu'il avait perdue depuis son enfance. Cette cure s'est opérée par une prière qu'a faite pour lui, pendant quelques minutes, un prêtre qui n'a guère plus de vingt-sept ans, le prince de Hohenlohe. Quoique je n'entende pas aussi bien des personnes qui m'entourent, il n'y a pas de comparaison entre mon état actuel et ce qu'il était auparavant. D'ailleurs je m'aperçois que de jour en jour j'entends plus clair.

Dans mon antichambre, en présence de Mme de Grawensreuth, le prince prononça deux fois sans succès sa prière sur une femme qui depuis vingt-cinq ans était aveugle. Il ne voulait pas la réitérer, mais sur les pressantes sollicitations de cette femme, il pria une troisième fois, et elle recouvra la vue. Une autre personne reçut la même grâce, en présence de M. Lichtensater, mon bibliothécaire. Je vous cite ces deux exemples, choisis sur un grand nombre d'autres, tous aussi frappants et aussi avérés.

J'ai à présent l'ouïe très-délicate. Vendredi dernier la musique de la troupe qui défilait sur la place, en face du château, me frappa si fort le tympan, que je fus obligé, pour la troisième fois, de fermer la croisée de ma tribune.

Les habitants de Wurtzbourg ont témoigné, par les acclamations les plus vives et les plus sincères, le plaisir que leur a fait ma guérison.

Vous pouvez communiquer ma lettre et en laisser prendre des copies aux personnes qui en désireront.

Louis, prince royal.

Bruckenaue, 3 juillet 1822. »

Une autre lettre, adressée par le médecin Malfatti à une de ses malades qu'il n'avait pu guérir, contient les lignes suivantes :

« Madame la comtesse,

Dieu veuille agréer les vœux que je fais pour votre rétablissement. Lui seul peut guérir là où l'œil humain se trouble, et suppléer à sa faiblesse. J'en ai eu des preuves étonnantes à Wurtzbourg, où j'ai voyagé l'année passée, et d'où je suis revenu vraiment édifié et pénétré. Combien j'ai pensé à vous, en ce temps où j'étais témoin des faits extraordinaires qui s'opéraient ! Ces faits

sont vrais, même pour les médecins impartiaux et sincères. A votre retour, je vous conseille d'y aller. Ce conseil est appuyé sur ma conviction....

MALFATTI.

Vienne, 7 janvier 1822. »

Le prince Charles de Hohenlohe-Barteinstein écrivant à son père le 18 août 1821, l'informa des merveilles de Wurtzbourg et de plusieurs autres. Voici un extrait de sa lettre.

« A peine de retour de mon voyage de Hesse, je m'empresse de vous faire part des choses extraordinaires qui depuis la mi-juin ont été opérées, tant à Wurtzbourg qu'à Bamberg et à Bruckenau, par mon cousin Alexandre de Hohenlohe, prêtre, conseiller de l'archevêché de Bamberg. Des guérisons miraculeuses ont eu lieu sur plus de cinq cents personnes, aveugles, estropiées, paralytiques, sourdes, muettes, ou affligées de cancers incurables, et cela par la seule invocation du saint nom de Jésus et par l'effet d'une foi entière en sa grâce et en sa miséricorde.

La guérison subite de la jeune princesse Mathilde de Schwartzemberg, âgée de dix-sept ans, qui, depuis bien des années, était tellement paralysée, qu'il lui était impossible de mouvoir un pied, a été opérée la veille de la Fête-Dieu par Alexandre, conjointement avec son disciple le sage et vertueux Martin-Michel, d'Unterwittighausen. Ce miracle a été l'effet de la ferme confiance en l'invocation du saint nom de Jésus. Et l'effet a été si prompt, que la jeune princesse s'est trouvée en état de suivre, le lendemain, la procession solennelle du Saint-Sacrement à Wurtzbourg.

C'est de la même manière que s'est opérée la guérison du prince royal de Bavière, qui a été subitement délivré de sa surdité et de la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer.

Ces deux guérisons furent suivies aussitôt de plus de soixante-dix autres à Wurtzbourg, où le vertueux prêtre continue ses cures miraculeuses.

Mais à Bruckenau, où j'ai eu le bonheur d'être témoin de la plus grande partie des guérisons, l'on en compte plus de quatre cents opérées dans le courant du mois de juillet, dans la chapelle de l'endroit. Il y a plus de soixante béquilles déposées dans cette chapelle, et le nombre en augmente de jour en jour.

J'ai éprouvé un sentiment bien profond de surprise et d'émotion, lorsque j'ai été témoin de la guérison subite et parfaite de six hommes tout à fait sourds, qui, à la seule invocation du saint nom de Jésus ont été complètement guéris.

Deux paralytiques ont recouvré à l'instant l'usage de leurs membres. La lumière a été rendue à deux aveugles, et la parole à un muet....

Je me bornerai, pour le moment, à ce peu de détails; je ne négligerai pas de vous faire part, dans la suite, des documents et

des écrits qui paraîtront sur ces événements extraordinaires. »

HONORIUS III. — Une persécution violente s'étant élevée contre les frères de Notre-Dame du Mont-Carmel, le Pape Honorius III, prévenu contre eux, se disposait à prononcer la destruction de cet ordre, lorsque, dans la nuit, la sainte Vierge lui apparut, non avec un visage doux et serein, mais avec un regard sévère et menaçant, et l'avertit qu'ayant pris sous sa protection spéciale l'ordre du Carmel qui portait son nom, elle lui intimait de ne déférer en aucune manière aux instances de ses conseillers perfides, mais d'honorer et de favoriser son ordre, d'en confirmer la règle, le titre et les privilèges; elle ajouta : « *Non est adversandum in his dum iubeo, nec dissimulandum dum promoveo.* » — *Ma volonté doit être exécutée sans réplique, comme sans délai; car, cette nuit même, vos deux conseillers intimes, les plus grands adversaires de mon ordre, chargés de préparer le bref de destruction que leur haine a provoqué, seront tous les deux frappés d'une mort imprévue, au milieu de leur sommeil.* Le Pape Honorius III, instruit à son réveil de la mort subite des deux personnages de sa cour, fut saisi tout à la fois d'épouvante et d'étonnement. Il fit assembler aussitôt le sacré collège des cardinaux, leur raconta la vision de la nuit, ainsi que le résultat de la révélation de la sainte Vierge, qui s'était vérifiée dans la nuit même, par la mort funeste des deux cardinaux qu'elle lui avait prédite; et, en plein consistoire, il approuva l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, par une bulle spéciale, et en confirma le titre, si jaloux et si contrarié par ses ennemis. (*Manuel de la dévotion au Saint-Sépulcre, chap. 4, p. 18.*)

HOSPICE (Saint), — reclus, en Provence, fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie; il prédit entre autres choses, les ravages que les Lombards devaient faire dans les Gaules. Ces barbares, étant venus jusqu'à sa tour, et voyant les chafnes dont il s'était lié, le prirent pour un malfaiteur que l'on avait ainsi renfermé. Hospice leur dit en effet qu'il était un grand criminel, digne du dernier supplice. Alors un soldat se dispose à lui fendre la tête : déjà il lève son arme, mais une force invincible retient son bras, qui reste tellement engourdi qu'il ne peut plus s'en servir. Hospice lui en rendit l'usage, en faisant dessus le signe de la croix. Saint Hospice fut averti par révélation du moment de sa mort, qui arriva le 21 mai 681, et un miracle opéré à Lérins par la poussière de son tombeau, l'a fait mettre au nombre des patrons de cette ville.

HOSTIE.—La consécration qui transsubstantialise les espèces du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'est pas seulement un dogme de foi, mais une réalité vivante et sensible pour les saints parvenus à un haut degré dans les voies de la mystique. Nous avons déjà cité, et nous citerons une foule d'exemples qui montrent qu'un grand nombre de saints dis-

tinguent au tact du goût une hostie consacrée de celle qui ne l'est pas. Cette faculté se retrouve dans tous les temps, et on a pu la voir de nos jours dans les stigmatisés du Tyrol. Görres cite à ce sujet, dans sa *Mystique*, le fait suivant qu'accompagne une vision non moins extraordinaire.

« La bienheureuse Liduine, » dit-il, « en 1407, eut pour curé un Prémontré, nommé André, qui, ne croyant point à son abstinence, lui donnait à contre-cœur la communion. En 1412, il lui vint une pensée d'éprouver si elle ne vivait réellement que de la grâce de Dieu; et, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, comme elle désirait communier, il lui présenta une hostie non consacrée. Liduine, ne pouvant l'avaler, en conclut qu'elle n'était pas consacrée, et la cracha. Il lui fit à ce sujet de fortes réprimandes. *Croyez-vous*, répondit-elle, *que je ne sais pas distinguer le corps de Notre-Seigneur du pain ordinaire, puisque je ne puis manger celui-ci, tandis que j'avale sans difficulté la sainte hostie*. Le curé, troublé par ces paroles, se leva et s'en alla, laissant la vierge dans les larmes et désolée, moins peut-être encore d'être privée de la sainte communion que de la dureté avec laquelle son curé la traitait. Elle fut bientôt consolée dans son trouble par une vision céleste. Au milieu d'une grande clarté qui remplissait sa cellule, elle vit au pied de son lit une croix sur laquelle était le Sauveur, sous la forme d'un enfant. Comme elle s'entretenait avec lui, la croix s'éleva jusqu'au plafond de la chambre, et elle descendit sur la couverture de son lit, réduite aux dimensions d'une hostie, environnée d'éclat et portant les traces du sang des plaies du Sauveur. Liduine fut inondée d'une telle joie qu'elle crut qu'elle allait mourir; et l'une des femmes qui étaient présentes fut obligée d'appuyer sa main sur son cœur, pour l'empêcher de se rompre, tant il battait fort. Six autres personnes virent comme elle cette apparition. Liduine envoya son frère chercher le curé, pour qu'il fût témoin de ce miracle. Il ne voulut pas y croire : il vint cependant, et le vit comme les autres qui étaient dans la chambre. »

Quelquefois l'hostie révèle aux saints, sous l'espèce même du pain, le sang expiatoire et rédempteur du Sauveur lui-même, comme à sainte Thérèse, ainsi qu'elle le rapporte en ces termes. « Un jour des Rameaux, » dit-elle, « après avoir communiqué, je me trouvais dans une si grande suspension d'esprit, que je ne pouvais avaler la sainte hostie; lorsque je fus un peu revenue à moi, il me sembla que j'avais la bouche toute pleine de sang; que ce sang coulait sur mon visage et sur mon corps avec la chaleur qu'il devait avoir, quand Notre-Seigneur le répandit au milieu de ses douleurs, et que, dans la joie que je ressentais, il me dit : *Ma fille, je veux que mon sang vous profite, et ne craignez point que ma miséricorde vous manque. J'ai souffert, en le répandant, d'extrêmes douleurs, vous en recevez avec joie maintenant le fruit,*

et voyez de quelle sorte je vous récompense du plaisir que vous m'avez fait aujourd'hui. Ce qui le faisait parler de la sorte était qu'il y a plus de trente ans que je n'ai jamais manqué, quand je l'ai pu, de communier ce jour-là, et de tâcher à me préparer de le loger dans mon âme après l'avoir reçu, parce que je ne pouvais souffrir que les Juifs, après lui avoir fait une entrée si magnifique, l'eussent laissé aller si loin chercher à manger, et qu'ainsi je désirais l'avoir pour hôte, quoique dans une demeure que je connais maintenant être si indigne de lui. Telles étaient ces grossières considérations qui me venaient dans l'esprit; il parut néanmoins que Notre-Seigneur les eut pour agréables, puisque cette vision est l'une de celles que je tiens la plus assurée, et qu'elle m'a servi pour me mieux préparer à la sainte communion. »

Souvent la ferveur prodigieuse des saints, agissant visiblement sur l'hostie, lui imprime un mouvement et l'attire à eux, la puissance merveilleuse d'attraction de leur âme se manifestant extérieurement par cette attraction physique surnaturelle; ou bien c'est Jésus-Christ lui-même, Prêtre éternel et divin, qui vient les communier de sa main, suppléant ainsi au ministère du Prêtre humain. C'est ce que le B. Raymond de Capoue nous raconte de sainte Catherine de Sienne, dans la Vie de cette sainte, où il dit :

« Je vais rapporter un miracle dont j'ai été seul témoin, lorsque j'étais, malgré mon indignité, ministre au saint sacrifice de l'autel; Dieu, je pense, a voulu glorifier devant moi son nom, pour me faire comprendre combien sa servante fidèle lui était agréable. J'avoue que je désirerais ne pas rapporter ce fait; mais je ne puis en conscience le taire, parce qu'il s'agit de l'honneur de Dieu et de sainte Catherine de Sienne

Après notre retour d'Avignon à Sienne, nous fûmes visiter aux environs de la ville quelques serviteurs de Dieu, pour nous consoler ensemble dans le Seigneur. Nous revînmes le matin de la fête de l'évangéliste saint Marc, et lorsque nous arrivâmes chez Catherine, l'heure de Tierce était presque passée. Elle se tourna vers moi et me dit : *Oh! mon frère, si vous saviez combien j'ai faim!* Je comprenais ce que cette parole voulait dire, et je lui répondis : *L'heure de dire la Messe est presque passée, et je suis si fatigué qu'il m'est bien difficile de m'y préparer*. Elle garda alors le silence; mais bientôt, ne pouvant retenir l'expression de son désir, elle me dit encore qu'elle avait bien faim. Je consentis alors à ce qu'elle me demandait, et je me rendis à la chapelle que le saint Père lui avait permis d'avoir dans sa maison; je la confessai; je me revêtis des ornements sacerdotaux, et je célébrai la Messe du jour; je consacrai une petite hostie pour elle, et quand j'eus communiqué, je me tournai pour lui donner l'absolution ordinaire. Je la vis alors, sa figure semblable à celle d'un ange et tout éblouissante de lumière; elle était tellement changée que

j'hésitais à reconnaître Catherine. Je dis alors intérieurement : *C'est bien là, Seigneur, votre épouse fidèle et bien-aimée*; en me retournant vers l'autel, j'ajoutai encore dans ma pensée : *Venez, Seigneur, à votre épouse*. Au même instant, la sainte hostie, avant de la toucher, s'agita, et je la vis parfaitement venir vers moi, à la distance de plus de trois doigts, jusqu'à la patène que je tenais à la main. J'étais si troublé de la lumière que j'avais vue sur le visage de Catherine, et de ce que je venais de voir encore, que je ne me rappelle pas bien si la sainte hostie se plaça toute seule sur la patène, ou si je l'y posai; je n'ose pas l'affirmer, mais il me semble qu'elle s'y mit elle-même.

Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sait et m'est témoin, que je dis la vérité; c'est lui qui voit quand je m'arrête et quand je me relève; il est mon maître et il sait que je dis la vérité. Je ne puis croire que j'ai été trompé par une illusion du démon, au milieu d'un si grand et si auguste sacrifice; je suis certain que j'ai vu la sainte hostie, sans le moindre acte extérieur, s'agiter d'elle-même et venir vers moi, au moment où je disais intérieurement : *Venez, Seigneur, à votre épouse*. Que ceux qui veulent bien croire, louent le Seigneur; quant aux autres, je suis sûr qu'un jour ils reconnaîtront leur erreur.

J'ai commencé par dire ce qui m'est arrivé à moi seul; je rapporterai maintenant un prodige qui, selon moi, n'est pas moins digne d'attention : ceux qui ajouteront foi à mes paroles, verront clairement combien était agréable au Sauveur l'ardent désir que notre bienheureuse avait de recevoir la sainte Eucharistie. J'avoue, si ma mémoire n'est pas infidèle, que ce fait est plus ancien que celui que je viens de rapporter; mais il ne faut pas trop se préoccuper de la date; l'important est de dire la vérité.

J'étais à Sienne par l'ordre de mes supérieurs, et je remplissais la charge de lecteur, à l'époque où je connus la bienheureuse Catherine, et je faisais tout mon possible pour lui procurer le bonheur de recevoir la sainte communion : aussi, quand elle désirait s'approcher de la sainte table, s'adressait-elle avec plus de confiance à moi qu'aux autres religieux du couvent. Un matin qu'elle souhaitait ardemment communier, ses douleurs de côté et ses autres souffrances l'accablaient plus qu'à l'ordinaire; mais cet obstacle ne faisait qu'augmenter son désir; et comme elle espérait que son mal finirait par se calmer un peu, elle m'envoya une de ses compagnes me dire, au moment où je me rendais à l'église pour célébrer la Messe : *Catherine vous prie de différer votre Messe, parce qu'elle souffre beaucoup à cet instant, et qu'elle voudrait pour tout au monde communier ce matin*. J'y consentis volontiers; j'allai au chœur, et quand j'eus fini de dire mon Office, j'attendis encore. Catherine était venue à mon insu à l'église, à l'heure de Tierce, pour satisfaire son désir : ses com-

pagnes voyaient qu'il était tard, et savaient que, quand elle communiait, elle restait trois ou quatre heures et plus, en extase, ce qui empêchait de fermer l'église selon l'usage et occasionnait des plaintes. Elles engagèrent donc Catherine à se priver de la communion ce jour-là, pour ne pas causer de murmures. Elle, toujours humble et discrète, n'osa pas les contredire, mais elle se réfugia dans la prière; elle s'agenouilla près d'un banc qui était placé à l'extrémité de l'église, et se mit à supplier son divin Epoux, puisque les hommes ne pouvaient plus le faire, de vouloir bien lui-même satisfaire les désirs qu'il avait daigné mettre dans son cœur.

Le Dieu tout-puissant qui ne méprise jamais les désirs de ses serviteurs, exauça son épouse d'une manière admirable. J'ignorais tout ce qui s'était passé et je croyais que Catherine était encore chez elle. Quand il eut été décidé qu'elle ne communierait pas, une de ses compagnes vint me trouver à l'endroit où j'attendais toujours, et me dit : *Catherine vous prie de célébrer la Messe, quand il vous plaira, parce qu'elle ne peut pas communier aujourd'hui*.

J'allai sur-le-champ à la sacristie me revêtir des habits sacerdotaux, et je fus dire la Messe à un autel qui est dans la partie supérieure de l'église, et qui est dédié à l'apôtre saint Paul. Catherine était ainsi éloignée de moi de toute la longueur de l'église, et j'ignorais complètement sa présence. Après la consécration et l'Oraison dominicale, je voulus, selon les rites sacrés, diviser la sainte hostie. A la première fraction, l'hostie au lieu de se diviser en deux, se divisa en trois parties, deux grandes et une petite, qui était longue, il me semble, comme une fève ordinaire, mais pas aussi large. Cette parcelle, pendant que je regardais attentivement, me sembla tomber sur le corporal, à côté du calice au-dessous duquel je faisais la fraction; je la vis parfaitement descendre vers l'autel; mais je ne pus pas la distinguer sur le corporal.

Pensant que la blancheur du corporal m'empêchait de retrouver sur-le-champ cette parcelle, je fis une nouvelle fraction, et après avoir dit l'*Agnus Dei*, je consummai la sainte Hostie. Dès que j'eus la main droite libre, je m'en servis pour chercher sur le corporal, à côté du calice où j'avais vu tomber la parcelle; mais je ne pus rien trouver. Très-troublé de ce qui m'arrivait, je continuai ce que je devais faire, et après avoir achevé la communion, je recommençai mes recherches, en examinant le corporal dans tous les sens; mais ni la vue, ni le toucher ne me firent rien découvrir. J'en étais affligé jusqu'aux larmes : je résolus de terminer la Messe à cause des assistants, et de visiter ensuite avec soin l'autel. En effet, quand tout le monde fut retiré, j'examinai minutieusement, non-seulement le corporal, mais encore toutes les parties de l'autel; je ne retrouvai rien; comme il y avait devant moi un grand tableau, je ne pouvais croire que

la parcelle eût été tomber par derrière l'autel, quoique je lui eusse vu prendre cette direction, quand elle s'était échappée de mes mains. Pour plus grande sûreté, je cherchai des deux côtés et je regardai jusqu'à terre; mais toujours sans plus de résultats. Je songeai alors à aller demander conseil au prier du couvent. Je couvris l'autel avec soin, et je recommandai au sacristain de n'en laisser approcher personne jusqu'à mon retour.

Je fus à la sacristie; mais à peine avais-je ôté mes vêtements, qu'arriva le Père Christophe, prier de la Chartreuse. Je le connaissais beaucoup, et j'avais pour lui une grande affection; il venait me prier de le faire parler à Catherine. Je lui dis de vouloir bien attendre un peu, parce que j'avais une affaire à traiter avec le prier; mais il me répondit : *C'est aujourd'hui jeûne solennel, et il faut absolument que je retourne bien vite au couvent : vous savez qu'il est très-éloigné de la ville; au nom de Dieu, ne me faites pas attendre; car, en conscience, j'ai besoin de parler à Catherine.* Je dis alors au sacristain : *Restez ici et veillez sur cet autel jusqu'à mon retour,* et je fus avec le religieux jusqu'à la maison de Catherine : on m'y répondit qu'elle était à l'église des Frères. J'en fus très-étonné; je revins sur mes pas avec mon compagnon, et je trouvai en effet les compagnes de Catherine dans le bas de l'église. Je leur demandai où elle était; elles me répondirent qu'elle était à genoux sur un des bancs, et qu'elle était en extase; et moi qui étais toujours tourmenté de ce qui m'était arrivé, je les priai de prendre tous les moyens pour la faire revenir à elle, parce que nous étions très-pressés.

Elles obéirent, et quand nous fûmes assis avec le prier, je lui dis tout bas, en peu de mots, la peine que j'avais. Elle sourit un peu, et me dit, comme si elle savait tout : *N'avez-vous pas bien cherché?* Je lui répondis que oui. Elle ajouta : *Pourquoi donc alors vous affliger tant de ce sujet.* Et elle ne put encore s'empêcher de sourire. Je le remarquai, et je gardai le silence pendant l'entretien du prier, qui s'en alla, dès qu'il eut la réponse qu'il désirait. J'étais déjà plus tranquille, et je lui dis : *Ma mère, vraiment, je crois que c'est vous qui avez pris la parcelle de ma sainte hostie.* Elle me répondit doucement : *Ne m'accusez pas de cela, mon père; ce n'est pas moi, mais un autre. Je puis vous dire seulement que vous ne retrouverez pas cette parcelle.* Je l'obligeai alors à s'expliquer : *Mon père, me dit-elle, n'avez aucune crainte au sujet de cette parcelle; je vous dirai la vérité, comme à mon confesseur et à mon père spirituel. Cette parcelle m'a été apportée, et je l'ai reçue de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Mes compagnes m'ont engagé à ne pas communier ce matin pour éviter certains murmures; je n'ai pas voulu les contrister, mais j'ai eu recours à mon Epoux bien-aimé; il a daigné m'apparaître lui-même, et m'a présenté cette parcelle qu'il vous avait prise : je l'ai reçue de ses mains sacrées. Réjouissez-vous donc en lui, parce*

que j'ai reçu aujourd'hui une grâce dont je ne saurai jamais assez louer et remercier mon Sauveur. Cette explication changea en joie ma tristesse, et je fus si rassuré par ces paroles que je n'en eus plus aucune inquiétude.

Ces miracles, que le Seigneur a bien voulu faire pour Catherine dans le sacrement de son amour, et dont il m'a rendu témoin, je les rapporte pour que Dieu et les hommes ne m'accusent pas d'ingratitude et de négligence. Passons maintenant à d'autres prodiges qui m'ont été rapportés.

Plusieurs personnes, dignes de foi, m'ont assuré que, quand elles assistaient à la Messe où Catherine communiait, elles voyaient parfaitement la sainte hostie s'échapper des mains du prêtre, et voler jusqu'à sa bouche. Elles m'ont dit que ce prodige arrivait même lorsque je la communiais. J'avoue que je ne l'ai pas très-bien remarqué; seulement, je sentais un frémissement dans la sainte hostie quand je la présentais à ses lèvres : elle entrait dans sa bouche comme une petite pierre qu'on aurait lancée de loin avec force. Frère Barthélemy, de Saint-Dominique, professeur d'Écriture sainte, et maintenant prier provincial de mon ordre pour la province romaine, m'a dit aussi que, quand il communiait Catherine, il sentait la sainte hostie s'échapper, malgré lui, de ses doigts, pour voler dans sa bouche. »

Il y avait plusieurs années que sainte Catherine de Sienna était en relation avec frère Barthélemy, lorsqu'elle commença à se confesser à lui, et à recevoir de ses mains la sainte Eucharistie. Dans l'enquête pour la canonisation de la sainte, ce témoin dit à ce sujet : « L'ardeur de son désir et de son amour était si grande, qu'au moment de lui donner la communion, je sentais la sainte hostie que je tenais dans mes doigts s'agiter, et m'échapper avec violence. J'en étais troublé d'abord, et je craignais quelquefois de voir la sainte hostie tomber par terre; mais elle semblait voler dans sa bouche. Beaucoup de personnes me dirent que la même chose leur était arrivée. »

Nous avons rapporté ailleurs de plusieurs saints, et en particulier de sainte Gertrude et des sœurs de sa communauté, comment Jésus-Christ les fit communier lui-même. (Voy. Visions.) Quelquefois, c'est par le ministère des anges qu'il fait porter aux saints des parcelles de l'hostie. Ainsi, saint Bonaventure, évêque d'Albano, cardinal et docteur de l'Église, s'abstenait souvent de la sainte communion, se croyant le plus indigne des pécheurs. Un jour qu'il entendait la Messe, et qu'il méditait sur la passion de Jésus-Christ, le Sauveur, pour récompenser son humilité et son amour, mit dans sa bouche, par le ministère d'un ange, une partie de l'hostie consacrée que le célébrant tenait dans ses mains.

Parfois, l'hostie descend visiblement d'en haut, et reste suspendue sur la tête du saint, comme dans l'exemple suivant, si remarquable à tous égards : La bienheureuse Imelda, vierge, née à Bologne, l'an 1322, était de

l'illustre famille des Lambertini. Comme son âge ne lui permettait pas de communier ainsi que les religieuses dont elle enviait le bonheur, Dieu, qui connaissait la ferveur de ses désirs, daigna lui-même montrer, par un miracle éclatant, combien elle était digne de se nourrir du pain des anges. Un jour, pendant que les religieuses s'avançaient vers la table sainte, une hostie descendit visiblement d'en haut, et resta suspendue sur sa tête jusqu'à ce qu'elle eût été vue des assistants; alors le chapelain, avec un respect mêlé d'admiration et de frayeur, vint la recevoir sur la patène, et en communia la jeune vierge, qui, inondée de bonheur et transportée d'amour, expira sur-le-champ, l'an 1333.

Quelquefois aussi, l'hostie, par sa couleur ou sa forme miraculeuse, exprime visiblement l'amour divin, dont elle est le signe sensible, et les sept dons lumineux du Saint-Esprit, conférés par la grâce, dont elle est le canal. On raconte qu'Ida de Nivelles, ayant un jour le désir de se sentir intérieurement pénétrée des dons de l'Esprit-Saint, il arriva, qu'au moment où le prêtre élevait l'hostie, le premier dimanche de l'Avent, elle la vit rouge, enflammée comme le soleil à son lever, et qu'elle aperçut sept rayons lumineux qui en partaient, et pénétraient jusqu'au fond le plus intime de son cœur.

Toutes les Histoires de l'Eglise mentionnent le miracle du Juif des Billettes, relativement à une hostie profanée. Ce miracle est consigné dans l'Histoire de Florence, par Villain; dans l'Histoire ecclésiastique de Fleury, t. XVIII, p. 451; dans l'Histoire de l'Eglise de Henrion, t. V, p. 416. Nous croyons donc superflu de le citer ici, renvoyant à ces divers auteurs.

HUBERT (Saint), évêque de Liège. — Un jour que ce saint faisait la procession des Rogations avec son clergé, précédé de la croix et des reliques des saints, et qu'on chantait les Litanies, selon l'usage déjà établi alors, une femme, possédée du démon, troubla cette pieuse cérémonie; mais le saint évêque lui imposa silence, et la délivra, en faisant sur elle le signe de la croix. Dans un temps de sécheresse, il obtint aussi de la pluie par ses prières. Il fut instruit, par révélation, du moment de sa mort, qui arriva le 30 mai 727. Sa châsse est visitée par un grand nombre de pèlerins. On l'invoque surtout contre la rage, et il s'est opéré un grand nombre de cures miraculeuses par son intercession.

HUGUES (Saint), abbé de Cluny, né en 1024, et mort le 24 avril 1109. — Hildebert, évêque du Mans et historien de saint Hugues, rapporte, dans la Vie de ce dernier, le fait suivant, que l'abbé de Cluny raconta lui-même en ces termes à ses religieux. « Je sais, » dit-il, « je sais quelqu'un à qui la Mère de Dieu apparut dans sa chapelle sous la forme que je vais décrire. Elle avait sur les bras, et pressait contre son cœur, un enfant d'une beauté remarquable et d'une grâce surhumaine; elle-même était fort belle; elle avait un regard plein d'amabilité, et semblait

être d'un accès on ne peut plus facile aux pécheurs, et à tous ceux qui s'adressaient à sa miséricorde pour obtenir quelques bienfaits. L'enfant qu'elle portait lui dit avec un doux et ineffable sourire : *Cette nuit, ô ma Mère, est celle de ma naissance; celle, par conséquent, qui a procuré aux anges la gloire et aux hommes la paix; c'est celle qui a été témoin de mon amour pour le genre humain, tombé et déchu de sa grandeur et de son innocence originelles; celle qui a expliqué le sens, jusqu'alors obscur, de la loi, des Écritures et des prophètes; c'est en cette nuit, ô ma Mère, qu'au sortir de votre sein virginal, et plus pur que celui de l'aurore, j'ai écrasé la tête du serpent homicide, et foudroyé la puissance de destruction et de ravage qu'il exerçait sur toute la terre. Où est, en effet, maintenant, où est la ruse, où est l'astuce de ce monstre infernal? où est l'aiguillon mortel avec lequel, avant mon incarnation, il blessait et tuait les âmes?* Tandis que l'Enfant-Dieu parlait ainsi à sa mère, le démon apparut soudain; mais l'Enfant qui est le Dieu fort, lui lançant un regard sévère, lui adressa de dures paroles, en lui reprochant de chercher, par un effet de sa jalousie habituelle, non-seulement à troubler, mais même à empêcher les hommages par lesquels les fidèles honoraient la bienheureuse nuit de sa nativité. Les reproches de l'Enfant divin furent tellement écrasants, que Satan disparut, emportant sur sa face des traces et des marques de la confusion qu'il ressentait au dedans de lui. Ce perfide ennemi étant chassé du milieu de nous, par la parole toute-puissante et irrésistible du Christ, sachez, sachez que Jésus et Marie assistent à vos exercices, à vos chants et à tous vos actes religieux, et qu'ils ont des récompenses ou bien des châtimens pour vous, selon que vous avez vous-mêmes de bonnes ou de mauvaises dispositions dans la prière. Recevez donc avec une piété sincère, et dans des cœurs bien préparés, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et souvenez-vous qu'il aimera à habiter dans celui qui aura à lui offrir une demeure qui lui plaise. »

Hugues de Cluny, un des historiens du saint, Surlus et la *Bibliothèque de Cluny*, rapportent en outre les visions suivantes relatives à saint Hugues. « Un jour donc, » dit l'auteur que nous reproduisons, « un jour Bertin de Varennes était resté seul dans les champs, je ne sais pour quel motif. Tout à coup il vit un groupe de personnages d'une dignité remarquable. En avant de ce groupe marchait une dame d'un éclat et d'une majesté que rien n'égale ici-bas. Il la vit passer devant lui; mais il n'eut pas le bonheur de pouvoir voir son visage. A cette apparition, Bertin demeura immobile; il était tout entier à ses impressions, quand un vieillard vénérable, l'avisant au milieu de ses préoccupations, s'approcha de lui et lui dit : *A qui appartient, ô homme, le champ que tu cultives?* — *C'est, répondit Bertin, à saint Pierre et à l'abbé Hugues.* — *C'est donc,* reprit aussitôt l'inconnu, *c'est donc à moi qu'appartient le champ et son usufruitier, car*

je suis l'apôtre saint Pierre et ce groupe que tu vois est un groupe de bienheureux. La dame qui les précède est la Mère de Dieu. Va, et dis de ma part à l'abbé Hugues qu'il touche à la fin de sa vie et qu'il mette en règle ses affaires personnelles et celles de sa communauté. Bertin n'osa pas d'abord remplir ce premier message ; mais il reçut un second ordre accompagné de reproches sur sa désobéissance et de menaces sévères s'il résistait plus longtemps. Alors il se décida à aller à Cluny, raconter à saint Hugues, avec exactitude, et ce qu'il avait vu et ce qui lui avait été dit. Le saint abbé reçut avec un grand respect, une profonde soumission et une vive reconnaissance, cet avertissement du ciel, et il se prépara avec humilité à paraître bientôt devant le juge suprême.

A peu de jours de là, mais à une grande distance de lieux, Sabine, religieuse distinguée du monastère de Jouarre au diocèse de Meaux en Brie, vit aussi la Mère de grâce au milieu d'un brillant cortège de bienheureux ; elle remarqua en même temps au milieu de cette sainte et auguste assemblée un fauteuil garni de blanc et richement orné ; et elle entendit qu'on disait qu'il était destiné à saint Hugues de Cluny, et que c'était sur ce fauteuil que l'éminent abbé devait aller de la terre au ciel. Sabine raconta sa vision ; peu après vint un courrier qui apprit que saint Hugues, désigné par cette vision, avait cessé de vivre de la vie périssable.

Quelque temps après la mort de cet illustre abbé, Bernard de Narbonne, qui avait longtemps vécu dans le cloître en parfait religieux, tomba dangereusement malade. Dès qu'il se sentit attaqué à mort, il dit à l'abbé Ponce, successeur de saint Hugues et aux religieux qui entouraient son lit : *Savez-vous, mon Père, que j'ai été prieur à Nogent et qu'étant là j'ai vu saint Denis qui m'a dit : « Va, mon frère, va à Cluny, tu y verras Hugues ton abbé, qui n'a plus que peu de jours à passer sur la terre ; tu le verras, ainsi que Ponce qui doit lui succéder et que le prince des apôtres a envoyé de Rome pour le mettre à la tête de l'ordre de Cluny. » Je suis donc venu ici sur son ordre émané de Dieu. Mais, à mon grand regret et à ma confusion, quand notre bon Père mourut, j'étais tellement abattu par la force du sommeil, que je dormais profondément et que j'eus le malheur de ne pas recevoir son dernier soupir et sa dernière bénédiction. Je n'en étais pas digne, et pourtant, au moment où il expira, bien que mes yeux corporels fussent fermés, je le vis des yeux de mon âme, à sa sortie de ce monde ; je le vis et me trouvai en esprit avec les autres frères dans la chapelle de la Vierge où notre vénérable Père s'était fait transporter quelques instants avant sa mort et où il rendit l'âme. Là, je vis également, j'en prends Dieu à témoin, la bienheureuse Vierge Marie, les apôtres Pierre et Paul, puis un chœur de martyrs et de saints confesseurs parmi lesquels je distinguai particulièrement saint Martial, saint Martin et saint Benoît. Tandis que tous ces élus accueillèrent gracieusement*

l'âme de notre Père mourant, des sagittaires fondirent à l'improviste sur toute cette assemblée auguste, et lui lancèrent avec furie une grêle de traits. Mais Marie leva le bras, l'âme de notre Père se réfugia près d'elle comme sous l'aile d'une mère ; et dès qu'ils reconnurent la Reine des élus, les ennemis s'enfuirent avec désordre et précipitation. » (Appar. et Révél. de la très-sainte Vierge, par Paul SAUSSERET, t. II.)

HUGUES (Le bienheureux), — abbé de Bonnevaux, mort en 1189, étant violemment tenté de quitter l'ordre de Clunais où il était entré fort jeune, pria Dieu avec ferveur de lui faire connaître sa volonté. Alors la sainte Vierge lui apparut et lui donna la vision de tous les mystères de la naissance, de la vie, de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Fortifié par cette vision, il ne pensa plus qu'à accomplir dans toute leur perfection ses austères devoirs de religieux. Etant devenu abbé de Bonnevaux, il désobéit à ses novices de retourner dans le monde en lui promettant le ciel s'il restait dans le cloître. Marie daigna elle-même confirmer cette promesse, car ce novice étant tombé gravement malade, elle lui apparut la veille de sa mort, en l'assurant que le lendemain, il recevrait la couronne immortelle. Le lendemain, en effet, il rendit son âme à Dieu. (*Fascic. SS. Ordin. Cisterc. et in Menolog.*)

HUILE. — Selon la parole de l'Apôtre, tous les êtres visibles, tous les éléments ont une signification mystique, car ils représentent, sous la figure du phénomène qui passe, une perfection divine elle-même. Or, parmi les substances consacrées par la bénédiction de l'Eglise, il n'en est point qui ait une signification plus profonde que l'huile employée dans la confection du saint chrême, dans l'Extrême-Onction, et servant à alimenter les lampes qui brûlent devant le tabernacle. Tous les Pères et les docteurs enseignent que la signification mystique de l'huile est la douceur, la mansuétude, qui en a pris le nom d'onction. Il n'est donc pas étonnant que l'huile soit une des substances au sujet de laquelle nous voyons éclater le plus souvent des miracles. Différents articles de ce Dictionnaire et en particulier l'article NARCISSE nous en offriront des exemples. Il nous suffira donc de rapporter ici les quelques faits suivants.

L'huile fut employée dans tous les temps et par une foule de saints pour obtenir des guérisons miraculeuses.

Saint Aphraate, anachorète en Syrie, mort vers 378, opérait un grand nombre de guérisons miraculeuses par le moyen de l'huile ou de l'eau, sur laquelle il avait fait le signe de la croix.

Mallegonde, sœur de saint Caletric, évêque de Chartres, ayant été atteinte d'une maladie dangereuse, envoya chercher saint Lubin, alors évêque de cette ville, et qui fit sur la malade une onction avec de l'huile bénite, accompagnée d'une fervente prière et lui rendit la santé. (vi^e siècle.)

Dans tous les siècles, à l'époque de saint

Martin et de saint Grégoire de Tours, comme au *xvii^e* siècle, dans le sanctuaire vénéré du pèlerinage de Laus, s'est produit une miraculeuse multiplication de l'huile et d'autres prodiges dont elle fut l'objet.

Nous lisons dans l'Histoire de saint Martin de Tours : « L'épouse du comte Avitien, dont le nom est inconnu, envoya un jour au saint évêque, pour qu'il la bénît selon l'usage, un peu d'huile destinée à être ensuite employée comme un remède efficace contre toutes sortes de maladies. Cette huile était contenue dans une petite fiole de verre de forme ronde et terminée par un goulot allongé, cette dernière partie avait été laissée vide pour donner place au bouchon. Or, le prêtre Harpagius attesta dans la suite avoir vu, sous la bénédiction de Martin, l'huile croître insensiblement, atteindre le sommet du goulot et enfin déborder de la fiole. Cette huile conserva la même vertu tandis qu'on la reportait à la mère de famille et, durant le trajet, ne cessa de dégoutter entre les mains du valet qui en était chargé et dont tous les vêtements en furent couverts. La matrone reçut donc le vase plein jusqu'au bord, et quand on voulut le fermer avec le bouchon, on n'y trouva pas l'espace nécessaire pour le recevoir. » — Un auteur moderne ajoute : « On prit souvent de cette huile pour les malades et elle ne diminua point. »

« Sulpice Sévère rapporta chez lui une fiole de verre pleine d'une huile bénite par saint Martin. En effet, nous en avons déjà vu des exemples ; le saint a béni de l'huile pour plusieurs personnes de piété. On en a, dit un auteur, conservé longtemps qui a gardé la même vertu contre toutes sortes de maux. Il est parlé, dans la Vie de saint Ogent, écrite au *vi^e* siècle, d'une fiole d'huile bénite par saint Martin, miraculeusement conservée dans un incendie qui consuma tout le monastère de Saint-Claude où elle était déposée. Elle s'y voyait encore il y a deux siècles. Voici ce que Gallus raconte sur celle que possédait son ami Sulpice : « Celui-ci l'avait placée sur une fenêtre élevée. Un valet de la maison, assez étourdi, prend le linge dont on l'a couverte et, ignorant que la fiole est dessous, le tire sur lui. Le vase tombe sur le pavé de la chambre qui est de marbre. A cette vue tout le monde est saisi de frayeur : on croit que c'en est fait de la bénédiction attachée à cette relique. Mais la bouteille fut trouvée aussi intacte que si elle fût tombée sur la plume la plus molle. Ce fait, ajoute Gallus, ne doit pas être attribué au hasard, mais à la vertu de Martin dont la bénédiction ne put se perdre. »

« Un jour un savant pontife vint heurter à la porte du monastère ; il était allé prier et verser des pleurs sur le tombeau de saint Hilaire de Poitiers, et il venait offrir l'hommage de son respect à la modeste Radegonde. Les religieuses accueillirent le pèlerin avec d'ineffables démonstrations de bonheur et d'estime ; c'était l'illustre Grégoire de Tours ; il alla d'abord faire sa prière devant le bois de la vraie Croix. Pendant qu'il

priaient avec la ferveur que doit inspirer la vue de cet instrument sacré de notre rédemption, il aperçut à la droite de la relique une lampe allumée, dont l'huile dégouttait continuellement dans une conque suspendue au-dessous. L'homme de Dieu, s'imaginant que cette perte provenait de la négligence de l'abbesse, se tourna vers elle pour lui adresser de sévères reproches : *Seigneur, lui répondit-elle, ce n'est pas ce que vous pensez ; c'est la vertu de la sainte Croix.* Alors, Grégoire, se souvenant d'avoir entendu dire que l'huile des lampes qui brûlaient en présence de cette relique, bouillonnait sans cesse et se répandait en abondance sans jamais diminuer, examina attentivement le miracle pendant une heure entière, et vit avec étonnement que pendant cet espace de temps il dégoutta un setier d'huile d'un vase qui n'en contenait guère plus. »

HUMILITÉ. — La partie la plus spéculative en apparence de la Mystique, les apparitions et visions, ont toujours une signification, une conclusion morale et pratique. C'est une remarque importante qu'il ne faut pas perdre de vue et qui n'a pu échapper à quiconque en a fait une étude tant soit peu approfondie. Or, la racine de toutes les vertus enseignées théoriquement ou pratiquement par la Mystique est l'humilité. C'est ce qui résulte d'une manière frappante de toutes les visions même les plus spéculatives. Dieu ayant fait voir un jour à saint Antoine la terre toute couverte de pièges, il s'écria en tremblant : « Qui pourra donc, Seigneur, échapper à tant de dangers ? » Une voix lui répondit : « Ce sera l'homme vraiment humble. » Cette réponse est la conclusion même de toute la Mystique.

HYACINTHE (Saint), — religieux dominicain, fut favorisé du don des miracles. Le suivant est attesté par plus de quatre cents témoins et rapporté dans sa bulle de canonisation. Se trouvant avec trois de ses compagnons sur les bords de la Vistule dans l'intention d'aller prêcher à Visgrade, comme le fleuve était tellement débordé qu'aucun batelier n'osait se hasarder à les passer sur l'autre rive, Hyacinthe, ayant fait le signe de la croix, marcha sur les eaux à la vue d'une grande multitude de peuple qui l'attendait de l'autre côté de la Vistule. Un jour (c'était la veille de l'Assomption) que, prosterné devant un autel de Marie, il employait toutes les puissances de son âme à méditer le mystère de cette grande solennité, et que, baigné de larmes, il soupirait de tout son cœur après les délices des cieux, il vit une grande lumière descendre d'en haut sur l'autel, et, au milieu de cette lumière, il aperçut la Reine des anges qui lui dit : « Ayez bon courage, Hyacinthe, et réjouissez-vous, parce que mon Fils et moi nous exaucerons tous vos vœux ; tout ce que vous demanderez en mon nom vous l'obtiendrez. » Aussitôt après ces mots elle remonta au ciel, et saint Hyacinthe entendit retentir le plus doux concert qui ait jamais charmé les oreilles mortelles. Cette vision lui inspira

une si grande confiance en Dieu et en Marie qu'il se crut dès lors assuré d'obtenir tout ce qu'il voudrait ou demanderait. Hyacinthe découvrit tout ceci en particulier à Florian et à Godin, ses deux amis intimes et les deux confidentes des secrets de son cœur. (LEANDER, in Vita ipsius.)

Prêchant dans la péninsule de Gedan, alors déserte, il prédit qu'il se formerait là dans la suite une grande ville. En effet Primislas, roi de Pologne, y jeta, en 1295, les fondements de Dantzik. En 1231, les Tartares étant venus assiéger Kiow, après l'avoir prise d'assaut ils la réduisirent en cendres. Tandis que des ruisseaux de sang coulaient dans les rues et que la ville était la proie des flammes, Hyacinthe, tenant un ciboire d'une main et une image de la sainte Vierge de l'autre, sortit du couvent qu'il venait de fonder, passa au milieu de l'incendie et traversa le Niéper. Voici ce que son biographe rapporte à ce sujet : « Dès qu'il eut achevé l'auguste sacrifice, il prit le saint Sacrement et se mit en mesure de sortir; mais il y avait dans l'église où il venait de célébrer une magnifique statue d'albâtre représentant la Mère de Dieu, et devant laquelle le pieux Hyacinthe aimait singulièrement à offrir ses hommages à la Souveraine du monde. Au moment où cet homme de Dieu, sortant du temple, passait devant la sainte image, elle lui cria : *Hyacinthe, ô mon fils, vas-tu donc m'abandonner à la rage et aux avanies des fils de Mahomet? Veux-tu que je sois humiliée, mutilée par leurs cimenterres et foulée sous leurs pieds et sous ceux de leurs chevaux? Emporte-moi avec toi.* Hyacinthe répondit : *Comment pourrai-je emporter une statue aussi pesante?* La voix reprit : *Prends-la, mon fils, entre tes bras; elle deviendra légère comme une plume.* Hyacinthe s'approcha, prit la statue qu'il trouva en effet si légère qu'on l'aurait crue de liège. Il sortit donc portant d'une main le Saint-Sacrement et de l'autre la statue de sa Mère chérie. »

Il retourna à Cracovie et, peu de temps après son retour, une femme de qualité lui envoya son fils pour le prier de venir faire des instructions à ses vassaux. Le jeune homme se noya en traversant une rivière pour se rendre près de sa mère; celle-ci accablée de douleur, fit porter le cadavre de son fils aux pieds du serviteur de Dieu qui, après avoir prié quelque temps, le prit par la main et lui rendit la vie.

Saint Hyacinthe tomba malade le 14 août 1257 et Dieu lui fit connaître qu'il mourrait le lendemain, fête de l'Assomption de la sainte Vierge. On raconte qu'à sa mort son âme sainte aperçut une grande multitude de vierges au milieu desquelles il y en avait une qui avait l'air d'une reine et qui semblait commander à toutes les autres. Elle conduisait par la main un religieux dominicain et elle chantait avec une ineffable mélodie : *J'irai à la montagne de myrrhe et à la colline d'encens avec mon bien-aimé serviteur Hyacinthe.* La sainte fille qui eut cette vision, ayant demandé à une des vierges du

cortège, quelle était cette vierge remarquable entre les autres et quel était le religieux qu'elle tenait par la main, il lui fut répondu que cette Vierge était Marie et que le religieux était saint Hyacinthe qu'elle emmenait au ciel. (Chron. SS. Deip.; Negot. Sæcul. Mar.; BZOVIVUS, POIRÉE, Triple cour., t. II, p. 580, etc.)

HYMNES MYSTIQUES. — Voy. CHANTS, MUSIQUE. — L'esprit de l'homme, uni à Dieu, touche par là même en lui aux esprits célestes, aux bienheureux, de sorte qu'il peut recevoir de ce contact divin l'inspiration du beau dans l'art comme celui du vrai dans la science, et se trouver ainsi assisté dans les œuvres de son génie du concours même de Dieu et de celui des élus. Cela seul peut expliquer d'ailleurs ces illuminations soudaines, ces inspirations spontanées qui ne naissent ni du fond de l'homme lui-même, ni des conditions visibles qui l'entourent. Cela seul explique la puissance magique de ces œuvres inspirées d'en haut et la vénération dont elles sont l'objet. Citons à l'appui de ces remarques les faits suivants extraits de la *Mystique* de Görres.

« Saint Herman Joseph de Steinfeld, » dit-il, « avait une grande dévotion pour sainte Ursule et ses compagnes et il s'était même établi entre elles et lui une sorte de commerce intime comme il arrive presque toujours en ces circonstances. Elles lui apparaissaient souvent, se nommaient à lui, lui découvriraient beaucoup de choses cachées, et venaient le consoler dans ses nécessités et ses peines. Il voulut composer en leur honneur une nouvelle hymne, où il pût leur exprimer sa reconnaissance et son amour. C'est celle qui commence par ces mots :

O vernantes Christi rosæ,
Supra modum speciosæ,
O puellæ,
O agnellæ,
Christi charæ columbellæ.

Comme il commençait à écrire ce chant, une des vierges lui apparut et, se tenant devant lui, lui communiqua de la manière la plus gracieuse ce qu'il devait écrire. Puis il vit une belle colombe se poser sur son épaule, et il reconnut en elle une des saintes vierges. C'est pour cela que dans cette hymne il les appelle des colombes. Il voulut aussi trouver une mélodie pour ce chant; mais la chose était plus difficile. Cependant il y réussit et sa composition se trouva ainsi achevée. Voici comment s'y prit son biographe, qui vivait avec le saint dans le même couvent, pour savoir de lui comment la chose avait eu lieu :

« Longtemps après que le fait s'était passé, comme j'étais assis seul avec lui, » nous raconte-t-il, « je lui dis comme en plaisantant que je trouvais que ç'avait été de sa part une sorte de présomption d'avoir osé composer des mélodies, puisque c'est déjà quelque chose de très-difficile pour ceux qui ont étudié l'art de la composition. Le saint, se croyant obligé de se justifier de la faute qu'on lui reprochait et de lever le scandale de son frère, dé-

couvrit le secret qu'il avait caché jusque-là. *Ce n'est pas moi seul, lui dit-il, qui ai composé ce chant ; mais les saintes colombes m'ont beaucoup aidé.* Je lui demandai alors comment il avait reçu cette révélation. Il répondit : « *Lorsque j'ai écrit cette hymne, comme j'étais embarrassé de la mélodie que je devais lui donner, je m'étendis sur ma couchette ; j'entendis alors un chœur de vierges qui, voltigeant dans l'air au-dessus de moi, me chantèrent l'air que je cherchais, et je me mis à le noter sur les paroles tel que je l'avais entendu.* — *Ceci me paraît une fable, lui dis-je. Comment un homme, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, peut-il se rappeler et noter un chant qu'il n'a entendu qu'une fois.* Le saint ému par ces paroles et voulant dissiper mes doutes, excita bien davantage encore mon admiration lorsqu'il ajouta : *Toutes*

les fois qu'il m'arrivait d'oublier leur chant et d'écrire d'autres notes, elles répétaient devant moi les chants que j'avais oubliés, et cela bien des fois, jusqu'à ce que la mélodie se fût parfaitement empreinte dans ma mémoire. Il se mit alors à chanter les strophes que les vierges lui avaient apprises ainsi, et son visage respirait une merveilleuse allégresse.

Parmi les vieux chants de l'Eglise qui, traversant les siècles pendant que tout changeait autour d'eux, sont arrivés jusqu'à nous, et dont la grandeur, la majesté, la grâce et la sainte beauté pénètrent et ébranlent encore aujourd'hui nos âmes, on peut croire que beaucoup ont été inspirés de cette manière par un esprit supérieur. Palestrina lui-même raconte qu'il a écrit une de ses meilleures compositions telle qu'il l'avait entendu chanter par les anges. »

I

IDOLES. — A l'époque où l'Eglise luttait contre le paganisme encore debout, la toute-puissance surnaturelle des saints se révélait souvent par le renversement et la destruction miraculeuse des idoles. Les annales de l'Eglise et les Vies des saints sont remplies de faits de ce genre, et nous pourrions en citer un grand nombre. Mais pour le but que nous poursuivons, et pour l'étude de la Mystique, il nous suffit de constater par quelques exemples cet exercice de la puissance surnaturelle dans l'homme.

Saint Satyre, martyr en Achaïe, passant devant une idole, la fit tomber par terre en soufflant dessus et en faisant le signe de la croix. Arrêté pour ce fait, il fut décapité en 267.

En revenant de Constantinople, saint Porphyre, évêque de Gaze, passa devant la statue de Vénus, qui était placée sur un autel dans un carrefour : cette statue tomba d'elle-même et se brisa devant lui, quoiqu'elle fût en marbre ; ce fait eut lieu au commencement du ^v^e siècle.

La Vie de saint Martin de Tours nous offre une foule d'exemples de destruction miraculeuse d'idoles. Nous en rapporterons ailleurs quelques-uns, nous bornant ici aux deux faits suivants :

La ville d'Amboise n'était alors qu'une bourgade, une espèce de vieux château abandonné. Un peu plus tard, elle était habitée par un grand nombre de frères : « Vous vous souvenez, dit Gallus à ses auditeurs, y avoir vu jadis une idole construite dans des proportions gigantesques. C'étaient des pierres d'un poli parfait dont la masse s'élevait en forme de tour et se terminait par un cône. La beauté de cet ouvrage contribuait à entretenir la superstition dans le pays. Le bienheureux, qui ne l'ignorait pas, en avait souvent recommandé la destruction au prêtre Marcellus établi en ce même lieu. Quelque temps après sa dernière recommandation, il revint à Amboise et trouve encore debout l'édifice profane. Il en fait des reproches au prêtre ; celui-ci se défend : une

troupe de soldats et tout l'appareil de la force publique suffiraient à peine pour renverser une telle masse ; devait-on croire l'entreprise facile pour de faibles clercs et des moines ? Alors Martin a recours à sa ressource habituelle ; il passe toute la nuit en prière. Au matin, un ouragan s'élève, l'édifice de l'idole est balayé jusque dans ses fondements. » Le fait était attesté par Marcellus lui-même.

Voici un autre miracle à peu près semblable. Il est raconté sous la garantie du témoin Refrigerius. Il y avait dans un autre endroit une colonne d'une masse énorme qu'une idole surmontait. Le saint avait résolu de l'abattre, mais il n'avait en son pouvoir aucun moyen d'y réussir. Suivant sa coutume, il a recours à l'oraison. Soudain, une colonne en quelque façon pareille à l'autre, tombe du ciel, heurte l'idole et réduit en poudre toute cette masse qui semblait indestructible. C'était donc peu pour notre évêque de faire en secret usage de la puissance du Ciel ; il fallait encore que cette même puissance se montrât visiblement, et aux yeux même des hommes obéissant à Martin.

IGNACE DE LOYOLA (Saint). — Comme nous rapportons à différents articles de ce Dictionnaire, tous les traits miraculeux de la vie de ce saint, né en 1491 et mort le 31 juillet 1556, nous ne citerons ici que quelques faits qui n'ont point trouvé place ailleurs.

Dès les premiers moments de sa conversion, les vérités éternelles firent tant d'impression sur lui, qu'il fut étonné lui-même de se voir transformé en un autre homme. Ainsi la conversion d'Ignace s'acheva par où elle avait commencé ; et la lecture fit en lui ce que n'avaient pu faire dans une maladie mortelle, ni les frayeurs de la mort, ni une apparition céleste et une guérison miraculeuse. Les faveurs qu'il reçut du ciel, ne servirent pas peu à lui faire oublier les vanités de la terre. La Vierge lui apparut une nuit, tenant le petit Jésus entre ses bras,

et tout environnée de lumière. A cette vue Ignace eut l'âme remplie de je ne sais quelle onction céleste, qui lui rendit insipides les plaisirs des sens. Il lui sembla que, pendant l'apparition qui dura assez de temps, on lui purifiait le cœur, et qu'on effaçait de son esprit toutes les images des voluptés sensuelles. L'effet de l'apparition ne passa pas avec ellé. Depuis ces moments heureux, il ne ressentit plus les révoltes de la chair, et n'eut pas même de ces pensées qui tourmentent quelquefois les personnes les plus chastes. Mais il ne put perdre sans douleur la présence de Jésus et de Marie. Pour s'en consoler, il regardait souvent le ciel; et toutes les fois qu'il le regardait, ce que le monde a de plus charmant lui faisait horreur.

Ignace passait partout pour un saint, et le peuple le croyait un homme à miracles : c'est pourquoi on lui amena une femme tourmentée depuis quatre ans du malin esprit, et qui avait tous les signes d'une véritable possession. Il la renvoya aux exorcismes de l'Eglise, disant qu'il n'était point prêtre, et qu'un pécheur comme lui était bien éloigné d'avoir l'empire sur les démons. Mais on le pressa tant de faire au moins un signe de croix sur la possédée, qu'il ne put s'en défendre, et elle fut délivrée au même instant.

Peu de jours après, on lui présenta une fille furieuse, et qui faisait des contorsions effroyables : tout le monde voulait qu'elle fût aussi possédée. Ignace dit, en la voyant, qu'elle ne l'était pas; que ces mouvements extraordinaires venaient d'une cause naturelle; et que, si le diable y avait part, ce n'était qu'en troublant l'imagination de la malade. Il fit un signe de croix sur elle, et sa fureur cessa aussitôt.

Il y avait dans l'hôpital de la Madeleine un pauvre homme, nommé Bastida, qui, depuis plusieurs années, tombait du haut mal. Il en tomba une fois en la présence d'Ignace, et l'accès fut long et violent. Ignace touché de compassion, éleva les yeux au ciel, fit une prière pour le malade, et lui mit la main sur la tête. Bastida revint à l'heure même, et guérit si parfaitement de son mal, qu'il ne s'en ressentit jamais.

La sainte Vierge, à la protection de laquelle il s'était abandonné, lui apparut une nuit qu'il était en prière et se fit voir à lui dans tout l'éclat de sa beauté et de sa majesté célestes. Ses historiens assurent qu'il fut plus de trente fois favorisé d'apparitions, soit du Sauveur, soit de son auguste Mère. (RIBADENEIRA, P. COURCIER, p. 290 et suiv.)

Les miracles, nombreux dans sa vie, se multiplièrent encore plus après sa mort. Le P. Bobadilla étant venu de Tivoli à Rome, fut attaqué d'une fièvre très-violente. Comme on le logea dans la chambre où saint Ignace était mort, il s'adressa à lui au fort de son mal, et tout à coup la fièvre le quitta. Il publia la grâce qu'il avait reçue par l'intercession de son P. Ignace, et il disait que le témoignage d'un homme comme lui en valait

deux, par la raison qu'il ne croyait pas légèrement les miracles. Plusieurs autres personnes furent guéries en divers endroits de l'Europe et du Nouveau-Monde, en implorant l'assistance du fondateur de la Compagnie de Jésus.

ILDEFONSE (Saint), archevêque de Tolède, né en 607 et mort en 667. — Cet ardent zéléteur du culte de la Mère de Dieu, à qui nous devons le célèbre *Traité de la virginité perpétuelle de Marie*, en fut récompensé par une apparition de la Reine du ciel. L'authenticité de cette apparition miraculeuse a été proclamée par l'Eglise elle-même. En effet le Pape Grégoire XIII a approuvé un office commémoratif de cette descente de Marie dans l'église de Tolède qui célèbre cet événement glorieux le 24 janvier, jour où saint Ildefonse reçoit un culte public.

Un jour de l'Assomption, le saint Pontife s'étant levé vers le milieu de la nuit pour aller à l'église présider Matines, se dirigea, escorté de tout son clergé, vers la maison de Dieu. Mais ceux qui, à la tête du cortège, ouvrirent la porte du saint lieu, furent tout à coup éblouis par l'éclat d'une vive lumière, qui remplissait l'auguste enceinte. A cette vue ils eurent peur et prirent la fuite. Mais le digne prélat, qui pouvait dire comme l'Apôtre, *Je ne me sens coupable de rien* (I Cor. iv, 4), avança d'un pas ferme et pénétra résolument dans l'intérieur de l'édifice. Il alla même à travers ces abondantes et merveilleuses clartés, jusqu'à la chapelle de la Vierge.

Là, de nouveaux prodiges devaient frapper ses regards et lui prouver combien il était aimé du ciel; car, dans la chaire du haut de laquelle il avait coutume d'instruire et de bénir son peuple, était la Mère de Dieu elle-même toute brillante de beauté. Ayant levé les yeux plus haut, il vit autour de Marie, et au-dessus de sa royale et divine personne, toute l'abside du temple remplie d'une nuée de vierges qui chantaient en chœur des cantiques, comme on enchante seulement au ciel. Fixant alors sur leur Reine un regard humble et modeste, il l'entendit lui dire : *Continue, cher Ildefonse, bon et zélé serviteur, à bien faire ton devoir, et reçois de ma main, comme gage de ma tendre affection pour toi, une récompense que je t'apporte des trésors de mon Fils. Ce vêtement est béni, et il t'enveloppera, il te pénétrera de grâce. Mais ne t'en sers que le jour de ma plus grande fête; et parce que, comme un sage et fidèle serviteur, tu as toujours eu les yeux sur moi, et que ma louange a toujours découlé de tes lèvres dans le cœur de tes ouailles, je veux que, dès cette vie, on sache que tu me plais; et, pour celu, on te verra orné de ce riche vêtement dont je te gratifie; et, dans l'éternité, tu partageras le bonheur des élus.* Ce disant elle disparut avec toutes les vierges dont elle était accompagnée. La lumière étincelante dont l'église était remplie disparut en même temps.

On voit encore, dit-on, dans le magnifique

trésor de la cathédrale de Tolède, la chasuble, et selon d'autres, l'aube que la sainte Vierge donna en cette circonstance au défenseur de sa perpétuelle virginité. L'étoffe ou le tissu en est d'une blancheur et d'un travail admirables. Jamais archevêque de Tolède n'osa depuis, si l'on en croit quelques historiens, s'asseoir dans la chaire qu'occupait alors la Mère de Dieu. (*Appar. et révé. de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSERET, t. I, p. 115; *Chron. SS. Deip.*, p. 96; *SURIUS*, t. III, 26 janv.; *TRITHEM.*, *Descript. Eccles. in Hildesons.*; *CANISIUS*, lib. v, c. 20; *BARON.*, *Annal.*, t. VIII, ann. 657; *POIRÉE*, II, 574; *D'ARGENTAN*, VIII, 337; *LETOURNEUR*, *Mois de Marie*, p. 49; *MARIANA*, *Hist. Hispan.*, lib. vi, cap. 11; *ADAM.*, 657, etc.)

ILLUMINATIONS INTÉRIEURES.—Nous avons déjà expliqué, dans l'Introduction, le caractère de cette illumination intérieure, produite par l'union de l'âme à Dieu et répondant sur tout notre être une lumière non pas sèche, stérile, inféconde, abstraite et spéculative, mais efficace, féconde, pratique et vivante, qui est amour pour le cœur, courage, énergie, héroïsme pour la volonté, comme elle est intelligence et pensée pour l'esprit. Nous compléterons, dans la suite de ce travail, et principalement à l'article **SCIENCE**, ce qu'il nous reste à dire à ce sujet. Mais il importe de remarquer surtout que cette science mystique, bien différente en cela de la science humaine, qui ne s'adresse qu'à un côté séparé de l'homme, l'intelligence, que la science mystique, dis-je, s'adresse simultanément à l'homme tout entier replacé dans l'unité de sa vie, et le saisit dans son cœur et dans sa volonté, non moins que dans son esprit, ces trois aspects de son être étant toujours en concordances harmoniques.

Citons ici comme exemple de ces illuminations intérieures le court sommaire de la vie intime de Marie d'Agreda, ainsi résumée dans la *Mystique* de Görres: « Marie d'Agreda, » dit-il, « eut d'abord de fréquentes extases. Comme elle pria Dieu un jour de lui accorder la familiarité de l'esprit, et de la détacher de la partie extérieure et sensible, d'où elle craignait quelque danger pour son âme, il lui fut dit qu'elle serait conduite par des sentiers mystérieux à un état lumineux, si elle le désirait sérieusement et si elle veillait soigneusement sur elle-même, mais à la condition qu'elle ne révélerait qu'à ses supérieurs ce qui se passerait en elle. A partir de ce moment, un changement profond se produisit dans son intérieur. La lumière qui l'éclairait lui vint d'une région plus élevée, et l'esprit l'emporta à une hauteur qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer. La partie supérieure de son âme, se détachant de la partie inférieure, et la laissant dans le dénûment, prit son vol vers Dieu. Quoiqu'elle ne perdît plus l'usage des sens extérieurs ni celui des puissances intérieures de l'âme sensible, elle les sentait reposer dans un calme et un recueillement admirables. Son esprit recevait les illumina-

tions d'en haut d'une manière immédiate; sa volonté brûlait de l'amour le plus pur, et tendait uniquement vers le bien suprême. Mais tout restait renfermé dans l'intérieur de l'âme : la partie sensible n'y avait aucune part, et aucun œil mortel n'y pouvait rien voir. Lors même que son esprit était élevé à la plus grande hauteur, on ne pouvait apercevoir en elle aucun signe extérieur, si ce n'est un maintien pieux et recueilli, qui annonçait une grande application intérieure. Elle fut conduite par cette voie, depuis l'âge de vingt-deux ans jusqu'à sa mort, montant toujours par degrés à une perfection plus élevée, à mesure que, plus sévère contre elle-même, elle conformait davantage sa vie à celle du Sauveur. Ses progrès dans la perfection ne pouvaient donc, malgré le soin qu'elle prenait de les cacher, rester ignorés de ses compagnes. Considérant sa vie irréprochable et son avancement dans la vertu, elles se virent forcées de l'honorer comme une sainte, quoique ses extases eussent disparu, et de lui rendre leur affection. Le bruit de ses vertus commença à se répandre, même hors du convent; mais sa vie intérieure resta cachée, et il ne fut permis qu'à ses confesseurs d'y porter un regard de temps en temps. Ceux-ci trouvèrent que son âme était bien mieux disposée encore qu'auparavant à recevoir de plus grandes et de plus vives lumières, sans que sa facilité à vaquer aux occupations extérieures de son état en fût diminuée, et qu'au milieu de ses travaux elle gardait continuellement le recueillement intérieur. L'élan de son âme vers Dieu devint habituel, et il lui fut donné de grandes lumières. Elle reçut l'intelligence des mystères de la foi et de la loi du Seigneur, puis celle des mystères de la vie du Christ et de sa Mère. Elle se sentait, comme elle le dit elle-même, en tout cela, élevée au-dessus de soi, également éloignée de la surabondance et de la disette des sens : vide de tout attrait pour les créatures, elle se trouvait comme en un désert, et accessible seulement dans sa partie supérieure aux influences divines. Elle connut par une révélation intérieure qu'on voulait la nommer supérieure.

Marie cependant avait fait de nouveau d'immenses progrès dans la vie intérieure, et la lumière céleste dont elle était favorisée lui faisait pénétrer jusqu'à l'essence et aux propriétés intimes des choses. Elle était devenue la fiancée du Seigneur, qui se l'était unie par une alliance mystique et merveilleuse, après avoir éprouvé longtemps sa fidélité, et l'avoir purifiée de toute affection terrestre. Elle reçut alors de nouveaux enseignements, qui lui apprirent ce qu'elle devait faire pour se rendre digne de cet état, en avançant toujours dans la perfection. Elle reçut l'ordre d'écrire ces prescriptions, afin qu'elles lui servissent de règle à l'avenir. Elle obéit, se renferma quelque temps dans la solitude, et écrivit un livre sous ce titre : *Loi de la fiancée, sommet de la charité fraternelle et enseignements de la science divine*. Dans cet écrit, Dieu demande d'elle qu'elle

lui bâtit en son âme un temple mystique digne de sa majesté.

Le commandement qu'elle reçut d'écrire la vie de la sainte Vierge, fut encore pour elle l'occasion de nouveaux progrès. Pendant qu'elle écrivait, son cœur brûlait intérieurement, et les langues de feu qui descendent sur les apôtres au jour de la Pentecôte semblaient reposer sur elle. Une lumière douce et puissante à la fois, soumettant entièrement son intelligence et ses sens, l'éclaira intérieurement surtout dans la dernière partie. Toutes ses inclinations terrestres furent modifiées, et elle se sentit poussée par une force irrésistible à faire toujours ce qu'il y avait de plus parfait. Lorsque l'ouvrage fut achevé, le Seigneur lui apparut dans une vision intérieure, paré de nouveaux attraits et de nouvelles grâces. Il lui sembla qu'il la présentait au Père éternel, et elle entendit une voix qui disait qu'il était convenable qu'elle fût la première à mettre en œuvre ce qu'elle avait écrit, afin qu'on en vit les fruits dès le commencement. Elle y consentit, et une voix dit au-dessus d'elle : *Les jours de ton âme sont achevés ; elle est déjà morte au monde : aujourd'hui elle est renouvelée et renaît devant Dieu, comme celui qui commence une nouvelle vie.* Elle s'humilia et s'anéantit plus encore qu'elle n'avait fait auparavant, et fut à l'égard de la sainte Vierge comme un enfant qui suit en tout les leçons de sa maîtresse. Elle recueillit les enseignements qu'elle avait reçus de cette manière dans un livre auquel elle donna ce titre : *Loi de la fiancée ; pensées et soupirs du cœur pour arriver au vrai but qui est le bon plaisir du Seigneur.* Elle y ajouta un traité *Des vertus et excellences de la sainte Vierge ;* un autre *De la méditation de la passion de Jésus-Christ,* et la suite de ses Exercices pieux de chaque jour.

Le Seigneur lui-même fut son maître au second degré de son noviciat. Elle entra dans le troisième en 1653, le jour de l'Ascension. Elle n'avait encore rien senti de pareil à ce qu'elle éprouva dans ce nouvel état d'union intime avec Dieu, où Dieu vit en nous et opère en nous comme l'âme de notre âme ; et il semble que celle-ci ne peut monter plus haut en cette vie. Un an plus tard, dans un ravissement, elle fit devant le trône du Très-Haut sa profession, s'engageant à imiter Jésus-Christ et sa Mère, et à vivre en union avec Dieu. Puis, en 1658, parmi de nombreuses extases, elle donna à son histoire la forme qu'elle a encore aujourd'hui.

Marie fut élevée à un haut degré de perfection. Elle dit elle-même à ce sujet : *Je remarquais en moi les grands et merveilleux effets de la lumière qui m'éclairait, et qui, me séparant de tout le terrestre, me portait toute à Dieu. Et je sentais que j'étais plus là où j'aimais que là où je vivais. Mon corps était affaibli et épuisé ; mes mauvaises inclinations étaient mortifiées, liées et assujetties ; les vertus prenaient leur essor, chacune en son rang.*

L'amour embrasait et conduisait la partie supérieure de l'âme, et celle-ci, de son côté, attachait à Dieu l'inférieure. Toutes les convoitises mauvaises, de même que toutes les passions de l'appétit irascible, étaient sans force ; toutes mes bonnes inclinations étaient portées à l'amour de la vertu ; l'appétit irascible tout entier était armé contre le mal et le péché, et tout ce que j'avais aimé jusque-là m'était devenu un objet d'horreur et d'effroi.»

IMAGES. — Nous ne rechercherons pas ici comment la vertu plastique des images peut devenir l'occasion ou la manifestation de visions, d'apparitions mystiques dont les faits sont nombreux dans l'histoire du culte et des saints. Nous n'essayerons pas non plus d'énumérer les innombrables miracles auxquels donnèrent lieu les images, notamment à l'époque de l'hérésie des Iconoclastes.

L'empereur Constantin Porphyrogénète, dans un discours qui lui est attribué, fait l'histoire de l'image miraculeuse d'Edesse, et cite les nombreux miracles qui eurent lieu à cette occasion. (Voy. FLEURY, *Hist. ecclés.*, liv. XII, p. 48-52.)

Après divers auteurs, Carocci, dans son 1^r livre de *l'Histoire des images de la Vierge à Rome*, parle d'une antique image de Marie, vénérée dans l'église de sainte Marie-Madeleine, sous le titre de *Salut des infirmes*. Cette image, dit-il, fut possédée par le Pape saint Pie V, et lui parla en diverses occasions, et notamment pour annoncer la victoire de Lépante. Elle fut depuis encore l'occasion de nombreux miracles. Il en est de même d'une image de Jésus crucifié, connue sous le nom de *la sainte Face de Lucques*, et honorée depuis onze siècles dans cette ville, où elle fut l'occasion de nombreux miracles. Nous en pourrions citer une foule d'autres, mais nous devons nous borner à ces indications générales pour ne pas nous écarter du sujet direct de la Mystique.

Nous trouvons dans les œuvres de sainte Thérèse, une vision relative au culte des images, et qui en rappelle l'importance. « Ayant lu, » dit-elle, « dans un certain livre qu'il y a de l'imperfection à garder des images curieuses, et croyant dès auparavant que la pauvreté obligeait à n'en avoir que de papier, et cela m'avait confirmé dans cette opinion, et j'en voulais ôter une qui était dans ma cellule. Mais, Notre-Seigneur me dit, lorsque je ne pensais point à cela : *Que cette mortification n'était pas bonne, parce que l'amour de Dieu étant préférable à la pauvreté, je ne devais point me priver, ni mes religieuses, de ce qui pouvait nous y exciter ; que ce livre que j'avais lu n'entendait parler, par ces mots de choses curieuses, que des ornements dont on enrichit des images, et non pas des images ; que c'avait été un artifice du démon d'inspirer aux Luthériens pour leur perte de retrancher tous les moyens qui peuvent porter à la piété. Ma fille, ajouta-t-il, ceux qui me sont demeurés fidèles, doivent*

maintenant plus que jamais, s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font. »

IMMOBILITÉ. — Ce phénomène se trouve sous différentes formes dans l'histoire de la vie des saints, et d'une manière toute surnaturelle, soit pour intimier l'ordre de Dieu, soit comme exercice de leur toute-puissance sur la nature; Görres en cite les exemples suivants. « Les confesseurs de sainte Rose de Lima, » dit-il, « lui avaient conseillé d'entrer dans un couvent, et les Augustines étaient disposées à la recevoir. Un dimanche donc elle se mit en route, avec son frère, pour se rendre chez elles en secret. Etant entrée dans l'église des Dominicains, qui était proche, pour prier la sainte Vierge. lorsqu'elle voulut se lever pour partir, elle se sentit comme clouée au sol. Son frère, voyant qu'elle tardait, l'avertit avec impatience qu'il était temps de partir. La sainte rougissant chercha à se détacher du sol sans pouvoir y réussir. Son frère, après l'avoir avertie trois fois, voulut l'aider à se lever, mais leurs efforts réunis n'eurent aucun effet. Rose comprit que c'était un signe que la Providence avait d'autres desseins sur elle; et à peine eut-elle promis de retourner chez sa mère et de demeurer chez elle qu'elle se sentit légère comme une plume, put se lever seule et regagner sa maison. On raconte aussi que plus d'une fois la prière d'un saint suffit pour rendre immobiles des assassins ou des voleurs, comme on peut le voir dans la Vie de Sophie, femme de Théodoric, comte de Hollande, dans celle de Philippe Ferrari, de saint Franche, de Bandin de Sienna, de Catherine de Cordoue, et de plusieurs autres. Quelquefois, surtout dans les premiers siècles de l'Eglise, des processions païennes tout entières furent arrêtées, et comme fixées au sol de cette manière, comme on peut le voir dans la Vie d'Apollonius, abbé en Egypte, et de saint Martin. »

Nous rapportons ailleurs le trait auquel Görres fait ici allusion. Mais en voici d'autres du même genre non moins remarquables dans la *Vie de saint Martin de Tours*.

« Avec Martin, » dit le poète, « aucun temps, pas même celui des voyages, n'était vide de merveilles. Tout chemin était pour lui le chemin du ciel. » Un jour qu'il visitait son diocèse, accompagné de ses disciples, ceux-ci, on ne sait pour quel motif, s'étaient arrêtés et l'avaient laissé prendre les devants; c'était sur une levée publique. Sur la même voie arrivait à leur rencontre un chariot du fisc rempli d'hommes de guerre. Martin était alors couvert d'un habit à long poil, espèce de manteau noir et pendant, qui l'enveloppait tout entier. En l'apercevant, les bêtes de l'attelage qui se trouvaient de son côté prirent ombrage et se rejetèrent un peu du côté opposé. Ce mouvement fut cause qu'elles s'embarrassèrent dans leurs traits et mêlèrent leurs longues files : on parvint à les dégager; mais ce ne fut pas sans peine, et la voiture en fut retardée dans sa course rapide. Irrités de ce contre-temps, les soldats sautent

précipitamment à terre, et tombant sur Martin, se mettent à l'accabler de coups de fouets et de bâtons. Le saint endure ce traitement sans proférer une parole. Son incroyable patience ne fait qu'augmenter la fureur de ces malheureux; car ce qui anime surtout leur rage, c'est de le voir mépriser les coups dont on le frappe, comme s'il y était insensible. Ses disciples ne tardent pas à accourir, et le rejoignent au moment où, horriblement ensanglanté, le corps tout couvert de plaies, il vient de tomber à terre sans connaissance. Ils le placent sur son âne, et maudissant le lieu témoin d'un tel forfait, se hâtent de fuir au plus vite. Cependant les soldats sont retournés à leur chariot. Leur fureur assouvie, ils songent à continuer leur route. Sur leur ordre, le cocher veut faire partir les mules; toutes demeurent en place, immobiles comme si elles étaient de bronze. Leurs maîtres élèvent la voix; les fouets résonnent à droite et à gauche. Peine inutile : rien ne remue. Ils se lèvent alors tous ensemble pour frapper ces animaux. Les fouets gaulois s'usent sur les flancs des pauvres mules. On dépouille toute une forêt du voisinage, et l'on bâtit ces malheureuses bêtes avec des branches énormes. Ces mains cruelles se lassent en vain. Fixées en un seul et même lieu, les mules semblent changées en statues. Ces hommes ne savent plus que faire. Déjà, tout brutaux qu'ils sont, ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître que c'est une force surnaturelle qui les retient. Rentrant enfin en eux-mêmes, ils veulent savoir qui est celui qu'ils ont tout à l'heure battu dans ce même lieu. Ils vont aux enquêtes, et apprennent des passants que c'est Martin qu'ils ont traité avec tant de barbarie. Ils ne sont dès lors plus en peine pour s'expliquer le prodige : évidemment, s'ils sont arrêtés, c'est en punition de l'outrage fait par eux à ce grand homme. Tous donc, ils s'empressent de courir après lui et parviennent à le rejoindre. Pénétrés de l'audace de leur attentat, remplis d'une juste confusion, ils versent d'abondantes larmes. Souillés d'une poussière dont ils se sont eux-mêmes couverts la tête et le visage, ils se jettent aux pieds de Martin, implorent de lui leur pardon et le supplient de les laisser s'en aller. *Leur conscience seule les a, disent-ils, assez punis; ils ont assez compris que la terre aurait pu les engloutir eux-mêmes tout vivants, ou qu'ils auraient eux-mêmes mérité de perdre l'usage de leur sens, et de devenir immobiles comme cela était arrivé aux bêtes de leur attelage.* Ils prient, ils conjurent de nouveau le saint de leur pardonner ce crime et de leur accorder la liberté de poursuivre leur marche. Le bienheureux qui, avant l'arrivée de ces hommes, avait su qu'ils étaient arrêtés, et l'avait appris à ses disciples, fut assez bon pour leur accorder leur grâce. Il rendit le mouvement à leurs mules et leur permit de continuer leur voyage.

Notre évêque, on vient de le voir, exerçait un empire absolu sur les créatures, comme Adam, aux jours de son innocence.

En voici une nouvelle preuve. Un jour qu'il parcourait encore son diocèse avec ses disciples, il rencontra une troupe de chasseurs dont les chiens poursuivaient un lièvre. La pauvre petite bête avait déjà perdu beaucoup de terrain. Or, à ce moment, s'étendait devant elle une vaste plaine découverte de toutes parts et qui ne lui offrait aucun refuge : sa mort était imminente; un moment encore, elle allait être prise; ses nombreux détours ne faisaient que retarder l'instant fatal. Son danger émeut de pitié l'âme du bienheureux. Il commande aux chiens de cesser leur poursuite et de laisser aller l'animal fugitif. A peine ont-ils entendu sa voix et son ordre, qu'aussitôt ils s'arrêtent comme attachés ou plutôt cloués à leur place. Ainsi, grâce aux liens qui enchaînent ses persécuteurs, le pauvre lièvre s'échappe sans aucun mal. »

IMPASSIBILITÉ. — Toutes les explications que nous pourrions donner au sujet de cette faculté surnaturelle, que nous trouvons si souvent dans les saints, et spécialement dans les martyrs, toutes ces explications, dis-je, sont renfermées dans les deux visions suivantes. « Le bienheureux Suso désira savoir de la divine Sagesse comment les serviteurs de Dieu souffrent et ne sentent pas pour ainsi dire leurs souffrances. Dieu lui répondit dans une vision : *Il faut d'abord que mon serviteur aime la mortification et l'abnégation, et qu'il meure entièrement à lui et à toutes les créatures. Ce degré de perfection est bien rare, mais celui qui y est arrivé s'élève rapidement à Dieu et se transforme tellement en sa première origine, qu'il ne songe à lui et aux autres créatures qu'en Dieu seulement; cela fait naître en son âme un amour et une vive jouissance des œuvres de Dieu comme si Dieu n'avait rien fait dans ce monde, mais qu'il lui eût abandonné sa puissance divine pour tout créer lui-même. L'amour et la joie font régner l'âme sur les œuvres de Dieu comme si elles étaient les siennes et dès lors elle peut désirer et obtenir tout ce qu'elle veut, puisqu'elle s'est approprié le ciel, la terre et toutes choses. Est-il étonnant alors que les afflictions et les croix ne l'impressionnent point comme elles impressionnent ceux dont le désir formel est de ne pas souffrir? Les saints ne sont pas plus que les autres hommes insensibles à la douleur; elle a même plus de prise sur eux; car le plus souvent de longues pénitences ont épuisé leurs forces, mais leur âme est à l'abri de toute atteinte puisqu'elle ne recherche et n'aime que la croix. Aussi rien au dehors ne dénote l'impaticence; jamais le moindre geste, la moindre parole contrarie à la résignation et à la douceur. Leurs corps souffrent, mais leur âme s'enivre de Dieu et savoure dans l'extase un bonheur ineffable. Comment au sein de cette essence divine dans laquelle ils sont tout transformés, pouvoir ressentir la tristesse et la douleur? L'amour qui les anime fait qu'ils ne peuvent plus prendre la douleur pour une douleur, l'affliction pour une affliction. Ils ne connaissent en Dieu qu'une paix profonde*

et inaltérable, et tout cela vient de ce qu'ils ont enchaîné et détruit leur volonté propre pour s'appliquer avec une immense ardeur à accomplir la volonté de Dieu. Son bon plaisir leur est si cher que toutes les peines et les afflictions leur deviennent délicieuses et qu'ils ne peuvent alors désirer et vouloir autre chose. Il ne faut pas croire pourtant qu'il est défendu aux saints de demander à Dieu d'adoucir leurs souffrances et de les délivrer du mal. Dieu lui-même a voulu qu'ils le demandent dans leurs prières. Mais ils ne le font que dans les limites d'une entière soumission de leur jugement et de leur volonté à la divine Providence; ils ne s'y opposent jamais, parce qu'ils savent que les croix viennent d'un Père sur la bonté duquel ils peuvent se reposer, et puisque Dieu est un bien essentiellement plus intime et plus présent à sa créature que la créature ne l'est à elle-même, il leur est impossible d'agir contre sa volonté, ne fût-ce qu'un instant. D'ailleurs ne connaissent-ils pas mieux que personne les tourments inévitables qui attendent ceux qui s'opposent à la volonté divine et veulent la faire plier à leurs caprices? Ceux-là ne goûteront que la paix des damnés, et seront à jamais rongés d'un sombre désespoir, tandis que ceux qui se sont dépouillés de leur volonté propre jouissent d'une paix continue et inaltérable dans la prospérité comme dans le malheur. Dieu qui habite en eux y fait ce qu'il lui plaît et les gouverne en toutes choses. Comment une croix peut-elle être dure et pesante, si, dans cette croix même, ils voient Dieu, ils trouvent Dieu, ils se réjouissent du bon plaisir de Dieu, sans ressentir la moindre opposition de leur volonté? Aussi tous les délices du ciel les inondent et leur vie intérieure est une fête éternelle. »

Flavien, diacre de l'Eglise de Carthage, eut cette vision : Il crut voir saint Cyprien, et lui demander si les martyrs sentaient la douleur des coups. Saint Cyprien lui répondit : « La chair ne souffre point quand l'esprit est dans le ciel, et le corps ne sent rien, si l'âme est entièrement dévouée à Dieu. »

Dans la Lettre de l'Eglise de Smyrne aux Eglises catholiques concernant le martyre de saint Polycarpe, nous lisons ce qui suit : « Qui pourra ne pas être pénétré d'un sentiment de vénération à la vue de ces hommes incomparables, pour qui les tortures et les chevalets, les fouets armés de pointes, le fer des bourreaux, et les flammes d'un bûcher ardent, n'étaient qu'un doux et agréable rafraîchissement? Ils voyaient, sans pâlir, couler leur sang par mille ouvertures que la cruauté des tyrans avait faites à leur corps; ils regardaient d'un œil tranquille leurs entrailles palpitantes. Le peuple ému d'un spectacle si plein d'horreur, ne pouvait retenir ses larmes; les martyrs seuls, fermes, inébranlables, ne laissaient pas même échapper un soupir; à peine pouvait-on entendre le moindre gémissement; leur bouche, fermée à la plainte, ne s'ouvrait que pour bénir le nom du Seigneur.

Ils se présentaient aux supplices avec un air libre; mais ils souffraient en silence, et leur patience n'était pas moins digne d'admiration que leur générosité. Dieu, qui du haut du ciel jetait des regards de complaisance sur ces illustres combattants, non-seulement les animait au combat par l'assurance prochaine d'une récompense éternelle, mais aussi faisait couler dans leurs membres déchirés une vertu secrète qui tempérerait la violence de leurs maux; et qui soutenant par sa force toute divine leur âme attaquée de tous côtés, la rendait victorieuse de la douleur malgré la faiblesse de leurs corps. Il les excitait même de la voix; il faisait briller à leurs yeux les couronnes qu'il leur préparait; de là venait le mépris qu'ils faisaient des juges; de là cette constance insurmontable; de là ces désirs violents de sortir de ce triste séjour qu'une faible et sombre lueur n'éclaire qu'avec peine, pour aller jouir, dans la terre des bienheureux, de cette lumière vive et pure qui sort du sein de Dieu, comme d'une source féconde et inépuisable; de là enfin naissait ce sage et judicieux discernement qui leur faisait préférer la vérité au mensonge, le ciel à la terre, l'éternité au temps. »

Les vingt-trois compagnons du martyr saint Adrien lui disaient : « Confiez-vous au Seigneur. A la vérité nous avons craint pour vous tandis que vous étiez encore homme; mais maintenant que vous êtes élevé au-dessus de la nature humaine, l'ennemi ne pourra plus prévaloir désormais. Ne craignez donc rien, car le Christ triomphera lui-même en vous. » Toute la raison de l'impassibilité des martyrs est dans ce peu de mots.

Le martyr saint Victor encourageait ses compagnons en leur rappelant ce qu'il avait éprouvé lui-même. *Au milieu des tourments les plus cruels*, leur disait-il, *j'ai invoqué, par mes prières et mes larmes, le Seigneur miséricordieux; et voilà que tout à coup je l'ai vu portant dans ses mains le signe céleste de notre rédemption; et il m'a dit : « Que la paix soit avec toi, Victor. Ne crains rien, je suis Jésus, et c'est moi qui envoie la confusion et les supplices à mes saints. » Cette voix a versé dans mon âme une telle force que tous les tourments ne me paraissaient plus rien.* C'est pour cela que le martyr Flavien demandant à saint Cyprien si le coup de la mort était très-douloureux, celui-ci répondit : *Le corps ne sent rien, quand l'âme s'est donnée toute à Dieu.* Nous ne devons donc pas nous étonner de trouver dans les actes de la persécution de Dioclétien que, bien souvent, les martyrs, les femmes elles-mêmes, inondées d'une joie ineffable et divine, se précipitaient dans les bûchers enflammés. Bien souvent aussi les éléments et les animaux sauvages, reconnaissant dans les martyrs leurs maîtres, n'osaient les attaquer. (*Voy. BÊTES FÉROCES, ANIMAUX*, etc.) Le saint martyr Pion parut, après sa mort, comme s'il eût reçu de nouveaux membres. Ses cheveux étaient plus beaux, sa barbe était plus

florissante; et il avait l'apparence d'un jeune homme, car le feu avait rajeuni son corps. Une grâce merveilleuse respirait sur tous ses traits; de sorte qu'il était un sujet de confiance et d'admiration pour les Chrétiens et d'effroi pour les païens. L'eau, de même que le feu (*Voy. EAU, FEU, INCOMBUSTIBILITÉ*, etc.), se montrait rebelle quelquefois à la cruauté des persécuteurs, et l'on vit, par exemple, la mer rejeter, près de Césarée, au milieu d'agitations violentes, le corps de saint Apphian. Les bêtes les plus féroces, saisies de respect devant les martyrs, n'osaient toucher leur corps et se retournaient quelquefois contre les bourreaux. D'autres fois elles se précipitaient sur ces généreux confesseurs; mais, arrêtées tout à coup comme par une force divine, elles reculaient; de sorte qu'il fallait les lâcher deux ou trois fois de suite, et les exciter à mordre avec le fer et le feu. Encore ne pouvait-on pas toujours y réussir, et il fallait trancher par le glaive une vie que les animaux les plus cruels s'obstinaient à ménager. C'est ce qui arriva, d'après l'épître de l'Eglise de Vienne, aux martyrs de Lyon. Blandine resta tout le jour attachée à un poteau, au milieu des bêtes, sans qu'aucune osât toucher son corps. Des chaises embrasées sur lesquelles on faisait rôtir à petit feu les martyrs s'échappaient une odeur insupportable pour les païens et délicieuse pour les Chrétiens. — *Voy. MARTYRS.*

INCOMBUSTIBILITÉ. — Nous avons déjà montré à l'article FEU comment la toute-puissance surnaturelle de l'homme uni à Dieu commande en maître à cet élément destructeur et s'en fait obéir au moindre de ses ordres. Les faits qui prouvent cette puissance surnaturelle des saints sont innombrables. Nous en avons déjà rapporté plusieurs; nous en citerons d'autres encore, et nous pourrions ici en donner une longue énumération. Mais nous croyons nécessaire de nous restreindre, et nous en mentionnerons seulement assez pour montrer ce phénomène dans tous les temps et dans tous les lieux, principalement à l'époque du martyre.

Dans la *Lettre de l'Eglise de Smyrne aux Eglises catholiques*, sur le martyre de saint Polycarpe et de ses compagnons, lettre que nous avons déjà citée dans l'article précédent, nous lisons ce qui suit : « A peine le saint martyr avait-il fini sa prière, que la flamme, sortant de tous côtés de l'immense bûcher sur lequel on l'avait placé, s'éleva à gros tourbillons jusqu'au ciel. Ces tourbillons de flamme, se courbant en arc et s'étendant à droite et à gauche, représentaient une voile de navire enflée par le vent. Cette voûte de feu suspendue en l'air couvrait le corps du saint martyr, sans que la moindre étincelle osât, pour ainsi dire, ou approcher ni toucher ses vêtements. Ce corps sacré exhalait une odeur pareille à celle d'un pain nouvellement cuit, et sa couleur était semblable à celle d'un or pur qui sort de la fournaise, et qui, par son éclat, réjouit la vue.

Outre cela, l'on sentait comme un agréable mélange de toutes sortes de parfums qui dissipait la mauvaise senteur qui sort ordinairement des corps que le feu consume. Cette merveille étonna les ennemis de notre religion; ils étaient convaincus de leurs propres yeux que le corps d'un Chrétien était devenu respectable au plus furieux de tous les éléments. On ordonna donc à un de ceux qui avaient soin d'entretenir le bûcher de bois de s'en approcher et de reconnaître de plus près la vérité du prodige. Cet homme ayant fait son rapport, on lui dit d'aller enfoncer son poignard dans le corps du saint : il le fit, et à l'heure même il en sortit une si grande abondance de sang que le feu en fut éteint. On vit même une colombe sortir de ces flots de sang et prendre son essor vers le ciel. Cette foule de miracles ne causa pas moins de frayeur que d'étonnement à tout ce peuple rassemblé. »

Saint Amance, tribun d'une légion romaine et martyr à Tivoli vers l'an 119, fut livré aux flammes qui ne lui firent aucun mal.

Saint Andoche, disciple de saint Polycarpe et martyr vers la fin du II^e siècle, fut jeté dans un feu ardent dont il ne reçut pas la moindre atteinte.

Saint Fructueux, évêque de Tarragone, fut martyrisé avec ses deux diacres, le 21 janvier 259. Lorsqu'on les eut attachés sur le bûcher, on alluma un grand feu, qui parut les respecter et qui ne brûla d'abord que leurs liens. Alors les martyrs se trouvant les mains libres, les étendirent en forme de croix, pour prier selon la coutume des fidèles; et c'est ainsi qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu avant que le feu n'eût endommagé leurs corps. Deux Chrétiens, Abilan et Migdone, qui étaient domestiques du gouverneur, les virent monter au séjour de la gloire; ils firent remarquer ce spectacle à la fille d'Emilien qui le vit comme eux.

Saint Paul martyr à Byzance fut jeté dans une fournaise ardente d'où il sortit sans la moindre brûlure, l'an 273. La même année Sainte Paule, martyre à Constantinople, fut jetée dans un feu ardent qui ne lui fit aucun mal.

En 273 aussi, pendant la persécution de l'empereur Aurélien, saint Hyppace et saint Lucillien, martyrs à Byzance, furent jetés dans une fournaise et ils en sortirent aussi sains qu'en y entrant.

Saint Claude, enfant, et martyr à Byzance sous l'empereur Aurélien, fut jeté dans une fournaise ardente, et en sortit sain et sauf.

Saint Juste et saint Abonde, martyrs en Espagne, vers l'an 283, furent jetés dans le feu par ordre du préfet Olibrius, et n'en reçurent aucune atteinte.

Saint Eulampe, martyr à Nicomédie l'an 303, pendant la persécution de Dioclétien, fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, et il en sortit le corps aussi intact qu'auparavant. Ce prodige convertit 200 idolâtres qui furent décapités avec lui. Sa sœur, sainte Eulampie, ayant appris qu'il

souffrait pour Jésus-Christ, s'élança au milieu de la foule et court embrasser son frère. Comme lui, elle est plongée dans une chaudière d'huile bouillante et de même que lui elle n'en reçoit aucune brûlure.

Sainte Afre, martyre à Augsbourg, ayant été brûlée vive, en 304, son corps se retrouva entier et n'ayant été nullement endommagé par le feu.

Sainte Julitte, martyre à Césarée en Cappadoce, fut condamnée à être brûlée vive. Mais les flammes s'étant élevées autour d'elle en forme d'arcade, n'endommagèrent point son corps.

Saint Boniface, martyr à Tarse en Cilicie, était intendant d'une dame romaine nommée Aglaée. Il fut plongé dans une chaudière de poix bouillante et en sortit sans aucun mal. Il fut décapité en 307.

Saint Acace, martyr à Milet, dans l'Ionie, vers l'an 321, fut jeté dans une fournaise ardente, mais les flammes ne lui firent aucun mal.

Saint Basse, évêque de Nice et martyr sous la persécution de Dèce, fut jeté dans un brasier ardent dont il sortit sain et sauf.

Saint Ambroise, martyr à Ferentino sous Dioclétien, fut condamné à divers supplices, entre autres celui du feu qui ne lui fit aucun mal.

Sainte Antoine, martyre à Nicée, sous Dioclétien, fut de même livrée aux flammes sans en recevoir aucune atteinte.

Saint Cindée, prêtre de Syde en Pamphlie, fut jeté dans les flammes sous la persécution de Dioclétien. Il échappa miraculeusement à ce supplice et à plusieurs autres.

Saint Bonose, officier dans le corps des *vieux herculéens* sous Julien l'Apostat, et martyr en 362, fut plongé dans une cuve de poix bouillante sans qu'il en reçût aucun mal.

Saint Cyrille, évêque de Gortine, fut condamné à être brûlé viv; mais il sortit du feu sain et sauf (III^e siècle).

Saint Grégoire le Grand rapporte que sous le règne de Totila, les Goths mirent le feu à l'ermitage de saint Benoît solitaire en Campanie, dans l'intention de le faire périr lui-même, mais que les flammes le respectèrent et que son habitation ne fut pas même endommagée. Les barbares loin d'être frappés de ce miracle le tirèrent de sa cellule et le jetèrent dans un four qu'on venait de chauffer pour y cuire du pain. Benoît fut encore préservé miraculeusement des atteintes du feu et il en sortit sain et sauf sans que ses habits fussent endommagés.

Saint Boniface, diacre et martyr à Carthage en Afrique, en 483. Hunéric l'ayant fait arrêter avec un grand nombre de moines les fit mettre dans un vieux bateau pour y être brûlés sur la mer, et lorsqu'on les eut liés sur le bois dont le bateau était rempli, on tenta à diverses reprises d'y mettre le feu; mais il s'éteignit aussitôt et il fut impossible de les brûler. Hunéric couvert de confusion et transporté de rage à la vue de ce miracle, les fit assommer à

coups de rames et l'on jeta leurs corps dans la mer, qui les repoussa sur la côte, chose qui parut extraordinaire sur cette plage.

Saint Boniface ou Brunon, apôtre de la Russie, alla trouver un jour le roi d'une petite province de cette contrée; et ce prince lui dit qu'il se convertirait s'il le voyait passer au travers d'un grand feu sans se brûler. Saint Boniface accepta la proposition et le miracle eut lieu en présence du prince qui reçut ensuite le baptême (Commencement du XI^e siècle).

INCORRUPTIBILITÉ DES CORPS. — La force destructive, dans la nature physique, décompose tous les corps pour en former de nouveaux, s'arrête souvent devant le corps des saints, comme si elle n'osait approcher de ce lieu qui a servi de tabernacle à l'Esprit vivant de Dieu, ou comme si elle voulait aussi révéler à sa manière ce temple de l'Esprit-Saint. Ce serait un travail magnifique, et plein d'enseignement, que l'histoire des corps saints qui ont été conservés incorruptibles, souvent flexibles et quelquefois avec toutes les marques extérieures de la vie, premier miracle, qui était comme l'indice et le signe des nombreux miracles opérés par ces reliques bénies. Nous n'avons pas la prétention d'entreprendre cette histoire, mais nous désirons vivement attirer l'attention de tous les Chrétiens sur ces faits si merveilleux, et pourtant si peu connus, si mal étudiés. A l'article **CORPS** nous avons déjà parlé de cette incorruptibilité, privilège d'un organisme sanctifié par la présence de Dieu. Aux articles **TOMBEAUX**, **RELIQUES** et autres, nous parlerons de cette vie miraculeuse d'outre-tombe ou la puissance surnaturelle des saints se développe et s'exerce encore après leur mort.

Cette partie si curieuse, si consolante et si pleine d'enseignements, de la Mystique, a en partie échappé aux études pourtant si admirables du savant Görres, qui demandent, sur ce point comme sur quelques autres, à être largement complétées. Tout en laissant ce travail à d'autres plus compétents, nous essaierons cependant d'en tracer quelques jalons, et surtout de rassembler quelques matériaux. C'est là le sujet moins de cet article que des autres auxquels nous renvoyons dans le cours de ce Dictionnaire. Le célèbre auteur de la *Mystique* n'a guère consacré au sujet qui nous occupe ici que les quelques passages suivants :

« Le corps de Liduine avait été miné pendant trente-huit ans par les maladies les plus terribles. Mais lorsqu'elle eut rendu son âme à Dieu, son visage n'inspirait aucun effroi, et n'avait pas même la pâleur de la mort; il paraissait plutôt oint d'une huile ou d'une liqueur aromatique, et brillait d'un tel éclat qu'il paraissait comme glorifié. Tous ceux qui la virent ne pouvaient se lasser de la regarder, et disaient qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi beau. Tout le reste de son corps brillait du même éclat, ses membres étaient ronds et voûtés, com-

me s'ils n'eussent jamais souffert. Toutes ses plaies avaient disparu, et il ne lui restait qu'une légère cicatrice des blessures que lui avaient faites les Picards. Après la mort de sainte Colette, son corps garda pendant douze heures la couleur qu'il avait pendant la vie; puis il devint blanc comme la neige et parsemé de veines bleues, qui en relevaient la beauté. Tous ses membres étaient revêtus d'une telle grâce, que l'état de l'innocence primitive semblait être revenu pour elle; et plus de trente mille personnes accoururent pour la voir. Marie-Jeanne de Tours étant morte à l'âge de quatre-vingt-douze ans, son corps, épuisé et desséché par la vieillesse, les jeûnes et les mortifications, reverdit en un moment, devint blanc comme la neige, poli comme l'ivoire, et semblable à celui d'une jeune fille de dix-huit ans. Quinze jours après la mort d'Antoinette de Florence, religieuse Clarisse, les sœurs, ayant ouvert le cercueil, trouvèrent son corps intact et rouge, comme s'il était vivant. Et plus tard, toutes les fois qu'elles allaient le visiter, elles le trouvaient alternativement blanc et rose. Il en fut de même de Madeleine de Pazzi, de Rose de Lima, de Catherine de Sienne, de Lutgarde, de Colombe de Riéti, de Dominique de Paradis, d'Oringa et de beaucoup d'autres femmes.

Parmi les hommes, nous pouvons citer saint François d'Assises, saint Antoine de Padoue, saint Laurent Justinien, dont les joues, deux jours après sa mort, devinrent roses comme celles d'un homme vivant, et dont le corps resta intact pendant les soixante-sept jours qui s'écoulèrent avant sa sépulture. Le corps de Philippe d'Aquéro, qui était auparavant d'une couleur brune, devint clair et blanc, et ses ulcères, qui sentaient très-mauvais pendant sa vie, répandirent une odeur agréable. La clarté de la chair va quelquefois jusqu'à la transparence. Sulpice rapporte de saint Martin que son corps, après sa mort, était plus pur que le cristal et plus blanc que le lait. On rapporte la même chose de saint Hugues, évêque de Lincoln. Lorsque cette clarté est jointe à la délicatesse des tissus, la couleur rose du corps semble venir de la vivacité du sang, qui se manifeste quelquefois alors par des hémorrhagies après la mort. Souvent aussi le corps des saints garde après la mort une souplesse et une flexibilité merveilleuses; ou bien il reste incorruptible. A mesure, en effet, que l'esprit s'affranchit des liens de la vie inférieure pour s'élever vers Dieu, celle-ci devient moins grossière, moins matérielle, et par conséquent moins corruptible. Déjà la tempérance et la sobriété, en restreignant dans de justes limites la jouissance des aliments matériels qui doivent entretenir la vie, diminuent par là même la matérialité du corps. Après la mort de Marie d'Oignies, lorsqu'on voulut laver son corps, on le trouva tellement amaigri par les jeûnes et les maladies, que l'on pouvait suivre sur la peau du ventre, comme sous un liège

transparent, tout le cours de l'épine dorsale. Les exemples de cette incorruptibilité sont tellement nombreux qu'il est impossible et inutile à la fois de les citer tous. Nous choisirons donc parmi eux celui de Catherine de Bologne, parce qu'il nous est attesté de la manière la plus authentique, et que ce cas nous offre d'ailleurs tous les phénomènes qui se rattachent aux faits de ce genre. Nous suivrons le récit que nous a laissé à ce sujet Illuminata Bembi, qui a été témoin oculaire de tous les faits qu'elle raconte.

Elle commence à parler de la mort de Catherine, qui arriva en 1463, dans la quarantième année de son âge. A peine avait-elle fermé les yeux, que son visage devint florissant de beauté et sa chair tendre comme celle d'un enfant. En même temps son corps et les draps dans lesquels elle était morte répandirent une odeur délicieuse; de sorte que tous en étaient dans l'étonnement. On porta son corps dans l'église, et comme on passait devant l'autel du Saint-Sacrement, on vit son visage sourire gracieusement; sur quoi tous les assistants se pressèrent autour d'elle, et ravis de son ineffable beauté, se mirent à lui baiser les mains, les pieds et ses vêtements. On prépara sa tombe, et l'on descendit le corps en terre sans cercueil. Il en sortit alors un parfum délicieux. Les deux sœurs qui étaient descendues dans la fosse craignant que la terre ne couvrît et ne gâtât son visage si beau et si brillant, étendirent dessus un drap, puis placèrent une planche grossière sur le corps, mais elles s'y étaient prises d'une manière si maladroite, que la terre que l'on jeta tomba sur le visage et sur le corps tout entier. La sépulture une fois terminée, les sœurs, par amour et par dévotion pour elle, se partagèrent les objets qui lui avaient servi pendant son vivant, et s'entretenaient continuellement de ses vertus. Leur vénération pour elle augmenta bien davantage encore à la lecture du livre qu'elle avait écrit. Elles allaient donc fréquemment au cimetière visiter sa tombe, pleurer, prier ou lire auprès d'elle, et toujours elles sentaient un parfum délicieux. Comme il n'y avait là ni fleurs, ni herbes odorantes, elles finirent par croire que cette odeur venait de la tombe de Catherine. Bientôt des miracles s'y opérèrent, plusieurs malades y trouvèrent la santé. Les sœurs commencèrent donc à regretter de l'avoir enterrée sans cercueil, et elles firent part de leurs regrets au confesseur du couvent. Celui-ci, qui était un homme intelligent, nous demanda, raconte la biographie, ce que nous voulions faire. Nous lui dîmes que nous voulions lever son corps, le mettre dans un cercueil en bois, puis l'enterrer de nouveau. Il fut étonné de cette demande, car il y avait déjà dix-huit jours qu'elle était morte, et il pensait que son corps devait être en putréfaction. Nous, nous mettions en avant la bonne odeur qu'il exhalait, et il nous permit enfin de le lever,

pourvu qu'aucune mauvaise odeur ne se manifestât.

Nous fîmes préparer un cercueil, et dès le soir, nous nous mîmes à l'œuvre. Mais il s'éleva au moment même une tempête, accompagnée de grêle et d'éclairs. Les sœurs se mirent en prières, et l'orage cessa. Le ciel néanmoins resta obscur, et l'on ne voyait pas une étoile. L'une de nous sortit dans le cimetière, et pria Dieu de nous manifester par un signe s'il approuvait ce que nous voulions faire. Le ciel devint serein aussitôt, et les étoiles brillèrent au-dessus de la tombe. Toutes, remplies d'étonnement et de joie, se mirent promptement à l'œuvre. Lorsque nous découvrîmes le visage, nous le trouvâmes meurtri et défiguré par la planche qu'on avait mise dessus, et parce que les sœurs, en creusant la terre, l'avaient frappé avec leur pelle. Nous plaçâmes son corps dans un cercueil pour le remettre en terre; mais un instinct secret et merveilleux nous poussa toutes à le placer pour quelque temps sous la porte. Là, le nez et le visage reprirent leur forme naturelle. La défunte devint blanche et belle, comme si elle eût vécu encore, et répandait avec cela une odeur délicieuse. Le matin, les sœurs allant à Matines, furent remplies d'étonnement, et, ravies par le parfum qu'elle répandait, elles ne pouvaient se lasser de la toucher et de la baiser. La plupart se rendirent à l'église, et quelques-unes seulement restèrent près du corps pour l'enterrer. Mais celles-ci, poussées comme par une force mystérieuse, le portèrent dans l'église, devant le saint Sacrement, à l'endroit où se trouvait toutes les sœurs. On vit alors comme un éclair de joie illuminer deux ou trois fois son visage; et son corps, à chaque fois, exhalait un suave parfum. La sainte semblait imiter ce qu'elle avait fait pendant sa vie; car lorsqu'elle entra dans l'église et qu'elle se prosternait devant l'autel, elle ne pouvait se rassasier de témoigner à Dieu son respect. Toutes les sœurs étaient profondément émues. Le parfum se répandit dans l'église et le cloître, s'attachant aux mains de ceux qui le touchaient, et personne ne savait ce que cela voulait dire. L'odeur n'était pas continue, mais elle cessait quelquefois, le temps à peu près de dire le *Pater*. C'était tantôt l'odeur du musc, tantôt celle de la violette ou d'oëillet, ou des aromates les plus précieux, sans qu'on pût la déterminer d'une manière précise. Cependant le corps avait du sang à la tête, à la gorge, aux jambes et aux pieds, où la planche avait pesé davantage.

De blanche qu'elle était auparavant, elle commença à devenir rouge, et une sueur odorante coula de tous ses membres. Tantôt elle était rouge comme un charbon allumé; tantôt elle pâlisait et distillait continuellement une liqueur, tantôt pure comme l'eau, tantôt comme mêlée d'eau et de sang. Nous fîmes appeler notre confesseur. Le bruit de cet événement s'était déjà répandu dans la ville; et, ayant appris la chose com-

me les autres, il venait avec un médecin très-distingué, le docteur Marcanova. Ils inspectèrent le corps avec la plus grande attention. Il arriva bientôt d'autres personnes capables de porter un jugement sur cette affaire : des ecclésiastiques, des médecins. L'évêque suffragant assura qu'il avait vu au moins trois cents corps saints, mais qu'aucun ne lui avait paru aussi beau que celui de Catherine. Le légat permit de l'exposer à la vénération des fidèles pendant sept jours, à la grille du chœur. Tous purent le voir rose, de belle forme, et changeant de couleur de temps en temps. L'évêque fit construire un monument en forme d'autel, et on l'y mit en présence des principaux de la ville, et de nous toutes, au milieu des hymnes et des chants. Le cercueil fut fermé de deux clefs, dont l'une fut donnée au confesseur et l'autre gardée dans le couvent. Le vendredi suivant, on nous permit de visiter le corps. Lorsque nous eûmes ôté l'étoffe de soie qui le couvrait, nous le trouvâmes tout inondé de cette sueur qui, lorsqu'elle était sèche, répandait une odeur délicieuse. Une de nous ayant détaché des pieds un peu de peau à l'endroit où la planche avait pesé, il en coula aussitôt du sang. Cette nuit-là, ses yeux parurent tellement enfoncés qu'on n'en apercevait presque plus aucune trace. Cette circonstance nous affligea. Nous refermâmes le cercueil et prîmes avec nous la clef. La nuit de Pâques, nous retournâmes à son tombeau; et l'ayant ouvert, nous trouvâmes un de ses yeux beau et ouvert. Quelque temps après, l'autre s'ouvrit peu à peu; et le matin de la fête elle était si belle qu'elle paraissait rayonnante d'éclat. Le lendemain, elle fut visitée en cet état par les principaux ecclésiastiques et laïques de la ville, qui n'en revenaient pas d'étonnement. Trois mois après sa mort, et à deux fois différentes, il sortit de son nez un plat de sang. Dans la suite, comme toute l'Italie accourait pour la voir, elle fut placée dans une chapelle particulière, assise sur un fauteuil, richement vêtue et les mains appuyées sur ses genoux; et c'est en cet état qu'on peut la voir encore aujourd'hui. Elle ressemble parfaitement à une personne vivante, si ce n'est que les parties exposées à l'air ont noirci.

Quelquesfois l'incorruptibilité du corps se communique aux objets qui ont été en contact avec lui. En 1439, après que la cathédrale de Florence fut bâtie, lorsqu'on voulut lever le corps de saint Zénobe, on trouva ses os reposant sur des feuilles et des fleurs d'un ormeau qui, 1010 ans auparavant, avaient poussé au mois de janvier, au moment où on l'ensevelissait pour la première fois et que l'on avait mises à cause de cela dans le cercueil. Elles étaient restées intactes pendant tout ce temps, comme ce blé qu'on trouva dans les catacombes de Rome, et qui, après de longs siècles, avait gardé assez de vertu pour germer encore. » (A. SS., 25 Mai.)

Comme on vient de le dire, les exemples

de l'incorruptibilité du corps des saints sont tellement innombrables, qu'il est à la fois inutile et impossible de les citer tous. Cependant pour en donner quelque idée, il nous semble indispensable d'en citer, outre ceux qui précèdent, d'assez nombreux exemples pour montrer la constance et la régularité de ce grand phénomène dans tous les temps et dans tous les âges, depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'à nos derniers martyrs contemporains du Tong-King et de la Cochinchine. Voici quelques-uns de ces innombrables exemples.

Le corps de saint Félix, évêque de Bourges, fut trouvé entier 12 ans après sa mort qui eut lieu en 576.

Jean l'Humble, anachorète près de Rose, vécut et mourut dans une caverne sans être connu que de Dieu. Sept ans après sa mort, une lumière miraculeuse fit découvrir son corps, qui, malgré ce laps de temps, était aussi entier et aussi exempt de corruption que s'il n'eût cessé de vivre que depuis quelques heures. (vi^e siècle.)

Vingt-cinq ans après sa mort, l'on retrouva sans aucune marque de corruption le corps de sainte Etheldrède, vierge et abbesse d'Ely en Angleterre, morte en 679.

Sainte Withburge, vierge en Angleterre, mourut le 17 mars 683, et 5 ans après, son corps fut trouvé sans corruption.

Sainte Wereburge, abbesse du monastère d'Ely, mourut sur la fin du vi^e siècle, et en 708 son corps fut trouvé entier et sans aucune marque de corruption.

Saint Arcald, diacre et martyr, fut précipité en 1066 dans le lac Majeur, pour avoir combattu avec saint Herlambaud la simonie des prêtres. Dix mois après, son corps ayant été retrouvé au fond du lac sans aucune marque de corruption, Herlambaud à cette nouvelle, rassembla le peuple de Milan à son de trompe; et suivi d'une multitude innombrable, il se rendit près du corps de son ami, et le ramena en grande pompe avec des croix et des cierges.

L'an 1102, on trouva sans aucune marque de corruption le corps de saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, mort en 1066.

Le corps de saint Caradeu ermite, puis religieux au monastère de Saint-Hismaël, fut trouvé dans un parfait état de conservation plusieurs années après sa mort qui eut lieu en 1124, et il s'opéra un grand nombre de miracles à son tombeau.

Le bienheureux Oldegair, évêque de Barcelone, mourut le 6 mars 1137, et son corps se conserve sans aucune marque de corruption dans la cathédrale de Barcelone.

La bienheureuse Julienne, vierge et première abbesse du monastère de Saint-Blaise de Cateldo, mourut en 1262. Son corps se conserve à Venise, sans aucune marque de corruption.

Barthélemy de Bregance, évêque de Vienne, mourut en 1270. Quatre-vingts ans après sa mort, on fit la translation de ses

reliques et son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption.

Sainte Marguerite de Cortone, religieuse de l'ordre de Saint-François, mourut le 22 février 1297. Elle fut enterrée dans l'église du monastère à Cortone et son corps s'y conserve sans aucune marque de corruption.

Le bienheureux Odéric, religieux Franciscain et missionnaire, mourut le 14 janvier 1331. Quelques années après, son corps ayant été visité par le patriarche d'Aquilée, fut trouvé aussi frais et aussi flexible que s'il eût été encore vivant.

Le bienheureux Bertrand, patriarche d'Aquilée, reçut cinq coups d'épée, dont il mourut le 6 juin 1350. Malgré ces blessures, son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption quelques années après sa mort.

Sainte Catherine de Sienna mourut le dimanche, à l'heure de Tierce. On garda son corps jusqu'au mardi à l'heure de Complies, sans la moindre corruption. Il était frais au contraire et répandait une bonne odeur. Ses bras, son cou, ses jambes restèrent aussi flexibles que si elle avait été encore vivante pendant ces trois jours.

Le corps de Bernard de Scarmaca, Dominicain, mort en 1486, ayant été levé de terre quelques années après, fut trouvé entier, sans aucune marque de corruption, et il s'est toujours conservé depuis dans cet état.

Pierre de Moliano, Franciscain, fut favorisé du don des miracles. Il mourut le 23 juillet 1490 et en 1502 son corps était encore entier et sans aucune marque de corruption.

Saint François Xavier mourut le 2 décembre 1552. Il fut enterré le surlendemain : son corps avait été placé dans une caisse avec de la chaux vive, afin que les chairs, étant plus tôt consumées, on pût emporter les os à Goa. Le 17 février de l'année suivante, on ouvrit le cercueil pour voir si les chairs étaient consumées ; mais lorsqu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil comme celui d'un homme endormi. Tout le corps était entier et sans aucune marque de corruption. On coupa, pour s'en assurer davantage, un peu de chair près du genou, et il coula du sang : le saint corps exhalait une odeur plus suave que les parfums les plus exquis. La chaux n'avait pas même endommagé les habits sacerdotaux avec lesquels on l'avait enterré. Un vaisseau l'ayant ramené à Malaca, il y fut reçu, le 22 mars, avec les marques de la plus grande vénération, et la peste qui dépeuplait cette ville depuis quelques semaines cessa tout à coup. Au mois d'août suivant il fut transporté à Goa, et le 15 mars 1554, on le déposa dans l'église du collège de Saint-Paul ; il s'opéra dans cette circonstance plusieurs guérisons miraculeuses.

Saint Benoît de Sainte-Philadelphie, frère lai de l'ordre de Saint-François, mourut en 1589. Trois ans après, son cercueil ayant été ouvert, son corps fut trouvé dans un parfait

état de conservation et exhalant une odeur très-agréable.

Le corps du bienheureux Alphonse Navarete, religieux Dominicain, fut trouvé dans un état parfait de conservation deux ans après sa mort qui eut lieu le 1^{er} juin 1617.

La vénérable Ursule Benincasa, fondatrice des religieuses Théatines, mourut à Naples le 20 octobre 1618, et son corps fut retrouvé entier en 1733.

Le bienheureux Martin de Porrès, religieux du tiers-ordre de Saint-Dominique, mourut le trois novembre 1639, et en 1664 son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption.

François Fernand de Capillas, Dominicain et missionnaire en Chine, fut décapité le 15 janvier 1648. Son corps, déposé dans une maison, y resta deux mois sans se corrompre, et échappa même aux flammes qui réduisirent en cendres cet édifice.

Le vénérable Jean-Baptiste de Renty, baron de Landelle, mourut le 24 avril 1649. Son corps fut porté dans sa terre de Citré près de Soissons, et neuf ans après, l'évêque de Soissons l'ayant fait lever de terre, il fut trouvé aussi frais et aussi entier que le jour de sa mort.

Le vénérable André Bobola, Jésuite, mourut le 15 mai 1657, et en 1760 son corps fut trouvé sans corruption et exhalant une odeur suave.

Le vénérable Pierre Dumoulin Borie, missionnaire au Tonking et martyr, fut exécuté le 24 novembre 1838. Plus d'un an après, son corps fut trouvé entier, exempt de corruption et exhalant une odeur suave. Ce prodige fut juridiquement attesté.

Quelquefois cette incorruptibilité n'a lieu que pour un membre seulement du corps, comme récompense d'une œuvre de charité et à la suite d'une prophétie miraculeuse elle-même, comme dans l'exemple suivant.

Saint Oswald, roi des Northumbres, se montrait plein de charité pour les pauvres, et Bède rapporte qu'un jour de Pâques, qu'il se trouvait à table, l'officier chargé du soin des malheureux vint lui dire qu'il y en avait plusieurs à la porte du palais qui demandaient l'aumône. Aussitôt Oswald fit distribuer tous les plats qui se trouvaient sur la table. Saint Aidan, qui se trouvait à côté du roi, le prit par la main droite et dit : *Que cette main ne se corrompe jamais.* Bède ajoute qu'après la mort d'Oswald, son bras droit, qui avait été séparé de son corps, était resté incorruptible et que de son temps il se gardait avec vénération dans l'église de Saint-Pierre au château royal de Bebbaborough ; dans la suite il fut transféré à Peterboroug.

L'incorruptibilité du corps des saints est un phénomène persistant, régulier et qui a été constaté non-seulement à quelques années de distance, mais pendant des siècles entiers et jusqu'à mille ans consécutifs.

Le bienheureux André de Franches, évêque de Pistoie, mourut le 26 mai 1400, et lorsqu'en 1613 on fit la translation de

ses reliques, son corps fut trouvé sans corruption.

En 1613, la ville d'Ulm faisant creuser dans le cloître des Bénédictins pour y bâtir, les ouvriers arrivèrent par hasard sur le corps du bienheureux Suso qu'ils trouvèrent entier et répandant un agréable parfum. Il y avait alors deux cent quarante-huit ans qu'il était mort.

Le corps de saint Léonce, évêque de Césarée en Cappadoce, fut trouvé sans corruption trois cents ans après sa mort, et il s'en exhala une odeur suave.

Saint Remi, évêque de Reims, mourut le 13 janvier 533. Hincmar leva de terre son corps en 852, et le trouva sans aucune marque de corruption.

Saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, mourut le 19 juin 1027, et son corps était encore entier et sans corruption en 1466.

Saint Claude, archevêque de Besançon, mourut vers la fin du vii^e siècle, et en 1248 son corps fut découvert sans aucune marque de corruption.

Saint Cuthbert fut évêque de Lindisfarne en Islande où il mourut en 687. On le déterra au bout de 426 ans, et il fut trouvé dans son cercueil sans marques de corruption, bien qu'il n'eût pas été embaumé. Les jointures de ses membres, ces parties que la mort roidit toujours les premières, avaient encore, dans son entier, la flexibilité de la vie; et les riches vêtements dont il était enveloppé avaient conservé, au dire des témoins, toute la fraîcheur du premier jour.

Saint Olans, roi de Norwège et martyr en 1030. Son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption en 1098, et il était encore dans le même état lorsqu'en 1541 les luthériens pillèrent sa châsse.

Le bienheureux Peregrin, frère lai de l'ordre de Saint-François, mourut en 1221. Dans le xvii^e siècle son corps fut retrouvé sans aucune marque de corruption.

Le bienheureux Idesbaud, abbé de Notre-Dame-des-Dunes, en Flandre, mourut en 1167. Cinq siècles après sa mort, son corps fut trouvé sans corruption.

En 1572, on trouva sans aucune marque de corruption le corps de saint Fulcran évêque de Lodève, mort en 1006.

Le monastère de Cryptes a été ainsi appelé à cause des voûtes souterraines dans lesquelles se conservent, sans corruption, depuis plus de six siècles, les corps de plusieurs saints et d'un grand nombre de moines qui y furent enterrés.

En 1126 on retrouva dans un état parfait de conservation le corps de saint Amadour solitaire et confesseur dans le Quercy, près de Cahors, et qui florissait au iii^e siècle : ce qui donna lieu au dicton populaire : *En chair et en os comme saint Amadour.*

INSINUATIONS DE LADIVINE PIÉTÉ.

— Tel est le titre (*Insinuationes divinæ pietatis*) du livre de sainte Gertrude, nommé communément *Révélation*. Née à Eisleben, dans la haute Saxe, dans la seconde moitié

du xiii^e siècle, cette célèbre mystique devint abbesse du couvent de Bénédictines de Rodersdorf, en 1292, mourut en 1334, et sa sainteté fut attestée par de nombreux miracles et par d'incessantes et quotidiennes révélations. L'ouvrage qui les contient, et dont nous donnons plus haut le titre est divisé en cinq livres. Le premier est un éloge de sainte Gertrude, rédigé sans doute par un de ses directeurs, ou du moins une personne qui avait une connaissance parfaite de sa vie et de ses vertus. Le second et le troisième livres doivent être attribués à la sainte, bien qu'elle semble ne les avoir écrits qu'en partie elle-même, soit qu'elle les ait dictés et qu'une autre main y ait mis la dernière forme, soit qu'ils aient été composés sur ses manuscrits. Il en est de même du quatrième livre. Le cinquième a été évidemment écrit par une des religieuses de sa communauté qui lui étaient le plus étroitement unies.

Ce livre fut inspiré à sainte Gertrude par Dieu lui-même, qui lui réitéra à plusieurs reprises l'ordre de le publier, ainsi qu'il est rapporté dans cet ouvrage. « Gertrude, y est-il dit, ayant connu que c'était la volonté de Dieu que ses écrits parussent aux yeux des hommes, elle pensa avec étonnement quelle en pourrait être l'utilité, parce qu'elle avait déjà pris une ferme résolution de ne point les publier pendant sa vie, et qu'après sa mort on devait craindre que ceux qui liraient les choses extraordinaires qu'ils contiennent, n'y rencontrassent plutôt le trouble et l'embarras, que la lumière et l'édification. Comme elle faisait ces réflexions, Dieu répondit ainsi à sa pensée : *A quoi sert-il qu'on ait laissé par écrit que j'ai visité sainte Catherine dans sa prison, et que je l'ai encouragée par ces paroles : Soyez ferme et inébranlable, ma fille, parce que je suis avec vous ? A quoi sert-il qu'on sache que j'ai visité Jean mon favori, en lui disant : Venez à moi, mon bien-aimé ? A quoi sert-il enfin qu'on connaisse toutes ces choses et bien d'autres encore, tant de ceux-ci que de mes autres saints, sinon pour échauffer le zèle de ceux qui les lisent et qui les entendent, et pour manifester aux hommes la grandeur de ma charité ? C'est de cette manière, ajouta le Sauveur, que le désir d'obtenir les mêmes faveurs que celles qu'on verra que vous aurez obtenues de moi, fera naître la dévotion dans le cœur de ceux qui, considérant l'effusion de ma grâce et l'excès de ma bonté, s'efforceront ensuite de changer leur vie présente en une vie plus parfaite.*

Une autre fois étant surprise que Dieu la pressait si fort intérieurement pour l'obliger de mettre au jour ses écrits, lui qui savait bien que la plupart des hommes ont l'esprit si bas et si faible, que bien loin d'en tirer quelque exemple pour leur édification, ils en feraient le sujet de leur mépris et de leur raillerie, elle entendit le Seigneur qui lui disait : *J'ai mis ma grâce d'une telle manière en vous, que je prétends qu'elle me rapporte un fruit considérable : c'est pour-*

quoï je voudrais bien que tous ceux qui sont comblés de semblables faveurs, et qui les méprisent par leur négligence, apprennent de vous à quelle condition je leur ai fait ces dons afin que ma grâce s'augmentât en eux à mesure que s'augmenterait leur connaissance. Au reste s'il y avait quelques esprits assez malicieux pour noircir la sainteté de ces ouvrages, la peine de leur péché retombera sur eux, et vous ne serez point coupable. Car le prophète dit de ma part : « Je mettrai devant eux une pierre d'achoppement (Isa. viii, 14) : » c'est-à-dire, je dispose, je permets, et même je commande beaucoup de choses pour le salut de mes élus, quoique ce soit un sujet de scandale pour les réprouvés.»

Nous avons déjà fait connaître ce livre par les nombreuses citations que nous en avons données à l'article GERTRUDE. Un grand nombre d'autres citations se trouvent éparées dans les différents articles de ce Dictionnaire, et notamment au mot VISIONS : nous croyons donc superflu d'entrer ici dans de plus longs détails sur cet ouvrage malheureusement trop peu connu, si important cependant pour la Mystique, et si riche comme recueil de visions et d'apparitions surnaturelles.

INTERCESSION. — Ce n'est plus ici un ordre de faits plus ou moins contestables, mais un dogme de l'Eglise, un article de foi. Les miracles obtenus par l'intercession de la sainte Vierge ou des saints remplissent les fastes de l'Eglise, s'y retrouvent à chaque page, sous mille formes diverses, et ne laissent pas place au moindre doute, je ne dis pas seulement pour le Chrétien, mais même pour l'incrédule, s'il veut interroger l'histoire avec l'impartialité d'un juge. Il serait impossible, sinon ridicule, de vouloir rassembler tous les faits miraculeux dus à cette intercession. Aussi n'entreprendrons-nous pas de le faire, nous bornant à citer presque au hasard quelques-uns de ces milliers d'exemples que nous offre chaque siècle.

Dans cette société universelle de charité et d'amour qui unit les fidèles de l'Eglise militante aux élus de l'Eglise triomphante, ces derniers ne cessent, comme lors de leur pèlerinage sur la terre, de répandre d'innombrables bienfaits sur leurs frères encore assis dans la vallée de l'exil. Mais désormais indissolublement unis à Dieu, ils participent à sa toute puissance dans une étendue pour ainsi dire sans limites. Aussi les miracles accomplis par les saints après leur mort sont-ils bien autrement nombreux encore que ceux opérés pendant leur vie terrestre. C'est une partie du culte malheureusement trop négligé de nos jours, un côté de la Mystique presque complètement oublié et que nous aspirons ardemment à remettre en lumière. Nous verrons à divers articles, et particulièrement au mot **TOMBEAUX**, quelle est l'étendue, l'importance, la grandeur et l'action incessante de ce commerce intime, spirituel et profond entre les morts et vivants, entre les

élus, et les fidèles encore dans le chemin de l'épreuve, et combien les premiers dépendent avec largesse et universalité sur les seconds les effets surnaturels non-seulement de la grâce intérieure dans les âmes, mais aussi les grâces extérieures dans l'ordre des choses visibles.

Prenons au hasard le premier exemple dans les faits innombrables accomplis de nos jours et sous nos yeux. C'est une sainte martyre au ⁱⁱⁱ siècle, et qui, après plus de mille ans et demi, fait sentir l'efficacité de son intercession à une religieuse qui habite un monastère consacré par la présence de ses saintes reliques. Voici le fait tel qu'il est rapporté dans l'*Histoire de l'abbaye royale de Sainte-Colombe*, par l'abbé Brullée.

« Dans le courant du mois d'août 1845, une sœur novice avait été atteinte entre les deux épaules par un objet assez pesant, lancé en l'air par manière de jeu, pendant une récréation. Le coup avait été si violent, que la jeune sœur tomba par terre, et le médecin ordonna le lendemain matin d'appliquer les sangsues. La malade se trouva d'abord soulagée, mais le huitième jour il fallut rappeler le médecin, car le mal se faisait sentir avec violence à l'estomac; les sangsues sont ordonnées de nouveau et la malade se croyait parfaitement guérie, lorsqu'au bout de deux mois les souffrances reparurent plus fortes que jamais. Cette fois, le médecin déclare qu'un dépôt s'étant formé sur l'estomac, l'empoisonnement est presque inévitable pour le moment où il s'ouvrira.

A partir de ce jour, la sœur N.... resta plusieurs mois dans d'horribles souffrances; elle ne pouvait plus ni travailler ni dormir, elle avait perdu l'appétit et ne se traînait qu'avec peine; son visage s'amaigrissait de jour en jour et ses yeux caves étaient environnés d'un cercle bleu foncé. La supérieure voyant qu'il n'y avait plus d'espérance dans les remèdes humains, ainsi que le médecin l'avait déclaré, proposa à la pauvre malade de faire une neuvaine en l'honneur de sainte Colombe, dans le but d'obtenir sa guérison. Remplie de confiance en l'intercession de la jeune vierge qui avait consacré par son sang et par la présence de ses restes précieux le lieu qu'elle habitait, la novice accepte avec empressement, et dès le lendemain, on lui passe au cou un médaillon renfermant une parcelle des reliques de sainte Colombe, et on commence les prières. Pendant tout le temps que dura la neuvaine, les douleurs devinrent de plus en plus violentes, mais la confiance de la malade ne diminua point, et comme on lui parlait de la ferveur des prières qui étaient faites pour elle, elle s'écria sans hésiter et avec une assurance d'affirmation qui surprit : *Ma Mère, je serai guérie!*

La neuvaine devait se terminer le lundi 24 novembre, mais les douleurs furent si violentes, et l'état de la malade si alarmant, le samedi et le dimanche, que l'on crut devoir en prévenir le médecin qui envoya un emplâtre dont il espérait, non pas la gué-

riçon, mais quelque soulagement. Lorsqu'on le présenta à la malade, elle demanda avec instance qu'on voulût bien attendre jusqu'au lendemain, après la Messe, pour lui en faire l'application; mais le mal était si pressant que l'on insista; elle supplia de nouveau d'un ton si convaincu de sa guérison pour le lendemain, que l'on fit venir l'aumônier pour décider la question. Il dit à la malade qu'il ne fallait pas tenter la Providence, que d'ailleurs cela n'empêcherait pas qu'elle fût guérie si Dieu le voulait. — *C'est vrai, répondit-elle, mais quand je le serai, on attribuera ma guérison à ce remède; il faudrait en laisser toute la gloire à sainte Colombe.* L'aumônier ajouta qu'il fallait obéir au médecin, selon l'ordre de Dieu; que d'ailleurs elle pouvait bien ne pas aller jusqu'au lendemain. — *Eh bien!* répondit la malade, *si vous vouliez permettre qu'on ne me le mît pas; j'aimerais mieux mourir. — Mais je le sais bien, ajouta-t-elle aussitôt, je serai guérie.* — Vaincu par des prières si pleines de confiance, l'aumônier crut devoir permettre ce qui paraissait être la volonté de Dieu. Le remède ne fut donc pas employé, mais la nuit fut terrible et on ne put quitter la malade un seul instant. Le lendemain matin la sœur demande à être conduite, malgré son triste état, à la Messe de la fin de la neuvaine, et appuyée sur le bras de l'infirmière elle s'y trouva comme elle put. Les douleurs allaient toujours en augmentant jusqu'au moment d'approcher de la sainte table, où elle se présenta ployée en deux par la force du mal; mais à peine eut-elle reçu la sainte hostie, que tout à coup la maladie disparut comme si on l'eût enlevée avec la main, selon ses expressions; elle retourna facilement à sa place, et fit son action de grâces à genoux, pendant un quart d'heure, quoique depuis trois mois il lui eût été impossible de se tenir un seul instant dans cette posture. Ce ne fut pas sans peine qu'elle put contenir, dans son cœur, jusqu'à la fin de la Messe, le secret des merveilles de Dieu, mais aussitôt qu'il lui fut possible de révéler l'ineffable faveur que Dieu lui avait accordée, ce ne furent plus dans toute la maison que transports de joie, que cantiques de reconnaissance, et toutes ses sœurs se joignirent à elle, les unes avec une vive allégresse, les autres avec une sorte de terreur religieuse, pour remercier le Seigneur et bénir sainte Colombe, dans l'effusion de la plus expansive reconnaissance.

Dès le lendemain, l'heureuse novice allait reporter au médecin l'emplâtre qu'il avait envoyé, et l'assurer de sa parfaite guérison. Celui-ci s'informa minutieusement de toutes les circonstances du fait, et fut tellement surpris d'un pareil changement d'état, qu'il ne balançait pas à y voir l'intervention du Ciel, ainsi qu'il le déclara dans une lettre en réponse à celle que lui avait adressée la supérieure sur cet événement. »

Récemment encore, à Seclin, en Belgique, l'évêque de Caen rappelait les nombreux miracles opérés par saint Piat, premier

évêque de Tournay et apôtre de Flandre, martyrisé dans sa ville épiscopale vers l'an 298.

L'empereur Justinien fut miraculeusement guéri d'une dangereuse maladie par l'intercession de saint Côme et saint Damien, martyrs en Cilicie, sous l'empereur Dioclétien, l'an 303.

Saint Grégoire de Tours parle d'une invasion de Barbares dont Nantes fut préservée par l'intercession de saint Semilon, évêque de cette ville, mort en 310.

Un grand nombre de guérisons miraculeuses opérées par son intercession, rendent célèbre saint Blaise, évêque de Sébaste en Arménie, mort martyr en 316.

Saint Grégoire de Tours rapporte un miracle opéré par l'intercession de saint Hélein, moine d'Égypte, qui florissait au milieu du iv^e siècle.

D'éclatants miracles sont dus à l'intercession de saint Romain, prêtre à Blaye, qui florissait dans le iv^e siècle.

Il s'opéra de nombreuses guérisons miraculeuses par l'intercession de saint Constantin, évêque de Gap, qui florissait dans le vi^e siècle. Saint Winebaud, abbé de Heidenheim, ayant été attaqué d'un mal si grave qu'on désespérait de sa vie, fut miraculeusement guéri par l'intercession de saint Boniface qu'il avait invoqué avec une grande dévotion. Winebaud mourut en 760.

De nombreux et éclatants miracles furent opérés par l'intercession de saint Taraise, patriarche de Constantinople, mort le 25 février 806, et par celle de saint Stanislas, évêque de Cracovie, en Pologne, mort le 8 mai 1079.

Saint Gérard, premier abbé de Sauve-Majeure, dans le diocèse de Bordeaux, était depuis fort longtemps malade, et se préparait à la mort, lorsqu'il recouvra tout à coup la santé, par l'intercession de saint Adélar, à qui il avait une tendre dévotion. (xi^e siècle).

Il s'opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses, et d'autres miracles par l'intercession de S. Thiénon, archevêque de Salzbourg, et martyr, le 28 septembre 1101; — par celle du bienheureux Robert d'Arbrisselles, instituteur de Fontevault, mort en 1116; — par celle du bienheureux Robert, abbé de New-Minster en Angleterre, mort le 7 juin 1159; — par celle de saint Guillaume d'Ecosse, mort à Sterling, le 14 décembre 1214; — par celle du bienheureux Sérapion, religieux de la Merci, et martyr à Alger en 1240.

La vénérable Marie de Maille naquit en 1331, à la Roche-Saint-Quentin. A l'âge de treize ans elle fut atteinte d'une maladie si grave, que les médecins en désespéraient; mais sa mère ayant invoqué saint Jacques, elle guérit subitement contre toute attente.

De nombreux miracles sont dus à l'intercession du bienheureux Pape Urbain V, mort le 19 décembre 1370.

A peine sainte Catherine de Sienna avait-elle rendu le dernier soupir, que déjà d'in-

nombrables miracles éclataient par la vertu de son intercession. Comment en aurait-il été autrement, puisque, de son vivant, elle exerçait déjà, avec un si grand empire, cette toute-puissance surnaturelle que lui avait méritée son héroïque sainteté. Un de ses contemporains, le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur, nous a conservé l'histoire de quelques-uns des miracles qui signalèrent les premiers moments après sa mort.

« Le pèlerinage de sainte Catherine de Sienne était achevé, » dit-il; « la vertu divine qui l'avait accompagnée pendant sa vie, manifesta la grandeur de ses mérites après sa mort. Presque tout le peuple de Rome accourut spontanément à l'église où son corps était exposé, pour vénérer ses restes et se recommander à ses prières. Beaucoup de personnes amenaient des malades qui demandaient leur guérison par l'intercession de Catherine; et Dieu ne trompa pas leur attente. Je vais dire ce que je sais à ce sujet, par les autres et par moi-même.

Une sœur du tiers-ordre de Saint-François, appelée Dominica, était si infirme d'un bras, que six mois avant la mort de Catherine, elle ne pouvait plus s'en servir; elle vint à l'église, et ne pouvant approcher, à cause de la foule, elle détacha son voile, en priant qu'on le fît toucher au corps de la sainte; quand on le lui rendit, elle plaça le voile sur son bras, et elle fut sur-le-champ guérie. Aussitôt elle se mit à crier: *Voici que, par les mérites de cette sainte, je suis délivrée d'un mal incurable, qui m'avait fait perdre le bras.* Alors, il y eut encore plus d'empressement parmi le peuple; on amena des malades de toutes parts, afin de pouvoir leur faire toucher, au moins, le bord de ses vêtements.

On conduisit, entre autres, un petit enfant de quatre ans, dont les nerfs du cou étaient tellement retirés, que sa tête restait penchée sur l'épaule, sans qu'il pût la relever. On le porta près du corps, et dès qu'on eut fait toucher la main virginale de Catherine à la partie malade, et qu'on eut entouré son cou d'un voile qu'elle avait porté, le mieux commença; bientôt sa tête fut redressée, et la guérison parfaite. Pendant trois jours, il fut impossible de terminer l'enterrement à cause des miracles qui se faisaient, et pendant ces trois jours, il y eut une telle affluence, qu'un docteur en théologie, qui était monté en chaire pour faire l'éloge de Catherine, ne put jamais obtenir assez de calme pour se faire entendre; il dit seulement à ceux qui l'écoutaient: *Cette bienheureuse vierge n'a pas besoin de nos prédications; elle parle et se fait connaître elle-même;* et il descendit sans avoir même commencé son discours.

Un Romain, nommé Lucius de Cannarola, avait une infirmité que la médecine était impuissante à guérir. Sa cuisse et sa jambe étaient dans un tel état que, même avec une béquille, il pouvait à peine faire quelques pas. Ayant appris tous les miracles

que Dieu opérait par l'intercession de Catherine, il se traîna avec beaucoup de peine à l'église, et se fit conduire près du saint corps; il plaça, avec beaucoup de dévotion, la main de Catherine sur sa jambe si faible et si malade, et aussitôt il y sentit la force et la santé revenir: avant de se retirer il était parfaitement guéri.

Une jeune fille, appelée Rattozoia, avait le visage tellement attaqué de la lèpre, que son nez et sa lèvre supérieure offraient une plaie horrible; elle fut aussi attirée à l'église par ce qu'on racontait. Comme elle s'efforçait d'approcher du corps, elle en fut repoussée plusieurs fois; enfin, à force d'instance, elle put entrer, et dans son désir d'être guérie, non-seulement elle fit toucher son mal aux pieds, aux mains de Catherine, mais encore à sa figure; elle sentit aussitôt diminuer sa lèpre, et bientôt elle fut si parfaitement guérie, que sa figure ne conserva pas même de cicatrice.

Un Romain, appelé Cyprius, avait eu de sa femme Stella une fille qui dès son enfance était atteinte de phthisie, et la médecine l'avait abandonnée. Les parents ayant appris les miracles qui se faisaient s'adressèrent avec ferveur à la bienheureuse et mirent sur leur enfant un voile et un *Pater noster* qui avaient touché son corps: chose admirable! à peine celle dont on désespérait eut-elle touché à ces objets, qu'elle retrouva sa première santé.

Un habitant de Rome, appelé Antoine Lello, qui était attaché à l'église du Prince des apôtres, entendit parler des prodiges opérés par Catherine; il était malade d'excès de travail, et pouvait à peine marcher; les remèdes des médecins n'avaient pu le guérir, mais lui avaient procuré seulement quelque soulagement. Inspiré par tout ce qu'il entendait dire, il se recommanda dévotement à la bienheureuse et promit d'accomplir un vœu, s'il était guéri par ses mérites. A peine avait-il formulé ce vœu qu'il fut complètement délivré de ses souffrances; il ne les ressentit plus, marcha aussi facilement qu'autrefois et vint visiter les restes de sa libératrice; il accomplit le vœu qu'il avait fait, et raconta à tous ceux qui voulaient l'entendre, la grâce qu'il avait obtenue.

Il y avait une dame pieuse qui avait été très-liée avec Catherine; elle était non-seulement son amie, mais encore son hôte, puisqu'elle l'avait reçue dans sa maison avec tous ceux qui l'avaient suivie; elle s'appela Paula. Au moment où Catherine mourut, elle était cruellement tourmentée par la goutte et par des douleurs de côté. Comme ces deux maladies demandaient des traitements différents, la pauvre malade souffrait beaucoup et était en danger de mort. Après la mort de Catherine, elle demanda avec instance quelque chose qui avait touché son corps; on le lui donna le soir, et le lendemain matin, elle put se lever de ce lit où elle était étendue depuis quatre mois; elle marchait avec autant de facilité qu'avant

d'être malade; elle-même me l'a raconté lorsque je vins à Rome.

Quand le corps de sainte Catherine fut enseveli, la puissance divine qui guérissait les malades ne s'affaiblit pas; elle augmenta plutôt. Un Romain, nommé Véri ou Néri, avait un petit enfant qui ne pouvait se tenir debout sur ses jambes; il le conduisit au tombeau de Catherine, et à peine l'eut-il placé dessus, que ses pieds et ses jambes se raffermirent, et il put marcher comme s'il n'avait jamais été malade.

Jean de Tozo avait un horrible mal aux yeux; les vers lui sortaient d'un œil; il fit vœu à la vierge de Sienne, et aussitôt il fut guéri. Il vint à son tombeau, raconta la grâce qu'il avait obtenue et déposa un ex-voto en cire, comme c'est l'usage. Une dame allemande qui venait en pèlerinage et dont on a négligé de conserver le nom, souffrait tant et depuis si longtemps des yeux qu'elle avait presque entièrement perdu la vue et qu'elle était sans espoir de guérison. Elle se recommanda pieusement à Catherine, et recouvra la vue sans le secours d'aucun remède.

Une dame romaine qui s'appelait Maria, eut des douleurs de tête si violentes qu'elle perdit un œil, malgré tous les efforts de la médecine; elle en avait une telle tristesse, une telle honte qu'elle ne voulait plus sortir de la maison, ni paraître devant quelqu'un. Ayant appris les miracles de Catherine, elle se recommanda dévotement à elle. La nuit suivante, la bienheureuse apparut à la domestique de cette dame et lui dit : *Que votre maîtresse Maria n'essaie plus de remèdes, mais qu'elle aille tous les matins entendre l'office divin et elle sera guérie.* La domestique accomplit son message, sa maîtresse obéit; la douleur cessa bientôt; elle commença à se servir de l'œil qu'elle avait perdu, et en persévérant dans le pieux exercice qui lui avait été indiqué, elle recouvra complètement la santé et la vue. Le lecteur doit remarquer ici ce que fit la bienheureuse Catherine; elle aurait pu guérir sur-le-champ celle qui l'invoquait, mais elle voulut lui accorder plus qu'elle ne demandait, en imitant Notre-Seigneur qui ne guérissait pas le corps sans guérir l'âme. A celui qui venait lui demander la santé, il remettait d'abord les péchés en disant : *Ayez confiance, mon fils : vos péchés vous sont remis : « Confide, fili : remittuntur tibi peccata tua. » (Matth. ix, 2.)*

Un jeune homme appelé Jacques, fils du Romain Pierre de Nicolo, était gravement malade; il était retenu au lit depuis plusieurs mois; aucun remède n'avait pu le soulager et il était en danger de mort. Comme il n'y avait plus d'espoir, une pieuse femme, nommée Cecchola Carteria, le recommanda à la bienheureuse Catherine; en peu de temps les forces lui revinrent, sa santé s'améliora, et il fut bientôt complètement guéri.

Une autre femme appelée Céliçcia Petruccio de Rome, était malade; tous les remèdes avaient échoué et les médecins pen-

saient que d'après les lois de la nature, sa fin devait être prochaine; elle se recommanda dévotement à la bienheureuse Catherine; elle éprouva du mieux à l'instant même, et peu de jours après, elle jouissait d'une parfaite santé.

Une dame noble et pieuse qui se nommait Jeanne Ilperini, avait particulièrement connu la bienheureuse pendant sa vie; les miracles qu'elle voyait lui donnèrent une très-haute idée de sa sainteté, et elle conseillait à tous les malades d'avoir recours à son intercession. Un jour, un fils de cette dame, encore tout jeune, courait imprudemment sur la terrasse de la maison et en tomba sans que rien ne pût l'arrêter; sa mère qui le voyait s'écria de toutes ses forces : *Sainte Catherine de Sienne, je vous recommande mon fils !* L'enfant qui devait se tuer ou se briser quelque membre, n'eut pas même la plus légère blessure. Sa mère descendit promptement vers lui, rendit grâce à Dieu et remercia humblement et dévotement Catherine, dont elle racontait la sainteté à tout le monde.

Il y avait une autre femme qui vivait en servant les autres; elle s'appelait Buona Giovanni. Une fois qu'elle lavait une courtepointe sur les bords du Tibre, cette courtepointe lui échappa des mains et se mit à suivre le courant de l'eau; comme elle était pauvre et qu'elle ne pouvait en rembourser le prix, elle voulut la reprendre, mais elle se pencha trop pour la saisir, et fut elle-même entraînée loin de la rive; il n'y avait là personne pour la secourir; mais elle se rappela les miracles opérés chaque jour dans la ville par l'intercession de Catherine. Elle l'invoqua aussitôt en disant : *O sainte Catherine de Sienne, secourez-moi dans un si grand danger.* Le secours de Catherine ne se fit pas attendre; elle se sentit aussitôt élever au dessus de l'eau, et comme si les flots eussent cessé de couler, elle quitta le courant avec la couverture, et parvint sans difficulté au rivage.

Le Dieu tout-puissant glorifia par ces miracles et par d'autres, sa bienheureuse épouse, avant mon retour à Rome; plus tard, j'y fus appelé, lorsque je reçus la charge, trop pesante pour moi, de maître général de l'ordre des Frères prêcheurs. Alors mes frères et mes sœurs qui avaient été les enfants spirituels de Catherine, me rapportèrent tout ce que je viens de raconter. Il y eut cependant un miracle qui se fit depuis mon arrivée; j'en ai été en partie témoin, et je ne veux pas le passer sous silence.

J'étais à Rome et j'avais transporté le saint corps de Catherine, le jour même qu'elle l'avait annoncé elle-même, plusieurs années avant. Un médecin de mes amis, qui s'appelait maître Jacques de Sainte-Marie-de-la-Rotonde, me raconta qu'un jeune homme de la ville, nommé Nicolas, beau-fils de Cintio-Tancancini, était si gravement malade d'une esquinancie, qu'il n'y voyait plus aucun remède; d'autres personnes me dirent

aussi que ce jeune homme était à l'article de la mort : mais Alessia, la compagne de Catherine, l'ayant appris et sachant que Cintio et toute sa maison avaient été dévoués et très-chers à notre bienheureuse, se rendit en toute hâte auprès de ce jeune homme, et porta avec elle une dent de Catherine qu'elle avait gardée comme un précieux trésor ; elle trouva le malade à l'extrémité : l'inflammation arrêta la respiration. Elle appliqua la dent à la gorge, et aussitôt il s'y fit un bruit semblable à une pierre qui se détache ; l'abcès s'ouvrit, le malade leva la tête et rendit par la bouche une grande quantité de matière corrompue ; en peu de temps il fut complètement guéri, rendant grâce à Dieu et à la bienheureuse dont la relique l'avait tiré des mains de la mort. Ce prodige surprit tout le monde et surtout les médecins qui savaient mieux que les autres combien la mort était imminente. Le jeune Nicolas racontait hautement ce qui lui était arrivé, si bien qu'une fois, pendant que je prêchais et que je disais à mon auditoire les miracles que Dieu avait opérés par sa servante, et entre autres celui que je viens de rapporter, le jeune Nicolas se leva au milieu de tout le monde et dit : *Mon Père, vous dites la vérité ; je suis celui pour qui la bienheureuse a fait ce miracle.*

Aux prodiges que je viens de rapporter, il faudrait en ajouter bien d'autres dont on n'a pas pris note ; la preuve en est dans les *ex-voto* en cire offerts en grand nombre à son tombeau. Mais ces hommages d'une pieuse reconnaissance ont été peu à peu dérobés ; je ne sais s'il faut en accuser les habitants de Rome, ou les étrangers dont la ville est toujours pleine ; mais les voleurs sont déjà punis ou le seront bientôt. Pour moi, je confesse, en présence de Dieu, des anges et de tous les fidèles, que beaucoup de personnes sont venues me trouver pour dire les grâces admirables qu'elles avaient reçues par l'intercession de la bienheureuse Catherine, et c'est ma faute si ces choses sont restées dans l'oubli. J'ai négligé de les écrire ; j'avais désigné un notaire pour le faire, mais il n'a pas rempli mes intentions. Je me rappelle cependant une chose que je ne veux pas passer sous silence. A l'époque où la reine Jeanne envoya contre Rome Rinaldo des Ursins, à la tête de gens armés, pour arrêter le Souverain Pontife Urbain VI, plusieurs habitants furent pris par l'ennemi. Les uns furent attachés à des arbres et abandonnés ainsi à une mort cruelle ; les autres furent conduits au camp, chargés de fers, dans l'espoir d'en obtenir rançon. J'ai appris de ceux qui avaient été délivrés, qu'aussitôt qu'ils invoquaient la bienheureuse Catherine, ils sentaient leurs fers tomber, sans d'autres secours que celui de Dieu. Un entre autres me rapporta qu'après avoir fait sa prière, il s'était trouvé débarrassé des liens avec lesquels les ennemis l'avaient attaché à un arbre, et qu'il était retourné à Rome, en priant toujours Catherine, sans rencontrer personne pour l'arrêter. Je me rappelle

avoir entendu raconter d'autres miracles de ce genre. »

Depuis cette époque comme auparavant les saints ont marqué par de nombreux et éclatants miracles les grâces dues à leur intercession. Bornons-nous à citer ici parmi eux saint Simon enfant et martyr à Trente, le vendredi saint de l'année 1472 ; le bienheureux Séraphin, Capucin, mort en 1504 ; la bienheureuse Paule Gambara ; le bienheureux Thierry d'Emden, Récollet, martyr en 1572 ; Barthélemy de Brague en Portugal, mort le 18 juillet 1590.

Plusieurs miracles opérés par l'intercession de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, religieuse Carmélite, morte le 7 juin 1620, furent approuvés par l'évêque d'Anvers. L'évêque de Gand fut ensuite chargé par le Saint-Siège de vérifier d'autres miracles opérés depuis, et le procès-verbal qui les constatait fut envoyé à Rome.

Plusieurs miracles sont également dus à l'intercession du bienheureux Sébastien, prêtre en Savoie, mort le 17 janvier 1710 ; à celle du vénérable Gérard Majella, mort en 1755.

Qui ne connaît les miracles si nombreux et si éclatants opérés de nos jours par l'intercession du vénérable Gaspard del Buffalo : chanoine de Saint-Marc, mort le 23 décembre 1837 ? Nous avons déjà cité à l'article Guérison celui qui s'accomplit sur la personne de Mlle Françoise de Maistre : celui qui eut lieu pour Marie-Anne-Pierre demeurant à Plombières, et malade depuis sept ans, n'est pas moins remarquable. Il en est de même de la guérison par l'intercession de la très-sainte Vierge et de saint François-Regis sur l'une des sœurs de la Providence à Cornac, près de Grenoble, affligée d'une cruelle maladie. Mais tous ces faits contemporains sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter. D'ailleurs nous n'avons voulu mentionner ici que quelques faits comme exemples, nous réservant de nous étendre plus longuement sur cette matière à l'article TOMBEAUX.

INVISIBILITÉ. — Les faits de ce genre ayant été encore trop peu étudiés, et n'ayant pas été recueillis en assez grand nombre, il est difficile d'émettre une explication suffisamment justifiée de cette sorte de phénomène. Nous nous bornerons donc ici à citer les faits qui prouvent que ce phénomène n'a pas manqué à la vie des saints ; qu'il s'y rencontre même assez souvent, et qu'on ne saurait en révoquer en doute la réalité. « On raconte dans la Vie de la bienheureuse Liduine, » dit Görres (*Mystique*), « que deux hommes, se querellant près de chez elle, l'un des deux se mit à poursuivre avec une épée son adversaire, qui se sauva dans la chambre de la malade. Le premier, furieux, demande à la mère de Liduine si l'ennemi qu'il poursuit n'est pas là : celle-ci répond que non ; mais, ne la croyant pas, il s'adresse à la sainte, et lui fait la même question. Ne voulant pas mentir, elle répond affirmativement, et reçoit comme châtiement »

un soufflet de sa mère. Liduine s'excusa en disant qu'elle avait dit vrai, parce qu'elle avait espéré que Dieu cacherait celui qui s'était réfugié chez elle. Celui-ci, en effet, ne fut point aperçu par son adversaire, qui s'en alla sans avoir pu satisfaire sa vengeance. Il est dit de saint Lucien, dans ses Actes, que, lorsqu'il parcourait les rues de la ville, il était visible pour ceux dont il voulait être vu, et invisible pour les autres. Le roi de Naples, ayant envoyé soixante soldats pour s'emparer de saint François de Paule, celui-ci se prosterna devant l'autel de son église, afin de prier Dieu. Les envoyés du roi vinrent l'y chercher, passèrent près de lui, et le touchèrent, mais sans le voir. Violante, femme du roi Jean d'Aragon, voulait, par curiosité, voir l'intérieur de la cellule de saint Vincent Ferrier; et comme le saint refusait de se prêter à ses désirs, elle fit un jour forcer la porte. Elle vit alors tout ce qui était dans sa chambre; mais non le saint lui-même, et il en fut de même de ceux qui l'accompagnaient. Elle demanda donc aux frères où était Vincent. Ils lui répondirent qu'il était devant elle, et qu'ils étaient surpris qu'elle ne le vît pas; puis, se tournant vers lui, ils lui dirent : *Pourquoi donc, mon Père, ne paraissez-vous pas devant la reine, qui vient vous voir, et ne lui parlez-vous pas? — Je n'ai jamais permis à aucune femme d'entrer dans ma cellule, pas même à la reine, et Dieu, pour la punir d'en avoir forcé l'entrée, tient ses yeux liés aussi longtemps qu'elle restera ici, pour l'empêcher de me voir.* La reine sortit aussitôt. Vincent la suivit. Elle lui demanda pardon de ce qui s'était passé, et s'éloigna.

On rapporte, dans la Vie de saint Hermann Joseph de Steinfeld, que, pendant qu'il écrivait son explication du Cantique des cantiques, il s'était retiré dans un lieu solitaire, afin de n'être point dérangé. Là, s'abandonnant à son attrait, il fut bientôt saisi par l'esprit, de sorte que, sans égard pour la faiblesse de son corps, il oubliait de venir à table pour manger. Si les frères allaient le chercher dans sa solitude, et ne le trouvaient point à la place où ils savaient qu'il devait être, ils exprimaient, en termes quelquefois assez durs, leur impatience et leur désappointement. Plus tard, lorsque le saint les rencontrait, il leur rappelait les paroles qu'ils avaient dites, les reprenant avec douceur de leurs mouvements d'impatience. S'ils lui demandaient comment il avait pu, étant absent, entendre ce qu'ils avaient dit, il leur répondait : *Ce n'est point d'un autre que je le tiens, mais je l'ai entendu moi-même de mes oreilles; abstenez vous donc, à l'avenir, je vous en prie, de ces sortes de choses.* Il lui arriva ainsi plusieurs fois de n'être point vu, quoique étant présent.

Comme il était très-lié avec le frère qui servait au réfectoire, il s'y était choisi un endroit où il pouvait se livrer à la méditation sans être dérangé, après le dîner pendant l'été, et après le souper pendant l'hiver. Souvent le frère, quand il fermait les portes,

ne le voyait point, de sorte que, tantôt il était très-étonné de ne point trouver celui qu'il croyait y avoir laissé, et tantôt, au contraire, il était non moins surpris de l'y voir, le croyant ailleurs; car la porte ne pouvait être ouverte par dedans. Un jour donc, comme il allait la fermer, et qu'il ne le voyait pas, pensant qu'il pouvait bien être là comme les autres jours, il lui cria : *Frère Joseph, si vous êtes ici, montrez-vous pour que je ne vous enferme pas.* Joseph se tut. Comme le frère s'en allait, et mettait la clef dans la serrure, le saint lui dit : *Ne fermez pas; car je suis prêt, maintenant, à sortir avec vous.* Le frère, étonné, lui dit : *Une autre fois, si vous ne dites rien quand je m'en irai, vous resterez enfermé tout le jour.* Joseph, cherchant à voiler ce qu'il ne pouvait nier, lui dit : *Comment ne m'avez-vous pas vu? j'étais devant vous.* Il arriva souvent que, après que les frères l'avaient cherché longtemps dans tous les coins du couvent, il leur apparaissait tout à coup, quand cela lui plaisait, et les jetait dans un étonnement profond. (Sa Vie, c. 9, n. 50.)

On raconte la même chose du bienheureux Nevelo, Franciscain à Favence, mort en 1280. Il avait coutume de prier longtemps dans une église du lieu, dédiée à saint Pierre, de sorte qu'à la fin on voulait l'en chasser. Comme on se préparait à le faire, on ne put le trouver nulle part; mais plus tard, comme on allait à Matines, on le trouva à sa place. les mains levées vers le ciel, selon sa coutume. (A. SS., 27 Jul.) L'Anthologie grecque rapporte aussi du prêtre Lucien, qui souffrit le martyre sous l'empereur Maximien, que, lorsqu'il allait dans les rues d'Antioche, il était visible pour les uns, et invisible pour les autres, selon qu'il le voulait. (*Ibid.*, 7 Jan.)

Sainte Bone, née à Pise en 1156, était allée en Palestine, où ses parents occupaient de grandes dignités; mais, rougissant de leur fille, ils lui envoyèrent, sur le bord de la mer, des gens chargés de l'enlever. Elle fut invisible pour eux, tandis qu'elle était vue des autres, et parlait avec eux. Plus tard, après son retour dans son pays, il s'éleva, parmi les moines de Saint-Michel d'Orticaire, une dispute pour savoir qui, parmi eux, irait à la fête de Saint-Jacques de Podio. La sainte, pour détourner le scandale, parut dans l'église, et leur demanda qui, d'entre eux, voulait venir à Saint-Jacques. Tous s'excusèrent, en disant qu'il était trop tard. Elle leur dit alors : *Et si vous n'étiez vus de personne, iriez-vous?* Tous, espérant un miracle, dirent qu'ils iraient, et la suivirent. Elle traversa la foule avec eux, sans qu'ils fussent vus de personne. » (A. SS., 29 Maii.)

Il existe encore beaucoup d'autres faits de ce genre. Ainsi, par exemple, un personnage distingué, qu'on ne fait pas connaître autrement, vint de Gap pour saisir la bergère du Laus en plein jour, et l'emmener. Il entra dans la chapelle où elle est..... il ne la voit pas..... « quoiqu'elle soit assez grosse, disent les Mémoires, et que la chapelle soit

si petite que dix personnes à peine peuvent y entrer. » Il s'en retourna complètement mystifié.

ISFROID (Le bienheureux), — évêque de Ratzbourg, fut favorisé du don des miracles. Krantz cite, parmi ces miracles, le

changement d'eau en vin, et la guérison d'un aveugle par la récitation de ce verset du psaume cXLV : *Le Seigneur délivre les captifs ; le Seigneur éclaire les aveugles.* Isfroid mourut en 1204.

J

JACQUES LE MAJEUR. — Suivant une tradition constamment reçue en Espagne, la Mère du Sauveur serait apparue, même de son vivant, à saint Jacques le Majeur, apôtre de cette région, l'an 33 de Jésus-Christ, ou, selon le P. Gonon, l'an 41. Saint Jacques, ayant recueilli peu de fruit de ces prédications, se laissa aller à une grande tristesse, et la nuit venue prit, à l'exemple du divin Maître, ses disciples avec lui, et les mena sur les bords de l'Ebre. Là, tandis qu'il se livrait à la prière avec une abondance de larmes, la bienheureuse Vierge Marie lui apparut tout à coup, appuyée sur une colonne, au milieu d'un cortège d'esprits célestes qui remplissaient l'air de chants et de parfums divins. A cette vue, le saint apôtre se prosterna à terre, et lui exposa la cause de son amère tristesse. Marie ranima sa confiance, et lui ôta de bâtir, au lieu même où ils étaient, un temple, dans lequel devait être renfermé la colonne au haut de laquelle elle se montrait à lui ; puis elle disparut, laissant saint Jacques fortifié, encouragé par cet éclatant témoignage de la bonté de Dieu. Telle fut l'origine de la fameuse église de Notre-Dame *del Pilar*, à Saragosse. Cette histoire est attestée par une innombrable quantité d'auteurs dignes de foi.

L'Eglise de Saragosse célèbre encore, aujourd'hui, la mémoire de cet événement, le 12 octobre, jour anniversaire de cette apparition. A cette époque, l'on compte à Saragosse jusqu'à cinquante mille pèlerins. Nous avons vu à l'article *CITÉ MYSTIQUE*, comment Marie d'Agreda eut la vision de cette apparition de la sainte Vierge, et celle du martyre de saint Jacques, vision dont nous avons cité les extraits à cet article.

JACQUES I^{er}, roi d'Aragon. — En parcourant l'histoire des apparitions merveilleuses de Marie, dont nous avons déjà cité une foule, et dont nous mentionnerons un bien plus grand nombre encore, il est une remarque frappante et qui montre pour ainsi dire la loi de ces faits surnaturels, et leur signification dans l'ordre et le plan des desseins de la Providence. En effet, ces apparitions se montrent surtout à l'origine de presque toutes les institutions religieuses. C'est comme le frontispice de ces temples destinés à Dieu. Les instituts monastiques les plus célèbres et qui ont rendu le plus de services à l'humanité, la fondation des plus magnifiques cathédrales et des monastères les plus illustres, ont commencé par là. Il n'est guère de chefs ou de réformateurs

d'ordres monastiques, de fondateurs d'œuvres pieuses quelles qu'elles soient, dont l'initiative et la mission providentielle n'ait été marquée par une de ces grâces éclatantes. C'est ce qui eut également lieu relativement à l'ordre de *Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs.*

Une nuit que Jacques I^{er}, roi d'Aragon (xiii^e siècle), se plaignait à la Reine du ciel de l'impuissance où il était, malgré tous ses efforts, d'arracher par la voie des armes tous les Chrétiens à l'esclavage, il se vit tout à coup environné d'une grande lumière, pareille à celle du plus beau jour à son midi. La sainte Vierge lui apparut au milieu de cette clarté. Elle lui dit que son zèle pour la religion, son ardeur à faire la guerre aux ennemis du nom chrétien, et son pieux empressement à délivrer tous les captifs qu'il pouvait arracher aux fers étaient agréables à Dieu. Elle lui enjoignit en outre d'instituer, sous le titre de Notre-Dame de la Merci, un ordre établi spécialement pour le rachat des captifs, et dont l'œuvre habituelle serait de faire des quêtes dans toute la chrétienté, à cette intention. Jacques d'Aragon reçut avec reconnaissance et en pleurant de joie l'honorable et noble mission que Marie lui donnait de la part de Dieu même : il promit de la remplir ; et il s'occupa dès lors d'exécuter cette promesse. Mais il ne savait trop à qui s'adresser, ni qui s'adjoindre pour cela. La glorieuse Vierge le tira d'embarras. Elle apparut elle-même, et dans la même nuit, dit le Bréviaire romain, à saint Pierre Nolasque ; lui demanda de consacrer tout ce qui lui restait de vie et de fortune à la rédemption des captifs, l'assurant que c'était là ce que Dieu voulait de lui, et lui promettant que par là il s'attirerait les bonnes grâces du souverain Maître de toutes choses. Elle ajouta qu'il devait chercher à s'associer des compagnons de son zèle, qui le seconderaient dans sa charitable entreprise. Pierre fut d'abord effrayé de cette vision. Se souvenant que l'Apôtre recommande aux Chrétiens de ne pas se laisser tromper par les esprits, mais de les bien discerner et de s'assurer d'où ils viennent, si c'est du ciel ou de l'abîme : *Probate spiritus, an ex Deo sint* (IJoan. iv, 1), il craignait d'avoir été le jouet d'une illusion de l'ange des ténèbres. Marie leva ses doutes, car elle lui apparut une seconde fois et lui dit : *Je suis la Mère de Dieu ; ne crains rien : la mission qui t'est confiée vient d'en haut, et Dieu t'aidera à la remplir.* Rassuré et en-

couragé par cette seconde vision, qui mit fin à ses perplexités, Pierre ne songea plus, jour et nuit, qu'à accomplir l'œuvre qui lui était prescrite. Il s'adressa à Raymond de Pegnafort, qui lui répondit que lui aussi avait eu une vision du même genre, à la même heure et pour la même fin. Il exhorta donc son pieux et zélé pénitent à obéir aux volontés et aux ordres de Dieu et de sa sainte Mère, et lui promit de le seconder de toute son influence et de tout son crédit. Pierre Nolasque n'hésita plus; il mit la main à l'œuvre; le roi fit de grandes largesses, et donna plusieurs maisons au nouvel institut; ainsi naquit cet ordre. (*Appar. et Révél. de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET, t. 1, p. 320; *Fêtes de la V. M.*, par l'abbé ETIENNE GEORGES, p. 231; *Calendrier de la Vierge*, p. 23; *Culte de Marie*; GODESCAR, etc.)

JACQUES DE NURSÉE, Capucin. — La sainte Vierge lui apparut au moment de sa mort. A cette vue il s'écria, dans un saint transport : « O Vierge mille fois heureuse, Vierge la plus glorieuse et la plus pure des vierges, que vous êtes bonne de venir ainsi me visiter! que votre visite m'honore! » Puis s'adressant à ceux qui entouraient son lit : « La voilà! la voilà! » leur dit-il, « la triomphante Reine des cieux! la voilà qui vient me chercher pour m'introduire dans les parois de la sainte cité! » (BOVENIUS, an. 1566; *Negot. Sæcul. Mar.*, p. 296; *Chron. SS. Deip.*, p. 478.)

JANVIER (Saint), évêque de Bénévent, mourut en 305. — Ses reliques furent transportées à Naples, dès le iv^e siècle, et placées dans une église qu'on venait de bâtir en son honneur. Cette ville attribua à l'intercession du saint martyr le bonheur qu'elle eut d'être préservée de plusieurs éruptions terribles du Vésuve, et délivrée d'armées formidables qui vinrent pour l'attaquer à différentes époques. Sicon, prince de Bénévent, étant venu assiéger Naples au commencement du xi^e siècle, réduisit les habitants à de telles extrémités, que pour échapper à la mort et à l'esclavage, ils se virent forcés de céder au vainqueur le corps de leur saint patron; et Sicon l'emporta en triomphe et le transporta à Bénévent en 825. Ferdinand, roi de Naples, obtint du Pape Alexandre VI que ce précieux trésor serait rendu à la capitale de ses Etats. La translation s'en fit avec beaucoup de solennité, le 13 janvier 1497, et la peste, qui affligait cette ville depuis longtemps cessa ses ravages le jour même. Les ossements et les cendres de saint Janvier sont dans une magnifique chapelle de son nom, construite sur le grand autel de la cathédrale; et, dans une autre chapelle de la même église, nommée le *Trésor*, on garde son chef et une partie de son sang, renfermé dans deux fioles de verre. Ce sang, qui forme une masse solide, se liquéfie miraculeusement à certains jours de l'année, quand on le met sur l'autel, en rapport avec le chef du saint martyr, et cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Lorsque les fioles ne sont plus en présence du chef ou de

quelques ossements du saint, le sang se solidifie de nouveau; ce prodige, qui se reproduit plusieurs fois l'année, est donné comme incontestable par un grand nombre d'auteurs graves, qui l'ont vu de leurs propres yeux et qui l'ont examiné dans tous ses détails, avec un soin scrupuleux. On ne peut donc révoquer en doute le fait, quelque singulier qu'il paraisse : quant à son caractère miraculeux, nous ne voyons pas non plus comment on pourrait le contester. Un ouvrage vient de paraître, qui met, du reste, ce fait hors de doute, en a recueilli tous les témoignages, et peut fournir à ce sujet des renseignements sans réplique.

JEAN D'EGYPTE, ermite, né vers l'an 305 et mort en 394. — Saint Jean d'Egypte possédait à un degré éminent le don de prophétie, et découvrait à ceux qui venaient le visiter leurs péchés les plus secrets. Il guérissait aussi les malades avec de l'huile qu'il avait bénie. De tels prodiges eurent bientôt rendu son nom célèbre. L'empereur Théodose l'ayant consulté en 387 sur le succès de la guerre qu'il allait faire à Maxime, Jean lui répondit qu'il serait vainqueur sans presque répandre de sang. Théodose, plein de confiance dans cette prédiction, ayant rencontré, en Pannonie, l'ennemi qui venait à sa rencontre, ne craignit pas de l'attaquer, quoiqu'il fût de beaucoup inférieur en force, le battit deux fois et le fit ensuite prisonnier sous les murs d'Aquilée. Quelques années après, Théodose le consulta de nouveau sur la guerre qu'il se proposait de faire à Eugène, qui avait pris la pourpre en Occident. Le saint lui fit répondre qu'il serait victorieux, mais qu'il perdrait beaucoup de monde; il ajouta que l'empereur mourrait en Italie et que l'un de ses fils régnerait sur l'Occident. Un officier étant venu le visiter, le pria de permettre à sa femme, qu'il avait laissée à Lycopolis, de venir le voir; mais Jean lui répondit que depuis quarante ans qu'il vivait sur son rocher, il s'était fait une loi inviolable de ne recevoir la visite d'aucune femme, et que, par conséquent, il le pria de ne pas s'offenser de son refus. L'officier étant retourné vers sa femme pour lui faire part de cette réponse, elle déclara qu'elle mourrait de douleur si la grâce qu'elle sollicitait lui était refusée. Son mari revint donc faire de nouvelles instances auprès du saint. « Allez dire à votre femme, » répondit celui-ci, « qu'elle me verra cette nuit sans sortir de la maison où elle se trouve. » En effet, elle ne fut pas plus tôt endormie que Jean lui apparut en songe et lui dit : « Femme, la grandeur de votre foi m'oblige à vous visiter; cependant vous désirez trop de voir les serviteurs de Dieu sur la terre; qu'il vous suffise de contempler leur vie et d'imiter leurs actions. D'ailleurs pourquoi ce désir ardent de me voir? Je ne suis ni un saint ni un prophète, mais un homme faible et pécheur. Ce n'est donc qu'en considération de votre foi que j'ai eu recours à Notre-Seigneur pour vous obtenir la guérison de toutes les maladies corporel-

les dont vous êtes affligée; vivez toujours dans la crainte de Dieu, et n'oubliez jamais ses bienfaits. » Après lui avoir donné ces conseils il disparut. La femme à son réveil raconta le songe qu'elle avait eu, et les détails dans lesquels elle entra convainquirent l'officier que c'était réellement le saint qui lui avait apparu; aussi alla-t-il dès le lendemain le remercier. Jean ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il lui dit : « J'ai vu votre femme, et j'ai satisfait à toutes ses demandes : allez en paix. »

Quelque temps après, saint Pétrone alla le visiter avec six autres moines, et Jean leur ayant demandé s'il n'y avait point d'ecclésiastique parmi eux, ils lui répondirent que non; cependant l'un d'eux était diacre, et par humilité il n'en avait rien dit à ses compagnons. Le saint dit, en le montrant : « Celui-là est diacre. » Le moine le nia, s'imaginant fausement qu'un mensonge pareil cessait d'être un péché, lorsqu'il avait pour principe l'intention de s'humilier. Alors Jean lui prenant la main la baisa et lui dit : « Mon fils, ne désavouez pas la grâce que vous avez reçue de Dieu, et que l'humilité ne vous fasse point tomber dans le mensonge; car on ne peut mentir, même sous prétexte d'un bien... » L'un des moines pria le saint de le guérir d'une fièvre tierce dont il était atteint. Saint Jean bénit de l'huile qu'il lui donna; et aussitôt qu'il s'en fut servi, la fièvre se trouva parfaitement guérie.

JEAN, — patrice à Rome en 363, et sa femme possédaient une immense fortune. N'ayant point d'héritiers, ils prièrent humblement la Mère du Sauveur de leur faire connaître par quelque signe à quelle œuvre pieuse ils devaient consacrer leurs richesses. Marie entendit leurs prières, et le jour des Nones du mois d'août, c'est-à-dire à l'époque où les chaleurs sont excessives à Rome, il tomba, pendant la nuit, une grande quantité de neige sur le mont Esquilin seulement. Cette nuit-là même Jean et sa femme virent séparément la sainte Vierge qui leur dit, dans un songe, de construire en son honneur, et sous son invocation, un temple dans l'emplacement que, le lendemain, ils trouveraient couvert de neige. Elle ajouta que c'était là l'usage qu'elle voulait qu'ils fissent de ces biens qu'ils étaient dans l'intention de consacrer à sa gloire.

Le jour suivant le patrice Jean alla tout raconter au Pape; c'était Libère qui alors occupait la chaire de saint Pierre. Le Pontife répondit au pieux Romain, que lui aussi avait eu la même apparition et la même révélation. En conséquence, il ordonna une procession générale. Clergé et peuple allèrent, au chant des hymnes et des psaumes, à l'endroit désigné. On le trouva, en effet, couvert d'une épaisse couche de neige dans l'emplacement que devait occuper l'édifice demandé par la Mère de Dieu. On dit même qu'un nouveau prodige vint s'ajouter au premier, et que, sous les yeux mêmes de la multitude rassemblée, la neige, s'étendant et se divisant en longues lignes, forma elle-

même sur le sol le plan et les proportions de l'édifice désiré par la Reine des cieux. Cette église se nomma d'abord *Basilique Libérienne* et *Notre-Dame-des-Neiges*; elle reçut enfin le titre de *Sainte-Marie-Majeure*, et on en fit la dédicace le 5 août, jour anniversaire de la neige miraculeuse et des apparitions qui donnèrent lieu à sa construction. (*Bréviaire romain, Annuaire de Marie*, t. 1, p. 147; *Appar. et Révél. de la sainte Vierge*, par P. SAUSSERET.)

JEAN LE SILENCIAIRE (Saint), évêque de Colonie, né en 454, à Nicopolis, en Arménie, mourut solitaire dans le désert en 558, âgé de cent quatre ans. — Incertain, lorsqu'il était encore évêque, s'il garderait ou non l'épiscopat, il vit, une nuit, pendant qu'il priait, une croix lumineuse se former dans l'air; et du sein de cette croix, qui paraissait marcher devant lui, il entendit ces mots qui lui apprirent ce qu'il devait faire : *Si vous voulez être sauvé, suivez ce signe de rédemption*. Jean, plein de la foi la plus vive, se mit aussitôt en route. Il suivit la croix jusqu'en Palestine; et, comme il la vit se dissiper au-dessus de la tour de Saint-Sabas, il comprit que le ciel voulait qu'il se retirât dans ce monastère, et il y prit aussitôt l'habit. Un jeune homme de seize ans, nommé Cyrille, le même qui, étant devenu moine, écrivit la vie du saint, vint, en 544, le consulter sur le choix d'un état. Jean lui conseilla de se consacrer à Dieu dans le monastère de Saint-Euthyme. Cyrille se décida pour un autre monastère; mais il n'y fut pas plutôt entré qu'il tomba malade; et comme son état empirait tous les jours, il se repentit de n'avoir suivi qu'à demi le conseil du vieillard. Celui-ci lui apparut la nuit et lui prédit que s'il se rendait au monastère de Saint-Euthyme, il y recouvrerait la santé de l'âme et du corps. Cyrille, dès le lendemain, se mit en route, sans autre nourriture que la sainte Eucharistie; et à peine fut-il arrivé au monastère désigné, qu'il se trouva parfaitement guéri. Le même Cyrille rapporte que s'entretenant un jour avec Jean, un nommé Georges apporta son fils, qui était possédé du démon, et le déposa aux pieds du saint, sans proférer un seul mot. Jean fit, avec de l'huile bénite, le signe de la croix sur le front de l'enfant, qui fut à l'instant délivré de l'esprit malin. Il rapporte aussi qu'un homme noble de Constantinople, infecté de l'eutychianisme, avait été présenté à Jean par un nommé Théodore; Jean donna sa bénédiction à ce dernier, mais la refusa à son compagnon et lui reprocha son attachement à l'hérésie. Celui-ci, sentant bien que ces circonstances ne pouvaient être connues que par révélation, se convertit et rentra dans le sein de l'Eglise.

JEAN CLIMAQUE (Saint), abbé, mort à son ermitage de Thole, le 30 mars 605. — Un moine nommé Isaac, que de violentes tentations de la chair avaient mis dans un état voisin du désespoir, alla trouver Jean Climaque, et lui découvrit par ses larmes plus encore que par ses paroles les assauts

qu'il avait à soutenir. « Mon fils, » lui dit Jean, « ayons recours à Dieu par la prière; » et se prosternant tous deux à terre, ils implorèrent quelque temps le secours du ciel, et Isaac ne fut plus dans la suite inquiété par l'esprit impur. Malgré la résolution qu'il avait prise de vivre seul, Jean céda aux instances d'un solitaire nommé Moïse, et le prit sous sa conduite. Il l'envoya un jour chercher de la bonne terre pour mettre sur son jardin. Après que Moïse eut vaqué quelque temps à son travail, il alla se coucher sous une roche qui était sur le point de tomber et s'y endormit, sans penser qu'il courait le danger d'être écrasé par sa chute. Dans le même temps, Jean, qui, à son ordinaire, s'occupait de Dieu dans sa cellule, s'assoupit; et pendant son léger sommeil, il crut entendre une voix qui lui reprochait de dormir pendant que son disciple était sur le point de perdre la vie. S'étant éveillé sur-le-champ, il se mit à prier pour lui, sans savoir toutefois de quel danger il était menacé. Moïse étant revenu le soir, Jean lui demanda s'il ne lui était rien arrivé; il répondit qu'un rocher sous lequel il s'était endormi avait failli l'écraser par sa chute. « Heureusement, » ajouta-t-il, « que j'ai cru entendre votre voix qui m'appelait. M'étant levé aussitôt, je n'ai eu que le temps de me sauver; et à peine sorti de ce lieu, j'ai vu cette roche se détacher et tomber avec fracas. » Jean comprit alors ce qui s'était passé, mais il se contenta de remercier Dieu dans le secret de son cœur, sans rien dire de la vision qu'il avait eue.

Une cruelle famine, produite par une brûlante sécheresse, désola la Palestine et l'Arabie. Les habitants du pays s'adressèrent au saint abbé comme à un autre Elie, le conjurant de faire cesser la sécheresse qui désolait ces deux contrées. Jean, touché de leur malheur, se mit en prière et leur obtint du ciel une pluie abondante qui rendit la fertilité à leurs terres.

JEAN DE BEVERLEY (Saint), évêque d'York, mort le 7 mai 721. — Au commencement d'un Carême, il emmena avec lui dans sa retraite un jeune homme muet de naissance, et dont la tête était couverte d'une dartre hideuse. Quelques jours après, il lui rendit l'usage de la parole, en formant le signe de la croix sur sa langue, ensuite il lui apprit à lire. Un médecin ayant essayé de soigner le mal que ce jeune homme avait à la tête, Jean donna sa bénédiction aux remèdes, et ils opérèrent bientôt une entière guérison. Saint Bède, qui reçut de lui le diaconat et la prêtrise, lorsqu'il était encore évêque d'Hexham, rapporte de lui plusieurs miracles, entre autres la guérison de la femme d'un seigneur du voisinage, à laquelle il rendit la santé avec de l'eau qu'il avait bénite.

JEAN DE MATHA (Saint), — fondateur de l'ordre des Trinitaires, né en 1160 et mort le 21 décembre 1213. « Lorsque Jean de Matha, » dit Görres, « fut ordonné prêtre, au moment où l'évêque lui imposant les

mains, prononçait ces paroles : *Reçois le Saint-Esprit*, on aperçut au-dessus de la tête du saint une colonne de feu. Et lorsque, disant sa première Messe dans la chapelle de l'évêque de Paris, il levait la sainte hostie, tous les assistants virent apparaître sur l'autel un ange vêtu de blanc, ayant sur la poitrine une croix rouge et bleue, tenant les mains croisées sur la tête de deux prisonniers, dont l'un était un Chrétien et l'autre un Maure. Les assistants étonnés consultèrent un jeune prêtre d'aller à Rome rendre compte au Pape de ce qui venait de se passer. Mais lui, craignant l'éclat, se retira dans le Valais auprès d'un ermite nommé Félix, et tous deux passaient leur vie dans le jeûne et la prière. Or, un jour qu'ils s'entretenaient près d'une source où ils avaient coutume de puiser de l'eau pour leur usage, ils virent un cerf blanc qui portait entre ses cornes la même croix. D'autres visions leur ayant indiqué qu'ils devaient aller à Rome, ils se décidèrent enfin à faire ce voyage, et furent présentés à Innocent III. Le Pape ordonna des prières; et comme il élevait l'hostie à la Messe, en présence de tout le clergé, la même forme qui avait apparu à Paris apparut en cet instant. Le Pape leur permit donc de fonder un nouvel ordre, et leur donna pour habit celui de la vision. Et comme les trois couleurs désignaient la Trinité, ils s'appelèrent Trinitaires, et se consacrèrent au rachat des captifs. »

JEAN XXII, Pape. — La tradition rapporte qu'au début du xiv^e siècle, la sainte Vierge apparut à Jean XXII, et l'avertit des grâces et indulgences qu'elle avait obtenues de son Fils en faveur de l'ordre du Mont-Carmel. Ce Pape promulgua, en effet, ces grâces et indulgences dans une bulle, en date du 3 mars 1322. Le savant Benoît XIV admet dans son traité *De festis* (part. II, art. 73, t. II, p. 329) cette apparition de la Mère de Dieu à Jean XXII.

JEAN NÉPOMUCÈNE (Saint), — martyr, né vers 1330, à Népomuck, en Bohême, mort le 16 mai 1383 à Bruges. On attribue à ses prières la victoire remportée par les impériaux en 1620, sous les murs de Prague, victoire qui rendit aux vainqueurs la Bohême qu'ils avaient perdue. On rapporte même, à cet égard, un fait confirmé par plusieurs témoins dignes de foi. La nuit qui précéda la bataille, des sentinelles, placées près de la cathédrale, aperçurent dans cette église le saint environné de tous les patrons du pays, et priant avec eux pour le succès des armes de la maison d'Autriche, ce qui mit dans le cœur du soldat la plus grande intrépidité. On rapporte un autre fait non moins digne d'attention. Le comte d'Althan, qui devint évêque de Bari, se laissa tomber, étant à Rome, d'un balcon très-élevé. Heureusement pour lui, il pensa, en tombant, à Jean Népomucène, et sa chute, ralentie, ne fut plus qu'une descente douce vers la terre. Il donna, quelque temps après, un spectacle plus grand encore. Victime de sa sincérité envers le cruel Wincelas, dont il blâmait

les tyrannies, Jean fut envoyé au supplice; on le jeta pieds et poings liés dans les flots rapides de la Muldaw; mais à peine y fut-il plongé, qu'une lumière éclatante environna son corps et le suivit parmi les vagues, au grand étonnement de toute la ville. L'empereur fut le seul qui ne vit pas ce prodige; il s'était retiré dans son appartement. Le barbare toutefois ne l'ignora pas longtemps; il en fut instruit dès le jour même de la propre bouche des bourreaux et de l'impératrice, qui en avait été aussi témoin.

JEAN DE LA BAUME, pieux laboureur, auquel la sainte Vierge apparut le 10 août 1519, sur les hauteurs du mont Vardaille. — Dans cette apparition, elle brillait d'un éclat céleste et était accompagnée de saint Michel et de saint Bernard. Elle dit à Jean de la Baume qu'elle voulait, à l'avenir, être spécialement honorée à l'endroit où elle était; qu'en conséquence, il fallait lui bâtir là une église sous le titre de Notre-Dame-des-Grâces; et pour justifier ce titre, elle promit d'accorder, dans ce sanctuaire béni, des bienfaits signalés et d'avoir toujours une oreille propice et favorable pour toutes les prières qui lui seraient adressées dans le lieu marqué par elle. Jean de la Baume obéit aux injonctions de Marie; il alla trouver le clergé et la communauté de Caignac, dit ce qu'il avait vu et entendu, et demanda qu'une procession fût faite à l'endroit désigné. Cette procession eut lieu le mois suivant, jour où l'Eglise honore l'Exaltation de la sainte Croix. On y bénit et l'on y posa la première pierre du monument sacré qu'avait demandé Marie. Les travaux furent poussés avec une grande activité, et, en peu de temps, l'édifice fut entièrement achevé. Telle est la tradition touchant le pèlerinage de Notre-Dame du Mont-Vardaille; et une bulle de Léon X, Pontife grand en toutes choses, a confirmé cette tradition et enrichi de beaucoup de faveurs spirituelles ce sanctuaire auguste; et cela moins de dix-huit mois après sa fondation et après l'événement auquel il doit sa naissance. Relatée dans la bulle de cet illustre Pape, l'apparition de la sainte Vierge au pieux Jean de la Baume tire de là un caractère d'authenticité qui la recommande à la croyance et au respect de tous. (POIRÉE, t. I; Vincentius CHARRON; Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

JEAN DE DIEU (Saint), — fondateur de l'ordre de la Charité, né en Portugal en 1495, et mort le 8 mars 1550. La vie de saint Jean de Dieu, par M. le vicomte de Falloux, dans les *Vies des saints illustres*, rapporte l'apparition suivante de la sainte Vierge à ce magnanime héros de la charité, l'un des plus illustres et des plus généreux bienfaiteurs de l'humanité.

« Un jour, » dit-il, « que saint Jean de Dieu, alors sous les drapeaux, avait été chargé, avec un petit détachement espagnol, de battre la campagne qui environnait le camp et de protéger les convois de fourrages avidement attendus, on lui donna à monter un cheval qui était lui-même une

capture récemment faite sur l'ennemi. A peine cet animal se trouva-t-il en liberté dans la plaine, qu'il prit son élan vers les rangs ennemis; et il y eût emporté son cavalier, si le jeune soldat, incapable de maîtriser sa monture, n'eût préféré se jeter à terre. La chute avait été violente, et Jean demeurait étendu sur place sans connaissance. Ses compagnons ne s'étaient pas sentis en nombre suffisant pour le suivre ou le secourir dans une direction si périlleuse; et on l'eût perdu à jamais, si une jeune femme, revêtue du costume des paysannes du pays, ne se fût présentée tout d'un coup à son aide. Elle souleva sa tête, répandit de l'eau fraîche sur ses lèvres; et, après lui avoir fait ouvrir les yeux, lui parla, comme un habile médecin du corps et de l'âme; lui enseigna quel baume efficace guérirait promptement ses blessures, et quelles sections de grâces il devait rendre à la divine miséricorde; lui reprocha les écarts de sa conduite, son infidélité envers Dieu, puis disparut en lui enseignant du doigt le sentier qui devait le ramener sous la tente. Jean ne douta jamais qu'il ne dût la vie à l'intervention de la sainte Vierge en personne, et forma dès lors la résolution de consacrer à Dieu, sans partage, le reste de ses jours miraculeusement préservés. »

Nous lisons encore dans la *Vie de saint Jean de Dieu*, par François de Castro, que la sainte Vierge vint l'assister à ses derniers moments avec saint Jean l'évangéliste et l'archange Raphaël. Elle calma les frayeurs qu'éprouvait, à l'approche de la mort, ce fidèle serviteur de Dieu; et poussa même la bonté jusqu'à lui essuyer avec un linge la sueur qui lui ruisselait du visage, digne et précieuse récompense de ce service qu'il avait lui-même rendu tant de fois aux malades et aux agonisants.

JEAN DE FLORENCE, capucin, mort en 1560. — La sainte Vierge lui apparut à ses derniers moments, car c'est à cet instant surtout, comme on peut le voir, que se manifestent le plus souvent ses saintes apparitions.

JEAN DE LA CROIX (Saint), — l'un des plus célèbres mystiques et premier Carme Déchaussé, naquit en 1542 à Fontiberé près d'Avila dans la vieille Castille, et mourut le 14 décembre 1591, à l'âge de 49 ans. Son nom de famille était Yépez. Le feu de l'amour divin brûlait tellement son cœur que ses paroles en embrasaient tous ceux qui l'écoutaient. Cet amour pour Dieu se manifestait en certaines occasions par un resplendissement de lumière qui éclatait sur son visage. Une personne de distinction en fut un jour si frappée qu'elle quitta le monde sur-le-champ pour entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Une dame qui se confessait à lui éprouva la même impression, et par la même vue. Elle renonça bientôt au monde et se consacra uniquement à Dieu.

L'amour de saint Jean de la Croix pour les souffrances était tel que la vue d'un crucifix suffisait pour lui donner des ravissements. Le nom même de croix le fit un jour tom-

ber en extase en présence de la mère Anne de Jésus. Dieu glorifia saint Jean, après sa mort, par plusieurs miracles dont un fut opéré en 1703 sur une religieuse de l'Annonciade à Neufchâteau. Cette fille, atteinte d'une paralysie presque totale, fit au saint une neuvaine, à la fin de laquelle elle fut parfaitement guérie. Les miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement constatés, il fut canonisé en 1720 par Benoît XIII.

Les OEuvres de saint Jean de la Croix contiennent une théorie complète et détaillée de la Mystique, de sa méthode et de son but. Nous en donnerons donc ici une analyse succincte empruntée à un ouvrage éminent que fait paraître en ce moment même un des ecclésiastiques les plus distingués de la capitale. « Ses OEuvres, » dit-il, « se composent de deux faces complètement antinomiques comprenant chacune deux ouvrages. La première comprend *La montée du mont Carmel* et *La nuit obscure de l'âme*. La seconde comprend *La vive flamme de l'amour* et *Les cantiques spirituels de l'âme*. La première, posant l'homme en face de la créature, lui apprend à exclure incessamment toute limite ou tout fini ; la seconde, le posant en face de Dieu, lui enseigne à aspirer incessamment l'infini par le cœur ou l'amour. En effet, il part de cette antinomie fondamentale, Dieu et la créature, qu'il définit en celle-ci : *Dieu est tout, et la créature rien*. Or, dit-il, *ce qui n'est pas ne pouvant s'unir avec ce qui est, on ne saurait jamais s'unir à Dieu si on aime quelque chose de créé, puisque toutes les créatures, devant Dieu, ne sont qu'un néant*. *Pour aller à Dieu, il faut se vider de ce qui n'est pas Dieu*. *La montée du mont Carmel* et *La nuit obscure de l'âme* ne sont autre chose que cette théorie complète et détaillée du vide à pratiquer dans toutes les facultés humaines, sens et esprit, sentiment, intelligence et volonté. Saint Jean de la Croix pousse si loin cette théorie du vide ou de l'expulsion de toute limite et de tout fini en nous qu'il veut qu'on rejette même toutes visions et révélations particulières, qu'on les abhorre.

L'homme étant ainsi arrivé à ce qu'il nomme la nudité absolue, le vide complet de toutes ses facultés, sens, entendement, mémoire, désir et volonté, à la conscience absolue de son néant, et se trouve par cette conscience même sur le chemin qui mène à Dieu. Car le *sentier qui conduit à Dieu est si étroit, qu'il n'y peut passer que le néant qui est l'abnégation de tout et de soi-même*. En effet, par la plus prodigieuse antinomie, cette conscience de son néant n'est autre chose que la conscience même de Dieu en soi, et la sainte et divine charité commence là où commence ce vide absolu de soi-même que saint Jean de la Croix nomme la nuit obscure. Aussi s'écrit-il : *Dieu ne se communique qu'à un cœur dénué de tout*. *Pour jouir de l'union divine, tout ce qui est dans l'âme, grand ou petit, peu ou beaucoup, doit mourir*. *Si vous voulez avoir Dieu en toutes choses, il faut que vous n'ayez rien en toutes choses*. *Si vous*

mettez votre tout dans le néant, vous trouverez partout dilatation de cœur et repos d'esprit. *O heureux néant qui apporte tant de biens à l'âme !* Ainsi l'homme monte à Dieu par les degrés mêmes où il descend dans le néant de soi-même ; et l'amour de Dieu n'est que la face antinomique du mépris de soi-même. Comme dit l'Évangile (*Matth. x, 39*), on ne s'affirme qu'en se niant, on ne se trouve qu'en se perdant. *Qui ne sait se perdre aux créatures et à soi-même ne se trouve jamais*, dit saint Jean de la Croix. *Pourquoi différez-vous de quitter la créature qui n'est rien, pour vous unir par amour avec votre Dieu qui est tout ? — La vive flamme de l'amour et Les cantiques spirituels de l'âme* ne sont autre chose que la théorie complète et détaillée de cette incessante aspiration de l'infini par le cœur ou l'amour.

Du reste, saint Jean de la Croix résume lui-même toute sa doctrine en douze antinomies dont voici les quatre premières : 1° *Pour goûter tout, n'avoir de goût pour aucune chose* ; 2° *pour savoir tout, désirer ne rien savoir* ; 3° *pour posséder tout, ne rien posséder* ; 4° *pour être tout, vouloir n'être rien en toutes choses*. Dieu ou le Tout, c'est l'infini, c'est l'absolu. Or, tout ce qui est fini ou créé est partiel, contingent, limité, c'est-à-dire précisément l'inverse ou l'opposé de Dieu ; il faut donc nier tout ce qui est de cet ordre pour s'élever à l'ordre divin ou infini. Et comme nous sommes nous-mêmes de cet ordre créé ou fini, il faut nous nier nous-mêmes avec tout le reste dans tout ce que nous sentons ou aimons, tout ce que nous savons ou concevons, tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes. C'est ce qu'expriment les quatre antinomies précédentes. Or, ces quatre négations du fini ou de la limite dans l'ordre du sentiment, de l'intelligence, de la possession et de l'être, nous donnent par là même conscience de l'infini dans chacun de ces ordres, amour, intelligence, souveraineté et existence infinies et absolues que nous devons aimer sans le sentir, croire sans le comprendre, désirer sans le posséder et aspirer en nous sans qu'il soit jamais nous. C'est ce que saint Jean de la Croix exprime par les quatre antinomies suivantes : 1° *Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce qui ne frappe point votre goût* ; 2° *pour arriver à ce que vous ne savez pas, il faut passer par ce que vous ignorez* ; 3° *pour avoir ce que vous ne possédez pas, il faut passer par ce que vous n'avez pas* ; 4° *pour devenir ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas*. Mais pour demeurer dans cette union à l'infini, à l'absolu, au Tout, il ne faut pas sortir de lui, en s'arrêtant à quoi que ce soit de particulier ou de fini. C'est ce que le saint exprime par ces quatre dernières antinomies : 1° *Lorsque vous vous arrêtez à quelque chose, vous cessez de vous jeter dans le tout* ; 2° *car pour venir du Tout au Tout, vous devez vous renoncer du tout au tout* ; 3° *et quand vous serez arrivé à la possession du Tout, vous devez le*

retenir en ne voulant rien ; le car si vous voulez avoir quelque chose dans le Tout, vous n'avez pas votre trésor tout pur en Dieu.

Aristote et Kant ont fait les catégories de la raison pure. Dans les antinomies qui précèdent, saint Jean de la Croix a fait, si j'ose dire, les catégories de l'amour pur ou de la charité. Comme tous les mystiques, il proclame que l'homme n'est en rapport avec Dieu ou l'infini que par le cœur qui a aussi son intuition, sa certitude invincible, et la seule même absolue. Non que cette certitude exclue le mystère, elle l'implique au contraire, ce qui l'a fait surnommer mystique ou *science du mystère*. Elle l'implique forcément, puisque l'infini excluant toute limite exclut par là toute définition et demeure à jamais l'indéfinissable, le mystérieux. Arrivé à l'union divine, l'homme dépouille complètement tout fini, toute limite; et, sommé, additionné à l'infini, il ne fait plus qu'un avec lui. Il ne désire plus, il possède; il n'aspire plus, il a. *Chacun des saints est Dieu*, dit saint Basile. Mais il n'arrive là qu'en se niant, et cette négation libre et active, qui est le sceau le plus élevé de la personnalité, ne permet pas même de supposer l'idée du panthéisme.

La mesure d'aimer Dieu c'est de l'aimer sans mesure, dit saint Bernard. *J'aime Dieu parce que je l'aime, et je l'aime pour l'aimer encore davantage*. A quoi Bossuet ajoutait : *En aimant on acquiert de nouvelles forces pour aimer. Le cœur se dilate, le Saint-Esprit qui le possède lui inspire de nouvelles forces pour aimer de plus en plus. Je ne sais si dans le ciel même l'amour n'ira pas toujours croissant; puisque l'objet qu'on aimera étant infiniment parfait, il fournira à l'amour de nouvelles flammes*. Cette idée qui se retrouve dans tous les mystiques est celle de l'aspiration incessante de l'homme. Mais cette idée, qui n'implique aucune limite dans l'avenir, en implique-t-elle dans le passé? Non; car, dit saint Jean de la Croix, *l'homme, en remontant à l'origine de son être, y trouve le néant, mais ce néant dont il a conscience venait de toute éternité en Dieu qui voit éternellement présent en lui tous les futurs possibles. Ainsi, bien qu'il n'ait pris conscience de lui-même que dans l'espace et le temps, à quelque moment de l'éternité qu'il recule ou puisse reculer, l'homme s'y trouve toujours présent, toujours vivant en Dieu, dans le passé comme dans l'avenir, et sous l'un comme sous l'autre de ce double aspect, il est toujours sans limites, toujours indéfini, ou plutôt l'infini du devenir. Mais la conscience qu'il a de lui-même n'a-t-elle pas commencé? Oui, sans doute, elle a commencé; mais cette conscience n'étant autre chose que celle de son néant dans le Tout qui est Dieu ou l'Être absolu, l'homme en acquérant conscience de son néant, acquiert par là même conscience de lui-même toujours présent, toujours vivant dans l'idée éternelle qui est en Dieu de toute éternité, de sorte que sous ce point de vue encore il reste sans limites, sans bornes, non comme Dieu qui est l'infini en*

acte, mais comme infini du devenir ou toujours en puissance. »

JEAN DAVID, — Jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des collèges de Courtray, de Bruxelles et de Gand. Il mourut dans cette dernière ville en 1613. Nous avons de lui un ouvrage mystique divisé en cinquante-deux chapitres dont chacun a pour thème un des détails de la Passion. Cet ouvrage remarquable, récemment traduit par M. Paul Sausseret, est intitulé *Le paradis de l'époux et de l'épouse*, contenant *La moisson de myrrhe et d'aromates, extraits des instruments et des mystères de la Passion de Jésus-Christ, ou La pancarte de Marie* divisée en sept classes.

JEAN DE CASTILLO, — Jésuite, mort en 1599, à Vallisolet, eut des extases pendant lesquelles il reçut des lumières merveilleuses. Il entendit plusieurs fois des voix célestes, et sainte Agnès lui apparut. Tombé très-dangereusement malade, il fut tout à coup guéri, et le médecin, en le voyant, s'écria : « Assurément ce doit être un homme du ciel, car, d'après les principes les plus sûrs de la science, il n'a pu, sans un miracle, passer de l'état où il était ce matin à celui où je le vois ce soir. (Mathias TANNER, p. 318.)

JEAN FIRMAN dit *Alvernicole*. — Wading, l'annaliste des Frères mineurs, raconte que Jean Firman, religieux de cet ordre, avait souvent exprimé à Dieu avec de vives instances l'ardent désir de voir la sainte Vierge dans l'état humble et pauvre qu'elle avait aux jours de sa vie mortelle. Ses vœux furent exaucés. Un jour qu'il était en oraison dans sa cellule, la Mère de Dieu lui apparut avec le vêtement et dans le même extérieur qu'elle avait ici-bas. Cette vision dura tout le jour; et pendant cette heureuse et ineffable journée, la Reine des anges accorda à son fidèle serviteur d'innombrables et précieuses grâces, et elle lui révéla des secrets et des mystères qu'il ne fit jamais connaître à personne.

JEAN-FRANÇOIS RÉGIS. — En 1635, ce saint Jésuite alla dans le Vivarais pour donner une mission à Marthes. C'est là qu'une femme, qui raccommoda son manteau, retint deux pièces qu'elle conservait aussi précieusement que des reliques, et les ayant appliquées dans la suite sur deux de ses enfants dont l'un était attaqué d'hydropisie, et l'autre d'une fièvre continue, elles leur procurèrent à l'instant une parfaite guérison; un jeune homme ayant fait projet de tuer le saint missionnaire, Régis en fut informé par révélation. En 1637, il alla évangéliser la petite ville de Foy. Hugues Sourdon, l'un des principaux du lieu et qui était docteur en droit, voulut que le saint logeât chez lui, et il ne tarda pas à être payé de son hospitalité. Claude, son fils, âgé de quatorze ans, était aveugle depuis six mois par suite d'une maladie grave. Régis, auquel on le présenta, s'étant retiré dans une chambre voisine pour prier, n'avait pas encore fini sa prière que déjà l'enfant avait recouvré la

vue. Ce miracle fit espérer une semblable guérison à une autre aveugle qui, depuis huit ans, avait perdu la vue; on l'ammena au saint qui le guérit sur-le-champ en faisant sur lui le signe de la croix. Au mois de novembre suivant, il alla donner une seconde mission à Marlhes; mais, arrivé à deux lieues de cette paroisse, comme il se trouvait sur une des plus hautes montagnes du Velay, la main et le pied lui ayant manqué en même temps, il tomba et se cassa une jambe : ce qui ne l'empêcha pas de faire les deux lieues qui lui restaient, appuyé sur son bâton et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marlhes, il se rendit de suite à l'église où une grande multitude de peuple l'attendait; il confessa le reste du jour, et le soir lorsqu'on visita sa jambe elle se trouva parfaitement guérie. Jean-François Régis mourut le 2 janvier 1641, et les miracles opérés à son tombeau ajoutèrent encore à l'idée qu'on avait de sa sainteté. Au commencement du siècle suivant, vingt-deux prélats du Languedoc et des provinces voisines témoignaient à Clément XI : « Nous sommes témoins que devant le tombeau du P. Jean-François Régis les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et le bruit de ces étonnantes merveilles se répand chez toutes les nations. »

JEAN - PIERRE-FRANÇOIS, — religieux carme, se promenant un jour sur le bord de la mer, y fut tout à coup assailli par des Turcs qui, lui ayant lancé deux flèches, le blessèrent grièvement au visage et à la poitrine, puis lui déchargèrent sur la tête un violent coup de cimeterre. Dans cet état il invoqua Notre-Dame du Carmel, qui soudain lui apparut, mit ses ennemis en fuite et le guérit complètement. (*Fasti Carmelit.*)

JEANNE D'ARC. — La vie de cette illustre héroïne appartient tout entière à la Mystique. Tout est surnaturel dans cette magnanime existence, depuis les oiseaux des champs et de la forêt qui venaient à Jeanne encore bergère, dès qu'elle les appelait, jusqu'à la blanche colombe qui s'échappa du bûcher au moment où elle rendait le dernier soupir. Il faut lire *Jeanne d'Arc d'après les chroniques contemporaines* par Guido Görres, ouvrage traduit de l'allemand par M. Léon Boré, pour voir jusqu'à quel point cette vie est un continuel prodige.

De bonne heure Jeanne d'Arc eut des visions et des apparitions nombreuses. Elle fut visitée par la sainte Vierge et les saints dont la venue s'annonçait par une vive lumière. Elle en reçut de précieux conseils sur sa conduite chrétienne et sur la mission providentielle à laquelle Dieu l'avait destinée. Ce fut à la suite de ces apparitions et de ces visions saintes que, le cœur plein d'enthousiasme, elle alla se présenter à Beaudricourt qui commandait pour le roi « en la ville et château de Vaucouleurs. » Depuis sa jeunesse, devant le roi de France et la cour, comme en présence de ses bourreaux, elle ne cessa de déclarer avec constance que c'était d'après l'ordre de Dieu et les révélations

des envoyés célestes qui lui étaient apparus qu'elle s'était dévouée au salut de la France, préférant la mort à toute concession. Elle ne fléchit pas même un instant lorsque, en présence des flammes du bûcher qui l'enveloppaient déjà, ses juges employaient tout pour la contraindre à une rétractation. Dès sa première jeunesse, depuis sa treizième année, elle ne cessa d'annoncer par avance ce qui lui arriverait, et pendant sa courte carrière d'armes ses prophéties furent toutes accomplies à la lettre. L'un de ses juges cherchant à lui prouver que ses visions étaient impossibles et qu'elles ne pouvaient être que des illusions des sens : « Qu'elles soient réelles ou seulement apparentes, elles sont réelles pour moi, puisqu'elles ont frappé mes sens, » lui répondit-elle. Après la sainte Vierge, les êtres célestes qui lui apparurent, furent principalement sainte Marguerite et sainte Catherine : leur apparition lui était soudainement annoncée par une vive lumière. Elle les connaissait à la douceur de leur voix, à la beauté de leurs discours et à la sainteté de leurs conseils. Elle voyait leurs figures respirer l'odeur suave qui s'exhalait de leur personne, et croyait même les avoir touchées. Elle décrivait à l'un de ses interrogateurs leurs riches vêtements, leurs ornements, leurs couronnes. Relativement à l'apparition de saint Michel, ses réponses portent comme toutes les autres un caractère saisissant de candeur et de vérité.

En face de la mort la plus horrible elle soutint la réalité de ses visions et de ses inspirations : « Oui, » s'écriait-elle, « je suis envoyée de Dieu. Vous dites que vous êtes mes juges, prenez garde à ce que vous ferez, car vous vous mettez en grand danger. » C'est par révélation qu'elle sut où était l'épée de la chapelle de Fierbois. C'est par révélation qu'elle reconnut et désigna le Dauphin. Toutes les enquêtes juridiques, tous les historiens et notamment les dépositions du comte de Dunois et du duc d'Alençon, prouvent les innombrables prédictions et prophéties que fit Jeanne d'Arc et qui toutes s'accomplirent à la lettre. La vierge de Domrémy est une de ces personnalités merveilleuses sans égale dans les annales d'aucun peuple, qu'on ne saurait jamais se lasser d'admirer. Moins grande encore par ses merveilleux exploits, qu'avec sa houlette de bergère ou sur les flammes de son bûcher, elle n'est malheureusement pas assez connue par ce côté de sa vie surnaturelle et mystique qu'ont omis presque tous ses biographes, et dont Guido Görres a seul su tenir compte. (*Voy. aussi Examen critique de l'histoire de Jeanne d'Arc par de HALDAT.*)

JEANNE SCOPELLO (La bienheureuse), religieuse Carmélite, fut comblée dès son enfance des bénédictions du ciel les plus abondantes. — Une mère affligée vint un jour lui recommander son fils Augustin, qui était engagé dans les erreurs des manichéens, comme l'avait été son illustre homonyme. Jeanne fait venir au monastère ce malheureux jeune homme et lui adresse en vain les

représentations les plus fortes et les plus touchantes; mais si les paroles de la bienheureuse furent sans résultats, il n'en fut pas de même de ses prières qui font au Seigneur une douce violence. Le jeune homme, subitement touché, abjura ses erreurs et donne toutes les marques d'un véritable repentir. Jeanne obtint aussi, par le même moyen, la guérison de Julie Sessi, l'une des dames les plus distinguées de Reggio. Un jour que sa communauté manquait de pain, au moment du repas, elle se mit à prier en silence, et aussitôt on en eut suffisamment pour toute la maison. Jeanne Scopello mourut le 9 juillet 1491. Deux ans après, son corps fut trouvé sans corruption et exhalant une odeur très-suave. L'évêque de Reggio, témoin de ce prodige, ordonna une procession solennelle pour transférer dans un lieu plus respectable les précieux restes de la servante de Dieu.

JEANNE DE LA CROIX (La bienheureuse), Franciscaine, morte en 1534. — Sa naissance fut déjà elle-même l'effet des prières de Marie qui attendait d'elle la réforme du monastère de la Croix. A l'âge de quatre ans elle eut une extase dans laquelle elle fut conduite en esprit dans un lieu magnifique, où étaient plusieurs dames remarquablement belles, dont les visages et les habits brillaient et resplendissaient comme brillent et resplendissent les rayons du soleil. Mais, au milieu d'elles, il y en avait une qui surpassait toutes les autres en beauté et en majesté, et semblait être leur reine. Là aussi se trouvait une multitude de petits enfants qui, soudain, s'approchant de Jeanne, l'engagèrent à aller présenter ses hommages à la Dame qui paraissait être au-dessus de toutes les autres, et qu'ils disaient être la Reine du ciel et de la terre, la Maîtresse des anges et des hommes. Jeanne s'étant excusée en alléguant qu'elle ne saurait que dire à une aussi grande dame, ces enfants lui apprirent la Salutation angélique, qu'elle récita à deux genoux devant la sainte Vierge. Plus tard, ce fut cette même Vierge qui présida en bonne mère à son éducation; ce fut elle qui lui donna le désir d'être religieuse et d'entrer dans le Tiers ordre du séraphique saint François; ce fut elle qui la protégea dans le voyage qu'elle fit de la maison de son père à Hazana, près de Tolède, au monastère de la Croix, qui n'est qu'à cinq lieues de Madrid. Ce fut Marie, encore, qui l'enveloppa d'un nuage et la déroba aux regards du jeune gentilhomme auquel on voulait la marier, et qui, en la poursuivant, passa près d'elle sans la voir. Enfin, quand elle fut au couvent, ce fut Marie qui lui dit qu'elle en deviendrait supérieure; ce fut elle qui lui ordonna de réformer cette maison, et qui lui remit, un jour, dans le jardin de ce monastère, l'Enfant Jésus entre les bras. (*Negot. Sacul. Mar.*, p. 279; *Poirée, Tripl. cour.*; *Vincentius Charron*, 3 Mai.)

JEROME-ÉMI LIEN — ayant été jeté, en 1511, dans un affreux cachot où il eut à souffrir

les plus horribles tortures, implora avec ferveur la Consolatrice des affligés. La sainte Vierge lui apparut, le consola et fit tomber ses chaînes qu'il emporta avec lui comme un monument de sa délivrance miraculeuse. Mais étant dans la campagne, environné des troupes de l'empereur qui occupaient toutes les issues, il s'adressa de nouveau à sa céleste Libératrice, qui lui apparut une seconde fois sous la même forme, le rendit invisible à tous les regards, le fit passer avec elle au travers des troupes du prince, le mit sur le chemin de Trévise et disparut tout à coup comme dans la prison. Jérôme, l'esprit et le cœur brûlant, alla droit à Notre-Dame remercier Dieu de son salut, raconta à tous les assistants les deux miracles dont il avait été l'objet, et en perpétua le souvenir par un acte authentique et par un tableau qu'il fit suspendre aux voûtes du sanctuaire. (*Bzovius*, l. xix, etc.)

JÉRÔME DE FORLI, Capucin. — La sainte Vierge lui apparut un jour environnée d'une splendeur céleste, lui adressa d'ineffables paroles, l'appela aux joies de l'éternelle patrie et lui révéla le jour et l'heure de sa mort, qui eut lieu, comme elle le lui avait dit, le dimanche suivant au premier coup de l'Angélus du soir. Jérôme, ravi d'un transport d'amour et de reconnaissance, ne cessait de célébrer cette apparition de la Reine des cieux. (*Annales des Capucins*.)

JÉRÔME DE PISTOIE, de l'ordre des Capucins. — Un jour qu'il pria la Mère de Dieu du plus profond de son âme, elle lui apparut et lui révéla l'heure et l'instant de sa mort. Il lui arriva une fois de se perdre avec son compagnon de voyage. La nuit étant venue, ils se trouvèrent au milieu de lieux inaccessibles semés de précipices. Après avoir en vain cherché leur route, ils se mirent à genoux et prièrent avec ferveur. A peine étaient-ils relevés qu'ils aperçurent dans le lointain une lumière assez brillante. Ils se dirigèrent donc en hâte de ce côté, et, arrivés au lieu où était cette lumière, ils y trouvèrent une humble et modeste chaumière dans laquelle étaient un vieillard vénérable, une femme et un enfant, qui les accueillirent avec la plus grande cordialité, leur servirent à manger et leur donnèrent à coucher. Toute la nuit les deux Capucins dormirent d'un profond sommeil. Mais le matin en s'éveillant, ô surprise! ils se trouvèrent au milieu d'une prairie embaumée et riante, à l'extrémité de laquelle était une fort belle route qui les conduisait droit au but de leur voyage. En vain ils regardèrent tout autour d'eux. La chaumière hospitalière avait entièrement disparu avec tout ce qu'ils y avaient vu. Alors les deux fils de saint François d'Assise, reconnaissant le miracle dont ils avaient été l'objet, se jetèrent à genoux, entonnèrent le *Te Deum* et remercièrent avec transport le Sauveur, sa sainte Mère et saint Joseph, auxquels ils attribuaient ce bienfait. (*Negot. Sacul. Mar.*; *Chron. SS. Deip.*; *Paul Sausseret, Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

JÉROME DE MONTFLEURY, général de l'ordre des Capucins. — Un jour qu'il était avec ses compagnons sur la route de Pérouse à Assise, la sainte Vierge leur apparut. Ayant miraculeusement satisfait à leurs besoins, elle disparut soudain avec les deux êtres célestes qui l'accompagnaient.

JESSÉ, père de saint Ange, Carme, mis à mort par les albigeois, était Juif ainsi que sa femme Marie. — Comme ils priaient avec ferveur le ciel de leur montrer la véritable voie du salut, la sainte Vierge leur apparut à tous deux environnée d'une légion d'anges, et les exhorta à se faire chrétiens. En récompense de leur conversion, elle leur promit qu'ils auraient, eux dont l'union avait été stérile jusqu'alors, deux enfants mâles et jumeaux, dont l'un, qui s'appellerait Jean, deviendrait patriarche, et dont l'autre, qui aurait nom Ange, serait pèbre et remporterait la palme du martyr. Jessé et Marie allèrent sans délai à l'église; ils y reçurent le baptême de la main du patriarche, et, au moment où ce pontife élevait la sainte hostie au-dessus du calice, ils virent l'un et l'autre Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'état d'homme parfait, quand il fut élevé en croix pour nos péchés. (*Benedictus GONONUS*, lib. iv *De Vitis Patrum Occidentis; Chron. SS. Deip.*)

JEUNES. — A l'article **ABSTINENCE**, nous avons traité longuement cette question, en montrant le rôle du jeûne et de l'abstinence dans l'ordre de la Mystique, et en citant la plupart des faits qui s'y rattachent. Il ne nous reste donc plus qu'à renvoyer à ce premier article et à le compléter par quelques détails.

Nous lisons dans la Vie de saint Siméon Stylite, qu'il prit la résolution de passer le Carême entier sans prendre aucune nourriture, afin d'imiter plus parfaitement le jeûne de Jésus-Christ. Ayant communiqué son projet au prêtre Basse, son directeur, celui-ci, pensant qu'il ne pourrait l'exécuter, lui laissa dix pains et une cruche d'eau. Mais étant revenu à la fin du quarantième jour, il retrouva intacts les dix pains et la cruche d'eau; il aperçut Siméon étendu par terre et ne donnant presque plus aucun signe de vie. Il lui humecta la bouche et lui donna ensuite la sainte Eucharistie. Siméon, fortifié par cet aliment divin, se relève et mange. Ce fut ainsi qu'il passa les quarante derniers Carêmes de sa vie. Il en était au vingt-huitième lorsque Théodoret, qui nous apprend ces faits, en écrivit la relation. Saint Maurien, évêque de Bayeux, mort en 480, s'imposa un jeûne absolu de quarante-sept jours, et ne prit, durant tout ce laps de temps, aucune nourriture que la sainte Eucharistie.

Quelques extraordinaires que nous paraissent ces jeûnes, dont nous avons cité des exemples plus prodigieux encore à l'article **ABSTINENCE**, il est certain que ces faits se sont produits si souvent avec tant de conditions, de contrôles et d'authenticité, qu'il est impossible d'élever à cet égard le moindre doute. Après ceux que nous avons déjà

cités, mentionnons les suivants rapportés par le savant auteur de la *Mystique*.

« Sainte Rose de Lima, » dit-il, « s'était interdite, dès la plus tendre enfance, tous les fruits dont la saveur est, on le sait, si agréable au Pérou. A l'âge de six ans, trois fois par semaine elle ne prenait que du pain et de l'eau; et depuis l'âge de quinze ans elle renonça entièrement à l'usage de la chair. Elle s'était tellement accoutumée à ce genre de vie que, lorsque dans ses maladies on lui donnait quelque nourriture recherchée pour la soutenir, son état empirait au contraire d'une manière très-grave, tandis qu'un morceau de pain trempé dans l'eau lui rendait quelquefois subitement la santé. Plus tard, à partir de l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques, elle ne prenait qu'une fois le jour un peu de pain et d'eau; encore, pendant tout le Carême, renonçait-elle au pain pour ne vivre que de pépins d'orange. Le vendredi elle n'en mangeait que cinq, et le reste du temps elle en prenait si peu, que ce qu'elle consommait en huit jours paraissait à peine suffisant pour un seul. Une fois un petit pain et une bouteille d'eau lui suffirent pendant cinquante jours; une autre fois elle passa tout ce temps sans boire une goutte d'eau. Dans les derniers temps de sa vie, elle avait coutume de s'enfermer le jeudi dans son oratoire, et d'y rester jusqu'au dimanche sans manger, ni boire, ni dormir, mais continuellement occupée à prier. Non contente de s'être bornée ainsi à ce qui était indispensable pour l'empêcher de mourir, elle voulut étouffer le plaisir qu'elle goûtait dans les aliments qu'elle prenait. Elle employait pour cela des herbes amères de toutes sortes. Elle buvait presque toujours de l'eau chaude; et cependant elle semblait puiser dans le jeûne plus de force que dans les aliments les plus substantiels.

Il en était ainsi de Lidwine de Schiedam. Elle tomba malade en 1395, et resta en cet état pendant trente-trois ans, jusqu'à sa mort. Pendant les dix-neuf premières années, elle ne mangeait dans le jour qu'une petite tranche de pomme grosse comme une hostie, ou un peu de pain avec une gorgée de bière, ou quelquefois un peu de lait doux. Plus tard, ne pouvant digérer la bière ni le lait, elle prit un peu de vin mêlé avec de l'eau. Plus tard encore elle fut obligée de se réduire à l'eau, comme breuvage et nourriture. Elle en prenait et en buvait le quart d'une mesure par semaine, et la faisait prendre à la Meuse. Son goût avait acquis une telle délicatesse, qu'elle sentait les moindres altérations de ce fleuve dont l'eau, du reste, lui paraissait plus savoureuse que le meilleur vin. Mais au bout de dix-neuf ans elle ne prit plus rien, et elle avoua elle-même, en 1422, à quelques frères qui la visitaient, que depuis huit ans elle n'avait pris aucune nourriture, et que depuis vingt ans elle n'avait vu ni le soleil ni la lune, et n'avait pas foulé la terre de son pied. (*A. SS.*, 2 April.)

Saint Joseph de Copertino, étant devenu prêtre, resta cinq ans sans manger de pain, et dix ans sans boire de vin, se contentant d'herbes, de fruits secs ou de fèves qu'il mêlait à des poudres d'une amertume insupportable. L'herbe dont il se nourrissait le vendredi avait un goût si affreux, qu'un des frères ayant voulu y toucher seulement du bout de la langue, son estomac se souleva, et que pendant plusieurs jours, tout ce qu'il prenait le dégoûtait. Ses jeûnes étaient à peu près continuels; car, à l'exemple de saint François, il faisait sept Carêmes de quarante jours dans l'année, et pendant tout ce temps il ne prenait rien, si ce n'est le dimanche et le jeudi. Son estomac affaibli avait fini par ne plus pouvoir supporter la viande; de sorte qu'obligé une fois d'en manger par obéissance, il ne put la garder. Bien plus, l'œsophage chez lui se rétrécissait tellement quelquefois, que la nourriture avait beaucoup de peine à passer. Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples de ce genre. »

Ces faits n'ont pas eu lieu seulement dans des temps éloignés de nous, mais ils se sont reproduits de nos jours et sous nos yeux, ici, dans les vierges stigmatisées du Tyrol, là dans Catherine Emmerich. Clément Brentano dit à ce sujet dans l'admirable biographie qui précède la *Douloureuse passion*. « Anne-Catherine ne pouvant plus marcher ni se lever de son lit, en vint promptement à ne plus manger; bientôt elle ne put plus prendre que de l'eau avec un peu de vin, puis que de l'eau seule; quelquefois, mais plus rarement, le jus extrait d'une cerise ou d'une prune; elle vomissait immédiatement toute nourriture consistante, fût-elle prise en très-petite quantité. Cette impossibilité de prendre de la nourriture, ou plutôt cette faculté de vivre longtemps sans autre aliment que de l'eau, n'est pas sans exemple chez les malades, au dire des médecins instruits. Les théologiens trouveront souvent, dans la vie des ascètes contemplatifs, et notamment des extatiques et des stigmatisés, que plusieurs restaient longtemps sans prendre d'autre nourriture que le pain de la sainte Eucharistie. Nous citerons, entre beaucoup d'autres, saint Nicolas de Flue, sainte Lidwine de Schiedam, sainte Catherine de Sienna, sainte Angèle de Foligno, sainte Louise de l'Ascension, etc. »

JOACHIM (Le bienheureux), de l'ordre des Servites, né à Sienna. — C'est à la suite d'une révélation de la sainte Vierge qu'il entra dans cet ordre, et la Mère de Dieu lui apparut quatre fois accompagnée d'esprits célestes. Enfin, après trente-trois ans de profession, se trouvant dans l'église de Sienna, un jour de vendredi saint, au moment où l'on chantait ces paroles de la Passion, *et inclinato capite tradidit spiritum* (Joan. xix, 30), Joachim fut averti que son heure était venue. Puis toute l'église fut remplie, pendant quelques instants, d'une clarté surnaturelle; et quand cette lumière disparut, Joachim rendit l'âme et alla contempler au ciel Jésus et son auguste Mère. (*Chronique*

de l'ordre des Servites; GONON, Vie des Pères d'Occident, etc.)

JOSEPH DE PALESTINE (Saint), était Juif et fondateur de la célèbre école de Tibériade. — Un jeune homme nommé Judas, tombé dans les plus grands désordres, alla jusqu'à employer la magie pour séduire une femme chrétienne; mais l'effet des charmes fut arrêté par le signe de la croix. Joseph fut extrêmement surpris de ce prodige, et ayant eu un songe dans lequel Jésus-Christ lui apparut et lui dit : *Je suis ce Jésus que vos pères ont crucifié; croyez en moi*, il se sentit pénétré d'estime pour le christianisme et reçut le baptême. Constantin lui donna le titre de comte, avec plein pouvoir de bâtir des églises partout où il le jugerait convenable. Joseph commença par en construire une à Tibériade, au grand déplaisir des Juifs, qui employèrent mille artifices pour empêcher cette entreprise. Ils eurent même recours à la magie, afin d'arrêter l'activité du feu dans ses fours à chaux; mais s'étant fait apporter un vase d'eau, il forma dessus le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus; puis, jetant cette eau dans les fours, le feu prit aussitôt et brûla avec beaucoup de force. Il mourut vers l'an 356.

JUBILATION MYSTIQUE. — Tous les livres des mystiques, toutes les œuvres qui nous restent d'eux, sont empreints de cette joie céleste et divine qui les inondait par torrents de délices et que la langue humaine ne saurait exprimer. Unie à Dieu, c'est-à-dire au principe même de la félicité infinie, l'âme ravie dans les transports de l'extase ne sait plus de chants assez harmonieux, de concerts assez célestes, pour célébrer la gloire ineffable de Dieu et le bonheur suprême qu'elle éprouve. Elle chante radieuse et sereine, au milieu des plus horribles tortures. Elle chante à son lit de mort; expire en chantant. Nous ne pouvons donner un exemple plus saisissant de cette jubilation mystique que celui cité dans les lignes suivantes : « Marie d'Oignies, » dit-il, « s'est distinguée entre beaucoup d'autres par le don de jubilation, qui, sur son lit de mort, remplit son cœur de joie et ses lèvres de chant. En effet, elle se mit à chanter d'une voix haute et claire, et ne cessa pas pendant trois jours et trois nuits de louer ainsi le Seigneur, de lui témoigner sa reconnaissance, célébrant sa gloire, celle de la sainte Vierge, des anges et des saints pour lesquels elle avait une dévotion particulière, par les chants les plus mélodieux. Pendant tout ce temps elle ne s'arrêta pas un seul instant pour chercher les paroles ou les mélodies qu'elle devait employer; mais c'était Dieu qui lui mettait tout cela dans la bouche, et elle semblait l'avoir écrit sous ses yeux, il semblait qu'un séraphin, étendant ses ailes sur sa poitrine, lui inspirait ses chants. Après qu'elle eut ainsi chanté tout le jour, sa voix devint enrouée, de sorte que, vers la nuit, elle pouvait à peine faire entendre un son, mais le lendemain matin elle se remit à chanter d'une voix plus haute et plus claire; car

l'ange du Seigneur lui avait ôté son enrouement, et elle continua ainsi tout le jour. Le prieur d'Oignies, qui était un prêtre fort distingué, avait fermé les portes de l'église où elle était couchée, et y était resté seul avec elle; de sorte que ceux qui étaient dehors entendaient seulement des chants sans comprendre les paroles. Elle avait commencé par célébrer la sainte Trinité, et elle avait dit sur ce sujet des choses merveilleuses, prises des Evangiles, des Psaumes, des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, qu'elle n'avait jamais lus, donnant sur une foule de points obscurs ou délicats des explications nouvelles et ingénieuses. De la sainte Trinité elle passa à l'Incarnation, puis à la sainte Vierge, racontant une foule de choses des anges, des apôtres et des autres saints. Puis elle passa aux personnes qui lui étaient chères sur la terre, les recommandant au Seigneur, et tout cela en vers latins. Elle dit, entre autres choses, que les anges reçoivent toute leur connaissance de la lumière de la sainte Trinité, et que, glorifiés par la lumière de Jésus-Christ, ils opèrent dans les âmes saintes des fruits merveilleux. Elle dit aussi que la sainte Vierge est déjà glorifiée dans son corps; que les corps des saints qui sont ressuscités à la mort de Notre-Seigneur ne sont point retournés au tombeau; que le Saint-Esprit visiterait bientôt son Eglise, et lui enverrait des ouvriers en plus grand nombre que de coutume, pour opérer le salut des âmes et éclairer le monde. Elle appelait saint Etienne le Jardin de roses du paradis, et disait que c'était lui qui, par sa prière, avait obtenu la conversion de saint Paul, et que, lorsque celui-ci avait gagné la couronne du martyre, saint Etienne avait été présent, et avait offert son âme à Dieu en lui disant : *Ce don précieux que vous m'avez fait, je vous le rends avec tous les fruits qu'il a rapportés.* Elle parla, en outre, de son confesseur, priant Dieu de le garder, afin qu'elle pût un jour lui présenter aussi son âme, et lui rendre ainsi avec intérêt le don qu'il lui avait fait. Elle repassa dans le plus grand détail les tentations qu'il avait éprouvées et les fautes qu'il avait commises, priant Dieu de l'en préserver à l'avenir. Le prieur, qui connaissait très-bien la conscience de son confesseur, puisqu'il le confessait lui-même, s'approchant de lui, lui demanda : « Est-ce que vous lui auriez par hasard découvert vos péchés? Elle les nomme tous comme si elle les avait écrits dans un livre. » Elle répéta plusieurs fois, toujours en vers latins, le *Magnificat*, et éprouva, en le chantant, d'ineffables délices. Elle se mit à chanter le cantique de Siméon, et lorsqu'elle l'eut fini, elle recommanda instam-

ment au Seigneur tous ceux qu'elle aimait, entremêlant ses recommandations du chant du *Nunc dimittis*. Elle mourut ainsi, après avoir chanté pendant trois jours. »

JUETTE (La bienheureuse), — religieuse de l'ordre de Cîteaux, à laquelle la sainte Vierge apparut à diverses reprises, et notamment pour la protéger contre un de ses parents. (*Vie de la bienheureuse Juette.*)

JULIEN (Saint) et **BASILISSE** (Sainte), que l'Eglise honore du titre de *vierges-martyrs*, forcés par leurs parents de s'unir, firent vœu de continence. — On dit que pour récompenser ce sacrifice, Jésus-Christ leur apparut le jour même de leurs noces. Il était accompagné d'une suite nombreuse de bienheureux, et il remplit le lieu où étaient les époux et leurs joyeuses familles des parfums les plus doux du lis et de la rose, bien que l'on fût alors au plus fort de l'hiver. L'auguste Mère de Jésus, suivie et escortée d'une légion de vierges, se fit aussi voir à Julien et à sa chaste épouse. Puis le Fils et sa Mère mirent, aux yeux de l'assemblée, deux belles couronnes d'or sur la tête des deux fiancés, tandis que les saints et les vierges qui suivaient Jésus-Christ célébraient les louanges de Julien et de Basilisse. (P. SAUSSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.* — *Hæc fuisus habes in METAPHRASTE, LIPOMANO, SURIO.*)

JULIEN SABAS (Saint), — anachorète en Mésopotamie, fut averti par révélation de la mort de Julien l'Apostat. Il opéra plusieurs miracles à Antioche dont parle saint Jean Chrysostome, et mourut avant la fin du iv^e siècle.

JULIENNE FALCONIERI (Sainte). — Son ardeur pour les austérités lui mérita des faveurs signalées, et dans sa dernière maladie, comme ses vomissements ne permettaient pas qu'on lui administrât la communion, Jésus-Christ opéra un prodige pour satisfaire le désir ardent qu'elle avait de communier. Elle mourut à Florence en 1340. A sa mort, on s'aperçut que l'image du Sauveur était miraculeusement imprimée comme un sceau sur sa poitrine. Plusieurs miracles ayant été juridiquement constatés, Benoît XII la béatifia en 1729, et Clément XII la canonisa.

JUSTE (Saint), — soldat et martyr à Rome, se convertit au christianisme à la vue d'une croix miraculeuse qui lui apparut pendant qu'il servait sous le tribun Claude. Arrêté comme chrétien, on lui mit sur la tête un casque rougi au feu, et on le jeta dans un brasier, au milieu duquel il expira sans que son corps eût reçu aucune atteinte des flammes, sans même qu'il eût perdu un seul de ses cheveux.

K

KEMPIS (THOMAS A), ainsi nommé du lieu où il naquit, en 1380, et dont le nom de famille est Thomas HÆMMERLEIN. — Cet il-

lustre mystique, auteur présumé de l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, eut, à Deventer, la vision suivante. Fervent pour

Le culte de Marie, il s'était prescrit chaque jour, dès sa jeunesse, quelques prières, quelques exercices en son honneur. Pendant longtemps il y fut exactement fidèle; puis, par négligence, par trop d'ardeur à l'étude peut-être, il en délaissa un, puis l'autre, pour un jour, pour une semaine, pour un mois; bientôt il les oublia tout à fait. Mais la Mère des miséricordes n'oublia pas, elle, son pauvre enfant, et lui envoya cet avertissement salutaire. Une nuit il lui sembla être, avec ses disciples, à entendre l'explication de la sainte Ecriture de la bouche de maître Florent. Tous attentifs écoutaient, quand tout à coup la sainte Vierge apparut au milieu de la salle, belle comme la Mère immaculée du plus beau des enfants des hommes; et, jetant un long regard d'amour sur cette sainte et florissante jeunesse, elle se prit à les embrasser tour à tour, et à leur départir les grâces les plus abondantes et les plus maternelles admonitions.

Thomas, la poitrine haletante, le cœur palpitant d'amour et d'espérance, attendait son tour, mais il ne vint pas. La Vierge arrivée à lui prit un œil sévère, et d'un ton plus sévère encore : *Ingrat, dit-elle, qu'attends-tu, toi qui n'as pas su payer un tribut si facile à ta bien-aimée?* Et la vision disparut, et Thomas s'éveilla; mais il avait reconnu sa faute; il avait compris que celui qui néglige les petites choses s'éloigne bien du but et est bien près des lourdes chutes; et désormais il ne manqua pas un seul jour d'offrir à Marie le tribut de son amour. (*Speculum exemplorum*. Dist. 10, n. 7.)

Quelquefois dans la méditation il entra en extase, et comme tant d'autres saints, élevé dans les airs, il ne touchait la terre que de l'extrémité des pieds. On cite de lui plusieurs miracles et révélations. Il mourut le 25 août 1471, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, dans le monastère du Mont-Sainte-Agnès, où s'était écoulée la plus grande partie de sa vie. Parmi ses nombreux ouvrages nous nous bornerons à citer les suivants : le *Jardin des roses et la vallée des lis*, le *Soliloque de l'âme*, *Élévation à Dieu*, *Contrition du cœur*, *Prières*, les *Trois tabernacles*, l'*Asile des pauvres*, la *Discipline des religieux*, les *Exercices spirituels*, trente-six *Méditations pour les fêtes de l'année*, et le *Spicilège*, comprenant lui-même une foule de livres divers. La base, le principe et le but de tous ces écrits, c'est la Mystique. L'atmosphère dans laquelle vit Thomas à Kempis est pleine de mystique : c'est elle qui explique l'homme et le monde, le temps et l'éternité, la terre et le ciel. Nous avons donné dans notre Introduction l'analyse des principes théoriques de cette mystique, tels que les a parfaitement résumés son savant traducteur. Ces principes, du reste, sont ceux du moyen âge comme ceux de tous les temps de l'Eglise.

KOSTKA (STANISLAS) fut souvent favorisé d'extases pendant la Messe et après la communion. — Etant tombé malade et ne pouvant obtenir qu'on lui apportât le saint Via-

tique, parce qu'il se trouvait alors dans la maison d'un luthérien, il eut une vision dans laquelle il lui sembla que deux anges lui donnaient la communion. Voici du reste d'après l'historien de sa Vie (T. III de l'*Histoire de la Société de Jésus*, liv. IV, n. 25) le récit de ce fait et celui des apparitions dont il fut favorisé : « La sainte Vierge lui apparut plusieurs fois, le consola dans ses peines, le fortifia dans ses combats et l'aïda de ses conseils. Dans une grave maladie qu'il fit, et qui semblait devoir trancher le fil de ses jours, elle lui envoya sainte Barbe, à laquelle le pieux jeune homme avait une grande dévotion, et que les Catholiques du nord invoquent spécialement pour obtenir la grâce de ne point mourir sans avoir reçu le saint Viatique. L'immortelle vierge de Nicomédie était suivie de deux anges, dont l'un portait l'Eucharistie, et de la main duquel l'heureux Stanislas reçut le pain descendu du ciel. Une autre fois, Marie vint elle-même, en personne, visiter Stanislas, alors encore gravement malade. Au moment où il semblait près d'entrer en agonie, il vit tout à coup la sainte Vierge s'approcher de lui avec un visage où brillait une douceur ineffable. Elle lui adressa les paroles les plus affectueuses, et elle mit le comble au bonheur du jeune Polonais en déposant sur son lit et dans ses bras Jésus-Christ qu'elle tenait sous la forme d'un enfant. Stanislas, transporté de joie, ne pensait qu'à jouir de son indicible bonheur. Il contemplait, il adorait, il bénissait l'Enfant divin, le pressait sur son cœur et le couvrait de saints baisers. Mais Marie, retirant son adorable Fils des mains du pieux malade, lui fit connaître que le temps des jouissances n'était pas encore arrivé. *Votre heure n'est pas encore venue, mon fils*, lui dit-elle en le regardant avec amour. *Il faut mériter la possession de Jésus par une obéissance fidèle et complète à sa volonté; entrez dans la compagnie qui porte son nom; voilà ce qu'il demande de vous; et je vous l'ordonne de sa part.* Après ces mots elle disparut, et le mal ne tarda pas à disparaître aussi. Dans le voyage qu'il fit pour se rendre à la maison de son noviciat, un ange vint de nouveau le nourrir du pain vivant. Cet angélique serviteur de la Reine des vierges avait souvent demandé à celle qu'il aimait tant la grâce de mourir le jour où elle-même quitta la terre pour aller régner au ciel. Cette faveur lui fut octroyée; car il expira ce jour-là, contre la prévision de ses garde-malades, qui croyaient qu'il irait plus loin que le 15 août. A ses derniers moments Marie lui apparut encore; et ce fut, pour ainsi dire, entre ses bras maternels que cet ange de la terre remit à Dieu sa belle âme. » (*Appar. et révé. de la sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

Longtemps après, son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption. Un novice des Jésuites de la maison de Lima, ayant été attaqué d'une paralysie qui le priva de l'usage de la moitié du corps, le jour de la fête de saint Stanislas Kostka, jour où les

médecins avaient déclaré le mal incurable, on appliqua une image du saint sur le côté

paralysé du novice et il fut miraculeusement guéri

L

LAIT. — Nous trouvons dans l'histoire des martyrs plusieurs exemples du lait coulant de leurs blessures au lieu de sang. Nous n'essayerons pas ici de rechercher à quelle signification mystique se rattache ce phénomène miraculeux, nous bornant à citer l'exemple suivant.

Saint Cyrille, martyr à Sébaste, fut chargé d'exécuter la sentence qui condamnait saint Antioque, médecin, à être décapité; mais voyant qu'après lui avoir coupé le cou, il sortait de sa tête du lait au lieu de sang, il se convertit à la vue de ce prodige, et souffrit lui-même la mort sous le président Adrien.

LANGUE MYSTIQUE. — Le premier besoin de la Mystique est celui d'une langue à elle bien différente de toutes les langues humaines. En effet, le véritable domaine de la Mystique, c'est Dieu ou l'infini. Il faudrait donc pour traduire ses visions, une langue qui eût elle-même le caractère de l'infini. Mais il n'est point donné à l'homme dans cette vie terrestre de pouvoir rien traduire dans ce langage de l'infini qu'il sent, mais qu'il ne saurait exprimer par rien de créé, puisque toutes les créatures sont des êtres finis. Son seul langage véritable c'est donc le silence, silence de l'amour et de l'extase, qui, en présence de l'ineffable, se tait pour ne pas le profaner. Aussi tous les mystiques ne cessent-ils de dire que l'objet de leurs visions est complètement inexprimable, et qu'en cherchant à en rendre quelque chose dans le langage humain, ils ne font que le mutiler et l'altérer de la manière la plus déplorable. C'est ce qui explique ce qui nous semble quelquefois puéril, inconvenant, irrationnel ou incroyable dans ces visions et ces révélations. La manière dont elles sont présentées n'expriment, en effet, pas plus leur réalité véritable que la parole ne peut représenter aux yeux de l'aveugle, la lumière qu'il n'a jamais vue.

Dans l'impossibilité de posséder en ce monde la langue de l'infini, qui est le Verbe vivant de Dieu lui-même, les mystiques sont donc nécessairement contraints à avoir recours à une langue quelconque, fussent-ils en créer une eux-mêmes. C'est ce qui a souvent lieu en effet comme l'explique ainsi l'auteur de la *Mystique* : « Les sons mystiques extérieurs, » dit-il, « n'étant que l'écho d'une parole intime et profonde, il doit arriver quelquefois que celle-ci s'exprime par des mots étrangers et extraordinaires comme elle-même. Cette parole, en effet, n'est point destinée à mettre l'âme en rapport avec les autres hommes; il n'est donc point étonnant qu'elle ne soit pas toujours prise du langage ordinaire, mais qu'elle semble venir parfois

d'un monde supérieur. L'âme, en effet, lorsqu'elle est entrée dans les régions spirituelles, doit y rencontrer nécessairement tout un autre ordre de pensées, et des idiomes inintelligibles dans l'état ordinaire. Si elle veut alors exprimer, soit au dedans, soit au dehors, les nouvelles idées qu'elle contemple, il n'est pas étonnant qu'en certaines circonstances dont nous ne pouvons nous rendre compte elle soit obligée d'avoir recours aussi à un langage nouveau et inintelligible pour les autres. C'est ce qui est arrivé pour sainte Hildegarde, qui, dans ses visions, s'était fait une nouvelle langue, et avait fini par composer une espèce de dictionnaire, qui se trouve dans ses manuscrits conservés à Wiesbaden. Quoique, dans plusieurs mots de ce dictionnaire, il soit facile de reconnaître une certaine ressemblance avec l'allemand, qui était la langue naturelle de cette sainte, la plupart, cependant, trahissent une origine tout à fait inconnue. Lorsqu'on étudie de plus près la formation et la composition de ces mots étrangers, et que l'on compare le procédé de sainte Hildegarde avec celui de la clairvoyante de Prévost, quoique ce dernier cas soit d'une tout autre nature que le premier, on peut, jusqu'à un certain point, se rendre compte de la manière dont le langage s'est formé à l'origine, et l'on entrevoit que d'abord il a été le résultat d'une division spirituelle, et que, plus tard, il a été altéré par une sorte de vision ou d'extase dans la nature; et dans les deux cas il a été l'image fidèle de l'état intérieur de l'humanité. »

Le plus souvent cependant les mystiques se servent des langues humaines déjà en usage pour les autres hommes. Mais alors le besoin de ce caractère de l'infini dont nous avons parlé les porte à se servir presque exclusivement des mots qui expriment les choses vivantes, les réalités visibles, en les prenant comme emblèmes et comme symboles des réalités vivantes invisibles. De la sorte, leur langage, toujours symbolique et par conséquent poétique, animé et vivant, se rapproche singulièrement des langues primitives, telles que nous pouvons les connaître, surtout de l'hébreu dans sa forme originelle. Cette remarque importante et qui n'a pas encore été faite, montre à elle seule comment la Mystique remplace l'homme dans l'état primitif où Dieu l'avait créé. Nous voudrions pouvoir donner ici la clef de cette symbolique profonde qui constitue le langage mystique. Mais c'est un point si peu encore étudié, si complexe d'ailleurs, et qui exigerait tant de travaux préalables, que, pour ne pas nous aventurer dans des explications incomplètes, nous préférons nous en

tenir, ici du moins, à ces données générales sur le langage mystique.

LANGUES (DON DES). — Depuis le don des langues conféré aux apôtres par la descente du Saint-Esprit jusqu'à ce don de prophétie et celui des miracles si éclatants dans saint Vincent Ferrier, saint François et d'autres encore, nous pouvons constater ce phénomène par un très-grand nombre de faits. « Quant au double don du langage » dit l'auteur de la *Mystique*, « à savoir celui de parler et d'interpréter les langues étrangères, on peut le considérer sous deux rapports. Quelquefois, en effet, l'homme est entendu par les autres en parlant dans sa propre langue; et dans ce cas ce n'est pas sur lui que repose le don, mais sur ceux qui l'écoutent. Mais d'autres fois, au contraire, il parle à ses auditeurs dans la langue qui est propre à chacun d'eux, et alors c'est bien lui qui reçoit le don des langues. Ce don, que reçurent les apôtres au jour de la Pentecôte, nous le retrouvons plus tard parmi les solitaires du désert. Ainsi, on raconte de saint Pacôme que, voulant parler avec un frère qui ne savait que la langue romaine, qu'il ignorait lui-même, il en reçut le pouvoir après avoir prié pendant trois heures. Ce don s'est reproduit souvent dans les temps modernes; mais il est impossible d'attribuer à une aptitude naturelle ce que l'on raconte d'Ange Clarénus, qui reçut en 1300, pendant la nuit de Noël, la connaissance de la langue grecque. On raconte au chapitre 2 du livre II de la Vie de saint Dominique que ce saint, allant de Toulouse à Paris, et étant arrivé à Pierre-d'Amour, passa la nuit en prière dans l'église de Notre-Dame de ce lieu avec le frère Bertrand, son compagnon de voyage. Le lendemain matin, comme ils continuaient ensemble leur route, ils rencontrèrent des Allemands qui voyageaient comme eux. Ceux-ci, les voyant réciter des psaumes et prier souvent, se joignirent à eux pour prier avec eux; et pendant quatre jours ils les invitèrent à partager leurs repas, et eurent pour eux toutes sortes d'égards. Le quatrième jour, le saint dit en soupirant à son compagnon : *Frère, je me reproche vraiment de recevoir des biens temporels de ces étrangers, et de ne point nous occuper de leurs intérêts éternels. Si vous le voulez, nous allons nous mettre à genoux et prier Dieu qu'il nous apprenne leur langue, pour que nous puissions leur annoncer le Seigneur Jésus.* Ils se mirent donc en prière, et commencèrent aussitôt à parler allemand, au grand étonnement de ces étrangers; pendant quatre jours encore ils s'entretenirent avec eux du Sauveur Jésus. Lorsqu'ils furent arrivés à Orléans, les Allemands les quittèrent, se recommandant à leurs prières. Le même fait arriva une autre fois encore au saint dans une circonstance semblable.

Nous avons constaté ce même don en saint Vincent Ferrier. Saint Antoine de Padoue prêchant à Rome au peuple qui y était accouru de toutes parts pour gagner les indulgences, tous ses auditeurs l'enten-

dirent dans leur propre langue, comme un grand nombre l'attestèrent plus tard. Saint François Xavier parlait les langues des peuples auxquels il annonçait l'Évangile aussi facilement que s'il fût né parmi eux. Souvent, lorsqu'il prêchait en même temps à des hommes de nations différentes, chacun le comprenait dans sa langue, ce qui augmentait la vénération pour lui, et donnait une autorité singulière à sa parole. On raconte la même chose de saint Louis-Bertrand et de Martin-Valentin. Jean de Saint-François obtint aussi de Dieu, dans la prière, la connaissance de la langue mexicaine, et se mit aussitôt à prêcher en cette langue, au grand étonnement de tous les assistants. Ce don fut aussi accordé à saint Etienne dans ses missions en Géorgie; de sorte qu'il parlait si couramment le grec, le turc et l'arménien, que les indigènes en étaient dans l'admiration. On raconte aussi de sainte Colette qu'elle eut le don des langues; et parmi celles qu'elle apprit de cette manière on cite le latin et l'allemand. L'abbé Trithème rapporte la même chose de l'abbesse Elisabeth. Une Française, nommée Marguerite, étant venue voir un jour sainte Claire de Montefalcone, celle-ci parla français longtemps avec elle, quoiqu'elle n'eût jamais appris cette langue. La bienheureuse Jeanne de la Croix avait ce don lorsqu'elle était en extase; et elle pouvait alors communiquer en diverses langues, selon les besoins de ses auditeurs, les lumières qu'elle recevait d'en haut. On lui amena un jour deux mahométanes que l'on ne pouvait décider à embrasser le christianisme. Elle eut une extase et parla arabe avec elles; de sorte qu'elles finirent par demander le baptême. Jeanne les instruisit plus tard dans ses extases des vérités de la foi. »

A ces exemples nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, comme celui de Julien Maunier, Jésuite, né en 1606, et mort en 1683, qui, après une prière à la sainte Vierge, comprit et parla la langue bretonne, l'une des plus difficiles du monde, et prêcha dans cet idiome avec autant de facilité qu'en français.

LANGUES COUPÉES. — Saint Réparat, sous-diacre à Typase, en Mauritanie, n'ayant pas voulu communiquer avec l'évêque arien de cette ville, on fit assembler sur la place, par ordre de Hunéric, roi des Vandales, tous les Catholiques qui avaient imité Réparat, et là, on leur coupa à tous la main droite et la langue. Quoique ce dernier membre eût été coupé jusqu'à la racine, ils ne laissaient pas de parler avec autant de facilité qu'auparavant. Saint Victor de Vite, qui a écrit l'histoire de cette persécution, parle de ce miracle dont il avait été témoin, et il cite saint Réparat qui se trouvait alors à Constantinople en même temps que lui; Réparat y était fort estimé de l'empereur Zénon et de l'impératrice son épouse. L'empereur Justinien, dans une loi qu'il porta en faveur de l'Afrique, parla ainsi de ce prodige et déclara

qu'il l'avait vu par lui-même dans son jeune âge.

LARMES (DON DES). — Les larmes, expression de la compassion, de la prière et du repentir, sont comme l'eau baptismale d'une seconde innocence, le parfum de l'âme aspirant à Dieu et comme l'atmosphère de la création spirituelle. Aussi, une multitude de saints ont-ils été doués du don des larmes jusqu'à un degré merveilleux. Sainte Rose de Lima avait reçu ce don; et elle croyait que nos larmes n'appartiennent qu'à Dieu, et qu'il ne convient pas de les verser pour d'autres que pour lui. Trouvant donc un jour sa mère qui pleurait pour quelque œuvre étrangère à Dieu, elle lui dit avec feu : *Ah! ma mère, que faites-vous là? Vous dépensez un trésor qui n'appartient qu'à Dieu; car c'est à lui seul que nous devons donner cette liqueur précieuse destinée à laver nos péchés.* Rinlinde de Billingen, au monastère d'Adelhausen, avait aussi reçu ce don, de même que le don de jubilation. Celui-ci durait souvent dix jours sans interruption après ses communions. Mais aussi, quand elle considérait la passion du Sauveur, elle fondait en larmes; de sorte que la place où elle était agenouillée était toute mouillée de ses pleurs; elle éprouvait en même temps un désir ardent d'être associée aux souffrances de son bien-aimé. Véronique de Binasco pleurait si facilement que, dès qu'elle priaït ou méditait, ou repassait ses péchés dans son esprit, les larmes lui venaient aussitôt; et les autres sœurs du couvent ne pouvaient assez s'étonner de les voir couler ainsi sans qu'elle sanglotât ou qu'elle fit entendre aucun bruit. Si elle voulait se cacher ou retenir ses pleurs, elle devenait malade, ou était prise d'un enrouement très-violent. Thadée, sa confidente, déclara que, lorsqu'elle était en contemplation, elle répandait sur le pavé une telle quantité de larmes qu'il semblait qu'on y eût jeté un vase plein d'eau. Aussi avait-elle fini par avoir dans sa cellule un vase de terre qui pût contenir les larmes qu'elle versait pendant ses ravissements, et le poids s'en éleva quelquefois jusqu'à plusieurs livres de Milan. D'autres sœurs assurèrent aussi que parfois les pleurs qui tombaient de ses yeux s'arrêtaient sur sa poitrine pendant ses extases, puis se mettaient à couler comme de l'eau ordinaire lorsqu'elle était revenue à elle.

Il en était ainsi de Marie d'Oignies. Un jour qu'elle considérait les bienfaits de la rédemption, elle fut tellement émue qu'un fleuve de larmes baigna la place où elle était à genoux dans l'église. A partir de ce moment elle ne pouvait plus regarder une croix, parler ou entendre parler de la passion du Sauveur sans avoir aussitôt un ravissement. Pour calmer sa douleur et retenir ses larmes, elle était obligée de détourner sa pensée de l'humanité du Christ pour la reporter sur sa divinité. Un jour, vers le temps de la passion, comme elle s'immolait au Seigneur, au milieu des soupirs, des sanglots et des larmes, un des prê-

tres qui desservait l'église l'avertit doucement de prier bas et de retenir ses pleurs. Timide et obéissante comme elle était, mais sachant bien cependant qu'il lui était impossible de faire ce qu'on lui demandait, elle sortit secrètement de l'église, se cacha dans un lieu éloigné, et pria le Seigneur de faire voir à ce prêtre qu'il n'est point au pouvoir de l'homme de retenir ses larmes lorsque le souffle du Saint-Esprit les fait couler. Sa prière fut exaucée ce jour-là même; car, pendant que ce prêtre disait la Messe, son âme fut inondée d'un tel torrent de larmes qu'il craignit d'étouffer. Plus il s'efforçait de les arrêter, plus elles coulaient en abondance, non-seulement sur lui, mais encore sur le livre et sur les linges de l'autel; il comprit alors par sa propre expérience ce qu'il n'avait pas voulu apprendre par l'humilité. Marie étant revenue longtemps après la Messe, le prêtre lui raconta ce qui venait de lui arriver. *Eh bien! lui dit-elle, vous avez éprouvé vous-même qu'il n'est pas donné à l'homme de retenir l'Esprit quand il souffle avec impétuosité.* Comme elle pleurait ainsi jour et nuit, elle était obligée de changer souvent les draps dont elle s'enveloppait la tête. Jacques de Vitry, son biographe, lui ayant demandé un jour si, après ses veilles et ses jeûnes prolongés, les larmes qu'elle répandait en si grande abondance ne l'épuisaient pas, et si sa tête n'en était pas affaiblie, elle lui répondit : *Les larmes sont ma force et ma nourriture, et le jour et la nuit. Loin de me faire mal à la tête, elles raniment mon esprit; loin de me causer quelque souffrance, elles remplissent mon âme de joie, parce qu'elles ne coulent point avec effort, mais que c'est le Seigneur qui les donne.* (La mystique.)

Dans ses *Insinuations de la divine piété*, sainte Gertrude raconte ainsi une vision qui symbolise admirablement le don des larmes : « Un jour, » dit-elle, « que j'assistais à une Messe où je devais communier, je m'aperçus que vous étiez présent par un abaissement admirable, et que vous vous serviez de cette parabole pour mon instruction; vous paraissiez comme une personne altérée qui me demandait de quoi étancher sa soif. Et étant dans l'affliction de ce que je n'avais rien pour vous donner, et voyant enfin que je ne pouvais pas même faire sortir la moindre larme de mes yeux, il me sembla que vous me présentiez une coupe d'or de votre propre main; je ne l'eus pas plutôt prise, que mon cœur, à l'instant, se fondant d'une façon toute surnaturelle, il en sortit comme un torrent impétueux de larmes brûlantes. »

LAUNOMAR (SAINT), — abbé de Corbie, fut favorisé du don des miracles et du don de prophétie. On rapporte que, manquant un jour de tout, un homme riche, qui était tombé dangereusement malade, lui envoya quarante pièces d'or et se recommanda à ses prières; mais Launomar, instruit par révélation que c'était de l'argent mal acquis, le fit reporter sur-le-champ au malade, avec ordre de lui dire de sa part qu'une telle au-

même n'était pas capable d'apaiser la colère de Dieu. Il prédit avant sa mort les malheurs dont la ville de Chartres était menacée prochainement, et comme l'évêque Pappole en était effrayé, il le consola en l'assurant qu'il n'en serait pas témoin, et qu'il ne lui survivrait pas longtemps. Saint Launomar mourut le 19 janvier 593, Pappole, le même jour, l'année suivante, et la prédiction de notre saint s'accomplit en 600, lorsque Chartres fut saccagée par les troupes de Thiéri et de Théodebert, pendant la guerre que ces princes firent à Cloaire II

LAURENT (Saint), — archevêque de Dublin (XI^e siècle), étant en voyage, fut contraint de s'arrêter en un lieu où était une belle chapelle construite récemment par un seigneur des environs, qui l'avait fait bâtir sur ses propriétés et tout auprès de son château. Un ermite, désireux de servir Dieu dans la retraite, sans gêne ni entraves, s'était fait, à côté de cette même chapelle, une cellule dans laquelle il se proposait de vivre et de mourir en pénitent. Une nuit, la sainte Vierge apparut, pendant son sommeil, à ce bon solitaire; son visage respirait une majesté toute céleste et ses vêtements étaient dignes d'une reine des cieux. Elle demanda au pieux ermite pourquoi sa chapelle n'était pas encore consacrée. L'anachorète lui répondit que c'était parce que l'évêque du pays était absent depuis longtemps. *Mais, répondit Marie, je ne veux pas que ce soit cet évêque qui bénisse cette chapelle qui doit être dédiée à Dieu sous mon nom; et la preuve que telle est ma volonté formelle, c'est qu'il ne pourra se remettre en mer et qu'il n'aura un bon vent que quand il aura fait ce que j'attends de lui.* L'ermite se réveilla après cette révélation, et il en fut tout ému. Aussi, dès le matin, il envoya faire part de cette vision au seigneur qui avait élevé la chapelle, et il l'instruisit de tout ce qui lui avait été dit. Aussitôt ce seigneur alla trouver le prélat irlandais, l'invita avec instance à se rendre à son château, où il le reçut avec les plus grandes marques de respect et de vénération. Après le repas, il le pria de bénir sa chapelle. Mais le saint pontife répondit qu'il n'en avait pas le droit; et il refusa inébranlablement de se rendre aux pressantes sollicitations du seigneur. Celui-ci, voyant que l'évêque de Dublin demeurerait inflexible, se décida enfin à lui faire connaître les volontés expresses de la très-sainte Vierge et les menaces qu'elle avait faites. Pour cela, il lui raconta, sans en omettre un iota, la vision de l'anachorète. Alors saint Laurent, réfléchissant, d'une part, que les règlements de la discipline ecclésiastique, qui fixent et déterminent la juridiction, ne lui permettaient pas de faire cette consécration, mais que, d'un autre côté, Dieu, qui est le souverain maître et le pasteur suprême, le dispensait de ces règles, céda aux vives instances du religieux châtelain et aux ordres que le ciel lui avait intimés dans la vision du bon ermite; et, dès le lendemain, il consacra l'église. Après la cérémonie, le vent

étant devenu tout à coup favorable, l'évêque s'embarqua, et la navigation fut constamment heureuse. Depuis lors, cette chapelle a été illustrée par des miracles sans nombre et par des grâces signalées de la bonté divine. (*Appar. et révé. de la sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

LAURENT JUSTINIEN. — A l'âge de 19 ans, c'est-à-dire en 1399, saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, eut une vision dans laquelle la Sagesse éternelle lui apparut sous la forme d'une femme environnée d'une lumière éclatante : elle l'invitait à s'attacher à elle exclusivement et sans partage. Plus tard, il eut des ravissements et fut favorisé du don de prophétie.

LAUS (PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DU). — Tous les êtres, toutes les choses visibles, avons-nous dit, ont une signification mystique; car selon la parole de l'Apôtre, les créatures visibles manifestent les perfections invisibles de Dieu, son éternelle vertu et sa divinité. En ce sens l'univers, la création tout entière est un temple dont l'homme est le pontife-roi, en même temps que le sanctuaire. Mais Dieu n'est révélé comme être intelligent, aimant, actif et libre que par l'homme qui participe lui-même à ces éminentes facultés de la divinité. Voilà comment il est le sanctuaire vivant de ce temple de la création. Voilà pourquoi tous les objets, tous les êtres consacrés par son action morale et sainte, les lieux où il a vécu, souffert, mérité, où il a accompli ses œuvres de justice et de sainteté, ses miracles, et où il est mort, les objets qu'il a touchés et dont il s'est servi comme vêtements ou autrement, le corps surtout qui fut son enveloppe mortelle et l'instrument de sa fonction terrestre, son tombeau, tout en un mot ce qu'il a marqué de son sceau et sur lequel il a imprimé l'empreinte de l'esprit divin qui l'animait, acquiert dès lors une valeur et une signification mystiques éminentes. De là le culte des reliques, la religion des tombeaux, les lieux saints, bénits et consacrés, les pèlerinages et tout ce qui se rattache à son ordre. Mais Jésus-Christ, la sainte Vierge, les esprits célestes, les élus se manifestant sur la terre par des révélations et des apparitions surnaturelles, les lieux consacrés par ces manifestations extraordinaires acquièrent dès lors une importance mystique suréminente. Tels sont par exemple les lieux sanctifiés par la présence et la vie terrestre du Sauveur, et qu'on nomme spécialement pour cette raison *Lieux saints*. Tels sont les temples consacrés à Dieu, et particulièrement le tabernacle où le Christ lui-même est présent sous les espèces eucharistiques. Tels sont les lieux célèbres de pèlerinage si nombreux autrefois, et parmi eux tous la maison de Notre-Dame de Lorette, où eut lieu la conception du Verbe fait chair. Après ces sanctuaires vénérés et parmi les pèlerinages modernes il en est peu plus justement célèbres que celui de Notre-Dame du Laus, sanctifié pendant plus d'un demi-siècle par l'apparition presque constante de la Mère

de Dieu, par les dons surnaturels si merveilleux dans la sainte fondatrice de ce pèlerinage, et enfin par le concours des peuples venus au nombre de plusieurs millions d'hommes, pour être si longtemps témoins de miracles innombrables opérés depuis trois siècles dans ce sanctuaire de Marie. Dans un ouvrage tout récent, M. l'abbé F. Pron nous a donné une admirable *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*, tirée des archives du vénérable sanctuaire. C'est à lui que nous emprunterons le récit suivant de ces merveilles si éclatantes et si prodigieuses, écloses en plein xvii^e siècle, sous le règne de Louis XIV.

« La grande nouvelle, » dit-il, « que toutes les populations émuës n'ont qu'une voix pour acclamer une merveille, est que, dans un vallon solitaire des Alpes, au lieu d'une image quelconque de la sainte Vierge, c'est la Reine du ciel qui apparaît en personne, qui parle, qui commande et enivre la foule de célestes parfums qu'elle exhale. Cette merveille, dont personne ne doute, d'autant moins qu'elle se renouvelle pendant cinquante-quatre ans, en appelle d'autres : les prodiges de toute sorte pleuvent des mains de Marie ; ils sont littéralement innombrables ; les plus zélés serviteurs de son autel n'ont jamais pu venir à bout d'en laisser une liste complète, et nous serions trop heureux nous-même de pouvoir seulement énumérer les genres divers.

Si plusieurs sont attirés à Laus par la curiosité et l'amour du merveilleux, ils sont bientôt saisis de plus nobles sentiments. Chacun se sent remué à la vue des prodiges aussi palpables qu'extraordinaires : et le même cri s'échappe de toutes les consciences : *Ciel, que demandes-tu de moi par ces images ? Et que dois-je faire pour être sauvé ?* Il était donc dans l'ordre, selon la coutume de Dieu, qui associe toujours des hommes à l'accomplissement de ses miséricordes, qu'il y eût, au milieu de ce concours, une *voix humaine* qui répondît au cri des consciences alarmées, et indiquât à chacun le chemin qu'il doit suivre. La tâche était grande. Eh bien ! Marie la confie à une bergère, comme Jésus-Christ avait confié à des pêcheurs le soin de prêcher l'Évangile, et, de toutes les bergères, elle choisit la plus naïve, la plus simple, la plus pauvre (Benoitte Rencurel). N'est-ce pas avec de tels éléments que Dieu confond la sagesse des hommes ? C'est donc cette petite créature qui préside ces grandes assemblées ; c'est vers elle que tous les yeux se tournent ; c'est elle qui répond aux difficultés les plus insolubles, qui éclaircit les doutes les plus obscurs, qui ranime les âmes les plus énervées, qui soutient les faibles et trace aux pêcheurs la voie difficile de la conversion. Elle dirige même les directeurs, dont les confessions sont assaillis la nuit comme le jour. Les docteurs viennent la consulter ; les puissants lui obéissent ; les obstinés sont gagnés par elle ; et pendant qu'elle découvre aux yeux de la foule étonnée des trésors de

sagesse, on la voit toujours aussi simple, aussi humble, aussi pauvre que jamais.

Le secret de sa grande autorité est en partie dans son abaissement : plus elle s'efface, plus la Divinité qu'elle représente devient visible. Elle ne parle pas seulement par elle-même selon que sa foi et son cœur l'inspirent, souvent elle n'est que l'organe de la sainte Vierge, et ne fait que répéter aux pêcheurs, mot pour mot, sans même comprendre certains termes étrangers à ses mœurs pures, des avertissements dictés par Marie, nominativement pour chacun d'eux, et à mesure qu'ils arrivent. D'ordinaire, ces avertissements roulent sur des faits si personnels à celui qui les reçoit, si intimes et si cachés, qu'il lui est impossible de méconnaître la puissance qui le devine. Dans ces cas, qui sont fréquents, on aperçoit, à ne pas s'y méprendre, la très-miséricordieuse Vierge derrière la bergère : on écoute donc celle-ci ; et on lui obéit comme si l'on entendait la Mère de Dieu. A la place de Marie, on aperçoit quelquefois un ange. Et l'humble créature est elle-même un ange visible de Marie. Elle possède la pénétration des anges : comme eux, elle sonde les cœurs ; comme eux, elle parcourt les régions invisibles ; elle est pure comme les anges ; ils lui sont familiers ; ils l'aiment comme une sœur, et ne dédaignent pas de réciter le rosaire avec elle. Par la souffrance, elle surpasse les anges, car elle souffre comme Jésus-Christ..... Certes, de tels privilèges peuvent imposer aux hommes autant que le sceptre et le glaive. Remarquons aussi qu'au besoin elle prédit la mort, et que la mort arrive inévitablement à jour fixe. Le don de sonder les cœurs, par l'usage qu'elle en fait, est à lui seul tout une grande mission.

Par l'éclat des prodiges, Marie attire les coupables ; elle les instruit par ses avertissements, les attendrit par sa grâce, et les séduit par d'incomparables bontés. Cependant il y a dans la vie secrète de l'homme des turpitudes dont il rougit jusque devant son ombre, et qu'il n'a pas la force d'avouer, même au prêtre qui peut les effacer et les oublier. Eh bien, cette inertie terrible, Marie a donné à la frêle créature dont elle a fait son instrument le pouvoir de la briser, en lui communiquant simplement le don de lire dans les plus secrets replis du cœur à première vue, et en même temps une si grande douceur qu'on n'a pas même à rougir en s'entendant accuser par elle. Le coup était magique : aussitôt que le coupable avait entendu articuler son fatal secret par une voix modeste et pure, sa honte prenait immédiatement un autre cours ; ne pouvant plus rester sous l'œil qui le devine et le pènetre, il partait, mais pour aller se jeter aux pieds d'un prêtre et effacer par l'aveu ce qu'il n'avait pu dissimuler par le silence.— On conçoit qu'en usant ainsi de sa seconde vue, au milieu d'une foule sans cesse renouvelée de Chrétiens dont plusieurs sont avides d'expérimenter sur eux-mêmes cette divination étrange, l'ignorante bergère dut

plus ramener d'âmes à Dieu que les plus éloquents prédicateurs pendant toutes leurs missions. Plusieurs étaient pris à la curiosité : *Voyons, puisque vous savez si bien ce qu'on a fait, faites-nous connaître ce que nous sommes*, lui disaient-ils en l'abordant, et, frappés de sa réponse, ils rentrèrent immédiatement en eux-mêmes. D'autres, qui savaient à quoi s'en tenir sur sa clairvoyance, allaient modestement, après s'être confessés, lui demander s'ils n'avaient rien oublié. D'autres encore avaient peur de la rencontrer; mais elle savait les joindre, les adoucir, et poser la main sur leurs plaies sans irriter le mal.

Après qu'elle eut livré son cœur à la charité, ses sens à la virginité, son corps aux veilles, au froid, au jeûne, aux pointes de fer, toute sa vie aux contradictions d'un siècle déshabitué de sainteté et de prodiges, Jésus-Christ l'associa à son martyre divin, en lui donnant l'impression des sacrés stigmates. Ce martyre dura quinze ans. Mais les signes trop manifestes de la douloureuse passion la livraient à l'admiration des hommes; son humilité en souffrait; elle demanda d'autres douleurs plus grandes, s'il était possible, mais plus cachées. Dieu l'exauça. Dès lors commencèrent contre elle les plus affreuses persécutions de l'enfer, pour durer trente-neuf ans; c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie.

Au Laus, les faits sont consignés, jour par jour, par des témoins oculaires et connus; loin de les exagérer et de les embellir, ils se plaignent de ne pouvoir suffire à les enregistrer tous, ni à les rendre avec le charme qu'ils font éprouver; et à chaque instant ils invoquent en témoignage « une infinité de personnes. » *Les Merveilles du Laus ont eu en effet des millions de témoins (34).*

Il y a peu d'années (1849), quarante-deux processions s'y sont rencontrées à la fois. En 1835, nous y avons vu trente-cinq mille âmes en un seul jour; c'était le temps de la Pentecôte, précisément l'époque commémorative du premier concours. Dans le même temps, quatre-vingt mille âmes ont passé là, douze mille communions ont été distribuées; et quoique les prêtres attachés au sanctuaire passassent les jours et les nuits au confessionnal, ils ne suffisaient pas. Des processions arrivaient de quinze, dix-huit et vingt lieux, et des différents diocèses. »

Mais entrons dans l'histoire des premières apparitions à la suite desquelles s'établit le pèlerinage de Notre-Dame-du-Laus. — « Un beau jour de mai, comme Benoîte avait conduit son troupeau à la montagne de Saint-Maurice, elle en gravit le sommet dans l'espérance d'y trouver de l'eau, car elle avait bien soif. Sur ce sommet, il y avait une chapelle en ruine, sous le vocable du bienheureux dont la montagne a gardé le nom. Saisie de respect devant ces ruines, elle

se met à genoux et récite son chapelet, sans plus penser à sa soif. Elle priaît encore, lorsqu'un beau vieillard paraît sur les décombres. Un ample manteau rouge est drapé sur ses épaules; une mitre lui couvre le chef, et de ses joues vermeilles descend une longue barbe éclatante de blancheur. Ce personnage ne lui était pas inconnu; elle l'avait aperçu d'autres fois, mais de loin et sans qu'il rompît le silence. Cette fois, prenant la parole, il lui dit : — *Ma fille, que faites-vous là ? — Messire, répond la jeune fille sans se troubler, je garde mon bétail et prie Dieu; je suis venue ici pour chercher un peu d'eau. — Je vais vous en tirer*, reprit le vieillard en se dirigeant vers un puits qui était proche. — Chemin faisant, Benoîte sort un morceau de pain de son sac et dit à l'obligé inconnu : — *J'ai du bon pain; voulez-vous goûter avec moi ? — Non*, répondit celui-ci. — *Il faut bien que vous mangiez*, reprit l'ingénue, *vous êtes si frais et si vermeil ! — Je ne vis pas du pain de la terre*, dit gravement le vieillard. — *Qui êtes-vous donc ?* demanda-t-elle; *vous êtes si beau... ! Seriez-vous Jésus ? — Je suis Maurice*; et le saint ajouta : *J'étais honoré dans cette chapelle, et la voilà croulant de toutes parts. Malheur à ceux qui en touchent les revenus ! ils en rendront compte à Dieu. Mais il faut que mon culte se rétablisse.* — En parlant ainsi, il tira de l'eau à la bergère. Ensuite il l'engagea à faire son petit repas toute seule; il resta encore longtemps avec elle, et satisfait à toutes ses questions, même les plus naïves, comme lorsqu'elle s'informa du nom qu'on donnait à ce qu'il avait sur la tête.

Pendant le soleil se couchait; saint Maurice congédia la bergère en lui recommandant de ne plus ramener son troupeau en ces lieux, parce qu'ils faisaient partie d'un autre territoire; qu'elle allât plutôt dans le vallon de Saint-Etienne. — *C'est là, ajouta-t-il, que vous verrez la sainte Vierge.* A ce mot, Benoîte s'écria : — *Hélas ! la sainte Vierge est au ciel ! — Oui*, continue le saint vieillard, *au ciel et sur la terre quand il lui plaît.* Puis, pour lui donner une preuve de la vérité de ses paroles, il lui remet un bâton en lui disant : — *Vous verrez au bas de la montagne quatre loups sortir du bois et s'avancer sur votre troupeau; menacez-les de cette arme, ils reculeront.*

Benoîte partit, et son troupeau bondissait devant elle. Au bas de la montagne, elle vit en effet les loups prédits, les mit en fuite comme le saint le lui avait indiqué, et rentra heureuse en pensant au lendemain.

Le lendemain, à l'aube du jour, Benoîte est sur pied. Son troupeau, à peine lâché de la bergerie, se précipite de lui-même et tout joyeux sur le chemin du vallon désigné par Maurice, comme s'il présentait ce qui doit s'y passer. La bergère n'est ni moins oppressée, ni moins joyeuse; mais elle ne sait

(34) 80,000 au moins par an, pendant 54 ans, font 4,520,000.

pas se rendre compte de ses pensées. Au fond du vallon, et à l'entrée du bois, il y avait, dans une roche à plâtre en exploitation, une petite grotte où elle avait coutume de se réfugier pour dire son chapelet. A peine arrivée en face de la grotte, elle y voit tout à coup une belle dame tenant un admirable enfant. Ce spectacle la ravit. Mais pouvait-il entrer dans une âme aussi simple, malgré son désir et la prédiction du saint, que la glorieuse Vierge descendrait du ciel pour la visiter ?

Bientôt les paroles deviennent superflues entre la Dame et la bergère. Il s'établit entre elles une communication intime et silencieuse qui remplit celle-ci de bonheur. La joie déborde sur ses traits : toute son âme est dans ses yeux et la parole expire sur ses lèvres, même pour demander à celle qui la ravit qui elle est. Pareille à une petite marguerite qui, au lever du soleil, ouvre sa riante corolle et tourne son sein doré vers l'astre qui la réjouit et la féconde, l'humble et gracieuse bergère reste immobile et muette devant la radieuse étoile qui s'est levée dans ce vallon, et livre toute son âme aux mystérieuses influences de la vision qui l'éclaire, l'échauffe et la réjouit. Voir, voir toujours ce qu'elle voit, est sa nourriture, son repos et sa vie. Le pain, le temps, le troupeau, tout, jusqu'au rosaire, est oublié... Les étoiles la surprisent à la même place.... Le bêlement de ses brebis vint la rappeler à elle, et l'avertir qu'il était temps de se retirer.

Le jour suivant, même spectacle, même bonheur, même ravissement. Pendant près de quatre mois, chaque jour, il lui est donné de contempler celle dont la vue lui fait un paradis de la terre. Et, chose singulière, le troupeau semble partager son bonheur : c'est en vain qu'on s'efforce de le conduire à d'autres pâturages, celui des coteaux rocailleux du vallon étant assez maigre, il ne se trouve bien que là ; il refuse d'en sortir et paraît y profiter.

Pendant la nuit, seul temps qui sépare l'heureuse bergère de l'objet de son amour, elle en rêve, et, tout en rêvant, elle se lève pour aller le voir. Elle se surprend alors au milieu des ténèbres, courant, les pieds nus, sur les pierres du chemin, et vêtue à peine. Pendant qu'elle dort, son cœur veille, et l'amour entraîne le corps.

Dès le premier jour, Benoîte n'est plus la même ; sa figure est transformée comme son âme ; quelque chose de céleste s'est uni au charme de sa candeur ; ses paroles ont une vertu dont on ne peut se rendre compte. Tout le monde sait, du reste, ce qui fait son bonheur ; elle aime trop pour se taire. On l'entoure, on l'interroge ; elle répond à tout avec une simplicité joyeuse qui ébranle ; et, à voir le changement qui s'est opéré en elle, chacun se dit : Si c'était la sainte Vierge qu'elle voit ! Quant à l'humble créature, elle ne le savait point encore, et ne pensait pas même à le demander à celle qui pouvait si bien le lui apprendre. Qu'a-t-on besoin de savoir le nom du bonheur qui nous inonde ?

Lorsque la Mère de Dieu se fut étroitement liée l'âme de la jeune vierge par l'attrait silencieux de la beauté, elle commença à lui parler, et ce fut pour l'instruire, l'éprouver et l'encourager. Elle en fait son élève avant d'en faire son amie et la dispensatrice de ses grâces.

Un jour, elle mit sa main divine dans les humbles mains de la pauvre bergère. Un autre jour, elle lui permit de se reposer près d'elle et de dormir sur le bord de son manteau d'or. Puis, pour lui faire connaître la véritable source des consolations, elle l'envoie à l'église de Saint-Etienne pendant qu'elle garde elle-même le troupeau ; et, ne dédaignant pas même de lui apprendre à prier, comme font les mères en répétant mot à mot une prière à leurs enfants, elle lui enseigne ainsi ses litanies, et lui recommanda de les apprendre à son tour à ses compagnes et de les redire tous les soirs avec celles-ci. Après trois fois, Benoîte les sut par cœur ; puis elle s'empressa de les apprendre aux jeunes filles du village ; et bientôt on entendit chaque soir retentir la belle prière, nouvelle alors au pays, et qui, depuis, y est devenue si commune.

Il reste des premières apparitions de la sainte Vierge un monument fragile, mais durable : les litanies qu'elle a apprises à Benoîte sont devenues la plus chère prière de toute la vallée. Les filles d'Avançon et de Valserrès se sont bientôt mises à les réciter tous les soirs, comme les filles de Saint-Etienne. Aujourd'hui encore, toute Messe dite à l'autel de Marie est suivie de ses litanies.

Le maître de Benoîte ayant remarqué que son troupeau, loin de dépérir dans les maigres pâturages du vallon, était dans un état prospère, le laissa suivre son attrait sans inquiéter la bergère. Mais il dut se demander ce que cela signifiait. Sa femme était impressionnée d'une autre manière. Charmée par une vertu qui lui était peu familière et qu'elle avait souvent mise à de rudes épreuves, l'angélique douceur de Benoîte, elle se laissait insensiblement gagner à ce que celle-ci lui racontait de ses mystérieuses entrevues, et s'en allait répétant : *Il faut qu'il y ait là quelque chose d'extraordinaire ou pour le bien ou pour le mal.* Elle prit fantaisie de s'en assurer.

Sortant à la dérobee, un beau matin, de chez elle, elle se glissa par le lit assez profond que le ruisseau a creusé depuis le bois jusqu'à l'église, et, sans être aperçue, elle arriva avant la bergère à la grotte, où elle se cacha sous une roche. Sa curiosité pouvait être punie : mais Benoîte pria souvent pour sa maîtresse ; au lieu d'un châtement, celle-ci trouva le salut.

D'abord, elle ne fut pas médiocrement surprise lorsque, un moment après son arrivée, elle entendit une voix suave dire à la jeune fille : *Votre maîtresse est là sous la roche, et celle-ci de répondre : Nenni, belle Dame, qui le doit mieux savoir de nous deux ? Je l'ai laissée au lit en partant.* — Les lar-

mes succédèrent à la surprise lorsqu'elle entendit la même voix parler à fond de sa conscience, énumérer ses vices, et prononcer ces paroles : *Son salut est en grand danger; qu'elle fasse pénitence, qu'elle donne aux pauvres le vin, la viande et le bouillon qu'elle prend les jours de Pâques et de Noël; qu'elle se réduise au pain et à l'eau, et Dieu aura pitié d'elle.*

Benoîte s'approcha de sa maîtresse comme celle-ci pleurait, elle lui dit : *Vous m'avez fait dire une menterie à la Dame. — C'est bon,* répondit la pécheresse, *j'ai tout entendu; je me corrigerai.* Elle se corrigea en effet. Elle devint humble et charitable, fréquenta les sacrements et fit l'édification de la paroisse. Chacun put comprendre dès lors que l'extraordinaire était pour le bien.

On ne doutait pas de la sincérité de Benoîte. Elle était trop simple pour en imposer; mais elle était aussi trop heureuse pour qu'on doutât de la nature de ses visions : le ciel seul peut donner des joies si pures. L'incrédulité en ce point n'était même plus permise, comme on va le voir par les deux exemples suivants.

Un paysan, allant mettre le feu à un four à plâtre qu'il avait établi sur le lieu même de l'apparition, dit par bravade : *Je m'en vas chauffer la dame de Benoîte.* Mais voilà que le plâtre ne chauffa pas même; il ne faisait que se durcir à mesure que le foyer gagnait d'intensité. Le malheureux prodigua le bois outre mesure : vains efforts, le feu semble avoir perdu sa vertu. Il fut donc obligé de renoncer à son entreprise, et s'en retourna confus.

L'autre exemple fut donné par un prêtre mondain. Comme il chassait dans le vallon de Saint-Etienne, en compagnie de deux femmes, pour plaisanter et faire l'aimable, il lance ses chiens de chasse dans le bois, disant : *Allez manger la dame de Benoîte.* — Impiété qui lui coûte cher, et dont il fut bien châtié. Il prend une grosse maladie, des accidents fâcheux qui le font grandement souffrir, sans que ses courses et ses voyages pour trouver des médecins le puissent guérir.

Anticipons ici sur l'histoire, pour dire que le prêtre fut guéri ensuite, par la dame de Benoîte et les prières de celle-ci, au Lau où la sainte Vierge avait établi son empire terrestre; et qu'étant retombé dans les mêmes égarements et les mêmes douleurs, Benoîte lui apparut au lit de la mort, comme un ange consolateur, pour sauver l'âme, puisque le corps était perdu. Quant au fabricant de plâtre, après six ans de chômage, mourant de faim, au milieu d'un hiver rigoureux, il alla aussi au Lau et demanda à Benoîte s'il pourrait reprendre son industrie. « Oui, » répondit-elle simplement, et l'interdit céleste se trouva levé.

Revenons à notre récit. Des faits aussi extraordinaires et aussi publics que le châtement providentiel de ces deux esprits forts et la conversion de la femme qui voulait éclaircir ses doutes, faits subsistants qu'il

était loisible à chacun de constater à toute heure, confirmèrent nécessairement des récits qu'on était déjà porté à croire en voyant la simplicité, la joie, la piété, l'heureuse transformation de celle qui les faisait. Or, le bruit de ces choses ne pouvait plus rester enfermé dans la vallée; il passa les montagnes, et la ville de Gap en était saisie lorsque le juge de la vallée, M. Grimaud, arriva sur les lieux pour s'en enquérir. Écoutons-le parler :

Comme c'est l'ordinaire des enfants de ne pouvoir rien céler, et possible, par l'ordre de la Providence divine, notre bergère s'étant expliquée de cette apparition à une infinité de personnes, sur l'avis qui m'en fut donné, comme juge de la vallée d'Avançon, je crus être obligé par le devoir de ma charge et la gloire de Dieu de tâcher de savoir ce que ce pouvait être, et de parler en particulier à notre bergère. Et pour cet effet je me rendis audit lieu de Saint-Etienne au commencement du mois d'août 1664. Et comme elle se trouvait absente, vu qu'elle gardait les brebis au lieu accoutumé, je l'envoie quérir. Etant venue, je la pris en particulier. Je la trouvais fort raisonnable, d'une humeur fort sincère, et nullement cupable d'invention. Je l'interrogeai fort particulièrement sur tout ce qui nous avait été rapporté; même je lui représentai le mal qu'elle ferait de dire des choses lesquelles ne fussent point. Et après plusieurs remontrances que je lui fis sur l'importance de telles choses, et si elle n'y était point induite par quelqu'un, elle me confirma tout ce que dessus (les diverses apparitions) avec une assurance et gaieté non pareilles, et me témoigna aussi (ce que je lus sur son visage) qu'elle recevait une joie et satisfaction incomparables de cette apparition, sans en être troublée. Je lui demandai si elle avait l'assurance de lui parler. Laquelle me dit que non. Ce qui m'obligea, par sainte inspiration que sans doute c'était la sainte Vierge qui lui apparaissait avec le petit Jésus, ce qui était un bonheur très-particulier pour elle, de lui dire qu'elle lui devait parler; mais qu'auparavant elle se devait confesser, communier, et mettre en état de grâce; après quoi elle pourrait lui parler hardiment et sans crainte. Je lui dis telles paroles qu'elle lui devait adresser : « Ma bonne Dame, je suis, et tout le monde de ce lieu, en grande peine pour savoir qui vous êtes; seriez-vous point la Mère de notre bon Dieu? Ayez la bonté de me le dire, et l'on ferait bâtir ici une chapelle pour vous y honorer et servir. »

Benoîte fit tout ce que le pieux juge lui avait conseillé. Après s'être bien préparée, elle alla auprès de la très-douce dame, et lui adressa, dans le but de savoir si elle était la sainte Vierge et si elle voulait qu'on lui élevât une chapelle sur le lieu, la petite harangue que nous venons de lire. La sainte Vierge répondit à la bergère : *Je suis Marie Mère de Jésus.*

Mais bientôt non-seulement Benoîte ne vit plus la sainte Vierge dans le vallon, mais encore elle ne la vit plus nulle part pendant

un mois. C'était peut-être un moyen ménagé par sa divine institutrice pour lui faire expier la célébrité qui venait de s'attacher à ses pas. Certes, la privation lui fut sensible; elle en ressentit un profond chagrin, et rien ne pouvait la consoler. Il semblait que la vie se fût retirée de son âme; ses yeux, naguère si brillants de joie, étaient noyés de larmes. Elle errait ainsi en pleurant et cherchant partout celle qui seule pouvait lui rendre la vie et le bonheur. Elle ne pouvait plus vivre désormais sans sa divine Mère.

Le vallon n'ayant plus rien qui l'attirât, elle n'y conduisait plus son troupeau. Elle le dirigeait de préférence vers le bas du village, et au fond de la vallée, d'où l'œil peut facilement parcourir les deux versants des montagnes. Et là, elle demandait à tous les vents du ciel s'ils avaient vu sa Bien-Aimée.

Or, comme elle languissait un jour dans ces parages, elle voit tout à coup, de l'autre côté de la rivière et à mi-côte du monticule derrière lequel se cache le Laus, elle voit une lumière éblouissante comme le soleil, qui s'est posée là. C'est Elle; elle la reconnaît malgré l'éclat qui l'environne, et ceci s'échappa de son sein : *Oh! ma bonne Mère, pourquoi m'avez-vous privée si longtemps du bonheur de vous voir?* En même temps elle court à elle. La rivière était grosse : Benoîte la passe sur sa bonne chèvre, gravit le coteau, portée par les ailes de l'amour, et se jette aux pieds de l'éblouissante Reine.

De quelles consolations ne dut-elle pas être inondée dans cet heureux moment!.... Mais nous ne pouvons que les présumer : elles restèrent ensevelies dans son âme comme tant d'autres choses admirables qui lui furent certainement révélées pendant les heures délicieuses qu'elle passait avec Marie. Tout ce que nous savons, c'est que la sainte Vierge lui indiqua la chapelle du Laus pour le lieu où elle lui apparaîtrait désormais. Elle lui dit aussi qu'elle reconnaîtrait sa divine présence, dès la porte du petit oratoire, à de bonnes odeurs.....; puis elle disparut.

Dès le lendemain de l'apparition sur le Pindrau, Benoîte, parée d'un tablier bien propre, ramène son troupeau au même lieu, où le laissant paître en liberté, elle passe la rivière, gravit le coteau et s'engage dans les bois, non sans s'égarer et pleurer, impatiente de trouver la cabane dont la porte exhale des parfums. Elle la trouve enfin, entre avec empressement, et voit la radieuse Vierge sur l'autel; en même temps elle tombe à genoux, se prosterne jusqu'à terre, muette de bonheur. Cependant Marie fait entendre sa voix céleste, et c'est pour parler à la jeune fille des larmes qu'elle a versées, et l'exhorter à la résignation : *Une autre fois il ne faudra pas pleurer*, lui dit-elle comme à un enfant. — C'était bien son enfant en effet. Aussi Benoîte ne l'appelait plus que sa *bonne mère*, et depuis, le mot est resté. Aujourd'hui encore, dans tout le vallon, la sainte Vierge est connue sous le

nom de *la bonne Mère*....., monument d'autant plus sûr que le titre est nouveau, même après que l'Eglise semble avoir épuisé les noms de la sainte Vierge dans les litanies; car celui-ci ne s'y trouve point. Benoîte, en se relevant, voit l'autel où reposent les pieds de l'auguste Vierge, déjà si pauvre en lui-même, encore tout dégarni et couvert de poussière. A cette vue, son tablier lui vient à l'esprit : *Ma bonne Mère, s'écrie-t-elle, agréez que je détache mon tablier pour le mettre sous vos pieds, il est tout blanc.* — *Non*, répond la sainte Vierge, *gardez-le.* Puis elle se met à causer familièrement de ses projets avec la bergère, comme si elle eût parlé à une amie : *Dans peu*, lui dit-elle, *il ne manquera rien ici, ni nappes ni ornements; je veux y faire bâtir une église en l'honneur de mon très-cher Fils et au mien, où beaucoup de pécheurs et de pécheresses viendront se convertir; elle sera grande comme je la veux; et c'est là que je vous apparaîtrai souvent.* — *Où prendra-t-on de l'argent pour bâtir cette église?* demanda la bergère, qui connaissait la misère du pays : *vous serez peut-être obligée de rester dans cette petite chapelle.* — *Soyez sans inquiétude*, répond Marie, *l'argent ne manquera point; et je veux que ce soit celui des pauvres.* L'argent des pauvres est plus précieux en effet; aussi verrons-nous que, tout en les préférant, elle en use elle-même avec une religieuse épargne.

Après un long entretien, dont tous les détails ne nous sont pas parvenus, Marie congédia Benoîte, car il se faisait tard et elle voulait que la bergère rentrât avant la nuit avec son troupeau. On était à la fin de septembre (même année 1664). Tous les jours jusqu'au printemps, autant que son devoir et les neiges pouvaient le lui permettre, Benoîte revint assidument passer plusieurs heures aux pieds de son aimable maîtresse, qui ne manqua jamais de se trouver au rendez-vous. Elle y eût passé sa vie, oubliant de manger et de dormir, tant elle y était heureuse : mais Marie ne voulait point lui ôter le mérite du travail, de l'obéissance et de l'humilité que comporte la condition de bergère. Pendant ces entrevues, Marie continuait avec une douceur et une patience de mère l'éducation de son élève; elle la formait graduellement à sa future mission, sur les lieux mêmes où elle devait l'accomplir. En attendant, elle lui recommandait déjà de *bien prier pour les pécheurs*, et l'associe par là à son grand but, qui est leur conversion.

On peut même ajouter qu'elle lui en fit sentir l'importance, quand on voit avec quel amour la jeune fille se livre à sa tâche sublime. On ne la rencontre plus que le rosaire à la main, et une pensée grave dans ses yeux innocents. Le jour n'épuise point sa ferveur : elle se lève la nuit pendant le sommeil de ses maîtres, et va silencieusement s'agenouiller au seuil de l'église du village, où l'aube vient la surprendre. Quelquefois un ange lui ouvre la porte du saint

ne pour lui permettre d'y entrer. Ne soyons pas étonnés de voir un ange à son service, puisque la Reine des anges l'honore si extraordinairement; les anges vont s'empres- ser autour d'elle et l'assister dans maintes occasions de sa vie. C'est ainsi qu'un jour de ce même automne, ayant été envoyée ramasser de l'herbe du côté de Valserres, elle entra d'abord à l'église dudit lieu avant de se mettre à l'ouvrage, son intention était de ne faire qu'une courte prière; mais elle fut ravie et resta en extase toute la journée. Lorsqu'elle revint à elle, le soleil avait disparu derrière les montagnes; elle sortit donc avec inquiétude de l'église, et fut toute surprise de trouver à la porte un fagot d'herbe lié avec la corde qu'elle y avait laissée. Un ange le lui avait préparé pendant qu'elle parcourait les régions célestes.

Un beau matin, Benoîte paraît devant M. Colongue-Foresta, alors vicaire général de Marseille, et depuis évêque d'Apt, qu'elle n'a jamais vu. Tout d'abord elle lui dit : *Je viens de la part de la sainte Vierge vous avertir que vous avez dans l'esprit des choses qui ne sont pas agréables à Dieu de la manière que vous les avez projetées.* — *Que voulez-vous dire ?* demande sèchement le vicaire général. Elle passe alors en revue tout ce qu'il a dans l'esprit, et lui indique la conduite qu'il doit suivre dans ses projets. L'homme d'église, entendant raconter des choses qu'il n'a pas même contées à son directeur, est frappé d'étonnement et d'admiration. Il se fait un devoir de publier que l'esprit de Dieu est avec cette sainte fille, et bénit hautement la sainte Vierge qui la lui a envoyée.

Les choses parlent d'elles-mêmes, lorsqu'elle avertit un homme du Laus qu'il mourra dans deux mois, et que celui-ci règle ses affaires, dit adieu à ses parents, choisit sa place au cimetière, fait célébrer un service, et meurt au jour dit. L'étonnement redouble, quand la femme de ce dernier, ayant demandé à Benoîte de quelle couleur elle devait faire son deuil, et celle-ci lui ayant désigné le blanc, couleur inusitée en pareil cas, cette femme mourut au bout de huit jours et fut enveloppée d'un linceul blanc ! Mais dans ce cas, on ne se demande pas si Benoîte voit la sainte Vierge. — Ce couple était indigne de vivre sur la terre sainte du Laus : la souveraine du lieu l'envoie dans l'autre monde, après lui avoir ménagé, par le moyen de sa jeune messagère, le temps de se préparer.

Benoîte ne doute certes pas de la réalité de ses visions. M. du Saix, gouverneur de Gap, le même qui lui avait envoyé une belle robe, était venu la consulter dans sa maladie. Benoîte lui répondit qu'il ne s'en relèverait pas. M. du Saix avait reçu l'arrêt en levant les yeux au ciel avec résignation, car il était homme de bien. Cependant, comme Ezéchias, croyant bon d'en rappeler, il tenta tous les moyens de l'art, et compta même cent louis d'or à un méde-

cin de Venise qui lui avait promis de le guérir. Il fut mieux après quelques jours de traitement, et se sentit guéri. On vint dire à Benoîte qu'il était sauvé. *Le moyen que cela soit,* répondit-elle, *puisque la sainte Vierge a dit qu'il ne guérirait pas !* — Au bout de sept jours M. du Saix avait cessé de vivre. Encore une fois, après des coups pareils, on ne demande pas si l'angélique créature voit la sainte Vierge.

Mais voici un trait plus frappant : Benoîte va dans les environs du Laus visiter un vieillard, et lui dit en l'abordant : *Je viens de la part de ma bonne Mère vous avertir des dangers qui menacent votre salut : vous ne vous êtes jamais bien confessé (jamais!... et il était vieux).* — *Comment cela ?* demanda celui-ci. — *Vous n'avez jamais osé déclarer un péché que vous commettez encore !* — *Quel est ce péché ?* dit le vieillard. — *La Mère de Dieu l'a nommé....., pour moi, je ne sais pas ce que c'est.* Cet homme devait savoir ce que c'était. — *Ce n'est pas vrai,* répondit-il vivement. — *Si ce n'était pas,* reprend la bergère, *la sainte Vierge ne l'aurait pas dit.* — *Vous en avez menti,* répliqua l'infortuné. Benoîte s'en retourna.

Mais ce qu'elle vient de dire est vrai ; le coupable doit voir clairement que le crime qu'il a caché toute sa vie, au risque de commettre des sacrilèges ; qu'il commet encore, au risque de le porter au tribunal du Juge suprême, ne peut être connu de l'humble fille que par le moyen de la sainte Vierge qui l'envoie.

Un mois après, poursuit le saint abbé Peythieu, qui rapporte ce fait, *le vieillard vint frapper à ma chambre, et me dit en pleurant qu'il était au désespoir d'avoir donné deux démentis à sainte Benoîte (ainsi la nommait-il), qui lui avait révélé toute sa vie. Il se met à genoux pour se confesser. Je fis mon possible pour qu'il fit une bonne confession générale. Quand nous eûmes fini, je lui demandai s'il voulait que je dise à Benoîte qu'il s'était bien confessé. Comme je tardais un peu dans ma chambre, mon vieillard partit. Je ne laisse pas de dire à Benoîte, la première fois que je la rencontre, que tout s'était bien passé. Elle me répond sur-le-champ : — Nenni, il n'a pas osé dire un si grand nombre. Je fus surpris, après tous les soins que j'avais pris. Et en même temps je fus consolé parce que Benoîte me dit qu'un jour viendrait où je connaîtrais toute la vérité.*

Un an après (qu'il passe sans se confesser), il tombe malade d'une fièvre continue. Benoîte m'avertit d'aller le voir ; ce que je fis. D'abord, il me demanda à se confesser. Je lui dis qu'auparavant je voulais savoir si ce que Benoîte m'avait dit était vrai, qu'il n'avait pas osé déclarer tout le nombre de ses péchés. — *Il n'est que trop vrai,* reprit-il ; *la honte et le démon m'ont fermé la bouche.*

Nous le répétons, après des traits pareils souvent renouvelés, il est impossible de douter que Benoîte ne voie celle dont la présence se manifeste par tant d'autres signes. La plus extraordinaire des *Merveilles*

est donc la plus sûre ; et ces grands concours se trouvent expliqués. Et, comme les apparitions de la sainte Vierge vont se renouveler par intervalles pendant cinquante-trois ans, on comprend que ces grands concours primitifs ne feront qu'augmenter. On voit même, lors de l'invasion des armées alliées par le Piémont, tout un régiment de l'armée de Turenne venir en dévotion au Laus.

Un des moyens les plus infailibles employés par la sainte Vierge pour attirer les pécheurs, fut de guérir leurs infirmités corporelles. Les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent, comme dans la Judée, au passage de son divin Fils. A tout instant, ce cri s'échappe de la foule : *Miracle ! miracle ! je suis guéri*. Les prodiges tombent des mains de Marie avec tant de facilité, qu'elle paraît quelquefois ne pas s'en apercevoir. Il n'y a plus d'infirmités rebelles devant sa puissance. Les pauvres, habitués à vivre avec la douleur, et les riches qui ont épuisé les moyens de la repousser, se rencontrent autour de son sanctuaire dans d'unanimes acclamations. Les médecins eux-mêmes accourent à celle qui a pris le sceptre de la vie. Et il est à remarquer que la première guérison miraculeuse opérée au Laus fut celle d'un fils de médecin, maître Antoine de Caseneuve, de Gap. Il ne faut pas dire si la clientèle suivait avec empressement les médecins au pèlerinage : ceux qui ne pouvaient pas s'y traîner s'y faisaient conduire liés sur des mulets.

La présence du malade n'est pas même nécessaire ; car la vertu de Marie vole à distance. Ceux qui sont trop faibles, trop pauvres, ou trop éloignés, se *vouent* à Notre-Dame-du-Laus, de tous les points où son nom a pénétré, et viennent ensuite, pleins de santé et de joie, rendre leur *vœu* à son sanctuaire. C'est ainsi que font tous ceux qui se trouvent dans un danger pressant, qui luttent avec l'agonie, ou que la tempête a surpris sur les mers ; car le sanctuaire des Alpes est connu jusque sur l'Océan.

Ce fut aussi en faveur des mêmes malades, pauvres, éloignés, pressés, que la sainte Vierge communiqua à l'huile de la lampe qui brûle devant son autel la vertu de guérir au loin. Elle fait connaître cette nouvelle bonté à la bergère en lui disant *que ceux qui se serviront avec foi de cette huile pour oindre leurs membres malades en seront grandement soulagés*. La lampe est donc pleine désormais d'un baume sans prix ; mais on néglige d'en tirer aucun bénéfice ; chacun peut y puiser soi-même en toute liberté et sans contrôle, et ne rencontre personne qui vienne lui réclamer même la valeur matérielle de l'antidote divin. Comme ce simple trait de largesse et de générosité fait voir que c'est une Mère et une Reine qui commande ici !

Qu'on se figure maintenant, si l'on peut, le genre d'enthousiasme qui doit animer ces grandes assemblées, lorsqu'on les voit presque toutes composées de malades surnaturellement guéris et convertis, ressuscités

à la vie et à la grâce. La reconnaissance et l'amour leur inspirent des sentiments extraordinaires, mais beaux comme tout ce qui les entoure. Là, on sait se frapper la poitrine, et se prosterner sans l'avoir appris. Là, on retrouve, sans maîtres, tous les accents sublimes de l'âme pour pleurer d'amour et de joie. Là, on se trouve si bien qu'on ne voudrait plus en sortir, sinon pour monter au ciel sans retourner dans le monde. — Ce singulier bonheur est accordé à une classe particulière de petites créatures.

Les enfants morts sans baptême étaient apportés à la Reine des anges et déposés sur son autel. Cet autel avait la vertu de leur rendre au moins un moment la vie. Au premier mouvement, à un soupir, à un battement de cœur, l'eau sainte du baptême coulait sur leur front. Ordinairement, ils se rendormaient bien vite ; et, fortune digne d'envie sans avoir connu, pour ainsi dire, ni la vie ni la mort, ils s'envolaient du Laus au paradis. — Sur cet autel, où la destinée humaine est si rapide et si douce, on vit déposer des enfants déjà glacés ; l'un avait cessé de respirer depuis huit jours ; un autre avait été détérré par la foi vive de sa mère, après vingt-quatre heures passées dans le champ de la mort.

Les miracles se font au Laus avec une largesse vraiment royale et une inépuisable bonté qui font assez connaître de quelle puissance ils procèdent. Aussi, personne ne s'avise d'en prendre acte comme de sa propriété. On n'ose pas même les compter, bien moins les juger. La puissance qui agit là paraît s'être placée au-dessus de l'autorité confiée aux hommes, et se montrer peu inquiète d'approbation, d'enquêtes et de renommée. Elle établit même le plus merveilleux des pèlerinages sans appeler à son aide ni prince, ni prélat, ni prêtre. Pendant deux ans, il n'y a pas seulement un chapelain attitré au milieu de ces grands concours. On conçoit que, sous un tel régime, la mémoire de bien des choses dût se perdre.

Cependant la reconnaissance et l'amour des pèlerins pour Notre-Dame du Laus devaient leur faire un devoir de publier ses bienfaits et de raconter ses prodiges. Et comme elle n'avait désigné personne pour remplir cette tâche, le bon juge de paix, qui nous est déjà connu, la prit pour lui-même, en attendant, dit-il, *qu'un plus digne lui succédât*. M. Grimaud put constater soixante guérisons miraculeuses arrivées pendant les deux premiers étés où le pèlerinage s'établissait par de si grands et si remarquables concours. Après les avoir remarqués en homme qui n'oublie rien de ce qui est nécessaire à la validité d'un acte, il ajoute : *Il y en a une infinité d'autres, desquels on n'a pu avoir connaissance, et surtout une grande quantité de boiteux et estropiés, qui ont laissé leurs potences sans y avoir rien voulu dire par humilité ou autrement* : comme, par exemple, faute d'un directeur qui les entendit. Le dernier miracle de sa liste est arrivé à sa propre fille. Il y en a dix-sept pour la ville

de Gap seulement. Le plus illustre, si l'on peut parler ainsi, eut lieu en faveur de Mgr d'Aubusson, archevêque d'Embrun. Comme il avait entendu parler en Espagne, où il remplissait les fonctions d'ambassadeur de France pour Louis XIV, de la nouvelle dévotion survenue dans son diocèse, il se voua à Notre-Dame du Laus, dans une grande maladie dont il ne croyait pas relever. Il fut guéri, et, en reconnaissance, il fit dire une neuvaine de Messes dans le pauvre et étroit sanctuaire, et donna 300 livres pour payer le portail de la nouvelle église qu'on ne manquerait pas d'élever. M. de Savines promet, pour la guérison de son fils, une bonne partie des ardoises que réclamerait la toiture du monument. Un habitant du Champsaur apporte un cierge de sa hauteur et 30 livres pour la bâtisse, sa femme étant revenue de l'agonie, après qu'il l'eut vouée à Notre-Dame du Laus. Et Mlle du Moulard de Grenoble, envoie un magnifique devant d'autel brodé de ses mains, puis un cœur, un œil, et une mâchoire en argent, images des organes dont elle souffrait.

Mais des soixante miracles racontés par le digne magistrat, celui qui eut la plus haute portée, récompensa la foi de Catherine Vial, de Saint-Julien-en-Beauchêne. Elle était complètement estropiée : ses jambes, repliées sous les cuisses, y adhéraient étroitement et si fortement qu'aucun effort n'aurait pu les disjoindre. L'infortunée était réduite à se traîner misérablement sur le carreau. Elle se fit transporter au Laus pour y faire une neuvaine. Un médecin protestant, la voyant partir, dit : *Oh ! si celle-là revient sur ses jambes, je me fais catholique*. Les gens du Laus, qui la voyaient chaque matin portée à la chapelle, où elle passait presque tout le jour accroupie sur une table, croyaient qu'elle n'avait point de jambes. Son infirmité durait depuis six ans. Or, le dernier jour de sa neuvaine, vers minuit, elle sent ses jambes se mouvoir et s'étendre d'elles-mêmes ; elle appella sa mère, qui l'avait accompagnée, se lève et se jette à genoux pour bénir la sainte Vierge. Aussitôt qu'il fut jour, elle se dirigea vers la chapelle avec des transports de joie que partagèrent tous ceux qui étaient présents. On ne pouvait assez regarder marcher cet être naguère informe, et des acclamations l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la chapelle.

Il y avait à l'autel, dans ce moment, un prêtre qui achevait de dire la Messe, et le docteur Gaillard la lui servait. Aussitôt que ce prêtre entendit le bruit particulier qui s'approchait de la chapelle, il pressentit un miracle et se mit à pleurer avec une telle abondance de larmes, qu'il baigna le coin de l'autel et l'Évangile de saint Jean qu'il tenait à la main. M. Gambert, vicaire général d'Embrun, c'était lui, était venu au Laus dans l'intention de fermer cet oratoire champêtre où toutes les populations des paroisses se précipitaient avec tant d'ardeur, supposant

quelques superstitions, doutant peut-être des miracles dont on parlait, croyant sans doute à des abus possibles. Il s'en prit donc à celle qui était l'âme de tout ce mouvement, et fit comparaître la bergère devant lui pour l'interroger, comptant bien l'embarrasser, la mettre en contradiction avec elle-même, peut-être la surprendre dans la voie de l'erreur. Pour que le succès fût complet, il s'était adjoint une commission. Benoîte parut devant ses examinateurs et les déconcerta par la sagesse de ses réponses. Ne voulant pas cependant s'avouer vaincus, ceux-ci levèrent la séance en disant : *Après tout, ma pauvre fille, pour qu'on croie à vos visions, il nous faudrait un miracle*. Benoîte aurait pu leur répondre : *Ouvrez les yeux, messeigneurs, et vous verrez ceux que tout le monde voit*. Mais, en demandant un miracle, ils comptaient bien ne pas l'obtenir. Aussi, allaient-ils repartir sur-le-champ, lorsqu'une averse les força de rester. Un miracle de premier ordre se préparait : la sainte Vierge, ne voulant pas intervertir l'ordre ni en précipiter la marche pieuse en faveur de gens aussi mal disposés, les força de l'attendre. Pendant trois jours de suite, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la neuvaine de la pauvre estropiée, il tombait de nouvelles averses au moment même où ils faisaient préparer leurs montures. C'est ainsi qu'ils furent témoins de la guérison merveilleuse de Catherine Vial. De plus, ils reconnurent le miracle pour bon. Bien mieux, on les pria d'en dresser procès-verbal (35), ce qu'ils ne purent refuser. — Ainsi, Marie se joue des contradictions quand il lui plaît, en les faisant tourner à sa gloire. Ce n'est pas tout. Lorsque les habitants de Saint-Julien revirent Catherine, ils rentrèrent tous en eux-mêmes ; et, après un mois de préparation, ils vinrent au Laus en procession, où ils communiquèrent avec de grands sentiments de pénitence et de foi. Catherine ouvrait la marche, portant la bannière, et faisant ainsi dix lieues d'un seul trait avec ses jambes naguère inutiles. Le seigneur du lieu, M. de Beauchêne, frère du premier président de Grenoble, disait : *qu'après la résurrection des corps, il ne croyait pas de plus grand miracle que celui dont sa sujette avait été favorisée*.

Les maladies guéries au Laus, n'étant pas toutes aussi incurables que celle-là, ne pouvaient avoir le même retentissement ; mais il n'était pas prudent de douter du surnaturel de ces guérisons. Ainsi, une mère ayant obtenu que son enfant fût délivré d'une infirmité, peut-être commune et passagère, rencontra un homme qui lui dit : *Votre enfant est guéri, parce qu'il devait guérir*. — *Peut-être bien*, répondit la mère. A peine eut-elle prononcé ces mots que son enfant retomba plus gravement malade qu'auparavant. Elle dut reprendre le chemin du Laus ; et la sainte Vierge, sans se lasser, guérit le doute de la mère en rendant de nouveau la santé à l'enfant.

(35) Cette pièce existe tout au long dans le manuscrit de M. Grimaud et dans celui de M. Gaillard.

La relation de M. Grimaud se termine, comme nous l'avons dit, à la seconde année du pèlerinage. Lorsque la sainte Vierge eut appelé à son sanctuaire des prêtres de son choix, le soin de raconter les merveilles du Laus leur appartenait naturellement. Ils comprirent même que c'était pour eux un devoir, et ils l'accomplirent de leur mieux. Mais ils furent si souvent empêchés par les travaux de leur ministère, que leurs manuscrits sont pleins de lacunes, de pages en blanc qui attendent encore, pleins de leurs propres aveux sur ce que, passant les jours et les nuits au confessionnal, ils ne peuvent rien observer, rien noter de ce qui arrive d'admirable autour d'eux. Les jours où ils sont le plus occupés, sont aussi les plus féconds en grâces de toutes sortes. Ils ne seraient certes pas sortis du confessionnal pour voir un miracle. Disons de plus que Pierre Gaillard, qui poussa le plus loin son mémoire, est mort sept ans avant la bergère, qui est elle-même un miracle perpétuel et multiple. Eh bien ! malgré ses omissions de toute nature, nous avons une liste par ordre de *trois mille trois cents* prodiges de tout genre qui nous occupe ici, et qui comprend les guérisons corporelles. Mais, ajoute l'historien qui en donne le détail, *des uns et des autres, on n'en sait pas un sur mille*. D'où nous pouvons conclure nous-mêmes qu'ils sont littéralement innombrables, et que Marie est un océan de grâces, comme l'indique son nom.

Un ancien écrivain résume ainsi l'histoire de la construction de l'église du Laus : *Cet édifice fut commencé presque avec rien ; les mains des pauvres en ont assemblé les matériaux, les aumônes en ont creusé les fondements, la Providence en a élevé les murs, et la confiance en Dieu l'a achevé*. Quoiqu'il en soit, la fondation de cette église fut un événement sur la terre et dans le ciel ; et pour en célébrer l'inauguration, la sainte Vierge n'y envoya pas des membres du clergé d'Embrun, mais bien des anges du ciel. Les travaux étant achevés, le 25 décembre, après la Messe de minuit, un grand nombre d'esprits célestes s'y rassemblèrent, vêtus les uns de rouge, les autres de blanc ; et, ayant chacun un cierge à la main, ils se mirent en procession à la suite d'une grande bannière parsemée de fleurs, et firent trois fois le tour de l'édifice en chantant le *Gloria in excelsis*, puis cette antienne improvisée pour la circonstance : *Béni soit le Père céleste qui a choisi ce lieu pour la conversion des pécheurs ; que le Seigneur bénisse tous ceux et celles qui viendront ici l'adorer*. Benoîte était dans l'église et suivait la procession d'anges. Du dehors on apercevait, par les fenêtres, une grande lumière à l'intérieur ; et de suaves parfums s'échappaient de toutes parts, quoique l'église fût fermée.

L'abbé Peythieu était attaqué d'une phthisie formée : se trouvant plus tard en présence de M. Lambert, qui avait vu ce qui se passait au Laus, celui-ci l'engagea d'y aller, l'assurant qu'il y serait guéri ; ce qui ar-

riva en effet. Quatre ans après son premier pèlerinage, c'est-à-dire aussitôt que l'église fut construite, l'abbé Peythieu revint au saint vallon pour n'en plus sortir. Il y passa sa vie dans l'exercice de toutes les vertus, et il fut témoin d'innombrables conversions, auxquelles il eut le bonheur de travailler. Sa place était au confessionnal ; il y passait souvent la nuit. Parfois, il succombait à la fatigue ; la sainte Vierge le reconfortait. Une nuit, comme il venait s'agenouiller au pied de l'autel, après avoir passé de longues heures à son poste, Benoîte vit la douce Reine le bénir en formant sur lui un signe de croix de sa main divine. Du reste, il vivait au milieu des prodiges. Cependant, après vingt ans de labeur, il vit avec joie la mort s'approcher. « Je vais à l'agonie, disait-il, comme « un époux à la noce. » Aussi l'agonie lui fut-elle douce. Il pria jusqu'au dernier moment. Benoîte, à genoux au pied du lit avec d'autres personnes, récitait le rosaire, auquel il répondait d'une voix distincte. Après chaque *Ave Maria* il levait les yeux au ciel et semblait jouir d'ineffables visions. Après le rosaire, il récita le *Te Deum* en entier, puis le *Magnificat*..., et au dernier verset du cantique de Marie il rendit son âme à Dieu!...

Peu de temps après sa mort, il apparut à Benoîte dans la gloire des bienheureux. Il avait sur la tête une couronne de fleurs. Mais il manquait une fleur à cette couronne ; Benoîte le remarqua : *C'est, lui dit-il, une vertu qui me manquait dans le monde !*

Peu de temps après la mort de Barthélemi Hermitte et le jour de sa fête, Benoîte avait communié à son intention. Vers minuit, elle entendit marcher dans sa chambre ; en même temps un parfum céleste l'avertit de la présence d'un habitant du ciel ; puis une main douce passa légèrement sur sa joue. C'était son confesseur qui venait la remercier de l'avoir tiré du purgatoire par ses prières.

.... Mandée à Embrun par M. Javelli, vicaire général, Benoîte partit à pied, avec sa mère, et fut retenue quinze jours à Embrun. Elle avait alors vingt-deux ans. Rien ne fut négligé pour s'assurer de la vérité à son égard. Plusieurs Pères Jésuites se joignirent au vicaire général pour l'examiner ; l'interrogatoire se renouvelait tous les jours ; toutes ses réponses étaient écrites ; on revenait à dessein sur les mêmes questions ; on sautait habilement d'un sujet à un autre ; on dénaturait, par jeu de logique, des assertions précédentes, pour les lui objecter, et, dans l'intervalle des séances, on la tenait au secret. Eh bien ! toutes les précautions, toutes les ruses, tous les détours ne servirent qu'à mettre en relief la vérité qui s'exprimait par sa bouche avec tous les charmes de la simplicité et de la douceur ; l'admiration gagnait ses juges. Un sentiment plus profond s'empara d'eux, lorsqu'ils purent se convaincre que leur prisonnière ne prenait aucune espèce de nourriture. Pour acquérir cette conviction, M. Javelli la fit garder à vue, jour et nuit, dans sa propre demeure. Toutefois, ce

long jeûne n'était pas une privation pour elle, encore moins un effort, mais une suite naturelle de sa disposition : elle ne pouvait ni boire, ni manger, parce que son âme était remplie des consolations que Dieu donne à ceux qui sont persécutés pour la justice. Lorsqu'on la pressait de prendre quelque nourriture, elle aurait voulu obéir; mais l'odeur seule des aliments lui soulevait le cœur. Bien mieux, cet état béatifique dégagait des parfums de son corps. Quel ne fut pas l'ébahissement de ses juges lorsqu'ils purent se convaincre par eux-mêmes de la réalité d'un prodige aussi excellent!... Ah! loin de sévir contre elle, ils étaient bien plus disposés à se jeter à ses pieds.

Plus rien ne la retenait à Embrun, et languissant loin de sa chère solitude, Benoîte demanda la permission de s'en retourner. M. Javelli ne pouvait, de gaieté de cœur, se séparer si vite de celle que le ciel avait envoyée... Quel bonheur de garder cet ange encore quelques jours dans sa maison! Lui commander en maître ne se pouvait plus; il traita comme avec l'envoyé d'une cour. La Fête-Dieu était proche : *Attendez encore un peu*, lui dit-il; *passer cette solennité avec nous, vous jouirez d'un beau spectacle; la pompe de nos solennités pourra vous faire plaisir.* Benoîte ne savait déplaire; elle attendit simplement. Mais l'homme de Dieu prophétisait sans le savoir. Le spectacle fut beaucoup plus beau qu'il ne pouvait l'imaginer.

L'or, la soie, les dentelles, les pierreries, ce chapitre vêtu d'hermine, ces chants majestueux, tout pouvait étonner une jeune fille qui n'était jamais sortie de son village, et qui avait cru un jour déceint par un autel de son tablier. Son étonnement passa même au trouble quand l'orgue, magnifique présent de Louis XI, fit rouler ses frémissantes harmonies sous le berceau des voûtes romaines. Elle ne savait ce que ce pouvait être. Mais quel ravissement! sa *bonne Mère* lui apparut dans l'église pendant que l'orgue jouait encore. Parée d'un costume de reine, elle était plus éblouissante que jamais, et plongea Benoîte dans une extase complète, à la vue de tous les fidèles. De l'entretien solennel que Marie eut dans ce moment avec sa bien-aimée bergère, deux choses seulement étaient accessibles à la terre, et peignent de plus en plus l'ineffable condescendance de la Mère de Dieu. Elle lui dit qu'elle venait là en reine, parce que l'église était royale et qu'un roi l'avait fait construire. La tradition en fait honneur à Charlemagne. Puis elle lui parla de l'orgue, et lui dit que cette musique sans paroles était destinée à peindre l'amour que Jésus, son Fils, a pour l'Église. Le génie de saint Augustin a rencontré la même pensée en parlant des neumes du chant ecclésiastique, qui sont aussi des chants sans paroles.

L'extase laisse toujours de la force et de l'agilité dans le corps, une douce fraîcheur sur les joues, et une singulière joie dans les yeux. Benoîte revint donc de la Messe avec

un air de santé d'autant plus surprenant, que son jeûne atteignait au quatorzième jour. Son hôte en fut frappé, et lui en demanda la raison. Benoîte dit simplement à M. Javelli ce qui s'était passé. Le grave prêtre, entendant raconter ce commerce d'un autre monde, l'écouta dans un profond silence.

Enfin, Benoîte repartit à pied et à jeun, avec sa mère. Elle ne goûta un peu de pain qu'à Chorges. En arrivant au Laus, sa première démarche fut d'aller se reposer de tant d'émotions à la petite chapelle. Là, Marie lui apparut de nouveau, et Benoîte tomba dans une extase telle, que toutes les personnes présentes la crurent morte.

Cependant les desseins de Dieu s'accomplissaient en silence, et devenaient plus clairs de jour en jour; comme, par exemple, les habitants de Champoléon allèrent en procession à Notre-Dame d'Embrun pour demander la pluie, et ne l'ayant point obtenue, ils vinrent au Laus dans le même but..., et furent mouillés avant le retour dans leurs foyers. Benoîte le leur avait prédit en les pressant de repartir, quoique le ciel fût alors sans nuages.

... En 1692, les armées alliées contre Louis XIV, débouchant par le Piémont, se répandirent dans le Dauphiné et envahirent le Laus, guidées par l'espoir du pillage. Mais si la sainte Vierge ne les éloigna pas de son sanctuaire, elle ne leur en abandonna pas les richesses : elle laissa passer la justice de Dieu, et mit à l'abri ce qui lui était cher.

Quatre ans d'avance, Benoîte avait prédit l'arrivée de l'ennemi; elle en rêvait souvent; et lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques journées de marche, ayant reçu des ordres précis du ciel, elle disposa tout pour sauver ce qui appartenait au temple de Marie : les linges, les vases sacrés, le trésor et les personnes. Et la ville de Marseille lui fut assignée pour le lieu de refuge où elle pourrait attendre en paix la fin de l'orage.

Pendant le trajet, les bénédictions du ciel accompagnèrent l'enfant de Marie. A Gap, où elle logea à la porte Lignole, s'étant retirée sur le seuil pour prier en silence, les suaves odeurs qui lui annonçaient la présence d'un bienheureux vinrent embaumer son modeste oratoire. Obligée de passer quelques jours à la Saulce, elle demanda au curé la permission de balayer l'église; et dans cette même église sa *bonne Mère* lui apparut. Le lendemain de son départ, les ennemis, qui s'étaient répandus dans la plaine, mirent le feu au logis du comte de Tallard, où elle était descendue; toute la maison fut réduite en cendres, à l'exception de la chambre qu'elle y avait habitée.

A Marseille la sainte Vierge l'envoya d'abord en message auprès de M. Foresta, vicaire général. Benoîte aborda un matin celui-ci, qu'elle n'avait jamais vu. *Que desirez-vous, ma bonne fille?* lui demanda le vicaire général. — *Je viens de la part de la Mère de Dieu*, lui répondit-elle, *vous dire que vous avez dans l'esprit des choses qui ne sont pas*

bien, selon que vous avez dessein de les accomplir. Puis elle développa, avec la précision et la volubilité de quelqu'un qui lit dans un livre, un projet grave qu'il méditait dans le silence de son cœur, et dont il ne s'était jamais ouvert à personne. Grande fut la surprise du dignitaire. De la surprise il passa à l'admiration et à la plus profonde reconnaissance, lorsque la douce villageoise lui indiqua les choses qu'il devait retrancher et celles qu'il devait garder dans ses plans; en un mot, la marche qu'il avait à suivre pour être agréable à Dieu. Il vit clairement que Dieu était avec celle qui lui parlait ainsi. Il se plut à le publier, et il lui fit ouvrir tous les monastères de la ville, afin qu'elle y portât le parfum de ses vertus.

Benôte charma les religieuses, bien qu'elle ne leur ménageât pas les salutaires avertissements. La puissance de lire dans les cœurs ne l'avait point abandonnée dans l'exil; elle en usa au milieu de ce troupeau d'élite avec la même liberté que sur la terre des pécheurs. Aux Madelonnettes, elle prit chaque sœur en particulier, et sonda toutes ces consciences délicates avec tant d'affabilité et de douceur, que les bonnes sœurs étaient enchantées de ce nouveau missionnaire.

Dans un couvent elle découvrit à la bonne odeur la présence d'un corps saint. Guidée par des émanations suaves qu'elle seule percevait, elle alla droit à une tombe où l'on se rappela qu'était enterrée, en effet, une dame de Montolon, d'une piété remarquable. — Un siècle auparavant, saint Charles Borromée avait fait une découverte semblable en entrant dans l'église de Sommasque.

Pendant que Benôte évangélisait les religieuses, elle suivait à distance tout ce qui se passait au Laus. Un jour, elle était triste, parce que la maison des prêtres qu'elle avait vu brûler. Un ange la consola en lui disant que le dommage serait facilement réparé; que la montagne de Theus offrirait gratuitement tous les bois nécessaires, et que Marie avait préservé son sanctuaire de l'incendie en envoyant une douce pluie qui avait arrêté les progrès des flammes.

Enfin, lorsque les troupes se furent retirées, avertie de nouveau par son céleste conseiller, Benôte repartit, pleine d'espérance, pour son vallon chéri. Elle fit la route à pied, quoiqu'on lui offrît une voiture et de l'argent; elle répandit de nouveaux bienfaits sur ses pas. A peine sortie de Marseille, elle fut mise en présence d'une dame qui tombait du haut-mal tous les jours : un Jésuite, soupçonneux à l'égard de cette grande réputation de sainteté, lui avait ménagé cette épreuve. Benôte fit, dans cette occasion, deux prodiges au lieu d'un : elle laissa cette femme saine de corps et d'âme; car avant de faire disparaître le mal physique elle la détacha du péché, ce mal profond qui était, assurément, pour beaucoup la cause du premier. Le Jésuite fut convaincu. Un peu plus loin, une mère présenta à la voyageuse un enfant malade, et Benôte le guérit en le touchant.

Mais voilà qu'aux environs de Pertuis,

un prêtre sachant que la céleste bergère passait sur sa paroisse, lui vient au-devant, tout courroucé, et l'accable d'injures, parce que son église, qui était le but d'une petite dévotion, se voyait abandonnée depuis que Notre-Dame du Laus attirait toutes les populations. — Benôte lisait dans l'âme du singulier zéléteur, pendant qu'il s'oubliait si étrangement. Après l'avoir supporté un instant, elle lui demanda s'il avait fini : *Non, sorcière, je n'ai pas fini*, répond-il; *mais que veux-tu dire ? — Je veux dire*, reprit Benôte, *que l'enfer est ouvert sous vos pas, et qu'il vous engloutira bientôt si vous ne changez de vie.* Puis, entrant dans des détails de mœurs que le lecteur nous permettra de taire, elle lui fit un tableau complet de l'état de sa conscience, et mit le doigt sur des plaies qu'il croyait très-cachées. Le prêtre, se voyant ainsi découvert, rougit..., pâlit..., et tombant aux pieds de celle qui lui parlait, il la conjura en pleurant d'avoir pitié de lui; il fit pénitence et persévéra.

Les anges la visitent souvent. (*Voy. Anges.*) Ils ne lui font point perdre contenance. Un matin, comme elle allait à la Messe, elle aperçut un esprit céleste debout sur un petit mur au bord du chemin; le voyant là perché, elle s'approche et lui offre son bras pour l'aider à descendre... Une autre fois, elle s'étonne de ce que sa bonne Mère puisse se tenir, sans tomber, sur la croix d'Avançon où elle a le bonheur de la contempler. Son ignorance sur la nature des corps célestes plut à Marie, sans doute, car la sainte Vierge la rassura, mais ne l'éclaira point. Benôte pousse même la bonhomie jusqu'à faire sourire l'aimable Vierge : une fois Marie étant à l'église, donna sa bénédiction aux tombes des deux saints directeurs défunts, Peythieu et Hermitte. Benôte voyant cela, *Faut-il la leur donner aussi, moi ?* demanda-t-elle à sa bonne Mère. — *Oui*, répondit celle-ci en souriant. Des anges étaient présents, mais ils ne sourirent pas; ils restèrent graves et muets... Une autre fois, conversant avec un ange sur le bonheur des saints dans le ciel, elle lui demanda s'ils ont tous des couronnes. *Oui, ma sœur*, lui répond l'ange; *et vous en aurez une aussi.* — *Ah! ne me le dites pas, bon ange*, reprit-elle, *la vanité me perdrait; mille ans de purgatoire...* Souvent, comme autrefois, elle donne tout et ne se garde rien; un ange est obligé de venir à son secours. Un jour, il lui donne de l'argent pour s'acheter une chaussure. Un chapeau de paille grossière ombrage sa tête; mais si elle le donne à une femme épileptique, celle-ci guérit en le portant. Un jour, voulant témoigner sa reconnaissance à une personne qui l'a obligée, elle n'a que de petites croix en cuivre à lui donner; mais aussitôt ces croix se changent en argent fin... *C'est pour vous faire plaisir que Dieu l'a voulu ainsi*, lui dit un ange.

Un ange lui prescrivit une fois de réciter tous les jours les litanies des saints pour arrêter des tempêtes prêtes à fondre des airs. *Oui, bon ange*, lui répondit-elle alors; *mais dites à ma bonne Mère de prier aussi; un seul*

de ses désirs vaut mieux que toutes mes prières. Les vicissitudes de Louis XIV, vers la fin de son règne, vinrent même osciller dans le vallon paisible de Laus. Un ange entretenait Benoîte des malheurs du roi, des ennemis qu'il s'était faits dans son royaume (par la révocation de l'édit de Nantes), des poisons que les mécontents lui préparaient, des bouleversements qui suivraient sa mort si ses ennemis venaient à triompher. Benoîte pria; et le grand roi dut peut-être à l'humble bergère des Alpes, sûrement sans s'en douter, les jours précieux de sa vieillesse. Il ne se doutait pas non plus que sa noble et malheureuse épouse était souvent un sujet d'entretien entre les anges et Benoîte; que celle-ci priait aussi pour l'auguste victime, et que, peu de temps après la mort de Marie-Thérèse, la Mère de Dieu, apparaissant à Benoîte, lui dit : *Elle était reine sur la terre; mon Fils l'a faite reine dans le ciel.*

La charité de la sainte fille s'étendait même aux régions invisibles. Souvent des âmes revenaient de l'autre monde pour la charger de faire faire des restitutions, d'obtenir des Messes en leur faveur, ou lui demander des prières. Comme elle disait une fois son chapelet, une âme la regardait amoureusement faire, et paraissait attendre sa propre délivrance avec la fin du rosaire. Destinée à combattre le mal, si elle ne le voit pas, elle le sent par un instinct pareil à celui qui avertit les hirondelles de l'approche des orages. L'abbé Peythieu, la voyant un jour toute triste devant le Saint-Sacrement, lui demanda ce qu'elle avait : *Je crains, dit-elle, qu'il ne se commette ici quelque abomination.* Le saint prêtre put bientôt se convaincre qu'elle était bien inspirée : des malheurs vinrent lui accuser en confession d'affreux desseins.

Du reste, et c'était le plus bel encouragement qui pût être donné à un cœur aussi noble que le sien, elle connaissait le succès de ses prières et de ses souffrances : un ange lui énumérait tous les pécheurs qu'elle avait convertis, tous les maux qu'elle avait détournés, toutes les grâces qu'elle avait obtenues. De leur côté, les âmes sauvées par elle revenaient parfois du ciel la remercier et la bénir, embaumant sacellule des suaves parfums de la béatitude. D'autres, en parlant de ce monde, passaient auprès d'elle pour lui dire : *Adieu, ma sœur.*

Mais rien n'est comparable en ce genre à la vision qu'on va lire. Un jour de la Toussaint, et pendant cette veille des morts où les cloches tintent le glas plaintif, Benoîte pria pour les âmes du purgatoire, seule au pied de la croix d'Avançon. Le charme mélancolique de cette veillée sainte l'avait gagnée; elle ne songeait plus à rentrer au village. Vers minuit elle aperçut, du côté de la vallée, une nuée épaisse longue d'un quart de lieue, toute composée d'une multitude innombrable d'âmes, sous forme humaine, qui tenaient chacune un cierge à la main et s'avançaient vers le Laus, en faisant retentir des chants d'église. Bientôt, elle distingua

en tête du cortège la très-sainte Vierge et deux anges. Ceux-ci entonnaient les litanies des saints, auxquelles répondait d'une voix toute la multitude. *Que d'âmes!* s'écria-t-elle, en s'adressant à l'un des esprits célestes. — *Vous ne les voyez pas toutes,* répondit celui-ci; *il y en a beaucoup d'autres dispersées dans les airs.* — Puis, une âme, se détachant de la troupe, l'aborda et après l'avoir saluée, lui dit : *Nous sommes des pécheurs et des pécheresses qui sortons du purgatoire. Pendant notre vie, nous sommes venus prier ici avec confiance, et la Mère de Dieu nous délivre en ce beau jour; ses mérites, ainsi que vos prières et vos souffrances, chère sœur, ont abrégé notre temps. Avant de nous ouvrir les portes du paradis, elle nous conduit rendre grâces à son sanctuaire.* Cependant, la multitude passait sur la tête de la pieuse fille. Toutes les âmes entrèrent dans l'église, se mirent à genoux, remercièrent Jésus et sa Mère; puis se relevant, elles sortirent et montèrent au ciel..... où Benoîte les suivait du regard.

.... Cependant la vie se retirait de ses membres. Benoîte se mit au lit, et un ange vint lui annoncer qu'elle ne s'en relèverait pas. Il lui fit en même temps connaître le jour de sa mort, qui serait celui de la fête des saints Innocents. Qui ne voit dans le choix de ce jour une dernière bénédiction accordée par le Ciel à cette simplicité d'enfant que Benoîte conserva toute sa vie? On se rappelle que l'ange terrestre du Laus était né le jour de saint Michel, prince des anges.

On était à Noël 1718. Benoîte, sentant qu'elle n'avait plus que deux nuits à passer sur la terre, demanda les derniers sacrements de l'Eglise. Ne cherchons point à dire comment elle les reçut. Lorsque Jésus fut dans son cœur, la divine Marie reparut enfin....., et vint la consoler une dernière fois, en embaumant sa pauvre cellule des parfums du ciel; que pouvait-elle désirer, sinon la vue de Dieu même? Elle mourut au jour fixé, entre les bras de Jésus et de Marie..... Elle était âgée de soixante et onze ans et trois mois. Nous la croyons une grande sainte, parce qu'elle en avait l'humilité, la foi, la clairvoyance, les parfums, les visions, la puissance, les douleurs, l'amour. Et le témoignage de ses œuvres, de ses contemporains et de la postérité se trouve confirmé par celui de la Reine des cieux : la sainte Vierge avait prédit que les os de sa servante feraient des miracles.

A Embrun, dans la métropole, Marie exerce principalement sa puissance sur les corps, en leur rendant la santé, même la vie. La résurrection de Martin Rame, arrivée sous le règne de Louis XI, fit de ce prince un devot à Notre-Dame-d'Embrun; et il a cru lui devoir aussi la guérison miraculeuse d'une grave maladie qui le consumait. Marie était donc célèbre dans l'antique cité comme *salut des infirmes*. Au Laus, elle sera le *refuge des pécheurs*.

Si donc c'était pour Marie un privilège

de venir ici-bas, elle en usa largement, elle y est descendue plus de quatre cents fois.... Et on ne peut se lasser d'admirer ce qu'elle fit du petit vallon et de la pauvre bergère. Le petit vallon est devenu une oasis dans le désert, un port dans la tempête, un poste avancé d'où l'on découvre le ciel, une patrie où chacun voudrait mourir. Là, on respire un air qui n'a rien de la terre. Là, tout émeut saintement, tout porte au calme, tout apaise les passions. On devine que les anges ont traversé cette solitude en tous sens, que la sainte Vierge y a respiré, qu'elle y a vécu, qu'elle y a exhalé les effluves balsamiques du jardin du ciel, le Laus est charmé.

Citons un dernier trait. Une des compagnes de Benoîte étant malade, elle en parla à la sainte Vierge, qui lui dit que la jeune fille ne relèverait pas de sa maladie, et que, bien disposée par les souffrances, elle mourrait bientôt. Mais Benoîte aimait sa compagne, et dût-elle retarder pour celle-ci l'entrée dans la gloire, elle désirait la voir plus longtemps sur la terre. *Si c'était votre bon plaisir*, dit-elle à son aimable souveraine, *j'oserai vous prier qu'elle ne meure pas encore.* — Que va faire Marie? Eh bien! elle sourit, et la malade se trouva guérie subitement. Oh! que Marie est bonne!

Benoîte savait qu'après sa mort le Laus serait encore plus fréquenté que pendant sa vie. La sainte Vierge le lui avait prédit souvent pour la consoler pendant ces jours d'épreuves, où les pécheurs, pour qui elle versait du sang jusque par les yeux, en étaient repoussés par des prêtres dont l'hérésie avait glacé le cœur.

En 1666, la même année où l'on creusait les fondements de l'église du Laus, l'évêque de Carpentras consacrait, sur les limites de son diocèse et près d'Avignon, la chapelle du nouveau pèlerinage de Notre-Dame-de-Sainte-Garde, en un lieu qu'avait désigné l'apparition souvent répétée de globes de feu. Dans le même temps, on vit, sur des signes non équivoques, s'élever en divers lieux d'autres sanctuaires à la Mère des miséricordes : ce qui prouve, pour le dire en passant, combien le monde avait alors besoin de secours dans sa misère. Quelques prêtres dévoués allèrent se fixer dans la solitude de Sainte-Garde pour offrir leur ministère à cette foule que le besoin de conversion agite toujours en pareille circonstance. Ce demi-siècle de prodiges n'a même été que le prélude et l'annonce des grandes choses qui devaient suivre; et les merveilles du Laus ne semblent être que des voix destinées à faire connaître au loin le nom du Laus et les chemins qui y conduisent.

Nous le répétons, ces concours ne sont pas moins imposants qu'autrefois. Benoîte vit un jour jusqu'à trente-cinq processions arriver au Laus : elle en eût compté quarante-deux en 1847. Ainsi s'est vérifiée la promesse qui lui avait été faite que le pèlerinage serait plus florissant après sa mort que pendant sa vie. Lorsque trente-cinq mille

âmes se réunissent dans un désert après de longues marches et beaucoup de privations, pour y recevoir deux sacrements qui leur sont offerts partout avec la même valeur, il est évident qu'un *motif secret* les détermine..... »

LAZZARI (MARIE-DOMINIQUE). — La biographie de cette célèbre mystique contemporaine fut publiée à Munich, dès 1839, par le R. Simon Buchselner; en 1842, par M. de Cazalès, dans le t. XIII de l'*Université catholique*, p. 363 à 371, et l'année suivante par M. Léon Boré. Au commencement de 1841, lord Shrewsbury en avait déjà donné une notice dans sa *Lettre à Ambroise Lisles Philipps*. M. Veyland en parle fort longuement dans son livre intitulé *Les Plaies saignantes du Christ.* — Voy. l'art. EXTATIQUES ET STIGMATISÉS DU TYROL.

LECTURE. — Nous voyons souvent, dans la Vie des saints, les êtres du monde invisible, soit la sainte Vierge, soit des anges ou des élus, enseigner aux saints les premiers éléments de l'instruction. Il en fut ainsi pour sainte Catherine de Sienne, comme le raconte en ces termes son historien, le B. Raymond de Capoue. « Sainte Catherine de Sienne, » dit-il, « savait lire sans l'avoir appris de personne. Elle m'a raconté elle-même qu'ayant résolu d'apprendre à lire pour réciter les Heures et suivre les Offices, elle avait étudié l'alphabet avec une de ses compagnes. Mais après avoir inutilement consacré plusieurs semaines à ce travail, il lui vint à la pensée d'obtenir du ciel la grâce de ne plus perdre ainsi son temps. Un matin qu'elle était en prière, elle dit à Dieu : *Seigneur, si vous est agréable que je sache lire, pour pouvoir réciter l'Office et chanter vos louanges, ayez la bonté de m'apprendre ce que je ne puis apprendre seule. Si vous ne le voulez pas, que votre volonté soit faite; je resterai sans regret dans mon ignorance, et j'emploierai avec soin à la méditation le temps que vous me laisserez.* Chose admirable, qui montre la puissance divine; avant la fin de sa prière, Notre-Seigneur l'enseigna si bien qu'en se levant, elle savait lire toutes sortes d'écritures, aussi rapidement et aussi parfaitement que les personnes les plus instruites. J'en ai fait moi-même l'expérience, et ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'elle lisait très-facilement, sans pouvoir épeler quand on le lui demandait; elle connaissait à peine ses lettres. Dieu le permit, pour laisser une preuve du miracle qu'il avait bien voulu faire. Catherine se procura des livres d'Office, et se mit à lire les Psaumes, et tout ce qui fait partie des Heures canoniales. Ce qu'elle apprit surtout, et ce qu'elle n'oublia jamais, c'est ce verset qui commence chaque Heure : *Deus, in adiutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me festina.* Elle le traduisait et le répétait sans cesse. Elle fit bientôt tant de progrès dans la contemplation, qu'elle cessa peu à peu ses prières vocales, et ses extases devinrent si fréquentes, qu'elle pouvait à peine réciter l'Oraison dominicale sans être ravie hors de ses sens

extérieurs, par une faveur du ciel toute particulière. »

LEDESME (JACQUES), — l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola, eut plusieurs fois, dès cette vie, le bonheur inefable de voir la Mère de Dieu. Lorsqu'il était à Brescia, en Lombardie, elle lui apparut accompagnée de sainte Marie-Madeleine, de sainte Catherine, vierge et martyre, et de sainte Catherine de Sienne. Elle lui parla avec tendresse, lui assura le don de chasteté, et lui promit de le visiter de nouveau à ses derniers moments. Ses trois compagnes se retirèrent lentement, avec elle, en chantant de leur voix céleste un hymne à la virginité. (*Hist. de la Société de Jésus*, t. I, liv. VI, n. 9.)

LÉODAT (Le bienheureux), — de l'ordre des Frères prêcheurs, étant sur le point de mourir, en 1238, eut une apparition de la sainte Vierge, qui recueillit son dernier soupir et introduisit son âme dans les joies de l'éternité.

LEON (Saint), — martyr à Patara, en Lycie. Après son martyre, son corps fut précipité du haut d'un rocher dans une foudrière, et ce lieu, qui était auparavant un précipice affreux, devint praticable aux voyageurs par l'affermissement subit du terrain.

LEON (Saint), — second abbé de Cave, dans le royaume de Naples. La sainte Vierge lui apparut pendant qu'il était en prière. Tous ses disciples, d'ailleurs en très-grand nombre, attestèrent cette vision, et Surius la mentionne dans la Vie de ce saint.

LEONI* — Il n'était encore que simple soldat lorsque, se promenant un jour aux environs de Constantinople, il rencontra un aveugle mourant de soif. Après lui avoir servi de guide, Léon chercha longtemps de l'eau pour le désaltérer. Alors une voix mystérieuse lui en montra tout près de lui, en lui disant de prendre de la vase et de l'appliquer sur les yeux de l'aveugle pour lui rendre la vue. Elle lui prédisait en même temps son élévation future à l'empire, et lui commandait d'élever alors une église en ce lieu. Léon prit de l'eau, et la versant dans la bouche de l'aveugle, le rappela à la vie; il frotta ses yeux avec la vase, et il recouvra la vue. Quelque temps après, ayant été en effet élevé à l'empire, il fit élever en ce lieu un temple magnifique. L'historien Nicéphore, qui nous a transmis ce récit, ajoute qu'il a lui-même écrit un livre des miracles opérés en cet endroit par la sainte Vierge. Poiré dit qu'elle apparut à Léon et à l'aveugle guéri. (*Tripl. cour.*, t. III, p. 27.)

LÉPREUX. — Parmi les maux réputés incurables et qui excitaient l'horreur universelle, était surtout la lèpre si répandue au moyen âge. Aussi est-ce souvent en faveur des malheureux frappés de ce terrible fléau que nous voyons s'opérer des guérisons miraculeuses.

Nous lisons dans l'*Histoire de saint Martin de Tours*, par M. Achille Dupuis :

« Martin, tout en cheminant sur le territoire de Bourges, arriva près d'un village

auquel le miracle dont il fut témoin fit donner dans la suite le nom de *Leprosun*. C'est sans doute celui qu'on appelle aujourd'hui Levroux, dans le Berri. Le seigneur de ce bourg, homme honorable et riche, était lépreux.

Saint Martin se détourna de sa route pour aller y prier dans une église de saint Silvain, car il ne passait jamais devant les églises sans y entrer dévotement. Sur le seuil même du temple, il se rencontre avec le riche lépreux; mais il entre sans s'arrêter. L'autre reconnaît que c'est Martin, ce thaumaturge puissant, ce magnifique évêque de Tours, cet homme glorieux dont la parole est un remède à toutes sortes de maladies, qui commande même à la mort, et, par un seul baiser, a guéri un pauvre atteint de la lèpre. La célébrité, la puissance d'un tel homme le remplit de confiance. Il ordonne à ses serviteurs, qui se tiennent là, d'aller chez lui préparer un festin digne d'un hôte si important. Pour lui, il demeure à la porte avec la foule qui attend la sortie de Martin.

Bientôt entouré, comme toujours, de la nombreuse et sainte escorte de ses disciples, Martin sort du lieu saint. Le lépreux se jette à ses genoux et le supplie de vouloir bien accepter chez lui l'hospitalité. Il lui représente que la ville est loin, que partir à cette heure ne serait pas sans inconvénients pour lui, et qu'enfin la laideur de sa maladie ne doit pas l'éloigner, car il a des maisons convenables pour le recevoir. *Sans doute*, lui répond le saint d'un air gai, *c'est la volonté du Seigneur que je loge chez toi, mon frère; conforme-toi donc à l'usage : approche et donne à ton hôte le baiser de paix*. Ce malheureux désirait, certes, de tout son cœur, toucher le saint; mais un sentiment de honte, inspiré par la laideur de son mal, l'empêchait d'avancer. Alors le saint, que la lèpre ne souillait pas, et qui, au contraire, guérissait la lèpre, s'approche de lui avec empressément et lui donne le baiser. Si le lépreux ne fut pas guéri en ce moment, peut-être faut-il l'attribuer à la faiblesse de sa foi.

Cependant, Martin suit avec ses disciples son hôte qui les conduit au logement qu'il leur destine. L'affecueuse largesse du maître n'épargna rien pour faire honneur à la pieuse troupe. Les valets déployèrent toute l'habileté de leur art, toute la promptitude de leur obéissance, tout le zèle de leur dévouement. Ce banquet si vénérable était terminé; mais celui qui avait donné l'hospitalité à Martin ne pouvait, au milieu de cette fête, oublier sa propre misère; car, s'il possédait de grands biens, la douleur de sa maladie l'empêchait de se posséder lui-même. Il s'approche donc du saint, se prosterne à ses pieds, lui montre le hideux état de son corps, et le conjure de lui accorder le soulagement qu'il ne peut attendre d'un autre. Se reconnaissant pour son débiteur, Martin lui recommande d'avoir confiance dans le Seigneur, et lui promet de prier à son inten-

tion. Il l'exhorte à ce propos à la pureté de l'âme, l'engage à assister le lendemain à la Messe solennelle, à recevoir au moment de la communion la paix de sa bouche, et à participer lui-même aux sacrés mystères. Une immense multitude s'était rassemblée devant la demeure qu'il occupait.

Après les Matines solennelles, Martin sort et paraît aux yeux de la foule ravie. Il se rendit à l'église pour y célébrer la Messe. Le lépreux y reçut dévotement la paix de la bouche de Martin, et de ses mains les sacrés mystères. Alors ce fut merveille de voir ce sacrifice unique qui produit la santé de l'âme produire aussi le salut du corps. Car celui qui s'en était approché lépreux et immonde s'en retira sain et purifié. Les assistants exaltèrent la gloire du Christ dans Martin, et la puissance de Martin dans le Christ. »

Comme saint Martin de Tours, le Pape saint Deusedit guérit un lépreux en l'embrassant.

Saint Géry, évêque de Cambrai, mort en 619, fut favorisé du don des miracles, et parmi ceux qu'il opéra, on cite la guérison subite d'un lépreux auquel il venait d'administrer le baptême à Yvoy.

Sainte Agrippine est invoquée en Sicile, contre diverses maladies, et surtout contre la lèpre.

Souvent la lèpre disparaît à la suite d'une œuvre pieuse de charité, comme dans cette gracieuse histoire de sainte Catherine de Sienne. « Il y avait à Sienne une pauvre femme, nommée Tecca, couverte de lèpre, et dont personne n'osait s'approcher. Sainte Catherine de Sienne, en ayant eu connaissance, s'empressa matins et soirs d'aller visiter cette malade, et de lui fournir ce dont elle avait besoin. Les doigts qui touchaient au corps de Tecca en contractèrent l'infirmité, et il devint évident que Catherine avait gagné sa maladie contagieuse. Ce malheur n'arrêta pas sa charité, elle aimait mieux être couverte de lèpre que de renoncer à ses charitables fonctions; son corps n'était pour elle que de la boue, elle ne s'inquiéta pas de ce qui lui arrivait, dès qu'elle pouvait plaire à Notre-Seigneur. La lèpre dura longtemps, mais l'amour divin l'empêchait de s'en apercevoir. Enfin, Celui qui guérit en frappant, qui élève en abaissant, et qui rend tout profitable à ceux qui l'aiment, après s'être réjoui du courage de sa servante bien-aimée, ne voulut pas que son épreuve durât davantage. Tecca mourut enfin, et Catherine l'assista heureusement pendant son agonie. Son corps était horrible à voir. Catherine le lava avec le plus grand soin, le vêtit, l'exposa et voulut l'ensevelir elle-même. Quand ce dernier acte de charité fut terminé, le mal disparut tout à coup; ses mains semblaient même plus blanches que le reste de son corps, la lèpre paraissait leur avoir donné de l'éclat. »

Quelquefois l'œuvre sainte du soin des lépreux donne lieu à d'admirables visions, comme dans le fait suivant de la vie de sainte Elisabeth de Hongrie :

« Une fois, » dit M. de Montalembert, dans la belle *Histoire* de cette sainte, « le landgrave, son mari, étant allé passer quelques jours à son château de Naumbourg, qui était au centre de ses possessions septentrionales et voisines de la Saxe, sainte Elisabeth de Hongrie resta à la Wartbourg, et employa le temps que son mari devait être absent, à soigner avec un redoublement de zèle les pauvres et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir des habits qu'elle leur avait faits, malgré le mécontentement qu'en témoignait la duchesse mère Sophie qui était restée avec son fils depuis la mort de son mari. Mais la jeune duchesse ne tenait que fort peu de compte des plaintes de sa belle-mère. Parmi ces malades il y avait alors un pauvre petit lépreux, nommé Hélias ou Elie, dont l'état était si déplorable, que personne ne voulait plus le soigner. Elisabeth seule, le voyant abandonné de tous, se crut obligée de faire plus pour lui que pour tout autre : elle le prit, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent salutaire, et puis le coucha dans le lit même qu'elle partageait avec son mari. Or il arriva justement que le duc revint au château pendant qu'Elisabeth était ainsi occupée. Aussitôt sa mère courut au-devant de lui, et, comme il mettait pied à terre, elle lui dit : *Cher fils, viens avec moi, je veux te montrer une belle merveille de ton Elisabeth.* — *Qu'est-ce que cela veut dire?* dit le duc. — *Viens seulement voir, reprit-elle, tu verras quelque un qu'elle aime bien mieux que toi.* Puis le prenant par la main, elle le conduisit à sa chambre et à son lit, et lui dit : *Maintenant regarde, cher fils, ta femme met des lépreux dans ton propre lit, sans que je puisse l'en empêcher; elle veut te donner la lèpre; tu le vois toi-même.* En entendant ces paroles, le duc ne put se défendre d'une certaine irritation; et enleva brusquement la couverture de son lit. Mais au même moment, selon la belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et au lieu du lépreux, il vit la figure de Jésus-Christ crucifié, étendu dans son lit. A cette vue, il resta stupéfait ainsi que sa mère, et se mit à verser des larmes abondantes sans pouvoir d'abord proférer une parole. Puis se retournant, il vit sa femme qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre le lépreux : *Elisabeth, dit-il aussitôt, ma bonne chère sœur, je te prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes : je t'en saurai toujours bien bon gré; ne te laisse arrêter par personne dans l'exercice de tes vertus.* Ensuite il se mit à genoux, et dit à Dieu cette prière : *Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur; je ne suis pas digne de voir toutes ces merveilles, je ne le reconnais que trop : mais aidez-moi à devenir un homme selon votre cœur et votre divine volonté.* »

LIDUINE (La bienheureuse), née en 1380 et morte le 14 avril 1433. — Dès ses premières années, elle priait avec ferveur la sainte Vierge au pied d'une de ses images qui était à Schiedam, et qui depuis quelque

temps opérant de nombreux miracles. Un jour que sainte Liduine était dans une grande peine, et qu'elle versait, devant cette image, des larmes abondantes, Marie la consola en faisant que cette image la regardât d'un regard animé et bienveillant; ses yeux remuèrent. Liduine retira de ce prodige une grande force pour souffrir avec calme et résignation. Aussi fut-elle de plus en plus fidèle à recourir à la Mère de Dieu dans toutes ses nécessités et dans tous ses besoins; et Marie, de son côté, accordait à Liduine tout ce qu'elle demandait. Entre autres apparitions de Marie à la pieuse vierge de Schiedam, l'histoire en signale une dans laquelle notre sainte reçut de la Mère de Dieu un voile qu'elle lui remit plus tard, et une autre dans laquelle la divine Mère du Christ rassembla tous les insignes ou instruments de la Passion, puis les présenta à baiser à Liduine, alors malade depuis bien des années, et qui comprit par là que Dieu lui réservait encore bien des souffrances à endurer et des croix à porter. Mais elle se sentit dès lors animée à se complaire de plus en plus dans les souffrances. Enfin, ceux qui ont écrit la vie de sainte Liduine ajoutent que, peu avant sa mort, Notre-Seigneur et sa sainte Mère, avec une suite nombreuse d'anges, d'apôtres et d'autres saints, lui apparurent. Puis Jésus-Christ lui appliqua, mais sans dire une parole, les onctions que l'Eglise terrestre applique à ses enfants malades et en danger de mort. Après quoi, prenant un cerge, il le mit dans la main de la pieuse Liduine ainsi qu'on le fait aux mourants. Deux jours après cette vision, la sainte de Schiedam allait, comme dit l'auteur de *La triple Couronne*, chanter un doux *alleluia* avec les autres vierges au royaume de Dieu. (PAUL SAUSSERET, *Apparitions et révélations de la sainte Vierge.*)

LIONS. (*Voy. ANIMAUX et BÊTES FÉROCES.*) — Nous avons vu les lions dociles à la voix des ANACHORÈTES (*Voy. ce mot*), et des saints, perdre en leur présence toute cruauté et obéir avec soumission au moindre de leurs ordres, lorsque l'homme a, par la vertu, recouvert son universel EMPIRE SUR LA NATURE. (*Voy. ce mot.*) Nous allons les voir respecter le sang des martyrs, et se coucher à leurs pieds en léchant leurs plaies. (*Voy. MARTYRS.*) En 120, sous l'empereur Adrien, saint Eleuthère, évêque en Illyrie et martyr, fut exposé à des lions furieux qui ne lui firent aucun mal. Il en fut de même de saint Agavet, martyr en Palestine, vers l'an 273.

Souvent des solitaires rendent les lions plus sensibles que le meilleur ami ne l'est pour son ami.

Ainsi l'auteur du *Pré spirituel* rapporte que saint Gerasime, abbé en Palestine, ayant guéri un lion qui s'était enfoncé une épine dans le pied, cet animal lui resta toujours tellement attaché qu'il expira de douleur lorsqu'il eut vu expirer son bienfaiteur, le 5 mars 475.

LIVRES. — Saint Jérôme nous rapporte

une vision qu'il eut lui-même, et qui explique admirablement le danger des auteurs profanes. Passionné pour la lecture des auteurs anciens, « je jeûnais, » dit-il dans sa *Lettre à Eustochie*, « pour lire Cicéron, lorsque tout à coup, dans un ravissement d'esprit, je me trouvai devant un tribunal. Ebloui de l'éclat dont brillèrent tous ceux qui étaient présents, je demeurai prosterné contre terre. Le juge m'ayant demandé quelle était ma profession, je lui répondis que j'étais chrétien. — Tu mens, me dit-il, tu n'es pas chrétien, mais cicéronien, car là où est ton trésor, là est aussi ton cœur. » Alors les ministres de la colère lui firent souffrir de grands tourments, et il promit de ne plus lire de livres profanes.

Le livre unique pour les mystiques, c'est le Christ, le Verbe éternel de Dieu; car, comme disait Jésus à Catherine Emmerich, dans une de ses visions : *Tout est écrit dans les enfants de l'Eglise qui croient, qui espèrent, qui aiment.* C'est ce que sainte Thérèse nous explique aussi dans une de ses visions. « Lorsque l'on défendit, » dit-elle, « plusieurs livres, traduits en langue vulgaire, dont je lisais quelques-uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce que, n'entendant point le latin, je ne pouvais plus lire; mais Notre-Seigneur me dit : *Que cela ne vous fâche point; je vous donnerai un bon livre.* Je ne pus comprendre alors le sens de ces paroles, parce que je n'avais point encore eu de visions; mais peu de jours après, il me fut facile de l'entendre, à cause qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir et de méditer sur ce qu'elles me représentent, et que Dieu m'y instruit en diverses manières, avec tant de témoignages de son amour, que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres. Sa suprême Majesté a été, depuis ce temps-là, le livre admirable où j'ai appris de si grandes vérités; et peut-on trop estimer le bonheur d'avoir un tel livre, qui imprime de telle sorte dans l'esprit ce que l'on y voit et ce que l'on doit faire, qu'on ne saurait jamais l'oublier? »

LORETTE (NOTRE-DAME DE). — Nous avons dit, en parlant de Notre-Dame du Laus, quelle était la signification mystique des lieux consacrés par des actes divins. Or, depuis bientôt deux mille ans il subsiste un sanctuaire au frontispice duquel il est écrit : *Hic Verbum caro factum est.* C'est là en effet où a commencé le mystère de la rédemption du genre humain par l'incarnation du Verbe de Dieu. Peut-il exister sur la terre un sanctuaire plus vénérable, et où l'action divine se continue par conséquent par de plus éclatants miracles? Non, il n'en est pas, il ne peut y en avoir.

De nos jours un prêtre de la société de la Miséricorde, M. A. B. Caillau, a écrit cette magnifique *Histoire de Notre-Dame de Lorette*, après avoir déjà retracé l'*Histoire de Notre-Dame de Roc-Amadour*. Vingt longues pages de son Introduction ne suffisent pas pour énumérer les auteurs qui ont écrit

avant lui sur cette maison de la très-sainte Vierge, et six pages suffisent à peine pour indiquer les *ex-voto*, offrandes et relations qui rappellent les innombrables miracles dus à celle qui habita ce sanctuaire trois fois béni. Nous sommes heureux d'emprunter à M. Caillau le récit suivant des merveilles de Notre-Dame de Lorette, dont nous ne donnons ici qu'un sommaire aussi rapide qu'incomplet.

« C'est à Nazareth, » dit notre auteur, « que, d'après une pieuse croyance et selon le témoignage de plusieurs Papes, fut la chambre vénérable où Marie a été conçue et a pris naissance; c'est dans la maison paternelle de Nazareth que son enfance fut formée par une sainte éducation, et qu'elle se prépara au grand mystère qui devait bientôt s'opérer en elle. Elle était dans la maison de Nazareth (NICEPH. CALLIST., *Hist.*, lib. II, cap. 3) lorsque, au milieu de sa prière, elle fut honorée de la visite de l'envoyé céleste, qui la salua *pleine de grâce*, et conçut dans ses chastes entrailles le Sauveur des siècles. C'est dans cet heureux sanctuaire qu'au retour de l'Égypte elle nourrit de ses chastes mamelles, pleines d'un lait céleste, son auguste premier-né, et prodigua à son enfance les sollicitudes maternelles. Là Jésus était soumis à Joseph et à Marie (*Luc. II, 51*); là Marie, avec Joseph et Jésus, vivait dans la privation et le travail; là, sous les yeux de Marie, *Jésus croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes* (*Ibid.*, 52); de là Jésus venait à Jean pour être baptisé dans le Jourdain (*Marc. I, 9*); là, Jésus retournait souvent, pour faire entendre la parole de Dieu et opérer des miracles de grâces, dans les lieux où il avait été nourri (*Luc. VI, 16*). Si, après la passion, la résurrection et l'ascension du Sauveur, Marie se retira dans la maison du disciple bien-aimé, il est cependant à croire qu'elle se plaisait à revenir de temps en temps visiter, avec son fils adoptif, cette retraite si féconde en souvenirs, et s'y reposer dans la prière. Il semble même impossible de douter que les fidèles ne se fissent un devoir et un bonheur de se réunir dans cet asile sacré pour y méditer les hauts mystères de la foi, et y offrir à Dieu les témoignages de leur reconnaissance et de leur amour. Quel lieu plus sacré pouvaient choisir les apôtres pour animer par la sainte parole le courage du peuple chrétien? Où trouver ailleurs un plus vénérable sanctuaire? et peut-on regarder comme une témérité de penser que là saint Pierre consacra la première église et célébra la première Messe? » (*Bulla Jul. II, — Hist. de N.-D. de Lorette*, p. 2-3.)

Aussi, dès les premiers siècles de l'Église, de pieux et illustres personnages vinrent-ils en grand nombre vénérer cette sainte maison. Depuis saint Cyriaque, évêque d'Ancone; saint Pétrone, évêque de Bologne; saint Jérôme, qui, devenu le citoyen de la Terre-Sainte, ne put négliger de déposer ses hommages au pied de l'autel élevé dans ces murs où le Verbe s'est fait chair (*Joan.*

I, 14), et s'écria dans un saint transport: « Nous irons à Nazareth, et, selon la signification du mot, nous verrons la fleur de la Galilée (S. HIERON., *Epist. ad Euseb.*), » jusqu'à saint Louis, roi de France, qui, après s'être illustré par la prise de Damiette et par plusieurs éclatants succès, forcé de céder, non à des ennemis incapables de le vaincre, mais à l'ardeur d'un climat brûlant et aux atteintes d'une peste dévorante contre laquelle tout courage était impuissant, ne voulut pas néanmoins quitter ces lieux si chers à la foi, sans avoir satisfait aux sentiments de sa piété, et être venu à Nazareth visiter le « sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes (NICEPHOR. CALLIST., *Hist.*, lib. VIII, cap. 30); » depuis ces illustres saints jusqu'au glorieux monarque, disons-nous, la liste des pieux pèlerins qui vinrent honorer Marie dans sa demeure est bien longue, et nous ne pourrions citer tous leurs noms.

Cependant les saints lieux allaient devenir la proie des Barbares; déjà ils portaient partout leurs ravages, et ils menaçaient de tout ensevelir sous des ruines. Mais Dieu ne voulut pas, dit le P. Torsellini, que la sainte maison de Marie demeurât exposée à leurs profanations; alors, par un miracle inouï jusque-là, il ordonne à ses anges d'arracher ce précieux dépôt à la fureur sacrilège, de le transporter sur les terres de la fidèle Dalmatie, dans la ville de Terzatz où cette maison aimée du ciel demeura à peu près quatre années, et fut de là de nouveau transportée, par les envoyés célestes, dans le territoire de Recanati, petite ville de la Marche d'Ancone, dans une forêt de lauriers, d'où s'est sans doute formé par la suite le nom de *Lorette*.

Ce lieu n'était pourtant pas encore celui que Dieu avait définitivement destiné à cette auguste demeure. Elle ne devait encore y faire qu'une pose et réjouir les heureux habitants qui la possédaient. Les anges la transportèrent sur la propriété de deux illustres frères appartenant à la famille des marquis Antici; mais elle ne resta pas longtemps en cet endroit: une quatrième translation eut lieu, et la sainte maison se fixa au milieu du grand chemin, sur le lieu qu'elle occupe encore aujourd'hui.

Bientôt d'innombrables merveilles s'opèrent dans ce béni sanctuaire; Marie fit éclater toute sa puissance et sa miséricorde; des populations entières accoururent pour honorer la mère de Jésus, pour lui demander ses grâces et implorer sa protection. « On vit, » dit M. l'abbé Caillau, « les peuples de la Marche sortir en troupe des portes de leurs villes, pour remplir les chemins qui conduisaient à la sainte demeure. Les hommes, les femmes, les enfants, les jeunes filles, les malades eux-mêmes, précédés de bannières, de tambours, de flûtes et d'autres instruments de musique, se dirigeaient en ordre vers les murs qui leur présentaient de si doux gages d'espérance. Les bornes resserrées de l'auguste

sanctuaire ne leur permettait pas d'y pénétrer tous : mais tous s'estimaient heureux de pouvoir du moins voir cette divine enceinte, et adresser à Dieu et à sa Mère, devant ces pierres bénites, leurs vœux et leurs hommages. Exposés aux troubles des révolutions et aux désastres de la guerre, ils demandaient avec instance la précieuse faveur du repos et de la paix. Ils priaient Marie de devenir pour jamais leur mère et leur patronne, titres sacrés qu'elle a daigné recevoir et conserver jusqu'à ce jour où Lorette et les villes de la même province se font encore une gloire et un bonheur de regarder leurs habitants comme les enfants privilégiés de celle dont ils se plaisent à orner les autels et à défendre les droits... »

En peu de temps le bourg naissant de Lorette prit de grands accroissements. La multitude des pèlerins fit qu'on fut obligé de construire, autour de la maison, de vastes portiques pour offrir un abri durant la nuit aux peuples qui la passaient dans l'oraison et dans la prière. Ainsi la maison natale de la très-sainte Vierge fut fixée sur les terres heureuses de l'Italie; ainsi l'humble toit de Nazareth devint-il pour jamais l'auguste sanctuaire de Lorette.

Cette sainte maison fut dès lors et naturellement placée sous la protection des Papes. Presque tous les Souverains Pontifes vinrent lui rendre hommage, lui firent des présents extraordinaires et l'enrichirent de précieuses indulgences. De Clément V à Pie IX qui, au moment même où nous écrivons ces lignes, est précisément en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, combien de vœux ont été formés devant la divine Vierge pour le triomphe de l'Eglise et pour le bonheur des fidèles! Notre respectable auteur cite tous les Pontifes qui ont le plus honoré le sanctuaire et qui ont comblé de faveurs spirituelles les pieux Chrétiens qui viennent le visiter; et il ajoute à cette auguste liste celle non moins honorable et non moins précieuse de tous les hommes distingués de l'Eglise et de l'Etat qui se font un devoir et un bonheur de venir rendre leurs hommages à Notre-Dame de Lorette. Que de saints, que d'illustres personnages, évêques, rois, reines, princes et princesses, sont venus dans ce béni sanctuaire! Et aussi que de dons y ont été offerts! Ils sont innombrables. M. Caillau les cite avec une exactitude surprenante, et dans cette énumération qui offrait l'écueil d'une fastidieuse monotonie; il a encore trouvé le moyen de charmer et d'intéresser le lecteur, comme il l'a fait dans toutes les autres énumérations de saints, de Pontifes, d'hommes illustres qui ont été dévots envers notre saint pèlerinage.

Mais où le digne et savant auteur intéresse vivement notre foi et notre piété, c'est dans le récit concis et fidèle des innombrables miracles opérés par la vertu de Notre-Dame de Lorette. Guérisons miraculeuses, conversions inattendues, trésors de grâces ouverts à des peuples entiers, miracles pour la conservation de la sainte maison au milieu de l'a-

gitation des hommes et des vicissitudes du temps, prodiges secrets opérés dans le silence des âmes, tout est merveilleux innombrable, indicible, et nous ne pouvons en donner qu'un faible aperçu par les citations suivantes :

« Tout dans la chapelle de Lorette paraît être un miracle, et un miracle perpétuel. Miracle dans la conservation de la sainte maison de Nazareth au lieu qu'elle occupait d'abord, et au milieu des ruines dont elle fut environnée par la fureur des barbares mahométans; miracle dans ses diverses translations, où elle franchit les terres et les mers pour s'arrêter enfin sur le territoire qu'elle avait choisi pour son repos; miracle dans ces divines lumières que le Ciel a fait descendre plus d'une fois sur cet asile sacré à la vue des peuples étonnés et stupéfaits de tant de splendeur; miracle dans cet état de permanence et de solidité, où il se conserve depuis tant de siècles, sans être posé sur d'autres fondements que la terre nue; miracle dans cette espèce de sainte jalousie qui a porté la divine hôtesse de ce lieu à renverser les fortes et lourdes murailles qu'on avait voulu donner pour soutien à ses murailles si légères et si fragiles; miracle dans l'incorruptibilité des poutres, des bois, des vases qui demeurent intacts malgré les effets corrosifs du temps destructeur; miracles intrinsèques qu'égalent et que surpassent peut-être tant d'autres prodiges extérieurs que nous avons déjà touchés comme par hasard dans les récits dont nous avons déjà donné le détail. Et n'est-ce pas un prodige que la guérison de deux pontifes illustres; Pie II et Paul II? Est-ce sans prodige que Christine, femme du duc de Lorraine, a été rendue à la santé? Les villes de Lyon, de Poggio, de Palerme, de Venise, d'Udine ont-elles été sans prodige arrachées à la peste et à la mort? Le boulet de canon tombé sans force aux pieds de Jules II, les galères de Ferdinand de Médicis sauvées d'un fléau cruel, la république de Fermo rendue à la paix, le cardinal Bonelli, neveu de Pie V; rappelé à la vie, ne présentent-ils rien qui sente le prodige? Est-ce sans prodige que la Vierge de Lorette a conquis la confiance et attiré les vœux de l'univers tout entier? Mais d'où viennent ces offrandes, ces actions de grâces, ces dons de la reconnaissance, si là ne s'est opéré aucun prodige? Cette confiance générale et populaire établie sans prodige aucun, ne serait-elle pas elle-même le prodige le plus étonnant? »

Parmi une foule d'exemples de maladies guéries et d'infirmités soulagées, je choisirai d'abord de préférence celui de Corento; pacha turc, qui raconte ainsi lui-même l'heureux changement survenu en sa personne, dans une lettre arabe que Gaspard de Dottis, Vénitien, gouverneur de Lorette, fit traduire; et dont voici le sens : *Plaise au grand et miséricordieux Seigneur du monde que cet acte lui soit agréable. Ayant éprouvé en moi-même je ne sais quel effet de la puissance divine, moi Corento, pacha; pour né*

pas manquer à mon devoir, et pour que la mémoire d'un si admirable événement passe à la postérité, je raconterai par ordre toute la chose, justement comme elle est arrivée. Il s'était formé dans ma poitrine un abcès cruel, et je ne vivais plus que pour mourir peu à peu; les médecins désespéraient de mon salut, quand un de mes esclaves vint à moi; et, pour parler selon la vérité, avec la plus grande assurance: « Si vous voulez, » me dit-il, « me promettre la liberté, je vous obtiendrai de la Mère de mon Dieu qu'elle vous rende votre première santé. » J'appelai un notaire, je lui promis formellement de briser ses chaînes, et je m'y engageai, pourvu qu'il obtînt mon rétablissement. Aussitôt il se mit à genoux, fit sur sa poitrine certains signes avec sa main droite et me pressa de répéter les mêmes paroles qu'il allait prononcer lui-même. Alors il commença ainsi: « Je demande le secours de sainte Marie de Lorette; » je suivis son conseil, et Dieu, en trois jours, se plut à me guérir. L'esclave reçut la liberté, et je lui ai donné cet écrit, avec des présents que j'envoie pour accomplir mon vœu, et qui serviront à témoigner mon respect et ma reconnaissance envers sainte Marie, Mère du grand Dieu, que je prie de me conserver. (TURSSELL., *Hist. Lauret.*; FORTI, *Annal. Lauret.*; RIER., *Hist. Lauret.*, lib. III, cap. 18.) Cet événement est de l'an 1552.

Dans l'année 1598, Barthélemy Zucchi, continuateur de l'histoire de Lorette par Torsellini, était tourmenté d'une fièvre, qui, légère d'abord, fit bientôt de grands progrès, et menaçait déjà de ne pas avoir une bonne fin. Il se recommanda à la sainte Vierge honorée dans ce glorieux sanctuaire, et prit sur lui une médaille sur laquelle était gravée son image. Le mal ne put tenir contre ce remède céleste, et, comme par un commandement subit de la Mère de Dieu, la fièvre disparut à l'instant même. *Je serais bien ingrat, dit-il, si, en racontant les faveurs reçues par tant d'autres, je gardais le silence sur les faveurs qui me sont personnelles.* (Barth. Zucch., *Hist. Lauret. Tursell. contin.*, lib. VI, cap. 14.) Quoi de plus sûr qu'un semblable témoignage? quoi de plus admirable qu'un tel événement? Ne me dispense-t-il pas de rapporter comment Jacques Marchiano, Franciscain (1470), prédicateur plein de zèle et de talent, mais tourmenté par un mal inexplicable qui l'avait forcé d'interrompre ses travaux apostoliques, fut rendu plus fort et plus vigoureux à son utile ministère (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. II, cap. 2)? Comment une dame napolitaine nommée Longa, paralysée de tous ses membres, qui ne laissaient pas de lui causer d'atroces douleurs, portée dans la sainte chapelle, à ces mots de l'Évangile chantés comme miraculeusement à la Messe: *Jésus dit au paralytique: Lève-toi, je te le commande* (« *Ait paralytico: Tibi dico, surge.* » (Luc. V, 24), sentit une force divine se communiquer à ses nerfs, la vie circuler, pour ainsi dire, dans ses os, et, reprenant comme une nouvelle naissance, se dressa à l'instant

même sur ses pieds, au grand étonnement de tous les assistants, et en particulier du duc de Termoli, qui se trouvait alors à Lorette avec un détachement envoyé par Jules II à la guerre dont la Lombardie était alors le théâtre, et joignit ses louanges à celles de cette illustre favorite de Marie, qui lui était particulièrement connue (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. II, cap. 10)? Comment l'épouse et la fille d'un certain Milidon, habitant de Guasto, cité de l'Abruzze, furent rappelées soudainement à la santé? Comment la Vierge de Lorette apparut, pour leur apporter la vie, à deux malades désespérés, Tibère Dellini, gentilhomme très-agréable au duc de Mantoue, et Jean Raffrédi, jeune homme de Bergame (*Ibid.*, lib. IV, cap. 29)? Comment la servante d'une noble dame vénitienne, ainsi que Jean Thomas de Parme, (*Ibid.*, cap. 17), Pierre Romain de Faenza (*Ibid.*, cap. 25), et la jeune fille de Jean Pierre, de Florence, et d'Anne Bassa, de Verceil (*Ibid.*, cap. 10), recouvrèrent tout à coup la vue? Comment Pierre Marie, aussi de Florence (*Ibid.*, cap. 29), et Augustin de Tino, de Cagli en Ombrie (*Ibid.*), sentirent tout d'un coup s'apaiser les douleurs de la goutte? Comment les yeux furent ouverts à Matthieu de Bernardino, de Sardaigne, devenu habitant de Ferrare (Barth. Zucch., *Hist. Lauret. Tursell. contin.*, lib. VI, c. 9)? Comment Castellino Pinelli, gentilhomme génois et frère du cardinal de ce nom (*Ibid.*, cap. 8), fut arraché à une fièvre dévorante qui le rongerait à petit feu? Comment Jean Ubaldi (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 11), noble officier de Padoue, recouvra la parole qu'il avait perdue, et un blasphémateur de Civitella (*Ibid.*) obtint, par la pénitence et le recours à Marie, que Dieu lui rendit la langue que le vice-roi de l'Abruzze lui avait fait couper en punition de ses sacrilèges? Comment Erasme, doyen de l'église cathédrale de Cracovie, en Pologne (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. V, cap. 5), affecté d'une surdité totale des deux oreilles, pour la guérison de laquelle il avait en vain épuisé tous les remèdes, toucha tellement par sa piété le cœur de Marie, qu'ayant célébré deux fois la Messe à Lorette, il commença, le premier jour, à entendre de l'oreille gauche, et se trouva, le second, parfaitement guéri de la droite, en sorte que celui qui était entré sourd dans la sainte chapelle en sortit sans aucune trace de cette déplorable infirmité? Comment à Montésanto une femme nommée Creusa, épouse de Sébastien de Girolamo (Barth. Zucch., *Hist. Lauret. Tursell. contin.*, lib. VI, cap. 6), déjà munie des derniers sacrements et prête à rendre le dernier soupir, fut tout d'un coup rappelée à l'existence? Comment enfin Luce de Venanzio, dans la plaine de la Noix, aux environs de Camérino (*Ibid.*, cap. 12), fut débarrassée d'un ulcère à la joue, que les secours de l'art n'avaient fait qu'envenimer davantage?

Mais entre tant d'illustres personnages guéris par de manifestés miracles, on me

permettra d'en citer encore deux plus respectables par leur position sociale. Le premier est Julien Cesarini, baron romain, qui, consumé par une dysenterie, dont la violence lui faisait perdre les forces avec le sang, déjà près des portes de la mort, sortit tout d'un coup de cet imminent péril par l'invocation de la Vierge de Lorette, au grand étonnement de tous les spectateurs [1560]. Le second est le cardinal de Moron, qui, débarrassé d'une infirmité très-dangereuse, par l'intercession de Marie, vint rendre grâces à sa libératrice, et fit suspendre devant elle, pour servir de monument perpétuel, une tablette votive, sur laquelle était écrit : *Jean, cardinal de Moron, évêque d'Ostie, accablé d'une grande infirmité, délivré par la puissance divine en vertu des prières de la bienheureuse Marie toujours Vierge, exaucé dans son vœu, en accomplissant les engagements l'an du Seigneur 1565* (36).

S'il est pénible de souffrir et de se trouver dans un danger prochain de descendre dans la tombe, il ne l'est pas moins pour des époux unis par une sainte alliance de se voir sans postérité et de penser qu'un nom illustre pourra s'éteindre sans retour. Tant de petits enfants d'or et d'argent déposés sur l'autel de Marie, ne sont-ils pas des preuves de la bénédiction qu'elle a répandue sur des unions longtemps stériles, ou sur des enfantements exposés à de périlleux accidents? Je ne reviendrai pas sur les offrandes de ce genre, mais je confirmerai cette vérité par un double exemple. Alphonse d'Est et Julie de la Rovère, gémissaient depuis de longues années sur la stérilité de leur mariage. La pieuse princesse se recommande à la Mère de Dieu; elle se rend à Lorette, où après s'être purifiée par une bonne confession, elle supplie sa glorieuse protectrice d'accorder un fils à ses désirs. Elle s'engageait à revenir elle-même ou à envoyer au moins des personnes pieuses en son nom pour apporter le tribut de sa reconnaissance. Sa prière ne fut pas inutile, et devenue mère, comme elle l'avait si ardemment souhaité, elle offrit dans la chapelle de Lorette une image du fils qu'elle avait reçu, gravé sur une plaque d'argent de huit livres, où se lisait ce témoignage de sa gratitude : *Alphonse, fils d'Alphonse d'Est, petit-fils d'Alphonse duc de Ferrare, né le jour des ides de novembre 1560* (37). Un autre fait du même genre, vint à la même époque confirmer la confiance des peuples en Marie honorée à Lorette. Bernardin San-Severino, prince de Bisignano, trompé

longtemps dans l'attente d'une glorieuse postérité, tourna vers la sainte Vierge toutes ses espérances. Il se rendit à Lorette avec son épouse, après avoir fait un vœu solennel à la puissante Reine du ciel, et ses désirs furent si promptement exaucés, qu'avant de quitter ces lieux, des indices évidents annoncèrent le succès de ses prières. Un noble rejeton en fut le fruit; mais il ne devait entrer dans le monde que pour donner à ses parents, après quelques années de joie, une douleur presque inconsolable, si Marie n'eût fait succéder à ces moments de peines une allégresse nouvelle, en leur donnant un nouveau gage de leur amour, dans la personne d'un prince qui devait un jour soutenir la gloire de leur nom, et qui vivait encore au moment où Tursellini écrivait dans son histoire cet événement miraculeux, dont l'objet était encore présent aux regards de tous. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 3.)

Marie, qui consola les familles par la naissance d'une génération nouvelle, comme elle guérit les infirmités de la génération déjà existante, a encore des soulagements et des secours pour tous les genres de misères; car l'homme ne périt pas seulement par les ravages de la maladie, il succombe souvent victime de la malice des hommes ou de la fureur des éléments. Or il n'est pas un péril où elle ne se plaise à signaler sa tendresse pour ses fidèles serviteurs. Susanne, femme du chevalier Jacques Thainon, fait une chute de cheval qui la conduit aux portes de la mort; elle invoque la Vierge de Lorette; la guérison lui est accordée, et son époux apporte à la sainte chapelle une pièce d'argent représentant d'un côté l'image de la Mère de Dieu, et de l'autre les traits de son épouse. (*Ibid.*, cap. 27.) Nicolas Pavonio, en faisant au manège de périlleux exercices, est renversé par un coursier fougueux; son corps est meurtri, son bras, rompu en plusieurs endroits, est déclaré par les médecins dans un état incurable. Marie est invoquée et sautant de son lit avec allégresse, le malade se hâte de courir à Lorette aux pieds de sa bienfaitrice. Le marquis de Burgaw (38), fils du sérénissime archiduc Ferdinand d'Autriche le Vieux, par un accident presque semblable, tombe avec violence sur un de ses genoux, et se brise l'os en plusieurs endroits; les plus habiles chirurgiens sont appelés; l'art des hommes est inutile. Le pieux seigneur tourne ses pensées vers le Ciel; il en implore la Reine, et sa prière est exaucée. Cependant d'un péril il tombe bien-

(36) Joannes card. Moronus, episcop. Port. gravissima infirmitate oppressus, a Deo intercessione B. Mariæ semper Virg. liberatus, voti compos, votum persolvit an. Dom. M. D. LXV. » (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 8.) — Jean de Moron, évêque d'abord de Modène, puis de Palestrine et d'Ostie, présida, sous Paul IV, le concile de Trente.

(37) « Alphonsus Es ensis Alphonsi F. Alphonsi ducis Ferrariensis N. Ortus Ibid. Novembr. M. D. LX. » (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 7.)

(38) *Ibid.* — Zacchi l'appelle le marquis de Burgaw; mais nous voyons que Burgaw est une ville de la Souabe, entre Ulm et Augshourg, capitale d'un margraviat dépendant alors de l'empire. L'archiduc Ferdinand le Vieux est-il Ferdinand I^{er}, successeur de Charles-Quint, son frère, en 1558, et qui mourut en 1564, laissant quinze enfants. (Voy. *Art de vérifier les dates, et Dictionn. geogr. d'AGNES.*)

tôt dans un autre : peu de temps après, une fièvre mortelle le saisit ; les médecins l'abandonnent, mais il ne s'abandonne pas lui-même : il se souvient du premier secours qu'il a reçu, lève encore vers Marie ces yeux et ses prières. Elles ne montent pas vainement au pied de son trône ; et tandis que toute la ville de Burgaw est dans la douloureuse attente de sa mort, il paraît au milieu du peuple, parcourant à cheval la cité émerveillée de sa vigueur et de sa force. Un pèlerinage à Lorette devait être le prix de sa guérison ; il le fait dans la compagnie de plusieurs chevaliers, et, pour offrir à Marie le présent le plus agréable à son cœur, il mène avec lui un hérétique, dans l'espérance que la vue de la sainte maison le ramènerait au giron de l'Eglise, ce qui arriva en effet par la miséricorde de Dieu, qui, touché des prières de sa Mère, dissipa les ténèbres qui ôtaient à cet esprit malade la connaissance de la vérité, et lui fit connaître la vanité des fausses opinions dont on avait bercé son enfance. (Barth. Zucch., *Hist. Lauret. Tursell. cont.*, lib. vi, cap. 6.)

En 1579, Jean Philippe-Ambroise Napolitain, tomba entre les mains de cruels assassins qui, l'ayant frappé de douze coups mortels, le laissèrent sans connaissance sur la poussière teinte de son sang. Dans cette extrémité, il s'adresse à Marie, et bientôt, sans pouvoir dire par quel moyen, il se trouve au sein de sa famille qui lui prodigue les soins, les plus empressés. Mais les plaies étaient si graves et si profondes ; que tout secours humain paraissait inutile, lorsque renouveau ses prières, il éprouve un soulagement subit, et, rendu à la santé, mérite le glorieux honneur de ne plus être appelé Jean Philippe, mais d'être nommé par le peuple le Lazare ressuscité. (Tursell, *hist. Lauret.*, lib. iv, cap. 28.) Barthélemy Migliorini, illustre Génois, est blessé grièvement dans une querelle ; le poignard qui l'a frappé, se brise dans la plaie, et nul effort ne peut l'arracher. On le regarde comme perdu ; le bruit de sa mort se répand jusqu'à Gênes ; ses parents le pleurent comme s'il fût déjà descendu dans la tombe. Mais une élévation de cœur vers la Vierge de Lorette a été plus efficace que toutes les inventions de la chirurgie : le fer se détache comme de lui-même et cède à la main qui le tire. « Il vint, dit Torsellini, à Lorette l'an 1594, au moment même où j'écrivais cette histoire, et, après avoir rendu grâces à Marie, il laissa le bout du poignard qui l'avait percé, comme un témoignage de ce bienfait signalé. » (*Ibid.*, lib. v, cap. 26.) Une jeune Sicilienne, arrachée à ses parents dès ses jeunes années, s'était longtemps abandonnée, dans un pays étranger, aux plus honteux désordres. Devenue riche par ses débauches, elle veut rentrer dans sa patrie, et réunissant tout ce qu'elle possède, elle se met en route avec un seul domestique. Au milieu de la forêt de Ravenne, ce malheureux, un poignard à la main, se jette sur sa maîtresse, la couvre de plaies, lui coupe la gorge, et lui enlève son or et ses

bijoux. Pendant cette cruelle exécution, cette infortunée, rentrant en elle-même, ne cessait d'invoquer la Vierge de Lorette. Tandis qu'elle nage dans son sang, Marie lui apparaît brillante de lumière, et lui rendant la force et la vie, lui rappelle que tous ses instants doivent, à l'avenir, être consacrés à la pénitence et à la vertu. Dépouillée des biens de la terre, mais enrichie des dons du ciel, elle ne veut plus quitter sa libératrice, et vient se fixer à Lorette où elle reste comme un monument vivant de la puissance de Marie, par les cicatrices demeurées empreintes sur son corps et particulièrement à son cou, où l'on voyait comme une plaie sanglante, trace irrécusable de la blessure mortelle qu'elle avait reçue. Le P. Riéra, témoin oculaire de ce fait, l'attestait dans son histoire au milieu de la ville de Lorette, dont les habitants en étaient comme lui témoins journaliers. (Riera, *Annal. Lauret.* ; Tursell., *Hist. Lauret.*, lib. ii, cap. 28.)

L'innocence est particulièrement chère à Marie, et elle se plaît à délivrer les victimes malheureuses de l'injustice. François, paysan de Ferrare, homme pauvre, mais honorable, tombe par mégarde, l'année 1556, au pouvoir du duc de Guise, qui combattait pour Paul IV contre le roi d'Espagne. Le prisonnier est traité avec humanité et même avec honneur ; puis on le laisse aller, après avoir fait coudre, sans qu'il le sût, dans ses vêtements des lettres du capitaine français pour le général des troupes papales. Le malheureux, arrêté à Anagni, est saisi par Marc-Antoine-Colonne, chef des armées ennemies ; on le fouille, les dépêches sont découvertes, il paraît convaincu d'espionnage : la peine de mort est prononcée ; il ne lui reste qu'à répéter dévotement le nom de Marie en protestant de son innocence. Deux fois il est suspendu à la corde fatale, deux fois elle se casse sous ses pieds. L'assistance du Ciel semble manifeste ; la grâce lui est accordée au défaut de la justice, et la cité d'Anagni lui donne de ce fait une attestation authentique, qu'il vient déposer au pied des autels de celle à qui il se reconnaît redevable de l'existence. (*Ibid.*, *Hist. Lauret.*, lib. ii, cap. 27.) Un certain Cajétan, homme lâche et timide, est accusé d'un crime d'homicide qu'il n'avait pas commis ; effrayé des tourments de la question à laquelle il allait être exposé, il se déclare coupable pour éviter la douleur, aimant mieux mourir par le dernier supplice, sans subir les angoisses qui l'attendaient, que d'échapper à la mort en les endurant avec courage. Dans ce déplorable état, il s'adresse à la Reine de l'innocence, et son innocence est miraculeusement reconnue. La peine qui lui était destinée se reporte sur les calomnieux qui avaient conspiré sa ruine. (*Ibid.*, lib. iii, cap. 17.) Augustin, de la Rocca Valdonia, dans le territoire de Sienna, était, sur une fausse accusation, détenu dans un obscur cachot. Il appelle, dans sa détresse, la Mère de Dieu, et, comme un autre saint Pierre dans sa prison, il voit les fers qui le tiennent captif, tomber à ses pieds et les portes s'ou-

virer devant lui. (TURSSELL, cap. 27.) Thomas, capitaine d'une compagnie de soldats vénitiens, était en garnison à Sébénico. Son bataillon, épouvanté par l'arrivée des Turcs, s'enfuit à son approche. Resté seul avec un brave qui était demeuré fidèle, il se vit obligé de quitter la place et de passer à Zara, d'où il donna avis au général en chef de l'événement. La réponse fut un arrêt de mort, et d'une mort ignominieuse. La potence est dressée; Thomas y demeure attaché pendant quatre heures; mais, dans son supplice, il s'est recommandé à la patronne de Lorette, et, quand on le descend pour l'ensevelir, on trouve, à la place d'un cadavre, un homme plein de vie. Un certificat authentique de cet événement fut porté par lui-même à la sainte chapelle et déposé entre les mains des prêtres préposés à sa garde. (*Ibid.*, lib. iv, cap. 19.) L'an 1570, un noble chevalier, retenu prisonnier par un prince d'Italie, allait être jugé par un scélérat qui avait conjuré sa perte. Il supplie la très-sainte Vierge d'avoir égard à son innocence: les chaînes se rompent, les guichets s'ouvrent, et il se voit rendu à la liberté. Mais une crainte lui reste; il sent bien qu'il ne tardera pas à retomber bientôt sous la puissance de ses adversaires; alors, renouvelant sa confiance et ses vœux, il prend le parti d'aller lui-même se présenter au prince qui l'avait mis dans les fers et de lui raconter l'histoire de sa délivrance. Étonné de ce miraculeux événement, celui-ci n'eut pas le courage de remettre la main sur le protégé de la Mère de Dieu, et se contenta de lui adresser ces paroles: *Vous allez accomplir vos engagements, et n'oubliez pas de nous rendre favorable la Reine du ciel.* C'est au P. Riéra lui-même qu'il raconta ce fait, dont le saint religieux eut soin de conserver le souvenir à la postérité. (TURSSELL., *Hist. Lauret*, lib. II, cap. 20.)

Qui le croirait? la protectrice de l'innocence a quelquefois étendu sa miséricorde jusque sur les plus grands coupables. Un noble espagnol, dont la charité a fait taire le nom, convaincu d'un grand forfait, n'attendait que le moment d'être mené au supplice. Il se rappelle alors ce qu'il avait entendu raconter des miracles opérés par la Vierge de Lorette; il fait vœu, s'il obtenait sa délivrance, d'aller à pied du fond de l'Espagne jusqu'au divin sanctuaire. Il est exaucé; mais bientôt la prospérité lui fait oublier les promesses de l'adversité. Il ne songeait plus à s'acquitter de son pieux voyage, lorsqu'un fusil, dont le canon se brise entre ses mains en se déchargeant, sans lui faire éprouver aucun mal, lui rappelle le bienfait passé par un nouveau bienfait. Il court à Lorette, et offre à Marie le témoignage de sa juste reconnaissance (*Ibid.*)

Les dangers que l'homme court sur la terre semblent avoir un caractère moins affreux que ceux dont on est assailli au milieu des flots. On ne peut s'empêcher de frémir quand on voit les abîmes entr'ouvrant leur épou-

vantable profondeur, quand on entend siffler les vents et gronder les orages; quand la mort se présente sous la forme la plus hideuse, sans laisser à l'œil effrayé d'autre perspective que le ciel en feu et les eaux en fureur. Aussi Marie a-t-elle toujours été particulièrement honorée comme l'étoile de la mer, et le salut des navigateurs. Paul, Génois, célèbre pilote, retournait de la Provence dans son pays, lorsque la fureur des flots le força à jeter à la mer toutes ses marchandises. Bientôt le péril devient plus grave: l'eau entre de toutes parts dans le navire, qui, déjà même, commence à s'enfoncer. Les passagers, saisis de frayeur, s'étaient jetés les uns après les autres au milieu des vagues, cherchant à se sauver à la nage, ou sur des débris flottants. Seul, il demeure dans le bâtiment près de s'engloutir. Dans ce péril, il se voue à la Vierge de Lorette: la tempête se calme, et, au grand étonnement des spectateurs, il arrive au port conduisant seul le vaisseau presque inondé par les vagues. Mais sa promesse fut bientôt oubliée; un nouveau danger fut le châtiement de sa négligence. Engagé sur la mer avec son fils dans le même navire, il fit au même jour et à la même heure un triste naufrage qui lui rappela sa négligence. Recourir à Marie et obtenir sa grâce est l'affaire d'un instant; et, rendu une seconde fois à la vie avec son jeune enfant, il tombe à genoux, le fait mettre dans la même posture à ses côtés, et promet de réparer son omission, ce qu'il fit en partant à l'instant même pour Lorette, où il se rendait à pied et demandant l'aumône dans le chemin, non moins heureux d'avoir sauvé son fils en perdant son bâtiment, que d'avoir auparavant conservé avec son bâtiment sa propre existence (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. III, cap. 26).

Dans l'année 1560, un navire de Sardaigne revenait de Constantinople et se trouvait déjà en face de Milet, ville de l'Asie Mineure, quand il fut assailli par une furieuse tempête. Le patron, marinier vieilli dans la pratique de ce périlleux métier, voyant que le vaisseau faisait eau de toutes parts, comprit bientôt que le danger était sans ressource, et que le Ciel pouvait seul le délivrer. Il se met en prières avec tous les compagnons de son malheur; tous invoquent à haute voix le nom de Marie, qui leur fait tout d'un coup trouver un navire abandonné au milieu des flots, sur lequel ils se retirent. A peine ils y sont entrés, que la barque qu'ils menaient s'engloutit au milieu des flots. (*Ibid.*, lib. IV, cap. 6.) Plus terrible encore fut l'événement arrivé à deux saints religieux, et plus admirable en même temps le salut qui leur fut accordé d'en haut. Deux Capucins, vers l'an 1553, s'étaient embarqués à Ancône pour aller en Slavonie. Un orage s'élève: les matelots travaillent, les passagers jettent leurs effets à la mer, les serviteurs de Dieu sont en prières; mais tout d'un coup la fureur s'empare des mariniers, qui, accusant ces innocentes victimes d'être la cause de

leur malheur, les précipitent sans pitié dans les flots. Comme David, ils répètent : *Nous avons crié vers vous, Seigneur, du fond de l'abîme* ; « *De profundis clamavi ad te, Domine.* (Psal. cxxix, 1.) Mais pour fléchir plus sûrement le cœur de Dieu, ils mêlent à leurs vœux le nom de Marie ; leur espérance n'est pas trompée : les eaux les soutiennent, le vent les pousse rapidement vers le port d'Ancône, où, ayant pris terre à la vue du peuple étonné, ils s'empressent de voler à Lorette, avec leurs habits encore humectés des eaux de la mer, pour saluer celle qui les a préservés d'une mort certaine. Ce fait a pour témoin Bernardin Gagliardi, un des gardiens de la sainte chapelle, qui avait reçu dans sa maison les deux frères avant leur départ, et qui les y recueillit encore après leur retour. (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. III, cap. 15.)

Jean-Baptiste Capra, natif de Monte-Albodo, côtoyait dans une barque les rivages de la Calabre, et déjà il était parvenu en face de l'île Volcano, située en regard de celle de Sicile, lorsqu'un coup de vent inattendu déchira sa voile, brisa ses rames et donna de telles secousses à la fragile nacelle qu'elle allait bientôt s'enfoncer. Il leva les yeux vers le ciel : « O grande Reine, » dit-il, « les anges ont transporté votre maison au-dessus des eaux, dans la Marche où aujourd'hui elle est honorée ; de même, je vous en supplie, transportez cette barque dans le port. » A cette prière, l'ouragan s'apaise, la mer se calme, et la nacelle est doucement poussée vers le rivage. (*Ibid.*, lib. V, cap. 15.)

A l'inconstance des vents et à la perfidie des vagues se joignent encore quelquefois sur l'Océan les embûches non moins à craindre des brigands et des corsaires. Un vaisseau de Raguse, qui revenait de Constantinople chargé de riches marchandises, fut surpris par une funeste bonace qui donna à des barbares, accoutumés à écumer les mers, la facilité de l'attaquer avec avantage. Le combat fut d'abord soutenu avec vigueur ; mais enfin il fallait céder au nombre et à la force, quand tous, passagers et matelots, se souvenant de Lorette, font vœu de porter à Marie un beau calice, et d'y faire leur confession. Aussitôt un brouillard épais s'élève, et dérobe aux voleurs la proie qu'ils regardaient déjà comme assurée. (*Ibid.*, cap. 10.) L'an 1586 on vit arriver à Lorette, avec ses compagnons d'infortune, l'Irlandais Edmond, évêque d'Ardagh, pour accomplir un double vœu qu'il avait fait à Marie, et qu'il n'avait pas fait sans succès. Obligé de fuir devant la fureur de la reine Elisabeth d'Angleterre, ennemie cruelle des Catholiques, il passa en Ecosse, d'où il fut bientôt forcé de s'embarquer pour la France. Durant ce périlleux voyage, deux fois le navire fut arrêté par des pirates anglais qui, suscités par la cruelle princesse, cherchaient le généreux prélat pour le mettre à mort. La sainte Vierge les aveugla de telle manière, que dans la

première occasion ils ne purent jamais le découvrir, et que, dans la seconde, après l'avoir découvert, ils s'efforcèrent en vain de l'arrêter, et se virent contraints de laisser le vaisseau continuer paisiblement sa course. (*Ibid.*, lib. V, cap. 15.)

Les fleuves peuvent, comme la mer, présenter des périls et faire des victimes. C'est une nouvelle matière à la miséricorde de la patronne auguste révéérée à Lorette. Tantôt c'est le jeune Agneau Autan, qu'elle retire du Volturne, à Capoue ; tantôt c'est le Payan Dominique de Castel-Fiorentino, qui, emporté avec sa cabane par les eaux furieuses de l'Ersa, voit cette maison flottante s'arrêter près d'un grand arbre, qui lui donne le moyen de gagner la terre. Plus loin, c'est Herman de Atimis, gentilhomme du sérénissime archiduc Ferdinand d'Autriche le Jeune, qui, entraîné par un torrent avec son cheval, et rappelé par la puissance de Marie du fond des abîmes, fait porter à Lorette une médaille d'argent représentant un cavalier à genoux devant la Mère de Dieu, avec ces paroles : *Herman de Atimis, conseiller du sérénissime archiduc Ferdinand d'Autriche, duc de Styrie, etc., emporté sous les yeux même du prince, près Cilley, par les flots de la Savine débordée, et rendu miraculeusement au rivage par le secours manifeste de la Vierge de Lorette, à laquelle il se recommanda pieusement dans ce péril désespéré, lui a offert ce monument de reconnaissance et de dévotion.*

L'eau est redoutable dans les vastes abîmes de la mer, elle ne l'est pas moins dans les rapides courants des fleuves et des inondations ; mais il semble qu'elle a quelque chose de plus horrible encore dans les sombres ténèbres d'un puits étroit et profond. C'est là que, privé presque de la lumière du jour et de tout secours humain, on sent le besoin de recourir au ciel qu'on entrevoit seul de loin du fond de l'abîme. Une petite fille qui se trouvait occupée dans la maison du gouverneur de Lorette, allait puiser de l'eau. Déjà le seau était descendu avec rapidité, et remontait plus lent et plus lourd. L'enfant se distrair un moment ; la corde échappe ; elle veut la retenir, le poids l'emporte ; elle tombe, et en tombant elle murmure doucement le nom de Marie. Cependant on s'est aperçu de sa chute ; on court, on s'empresse, on croit la trouver sans connaissance et sans vie ; mais elle était comme soutenue sur l'eau par une puissance invisible. On lui jette une corde avec un seau large et commode ; on lui explique ce qu'elle doit faire ; elle a mis ses pieds dans l'instrument libérateur ; s'attachant fortement à la corde, elle est levée, elle est tirée hors de l'abîme ; elle arrive près du bord ; des mains se tendent de toutes parts pour la recevoir ; elle veut se hâter de les saisir ; mais dans le trouble de la joie et de l'espérance, elle a quitté la corde qui la soutenait ; pauvre enfant ! une seconde fois elle est replongée dans le gouffre, mais une seconde fois elle

appelle Marie, et Marie la préserve une seconde fois de la mort. Son corps n'a reçu aucune meurtrissure; l'eau semble s'affermir sous ses pieds; on a le temps de préparer des échelles et des cordages pour descendre à elle et la ramener sans danger parmi les vivants, et il ne reste à tous les assistants qu'à bénir avec elle la céleste miséricorde qui se plaît à répandre ses grâces par les mains bienfaisantes de la Mère de Dieu. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. III, cap. 17.) — Une dame de condition, dont le nom est resté dans l'obscurité par une raison que sentira le lecteur, avait le malheur d'être liée par les nœuds du mariage à un homme qui, emporté par la fureur du jeu et de la débauche, non-seulement la laissait sans ressource et lui enlevait jusqu'à ses bijoux, mais allait même souvent, dans les fureurs causées par de graves pertes, jusqu'à lui faire subir les plus durs traitements. Dans son désespoir, cette malheureuse égarée par la douleur, court vers le puits de la maison et s'y précipite. Mais par un singulier mélange de désolation et de piété, elle a commencé par se mettre à genoux pour demander le secours de Marie; elle a suspendu à son cou la sainte couronne instituée en son honneur. Malgré son crime, dont l'égarément de sa raison semblait diminuer l'horreur, la sainte Vierge a pitié de sa misère; et tandis qu'on la cherche en vain dans les appartements, une petite fille s'approche du puits comme par inspiration et l'appelle; elle répond: on accourt; on la retire pleine de vie. Les domestiques sont dans l'admiration; le mari se sent frappé comme d'un coup de foudre; il passe à Lorette, fait une confession générale de toutes ses fautes, et, rendu à la vertu, fait le bonheur de ceux que trop longtemps il avait abreuvés d'amertume. (Barth. Zuccu., *Tursell., Hist. Lauret. contin.*, lib. VI.)

Les chutes faites sur la terre ne sont pas moins funestes que celles qui nous précipitent dans les eaux, et là encore nous avons besoin souvent d'un secours spécial de notre grande patronne. Troilo Ribéra se rendait à Lorette pour satisfaire sa dévotion; non loin d'un château de la Marche appelé les Grottes, il passait à cheval sur les rocs escarpés qui bordent le rivage; tout à coup sa monture fait un faux pas; il roule avec elle dans l'abîme. Mais il est dévôt à Marie, dont il répète le nom, et il s'arrête tout à coup avec son coursier, sur lequel il se trouve dans un petit sentier qui filait le long des rives de la mer. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 5.) Le même secours fut miraculeusement accordé à Salluste, capitaine d'une compagnie de cavalerie, au service de Pie IV, qui lancé du haut d'une roche escarpée de l'Ombrie, se releva de sa chute sans aucune douleur. (*Ibid.*) On sait les ravages que causa en l'an 1563 un furieux tremblement de terre à Cattaro, ville de Slavonie, dont la moitié fut engloutie avec le podesta du lieu, François Prioli et sa famille tout entière. Un nommé Augustin, de Crème,

exposé au même péril, se souvint de Marie, et quoiqu'il vît se renverser sur lui une muraille en ruines, il n'éprouva d'autre accident que la déchirure de ses vêtements, et quelque atteinte à la superficie de la peau. (*Ibid.*)

Comme la terre et la mer ont leurs périls, les périls peuvent aussi quelquefois descendre du ciel. Qui n'a pas frémi en entendant gronder la foudre? Marie se présente encore là pour être notre sécurité et notre défense. Antoine, de San-Stéphano, château de la république de Lucques, était monté sur une tour pour sonner, selon le mauvais usage de certains pays, les cloches durant un orage. Un éclair part; la tour est frappée; elle tombe en ruines; l'infortuné est englouti sous les débris. Mais dans sa chute, il se souvient de la très-sainte Vierge; elle ne l'a pas abandonné; elle l'a conservé vivant sous les décombres, où après un long travail on le retrouve sans blessure. Rendu ainsi miraculeusement au monde, il vint à Lorette en 1563, et après avoir accompli son vœu, se fait un devoir de publier partout la grâce dont il est l'objet. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 7.) A peu près à la même époque, Marc-Antoine Fuini, de Monte-Feltro, curé de Carpi, était monté sur la tour de son église pour appeler par le son des cloches, ses paroissiens à la Messe. La foudre le touche; ses épaules sont frappées; ses habits s'enflamment; il n'a que le temps de jeter un cri vers Marie, et ce cri est entendu. Le feu s'éteint, la douleur s'évanouit, et courant à Lorette, il y dépose une tablette ou était gravée la narration de ce fait pour en conserver la mémoire à la postérité. (*Ibid.*)

La guerre a ses foudres aussi bien que le ciel; et comme Dieu se dit le Dieu des armées, Marie peut s'appeler aussi la protectrice du militaire dans les combats. Un chevalier flamand avait été envoyé par Alexandre Farnèse, prince de Parme, pour reconnaître le pays, avec une escorte de huit compagnons seulement. Plus courageux que prudent, il s'est trop avancé; les ennemis le cernent; il se voit environné de plus de huit cents hommes à pied et à cheval. Comment soutenir le choc? Quelle espérance de salut peut-il lui rester? Il appelle la Reine des anges, et anime sa petite troupe à la résistance. Marie combat pour lui; durant deux heures, il repousse des attaques toujours renaissantes, jusqu'à ce que des renforts inattendus vinssent le délivrer. Et pour que le prodige fût plus évident, pas un coup n'atteignit, ni les personnes, ni les chevaux; aussi vint-il à Lorette avec sa troupe présenter ses actions de grâces et un cierge de cire blanche d'une grandeur demeurée, pesant trois cents livres. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. V, cap. 18.) Trajano Nelli, de Corroble dans l'Abruzze, est attaqué par cinquante hommes armés qui avaient juré sa mort. Ils n'étaient que sept pour résister à la fureur de leurs adversaires; mais plein de

confiance dans Marie, ils s'adressent à elle avec une sainte ardeur. Un vieux pigeonnier se présente à leurs regards, ils veulent s'y retrancher pour éviter le péril; mais le bâtiment abandonné n'avait pas de portes. Déjà les ennemis se présentaient pour les saisir, lorsqu'une frayeur subite les saisit; ils croient voir de nombreux défenseurs dans la compagnie de ceux qu'ils prétendent égorger; ils furent poursuivis par le fantôme qui les épouvante. Cependant ils se rassurent bientôt, ils reviennent à la charge; les coups de fusils se multiplient, la mort semble voler de toutes parts; mais pas une balle n'atteint les protégés de Marie, dont les décharges sont au contraire de cruels ravages parmi leurs oppresseurs qui sont bientôt obligés de lâcher prise et de s'éloigner après avoir perdu plusieurs de leurs compagnons. (Barthol. Zucc., *Hist. Lauret, Tursell. contin.*, lib. VI.)

Dans cette énumération, qui semble interminable, le savant historien de Notre-Dame de Lorette n'a pourtant rappelé qu'une très-faible partie des miracles dus à la Vierge céleste de ce sanctuaire béni. Au moment même où nous parcourons ce récit, nous avons sous les yeux l'histoire d'une guérison miraculeuse accompagnée d'autres circonstances surnaturelles qui la rendent digne d'être citée. Elle se trouve d'ailleurs aussi dans Tursellinus (lib. II, *Lauret. Hist.*, cap. 2), qui la rapporte ainsi. « Jacques Picent, Franciscain et zélé prédicateur, fut atteint d'une maladie très-grave à l'égard de laquelle les médecins reconnaissaient et proclamaient leur impuissance. N'ayant plus même l'espoir de pouvoir jamais prêcher, et ne pouvant plus rien attendre du secours des hommes, il n'attendit plus sa guérison que de Marie, et voulut aller, quoique bien souffrant et bien faible, à son sanctuaire de Lorette. Sa confiance avait touché le cœur de cette Mère; car, à peine fut-il entré dans la chapelle vénérée, que Marie lui apparut tandis qu'il disait la Messe, et que, les larmes aux yeux, il priait la divine Maitresse de ce lieu de lui être favorable auprès de Jésus-Christ son fils, et d'obtenir pour lui que la santé lui fût rendue, afin de pouvoir encore travailler au salut des âmes par la prédication. La Vierge-Mère lui dit de demander autre chose, parce que déjà son désir de recouvrer la santé était exaucé. En effet, le fervent disciple de saint François se sentit à l'instant guéri. Ayant donc remercié son auguste bienfaitrice, tant pour lui-même que pour les âmes dont le salut lui était cher, il retourna dans sa maison et se livra de nouveau, avec une ardeur plus grande encore qu'auparavant, aux travaux de l'apostolat. Ce ne fut pas là la seule grâce qu'il obtint de sa divine et bienfaisante Mère; car, quelque temps après, se trouvant en proie à des peines d'esprit qui ne lui laissaient ni trêve ni repos, il retourna à Lorette. Il se prosterna humblement aux pieds de l'image de Marie; monta en suite à l'autel, exposa à la Mère de Dieu le triste état de

son âme, la conjura de lui donner une nouvelle preuve de cette maternelle bonté dont il avait déjà fait l'heureuse expérience, et accompagna cette prière de sanglots et de larmes. Marie vit et entendit tout cela du haut des cieux; elle descendit dans son sanctuaire chéri, se fit voir de nouveau à son humble client, et elle lui dit : *Rassure-toi, mon fils, tes travaux vont bientôt avoir leur immortelle récompense, et la couronne impérissable est prête à ceindre ton front.* L'événement suivit de près cette prédiction. La paix revint dans l'âme du bon religieux. Le démon, qui le tourmentait, se sentit enchaîné, et ce fut dans ce calme et cette tranquillité que Dieu rappela à lui son bon et fidèle serviteur. » (*App. et rév. de la très-sainte Vierge*, par Paul SAUSSERET.)

« Ce n'est pas seulement aux particuliers, » poursuit M. Caillau, « que la Vierge de Lorette a souvent accordé sa protection dans les combats, c'est quelquefois aussi aux nations et aux empires. Il n'est personne qui ne connaisse le grand succès obtenu par les Chrétiens à Lépante, contre la flotte formidable des Turcs. On sait que le signal donné, le vent changea tout d'un coup sa direction, contraria toutes les manœuvres des Barbares, et repoussa vers eux la fumée des canons, dont leurs yeux étaient comme aveuglés. Or, avant cet important événement qui arrêta l'inondation des musulmans et sauva l'Europe catholique, Marc-Antoine Colonne, général de l'armée papale, ayant reçu l'ordre de marcher contre les ennemis du nom chrétien, la princesse Orsini, son épouse, se rendit à Lorette avec une cour nombreuse, pour attirer les bénédictions de Dieu sur son époux dans un si pressant danger. Après s'être confessée et avoir communiqué, elle passa une nuit entière en oraison dans la bénite maison, et bientôt elle eut la consolation de voir celui que Dieu avait uni à ses destinées rentrer victorieux dans Rome, avec une pompe digne d'être mise en comparaison avec celle des anciens triomphateurs. De son côté le saint Pape Pie V, pour fléchir le Dieu des armées, avait ordonné des prières publiques et continuelles dans la sainte demeure de Lorette, et nous avons vu ailleurs que c'était à la patronne de cet auguste lieu que Jean d'Autriche, glorieux commandant de cette glorieuse expédition, avait recommandé son entreprise, comme ce fut à ses pieds qu'il vint, avec son état-major et les prisonniers dont il avait brisé les chaînes, rendre à Marie de justes actions de grâce. (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 21.)

C'est le lieu de rapporter un fait non moins éclatant, quoique moins connu, et dont Martorelli nous a conservé le souvenir, en l'appuyant non-seulement sur la tradition et les monuments de Lorette, mais encore sur le témoignage de la reine Clémentine d'Angleterre, digne épouse de Jacques III, laquelle, après avoir consulté le sérénissime prince Jacques son père, envoya une rela-

tion écrite de l'événement et conforme en tout aux souvenirs laissés dans la sainte chapelle. Jean III, roi de Pologne, étant venu au secours de l'empereur Léopold, assiégé dans la métropole de l'Autriche, dans la ville de Vienne, par l'armée des Turcs, le 12 septembre 1683, dimanche dans l'octave de la Nativité de la sainte Vierge, les infidèles furent contraints de céder devant le généralissime des armées du royaume, le duc Stanislas Jablowski, châtelain de Cracovie, homme aussi distingué par sa piété que par son courage. Tandis qu'il visite les édifices ruinés par la fureur des Barbares, il aperçoit sous les pierres éparses des murs renversés, une tête peinte, presque ensevelie sous les décombres et foulée par les pieds des chevaux dont elle portait encore les traces. On la dégage par ses ordres des amas de poussière sous lesquels elle paraissait enterrée; il la regarde, il l'examine, et reconnaît non sans étonnement une image de la très sainte Vierge, dessinée sur le modèle de celle de Lorette, et portant d'un côté cette épigraphe : *Par cette image de Marie, Jean, vous serez vainqueur*; et de l'autre ces paroles : *Par cette image de Marie, Jean, je serai vainqueur*. Frappé du rapprochement de ce nom, il se hâte de présenter cette figure miraculeuse au roi Jean, glorieux vainqueur des infidèles, qui, pour témoigner sa reconnaissance à la Vierge de Lorette, à laquelle il se croyait avec raison redevable de son triomphe, s'empressa d'envoyer à cet auguste sanctuaire l'étendard principal des vaincus, pour être suspendu à un des murs derrière la chapelle, avec cette inscription : *A la Mère de Dieu, honorée à Lorette, dont Jean III, roi de Pologne, ayant trouvé sous les ruines d'un vieil édifice une image, heureux présage de victoires, a imploré et éprouvé la protection efficace par la mémorable défaite des Turcs, taillés en pièces à Burchan; ce monarque a fait offrir le principal étendard arraché de leurs mains, comme un monument de son dévouement et de sa reconnaissance, la huitième année du pontificat d'Innocent XI, Souverain Pontife, qui, après avoir heureusement uni les armes des Chrétiens confédérés contre les Turcs, les a conduits à un succès plus heureux encore*. Après la mort de ce monarque, la reine Marie-Casimire sa veuve, donna une copie de ce tableau au divin sanctuaire, où elle est encore conservée dans le trésor. Quant à l'original, Jean III le fit restaurer avec soin, sans faire disparaître cependant les cicatrices imprimées par les pieds des chevaux turcs, ordonna qu'elle fût portée toujours avec lui dans son camp, conservée dans la chapelle royale, déployée devant l'autel quand on offrait le saint sacrifice, et honorée par le chant des litanies de Lorette, répétées devant elle par des religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Marie-Casimire imita cette dévotion après la mort de son époux, et ne voulut pas même se séparer de cette image lorsqu'elle se retira à Rome, où les saints mystères étaient journellement célébrés devant elle. Enfin après

son décès, arrivé à Blois le 30 janvier 1716, cette relique passa entre les mains du prince royal de Pologne, Jean-Louis, qui recueillit ce précieux héritage. (*Relat. miss. a Clement. regin. Angl.*, apud Martorel. *Teat. istor.*, tom. II, p. 135.)

Tandis que Marie faisait gagner les batailles et arrachait les provinces chrétiennes à l'esclavage des infidèles, elle n'oubliait pas les particuliers qui gémissaient dans les fers. Michel Boletta, noble citoyen de Cattaro, avait été pris par les Turcs et se trouvait réduit à un rude travail dans une terre appelée Cabole, près de Gallipoli. Déjà cinq ans s'étaient écoulés depuis le commencement de sa captivité; fatigué de ce joug honteux et soupirant après la liberté, il prend avec deux de ses compagnons d'infortune la résolution de s'échapper. Ils surprennent une barque sans gardien, s'y jettent avec empressement et se hâtent de s'éloigner du rivage. Mais leur fuite est découverte; deux bâtiments sont envoyés à leur poursuite; ils vont être repris et ramenés à terre, où les attend un sort plus cruel que le premier. Marie de Lorette devient leur unique ressource; ils la conjurent de ne pas les laisser retomber dans un si triste esclavage. Aussitôt la mer se trouble, les vents s'élevèrent, les galères musulmanes sont ballottées, secouées, détournées de leur route par la fureur des ondes agitées; et tandis que les Turcs pensent à sauver leur vie plutôt qu'à poursuivre leur proie, la petite nacelle, favorisée par un doux zéphir, glisse sur les flots qui semblent s'aplanir devant elle, et conduit heureusement au port les protégés de la Mère de Dieu. (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 18.)

Cette protection que la Vierge de Lorette a si souvent déployée sur tant de personnes exposées à de graves périls, elle n'a pas négligé d'en faire usage dans ses propres dangers, dans les dangers particuliers de son sanctuaire. Lorsque Calixte III occupait le siège pontifical, les mahométans, maîtres de la Morée et de l'Albanie, commençant à menacer la Sclavonie et l'Italie elle-même, le saint Pontife ordonna de fortifier Lorette. Mais d'autres fortifications défendaient l'auguste sanctuaire; c'étaient les prières de Marie qui, au moyen d'une heureuse diversion opérée sur les frontières de la Turquie par Usum-Cassan, roi des Perses, tint les ennemis éloignés de sa demeure, et les fit même tailler en pièces par Jean Huniade, gouverneur de la Hongrie, qui les mit en déroute dans une bataille où Jean Capistran, vénérable religieux de l'ordre de Saint-François, portait l'étendard de Jésus-Christ. (*Ibid.*, lib. I, cap. 25.) En 1470, sous le pontificat de Sixte IV, les Turcs, guidés par Mahomet II, se jetèrent sur l'Italie, s'emparèrent d'Otrante, qui en était comme la clef, et saccagèrent toutes les côtes de la mer Adriatique. Déjà ils étaient arrivés à Castro, port de Récanata, et se dirigeaient vers la sainte chapelle pour en piller les trésors,

lorsque, saisis d'une frayeur soudaine, ils furent contraints de se retirer en désordre, confessant hautement que ce lieu était défendu par une protection particulière du ciel. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. II, cap. 4.) Le même prodige se renouvela quelque temps après, lorsque Sélim I^{er}, petit-fils de Mahomet, voulut monter au divin sanctuaire pour le dépouiller. Des esclaves, arrachés plus tard à la servitude, attestèrent que plusieurs fois les Barbares avaient fait force de rames pour s'approcher du rivage où s'élève cette bénite maison, mais que toujours ils en avaient été repoussés par une force secrète et invisible. (*Ibid.*, cap. 19.)

Pourquoi faut-il que le sacrilège et l'impiété aient quelquefois, du cœur des barbares, passé jusque dans le cœur des Chrétiens eux-mêmes? François-Marie, duc d'Urbain, dépouillé de ses Etats par Léon X, y était rentré les armes à la main; et, pour se venger de l'outrage qu'il prétendait avoir reçu, il s'était jeté dans la Marche avec une armée composée de bandes sorties de toutes les nations, et qui, plus avides du butin que respectueuses pour la religion, ne connaissaient plus le joug de la discipline. Les richesses de Lorette ont allumé la cupidité de ces aventuriers; le dessein en est pris, le jour assigné; ils doivent dès le lendemain partir aux premiers rayons de l'aurore. Le duc d'Urbain, qui n'avait pas comme eux dépouillé tous les sentiments de la piété, fait tous ses efforts pour les détourner d'un si criminel projet, et les menace même de la colère de Dieu. Mais toutes les représentations sont inutiles; l'avarice a fermé tous les cœurs à la raison. Le duc se voit forcé de suivre ceux qu'il aurait dû conduire, et se propose du moins d'employer toute son autorité pour modérer leur fureur. En vain les soldats de l'avant-garde, arrêtés par une troupe de loups furieux qui ont dévoré quelques-uns des leurs, reviennent à la hâte, en protestant qu'une puissance divine protège le divin sanctuaire, on continue la marche, on persévère dans la pensée du dépouillement et du pillage. Mais qu'elle est admirable la puissance de Marie sur les âmes! A peine a paru le toit du temple sacré, qu'un tremblement subit s'empare de tous les profanateurs; une nuée mystérieuse qui vient tout d'un coup environner l'édifice, augmente ce sentiment de crainte et de respect; en un moment tous ces cœurs sont changés, et ceux qui venaient pour insulter Marie et lui ravir ses richesses tombent à genoux devant elle, demandant à haute voix pardon de leur attentat, et offrant eux-mêmes des dons et des présents. Le duc d'Urbain, ravi de ce changement inattendu, détache son épée, la suspend à l'entrée de la sainte chapelle, et fait vœu d'évacuer le territoire de la Marche, qui est ainsi délivré de la dévastation et du pillage. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. II, cap. 20.)

Riche en miséricorde, Marie fait rarement des actes de justice; il semble que la sévé-

rité est comme étrangère à son caractère et à sa volonté. Cependant Dieu, dans sa juste vengeance, a quelquefois déployé contre les coupables qui osaient s'attaquer à elle, toutes les rigueurs de sa colère. Quelques-uns des employés à la garde de la sainte chapelle avaient formé le déplorable projet de dépouiller celle dont ils devaient défendre les trésors. Déjà d'une main avide ils avaient saisi leur proie; déjà les précieuses dépouilles avaient été secrètement transportées dans un navire; déjà même l'ancre avait été levée et le bâtiment commençait à s'éloigner des côtes. Mais tout à coup un vent contraire s'élève; le vaisseau est repoussé vers les bords qu'il avait à peine quittés; les brigands sont reconnus, arrêtés, livrés à la justice et condamnés au dernier supplice. Que l'avarice est aveugle et téméraire! un châtement si manifeste aurait dû éteindre le sentiment d'une criminelle cupidité; mais il ne fit pour ainsi dire qu'en allumer les ardeurs. Un malheureux, dévoré de la passion de l'or, conçoit la pensée d'enlever ces trésors que des siècles de dévotion avaient amoncelés. Il cherche, il trouve un compagnon de son forfait. Tandis qu'enfermé frauduleusement durant la nuit dans le temple, il brisera les serrures, videra les caisses, ravira les riches offrandes, l'autre, posté à l'entrée du sanctuaire, viendra les recueillir et les emporter en un lieu sûr. La nuit a étendu ses voiles; tout dort, tout repose; le crime seul veille dans les ténèbres. Les barrières ont cédé; les trésors entassés vont être remis aux mains d'un sacrilège recéleur. Mais ô prodige! trois fois le ravisseur a ouvert la porte de la sainte basilique, trois fois, égaré par la crainte ou plutôt épouvanté par un effet de la Providence divine, il croit voir dans la place une nombreuse escorte de soldats prêts à le saisir. Il n'ose s'aventurer au milieu de ces hommes armés qui le menacent. Rentré précipitamment dans le temple, il veut attendre le jour pour mettre sa vie en sûreté, car il ne pense plus qu'à sauver sa vie; l'idée du brigandage a fait place au désir unique d'échapper à la mort. Dès qu'au lever de l'aurore les portes ont commencé à s'entr'ouvrir, il se présente pour fuir, mais les soldats prétendus, cause de son épouvante, lui apparaissent encore et le forcent à se réfugier dans la chapelle même où se trouvait, dans cet amas de trésors confusément jetés à terre, la preuve matérielle de son crime. Pris en flagrant délit et livré entre les mains de la justice, il expie son larcin par un châtement trop justement mérité. (*Ibid.*, lib. III, cap. 31.)

Telle a été toujours la sainte jalousie de l'auguste Vierge pour l'intégrité de sa maison natale, que jamais elle n'a souffert que la main des hommes y portât la moindre atteinte. Si elle permit à l'architecte Nérucchi d'y ouvrir de nouvelles portes, ce ne fut qu'après avoir montré, par un événement miraculeux et une rigoureuse sévérité, qu'elle ne céda qu'à l'autorité du chef su-

prême de l'Eglise, représentant de son Fils adorable sur la terre; mais malheur à qui-conque a présumé d'en ravir, par une dévotion mal entendue, la moindre parcelle ! En 1559, un noble seigneur d'une des principales cités d'Italie vint à Lorette, rapportant une petite pierre qu'il avait prise par dévotion et gardée par un faux sentiment de piété. La mort de ses enfants, la perte de ses biens, de graves infirmités, lui firent bientôt comprendre que la colère de Dieu était sur lui, et une lumière surnaturelle lui en révéla la cause. La promesse de restituer ce pieux mais inconsidéré larcin, suffit pour dissiper en un moment la maladie, et la pierre fut remise à la place qu'elle devait occuper. Dans le même temps une dame de la Marche, vivement affligée d'un état de stérilité qui la privait d'être mère, se laissa persuader que rien ne pouvait être plus efficace pour l'accomplissement de ses vœux qu'une relique de la sainte maison. Une pierre est soustraite, et l'infortunée rapporte avec son trésor la fièvre dans sa demeure. En vain eut-on recours aux remèdes, elle ne put trouver de soulagement qu'en appelant un prêtre de Lorette, et en remettant entre ses mains le saint caillou qu'elle avait témérairement enlevé. Des marchands de Slavonie, venus dans la Marche pour acheter du froment, avaient caché dans leur navire un débris des murailles sacrées. La vengeance de Dieu les suivit : à peine sortis du port, ils furent battus d'une horrible tempête qui les obligea à jeter à la mer toutes leurs marchandises, et les mit eux-mêmes à deux doigts de leur perte. L'adversité leur ouvrit les yeux : ils se prosternèrent pour demander pardon, et protestèrent de la volonté où ils étaient de réparer leur faute. Il n'en fallut point davantage pour calmer les vents et apaiser les flots. Sauvés du péril ils retournèrent en arrière et, débarqués à Lorette, s'empressèrent de remettre en place la pierre dont ils s'étaient emparés. (*Ibid.*, cap. 30.) Un prodige semblable eut encore lieu dans l'année 1585, mais avec des circonstances plus éclatantes. Un habitant de Palerme, en Sicile, avait dérobé une pierre des murs bénis de la sainte chapelle; il croyait trouver dans sa possession des grâces et des faveurs, mais il ne devait en recueillir que des peines. Pendant vingt ans il fut tourmenté d'une cruelle infirmité qui, commencée à l'instant même du larcin, devenait chaque année plus aiguë à l'époque où la faute avait été commise. La maladie trompait l'attente des médecins; elle passait leurs lumières; ils ne savaient ni en assigner la cause, ni en découvrir le remède. Le coupable lui-même, plongé dans une profonde illusion, ne se doutait pas du principe de son malheur. Cependant un jour cette idée se présente à son esprit; les scrupules s'élevèrent dans son cœur; il fait part de ses doutes à un prêtre vénérable par ses talents et par sa piété. L'homme de Dieu n'hésite pas à lui déclarer que c'est là vraiment l'origine de ses douleurs, et qu'une prompte

restitution peut être l'unique moyen de guérison et de salut, ce qui ne manqua pas de se réaliser. Jean-Baptiste Carminata, provincial de la Compagnie de Jésus dans le royaume de Sicile est chargé de l'exécution. La pierre est envoyée à Rome au cardinal Guastavillani, protecteur de Lorette, avec une narration détaillée du fait. Le cardinal la fit passer à Mgr Léonori, gouverneur de Lorette, avec les lettres du saint religieux. Une procession est ordonnée pour aller au-devant de cette auguste relique jusqu'à la porte de la ville, et, à la vue de tout le peuple, on la remit dans sa place primitive, dont au bout de vingt ans la trace était encore manifeste. (TURSSELL., *Hist. Lauret.*, lib. v, cap. 9.)

Mais le soin de la Providence ne parut jamais plus clairement que dans le fait suivant, connu de tous ceux qui ont la moindre idée de Lorette. Jean Suarez, évêque de Coïmbre, en Portugal, se rendant au concile de Trente, en 1561, pour répondre à l'appel du Pape Pie IV, se détourna de sa route pour passer à Lorette, où il arriva peu de temps avant la Nativité de Notre-Dame. Dans la ferveur de sa dévotion, il demanda une pierre des saintes murailles pour la déposer, comme une relique précieuse, dans une chapelle qu'il voulait faire élever, dans son diocèse, sur le modèle de celle de Lorette; mais le cardinal protecteur et le gouverneur de la ville s'y refusèrent formellement, en faisant valoir l'excommunication prononcée par le Pape contre le téméraire qui oserait toucher aux saintes murailles. Cependant, le désir du prélat était si ardent, qu'il écrivit directement au Pape lui-même, dont il obtint un bref qui l'autorisait à satisfaire sur ce point sa dévotion. Le bref fut communiqué au gouverneur, Pompée Palantieri, par François Stella, chapelain de l'évêque. A cette nouvelle, la consternation fut générale; on craignait les conséquences de ce premier exemple d'une atteinte portée aux murailles sacrées; ce n'était partout que gémissements et que larmes. Cependant, l'ordre du Souverain Pontife fut plus fort que la douleur; on fait une procession générale, où se trouvèrent tous les prêtres de Lorette, mais pas un seul ne voulut prêter son ministère à cet acte périlleux; ils étaient forcés de le tolérer, mais ils ne voulaient pas y prendre part. Stella se décide à exécuter les ordres de son évêque; il s'arme d'un ciseau, il tire une des pierres avec effort, au milieu des murmures du peuple et du clergé, qui répétaient tout brès que l'évêque de Coïmbre n'aurait pas longtemps à se réjouir de cet enlèvement : la vengeance du ciel, disait-on, forcerait bientôt les ravisseurs à rapporter ce qu'ils avaient pris. Ces paroles, pour ainsi dire prophétiques, firent, sur l'envoyé portugais, une profonde impression : il ne pouvait se décider à quitter Lorette; il remettait de jour en jour son départ. Pendant une semaine entière, il venait souvent à la sainte chapelle, et semblait vouloir faire oublier à la sainte Vierge la hardiesse de son action

par la ferveur de ses prières. Enfin, il se met en route le premier jour de décembre; mais des obstacles se présentent à chaque pas : la pluie, qui tombe comme par torrents; les chemins changés, pour ainsi dire, en marais, et coupés par des précipices; les torrents qui se débordent; les chevaux qui s'abattent plus d'une fois sous lui; des fossés profonds où il tombe, au risque de s'engloutir, tout lui montre une puissance surnaturelle qui le poursuit dans sa colère. Cependant, malgré tant de périls, il finit par arriver à Trente, et remet le dépôt sacré à l'évêque, en lui racontant tout ce qu'il lui avait coûté. Le prélat ne comprit pas cette leçon, qui lui était donnée dans une personne étrangère : il devait l'apprendre à ses propres dépens. Vers les derniers jours de février, la pierre, enfermée dans une cassette d'argent, allait être envoyée en Portugal, quand il se sent attaqué d'une fièvre brûlante. A la fièvre se joint une douleur de côté qui ne lui permettait pas de prendre un moment de sommeil. Les médecins, appelés, déclarent que la maladie n'a rien d'humain, et que leur art ne saurait y apporter aucun soulagement. L'évêque commence à penser sérieusement à la pierre de Lorette. Deux saintes communautés de religieuses ferventes, auxquelles on avait recommandé de solliciter son rétablissement, lui répondent, dans des termes presque semblables, qu'il n'y a pas de guérison possible, s'il ne rend pas à Lorette ce qu'il a enlevé, quoique ces pieuses filles ignorassent entièrement ce qui s'était passé. Suarez ordonne à l'instant même à Stella, celui-là même qui avait enlevé la pierre, de se hâter de la rapporter où il l'avait prise. Chargé de cette précieuse relique, celui-ci part à l'instant; les obstacles s'aplanissent sous les pas du pieux voyageur, qui avait éprouvé tant de peines et de difficultés dans sa première course : quatre jours lui suffisent pour franchir la distance qui sépare Trente de Lorette. Cependant, à peine était-il monté à cheval que le malade se sent soulagé : plus la pierre se rapprochait de son centre, plus les douleurs diminuaient, et la comparaison des époques démontra que, à l'instant même où elle avait repris sa place, le prélat infirme avait repris sa force et sa santé. Lui-même raconta le fait au P. Riera, qui demeurait alors à Lorette, et, pour rendre cet événement plus incontestable, il en mit l'attestation par écrit. Voici la tradition fidèle de la lettre qu'il écrivit de sa propre main au gouverneur de Lorette : *J'avais, comme votre seigneurie le sait, par ma dévotion envers votre sainte patronne, employé tous les moyens pour obtenir, comme une précieuse faveur, une pierre de cette bénite maison. Libre de toute crainte et de tout scrupule sur la défense du Pape, j'étais enfin parvenu à mon but par la concession de Sa Sainteté, et le consentement du cardinal Carpi, protecteur de Lorette; mais Dieu et sa glorieuse Mère m'ont fait entendre, par des signes certains, que je devais renvoyer à Lorette la pierre que j'en avais emportée : car, par la*

permission divine, une maladie insolite est venue abattre ma santé toujours robuste, et j'ai connu clairement, par l'avis de personnes pieuses et agréables à Dieu, que c'était là l'unique cause de mon mal. Alors, je me hâtai de demander à Dieu et à sa sainte Mère le pardon et la paix, et j'ordonnai que la pierre fût rapportée à sa place par le même François Stella d'Arezzo, mon aumônier, qui l'en avait tirée. Je vous prie et vous conjure de recevoir la pierre, avec la chaux qui l'environne, et de la réintégrer en son lieu avec la dévotion et la solennité convenables. Je vous demande de me faire le plaisir de garder les petits coffres d'argent qui renferment l'un et l'autre, en témoignage de ce miracle, et pour en conserver éternellement la mémoire à la postérité. Vous m'obligerez aussi beaucoup de rendre un compte exact de ce qui s'est passé au cardinal protecteur et à Sa Sainteté, afin qu'à l'avenir elle confirme les censures ecclésiastiques contre les violateurs de la sainte maison, pour empêcher d'en rien enlever. Votre seigneurie voudra bien, avec les prêtres du sanctuaire de Marie, présenter à la bienheureuse Vierge d'humbles prières, afin qu'elle daigne me pardonner mon erreur ou ma faute. Trente, le 8 d'avril 1562. Cette lettre fut envoyée au Pape, et conservée, avec les autres dépêches expédiées à Sa Sainteté, dans le château Saint-Ange, d'où le P. Tursellini en a tiré l'exemplaire qu'il a publié. Une copie authentique de cette déclaration se garde encore aujourd'hui, comme un monument, dans l'armoire qui se trouve au fond de la sainte chapelle. (GIANNIZI, *Relax. istor.*, Append.) On distingue encore, dans le mur, cette pierre miraculeuse, que les pèlerins regardent avec autant de vénération que de crainte. (TURSELLI, *Hist. Lauret.*, lib. IV, cap. 3; BERNARD, FALCON (qui scribebat, anno 1767), apud Martorel., tom. II, p. 141.) Il serait facile d'ajouter ici plusieurs faits du même genre, tels que ceux d'une dame d'Alexandrie, ville célèbre d'Italie, qui, dans l'année 1579, fut contrainte de renvoyer aussi, par les mains du P. Vannini, Jésuite, quelques grains de ciment dérobés à Lorette, et déposés dans un reliquaire; des deux prêtres de Plaisance, qui firent remettre à l'évêque Rutilius Benzoni de semblables fragments, renfermés dans un sac de soie; et, plus tard, d'Hélène Aloysi, grand-mère de François Bartoli, qui, selon le témoignage authentique de ce dernier, et daté du 26 février 1733, ne put racheter sa vie qu'en faisant une semblable restitution. (TURSELLI, *Hist. Lauret.*, lib. V, cap. 9 et 16; MARTORELLI, *Teatr. istor.*, tom. II, p. 141.)

Ce ne sont pas seulement les attaques extérieures de l'avarice ou de la fausse piété que Marie a punies avec une juste sévérité : le doute seul sur la vérité de son auguste sanctuaire a souvent suffi pour attirer sa colère, ou plutôt sa miséricorde, sous une apparence de rigueur. Un noble Génois, quo le respect dû par la charité à la réputation du prochain n'a pas permis de nommer, allait, en 1557, de sa patrie à Lorette, guidé plutôt

par la curiosité que par la dévotion. Le long de la route, il se mit à penser, sans doute, par l'inspiration funeste de l'esprit malin, que la sainte chapelle était, non pas l'ancienne maison de la très-sainte Vierge, mais une invention moderne de la superstition et de la cupidité. Sa témérité ne tarda pas à être châtiée : son cheval fait un faux pas ; il tombe sur son maître, qui, brisé et presque mort, appelle en vain du secours. Abandonné des hommes, et réveillé par le malheur, il se met à invoquer la Vierge de Lorette et la conjure de venir à son aide. Son nom est à peine prononcé, que, débarrassé du cheval, dont le poids l'accablait, il se relève, et ne sent plus aucune douleur, remonte sur son coursier, et continue tranquillement sa route. Mais la tentation, un moment suspendue par la crainte, venait bientôt plus forte et plus vive ; il lui semble que tout, dans ce grand pèlerinage, n'est que mensonge ; les miracles les plus évidents ne paraissent plus à ses yeux que des impostures. La punition ne se fait pas attendre ; déjà il voyait la bénite chapelle, lorsque tout à coup ses yeux se troublent, les forces lui manquent ; il ne peut plus guider l'animal qui le porte ; c'est l'animal lui-même qui le conduit, comme par hasard, à la porte d'une hôtellerie, où il tombe sans connaissance entre les bras du maître du logis, qui le met sur un lit dans un état d'anéantissement voisin de la mort. Alors, la crainte faisant percer jusqu'à son âme un rayon de la grâce, il reconnaît sa faute, verse des larmes abondantes, et fait vœu, dans son cœur, de ne plus avoir d'autre langage et d'autre croyance sur ce bienheureux sanctuaire que la croyance et le langage des âmes pieuses et fidèles. Sa prière n'est pas sans effet ; la lumière lui est rendue, et il s'estime heureux d'aller, dans la sainte maison de Lorette, contempler l'image sacrée avec ces mêmes yeux dont l'infidélité lui avait fait perdre l'usage, et que la fidélité lui avait rendus. (TURSSELL, *Hist. Lauret.*, lib. III, cap. 29.) C'était un siècle plus tard, dans l'année 1654, un frère convers, de l'ordre de Saint-François, était entré dans la chapelle de Lorette, dont il méprisait les augustes prérogatives. Aussitôt il est jeté sur le carreau comme un homme près d'expirer ; on l'emporte du saint lieu ; de prompts secours lui sont prodigués. Revenu à lui, il ne sait s'expliquer que par ses larmes : *Oui*, s'écria-t-il, *c'est là la chambre natale de la bienheureuse Vierge Marie ; c'est là le sanctuaire où le Verbe a été conçu*. Et quelle puissance lui arrachait cet aveu subit d'une vérité, qu'un moment auparavant, il méconnaissait avec tant de scandale ? *J'ai vu*, ajoutait-il, *la Mère de Dieu avec l'Enfant Jésus, me regardant d'un air irrité, et me menaçant des feux de l'enfer*. Frappé d'une crainte salutaire, il ne cessa, depuis cette époque, de proclamer la vérité de la sainte maison honorée à Lorette. (FORTE, *Hist. Lauret.*, manuscrite fol. 125 verso, n. 16,

apud Cesar. ; RENZOI., *La santa Casa illustr. e dif.*, part. II, cap. 2, § 3.)

Tous les miracles dont nous avons fait jus qu'à présent la narration n'ont pour sujet que le corps de l'homme et ses intérêts temporels ; mais les prodiges secrets opérés dans le silence des âmes, pour être moins connus, ne sont pas moins admirables et ne méritent pas moins notre attention ; les raconter, et encore plus les connaître tous, serait une tâche impossible. Qui peut pénétrer les abîmes des cœurs pour voir tout ce qui s'est opéré et tout ce qui s'opère encore de grâce dans ce divin sanctuaire et en présence de l'auguste image de Marie ? Contentons-nous de recueillir quelques faits qui sont venus à la connaissance des hommes. Ici un pécheur couvert de crimes ose entrer dans la sainte chapelle, mais il en est éloigné par une main sévère, qui ne l'y laisse prier en paix qu'après qu'il s'est humilié avec Dieu par une confession entière et une sincère pénitence. (TURSSELL, *Hist. Lauret.*, lib. V, cap. 27.) Là, c'est un furieux, qui, cherchant, dans un désespoir insensé, à donner la mort à la nourrice innocente de son fils à qui des soins pressés n'avaient pu conserver la vie, est désarmé dans un instant à la vue de l'auguste image. (*Ibid.*, cap. 82.) Plus loin un Juif, prisonnier par les Turcs, et touché dans sa captivité du désir de son salut, invoque le nom de Marie dont il avait entendu parler, et tiré de sa prison, lancé sur les eaux dans une barque fragile et conduit par la Mère de Dieu elle-même, vient s'arrêter dans le port d'Ancone, d'où il se hâte d'aller à Lorette demander la grâce du baptême. (*Ibid.*, lib. IV, cap. 12.) Voyez-vous cette jeune hérétique, native de la Suisse, qui, privée de la consolation de voir la statue de Marie, à cause des ténèbres de ses erreurs, comme autrefois Marie Egyptienne du bonheur d'adorer la croix à cause de ses péchés, obtint, par ses larmes et par son retour à l'Eglise, la grâce de contempler cette Vierge sainte dont la vue faisait l'objet de ses desirs. (MARTORELLI, *Teatr. istor.*, tom. II, cap. 8, pag. 138 ; et CES RENZOI., *La santa Casa illustr. e dif.*, part. II, cap. 2, § 5.) Voyez-vous cet officier, engagé dans les préjugés de l'hérésie, se moquant d'une pieuse dame, qui, affligée d'une infirmité cruelle, lui disait qu'elle allait à Lorette chercher le remède à ses maux ? — *Si le grand médecin vous guérit*, répondait-il, *faites-le-mot savoir, et j'irai aussi lui demander quelques ordonnances*. La guérison est obtenue, le militaire incrédule est sommé de tenir sa parole ; il arrive sans idée de conversion : les beautés de l'architecture, les ornements du sanctuaire semblent attirer seuls son attention, et, tandis qu'il s'amuse à compter les lampes qui brûlent devant la Reine du ciel, au moment où le prêtre élève la sainte hostie et où tout le peuple tombe à genoux, il se courbe lui-même, appuie sa tête contre les murailles sacrées, et pénétré tout d'un coup d'abord d'un froid incompréhensible, puis d'une

chaleur plus inexplicable encore, il demande avec larmes la grâce de rentrer dans la société catholique et dans la réconciliation divine, qu'on ne saurait trouver ailleurs. (MARTON., *Teatr. istor.*, tom. III, p. 140.) On aime à contempler ce malheureux jeune homme, longtemps esclave du péché, et retenu tantôt par ses passions, tantôt par une mauvaise honte qui le faisait errer dans l'église sans oser s'approcher du saint tribunal, décidé enfin à la pénitence par une lumière divine qui descend du ciel dans son cœur, tandis qu'il se prosterne aux pieds de Marie. (TURSELL., *Hist. Lauret.*, lib. III, cap. 32.) La confiance renaît dans les âmes les plus coupables, en contemplant cet autre esclave infortuné du vice, poursuivi par les reords de sa conscience et par la déliaison de la divine miséricorde, rappelé tout d'un coup à la pénitence et à la vertu par un rayon d'espérance parti du fond de l'auguste sanctuaire. (*Ibid.*)

Qui n'a pas entendu raconter, qui n'a pas lu dans l'histoire le fait si authentique et si certain du criminel Théophile, dont les P. de l'Eglise nous ont conservé la mémoire ? Malheureux ! il avait pris avec le démon des engagements sacrilèges, qu'il avait écrits et signés de sa propre main. Que devenait-il pour l'éternité, si Marie, touchée de ses prières, n'avait arraché à son ennemi cette pièce irrécusable de conviction ? Qu'il est doux, qu'il est consolant de retrouver le même exemple aux pieds de la Vierge de Lorette, et de bénir sa miséricorde en considérant ce jeune débauché qui, après avoir signé et livré sa consécration à l'enfer pour assouvir une passion brutale, la voit retomber miraculeusement entre ses mains, tandis que, prosterné dans la sainte maison, il répète mille et mille fois ces paroles : *Montrez que vous êtes notre Mère; que nos prières soient, par votre moyen, reçues de celui qui pour nous a daigné se faire votre Fils.* (*Ibid.*, cap. 33.) Les démons, vaincus autrefois par Jésus passant sur la terre en faisant le bien, sont encore vaincus à Lorette par celle qui l'a donné au monde, témoin cette dame française, Antonia, femme de Pierre Orgentorix, illustre citoyen de Grenoble, qui, possédée d'une troupe d'esprits impurs dont elle n'avait pu être délivrée ni à Milan, dans l'église Saint-Jule, ni à Modène, dans le sanctuaire de Saint-Gémilien, ni à Rome, devant la colonne auguste de la Flagellation, conduite à Lorette, devant l'image de Marie, fut heureusement arrachée à l'empire du démon, forcé de confesser que cette bénite chapelle était vraiment la maison de la très-sainte Vierge, et de montrer l'endroit où elle était agenouillée quand l'ange lui apparut, ainsi que l'assure l'Angélita, père de l'histoire de Lorette, qui était présent aux exorcismes avec Antoine Buonfini d'Ascoli, auteur de la *Décadence du royaume de Hongrie*, et Baptiste de Mantoue, qui raconte le même fait dans son ouvrage sur la sainte maison de la Mère de Dieu. (*Ibid.*, cap. 7.) Témoin cette

dame de Sclavonie, nommée Paula, qui ne put trouver sa délivrance qu'auprès de la Reine du ciel, où elle vint finir ses jours; témoin cette jeune personne, fille d'Alexandre Gagliardino, riche aubergiste de Pologne, qui, délivrée du joug des puissances infernales par les prières et les vœux de son père, fidèle serviteur de Marie, fut vue calme et tranquille, rendant ses actions de grâces au pied des autels, de sa libératrice. (*Ibid.*, lib. IV, cap. 9.)

Tant de miracles attestés par des témoins oculaires, racontés par les écrivains les plus respectables, confirmés par des offrandes solennelles, renouvelés dans tous les siècles, étendus à toutes les nations, sont bien capables sans doute d'exciter l'étonnement et d'échauffer la dévotion; mais ne pourrait-on pas regarder comme de plus grands miracles encore cette odeur de piété qui se fait sentir dans l'auguste sanctuaire, ce recueillement inspiré à la vertu, cette crainte inculquée au dérèglement, cette multitude fervente accourant de toutes les parties de l'univers, ces confessions innombrables et rendues efficaces par le repentir, ces communions si fréquentes et si embrasées ? Qui ne se sentirait ravi en entendant cette narration écrite, en 1559, par un pénitencier de la sainte chapelle : *On le croirait à peine, disait-il; cette année même, le samedi saint réunit à Lorette de trente à quarante mille pèlerins; tous ou presque tous demandaient à recevoir les sacrements de pénitence et d'Eucharistie; il était impossible de satisfaire à tous les désirs. Jésuites, chanoines, chapelains, prêtres auxiliaires disputaient de zèle et de ferveur... Je ne dirai que ce que j'ai vu moi-même. Dans l'intervalle de quarante jours, la communion a été donnée au moins à quarante mille personnes; quatre mille Messes au moins ont été célébrées par des prêtres étrangers... Tous les jours on donnait la communion dans trois chapelles différentes, et souvent le ministre sacré ne retournait à l'autel qu'après avoir distribué à sept cents fidèles le corps de Jésus-Christ; encore le temps de Pâques forçait-il plusieurs d'aller remplir ce devoir dans leurs paroisses, en sorte que le nombre des confessions surpassait infiniment celui des communions... On aurait cru que les excès des Luther et des Calvin auraient ralenti le zèle des pèlerinages, et jamais Dieu n'a montré plus abondamment les richesses de sa grâce et de sa miséricorde. On voyait des confréries venir au nombre de trois mille, divisées en différentes troupes, portant de riches bannières et des bâtons couronnés d'olivier, chantant en chœur de saints cantiques, attirant à la dévotion tous les peuples dont ils traversaient les cités, tombant à genoux à la vue de cette sainte maison, multipliant les prières et les pénitences, versant des larmes de joie à la vue de l'auguste image, répétant avec des transports continuels ces paroles des litanies : « Sainte Marie, priez pour nous !... » Qui recueillait tant de peuples dans l'unité d'un même esprit ? qui les conduisait à Lorette avec un si vif sentiment*

de joie et d'allégresse ? qui enflammait leurs cœurs du feu sacré de l'amour ? Ah ! sans doute, c'était uniquement la grande puissance de Dieu, sa grande charité, sa sagesse incompréhensible... Malheur à l'hérésie qui, séduite par l'erreur, refuse à Dieu et à sa Mère de si magnifiques honneurs, et prive en même temps les peuples chrétiens de ces avantages et de ces joies spirituels ! (Epist. ad general. Societ. Jesus, apud RIERA, Hist. Lauret., cap. 18.)

Quoi de plus admirable que cette faveur ? Mais combien ne doit-elle pas exciter davantage notre étonnement, quand on vient à penser que le temps, qui détruit tout, n'a pas affaibli cet élan de la piété, et qu'après tant de siècles, on retrouve encore dans les octaves solennelles le même empressement et les mêmes témoignages de dévotion !

LOUVESC, village situé dans les montagnes de l'Ardeche, entre des forêts de sapins et des précipices, et où reposent les ossements de saint François Régis, but d'un pèlerinage fréquenté. — Les miracles se multiplient autour de la chaise du saint, et celui à qui nous empruntons ces renseignements en a été lui-même le témoin oculaire. Ces miracles sont sans nombre et se continuent de nos jours. — « Mon fils, » disait une mère transportée de joie, « mon fils, difforme et maladif, attristait mes regards et désolait son père, si désireux de son appui, et voilà qu'il marche et se redresse. Pauvre enfant ! un jour tu comprendras davantage ton bonheur ; puisses-tu ne le comprendre jamais mieux que la mère, dont la reconnaissance est si vive envers le saint qui t'a guéri ! » — Un frère ramenait, joyeuse et soulagée, à des parents impatients de son retour, sa sœur bien-aimée qu'il avait vue languir et se dessécher comme une fleur du désert. — Un époux embrassait en pleurant sa compagne, qu'il n'avait pu qu'aimer sans la voir pendant les longs jours d'une ophthalmie cruelle. — Un boiteux suspendait ses béquilles aux parois de la chapelle.... Tels sont les récits d'un témoin oculaire.

LUCIE DE NARNI (La bienheureuse), — dont nous parlerons ailleurs, fut honorée de l'intimité, pour ainsi dire, de Marie : souvent elle eut avec elle des entretiens pleins de charmes. — Lucie, de son côté, en usait aussi familièrement avec sa souveraine qu'une fille peut le faire avec sa mère. Mais ce fut surtout quand vint pour la pieuse Dominicaine l'heure de quitter ce monde, que Marie redoubla à l'égard de Lucie ses marques de bonté, ses preuves d'affection, car alors elle lui fit de fréquentes apparitions ; alors elle eut avec elle des entretiens plus longs et plus nombreux que jamais. Elle voulait par là lui faire plus vivement désirer les saintes joies du ciel et l'en rendre plus digne ; et c'est assurément ce en quoi elle réussit. A l'âge de sept ans, elle fut, dit-on, donnée pour épouse à Jésus-Christ par la très-sainte Vierge. On ajoute qu'un jour qu'elle regardait avec grande attention et

piété une statue de pierre représentant Marie et l'Enfant Jésus dans ses bras, elle entendit une voix lui dire : *Veux-tu mon Fils ?* Et en même temps les deux images de pierre s'animèrent ; elle s'avancèrent près de Lucie. L'heureuse Mère de Jésus le remit dans les bras de la pieuse enfant qui, ne se sentant pas de joie, et ivre de bonheur, l'emporta à la vue de tous les assistants étonnés et le posséda trois jours dans les transports et les ravissements de son âme. (P. SAUSSURET. *App. et Révél. de la très-sainte Vierge.*)

LUMIÈRES SURNATURELLES. — L'agent universel de la vie, dans le monde physique, que nous nommons ordinairement *lumière*, et qui est simultanément lumière, chaleur et électricité, triple face d'un seul et même phénomène, n'est lui-même que la manifestation extérieur et sensible de la lumière intelligible ou divine, qui est à la fois et en même temps lumière ou connaissance pour l'esprit, feu ou amour pour le cœur, électricité ou spontanéité pour la volonté, triple aspect d'une seule et même chose ou plutôt d'un seul et même être, qui est Dieu, centre et foyer universel de toute vie réelle et essentielle. En conçoit des lors comment la lumière peut devenir, pour les hommes élevés à la vie surnaturelle, l'expression extérieure et sensible soit de l'amour ou du feu spirituel qui les embrase, soit des clartés spirituelles ou des lumières intelligibles qui les illuminent, soit de l'essor électrique de la volonté sainte qui les transporte d'amour pour Dieu et leurs frères, ou plutôt de ces trois choses ensemble, car le cœur, l'esprit et la volonté toujours unis ne font dans les saints qu'une indissoluble unité.

Ici, la lumière céleste, auréole des martyrs, est la manifestation visible de leur gloire, manifestée par Dieu même autour d'eux ou de leurs corps martyrs, comme dans les exemples suivants.

Saint Polycarpe ayant confessé héroïquement Jésus-Christ devant les bourreaux, son visage parut éclatant d'une lumière céleste, et le proconsul même qui le jugeait en fut frappé.

Saint Laurent diacre fut martyrisé à Rome le 10 août 257. Pendant son supplice, les Chrétiens voyaient sur son visage une lumière éclatante et sentaient une odeur très-suave s'exhaler de son corps, double prodige qui n'était pas aperçu des païens.

Saint Félicien soldat et martyr à Marseille vers l'an 290, fut chargé avec deux de ses camarades, de garder la prison où était renfermé saint Victor. Ils virent tout à coup une lumière miraculeuse éclairer le cachot, et le saint martyr qui chantait les louanges de Dieu avec les esprits célestes qui étaient venus le visiter. Ce prodige convertit Félicien.

Quelquefois cette lumière, auréole des martyrs jusqu'après leur mort, se relève autour de leur corps.

Saint Andronic, saint Taraque et saint

Probe ayant été martyrisés à Tarse en Cilicie l'an 304, leurs corps furent jetés avec une multitude d'autres; mais une lumière miraculeuse les fit découvrir aux fidèles.

Saint Maharsapor, martyr en Perse fut jeté dans une fosse dont on boucha l'ouverture. Des soldats ayant ouvert cette fosse quelques jours après, ils trouvèrent le corps du saint martyr environné d'une lumière brillante, et à genoux, comme s'il eut été en prière (en 421).

Les corps des saints anachorètes, martyrs de la pénitence sont parfois aussi manifestés par cette lumière surnaturelle. Jean l'humble anachorète près de Rosa, vécut et mourut dans une caverne sans être connu que de Dieu. Après sa mort, on aperçut, sur la montagne qu'il avait habitée, une grande lumière. Comme cette lumière apparaissait toutes les nuits, les habitants du bourg voisin se rendirent sur la montagne, mais ils ne virent aucune trace de feu. Ce phénomène dura trois mois jusqu'à ce qu'on eut découvert la caverne où était mort le serviteur de Dieu. En y entrant on trouva son corps revêtu d'un cilice et couvert d'un manteau, tenant entre ses mains une croix d'argent. Auprès de lui était un papier sur lequel étaient écrits ces mots : L'humble Jean est mort en l'indiction quinziesme, ce qui indiquait qu'il y avait plus de sept ans qu'il avait cessé de vivre. Cependant, malgré ce laps de temps, le cadavre était aussi entier et aussi exempt de corruption que s'il ne fût mort que depuis quelques heures.

Parfois Dieu manifeste ces lumières surnaturelles pour défendre la vertu des vierges ou pour protéger l'innocence des saints.

Sainte Agnès ayant été condamnée, par le préfet de Rome, en 305, à être conduite dans un lieu de prostitution, elle inspira à tous les jeunes débauchés, un profond respect. Un seul, plus déterminé que les autres, ayant voulu porter la main sur elle, fut frappé par un éclat de lumière qui le renversa à demi mort et le priva de la vue. Ses compagnons effrayés le relevèrent, et la sainte, par ses prières, lui rendit sur-le-champ la vue et la santé. Beaucoup d'autres vierges martyres ont été défendues de la même manière, et plusieurs dans les mêmes circonstances; mais nous croyons superflu de multiplier ici les exemples.

Saint Théodore évêque de Marseille en 574 fut également protégé par une lumière céleste. En effet Dynamie, gouverneur de la Provence, l'ayant fait jeter dans un cachot, saint Grégoire de Tours rapporte que pendant sa détention un globe de lumière parut sur sa tête. Ce phénomène miraculeux effraya le comte qui le gardait et lui inspira d'autres sentiments à son égard.

Quelquefois Dieu manifeste par cette lumière surnaturelle l'illumination intérieure produite par sa grâce dans les sacrements, et au baptême. « C'était, » dit le biographe de saint Martin de Tours, « au temps où le bienheureux Martin, illustre pontife du Christ, gouvernait l'Église de Tours et éclairait tout

l'univers des rayons de ses vertus. Maura, veuve de noble famille parmi les Goths, déjà enflammée d'amour pour la religion chrétienne, apprit la réputation du saint. Abandonnant sa patrie, ses parents et tous ses biens, elle vint de Thrace avec ses fils en la ville de Tours pour recevoir ses instructions sur les préceptes de la foi chrétienne et être ensuite baptisée par ses mains. Elle avait neuf fils, Lupus, Bénignus, Béatus, Spanus, Marcellianus Messarius, Génitor, Principinus, et Tridorius. Le saint leur imposa un jeûne de sept jours. Lui-même il répandit devant Dieu des prières avec des larmes continuelles; ensuite, après les avoir instruits et fortifiés dans la foi, il les baptisa. Alors une immense lumière apparut au ciel. Les néophytes rendirent grâce à Dieu et le prièrent de daigner les confirmer dans son saint nom. A ce moment ils entendirent une voix qui les encourageait à suivre les commandements de saint Martin et leur promettait qu'un jour ils partageraient avec lui la jouissance d'un bonheur sans fin. Ils eurent la palme du martyre.

Parfois cette lumière céleste vient désigner un pasteur au suffrage des fidèles comme dans l'exemple suivant. Saint Manas, évêque de Milan, pendant qu'on s'occupait de l'élection d'un pasteur, parut tout à coup environné d'une lumière céleste, qui le désignait aux suffrages des électeurs; aussi fut-il choisi tout d'une voix, et son évêque répondit à cette élection miraculeuse. Il mourut en 246.

Il est, dans la Mystique, peu de phénomènes aussi remarquables et aussi fréquents que celui qui nous occupe ici. Les vies des saints sont remplies d'une multitude innombrable de faits où cette lumière surnaturelle se révèle sous mille formes diverses, qui toutes sont l'expression et le symbole d'une des formes de leur illumination intérieure. Il serait aussi curieux qu'instructif d'étudier, sous chacune de ses formes symboliques, la nature de la clarté spirituelle qu'elle manifeste visiblement. Ce n'est pas par une vaine allégorie, que les peintres ont représenté les saints, tantôt avec une auréole lumineuse, qui leur ceint le front, tantôt avec des rayons de lumière qui ruissellent de leurs cœurs, tantôt avec de vibrantes clartés qui s'échappent comme de leurs doigts. C'est la triple expression de la lumière de l'esprit ou de l'intelligence, de la flamme du cœur ou de la charité, de l'essor électrique; de la volonté ou de l'action vivante. En effet, si comme nous l'avons montré au début de cet article, la lumière extérieure et visible n'est qu'une manifestation phénoménale de la lumière spirituelle et divine, il s'ensuit que l'âme, élevée à son état surnaturel par son union avec Dieu, peut dégager extérieurement cette illumination intérieure, par la lumière sensible, qui en est la manifestation. Elle la dégage ordinairement par la tête, quand cette lumière intérieure est surtout la clarté de la foi; par le cœur ou la poitrine, quand

elle est principalement le feu de l'amour ou de la charité; par les mains ou les extrémités du corps, lorsqu'elle est particulièrement action vivante. C'est ce qui nous expliquera, du moins en grande partie, les formes diverses de ce phénomène, dont nous allons plus loin entretenir nos lecteurs.

Lorsque saint Philippe de Néri célébrait, sa dévotion était si tendre, si vive, qu'en touchant simplement le calice où il devait consacrer, il était inondé de célestes consolations qui rejaillissaient sur son corps et le faisaient resplendir d'une lumière mystérieuse. A l'élévation surtout son esprit entraînait en de tels ravissements, qu'il ne pouvait presque point abaisser les bras, et qu'il se sentait comme soulevé de terre par une force invisible.

Ignace eut une grande maladie. Il ne voulut pas être transporté à Loyola; mais il ne put empêcher ses parents d'avoir soin de lui. Deux femmes de qualité, ses cousines germaines, dont l'une se nommait Marie Doriola, et l'autre Simonne d'Alzaga, le servirent, et le veillèrent sans relâche. Une nuit qu'elles s'étaient retirées dans une chambre qui joignait la sienne, pour prendre un peu de repos, elles l'entendirent soupirer profondément. Etant accourues, elles le trouvèrent les mains jointes, les yeux élevés au ciel, le visage enflammé d'une ardeur autre que celle de la fièvre, et resplendissant d'une lumière qui les éblouit. Ignace eut honte d'être surpris en cet état-là, et il pria instantanément ses deux parentes de lui garder le secret.

Mais laissons Görres, auquel il faut souvent revenir, dans l'étude de ces grands phénomènes, nous développer lui-même, dans les pages savantes de sa *Mystique*, les faits merveilleux de ces lumières surnaturelles.

« Nous rapporterons d'abord, » dit-il, « les faits qui ont rapport au développement de la lumière organique. Ces faits sont nombreux. Bien souvent, en effet, on a vu apparaître une lumière extraordinaire sur le berceau ou dans l'enfance d'un saint; et cette lumière, comparée avec sa vie, doit être considérée comme prophétique. Parmi ces apparitions, plusieurs, il est vrai, peuvent avoir été l'effet du hasard, mais elles sont trop nombreuses pour qu'on puisse les attribuer à cette cause. Ainsi, à la naissance de saint Charles Borromée, on vit au-dessus de l'appartement de sa mère une lumière extraordinaire de six coudées de large, aussi longue que la portée d'un coup d'arquebuse. A la naissance du solitaire Gutlach, une bande de couleur pourpre descendit du ciel jusqu'à une croix qui était devant la porte de la maison. Lorsque saint Wilfrid d'Eborach vint au monde, une colonne de feu se reposa sur la maison de son père, et dissipa l'obscurité de la nuit. Il en fut de même à la naissance de saint François de Paule. La mère d'Ursule Benincasa vit la figure de son enfant toute resplendissante, et la chambre où elle était tout en flammes. La même

chose arriva pour Agnès Politiana. Le berceau de saint Maternien, évêque de Reims, fut, huit jours après sa naissance, environné d'une lumière qui, après avoir duré trois heures, forma un globe de feu et monta vers le ciel. On raconte la même chose d'Épiphane, évêque de Tessin, d'Héribert, archevêque de Cologne, de Susibert de Werden, et de beaucoup d'autres.

Lorsque ces lumières apparaissent pendant le cours de la vie des saints, c'est ordinairement à l'occasion de quelque acte pieux. Il en est qui sont tellement pleins de lumière, que, dès qu'ils s'entretiennent des choses divines, elle rayonne autour d'eux. Toutes les fois que saint Philippe de Néri s'entretenait de cette manière avec saint Charles Borromée, il voyait le visage de celui-ci briller comme celui d'un ange. On raconte, dans la vie de Gilles, disciple de saint François d'Assise, que, parlant de choses pieuses pendant la nuit, il répandit une telle lumière que la lune, qui était pourtant alors dans son plein, brillait moins que lui. Un jour, saint Colombin de Sienna, se promenant dans les champs, au milieu de ses compagnons, se mit à leur parler de la sagesse et de la bonté du Créateur, qui éclatent même dans les herbes et les fleurs. Comme il s'enflammait toujours davantage au milieu de ces entretiens, il tomba à terre et cessa de parler. Les siens, se souvenant de l'Épouse du *Cantique* (II, 5), qui, languissant d'amour, demande pour se soutenir des fleurs et des pommes de grenade, allèrent cueillir des fleurs, et en couvrirent le corps du saint tout entier; puis, quelque temps après, ils les ôtèrent à l'envi, les regardant comme des reliques qu'il avait sanctifiées. Mais lorsqu'ils voulurent découvrir le visage, ils furent éblouis par l'éclat qu'il répandait, de sorte qu'ils ne pouvaient le regarder. Cet éclat diminua peu à peu, et son visage reprit lentement sa forme et sa couleur ordinaires. Ses joues seulement gardèrent un doux incarnat, comme celui que les peintres cherchent à exprimer quand ils veulent représenter un séraphin.

Ce rayonnement de lumière arrive souvent aussi pendant un sermon. Saint Bernardin, lorsqu'il prêchait dans l'église de Saint-Martin de Sienna, brillait souvent d'un éclat merveilleux en présence de tout le peuple. Un jour que saint François de Sales, après avoir expliqué au peuple les dix commandements, adressait une prière à Dieu à la fin de son sermon, tous les assistants le virent environné de lumière; de sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître. L'objet du sermon n'est pas sans influence sur ce phénomène. Toutes les fois que saint Camille de Lellis prêchait sur l'amour de Dieu, son visage devenait resplendissant comme le soleil. Lorsque Jean Marinon et Garzias Blandez s'échauffaient en parlant au peuple, ils lançaient des étincelles de feu. Un jour que saint Ignace de Loyola écoutait avec une grande attention un prédicateur à Barcelone, sa tête s'illumina tout à coup, et

saint Philippe de Néri assura l'avoir vu plusieurs fois en cet état.

Quelquefois aussi c'est dans la prière et le recueillement de la contemplation que la lumière se développe, comme il arrivait souvent à Esperanza de Brenegalla à Valence, laquelle priait tous les soirs jusqu'à minuit devant l'autel du Saint-Sacrement, et que l'on trouva souvent en extase et illuminant toute l'église d'une clarté merveilleuse. On raconte la même chose de Hiéronyme Carvalle en Portugal. La lampe qui brûlait pendant la nuit devant le lit de saint Héribert s'était éteinte, le clerc qui dormait près de lui se réveilla, et se mit à chercher avec empressement de la lumière. Il vit tout à coup un éclat extraordinaire partir du lit où l'archevêque priait les bras étendus, de sorte qu'il ne pouvait plus distinguer ceux-ci. Il attesta ce fait par serment. (A. SS., 16 Mart.) Saint Gilles, étant au chœur à Santarem, et sentant approcher l'extase, voulut courir à la sacristie; mais il fut pris par l'esprit devant la porte, qui était fermée, et tomba à terre. Une pieuse femme, nommée Elvire Duranda, étant arrivée par hasard, le vit en cet état par une petite fenêtre. Au bout de quelques instants, elle aperçut une colonne de lumière descendre sur lui et pénétrer tout son corps, de sorte qu'il brillait comme le plus pur cristal traversé par les rayons du soleil. Plongée dans l'admiration à la vue de ce spectacle, elle ne pouvait se lasser de le regarder, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de deux heures environ, la lumière disparut peu à peu; et Gilles, se réveillant avec un profond soupir, se mit à marcher à tâtons comme un aveugle. Il en était ainsi dans toutes ses extases; car il lui semblait à chaque fois qu'il passait tout à coup d'une lumière éblouissante dans un lieu obscur. (*Ibid.*, 14 Mai.)

La même chose arriva à saint Joachim de Sienne, de l'ordre des Servites, un jour qu'il allait au chœur avec les autres frères, et à Saint-François de Paule dans une circonstance semblable. Berthe, abbesse du couvent cistercien de Reclinatoire, en Flandre, raconta à Thomas Cantimpré, qu'étant encore au couvent d'Aquiria, elle cherchait un jour une des sœurs à qui elle avait affaire, et qui était très-distinguée pour sa piété. Après l'avoir cherchée longtemps, elle la trouva en extase dans un coin de l'église. Elle s'approcha d'elle tout doucement, soulevant son voile; et voyant sortir de son visage une lumière plus brillante que la flamme la plus vive; elle fut tellement effrayée à ce spectacle qu'elle fut près de tomber évanouie. (*Lib. Apum*, xi, 54.) Sainte Elisabeth de Hongrie apparut lumineuse aussi pendant sa prière à un prêtre, et sainte Hedwige de Pologne à son serviteur Boleslas Sanon. On raconte la même chose de sainte Lutgarde, de Cécile de Coppoli, d'Ursule Benincasa, de Marguerite de Ravenne, de Barnabé de Pistorio. Catherine de Jésus exhalait outre cela un parfum très-pénétrant. Jean Calaguritanus était souvent tellement abîmé

dans l'extase que les rayons qui partaient de son visage étaient pour les assistants l'unique signe de vie qu'il donnait.

L'hymne, n'étant qu'une prière plus élevée, doit aussi, lorsqu'elle est chantée avec ferveur, favoriser le développement de la lumière. Ce que Chr. Henriquez nous raconte à ce propos dans son livre sur les saints de l'ordre de Cîteaux, est très-instructif; il avait tiré le fait des dialogues de Césaire. Guillaume, religieux de cet ordre, vit un jour une lumière sur la tête d'un autre Père nommé Jean, pendant qu'il chantait le *Benedictus*, allant et venant dans le chœur, et il le montra au prieur. Celui-ci demanda à Jean : *A quoi pensiez-vous en sortant lorsqu'on a commencé à chanter le Benedictus?* — *Je pensais que si j'étais dans le ciel je ne cesserais de louer Dieu avec les anges.* Le prieur lui dit alors : *Et au verset: Et tu puer, etc., à quoi pensiez-vous?* — *Le souvenir de saint Jean-Baptiste m'a tellement enflammé le cœur en ce moment que je ne pouvais me tenir.* Le prieur comprit que la flamme qui avait paru au dehors n'était que le signe extérieur de l'amour ardent qui montait vers le ciel du cœur de ce jeune homme. L'abbé Euthyme parut aussi entouré de lumière depuis le commencement du *Trisagion* jusqu'à la fin de l'*Office*, et cette lumière environnait même Domitiaire, qui l'assistait. Un jour, dans un couvent de Cisterciens, on vit une flamme sortir de la bouche de celui qui entonnait le *Te Deum*, tandis que chez saint Héribert la lumière devenait visible après Matines, dès qu'on éteignait les cierges. L'abbé cistercien Albérie devint lumineux sur son lit de mort, au moment où il prononça cette parole des litanies : *Sainte Marie, priez pour nous.*

La prière, le chant, la méditation et toutes les autres causes de ce phénomène étant réunies dans le saint sacrifice de la Messe, il doit s'y reproduire fréquemment. Saint Jean de la Croix était souvent en cette circonstance environné de lumière; de sorte qu'il paraissait aux assistants comme un autre Moïse descendant de la montagne. Il en était de même d'Ulric, moine de Villar; de Silvain, moine de Clairvaux et disciple de saint Bernard, qui était brillant comme le soleil, tandis que ses habits étaient plus blancs que la neige. On raconte la même chose du cistercien Thomas Lombard, de l'évêque Servat, de Jean Rovello, évêque de Ferrare, et de beaucoup d'autres.

C'est surtout à l'Offertoire et à la Communion du prêtre que se fait cette émission de lumière, comme on l'a remarqué chez le Pape Eugène, chez saint Yves, saint Evort et saint Afre, évêque de Lyon. C'est aussi pendant la communion que ce phénomène se produit le plus souvent chez les femmes, comme le prouvent un grand nombre de faits. Bien plus, le Chartreux Torner devint lumineux à sa première Messe, au moment où il approchait de l'autel.

Ce phénomène accompagne bien souvent les visions et les apparitions célestes; et

lorsque celles-ci sont très-fréquentes, il peut devenir habituel. Toutes les fois que Liduine recevait la visite de son ange, ou qu'elle revenait d'une extase, elle était environnée d'une telle clarté que les siens n'osaient approcher d'elle. Pour elle, quoi qu'elle fût toujours dans l'obscurité, et qu'elle ne pût supporter la lumière matérielle, cette lumière céleste lui était très-agréable. Sa petite chambre en était tellement remplie la nuit, que ceux qui ne connaissent pas ce phénomène, croyaient qu'elle était en feu. Elle avait eu une vision dans laquelle le Seigneur lui apparut. *Mon âme, nous dit-elle, fut éclairée d'une connaissance divine et d'une suavité telles qu'à partir de ce moment je pus contempler autant que cela m'était permis la très-sainte Trinité. Un fleuve de lumière, partant de sa source éternelle, me remplit d'une manière merveilleuse, et me rendit lumineuse au dedans et au dehors; de sorte que depuis je pus, même dans l'obscurité la plus profonde, voir, lire dans un livre, et faire toutes sortes de travaux, sans avoir besoin de lumière extérieure. Mes mains et mon visage me servaient de flambeau.* Véronique, méditant la Passion du Sauveur dans l'obscurité de la nuit en versant beaucoup de larmes, devint aussi lumineuse. Ce phénomène s'étant reproduit une seconde et une troisième nuit, elle craignit que ce ne fût une illusion du démon, se jugeant indigne d'une telle faveur; elle chercha à l'éloigner par ses prières; mais il revint de nouveau, et elle finit par s'y accoutumer. Il lui causait cependant toujours quelque effroi dans le premier moment, mais ensuite elle était inondée d'une joie ineffable. Lorsque la lumière est devenue à peu près habituelle, elle n'a pas besoin d'une occasion particulière pour se reproduire. Il y en a qui sont lumineux même pendant le sommeil, comme saint Trudon et la vénérable Marie-Victoire de Gênes.

Quelquefois deux personnes unies ensemble par un commerce spirituel, et devenues extatiques, semblent lutter dans l'extase et dans le développement de la lumière. Sainte Claire avait souvent supplié saint François d'Assise de lui accorder la consolation de manger une fois avec lui, mais il n'avait jamais voulu y consentir. Les compagnons du saint trouvant ce refus trop sévère, il céda enfin aux instances de Claire, et lui donna rendez-vous dans le couvent de Sainte-Marie des Anges, où elle avait reçu le voile. Elle y alla avec ses compagnes; le saint y vint également avec ses frères. On visita d'abord tous les lieux de dévotion, puis on se mit à table. Le saint avait fait servir par terre, et tous s'assirent à terre pour manger. Pour premier service, François se mit à parler de Dieu, mais d'une manière si sainte et si suave, que lui d'abord et sainte Claire, puis tous les convives assis à cette pauvre table furent ravis en extase; car la grâce du Très-Haut était descendue sur eux. Comme ils étaient en cet état, les mains et les yeux levés vers le ciel, les gens d'As-

sisse et de toute la contrée crurent voir sainte Marie des Anges et la forêt voisine tout en flammes, et ils accoururent au secours. Quand ils furent rendus, ils trouvèrent qu'il n'y avait aucun dommage. Entrant dans la maison, ils virent les saints assis autour de la table et environnés de la force d'en haut. Ils comprirent que c'était le feu divin qui avait rempli ce lieu béni, et ils s'en allèrent consolés. Pour François et Claire, rassasiés des douceurs célestes, ils n'avaient plus besoin d'une autre nourriture. Claire retourna à Saint-Damién, et fut reçue avec joie par les religieuses du couvent, qui avaient craint que le saint ne voulût les transférer ailleurs. (A. SS., 12 Aug.) La vie de sainte Claire a été écrite deux ans après sa mort, sur l'ordre du Pape Alexandre IV, qui la canonisa en 1254, et qui était très-sévère pour les canonisations. L'auteur anonyme de cette Vie a interrogé particulièrement pour ce fait les compagnons des deux saints qui vivaient avec eux dans le cloître et qui en avaient été témoins oculaires.

Dans ce cas, comme en beaucoup d'autres que nous rencontrerons plus tard, la lumière est si puissante et si pénétrante qu'elle est aperçue au loin et qu'elle éblouit ceux qui sont proches, comme il est arrivé chez Marguerite Revennas, Colette et d'autres encore. Quelquefois elle est plus tempérée, et, pâlisant peu à peu, elle finit par ne plus donner qu'une faible lueur. Toutes ces différences dans la manière dont se produit ce phénomène dépend du degré, de la forme de l'extase et de l'état intérieur des extatiques. Le lieu n'y fait rien, et la lumière se développe aussi bien en plain air que dans l'intérieur d'une maison. Vers 1441, vivait à Villafranca, dans la contrée d'Astorga, un saint homme nommé Juste. Un gentilhomme du pays le vit une fois pendant la nuit en extase dans une forêt, tout entouré de flamme et de clarté, et il en fut si touché qu'il renonça au monde et entra dans l'ordre des Mineurs. (*Ménologe de saint François*, août.) Cette lumière, étant attachée à la personne, suit naturellement celle-ci lorsqu'elle change de lieu. Ainsi l'on raconte de saint Jean Capistran qu'étant parti d'Assise après avoir obtenu la bénédiction du Pape et demandé celle de Dieu, avant de commencer ses prédications, il fut entouré d'une lumière brillante, qui l'accompagna un demi-mille pendant son voyage. (*Annal. Min.*, ann. 1451.)

Quelquefois les rayons de la lumière mystique paraissent se diriger vers les extatiques, au lieu de partir d'eux. Il en était ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, du bienheureux Gilles et d'Ambroise de Sienna. Une femme de Sienna, respectable et digne de foi, nommée Fina, assura que pendant vingt ans, toutes les fois qu'Ambroise prêchait, elle voyait un rayon lumineux qui, descendait d'abord du ciel, se posait sur sa tête. Puis à la fin du sermon, lorsqu'il récitait le Symbole devant le peuple, elle voyait ce rayon retourner peu à peu au ciel, jusqu'à ce qu'il disparût tout à fait. (*Vita*,

c. 111.) Le même saint était l'objet de visions magnifiques et d'un caractère vraiment grandiose pour une jeune fille de Sienna nommée Néra, d'une pureté et d'une sainteté remarquables, et qui, outre les extases dont elle était favorisée, avait encore le don de lire dans les consciences. Elle le vit un jour, pendant qu'il célébrait le service divin, la nuit de Noël, entouré d'anges qui jetaient sur lui et sur toute l'assistance des rayons merveilleux. Une autre fois, comme elle se préparait à aller l'entendre prêcher, elle eut une extase dans un jardin, pendant laquelle elle fut transportée en esprit dans l'église, et vit la chaire environnée d'oiseaux des plus belles nuances. Lorsqu'il monta en chaire, il se trouva au milieu de ce cercle d'oiseaux, et en face de lui était une immense figure dont les yeux, d'une dimension extraordinaire, semblaient pénétrer de leurs regards le monde entier. Sous elle était une main qui semblait conduire l'univers, et cette main bénissait le prédicateur. Des flammes brillaient sur les têtes d'un grand nombre d'auditeurs, tandis que sur d'autres elle voyait une fumée obscure. Dans l'interprétation qu'elle reçut de cette vision, les oiseaux étaient les anges; le visage et la main étaient ceux de Notre-Seigneur, qui était venu pour bénir ses élus. La flamme signifiait l'orgueil de ceux au-dessus desquels elle brillait, tandis que la fumée représentait la vanité des autres et l'obscurcissement de leur esprit. (A. SS., 20 Mart.) Sainte Gertrude de Nivelles, née en 631, raconta elle-même, remplie d'épouvante, à son biographe, qu'un jour, pendant qu'elle priaient devant l'autel, elle vit descendre sur elle un globe lumineux qui éclairait toute l'église. Ceci dura environ une demi-heure, puis l'apparition disparut peu à peu. Elle se montra une fois encore, mais en présence des sœurs. (A. SS., 17 Mart.) Le frère Léon de Catane priaient souvent dans l'église avec un autre frère lai d'une grande sainteté. Pendant longtemps, un paysan qui demeurait près de là vit la nuit un globe de lumière s'élever du faite de l'église. Étonné à la vue de ce spectacle, il voulut aller voir ce que ce pouvait être, et il vit deux belles lumières qui sortaient de l'église et montaient jusqu'au ciel. Plus surpris encore, il sonne et éveille le portier du couvent. Celui-ci, qui le connaissait, lui ouvrit la porte de l'église, et ils virent tous deux en entrant Léon et son compagnon en extase devant le Saint-Sacrement, et élevés en l'air; ils comprirent alors ce que signifiaient ces lumières. Ici la lumière sortait du lieu où étaient ces deux saints; d'autres fois, au contraire, elle vient trouver l'extatique dans le lieu où il est. Saint François de Sales, après avoir prêché le jour de l'Annonciation, rentra dans sa chambre le soir, et se mit à genoux devant un crucifix, afin de méditer sur le mystère de ce jour. Au bout de quelques instants, le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui, sous la forme d'un globe de feu d'où s'échappaient une multitude de pe-

tites flammes qui l'environnaient de toutes parts, et le touchaient sans lui faire de mal. Lorsque ce globe de feu descendit, il fut saisi de crainte; mais ce sentiment disparut bientôt, et son cœur fut rempli par la charité d'une telle douceur, qu'aucune langue ne saurait l'exprimer. Il en fut ainsi de la sœur Madeleine de la Conception. Un jour, les sœurs entrant au chœur, la virent à genoux, regardant un crucifix d'où sortait une clarté semblable à celle du soleil. Elles regardaient ce spectacle avec admiration, et leur étonnement s'accrut encore lorsqu'elles virent cette clarté disparaître après que Madeleine fut revenue de son extase; et son visage reprit son teint brun accoutumé. On peut citer encore ici Marie d'Agreda. Une religieuse du couvent avait fait ses vœux le jour de la fête de saint Laurent. Pendant que Marie se récréait avec les autres sœurs, comme il est permis en ces circonstances, dans un petit endroit ouvert qui était au milieu de la maison et servait de jardin, quelques-unes se mirent à chanter un cantique qui commençait par ces mots : *A la fiancée très-honorée*, etc. Son esprit s'élevait avec le chant, elle eut une extase. Toutes les religieuses se pressèrent autour d'elle dans cet espace étroit, attendant avec un étonnement profond ce qui allait arriver. Tout à coup, elles virent le ciel s'ouvrir, et un globe de feu d'une incomparable clarté descendre sur sa tête et se reposer quelque temps sur elle. Toutes admirèrent cette apparition, et racontèrent dans la suite quelles consolations intérieures elles en avaient reçues.

Dans ces phénomènes, la lumière entre et sort par suite de l'opposition de plusieurs courants. Quelquefois il y a seulement un développement de lumière qui produit une simple clarté; ou bien, d'autres fois encore, la lumière organique étant retenue, il en résulte une obscurité extérieure. Si le premier de ces phénomènes est le résultat d'un surcroît d'activité dans les puissances spirituelles, le dernier est l'effet au contraire d'une dépression, d'une détente de ces mêmes puissances. Si donc l'un se rattache à l'autre, l'autre tient à l'état opposé, c'est-à-dire à l'état de sécheresse et de désolation. Mais, outre ces deux états, il en est un troisième que l'on peut appeler état d'opposition morale. La lumière et les ténèbres, considérées sous le rapport physique, n'ont aucun caractère moral; elles sont toutes les deux de purs instruments dans la main de celui qui a dit par la bouche du prophète : *J'ai créé la lumière et appelé les ténèbres.* (Isa. XLV, 7.) Cependant leur opposition peut exprimer quelquefois, comme symbole extérieur, celle qui existe sous le rapport moral entre le mal et le bien. Nous avons vu ce phénomène se produire dans la vision de Néra, qui voyait d'un côté une lumière briller sur la tête de saint Ambroise, un feu impur et dévorant sur celle des orgueilleux, et une fumée obscure sur la tête de ceux dont l'esprit était aveuglé. On raconte dans les an-

nales de l'ordre de Cîteaux, à l'année 1217, qu'un moine s'était recommandé aux prières de Werrei, prieur du couvent d'Alna. Un jour ce moine lui dit : *Mon Père, vous avez oublié aujourd'hui de prier pour moi.* Le prieur lui répondit : *Vous vous trompez, j'ai prié pour vous aujourd'hui, et j'ai vu que vous êtes dans un mauvais état ; car, dès que je me suis mis à prier, je me suis vu entouré d'une obscurité très-épaisse. Voyez donc si vous marchez dans la lumière.* Le moine se jeta à ses pieds, lui confessa ses péchés, et en purifiant sa conscience il délivra le prieur de son obscurité. Quelquefois cependant celle-ci a un bon côté, comme on le voit par l'exemple de Claire de Monte-Falcone. Celle-ci, en entrant au couvent, avait fait vœu de jeûner sept jours ; et pendant ce temps elle s'était adonnée particulièrement à la prière. Elle fut par là tellement enflammée dans son cœur, que souvent la nuit elle devint lumineuse. Le matin, au contraire, elle était environnée d'une profonde obscurité, pour qu'elle pût prier sans être dérangée ; de sorte qu'il semblait, remarque son biographe, que, par une faveur particulière de Dieu, la lumière et les ténèbres étaient à son service et favorisaient sa dévotion. (*Vita.*, c. 45.)

Quelquefois le corps tout entier des extatiques devient lumineux ; d'autres fois, au contraire, une partie seulement du corps est illuminée. Christine Mechthilde Tuschelin, au couvent d'Adelhausen, était souvent environnée tout entière d'un tel éclat que personne ne pouvait la regarder et qu'elle était obligée de rester dans sa chambre, afin que les sœurs pussent assister au chœur. C'est elle aussi qui, parlant un jour familièrement avec le Sauveur, lui dit avec une naïveté charmante : « Mon bon Maître, vous avez créé mon âme à votre image ; daignez donc aussi habiter en elle comme dans le ciboire. » Notre-Seigneur lui répondit : « Quand ton âme sera aussi vide de toutes les choses temporelles et mondaines que ce ciboire où je suis, j'habiterai volontiers en toi comme j'habite ici. » Violante, reine d'Aragon, épiait un jour saint Vincent Ferrier, son confesseur, qui était en prière, le vit tout entouré de lumière. Colette était souvent aussi toute lumineuse quand elle priait ; de sorte que plus d'une fois les sœurs accoururent croyant que sa cellule était en feu. Quelquefois même la lumière qui rayonnait de son corps produisait un développement calorique ; car on trouva une fois son voile brûlé, quoiqu'il n'y eût point de feu dans le lieu où elle était. Nous citerons d'autres cas de ce genre, lorsque nous parlerons des extatiques qui sont élevés en l'air ; car c'est alors surtout que la lumière organique a coutume de se développer pleinement.

De toutes les parties du corps humain, la tête est celle à laquelle se rattachent le plus souvent les phénomènes lumineux sous leurs formes diverses, comme c'est en elle aussi que la lumière organique a sa source et son point de départ. Quelquefois la tête

est entourée d'un nuage lumineux, comme le saint évêque Kentigern. Quelquefois ce nuage se changeait en une colonne de feu resplendissante, qui se tenait à sa place à l'autel et éblouissait les assistants. D'autres fois, au lieu d'un nuage lumineux, ce sont des rayons qui partent de la tête dans toutes les directions et s'étendent au loin. Il en était ainsi de sainte Rose, de Thomas Lombard et du frère lai Barnabé de Pistorio. De même que le nuage lumineux forme quelquefois une colonne, ainsi ces rayons se réunissent souvent en un seul, qui brille sur le sommet de la tête, comme chez saint Ravelle, évêque de Ferrare. D'autres fois les rayons lumineux prennent la forme du cercle, et ceignent le front comme une couronne, comme chez saint Afre toutes les fois qu'il communiait à la Messe. Toloméé était souvent aussi couronné d'un cercle lumineux ; d'autres fois son visage devenait radieux, ou bien son corps tout entier était environné de lumière. Chez d'autres, comme chez l'évêque de Barnastro, ou chez Jean-Baptiste Lanuza, pendant tout le temps de la Messe, la lumière se partage en trois globes lumineux ; ou bien, se concentrant davantage encore, elle forme un seul globe au-dessus du sommet de la tête. C'est ainsi que l'on vit paraître un globe de feu sur saint Columba dans l'île d'Humba, pendant sa Messe, depuis l'Évangile jusqu'à la fin. Il en était ainsi bien souvent de saint Yves et du frère Gérard, d'après le témoignage de celui qui lui servait la Messe. On voyait quelquefois une lumière planer sous cette forme au-dessus de la sœur Antoinette de Florence et de plusieurs autres avec elle. Souvent ce n'est qu'une simple étoile, comme celle qui paraissait au-dessus de la tête de Didace Lauda, ou sur le front de Cécile Bulde, à Bologne, quand elle parlait de choses sublimes, tandis que trois étoiles de cette sorte brillaient au-dessus de la tête de François de Politio pendant qu'il prêchait. Quelquefois cette étoile prend la forme d'une comète dont le noyau, formant la partie la plus brillante, est tourné vers la tête de l'extatique, tandis que la queue monte vers le ciel comme une colonne de lumière, comme chez saint Columba d'Écosse, d'après ses actes. Enfin c'est sous la forme d'une croix brillante que la lumière apparaît au-dessus de saint Humbert.

Elle apparaît souvent aussi sur le visage. Quelqu'un étant venu voir Dominique de Sainte-Marie dans sa cellule, il vit très-distinctement tout son corps ; mais il ne put reconnaître son visage, parce qu'il répandait un tel éclat que, d'après ses propres expressions, il semblait couvert d'un soleil. Dans le visage l'œil est la source principale de la lumière mystique. Lorsqu'Ida de Louvain recevait les sacrements, ses yeux jetaient une telle lumière que ses rayons éclairaient tous les objets qu'elle regardait aussi parfaitement que les rayons du soleil. Un jour, pendant qu'elle buvait le précieux sang, une lumière de ce genre sortit de ses yeux ; de sorte que le prêtre qui lui donnait la communion crut d'abord que c'était le reflet d'un

rayon du soleil dans le calice, jusqu'à ce qu'enfin, se tournant vers la vierge et lui regardant la figure, il s'aperçut que c'était de ses yeux que partait la lumière. Ceci lui arrivait non-seulement pendant la communion, mais encore dans d'autres circonstances. Ainsi une religieuse aperçut en elle cette lumière pendant que la sainte, assise avec d'autres dans l'infirmerie, s'entretenait de choses spirituelles. Comme elle avait le désir d'être encore le témoin de ce même miracle à la fête de Noël, voyant Ida prier avec une grande ferveur devant le Saint-Sacrement, elle crut que l'occasion était favorable. Elle approcha donc, soulevant curieusement son voile, et trouva son visage brillant d'une lumière comparable à celle d'une étoile. La sainte lui arracha par ses instances la promesse de ne rien dire à personne de ce qu'elle avait vu. Une autre fois, dans l'octave de la Toussaint, comme elle assistait dans le chœur à la Messe, elle fut inondée d'une telle lumière que le lieu où elle se tenait en était tout illuminé; de sorte que les rayons étaient réfléchis par le mur auquel elle était appuyée, pendant qu'elle tenait les yeux fixés sur un crucifix. (HENRIQUEZ, p. 432.)

Les yeux d'Ida de Lewis paraissaient aussi quelque fois aux autres sœurs jeter des rayons lumineux. Aussi rougissait-elle quand beaucoup de personnes la regardaient; car, comme elle était elle-même pénétrée de clarté, elle pensait qu'on pouvait voir son intérieur. (*Ibid.*, p. 455.) Le feu de la charité qui consumait Béatrix de Nazareth produisait en elle comme un fleuve de lumière qui s'échappait par les yeux et apparaissait ainsi à toutes les autres sœurs; de sorte qu'elle semblait comme Moïse avoir deux cornes lumineuses. Lorsque cela lui arrivait, elle avait beaucoup de peine pendant le reste du jour à distinguer les objets à la manière ordinaire; car la clarté céleste qui était en elle pénétrait tout, les choses visibles et invisibles, les choses corporelles et spirituelles. Lorsque Colette priait, plusieurs parmi les autres sœurs croyaient voir sortir de sa bouche un flambeau allumé qui montait si haut qu'il semblait toucher le ciel. La sœur Colette d'Haplincourte, l'ayant trouvée un jour priant avec ferveur, vit sortir de sa bouche comme un soleil brillant qui éclairait toute la chambre. (*Act. S.*, 6 Mart.)

Chr. M. Tuschelin, allant à la communion le jour de la Pentecôte, une des sœurs vit également un rayon de lumière sortir de sa bouche. (STRELL., *Ephémérides*, p. 248.) Ce genre de lumière se rattache particulièrement au souffle. C'est ainsi qu'il se produisit chez saint François d'Assise pendant qu'il prononçait des paroles de consolations, et chez le frère Gervais d'Hyrminie un jour qu'il consolait, dans un temps de famine, un père de famille réduit au désespoir. Il paraissait, en lui parlant, respirer de la lumière et des flammes. La lumière qui sortait de saint Marinoni est comparée à un flambeau; celle de Guillaume l'Ermite paraissait se rattacher à la respiration, car elle

sortait de sa bouche avec le souffle, et y rentrait ensuite. La poitrine elle-même, étant le point de départ de ce mouvement, paraît aussi quelquefois lumineuse, comme il arriva à saint Colombin de Sienne un jour qu'étant descendu dans un couvent il s'était mis au lit. Une lumière sortant de sa poitrine éclaira toute la chambre; de sorte que les frères crurent avoir reçu un ange.

Après la poitrine, viennent les bras et les mains, et ils participent aussi à ce phénomène extraordinaire. Un prêtre vint voir un jour Dominique de Sainte-Marie, qui était malade et couché dans une chambre très-obscur. Sa tête et ses mains répandaient une telle lumière que le prêtre et d'autres encore qui vinrent avant et après lui purent distinguer tous les objets dans la chambre. Vincent Lauteur, archevêque de Raguse, ayant rencontré saint Philippe de Néri, saisit sa main pour la baiser avec respect, et la vit briller comme un rayon de soleil. Il raconta aussitôt le fait à ses amis, et ceux-ci lui dirent qu'il s'était déjà renouvelé plusieurs fois, et que souvent, pendant la Messe, on voyait sa tête environnée de lumière. Aurélius Baccius de Sienne le vit un jour ceint comme d'un diadème d'or; croyant d'abord que c'était une illusion, il se mit à regarder d'autres objets; mais quand il reporta ses regards vers le saint il vit encore la même chose. N'en croyant pas encore ses yeux, il se les frotta avec les mains et avec un mouchoir, mais il ne voyait de lumière que sur la tête de Philippe, et ce phénomène dura jusqu'à ce que celui-ci eût prit le corps et le sang du Seigneur. Une jeune fille de douze ans le vit souvent aussi dans l'église de Saint-Jérôme environné d'un nuage blanc et lumineux. Quelle que fût la couleur de sa chasuble, il lui paraissait toujours blanc et resplendissant. Beaucoup d'autres témoins affirmèrent la même chose.

C'est principalement au bout des doigts que se concentre volontiers la lumière organique. Lorsque sainte Colombe lisait pendant la nuit, et que sa lumière s'éteignait avant qu'elle eût fini sa lecture, elle levait la main droite, et ses doigts lui servaient de flambeaux. Le duc Conrad de Bavière, plus tard abbé de Villar, archevêque et cardinal, se servait aussi des doigts qui touchaient le corps du Seigneur à la Messe, en guise de flambeau pour lire pendant la nuit, et Marian Scot, abbé Bénédictin, n'ayant point un jour de lumière pour écrire, se servit des trois doigts de sa main gauche. (HENRIQUEZ, I, 1.) Saint Samson disant la Messe le jour où il reçut la consécration épiscopale, l'évêque Dubret, et les autres ecclésiastiques virent du feu sortir de sa bouche et de ses mains. On cite même un cas où les pieds sont devenus lumineux. En en effet, Césaire d'Heisterbach, dans son XI^e livre des *Choses merveilleuses*, raconte qu'un docteur de Paris, qui était au lit, malade, se mit à penser comment il pouvait se faire que des corps mangés par les vers devinssent radieux et brillants comme le soleil après la résurrection. Comme il regardait ses pieds

qui sortaient de dessous la couverture, ils jetèrent un tel éclat que son œil ne le pouvait supporter.

Après tout ce que nous avons dit sur ce sujet, il ne doit pas nous paraître étonnant que la lumière organique se développe au moment de la mort, lorsque tous les rapports qui lient l'homme sur cette terre se brisent pour faire place à d'autres dans des régions plus élevées. Un Chartreux inconnu, cité par Raysius dans son livre sur les saints belges, était rentré dans sa cellule après le dîner. Là, il fut tellement envahi par le feu de l'inspiration que la faiblesse de son corps n'y put résister, et il mourut au milieu de ses ardeurs. Deux marchands qui passaient, par hasard devant le couvent, en virent monter une flamme très-claire, et avertirent le portier. On courut à la cellule, on força la porte, et l'on n'y trouva aucune trace d'incendie; mais on aperçut, dans le jardin, le saint religieux à genoux, les mains jointes et levées vers le ciel, et sur lui reposait une colonne de feu. Saint Jean de la Croix, au moment de sa mort, fut aussi environné d'une lumière très-brillante au milieu de laquelle il exhala son âme. La bienheureuse Gentile de Ravenne reconnut l'approche de sa mort à une lumière qui parut sur sa tête. Une lumière remplit aussi la chambre où mourut Didace Ortiz, la maison où mourut le cardinal Aurelius et la montagne où mourut le vénérable Baptiste, moine à Fulio.

Une lumière semblable parut appeler M. Villana dans l'autre monde; et lorsque le Carme Fr. Grotti mourut en 1292, à l'âge de quatre-vingts ans, tout le couvent se remplit d'une lumière qui, s'accumulant dans la cellule du mourant, sembla monter avec lui dans le ciel, et disparut en répandant un parfum délicieux. De Castro, évêque de Capoue, voyant approcher sa fin, rassembla les siens, et célébra la Messe en leur présence. Comme il prononçait les paroles de la Consécration, il devint tellement radieux qu'aucun des assistants ne pouvait le regarder. Cet état ne disparut qu'après la Messe, lorsque l'évêque, s'étant mis dans son tombeau en présence d'eux tous, rendit son âme à Dieu. Bernard, évêque de Vienne, devint aussi lumineux en mourant, et répandit un parfum très-agréable. Il en fut ainsi à la mort de saint Etienne, abbé, dont la cellule fut remplie d'une telle lumière qu'on ne reconnaissait plus son cadavre. A mesure que Marie B. de Serni approchait davantage de sa fin, les autres sœurs du couvent remarquèrent que les émissions de la lumière étaient plus fréquentes chez elle.

Elles continuent souvent jusqu'après la mort. Ces phénomènes peuvent bien quelque fois tenir à l'électricité, tels que ces dégagements de lumières qui surviennent lorsque le cadavre est près de se décomposer. Mais ici encore, les faits que l'on cite sont trop nombreux pour qu'on puisse les expliquer tous de cette manière. Pendant qu'on lavait le corps de la vierge Edeltride, plusieurs de ses membres devinrent lumi-

neux. Le visage et les mains d'Alain le Breton brillaient d'un éclat merveilleux après sa mort, et ceux des saints Juvème et Maxime étaient si resplendissants, que personne ne pouvait les regarder. C'est à ce genre de phénomène que se rapportent les lumières qui paraissent immédiatement après la sépulture, et qui durent plusieurs jours. Ainsi, elles parurent pendant trois jours au-dessus du tombeau de saint Epiphane de Tessin, et plusieurs jours sur celui de la Cistercienne Mencia. D'autres fois ces lumières apparaissent dans certaines circonstances particulières. Ainsi, un an après la mort de Wilfred, comme le peuple accourait en foule auprès de ses restes, une lumière venant de l'Orient éclaira son tombeau. Le plus souvent c'est une lumière, qui, sortant de l'intérieur de l'église, passe à travers les fenêtres, et qui, examinée de plus près, semble partir du lieu où repose le corps du saint. Quelquefois cette lumière apparaît lorsqu'on lève le corps. Il en fut ainsi de sainte Cunégonde, qui, pendant trente jours parut lumineuse depuis la poitrine jusqu'à la tête, tandis que des étincelles sortaient des restes d'une parure de perles qu'elle avait. D'autres fois, c'est à l'occasion de la guérison d'un malade, comme chez saint Eloi, du tombeau duquel un rayon de lumière vint pénétrer dans les ulcères d'un lépreux, et produisit une sueur abondante qui guérit le malade.

Au reste, ces phénomènes, comme nous l'avons vu déjà par des exemples particuliers, n'étaient point inconnus à l'antiquité chrétienne. Constantin envoya le patrice Photius trouver saint Paul, premier ermite, en lui recommandant de bien observer son air, son visage, l'expression de ses yeux et tout ce qu'il y aurait en lui de singulier. L'envoyé dit à Siméon, qui l'accompagnait : *Quoique je me sois souvent efforcé de le regarder en face, je ne l'ai jamais pu faire, et il m'a fallu toujours fermer les yeux, parce qu'ils étaient comme éblouis par les rayons de lumière qui sortaient de son visage.* (BARONIUS, an. 984.) Lorsque le moine Euthyme disait la Messe, on le voyait environné d'une colonne lumineuse. Salluste, évêque de Jérusalem, ayant fait briser la porte de la cellule de Barsanuphis, la trouva remplie de feu. Lorsque Siméon priait, des masses de lumières semblaient partir de lui et monter vers le ciel, et il était comme dans une fournaise ardente. Plus d'une fois aussi on trouva les martyrs de ce temps environnés de lumière dans leurs cachots souterrains.

Nous pouvons, d'après tout ce que nous venons de dire, avoir une idée de la manière dont se produisent les phénomènes lumineux chez les saints mystiques. La cause immédiate de l'extase, c'est ce même Esprit qui est descendu sur les apôtres au jour de la Pentecôte. Outre l'autorité des saints Evangiles, nous avons encore à ce sujet une vision qu'eut Catherine de Raconisio, lorsque l'Esprit-Saint descendit sur elle. Elle vit

une grande lumière qui se partagea en trois rayons, et, se posant sur sa tête, remplit son cœur d'une ardeur singulière et d'une douceur extraordinaire. Une voix forte lui expliqua ce qui venait de se passer en elle, et lui dit : *Je suis venu pour demeurer en toi, pour enflammer ton cœur, pour le purifier, l'éclairer et l'animer.* Ces paroles la remplirent d'un tel effroi qu'elle tomba sans connaissance. Mais lorsqu'elle fut revenue à elle, son cœur n'était que joie, jubilation et reconnaissance; et elle conserva depuis sur son visage un certain éclat où se mêlaient la blancheur du lait et la rougeur du sang. (MARCHÈSE, *Sagra Diaro*, c. 5.)

Cette lumière, en général, est blanche, parce que le blanc exprime une clarté pure et sans tache. Cependant elle paraît rouge quelquefois par exception, car la lumière rouge est parmi les lumières colorées la plus chaude et la plus rapide. C'est ainsi que les sœurs du couvent de Sainte-Claire à Ferrare, virent un jour, à Noël, sainte Catherine de Bologne, environnée d'une lumière qui ressemblait à une flamme rouge; de sorte que personne ne pouvait fixer les yeux sur elle. Leur surprise fut d'autant plus grande que la sainte, par suite de ses maladies et des fréquentes pertes de sang qu'elle avait faites, avait un teint jaune-brun. Elle répandait en même temps un parfum délicieux, que l'on ne pouvait comparer avec rien de terrestre en ce genre, et qui la suivait partout où elle allait. (Sa Vie par Paleotti, c. 5, n. 50.)

On raconte dans la vie de Jérôme Gratien de l'ordre des Carmes, qu'il vit un jour, pendant l'Office du matin, un rayon de lumière très-brillant, sous la forme d'un globe, dont la pointe partait de son œil et s'étendait jusqu'au ciel en s'élargissant toujours davantage. Il vit clairement alors dans cette lumière sainte Thérèse resplendissant d'un merveilleux éclat, et il l'entendit lui adresser ces paroles : *Nous là-haut, et vous en bas, nous devons être une seule chose par la charité et la pureté; nous en jouissant, vous en souffrant, et ce que nous faisons avec l'essence divine, vous devez le faire avec le Saint-Sacrement. Dis cela à toutes mes filles.* Cette vision et ces périodes ne durèrent qu'un instant, et Jérôme, occupé à chanter avec les autres frères, n'omit pas un seul verset du psaume. Il déclara que cette lumière qu'il avait vue était plus claire et plus pure que celle du soleil, et qu'il l'avait vue aussi bien les yeux fermés que les yeux ouverts, et sans que son œil en fût blessé. Il ne put jamais oublier les paroles qu'il avait entendues, ni la langue dans laquelle elles lui avaient été dites. Cette vision une fois passée, il n'eut pas la moindre tentation d'orgueil, et se mit aussitôt à examiner si elle venait de Dieu ou du démon. Il entendit alors intérieurement une voix qui lui reprocha de perdre le temps à des pensées aussi inutiles, et l'avertit d'étudier plutôt le sens des paroles qu'il avait entendues; après quoi il se trouva consolé et tranquille.

Agnès voit à la Messe la sainte hostie environnée de lumière. Hedwige de Logelheim, pleurant sa misère, voit tout à coup sa cellule inondée de lumière, et sent son intérieur pénétré d'une joie ineffable. Agnès de Blozenheim voit dans la prière, et des yeux du corps, un rayon de lumière descendre du ciel sur sa poitrine, et sent son cœur consumé par un feu intérieur. Adélaïde de Rheinfelden devient transparente en quelque sorte intérieurement et extérieurement pour une de ses compagnes. Elizabeth Kemplin étant un jour en prière devant l'autel, une des sœurs vit au-dessus de sa tête une magnifique étoile; et comme elle approchait pour examiner la chose de plus près, elle vit le visage d'Elizabeth radieux comme celui d'un ange. Herburg était aussi radieux au dedans et au dehors dans ses extases. »

Görres est bien loin, du reste, d'avoir épuisé toute la liste des faits de ce genre. Un grand nombre de saints dont il n'a pas même cité les noms, ont été enveloppés de ces lumières surnaturelles qui remplissaient leurs cellules sous le feu de leurs ardentes prières, où ruisselait de leur cœur, en torrents de lumières, un feu de leur ardente et divine charité! Nous en trouvons un exemple entre mille dans la *Vie de sainte Zite*, par M. le baron de Montreuil.

« Retirée, chaque soir, » dit-il, « dans sa petite chambre, non loin de l'appartement de ses maîtres, sainte Zite s'y enfermait avec soin et se livrait alors à une contemplation affectueuse de la vie et de la mort du Sauveur. Les fins dernières de l'homme, la rapidité de l'existence, l'incertitude du moment de la mort, le jugement à venir, le bonheur des saints, tels étaient les sujets de ses constantes et pieuses méditations. Illuminée de la grâce, elle montait dans ses ravissements jusqu'au trône de Celui qui soutient et console : les témoins contemporains parlent unanimement qu'une lumière surnaturelle s'échappait de toutes les issues de la cellule où elle était abîmée en la présence de son Dieu. »

La vie de Suso nous offre, dans une admirable vision, la signification mystique si religieuse et si profonde de cette lumière surnaturelle, manifestation visible de la charité qui est la vie du cœur, resplendissant de la croix où est gravé le nom du Christ, c'est-à-dire de la lutte douloureuse et militante que les saints poursuivent, en marchant sur les traces du long Calvaire, dont le Verbe vivant de Dieu nous a montré le premier la route.

Un jour que le bienheureux Henri Suso était assis dans sa cellule, il entra dans une extase où il vit sortir de son cœur un rayon d'une pure lumière, et dans son cœur même briller et resplendir une croix d'or magnifique, toute garnie de pierres rares, sur lesquelles était gravé le nom de Jésus. Cette lumière envahissait toute sa poitrine, et il cherchait à la voiler avec ses vêtements; mais les rayons en étaient si abondants et si vifs qu'il ne pouvait en cacher l'éclat.

LUTGARDE (Sainte), religieuse cistercienne, née en 1182, et morte le 16 juin 1246. — Un jour que Lutgarde était ravie en extase, Marie se fit voir à elle. C'était à l'époque des albigeois, une tristesse profonde régnait sur tous ses traits, et son visage était, pour ainsi dire, couvert d'un voile de douleur. La peine que paraissait ressentir la Reine des anges passa comme une flèche aiguë dans le cœur de Lutgarde, qui demanda sur-le-champ, avec de grands sanglots, à sa bien-aimée Souveraine, la cause du chagrin auquel elle semblait en proie et d'où lui venaient à elle, mère et abîme de toute grâce et source de notre joie, la pâleur effrayante répandue sur sa figure et le désordre qui régnait dans toute sa personne. *Pouvez-vous l'ignorer et me le demander?* reprit la Vierge des vierges. *Les erreurs et les crimes de ces temps malheureux ne vous expliquent-ils pas l'état dans lequel je suis? Mon Fils est de nouveau bafoué et crucifié par les partisans du mensonge et par les mauvais Chrétiens; le démon peuple et remplit son infernal séjour des victimes ravies au bercail du bon Pasteur et au ciel, qu'elles devaient orner comme des astres; en faut-il davantage pour me remplir d'amertume? O vous donc qui m'aimez autant qu'une fille tendre peut aimer sa mère charnelle, vous qui vous exercez sans cesse à compatir aux maux que j'ai endurés dans la Passion de mon Fils, vous qui trouvez vos délices à souffrir avec moi, à pleurer avec moi, prenez part aussi aux peines que me causent les crimes et les malheurs de la terre; imposez-vous un jeûne austère de sept années, afin d'apaiser, par là la colère de mon Fils, qui finirait par éclater et par punir sévèrement le monde.*

Lutgarde, qui était aussi avide de jeûnes et de mortifications que les hommes les plus sensuels le sont de voluptés, s'empressa d'obéir; et, durant l'espace de sept ans, elle ne vécut que de pain et ne but que de la bière. Il y eut même ceci de miraculeux dans son abstinence, que quand, pour se soumettre aux ordres de ses supérieures, elle voulait prendre autre chose, rien de solide ne pouvait passer par l'œsophage. Cette fidé-

lité aux prescriptions de sa royale Maitresse lui attira, de sa part, de nouvelles faveurs; car, lorsqu'elle eut ainsi passé une année entière dans ces rudes austérités, la sainte Vierge quittait souvent son céleste séjour pour venir la visiter. Souvent elle se fit accompagner de saint Jean-Baptiste, auquel sainte Lutgarde rendait un culte tout spécial. Souvent aussi Marie, escortée d'esprits bienheureux, accompagna Lutgarde allant à la sainte table; alors les séraphins la plaçaient au milieu d'eux et la couvraient de leurs ailes de feu.

Cette vierge mourut en 1246. Quelques années avant sa mort, elle recevait presque tous les jours la visite de Marie ou celle de quelques-uns des habitants du ciel, soit anges, soit bienheureux. Le P. Poirée dit qu'au moment de sa sortie de ce monde, la sainte Vierge, accompagnée du glorieux Précurseur, vint convier Lutgarde aux noces éternelles, en lui disant : *C'est assez, c'est assez demeurer en terre; les esprits bienheureux et tous les élus du ciel vous attendent et se réjouissent déjà de vous voir là-haut avec eux.*

Nous lisons d'autre part, dans les *Recherches édifiantes et curieuses sur la personne de la bienheureuse vierge Marie, Mère de Dieu*, par M. l'abbé P. Pascal, que sainte Lutgarde aimait singulièrement à réciter ces paroles du *Te Deum* : *Vous êtes le roi de gloire, ô Jésus! vous êtes le Fils éternel du Père; et cependant, afin de sauver l'homme, vous n'avez pas dédaigné d'être conçu et enfermé dans le sein d'une vierge: « Tu rex gloriæ Christe: tu Patris sempiternus es Filius; tu ad liberandum suscepturus hominem non horruisti virginis uterum. »* Et qu'un jour la sainte Vierge lui apparaissant tandis qu'elle récitait ces belles paroles, lui témoigna que la dévotion qu'elle avait pour cette formule de prière lui était très-agréable à elle-même, parce qu'elles lui rappelaient ces paroles, le bonheur qu'elle avait eu de devenir la Mère du Fils de Dieu. (PAUL SAUSSERET; *Apparitions et révélations de la sainte Vierge*; THOMAS DE CANTIPRÉ; BZOVIVS; POIRÉE. *Tripl. cour.*, etc.)

M

MACEDONE. — Théodoret rapporte que plusieurs malades, parmi lesquels il cite sa propre mère, furent miraculeusement guéris avec de l'eau sur laquelle saint Macédone, anachorète en Syrie, avait fait le signe de la croix. Le même Théodoret assure que ce fut par les prières de ce saint anachorète que sa mère reçut un second bienfait. Elle était stérile depuis treize ans de mariage, et elle obtint un fils, et ce fils, c'était moi, ajoute le célèbre évêque de Cyr. Saint Macédone mourut en 430.

MALACHIE (Saint), — archevêque d'Armagh, arrêta, par ses prières la peste qui ra-

vageait son diocèse. En passant par Ivrée, en Piémont, il rendit la santé à un enfant malade qui allait mourir. Il s'embarqua ensuite pour l'Ecosse, parce que le roi David l'avait prié de venir rendre la santé à son fils Henri qui était dangereusement malade. Arrivé près du jeune prince, il l'assura qu'il ne mourrait pas cette fois et jeta sur lui de l'eau bénite : le lendemain, Henri se trouva parfaitement guéri. Dans le nombre des miracles que Malachie continua d'opérer, on cite la résurrection d'une femme qui, se trouvant dangereusement malade, envoya chercher le saint pour lui donner l'extrême-onc-

tion. Malachie se disposait à lui administrer ce sacrement, lorsque les parents et les amis de cette femme furent d'avis de différer la cérémonie jusqu'au lendemain. Elle mourut pendant la nuit, et Malachie étant accouru ne trouva plus qu'un cadavre. Désolé, il lève les mains au ciel et s'écrie en gémissant que lui seul est coupable d'un délai aussi funeste. S'étant mis à genoux, il exhorte les habitants à imiter son exemple, et le reste de la nuit se passa en prières. Au point du jour, la malade donne des signes de vie, ouvre les yeux et reconnaît le saint évêque, qui lui administre aussitôt l'extrême-onction. Cette femme recouvra la santé et mourut plus tard de la mort des justes. Malachie guérit encore à Gissurn, en Angleterre, une femme affligée d'un horrible tancer. Il connaissait le jour où Dieu devait l'appeler à lui et qui fut le 2 novembre 1148. Parmi ceux qui assistaient à ses funérailles se trouvait un jeune homme qui avait le bras paralysé. Saint Bernard le fit approcher et plaça son bras sur la main du saint évêque et il fut guéri sur-le-champ. Pendant que le saint abbé célébrait une Messe de *Requiem* pour le repos de son âme, il apprit par révélation qu'il était dans la gloire.

MANNE MYSTIQUE. — Nous avons vu la vie surnaturelle se révéler dans le corps des saints par des effets vraiment extraordinaires, comme dans les **FORMATIONS PLASTIQUES**, et se manifester même extérieurement par la production de certaines substances. (*Voy. HUILE.*) Il en est ainsi pour la manne mystique dont nous allons parler. Cet ordre de phénomènes arriva plusieurs fois à Agnès de Monte-Pulciano. « Elle était souvent, » dit l'auteur de la *Mystique*, « élevée en l'air dans sa prière, et son manteau se trouvait alors couvert comme d'une manne blanche. Les sœurs du monastère l'ayant laissée un jour en extase dans sa cellule, trouvèrent ensuite son manteau blanc comme la neige par l'effet de cette rosée singulière. Elles voulurent le secouer pour la faire tomber, mais elle les en empêcha. Cette manne avait une forme régulière comme des flocons de neige; c'était celle d'une croix. La même chose arriva lorsque l'évêque lui donna le voile à Proceno. Etant entré avec le clergé pour la cérémonie dans l'église, il trouva celle-ci couverte de cette manne. Tous étaient étonnés, et ne savaient ce que cela voulait dire; mais ce fut bien autre chose lorsqu'ils furent rendus au grand autel, et qu'ils le trouvèrent tout couvert de cette substance; de sorte qu'ils en avaient les mains pleines et qu'ils se la montraient les uns aux autres. Voilà ce que nous raconte Raymond de Capoue, confesseur de sainte Catherine de Sienne, qui, lui-même, était un saint. Il n'avait pas été témoin, il est vrai, de ces faits, mais il avait vécu dans le couvent d'Agnès, et avait pu, par conséquent, les puiser à des sources certaines. Ces faits pourraient paraître le résultat de quelque cause naturelle s'ils étaient isolés, et surtout s'ils ne s'étaient pas renouvelés au tombeau

de la sainte. Sainte Catherine de Sienne, qui avait pour elle une grande vénération, y alla un jour accompagnée de Lysa, son amie, et de quelques sœurs, et appuya sa tête contre celle d'Agnès. Or, il tomba aussitôt d'en haut une rosée qui ressemblait à la manne, et qui couvrit tellement Agnès et Catherine que Lysa put en remplir ses mains. Celle-ci raconta à Raymond ce qui s'était passé : les sœurs qui l'avaient vu confirmèrent son témoignage, et c'est sur leur déclaration que le pieux Dominicain a rapporté le fait dans la *Vie de sainte Catherine*, p. II, c. 17. Peut-être devons-nous voir ici dans ce phénomène la formation d'une substance sacrée que semblent indiquer plusieurs autres faits du même genre; ou bien encore les aromes qui s'échappaient du corps de sainte Agnès sous la forme d'une huile volatile, auront-ils déposé à terre, à l'approche de sainte Catherine, cette manne mystérieuse. On doit, en tout cas, reconnaître là un phénomène appartenant à la Mystique religieuse; car cette manne n'avait point la forme naturelle de l'étoile, mais la forme mystique de la croix. »

Voici comment, dans la *Vie de sainte Catherine de Sienne*, le B. Raymond de Capoue rapporte le fait dont Görres ne donne ici qu'un incomplet résumé. « Sainte Catherine de Sienne, » dit-il, « était allée au tombeau de la bienheureuse Agnès de Montepulciano, pour y consacrer deux de ses nièces, au service des autels. Dès qu'elle fut arrivée, elle se rendit auprès du corps de la sainte avec ses compagnes et quelques religieuses du couvent; mais elle ne se mit point à ses pieds comme la première fois et s'approcha toute joyeuse de la tête (*Voy. PIED*); elle voulait sans doute, dans son humilité, éviter ce qui était arrivé, quand elle avait voulu lui baiser les pieds : ou peut-être se rappela-t-elle que Marie-Madeleine avait d'abord versé ses parfums sur les pieds du Sauveur et les avait ensuite répandus sur sa tête. Elle posa son visage sur les ornements d'or et de soie qui couvrent le visage d'Agnès, et elle resta dans cette position pendant longtemps; puis elle se tourna doucement vers Lysa, sa compagne et sa belle-sœur qui vit encore et qui était la mère des deux nièces qu'elle avait amenées, et elle lui dit en souriant : *Comment ne remarquez-vous pas le présent que le ciel nous envoie : ne soyez donc pas ingrate!* A ces mots, Lysa et les autres levèrent les yeux et virent une manne très-fine et très-blanche qui tombait comme une pluie du ciel, et qui couvrit non-seulement Agnès et Catherine, mais encore tous les assistants, avec une telle abondance, que Lysa put en remplir sa main. Pour comprendre ce miracle, il faut savoir qu'il se renouvelait très-souvent du vivant d'Agnès, surtout quand elle priait; tellement que les vierges qu'elle nourrissait pour le Seigneur, ne soupçonnant pas un prodige, et voyant son manteau tout blanc, voulaient le secouer; mais elles les en empêchait pour cacher la faveur d'en haut.

La bienheureuse Agnès savait que Catherine de Sienne devait être un jour sa compagne dans le ciel; elle voulut lui faire partager aussi sur la terre ses grâces et ses honneurs. Cette manne, par la blancheur et la finesse de ses grains, signifiait la pureté et l'humilité; et ces deux vertus brillèrent d'une manière toute particulière dans ces deux vierges, comme on a pu le voir dans leurs Vies, que Notre-Seigneur, dans sa miséricorde, m'a permis d'écrire. Ce miracle eut pour témoins les compagnes de Catherine, Lysa entre autres, qui vit encore : plusieurs religieuses du couvent ont également affirmé devant moi et devant mes frères qui étaient avec moi, que les choses se sont ainsi passées. Beaucoup sont mortes maintenant; mais moi et mes frères, nous nous rappelons parfaitement leurs dispositions: de plus Lysa recueillit la manne qui tombait, la montra et en donna à plusieurs personnes.»

MARCHE EXTATIQUE. — Bien qu'ayant déjà longuement parlé du phénomène de l'EXTASE (*Voy. ce mot*), nous n'avons pu l'envisager dans un seul article sous toutes les formes par lesquelles elle se manifeste. Nous l'avons vue de deux sortes, extase immobile et extase mobile. Nous allons parler ici de cette dernière, en renvoyant pour toutes les explications à ce que nous avons dit plus haut sur l'extase en général.

« Sainte Madeleine de Pazzi, que nous avons déjà citée plus haut à propos de l'extase paisible, nous fournit encore ici un exemple remarquable de l'extase mobile. Lorsque celle-ci s'emparait d'elle, elle n'était point obligée d'interrompre le travail qu'elle avait commencé. Si, par exemple, elle cousait, découpait des feuilles d'or, ou peignait des saintes images, elle continuait souvent des heures entières ces occupations dans l'extase. Quelquefois les sœurs du couvent lui bandaient les yeux ou fermaient les volets des fenêtres; mais rien de tout cela ne la dérangeait, et elle faisait, sans avoir besoin de la lumière du soleil, des ouvrages charmants dont un grand nombre ont été conservés dans son monastère. En cet état, elle allait et venait, montait et descendait les escaliers avec une telle agilité, qu'elle semblait plutôt voler que toucher de ses pieds la terre. Un jour, comme elle pétrissait la pâte pour la communauté, elle entendit, au milieu de son travail, sonner pour la communion. Elle tomba aussitôt en extase, et courut telle qu'elle était, les bras nus, la pâte aux mains, à l'endroit où les sœurs étaient assemblées, sans remarquer l'état où elle était. Une autre fois, le signal de la confession ayant été donné pendant qu'elle mangeait, elle alla se présenter au confessionnal son assiette à la main, au grand étonnement des religieuses qui affirmèrent plus tard ce fait par serment.

Un jour elle eut une extase en allant au dortoir avec les novices; au bout de quelques instants elle ôta ses souliers et ses bas, entra dans sa cellule, ôta tout ce qui s'y trouvait, jusqu'à un petit crucifix qui était

sur un autel, vida son lit, se rendit au vestiaire des sœurs, prit l'habit le plus mauvais qu'elle put trouver pour s'en revêtir, puis enfin se mit à genoux et entonna le *Te Deum*, les yeux levés vers le ciel. Lorsqu'il fut terminé, elle se releva, porta chez la prieure, après les avoir empaquetés, les vêtements qu'elle avait ôtés, en lui disant qu'elle avait reçu l'ordre de porter désormais les habits qu'elle avait sur elle. Après cela elle alla au chœur, monta sur l'autel qui s'y trouvait, et prenant avec sa main la main d'une statue de la sainte Vierge, elle écrivit, disait-elle, dans les mains de la pauvre de Marie le vœu irrévocable de chasteté, de pureté et d'obéissance. Ses supérieurs voulurent, pour l'éprouver l'empêcher d'accomplir les choses qu'elle avait vouées à Dieu en dehors de ce qui était prescrit par la règle. Elle se soumit sans hésiter à leur décision; mais elle sentit aussitôt une douleur aux pieds qui l'empêchait de se tenir droite. La prieure lui conseilla de se faire violence et de marcher. Elle l'essaya; mais son état empira tellement qu'elle ne pouvait plus marcher que sur les mains et les genoux, et que les sœurs étaient obligées de la porter sur leurs bras à la communion. Ses supérieurs cependant persistèrent dans leur résolution; ils ne cédèrent que lorsqu'ils virent que les douleurs devenaient toujours plus violentes. Au moment même où elle ôta ses souliers, elle sentit tomber les liens qui avaient retenu jusque-là ses pieds, et les douleurs disparurent; de sorte qu'elle put marcher désormais sans peine, et qu'elle alla se jeter au pied de l'image de la sainte Vierge, pour lui rendre grâces.

Si en ce cas un obstacle extérieur avait lié ses mouvements, l'Esprit de Dieu, lorsqu'elle s'abandonnait à lui, la délivrait de telle sorte qu'elle n'avait plus à craindre aucun danger. A la fête de l'Invention de la sainte croix, le 3 mai 1592, elle traversa le chœur, monta sans échelle et sans le secours de personne jusqu'à la corniche de l'église, haute de quinze coudées et large seulement de huit pouces; et se tenant sur elle sans avoir peur, elle détacha un crucifix, après en avoir ôté les clous, le pressa contre son cœur, descendit avec lui, le donna à baiser aux sœurs et l'essuya de son voile comme s'il eût été couvert de sueur. C'était à donner le vertige à tous ceux qui la voyaient. Si Dieu lui faisait goûter, voir ou comprendre quelque chose de sa grandeur infinie, ne pouvant renfermer dans son cœur la joie ineffable qui le remplissait, elle l'exprimait au dehors par des signes, des airs, des gestes; elle sautait et dansait avec une telle agilité, qu'on l'eût prise pour un esprit apparaissant sous une forme visible. On la voyait alors tourner autour de la cellule où elle était, tantôt se prosternant à terre comme devant le trône de la Divinité, tantôt se tenir immobile et regarder d'un œil fixe le ciel, comme si elle eût voulu s'élever au-dessus de la terre. C'est surtout dans l'année 1585 que cet état se montra plus persistant chez elle, car il dura huit jours depuis la

Pentecôte; de sorte qu'elle ne revenait à elle que deux heures environ par jour, afin de remplir ses obligations. Pendant ces huit jours, elle reçut chaque matin le Saint-Esprit sous une forme différente, sous celle du feu, d'une colombe, d'un fleuve, d'une colonne, d'un nuage, de langues de feu ou de zéphyr. Elle était si joyeuse et si radieuse, que c'était merveille de la voir. » (Sa Vie, par V. PUCCINI, c. 4, ou par Vis.-Vir. CEFARI, c. 6.)

Sainte Françoise Romaine passait souvent de l'extase tranquille à l'extase mobile. Dans la première, qui la prenait ordinairement au commencement de la Messe, elle ressemblait à une statue de marbre, et personne alors ne pouvait, même avec les plus grands efforts, séparer ses mains qu'elle tenait croisées sur sa poitrine. Mais cette roideur de son corps ne l'empêchait point d'aller avec les autres à la sainte table lorsqu'on donnait la communion, de recevoir celle-ci et de retourner à sa place. Quoique étant hors d'elle-même en cet état, elle était toujours sous la puissance de son confesseur. Si elle était à genoux et qu'il lui commandât de se relever, elle le faisait aussitôt. S'il voulait qu'elle s'assît ou qu'elle marchât, elle obéissait avec la même promptitude. Elle répondait à toutes ses questions, mais elle restait immobile comme une pierre pour tous les autres; ils avaient beau l'appeler, la secouer, lui commander en vertu de l'obéissance, elle n'entendait et ne sentait rien. Elle fut un jour surprise par une extase mobile dans l'église de Sainte-Marie, au delà du Tibre. Son confesseur Mateotti lui ordonna d'aller adorer le Saint-Sacrement et de se tenir devant lui autant de temps que Notre-Seigneur le permettrait. Elle se leva aussitôt, joignit les mains, alla au lieu où était le Saint-Sacrement, se mit à genoux à l'entrée de la chapelle, y resta jusqu'à la fin du sermon, puis se releva et revint au lieu où elle était auparavant. Toutes les fois qu'elle revenait de l'extase, elle restait pendant quelque temps privée de la vue, et ne la recouvrait que peu à peu. » (*La Mystique* par GÖRRES.) Nous croyons superflu de compléter ces faits par d'autres, qui n'ajoutent du reste rien de particulièrement remarquable à l'étude de ces phénomènes.

MARCHE SUR L'EAU. — Nous avons déjà cité précédemment plusieurs faits de ce genre, particulièrement de Benoîte, la bergère du Laus. (*Voy. Eau.*) Mais ces faits innombrables se retrouvent dans la vie d'une multitude de saints. Elevée à un haut degré dans la vie surnaturelle, l'âme affranchit le corps, en partie du moins, et par un acte de foi profonde, des lois de la pesanteur, et alors se continue le miracle de saint Pierre marchant sur les eaux. C'est ce que remarque en ces termes dans les passages suivants l'auteur de *la Mystique* : « Lorsque l'inspiration d'en haut, » dit-il, « continuant son œuvre, rompt les liens qui attachent le corps à la terre, celui-là n'a plus besoin de s'appuyer sur celle-ci pour se tenir en équilib-

bre, et l'eau suffit pour le porter. La marche sur l'eau se rattache donc à la marche extatique et n'en est que le développement. Il ne manque pas de faits de ce genre dans les vies des saints et des mystiques. Saint Pierre d'Alcantara, dans un de ses voyages, trouva la Guadiana enflée par les pluies, sans pouvoir se procurer une barque pour passer. Il leva aussitôt les yeux vers le ciel, fit le signe de la croix avec un grand esprit de foi, et dit à son compagnon : « Mon fils, ayez confiance en Dieu; levez un peu votre vêtement, et suivez-moi. » Ils entrèrent résolument dans le fleuve, et passèrent sur l'autre rive, n'ayant de l'eau que jusqu'à la cheville du pied. Une autre fois, comme il passait par Alcantara pour aller à Pedrosa, il perdit de vue ses compagnons de voyage, et plongé dans la lecture d'un livre pieux, il arriva sur le bord d'une grande rivière formée par deux autres, celle d'Alagon et de Mareta. Toujours occupé de l'objet qui captivait son attention, il n'aperçut point la violence avec laquelle les eaux enflées par la pluie coulaient devant lui, et continua sa route à travers la rivière comme s'il eût marché sur la terre ferme. En vain ceux qui attendaient la barque sur le rivage crièrent après lui pour l'avertir quand ils le virent approcher du fleuve, il n'entendit rien; et lorsqu'il fut arrivé à l'autre rive, ceux qui y étaient et qui l'avaient vu traverser ainsi miraculeusement les flots se jetèrent à ses pieds, fondant en larmes, et l'honorèrent comme un saint. Revenant alors à lui, il fut étonné et confus. Puis, ayant appris des autres ce qui s'était passé, il se retourna, vit la rivière et ses compagnons sur l'autre bord. A cette vue, il se prosterna aussitôt pour rendre grâces à Dieu.

Une autre fois encore, comme il allait de Truxillo à la Vicieuse, au lieu de faire un détour de six milles pour aller trouver le pont de Jaraiceo, il traversa la rivière d'Almonte enflée par les pluies, et l'eau lui venait à peine aux genoux, comme il le raconta lui-même aux Pères quand il fut arrivé. Ils trouvèrent le lendemain les eaux de la rivière s'élevant encore à la hauteur d'une pique. Une autre fois, étant arrivé sur les bords du Tage, dans une nuit obscure, il aperçut à l'autre rive une lumière merveilleuse, et s'avança aussitôt vers elle. La clarté de cette lumière semblait l'éblouir; de sorte que ses sens étant liés, il ne vit point le fleuve et n'entendit point le bruit des vagues, mais continua sa route comme s'il eût marché sur la terre. Arrivé à l'autre bord, il aperçut la maison du batelier; et croyant qu'il était encore de l'autre côté de la rivière, il frappa à la porte et le pria de lui faire passer l'eau, parce qu'il voulait aller à Algarabellas. Le batelier le prit pour un fou, et lui conseilla enfin d'attendre que le jour fût venu. Le saint étonné vit alors qu'il avait déjà passé la rivière. » (Sa Vie, p. 79, 105, 130, 131.)

La même chose est arrivée à d'autres saints encore. Ainsi l'on raconte que sainte Alwe

passa la Seine à pied sec; l'archevêque Bogumill, la Werta; Marie d'Oignies, la Sambre; sainte Jutte, la Nahe. Lorsque saint Macaire, s'en retournant à son couvent après avoir travaillé dans les champs, ne trouvait pas de barque pour traverser un ruisseau très-rapide qui se trouvait sur sa route, il le passait sans difficulté. On vit souvent Apollinaire, dix-septième abbé du Mont-Cassin après saint Benoît, marcher sur les eaux comme saint Pierre; saint Mandhog marchait sur le lac de Dergdere; Conrad, évêque de Constance, sur le lac de ce nom; sainte Brigitte de Kildar, sur la Sanne, après l'avoir bénie auparavant; saint Dominique en fit autant, après avoir fait d'abord le signe de la croix. Une autre fois, c'est une jeune fille qui, fuyant les poursuites d'un libertin, gagne le bord de la Seine, et traverse le fleuve, comme si l'extrémité où elle se trouvait lui eût donné des ailes. D'autres fois encore, c'est un saint qui traverse une rivière au nom de Dieu, parce qu'un batelier refuse de le passer dans sa barque. Ailleurs, c'est un jeune homme qui s'offre pour guide, et montre un pont que l'on ne peut plus trouver ensuite. On raconte qu'Antoine de Paul ayant été envoyé dans sa jeunesse par sa mère vers saint Cajetan, à Naples, y rencontra dans son voyage un vénérable vieillard, en qui il reconnut plus tard le saint lui-même, et que, lorsqu'ils furent arrivés près d'une rivière où il n'y avait pas de bac, le vieillard lui recommanda de se tenir fortement à sa ceinture, et disparut ensuite après avoir passé heureusement le ruisseau. (POPE, *Sur les miracles de saint Cajetan*, n° 184.)

Quelquefois les saints sont transportés tout d'un coup d'une rivière à l'autre sans qu'on sache comment cela leur est arrivé, comme il arriva à sainte Thérèse allant avec quelques sœurs fonder le couvent de Talamina. (*Histoire des Déchaussées*, par F. de SAINT-MARIE, liv. III, c. 33.) Une autre fois les saints étendent leur manteau sur les eaux et s'en servent en guise de nacelle. Ainsi fit saint Bernardin de Sienna allant à Mantoue avec un autre frère, parce que le batelier avait refusé de les recevoir dans son bac avant qu'il eût payé le passage. (Sa Vie, c. 34.) Raymond, de l'ordre des Frères prêcheurs, saint Jean de Capistran, Hilaire le Cistercien firent de même. Matthieu de Bascio passa plusieurs fois de cette manière le Pô et l'Esch. Une fois même, une faction puissante l'ayant chassé de Venise, comme aucun gondolier ne voulait le recevoir dans sa barque par crainte de se compromettre, il passa la mer, et le peuple le reçut avec de joyeuses acclamations, criant : « Soyez le bien-venu, saint Père. » (*Annales des Capucins*, par BOVERIUS, année 1552.)

MARCIEN (Saint), — anachorète en Syrie, fut favorisé du don de la plus sublime contemplation, il puisait dans les communications intimes qu'il entretenait avec Dieu de grandes lumières sur les vérités et les mys-

tères de la foi. Saint Marcien mourut vers l'an 387.

MARGUERITE (Sainte), — fille de Bela, roi de Hongrie (1070), descendant des trois saints rois, saint Etienne, saint Emery et saint Ladistas, sœur de sainte Cunégonde, nièce de sainte Elisabeth, petite-nièce de sainte Edwige, fut fidèle à ces pieuses traditions de famille, et fervente dans le culte de la Mère de Dieu. « Cette admirable princesse, » dit Poirée (*Triple Couronne*), « étant presque réduite à l'extrémité, la sainte Vierge vint à elle accompagnée d'une troupe innombrable de saints et de bienheureux esprits, et, après l'avoir saluée, lui mit la couronne sur la tête. Elle vit en même temps une échelle qui donnait jusque dans le ciel, par laquelle il lui sembla que la sainte Vierge montait, et qu'elle la suivait pas à pas avec une allégresse indicible, à cause de la couronne de gloire qu'elle portait à sa tête. »

MARGUERITE (Sainte), — vierge et martyre, fut assassinée par des brigands et son corps jeté dans la Dyle, le 2 septembre 1225. Le corps de Marguerite, au lieu d'enfoncer dans l'eau, remonta le cours de la rivière jusqu'au milieu de la ville de Louvain : une lumière brillante l'environnait, et des chants célestes se firent entendre. Plusieurs personnes furent témoins de ce prodige, entre autres Henri I^{er}, duc de Lorraine et de Brabant, qui était venu à son château de Burght.

MARGUERITE (La bienheureuse), de l'illustre famille Colonia, à Rome. — Une nuit qu'elle dormait paisiblement, la sainte Vierge lui apparut dans un char éclatant, et elle lui dit : *Marguerite, j'ai entendu ta prière; sois ferme, persévère, et tu m'auras pour appui.* Cette vision remplit Marguerite d'une ineffable joie, et le sentiment de bonheur qu'elle laissa en elle fut si vif que cette servante de Dieu fut deux jours sans prendre de nourriture. A partir de ce moment, elle sentit encore augmenter en elle le mépris et le dégoût qu'elle éprouvait déjà pour les plaisirs du monde; sa piété s'accrut d'une manière notable, et, pour récompenser ses nouveaux progrès dans le bien, la bonne Mère des Chrétiens apparut une seconde fois à sa fille bien-aimée et lui fit voir petit à petit et par degrés l'éclatante et céleste beauté de son visage, le plus beau qui soit au ciel après celui de Jésus-Christ. Dire avec quelle ivresse Marguerite reçut cette insigne faveur n'est pas chose possible; nous savons seulement que, dans son ravissement, elle ne trouva rien de mieux que de s'écrier, en prenant le langage des Livres saints : *Quelle est donc celle-ci qui vient à moi, belle comme l'aurore, brillante comme la lune, radieuse comme le soleil?* (*Cant.* vi, 9.) Cette seconde vision eut, comme la première, pour effet d'ajouter encore à sa dévotion, et ce nouvel accroissement de ferveur eut, ajoute-t-on, dès ici-bas pour récompense une troisième apparition qui fut accompagnée des plus abondantes bénédictions. (Paul

SAUSSERET, *App. et révé. de la très-sainte Vierge, Annales des Frères mineurs, Wadding, etc.*)

MARGUERITE (La bienheureuse), du tiers ordre de Saint-Dominique, mourut à Ypres en Flandre, en 1334. — Accablée des tortures de l'esprit et du corps, elle eut une apparition de la Mère de Dieu qui s'entre tint longuement avec elle, puis, la touchant à la poitrine, lui dit : *Je te guéris, ma fille, dans l'âme et dans le corps, et je te donne l'assurance que mon Fils t'a pardonné toutes les fautes de ta vie.* Marguerite vit encore Jésus et sa divine Mère à ses derniers moments. Ils venaient la rassurer contre les terreurs de la mort.

MARGUERITE DE SAVOIE (La bienheureuse), de l'illustre maison de Savoie, se fit religieuse dans un couvent de l'ordre de Saint-Dominique. — Dans une vision où Notre-Seigneur lui apparut, il lui donna le choix entre trois épreuves, la calomnie, la persécution et la maladie, et Marguerite accepta les trois choses ensemble avec un admirable dévouement, qui fut récompensé par des faveurs extraordinaires. Très-souvent, pendant ses oraisons, elle était ravie en extase, et elle obtenait dans la prière ce qu'elle demandait. Ainsi sa nièce Amédée étant affligée d'une maladie dont les médecins désespéraient, elle lui rendit la santé en priant pour elle; ainsi encore, un pauvre laboureur, dont le champ avait été ravagé par la grêle, obtint par son entremise une abondante récolte. La bienheureuse Marguerite mourut en 1467. Les miracles qu'elle avait opérés pendant sa vie et après sa mort déterminèrent Clément X à la béatifier. Voici ce que rapporte à son sujet M. Paul Sausseret, dans son beau livre des *Apparitions et révélations de la très-sainte Vierge*. « Comme elle avait la goutte aux pieds, » dit-il, « et qu'elle souffrait horriblement, elle pria Notre-Seigneur d'apaiser du moins un peu l'intensité de ses douleurs. Sa prière fut si fervente, si humble, si résignée, que la Vierge tout aimable daigna descendre du ciel, et déclarer à Marguerite que la volonté de Dieu était qu'elle endurât patiemment ce mal jusqu'à la fin de ses jours. C'était mettre Marguerite à une rude épreuve; elle la subit cependant, semblable à un chêne robuste que la tempête bat sans pouvoir le renverser. Marguerite se résigna, et finit non-seulement par supporter courageusement, mais même par aimer ses souffrances. Aussi mérita-t-elle une seconde apparition de la Reine des cieux. Voici à quelle occasion. Sa petite-fille, qui, depuis, se maria au roi de Chypre, étant dans un état tel que les médecins désespéraient de pouvoir la sauver, Marguerite implora pour elle la bonté de Jésus et de sa sainte Mère. Ce ne fut pas inutilement; car la nuit même qui semblait être la dernière de la jeune princesse, Marie, Mère de Dieu, se présenta à la royale et pieuse Dominicaine, et lui apprit que ses prières avaient été exaucées et que sa chère petite-fille recouvrerait la santé. En effet, la

guérison suivit de près cette promesse. » (*Chronic. Prædicator. Balinghem, etc.*)

MARGUERITE DU SAINT-SACREMENT (La bienheureuse), Carmélite déchaussée qui mourut à Beaune, en Bourgogne, le 26 mai 1648. — Sa Vie écrite par un prêtre de l'Oratoire, contemporain, et imprimée à Paris en 1654, c'est-à-dire à peine six ans après sa mort, contient le récit des admirables visions, apparitions et révélations dont fut favorisée cette religieuse. Nous regrettons de n'en pouvoir donner ici le détail si plein d'intérêt, et nous nous bornerons au court sommaire qu'en a fait M. P. Sausseret dans le livre que nous venons de citer à l'article qui précède. « Elle avait eu à soutenir, » dit-il, « les plus terribles luttes contre l'ange des ténèbres. D'un autre côté, Jésus-Christ lui avait fait sentir une grande partie des souffrances qu'il avait lui-même endurées dans le cours de sa Passion. Puis, par compensation, il l'avait inondée de consolations célestes, à tel point que le cœur de cette servante de Dieu en avait débordé et qu'elle avait pu dire comme le grand Apôtre : *J'abonde, je surabonde de bonheur, abundo et superabundo gaudio.* (II Cor. vii, 4.) Souvent le chaste amant des âmes virginales avait visité Marguerite sous une forme sensible et lui avait donné, en personne, ses divines instructions. Elle avait aussi vu des anges du ciel qui lui étaient envoyés par celui qui est leur Roi. Une fois même Jésus-Christ, en habits sacerdotaux, lui apparut visiblement et lui donna la communion. Marguerite fut souvent tourmentée par le démon, mais elle recourut à Marie, et Marie lui apparut. Marguerite la vit éloigner d'elle les esprits malfaisants; et cette vue la remplit d'une indicible confiance. Plus tard, elle vit encore plus de cinq fois cette même Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras maternels; et elle reçut d'elle d'ineffables consolations. Mais dans toutes ces apparitions, la plus remarquable, peut-être, est celle dont elle fut honorée le 8 septembre, jour de la Nativité. Ce jour-là, Marguerite vit les cieux ouverts, et, dans ces cieux, les bienheureux qui les habitent et qui présentaient alors, avec une grande humilité et un profond respect, des fleurs, des palmes et des couronnes à leur glorieuse Reine, en s'écriant : *C'est aujourd'hui le jour de la naissance de la Mère de Dieu, notre auguste souveraine.* Avant d'être religieuse, Marguerite avait été guérie d'une grande paralysie dont le démon l'avait frappée, et elle en avait été délivrée par la vertu secrète du scapulaire. »

MARIAGE MYSTIQUE. — Nous n'avons cessé, depuis le début de ce livre, de montrer comment l'union de l'âme à Dieu est le principe de toute la vie mystique, et parlant de tous les phénomènes surnaturels, tant intérieurs qu'extérieurs, qu'elle révèle. Mais cette union, dont la plénitude et la consommation finale n'ont lieu qu'après la mort et dans l'éternité, s'accomplit dès cette terre d'une manière plus ou moins parfaite. Toutes les œuvres des mystiques n'ont

pour but que de nous faire connaître, par une analyse pleine et profonde des divers états de l'âme humaine, les divers degrés successifs de l'accomplissement de cette union divine. Sainte Thérèse, longtemps condamnée par ses propres doutes, et surtout par ceux de ses directeurs, à faire une étude plus minutieuse et plus profonde des différents états de l'âme entrée dans les voies de la vie surnaturelle, est aussi, par cette raison même, celle qui a le plus jeté de clartés vives et saisissantes sur cette étude psychologique. Nous avons déjà vu que dans ses OEuvres, et particulièrement dans son CHATEAU DE L'ÂME (*Voy. ce mot*), elle distingue sept modes ou degrés successifs dans l'état de l'âme par rapport à son union à Dieu : c'est ce qu'elle appelle les sept demeures du château de l'âme. Elles représentent les sept degrés successifs de spiritualisation de l'âme humaine. Le premier qu'on nomme état d'*oraison* n'est autre chose, au point de vue psychologique, qu'une concentration de l'attention sur l'objet de la pensée, qui est Dieu. La condition indispensable de cette oraison c'est l'état de grâce. Pour agir ou pour éprouver une action quelconque, il faut au moins *être*. Or celui qui n'est point en état de grâce, n'a point d'existence réelle, dans le sens religieux et divin de ce mot. Pour pénétrer le sens intime de la parole, qui sert de voile à la vérité divine, c'est-à-dire à Dieu lui-même, l'homme, dans cette première demeure se sert des sens eux-mêmes, c'est-à-dire des objets sensibles, des symboles et des figures. Mais bientôt il cherche à s'élever plus haut, et à s'unir à Dieu non plus seulement par les sens ou les symboles, mais par la pensée, l'intelligence ou la raison. C'est le second degré de la spiritualisation successive de l'âme, ou sa seconde demeure, qu'on nomme ordinairement oraison *mentale*. Ici l'homme ne considère plus l'ordre entier des choses visibles ou des phénomènes que comme renfermant un sens mystérieux qu'on peut nommer le sens de l'idée ou du rapport, et ce sens caché est l'objet de la mystique dont le domaine proprement dit commence là seulement à se préciser, la première demeure étant plutôt le point de jonction, les confins de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. Pour progresser dans cette seconde demeure et arriver à la troisième, il faut que l'homme, conformant sa vie pratique à la théorie, n'accomplisse plus aucun acte visible ou des sens qu'en vue de la pensée, de l'acte intellectuel qui en est le but réel, le sens mystique, la destination finale, tout ce qui est du temps, de la terre et du monde devenant simple figure et symbole de ce qui est de l'éternité, du ciel et de Dieu. En avançant toujours l'homme s'aperçoit que la pensée de son esprit n'est elle-même qu'une particularisation individuelle, bornée et finie de la Parole, du Verbe même de Dieu qu'elle cache même en paraissant la révéler, voile encore de la vérité divine qu'il faut soule-

ver pour contempler la vérité elle-même, qui est derrière. Dès qu'il a fait ce pas, il est entré dans le troisième degré de la spiritualisation successive de l'âme humaine. C'est le plus difficile à traverser. C'est celui que saint Jean de la Croix nomme la *nuît obscure*, et dont il nous donne une description si profonde. Ici, dit-il, il faut que l'homme arrive à la nudité absolue, au vide complet, et que se dépouillant de toutes ses facultés, il renonce à ses propres sentiments, à ses propres pensées, à ses propres volontés, à lui-même en un mot, car là est l'apprentissage du vrai chemin de la croix, de l'abnégation. (*Voy. du reste à ce sujet JEAN DE LA CROIX (Saint)*). Le passage par cette troisième demeure explique seul, et explique parfaitement cet état de sécheresse, de délaissement, de tentation, d'abandon, de nuit obscure, en un mot, par lesquels nous voyons tant de grands saints passer souvent une partie considérable de leur vie, Dieu les ayant destinés surtout aux épreuves de cette troisième demeure. L'homme s'étant dépouillé par l'abnégation de ses sentiments, pensées et volontés propres pour ne plus voir que le néant de lui-même, entre ainsi par l'humilité dans la quatrième demeure nommée oraison de *quiétude*. En effet la conséquence de ce renoncement complet à soi-même, de cet abandon sans réserve de soi entre les mains de Dieu, c'est le principe de la moindre action, c'est-à-dire du repos ou de la quiétude. De quoi peut s'attrister, se préoccuper, s'émouvoir celui qui a renoncé à tout et à lui-même. « Cela se fait, » dit sainte Thérèse, « en recueillant au dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute céleste. Ces puissances ne s'endorment point néanmoins, mais la seule volonté agit, sans savoir en quelle manière elle agit : elle sait seulement qu'elle est captive, et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. » (*OEuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 108.) Cet état de quiétude, bien loin de conclure à l'immobilisme, conclut au contraire à la seule activité réelle et vraie, à celle dont le principe est en Dieu. De là la cinquième demeure ou le cinquième degré de la spiritualisation successive de l'âme humaine qu'on nomme l'état d'*union*, parce que l'homme, uni à Dieu, n'a plus d'autre principe de volonté que la volonté même de Dieu. Sainte Thérèse le compare à l'arrosement, à la fertilisation d'un jardin par l'irrigation. Le jardinier n'a plus qu'à vider ou creuser le sol pour y laisser aller de lui-même le courant abondant des eaux naturelles. Ce courant c'est l'Esprit divin, c'est la grâce même de Dieu, agissant d'elle-même dans l'homme, qui n'a qu'à enlever les obstacles qui arrêtent ou tarissent son cours. Dans cet état, l'homme, ayant un souverain mépris pour toutes les choses visibles et pour lui-même, accomplit dans la paix, la sérénité et la joie de son âme, la volonté de Dieu, telle

qu'elle lui est signifiée par le Verbe même de Dieu parlant au fond de sa conscience, par la voix du Christ et de l'Église, et par toutes les circonstances extérieures que Dieu veut ou permet : l'âme restant toujours dans une sainte et complète indifférence pour toutes les choses en elles-mêmes, que ce qu'elle ait à accepter soit la gloire ou l'opprobre, la richesse ou la pauvreté, le bonheur ou la souffrance, la santé ou la maladie, la vie ou la mort, unie qu'elle est à la volonté seule de Dieu. Parvenue aux limites de cet état, l'âme pénètre dans la sixième demeure ou le sixième degré successif de sa spiritualisation qu'on appelle l'oraison d'extase. La sainte indifférence en effet n'est que la forme préalable et négative de l'amour, dont la forme définitive et positive est l'extase, transport de l'âme au-dessus et en dehors d'elle-même. On peut s'unir à la volonté de Dieu par crainte, par raison, par devoir, par nécessité même, l'union n'en est pas moins réelle, mais alors elle est imparfaite. S'y unir uniquement par amour, voilà le sixième état de spiritualisation, de sanctification et partant de béatitude de l'âme humaine, car l'amour contient en soi-même sa récompense par les ineffables torrents de délices qu'il porte et répand partout avec lui. Aussi les saints ne trouvent-ils point d'expression pour exprimer et pour peindre l'inénarrable félicité de cet état mystique. Ce sont là, disent-ils, les fiançailles de l'âme avec Dieu, que nous trouvons en effet dans l'histoire de la vie de tant d'illustres mystiques. L'amour seul unit réellement et complètement l'âme à Dieu. Mais cet amour lui-même peut avoir deux formes, l'une plus particulièrement sensible, et qui donne lieu à l'oraison d'extase dont nous venons de parler, l'autre plus purement spirituelle, et qui donne lieu au septième ou dernier état de spiritualisation de l'âme, qui a reçu le nom de *ravissement*. « Ici, » dit sainte Thérèse, « ce n'est plus seulement l'amour de l'âme, de l'*anima* ou de ce qui anime notre corps, forme et substance de notre individualité, c'est comme l'esprit de l'âme ou sa forme supérieure, universelle et divine, non que la personnalité ou l'âme puisse jamais se diviser d'avec l'esprit, qui en est la vie, mais notre personnalité devenant elle-même purement spirituelle, nous aimons Dieu de l'amour universel ou divin lui-même, nous aimons Dieu avec le cœur même de Dieu placé en nous par lui. Alors l'âme renonçant à tout ce qu'elle avait encore de corporel pour n'être qu'un pur esprit, capable de s'unir, par une union toute céleste, à l'Esprit incréé, le voit, l'aime, le sert et l'adore au-dessus et en dehors de toutes les formes créées comme sous toutes ces formes elles-mêmes. C'est là ce qu'on nomme *mariage mystique*, parce que c'est l'union parfaite, le ciel, Dieu lui-même en nous, dont l'éternité n'est que la plénitude et la consommation finale. »

Ces explications préliminaires étaient indispensables pour bien faire comprendre les

passages suivants où sainte Thérèse parle en ces termes du mariage mystique : « Lorsqu'il plaît à Dieu, » dit-elle, « d'avoir compassion de ce qu'a souffert et souffre une âme par son ardent désir de le posséder, et qu'il a déjà résolu de la prendre pour son épouse, il la fait entrer dans cette septième demeure avant que d'achever ce mariage spirituel. Car le ciel n'est pas son seul séjour, il en a aussi un dans l'âme que l'on peut nommer un autre ciel. Comme vous ne voyez point l'âme, il vous importe beaucoup, mes sœurs, de ne pas vous imaginer que c'est une chose sombre et obscure qui n'a point d'autre lumière que celle qui nous paraît. Cela serait vrai à l'égard des âmes qui ne sont point en grâce; non que le Soleil de justice ait manqué en les créant de les illuminer, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir la lumière, comme j'en ai dit dans la première demeure. »

Nous devons considérer l'âme non pas comme resserrée dans d'étroites bornes, mais comme un monde intérieur dans lequel se trouvent toutes les demeures dont j'ai parlé. Il est bien juste que cela soit de la sorte puisque le Créateur du ciel et de la terre daigne y habiter.

Quand il plaît à cette éternelle Majesté de la tant honorer que de contracter avec elle ce divin mariage, il commence par la faire entrer dans cette septième demeure qu'il a choisie pour lui-même, et l'unit à lui d'une manière différente à celle des autres ravissements. Car encore que je ne doute point qu'il ne l'eût aussi unie à lui dans l'oraison que j'ai nommée d'union, il ne paraissait pas à l'âme qu'il voulût comme alors la faire entrer dans lui-même ainsi que dans son centre, si ce n'était par sa partie supérieure. Mais il importe peu de savoir en quelle sorte cela se fait, il suffit de dire que l'âme, dans l'oraison d'union, se trouve comme saint Paul lors de sa conversion tellement privée de sentiment qu'elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien à la faveur qu'elle reçoit, parce que l'extrême plaisir dont elle jouit en se trouvant si proche de Dieu, suspend toutes ses puissances. Ici il n'en va pas de même, parce que Dieu fait tomber les écailles de dessus les yeux de l'âme, afin qu'elle voie et comprenne quelque chose de la grâce qu'il lui fait.

L'âme se trouve donc introduite dans cette dernière demeure par une vision intellectuelle, et par une certaine représentation de la vérité. La très-sainte Trinité se montre alors à elle, ce qui commence par une espèce de nuée tout éclatante de lumière qui se présente à son esprit, dans laquelle, par une connaissance admirable qui lui est donnée, ces trois personnes divines lui paraissent distinctes et séparées, elle comprend en même temps avec une entière certitude, qu'elles ne sont toutes ensemble qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu, en sorte que l'on peut dire que l'âme connaît et voit comme avec les yeux ce que nous ne con-

naïssons ici que par la foi, quoique ce ne soit pas avec des yeux corporels qu'elle le voit, puisque cette vision n'est pas représentative.

Ces trois divines personnes se communiquent alors à l'âme, lui parlent, et lui font comprendre le sens de ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile : Que lui, son Père, et le Saint-Esprit établiront leur demeure dans les âmes qui aiment et qui gardent ses commandements. (*Joan. xiv, 23.*)

Mon Dieu, qu'il y a de différence entre entendre dire et croire ces paroles, ou comprendre en la manière que je viens de le rapporter, combien elles sont véritables ! L'étonnement de cette âme va toujours croissant, parce qu'il lui semble de plus en plus que ces trois divines personnes ne se séparent point d'elle, et qu'elle est toujours dans leur compagnie, comme elle le voit clairement de la manière que je l'ai dit, c'est-à-dire, dans le plus intérieur d'elle-même, qui est comme un abîme si profond, qu'étant aussi ignorante que je le suis, je ne puis le bien représenter.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme est en cet état si hors d'elle-même, qu'elle ne peut penser à quoi que ce soit. Je vous assure qu'au contraire elle est beaucoup plus appliquée que jamais à tout ce qui regarde le service de Dieu ; mais lorsqu'on ne lui donne point d'autres occupations, elle demeure tranquille et en repos dans cette heureuse et si agréable compagnie. Car pourvu qu'elle ne manque point à Dieu, je ne crois pas qu'il manque à lui donner une claire connaissance de sa présence, et une grande confiance qu'il ne l'abandonnera point, puisqu'il ne lui a pas fait une si extrême faveur sans avoir dessein qu'elle en profite. Tant s'en faut que cela doive la rendre moins soigneuse de veiller sur elle-même, elle doit, au contraire, s'efforcer plus qu'auparavant de le contenter et de lui plaire.

Il faut remarquer que cette présence de Dieu ne paraît pas toujours si clairement à l'âme que la première fois, où comme en quelques autres occasions, où il lui plaît de l'en favoriser d'une manière plus évidente, parce que, si cela était, il serait impossible à l'âme de s'occuper d'autre chose, ni de communiquer avec personne. Mais encore qu'elle ne connaisse pas toujours, avec une égale lumière, que la très-sainte Trinité lui est présente, elle trouve, toutes les fois qu'elle y pense, qu'elle est en sa compagnie ; de même qu'une personne qui serait avec quelques autres dans une chambre très-claire, viendrait tout d'un coup à ne les plus voir si l'on en fermait les fenêtres, ne laisserait pas néanmoins d'être assurée qu'elles y seraient encore.

Que si vous me demandez si cette personne peut, quand elle le voudrait, ouvrir les fenêtres afin de voir ceux avec qui elle sait qu'elle est dans cette chambre, je répondrai que non. Il n'appartient qu'à Notre-Seigneur d'ouvrir de la sorte l'entendement

de l'âme ; c'est lui faire une assez grande grâce que de ne s'éloigner jamais d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie qu'il tient, à l'âme, la disposer à quelque chose de plus avantageux, puisqu'elle ne saurait n'en point tirer un grand secours pour s'avancer de plus en plus dans la perfection, et être délivrée de ces frayeurs et de ces craintes que nous avons vu qui la troublaient quelquefois, dans les autres faveurs qu'elle recevait. Ainsi, cette personne dont j'ai parlé se trouvait profiter beaucoup en toutes manières, et il lui semblait qu'il n'y avait point de si grands travaux ni d'affaires si difficiles qui pussent faire sortir de cet heureux état la principale partie de son âme.

Mais après cette faveur singulière dont je viens aussi de parler, il lui semblait qu'elle était comme divisée, et dans de très-grandes peines. Elle se plaignait à Notre-Seigneur, ainsi que Marthe se plaignait de Madeleine, de ce que, pendant que cette autre partie de son âme jouissait d'une pleine tranquillité et d'une parfaite joie, elle la laissait dans des travaux et des occupations qui la privaient du bonheur de lui tenir compagnie.

Quoique ceci vous paraisse peut-être une extravagance, c'est néanmoins très-véritable. Car quoique l'âme soit indivisible, ce que je dis n'est point une imagination, et arrive d'ordinaire. C'est ce qui me fait dire que les choses intérieures se voient d'une telle manière, que, bien que l'âme et l'esprit ne soient qu'une même chose, on y remarque une différence presque imperceptible, qui fait qu'il semble quelquefois que l'un agit d'une sorte et l'autre d'une autre, comme le savent ceux qu'il plaît à Notre-Seigneur de mettre en cet état. Il me paraît qu'il y a aussi de la différence entre l'âme et les puissances. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme, elles sont si difficiles à discerner, que je ne pourrais, sans présomption, entreprendre d'en donner l'intelligence. Que s'il plaît à Notre-Seigneur, par un excès de sa bonté, de nous favoriser de ces sortes de grâces, nous comprendrons alors ces grands secrets.

J'ai maintenant à parler de ce mariage tout spirituel et tout divin de l'âme avec Dieu. Je commencerai par dire qu'une si grande faveur, qui va tant au delà de tout ce que nous saurions imaginer, ne peut avoir en cette vie son entier accomplissement et sa dernière perfection, puisque, s'il arrive que nous nous éloignons de Dieu, nous nous trouverons privés de ce merveilleux bonheur.

La première fois que Notre-Seigneur fait une si grande grâce à l'âme, il se montre à elle dans sa très-sainte humanité par une vision représentative, afin qu'elle ne puisse douter de cette insigne faveur dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes sous une autre forme, mais il paraît

ainsi à celle dont j'ai parlé, lorsqu'elle venait de communier. Il était tout resplendissant de lumière, sa beauté était incomparable, et il avait cette majesté dont il éclatait après sa glorieuse résurrection. Il lui dit : *Qu'il était temps qu'elle ne pensât plus qu'à ce qui le regardait ; qu'il prendrait soin d'elle*, et autres paroles semblables qui pénètrent beaucoup plus l'esprit que la langue ne peut l'exprimer.

Vous ne trouverez peut-être, mes sœurs, rien d'extraordinaire en ceci, parce que j'ai dit ailleurs que Notre-Seigneur s'était représenté à cette âme de cette manière. Mais il y avait tant de différence, qu'il la laissa dans l'extérieur tout épouvantée et comme hors d'elle-même, tant à cause de la vivacité et de la force dont cette vision était accompagnée, que de ces paroles si touchantes, et aussi parce qu'excepté la vision précédente dont j'ai parlé, elle n'en avait point encore eu qui l'eût pénétrée de la sorte jusque dans le fond de son intérieur. Outre qu'il faut savoir qu'il y a une très-grande différence entre les visions des précédentes demeures, et qu'il n'y en a pas moins aussi entre ces fiançailles spirituelles et ce mariage tout divin, qu'il y en a entre les fiançailles et les noces de ceux qui, après avoir promis de s'épouser, sont unis ensemble par le sacrement du mariage, sans pouvoir désormais se séparer.

J'ai déjà dit dans cette comparaison dont je me sers, n'en trouvant point de plus propre, que le corps n'a pas plus de part à ce qui se passe dans cette céleste alliance que si l'âme ne l'animait plus. Il en a encore moins dans le mariage spirituel, parce que cette union toute divine se fait dans le plus intérieur et comme au centre de l'âme, qui me paraît être le lieu où Dieu établit son trône. Dans les autres grâces dont j'ai dit qu'il favorisait l'âme, les sens et les puissances étaient comme les portes par lesquelles elle entrait dans ces demeures, et même lors de l'apparition de l'humanité sacrée de notre Sauveur. Mais dans l'accomplissement de ce mariage spirituel il n'en va pas ainsi. Il paraît dans le centre de l'âme, non par une vision représentative, mais par une vision intellectuelle, encore plus subtile que celles dont j'ai parlé, et de la manière dont il apparut à ses apôtres lorsqu'il entra où ils étaient, les portes étant fermées, et leur dit : *La paix soit avec vous.* (Luc. xxiv, 36.)

Cette faveur par laquelle Dieu se communique ainsi en un moment, est si élevée et si inconcevable, et la joie dont l'âme se trouve comblée si merveilleuse, que je ne sais à quoi les comparer. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il veut lui faire voir en cet instant quelle est la gloire du ciel, d'une manière beaucoup plus sublime que par aucune vision et par aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends c'est que ce que j'ai dit être comme l'esprit de l'âme, devient alors une même chose avec Dieu, qui étant cet Esprit suprême, veut par cette faveur sans égale qu'il fait à quelques personnes, mon-

trer jusqu'où va son amour pour les hommes, qui le porte ainsi à s'unir à eux et à les unir à lui de telle sorte, qu'ils ne peuvent pas plus se séparer de lui qu'il ne veut se séparer d'eux, et les oblige par ce moyen à lui donner les louanges que mérite une si excessive bonté, jointe à une grandeur qui n'a point de bornes.

La même chose ne se rencontre pas dans ce que j'ai nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu, parce que bien qu'elles forment une union, ce n'est pas une union fixe et permanente; mais il arrive souvent que cette faveur qu'il fait à l'âme de se communiquer si intimement à elle, passe très-vite, et qu'elle ne se sent plus être dans cette heureuse et divine compagnie; au lieu qu'ici cette faveur qu'elle reçoit de Dieu dure toujours, et qu'elle ne cesse point d'être avec lui comme dans ce centre dont j'ai parlé.

Pour mieux expliquer ceci, je puis ajouter que l'union qui se rencontre dans ces fiançailles ressemble à celle de deux flambeaux allumés qui, se joignant, ne font de leurs deux lumières qu'une seule, mais qui peuvent après se séparer, chacun demeurant tel qu'il était auparavant, ou comme le feu, la cire et la mèche dont un flambeau est composé, et qui peuvent aussi se diviser. Mais le mariage de l'âme avec Dieu est comme une pluie qui tombe du ciel dans une fontaine ou dans un ruisseau, où elle se mêle tellement que l'on ne saurait plus distinguer ces diverses eaux; ou comme une rivière qui, après être entrée dans la mer, se trouve si confondue avec elle, qu'il est impossible de les distinguer; ou comme une grande lumière qui, entrant dans une chambre par deux fenêtres, se mêle de telle sorte que ce n'en est plus qu'une seule. Ainsi lorsque saint Paul dit que *celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui* (I Cor. vi, 17), il entendait peut-être parler de cet admirable mariage par lequel l'âme se trouve inséparablement unie à sa suprême majesté. Et de même lorsque ce grand apôtre ajoute : *Jésus-Christ est ma vie, et il me serait avantageux de mourir* (Philip. i, 21), il me semble que l'âme se peut servir de ces paroles dans cette rencontre, parce que c'est là que ce papillon dont j'ai parlé trouve avec une extrême joie la fin de sa vie, ne vivant plus qu'en Jésus-Christ. Les effets font encore mieux comprendre ceci dans la suite, puisqu'on connaît clairement par des mouvements d'amour si inexplicables, mais si ardents qu'ils se font vivement ressentir, que Dieu est la vie de notre âme, et que l'on ne saurait quelquefois s'empêcher de dire : *O vie de ma vie, ô aliment dont je tire toute ma nourriture!* et autres paroles semblables. Car il coule alors de cette divine source de l'infinie bonté de Dieu, comme un lait délicieux qui se répand sur toutes les âmes de ce château spirituel, et leur donne une nourriture qui les fortifie, parce que Notre-Seigneur les veut rendre participantes en quelque manière de l'extrême joie dont jouit l'âme qu'il a prise

pour son épouse; ou pour m'exprimer d'une autre manière, il sort quelquefois un petit ruisseau de ce grand fleuve dans lequel cette petite source est entrée et s'est perdue, afin de donner de nouvelles forces à ceux qui peuvent le servir et à cette âme dans les choses qui regardent le corps. Ainsi de même que si l'eau tombait sur une personne lorsqu'elle y penserait le moins, elle ne pourrait ne la pas sentir, l'âme sent et connaît avec encore plus de certitude qu'elle reçoit ces grâces, et que le principe dont elles tirent leur origine est Dieu même, qui est dans elle comme une source d'eau qui l'arrose, comme un dard qui la pénètre, comme la vie de la vie, et comme un soleil qui jette tant de lumière, qu'elle se répand sur toutes ses puissances intérieures. L'âme en cet état ne sort point de ce centre ni ne sent point troubler sa paix, parce qu'elle la reçoit de celui même qui la donna aux apôtres assemblés en son nom.

Je ne doute point que ces paroles dont usa Notre-Seigneur pour nous donner sa paix aussi bien que celles dont il se servit envers la Madeleine, en lui disant *qu'elle s'en alldt en paix* (*Luc. vii, 50*), ne contiennent un sens beaucoup plus grand qu'on ne saurait l'exprimer, parce que les paroles d'un Dieu étant des œuvres, elles doivent opérer d'une telle manière dans les âmes disposées à le recevoir, qu'elles les fassent renoncer à tout ce qu'elles avaient encore de corporel, pour n'être plus qu'un pur esprit capable de s'unir, par une union toute céleste, à cet esprit incréé. Car, il est certain que lorsque nous nous détachons entièrement, pour l'amour de Dieu, de cette affection pour les créatures, qui occupait une si grande place dans notre cœur, Notre-Seigneur prend plaisir à remplir lui-même ce vide; et c'est pourquoi nous voyons qu'en priant son Père éternel pour ses apôtres, il lui demanda qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble; et que, comme son Père est en lui, et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui. (*Joan. xvii, 21.*)

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour? et qui nous empêche d'y participer, puisque notre divin Sauveur dit encore: *Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole* (*Ibid., 20*), et qui dit aussi: *Je suis en eux.* (*Ibid., 23.*)

Mon Dieu, mon Sauveur, que ces paroles sont véritables, et qu'une âme qui voit dans cette oraison l'effet s'en accomplir en elle les entend bien! Ce ne peut être que par notre faute que nous ne les entendons pas aussi, puisqu'elles sont si claires et si infaillibles; mais comme nous ne travaillons pas à détourner tous les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, nous ne nous voyons point dans ce miroir où notre image est représentée.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que lorsque Dieu a introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre d'elle-même, on peut dire

d'elle que, comme le ciel empyrée, qui est le séjour éternel de sa gloire, ne se meut point ainsi que les autres cieux, elle perd tout le mouvement que ces puissances et son imagination avaient accoutumé de lui donner, sans qu'elles puissent l'inquiéter, et que rien ne soit plus capable de troubler sa paix.

Il ne faut pas néanmoins se persuader que lorsque Dieu a fait une si extrême faveur à une âme, elle soit assurée de son salut, et de ne pouvoir plus l'offenser. Je ne l'entends nullement ainsi; mais je déclare qu'en quelque lieu que je traite ce sujet, quoiqu'il semble, par ce que je dirai, que l'âme ne court plus de fortune, cela ne se doit entendre que durant le temps que sa divine majesté la conduira comme par la main, et qu'elle ne l'offensera point. Je sais certainement qu'encore que la personne dont j'ai parlé soit depuis quelques années en cet heureux état, elle se croit si peu assurée, qu'elle marche avec plus de crainte que jamais, parce qu'elle appréhende davantage d'offenser Dieu, même dans les moindres choses. Ses désirs de le servir sont si ardents, comme on le verra dans la suite, et sa confusion est si grande de ce qu'elle répond si mal aux obligations infinies qu'elle lui a, et qui sont pour elle des croix très-pesantes, qu'au lieu d'appréhender les mortifications, elles la consolent et la réjouissent. La véritable pénitence de cette âme est quand Dieu la met en tel état qu'elle n'a plus ni la santé, ni les forces nécessaires pour pouvoir faire pénitence. Mais quelque difficile à supporter que soit la peine que j'ai fait voir ailleurs que cela lui donnait, elle l'est ici beaucoup davantage; ce qui procède, à mon avis, de ce que cette âme, alors tout abîmée en Dieu, est comme un arbre planté le long d'un ruisseau dans une terre dont la fécondité, encore augmentée par la fraîcheur et la nourriture qu'elle tire de cette eau courante, produit des fruits en grande abondance. Y a-t-il donc sujet de s'étonner que les désirs de cette âme soient si ardents, puisque ce que j'ai dit être comme son esprit, et que l'on pourrait nommer sa partie supérieure, si elle était divisible, est si uni à Dieu, qu'il est comme une pluie dont l'eau se mêle tellement avec celle d'une rivière où elle tombe, qu'on ne saurait plus les distinguer. On ne doit pas toutefois entendre par là que les puissances, les sens et les passions soient toujours tranquilles et paisibles. Il n'y a que l'âme qui continue d'être en cet état, dans cette heureuse demeure; au lieu que dans les autres, elle n'est pas exempte de travaux et de peines qui lui font la guerre, sans néanmoins troubler sa paix que rarement.

La manière dont cet esprit duquel j'ai parlé est dans le centre de notre âme, est si difficile à comprendre et même à croire, que j'appréhende, mes sœurs, que faute de le pouvoir bien expliquer, vous soyez tentées de ne point ajouter foi à ce que j'en dis, parce qu'il semble qu'il y ait de la contra-

riété entre dire que l'âme souffre des peines et des travaux dans le même temps qu'elle est en paix. Je me servirai de quelques comparaisons pour tâcher de vous les faire comprendre, et Dieu veuille qu'elles vous persuadent; mais quand cela ne serait point, je ne serais pas moins assurée de n'avoir rien avancé qui ne soit très-véritable. Imaginez-vous donc que l'âme en cet état est comme un roi dont l'Etat est agité de troubles et de divisions qui lui sont très-pénibles, mais qui cependant ne laisse pas d'être en paix dans son palais. Car, bien que l'âme, dans cette septième demeure, entend le bruit que font, dans les autres, tant de diverses émotions de ces bêtes farouches et venimeuses, et qu'elle en souffre de la peine, cette peine n'est pas capable de troubler son repos, parce que les passions n'osent plus s'approcher de ce palais, après avoir éprouvé qu'elles seraient contraintes d'en sortir avec confusion et avec honte. C'est aussi de même que lorsqu'une personne qui sent du mal dans tout le reste de son corps, n'en a point du tout à la tête. J'avoue que ces comparaisons ne me satisfont pas, et que je suis la première à m'en moquer; mais je n'en sais point de meilleures. Je vous en laisse juger me contentant de vous assurer que ce que j'ai dit est très-vrai. » (*Le château de l'âme.*)

Sainte Thérèse rapporte ailleurs en ces termes comment s'est accompli pour elle ce mariage mystique de l'union de son âme à Dieu dans l'amour: « La seconde année, » dit-elle, « que je fus supérieure du monastère de l'Incarnation, le P. Jean de la Croix me communiant un jour de l'octave de saint Martin, partagea la sainte hostie pour en donner la moitié à une de mes sœurs. Je crus que ce n'était pas qu'il en manquât, mais qu'il le faisait pour me mortifier, à cause que je lui avais dit que j'étais bien aise de recevoir de grandes hosties, quoique je susse que cela n'importe pas, puisque Jésus-Christ est tout entier dans la moindre particule; et alors Notre-Seigneur, pour me faire connaître qu'en effet cela n'importe pas, me dit: *Ne craignez point, ma fille, que qui que ce soit puisse vous séparer de moi.* Il se montra ensuite à moi comme il avait fait autrefois, par une vision représentative mais très-intérieure; et me dit en me montrant sa main droite: *La marque du clou qui perça cette main, vous en sera une, qu'à commencer dès ce moment, je vous prends pour mon épouse: vous n'aviez pas été digne jusqu'ici de recevoir une si grande faveur; mais désormais vous ne me regarderez plus seulement comme votre créateur, votre roi et votre Dieu, vous me considérerez aussi comme votre véritable époux. Mon honneur sera le vôtre et le vôtre sera le mien.* Ces paroles firent une telle impression dans mon âme, qu'elle était hors d'elle-même et comme tout égarée; dans ce transport je priai Notre-Seigneur, ou de relever ma bassesse pour me rendre capable de recevoir une si excessive faveur, ou de ne pas me l'accorder, parce que n'y ayant point de proportion entre l'infirmité de la

nature et l'éminence d'une telle grâce, je ne pouvais la supporter s'il ne m'en donnait la force. Je passai le reste du jour de la sorte, et j'ai reçu depuis de grands avantages de cette vision, mais avec beaucoup de confusion et avec douleur de voir que je travaille si peu pour les mériter. »

Nous trouvons dans la vie d'un très-grand nombre de saintes et de saints le récit de ce mariage mystique de leur âme avec Dieu par Jésus-Christ. Nous en citerons plusieurs dans la suite, nous bornant ici à ce que nous apprend de sainte Catherine de Sienne le B. Raymond de Capoue, son confesseur et son biographe. « L'âme de sainte Catherine de Sienne, » dit-il, « s'enrichissait chaque jour davantage de la grâce du Sauveur. Elle volait plutôt qu'elle ne marchait dans les sentiers de la vertu, et elle conçut le saint désir d'arriver à une foi si parfaite, que rien ne put désormais la séparer de l'Époux auquel son cœur voulait plaire. Elle se mit alors à demander à Dieu d'augmenter sa foi et de la rendre assez forte pour qu'aucun ennemi ne fût capable de l'ébranler ou de la détruire. Notre-Seigneur, lui répondit: *Je t'épouserai dans la foi.* Et toutes les fois que Catherine renouvelait sa prière, Jésus-Christ renouvelait aussi sa réponse. Un jour aux approches du Carême, lorsque les Chrétiens disent adieu, par des folies, aux aliments gras que l'Eglise va défendre, Catherine se retira dans sa cellule pour y jouir plus intimement de son Epoux par le jeûne et la prière; elle répétait sa demande avec plus de ferveur que jamais, et le Seigneur lui répondit: *Puisque tu as fui les vanités du monde et les plaisirs de la chair, et que tu as fixé en moi seul les désirs de ton cœur, je veux, pendant que ta famille se réjouit dans des repas et des fêtes profanes, célébrer le mariage qui doit m'unir à ton âme. Je vais, selon ma promesse, t'épouser dans la foi.* Jésus-Christ parlait encore lorsqu'apparurent la sainte Vierge, sa glorieuse Mère, saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre saint Paul, saint Dominique, fondateur de son ordre, et avec eux, le prophète David qui tirait de sa harpe des sons d'une extrême douceur. La Mère de Dieu prit dans sa main très-sainte la main droite de Catherine pour la présenter à son Fils, en lui demandant de vouloir bien l'épouser dans la foi. Le Sauveur y consentit avec amour, et lui offrit un anneau d'or orné de quatre pierres précieuses, au centre desquelles brillait un diamant magnifique. Il le plaça lui-même au doigt de Catherine en lui disant: *Voici que moi, ton Créateur et ton Sauveur, je t'épouse dans la foi et tu la conserveras pure, jusqu'à ce que nous célébrions ensemble, dans le ciel, des noces éternelles. Ma fille, agis maintenant avec courage; accomplis sans crainte les œuvres que te confiera ma providence; tu es armée de la Foi, tu triompheras de tous tes ennemis.* La vision disparut et l'anneau resta au doigt de Catherine. Elle le voyait, mais il était invisible pour les autres. Elle n'a avoué en rougissant qu'il ne la quittait jamais et

qu'elle ne se lassait pas de l'admirer. Il y avait déjà une Catherine, reine et martyre, qui, après son baptême, épousa Notre-Seigneur. En voici une seconde qui, après bien des victoires sur la chair et le démon, célébra aussi avec Jésus-Christ de royales épousailles. »

MARIE, Mère de Dieu. — Voy. **VIERGE (Sainte)**. — Parmi les œuvres les plus célèbres des mystiques, relatives à la vie de la très-sainte Vierge Marie, nous citerons d'abord le livre de Marie d'Agreda intitulé *La mystique cité de Dieu, miracles de sa toute-puissance, abtme de la grâce, histoire divine et la vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, notre Reine et Mattresse, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda, de l'ordre de Saint-François, et écrite par cette même sœur, par l'ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs*. Nous avons parlé de ce livre à l'article **MARIE D'AGREDA**, et spécialement au mot **CITÉ MYSTIQUE**, où nous en avons donné d'assez longs extraits. Nous n'y reviendrons donc pas ici de peur d'allonger démesurément ce travail, bien que nous eussions pu trouver, dans ces magnifiques et extraordinaires visions, les traits les plus curieux à citer au sujet de la sainte Mère de Dieu.

Nous avons hâte, d'ailleurs, d'arriver à des visions non moins surprenantes et plus admirables encore qui ont eu lieu de notre temps, sous les yeux de tous nos contemporains et qui ont été recueillies par un homme aussi intègre que savant, le célèbre Clément Brentano. Nous voulons parler des visions et révélations de la sœur Anne-Catherine Emmerich, religieuse augustine morte en 1824, et d'après lesquelles a été rédigée la *Vie de la sainte Vierge* publiée en 1851 et traduite en français par l'abbé E. de Cazalès. Ce livre, sans contredit le plus extraordinaire et le plus remarquable de notre siècle après la *Douloureuse passion* (Voy. ce mot) du même auteur, débute par une suite de visions sur les ancêtres de la sainte Vierge. « Dans mon enfance, » dit-elle, « je pensais sans cesse à la crèche, à l'Enfant Jésus et à la Mère de Dieu, et je m'étonnais souvent qu'on ne me racontât rien de la famille de cette divine Mère. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi on avait si peu écrit sur ses ancêtres et ses parents. Dans ce grand désir que j'avais de les mieux connaître, j'eus un grand nombre de visions sur les ancêtres de la sainte Vierge. Je vis ses ascendants en remontant jusqu'à la quatrième ou cinquième génération, et je les vis toujours comme des gens merveilleusement pieux et simples, chez lesquels régnait un désir secret et tout à fait extraordinaire de l'avènement du Messie promis. Je voyais toujours ces bonnes gens demeurer parmi d'autres hommes qui, en comparaison d'eux, me paraissaient pleins de rudesse et comme des espèces de barbares. Quant à eux, je les voyais si calmes, si

souvent beaucoup pour eux, et que je me disais à moi-même : *Où pourraient résider ces excellentes gens s'ils parvenaient à échapper à ces méchants hommes si rudes ? Je veux aller les trouver ; je serai leur servante ; je m'enfuirai avec eux dans quelque forêt où ils puissent se cacher. Ah ! je les trouverai certainement.* Je les voyais si distinctement, et je croyais si bien à leur existence, que j'étais toujours pleine d'inquiétude et de crainte pour eux.

Je les voyais toujours mener une vie de renoncement. Je voyais souvent ceux d'entre eux qui étaient mariés se promettre réciproquement de vivre séparés pendant un certain temps, et cela me réjouissait beaucoup sans que je pusse bien dire pourquoi. Ils observaient principalement cette pratique dans les temps qui précédaient certaines cérémonies religieuses, où ils brûlaient de l'encens et faisaient des prières. Je connus par ces cérémonies qu'il y avait des prêtres parmi eux. Je les vis plus d'une fois émigrer d'un lieu à un autre, quitter des biens considérables pour de plus petits, afin de ne pas être troublés par de méchantes gens dans leur manière de vivre.

Ils étaient pleins de ferveur et soupiraient ardemment vers Dieu. Je les voyais souvent, pendant le jour ou même pendant la nuit, courir dans la solitude en invoquant Dieu et en criant vers lui avec un désir si violent, qu'ils déchiraient leurs habits pour mettre leur poitrine à nu, comme si Dieu eût dû pénétrer dans leur cœur avec les rayons brûlants du soleil, ou comme si, avec la lumière de la lune et des étoiles, il eût dû désaltérer la soif ardente qu'ils avaient de l'accomplissement de la promesse. J'avais des visions de ce genre dans mon enfance ou mon adolescence lorsque je priais Dieu toute seule dans le pâturage, auprès du troupeau, ou lorsque j'étais agenouillée le soir sur les plus hautes plaines de notre campagne, ou bien encore lorsque, pendant l'Avent, j'allais à minuit, à travers les neiges, à trois quarts de lieue de notre chaumière, pour assister aux prières du *Rorate* qui se font à Coesfeld, dans l'église de Saint-Jacques. Le soir d'avant, et aussi pendant la nuit, je priais ardemment pour les pauvres âmes qui, peut-être, pour n'avoir pas assez excité en elles-mêmes pendant leur vie le désir du salut, et pour s'être laissées aller à d'autres penchants vers les créatures et les biens de ce monde, étaient tombées dans bien des fautes, et maintenant languissaient de désir et soupiraient après leur délivrance. J'offrais à Dieu pour elles ma prière et le désir qui me portait vers le Sauveur comme pour payer leurs dettes. J'avais aussi à cela un petit intérêt personnel, car je savais que ces pauvres chères âmes, par reconnaissance et à cause de leur désir perpétuel d'être aidées par des prières, m'éveilleraient à l'heure voulue et ne me laisseraient pas dormir au delà. Elles venaient donc, sous la forme de petites lumières peu éclatantes, qui planaient autour de

mon lit et m'éveillaient tellement à la minute, que je pouvais dire ma prière du matin pour elles; puis je jetais de l'eau bénite sur elles et sur moi, je m'habillais, je me mettais en route et voyais les pauvres petites lumières m'accompagner, rangées comme une procession. Alors, tout en marchant, je chantais, le cœur plein de désir : *O ciel ! envoyez votre rosée, et que les nues pleuvent le juste (Isa. XLV, 8)*; et je voyais de nouveau, dans le désert et dans la plaine, ces ancêtres de la sainte Vierge courir pleins d'un ardent désir et crier après le Messie. Je faisais comme eux et j'arrivais toujours à temps à Coesfeld pour la Messe du *Rorate*, quoique les chères âmes me fissent souvent faire un grand détour en me conduisant par toutes les stations du chemin de la croix.

Quand je voyais ces bons ancêtres de la sainte Vierge prier ainsi Dieu comme affamés de lui, ils me paraissaient avoir quelque chose d'étrange dans leur costume et leurs manières; et pourtant ils se montraient si distinctement et si près de moi, qu'encore maintenant j'ai devant les yeux leur contenance et les traits de leur visage. Je me demandais toujours à moi-même : *Qui sont ces gens? Tout cela n'est pas comme à présent; pourtant ces gens sont là, et tout cela existe.* Puis j'espérais encore aller les trouver. Ces dignes personnages étaient pleins d'exactitude et de précision dans leurs actes, leurs paroles et le culte qu'ils rendaient à Dieu, et ils ne faisaient de plaintes sur rien, si ce n'est sur les souffrances de leur prochain. »

Elle entre ensuite dans le récit le plus précis et le plus détaillé sur tout ce qui les concerne. Ils s'appelaient Esséniens ou Esséens, habitaient à Mara, près du mont Horeb, et remontaient au temps de Moïse. Isaïe les rassembla et les organisa. Catherine Emmerich entre ensuite dans de longs détails sur la grand-mère de sainte Anne, et, chose extraordinaire ! ses visions à ce sujet se trouvaient d'accord avec celles de saint Cyrille, troisième général de l'ordre du Carmel, mort en 1224, ainsi que Brentano le découvrit, par hasard, plusieurs années après la mort de la sœur Emmerich. Viennent ensuite les détails les plus touchants et les plus circonstanciés sur la vie de sainte Anne et de Joachim. Ce dernier vint offrir un sacrifice au temple.

« Pendant que l'encens se consumait, » dit Catherine Emmerich, « je vis Joachim en extase, agenouillé et les bras étendus. Je vis une forme brillante, un ange, paraître près de lui, comme plus tard auprès de Zacharie, après la promesse du précurseur. Il lui donna un écrit sur lequel je lus, en lettres lumineuses, les trois noms d'Helia, d'Hanna et de Mircam, et, près de ce dernier nom, je vis l'image d'une petite arche d'alliance ou d'un tabernacle. Il plaça cet écrit sous ses habits, sur sa poitrine. L'ange lui dit que sa stérilité n'était pas pour lui une honte, mais une gloire, car ce que sa femme allait concevoir devait être le fruit immaculé de la bé-

nédiction de Dieu sur lui, et le couronnement de la bénédiction d'Abraham.

Comme Joachim ne pouvait pas comprendre cela, l'ange le conduisit derrière le rideau, qui était assez éloigné de la grille du Saint des saints pour qu'on pût s'y placer; je vis l'ange s'approcher de l'arche d'alliance, et il me sembla qu'il en retirait quelque chose. Je le vis alors présenter à Joachim un globe ou un cercle lumineux, et lui ordonner d'y souffler et d'y regarder. Je vis, sous le souffle de Joachim, diverses images se montrer dans le cercle lumineux. Comme son haleine ne l'avait pas terni, l'ange lui dit que la conception d'Anne serait aussi pure que ce globe était resté pur sous son souffle.

Je vis ensuite l'ange élever le globe lumineux, qui resta suspendu en l'air, et j'y vis, comme par une ouverture, une série de tableaux liés ensemble et s'étendant de la chute de l'homme à sa rédemption. Il y avait là tout un monde où les choses naissaient les unes des autres : j'eus connaissance de tout; mais je ne puis plus donner les détails. Au haut, tout au sommet, je vis la très-sainte Trinité; au-dessous, d'un côté le paradis, Adam et Eve, la chute originelle, la promesse de la rédemption, toutes les figures qui l'annonçaient d'avance, Noé, le déluge, l'arche, la bénédiction donnée à Abraham, la transmission de la bénédiction à son fils Isaac, et d'Isaac à Jacob; puis quand elle fut retirée à Jacob par l'ange avec lequel il lutta, comment elle passa à Joseph, en Egypte, et se montra dans lui et sa femme avec un plus haut degré de dignité; puis comment la chose sainte où reposait la bénédiction, enlevée d'Egypte par Moïse avec les reliques de Joseph et d'Asnath, sa femme, devint le saint des saints de l'arche d'alliance, le siège du Dieu vivant au milieu de son peuple; puis je vis le culte et la vie du peuple de Dieu dans leurs rapports avec ce mystère, les dispositions et les combinaisons pour le développement de la race sainte, de la lignée de la sainte Vierge, ainsi que toutes les figures et les symboles de Marie et du Sauveur dans l'histoire et dans les prophètes. Je vis tout cela en tableaux symboliques, dans la circonférence lumineuse; et je vis de grandes villes, des tours, des palais, des trônes, des portes, des jardins, des fleurs, et toutes ces images merveilleusement liées entre elles comme par des ponts de lumière : tout cela était comme attaqué et assailli par des bêtes furieuses et d'autres apparitions terribles. Tous ces tableaux faisaient voir comment la race de la sainte Vierge, de même que tout ce qui est saint, avait été conduite par la grâce de Dieu à travers beaucoup de combats et d'assauts. Je me souvins d'avoir vu, à un certain point de cette série de tableaux, un jardin entouré d'une forte haie d'épines, à travers laquelle une quantité de serpents et d'autres bêtes hideuses s'efforçaient en vain de passer. Je vis aussi une forte tour, à l'assaut de laquelle montaient de tous côtés des guerriers qui étaient précipités du haut des remparts. Je vis beaucoup d'images de ce

genre qui se rapportaient à l'histoire de la sainte Vierge dans ses ancêtres ; les passages et les ponts qui unissaient le tout signifiaient la victoire remportée sur des obstacles et des interruptions apportées à l'œuvre du salut.

Il semblait qu'une chair pure, un sang de toute pureté, avaient été placés par Dieu au milieu de l'humanité comme dans un fleuve d'eau trouble, et devaient, avec beaucoup de peines et d'efforts, réunir leurs éléments dispersés, pendant que le fleuve tâchait de les attirer à lui et de les ternir ; mais enfin, avec l'aide des grâces innombrables de Dieu et de la coopération fidèle des hommes, cela devait, après bien des obscurcissements et des purifications, subsister dans le fleuve, qui renouvelait sans cesse ses flots, et s'élever enfin hors de ce fleuve, sous la forme de la sainte Vierge, de laquelle est né le Verbe fait chair qui a habité parmi nous.

Parmi les images que je vis dans le globe lumineux, il y en avait beaucoup qui se trouvent mentionnées dans les Litanies de la sainte Vierge ; je les vois, je les comprends, et je les considère avec une profonde vénération quand je récite ces Litanies. Ces tableaux se développaient ultérieurement jusqu'à l'accomplissement parfait de l'œuvre de la miséricorde divine envers l'humanité tombée dans une division et un déchirement infinis : ils allaient, du côté du globe lumineux opposé à celui où était le paradis, aboutir à la Jérusalem céleste, au pied du trône de Dieu. Lorsque j'eus vu tout cela, le globe lumineux, lequel n'était autre chose que la série de tableaux, partant d'un point et y revenant après avoir formé un cercle de lumière, s'évanouit. Je crois que ce fut une révélation qui fut faite à Joachim par les anges, sous forme de vision, et dont j'eus aussi connaissance. Quand je reçois une communication de ce genre, elle m'apparaît toujours dans une circonférence lumineuse.

Je vis ensuite l'ange marquer ou oindre le front de Joachim avec le pouce et l'index, puis le faire manger d'un aliment lumineux et boire d'un liquide transparent contenu dans une petite coupe brillante qu'il tenait avec deux doigts. Elle était de la forme du calice de la sainte Cène, mais n'avait pas de pied. Il me sembla qu'il lui entraît alors dans la bouche comme un petit épi de blé et une grappe de raisin lumineux, et je connus par là que la concupiscence et l'impureté, suite du péché, étaient sorties de lui.

Je vis ensuite l'ange communiquer à Joachim le plus haut degré et comme la plus sainte fleur de cette bénédiction que Dieu avait communiquée à Abraham, et qui plus tard était devenue l'objet le plus sacré de l'arche d'alliance, le siège de Dieu au milieu de son peuple. Il donna cette bénédiction à Joachim de la même manière que dans une autre occasion j'avais vu Abraham la recevoir d'un ange ; mais avec cette différence que, pour Abraham, l'ange avait semblé tirer la bénédiction de lui-même, comme de son sein, tandis que pour Joachim il la prit dans le Saint des saints. Lors de la bénédiction

d'Abraham, ce fut comme si Dieu mettait en lui la grâce de cette bénédiction, et bénissait par elle le père de son peuple futur, afin que les pierres dont son temple devait être bâti sortissent de lui ; mais lorsque Joachim reçut, ce fut comme si l'ange tirait du tabernacle de ce temple le symbole sacré de la bénédiction et la donnait à un prêtre, pour faire de lui le vase saint dans lequel le Verbe devait être fait chair.

Depuis ma première jeunesse, dans mes nombreuses contemplations de l'Ancien Testament, j'ai souvent vu l'intérieur de l'arche d'alliance, et j'ai éprouvé alors le même sentiment que j'éprouve dans une église, seulement avec un mélange de terreur. Je voyais, non-seulement les tables de la loi avec la parole écrite de Dieu, mais aussi une sorte de présence sacramentelle du Dieu vivant ; et c'était comme la racine du sacrifice futur du Rédempteur, faite de blé et de vin, de chair et de sang. C'était une bénédiction de laquelle devait sortir, par la grâce de Dieu, cette tige qui a produit finalement la fleur très-pure de laquelle le Verbe a été fait chair, dans laquelle est devenu homme ce Dieu qui a institué pour nous, dans la nouvelle alliance, ce sacrement où il se donne lui-même avec sa chair et son sang, sa divinité et son humanité, et auquel nous devons participer pour avoir la vie éternelle. Jamais je n'ai vu l'arche d'alliance sans la présence sacramentelle de Dieu, excepté quand elle était tombée dans les mains ennemies d'Israël, car alors le symbole sacré était sauvé par le grand prêtre ou par un prophète.

Dans l'arche d'alliance de Moïse, qui était dans le tabernacle et dans le temple de Salomon, je voyais ce Saint des saints de l'Ancien Testament sous la figure de deux petites formes lumineuses, confondues ensemble, quoique restant distinctes, dans l'intérieur d'une sphère resplendissante ; mais maintenant, quand l'ange communiqua à Joachim cette bénédiction, je la vis comme quelque chose de brillant, semblable au germe d'une plante ou une fève lumineuse, qu'il sembla placer à l'endroit où Joachim avait son vêtement ouvert devant la poitrine. Lorsque la bénédiction fut donnée à Abraham, je vis aussi que la grâce lui était communiquée de cette manière, et restait en lui avec l'efficacité que Dieu y avait attachée, jusqu'à ce qu'il la transmitt à son premier né Isaac, duquel elle passa à Jacob, puis, par l'intermédiaire de l'ange, à Joseph, et de celui-ci dans l'arche d'alliance. Je vis que l'ange ordonna à Joachim de garder le secret, et je sus par là pourquoi Zacharie, le père de Jean-Baptiste, devint muet lorsqu'il eut reçu de l'ange Gabriel, à l'autel de l'encens, la bénédiction et la promesse de la fécondité d'Elisabeth. (*Luc. 1, 9, 22.*) Il me fut révélé que Joachim, avec cette bénédiction, reçut le fruit définitif et l'accomplissement proprement dit de la promesse faite à Abraham, la bénédiction dont devait résulter la conception immaculée de la très-sainte Vierge, destinée à écar-

ser la tête du serpent. L'ange reconduisit ensuite Joachim dans le sanctuaire et disparut. Joachim, ravi en extase, tomba sans connaissance.

Ensuite Joachim et Anne se rencontrèrent. Ils étaient ravis en extase et entourés d'une nuée brillante. Je vis cette lumière partir d'une troupe d'anges qui, portant comme une haute tour lumineuse, planaient sur Anne et Joachim. Cette tour était faite comme la tour de David, la tour d'ivoire, etc., que je vois à l'occasion des Litanies de la sainte Vierge. Elle sembla disparaître entre Anne et Joachim, et une gloire lumineuse les entoura. Je reconnus alors que, par l'effet d'une grâce toute particulière de Dieu, la conception de Marie avait été aussi pure que l'aurait été toute conception sans le péché originel. J'eus en même temps une intuition que je ne puis rendre. Le ciel s'ouvrit au-dessus d'eux; je vis la joie de la Sainte-Trinité et des anges, et la part qu'ils prenaient à la bénédiction mystérieuse accordée aux parents de Marie.

Je vis un tableau merveilleux : c'était Dieu qui, après la chute de l'homme, montrait aux anges comment il voulait régénérer le genre humain. A la première vue, je ne compris pas ce tableau; mais bientôt il devint clair pour moi. Je vis le trône de Dieu, la très-sainte Trinité et comme un mouvement en elle. Je vis les neuf chœurs des anges auxquels Dieu annonçait de quelle manière il voulait régénérer l'humanité déchue. Je vis à cette annonce une jubilation indicible parmi les anges. Le développement des desseins de miséricorde de Dieu sur l'homme me fut montré dans divers tableaux symboliques. Je vis ces tableaux apparaître au milieu des neuf chœurs angéliques et se suivre comme une sorte d'histoire. Je vis les anges coopérer à ces tableaux, les protéger et les défendre. Je ne puis plus en rapporter la suite avec certitude; je dirai, avec l'aide de Dieu, ce que j'en ai retenu. Je vis devant le trône de Dieu une montagne comme des pierres précieuses; elle croissait et s'étendait sans cesse; elle avait des degrés et ressemblait à un trône; puis elle prenait la forme d'une tour. Sous cette forme, elle renfermait dans son enceinte tous les trésors spirituels, tous les dons de la grâce. Les neuf chœurs des anges l'environnaient. Je vis à l'un des côtés de cette tour, comme sur un petit rebord formé par une nuée dorée, paraître des ceps de vigne et des épis de blé, qui s'entrelaçaient comme les doigts des deux mains jointes. Je ne pourrais pas bien déterminer à quel moment de la vision prise dans son ensemble j'ai vu cela.

Je vis apparaître dans le ciel une figure semblable à une vierge, qui entra dans la tour et se fondit pour ainsi dire avec elle. La tour était très-large et aplatie par en haut; il me sembla qu'il y avait par derrière une ouverture, par laquelle entra la vierge. Ce n'était pas la sainte Vierge Marie dans le temps; c'était elle dans l'éternité, en Dieu. Je vis son apparition se produire devant la

Sainte-Trinité de la même manière que l'haléine se condense devant la bouche en une petite vapeur. Je vis aussi une apparition sortir de la Sainte-Trinité vers la tour. Dans ce moment, je vis au milieu des chœurs des anges paraître comme un tabernacle du Saint-Sacrement. Les anges semblaient tous y travailler, et il avait la forme d'une tour entourée d'images symboliques de toute espèce. Il y avait à côté deux figures qui se tendaient la main derrière lui. Ce vase spirituel paraissait s'accroître continuellement et devenait toujours plus magnifique et plus riche.

Je vis alors quelque chose sortir de Dieu et passer à travers les neuf chœurs des anges; cela me parut semblable à une nuée lumineuse qui devenait de plus en plus distincte à mesure qu'elle approchait de ce tabernacle de sainteté dans laquelle enfin elle entra.

Autant que je puis le comprendre, c'était une bénédiction substantielle de Dieu qui se rapportait à la continuité d'une lignée pure et sans péché et pour ainsi dire à la production des rejetons purs. Je vis enfin cette bénédiction, sous la forme d'une fève brillante, entrer dans le tabernacle, après quoi celui-ci se perdit lui-même dans la tour.

Je vis les anges jouer un rôle actif dans une partie de ces apparitions. Une série de tableaux s'éleva aussi de l'abîme; c'étaient comme des images d'illusion et de mensonge; je vis les anges agir contre elles et les faire disparaître. J'ai vu et oublié beaucoup de choses de ce genre. Voici ce que je m'en rappelle encore : Je vis monter d'en bas une église ayant à peu près la forme sous laquelle m'apparait la sainte Eglise lorsque je la vois, non comme un édifice particulier déterminé, mais comme la sainte Eglise catholique en général; seulement celle-ci a une tour sur l'entrée, ce que n'avait pas cette église venue d'en bas. Elle était très-grande, mais elle était fausse. Les anges se retiraient d'auprès d'elle et elle paraissait inclinée. Je vis alors comme une grande coupe qui paraissait vouloir entrer dans la fausse église, mais les anges la repoussèrent. Je vis ensuite les anges préparer un calice qui avait la forme du calice de la sainte Cène, et qui entra dans la tour dans laquelle la sainte Vierge était entrée. Je vis ensuite paraître un édifice comme une tour tronquée, avec plusieurs portes. J'y vis entrer plusieurs troupes d'hommes, parmi lesquels je reconnus des figures qui ressemblaient à Abraham et aux enfants d'Israël; je crois qu'ils indiquaient la servitude d'Egypte. Je vis monter une tour ronde avec des degrés, laquelle se rapportait aussi à l'Egypte; elle fut poussée en arrière et resta penchée. Je vis s'élever un temple égyptien qui ressemblait à celui au sommet duquel je vis les prêtres égyptiens idolâtres attacher l'image d'une vierge ailée, lorsque le messager d'Élie leur eut fait connaître le symbole figuratif de la sainte Vierge, que ce prophète avait vu sur le mont Carmel; j'en parlerai plus tard. Ce temple fut mis de côté et resta incliné.

Je vis alors parmi les chœurs des anges, à la droite de la tour sainte, fleurir une branche qui formait tout un arbre généalogique, avec de petites figures d'hommes et de femmes se tenant par la main. A l'extrémité de cet arbre généalogique, je vis apparaître une petite crèche où était un enfant nouveau né et de la forme de celle que j'ai vue représentée chez les saints rois mages. Je vis ensuite apparaître une grande et magnifique église. Il y avait dans tous ces tableaux une merveilleuse liaison ; l'ensemble de cette vision était singulièrement riche et significatif. Même les apparitions ennemies, fausses, mauvaises, de tours, de calices, d'églises qui étaient rejetées de côté, devaient servir au développement de l'œuvre du salut. »

Catherine Emmerich eut ensuite plusieurs visions excessivement curieuses sur les figures prophétiques de Marie (ch. 12-16), sur la vie de sainte Anne, l'immaculée conception de Marie, l'histoire de la célébration de cette fête, la naissance de la sainte Vierge et la joie indicible qu'elle cause dans le ciel, dans les limbes et dans toute la nature, sur l'origine de la fête de la Nativité, le nom de Marie, la purification de sainte Anne, la présentation, l'enfance de la sainte Vierge, son départ pour le temple, sur la vie qu'elle y mène, la jeunesse de saint Joseph, les fiançailles de la sainte Vierge, son mariage et son anneau nuptial. L'Annonciation est ensuite l'objet d'une vision de Catherine Emmerich qui la rapporte en ces termes :

« Marie baissa son voile sur son visage et joignit les mains devant sa poitrine, mais sans croiser les doigts. Je la vis prier longtemps ainsi avec ardeur, le visage tourné vers le ciel ; elle invoquait la rédemption, la venue du roi promis au peuple d'Israël, et elle demandait aussi à avoir quelque part à sa mission. Elle resta longtemps à genoux, ravie en extase ; puis elle pencha la tête sur sa poitrine.

Alors, du plafond de la chambre descendit à sa droite, en ligne un peu oblique, une telle masse de lumière que je fus obligée de me retourner vers la cour où était la porte ; je vis dans cette lumière un jeune homme resplendissant, avec des cheveux blonds flottants, descendre devant elle à travers les airs : c'était l'ange Gabriel. Il lui parla, et je vis les paroles sortir de sa bouche comme des lettres de feu ; je les lus et je les entendis. Marie tourna le visage de son côté, comme obéissant à un ordre, souleva un peu son voile, et répondit. L'ange parla encore ; Marie releva tout à fait son voile, regarda l'ange et prononça les paroles sacrées : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* (Luc. 1, 38.)

La sainte Vierge était dans un ravissement profond ; la chambre était pleine de lumière ; je ne vis plus la lueur de la lampe qui brûlait ; je ne vis plus le plafond de la chambre. Le ciel parut ouvert ; mes regards suivirent au-dessus de l'ange une voie lumi-

neuse ; je vis à l'extrémité de ce fleuve de lumière une figure de la Sainte-Trinité, c'était comme un triangle lumineux dont les rayons se pénétraient réciproquement. J'y reconnus ce que l'on ne peut qu'adorer, mais jamais exprimer, Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et cependant un seul Dieu tout-puissant. Quand la sainte Vierge eut dit : *Qu'il me soit fait selon votre parole*, je vis une apparition ailée du Saint-Esprit, qui cependant ne ressemblait pas entièrement à la représentation ordinaire sous forme de colombe. La tête avait quelque chose du visage humain ; la lumière se répandait des deux côtés comme des ailes ; j'en vis partir comme trois courants lumineux vers le côté droit de la sainte Vierge, où ils se réunirent.

Quand cette lumière pénétra son côté droit, la sainte Vierge devint elle-même lumineuse, et comme diaphane : il semblait que ce qu'elle avait d'opaque en elle se retirât devant cette lumière comme la nuit devant le jour. Elle était dans ce moment tellement inondée de lumière que rien en elle ne paraissait plus obscur ni opaque ; elle était resplendissante et comme illuminée tout entière. Je vis après cela l'ange disparaître ; la voie lumineuse dont il était sorti se retira : c'était comme si le ciel aspirait et faisait rentrer en lui ce fleuve de lumière ; il me sembla qu'en remontant il laissait tomber sur la sainte Vierge plusieurs boutons de roses blanches, chacune avec une petite feuille verte.

Après la disparition de l'ange, je vis la sainte Vierge dans un profond ravissement et toute recueillie en elle-même ; je vis qu'elle connaissait et adorait l'incarnation du Sauveur en elle, où il était comme un petit corps humain lumineux, complètement formé et pourvu de tous ses membres. Ici à Nazareth, c'est toute autre chose qu'à Jérusalem ; à Jérusalem, les femmes doivent rester dans le vestibule ; elles ne peuvent pas entrer dans le temple, les prêtres seuls ont accès dans le sanctuaire ; mais à Nazareth, c'est une vierge qui est elle-même le temple, le Saint des saints est en elle, le grand prêtre est en elle, et elle est seule près de lui. Combien cela est touchant, merveilleux, et pourtant simple et naturel ! Les paroles de David, dans le psaume xlv, sont accomplies : *Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle ; Dieu est au milieu de lui, il ne sera pas ébrulé !* » (Psal. xlv, 5, 6.)

La sœur entre ensuite dans les détails les plus curieux et les plus circonstanciés sur la visite de la sainte Vierge à Elisabeth, la naissance de saint Jean, le voyage à Bethléem, la grotte de la crèche, la naissance de Jésus-Christ, la visite des bergers, et surtout le voyage, l'arrivée et le retour des trois rois mages, saint Siméon, la fuite et le séjour en Egypte, le massacre des innocents, la vie et la mort de saint Jean-Baptiste, le séjour et la manière de vivre de la sainte Vierge à Ephèse près de saint Jean, son voyage à Jérusalem, la communion de Marie par saint

Pierre et l'arrivée de tous les apôtres pour la mort de la Mère du Sauveur. Elle poursuit en ces termes :

« Jacques le Majeur est arrivé d'Espagne en passant par Rome avec trois compagnons : Timon, Erémenséar et encore un autre. Plus tard, Philippe vint d'Égypte avec un compagnon. Les apôtres et les disciples arrivaient la plupart du temps très-fatigués. Ils avaient à la main de longs bâtons recourbés qui indiquaient leur dignité. Leurs longs manteaux blancs étaient relevés sur la tête, où ils formaient comme des capuchons. Ils avaient là-dessous de longues tuniques sacerdotales de laine blanche; elles étaient ouvertes de haut en bas, mais attachées avec des petites courroies fendues et passées dans de petits bourrelets qui servaient de boutons. En voyage, ils relevaient leurs vêtements dans leurs ceintures. Quelques-uns portaient une bourse pendue au côté. Je les vis tous, si éloignés qu'ils fussent, avertis par des apparitions de se rendre auprès de la sainte Vierge. En général, les voyages si longs des apôtres ne se faisaient pas sans une miraculeuse assistance du Seigneur. Je crois que souvent, sans qu'eux-mêmes en eussent bien la conscience, ils voyageaient à l'aide d'un secours surnaturel, car je les vis plus d'une fois passer à travers des foules pressées sans que personne parût les voir. Je les vis opérer chez divers peuples païens et sauvages des miracles que nous connaissons par l'Écriture sainte. Ils les opéraient partout, suivant les besoins des hommes. Je vis que tous, dans leurs voyages, portaient avec eux des ossements des prophètes ou des martyrs mis à mort dans les premières persécutions, et qu'ils les avaient autour d'eux, lorsqu'ils priaient ou célébraient le saint sacrifice.

Lorsque le Seigneur convoqua les apôtres à Ephèse, Pierre et Mathias aussi, à ce que je crois, se trouvaient dans les environs d'Antioche. André, venant de Jérusalem où il avait eu à souffrir la persécution, ne se trouvait pas à une grande distance d'eux. Je vis Pierre et André s'arrêter la nuit, ou passer dans différents endroits qui n'étaient pas très-éloignés les uns des autres. Ils n'étaient pas dans des villes, mais dans des auberges publiques, comme on en trouve au bord des routes dans les pays chauds. Pierre était couché contre un mur. Je vis un jeune homme resplendissant s'approcher de lui et l'éveiller en le prenant par la main; il lui dit qu'il devait se rendre en toute hâte près de Marie, et qu'il trouverait en route son frère André. Je vis Pierre, qui était déjà affaibli par l'âge et les fatigues de l'apostolat, se mettre sur son séant et s'appuyer avec les mains sur ses genoux pendant qu'il écoutait l'ange. Quand le messager céleste eut disparu, il se leva, se ceignit, mit un manteau, prit son bâton et partit. Il rencontra bientôt André, qui avait vu une apparition semblable. Plus loin, ils se réunirent à Thaddée, auquel la même chose avait été dite. C'est ainsi qu'ils se rendirent chez

Marie, où ils trouvèrent Jean Jacques le Majeur, qui avait une figure pâle et allongée et des cheveux noirs, était venu d'Espagne à Jérusalem avec plusieurs disciples. Il s'arrêta quelque temps à Saron, près de Joppé, et ce fut là qu'il fut appelé à se rendre à Ephèse. Après la mort de Marie, il revint à Jérusalem avec ses compagnons, et il y souffrit le martyre. Son accusateur se convertit, fut baptisé par lui et décapité avec lui. Jude, Thaddée et Simon étaient en Perse, où ils reçurent leur convocation.

Thomas avait une taille ramassée et les cheveux d'un brun cuivré. Il était le plus éloigné de tous, et n'arriva qu'après la mort de Marie. J'ai vu comment l'ange chargé de l'avertir vint à lui. Il n'était pas dans une ville, mais dans une cabane de roseaux, et il pria lorsque l'ange lui ordonna de partir pour Ephèse. Je l'ai vu sur la mer dans une petite barque avec un serviteur d'une grande simplicité; il traversa ensuite le continent, mais, je crois, sans entrer dans aucune ville. Il vint encore un disciple avec lui. Il était dans l'Inde, lorsqu'il reçut l'avertissement; mais, avant de le recevoir, il avait formé le dessein d'aller plus au nord, jusqu'en Tartarie, et il ne put se résoudre à abandonner ce projet: il voulait toujours trop faire, et il arrivait souvent trop tard. Il alla vers le nord, en touchant presque la Chine, et arriva jusque dans les possessions actuelles de la Russie. Il reçut là un nouvel avertissement, et se dirigea en toute hâte vers Ephèse. Le serviteur qu'il avait avec lui était un barbare qu'il avait baptisé. Cet homme est devenu quelque chose plus tard, mais j'ai oublié ce qui le concernait. Thomas ne revint pas en Tartarie après la mort de Marie: il fut percé d'un coup de lance dans l'Inde. J'ai vu que, dans ce pays, il érigea une pierre sur laquelle il avait prié et où la marque de ses genoux s'était imprimée, et qui dit que lorsque la mer viendrait jusqu'à cette pierre, un autre personnage prêcherait Jésus-Christ dans ces contrées.

Jean s'était trouvé à Jéricho peu de jours auparavant. Il allait souvent dans la terre sainte. Il résidait ordinairement à Ephèse et dans les environs. C'était là qu'il avait reçu sa convocation. Barthélemy était en Asie à l'orient de la mer Rouge. C'était un bel homme, très-intelligent. Il avait le teint blanc, le front élevé, de grands yeux, des cheveux noirs frisés, une barbe noire courte et crépue. Il avait converti récemment un roi et sa famille. Je vis tout cela, et je le raconterai en son temps. Quand il fut de retour dans ce pays, le frère de ce roi le fit mourir. J'ai oublié où Jacques le Mineur reçut l'avertissement. Il était très-beau et ressemblait beaucoup au Sauveur. Aussi était-il appelé particulièrement le frère du Seigneur, même par ses frères. En ce qui touche Matthieu, je vis de nouveau aujourd'hui qu'Alphée l'avait eu de son premier mariage et l'avait amené avec lui quand il épousa en secondes noces Marie, fille de Cléophas. J'ai oublié ce qui concernait An-

dré..... Pierre, pendant ce temps, avait terminé le saint sacrifice, il avait consacré et reçu le corps du Sauveur, puis il l'avait donné aux apôtres et aux disciples présents. La sainte Vierge ne pouvait pas voir l'autel; mais pendant la sainte cérémonie, elle était assise sur sa couche dans un profond recueillement. Quand Pierre eut communiqué et donné la communion aux autres apôtres, il porta à la sainte Vierge le Saint-Sacrement et l'Extrême-Onction.

Tous les apôtres l'accompagnèrent en procession solennelle. Thaddée marchait en avant avec un encensoir, Pierre portait la sainte Eucharistie devant lui, dans le pyxide en forme de croix dont j'ai parlé précédemment. Jean le suivait portant un petit plat, sur lequel était le calice avec le sang précieux et quelques boîtes. Le calice était petit, massif et de couleur blanche. Le pied en était si court qu'on ne pouvait le prendre qu'avec deux doigts. Il avait du reste la forme de celui de la sainte Cène. Dans l'oratoire, qui était près du lit de la sainte Vierge, un petit autel avait été dressé par les apôtres. La servante avait apporté une table avec une couverture rouge et blanche. Dessus étaient des flambeaux allumés; je crois que c'étaient des cierges et des lampes. La sainte Vierge, pâle et silencieuse, était couchée sur le dos. Elle regardait fixement le ciel, ne parlait à personne et semblait ravie en extase. Elle était comme illuminée par le désir; je pouvais ressentir ce désir qui l'emportait hors d'elle-même. Ah! mon cœur voulut aller à Dieu avec le sien.

Pierre s'approcha d'elle et lui administra l'Extrême-Onction à peu près de la même manière qu'on le fait aujourd'hui. Il l'oignit avec les saintes huiles prises dans les boîtes que tenait saint Jean, sur le visage, sur les mains, sur les pieds et sur le côté, où son vêtement avait une ouverture; en sorte qu'on ne la découvrit pas le moins du monde. Pendant ce temps, les apôtres récitèrent des prières comme on le fait au chœur. Ensuite Pierre lui présenta le Saint-Sacrement. Elle se redressa, sans s'appuyer, pour le recevoir, puis elle retomba. Les apôtres prièrent pendant quelque temps, et, s'étant un peu soulevée, elle reçut le calice de la main de Jean. Je vis, lors de la réception de la sainte Eucharistie, une lumière éclatante entrer dans Marie, après elle retomba comme ravie en extase, et ne dit plus rien. Les apôtres, portant les vases sacrés, retournèrent en procession à l'autel où ils continuèrent le service divin, et alors Philippe reçut aussi la sainte communion. Il n'était resté que deux femmes près de la sainte Vierge.

Plus tard, je vis de nouveau les apôtres et les disciples en prière autour de la couche de la sainte Vierge. Le visage de Marie était épanoui et souriant comme dans sa jeunesse. Ses yeux, pleins d'une sainte joie, étaient tournés vers le ciel. Je vis alors un tableau merveilleusement touchant. Le toit de la cellule de Marie avait disparu; la lampe était suspendue en plein air; je vis à travers

le ciel ouvert l'intérieur de la Jérusalem céleste. Il en descendit comme deux nuées éclatantes, où se montraient d'innombrables figures d'anges, et entre lesquels une voie lumineuse se dirigea vers la sainte Vierge. Je vis, à partir de Marie, comme une montagne lumineuse s'élever jusque dans la Jérusalem céleste. Elle étendit les bras de ce côté avec un désir infini, et je vis son corps soulevé en l'air et planant au-dessus de sa couche, de manière qu'on pouvait voir par dessous. Je vis son âme, comme une petite figure lumineuse infiniment pure, sortir de son corps, les bras étendus, et s'élever sur la voie lumineuse qui montait jusqu'au ciel. Les deux chœurs d'anges qui étaient dans les nuées se réunirent au-dessous de son âme et la séparèrent du corps, qui au moment de cette séparation, retomba sur sa couche, les bras croisés sur la poitrine. Mon regard suivant l'âme de Marie, la vit entrer dans la Jérusalem céleste, et arriver jusqu'au trône de la sainte Trinité. Je vis un grand nombre d'âmes parmi lesquelles je reconnus plusieurs patriarches, ainsi que Joachim, Anne, Joseph, Elisabeth, Zacharie et Jean-Baptiste, aller à sa rencontre avec une joie respectueuse. Elle prit son essor à travers eux jusqu'au trône de Dieu son Fils, qui, faisant éclater au-dessus de tout le reste la lumière qui sortait de ses blessures, la reçut avec un amour tout divin, lui présenta comme un sceptre et lui montra la terre au-dessous d'elle comme s'il lui conférait un pouvoir particulier. » Enfin, après avoir décrit le tombeau et les obsèques de Marie, la sœur Catherine Emmerich termine ainsi :

« Ceux qui revenaient virent de loin une lumière extraordinaire au-dessus du tombeau de Marie, et ils en furent très-émus, sans bien savoir ce que c'était. Je la vis aussi, et voici ce dont je me souviens parmi beaucoup d'autres choses; il me sembla qu'une voie lumineuse descendait du ciel jusqu'au tombeau, et avec elle une forme brillante semblable à l'âme de Marie, accompagnée de Notre-Seigneur. Le corps de Marie sortit resplendissant du tombeau, s'unit à son âme, et s'éleva vers le ciel avec l'apparition du Sauveur.

Je vis dans la nuit plusieurs apôtres et saintes femmes prier et chanter des cantiques dans le petit jardin qui était devant le tombeau. Une large voie lumineuse s'abaissait du ciel vers le rocher, et je vis s'y mouvoir une gloire formée de trois sphères pleines d'anges et d'âmes bienheureuses qui entouraient l'apparition de Notre-Sauveur et de l'âme resplendissante de Marie. La figure de Jésus-Christ, avec des rayons partant de ses cicatrices, planait devant elle. Autour de l'âme de Marie, je vis dans la sphère intérieure de petites figures d'enfants; dans la seconde c'étaient comme des enfants de six ans et dans la sphère extérieure comme des adolescents déjà grands. Je ne vis distinctement que les visages, tout le reste m'apparut comme des formes lumineuses resplendissantes. Quand cette apparition devenant de

plus en plus distincte, fut arrivée au rocher, je vis une voie lumineuse qui s'étendit depuis elle jusqu'à la Jérusalem céleste. Je vis alors l'âme de la sainte Vierge qui suivait la figure de Jésus descendre dans le tombeau à travers le rocher, et bientôt après, unie à son corps transfiguré, en sortir plus distincte et plus brillante, et s'élever avec le Seigneur et le chœur des esprits bienheureux jusqu'à la Jérusalem céleste. Toute cette lumière s'y perdit, et je ne vis plus au-dessus de la terre que la voûte silencieuse du ciel étoilé. »

MARIE D'OIGNIES (Sainte), — née vers l'an 1177, à Nivelles en Brabant et morte en 1213. Nous n'en dirons que peu de chose. Ce que nous en rapporterons est extrait de sa Vie écrite par son contemporain et son confesseur Jacques de Vitry, plus tard patriarche de Jérusalem, cardinal et évêque de Frascati. Ce fut lui qui assista à ses derniers moments, et il nous offre toutes les garanties possibles de science et de probité.

Chaque année, Marie allait à Notre-Dame d'Oignies, distant d'une lieue environ de Vilmembrouch où elle habitait. Elle faisait toujours ce pèlerinage à jeun et pieds nus, même par les hivers les plus rigoureux. On dit que deux anges l'accompagnaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et la soutenaient dans ses défaillances. Elle passait deux jours prosternée devant l'autel de la sainte Vierge, ne mangeant ni ne buvant quoi que ce soit. Lorsque la nuit la surprenait en route, une lumière miraculeuse venait éclairer et diriger sa marche, et souvent on l'a vue faire ce pieux voyage par une pluie diluvienne sans que cette pluie tombât sur elle. Tous les ans, le jour de la Purification, il lui était donné de voir la sainte Vierge qui, tenant entre les bras son adorable Fils, l'offrait d'abord à Dieu le Père, puis le confiait au bon et saint vieillard Siméon, lequel embrassait de tout cœur le Libérateur d'Israël et le Désiré des peuples. Dans sa dernière maladie, elle reçut souvent la visite de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de plusieurs anges qui lui rendirent plusieurs des soins que sa position réclamait. Selon son historien, Notre-Seigneur en personne l'avertit de l'instant où elle dut se faire administrer l'Extrême-Onction ; il assista lui-même à la cérémonie avec sa bienheureuse Mère et tous les apôtres.

MARIE RAZZI (La bienheureuse), de l'ordre de Saint-Dominique. — La Mère de Dieu fit pour elle ce qu'elle avait déjà fait pour sainte Catherine de Sienne et pour plusieurs autres vierges dignes d'une semblable faveur. Elle lui apparut visiblement, lui mit sur la tête une couronne d'une admirable beauté, la déclara reine, la fiança à son Fils le Roi des rois, et lui mit au doigt comme symbole de cette mystique et glorieuse alliance, un anneau du plus grand prix. (*Chron. SS. Deip.* ; p. 513 ; *Negot. Sacul. Mar. ann. 1600, G.*)

MARIE D'AGREDA, religieuse Cordelière, née en 1602 et morte le 24 mai 1665. —

Nous reviendrons souvent et dans un grand nombre d'articles sur cette illustre mystique. Nous nous bornerons donc ici à donner un court résumé de sa vie, emprunté à un homme peu suspect de tendance mystique, M. A. Germond de Lavigne, dans son ouvrage récent intitulé : *La sœur Marie d'Agreda et Philippe IV*, et où il publie pour la première fois la correspondance de la sainte avec ce roi d'Espagne.

« Racontons d'abord, » dit-il dans son Introduction, « quelle fut cette femme célèbre et vénérée.

Elle était fille de François Coronel et de Catherine d'Arana, honnêtes bourgeois de la ville d'Agreda. Sa santé délicate, les maladies, les fièvres ardentes qui la minaient sans cesse, un état de continuelle langueur, de timidité invincible, de mélancolie instinctive, en faisaient un de ces êtres qui ne sont pas de ce monde, qui n'y réclament aucun rôle actif et qui semblent prédestinés à quelque chose d'étrange et de surnaturel.

Sa piété était sans égale et produisit bientôt de tels effets, qu'ayant à peine quinze ans et voulant embrasser la vie religieuse, elle y entraîna sa mère et sa sœur. Se séparant par un mutuel consentement de leurs plus chères affections, brisant les liens de la famille, toutes trois s'enfermèrent dans la maison paternelle, obtinrent de l'autorité ecclésiastique d'y embrasser la règle de Saint-François, et, aidées de trois femmes qu'on leur envoya de la maison mère de Burgos, elles fondèrent, de leurs propres ressources, sous le titre de l'*Immaculée Conception*, un monastère de religieuses Déchaussées, qui acquit en peu de temps, dans les provinces d'Aragon et de Castille, une grande renommée.

Ce touchant sacrifice trouva tout aussitôt des imitateurs, et le R. P. Samaniego rapporte que plus d'une fille noble et pieuse, courant après l'odeur de ces parfums de sainteté, vint se faire religieuse dans le nouveau monastère, sans être arrêtée par la crainte d'une si grande austérité ni d'une pauvreté si étroite.

En même temps, le père et les deux frères quittaient à jamais leur ville natale, délaissaient leur patrimoine, et alloient habiter le couvent franciscain de Saint-Antoine-de-Nalda, dans la province de Burgos.

Dès ses premiers essais de la vie religieuse, Marie eut à lutter contre le démon, qui cherchait à la détourner de ses pieuses résolutions. L'esprit malin, soufflant maintes fois sa lumière, la laissait dans une obscurité effrayante, au milieu de laquelle il lui apparaissait sous la forme d'animaux horribles, sous la figure d'un puant cadavre, sous celle d'un homme vivant. La conscience d'une sainte volonté soutenait la sœur dans ses combats, et sa mère racontait le premier fait merveilleux, qui avait été comme une révélation de sa destinée.

Des pauvres étaient venus demander l'aumône à la maison de son père, qui, ne trouvant pas la clef du coffre où était son argent

et voulant éprouver sa fille, lui avait dit : *Ouvre ce coffre si tu peux, je n'en ai pas la clef.* Et la charitable fille, confiante dans l'aide de Dieu, avait pris une épingle et avait ouvert la serrure avec autant de facilité que si elle avait eu la clef.

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, l'état surnaturel devint si fréquent pour elle qu'elle ne pouvait plus le prévenir ni le cacher à ses compagnes. C'était le plus souvent après qu'elle avait communiqué, et alors, dit le R. P. Samaniego, *le Seigneur la ravissait, attirant à soi toute son âme, et laissant son corps sans aucun sentiment.* — Elle tombait étendue sur le sol, insensible aux plus rudes traitements, immobile comme si elle eût été privée de vie. Elle était naturellement belle, l'extase la rendait plus belle encore; son visage, qui avait cette teinte brune des femmes du Midi, devenait d'une blancheur lumineuse; son corps se soulevait un peu au-dessus du sol, dans une pose *si modeste et si dévote*, qu'on eût dit un séraphin sous une forme humaine, et, dans cet état, il devenait *aussi léger que s'il n'eût eu aucun poids naturel, de telle sorte qu'un souffle le remuait, même d'assez loin, comme une légère plume.*

Cet étrange état durait quelquefois deux ou trois heures, et, lorsque sœur Marie revenait à elle, c'était toujours avec le souvenir le plus complet et le plus lucide des visions qui avaient occupé son esprit.

Nous avons dit que son corps devenait insensible et n'obéissait à aucune action matérielle; cependant, dans cet état de merveilleux ravissement, quiconque avait sur elle quelque autorité pouvait, par la pensée, par l'expression intérieure de sa volonté, la rappeler à la vie réelle. Le Père provincial fut le premier qui en fit l'épreuve. Il fut informé un matin, en arrivant au monastère, que sœur Marie, après avoir communiqué, était tombée en ravissement dans la chapelle. Le révérend Père commanda mentalement à la sœur de venir le trouver au parloir, et, tout aussitôt, elle se leva, marcha vers le tour, où elle arriva eu même temps que le provincial. L'abbesse voulut, quelques jours après, tenter la même expérience. Elle était malade, à l'infirmerie, et, étant avertie de l'extase de sœur Marie, elle lui commanda de venir à elle. La sœur obéit à l'instant et accourut auprès de l'abbesse.

Vouée par une piété profonde aux pratiques les plus pénibles de la vie monastique, sœur Marie s'était imposé une série d'épreuves et de douloureux exercices dont il est peu d'exemples. Elle ne reposait que deux heures par jour, souvent sur le sol nu, quelquefois sur une planche, et habituellement sur un lit en forme de grille. Levée à onze heures du soir, elle commençait aussitôt ses pénibles travaux. Pendant une demi-heure, elle se traînait sur le sol, jambes nues, à genoux, portant sur ses épaules une lourde croix de fer. Une demi-heure encore elle se prosternait, les bras étendus, les mains appuyées sur des pointes de clous; pendant

autant de temps elle se tenait debout, immobile et les bras en croix; puis elle descendait à la chapelle, où elle restait jusqu'à quatre heures, prenant part aux prières des religieuses.

A ces douloureux exercices, à l'épuisement que cause l'insomnie, elle ajoutait l'épuisement du jeûne le plus rigide, le dédain le plus absolu des soins qu'exige le corps. Son vêtement ne se composait que de deux robes : la première était l'habit blanc de l'ordre; l'autre, qu'elle portait en dessous et en contact avec la peau, était d'un drap rude et grossier, comme l'habit des récollets de Saint-François, vêtement moins rigoureux cependant que le cilice en lames de fer blanc dont parle sainte Thérèse, et que portait saint Pierre d'Alcantara.

La nourriture de sœur Marie ne se composait que de légumes et d'herbes, et jamais de viande ou de laitage. Elle n'en prenait que la quantité strictement nécessaire pour se soutenir, et une seule fois dans la journée, vers le soir. Elle paraissait néanmoins au réfectoire à midi, à l'heure du dîner des religieuses, mais seulement pour s'humilier en leur présence, baisant les pieds des unes, demandant aux autres pardon à genoux, et se prosternant en travers de la porte afin qu'on la foulât aux pieds en passant. Le vendredi elle ajoutait encore une privation à ce pénible régime; elle s'abstenait de boire, en souvenir de la soif du Seigneur, et ne riait pas de la journée en signe de deuil.

Rentrée dans sa cellule après l'heure du dîner de la communauté, ce n'était pas le repos qu'elle y rencontrait, mais d'affreuses souffrances, telles que chaque jour on eût pu croire que la vie allait l'abandonner.

Au bout d'une dizaine d'années, grâce à la célébrité de sœur Marie, grâce aux pieuses offrandes qu'attirait sa sainteté, la maison d'Agreda était devenue trop petite, et, hors de la ville, s'était élevé rapidement un vaste monastère construit avec les deniers de cette communauté, d'abord si humble, et qui compta bientôt un grand nombre de recluses.

Marie n'avait pas vingt-cinq ans et n'avait pas accompli les huit années de profession exigées par les lois religieuses; la reconnaissance fit taire la règle. En 1627 elle fut élue supérieure malgré ses prières et ses protestations, et, sauf une période de trois ans, de 1652 à 1655, elle conserva toujours ce titre.

Vie de souffrances, pieux exercices, douloureux régime, rien ne fut changé. Le ravissement était devenu l'état normal de la vénérable mère, et produisit bientôt des résultats qui semblent dépasser les visions mystiques de sainte Thérèse.

A trente-cinq ans sœur Marie reçut d'en haut l'ordre d'écrire une *Histoire de la Mère de Dieu*, et, en quelques années, recueillant les faits qui lui étaient révélés et dictés chaque jour, elle compléta ce volumineux manuscrit dont le roi conserva précieusement

ment une copie, et qui fut imprimé depuis en trois tomes in-folio (39).

Tous les écrivains religieux de ce temps, le R. P. Alonzo Salizanes, ministre général de l'ordre de Saint-François; le R. P. Bernardin de Sienna, évêque de Viséo; le R. P. Juan de Palma, confesseur de la reine Elisabeth de Bourbon; le R. P. Pedro Manero, évêque de Tarazone; l'éminentissime seigneur César Monti, nonce apostolique en Espagne et cardinal-archevêque de Milan; le R. P. Juan de Saint-Thomas, confesseur de Philippe IV; les ministres mêmes de l'Inquisition s'accordèrent pour dire que cet ouvrage, réellement remarquable, avait été écrit par révélation divine, et qu'on ne pouvait expliquer autrement, qu'un livre si complet, abondant avec tant de sûreté les points les plus difficiles des dogmes sacrés, émanât d'une humble femme sans instruction première, et privée de toutes les ressources qui suppléent à l'éducation absente. (*Voy. Cité mystique.*)

Nous avons lu ce livre étonnant, ce traité *ex professo* de la célèbre mystique, et nous ne saurions dire autrement que les docteurs qui l'ont jugé. Mystères de la religion chrétienne, principes de l'Eglise catholique, textes les plus difficiles de l'écriture, supputations embrouillées de l'histoire évangélique, décrets les plus cachés de la Providence, théologie sacrée, dogmatique, expositive, scolastique, morale, délibérative et mystique, tout y est réuni.

Le style, voici comment le juge le R. P. Samaniego : *Propriété des termes sans affectation, facilité sans bassesse, majesté des paroles sans faste, éloquence sublime sans artifice, disposition propre, force des instructions, emploi des sciences naturelles, choix exact des termes scolastiques, énergie des sentences, connaissance des passages de l'écriture, toutes choses qui prouvent que l'œuvre de la vénérable mère a été écrit par la lumière divine.*

La plus surnaturelle et la plus merveilleuse des extatiques visions dont elle fut favorisée est sans contredit celle-ci : Sœur Marie étant un jour en extase, se vit transportée dans un pays fort différent de l'Espagne, et qu'elle reconnut être une des contrées du Nouveau-Monde. Quelque rapide que soit un trajet effectué par la pensée, il lui sembla subir tous les effets d'un long voyage, ressentant le changement de climat, rencontrant ici la nuit, plus loin le jour; voyant tour à tour luire le soleil ou tomber la pluie; traversant de longs espaces occupés par la mer; parcourant des pays inconnus, diversément accidentés; certaine, en un mot, qu'elle passait d'une partie du monde dans l'autre. Au terme de ce singulier voyage,

elle se trouva au milieu d'une peuplade d'Indiens; elle embrassa d'un coup d'œil ce pays dont elle se dit le nom; elle en vit les habitations qu'elle trouva fort différentes de celles de l'Espagne; elle remarqua les habitants, leurs manières, leur commerce, leurs combats, leurs armes; elle entendit leur langage, elle s'imagina leur parler et se faire comprendre d'eux.

Puis il lui sembla que le Seigneur lui ordonnait de prêcher sa foi à ce peuple et de lui enseigner son Evangile; elle sentit aussi qu'elle catéchisait tous ces hommes qui se pressaient curieusement autour d'elle, qu'elle les persuadait, qu'elle s'apercevait des progrès de leur conversion, et les voyait à genoux réclamant les secours spirituels.

Cette vision merveilleuse lui vint, non pas une fois, mais cent fois, et elle éprouvait la joie la plus vive de l'œuvre de conversion qu'elle était appelée à produire. Préoccupée de la pensée de faire conférer le baptême à ses prosélytes, il lui sembla, dans un de ses voyages au milieu d'eux, être transportée à travers le Nouveau-Mexique, et y découvrir un établissement de religieux de Saint-François occupés à convertir les peuples. Il y avait fort loin de cet établissement à ses Indiens; mais en arrivant auprès de ceux-ci elle leur fit part de cette bonne nouvelle, leur conseilla d'envoyer chercher les religieux, et leur indiqua le chemin à suivre.

Cette étrange vision, qui se renouvela, nous le répétons, un grand nombre de fois et toujours avec les mêmes circonstances, jeta la sainte femme dans une vive inquiétude. Son premier mouvement fut l'incrédulité, elle chercha à se persuader que tout cela était le fruit de son imagination, qu'elle était le jouet de ruses diaboliques; un fait matériel vint opposer une forme réelle à ses doutes, et la jeter en même temps dans une perplexité extrême. Elle se rappela que dans une de ses visites aux Indiens elle leur avait distribué des chapelets qu'elle possédait dans sa chambre, et quelque recherche qu'elle y fit ensuite, elle ne parvint pas à les retrouver.

Forcé lui fut de croire à la possibilité de ses voyages, à l'existence de ce peuple inconnu, à sa conversion à la loi du Christ, et convaincue que rien ne saurait limiter les miracles du Tout-Puissant, elle en vint à se persuader qu'elle avait dû être transportée corporellement en Amérique. Elle consulta sur ce singulier cas de conscience ses savants amis, ses directeurs, et tous furent du même sentiment.

A cette même époque, des religieux de Saint-François avaient été envoyés en mission dans le Mexique, et y avaient fondé une custodie de leur ordre. Leur chef était

(39) Madrid, 1670. *Mística ciudad de Dios*, etc. — Voici la traduction française du titre de ce livre : *La cité mystique de Dieu, miracles de sa toute-puissance, ubine de la grâce, histoire divine et vie de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, notre Reine et Maîtresse, manifestée dans ces derniers*

siècles par la sainte Vierge, à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda, de l'ordre de Saint-François, et écrite par cette même sœur sur l'ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs.

le R. P. Alonzo de Benavidès. Un jour, ils virent arriver à eux une petite troupe d'Indiens inconnus, paraissant venus de fort loin, presque à l'aventure, et qui leur demandèrent le baptême.

Aux questions que l'étonnement dicta aux missionnaires, les Indiens répondirent que depuis quelque temps ils étaient instruits dans la loi du Christ par une femme qui paraissait au milieu d'eux sans qu'ils sussent d'où elle venait, et qui s'en allait sans qu'ils vissent où elle se retirait; que cette femme, après de nombreuses visites et de longues prédications, leur avait ordonné de chercher la mission afin de se faire baptiser.

Les religieux demandèrent quelle était cette femme, comment elle était habillée. Les Indiens répondirent que c'était la première personne étrangère qui fût venue en leur pays, et, à quelques indications, les Pères reconnurent que ce devait être une religieuse. L'un d'eux avait un portrait de la sainte mère Louise de Carrion; les Indiens dirent que ce portrait avait le même costume, mais que la femme qui les visitait était jeune et belle.

Deux Pères de la mission furent envoyés avec les Indiens; ils eurent à suivre des chemins longs et difficiles, et arrivés au milieu du peuple, ils le trouvèrent, en effet, si complètement catéchisé qu'ils n'eurent qu'à conférer le baptême. Le chef le reçut le premier.

Le Père custode, Alonzo de Benavidès, fut frappé de ces prodiges et voulut en connaître l'origine. Appelé en Europe par les affaires de sa mission, il se rendit à Madrid et consulta le R. P. Bernardin de Sienna, alors ministre général de l'ordre. Le général, qui connaissait la sœur Marie, ne douta point que ce ne fût elle dont le Seigneur se servait pour opérer ces merveilles, et il envoya le P. Benavidès à Agreda avec des lettres pour la sœur, pour son confesseur et pour le provincial. Il ne fut pas facile d'obtenir de la sœur le récit de ses visions; il fallut que le Père custode fût appelé à la volonté du supérieur religieux et qu'il commandât en son nom. La sœur parla.

Dans un récit qu'il écrivit de cette entrevue, le P. Benavidès rapporte l'étonnement qu'il éprouva en entendant sœur Marie lui décrire un pays que seul il connaissait en Espagne, lui raconter les costumes, la manière de vivre des Indiens, préciser certaines circonstances qu'il n'était possible de connaître qu'au prix d'un séjour de plusieurs années, y ajouter même les détails les plus exacts sur les habitudes de la mission. Elle affirma qu'elle connaissait le P. Benavidès pour l'avoir vu avec ses religieux, elle fit le portrait de chacun d'eux, et indiqua le jour et le lieu où elle les avait rencontrés.

Le récit du P. Benavidès a obtenu du temps une authenticité incontestable. Écrit pour la custodie du Nouveau-Mexique, il y fut copié par le P. Mathieu de Hérédia, et fut envoyé, en 1668, au conseil royal des Indes. C'est dans les archives de cette illustre as-

semblée qu'il fut recueilli, non par un historien obscur, non par un nouvelliste aux abois, mais par le R. P. Samaniego qui, d'abord provincial de l'ordre de Saint-François, en devint le général, fut ensuite évêque de Palencia, et qui put attester, comme témoin auriculaire, cette surnaturelle vision de la vénérable Mère.

Que dire encore de la sœur Marie, si ce n'est que sa fin ressembla à ces merveilleux commencements?

Prenant, en 1651, à quarante-neuf ans, un nouveau confesseur, elle pensa qu'il devait connaître tout ce qui s'était passé dans sa conscience pendant le cours de sa vie, et elle se prépara à une confession générale comme si elle eût dû mourir. Son examen de conscience dura *soixante-deux jours*, et sa confession *treize jours*. Puis succombant aux fatigues d'une aussi longue épreuve, elle fut frappée de MORT MYSTIQUE. (*Voy. ce mot.*)

Nous ne reproduirons pas l'explication que donne notre historien de ce phénomène.

Un écrivain célèbre a dit quelque part que Mme Guyon avait été la première qui eût été livrée à ce merveilleux état; Marie d'Agreda avait su, bien avant elle, *creuser profondément cette fosse ténébreuse où l'âme va s'ensevelir*. — *La mort mystique*, dit encore le P. Samaniego, *est l'anéantissement le plus complet, l'insensibilité absolue à toute impression extérieure. Si l'esprit survit, il est, bien loin de son enveloppe périssable, transporté dans les régions inconnues.*

A ce pauvre corps épuisé, éteint, privé de l'essence de vie, qui n'était plus soutenu que par les élans galvaniques d'une âme ardente, quel autre état était possible avant la mort réelle? Ces longues léthargies, précurseurs de la fin dernière, se reproduisirent souvent, et le P. Samaniego, admirant cette merveille physique, se demande comment il a été possible à la vénérable mère de mourir si souvent à ce qui était imparfait sans tomber dans l'inconscience de revivre à ce à quoi elle était déjà morte.

Les dernières années de Marie d'Agreda devinrent donc une extase continuelle. Elle n'appartenait plus à la vie, ce n'était plus un être humain. Aux yeux de ceux qui l'entouraient, cet état fut *la sublimité de la pratique de toutes les vertus*. L'abbesse respira, c'est tout ce qu'on peut dire, jusqu'à l'année 1665, et s'éteignit le jour de la Pentecôte, 24 mai, à soixante-trois ans. »

MARIN, — frère de saint Pierre Damien, eut une apparition de la sainte Vierge, que ce dernier rapporte ainsi : « Vers la fin de sa vie, attaqué d'une phthisie pulmonaire qui l'avait conduit aux portes du tombeau, il y touchait, lorsqu'un matin ceux qui le gardaient le virent s'asseoir sur son lit et saluer d'un air respectueux et joyeux, comme on le fait à l'arrivée de quelqu'un qu'on aime et qu'on respecte. Cependant ses gardiens ne voyaient personne. Mais s'adressant à eux avec le ton du reproche et du mécontentement, il leur dit : « Levez-vous

« donc et saluez très-humblement ma très-auguste Souveraine; prosternez-vous même à ses pieds. » Puis changeant de ton et parlant à l'être que lui seul voyait : « Comment se fait-il, » s'écria-t-il, « comment se fait-il, ô Reine du ciel, que vous daigniez venir visiter votre indigne et misérable esclave ? Bénissez-moi, ô ma Souveraine ! bénissez-moi et ne permettez pas que celui que vous avez honoré de votre visite, tombe à jamais dans le gouffre épouvantable de l'enfer. » La vision disparut. Le malade reprit, dans son lit, sa position naturelle, et peu après il expira. » (Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

MARTIN (Saint), évêque de Tours, né au commencement du iv^e siècle, et mort le 11 novembre de l'an 400. — Nous rapporterons, aux divers articles de ce *Dictionnaire*, les miracles de ce célèbre thaumaturge. Révélations et visions merveilleuses, résurrections, évocations des morts, communications avec les esprits célestes, guérisons innombrables, empire souverain sur la nature, tout se rencontre dans cette vie prodigieuse, plus prodigieuse encore après la mort, par les miracles opérés à ce tombeau, le plus célèbre, sans contredit, de tous. (*Voy. TOMBEAUX.*) Pour ne pas nous répéter, nous ne rappellerons ici que quelques-uns des prodiges de la vie du saint qui n'ont pas trouvé place ailleurs.

Après un dernier récit, l'historien de saint Martin s'interrompt. « Mais il serait, » dit-il, « trop long de rappeler chaque fait du même genre, chaque guérison miraculeuse. J'ai, parmi une grande quantité d'autres, choisi ce petit nombre : qu'on n'exige pas davantage de nous ; car en racontant les plus remarquables, nous avons assez fait pour la vérité, et en nous abstenant d'en trop dire, nous avons épargné de l'ennui au lecteur. » Il suppléa plus tard, et nous avons aussi suppléé, par ses dialogues, à ce silence de son premier ouvrage. Nous dirons avec Gallus : « Je rencontre dans la vie de cet homme illustre de grands miracles, qu'il nous est plus facile d'admirer que de rapporter. Vous comprenez sans doute ce que je veux dire ; il y a dans son histoire bien des choses qu'on ne peut pas détailler. De ce nombre est certain fait présent à ma mémoire, et dont je ne sais si nous pouvons l'exposer comme il a eu lieu. »

Un des frères (l'historien a voulu faire son nom pour ne point, dit-il, causer de honte à ce saint homme), trouve dans le fourneau de son maître une grande quantité de charbons ; il approche une sellette, et le voilà, les pieds écartés, les genoux découverts, assis au-dessus du foyer. Martin est aussitôt instruit de l'outrage fait à sa demeure sacrée : « Qui est donc, » s'écrie-t-il d'une voix forte, « celui qui se découvre si indécentement et inflige à notre habitation cette souillure incestueuse ? » Entendant ces paroles, et reconnaissant par son fait que le proche lui est adressé, le frère quitte sur-le-champ la place et, tout hors de lui, court

raconter aux autres moines sa mésaventure. L'aveu qu'il fait de sa honte est encore un effet de la vertu de Martin. Où se trouvait le saint lorsqu'il apostropha son disciple ? Peut-être dans une autre de ses cellules. Car, si nous en croyons de fort anciennes inscriptions placées jadis à Marmoutier, et retrouvées dans de vieux manuscrits ; outre la grotte où il couchait, il en avait encore trois autres.

Saint Martin avait un disciple, nommé en latin *Briccio* ou *Briccius*, et en français Brice ou par de vieux auteurs Bricet. Suivant un récit populaire, il était né à Nevers, d'un comte de cette ville, et avait été, par ordre de ce père dénaturé, exposé dans son berceau sur les flots débordés de la Loire. Saint Martin l'aurait recueilli sur la grève, à Tours, l'aurait nourri, élevé, et enfin mis au nombre de ses moines. D'autres affirment qu'il était de Tours. Dans sa première jeunesse, Briccio tendait, dit un auteur, mille embûches à saint Martin, parce que l'évêque lui reprochait souvent la légèreté de sa conduite.

Un jour un infirme cherchant Martin pour lui demander sa guérison, aborde sur la place Briccio, encore simple diacre : « Voilà que j'attends le bienheureux, » lui dit cet homme avec simplicité, « et je ne sais où il est ni ce qu'il fait. — Si c'est, » répond le clerc, « ce radoteur que tu cherches, regarde là-bas, le voilà qui, selon sa coutume, contemple le ciel à la façon des insensés. » Heureux d'avoir trouvé le saint, le pauvre ne fit pas attention à cette moquerie. Sa foi fut récompensée, il obtint ce qu'il demandait. Quant au bienheureux, s'adressant alors au diacre Brice : « Ainsi donc, Brice, » dit-il, « je passe dans ton esprit pour un radoteur ? » — Celui-ci, tout confus, nie d'avoir tenu ce propos. « Est-ce que mon oreille, » reprend le saint, « n'était pas auprès de ta bouche, lorsque tu parlais ainsi de moi ! En vérité, je te le dis, j'ai obtenu de Dieu que tu me succèdes dans les honneurs du pontificat. Mais, ne l'oublie pas, tu auras dans l'épiscopat beaucoup de contrariétés à souffrir. » Brice ne fit que rire de la prédiction. « N'aurais-je pas raison, » répétait-il, « de dire qu'il radote ? » Cependant tout arriva comme Martin l'avait prédit.

En arrivant au pays des Eduens, à Autun, Martin vit un temple païen qui était peut-être, dans ces contrées, le dernier refuge du paganisme romain. Saisi d'un saint transport, et poussé par l'esprit de Dieu, il abattit l'autel des idoles ; ainsi parle la tradition. Écoutez l'historien. Chez les Eduens, notre évêque renversait un temple ; tout à coup une multitude furieuse de paysans idolâtres se précipitent sur lui. Un d'entre eux, plus hardi que les autres, s'avance l'épée à la main. Le saint rejette son manteau en arrière et présente sa tête nue au meurtrier. Le païen n'hésite pas et se dispose à frapper, mais au moment où il lève la main, il tombe à la renverse. Troublé par une crainte divine, il demande alors son pardon.

Saint Martin revenant de Rome passait inconnu à Saint-Maurice. Des moines étaient en possession de l'église où reposaient les martyrs thébéens. Son oraison terminée en ce lieu, notre saint les pria de lui donner, par dévotion, quelques parcelles de ces reliques précieuses. Ne voyant dans la personne cachée sous ce déguisement qu'un inconnu, ces religieux le rebutèrent. Repoussé par les hommes, le saint pontife, selon sa coutume, recourt à Dieu. Il obtient des habitants qu'ils lui montrent au moins le lieu rougi autrefois par les roses du sang chrétien. Là il fléchit les genoux; puis élevant son cœur, ses yeux et ses mains vers le ciel, il prie avec une dévotion extrême le Maître de la terre et de la mort, pour qui ne se perd pas même un cheveu de notre tête, et qui doit un jour rétablir en un clin d'œil toute la substance de l'homme, de faire sortir des entrailles de la terre, pour la gloire de sa majesté et l'honneur des martyrs, quelque peu du sang de ces soldats, répandu et absorbé en ce lieu, pour la défense de son nom. Ensuite, tirant de son étui un petit couteau qu'il portait sur lui, d'une main il saisit l'herbe verte par le sommet, et de l'autre il la coupe en forme de couronne. Alors, miracle inouï de cette herbe ainsi coupée, il voit couler à grosses gouttes une abondante rosée de sang. Rempli de joie, il recueille avec vénération et actions de grâces tout ce dont la munificence divine le gratifie. Il le distribue ensuite dans de petits vases faits pour cet usage, et qui lui furent, dit-on, apportés par un ange. Puis, tressaillant d'allégresse, il veut hâter son retour, et se remet en route avec ses compagnons.

Mais il fallait que Martin, méprisé, se montrât pontife élu de Dieu. Il reprend, à la vérité, son chemin, mais ne peut le continuer. Une force secrète vient l'arrêter. Une inspiration intérieure lui fait comprendre alors la volonté de son suprême bienfaiteur. Il retourne à Agaune et y raconte ce qui est arrivé. Il reproche leur avarice à ces moines, que leur opulence rendait pauvres, et leur découvrir qu'il est. Les moines, tout interloqués, reconnaissent leur faute, et se mettent à sa disposition avec tout ce qu'ils possèdent. L'évêque leur pardonne, et se croyant assez riche de ce que le ciel lui a donné, leur dit adieu; puis ayant obtenu du Seigneur la permission de continuer son chemin, il revint à Tours.

Martin, menant avec lui Victure, fils de Victor, se dirigeait vers Angers. Chemin faisant, il s'arrête dans une forêt; là il a révélation que son disciple est venu le chercher et se trouve aux forges à fer de Vaisdré. Il part donc le lendemain de grand matin de ce lieu, avec Victure, pour revoir son cher Démétrius, qui, la nuit suivante, rêvait que saint Martin était à sa recherche. Ils se rencontrent enfin, et l'évêque dit à son disciple: « Toute cette nuit j'ai marché pour te trouver. » En effet, il avait marché un jour et une nuit dans la forêt pour découvrir le lieu des forges. Ensuite, tous deux ensem-

ble louèrent Dieu en chantant des hymnes. Saint Martin donna sa bénédiction à Démétrius, puis Martin, Démétrius et Victure prièrent pour toute l'Eglise chrétienne, en récitant les psaumes de la pénitence. Le lendemain, qui était le samedi, en cheminant au matin dans la forêt, ils trouvèrent un assez beau temple, dédié à Jupiter Olympien. Ils y pénétrèrent. Un homme, nommé Alapius, y sacrifiait en ce moment un bouc à Jupiter, pour sa fille, qui était possédée. A peine les saints ont-ils paru dans le temple, que l'idole de Jupiter dit par trois fois: « Je n'ai plus aucune puissance, à cause de ces saints personnages. » Puis elle tombe à terre. L'idole d'Isis prononce les mêmes paroles, et tombe aussi. En même temps un grand coup de tonnerre se fit entendre, et la terre trembla. Tous ceux qui étaient dans le temple se crurent perdus. Alors l'évêque: « Si vous voulez, » leur dit-il, « croire en notre Dieu, qui est Jésus-Christ, je vous délivrerai de ce péril. — Nous croyons en lui, » répond-on de toutes parts, « si tu nous délivres. » Le saint leur commande à tous de crier à haute voix: « Dieu tout-puissant, aie pitié de nous, par les mérites de Jésus-Christ, ton Fils. » Ils le font, et aussitôt l'orage s'apaise. Saint Martin se met de suite à les catéchiser. Puis il ajoute: « Je suis venu ici par l'ordre de Jésus-Christ, pour vous tirer de l'erreur où vous êtes au sujet de vos fausses divinités. Incapables de vous rendre aucun service, elles ne peuvent que nuire aux corps et aux âmes. Pour vous montrer qu'au contraire rien n'est impossible au nom de Jésus-Christ, je commande maintenant en son nom aux sept démons qui sont dans le corps de cette fille d'en sortir sur-le-champ. »

Aussitôt la jeune fille, délivrée, se jette aux pieds du saint, confessant hautement que Jésus-Christ est Fils de Dieu tout-puissant et éternel. Cependant les habitants de ce lieu ayant reconnu que toutes ces choses étaient faites au nom de Jésus-Christ, demandèrent à l'évêque la grâce du baptême. Celui-ci ne les voulut pas baptiser dans le temple, parce qu'il était consacré à Jupiter et souillé du sang du bouc immolé à l'idole. Il les mena derrière cet édifice, mais il n'y trouva point d'eau. Voyant donc une grande pierre, il s'agenouilla dessus en pleurant, et regardant le ciel: « Seigneur Jésus-Christ, » dit-il, « je vous rends grâces, parce que vous m'exaucez toujours. Exaucez-moi encore à cause de ce peuple qui m'entoure. Montrez-leur que c'est vous qui m'avez envoyé. » Le saint pria encore assez longtemps tout bas. Bientôt on le voit tout environné d'une clarté si vive, qu'à peine peut-on le regarder. Il se relève ensuite, et de son bâton frappe trois fois la pierre, qui se perce d'outre en outre et laisse jaillir une eau claire et abondante. S'agenouillant de nouveau sur cette pierre, où l'on voit encore l'empreinte de ses genoux, il puisa de l'eau avec la main, et baptisa tous ceux qui étaient présents, c'est-à-dire deux mille quatre cents personnes, tant hommes que femmes et enfants. Il but aussi de cette eau.

Ce récit est appuyé sur la tradition du pays. « Il est très-certain, » nous écrivait-on naguère, « que saint Martin est venu dans notre paroisse, qu'il a fait naitre de la pierre qu'on voit encore la source qui est auprès de notre église, et que ce miracle a donné à notre localité le nom de Fontaine-Saint-Martin, qu'elle porte actuellement. »

Après le miracle du globe de feu, Gallus en raconte un autre, qui eut lieu, dit-il, à peu près dans le même temps, et en faveur de son oncle. Il se nommait Evance. C'était un homme qui, tout mêlé qu'il fût aux affaires du siècle, n'en était pas moins un excellent Chrétien : il était tombé très-gravement malade. Se voyant dans un extrême danger, il fit appeler Martin. Sur-le-champ l'évêque se met en route. Il n'avait pas fait la moitié du chemin que le malade éprouvait la vertu de son approche. Evance, qui a soudainement recouvré la santé, s'avance lui-même à la rencontre de son libérateur. « Ainsi, » ajoute le poète, « le bienfait fut reçu avant qu'on eût vu celui de qui il venait. C'est la santé rendue au malade qui fit connaître la venue du médecin. Comme donc le soleil répand au loin la chaleur, de même Martin répand les bienfaits. » Selon toute apparence, Evance demeurait à une distance peu éloignée du monastère de l'évêque, et ceci donne à penser que son neveu Gallus était originaire du diocèse même de saint Martin.

Voyant atteint le but de sa visite, le saint voulait s'en retourner. A force de prières, Evance le retint encore un jour. Pendant ce temps, un domestique de la maison fut mordu par un serpent; le cas était mortel; déjà même la vie paraissait, dans ce malheureux, vaincue par la violence du poison. Son maître le charge sur ses épaules, et vient le déposer aux pieds du saint homme, avec l'assurance que rien n'est impossible à Martin. Pourtant le venin du serpent avait couru dans tous les membres et rempli toutes les veines. Tout le corps était gonflé, et dans les parties nobles la peau était tendue comme celle d'une outre. Martin étend la main, touche successivement tous les membres du moribond; puis arrête son doigt à la blessure, par où le serpent a jeté son venin. O merveille! le poison, rappelé de toutes les parties du corps, accourt au doigt de Martin, et par l'étroite ouverture de la plaie, le venin s'échappe avec du sang, tel qu'on voit, des mamelles des chèvres et des brebis pressées par la main des bergers, jaillir une longue ligne d'un lait abondant. Le domestique se relève, et il est guéri. Stupéfaits à la vue d'un tel prodige, les assistants confessèrent qu'il n'y avait pas sous le ciel un homme qui pût imiter les œuvres de Martin, « Où se trouvait, » dit le poète, « cet homme de Dieu, il n'était plus permis de mourir. » — « Daigne, » dit un autre pieux écrivain, « celui qui retira le poison du corps d'un homme, éloigner aussi tout venin de notre cœur. »

Lycontius, ex-vicaire de l'empire, c'est-à-dire ancien préfet d'une province, était un personnage plein de foi. Sa maison se trouva

tout à coup frappée d'une contagion terrible. C'était une calamité sans exemple : on ne voyait partout chez lui que malades couchés çà et là. Il implora par lettres le secours de Martin. Le bienheureux répond d'abord que la chose demandée est difficile à obtenir; car l'esprit d'en haut lui fait comprendre que ce châtement est parti de la main de Dieu. Toutefois, durant sept jours et autant de nuits, il ne cesse de prier et de jeûner, pour arracher au ciel la grâce confiée à ses prières. Au bout de ce temps, Lycontius venait en grande hâte lui donner la nouvelle, et en même temps le remercier de l'entière délivrance de sa maison.

Une cause semblable à celle que nous venons de voir mit notre saint en relation avec un autre ancien préfet. Il se nommait Arborius. C'était aussi un homme de foi et de piété; sa fille était en proie aux ardeurs dévorantes d'une fièvre quarte. Sur ces entrefaites, une lettre de Martin tombe par hasard entre ses mains; il la place, au commencement d'un accès, sur la poitrine de la jeune fille : la fièvre disparaît aussitôt.

Un de nos poètes prétend que cette lettre était adressée au père de la malade par saint Martin qui avait appris son affliction, et lui écrivait pour le consoler. Les missives étaient alors un morceau de papier roulé sur lui-même. Ce miracle n'eut pas seulement un effet matériel : il augmenta le sentiment de la foi dans ces deux âmes éprouvées par la douleur.

Arborius voulut à l'heure même consacrer sa fille à Dieu et la vouer à la virginité perpétuelle. Il se rend auprès de Martin, et lui présente cette jeune fille, vivant témoignage de sa puissance miraculeuse. C'était Martin qui, tout absent qu'il était, l'avait guérie : dans la pensée de ce père, nul autre que Martin ne devait la revêtir de l'habit de la virginité et la consacrer au Seigneur.

Quant à l'ancien préfet, il fut récompensé dès ce monde de sa générosité envers Dieu. Il attesta lui-même avoir vu, pendant que Martin offrait le sacrifice, la main du pontife, comme revêtue des plus belles pierreries, jeter un éclat éblouissant. Il avait même entendu, quand cette main s'agitait, le bruit produit par ces pierres précieuses en se frottant l'une contre l'autre.

« Ces pierreries, » dit le poète, « n'étaient pas de celles qui ornent les panaches des guerriers, ou brillent aux diadèmes des rois : elles ressemblaient à celles dont le souverain Juge embellit dans les cieux les couronnes des saints. »

Nous placerons ici un trait raconté par Gallus immédiatement avant le précédent. Voici ce dont Refrigerius avait été témoin : Une femme souffrait d'un flux de sang. A l'exemple de celle dont parle l'Evangile, elle touche le vêtement de Martin : à l'instant elle se trouve entièrement guérie.

« Elle fut guérie, » dit le poète, « à l'insu de son médecin terrestre : car son médecin véritable fut Dieu lui-même qui, bien qu'assis sur son trône étoilé, peut encore, comme

on le voit, être touché dans les saints qui sont ses membres. »

Après le fait de l'aveu obtenu d'un démoniaque par le saint, son biographe place le suivant, qui, en effet, semble avoir eu lieu à son retour de Trèves; car l'endroit qui en fut témoin se trouve sur le chemin de Trèves à Tours : c'est Paris. Il entrait dans cette ville, escorté d'une foule compacte. A la porte il voit un lépreux, dont l'aspect repoussant est un objet d'horreur pour tout le monde; Martin l'aborde, lui donne un baiser et le bénit : aussitôt tout le mal disparaît. Le lendemain cet homme venait à l'église avec une peau éclatante de blancheur et y rendait ses actions de grâces pour la santé qu'il avait recouvrée. — « O Martin, » s'écrie ici le poète, « qu'il est précieux, le don de ta paix, et que précieux est le remède qui s'écoule de ta bouche sacrée! Car soit que tu touches les membres avec tes lèvres ou les cœurs avec tes paroles, tes baisers guérissent les malades, et ta voix sauve les ignorants. Puissent mes maux sentir un attouchement aussi charitable! Daigne Martin, par ses prières et le secours de sa bouche sainte, faire disparaître les taches de mon pauvre cœur! Grâce à lui, j'en suis sûr, je serais appelé aux joies de la véritable paix, et j'élèverais vers les saints mystères mon visage purifié. » — Suivant la tradition, ce miracle eut lieu à la porte septentrionale de la ville, porte qui en ce temps-là se trouvait au bout d'un pont nommé aujourd'hui le Pont-aux-Change. Pour en conserver la mémoire, les Parisiens firent bâtir en cet endroit une chapelle qui, dans la suite, porta le nom de Saint-Martin.

Le fait précédent nous montre de quelle immense popularité jouissait alors notre évêque; les détails qui suivent et qui semblent se rattacher à son séjour dans Paris prouvent la confiance sans bornes qu'on avait en ses mérites.

On détachait des morceaux des bords de son vêtement et de son cilice; maintes fois, liés aux doigts ou appliqués au cou des malades, ils les rappelèrent à la santé.

Ces faits et d'autres semblables, que nous avons reproduits ou reproduisons ailleurs, sont rapportés par l'historien à l'appui de cette assertion : « Telle était la grâce de guérison dont jouissait Martin, que presque jamais un malade n'eut recours à lui sans recouvrer sur-le-champ la santé. »

Saint Martin perça de ses propres mains, dans son monastère, un puits, dont l'eau servit plus tard à de nombreuses guérisons. Il se voit encore aujourd'hui, non loin de l'emplacement de sa cellule, sous la voûte d'une cave pratiquée dans le rocher. Martin planta aussi quelques ceps de vigne, dont les fruits furent doués d'une vertu miraculeuse. — (*Histoire de saint Martin de Tours, par Achille Dupuy.*)

Sulpice Sévère, historien de Martin, dit dans la Vie de ce saint que très-souvent la Mère de Dieu lui apparut et s'entretint plusieurs fois avec lui comme une mère avec

son fils, comme une reine avec un de ses officiers ou ministres. Le démon lui ayant fait faire une chute qui le blessa grièvement, la sainte Vierge le guérit.

« J'en ai vu, » dit Gonon, « j'en ai vu l'histoire écrite et représentée par la peinture dans le monastère de Marmoutier, que saint Martin avait lui-même fait bâtir de son vivant, près de sa ville épiscopale. »

MARTIN GUTTIERREZ. — De la Compagnie de Jésus, dut à l'intercession de la sainte Vierge la guérison de maux violents dont il souffrait et le don de l'oraison. Plusieurs visions accrurent encore sa piété envers elle. Un jour notamment, la Mère de Dieu lui apparut éblouissante de grâce et de beauté. Par-dessus sa robe plus blanche que la neige, elle portait un immense manteau qui semblait abriter toute la Société de Jésus. Martin Gutierrez priait avec ferveur dans une chapelle, il lui fut révélé que sa fin approchait, et qu'il mourrait avant huit jours avec la gloire des martyrs : ce qui eut lieu en effet en 1573. Sainte Thérèse vit son âme monter de la terre au ciel avec l'éclatante auréole qui couronne le front de ceux qui ont vaincu dans les combats pour la foi. Peu d'instants après sa mort, une dame qui avait la majesté d'une reine, parut soudain près du cadavre : elle tenait à la main un linceul magnifique qu'elle donna à Suarez, compagnon de Gutierrez, pour y ensevelir le corps du saint martyr. (Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

MARTYRS. — Déjà nous avons anticipé, par un grand nombre d'articles, sur ce que nous avons à dire relativement à celui-ci. Au mot IMPASSIBILITÉ, nous avons montré l'impassibilité des martyrs au milieu des plus horribles tortures, en expliquant, par les révélations des saints eux-mêmes, comment ils devenaient ainsi impassibles. Aux mots ANIMAUX et BÊTES FÉROCES, on a vu les animaux les plus cruels perdre en leur présence leur férocité. Au mot FEU et INCOMBUSTIBILITÉ, on a vu l'élément le plus violent et le plus destructeur les respecter. Dans un grand nombre d'autres articles divers nous avons cité d'autres miracles et faits surnaturels dont les martyrs ont été l'objet.

Parlons d'abord de leurs visions. Ici c'est une voix céleste qui annonce à ceux qui demandent le martyre qu'ils ont été exaucés. — Sainte Tertulle, vierge et martyre à Cirthé en Numidie, souffrit vers l'an 259, pendant la persécution de l'empereur Valérien. L'évêque saint Agape, qui l'avait consacrée à Dieu et qui l'aimait comme sa fille, avait plusieurs fois demandé pour elle au Seigneur la grâce du martyre. Un jour qu'il répétait sa prière avec une nouvelle ferveur, il entendit une voix du ciel qui lui disait : *Il n'est pas nécessaire que vous demandiez plus longtemps ce qui vous a été accordé dès la première fois.* En effet, elle fut exécutée avec lui.

Là c'est une vision qui annonce à ceux qui sont encore libres qu'ils vont être bientôt jetés dans les fers. — A Smyrne, dans

l'Asie Mineure, l'évêque Eudémon tomba dans l'apostasie, et par sa chute entraîna plusieurs des fidèles; mais le prêtre Pionius demeura ferme. La veille de la fête de saint Polycarpe, comme il jeûnait avec Sabine et Asclépiade, il vit en songe qu'il serait pris le lendemain. La vision était si claire qu'il connut qu'elle était certaine: c'est pourquoi il se mit une chaîne au cou, et en fit faire autant à Sabine et à Asclépiade; afin que les persécuteurs vissent qu'ils voulaient bien être pris.

Plus loin les martyrs de la veille viennent révéler à ceux du lendemain le secret de leur impassibilité au milieu des supplices ou la couronne de gloire qui les attend. Au moment d'aller au martyre, le diacre saint Flavien raconta deux visions dont il avait été favorisé, une entre autres, dans laquelle saint Cyprien lui apparut, et Flavien lui ayant demandé si l'on souffrait beaucoup d'avoir la tête tranchée, le saint répondit: *Quand l'âme est tout occupée des choses du ciel, le corps ne souffre rien; c'est comme si l'on avait un corps emprunté.*

Saint Sadoth, évêque de Séleucie et martyr en 342, eut une vision qu'il raconta en ces termes à ses prêtres et à ses diacres. « J'ai vu en songe une échelle tout environnée de lumière, dont le sommet touchait au ciel, et sur laquelle saint Siméon, mon oncle et mon prédécesseur, brillant de gloire, était appuyé. M'ayant aperçu au bas de l'échelle, il me dit d'un air riant: *Montez, et ne craignez rien. Je mehtai hier, et c'est aujourd'hui à votre tour.* — Ce qui me paraît signifier que je dois endurer la mort cette année comme mon prédécesseur l'endura l'année dernière. »

Tantôt le Dieu pour lequel ils meurent leur apparaît sous la forme d'un flambeau qui les guide. Saint Rénus, martyr à Carthage et disciple de saint Cyprien, ayant été arrêté en 259, fut jeté dans un cachot. Pendant son sommeil il eut une vision dans laquelle plusieurs des prisonniers renfermés avec lui paraissaient prendre le chemin du ciel, en suivant la lueur d'un flambeau qui les précédait, et ces prisonniers étaient les cinq Chrétiens qui avaient été arrêtés en même temps que lui. Rénus leur raconta cette vision, qui les consola beaucoup, en leur faisant comprendre qu'ils marchaient à la suite de Jésus-Christ, le véritable flambeau.

Tantôt la vision céleste vient fortifier leurs cœurs, en leur promettant la couronne de gloire. Saint Victor, prêtre et martyr à Carthage, était un des principaux disciples de saint Cyprien. Pendant qu'il était dans les fers, Dieu le favorisa d'une vision qu'il communiqua à ses compagnons pour les consoler et fortifier leur courage. Un matin, il leur dit: « J'ai vu cette nuit un enfant dont le visage était tout éclatant de lumière. Etant entré dans la prison, il en a fait le tour comme pour chercher une issue, afin de nous en tirer; mais comme il paraissait ne pas trouver le moyen de nous mettre en liberté, il me dit: *Ne perdez pas courage pendant le peu de*

temps que vous avez encore à rester ici. Je suis avec vous, allez en assurer vos compagnons de ma part, et faites-leur connaître qu'ils recevront bientôt la couronne de gloire. — Et comme je lui demandais où était le paradis, il me répondit qu'il était hors du monde. — *Daignez me le montrer.* — Et où serait alors le mérite de votre foi? me répondit-il, et il disparut. »

Souvent les anges descendent dans le cachot des martyrs pour célébrer avec eux les louanges de Dieu. Saint Vincent, diacre et martyr à Valence, ayant été enfermé dans un cachot, il y fut visité la nuit suivante par des anges qui vinrent chanter avec lui les louanges de Dieu. Le geôlier entendit ces chants divins: regardant par les fentes de la porte, il vit le cachot éclairé d'une grande lumière, et le saint qui se promenait en chantant des hymnes. Il fut tellement frappé de ce prodige, qu'il se convertit sur-le-champ et reçut le baptême. Saint Vincent souffrit en 304, et Dacien fit jeter son corps dans un champ, afin qu'il fût dévoré par les bêtes, qui ne lui firent aucun mal. On le porta ensuite à la mer, cousu dans un sac auquel on avait attaché une grosse pierre; mais il fut rejeté sur le rivage, et deux Chrétiens ayant connu par révélation le lieu où il avait été poussé par les vagues, l'enterrèrent dans une petite chapelle hors des murs de Valence. Cette chapelle devint bientôt célèbre à cause des miracles qui s'y opérèrent par ses reliques.

Parfois, non-seulement les anges, mais Jésus-Christ lui-même apparaît aux martyrs. Saint Victor de Marseille, officier et martyr, fut arrêté en 290, sous l'empereur Maximien, et attaché à une croix. Alors s'étant adressé à Dieu pour lui demander la patience au milieu de ses douleurs, Jésus-Christ lui apparut et lui dit: *Victor, la paix vous soit donnée. Je suis Jésus qui prends sur moi les injures et les tourments qu'on fait souffrir à mes saints.* Cette voix divine le ranima et le remplit d'une joie ineffable. Les bourreaux l'ayant détaché de la croix, le jetèrent au fond d'un cachot. Il y fut visité pendant la nuit par des anges, et la prison fut remplie d'une lumière plus brillante que le soleil. Le saint martyr se mit à chanter les louanges du Seigneur avec ces esprits célestes. Les soldats qui le gardaient, témoins de ces prodiges, se jetèrent à ses pieds, le priant de leur obtenir la grâce du baptême.

Tantôt ce sont d'autres apparitions, d'autres visions célestes qui prennent mille formes diverses et qu'il serait trop long d'énumérer. Saint Marien, martyr, fut arrêté à Muguas, près de Cirthe. Livré à de cruelles tortures, Marien fut en outre pendu par les pouces avec de gros poids aux pieds. On le reconduisit ensuite en prison, où il eut une vision. Saint Cyprien lui apparut, assis à la droite de Jésus-Christ, et il lui donna à boire d'une fontaine où il avait bu lui-même, lui faisant entendre par là qu'il donnerait son sang pour la foi. Il fut en effet condamné à mort, et avant de recevoir le coup mortel,

il prédit les calamités qui fondirent bientôt après sur l'empire romain. Saint Marien souffrit l'an 259.

Sainte Quartilosie, martyre à Carthage, fut arrêtée pendant la persécution de l'empereur Valérien, et mise dans la même prison que saint Montan, saint Lucius et plusieurs autres disciples de saint Cyprien. Trois jours après que son mari et son fils avaient souffert la mort pour Jésus-Christ, elle eut une vision pendant laquelle son fils lui apparut et lui dit : « Dieu a vu vos souffrances et en a eu compassion. » Elle vit ensuite un jeune homme d'une grande beauté qui tenait entre ses mains deux flacons, l'un d'eau et l'autre de lait, et qui en donna à boire à tous ceux qui étaient prisonniers pour la foi, sans que les flacons parussent moins remplis. La fenêtre de la prison s'ouvrit et laissa voir le ciel. Le jeune homme posa les flacons sur cette fenêtre et disparut. Quartilosie fut martyrisée peu de temps après cette vision, en 259.

En 203, pendant la persécution de l'empereur Sévère, saint Sature, martyr à Carthage, fut arrêté avec sainte Perpétue, sainte Félicité et plusieurs autres. Sature ayant été condamné avec les autres à être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre, eut un songe qu'il écrivit lui-même : il lui sembla voir quatre anges qui le conduisaient, ainsi que ses compagnons, dans un jardin délicieux, et de là dans un palais tout resplendissant de lumière. Le maître de cette demeure magnifique était entouré de ses sujets, qui chantaient continuellement : *Saint, saint, saint!* Cette vision le remplit d'une grande joie, que partagèrent les martyrs, lorsqu'il leur eut raconté ce qu'il avait vu. Il mourut comme il l'avait prédit, de la dent d'un léopard, les autres bêtes ne lui ayant fait aucun mal.

Quelquefois un saint éloigné voit en esprit la lutte d'un martyr en même temps qu'il lui apparaît. Saint Troade fut martyrisé à Néocésarée dans le Pont, l'an 250, lors de la persécution de Dèce. Pendant qu'il confessait Jésus-Christ au milieu des tourments, saint Grégoire le Thaumaturge, son évêque, qui s'était retiré dans le désert pour se soustraire aux poursuites des persécuteurs, vit en esprit ses généreux combats, et lui apparut pour soutenir son courage.

Très-souvent de célestes lumières illuminent les martyrs dans leurs cachots ou viennent épouvanter leurs bourreaux. Saint Victor, soldat de la légion thébéenne, fut martyrisé avec environ soixante de ses compagnons. Ils furent torturés avec la dernière cruauté : mais une lumière céleste effraya leurs bourreaux, qui furent renversés par terre. Les flammes auxquelles on les livra ne leur ayant fait aucun mal, ils furent décapités en 286.

Quelquefois un être céleste apparaît au sein de cette lumière pour venir défendre la sainteté des vierges. C'est ce qui eut lieu pour sainte Denise, martyre, et pour plusieurs autres. Le proconsul ayant livré la première à deux jeunes gens, ceux-ci prirent Denise, et la menèrent à leur logis : mais après s'être efforcés jusqu'à minuit de

lui faire violence, il leur fut impossible. Vers minuit, il leur apparut un jeune homme éclatant d'une lumière qui éclaira toute la maison ; ils furent saisis de peur, et se jetèrent aux pieds de la sainte. Elle les releva, en disant : Ne craignez point ; c'est mon défenseur et mon gardien. Ils la prièrent d'intercéder pour eux, de peur qu'il ne leur arrivât du mal.

Consolés, fortifiés, défendus par les apparitions et les visions les plus merveilleuses, les martyrs marchèrent courageusement au supplice. Alors, c'est surtout au milieu de leurs épouvantables tortures, que se multipliaient les traits surnaturels de la toute-puissance de Dieu. Saint Fidèle fut martyrisé à Côme en Lombardie, et l'on rapporte que son supplice fut suivi de coups de tonnerre et de prodiges qui effrayèrent le juge et les exécuteurs (vers l'an 290).

Saint Alexandre, soldat et martyr à Drusipare, en Pannonie, sous César Maximien, fit de nombreux miracles en présence de ses bourreaux.

Sainte Catherine, vierge et martyre sous l'empereur Maximin II, fut attachée à une machine composée de plusieurs roues et garnies de pointes aiguës ; mais les cordes qui devaient faire agir la machine s'étant miraculeusement rompues, la sainte n'eut aucun mal.

Saint Aste, évêque de Durazzo en Albanie, pendant la persécution de l'empereur Trajan, fut attaché à une croix et était encore vivant plusieurs jours après son crucifiement qui eut lieu au commencement du II^e siècle.

Sainte Fauste, vierge, fut martyrisée à Cyzique. Evilase, prêtre des idoles, ayant rasé la tête à Fauste voulut ensuite, après l'avoir suspendue en l'air, la faire couper en deux par le milieu du corps, sans que les bourreaux pussent venir à bout de lui faire aucun mal. Evilase se convertit à la vue de ce miracle. Sainte Fauste fut mise ensuite dans une poêle ardente, d'où une voix du ciel l'appelant, elle s'envola vers le Seigneur, sous l'empereur Maximien.

Pour une multitude la cruauté des lions et des bêtes féroces s'apaise tout à coup et le feu perd en un instant sa force. Saint Néophyte, martyr à Nicée en Bithynie, fut battu de verges, jeté dans une fournaise ardente et ensuite exposé aux bêtes ; mais comme ces supplices ne lui avaient fait aucun mal, on le décapita, pendant la persécution de Dioclétien.

Saint Pontien, martyr à Spolète, sous l'empereur Marc-Aurèle, fut condamné à marcher sur des charbons ardents ; mais ses pieds n'éprouvèrent pas la plus légère brûlure. Il fut ensuite jeté dans un étroit cachot où un ange vint le visiter, exposé à des lions furieux qui ne lui firent aucun mal, et enfin décapité.

Saint Probe, martyr à Tarse en Cilicie, avec saint Taraque et saint Andronic, furent plusieurs fois livrés aux bêtes qui ne leur firent aucun mal. Ils souffrirent en 304.

Saint Janvier, évêque de Bénévent, Festus

son diacre et Didier son lecteur furent, en 305, livrés aux bêtes qui les épargnèrent.

Saint Adrien, martyr à Césarée en Palestine, fut livré à un lion le jour des fêtes en l'honneur du génie public, l'an 300, et cet animal ne lui fit aucun mal.

Sainte Thècle, vierge et martyre, fut condamnée aux bêtes et exposée nue dans l'amphithéâtre, au milieu des léopards, des lions et des tigres; mais ces animaux féroces vinrent les uns après les autres lui lécher les pieds, et quoi qu'on fit pour les irriter, ils se retirèrent sans l'avoir même menacée. Condamnée à être brûlée vive, elle sortit saine et sauve du milieu des flammes, et mourut en paix dans le premier siècle.

Sainte Tatienne, martyre à Rome sous l'empereur Alexandre-Sévère, fut arrêtée, parce qu'étant entrée dans un temple elle fit tomber par la vertu de ses prières les idoles, qui se brisèrent dans leur chute. On la déchira avec les ongles de fer; on l'exposa aux bêtes, qui ne lui firent aucun mal; on la livra aux flammes, qui la respectèrent également: elle fut enfin décapitée.

Saint Marin, sénateur et martyr à Rome, fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante; mais il sortit intact, parce que les flammes qui entouraient la chaudière se changèrent en une douce rosée. Les bêtes féroces auxquelles on l'exposa ensuite ne lui firent non plus aucun mal. Alors il fut condamné à la décapitation l'an 283.

Saint Apollone, martyr à Antinoë, dans le 1^{er} siècle, ayant été placé sur un bûcher, fit une prière et les flammes s'éteignirent tout à coup. A la vue de ce prodige, le président Ariën, Théotique, les soldats, le peuple, tous les spectateurs en un mot s'écrièrent: *Le Dieu des Chrétiens est grand! il est le seul Dieu.*

Saint Sabas, officier dans l'armée de l'empereur Aurélien et martyr à Rome en 272, eut les côtés brûlés avec des torches enflammées. Après ce premier supplice, il fut plongé dans une chaudière de poix bouillante, d'où il sortit sans la moindre brûlure. Ce miracle convertit soixante-dix personnes qui en avaient été témoins.

Saint Théodoret, prêtre, fut martyrisé à Antioche. On lui appliqua des torches ardentes sur les côtés, et pendant cette horrible torture, le martyr levant les yeux au ciel, pria Dieu de glorifier son nom dans tous les siècles. Pendant cette prière, les bourreaux, saisis de frayeur, tombèrent la face contre terre, et lorsque le comte leur ordonna de continuer, ils refusèrent d'obéir, disant qu'ils avaient vu des anges s'entretenir avec Théodoret. Julien ordonna qu'on les précipitât dans l'Oronte: comme on se mettait en devoir d'exécuter cet ordre barbare, Théodoret leur dit qu'il les suivrait quand il aurait remporté la victoire sur l'ennemi. Julien lui demanda de quel ennemi il voulait parler: « C'est du démon pour lequel vous combattez et sur lequel Jésus-Christ, le Sauveur du monde, me donnera la victoire. — Vous méprisez ces tortures, mais vous

ne mépriserez peut-être pas la mort, et je vais vous faire exécuter sur-le-champ. — C'est mon plus grand désir. Pour vous vous mourrez dans votre lit, en souffrant des douleurs horribles; votre maître, qui se flatte de vaincre les Perses, perdra la vie par une main inconnue, et il ne remettra plus le pied sur les terres romaines. » Il fut décapité en 362, et la prédiction qu'il avait faite sur les deux Julien reçut son application l'année suivante.

Saint Maximilien, martyr à Antioche avec saint Bonose, était, comme lui, officier dans la légion dite des *vieux Herculiens*, et servaient sous l'empereur Julien l'Apostat. Ils furent par l'ordre de ce prince plongés dans une chaudière remplie de poix bouillante qui ne leur fit aucun mal. Le préfet Second, informé de ce prodige, accourut pour en être témoin oculaire; l'ayant vu de ses propres yeux, il voulut faire un essai sur les prêtres des idoles. Ceux-ci n'eurent pas plutôt été plongés dans la chaudière, que leurs chairs furent séparées de leurs os. Saint Maximilien et saint Bonose furent ensuite jetés dans une fosse pleine de chaux vive qu'on fit fondre autour de leurs corps. Julien, furieux de voir qu'ils étaient sortis de la fosse sains et saufs, les fit reconduire en prison; après qu'ils y eurent passé douze jours sans prendre aucun aliment, on trouva leur cachot éclairé par des flambeaux qu'on ne put éteindre (ann. 362).

Souvent d'autres prodiges signalent, sous mille formes merveilleuses, la toute-puissance surnaturelle de Dieu en faveur des martyrs au milieu de leurs plus cruels supplices. Victricius, ou Victrice, qui semble avoir accompagné saint Martin de Tours en Espagne, et être arrivé avec lui à Vienne, était évêque de Rouen. Cet ami de saint Martin avait été soldat comme lui. Poussé, comme lui, par un mouvement extraordinaire de l'amour divin, il était allé un jour, revêtu de ses armes, se présenter au tribun. C'était sous le règne de Julien. Il lui dit qu'il renonçait au serment militaire, et quittait avec joie ces armes destinées à répandre le sang, pour se revêtir intérieurement de la paix et de la justice chrétienne. Le tribun furieux le fit briser à coups de bâton. Ce supplice n'ayant point abattu le martyr, les bourreaux le couchèrent nu sur un amas de fragments d'argile et de petites pierres aiguës. Ce nouveau tourment ne servit qu'à donner plus d'éclat à la constance de Victrice qui, soutenu des consolations célestes, marcha courageusement vers le quartier du général, et parut en sa présence avec fermeté. Il fut condamné à mort. Comme on le menait au supplice, l'exécuteur, pour lui insulter, porta la main sur l'endroit du cou qu'il devait frapper. Aussitôt, les deux yeux tombèrent de la tête de cet insolent. Ce miracle fut suivi d'un autre. Le géolier avait lié si étroitement Victrice, que les chaînes s'étaient enfoncées dans sa chair. Le saint pria les soldats qui le gardaient de le desserrer tant soit peu. Comme ils n'en voulu-

rent rien faire, Victrice implora l'assistance de Jésus-Christ et les chaînes tombèrent de ses mains. Personne n'osa lier de nouveau un homme que Dieu avait rendu libre, et le général, sur le récit de ces merveilles, relâcha le saint martyr. Devenu évêque, Victrice fit fleurir son Église.

En 804, saint Quirin, évêque de Siscia en Pannonie, ayant été arrêté comme chrétien, fut conduit en prison chargé de chaînes, et alors il fit cette prière : *Seigneur, je vous rends grâces de ce que vous m'avez jugé digne de souffrir des opprobres pour votre nom. Faites que tous ceux qui sont dans cette prison sachent que j'adore le vrai Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que vous.* Cette prière fut bientôt exaucée ; car à minuit la prison parut illuminée, et le concierge Marcellus, à la vue de cette brillante clarté, vint se jeter aux pieds du saint et le conjura avec larmes de prier le Seigneur pour lui. *Je crois, ajouta-t-il, qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que vous adorez.* Quirin, après lui avoir fait une exhortation, le marqua du sceau sacré au nom de Jésus-Christ. Quirin fut ensuite conduit à Sabarie, chargé de chaînes. Quelques femmes chrétiennes lui ayant apporté sur la route des rafraîchissements, pendant qu'il leur donnait sa bénédiction, les chaînes lui tombèrent des pieds et des mains. Arrivé à Sabarie, il fut condamné à être jeté dans une rivière avec une meule de moulin au cou, et cette sentence fut exécutée sur-le-champ. Alors on vit une merveille qui remplit d'admiration tous les spectateurs. Quirin, au lieu d'aller au fond, restait sur l'eau, exhortant les fidèles à demeurer fermes dans la foi et à ne redouter ni les supplices, ni la mort. Comme il surnageait toujours, il craignit à la fin de perdre la couronne du martyre. *Seigneur Jésus, s'écria-t-il, il n'est pas surprenant que vous donniez aux hommes le pouvoir de marcher sur les eaux, comme vous le donniez à saint Pierre : ce peuple vient de voir en moi une preuve éclatante de ce que vous pouvez faire ; mais accordez-moi, ô mon Dieu, ce qui est préférable à toutes choses, le bonheur de mourir pour vous.* Sa prière finie, il ne tarda pas à enfoncer dans l'eau.

Sainte Prisque, vierge et martyre à Rome, avait à peine treize ans lorsqu'elle fut arrêtée comme Chrétienne. L'empereur Claude II lui fit arracher ses vêtements et ordonna qu'on la frappât de verges en sa présence ; mais les coups dont on l'accablait n'altérèrent nullement la beauté de son corps, ni la blancheur de sa peau. L'empereur, témoin de ce prodige, fit inonder la sainte d'huile bouillante, qui ne produisit pas plus d'effet que les coups sur son corps, qui exhalait une odeur suave. Claude se retira confus après avoir ordonné à l'un de ses officiers de faire déchirer la sainte martyre avec des ongles de fer. Quand cet ordre eut été exécuté, on la reconduisit, nue et sanglante, dans sa prison. Mais Dieu guérit ses plaies et recouvrit son sein d'une robe éclatante. Exposée ensuite dans l'amphithéâtre à la su-

reur d'un lion affamé, cet animal vint se poser aux pieds de sainte Prisque, comme pour la protéger. Alors les païens la firent appliquer sur le chevalet, et la jetèrent ensuite sur un bûcher en flammes : le feu l'épargna et forma comme un pavillon sur sa tête. Claude, informé de ces derniers prodiges, donna l'ordre de la décapiter, ce qui fut exécuté le 18 janvier 270.

Pendant que l'on conduisait au supplice saint Alban, né à Vérulam et martyr en Angleterre l'an 303, le peuple se porta en foule sur son passage, et lorsqu'on fut arrivé près de la rivière de Dewerlame, le pont sur lequel il fallait passer se trouva obstrué, et la nuit serait venue avant que toute cette multitude eût passé sur l'autre rive. Impatient de recevoir la couronne du martyre, Alban s'approche de la rivière, lève les yeux au ciel et fait une courte prière. Aussitôt l'eau se sépare en deux et ouvre passage au saint ainsi qu'à plus de deux mille personnes qui l'accompagnaient. A la vue de ce prodige, le bourreau se convertit et demande à mourir à la place de saint Alban. Cet incident ayant retardé l'exécution, le saint, toujours accompagné du peuple, gagne un lieu agréable, situé sur la montagne à cent pas de la rivière ; là, s'étant mis à genoux, il fait jaillir une fontaine, y étanche sa soif, et présente ensuite sa tête à celui qui venait de prendre la place du bourreau, et qui la lui trancha d'un seul coup ; mais à l'instant il fut renversé par terre et privé de la vue.

En 303, saint Romain, diacre et martyr à Antioche, fut condamné au supplice du feu. On le conduisit hors de la ville et on le plaça sur un bûcher préparé d'avance. Les Juifs accoururent à ce spectacle avec autant de joie que les païens, et ils disaient entre eux : « Pourquoi le Dieu des Chrétiens ne vient-il pas délivrer du feu son adorateur ? Pour le nôtre, on sait qu'il sauva de la fournaise les trois jeunes gens de notre nation qu'on y avait précipités. » Aussitôt une pluie mêlée de grêle tombe avec tant d'abondance sur le bûcher, qu'elle éteint la flamme. Le peuple, effrayé du prodige, prend la fuite. On accourt rapporter à l'empereur, qui se trouvait alors à Antioche, que le ciel se déclaire pour Romain. L'empereur envoie dire à Asclépiade qu'il ne faut pas se commettre avec le Dieu du ciel, et qu'il y avait du danger à faire périr un homme dont la Divinité prenait si visiblement la défense. Asclépiade obéit pour le moment ; mais, supposant à Romain un nouveau crime, il arracha de l'empereur une sentence qui le condamnait à avoir la langue coupée, et il s'empressa d'aller la faire mettre à exécution. Ayant rencontré un médecin qui venait d'apostasier et qui avait sur lui les instruments de son art, il obtint de lui par ses menaces qu'il couperait à Romain la langue jusqu'à la racine. L'opération terminée, le martyr parlait avec plus de facilité même qu'auparavant. Asclépiade, informé du fait, croit que le médecin l'a trompé, et se l'étant fait amener, le menace de mort pour n'avoir pas fait ce qu'il

lui était commandé. Le médecin, qui avait conservé cette langue comme une précieuse relique, la fait apporter au juge, qui ne sait plus que dire. Romain continuait à exhorter les Chrétiens, annonçant en public les grandeurs de Dieu et les victoires de Jésus-Christ. Il publiait aussi les miracles dont lui-même avait été l'objet; et comme ces merveilles faisaient impression sur le peuple, l'empereur, pour en arrêter l'effet, le renvoya en prison, où il fut étranglé le 17 novembre 303.

Souvent, ravis en Dieu, les martyrs restent impassibles au milieu des souffrances, et plus souvent encore, le Dieu pour lequel ils ont enduré les plus horribles tortures, vient tout à coup guérir miraculeusement leurs plaies.

Trois jours après les fêtes de Pâques de l'année 372, Aharide, fils d'un petit roi goth, arriva la nuit avec des soldats dans le bourg qu'habitait saint Sabas et qui dormait tranquillement. S'étant saisis de lui, sans lui donner le temps de s'habiller, ils le traînèrent tout nu parmi les ronces et les épines, le frappant à coups de fouet et de bâton. Quand le jour parut, il dit à ses barbares conducteurs: « Voyez si mes pieds ont la moindre égratignure, et si les coups que vous m'avez donnés ont laissé la moindre trace sur mon corps. » Les soldats ayant vérifié le prodige n'en devinrent que plus furieux, et l'un d'entre eux frappa le martyr de son javalot avec tant de violence qu'on le crut mort. Mais Sabas lui dit: « Ne vous imaginez pas que vous m'avez tué; car je vous assure que je n'ai pas senti plus de mal que si vous n'aviez jeté contre ma poitrine qu'un flocon de laine. » Saint Sabas fut enfin jeté dans un fleuve avec un essieu attaché au cou, et il y expira, le 12 avril 372.

Sainte Anastasie l'ancienne, vierge, fut martyrisée à Rome l'an 249. On lui brûla les côtes avec des torches ardentes, on lui arracha les ongles des pieds et des mains, on lui cassa les dents. Sa constance fut récompensée par la guérison subite de toutes ses plaies.

Saint Martinien, martyr en Afrique, fut battu avec des bâtons noueux qui le déchiraient jusqu'aux os; mais, après qu'on l'eût ainsi frappé plusieurs jours de suite sans affaiblir sa constance et que ses blessures se trouvaient miraculeusement guéries le lendemain, on finit par l'envoyer en exil où il fut de nouveau tourmenté et enfin martyrisé, vers le milieu du v^e siècle.

Saint Sanctus, diacre de l'Eglise de Lyon et martyr, fut martyrisé en 177 sous le règne de Marc-Aurèle. On lui fit subir les plus cruelles tortures sans que la douleur pût lui arracher une seule plainte. Le président et les bourreaux, ne se contenant plus de rage, lui appliquèrent des plaques d'airain toutes brûlantes sur les parties du corps les plus sensibles. Son corps était tellement meurtri, déchiré et brûlé, qu'il n'avait plus forme humaine. Reporté en prison, il en fut tiré trois jours après pour

essuyer de nouvelles tortures. Les païens, voyant que l'inflammation s'était mise dans ses plaies, voulurent, par un raffinement de cruauté, les rouvrir, dans l'espérance que la douleur le ferait apostasier. Leur attente fut trompée; car, au grand étonnement des spectateurs, son corps reprit tout à coup ses forces, et il recouvra l'usage de ses membres par un miracle qui prouva aux païens que Jésus-Christ combattait avec lui et guérissait ses plaies, à mesure qu'on les lui faisait.

Saint Basile d'Ancyre fut condamné à avoir tous les jours quatorze lambeaux de chair arrachés, et on lui fit des incisions si profondes qu'en peu de jours on lui voyait jusqu'aux entrailles; mais en une nuit Dieu guérit toutes ses plaies, en sorte qu'il n'en paraissait aucune trace.

Parfois Jésus-Christ vient couronner les travaux des martyrs et la fin de leurs souffrances par cette seconde naissance qui est l'entrée dans l'éternelle vie.

Sous le règne de Dioclétien, vers 304, saint Vital, martyr à Bologne, ayant été appliqué à la torture, et voyant que son corps tout entier n'était plus qu'une plaie, pria Jésus-Christ de lui donner la couronne immortelle qu'un ange lui avait montrée, et aussitôt cette prière finie, il expira.

Souvent la toute-puissance de l'action surnaturelle de Dieu suit les corps des martyrs jusqu'après leur mort et les préserve miraculeusement de l'atteinte des flammes, les martyrs apparaissant à leurs proches dans de merveilleuses visions. Adrien, martyr à Nicomédie en 303, avec vingt-trois autres, ayant souffert le martyre, Maximien ordonna de livrer leurs corps aux flammes, de peur que les Chrétiens ne vissent les enlever. Or, disent les Actes de ce martyr, lorsqu'on fut arrivé à la fournaise, les bourreaux jetèrent par son ouverture supérieure les corps des martyrs dans les flammes, pendant que des femmes qui étaient là, les larmes aux yeux, s'écriaient: Grands saints, ne nous oubliez pas dans le lieu de votre repos! Mais Natalie, femme d'Adrien, se précipitant à grands cris, voulait s'élancer elle-même dans la fournaise; mais à peine les corps des martyrs y furent-ils jetés que l'on entendit tout à coup d'affreux éclats de tonnerre, auxquels vinrent se mêler la pluie, la grêle, la foudre et les tremblements de terre: on eût dit que la ville avait été inondée par un débordement; l'eau en remplissait tous les quartiers, et la fournaise elle-même fut éteinte par la violence de la pluie et de l'orage. A la vue de cet effet terrible de la colère de Dieu, les bourreaux prirent la fuite; d'autres, tombant la face contre terre, expirèrent sur le coup. Mais les hommes fidèles qui se trouvaient là enlevèrent avec Natalie et les autres femmes pieuses les reliques des saints martyrs; le feu ne les avait absolument endommagées en aucune sorte, et les cheveux même n'étaient pas brûlés.

Natalie, femme d'Adrien, ayant longtemps

prié, s'endormit épuisée de chagrin. Mais voici qu'un des saints martyrs lui apparut et lui dit : « Que la paix soit avec vous, Natalie, servante de Jésus-Christ. Ayez confiance : Dieu ne vous a point abandonnée, et nous, nous n'avons pas oublié non plus toutes les fatigues que vous avez endurées pour nous : et à peine arrivés en présence de Notre-Seigneur, nous l'avons prié de vouloir bien vous réunir à nous prochainement. — Saint martyr, » reprit Natalie, « dites-moi, Adrien, mon seigneur, s'est-il présenté avec vous devant Jésus-Christ ? — Et qui plus est, » répondit le martyr, « il s'y est présenté avant nous. Mais pour vous, hâtez-vous de vous lever, montez sur un vaisseau et rendez-vous au lieu où nos corps sont déposés; car c'est là que Dieu vous visitera et qu'il vous appellera vers nous. » Sitôt qu'elle fut réveillée et qu'elle eut repris ses sens, Natalie, renonçant à tout, ne prit avec elle que la main d'Adrien (relique de son mari) et partit pour Byzance. Arrivée au vaisseau, elle y trouva un grand nombre de personnes des deux sexes qui fuyaient loin du tyran. Mais lorsque le tribun eut été informé de son départ, il demanda à Maximien une troupe de soldats; monté sur un autre vaisseau, il se mit à sa poursuite. Mais lorsqu'il se fut avancé en mer d'environ mille stades, un vent contraire le força de rebrousser chemin avec les siens, et quelques-uns d'entre eux moururent et furent ensevelis dans les flots.

Cependant, vers le milieu de la nuit, l'esprit malin apparut à ceux qui naviguaient avec la B. Natalie; il montait une espèce de vaisseau dans lequel on croyait voir aussi des passagers; et imitant la voix de l'armateur, il lui dit : « D'où venez-vous et où prétendez-vous vous rendre ? » Ceux-ci ayant répondu qu'ils se rendaient de Nicomédie à Byzance, l'imposteur leur dit de nouveau : « Vous vous trompez complètement de route; détournez le vaisseau vers la gauche. » Or il disait cela afin de les entraîner au sein des mers et de les perdre. Ceux-ci, persuadés qu'ils avaient affaire à des matelots de l'Orient, tendirent les voiles dans un autre sens, croyant se rendre à leur destination. Mais tout à coup le bienheureux Adrien leur apparut et leur cria à haute voix : « Continuez comme vous avez commencé, et n'écoutez pas ce perfide qui fait tous ses efforts pour vous perdre : » et l'imposteur disparut aussitôt. Alors Natalie se levant, aperçut saint Adrien qui la précédait, et son cœur se remplit d'une joie indicible. Le vent, de son côté, soufflait favorablement et les conduisit à Byzance avant le point du jour. Mais à peine furent-ils sortis du navire, qu'ils coururent à la maison où se trouvaient les corps des saints martyrs qui avaient souffert tous les tourments pour l'amour de Jésus-Christ.

Alors la bienheureuse Natalie déposa la main de saint Adrien sur le corps du martyr, et s'étant mise à genoux, elle fit une

prière. La prière finie, elle se leva et se retira dans une chambre intérieure, et ayant salué tous ses frères et toutes ses sœurs, elle les engagea à prier pour elle : un grand nombre de fidèles en effet s'étaient rendus dans ce lieu; ils l'exhortèrent à prendre un peu de repos, vu que la navigation l'avait extrêmement fatiguée. Mais voici que pendant son sommeil le bienheureux Adrien lui apparut et lui dit : « Servante de Jésus-Christ et fille des martyrs, vous avez heureusement et paisiblement abordé en ces lieux. Venez avec nous dans le lieu de votre repos, venez recevoir la récompense qui vous est due. » S'étant éveillée elle fit part de sa vision à ses frères; et s'étant endormie de nouveau, elle expira. Quand les fidèles voulurent la réveiller, ils s'aperçurent qu'elle était morte. Se levant donc aussitôt, ils se mirent en prière et ils la déposèrent ensuite avec les corps des saints martyrs; et les prières qui suivirent cette cérémonie étant terminées, ils fermèrent cette maison dans laquelle on vit se réunir un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, méprisant et foulant aux pieds tous les biens de ce monde, s'y consacrèrent au service de Dieu, à qui appartient l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles.

C'est très-souvent aussi par des visions miraculeuses que sont découverts les corps des martyrs. Ainsi par exemple, sainte Pulchérie, impératrice, fut favorisée d'une vision qui lui fit connaître le lieu où reposaient les corps des quarante martyrs dont elle fit faire une translation solennelle. Sainte Pulchérie mourut en 453.

Nous pourrions multiplier pour ainsi dire à l'infini ces récits merveilleux de l'ère des martyrs. Les miracles y sont versés pour ainsi dire avec la même profusion que le sang, et l'admiration n'a plus de bornes lorsqu'on se trouve en face de ces siècles héroïques où l'humanité chrétienne s'est faite si forte et si grande qu'elle semble disposer à son gré de la toute-puissance de Dieu, non moins que de sa force et de sa sainteté. Mais il nous suffit, dans le but de ce travail, d'avoir donné le sommaire des diverses formes générales sous lesquelles s'opérait alors l'action miraculeuse de Dieu.

Terminons cependant par un dernier trait qui montre comment Dieu, jaloux du culte de ses vrais martyrs, sait révéler aux saints l'erreur des superstitions populaires à cet égard. Nous lisons dans l'*Histoire de saint Martin de Tours* :

« Il y avait non loin de la ville, et près du monastère, un lieu qu'une opinion trompée regardait comme un sépulcre de martyrs et estimait sacré. Aussi bien on y voyait un autel élevé par les évêques précédents. Mais Martin n'était pas homme à donner inconsidérément créance à de vagues récits. S'adressant donc aux plus anciens des prêtres et des clercs, il les pressa de lui faire connaître le nom du martyr, ou au moins l'époque à laquelle il avait souffert. Grand fut alors son scrupule, car les souvenirs mal assurés

des anciens ne purent lui fournir aucune donnée certaine. Pendant quelque temps donc, il s'abstint de visiter ce lieu. Il ne voulait pas abolir cette dévotion, à cause du doute où il était encore, ni accorder la sanction de son autorité à la croyance populaire, de peur d'encourager une superstition. Un jour, prenant avec lui un petit nombre de frères, il se dirige vers le lieu susdit. Là, debout sur le tombeau même du prétendu saint, il invoque le Seigneur et le prie de lui faire connaître qui et de quel mérite est le mort enseveli dans cet endroit. Alors, s'étant tourné vers la gauche, il vit tout près une ombre malpropre et à l'air farouche. Il lui commande de déclarer son nom et son mérite. Le fantôme prononce son nom, confesse son crime. Il déclare avoir été un voleur, autrefois mis à mort pour ses méfaits, aujourd'hui honoré par l'erreur du peuple; il n'a rien de commun avec les martyrs, qui sont dans la gloire, tandis que lui est dans la peine. Chose étrange! pendant que l'ombre parlait, les assistants entendaient sa voix; mais ils ne voyaient personne. Martin exposa ce qu'il avait vu, et fit enlever l'autel qui se trouvait en ce lieu. Ce fut ainsi qu'il délivra son peuple de cette erreur superstitieuse. »

MAUSIME ou **MAYSIME** (Saint), curé d'un bourg près de Cyr en Syrie, florissait sur la fin du iv^e siècle. — Théodoret nous apprend qu'il avait un muid de blé et une tonne d'huile qui ne se vidaient jamais, quoiqu'il y puisât tous les jours pour en donner à ceux qui venaient lui en demander. Ce miracle ne fut pas le seul dont Dieu le favorisa. Il rendit la santé au fils d'une dame non moins illustre par sa foi que par son rang. Cette mère, désolée de voir son enfant atteint d'une maladie incurable, le conduisit en litière à Mausime, qui le porta lui-même à l'église, et, se prosternant devant l'autel, demanda à Dieu sa guérison. Sa prière fut exaucée sur-le-champ, et l'enfant se trouva parfaitement guéri avant de sortir du lieu saint, dit encore Théodoret, qui avait appris ce prodige de la bouche même de la mère

MAUX. — Il semble que presque chacun des saints ait reçu de Dieu, surtout après la mort, un privilège spécial pour la guérison de certains maux : de sorte que tous les fléaux qui affligent l'humanité se trouvent pour ainsi dire avoir leur thaumaturge; Dieu ayant départi chacun de ces dons suivant les aptitudes et les mérites particuliers de celui qui en exerce l'action surnaturelle. Nous n'avons nullement l'intention d'entrer ici dans la longue nomenclature de ces privilèges spéciaux prouvés du reste par des faits innombrables qui avaient fondé la popularité des saints invoqués dans ces divers cas. Citons seulement quelques faits comme exemples.

Le bienheureux Boniface, évêque de Lausanne, mort en 1266, est invoqué contre les maladies et les afflictions.

On invoque contre les maux incur-

bles saint Barysabas, anachorète en Orient.

Dans diverses maladies, les fidèles d'Espagne invoquent avec succès sainte Catherine de Cardone morte en 1577.

On invoque contre l'épilepsie avec succès saint Chaumont, évêque de Lyon et martyr en 657.

On invoque aussi contre l'épilepsie et contre la démence saint Hildevert, évêque de Meaux, mort en 680.

Saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, mourut en 1066. Dans sa dernière maladie, il donna à l'abbé de Westminster un anneau qu'il portait: on le conserva comme une relique et l'on s'en servait pour guérir le mal caduc.

Saint Grégoire de Tours nous apprend qu'on invoquait, de son temps, contre le mal de dents, saint Dirié reclus en Bourgogne, mort en 569.

MAXENCE (Saint). — Pendant la guerre que le roi Clovis faisait à Alaric, roi des Visigoths, en 506, saint Maxence, abbé en Poitou, arrêta par ses prières une troupe de Barbares qui allaient piller le monastère d'Agde. Un soldat, furieux de cet obstacle surnaturel qu'il ne pouvait vaincre, courut l'épée à la main sur le saint abbé, afin de lui ôter la vie; mais son bras, déjà levé pour frapper, se roidit tout à coup et resta suspendu sans mouvement. Saint Maxence, par ses prières, lui en rendit l'usage et la troupe se retira sans avoir fait aucun mal.

MAYEUL (Saint), abbé de Cluny, né vers l'an 906 et mort le 11 mai 994, avait le don des miracles. — Etant allé par dévotion au Puy en Velay visiter l'église de Notre-Dame, entre plusieurs pauvres qui lui demandaient l'aumône, il vint un aveugle qui dit avoir eu révélation de saint Pierre, qu'il recouvrerait la vue, en lavant ses yeux de l'eau dont l'abbé Mayeul aurait lavé ses mains. L'abbé le renvoya avec une forte réprimande; et sachant qu'il avait demandé de cette eau à ses domestiques, il leur défendit avec menace de lui en donner. L'aveugle ne se rebuta point, mais après avoir été refusé plusieurs fois, il attendit l'abbé sur le chemin, prit son cheval par la bride, et jura qu'il ne le quitterait point, qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandait. Et afin qu'il n'y eût point d'excuse, il portait de l'eau dans un vaisseau pendu à son cou. Le saint en eut pitié, il descendit de cheval; bénit l'eau selon l'usage de l'Eglise, en fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, puis avec les assistants se mit à genoux, et pria la sainte Vierge avec larmes. Avant qu'il se fût relevé, l'aveugle recouvra la vue. Syrus, auteur de la Vie du saint, dit avoir appris ce miracle de ceux qui en furent témoins. Dans une terre de l'abbaye de Cluny un paysan s'étant fait donner secrètement de l'eau dont l'abbé avait lavé ses mains, en lava les yeux de son fils aveugle, qui recouvra la vue aussitôt. Le saint homme l'ayant su, faisait depuis répandre en sa présence l'eau dont il s'était lavé; mais on ne laissait pas de lui en dérober qui gué-

rissait les malades. On raconte de lui plusieurs autres miracles.

En 973, il fit un voyage à Rome où il prédit aux frères qui l'accompagnaient que l'empereur Othon mourrait cette même année, ce qui eut lieu en effet. Ayant été pris par les Sarrasins de Frissinet, il pria la sainte Vierge d'intercéder auprès de son Fils pour qu'il pût célébrer l'Assomption avec les Chrétiens, après quoi il s'endormit et à son réveil il se trouva libre de ses fers. Plus tard, il refusa constamment d'être Pape.

MECHTILDE (La bienheureuse), vierge et abbesse des monastères de Diessen et d'Edelstetein, était sœur de sainte Gertrude dont nous avons longuement parlé. (*Voy. ce mot.*) Elle marcha dans la même voie, pratiqua les mêmes vertus, et eut sinon les mêmes au moins d'analogues révélations. Nous lisons dans le livre V des *Insinuations de la divine piété* le récit touchant de sa mort (chapitres 6 et 7), et des diverses visions et apparitions dont elle fut alors favorisée. Jésus-Christ, la sainte Vierge et les saints lui apparaissaient souvent comme à sa sœur Gertrude, et les deux chapitres que nous venons de citer sont remplis de ses visions. Nous n'en donnerons pas le détail, pour ne pas trop étendre ce travail. Un jour Jésus-Christ lui enseigna lui-même à prier sa sainte Mère, ou la reprend de ne l'avoir pas suffisamment aimé. D'autres fois c'est la sainte Vierge qui lui apparaît, l'instruit, la dirige et la fortifie. Nous renvoyons du reste, pour tous les détails relatifs à cette sainte, au livre de sainte Gertrude, à Gonon, et à saint Liguori.

MÉLODIE. — *Voy. CHANTS, SON et HARMONIE CÉLESTE, etc.* — En 590, lorsque saint Servule sentit sa fin approcher, il pria ceux qui entouraient son lit de réciter les psaumes. Pendant cette psalmodie qu'il accompagnait de sa voix mourante, il s'écria tout à coup : *Faites silence : n'entendez-vous pas cette douce mélodie qui résonne dans les cieux ?*

MÉMOIRE. — *Voy. SCIENCE.* — On rapporte que saint Albert le Grand, évêque de Ratisbonne et mort le 5 novembre 1280, perdit la mémoire dans une leçon publique, effet que l'on attribue à la sainte Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion, et qui, en lui faisant oublier toutes ses notions sur les sciences, voulait qu'il s'occupât exclusivement des choses de Dieu.

MESSE. — L'une des visions les plus merveilleuses de sainte Gertrude est sans contredit celle dans laquelle elle vit Notre-Seigneur célébrant lui-même la sainte Messe avec toute la cour céleste et qui nous est rapportée en ces termes dans ses *Insinuations de la divine piété.* — *Voy. ce mot.*

« Le dimanche où l'on chante à la Messe *Gaudete in Domino*, sainte Gertrude devant communier à la première Messe, qui commençait par ce mot, *Rorata*, tout affligée de ne pouvoir l'entendre, elle se plaignait à Notre-Seigneur de sa misère. Notre-Seigneur en ayant compassion, pour la consoler, sembla lui demander, avec tendresse et l'appelant sa bien-aimée, si elle voulait

qu'il dît lui-même la Messe. Notre-Seigneur lui ayant proposé plusieurs Messes, et elle témoignant en souhaiter une autre, il commença à haute voix avec tous les saints l'*Introit* de la Messe du dimanche courant, *Gaudete, etc.*, pour exciter son âme à se réjouir toujours en lui.

Notre-Seigneur étant assis sur le trône de sa divine majesté, sainte Gertrude, se jetant à ses pieds, les baisait avec respect. Ensuite il chanta d'une voix claire et douce le *Kyrie eleison*, et aussitôt deux princes du chœur angélique des Trônes vinrent prendre l'âme de sainte Gertrude, pour la porter devant Dieu le Père, et elle demeura prosternée en sa présence. Dieu le Père lui accorda au premier *Kyrie* la rémission des péchés de malice. Après il vint des chérubins à elle, pour la conduire au Fils de Dieu, qui la reçut avec beaucoup de tendresse, en sorte qu'au premier *Christe eleison*, se faisant un admirable flux de Dieu en l'âme, et un doux reflux de l'âme en Dieu, le cœur même de Dieu se répandait dans sainte Gertrude aux notes descendantes, comme le cœur de sainte Gertrude s'échouait en Dieu par les notes ascendantes. Au second, elle ressentit en elle un plaisir qui surpassait infiniment tout ce que l'esprit de l'homme peut se figurer. Au troisième, étendant ses mains, il lui communiqua abondamment le fruit et le mérite de ses actions.

Deux séraphins ayant présenté l'âme de sainte Gertrude devant le Saint-Esprit, il en pénétra les trois puissances; la partie raisonnable (l'intelligence), qu'il éclaira de ses lumières au premier *Kyrie, eleison*, afin qu'elle connût la volonté de Dieu en toutes choses; la partie irascible (la volonté), qu'il fortifia contre les embûches des ennemis, au second; et la partie concupiscible (le sentiment), qu'il échauffa, au dernier, pour la rendre capable d'aimer Dieu de toutes ses forces. Après cela, le Fils de Dieu se levant de son siège royal, et se tournant vers Dieu son Père, il chanta mélodieusement *Gloria in excelsis Deo*. A ce mot *Gloria*, il relevait la gloire immense et incompréhensible du Père; à ce mot *Excelsis*, il louait sa profonde sagesse; à celui de *Deo*, il révérait la douceur et la bonté inconcevable du Saint-Esprit. Toute la cour céleste poursuivant d'une voix douce et mélodieuse, continuait, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis; et Notre-Seigneur s'étant assis en son trône, et sainte Gertrude s'étant jetée à ses pieds, il s'abaisse pour la prendre et l'attirer à lui. Elle, se levant, et demeurant debout devant Notre-Seigneur, fut toute couverte de l'éclat admirable de sa divinité.

Deux anges de l'ordre des Trônes, ayant apporté un trône enrichi d'un merveilleux artifice, et le soutenant respectueusement, deux autres séraphins la mirent sur ce trône, qu'ils soutenaient de côté et d'autre, et deux chérubins apportant deux flambeaux demeurèrent debout devant elle, et toute la troupe céleste se trouvant au même lieu,

chantaient ce qui convenait à Dieu le Père en disant, *Domine Deus, Rex cælestis*, et s'étant tous unanimement, le Fils de Dieu chantait tout seul à l'honneur et à la gloire de son Père. Le *Gloria in excelsis* étant fini, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le grand Prêtre, et le vrai Pontife, se leva et salua sainte Gertrude, en disant : *Dominus vobiscum, dilecta* : « Dieu soit avec vous, ma bien-aimée ; » sainte Gertrude lui répondit : *Et spiritus meus tecum, prædilecte* : « Que mon esprit soit avec vous, ô mon bien-aimé. » Ce que Notre-Seigneur écoutait avec plaisir, prenant, comme il fait, ses délices à être avec les enfants des hommes.

Notre-Seigneur, continuant la Messe, dit l'oraison, *Deus, qui hanc sacratissimam noctem*, et la finit par ces mots, *Per Jesum Christum Filium tuum*, comme rendant grâces au Père éternel, de ce qu'il avait illuminé l'âme de sainte Gertrude, dont les ténèbres étaient marquées par le mot *noctem*, nuit, qui était appelée sacrée, à cause qu'elle s'était bien disposée par la connaissance entière de son néant et de sa bassesse. Alors saint Jean l'évangéliste s'étant levé, se tint debout entre l'Époux et l'épouse, c'est-à-dire entre Dieu et sainte Gertrude, et les ayant salués tous les deux, chanta d'une voix claire, *Hæc est sponsa*, et toute la cour céleste achevant par ces mots, *Ipsi gloria in sæcula*, chantèrent le Graduel, *Specie tua*, et le verset, *Audi, filia*, après quoi, ayant commencé l'Alleluia, saint Paul le Docteur des gentils, et le vaisseau d'élection, montra sainte Gertrude avec son doigt, en disant *Æmulor enim vos*, etc. Et la cour céleste chanta la prose, *Filix Sion exsultent*, qui donna un extrême plaisir à sainte Gertrude.

A ces mots, *Dum non consentiret*, sainte Gertrude appréhendant d'avoir été un peu négligente à résister aux tentations, et, en étant comme honteuse, se cacha le visage ; mais Notre-Seigneur ne pouvant souffrir la confusion de son épouse, couvrit aussitôt sa négligence d'un collier d'or enrichi de perles et de pierreries, disposées d'un merveilleux effet, pour marquer la victoire glorieuse qu'il avait remportée sur ses ennemis.

Ensuite un autre évangéliste s'approcha et commença l'évangile : *Exsultavit Dominus Jesus in spiritu et dixit* : « Notre-Seigneur Jésus se réjouit. » Et alors ce divin Sauveur, qui est l'amour et la charité même, parut prononcer hautement ces paroles : *Confitebor tibi, Pater*, etc. : « Je vous rends grâces, ô mon Père, qui êtes le Seigneur du ciel et de la terre, » faisant paraître devant son Père la même ferveur et la même reconnaissance qu'il lui avait témoignée lorsqu'il avait dit ces choses étant encore au monde. Après l'évangile, il commanda à sainte Gertrude de faire une publique profession de la foi catholique, en récitant le *Credo*, au nom de toute l'Église. Le chœur des saints chanta ensuite l'offertoire : *Domine Deus in simplicitate*, en y ajoutant : *Sanctificavit Moyses* ; alors le cœur de Jésus parut comme un autel

d'or tout embrasé et tout éclatant de lumière, sur lequel les anges gardiens parurent faire des offrandes des bonnes actions et des prières des personnes qui sont commises à leurs soins : les saints mirent aussi leurs mérites, pour rendre une louange éternelle à celui qui les a sanctifiés par sa grâce, et pour contribuer au salut de sainte Gertrude. L'ange gardien de la sainte s'approcha aussi de l'autel et y présenta un calice d'or qui contenait toutes ses souffrances et toutes les bonnes œuvres qu'elle avait faites par son humble et généreuse patience dans les afflictions qui lui étaient arrivées depuis son enfance, et Notre-Seigneur parut honorer ce calice de sa sainte bénédiction. Ensuite il chanta : *Gratias agamus*, à l'honneur de son Père céleste ; et ensuite demeura dans le silence l'espace d'une heure, tandis que tous les saints chantaient hautement et avec un respect et une allégresse inexplicables : *Dominum nostrum*, protestant qu'il est le Seigneur Dieu, leur Créateur, leur Rédempteur, leur libéral et magnifique bienfaiteur, de qui ils tiennent tous les biens qu'ils possèdent, et qui, par cette considération, en doit seul recevoir la louange et l'honneur, et être adoré et servi par toutes les créatures. A ces mots : *Per quem majestatem tuam laudant angeli*, les esprits bienheureux accourent avec joie, et, par leurs applaudissements, semblèrent exciter toute la cour céleste à redoubler son ardeur à louer Dieu. Ils se prosternèrent à ces mots : *Adorant Dominationes*, pour marquer que, soit dans le ciel ou la terre, ou dans les enfers, il n'y a rien qui ne doive s'humilier et fléchir le genou devant cette Majesté souveraine. Les Puissances l'adorèrent aussi avec les Vertus et les Séraphins, quand on dit : *Tremunt potestates*, etc., etc. Tous les saints parurent joindre leurs voix aux leurs, lorsqu'il fallut dire : *Cum quibus et nostras voces*. Ensuite la sainte Vierge, toute éclatante dans le Paradis, et qui a plus reçu de bénédictions et de grâces qu'aucune créature, chanta : *Sanctus, sanctus, sanctus*, pour rendre ses hommages et témoigner sa profonde reconnaissance à cette souveraine Trinité dont la puissance est si inconcevable, la sagesse si profonde, et la bonté si douce et si aimable, et pour exciter les saints à remercier pour elle ce souverain Être qui l'a si élevée et qui a imprimé si excellemment dans elle son image et sa ressemblance, et qui l'a rendue la plus puissante, la plus sage et la plus bienfaisante de toutes les créatures. Tous les saints suivant son ardeur, chantèrent : *Domine Deus sabaoth*. Après quoi Notre-Seigneur Jésus-Christ parut présenter son cœur à son Père et s'offrir et s'immoler à lui pour le salut de toute l'Église, d'une manière si merveilleuse et si ineffable, qu'il n'y a point d'esprit humain qui puisse le concevoir. On sonna la cloche de l'église du monastère, pour marquer que l'on y élevait la sainte hostie. De sorte que Notre-Seigneur parut faire dans le ciel ce que le prêtre son ministre faisait en son nom sur la terre.

La sainte, après s'être arrêtée quelque temps et avec plaisir à considérer ces merveilles, récita le *Pater noster*, et Notre-Seigneur reçut très-favorablement sa prière et l'exauça pour le bien de toute l'Eglise militante et des fidèles trépassés; comme la sainte lui témoigna un ardent désir de communier : *Oui*, lui dit Notre-Seigneur, *vous recevrez la communion, et vous en ressentirez l'effet dans le fond de votre âme*. Il s'unit à elle, en la faisant participer au sacrement de son corps et de son sang, et lui fit entendre que cette union lui était si chère et son salut si précieux, que quand ce serait là l'unique fruit de tous les travaux de sa vie et de toutes les souffrances de sa Passion, il serait pleinement content et satisfait.

Notre-Seigneur chanta ensuite : *Gaudete, justi*; « *Réjouissez-vous, justes*; » ce qui fut aussitôt accompli par tous les saints, qui se réjouirent avec sainte Gertrude. Puis Notre-Seigneur dit, au nom de l'Eglise militante : *Refecti cibo, potuque*, etc., au lieu de : *Missa est*; les anges parurent chanter à l'honneur de la sainte Trinité : *Te decet laus et honor, Domine*: « *Seigneur, c'est à vous qu'appartient la louange et l'honneur*; » et Notre-Seigneur, étendant sa main, bénit sainte Gertrude, lui disant : *Je vous bénis, ô fille de la lumière, et je veux que, si vous souhaitez du bien à quelqu'un par une affection particulière, votre souhait produise en lui un effet semblable à celui qu'eut la bénédiction d'Isaac à l'égard de Jacob*. Enfin la sainte étant revenue à elle demeura unie à son Epoux céleste par les lieux sacrés du saint amour. »

MICHEL (Saint). — Nous voyons l'archange saint Michel apparaître souvent dans les visions des saints, comme il apparut entre autres à Jeanne d'Arc pour lui donner sa sublime mission de sauver la France. Ce qui a rendu célèbre dans l'histoire saint Aubert, évêque d'Avranches, c'est la construction d'une église qu'il fit bâtir sur un rocher près de la mer. Il construisit cet édifice d'après une triple apparition de saint Michel, et il en fit la dédicace sous l'invocation de cet archange, le 16 octobre 709.

MILLES (Saint), évêque de Suse. — La conduite déréglée des membres de son troupeau détermina saint Milles, évêque de Suse, à abandonner cette ville, après avoir prédit à ses criminels habitants les maux que la colère divine allait faire fondre sur eux. Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier. — Sorti de sa ville épiscopale, saint Milles se mit en route pour Jérusalem. Arrivé à Séleucie, il y rencontra un certain Papas, évêque du lieu, homme rempli d'orgueil et d'arrogance; saint Milles, ayant eu la fermeté de lui reprocher ses défauts, Papas, plein de rage, frappa un livre d'Evangile qui se trouvait sur la table, et s'écria : « Parlez, Evangile, parlez. » Milles, effrayé de ces paroles impies, dit à Papas : « L'ange du Seigneur vous punira de l'outrage que vous avez fait à la parole de vie. La moitié de votre corps restera sans mouvement, et vous

n'en mourrez point. Vous vivrez pour être un exemple vivant de la justice divine. » A l'instant une paralysie attaqua la moitié de son corps, et il tomba par terre; mais il vécut encore jusqu'en 326. Saint Milles guérit par ses prières le seigneur du lieu, malade depuis deux ans, et ce miracle entraîna la conversion d'un grand nombre d'infidèles. (IV siècle.)

MINES (DÉCOUVERTE DE). — Comme la Pologne souffrait beaucoup par le manque de sel, sainte Cunégonde ou Hinge, reine de Pologne, obtint par ses prières la découverte des fameuses mines de Willisca. (XIII^e siècle.)

MIOLLIS (Mme Thérèse). — M. A. M. Veyland, dans son ouvrage si remarquable intitulé : *Les Plaies sanglantes du Christ*, a publié une notice pleine d'intérêt sur Mme Thérèse Miollis de Villecroze, dans le Var, nommée la Stigmatisée de Provence, et dont l'état a été l'objet des études de plusieurs observateurs distingués, entre autres de MM. les docteurs Reverdit et Lauvergne. Cette stigmatisée porte une croix sanglante sur le milieu de sa poitrine.

MIRACLES. — Nous renvoyons tout d'abord au *Dictionnaire des miracles* de la collection de M. l'abbé Migne, n'ayant point la prétention de traiter ici de nouveau ce sujet. La Mystique, il est vrai, embrassant par elle-même l'ordre surnaturel tout entier, tant dans son action intérieure sur l'âme humaine que dans ses effets extérieurs, se trouve par là même nécessairement conduite à parler aussi des miracles. Mais le premier de tous et le plus grand pour elle, c'est cet état surnaturel de l'âme qui fait les saints. « Les miracles les plus grands, » dit saint Grégoire, « sont ceux de l'ordre spirituel; ceux qui opèrent, non la résurrection des corps, mais la conversion des âmes; » — « et si Dieu, » ajoute saint Augustin, « a mis en réserve dans les trésors de sa miséricorde quelques-uns de ces effets extraordinaires de sa puissance qui viennent secouer l'homme dans sa léthargie et lui arracher un tribut d'admiration pour son Créateur, ce n'est pas qu'il veuille les lui faire regarder comme plus grands que ceux dont nous sommes chaque jour les témoins; mais afin d'éveiller, par ce que ceux-ci ont de rare et d'insolite, l'estime que ceux-là, par leur continuité, avaient perdu dans l'esprit des hommes. »

Un savant et pieux évêque du dernier siècle, M. Langner, dit, dans son *Discours sur les vies miraculeuses des saints* : « Pour confondre l'orgueilleuse suffisance des hommes, Dieu ne se borne pas à communiquer ses lumières à des âmes simples, il y joint souvent d'autres prodiges sensibles, afin que ces divines lumières soient connues, qu'elles soient respectées par ceux-mêmes qui auraient plus de peine à y ajouter foi, et que les institutions qu'il veut donner au monde par elles en deviennent plus éclatantes. C'est la pensée de l'illustre Théodoret, évêque de Cyr : *Pour rendre, dit-il, plus efficace l'exemple des saints, Dieu joint*

aux vertus dont il les remplit les miracles qu'il fait par eux ou en leur faveur, afin que le bruit de ces prodiges réveille l'attention des hommes et les dispose, par la curiosité et l'admiration, à recevoir avec fruit les instructions qu'il veut leur donner par la bouche de ses saints et par l'exemple de leur vie. C'est ainsi que, dans les derniers temps, l'austérité d'une sainte Thérèse et les visions merveilleuses dont Dieu la favorisa contribuèrent à la sanctification de tant d'âmes qui ont été les imitatrices de sa ferveur.

Le monde, disait le célèbre Bossuet, évêque de Meaux, ne goûte point ces choses, et souvent il en fait le sujet de ses railleries. On y traite les contemplatifs de cerveaux faibles et blessés; les ravissements, les extases et les saintes délicatesses de l'amour divin, de songes et de creuses visions. L'homme animal, comme dit saint Paul (I Cor. II, 14), qui ne peut et ne veut entendre les merveilles de Dieu, s'en scandalise; ces admirables opérations du Saint-Esprit dans les âmes, ces heureuses communications et cette douce familiarité de la sagesse éternelle qui fait ses délices de converser avec les hommes, sont un secret inconnu dont on veut raisonner à sa fantaisie. Parmi tant de pensées qui se forment à ce sujet dans les esprits, comment empêcherai-je la profanation du mystère de la piété que le monde ne veut pas goûter? Dieu le sait, et il sait encore l'usage que je dois faire des contradictions qu'on trouve sur son chemin dans une matière où tout le monde se croit maître. Mais qu'importent les oppositions à qui cherche la vérité? Dieu connaît ceux à qui il veut parler; il sait les trouver; il sait, malgré tous les obstacles, faire dans leurs cœurs, par nos faibles discours, les impressions qu'il a résolues. (Etats d'oraison, préface.)

J'entre dans la pensée de ce grand homme, de cette lumière de l'Eglise de France dans le dernier siècle. Il faut travailler à l'édification des élus de Dieu, sans craindre le mépris de ceux dont il réprouve l'orgueil. Qu'importe qu'ils nous contredisent, pourvu que Dieu soit glorifié dans l'assemblée des saints? Ils n'ignorent pas ce que disait encore un autre auteur du siècle dernier : *Qu'il n'y a plus de religion, si nous ne lui donnons pour fondement la croyance des faits surnaturels*. D'où il conclut qu'un véritable Chrétien ne doit avoir aucune peine à croire les miracles. Il n'est question que de la preuve du fait particulier. Et pourquoi? *C'est, dit-il, que le caractère propre de la vraie religion, c'est d'être également certaine et merveilleuse*. (FLEURY, *Hist. eccl.*, t. III, préf.) De là, dans les premiers siècles, les miracles multipliés à l'infini; de là, dans ce siècle en siècle, des personnes extraordinairement suscitées de Dieu pour réveiller par le spectacle de leur puissance surnaturelle la foi languissante des fidèles; de là, dans ces derniers siècles, ces opérations admirables de l'esprit de Dieu dans des âmes simples et ferventes : une sainte Brigitte, une sainte Thérèse, une sainte Gertrude, une sainte Made-

leine de Pazzi, une sainte Catherine de Sienna; et, dans ce royaume, une Madame de Chantal, une sainte Marguerite de Beaune, une mère Agnès de Jésus, et tant d'autres dont la sainteté est aussi miraculeuse qu'elle est certaine.

Quand ce qu'elles contiennent de divin et d'extraordinaire est avéré, on peut, en toute liberté, les donner au public. Il ne convient pas d'ensevelir dans l'oubli les merveilles de Dieu, ni d'éteindre dans les ténèbres du silence la lumière qu'il a suscitée pour la consolation de ses saints; et il n'est pas juste, à cause des contradictions des incrédules, de priver les justes de ce secours que Dieu leur a préparé.

Nous avons cité exprès ces paroles écrites sous toute la pression du XVIII^e siècle pour montrer avec quelle timidité était alors défendu l'ordre surnaturel. On semblait croire, et bien des Chrétiens sont encore dans cette pensée, que les miracles appartenaient exclusivement au temps de la fondation du christianisme, et que depuis cette époque ils ne se sont montrés dans l'Eglise que très-rarement et comme par exception. Or, rien n'est plus contraire aux faits; et dans tous les âges comme dans tous les lieux, la puissance surnaturelle de Dieu a éclaté dans ses saints. En effet, si comme nous l'avons montré dans notre Introduction, l'état surnaturel de l'âme se manifeste presque toujours extérieurement par des effets également surnaturels, il s'ensuit que partout où il y a eu de parfaits Chrétiens, c'est-à-dire des saints, il y a eu, par conséquent, manifestation miraculeuse de leur action dans le monde. Or, les saints n'ont jamais cessé dans l'Eglise, et nous pouvons suivre, de siècle en siècle, depuis le Christ jusqu'à nos jours, la trace lumineuse de leurs œuvres. On serait frappé d'étonnement si l'on pouvait rassembler en faisceau tous les documents qui nous restent encore aujourd'hui de la continuation de leur action miraculeuse. Déjà nous en avons rapporté d'innombrables exemples à toutes les pages de ce livre, et nous ne pouvons les répéter ici. Tous les plus grands saints, tous les plus grands mystiques ont eu leur article spécial. Et cependant, malgré tous ces faits innombrables racontés ailleurs, nous pourrions former encore une liste, pour ainsi dire, interminable des saints qui ont été favorisés du don des miracles. On en jugera facilement par la simple nomenclature qui suit.

Comme nous l'avons dit dès le début, il n'entre pas dans notre plan de parler des miracles du Sauveur, de ses apôtres et de l'Eglise primitive. Ces temps apostoliques, de l'aveu même de Jean-Jacques Rousseau, ne sont qu'un *miracle perpétuel*. Bornons-nous donc à citer, pour les deux premiers siècles de l'Eglise, quelques-uns des noms inconnus de cette foule de saints qui fut favorisée du don des miracles. Ce sont : saint Prochore martyr, l'un des sept premiers diaques; — saint Proesse, l'un des chefs de la prison Mamertine, martyrisé peu après

les apôtres; — saint Hermagore, premier évêque d'Aquilée et martyr; — saint Victorin, évêque d'Amiterne, en Italie, et martyr sous l'empereur Trajan; — saint Prosdocime, premier évêque de Padoue, mort sur la fin du 1^{er} siècle; — saint Juvence, évêque de Pavie; — saint Probe, évêque de Ravenne, mort vers l'an 142.

On peut dire de l'ère des martyrs, comme Jean-Jacques Rousseau de temps apostoliques, que ce fut un miracle continu. On peut s'en convaincre en voyant ce que nous avons déjà dit à l'article MARTYRS.

Comme les deux premiers, le 3^e siècle n'est pas moins fécond en miracles. Il suffit de citer saint GRÉGOIRE LE THAUMATURGE (*Voy.* ce mot), pour montrer à quel point ils furent nombreux et éclatants. Parmi ceux qui furent favorisés de ce don, nous nous bornerons à citer saint Cyprien, évêque de Carthage, qui eut aussi de fréquentes révélations; — saint Félix, évêque de Nole, en Campanie, et martyr, favorisé, dès l'âge de 15 ans, du don des miracles; — saint Martial, premier évêque de Limoges; — saint Sergentin, martyr à Arezzo, en Toscane, pendant la persécution de Dèce; — saint Valentin, prêtre de l'Eglise romaine et martyr le 14 février 270; — saint Quentin, martyrisé le 31 octobre 287, et qui donna son nom à cette ville; — saint Agapit, évêque de Synnade en Phrygie, se rendit si célèbre, par ses miracles, que l'empereur Maximin, n'étant encore que soldat, voulut le tuer comme magicien; — saint Memmie, premier évêque de Châlons-sur-Marne, mort sur la fin du 3^e siècle.

Dans le 4^e siècle, les Pères du désert et la foule des solitaires et des anachorètes qui les suivent, nous offrent, dans leurs vies, comme les apôtres et les martyrs, presque un prodige continu. (*Voy.* ANACHORÈTES, etc.) Dans ce siècle, d'ailleurs, nous trouvons un aussi grand nombre de saints favorisés du don des miracles que dans les trois qui précèdent; — les miracles opérés par saint Marc pendant qu'on le persécutait, convertirent saint Alphée, martyr à Antioche de Pisidie, sous Dioclétien, saint Neon et saint Nicon, martyrs dans la même ville; — saint Théodore, martyr à Antioche de Pisidie en 303; — les miracles de saint Pierre l'Exorciste, convertirent à la foi Arthemé, plus tard martyr à Rome en 304; — saint Grégoire l'Illuminateur, évêque et apôtre de l'Arménie, fut favorisé du don des miracles et mourut vers 324; — furent favorisés du même don saint Maximin, évêque de Trèves, mort en 349; — sainte Marie, pénitente en Mésopotamie, morte vers le milieu du 4^e siècle; — saint Arsace, mort en 358; — saint Julien, solitaire en Mésopotamie, mort en 370; — saint Moïse, moine de Raistre et martyr en 373; — saint Fronton, abbé à Alexandrie, en Egypte, mort l'an 380; — saint Népotien, évêque de Clermont, en Auvergne, mort en 388; — saint Grégoire de Nazianze parle des miracles de saint Amphiloque, évêque d'Icone, mort en 394; — saint Moïse, apôtre des Sarrasins, mort sur la fin

du 4^e siècle; — saint Fulgence, apôtre de l'Ethiopie; — saint Prior, ermite de Nitrie, mort sur la fin du 4^e siècle; — saint Savin, évêque de Plaisance, mort sur la fin du 4^e siècle; — sainte Romaine, vierge et anachorète, près de Todi, dans le 4^e siècle; — saint Fortunat prêche dans l'Ombrie; — saint Timothée, martyr à Reims dans le 4^e siècle; — saint Geminien, évêque de Modène; — saint Sylvestre, évêque de Besançon; — saint Cyr, premier évêque de Pavie; — saint Pierre, confesseur à Babuco; — saint Agrère, évêque de Trèves dans le 4^e siècle, convertit par ses miracles presque tous les habitants des bords du Rhin et de la Moselle. — Ce siècle, on le sait, finit avec la mort de saint Martin de Tours, ce thaumaturge si célèbre.

On semble croire communément qu'après le 4^e siècle, au plus tard, finit dans l'Eglise l'époque des miracles, et qu'à partir de cette époque ils y deviennent au moins très-rares. Il n'en est rien cependant, et nous pouvons citer, pour le 5^e siècle, un nombre peut-être plus grand encore que pour les précédents de saints favorisés de ce don. Qu'on en juge par les quelques noms qui suivent: — saint Théotime, évêque de Tornes, en Scythie, mort au commencement du 5^e siècle; — saint Zénobe, évêque de Florence, mort après le commencement du 5^e siècle; — la vierge sainte Euphrasie, morte en 410; — saint Ninien, apôtre des Pictes méridionaux, mort le 16 septembre 432; — saint Théodose, abbé du mont Scopule, en Cilicie, mort avant le milieu du 5^e siècle; — saint Sever, prêtre et confesseur à Vienne, en Dauphiné, mort au milieu du 5^e siècle; — saint Mesme, solitaire et abbé à Chinon, mort vers le milieu du 5^e siècle; — saint Turibe, évêque d'Astorga, en Galice, mort en 460; — saint Maxime, évêque de Riez, mort vers l'an 460; — saint Epiphane, évêque de Pavie, mort en 497; — saint Gaudiose, évêque en Afrique; — saint Domitien, fondateur du monastère de Bebrou; — saint Linnée, solitaire en Syrie; — saint Jacques, ermite en Paphlagonie; — saint Théodore, confesseur, surnommé Trichinas; — saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné, mort en 477; — saint Loup, évêque de Troyes, mort en 478; — saint Mauvien, évêque de Bayeux, mort en 480; — saint Supicin, abbé, mort en 480; — saint Marcien, grand économiste de l'Eglise de Constantinople, mort sur la fin du 5^e siècle; — sainte Geneviève, patronne de Paris, fut favorisée du don de prophétie en même temps que de celui des miracles, et elle en opéra, comme on le sait, d'éclatants en divers lieux, surtout à Paris, à Meaux, à Laon, à Troyes, à Orléans et à Tours.

Il semble qu'avec la progression des siècles augmente aussi le nombre des saints favorisés du don des miracles. Le 6^e siècle est celui de saint Benoît, ce puissant thaumaturge. Et avec lui, combien d'autres! Citons-en quelques-uns seulement de ceux dont nous n'avons point parlé ailleurs. —

Saint Marcel, évêque de Die, mort au commencement du vi^e siècle; — saint Ours, abbé en Touraine, mort vers l'an 508; — saint Vannes, évêque de Verdun, mort vers 525; — saint Albée, évêque en Irlande, et mort en 525, convertit, par ses miracles, beaucoup d'infidèles; — saint Antoine, moine de Lérins, mort en 525; — saint Melaine, évêque de Rennes, en Bretagne, mort en 530; — saint Trovan, évêque de Saintes, mort vers l'an 532; — saint Remi, évêque de Reims, mort le 13 janvier 533; — saint Donat, prêtre et confesseur, mort en 535; — saint Pourçain, abbé en Auvergne, mort en 540; — saint David, archevêque de Menevie, mort en 544; — saint Médard, évêque de Noyon, mort en 545; — saint Justin, évêque de Chieti en Abruzzi, mort en 545; — saint Zozime, confesseur en Palestine; — saint Jean de Parasème, solitaire à Ptolémaïde; — saint Memnas, solitaire dans le pays des Samarites en Italie; — saint Léger, prêtre dans le Perthois; — saint Inigo, abbé du monastère d'Ogne en Espagne; — saint Isaac, solitaire; — saint Junien, reclus dans le diocèse de Limoges; — saint Jacques du Carmel, ermite en Palestine; — saint Patape, solitaire à Constantinople; — sainte Brigide, abbesse en Irlande; — sainte Candide la jeune; — saint Cyprien, abbé de Périgord; — saint Jean de Roemay; — saint Livertin, disciple du B. Honorat de Fondi; — sainte Triduane, vierge en Ecosse; — saint Nonnose, abbé du mont Saint-Oreste en Italie; — saint Gildas, l'Albanien, fils d'un roi breton nommé Caurus; — saint Arpin, évêque; — saint Maxime, évêque de Padoue en Italie; — saint Boniface, évêque de Porento en Toscane; — saint Africain, évêque de Comminges; — Constance, sacristain de l'Eglise de Saint-Etienne, près d'Ancone; — saint Honorat, abbé de Fondi. Saint Grégoire le Grand rapporte, dans l'éloge qu'il fait de lui, qu'une de ses sandales, appliquée sur un enfant mort, le rendit à la vie; — saint Marcou, abbé de Nanteuil au diocèse de Coutances, mort en 358; — saint Cloud, prêtre qui donna son nom à Saint-Cloud, près Paris, fut célèbre par ses miracles et mourut vers l'an 560; — saint Nicel, évêque de Trèves, mort en 566; — saint Guenau, abbé de Landevenet en Bretagne, mort en 570; — saint Emilien, vulgairement appelé Milhan, curé de la Cogolle en Espagne, mort en 574; — saint Euphrone, évêque de Tours, mort en 573; — saint Goard, prêtre et solitaire dans le diocèse de Trèves, mort en 575; — saint Chef, abbé en Dauphiné, mort en 575; — saint Vêran, évêque de Caillon; — saint Siméon Salus, anachorète; — saint Lisard, abbé de Meung-sur-Loire; — saint Vorle, solitaire du diocèse de Langres; — saint Victor, solitaire, près d'Arcis-sur-Aube; — saint Senoch, abbé en Touraine, mort en 579; saint Grégoire de Tours fut témoin oculaire de plusieurs de ses miracles; — saint Seine, abbé en Bourgogne, mort le 19 septembre 580; — saint Cybar, reclus à Angoulême, mort le 1^{er} juil-

let 581; — saint Psalmodé, anachorète, mort en 589; — saint Grégoire de Tours, mort en 595; — saint Evroult, abbé d'Auch, mort en 596; — saint Eybin, solitaire en Irlande.

Le vii^e siècle, où fleurissent saint Colomban et les premiers monastères de l'Europe occidentale, pépinière d'hommes doués de tous les dons surnaturels, contient une foule de saints favorisés du don des miracles, et parmi lesquels nous nous bornerons à citer, comme n'étant pas nommés ailleurs : — Saint Lezin, évêque d'Angers, mort en 605; — saint Leu, évêque de Sens, mort en 623; — saint Mellit, évêque de Londres et archevêque de Cantorbéry. Il arrêta, par la vertu de ses prières, un incendie qui avait déjà réduit en cendres une grande partie de la ville de Cantorbéry. Il mourut en 624. — Saint Déicole, abbé de Lure, mort en 625; — saint Attale, abbé de Bobio, surnommé le *Thaumaturge*, à cause des nombreux miracles qu'il opérât, et mort en 627; — saint Léopard, moine de Bobio; — saint Théodald, du même monastère; — sainte Rustique, abbesse du monastère de Saint-Césaire d'Arles, morte en 632; — saint Arnoul, évêque de Metz, mort en 641. Il se fit un grand nombre de miracles à la translation de ses reliques. — Saint Martinien, ermite à Athènes; — saint Maur, du clergé de Ravenne, mort en 645; — saint Pamphile, évêque de Valva, dans l'Abruzzi; — saint Mackessogo, évêque en Ecosse; — saint Pelan, abbé en Ecosse; — Erlesride, religieux; — saint Gilles, abbé; — saint Agibod; — saint Silvain, évêque de Philippopolis, en Phrygie; — saint Genoin, évêque de Seben, dans le Tyrol; — saint Cartaud, évêque de Tarente, dans le diocèse de Naples; — saint Rumire, abbé dans le Maine; — saint Aidan, évêque de Lindisfarne, en Angleterre, et mort en 651, favorisé aussi du don de prophétie; — saint Frobert, abbé de Moutiers-la-Celle, mort en 673; — saint Chad, évêque de Lichfield, mort en 673; — saint Léger, évêque d'Autun et martyr en 678; — saint Villigot, disciple de saint Dié; — sainte Godeberte, vierge à Noyon; — saint Aquilin, évêque d'Evreux, mort vers 684; — saint Edbert, évêque de Lindisfarne, mort en 698.

Le viii^e siècle est celui de saint Boniface et des miracles de son apostolat. Sous les ruines partout fumantes du torrent dévastateur des barbares, il semble qu'il ne doive plus nous rester un seul nom à citer, tant ces siècles malheureux ont tout anéanti. Et cependant quelle foule encore outre les suivants : — Saint Euphèbe, évêque de Naples; — saint Adelme, évêque de Sherburn, en Angleterre, mort en 709; — saint Ulmer, abbé de Samer, en Picardie, mort le 20 juillet 710; — saint Vimin, évêque en Ecosse, mort en 715; — saint Winoc, abbé de Wormouth, en Flandre, mort le 6 novembre 717; — saint Corbinien, évêque de Frisingue, mort en 730; — saint Leufroy, abbé de La Croix, en Normandie, mort en 738; — Ino, roi de West-Sex; — saint Ebben, arche-

vêque de Sens, mort en 750; — Etienne le Jeune, abbé et martyr vers 757; — Erlefride, troisième abbé de Sithin; — sainte Adèle, vierge.

Le ix^e siècle s'ouvre par un miracle public qui convertit tout un peuple. L'empereur Basile envoya aux Moscovites un évêque qui avait été sacré par le saint patriarche de Constantinople, Ignace. Presque toute la nation était encore païenne. Le prince, à l'arrivée de l'évêque, convoque les chefs et le peuple pour décider si l'on doit quitter l'ancienne religion et embrasser celle de l'étranger. Au milieu de tous ces chefs armés de haches et de javalots, paraît l'évêque seul, n'ayant d'autre arme que la Bible. Il raconte au peuple étonné quelques-uns des miracles attestés par le Livre sacré; celui des trois enfants dans la fournaise fait sur les Barbares une vive impression. « Situ nous fais voir, » s'écrient-ils, « quelque prodige semblable, ta religion deviendra la nôtre. — Il n'est pas permis de tenter Dieu, » reprend l'évêque; « si pourtant vous êtes décidés à reconnaître sa loi, demandez ce que vous voudrez, et son faible ministre espère l'obtenir de sa miséricorde. »

Ils demandent alors que la Bible soit jetée dans un grand feu, et promettent d'embrasser le christianisme si le feu respecte ses pages. « Jésus, fils de Dieu, » dit l'évêque en élevant ses mains vers le ciel, « glorifiez votre nom aux yeux de ce peuple auquel vous m'avez envoyé. » Aussitôt le feu est allumé, le Livre divin est jeté au milieu du feu, que tout le monde attise, et l'on attend patiemment que les flammes aient consumé ce qui peut leur servir d'aliment. On écarte enfin le monceau de cendres qu'elles ont laissé et la Bible reparaît intacte, comme le soleil reparaît le même dès que le volcan refroidi cesse de remplir l'air de cendres et de fumée. Ce miracle entraîna la conversion des Moscovites.

Après les Moscovites, les Danois, les Suédois et les Slaves, ce sont les Bulgares et les Normands qui sont convertis à la foi par un apostolat accompagné d'une foule de miracles. Les ravages des Normands, en faisant disparaître presque tous les documents de l'histoire, enlèvent à cette nomenclature des saints favorisés du don des miracles une foule de noms à ajouter à ceux-ci : saint Ludger, premier évêque de Munster, et apôtre de la Saxe, mort en 809; — saint Nicélas, abbé de Bithynie, mort le 3 avril 824; — saint Théodore Studite, abbé d'un monastère de Constantinople, mort le 11 novembre 826; — sainte Alfrède, fille d'Offa, roi de Mercie, morte en 834; — saint Odulphe, chanoine d'Utrecht et confesseur, mort le 12 juin 840; — le Pape saint Léon IV; — saint Athanase le Thaumaturge, mort vers l'an 860, qui se rendit célèbre par ses miracles, comme l'indique son nom de Thaumaturge; — saint Cuthman; — saint Pierre le Patrice; — sainte Théophane, impératrice, épouse de Léon IV, empereur de Constantinople, morte

en 892; — sainte Richarde, impératrice d'Allemagne, morte en 894.

Le x^e siècle qui est celui de saint Duns-tan et de sainte Adélaïde, par l'assimilation des Barbares dans le giron de l'Eglise, mélange souvent la légende à l'histoire. Aussi dans ces temps de ténèbres et de dissolution sociale n'indiquerons-nous que quelques noms de saints favorisés du don des miracles, pressé que nous sommes d'arriver aux grands siècles du moyen âge. Parmi les noms que nous ne signalons pas ailleurs, citons : saint Jean de Capoue, mort en 934; — saint Luc le Jeune, solitaire, mort en 946; — saint Ansovin, mort vers le milieu du x^e siècle; — saint Elfège, surnommé le Chauve, évêque de Winchester, favorisé aussi du don de prophétie : l'on trouve plusieurs de ses prédictions dans Guillaume de Malmesbury; — saint Pérégrin, prêtre de Lyon; — le bienheureux Adalbert, premier archevêque de Magdebourg, mort le 20 juin 981; — saint Alarich, fils de Boucard II, duc d'Allemagne, mort le 29 septembre 994.

Le xi^e siècle est celui de saint Bruno et de la fondation des Chartreux, cet ordre illustre qui n'a jamais eu besoin de réforme; c'est le siècle de Léon IX et de Pierre Damien. C'est assez dire que c'est une époque féconde en saints favorisés du don des miracles et préluant aux deux siècles suivants, les plus grands sans contredit du moyen âge. Parmi ceux que nous ne nommons pas ailleurs, nous nous bornerons à citer ici : saint Nil le Jeune, abbé, mort en 1005; — sainte Kennoque, vierge, en Ecosse, morte en 1007; — saint Har道in, prêtre de Rimini, mort en 1009; — saint Macaire, patriarche d'Antioche, mort en 1012; — saint Siméon, moine du monastère de Saint-Benoît dans le territoire de Mantoue, mort vers l'an 1016; — saint Walstan, mort le 30 mai 1016; — saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, mort le 19 juin 1027; — saint Dominique, abbé de Sora, dans le royaume de Naples, mort en 1031; — saint Etienne, roi de Hongrie, mort le 15 août 1038; — saint Alfier, fondateur et premier abbé du monastère de Cave, mort en 1050, à l'âge de 120 ans, après avoir été favorisé non-seulement du don des miracles, mais de celui de prophétie; — saint Arnould, martyr près de Chisorny, en Flandre; — le B. Seguin, abbé de la Chaise-Dieu, en Auvergne; — saint Procope, abbé en Bohême, mort le 1^{er} avril 1053; — le Pape saint Léon, mort en 1054; — le B. Orland de Médicis, mort à Castelbargone dans le diocèse de Parme, l'an 1086 : les miracles opérés par son intercession ont été écrits par un notaire public; — saint Nicolas le Pèlerin; — saint Nicolas, évêque de Myre en Lycie, surnommé le *Thaumaturge*, et mort le 9 mai 1087; — sainte Lucie d'Ecosse, vierge, morte en 1090; — saint Gérard, premier abbé de Sauve-Majeure dans le diocèse de Bordeaux, mort en 1095; — le B. Pape Urbain II, mort le 29 juillet 1099.

Sainte Hildegarde et saint Bernard pla-

nent sur le XII^e siècle. Après ce que nous avons dit des révélations si extraordinaires de la première, et des miracles si publics, si éclatants, si innombrables du second, c'est assez montrer que nous entrons ici dans une époque où la puissance surnaturelle de l'homme uni à Dieu se déploie avec une plénitude pour ainsi dire plus grande que jusqu'alors. Parmi les saints thaumaturges de ce siècle contemporain de saint Thomas de Cantorbéry, nous citerons entre autres : saint Beunon, évêque de Meissen, mort en 1106; — saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, mort en 1109; — le B. Luitprand Verula, prêtre de Milan, mort en 1113; — le B. Odon, évêque de Cambrai, mort le 19 juin 1113; — saint Adelhem, premier abbé d'Engelberg, mort en 1131; — le B. Pierre, moine de Molesmes, mort en 1136; — Jean de Matheru, mort le 20 juin 1139; — le vénérable Etienne de Mercur, sixième abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, mort en 1146; — saint Théobald, cordonnier, mort en 1150; — saint Morand, abbé d'Altkirch en Alsace; — saint Lambert, évêque de Vena, mort en 1154; — saint Guillaume de Maleval, mort en 1157; — saint Robert, abbé de New-Minster en Angleterre, mort le 7 juin 1159; — le B. Vonedulf, doyen de l'église collégiale d'Andrelech, près de Bruxelles; — saint Godrick, ermite en Angleterre, mort en 1170; — saint Pierre, archevêque de Tarentaise, mort en 1174; — sainte Vivine, vierge et religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, morte en 1176; — le B. Frovin, abbé d'Engelberg, mort en 1178; — saint Maurice, premier abbé de Carnoët en Bretagne, mort en 1191; — on sait que saint Benezet, patron d'Avignon, gardait les troupeaux lorsque, touché du danger que couraient les voyageurs, en passant le Rhône à Avignon, il entreprit de faire bâtir un pont sur ce fleuve : projet gigantesque que les Romains n'avaient pas osé tenter. Benezet, qui n'avait alors que douze ans, prouva, par des miracles, que son idée venait de Dieu, et ayant obtenu l'approbation de l'évêque, il jeta, en 1177, les fondements de ce pont prodigieux qui fut poussé avec activité sous sa direction. Benezet mourut en 1184, à dix-neuf ans, fut enterré sur le pont même et les nombreux miracles opérés à son tombeau portèrent la ville d'Avignon à bâtir sur le pont une petite chapelle où l'on plaça ses reliques. Elles y restèrent jusqu'en 1669, et son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption,

En abordant le XIII^e siècle, les noms des saints doués du don des miracles se pressent tellement en foule sous notre plume que nous ne saurions penser à les énumérer. En effet, c'est le siècle de saint François d'Assise, de saint Dominique, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, de saint Hyacinthe, de saint Ceslas, de saint Raymond de Pennafort, des BB. Bernard, Egidius, Guide Cortone, de l'illustre thaumaturge saint Antoine de Padoue, de sainte Elisabeth de Hongrie et de tant d'autres

issus des familles franciscaines et dominicaines. Beaucoup, du reste, ont déjà trouvé place ailleurs dans ce Dictionnaire; nous citerons donc ici seulement : le B. Pérégrin, frère de l'ordre de Saint-François, mort en 1221; — le B. Vincent Kudlubek, évêque de Cracovie et ensuite religieux cistercien, mort en 1223; — le B. Odon, Chartreux et reclus, mort en 1230; — saint Antoine de Padoue, religieux franciscain, mort en juin 1231; — le B. Jean de Pérouse, Franciscain, mort en 1231; — saint Gilbert, évêque de Caithness en Ecosse, mort en 1240; — le B. Pierre Gonzalès, Dominicain, mort le 15 avril 1246; — sainte Lutgarde, religieuse d'Aywières, morte en 1246; — saint Thibaut, abbé des Vaux-de-Cernay, de l'ordre de Cîteaux, mort le 8 décembre 1247; — saint André de Sienna, mort le 19 mars 1251; — saint Pierre, Dominicain et martyr, le 6 avril 1252; — Jean le Teutonique, évêque de Bosnie et général des Dominicains, mort le 4 novembre 1252; — sainte Rose, vierge du tiers ordre de Saint-François, morte à Viterbe en 1266; — le B. Philippe Berruyer, archevêque de Bourges, mort en 1266. Plus de cinquante miracles opérés soit à Montréal, soit à Saint-Denis, déterminèrent Boniface VIII à canoniser, vingt ans après sa mort, saint Louis, roi de France; — le B. Torello, ermite de l'ordre de Vallombreuse, mort le 16 mars 1281; — saint Thomas, évêque d'Herefort en Angleterre, mort le 23 août 1282; — André Caccioli, Franciscain, mort en 1294.

Le XIV^e siècle fut surtout le siècle des saintes. Il vit briller la bienheureuse Angèle de Foligny, sainte Roseline, sainte Mechtilde, sainte Gertrude, sainte Elisabeth de Portugal, sainte Catherine de Suède, sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienna. Parmi les saints on remarque surtout saint André Corsini, saint Jean Népomucène, l'illustre martyr du secret de la confession, Thomas a Kempis et une foule d'autres. Parmi les saints doués du don des miracles et qui n'ont pas été cités ailleurs, nommons, entre autres, saint Nicolas de Tolentino, ermite de Saint-Augustin, mort le 10 septembre 1308; — la bienheureuse Christine de Bruzo, morte en 1313; — saint Jacques de Mevania, mort en 1314; — le B. Ubald d'Adimari, de l'ordre des Servites, mort le 9 avril 1315; — la bienheureuse Claire de Rimini, morte en 1326; — le B. Oderic, religieux franciscain et missionnaire, mort à Udine le 14 janvier 1331; — le B. Bonaventure de Bologne, Dominicain et évêque en Arménie, mort le 15 août 1333; — le B. Maurice de Hongrie, Dominicain, mort le 20 mars 1336; — le B. Jacques de Mantoue, évêque de cette ville, mort le 19 novembre 1338; — le B. Otton, solitaire en Bavière, mort en 1344; — saint Bernardin de Sienna. — Mais au-dessus de tous s'élève sainte Catherine de Sienna. (Voy. la bulle de canonisation de sainte Catherine de Sienna.) Peu de saintes ont été favorisées d'un aussi grand nombre d'extases, de ravissements et d'autres grâces extraordinaires; peu ont opé-

ré un aussi grand nombre de miracles et surtout de guérisons. Après avoir montré tous les soins qu'il a pris pour avoir une relation authentique des miracles sans nombre opérés par sainte Catherine de Sienne, le Pape poursuit ainsi dans sa bulle de canonisation : « Elle calmait ceux qui se disputaient ; elle apaisa un grand nombre de haines et termina beaucoup d'inimitiés sanglantes ; pour réconcilier les Florentins avec l'Eglise, elle n'hésita pas à passer l'Apennin et les Alpes, pour venir trouver à Avignon Grégoire XI, notre prédécesseur, et elle lui dit le vœu qu'il avait fait de retourner à Rome ; ce vœu fait en secret, Dieu seul pouvait le connaître. »

Elle eut aussi l'esprit de prophétie, annonça des événements qui devaient s'accomplir, et révéla les choses les plus cachées. Elle était souvent en extase, et restait levée en l'air. Quand elle jouissait de ces contemplations célestes, elle était tellement absorbée qu'elle ne ressentait ni les coups, ni les blessures ; elle tombait presque toujours dans cet état, lorsqu'elle recevait la sainte communion.

Le nom de Catherine était en grande vénération parmi les peuples ; de toutes parts on lui amenait les malades et les possédés du démon, et beaucoup étaient guéris. Elle commandait, au nom de Jésus-Christ, à la maladie et à la fièvre, et elle chassait les démons des obsédés. Aussi deux Pontifes romains, Grégoire XI, dont nous venons de parler, et Urbain VI, eurent pour elle une telle estime qu'ils la chargèrent de plusieurs négociations et lui accordèrent un grand nombre de faveurs spirituelles. Elle termina sa carrière à l'âge de trente-trois ans, et s'endormit à Rome, dans la paix du Seigneur. Son bonheur et son triomphe dans le ciel furent révélés par des visions merveilleuses à des personnes qui lui avaient été particulièrement attachées, spécialement à son confesseur, Raymond de Capoue, docteur en théologie, qui fut général de l'ordre des Frères prêcheurs. Il était à Gènes la nuit où Catherine mourut, et pendant qu'à l'heure des Matines il pria devant l'image de la Mère du Sauveur, elle lui apparut toute resplendissante de lumière, et lui adressa de consolantes paroles. Son corps, quelque temps exposé, fut enseveli à Rome, dans l'église de la Minerve, au milieu des témoignages de respect et de dévotion d'une foule empressée. Beaucoup de malades, en le touchant, obtinrent de Dieu leur guérison ; d'autres recouvrèrent la santé par les objets qui avaient été en contact avec ses précieux restes. Lorsque Catherine fut au ciel, elle écouta avec bonté les prières qui lui étaient adressées, et elle les fit exaucer par son Epoux et Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Beaucoup, en entendant parler de sa puissance, eurent recours à son intercession, et en ressentirent les salutaires effets.

Deux illustres thaumaturges dominent le xv^e siècle, que l'un ouvre et que l'autre finit ; ce sont saint Vincent Ferrier, Dominicain,

mort le 5 avril 1419, et saint François de Paule, mort le vendredi saint de l'an 1508. Ces noms disent assez à eux seuls la foule de saints doués du don des miracles, qui les suit, et parmi lesquels nous nous bornerons à citer : le B. Vincent de Lisbonne, Dominicain, mort le 5 janvier 1401 ; — la vénérable Marie de Maille, morte le 12 mars 1414 ; — le bienheureux Benincasa, religieux servite mort en 1426 ; — la bienheureuse Lidwine, vierge en Hollande, morte en 1433 ; — Ange-Augustin Mazzinghi, Carme mort en 1438 ; — saint Anschaire, archevêque de Hambourg et de Brême ; — saint Anselme, évêque de Lucques ; — le bienheureux Nicolas Albercati, évêque de Bologne et cardinal, mort le 7 mai 1443 ; — saint Bernardin, Franciscain, de l'illustre famille des Albizeschi, mort en 1444, favorisé en outre du don de prophétie : il opéra entre autres la guérison de plusieurs maladies incurables et la résurrection de quatre morts ; — Barthélemy Texier, général des Dominicains, mort le 24 juillet 1449 ; — saint Laurent Justinien, patriarche de Venise, mort en 1455 ; — saint Pierre Regalati, mort en 1456 ; — le B. Archange de Calatasami, Franciscain de l'ordre des Mineurs de l'Observance, mort en 1460 ; — sainte Catherine de Palenza, religieuse de Saint-Augustin, morte en 1478 ; — saint Jacques de la Marche, Franciscain, mort en 1479.

Au xvi^e siècle, le protestantisme, en portant un coup terrible à l'Eglise, diminua par là-même le nombre des saints. Cependant dans les pays que son hérésie ne put atteindre, nous les voyons en foule encore. Ainsi par exemple l'Espagne à cette époque est une véritable pépinière des saints et des thaumaturges les plus illustres. Ce sont : saint François Xavier ; — saint Ignace de Loyola ; — saint Thomas de Villeneuve ; — saint Pierre d'Alcantara ; — le vénérable Jean d'Avila ; — Louis de Grenade ; — saint Jean de la Croix ; — l'illustre sainte Thérèse. — En Italie ce sont saint Philippe Néri ; — saint Charles Borromée ; — à ces noms nous pourrions en ajouter une foule d'autres. Nous nommerons seulement Pierre Fourrier, curé de Matencourt en Lorraine ; — saint Louis Bertrand, Dominicain, mort en 1580 ; — le B. Peschiera, mort en 1585 ; — sainte Colette, née à Corbie en 1580 : tous les péchés du monde et les châtements qu'ils méritent lui apparurent dans une vision extatique.

Au xvii^e siècle, où l'action du protestantisme commence à s'amoindrir, nous retrouvons une foule de saints doués du don des miracles. C'est le siècle de saint François de Sales et de saint Vincent de Paule, de saint François Régis et du vénérable Olier, du cardinal de Bérulle et de la fondation de la Trappe par l'abbé de Rancé. Parmi les saints favorisés du don des miracles, soit pendant leur vie, soit après leur mort, nous citerons seulement : — Benoîte Rencurel, la fondatrice de Notre-Dame du Laus ; — saint François Carracciolo, fondateur des clercs réguliers mineurs, favorisé aussi du don de pro-

phétie et mort en 1608; — saint François Solano, Franciscain, mort en 1610; — la bienheureuse Marie-Victoire-Fornari Strata, veuve et fondatrice de l'ordre des Annonciades célestes, morte le 15 décembre 1617; — Agathe de la Croix, à laquelle Jésus-Christ apparut portant sa croix et l'encourageant à le suivre au milieu des persécutions inouïes qu'elle essuya elle fut consolée par un grand nombre d'apparitions, et prédit le temps et l'heure de sa mort qui arriva, comme elle l'avait annoncé, le 20 avril 1621; — le bienheureux Michel des Saints, Trinitaire déchaussé, mort en 1625; — le vénérable Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille, mort le 23 mai 1643; — Pierre Fourrier, général des chanoines réguliers, mort en 1646; — le vénérable Pierre Claver, Jésuite et missionnaire en Amérique, mort le 8 septembre 1654; — Jean Cambolas, chanoine de Saint-Sernin de Toulouse, mort le 12 mai 1668.

La philosophie matérialiste du xviii^e siècle va porter au christianisme une atteinte aussi universelle que profonde. Bien plus destructive encore de tout ordre surnaturel que le protestantisme, dont elle était la fille, elle dut tarir jusque dans sa source même les grâces miraculeuses si abondantes dans les âges de foi. Cependant dans ce siècle même nous trouvons, en Italie surtout, en France et ailleurs encore un très-grand nombre de saints doués du don des miracles. Citons entre autres: saint François de Giro-lamo, dont l'*Histoire de la vie des saints* par MM. Juste et Caillau (t. IV, p. 492) cite plus de dix mille miracles; — saint Alphonse de Liguori, mort le 1^{er} août 1787; — le vénérable Henri-Marie Boudon, archidiacre d'Evreux, mort le 31 août 1702; — le B. Nicolas de Longobardi, religieux minime, mort le 12 février 1709; — le vénérable Antoine Margis de Jésus, Franciscain de l'Observance et missionnaire apostolique, mort le 6 août 1726; — le vénérable Félix de Nicosie, frère capucin, mort le 31 août 1787; — le vénérable Marien Arciero, prêtre de la congrégation de la Conférence, mort le 16 février 1788; — le bienheureux Léonard de Port-Maurice.

Le xix^e siècle est le nôtre: or toute génération ne saurait être jugée que par sa postérité. Nous nous abstenons donc d'en parler. Ce siècle d'ailleurs est à peine à la moitié de sa course, et nul ne peut dire ce que Dieu réserve à ses destinées, dans sa seconde moitié encore cachée du voile de l'avenir. Cependant si nous laissons tomber sur lui un simple regard, que de faits surnaturels, que d'actes éclatants de la toute-puissance divine dans cette première moitié d'un siècle qui commence au milieu de la révolution française et du triomphe de l'athéisme le plus audacieux. Parlerons-nous de cette sœur Anne-Catherine Emmerich, morte en 1824, et si connue par la *Douloureuse passion* et la *Vie de la sainte Vierge*, recueillies sur ses visions par Clément Brentano? Quelle vie plus prodigieuse nous offre l'histoire des saints du moyen âge? Parlerons-nous des innombrables miracles comme celui de la

guérison de de Mlle de Maistre, par exemple, due au vénérable Gaspard de Bufalo, chanoine de la basilique de Saint-Marc à Rome, mort dans cette ville le 29 décembre 1837? Parlerons nous des vierges extatiques et stigmatisées du Tyrol, ces merveilles si prodigieuses de la toute-puissance divine dont nous donnons ailleurs d'amples relations? Rappelons nous les miracles si innombrables dus à l'intercession de sainte PHILOMÈNE (*Voy. ce mot*), l'apparition de la croix de Migné, les guérisons dues au prince de Hohenlohe, les guérisons et conversions miraculeuses de l'archiconfrérie? Qu'on rassemble tous ces faits et ceux de ce siècle, dont nous parlons ailleurs, et l'on verra si notre époque ne continue pas sans interruption les dix-huit siècles de miracles qui la précèdent.

Par la nomenclature, si incomplète d'ailleurs, des saints favorisés du don des miracles, nous avons voulu prouver, d'une manière péremptoire et sans réplique, que ces faits surnaturels ont existé dans tous les temps et dans tous les lieux sans interruption. La conséquence que nous devons en tirer est de la dernière importance. Il en résulte, en effet, que ce que l'on nomme l'ordre surnaturel, par opposition aux lois de la nature physique, est lui-même une loi générale, permanente, universelle, au moins depuis la venue du Christ, et que cette loi ne demande pour s'exercer partout que certaines conditions de sainteté, de spiritualité, d'humilité et de charité, de même que les lois physiques elles-mêmes exigent certaines conditions de temps et de lieux sans lesquelles elles ne sauraient produire leurs phénomènes. Un miracle n'est donc pas une subversion et un bouleversement des lois de la nature visible, mais simplement l'action d'une puissance supérieure qui vient lui imprimer une direction nouvelle. C'est toujours la continuation de l'action créatrice et conservatrice de Dieu dans le monde, mais s'exerçant avec la coopération de l'homme pour une fin plus élevée et toute spirituelle.

MOERL (MARIA DE). — *Voy. EXTATIQUES ET STIGMATISÉES DU TYROL.* — La Vie de cette célèbre mystique contemporaine a été écrite dès 1834 par le savant Görres, en 1841 par lord Shrewsbury, en 1842 par M. de Cazalès, et l'année suivante par M. Léon Boré, tous témoins oculaires. Le révérend Simon Buchselner publia également une biographie de Maria de Moerl, en 1839, à Munich.

Dans le II^e volume de sa *Mystique* (chap. 20) Görres s'exprime ainsi à ce sujet: « Aux faits qui nous sont attestés en ce genre par des hommes graves et dignes de foi, qu'il me soit permis d'ajouter ici, « dit Görres, « ceux dont j'ai été témoin moi-même; non que j'aie la prétention de donner ici mon témoignage comme garantie de leur, mais parce qu'il me paraît peu convenable de parler de ce qui s'est passé autrefois en ce genre, sans rien dire des événements contemporains. On verra par là d'ailleurs que l'acte mystérieux de la Passion du Sauveur

est un fait historique et universel, qui se reproduit dans tous les temps, toujours le même, quoique prenant dans chaque individu d'autres formes et un autre caractère. Je veux parler ici de Marie de Mœrl, de Caldern, dans la partie méridionale du Tyrol. Je chercherai d'abord à montrer comment l'état extraordinaire auquel Dieu l'a élevée s'est développé en elle, et je ferai connaître ensuite au lecteur comment je l'ai trouvée moi-même, et quelle impression elle a faite sur moi. Les renseignements que j'ai puisés sur sa vie m'ont été fournis par des personnes dignes de foi, qui l'ont connue dès sa jeunesse. Je citerai, entre autres, le P. Capistran, son confesseur, si consciencieux dans ses déclarations que si par hasard il lui échappe quelque inexactitude, si légère qu'elle soit, il s'empresse aussitôt de la rectifier; M. Eberle, curé de la principale église de Botzen, et autrefois curé de Marie de Mœrl; le docteur Marchesani, de Botzen aussi, qui l'a traitée pendant très-longtemps comme médecin; M. de Giovanelli, de Botzen, qui l'a connue dès son enfance et qui est connu lui-même dans tout le Tyrol; madame de Jasser, la bienfaitrice de la famille, et dont le témoignage n'offre pas moins de garantie que celui des autres.

Marie de Mœrl naquit le 16 octobre 1812. Elle fut élevée par sa mère, femme pieuse et intelligente à la fois, et plus tard elle l'aïda avec zèle et habileté dans la conduite du ménage, que les circonstances lui avaient rendue difficile. Dès l'âge le plus tendre, elle avait manifesté d'excellentes qualités; elle était bonne envers ses camarades d'école, partageait volontiers avec elles ce qu'elle avait, et leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. Sans avoir rien de remarquable, son esprit annonçait d'heureuses dispositions; son imagination ne faisait point présager une trop grande vivacité, et d'ailleurs elle ne faisait rien qui pût l'augmenter ou l'entretenir. Dès lors, comme plus tard, elle lisait peu, mais elle se distinguait par beaucoup d'intelligence et d'adresse, par une douce bienveillance, qu'elle manifestait surtout envers les pauvres, et par une grande ferveur dans l'exercice de la prière, auquel elle se livrait souvent dans l'église des Franciscains, située près de la maison de son père. Elle eut de bonne heure à combattre contre les vices de sa constitution sanguine et contre les maux qu'elle produisit. A peine âgée de cinq ans, elle éprouvait de fréquentes hémorrhagies d'estomac et d'intestins. Depuis ce temps, elle fut souvent malade et très-mal. Un accident qu'elle éprouva vers sa neuvième ou dixième année détermina chez elle de fréquents crachements de sang, accompagnés d'une très-forte oppression de poitrine. Il se déclara au côté gauche une douleur qui avait probablement sa source dans quelque engorgement de la rate, et qui ne l'a pas quittée jusqu'à ce jour. Le mal empira malgré les soins des docteurs les plus habiles. Plus d'une fois elle fut à l'extrémité et abandon-

née du médecin. Elle guérit néanmoins sans toutefois perdre le germe du mal, et garda toujours une santé chétive. Elle n'en devint que plus sérieuse, plus pieuse encore et plus assidue à ses exercices de dévotion.

Depuis l'âge de treize ans, elle eut pour confesseur le P. Capistran, un pieux et excellent prêtre, éprouvé par de longues souffrances, et qui fut en même temps le soutien de sa famille, le fidèle conseiller de sa mère et leur aide à tous dans les difficultés que doit rencontrer une famille nombreuse, dont les ressources ne suffisent point à son entretien. Marie se trouvant un peu rétablie vers cette époque, on l'envoya au delà de la montagne, à Cles, pour y apprendre l'italien. Elle y resta les trois quarts de l'année, et n'alla voir ses parents qu'une fois pendant ce temps. Lorsque, après cette visite, elle prit congé de sa mère, qu'elle voyait pour la dernière fois, une douleur pénétrante traversa son âme, comme elle l'a raconté plus tard; il lui semblait qu'elle ne pouvait se séparer d'elle. Alors se révéla pour la première fois cette faculté de présenter les événements qui se manifesta d'une manière plus précise lorsque sa mère mourut en effet en 1827, et que Marie, malgré la distance qui la séparait d'elle, indiqua l'heure de sa mort. Ce fait néanmoins n'est pas parfaitement constaté.

Le père de Marie resta veuf avec neuf enfants, dont le plus jeune n'avait que dix jours. Comme il était incapable de conduire la maison, ce fardeau échet à Marie; elle le prit avec joie, le porta avec zèle et habileté. Mais elle devint plus sérieuse encore, plus intérieure et plus assidue à l'église et à ses exercices de piété; car elle avait beaucoup à souffrir, et le fardeau était lourd pour elle. La douleur de la mort de sa mère fut si profonde qu'on la vit encore la pleurer trois ans après qu'elle l'eut perdue. Ses regrets s'adoucirent néanmoins, lorsque plus tard elle eut renoncé à tout ce qui est terrestre. Cependant les sollicitudes qui lui venaient du dehors augmentaient tous les jours. La nécessité et tous les chagrins qu'elle amène à sa suite pesaient chaque jour davantage sur elle. Ses forces ne purent résister plus longtemps. Elle fit à dix-huit ans une grande maladie; des crampes de toute sorte ébranlèrent son corps déjà affaibli; des convulsions agitèrent ses membres et de fréquentes hémorrhagies se déclarèrent. Lorsqu'on fit venir le médecin, il y avait vingt-neuf jours qu'elle n'avait pris de nourriture, elle n'avait vécu pendant tout ce temps que de quelques verres de limonade. Il lui administra les remèdes que l'art prescrit en ces occasions, et lui ordonna le régime qu'elle devait suivre. Elle se trouva promptement soulagée. Les crampes cessèrent peu à peu, et sa constitution revint de l'ébranlement profond qui l'avait épuisée. Cependant la guérison parfaite n'arrivait pas; la douleur du côté continuait, et la maigreur augmentait tous les jours. Un an au plus s'était écoulé ainsi. Marie demanda un jour à son méde-

ein s'il croyait sa guérison possible. Celui-ci lui ayant répondu qu'il ne pouvait pas lui promettre une guérison parfaite, mais seulement un adoucissement de ses douleurs, elle répondit avec courage que, si elle ne pouvait être guérie, elle n'avait pas besoin d'adoucissement, et qu'elle était disposée à accepter toutes les souffrances qu'il plairait à Dieu de lui envoyer. Cette résolution lui fut probablement inspirée par son entier abandon à la divine Providence, et aussi par le désir de ne pas nécessiter à son père de nouvelles dépenses pour l'achat des remèdes, et de ne pas augmenter par là sa détresse. Ce qu'elle demandait arriva, et depuis ce moment, elle souffrit avec résignation les grandes douleurs qui ne la quittèrent plus.

Voilà ce qu'on sait de sa vie extérieure; sa vie intérieure est, comme on le pense, bien moins connue. Des épreuves spirituelles de plus d'un genre s'étaient jointes aux épreuves corporelles qu'elle avait eu à supporter. Et, comme il arrive ordinairement, les tentations la suivirent à mesure qu'elle avançait davantage dans les voies intérieures par où Dieu la conduisait. Nous parlerons ailleurs de ces tentations singulières et sensibles pour la plupart. Dans ces conjonctures, la fréquentation des sacrements était, comme auparavant, son seul remède. De 1830 à 1832, elle fit de cette manière des progrès rapides mais réglés dans la vie spirituelle, sans que toutefois on eût remarqué en elle aucun phénomène inaccoutumé. Mais depuis 1832, lorsqu'elle eut atteint sa vingtième année, son confesseur s'aperçut que quelquefois elle ne répondait pas aux questions qu'il lui faisait et qu'elle paraissait hors d'elle-même. Il questionna à ce sujet ceux qui l'assistaient; ceux-ci lui répondirent qu'elle était ainsi toutes les fois qu'elle recevait la sainte communion. Cette réponse le frappa. Jusque-là il avait pris, comme tous les autres, ce qui se passait en elle pour les suites d'une maladie ordinaire. Pour la première fois, il pensa qu'il pouvait bien y avoir encore autre chose. Il fut confirmé dans cette pensée lorsque plus tard ces phénomènes augmentèrent en elle et prirent un caractère plus décidé. Enfin, un fait qui se passa dans le cours de cette année lui donna la clef de ces états extraordinaires.

La procession de la Fête-Dieu se fit à Caldern, comme partout, avec une grande pompe. On tira le canon, la musique parcourut les rues. Tout ce bruit, tout ce mouvement passa sous les fenêtres de Marie. La musique bruyante avait toujours fait sur elle une fâcheuse impression; et le son même d'un violon ou d'un instrument à vent avait quelquefois déterminé chez elle les crampes les plus violentes. Son confesseur, occupé des préparatifs de la fête, voulait avoir toute la journée libre, et lui épargner à elle-même le dérangement et l'impression que pouvait lui causer tout ce tumulte. Et

comme il savait déjà que, toujours après la communion, elle restait six ou huit heures, ou même plus encore, en extase, il crut qu'il valait mieux lui donner la communion le matin, pour qu'elle pût être tranquille le reste du jour. Il lui porta donc le Saint-Sacrement à trois heures du matin; elle tomba à l'instant même en extase. Il la quitta, fut occupé toute la journée, et comme ses occupations le retinrent encore le lendemain, il n'alla la voir que vers trois heures de l'après-midi, et la trouva agenouillée dans la même position où il l'avait laissée trente-six heures auparavant. Surpris, il interrogea les gens de la maison qui lui répondirent qu'elle était restée tout ce temps en extase. En général, on faisait peu d'attention à elle dans la maison, on la laissait à ses extases et à ses prières, sans trop y prendre garde; et lorsqu'elle avait besoin de quelque chose, il lui fallait appeler quelqu'un pour le lui donner. Son confesseur comprit dès lors jusqu'à quelle profondeur l'extase avait pénétré dans son être; comment elle était devenue chez elle en quelque sorte une seconde nature, et deviendrait son état habituel s'il ne lui mettait des bornes. En la rappelant à elle, il entreprit donc de régler cet état par la vertu de la sainte obéissance dont elle avait fait le vœu en entrant dans le tiers ordre de Saint-François.

L'extase rendit son œil intérieur de plus en plus pénétrant, et l'on fit à ce sujet plusieurs expériences. Un jour qu'étant plus mal elle fut administrée, un grand nombre de personnes suivirent le prêtre et remplirent sa chambre. Sur une table, près de son lit, était une tasse d'argent, où l'on avait mis de l'eau bénite pour cette cérémonie. Marie y attachait un grand prix, soit parce qu'elle avait un legs de sa mère, soit parce qu'elle lui rappelait quelque souvenir précieux; elle reçut la communion et tomba comme de coutume en extase. Lorsqu'elle revint à elle, la foule s'était écoulée, mais la tasse manquait. Elle s'affligea beaucoup de cette perte, et exprima ses regrets à son confesseur, qui la consola du mieux qu'il put, et lui conseilla de prier Dieu pour qu'on lui remit l'objet enlevé. Elle le trouva bon, et sa demande ne fut pas sans succès. La première fois qu'elle revint de son extase, elle dit d'un air joyeux : *Je retrouverai bientôt ma tasse.* On lui demanda si elle connaissait celui qui l'avait prise. *Oui,* dit-elle, *mais j'ai prié Dieu de toucher son cœur, afin qu'il rende l'objet qui a disparu sans qu'il ait à rougir de sa faute.* En effet, huit jours après, on trouva la tasse dans la cuisine parmi les autres vases. Une autre fois, elle avertit ceux qui l'entouraient de faire attention au plancher de sa chambre, parce qu'un grand danger menaçait de ce côté. D'abord on ne prit pas garde à ce qu'elle disait; mais comme elle répéta plusieurs fois son avertissement; et toujours avec de nouvelles instances, on fit visiter le plancher par des ouvriers, et il se trouva en effet qu'une poutre était entièrement pourrie, que le plancher menaçait

d'une chute prochaine, et qu'il était même étonnant qu'il ne fût pas tombé déjà.

Les choses en étaient à ce point lorsque, dans la seconde moitié de 1833, il se passa un événement singulier pour elle. Le Tyrol avait appris bientôt son état extatique. Tout à coup et de tous les points à la fois, un mouvement général s'était emparé du peuple. On arrivait en foule pour voir de ses yeux un phénomène qu'on connaissait bien à la vérité par les légendes, mais qu'on n'espérait plus depuis longtemps voir en réalité. Les processions des paroisses se succédaient sans interruption à Caldern, précédées de la bannière et de la croix, et le concours fut immense. Depuis la fin du mois de juillet jusqu'au 15 septembre de cette année; plus de quarante mille personnes de toutes les conditions visitèrent l'extatique, dont tous les sens, ouverts en apparence, étaient réellement fermés au monde extérieur, et dont les prières et les méditations étaient tout intérieures. On voulait admirer ce spectacle, et s'édifier à sa vue. Personne ne pouvait s'expliquer ce concours. Le clergé, qui craint plutôt, et en partie avec raison, les apparitions de ce genre, n'était pour rien dans cette affluence. Il semblait plutôt que le même esprit qui opérait dans l'extatique émut et poussât toutes ces masses, pour les rendre témoins des merveilles qu'il opérait. Aussi tout se passa dans le plus grand ordre, et on n'eut à déplorer aucun excès pendant les sept semaines que dura ce grand concours; et cependant il y eut des jours où l'étroite chambre de la patiente, qui pouvait contenir tout au plus quarante ou cinquante personnes, fut visitée par près de trois mille hommes.

L'autorité temporelle et l'autorité spirituelle désirèrent néanmoins mettre fin à ces pèlerinages. La police eut les inquiétudes qu'elle a ordinairement dans ces circonstances; et le peuple fut averti qu'à partir de cette époque on ne laisserait plus entrer personne. La nouvelle s'en répandit bientôt par tout le pays, et les pèlerinages cessèrent sans mécontentement ni murmure. Mais les curés eurent encore longtemps à se féliciter de l'impression que cette apparition avait laissée dans le peuple. A la fin de l'automne de cette année, le prince-évêque de Trente vint à Caldern, commença une information et entendit plusieurs témoins, après leur avoir fait prêter serment. On ne publia point le résultat de cette information ni les déclarations des témoins, parce que l'affaire ne parut pas encore mûre pour un jugement définitif. Le prince-évêque voulait avant tout avoir un appui, pour pouvoir donner ensuite toutes les explications nécessaires au gouvernement, qui soupçonnait dans tous ces phénomènes une superstition nuisible ou fraude pieuse, ou au moins des illusions provenant d'une trop grande simplicité. L'évêque déclara seulement que la maladie de Marie de Moerl ne présentait point à la vérité les caractères de la sainteté, mais qu'en même temps sa piété bien reconnue

n'était point une maladie. Dès lors la police fut moins tracassière dans ses mesures.

Tout ce bruit s'était fait autour de l'extatique sans qu'elle s'en aperçût, excepté dans les derniers temps, et alors elle en fut toute surprise. Son intérieur s'était donc développé dans le calme, et avait acquis une maturité toujours croissante. Les stigmates avaient paru sur son corps, et la chose s'était passée chez elle aussi simplement que chez les autres. Déjà, dans l'automne de 1833, son confesseur avait remarqué par hasard que cette partie des mains où les plaies paraurent plus tard commençait à devenir plus profonde, comme si elle eût été sous la pression d'un corps en demi-relief. En même temps, ces parties devenaient douloureuses, et des crampes s'y manifestaient fréquemment. Il conjectura dès lors que les stigmates ne tarderaient pas à paraître, et l'événement justifia ses conjectures. A la Chandeleur, le 4 février 1834, il lui trouva à la main un linge avec lequel elle s'essuyait de temps en temps les mains, effrayée comme un enfant de ce qu'elle y voyait. Comme il aperçut du sang sur ce linge, il lui demanda ce que cela signifiait. Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien elle-même, qu'elle avait dû se blesser jusqu'au sang. Mais c'était réellement les stigmates qui restèrent désormais fixés sur les mains, qui bientôt se montrèrent aussi sur les pieds, et auxquels se joignit en même temps la plaie du cœur. La manière dont le P. Capistran agit avec elle est si simple et manifeste si peu de prétention au merveilleux qu'il ne lui demanda pas même ce qui s'était passé dans son intérieur, et ce qui avait pu donner occasion à l'apparition de ces stigmates. Ils étaient à peu près ronds, s'étendant un peu en longueur; ils avaient trois ou quatre lignes de diamètre, et étaient fixés aux deux mains et aux deux pieds. Le jeudi soir et le vendredi, ces plaies laissaient très-souvent couler des gouttes d'un sang clair. Les autres jours, elles étaient recouvertes d'une croûte de sang desséchée, sans qu'on pût remarquer ni inflammation, ni ulcération, ni aucun vestige de lymphé. Elle cacha la chose comme elle cachait en général tout ce qui pouvait trahir son état intérieur. Mais en 1833, à l'occasion d'une procession solennelle, l'extase de jubilation se révéla chez elle. Un jour elle la surprit en présence de plusieurs témoins; alors on la vit semblable à un ange glorieux, touchant à peine son lit de la pointe des pieds, éclatante comme une rose, les bras étendus en croix, plongée dans les joies de l'amour. Tous les assistants purent voir sur ses mains les stigmates, et la chose ne put rester secrète désormais.

Sa santé était restée chétive. Dans l'automne de 1834 elle tomba malade, et fut atteinte de convulsions très-douloureuses, qui durèrent plusieurs semaines. Cependant, depuis les fêtes de Noël, ou plutôt depuis le jour de l'Immaculée Conception, elle reprit sa fraîcheur et sa bonne mine, et se conserva dans cet état jusqu'à la fin de l'été de l'année

suivante. C'est dans l'automne de cette même année que, faisant un voyage dans le midi du Tyrol, je la vis plusieurs fois. Caldern, le lieu de sa naissance, est situé dans une contrée ravissante. Sur la rive droite de l'Etsch, à partir de l'embouchure de l'Eisac, s'élève une montagne d'une hauteur moyenne, d'une forme gracieuse, qui se prolonge dans un espace de deux à trois lieues, et dont les racines se confondent avec celles d'une chaîne plus élevée qui sépare la vallée de l'Etsch du Nonberg. Entre ces chaînes est un vallon situé à trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau de l'Etsch, au milieu duquel est un petit lac clair et limpide, entouré de vignobles. C'est là, sur une pente légère, que s'élève Caldern avec ses maisons de pierre d'un style antique, environné de frais paysages, de villages, de châteaux, de calvaires, avec une vue magnifique et très-étendue sur les sommets neigeux des Alpes, d'un côté et de l'autre, à travers les pointes nues ou boisées des montagnes, dans la vallée de l'Etsch jusqu'à Trente.

C'est dans une de ces maisons en pierre, comme on les bâtissait au xv^e et au xvi^e siècle, que demeure Marie de Mœrl. Elle couche dans une chambre blanche et propre, sur un matelas assez dur, dans un lit dont le linge est toujours tenu très-propre. A côté du lit est un petit autel domestique. Derrière elle quelques images, pour lesquelles elle a une dévotion particulière, sont attachées aux piliers des fenêtres, qui, selon l'usage du pays, sont garnies de jalousies pour tempérer l'éclat trop vif de la lumière, et pour rafraîchir l'air si chaud dans ce climat.

Marie de Mœrl est d'une taille moyenne, d'une structure délicate, comme l'est généralement dans ce pays le peuple allemand, auquel se sont mêlées successivement tant de races différentes, mais dans lequel paraît prédominer le sang franco-rhénais. Celui-ci aura été vraisemblablement apporté dans ce pays par les colonies allemandes que les empereurs y envoyèrent des bords du Rhin, pour garder ce passage important, d'où on entre dans la terre des Welches. Pour toute nourriture, elle prend de temps en temps, et quand le besoin la sollicite, ou que son confesseur l'ordonne, quelques grains de raisins, ou quelque autre fruit, ou un peu de pain. Par suite de cette exiguité de nourriture, elle est devenue très-maigre; elle ne l'est pas cependant plus que ne le sont beaucoup d'autres qui mènent une vie ordinaire; son visage avait même alors un certain embonpoint, qui varie néanmoins beaucoup selon l'état où elle se trouve.

La première fois que j'allai chez elle, je la trouvai dans la position où elle est la plus grande partie du jour, à genoux à l'extrémité de son lit et en extase. Ses mains croisées sur sa poitrine laissaient voir les stigmates; son visage était tourné vers l'église, et regardait un peu en haut: ses yeux levés vers le ciel exprimaient une absorption profonde que rien du dehors ne pouvait dé-

ranger. On ne remarquait en elle aucun mouvement, excepté celui que produit la respiration ou la déglutition. Quelquefois on apercevait comme une légère oscillation: c'était un spectacle que je ne puis comparer qu'à celui qu'offriraient les anges, si nous les voyions prosternés en prières au pied du trône de Dieu. Il n'est pas étonnant qu'il produise une aussi forte impression sur tous ceux qui en sont témoins. Les cœurs les plus durs ne peuvent résister à cette vue. L'étonnement, la joie et la piété ont fait couler bien des larmes autour d'elle. Dans ses extases, d'après le rapport de ceux qui dirigent sa conscience et de son curé, elle est occupée depuis quatre ans à contempler la vie et la Passion du Christ, et à honorer le saint Sacrement. Ses prières sont réglées d'après l'ordre de l'année ecclésiastique; elle en a écrit quelques-unes pour son confesseur, et elles sont, d'après le témoignage de celui-ci, pleines de chaleur, d'onction et d'édification. La faculté qu'elle a de voir les choses lointaines, soit dans l'espace, soit dans le temps, a pour objet unique ce qui tient à l'Eglise ou à la piété; et, bien différente des somnambules, elle ignore aussi complètement que les autres hommes ce qui se passe en son propre corps. Les événements qu'elle a prédits n'avaient rien qui pût les faire pressentir au moment où elle les a prévus; mais leur accomplissement a toujours uniquement dépendu de la volonté humaine, libre et inconstante dans ses actes, et de la Providence divine. Elle n'a jamais parlé qu'à son confesseur de ses visions et de leur liaison intime. Mais, comme le cercle de ses connaissances est très-borné, elle a souvent bien de la peine à trouver un nom pour exprimer les choses qu'elle a vues. Cependant l'ensemble de l'image qui est dans son esprit se manifeste clairement dans le maintien et la pose de son corps, qui toujours prend une part plus ou moins grande à l'objet de ses visions. Ainsi on la voit à Noël bercer avec une grande joie l'enfant nouveau-né dans ses bras; le jour des Rois, elle l'adore à genoux derrière les mages. Elle assiste aux noces de Cana à table, appuyée sur le côté, circonstance qu'elle n'a pu apprendre que par les moyens extérieurs, puisque les tableaux des églises ne rendent point cette ancienne manière de s'asseoir à table. Sa personne tout entière exprime aussi parfaitement dans les autres jours la forme de l'objet qu'elle médite.

Mais l'objet le plus fréquent de ces contemplations, c'est la Passion du Christ, et c'est elle aussi qui produit en elle l'impression la plus profonde et qui s'exprime le plus vivement au dehors. C'est surtout dans la semaine sainte que cette impression pénètre plus avant dans son être, et que l'image qui la reproduit au dehors est plus complète. Cependant la contemplation de ce mystère revient tous les vendredis de l'année, et offre ainsi une occasion fréquente d'en observer les merveilleux effets. Ici se montre en-

core le caractère qui la distingue dans la manière simple et naturelle dont s'accomplit la représentation de ce grand mystère; car on peut en suivre toutes les phases, depuis son origine jusqu'à son entier développement, et chaque scène de ce grand drame porte l'empreinte de sa personnalité. On voit que son esprit a depuis longtemps acquis la faculté non-seulement de considérer de loin ou d'effleurer par ses extrémités l'objet de ses méditations, comme il arrive ordinairement dans la vie, mais encore de se poser tout près de lui, de pénétrer jusque dans sa substance, et de se mettre ainsi vis-à-vis de lui dans les rapports les plus intimes. Son esprit s'abandonne tellement à l'objet qui l'occupe, que celui-ci devient en quelque sorte plus immédiatement uni qu'il ne l'est à soi-même, et qu'il change de rôle avec lui. Alors l'esprit fait de l'objet tout ce qu'il veut et le forme à son image. A mesure que ce procédé d'assimilation se développe, nous voyons le reflet de l'action intérieure apparaître au dehors dans le corps; et la contemplation, prenant en celui-ci une forme extérieure, devient de nouveau un objet de contemplation pour l'observateur.

L'action commence déjà dans la matinée du vendredi; et si l'on en suit le développement, on voit que, de même que plusieurs pensent en parlant, ou plutôt parlent en pensant, sans avoir la conscience des paroles qu'ils prononcent, ainsi notre extatique médite la Passion en la reproduisant, ou plutôt la reproduit en la contemplant, sans avoir la conscience de son action. Aussi le mouvement en est-il d'abord doux et régulier; puis, à mesure qu'elle devient et plus douloureuse et plus saisissante, les traits de l'image qui la représente prennent une empreinte profonde et deviennent plus reconnaissables. Enfin, lorsque l'heure de la mort arrive, et que les douleurs ont pénétré jusqu'au fond le plus intime de l'âme, l'image de la mort ressort de tous les traits de cette femme. Elle est à genoux sur son lit, les mains croisées sur sa poitrine. Autour d'elle règne un profond silence, qu'interrompt à peine le souffle des assistants. Vous diriez alors que le soleil de la vie descend pour elle vers son couchant, et qu'à mesure que sa lumière s'affaiblit, les ombres de la mort, sortant de leurs abîmes, montent peu à peu vers elle, cachent successivement tous ses membres sous leurs voiles ténébreux, et arrivent en foule autour de son âme, qui s'abîme dans son impuissance dès que la dernière lueur s'est éteinte. Elle était pâle pendant toute l'action; mais, vers la fin, vous la voyez pâlir encore davantage. Le frisson de la mort parcourt tous ses os, et la vie s'affaisse dans des ombres toujours plus épaisses. Les soupirs qui s'échappent avec peine de sa poitrine annoncent que l'oppression devient plus forte. De ses yeux immobiles coulent de grosses larmes qui descendent lentement sur ses joues; de légers mouvements entr'ouvrent toujours davantage la bouche: comme ces éclairs qui pré-

cèdent l'orage, ils forment d'abord des cercles plus étroits, puis ils semblent creuser le visage dans toute sa largeur, et deviennent enfin si violents que de temps en temps ils ébranlent le corps tout entier. Les soupirs se sont changés en un gémissement qui navre le cœur; une rougeur sombre enveloppe les joues; la langue épaissie semble être collée contre le palais desséché. Les convulsions deviennent toujours plus violentes et plus profondes. Les mains, qui d'abord s'affaissaient peu à peu, glissent plus vite. Les ongles deviennent bleus, et les doigts s'entrelacent convulsivement les uns dans les autres. Le râle de la mort se fait entendre du fond du gosier. Le souffle, toujours plus pressé, se détache avec d'incroyables efforts de la poitrine, qui semble comme liée par des cercles de fer. Les traits se déforment et ne sont plus reconnaissables. La bouche de cette image douloureuse est ouverte dans toute sa largeur; son nez se retire, ses yeux immobiles vont se briser dans leur orbite. Quelques soupirs peuvent encore, à de longs intervalles, se faire jour à travers les organes que la mort a roidis. Le dernier va s'échapper. Alors le visage se penche, et la tête, portant déjà tous les signes de la mort, s'affaisse dans un complet épuisement: c'est une autre figure que vous ne sauriez reconnaître. Tout reste dans cette position deux minutes à peu près. Puis la tête se relève, les mains remontent vers la poitrine, le visage reprend sa forme et son calme. Elle est à genoux, tranquille, les yeux levés vers le ciel, et occupée à présenter à Dieu l'hommage de sa reconnaissance. La même scène se renouvelle chaque semaine, toujours la même quant aux traits principaux, mais offrant chaque fois des traits particuliers qui sont comme l'expression de ses dispositions intérieures; c'est ce dont je me suis convaincu plusieurs fois par une observation attentive. Car il n'y a rien d'apprié dans toute cette action; elle coule sans art du fond de la nature de cette femme, comme la source coule du rocher. Aussi ne peut-on rien apercevoir de faux, de forcé ou d'exagéré dans toute cette représentation; et si elle mourait véritablement, elle ne mourrait pas autrement.

Quelque absorbée qu'elle soit dans ses contemplations, un seul mot de son confesseur ou de toute autre personne qui est dans un rapport spirituel avec elle suffit pour la rappeler aussitôt à elle-même, sans qu'on puisse remarquer aucune transition. Elle ne prend que le temps qui lui est nécessaire pour se reconnaître et pour ouvrir les yeux, et elle est à l'instant comme si elle n'eût jamais eu d'extase. Son expression est autre; vous diriez un enfant naïf qui a conservé sa simplicité et sa candeur. Aussi la première chose qu'elle fait à son réveil, quand elle aperçoit des témoins, c'est de cacher sous la couverture ses mains stigmatisées, comme un enfant qui s'est taché ses manchettes avec de l'encre, et qui cache ses mains en voyant arriver sa mère. Accoutumée déjà à ce con-

cours d'étrangers, elle regarde autour d'elle avec une sorte de curiosité, donnant à chacun un salut amical. Elle n'est pas à son aise quand l'impression de ces scènes si saisissantes est encore trop visible dans ceux qui en ont été témoins, ou quand on s'approche d'elle avec une sorte de vénération et de solennité, et elle cherche par un enjouement sans prétention à effacer ces impressions si profondes. Comme elle ne parle point depuis longtemps, elle cherche à se faire comprendre par des signes; et lorsque cela ne suffit pas, elle regarde son confesseur comme pour lui dire de l'aider et de parler pour elle; vous diriez un enfant qui ne peut encore prononcer aucune parole.

Ses yeux bruns expriment l'enjouement et la candeur de l'enfance; son regard est si clair qu'on peut par lui pénétrer jusqu'aux plus profonds abîmes de son âme; et l'on est bientôt convaincu qu'il n'y a pas dans tout son être un seul coin obscur où pourrait se cacher la moindre fraude. On ne saurait découvrir en elle aucune trace d'exagération ou d'affectation, ni de fade sentimentalité, ni d'hypocrisie, ni d'orgueil. On n'aperçoit partout que l'expression d'une jeunesse dont la sérénité et la candeur se sont conservées dans la simplicité et l'innocence, et qui s'abandonne volontiers au badinage, parce que le tact sûr et délicat qu'elle possède sait écarter tout ce qui pourrait paraître inconvenant. Lorsqu'elle est au milieu de ses amies, elle peut, une fois revenue à elle-même, rester plus longtemps dans cet état; mais on sent qu'il lui faut, pour cela, de grands efforts de volonté; car l'extase est devenue son état naturel, et l'état ordinaire des autres hommes est pour elle quelque chose d'artificiel et d'inaccoutumé. Au milieu d'un entretien, lorsqu'elle semble prendre à tout le plus vif intérêt, on voit tout à coup ses yeux s'appesantir, et dans une seconde, sans aucune transition, elle est prise par l'extase. Pendant que j'étais à Caldern, on l'avait priée de tenir sur les fonts un enfant nouveau-né. Elle l'avait pris dans ses bras avec la plus grande joie, et montrait le plus vif intérêt à toute la cérémonie; mais pendant le temps que dura celle-ci elle tomba plusieurs fois en extase et il fallut la rappeler à elle.

C'est un spectacle singulier que la vue de ces extases. Couchée sur le dos, elle semble nager sur des flots de lumière, et jette encore autour d'elle un regard joyeux; puis, tout à coup, on la voit plonger comme dans un abîme. Les flots jouent encore un instant autour d'elle, puis lui couvrent le visage de leurs eaux, et on la dirait enveloppée d'une lumière diaphane. Alors aussi l'enfant naît et disparaît. Souvent, lorsqu'elle est dans des dispositions favorables, on voit briller ses yeux bruns au milieu de ses traits glorifiés. Ouverts dans toute leur largeur, sans saisir aucun objet particulier, ils semblent lancer comme dans l'infini tous leurs rayons. Vous diriez alors une sibylle, mais digne, noble et saisissante. Lorsqu'elle se livre à ses mé-

ditations et à ses exercices de piété, il ne faut pas croire qu'elle néglige pour cela les soins de sa famille. De son lit elle conduit toute sa maison, dont elle partageait autrefois le gouvernement avec une sœur que la mort lui a enlevée depuis. Comme l'intervention de quelques bonnes âmes lui a procuré depuis quelques années une pension, et qu'elle n'a besoin de rien pour elle-même, elle consacre cette pension à l'éducation de ses frères et sœurs, qu'elle a placés dans divers instituts, selon leurs dispositions. Tous les jours, vers deux heures après-midi, elle s'occupe de ses affaires. Son confesseur la rappelle à elle-même; et elle confère avec lui des difficultés qu'elle éprouve, et donne ses ordres, s'occupe de tout, pense à tout, prévient tous les besoins de ceux à qui elle s'intéresse; et le sens pratique qu'elle possède fait que tout autour d'elle est disposé dans le meilleur ordre. »

« Le 22 septembre 1840, » dit M. de Cazalès, « nous arrivâmes à Kaltern ou Caldaro, bourg à trois lieues de Botzen, où habite Marie de Mœrl. Nous fûmes admis chez elle vers midi et nous la vîmes dans l'état d'extase qui lui est habituel. Vêtue d'une robe blanche, elle était à genoux sur son lit : son corps, penché en avant dans une position que personne n'aurait pu supporter deux minutes, semblait ne s'appuyer que sur la pointe des pieds : on ne peut mieux la comparer qu'à un oiseau posé à terre au moment où il se prépare à s'envoler. Ses mains jointes laissaient voir à leur partie extérieure une marque rougeâtre, indiquant la place des stigmates par lesquelles son sang coule à certaines époques, en mémoire de la Passion du Sauveur. Sa tête était tournée vers le ciel, ses yeux fixés sur un objet invisible pour tout autre que pour elle. Il y avait dans toute sa figure, et surtout dans son regard immobile, une expression de ravissement qu'aucune parole ne peut rendre. Dans cet état elle ne voit rien de ce qui se fait autour d'elle; mais aucun bruit, quelque fort qu'il soit, ne peut l'en tirer; et l'on a vu souvent des mouches se poser sur ses yeux ouverts sans exciter le plus léger mouvement dans cette partie si sensible à tout contact. Il suffit toutefois, pour faire cesser son extase, d'une parole dite à voix basse par son confesseur, auquel elle a fait vœu d'obéir. »

L'abbé Antonio Ricardi, auteur d'une relation très-intéressante sur Marie de Mœrl, dit à ce sujet : « Quelque insensible qu'elle soit à toutes les impressions extérieures, elle ne l'est point aux ordres de son confesseur ou du curé : quoiqu'ils soient donnés de manière à ce que les plus voisins n'en puissent pas saisir un mot, l'extatique les entend aussitôt, non au son de la parole, comme elle l'a dit elle-même, mais à celui d'une voix intérieure à laquelle elle obéit aussitôt, se couchant ou se levant, agissant ou parlant, selon ce qui lui est commandé. Quoique ce soit Dieu même qui la détermine et la dirige suivant son bon plaisir, il veut pourtant qu'elle soit soumise à l'obéis-

sance envers un de ses ministres, et qu'elle se conforme ainsi à l'ordre de la prudence naturelle : puis la vertu d'obéissance plait infiniment à Dieu, et par conséquent elle est très-méritoire pour l'âme, elle a même plus de prix que l'extase à laquelle elle s'applique comme critérium de la vérité pour la discerner de l'illusion. L'obéissance, en pareil cas, est non-seulement la voie par laquelle on marche sans courir risque de se tromper, mais encore elle a toujours été le meilleur signe pour distinguer si l'on est dans la bonne voie. C'est à ce signe que fut approuvée la vocation extraordinaire de saint Siméon Stylite; et tant s'en faut que les saints puissent opérer des merveilles dans cette vie sans la vertu d'obéissance, qu'elle fut quelquefois mise en réquisition pour faire cesser les miracles qu'ils opéraient après leur mort, ainsi qu'on en voit des exemples dans la vie de saint François d'Assise et dans celle de saint Bernard. Cette obéissance soudaine qui confirme les plus grandes merveilles est propre à notre extatique. Son confesseur lui a quelquefois donné ses ordres, soit intérieurement, soit d'une chambre voisine, soit d'un lieu encore plus éloigné : c'est la dernière épreuve qu'on puisse faire pour discerner les dons célestes, encore ne doit-on la faire que rarement et pour lever toute espèce de doute sur la nature de l'extase, sans quoi ce serait presque tenter Dieu. — Marie a toujours obéi avec la plus grande promptitude aux ordres donnés, soit intérieurement, soit extérieurement, et elle est constamment docile à cette autorité à laquelle les personnes qui sont dans l'illusion restent sourdes. »

« A peine cette parole est-elle dite, » poursuit M. de Cazalès, « qu'elle se recouche avec une agilité surprenante; puis, semblable à une personne qui s'éveille, elle regarde ceux qui se trouvent là, écoute ce qu'ils lui disent et leur répond par des signes (car elle ne parle qu'à son confesseur). Il y a beaucoup de grâce dans son sourire et dans l'expression de son visage, et ses manières sont pleines à la fois de simplicité et de dignité. Elle donne ordinairement à ceux qui la visitent, de petites images de saints au bas desquelles se trouvent des sentences pieuses, et l'on dit que le choix de ces images est la plupart du temps dirigé par des lumières qui lui sont accordées sur la position de ceux auxquels elles sont destinées. Il est sûr qu'elle ne les donne pas au hasard, mais elle les choisit dans un assez gros paquet qu'on lui présente. Je dois dire que celles qu'elle m'offrit avaient des rapports assez marqués avec ma situation et les pensées qui m'occupaient. Mon compagnon de voyage reçut la même impression en ce qui le concernait. Nous fûmes frappés comme tout le monde l'a été de la tendance de Marie à retourner toujours à l'état d'extase comme à son état naturel. Il y avait à peine quelques minutes qu'elle avait repris l'usage de ses sens, lorsque nous vîmes ses yeux se fixer sur l'objet invisible de ses contemplations, et tout mou-

vement s'arrêter sur son visage et dans toute sa personne. Quand l'extase revient ainsi, Marie ne reste pas longtemps couchée, mais elle se remet à genoux dans la position décrite plus haut, et cela se fait avec une rapidité merveilleuse, sans qu'elle sépare ses mains jointes contre sa poitrine, sans que ses regards perdent leur immobilité. On dirait un arbre qu'on a tenu courbé pendant quelque temps et qui se redresse tout seul dès que la force qui le ployait cesse d'agir. On sait déjà, par la relation de Görres, de quelle manière l'extatique de Kaltern assiste en esprit, tous les vendredis, au crucifiement et à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et quels effets produit sur elle la contemplation de ces scènes douloureuses. Le temps que nous devons passer en Tyrol étant très-limité, nous ne pûmes pas assister à ce spectacle. Nous préférâmes aller observer des phénomènes analogues et plus frappants encore dans la personne de Dominica Lazzari, et nous nous arrangâmes de manière à nous trouver le vendredi matin à Capriana. »

« Cet être n'a rien de la terre à laquelle il semble ne plus appartenir, » lisons-nous dans une des relations traduites par M. Boré, « sa vraie place est d'être toujours devant le trône de Dieu. Quand nous entrâmes dans sa chambre, Marie était en extase, à genoux sur son lit, parfaitement immobile; sa respiration même ne pouvait pas être aperçue. A la manière dont ses yeux, admirablement beaux, étaient levés et fixés au ciel, on remarquait facilement qu'elle ne pouvait ni voir ni entendre. Nous nous sentîmes tout saisis et pénétrés; elle ressemblait à une vision, à une apparition céleste, et à peine osions-nous parler et nous mouvoir en sa présence. Jamais je n'ai éprouvé un sentiment pareil à celui qu'elle a fait naître en moi. »

MONDE INVISIBLE. — La communication avec le monde invisible constitue, à vrai dire, tout le domaine de la Mystique et ses phénomènes, tels que nous les constatons chez les saints depuis le début de ce travail. Ces communications ont lieu de nos jours, comme dans tous les siècles antérieurs, et l'on en peut voir un exemple frappant dans la Vie de la sœur Emmerich, dont le biographe rapporte ce qui suit : « Dès son enfance, Catherine Emmerich fut en rapport constant avec le monde invisible. Son ange gardien lui apparaissait sous une forme enfantine; le bon Pasteur venait aider la pauvre petite bergère, à laquelle il se montrait lui-même comme un petit berger. Elle n'apprit rien dans les livres; mais, dès son enfance, l'histoire sainte lui fut enseignée, dans des visions de différents genres, ainsi que cela eut lieu pour un grand nombre d'autres mystiques. La Mère de Dieu venait à elle sur la prairie, comme une femme pleine de beauté, de douceur et de majesté, l'assurer de sa protection et de sa tendresse, et lui amenait l'enfant Jésus comme pour partager ses jeux. Des saints en agissaient de même, et ve-

naient prendre respectueusement les guirlandes qu'elle tressait pour le jour de leur fête. L'enfant, habituée à ces rapports constants avec le monde invisible, croyait qu'il en était ainsi de tous les hommes, et s'en étonnait beaucoup moins que si une princesse et sa cour se fussent ainsi abaissées jusqu'à elle. Plus tard encore, elle n'en était pas surprise; car l'innocence établissait pour elle des rapports bien plus intimes avec Jésus-Christ, sa Mère et les saints, qu'elle n'en pouvait établir avec les plus affables parmi les personnes du monde. Les noms de père, de mère, de frère, de fiancé, lui paraissaient exprimer, comme ils l'expriment en effet, des relations essentielles entre Dieu et l'homme, puisque le Verbe divin, s'étant choisi une mère sur la terre, est devenu notre frère. Ce titre n'était pas de vains mots à ses yeux.

Ses visions lui semblaient tellement naturelles, que, étant enfant, elle en parlait avec la plus grande simplicité, et ceux qui l'entouraient écoutaient avec admiration ses récits de l'histoire sainte; toutefois, se trouvant troublée par leurs questions et leurs remarques, elle crut devoir depuis garder le silence. Elle pensait, dans sa candeur, qu'il était peu convenable de parler de ces merveilles, et que c'était par ce sentiment que les autres se taisaient sur ce qui leur arrivait en ce genre. Du reste, tout ce qui lui était montré était si clair, si lumineux, si édifiant, qu'elle croyait qu'il en arrivait autant à tous les enfants chrétiens; les autres, qui n'en parlaient pas, lui semblaient plus discrets et plus pieux, et elle se tut, afin de leur ressembler. »

MORTIFICATION. Voy. PÉNITENCE.

MORT MYSTIQUE. — Sainte Thérèse, parlant du plus haut degré de la vision et de l'extase, dit que l'Âme alors « renonce à tout ce qu'elle avait encore de corporel, pour n'être plus qu'un pur esprit, capable de s'unir, par une union toute céleste, à l'Esprit incréé. » (*Château de l'âme*, 7^e demeure, ch. 2.) En rapportant la mort mystique de Marie d'Agreda, le P. Samaniego, son historien, dit : Cette mort mystique est l'anéantissement le plus complet, l'insensibilité absolue à toute impression extérieure; l'esprit qui seul survit est, bien loin de son enveloppe périssable, transporté dans les célestes régions. Cette mort mystique, ou cet état de spiritualisation complète de l'âme humaine, qui se trouve ainsi comme dégagée de tous les liens du corps, a été éprouvé par plusieurs des saints les plus illustres. Nous avons nommé Marie d'Agreda. Rapportons maintenant, en détail, ce que nous apprend le B. Raymond de Capoue, de sainte Catherine de Sienne, sa pénitente, dans l'histoire qu'il nous en a laissée. « L'abondance des grâces et des révélations, » dit-il, « remplissait tellement l'âme de sainte Catherine de Sienne, à cette époque, que la grandeur de son amour la fit tomber dans un état de véritable langueur. Cette langueur augmenta au point qu'elle ne pouvait plus se lever de son lit, et son mal était cette ardeur pour

son céleste Epoux, qu'elle appelait sans cesse, comme hors d'elle-même : *Très-doux, très-aimable jeune homme, Fils de Dieu.* Elle ajoutait quelquefois : *Et de la bienheureuse Vierge Marie.* Ces paroles étaient la couche fleurie de son amour, et elle s'y reposait sans prendre de sommeil ni de nourriture; mais l'époux qui avait mis en elle ce feu, pour l'enflammer davantage, la visitait sans cesse. Catherine, tout embrasée d'ardeur, lui disait : *Oh! mon bien-aimé Maître, pourquoi, toujours à cause de ce misérable corps, me priver de vos embrassements? Hélas! dans cette triste vie, rien ne peut me plaire; je ne cherche que vous : car, si j'aime quelque chose, c'est toujours à cause de vous. Je vous en conjure, que ce corps misérable ne soit plus un obstacle à mon bonheur! Oh! le meilleur des maîtres, tirez mon âme de sa prison, et délivrez-moi de ce corps de mort.* Le Seigneur répondait à ces paroles entrecoupées de sanglots : *Ma fille bien-aimée, quand j'étais parmi les hommes, ce n'était pas ma volonté, mais celle de mon Père que j'accomplissais; mes disciples en ont rendu témoignage; j'avais grand désir de manger avec eux la dernière Pâque, et cependant j'ai attendu avec patience le moment fixé par mon Père. Ainsi donc, malgré l'ardent désir que tu as de t'unir entièrement à moi, il faut attendre mon heure avec résignation.* Et Catherine répondait : *Puisque vous n'y consentez pas, que votre volonté soit faite. Mais cependant, daignez exaucer, je vous en conjure, une simple prière. Quelle que soit la durée que vous fixerez à mon existence, accordez-moi de participer à toutes les souffrances que vous avez endurées jusqu'à votre mort. Si je ne puis être à vous maintenant dans le ciel, que je sois unie au moins à votre Passion sur la terre.* Dieu agréa sa prière, et ce qu'elle avait demandé lui fut largement accordé; car elle commença, ainsi qu'elle me l'a avoué, à souffrir de plus en plus, dans son âme et dans son corps, toutes les douleurs que Notre-Seigneur avait éprouvées pendant sa vie, et, pour le faire mieux comprendre, je rapporterai ce qu'elle nous disait à ce sujet. Elle m'entretenait souvent des souffrances du Sauveur, et m'assurait que, depuis l'instant de sa conception, il avait toujours porté la croix dans son âme, à cause du désir excessif qu'il avait du salut des hommes. *Il est certain, me disait-elle, que notre-Seigneur Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, avait, dès le premier instant de sa conception, la plénitude de la grâce, de la sagesse et de la charité; il n'y pouvait plus faire de progrès, puisqu'il était parfait dès le commencement. Il aimait Dieu et le prochain parfaitement, et il voyait Dieu privé de son honneur, et le prochain privé de sa fin. Il dut cruellement souffrir, jusqu'à ce qu'il eût rétabli, par sa Passion, l'honneur de Dieu, et le bonheur du prochain. Et ce tourment du désir, me disait-elle, est bien grand; ceux qui l'ont éprouvé le savent : c'est certainement la croix la plus pesante. Aussi, disait-il à ses disciples, pendant la Cène : « J'ai désiré avec désir (Luc.*

xxii, 15), » ce qui signifiait qu'il leur donnait, dans cette Cène, le gage du salut qu'il accomplirait avant de manger de nouveau avec eux. Elle donnait aussi alors sur les paroles de Notre-Seigneur, au Jardin des Olives, une explication que je ne me rappelle pas avoir lue ou entendue autre part. Elle disait que, par ces mots : *Mon Père, éloignez ce calice de moi* (Matth. xxvi, 39), les personnes que la grâce éclairent et fortifient ne devaient pas croire, comme les âmes faibles qui craignent la mort, que le Sauveur demandait l'éloignement de sa Passion. Il avait bu depuis sa naissance, et, à mesure que le temps approchait, il buvait davantage ce calice du désir qu'il avait de sauver les hommes. Il demandait plutôt l'accomplissement de ce qu'il souhaitait si ardemment, l'achèvement de ce calice, dont il supportait l'amertume depuis si longtemps. Il était bien loin de redouter sa Passion et sa mort; il voulait, au contraire, en avancer l'instant; c'est ce qu'il exprimait clairement, lorsqu'il disait à Judas : *Ce que tu fais, fais-le promptement* : « *Quod facis, fac citius.* » (Joan. xiii, 27.) Mais, quoique ce calice du désir fût le plus pénible à boire, il ajoutait, dans son obéissance filiale : *Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse* : « *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* » (Luc. xxii, 42.) Il s'offrait ainsi à souffrir tous les retards qu'il plairait à son Père d'apporter à sa Passion.

Je lui fis observer qu'ordinairement les docteurs expliquaient autrement ce passage, et que, suivant eux, le Sauveur du monde avait prononcé ces paroles, comme homme, parce qu'il pouvait craindre naturellement la mort, et comme chef des élus, de ceux qui sont faibles et de ceux qui sont forts; pour ne pas décourager les faibles qui craignent la mort, et pour donner à tous un salutaire exemple. Catherine répondit : *Les actions du Sauveur sont tellement fécondes en enseignements, qu'en les méditant avec soin, chacun y trouve la nourriture qui convient le plus au salut de son âme. Les faibles peuvent trouver dans la prière de Notre-Seigneur une consolation; mais aussi les forts et les parfaits doivent y puiser un encouragement, et ce serait impossible sans l'explication que je vous ai donnée. Il vaut mieux proposer plusieurs sens, afin que chacun prenne celui qui lui convient davantage.* Je gardai alors le silence; je n'avais qu'à admirer la sagesse et la grâce qui étaient en elle.

J'ai trouvé aussi une autre explication de ces paroles dans les manuscrits qu'a laissés sur sainte Catherine le frère Thomas, son premier confesseur. Elle dit, pendant une de ses extases, que ce qui avait causé la tristesse et la sueur de sang du Sauveur au jardin des Olives, c'était de voir combien d'âmes ne participeraient pas aux fruits de sa Passion. Mais comme il aimait la justice, il ajoutait : *Non pas ma volonté, mais la vôtre.* (Luc. xxii, 42.) *Sans cela,* disait-elle, *sous les hommes auraient été sauvés; car il*

était impossible que la volonté du Fils de Dieu restât sans effet. Ce qui s'accorde bien avec ce que dit l'Apôtre aux Hébreux : *Il a été exaucé à cause de son respect.* « *Exauditus est pro sua reverentia.* » (Hebr. v, 7.) Les docteurs appliquent ordinairement ce passage à la prière du jardin des Olives.

Elle me disait aussi à ce sujet que les douleurs souffertes par le Fils de Dieu, dans son corps, étaient si grandes, qu'elles auraient suffi à donner mille fois la mort à celui qui les aurait endurées. L'amour du Sauveur étant infini, les douleurs que cet amour lui faisait supporter étaient aussi infinies et surpassaient de beaucoup toutes celles que la nature et la malice des hommes pouvaient lui causer. Les épines de sa couronne lui percèrent la tête jusqu'au cerveau, tous ses membres étaient disjointes; l'Écriture était accomplie, car on pouvait compter tous ses os : *Et dinumeraverunt omnia ossa mea.* (Psal. xxi, 18.) Et cependant son amour était si grand que non-seulement il supportait ces douleurs, mais qu'il s'en procurait de plus terribles encore, pour se manifester plus parfaitement à nous. Oui, c'était là une des causes principales de sa Passion; il voulait nous montrer l'immensité de l'amour qu'il avait pour nous, et il ne pouvait pas nous le montrer d'une manière plus évidente. C'était l'amour, et non les clous, qui l'attachait à la croix; c'était l'amour, et non les hommes, qui triomphait. Comment auraient-ils été les maîtres, puisque d'une seule parole, il les avait renversés par terre?

Sainte Catherine donnait des explications sublimes et admirables sur la Passion de Notre-Seigneur : elle disait qu'elle avait senti dans son corps une partie de ses douleurs, mais qu'il était impossible de les supporter complètement. Le supplice le plus grand que Jésus-Christ avait souffert sur la croix avait été, pensait-elle, la dislocation des os de sa poitrine. (Cela résulte également des visions de Catherine Emmerich.) Elle le croyait, parce que les autres tourments qu'elle souffrait, à l'imitation du Sauveur, étaient passagers, celui-là seul était permanent; les douleurs de côté et de tête qu'elle endurait tous les jours étaient considérables, mais celles de la poitrine les surpassaient beaucoup, et je le crois facilement pour elle comme pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause du voisinage du cœur. Les os qui sont disposés dans cette partie du corps, pour protéger le cœur et les poumons, ne peuvent être déplacés sans blesser gravement les organes précieux qu'ils renferment, et sans un miracle, ce déplacement doit nécessairement entraîner la mort. Catherine endura ce supplice pendant plusieurs jours; les forces de son corps s'affaiblirent, mais l'ardeur de son amour ne fit que s'accroître. Elle éprouva d'une manière sensible, combien le Sauveur l'avait aimée et avait aimé les hommes, en supportant une si douloureuse Passion, et cette connaissance fit naître en elle une charité si vio-

lente, qu'il fut impossible à son cœur d'y résister : il se brisa comme un vase plein d'une liqueur qui fermente; la liqueur, par sa puissance, finit par tout rompre et par s'échapper, dès que sa force surpasse celle du vase qui la contenait. Oui, la violence de l'amour fut si grande, que le cœur de Catherine se fendit et que les liens qui l'attachaient à la vie furent naturellement brisés.

Celui qui lira ces pages doutera peut-être, mais qu'il sache que cette mort eut lieu en présence de plusieurs témoins qui me l'ont affirmé. Je doutais aussi; je suis allé trouver Catherine pour l'examiner sur ce qu'elle avait éprouvé, et je l'ai suppliée de me faire connaître complètement la vérité. Elle éclata alors en sanglots, et, après m'avoir fait attendre quelque temps sa réponse, elle finit par me dire : *Mon père, ne plaignez-vous pas une âme qui a été délivrée d'une obscure prison, et qui est de nouveau plongée dans les ténèbres, après avoir joui d'une admirable lumière ? Ce malheur m'est arrivé; la divine Providence l'a voulu, à cause de mes fautes. Ces paroles augmentèrent le désir que j'avais d'apprendre d'elle les détails d'un fait si surprenant, et j'ajoutai : *Ma mère, votre âme a donc été véritablement séparée de votre corps ? — Oui, me dit-elle; l'ardeur du divin amour était si grande, le désir que j'avais de m'unir à mon bien-aimé était si violent, que nul cœur, eût-il été de pierre ou de fer, n'aurait pu résister; aucune chose créée n'était assez forte pour le défendre contre une pareille puissance. Oui, soyez-en certain, le cœur qui est dans ce faible corps a été brisé par la charité : il s'est partagé en deux, et il me semble ressentir encore en moi la place de sa séparation. Par conséquent, mon âme a bien quitté mon corps, et j'ai vu les secrets de Dieu qu'il est impossible de dire sur terre, parce que la mémoire est trop faible et le langage trop pauvre pour rendre de si grandes choses. Ce serait toujours donner de la boue pour de l'or. Seulement, quand j'entends parler de cet état, je ressens aussitôt une peine profonde, en voyant que j'ai pu descendre de ces hauteurs pour retomber dans les misères de ce monde, et je n'ai que des larmes et des sanglots pour exprimer ma douleur. Comme je désirais de plus en plus savoir parfaitement tout ce qui s'était passé, je dis encore : *Ma mère, puisque vous voulez bien me confier vos autres secrets, je vous conjure de ne pas me cacher celui-ci et de me raconter complètement cet événement extraordinaire. — Je venais d'avoir, me dit-elle, beaucoup de visions spirituelles et corporelles; j'avais reçu de Notre-Seigneur d'ineffables consolations, et la violence du pur amour m'avait tellement affaibli, que j'étais obligée de garder le lit. J'y priais sans cesse et je demandais à Dieu de me délivrer de ce corps de mort, pour pouvoir m'unir plus intimement à lui. Je n'obtins pas cette grâce, mais il me fut au moins accordé de m'unir, autant que je le pouvais, aux douleurs de sa Passion. Et elle me dit alors, sur les souffrances de***

Notre-Seigneur, ce que j'ai rapporté plus haut; puis elle ajouta : *Cette part qu'il voulut bien me donner à sa Passion me fit connaître plus clairement et plus parfaitement l'amour de mon Créateur pour moi; et le mien augmenta tellement que je tombai en langueur et que mon âme n'eut plus d'autre désir que de quitter son corps ! Que vous dirai-je ? mon Sauveur activait tous les jours davantage le feu qu'il avait allumé; mon cœur de chair succomba, et l'amour fut fort comme la mort. Oui, mon cœur se brisa, mon âme s'affranchit de ses liens; mais, hélas ! ce fut pour bien peu de temps. — Ma mère, lui dis-je, combien de temps votre âme est-elle restée séparée de votre corps ? Elle me répondit : *Les personnes qui ont été témoins de ma mort disent que je restai quatre heures avant de revenir à la vie. Un grand nombre de voisins vinrent apporter des consolations à ma mère et à ma famille, mais mon âme était entrée dans l'éternité et je ne pensais plus au temps. Je lui dis : *Qu'avez-vous vu, ma mère, pendant ce temps, et pourquoi votre âme est-elle revenue dans son corps ? je vous prie de ne me rien cacher. Elle répondit : *Sachez, mon père, que mon âme s'est trouvée dans un monde qui nous est inconnu, et qu'elle a vu et compris la gloire des justes et le châtement des pécheurs. Mais, encore une fois, la mémoire manque et les paroles sont insuffisantes pour exprimer ces choses. Je vous dirai cependant ce que je pourrai; soyez donc assuré que j'ai vu la divine Essence, et c'est pour cela que je souffre tant de rester enchaînée à mon corps. Si je n'étais pas retenue par l'amour de Dieu et par l'amour du prochain pour lequel j'ai été rappelée à la vie, je mourrais de douleur. Ma grande consolation est de souffrir, parce que je sais qu'en souffrant j'obtiendrai une vue de Dieu plus parfaite. Aussi, les tribulations, loin d'être une peine pour mon âme, lui sont au contraire une jouissance. J'ai vu les tourments de l'enfer et ceux du purgatoire; aucune parole n'est capable de les rendre. Si les pauvres hommes en avaient la moindre idée, ils aimeraient mieux souffrir mille fois la mort que d'en supporter la peine la plus légère pendant un seul jour. J'ai vu surtout punir ceux qui pèchent dans l'état du mariage, en n'observant pas les lois qu'il impose, et en n'y recherchant que la satisfaction de leurs sens. Et, comme je lui demandais pourquoi ce péché, qui n'est pas plus grave que les autres, reçoit cependant un plus rude châtement, elle me répondit : *Parce qu'on y fait moins d'attention, on en a, par conséquent, moins de contrition, et on y retombe plus souvent. Elle ajoutait : *Rien n'est plus dangereux qu'une faute, quelque petite qu'elle soit, lorsque celui qui la commet n'a pas soin de s'en purifier par la pénitence.******

Catherine poursuivit ensuite ce qu'elle avait commencé : *Pendant que mon âme contemplant ces choses, son céleste Epoux, qu'elle croyait posséder pour jamais, lui dit : « Tu vois quelle gloire perdent et quels supplices souffrent ceux qui m'offensent. Retourne donc à la vie et montre-leur l'égarément où ils sont*

et le danger qui les menace.» Et, comme mon âme avait horreur de revenir à la vie, le Seigneur ajouta : « Le salut de beaucoup d'âmes le demande; tu ne vivras plus comme tu vivais autrefois; désormais il te faudra quitter ta cellule et parcourir continuellement la ville, pour y sauver des âmes. Je serai toujours avec toi; je te conduirai et je te ramènerai; je te confierai l'honneur de mon nom, et tu enseigneras ma doctrine aux petits comme aux grands, aux laïques comme aux prêtres et aux religieux. Je te donnerai une parole et une sagesse auxquelles personne ne pourra résister; je le mettrai en présence des pontifes et de ceux qui gouvernent l'Eglise et le peuple, afin de confondre, comme je le fais toujours, par ce moyen, l'orgueil des forts. » Pendant que Dieu parlait ainsi à mon âme, je me trouvais tout à coup, sans pouvoir m'expliquer de quelle manière, réunie à mon corps. Alors j'en éprouvai une si vive douleur, que, pendant trois jours et trois nuits, je répandis un torrent de larmes; et, quand j'y pense encore, je ne puis m'empêcher de pleurer, et ce n'est pas étonnant, mon père; ce qui l'est bien davantage, c'est que mon cœur ne se brise pas de nouveau, en me rappelant la beauté de cette gloire que je possédais alors, et dont je suis, hélas! maintenant privée. C'est le salut du prochain qui en est cause. Si j'aime avec tant d'ardeur les âmes que Dieu m'a confiées pour les convertir, c'est qu'elles m'ont coûté bien cher; elles m'ont séparée du Seigneur et privée de sa gloire pour un temps dont j'ignore la durée; mais aussi, comme le dit saint Paul, elles sont ma gloire, ma couronne et ma joie. (Philipp. iv, 1.) Je vous dis ces choses, mon père, pour vous consoler du chagrin que vous causent ceux qui murmurent de ma confiance envers vous.

Après que Dieu m'eut fait la grâce d'entendre ces choses, je me suis demandé si je devais les publier, à une époque où l'amour-propre rend les hommes si aveugles et si incrédules. Mes frères et mes sœurs n'ont pas voulu les faire connaître du vivant de Catherine, et j'ai remarqué que plusieurs de ceux qui l'avaient suivie d'abord, l'avaient quittée quand on leur avait raconté ce fait qu'ils ne pouvaient comprendre. Mais maintenant qu'elle est en paradis, je me suis cru obligé de parler, et j'ai tout raconté, afin de ne pas cacher par ma faute un si grand miracle de la grâce divine. Voici du reste ce qui donne à cet événement toute l'authenticité possible; aux approches de la mort de Catherine, les femmes qui l'accompagnaient et qui étaient ses filles dans le Seigneur, firent appeler le frère Thomas, son confesseur, pour l'assister dans son agonie; il accourut aussitôt avec un autre religieux appelé frère Thomas Antonio, et se mit à réciter en pleurant les prières accoutumées; la nouvelle s'étant répandue, un autre religieux, nommé frère Barthélémy de Montucio, vint aussi en toute hâte avec le frère Jean, convers de Sienne, qui est maintenant à Rome. Ces quatre religieux, qui vivent

encore, priaient et pleuraient autour de Catherine expirante.

Au moment où elle rendait le dernier soupir, le frère convers Jean ressentit une si vive douleur, que la force de ses sanglots et de ses cris rompit une veine dans sa poitrine. Il fut aussitôt pris d'une toux violente et d'un crachement de sang si abondant, que son état parut désespéré. Ce spectacle augmentait la douleur des assistants; ceux qui pleuraient la mort de Catherine allaient avoir aussi à pleurer celle du pauvre frère. Alors frère Thomas, confesseur de Catherine, dit avec une grande foi au frère Jean : *Je connais le pouvoir de cette sainte auprès de Dieu; vous n'avez qu'à appliquer su main à l'endroit où vous souffrez de si horribles douleurs, et vous serez certainement guéri.* Le frère le fit aux yeux de tous les assistants; et, à l'instant même, il fut aussi bien guéri que s'il n'avait éprouvé aucun accident. Frère Jean raconte ce fait à tous ceux qui veulent l'entendre, et il l'affirme sous la foi du serment. Outre les frères que je viens de nommer, il y avait pour témoins sa compagne et sa fille Alessia, qui vit maintenant avec elle dans le ciel, où elle l'a suivie peu de temps après sa mort. Presque toutes les voisines de Catherine l'ont également vue morte, ainsi que cette foule d'hommes et de femmes qui se présentent toujours en cette circonstance, et personne ne douta qu'elle n'eût réellement expiré. »

Frère Barthélémy interrogeait Catherine sur la réalité de sa mort; il lui demandait, si son âme avait été véritablement séparée de son corps. Elle lui répondit qu'elle le croyait, parce que son cœur s'était brisé par la violence de ses désirs. Et comme il lui demandait comment elle pouvait en être certaine, lorsque l'apôtre saint Paul n'avait pu dire si c'était avec ou sans son corps qu'il avait vu Dieu, elle lui répondit qu'elle le croyait, parce que son cœur s'était brisé par la violence de ses désirs. Et comme il lui répétait qu'elle ne pouvait savoir ce que l'Apôtre ignorait lui-même, elle se rendit à cette raison. Son confesseur lui ordonna de demander à Dieu ce qui lui était arrivé. Elle obéit, et Notre-Seigneur lui répondit que son âme avait été bien réellement séparée de son corps. Notre-Seigneur ajouta : *Apprends, ma fille bien-aimée, que je t'ai ressuscitée pour te donner une vie nouvelle; tu voyageras, tu iras de ville en ville, comme je te l'indiquerai, tu vivras avec la multitude, tu parleras en public; j'enverrai les uns vers toi et je t'enverrai vers les autres selon mon bon plaisir; sois toujours prête à faire mes volontés.*

MORT. — Une foule innombrable de saints ont connu d'avance, par révélation, et indiqué le jour de leur mort. Nous en avons cité ailleurs un très-grand nombre d'exemples. (Voy. RÉVÉLATIONS, PRÉDICTIONS, etc., etc.) Ajoutons-y seulement ceux-ci : Trois jours avant sa mort, sainte Synclétique, vierge, prédit l'heure où son âme sortirait de ce monde. Elle parut environnée

d'une lumière éblouissante au moment de sa mort qui eut lieu au iv^e siècle.

Saint Meinrad, solitaire, connu par révélation le jour de sa mort, et sut d'avance qu'il serait assassiné par des voleurs; ce qui eut lieu en effet, l'an 863.

Le bienheureux Marcolin, Dominicain, connu, par révélation, l'heure de sa mort qui arriva en 1397, au moment qu'il avait prédit.

Saint François de Paule connu d'avance le moment de sa mort qui arriva le 2 avril 1507. Il en fut ainsi de saint François Xavier, mort le 2 décembre 1552.

Le moment de la mort est ordinairement l'instant des grandes visions extatiques et prophétiques, des révélations surnaturelles et des apparitions célestes. Il semble qu'alors l'âme, déjà dégagée des liens du corps, touche de plus près au monde divin, et en contemple, en partie au moins, les ineffables splendeurs. Nous en avons montré une foule d'exemples dans le cours de ce travail et nous aurions pu en citer mille autres.

Gertrude de Hattstadt, près de mourir, invoque Dieu dans ses douleurs; tout à coup elle est enveloppée d'épaisses ténèbres; elle est saisie d'effroi; mais une étoile brillante lui apparaît, et, dissipant l'obscurité, remplit sa cellule de ses rayons. Elle aperçoit un ange tout radieux de lumière qui lui chante des paroles consolantes dans une mélodie ineffable; douze fois, jusqu'au moment de sa mort, les ténèbres, l'étoile et le chant de l'ange se succèdent ainsi alternativement.

Comme la sœur Sophie de Rheinfelden était sur son lit de mort, et que l'on récitait déjà les litanies, elle se sentit tout à coup comme enivrée d'un vin nouveau d'une nature supérieure. Ne pouvant contenir l'allégresse dont son âme est remplie, elle chante sans s'interrompre et d'un visage radieux des hymnes et des cantiques ravissants à la louange de Dieu et de la sainte Vierge, et elle meurt en répétant toujours sur de nouvelles mélodies le mot *Amen*. Souvent, après la mort, celles qui étaient entrées dans la gloire apparaissent à plusieurs sœurs environnées d'éclat, ou bien celles qui avaient encore quelques fautes à expier demandaient les prières de la communauté.

Nous voyons la vertu sublime de l'obéissance s'étendre jusqu'à mourir par l'ordre et au moment indiqué par le supérieur. Un religieux de la Compagnie de Jésus, dont nous regrettons de ne pouvoir ici donner le nom, était cloué depuis longtemps sur son lit par de cruelles souffrances, ne pouvant en quelque sorte ni vivre ni mourir. Son supérieur, étant venu le voir, lui dit, pour le consoler, qu'il espérait qu'il n'aurait plus à souffrir longtemps désormais, et que la mort ne tarderait pas. « Mon Père, » lui dit le malade, « je mourrai quand vous le voudrez, vous n'avez qu'à me le commander, et j'obéirai. » Le supérieur lui dit : « Eh bien, je vous ordonne de mou-

rir ! » Et aussitôt le saint religieux rendit son âme au Seigneur.

C'est surtout dans le temps qui suit leur mort qu'éclatent plus éclatants et plus nombreux les miracles dus à l'intercession des saints. Nous en avons vu ailleurs une foule d'exemples, comme pour sainte Catherine de Sienne entre autres. Nous citerons ici les principaux miracles qui suivirent la mort de sainte Thérèse. La réputation de la sainte s'étant répandue au loin, on vit accourir de toutes parts des fidèles qui vinrent honorer ses reliques et solliciter son intercession. De là, la multitude de miracles qui s'opérèrent après sa mort, et dont nous ne rapporterons que les principaux.

Quelque temps après sa mort, sainte Thérèse de Lays, fondatrice du monastère d'Albe, tomba malade. La maladie eut des variations; un jour que le médecin la trouvait beaucoup mieux, la sainte mère lui apparut, elle la vit auprès d'elle avec sa chappe blanche et son voile, d'un visage riant; elle lui faisait signe de la main de venir à elle. « En mourrai-je ? » lui dit la religieuse. « Mon heure est-elle déjà venue ? » La bienheureuse mère se retira sans lui répondre. Dès cet instant le mal empira; la malade alors reconnut qu'elle touchait à sa fin, fit appeler son confesseur, et décéda après avoir reçu les sacrements.

Catherine de Jésus, religieuse d'une piété exemplaire, qui dans la suite fut prieure du même monastère, était retendue au lit depuis quelque temps. Le jour après la mort de la sainte mère, deux ou trois sœurs se tenaient à l'écart et parlaient très-bas pour n'être pas entendues de la malade. « Je connais votre secret, » leur dit celle-ci, « notre mère n'est plus depuis hier, elle m'a apparu à l'instant de sa mort. » Elle la vit une seconde fois, et craignant de se tromper, elle n'osait s'en approcher; sainte Thérèse la rassura en lui disant : « Je vous loue de ce que vous ne croyez point facilement, je préfère que vous attachiez plus de prix aux vertus qu'aux visions et aux révélations; mais afin que vous croyiez à la réalité de cette vision, approchez-vous. » A ces mots elle lui toucha de la main une tumeur qu'elle avait au-dessous du sein, et qui avait résisté à tous les remèdes. Incontinent la religieuse fut guérie, à son grand contentement et à l'admiration des personnes qui l'avaient vue dans l'état de maladie.

La sainte mère avait toujours désiré que Béatrix d'Oualle, sa nièce, fille de Mme Jeanne d'Ahumade, sa sœur, se fît religieuse déchaussée. La jeune personne cependant ne se sentait point d'inclination pour un état aussi saint; mais une nuit elle vit la mère en songe, couchée dans le cercueil, elle se lève sur son séant, l'appelle d'une voix douce, l'attire près d'elle et lui prodigue des caresses, ainsi qu'elle en avait l'habitude lorsqu'elle était vivante : « Quand donc, » lui dit la mère, « vous déterminerez-vous à entrer en religion ? » — « Ce sera bientôt, » lui répondit sa nièce, qui y pensait depuis

longtemps ; « j'attends que le Seigneur m'en inspire le désir, tant je crains de ne pas y être appelée. » Sainte Thérèse la rassura et l'engagea à se présenter sans délai au noviciat, après avoir fait part de cette vision à un directeur pieux et instruit. Elle suivit ce conseil ; bientôt après, ayant conçu le plus grand dégoût pour les vanités du monde, elle demanda à être admise dans le monastère des religieuses Carmélites, dans lequel elle éprouva tant de contentement que son seul regret était de n'y être pas entrée beaucoup plus tôt.

François Gomez, charpentier à Albe, affligé d'une fluxion considérable sur les yeux, souffrait depuis longtemps, sans pouvoir vaquer à ses occupations ; les remèdes qu'on y appliquait, loin de guérir le mal, ne servaient qu'à l'empirer ; les douleurs étaient si violentes qu'elles le mettaient dans un état voisin du désespoir ; voyant qu'il ne recevait aucun soulagement de la part des hommes, il se rendit au couvent des religieuses Déchaussées et les pria de le recommander au Seigneur, les suppliant de lui donner quelque relique de sainte Thérèse. La portière lui dit que dans ce même instant on exposait dans l'église le bras de la glorieuse mère à la vénération des fidèles, qu'il devrait y entrer. Il s'y rendit aussitôt ; supplia le prêtre qui montrait le bras, de l'approcher de sa tête et d'en toucher ses yeux, ce qu'il lui accorda. Aussitôt que cette sainte relique l'eut touché, il ressentit une tranquillité intérieure dont il était privé depuis longtemps ; les douleurs se dissipèrent, le mal disparut, la vue se raffermir, et bientôt après il retourna à l'ouvrage, ne cessant de rendre des actions de grâce pour sa guérison, que lui et tous les témoins regardèrent comme miraculeuse.

Une novice du couvent d'Albe était privée dès sa naissance du sens de l'odorat, au point qu'elle ne distinguait ni bonne ni mauvaise odeur. Un jour, toutes les religieuses étant réunies, la mère prieure Marie de Saint-Joseph, tira la main de la sainte de l'endroit où elle était enfermée, pour leur montrer cette précieuse relique ; il en sortit une odeur si agréable, que chacune d'elles en fut affectée d'une manière délicieuse, et toutes se mirent à rendre gloire au Seigneur. La novice affligée de ne pouvoir partager la jouissance de ses compagnes, se saisit de la main, la porta à ses narines, disant : « O ma digne mère ! je ne quitterai point votre main que je ne sente ce que sentent mes sœurs, afin que j'en loue le Seigneur avec elles. » Au même instant, ses vœux furent exaucés ; il lui monta par le nez une espèce de fumée chaude qui vivifia ses narines, et elle sentit l'odeur qu'exhalait la sainte main. Pour s'assurer si elle avait réellement recouvré l'odorat, la prieure fit apporter différentes odeurs qu'elle lui fit aspirer ; elle les distingua fort bien, et fut débarrassée, pour toujours, de cette infirmité. La même, étant alors religieuse, s'enfonça un clou dans le pied, ce qui produisit une inflammation et une enflure considéra-

bles : le chirurgien appelé, y appliqua un topique, à peine fut-il parti, qu'elle ôta l'appareil ; et, se mettant à genoux quoique difficilement, tant la douleur était poignante : « Si j'ai de la foi, » dit-elle, « qu'ai-je besoin d'autre remède ? » et forte de l'intercession de la bienheureuse mère auprès du Seigneur, elle s'enveloppa le pied d'un linge qui avait été à l'usage de la sainte. Aussitôt l'enflure se dissipa, et la guérison fut tellement subite, qu'elle put marcher comme auparavant, et fut de suite à l'église.

Un gentilhomme de Lisbonne, poussé sans doute par le démon, avait pris la résolution de se défaire de sa femme, et avait fixé l'instant de sa mort à la nuit suivante. Sur le point de commettre ce crime, et obsédé de remords, il se rendit au monastère des religieuses Déchaussées et demanda à parler à la supérieure. Après lui avoir exposé quelques griefs spécieux contre son épouse, il finit par lui avouer que son intention était de la tuer. La prieure frissonna à cette déclaration, et chercha à le détourner de cette action abominable ; et par la crainte de Dieu et par la crainte du supplice elle l'engagea à ne pas rentrer chez lui cette même nuit, et d'aller la passer chez les Pères Carmes du même ordre. Sa tête était tellement montée et son cœur si exaspéré, que les sages avis de cette pieuse religieuse ne produisaient aucune impression favorable sur son esprit. Alors, inspirée par la grâce divine, elle va prendre la main de la sainte mère, et la pose sur le cœur de ce malheureux. A l'instant sa colère s'apaise, la raison vient l'éclairer de son flambeau, il reconnaît l'énormité de sa faute, en demande pardon au Seigneur ; et, depuis, loin de vouloir attenter aux jours de son épouse, il lui rendit son estime et son amitié.

Isabelle de saint Jérôme, religieuse à Séville, depuis sous-prieure à Lisbonne, souffrait de temps à autre d'un rhumatisme qui se portait sur tout un côté ; dans cet état, elle ne pouvait faire aucun mouvement sans le secours de quelqu'un. Le jour de saint Michel elle eut une crise si violente, que, pendant vingt-quatre heures, elle poussait des cris aigus, et qu'elle resta trois jours sans pouvoir changer de place. Le P. Jérôme Gratiën, appelé auprès d'elle, possédait un doigt de la sainte mère, il le fit mettre sur la malade, sans que celle-ci ni les sœurs s'en aperçussent : le doigt ayant touché sa main, elle fut étonnée de pouvoir la remuer facilement sans douleur. Le Père lui montra alors la sainte relique, qui lui fut appliquée sur toutes les parties affligées, lesquelles reprirent aussitôt leur vigueur. Cette religieuse ne conserva aucun ressentiment de cette maladie pendant tout le temps qu'elle vécut.

Un Père Carme, passant à Albe, s'arrêta au monastère, et fut curieux de voir le bras de la bienheureuse mère. On le lui présenta ; après l'avoir baisé respectueusement, il en détacha une parcelle avec les dents, et l'enveloppa saignant. La regardant quelques

jours après, il demoura tout étonné d'y apercevoir une goutte de sang vis qui avait percé le papier, quoiqu'il fût en trois doubles. Ne pouvant en croire à ses yeux, il mit cette sainte parcelle dans un autre papier, et à sa grande surprise, il en sortit encore une autre goutte de sang. Ce fait miraculeux est attesté par plusieurs personnes dignes de foi.

Le licencié Vallei, conseiller du duc d'Albe, avait un fils âgé de deux ans, qui était si mal, qu'on désespérait de sa vie. Le père en était d'autant plus affligé, que c'était son enfant unique. Le voyant à l'extrémité, il envoya chercher Antoine de Camore, prêtre et chapelain du couvent, afin qu'il récitât le saint évangile sur ce petit moribond, et qu'il priât Dieu pour lui. Le père et son épouse, pendant ce temps, s'en allèrent à l'église pour entendre la Messe, et n'être pas témoins de la mort de leur fils. Antoine de Camore arriva, portant avec lui un linge teint du sang de la sainte mère. Il le posa sur la tête de l'enfant, qui y porta la main et s'en saisit. Au même moment, se sentant soulagé et même guéri, l'enfant demanda à grands cris à sortir de son lit. La nourrice le leva, le prit dans ses bras et le porta à l'église. En y entrant, il se mit à pleurer; le père l'entendit, mais loin de penser que ce fût son fils, cette voix enfantine qui lui retraçait la perte de ce qu'il avait de plus cher, l'affecta douloureusement. Cependant, la nourrice s'étant approchée de lui avec l'enfant qui tenait à sa main le linge qu'il n'avait pas voulu quitter et qui lui avait fait recouvrer tout l'éclat de la santé, il reconnaît son fils, l'embrasse tendrement et rend grâce à Dieu du fond de son cœur, pour un miracle si éclatant, opéré à la vue de tant de témoins.

M^{lle} Jeanne Pacheco de Mendocce, fille du comte de la Puebla de Montalran, épouse de don Alonso de Bracamonte, seigneur de Peignaranda, était atteinte d'un violent mal à la gorge depuis plus d'un an; souvent les accès en étaient tels, qu'elle était sur le point d'étouffer; on lui administra une infinité de remèdes, on lui fit plusieurs saignées; cependant le mal, au lieu de diminuer, allait en augmentant. Elle se souvient que les religieuses du monastère des Déchaussées de Mansera possédaient une chemise de la sainte mère; elle les fit prier de lui en envoyer une petite portion. L'ayant reçue, elle la mit en grande dévotion sur la partie affligée; elle ressentit, au moment même, un grand soulagement; elle la porta quinze jours seulement, au bout desquels se trouvant radicalement guérie, elle en prit acte le 14 mars 1587, par-devant Michel Perez, notaire à Peignaranda, afin d'établir l'authenticité de ce miracle.

Jeanne du Saint-Esprit, novice au couvent des Carmélites déchaussées de Médine, était atteinte d'une fièvre continue depuis huit mois; les six derniers, il y eut complication de maux; un goutte sciatique paralysa tous ses membres, au point qu'elle ne pouvait pas seulement plier les doigts, et encore

moins faire usage des pieds. Enfin, elle avait fréquemment des maux de cœur et des évanouissements, signes avant-coureurs d'une mort prochaine. Dans ces accès de souffrance, cette pauvre sœur conjurait l'infirmière de lui procurer quelque relique de la sainte mère Thérèse de Jésus. L'infirmière, toujours promettait, et n'y pensait plus un moment après. Elle eut enfin le bonheur d'obtenir un morceau de la ceinture de cette bienheureuse vierge. On le lui mit sur le corps. A peine y fut-il, que les douleurs augmentèrent et devinrent insupportables; et craignant d'y succomber, elle pria les sœurs de lui ôter cette sainte relique. Une d'elles lui dit: « Ma sœur, ayez la foi, et essayez de vous lever » (elle était tout habillée, parce que ce jour on l'avait portée au chœur pour communier); et l'ayant prise par la main, elle l'aida à sortir du lit. Elle se tint ferme sur ses pieds, et se sentant assez forte pour marcher, elle descendit seule par un escalier assez difficile, appelant la prieure, et priant ses compagnes de rendre grâce à Dieu et à la sainte mère de sa guérison miraculeuse; toutes restèrent dans l'admiration et l'étonnement; car la malade revint dans une santé parfaite, et ne se souvint de tout ce qu'elle avait souffert que pour louer et glorifier le Seigneur. Ce miracle eut lieu le jour de la Circoncision, le premier de l'année 1586.

MORTIFICATIONS. — *Voy. PÉNITENCES*, où nous avons développé toute la théorie mystique à ce sujet.

MORTS (RÉSURRECTION DES). — *Voy. RÉ-SURRECTION.*

MORTS. — *Voy. AMES.* — L'histoire de la vie des saints est remplie de communications incessantes avec les morts, qui leur apparaissent dans la souffrance de l'expiation, ou dans la gloire de l'éternelle félicité, pour réclamer leurs prières, ou pour les consoler, et les aider eux-mêmes dans les épreuves de la voie d'initiation. Ces communications avec le monde d'outre-tombe son l'un des chapitres les plus curieux et les plus saisissants de cette histoire. C'est l'un des phénomènes les moins approfondis de la Mystique, et l'un de ceux cependant qui seraient le plus fécond peut-être en enseignements de tout genre. Nous citons ailleurs, et sous divers titres, un grand nombre de faits qui rentrent dans cet ordre (*Voy. COMMUNICATION AVEC LES MORTS*); c'est pourquoi nous nous restreindrons ici.

Dans l'*Histoire de saint Martin de Tours*, par Achille Dupuy, nous lisons ce qui suit: « Saint Martin fit un troisième voyage à Trèves. En s'y rendant, il passa par la ville de Toul. Là, conduit par sa dévotion ordinaire, il entre dans l'oratoire du bienheureux Mansuet. On appelait ainsi une église bâtie jadis par ce saint évêque de Toul et consacrée à saint Pierre, apôtre. Elle était située dans le faubourg septentrional de la ville. Le corps de saint Mansuet, mort depuis neuf ans, y reposait. Tandis que Martin prie en ce lieu, l'âme d'une vierge sacrée,

qui, peu auparavant y avait été ensevelie, répète tout à coup, à plusieurs reprises, du fond de son tombeau, le nom de notre saint. Le bienheureux prête l'oreille à cette voix suppliante; elle continue de se faire entendre : *Très-saint Pontife, dit-elle, si puissant au ciel et sur la terre, aie pitié d'une pauvre défunte ensevelie en ce lieu; car mon corps est ici caché sous la terre, mais mon âme est dans les tourments. Emploie, pour me secourir, le patronage du très-saint évêque Mansuet et le tien. Tu devras croire mon âme délivrée si à ton retour tu n'entends plus ma voix.* Martin s'en alla tout préoccupé de la pensée de secourir cette âme en peine. De là il se rendit à Trèves et parut à la cour.

.... De Vienne, où l'avait sans doute conduit la grande voie romaine, qui, aboutissant à Narbonne, remontait jusqu'à Avignon, et de là, jusqu'à Lyon, saint Martin de Tours se dirigea vers le pays des Avernes. Là eut lieu un fait qu'un célèbre écrivain du vi^e siècle, originaire de cette contrée, atteste avoir maintes fois entendu raconter aux vieillards de son pays. Au bourg d'Arthonne, reposait le corps d'une religieuse nommée Vitaline. Le bienheureux Martin, étant venu à son tombeau, la salua, et celle-ci le pria de vouloir bien lui accorder sa bénédiction. Quand ils eurent achevé leur prière, le saint homme se tournant vers elle : *Dis-moi, très-sainte vierge, si tu as déjà obtenu la vision du Seigneur.* — *J'en suis empêchée,* répondit-elle, *pour une chose qui, dans le siècle, me semblait bien légère : une sixième fête, jour auquel nous savons que le Rédempteur du monde a souffert, je me suis lavé la tête avec de l'eau.* En s'éloignant de son tombeau : *Malheur à nous,* dit le bienheureux à ses compagnons de voyage, *malheur à nous qui vivons en ce monde! si cette vierge consacrée au Christ a mérité un châtiment pour s'être lavé la tête une sixième fête, que deviendrons-nous, nous que tous les jours le siècle trompeur entraîne au péché.*

La sixième fête, en style ecclésiastique, désigne, comme on sait, le vendredi. On conjecture qu'à cette époque, dans la Gaule, une loi défendait de se laver le visage le jour du vendredi saint; car autrement on ne verrait pas quelle eût été la faute de Vitaline. On pense encore que cette sainte n'était pas alors tourmentée par la peine du sens, mais seulement par le désir de voir Dieu.

Saint Martin s'étant, une seconde fois, rendu au tombeau de la vierge Vitaline : *Réjouis-toi maintenant, Vitaline, ma sœur bienheureuse,* lui dit-il, *car dans trois jours tu seras présentée à la Majesté suprême.* Puis il quitta ces lieux. Après cela, la vierge ayant apparu à beaucoup de personnes, leur accorda les grâces qu'elles demandaient, et leur marqua même le jour de sa mort, pour qu'on y honorât sa mémoire. *Que peut-on donc penser,* ajoute notre auteur, *si ce n'est que, grâce à l'entremise du bienheureux prélat, elle avait obtenu de voir la Majesté suprême et d'agir ensuite comme elle fit? Dans la suite, après des veilles célébrées en l'hon-*

neur de cette vierge, Eulalius, archiprêtre d'Arthonne, avait invité les clercs à un repas, tandis qu'un autre prêtre, nommé Edatius, préparait à manger aux veuves et aux autres pauvres. Or, le premier n'avait pas de poisson, l'autre manquait de bon vin. Une nuit, averti en vision, par la vierge, de porter du poisson à l'archiprêtre, un pêcheur se leva de son lit et trouva dans son filet un énorme saumon, dont il fit l'usage qui lui avait été commandé. Ayant apparu également à Edatius : *Va, lui dit-elle, et sous un arbre de la cour, tu trouveras une pièce d'argent qui te servira pour acheter du vin digne de la table des pauvres.* Sans parler à personne de cette vision, le prêtre s'en alla, chercha, trouva, puis acheta du vin dont il conforta les pauvres du Christ. Ce fut ainsi que la puissance de la vierge se fit sentir à l'un et à l'autre, et sut leur procurer à tous deux ce qui manquait à chacun. — Sainte Vitaline était jadis honorée, le 25 mai, dans tout le diocèse de Clermont, et son Office se trouvait dans l'ancien bréviaire de ce diocèse, imprimé en 1535. Quant à Arthonne, qui est encore aujourd'hui un bourg d'Auvergne, à environ six lieues de Clermont, du côté de Moulins, on y voyait autrefois un collège de chanoines, institué sous l'invocation de saint Martin.

Les morts apparaissent souvent au bienheureux Suso, et nous lisons dans l'histoire de sa Vie : « Frère Henri Suso étudiait à Cologne; sa mère lui apparut pendant la nuit toute resplendissante de gloire. *Mon fils,* lui dit-elle, *aime de toutes tes forces le Dieu tout-puissant, et sois bien persuadé qu'il ne t'abandonnera jamais dans tes travaux et tes peines. J'ai quitté le monde, mais ce n'est pas là mourir, puisque je vis heureuse dans le paradis qui a été mon partage. C'est ainsi que la miséricorde divine a récompensé l'amour immense que je portais à la passion de notre Sauveur Jésus-Christ.* — *O ma sainte, ma tendre mère,* s'écria Henri, *aimez-moi toujours dans le ciel comme vous l'avez fait sur la terre, et ne m'abandonnez jamais dans mes afflictions.* La bienheureuse disparut, et son fils resta inondé de bonheur. »

A cette même époque, il se lia d'amitié avec un religieux de son ordre et de son âge; leurs épanchements et leurs saints entretiens lui procurèrent des instants délicieux. Ce fut à ce confident qu'il montra le nom de Jésus qu'il avait écrit sur son cœur et dans sa chair même. Ces deux amis convinrent ensemble, que quand un d'eux mourrait, l'autre serait obligé de dire à son intention une Messe le lundi et le vendredi de chaque semaine. Son compagnon étant mort le premier, frère Henri remplit fidèlement le pacte sacré, mais finit par l'oublier pourtant quelquefois. Le défunt lui apparut la nuit, et lui reprocha en gémissant de manquer à sa promesse. Frère Henri l'assura qu'il ne l'avait jamais oublié dans ses prières. *Cela ne suffit pas,* dit le mort, *ce sont des Messes qu'il me faut; le sang de Jésus-Christ peut seul éteindre les flammes qui me*

brûlent. Le bienheureux lui promit de nouveau de célébrer pour lui le saint sacrifice; il le fit, et délivra cette âme qui revint le remercier de l'avoir tirée du purgatoire.

Suso avait aussi deux amis d'une grande sainteté, mais dont les vies étaient bien différentes. L'un avait, en Dieu, des jours heureux et tranquilles, et jouissait d'une grande réputation dans le monde; l'autre, au contraire, restait inconnu et vivait sans éclat au milieu des épreuves nombreuses que Dieu lui envoyait. Tous deux moururent, et frère Henri désirant savoir quel était leur partage dans la gloire, Dieu permit que le premier lui apparût, et lui dit qu'il était dans le purgatoire pour avoir senti quelques mouvements d'orgueil au milieu des honneurs dont on l'entourait; qu'il n'avait pas résisté autant qu'il le devait, et que le feu le purifiait de cette faute, mais qu'il touchait au moment de sa délivrance. Celui au contraire qui avait vécu dans la douleur s'était envolé au ciel sans obstacle et sans expiation.

Dans sa Vie, écrite par elle-même sur l'ordre de son confesseur, sainte Thérèse dit: « Puisque je me suis engagée à parler de quelques visions touchant les morts, je rapporterai certaines choses que Dieu a voulu me faire voir de quelques âmes; mais j'en dirai peu, tant pour abrégé, qu'à cause que cela n'étant pas nécessaire, il ne pourrait être fort utile. »

Ayant appris la mort d'un Père provincial, qui avait été dans cette province, et était alors dans une autre, à qui j'avais de l'obligation, j'en fus troublée, parce que bien qu'il fût vertueux, j'appréhendais pour son salut, à cause qu'il avait, durant vingt ans, exercé cette charge, et que je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont à répondre de la conduite des âmes. Je cours à l'oratoire, et priai Notre-Seigneur que si j'avais en toute ma vie fait quelque bien, de vouloir le lui imputer, et de suppléer au reste par le mérite de sa passion, afin de tirer son âme du purgatoire.

Lorsque je demandais cela à Dieu avec une grande affection, il me sembla que je voyais à mon côté droit sortir cette âme du fond de la terre, et monter au ciel avec une grande joie; et quoique ce Père fût fort âgé, il me parut sous la figure d'un homme qui n'avait pas encore trente ans, et avec un visage resplendissant de lumière. Cette vision passa fort vite; mais elle me consola de telle sorte, parce que je ne pouvais douter de la vérité de ce que j'avais vu, que je n'ai jamais su depuis être affligée de sa mort, comme l'étaient plusieurs autres personnes dont il était beaucoup aimé. Il n'y avait pas alors quinze jours qu'il était mort, et je ne laissais pas de demander des prières pour lui et d'en offrir aussi à Dieu; mais, non pas avec la même chaleur que si je n'eusse point vu ce que j'avais vu, parce que lorsqu'il a plu à Dieu de me faire connaître de semblables choses, il me paraît que de prier pour les âmes qui sont dans la

gloire, c'est comme vouloir donner l'aumône à un riche. Celui-ci finit ses jours en un lieu fort éloigné d'ici; et j'appris depuis que sa mort a été accompagnée de tant de larmes d'une si profonde humilité, et d'une telle connaissance de ses obligations envers Dieu, qu'elle édifia extrêmement tous ceux qui y assistèrent.

Une religieuse de cette maison, grande servante de Dieu, étant morte il n'y avait pas encore deux jours, et l'une de nos sœurs à qui j'aidais à dire pour elle l'Office des morts dans le chœur, étant à la moitié d'une leçon, je vis l'âme de cette bonne religieuse sortir, comme celle dont je viens de parler, du fond de la terre, et s'en aller dans le ciel. Cette vision ne se passa pas dans mon imagination comme la précédente; mais comme d'autres que j'ai rapportées, et qui sont également assurées. Une autre religieuse de cette maison, âgée de dix-huit ou vingt ans, très-vertueuse, très-exacte dans ses devoirs, et qui était continuellement malade, étant aussi morte, je crus qu'ayant mené une vie si sainte, elle ne passerait point par le purgatoire. Mais, quatre heures après sa mort, assistant à l'Office avant qu'on la portât en terre, je vis son âme, comme les autres dont j'ai parlé, sortir de la terre et aller au ciel.

Étant dans un collège de la Compagnie de Jésus, et souffrant de grands travaux de corps et d'esprit, comme j'en souffre encore quelquefois, je me trouvais réduite à ne pouvoir, ce me semblait, avoir seulement la moindre bonne pensée. Un frère de cette maison mourut la même nuit, et je priais pour lui comme je pouvais; mais, lorsque j'entendais une Messe que l'on disait aussi pour le repos de son âme, je me trouvais dans un fort grand recueillement, et je vis Notre-Seigneur le conduire dans le ciel avec beaucoup de gloire.

Un très-vertueux religieux de notre ordre étant malade, et me trouvant fort recueillie, durant la Messe, je le vis rendre l'esprit et monter dans le ciel sans entrer dans le purgatoire; j'ai appris depuis qu'il était mort à la même heure que j'avais eu cette vision. Sur quoi m'étonnant de ce qu'il n'avait point passé par le purgatoire, il me fut dit que c'était parce qu'ayant exactement observé sa règle, il avait joui de la grâce accordée à l'ordre par des bulles particulières, touchant les peines du purgatoire. Je ne sais pourquoi cela me fut dit, si ce n'est pour me faire connaître que pour tirer de l'avantage d'avoir embrassé une sainte profession, il ne suffit pas de porter l'habit religieux, mais qu'il faut que la vertu y réponde.

Je pourrais rapporter plusieurs visions semblables dont Dieu m'a favorisée; mais en voilà assez, et je me contenterai d'ajouter que je n'ai vu nulle de ces âmes avoir été exemptes de passer par le purgatoire, sinon celles de ces deux religieux dont je viens de parler, et du saint P. Pierre d'Alcantara. Notre-Seigneur m'a fait aussi la faveur de

voir les degrés de gloire que quelques-unes de ces âmes possèdent dans le ciel, et dont la différence est fort grande.»

Parmi les communications des âmes des morts avec les vivants, il en est peu qui offrent plus d'intérêt que celles qu'eut le prince don Balthazar Carlos, fils de Philippe IV, roi d'Espagne, avec Marie d'Agreda, et dont cette sainte nous a laissé la relation suivante écrite par elle-même :

Le jour, » dit-elle, « où le roi notre seigneur passa par ici, retournant de Saragosse à Madrid, il daigna me permettre de lui baiser les mains, et m'ordonna de mettre par écrit ce qui m'était arrivé à l'occasion de la maladie et de la mort du prince aujourd'hui avec Dieu. Obéissant à la volonté du roi et m'étant assurée de celle de mon supérieur, je rapporte ici tout ce qui s'est passé et dans l'ordre où cela m'est advenu.

Le prince Balthazar Carlos avait été atteint vers le commencement de mai 1646, à Pampelune, de fièvres qui l'avaient alité pendant près d'un mois. Rétabli avec l'aide de Dieu et ne donnant plus aucune inquiétude, il suivit le roi son père à Saragosse, et là il plut au Seigneur, le 9 octobre, de l'appeler à lui et de le faire passer de ce monde mortel à la vie éternelle.

D'après les ordres du roi, j'implorais Dieu chaque jour pour le bonheur de la monarchie, et pendant le mois qui précéda la mort du prince, j'eus connaissance, par voie de révélation, qu'un nouveau coup menaçait le royaume, châtement sensible à tous ses sujets, sans savoir cependant quelle était la nature de ce châtement ni quelle devait être la victime.

Plus tard, cependant, le 6 octobre, je connus que ce coup frapperait un membre de la famille royale, et ce fut ce même jour que le prince tomba malade à Saragosse. Il mourut le 9, à huit heures du soir.

A la nouvelle de cette mort je me mis en prières, et Dieu me révéla que le prince était sauvé, qu'il jouirait de la félicité éternelle, mais qu'il était nécessaire de l'aider beaucoup, parce qu'il était retenu en expiation en purgatoire.

Sept ou huit jours après le 9 octobre, étant en prières dans le chœur de la chapelle, l'âme du prince m'apparut et me demanda de l'aider, par mes ferventes prières, à passer du purgatoire à la sainte demeure du paradis. L'âme du prince était accompagnée de son ange gardien, qui appartenait à une hiérarchie supérieure, et qui avait un visage radieux et une apparence admirable. L'ange me donna à entendre que par la volonté de Dieu, l'âme me visiterait plusieurs fois.

En effet, depuis ce jour j'eus de fréquentes visions; je sus que l'âme du prince et son ange venaient quelquefois au lieu où je me trouvais. Tous deux me demandaient de prier, et me promettaient des révélations d'un grand intérêt pour la gloire de Dieu et pour le bien de la monarchie.

Le 26 octobre, après un office auquel

avait assisté l'évêque de Tarazona, le prince m'apparut dans sa forme humaine. Il était accompagné de son ange, et il s'était placé dans la partie éclairée de l'église, près de la croisée de la tribune. Il me parla de la sorte :

Mère, le Très-Haut veut te faire entendre par mon organe d'enfant la véritable science et la vraie prudence. Quand je vivais dans mon enveloppe mortelle, j'ignorais cette science divine, parce que la corruption et la matière du corps font naître dans les âmes d'obscures ténèbres; mais dès que j'ai eu dépouillé le poids de la mortalité, je m'ouvris à une nouvelle lumière que je ne connaissais pas encore, et mon ange lui-même m'initia à beaucoup de choses que je te ferai connaître.

Je t'assure, mère, que depuis que cette science m'est venue, si le Dieu très-haut et très-puissant me concédait de revenir au monde et d'y régner, fussé je même ensuite certain du salut, je n'accepterais pas volontiers; et à cause des erreurs et des tromperies que je connais maintenant, je ne voudrais pas revenir à la vie que j'ai quittée. J'ai grande compassion de mon pauvre père, sachant comme je le sais qu'il vit entouré de tant de tromperies, de mensonges, de fraudes, de trahisons et de méchants procédés de la part de ceux qui devaient l'aider. Je voudrais l'éclairer sur cela, le faire profiter de la lumière dont je jouis et de la vérité que je vois et qu'on lui cache, afin qu'il connût les périls au milieu desquels il vit.

Voici quel fut, dans une autre apparition, le discours que me tint l'âme du prince :

Sœur Marie, Dieu veut profiter de ma mort pour enseigner la vraie science et l'art de gouverner chrétiennement la monarchie; et l'une des raisons pour lesquelles le Tout-Puissant termina si promptement mon existence à un âge aussi tendre, fut que l'enfer avait déjà tenu contre moi certains conciliaibules, prenaient des mesures pour commencer à me perdre et pour me livrer aux vices, aux habitudes dépravées, de manière à me rendre indigne de la divine grâce et à faire de moi un mauvais roi, gouvernant sans la crainte de Dieu. Déjà le démon avait choisi et désigné quelques personnes par les mains de qui ses mauvais desseins auraient été exécutés; mais la Providence du Très-Haut les a déjoués en hâtant ma mort. Si on n'élève pas l'infante, ma sœur, dans la crainte de Dieu, si on ne l'entoure pas de personnes dignes de la bien diriger et de lui donner de bons enseignements, il est à craindre qu'il ne lui arrive ce qui m'est arrivé; car la maison d'Autriche a été choisie et désignée par Dieu pour être l'appui de l'Eglise, pour propager par le monde la sainte foi de l'Évangile; le Seigneur la regarde avec une affection toute particulière, il lui a promis sa protection, il l'a comblée de bénédictions, il lui a donné d'illustres et de saints serviteurs; chaque jour cette maison reçoit de nouvelles faveurs de la main de Dieu, qui lui envoie des avis salutaires, de bons conseils; aussi, pour toutes ces raisons, arrive-

t-il communément aux successeurs de cette maison que, s'ils ne se conforment pas à la volonté de Dieu, s'ils ne se tiennent pas disposés à servir le Seigneur selon les fins qu'il s'est proposées, ils souffrent beaucoup, ou bien ils vivent peu de temps.

Un autre jour, je demandai à l'âme et à son ange gardien pourquoi, ils me prescrivaient de dévoiler au roi ces divers secrets et surtout le pacte fait entre les démons contre le prince, pendant qu'il vivait, dans le but de le perdre par de mauvais conseils et de mauvaises compagnies. Je leur dis que jamais je n'avais rien déclaré au roi qui pût nuire à quelqu'un de ses serviteurs; qu'en ne nommant personne et en déclarant ceux qui l'entouraient coupables de mauvais conseils, je m'exposais à en faire soupçonner qui n'avaient aucun tort. L'âme me répondit que telle était la volonté de Dieu et que je devais m'y conformer sans crainte. *Quant au reste*, ajouta le prince, *le Seigneur n'avait pas voulu que pendant ma courte existence je restasse sans bons et saints conseils de quelques fidèles serviteurs; ils m'en ont donné beaucoup et de très-salutaires, de très-convenables pour le salut de mon âme; bien que par son astuce et par sa malice, le démon ait cherché à me pervertir entièrement, et que son iniquité ait employé dans ce but bien des gens et bien des moyens.*

Enfin le jour de la Circoncision, premier jour de l'année 1647, étant en prières devant le Saint-Sacrement, dans l'église du couvent, vers les trois heures de l'après-midi, je vis l'âme du prince sortant du purgatoire; il était vêtu de gloire, et en présence de Dieu il m'invita à faire connaître au roi ce que je venais de voir.

Je ressentis et j'entendis que le Très-Puissant ordonnait à l'ange gardien du prince et à d'autres de descendre au purgatoire et d'en tirer cette âme bienheureuse, afin qu'il fût béatifié. Les anges obéirent, et en quelques instants ils amenèrent l'âme devant le Seigneur. Avec la même rapidité elle fut purifiée, ornée, illuminée et vêtue de dons admirables; en un instant la vision béatifique lui fut communiquée et elle se trouva plus belle et plus resplendissante que plusieurs soleils réunis. Aussitôt que l'âme eut été glorifiée, la première chose qu'elle fit, devant le trône de la Divinité, fut de réciter ce cantique du chap. LI de l'*Ecclésiaste* qui commence par ces mots : *Je vous confesserai, Seigneur Dieu et Roi, et je vous louerai, vous mon Suvveur.*

Les anges et les saints l'assistaient en la congratulant de son bonheur, la Reine des cieux la reçut pour fille, les autres pour sœur et pour compagne; et on pouvait reconnaître partout cette joie accidentelle qu'éprouvent les saints lorsqu'une âme est admise au ciel à participer de biens tels, qu'aucuns yeux ne les ont vus, aucuns oreilles n'en ont ouï parler, aucuns entendements humains n'ont pu les concevoir. Ensuite cette âme glorieuse demanda au Seigneur la permission de me parler, et me

dit tant de choses qu'il m'est difficile de les rapporter ou de les analyser toutes.

Elle ajouta enfin : *Ame terrestre, ne perds pas courage et ne crains pas d'obéir aux ordres de Notre-Seigneur tout-puissant; n'oublie pas que c'est lui qui t'a signalée et choisie pour que tu sois sa fidèle épouse et l'instrument de sa volonté pour le bien de la maison de mes pères. De la part du Seigneur et de la mienne, avec la volonté de Dieu, tu feras connaître à mon père le danger dans lequel il vit, car il est entouré de tant d'erreurs, de faussetés, de mensonges et de ténèbres par ceux qui l'approchent de plus près et qui le servent en différents ministères, qu'il ne lui est pas possible d'agir et de se diriger selon la divine lumière, ni de percevoir celle que le Très-Haut lui envoie. Les ennemis ont disposé les choses avec tant de malice, qu'il en a beaucoup auprès de lui pour le capter et lui fermer le chemin de la vérité afin qu'il vive toujours au milieu des tromperies; et bien que d'autres soient capables de le détromper, ils ne le peuvent pas, parce qu'on les a éloignés par des moyens différents, de peur qu'ils ne lui prêtent l'appui de leur fidélité; ce qu'ils feraient s'il les recherchait, s'il les écoutait et s'il les croyait. Avertis-le donc avec soin et instance de faire un retour sur lui-même, de se lever, de chasser tous les ennemis qui lui pèsent, de rompre les chaînes qui le captivent, de rechercher avec soin le chemin de la véritable lumière, dût-il lui en coûter de grandes peines, dût-il éloigner tous ceux qui l'entourent. Dieu a dans son royaume de nombreux serviteurs dont les conseils le mettront dans la bonne voie, et il ne lui refusera pas ceux qui lui seraient nécessaires pour l'assister selon son véritable bien et celui de l'Eglise du Seigneur, contre les jalousies, les envies qui habitent son palais et qui ont toutes pour but la bienveillance ou la faveur du roi. Tant de sollicitude n'a pas pour cause une affection vouée au roi, mais le désir d'atteindre certaines fins, certains résultats d'ambition. Pour acquiescer les uns, pour atteindre les autres, ils disposent injustement de la justice distributive; ils abusent de l'équité du gouvernement; ils proposent pour les emplois et pour les offices, non pas les personnes qui conviennent à la place, mais celles qui se trouvent dans leurs convenances propres. Pour couper court à ces maux et à beaucoup d'autres que Dieu fera connaître à mon père, il faut qu'il ne se mette à la discrétion de personne, qu'il ne laisse personne maître du gouvernement; car de l'élevation d'un autre à côté de lui, il naîtrait beaucoup de désordres, et cet inconvénient, surtout, qu'il ne serait plus aimé ni estimé par les hommes de bien, ni craint des méchants. Mais comme il ne peut tout faire par lui-même, il faut qu'il choisisse parmi les meilleurs et qu'il fasse son profit de leur réunion.*

L'âme bienheureuse du prince, ajoute la vénérable mère, me confia encore quelques particularités en me laissant libre de les faire connaître; mais je n'irai pas plus loin,

parce que ce que j'ai dit me semble suffisant.

L'âme du prince resta dans le purgatoire quatre-vingt-trois jours, depuis le 9 octobre 1646, jusqu'au 1^{er} janvier 1647. Mais j'ai su que, par des grâces particulières, et en vertu de l'extrême miséricorde du Tout-Puissant, ses peines avaient été fort adoucies. »

MOUCHERONS. — En 350, Sapor II, roi des Perses, vint attaquer la ville de Nisibe avec une nombreuse armée qui contenait dans son sein beaucoup de chevaux, d'éléphants et de machines de guerre de toute espèce. Ils se croyaient déjà maîtres de la ville, lorsque saint Ephrem, qui se trouvait alors à Nisibe, pria saint Jacques, évêque de cette ville d'aller sur les remparts considérer l'armée des infidèles et de demander à Dieu leur défaite; mais le saint évêque, qui ne désirait la destruction de personne, monta sur une tour d'où, découvrant la plaine toute couverte d'hommes et d'animaux, il dit, le visage tourné vers l'ennemi : *Seigneur, qui pouvez par les plus faibles moyens humilier l'orgueil de vos ennemis, faites que cette multitude de soldats soit vaincue par une armée de mouchérons.* Aussitôt que cette prière fut finie, on vit une épaisse nuée de mouchérons fondre sur les Perses, se jetant sur les trompes des éléphants, sur les oreilles et les narines des chevaux. Ces animaux, devenus furieux par les piqûres de ces insectes, renversent ceux qui les montaient et mettent le désordre dans les rangs de l'armée. Saint Jacques, évêque de Nisibe en Mésopotamie, mourut peu de temps après cet éclatant prodige, la même année 350.

MUET. — Dans l'exercice de la puissance surnaturelle qu'ils reçoivent de Dieu, tantôt nous voyons les saints rendre la parole aux muets, tantôt nous les voyons arrêter la parole dans ceux qui s'en servent pour l'imposture.

Comme le Christ, leur divin Maître, les saints, par sa toute-puissance, rendent la vue aux aveugles (*Voy.* ce mot), l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques et la parole aux muets. Parmi les faits nombreux de ce dernier ordre que nous pourrions citer, nous nous bornerons au suivant tiré de la vie de saint Martin de Tours. « La chose, » dit son historien, « s'est passée dans la cité de Chartres. Un père de famille avait une fille âgée de douze ans, muette de naissance : il vient la présenter à Martin, priant le saint de délier, par ses mérites, la langue enchaînée de cette enfant. Celui-ci renvoie l'honneur aux évêques Valentinien et Victrice qui, alors, se trouvaient à ses côtés; car, assure-t-il, une si grande œuvre est au-dessus de ses forces, ces deux évêques, au contraire, étant bien plus saints, il n'est rien pour eux d'impossible. A leur tour, ces prélats joignent leurs prières amies à celles de ce père affligé; d'une voix suppliante, ils conjurent Martin d'accorder le bienfait qu'on attend de lui. Le saint ne peut résister davantage à de tels intercesseurs, et se cou-

vre ainsi d'une double gloire. En refusant, il a montré son humilité; il prouve, en cédant, la bonté de son cœur. Par son ordre, on éloigne la foule du peuple qui l'environne. Quand les évêques et le père de la jeune fille sont restés seuls avec lui, il se prosterne, selon sa coutume, pour prier. Il bénit ensuite un peu d'huile sur laquelle il a d'abord récité un exorcisme; puis, verse dans la bouche de l'enfant, dont il tient en même temps la langue entre ses doigts, quelques gouttes de la liqueur sanctifiée. Le miracle répond à ses vœux. Le saint demande à la muette le nom de son père : elle le prononce aussitôt. Le père pousse un cri de joie, et fond en larmes, en embrassant les genoux de Martin. Il l'avouait au milieu de la stupeur générale : c'était la première parole qu'il eût entendue sortir de la bouche de sa fille. Dans le cas où la chose semblerait incroyable à quelqu'un, le narrateur en appelle au témoignage de son condisciple Evagrius, qui était présent lorsque l'événement eut lieu. Nous avons souvent pu remarquer que le saint, avant de demander un miracle au Ciel, faisait éloigner la foule, et ne gardait auprès de lui que les personnes intéressées. Il voulait par là, deux choses : empêcher que les rumeurs du peuple ne le troublassent dans sa prière, et éviter le péril de l'ostentation. Il s'adjoint seulement ceux qui sont ses égaux par leur dignité, ont la même mission pour prier, sont animés d'un zèle pareil, et lui sont unis par la foi comme par le cœur. Le père aussi est admis, le père tout palpitant dans l'espérance des bienfaits du Ciel, et dont les desirs ardents ont augmenté la foi. »

D'autres fois, par un miracle inverse, la voix s'arrête sur les lèvres de celui qui parle, pour le convaincre d'imposture par ce mutisme subit. Saint Grégoire VII, pape, tint un concile à Lyon en 1055. Un archevêque, qui avait gagné par argent les témoins appelés pour déposer contre lui, se présenta hardiment devant ses juges et dit au Pape que Rome écoutait trop facilement les calomnies de vils délateurs contre les prélats et les membres les plus distingués du clergé. En conséquence il demanda que ses accusateurs fussent confrontés avec lui. Grégoire VII, sans répondre à ces déclamations lui demanda simplement s'il croyait que le Père, le Fils et le Saint-Esprit eussent une seule et même nature, une seule et même divinité. « Je le crois, » répondit l'archevêque. — « Eh bien ! » reprit Grégoire VII, « pour preuve de votre innocence, dites à haute voix : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.* » Le coupable essaya, mais en vain, de répéter ces paroles; troublé et confus, il se jeta aussitôt à ses pieds, confessant son crime et demandant pardon.

MULTIPLICATION. — *Celui qui croit en moi, dit Jésus-Christ, fera les œuvres que je fais et en fera de plus grandes encore.* (*Joan.* xiv, 12). En effet, nous avons vu les saints, à son exemple rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le

mouvement aux paralytiques, la santé aux malades et la vie aux morts. Entre ses mains quelques pains et quelques poissons avaient suffi à rassasier des multitudes de peuple; on en avait encore ramassé de pleines corbeilles. De même nous voyons cette multiplication miraculeuse continuer entre les mains des saints. Nous en citerons ailleurs de nombreux exemples auxquels on peut ajouter les suivants :

La foi d'Alfred le Grand, roi d'Angleterre, fut récompensée par un miracle qui multiplia le peu qui lui restait de provisions. Les historiens qui rapportent ce fait ajoutent que saint Cuthbert lui apparut en songe et lui prédit son prochain rétablissement sur le trône. Alfred le Grand mourut le 25 octobre 900.

Saint Jean Gualbert, fondateur et premier abbé de Vallombreuse, mourut en 1073. On assure que, dans un temps de disette, les ressources du couvent de Rezzuolo se multiplièrent miraculeusement entre ses mains : ce qui le mit en état de secourir les pauvres qui accouraient de toutes parts. Il opéra d'autres miracles, et fut aussi favorisé du don de prophétie.

Comme sainte Elisabeth de Hongrie portait dans son tablier des vivres à un groupe de malheureux, elle vit avec inquiétude qu'elle n'en avait pas une quantité suffisante pour en donner à chacun, car il survenait à tout instant d'autres mendiants. Elle se mit alors à prier intérieurement, tout en distribuant ce qu'elle avait dans sa robe, et à mesure qu'elle en retirait des morceaux, elle les trouvait toujours remplacés par d'autres, et il lui en restait encore après avoir donné à chaque pauvre sa portion. (Le comte DE MONTALEMBERT, *Vie de sainte Elisabeth.*)

Dieu récompensa plus d'une fois la charité sans bornes de sainte Catherine de Sienne en multipliant entre ses mains les secours destinés au soulagement des pauvres. Nous en citerons ailleurs de nombreux exemples. — Voy. PAIN, VIN, etc.

Il en fut de même pour un très-grand nombre de saints et entre autres pour sainte Zite, servante à Lucques, comme M. le baron de Montreuil le rapporte en ces termes dans la *Vie* de cette sainte : « Il y eut dans ce temps-là » dit-il, « une grande famine. Le nombre des misérables s'accrut considérablement, on ne savait plus quels moyens prendre pour les secourir. On les voyait par troupes dans les rues et sur les places publiques, pâles, maigres, implorant la pitié de tous. Un grand nombre d'entre eux mouraient de langueur et de désespoir. Zite ne tenait pas à ce spectacle : il semblait qu'un glaive de douleur lui traversât l'âme, tant elle souffrait dans chacun de ces malheureux ! Elle avait épuisé ses ressources personnelles et mis à profit tout ce dont elle pouvait disposer, quand une femme avec ses nombreux petits enfants, l'entourant comme leur refuge et leur mère, lui demandèrent du pain. Zite possédait la con-

fiance de ses maîtres ; ils approuvaient toutes les charités qu'elle faisait, car ils voyaient que la bénédiction du ciel était avec la sainte fille dans leur maison : elle n'hésita donc pas. La très-bénigne servante de Dieu, pour nous servir de l'expression de son biographe, peu soucieuse des biens de ce monde, et plus touchée du sort des malheureux qui l'imploraient, ouvrit des coffres où était une abondante provision de fèves et leur en donna. La foule accourut chez Fatinelli, et la sainte, pensant que dans une telle calamité il n'était pas possible de laisser périr d'inanition tant de créatures de Dieu, distribua toujours les fèves, et jusquelà où elle put atteindre avec les bras et les mains. Les malheureux qui mouraient sans ce secours la couvrirent de bénédictions. Cependant elle vint à penser tout à coup qu'elle avait agi à l'insu de son maître et se troubla. *J'ai commis une faute, se disait-elle, je devais parler avant d'agir. Que de reproches on va me faire ! Je les mérite, ô mon Dieu ! mais vous savez si je n'aime pas mieux subir ces reproches et les châtimens même, que d'entendre les cris et les gémissemens douloureux de ces pauvres affamés.* Sur ces entrefaites, Fatinelli avait précisément vendu les fèves et touché leur prix. Il appela donc Zite et lui ordonna d'ouvrir le grenier et de les mesurer. La sainte frémit à cet ordre, et toutefois, pleine de confiance en Dieu, elle le supplia de ne pas l'abandonner et d'adoucir l'esprit de son maître, de manière à ce qu'il ne fût pas trop sensible à la perte de son grain. Fatinelli s'avançant le premier, fut aux coffres, et commença à mesurer les fèves : les coffres étaient aussi pleins qu'avant la distribution. Zite, pendant ce temps, se tenait auprès de sa maîtresse comme eu un lieu de refuge, et s'étonnait du silence de Fatinelli ; qu'elle ne fut donc pas sa surprise en s'approchant ! ... Saisie de reconnaissance, elle glorifia Dieu. Zite, à l'exemple du divin maître, n'avait pas cru pouvoir écarter ce peuple affamé qui venait à elle et qui la suppliait au nom du Seigneur. »

Le bienheureux Pierre de Hérémia, Dominicain, passé de ce monde en l'autre en 1452, homme célèbre par sa sainteté et ses miracles, avait une particulière et tendre dévotion envers sainte Zite, il a fait souvent son éloge d'une façon très-remarquable. Il avait l'habitude, au jour de sa fête, de réunir beaucoup de pauvres ; il les nourrissait, les servait lui-même, et l'on assure qu'il arriva plusieurs fois que le nombre des convives ayant excédé les ressources, les provisions s'étaient multipliées miraculeusement.

Nous trouvons le même fait dans la *Vie de Madame de Chantal*, par F. Malaurie : « La multitude des faméliques, » dit-il, « couvrait sans cesse les alentours de Bourbilly, et Mme de Chantal était à la fin de ses ressources ; un seul boisseau de farine lui restait. A sa place, une autre aurait trouvé là le terme de ses bienfaits ; mais la

sainte nourrice des pauvres porta ses regards en haut, et s'écria : Dieu a promis de ne pas abandonner les siens, et Dieu sera fidèle dans ses promesses. Elle continua ses humânes.

Le Seigneur fut en effet fidèle à sa parole ; la confiance de la mère des pauvres ne fut point trompée. Pendant six mois, le peu de farine qui lui restait, sans souffrir de diminution aucune, servit aux gens de la maison et à la grande multitude des indigents qui venaient chaque jour de toutes parts ; c'était la répétition de ce que le Seigneur avait fait pour la veuve de Sarepta et pour la jeune Ethelsuita, femme d'Alfred le Grand. Mme de Chantal s'immolait pour le Christ, en mettant ainsi sa personne et sa fortune au service des pauvres, et le Christ opérait des prodiges pour lui témoigner son contentement et son amour.

Pendant sa vie, sainte Chantal prouva la pureté de sa conduite, la puissance de sa foi et la divinité de sa religion par la puissance qu'elle exerça sur les éléments et sur les malades.

Lorsqu'elle était encore à Bourbilly, dans une année d'épouvantable misère, elle distribua tout son avoir aux faméliques qui venaient de toutes parts lui demander du pain. Ses greniers étant vides, ses domestiques tombèrent dans le découragement et dans la crainte de périr victimes de la faim. Sainte Chantal fit à Dieu sa prière ; — et un peu de farine, qui lui restait encore, fournit abondamment, pendant l'espace de six mois, aux multitudes de mendians qui arrivaient incessamment par bandes au château de Bourbilly, comme les populations des campagnes se rendent dans les villes aux jours de grands marchés ! Et quand Dieu eut ramené le beau temps, le petit boisseau de farine se trouvait encore au point où il était lorsque la sainte Chantal appelait l'influence divine sur ses faibles ressources.

Témoins du phénomène, tous les employés de la maison de Bourbilly se firent apôtres du miracle ; et le prodige qu'ils venaient de contempler ne contribua pas médiocrement à augmenter leur foi à la divine Providence et à la sainteté de la châtelaine qu'ils servaient. »

Ces multiplications miraculeuses se sont opérées sur les choses les plus diverses, et nous en avons de nos jours même de nombreux exemples. Ainsi nous lisons dans l'histoire des miracles récemment opérés par l'intercession de sainte Philomène (*La Thaumaturge au XIX^e siècle ou sainte Philomène*). « Une de ces jeunes personnes qui, sous la protection de sainte Philomène, consacrent à Dieu, en vivant au milieu du monde, leur virginité, se trouvait en proie depuis quelque temps à de grandes peines intérieures. De concert avec ses deux sœurs, également liées à Dieu par le même vœu, elle suppliait la sainte de mettre un terme à ses angoisses ; et voici comment il plut au Seigneur de l'exaucer. Leur mère, morte depuis quelque temps, apparaît en songe à

la personne affligée, et dit à sa Raphaëlle (c'était son nom) que le vendredi, jour du martyre de la sainte, elle eut soin d'allumer une lampe devant son image, et qu'elle devait l'entretenir jusqu'au samedi. Cette pieuse fille, n'osant s'en rapporter à un songe, consulte là-dessus son confesseur, et celui-ci dont elle était parfaitement connue, lui accorda la permission de faire ce qui lui avait été dit. La lampe est donc préparée ; on la garnit : mais comme la famille était extrêmement pauvre, et que le peu d'huile contenu dans la lampe était tout ce que la pauvre fille pouvait donner, en la plaçant devant l'image ; elle dit avec simplicité à la sainte martyre : *Ma bonne sainte, contentez-vous, je vous en supplie, de l'huile qu'il y a ici, vous savez que je ne puis davantage ; si vous aimez à voir brûler cette lampe, arrangez-vous pour qu'elle brûle jusqu'à demain*. Elle disait ceci, parce qu'elle savait que la quantité d'huile contenue dans le vase était le tiers seulement de ce qu'il fallait pour un jour. Sa confiance et sa simplicité plurent au cœur de Dieu et de sa glorieuse servante, car non-seulement, après avoir brûlé tout le long du jour, elle se trouva aussi pleine le samedi qu'elle l'était la veille, mais le prodige continua deux années entières, avec cette différence, néanmoins, que plusieurs fois l'huile se trouvait à la même hauteur, d'autrefois il en manquait une petite quantité, ce qui faisait qu'on y ajoutait de temps en temps quelques gouttes ; et il arriva très-rarement qu'on fût obligé de remplir le vase tout entier.

La même chose à peu près eut lieu à Lucéra le 19 janvier 1833. On y faisait, ce jour-là, avec une grande solennité, la fête de la sainte. Un homme du peuple, bon Chrétien et grand dévot de la Thaumaturge, ayant vu, les jours précédents, l'appareil que l'on faisait pour rendre la solennité plus éclatante, se sentit porté à rendre, lui aussi, quelque honneur particulier à sainte Philomène ; et il se proposa de tenir devant son image une lampe allumée, depuis les premières Vêpres jusqu'à la fin du jour suivant. Le vase dont il se servait ordinairement pour cela ne contenait d'huile que pour environ cinq heures ; il le remplit avec l'intention d'ajouter au fur et à mesure le supplément à ce qui aurait été consumé. Il vint donc à peu près au moment où il croit cette addition nécessaire. Mais quel est son étonnement quand il voit l'huile à la même hauteur où il l'avait laissée cinq heures auparavant ! Le prodige dura pendant quarante-huit heures. Cet homme n'en fut pas seul le témoin, mais encore un grand nombre de personnes qui, le lui entendant raconter, accoururent pour le voir et louer avec lui le grand Dieu qui fait percer les rayons de sa gloire jusque dans l'obscurité la plus profonde, et pour ainsi dire jusqu'aux bords du néant.

Citons encore un trait de ce genre, mais qui eut une plus grande publicité. Tout le peuple de Mugnano l'atteste, et avec lui une foule d'étrangers réunis alors dans une petite

ville pour célébrer l'anniversaire de la translation de la sainte. L'église était pleine de monde, et une troupe d'excellents musiciens venus de Naples, exécutait avec beaucoup d'art un superbe motet, quand une paysanne de Sirignano, avec la rustique simplicité de ces sortes de gens, cherche, bon gré mal gré, à se faire un passage à travers la foule pour arriver, disait-elle, jusqu'à la lampe de la sainte, et y prendre un peu d'huile bénite. Son importunité persévérante mit quelque désordre dans l'assemblée; on murmurait, on résistait, on l'accablait de reproches; mais enfin, pour éviter une plus grande confusion, chacun finissait par céder. Comme l'on prévoyait l'embarras où allait se trouver cette opiniâtre villageoise, car la lampe, toujours très-basse, était alors éteinte faute d'huile; tous les regards, à mesure qu'elle approchait, se fixaient sur elle, afin sans doute de pouvoir au moins sourire à ses dépens. Mais ce que les autres voyaient, la bonne femme semblait n'avoir pas d'yeux pour le voir; aussi, avec une assurance qui épanouissait déjà tous les visages, elle approche son verre de la lampe, et y cherche dans l'eau, qui seule en remplissait le fond, l'huile qu'elle voulait pour sa malade... Dieu ! que ne peut la foi ! *Cherchez et vous trouverez* (Luc. xi, 9), dit Notre-Seigneur; et un miracle vient appuyer ici sa divine parole. Il n'y avait plus d'huile dans la lampe; et cette multitude attentive et étonnée voit le verre de la villageoise reparaître à ses yeux plein d'une huile pure et miraculeuse. Oh ! combien l'on dut s'applaudir alors de la violence que l'on avait souffert ! Le nom de la bonne paysanne, animée d'une si vive foi, vint se mêler à celui de sainte Philomène; les larmes d'une douce joie coulaient de tous les yeux; et jusqu'à la fin de la journée on se montrait la lampe encore éteinte; on aimait à entendre, à raconter le prodige dont elle avait été l'occasion.

Nous passerons maintenant à une autre sorte de multiplication plus merveilleuse peut-être encore, je veux dire celle des images de la sainte martyre, et des livres où nous avons puisé les faits qui se trouvent dans cet écrit.

L'évêque de Lucéra, zélé dévot de notre Thaumaturge, avait plusieurs fois demandé à don François qu'il lui fît parvenir une bonne quantité d'images de la sainte, afin de les répandre parmi ses diocésains. Don François voulut les lui porter lui-même, et c'est ce qu'il fit en effet. Mais le prélat, informé de son arrivée, et brûlant d'impatience d'avoir ce qu'il désirait depuis longtemps, ne voulut pas attendre sa visite; il lui envoya sur-le-champ un de ses prêtres, en priant don François de remettre entre ses mains les images en question. Celui-ci les remet à l'heure même; il se contente, sur plusieurs centaines qu'il avait apportées, d'en réserver une quarantaine pour lui. L'évêque, ayant reçu le paquet, se plaint de voir les saintes images en si petit nombre; et dans la per-

suasion que don François en avait une quantité plus considérable, il lui dépêche au même instant un second message pour obtenir un second envoi. La réponse fut que l'on écrirait à Mugnano; « car actuellement, » ajouta le saint missionnaire en montrant celles qui lui restaient, « il m'est tout à fait impossible de satisfaire Sa Grandeur. » Quelques heures se passent. Don François, voulant distribuer ses pieux présents entre certaines personnes de sa connaissance, ouvre la boîte où ses images se trouvaient, et, à son grand étonnement, au lieu de la quarantaine qu'il y avait laissée auparavant, il voit trois paquets d'une centaine chacun; don inattendu, mais précieux que la sainte voulait faire au zélé prélat. Don François le comprit. Il vole au palais épiscopal avec sa boîte miraculeuse; il raconte l'événement. Les paquets sont défaits, on confronte les premières images avec les secondes; elles se ressemblaient parfaitement; néanmoins il y avait dans la qualité du papier et dans les traits de la sainte une différence assez saillante, qui en mettant à part le miracle, aurait fait préférer celles-ci à celles-là. Ainsi; comme dit le Prophète, *Le Seigneur exauce le désir des pauvres, et son oreille écoute la prière de leur cœur.* (Psal. x, 17.)

J'ai aussi parlé de la multiplication des livres. Celle-ci s'est opérée plus fréquemment, et presque toujours entre les mains, pour ainsi dire, de don François lui-même. Ce fut après la seconde édition de la *Relation historique*, ouvrage écrit avec une touchante simplicité, que ce prodige, vraiment inouï, eut lieu d'abord à Mugnano, et ensuite en plusieurs autres endroits. Comme les demandes, au lieu d'être adressées à Naples, où le livre avait été imprimé, se faisaient au custode du saint corps, à Mugnano, celui-ci fit venir de la capitale tout ce qui restait de cette seconde édition, et en mit le dépôt dans sa propre maison, pour être plus à portée de satisfaire les demandeurs. Il disposa ces livres dans une grande corbeille, sur cinq piles, composées chacune de quarante-cinq exemplaires, et les couvrit, à l'exception d'une seule, avec beaucoup de soin, pour qu'ils ne fussent pas endommagés par la poussière. La pile qui se trouvait en dehors était destinée à la vente journalière; et, chose doublement étrange! quoique depuis la fin de juin jusqu'à la mi-novembre on ne fît qu'expédier des livres, la pile ne finissait jamais, et jamais non plus le vendeur, bien qu'étonné de cette singularité, n'eut la pensée qu'il pouvait y avoir là-dedans quelque miracle. Vers la mi-novembre, plusieurs personnes étant venues en pèlerinage au sanctuaire de notre martyre, elles voulurent emporter des exemplaires de cette *Relation*, et don François les leur céda gratuitement, en l'honneur de la sainte. Il sort ensuite de chez lui, ferme la porte, dont il retient la clef sur lui, et ne revint qu'à nuit close. Le serviteur accourt lui porter de la lumière, et don François, ayant ouvert sa chambre, y entre avec lui. Sa surprise fut

extrême en voyant le plancher couvert de livres qui paraissaient avoir été jetés çà et là, de dessein formé; et ne sachant ni comment cela s'était fait, puisque la porte était fermée, et qu'il n'était venu personne à la maison; ni pour quel motif, si par hasard la cause était surnaturelle, un tel accident aurait eu lieu, il hésite, il commence même à craindre que le Ciel n'ait par là voulu lui faire connaître qu'il n'agréait pas son travail. Ce fut une pensée de son humilité; voyons ce que lui suggéra sa prudence. Il renvoie au lendemain l'examen de ce fait singulier, et il prend garde, en attendant, à ne toucher à rien de ce qui s'est trouvé dans sa chambre.

A son lever, il considère tout avec la plus grande attention; et après s'être assuré que les piles de la corbeille étaient intactes, il compte les livres parsemés sur le plancher. Leur nombre s'élevait à soixante-deux. Convaincu alors de la réalité du prodige, que sa vertu ne lui avait même pas laissé soupçonner, il sort, ferme de nouveau la chambre, et se rend à l'église. Son intention était de fortifier son témoignage par la déposition de plusieurs autres témoins. A mesure qu'il voyait entrer dans le temple des personnes de sa connaissance, et qui avaient vu fréquemment le dépôt en question, ainsi que la manière dont il était arrangé, il les pria d'aller chez lui; d'examiner, en se recommandant à Dieu et à la sainte, les livres répandus sur le plancher; de ne les toucher en aucune manière, et puis de revenir lui dire ce qu'elles en pensaient. Tous s'accordèrent à voir un miracle. 1° La toile qui couvrait la corbeille était couverte de poussière, et ne portait aucun indice du plus léger mouvement; 2° la pile extérieure, formée, comme les autres, de quarante-cinq volumes, se montait encore à dix-neuf; 3° le nombre des exemplaires trouvés à terre était de soixante-deux; 4° les quatre piles de la corbeille (et c'était tout ce qui restait de la seconde édition) n'avaient point été dérangées. Que fallait-il donc en conclure? Ce premier raisonnement fit découvrir un second miracle, antérieur à celui-ci. Don François calcula le nombre de livres achetés ou distribués gratuitement, et il se trouva monter au delà de cinq cents exemplaires.

Je laisse au lecteur à tirer de ce fait la conséquence qui se présente naturellement, et qui parle bien haut en faveur des merveilles contenues dans ces livres. Voyez-le se répéter une seconde fois.

Notre vertueux missionnaire, vers les neuf à dix heures du soir, s'occupait avec son frère de certains ouvrages manuels, dont sainte Philomène était l'objet. Tout à coup ils entendent dans la chambre voisine, qui était celle de don François, un grand bruit, dont l'un et l'autre sont épouvantés. Ils se regardent, ils délibèrent, ils hésitent; enfin, mettant leur confiance dans leur sainte protectrice, ils vont droit au lieu d'où le bruit leur semblait être parti. Aussitôt leurs regards les instruisirent d'un nouveau pro-

dige de la sainte : encore une multiplication; mais la disposition des livres avait quelque chose de si piquant par sa singularité, qu'elle les surprit plus encore que la multiplication elle-même. Il y en avait dont la tranche, ouverte à moitié, s'appuyait sur le plancher, sans que l'intérieur pût être sali par la poussière; d'autres se soutenaient horizontalement sur le dossier des chaises; d'autres sur les barreaux de ces mêmes chaises et sur le mur en même temps; le tout enfin présentait quelque chose de gracieux et d'aimable, dont nos deux frères se réjouirent saintement. Il est à remarquer que c'est là un des caractères les plus saillants de la plupart des miracles de notre sainte; aussi, quand on a le bonheur de la connaître, il est bien difficile qu'on puisse se défendre de l'aimer. Don François s'abstint, durant plusieurs semaines, de toucher aux livres miraculeux. Une foule de personnes put contempler à loisir ce jeu édifiant et singulier de l'admirable Thaumaturge, et rendre témoignage de la nouvelle multiplication. Il se trouva dix-neuf livres de plus après l'examen attentif que l'on eut soin de faire; et ces livres, en tout semblables aux autres, furent en peu de temps distribués aux personnes pieuses et distinguées qui s'empresèrent de toutes parts à les demander à don François.

Ce que nous venons de dire eut lieu à Mugnano : Dieu voulut le répéter encore ailleurs. Don Alexandre Sério, chargé de distribuer quelques-uns de ces mêmes livres, n'en avait plus que six à sa disposition. Comme le débit en était grand à Naples, où ce gentilhomme habitait, l'on vint bientôt lui faire de nouvelles demandes; et recourant à son mince paquet, au lieu d'un seul il en trouva deux; et dans chacun de ces paquets, le double de ce qu'il savait lui rester de livres. A Monteforté, un homme, appelé Libérat Tedeschi, venait de recevoir de Mugnano dix exemplaires de la même *Relation*. C'était une commission qui lui avait été donnée par plusieurs de ses compatriotes. On vient les lui demander. Il court au tiroir où il les avait enfermés sous clef; et au lieu de dix, il est étonné d'en trouver un nombre beaucoup plus grand. Il compte; et les livres s'élèvent au nombre de trente-quatre.

En 1829, se fit la cinquième publication. La troisième édition du même ouvrage avait été donnée au public. Don François ayant un voyage à faire dans la ville d'Ariano, et comptant de là se rendre à Lucéra, prit avec lui une quarantaine d'exemplaires de cette troisième édition, et en laissa cent quarante à Mugnano. Bientôt, dans Ariano seulement, il se voit dépouillé de tout ce qu'il avait apporté; il écrit sur-le-champ, et on lui fait un premier envoi de cinquante autres; puis un second encore de cinquante; puis un troisième en égale quantité; et en lui écrivant alors de Mugnano, don Angélo Bianco, ecclésiastique zélé, auquel don François s'était adressé pour ces diverses expéditions, lui mandait qu'il en restait encore qua-

rante. Ce n'est pas tout ; à son retour de Lucéra, où les demandes n'en finissaient pas, don François put en envoyer quatre-vingt-six autres exemplaires ; puis, calculant ce qui lui restait, il s'en trouva encore quatre-vingts, ce qui fit une multiplication de deux cent trente-six volumes.

Ces quatre-vingts, qui restaient, furent bientôt demandés ; on prenait, on envoyait ; le nombre de ces envois s'éleva, pendant une année entière, au delà de plusieurs centaines ; et à la fin de l'année, le fonds était encore intact, la source non épuisée. Dans une autre circonstance, don François se trouva avec dix exemplaires seulement : on lui en demanda neuf ; il les envoya ; et puis, revenant à son dépôt, il en compte dix-neuf. »

MUSE. — Jeune Chrétienne dont les *Dialogues* du Pape saint Grégoire, mort en 604, nous rapportent ainsi l'histoire. Muse, entraînée aux vains plaisirs du monde, laissait la piété s'affaiblir en elle, quand, une nuit, sa chambre fut tout à coup illuminée d'une clarté extraordinaire, et dans cette clarté, elle vit la Mère de Dieu qui était accompagnée d'une suite nombreuse de jeunes vierges en robes blanches et à peu près de l'âge de Muse. Leur vue et leur beauté enchantèrent celle-ci qui se sentit soudain le désir d'être incorporée à leur glorieuse compagnie ; mais un autre sentiment, celui de l'humilité, et le cri de sa conscience vinrent aussitôt lui rappeler qu'elle n'était pas digne d'entrer en pareille société. Cependant la Mère de Dieu s'approchant d'elle lui demanda avec une bonté infinie si elle n'avait pas quelque envie d'être enrôlée dans cette blanche et pure cohorte pour l'y servir, elle, Reine du ciel et de la terre. Muse ayant répondu qu'elle ne souhaitait rien tant, Marie lui ordonna seulement d'avoir des mœurs plus graves et plus austères, de rompre avec les compagnies, les lectures et les spectacles capables de la perdre, et elle lui promit que si elle suivait son conseil, elle serait, au bout d'un mois, admise parmi ces vierges dont elle enviait le sort, et entrerait à son service. Puis la vision disparut. Muse réfléchit devant Dieu sur cette apparition, et elle changea entièrement ; autant on l'avait vue légère, autant elle devint sérieuse. Elle se préparait à entrer dans un couvent pour y servir Dieu et Marie avec plus de ferveur et de sécurité, lorsque, vingt-six ou vingt-sept jours après sa vision, elle sentit un accès de fièvre qui l'enleva en quatre jours. Ce fut alors seulement que le sens des paroles que Marie lui avait dites fut parfaitement compris, car ce n'était pas parmi les vierges de la terre que la Mère de Dieu la voulait, c'était parmi les vierges et les anges du ciel.

On dit qu'à l'instant de sa mort la sainte Vierge apparut encore à cette enfant chérie, et au milieu du même cortège que Muse avait déjà vu. Toutes les pures épouses du Christ dont il se composait appelèrent à elles leur sœur mourante ; Marie lui tendit les bras.

La malade, à ce signe, fait un mouvement énergique ; elle sort ses bras du lit comme pour se jeter dans ceux de l'auguste Reine qui daigne venir la chercher. Un éclair de bonheur brille dans son regard et illumine ses yeux ; puis, faisant un suprême effort, elle s'écrie : *Me voici, ô ma mère, me voici ;* et, en disant ces mots, elle passa de la terre au ciel. (S. GREG., lib. IV *Dialog.*, c. 14. — *Voy.* Paul SAUSSURET, *Appar. et Rével. de la très-sainte Vierge*, t. I, p. 105-109.)

MUSIQUE CÉLESTE. — Nous avons déjà cité plusieurs faits de ce genre dans la vie des mystiques et en particulier dans celle du bienheureux Henri Suso (*Voy.* ce mot) ; nous en avons parlé en outre aux articles CHANTS, HYMNES, etc. Nous nous bornerons donc ici à citer ce que Görres rapporte dans sa *Mystique* sur sainte Catherine de Bologne : « Cette sainte, » dit-il, « étant dangereusement malade et ayant déjà reçu l'extrême-onction, comme les sœurs de son couvent priaient Dieu qu'il lui rendît la santé, elle fut tout à coup ravie en esprit, et vit dans une prairie délicieuse le Sauveur assis sur un trône resplendissant. Devant lui était quelqu'un qui jouait continuellement sur un violon ces paroles : *Et gloria ejus in te videtur.* (Isa. LX, 2.) Ce chant était si suave qu'il semblait à la sainte qu'elle allait mourir dans un accès de jubilation. Mais celui qui était sur le trône la prit par la main en lui disant : *Ma fille, remarque bien ce chant.* Puis il lui découvrit qu'elle ne mourrait pas encore. Elle revint à elle au grand étonnement de toutes les sœurs, et elle répétait toujours avec une indicible joie les paroles qu'elle avait entendues. Elle demanda un violon ; et comme on n'en pouvait trouver, elle tomba dans une tristesse profonde. Elle répéta sa demande jusqu'à ce qu'on lui en eût trouvé un, que l'on conserve encore dans son couvent à Bologne. Quoiqu'elle n'eût jamais appris à jouer de cet instrument, elle put répéter sur lui, dès qu'elle l'eut, le chant céleste dont son cœur était plein. Elle tomba plusieurs fois en extase pendant qu'elle jouait, et on la voyait alors, couchée sur son lit, dans une insensibilité complète, les yeux fixés vers le ciel, et chantant toujours les paroles mystérieuses ; de sorte que les sœurs crurent qu'elle allait mourir de joie. Elle vécut encore une année, et sa vie, pendant ce temps, fut plus du ciel que de la terre. »

MYSTÈRE. — La Mystique est la science du mystère. C'est en elle qu'il a son origine, sa racine et sa raison d'être, et d'où il a pris, par conséquent, jusqu'à son nom. Or, le mystère est partout, il est en tout, il est sur tout. Pourquoi ? Parce qu'en tout, toujours et partout le fini touche à l'infini qu'il implique comme l'effet implique la cause, la négation l'affirmation, le créé l'incréé. Toute vie est un mystère ? Pourquoi ? Parce que nous ne pouvons la voir ni la saisir en elle-même, mais seulement dans les phénomènes qu'elle produit et qui la manifestent. En effet. Dieu seul est le lien

des essences, parce que seul il est la réalité absolue. Ainsi, dès qu'on sort de l'ordre purement visible et phénoménal pour entrer dans l'ordre invisible des essences et des réalités vraies, c'est en Dieu lui-même qu'on entre et qu'on pénètre. Or la Mystique est la science pratique de Dieu, qui est le mystère infini.

Dieu, voilà le mystère infini qui contient en lui tous les autres, et dont la Mystique cherche l'éternelle application dont elle s'approchera sans cesse, sans l'atteindre jamais. Mais montrez-nous quoi que ce soit en nous et autour de nous qui ne soit un mystère. Le mystère est le côté de chaque chose et de chaque être par où il plonge dans l'infini. Or, tout étant issu de Dieu ou de l'infini, tout y tenant par son origine, sa racine initiale et y retournant par sa destinée, son but final, tout est mystère par ce côté et à ce point de vue. Ainsi le fini est enté sur l'infini, le créé sur l'incréd, en d'autres termes, le naturel sur le surnaturel, de telle façon qu'isoler, séparer l'un de l'autre, c'est arracher l'être de la racine originelle par où il tient à la vie et de la destinée finale qui est tout le but de cette vie. Est-ce ainsi, je le demande, qu'on peut le connaître et le saisir dans la plénitude et la réalité de sa vie? Non, assurément. Or, en dehors du Christ, Dieu fait homme, éternelle et indissoluble union du créé et de l'incréd, du fini et de l'infini, ces deux faces antinomiques, mais indivisibles de l'être, restent à jamais isolées, séparées, et l'on aboutit forcément au matérialisme et à l'athéisme en ne saisissant que la première à l'exclusion de la seconde, et au panthéisme, sinon au nihilisme, en ne saisissant que la seconde à l'exclusion de la première.

Le mystère qui seul résume, en les expliquant, tous les mystères, c'est celui du Verbe incarné ou du Christ, qui dénoue par l'amour tous les problèmes contenus dans son éternel problème. La Mystique n'est donc autre chose que le mystère du Christ en nous. Quiconque sait ce mystère les sait tous. Quiconque l'ignore le ignore tous.

Au reste, le mystère est un besoin fondamental et invincible de l'homme, parce que le mystère seul répond à ses aspirations, à ses tendances sans limites, à sa soif de l'infini. Voilà pourquoi tous, individus et peuples, s'abaissent, se dégradent et se matérialisent toujours dans la mesure où ils s'éloignent de la Mystique, et la repoussent,

de même qu'ils s'élèvent et grandissent à proportion qu'ils s'en rapprochent et la pratiquent. Quels peuples ont réellement mérité de laisser un nom dans le souvenir de l'histoire et ont eu une action puissante par leurs destinées? Les plus mystiques. L'Inde d'abord qui ne fut jamais qu'une vaste et séculaire école de mystique, l'Asie, la Chaldée, la Perse antique, si mystique par son culte et ses mages, l'Égypte, si profondément mystique aussi dans sa haute antiquité. La Grèce épelle à peine les mystères de l'Orient, dont elle n'a plus l'esprit vivant: aussi n'a-t-elle qu'un faux éclat d'emprunt dû à l'ignorance de notre prétendue reconnaissance et aux préjugés de nos vieux classiques. Rome a perdu jusqu'au sens des mystères; aussi n'est-elle qu'un glaive dans une main sanglante, une apothéose orgiaque de la force brutale. En Occident, voyez comme l'abaissement des caractères et la corruption suivent pas à pas la décadence de la Mystique depuis le XIII^e siècle et sont arrivés jusqu'aux dernières limites du matérialisme le plus abject, en ce siècle où le nom de mystique n'est plus même compris.

MYSTÈRES (CONNAISSANCE DES). *Voy. SCIENCES.* — Après avoir rapporté quelques unes des visions de saint Ignace de Loyola, son historien poursuit ainsi: Peu de temps après, une autre lumière lui découvrit l'ordre que Dieu a tenu dans la création du monde, et les fins que la sagesse éternelle s'est proposées en se communiquant au dehors. Il vit une fois durant la Messe, au moment que le prêtre levait l'Hostie, que le corps et le sang du Fils de Dieu étaient véritablement sous les espèces, et de quelle manière ils y étaient. Un jour qu'il alla visiter l'église de Saint-Paul, à un quart de lieue de la ville, s'étant assis au bord du Cardenero, qui coule dans la plaine de Manrèse, il eut une profonde connaissance de tous les mystères ensemble; et un autre jour qu'il pria à une croix sur le chemin de Barcelone, tout ce qu'on lui avait fait connaître auparavant, lui fut remis devant les yeux dans une si grande clarté, que les vérités de la foi lui semblaient n'avoir rien d'obscur. Aussi en demeura-t-il si éclairé et si convaincu, qu'il disait que, quand elles ne seraient pas écrites dans l'Évangile, il serait prêt à les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang; et que, si les saintes Écritures étaient perdues, il n'y aurait rien de perdu pour lui.

N

NARCISSE. — Eusèbe rapporte qu'une année où la récolte d'huile avait manqué, saint Narcisse, évêque de Jérusalem, fit mettre, la veille de Pâques, dans les lampes de l'église, de l'eau tirée d'un puits voisin, et quand il l'eut bénite, il se trouva, au grand étonnement de tout le monde, que

c'était de l'huile répandant partout un agréable parfum. Le même historien ajoute que l'on conservait encore de son temps de cette huile miraculeuse. Trois scélérats accusèrent saint Narcisse d'un crime atroce que l'histoire ne nomme pas. L'un dit qu'il consentait à périr par le feu, un autre à être

couvert de lèpre, et le troisième à perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas vrai. La vengeance divine ne tarda pas à leur infliger la peine qu'ils avaient eux-mêmes choisie : le premier fut brûlé dans l'incendie de sa maison; le second fut couvert d'une lèpre universelle; le troisième, effrayé par ces exemples, avoua le complot, et il pleura son crime avec des larmes si abondantes qu'il en devint aveugle. En 212, se sentant accablé par la vieillesse, saint Narcisse pensait à se choisir un coadjuteur, lorsqu'il eut une vision. Il entendit pendant la nuit une voix qui lui disait d'aller au-devant d'un évêque nommé Alexandre qui venait visiter les saints lieux et que c'était celui-là que Dieu lui destinait pour successeur. Saint Narcisse fit ce qui lui était ordonné et il l'établit son coadjuteur, du consentement des évêques de la Palestine qui s'assemblèrent à ce sujet.

NARSÈS, — célèbre général de Justinien, auquel la sainte Vierge apparut souvent et particulièrement à la veille des grandes batailles. Mais une des plus grandes grâces qu'elle lui ait jamais faites, fut l'assistance toute spéciale qu'elle daigna lui accorder dans cette célèbre bataille qu'il livra à Totila, dans les plaines de la Toscane, l'an 553. Tandis qu'il était, la veille, occupé à prier et à honorer sa céleste et divine protectrice, Marie se montra à lui, au dire de tous ceux qui étaient avec lui alors; elle lui donna ses instructions, et lui promit qu'elle lui donnerait elle-même, du ciel, le signal du combat et qu'elle aussi en dirigerait invisiblement les opérations. Elle tint parole. Narsès fut si bien inspiré, il commanda ses troupes avec tant d'habileté que l'armée de Totila fut complètement taillée en pièces, et que le prince barbare périt lui-même dans cette défaite. (Paul SAUSSERET. *Appar. et Rével. de la très-sainte Vierge*; EVAGRIUS, lib. IV, cap. 23; NICEPHORUS, lib. VII, cap. 13, etc.)

NATIVITÉ. — Rien d'admirable et de sublime comme les visions de la sœur Anne Catherine Emmerich sur la nativité de Jésus-Christ, recueillies par Clément Brentano dans sa *Vie de la sainte Vierge*. Ne pouvant les reproduire ici à cause de leur longueur, nous en citerons au moins le fragment suivant : « Une lumière, » dit-elle, « environnait la sainte Vierge. Je vis cette lumière devenir de plus en plus éclatante; la lueur de la lampe allumée par Joseph n'était plus visible. Marie, sa large robe sans ceinture étalée autour d'elle, était à genoux sur sa couche, le visage tourné vers l'orient.

Quand vint l'heure de minuit, elle fut ravie en extase. Je la vis élevée de terre à une certaine hauteur. Elle avait les mains croisées sur la poitrine. La splendeur allait croissant autour d'elle; tout semblait ressentir une émotion joyeuse, même les êtres inanimés. Le roc qui formait le sol et les parvis de la grotte étaient comme vivants dans la lumière. Mais bientôt je ne vis plus la voûte; une voie lumineuse, dont l'éclat

augmentait sans cesse, allait de Marie jusqu'au plus haut des cieux. Il y avait là un mouvement merveilleux de gloires célestes, qui, s'approchant de plus en plus, se montrèrent distinctement sous la forme de chœurs angéliques. La sainte Vierge, élevée de terre dans son extase, priait et abaissait ses regards sur son Dieu dont elle était devenue Mère, et qui, faible enfant nouveau-né, était couché sur la terre devant elle. Je vis notre Sauveur comme un petit enfant lumineux, dont l'éclat éclipsait toute la splendeur environnante, couché sur le tapis devant les genoux de la sainte Vierge. Il me semblait qu'il était tout petit et grandissait sous mes yeux; mais tout cela n'était que le rayonnement d'une lumière tellement éblouissante que je ne puis dire comment j'ai pu la voir. La sainte Vierge resta encore quelque temps dans son extase. Puis je la vis mettre un linge sur l'enfant, mais elle ne le toucha pas et ne le prit pas encore dans ses bras. Après un certain intervalle, je vis l'enfant Jésus se mouvoir et je l'entendis pleurer; ce fut alors que Marie sembla reprendre l'usage de ses sens. Elle prit l'enfant, l'enveloppa dans le linge dont elle l'avait recouvert et le tint dans ses bras contre sa poitrine. Elle s'assit ensuite, s'enveloppa tout entière avec l'enfant dans son voile, et je crois qu'elle l'allaita. Je vis alors autour d'elle des anges, sous forme humaine, se prosterner devant le nouveau-né et l'adorer.

...Je vis en beaucoup de lieux, jusque dans les pays les plus éloignés, une joie inaccoutumée et un mouvement extraordinaire pendant cette nuit. Je vis les cœurs de beaucoup d'hommes de bien animés d'un désir joyeux, et ceux des méchants pleins d'angoisse et de trouble. Je vis beaucoup d'animaux faire éclater leur allégresse par leurs mouvements, des fleurs relever leur tête, des plantes et des arbres reprendre comme une nouvelle vie et répandre au loin des parfums. Je vis aussi des sources jaillir de terre.

...La sœur vit dans la nuit de la Nativité beaucoup de choses touchant la détermination précise du temps de la naissance du Christ; mais son état de maladie et les visites qu'on lui fit le jour suivant, qui était la fête de sa patronne, sainte Catherine, lui en firent beaucoup oublier. Cependant, peu de temps après, se trouvant en état d'extase, elle communiqua quelques fragments de ses visions, où il est à remarquer qu'elle voyait toujours les nombres écrits en chiffres romains, et qu'elle avait souvent de la peine à les lire; mais elle les expliquait en répétant le nom des lettres dans l'ordre où elle les voyait ou en les traçant avec ses doigts. Cette fois pourtant elle dit les chiffres. Vous pouvez les lire, dit-elle; voyez, c'est marqué là. Jésus-Christ est né avant que l'an 3997 du monde fût accompli; on a oublié postérieurement les quatre années, moins quelque chose, écoulées depuis sa naissance jusqu'à la fin de l'an 4,000; puis ensuite on

a fait commencer notre nouvelle ère quatre ans plus tard. Jésus-Christ 'est donc né près de huit ans avant notre ère vulgaire. »

NÉVOLON. — Un jour qu'un mendiant demandait l'aumône au bienheureux Névolon, artisan de Faënza, celui-ci dit à sa femme de lui donner un pain. *Il n'y en a plus dans l'armoire*, lui répondit-elle. Comme il insistait, elle lui fit de nouveau la même réponse. *Au nom du Seigneur*, lui dit-il, *allez donner l'aumône à ce pauvre*. Frappée de ces paroles, elle ouvre l'armoire, et quel ne fut pas son étonnement d'y trouver une grande quantité de pains ! Ce prodige fit sur elle une grande impression. Névolon mourut à Faënza le 27 juillet 1280, et l'on assure qu'aussitôt qu'il eût expiré, les cloches de l'église où il allait habituellement prier sonnèrent d'elles-mêmes pour annoncer son trépas. Surpris de cette merveille, le pasteur se rendit avec plusieurs personnes à la petite maison où logeait le serviteur de Dieu. On lui érigea dans l'église un tombeau de marbre où il s'opéra plusieurs miracles.

NICOLAS (Saint), évêque de Myre, en Lycie, mort en 342. — Une nuit Notre-Seigneur et sa sainte Mère lui apparurent. Le Sauveur lui mit en main un livre d'Évangiles enrichi d'or et de pierreries ; et Marie le revêtit du manteau épiscopal appelé pallium. C'était une révélation de ce qui l'attendait. En effet peu de jours après il fut miraculeusement nommé évêque de Myre. Plus tard, le droit de porter la mitre et le pallium lui ayant été retiré, Marie lui apparut avec deux anges, dont l'un lui remit la mitre sur la tête et l'autre le pallium sur les épaules. La vénération des Napolitains pour saint Nicolas était si grande, que trois marchands s'embarquèrent pour aller chercher sur la côte de Lycie les restes précieux de ce saint évêque de Myre ; ils les apportèrent à Bari le 9 mai 1087 et l'archevêque les déposa dans l'église de Saint-Étienne. Trente personnes affligées des maladies les plus graves furent guéries à l'instant même, pour s'en être approchées avec foi et dévotion.

NICOLAS DE TOLENTINO (Saint), ermite de Saint-Augustin, né en 1239 et mort en 1310. — Après 70 ans d'une sainte vie, il entendait chaque nuit les chants des anges dans le ciel qui l'enivraient tellement, qu'il ne savait plus comment vaincre son impatience de mourir. On lit dans la bulle même de sa canonisation, publiée par le Pape Eugène IV, qu'étant tombé malade et se trouvant en proie à une fièvre violente, la sainte Vierge lui apparut et lui dit de prendre du pain frais, de le tremper dans l'eau et d'en manger un peu, lui promettant que cet aliment le guérirait. Nicolas obéit ; il guérit ; et avec le reste du pain auquel il devait sa guérison il rendit la santé à un grand nombre de malades. De là vient, dit-on, la coutume qu'ont les Pères Augustins de bénir des pains à la fête de ce saint, et de les distribuer au peuple. Quand saint Nicolas de Tolentin fut sur le point de mourir, Jésus-

Christ vint le visiter. Ce Roi du ciel lui apparut appuyé sur sa sainte Mère et sur saint Augustin, et, d'une voix pleine de bonté et d'amabilité, il dit au moribond : *Fidèle et bon serviteur, viens dans la joie de ton Dieu*. A ces mots, l'âme du juste brisa ses liens mortels et s'envola dans la terre de véritable liberté. (*Appar. et révé. de la très-sainte Vierge*, par M. Paul SAUSSERET.)

NICOLAS DE FLUE (Le bienheureux), — solitaire en Suisse, né en 1417, nous offre dans sa vie la preuve la plus extraordinaire et la mieux authentiquement constatée du degré auquel peut s'élever la puissance surnaturelle du jeûne (*Voy. JEUNE, ABSTINENCE*) dans les saints nourris seulement du pain eucharistique. Il n'avait encore que seize ans lorsque traversant un jour la vallée pittoresque, arrosée par le Melch, il aperçut sur une éminence voisine une tour d'une structure singulière, qui s'éleva de terre et disparut dans les cieux. Cette vision lui fit prendre la résolution de se vouer plus tard à la vie érémitique dans quelque solitude ; car il ne doutait pas que cette tour qui s'était perdue dans les cieux ne signifiat que l'édifice de sa perfection devait ainsi s'élever dans le sein de Dieu. Une autre fois, se trouvant seul dans ses prairies au fond de la vallée, il lui sembla entendre une voix qui lui disait de mettre toute sa confiance dans le Seigneur, de n'avoir aucune inquiétude sur son avenir, et que celui qui prend soin des petits oiseaux aurait aussi soin de lui. Cette vision le décida à mettre à exécution le vœu qu'il avait fait en conséquence de la première vision qu'il avait eue à l'âge de seize ans et que nous avons rapportée plus haut. Un jour qu'il gardait son troupeau à la campagne, il lui sembla voir un lis magnifique, qui, sortant de sa bouche, s'élevait jusqu'aux nues, puis retombant sur la terre était dévoré par un cheval. Il crut comprendre, par cette vision, que la contemplation des choses célestes était trop souvent absorbée chez lui par les soins terrestres.

Le bienheureux Nicolas de Flue vécut pendant près de vingt et un ans, sans prendre d'autre nourriture que la sainte Eucharistie, qu'il recevait une fois par mois. Une existence aussi extraordinaire mit en rumeur toute la contrée, et beaucoup refusaient d'y croire, prétendant qu'on lui portait secrètement à manger. Pour s'assurer de ce qu'il en était, les autorités civiles et ecclésiastiques firent placer, tout autour de sa cellule et sur sa porte même, des gardes qui firent pendant plusieurs jours une surveillance exacte, et qui certifièrent ensuite qu'il n'avait pris aucune nourriture pendant qu'ils l'avaient surveillé. L'évêque de Constance, voulant s'assurer mieux encore d'un fait qui paraissait incroyable, envoya sur les lieux son suffragant, l'évêque d'Ascalon, avec ordre de ne rien négliger pour acquérir une certitude complète sur la vérité des rapports qu'on lui avait adressés, et pour démasquer l'hypocrisie, en cas qu'elle existât.

L'évêque d'Ascalon s'étant rendu à Saxein, bénit la chapelle, puis, étant entré dans la cellule de Nicolas, il lui demanda quelle était la première vertu du Chrétien : « C'est l'obéissance, » répondit le pieux solitaire. « Eh bien ! » reprit le prélat, « voici un morceau de pain et un peu de vin que je vous ordonne au nom de cette obéissance de manger et de boire en ma présence. » Nicolas se mit en devoir de faire ce qui lui était prescrit; mais à peine eut-il avalé un peu de l'un et de l'autre qu'il lui survint une si forte douleur d'estomac que l'on crut qu'il allait mourir. L'évêque, étonné et confus, lui fit des excuses, déclarant qu'il n'avait agi de la sorte que par ordre de son supérieur, et la pièce suivante fut consignée dans les archives de Saxein.

« Nous faisons savoir à tous les Chrétiens que, l'an 1417, naquit dans la paroisse de Saxein... Nicolas de Flue, qui fut élevé dans la même paroisse et qui l'habita jusqu'au moment où il quitta son père, son frère, sa femme et ses enfants pour se retirer dans une solitude appelée Rauffl, dans laquelle il s'est conservé avec l'aide de Dieu et sans prendre aucune nourriture, depuis dix-huit ans, y étant encore et jouissant, au moment où ceci est écrit, de toutes ses facultés, menant une vie fort sainte; de quoi nous nous rendons tous garants et l'affirmons en toute vérité, pour en avoir été nous-mêmes témoins.... »

Dès lors, la vénération qu'on lui portait fut encore augmentée et les fidèles venaient en foule demander des conseils au bienheureux Nicolas et se recommander à ses prières. Dieu le favorisa du don de prophétie : plus d'une fois il avertit le peuple de se tenir en garde contre la séduction des nouveautés religieuses, et le prévint de maux que la défection de quelques prêtres apostats causerait à la religion, désignant par là Luther et Zwingli dont l'hérésie devait arracher à l'unité catholique plusieurs cantons suisses. Ses prières étaient souvent exaucées d'une manière miraculeuse. Ainsi, le feu ayant pris dans un bourg du voisinage, l'incendie, favorisé par un vent violent, menaçait de réduire tout en cendres, lorsque Nicolas, étant accouru, l'éteignit en faisant le signe de la croix sur les maisons en flammes.

NIERKLUTSCH (*Crescentia*),—stigmatisée à Méran dans le Tyrol, dont fait mention le livre si remarquable publié par la société *Foi et lumières* de Nancy, et intitulé : *Considérations sur les rapports actuels de la science et de la croyance*.

NOLASQUE (Saint Pierre),—fondateur de l'ordre de la Merci pour la Rédemption des captifs. — Voy. sur ses visions, relativement à la fondation de cet ordre, l'article **JACQUES I^{er}**, roi d'Aragon.

NOMBRES. — La Mystique, considérant la création tout entière comme un immense symbolisme du monde invisible et divin, ainsi que le proclame d'ailleurs formellement saint Paul (*Rom.* 1, 20), voit dans les

nombres, qui en résument toutes les lois et tous les êtres, une valeur et une signification mystique que reconnaissent Isidore (*Origines*, lib. III *Mathemat.*), saint Augustin et tous les Pères. « Si quelqu'un s'imagine, » dit Cottelier (*t. I* 3, 30, note 32) « que la science de la valeur mystique des nombres est une puérilité, qu'il consulte saint Augustin (lib. II *De doctrina Christiana*, cap. 16), et il verra de quelle importance est cette science pour l'intelligence des livres saints. »

Le mot nombre, *numerus*, vint de *numen*, divinité, parce que de l'unité ou Dieu, découlent tous les nombres. Dieu, *numen*, est le principe de tous les nombres; mais il n'en fait pas partie. « Il a tout disposé dans le nombre, le poids et la mesure, » dit la *Sagesse* (XI, 24); mais lui-même ne saurait tomber sous le nombre. Il est l'unité absolue et infinie, *omnia complicans, omnia explicans*. « Celui, » dit l'*Imitation*, « qui trouve tout dans l'unité, qui rapporte tout à l'unité, et qui voit tout dans l'unité, peut avoir le cœur stable et demeurer en paix avec Dieu. » (*Liv.* I, ch. 3.)

Dieu est l'unité ternaire ou personnalisée. « Si l'on cherche l'unité ternaire, » dit saint Augustin, « rien n'est plus facile de s'égarer, rien de plus difficile à découvrir, rien de plus avantageux à connaître. » (*Lib. De Trinitat.*, cap. 3.) Le nombre trois, le premier des impairs, est appelé *sacré* et *divin*, parce qu'il renferme tous les mystères. On l'appelle aussi nombre *de perfection*. « C'est, » dit Photius, « par ce nombre que l'unité entre en action et en expansion : » *Medietas ac proportio quibus unitas in actum atque exporrectionem procedit.* (*Biblioth.*, cap. 187, *Nicomach.*) « Celui-là ne connaît pas l'unité, qui ne conçoit pas la Trinité de l'unité, » dit le cardinal Cusa. (*De docta ignorantia*, lib. I, cap. 20.) C'est sous ce nombre que la Divinité se manifeste à l'homme. « Le nombre ternaire, » dit saint Augustin, « insinue l'idée du Père créateur, du Fils et du Saint-Esprit. » (*Serm.* 253, t. V, p. 1043.)

Ne voulant pas entrer ici dans plus de développements sur la valeur mystique des nombres, nous renvoyons le lecteur curieux de poursuivre cette étude à deux excellents articles insérés dans le tome V de l'*Institut catholique* (juin et août 1844), intitulés : *Observations sur la valeur mystique des nombres*, et signés A. F.; nous renvoyons surtout à l'ouvrage si profond et si remarquable de M. Etchegoyen, ayant pour titre : *De l'unité ou aperçus philosophiques sur l'identité des principes de la science mathématique, de la grammaire générale et de la religion chrétienne*. (3 vol. in-8° et un supplément.)

NOTRE-DAME. — Les innombrables sanctuaires consacrés sous ce titre à la Mère de Dieu sont, pour la plupart, justement célèbres par les miracles sans nombre qui s'y sont opérés. On peut en voir un exemple par ce que nous avons déjà dit de Notre-Dame de Lorette et de Notre-Dame du Laus. Voy. **LORETTE** et **LAUS**.

L'origine de beaucoup de ces sanctuaires est due à des apparitions de la sainte Vierge ou de Notre-Seigneur, à des visions ou révélations miraculeuses. A l'article JEAN DE LA BEAUME nous en avons vu un exemple pour Notre-Dame de Grâce du mont Vardaille. Dans son beau livre des *Apparitions et révélations de la sainte Vierge depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours*, M. Paul Sausseret en cite encore de très-curieux exemples pour Notre-Dame de Guérison ou Guérison près de Tarbes en Bigorre, ainsi nommée à cause des innombrables guérisons miraculeuses qui s'y opérèrent; et pour Notre-Dame de Lumière, non loin de Lisbonne. (T. II, p. 129-139.) Nous pourrions en citer beaucoup d'autres.

Quant à recueillir et à rapporter tous les miracles dont ces sanctuaires ont été la source ou le témoin, il nous faudrait pour cela des milliers de volumes. L'histoire de la plupart attend d'ailleurs encore un historien érudit, impartial et savant, qui sépare les faits miraculeux véritablement authentiques des légendes que la foi populaire y a trop souvent mêlées; et dans le doute nous préférons un silence prudent à une assertion seulement douteuse. Plus les faits ont un caractère surnaturel, et plus la critique doit être rigoureusement scrupuleuse.

NOURRITURE. Voy. ABSTINENCE.

NUGNEZ. — Deux hommes de ce nom durent à des apparitions de la sainte Vierge leur entrée dans la Société de Jésus qu'ils illustrèrent plus tard par leur sainteté. Le premier est Jean Nugnez. Un jour la Reine du ciel lui apparut avec un prêtre que Nugnez n'avait jamais vu des yeux du corps, mais que précédemment il avait vu dans un songe évidemment surnaturel; et elle lui commanda d'aller trouver ce prêtre dans la ville de Coïmbre, où il était alors, et de faire de

point en point ce qu'il lui prescrirait. Jean Nugnez obéit; il se rendit à Coïmbre, et à peine y fut-il arrivé, qu'il rencontra, dans les rues, le P. Lefèvre, Jésuite. Il le reconnut sur-le-champ pour le prêtre qu'il avait vu en songe et dans une apparition. A cette vue, il ne douta plus de la volonté de Dieu; il raconta au P. Lefèvre toutes ces particularités, se mit sous sa direction, et entra dans la Compagnie, où il passa quelques années en bon soldat de Jésus-Christ. Après quoi le Roi du ciel l'appela pour lui donner la couronne impérissable.

Un autre Nugnez, de l'illustre maison des Gusmans, fut, à la même époque, gagné à la Société de Saint-Ignace de Loyola par le même P. Lefèvre. Et ce fut encore la sainte Vierge qui procura cette conquête à la Compagnie naissante. Car, comme ce Nugnez réfléchissait lui-même au genre de vie qu'il embrasserait, et comme il ne savait trop à quel parti s'arrêter, la sainte Vierge lui apparut accompagnée de Pierre Lefèvre et de François Strada, grand prédicateur du même ordre, et elle lui parla en ces termes : *Te sens-tu le courage de servir Jésus-Christ mon Fils jusqu'à succomber sous le poids écrasant du travail?* Nugnez ayant répondu affirmativement : *Attache-toi donc*, lui dit Marie, *aux deux personnages que tu vois.* A quelque temps de là, Nugnez rencontra les deux Pères qui lui étaient inconnus; et les ayant abordés, le P. Lefèvre lui adressa la même question que lui avait faite la sainte Vierge. Dès lors Nugnez ne douta plus que la Mère de Dieu ne lui eût amené ces deux prêtres pour qu'il se joignît à eux; et c'est ce qu'il fit soudain. (PAUL SAUSSERET., *App. et révé. de la très-sainte Vierge*, t. II, p. 145-146; NICOLAUS GODIGNUS, *in Vita superioris Nugnezii.*)



OBEISSANCE. — L'histoire de la vie des saints est remplie de miracles produits par la sublime vertu de l'obéissance. Nous en rapporterons quelques-uns tirés des exemples les plus connus. Saint Jean le Nain, anachorète de Sceté, au IV^e siècle, s'étant placé sous la conduite d'un saint solitaire, celui-ci lui ordonna de planter sur un terrain sec le bâton qu'il portait, et de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il produisît du fruit. Jean obéit, et au bout de trois ans, le bâton prit racine et produisit du fruit. Son maître, l'ayant cueilli, le porta à l'église et dit aux frères : « Prenez et mangez le fruit de l'obéissance. » Saint Benoît, voyant le jeune Placide se noyer dans un lac, commanda à saint Maur, son disciple, de courir vite pour le sauver; il obéit, et les eaux s'affermissant sous ses pas, Placide fut retiré vivant.

Nous en trouvons, entre mille, un autre exemple dans la vie de sainte Zite, servante à

Lucques. Il faisait un temps d'orage, et la pluie tombait par torrents; certain jour, quand les jeunes maîtres de Zite, plus légers que sages, voulant montrer à une dame qui se trouvait au logis jusqu'où allait la promptitude de son obéissance, lui donnèrent un ordre qui l'obligeait de traverser à l'instant une partie de la ville. Zite part sans hésiter et revient quelque temps après; l'averse tombait encore. Quel ne fut pas l'étonnement! la sainte n'était pas mouillée. La pluie avait formé comme un berceau au-dessus d'elle. Dieu avait permis un miracle pour montrer combien la vertu de l'obéissance est précieuse devant lui.

Nous avons montré jusqu'où peut aller cette vertu par l'exemple d'un religieux mort par obéissance. *Voy. MORT.*

ODDIN BAROTTO (Le bienheureux), — curé et prévôt de Fossano en Piémont, se chargea de faire construire une magnifique

église, et Dieu montra par des prodiges que ce dévouement de son serviteur lui était agréable. Une charrette traînée par des bœufs et chargée d'une poutre très-pesante, destinée au nouvel édifice, s'engagea si profondément dans un marais, qu'il fut impossible de l'en tirer. On vint annoncer cet accident au bienheureux qui, s'étant transporté sur le lieu, fit dételier les bœufs, et, prenant le timon de la charrette, dit : *Au nom de Dieu et de saint Juvénal sortons d'ici.* Aussitôt la charrette se met à rouler d'elle-même et parvient sans obstacle à l'endroit où la poutre devait être déposée. Peu de temps après un maçon, qui travaillait au haut de la tour, tombe sur le pavé. Oddin se rend auprès de ce malheureux qui était sans mouvement et peut-être sans vie, le prend par la main et lui dit : *Levez-vous et retournez à votre travail.* Le maçon se lève sans aucun mal et se remet aussitôt à son ouvrage. Le bienheureux Oddin Barotto mourut le 7 juillet 1400.

ODEURS MYSTIQUES. — Les apparitions de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des anges et des saints, se sont très-souvent manifestées par des parfums célestes, dont l'odeur délicieuse accompagne longtemps ceux auxquels ils sont apparus. Mais nulle part peut-être ce phénomène ne se produisit d'une manière plus constante, plus publique et plus éclatante qu'à Notre-Dame du Laus, (*Voy. LAUS*) avec les apparitions de la Reine des cieux, et dans Benoîte Rencurel à qui elle apparaissait. C'est ce que M. l'abbé Pron constate en ces termes, dans sa touchante *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus, tirée des archives du vénérable sanctuaire.* « On n'oserait croire, » dit-il, « si le prodige n'était certain, que la sainte Vierge ait embaumé de ses propres parfums les pécheurs réunis dans son sanctuaire du Laus, lorsqu'elle y descendait. Ses avertissements leur étaient transmis par un intermédiaire; mais l'émanation de ses parfums leur arrivait directement, en sorte qu'ils respiraient réellement quelque chose d'elle. Cette ineffable bonté de Marie ne laisse place qu'à la reconnaissance et à l'admiration : le doute n'est pas permis. Les quatre écrivains qui ont parlé des merveilles du Laus sont unanimes sur celle-ci. Ils ont respiré ces divines odeurs, et ils en parlent comme d'un fait public; *une infinité de personnes peuvent en rendre témoignage.* Ils en parlent même à des hommes qui eussent été heureux de pouvoir les contredire, comme lorsque l'abbé Peythieu l'écrivit dans son mémoire à Mgr de Genlis qui, pendant plus de quarante ans, a cherché un prétexte plausible pour abolir le pèlerinage.

Aussi l'embaras de l'histoire n'est-il pas de faire adopter le fait admirable : il est connu; mais d'en rendre compte. On ne sait à quoi comparer ces odeurs; on ne trouve pas de termes pour peindre le bonheur qu'elles font éprouver. *Je ne vous saurais exprimer,* écrit à l'archevêque le saint prêtre que nous avons nommé, *les bonnes odeurs*

qu'une infinité de personnes ont ressenties dans la sainte chapelle, avant ou après que la très-digne Mère de Dieu a paru à Benoîte, dès le commencement de la dévotion : ces odeurs n'ont aucun rapport avec les parfums et les fleurs de la nature.

M. Bermond, médecin de Barcelonnette, a amené ici deux de ses enfants pour rendre grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge de leur guérison, et les offrir à la Majesté divine. Entrant dans l'église, il fut tellement embaumé de ces célestes odeurs, qu'il s'imaginait que nous tenions des parfums dans la sainte chapelle, et voulut voir partout s'il n'y avait pas quelque baume ou drogue aromatique. Après avoir tout considéré, il dit : Cette odeur n'a aucun rapport avec les odeurs de la terre. Et il s'en alla les larmes aux yeux.

M. Rochas, avocat au parlement de Grenoble, qui a eu le bonheur de sentir ces parfums, n'en parle qu'avec admiration, dit le docteur Gaillard; il avoue ingénument qu'il ne saurait les décrire, tant ils sont suaves, et que tout ce qu'il peut faire est d'en rendre grâces à Dieu.

En 1690, la veille de l'Annonciation de la sainte Vierge, par conséquent un jour de concours, « l'église fut tellement embaumée, poursuit Pierre Gaillard, que chacun en fut charmé; tous en rendirent grâce à Jésus et à Marie, et s'en retournèrent bien consolés. » « On observe que, dans ce mois de mars jusqu'au milieu de mai, il n'y a pas de semaines que l'église n'ait été embaumée. »

Écoutez M. Grimaud : *Ecrivant un jour des Messes votives au-devant de ladite chapelle, je sentis une odeur si suave, pendant un demi-quart d'heure, que de ma vie je n'ai rien senti de pareil qui me causa une satisfaction si grande que j'étais hors de moi-même.*

L'église était embaumée la première fois que M. du Saix, gouverneur de Gap, y entra. Il éprouva un tel saisissement, qu'on n'est plus étonné, ni de la confiance avec laquelle il demande la santé, ni de la résignation qu'il montra lorsque la bergère lui répondit que la santé ne lui serait pas rendue.

Enfin la statue de marbre, occupant le sanctuaire et que Pie IX vient de couronner par la main de son délégué, Mgr Jean-Iréné Depéry, évêque de Gap, est elle-même un hommage éclatant offert aux fragrances de la Vierge Immaculée, comme le prouve l'inscription incrustée dans la paroi extérieure de la Sainte-Chapelle, du côté de la sacristie. Il y avait alors cinquante-deux ans que le miracle se reproduisait par intervalles.

Ces odeurs étaient quelquefois si intenses qu'elles se répandaient de la chapelle au dehors, et parfumaient tout le vallon. Un prêtre de Gap, qui demandait aussi un miracle pour croire à ceux qu'il n'avait pas vus, car il s'en faut que le clergé se soit montré crédule, était sur le chemin du Laus avec quatre compagnons de route : à peine furent-ils arrivés au commencement de la

descente d'où l'on aperçoit l'église, qu'ils sentirent tout à coup un doux parfum. A mesure qu'ils marchaient, le parfum devenait plus vif et les remplissait d'une joie singulière. Lorsqu'ils furent près de l'église, c'était de l'ivresse; *ils ne se voyaient presque plus*. Le prêtre dit à ses compagnons : *Je voudrais un miracle; celui-là me suffit, je n'en demande pas d'autres*.

Voici comment le vicaire général de Gap s'exprime sur ces effluves du ciel : *Les odeurs de Marie sont si suaves, si délicieuses, et d'une si grande consolation, que celui qui les sent croit déjà jouir des avant-goûts du ciel. A mesure qu'elles frappent l'odorat, elles enlèvent l'âme et toutes ses puissances, et remplissent le cœur de joie : les parfums des fleurs sont comme rien en comparaison de ceux-ci. Si les hommes experts dans la distillation des plantes aromatiques et la préparation des baumes respiraient ceux du Laus, ils en seraient pâmés de consolation. Ils ne sauraient ni les connaître ni en parler, parce qu'ils sont des écoulements de la Divinité*. Puis, s'élevant à de hautes considérations, il poursuit : *L'odeur en Dieu est sa nature divine, l'illustre témoignage des grâces, des miséricordes et des faveurs singulières qu'il répand sur les créatures dans le ciel et sur la terre*.

Benoîte, qui respirait à leur source les suaves parfums de la rose mystique, et dont les sens, épurés par le travail de la sainteté, étaient plus exquis, en était toute transformée. Chaque fois qu'elle revenait d'auprès de sa tendre Mère, son visage paraissait lumineux, et son âme était tellement enivrée de consolations, que, semblable aux bienheureux, elle ne pouvait ni boire, ni manger, ni dormir... Ses vêtements étaient aussi tout imprégnés de la bonne odeur et la conservaient pendant plusieurs jours. A ces signes, on connaissait qu'elle avait vu la sainte Vierge : ainsi l'abeille, chargée des parfums et de la poudre d'or du lis, laisse deviner qu'elle sort du sein de la reine des fleurs.

Les bonnes odeurs étaient donc pour la foule, qui ne voyait pas la Mère de Dieu, une preuve d'autant plus sensible de sa présence, que ces odeurs paraissaient être moins une grâce particulière qu'un attribut de la nature céleste de Marie; en sorte qu'il eût fallu un acte de sa puissance pour les retenir. Les anges répandaient aussi de bonnes odeurs, mais beaucoup moins vives que celles de leur Reine. Elles produisaient du reste le même effet sur leur sœur Benoîte. Quant aux parfums qui s'exhalaient de la personne sacrée de Notre-Seigneur, car il lui est apparu plusieurs fois, ils surpassaient de beaucoup tout ce qu'elle avait éprouvé en ce genre.

D'après les observations de l'heureuse créature, toutes conformes d'ailleurs à l'enseignement des mystiques sur cette matière, on peut conclure que Dieu, source des bonnes odeurs, les répand avec abondance sur toute la cour céleste, comme un élément

de bonheur; et qu'il en varie le degré et la nature, pour les diverses fleurs du paradis, avec une sagesse dont les fleurs de la terre nous donnent une idée. Ainsi, la hiérarchie angélique se distinguerait tout aussi bien par les parfums que par la lumière et les autres éléments plus ou moins connus de la félicité. Benoîte a remarqué, en effet, que tel ange embaumait plus fortement ou différemment qu'un autre. Nous ne doutons pas qu'il n'en soit de même des âmes bienheureuses, puisque plusieurs ont déjà donné des marques de ce privilège sur la terre. Si nous en parlons, c'est que Benoîte est du nombre de ces élites de la sainteté, et qu'elle mêla ses parfums aux bonnes odeurs du Laus.

Un auteur allemand, qui a consacré son vaste génie et des études profondes sur l'anatomie, à saisir dans le corps humain les divers phénomènes de la sainteté, Görres explique ainsi celui des odeurs; nous le suivons sans nous astreindre à une exactitude rigoureuse, puisque nous avons, nous aussi, curieusement étudié l'anatomie.

C'est l'âme, ou le principe vital résidant dans le cerveau, et le plexus solaire siégeant dans les entrailles qui forment le corps, aidés de la force plastique répandue avec la vie dans tous les organes. Lors donc que la Mystique transporte le principe vital dans sa source, il est évident que l'organisme tout entier doit en éprouver une profonde modification.

Le nouveau corps qui se forme ainsi, sous l'action transcendante de la grâce, est bien supérieur à celui que nous avons dans l'état ordinaire. Il éprouve une transformation analogue à celle qu'on remarque dans certains insectes. La chenille qui se traîne péniblement sur la terre, après s'être enfermée quelque temps comme chrysalide dans sa prison, en sort sous la forme de papillon brillant, et va chercher sur les fleurs le miel qui est devenu désormais sa nourriture. Dès que l'âme, après le travail mystérieux de la pénitence, prend son essor vers le ciel, elle emporte avec elle le corps, devenu plus souple et plus léger, dans une sphère où le miel des vertus, joint à la manne eucharistique, étant devenu sa nourriture, transforme profondément la vie de l'un et de l'autre. Les diverses fonctions vitales se succèdent dans un ordre différent, de nouvelles lois s'établissent; et le mélange des éléments qui entrent dans la composition du corps s'accomplit sur d'autres bases. Il en résulte un changement profond dans le composé tout entier : les matériaux qu'il s'assimile sont plus fins et plus déliés; le corps devient plus aérien, plus fort et plus calme. Cette transformation s'annonce ordinairement par la bonne odeur que le corps exhale. La mauvaise odeur est communément un signe d'affection malade : il est donc naturel que cette rénovation surnaturelle de la vie entière s'annonce par un phénomène opposé.

Ici M. l'abbé Pron cite plusieurs faits que

nous allons reproduire nous-mêmes, et que pour cette raison nous omettons ici. Puis il poursuit : « Tout parfum se rattache à une huile volatile qui en est le véhicule. Il n'est donc pas étonnant que, bien souvent, après la mort, il se forme dans le corps des saints une huile de ce genre, qui parfois dissout les chairs et baigne les os. Lorsqu'on ouvrit la tombe du bienheureux Félix de Cantalice, quelque temps après sa mort, on trouva dans le cercueil de plomb qui contenait son corps, une grande quantité d'une liqueur odorante, dans laquelle les médecins remarquèrent beaucoup de propriétés. Toutes les parties molles du corps du bienheureux Ange s'étaient dissoutes en une huile de cette sorte, lorsqu'on le leva d'Oxford.

La mort avait trouvé une prédisposition à la formation de cette huile mystérieuse dans le corps des saints; ce qui suppose que cette disposition pouvait exister et produire ses effets pendant la vie. De nombreux exemples le prouvent : *Voyez, ma sœur*, disait sainte Lutgarde à l'une de ses amies, *comme Dieu en agit avec moi; il fait couler de mes doigts, comme de l'huile, la plénitude de ses grâces*. En disant cela, elle faisait voir ses mains qui, pendant l'oraison, s'étaient couvertes d'un liquide onctueux et odorant. C'est ainsi que le sein de Christine l'Admirable, pendant sa captivité, se remplissait d'huile, avec laquelle elle frotta ses plaies et les guérit. La sainte Ecriture indique la source de cette huile admirable en nommant Jésus-Christ *oleum effusum nomen tuum*. (*Cant.* 1, 2.)

Après cela, et lorsque les mortifications, les stigmates, les extases, les affreuses souffrances de Benoîte auront donné une idée de sa sainteté, on comprendra que cette sainteté fut trop belle pour réjouir le ciel tout seul, et qu'elle put embaumer la terre de ses odeurs sensibles. Tout ce qui appartenait à la sainte était parfumé; sa bure, son voile, sa main, son haleine, tout ce qu'elle touchait, et l'air qu'elle traversait. Lorsqu'elle parlait, le souffle de ses lèvres prévenait délicieusement l'odorat avant d'aller remuer le cœur. *On se trouvait si bien auprès d'elle, qu'on n'eût jamais voulu la quitter*. On remarque aussi : *que des fois, plus que d'autres, selon l'amour qu'elle a pour Dieu, ses bonnes odeurs sont si délicieuses, qu'elles enlèvent tous ceux qui l'écourent*. Les fragrances émanations avaient donc un flux réglé sur celui de l'amour; l'amour était donc le foyer intérieur qui volatilisait les aromes de son cœur pur; plus le foyer était ardent, plus il dégagait de parfums. Comme sainte Liduine, lorsque son cœur avait été échauffé par une communion, une extase, une vision, elle enivrait tous ceux qui l'approchaient. Celui qui rapporte ces choses ajoute : *Une infinité de personnes peuvent en rendre témoignage*.

Si donc Benoîte ne porte pas l'or et les perles de la Souveraine qu'elle représente, à la place, elle répand de célestes parfums. Ce signe de sa mission n'est pas moins con-

cluant que la pénétration de son regard dans les ténèbres des consciences. Ses parfums, ceux de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des anges, composent ce que la tradition a nommé les *bonnes odeurs du Laus* : mot magique, dont le charme dure encore. Les enfants ont hérité de l'enthousiasme de leurs pères, qui couraient, semblables aux compagnes de l'Épouse des *Cantiques*, à l'odeur des onguents du ciel.

L'article qui précède le dit admirablement : *L'odeur en Dieu, en son essence divine elle-même se volatilissant par le feu de l'amour pour s'exhaler et se dilater en parfums célestes aussi dans les saints*. C'est pourquoi nous retrouvons en eux aussi ces odeurs mystiques, expression extérieure de la pureté, de la sainteté et de la charité. Des faits aussi innombrables qu'irrécusables témoignent de ce phénomène extraordinaire. Görres a rassemblé les suivants dans sa *Mystique*, où il s'exprime ainsi :

« Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est en odeur de sainteté, cette expression n'est pas seulement une figure, mais elle est fondée sur l'expérience. La chambre de la bienheureuse Liduine était au témoignage de Thomas de Kempis, remplie d'un parfum délicieux qu'exhalait sa personne, et qui faisait croire à tous ceux qui entraient qu'elle avait sur elle quelque aromate. Plusieurs personnes pieuses, attirées par ce parfum et voulant en jouir davantage, approchaient leur visage de la poitrine de la malade, qui semblait être devenue comme une cassette où le Seigneur avait déposé ses plus précieux aromes. Cette bonne odeur devenait plus sensible lorsque Liduine avait reçu la visite de Notre-Seigneur ou de son ange, ou lorsqu'elle avait eu quelque vision qui l'avait transportée au ciel. Elle était sensible non-seulement à l'odorat, mais encore au goût, et elle laissait sur la langue et au palais la même sensation que l'on éprouve après avoir mâché de la canelle. Ce parfum se faisait aussi remarquer particulièrement sur celle de ses mains que son ange avait prise pour la conduire aux joies célestes. Chez d'autres, cette bonne odeur se manifestait lorsqu'ils célébraient les saints mystères. Ainsi, lorsque le bienheureux Venturini de Bergame disait la Messe, le peuple cherchait à approcher le plus près possible de l'autel, pour sentir le parfum qu'il exhalait. Chez saint Dominique, c'était à la main que se manifestait ce phénomène, que remarquaient toujours ceux qui venaient la lui baiser. Il se produisait chez saint François de Paul d'une manière plus sensible encore lorsqu'il avait achevé ses jeûnes de trois, de huit ou de quarante jours, accompagnés de veilles et de fréquentes disciplines. Chez la bienheureuse Hélène et chez Marie Villana, c'était lorsqu'elles allaient à la communion.

Quelquefois c'est pendant la maladie que s'exhale cette bonne odeur. Il en était ainsi de la bienheureuse Ida de Louvain. Bien plus, le pus que rendait le bienheureux

Didée exhalait un parfum délicieux. Celui-ci se communiqua quelquefois aux vêtements des saints ou aux objets qu'ils ont touchés. Il en fut ainsi de sainte Colette, de sainte Humiliane, de la bienheureuse Dominique de Paradis, de Marie Victoire de Gènes. Après la mort de sainte Thérèse, la sœur Marie, sentant une odeur agréable, voulut chercher d'où elle pouvait venir, et elle trouva que c'était d'une feuille de papier écrite de la main de la sainte. Une salière qu'on lui avait apportée sur son lit et sur laquelle elle avait laissé l'empreinte de ses doigts garda longtemps aussi cette odeur. Mais c'est surtout dans saint Joseph de Copertino que ce phénomène s'est manifesté d'une manière particulière, comme en font foi les témoignages recueillis dans le procès de sa béatification. Le P. François de Angelis déclara qu'il ne pouvait comparer le parfum qu'exhalait et son corps et ses vêtements qu'à celui du reliquaire qui contenait les restes de saint Antoine de Padoue. Le P. François de Levanto le comparait à celui du bréviaire de sainte Claire d'Assise, qui est conservé dans l'église de Saint-Damien. Tous ceux près de qui passait notre saint sentaient cette odeur, longtemps encore après qu'il s'était éloigné. Sa chambre en était remplie; elle s'attachait aux meubles et pénétrait dans les corridors du couvent; de sorte que ceux qui, voulant le visiter, ne connaissaient pas sa cellule pouvaient la distinguer facilement par cette odeur. Elle était tellement pénétrante qu'elle se communiquait pour longtemps à ceux qui le touchaient, même à ceux qui lui faisaient visite; de sorte que le P. de Levanto la garda pendant quinze jours après une visite qu'il avait faite dans sa cellule, quoiqu'il ne manquât pas chaque jour de se laver. La cellule du saint conserva cette bonne odeur pendant douze ou treize ans, quoique pendant tout ce temps il n'y fût pas entré. Elle s'attachait tellement à ses habits que ni le savon ni la lessive ne pouvaient l'enlever. Elle se communiquait aux habits sacerdotaux qu'il avait portés et aux armoires où ils étaient renfermés. Cette odeur n'avait du reste aucun effet désagréable, même pour ceux qui ne pouvaient supporter aucun parfum; elle leur paraissait au contraire extrêmement suave. Elle persévéra pendant sa dernière maladie, après sa mort et pendant son autopsie, comme le déclara le docteur Pierpaoli.

Cette bonne odeur se manifeste quelquefois même dans les maladies qui ont coutume de produire des phénomènes opposés. Le Dominicain J. Salomoni de Venise fut attaqué, quatre ans avant sa mort, d'un cancer au sein. Il supporta son mal avec une patience admirable; et sa plaie, loin de répandre une odeur désagréable, exhalait au contraire un parfum délicieux. Le Tertiaire Bartholo, qui vivait vers l'an 1300, fut attaqué à l'âge de cinquante-deux ans de la lèpre. Le mal fit de rapides progrès, et bientôt de la tête aux pieds son corps ne

fut qu'une plaie. Les cheveux et les ongles lui tombèrent; son nez pourrit; ses yeux sortirent de leur orbite; ses doigts se courbèrent; sa chair, rongée par les vers, mettait à nu les tendons. Il resta vingt ans dans cet état sans jamais prononcer pendant tout ce temps une seule parole d'impatience, remerciant Dieu au contraire et demandant à souffrir davantage. Une foule innombrable de peuple accourut pour le voir et admirer sa patience; mais c'était lui qui les consolait bien plus qu'ils ne le consolait eux-mêmes. De toute la contrée de Volaterra et de Florence, des gens de tout état, de tout âge, de tout sexe, de toute condition qui s'asseyaient près de lui, mangeaient avec lui à la même table, sans ressentir aucune odeur désagréable, mais réjouis au contraire par le parfum délicieux qu'exhalait son corps. Il mourut enfin, et un éclat céleste illumina son corps, et de sa chair en dissolution s'échappait l'odeur la plus agréable. (HUBER, *Monologium*, p. 2316.)

C'est précisément après la mort que la bonne odeur de la sainteté se produit le plus souvent, et quelquefois elle persiste pendant des siècles. Les restes du Pape Marcel la gardèrent sept cents ans, et ceux de sainte Aldégonde huit siècles. D'après le témoignage de Bède, qui était présent, la chambre où était le corps de sainte Burgondefore était pleine d'un parfum délicieux, et l'église où l'on fit son service trente jours après sa mort se remplit du même parfum. Lorsque saint Ménard fut assassiné dans sa solitude, il sortit de son cadavre une odeur très-agréable qui se répandit jusque dans la forêt environnante. Le corps de saint Dominique exhalait une odeur semblable, et elle s'attacha pour longtemps aux mains de ceux qui l'avaient enseveli. Après la mort de saint Gandolphe, son corps répandit aussi un doux parfum qui remplit la maison pendant quinze jours. Ce même phénomène se reproduisit chez le frère Robert de Naples, chez Jeanne de la Croix, chez François de Sainte-Marie et chez François de la Conception, quoique tous fussent morts de maladies qui ont coutume d'être accompagnées de mauvaises odeurs. Il faut que ce parfum de sainteté soit bien pénétrant, puisque les Actes de saint Trévère rapportent qu'on le sentait à un mille à la ronde lorsqu'on ouvrit son tombeau.

A ces faits cités par Görres nous pourrions en ajouter une foule d'autres analogues. Nous nous bornerons à citer les suivants : La bienheureuse Catherine de Cardone parvint à un tel degré de sainteté que la vénération des peuples s'empressait sous ses pas, environnait son logis et coupait des morceaux de ses vêtements qu'on gardait comme des reliques précieuses. Il s'exhalait de sa personne une odeur de sainteté qui frappait jusqu'aux sens extérieurs et qui se répandait au loin devant elle.

Du reste, comme le remarque aussi Görres, c'est surtout après la mort que ces parfums s'exhalent du corps des saints et même de

leurs tombeaux. Le corps de la bienheureuse Eustochie de Padoue exhalait, après sa mort, une odeur délicieuse.

Lorsqu'on ouvrit le cercueil de saint Etienne premier martyr, il s'en exhala une odeur très-agréable, la terre trembla et soixante-treize malades furent guéris.

La bienheureuse Julie della Rena, recluse, mourut le 9 janvier 1367, et aussitôt le clergé et le peuple de Certaldo se rendirent à sa cellule, et trouvèrent son corps à genoux, répandant au loin l'odeur la plus suave : il s'opéra plusieurs miracles dans cette circonstance, et dès lors on l'invoqua comme sainte.

Plusieurs miracles ayant illustré le tombeau de saint Jean de Kenti, on en fit l'ouverture cent trente ans après sa mort, et il s'en exhala une odeur douce et suave. Jean de Kenti était mort en 1473.

ODILE (Sainte), abbesse de Hohenbourg en Alsace, morte le 13 décembre 720. — Voy. EXTASES.

ODILON (Saint), — abbé de Cluny, né en 962 et mort en 1049. L'érudition et la sainteté se partagèrent la vie d'Odilon ; et nous ne finirions pas si nous voulions répéter toutes les formules contemporaines de l'admiration qu'il excita. On lui attribue, romme à ses prédécesseurs, une foule de miracles, non-seulement pendant les cinquante-six ans qu'il régita le monastère de Cluny, mais encore après lui, à son tombeau. Son enfance elle-même fut miraculeuse, et décida de sa vocation. Né d'une famille équestre d'Auvergne, il fut d'abord perclus de tous ses membres. Un jour que sa nourrice l'avait déposé à la porte d'un temple, et le surveillait moins que de coutume, l'enfant se traîna en rampant sur ses mains et ses genoux jusque dans l'église, dédiée à la Vierge, put parvenir jusqu'à l'autel, dont il saisit la nappe avec ses petites mains, se mit ainsi sur ses pieds, et revint guéri.

On raconte qu'un voleur voulut, pendant la nuit, dérober le cheval d'Odilon ; mais que, par une puissance surnaturelle, le cheval, et le voleur sur le cheval, demeurèrent immobiles à la porte de l'abbé. Au point du jour, le voleur fut surpris dans cette embarrassante attitude par Odilon lui-même et tremblait d'être gravement puni. « Mon ami, » lui dit Odilon avec une indulgente ironie, « il n'est pas juste que vous ayez perdu toute une nuit à garder ainsi mon cheval. » Et il jeta plusieurs pièces de monnaie au larron confus et repentant. On raconte la même chose d'une nappe d'autel. On dit encore que, dans un jour d'inondation et de tempête, il traversa à pieds secs le Tessin à Pavie, la Saône à Saint-Marcel ; qu'il renouvela la multiplication des poissons à Saint-Martin de Tours, et le miracle de Cana dans un couvent du Mont-Aventin.

Un moine de Cluny se trouvait un jour sur les mers de Sicile, aux environs de l'Etna. « De quel pays êtes-vous ? » lui demandèrent quelques passagers : et comme

il répondit qu'il était de Bourgogne, « Connaissez-vous, » dirent-ils, « l'abbé Odilon ? Tous les jours nous entendons les démons hurler au milieu de leurs fournaises ardentes, des flammes et des tremblements de terre, et s'écrier qu'Odilon leur enlève par ses prières les âmes des pécheurs. » Le Bourguignon, de retour, ne manqua point de raconter à son abbé la conversation du vaisseau ; ce qui donna au saint homme l'idée de la fête des morts. (*Histoire de l'abbaye de Cluny*, par LORAIN.)

ODORAT MYSTIQUE. Voy. ODEURS. « L'odorat, » dit l'auteur de la *Mystique* « participe, comme tous les autres sens, aux influences surnaturelles de la vie mystique. Il acquiert par là quelque chose de plus intime, de plus fin et de plus délié, et peut ainsi discerner, sous le voile extérieur qui les cache, des qualités qui lui auraient échappé dans l'état ordinaire. L'ordre et le désordre moral produisent en lui les mêmes effets qu'y produisent ordinairement les objets extérieurs qui sont en rapport avec lui. Si donc la sainteté et la vertu savent établir en toutes choses un ordre parfait ; si les saints, trahissant au dehors l'harmonie intérieure de leur âme, ressemblent en quelque sorte à un parterre délicieux, d'où s'exhalent les senteurs les plus agréables, ils peuvent aussi sentir eux-mêmes le parfum que répandent autour d'eux ceux qui, comme eux se sont donnés à Dieu. Et cette élévation du sens de l'odorat est parallèle à la glorification intérieure que la sainteté produit dans l'âme. Elle ne se manifeste d'abord que par des impressions légères et incertaines ; puis, à mesure que l'homme fait de nouveaux progrès dans la vertu, l'odorat devient plus sûr et plus subtil, et il finit par pénétrer jusque dans la partie la plus intime des choses, de même qu'une oreille bien exercée saisit sans peine les accords ou les dissonances les plus légères. Saint Pacôme distinguait les hérétiques à l'odeur. L'abbé Eugendis reconnaissait les vertus ou les vices de chacun par l'odeur de sa transpiration. Un frère nommé Emilien s'étant présenté à l'abbé Euthymius pour recevoir la communion après avoir consenti à une mauvaise pensée, celui-ci sentit une odeur insupportable, et reconnut aussitôt l'état de son âme ; aussi lui adressa-t-il une réprimande sévère. Saint Hilarion, au rapport de saint Jérôme, distinguait à l'odeur des vêtements ou des objets qu'on avait touchés de quel démon ou de quel vice on était l'esclave. Toute faute considérable donnait à l'odorat de sainte Brigitte une sensation qu'elle ne pouvait supporter.

Plus ce sens devient subtil et pénétrant, plus aussi il acquiert d'étendue. Un jour, Gille de Reggio allant au monastère où vivait Jean de Vallées, comme il en était à vingt-huit milles, celui-ci annonça aux frères son arrivée prochaine. Ceux-ci lui ayant demandé comment il le savait, il leur répondit que cet homme de Dieu exhalait une telle abondance de parfums que l'odeur en était venue jusqu'à lui. Sainte Catherine

de Sienna se rendant dans une ville célèbre, sentit, à quarante milles de distance, une odeur tellement désagréable qu'elle assurait qu'elle n'avait jamais rien senti de semblable. Lorsqu'un homme vicieux approchait de sainte Lutgarde, il lui semblait recevoir le souffle d'un lépreux. Dominique de Paradis, passant près d'un soldat, connu, par l'odeur affreuse qu'il exhalait, qu'il était rempli de vices, et ses exhortations finirent par le convertir. La bienheureuse Gentille de Ravenne ne put un jour manger d'un pain qui lui avait été présenté par un homme vicieux. Saint Charles Borromée étant venu à Somasque, en 1566, sentit, en entrant dans l'église, une odeur délicieuse, et dit aussitôt à ceux qui l'entouraient : « Je sens par l'odorat qu'il y a dans cette église le corps d'un grand serviteur de Dieu. » C'était celui de saint Jérôme Emilien, dont il trouva facilement le tombeau.

Chez saint Philippe Néri, ce sens avait acquis une telle délicatesse qu'il distinguait à l'odeur, la chasteté, ainsi que toutes les vertus qui s'en rapprochent, ou les vices qui lui sont contraires. Un grand nombre de ses pénitents ont confirmé par serment, ce fait après sa mort, et assuré qu'ils avaient voulu quelquefois lui cacher les péchés qu'ils avaient commis en ce genre, mais qu'il avait découvert l'état de leur âme, et leur avait dit : *Mon fils, vous sentez mauvais; vous êtes tombé dans tel ou tel péché: déchargez votre conscience, et rejetez par la confession le poison du péché.* Stupéfaits et comme renversés par ces paroles, ils avaient avoué leurs fautes avec un repentir sincère. Le saint, quand il confessait quelqu'un qui était tombé dans quelque péché impur, sentait une odeur tellement insupportable qu'il était contraint de se cacher le nez avec ses mains ou son mouchoir, ou de se détourner le visage, ce qu'il faisait toutefois avec une telle dextérité que personne ne s'en apercevait. Il disait que l'odeur de ce vice est telle qu'il n'en est aucune qui puisse lui être comparée. Il lui vint un jour une femme chez qui il reconnut aussitôt la présence de ce démon. Il écarta aussitôt la main vers elle, et il s'échappa de son corps une odeur de soufre qu'il ne pouvait supporter. Cette odeur s'attachait à son nez et à ses mains; et il eut beau se laver, il ne put pendant trois jours parvenir à s'en débarrasser. Il assura plus tard que cette odeur avait dû venir du démon lui-même. Il reconnaissait même par l'odorat ceux qui, pendant la nuit, avaient quelque songe impur. Bien plus, il discernait l'impureté, si on peut lui donner ce nom, chez les animaux eux-mêmes. Pour lui, il était si pur que jamais la volupté n'approcha de son âme; aussi exhalait-il une odeur délicieuse que sentaient souvent ceux qui l'approchaient.

Saint Herman Joseph de Steinfeld, toutes les fois qu'après le repas il récitait le psaume *Miserere*, en allant du réfectoire à l'église, sentait une odeur d'aromates telle qu'il lui semblait marcher dans le paradis. Ne sachant

pas d'abord que c'était un don particulier dont Dieu l'avait favorisé, il demandait quelquefois aux frères qui marchaient avec lui s'ils ne sentaient pas quelque odeur agréable. Mais, ayant remarqué qu'après chaque demande de cette sorte il ne sentait plus rien, il finit par comprendre que c'était une faveur spéciale qu'il devait taire aux autres. Il avait coutume, aux fêtes de la sainte Vierge, toutes les fois qu'on prononçait son nom, de se prosterner à terre et d'y rester aussi longtemps qu'il pouvait le faire, sans paraître singulier. Quelques-uns de ses amis les plus intimes lui demandèrent pourquoi il le faisait : *C'est que, leur dit-il, toutes les fois que je me prosterne en entendant le nom de Marie, il m'arrive une senteur qui est comme un mélange des arômes de toutes les fleurs, de sorte qu'il m'en coûte extrêmement de me relever, et que je resterais prosterné toujours, si je le pouvais.* Toutes les fois qu'on chantait à Matines le *Benedictus*, il sentait comme une odeur d'encens que l'on aurait allumé, quoique, d'après la coutume de l'ordre, on n'encensât à Matines qu'aux quatre plus grandes fêtes de l'année; et à chaque fois il voyait deux anges qui portaient un encensoir dans le chœur où étaient réunis les frères, encensant les uns avec respect, passant devant les autres avec indifférence, et reculant devant quelques-uns avec horreur. » (Act. SS., 7 April.)

On raconte de sainte Catherine de Gênes, que, lorsqu'elle allait à la communion, elle sentait un parfum si délicieux qu'elle croyait être dans le paradis. Cette finesse de l'odorat dure quelque fois jusqu'à la mort. Nous lisons dans le Ménologe de saint François qu'en 1234, un frère vit à son lit de mort trois vierges, tirant d'une boîte une liqueur tellement odorante, qu'à partir de ce moment, il ne put ni boire ni manger jusqu'à l'heure où il rendit joyeusement son âme à Dieu.

ONUPHRE. — Nous lisons dans l'*Histoire de Notre-Dame de Mont-Serrat*, qu'un jeune Génois nommé Onuphre, qui était sourd-muet, priant un jour avec dévotion au pied du grand autel de la sainte basilique, la Mère de Dieu vint à lui, revêtue d'une robe d'une blancheur éclatante. Elle lui toucha en même temps la bouche et les oreilles, en lui disant : « Je suis la Vierge Marie. » Onuphre, qui jusqu'alors n'avait rien entendu, entendit ces paroles; puis sa langue rompant en même temps son lien, il parla aussitôt et remercia Dieu et sa bienfaitrice, ce que firent avec lui tous ceux qui se trouvaient là, et notamment l'abbé du monastère, qui, avec tous ses religieux, et au son de toutes les cloches, entonna solennellement et chanta avec l'effusion de la reconnaissance un *Te Deum* d'actions de grâces.

OPPORTUNE (Sainte.) — Abbesse de Montreuil, diocèse de Séz, née vers le commencement du VIII^e siècle, et morte le 22 avril 770. Au moment où cette sainte était près de mourir, sainte Cécile et sainte Lucie, pour lesquelles elle avait toujours eu

une dévotion spéciale, lui apparurent. La sainte Vierge, elle-même, vint consoler la mourante, qui, à sa vue, s'écria avec transport, en regardant ses sœurs réunies : « O mes filles, inclinez-vous ! Voici Marie, Notre-Dame ! Elle vient me chercher. Je vous recommande à elle. Adieu ! nous ne nous verrons plus en ce monde où tout passe ! Je vais vous précéder dans celui où tout est durable et éternel. » En finissant ces mots elle étendit les bras vers la Vierge immaculée qu'elle seule voyait ; et, dans ce pieux effort, elle rendit doucement l'esprit. (*Chron. SS. Deip.* ; POIRÉE, *Tripl. cour.*, t. III, p. 208 ; S. LIGUORI, *Vertus de Marie*, p. 164 ; *Surius*, 22 April.)

ORACLES. — Nous lisons dans l'histoire des premiers temps de l'Église que les Chrétiens rendirent successivement muets tous les oracles païens par la puissance surnaturelle de leur foi. Nous pourrions citer ici cent faits de ce genre, mais ce serait superflu dans le plan et le but de ce travail. Nous nous bornerons donc au fait suivant comme exemple. Vers l'an 250, saint Saturnin fixa son siège épiscopal à Toulouse, où il avait fondé une église. Pour se rendre à l'assemblée des fidèles lorsqu'ils se réunissaient dans cette église, il était obligé de passer devant le Capitole, qui était le principal temple des dieux. C'est là que les démons rendaient leurs oracles, mais le saint évêque les rendit muets.

ORAGE. — Maîtres des éléments et disposant à leur gré des forces de la nature, (*Voy. EMPIRE SUR LA NATURE*), les saints appellent l'orage ou le retiennent, sont soumis ou soustraits à ses effets par une toute-puissance surnaturelle. Les exemples en sont nombreux dans leur vie. Nous en citerons seulement les suivants.

Un jour que les païens célébraient, à Strenghis une de leurs fêtes, saint Eskill, suivi de son clergé et de plusieurs Chrétiens, s'avança vers eux et leur représenta avec force l'impunité de leur conduite ; mais voyant l'inutilité de ses remontrances, il pria Dieu de manifester sa puissance par quelque signe éclatant. Aussitôt un orage s'élève et vient fondre sur l'assemblée. Le tonnerre renverse l'autel et consume la matière préparée pour le sacrifice. Saint Eskill, apôtre de la Ludermanie, florissait dans le x^e siècle.

Un jour, saint Antoine de Padoue, religieux Franciscain, mort en juin 1231, préserva, par la vertu de ses prières, son auditoire d'un orage qui était sur le point d'éclater.

Nous lisons dans la *Vie de sainte Zite*, par M. le baron de Montreuil : « On célébrait la fête de sainte Marie-Madeleine dans une église de la Cerbage, église située en un lieu solitaire, à dix milles de Lucques et dans l'Etat de Pise. La guerre existait alors entre ces républiques, et personne n'osait se rendre là, par crainte des maraudeurs qui pillaient et maltraitaient les pèlerins. Mais Zite, pleine de dévotion envers la sainte,

intrépide et courageuse par sa ferveur, partit de Lucques assez tard, la vigile de la fête, portant un cierge qu'elle voulait faire brûler en son honneur. Elle arriva à l'église à l'entrée de la nuit et la trouva déjà close, l'état de guerre rendant chacun prudent. La sainte se mit cependant en prière au seuil du temple ; et, moitié de lassitude, moitié de la fatigue même de sa méditation, elle s'endormit. Il survint alors un terrible orage ; le vent et le fracas du tonnerre se mêlaient à la pluie qui tombait par torrents. Cependant Zite continuait à dormir, et la tempête ne troublait pas son sommeil. L'aube du jour la réveilla enfin, elle fut grandement surprise de ne pas être mouillée, et de voir que le cierge qu'elle n'avait point allumé brûlait merveilleusement. Les portes de l'église, encore fermées, s'ouvrirent devant elle, en sorte que Zite entra avec son cierge à la main et se mit en oraison. Le prêtre vint, ainsi que plusieurs autres habitants, au lever du soleil et on trouva l'église ouverte et une femme en prière. Il comprit à l'instant même quel était le mérite de la pèlerine agenouillée ; il ne douta pas qu'il n'y eût là un miracle, et le bruit s'en répandit dans tout le pays d'alentour. »

ORIOLE (Le bienheureux JOSEPH) — fut favorisé de plusieurs grâces extraordinaires, entre autres du don de prophétie et de celui des miracles. Pie VII, dans le bref de sa canonisation s'exprime ainsi : « Il était si célèbre par toutes sortes de vertus.... par la connaissance des choses cachées et des pensées secrètes, par ses miracles et ses prophéties, que la renommée s'en répandit partout. Les malades arrivaient par troupes, à de certaines heures, dans une église désignée par lui, et là il les guérissait en présence d'une multitude de Chrétiens. » Joseph mourut le 22 mars 1702.

OSANNE DE MANTOUE (La bienheureuse), — religieuse de l'ordre de Saint-Dominique dont nous aurons souvent occasion de parler à divers articles de ce Dictionnaire. Nous ne rapporterons donc ici que le résumé suivant des apparitions surnaturelles dont elle fut favorisée. Quelques auteurs ont écrit que c'était Jésus lui-même et son auguste Mère qui lui avaient, dans son enfance, appris à lire et à écrire. A l'âge de dix-huit ans, le même Sauveur et la même Vierge, accompagnés du Roi prophète, lui apparurent visiblement, et Jésus-Christ l'épousa en lui mettant au doigt l'anneau, symbole des fiançailles. Une nuit de Noël, elle eut une extase merveilleuse dans laquelle elle vit tout ce qui s'était passé, à la naissance du Dieu fait homme ; elle vit donc les esprits célestes ; elle entendit leurs chants de joie ; elle vit aussi, elle vit surtout l'Enfant Jésus et Marie qui le pressait dans ses bras. Dire quelle consolation elle retira de ce spectacle n'est pas possible. Un jour de la Chandeleur, après qu'elle eut communié, il lui fut donné de voir à la faveur d'une autre extase, tout ce qui se passa dans le temple de Jérusalem ; elle vit donc

Jésus, Marie, Joseph, Siméon et Anne la prophétesse. Après avoir repris l'Enfant divin des bras du vieillard inspiré, Marie le présentait avec un doux sourire, aux baisers respectueux de la pieuse Osanne. Mais celle-ci tombant à genoux, refusait de toucher le Dieu devant lequel les anges se voilaient la face; elle se bornait à le prier avec une grande humilité pour elle et pour le monde entier. Cependant, Marie insista, pour qu'Osanne prit Jésus entre ses bras. Ce que la fervente Dominicaine ayant fait avec un profond respect, elle adressa au Sauveur de nouvelles demandes, puis elle le rendit à sa Mère. (*Chronic. Prædicatorum*, part. II; BALINGHEM ac Vincentius CHARRON, 18 Jun.; POIRÉE, t. II, p. 572; PAUL SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge.*)

OSCILLATIONS EXTATIQUES. — Déjà nous avons décrit les diverses formes de l'extase mobile aux articles ASCENSION, ÉLEVATION, MARCHE, VOL EXTATIQUE et ailleurs. Nous voulons parler ici d'une forme singulière de l'extase qui rentre dans celles que nous rappelons ci-dessus. « Dans l'extase, » dit Görres (*Mystique*), « l'esprit s'empare des organes du mouvement dans toutes leurs directions, en faisant prédominer toutes celles qui tendent à élever l'homme ou à le concentrer. Il l'attire par en haut, et le fait planer ainsi au-dessus de la terre: il l'attire aussi en avant, en présentant à ses regards quelque objet sacré, tel que l'autel où habite l'auteur de notre salut, le crucifix qui nous rappelle sa Passion, une image de saint ou d'autres choses de ce genre. Il le tourne et le pousse vers ces objets dans toutes les positions, à genoux, debout ou couché, tandis qu'il le détourne avec la même force de tout ce qui est profane. Mais il l'attire aussi de côté: ce sont les bras qui servent alors d'ailes à l'extatique. S'il veut s'arrêter devant quelque objet pieux qui fixe son attention et touche son cœur, il les étend en forme de croix. S'il veut au contraire prendre son vol vers quelque chose qui l'attire, leurs oscillations l'aident à atteindre son but. Lorsque saint Joseph de Copertino, sur l'ordre d'Innocent X, fut transporté d'Assise au couvent de Petra-Rubea, Hyacinthe, archevêque d'Avignon, le rencontra à Citta di Castello. Là, s'étant renfermé avec lui dans sa chambre, il fut témoin d'une de ces extases qui étaient si fréquentes chez lui. Ils s'entretenaient de choses spirituelles; le saint parlait de l'ingratitude des hommes, et s'étonnait qu'on pût regarder un crucifix sans rougir en se rappelant ce qu'a fait pour nous le Crucifié et ce que nous faisons contre lui. Il se mit alors à conter les unes après les autres toutes les souffrances de la passion du Sauveur, son agonie, sa flagellation, sa couronne d'épines, ses clous, etc. Sa bouche, dit l'archevêque dans son rapport, *paraissait sentir l'impression du fiel et du vinaigre, qu'on présenta à Notre-Seigneur. Il tomba en même temps, du coffre où il était assis,*

sur ses genoux, qui frappèrent avec une telle violence la terre que je crus qu'il s'était blessé. Il était là à genoux devant moi, les yeux ouverts, la prunelle cachée sous la paupière supérieure, les bras étendus en croix, telle qu'on a coutume de représenter saint François quand il reçut les stigmates. Après l'avoir considéré quelque temps, j'essayai de remuer ses bras, et ne pus le faire qu'avec peine. Le bras mis en mouvement allait comme le pendule, et je pouvais facilement produire en lui des oscillations semblables à celles des libellules qui voltigent dans les airs, tant il était sorti de ses rapports naturels. Après un quart d'heure il revint à lui, se remit sur son coffre, et me dit en s'excusant: « Pardonnez-moi, le sommeil m'a surpris. » On voit dans ce cas que l'archevêque n'avait fait que rendre sensibles au dehors les oscillations qui déjà s'accomplissaient au dedans, et qui se manifestèrent sous la forme des mouvements du pendule. Lorsqu'à ces courants se joignent ceux qui traversent les extrémités postérieures, c'est alors que le phénomène du vol s'accomplit; et celui-ci est quelquefois si rapide et si violent que l'air parcouru avec la vitesse de l'éclair se rejoint avec force, d'où il résulte un bruit qui retentit au loin et un ébranlement plus ou moins considérable. »

OURS. — Dans des articles qui précèdent nous avons longuement parlé de l'empire qu'ont recouvré les saints sur toute la nature (*Voy. EMPIRE SUR LA NATURE*), et jusque sur les bêtes féroces (*Voy. ANIMAUX, BÊTES FÉROCES, ANACHORÈTES, MARTYRS, etc.*) par leur union spirituelle à Dieu et leur participation à sa toute-puissance sur la création. Nous nous bornerons donc à rappeler ici quelques exemples qui rentrent sous le titre de cet article.

Saint Florent, ermite dans l'Ombrie, se trouvant seul, pria Dieu de lui envoyer un compagnon dans sa solitude, et saint Grégoire rapporte que Dieu lui envoya un ours qui lui obéissait comme un chien fidèle et l'aidait dans la garde de son troupeau. Il mourut en 540.

Saint Cerboney, évêque de Piombino sur la côte de Toscane, ayant accueilli des soldats romains poursuivis par les Goths, Totila leur chef, se le fit amener et ordonna qu'il fût exposé à un ours qu'on lâcha sur lui; mais l'animal ne fut pas plus tôt près du saint qu'il perdit toute sa férocité et se mit à lui lécher les pieds. Totila frappé de ce miracle, fit grâce au saint évêque.

Nous lisons dans l'*Histoire de saint Martin de Tours*, par M. Achille Dupuy: « Saint Maximin voulut faire un voyage à Rome, car c'était sa coutume de visiter les mémoires des saints et d'implorer leur secours par de ferventes prières. Il prit saint Martin pour compagnon. Absorbés tous deux dans la pensée des choses divines et dans une conversation pieuse, ils ne sentaient point comme les autres la fatigue du chemin. Ils arrivèrent ainsi près d'un bourg, où Martin se rendit pour acheter des vivres, laissant

à Maximin la garde de leur petit bagage que portait un âne chargé de ses paniers. Saint Maximin, vaincu par la lassitude, céda au sommeil. Tandis qu'il dormait, un ours sort du bois voisin, se jette sur l'âne, l'emporte et le dévore. Martin arrive, éveille Maximin et lui dit : *Qu'as-tu fait, frère Maximin? — Surpris par le sommeil, dit l'évêque, je me suis couché un moment ici. — Et notre âne, reprend Martin, où est-il? — Je ne sais, répond Maximin. Saint Martin alors lui montre à quelque distance la bête qui l'a dévoré. — Eh bien! dit Maximin, cet ours s'est préparé à lui-même une avanie. Puis s'adressant à l'animal féroce, au nom de Jésus-Christ : — Viens, suis-moi. Pourquoi n'est-tu pas resté en repos? Comment as-tu pu agir si sottement que de ne pas même épargner le pauvre âne qui portait nos bagages? Je te l'ordonne donc, ce qu'il faisait, fais-le toi-même à sa place.*

En même temps, il le charge du fardeau que l'âne avait porté. Chose merveilleuse! L'ours se prête à tout sans gronder, et les accompagne avec une parfaite obéissance jusqu'au seuil de l'apôtre Pierre. Après y avoir fait leur prière et honoré les reliques des saints, les deux pèlerins se remirent en marche pour retourner à Trèves. Ils arrivèrent au village nommé Urseria, qui est sans doute le bourg d'Ursel, situé sur la rive droite du Rhin, entre Worms et Mayence. L'ours était avec eux et portait leurs paquets. Maximin lui dit : *Va-t-en où tu voudras, mais garde-toi de faire mal à qui que ce soit. Ne nuis à personne et personne ne pourra te nuire.* »

OUVERTURE MERVEILLEUSE DE SERRURES ET DE PORTES. — Quelque singulier que puisse paraître ce phénomène, nous le retrouvons si souvent dans les vies les plus authentiques de saints que nous ne saurions nous dispenser de le signaler ici. Görres en cite de nombreux exemples dans les passages suivants de sa *Mystique*. « La forme » dit-il, « la plus simple et la moins élevée sous laquelle se produit ce phénomène, c'est la forme mécanique en quelque sorte, lorsque, par exemple, à l'approche d'un saint, les serrures s'ouvrent d'elles-mêmes pour le laisser passer par une porte qu'il trouve fermée. Ce que l'auteur de la Vie de saint Annon, évêque de Cologne, nous raconte à ce sujet est très-remarquable et très-instructif à la fois. Dans le couvent du saint, situé sur une montagne, un frère tomba dangereusement malade, et l'on ne pouvait trouver aucun remède pour le guérir. L'archevêque, qui se trouvait alors dans le monastère, ayant appris le danger de ce bon frère, envoya un exprès chercher à Cologne le bras du martyr saint Georges, assurant que le malade serait certainement soulagé s'il prenait de l'huile dans laquelle on conservait cette relique. L'exprès lui rapporta celle-ci avec le reliquaire qui la renfermait. Annon demanda la clef pour l'ouvrir; mais le messager l'avait laissée à Cologne, parce que personne n'avait pensé à la lui donner. L'archevêque,

prenant la boîte, fit semblant d'essayer de l'ouvrir avec les deux doigts; mais à peine l'avait-il touchée que les assistants entendirent un bruit semblable à celui que fait une clef que l'on tourne dans une serrure, et le reliquaire s'ouvrit aussitôt. Comme ils avaient entendu très-distinctement ce bruit, ils ne furent pas peu étonnés de voir que ce saint homme se servait de ses doigts en guise de clef. C'était probablement en ce cas l'attrait partant du saint qui avait ouvert la serrure, en réagissant contre l'élasticité du ressort, de même que l'on pourrait à l'aide d'un aimant très-puissant ouvrir aussi certaines serrures.

Il peut bien en avoir été de même en beaucoup d'autres cas qui nous sont racontés dans les Vies des saints, lesquels ouvriraient sans clef les portes qu'ils trouvaient fermées, et particulièrement celles des églises où ils voulaient aller prier. C'est ainsi que les sœurs sainte Valdedrude et sainte Aldegonde, étant sorties un jour du couvent pour quelque affaire, trouvèrent l'église fermée à leur retour. Mais les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes devant elles, comme si elles eussent craint de mettre obstacle à leur piété. Saint Homebon avait coutume d'assister aux prières de la nuit et du matin dans l'église de Saint-Gilles à Crémone. Il sonnait, et le P. Obert lui ouvrait à chaque fois la porte. Mais un jour qu'il arriva plus tôt que de coutume, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes; et ce fait se répéta plusieurs fois. Sainte Rainelde, accompagnée de sa sœur Gudèle, frappe à la porte du couvent de Lobio, demandant à entrer. On lui répond que depuis que la maison existe aucune femme n'y a été admise. Gudèle s'éloigne, mais Rainelde reste trois jours en prière sans rien prendre. La troisième nuit enfin, pendant que tous les frères sont endormis, les portes lui sont ouvertes. On raconte la même chose de Sita, d'Aszeline, de sainte Geneviève et d'autres femmes; des solitaires Gerlach et Joannice, des abbés de Corbie, Launomar et Adelard, de Saint-Erminold, des évêques saint Loup, saint Basile et saint Grégoire.

Le prêtre Ursus consacrait tout le jour aux œuvres de miséricorde; puis la nuit il allait prier dans les églises, dont les portes s'ouvraient toujours devant lui dès qu'il se présentait. Saint Déicole visitait toutes les nuits une chapelle située au fond d'une épaisse forêt et dont la porte s'ouvrait toujours dès qu'il arrivait. Un prêtre ayant par jalousie fermé la porte avec des épines et des ronces tissées ensemble, afin de lui barrer le passage, le saint franchit cet obstacle sans difficulté. Les portes d'une église de Milan se ferment, au contraire, devant une malheureuse qui amenait une jeune fille pour un rendez-vous. Le servite Joachim de Sienna, étant revenu un jour trop tard au couvent, retenu par des œuvres de miséricorde, ne voulut pas réveiller le portier, et se mit à prier devant la porte; mais celle-ci s'ouvrit d'elle-même, comme on le

voit représenté sur son sarcophage en marbre. De même aussi les portes de la ville de Spolète s'ouvrirent à la prière de saint Laurent l'Illuminateur, que le clergé de cette ville avait nommé pour évêque, mais que le peuple refusait de recevoir, parce qu'il voulait avoir un homme du pays. Valda, trouvant l'église fermée, se met à genoux et prie saint Trudon avec ferveur. Aussitôt les portes s'ouvrent avec force en frappant contre le mur, comme si elles eus-

sent été poussées par un vent violent. Ce cas suppose l'intervention d'une puissance plus élevée, et appartient, par conséquent, à un ordre supérieur encore. » Il existe encore beaucoup d'autres exemples de ce singulier phénomène. Mais nous croyons superflu de les relater ici, après l'ensemble des faits que nous venons de rappeler et qui démontrent assez la réalité et la généralité de ce phénomène surnaturel.

P

PACIFIQUE DE FAUX, — Capucin qui mourut en 1576, et auquel la sainte Vierge apparut à Gubbio, ville du duché d'Urbino. Un jour de la Conception, comme il était resté au chœur après l'office des Matines, la Mère de Dieu lui apparut, lui expliqua le mystère de sa Conception sans tache, l'affermir dans la croyance de ce mystère, puis disparut en laissant après elle, dans l'église, une odeur si suave que toute l'enceinte sacrée en fut délicieusement remplie et embaumée. Le sacristain étant venu quelques instants après pour orner les autels, en témoigna sa surprise et son admiration; car jamais fleurs des jardins, jamais encens de Palestine n'avaient exhalé de parfums aussi odoriférants. (Zach. BOVERIUS, an. 1397; Paul SAUSSERET, *Appar. et rével. de la très-sainte Vierge*, t. II, p. 130.)

PACIFIQUE (Frère), — né en 1653, dans la Marche d'Ancone, et mort en 1721, reçut du ciel le don d'oraison, à un degré très-élevé, et celui de prophétie, ainsi qu'il résulte des faits recueillis pour sa canonisation. — Son historien cite plusieurs de ces prédictions, qui furent justifiées par l'événement, ainsi qu'un grand nombre de miracles opérés par lui durant sa vie, ou par son intercession, depuis sa mort. Etant sur le point de mourir, il attendit que le supérieur prononçât ces paroles : *Partez, âme chrétienne!* Alors Pacifique leva les yeux au ciel, puis regardant en souriant le supérieur, il expira.

PACOME (Saint), abbé de Tabennèse, né en 292, mort en 348. — Nous avons déjà parlé de saint Pacôme, à propos des Pères du désert, et ailleurs. Nous ne rapporterons donc ici que quelques faits surnaturels de sa vie. Un jour Pacôme étant sorti de sa cellule, alla à Tabennèse, lieu désert et sans habitants. Comme il y était en prières, il entendit une voix qui lui dit : « Demeure ici, Pacôme, et bâtis un monastère; car plusieurs viendront te trouver pour leur salut, et tu les conduiras suivant la règle que je te donnerai. » Aussitôt un ange apparut et lui donna cette règle. Parmi les nombreux miracles que saint Pacôme opéra, l'auteur de sa Vie rapporte qu'il parlait quelquefois les langues grecque et latine, quoiqu'il ne les eût jamais apprises, et qu'il guérissait avec de l'huile bénite les malades et les épileptiques. Il

jouissait aussi du don de prophétie, et il prédit le relâchement qui, dans la suite des siècles, devait s'introduire dans l'état monastique, ce qui le plongeait dans une douleur profonde.

PAIMPOL. — Village de la basse Bretagne, où eut lieu, le 6 janvier 1771, une apparition très-remarquable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dura une demi-heure, et à la suite de laquelle l'évêque ordonna des prières, des jeûnes et des processions. Le récit de cet événement miraculeux se trouve dans un écrit imprimé à Bourges, le 30 juillet 1771, avec permission de l'autorité civile. Cette apparition eut lieu dans l'église; des rayons de lumière partaient du Saint-Sacrement, et il s'opéra dans la suite de nombreux miracles, près du tabernacle où reposaient les pieds du Sauveur.

PAIN. — Le miracle de la multiplication des pains par Notre-Seigneur, s'est renouvelé très-fréquemment comme on peut le voir dans la vie des Pères du désert, et dans celle d'une multitude de saints, depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à nos jours. Nous croyons superflu de réunir ici les faits innombrables de ce genre. Il nous suffit de citer les suivants comme exemples.

Saint Elie, anachorète en Palestine, habitait une caverne près des bords du Jourdain. Comme sa caverne était située près d'un chemin très-fréquenté, il arriva un jour que plusieurs solitaires, étant venus ensemble lui faire une visite, le pain leur manqua. Elie, vivement désolé de ne pouvoir remplir en cette circonstance les devoirs de l'hospitalité, suivant ses désirs, entra dans sa caverne, et quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver trois pains tout frais qu'il leur porta avec joie. Quoiqu'ils fussent au nombre de vingt, tous purent se rassasier avec deux de ces pains miraculeux, et celui qui restait suffit à la nourriture d'Elie pendant vingt-cinq jours. Il florissait vers la fin du IV^e siècle.

Dans la Vie de sainte Catherine de Sienne, écrite par le B. Raymond de Capoue, son confesseur, nous trouvons plusieurs exemples frappants de cette multiplication miraculeuse des pains. Le célèbre historien contemporain qui les rapporte en appelle ici, comme pour tous les faits surnaturels de la sainte, aux témoins oculaires presque

tous alors encore vivants, et avait été lui-même témoin, d'un de ces miracles. « La justice première, » dit-il, veut que toute chose obéisse à ceux qui obéissent parfaitement à Dieu. Catherine de Sienne obéissait fidèlement au Créateur et toutes les créatures obéissaient à son commandement. A l'époque où la bienheureuse était à Sienne, et lorsque je ne la connaissais pas encore, il existait une jeune veuve nommée Alessia, qui l'aimait tellement qu'elle ne pouvait vivre sans elle. Elle voulut revêtir le saint habit que Catherine portait; elle quitta sa maison pour en occuper une près de la sienne, afin de jouir plus souvent de ses entretiens; alors Catherine négligea un peu la maison paternelle; elle restait chez Alessia, souvent plusieurs jours, quelquefois des semaines et des mois entiers. Une année le blé fut rare, beaucoup d'habitants en avaient acheté de gâté par l'humidité, parce qu'il était impossible d'en trouver d'autre à aucun prix. Alessia dut faire de même. Aux approches de la moisson, avant que la provision de la mauvaise farine fut épuisée, on apporta du blé nouveau et excellent au marché: alors Alessia voulut jeter le reste de la mauvaise farine, et faire le pain avec le nouveau froment qu'elle avait acheté; elle dit à Catherine, qui habitait alors sa maison: *Ma Mère, cette farine ne fait qu'un pain détestable; puisque Dieu a eu compassion de nous, je vais jeter le peu qu'il en reste.* — Catherine répondit: *Pourquoi jeter ce que Dieu a fait pour la nourriture de l'homme? Si vous ne voulez pas manger de ce pain, donnez-le aux pauvres, qui n'en ont pas.* — Et comme Alessia lui disait: qu'elle se faisait scrupule de donner aux pauvres du pain de si mauvaise qualité, et qu'elle aimait mieux leur en donner abondamment avec de la bonne farine, Catherine répondit: *Préparez de l'eau, et apportez la farine que vous vouliez jeter; je veux en faire moi-même des pains pour les pauvres de Jésus-Christ.*

Catherine se mit d'abord à pétrir la pâte, et fit des pains avec un peu de cette mauvaise farine, si promptement, en si grand nombre, qu'Alessia et sa domestique, qui la regardaient, ne revenaient pas de leur étonnement; il aurait fallu quatre ou cinq fois plus de farine qu'il n'y en avait pour confectionner tous les pains que les mains bénies de Catherine présentèrent à Alessia, pour qu'elle les rangeât sur les planches, et ces pains n'avaient point la mauvaise odeur de ceux qu'on avait fabriqués jusqu'alors avec cette farine. Quand tout fut employé, Catherine envoya ces pains au four, et les fit servir sur la table. Tous ceux qui en mangèrent n'y trouvèrent aucune amertume, aucune odeur, et déclarèrent, au contraire, qu'ils n'en avaient jamais mangé d'aussi agréables. On rapporta la chose au frère Thomas, confesseur de Catherine, qui vint, avec d'autres religieux, pieux et instruits, pour examiner la chose. Tous furent dans l'admiration en voyant ces pains, dont le nombre

avait été si multiplié, et la qualité si merveilleusement corrigée. A ces deux prodiges s'en joignit un troisième. Catherine fit distribuer ces pains; on en donna largement aux pauvres; on en servit copieusement aux religieux; on n'en mangea pas d'autres à la maison, et cependant il en restait toujours une grande quantité à l'office. Ainsi, le Seigneur, par l'intermédiaire de sa servante, signala, de trois manières, sa puissance, à l'occasion de ses pains. Il corrigea d'abord la corruption et la mauvaise odeur de la forme, il augmenta ensuite la pâte qu'on en avait faite, il multiplia enfin tellement les pains qu'on put en distribuer pendant plusieurs semaines. Des personnes pieuses conservèrent de ce pain par dévotion. Quelques-unes en ont encore, quoiqu'il y ait une vingtaine d'années que ce miracle soit arrivé.

Catherine vivait encore, lorsque j'en eus connaissance, et, comme je désirais beaucoup savoir plus parfaitement ce qui s'était passé, je l'interrogeai en particulier sur les détails de cet événement. Elle me répondit: *Je souhaitais ardemment ne pas jeter ce que Dieu avait bien voulu nous donner. J'avais aussi grande compassion des pauvres; alors j'allai avec ferveur au coffre où était la farine. Ma très-douce reine, la Vierge Marie, m'apparut accompagnée de saints et d'anges; elle m'ordonna de faire ce que je projetais; elle daigna, dans son affectueuse bonté, travailler elle-même à pétrir la farine, et c'est la vertu de ses mains sacrées qui a multiplié tellement les pains: elle me les présentait à mesure qu'elle les terminait, et je les donnais à Alessia et à sa servante. Je lui dis alors: *Ma Mère, je ne m'étonne plus si ces pains ont semblé si doux à moi et à tous ceux qui en ont mangé, puisqu'ils avaient été faits par les mains glorieuses de cette grande Reine, au sein de laquelle l'auguste Trinité a voulu faire le pain qui est descendu du ciel, et qui donne la vie à tous les croyants.* En assistant ainsi Catherine, la Mère du Verbe voulait nous faire comprendre qu'elle nous donnait, par son intermédiaire, le pain spirituel du salut, comme elle nous donnait, par elle, un pain matériel si miraculeux. Dieu lui-même nous inspirait de l'appeler notre Mère; elle l'était bien en effet; son âme nous avait enfanté dans les gémisséments et la douleur, jusqu'à ce qu'elle eût formé le Christ en nous, et elle nous distribuait, chaque jour, le pain salutaire de ses bons enseignements.*

Puisque nous avons parlé de cette multiplication du pain, nous pourrions, pour continuer le même sujet, rappeler ce qui est arrivé dans les derniers temps de sa vie. J'ai pour témoin deux sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, qui vivent encore, et qui sont maintenant à Rome. La première est Lysa, de Sienne, et la seconde est Jeanne de Capo, qui est aussi de Sienne. Elles accompagnèrent Catherine, lorsque Urbain VI, d'heureuse mémoire, la fit venir dans la ville éternelle: elle fut logée dans le quartier de la colonne Antonine, avec un grand nombre

de ses enfants spirituels. Ses disciples l'avaient suivie, pour ainsi dire, sans son consentement : les uns, pour visiter les lieux saints; les autres, pour demander quelques grâces au Souverain Pontife; mais tous surtout pour jouir de la douceur de ses entretiens, si profitables aux âmes. Il faut dire aussi que le Souverain Pontife fit venir à Rome plusieurs serviteurs de Dieu, sur la demande de Catherine, qui se plut à leur donner l'hospitalité. Elle ne possédait rien sur la terre, et n'avait dans sa bourse ni or ni argent. Elle mendiait de quoi vivre avec ses compagnes; mais elle aurait accueilli cent personnes comme une seule, tant son cœur mettait en Dieu sa confiance. Elle savait que les trésors de la Providence étaient inépuisables; aussi, à cette époque, elle avait avec elle au moins vingt-quatre personnes, et le nombre augmentait quelquefois beaucoup. L'ordre que Catherine avait établi dans la maison était admirable : une de ses compagnes, qu'elle désignait, était chargée, chaque semaine, de pourvoir et de veiller à tout, afin que les autres pussent s'occuper de Dieu, et faire les œuvres et les visites saintes qui les avaient conduites à Rome.

Jeanne de Capo, dont nous avons parlé, eut à son tour à remplir les fonctions d'économe. Le pain que toute la maison mangeait provenait d'aumônes quotidiennes. Catherine avait recommandé à celle qui en était chargée, chaque semaine, de l'avertir un jour à l'avance, quand le pain manquerait, afin de pouvoir envoyer d'autres quêteurs, ou aller mendier elle-même. Dieu permit que Jeanne oublia une fois cette recommandation : le soir, le pain manquait; elle n'avait pas prévenu Catherine, et elle n'avait aucun moyen de s'en procurer. Quand vint l'heure du repas, le peu de pain qui restait pouvait à peine suffire à quatre personnes. Jeanne reconnut sa négligence, et alla, toute triste et toute honteuse, confesser à Catherine sa faute et son embarras. Catherine lui dit : *Que Dieu vous pardonne, ma sœur, de nous avoir mises dans cette position, malgré l'ordre que je vous avais donné. Voici toutes les nôtres qui ont faim; car l'heure est avancée : où trouverons-nous si vite les pains qui nous sont nécessaires?* Jeanne se lamentait, en reconnaissant qu'elle avait péché par oubli, et qu'elle méritait une pénitence. Catherine lui dit : *Avertissez les serviteurs de Dieu d'aller se mettre à table.* Et comme Jeanne lui faisait observer qu'il y avait si peu de pain, qu'en le partageant, personne n'en aurait assez, Catherine répondit : *Dites-leur toujours de commencer avec le peu qu'on leur servira, en attendant que Dieu pourvoie à leurs besoins,* et elle alla se mettre en prière.

Jeanne accompplit ses ordres et partagea entre tous le peu de pain qu'elle avait. Les convives affaiblis et affamés par les jeûnes continuels qu'ils observaient pour la plupart, trouvaient leurs portions bien petites et pensaient qu'ils l'auraient bientôt fait disparaître; mais ils avaient beau manger, ils

n'en voyaient pas la fin; il en restait toujours sur la table, et il n'y avait rien de surprenant, puisque c'était la volonté de celui qui, avec cinq pains, rassasia cinq mille hommes dans le désert. Chacun s'étonnait de lui-même et de ses voisins, et tous demandaient ce que faisait en ce moment Catherine; on répondit qu'elle priait avec ferveur. Les seize personnes qui étaient alors présentes s'accordaient à dire : *La prière a fait descendre le pain du ciel; voici que nous sommes rassasiés; le peu qu'on nous a servi, loin d'être diminué est plutôt augmenté.* Après le repas, il resta tant de pain sur la table, qu'il suffit aux sœurs qui étaient dans la maison et qui mangèrent ensuite abondamment : on put encore en faire aux pauvres une large aumône. Lysa et Jeanne, qui furent témoins de ce prodige, m'en racontèrent un semblable que Dieu opéra par Catherine, dans la même maison, la même année, à l'époque du Carême, une semaine où l'économe était Françoise, sœur de la Pénitence de Saint-Dominique, et compagne spirituelle de Catherine sur la terre et dans le ciel où elle est, je pense, maintenant.

Je ne veux pas non plus passer sous silence ce qui m'arriva, lorsque Catherine fut dans un monde meilleur : J'ai pour témoin tous les frères qui étaient alors au couvent de Sienne. Il y a à peu près cinq ans, j'étais dans cette ville, et, sur les instances des enfants spirituels de Catherine, j'avais commencé à écrire sa Vie. Je me rappelai que la tête de la bienheureuse, qu'on avait apportée de Rome à Sienne, et que j'avais ornée de mon mieux, n'avait pas encore été exposée et honorée en public. Je pensai qu'on pourrait choisir un jour pour faire, dans le couvent, une réception solennelle de cette précieuse relique, comme si elle venait d'arriver, et que les religieux pourraient chanter l'Office de l'Ordinaire, puisqu'il n'est pas permis d'en faire un particulier, tant que le Souverain Pontife ne l'aura pas inscrit au catalogue des saints. La fête eut lieu au grand contentement des religieux et du peuple, mais surtout des personnes dont elle avait dirigé les âmes. J'invitai à dîner au réfectoire ses disciples les plus fidèles, et je recommandais au frère convers de soigner un peu le repas.

Lorsque l'Office fut terminé et qu'on fut au moment de déjeuner, le frère qui était chargé de la dépense vint trouver le prier et lui dit tout triste qu'il n'y avait pas assez de pain pour les frères de la première table, et qu'il n'y en avait pas pour les étrangers invités au nombre de vingt. A cette nouvelle, le prier voulut s'assurer du fait par lui-même, et quand il l'eut vérifié, il envoya sur-le-champ le frère économe avec le frère Thomas, premier confesseur de Catherine, chez plusieurs amis de l'ordre, pour en rapporter les pains nécessaires; mais ils tardèrent tant à venir, que le prier fit porter aux étrangers qui étaient avec moi, les pains qu'on avait, pour ne pas les faire attendre, et il en restait par conséquent très-

peu dans l'office; mais comme les quêteurs ne venaient point, il dit aux religieux de se mettre à table, en les attendant, et de commencer. Alors, soit à la dépense, soit à table, soit autre part, les pains se multipliaient si bien par l'intercession de Catherine, que tout le couvent en mangea abondamment, à la première et à la seconde table, et qu'on recueillit encore beaucoup de restes : une cinquantaine de religieux s'étaient nourris de ce qui pouvait suffire à peine à cinq d'entre eux. Lorsque les frères qu'on avait envoyés revinrent apporter les pains, on leur annonça qu'ils serviraient une autre fois, parce que le Seigneur avait très-bien pourvu aux besoins de ses serviteurs. Après le repas, je m'entretins avec nos invités; je leur parlai longuement des vertus de la bienheureuse Catherine; le prier arriva avec quelques religieux, et nous raconta le miracle qui venait d'avoir lieu, je dis alors à ceux qui m'écoutaient : *Pour sa fête, notre bienheureuse n'a pas voulu nous priver d'un miracle qu'elle a fait souvent durant sa vie : le prodige d'aujourd'hui nous montre qu'elle reçoit notre hommage et qu'elle est toujours avec nous; remercions donc Dieu et notre Mère.*»

PALESTINE. — Il faut lire la *Douloureuse Passion* et la *Vie de la sainte Vierge*, écrites d'après les révélations de la sœur Catherine Emmerich, pour voir jusqu'à quel point cette simple paysanne ignorante et dénuée de toute érudition, avait la vision complète, détaillée, incroyable non-seulement de toutes les scènes et de tous les faits de l'histoire du Sauveur, de sa sainte Mère et de ses apôtres, mais encore de la Palestine et de tous les lieux saints illustrés par eux. Ses descriptions topographiques si minutieusement circonstanciées de tous les quartiers, de toutes les rues, de toutes les places, de tous les monuments, nous dirions presque de toutes les maisons de Jérusalem à l'époque de la vie terrestre du Christ; de tous les lieux importants de la Palestine et même de l'Égypte, de la Chaldée (rois mages) de l'Arabie et même de l'Asie; ces descriptions surnaturelles, dis-je, sont chaque jour justifiées par tout ce que l'érudition a de plus savant, et depuis, par tous les récits et les découvertes des voyageurs. Et ces visions si merveilleuses, qui prouvent assez la vérité de celles qui les accompagnent, se passent en plein XIX^e siècle et au milieu de cette Allemagne érudite et protestante qui a été la première à découvrir avec stupéfaction les merveilles des vierges stigmatisées et extatiques du Tyrol, que les Catholiques ne connaissaient pas même encore.

PALME. — Les esprits célestes qui apparaissent aux martyrs et à d'autres saints, martyrs de la pénitence, portent souvent des palmes, emblèmes de la victoire. La palme que tenait sainte Claire, reverdit et reflurit tout à coup. Les palmes ont été l'occasion de beaucoup d'autres faits surnaturels et miraculeux.

PARADIS. — « Un jour, le lendemain de

l'Assomption, » dit le bienheureux Suso, « il me fut donné d'entrevoir les joies du paradis.... » Nous avons rapporté, sous divers titres, et notamment à l'article CIEL et VISIONS, les révélations mystiques relatives au paradis. Nous nous bornerons donc à renvoyer ici à ces articles.

PARALYSIE. — Nous avons déjà longuement montré la toute-puissance surnaturelle de Dieu, agissant dans les saints pour la guérison de toutes les maladies et de toutes les infirmités (*Voy. en particulier GUÉRISONS*), nous ne saurions donc nous étendre ici. Il nous suffit de citer comme exemples quelques faits qui rentrent sous le titre de cet article.

Immédiatement après le concile de Bordeaux, c'est-à-dire en 381, saint Martin se rendit à Trèves. Le but de ce voyage fut, ce semble, d'arrêter les poursuites contre Priscillien. Le saint était à peine entré dans la capitale des Gaules, que Dieu, par un miracle, faisait éclater le mérite de son serviteur. Il y avait à Trèves une jeune fille qu'une cruelle paralysie retenait sur son lit de douleur, et qui, depuis longtemps déjà, était privée de l'usage de ses membres. Tout son corps était comme mort, et à peine si un souffle léger la faisait encore palpiter. Tristes, et n'attendant plus que son trépas, ses proches se tenaient près d'elle. Tout à coup on annonce que Martin est dans la ville. A cette nouvelle, le père de la jeune malade court tout hors de lui. Il veut implorer pour sa fille la puissance du saint. Martin était déjà entré dans l'église. Là, à la vue du peuple, et en présence de plusieurs autres évêques, le vieillard, fondant en larmes, embrasse ses genoux : *Ma fille se meurt, dit-il, consumée par la plus triste maladie; et chose plus cruelle que la mort même, c'est l'esprit seul qui, maintenant, vit en elle; d'avance, sa chair est déjà morte. Je t'en prie, viens la voir et la bénir, car j'ai confiance que, grâce à toi, elle recouvrera la santé.* A ces paroles, le saint demeure confus et stupéfait. Il se refuse à ce qu'on lui demande. Il n'a pas, dit-il, un tel pouvoir : le vieillard se trompe sur son compte; il n'est qu'un homme indigne de servir au Seigneur d'instrument pour faire éclater sa puissance. Le malheureux père se prend alors à pleurer plus fort et n'en persiste pas moins à le supplier de visiter sa fille mourante. Enfin, cédant aux vives instances des évêques qui l'entourent, il descend à la maison de la jeune fille. Une foule immense attend à la porte pour voir ce que le serviteur de Dieu va faire. D'abord, il a recours aux armes qui lui sont familières en ces rencontres; il se prosterne la face contre terre et prie. Ensuite, les yeux fixés sur la malade, il demande de l'huile. Après l'avoir bénite, il en verse quelques gouttes dans la bouche de la jeune fille : aussitôt elle recouvre la parole. Peu à peu et l'un après l'autre, à mesure qu'il les touche, les membres paralysés reprennent la vie. Bientôt, sentant ses pieds raffermis, la malade se leva, en présence du peuple. (*Histoire de*

saint Martin de Tours, par Achille DUPUY.)

Saint Morand, abbé d'Altkirch en Alsace, guérit, par ses prières, le comte Frédéric de Ferrette, atteint d'une paralysie qui l'affligeait depuis longtemps. (XII^e siècle.)

Plusieurs saints sont eux-mêmes des exemples vivants de ces guérisons miraculeuses. Sainte Gorgonie, fille de saint Grégoire l'Ancien, évêque de Nazianze, ayant été atteinte d'une paralysie qui ne lui permettait plus aucun mouvement, elle se fit porter à l'église et elle fut guérie tout à coup, au moment où elle pria avec ferveur devant l'autel. Sainte Gorgonie mourut en 372.

Saint Août (V^e siècle) recouvra miraculeusement l'usage de ses bras et de ses jambes complètement paralysés.

PAROLES DIVINES. — Nous avons montré, dans notre Introduction, comment à chacun de nos sens corporels correspond, au fond de l'âme humaine, un sens mystérieux et spirituel qui met l'homme en rapport avec le monde divin, comme l'organe physique le met en relation avec la création visible. Ainsi à l'audition ou l'ouïe corporelle répond une audition ou entendement spirituel, qui fait percevoir à notre esprit les paroles même de Dieu ou son Verbe parlant au plus profond de nous-mêmes. Comme la faculté de vision spirituelle ou l'intuition, cette faculté d'ouïe spirituelle a été reconnue par les philosophes eux-mêmes, sous le nom d'*entendement* qui l'exprime parfaitement. Seulement, ces faux sages scindant la pensée du sentiment et de la vie réelle et pratique, séparant la tête du cœur et de la volonté, ont anéanti, si j'ose dire, cette faculté sublime, en en faisant une pure abstraction métaphysique, de même que pour l'intuition, la perception des essences ou la faculté ontologique, le goût et le tact spirituels. Or ce que l'homme entend au fond de lui-même et de sa conscience ce n'est pas une simple idée abstraite, mais bien une parole réelle et vivante, qui est la parole même de Dieu. C'est la Mystique qui seule a maintenu complètement cette haute et essentielle vérité, tout en admettant l'homme, bien entendu, dans les conditions de vertu morale et de sainteté indispensables pour entendre parfaitement et avec clarté cette voix divine. — *Voy. VOIX CÉLESTES*, etc.

Il faut étudier attentivement les OEuvres de sainte Thérèse pour voir avec quel soin scrupuleux, avec quelle circonspecte sollicitude elle sait distinguer ces paroles divines de toutes les illusions de l'imagination et de l'esprit et de toutes les paroles purement humaines que l'esprit se dit à lui-même, et comment elle en marque par un abîme la différence fondamentale et saisissante. Voici comment elle s'exprime à ce sujet dans sa Vie écrite par elle-même : « Je pense, » dit-elle, « devoir dire ici quelle est cette manière de parler dont Dieu se sert envers les âmes ; et de quelle sorte elles l'entendent, afin que votre révérence le comprenne, parce qu'elle verra dans la suite

que, depuis le jour que Notre-Seigneur me fit cette faveur, il continue très-souvent à me l'accorder. Ce sont ces paroles très-distinctes, mais que nos oreilles sont incapables d'entendre, quoique l'âme les entende plus clairement qu'elle ne pourrait le faire par leur entremise, et que, quelque résistance qu'elle y apportât, elle ne saurait ne point les entendre. Dans la manière ordinaire d'ouïr, nous ne voulons pas écouter ce que l'on nous dit, nous pouvons nous boucher les oreilles et nous distraire à autre chose, et ainsi ne rien comprendre au sens des paroles dont le son nous frappe ; mais, dans cette autre manière dont Dieu parle à l'âme quelque résistance que je fasse pour ne point l'écouter, il me contraint d'être très-attentive à ce qu'il me dit ; et ainsi, quoique nous le voulions ou ne le voulions pas, parce qu'il le veut, et qu'ayant un empire absolu sur nous, il nous est impossible de ne pas faire ce qu'il lui plaît. Je puis en parler par expérience ; l'appréhension que j'avais qu'il y eût de l'illusion, m'ayant fait résister près de deux ans ; et j'éprouve que les efforts que cette même crainte me fait faire encore quelquefois pour résister me sont inutiles.

Je désirerais pouvoir faire entendre quelles sont les tromperies qu'il peut y avoir en cela, bien qu'il me semble qu'il ne s'en rencontre point ou fort peu pour les personnes qui en ont l'expérience ; mais il faut que cette expérience soit grande. Et je voudrais aussi pouvoir faire connaître quelle est la différence qu'il y a entre ce qui procède du bon esprit, ou ce qui procède du mauvais, ou ce qui ne vient que d'une imagination que l'entendement se forme, comme cela peut arriver, ou si c'est l'esprit qui se parle à lui-même. J'avoue ne le savoir pas bien ; mais il m'a semblé encore aujourd'hui que cela peut être. Quant à ce qui vient de l'Esprit de Dieu, il m'a été, en plusieurs rencontres, facile de le reconnaître à diverses marques, et, entre autres, à ce que les choses qui m'avaient été dites deux ou trois ans auparavant ont toutes été ponctuellement accomplies.

Il peut arriver, à mon avis, que lorsque l'on recommande quelque affaire à Dieu, avec grande affection et application, on se persuade d'entrevoir si cette affaire réussira ou ne réussira pas. Mais une personne à qui Dieu a parlé de la manière que j'ai dit n'aura pas de peine à connaître l'extrême différence qui se rencontre entre ces divines paroles et ce qu'elle s'imagine, quelque subtile que soit la manière dont son entendement la trompe, sans avoir besoin de la tromper. Car, au lieu que, quand c'est Dieu qui parle, l'âme ne fait qu'écouter ce qu'il dit, l'entendement n'a garde d'écouter, lorsque c'est lui-même qui parle ; et comme les paroles qu'il forme, quoique bien arrangées, ne procèdent que de son imagination, qui est obscurcie par tant de nuages, comment auraient-elles cette clarté et cette lumière qui éclate dans celles de Dieu ? Aussi, pouvons-nous, quand c'est notre entendement

qui forme ces paroles, distraire notre imagination à autre chose, de même qu'une personne qui parle peut se taire; mais il n'est pas en notre pouvoir de le faire, lorsque c'est Dieu qui nous parle.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes; c'est que les paroles qui procèdent de notre entendement ne produisent aucun effet, et qu'au contraire, quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, elles sont toujours suivies des effets. Ainsi, lors même qu'il ne les emploie que pour nous reprendre de nos fautes, elles font à l'instant une telle impression dans notre âme, qu'elles l'attendrissent, l'illuminent, la réjouissent, la disposent à tout entreprendre pour son service, et la mettent, plus promptement qu'on ne saurait le croire, dans une tranquillité si admirable, qu'il semble que Dieu veuille le faire connaître, que son pouvoir n'a point de bornes et que ses paroles sont des effets. Ainsi, il me paraît y avoir la même différence qui se trouve entre parler et écouter, à cause, comme je l'ai dit, que lorsque nous parlons, c'est notre entendement qui arrange nos paroles, et qu'au contraire, quand on nous parle, nous n'avons qu'à écouter, sans aucun travail, ce que l'on nous dit. Dans la première de ces deux sortes de paroles, nous ne saurions assurer si ce que nous disons est conforme à la vérité, parce que nous sommes alors comme des personnes à demi-endormies; mais, dans la seconde manière, les paroles que Dieu nous dit s'entendent si clairement, que l'on n'en perd pas une syllabe, quoique cela arrive quelquefois dans un temps que l'entendement et l'âme sont si troublés et si distraits, qu'ils ne pourraient former une seule pensée raisonnable; et ces divines paroles font comprendre à l'âme de si grandes vérités, que, quelque recueillie qu'elle fût en elle-même, elle serait incapable de les concevoir; joint, comme je l'ai déjà dit, qu'elle se trouve toute changée dès la première de ces paroles particulièrement s'il se rencontre qu'elle soit dans le ravissement; car, ses puissances étant alors suspendues et n'agissant point, comment son imagination, qui est toute stupide, pourrait-elle se représenter et comprendre des choses auxquelles, auparavant, elle n'avait jamais pensé, et dont, par conséquent, sa mémoire n'aurait pu conserver aucune image?

Il faut remarquer que, lorsque nous avons des visions, et que nous entendons ces divines paroles, ce n'est jamais, ce me semble, dans ce temps de ravissement que l'âme est unie à Dieu, parce qu'alors, comme je pense l'avoir dit, l'entendement, la mémoire et la volonté, demeurant sans aucune action et comme perdues, on ne saurait, à mon avis, ni voir, ni écouter, ni entendre; et, durant ce temps qui est fort court, Dieu se rend tellement maître de l'âme, qu'il ne lui laisse, si j'en mets trop, aucune liberté d'agir. Mais quand, après que ce peu de temps est passé, l'âme continue à demeurer dans le ravissement, c'est alors que je dis, que ces

puissances se trouvent en tel état, quoiqu'elles ne soient pas perdues, elles n'agissent presque point, et sont comme abîmées en Dieu et incapables de raisonner. Il y a tant de moyens de connaître cette différence, qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent; et j'ose même ajouter qu'une personne qui en a l'expérience, le discernera clairement, parce que, outre plusieurs autres preuves que je pourrais en alléguer, les paroles qui ne procèdent que de notre entendement ne produisent aucun effet, et l'âme les rejette, parce que, ne les considérant que comme des rêveries de l'entendement, elle n'en tient pas plus de compte que de ce que dirait un frénétique. Mais, au contraire, nous écoutons ces paroles proférées de Dieu, comme si elles sortaient de la bouche d'une personne savante, sainte et de grande autorité, que nous sommes assurés être incapable de mentir; ce qui est même une comparaison trop basse, parce que les paroles sont quelquefois accompagnées d'une telle majesté, que, sans considérer de qui elles procèdent, nous ne saurions ne point trembler lorsqu'elles nous reprennent de nos fautes, et ne nous pas sentir embrasés d'amour lorsqu'elles nous témoignent de l'amour. Notre mémoire ne peut rien nous représenter qui leur soit comparable, et elles expriment en peu de mots, et nous font concevoir tant de sens si admirables, qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour les démêler et les mettre en ordre; ce qui montre que ces paroles surpassent de telle sorte notre capacité, qu'il nous est facile de voir qu'elles sont divines et non humaines.

J'estimerais inutile de m'arrêter davantage ici, parce que je ne crois pas qu'une personne, qui en a l'expérience, puisse s'y tromper et tomber dans l'illusion, si elle ne se trompe volontairement elle-même. Il m'est souvent arrivé qu'étant entrée dans quelque doute de ce qui m'avait été dit, non pas alors, cela étant impossible, mais après, et de penser que je pouvais m'être abusée, j'en ai vu depuis longtemps l'accomplissement. Et au lieu que ce qui procède de l'entendement est comme un premier mouvement de la pensée qui passe et s'oublie; ceci est comme une chose subsistante, que Dieu imprime de telle sorte dans la mémoire, qu'elle ne saurait s'en effacer, si ce n'est après un temps fort long, et que ce fût seulement des paroles de tendresse et d'instruction. Car, quant à celles de prophétie, je ne crois pas qu'elles se puissent oublier; et il ne m'est jamais arrivé de les avoir oubliées, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Je répète encore que si une personne ne prend plaisir à se tromper, en se persuadant qu'elle entend ce qu'elle n'entend pas, et que c'est Dieu qui lui parle, elle n'aura pas de peine à connaître que c'est elle-même qui se parle, et à sortir ainsi d'une tromperie où elle demeurerait durant toute sa vie. Mais j'avoue ne pas comprendre comment elle y pourrait tomber, si elle avait entendu une fois Dieu lui parler; parce que

quand c'est elle-même qui se parle, quoiqu'elle ne voudrît rien écouter de ce qu'on lui dirait, soit par le désir de demeurer tranquille dans son oraison et la crainte d'y être troublée, ou pour d'autres considérations, elle ne saurait ne pas le connaître, à cause que son entendement a besoin de temps pour raisonner; au lieu que quand c'est Dieu qui nous parle, il nous instruit en un moment, et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions concevoir et démêler en tout un mois, et dont quelques-unes sont si élevées, que nous en demeurons épouvantés. Je suis assuré que ceux qui en auront fait l'expérience, demeureront d'accord que je ne dis rien en cela qui ne soit vrai, et je remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite de le pouvoir expliquer.

Je finirai en disant que, lorsque c'est nous-mêmes qui parlons, nous le pouvons faire toutes les fois que nous le voulons et que nous sommes en oraison, en nous imaginant que l'on nous parle. Mais il n'en est pas de même, lorsque c'est véritablement Dieu qui nous parle, ainsi que je l'ai éprouvé; puisque, quelque désir que j'aie eu de l'entendre me parler, il s'est passé plusieurs jours sans que ce bonheur m'arrivât; et que d'autres fois, lorsque je n'y pensais point, il m'a favorisée de cette grâce. Que si quelqu'un, pour tromper le monde, disait qu'il aurait appris de Dieu ce qu'il se serait dit à lui-même, il ne coûterait guère d'y ajouter qu'il a entendu ces paroles avec ses oreilles corporelles; et j'avoue sincèrement que je n'avais jamais cru que l'on pût entendre d'une autre manière, jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé, après avoir tant souffert.

Car, quoique je ne me retirasse plus dans la solitude pour prier, Notre-Seigneur ne laissait pas de me faire recueillir; au milieu même des conversations où je me trouvais, de me dire ce qui lui plaisait, et de me contraindre de l'entendre, quelque résistance que j'y apportasse; mais n'y ayant une seule personne avec qui je pusse me soulager de mes peines, je ne pouvais ni prier ni lire. Ainsi, je me trouvais souvent dans un tel accablement et si troublée de la crainte d'être trompée par le démon, que je ne savais plus que devenir.

Un jour que j'étais plus tourmentée que je ne l'avais encore été, je passai de l'église dans un oratoire, et j'y demurai quatre ou cinq heures en un tel état, que ne recevant aucune consolation ni du côté du ciel, ni de celui de la terre, je me trouvais comme abîmée dans l'appréhension de mille périls. *O Dieu de mon âme! il parait bien que vous êtes l'ami véritable, qu'étant tout-puissant, vous pouvez tout ce que vous voulez, et que vous ne cessez jamais de vouloir tout ce que nous pouvons souhaiter, pourvu que nous ne cessions point de vouloir ce que vous voulez, souverain Maître de l'univers, que toutes les créatures vous bénissent : eh! qui me donnera une voix assez forte pour faire entendre, jusqu'aux extrémités du monde, combien vous êtes fidèle à ceux qui ont le bonheur d'être aimés de vous!*

Tout ce qui est ici-bas peut nous manquer; mais vous, Seigneur, vous ne nous manquez jamais. Qu'est-ce que ce peu que vous permettez que souffrent ceux qui vous aiment? et quelles délices sont comparables à celles que vous leur faites éprouver? O qu'heureux et plus heureux qu'on ne saurait dire, serait celui qui n'aurait jamais aimé que vous! Il me paraît, mon Dieu, que vous ne traitez avec rigueur ceux qui vous aiment, que pour leur faire mieux comprendre dans l'excès de leurs souffrances, quel est l'excès de votre amour. O mon Sauveur! que n'ai-je assez d'esprit, assez de science, et assez d'éloquence pour pouvoir exprimer, aussi bien que je le comprends, quelles sont les merveilles de vos œuvres. Tout me manque pour cela, mon Dieu; mais ma consolation est que, pourvu que vous ne m'abandonniez point, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les savants s'élèvent donc tant qu'ils voudront contre moi; que toutes les créatures me persécutent; et que tous les démons joints ensemble m'attaquent; rien ne sera capable de m'étonner, pourvu que vous continuiez de m'assister, parce que j'ai éprouvé combien toutes ces peines sont avantageuses à ceux qui ne mettent leur confiance qu'en vous seul.

Lorsque j'étais dans l'extrémité d'affliction que je viens de dire, et que je n'avais point encore eu de visions, ces paroles que j'entendis furent seules suffisantes pour remettre mon âme dans la tranquillité et dans le calme : *N'ayez point de peur, ma fille; je ne vous abandonnerai jamais : n'appréhendez rien.*

Il me semblait, avant d'avoir entendu ces divines paroles, que l'on n'aurait pu me tirer d'une peine si étrange, quelque temps et quelques efforts que l'on y eût employés; mais ce peu de mots calmèrent, en un moment, tellement mon esprit et me donnèrent tant de force, d'assurance, de repos et de lumière, que je me trouvai toute une autre personne; et quand tout le monde ensemble eût voulu me faire croire que ces paroles n'étaient pas de Dieu, j'aurais hardiment soutenu le contraire, et j'en serais toujours demeurée très-persuadée.

... Etant un jour accablée d'affliction, et dans un trouble merveilleux, à cause d'une affaire dont je parlerai plus loin du murmure de toute la ville où j'étais, et même de notre Ordre, Dieu me dit : *Qu'appréhendez-vous? Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* Ces paroles furent suivies de l'effet quelque temps après; et je me trouvai, en cet instant, remplie d'une telle force, que j'étais prête à m'engager, pour son service, dans d'autres entreprises encore plus difficiles, et à souffrir avec joie de nouveaux travaux beaucoup plus grands. Cela m'est arrivé tant de fois, que je n'en sais pas le nombre; et lorsque je tombe dans quelques imperfections, Dieu m'en reprend d'une manière qui serait capable de m'anéantir; mais ces répréhensions sont si salutaires, qu'elles produisent toujours leur

effet, parce que ce souverain médecin des âmes ne leur fait jamais connaître leurs maux, sans y apporter le remède.

D'autres fois il me représentait mes péchés passés, et particulièrement lorsqu'il voulait m'accorder quelque grâce signalée; et l'âme, dans ces rencontres, voit si clairement la grandeur de ses péchés, qu'il lui semble que ce juge terrible et éternel va la juger, et elle ne sait que devenir. D'autres fois, Dieu m'avertissait des dangers où je tomberais, ainsi que d'autres personnes, trois ou quatre ans après; ce qui n'a jamais manqué d'arriver, et je pourrai en rapporter quelques-uns.

J'avais un confesseur qui me mortifiait beaucoup, m'affligeait quelquefois et me mettait dans des peines qui allaient jusqu'à m'inquiéter, et il me parut que c'est celui qui m'a le plus profité. Quoique j'eusse une grande affection pour lui, j'étais quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me semblait que ces peines qu'il me donnait me détournaient de l'oraison; mais lorsque j'étais prête d'en venir à l'exécution, Notre-Seigneur me le défendait, et me reprenait d'une manière qui me touchait plus sensiblement que ce que mon confesseur me faisait souffrir. Ainsi j'étais toujours tourmentée des deux côtés, et cela m'était nécessaire pour dompter la rébellion de ma volonté. Notre-Seigneur me dit une fois : *Que ce n'était pas obéir que de ne pas être disposée à souffrir, et que, pour ne rien trouver difficile, je n'avais qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avait enduré.*

Un confesseur à qui je m'étais confessé au commencement, me dit que, puisque j'étais assurée que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, je n'en devais parler à personne, parce qu'il est avantageux de tenir ses faveurs cachées. Je fus fort aise de ce conseil qu'il me donnait, parce que j'avais tant de honte de lui déclarer les grâces que je recevais de Dieu, que j'en aurais souvent moins eu de confesser de grands péchés, principalement lorsqu'elles étaient grandes; parce qu'il me semblait qu'on n'y ajouterait point de foi, et que l'on se moquerait de moi; outre qu'il me paraissait que c'était avoir peu de respect pour les merveilles de Dieu, que de les publier, et qu'ainsi il valait beaucoup mieux les taire. Mais je connus depuis que ce confesseur m'avait, en cela, fort mal conseillée, et que, tant s'en faut que je dusse rien cacher dans mes confessions, je ne pouvais, sans péril, n'y pas déclarer tout ce qui se passait en moi, parce qu'autrement je pourrais quelquefois me tromper. Que s'il arrivait que Notre-Seigneur me dît, dans l'oraison, quelque chose de contraire à ce que mon confesseur m'ordonnait, il ne laissait pas de me commander de lui obéir; mais il lui inspirait ensuite de changer de sentiment, et de m'ordonner la même chose. »

Dans son admirable ouvrage intitulé *le Château de l'âme*, sainte Thérèse approfondit de nouveau ce sujet, et le résume en ces termes : « Il y a, » dit-elle, « une manière dont

Dieu parle à l'âme que je ne puis douter qu'il ne soit de lui, et qui est accompagnée d'une vision intellectuelle. Ces paroles s'entendent si intérieurement dans le fond de l'âme, que cela étant joint aux effets qu'elles produisent, l'on a une entière assurance qu'elles ne peuvent procéder du démon, ni de l'imagination, comme les raisons que je vais rapporter le feront voir si l'on y fait réflexion.

La première raison est qu'il y a une grande différence entre les paroles formées par notre imagination, et ces divines paroles. Car quoiqu'elles n'aient qu'un même sens, celles-ci l'expriment d'une manière si claire et si vive, qu'elles demeurent tellement imprimées dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe; au lieu que celles qui ne viennent que de notre imagination sont presque comme si on parlait en songeant. La seconde raison est que ces paroles s'entendent souvent, lorsque nous ne pensons point du tout au sujet dont elles parlent, et quelquefois même quand nous sommes en conversation, et qu'elles répondent à des pensées, qui ne font que passer en un moment dans notre esprit sans y faire réflexion, ou à des pensées que nous n'avons plus, et à des choses auxquelles nous n'avons jamais pensé; ce qui montre que notre imagination n'a pu se les figurer pour nous flatter dans nos désirs. La troisième raison est que l'âme ne fait qu'écouter ces paroles qui viennent de Dieu, au lieu que c'est elle qui forme celles qui viennent de l'imagination. La quatrième raison est qu'une seule de ces paroles divines comprend, en peu de mots, ce que notre esprit ne saurait exprimer qu'en plusieurs. Et la cinquième raison est qu'il arrive souvent par une manière que je ne saurais expliquer, que ces divines paroles comprennent encore plusieurs autres sens, outre celui qu'elles expriment, et cela sans le marquer par aucun son; ce qui est une manière de parler, dont je traiterai ailleurs, si intérieure et si subtile, que l'on ne saurait trop l'admirer ni trop remercier Dieu d'une si grande grâce. Comme je connais une personne, que la différence qui se trouve entre ces paroles dont Dieu est l'auteur qu'elle avait souvent entendues, et celles qui ne viennent que de notre imagination, avait mise en de grands doutes, je suis persuadée que plusieurs autres sont dans la même peine. Celle qu'avait cette personne lui faisant appréhender dans le commencement que cette grâce dont Dieu la favorisait ne fût une illusion du démon, qui sait si bien se transformer en ange de lumière; elle prit grand soin d'examiner ce qui se passait en elle. Pour moi, je crois que quelques efforts que l'on fasse pour contrefaire les paroles qui viennent de Dieu, on ne saurait les rendre si claires ni si certaines que l'on ne puisse douter de les avoir entendues. Les effets font aussi connaître la merveilleuse différence qui se rencontre entre ces diverses paroles; car au lieu que celles qui viennent de Dieu remplissent l'âme de lumière et la laissent dans une

grande paix, celles qui ne sont que des illusions du démon causent de l'inquiétude et du trouble; mais cette inquiétude et ce trouble ne peuvent nuire à l'âme, pourvu qu'elle demeure, comme je l'ai dit, dans l'humilité, et ne fasse rien par elle-même ensuite de ce qu'elle aura entendu. Que si ce sont des faveurs de Dieu, elle s'examinera attentivement pour voir si elle en est devenue meilleure; et elle doit croire qu'elles n'en viennent pas, si elles ne la remplissent point de confusion, en considérant combien elle est indigne de recevoir de telles grâces. Car il est certain que plus elles sont grandes, plus on doit concevoir de mépris de soi-même, avoir un plus vif sentiment de ses péchés, oublier ce qu'on peut avoir fait de bien, s'occuper entièrement à rechercher la gloire de Dieu, appréhender plus que jamais de contrevenir à ses volontés, ne point regarder son propre intérêt, et être fortement persuadé qu'au lieu de mériter tant de grâces, on ne mérite que l'enfer.

Lorsque les faveurs que l'âme reçoit dans l'oraison produisent de tels effets, elle ne doit point s'étonner, mais au contraire, se confier en la miséricorde de Dieu, qui, étant fidèle en ses promesses, ne permettra pas qu'elle soit trompée par le démon, quoiqu'il soit bon qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Il paraît peut-être à ceux que Notre-Seigneur ne conduira pas par ce chemin, que les âmes qu'il y conduit pourraient, pour éviter tout péril, ne pas écouter ces paroles, et si elles sont intérieures, en détourner leur pensée de telle sorte, qu'elles ne les entendraient point. A quoi je réponds qu'autant que cela est possible, lorsque ce n'est que notre imagination qui forme ces paroles, parce qu'il dépend de nous de n'en pas tenir compte, autant il est impossible de le faire lorsque c'est Dieu qui nous parle, parce qu'il arrête de telle sorte nos pensées pour n'avoir de l'attention qu'à ce qu'il nous dit, qu'il serait aussi difficile de ne le pas entendre qu'il le serait à une personne qui aurait l'ouïe très-subtile de n'entendre pas ce qu'on lui dirait à haute voix. Dans l'occasion dont je parle, ce sont les oreilles de l'âme qui entendent, et l'on ne saurait les boucher comme l'on boucherait celles du corps, ni penser à autre chose qu'à ce que Dieu nous dit, parce que de même qu'il fit arrêter le soleil à la prière de Josué, il arrête tellement toutes les puissances de notre âme, qu'elle n'a point de peine à connaître que celui qui lui parle alors, est le monarque qui règne dans ce superbe palais, et il lui imprime un si grand respect pour sa suprême majesté, et la met dans une humilité si profonde, qu'elle ne peut avoir d'autre volonté que la sienne.

Un grand nombre d'articles de ce Dictionnaire rapportent, sous des titres divers, et principalement aux mots *Visions* et *Voix*, les faits si nombreux de la vie des saints où ces paroles divines se font entendre à eux. *Sainte Zite*, par exemple, ne pouvait se las-

ser de méditer ces paroles miséricordieuses et si consolantes : *Femme, voici votre Fils!* et vous, *voici votre Mère!* Elle puisait là toute confiance, s'abandonnait entièrement à la volonté de Dieu qui lui donnait Marie pour secours et pour refuge : aussi, dans une douce et fortifiante extase, la voix de celui qui parle au cœur frappa son oreille; la sainte, prosternée devant le crucifix, ainsi que l'atteste une tradition constante, mérita d'entendre des paroles sortir de la bouche même du Sauveur.

PAROLES EXTATIQUES. — Görres qui, dans le deuxième volume de sa *Mystique*, a étudié, sous toutes ses faces, le phénomène de l'extase, s'exprime ainsi au sujet des paroles qui accompagnent parfois cet état surnaturel. « La pensée, » dit-il, « née dans l'esprit, devient parole dans l'âme, et s'articule comme son extérieur dans la région sensible de l'homme. Or les forces qui contribuent à la formation de ce son peuvent aussi subir une transformation dans l'extase, et ce qu'elles produisent en cet état porte un caractère bien différent des sons ordinaires. L'Esprit d'en haut s'empare d'elles, et les élevant jusqu'à la hauteur où il est lui-même, articule en elles des paroles que l'esprit de l'homme n'a point pensées. La voix alors produit des sons qui semblent appartenir à un autre; ou si c'est réellement la voix de celui qui parle, ce sont alors comme des pensées ailées qui s'échappent en paroles ailées elles-mêmes.

Il en était ainsi de sainte Madeleine de Pazzi, lorsqu'elle était dans l'extase. Elle parlait alors par manière de dialogues, tantôt avec le Père éternel, tantôt avec le Verbe incarné, tantôt avec le Saint-Esprit, la sainte Vierge ou d'autres saints, faisant les demandes et les réponses en leur nom ou en son propre nom, suivant les circonstances. Il n'était pas difficile en ce cas de discerner au nom de qui elle parlait, car elle changeait de voix à chaque fois. Quand elle parlait au nom du Père, elle se servait d'une voix élevée, grave, et donnait à ses paroles une certaine majesté dont ne pouvait se faire une idée celui qui ne l'avait pas entendue; si elle parlait au nom du Fils ou du Saint-Esprit, elle employait également une voix noble et haute, mais en même temps douce et gracieuse. Quand, au contraire, elle parlait en son propre nom, sa voix était si sourde qu'on l'entendait à peine. Elle parlait d'une manière si humble, qu'elle paraissait vouloir s'anéantir elle-même. Elle semblait en même temps être emportée bien loin du monde; et lorsque Dieu l'obligeait à parler à quelqu'un, elle le faisait avec une voix forte et soutenue, comme si celui à qui elle parlait eût été loin d'elle; on l'entendait quelquefois se dire à soi-même : *Il est trop loin, il ne peut m'entendre.*

Son confesseur s'assura de ce fait un jour qu'il la fit venir à lui dans l'extase en vertu de la sainte obéissance. Elle vint et lui demanda quelque chose. Il lui répondit, et comme elle ne l'entendait point, elle dit,

comme pour s'excuser devant Dieu : *Nous sommes trop loin l'un de l'autre; celui qui est là en bas ne m'entend pas.* Le prêtre en conclut qu'elle croyait être dans le ciel pendant que lui était sur la terre. Au reste, plus l'extase était profonde, plus elle avait de peine à entendre ce qu'on disait; cependant elle reconnaissait la voix de sa supérieure toutes les fois qu'elle lui parlait, et elle lui obéissait sur-le-champ. Lorsqu'elle parlait seule sur ce qu'elle avait vu, ses discours roulaient toujours sur des choses spirituelles et divines. C'étaient des interprétations lumineuses et substantielles de la sainte Ecriture; ses discours étaient admirablement liés, le commencement et la fin étaient dans un rapport harmonieux. Elle parlait souvent en latin, non-seulement quand elle citait l'Ecriture, mais encore quand elle parlait de son propre fonds, ce qui plongeait dans un grand étonnement, chaque fois, les autres religieuses, car elles savaient bien qu'elle n'avait jamais appris cette langue. Bien plus lorsqu'elle était entrée au couvent, elle savait à peine lire le latin, et on avait été obligé de le lui apprendre. Encore ne le pouvait-elle faire correctement; et elle était incapable, hors de l'extase, de citer sans faute une phrase latine. » (Sa Vie, par le P. V. CEPARIO, c. 6, n. 57, ou par le P. V. LUCINI, c. 4, n. 31.) Ces deux religieuses ont été ses confesseurs. » — *Voy. EXTASE.*

PASCAL BAYLON, — d'abord berger, puis Récollet, élevait une chapelle à Marie dans un lieu solitaire, lorsqu'elle lui apparut sous une forme visible avec saint François et sainte Claire. Tous trois l'engagèrent à entrer dans l'ordre des Franciscains, ce qu'il fit peu de temps après. Il fut favorisé de fréquents ravissements et mourut le 17 mai 1592. Son corps opéra un grand nombre de miracles pendant les trois jours qu'il resta exposé à la vénération des fidèles, avant son inhumation.

PASSAGE A TRAVERS DES PORTES ET DES MURS. — Görres, dans sa *Mystique*, après avoir constaté les faits de l'ouverture merveilleuse des serrures et des portes par une puissance surnaturelle (*Voy. OUVERTURE*, etc.), cite le phénomène suivant qui se retrouve plus fréquemment encore que le précédent dans l'histoire de la vie des saints. « Souvent, » dit-il, « la serrure et la porte restant fermées, les saints ont passé sans obstacle, ce qui suppose une dérogation à une loi plus générale et plus profonde, celle de l'impénétrabilité des corps. On raconte dans la Vie de saint Dominique que le saint, pendant la guerre des Albigeois, revenant un jour d'une bataille avec son compagnon, un frère lai Cistercien, arriva le soir devant une église dont les portes étaient fermées. Ils se mirent tous les deux en prières, et au bout de quelques instants ils se trouvèrent avec admiration dans l'église sans que les portes se fussent ouvertes. Après avoir rendu grâces à Dieu, ils passèrent toute la nuit à prier Dieu et à chanter ses louanges. (Sa Vie, par JANSÉE, t. II,

c. 13.) Le bienheureux Maurice, de l'ordre des Frères prêcheurs, reçut un jour l'hospitalité chez un homme pieux nommé Benoit, qui demeurerait à Waizen sur le Danube, en Hongrie. Celui-ci, voulant voir ce que son hôte faisait pendant la nuit, entra dans sa chambre et ne le trouva point. Il parcourut toute la maison : les portes étaient bien fermées, et cependant il ne trouvait Maurice nulle part. Soupçonnant ce qui était arrivé, il alla à l'église, et l'y trouva, à son grand étonnement, plongé dans la prière. Le prêtre qui la desservait lui dit qu'il était entré les portes fermées. (STRELL, 20 mars.) Claire d'Agolantibus, fondatrice du couvent des Anges à Rimini, avait coutume, après avoir vaqué pendant le jour à ses occupations, de se retirer dans un jardin pour se donner la discipline, et pratiquer d'autres pénitences devant l'image de Notre-Seigneur. Les sœurs, voulant l'en empêcher, fermèrent la porte du couvent avec soin; mais, chose étonnante, lorsque la nuit fut venue, Claire, emportée par l'Esprit, passa à travers les portes fermées et les murs, et entra dans le jardin, au grand étonnement des religieuses, qui furent témoins du fait, et la virent pratiquer ses mortifications accoutumées. (Sa Vie, par PERE, I, III.) Déjà, à une époque bien plus reculée, il était arrivé plusieurs fois que, les frères étant rassemblés à un étage supérieur, les portes fermées, un Père, Paternuce, avait paru tout à coup au milieu d'eux. » (Les Vies des Pères, t. II, c. 9.)

PASSION MYSTIQUE. — S'il est dans la vie mystique un phénomène saisissant, dramatique et qui se refuse, pour ainsi dire, à toute description, tant il émeut profondément toutes les fibres les plus intimes de notre âme, c'est assurément celui dont nous allons entretenir nos lecteurs. Aucun des phénomènes mystiques n'a été constaté avec une plus scrupuleuse attention, par des enquêtes juridiques plus suivies, plus répétées et composées d'hommes plus savants et plus éclairés. Aucun ne s'est reproduit, en totalité ou en partie, dans un plus grand nombre de saints, et dans un plus grand nombre de lieux, jusque de nos jours et sous nos yeux même, dans les stigmatisées du Tyrol. Ce phénomène n'est pas seulement le spectacle le plus solennel et le plus saisissant qu'on puisse offrir à l'âme humaine, mais il est encore en lui-même un enseignement divin qui résume pratiquement celui du Christ et de l'Eglise. Il nous apprend comment, par la souffrance volontaire et par l'imitation de la Passion du Sauveur, l'homme domine la chair et le sang, s'élève à ce degré sublime de spiritualisation, où le corps n'est plus qu'un moyen d'holocauste et de sacrifice pour l'esprit dégagé des liens de la chair et du sang, et entre déjà, pour ainsi dire, dans la glorification éternelle des élus.

Nous avons montré à divers articles, et notamment à **COURONNEMENT D'ÉPINES** et **FLAGELLATION** quelques-uns des traits de cette imitation de la Passion du Sauveur

dans la vie mystique des saints. Nous en indiquerons plus loin de plus frappants et de plus extraordinaires encore, particulièrement au mot *STIGMATES*. « Dans le domaine de l'esprit et de la nature, » dit la *Mystique*, « lorsqu'un but important doit être atteint, et que l'on a pour cela des moyens considérables à sa disposition, les actions particulières se produisent sous une forme épique ou dramatique, et composent ainsi un magnifique ensemble et comme un poème grandiose. Il en est ainsi dans le domaine de la grâce. Ici aussi, lorsque l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme s'unissent dans une action commune, les opérations qui résultent de cet admirable concert forment, par leur enchaînement, comme un drame sublime et saisissant. Mais le but le plus élevé qui puisse être proposé à l'homme dont l'esprit de Dieu s'est emparé, c'est Notre-Seigneur lui-même accomplissant l'œuvre de la rédemption, pour laquelle il est venu sur la terre, et montant le chemin qui conduit au Golgotha. Il n'est pas, en effet, de spectacle plus attendrissant que celui des scènes de sa Passion. De même que, si deux cordes sont montées sur le même ton, les vibrations de l'une mettent l'autre en mouvement, ainsi les souffrances de Notre-Seigneur, contemplées avec amour par l'âme ravie, la font vibrer à l'unisson, et produisent en elle des émotions semblables à celles qu'il a ressenties lui-même. Ce n'est plus une simple méditation, mais c'est la reproduction vivante de la Passion du Sauveur dans tous ses actes et dans toutes ses circonstances. De même en effet que les plaintes qu'arrache à l'âme la compassion composent en quelque sorte une lamentation mélodieuse, ainsi la reproduction des scènes douloureuses de la Passion du Sauveur forme un drame sublime, auquel on ne peut assister sans une émotion profonde.

On voit par tout ce que nous venons de dire quel rapport existe entre ce phénomène et celui de la stigmatisation. Ce rapport est tel que c'est après un acte de ce genre que Lucie de Narni a été stigmatisée. Le 24 février 1496, elle était au chœur avec vingt-cinq religieuses du même couvent, lorsqu'elle fut prise par une extase où elle resta une demi-heure sans aucun mouvement. Puis elle se mit à pousser une plainte profonde, de sorte que l'on comprit qu'elle faisait avec Notre-Seigneur les stations de la Passion. On vit en effet qu'elle souffrait toutes les douleurs qu'avaient éprouvées Notre-Seigneur et sa Mère en se séparant, celles que le Sauveur ressentit de l'abandon de ses disciples et de la trahison de Judas, et qu'elle aurait voulu la prendre sur elle à sa place. Elle suivit ensuite Notre-Seigneur à la colonne; et, abîmée dans une angoisse profonde, elle demandait qu'on déchargeât sur elle les coups dont on le frappait. Puis elle assista au couronnement d'épines, le cœur brisé, en compagnie de Marie, de Madeleine et de l'apôtre saint Jean.

Elle entendit l'injuste sentence de Pilate, et vit s'acheminer vers le Calvaire le funèbre convoi. Elle marcha à la suite du Sauveur, prit avec joie la croix sur ses épaules à la place du Cyrénéen; puis, ployant sous le faix, elle tomba à terre épuisée de fatigues et de souffrances. Revenue cependant à elle, elle se traîna du mieux qu'elle put à la suite du Sauveur, lui disant : *Seigneur, je vous vois attaché à la croix, mais je veux y être attachée avec vous. Donnez-moi donc part, ô mon bien-aimé, à vos souffrances; laissez-les-moi toujours, ainsi que vos plaies sacrées.*

La sœur Diambra, s'étant approchée, vit les muscles de ses bras se contracter convulsivement, et ses os se disloquer. Elle lui demanda ce qu'elle avait au bras; Lucie lui répondit qu'ils étaient comme endormis. Mais bientôt les crampes augmentèrent tellement qu'elle devint roide et froide comme la glace; de sorte qu'elle n'avait plus qu'un faible reste de pouls. Ceci dura jusqu'à Tierce, où elle alla communier avec les autres. Mais dès qu'elle fut de retour dans sa cellule, Diambra s'aperçut qu'elle avait dans la paume de la main une tache sanguinolente, et les cinq plaies de Notre-Seigneur se formèrent complètement sur son corps dans le cours de la semaine. (MARCHÈSE, l. VI, p. 791.)

Lucie de Narni est célèbre aussi par l'examen sévère auquel elle fut soumise après sa stigmatisation. Dès que l'évêque eut connaissance du fait que nous venons de raconter, il défendit de toucher les stigmates qu'elle avait reçus, ou d'essayer de les guérir. Cependant, comme ils restaient toujours frais et sans suppuration, et que les mercredis et les vendredis seulement ils saignaient avec plus d'abondance, il permit de les lier et d'employer quelques remèdes; mais tous furent inutiles. Le Pape Alexandre VI nomma pour faire l'enquête une commission composée du grand inquisiteur, de l'évêque de Narni, du prieur de Viterbe, de plusieurs chanoines et du médecin Asl. Gentiari. Ceux-ci, après un examen sévère, déclarèrent que la chose était surnaturelle, mais on ne cessa pas pour cela de causer. Chacun disait son mot et voulait avoir son opinion; on traita Lucie d'hypocrite, et la chose fit tant de bruit que le duc Hercule d'Este pria le Pape de lui envoyer Lucie à Ferrare. Il chargea quatre des principaux médecins de Ferrare et trois autres encore, *omni exceptione majores*, comme s'exprime l'auteur de la Vie de sainte Lucie, deux évêques et l'archevêque de Milan, de procéder à une enquête exacte. Ils s'acquittèrent consciencieusement de leur ministère, et confirmèrent le jugement de la première commission. Mais on ne trouva pas encore ceci suffisant, Alexandre VII envoya donc son médecin, Bernard de Rancetti, un des médecins les plus célèbres de son temps, et deux évêques, pour procéder à une nouvelle enquête. Bernard fit faire un gant particulier, que personne autre

que lui ne pouvait ouvrir, puis il enveloppa la main de Lucie, le ferma et y mit son sceau. Il le laissa ainsi neuf jours. Si la plaie avait été naturelle, elle aurait dû nécessairement pendant ce temps parvenir à suppuration; mais lorsqu'il ôta le gant la blessure était rouge et fraîche, comme lorsqu'il l'avait mis. Cette troisième commission se rangea donc de l'avis des deux autres, et la calomnie fut réduite au silence. Bosius, dans son livre *De signis* (liv. xv, c. 3), affirme qu'il a vu lui-même à Rome les actes de cette enquête.

La stigmatisation n'est pas toujours complète dans le même individu, et quelques-uns ne reçoivent que les plaies des pieds ou des mains, ou de la tête, ou du cœur. Il en est de même du phénomène qui nous occupe en ce moment : le drame sacré de la Passion du Sauveur ne se reproduit pas toujours tout entier chez les extatiques, surtout dans les commencements de la vie mystique. Sainte Colette, qui dans ses extases remplissait d'un agréable parfum la maison où elle demeurait, considérant un jour dans un ravissement la Passion du Sauveur, son visage enfla comme s'il eût été frappé de coups nombreux; de sorte qu'il semblait ne plus avoir que la peau et les os. Le nez était tordu et enfoncé. Lorsqu'elle eut fini sa méditation, le visage reprit sous les yeux des autres sœurs sa forme précédente, l'enflure disparut, le nez se redressa, et tout redevint comme auparavant. (Sa Vie, p. 562.) C'était, on le voit, les mauvais traitements que Notre-Seigneur avait reçus de la part des soldats et des bourreaux, qui s'étaient reproduits dans la personne de Colette. Chez d'autres, c'est l'agonie du jardin des Olives, ou la flagellation, ou quelque autre scène de la Passion. Ce n'est que lorsque tous ces actes particuliers se sont succédé que le drame entier apparaît avec tous ses motifs et tous les faits qui le composent; ce drame est représenté plus ou moins vivement, et saisit les témoins d'une émotion plus ou moins profonde, selon les conditions particulières de la personne en qui il se reproduit.

Un grand nombre d'exemples confirment ce que nous venons de dire. Nous choisirons ici les plus frappants, en suivant l'ordre qui nous est indiqué par le degré d'intérêt qu'ils inspirent. Agnès de Jésus eut d'abord la couronne d'épines, puis des douleurs au cœur, ensuite aux mains et aux pieds, où se montrèrent dans les commencements de petites croix couleur de sang. Elle fut conduite après cela au Calvaire pour y assister au crucifiement, et c'est alors que les stigmates furent complètement formés sur son corps. Peu de temps après sa profession, un ange lui avait apparu en lui disant : *Agnès, prépare-toi à souffrir autant qu'ait jamais souffert aucune créature.* Elle se contenta de lui répondre : *Ne m'abandonnez pas, lorsque ce que vous m'annoncez arrivera.* Le soir même, comme elle était au lit, sa chambre fut tout à coup

illuminée d'un grand éclat; au milieu de la lumière, Jésus crucifié lui apparut, couvert de plaie et inondé de sang. A ce spectacle, il lui sembla qu'on étendait aussi son corps sur une croix, qu'on lui clouait les mains et les pieds; et les douleurs qu'elle ressentit étaient si vives qu'elle se mit à pousser de grands cris. Les sœurs accoururent, et la trouvèrent les mains étendues, les pieds posés l'un sur l'autre et comme cloués sur une croix. *O mes chères sœurs,* leur dit-elle en les voyant, *priez pour moi, car je ne puis souffrir davantage.* On appela son confesseur, dans la crainte qu'elle ne mourût sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Agnès lui fit sa confession avec une grande abondance de larmes, et reçut de ses mains le saint viatique; après quoi elle tomba en extase, et répandit comme d'habitude un doux parfum autour d'elle.

La sainte Vierge lui apparut et la consola, mais pour quelques instants seulement. Ce message céleste lui donna du courage pour de nouvelles souffrances. Celles-ci revinrent bientôt en effet, et durèrent trois jours entiers; après quoi elles diminuèrent un peu, et se bornèrent aux côtés, aux mains et aux pieds; de sorte qu'elle fut longtemps sans pouvoir marcher. Au bout d'un an, elle fut prise dans le jardin du monastère de douleurs si violentes qu'elle fut renversée par terre. Les sœurs la trouvèrent les bras étendus, semblable à une morte, et la portèrent dans sa chambre, où elle resta trois heures entières sans donner signe de vie. Revenue à elle, elle fut conduite chez la prieure. Les douleurs reparurent bientôt, et on l'entendait crier avec une tendresse inexprimable : *O amour, que tu es puissant! ô amour, que tu es fort et irrésistible! Mes chères sœurs, je n'ai plus mon cœur, l'amour me l'a pris; je ne dis plus rien par moi-même, c'est l'amour qui parle par ma bouche; aimons donc ce divin amour qui nous aime si tendrement.* Puis, se tournant vers le crucifix : *Seigneur, dit-elle, ô mon doux amour, je veux souffrir jusqu'à la fin de ma vie.* Apercevant son confesseur, elle lui dit : *Mon père, donnez à votre fille ce dont elle a besoin.* Il entendit donc sa confession et lui donna la communion; après quoi elle eut un ravissement qui dura une heure. Quand elle fut revenue à elle, son confesseur lui demanda où elle avait été : *Mon père, lui dit-elle, je viens du palais de l'amour. — Où est-il? — Sur le Calvaire. Là, j'ai vu mon Sauveur porter seul sa lourde croix, et il m'a dit que je dois aussi porter la mienne sans aucun mélange de consolation.*

Les crampes revinrent bientôt. Son corps fut étendu d'une manière invisible, ses bras tirés violemment; ses pieds se posèrent l'un sur l'autre; son visage devint rouge comme le sang; tous ses membres furent agités par un tremblement violent. On entendait craquer les jointures des os, et dans sa poitrine un bruit singulier, comme si l'on eût déchiré son cœur. Pendant ce temps, elle ne

faisait que demander à Dieu la patience et la force, et exhorter les assistants à aimer le Seigneur. Elle eut une nouvelle extase suivie de nouvelles douleurs, qui devinrent si cruelles qu'on lui fit donner les sacrements des mourants. Elle eut, pendant qu'elle les recevait, des visions qui la consolèrent. Le jour suivant, le messager invisible lui apparut de nouveau, et lui demanda si elle était disposée à souffrir davantage encore pour les péchés du monde. Elle répondit oui, et au bout d'une heure, les souffrances revinrent plus terribles qu'auparavant; de sorte que tous les assistants étaient étonnés qu'elle pût vivre encore. Comme elle demandait un crucifix qui était près d'elle, on vit celui-ci venir à elle comme par un attrait magnétique. Les sœurs attendaient sa mort à chaque instant, mais une voix lui dit qu'elle vivrait encore le jour suivant. On lui mit dans la bouche, pour la rafraîchir, quelques gouttes de vin sucré, qui lui parurent comme du miel et du vinaigre.

Le lendemain, qui était un vendredi, eut lieu la dernière scène de ce drame terrible. Comme son confesseur l'exhortait à la patience, elle lui assura que dans ses plus grandes souffrances Dieu lui avait accordé la grâce d'une entière résignation à sa volonté sainte. Vers la onzième heure, tous les signes d'une mort prochaine s'étant déclarés, on lui dit de se tenir prête. Elle répondit que ce serait pour elle une nouvelle bien agréable, si c'était la volonté de Dieu qu'elle mourût; mais qu'elle en doutait. Cependant son confesseur lui récita les prières des agonisants. Elle-même, parfaitement résignée, commença à lutter contre la mort. Les sœurs, qui étaient à table au réfectoire, furent appelées auprès du lit de la mourante pour réciter les litanies. La mort cependant poursuivait son œuvre, et Agnès enfin resta sans mouvement. Les sœurs coururent toutes au chœur et se donnèrent la discipline, afin d'obtenir de Dieu qu'elle vécût. Son confesseur, qui était resté seul près d'elle, la vit ouvrir tout à coup les yeux et crier à haute voix : *Je suis revenue*. Elle raconta les visions qu'elle avait eues; les sœurs, étonnées et joyeuses en même temps, accoururent auprès de leur chère Agnès, l'embrassèrent avec tendresse et remerciaient Dieu de sa guérison. Ceci arriva dans le mois de février de l'an 1626. Elle se mit alors à manger, car elle n'avait presque rien pris pendant six semaines, et put assister le soir même aux Complies. Sa Vie a été écrite en français par un prêtre d'Auvergne, sur les manuscrits du prieur Branchi, du provincial Boyre, de l'archiprêtre Martinon et de ses confesseurs Panassier et Férissé.

Un exemple non moins frappant, sous ce rapport, est celui de Jeanne de Jésus-Marie, à Burgos. Et ce qui le rend plus important pour nous, c'est que les faits qui nous intéressent en ce moment ont été racontés dans le plus grand détail par l'auteur de sa vie, François d'Amayugo, tandis qu'Agnès ne nous en donne qu'une connaissance som-

maire. Jeanne, veuve en 1622, prit l'habit au couvent de Sainte-Claire, à Burgos, en 1626, après avoir vécu près de soixante ans dans le monde, et commença sa nouvelle vie par des mortifications terribles et nombreuses. Tout en remplissant avec zèle les règles du monastère, elle continua ses anciennes pratiques de piété. Une de celles qui lui étaient les plus chères, c'était la méditation de la Passion du Sauveur. Déjà précédemment, le drame sanglant du Calvaire s'était reproduit en elle; mais dans le silence du cloître il acquit, pour ainsi dire, toute sa perfection. L'abbesse, qui était dans le secret, la renfermait tous les jeudis soir dans sa cellule, pour qu'elle ne fût pas dérangée, et ne lui ouvrait la porte que le vendredi, vers cinq ou six heures du soir, parce qu'elle avait alors fini son exercice. Malgré toutes ces précautions, la curiosité des autres sœurs, éveillée par le mystère que l'on cherchait à garder, avait trouvé un moyen de se satisfaire. Elles avaient fini par pénétrer dans la chambre de Jeanne, ce qui leur était d'autant plus facile que pendant tout le temps que durait son exercice elle était en extase et ne pouvait s'apercevoir de leur présence. Voici ce qu'elles affirmèrent dans la suite par serment, lors des informations juridiques qui furent faites à ce sujet, déclarant qu'elles avaient été témoins de tous ces faits, pendant le temps qu'elles l'avaient examinée, suivant tous ses mouvements pas à pas.

Le jeudi soir, entre cinq et six heures, elle commençait ordinairement par examiner sa conscience, et demandait pardon à Dieu de tous ses péchés. Puis elle entrait aussitôt dans le cénacle où avait eu lieu la dernière cène. Les sœurs qui l'avaient trouvée assise en extase la virent se lever, et marcher à genoux dans sa cellule, s'arrêtant ici et là, et s'inclinant comme devant un homme assis. Il était facile de reconnaître qu'elle était occupée au lavement des pieds. Elle se leva ensuite, chanta debout quelques cantiques de louanges, et se remit à marcher; on vit bien qu'elle suivait Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. Arrivée là, elle médita sur son agonie, et en ressentit les angoisses et la tristesse; son cœur semblait vouloir se briser, et l'on vit paraître au dehors tous les signes des sentiments qui pénétraient son cœur. Elle resta depuis huit jusqu'à onze heures plongée dans cette méditation. Pendant ce temps, tantôt elle se tenait debout, et tantôt se prosternait à terre. On apercevait sur son visage un trouble toujours croissant. Ses yeux étaient noyés dans les larmes, l'angoisse devenait toujours plus profonde, et la douleur qui déchirait son âme plus poignante. Lorsque enfin son émotion fut au comble, une sueur abondante de sang coula de son corps, de sorte que les gouttes tombaient jusqu'à terre.

Vers onze heures, la troupe qui venait prendre le Sauveur, conduite par Judas, attira son attention. Les sœurs la virent se lever, marcher, se jeter à terre avec une grande violence, mais gardant toujours sur son vi-

sage une expression remarquable de bienveillance et de dignité. Elle représentait le Seigneur pris par les soldats; puis elle le considéra trahi par Judas, lié de chaînes, frappé, outragé et emmené captif par cette soldatesque effrénée. Elle le suivit pendant tout le trajet, regardant les traces sanglantes de ses pas. Elle le vit, le visage enflé, tomber souvent pendant la route, et la compassion qu'elle éprouvait était si profonde, que son visage devenait brun et bleu. Le sang s'amassait sous les ongles de ses mains; et l'on voyait sur ses bras et sur ses mains des meurtrissures comme si on les eût liés fortement avec des cordes et des chaînes. Vers une heure du matin, elle vit le divin captif, dans le palais d'Anne, tête et pieds nus, les yeux penchés vers la terre et les traits empreints d'une huile toute céleste. Elle entendit le prêtre l'interroger sur sa doctrine et ses disciples, et vit un des valets, sur la réponse du Sauveur, lui donner un si violent soufflet qu'il fut renversé à terre, et que du sang sortit de sa bouche. Une des joues de l'exaltique devint noire et enflée, comme si elle eût reçu elle-même le coup. Elle suivit Jésus chez Caïphe, prenant part à tous les mauvais traitements dont il fut accablé. Elle vit avec effroi le reniement de Pierre, et se tint le reste de la nuit dans un coin de sa cellule, comme si elle eût été vraiment renfermée dans un cachot.

Le vendredi, vers quatre heures du matin, Jeanne traversa sa cellule, allant d'un lieu à un autre; de sorte que l'on reconnut qu'elle allait de Pilate à Hérode, d'un tribunal à l'autre. Quand elle vit Notre-Seigneur condamné à être flagellé, son cœur en ressentit une profonde angoisse. Elle vit alors en esprit les bourreaux descendre en grand nombre dans les portiques du tribunal, où la foule du peuple était rassemblée, et ordonner au Seigneur de quitter ses habits, puis mettre en même temps la main sur lui et les lui arracher. Vers huit heures elle souffrit la flagellation. Elle était debout au milieu de sa chambre; sa figure était blême, et ses traits tirés comme ceux d'un mort. Elle croisa les mains et se courba, comme si on l'eût attachée à une colonne peu élevée. Elle resta longtemps ainsi; puis son visage, qui, auparavant, avait la pâleur de la mort, prit un air troublé et vraiment digne de compassion; de sorte que l'on comprit à son trouble et à sa peine que la flagellation occupait son âme.

Vers neuf heures, elle arriva au couronnement d'épines, considérant l'antique malédiction prononcée sur la terre, lorsque Dieu la condamna à produire des épines et des ronces, malédiction qui s'est si bien confirmée dans la personne adorable du Sauveur. A la fin de la flagellation, elle était tombée à terre évanouie; elle se releva lentement et en tremblant, s'assit à terre, ferma les yeux, croisa les bras; et de sa tête commencèrent à couler plusieurs filets de sang. Il semblait aussi qu'on lui donnait des coups et des soufflets; car, d'après le récit des

sœurs, son visage, pâle auparavant, devenait ensanglanté et enflé, de sorte qu'il faisait compassion à voir. Elles jugèrent, par là, que le couronnement d'épines se reproduisait en elle.

De dix heures à midi, elle suivit son Bien-aimé avec tout le peuple pendant qu'il montait le Calvaire; et sa douleur redoubla lorsqu'elle vit celle de la sainte Vierge qui attendait son Fils au passage. Elle avait, au commencement de sa méditation, détaché du mur une croix de fer qui pesait trente-trois livres, que l'on conserve encore dans son couvent; elle se la mit alors sur les épaules, et parcourut ainsi à genoux sa cellule. Lorsqu'elle rencontra la sainte Vierge qui attendait son Fils, elle resta quelque temps immobile, et on l'entendit lui adresser des paroles si tendres et si douces que toutes les sœurs en étaient profondément émuës. Après qu'elle eut enfin pris congé de la sainte Vierge, elle continua sa route à la suite du Sauveur; et, depuis midi jusqu'à une heure, elle médita sur le crucifiement. Laisant la croix de fer, elle en prit une de bois que l'on avait faite exprès pour elle et à sa mesure; elle la posa à terre, se coucha et s'étendit dessus; et l'on aurait pu croire, en la voyant, qu'elle y était réellement clouée. Après quelques instants, les sœurs virent la croix et Jeanne, qui était dessus, élevées en l'air, et se tenir ainsi d'une manière miraculeuse, sans toucher la terre; Jeanne, ainsi crucifiée, répandit des ruisseaux de sang de la tête, des mains, des pieds et du côté. Du haut de l'instrument de son supplice, elle regardait de temps en temps la sainte Vierge qui était à ses pieds; elle considérait comment cette Mère de douleur était intérieurement crucifiée avec son divin Fils, par les douleurs inexprimables qu'elle éprouvait, et comment elle ressentait invisiblement tout ce qu'il souffrait lui-même d'une manière visible. Les religieuses l'entendirent ensuite prier Dieu pour tous ceux qui lui avaient été recommandés, soit morts, soit vivants. Puis, vers trois heures, elle cria d'une voix haute et lamentable : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (Matth. xxvii, 46.) Après quoi sa bouche et tous ses traits se contractèrent comme si elle eût goûtée un breuvage amer.

Elle passa ensuite à la considération de la mort du Sauveur, demandant à mourir avec lui. Lorsque le moment fut venu où il remit son âme entre les mains de son Père, elle lui remit aussi la sienne; et, après avoir prononcé à haute voix ces paroles : *Tout est consommé!* (Joan. xix, 30), elle pencha la tête, comme si elle n'eût plus eu la force de respirer. Elle tomba alors de la croix sur la terre; mais la croix resta droite et ferme en l'air. Quelque temps après, elle se relevait sur ses genoux, et, tournée vers la croix, elle paraissait offrir son voile à quelqu'un, comme pour envelopper quelque chose. Les sœurs comprirent qu'elle le présentait à la sainte Vierge pour qu'elle ensevelît dedans le corps de son Fils. Pendant tout ce temps,

elle resta recueillie, pleura amèrement et adressa à la sainte Vierge des paroles affectueuses. Ceci dura jusqu'à cinq ou six heures du soir; elle revint alors de son extase. C'était l'heure où l'abbesse avait coutume de venir; elle fit laver le sang, que Jeanne avait répandu, et celle-ci rentra dans la vie ordinaire. Pendant toute cette scène si émouvante, les sœurs furent étonnées de la dignité et de la modestie singulière de ses poses et de ses mouvements, tandis qu'à chaque pas qu'elle faisait ses os rendaient un son que l'on pouvait entendre de loin. Pendant tout le temps que durait ce saint exercice, deux lumières restaient allumées sur l'autel qui était dans la chambre de Jeanne. Un jour l'abbesse et d'autres sœurs les avaient éteintes, et s'en étaient allées après avoir fermé la porte. Mais, lorsqu'elles revinrent, elles les trouvèrent allumées de nouveau. Jeanne, sortant de son extase, pouvait, dès la nuit même, assister à Matines, quoiqu'elle eût perdu beaucoup de sang. (Sa Vie.)

Cette merveille dura vingt années de suite, se renouvelant chaque semaine. Déjà le 10 novembre 1617, le notaire public de Burgos, Didac del Rio-Estrada, avait dressé sur ces faits un procès-verbal, où, à la requête des Déchaussées, il rend témoignage de ce qu'il a vu. Il cite tout d'abord la triple requête que lui ont adressée à ce sujet les Déchaussées; puis il nomme la rue, la maison et la chambre où il a trouvé Jeanne, les témoins qu'il y a rencontrés ou amenés avec lui. Il rapporte, entre autres choses, que le vendredi matin, entre neuf et dix heures, c'est-à-dire au moment où avait lieu le couronnement d'épines, il a vu à plusieurs reprises beaucoup de sang sortir de l'intérieur de l'œil par les angles; beaucoup de sang, dont une partie coulant par petites gouttes comme une rosée, pendait aux cils et tombait ensuite en gouttes plus grosses sur le visage; qu'il a vu de plus beaucoup de sang couler de sa bouche et de son nez, de sorte que son mouchoir de cou en était tout mouillé; que cependant ce sang, étant mêlé de salive et de mucosités, n'était pas aussi rouge que l'autre; qu'ensuite elle s'est assise sur ses genoux, et qu'après être restée quelque temps dans cette position, elle a fait quatre inclinaisons respectueuses; puis qu'elle a fait quelques pas à genoux, et s'est traînée ainsi jusqu'au pied d'une croix qui était là, et que, pendant ce temps, son crâne craquait d'une manière affreuse; qu'ensuite elle a pris la croix sur ses épaules, et l'a portée, toujours à genoux, à travers sa chambre, jusqu'à midi un quart environ; qu'après cela elle est tombée dans une défaillance qui a duré jusqu'à trois heures; qu'elle a pris en gémissant la croix avec ses mains, et l'a détachée du mur; que la croix est ensuite restée en l'air sans appui et sans que Jeanne l'ait soutenue avec ses genoux; que, pour mieux s'assurer du fait, un des assistants a pris une lumière et s'est approché de la croix, et qu'il s'est convaincu alors qu'elle ne touchait à la terre que par l'extrême bout, sans

être soutenue d'aucune autre manière, de sorte que cela ne pouvait se faire sans un miracle; qu'entre deux et quatre heures elle est restée attachée à cette croix et en extase; que son confesseur a soufflé sur elle à plusieurs reprises, et qu'alors elle s'est mise en mouvement avec sa croix, et s'est élevée en l'air comme une feuille agitée par le vent; que plus tard elle s'est posée à terre, et appuyée le visage sur la main droite, en poussant un profond gémissement; qu'il s'est approché alors pour voir ce qu'elle faisait, et que, lorsqu'elle s'est levée, il a trouvé son visage parfaitement net, sans aucune trace du sang qu'elle avait versé par les yeux et la bouche, et qu'il n'en était resté quelques gouttes qu'à l'aile droite du nez; qu'elle est ensuite retombée en extase, et que tous ont vu alors son visage tellement resplendissant qu'on pouvait en apercevoir l'éclat à la porte de la chambre; que, vers cinq heures, elle a répété sans la croix les mêmes évolutions qu'elle avait faites le matin avec elle; qu'ensuite elle a fait quatre inclinaisons profondes; qu'elle est revenue de son extase entre cinq et six heures, et qu'elle a dit en soupirant : *Ah ! mon doux Jésus !* que c'était là les seules paroles qu'elle eût prononcées depuis le matin, et jusque-là on n'avait entendu sortir de sa bouche que des gémissements et des plaintes; que, pendant tout ce temps, elle n'avait donné aucun signe de sentiment, soit qu'on l'appelât, soit qu'on la touchât ou qu'on lui tâtât le pouls.

A l'âge de soixante-dix ans, comme elle était épuisée par les pertes de sang qu'elle faisait ainsi tous les vendredis, ses supérieurs lui ordonnèrent, en vertu de la sainte obéissance, de demander à Dieu qu'il fermât ses blessures. Elle obéit, se prosterna dans la prière devant une image représentant l'*Ecce homo*, et fut exaucée. Le lendemain, comme elle se préparait à communier, elle sentit en elle une grande émotion; elle regarda ses mains, et n'y trouva plus les plaies. La même chose était arrivée pour les autres parties du corps, et, à partir de ce moment, il ne lui en resta plus que les cicatrices.

Aux exemples que nous venons de citer, nous ajouterons celui de Véronique Giuliani. Sous la direction d'un homme habile et prudent, les phénomènes dont nous nous occupons ici purent se développer sous toutes leurs formes et être examinés attentivement; et les actes nous ont conservé dans un récit clair et authentique le résultat de ces observations. Le rapport du confesseur se trouve dans les actes du procès, fol. 237 à 245. Les symptômes d'un état extraordinaire devenant toujours plus nombreux chez elle, l'évêque de son diocèse, Eustochi, voulut se former une conviction certaine à leur égard. Il fit donc venir pour cela de Florence, en 1714, le P. Crivelli, Jésuite, qui avait alors une grande réputation comme directeur des âmes. Il le mit au courant de tout ce qui s'était passé; puis,

après avoir éloigné le confesseur ordinaire du couvent, il le nomma confesseur extraordinaire, et lui ordonna d'y rester deux mois pour éprouver Véronique. Le Père obéit, et fit faire d'abord à la sainte une confession générale, comme c'est la coutume en ces circonstances. Ce qu'il apprit, soit par elle, soit par les autres sœurs, lui donna la pensée de la soumettre à une épreuve qui devait être décisive. Il la fit venir un matin au confessionnal et lui commanda de se mettre aussitôt en prière et de demander à Dieu qu'il lui révélât ce que lui son confesseur lui ordonnait par un acte intérieur de sa volonté. Véronique y consentit, et se mit en prière. Pendant ce temps-là, Crivelli lui adressa au dedans de son âme, et sans que le moindre mouvement extérieur pût trahir sa pensée, les cinq commandements suivants : 1° que sa plaie du côté, qui était alors fermée, s'ouvrit de nouveau et saignât comme celle des mains et des pieds ; 2° qu'elle restât ainsi ouverte aussi longtemps qu'il le voudrait ; 3° qu'elle se refermât dès qu'il le désirerait, et cela en sa présence et en présence de tous ceux qu'il lui plairait d'admettre ; 4° qu'elle souffrît devant lui d'une manière visible, quand il le jugerait convenable, toutes les douleurs de la Passion de Notre-Seigneur ; 5° qu'après avoir souffert le crucifiement, étendue sur son lit, elle le souffrît encore debout et en plein air, sur son ordre, devant lui et devant tout autre qu'il s'adjoindrait. Après avoir formulé intérieurement ces ordres, il la laissa quelque temps encore en prière et lui demanda ensuite si le Seigneur l'avait exaucée. Elle répondit franchement : *Non. — Remettez vous à prier, lui dit son confesseur. Elle le fit, et, interrogée de nouveau, elle répéta au Père mot pour mot les cinq commandements, tels qu'il les avait formulés dans sa pensée. Il fut étonné, et reconnut que son esprit était en Dieu. Il dissimula néanmoins son étonnement et lui répondit : Parler et agir sont deux choses bien différentes ; je me réserve donc d'éprouver plus tard si réellement vous pouvez faire ce que vous dites. Elle lui dit qu'elle était prête à obéir et à faire, avec le secours de Dieu et de la sainte Vierge tout ce qu'il lui commanderait ; qu'elle comptait pour cela sur la vertu de la sainte obéissance, sur la volonté de Dieu et le secours de la sainte Vierge. Là-dessus il la congédia.*

Au bout de quelques jours, il revint au couvent et lui ordonna d'exécuter son premier commandement. C'était, on le sait, que la plaie de son côté s'ouvrit, et ceci devait arriver pendant qu'il dirait la Messe à laquelle Véronique assisterait. Il offrit le saint-sacrifice, et, après avoir fait son action de grâces, il appela la sainte au confessionnal et lui demanda si la plaie s'était ouverte. Elle répondit avec modestie : *Oui. — Ce n'est pas assez, reprit-il, mettez un linge blanc sur la plaie et donnez-le-mot ensuite. Véronique obéit et rendit le linge tout mouillé d'un sang frais et répandant une odeur agréable. Il*

passa au second commandement et défendit que la plaie se fermât avant qu'il l'eût permis. Elle promit d'obéir, et l'affaire en resta là pour ce jour.

Crivelli adressa à l'évêque un rapport sur ce qui s'était passé, et lui remit le linge sanglant et odorant de Véronique, ce qui étonna grandement le prélat. Une affaire qu'il avait avec le grand-duc de Toscane Côme III força le confesseur à partir pour Florence, où il resta vingt-deux jours. De retour au couvent, il demanda à Véronique si la blessure est encore ouverte ; sur sa réponse affirmative, il en informe l'évêque, afin qu'il puisse se convaincre du fait par ses propres yeux et assister à l'exécution du troisième commandement. Le prélat se présente avec le confesseur à la grille du chœur ; on amène Véronique : Crivelli lui présente des ciseaux et lui ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de couper sa robe au-dessus de la plaie du cœur. Elle obéit sans hésiter, et l'évêque qui, pour mieux voir, avait allumé un cierge, reconnut, de même que son compagnon, que la blessure était ouverte et saignante. Crivelli, saisi à ce spectacle, dit : *Eh bien ! j'ordonne qu'en ce moment la plaie se ferme. Véronique resta quelques minutes recueillie dans la prière ; et, quand on lui demanda si elle avait obéi, elle répondit : Oui. Pour s'en assurer, on écarta la coupure de la robe, et les deux témoins se convainquirent à la lumière que la blessure était complètement recouverte par une peau semblable à celle des autres parties du corps, et qu'il n'en restait plus qu'une toute petite cicatrice. Frappés de stupeur, ils ne pouvaient se lasser d'admirer les œuvres de Dieu. Le R. P. Mald An. Cappelletti avait, neuf ans auparavant, fait ce même essai et obtenu le même résultat.*

Il restait à exécuter le quatrième et le cinquième commandement. Un matin donc, vers le milieu de novembre, Véronique, de son propre mouvement, alla trouver Crivelli au confessionnal, et lui dit qu'elle avait appris que le 29 au soir, veille de la fête de saint André, vers trois heures de la nuit, commenceraient chez elle les souffrances de la Passion, et qu'elle obéissait ainsi au quatrième précepte : que ces souffrances, y compris les sept douleurs de la sainte Vierge, dureraient vingt-quatre heures ; que cependant un ordre de sa part suffirait pour les faire cesser à quelque moment que ce fût. Crivelli répondit comme en doutant qu'il verrait ce qu'il aurait à faire d'après la volonté de Dieu. Puis il instruisit l'évêque de ce que Véronique venait de lui dire, et il retourna à son collège. Mais le lendemain, vers onze heures du matin, on vint en toute hâte du couvent de Véronique annoncer au Père qu'elle mourait. Sachant déjà ce qui devait arriver, il ne se pressa pas, mais conféra sur ce sujet avec le recteur du collège. Le P. Jules de Becchi. Il reçut un second message, et se rendit avec le P. recteur à la cellule de Véronique, qu'il trouva tout habillée sur son lit, sous une couverture de

laine grossière, épuisée et sans respiration. Il la fortifia en lui faisant réciter les actes des vertus théologales, et la confessa. Puis il s'entretint avec elle de son état intérieur, qui avait commencé vers trois heures du matin. Elle avait déjà souffert l'agonie du jardin des Olives, la prise de Notre-Seigneur, sa présentation devant Hérode et Pilate; elle en était rendue à cet acte de la Passion. Crivelli vit, avec une lumière, profondément empreints sur ses deux mains, les signes des cordes qui avaient lié le Sauveur. Pénétré de ce sentiment de terreur que produit tout ce qui est surnaturel, il les fit remarquer à son compagnon et à quelques religieuses qui étaient venues; il demanda ensuite à Véronique ce qui allait suivre: *La flagellation*, lui dit-elle. Il l'exhorta à prendre courage, lui redonnant l'absolution, et lui commanda, en vertu de l'obéissance, de se soumettre à ce nouveau supplice, à la condition, bien entendu, qu'il cesserait au premier ordre de sa part. La flagellation commence donc aussitôt; et pour décrire ce qui se passa alors, nous ne pouvons mieux faire que de citer les paroles du confesseur lui-même: *Nous la vîmes, dit-il, poussée dans tous les sens sur son lit, de sorte que c'était un spectacle admirable et horrible à la fois de voir les mouvements violents de son corps, qui tantôt sautait en l'air, tantôt était jeté la tête contre la muraille; tout cela avec une telle force que les planches de son lit s'élevaient et retombaient tour à tour. Les murs de sa cellule étaient tellement ébranlés qu'on eût dit un tremblement de terre. Les religieuses accoururent à ce bruit, craignant que le toit de la maison s'abîmât sur elles; de sorte que je dus leur commander de s'éloigner. Le P. recteur, saisi à la fois de compassion et d'épouvante, ne put supporter plus longtemps ce spectacle, et retourna au collège sans rien dire. Après l'avoir laissée environ une bonne heure en cet état, si je m'en souviens bien, j'y mis un terme par ces paroles: « Assez, finissez. » C'était merveille de voir comment cette femme qui tout à l'heure encore était ravie dans la contemplation du mystère qu'elle souffrait et qui n'avait plus de force, revint complètement et tout à coup à elle-même. Elle était là, couchée dans un repos parfait, ne ressentant plus rien et délivrée de toutes ses douleurs.*

Il était seize ou dix-sept heures du matin (selon l'usage reçu en Italie de compter les heures de une à vingt-quatre, à partir de six heures du soir) lorsque la flagellation fut terminée; et comme Crivelli voulait encore dire sa Messe, il lui ordonna, plein de confiance dans la vertu de l'obéissance, de se lever et d'aller aussitôt au chœur pour y entendre la Messe à genoux. Elle fit tout cela avec promptitude et agilité. Lorsqu'il eut achevé la Messe, il lui commanda de se remettre au lit. Puis s'étant rendu dans sa cellule, accompagné de l'abbesse Marie Thomassini et de quelques autres religieuses, il lui permit de continuer les mystères de la Passion depuis la flagellation. Il vit bientôt les signes

du couronnement d'épines, puis le portement de croix, la marche au Calvaire, laquelle ne parut à l'extérieur que par les grandes souffrances qu'elle éprouvait: *Puis vint le crucifiement*, continue Crivelli, *et je puis dire que si je l'avais vue sur une croix véritable, le spectacle n'aurait pu être plus saisissant. A peine lui eus-je permis de souffrir ce mystère qu'elle ouvrit et étendit les bras, de sorte que la tension des muscles était très-visible, et que les membres étaient tirés jusqu'à leur dernière limite. Il en fut ainsi des pieds. Puis sa tête se pencha; elle poussait des gémissements profonds, et sa poitrine se soulevait et retombait avec force. Ses angoisses ressemblaient tout à fait à l'agonie. C'était bien l'agonie en effet; car une sueur froide coulait de son front, ses larmes descendaient sur ses joues, et l'on vit apparaître peu à peu tous les signes qui annoncent une mort prochaine. Elle resta à peu près une demi-heure en cet état. Elle était rendue à ce point où il semblait qu'elle allait rendre le dernier soupir. Plein de foi, fortifié par ce que j'avais vu déjà, je lui ordonnai, au nom de la sainte obéissance, de mettre un terme à ces douleurs et à toutes les autres. Je fus obéi. Elle revint à elle, et il ne lui resta plus rien qu'un grand épuisement.*

Crivelli la fortifia de nouveau par les remèdes spirituels. Elle récita l'Office du jour avec la sœur Ceoli. Et comme elle se souvint qu'elle avait encore à offrir ses douleurs à la sainte Vierge, il lui permit de le faire, ajoutant qu'il voulait s'assurer lui-même par les mouvements de son cœur qu'elle le faisait réellement: *En effet*, dit-il, *les mouvements produits dans son cœur par la douleur étaient tellement sensibles que j'entendais chaque battement comme celui du balancier d'une horloge. Je lui permis ensuite de finir, et tout cessa. Vers minuit, je lui fis préparer quelque nourriture que je bénis, et elle en mangea sans dégoût, ce qu'elle ne faisait pas ordinairement. Crivelli s'en retourna à son collège dans l'admiration des merveilles qu'il avait vues. Il rendit compte de tout à l'évêque, et le pria de fixer un jour pour l'exécution du cinquième commandement. L'évêque fixa un jour du mois de décembre.*

Lorsque l'époque fut arrivée, l'évêque et Crivelli se rendirent l'après-midi au couvent de Véronique. Ils firent fermer les portes du chœur et de l'église, et lorsqu'ils furent seuls avec la sainte, qui était derrière la grille de la communion, Crivelli lui ordonna au nom de Dieu et de la sainte obéissance, de souffrir et de représenter à l'évêque et à lui le crucifiement, en se tenant debout sur ses pieds. Elle pria quelque temps en considérant le mystère qu'elle allait bientôt reproduire en sa personne: *Puis, bondissant tout à coup*, ce sont les paroles du confesseur, *elle se dressa sur ses pieds, les bras en croix et tendus avec violence, tandis que son corps était tiré avec force, comme s'il eût été réellement attaché à une croix. Elle était avec cela tellement émue et secouée que les bancs du chœur tremblaient, de sorte que les autres sœurs, quoi-*

que éloignées, entendaient le bruit très-distinctement. Voyant qu'au milieu de ces mouvements, pendant que les jointures de ses os craquaient et que des crampes terribles agitaient convulsivement les muscles de ses bras, elle bondissait toujours; je lui criai: « Plus haut, plus haut encore. » Son corps se leva aussitôt en l'air, de sorte que les pieds ne touchaient plus la terre; puis elle redescendit. Après être restée quelque temps ainsi crucifiée, elle se jeta tout à coup de toute sa longueur sur le pavé du chœur, la face contre terre, et resta quelque temps dans cette position. Puis, par un mouvement non moins subit, étendue comme elle était par terre, elle se dressa sur ses pieds comme si un autre l'eût enlevée, et resta ainsi crucifiée. Je lui demandai plus tard pourquoi elle était tombée à terre. Elle répondit que c'était pour représenter l'action des Juifs, qui, après avoir cloué les mains et les pieds, avaient retourné la croix dans un sens contraire pour rabattre les clous. Lorsque cette scène eut duré une demi-heure environ, nous crûmes qu'il était temps d'y mettre fin. Je donnai donc à Véronique la permission nécessaire pour cela, et à l'instant même tout cessa. Elle se tint un moment à genoux, humble et recueillie en notre présence. L'évêque la congédia, et nous sortîmes de l'église remplis d'étonnement et d'admiration des choses merveilleuses que nous avions vues.

Ce témoignage clair et précis d'un homme irréprochable, expérimenté, grave, habile et prudent, confirmé par un serment solennel, ne laisse de place pour aucun doute, pour aucune objection sérieuse. Et comme, d'un autre côté, ce que cet homme a vu de son temps en Italie, a été vu en d'autres temps et ailleurs en Espagne, en France, en Allemagne, par des témoins tout aussi respectables, qui oserait attribuer ces phénomènes à l'imposture et n'y voir qu'un jeu convenu entre celui chez qui ils se produisent et ceux qui en sont les témoins? Il faut donc se résoudre à les accepter comme des faits psychiques et physiologiques incontestables; et toute la question se réduit à savoir dans quelle proportion il faut admettre une influence supérieure. Celle-ci peut, comme on l'a vu en plusieurs cas, être exercée par l'intermédiaire des saints. Nous citerons à ce sujet l'exemple de Jeanne de Carniole, nommée quelquefois aussi Jeanne d'Orviéto.

Devenue orpheline à l'âge de trois ans, une puissance supérieure sembla se charger d'elle dans son abandon. Quelques personnes lui demandant un jour quels étaient ses parents et qui la faisait vivre, l'enfant les conduisit à l'église, devant l'autel de l'archange saint Michel, et leur dit: *Voici papa et maman*. A l'âge de quatorze ans, elle entra dans le tiers-ordre de Saint-Dominique et y parvint bientôt à un haut degré de sainteté. Elle eût à souffrir beaucoup d'injustices de la part des hommes, mais elle y répondait par un redoublement de charité, de sorte qu'on disait d'elle à Orviéto: *Si vous voulez que Jeanne prie pour vous, fai-*

tes-lui du mal; vous sentirez bientôt l'effet de sa prière. Un jour de vendredi saint, comme elle méditait la Passion du Sauveur, les sœurs qui étaient près d'elle la virent tout à coup tirée comme par des mains invisibles, et ses deux pieds comme cloués l'un au-dessus de l'autre. Son visage était bleu et tout défiguré. Tous ses os étaient disloqués, de sorte que les jointures en craquaient, et que, toutes saisies d'épouvante, crurent qu'elle allait mourir. Les jours de fête des martyrs, elle était souvent ravie en considérant dans ses méditations le genre de leur mort. Elle prenait la position où ils avaient souffert eux-mêmes, et endurait dans son corps les mêmes supplices qu'ils avaient soufferts. Ainsi, à la fête de l'apôtre saint Pierre, elle souffrit comme lui le crucifiement. Les sœurs la trouvèrent en extase, élevée en l'air, la tête en bas, les bras tendus, les pieds en haut et posés l'un sur l'autre. Elle était avec cela roide et immobile, comme si elle eût été vraiment crucifiée la tête en bas, de même que le prince des apôtres. Le lendemain, où l'on célébrait la fête de saint Paul, on la trouva également en extase, à genoux, inclinée, tendant le cou comme si elle devait recevoir à chaque instant le coup mortel de la main du bourreau. Mais si elle prenait part ainsi aux souffrances du Sauveur et de ses élus, elle participait en revanche à leurs joies et à leurs triomphes. A la fête de Noël, l'enfant Jésus lui apparut et inonda son âme d'un torrent de délices. On la vit le jour de l'Ascension, soustraite aux lois de la pesanteur, élevée en l'air, radieuse d'une sainte allégresse, les mains jointes et levées vers le ciel, comme pour monter avec Notre-Seigneur au séjour de la gloire. Elle mourut en 1306. (STÉILL, 23 juillet.)

A ces faits cités par Görres, nous pourrions en ajouter une foule d'autres d'un intérêt non moins palpitant; mais ils se retrouvent, en général, dans d'autres parties de ce travail, et nous ne voulons pas étendre démesurément cet article. Citons, néanmoins, les deux exemples suivants, qui ne se retrouvent nulle part ailleurs.

Le bienheureux Matthieu Carrieri, Dominicain, mourut le 5 octobre 1470. Un jour qu'il priait Notre-Seigneur de lui faire partager ses souffrances, il se sentit le cœur comme percé d'une flèche, et éprouva un mal si violent, qu'il en fut réduit comme à l'extrémité.

La bienheureuse Emilie Bicchieri, vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique, n'ayant pu, un jour, communier avec ses sœurs, parce qu'elle était retenue auprès d'une infirme, comme elle se'n plaignait amoureusement à Notre-Seigneur, un ange lui apparut, et la communia en présence de toute la communauté. Trois religieuses malades furent guéries tout d'un coup, en recevant sa bénédiction. Elle arrêta, par ses prières et par le signe de la croix, un violent incendie, qui menaçait de consumer le monastère. Outre le don des miracles, Notre-Seigneur la rendit participante des douleurs de

sa Passion, et surtout de son couronnement d'épines, à la suite d'une demande qu'elle lui en avait faite dans sa méditation. Après sa mort, arrivée le 3 mai 1314, son corps fut exposé pendant huit jours, et plusieurs infirmes qui s'en approchèrent furent guéris.

PAUL. (Le bienheureux), frère convers, originaire de la Frise, et qui habitait, vers 1365, le monastère de Lucques. — Ce fidèle serviteur de Dieu, étant à ses derniers moments, Marie lui apparut, et ses paroles le remplirent d'une allégresse ineffable. Les assistants lui ayant demandé le motif de son sourire angélique et de cette joie inexprimable : « Comment, » s'écria Paul, « comment ne serais-je pas ravi, quand je vois, près de moi, la Mère de mon Dieu, qui vient recevoir mon âme au sortir de ce corps de mort ? » Il expira en disant ces mots. Ce fait nous est rapporté par Césaire (liv. VII, c. 52).

PAUL D'ALCAME, — Capucin, eut une apparition de la sainte Vierge, qui semontra à lui éblouissante de lumière, au moment où il était près d'expirer. (BOVERIUS, *Annal. Capuc.*, ann. 1577.)

PAUL DE PÉDONE, — Franciscain, qui mourut en 1673, fut aussi, à son lit de mort, consolé par la présence de la Mère de Dieu. (BOVERIUS.)

PAZZI (SAINTE MARIE-MADELEINE DE), — vierge et Carmélite de l'illustre maison de ce nom, née en 1566, et morte à Florence le 25 mai 1607, fut comblée des faveurs les plus extraordinaires, ainsi que nous le verrons dans le cours de ce travail. Elle eut de fréquents ravissements. Etant à Matines, le jour de la Pentecôte 1590, elle eut une extase pendant le *Te Deum*, et, après l'Office, on remarqua sur son visage une joie extraordinaire. Elle prédit au cardinal Alexandre-Octavien de Médicis qu'il serait Pape, mais qu'il ne le serait pas longtemps. En effet, il n'occupa le siège que vingt-sept jours, sous le nom de Léon XI. Quantité de miracles annoncèrent la sainteté de Marie de Pazzi, même de son vivant. Elle fut béatifiée vingt ans après sa mort, et canonisée en 1669.

PÊCHE MIRACULEUSE. — Nous retrouvons dans la Vie de plusieurs saints la reproduction du fait de la pêche miraculeuse de saint Pierre jetant ses filets sur l'ordre de Jésus. Nous n'en citerons ici qu'un exemple, pris dans l'Histoire de saint Martin de Tours. « On était, » dit son biographe, « dans les jours de Pâques : saint Martin avait coutume d'y manger du poisson. Un peu avant l'heure de la réfection, il demande s'il y en avait. Mais vient le diacre Caton, économiste du monastère, et en même temps habile pêcheur. Il déclare que, de la journée, il n'a pu rien prendre; les autres pêcheurs, qui avaient l'habitude d'en vendre, n'ont pas été plus heureux. Va, dit le saint, jeter ton filet, ta peine ne sera pas perdue. Les moines avaient leurs habitations proches du fleuve; tous sortent pour voir le diacre qui va pêcher : car c'étaient des jours de repos. Chacun est attentif, chacun est assuré de la réussite d'une tentative faite par l'ordre de Mar-

tin, et pour l'usage de Martin. Du premier coup, le diacre tire, dans son étroit filet, un énorme saumon, que, tout joyeux, il court porter au monastère. Comment ne pas reconnaître, après cela, que le Christ opérait en Martin? Disciple du Christ, Martin imitait les miracles que le Sauveur a produits pour servir d'exemple à ses saints; et le Christ, glorifiant son saint en toute circonstance, réunissait en un seul homme, les dons multiples de ses grâces.»

PÉNÉTRATION DES ESPRITS. — Parvenu à un certain degré dans la vie surnaturelle, l'esprit, dégagé, en partie, des liens du corps, se trouve comme en présence des autres esprits, sur lesquels plonge directement son regard. Il y voit les sentiments, les pensées, les volontés, et les actes de l'homme dans leur principe, et leur source même. Rien ne lui demeure caché; car, intimement uni à Dieu, il voit les esprits comme Dieu lui-même les voit, c'est-à-dire directement, et sans aucun intermédiaire. Si cette étonnante faculté n'avait été authentiquement constatée par des faits aussi certains qu'innombrables, on pourrait peut-être encore la mettre en doute; mais les faits dont nous parlons sont d'un caractère si précis et si indéniables, qu'il est impossible de ne pas les accepter. Nous en avons déjà cité une foule sous divers titres, et notamment aux mots : CLAIRVOYANCE SURNATURELLE, et CONSCIENCES (Don de lire dans les). Nous en citerons, dans la suite, beaucoup d'autres, non moins frappants et non moins remarquables. Du reste, ceux qui suivent suffiraient seuls pour enlever jusqu'à l'ombre d'un doute.

« Comme Jean de Sagonte, de l'ordre des Ermites, passait par Salamanque, une femme vint pour lui baiser la main, selon la coutume du pays; mais lui la retira, et comme cette femme lui en demandait la cause, il lui dit : *Parce que Satan possède ton âme, et que tu as formé le dessein de tuer ta fille, qui est devenue enceinte par suite d'un crime.* Et il avait dit vrai. Sainte Julienne avait la faculté de pénétrer l'intérieur de tous ceux avec qui elle parlait, et de reconnaître leurs péchés. Si quelqu'un avait un péché mortel sur la conscience, elle pouvait à peine supporter sa vue. Et comme plus on est humble, et plus on a l'orgueil en horreur, lorsqu'elle rencontrait un orgueilleux, elle éprouvait en son âme un tel sentiment de répulsion, qu'elle ne pouvait ni se contenir ni rester longtemps avec lui; mais elle s'éloignait dès qu'elle en trouvait l'occasion. Cependant, lorsqu'elle craignait de scandaliser, elle se faisait violence, et exhortait, du mieux qu'elle pouvait, le coupable à se convertir. Sainte Colette lisait, au moment de l'élévation, dans la conscience du prêtre qui disait la Messe; et, lorsqu'elle y voyait quelques fautes, elle les lui faisait remarquer, en prenant toutes les précautions que commande la charité. Sainte Thérèse avait aussi ce don. L'auteur de sa Vie l'avait remarqué; et, comme il devait avoir un jour un entretien avec elle, il lui dit qu'il voulait d'abord purifier sa

conscience, parce qu'il craignait qu'elle n'en découvrit les secrets. La sainte se mit à sourire, confirmant par son silence ce qu'il avait dit.

Saint François et saint Bernard avaient aussi reçu ce don du ciel. Deux étudiants s'étant recommandés aux prières de saint Dominique, il se mit aussitôt à prier. Puis il dit à l'un d'eux que ses péchés lui étaient pardonnés, et qu'il devait se croire pur désormais. Mais il dit à l'autre d'aller à confesse, parce qu'il avait caché tel péché qu'il lui nomma. A Naples, un Dominicain qui était au chœur, près de saint Thomas d'Aquin, se mit à penser avec plaisir à un certain mets dont il devait manger après l'Office. Saint Thomas s'en aperçut aussitôt, et lui dit à l'oreille : — *Mon frère, ne vous occupez pas de la nourriture. Ce mets vous ne le mangerez pas seul; je vous aiderai.* Quelqu'un apporta, un jour, à saint François de Paulo son enfant qui était malade, pour qu'il le guérît par sa prière; et pour éveiller davantage sa compassion, il lui offrit des figures nouvelles qu'il avait volées. Le saint l'en reprimanda fortement, et lui ordonna d'aller avant tout rendre ce qu'il avait volé, pour ne pas faire tort à son âme pendant qu'il cherchait à procurer la santé à son fils. Il le fit, et l'enfant fut guéri. Saint Ignace et saint François Xavier connaissaient parfaitement tous les mouvements intérieurs du cœur chez les autres, et savaient très-bien discerner les esprits. Sainte Rose de Lima, soignant une pauvre Sarrasine malade, elle connut qu'elle restait toujours attachée à l'islamisme, quoiqu'elle parût Chrétienne au dehors; et celle-ci finit par lui avouer que c'était vrai, et reçut le baptême. C'est en vertu de ce don que saint Cajetan savait proportionner ses sermons aux besoins de ses auditeurs. Saint André Avellino, quand il écrivait une lettre, connaissait l'état intérieur de celui à qui elle était adressée. Souvent même il lui découvrait des péchés qu'il avait oubliés. Il en était de même de saint Jean-de-Dieu, de Dominique de Paradis et d'Ursule Bénincasa. Un jour que F. Olympe était sorti, il rencontra des soldats qui se pressèrent autour de lui pour lui baiser la main. Il la donna à tous, à l'exception d'un seul, à qui il dit à l'oreille : *Je sais que vous êtes prêtre; ce serait donc à moi de vous baiser la main. Tâchez de vous réconcilier avec Dieu par une conversion sincère.* Cet homme était en effet un prêtre apostat, et ces paroles le convertirent. Saint Joseph de Copertino reconnaissait les prêtres qui n'avaient pas dit leur bréviaire dans le jour; et plus d'une fois il dit à un prêtre en le voyant : *Breviarium clamat contra te de terra.* Aussi les hypocrites ne pouvaient se soustraire à ses regards. Il ressentait en présence des hommes vicieux un tremblement intérieur, dont la nature lui indiquait le genre de péché qu'ils avaient commis. Aussi savait-il toujours dire à chacun de ceux qui conversaient avec lui ce qui convenait le mieux à ses besoins, quoiqu'il ne connût rien antérieurement de ses rela-

tions. B. Mozzi, désirant faire une confession générale pendant son noviciat, s'adressa à lui. Le saint lui ayant conseillé d'écrire ses péchés, il le fit. Mais arrivé à la fin, il éprouva de nouveaux scrupules, et eût recours à Joseph. Celui-ci prit la feuille sur laquelle il avait écrit ses péchés, et la lut tout entière, faisant ses remarques et lui disant, par exemple : *Mon fils, ce péché que vous avez écrit ici n'était pas de cette espèce, mais de telle autre. En voici un que vous avez omis. Pourquoi n'avez-vous pas ajouté tel ou tel péché, que vous avez commis en tel ou tel lieu?* Il fit ainsi l'examen du novice, ajoutant ou retranchant selon qu'il en était besoin. Mozzi alla trouver le maître des novices, et lui dit : *Savez-vous, mon père, que le P. Joseph connaît mieux que moi les péchés que j'ai commis, et qu'il sait même en quel lieu je les ai commis, quoiqu'il n'y ait jamais été!* Le même saint savait également si ceux qui l'approchaient avaient pour lui de l'amour ou de la haine. Il connaissait aussi les bonnes actions que les autres avaient faites, et il aimait à en parler. Ainsi, par exemple, un jour qu'il sortait de l'église, il remercia une femme, parce qu'elle avait prié Dieu pour lui. Tous ceux dont la conscience était en mauvais état tremblaient devant lui.

Marie d'Oignies pénétrait aussi les pensées des hommes. Son confesseur s'était donné à la prédication. D'abord, manquant d'exercice et de simplicité, il cherchait à faire de beaux discours; et comme, malgré cela, il ne réussissait pas, il en fut troublé, sa vanité néanmoins fut consolée par quelques louanges qu'on lui donna. Or, il avait eu bien soin de cacher son état à Marie. Mais il vit bientôt qu'elle le connaissait, car elle lui raconta qu'elle avait vu l'image d'un homme ayant une épaisse chevelure et enveloppé d'un nuage. Une courtisane brillant d'un certain éclat avait regardé cet homme avec bienveillance, et projetant sur lui un de ses rayons, elle avait dissipé ainsi une partie du nuage qui l'enveloppait. » (*La Mystique* par GORRES.)

Dans la *Lettre du B. Etienne Maconi, sur les actions et les vertus de sainte Catherine de Sienna*, lettre juridique pour le procès de canonisation de cette sainte, il s'exprime ainsi, relativement au don de la pénétration des esprits, qu'elle possédait à un degré si éminent.

« Je me souviens, » dit-il, « que souvent j'allai trouver sainte Catherine de Sienna pour lui dire quelque chose de mon intérieur, et je lui avouai que je l'avais oublié. Je lui demandai ce que c'était, et alors elle me l'expliquait mieux que si je lui avais exposé moi-même. Il ne faut pas s'en étonner; tout le monde sait que cette bienheureuse vierge voyait les âmes comme nous voyons les figures, nous ne pouvions rien lui cacher. *Vraiment ma mère*, lui disais-je un jour, *il est bien dangereux d'être près de vous, car vous voyez tous nos secrets.* — *Suchez, mon cher fils*, me répondit-elle, *que,*

dans les âmes, surtout dans celles qui me sont confiées, il ne parait pas une tache où l'ombre d'un défaut que je ne la voie sur-le-champ, par l'intermédiaire de Notre-Seigneur.

Ses saintes exhortations ramenèrent au bien une multitude de personnes qu'elle décidait à se confesser; il était impossible de lui résister. Aussi, à cause des fruits admirables qu'elle opérait dans les âmes, le Pape Grégoire XI lui accorda, d'avoir toujours auprès d'elle trois confesseurs avec des pouvoirs très-étendus. Il se présentait quelquefois des pécheurs tellement enchaînés au mal qu'ils lui disaient : *Madame, vous nous demanderiez d'aller à Rome ou à Saint-Jacques; nous le ferions sur-le-champ, mais pour nous confesser, n'en parlez pas, c'est impossible.* — Quand elle avait épuisé tous les moyens, elle leur disait : *Si je vous dis pourquoi vous refusez de vous confesser, vous confesserez-vous ensuite? Le pécheur étonné acceptait cette condition, et elle lui disait : Mon cher frère, nous pouvons quelquefois échapper aux regards des hommes, mais jamais à ceux de Dieu. Vous avez fait tel péché en tel lieu, et tel temps, et c'est par là que le démon trouble votre âme et vous empêche de vous confesser.* Le pécheur, qui se voyait découvert, se prosternait alors à ses pieds, avouait sa faute avec une grande abondance de larmes et se confessait sur-le-champ. Ceci, je le sais, est arrivé à plusieurs. Une personne entre autres, qui avait une haute position et une grande réputation dans toute l'Italie, me disait : *Dieu seul et moi, nous savions ce que cette sainte m'a révélé. Aussi, je ne doute pas qu'elle ne soit beaucoup plus grande devant Dieu qu'on ne croit.*

Lorsque le Pape Grégoire XI demanda à sainte Catherine de Sienne son avis sur son retour à Rome, elle s'excusa humblement en disant qu'il ne convenait pas à une pauvre petite femme comme elle, de donner des conseils au Souverain Pontife. Le Saint-Père lui répondit : « Je ne vous demande pas de me donner des conseils, mais de me faire connaître la volonté de Dieu. » Et comme elle s'excusait toujours, il lui commanda, au nom de l'obéissance, de lui dire si elle savait la volonté de Dieu à ce sujet. Elle baissa la tête, et dit : « Qui connaît mieux la volonté de Dieu que Votre Sainteté qui s'est engagée par un vœu. » A ces mots, le Saint-Père fut dans le plus grand étonnement; car personne ne connaissait ce vœu qu'il avait fait de retourner à Rome, et c'est à ce moment même qu'il prit la résolution de quitter Avignon.»

PÉNITENCE. — La Mystique se résume tout entière dans un but unique; la spiritualisation de l'âme humaine... Pour atteindre ce but, les mystiques ont employé des moyens souvent divers, mais dont le résultat était de subordonner toujours le corps à l'esprit, puis de faire enfin prédominer ce dernier jusqu'à ce que le corps ne soit plus qu'un instrument toujours docile entre ses mains. Les mortifications et les pénitences n'ont pas d'autre but. En lisant la Vie des

saints, depuis celle des Pères du désert, jusqu'à celle des Moines du moyen âge et depuis, on est saisi de stupeur en voyant à quelles pénitences, à quelles mortifications souvent incroyables ils se sont livrés. Nous allons en citer quelques-unes seulement comme exemple, et l'on verra que la nature frémit d'épouvante au seul récit de ces tortures volontaires. Nul ne peut dire jusqu'à quel point l'homme animal pousse ses soins et son incroyable sollicitude pour les plaisirs et les jouissances des sens. Il semble donc que par une opposition violente, mais rationnelle, l'homme spirituel dût pousser jusqu'à l'excès aussi, son ingénieuse industrie de supplices cruels. Entre ces deux extrêmes, est la véritable voie de la Mystique, car la spiritualisation réelle et progressive de l'homme, s'accomplit moins sûrement par des efforts violents, que par une énergie douce, mais persévérante. C'est ce qu'exprime parfaitement la vision suivante de la sœur Françoise du Saint-Sacrement, contemporaine de sainte Thérèse, et qui s'était livrée à d'extrêmes mortifications. Le Seigneur lui apparut un jour et lui dit : *Tu me plais, en t'efforçant de marcher en ma présence; mais tu n'obtiendras pas ce résultat par la force et la violence. Marche donc devant moi dans la douceur et la bonne confiance, et tu seras régénérée.*

Cependant, il faut le dire, pour la foule des hommes livrés pour ainsi dire presque complètement à l'esclavage du corps, il faut d'héroïques exemples pour sortir de cette avilissante dégradation. La Mystique nous les offre dans une foule innombrable de saints qui ont pratiqué des pénitences et des mortifications qui semblent tout d'abord impossibles à la nature humaine. Si plusieurs d'entre eux, comme saint Bernard, ont regretté plus tard d'avoir poussé jusqu'à l'excès des rigueurs contre leur corps, beaucoup d'hommes aussi, qui sont loin de posséder ce mâle courage, peuvent craindre d'un autre côté de pousser jusqu'à l'excès leur condescendance pour leur propre faiblesse. Du reste, en donnant les exemples qui suivent, nous ne voulons qu'inculquer profondément dans les esprits l'idée même de la grandeur de la spiritualisation de l'âme humaine, qui n'est nullement renfermée dans les formes passagères de telles ou telles pénitences, mais qui résulte évidemment de cet héroïsme de force et de vertu qui élève par quelque moyen que ce puisse être, l'esprit au-dessus du corps, effaçant peu à peu dans l'homme toute vie animale pour y substituer la vie mystique ou spirituelle.

Nous avons déjà montré à l'article HENRI Suso les effroyables pénitences réalisées par ce saint, et comment l'esprit de Dieu, le prévint ensuite qu'il n'avait rien fait pour la véritable spiritualisation de l'âme qui, au fond, doit être une œuvre purement spirituelle. « Sainte Rose de Lima l'emporta encore sur lui par les inventions qu'elle sut trouver pour châtier son corps. Lorsqu'elle prit

l'habit de Saint-Dominique, elle se fit avec des chaînes une discipline, dont elle se frappait sans miséricorde, de sorte que chaque coup atteignait une autre partie du corps. Cette mortification lui ayant été interdite, elle se ceignit les reins d'une triple chaîne dont elle fixa les deux bouts avec un cadenas; puis, après l'avoir fermé, elle jeta la clef. La peau fut bientôt enlevée, et la chaîne s'enfonça si avant dans les chairs qu'elle disparut presque entièrement, et pénétra jusqu'aux nerfs de cette région. Aussi ressentit-elle une nuit une douleur très-violente aux hanches; et comme elle ne pouvait ouvrir la chaîne, parce qu'elle n'avait pas la clef, elle crut qu'elle allait mourir. Après de longs et vains efforts, elle eut recours à la prière qui ouvre les cieux. Le cadenas s'ouvrit aussitôt de lui-même, et la chaîne céda; mais il fallut de grands efforts pour l'arracher des chairs, de sorte que la peau y resta attachée et que le sang coula en abondance. Lorsque la plaie fut guérie, elle reprit sa ceinture; mais son confesseur la força à la lui remettre. Elle porta aussi pendant plusieurs années un cilice fait avec des crins de cheval et garni de pointes; mais on le lui ôta aussi. A peine sortie de l'enfance, elle s'était fait une couronne d'étain, garnie intérieurement de pointes, et qu'elle porta longtemps en secret sur sa tête, puis, les dix dernières années de sa vie, elle en porta une autre composée d'un cercle d'argent, garni intérieurement de quatre-vingt-dix-neuf pointes, formant trois lignes, et placées en cercle. Elle la portait en secret sous son voile; de sorte qu'au moindre mouvement qu'elle faisait les pointes entraient dans sa tête, et qu'elle finit par ne presque plus pouvoir parler sans douleur, bien moins encore tousser ou éternuer. Lorsqu'elle était tentée, elle frappait dessus un ou deux coups, et repoussait ainsi la tentation. Elle avait pour lit une table composée de sept morceaux de bois nouveaux dont les intervalles étaient remplis par trois cents morceaux de pots cassés; de sorte que les pointes lui causaient une telle douleur que, malgré son héroïque patience, la seule pensée de cette couche, sur laquelle elle avait dormi pendant quinze ans, la faisait frémir. Ce ne fut que dans les dernières années de sa vie, lorsque ses infirmités eurent augmenté, qu'elle passa les nuits assise sur une chaise et tremblante de froid.

Dès le commencement du XI^e siècle, on considérait la discipline comme un moyen ascétique excellent. La flagellation avait été d'ailleurs sanctifiée par Notre-Seigneur lui-même dans sa Passion, et la Mystique ne pouvait manquer de saisir ce rapport. Elle a le double avantage d'affaiblir les forces de la vie inférieure par le sang qu'elle fait perdre, et celles de la vie supérieure par les douleurs qu'elle cause. Elle devait donc paraître à l'austérité excessive de cette époque comme le moyen le plus puissant de dompter la chair, et d'expier non-seulement ses propres péchés, mais encore ceux des

autres. Ce moyen, embrassé avec ardeur par une génération énergique, ne pouvait manquer d'être bientôt poussé à l'extrême. Déjà, au temps de saint Grégoire VII et de Pierre Damien, Dominique l'Encuirassé avait pratiqué à Font-Avellane cette mortification à un degré qui semble toucher aux limites du possible. Il avait passé sa jeunesse dans la solitude de Luceoli, sous la conduite de Jean de Férétri, et il avait passé plus tard sous celle de Pierre Damien qui nous a raconté sa vie. Son surnom d'Encuirassé lui était venu de la cuirasse de fer qu'il porta longtemps sur la chair nue. Il désignait très-bien d'ailleurs le caractère de cet homme qui semblait être d'acier, tant il était devenu insensible à la douleur. On s'était formé à cette époque toute une théorie sur la discipline, et l'on avait cherché à calculer d'une manière précise le rapport qui devait exister entre le nombre des coups que l'on se donnait et le nombre des jours de pénitence publique que l'Eglise à assignés pour les différents crimes. Ainsi, on était persuadé que mille coups de discipline équivalent à une année de pénitence publique. On récitait des psaumes pendant la flagellation, et l'on se donnait cent coups par psaume, de sorte que les cent cinquante psaumes récités de cette manière équivalaient à cinq années de pénitence.

Dominique en était venu à ce point qu'il récitait intérieurement deux psautiers par jour dans les temps ordinaires, en se donnant la discipline; mais il en récitait trois les jours de jeûne. Il put même vingt-six fois réciter douze psautiers de suite, les mains étendues en croix. Il parvint à réciter dans une nuit dix psautiers avec la discipline, ce qui suppose à peu près deux coups par seconde. On serait porté à regarder la chose comme impossible, si elle n'était attestée par un homme comme saint Pierre Damien qui écrivait du vivant même de ceux qui avaient été témoins de ces macérations effrayantes. Ce qui étonne, c'est que la nature de ce pénitent extraordinaire ne se soit pas soulevée, pendant qu'elle était encore dans sa force, contre un traitement si cruel et si prolongé, ou que, plus tard, elle ne soit pas tombée d'épuisement. Mais les Pères du désert, et saint Siméon Stylite en particulier, avaient déjà révélé au monde la puissance de la nature humaine sous ce rapport, et montré jusqu'à quel point l'homme peut par l'habitude, et en suivant un certain progrès lent et continu, arriver à faire ou à souffrir des choses qui, au premier abord, paraissent tout à fait impossibles. Pierre Damien rapporte que la peau de Dominique était devenue noire comme celle d'un Maure, ce qui semble indiquer qu'elle avait acquis l'insensibilité du bronze.

Au reste, Dominique fut imité, deux siècles plus tard, par le Carme Franc, et même par sainte Colombe de Rieti, qui eurent comme lui le courage de porter sur leur corps une cuirasse de fer. C'est afin de faire aussi pénitence pour ses péchés et pour

ceux des autres qu'au xvii^e siècle un carme, frère lai, nommé François de la Croix, fit le voyage de la Terre-Sainte et en revint en portant une croix de bois sur ses épaules. Parti le 14 mars 1643, à l'âge de cinquante-sept ans, de Vallisolet, en Espagne, il vint en France, passa par la Savoie, Gênes, Milan, Parme, Florence, Rome et Venise, d'où il s'embarqua pour Alexandrie, et il arriva enfin à Jérusalem en passant par Joppé. Lorsqu'il fut aux portes de la ville, il chanta le *Te Deum*, visita avec une grande dévotion les saints lieux, planta sa croix sur le Calvaire, au lieu même où avait été celle de Notre-Seigneur, et passa là trois heures dans la prière et la méditation, puis il repartit de là pour le Jourdain, toujours sa croix sur ses épaules, visita Bethléem, Nazareth, le Thabor et le Carmel, s'embarqua pour Trieste, en compagnie d'un rabbin juif qu'il convertit, retourna à Rome, passa par Lucques, Gênes, Nice, la Provence, le Languedoc, traversa au milieu de l'hiver les Pyrénées, et revint à Vallisolet et à Madrid, où sa croix qui avait été bénie à Rome sur l'ordre du Pape, fut placée, en présence d'une foule immense, sur l'autel de l'église des Carmes. Il avait rencontré les plus grandes difficultés dans son voyage; la police, qui déjà commençait à se montrer, lui avait fait sentir partout, mais surtout en France, ses tracasseries, et lui avait même fait passer plusieurs mois en prison. A Rome, on ne voulait pas le laisser partir à cause de la singularité de cette conduite. Le gouvernement vénitien, toujours ombrageux, l'avait retenu longtemps. Il avait eu beaucoup à souffrir de la part des mahométans et des Juifs, et il avait manqué d'être lapidé lorsqu'il visitait le lieu où saint Etienne était mort, mais rien ne put lui faire perdre courage ni l'ébranler dans sa résolution. A son retour, le vaisseau sur lequel il était ayant été assailli par une tempête, et le mât ayant été brisé, il mit sa croix à sa place, et pria Dieu, et aussitôt la tempête se calma. » (*La Mystique*, par GÖRRES.)

PEREGRIN LATIOZI (Saint). — de l'ordre des Servites, fut appelé à l'état monastique par une apparition de la sainte Vierge. Lorsqu'on lui donna l'habit à Sienna, en présence de tous les religieux du couvent, on vit briller autour de sa tête une lumière éclatante qui fut regardée comme un présage de sa sainteté future. Il fut atteint à la jambe d'un cancer dont l'odeur finit par devenir si infecte qu'elle était presque insupportable pour tous ceux qui l'approchaient. Les médecins ayant décidé qu'il fallait faire l'amputation de cette jambe, Péregrin, la nuit qui précédait le jour fixé pour l'opération, se traîna comme il put dans la salle du chapitre, et là, prosterné devant un crucifix, il pria avec toute la ferveur dont il était capable. Il s'endormit ensuite, et vit dans son sommeil Jésus-Christ qui, étant descendu de la croix, lui touchait la jambe, et à son réveil il se trouva guéri. Saint Péregrin mourut le 1^{er} mai 1345.

DICTIONN. DE MYSTIQUE CHRÉTIENNE.

PERSECUTEURS DES CHRÉTIENS. — Dès les premiers temps du christianisme, les Pères de l'Eglise ont remarqué la manière providentielle et souvent surnaturelle dont ont été frappés et punis les persécuteurs des Chrétiens; Néron mourut en l'an 64 de la manière la plus misérable. Domitien qui persécuta l'Eglise en 95, périt l'année suivante égorgé par les siens. Sévère qui devint persécuteur, en 202, tomba dans toutes sortes de malheurs, et mourut de chagrin. Dioclétien périt par la faim et le désespoir. Hercule se pendit aussi de désespoir en 310. Déce périt dans un marais. Gallus fut tué un an après qu'il fut devenu persécuteur. Maximien Galère fut attaqué d'une maladie horrible; les vers se mirent à son corps, il exhalait une telle odeur qu'on ne pouvait presque pas l'approcher. Maxime, défait par Constantin, tomba dans le Tibre et s'y noya. Maximien II fut obligé, par Licinius, de révoquer les édits qu'il avait portés contre les Chrétiens, et mourut dans des douleurs affreuses. Une plaie lui couvrit tout le corps: il perdit l'usage de la vue et ses yeux sortirent de sa tête; en vain il appelait la mort, elle ne vint terminer ses maux que quand il eut reconnu qu'il méritait ce qu'il souffrait pour avoir si cruellement traité Jésus-Christ dans la personne de ses disciples.

D'âge en âge, depuis les premiers temps de l'Eglise, tous les persécuteurs des Chrétiens ont subi un sort analogue, et l'histoire constate à ce sujet les faits les plus extraordinaires qu'il serait trop long de rapporter ici d'autant plus qu'ils ne rentrent qu'indirectement dans le domaine proprement dit de la Mystique. Tous les vieillards actuellement vivants ont le souvenir des punitions terribles qui atteignirent les hommes qui s'étaient le plus signalés en 1793, par leur impiété et par leurs sacrilèges. Ces faits sont tellement connus, tellement notoires et consignés dans un si grand nombre d'écrits divers qu'il serait superflu de les rappeler ici.

PESTE. — Une fête en l'honneur des divinités païennes ayant amené à Néocésarée une multitude immense, quelques-uns de ceux qui étaient trop serrés sur le théâtre où se donnaient les jeux et les spectacles, prièrent Jupiter de leur procurer de la place. Grégoire le thaumaturge, qui en fut informé, dit qu'ils ne seraient pas longtemps trop serrés; en effet la peste vint bientôt dépeupler la ville et le pays d'alentour, et le fléau ne cessa que par la vertu de la prière. Saint Grégoire le thaumaturge évêque de Néocésarée mourut en 270.

On invoque contre la peste saint Gaon, abbé de Saint-Pierre d'Oise. (vii^e siècle.)

Des villes, des contrées entières ont souvent été délivrées de ce terrible fléau par les prières et la toute-puissance surnaturelle de saints vivants ou par leur intercession après leur mort. Les exemples en fourmillent par milliers dans l'histoire et nous croyons superflu d'entrer à ce sujet dans d'inter-

minables détails. Citons seulement deux faits entre autres.

Les habitants de Sainte-Marie ayant été délivrés de la peste par l'intercession de la bienheureuse Jeanne, vierge de l'ordre des Camaldules morte en 1103, construisirent par reconnaissance une chapelle en son honneur et érigèrent un autel avec une inscription qui perpétuait le souvenir du miracle.

Les prières de saint François Xavier délivrèrent l'île de Manar de la peste qui y exerçait ses ravages.

PHILIPPE DE BENEZI, cinquième général de l'ordre des Servites, naquit à Florence en 1234 et mourut le 22 août 1285. — Cet homme aussi savant que pieux et qui plus tard ne put se dérober à la papauté que par la fuite, était encore laïque lorsque la vision suivante décida sa vocation religieuse. Un jour de l'octave de Pâques étant entré dans l'église des Servites située sur le mont Sênare, il alla se placer, pour entendre la Messe dans une chapelle où un ange avait reproduit les traits de la *Mère admirable*. Le sacrifice commença et quand on en fut venu à ces paroles de l'Épître : *Avance, Philippe, et approche-toi de ce char* (Act. viii, 29), aussitôt notre Florentin se sentit saisi de frayeur; il fut pris d'un mouvement convulsif et nerveux, et tomba comme en faiblesse; tous ses membres tremblèrent; la pâleur de la mort se répandit sur son visage. Cependant son esprit fut ravi dans un autre monde, où il se trouva en un lieu couvert d'épais buissons, de pièges, de fosses, de serpents, d'énormes pierres, de boue infecte, etc. Ne pouvant faire un pas pour sortir de ce lieu, il se mit à crier et à demander à Dieu secours et assistance. Alors il entendit une voix qui semblait venir du ciel et qui lui cria encore : *Philippe, avance, et approche-toi de ce char*. Cette voix et ces paroles l'étonnèrent de nouveau; il éleva donc les yeux et aperçut soudain un char d'or à quatre roues. Il était conduit par une brebis dont la toison était d'une blancheur éclatante et par un lion plein de force. Une très-jolie colombe allait et voltigeait à l'entour de ce char, sur lequel était assise l'auguste Mère de Dieu, dont le visage respirait une douce allégresse. Une multitude d'anges et de saints lui faisaient cortège, et elle avait sur les épaules un magnifique manteau qui semblait couvrir le char. Tandis que le fervent serviteur de cette Vierge considère tout cela, le divin sacrifice s'achève, et, en même temps, arrive l'heure où l'on doit fermer les portes du saint lieu. Alexis Falconieri, qui était chargé de ce soin, ayant vu Philippe étendu sans mouvement sur le pavé lui cria : « O homme de Dieu, éveillez-vous; voici le moment de vous en retourner chez vous, car la Messe est finie. » Philippe, arraché à sa vision, lui répondit avec une extrême douceur : « Que Dieu vous pardonne, mon frère; mais vous m'avez enlevé à un spectacle bien doux et bien agréable à mon cœur. » Cependant Philippe sortit ayant dans l'âme deux sentiments bien

contraires, la joie et la tristesse. Il rentra dans sa maison sous cette double impression, et toute la journée il repassa dans son esprit ce qu'il avait vu et entendu dans son extase, ne cessant de prier pour en demander l'explication. A peine, vers minuit, était-il endormi, qu'il eut une seconde vision en tout semblable à la première. *Philippe, Philippe*, cria la dame qui était assise sur le char, *joignez-vous sans délai à ceux qui se nomment mes serviteurs*. Après ces mots, dame, char, cortège, tout disparut. Philippe se réveilla, et, s'étant levé sur-le-champ, il réfléchit et pria encore. Puis, dès le matin, il alla au couvent des Servites, et ayant demandé à parler au prieur Bonfils, il lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé. A ce récit le prieur éprouva et manifesta un grand contentement; et, rempli tout à coup, comme Joseph et Daniel, de l'esprit du Très-Haut pour interpréter les songes, il expliqua en détail au bienheureux Philippe toutes les circonstances et toutes les parties de la vision qu'il avait eue. Il lui dit que la forêt signifiait le monde; que le char figurait l'institut des Servites, qu'ornait et enrichissait l'or d'une parfaite charité, et qui était spécialement consacré à la sainte Vierge, laquelle est, par rapport aux autres créatures tant célestes que terrestres, ce que l'or est aux métaux. Il ajouta que les quatre roues du char n'étaient autre chose que le symbole des quatre vertus cardinales ou des quatre évangélistes qui nous ont transmis cette doctrine de Jésus-Christ d'après laquelle se conduisait l'institut en question. Quant au lion, à la brebis et à la colombe que vous avez aussi vus, poursuit Bonfils de Monaldi, voici ce que ces animaux représentent : la brebis est la figure de la douceur et de l'humilité; le lion celle de la force qui résiste au démon, et la colombe est l'emblème de la simplicité, trois vertus spécialement cultivées dans notre ordre et qui doivent le conduire et l'accompagner dans le voyage de cette terre au ciel. Mais, pour ne laisser aucune des particularités de la vision sans explication, Bonfils dit encore à Philippe que la sainte Vierge en paraissant assise sur le char, marquait le soin particulier qu'elle prenait des Servites dont elle dirigeait l'institut, et que le manteau royal dont elle couvrait ce char signifiait la protection dont elle couvrait tout l'ordre de ses bien-aimés clients. En même temps, Bonfils annonça au pieux jeune homme qui le consultait qu'il deviendrait un jour, non seulement le serviteur, mais l'apôtre de Marie. Puis il lui donna l'habit de l'ordre des Servites.

Ce Philippe était celui qu'on connaît dans l'Église sous le nom de Benezi. Il devint, en effet, tout particulièrement l'apôtre de la Vierge, dont il publia la gloire et prêcha les louanges en plusieurs contrées du monde. Un jour que, dans ses courses apostoliques, il traversait un immense espace de terres inhabitées et couvertes de bois, il se trouva n'avoir ni pain pour apaiser sa faim, ni eau

pour se désaltérer. Lui et ses compagnons couraient donc risque de périr, mais il se mit en prières, s'adressa à Marie, la supplia d'avoir pitié de ses enfants; et, à peine sa prière était-elle finie, qu'il aperçut dans le lointain des bergers qui venaient à eux portant des provisions de bouche. Lorsque ces envoyés de la divine Providence furent près des serviteurs de Dieu et de Marie : « Levez-vous, leur dirent-ils, amis de Dieu et enfants de la bienheureuse Vierge; voici que le Seigneur et sa très-sainte Mère vous envoient de quoi manger et de quoi boire. » Puis ces bergers disparurent. C'étaient des esprits célestes. Quant aux serviteurs ils mangèrent et ils burent en remerciant Dieu de ses dons; et, fortifiés par ces aliments miraculeux, ils continuèrent leur route jusqu'aux monts Apennins. (Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la sainte Vierge.*)

PHILIPPE DE NERI, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, né à Florence en 1515, et mort le 26 mai 1595. — Nous aurons souvent à parler de cet illustre saint dans le cours de cet ouvrage; nous ne donnerons donc ici qu'un résumé succinct de sa vie. Galoni nous apprend, comme nous le rapportons ailleurs, que le cœur de Philippe de Néri fut tellement dilaté par l'amour de Dieu que le cartilage qui joint les côtes du côté gauche se rompit : le serviteur de Dieu resta ainsi pendant les cinquante dernières années de sa vie. Galoni nous apprend encore que le saint sacrifice de la Messe faisait éprouver à Philippe des transports d'une joie surnaturelle. On voyait quelquefois son corps s'enlever de terre et pendant ce temps son visage paraissait éclatant de lumière. La même chose est arrivée à saint Ignace de Loyola. On vit, pendant son oraison, son corps élevé à deux pieds de terre et environné d'une lumière éclatante. Saint Dominique, saint Dunstan, saint Philippe Benezi, saint Gaëtan, saint Albert de Sicile, saint Bernard Tolomei, saint François d'Assise, etc., nous offrent des exemples pareils.

Saint Philippe de Néri était souvent ravi en extase et Dieu l'honorait de ses plus grandes grâces et de ses faveurs les plus extraordinaires. Une nuit de la fête de Noël, Notre-Seigneur se fit voir à lui sur l'autel, sous la forme d'un petit enfant d'une beauté admirable, qui ne faisait que de naître. Quelquefois il apercevait dans la sainte hostie une multitude d'anges et toute la gloire du paradis. Il a vu aussi la sainte Vierge soutenir de ses mains le toit de l'église de Vallicella qui menaçait ruine, jusqu'à ce qu'il fût hors de péril, et un an avant sa mort, étant dangereusement malade, elle lui apparut encore et le guérit miraculeusement. Voici le récit détaillé de cette première apparition. La poutre principale de la chambre où se réunissait la congrégation naissante se détacha du mur par une de ses extrémités sans qu'on s'en aperçût. Le danger était donc immense; et, d'un instant à l'autre, tout le nouvel institut pouvait être enseveli sous les ruines de la maison. Mais

Marie se chargea elle-même d'avertir du péril le père de cette pieuse famille. Elle lui apparut donc, soutenant de ses mains puissantes la poutre dont la chute eût entraîné la chute de tout l'édifice. Cette vision fit connaître à saint Philippe de Néri le péril imminent qu'il ne soupçonnait même pas, et l'assistance tutélaire dont Marie le couvrait, lui et ses associés. Dès le jour même il fit consolider cette poutre, et, avec elle, toute la maison.

Dans la seconde apparition où le saint était attaqué d'une fièvre violente qui faisait craindre pour ses jours, la sainte Vierge lui étant apparue, il s'écria : « O très-sainte Mère de Dieu! Qu'ai-je fait pour que vous daigniez venir à moi? » Puis il ajouta en s'adressant à quatre médecins qui étaient dans sa chambre : « N'avez-vous pas vu la bienheureuse Mère de Dieu, qui, par sa visite m'a délivré de mes maux? » La vérité de ce fait fut attestée avec serment par Galoni et les quatre médecins.

Saint Philippe de Néri obtenait de Dieu par ses prières la santé du corps, pour les malades aussi bien que celle de leurs âmes; il ne serait pas difficile d'en produire plusieurs exemples, puisque la bulle de sa canonisation et les histoires de sa vie en sont remplis. C'est assez néanmoins de remarquer ici que le Pape Clément VIII, d'heureuse mémoire, ayant fait venir ce saint prêtre en sa chambre, dans une violente douleur de goutte qui le tourmentait horriblement, il n'eut pas plutôt été touché de ses mains qu'il en fut délivré. Saint Philippe de Néri a vu plusieurs âmes de ses pénitents ou de ses amis s'envoler au ciel, et il entendait en même temps les anges qui en témoignaient leur joie par des cantiques de louange. Il connaissait par une lumière divine la beauté de l'intérieur de ceux qui étaient en état de grâce; les visages de saint Charles Borromée et de saint Ignace lui ont souvent paru tout éclatants de lumière.

Non-seulement Dieu lui a fait la grâce de conserver toujours sa virginité, mais aussi ceux qui avaient le bonheur de le voir se sentaient intérieurement sollicités à la pratique de cette aimable vertu, soit par la modestie et la douceur de ses regards, soit par un agréable parfum qui s'exhalait ordinairement de son corps. Il discernait les personnes chastes d'avec les autres par la bonne ou la mauvaise odeur qu'elles répandaient, et l'imposition seule de ses mains était un puissant remède pour toutes sortes de tentations contre la pureté.

Il pénétrait ainsi les cœurs et avait un grand discernement des esprits, de sorte qu'il distinguait les fausses visions des véritables. C'est pourquoi, bien que le démon lui soit apparu souvent et sous diverses figures, il en a toujours triomphé glorieusement, découvrant aussitôt ses artifices. Avec ce don merveilleux, Dieu lui avait encore accordé celui de prophétie et celui des miracles. Il connaissait les choses absentes

comme si elles eussent été présentes. Il a paru en même temps dans plusieurs endroits et à diverses personnes fort éloignées. En effet, quoiqu'il fût dans la maison de saint Jérôme, on l'a vu fort souvent dans l'église de Sainte-Marie de Vallicella, dite de Saint-Grégoire.

Un de ses pénitents qui allait de Rome à Naples, ayant été pris par des corsaires, se jeta dans la mer pour se sauver, mais comme les vagues étaient trop violentes et qu'il était près d'être submergé, notre saint qu'il invoqua lui apparut, et, le tirant de l'eau par les cheveux, le transporta en un lieu de sûreté. Une autre fois, sans sortir de Rome, il s'entretint avec une bonne religieuse appelée Catherine, au couvent du Pré de l'ordre de Saint-Augustin, dans la Toscane.

La bulle de sa canonisation dit qu'il a guéri subitement plusieurs malades, les uns par le signe de la croix, d'autres par son attouchement et l'imposition de ses mains sacrées, d'autres par des prières qu'il faisait à Dieu avec une extrême ferveur, d'autres en commandant seulement aux maladies de se retirer, comme il le fit pour une religieuse oblate de Saint-François qui avait une fièvre continue, d'autres enfin, en leur appliquant des remèdes tout à fait contraires au mal. Ce qui parut en la personne de Baronius, l'un de ses disciples : car, le voyant accablé d'une si grande faiblesse d'estomac et de tête, qu'il ne pouvait retenir aucun aliment, ni s'appliquer à l'oraison et à l'étude, il lui fit manger en sa présence un pain entier et un citron, et par ce moyen le remit en parfaite santé. Il l'avait déjà guéri une autre fois d'une maladie mortelle et en laquelle il était désespéré des médecins ; car, comme il savait la perte que ferait l'Eglise en perdant cet homme d'un si grand mérite, il se mit en prières pour demander à Dieu sa guérison ; et à l'heure même le pieux malade s'assoupit et le vit en songe faire de vives instances auprès de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge pour sa santé.

Lorsqu'il se réveilla après ce songe, il commença à se mieux porter, et peu de temps après, à l'heure où, selon les médecins, il devait mourir, il se leva en très-bonne santé et prêt à reprendre ses exercices ordinaires de la prédication, de la confession, de la lecture et de la composition.

Les mouchoirs de saint Philippe et toutes les choses dont il s'était servi opéraient de pareils prodiges. Un linge teint de son sang guérit sur-le-champ un ulcère horrible, qui avait résisté pendant dix-huit mois à tous les remèdes. Sa puissance s'étendait même sur les morts, comme on le vit pour Paul Fabricius, de la maison des Massimes. Etant mort sans avoir la consolation de voir saint Philippe qu'il avait demandé avec instance, il ressuscita à son arrivée lorsque ce saint l'appela par son nom. Il se confessa à lui et mourut une seconde fois, ayant mieux aimé monter de suite au ciel que de vivre encore sur la terre exposé aux occasions du péché

et au danger de perdre son âme pour toute une éternité.

Pendant que saint Philippe remplissait ainsi toute la ville de Rome de l'admiration de ses actions miraculeuses, l'heure de sa mort approchait. Elle ne lui fut pas imprévue ; car, outre qu'il s'y préparait tous les jours, il eut une vision dans laquelle il apprit le moment qu'elle devait arriver.

Son corps fut ouvert en présence des médecins et des pères de la maison, et l'on connut que Dieu lui avait miraculeusement conservé la vie depuis plusieurs années : car on lui trouva deux côtes rompues, l'artère qui porte le sang aux poumons vide, et le cœur enflé, desséché en dehors et presque entièrement épuisé ; ce qui était venu, selon toutes les apparences, de ce que l'amour l'avait consumé. Il arriva une chose merveilleuse pendant que l'on fit l'ouverture de son corps ; car, lorsqu'on le tournait de côté et d'autre, il se couvrait toujours lui-même de ses mains, comme s'il eût été en vie ; et il en avait fait autant la nuit précédente, en présence des pères, lorsqu'on le lavait : ce qui marque la pureté angélique qu'il a conservée toute sa vie.

On mit le cœur et les entrailles dans la sépulture ordinaire des pères de la congrégation et son corps fut exposé dans l'église où le peuple vint en foule pendant trois jours lui offrir ses marques de vénération ; ensuite, par l'ordre des cardinaux de Florence et Borromée, il fut revêtu de ses habits sacerdotaux, enfermé dans une chasse de bois de noyer, et déposé dans une petite chapelle fermée d'une muraille de brique, comme il l'avait prédit lui-même, bien qu'obscurément et sans qu'on comprît alors ce qu'il voulait dire.

Après sa mort il apparut aussi à plusieurs personnes, particulièrement à une dame nommée Drusine Fantine, qui, ayant la tête fendue et le corps tout brisé par une chute, n'attendait plus que le moment de la mort. Il vint la consoler dans ce malheur et lui rendit une parfaite santé. Il fit la même grâce à Léonard Rouël qui était à l'extrémité, lui disant seulement ces paroles : « Mon fils, allez en paix ; » et il fut guéri.

Un Augustin nommé Magistri, attaqué depuis longtemps d'un ulcère qui lui rongea le cou, et que les médecins jugeaient incurable, se rendit à l'église où le corps du saint avait été déposé ; et après avoir prié quelque temps, appliqua les mains de Philippe sur la partie malade, et se trouva guéri sur-le-champ. Ce miracle est attesté par cinq témoins oculaires.

Plusieurs autres miracles furent faits à son tombeau, et par l'attouchement des choses dont il s'était servi ou qui lui avaient appartenu : un enfant mort-né, lui ayant été recommandé, reçut la vie à l'heure même, fut baptisé et vécut vingt et un jours. On peut voir une foule de prodiges semblables dans le procès de sa canonisation. Nous ne pouvons néanmoins omettre ces deux-ci : Un homme appelé Etienne Calcinaro, qui por-

taît sur lui par dévotion quelques reliques de saint Philippe, fut tenté par une femme impudique et sollicité au mal : en même temps il sentit ces sacrées reliques qui remuaient sur sa poitrine, et il entendit une voix qui disait : *N'y consens pas, et prends la fuite.* Il obéit aussitôt, et par ce moyen évita le péché. Un autre nommé Vincent Valois, qui était pressé d'une forte tentation, lisant l'exemple précédent, s'adressa à notre saint et lui dit : « Pourquoi, mon père, ne recevrais-je pas maintenant de vous la même grâce que celui-là ? » Et à l'heure même il fut entièrement délivré.

Sept ans après sa mort, le corps du saint fut trouvé tout entier, sans nulle corruption, non pas même en ses entrailles, qui exhalaient au contraire une très-agréable odeur. Il fut transporté avec beaucoup de pompe et de cérémonie dans une riche chapelle qu'un seigneur Florentin de l'illustre famille de Néri lui avait fait bâtir, en reconnaissance de ce qu'il avait obtenu un fils par ses mérites, et que, dix-huit mois après, cet enfant avait encore été retiré des portes de la mort par son assistance. Tant de merveilles arrivées durant la vie et immédiatement après la mort du serviteur de Dieu donnèrent sujet de commencer bientôt à travailler au procès de sa canonisation (*La vie, les vertus et l'esprit de saint Philippe de Néri, son fondateur, par Paul Guérin.*) — Voy. ORATOIRES DE ROME.

PHILOMÈNE (Sainte), vierge et martyre à Rome, sous l'empereur Dioclétien. — Pendant près de quinze siècles les reliques de sainte Philomène restèrent ensevelies et ignorées du monde entier. — Le 25 mai 1802, son corps fut trouvé dans les catacombes de Sainte-Priscille, sur la nouvelle voie Salaria. La pierre sépulcrale portait les symboles de la virginité et du martyre. A côté du corps, était un vase de verre extrêmement mince, moitié brisé, et dont les parois étaient couverts de sang desséché. Pendant que l'on s'occupait à détacher des différentes pièces du vase brisé, le sang de sainte Philomène qui y était collé, et que l'on en réunissait avec le plus grand soin les plus petites parcelles dans une urne de cristal, les personnes qui étaient présentes, et parmi lesquelles se trouvaient des hommes de talent et d'un esprit cultivé, s'étonnèrent en voyant tout à coup étinceler à leurs yeux l'urne sur laquelle, depuis quelques instants, leurs regards étaient attachés. Ils s'approchèrent de plus près ; ils considèrent à loisir ce précieux phénomène, et dans les sentiments de la plus vive admiration, jointe au plus profond respect, ils bénissent le Dieu qui se glorifie dans ses saints. (*Psal. LXXVII, 36.*) Les parcelles sacrées, en tombant du vase dans l'urne, se transformaient en divers corps précieux et brillants, et c'était une transformation permanente ; les uns présentaient l'éclat et la couleur de l'or le mieux épuré ; les autres, de l'argent ; d'autres, des diamans, des rubis, des émeraudes et d'autres pierres précieuses ; en sorte qu'au lieu

de la matière dont la couleur, en se dégageant du vase, était brune et obscure, on ne voyait dans le cristal que l'éclat mélangé de couleurs diverses, telles qu'elles brillent dans l'arc-en-ciel.

Les témoins de ce prodige n'étaient pas hommes à douter de ce qu'ils avaient examiné avec une attention réfléchie. Au reste, ils savaient que Dieu n'est pas si avare de ses dons, surtout envers ceux qu'il comble dans le ciel, de toutes les richesses de sa gloire, qu'une semblable merveille dût lui coûter beaucoup d'efforts. Ils la considéraient non-seulement en elle-même et comme une ombre de cette clarté toute céleste promise dans les livres saints au corps et à l'âme du juste ; mais encore dans les heureux et salutaires effets qu'elle produisait dans leur cœur. Ils sentaient leur foi se ranimer, et s'ils eussent voulu rapprocher le présent du passé, pour se justifier à eux-mêmes leur pieuse croyance, ne pouvaient-ils pas se rappeler plusieurs faits semblables ; celui, par exemple, qu'on lit dans la Vie de saint Jean Népomucène, dont le corps, ayant été jeté dans la Moldave, fut distingué au milieu des eaux pendant la nuit à la lumière qui lui servait comme de vêtement ?.... Ce que nous venons de dire de sainte Philomène est plus admirable sans doute ; mais aussi, qu'il y a loin de ce prodige à celui dont il était et le signe et le gage, je veux dire, à la résurrection des corps, quand les élus seront transformés en la gloire même de Jésus-Christ..!

En lisant ce qui précède, on aura été frappé sans doute de la permanence de cette miraculeuse transformation. Aujourd'hui encore elle excite l'admiration de tous ceux qui vont vénérer cette précieuse relique.... Ils voient encore dans la même urne les mêmes corps lucides ; mais leur état n'a pas toujours la même vivacité, et les couleurs dont ils brillent ont, en divers moments, des nuances diverses : tantôt c'est le rubis, tantôt c'est l'émeraude qui domine ; tantôt leur éclat est comme terni par une légère couche de cendre. Une fois seulement on le vit s'effacer totalement, et les yeux épouventés de ceux qui en furent les témoins ne virent plus dans l'urne sainte qu'un peu de terre ordinaire. Mais bientôt cette nouvelle merveille cessa, et ce fut quand les yeux indignes d'un personnage, mort peu après subitement, eurent aussi cessé de profaner de leurs regards la sainteté de ces vénérables reliques.

On ne connaît la vie de Philomène que par les révélations surnaturelles faites à trois personnes diverses, qui ne se connaissaient pas, n'avaient jamais eu entre elles aucune sorte de relations, habitaient des pays fort éloignés les uns des autres, et dont les récits cependant sont pleinement d'accord entre eux et avec l'épithète de la sainte qu'ils expliquent et développent d'une manière merveilleuse. Quelques curieuses qu'elles soient, nous n'entrerons pas dans le détail de ces révélations pour ne pas

étendre démesurément cet article. Le corps de sainte Philomène fut donné, en 1805, au missionnaire dom François de Lucia, qui le fit transporter à Mugnano près de Naples. Dès lors commencèrent une suite de miracles opérés par l'intercession de la sainte, qui continuèrent toujours depuis, et qui dès l'abord furent tellement innombrables, publics et éclatants, qu'ils donnèrent lieu à plusieurs ouvrages étendus, imprimés en Italie avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Un extrait de ces ouvrages fut publié à Lausanne, puis en France, sous le titre suivant : *La Thaumaturge du XIX^e siècle, ou sainte Philomène, vierge et martyre*. C'est de ce livre approuvé par l'épiscopat et qui a rendu le nom et les miracles de sainte Philomène si célèbres dans toute la chrétienté que nous tirons la relation de tous les faits que nous allons rapporter. Ces miracles étant contemporains et ayant eu lieu dans notre siècle et à la vue de tant de témoins oculaires qui existent encore, nous avons cru devoir les mentionner avec quelque étendue.

Le corps de sainte Philomène, transporté d'abord à Naples, commença à y faire sentir l'action miraculeuse de l'intercession de la vierge martyre.

« La famille hospitalière des Terrès obtint la guérison de Mme Angèle Rose, femme de don Antoine. Depuis douze ans elle souffrait d'une maladie incurable; les prières qu'elle fit à sainte Philomène l'en délivrèrent totalement, et, en reconnaissance, elle lui offrit un riche calice. Le second miracle s'opéra sur un avocat nommé D. Michel Ulpicella, retenu depuis six mois dans sa chambre par une sciatique, dont nul remède ne pouvait le débarrasser. S'étant fait transporter à la chapelle, il en sortit parfaitement guéri. Une dame distinguée fut l'objet du troisième. Il s'était formé sur sa main un ulcère où bientôt l'on aperçut les signes de la gangrène, et l'on se disposait à la lui couper, quand on lui apporta une relique de sainte Philomène. Elle la met le soir au-dessus de la plaie, et le lendemain matin, le chirurgien, voulant faire l'amputation de la partie malade, trouve que la gangrène a disparu. Ainsi préludait notre Thaumaturge, que nous allons suivre maintenant jusqu'à Mugnano, en recueillant les particularités les plus intéressantes de cette seconde translation.

Depuis plusieurs mois la terre souffrait d'une grande sécheresse. Lorsqu'au milieu du jour qui précédait l'arrivée du saint corps à Mugnano, le peuple eut entendu le bruit joyeux des cloches de toutes les églises, il se disait, en tressaillant d'allégresse et d'espoir : *Oh ! si cette nouvelle sainte voulait ajouter à la vénération et à l'amour que nous sentons déjà pour elle, il y aurait un moyen bien sûr et bien facile, ce serait de nous envoyer une pluie abondante pour arroser nos champs*. Les cloches n'avaient pas fini de sonner, que la pluie désirée tombait sur tout le territoire de Mugnano, et de toutes

parts on s'écriait dans de vifs transports de joie : *Vive Dieu ! vive la sainte*.

Elle s'avancait de son côté, mais non sans quelques obstacles. L'un des deux porteurs était tombé malade la veille du départ; et il se traînait avec peine à la suite des autres, sans pouvoir les aider, quand don François lui dit : *Courage donc mon ami, aie confiance en la sainte; prends ta part de la charge, et tu seras guéri*. Le bon paysan obéit, et sur-le-champ la douleur et la faiblesse ont disparu; il a repris ses forces, et plein d'une religieuse gaieté, il marche sous le poids, en répétant presque à chaque pas : *Oh ! comme la sainte est légère, elle ne pèse pas plus qu'une plume*. Il disait vrai. Don François, ayant eu la dévotion de la porter quelque temps, fut surpris de cette même légèreté, et il la regarda comme un prodige.

Cependant le ciel s'obscurcissait de plus en plus; il menaçait d'un déluge d'eau nos pauvres voyageurs, qui n'avaient pour s'en défendre que la protection de la sainte. Ils étaient partis de Naples le soir, et comptant sur la clarté de la lune, ils n'avaient pris aucun moyen d'éclairer leur marche en cas de besoin. Dieu le permit ainsi pour la gloire de sa servante; car, tandis que l'escorte pieuse l'invoquait avec ferveur, une colonne de lumière se forma tout à coup dans l'air; la partie inférieure vint reposer sur la châsse, où elle se tint constamment fixée jusqu'au jour, et la supérieure, s'étendant jusqu'à la hauteur du ciel, découvrit l'astre de la nuit et un certain nombre d'étoiles qui semblaient lui former une ceinture.

La joie qu'excita dans tous les cœurs cette merveille fut un peu troublée par le changement presque subit qui s'opéra dans le poids, auparavant si léger, de la châsse de sainte Philomène. On était sur le point de traverser un bourg de l'antique Nole, appelé Cimitilé, fameux par le martyre de saint Jauvier et de ses compagnons. Les porteurs commencèrent à se plaindre, à gémir sous la charge dont ils se disent accablés. Plus ils approchent du bourg, plus elle devient lourde; ils s'arrêtent presque à chaque instant. Don François, avec des paroles pleines de foi, cherche à ranimer leur courage. Ils s'efforcent d'aller encore en avant; mais, arrivés au milieu de Cimitilé, ils protestent de l'impossibilité où ils se voient de poursuivre la route, et en même temps ils montraient leurs épaules enflées et meurtries. Que faire? L'embaras du zélé missionnaire était grand; minuit sonnait; où trouver, à cette heure-là, un secours devenu nécessaire? Attendre jusqu'à l'aurore était un parti qui allait déranger tous les plans et gêner l'appareil de la fête. Il fallait donc mettre son espérance en Dieu, et tâcher d'avancer le plus possible. On se ranime, on s'arrête de nouveau. Enfin paraissent quelques habitants de Mugnano; ils se joignent aux porteurs épuisés; mais bientôt tant de bras et tant d'efforts deviennent inutiles. La prodigieuse pesanteur a cessé, et l'on entend aux plaintes succéder ce cri de joie : *Miracle !*

miracle! la chässe a recouvré sa première égaré; et oubliant leur horrible fatigue, ces bons paysans se mettent à courir, en criant mille fois : *Vive Dieu! vive la sainte! elle est aussi légère qu'une plume.*

Déjà le Ciel leur avait répondu; car, la nuit même de l'entrée de sainte Philomène, un nommé Ange Bianco, qu'une goutte cruelle tenait au lit depuis plusieurs mois, apprenant l'arrivée du saint corps, fit vœu de l'accompagner à la procession, s'il se voyait délivré de ses douleurs. Il sembla d'abord que sa prière n'était point exaucée; jamais il n'avait tant souffert qu'en ce moment. Mais à peine a-t-il entendu le son des cloches, qu'il s'élançe avec une foi vive hors de son lit; le mal résiste encore, mais ne l'empêche point de s'habiller. La confiance augmente; il lutte contre ses douleurs, fait quelques pas, et lorsqu'il entrait dans la place, le mal s'était entièrement dissipé au grand étonnement de tous ceux qui avaient été témoins de ses longues souffrances. Cette guérison miraculeuse ne suffisait point à l'impatience pieuse qu'avaient ces bonnes gens de voir leur sainte glorifiée, et il sembla que leurs désirs venaient du ciel, car il ne tarda pas à les accomplir au delà même de toute espérance.

Le jour de l'octave de la translation, pendant la Messe solennelle, en présence de la foule qui y assistait, on voit tout à coup un enfant, âgé d'environ dix ans, se lever du milieu de l'église, et, traversant la multitude, venir auprès de la chässe, où il remercie sa bienfaitrice. Le voir et crier au miracle, fut une seule et même chose; sa mère surtout, pauvre veuve qui l'avait apporté dans ses bras, et qui, pendant toute la Messe, jusqu'au moment de l'élévation, où le prodige s'opéra, n'avait cessé de prier la sainte avec ferveur, élevait sa voix, reconnaissante au-dessus de toutes celles qui glorifiaient Dieu et sainte Philomène. L'enfant était tellement estropié qu'il ne pouvait ni marcher, ni même se tenir sur ses pieds; tout le village le savait, et tout le village le vit, aussitôt après la Messe, aller, venir dans les rues et sur les places, annonçant la merveille dont il avait été l'objet, et à laquelle tous rendaient témoignage, soit en se précipitant vers lui pour le féliciter, soit en faisant retentir les airs de mille joyeuses acclamations.

Le miracle opéré pendant la sainte Messe attira aux Vêpres une telle affluence de monde que l'église ne put suffire à la contenir; un grand nombre était arrêté en dehors de la porte; et là, se trouvait un femme du village d'Avella, tenant entre ses bras une petite fille, d'environ deux ans, que la petite vérole avait rendu aveugle. Les médecins les plus célèbres de la capitale avaient été consultés: ils jugeaient le mal incurable; mais la mère affligée, sachant que les choses impossibles à l'homme sont possibles à Dieu, ne désespérait pas de la guérison de sa fille. Elle accourt à Mugnano; et quoique les passages pour arriver à la sainte parussent

fermés, elle parvient néanmoins à se faire jour, et se trouve enfin auprès de la chässe. Aussitôt, animée d'une foi vive, elle prend de l'huile de la lampe qui brûlait devant sainte Philomène; elle en oint les yeux de son enfant, et la petite incurable est sur-le-champ guérie. A ce miracle, nouveaux cris de joie, nouveau tumulte produit par l'allégresse et la reconnaissance; le peuple qui est hors de l'église fait écho à celui qui se trouvait dedans: le prédicateur (car tout ceci avait lieu pendant le sermon), don Antonio Vetrano, ne peut plus faire entendre sa voix; et comme tous demandaient à grands cris qu'on leur montrât l'enfant qui venait d'être guéri, un prêtre la prend dans ses mains, et, monté sur une balustrade, il la présente aux regards du peuple, qui, dans son admiration, élève jusqu'au ciel la puissance de Dieu et la gloire de sa servante. Il y eut encore, les jours suivants, un grand nombre de semblables prodiges, dont nous parlerons un peu plus bas.

Un célèbre avocat de Naples, nommé Alexandre Sério, avait depuis longtemps une grande dévotion à sainte Philomène, et sa femme la partageait avec lui. Comme ils avaient de riches domaines dans le territoire de Mugnano, ils y vinrent en l'année 1814, précisément à l'occasion de la fête, qui, chaque année, se célébrait le jour de la translation. Don Sério souffrait, depuis bien des années, d'un mal interne, qui allait le consumant. Sa femme était vivement affligée; mais espérant tout de la médiation de sainte Philomène, elle lui adressait et lui faisait adresser de ferventes prières, pour obtenir la guérison de son mari. Le jour de la fête, pendant lequel ses instances redoublèrent et sa confiance aussi, était sur le point de finir, lorsque la bénédiction du très-Saint-Sacrement ayant été donnée, don Alexandre, alors à l'église avec sa femme, fut attaqué de violentes douleurs d'entrailles, qui firent craindre pour ses jours. On se hâta de l'emporter chez lui; et le mal fit en peu d'heures un progrès si rapide et si alarmant, que l'on désespérait de sa vie. Son état ne lui permettait pas même de se confesser. Accablée de douleur, sa pauvre épouse ne pouvait s'empêcher de s'écrier : *C'est donc là, ô sainte Philomène, la grâce que vous m'avez obtenue!*... Puis par une inspiration de sa foi, saisissant une image de la sainte qu'elle trouve sous sa main, elle la jette sur le corps du moribond, en demandant la grâce de le voir au moins, avant d'expirer, muni des sacrements de l'Eglise. Un vœu suivit cette prière: elle s'engagea, au nom de son mari, à faire construire un autel de marbre dans la chapelle de sainte Philomène. Au même instant, le malade recouvra l'usage de ses sens et de ses facultés intellectuelles. Il protesta qu'il est hors de danger, se confessa avec beaucoup d'édification, et la confession achevée, il se trouve sans douleur, et sans les symptômes ordinaires du mal qui le tourmentait depuis si longtemps.

La grâce avait été obtenue; la promesse

s'accomplit; les deux époux allèrent même au delà de leur engagement; et depuis lors, le sanctuaire, si célèbre aujourd'hui, de la grande sainte, offre à la foule des pèlerins qui le visitent un spectacle plus consolant pour leur dévotion. Une chose surtout attire leurs regards, et excite leur étonnement : c'est la grande table de marbre qui couvre l'autel, et où l'on voit encore les vestiges d'un miracle. L'ouvrier, en promenant dessus son ciseau pour l'adapter à sa place, la fendit presque en entier dans sa longueur. Il y avait là un assez grand nombre de personnes; et l'on peut bien penser quelles plaintes s'élevèrent d'une part, et quelle confusion de l'autre. Le sculpteur était cependant très-habile dans son art. Mais enfin l'humiliation ne pouvant s'éviter, il s'agissait, en attendant mieux, de réparer la brèche, et c'est ce dont il s'occupa. Elle était à l'extrémité, large de plus d'un doigt; il s'efforça de rejoindre les deux lèvres de cette ouverture, au moyen d'une plaque de fer; et cela fait, il remplissait de ciment toute la longueur de la fente, quand le *doigt de la sainte*, par un prodige inouï, accompagnant la main de l'ouvrier, rétablit dans son premier état ce marbre, séparé auparavant d'une manière si visible. Elle laisse seulement, à l'endroit même de la fente, une ligne de couleur foncée, que les pèlerins prendraient pour une veine du marbre, si on ne leur racontait comment le miracle fut opéré.

Lorsqu'il s'agit, en 1814, d'embellir la chapelle de sainte Philomène, on pensa aussi à faire une nouvelle châsse. Depuis plusieurs années, tous les habitants de Mugnano et des pays environnants, qui venaient fréquemment visiter le sanctuaire miraculeux, avaient toujours vu le saint corps dans une même position. Eh! qui aurait pu y toucher, vu que les sceaux y étaient apposés avec soin, et que la famille Terrès n'avait jamais confié à personne les clefs dont elle était en possession? Néanmoins, un matin, quelques étrangers ayant demandé à le voir, on trouva la situation de la sainte tout à fait changée. La chose paraissait incroyable; mais les témoins ne pouvaient se récuser. Ils avaient vu naguère le saint corps étendu, et ses genoux élevés, présentant la forme d'un angle; et ils voyaient ceux-ci reposant avec décence sur le petit matelas qu'ils avaient en dessous; tandis que le reste du corps se soulevant, offrait l'image d'une personne assise. Le coussin de la tête n'était aussi plus à sa place; il avait suivi celle-ci vers la partie supérieure de la châsse, où elle s'appuyait. Le bras droit semblait également avoir approché un second coussin, pour rendre sa position plus naturelle. La flèche, qui tournait auparavant sa pointe vers le cœur, fut trouvée placée en sens inverse. Même changement du côté gauche. Le bras, qui soutenait la palme et le lis, s'était élevé en proportion de l'élévation du corps et de la tête; et cette nouvelle disposition avait dégagé une partie de la robe de

pourpre, qui, en devenant visible rendait l'aspect de la sainte plus gracieux. Pour qu'il ne manquât rien à cet ensemble de prodiges, le visage lui-même avait perdu ses premiers traits. Le menton s'était arrondi, comme celui d'une jeune personne qui sommeille. Les lèvres, dont l'ouverture, peu habilement ménagée, rendait le visage difforme, sans néanmoins laisser apercevoir les dents, s'ouvraient maintenant avec une grâce merveilleuse, qui, jointe à l'amabilité de la physionomie et au brillant coloris des joues, flattait agréablement les yeux. La chevelure, auparavant cachée en grande partie, soit derrière le cou, soit au delà de l'épaule gauche, se montrait alors tout entière, et flottait çà et là avec une élégante légèreté. Aussitôt que le bruit de ces merveilles se fût répandu dans Mugnano, tous accoururent pour s'en assurer de leurs propres yeux, et il n'y eut personne, même parmi les mécréants, qui n'en reconnût la vérité; mais ceux-ci prétendirent qu'il n'y avait point là de miracle; ce sont les hommes, disaient-ils, qui ont fait tout cela. On n'avait d'autre réponse à leur faire que de leur montrer les quatre sceaux de l'évêque de Potenza, restés parfaitement intacts, et leur prouver, comme on le fit, qu'il n'y avait qu'une seule clef, et qu'elle était toujours restée à Naples, dans les mains de Mme Terrès. Mais ceux qui s'aveuglent volontairement croient-ils jamais aux preuves, même les plus évidentes? A cette occasion-là même, comme si le ciel eût voulu attester le prodige de cette admirable métamorphose, un enfant de six ans, que la petite vérole avait rendu aveugle, recouvra subitement la vue, en présence de plusieurs personnages d'un grand mérite, qui étaient venus de Naples pour examiner les sceaux, et vérifier la clef sur la serrure de la châsse.

Cette même châsse, comme je l'ai dit, ayant été jugée trop petite, et peu en rapport avec le bel autel qui venait d'être érigé, on se mit en devoir d'en faire une autre. La chose traîna quelque temps en longueur; parce qu'une châsse plus belle exigeait aussi, dans les vêtements de la sainte, un changement qui devait être fort coûteux. Cette dépense ralentissait un peu le zèle, quand une nouvelle merveille vint frapper les regards et commander en quelque sorte l'exécution du changement projeté. On s'aperçut, mais sans y faire d'abord trop d'attention, que les vêtements, dont la couleur était déjà fort altérée, commençaient à se découdre; mais bientôt, voyant que chaque jour ils allaient dépérissant de plus en plus et qu'une main invisible en détachait, tantôt une pièce, tantôt une autre, en sorte que le fond de la châsse était couvert de lambeaux éparpillés çà et là, comme à dessein formé, l'on se convainquit enfin que Dieu, jaloux de la gloire extérieure du saint corps, voulait qu'on le revêtît de nouveau, sans égard aux frais qui devaient en être la suite. On s'en occupa donc plus sérieusement, et du meilleur cœur possible. Il restait une seule difficulté. En

prenant les mesures, on avait fait l'observation que la chevelure de la sainte, parfaitement arrangée vers l'épaule droite, laissait sur la gauche quelque vide, à cause du petit nombre de cheveux que l'on y avait mis, lorsqu'on vêtit le saint corps pour la première fois. Y suppléer par des cheveux de femme, ne paraissait pas convenable; le temps ne permettait pas de se procurer des cheveux de soie. Dans cet embarras, la veille de la Pentecôte, au moment où l'on découvrait les saintes reliques, on vit encore se manifester les soins minutieux, il est vrai, aux yeux de la sagesse humaine, mais admirables à ceux de la foi, de la divine Providence par rapport à notre sainte. De nouvelles et longues flottes de cheveux parurent du côté où se voyait auparavant ce vide, qu'on désespérait de pouvoir remplir. Ils semblaient fraîchement lavés et peignés; leur éclat et leur belle disposition répandaient une nouvelle grâce sur l'extérieur de la sainte. L'on crie encore de toutes parts au miracle; Dieu est glorifié; et l'on procède au déplacement de ce corps vénérable, autour duquel le Tout-Puissant ne cesse de multiplier les plus singulières faveurs.

Mais ce n'est pas tout encore. Quand on eut couvert la sainte des riches vêtements qu'on lui avait préparés, avant même qu'elle eût été mise dans la nouvelle châsse, plus longue d'une palme que la première, toutes les personnes qui venaient la voir par dévotion se disaient, en la considérant : *Notre sainte, sous ses nouveaux habits, paraît plus belle et plus grande qu'auparavant*. On croyait cependant que c'était une pure illusion de la vue. Mais en la plaçant dans la châsse, il fallut bien convenir d'un nouveau prodige; car le saint corps, au lieu d'y être à l'aise, comme les mesures exactement prises le promettaient, se trouvait encore à l'étroit, ce qui ne pouvait avoir lieu sans supposer une croissance miraculeuse.

La même observation se fit en deux autres circonstances semblables. Une troisième, puis une quatrième châsse ayant été faites, on ajouta une palme de longueur à la première, et ce fut encore insuffisant pour le corps de la sainte, qui avait pris un nouvel accroissement; les vêtements eux-mêmes, auparavant un peu trop longs et soudain devenus trop courts, attestèrent le prodige. Quant à la seconde, comme on se défiait, pour ainsi dire, de quelque nouveau jeu de la Providence, des prêtres habiles, en donnant aux membres figurés de sainte Philomène une conformation plus solide, eurent soin de les raccourcir. Mais leur précaution fut inutile. Malgré le rapprochement des ossements de la sainte, malgré le raccourcissement du corps qui les enveloppait, malgré la longueur de cette quatrième châsse, il fut de nouveau constaté qu'un miracle, semblable aux précédents, avait eu lieu pour la troisième fois.

On peut d'après cela se faire une idée de la vénération dont ce corps sacré était l'objet; d'autant plus, que Dieu opérait sans

cesse en lui quelque nouvelle merveille, dont les témoins se plaisaient à être les prédicateurs. Nous allons en raconter quelques-unes.

Son Eminence le cardinal archevêque de Naples était venu pour la cinquième fois, et par vœu, visiter les reliques de sainte Philomène, à laquelle il avait une grande dévotion. La châsse ayant été découverte, les assistants remarquèrent que le cardinal après quelques moments de la plus grande attention, donna des signes de surprise. Pendant la Messe, qu'il célébra dans une espèce de ravissement, il fixait très-souvent les yeux sur la sainte, et aussitôt après, en présence de Mgr de Léon, archevêque de Reggio, de l'évêque Lombardi, et de deux abbés de sa suite, il dit (et le peuple l'entendit aussi) : « Messieurs, il y a six mois que la châsse fut scellée sous mes yeux en cinq endroits différents; et la sainte n'était pas comme je la vois à cette heure; » puis, montrant la disposition de la flèche, des pieds, des cheveux, et la situation du corps lui-même, qu'il comparait avec l'éclat où il les avait laissés à son départ, il ajouta : « On voit bien qu'il y a eu encore un accroissement tout récent dans notre thaumaturge; moi-même je suis prêt à l'attester. »

Au mois de juin de l'année 1831, il se trouvait à Mugnano un concours de personnes distinguées qui étaient venues à dessein d'honorer sainte Philomène. En fixant leurs regards sur elle, ils furent ravis d'admiration, et pénétrés des sentiments d'une piété si tendre, qu'on les voyait s'agenouiller, se relever pour baiser l'autel, y appliquer leur front avec respect, et, saintement avides de contempler la thaumaturge, ne pouvoir en détourner leurs regards. Ils s'écriaient à chaque instant : *Qu'elle est belle! qu'elle est belle! quel visage de paradis!* Tout à coup un je ne sais quoi de sévère vient obscurcir le front et les traits de la sainte. Don François était présent; il en fut étonné, et confessa n'avoir jamais remarqué en elle une semblable altération. Plusieurs habitants de l'endroit rendirent le même témoignage. On se met aussitôt en prière; c'était celle du cœur humilié. Sur-le-champ, le nuage se dissipe, la première sérénité reparait; rien de plus attrayant que l'amabilité de la vierge; elle tenait quelque chose du ciel. Les larmes coulaient de tous les yeux; toutes les bouches glorifiaient la divine Puissance; mais ce qui frappa les témoins de ce miracle, autant peut-être que le miracle même, fut l'aveu que fit publiquement l'un d'entre eux. Il déclara, les larmes aux yeux et avec l'humilité la plus édifiante, qu'un instant auparavant il croyait peu à notre sainte religion; mais que, touché de ce prodige, il venait enfin d'ouvrir son cœur à la vérité, et rendre à la sainte un sincère tribut d'action de grâces, il la pria d'accepter une riche offrande pour l'embellissement de son autel. Ce fait, ajoute l'abréviateur, est le seul de ce genre que nous rapportons; mais il y en a une infinité d'autres sembla-

bles. Nous pourrions en citer deux, arrivés dans ce même mois; et si nous voulions en ajouter d'autres encore, on verrait, non-seulement des pécheurs, mais encore des apôtres de l'impieité, changés intérieurement d'une manière si merveilleuse, qu'ils sont ensuite devenus apôtres zélés de la vertu.

Plusieurs fois il s'est aussi opéré dans les yeux de la thaumaturge des mouvements bien extraordinaires; et c'était quand on lui demandait quelque faveur particulière. Voici un fait qui eut lieu en 1832. Don Alberto Testa, de l'une des familles les plus considérables d'Avellino, était, depuis l'âge le plus tendre, sujet à de nombreuses et graves infirmités. Elles avaient épuisé toutes les ressources de la médecine, qui ne lui procuraient, quoi qu'on pût faire, aucun soulagement. Sa famille professait publiquement une grande dévotion à sainte Philomène; elle résolut enfin de venir à Mugnano solliciter la guérison de don Alberto. Pendant qu'elle multipliait ses instances, l'on remarqua sur le visage de notre sainte divers changements, et entre autres, qu'ouvrant l'un des yeux, elle regardait le malade et sa famille. Ce prodige parut l'heureux présage du bienfait désiré; Don Alberto alla mieux durant quelques jours; mais bientôt il retomba dans un état pire qu'auparavant. Néanmoins l'on ne perdit pas confiance; « Nous voulons absolument, disaient-ils à leur sainte protectrice, que vous nous obteniez cette grâce. Notre famille est tout à vous. Comment pourriez-vous ne point souscrire à nos désirs?... » Ils partent pour Avellino; ils ne cessent de prier; et de retour à Mugnano, vers la fin de septembre, ils recommencèrent à frapper plus fortement à la porte de celui qui a dit: *Frappez, et l'on vous ouvrira. (Luc. xi, 9.)* Dès le matin du premier jour, on fit sur le visage de la sainte les mêmes observations que l'on avait faites précédemment. Nos pèlerins, encouragés par ces signes extraordinaires de bienveillance, revinrent encore le soir à l'église et demandèrent qu'on leur découvrit la chasse une seconde fois. Mais le ciel était obscurci de tant de nuages, et la pluie tombait en si grande abondance, que, malgré six grands cierges allumés, on ne voyait que bien imparfaitement ces traits chéris, où l'on voulait recueillir de nouveau l'espoir de la guérison tant désirée. Toutes les personnes présentes en étaient tristes, quand tout à coup un rayon de lumière, jaillissant d'une grande fenêtre qui faisait face à l'orient, vint donner sur le visage de la sainte, et permit d'en contempler les traits à loisir. C'était là un premier miracle, car le soleil était alors à l'occident; il fut accompagné d'un second, non moins prodigieux, car on vit, en ce moment, d'une manière bien distincte, les yeux de la vierge martyre, s'ouvrir à huit reprises différentes, et avec une admirable vivacité. La pieuse famille, au comble de la joie, n'osait plus avoir le moindre doute sur le plein succès de sa demande; et, en effet, au bout de quelques

jours, don Alberto se trouva si parfaitement guéri qu'il semblait n'être plus le même homme.

On faisait, à Mugnano, le 10 août de l'an 1823, la fête de la translation; et dans la procession, qu'il est d'usage de faire alors, on portait la statue de la sainte. Elle est de bois, et jamais on n'avait remarqué, dans cette circonstance, rien d'extraordinaire ni dans la pesanteur ni dans les ornements dont on avait coutume de l'embellir. Cette année-là, les porteurs eurent à peine fait quelques pas, que, ne pouvant plus suffire à la charge, quoique sains et robustes, ils furent contraints de s'arrêter. D'autres prennent leur place; même impossibilité, une troisième troupe leur succède; ils s'avouent encore vaincus. Enfin, réunissant ensemble leurs efforts et leurs bras, ils parviennent, non sans une énorme fatigue, à la rapporter dans l'église. Cet événement inusité attira naturellement les regards sur la prodigieuse statue; et en la fixant avec plus d'attention, tous jusqu'aux plus petits enfants, remarquèrent sur son visage une rougeur extraordinaire qui les jeta dans l'étonnement. Le lendemain après midi, trois étrangers étant entrés dans l'église pour vénérer le saint corps, vinrent s'agenouiller devant la statue, et firent en même temps l'observation qu'il y avait à l'extrémité du menton un je ne sais quel globule brillant comme le cristal. L'un d'eux se lève, y porte la main, et la retire mouillée d'une substance liquide et glutineuse qu'il présente à ses compagnons; et ceux-ci avec lui se l'appliquent dévotement sur le front. Reportant ensuite les yeux sur le visage de la statue, ils voient qu'il en sortait de tous côtés une sueur prodigieuse, telle que la provoque une grande chaleur dans les corps vivants et animés. Se réunissant ensuite en gouttes, et celles-ci en deux petits ruisseaux, l'union de l'un et de l'autre venait s'opérer sous le menton, et de là ils descendaient, comme un fil épais, sur la poitrine. Les couleurs de la sainte paraissaient vivement animées, et ses yeux étincelaient d'un éclat surprenant. Les témoins de cette merveille en appelèrent d'autres. don François et le vicaire forain (ou curé de la paroisse) accourent aussi. Ils examinent, ils palpent: *c'était*, disent-ils, *comme une espèce de manne cristalline, qui avait quelque chose de dense et de risqué qui retenait et repoussait le tact.* La foule, dont en un instant l'église fut remplie, en voyant cette sueur et le visage enflammé de la statue, se mit à crier *Miracle! miracle!* Des larmes coulaient de tous les yeux; les deux pieux ecclésiastiques en versèrent aussi de joie et de tendresse, mais pour contenter la dévotion du peuple et mieux s'assurer de la vérité, ils firent descendre la statue de son piédestal, et la placèrent sur le pavé de l'église, au milieu de plusieurs cierges allumés. De cette manière, tous purent considérer de près le signe merveilleux que le ciel leur donnait de sa puissance, et du désir qu'il a de voir hono-

rer les statues de ses saints. On remarqua de plus qu'un ruban attaché au cou de la vierge martyre, et auquel était suspendu un reliquaire avec un fragment de ses os, avait été humecté d'une liqueur toute différente de la première. Elle était plus condensée et répandait une odeur très-suave, telle que n'en ont par les parfums les plus exquis. Ce fait a été attesté par toutes les personnes qui se trouvaient présentes et consigné, ainsi que les autres dont nous avons fait ou nous ferons mention, dans les archives de ce célèbre sanctuaire, avec toutes les formalités d'usage en pareil cas. Si l'on aimait mieux en juger d'après les effets tout surnaturels qui s'ensuivirent, nous dirions avec l'auteur témoin oculaire en cette circonstance, comme il l'a été dans la plupart des faits miraculeux qu'il cite dans sa *Relation historique*, qu'à dater de ce jour et ensuite de ce prodige dont on parlait dans toute la contrée, la dévotion envers sainte Philomène s'accrut considérablement, s'établit dans des provinces éloignées, et, ce qui est plus merveilleux encore, fondit même la glace d'un assez grand nombre de cœurs obstinés. Ils refusaient de croire aux miracles de la sainte; et ces miracles mêmes amenèrent leur conversion.

Que dirai-je maintenant de ses images ? Ici les prodiges s'accumuleront tellement, qu'à mon grand regret je suis forcé de faire un choix, avec l'embarras de ne savoir par où commencer, tant chacun d'eux me paraît devoir exciter l'intérêt des âmes vraiment chrétiennes !

Les habitants de Castelvétééré avaient été, entre ceux des pays voisins, favorisés plus particulièrement par sainte Philomène. Ils ne voulurent pas être ingrats. L'on assembla des fonds pour bâtir une chapelle avec autel de marbre; et Mgr de Nicolaï, grand dévot de la thaumaturge, en fit à Dieu la consécration sous l'invocation de la sainte. On y plaça aussi un tableau, fait à Mugnano, sur le modèle du saint corps; et je ferai ici l'observation, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que la copie était parfaitement semblable à l'original, c'est-à-dire qu'on avait peint la sainte martyre avec les deux yeux fermés, et dans l'attitude d'une jeune personne qui sommeille. Ce tableau, attendu avec impatience, fut reçu par la population de Castelvétééré avec tout l'appareil des plus grandes solennités. De zélés missionnaires y avaient donné une retraite dont tous s'étaient empressés de profiter; la communion générale fut on ne peut plus nombreuse et édifiante; et la procession qui la suivit, pour aller au-devant de la vénérable image, aussi dévote et recueillie qu'on pouvait l'espérer après des exercices faits avec une grande ferveur. Un incident faillit la troubler : au moment où l'on allait se mettre en marche, il survint une horrible tempête, qui, après avoir obscurci le ciel, éclata de la manière la plus effroyable, en sorte que l'on désespérait déjà de pouvoir se former en procession.

Mais don François, encore présent à la cérémonie, releva, par ses paroles pleines de foi, le courage de ses bons villageois; et fit donner par toutes les cloches le signal de la marche. Aussitôt la tempête se dissipa, les nuages s'éloignent, le ciel revient à sa première sérénité, et au grondement du tonnerre succèdent les hymnes sacrées et les sons harmonieux d'une musique choisie. En peu de temps l'on se trouve en présence de la sainte image, élevée sur un brancard somptueusement décoré. Un cri de joie se fait entendre, de douces larmes l'ont accompagné. *Qui croira*, dirai-je ici avec Isaïe (LIII, 1) : *Qui croira ce que je vais dire ? « Quis credidit auditui nostro ? »* Mais enfin le ciel est-il donc sans oreilles, et la reconnaissance de ses heureux habitants n'a-t-elle pas des signes sensibles pour se manifester, comme nous en avons dans cette vallée de larmes ? Tout le peuple de Castelvétééré saluait avec transport son auguste bienfaitrice; et celle-ci voulut, par un prodige, lui en témoigner sa satisfaction. On lui vit donc ouvrir l'œil droit, qui, par la position de la tête, se trouvait en regard de cette multitude privilégiée; et peu après, l'œil gauche, qui sembla ne rester fermé quelques instants que pour mieux faire ressortir le miracle et en constater la vérité. Il sortait de ces yeux miraculeux je ne sais quels éclairs qui pénétraient les âmes et y faisaient naître les sentiments les plus délicieux. Les femmes se dépouillaient de tout ce qu'elles avaient d'ornements, et les jetaient sur le brancard, en signe de leur reconnaissance et de leur dévouement à la sainte; le reste du cortège était comme saisi d'attendrissement et de respect. Ce qui venait encore ajouter à ces divers sentiments un nouveau degré de force, était la vue d'une dame distinguée de Montémarano, qui avait reçu, la veille de ce même jour, une grâce toute particulière de sainte Philomène. Elle souffrait beaucoup depuis trois mois, et comme ses douleurs devenaient de jour en jour plus aiguës, le courage l'abandonna et elle s'écria : *Tous les remèdes me sont inutiles; il n'y a pas de saint en paradis qui ait pitié de moi. Jésus, envoyez-moi la mort, la vie m'est devenue trop à charge.* En finissant ces mots, elle s'assoupit profondément; et alors se présente devant elle une jeune et aimable vierge accompagnée de deux anges, qui, l'envisageant d'un air sévère : *Il est donc bien vrai*, lui dit-elle, *que tu n'as pas trouvé dans le ciel aucun saint qui s'intéressât à toi !...* Puis, souriant, elle ajouta : *Baise cette image de la vierge et martyre sainte Philomène, et tu obtiendras la grâce que tu désires.* La dame la baisa avec respect, et aussitôt les deux anges applaudissant s'écrièrent : *La grâce est faite! la grâce est faite!* Elle l'était en effet. En se réveillant, plus de mal, plus de douleur. Cette dame et son mari vinrent le lendemain à Castelvétééré, pour prendre part à la fête, et remercier publiquement la thaumaturge du bienfait qu'ils en avaient reçu. Ainsi tout con-

courait à la consolation de ce bon peuple ; il s'avancait, plein de joie, vers l'église, quand une difficulté imprévue, et naturellement insurmontable, vint les arrêter, mais pour les jeter ensuite dans le plus grand étonnement, à la vue du plus grand des prodiges. On sait ce que Notre-Seigneur disait à ses apôtres : *Un peu de foi, ne fut-elle pas plus grande qu'un grain de sénevé, vous suffira pour transporter les montagnes.* (Matth. xvii, 19.) Un événement à peu près semblable eut lieu dans cette occasion. Les bonnes gens, en dressant la machine sur laquelle devait poser le tableau de la sainte, n'en avaient pas proportionné la largeur à celle des rues par où elle devait passer. Or, il se trouva que certaines rues avaient quatre palmes de moins de largeur que le brancard. De là l'embarras où ils se virent, mais dont le ciel ne tarda pas à les délivrer. Pendant que les filles de la procession se retournaient inquiètes vers la sainte image que l'on croyait devoir s'arrêter à chaque pas, les porteurs s'avançaient toujours de leur côté, soit qu'ils ne vissent pas ce que voyaient les autres, soit qu'ils le vissent, par l'effet d'un prodige, dans un lointain qui n'arrivait jamais. Bref, sans s'arrêter un seul instant, sans donner aucun biais à la machine, au grand étonnement des spectateurs, ils traversèrent toutes les rues, et arrivèrent ainsi au terme de la procession. *Le même miracle*, dit l'auteur, témoin oculaire et non suspect, *se répéta quelques mois après, lors du transport d'une statue de la même sainte, portée en une caisse par six hommes, dont trois de front. La largeur de la caisse était de huit palmes, et certains recoins par où il fallait passer n'en avaient que trois. L'impossibilité d'aller outre se conçoit aisément ; mais est-il au Seigneur quelque chose d'impossible ? Les porteurs franchirent ces passages, comme s'ils eussent traversé une grande place, sans qu'aucun d'eux quittât son poste, et sans faire subir à leur fardeau le moindre changement. Le fait est encore attesté par plusieurs centaines de personnes.*

De Castelvétéré, transportons-nous maintenant à Lucéra. Un exemplaire de l'ouvrage de don François de Lucéra, sur la sainte, parvint, en 1829, entre les mains de l'évêque de cette antique cité, Mgr André de Portanova ; en le lisant, il se sentit fortement poussé à établir la dévotion à sainte Philomène dans sa cathédrale. *Cette nouvelle avocate*, se disait-il, *attirera les bénédictions du ciel sur le pasteur et sur le troupeau.* Il se mit donc à préparer les voies. C'était là le sujet où il revenait sans cesse dans la conversation, la pensée dont il aimait le plus à s'entretenir, le projet dont il désirait ardemment voir la réussite. Il se procura un grand nombre d'images de la sainte martyre ; il les répandit dans la ville, ainsi que les relations dont nous avons parlé ; en peu de temps tous les cœurs s'enflamment, la dévotion s'établit, le ciel opère par elle une foule de miracles. J'en citerai ici un seulement. L'évêque avait besoin, pour son séminaire, d'un professeur d'éloquence, et il

jeta les yeux sur don Vincent Rodago, chanoine d'Apricena, dont les talents littéraires lui étaient parfaitement connus. Celui-ci se présente, mais moins pour remplir les vues du prélat, que sa santé ne lui permettait pas de satisfaire, que pour lui donner, en se montrant, une preuve non équivoque de sa soumission et de son impuissance ; car il était souffrant d'une maladie de poitrine qui faisait craindre pour ses jours. Le crachement de sang, joint à une fièvre lente, l'avait presque totalement épuisé. Comment pourrait-il donc suffire à s'acquitter d'une fonction qui fatigue la santé, même la plus robuste ? *Comment vous pourrez y suffire ?* lui répondit l'évêque ? *Oh ! pour cela, c'est moi qui m'en charge. Ne vous inquiétez pas.* — *Mais, Monseigneur, à moins que votre Grandeur n'ait le don des miracles...* L'évêque l'interrompant : *Non*, dit-il, *je n'ai pas le don des miracles, mais nous avons ici quelqu'un qui les fera pour moi.* Et à ces mots, prenant une image de sainte Philomène, il la met entre les mains du chanoine, en lui disant : *Recommandez-vous à cette sainte, elle vous guérira, et vous me serez utile dans mon séminaire.* Celui-ci reçoit l'image avec respect, se l'applique avec foi sur la poitrine, et sur-le-champ se sentant parfaitement rétabli il s'écrie : *Monseigneur, je suis guéri.* Il l'était en effet ; et en signe de sa gratitude, il composa depuis une pièce de vers, dans laquelle il chante le prodige opéré en sa faveur.

En voici un autre plus récent. Il eut lieu à Naples, en 1831, et dans la maison d'une pauvre blanchisseuse, que sa grossesse faisait incroyablement souffrir. Elle s'appelait Anne Moccia, et avait épousé un artisan nommé Joseph Cagiano. Pour obtenir du soulagement à ses douleurs, elle se proposa de faire brûler, jour et nuit, une petite lampe devant l'image de la sainte, ce qu'elle exécuta ponctuellement, aussi longtemps que ses épargnes le lui permirent. Mais un soir qu'elle se vit sans huile comme sans argent : *Ma bonne sainte*, dit-elle avec simplicité, *je n'ai rien, ni pour vous, ni pour moi, nous voilà toutes deux dans les ténèbres ; mais comme il me faut travailler, adieu, permettez que je vous laisse.* Elle s'en va, dans la maison voisine, faire son travail à la lumière d'autrui, après avoir fermé sa porte, dont elle prend la clef sur elle. La nuit était déjà bien avancée quand elle regagna son logis. Elle ouvre ; et quel est son étonnement en voyant la lampe allumée, pleine d'huile, et sa pauvre demeure éclairée miraculeusement ? Elle court aussitôt à la fenêtre, appelle les voisins, leur raconte comment la chose s'est passée, et les invite à remercier avec elle sainte Philomène de cet acte touchant de sa bonté. Il n'était que le prélude de bien d'autres. La bonne femme, malgré ses prières et les sacrifices qu'elle s'imposait, n'allait pas mieux qu'auparavant ; et le terme de sa grossesse étant arrivé, elle eut à lutter pendant cinq jours contre des douleurs violentes qui mirent sa vie en grand péril. L'accoucheuse crut même reconnaître

que l'enfant était mort dans le sein de sa mère depuis trois jours. Le mal s'accroissant à chaque instant, la pauvre infirme se fait apporter l'image de la sainte, et l'ayant prise entre ses mains : *Comment, lui dit-elle, c'est donc là ce que je vous ai demandé! c'est là tout ce que m'a valu l'huile dont j'ai fait la dépense!* Pendant qu'elle s'exhalait ainsi en douces plaintes, elle met un enfant au jour... mais il était mort. La sage-femme, qui s'y attendait, eut assez d'adresse pour en dérober la connaissance à la mère; et pendant qu'elle donnait à celle-ci tous ses soins, le petit cadavre restait sur le pavé, sans même qu'on l'enveloppât, et par un temps assez froid : c'était le 13 du mois de mars. Une heure et demie s'était déjà écoulée. La pauvre mère enfin a connu son malheur. Dans l'amertume qu'elle éprouve, on lui entend proférer ces mots : *Belle grâce que vous m'avez faite! Allez, je ne veux plus de vous dans ma maison. Prenez cette image, faites-la disparaître de chez moi.* De telles expressions nous choquent peut-être; néanmoins la vive foi qui en était le principe attendrit le Ciel, et fut payée d'une bien grande faveur, car on vit à l'instant même l'enfant se mouvoir; il pousse quelques vagissements, et toutes les personnes de la maison accourent le recueillir en criant : *Miracle! miracle!* On lui donna le saint baptême; et après trente-cinq jours son âme innocente alla se réunir dans le ciel à celle qui lui avait obtenu la double vie de la nature et de la grâce. Ce miracle fit un grand bruit à Naples; et plusieurs ecclésiastiques doctes et zélés le publièrent de toutes parts à l'honneur de la thaumaturge.

Parcourons rapidement, ainsi que le fait notre abrégiateur, plusieurs autres faits prodigieux qui se passèrent dans une ville de la Marche d'Ancone, qu'il ne nomme pas. *Un religieux, dit-il, avait dans sa chambre une image de la sainte non encadrée. Il l'avait placée sur une table, en l'appuyant simplement contre le mur. Un jour il la voit quitter le mur, et s'avancer vers lui comme pour lui donner un témoignage de son affection; le même mouvement s'opéra sous ses yeux plusieurs jours consécutifs; et il était d'autant plus remarquable, que cette image se soutenait d'elle-même, et gardait un parfait équilibre, quoiqu'elle ne fût que de simple papier.* Un événement semblable a été aussi attesté par un autre religieux. Il avait envoyé un enfant acheter une de ces images où l'on voit sainte Philomène représentée dans l'attitude qu'elle a dans la châsse. Celui-ci veut la donner en arrivant; mais, en étourdi, il la laisse s'échapper de ses mains et tomber par terre. Le religieux se met à le gronder; mais l'enfant, qui suivait la sainte image de ses yeux, s'écrie : « Oh ! voyez donc comme elle se tient sur ses pieds ! » En effet, le religieux la voit en équilibre sur le pavé de la chambre; et après l'avoir considérée quelque temps, comme pour s'assurer du prodige, il prend la même image, et la laissant tomber à dessein, il se convainc que ce n'est point là un effet du hasard, mais un de ces admira-

bles jeux de la divine Puissance dont il est écrit : *Ludens in orbem terrarum.* (Proc. VIII, 31.)

Nous lisons à la suite des traits que je viens de citer, la conversion d'un de ces esprits forts qui trouvent étrange et ce qu'on attribue de merveilleux aux saintes images et la dévotion des fidèles saintement empressés à les honorer. Sa famille avait, en dépit de l'incrédulité de cet homme, une affection marquée pour notre sainte; elle en avait l'image dans un petit oratoire domestique, et lui rendait un culte assidu. C'était le fruit de ce qu'elle avait entendu dire à un pasteur ardent et zélé, sur les grâces sans nombre obtenues par l'intercession de sainte Philomène. On en parlait quelquefois dans la maison. Mais croire à des miracles et à de pareils miracles, c'était, selon cet homme, l'indice d'un bien petit esprit. Il persistait à penser et à raisonner de la sorte quand il lui sembla un jour en dormant se trouver dans l'église; et il y voit la sainte martyre environnée d'un grand nombre de personnes. Toutes lui demandaient quelque faveur, et toutes s'en retournaient pleinement satisfaites. Désirant, lui aussi, voir se réaliser une chose qu'il avait fort à cœur, il s'approche et lui adresse sa prière : *Loin d'ici ! loin d'ici !* lui répond aussitôt la vierge courroucée. *N'êtes-vous donc plus cet homme qui n'ajoutez aucune foi aux prodiges que j'opère? Quoi! vous osez demander des grâces?...* Ces paroles, prononcées d'un ton sévère, firent la plus vive impression sur son cœur, et il se réveilla; ce n'était plus le même homme. Il jugea, dès ce moment, d'une toute autre manière; il ne cessait de pleurer son erreur, et par la tendresse de sa dévotion envers la thaumaturge, il mérita de sa part une distinction marquée dans la distribution de ses faveurs. Je passe sous silence un grand nombre d'autres miracles, pour arriver aux suivants.

Don François entra dans l'église, pour y célébrer la sainte Messe, lorsqu'il voit accourir sa mère, qui lui dit d'un air effaré : *Donnez-moi un instant, j'ai quelque chose à vous raconter, je me sens fortement poussée à vous le dire.* — *Parlez donc,* lui répond celui-ci. Et alors elle se met à lui faire le récit d'une vision ou d'un songe qu'elle avait eu la nuit précédente. *Je voyais, dit-elle, sainte Philomène comme se préparant à un voyage, et craignant qu'elle ne voulût nous quitter, je pleurais avec plusieurs habitants de Mugnano, et la suppliais de rester avec nous. Alors, avec l'accent de la bonté la plus touchante, elle nous rassura, nous dit qu'elle serait de retour le lendemain, mais que la famille Terrès, à qui elle avait de grandes obligations, devant se trouver exposée à un grand péril, la reconnaissance exigeait qu'elle allât pour l'en défendre.* Don François regarda ce songe comme l'effet de l'imagination; il ne put s'empêcher néanmoins, après y avoir un peu réfléchi, d'en écrire à la même famille Terrès. Celle-ci reçoit la lettre, l'ouvre, et s'étonne d'y voir décrit un événement qui avait failli la faire périr la nuit précédente.

Des voleurs, déguisés en soldats étrangers, dont ils empruntaient le langage, s'étaient présentés pour avoir, disaient-ils, le logement. Comme la porte leur eût été refusée, ils se mirent en devoir de l'enfoncer; ils menaçaient ouvertement de tout mettre à feu et à sang; et déjà le massacre allait commencer, lorsqu'un incident, ménagé par le ciel, vint déjouer leurs projets sanguinaires. Les Terrès ne s'étaient pas plutôt vus en péril, que toute la famille implora le secours de sainte Philomène. — *Non*, se disaient-ils, *la sainte ne nous abandonnera pas, prions, ayons confiance en elle, nous serons délivrés de ce danger.* Leur espérance ne fut pas vaine, à l'instant où les sicaires, après avoir enfoncé les portes, se précipitaient vers l'escalier, on entend plusieurs voix bien connues crier en dehors de la maison : *De la lumière! de la lumière! Vite, vite, apportez-nous de la lumière!* Et ces cris, plusieurs fois répétés, parvenant à l'oreille des brigands comme à celle des gens de la maison, rassurèrent les uns, épouvantèrent les autres, en sorte que le danger cessa dans un clin d'œil; les voleurs ayant pris la fuite, la famille Terrès voit entrer chez elle plusieurs de ses amis; on s'étonne d'une part, on se réjouit de l'autre; on rapproche les circonstances diverses de l'événement, elles paraissent toutes plus singulières les unes que les autres; enfin, le lendemain matin, lorsque la lettre de don François arrive, le mystère est expliqué: la famille Terrès et ses voisins, qui, sans trop savoir pourquoi ni comment, étaient venus si tard lui rendre visite, reconnaissent dans ce qui s'est passé le doigt de la sainte, et la remercient dans toute l'effusion de leur cœur.

Ce n'est pas seulement d'une manière invisible, mais encore visiblement que notre thaumaturge vient au secours de ceux qui l'invoquent. Un bûcheron de Serignano appelé Carluccio Napolitano, favorisé pour sa dévotion envers la sainte, de plusieurs grâces particulières, avait en elle une vive confiance. Ce brave homme portait toujours avec lui une de ses images, et c'était devant elle qu'il ouvrait son cœur, dans ses divers besoins. Un jour, se trouvant en voyage, et surpris par la nuit, il entre dans une auberge. Le discours y tomba sur sainte Philomène; et lui de tirer son image pour la montrer à ceux qui étaient là présents. Elle plaît à l'un d'eux; il lui offre en échange deux pièces de monnaie; un autre lui en propose trois, puis quatre, cinq, et même jusqu'à douze, mais Carluccio répond qu'il ne la céderait pas pour un écu romain; qu'elle lui faisait trop bonne compagnie; et là-dessus il la remet dans son portefeuille. Le lendemain de très-bonne heure il se lève et dirige ses pas vers un village, dit *le Sorbo*, où il avait à travailler. En traversant une épaisse forêt, il s'égaré: et bientôt ne sachant plus ni où il est ni où il va, son cœur se replie sur la bonne sainte, à laquelle il se met à parler ainsi: *Comment donc, ma chère sainte, hier je n'ai pas voulu vous céder,*

même pour une bonne somme d'argent; j'ai préféré à tout votre compagnie, et aujourd'hui vous me voyez égaré dans ce bois et vous ne venez pas à mon aide! Il n'avait pas fini ces mots, que voici venir une jeune personne, d'environ treize ans, vêtue d'une robe d'azur, et belle autant que modeste. Elle le regarde et lui dit: *Brave homme, qu'avez-vous, que vous est-il arrivé de triste?* Carluccio s'ouvre à elle de son embarras. *Ceci n'est rien*, lui répondit-elle; *suivez-moi, je vous remettrai sur le chemin.* Et, sans autre discours, elle va en avant comme pour lui indiquer la route; chemin faisant, notre bûcheron un peu étonné de l'aventure, se disait à lui-même: *Voyez donc qu'elle est grande, la bonté de sainte Philomène! A peine invoquée, elle accourt pour vous aider; car enfin puis-je douter que ce ne soit elle qui m'a envoyé cette aimable petite fille?* Il allait s'entretenant de ces pensées pieuses, quand la jeune personne s'arrête, se tourne vers lui, et lui dit: *Suivez maintenant cette route, pendant à peu près un mille; vous rencontrerez ensuite une femme qui aura une corbeille sur la tête; elle va au lieu que vous cherchez; vous vous mettez en sa compagnie, et peu après vous arriverez.* Carluccio la remercie affectueusement, et ils se séparent. Voulant se retourner pour voir de quel côté se dirigeait la demoiselle charitable, il ne l'aperçoit plus, et, sans autre réflexion, il continue sa route. Bientôt le voilà une seconde fois dans l'embarras. Le sentier par lequel il allait vient aboutir à plusieurs autres. Lequel choisira-t-il? Il n'en sait rien. Tout à coup, en levant les yeux, il voit s'avancer de son côté la femme dont on lui avait parlé, il la reconnaît à sa corbeille. *Suivez-vous*, lui crie-t-il aussitôt, *lequel de ces sentiers conduit au village de Sorbo?* — *Le Sorbo?* répond la villageoise, *si j'en connais le chemin? c'est mon pays; venez, je vais vous y conduire.* Et ils y arrivèrent en effet peu de temps après. Ce fut alors que les yeux de Carluccio s'ouvrirent. Comment cette jeune personne, si bien élevée, si modeste, si proprement vêtue, se serait-elle trouvée sur son chemin, Comment aurait-elle deviné son embarras et répondu à sa pensée? Comment prévoir ce qui allait lui arriver, lui dépeindre avec tant de détail cette femme, la charge qu'elle portait, et le but où, ainsi que lui, elle dirigeait sa marche? *Non, non*, se disait-il, *ce n'est point là un jeu du hasard; c'est sainte Philomène en personne que j'ai vue, et qui m'a tiré de ma peine.* Et pendant plusieurs jours ce brave homme fut comme hors de soi; son cœur s'enflammait d'un amour, d'une dévotion toute extraordinaire pour sa céleste compagne.

Un autre fait, arrivé dans Ariano l'an 1831, n'est pas moins singulier. Un gentilhomme avait été cité par-devant le tribunal, comme ayant voulu se dérober injustement à la loi qui l'assujettissait au service militaire. L'accusation n'était pas fondée, car il s'était pourvu légalement d'un certificat d'exemo-

tion, et il lui suffisait de le montrer, pour se défendre. Rien de plus pressé, par conséquent, que de chercher dans ses papiers le certificat en question; mais, par malheur, toute recherche devient inutile. Le jour de la comparution arrivait, avec la cruelle alternative ou de partir le lendemain pour le régiment, ou d'être jeté en prison. Que faire? On ne pouvait plus compter sur les moyens humains; la Providence seule.... Eh! qui pourrait douter de sa bonté et de sa puissance? Le pauvre gentilhomme recourt donc à elle, et pour l'intéresser davantage en sa faveur, il implore le secours de sainte Philomène.... *Oui, s'écrie-t-il, en se laissant tomber d'accablement sur un siège qui était auprès de lui, oui, grande sainte, vous seule pouvez me délivrer de ces angoisses.* Et mêlant ses larmes à sa prière, le voilà qui s'assoupit. Il lui sembla alors voir la sainte: *Cesse de t'affliger, lui dit-elle, ton certificat sera trouvé, va-t'en à la chapelle de l'ermitage Saint-Pierre (lieu distant d'environ un mille); il y a là, près du bénitier, une petite caisse; tu l'ouvriras; d'un côté se trouve une image de l'Annonciation, et de l'autre le papier que tu cherches.* La joie qu'éprouva le gentilhomme à cette nouvelle est indicible; il se réveille en sursaut, et court, sans perdre de temps, à l'ermitage. Malgré plusieurs obstacles, qui furent bientôt levés, il entre dans l'église, il voit la boîte désignée, il en force la serrure; et à côté de la sainte image, il trouve son certificat. *Ce n'était donc pas un vain songe, s'écria-t-il: oh! bénie soit ma sainte protectrice!..* Et le papier à la main il s'en revint à Ariano, publiant dans les rues et sur les places le prodige dont il était l'objet.

Il y a plus de merveilleux, et non moins de vérité, dans ce que je vais dire. Pussions-nous en retirer le fruit que Dieu semble s'y être proposé! Dans un pays voisin de Nôle, vivait une femme mariée, grandement dévote à sainte Philomène. Elle avait environ trente ans. Sa famille, chaque année, avait coutume, de se réunir, pour faire célébrer une fête avec beaucoup d'appareil, en l'honneur de la sainte. En 1830, à la suite de ses couches, cette personne fut réduite à l'extrémité par une dangereuse maladie; sans connaissance, luttant depuis trois jours avec la mort, elle semblait devoir mourir d'un instant à l'autre, et l'on s'occupait déjà des cérémonies et apprêts de son enterrement. Le peuple, qui s'intéressait beaucoup à sa conservation, adressait au ciel pour elle des prières ferventes, et se plaignait à sainte Philomène du peu de zèle qu'elle montrait en cette occasion, où, selon lui, il y allait de son honneur et de sa gloire: *Car, ajoutait-il, tandis que votre dévote se prépare à vous fêter; qu'elle dépense son argent pour vous faire un beau tableau; que tout le monde, édifié de sa générosité, vous demande sa grâce, vous, la plus intéressée à sa guérison, vous la laissez mourir.* Mais ni les prières, ni les plaintes, ne faisaient rétrograder le

mal, et vers la fin du troisième jour de l'agonie, on s'attendait à la voir expirer, quand un grand bruit, causé par des bêtes de somme, qui se trouvaient à l'écurie, attire ailleurs l'attention des personnes qui la veillaient. Craignant que ce vacarme ne hâtât le moment de sa mort (car l'écurie était précisément au-dessous de la chambre), ils courent pour apaiser ces animaux; et revenant aussitôt après: *Nous allons peut-être, se disaient-ils, la trouver morte...* Ils la trouvèrent pleine de vie, assise sur son lit; à peine les a-t-elle aperçus, que, d'une voix forte et sonore, elle s'écrie: *Je viens de l'autre monde (40), et je dois mon salut à sainte Philomène. Appelez ici toutes les personnes de la maison, et je vous raconterai ce que j'ai vu, afin que vous admiriez avec moi la puissance de cette sainte...* Mais, encore une fois, faites venir mes enfants et tout le monde ici... On s'empresse de lui obéir: vieillards, enfants, quelques prêtres aussi, qui logeaient dans la même maison, tous accourent pour voir la ressuscitée, et entendre les merveilles qu'elle avait promis de raconter. Quand ils furent réunis, elle remercia d'abord sainte Philomène en termes qui marquaient la vivacité de sa reconnaissance; puis elle dit: *Je venais d'expirer, quand deux démons m'enchaînent et me traitent avec eux...* (La pâleur et l'effroi se peignirent à ces mots vivement sur les traits de son visage.) *J'invoque alors de tout mon cœur sainte Philomène, et je la vois accourir; elle était vêtue de blanc, et d'une beauté toute céleste.* (Ici la joie se manifeste dans son regard et dans tout son maintien.) Elle me dit: *Ne crains pas, je suis ici pour te défendre;* puis se tournant vers les démons: *Que faites-vous là? leur crie-t-elle, cette âme m'appartient;* et aussitôt ils disparurent. Alors me prenant par la main, comme elle me voyait toute tremblante, elle s'efforça de me rassurer, en répétant avec un doux sourire, que je cessasse de craindre; qu'elle me promettait sa médiation. Nous arrivâmes ainsi en présence du divin Rédempteur, qui, en me voyant, baissa les yeux, et prit un air sévère. Je tremblai alors bien davantage; mais la sainte, souriant toujours, cherchait à m'encourager; puis elle se mit à plaider ma cause, *Mon époux, dit-elle à Jésus-Christ, il est convenable à votre miséricordieuse charité que cette âme qui m'est dévouée, retourne à la vie pour s'appliquer davantage à l'affaire de son salut. Elle est née au milieu d'une famille nombreuse; les occupations du ménage absorbaient presque tous ses loisirs; et il lui restait peu de temps pour satisfaire aux besoins de son âme. Elle s'est ensuite mariée, de nouvelles occupations, des fatigues plus grandes encore lui sont tombées sur les bras; elle ne pouvait ni entendre une Messe dévotement, ni réciter un rosaire avec l'esprit tranquille; je vous supplie donc de la rendre à la vie, pour qu'elle ait le temps de mieux remplir ses principaux devoirs...* Notre-Seigneur

(40) Cette façon de s'exprimer n'indique pas précisément la mort de cette femme, et ce fait peut être qu'une vision.

ne répondait rien ; il restait impassible , quand la sainte, reprenant la parole, ajouta : *Mon époux, elle a encore ses parents; ils sont fort avancés en âge; c'est elle qui en a tout le soin, que deviendront-ils si celle qui leur tient lieu de mère vient à leur manquer...* Ce nouveau motif allégué par ma sainte patronne, toucha peu le cœur du souverain Juge, et il ne répondit rien. Son silence, sa sévérité étaient pour moi autant de coups de foudre, et quoique la sainte m'encourageât toujours par son sourire doux et gracieux, je ne pouvais surmonter ma frayeur... Elle revint une troisième fois à la charge : *Seigneur et cher Epoux, continua-t-elle, si vous ne lui rendez la vie, que vont devenir les trois innocentes créatures qu'elle a mises au jour.. Elles ne peuvent manquer de se perdre....* Même silence, même sévérité de la part de Jésus-Christ. *Mais Seigneur,* ajoute ma zélée avocate, *daignez vous souvenir qu'elle sert de mère à deux de vos ministres, appliqués au service des autels; si je n'obtiens pas la grâce que je vous demande, qu'en sera-t-il d'eux?...* Il ne lui fut donné aucune réponse. Alors, s'enflammant d'un nouveau zèle : *Cher Epoux, s'écria-t-elle d'un ton résolu, souvenez-vous de tout ce que j'ai souffert pour votre gloire, et en particulier des injures, des mauvais traitements et de l'ignominie que l'on m'a fait subir à Rome. Si cette personne ne revient pas à la vie, on ne me fêtera pas dans ce pays, et je suis jalouse de cet honneur; je ne veux pas en être privée.* Elle proféra ces mots avec tant de feu, que le souverain Juge en fut comme secoué, et prenant un air content et joyeux, il lui dit enfin : *Philomène, ma chère épouse, fais ce que tu désires; je te donne pleine liberté... et à l'instant même je me retrouvai dans mon lit délivrée de tout mal et pleine de santé.* La maladie cessa en effet dès ce moment-là; et une multitude de personnes venant s'assurer du prodige par leurs propres yeux, le récit qu'ils entendaient faire à cette femme opérât sur leurs cœurs les plus salutaires effets; leur dévotion envers la sainte s'en accrut aussi, et les habitants de ce pays se déterminèrent à ériger en son honneur une grande et belle statue.

En 1831, parvint pour la première fois à Martorano, ville de la Calabre ultérieure, une des relations des miracles de la sainte. Un chanoine, appelé Nicolas Lanza, l'ayant lue avec une pieuse avidité, il se mit à publier de tous côtés la puissance de la nouvelle thaumaturge. Son nom vole bientôt dans les familles, et ses louanges sortent de toutes les bouches. Une pauvre veuve, en ce moment bien affligée, entend le récit de tant de merveilles, et commence à respirer un peu de ses douleurs. Elle avait une fille âgée de dix-sept ans, nommée Rose Milano, que tous les efforts de la médecine n'avaient pu soulager dans ses infirmités. Chaque jour le mal allait empirant, et il arriva que la pauvre enfant resta muette. On essaya de tout, mais sans aucun succès; enfin la maladie fut jugée incurable. La mère et la fille

en étaient dans la consternation, lorsque le nom et les miracles de sainte Philomène parvinrent à leur connaissance. On les engage à se rendre auprès du chanoine Lanza; elles y vont, et le supplient d'être leur médiateur pour obtenir de la sainte une guérison impossible à l'homme. L'humble prêtre se refusa d'abord à leurs sollicitations; mais les instances furent si vives de la part des deux femmes affligées, et de la fille surtout, qui, en pleurant et en sanglotant, lui montrait sa langue desséchée, que le chanoine consentit à faire au moins quelque peu de chose pour les contenter. Il prend le livre, en déploie l'image, et l'applique sur la tête de l'enfant, qui était à ses genoux, il demande à Dieu sa guérison par les mérites et les souffrances de la sainte martyre; puis, sans autre réflexion, il dit à la muette : « Rose, depuis combien de temps ne pouvez-vous plus parler? » Ah! ah! ah! depuis tant de jours; » et elle en indiqua le nombre précis. Elle continua ensuite à parler avec une facilité qui jeta dans le plus grand étonnement toutes les personnes présentes, et celles qui la connaissant auparavant, n'ignoraient pas la décision des docteurs sur cette maladie incurable.

Passons maintenant à la délivrance d'un homme condamné à mort. Il s'appelait Pellegrino Ruocco. La cour spéciale d'Avellino, dont les jugements sont sans appel, venait de lui appliquer cette peine, on ne dit pas pour quel crime, et deux autres coupables la partageaient avec lui. La sentence leur ayant été intimée, on ne songea plus qu'à les disposer à bien mourir. Elle devait s'exécuter le lendemain, 19 août 1832. Ce misérable avait dans la ville une tante qui lui portait une grande affection. La funeste nouvelle lui parvint presque aussitôt, et sur-le-champ, de compagnie avec quelques autres personnes pieuses, elle se rend à l'église, et y fait de ferventes prières pour son malheureux neveu. On y célébrait un *Triduum* solennel en l'honneur de la sainte martyre. Après avoir imploré le secours de la Reine des vierges, ces femmes, pleines de foi, se dirigent vers l'autel de sainte Philomène, et lui demandent à grands cris, au milieu d'un torrent de pleurs, qu'elle veuille s'intéresser pour la grâce du condamné. La foule qui se trouvait là pour rendre ses hommages à la sainte ne put, en les entendant, se défendre de les désapprouver. *Comment, se disait-on, demander la grâce d'un criminel après que la sentence a été portée? Ne valait-il pas mieux la prévenir? Eh! quel moyen maintenant d'obtenir cette grâce?* Ainsi raisonnait le peuple; la bonne tante pensait bien différemment. Persuadée qu'au Seigneur et à ses saints il n'est rien d'impossible, elle rentre dans son logis, et prosternée devant une image de sainte Philomène, elle persiste à demander avec foi la grâce du malheureux. Il lui semblait alors entendre une voix intérieure qui lui disait avec clarté : *Va, pars pour Naples; jette-toi aux pieds du roi, et la grâce te sera accordée.* Comme

elle ne savait pas d'où pouvait lui venir cette invitation, elle poursuivit sa prière; plus elle pria, plus cette voix se faisait entendre; mais lorsqu'elle commençait à y voir quelque chose de surnaturel, une difficulté l'arrêtait; il lui paraissait que jamais elle ne viendrait à bout d'une pareille entreprise. Néanmoins la lumière divine l'emporta; le voyage est décidé; elle part d'Avellino vers les six heures trois quarts du même jour, et, après avoir couru trente milles, elle arrive dans la capitale vers le milieu de la nuit. Cette nuit-là même, son neveu, qui ne pouvait savoir les projets qu'elle avait formés, se recommandait vivement à la sainte martyre; et, s'étant assoupi, il crut la voir, et lui entendre proférer ces mots : *Ne crains pas, sois content, lors même que tu serais tout auprès de la potence, je saurai bien l'arracher aux mains de tes bourreaux.* Il s'éveille, et sur-le-champ il fait part à ses compagnons de ce songe favorable. Le lendemain, il le racontait à ceux qui venaient le voir; la joie qui animait alors son visage décelait ce qui se passait dans son cœur; il était inébranlable dans sa confiance. La tante se trouvait néanmoins dans un grand embarras. La supplique était faite, l'audience obtenue; mais le roi n'était visible qu'à deux heures environ de l'après-midi, et la sentence devait s'exécuter à Avellino le même jour à cinq heures. N'importe, Dieu peut tout. Déjà, contre toute espérance humaine, la grâce est accordée; les légalités vont s'accomplir, et s'il faut un miracle pour que la grâce arrive avant l'exécution, sainte Philomène est là pour l'opérer. Il est impossible de ne pas remarquer ici l'attention de Dieu à rehausser la gloire de sa servante. Il permit de nouvelles et de presque insurmontables difficultés, car, au lieu d'expédier sur-le-champ les lettres de grâce, on laissa s'écouler encore deux mortelles heures; et quatre heures sonnaient (il n'en restait donc plus qu'une seule avant l'exécution) quand le roi se souvint, et du pardon accordé et des lettres qui n'ont pas été expédiées. Nouvel embarras pour le roi; il fait chercher la supplique; on ne peut la trouver. Il veut du moins se rappeler les noms des trois coupables; car la grâce avait été sollicitée et obtenue pour tous les trois également; mais quoi qu'il fasse, le nom d'un seul vient se retracer à sa mémoire; et c'est celui de Pellegrino Ruocco. Sur-le-champ, sans autre formalité, il ordonne à l'un de ses officiers de porter au télégraphe l'expression de sa volonté royale; et l'oubli des noms amenant celui des personnes, Pellegrino Ruocco est le seul aussi dont il se souvient de prononcer la grâce. Il était temps qu'elle arrivât. Déjà, dans Avellino, tout était en mouvement pour l'exécution de la sentence, les criminels, tirés de la prison, s'avançaient vers le lieu du supplice; ils y arrivaient. Au même instant, la dépêche télégraphique paraît. C'est un ordre du roi; mais l'expression n'en est pas claire. Elle porte un seul mot : Que l'on suspende. Le directeur de

DICIONN. DE MYSTIQUE CHRÉTIENNE.

L'Observatoire flotte irrésolu. Cependant, s'il s'agit des condamnés, il n'y a pas de moments à perdre. Il laisse un suppléant; il arrive sur la place; et de par le roi, il commande un sursis. La chose était si extraordinaire, que l'officier de la justice eut toutes les peines du monde à se rendre à cet avis; et l'on était encore à discuter avec chaleur, quand le suppléant accourt, et apporte en termes clairs et précis la grâce tout entière; Pellegrino est pardonné. Seul, il avait intéressé en sa faveur la puissante sainte Philomène. Le malheureux se trouvait déjà sur l'échelle; on lui apprend son bonheur; et il tombe, accablé sous le poids de sa joie. Il revient peu après à lui-même; la liberté, l'honneur, la vie lui sont rendus; il doit tout à son admirable protectrice. Dieu! que ne peut votre bonté! Et nous, Chrétiens, que ne peut aussi la foi qui nous a été donnée! Citons-en quelques nouvelles preuves.

Dans le mois d'octobre de l'année 1832, il s'éleva sur le golfe Adriatique une horrible tempête, et deux barques de pêcheurs firent naufrage à la vue même du port. Aussitôt la nouvelle en court par toute la ville de Trieste et l'on se précipite vers le rivage de la mer. Le spectacle était affreux. En vain l'on essaye de porter du secours à ces misérables; la fureur des flots ne permet pas d'avancer vers eux; ils appellent, ils crient; leurs gémissements percent tous les cœurs; on ne peut leur répondre que par de stériles désirs, des sanglots et des plaintes. Mais le souvenir de sainte Philomène vient tout à coup faire renaitre l'espoir dans ces Ames consternées. La thaumaturge peut tout auprès de Dieu; elle sauvera de la mort les infortunés qui nous implorent. Un cri part aussitôt de tous les points, et le nom de sainte Philomène retentit jusqu'aux cieux, dont il obtint un miracle, car, quelques moments après, ces malheureux naufragés, sans qu'ils sussent comment, se trouvent transportés sur le rivage, et ils bénissent, de concert avec leurs compatriotes, celle dont l'invisible main les avait sauvés du trépas. Le prodige n'était pas toutefois si complet, qu'il ne laissât plus d'amertume ni de crainte. Le patron de l'une des deux barques, nommé Paul d'Aposto, en jetant ses regards autour de lui, ne voit pas ses deux enfants, dont le plus jeune comptait seulement huit années; les vagues furieuses les avaient rejetés loin du port; on crut les apercevoir se débattant contre elles, mais quel moyen de leur porter un prompt secours? Le même précisément qui venait d'être employé avec un succès si admirable. *Sainte Philomène, achevez votre ouvrage, sauvez ces deux pauvres enfants!* fut la prière qui se forma dans tous les cœurs, qu'exprimèrent toutes les bouches. Dieu voulut, pour la plus grande gloire de la sainte, que la même prière fût faite par l'un de ces deux petits malheureux; et c'était le plus jeune, qui, se souvenant, au milieu du péril, de la statue miraculeuse de sainte Philomène, placée dans l'église des Capucins, recourut à elle avec confiance :

Vierge nouvelle, s'écria-t-1, qui êtes venue dernièrement chez les Capucins de Vieste, sauvez-nous ; ayez pitié de nous ! Et pendant qu'à côté de son frère il luttait contre les flots, pendant que sur le rivage son père se désolait, et que le peuple animé d'une vive confiance, persévérait dans ses supplications à la sainte, voilà que tout à coup on voit les enfants sauvés ; ils sortent du milieu des flots écumeants, s'élançant sur le port, à la vue de la multitude étonnée, et mille cris de joie et de reconnaissance proclament la bonté du Seigneur, la puissance de sa glorieuse servante.

Cette même puissance que sainte Philomène a reçue de son Dieu, et qui brille avec tant d'éclat dans une infinité d'autres prodiges, dont nous ne ferons pas même mention, est d'autant plus admirable, qu'elle s'étend jusqu'à la volonté de l'homme, et opère quelquefois en elle les changements les plus subits et les moins attendus. J'en rapporte un seul exemple. Le culte de la sainte était en grand honneur à Messine, où le chanoine dont nous avons déjà parlé, don Nicolas Lanza, s'efforçait de le propager chaque jour davantage. Un des moyens dont il se servait pour cela, était la distribution de certaines petites feuilles contenant des prières à la célèbre thaumaturge. Le ciel opérerait souvent des miracles en faveur de cette dévotion ; aussi grand nombre de personnes s'empressaient-elles de s'en procurer. L'an 1832, une religieuse, appelée sœur de la Conception, fit demander une de ces feuilles à don Lanza, et l'obtint. Elle l'envoie ensuite à une femme, que les désordres de son mari plongeaient dans la plus amère affliction. Ce malheureux, au mépris des engagements sacrés qu'il avait contractés à la face des autels, et sans égards ni pour son épouse ni pour sa famille que sa conduite infâme déshonorait et appauvissait en même temps, entretenait avec une autre femme un commerce criminel et scandaleux. Rien jusque-là n'avait pu le réduire, et quoique la misère fût entrée dans sa propre maison, il aimait mieux porter le fruit de son travail dans celle où il trouvait les aliments de sa passion maudite. Le don de la zélée religieuse parvint à l'épouse de cet homme, à l'instant où celui-ci allait sortir de chez soi pour se rendre au lieu accoutumé. Il devait y porter, et son impudeur ne s'en était point caché à sa pauvre femme, une pièce de mousseline ou de drap, dont l'autre devait s'habiller. Sans perdre de temps, la femme, pleine de foi, et secondée assurément par la sainte, dont elle implore le secours, fait glisser la feuille miraculeuse dans la doublure du surtout de son mari ; et pendant que celui-ci commence à s'éloigner, elle redouble ses prières à la puissante thaumaturge. O prodige ! le misérable avait à peine fait quelques pas hors de la maison, qu'il s'arrête. Une foule de pensées viennent se présenter à son esprit, et, pour la première fois, son âme endurcie devient accessible aux remords. Il rougit,

il s'indigne contre lui-même, il blâme sa conduite ; il renonce à son dessein. *Eh quoi ! se dit-il en gémissant, serai-je donc toujours le jouet d'une passion insensée et criminelle ? Vivrai-je toujours comme un homme sans conscience et sans honneur ? Ce drap, nè le dois-je pas à ma famille ? Qu'ai-je donc à réjouir l'enfer, et à me donner en victime au démon ? Je suis en vérité atteint d'une folie bien honteuse.* Et là-dessus il rebrousse chemin, rentre chez lui, et met le drap entre les mains de sa femme. Dès ce moment, la concorde et la joie reparurent au milieu de cette famille. Le commerce criminel fut rompu et détesté. Il ne manqua rien au bonheur des deux époux, au triomphe de sainte Philomène.

L'an 1832, vers la fin du mois de juillet, un terrible ouragan se fit sentir dans une grande partie de la Pouille, et y causa de grands ravages. Une pauvre veuve, nommée Anne-Marie Philippo, se trouvait, quand il survint, à la campagne, d'où elle retournait alors pour se rendre à Foggia, qu'elle habitait. Au moment où elle passait auprès de l'église de Jésus-Marie, l'un de ces tourbillons, qui firent à la même époque périr tant de personnes (et je me souviens de l'avoir lu dans les journaux à Rome, où je me trouvais alors), fondit sur cette pauvre femme, l'enleva de terre, puis, l'y repoussant avec force, la saisit de nouveau, la fait pirouetter avec violence, la dépouille de sa chaussure et d'une partie de ses vêtements, la roula sur la poussière, et en la chassant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, l'expose à ne sortir de cette lutte qu'avec le corps tout fracassé par la violence des chocs. L'infortunée se voyant en butte à l'ouragan qui redoublait à chaque instant de fureur, effrayée, hors d'haleine, se recommande à la Mère des douleurs et à sainte Philomène, dont elle se rappelle avoir vu dans l'église voisine la chapelle et le tableau. Le tourbillon lui laisse un moment de repos ; elle en profite pour s'élançer vers la porte du temple ; mais la trouvant fermée : *Ah ! Ciel ! s'écrie-t-elle, bonne sainte Philomène, ayez pitié de moi ! pour l'amour de Dieu, ouvrez-moi cette porte, et que je ne meure pas sans sacrements !* Elle dit, et la porte s'ouvre d'elle-même autant qu'il le fallait pour qu'elle pût y trouver un abri, et au même moment elle entend une voix qui disait : *Anne, Anne, entre ici, entre bien vite ; c'est moi qui t'ai ouvert.* C'est ainsi que, délivrée d'un si pressant danger, la veuve reconnaissante racontait le miraculeux événement aux personnes dont bientôt après elle se vit environnée. La porte, dont le sacristain avait alors la clef, restait ouverte ; on était assuré, par son propre témoignage, qu'il l'avait fermée le matin. La pauvre femme, mouillée par la pluie jusqu'aux os, avec ses habillements moitié perdus, moitié déchirés, affirmait ce que nous venons de dire en des termes qui ne laissaient aucun doute ; plusieurs autres circonstances concouraient à appuyer la vérité de son récit ; enfin cet admirable

événement parut à tous si bien prouvé, qu'un notaire public eut ordre de le consigner, par un acte authentique, dans les archives de Foggia, pour qu'on n'en perdît pas le souvenir.

La grande cloche de l'église de Notre-Dame des Grâces, où est le corps de la sainte, venait de se fendre, et l'on songea à lui en substituer une autre. Le bon peuple de Mugnano, toujours zélé pour l'honneur de son auguste bienfaitrice, n'épargna rien pour que la nouvelle cloche répondît à ses pieuses intentions. On fit venir d'habiles ouvriers; les plus vives recommandations leur furent adressées; Dieu lui-même fut supplié de bénir le travail; et pour y intéresser davantage la sainte, on voulut que son image se trouvât sur l'airain destiné particulièrement à son culte. L'ouvrage se fit au mois de mai 1831. Lorsqu'il fut achevé, et le métal refroidi, on s'empresse de le découvrir, et la première chose qui vient frapper les regards, est une imperfection assez notable pour rendre le travail complètement inutile. Faute de matière, une partie des pièces qui servent à enchâsser et à retenir dans le bois cette lourde masse manquait totalement, ce qui rendait nécessaire une seconde fonte, et, partant, de nouveaux frais dont ce peuple appauvri n'était pas vraiment capable. De là les murmures, les plaintes, les menaces, comme c'est assez l'ordinaire en pareille occasion. *Quel dommage! une si belle cloche! L'image de la sainte était si bien venue! Mais comment donc, disaient ceux-ci, n'a-t-elle pas empêché le malheureux accident? — Ah! c'est, répondent ceux-là, pour avoir occasion de faire un nouveau miracle. D'autres allaient encore plus loin: Il faut, disaient-ils, forcer la sainte à suppléer à ce qui manque. Et devant son autel on les entendait proférer ces mots: Où est donc votre honneur? quoi! la cloche porte votre image, et vous n'en faites pas plus de cas! Que va-t-on dire désormais de vous? qu'en sera-t-il de votre nom et de votre gloire?*

Il y en avait aussi dont le zèle moins éclairé s'en prenait aux ouvriers, en les accusant hautement d'avoir trahi la confiance et les intérêts du peuple. *C'est pour gagner davantage, leur disaient-ils, en faisant un double travail, que vous nous avez joués de la sorte. Si vous craigniez de ne pas réussir, que ne le disiez-vous? Pourquoi tant de belles protestations? Et où viennent enfin aboutir ces magnifiques conditions, dont, après tout, nous devons être seuls la victime?* A ces reproches venaient se joindre les paroles menaçantes, au point que les ouvriers, n'osant plus se montrer en public de peur de quelque grave insulte, attendaient la nuit avec impatience pour se retirer dans leur pays. Le reproche qu'on leur adressait n'avait assurément aucun fondement solide; ces ouvriers avaient de la probité et de la religion, leur habileté était connue; mais enfin ne faut-il pas que tout homme suive Jésus-Christ en portant sa croix? Ils cherchèrent sagement à rendre la leur plus douce, en recourant à la consola-

trice des affligés, et en la suppliant de venir à leur secours par l'intercession et les mérites de sainte Philomène. Le directeur de l'entreprise surtout, vu qu'il était le plus intéressé et le plus zélé dans cette affaire, pria avec toute la ferveur dont il était capable, et il sentait je ne sais quelle confiance naître dans son cœur: c'était comme l'aurore d'une grande grâce. Vers la quatrième heure de la nuit, certaine rumeur se fait entendre tout auprès du lieu où nos ouvriers étaient réunis; ils sont d'autant plus étonnés qu'il règne partout un grand silence. L'effroi s'empare d'eux; leur imagination s'échauffant ils se croient à deux doigts de la mort; ils se persuadent que dans un instant une grêle de pierres va les faire tomber sous les coups de la fureur populaire. Le directeur seul ne pouvait se rendre à cette pensée. Son cœur semblait lui dire: *Imagination que tout cela! va, la grâce est faite, la cloche réparée. Sors, tu la verras de tes propres yeux.* Ses compagnons auxquels, quoi qu'il en dît, sa confiance paraissait mal fondée, jugeaient qu'il valait mieux recommander son âme à Dieu. *Au surplus, lui répondirent-ils, vous pouvez aller voir ce qui en est; nous serions trop heureux que la bienheureuse Vierge et sainte Philomène nous eussent obtenu cette grâce?* Il va donc; personne ne s'offre à lui sur son passage; il arrive, il regarde. *Non ce n'est point une erreur; voici les pièces qui manquaient, je les vois, je les touche. O Dieu! ô sainte Philomène!* et il court transporté de joie vers ses compagnons. Ils reviennent ensemble; ils donnent à Dieu et à la sainte mille bénédictions. Le miracle, en un moment, a porté l'éveil dans toutes les demeures, on accourt, on veut voir, on veut toucher, on veut entendre. Rien de plus certain, de plus admirable, de plus inouï; ce n'est sur tous les points, dans tous les cœurs, sur toutes les lèvres, qu'un concert spontané de louanges et d'actions de grâces dont le Seigneur, sa sainte Mère et sainte Philomène sont l'objet. Une circonstance singulière accompagna ce prodige. On trouva au-dessus de ces crampons ou anneaux miraculeusement ajoutés à la cloche, un bloc de mâchefer du poids d'environ trois livres, comme un signe peut-être de ce qui venait d'être opéré; et tous comprenant cet insensible langage, s'unirent le lendemain au clergé de l'endroit pour transporter dans l'église ce monument sacré de la bonté de Dieu. En le regardant ils louaient la céleste puissance, et leur dévotion à sainte Philomène y trouvait un délicieux aliment.

Écoutons maintenant don François nous racontant ce qui lui est arrivé à lui-même.

Dans le temps de la révolution, dit-il, excitée dans le royaume à l'occasion de la constitution, les aumônes offertes à la sainte étaient plus rares et moins abondantes. La fête approchait; nous avions coutume de la célébrer tous les ans avec toute la magnificence possible; mais cette année-là, le peu d'argent qu'il y avait dans le trésor, en y ajoutant même trente ducats d'emprunt, ne suffit pas pour

les dépenses d'usage, et nous crûmes devoir retrancher quelque chose à l'appareil accoutumé. Vers le milieu du jour, au sortir de l'église, quand je fus rentré chez moi pour y prendre un peu de repos, je vois venir une jeune personne d'environ seize ans, nommée Philomène Serio; elle avait le visage abattu et une vive frayeur se peignait dans ses traits et dans son maintien. Ma première pensée, en la voyant dans cet état, fut qu'elle allait peut-être m'annoncer quelque désastre politique, et une sorte de consternation me saisit. Philomène voulait parler, la crainte l'en empêchait; et plus je la voyais inquiète, agitée, plus mes idées se confondaient. Je la décide enfin à rompre le silence; elle me dit que, la nuit précédente, la sainte lui était apparue telle qu'on la voit dans la chaise, et qu'elle semblait grandement fâchée contre moi. Là-dessus la jeune personne se mit à me détailler les griefs qui avaient provoqué l'indignation de la sainte; ils tombaient sur les épargnes que je m'étais cru obligé de faire pour ne pas trop m'endetter. « Elle me parlait, me dit Philomène, d'un ton si sévère, que la crainte s'empara de moi, et, toute fondante en larmes, je lui répondais : — Mais qu'ai-je à voir, moi, à tout cela? Vous pouvez bien aller le dire à don François. — Ces paroles, que je prononçais tout haut, les sanglots et les gémissements dont je les accompagnai furent entendus par les personnes de la maison, et leur donnèrent à comprendre qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire. » Enfin la sainte, après avoir exposé tous les sujets qu'elle avait de se plaindre, commanda absolument à la jeune personne de venir me trouver de sa part, et de me dire tout ce qu'elle avait entendu. « Et si tu n'obéis pas, ajouta-t-elle, je te punirai, ainsi que ta famille. Je suis vierge, je suis martyre, j'ai versé mon sang pour Jésus-Christ; n'en est-ce point assez pour avoir droit à toute son estime? Il croyait peut être que les trésors de la Providence m'étaient fermés! Oh! quelle peine il m'a causée! » A ces mots la sainte disparut. Philomène, à son réveil, fit part de sa vision à sa famille; et celle-ci, intéressée à la voir obéir, la contraignit à me tout dire. Le récit de la jeune personne avait dissipé mes premières frayeurs. Aussi quand elle me demanda, en finissant, ce qu'il y aurait à répondre à la sainte en cas d'une seconde visite, je lui dis en souriant : « Vous lui répondrez qu'elle veuille bien s'adresser à moi, et que nous nous entendrons ensemble sur les motifs de ses plaintes. » Elle partit et don François, profitant de la leçon qui venait de lui être donnée, se mit à calculer les dépenses déjà faites ou à faire, pour recourir ensuite à un nouvel emprunt, et donner à la sainte une entière satisfaction. Mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant qu'après avoir déboursé au delà de cent ducats, les trente d'emprunt dont nous avons parlé lui restaient encore, et, de plus, quatre-vingt-dix autres ducats. Il fait remarquer que son calcul précéda les secondes Vêpres, et depuis ce moment-là, ajoute-t-il, jusqu'à la fin de l'oc-

tave, la collecte fut abondante. Telle est la vengeance des saints envers ceux qui savent profiter de leur juste sévérité.

La mesure n'est pas toutefois la même pour quiconque a osé leur déplaire. Non loin de Mugnano vivait une famille des plus distinguées de la province; et la dame de la maison, grandement dévote à sainte Philomène, exerçait une tendre charité vis-à-vis d'une personne pauvre et infirme, qu'elle avait même recueillie sous son propre toit. Le Seigneur, voulant récompenser cette dame, l'appelle à soi; mais la malade, se croyant blessée par cet événement, se livre à une impatience coupable; c'est la Providence, c'est sainte Philomène en particulier qui en est l'objet et la victime. Un jour qu'elle se vit en présence d'une image de la sainte, sa bile, déjà soulevée, s'enflamme outre mesure, et ses lèvres, lui servant de canal, versent l'injure par torrents sur celle qui aurait dû, comme elle disait, empêcher la mort de sa bienfaitrice. On l'entendit; on en fut scandalisé. La nuit arrive, le ressentiment n'était pas encore éteint. A peine endormie, cette pauvre femme s'entend appeler; elle se réveille. *Me connais-tu?* lui dit alors la sainte, qui lui apparut en personne. Le ton de sa voix, la sévérité de son regard, son attitude menaçante firent trembler la malheureuse. *Me connais-tu? Je suis cette vierge qui répandis mon sang pour l'honneur de mon Dieu; cette vierge que tu as eu l'audace d'outrager d'une manière si scandaleuse. Je tiens t'apprendre qui tu es et qui je suis.* Et à ces mots, l'effet se joignant aux menaces, la blasphématrice tombe renversée hors de son lit; la douleur et l'effroi l'environnent; elle pousse les hauts cris et toute la maison, réveillée en sursaut, accourt les armes à la main comme pour se défendre d'une attaque nocturne; mais l'on cherche en vain les agresseurs. L'infortunée leur explique la cause de ses gémissements et de ses plaintes. Loin de s'attendrir sur son sort, on applaudit à la juste sévérité de Dieu, et, convertie sans doute par le châtement, cette femme fit, dès le lendemain, célébrer plusieurs Messes en faveur de la sainte, et devint envers elle plus humble et plus respectueuse.

Passons à des événements plus terribles encore. Deux époux vivant à Montémara ou se voyant sans postérité, eurent recours à sainte Philomène et lui prièrent, si elle leur obtenait une fille : 1° de lui donner au baptême le nom de Philomène; 2° de porter aussitôt l'enfant à Mugnano pour y remercier la sainte. Leur désir fut exaucé et la première condition remplie; mais, quoique dit le mari pour l'exécution de la seconde, sa femme faisait toujours la sourde oreille et n'y voulait pas consentir. Deux ans se passent. La petite enfant était on ne peut plus gentille et ses parents l'idolâtraient. Dieu! quel coup leur infidélité leur préparait... Le bruit se répand à Montémara qu'il devait y avoir une fête solennelle en faveur de la sainte à Castelvétére, ville peu distante de

là; et aussitôt la mère de la petite Philomène dit à son mari qu'elle veut y aller pour accomplir son vœu. Celui-ci répond que telle n'était point la promesse. *C'est à Mugnano, dit-il, et non à Castelvétéré, qu'il faut porter l'enfant. — Bah ! replique la femme, comme s'il y avait de la différence entre sainte Philomène d'ici et celle de Mugnano ! Allons toujours....* Elle y alla en effet et n'en revint que le soir, croyant avoir ainsi payé sa dette. Le ciel en jugea autrement; car le soir même, au moment où l'on allait se mettre au lit, la petite enfant, pleine de santé, donne un baiser au père et à la mère, les nomme dans son langage enfantin et expire entre leurs bras. Il est inutile de dépeindre ici leur consternation et leur douleur. Ils se rendirent enfin, mais trop tard, à Mugnano, où ils racontèrent le tragique événement. *C'est, disaient-ils, bien notre faute. Ce dernier, mais terrible coup, avait été précédé de bien des avertissements, et même de peines temporelles, dont nous nous délivrions en renouvelant notre vœu. Nous différons néanmoins toujours, et la patience du Seigneur a fait place à sa justice. Puisse-t-il se contenter de ce douloureux châtement !*

Un homme riche, mais également peu exact à remplir ses obligations, fut aussi puni d'une manière effroyable. Il souffrait d'un cancer dont les ravages, s'étendant sur son visage, lui avaient enlevé une partie du nez. Aussitôt que le saint corps fut arrivé à Mugnano, il se mit à prier et à gémir devant lui, demandant sa guérison, et promettant, s'il l'obtenait, de donner à la sainte une des maisons qu'il avait. Le miracle s'opéra. Au bout de quelques jours, pendant lesquels il oignait souvent la partie malade avec l'huile de la lampe allumée devant la châsse, non-seulement la plaie, mais encore l'horrible difformité qui en était la suite disparurent totalement; *et nous admirions, dit l'auteur, témoin oculaire du fait, ce prodige doublement extraordinaire, où la guérison venait s'unir à une sorte de création.* Tout le monde s'attendait à la prompte exécution de la promesse. Lui seul n'y songeait plus. On s'occupait, à cette époque, de la construction de la chapelle; ce don serait venu fort à propos. Plusieurs personnes lui rappelèrent son engagement; l'on fit les mêmes instances auprès de sa femme, mais l'un et l'autre répondirent sèchement qu'il en serait temps près leur mort.... Il semble que Dieu les fit au mot. Une banqueroute les atteignit; le chagrin tua d'abord la femme; son mari, réduit à la plus grande misère, et obligé de payer à l'un de ses créanciers le loyer d'une de ses propres maisons, fut de nouveau attaqué par l'humeur cancéreuse; elle lui rongea tout le visage et bientôt lui arracha la vie. Heureux d'avoir reconnu sa faute avant d'expirer.

Il n'en fut pas ainsi de la personne dont je vais parler. C'était une femme atteinte d'hydropisie et sur le point de descendre au tombeau. On l'avait déjà administrée, et d'ailleurs il suffisait de la voir pour juger du

péril de son état. Le gonflement, qui était parvenu jusqu'à sa poitrine, avait pris un caractère et un accroissement à faire peur. Une visite qu'elle reçut, dans ces entrefaites, de plusieurs femmes pieuses, la mit sur la voie d'obtenir sa guérison. Elles lui demandent si elle a recours à sainte Philomène. *Mais non,* répond celle-ci. — *Comment donc ?* lui disent alors ces femmes. *Est-ce que vous douteriez de son pouvoir auprès de Dieu ? Usez, comme l'ont fait tant d'autres, de l'huile de sa lampe ; promettez de lui offrir quelque don. Voilà que sa neuvaine est commencée, le temps ne saurait être plus heureux. Confiez-vous en elle et vous êtes sûre de recouvrer la santé.* L'invitation était pressante, le besoin urgent; l'engagement fut contracté et le miracle se fit en peu de jours. La promesse devait être accomplie le jour même de la fête; elle consistait à donner à la sainte un ornement de perles de la valeur d'environ cinquante ducats, et la personne guérie le pouvait facilement. Mais l'avarice plaida si bien sa cause que la fête passa et le vœu n'était pas accompli. Le zèle des femmes pieuses qui le lui avaient suggéré s'enflamma à cette vue; elles lui adressent mille reproches mais en vain. Une autorité plus grave, celle d'un prêtre vieilli dans le service des autels, lui donne un nouvel assaut; il n'obtient pas plus de succès que le premier. La réponse était toujours qu'elle donnerait un ducat pour chaque fête. L'indignation éclatait de toutes parts et ces bonnes gens la manifestaient en disant à la sainte qu'elle vengeât sa propre cause. Le moment ne tarda point d'arriver. Avant la fin de l'octave, un désastre domestique lui occasionna une perte de deux cents ducats. Tous alors, rendant gloire à la divine justice, et tremblant pour l'ingrate qui ne se laissait point fléchir, la supplient d'avoir pitié d'elle-même et de se soustraire à de nouveaux malheurs. *Taisez-vous,* leur répond cette femme, *le désastre qui m'est arrivé la rend indigne de mes dons....* Quelques jours se passent. Elle envoie à sa cave pour en tirer certaines pièces de vin qu'elle veut vendre. Le vin se trouve gâté.... En même temps un tonneau de cinquante barils, plein de la meilleure portion de sa vendange, s'ouvre de lui-même, et c'est encore autant de perdu.... Au lieu de reconnaître enfin la vengeance divine qui la poursuit, cette femme s'endurcit toujours davantage, et son cœur se remplit de ressentiment contre la sainte martyre.... La lutte va se terminer. Le mal dont un miracle l'avait délivrée, son ingratitude en a provoqué le retour; il agit avec une telle violence qu'en peu de jours elle se trouve aux portes de la mort. Son obstination l'y suit encore, et elle meurt sans réparer ses torts.

Encore un châtement semblable, si toutefois il n'est pas plus effrayant. Depuis longues années il existait un procès entre deux nobles titrés, habitants de la capitale, et un bourgeois tout composé de pauvres cultivateurs. La cause de ces derniers étant la meilleure, la justice inclinait en leur faveur, et ils re-

connaissaient tenir cet heureux succès plus encore de sainte Philomène, à laquelle ces bonnes gens avaient la plus tendre dévotion, que de la bonté de leur cause. La sentence décisive n'était cependant pas encore prononcée, et nos deux frères, par le crédit dont ils jouissaient et les mille ressorts qu'ils mirent en jeu firent si bien, qu'enfin ils gagnèrent le procès. La nouvelle, signifiée presque aussitôt à la bourgade, y répandit le deuil et la consternation. Déjà ce procès les avait grandement appauvris; en le perdant ils se trouvaient privés de leurs dernières ressources. Que faire? Si tout espoir leur était enlevé du côté des hommes, sainte Philomène leur restait encore; et ce fut à ses pieds qu'ils déposèrent, en gémissant, leurs vœux et toutes leurs espérances. Ils ne s'en cachaient pas. Ces gentilshommes le surent. Mais, appuyés sur leurs bras de chair, ils se rirent de la simplicité de ces paysans. *Nous verrons*, disaient-ils à quelques-uns d'entre eux, *nous verrons ce que fera pour vous sainte Philomène. Attendez un peu que nous allions chez vous, et vous nous direz ensuite ce que vous aura valu votre sainte.* Parmi ces villageois se trouvait une femme que la thaumaturge avait favorisée de grâces particulières; ces paroles impies la blessèrent vivement, et transportée par son zèle: *Seigneurs*, dit-elle, *n'outragez pas celle que vous appelez notre sainte; elle est plus puissante que vous, et malheur à quiconque ose provoquer sa colère!* — *Que nous fera-t-elle donc?* répondirent ceux-ci en souriant. — *Ce qu'elle vous fera? Elle pourrait fort bien vous arracher la vie avant même que vous mettiez les pieds dans le bourg.* Ici des éclats de rire et des paroles pleines de mépris. Le voyage fut donc arrêté et ils s'avancent comme deux vautours qui foudraient sur une proie assurée. Chemin faisant, ils trouvent plusieurs de ces villageois, et leur malice aimait à s'égayer en leur parlant aux dépens de sainte Philomène. *C'est bien, c'est bien*, leur répondaient les uns, *la justice est de notre côté, les intrigues et le crédit du vôtre. Que pouvions-nous faire après la perte du procès, sinon de recourir à notre avocate? Gardez-vous bien de l'insulter; elle est autant au-dessus de nous que terrible dans ses vengeances.* Les autres, en termes plus énergiques et plus précis, se contentaient de dire: *Seigneurs, point tant de bravades, qui sait si vous arriverez vivants dans notre bourg?* Ces dernières paroles furent répétées par plusieurs successivement et sans qu'ils se fussent ni vus, ni entendus: c'étaient autant de pronostics funestes d'un malheur prochain; elles furent accueillies par des risées et des moqueries. Cependant il n'y avait plus qu'un village à traverser avant d'arriver à la bourgade. La voiture faillit verser aux approches de ce premier endroit. L'un des deux frères dit alors à l'autre: *Quel danger nous venons de courir! Je ne sais ce qui nous serait arrivé si la voiture n'avait repris son équilibre.*

Le conducteur entendait tout. Celui auquel

ces paroles étaient adressées ne répond rien; mais son frère, que la frayeur poursuivait encore, sent son cœur palpiter d'une manière étrange; en un instant il se trouve aux abois et l'on est contraint de s'arrêter au village pour lui faire prendre quelque repos. En peu de temps il était mort, quoique d'ailleurs il jouit d'une santé vigoureuse. Ce coup terrible fait une vive impression sur le second; il était d'une complexion plus forte encore que celle de son frère, mais qui peut résister à ce glaive vengeur dont les saints sont armés? Lui aussi tombe un instant après, victime de la même main, comme il était coupable des mêmes impiétés et des mêmes blasphèmes. Ainsi se réalisèrent les menaces prophétiques des villageois opprimés. Ils avaient du reste le cœur si bon que dissimulant, après la mort de ces malheureux, l'injustice criante commise envers la population tout entière, ils parlaient avantageusement de leurs autres bonnes qualités, « *et j'en vis plusieurs*, dit don François, *venir à Mugnano pour recommander les deux morts aux prières de sainte Philomène.* »

Je joins à cet exemple effrayant un autre trait non moins tragique. Un homme, le plus riche et le plus puissant du lieu où il vivait, se servait de son opulence et de son crédit pour vexer et persécuter toute sa commune. Il n'y avait personne qui n'eût à se plaindre de sa méchanceté; et quoi que l'on tentât pour le faire rentrer, de gré ou de force, dans le devoir, ce petit tyran avait toujours assez d'habileté pour se tirer d'affaire. Notre thaumaturge venait d'opérer dans le même endroit un miracle dont tout le peuple et un grand nombre d'étrangers avaient été témoins. Cet homme ne pouvait l'être aussi à raison de son absence. Quand il fut de retour, il entend le récit; mais le voilà sur le champ à crier au mensonge et à l'imposture; on eût dit un aspic vomissant son poison. « *Bon, bon*, dirent alors, dans la simplicité de leur foi, les victimes de ses injustices; *il s'en prend à la sainte, nous sommes vengés;* » et le bruit se répand, on ne sait comment, que ce malheureux ne verra pas la fête de sainte Philomène. Le peuple, le clergé, tous le répétaient d'une commune voix. La chose arriva en effet selon qu'elle avait été prédite; il mourut subitement, *et sa mort, qui eut lieu un mois avant la fête, porta*, dit notre auteur, *des caractères visibles et frappants d'un châtement céleste. Mais il n'est pas permis, ajoute-t-il, de les rendre publics. Je dirai seulement que le jour de sa mort fut un jour de commune allégresse.* Il compare la joie des habitants du pays à celle de Béthulie après le châtement de l'orgueilleux Holoferne.

Passons un instant du monde à la solitude du cloître. L'homme avec ses misères ne se trouve-t-il point partout ici-bas? et ce que Dieu fait pour ainsi dire sur les toits, pourquoi ne le dirions-nous pas de même? *Le trait*, dit don François, *que je vais rapporter est chose très-publique; dans le lieu où il s'est*

passé, personne qui l'ait ignoré. Nous le raconterons toutefois avec la circonspection et les ménagements convenables. Voici le fait. Le démon parvint à semer l'ivraie de la discorde dans un monastère d'étroite observance; deux partis se forment et divisent la communauté. L'un d'eux, plein d'animosité contre la supérieure et les autorités subalternes, trouva malheureusement un appui dans un ecclésiastique qu'il induisit en erreur. Cette victoire rendit fières et de plus en plus audacieuses celles qui l'avaient obtenue. On peut conjecturer quel en fut le triste résultat. Le parti humilié se tourna vers le ciel et recourut à sainte Philomène dont une petite relique était exposée dans le chœur. On voyait souvent ces vierges affligées en prières devant la sainte, lui recommander leur cause et la supplier de concourir efficacement au rétablissement de la paix. Leur confiance était égale à leur douleur; mais elle n'eut d'abord d'autres résultats que d'exciter le parti contraire à les tourner en dérision, et, ce qui est pis encore, à verser le ridicule sur la sainte elle-même. Le ciel paraissait aller lentement. Il marchait cependant vers son but d'une manière indirecte. L'ecclésiastique dont nous avons parlé tombe malade. En peu de jours le mal présente des caractères si alarmants que l'on désespère de sa vie, et l'on vient au monastère prier la supérieure qu'elle veuille bien prêter la sainte relique afin de l'appliquer au moribond. Il y eut d'abord quelque difficulté. La relique appartenait à une religieuse de chœur très-âgée, personne fort simple et fort zélée, quoique d'un caractère un peu singulier; on lui demanda son agrément: elle le refuse. *Jamais je n'y consentirai*, dit-elle; *si la sainte sort une fois du monastère, elle n'y retourne plus.* La supérieure ne crut pas néanmoins devoir céder à l'obstination de cette religieuse; mais, pour parer à de nouveaux désordres, elle eut recours à une innocente supercherie. Elle substitue au reliquaire demandé un autre reliquaire à peu près de la même grandeur et de la même forme, et, d'accord avec tout le reste de la communauté, elle envoie la sainte relique au malade, avec recommandation expresse de la lui rapporter aussitôt que l'application en aurait été faite. On le lui promet... Dieu ! *que vous êtes terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes!* (Psal. Lxv, 5.) A peine la sainte relique est-elle en présence du malade, qu'il est pris d'horribles convulsions; l'effroi s'empare des personnes présentes; elles fuient d'auprès de lui et il meurt. Mais peut-être n'y a-t-il rien d'extraordinaire et l'accident est purement fortuit? J'aimerais à le croire si le concours d'autres circonstances pleines de terreur ne m'obligaient à porter un jugement contraire. En même temps que le malade expirait, la parcelle d'ossement renfermée dans le reliquaire disparaissait, et avec elle la gomme qui l'y tenait attachée, en sorte qu'on ne distinguait même plus la place qu'occupait la sainte relique; seulement il restait tout

autour une légère nuance, comme pour indiquer ce qu'il y avait eu, et rendre témoignage de ce qui s'était passé. Le reliquaire fut restitué en cet état au monastère; de là, dit don François, *il me fut envoyé avec prière d'y mettre une autre parcelle. Je l'examinai attentivement, d'autant plus qu'il y avait peu de temps que les sceaux y avaient été mis, et que leur intégrité seule pouvait attester du miracle; je la trouvai parfaite. Non content de m'en être assuré par moi-même, je portai le reliquaire au prélat qui l'avait lui-même scellé tout récemment; il le considère, il l'examine aussi, et il reste autant surpris que convaincu de la vérité du prodige.* Don François envoya une nouvelle relique, mais il conserva le reliquaire miraculeux qu'il joignit à six autres, également dépouillés dans l'intérieur par une main invisible. Je m'abs tiens ici de faire des réflexions qui se présentent d'elles-mêmes. Il y a des fautes dont le cœur de Notre-Seigneur est profondément blessé; malheur, et dans ce monde et dans l'autre, soit à qui les commet, soit à qui les approuve!

Mais que pensera-t-on, que dira-t-on en lisant ce qui va suivre? C'est, de tous les exemples de sévérité rapportés jusqu'ici, le plus tragique et le plus effroyable. Les témoins en sont tous vivants. Voici comme notre auteur le présente. Deux frères habitaient une maison de campagne située dans un bien-fonds à eux appartenant, et l'on savait dans tout le voisinage qu'ils s'étaient retirés là pour s'y livrer impunément aux excès des plus criants désordres. Chaque jour des mercenaires soldés par eux venaient travailler dans leur champ. Parmi ceux-ci se trouva, dans certaines occasions, une fille pauvre, mais honnête qui, sous les auspices de sainte Philomène, avait consacré à Dieu sa virginité. L'un de ces brutaux, jaloux de lui ravir ce précieux trésor, dresse contre elle son plan d'attaque; mais s'il est parvenu à isoler sa proie, il ne peut la faire consentir au crime que d'infâmes passions lui suggèrent. En aura-t-il donc le démenti? L'épervier ne s'attendrit pas aux plaintes du timide oiseau que sa voracité réclame. En vain la pauvre fille lui montre-t-elle ses vêtements, dont la couleur, symbole de la mort, annonce la consécration de son corps au souverain Seigneur de son âme; en vain expose-t-elle à ses regards le Dieu crucifié, dont l'image brille sur sa poitrine; le malheureux, que l'enfer rend aveugle et sourd, lui arrache le crucifix, et par la plus indigne violence outrage en même temps et le Créateur et sa créature. Tandis qu'il s'applaudissait de son abominable triomphe, la victime désolée courait épancher dans le sein de sa mère sa confusion et sa douleur. Celle-ci, outrée du sacrilège et privée de tout appui, sort aussitôt avec sa fille; elles vont se précipiter à genoux devant une image de sainte Philomène, et exhalent à ses pieds l'amertume dont leur cœur était accablé. La nuit suivante la sainte apparaît à la pauvre mère et lui dit: *Je me charge de*

tout; je saurai ce qu'il y a à faire. Cette promesse ne l'empêche pourtant pas de porter ses plaintes le lendemain au juge de l'endroit. Cet homme, excellent Carélien, ne pensant point qu'il fût convenable de donner tant de publicité à cette affaire, la détournait du dessein de poursuivre le criminel en justice, et dit à l'une et à l'autre : *Croyez-moi, priez sainte Philomène; elle est intéressée autant que vous à venger cet affront.* Et la bonne femme alors lui raconta le songe qu'elle avait eu; ce qui donna un nouveau poids au conseil du vertueux juge. Déjà la sainte avait commencé à tenir parole. La même nuit elle se montra aussi à l'individu en question, et lui enjoignit de réparer promptement ses torts vis-à-vis de la personne offensée, ou qu'il éprouverait les effets de son indignation. Il raconta lui-même la chose à son frère. Il en était ému; mais l'impression reçue dura peu : quelques railleries de la part de son confident parvinrent presque aussitôt à la détruire. Plusieurs mois se passent. On parlait beaucoup de ces deux visions; les effets en étaient encore invisibles. La mère, affligée de ces délais, continuait, redoublait ses prières. Enfin la thaumaturge apparut une seconde fois et lui dit : *Si à tel jour (elle le désigna) la réparation demandée n'a point eu lieu; je viendrai à telle heure (elle la désigna aussi) et j'en tirerai une vengeance éclatante.* Le même avis fut pareillement donné au coupable la même nuit, et par la sainte elle-même. Il en fut de nouveau dans l'effroi; mais son frère, auquel il s'en ouvrit encore, parvint pour la seconde fois à le rassurer ou à l'endurcir contre ses propres remords. *Ce sont, lui disait-il, des fantômes créés par votre imagination; les mépriser est pour vous ce qu'il y a de mieux à faire.* Il le fit. Nous allons voir si ce fut pour le mieux. Remarquons cependant avec notre auteur une chose importante. Les deux nouvelles apparitions n'échappèrent point à la connaissance du public; et plusieurs jours avant l'épouvantable dénouement de cette triste affaire, on en parlait dans le pays comme devant avoir lieu au jour et à l'heure marqués par la sainte. Ce jour arriva et l'heure aussi. Tout à coup, c'était après-midi, apparaissent dans le champ du coupable deux hommes dont le sinistre aspect annonçait la mission. Ils s'avançaient au travers des terres sans mot dire. Le fermier les aperçoit tout d'abord et il les salue, d'aussi loin qu'il les voit, d'un torrent d'injures et de menaces. Mais ceux-ci avaient l'air de n'y faire nulle attention; ils poursuivaient leur chemin d'un pas lent et à la suite l'un de l'autre, sans se retourner, sans même regarder le fermier. Le mépris qu'ils affectaient enflamma la bile de cet homme; il se précipite sur eux, lève la main pour les frapper, et à l'instant même l'un de ces deux inconnus, faisant un mouvement avec la sienne, le fermier se sent frappé au ventre et tombe baigné dans son sang. Les entrailles du malheureux sortent de sa blessure; il se croit mort, il appelle

ses maîtres pour le venger. Ceux-ci accoururent, ils étaient armés l'un et l'autre; on aurait dit deux lions furieux. Celui qui arriva le premier fut aussi le premier à tomber sous les coups de la divine justice. *Mon frère, s'écria-t-il en tombant, je suis mort; et il expira sur-le-champ.* Le frère, dont la rage n'avait fait que s'accroître en voyant ce double malheur, s'élança comme un démon sur les deux hommes; un troisième coup, porté de la même manière, l'atteint, le renverse... Il est mort... Le fermier, destiné par la Providence à rendre témoignage de l'horrible châtement vivait encore et voyait tout. Il dit que l'exécution terminée ces inconnus, qui l'ont toujours été, disparurent subitement, et de tant de personnes qui, aux cris du fermier et des deux frères accoururent aussitôt des champs voisins, où il y avait foule à cause de la récolte, il n'y en eut aucune qui sût ou qui pût dire d'où ils étaient venus, par où ils s'étaient enfuis. On ne les avait pas vus. La justice fit ses enquêtes et ses recherches. Elle ne parvint pas même à trouver le plus léger indice, soit de leur venue dans ce pays, soit de leur passage. Qu'en conclurons-nous? Le peuple, et il y a dans cet endroit de la simplicité, de la droiture et de la foi; le peuple, dis-je, était persuadé que ces hommes étaient deux démons, ministres de la vengeance de Dieu sur ces têtes criminelles. Il rapprocha l'événement des quatre apparitions dont nous avons parlé. Il se souvint du jour et de l'heure déterminés. Il remarqua que le cadavre de l'impudique était couché là même où il avait jeté avec mépris l'adorable image d'un Dieu crucifié, et il ajoutait : *Mais si ce sont des assassins ordinaires, comment se fait-il qu'on n'en ait rien pu découvrir?* Le fermier appuyait cette croyance commune. Il rapporta le fait à des missionnaires qui vinrent peu après dans ce pays, et ceux-ci crurent y voir des caractères si évidents d'une vengeance toute céleste, qu'ils la proclamèrent en plusieurs endroits comme telle.

Je me proposais de terminer ici la narration des miracles de la sainte, mais trouvant à la fin du volume que j'ai sous les yeux un prodige aussi récent qu'authentique, opéré le 3 mai 1833 dans la personne d'un ecclésiastique constitué en dignité, je crois devoir l'ajouter aux précédents, avec lesquels il a quelque rapport et dont il adoucira la teinte un peu lugubre. *Une dame, dit ce respectable ecclésiastique, archidiacre de l'église d'Ascoli, m'envoya de Teramo, qu'elle habite, une relique de sainte Philomène, en me priant de concourir à propager son culte. La chose n'était pas difficile. La place que j'occupe, les rapports intimes qu'elle établit entre Mgr l'évêque et moi, me promettaient un plein succès. Mais me persuadant qu'il y avait plus de zèle naturel que de vraie dévotion dans les instances que cette dame me faisait, je résolus de tenir la relique enfermée; j'allai même jusqu'à la refuser à Mgr qui me témoigna le désir de l'avoir pour une fête solennelle en l'honneur de la sainte. On parla beaucoup de*

ce refus, on me fit craindre quelque châti-
ment de la part de la thaumaturge; mais je
répondis avec assurance que si telle était
la volonté de Dieu, il me donnerait bien aussi
à moi, comme à tant d'autres, des signes de
son bon plaisir; que pour les châtimens
dont j'étais menacé mon cœur n'avait aucune
crainte, vu les heureux résultats dont les opé-
rations de Dieu et de ses saints ont coutume
d'être accompagnées. Sainte Philomène me
comprit, et le 3 mai, vers le milieu du jour,
elle me donna ce signe et m'envoya ce châti-
ment qui me causa une bien grande amertume:
J'étais dans mon cabinet à faire une lecture
sérieuse, quand tout à coup mes yeux s'obs-
curcissent, je passe du grand jour aux plus
épaisses ténèbres. Tous les objets se sont effa-
cés, ont disparu à mes regards. Ce n'était
point un éblouissement, rien en moi ni autour
de moi n'annonçait l'effet d'une cause physi-
que ou naturelle; c'était quelque chose de
plus et qui tenait du surnaturel (in un modo
di portento). La première pensée qui me vint
alors fut celle de sainte Philomène, de la re-
lique obstinément refusée, du châtiement dont
j'avais été menacé. Un mouvement soudain
suit cette pensée. Ma main cherche le reli-
quaire, je l'ai trouvé, et me levant je me di-
rige consterné vers mon oratoire, où j'adresse
à la sainte martyre une prière aussi fervente
que possible et telle que pouvait me l'inspirer
mon extrême affliction. Ma cécité durait tou-
jours, et accablé par la pensée que ce serait
peut-être un mal sans remède, je suspends ma
prière et vais chercher ailleurs quelque con-
solation à ma douleur. Je me disais alors :
« Mais si telle est la volonté de Dieu ne faut-
il pas que je m'y résigne? ne dois-je pas
même en être content?... — Content, me ré-
pondait mon cœur plongé dans une amère
tristesse, peut-il donc encore y avoir de la
joie pour une créature assise dans les téné-
bres et pour laquelle brille en vain la lumière
du ciel?... » Une demi-heure et plus se passa
dans ces agitations et, ne pouvant les calmer,
je retourne dans mon oratoire et me remets à
prier la sainte avec la confiance d'en être
exaucé. Puis prenant la relique pour me bé-
nir avec elle, à l'instant même l'obscurité se
dissipe, je lis l'inscription du reliquaire, je
vois, je distingue tous les objets dont je suis
environné. Qui pourrait dire la joie, la recon-
naissance, la tendresse, tous les sentiments
qui se passèrent alors en foule dans mon
pauvre cœur? Oh! avec quels transports je
baisai les restes sacrés de ma généreuse bien-
faitrice! avec quelles expressions je la remer-
ciai, je la bénis! Sans différer plus longtemps
je cours à mon évêque, je lui déclare, je lui
affirme tout ce qui vient de se passer. Il se
taut, mais sur-le-champ il suit dresser une
note en forme de l'événement prodigieux et de
ses circonstances.... et j'ai la consolation de
voir qu'à mon occasion le culte public de la
sainte a pris naissance dans Ascoli; c'est moi
qui suis chargé d'en être le premier promo-
teur; un triduum solennel se fera pur mes
soins dans l'église d'un monastère; telle est
la volonté, l'ordre exprès de Monseigneur. Le

triduum se fit en effet avec un grand concours
de peuple et un pompeux appareil. Mgr l'é-
vêque Zelli voulut être présent à tous les
exercices; le panégyrique de la sainte fut fait
par un célèbre prédicateur; et depuis ce mo-
ment, la dévotion et le concours des fidèles ne
se sont point affaiblis; de continuelles grâces
du ciel en sont la récompense....

Ascoli, dans la Marche d'Ancône,
1^{er} juillet 1833.

Signé : Louis BORRI, archidiacre.

Où va donc cette multitude? Hommes et
femmes, vieillards et enfans, jeunes gens
des deux sexes, où courez-vous? que cher-
chez-vous? Et ils me répondent, ainsi que
ces bergers, premiers adorateurs d'un Dieu
enfant : *Nous allons vers une Bethléem nou-
velle : nous courons voir ce qui s'est fait, ce
qu'il a plu au Seigneur de nous manifester
dans sa miséricorde...* Sainte Philomène les a
reçus en leur tendant les bras, et toutes
sortes de faveurs ont suivi la bénédiction
qu'elle leur a donnée. Ils s'en retournent la
joie sur le visage et la paix dans le cœur;
l'un dit avoir vu la sainte, qui l'a guéri
d'une longue douleur; l'autre assure l'avoir
entendue, et prouve bientôt son témoignage
par l'accomplissement parfait de ce qui lui
a été prédit; un autre, et c'est une mère for-
tunée, présente avec orgueil le fruit qu'elle
mit au jour; il était mort et le voilà soudain
rendu à la vie. Celui-ci s'arrête comme
frappé d'étonnement; il contemple l'un de
ses membres en proie depuis longtemps à la
putréfaction. Quoi! se dit-il, pas même les
vestiges d'une plaie si profonde! Ah! com-
bien plus habiles sont les mains de Dieu
que la science la plus renommée de la terre!...
Et celle-là, où va-t-elle, toute fière, avec un
vase fragile dans les mains? Je la vois en-
trer dans sa cabane, appeler sa famille au-
tour d'elle; elle vient lui raconter la pro-
duction subite d'une huile miraculeuse, là
où, sans un miracle, elle n'en eût pas trouvé
pour ses besoins... Plus loin, j'aperçois une
maison hospitalière; le vin a été sur le point
d'y manquer, ainsi qu'aux noces de Cana;
et voilà que successivement une quantité de
vases se remplissent, nul hôte qui ne soit
largement désaltéré; ils étaient venus fêter
sainte Philomène, et sainte Philomène a mi-
raculeusement pourvu à leurs besoins. —
Ailleurs, je suis frappé d'un contraste inex-
plicable pour moi; c'est, d'une part, la con-
fusion et le remords; de l'autre, la joie et le
triomphe. « *Pauvre femme, qu'emportes-tu là
de la maison d'autrui? — Eh! mais, c'est un vaso
d'airain que m'avait pris ma voisine! — Qui te
l'a dit que c'est le tien? lui répond une voix
timide et courroucée. — Qui me l'a dit? c'est
sainte Philomène; elle m'a même indiqué le
lieu où il était caché. Voyez-vous, me dit-elle,
sans cela toute ma famille aurait été contrainte
à jeûner le jour de la fête de notre sainte.*
Mais cette jeune personne que je vois là-
bas, sur le chemin de Mugnano à Monté-
forté, vient détourner mon attention. Qu'elle
est belle, qu'elle est intéressante dans la
simplicité de ses vêtements! On la dirait

venue du ciel, pour apporter des consolations à la terre. Oui, c'est elle, c'est sainte Philomène, je la reconnais bien à l'œuvre de miséricorde que je lui vois pratiquer. Elle s'est baissée, elle a cueilli quelques herbes. *Bonne femme*, dit-elle en s'approchant d'une épouse affligée, *pourquoi l'abandonner ainsi à ta douleur ? Je suis ce que souffre ton mari, en voici le remède*. Puis s'avançant vers celui-ci : *Courage, brave homme*, ajoute-t-elle, *ceci n'est rien ; avant de rentrer en ton logis ta guérison sera faite*. La jeune personne a disparu, le mal aussi ; mais la reconnaissance a pris leur place. Dirigeons-nous maintenant vers ce bourg éloigné ; entrons dans la maison de ce vertueux archiprêtre : il a quelque chose à nous raconter. *Oui*, me répond-il, *et c'est d'une bouche innocente que moi-même je le tiens*. Cette enfant de trois ans souffrait de violentes coliques. Sa mère lui appliqua une image de la sainte, et soudain la petite s'endormit. A son réveil : *Maman, maman*, s'écria-t-elle, *j'ai vu la sainte ; elle m'a dit : « Dors, dors, gentille petite enfant, et la douleur se passera. »* Et cet homme qui est là dans son lit, immobile de stupidité autant que de maladie, n'a-t-il personne autour de lui pour suppléer à son insensibilité et à son silence ? Les saints ne viennent d'ordinaire que quand ils sont appelés. *Oui*, ses filles ont pris sa place. Une statue de la sainte est entrée à Marigliano ; c'est auprès d'elle que la piété filiale va faire entendre ses cris. Sainte Philomène accourt. *Lève-toi*, dit-elle au malade, *tu es guéri, suis-moi*. Il se lève, il la suit ; mais la voyant aussitôt disparaître il croit, dans sa bonne simplicité, qu'elle sera dans l'appartement de quelqu'une de ses filles. Il frappe. Celles-ci reconnaissent la voix, mais ignorent le prodige ; quelles noires pensées viennent assiéger leur esprit ? Enfin le père a tout expliqué ; leurs yeux l'ont vu ; elles le retrouvent plein de raison et de force. Leurs actions de grâces retentissent partout. » (*La thaumaturge au XIX^e siècle ou sainte Philomène*.)

PICIVARD (ELISABETH), de l'institut des Servites. — La sainte Vierge lui apparut souvent et la ville de Mantoue avait tant de confiance en son crédit auprès de la souveraine dispensatrice des grâces, qu'on l'appelait la pieuse référendaire de Notre-Dame. Bien longtemps avant sa mort la Mère de Dieu lui apparut, et la prévint du jour où Dieu la rappellerait à lui. Sa mort eut lieu en effet au jour et à l'heure prédits. (*Tripl. cour.*, t. III, p. 310.)

PIED. — Nous lisons, dans la *Vie de sainte Catherine de Sienne*, écrite par le bienheureux Raymond de Capoue, auteur également de celle de sainte Agnès de Monte-Pulciano.

« Il fut révélé à sainte Catherine de Sienne que dans le royaume des cieux elle aurait le même rang que la bienheureuse sœur Agnès de Monte-Pulciano, et qu'elle jouirait avec elle de la félicité céleste ; aussi, désirait-elle avec ardeur visiter ses reliques,

afin d'avoir en cette vie un avant-goût d'un bonheur d'être sa compagne dans la vie éternelle. Mais pour que le lecteur sache ce qu'était sœur Agnès de Monte-Pulciano, et qu'il comprenne les prodiges que je vais rapporter, je lui dirai que par ordre de mes supérieurs j'ai été plus de trois ans directeur du monastère où repose le corps de cette bienheureuse vierge. Des manuscrits que j'y ai trouvés, et la relation de quatre sœurs qui avaient été sous sa conduite et qui vivaient encore, me mirent à même d'écrire son histoire, et je vais en peu de mots résumer cette œuvre de ma jeunesse, pour donner une idée des vertus et de la sainteté de la bienheureuse Agnès, qui n'a pas été encore inscrite au catalogue des saints. La bonté divine l'avait tellement prévenue de ses bénédictions, qu'au moment où elle venait au monde, une grande clarté remplissait la maison de sa mère, et ne cessa qu'après sa naissance, pour faire comprendre de combien de mérites Dieu honorait la jeune fille qui entrait dans la vie. En effet, chaque année de son existence l'orna de vertus toujours plus belles et plus grandes ; elle fonda deux couvents de religieuses, et dans le second où elle repose, elle fit, de son vivant, de nombreux et d'éclatants miracles qu'elle a multipliés et surpassés après sa mort.

Parmi ces prodiges, il en est un qui subsiste toujours : son corps virginal n'a jamais été enterré, et il se conserve miraculeusement en entier. On voulait, à cause des choses admirables qu'elle avait faites pendant sa vie, embaumer son corps pour le conserver plus longtemps ; mais de l'extrémité de ses pieds et de ses mains, on vit couler goutte à goutte une liqueur précieuse que les sœurs du couvent recueillirent dans un vase de cristal que l'on conserve encore (*Voy. BAUME, HUILE, MANNE*) ; cette liqueur a la couleur du baume, mais elle est bien plus précieuse sans doute. Dieu voulait montrer par là que cette chair virginale, qui distillait le baume de la grâce, n'avait pas besoin de celui de la terre. Au moment de son décès, qui eut lieu pendant la nuit, les petits enfants qui se reposaient dans leur berceau, près de leurs parents, s'écrièrent : La sœur Agnès quitte son corps et devient une sainte du ciel. Le matin, un grand nombre de jeunes filles se réunirent sous l'inspiration de Dieu sans vouloir admettre, parmi elles, aucune femme mariée ; elles prirent des cierges allumés et se rendirent processionnellement au monastère pour offrir à cette âme pure un hommage digne d'elle. Dieu manifesta, par beaucoup d'autres prodiges, la sainteté de sa servante ; aussi, tous les habitants du pays honorent-ils sa mémoire chaque année, et lui offrent, par dévotion, un nombre considérable de cierges.

Catherine, à laquelle j'avais raconté ces choses, avait le plus grand désir de voir et de vénérer le corps de la bienheureuse Agnès ; mais toujours fidèle à la sainte obéissance, elle nous en demanda la permission, à moi et à son autre confesseur : nous la lui

accordâmes et nous voulûmes la suivre pour voir si Dieu ne ferait pas quelque miracle dans le rapprochement de ses deux épouses choisies. Nous arrivâmes après Catherine; elle était entrée dans la clôture et avait été sur-le-champ auprès du corps d'Agnès, avec presque toutes les religieuses du couvent et les sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique qui l'avaient accompagnée : elle s'agenouilla à ses pieds et se prosterna pour les embrasser pieusement; mais le saint corps qu'elle voulait honorer, pour lui éviter la peine de se baisser, leva le pied de lui-même en présence de tous les assistants. A cette vue, Catherine toute troublée se prosterna plus profondément et remit peu à peu le pied d'Agnès à sa place. Je fais remarquer ici que ce n'est pas sans raison que la bienheureuse Agnès leva seulement un seul pied; elle le fit à cause des incrédules; si elle avait levé les deux pieds, on aurait pu croire que son corps avait pu, par un mouvement imprimé à la partie supérieure, lever les jambes sans qu'il n'y eût rien de merveilleux; mais comme un seul pied s'est levé, il est évident que la puissance divine avait agi en dehors des lois naturelles, et qu'il ne pouvait y avoir là aucune illusion.

Ce n'est pas sans motif que je fais cette remarque; car, le lendemain, lorsque nous arrivâmes à notre tour au monastère, on parlait beaucoup du miracle que l'Epoux des vierges avait fait pour les deux saintes âmes; quelques religieuses, qui en avaient été témoins, calomniaient l'œuvre de Dieu, à l'exemple des pharisiens qui disaient : *C'est au nom de Belzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons.* (Luc. xi, 15.) Aussi, comme j'avais reçu du prieur provincial, autorité sur ce monastère, je réunis, selon la règle de l'ordre, toutes les sœurs en chapitre, et je fis un examen minutieux de ce miracle, sous le précepte de l'obéissance. Toutes celles qui étaient présentes déclarèrent avoir parfaitement vu; j'appelai alors devant moi une de celles qui avaient fait le plus d'opposition, et je lui demandai si la chose s'était passée telle qu'on le disait; elle le reconnut en présence de tout le monde, mais elle voulut expliquer que l'intention de la bienheureuse Agnès n'était pas celle que nous pensions; je lui répondis : *Ma bien chère sœur, nous ne vous interrogeons pas sur les intentions de la bienheureuse Agnès; nous savons bien que vous n'êtes ni son secrétaire ni sa confidente; nous vous demandons seulement si vous avez vu le pied se lever tout seul.* Elle avoua que oui; je lui imposai une pénitence pour les propos qu'elle avait tenus; je le fis pour la gloire de Dieu et pour l'exemple des autres, et je le rapporte ici, afin de donner une preuve plus grande de la vérité. »

PIERRE MONOCULE ou *le Borgne*. (Le bienheureux) était du sang et de la famille des rois de France. — Voici ce que dit de lui Chrysostome Henriquez dans son *Fasciculus ordinis Cisterciensis*. La sainte Vierge lui apparut souvent. Une nuit, notamment

après une prière des plus humbles et des plus pressantes et une contemplation dans laquelle il s'était élevé jusque dans le sein de Dieu, Pierre tomba en extase. En cet état, il aperçut un magnifique palais digne d'être la demeure d'un roi. Tandis qu'il en admirait la beauté extérieure, il sent naître en lui le désir bien naturel d'en voir l'intérieur. Il s'en approcha donc afin d'y pénétrer; mais à peine eut-il mis le pied sous le vaste portique de cette superbe habitation et regardé dedans, que ses yeux furent frappés par l'aspect d'une cour immense, pavée de pierres précieuses et remplie d'une lumière plutôt céleste que terrestre. Dans une des salles de ce palais, il vit un trône éblouissant, et, sur ce trône, une dame de l'air le plus imposant et le plus majestueux; il la reconnut sur-le-champ pour la Reine des anges, la Mère des pécheurs et la Maîtresse du ciel. Désirant donc l'aborder pour la contempler de plus près et lui offrir ses hommages, il se mit à avancer; mais, aussitôt qu'il eut fait mine de vouloir approcher, d'horribles chiens noirs comme la nuit s'élançèrent à sa rencontre, l'arrêtèrent par leurs aboiements et menacèrent de le dévorer s'il osait aller plus loin. C'étaient d'affreux démons qui voulaient, en l'effrayant, l'empêcher de pénétrer jusqu'à sa bien-aimée Souveraine. Pierre eut peur; mais, dans son effroi, il éleva et ses yeux et son cœur vers la divine hôtesse de ce ravissant séjour, la priant de ne pas permettre que ces êtres malfaisants l'empêchassent de satisfaire l'ardent désir de sa piété. Alors celle qui est la plus tendre Consolatrice des affligés, celle qui est le secours de quiconque est en danger, s'empressa de venir en aide à son dévot serviteur, en mettant par un seul geste en fuite tous ces démons, qui disparurent en poussant des cris épouvantables et des rugissements affreux; puis, d'un signe bienveillant, elle appela à elle son humble et fidèle serviteur, lui adressa de douces et maternelles paroles, et lui dit entre autres choses de ne rien craindre et de compter entièrement sur elle dans toutes les circonstances difficiles où il se trouverait. Cette vision merveilleuse lui causa tant de joie et le remplit de tant de bonheur, qu'il eut mieux aimé mille fois ne plus revenir à lui que de la voir cesser; mais quand elle eut duré l'espace de temps qu'il plut à Dieu de lui donner, elle prit fin, et Pierre Monocule pleura à chaudes larmes de ce qu'en s'évanouissant, elle lui avait enlevé la vue de son auguste Reine.

Une autre fois, ce même abbé, étant en oraison dans l'endroit le plus retiré du monastère qu'il gouvernait, vit venir à lui trois femmes d'une ravissante beauté. Elles examinaient en détail tout l'intérieur de l'abbaye, et semblaient très-satisfaites de tout ce qu'elles voyaient; mais, en les apercevant, le saint abbé entra dans une grande colère, et, s'adressant à elles, il leur reprocha vivement, et en termes très-durs, d'avoir ainsi pénétré dans un lieu interdit, par toutes

les règles monastiques, aux personnes de leur sexe. Mais celle de ces trois dames qui était la plus belle et la plus vénérable, le regardant avec bonté, lui dit avec un doux et bienveillant sourire : *Ne vous troublez point, cher fils ; car je suis la Mère de Jésus, et mes deux compagnes, que vous voyez, sont Marie-Madeleine et Marie-Egyptienne, lesquelles ont, l'une et l'autre, quitté le monde pour les déserts, afin d'être entièrement à Dieu, et qui sont devenues ainsi les protectrices et les amies des transfuges du siècle, des colons de la solitude.* C'est pour cela que j'ai voulu me faire accompagner d'elles pour visiter votre maison de retraite et de paix. A ces mots, le bienheureux Pierre tomba à genoux devant la Mère des élus : il voulut baiser ses pieds, mais les trois nobles visiteuses disparurent sur-le-champ.

La sainte Vierge lui apparut encore, lorsqu'il était en prière dans la cathédrale de Spire. Obligé, par le prieur de Cîteaux, en vertu de la sainte obéissance, de révéler ce qu'il avait vu, il lui dit en rougissant : « Tandis que, prosterné devant l'autel de Marie, j'y priais pour mes péchés, et pour toutes les fautes que j'ai commises dans ce voyage, la bienheureuse Vierge, m'apparaissant en personne, a prononcé sur moi l'oraison, que, dans mon ordre, on dit sur tous les religieux qui viennent de faire un voyage, et qui est celle-ci : *Dieu tout-puissant et éternel, ayez pitié de celui-ci, qui est votre serviteur, et, dans votre grande bonté, pardonnez-lui tout ce que, dans la route, il a pu commettre de mal, soit par regards, soit par paroles, soit autrement.* » Tout ceci, » dit Césaire, « m'a été raconté par un pieux abbé de notre ordre, dans la maison duquel le bienheureux Pierre Monocule alla souvent faire des visites. » (Paul SAUSSERET, *Appar. et Révél. de la sainte Vierge*, t. I.)

PIERRE NOLASQUE. — Voy. JACQUES I^{er}, roi d'Aragon.

PIERRE DU PUY, — Dominicain, vit, à son lit de mort, la sainte Vierge venir à lui, et l'appeler au séjour de l'éternelle félicité. Il avertit de sa présence ceux qui l'entouraient, et mourut aussitôt.

PIERRE FERNANDÈS, — étant à la fin de sa carrière, la sainte Vierge lui apparut avec saint Jean l'Évangéliste, et l'un et l'autre déposèrent sur la tête du mourant une couronne, prélude de celle dont il allait jouir dans l'éternité.

PIERRE ARMENGOL (Le bienheureux), religieux de la Merci, et martyr, né vers l'an 1238. — Après avoir racheté une foule innombrable de Chrétiens, prisonniers chez les Maures, il s'engagea à procurer la rançon de dix-huit enfants chrétiens. Comme l'envoi de cette rançon n'était pas arrivé au moment convenu, il fut condamné à être pendu, et son corps resta attaché au gibet pour servir de pâture aux oiseaux de proie. La sentence était exécutée depuis six jours, lorsque le P. Guillaume Florentin arriva à Bougie avec les mille ducats, et lorsqu'il eut appris que Pierre avait été exécuté pour ce retard invo-

lontaire, il versa des larmes sur le sort de son confrère ; puis, s'étant rendu sur le lieu du supplice, quel ne fut pas son étonnement d'entendre Pierre lui dire : « Cher frère, ne pleurez pas ma mort ; car je vis, grâce à la très-sainte Vierge, qui m'a soutenu tous ces jours-ci. A ces mots, le P. Guillaume, passant tout à coup d'une grande tristesse à une joie plus grande encore, le détache du gibet, en présence de toute la ville, qui accourut pour être témoin d'une merveille aussi incroyable, et des matelots espagnols qui montaient le vaisseau qui l'avait amené. Le divan, informé du prodige, au lieu de laisser remettre l'argent aux matres qui l'avaient exigé avec tant de rigueur, l'employa à racheter vingt-six esclaves, qui furent remis au saint, et reconduits avec lui en Espagne. Pierre Armengol eut, le reste de sa vie, le cou tors, et le visage très-pâle, Dieu l'ayant sans doute ainsi permis pour rendre plus sensible la vérité du miracle. Il se retira dans le couvent de Notre-Dame-des-Prés, où il passa les dix dernières années de sa vie. Cette vie sainte, et le miracle dont il avait été l'objet, lui attirèrent un grand nombre de visites. Il recevait tout le monde avec bonté, et guérissait par ses prières ceux qui avaient des infirmités. Un jour qu'il parlait de son martyre, il dit à ses confrères : « Il me semble n'avoir vécu que le peu de jours, heureux que j'ai passés au gibet, parce qu'alors je me croyais mort au monde. » Il prédit sa dernière heure quelques jours avant qu'elle n'arrivât, et il mourut le 27 avril 1304.

PIERRE THOMAS, — religieux Carme, fut favorisé de plusieurs grâces singulières, révélations et apparitions. Un jour qu'il pria avec ferveur la sainte Vierge de le secourir dans une grande nécessité, elle lui apparut, et lui dit : *Pierre Thomas, ne craignez point, vous ne manquerez jamais du nécessaire.* Une autre fois, comme il remerciait Dieu et la très-sainte Vierge, après avoir dit la Messe, un marchand vint le trouver, demandant à se confesser ; et, après la confession, il lui remit dix pièces d'or. Depuis ce temps, comme le lui avait promis sa royale protectrice, il ne manqua jamais du nécessaire. Son historien ajoute aussi, qu'une nuit de la Pentecôte, la sainte Vierge apparut de nouveau à Pierre Thomas, à la suite de nombreuses et ferventes prières qu'il lui avait adressées pour la stabilité et la perpétuelle durée de l'ordre du Carmel, et qu'elle lui donna la promesse formelle que cet ordre subsisterait jusqu'à la fin du monde : *car, ajouta-t-elle, c'est la grâce qu'Elie, votre fondateur, a demandée à mon Fils, au jour où il parut au côté du Sauveur, transfiguré sur le Thabor.* Ce Pierre Thomas devint, plus tard, évêque de Pacca, puis patriarche de Constantinople, et enfin légat apostolique d'Alexandrie, quand Pierre roi de Chypre, eut pris cette ville aux Turcs, en 1365. Les infidèles, lui ayant lancé une flèche, à Famaguste en l'île de Chypre, il mourut de cette blessure et il mérita d'être considéré comme martyr. Odon Gyssee, dans son histoire de Notre-

Dame du Puy, (liv. III, ch. 23,) raconte que Pierre Thomas, accompagnant le corps du Pape Clément VI, qu'on transportait au couvent ou monastère de la Chaise-Dieu, pour l'y enterrer, prêcha dans l'église d'Annecy, et dit, dans son sermon, qu'ayant perdu, par suite des difficultés du voyage, l'usage de la parole, il ne l'avait recouvré que par la sainte Vierge. Joseph Falconius atteste, dans sa *Chronique des Carmes*, qu'après la mort de ce saint homme, on trouva le nom de Marie écrit sur sa poitrine. (PALEONYDORUS. lib. III *Antiq. Ord. Carm.*, c. 12; *Chron. SS. Deip.*, p. 319; *Negot. Sæcul. Mar.*, p. 219; P. SAUSSERET, *Appar. et Révél. de la très-sainte Vierge.*)

PIERRE CARALT, Dominicain. — François Diague raconte une apparition de la sainte Vierge à ce religieux qu'elle arracha par miracle à une mort certaine, et rapporte également une révélation surnaturelle par laquelle son esprit fut soudain éclairé d'une connaissance merveilleuse des mystères de la foi. Nous renvoyons pour le détail de ces apparitions et de ces révélations à l'historien lui-même et au *Chronicon SS. Deipara* (p. 373).

PIERRE MARTINEZ. — Vasconcellius (in *Descriptione regni Lusitanici*, § *De delubris*, num. 4.) rapporte l'apparition de la sainte Vierge à Pierre Martinez, la délivrance miraculeuse de ce dernier qui fut tout à coup transporté d'Afrique en Portugal, les révélations faites à Martinez, à Loup Simoine et à Agnès Anésie, et la découverte d'une statue miraculeuse qui furent l'origine de la célèbre église de Notre-Dame-de-Lumière, ainsi appelée à cause des lumières célestes qui brillèrent, en 1481, sur la place qu'elle occupe depuis. Nous renvoyons pour tous les détails à l'historien lui-même, et à Poirée, *Triple couronne* (t. I, p. 389).

PIERRE D'ANASCO, — étant encore dans le monde, fut atteint d'une grave maladie pendant laquelle la sainte Vierge lui apparut et lui dit d'entrer dans la Société de Jésus, puis elle le guérit soudain. (Ex *Annal. Societ. Jesu.*)

PIERRE D'ALCANTARA (Saint), Franciscain espagnol, né en 1499 et mort le 19 octobre 1562. — Comme nous aurons très-souvent dans le cours de ce travail à parler de cet illustre mystique, nous nous contenterons de dire ici que Marie lui apparut à ses derniers moments avec l'apôtre bien-aimé, et elle l'assura de son salut éternel. Transporté de bonheur à cette douce assurance que lui donnait celle que l'Eglise nomme la porte du ciel, il se mit à chanter ce verset du Psalmiste ! *Quelle joie pour moi et quel bonheur ! On vient de m'apprendre que je vais entrer dans la maison de Dieu ! (Psal. CXXI, 1.)* Après ces mots il expira, et son âme s'envola dans le séjour de toute pureté, sans passer par le purgatoire, ainsi que Dieu daigna le révéler à sainte Thérèse. (POQUELINUS Recollectus, in *Vita Petri*; BALINGHEM et Vincentius CHARRON,

in *Calendrio*, 18 Octobre; *Negot. Sæcul. Mar.* p. 293.)

PIERRE D'URBIN, de l'ordre des Capucins. — La veille de sa mort qui eut lieu en 1572, il eut à soutenir les plus terribles combats. Mais la célèbre Consolatrice des affligés vint elle-même à son secours et dès qu'elle lui apparut, le visage du mourant brilla d'une telle sérénité que les frères crurent y voir comme un rayonnement de la beauté des anges. Tandis qu'ils admiraient ce changement opéré dans les traits et sur le visage de leur frère, qu'illuminaient déjà quelques rayons de la splendeur et de l'éclat des bienheureux, il leur dit tout à coup, avec un accent d'une douceur et d'une suavité céleste : « Ah ! ah ! mes frères, que Notre-Dame est belle ! Quelle femme ravissante vient me faire visite ! L'éclat du soleil l'environne ! O frères, levez-vous donc, et faites place aux chœurs de vierges qui forment son cortège. » (ROVERIUS, t. I *Annal. Capucin.*)

PIERRE DE CATACIUM, — de l'ordre des Capucins, eut dans les derniers jours de sa vie jusqu'à trois apparitions de la Mère du Sauveur qui l'appelaient aux joies de l'éternité.

PIERRE DE BÉRULLE, cardinal et fondateur, en 1616, de la congrégation de l'oratoire en France. — Le P. Louis Dony d'Attichy, tant dans la vie qu'il a écrite de Pierre de Bérulle que dans son livre intitulé *Fleur de l'histoire des cardinaux*, raconte longuement que la Mère de Dieu apparut au saint fondateur de l'ordre de l'oratoire, pressant son fils contre son sein ; puis elle le présenta à Pierre. Mais Pierre, n'écoutant que le cri intérieur de son humilité, et se regardant comme indigne de recevoir dans ses bras le Dieu de majesté le repoussa modestement et respectueusement en s'écriant comme l'apôtre son homonyme : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur.* (Luc v, 8.) Le même auteur dit encore : Un jour que Pierre de Bérulle célébrait les saints mystères, la sainte Vierge lui apparut et lui dit, de la part de Dieu, d'aller en Espagne chercher une colonie de Carmélites, afin que cet ordre pieux, qui embaumait l'Espagne du mystique parfum de ses angéliques vertus, vint aussi exhaler la bonne odeur de Jésus-Christ dans le royaume de France. Pierre se mit sur-le-champ en devoir de partir, et il était occupé aux préparatifs de son voyage, lorsque Jésus et Marie lui apparurent ensemble pour le féliciter de sa prompte obéissance et l'affermir encore dans sa résolution. (P. SAUSSERET, *Appar. et révél. de la T.-S. Vierge.*)

Il arrivait parfois que l'amour de Dieu devenait si violent dans le cœur de Bérulle, qu'il se sentait comme brûler intérieurement ; cet amour qu'il avait pour Dieu rejaillissait sur les pauvres ; pour leur faire l'aumône, il vendit à la fin son manteau de pourpre et son anneau épiscopal.

Il eut le don des larmes au point d'en verser d'abondantes dans ses prédications et

dans les fonctions sacrées. Il eut aussi le don de prophétie, fut plusieurs fois ravi en extase, et guérit beaucoup de malades.

Dans une de ses visites pastorales, deux bandes de brebis, s'étant séparées du reste d'un nombreux troupeau qui paissait dans la campagne, accoururent à sa rencontre et ne le quittèrent point qu'il ne leur eût donné sa bénédiction. Dans une autre circonstance, se rendant à Marseille, il éprouva une horrible tempête qui allait submerger le navire, par ces seules paroles : *In nomine Domini obmutesce.*

PILATE. — Voyez les visions de la sœur Catherine Emmerich dans la *Douloureuse Passion*, (chap. 15, 16, 17, 21 et 29.)

PLAIES. — Nous rapporterons ici le fait si connu et si sublime de sainte Catherine de Sienna qui fut imitée par plusieurs saints. Nous en emprunterons la relation à son historien contemporain, le B. Raymond de Capoue. « Un jour, » dit-il, « que sainte Catherine de Sienna était auprès de la sœur Andréa religieuse de Saint-Dominique, et qu'elle découvrait l'horrible ulcère d'Andréa pour le laver, l'odeur infecte qui en sortait lui inspira un dégoût violent. Tout son cœur était soulevé, son estomac lui donnait des nausées. Cette répulsion qu'elle éprouvait lui était d'autant plus pénible, qu'à cette époque les nouvelles victoires qu'elle avait remportées avec la grâce du Saint-Esprit lui avaient fait acquérir de nouvelles vertus : remplie d'une sainte colère contre son corps : *Vive Dieu !* se dit-elle, *vive l'Époux bien-aimé de mon âme, tu avaleras ce qui te fait tant d'horreur.* Et aussitôt, recueillant dans une écuelle l'eau qui avait lavé ce qui décollait de la plaie, elle se retira à l'écart et la but tout entière. Je me souviens qu'un jour, pendant qu'on me racontait ce fait en sa présence, elle me dit tout bas : *Mon père, je vous assure que, de toute ma vie, je n'ai jamais rien goûté de si doux et de si agréable.*

J'ai trouvé dans les écrits de frère Thomas, son premier confesseur, que la même chose lui était arrivée, quand elle avait appliqué sa bouche sur l'ulcère ; elle lui avoua qu'elle avait senti alors une odeur délicieuse. Dans la nuit qui suivit cette dernière victoire, le Sauveur des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, apparut à Catherine pendant qu'elle priait ; il lui montra les cinq plaies sacrées qu'il reçut pour notre salut sur la croix : *Ma bien-aimée, lui dit-il, tu as soutenu pour moi de grands combats, et avec mon aide, tu es restée victorieuse. Jamais tu ne m'as été plus chère et plus agréable. C'est hier, surtout, que tu as ravi mon cœur. Non-seulement tu as méprisé les plaisirs sensuels, non-seulement tu as dédaigné l'opinion des hommes et surmonté les tentations du démon, mais tu as vaincu la nature en buvant avec joie, par amour pour moi, un horrible breuvage. Eh bien ! puisque tu as fait une action au-dessus de la nature, je veux te donner une liqueur au-dessus de la nature.* Et mettant la main droite sur le cou de Catherine, il l'ap-

procha de la plaie de son côté, en lui disant : *Bois, ma fille, ce breuvage qui coule de mon côté, il enivrera ton âme de douceur et inondera aussi de délices ton corps, que tu as méprisé pour moi.* Catherine, placée ainsi à la source de la vie, appliqua sa bouche à la plaie sacrée du Sauveur, son âme y puisa une liqueur ineffable et divine : elle but longtemps avec autant d'avidité que d'abondance ; enfin, quand Notre-Seigneur l'eut avertie, elle se détacha de cette source sacrée, rassasiée, mais toujours avide, parce qu'elle n'éprouvait pas d'ennui à être rassasiée, ni de peine à désirer encore.

Après que sainte Catherine se fut désaltérée au côté de Notre-Seigneur, la grâce surabonda tellement dans son âme, que son corps en ressentit les effets ; il lui fut impossible de prendre même le peu de nourriture qu'elle prenait avant. »

PLAIES MYSTIQUES. — La vie du Chrétien ne doit être qu'une continuation, une reproduction de la vie du Sauveur. Mais dans les saints, dans les mystiques, cette reproduction de la vie du Christ prend un caractère bien plus frappant, bien plus saisissant encore par la reproduction sensible de la Passion du Calvaire, ainsi que nous l'avons montré aux articles COURONNEMENT D'ÉPINES, FLAGELLATION, et principalement à l'article PASSION, ainsi que nous le montrerons de nouveau au mot STIGMATES. Cette reproduction sensible de la Passion du Sauveur n'a quelquefois lieu qu'en partie seulement.

« Avec la sueur de sang et le couronnement d'épines, apparaît souvent en même temps la plaie du côté. Ici nous avons un document écrit par sainte Véronique Giuliani, sur l'ordre de son confesseur. Dans l'hiver de 1696, comme elle s'était livrée aux pratiques de la piété avec une nouvelle ferveur, le feu de l'amour divin s'alluma dans son âme, et à la fête de Noël elle s'en trouva comme enivrée. Chargée de réveiller les sœurs du couvent pour Matines, elle leur cria : *Ne remarquez-vous pas, mes sœurs, que le matin approche ? Il n'est plus temps de dormir : debout ! levez-vous.* Puis le Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant charmant et plein de bonté. *Il avait à la main, dit-elle, un bâton d'or, au haut duquel semblait brûler une flamme, tandis qu'à l'autre bout il avait une pointe de lance. L'Enfant Jésus mit le haut du bâton sur ma tête, et la pointe de la lance sur mon cœur, et je le sentis aussitôt transpercé de part en part. Puis tout à coup je ne vis plus rien dans sa main. Mais il me regarda avec bienveillance, et me fit comprendre que je lui étais unie désormais par un lien très-étroit. J'appris et vis alors beaucoup de choses ; mais comme il ne m'en est resté qu'un souvenir confus, je n'en parle pas. Revenue à moi, j'étais comme folle, et ne savais ce qui m'était arrivé. Je sentais que j'avais au cœur une plaie ouverte, mais je n'osais y regarder. En ayant approché un mouchoir, je le retirai taché de sang, et j'éprouvai une grande douleur. Lorsque ensuite*

vous m'avez ordonné d'examiner si la blessure était réelle, je l'ai fait, et j'ai trouvé la plaie ouverte. L'ouverture était large comme le dos d'un gros couteau; cependant elle ne saignait pas alors, et l'on voyait la chair fraîche. Voilà ce qui m'est arrivé. Huit jours plus tard, au premier de l'an, la plaie se mit à saigner, et resta longtemps ouverte. Que tout soit pour la gloire de Dieu. » (Sa Vie, p. 98.)

Ces blessures ne sont pas seulement superficielles, mais elles pénètrent jusqu'au cœur lui-même. Jeanne M. de la Croix, à Roveredo, avait la plaie du côté, qui resta comme les autres rouge et saignante, même après sa mort. Lorsqu'on ouvrit son corps, on vit que la blessure allait jusqu'au cœur. Cécilie de Nobili, de l'ordre des Clarisses, à Nuceria en Ombrie, qui vivait vers 1655, souffrit dans sa dernière maladie des douleurs très-violentes au cœur. Elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans. On ouvrit son corps, et l'on trouva au cœur, vers la poitrine, une plaie triangulaire qui semblait avoir été faite par une lance, et qui se rétrécissait par en bas. (HUBER, mars, p. 766, et juillet, p. 1454.) La même chose arriva à Martine d'Avilla à Bennevarre, comme elle l'avait prédit à son confesseur.

Ce n'est pas toujours une lance ou une flèche qui sert d'instrument pour produire ces sortes de blessures chez les extatiques. Gabrielle de Piezolo, à Aquila, vit le Sauveur lui apparaître avec la plaie du côté toute saignante. Comme elle l'embrassait avec le sentiment d'une tendre compassion, son côté s'ouvrit à elle-même, et ne cessa plus de saigner jusqu'à sa mort. (*Ibid.*, juin, p. 1257.) Quelquefois c'est un séraphin qui paraît à la place de Notre-Seigneur. C'est un séraphin qui blessa Marie de Sarmiento. C'en est un aussi qui blessa avec une flèche enflammée le cœur de sainte Thérèse, où l'on aperçoit encore aujourd'hui les traces de la blessure. On peut citer encore Marguerite Columna, dont le côté droit fut ouvert et continua de saigner toujours; et Marie Villana, fille du margrave de la Pella, qui fut blessée par une flèche, et eut aussi le saignement extatique; Claire de Bugni, du tiers ordre de Saint-Dominique, qui, vers 1514, méditant la Passion du Sauveur, sentit son côté s'ouvrir, et dont la plaie rendait souvent un sang très-odorant. (STEIL, IV, p. 515 et 1802.)

La sœur Angèle de la Paix étant un jour devant une image de saint Laurent, les flammes qui environnaient le saint martyr allumèrent en elle le feu de l'amour divin. Comme elle était en cette disposition, le Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant, lui toucha du doigt la poitrine, et il lui sembla qu'elle avait été frappée d'un éclair; son cœur était transpercé; il ne sortait pas encore du sang de la plaie, mais de sa poitrine s'échappaient des ardeurs qui la consumaient; de sorte que tout lui paraissait brûlant, non-seulement ses habits, son lit et la terre où elle marchait, mais encore l'eau froide. Ruisselante de sueur, elle ne

trouvait nulle part de rafraîchissement, et pouvait bien dire avec l'épouse du *Cantique*: *Votre amour est fort comme la mort.* (*Cant.* VIII, 6.) Plus l'amour augmentait dans son cœur, plus elle désirait d'en être consumée; et c'est alors qu'elle fut blessée réellement. Le jeudi saint 1634, à l'âge de vingt-quatre ans, comme elle était dans sa cellule, occupée à méditer sur la Passion de Notre-Seigneur, lorsque dans le cours de sa méditation elle fut arrivée au coup de lance qui lui perça le cœur, le sien fut rempli d'une si tendre compassion qu'il lui sembla qu'il allait se briser. L'Enfant-Jésus lui apparut alors; et lui ouvrant sa poitrine, il lui montra son cœur transpercé; elle fut saisie d'une telle douleur à cette vue, qu'elle faillit mourir. S'étant un peu remise de son impression, elle s'écria tout embrasée d'amour! « O mon Dieu! Percez mon cœur aussi avant que le vôtre l'a été par moi. » Elle sentit aussitôt sa main droite percée d'un coup de lance. Renversée à terre par la douleur, elle resta trois jours dans un état qui ressemblait à la mort. La plaie était ouverte et saignait avec une telle abondance que l'épuisement l'empêcha pendant un mois de quitter le lit, et son confesseur Cornelio craignit pour sa vie. Le sang était épais, et tellement rouge, qu'on pouvait à peine laver dans plusieurs eaux la laine qui en avait été pénétrée. Avec le sang, il sortait aussi de la plaie une eau qui n'avait de commun avec l'eau ordinaire que sa fluidité. Elle était très-chaude et comme bouillante; de sorte que, s'il en tombait une goutte sur la main, non-seulement elle brûlait, mais elle y faisait une ampoule. La blessure resta ainsi ouverte pendant plusieurs années, avec une si grande perte de sang que le P. Cornelio craignit à la fin qu'elle n'en fût complètement épuisée. Un jour donc il lui ordonna fortement, au nom de l'obéissance, de fermer cette plaie. La plaie se ferma aussitôt; et cependant à la mort de Cornelio elle se rouvrit et saigna encore, moins cependant qu'auparavant, et seulement les vendredis et les jours de fête. Le confesseur qu'elle eut après lui la ferma de nouveau; et Angèle garda jusqu'à sa mort une cicatrice parfaitement visible. (MARCHÈSE, p. 525.)

Charles de Saeta ou Sazia, qui, quoique frère convers et sans aucune instruction, a écrit, par une inspiration céleste, plusieurs livres mystiques, entendait un jour dévotement la Messe, l'an 1648. A l'élévation, il vit des yeux de l'esprit un trait enflammé qui partant de l'hostie, blessa son cœur comme d'un fer chaud; de sorte qu'à partir de ce moment il souffrit des douleurs atroces, mais qui, mêlées d'une douceur toute divine, enivraient son âme de l'amour de Dieu. La blessure resta visible pendant plusieurs années, et ce ne fut qu'à force de prières qu'il obtint de Dieu qu'elle se fermât. (*Ibid.*, p. 383.)

Ange de Pas, de Perpignan, de l'ordre des Frères mineurs, qui, pendant sa vie, ressen-

tit les douleurs de la Passion, eut aussi la plaie du cœur, que l'on découvrit après sa mort, comme le portent les actes du procès commencé pour sa canonisation. La même chose arriva au Dominicain Matthieu Careri, de Mantoue, sans que toutefois la plaie fût visible. Cinquante ans après la mort d'Agolini de Milan, lorsqu'on ouvrit son corps, on le trouva sans corruption, ainsi que ses vêtements. Il y avait à côté de la poitrine une plaie ouverte qui saignait. On trouva une blessure semblable sur le corps de Chérubin d'Aviliana, de l'ordre des Augustins. Il l'avait tenue cachée toute sa vie, de même que Melchior d'Arazil, à Valence. Un jour que le vénérable Jacques-Etienne priait devant le tabernacle, il en sortit un rayon semblable à une flèche qui vint frapper son cœur; de sorte que, partagé entre la douleur et la joie, il fut renversé à terre à demi mort, après quoi l'on vit la plaie du côté empreinte sur sa poitrine. (SILVOS, *Histoire des clercs réguliers*, p. II, 1, 13; *La Mystique*, par GÖRRES.)

Dans son livre de l'*Insinuation de la divine piété*, sainte Gertrude décrit ainsi elle-même la manière dont elle reçut les plaies mystiques du Sauveur. « Au commencement des faveurs dont vous me comblez, » dit-elle à Dieu (c'était, je crois, pendant l'hiver de la première ou de la seconde année), « je rencontrai dans un certain livre une petite oraison conçue en ces termes : *Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, faites-moi la grâce d'aspirer après vous de toute l'étendue de mon cœur et de mes desirs, avec une âme altérée de la soif de votre amour; faites que je ne respire qu'après vos douceurs et vos charmes, et que toutes les puissances de mon esprit, et tout ce qui est au dedans de moi-même ne soupire qu'après vous qui êtes la véritable félicité. Seigneur, infiniment miséricordieux, marquez avec votre sang la figure de vos plaies sacrées sur mon cœur, afin que j'y lise et votre douleur et votre amour tout ensemble, et que le souvenir de vos blessures, y demeurant gravé éternellement, réveille en moi la douleur de votre Passion, et y rallume le feu de votre amour. Faites-moi aussi la grâce d'avoir de l'indifférence pour toutes les créatures, et qu'il n'y ait que vous seul dans qui je trouve de la douceur.*

Ayant appris cette oraison avec beaucoup de joie, je tâchais de la réciter souvent, et vous m'écoutiez, afin de m'exaucer, vous qui ne méprisez point les prières des humbles; car, fort peu de temps ensuite, pendant le même hiver, étant au réfectoire après les Vêpres, pour prendre la collation, j'étais assise auprès d'une personne à qui j'avais en quelque sorte découvert mon secret sur cette matière; je pensais attentivement à ces choses, lorsque je m'aperçus que les dons que j'avais longtemps demandés par la prière dont je viens de parler furent versés comme d'en haut sur moi, misérable créature. Car je reconnus en esprit que vous aviez empreint au fond de mon cœur les marques adorables de vos plaies sacrées

comme elles le sont sur votre corps, que vous aviez guéri mon âme en lui faisant ces blessures, et que vous lui aviez donné pour éteindre sa soif le breuvage précieux de votre amour.

La septième année après que ces choses me furent arrivées, un peu avant l'Avent, j'engageai par l'ordre de votre providence, qui est la source de tout bien, une certaine personne d'ajouter pour l'amour de moi ces paroles dans l'oraison qu'elle disait tous les jours devant l'image du crucifix. *Très-aimable Seigneur, par le mérite de votre cœur percé, percez celui de Gertrude des flèches de votre amour, en sorte qu'il n'y puisse rien demeurer de terrestre, mais qu'il soit tout rempli de la force de votre divinité.* Etant touché, j'en suis sûre, des prières de cette personne, le dimanche qu'on chante au commencement de la Messe : *Gaudete in Domino : Réjouissez-vous au Seigneur*, votre libéralité infinie m'ayant permis par un excès de votre miséricorde de m'approcher de la communion de votre corps et de votre sang adorable, vous fîtes naître, au moment même où je m'approchais, un désir qui me força de m'écrier en ces termes : *Seigneur, j'avoue que si l'on considère mes mérites, je ne suis pas digne de recevoir la moindre petite partie de vos grâces; mais je prie votre bonté par le mérite et le zèle de tous ceux qui sont ici présents de percer mon cœur des traits de votre amour.* Je m'aperçus bientôt que ma prière s'était élevée jusqu'à vous, tant par l'infusion de la grâce que vous versâtes en moi, que par un prodige évident que vous me fîtes voir dans l'image de votre crucifiement.

Après donc avoir reçu le sacrement de vie, et m'étant retirée dans un lieu pour prier, il me sembla que je voyais sortir de la plaie du côté droit du crucifix, qui était peint et placé en un lieu très-élevé, comme un rayon de soleil aussi perçant qu'une flèche, qui, pendant cette apparition, s'avancait et se retirait, et qui, ayant continué ainsi pendant quelque temps, attira toute mon affection.

Mais mon désir ne put être entièrement satisfait que le mercredi suivant, lorsque après la Messe les fidèles renouvellent la mémoire de l'abaissement de votre Incarnation et de l'Annonciation de la sainte Vierge, à quoi j'étais aussi occupée, quoique bien imparfaitement, vous vous présentâtes soudain devant moi, vous fîtes une plaie à mon cœur en me disant : *Que toutes vos affections se ramassent en cet endroit, afin que tout votre plaisir, votre espérance, votre joie et toutes vos passions soient appuyées sur mon amour.* »

PLUIES MIRACULEUSES. — Nous trouvons dans l'histoire des saints et dans les annales de l'Eglise une multitude de faits de ce genre, bien qu'il soit quelquefois difficile de déterminer le caractère miraculeux de certains d'entre eux. Nous croyons donc utile de nous restreindre et de citer seule-

ment comme exemple que quelques-uns de ces faits les plus connus.

Saint Porphyre, évêque de Gaze, était depuis peu sur le siège de cette ville, lorsqu'une grande sécheresse vint désoler la contrée. Les païens s'assemblèrent dans le temple de Mannas, et pendant sept jours ils adressèrent des supplications et offrirent des sacrifices à leur dieu. Mais Porphyre ordonna une procession générale, et pendant qu'ils se rendaient à l'église de Saint-Thimothée, hors des murs, les païens fermèrent les portes de la ville, afin d'empêcher la procession de rentrer. L'évêque, sans se déconcerter, implora la miséricorde divine avec une nouvelle ferveur. Aussitôt le ciel se couvrit de nuages et il tomba une pluie abondante. Les païens, frappés du miracle, s'écrièrent que le Christ a vaincu et que lui seul est Dieu. Ils ouvrirent les portes, se joignent aux Chrétiens et les suivent à l'église. (Fin du IV^e siècle.)

Dans une sécheresse qui désolait le pays, on vint processionnellement à la cellule de saint Euthyme, abbé en Palestine, en portant des croix et en chantant *Kyrie, eleison*, tant était grande la confiance qu'on avait de son crédit auprès de Dieu ! Et comme on le conjurait de faire cesser le fléau : « Quoi ! » répondit-il, « un pécheur tel que moi oserait-il se présenter devant le Seigneur dont nos crimes ont allumé la colère ? Il faut nous prosterner tous devant lui, et il nous écouterà. » Tous obéirent, et Euthyme, accompagné de quelques-uns de ses moines, alla se prosterner dans la chapelle. Aussitôt le ciel se couvrit de nuages épais, et il tomba une pluie si abondante que l'année fut extrêmement fertile. (Commencement du V^e siècle.)

Le fait suivant qui nous a été conservé par un très-ancien obituaire, ainsi que dans le cartulaire de l'abbaye de Sainte-Colombe, ne contribua pas peu à rendre plus célèbre le culte de sainte Colombe; le voici tel que dom Cotron l'a transcrit dans sa Chronique; nous traduisons :

« L'an mille cent dix-neuf de l'Incarnation du Verbe, le seizième des calendes de juin, il arriva dans cette ville de Sens un miracle admirable, que nous avons eu soin de confier à la mémoire des fidèles.

Provoqué par les crimes sans nombre du genre humain, le Juge d'en haut avait fermé depuis longtemps les cataractes du ciel, et empêché la pluie de descendre sur la terre. La moisson périssait par la sécheresse, toutes les productions de la terre étaient, pour ainsi dire, embrasées.

A la prière du vénérable archevêque Daimbert et de tous les citoyens de la ville de Sens; le corps sacré de Colombe, cette vierge sainte et chérie de Dieu, fut transporté à l'église de Saint-Etienne, premier martyr. Animés des sentiments de la plus vive dévotion, les fidèles précédés de la croix et portant des cierges, reçurent en poussant des gémissements et en versant des larmes, le trésor qu'ils désiraient et

qu'ils vénérèrent avec d'admirables supplications, comme il était convenable. La vierge sainte est donc célébrée par des louanges, et de toutes parts, nous en avons la confiance, on frappe les oreilles de la bonté divine par des prières ferventes.

Que dirais-je de plus? Après la célébration de la Messe solennelle et la bénédiction du pontife sur le peuple, les moines revinrent de Sens et apportèrent le fardeau sacré avec la dévotion la plus profonde.

Mais comment payer vos dons, ô Très-Haut ! qui pourra vous donner un digne tribut de louanges? A peine l'épouse du Christ fut-elle remplacée dans sa basilique, que tout à coup le ciel change, les tonnerres se font entendre, et ils sont suivis d'une si grande inondation, qu'on croirait accomplie cette prophétie : *Il fait du désert des étangs, et de la terre aride des courants d'eau.* » (*Psal. cvi, 35.*)

Ce miracle, avec la vie et la passion de la bienheureuse martyre Colombe, ainsi que la procession solennelle des moines et de l'abbé, ont été représentés sur la châsse d'argent où cette vierge sacrée a été déposée lors de sa dernière translation.

C'est à cause de ce miracle, et en souvenir de celui que sainte Colombe obtint du Ciel, en faisant tomber la pluie pour éteindre les flammes autour d'elle, comme il est dit dans sa Vie, que toutes les fois que les campagnes étaient désolées par la sécheresse, on voyait accourir de tous les pays voisins de nombreuses processions de fidèles qui, descendant les montagnes et traversant les plaines à la suite de la croix et en chantant des cantiques et des litanies, venaient à la basilique de la bienheureuse vierge Colombe pour implorer son secours.

Pour obtenir de la pluie dans les temps de sécheresse, on invoque saint Maxime, évêque et martyr dans le diocèse d'Evreux, mort sur la fin du IV^e siècle.

Quelquefois ces pluies miraculeuses viennent délivrer une armée, une ville, un martyr.

Lorsque l'armée romaine, cernée par les Quadres et les Marcomans, souffrait horriblement par le manque d'eau, une légion, surnommée *Melitine*, se met à genoux et implore le secours de Dieu. Aussitôt il tombe une pluie abondante, que les Romains, épuisés par la soif, reçoivent avec avidité dans leurs casques et qu'ils boivent sans cesser de combattre, tandis que les Barbares, accablés par la grêle, effrayés par les éclairs et les coups de tonnerre, se sauvaient en désordre.

Saint François Xavier ayant abordé à Ulate, le prince de ce pays était assiégé et près de se rendre, désespéré par le tarissement des fontaines que l'ennemi avait coupées et par une sécheresse brûlante qui consumait les hommes et les chevaux. Ayant trouvé moyen d'entrer dans la place, Xavier se présente au roi et lui promet d'ouvrir sur Ulate les sources du ciel, s'il veut se confier au Dieu des Chrétiens. Il plante

une croix dans le lieu le plus élevé de la ville, et se met en prières, à la vue de tout le peuple. A l'instant même le ciel se couvre, et dès que la prière est achevée, il tombe de la nue des torrents entiers qui durèrent jusqu'à ce qu'on eût fait des provisions abondantes. Aussitôt, l'ennemi désappointé, leva le siège.

Saint Denis, enfant et martyr à Byzance, fut jeté dans une fournaise dont les flammes furent éteintes par une pluie miraculeuse. (Vers l'an 273.)

Quelquefois, la pluie, elle-même, en se prolongeant, devient un fléau; et dans le Languedoc où il est honoré, on invoque contre la pluie saint Galdry, qui florissait sur la fin du ix^e siècle.

POÉSIE. Voy. HYMNE. — « La poésie, comme on le pense bien, » dit Görres, « n'a pu rester étrangère aux influences surnaturelles de la vie mystique. Déjà, dès les temps les plus anciens, on raconte que Cœdmon, Anglo-Saxon, homme simple et sans instruction, reçut d'en haut le don de la poésie. Il assistait un jour à un repas où l'on était convenu que chacun chanterait à son tour, en s'accompagnant de la cithare. Lorsqu'il vit que son tour approchait, il se leva honteux au milieu du festin, s'en alla chez lui, et s'assit dans l'étable, au milieu du bétail dont le soin lui avait été confié. S'étant endormi, il vit debout, près de lui, quelqu'un qui lui dit : *Cœdmon, chante-moi quelque chose.* Il répondit : *Je ne puis chanter, et c'est pour cela que je suis parti au milieu du repas.* — *Tu as pourtant,* lui dit la voix, *quelque chose que tu pourrais me chanter.* — *Quoi donc?* — *Chante l'origine des créatures.* Il se mit aussitôt à chanter à la louange du Créateur un cantique qu'il n'avait jamais entendu auparavant. A son réveil, il se rappela tout ce qu'il avait chanté pendant son sommeil, et il y ajouta d'autres paroles. Le lendemain matin, il vint trouver le seigneur au service de qui il était, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Celui-ci le fit conduire chez l'abbé Huldas, et là, il raconta ce qui lui était arrivé, et récita son poème en présence de beaucoup de personnes savantes. Tous jugèrent que ce don lui était venu de Dieu. On lui raconta une histoire pieuse, et le lendemain il la rapporta transformée dans une poésie charmante. L'abbé lui conseilla de quitter le monde, et le reçut parmi les frères de son couvent. Il chanta toute l'histoire sainte dans des vers ingénieux et mélodieux, qui produisaient une grande impression sur tous ceux qui les entendaient. Ce fait est raconté par Bède, dans le iv^e livre de son *Histoire anglicane*. Les Grecs racontent la même chose de Joseph l'Hymnographe, mort en 883, qui obtint ce même don dans une vision par l'apôtre saint Barthélemy, et qui s'acquit une grande réputation parmi ses contemporains par les chants qu'il composa. (A. SS., 3 April.)

Parmi les modernes, Jacoponi mérite une mention particulière. Il était né en Ombrie,

non loin de Rome, de la noble famille des Benedettoni, et il avait reçu au baptême le nom de Jacques, qu'il changea plus tard en celui de Jacoponi, par humilité; car ce nom, en italien, indique quelque chose de méprisable. Il sentit un jour un désir violent de manger de la chair, et, pour s'en punir, il suspendit dans sa cellule le morceau de chair qui avait excité en lui ce désir. Bientôt la mauvaise odeur se répandit de sa cellule dans les chambres voisines. Le gardien l'enferma dans le lieu le plus puant du monastère. Mais lui accepta ce châtement avec la joie d'un avare qui trouve un trésor, et se mit à chanter à haute voix les louanges de Dieu. C'est là qu'il composa le chant qui commence par ces paroles :

O giubilo del cuore
Che fai cantar di amore.

et qui est le soixante-dixième dans la série de ses poésies.

Comme il chantait ainsi, joyeux d'être en un lieu si peu agréable pour la nature, celui qu'il aimait lui apparut, et lui dit : *Jacoponi, je suis venu pour te récompenser d'avoir accepté cette punition par amour pour moi : demande-moi la grâce que tu voudras, et je te l'accorderai.* Le serviteur de Dieu reconnaissant en celui qui lui parlait l'unique objet de son amour, répondit : *La grâce que je désire, c'est que vous me placiez en un lieu encore plus terrible, afin que je puisse y expier mes péchés; car celui où je me trouve ne l'est pas assez.* Dieu, en récompense de son humilité, inonda son âme de consolations, telles qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblables; et, à partir de ce moment, il reçut d'en haut de telles lumières, qu'enivré continuellement d'une suavité toute céleste, il parut se surpasser soi-même; et, tout plongé dans la contemplation des choses divines, il ne s'occupait plus d'autre chose. Il acquit par la patience et l'humilité un tel degré de sainteté qu'il semblait inaccessible aux maux de la vie présente. Sa veine poétique ne tarit point non plus pendant tout ce temps, et laissa couler ces chants brûlants d'amour qui sont parvenus jusqu'à nous.

Jacoponi était religieux depuis vingt ans lorsqu'il fut mis en prison; il y resta pendant toute la vie de Boniface, joyeux et content au milieu des peines qu'il eut à y souffrir. On raconte que le Pape, passant un jour devant sa prison, lui demanda quand il en sortirait, et que le moine lui répondit : *Quand vous y entrerez vous-même.* En effet, lorsque le Pape fut pris à Anagni, Jacoponi fut délivré. A partir de ce moment, toutes ses pensées et tout son amour furent uniquement pour Dieu; et c'est alors qu'il composa son soixantième chant, qui respire la charité la plus ardente. Puis virent beaucoup d'autres poésies, dans lesquelles, semblable au cygne, il exhala avant de mourir les sentiments qui remplissaient son âme. Ils ont été recueillis sous le titre de : *Cantici del beato Jacopone da Todi.*

La maladie qui mit fin à ses jours faisant

de rapides progrès, les frères virent qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, et lui conseillèrent de recevoir les sacrements de l'Eglise. Il leur répondit que le temps n'était pas encore venu. Ils insistèrent; mais lui, de son côté, persista dans son dessein. Un des frères lui dit alors : *Vous oubliez, mon Père, que si vous ne recevez les sacrements vous mourrez comme un impie et un infidèle.* Jacoponi, levant les yeux, fit alors sa profession de foi dans une poésie qui nous a été conservée. Cependant les frères crurent que cela n'était pas suffisant. Le bienheureux leur répondit qu'il attendait le frère Jean d'Alverne, son meilleur ami, pour recevoir de ses mains les sacrements. Là-dessus, les frères furent bien plus inquiets encore, croyant qu'il n'était pas possible qu'à une telle distance, le frère Jean pût venir à temps pour l'administrer; encore moins croyaient-ils avoir le temps de l'envoyer chercher. Ils le pressèrent donc de céder à leurs désirs. Mais lui, qui avait consolé autrefois son ami dans ses peines, comme il le raconte dans le chant soixante-troisième, savait qu'il viendrait aussi pour lui rendre ce même service, et, au lieu de répondre à leurs instances, il se mit à chanter à haute voix le cantique :

Anima benedetta dall'alto Creatore.
Risguarda al tuo signore.

A peine avait-il fini, qu'on voit arriver deux religieux, dont l'un était le frère Jean, ce qui plongea tous les assistants dans le plus profond étonnement. Jean courut se jeter dans les bras de son ami, dont la mort prochaine lui avait été révélée dans la prière, comme Jacoponi, de son côté, avait appris de la même manière son arrivée. Après qu'ils se furent exprimé naturellement la joie qu'ils avaient de se revoir, Jacoponi reçut de la main du frère les saints mystères, en présence desquels il composa, tout brûlant d'amour, ce beau cantique :

Gesù nostra fidanza,
Del cuor somma speranza.

Lorsqu'il eut fini, il avertit les frères qui l'entouraient de persévérer dans le chemin de la vertu; puis, levant les yeux et les mains vers le ciel, il mourut en prononçant, avec une grande dévotion, ces paroles : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » C'était pendant la nuit de Noël, au moment où le prêtre entonnait la *Gloria*. Tous ceux qui assistaient à sa mort restèrent convaincus qu'elle avait été l'effet moins de la maladie que du feu de l'amour dont il était dévoré. Son corps fut porté solennellement de Collazzone à Todi, et enseveli dans le couvent de Sainte-Claire, hors de la ville. Il fut levé en 1590 par l'archevêque du lieu, et mis dans un tombeau avec cette inscription : *Ossa beati Jacoponi de Benedictis, Tudertini, fratris ordinis Minorum, qui stultus propter Christum nova mundum arte delusit, et cælum rapuit. (La Mystique.)*

POISON. — Nous voyons dans la Vie des

saints un grand nombre d'entre eux reconnaître surnaturellement le poison qu'on leur avait versé, comme saint Benoît, par exemple, et beaucoup d'autres, prendre le poison sans en ressentir aucun mal. Ainsi saint Martin de Tours, ayant un jour mangé de l'ellébore noir, s'en était empoisonné. Déjà la mort était proche, mais il se mit en prières et aussitôt le mal disparut.

POLYCARPE (Saint), — évêque de Smyrne, et martyr, embrassa le christianisme en 80, et devint disciple de l'apôtre saint Jean. La persécution de Marc Aurèle ayant éclaté en Asie vers l'an 166, saint Polycarpe fut arrêté et condamné à être livré aux bêtes féroces. En entrant dans l'amphithéâtre, une voix du ciel lui dit : *Polycarpe, ayez bon courage!* et ces paroles furent entendues par les Chrétiens. Ayant courageusement confessé Jésus-Christ, son visage brilla d'une lumière céleste, et le proconsul lui-même fut frappé de ce prodige. Comme l'heure des combats des bêtes était passée, on s'écria qu'il fallait le brûler vif. Ainsi se vérifia le songe qu'il avait eu trois jours auparavant, et pendant lequel il lui semblait que le chevet de son lit était en feu et sa tête entourée de flammes. Lorsqu'il fut éveillé, il avait dit à ceux qui se trouvaient présents, que dans trois jours il serait brûlé vif. Aussi, dès qu'il fut dévoué au supplice du feu, il interrompit sa prière pour dire aux fidèles qui l'accompagnaient : « Mes frères, reconnaissez maintenant la vérité de mon songe. » Nous avons dit ailleurs comment, lorsqu'il fut sur le bûcher, les flammes se courbèrent en arc et formèrent une voûte de feu qui n'atteignait pas même ses vêtements; comment son corps exhalait un céleste parfum, et comment les confesseurs s'assurèrent eux-mêmes de la vérité du prodige, et le confirmèrent par leurs rapports.

POMMES ET ROSES. — Lorsque l'on conduisait au supplice sainte Dorothee de Césarée en Cappadoce, un jeune avocat, nommé Théophile, lui entendant dire qu'elle allait trouver son divin époux, lui demanda en riant des fleurs et des fruits du jardin de cet époux. Sainte Dorothee, par un effet de la toute-puissance de Dieu, tint sa promesse, et lui envoya par un ange trois pommes fraîchement cueillies et trois roses dans un petit panier que l'ange lui présenta en lui disant : Voilà ce que vous envoie la vierge Dorothee. Ce miracle frappa tellement Théophile, qu'il se fit Chrétien et souffrit le martyre peu après. Tous les ans, le jour de la fête de sainte Dorothee, on bénit dans l'église de son nom, à Rome, des pommes et des roses, afin de perpétuer la mémoire du miracle qui opéra la conversion de Théophile.

PORT-ROYAL (LA SAINTE ÉPINE DE). — Il y avait à Port-Royal une jeune fille, Mlle Perrier, nièce de Pascal. Depuis trois ans et demi elle était affligée d'une fistule lacrymale au coin de l'œil gauche. Cette fistule, qui était fort grosse au dehors, avait fait un grand ravage au dedans; elle avait entière-

ment carié l'os du nez et percé le palais. On l'avait fait voir à tout ce qu'il y avait d'oculistés, de chirurgiens, et même d'opérateurs distingués; mais les remèdes et les soins ne faisant qu'irriter le mal; trois des plus habiles chirurgiens de Paris, Cressé, Guillard et Dalence, furent d'avis d'y appliquer au plus tôt le feu, mais Dieu sauva la jeune malade de cette cruelle opération. Un ecclésiastique de piété, M. de la Potterie, avait entre autres reliques une des épines de la couronne de Notre-Seigneur; elle lui fut demandée par les religieuses de Port-Royal. Il consentit à la leur prêter, et la leur envoya le 24 mars de l'an 1656, qui se trouvait alors le vendredi de la troisième semaine de Carême, jour auquel l'Eglise chante à l'Introit de la Messe ces paroles tirées du psaume LXXXV : *Seigneur, faites éclater un prodige en ma faveur, afin que mes ennemis le voient et en soient confondus.*

Après les Vêpres, les religieuses chantèrent les hymnes et les prières convenables à la sainte couronne d'épines et au mystère douloureux de la Passion, puis allèrent chacune en leur rang baiser la sainte relique.

Quand ce fut le tour de Mlle Perrier, la maîtresse des pensionnaires lui dit : « Recommandez-vous à Dieu, ma fille, et faites toucher votre œil malade à la sainte épine. » La jeune fille fit ce qu'on lui commanda; et, après cette cérémonie, toutes les pensionnaires s'étant retirées dans leur chambre, la jeune malade n'y fut pas plus tôt rentrée qu'elle dit à sa camarade : « Ma sœur, je n'ai plus de mal, la sainte épine m'a guérie. » En effet, son œil gauche se trouvait aussi sain que l'autre, sans aucune tumeur, et même sans cicatrice.

POSSÉDÉS. — Il n'entre pas dans le plan de notre travail d'étudier ici la nature et les effets de la possession et de l'obsession. Les faits sont là patents, innombrables, continus, et remplissent, pour ainsi dire, l'histoire tout entière. Górrés en a composé presque trois volumes entiers de sa *Mystique*, et à ceux qu'il a cités on pourrait en ajouter encore une foule innombrable. Il nous suffit de constater la puissance surnaturelle de guérir les possédés de tous temps et en tous lieux exercée par l'Eglise et par les saints. Nous pourrions à cet égard multiplier les exemples outre mesure, nous nous bornerons cependant à quelques principaux. Déjà saint Ignace, disciple des apôtres, parle des exorcistes comme appartenant à la hiérarchie ecclésiastique. Saint Justin, saint Irénéus Tertullien, Origène, Lactance, saint Cyprien, et mille autres, disent dans leurs ouvrages que les disciples du Sauveur ont reçu de lui la puissance de délivrer les possédés : et nous voyons en effet ce pouvoir incessamment exercé. Le Pape Corneille, le concile de Rome, sous saint Sylvestre, celui de Laodicée; le troisième concile de Carthage, et la plupart de ceux qui suivent parlent des exorcistes. Dieu, pour guérir les possédés, se sert le plus souvent aussi

des saints qu'il remplit de son esprit et qui sont dans l'Eglise comme une race sacerdotale, réintégrant l'humanité dans la voie de sa vraie nature, comme l'exprime parfaitement le dialogue cité dans la Vie de Parthénien, entre un possédé et ce dernier. (*Act. SS.*, 7 Febr.) Souvent la délivrance est produite par l'approche ou la prière d'un saint, comme il est constaté de saint Yves dans le procès fait à Tours en 1330, par ordre du Pape. (*Act. SS.*, 19 Mai.) Quelquefois la prière d'un saint, même à une grande distance, suffit pour délivrer le possédé, comme on le voit dans la Vie de saint Ulrich et dans celle de saint Norbert. (*Ibid.*, 6 Jun.) Les possédés que l'on amenait à sainte Geneviève de Paris, ressentient un feu dévorant dès qu'elle les touchait du doigt. (*Ibid.*, 3 Jan.) Les influences spirituelles qui s'échappent des saints produisent sur les possédés les effets les plus divers, ainsi qu'on le voit entre autres dans la Vie de saint Cajétan et dans celle de saint Enneca, abbé d'Onnia, dans la vieille Castille. (*A. SS.*, 4 Jun.) Souvent un acte de mortification ou de pénitence produit la délivrance du possédé, comme on en voit des exemples dans la Vie de saint Albert, religieux Carmélite, et de saint Jean de Salerne, prieur des Dominicains. (*Ibid.*, 10 Sept.) Il suffit quelquefois d'un mouvement extérieur, ainsi que la Vie de saint François de Paule et celle de saint Théodore, nous en fournissent des exemples. (*Ibid.*, 2 et 22 April.)

Il nous faudrait des volumes entiers pour enregistrer tous les faits de la puissance des prêtres dans l'exorcisme, relativement aux possédés. Souvent aussi on emploie avec succès la confession, ainsi que le montre la Vie de saint Ubalde, celles d'Etienne de Crémone, de l'abbesse Athanasie, de saint Arnulf, évêque de Soissons, et de l'archevêque Lanfranc; mais, de tous les moyens, le plus efficace, c'est le sacrement de l'Eucharistie, surtout lorsqu'il est uni au saint sacrifice de la Messe. L'histoire nous en fournit d'innombrables exemples, principalement dans la Vie de saint Auxence, dans celle de saint Bernard (liv. II, ch. 3), dans celle de saint Ulrich, et dans le fait qui se passa en 1490, au couvent de Quercy, en Belgique (MOLNETUS, *Chron. Belgic.*). Très-souvent aussi on se sert, pour la délivrance des possédés, des reliques des saints. Les exemples en sont nombreux. On en trouve dans la Vie de saint Robert de la Chaise-Dieu, dans celle de saint Ulrich, et dans les histoires mémorables de Césaire. La croix, l'eau bénite, tous les exercices, et toutes les cérémonies saintes, ont été également employées avec efficacité dans ce but. Citons maintenant quelques exemples, pris à tous les temps et dans tous les lieux, de la délivrance des possédés.

Saint Grégoire Thaumaturge se rendit à Alexandrie en 235, et fréquenta, pendant trois ans, l'école des philosophes platoniciens. Sa conduite était si régulière dans cette ville, que les étudiants, jaloux de sa

vertu, qui faisait la condamnation tacite de leurs désordres, employèrent, pour s'en venger, le ministère d'une prostituée, qui, pendant que Grégoire s'entretenait de sciences avec quelques savants de ses amis, vint lui demander le payement de ce dont ils étaient, disait-elle, convenus. Les amis de Grégoire, qui connaissaient l'innocence de ses mœurs, la repoussèrent avec indignation, comme une infâme calomniatrice; mais lui, pour ne pas être interrompu plus longtemps dans sa conversation, pria un de ses amis de donner à cette malheureuse ce qu'elle demandait. Plusieurs, ayant mal interprété cette action, lui firent des reproches, le soupçonnant d'être coupable. Ils ne tardèrent pas à être désabusés; car cette prostituée n'eut pas plutôt reçu l'argent qu'elle réclamait, que le démon s'empara d'elle, et la renversa par terre. Elle poussait d'affreux hurlements, s'arrachait les cheveux, et l'écume lui sortait de la bouche. Grégoire, touché de compassion, invoque le Ciel en sa faveur, et, à l'instant, elle est délivrée.

Saint Maxime, greffier à Rome, ayant été chargé, pendant la persécution de Valérien, d'arrêter saint Eusèbe, saint Marcel, et plusieurs autres Chrétiens, il se mit en devoir de s'acquitter de cette commission; mais, s'étant trouvé tout à coup possédé du démon, il eut recours à ceux qu'il venait d'arrêter, et il fut délivré, par leurs prières, l'an 256.

• « Les pères du désert, » dit Gôrres (*Mystique*), « avaient souvent le don de guérir les malades, et surtout les possédés. Nous trouvons déjà dans l'Evangile le principe et la racine de ce don surnaturel, et il est confirmé par une telle masse de témoignages, qu'aucun doute n'est possible sur ce point. Saint Pithyrion, dans la Thébaïde, enseignait que certains démons ont des rapports particuliers avec certains vices. Lorsqu'ils voient de quel côté penche le cœur de l'homme, ils cherchent à fortifier encore ses mauvaises inclinations. Mais lorsqu'un homme est parvenu à se corriger entièrement d'un vice, il peut alors chasser, des possédés, le démon, qui a un rapport particulier avec lui. Les démons d'un ordre inférieur sont chassés par ceux qui sont fermes dans la foi, et les démons supérieurs par les hommes humbles. On amena un jour à saint Antoine un jeune homme possédé par un esprit des plus terribles, qui blasphémait et maudissait Dieu. Dès que le saint l'aperçut, il dit à ceux qui l'amenaient : *Ce n'est pas là mon affaire; je n'ai aucun pouvoir contre ce genre de démons cette grâce est réservée à Paul le Simple*. Il les conduisit à celui-ci. Paul, ayant prié, ordonna à l'esprit impur, au nom de saint Antoine, de se retirer; mais il répondit qu'il n'en ferait rien. Paul répéta son premier commandement, et le démon lui répondit par des injures contre lui et saint Antoine. Le saint vieillard lui dit alors : *Où tu sortiras, où je vais le dire à Notre-Seigneur, qui te fera bien partir*. Le démon s'opiniâtra à rester; Paul sortit de sa cellule, en plein midi, sous un ciel brûlant, et, se tenant de-

bout comme une colonne, il dit à Dieu qu'il ne bougerait pas, et qu'il ne prendrait aucune nourriture ni aucun breuvage jusqu'à ce qu'il eût chassé ce démon. A peine avait-il fini, que celui-ci s'écria : *Je pars, je pars, car je souffre violence; je pars pour ne plus revenir*. (*Vie de saint Paul le Simple*, 7 mars.)

On amena un jour, à saint Macaire d'Égypte, un jeune homme possédé, qui, après avoir mangé et bu considérablement, rejetait aussitôt en fumée tout ce qu'il avait pris; car son démon consumait son intérieur de telles ardeurs, que tout ce qu'il prenait semblait se dissiper en flammes. Le saint pria sur lui, et demanda à la mère combien elle voulait que son fils mangeât à l'avenir. La mère répondit, dans son trouble : *Dix livres de pain*. Macaire lui en fit un reproche, réduisit la mesure à trois livres, et pria pendant sept jours, après lesquels le malade fut guéri. On amena à l'autre Macaire, celui d'Alexandrie, en présence de Pallade, un autre jeune homme, possédé du démon. Le saint lui posa une main sur la tête, et l'autre sur le cœur, et se mit à prier jusqu'à ce qu'il le vit s'élever en l'air. L'enfant enfla comme une outre, et il sortit aussitôt une grande quantité d'eau de toutes les parties de son corps, qui reprit ensuite son ancienne dimension. Le saint l'oignit avec de l'huile bénite, et le rendit guéri à son père, avec défense cependant de prendre ni viande ni vin pendant quarante jours. (*Vie de saint Macaire d'Alexandrie*, 11 janvier.)

Saint Jérôme raconte, dans la Vie de sainte Paule, que, visitant les lieux saints, elle vint à Sébaste, l'ancienne Samarie, où étaient les tombeaux des prophètes Abdias et Elisée et celui de Jean-Baptiste. Là elle fut témoin d'une multitude innombrable de miracles. Elle vit des possédés tourmentés outre mesure par les démons, aboyant comme des chiens, sifflant comme des serpents, hurlant comme des loups ou des lions, tournant la tête sans devant derrière ou la courbant jusqu'à terre. Le même Père raconte, dans la Vie de saint Hilarion, qu'un homme riche d'Hoëla, sur la mer Rouge, était possédé d'une légion de diables, dont la présence s'annonçait par des voix différentes et tumultueuses que l'on entendait sortir de sa bouche. Il fut guéri par le saint.

Saint Jérôme parle aussi d'un candidat de l'empereur Constance, natif de Franconie, qui fut possédé du démon dès ses plus jeunes années. On le conduisit à Hilarion, dans la ville de Gaza, et il expliqua au saint les causes de la possession en langue grecque et syriaque, quoiqu'il n'eût jamais appris ni l'une ni l'autre. Le saint lui répondit : « Peu importe comment tu es venu; mais je t'ordonne de sortir au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Sainte Catherine de Sienna guérit aussi une petite fille de huit ans qui parlait latin, quoiqu'elle n'eût jamais appris cette langue. On connaît le témoignage de Mélanchthon sur la possédée qui prédit en grec la guerre qui allait éclater en Saxe.

Marsitas, né aux environs de Jérusalem, était un homme d'une force vraiment prodigieuse. Etant devenu possédé, cette force qu'il avait reçue de la nature acquit un degré d'énergie beaucoup plus considérable encore. Il brisait les chaînes dont on cherchait à le lier et les portes des lieux où on l'enfermait. Il mordit le nez et les oreilles d'un grand nombre de personnes, brisa les jambes à celui-ci, le coude à celui-là, et répandit par sa fureur une telle épouvante dans toute la contrée, qu'on l'amena au couvent du solitaire Hilarion lié de chaînes et de cordes comme un taureau, et gardé par un grand nombre d'hommes qui l'entouraient et le tourmentaient en mille manières afin de l'épuiser. Lorsque les frères l'aperçurent ils furent effrayés, car il était d'une taille extraordinaire, et ils le présentèrent au saint. Celui-ci, sans bouger de place, ordonna qu'on lui ôtât ses liens et qu'on le fit approcher. Puis il lui dit : « Incline la tête et viens. » Le possédé se mit à trembler, n'osant pas même regarder le saint, et s'inclina pour lui baiser les pieds. Le démon conjuré le quitta au bout de sept jours. (Saint Jérôme, *Vie de saint Hilarion*.) Les solitaires eux-mêmes n'étaient point exempts de ce mal. L'histoire raconte que l'abbé Moïse fut possédé par le démon à cause d'une seule parole inconvenante, et qu'il mangeait ses ordures. Et l'abbé Sérapion s'étant déchargé d'un péché qu'il avait commis, le diable sortit de lui sous la forme d'une flamme qui remplit sa cellule d'une odeur de soufre.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, transférant les reliques de saint Celse et de saint Nazaire dans la basilique des Apôtres, délivra un possédé dans cette circonstance. Il ordonna au démon qui tourmentait ce malheureux, en présence des saints corps, de se retirer, et le démon obéit à l'instant.

L'illustre évêque d'Hippone, saint Augustin, délivra par ses prières plusieurs possédés.

Nous lisons dans l'*Histoire de saint Martin de Tours*, par M. Achille Dupuy : « Un homme de race proconsulaire, Tétradius, avait un esclave dont le démon s'était emparé et qui souffrait d'horribles tortures. Supplé de lui imposer les mains, Martin ordonne qu'on le lui amène. On essaye donc de toute manière de faire sortir le mauvais esprit de la chambre où il se tient : on ne peut y réussir tant sont redoutables, pour quiconque l'approche, les transports de sa rage et les morsures de ses dents ! Alors Tétradius se jette aux genoux du bienheureux et le prie de descendre lui-même jusqu'à la maison où est renfermé le démoniaque. Mais Martin s'y refuse, ne pouvant, dit-il, entrer dans la maison d'un profane et d'un gentil, car Tétradius, à cette époque, était encore dans les liens de la gentilité. Il s'engage donc, si son esclave est délivré du démon, à se faire Chrétien. Sur cette promesse, Martin impose les mains à l'esclave et chasse de son corps l'esprit immonde. A cette vue Tétradius crut au Seigneur Jésus, fut sur-le-

champ fait catéchumène, et peu de temps après baptisé. Depuis lors, il montra toujours une singulière affection envers Martin, l'auteur de son salut.

Ainsi, ajoute le poète, *le serviteur et le maître furent tous les deux purifiés de leurs souillures. Le premier fut arraché des liens de son ennemi, le second de ceux de son erreur. Celui-ci fut délivré des peines de l'âme, celui-là des affections de la chair. Tous les deux rendent grâces à Dieu, l'un de la foi qu'il a reçue, l'autre de la raison qu'il a recouvrée.*

Au dire d'un auteur, Tétradius eut tant de reconnaissance pour cette double grâce, qu'il changea son palais en une église qui fut consacrée par saint Martin, en l'honneur de la sainte Croix, et rebâtie au xvi^e siècle.

A la même époque, dans la même ville, Martin, près d'entrer dans la maison d'un père de famille, s'arrête sur le seuil et dit qu'il voit un horrible démon dans le vestibule. Il lui commande de se retirer. Celui-ci, alors, s'empare d'un domestique qui se trouvait dans l'intérieur des appartements. Aussitôt ce malheureux commence à se jeter sur tous ceux qu'il rencontre et les déchire à belles dents. Grand émoi dans toute la maison : la famille est épouvantée, le peuple prend la fuite. Martin va au-devant de ce furieux et d'abord lui commande de s'arrêter. Le possédé grince des dents, et sa bouche béante semble l'attendre pour le mordre. Martin, plaçant ses doigts dans cette bouche : *Si tu as quelque puissance*, dit-il, *dévotés-les*. Mais, comme si ces doigts eussent été un fer rouge, le possédé écartait le plus qu'il lui était possible ses mâchoires pour éviter de les toucher. Force était au démon de sortir du corps dont il s'était emparé, et où ses peines et ses tortures ne lui permettaient plus de rester. »

Parmi les nombreux miracles qu'opéra saint Allyre, évêque de Clermont en Auvergne, mort en 385, on cite la délivrance de la fille de l'empereur Maxime, qui était possédée du démon.

En passant par Milan, saint Germain, évêque d'Auxerre, guérit un homme possédé du démon. Il en délivra beaucoup d'autres encore.

Saint Apollon, abbé de la Thébaïde, mort vers la fin du iv^e siècle, fut favorisé du don des miracles, et le démon, qui sortit par son ordre du corps d'un possédé, rendit témoignage à ses vertus et surtout à son humilité.

Plusieurs possédés furent miraculeusement délivrés lors de la translation des reliques de saint Gervais et de saint Protas, en 486.

Saint Floride, évêque de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, guérit à Todi un homme possédé du démon; il mourut en 566.

Saint Fortunat, évêque de Todi, brilla par la vertu qu'il avait de chasser les esprits immondes. Il florissait du temps de l'empereur Justinien.

Saint Maur, abbé de Glanfeuil, en Anjou,

mourut le 15 janvier 584. Dans le xi^e siècle, un de ses bras fut donné au monastère du Mont-Cassin, et Didier, qui en était alors abbé, et qui fut depuis le Pape Victor III, rapporte qu'un possédé ne l'eut pas plutôt touché qu'il fut délivré du démon.

Saint Eleuthère, abbé de Saint-Marc près de Spolette, en Italie, fut favorisé du don des miracles. Ayant délivré un enfant qui était possédé du démon, il le retint au monastère pour l'y élever, et dit un jour en le voyant. « Depuis que cet enfant est parmi les serviteurs de Dieu, le démon n'ose plus s'approcher de lui. » Comme ces paroles semblaient annoncer de sa part un peu de vanité, l'enfant fut de nouveau possédé. Alors Eleuthère, avouant sa faute avec humilité, ordonna un jeûne et des prières dans la communauté pour chasser le démon, et l'enfant fut délivré une seconde fois. Saint Eleuthère fit d'autres miracles et notamment la résurrection d'un mort.

Saint Gal, abbé en Suisse, célèbre par ses miracles, délivra du démon la fille de Gonzon, gouverneur de Constance. Saint Gal mourut en 646.

Saint Fructueux archevêque de Prague s'illustra par ses miracles. Etant allé à Mérida visiter le tombeau de sainte Eulalie, s'arrêta dans un bois pour y faire sa prière. Un paysan qui passait, le voyant fort mal habillé et les pieds nus, le prit pour un esclave fugitif, l'accabla d'injures et en vint même aux coups. Fructueux, pour toute défense, fit le signe de la croix, et aussitôt le paysan devint furieux et se roula sur la terre, comme un homme qui est possédé du démon. Le saint archevêque eut pitié de lui et le guérit par ses prières. (vii^e siècle.)

Plusieurs possédés furent délivrés par l'intercession de saint Ignace, patriarche de Constantinople.

A Sorrento l'on l'invoque pour la délivrance des possédés, la protection de saint Antonin, abbé de Saint-Agrippin, mort en 830.

On amena un jour un possédé nommé Timothée, à l'abbé Enneca, qui gouverna de l'an 1038 à 1057 le couvent d'Onnia, situé non loin de Briviesca, dans la vieille Castille. Le démon poussait cet homme à se frapper sans cesse la tête contre la muraille. Il lui en était résulté des blessures très-dangereuses, où les vers s'étaient engendrés. Enneca fit le signe de croix; le démon sortit à l'instant, et ses blessures guérirent aussitôt sans laisser de cicatrices. (*Act. SS.*, 1 Jun.) Saint Benoît, ayant été appelé près d'un homme très-considérable, trouva sa femme et l'enfant qu'elle venait de mettre au monde possédés tous les deux, et tourmentés de la manière la plus affreuse. Il les guérit l'un et l'autre. (*Ibid.*, 21 Mart.)

Lors de la translation des reliques de saint Précordius, une grande multitude accourut amenant des malades. Parmi eux se trouvait un possédé d'une ville voisine. Vingt hommes très-forts veulent le descendre de la voiture où il était, pour l'entraîner dans

l'église; tous leurs efforts sont vains; ils ne peuvent le faire avancer d'un pas. Ils sont inondés de sueur; lui seul ne donne aucun signe de fatigue ni de peine; et pourtant il y avait quatre semaines qu'il n'avait ni bu ni mangé. C'était la veille de la fête du saint; mais elle commençait déjà le soir. Le castellan était présent avec beaucoup de moines. Quand il vit ce dont il s'agissait il dit à ses soldats: « Au secours! car c'est vraiment un prodige qu'un seul soit plus fort que tant d'hommes. » Tous, joignant donc leurs efforts, parviennent enfin à amener le possédé dans l'église, au moment où l'on chantait le répons de saint Précordius. Ils l'étendent par terre devant l'autel malgré lui, et, le tenant sous les pieds, ils l'engagent à invoquer Dieu et le saint. Après être resté quelque temps dans cette position, et avant la fin du répons, il demande à un frère son cierge. On le lui donne, et on le conduit aussitôt au tombeau du saint. Là il s'endort bientôt, et à son réveil il demande à manger. On lui apporte du pain et du vin; il mange et boit; puis s'endort, et reste ainsi toute la nuit, et le lendemain se réveille guéri. (*Ibid.*, 1 Febr.)

On amena à saint Vincent Ferrier une jeune fille possédée depuis sept ans. Huit hommes suffisaient à peine pour la tenir, quoiqu'elle fût enchaînée. Elle poussait des cris horribles, écumait de la bouche, changeait à chaque instant de couleur, remuait la tête et tous les membres dans des contorsions effroyables, de sorte que tous les assistants croyaient voir non une femme, mais un démon. Vincent lui commande d'abord de se tenir tranquille; son corps devint aussitôt immobile; et elle regarde le saint de travers. Elle fut guérie quelques jours plus tard. (*Ibid.*, 5 April.) L'an 1394, une possédée de Florence fut amenée dans l'église de Reparata de cette ville, pour y être guérie par la tête du saint évêque Zénobius, conservée dans cette église. Douze hommes la traînaient, seize hommes s'efforcèrent de la faire mettre à genoux dans la sacristie. Pour cela, ils partagèrent sa chevelure en quatre tresses, et chacun en prit une; mais plus ils tiraient, plus ils trouvaient de résistance, et plus elle se tenait droite. Lorsqu'on apporta la tête du saint, elle devint furieuse, et, s'arrachant à eux, elle renversa par terre tous ceux qui la tenaient. On parvint cependant à s'en rendre assez maître pour mettre sur elle la tête du saint et tout aussitôt elle devint douce comme un agneau, se coucha par terre comme pour dormir, et se réveilla parfaitement guérie. Ceci se passa devant plus de cent témoins. (*Ibid.*, 25 Mai.)

A Tours, un novice nommé Cucumelia ayant été possédé, on appela près de lui saint François de Paule. Celui-ci vint accompagné du P. Lionnet, général de l'ordre. Quoique ce novice n'eût aucune science, il parla pendant une heure avec le saint en latin et en plusieurs autres langues inconnues; et le saint, quoiqu'il ignorât ces langues, répondait à ses questions. Ceci se passa de-

vant un grand nombre de témoins, et le novice fut guéri. (*Act. SS.*, 2 April.)

Saint Wicelin évêque d'Oldenbourg guérit plusieurs possédés et mourut en 1154.

Nous lisons dans la Vie de sainte Catherine de Sienne par le B. Raymond de Capoue son confesseur la relation suivante de la délivrance de plusieurs possédés écrite à l'époque même, de leur vivant et de celui des nombreux témoins oculaires qu'invoque du reste cette relation.

« Le feu qu'on porte dans son sein, » dit le B. Raymond, « ne peut rester caché, et l'arbre qui est planté au bord des eaux courantes, porte toujours son fruit dans sa saison. La vertu de Jésus-Christ ou plutôt Jésus-Christ lui-même habitait le cœur de Catherine de Sienne et y montrait tous les jours de plus en plus sa présence, non-seulement en obtenant pour les pécheurs la conversion de leurs âmes, et pour les malades la guérison et la résurrection de leurs corps, mais en commandant aux mauvais esprits, et en les chassant de ceux qu'ils possédaient; et ainsi au nom de Notre-Seigneur qui résidait en elle, tout s'inclinait, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Il y avait à Sienne, un homme nommé Ser Michel de Monaldo; c'était un notaire très-habile, je l'ai vu plus de cent fois, et c'est de sa bouche même que je tiens ce que je vais rapporter. Etant avancé en âge, et ayant eu deux filles de son mariage, il prit la résolution, avec le consentement de sa femme, de se consacrer entièrement au service de Dieu et d'offrir à Notre-Seigneur la virginité des ses enfants. Il s'adressa donc à un monastère établi dans la ville, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste; il confia ses filles aux religieuses qui l'habitaient, leur donna sa fortune, et se logea avec sa femme en dehors de la clôture, pour gouverner les affaires temporelles du couvent. Cet arrangement durait depuis quelque temps, lorsque par un juste, mais incompréhensible jugement de Dieu, une des filles de Ser Michel qu'on nommait Laurence, et qui pouvoit avoir huit ans, fut possédée du démon: l'ennemi du salut la tourmentait cruellement et troublait la paix de tout le monastère. Les sœurs ne pouvant plus garder cette enfant, obligèrent Ser Michel à la reprendre; quand elle fut sortie, le démon ne cessa pas de manifester sa présence d'une manière extraordinaire. Il parlait latin par sa bouche, quoiqu'elle n'eût aucune notion de cette langue; il répondait aux questions les plus difficiles, et faisait connaître les péchés et les secrets d'un grand nombre de personnes; enfin il était évident à tout le monde, que Dieu permettait au démon, pour une raison ignorée des hommes, de tourmenter cette pauvre innocente.

Les parents étaient dans la désolation et cherchaient tous les moyens de la délivrer; ils la conduisaient visiter les reliques des saints, dont les mérites pouvaient mettre en fuite l'esprit malin. Ils avaient surtout confiance dans l'intercession du bienheureux

Ambroise de l'ordre des Frères prêcheurs que Dieu glorifie depuis plus de cent ans par un nombre de miracles, et qui a surtout une puissance particulière pour chasser les démons; sa chape ou son scapulaire que l'on conserve encore, suffit souvent pour délivrer les possédés qu'on en revêt: j'en ai été témoin plusieurs fois moi-même. Les parents de la petite Laurence la conduisirent à l'église des Frères prêcheurs, la placèrent sur le tombeau du bienheureux, lui mirent ses habits, et demandèrent avec ferveur à Dieu sa délivrance, mais ils ne furent point exaucés; ce n'était pas sans doute pour punir l'enfant qui n'avait pas péché, ni ses parents que j'ai toujours vus mener une vie exemplaire; mais Dieu le permit je pense, pour glorifier davantage sa servante. Le bienheureux Ambroise qui jouissait déjà de la béatitude, voulut laisser l'honneur du miracle à Catherine qui continuait encore son pèlerinage, afin de faire connaître aux fidèles sa vertu, même avant sa mort. Plusieurs personnes qui connaissaient Catherine, conseillèrent aux parents de Laurence de la lui présenter; mais lorsqu'ils voulurent le faire, Catherine répondit: *Hélas, je suis tourmentée moi-même tous les jours par les démons; comment voulez-vous que j'en délivre les autres?* Et comme elle ne pouvait s'échapper par la porte, sans rencontrer ceux qui étaient venus, elle se sauva par un grenier, et se cacha si bien qu'on ne put jamais la trouver. Les parents de Laurence se retirèrent, sans avoir rien obtenu; mais cette preuve d'humilité et cette fuite de l'estime des hommes leur inspirèrent encore plus de confiance dans sa sainteté, et leur firent demander avec plus d'ardeur son secours.

Comme ils ne pouvaient parvenir jusqu'à elle, parce qu'elle avait défendu à toutes ses compagnes de lui parler de cette affaire, ils recoururent au frère Thomas, son confesseur, auquel ils savaient que Catherine était soumise en tout. Ils lui exposèrent leur malheur, et le supplièrent d'obliger Catherine, au nom de la sainte obéissance, à les assister dans cette affliction. Frère Thomas avait grande compassion de leur peine, mais il savait que son autorité n'allait pas jusqu'à obliger Catherine de faire des miracles, et comme il craignait son humilité, il se servit du moyen suivant: il vint un soir pendant que Catherine était absente, il conduisit la petite possédée dans son oratoire, et dit à une de ses compagnes qui restait à la maison: *Dites à Catherine, quand elle reviendra, que je lui commande au nom de l'obéissance, de permettre à cette enfant de rester ici pendant la nuit et de la garder avec elle jusqu'au matin.* Catherine revint peu de temps après, et trouva la petite Laurence dans sa chambre; elle reconnut qu'elle était possédée du démon, et soupçonna que c'était elle qu'elle n'avait pas voulu voir; elle dit à sa compagne: *Qui a amené cette jeune fille ici?* Et quand elle eut appris l'ordre que lui avait donné son confesseur, elle vit qu'il n'y avait plus moyen de fuir; elle eut recours

alors à la prière, et força l'enfant à se mettre à genoux pour prier avec elle. Toute la nuit se passa à combattre ainsi l'ennemi dans une sainte veille : avant que le jour parût, le démon, malgré sa résistance, était vaincu par la vertu divine, et l'enfant délivrée ne ressentit aucun mal. Le matin, dès qu'Alessia, la compagne de Catherine, l'eut appris, elle alla dire à son confesseur que Laurence n'était plus possédée du démon. Frère Thomas se rendit aussitôt avec les parents de l'enfant chez Catherine; ils trouvèrent Laurence complètement guérie, et remercièrent, en versant des larmes de joie, Dieu et celle dont il avait bien voulu se servir. Ils voulaient ramener leur enfant chez eux; mais Catherine, qui savait d'en haut ce qui devait arriver leur dit : *Laissez encore quelques jours cette enfant avec nous, parce que cela est nécessaire à son salut.* Ils acceptèrent la proposition avec empressement et se retirèrent dans une grande joie.

Catherine mit ce temps à profit pour donner à Laurence de saints conseils; elle lui apprit par ses exemples et ses paroles à prier souvent et avec ferveur, et lui défendit de sortir de la maison sous aucun prétexte, jusqu'au moment où ses parents viendraient la chercher. L'enfant obéit et se montrait tous les jours de mieux en mieux disposée; la maison où elle restait n'était pas celle de Catherine, mais celle de sa compagne Alessia, qui n'en était pas très-éloignée. Il arriva que Catherine demeura tout un jour chez elle avec Alessia : elle avait laissé la petite Laurence à la garde d'une servante. Lorsque le soleil fut couché et que la nuit commençait à venir, Catherine appela tout à coup Alessia et lui dit de prendre sur-le-champ son manteau, parce qu'elle voulait aller rejoindre l'enfant qui lui avait été confiée; celle-ci lui fit remarquer qu'il n'était pas convenable pour des femmes de sortir à cette heure; mais Catherine répondit : *Allez vite, parce que le loup infernal vient de saisir encore la brebis que nous lui avons arrachée.* Elle se mit aussitôt en route avec Alessia. Lorsqu'elles arrivèrent à la maison, elles trouvèrent Laurence furieuse, le visage tout bouleversé et tout enflammé. *Ah! maudit serpent, s'écria Catherine, tu as osé entrer de nouveau dans cette innocente enfant, mais j'ai foi en Jésus-Christ mon sauveur et mon époux; tu seras chassé encore et tu ne reviendras plus.* En disant ces mots, elle entraîna l'enfant dans l'endroit où se faisaient les prières, et après quelques instants, elle la ramena parfaitement délivrée, et recommanda de lui faire prendre du repos. Quand le matin fut venu, elle envoya chercher ses parents et leur dit : *Vous pouvez maintenant reprendre votre fille en toute assurance; elle ne sera plus tourmentée désormais.* La prophétie s'est accomplie jusqu'à ce jour; Laurence est retournée à son monastère et elle sert Dieu dans la paix, depuis plus de seize ans.

J'ai pour témoin de ce miracle, frère Thomas qui me l'a raconté, Alessia et le notaire

Michel qui vénérât sainte Catherine comme un ange de Dieu et ne pouvait raconter la délivrance de sa fille, sans répandre des larmes. Comme je voulais connaître plus à fond ce qui s'était passé, j'interrogeai Catherine elle-même, et je lui demandai comment le démon avait eu l'audace de résister à la puissance des reliques et de l'exorcisme; elle me répondit que le mauvais esprit avait été si opiniâtre qu'il avait fallu disputer avec lui jusqu'à la quatrième heure de la nuit : elle lui ordonnait de sortir de la part du Sauveur et il s'y refusait toujours obstinément. Après cette lutte prolongée, le démon se voyant sur le point d'être chassé, lui dit : *Si je sors d'ici, j'entrerai en toi.* Catherine lui répondit : *Si Dieu le permet; car je sais que tu ne peux rien faire sans sa permission; et moi, je me garderai de m'opposer en la moindre chose, à sa sainte volonté.*

Alors l'esprit d'orgueil, terrassé par ce trait d'humilité sincère, perdit tout le pouvoir qu'il avait sur cette enfant; il la tenait cependant à la gorge et la lui faisait enfler; Catherine approcha sa main de son cou, y fit avec foi le signe de la rédemption, et à l'instant même sa dernière étreinte cessa.

Voici maintenant un autre miracle, qui montrera mieux encore à quel degré Catherine de Sienne avait reçu de Dieu la puissance de chasser les démons. Je n'étais pas présent, parce qu'elle-même n'avait envoyé auprès du vicaire de Jésus-Christ, le Pape Grégoire XI, pour quelques affaires de l'Église; mais le frère Sajat, l'ermite dont j'ai raconté plus haut la guérison (*Voy. GUÉRISONS*), Alessia, dont je viens de parler et d'autres personnes qui l'accompagnaient sont mes témoins. Voici ce qui s'est passé : sainte Catherine était allée avec la noble et vénérable dame Bianchina, veuve de Jean Agnolino Salimberri, dans un château appelé la Roche, où j'avais passé plusieurs semaines avec elle; une femme de ce château fut saisie du démon qui la tourmentait horriblement. Lorsque la dame Bianchina le sut, elle en eut compassion et désirait voir Catherine secourir cette malheureuse : mais elle connaissait son humilité et son chagrin, quand on lui parlait de semblables choses. Ayant pris conseil de ses compagnes, elle fit conduire la possédée en présence de Catherine, pour que sa vue inspirât sa charité et l'excitât à la délivrer. Quand on l'amena, notre bienheureuse travailla à réconcilier deux ennemis qui se faisaient la guerre, et elle en exprima sa peine à la dame Bianchina : *Que Dieu vous pardonne, lui dit-elle, Madame, qu'avez-vous fait? Ne savez-vous pas que, moi-même, je suis souvent tourmentée par les démons; comment m'exposer à eux, en m'amenant ceux qui en sont possédés?* puis elle se tourna vers la démoniaque, en disant : *Toi, maudit qui voudrais empêcher cette réconciliation, pose ici ta tête, et attends-moi jusqu'à mon retour.*

A cette parole, la femme possédée posa docilement la tête comme Catherine le lui avait ordonné, et la bienheureuse alla ter-

miner la bonne œuvre qu'elle avait commencée. Le démon criait par la bouche de la possédée : *Pourquoi me retenez-vous ici ; laissez-moi sortir, je vous en prie, car je suis trop cruellement tourmenté.* Les assistants répondaient : *Pourquoi ne sors-tu pas, la porte est ouverte.* Et le mauvais esprit disait : *Je ne puis pas ; cette maudite me tient enchaîné.* Quand on lui demandait qui il appelait de la sorte, il ne voulait pas, ou ne pouvait pas la nommer ; il disait seulement : *C'est mon ennemie.* Le frère Saint qui soutenait la tête de la possédée, lui demandait : *Est-elle bien puissante ton ennemie ?* Il répondait : *Je n'en ai pas de plus puissante dans le monde.* Lorsque les assistants voulaient arrêter ses cris, ils lui disaient : *Tais-toi, voici Catherine qui vient.* Il répondit une première fois : *Elle ne vient pas encore, elle est dans tel endroit,* et il indiquait parfaitement le lieu où elle se trouvait. Comme on lui demandait ce qu'elle faisait : *Une chose,* dit-il, *qui me déplaît souverainement et qui lui est bien ordinaire.* Et en disant cela il criait plus fort : *Pourquoi me tenir ici ?* Cependant il ne bougeait pas la tête de la possédée, de l'endroit où Catherine lui avait ordonné de la poser. Après quelques instants, il dit : *Celle que je maudis revient.* On lui demanda où elle était ; il répondit : *Elle n'est plus dans cet endroit ; elle est dans cet autre.* Puis il ajoutait : *Elle est maintenant là,* et il indiquait tous les lieux de son passage ; il dit enfin : *Elle passe maintenant le seuil de la maison ;* ce qui était vrai. Quand elle entra dans la chambre, il cria plus fort : *Pourquoi me retenez-vous ici ? — Lève-toi misérable,* lui dit Catherine, *sors au plus tôt, laisse en paix cette créature de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et n'aie jamais l'audace de la tourmenter encore.*

A ces mots, l'esprit malin abandonna toutes les parties de son corps, excepté la gorge qui enflait d'une manière terrible. Alors Catherine y mit sa main virgine, fit le signe de la croix et chassa complètement le démon. La femme fut guérie en présence de tous les assistants ; et comme elle était abattue et affaiblie, parce qu'elle avait beaucoup souffert, Catherine la soutint pendant quelque temps dans ses bras et sur sa poitrine ; puis elle ordonna qu'on lui fit prendre quelque nourriture et qu'on la reconduisît chez elle. Quand cette pauvre malade fut délivrée et qu'elle ouvrit les yeux, après son sommeil, elle fut tout étonnée de se voir entourée de tant de monde, dans le château de sa maîtresse, et elle demanda à ses parents qui étaient présents : *Qui m'a amenée ici, et quand suis-je venue ?* Lorsqu'on lui dit qu'elle avait été tourmentée par le démon, elle répondit : *Je n'en ai aucun souvenir, je me sens seulement le corps tout brisé, comme si on m'avait frappé violemment tous les membres.* Elle rendit d'humbles actions de grâce à sa libératrice, et elle retourna à pied à sa maison, d'où on avait été obligé de l'apporter.

J'ai pour témoins de ce miracle, non-seu-

lement la dame Bianchina qui vit encore, frère Saint, Alessia et Françoise, compagne de Catherine, Lysa, sa belle-sœur qui vit encore, et plus de trente personnes qui étaient présentes, et dont on ne m'a pas pourtant dit les noms.

Notre-Seigneur Jésus-Christ délivra miraculeusement plusieurs autres possédés, par l'entremise de Catherine. Je n'ai pas rapporté ces guérisons dans ce chapitre, mais celles que j'ai citées suffisent pour faire comprendre quelle grâce la bienheureuse avait reçue pour chasser les démons ; elle l'avait obtenue en remportant elle-même sur eux, avec le secours de Dieu, d'éclatantes victoires.

On fit un recueil des guérisons obtenues de Dieu par les mérites d'Ignace de Loyola, et on ne manqua pas d'y mettre la délivrance d'un possédé, d'où le saint avait chassé le démon, dans le temps qu'il fut élu général de la Compagnie. Ce possédé était un jeune valet de la maison, Basque, nommé Matthieu. Satan s'empara de lui en l'absence d'Ignace, qui était allé consulter le P. Théodose, religieux de Saint-François, sur son élection, et qui demeura trois jours au monastère en retraite. Le démon, qui entra dans le corps de ce pauvre enfant, le tourmentait horriblement jour et nuit. Il le jetait tantôt contre terre, et tantôt l'élevait en l'air ; il le rendait quelquefois immobile, et si pesant, qu'à peine dix hommes pouvaient-ils le remuer. Quelques-uns dirent au démon qu'Ignace reviendrait bientôt, et qu'il le chasserait du corps de Matthieu. A ces paroles, le malin esprit devenant plus furieux, et jetant des cris effroyables, dit par la bouche du possédé, qu'on ne lui nommât point Ignace, et que c'était le plus grand ennemi qu'il eût au monde. Le saint étant revenu, fit sur le démoniaque une courte prière, qui le délivra entièrement du démon.

Depuis ce temps-là, le nom d'Ignace fut redoutable aux puissances de l'enfer, et on a entendu quelquefois les possédés s'écrier au milieu des exorcismes, à la vue d'une image du serviteur de Dieu : « Où est ton pouvoir, Lucifer, puisqu'un peu de papier avec la figure d'un prêtre nous fait fuir sans que nous puissions résister ? Ah Dieu ! comment nous privez-vous de la gloire pour la donner à un petit prêtre boiteux ? »

Une de ses lettres eut le même effet à l'égard des malins esprits qui infestaient le collège de Lorette, et que les exorcismes accoutumés n'avaient pu chasser : car dès que la lettre fut lue publiquement, le bruit cessa et les spectres disparurent.

Quoique ceux qui rapportèrent toutes les choses que je viens de dire, fussent des personnes éclairées et de probité, tout fut examiné à la rigueur selon les formes ordinaires. Ces procédures étant achevées, l'an 1609, Paul V, à la prière des plus grands princes de l'Europe, déclara Ignace Bienheureux, et permit qu'on en dit la Messe et l'Office. On travailla les années suivantes au procès de sa canonisation, et on rechercha

tout de nouveau ses vertus avec ses miracles. Six cent soixante témoins interrogés juridiquement, déposèrent en faveur de sa sainte vie. Plus de deux cents miracles bien avérés furent produits en même temps, qui sont rapportés dans les actes de la canonisation, et dont les principaux ont été recueillis par divers auteurs. »

Dans l'*Histoire des merveilles de Notre-Dame-du-Laus*, et de Benoîte, la fondatrice de ce pèlerinage (*Voy. Laus*), M. l'abbé Pron, rapporte les innombrables guérisons de possédés qui s'y opérèrent depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours. « La possession de l'homme par le démon, » dit-il, « est un fait qui tient une trop grande place dans l'histoire de l'humanité, pour avoir besoin d'une explication et d'un appui. Görres fait voir que la possession apparaît et se répand comme une maladie épidémique; qu'elle frappe dans certains siècles, affecte certains pays, et présente souvent autant de mystère, dans son origine, son développement et sa marche, que la peste et le choléra. Or, les montagnes du Dauphiné ont été gravement atteintes du terrible fléau dans le XVI^e siècle; et comme le mal durait encore lorsque Marie ouvrit son merveilleux sanctuaire du Laus, on vit arriver de toutes parts un grand nombre de possédés. Une seule paroisse du diocèse de Grenoble y envoya, en un seul jour, trente femmes tourmentées par le génie du mal. Tous ces infortunés recevaient, aux pieds de la sainte Vierge, la santé de l'âme et du corps, puisque la terrible maladie frappa l'homme tout entier.

Quant aux signes de possession, on ne peut s'y méprendre. L'un de ces infortunés marche sur l'extrémité des pieds, comme si une force invisible tendait à le soulever de terre; l'autre se tord en écumant de rage; celui-ci est frappé d'un mutisme farouche; celui-là n'ouvre la bouche que pour vomir des blasphèmes; un troisième est saisi d'horreur pour sa mère, etc. Madeleine Bautin, de Laval, hurlait et bondissait comme une bête fauve. — Lucrèce Pellissier, de Villard-Eymond, avait le teint rouge et noir, les lèvres brûlées, l'œil hagard et étincelant, la voix rauque et brutale....; elle effrayait. — Un avocat de Forcalquier était si furieux, qu'il fallut le lier pour le conduire. — Joseph Ardouin, du Monestier, près Briançon, faisait entendre des blasphèmes qui certes n'étaient pas de son âge, il n'avait que dix ans. Mais il fit mieux connaître quelle puissance le dominait, lorsque sa main, soumise à la flamme d'un cierge, rôtiissait sans qu'il parût en souffrir. — Catherine Hermitte de Seynes n'était guère moins furieuse que ces deux possédés que Jésus-Christ rencontra sur les terres des Gérardniens, qui se couchaient la nuit dans les tombeaux, et se déchafnaient le jour sur les passants. Catherine passait la nuit dans une cave, d'où elle sortait le jour pour outrager quiconque se trouvait à sa portée, surtout les religieux et les prêtres; elle redoublait de rage contre le Saint-Sacrement, lorsqu'on le portait aux

malades. M. le curé de Seynes l'exorcisa par ordre de l'archevêque; elle répondit de point en point, dans sa langue naturelle, aux paroles latines de la liturgie, et elle ne fut pas délivrée. Les habitants, fatigués du désordre qu'elle causait dans la ville, la lièrent sur un cheval et l'envoyèrent bien escortée au Laus. Il n'eût pas été possible de la faire entrer dans le sanctuaire, si Benoîte, la prenant par la main, ne l'y eût introduite. Le démon fut obligé, cette fois comme tant d'autres, de rendre sa proie....

Lorsque la ville de Seynes vit la démoniaque revenir douce, pieuse, modeste, réservée, ce fut un cri général d'admiration. Et la municipalité adressa des remerciements au sanctuaire du Laus, comme s'il se fut agi de la cessation d'une calamité publique.

La plupart de ces possédés n'arrivaient au Laus qu'en dernier lieu, comme au suprême refuge, après avoir été soumis aux exorcismes de leur propre pasteur, dûment autorisé par l'évêque; en sorte que l'autorité ecclésiastique s'était prononcée sur la réalité de la possession. Quant au peuple, il a été tellement impressionné, soit par le mal, soit par le remède, que le souvenir s'en garde encore dans les traditions. Nous remarquons aussi que la guérison de ces infortunés n'avait lieu qu'après une confession générale, que l'admirable bergère leur rendait facile. Cette confession fait assez connaître que la source du mal est souvent dans quelques péchés énormes, accumulés à cette mesure où Dieu détourne la face. »

PRÉDICATION EXTATIQUE. — L'extase résultant de l'union intime de l'âme à Dieu, en qui elle puise à sa source tous les trésors de science et de vérité, il n'est pas étonnant que les extatiques, en cet état, se trouvent doués d'une éloquence surhumaine. C'est ce qui résulte du fait suivant, si remarquable d'ailleurs, consigné dans la *Mystique* de Görres.

« Chez Jeanne de la Croix, à Cubas, près de Madrid, » dit-il, « l'inspiration se manifesta pendant trois ans par un grand nombre de prédications qu'elle fit dans l'état d'extase. Elle avait commencé par être muette pendant plusieurs mois. Puis lorsqu'elle eut recouvré la parole, elle se mit à prêcher; de sorte qu'elle parlait quelquefois tous les quinze jours ou toutes les semaines, d'autres fois tous les trois ou quatre jours, d'autres fois encore de deux jours l'un, ou même deux ou trois fois par jour. Le bruit de cet événement singulier s'étant bientôt répandu dans tout le pays, un grand nombre de personnes vinrent la voir. Tous, naturellement, n'étaient pas amenés par les mêmes motifs. Les uns la croyaient folle, d'autres l'accusaient d'imposture : les uns et les autres ne revenaient pas de leur étonnement quand elle leur disait ce qui se passait au fond de leur cœur, et qu'elle ajoutait ensuite : *Qui êtes-vous pour oser mesurer la toute-puissance divine et lui poser des bornes?* Bientôt un inquisiteur se présenta pour ébrouer son esprit; mais elle

parla en cette circonstance avec tant d'éloquence et de force, agenouillée et fondant en larmes, qu'il confessa en se frappant la poitrine, que tout ce qu'il avait entendu de sa bouche venait de Dieu. Elle parlait latin, grec, arabe, etc., quoique, hors de l'extase, elle ne comprît aucune de ces langues. L'évêque d'Avila, Fr. Psuiz, avait donné à son monastère deux Mauresques, qui étaient tellement obstinées dans la religion mahométane, que, lorsqu'on leur parlait de la foi chrétienne, elles se mettaient à pleurer et à se déchirer le visage jusqu'au sang. On les amena un jour à Jeanne pendant qu'elle prêchait, et elle se mit à parler arabe avec elles, si bien qu'elles demandèrent aussitôt le baptême.

Cependant les supérieurs de son ordre, à cause du bruit que faisaient ces choses, recommandèrent à l'abbesse de tenir Jeanne renfermée dans sa cellule, et de n'admettre personne, pas même les sœurs, à ses prédications. Ces ordres furent exécutés; mais elle resta si longtemps en extase que l'abbesse, inquiète, envoya une sœur voir ce qu'elle était devenue. Celle-ci la trouva parlant comme auparavant au milieu d'un grand nombre d'oiseaux qui l'écoutaient avec attention. Toutes les sœurs du monastère, étant accourues, furent témoins de ce spectacle. On lui permit de nouveau de parler devant les hommes; mais on n'admit toutefois que les personnes considérables, munies d'une permission de la part du provincial. Or elle fut visitée successivement par des hommes de tous les états, par le général Gonzalve de Cordoue, le cardinal Ximènes, par beaucoup de princes, de seigneurs et de dames; et tous confirmèrent par leur témoignage la vérité de ce fait extraordinaire. L'empereur Charles-Quint lui-même vint la voir, et lui resta toujours attaché depuis. Elle était alors âgée de vingt-quatre ans. Ses prédications commençaient ordinairement par une prière qu'elle récitait à voix basse. Puis les sœurs la prenaient, l'emportaient dans sa cellule, et la mettaient sur son lit. Elle commençait alors à parler d'une voix haute et claire, offrant la paix à ceux qui étaient présents, et disant avec cela des choses admirables. Elle expliquait d'abord l'Écriture et surtout l'Évangile du jour, ce qui durait quatre, cinq, six, et même sept heures, selon les circonstances. Elle parlait avec tant de charme, qu'on n'entendit jamais dire à personne qu'il s'était ennuyé de l'entendre, ou qu'il regretta d'être resté jusqu'à la fin. Pour elle, elle ne se fatiguait pas, quoique, pendant qu'elle parlait, elle ressemblât à une morte.

Ordinairement elle posait le bras sur son cœur. Un ecclésiastique l'ayant ôté un jour avec violence de cette position, elle le laissa tomber sans être le moins du monde dérangée dans son sermon, jusqu'à ce qu'une sœur le lui eût remis à sa place. Lorsqu'elle revenait à elle, elle était ravissante de beauté; ses vêtements et tout ce qu'elle touchait exhalaient le parfum le plus délicieux; mais

elle était affaiblie et épuisée par les efforts qu'elle avait faits, et tout son corps était inondé de sueur, de sorte qu'il fallait lui mettre d'autres habits. La sœur Marie Evangeliste écrivit tout ce qu'elle avait dit ainsi dans l'espace d'un an, de 1508 à 1509; en tout soixante et onze sermons, dont quelques-uns ont douze et même vingt pages, et qui, tous ensemble, forment sept cent trente-trois feuilles in-folio, que l'on conserve encore dans le monastère de la Croix. Ils commencent à la Nativité de Notre-Seigneur, et parcourant tous les évangiles et les fêtes de l'année, ils vont jusqu'à l'Avent, formant ainsi un calendrier ecclésiastique. » (Sa Vie écrite en espagnol par le définitiveur de son ordre, Ant. DAZZA, c. 15, p. 295.)

PRÉDICTIONS. — En Dieu, tous les temps se fondent en un éternel présent, comme tous les lieux s'unissent sous le regard unique de son omniprésence. Les saints unis à Dieu par l'abnégation complète d'eux-mêmes peuvent donc participer à ces privilèges surnaturels de la vie divine. En effet, nous avons montré dans différents articles que la distance des lieux ne dérobe rien à la vue de leur esprit. Nous allons montrer ici, et particulièrement au mot **PROPHÉTIE**, qu'ils n'ont pas moins la vue de l'avenir, et que la distance des temps comme celle des lieux n'enlève rien à la puissance de leurs regards surnaturels. Les faits de prédiction ou de prophétie accomplis par l'événement sont innombrables. Nous en choisirons quelques-uns seulement comme exemple.

Une remarque qui nous a frappé tout d'abord, c'est la multitude de saints qui ont connu et prédit par avance l'instant de leur mort, alors qu'aucune maladie, aucune circonstance intérieure ou extérieure ne pouvait à cet égard leur donner humainement le moindre indice. Citons entre autres quelques-uns de ces faits. Nous en avons signalé du reste une foule d'autres dans le cours de ce travail, notamment aux articles **MORT** et **RÉVÉLATION**.

Saint Armogaste, confesseur, mort vers 457, fut serré avec des cordes qui se rompaient toutes les fois qu'il levait les yeux au ciel. Ce saint prédit ensuite l'heure de sa mort.

Saint Maxime, surnommé par les Grecs *Homologète*, mourut comme il l'avait prédit, sur la fin de l'année 662.

Saint Couhoiarn, moine Bénédictin de l'abbaye de Saint-Sauveur, à Redon, mourut vers l'an 880, après avoir été informé par révélation du jour de sa mort.

Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, connu par révélation le jour de sa mort, qui fut le 19 mai 988. Il l'avait annoncé publiquement trois jours auparavant.

La bienheureuse **Philippe de Mareria** connut d'avance le jour de sa mort, et mourut comme elle l'avait prédit, le 13 février 1236.

Sainte Françoise, fondatrice des Oblates, prédit le moment de sa mort, qui arriva le 9 mars 1440.

Félix de Cantalice, Capucin, prédit le jour de sa mort quelque temps avant sa dernière maladie, pendant laquelle il fut consolé par une vision, et mourut le 18 mai 1587.

Saint Crispin de Viterbe, Franciscain, prédit le jour de sa mort, qui fut le 1^{er} mai 1730.

Passons aux autres prédictions, et nous verrons qu'elles embrassent tous les ordres de faits, publics ou privés, individuels ou sociaux, sous toutes les formes et dans des conditions précises ou nulle prévoyance purement humaine n'eût pu les pressentir.

Sainte Lucie, vierge et martyre à Syracuse, en 304, prédit avant de mourir la paix dont l'Eglise allait jouir sous Constantin.

Saint Ephrem, diacre d'Edesse et docteur de l'Eglise dans le iv^e siècle, prédit à Arad et à Solonas, alors Chrétiens fervents, qu'ils apostasieraient.

Saint Servais, évêque de Tongres, prédit l'invasion des Gaules par les Huns; il mourut en 384.

Saint Séverin, apôtre de la Norique, commença sa mission par la ville d'Astures, aujourd'hui Stocheraw; mais le peu de succès de ses prédications le décida à se rendre à Comagènes, aujourd'hui Haymbourg, et en quittant Astures il prédit à ses habitants endurcis qu'ils éprouveraient bientôt les effets de la vengeance divine. Cette prédiction fut vérifiée par la prise de leur ville, que les Huns saccagèrent en 454.

Odoacre, roi des Hérules, étant venu voir saint Séverin, celui-ci lui prédit que l'expédition qu'il projetait contre l'Italie serait heureuse, et qu'il ferait en peu de temps la conquête de ce pays. Odoacre, devenu maître de l'Italie en 476, se rappela la prédiction du saint et lui écrivit une lettre fort honorable, dans laquelle il s'engageait à lui donner tout ce qu'il demanderait.

Saint Patrice, archevêque d'Armagh en Irlande, prédit que Benen lui succéderait sur le siège d'Armagh, ce qui eut lieu, en effet, après la mort de saint Patrice, l'an 464.

Au don de toucher les cœurs, saint Daniel le Stylite joignait ceux de prophétie et des miracles. Les malades se faisaient conduire auprès de lui, et il les guérissait en leur imposant les mains ou en les oignant avec l'huile qui brûlait devant les reliques des saints. Il avait prédit que Constantinople était menacée prochainement d'un grand incendie, et il exhorta le patriarche Gennade à prévenir ce désordre en ordonnant des prières publiques deux fois la semaine; mais on n'eut égard ni à sa prédiction ni à ses conseils, et, en 465, l'incendie réduisit en cendres huit quartiers de la ville. Quelque temps après, il prédit aussi à Zénon que Dieu le délivrerait d'un grand danger, qu'il succéderait à l'empereur Léon son beau-père, et qu'il serait ensuite quelque temps dépouillé de la pourpre impériale, mais qu'il remonterait ensuite sur le trône, ce qui eut lieu en effet. Daniel prédit aussi la chute de l'hérésiarque Basilisque, et, après

avoir opéré plusieurs miracles, il retourna sur sa colonne, annonçant d'avance l'heure de sa mort.

Saint Martin, évêque de Tours, instruit par une révélation divine, prédit que saint Brice, qui était alors au monastère de Marmoutiers, deviendrait son successeur, ce qui eut lieu. (v^e siècle.)

Saint Euthyme, abbé dans la Palestine, prédit à saint Elie, son disciple, que ce dernier serait son successeur et qu'il deviendrait ensuite patriarche de Jérusalem, ce qui eut lieu en effet l'an 493.

En 531 saint Eusice, abbé de Celle, prédit au roi Childebort I^{er}, qui marchait contre Amalaric, roi des Wisigoths, son beau-frère, qu'il reviendrait victorieux, et cette prophétie eut son accomplissement.

Sigebert ayant fait le projet d'aller assiéger son frère Chilpéric à Tournay, saint Germain, évêque de Paris, alla trouver Sigebert et lui dit: « Si vous faites grâce à votre frère vous reviendrez victorieux; si, au contraire, vous avez le projet de lui ôter la vie, la justice divine vous frappera vous-même avant que vous ayez consommé votre fratricide. » Le prince ne tint aucun compte de cette prédiction terrible, que l'événement ne tarda pas à vérifier. Il fut assassiné avant d'arriver à Tournay. (vi^e siècle.)

Saint Augustin, apôtre de l'Angleterre et archevêque de Cantorbéry, voyant l'opiniâtreté des Bretons, leur prédit que s'ils refusaient de prêcher la parole de vie aux Anglais, ceux-ci les extermineraient par le fer. Cette prédiction eut son accomplissement lorsque Ethelfrid, roi des Anglais du nord, qui étaient encore païens, défit les Bretons à la fameuse journée de Caerleon.

Saint Colomban s'étant rendu auprès de Clotaire II, qui régnait sur la Neustrie, il lui prédit qu'en moins de trois ans il serait maître de toute la monarchie française: prédiction qu'il avait déjà faite sur sa route et qui eut son plein accomplissement.

Saint Edwin, roi de Northumberland, était fils d'Allu, roi de Deire. Lorsque son père fut mort, Ethelfred, roi de Bernicie, s'empara des Etats du prince défunt au préjudice d'Edwin, qui, se voyant ainsi dépouillé, fut réduit à se réfugier auprès de Redwald, roi des Est-Angles; mais celui-ci, gagné bientôt après par les instances et les promesses d'Ethelfred, allait le lui livrer, lorsque Edwin fut prévenu, par un ami qu'il avait dans le conseil de Redwald, de ce qu'on tramait contre lui. Cette triste nouvelle le préoccupa beaucoup, et une nuit qu'il était sur la porte du palais, songeant aux moyens de se soustraire au danger qui le menaçait, un inconnu se présente à lui et l'assure qu'il récupérera le royaume de ses pères, et que même il deviendra le principal roi de l'Heptarchie, s'il veut prendre, pour conserver sa vie, les précautions qu'on lui indiquera. Edwin le lui promet et aussitôt l'étranger, lui mettant la main sur la tête, lui dit de se ressouvenir de ce signe. Sur ces entrefaites Redwald, ayant changé d'avis, ne pensa plus à le livrer

à Ethelfred, à qui même il déclara la guerre : il le tua dans une bataille et remporta, en 616, une victoire complète qui remit Edwin en possession, non-seulement du Deïre, mais de tout le nord de l'Angleterre. Saint Paulin, évêque d'York, ayant appris par révélation ce que l'inconnu dont il vient d'être question avait prédit à Edwin, et l'engagement qu'avait pris ce prince, il lui mit la main sur la tête et lui demanda s'il se ressouvenait de ce signe. Alors le roi, tout tremblant, voulut se jeter à ses pieds; mais le saint l'en empêcha et lui dit avec douceur : « Vous voyez que Dieu vous a délivré de vos ennemis et que, non content de cette faveur, il vous offre encore un royaume éternel. Pensez, de votre côté, à accomplir votre promesse en recevant le baptême et en conformant votre conduite à la sainteté de la religion que vous allez embrasser. »

Saint Clair, abbé de Saint-Ferréol à Vienne en Dauphiné, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Dans sa dernière maladie, il prédit à ses disciples les ravages des Vandales et des Sarrasins qui vinrent désoler la France environ 72 ans après. On lit dans ses Actes que sainte Blandine lui apparut trois jours avant sa mort et lui fit connaître le moment où il devait quitter ce monde (vers l'an 660).

Saint Cedde, évêque de Londres, excommunia un des principaux seigneurs de la cour qui avait contracté un mariage incestueux et défendit à tous les fidèles d'entrer dans sa maison et de manger avec lui. Le roi viola cette défense et Cedde le rencontra au moment où il sortait de chez le seigneur excommunié. Sigbrecht, tout déconcerté, descend de cheval en tremblant, et se jette aux pieds du saint en lui demandant pardon de sa faute. « Prince, » lui dit Cedde, en le touchant du bout de la baguette qu'il tenait à la main, « vous mourrez dans la maison de cet excommunié où vous avez eu la hardiesse d'entrer. L'événement vérifia cette prédiction, et le roi fut assassiné, quelque temps après, en 661, par ce même seigneur, aidé d'un de ses parents.

Sainte Aure, abbesse à Paris, eut une vision dans laquelle saint Eloi, mort depuis six ans, l'avertissait de se préparer au passage de l'éternité ainsi que ses religieuses. Peu après, en 666, elle mourut de la peste avec cent soixante de ses religieuses.

Saint Barbat, évêque de Bénévent, mort en 682, prédit les maux que l'armée de l'empereur Constant II devait faire à la ville de Bénévent. Bientôt après cette prédiction, Constant vint assiéger cette ville et la réduisit aux dernières extrémités.

Saint Guthlac, ermite, prédit au prince Ethelbald, qui était exilé et qui venait le voir de temps en temps, qu'il serait un jour roi de Mercie. Cette prédiction eut son accomplissement en 719 : mais saint Guthlac n'en fut pas témoin, étant mort le 11 avril 714.

Saint Gamalbert, mort en 800, fut célèbre par ses prédications.

Saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, fils du comte Hubald, était encore très-jeune lorsque sainte Guiborat, qui vivait en recluse sur une montagne du voisinage, lui prédit qu'il serait un jour évêque, et qu'il aurait à subir de rudes épreuves. Il fut effectivement sacré évêque d'Augsbourg le 28 décembre 924.

Saint Gérard, évêque de Chonad en Hongrie, prédit à Abas, roi de ce pays, qu'on lui ôterait bientôt la couronne et la vie. En effet, deux ans après, en 1044, Abas fut détrôné et massacré par ceux même qui l'avaient élevé.

Saint Bardo, évêque de Mayence, prédit à Gebhart, évêque d'Eichstaedt, qu'il serait un jour Pape; il connut aussi par révélation le jour de sa mort, et il l'annonça publiquement, dans un sermon qu'il prêcha, le jour de la Pentecôte, à Paderborn, en présence de l'empereur Henri III. Il mourut en effet le 11 juin de la même année 1051.

Saint Procope, abbé en Bohême, mort le 1^{er} avril 1053, opéra plusieurs miracles avant sa mort, dont il connut le jour par révélation. Il en fit part à deux de ses religieux, auxquels il prédit les persécutions qu'ils auraient à essuyer sous le successeur du prince qui régnait alors; mais il ajouta qu'elles ne seraient pas de longue durée, et, l'événement vérifia la prédiction.

Saint Damien avait prédit cinq années d'avance l'existence de sainte Claire, abbesse et fondatrice des *Pauvres Clarisses*.

Berthe de Harsel, religieuse du monastère de Fahr, fut favorisée du don de prophétie. Elle prédit l'empire à Rodolphe de Hapsbourg, et voici à quelle occasion. Ce prince ayant rencontré un prêtre qui portait le saint viatique à un malade, et qui était obligé de traverser la rivière, lui offrit son cheval, et lorsqu'il eut passé l'eau, il lui en fit présent. Le lendemain, Berthe lui dit qu'en récompense de cette action, qu'elle ne pouvait connaître que par révélation, lui et ses descendants jouiraient du sceptre impérial. (xii^e siècle.)

Nous lisons dans le livre des *Insinuations de la divine piété* de sainte Gertrude : « Au temps où Rodolphe, roi des Romains, expira, sainte Gertrude s'étant mise en prières avec ses sœurs, pour demander à Dieu qu'il donnât à l'empire un successeur de sa main : au même jour, et presque au même moment qu'on travaillait à son élection, quoique dans une autre province, elle apprit à l'abbesse de son monastère qu'elle était faite, ajoutant que celui qui venait d'être élu serait tué par son successeur; ce qui se trouva véritable par l'événement.

Une autre fois, le monastère dans lequel elle avait été élevée, étant près de tomber dans un grand malheur, et qu'on jugeait inévitable, à cause des menaces de celui qui avait le pouvoir et les forces en main, elle fut assurée la supérieure que leur maison n'avait plus rien à craindre. En effet, le

fermier de la métairie pour laquelle elle avait tant appréhendé, arrivant incontinent après, confirma que les juges du lieu avaient apaisé tous les différends, et rétabli le calme, ainsi que la sainte en avait secrètement averti l'abbesse. Aussi, en reconnaissance de ce bienfait, l'abbesse et ses religieuses rendaient grâces à Dieu, confessant qu'elle n'aurait jamais eu assez de prudence pour trouver un moyen qui eût pu détourner ce malheur. »

Sainte Catherine de Sienne prédit trois ans auparavant la révolte des Guelfes et des Gibelins contre le Pape (1373).

En 1479, Jérôme Savonarole, Dominicain, écrivit à saint François de Paule, dont la réputation de sainteté et de sagesse était répandue partout. Dans sa réponse, le saint fondateur des Minimes fait l'éloge de sa piété et de son zèle apostolique, et lui prédit le succès de ses prédications futures, les tribulations qui l'attendaient et sa mort tragique avec des détails aussi circonstanciés qu'il aurait pu le faire, après coup, un historien, et, dix-neuf ans après, le 23 mai 1498, Jérôme Savonarole fut exécuté. Bientôt on l'indique comme un saint et comme un martyr et beaucoup d'historiens parlent des nombreux miracles opérés par son intercession. On ne peut lui contester le don de prophétie et parmi ses prédictions l'on n'en trouve pas une qui ait été démentie par l'événement*.

Le bienheureux Constant de Fabiano, religieux Dominicain à Arcole, prédit plusieurs événements longtemps avant qu'ils n'arrivassent, et annonça la mort de saint Antonin, son ami, au moment même où elle avait lieu à Florence. Ce fait est rapporté dans les bulles relatives à la canonisation du saint archevêque de Florence. Constant mourut en 1481.

Saint François de Paule possédait, outre le don des miracles, celui de prophétie. Il prédit entre autre choses, la prise de Constantinople par les Turcs plusieurs années avant l'événement; il prédit aussi que ces infidèles s'empareraient d'Otrante, la place la plus importante du royaume de Naples, mais qu'elle serait reprise l'année d'après.

Stanislas Koska, devenu un saint dès l'âge de dix-huit ans, fut intérieurement averti que la fin de sa vie était proche. Il en avertit quelques personnes qui, voyant l'excellent état de sa santé, ne voulurent pas le croire. Cependant, quelques jours après, il tomba malade et fut bientôt à l'extrémité. Etant entré dans un profond recueillement, la Mère de Dieu se présenta à lui suivie d'une troupe nombreuse de vierges, comme on l'apprit à l'heure même, de sa bouche, il expira doucement, ainsi qu'il l'avait demandé, le matin du jour de l'Assomption 1568.

Le bienheureux Laurent de Brindes, général des Capucins, ayant trouvé un couvent bâti avec luxe, tandis que l'église était assez pauvre, il en témoigna son mécontentement et prédit que dans peu ce couvent

* M. Audin lui refuse positivement ce don.

tomberait en ruines; et comme les religieux effrayés voulaient se retirer ailleurs, il les rassura en leur disant que, quoique le couvent dût s'écrouler, aucun d'eux ne serait blessé. Quelque temps après, un jour que les religieux se trouvaient à une procession générale, la maison fut renversée jusqu'aux fondements; l'église seule n'eut aucun mal. Saint Laurent mourut le 22 juillet 1619.

Saint François de Girolamo avait, dans un transport prophétique, annoncé les destinées du plus grand saint des temps modernes, de saint Alphonse de Liguori, comme le vieillard Siméon prédit celles du Sauveur, et saint François d'Assises, celles de saint Bonaventure. Un jour, en effet, qu'il venait de bénir le jeune Alphonse, dont la piété, dès sa plus tendre enfance, fut admirable, il s'écria, en s'adressant à sa mère : « Cet enfant parviendra à une grande vieillesse; il verra sa quatre-vingt-dixième année; il sera évêque, et Jésus-Christ se servira de lui pour opérer de grandes choses ». Et toutes ces circonstances se réalisèrent de point en point.

PRÉSENCE RÉELLE. — Le mystère eucharistique de la présence réelle du Sauveur, sous les espèces du pain et du vin, a donné lieu à une foule de miracles, la plupart opérés en public, et ayant tous les caractères de la plus irrécusable authenticité; mais il n'entre pas dans le plan de ce travail de les rapporter ici. Nous nous bornerons à citer le suivant : Quelques personnes du clergé de Cantorbéry, n'ayant pas une conviction bien parfaite de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, saint Odon, archevêque de Cantorbéry, mort en 961, pria Dieu de leur confirmer, d'une manière éclatante, la vérité du mystère. Il obtint ce qu'il avait demandé au Ciel, un jour qu'il disait la Messe dans sa cathédrale. Quand il en fut à la fraction de l'hostie, il en sortit deux gouttes de sang, qui tombèrent dans le calice à la vue de tout le monde. Les incrédules furent convaincus, et la gloire de Dieu proclamée.

PRIÈRES. — L'efficacité des prières n'est point une opinion plus ou moins discutable, mais un dogme de foi, et le fondement même du culte que tout Chrétien rend à Dieu. Nous n'avons donc pas à nous étendre ici sur les effets surnaturels de la prière : la plupart d'entre eux, d'ailleurs, opèrent dans le domaine invisible de l'âme humaine, et ne sauraient être directement constaté, du moins par les yeux du corps. Quant aux effets surnaturels qui se traduisent immédiatement en l'acte visible, ils forment, pour ainsi dire, tout le tissu de l'histoire de l'Eglise, et la trame entière de la Vie des saints. Ce n'est pas par milliers, mais en myriades innombrables, qu'on pourrait les recueillir. Dans le plan de la Mystique, et pour le but qu'elle poursuit, il suffit de constater, par quelques faits, pris, pour ainsi dire, au hasard, dans la foule des autres, les effets surnaturels de la prière, afin d'en conclure, d'une manière visible et palpable, la relation intime de l'âme à Dieu, et la participation à sa toute-puissance, obtenue par une humble et fer-

vente invocation. Nous nous bornerons donc, dans ce but, à mentionner ici les faits suivants :

Saint Anecte fut martyrisé, l'an 303, à Césarée, en Palestine, pour avoir renversé des idoles par la vertu de ses prières. Ce fait se reproduit souvent dans la vie des Chrétiens des premiers siècles de l'Eglise.

Saint Pélin, évêque de Brindes, fit écrouler miraculeusement un temple de Mars par la vertu de ses prières : il fut martyrisé l'an 362.

Saint Ascole, évêque de Thessalonique, préserva, par la vertu de ses prières, la Macédoine de l'invasion des Goths, et mourut en 383.

C'est aux prières de saint Daniel le Stylite que l'empereur Léon fut redevable de la naissance d'un fils. (v^e siècle.)

Saint Césaire, évêque d'Arles, fut exilé à Bordeaux, où il éteignit, par ses prières, un incendie, qui faisait de grands ravages. Lorsqu'il revint d'exil, dans son diocèse, on attribua aussi à ses prières la cessation de la sécheresse, qui, depuis longtemps, désolait la campagne.

Saint Nonnose, abbé du mont Saint-Oreste, en Italie, florissait dans le vi^e siècle. Saint Grégoire le Grand cite de lui, entre autres prodiges, la translation d'une pierre fort grosse, qu'il opéra par la vertu de ses prières.

Saint Dié, évêque de Nevers, passa quelque temps à Romont, où il opéra un miracle en aidant, par ses prières, la pose d'une pièce de bois qu'on plaçait au sommet d'un édifice que le Seigneur du lieu, nommé Asclepas, faisait élever. Cette pièce de la charpente, qui était trop courte, se trouva agrandie tout à coup (vers 637).

La ville de Breslau fut attaquée, en 1241, par les Tartares d'Asie, qui étaient venus fondre sur l'Europe avec une armée de cinq cent mille hommes, et avaient ravagé la Russie, la Pologne, et les pays voisins. Les habitants de la ville, après avoir brûlé ou caché leurs effets les plus précieux, se renfermèrent dans la citadelle, où saint Ceslas les accompagna pour les assister et les consoler. Les prières ferventes qu'il ne cessait d'adresser avec eux au Seigneur, pour obtenir leur délivrance, furent enfin exaucées. Lorsque les Barbares, après avoir fait une large brèche, se disposaient à monter à l'assaut, Ceslas, qui venait de célébrer les saints mystères, n'eut pas plutôt paru sur les murailles, qu'il tomba du ciel, sur le camp des Tartares, un globe de feu, qui porta dans leurs rangs la terreur et le désordre. C'est ainsi que cette horde de barbares, semblable à un torrent dévastateur, fut arrêtée, dans sa marche, par les prières d'un humble serviteur de Dieu. Ce miracle est attesté par d'anciens monuments, qui se gardent encore dans les archives publiques de Breslau. On le trouve aussi rapporté par Martin Curmer, évêque de Worms, dans son Histoire de Pologne, et par d'autres historiens.

Un des principaux habitants de Sienne, nommé Nannès, entretenait des discordes scandaleuses. Sainte Catherine de Sienne lui parla fortement pour le faire rentrer en lui-même; mais, voyant qu'elle avait affaire à un cœur endurci, elle interrompit ses pressantes exhortations pour recourir à la prière. Aussitôt, Nannès ouvrit son cœur à la grâce, et donna des marques d'une parfaite conversion.

Deux assassins fameux, qu'on avait essayé en vain de ramener à Dieu avant de les conduire au supplice, ne répondaient à toutes les exhortations que par d'horribles blasphèmes, et ne montraient d'autres sentiments que ceux de la rage et du désespoir. La même sainte Catherine, vivement affligée du déplorable état de leur âme, se mit en prières pour eux. A l'instant, la grâce amollit la dureté de leurs cœurs; ils confessèrent leurs crimes avec une grande componction, et moururent en donnant des marques d'une sincère pénitence.

Pendant la peste de 1374, sainte Catherine se dévoua généreusement au service des pestiférés, et obtint de Dieu, par ses prières, la guérison de plusieurs.

Dans sa Vie écrite par elle-même, sous l'ordre de son confesseur, sainte Thérèse rapporte ainsi quelques-uns des effets surnaturels de ses prières. « Une personne, » dit-elle, « à qui j'avais beaucoup d'obligation, ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée que je priai Dieu avec ardeur de la lui rendre. J'appréhendais extrêmement que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Alors, Notre-Seigneur m'apparut, comme il avait fait autrefois, me montra la plaie de sa main gauche, et en tira, avec sa main droite, un clou dont elle était percée, et la chair qui y tenait. Il est facile de juger combien grande était cette douleur, et de quelle sorte j'en étais touchée. Il me dit que *puisqu'il avait bien voulu la souffrir pour l'amour de moi, je ne devais point douter qu'il ne m'accordât ce que je lui demanderais, étant assuré que je ne lui demanderais rien qui ne fût pour sa gloire, et, qu'ayant plus fait pour moi que je n'avais désiré de lui, dans les temps même que je ne le servais pas encore, je pouvais m'assurer qu'il n'y aurait rien qu'il ne m'accordât maintenant qu'il savait que je l'aimais.*

A peine huit jours étaient passés, que cette personne recouvra entièrement la vue, mon confesseur eut connaissance de tout ce que je viens de rapporter. Il peut se faire que cette guérison n'ait pas été un effet de mes prières, et ne doit point leur être attribuée; mais cette vision ne laissa pas de me faire croire avec certitude que c'était une grâce que Notre-Seigneur m'avait faite, et je l'en remerciai de tout mon cœur.

Une autre personne étant très-malade d'un mal que je ne spécifie point ici, parce que je n'y connais rien, et qui lui causa, durant deux mois, des douleurs si insupportables, qu'elle se déchirait elle-même, le Père recteur dont j'ai parlé, et qui me confessait

alors, en eût tant de compassion, qu'il me commanda d'aller la voir, je le pouvais à cause qu'elle m'était parente. J'y fus donc, et je demeurai si touchée de la voir en cet état, que je demandai à Dieu instamment de vouloir lui rendre la santé. En quoi je ne pus douter qu'il ne m'eût exaucée, puisque, dès le lendemain, elle ne sentit plus aucune douleur.

Une personne de qui j'avais reçu de très-bons offices, s'étant résolue de faire une chose fort contraire au service de Dieu, et qui lui aurait été très-préjudiciable à elle-même, j'en fus d'autant plus affligée que je n'y voyais point de remède. J'eus recours à Dieu, je le priai, et je me retirai dans un ermitage de ce monastère, fort reculé des autres, où il y avait une image de Jésus-Christ attaché à la colonne. Là, lui demandant avec ardeur de m'accorder cette grâce, j'entendis une voix fort douce, mais qui n'était pas distincte, et qui dura peu. Je fus d'abord fort effrayée, je me trouvai aussitôt après dans un tel repos et une telle joie, que je ne pouvais assez admirer qu'une voix, que j'étais assurée d'avoir ouïe de mes oreilles corporelles, mais sans pouvoir en entendre une seule parole, eût été capable de produire en moi un si grand effet. Je connus par là que ma prière était exaucée, et ainsi, je fus délivrée de la peine que me donnait cette affaire. Elle fut rompue sur le point qu'elle passait pour faite, j'en rendis compte à mes confesseurs; car, alors j'en avais deux, tous deux savants et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui était résolue à servir Dieu fidèlement, et qui, durant quelque temps qu'elle s'était appliquée à l'oraison, avait reçu de grandes grâces, la quitta pour de certaines occasions dont elle ne travaillait point à se dégager, quoiqu'elles fussent fort périlleuses. J'en fus très-affligée, parce que je l'aimais beaucoup, et je lui avais des obligations particulières. Je demandai à Dieu, durant plus d'un mois, de vouloir remettre cette âme dans le chemin où je l'avais vue; et, étant un jour en oraison, je vis un diable auprès de moi, qui déchirait, avec grand dépit, des papiers qu'il avait entre les mains. Je jugeai par là que Dieu m'avait accordé ma demande, et j'en eus une grande joie. L'effet fit voir que je ne me trompais pas; car, j'appris ensuite que cet homme, après s'être confessé avec beaucoup de contrition, s'était converti véritablement à Dieu, et j'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grâce de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi-soit-il.

Les grâces que Dieu m'a faites de délivrer à ma prière, des âmes des péchés où elles étaient engagées, d'en faire avancer d'autres dans le chemin de la perfection, d'en tirer du purgatoire, et les autres faveurs signalées que j'ai reçues de lui sont en si grand nombre, que je n'aurais jamais fait, et ennuierais ceux qui liront ceci, si je les rapportais toutes. Elles ont été encore plus

grandes à l'égard du salut des âmes, que dans la guérison des corps, c'est une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Cela n'arrivait jamais sans que j'en eusse beaucoup de scrupule, parce que, encore qu'il soit certain que la seule bonté de Dieu en était la principale cause, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il accordait ces faveurs à mes prières. Mais maintenant, tant de personnes en sont persuadées comme moi, que cela même donne plus de peine; et, dans la confusion que j'ai de voir que sa divine majesté me rend, de plus en plus, redevable envers elle, je la loue, mon désir de la servir s'augmente, et mon amour redouble. Mais, ce qui m'étonne le plus, c'est lorsque je veux demander à Dieu des choses qui ne me seraient pas avantageuses, il m'est impossible, quelque violence que je me fasse, de le prier que très-faiblement et très-lâchement; et au contraire, celles qui lui sont agréables, je puis les lui demander avec instance, sans craindre de l'importuner, elles se présentent à moi comme d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin que je travaille pour m'en souvenir. La différence qui se rencontre entre ces deux manières de demander est si grande, que je ne sais comment l'exprimer. Car, lorsque je demande les unes, quoiqu'elles me touchent beaucoup et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur, mais comme une personne qui, ayant la langue liée, ne peut parler, malgré son désir, ou qui parle de telle sorte, qu'elle connaît bien qu'on ne l'entend pas; au lieu que, dans les autres, on parle si nettement que l'on n'a point de peine à juger que l'on est entendu de celui à qui l'on parle. L'une de ces manières peut se comparer à l'oraison vocale, l'autre à cette contemplation si élevée, dans laquelle Dieu fait connaître qu'il nous entend et qu'il prend plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons. Qu'il soit béni éternellement, lui, qui me donne tant, et à qui je donne si peu. »

PRISONNIERS. — Saint Platon, martyr à Ancyre en Galatie, mourut en 308, et le second concile de Nicée atteste les nombreux miracles qu'il opérait surtout pour la délivrance des prisonniers.

PROCESSIONS. — La peste ayant éclaté en 1575, saint Charles Borromée, archevêque de Milan, fit de grandes processions pour la cessation du fléau; mais les magistrats blâmèrent ces assemblées de piété sous prétexte qu'elles contribueraient à étendre la contagion. Il en fut tout autrement, et, le fléau épargna tous ceux qui assistèrent aux processions et ceux qui accompagnèrent l'archevêque lorsqu'il visitait les malades.

PROCHAIN (SOLLICITUDE POUR LE.) — Le caractère distinctif et fondamental des vraies contemplations mystiques, c'est qu'elles inspirent, développent et réalisent toujours dans l'homme le double et inséparable amour de Dieu et du prochain, et qu'elles rendent cet amour du prochain tou-

jours actif, réel et pratique. C'est ce que nous pourrions montrer par les visions les plus hautes. Les suivantes de sainte Catherine de Sienna retracent admirablement ce double et grand devoir du Chrétien. Voici comment elles sont rapportées dans la Vie de cette sainte par le B. Raymond de Capoue : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et Sauveur de tous les hommes, » dit-il, « avait comblé sainte Catherine de Sienna de la douceur de ses grâces ; il l'avait exercée à combattre et à remporter la victoire ; il lui avait donné d'admirables enseignements, et l'avait enrichie de vertus supérieures. Une si brillante lumière devait-elle rester sous le boisseau, et ne fallait-il pas montrer à tous les regards la ville placée sur la montagne ? Sainte Catherine allait rendre avec usure les talents que le Seigneur lui avait confiés : *Ouvre-moi*, lui fut-il dit, *ouvre-moi*, par ton zèle, la porte des âmes, afin que j'y puisse entrer ; ouvre le chemin par lequel mes brebis iront chercher leur pâture. *Ouvre pour moi*, pour mon honneur, le trésor céleste de la vérité et de la grâce, afin d'en répandre sur les fidèles. *Ouvre-moi*, ma sœur, par conformité de nature ; mon amie, par la charité intérieure ; ma colombe, par la simplicité de l'esprit ; ma toute immaculée, par la pureté de l'âme et du corps.....

Catherine m'a souvent avoué que toutes les fois que Notre-Seigneur lui ordonnait de quitter sa cellule et de converser avec les hommes, elle en ressentait une douleur si vive, qu'il lui semblait que son cœur allait se briser. Dieu seul était capable de la faire obéir.

Après le mariage qu'il avait bien voulu célébrer avec Catherine (*Voy. MARIAGE MYSTIQUE*), Notre-Seigneur la mit peu à peu en rapport avec les hommes. Il ne la privait pas pour cela de ses communications célestes, il les augmentait, au contraire, pour la faire arriver à une plus grande perfection. Souvent dans ses apparitions, après lui avoir parlé de son royaume et lui en avoir révélé quelques secrets, après avoir lu ou récité avec elle quelques psaumes ou quelques prières, il ajoutait : *Va vite, voici l'heure du repas ; les parents vont se mettre à table, tu resteras avec eux ; puis tu reviendras près de moi*. A ces paroles Catherine éclatait en sanglots : *Hélas ! pourquoi, disait-elle, mon Sauveur me chasse-t-il de sa présence ? Si j'ai offensé votre majesté, voici mon pauvre corps, punissez-le sur-le-champ, j'accepterai tout ; mais épargnez-moi la douleur de me séparer de vous, même pour un instant, ô mon bien-aimé ! Que ferai-je à table ? Vous savez bien que je prends une nourriture que ne connaissent pas ceux que vous me dites d'aller trouver. Est-ce dans le pain seulement que l'homme trouve sa force ? Les paroles qui sortent de votre bouche ne donnent-elles pas mieux la vie à l'âme du voyageur ? Vous le savez mieux que moi, j'ai fui la société des hommes pour vous trouver, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. Et maintenant que j'ai*

*obtenu miséricorde, que je possède votre grâce malgré mon indignité, dois-je abandonner ce trésor incomparable pour me mêler encore des choses du monde, pour retomber dans mon ignorance et vous devenir peut-être odieuse ? Non, Seigneur, non, votre bonté ne commandera jamais à une âme une chose qui peut la séparer de vous. Les sanglots ne lui permettaient pas d'en dire davantage et elle se jetait aux pieds de Notre-Seigneur pour le fléchir. Notre-Seigneur lui répondait : *Calme-toi, ma fille bien-aimée, il faut accomplir toute justice et faire fructifier ma grâce en toi et dans les autres ; bien loin de vouloir me séparer de toi, je veux m'y unir davantage par la charité du prochain. Tu sais que mon amour a deux commandements : il faut m'aimer et aimer le prochain. C'est là, selon mon témoignage, toute la Loi et les Prophètes ; je veux que tu observes ces deux commandements, il te faut deux pieds pour marcher et deux ailes pour voler au ciel. Tu ne dois pas oublier que, dans ta jeunesse, le zèle des âmes, que j'avais mis et développé dans ton cœur, allait jusqu'à te donner l'idée de prendre des habits d'homme et d'entrer, en te dépayant, dans l'ordre des Frères prêcheurs, pour travailler à la conversion du prochain ; si tu as tant désiré l'habit que tu portes maintenant, c'est parce que tu avais une dévotion particulière à mon fidèle serviteur Dominique, qui a surtout fondé son ordre pour le salut des âmes. Pourquoi l'étonner et te plaindre de ce que je te conduis où tu désires aller dès ton enfance ? Catherine, un peu calmée par cette raison dominicaine, répondit avec Marie : *Comment cela se fera-t-il ? Et le Seigneur lui dit : Comme ma bonté le voudra et l'ordonnera. Alors la servante de Dieu, à l'exemple de son bon Maître, s'écria : Seigneur, que votre volonté et non la mienne s'accomplisse en toutes choses ! Je ne suis que ténèbres et vous êtes la lumière, je suis le néant et vous êtes l'être, je suis l'ignorance et vous êtes la sagesse du Père ; mais, Seigneur, permettez de vous demander comment j'exécuterai votre parole ? comment, moi qui suis si faible et si misérable, pourrai-je être utile aux âmes ? Mon sexe s'y oppose, vous le savez, pour bien des raisons ? Les femmes n'ont aucune autorité sur les hommes, et les convenances nous interdisent des rapports fréquents avec eux. Notre-Seigneur répondit, comme l'ange Gabriel, que rien n'était impossible à Dieu : *Ne suis-je pas, lui disait-il, celui qui a créé le monde et formé l'homme et la femme ? Je souffle où je veux la grâce de mon Esprit ; il n'y a pas pour moi de différence de sexe ou de condition ; il m'est aussi facile de créer un ange qu'une souris et un ver de terre que des cieux nouveaux ; il est écrit de moi que j'ai fait tout ce que j'ai voulu (Psal. CXXIII, 11), et rien de ce que l'esprit conçoit ne m'est impossible. Pourquoi donc t'inquiéter du moyen ? n'en trouverai-je pas toujours un pour faire ma volonté ? Je sais que ce n'est pas la désobéissance, mais l'humilité qui te fait parler de la sorte, et je te veux que tu saches qu'à cette époque l'oracle des****

hommes est devenu si grand, surtout dans ceux qui se croient sages et savants, que ma justice ne peut plus les supporter et va les confondre par un juste jugement; mais, parce que ma miséricorde accompagne toutes mes œuvres, je veux d'abord leur donner une confusion salutaire, afin qu'ils se reconnaissent et s'humilient comme les Juifs et les gentils, quand je leur ai envoyé des insensés que je remplissais de ma divine sagesse. Oui, je leur donnerai des femmes ignorantes et faibles par nature, mais sages et puissantes par ma grâce, pour confondre leur orgueil. S'ils se reconnaissent, s'ils s'humilient, s'ils profitent des enseignements que je leur offrirai dans ces vases fragiles, mais bénis, je serai pour eux plein de miséricorde; mais s'ils méprisent cette honte salutaire, je leur enverrai tant d'humiliations, qu'ils deviendront la risée de tout le monde. C'est là le juste châtiment dont je frappe les orgueilleux; plus ils veulent s'élever, plus je les abaisse au-dessous d'eux-mêmes. Pour toi, ne tarde pas à m'obéir, car je veux que tu paraisses en public; je t'accompagnerai partout, je continuerai à te visiter et je te dirigerai dans tout ce qu'il faudra faire. Après ces paroles Catherine se prosterna avec une obéissance filiale aux pieds du Seigneur; elle sortit aussitôt de sa cellule, alla rejoindre sa famille et se mit à table comme Dieu le lui avait ordonné. »

PROPHÉTIES. — Au mot **PREDICTIONS** nous avons expliqué la source du don de prophétie en montrant comment l'âme humaine, unie à Dieu, voyait en lui tous les temps dans un éternel présent. Ce don, si marqué dans les voyants d'Israël et dans les prophètes de l'Ancien Testament, ne pouvait manquer d'être bien plus éclatant encore et surtout plus répandu, plus universel sous la loi nouvelle. Aussi le voyons-nous de tout temps dans l'Eglise, depuis les apôtres jusqu'à nos jours, sans interruption.

Nous avons déjà parlé à l'article **MARTYR** des prophéties et visions prophétiques de ces illustres athlètes du Christ. Nous en donnerons ici des exemples plus détaillés et plus frappants encore. Nous montrerons ensuite le don de prophétie dans les Pères du désert et dans la suite des saints de tous les âges. Parmi les faits innombrables de ce genre, il nous eût été facile d'en réunir assez pour étendre cet article sans mesure; mais nous avons pensé que cela n'était pas nécessaire et nous nous sommes borné à quelques faits suffisants, pour indiquer la suite ininterrompue de ce don surnaturel dans l'Eglise.

L'un des soixante-douze disciples mentionnés dans les *Actes des apôtres* (Agabus) prédit l'emprisonnement de saint Paul et la grande famine qui eut lieu, en 42, sous l'empereur Claude.

Saint Quadrat, évêque d'Athènes, avait été disciple des apôtres. Eusèbe, qui l'appelle un *homme divin*, assure qu'il fut doué, dans un degré éminent, du don de prophétie, et qu'il marcha sur les traces des apôtres non-seulement par l'imitation de leurs

vertus, mais aussi en opérant comme eux un grand nombre de miracles. Il mourut dans le II^e siècle.

Saint Meliton, évêque de Sardes en Lydie, fut doué de l'esprit de prophétie à un degré si éminent, qu'on lui donna le nom de *prophète*.

« Souvent, » dit Görres, « les martyrs étaient favorisés du don de prophétie ou de visions merveilleuses. Pendant que saint Laurent était étendu sur un gril, son visage parut aux frères environné de lumières, et il prédit l'avenir du christianisme à Rome et la venue d'un empereur chrétien qui fermerait les temples des dieux. Nous lisons dans la Vie de saint Cyprien, écrite par Ponce, son diacre, que quelque temps avant sa mort il eut une vision où Dieu lui révéla son martyre et les circonstances principales de sa condamnation. Saint Pion, étant en prière dans sa prison, vit qu'il serait pris le lendemain avec les siens; et lorsque le moment fut arrivé, il se mit une corde au cou, afin que les bourreaux le trouvassent déjà lié quand ils viendraient le chercher. Saint Marien, qui souffrit le martyre en Numidie avec saint Jacques, vers le milieu du III^e siècle, vit un trône éclatant de blancheur, sur lequel était assis un juge. Vis-à-vis était un théâtre pour les confesseurs qui devaient être jugés. Une voix forte crie : *Amenez Marien*. Il monte sur la tribune. Cyprien, assis à la droite du juge, lui dit en souriant : *Viens t'asseoir près de moi*. Il s'assied; les autres confesseurs sont interrogés. Le juge se lève, et on l'amène à son tribunal. Le chemin qui y mène traverse des prairies délicieuses plantées de cyprès et de pins; au milieu est une source dont l'eau se partage en plusieurs ruisseaux. Cyprien prend une coupe, la remplit de l'eau de la source, et, après avoir bu, la remplit une seconde fois et la présente à son compagnon. Celui-ci boit avec plaisir, rend grâce à Dieu et se réveille. Jacques, son compagnon, a une vision semblable le même jour. Il voit un jeune homme d'une taille et d'une force extraordinaires, dont le manteau brille d'une telle lumière que les yeux n'en peuvent supporter l'éclat; sa tête est au-dessus des nuages, et ses pieds ne touchent pas la terre. Ce géant lui jette deux ceintures de pourpre, une pour lui et l'autre pour son compagnon, en leur disant : *Suivez-moi promptement*.

D'autres voient les martyrs déjà glorifiés célébrer dans le ciel l'éternel festin. Un enfant, portant à la main une branche de palmier et sur la tête une couronne de roses, salue les confesseurs qui vont bientôt être couronnés à leur tour et leur dit : *Demain vous célébrerez avec nous le festin céleste*. D'autres fois, un jeune homme vient visiter les prisonniers épuisés par la faim. Il porte en chaque main une coupe de lait, et la leur présente à boire sans que la liqueur qu'elle contient diminue. Montan et Julien ont une dispute dans leur prison. La nuit suivante, Montan, dans une vision, arrive avec ses compagnons en un lieu très-clair. Ses

habits deviennent blancs ; sa chair reçoit un éclat merveilleux et devient tellement diaphane, que l'on peut apercevoir à travers les mouvements les plus intimes du cœur. Il aperçoit sur sa poitrine quelques taches, et comprend qu'elles viennent de la dispute qu'il a eue avec Julien. »

Une des histoires les plus remarquables en ce genre, est celle de sainte Perpétue ; car c'est elle-même qui l'a écrite dans sa prison, et ses Actes, confirmés par le témoignage des contemporains, ont été autorisés solennellement par l'Eglise qui les faisoit lire dans les assemblées des fidèles. Enfin, pour que rien ne manquât à leur authenticité, Dieu a permis que saint Augustin les confirmât encore par les sermons qu'il a prêchés plusieurs fois pour la fête de cette sainte. Née vers la fin du 1^r siècle, dans un des faubourgs de Carthage, d'une famille noble, elle fut mariée en 202, à l'âge de vingt-deux ans ; et elle nourrissait un enfant lorsque la persécution éclata sous Géta. Elle avait encore ses parents et un frère ; un autre était mort. Son père fit tout ce qu'il put pour la détourner de recevoir le baptême, mais rien ne put l'arrêter. A peine devenue chrétienne, elle est prise et jetée en prison. Là elle souffre d'une manière affreuse de la chaleur ; son enfant va mourir sur son sein, lorsqu'enfin son frère obtient pour elle, à prix d'argent, une plus grande liberté. Mais écoutons-la parler elle-même.

« Un jour mon frère me dit : *Ma sœur, je suis persuadé que vous avez beaucoup de pouvoir auprès de Dieu ; demandez-lui donc, je vous prie, qu'il vous fasse connaître dans une vision, ou de quelque autre manière, si vous devez souffrir la mort, ou si vous serez renvoyée.* Moi qui savais bien que j'avais quelquefois l'honneur de m'entretenir familièrement avec Dieu, et que je recevais de lui chaque jour mille marques de bonté, je répondis pleine de confiance à mon frère : *Demain vous saurez ce qu'il en sera.* Je demandai donc à mon Dieu qu'il m'envoyât une vision, et voici celle que j'eus :

J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'on n'y pouvait monter qu'un à un. Les deux côtés de l'échelle étaient tout bordés d'épées tranchantes, de pieux, de javelots, de faux, de poignards, de larges fers de lances ; en sorte que qui y serait monté négligemment, et sans avoir toujours la vue tournée vers le haut, ne pouvait éviter d'être déchiré par tous ces instruments et d'y laisser une grande partie de sa chair. Au pied de l'échelle il y avait un effroyable dragon qui paraissoit toujours prêt à s'élançer sur ceux qui se présentaient pour monter. Sature toutefois l'entreprit ; il monta le premier. (Il s'était venu rendre prisonnier de son bon gré, voulant courir notre même fortune, car il n'était pas avec nous quand nous fûmes arrêtés.) Etant heureusement arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : *Perpétue, je vous attends, mais prenez garde* »

que le dragon ne vous morde. Je lui répondis : *Je ne le crains pas, et je vais monter au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Alors le dragon, comme craignant lui-même, détourna doucement la tête ; et moi ayant levé le pied pour monter, elle me servit de premier échelon. Etant parvenue au haut de l'échelle, je me trouvai dans un jardin spacieux, au milieu duquel je vis un homme de bonne mine, vêtu en berger ; ses cheveux blancs comme la neige. Il y avait là un troupeau de brebis dont il tirait le lait, et il était environné d'une multitude innombrable de personnes habillées de blanc. Il m'aperçut, et m'appelant par mon nom, il me dit : *Ma fille, soyez la bienvenue.* Et il me donna du lait qu'il tirait ; ce lait était fort épais et comme une espèce de caillé. Je le reçus en joignant les mains, et je le mangeai : tous ceux qui étaient là présents répondirent *Amen.* Je me réveillai à ce bruit, et je trouvai en effet que j'avais dans la bouche je ne sais quoi de fort doux que je mangeais. Dès que je vis mon frère, je lui racontai mon songe, et nous conclûmes tous que nous devions bientôt endurer le martyre. En même temps le juge prononça la sentence par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Après en avoir ouï la lecture, nous descendîmes du tribunal, et nous reprîmes gaiement le chemin de la prison.

Comme nous étions tous un certain jour en oraison, je prononçai par hasard le nom de Dinocrate. J'admirai comme une chose extraordinaire que n'ayant point pensé à lui depuis sa mort, je m'en souvinsse alors d'une manière si singulière. Je donnai quelques larmes au triste accident qui nous l'avait ravi, et je connus que je serais exaucée si je priais pour lui. Je commençai donc à offrir des prières et à gémir beaucoup en la présence de Dieu. La nuit suivante il me sembla voir sortir Dinocrate d'un lieu obscur ; il était tout couvert de sueur, ses lèvres sèches et brûlées et sa bouche entr'ouverte marquaient qu'il endurait une soif extrême. Son visage était pâle, couvert de crasse, et on y voyait encore la plaie qu'il y avait lorsqu'il mourut ; c'était un horrible cancer à la joue. Ce Dinocrate était mon frère, mort à l'âge de sept ans. C'était donc pour ce pauvre enfant que j'avais prié avec tant d'ardeur. Au reste il me sembla qu'il y avait un fort grand espace entre lui et moi ; en sorte qu'il m'était impossible d'aller à lui. Là était un réservoir plein d'eau, mais dont le bord plus haut que Dinocrate ne lui permettoit pas de puiser de quoi étancher sa soif. Il faisoit divers efforts pour y atteindre, mais c'était toujours en vain. Je me réveillai dans l'agitation et l'inquiétude que me causait la peine où je voyais mon frère ; mais j'eus une ferme espérance que mes prières ne lui seraient pas inutiles pour la faire cesser ; je ne cessais donc point de prier jour et nuit pour ce cher frère, mêlant à mes prières mes soupirs et mes larmes. L'on nous transféra alors dans la prison du camp ; car nous étions destinés pour servir aux spectacles qui se

doivent donner dans le camp le jour de la naissance de Géta César.

Nous fûmes tous mis à la chaîne jusqu'au jour que nous devions être exposés aux bêtes. Ce fut durant ce petit intervalle que le Ciel me favorisa encore de cette vision. Ce lieu obscur, d'où j'avais vu sortir Dinocrate, parut fort éclairé, et Dinocrate lui-même propre, bien vêtu, le visage frais, où l'on n'apercevait plus qu'une légère cicatrice à l'endroit où avait été cette plaie mortelle. Je vis aussi que les bords du réservoir étaient baissés et ne venaient plus qu'à la ceinture de l'enfant qui tirait de l'eau avec une extrême facilité; il y en avait même là un flacon tout plein, dont il buvait sans que l'eau du flacon diminuât. Après qu'il eut bu, il courut jouer comme les enfants, et je me réveillai dans le moment. Alors je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait.

Quelques jours s'étant écoulés, celui qui commandait les gardes de la prison, s'apercevant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une si grande estime pour nous, qu'il laissait entrer librement les frères qui nous venaient voir, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes de la consolation. Enfin, la veille des spectacles j'eus une dernière vision. Il me semblait que le diacre Pompone était venu à la porte de notre prison, qu'il y frappait à grands coups et que j'y étais accourue pour la lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche d'une étoffe fort riche et qui était bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : *Perpétue, nous vous attendons; ne voulez-vous pas venir?* En même temps il me présenta la main, et nous nous mîmes tous deux à marcher par un chemin raboteux et étroit; enfin, après avoir fait plusieurs tours et détours, nous arrivâmes à l'amphithéâtre presque hors d'haleine. Pompone me conduisit jusqu'au milieu de la place, et il me dit : *Ne craignez rien, je suis à vous dans un moment, et je viens combattre avec vous.* Il part en disant cela et me laisse. Comme je savais que je devais être exposée aux bêtes, je ne comprenais pas pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors il parut un Egyptien extrêmement laid, qui s'avança vers moi avec plusieurs autres aussi difformes que lui, et il me présenta le combat; mais en même temps de jeunes hommes parfaitement bien faits se déclarèrent pour moi. Ces jeunes gens, qui s'étaient rangés de mon côté, me frottèrent d'huile, comme on a accoutumé d'en frotter ceux qui entrent au combat de la lutte. Mais, comme nous étions sur le point d'en venir aux mains, un homme d'une mine haute et d'un port majestueux s'approcha de nous. Il avait une robe de pourpre traînante et formant plusieurs plis; elle était rattachée avec une agrafe de diamant. Il tenait une baguette semblable à celle que tiennent les intendants des jeux, et il portait un rameau vert d'où pendaient des pommes d'or. Ayant fait faire silence, il dit : *Si l'Egyptien remporte*

la victoire sur la femme, il lui sera permis de la tuer; mais si la femme demeure victorieuse de l'Egyptien, elle aura ce rameau et ces pommes d'or. Ayant ainsi parlé, il alla prendre sa place. Nous nous joignîmes l'Egyptien et moi, et nous commençâmes un rude combat. Il faisait tous ses efforts pour me saisir le pied, afin de me renverser, ce que j'évitais soigneusement en lui portant plusieurs coups dans le visage. Je me sentis même comme élevée en l'air, d'où je frappais mon ennemi avec avantage. Enfin, voyant que le combat tirait trop en longueur, je joignis mes deux mains ensemble, en sorte que les doigts étaient entrelacés les uns dans les autres; et les laissant tomber à plomb sur la tête de l'Egyptien, je le renversai sur le sable, lui mettant en même temps le pied sur la tête comme pour la lui écraser. Le peuple se mit à battre des mains, et mes généreux défenseurs joignirent la douceur de leurs chants aux applaudissements du peuple. Pour moi je m'avançai vers l'intendant des jeux, vers cet homme admirable qui avait été témoin de ma victoire, pour lui en demander le prix, et je reçus le rameau aux pommes d'or. En me le donnant, il me baisa et me dit : *Ma fille, la paix soit avec vous.* Je sortis de l'amphithéâtre par la porte qui regarde celle qu'on nomme Sanavivaria. Là, mon songe finit et je m'éveillai, pensant en moi-même que j'aurais à combattre, non les bêtes de l'amphithéâtre, mais les démons. Ce qui me consola, c'est que la vision, qui me prédisait le combat, m'assurait en même temps de la victoire.

J'ai écrit ce qui m'était arrivé jusqu'au jour des spectacles; si quelqu'un veut continuer le récit de ce qui s'est passé depuis, il le peut faire. »

Sature eut aussi une vision qu'il écrivit lui-même en ces termes : « Il y avait déjà quelque temps que nous étions prisonniers, lorsque tout à coup quatre anges nous enlevèrent de la prison. Ils nous portaient sans nous toucher. Nous allions vers l'Orient. Au reste, nous ne montions pas tout droit et perpendiculairement, mais comme si nous eussions suivi la pente douce et presque insensible d'une agréable colline. Lorsque nous fûmes un peu éloignés de la terre, nous nous trouvâmes environnés d'une grande lumière. Je dis alors à Perpétue, qui était proche de moi : *Ma sœur, voici ce que le Seigneur nous avait promis; nous commençons à voir cette promesse accomplie.* Après avoir fait encore quelque chemin, nous nous trouvâmes dans un jardin rempli de toutes sortes de fleurs; on y voyait des rosiers hauts comme des cyprès, dont les roses blanches et rouges, agitées par un doux zéphire, tombaient incessamment par gros flocons et formaient comme une neige odoriférante et de diverses couleurs. Quatre anges, plus brillants encore que ceux qui nous avaient apportés dans ce jardin, nous vinrent aborder et nous firent mille civilités. Ils disaient à nos conducteurs avec un certain geste d'admiration : *Les voilà donc arrivés!* Alors les quatre pre-

miers anges prirent congé de nous, et nous commençâmes à nous promener à pied dans ces vastes et délicieux parterres. Nous y rencontrâmes Second, Saturnin et Artaxe, qui, tous trois, avaient été brûlés vifs pour la foi, et Quintus qui était mort en prison pour la même cause. Et comme nous nous informions où étaient les autres martyrs de notre connaissance, les anges prirent la parole et dirent : *Entrons, et venez saluer le maître de ce beau jardin.* On nous fit donc entrer dans un appartement, le plus superbe qu'on pût voir; les tapisseries qui en couvraient les murailles semblaient être faites avec des rayons de lumière, et les murailles mêmes brillaient comme si elles eussent été bâties de diamants. Nous trouvâmes dans le vestibule quatre anges qui nous firent prendre à chacun une robe blanche. La chambre où nous fûmes introduits était incomparablement plus riche et plus éclatante que toutes celles que nous avions traversées. Des voix les plus charmantes du monde y faisaient entendre cette seule parole : *Saint, saint, saint*, qu'elles répétaient sans cesse, toujours avec de nouveaux agréments. Vers le milieu de la chambre nous vîmes un homme d'une excellente beauté, si toutefois ce n'était qu'un homme; il avait de longs cheveux de la couleur d'un cygne, qui lui tombaient sur les épaules à grosses boucles. Nous ne pûmes voir ses pieds; il avait à sa droite et à sa gauche vingt-quatre vieillards assis sur des sièges d'or, et derrière lui plusieurs personnes debout. Les quatre anges nous firent approcher du trône; et, nous soulevant doucement, ils nous facilitèrent l'accès auprès de la personne de cet admirable jeune homme qui nous fit l'honneur de nous embrasser. Les vieillards nous dirent d'abord de demeurer; ce que nous fîmes. Et ensuite ils nous dirent que nous pouvions aller où bon nous semblerait et nous divertir à mille sortes de jeux qui se pratiquent dans cette agréable demeure. Alors, me tournant vers Perpétue, je lui dis : *Eh bien! ma sœur, vous voilà contente.* — *Oui*, me répondit-elle, *grâce au Seigneur. Vous savez, continua-t-elle, que j'étais naturellement gaie et d'une humeur assez enjouée lorsque j'étais au monde; mais c'est toute autre chose maintenant, et je me sens un fond de joie que je ne puis vous exprimer.* Comme nous sortions, nous trouvâmes l'évêque Optat, et Aspase, prêtre et théologal de notre Eglise, mais fort tristes et éloignés l'un de l'autre de quelques pas. Dès qu'ils nous aperçurent, ils se vinrent jeter à nos pieds en nous disant : *De grâce, mettez-vous d'accord.* Nous leur répondîmes tout étonnés : *Eh! n'êtes-vous pas, vous notre évêque, et vous un prêtre du Seigneur? Comment donc pourrions-nous vous souffrir ainsi à nos pieds? C'est à nous de nous prosterner aux vôtres, et en même temps nous nous y jetâmes et nous les embrassâmes tous deux avec beaucoup de respect et de tendresse.* Perpétue se mit ensuite à s'entretenir avec eux; et nous les menâmes dans le jardin, où

nous nous arrêtâmes sous un rosier; mais il vint des anges qui dirent à Optat et à Aspase : *Laissez-les se réjouir en liberté; ils n'ont que faire de vos divisions; si vous avez quelque différend ensemble, vous pouvez le vider seuls. Vous, évêque, corrigez vos diocésains; ce sont des contestations continuelles entre eux, et l'on dirait qu'ils sortent toujours du cirque, tant ils paraissent animés les uns contre les autres.* Les anges, leur ayant ainsi parlé assez rudement, firent mine de vouloir encore fermer sur eux la porte du jardin. Pour nous, nous passions doucement le temps dans cet heureux séjour, ne vivant que de parfums : ce qui est une nourriture exquise. Voilà quel fut mon songe.

L'événement justifia ces visions. Sature fut renversé dans l'arène par un léopard dès la première morsure. Une vache furieuse enleva Perpétue sur ses cornes et la brisa contre terre. Puis ils furent tous emportés et achevés par l'épée des gladiateurs.

En ce temps-là Dieu appela à lui Secundule, lorsqu'il était encore en prison. Ce fut une faveur du Ciel, qui voulut bien lui faire grâce du combat des bêtes. Si son âme fut peu sensible à cette grâce, son corps du moins en profita.

Mais parlons maintenant de Félicité. Elle était grosse de huit mois, et le jour des spectacles approchant, elle était inconsolable, prévoyant que sa grossesse ferait différer son martyre, et qu'ensuite on la ferait mourir avec des scélérats. C'était là ce qu'elle appréhendait le plus, et que son sang pur et innocent ne fût confondu avec le sang impur et criminel de quelque homicide. Mais elle n'était pas la seule qui s'affligeât de ce retard, les autres martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle. Ils ne pouvaient se résoudre à laisser exposée aux dangers de la vie présente une si aimable et si digne compagne de leurs peines. Ils se joignirent donc pour obtenir de la bonté de Dieu que Félicité pût se délivrer avant le jour du combat. Ils furent exaucés; car ils avaient à peine fini leur prière, qu'elle commença à ressentir les douleurs de l'enfantement.

Le don de prophétie était familier aux Pères du désert. Saint Antoine était visité par un grand nombre de personnes qui venaient, soit pour l'honorer, soit pour lui demander la guérison de leurs maux spirituels ou corporels. Or, bien souvent, plusieurs jours, ou même plusieurs mois à l'avance, il indiquait exactement l'époque de leur arrivée et les motifs de leur voyage. On lui amena un jour une jeune fille qui était paralytique, et dont, par une maladie extraordinaire, toutes les sécrétions telles que les larmes, se changeaient en vers dès qu'elles étaient tombées par terre. Les moines, ayant laissé cette jeune fille à la porte, vinrent raconter au saint ce dont il s'agissait; mais il savait tout d'avance en détail, et il guérit la malade sans l'avoir vue. Un jour qu'il enseignait ses frères, il leva tout à coup les yeux vers le ciel, se mit à sou-

pirer; puis comme oppressé de douleur, tremblant de tous ses membres, il se jeta à terre en versant des torrents de larmes et implorant le secours de Dieu. Les frères l'ayant prié de leur découvrir la cause de ses angoisses, il leur dit en sanglotant : *De grands dangers menacent la foi ; car j'ai vu l'autel du Seigneur entouré de mulets qui brisaient tout en frappant du pied ; et j'ai entendu la voix du Seigneur qui criait : « Mon autel sera souillé. »* Or, deux ans plus tard, commença l'hérésie arienne.

Saint Isaac, moine à Constantinople, prédit à l'empereur Valens, qui se disposait à combattre les Goths, qu'il périrait dans cette guerre. Ce prince, irrité, fit mettre en prison Isaac, avec le dessein de lui ôter la vie à son retour ; mais il fut tué lui-même dans le combat, en 378.

Rufin rapporte que deux bourgs dont l'un était habité par des païens et l'autre par des Chrétiens, ayant eu un différend, prirent les armes, et l'on était sur le point d'en venir aux mains, lorsque saint Apollon, abbé de la Thébaïde, vint à passer. Après s'être informé du sujet de leur querelle, il les exhorta vivement à la paix. Le chef des païens qui était l'auteur du trouble, ne voulut pas l'écouter, et protesta qu'il mourrait plutôt que de céder. — « Ton désir sera réalisé, lui dit Apollon ; il n'en coûtera la vie qu'à toi seul et ton corps aura le destin que tu mérites. Au lieu d'avoir la terre pour sépulture, le ventre des bêtes féroces et les vautours lui serviront de tombeau. » Cette menace prophétique eut aussitôt son accomplissement : ce fier païen tomba mort et ceux de son parti le couvrirent de sable ; mais le lendemain on assura que les bêtes avaient dévoré son cadavre, et à la vue de cette prophétie, le bourg tout entier se convertit au christianisme.

Saint Moïse, dit le *Volteur*, solitaire et martyr, fut favorisé du don de prophétie, et il connut à l'avance les maux que les Mazi-ques devaient causer aux monastères d'Égypte. Moïse mourut sur la fin du iv^e siècle.

Saint Paulin, évêque de Nole, mort vers 431, fut favorisé du même don.

Saint Nicaise, évêque de Reims, fut favorisé du don de prophétie ; il prédit que sa ville épiscopale serait prise et pillée par des barbares et que lui-même serait victime de leur férocité, ce qui eut lieu en effet l'an 451.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, prédit le jour de sa mort, bien avant sa maladie.

Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident devint illustre par ses prophéties et ses miracles. Un jour, en présence d'une grande foule, il ressuscita un novice qui avait été écrasé par la chute d'une muraille. Il prédit, plusieurs années d'avance, que le monastère du Mont-Cassin serait profané et détruit, ce qui eut lieu sous les Lombards, en 580. Il avait aussi le don de connaître les choses cachées. Un moine ayant mangé

hors du monastère, dans une circonstance défendue par la règle, le saint, instruit de sa faute par révélation, la lui reprocha sévèrement, et pardonna cependant au coupable dans l'espérance qu'il n'y retomberait plus. Un autre moine, qui avait fait des instructions à des religieuses, en reçut quelques petits présents et fut fort surpris à son retour d'entendre le saint abbé lui reprocher cette transgression. Totila, roi des Goths, ayant pénétré en Italie, fut frappé des choses merveilleuses qu'on racontait du saint et voulut le mettre à l'épreuve. Traversant la Campanie en 542, il lui fit dire qu'il irait le visiter ; mais au lieu d'y aller lui-même, il lui envoya un de ses officiers nommé Riggon, qu'il avait fait revêtir de ses habits royaux et à qui il avait donné une suite nombreuse. Saint Benoît qui était assis lorsque Riggon arriva, ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il lui cria de loin : « Quittez, mon fils, l'habit que vous portez, il n'est pas à vous. » Riggon, de retour près de Totila, lui raconta ce qui s'était passé. Alors le roi se rendit en personne au Mont-Cassin, et dès qu'il vit le saint abbé, il se prosterna par terre et y resta jusqu'à ce qu'il eût été relevé par Benoît qui lui dit : « Vous faites beaucoup de mal et je prévois que vous en ferez encore davantage. Vous prendrez Rome ; vous passerez la mer et vous régnerez neuf ans ; mais vous mourrez dans la dixième année et vous serez cité au tribunal du juste Juge pour lui rendre compte de toutes vos œuvres. » Cette prédiction se réalisa de point en point. — L'évêque de Canuse qui visitait souvent saint Benoît, lui dit un jour que Totila ne ferait de la ville de Rome qu'un amas de ruines, et que désormais elle ne serait plus habitée. « Rome, répondit le saint, ne sera point renversée par ce prince ; mais elle sera battue par les tempêtes et ébranlée par les tremblements de terre..... » Saint Grégoire observe que cette prédiction eut son entier accomplissement. — Saint Benoît annonça d'avance à ses disciples le jour de sa mort, et fit creuser son tombeau six jours avant le terme qu'il avait fixé. Le tombeau achevé, la fièvre le prit et il expira le sixième jour de sa maladie (21 mars 543).

Saint-Mary ou May, abbé de la Val-Benois dans l'ancien diocèse de Sisteron, fut favorisé du don de prophétie, et avant sa mort, arrivée en 545, il avait prédit que l'Italie serait ravagée par des barbares, et que son monastère serait détruit : ce qui eut lieu.

Furent favorisés du don de prophétie et de celui des miracles, saint Germain, évêque de Paris (v^e siècle) ; sainte Golinduche (vi^e siècle) ; saint Constance, archevêque d'Aquino, dans le royaume de Naples ; saint Colomkille abbé en Irlande et apôtre des Pictes, mort en 593, et saint Amé, premier abbé du Saint-Mont, mort le 13 septembre 827.

Saint Anastase, moine et martyr en Perse, l'an 628, avait prédit la chute du roi Chosroës ; et, dix jours après son martyre, l'em-

pereur Héraclius entrain en Perse avec son armée. Ce dernier s'empara en effet de la personne de Chosroës et de ses Etats.

Saint Eloi, évêque de Noyon, fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie. Il prédit entre autres choses que la monarchie française serait divisée entre les fils de Clovis II, et qu'elle serait ensuite réunie en un seul royaume sous Thierrri le plus jeune des trois. Saint Ouen qui rapporte cette particularité écrivait avant l'entier accomplissement de la prophétie.

Saint Ludger, premier évêque de Munster et apôtre de la Saxe fut favorisé du don de prophétie. Il prédit les ravages que les Normands devaient faire plus tard en France.

Saint Ludger mourut en 809 après avoir prédit en chaire le jour et l'heure de sa mort.

Saint Odulphe, chanoine d'Utrecht et confesseur, fut favorisé du don de prophétie et mourut le 12 juin vers l'an 840.

Saint Jacques, ermite en Berri, mourut en 865, au moment qu'il avait prédit, quelque temps avant qu'il ne tombât malade.

Saint Luc le Jeune, solitaire, fut favorisé du don de prophétie. Il prédit entre autres choses l'incursion que les Bulgares firent en Thessalie, sept ans après. Il connut par révélation, le crime d'un meurtrier qui était venu le voir, et le lui ayant fait avouer, il lui imposa une pénitence. Saint Luc mourut vers 946.

Saint Rozeinde, évêque de Dume, mort en 997; saint Roger, religieux Franciscain, mort en 1236; et saint Ceslas, Dominicain, mort en 1242, furent tous favorisés du don de prophétie. Ce dernier eut en outre le don des miracles comme nous l'avons déjà montré précédemment.

Saint Duthac, évêque de Ross en Ecosse, au **xiii^e** siècle, fut favorisé du don de prophétie et des miracles. Il prédit longtemps d'avance la terrible invasion des Danois, qui, commandés par le roi Achol, fondirent sur l'Ecosse en 1263, et les Ecossais attribuèrent à son intercession et à celle de saint André la victoire qu'ils remportèrent sur ces barbares. Saint Duthac était mort dix ans auparavant, c'est-à-dire en 1253.

Saint Ambroise de Sienna, religieux Dominicain, mort le 20 mars 1286, et sainte Agnès, abbesse des Dominicaines de Proceno, morte en 1317, furent tous deux honorés de leur vivant du don de prophétie et de celui des miracles.

Jean Baptiste Toloméi, Dominicain, fut favorisé du don de prophétie. Il prédit à Nicolas Bocasini, alors général des Dominicains, qu'il deviendrait Pape, et mourut le 24 juin 1320.

Saint Augustin de Gazothe, évêque de Nocera, dans le royaume de Naples, mort en 1323, fut célèbre par ses prophéties et ses miracles.

Le bienheureux Maurice de Hongrie, Dominicain, fut favorisé du don de prophétie. Il prédit à son neveu, qui manquait aux obligations qu'il lui avait imposées, qu'en

punition de cette injustice il mourrait bientôt, et la prédiction se réalisa six mois après. Maurice mourut lui-même le 20 mars 1336.

Le bienheureux Otton, solitaire en Bavière, fut favorisé du don de prophétie : il mourut en 1344.

Saint André Corsini, évêque de Fiésole, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles : il s'en opère encore journellement à son tombeau.

Le bienheureux Thomas, Franciscain, fut doué du don de prophétie; il mourut à Folligny, le 15 septembre 1377

Dans un de ses voyages en Italie, sainte Catherine de Sienna se trouva, la veille de la saint François, à Varragio, près de la ville de Gènes. Elle appela le P. Raymond, son confesseur, et lui dit que Dieu venait de lui révéler, qu'à pareil jour, dans quelques années, lui, frère Raymond, transporterait son corps d'un tombeau dans un autre. La prophétie s'est accomplie. Dans la Vie de cette sainte, ce même Raymond rapporte de la manière suivante et du vivant même de tous les témoins alors existant quelques-unes des prophéties qui montrent jusqu'à quel point sainte Catherine de Sienna avait le don de lire au plus profond des âmes leurs secrets les plus cachés et de voir dans l'avenir les événements futurs.

« Ce que je vais dire paraîtra peut-être incroyable, » dit le B. Raymond; « mais la vérité infailible sait que j'en ai fait moi-même tellement l'expérience, qu'il n'y a rien, même dans ce qui m'est arrivé, dont je puisse être aussi certain. Il y avait en sainte Catherine de Sienna, un esprit prophétique si parfait et si continu, que rien ne pouvait lui échapper; elle connaissait tout ce qui la regardait et tout ce qui concernait ceux qui l'approchaient, ou qui s'adressaient à elle, pour le salut de leurs âmes; il nous était impossible de faire quelque chose de bien ou de mal en son absence, sans qu'elle en eût sur-le-champ connaissance; nous l'éprouvions pour ainsi dire à chaque instant : et ce qu'il y a de plus admirable, elle nous disait souvent les pensées de notre cœur, comme si elle les avait eues elle-même. Je sais que pour moi, et je le confesse devant toute l'Eglise militante de Jésus-Christ, elle m'a repris de certaines pensées qui me troublaient dans le moment même, et que je voulais lui cacher avec obstination : je n'ai pas honte de le dire pour sa gloire. *Pourquoi me cacher*, me disait-elle, *ce que je vois plus clairement que vous qui le pensez*, et elle donnait aussitôt à ce sujet, des avis salutaires. Cela m'est arrivé très-souvent; celui qui connaît tout m'en est témoin. Mais entrons dans quelques détails, et pour y mettre de l'ordre, commençons par les choses spirituelles. »

Il y avait à Sienna, un chevalier qui avait ajouté à la noblesse de sa naissance, la gloire de ses exploits; tout le monde l'appelait messire Nicolas de Sarrasins. Après avoir passé une grande partie de sa vie à se battre pour différentes causes, il était enfin revenu dans

ses foyers, administrer ses biens, et jouir de sa fortune; il faisait bonne chère avec ses amis et se promettait de continuer ainsi longtemps. La bonté éternelle et toute-puissante qui ne veut la ruine de personne, mit au cœur de son épouse et de quelques pieuses personnes, ses parentes, le dessein de l'engager à se confesser et à faire pénitence des péchés commis pendant les longues guerres qui avaient occupé si longtemps sa vie; mais lui, tout entier aux choses visibles, se moquait de ces sages conseils, et se souciait fort peu de son salut.

A cette époque, la bienheureuse Catherine éclairait la ville de Sienne de ses vertus, et se faisait surtout remarquer par la conversion des pécheurs endurcis. Il était reconnu que tous ceux qui s'entretenaient avec elle, quel que fût leur endurcissement, se convertissaient complètement, ce qui arrivait souvent, ou au moins renonçaient à une partie de leurs mauvaises habitudes. Les personnes qui s'intéressaient au salut du chevalier, et qui voyaient qu'elles ne gagnaient rien, lui demandaient d'avoir au moins une entrevue avec Catherine; mais il répondait avec mépris : *Qu'ai-je à faire de cette bonne femme; quel service pourrait-elle jamais me rendre ?* Sa femme, qui était très-attachée à Catherine, vint la trouver, lui fit connaître l'endurcissement de son mari, et la conjura de prier Dieu pour sa conversion. Or il arriva une nuit que la bienheureuse apparut en songe au chevalier et l'avertit d'écouter les avis de sa femme, s'il voulait éviter la damnation éternelle. Lorsqu'il se réveilla, il dit à sa femme : *Cette nuit, j'ai vu en songe cette Catherine dont vous m'avez parlé si souvent; je veux l'entretenir, et voir si elle est telle qu'elle m'est apparue.* Sa femme, toute heureuse de cette nouvelle, alla trouver Catherine, la remercia et convint du moment où son mari pourrait venir lui parler : bref, le mari s'entretint avec Catherine, se convertit parfaitement, et promit d'aller le plus tôt possible confesser ses péchés au P. Thomas, il fut fidèle à la grâce et remplit sa promesse. Quand il eut terminé, cet homme que je connaissais déjà, me rencontra un matin, lorsque je retournais de la ville à mon couvent, et il me demanda où il pourrait trouver alors Catherine. Je lui dis : *Je pense qu'elle sera à notre église. — Je vous prie, ajouta-t-il, de me conduire vers elle, parce qu'il est nécessaire que je lui parle.* J'y consentis volontiers; j'entrai avec lui à l'église, j'appelai une des compagnes de Catherine et je la chargeai de la commission du chevalier. Catherine se leva du lieu où elle priait, vint au-devant de celui qui la demandait, et le salua avec joie. Le vieux soldat lui dit avec un profond respect : *Madame, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné; j'ai confessé tous mes péchés au P. Thomas, comme vous me l'aviez dit; il m'a donné une pénitence que je compte faire telle qu'il me l'a imposée.* Catherine lui répondit : *Vous avez bien agi pour le salut de votre âme; évitez maintenant tout ce que vous*

faisiez autrefois et combattez désormais pour Jésus-Christ, comme vous avez combattu pour le monde. Elle ajouta : *Seigneur, avez-vous dit tout ce que vous avez fait ?* Et comme il lui assurait qu'il était certain d'avoir dit tout ce qui s'était présenté à sa mémoire, elle lui répéta : *Examinez bien, si vous avez tout dit.*

Il lui affirma de nouveau qu'il avait confessé tout ce dont il s'était souvenu. Catherine le congédia et le laissa s'éloigner un peu; mais bientôt elle le fit appeler par une de ses compagnes, et lui dit : *Examinez, je vous prie, votre conscience, pour voir si vous n'avez pas oublié quelque péché.* Et comme il affirmait encore qu'il avait tout confessé, elle le tira à l'écart et lui rappela un péché grave qu'il avait commis en secret, quand il était dans la Pouille. Le soldat bien étonné, avoua que c'était la vérité et qu'il avait oublié ce péché; il alla trouver son confesseur et compléta sa confession. Il ne pouvait ensuite taire ce miracle et le racontait à tous ceux qui voulaient l'entendre; il semblait dire, à l'exemple de la Samaritaine : *Venez et voyez cette vierge qui m'a dit mes péchés les plus secrets; n'est-ce pas une sainte et un prophète ? Comment ne pas le reconnaître, puisque la faute qu'elle m'a rappelée ne pouvait être connue que de moi seul !* Depuis ce temps, le vieux soldat obéit à Catherine, comme un élève obéit à son maître. J'en ai été témoin moi-même; la mort montra bientôt combien cet heureux changement était nécessaire. L'année durait encore, lorsqu'une maladie douloureuse vint terminer sa vie, et il rendit son âme à Dieu dans les meilleurs sentiments.

Il y a bien des choses à remarquer dans cet événement; l'apparition pendant le sommeil d'abord, la révélation surnaturelle d'un péché, ensuite le salut d'un homme qui avait été si longtemps endurci dans le péché. Voilà ce que Dieu a fait par l'intermédiaire de sainte Catherine de Sienne. Nous allons voir maintenant une révélation d'un autre genre, et un secours miraculeux obtenu du Ciel par son moyen.

Avant d'avoir le bonheur de connaître particulièrement la bienheureuse Catherine, j'habitai longtemps une petite place fortifiée, appelée Montepulciano, et j'y dirigeai pendant quatre ans, un monastère de religieuses de mon ordre. Pendant mon séjour dans cet endroit, où il n'y a pas de couvent de Frères prêcheurs, je n'avais avec moi qu'un seul compagnon, et j'avais grand plaisir à recevoir les religieux qui venaient des maisons voisines, surtout ceux auxquels j'étais particulièrement attaché. Le frère Thomas, confesseur de Catherine et le frère Georges Naddo, maintenant professeur de théologie, songèrent à venir me voir au couvent de Sienne, afin de pouvoir échanger ensemble quelques consolations spirituelles. Pour revenir plus promptement vers Catherine qui avait toujours besoin de frère Thomas, les deux religieux prirent des chevaux que leur prêtèrent des gens de cou-

naissance. Arrivés à six milles de l'endroit où ils allaient, ils voulurent se reposer et eurent l'imprudence de s'arrêter. Les gens du lieu n'étaient pas des voleurs de profession ; mais quand ils voyaient des voyageurs isolés et sans défense, ils les attiraient à l'écart, les dépouillaient, les tuaient quelquefois pour que la justice ne pût découvrir leur crime. Ayant remarqué les deux religieux que personne n'accompagnait et qui se reposaient dans une auberge, ils prirent les devants, au nombre de dix ou de douze, et allèrent les attendre par des chemins détournés dans un lieu solitaire. Quand les religieux passèrent, ils les attaquèrent brusquement avec des épées et des lances, les arrachèrent de leurs chevaux, les dépouillèrent presque entièrement et les conduisirent, en les maltraitant, dans une forêt : ils tinrent alors conseil, et les deux religieux comprirent très-bien qu'il était question de les tuer, de cacher leurs corps pour détruire toute trace de crime.

Au milieu d'un danger si pressant, frère Thomas, n'épargnait pas les supplications et les promesses de ne rien dire : mais quand il vit que tout était inutile, et qu'on les conduisait toujours plus avant dans la forêt, il comprit que Dieu seul pouvait le secourir et se mit à le prier. Comme il savait à quel degré sa fille spirituelle était agréable à Dieu, il dit en lui-même : *O ma très-douce fille Catherine, qui êtes toute à Dieu, secourez-moi dans un si grand péril.* A peine avait-il prononcé intérieurement ces paroles, que le voleur qui était le plus proche de lui, et qui semblait être chargé de le tuer, se mit à dire : *Pourquoi tuer ces bons religieux qui ne nous ont jamais fait de mal ; ce serait vraiment un grand crime : laissons-les aller au nom de Dieu ; ce sont des braves gens qui ne nous trahiront pas.* Tous adhérèrent si bien à cet avis, que non-seulement ils laissèrent la vie aux religieux, mais qu'ils leur rendirent encore leurs vêtements, leurs chevaux, tout ce qu'ils avaient volé, excepté un peu d'argent, et ils les laissèrent partir en liberté : ils arrivèrent chez moi le même jour et me racontèrent tout ce qui précède. Quand le frère Thomas fut de retour à Sienne, il constata, ainsi qu'il l'a écrit, et qu'il me l'a raconté, qu'au même instant, où il avait réclamé intérieurement son secours, Catherine avait dit à sa compagne qui était près d'elle : *Mon Père m'appelle et je sais qu'il court maintenant un grand danger.* Elle se leva aussitôt et alla se mettre en prières dans son oratoire. On ne peut en douter ; ce fut à ce moment et par l'efficacité de ses prières, que s'opéra un changement si merveilleux dans l'esprit des voleurs ; et elle ne quitta pas sans doute son oraison avant qu'ils n'eussent rendu aux religieux, avec la liberté, tout ce qu'ils leur avaient enlevé. Il est évident que Catherine possédait l'esprit de prophétie, puisqu'elle connut à vingt-quatre milles de distance, une prière mentale qu'on lui avait adressée, et qu'elle pût

accorder, si promptement et si parfaitement les secours réclamés.

N'est-il pas bon d'être lié avec des personnes qui voient comme les anges, et qui sont revêtues d'un pouvoir divin, pour nous secourir dans tous nos dangers ; mais aussi que ne peut maintenant la bienheureuse Catherine dans le ciel, elle qui était si puissante sur la terre !

Voici maintenant un fait dont j'ai été témoin avec frère Pierre de Velletri de mon ordre, actuellement pénitencier à Saint-Jean de Latran : ce sera une nouvelle preuve du don de prophétie que possédait Catherine. Au moment où la plupart des villes et des terres qui appartenaient à l'Eglise romaine, s'étaient révoltées contre le Souverain Pontife Grégoire XI, c'est-à-dire en 1375, Catherine était à Pise où je l'avais accompagnée. Lorsque la nouvelle de la défection de Pérouse nous parvint, je m'affligeai de ne voir dans les Chrétiens aucune crainte de Dieu et aucun amour pour la sainte Eglise, puisqu'ils ne tenaient pas compte des sentences d'excommunication prononcées contre eux, et qu'ils osaient usurper les droits mêmes de l'Epouse de Jésus-Christ. J'allai donc, le cœur tout rempli d'armertume, trouver Catherine, avec le frère Pierre de Velletri, et je lui annonçai, les larmes aux yeux ce triste événement. Elle s'associa d'abord à notre douleur et déplora la perte des âmes et le grand scandale qui affligeait l'Eglise ; mais, voyant ensuite que nous nous laissions trop abattre, elle nous dit pour nous calmer : *Ne répandez pas sitôt vos larmes ; car vous aurez bien plus à pleurer : ce que vous voyez maintenant n'est que du lait et du miel, en comparaison de ce qui suivra.* Ces paroles, au lieu de me consoler, m'affligeaient davantage, et je lui dis : *Ma Mère, est-ce que nous pourrions voir jamais plus grand malheur, puisqu'en nous voyons les Chrétiens perdre tout respect et tout amour pour la sainte Eglise, ne plus craindre ses censures et se séparer d'elle ouvertement ? il ne leur reste maintenant qu'à renier Notre-Seigneur lui-même.* Elle me dit alors : *Les laïques agissent maintenant ainsi ; mais bientôt vous verrez le clergé se rendre plus coupable encore.* Et comme je lui disais dans un étonnement : *Quel malheur ! est-ce que le clergé se révolterait aussi contre le Pontife romain ?* elle ajouta : *Vous le verrez bien ; lorsque le Saint-Père voudra réformer leurs mœurs, les ecclésiastiques donneront le spectacle d'un grand scandale à toute la sainte Eglise ; ils la ravageront et la partageront comme des hérétiques.* Ces paroles me bouleversaient et je dis : *Ma Mère, est-ce que nous aurons une nouvelle hérésie ?* Elle répondit : *Ce ne sera pas réellement un hérésie ; mais ce sera comme une hérésie qui divisera l'Eglise et la chrétienté : aussi préparez-vous à la patience, car il vous faudra voir ces malheurs.*

Je me taisais et j'attendais, parce que je

voyais qu'elle était disposée à me dire beaucoup d'autres choses ; mais elle garda le silence pour ne pas augmenter mon chagrin. J'avoue que je ne la compris pas alors, à cause de l'obscurité de mon intelligence ; je pensais que tout cela devait arriver pendant le pontificat de Grégoire XI, qui vivait alors. Quand il mourut, j'avais presque oublié cette prophétie ; mais lorsqu'Urbain VI lui eut succédé, et que le schisme eut envahi l'Eglise, je vis de mes propres yeux, se vérifier ce qu'elle m'avait annoncé ; je me reprochai alors mon peu d'intelligence, et je désirai me trouver avec elle pour l'entretenir encore de ce sujet. Dieu m'accorda cette grâce, quand, sur l'ordre du Souverain Pontife, Catherine se rendit à Rome, au commencement du schisme. Je lui rappelai alors ce qu'elle m'avait dit à Pise, plusieurs années auparavant ; elle ne l'avait point oublié et elle ajouta : *Je vous disais alors que ce qui se passait était du lait et du miel ; je puis vous dire maintenant que ce que vous voyez n'est qu'un jeu d'enfant ; en comparaison de ce qui arrivera dans les pays voisins.* Elle désignait ainsi le royaume de Sicile, la province romaine et les pays environnants : le ciel et la terre savent si l'événement s'accomplit. La reine Jeanne vivait alors ; mais, depuis, quels malheurs fondirent sur elle, sur son royaume, sur son successeur et sur les étrangers qui vinrent dans ses Etats. Tout le monde connaît les ravages qui désolèrent cet infortuné pays. Il est évident à quiconque n'a pas perdu la raison, que la bienheureuse Catherine avait le don de prophétie à un si haut degré qu'elle lisait dans l'avenir tout ce qui devait arriver d'important...

Celui pour qui a été faite la prophétie que je vais dire la raconte chaque jour à tous ceux qui veulent l'entendre. Il y avait à Sienne, à l'époque où j'eus le bonheur de connaître Catherine, un jeune homme noble par sa naissance, mais alors vil et méprisable par ses mœurs, il s'appelait et s'appelle encore François Malevolti. Il avait perdu de bonne heure ses parents, et la trop grande liberté qu'il eut, lui permit de s'abandonner aux plus grands vices. Il épousa une jeune femme. Cette union aurait dû l'engager à réformer sa vie ; mais il ne pouvait rompre avec ses mauvaises habitudes. Un de ses compagnons qui était disciple de Catherine avait compassion de son âme, et l'invitait à venir entendre les saints conseils de la bienheureuse ; il parvenait à l'amener quelquefois : François se repentait alors, et modérait pour un temps ses désordres, sans pouvoir cependant les cesser complètement. Je l'ai vu souvent avec nous ; il goûtait les leçons salutaires et les exemples admirables de Catherine, et se plaisait à les suivre ; puis, il retournait à ses anciennes habitudes, aux jeux de hasard surtout qu'il aimait passionnément.

Catherine qui priait souvent Dieu pour son saint, lui dit un jour dans l'ardeur de son zèle : *Vous venez souvent me trouver, et*

puis, comme un oiseau sauvage, vous retournez à vos vices ; mais volez tant que vous voudrez, il arrivera un moment que Dieu me permettra de vous mettre au cou des liens qui vous empêcheront bien de fuir. François et tous ceux qui étaient présents, remarquèrent ces paroles ; Catherine mourut avant qu'on en vît l'accomplissement. Le pauvre François retombait toujours dans ses fautes ; mais celle qui le relevait fit plus pour lui dans le ciel, que quand elle lui donnait des conseils sur la terre. L'épouse de François mourut ; puis sa belle-mère, et d'autres personnes qui étaient un obstacle à son salut ; il fit alors un retour sur lui-même, quitta complètement le monde, pour entrer dans l'ordre des Olivétains ; il y persévéra saintement par la grâce de Dieu, et les mérites de Catherine ; il reconnaît que c'est à son intervention qu'il doit sa conversion qu'elle avait prédite ; il la raconte lui-même continuellement à tous ceux qui veulent l'entendre.

Pour résumer ici tout ce qui a rapport aux âmes, je vais rapporter un fait dont Dieu m'a rendu témoin, mais que peut mieux apprécier encore dom Barthélemy de Ravenne qui était et qui est encore aujourd'hui prieur de la Chartreuse, dans l'île de la Gorgone, à trente milles du port de Livourne. Ce religieux d'une grande piété et d'une prudence consommée, était très-attaché à Catherine, et s'édifiait beaucoup de ses admirables enseignements ; il demandait souvent avec instance qu'elle vint un jour dans son île, afin de pouvoir lui amener ses frères et les faire profiter de sa parole, et il me supplia d'appuyersa demande. Catherine y consentit ; nous fîmes le voyage au nombre de vingt personnes à peu près. La nuit de notre arrivée, le prieur logea la bienheureuse et ses compagnes à un mille du monastère ; le matin venu, il conduisit tous ses religieux vers Catherine, et lui demanda pour eux quelques paroles d'édification. Catherine refusa d'abord, et s'excusa sur son incapacité, son ignorance et son sexe ; disant que c'était à elle d'écouter les serviteurs de Dieu, plutôt que de parler en leur présence ; vaincue cependant par les instantes prières du père et des enfants, elle prit enfin la parole et dit ce que le Saint-Esprit lui inspirait sur les nombreuses tentations, et les différentes illusions que le démon présente aux solitaires, sur les moyens d'éviter ses embûches, et de remporter une complète victoire ; elle le fit avec tant d'ordre et de clarté, qu'elle me remplit d'étonnement, ainsi que tous ceux qui l'entendaient. Quand elle eut fini, le prieur se tourna vers moi et me dit dans son admiration : *Mon cher frère Raymond, je confesse ces religieux, et je sais les défauts et le bien de chacun ; je vous assure que si cette sainte avait entendu comme moi toutes leurs confessions, elle n'aurait pas pu parler d'une manière plus juste et plus profitable ; elle n'a oublié aucun de leurs besoins, et n'a pas dit une seule chose inutile. Il est évident qu'elle possède le don de prophétie, et que l'Esprit-Saint parle en elle.* En-

fin, j'ajouterai que je sais, et que je suis très-certain qu'à mon sujet, elle m'a prédit beaucoup de choses dont je ne doutais pas et dont je vois maintenant l'accomplissement. »

Furent favorisées du don de prophétie sainte Elisabeth, religieuse du tiers ordre de Saint-François, morte en 1420, et sainte Elisabeth Pionardi morte en 1468.

Sainte Catherine, abbesse des Clarisses à Bologne, morte en 1463, fut favorisée du don de prophétie, de celui des miracles et des révélations.

Le bienheureux André de Montréal, ermite de Saint-Augustin, prédit non-seulement le jour, mais l'heure de sa mort qui eut lieu le 11 avril 1479.

La bienheureuse Madeleine Panatieri, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, fut favorisée du don de prophétie, et elle prédit les calamités qui affligèrent l'Italie sur la fin du xv^e siècle ; mais elle obtint de Dieu que Trino, sa patrie, en serait préservée. Elle connut aussi l'heure de sa mort, trente ans avant qu'elle arrivât. Son corps se conserve sans corruption et de nombreux miracles s'opèrent à son tombeau.

Dans sa Vie écrite par elle-même, sainte Thérèse rapporte en ces termes de quelle manière Dieu lui montrait les choses futures : « Tout ce que j'ai dit et que je dirai dans la suite m'avoir été prédit touchant cette maison et d'autres sujets a été accompli. Notre-Seigneur me disait, les uns, trois ans auparavant, et d'autres plus tôt ou plus tard.

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'était point confessé ; il me fut dit dans l'oraison, que ma sœur devant mourir d'une mort semblable, je devais aller la trouver pour la disposer à ce terrible passage. Je le dis à mon confesseur, et il ne voulut pas me le permettre ; mais le même commandement m'ayant été fait une seconde fois, il ne s'y opposa plus. J'allai donc la trouver, et sans lui rien dire du sujet de mon voyage, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent, et à veiller avec grand soin sur elle-même. Elle était fort vertueuse : et après avoir, durant quatre ou cinq ans, vécu de la sorte, elle mourut sans que personne s'en aperçût, et sans avoir pu se confesser, mais il n'y avait que huit jours qu'elle l'avait fait, ce qui me donna une grande consolation, et elle demeura peu de temps dans le purgatoire, car, il n'y avait pas, ce me semble, plus de huit jours qu'elle était morte, lorsque, venant de communier, Notre-Seigneur m'apparut, et voulut que je visse son âme qu'il tirait avec lui dans le ciel pour la rendre participante de sa gloire. Ce qu'il m'avait dit tant d'années auparavant sur son sujet, ne partant jamais de mon esprit ni de celui de ma compagne à qui je l'avais dit, elle n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de la mort de ma sœur, qu'elle me vint trouver tout épouvantée d'en voir la prédiction si vinctuellement

accomplie. Que Dieu soit loué à jamais de daigner prendre tant de soin d'empêcher la perte des âmes. »

Le bienheureux André Hibernon de l'ordre de Saint-François et mort en 1602, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Les mêmes dons furent accordés à saint André Avelin, Théatin, mort en 1608.

Le bienheureux Jean de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie. Il prédit, entre autres événements, le désastre de la fameuse expédition navale, envoyée par Philippe II contre l'Angleterre, et qui fut engloutie dans les flots. Jean de Ribera mourut le 6 janvier 1611.

Saint Camille de Lellis, fondateur de l'ordre des Clers Réguliers pour le service des malades, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il mourut comme il l'avait prédit le 14 juillet 1614, et, il s'opéra de nombreux miracles à son tombeau.

Le bienheureux Hippolyte Galantini, fondateur de l'ordre de la Doctrine chrétienne, fut favorisé du don de prophétie et mourut en 1619.

Bernard de Corleone frère lai de l'ordre de Saint-François, mort en 1667, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles.

Bernard d'Offida, Capucin, mort en 1694, fut favorisé de plusieurs grâces extraordinaires et spécialement du don de prophétie.

Le bienheureux Pacifique de Saint-Séverin, mort le 14 septembre 1721, fut favorisé du même don.

Thomas de Cora, mort en 1729, fut doué du don de prophétie et de la connaissance du secret des cœurs. Sa sainteté fut attestée par de nombreux miracles opérés par son intercession.

Saint Crispin de Viterbe, Franciscain, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il mourut le 1^{er} mai 1730.

PURGATOIRE. — Un grand nombre de saints ont eu des visions du purgatoire comme aussi de l'enfer et du ciel. Nous croyons qu'on ne saurait user de trop de circonspection dans la relation de ces visions, dont la nature représentative et symbolique exprime souvent plus les pensées et la manière de sentir de celui qui les éprouve qu'il ne traduit réellement la vision surnaturelle que les formes du langage humain ne sauraient rendre. Nous avons donc passé sous le silence la plupart de ces révélations. Nous en donnerons ici quelques-unes comme exemples seulement en nous étendant principalement sur le commerce de prières qui existe entre les âmes encore militantes sur la terre et celles du purgatoire.

« Comme Madeleine de Pazzi était un soir avec quelques sœurs dans le jardin, elle eut un ravissement où le purgatoire lui fut montré. On la vit pendant deux heures parcourir lentement le jardin qui était assez grand, s'arrêter ici et là, pour considérer le supplice réservé à tel ou tel péché. Elle se tordait les mains de compassion, pâlisait, semblait ployer sous un lourd fardeau, et

paraissait saisie d'une telle horreur qu'on ne pouvait la regarder sans frémir. Lorsqu'elle fut arrivée au lieu où souffrent les prêtres, elle poussa un profond soupir, et dit : *Mon Dieu, vous aussi en ce lieu!* et elle marcha au milieu d'eux, soupirant à chaque pas. Ceux qui ont péché par ignorance et qui sont morts à la fleur de leur vie étaient punis moins sévèrement, et leurs anges étaient à leur côté et les consolait. Mais les hypocrites étaient cruellement tourmentés, et bien plus près de l'enfer. Les impatients et les opiniâtres semblaient chargés d'un lourd fardeau, sous lequel ils étaient près de succomber; et on la vit incliner la tête presque jusqu'à terre en passant au milieu d'eux. Regardant de cette manière tantôt ici, tantôt là, elle implora une fois le secours du Ciel en tressaillant d'épouvante. Après quelques instants de silence elle avança plus loin, en un lieu où l'on versait du plomb fondu dans la bouche des menteurs, pendant que les avarés, qui n'ont pu se rassasier de biens sur la terre, étaient rassasiés de supplices, et que les impudiques habitaient des lieux d'où s'exhalait une odeur insupportable. Elle vit enfin ceux qui n'avaient été adonnés à aucun péché en particulier, mais qui avaient péché un peu dans tous les genres, et qui, à cause de cela, participaient aussi, mais à un moindre degré, aux supplices de tous les autres. Enfin elle revint à elle, après avoir prié Dieu de lui épargner à l'avenir de telles visions, parce que son âme ne pouvait en supporter l'horreur. (Sa Vie, part. II, ch. 7.)

Les visions de sainte Françoise Romaine sont plus détaillées encore. Le purgatoire lui parut composé de trois étages, tous remplis d'un feu clair différent du feu de l'enfer, lequel est obscur et noir. L'étage inférieur est partagé de nouveau en trois espaces. Dans l'un, dont le feu est plus pénétrant, sont les prêtres; dans le second, où le feu est moins vif, sont les clercs, et le troisième, où les châtiments sont plus doux encore, est réservé aux laïques les plus coupables. Partout les démons se tiennent à la gauche des pauvres âmes souffrantes, et augmentent encore leurs supplices par des railleries amères, tandis que leurs bons anges sont à leur droite, occupés à les consoler. — Il en est ainsi des visions de Marie d'Escobar, et plus encore de sainte Brigitte.

Dès que l'âme entre dans ces régions mystérieuses de l'autre vie, il résulte ordinairement de cet état un certain commerce plus intime entre elle et ceux qui sont l'objet de ces visions, et particulièrement ceux qui sont dans le purgatoire. Ici, en effet, le besoin de secours d'un côté, la compassion de l'autre, surtout chez les femmes, rendent ce commerce plus facile et plus fréquent. Aussi trouvons-nous dans la Vie des saints une foule de récits sur la forme de ces rapports mutuels, sur ceux qui servent d'intermédiaires en ces circonstances et sur la charité des âmes dont on réclame les secours. Nous avons eu déjà occasion de citer plusieurs faits en ce genre. Nous rapporterons ici com-

me un des plus remarquables ce qui est arrivé à François du Saint-Sacrement, de l'ordre des Déchaussés. Elle avait hérité de son père une tendre compassion pour les âmes du purgatoire, et cette compassion avait été augmentée encore par les apparitions de sa mère et de ses sœurs, qui étaient venues après leur mort lui demander son secours, et dont les angoisses avaient fait une profonde impression sur elle. A partir de ce moment, elle ressentit un vif intérêt pour tous ceux qui se trouvaient dans la même position; et il semble que ceux-ci connaissent ses dispositions à leur égard, car ils s'adressaient continuellement à elle. Chaque jour, à chaque heure, aussi bien le jour que la nuit, ils venaient lui demander le secours de ses prières. Des défunts de toute condition, ecclésiastiques, religieux, laïques, Papes, archevêques, abbés, prêtres, moines, nobles, roturiers, les uns qui pendant leur vie avaient un grand zèle ou avaient pratiqué dans leur ordre de grandes pénitences, les autres qui avaient pris au contraire les choses moins sérieusement; de grands personnages qui avaient joui ici-bas d'une bonne réputation, avec d'autres qui avaient été en mauvais renom; des hommes qu'on avait pleurés à leur mort comme pères des pauvres, avec d'autres qui étaient morts sur l'échafaud, assiégeaient la cellule de Françoise, lui racontaient leurs misères, les fautes qu'ils avaient à expier, et lui demandaient secours et conseil. Comme à leur vue elle tombait en défaillance, afin de ménager sa sensibilité, ils ne se présentèrent plus à elle sous leur véritable forme, mais comme des ombres flottantes, jusqu'à ce qu'elle se fût accoutumée à les voir.

Les diverses conditions se distinguaient par des signes particuliers, qui indiquaient en même temps l'abus qu'on en avait fait. Les notaires avaient une plume et un écritoire, les serruriers un marteau rougi au feu, les ivrognes un verre tout brûlant; les femmes qui avaient été vaines dans le monde traînaient derrière quelques misérables haillons, et leur visage, fardé autrefois, avait la couleur de la cendre. Tout cela n'était naturellement que l'expression symbolique de leur état. Lorsque Françoise était au chœur, toutes ces pauvres âmes se tenaient à l'entrée de l'église, près du bénitier, et l'attendaient avec une grande dévotion pendant le temps que duraient les Heures. L'office une fois fini, elles entraient avec elle dans sa cellule, et lui présentaient leur supplice. Lorsqu'elle était avec les sœurs ou à la récréation, elles la suivaient et lui faisaient signe de venir. C'était principalement aux yeux et à l'expression qu'elle reconnaissait leur état intérieur. Le jour des Morts, l'affluence était plus grande autour d'elle. Elle était entourée surtout des âmes qui avaient obtenu leur délivrance en ce jour, et qui venaient lui raconter confidentiellement les choses les plus secrètes. Lorsqu'elles trouvaient leur bienfaitrice endormie, elles se tenaient autour de son lit, attendant qu'elle

se réveillât, pour ne point l'éfrayer; mais elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur. Aussi, dès qu'elle voyait le soleil se coucher, elle devenait triste, dans l'attente des visites qu'elle allait recevoir. Les défunts lui donnaient une multitude de commissions, qu'elle exécutait dans les commencements avec une grande exactitude; mais comme les relations devenaient fort incommodes pour le monastère, ses supérieures les lui interdirent. Plusieurs venaient lui apporter des messages de la part d'autres âmes qui n'osaient pas s'adresser à elle. Aussi sentait-elle pour toutes ces âmes une grande compassion et faisait tout ce qu'elle pouvait pour les secourir, priant presque continuellement pour elles, faisant des communions, engageant les prêtres à dire des Messes, jeûnant presque toute l'année au pain et à l'eau, se donnant la discipline des heures entières, offrant à Dieu pour elles son sommeil, ses souffrances, ses peines, ses travaux, ses inconvénients, chaque pas, en un mot qu'elle faisait, ne se réservant rien pour elle. Aussi leur disait-elle souvent d'une manière touchante : *Chères sœurs, je resterai longtemps en purgatoire à cause de vous, car je vous ai tout donné, et n'ai rien gardé pour moi.* Elles cherchaient alors à la consoler par leurs remerciements, et en lui promettant leur secours. (Sa Vie, par M. de LANUZA.) Il en fut de même de Jeanne Jésus-Marie, de Gertrude de Saint-Dominique, de Bernardine de la Croix et de Bénédictine de Brescia. Toutes ces femmes furent comme les sœurs de charité des pauvres âmes du purgatoire.

L'intérêt que montrent ici les saints en transportant aux autres les fruits de leurs bonnes œuvres, ils peuvent le manifester également en prenant volontairement sur eux les châtements que méritent les pécheurs. En effet, dans l'Eglise, la communion des saints, qui met en rapport les régions invisibles avec l'homme qui vit sur la terre, rend possibles ces secours réciproques; et comme, d'un autre côté, le dogme chrétien repose tout entier sur la substitution, ce rapport trouve encore de ce côté de nouvelles facilités. Dans l'Eglise, tous les éléments se pénètrent mutuellement, et

agissent les uns sur les autres. » (*La Mystique*, par GÖRRES). — Voy. SOLIDARITÉ, SUBSTITUTION, etc.

Tous les saints, et en particulier les plus parfaits, n'ont jamais cessé d'entretenir avec les âmes du purgatoire un commerce intime et continu de prières et d'œuvres de charité. Ils ne faut qu'ouvrir les annales de l'Eglise ou les hagiographies pour trouver à ce sujet des faits innombrables qu'il n'entre pas dans notre plan de rapporter ici. Disons seulement un mot de sainte Catherine de Sienna et de Catherine Emmerich.

Bonaventure, sœur de sainte Catherine de Sienna, et qui avait porté celle-ci à la vanité, mourut en couches peu de temps après, quoiqu'elle fût encore dans la fleur de l'âge. Ce qui prouve combien offensent Dieu et lui déplaisent ceux qui cherchent à arrêter ou à détourner les âmes qui veulent le servir. Bonaventure était exemplaire dans sa conduite et ses paroles, mais parce qu'elle voulut attirer au monde, une vierge qui désirait se consacrer à Dieu, elle fut punie et mourut dans de grandes douleurs. Elle eut part cependant à la miséricorde divine; il fut révélé peu de temps après, à sa sœur, qu'elle avait expié sa faute dans les flammes du purgatoire, et que, grâce à ses prières, elle goûtait le bonheur du ciel.

Catherine Emmerich eut toute sa vie un commerce intime avec les âmes du purgatoire : toutes ses actions et ses prières en général étaient en vue de ces âmes. Elle se sentait souvent appelée à leur secours et recevait quelque avertissement frappant lorsqu'elle les oubliait. Souvent, étant jeune fille, elle était réveillée de son sommeil par des troupes d'âmes, et par les plus froides nuits d'hiver elle suivait avec elles, pieds nus, dans la neige, le long chemin de la Croix qui va jusqu'à Coesfeld. Depuis son enfance jusqu'à sa mort elle ne cessa de consoler les malades, de soigner et de guérir les ulcères et de donner aux pauvres tout ce qu'elle possédait, jusqu'à ses aliments les plus indispensables, tout entière aux âmes de ses frères sur la terre comme à celles de l'éternité.



QUIÉTUDE (ORAISON DE). — Nous avons expliqué plus haut et principalement à l'article MARIAGE MYSTIQUE, les divers degrés de spiritualisation de l'âme humaine que sainte Thérèse nomme les sept demeures du château de l'âme. On a pu voir là ce qu'il faut entendre par oraison de quiétude. Mais c'est surtout dans ses *pensées sur l'amour de Dieu* que la sainte entre à cet égard dans de plus grands détails.

« Une si grande faveur, » dit-elle, « répand une telle douceur dans le plus intérieur de l'âme, qu'elle lui fait bien sentir

que Notre-Seigneur est proche d'elle. Cette douceur ne ressemble point à ces dévotions qui font répandre quantité de larmes lorsque l'on pense à sa Passion, ou que l'on pleure ses péchés. Car la tendresse dont ces larmes sont accompagnées n'approche point de celle que l'on ressent dans l'oraison dont je parle. Je la nomme oraison de quiétude, à cause du calme où elle met toutes les puissances, et qui est tel que l'âme croit si assurément posséder Dieu qu'elle pense n'avoir plus rien à souhaiter. Il arrive néanmoins quelquefois, lorsque l'extase n'est

pas si grande, que cela ne se passe pas entièrement de la sorte. Mais dans celle dont je traite, tout l'homme extérieur et intérieur se sent pénétré et fortifié comme par une liqueur précieuse et odoriférante, qui, pénétrant jusque dans la moelle de l'âme, si l'on peut user de ce terme, la remplit d'une senteur délicieuse, de même que si l'on entrait dans une chambre pleine de l'odeur de divers parfums, on n'en serait pas moins ravi que surpris, sans toutefois pouvoir dire quels sont ces parfums qui produisent une senteur si admirable. C'est ainsi que cet amour de Notre-Seigneur plus délicieux que l'on ne saurait se l'imaginer, entre dans une âme avec une douceur si merveilleuse qu'elle la comble de joie, sans qu'elle puisse comprendre d'où cette divine douceur procède, et c'est, à mon avis, ce que l'Épouse veut dire par ces paroles : *Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin, et il en sort une odeur qui surpasse celle des parfums les plus excellents.* (Cant. iv, 10.)

Elle ne sait en quelle manière cela se fait, ni comment un si grand bonheur lui arrive, et elle appréhende si fort de le perdre qu'à peine ose-t-elle respirer, tant elle craint que la moindre chose ne l'en éloigne. Mais parce que j'ai dit ailleurs de quelle sorte elle se doit conduire dans ces occasions pour en tirer du profit, et que je n'en parle ici qu'en passant, je me contenterai d'ajouter que Notre-Seigneur témoigne à l'âme, par cette preuve si particulière de son amour, qu'il veut s'unir si intimement à elle, qu'elle ne puisse jamais plus être séparée de lui. Dans la lumière dont l'âme se trouve alors environnée et si éblouie qu'elle comprend à peine ce que c'est que cette lumière, ce divin Epoux lui fait connaître de grandes vérités, et quel est le néant du monde. Elle ne voit point toutefois cet adorable Maître qui l'instruit, elle sait seulement de certitude qu'il est avec elle, elle se trouve si éclairée et si affermie dans les vertus, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle voudrait ne s'occuper jamais qu'à publier ses louanges; elle est si plongée, ou, pour mieux dire, si abîmée dans le bonheur dont elle jouit, qu'elle est comme dans une sainte ivresse. Elle ne sait durant ce transport, ni que vouloir ni que demander à Dieu; elle ne sait ce qu'elle est devenue; et elle n'est pas tellement hors de soi qu'elle ne comprenne quelque chose de ce qui se passe en elle.

Ainsi, quand cet immortel Epoux veut avec tant de profusion enrichir et comme combler une âme des trésors de ses grâces, il l'unit si étroitement à lui, que dans l'excès de son bonheur elle tombe entre ses bras comme évanouie. Tout ce qu'elle peut faire est de s'appuyer sur lui, et de recevoir ce lait si délicieux qui la soutient, qui la nourrit, qui la fortifie, et qui la met en état d'être honorée de nouvelles faveurs qui la rendent capable d'en recevoir encore de plus grandes.

Après que l'âme est revenue, ainsi que d'un profond sommeil, de cette bienheu-

reuse ivresse, elle se trouve si étonnée qu'il me semble que dans ce transport qui paraît tenir quelque chose de la folie, elle peut dire ces paroles : *Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin.* (Ibid.) Ce transport vient de ce que lorsque, l'âme était dans cette ivresse sainte, elle ne croyait pas que son bonheur pût aller plus loin, et que s'étant néanmoins ensuite vue élevée encore plus haut, et abîmée dans cette immense grandeur de Dieu, elle se sent tellement fortifiée par ce lait céleste dont son divin Epoux l'a favorisée, que l'on ne doit pas s'étonner qu'elle lui dise qu'il est plus délicieux que le vin. Or, de même qu'un enfant ne sait comment il croît, ni comment il tète, et que sa nourrice lui met souvent le sein dans la bouche, sans qu'il ait besoin de le chercher, ainsi l'âme ne sait ni d'où ni comment un si grand bonheur lui arrive.

Sachez, mes filles, que quand tous les plaisirs que l'on saurait goûter dans le monde seraient joints ensemble, ils n'approcheraient point de ce plaisir si élevé au-dessus des sens et de la nature. L'âme, comme je l'ai dit, se trouve nourrie sans savoir d'où lui est venue cette nourriture. Elle se trouve instruite de grandes vérités sans avoir vu le maître qui les lui a enseignées. Elle se trouve fortifiée dans les vertus par celui qui seul les peut augmenter, et elle se trouve favorisée de nouvelles grâces par l'auteur de toutes les grâces, par son divin Epoux qui en est la source, et qui l'aime avec une telle tendresse, que l'on ne peut comparer la joie qu'il a de la combler de tant de faveurs, qu'au plaisir que prend une mère de témoigner son affection à un enfant pour lequel elle a une passion tout extraordinaire.

Je prie Dieu, mes filles, de vous faire la grâce de comprendre ou, pour mieux dire, de goûter, puisqu'on ne saurait le comprendre d'une autre manière, quel est le contentement dont l'âme jouit lorsqu'elle est arrivée à ce bienheureux état. Que ceux qui sont si enchantés des fausses félicités du monde, viennent un jour les comparer à celle-ci. Quand ils pourraient jouir en même temps durant plusieurs siècles de toutes les grandeurs, de tous les honneurs, de tous les biens, de tous les plaisirs, et de toutes les délices qu'ils sauraient souhaiter, sans être jamais traversés par le moindre chagrin et la moindre inquiétude, cela n'approcherait pas d'un instant du bonheur que goûte l'âme à qui Notre-Seigneur fait une si merveilleuse faveur. Saint Paul dit (Rom. viii, 18) que tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie ne sauraient mériter la gloire dont on jouira dans le ciel, et j'ose ajouter qu'ils ne sauraient mériter seulement une heure du plaisir inconcevable dont je viens de parler, parce qu'il n'y a point de proportion entre cette faveur et ces travaux. Ainsi, quelque grands qu'ils soient, ils ne sauraient rendre l'âme digne d'une si intime union avec son divin Epoux, et de cette effusion de son amour qui lui découvre tant de vérités et lui donne un si grand mépris

de toutes les choses du monde. Qu'est-ce donc que ces travaux passagers pour les faire entrer en comparaison avec une telle faveur? Si ce n'est pas pour l'amour de Dieu qu'on les souffre, ils ne méritent aucune récompense; et si c'est pour l'amour de lui qu'on les endure, la connaissance qu'il a de l'infirmité de notre nature les lui fait proportionner à notre faiblesse. »

QUINZANI (La bienheureuse **STÉPHANIE**) naquit le 5 février 1457, à Orsi-Nicori. — Louis Sforce, duc de Milan, étant allé la voir sous un déguisement, afin de n'être pas reconnu, la bienheureuse sut, par une lumière intérieure, qu'elle était en présence de son souverain, et elle lui donna avec une sainte liberté les avis les plus utiles : elle lui prédit même qu'il perdrait ses Etats, s'il fermait l'oreille aux cris des veuves et des orphelins; ce qui fut vérifié par l'événement. Dieu avait favorisé sa servante du don des miracles et de celui de prophétie : elle avait prédit à ses filles spirituelles qu'elles seraient obligées de quitter leur couvent, et que pour elle, elle n'y retournerait plus. En effet, au mois de novembre 1529, à l'approche d'une armée indisciplinée, elles fu-

rent obligées, pour se soustraire à la brutalité des soldats, de se réfugier dans l'intérieur de la ville et d'habiter la petite maison qui avait été le berceau de la communauté. Stéphanie y tomba malade au bout de quelques semaines, et elle connut que sa fin était proche. Elle mourut le 2 janvier 1530. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession, immédiatement après sa mort, avant même que ses dépouilles mortelles eussent été confiées à la terre.

Dès qu'elle eut fait vœu de chasteté, la sainte Vierge lui apparut avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui elle la donna pour épouse mystique, en lui mettant au doigt l'anneau emblématique. La beauté dont brillait alors cette Reine des cieux était telle que rien au monde ne saurait l'égaliser. Stéphanie ayant fait, quelques années plus tard le pèlerinage de Lorette, y eut plusieurs révélations surnaturelles. Depuis sa mort, la prière a obtenu, par elle, grand nombre de miracles. On cite, entre autres, la guérison soudaine et merveilleuse d'un enfant que l'on toucha seulement avec un chapelet qui avait lui-même touché le corps de la bienheureuse.

R

RACHEL. Jeune fille juive qui vivait sous le pontificat d'Honorius III. — Elle se convertit, reçut le baptême et se fit religieuse à la suite d'une apparition de la sainte Vierge qui se présenta à elle revêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante, et qui la toucha du bout d'une baguette lumineuse qu'elle portait à la main. (*Monol. Cisterc.*)

RADBOD (Saint), évêque d'Utrecht et petit-fils du dernier roi de Frise, mourut le 29 novembre 918. — Surius rapporte ainsi l'apparition qu'il eut dans les dernières années de sa vie. Saint Radbod, déjà vieux, tomba si dangereusement malade qu'on désespérait de lui et de sa guérison. Lui-même se préparait à une mort prochaine quand, tout à coup, à la suite d'une prière fervente qu'il venait d'adresser à la Reine du ciel, cette bienheureuse Vierge se présenta à lui, accompagnée de sainte Thècle et de sainte Agnès. Elle remplit d'une vive lumière et d'une odeur embaumée toute la chambre du malade. A cette vue, son premier sentiment fut une grande frayeur qui lui ôta la parole et le fit presque mourir; mais celle qui est, dit Gonon, la porte de la santé, du salut et de la vie, et la maîtresse du monde, s'approchant de la couche où était le saint vieillard, calma son épouvante, congédia son mal et dit à l'auguste malade : *Ne craignez point, pieux Radbod, vous verrez certainement au ciel celle à laquelle vous aimez à adresser de si fréquentes et si humbles prières; et parce que vous avez soin de vous souvenir toujours de moi dans les supplications que vous faites à Dieu, j'ai voulu vous*

faire cette grâce de venir vous visiter. Je veux en outre vous dire que cette maladie ne vous sera pas mortelle. Vous en guérirez certainement, mais je dois ajouter aussi que ce ne sera pas pour longtemps; car il ne vous restera, après votre guérison, que peu de temps à vivre dans votre prison de boue; mais soyez assuré de votre salut éternel; et pourtant continuez à veiller, à prier et à travailler comme un bon et fidèle serviteur. Suivez jusqu'à la fin la voie dans laquelle vous êtes; et finissez comme vous avez commencé. A ces mots la vision disparut; et avec elle disparut aussi la clarté qui avait rempli l'appartement; mais l'odeur embaumée demeura et se fit sentir encore longtemps après.

A dater de ce moment la maladie cessa et la guérison fut complète.

Ce fut saint Radbod lui-même qui raconta ce fait à quelques personnes admises dans son intimité et auxquelles il défendit expressément d'en parler tant qu'il vivrait. Il leur dépeignit même les traits et les ornements de sa royale visiteuse, ajoutant que sa beauté surpassait tout éloge et toute imagination. Sainte Thècle et sainte Agnès différaient, selon lui, de leur auguste Reine, et par leur majesté et par leurs vêtements et par leur air de soumission et d'humble dépendance à tel point qu'il était bien facile de voir qu'elles n'étaient que des suivantes. (*Appar. et rével. de la très-sainte Vierge*, par Paul Sausseret.)

RAJMOND DE PENNAFORT (Saint). — Voy. **JACQUES I^{er}**, roi d'Aragon.

RAINALD, — moine de Saint-Amand, et depuis religieux de Clairvaux, auquel la sainte Vierge apparut peu de jours avant sa mort.

RAVISSEMENTS. — Nous nous sommes expliqué longuement à ce sujet en parlant de l'EXTASE et de ses divers phénomènes. On entend généralement par ravissements la forme la plus haute et la plus complète de l'extase, et sainte Thérèse nomme ainsi le dernier degré d'oraison ou de spiritualisation de l'âme humaine. Dans ses *Pensées sur l'amour de Dieu* principalement, elle revient sur l'oraison du ravissement, en décrit les ineffables délices et insiste surtout pour montrer que l'âme, en cet état, loin de se perdre dans le vide d'une abstraite et spéculative contemplation, est embrasée d'un amour de Dieu et du prochain plus vivant, plus efficace et plus pratique que jamais.

« Ne vous imaginez pas, mes filles, » dit-elle, « qu'il y ait de l'exagération en ce que j'ai dit que l'âme tombe alors dans la défaillance, et paraît prête à se séparer de son corps. Je vous assure qu'il n'y a rien de plus véritable; car l'amour est quelquefois si violent, et domine de telle sorte sur les forces de la nature, que je connais une personne qui, étant dans cette sublime oraison, entendit un chant si mélodieux, qu'elle croit que si elle eût continué davantage, l'excès du plaisir qu'elle ressentait lui aurait sans doute fait perdre la vie. Mais Notre-Seigneur le fit cesser; et cette personne serait morte en cet état, sans dire une seule parole pour l'en prier, parce qu'il lui était absolument impossible de faire aucune action extérieure. Ce n'est pas qu'elle ne connût le péril où elle était; mais elle ne le connaissait qu'en la même sorte que l'on se trouve en dormant d'un profond sommeil, dans une grande peine dont on désirerait extrêmement de sortir, sans que l'on puisse néanmoins, pour la déclarer, proférer une seule parole, quelque désir que l'on en ait. Il y a toutefois cette différence, qu'ici l'âme ne voudrait pas sortir de cet état, et que son contentement est si grand, qu'au lieu d'appréhender la mort, elle la désire. Qu'heureuse serait cette mort qui ferait qu'une personne, par l'ardeur de son amour pour son Dieu, expirerait entre ses bras et cet amour est si violent, que si cette suprême majesté ne faisait connaître à l'âme qu'il a agréable qu'elle vive encore, la faiblesse de la nature ne pourrait supporter sans mourir une joie si excessive. Les âmes qu'il met dans un état aussi élevé que celui dont nous avons parlé, s'oublient au contraire entièrement elles-mêmes pour ne songer qu'à le servir; et parce qu'elles savent quel est son amour pour ses créatures et pour ceux qu'il considère comme ses enfants, elles consentent d'être privées des faveurs pour ne penser qu'à leur profiter en les instruisant de ses vérités. Leur avancement dans la vertu est la seule chose qui les touche, et elles donneraient volontiers leur vie pour ce sujet. Cette ardente charité se peut comparer à un

vin céleste dont elles sont si enivrées qu'elles oublient tout ce qui les regarde en particulier, et c'est par cet heureux oubli d'elles-mêmes qu'elles se trouvent capables de profiter aux autres. J'ai remarqué en quelques personnes dont nos péchés font que le nombre en est si petit, que plus elles s'avancent dans cette sublime oraison et reçoivent des faveurs de Notre-Seigneur, plus elles travaillent à servir le prochain, principalement en ce qui regarde le salut, et qu'elles donneraient leur vie avec joie pour tirer une âme de l'état funeste et si déplorable du péché mortel. »

Bien que nous ayons déjà cité à l'article EXTASE et aux autres qui s'y rapportent le nom d'une multitude de saints qui furent favorisés de fréquents et sublimes ravissements, nous pourrions y en joindre ici beaucoup d'autres, comme par exemple : sainte Hedwige, duchesse de Pologne, morte en 1243; la bienheureuse Flore de Beaulieu, morte en 1247, dont les nombreux ravissements avaient lieu surtout lorsqu'elle communiait, et qui fut donnée en outre du don des miracles; Félix de Cantalice, Capucin, mort en 1587; sainte Catherine de Ricci, Dominicaine, morte en 1589 et dont les ravissements avaient lieu surtout lorsqu'elle méditait sur la Passion de Jésus-Christ; le vénérable cardinal Pierre de Bérulle, mort en 1629.

RAYNIER. — Nous lisons dans le *Mémoires de l'ordre de Cîteaux* que Raynier, étant encore dans le monde, fut sur le point de se noyer, lorsque la sainte Vierge lui apparut entourée d'une lumière éclatante comme celle des météores. Elle le sauva et ce bienfait déterminait sa vocation religieuse. Lorsqu'il eut fait ses vœux, la sainte Vierge lui apparut plusieurs fois encore et obtint pour lui de son Fils la promesse de la vie éternelle et l'exemption des peines du purgatoire. Arnould de Raisse ajoute que la Mère du Sauveur apparut de nouveau à Raynier, en compagnie de saint Jean-Baptiste quelques instants avant la mort du religieux cistercien. (Chrison. Henriquez.)

RAYNIER. (Le bienheureux), de l'ordre de Saint-Dominique. — Balinghem et Arnould rapportent que Raynier étant violemment tenté contre la foi, Marie lui apparut et lui dit : *Vous avez flotté dans vos croyances comme un vaisseau sans lest est ballotté sur l'eau. Vous doutez si la foi de Jésus-Christ vous met en possession de la vérité, et si, étant Chrétien, vous êtes dans la voie du salut. Sachez donc d'une foi ferme et assurée que les gentils sont plongés dans les ténèbres de l'erreur, que les Juifs sont le jouet des ombres mosaïques, et que les seuls Chrétiens marchent à la lumière d'en haut.* Après ces mots elle disparut et laissa Raynier dans une grande tranquillité d'esprit. Ce dernier mourut à Bruges, chargé d'ans et de vertus.

RÉCONCILIATION. — Nous lisons dans la Vie des saints mille récits de réconciliation entre mortels ennemis, par la vertu des

prières ou par d'autres moyens surnaturels. Nous donnerons seulement ici l'histoire de la réconciliation suivante opérée par sainte Catherine de Sienna, et racontée ainsi par les biographes contemporains du vivant même de tous les témoins oculaires. Sainte Catherine de Sienna avait fixé le jour où les Tholomei et les Rinaldini devaient se réconcilier avec les Maconi, dans l'église de Saint-Christophe; mais l'orgueil de leur noblesse et de leur puissance leur troubla de nouveau l'esprit. Ils manquent au rendez-vous et évitent de rencontrer Catherine ou quelqu'un de la famille des Maconi. Catherine l'apprend. « Ils ne veulent pas m'écouter, » dit-elle, « mais qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, ils écouteront Dieu. » Aussitôt elle va droit à l'église où elle avait convoqué Etienne Maconi, son père Conrad et ses autres parents. Elle se place devant l'autel principal et adresse au Ciel de ferventes prières. Pendant qu'elle prie et qu'elle est ravie en extase, ceux qui refusaient de se réconcilier, viennent à l'église, à l'insu l'un de l'autre. Dieu les y conduit. Dès qu'ils voient la sainte en prières et qu'ils aperçoivent, comme ils l'avouèrent ensuite, les rayons d'une lumière divine que lançait son visage, ils se sentent vaincus et prêts à déposer leur colère; ils s'adressent à Catherine qui revient à elle, ils la chargent de régler les conditions, et bientôt tous s'embrassent et se demandent mutuellement pardon.

REGINALD. — Vers l'an 1219 brillait, à Orléans, autant par l'éclat de la science que par celui de la vertu, un nommé Réginald, doyen du chapitre de cette ville. Il était l'ornement et l'édification du corps qu'il présidait; mais il était intérieurement tourmenté par le besoin d'embrasser un genre de vie plus austère et plus parfait. Sous l'empire de ce besoin, il fit le voyage de Rome, afin d'y consulter, près du monastère des Saints-Apôtres, la volonté de Dieu; mais à peine fut-il arrivé dans la ville éternelle, qu'il y tomba malade, à tel point que les médecins désespérèrent de ses jours. Cependant, le Ciel a des remèdes quand la terre croit n'en pas avoir; car un jour que Réginald était éveillé et en proie à un violent accès de fièvre, Marie, la Mère de Dieu, la Reine du ciel, lui apparut accompagnée de deux jeunes vierges d'une admirable beauté, et lui dit : *Sachez que je vous donnerai tout ce que vous me demanderez.* Tandis qu'il cherchait en lui-même quelle grâce il solliciterait, l'une des deux suivantes de Marie l'engagea à ne rien demander lui-même, mais à s'en remettre entièrement à la bonté et à la sagesse de cette Vierge. Se conformant à ce conseil, il répondit qu'il s'en rapportait tout à fait à sa bonne et auguste Reine. Alors celle-ci, étendant sa main virginale, fit, avec un baume salutaire qu'elle avait apporté, des onctions sur les yeux, sur les oreilles, sur la bouche et sur les mains du malade, et elle accompagna chacune de ses onctions de paroles convenables. Ainsi, à l'onction des pieds, elle dit : Que vos pieds soient oints

pour aller annoncer l'Evangile de la paix. Aux reins : Que vos reins soient oints et ceints de la ceinture de chasteté. Ensuite, montrant au malade l'habit des Frères prêcheurs, elle lui dit : *Voilà l'habit de l'ordre dans lequel vous devez entrer.* Puis la sainte Vierge se déroba à ses regards. Avec elle disparut aussi la maladie de Réginald.

Trois jours après cette bienfaisante et salutaire onction, Marie se présenta encore à Réginald, et elle recommença la même cérémonie, qui eut, cette fois, pour résultat d'éteindre tellement en Réginald les feux de la concupiscence, qu'à dater de ce jour il ne ressentit jamais plus, comme il le déclara lui-même, aucun mouvement déréglé, si léger qu'on le suppose. (PAUL SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge.*)

RELIGION. — Nous lisons dans les *Insigniations de la divine piété* de sainte Gertrude, la vision suivante, par laquelle le Sauveur lui enseigna la part que chaque Chrétien doit prendre au maintien et à la gloire de la religion et de l'Eglise. « Jésus-Christ, » y est-il dit, « ce divin Epoux, qui surpasse infiniment, en beauté, tous les enfants des hommes, apparut un jour à sainte Gertrude de cette manière. Il semblait qu'il portât sur ses épaules sacrées un grand et magnifique palais, et, s'adressant à sa bien-aimée : *Voyez-vous, lui dit-il, avec combien d'inquiétudes, de travaux et de sueurs je porte cette maison, qui n'est autre que la religion? Elle penche vers sa ruine partout l'univers, parce qu'il se rencontre peu de personnes dans le monde qui veulent faire, ou souffrir quelque chose pour son entretien et pour son agrandissement. Il faut donc, ma bien-aimée, que vous entriez dans mes sentiments, et que vous portiez une partie de ce fardeau; car tous ceux qui s'efforcent, par leurs paroles et par leurs actions, d'étendre les bornes de la religion, et qui tâchent de la rétablir dans sa première splendeur et dans sa première pureté, sont autant de fortes colonnes qui soutiennent cette sainte maison, et qui me soulagent en partageant avec moi la pesanteur de ce fardeau.* Gertrude eut le cœur si touché de ces paroles, et elle conçut tant de compassion pour les travaux de son Dieu, son adorable Epoux, qu'elle sentit un très-violent désir de travailler avec plus de ferveur que jamais à l'exaltation de la religion. »

RELIQUES. — Nous avons déjà dit précédemment comment le culte des choses saintes s'adresse, au fond, directement à Dieu. En effet, partout où l'action divine a laissé son empreinte, comme dans le corps des saints, qui ont été animés de son esprit, et dans les objets qui ont particulièrement servi à leur usage, nous vénérons, en réalité, l'esprit de Dieu, qui a laissé là comme une trace de son passage. Il en est ainsi surtout des lieux consacrés par la présence du Sauveur ou par ses apparitions, des objets qui lui ont servi, et qui ont été particulièrement l'objet de sa Passion.

Plusieurs saints ont été favorisés du don surnaturel de reconnaître toutes les choses

sacrées, et de distinguer en les touchant, ou même de loin, les vraies reliques des fausses. Nous en avons cité une foule d'exemples dans cet ouvrage. De notre temps, la sœur Catherine Emmerich a été douée de ce don au degré le plus éminent. Elle reconnaissait les reliques des saints, au point de raconter non-seulement des particularités inconnues de leur vie, mais encore l'histoire de la relique qui lui était présentée, et les divers lieux où elle s'était trouvée.

Un jour, M. Clément Brentano, étant auprès d'elle, reçut un petit paquet de reliques, fermées depuis longtemps dans une forte couture, et, l'ayant ouvert, dans une pièce attenante à celle où reposait Catherine Emmerich, alors malade, il y trouva les objets suivants, enveloppés ensemble :

1° Un petit morceau de tissu de laine très-fine, sans teinture, qui, lorsqu'on voulait le déployer, s'éfilait en parcelles très-minces;

2° Deux petits morceaux d'étoffe de coton, couleur nankin, d'un tissu peu serré, mais pourtant assez solide, de la longueur d'un doigt;

3° Un pouce carré d'étoffe de soie de couleur cramoisie;

4° Un quart de pouce d'étoffe de soie jaune et blanche;

5° Un petit échantillon de soie verte et brune;

6° Au milieu de tout cela, un petit papier plié, où était une petite pierre blanche de la grosseur d'un poids.

M. Brentano sépara tous ces objets, et les enveloppa dans autant de morceaux de papier, excepté le n° 6, qu'il laissa dans le vieux papier. Quand il s'approcha de la malade, elle ne semblait pas être en état de clairvoyance; elle était éveillée, toussait, et se plaignait de vives douleurs. Pourtant, elle dit aussitôt : « Qu'est-ce que ces papiers que vous avez-là? Cela est tout brillant. Nous avons là des trésors qui ont plus de valeur qu'un royaume. » Elle prit alors les différents papiers sans les ouvrir, et sans regarder ce qu'ils contenaient. Après les avoir tenus successivement dans sa main, elle se tut pendant quelques instants, comme regardant intérieurement; puis, en les rendant, elle dit ce qui suit, sur leur contenu, sans faire la plus légère erreur : car M. Brentano s'en assura aussitôt en ouvrant ces papiers, qui étaient tous pliés de la même manière.

N° 1. Ceci vient d'une robe de Mensor (l'un des rois mages); c'est de la laine très-fine. Elle n'avait pas de manches; mais seulement des ouvertures pour passer les bras. Une bande d'étoffe, semblable à une manche pendait depuis les épaules jusqu'aux coudes. Elle décrivit alors très-exactement la forme, la matière et la couleur de la relique.

N° 2. Ceci provient d'un manteau que les trois rois avaient laissé après eux. Elle décrivit ensuite la relique.

N° 3. Ceci est un petit morceau d'une couverture de soie rouge qui était étendue sur le sol, près du saint sépulcre, quand les

Chrétiens possédaient encore Jérusalem. Lorsque les Turcs prirent la ville, elle était comme neuve. Les chevaliers la partagèrent entre eux et chacun en remporta un morceau comme souvenir.

N° 4. Ceci vient de l'étole d'un très-saint prêtre nommé Alexis. C'était, je crois, un Capucin. Il priaït continuellement au saint sépulcre. Les Turcs lui firent subir beaucoup de mauvais traitements. Ils firent entrer des chevaux dans l'église et placèrent une vieille femme turque entre lui et le saint sépulcre, à l'endroit où il priaït. Mais il ne se laissa pas troubler par tout cela. Ils finirent par le murer là et la femme lui donnait de l'eau et du pain par une ouverture. Je sais cela par beaucoup de choses qui m'ont été montrées, lorsque j'ai vu le petit paquet.

N° 5. Ceci n'est pas une relique, c'est cependant un objet digne de respect. Cela provient des sièges où les princes et les chevaliers s'asseyaient dans l'église du Saint-Sépulcre.

N° 6. C'est une petite pierre de la chapelle qui est au-dessus du saint sépulcre, et il y a aussi un petit fragment d'ossement du disciple Sylvain de Sichar.

Catherine Emmerich avait parfaitement décrit le contenu de tous ces papiers sans les ouvrir. Cependant M. Brentano, qui les avait examinés, crut qu'elle se trompait sur ce dernier point. Il n'y a pas de fragment d'ossement, lui dit-il, mais elle lui répondit : « Regardez et cherchez. » Alors il alla dans la première pièce pour y voir plus clair, ouvrit avec précaution le papier plié et trouva dans un pli un très-petit morceau d'ossement de forme irrégulière, de l'épaisseur de l'ongle et de la grandeur d'un demikreutzer, qu'il n'avait pas aperçu d'abord. Elle l'avait très-exactement décrit et il le reconnut aussitôt.

A toutes les époques, il y a eu dans l'Eglise des personnes qui, en vertu d'un don particulier, éprouvaient une vive et agréable impression à la vue ou au contact des ossements des saints et de tous les objets consacrés ou sanctifiés. Mais ce don semble ne s'être jamais manifesté à un aussi haut degré ni aussi constamment que chez la sœur Anne-Catherine Emmerich. Non-seulement le Très-Saint-Sacrement, mais encore tout ce qui avait été consacré et béni par l'Eglise, particulièrement les reliques, étaient distinguées par elle de toutes les autres substances semblables par leur nature. Ces objets sacrés lui apparaissaient brillants de lumière et d'une lumière différemment colorée suivant leur espèce. Lorsque c'était des ossements de saints ou des étoffes qui leur avaient appartenu, elle pouvait, comme nous l'avons dit, faire connaître les noms des saints et raconter leur histoire dans les plus grands détails. C'est ce dont les personnes qui l'approchaient purent se convaincre si pleinement par une foule d'expériences journalières qu'un de ses amis lui donna le nom de *Sacromète*. M. Brentano se

proposait de rapporter dans l'histoire détaillée de sa Vie, un très-grand nombre d'expériences plus frappantes encore que celle que nous venons de citer.

Les reliques d'un très-grand nombre de saints ont été découvertes par des révélations surnaturelles, comme on peut en voir une foule d'exemples dans les chroniques ecclésiastiques.

Le Pape Pascal fit rebâtir l'église de Sainte-Cécile au ix^e siècle. Comme il cherchait à découvrir les reliques de cette sainte, elle lui apparut et lui montra le lieu où elles étaient.

Saint Firmin, évêque de Verdun, fut enterré dans le monastère de Saint-Vanne. Son corps fut découvert par la révélation d'une sainte femme nommée Eugénie.

Les reliques de saint Etienne furent découvertes avec celles de saint Abibon, par une révélation divine, faite en 415 à Lucien, prêtre du bourg de Caphargamala, à 20 milles de Jérusalem.

Nous n'avons certes pas la prétention de faire ici l'histoire des miracles qui ont été accomplis à l'occasion des reliques des saints. La plupart sont relégués dans l'oubli des vieilles chroniques ou dans l'oubli, plus profond encore, de la mémoire humaine. Un nombre incalculable n'a été relaté nulle part, et cependant ceux qui sont encore consignés dans les livres sont tellement innombrables que la simple nomenclature exigerait des volumes entiers. Nous ne citerons donc que quelques faits, comme exemples et pour jalonner, pour ainsi dire, dans la suite des siècles ce miracle ininterrompu depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à nos jours. En 418, on apporta dans l'église d'Uzale, en Afrique, les reliques de saint Etienne. Des moines d'Uzale ayant ouï parler à Orose des reliques de ce saint qu'ils avaient vu en Orient, furent excités à en faire venir et trouvèrent moyen d'avoir une fiole qui contenait de son sang, avec quelques petits fragments d'os très-déliés, comme des pointes d'épines. Ils gardèrent quelque temps ces reliques sans que personne le sût; et, comme ils en parlaient un jour, une vierge consacrée à Dieu, qui se trouva présente, dit en elle-même : « Et qui sait si ce sont véritablement des reliques de martyrs ? » La nuit suivante elle eut un songe qui fut vérifié par l'événement, aussi bien qu'un autre semblable d'une autre vierge.

L'évêque Evode ayant donc connaissance de ces reliques, alla à un lieu hors de la ville d'Uzale, où était la mémoire de deux anciens martyrs, Félix et Gennade, et y reçut les reliques de saint Etienne. Un barbier nommé Concordius, qui s'était rompu le pied en tombant et en était demeuré longtemps au lit, s'étant recommandé à saint Etienne, fut guéri, vint de son pied rendre grâce à Dieu dans l'église des Martyrs; et, après y avoir prié longtemps, il y alluma des cierges et laissa son bâton. L'évêque, après avoir célébré les saints Mystères, partit de cette église accompagné d'une multi-

tude infinie de peuple divisé en plusieurs chœurs, portant des cierges et des flambeaux, chantant des psaumes, répétant souvent ces paroles : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* (Joan. xii, 13). L'évêque assis dans un chariot, portait les reliques sur ses genoux. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la ville, où ils arrivèrent le soir; et les reliques furent déposées dans l'église, sous l'abside, c'est-à-dire dans le sanctuaire, et mises sur le trône de l'évêque couvertes d'un linge.

Le même jour une femme aveugle nommée Hilaria, boulangère connue dans la ville, vint à l'église pleine de foi et pria une femme pieuse de lui donner la main et de la mener près des reliques. Elle prit en tâtonnant le linge qui les couvrait, l'appliqua sur ses yeux et se retira chez elle. La nuit étant sortie de sa porte, elle commença à voir au clair de la lune les murailles voisines et les pavés de la rue. Elle appela son fils et lui dit : « Mon fils, ne sont-ce pas là les murailles de la maison d'un tel ? » Son fils crut qu'elle disait cela pour le faire parler. Elle ajouta en levant les yeux au ciel : « Je vois la lune sur le théâtre : elle est encore en quartier. » Son fils lui dit : « Pourquoi faisiez-vous l'aveugle, » croyant qu'elle ne l'avait jamais été? Le lendemain matin elle vint toute seule à l'église rendre grâce à Dieu.

On mit ensuite les reliques sur un petit lit, dans un lieu fermé, où il y avait des portes et une petite fenêtre, par où on faisait toucher des linges qui guérissaient les maladies. On y venait de tous côtés, même de loin; et il s'y fit une infinité de miracles. On mit devant la mémoire de saint Etienne un voile donné par un homme inconnu, où était peint le saint portant sur ses épaules une croix, de laquelle il frappait la porte de la ville et en chassait un dragon.

L'évêque Evode avait séparé une partie des reliques et les avait mises dans son monastère en une petite chasse d'argent, pour les transporter en l'église d'un lieu nommé le Promontoire, qu'il avait retirée des donatistes. Mais Dieu fit connaître par deux révélations que cette translation ne lui était pas agréable : et en effet, comme on préparait déjà le chariot, le peuple vint en foule à l'église, et commença à faire de grands cris et entourer l'évêque, le priant et le retenant jusqu'à ce qu'il eût promis avec serment de ne rien enlever des reliques de saint Etienne. Evode remit donc cette partie des reliques avec les autres : mais comme il les portait solennellement en procession, du monastère à l'église, un aveugle toucha la chasse d'argent qui les contenaient et recouvra aussitôt la vue. Un autre aveugle ayant été guéri, laissa pour offrande une lampe d'argent.

Pour conserver la mémoire de ces miracles, Evode les fit écrire par un de ses clercs; et ne pouvant les rapporter tous, il choisit les plus connus. On lisait publiquement ce récit à la fête de saint Etienne; et après la lecture de chaque miracle, on cherchait dans le peuple la personne guérie : par exemple,

Hilaria qui avait été aveugle. On la faisait passer au milieu de l'église marchant toute seule : elle montait les degrés de l'abside et y demeurait quelque temps debout pour être vue de tout le peuple. Ainsi, un paralytique guéri et tous les autres un à un. On croyait voir les miracles plutôt que d'en entendre le récit : et le peuple qui s'était écrié pendant la lecture, redoublait à ce spectacle ses acclamations et ses larmes. Plusieurs prenaient copie de la relation, à mesure qu'on la lisait. Ce qui obligea le même auteur d'écrire ensuite un second livre de ces miracles ; et nous les avons tous deux. On y voit que saint Etienne apparaissait ordinairement sous la forme d'un jeune homme, et quelquefois en habit de diacre.

Entre ces miracles d'Uzale, on compte plusieurs résurrections, dont l'une est aussi rapportée par saint Augustin presque dans les mêmes termes. Un enfant catéchumène mourut étant encore à la mamelle. Sa mère, le croyant perdu sans ressource, courut à la mémoire de saint Etienne, et dit : « Saint martyr, vous voyez qu'il ne me reste point de consolation. Rendez-moi mon fils, afin que je le trouve devant celui qui vous a couronné. » Elle pria ainsi longtemps, répandant des torrents de larmes. Enfin l'enfant revint en vie et fit entendre sa voix. Aussitôt elle le porta aux prêtres, il fut baptisé, il reçut l'onction, l'imposition des mains et tous les sacrements ; c'est-à-dire, la confirmation et l'Eucharistie, qui suivaient toujours le baptême. Mais Dieu le reprit aussitôt ; et sa mère le porta au tombeau avec le même visage que si elle l'eût porté dans le sein de saint Etienne. Ce sont les paroles de saint Augustin, qui parle encore ailleurs des miracles qui se faisaient à Uzale.

Il témoigne qu'il s'en faisait beaucoup à Calame, dont Possidius était évêque, et où il y avait une mémoire de saint Etienne, et il y rapporte ceux-ci : Un prêtre d'Espagne nommé Eucharis, demeurant à Calame, et malade depuis longtemps, en fut guéri par les reliques de saint Etienne. Ensuite, étant mort d'une autre maladie, comme on commençait à l'ensevelir, on rapporta une de ses tuniques de la mémoire du saint, et on la jeta sur son corps : il ressuscita. Deux goutteux, l'un citoyen de Calame, l'autre étranger, furent aussi guéris : le citoyen entièrement ; l'étranger apprit par révélation un remède qui apaisait sa douleur toutes les fois qu'il en était attaqué. Un des principaux de la ville, nommé Martial, déjà âgé, et très-éloigné de la religion chrétienne, avait une fille fidèle dont le mari avait été baptisé la même année. Le voyant malade, ils le priaient avec beaucoup de larmes de se faire chrétien, mais il le refusa absolument et les renvoya avec indignation. Son gendre s'avisait d'aller à la mémoire de saint Etienne prier pour sa conversion. Il le fit avec une grande ferveur, et en se retirant il prit dans l'autel des fleurs qu'il y rencontra et les mit près la tête de son beau-père, comme il était déjà nuit. On se coucha :

avant qu'il fût jour, Martial cria que l'on courût à l'évêque : il était alors, par hasard, à Hippone avec saint Augustin. Martial, ayant appris qu'il était absent, demanda qu'on fit venir les prêtres. Ils vinrent ; il dit qu'il croyait et fut baptisé au grand étonnement de tout le monde. Depuis son baptême jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après, il eut toujours à la bouche ces paroles : « Jésus-Christ, recevez mon esprit, » qui furent les dernières paroles de saint Etienne : mais il ne le savait pas. Tous ces miracles se firent à Calame et sont rapportés par saint Augustin.

La Vie de sainte Fébronie, vierge et martyre vers l'an 303, fut écrite par Thomaisse, et nous y trouvons les détails suivants sur les reliques de la sainte martyre.

« Ces reliques ayant donné lieu à une foule de miracles, l'évêque de la ville, touché de ces merveilles, eut le dessein de bâtir une belle église à l'honneur de la bienheureuse Fébronie et employa six ans à la construire. L'ouvrage étant achevé, il invita tous les évêques d'alentour, et il célébra avec eux la fête de la Dédicace le 25 du mois de juin, en passant toute la nuit en prières. Une multitude infinie de peuple y accourut de tout côté, de sorte que l'église ni le monastère ne pouvaient le contenir, et partout on n'entendait que le chant des psaumes. Le lendemain matin, après avoir dit Matines, les évêques vinrent au monastère pour faire la translation du corps de la bienheureuse dans la nouvelle église. Ils étaient suivis d'une foule innombrable de Chrétiens tous portant des cierges et de l'encens. Etant entrés et ayant fait leurs prières, ils s'assirent, et ayant fait venir Bryène, la supérieure du monastère où était sainte Fébronie, ils lui parlèrent ainsi : *La sagesse de votre conduite, et l'exactitude à remplir tous les devoirs de votre charge, est tout à fait digne d'estime, et on ne saurait la louer assez. Telles doivent être les supérieures des monastères et ce sont de pareils fruits de leur conduite et de leurs soins qu'elles doivent offrir à Dieu. Mais comme il n'est pas possible de faire l'éloge de la bienheureuse, que vous avez si saintement élevée, il vaut mieux l'honorer par notre silence, d'autant plus que toutes les langues humaines ne sont pas capables de louer dignement une si glorieuse martyre. Puis donc que nous ne pouvons ni rien faire ni rien dire qui soit digne d'elle, nous venons à vous sœur, comme à notre sœur, pour vous faire part du dessein qui nous amène ici. Honorez avec nous cette bienheureuse martyre et donnez-nous son corps pour le mettre dans l'église que nous avons fait bâtir à son honneur.*

Les sœurs ayant entendu ce discours s'écrièrent tout d'une voix, et se jetant toutes ensemble aux pieds des évêques, elles leur dirent : *Nous vous conjurons, très-saints Pères, d'avoir compassion de vos humbles servantes et de ne nous pas priver de ce qui fait notre gloire et nos richesses.* Comme elles ne cessaient de pleurer et de redoubler d'ins-

tances, l'évêque dit à la supérieure : *Ecoutez, ma sœur, vous savez avec quel soin et quel travail j'ai fait construire une église à l'honneur de votre bienheureuse martyre, et voici la sixième année accomplie depuis que je l'ai commencée; ne souffrez pas, s'il vous plaît, que mon travail demeure inutile et sans fruit.* Bryène lui répondit : *Très-saint Père, si cette translation est agréable à la bienheureuse, qui suis-je, moi, pour pouvoir l'empêcher? Entrez donc, prenez-la, et emportez-la avec vous.* Là-dessus les évêques s'approchèrent de l'endroit où reposait ce saint corps et y firent leur prière. Cependant Hiérie, compagne de sainte Fébronie, jetait les hauts cris et disait : *Malheur à nous, puisque ce monastère va être privé de ce qui fait son bonheur! Malheur à nous, puisque nous allons devenir orphelines! Malheur à nous, puisque nous abandonnons notre trésor!* Et s'adressant à Bryène, elle lui dit : *Que faites-vous, ma Mère? Pourquoi voulez-vous me priver de ma chère sœur Fébronie, pour l'amour de laquelle j'ai tout quitté et suis venue chercher un asile auprès de vous?* Bryène, voyant Hiérie ainsi désolée, se tourna vers elle et lui dit : *Ma fille, pourquoi vous affligez-vous; si cette translation est agréable à Fébronie, elle se fera, sinon elle ne se fera pas.*

Les évêques ayant achevé leurs prières et tout le monde ayant répondu *Amen*, comme ils voulurent lever la châsse, il se fit dans l'air comme un grand éclat de tonnerre dont tout le monde fut épouvanté. Quelque temps après comme ils poursuivaient leur dessein, il se fit un si grand tremblement de terre, qu'il semblait que toute la ville en dût être renversée. Les évêques et tout le peuple comprirent par là que la bienheureuse martyre n'avait pas pour agréable qu'on transportât son corps hors du monastère. De quoi étant affligés, ils dirent : *Puisque la bienheureuse martyre ne veut pas quitter le monastère, prenez au moins quelque une des parties qui ont été coupées, et donnez-nous-la pour l'emporter avec nous.* Bryène, prenant la clef, ouvrit la châsse, et tout d'un coup le corps de la sainte parut comme le soleil, et une lumière semblable à celle d'un éclair brillait tout à l'entour. La Mère supérieure étendit donc la main avec une grande crainte, et prenant une des mains de la sainte, elle voulut la donner à l'évêque; mais sa main s'engourdit de telle sorte, qu'elle ne put la retirer et qu'elle semblait morte. Bryène fondant en larmes s'écria : *Fébronie, ma fille, ne vous fâchez pas, je vous prie, contre votre chère Mère. Souvenez-vous des soins que j'ai eus de vous, et ne déshonorez pas ma vieillesse.* Ayant donc retiré sa main, elle l'étendit une seconde fois, en disant avec beaucoup de larmes : *Accordez-nous au moins une bénédiction; ma chère fille, ne me la refusez pas.* Et prenant une des dents de Fébronie qui étaient rangées sur sa poitrine, elle la donna à l'évêque, et incontinent elle referma la châsse.

Les évêques, pronant cette relique et l'en-

fermant dans une boîte d'or, retournèrent avec joie. Tout le peuple marchait devant, en chantant et tenant des cierges allumés et des parfums. Etant arrivés à l'église, les évêques montèrent sur un lieu élevé et montrèrent au peuple cette sainte relique. Dans le moment tous les malades qui se trouvèrent là, aveugles, boiteux ou démoniaques, furent guéris. Ce qui étant divulgué, des jeunes gens se mirent à courir dans toute la ville, et amenèrent tous les malades qu'ils purent trouver, portant les uns sur les épaules, d'autres dans leurs lits et quelques-uns sur des bêtes de charge, et tous furent guéris à l'instant, quelle que pût être leur maladie. Et tant qu'il y eut des malades à guérir, le peuple ne voulut jamais souffrir qu'on renfermât cette précieuse relique. Tous les malades ayant donc été guéris, et remerciaient Dieu de la guérison qu'ils avaient obtenue, enfin on renferma la sainte relique le 25 du mois de juin, et chacun retourna dans sa maison, en témoignant une grande joie et en glorifiant Dieu, et Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Bryène ayant survécu deux ans à la dédicace de sainte Fébronie, et ayant gouverné son monastère avec beaucoup de sagesse, reposa en paix. Pour moi Thomaisse, je fus chargée après sa mort de la conduite du monastère, et ayant su et vu par moi-même tout ce qui regarde la bienheureuse Fébronie, et ayant appris le reste du saint solitaire Lysimaque, j'ai écrit sa Vie et son histoire, à la louange de cette même glorieuse vierge et martyre, et pour exciter ceux qui la liront à bénir et à glorifier le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à présent et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Saint Valère, évêque de Saragosse, confessa la foi sous l'empereur Dioclétien. La ville de Saragosse conserve précieusement ses reliques par la vertu desquelles il s'est opéré un grand nombre de miracles même dans ces derniers temps.

Sévère, aveugle, très-connu dans la ville de Milan, recouvra la vue en appliquant sur ses yeux un linge qui avait touché le cercueil dans lequel étaient renfermées des reliques.

En 386, à Milan, lors de la translation et de l'exposition de saint Gervais et de saint Protas, il s'opéra un grand nombre de miracles, dont les ariens eux-mêmes furent témoins.

Tout le monde connaît la guérison de Charlotte Le Bret, fille du trésorier général, qui, en 1622, recouvra la vue par la vertu des reliques de sainte Fare, abbesse de Farmontré en Brie, morte le 3 avril 655.

Saint Grégoire de Tours rapporte que Pallade, évêque de Saintes au VI^e siècle, ayant fait bâtir une église en l'honneur de saint Eutrope, évêque de Saintes dans le III^e siècle, et voulant y placer ses reliques, invita plusieurs abbés à la cérémonie de cette translation. Lorsque le tombeau eut été ou-

vert, deux abbés aperçurent un coup de hache à la tête du saint. La nuit suivante, saint Eutrope leur apparut et leur dit que c'était par ce coup qu'on lui avait ôté la vie : c'est ainsi qu'on sut qu'il était martyr.

Il s'opéra plusieurs miracles par la vertu des reliques de saint Theaw, moine de Solignac, mort en 702.

Saint Willehad, évêque de Brème et apôtre de la Saxe, évangélisait ce pays, lorsqu'un de ces barbares lui déchargea un coup de sabre sur la tête; mais le coup fut miraculeusement amorti par un cordon que le saint avait autour du cou et qui supportait une boîte de reliques. Les idolâtres, à la vue de ce prodige, changèrent de sentiments à son égard et se montrèrent dociles à ses instructions. (viii^e siècle.)

Les reliques du bienheureux Bernold, prêtre et religieux du monastère d'Ottobuern en Souabe, devinrent célèbres par un grand nombre de miracles. — La translation du corps de sainte Berthe, morte en 725, fut signalée par plusieurs miracles.

Il s'opéra plusieurs guérisons miraculeuses par la vertu des reliques de saint Théophane, abbé de Mysie, mort le 12 mars 818.

La translation des reliques de saint Baudry, fondateur et abbé du monastère de Montfaucon en Champagne, donna lieu à plusieurs miracles.

Du temps de l'abbé Atenulfe, quelques moines, venant de Jérusalem, apportèrent au Mont-Cassin une petite partie du linge dont Notre-Seigneur essuya les pieds de ses apôtres. Comme plusieurs ne voulaient point croire que cette relique fût véritable, ceux qui l'avaient apportée la mirent sur le feu de l'encensoir, où d'abord elle prit la couleur du feu; mais quand on eut retiré les charbons, elle revint à son état naturel. On la mit donc dans un reliquaire précieux et on l'exposait tous les ans le Jeudi saint pendant le lavement des pieds. Cette épreuve des reliques par le feu est très-remarquable, et nous en trouvons un autre exemple du même temps dans la Vie de saint Meinèvre; car ayant reçu du patriarche d'Aquilée le corps de saint Félix pour le nouveau monastère qu'il avait fondé près de Paderborn, il fit allumer un grand bûcher au milieu du cloître, et y mit le corps jusqu'à ce que le feu fût éteint et réduit en cendres; ce qu'il réitéra jusqu'à trois fois, et le corps saint soutint cette épreuve.

Vers l'an 1089, un érysipèle contagieux, connu sous le nom de *feu sacré*, causa d'horribles ravages en France : un grand nombre de personnes s'étant trouvées miraculeusement guéries, en priant devant les reliques de saint Antoine, il se fit un concours prodigieux de processions et de pèlerinages à l'église de la Motte, où elles reposaient alors, et bientôt toute la France implora avec succès l'intercession du saint contre un mal qui prit de là le nom de *feu de saint Antoine*.

Souvent les choses les plus méprisables en

apparence, qui ont servi aux saints, acquièrent une vertu miraculeuse de reliques. Nous en avons vu plusieurs exemples, notamment pour sainte Thérèse. En voici un nouvel exemple que nous lisons dans les *Insinuations de la divine pitié* de sainte Gertrude : « Je ne crois pas, » dit ce livre, « qu'il faille passer sous silence ce qui arriva à une religieuse, qui s'étant rencontrée dans une funeste occasion, était tellement travaillée de l'image qui en était restée dans son esprit, qu'elle était prête à donner son consentement au péché, quoiqu'elle dût communier à la Messe selon la coutume de l'ordre. Comme elle était donc saisie d'une crainte inquiète, et que l'impureté de ses pensées l'empêchait de s'approcher de ce sacrement salutaire, tandis que la honte lui défendait de s'en éloigner, elle se sentit poussée par une inspiration qui ne pouvait venir que de Dieu, de ramasser en secret un petit morceau de drap qui avait servi à envelopper les pieds de sainte Gertrude, et de l'appliquer sur sa poitrine avec le plus de confiance possible. Cette fille, suivant sans délibérer les mouvements de cette inspiration, ramassa ce morceau de drap et le mit sur son cœur avec un respect plein de foi, et priant Dieu par ce même amour avec lequel il avait purifié le cœur de sa bien-aimée de toute humaine affection, pour le remplir de ses dons célestes et en faire le temple, où lui seul voulait demeurer, qu'il lui plût de la délivrer, par les mérites de Gertrude, de la violence de cette tentation. Chose admirable ! et digne d'être rapportée pour la gloire de Dieu et de ses saints. Elle n'eut pas plus tôt fait cette prière, en tenant ce morceau de drap sur son cœur, qu'elle se sentit délivrée pour jamais des tentations qui affligent ordinairement les sens et l'esprit de l'homme. Ceci fait voir la beauté de cette parole du Seigneur : *Celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes.* (Joan. xiv, 12.) Car ce même Dieu, qui guérit autrefois par le seul attouchement de la frange de ses habits cette femme malade du flux de sang, délivra aussi de la tentation par l'attouchement fidèle d'un morceau de drap qui avait servi à Gertrude, une âme pour laquelle il était mort. »

Ambroise Sansedonio, contemporain de Franco, vint au monde estropié de tout le corps, avec une figure noire et horrible à voir; de sorte que sa mère, ne voulant pas le nourrir elle-même, le confia aux soins d'une nourrice. Un jour que celle-ci portait dans la rue le petit monstre, elle rencontra un vieux pèlerin. Celui-ci, après avoir considéré longtemps l'enfant, dit à la nourrice : « Ne cachez pas le visage de ce petit, car il sera un jour la lumière et l'ornement de cette ville. » La nourrice le portait souvent dans l'église des Dominicains, et avait coutume de faire sa prière devant un reliquaire. Or on remarqua que l'enfant était toujours tranquille et gai, lorsqu'il se trouvait près de ce sanctuaire, mais qu'il commençait à pleurer amèrement dès qu'on voulait l'emporter.

On eut donc la pensée, un jour qu'il tendait les bras vers les reliques, de lui en frotter tout le corps. Aussitôt il se mit à crier par trois fois : « Jésus; » puis il étendit librement ses membres qu'il ne pouvait remuer auparavant; et sa figure difforme, par une transformation subite, devint gracieuse et charmante. Tout le monde accourut pour voir le miracle.

A dix-sept ans, il entra chez les Dominicains, qui l'envoyèrent étudier à Paris avec saint Thomas d'Aquin. Il y devint bientôt, sous la direction d'Albert le Grand, un prodige de science et de génie et l'un des plus grands prédicateurs de son temps. Il parcourut toutes les villes de l'Italie, déchirées alors par les factions des Guelfes et des Gibelins, et partout son éloquence, inspirée de Dieu, apaisait les querelles et les haines les plus profondes. Pendant qu'il prêchait, on le vit souvent entouré d'une auréole brillante, ou élevé dans l'air avec les mains tendues vers le ciel. Quand il disait la Messe, sa chasuble était comme semée d'étoiles radieuses qui semblaient tomber sur lui d'en haut. Il fit beaucoup de miracles, et mourut en 1286, par suite de la rupture d'une veine, pendant qu'il prêchait. Plusieurs virent au moment de sa mort une étoile resplendissante monter au-dessus de lui vers le ciel. (STEILL, I, p. 490.)

Etienne Maconi fut guéri miraculeusement d'un mal d'yeux par une relique de sainte Catherine de Sienne. Il avait obtenu le doigt annulaire de la sainte et l'avait placé dans un anneau reliquaire. Lorsqu'il perdit la vue, au point de ne pouvoir plus écrire et remplir les devoirs de sa charge, il prit la précieuse relique dans ses mains, et se mettant à genoux, il invoqua ainsi la protectrice qu'il avait dans le ciel : « O ma Mère, qui m'avez enfanté à la vie de la grâce; me voici presque privé de la vue et je ne puis plus faire ce que je voudrais faire pour la gloire de votre céleste Epoux. Je ne refuse pas de devenir aveugle, et j'accepterai toutes les croix que Dieu voudra m'envoyer; mais montrez-moi que mon attachement vous est agréable; j'implore avec confiance un secours que vous m'avez accordé tant de fois, et c'est pour cela que je touche malgré mon indignité vos saintes reliques. » En disant ces mots, il applique le doigt de la bienheureuse sur ses yeux malades. Son espérance n'est pas trompée; la douleur disparaît à l'instant et il recouvre parfaitement la vue. Pour comble de joie, il entendit une voix qui lui disait de ne rien craindre, parce que celle qui le protégeait autrefois sur la terre, le protégerait encore au ciel. Le seul manteau de sainte Catherine de Sienne opéra plusieurs guérisons spirituelles et corporelles.

Il s'opéra plusieurs miracles à la translation des reliques de sainte Catherine de Raconi, religieuse du tiers ordre de Saint-Dominique, morte en 1547.

Le B. Wilhade, Recollet, fut martyr à Brille en Hollande avec dix de ses con-

frères, le 9 juillet 1572; ils furent enterrés à Bruxelles, et les miracles opérés par la vertu de leurs saintes reliques déterminèrent Clément X à les canoniser.

La liqueur qui découle du corps de l'apôtre saint André et qui guérit beaucoup de malades attire à Amalfi, où ses reliques sont déposées, un grand concours de pèlerins.

Les miracles opérés à l'occasion des reliques ne sont pas moins nombreux de nos jours qu'ils ne l'ont été dans les siècles passés. Nous pourrions en citer une foule d'exemples, bien que l'incrédulité générale de notre époque empêche d'en publier la plupart. Entre mille nous en choisirons un seulement revêtu de tous les caractères possibles d'authenticité et rapporté par M. l'abbé Brullée dans son *Histoire de l'abbaye de Sainte-Colombe*. « En 1847, » dit-il, « la sœur N., religieuse de la congrégation de la Sainte-Enfance de Jésus, dont la maison-mère est établie sur les ruines de l'ancienne abbaye de Sainte-Colombe, était atteinte, depuis environ deux ans, de palpitations au cœur; la maladie avait d'abord été peu grave; mais, au bout de six mois, elle se déclara avec plus de violence, et les palpitations plus fréquentes furent suivies de douleurs lancinantes très-aiguës. Quelque temps après, le mal prit un caractère encore plus alarmant, et les crises amenèrent des défaillances telles que la malade perdait presque entièrement connaissance. Il y avait déjà près de deux ans que la maladie allait toujours en empirant, lorsqu'un jeudi matin la sœur fut atteinte d'une crise si forte qu'elle en demeura presque entièrement paralysée. On la transporta sur un lit de l'infirmerie, et on lui administra le sacrement de l'extrême-onction. Ce ne fut que le samedi suivant que l'on put la débarrasser de ses vêtements, tant la moindre secousse paraissait devoir amener une mort presque certaine; ce jour-là le mal parut moins intense, mais la malade ne put cependant rien prendre encore, et il en fut de même les dix jours suivants. Au bout de ce temps, on s'attendait si bien à la voir mourir, que M. le supérieur de la congrégation lui avait donné la sainte communion comme pour la dernière fois, et que quelques-unes des sœurs vinrent le supplier de ne point les quitter encore ce jour-là, à cause de la grande fête qui se célébrait au monastère. C'était, en effet, un bien beau jour pour les religieuses de la Sainte-Enfance que le mardi 24 juillet de l'année 1847, car non-seulement de nouvelles sœurs s'adjoignaient à elles pour le service des enfants pauvres, non-seulement elles célébraient la fête de sainte Colombe, leur patronne, mais de plus cette admirable vierge, première martyre du pays sénonais, était venue le matin même reprendre possession de cette terre près de laquelle elle avait versé son sang, qu'elle avait sanctifiée par la présence de ses restes précieux, et d'où elle avait été chassée, en 1790, par la tourmente révolutionnaire. En effet, ce fut

en ce jour qu'une relique insigne de notre sainte, qui avait été donnée autrefois au chapitre de Sens, par les moines de l'abbaye, était rapportée sur cette terre qu'elle a tant aimée. Après qu'on eut rendu à ces précieux restes toutes sortes d'honneurs, M. l'aumônier du monastère demanda à notre malade si elle serait satisfaite de les vénérer aussi, et si elle croyait pouvoir obtenir de Dieu, par l'intercession de sainte Colombe, la santé qu'elle avait perdue. — Elle répondit affirmativement, mais, ajouta-t-elle depuis, je ne pouvais me le persuader, je regardais cela comme un rêve. — Les saintes reliques lui furent donc présentées, et la malade les baisa avec amour, mais sans avoir pu faire auparavant le signe de la croix, comme on le lui avait suggéré. Maintenant laissons-là parler.

Aussitôt après, je ressentis, dit-elle, comme une pesanteur dans la tête, et je m'endormis d'un profond sommeil; il y avait plus de douze jours que je n'avais dormi. Au milieu de la nuit, je m'éveillai, et me sentant parfaitement guérie, je demandai à la garde de me donner à manger. Elle fut singulièrement effrayée, et s'efforça de me calmer, pensant que j'éprouvais un transport de délire, car je m'étais levée à moitié. Cependant elle consentit à me donner un peu de vin et un biscuit, et je m'endormis de nouveau sans avoir pu lui persuader que mon mal avait disparu. Le matin arrivé, je demandai à me lever, et les mêmes scènes recommencèrent; on me regardait en tremblant, sans même croire à mes paroles.

Enfin elle obtint la permission de sortir de son lit, et ce ne fut encore que quelque temps après que la joie, succédant à la peur, on se joignit enfin à elle pour remercier le Seigneur, qui faisait éclater ses merveilles et bénir sainte Colombe, qui donnait assez à comprendre, par cette insigne faveur, combien il lui était agréable d'être honorée de nouveau là où elle l'avait été pendant près de seize siècles par les plus grands et les plus saints personnages.

L'allégresse fut à son comble dans le monastère, et toute la journée se passa dans les transports de la reconnaissance. La malade, après avoir pris de la nourriture, car elle était pressée par la faim, fit l'essai de ses forces; elle alla travailler avec les moissonneurs, et porter des gerbes; puis, plaçant sur son cœur un vase contenant huit à dix litres d'eau, elle montait les degrés de l'escalier jusqu'au premier, et en descendait sans fatigue et sans palpitations. Le lendemain, elle fit à pied, par une chaleur brûlante, le chemin de Sainte-Colombe à la ville de Sens, et alla visiter toutes les personnes qui l'avaient vue l'avant-veille, et n'attendaient que la nouvelle de sa mort. L'une d'elle faillit tomber à la renverse en la voyant, l'autre ne pouvait retenir ses larmes, et le médecin, atterré par la surprise, ne voulait point en croire ses yeux. Il félicita la malade, l'interrogea et dit : *Là où est le doigt de Dieu, la science n'a plus rien à y*

voir. Cependant, ajouta-t-il, ayez bien soin, ma sœur, de ne pas faire d'imprudences, prenez des précautions, ce n'est peut-être qu'un mieux passager. — Le mieux a continué sans l'ombre d'une rechute. Dieu en soit béni! et sainte Colombe remerciée! » (*Archives du monastère.*)

Loin de laisser publier ce fait extraordinaire, on s'efforça d'en arrêter la rumeur, tant on craignait de donner à l'impiété occasion de blasphémer, dans ces jours mauvais où on saisisait avec tant d'acharnement tous les moyens d'attaquer les ordres religieux. C'est sans doute le même sentiment qui a inspiré les réflexions suivantes à M. Briand, dont nous empruntons les paroles.

« Sainte Colombe a opéré à Saintes, peu de jours après la réception de sa précieuse relique, une guérison instantanée et dont la ville entière a été et est encore témoin. Nous parlons comme simple narrateur. Le pieux métropolitain avait désiré que les fidèles qui imploreraient le secours de notre sainte martyre éprouvent les effets de sa protection. Ces effets heureux ont été éprouvés.

C'est donc à l'empire de la certitude et de l'évidence que nous cédon, en attestant avec tout le sang-froid d'une raison désintéressée le fait de cette guérison remarquable que l'archevêché de Sens a accueilli avec reconnaissance et avec bonheur. Le rapport que l'on va lire nous a été demandé par Mgr l'archevêque. Nous n'avons pas voulu, nous n'avons pas dû condamner à l'oubli et à un silence pusillanime un fait que nous regardons comme le résultat d'une grâce présumable qu'aurait obtenue la médiation de sainte Colombe. Notre conscience domine toute crainte de clameurs frivoles et irréligieuses, elle demeure fidèle à la vérité comme à la vertu.

RAPPORT.

Le soussigné a l'honneur d'attester à l'illustrissime et révérendissime archevêque de Sens, que demoiselle Alida-Marquerite Bernardin, âgée de trente-quatre ans, demeurant à Saintes, rue Saint-Michel, était atteinte d'une maladie très-grave depuis six mois. Après avoir employé sans améliorations toutes les ressources de l'art, on regardait la mort comme le terme prochain de son état de souffrance. Par suite d'un épuisement progressif et général, la malade avait entièrement perdu l'usage de la parole. Depuis deux mois elle ne pouvait se confesser que par signes.

Cependant le soussigné ayant reçu, le 9 janvier 1850, la relique de sainte Colombe, s'est présenté le vendredi 11 janvier, à deux heures et demie du soir, auprès de la malade, plus accablée dans ce moment que jamais, souffrant beaucoup, et portant, sur son visage pâle et amaigri, tous les symptômes d'une tristesse profonde occasionnée par l'intensité de ses souffrances. Il lui a annoncé qu'il venait pour la bénir, lui recommandant de mettre sa confiance dans la protection de sainte Colombe.

La malade a reçu la bénédiction avec vraie foi vive. Immédiatement elle a éprouvé d'abord dans son âme un bien-être indicible; elle a joui d'une sérénité si douce et si profonde, qu'elle ne se reconnaissait plus; elle s'apercevait que toute souffrance s'éloignait d'elle, au point de la porter à douter si elle avait son corps, tant il était affranchi de toutes ses douleurs. Cet état de paix générale et intime a duré deux heures. Revenue à elle-même, la malade a fait signe à sa tante de lui donner une plume et du papier. Aussitôt elle a écrit ces mots : « Je suis guérie; je ne souffre plus. »

Par prudence, la tante a exigé qu'elle gardât le lit; ce qu'elle a consenti à faire par esprit de docilité, bien persuadée, cependant, du retour de sa santé et de ses forces. Elle a gardé le lit jusqu'au lundi 14 janvier; mais jouissant d'un état parfait d'esprit et de corps; sa gaieté annonçant que l'un et l'autre étaient dans un état parfaitement normal; le sommeil et l'appétit paraissent revenus.

Averti de cette prompte amélioration, le soussigné atteste également à Mgr l'archevêque que le dimanche 13 janvier il s'est transporté de nouveau chez la malade, qui, jusqu'à cette heure, était restée privée de l'usage de la parole. Aussitôt elle s'est mise sur son séant avec la plus grande agilité, et, joignant ses deux mains avec un air de reconnaissance et de joie, elle a dit, d'une voix faible, mais très-distincte : Sainte Colombe m'a guérie. — Voulant rendre à Dieu ses actions de grâces, elle s'est rendue, le 16 janvier, à six heures et demie du matin, dans l'église Saint-Pierre, sa paroisse; elle y a entendu la Messe, et y a communie. Au moment de l'élévation, elle s'est sentie fortifiée tout à coup dans l'organe de la voix, et elle a pensé que sa parole reprendrait son accent sonore. Cet effet était certain, puisque, après la Messe, s'étant présentée dans la sacristie devant M. l'abbé Réveillaud, curé de Saint-Pierre et vicaire général du diocèse de la Rochelle, elle l'a salué à haute et intelligible voix, lui racontant toutes les circonstances de son heureuse guérison, attestée par M. le curé et son premier vicaire.

Depuis le 11 janvier, la santé de demoiselle Alida-Marquerite Bernardin se maintient dans l'état de santé le plus florissant, et avec des caractères de force et de vigueur qu'elle n'avait même pas avant la maladie. Evidemment cette guérison est une grâce présumable due à la puissance de Dieu agissant par la médiation de la glorieuse martyre sainte Colombe.

En foi de quoi.

A Saintes, le 2 février 1850.

L'abbé BRIAND, ch. hon. de la Rochelle, de Luçon et d'Evreux.

— BONNET, vicaire de Saint-Pierre. — RÉVEILLAUD, curé de Saint-Pierre, vicaire général. »

Un peu auparavant, la sœur Marie-Blaise de Sainte-Anne, affligée depuis vingt-trois ans d'une paralysie, fut subitement guérie par la vertu des reliques de la Mère Marguerite de Saint-Jean l'Évangéliste et de la

Mère Béatrix de Jésus, nièce de sainte Thérèse, la première lui ayant apparu en même temps au milieu d'une lumière resplendissante. Voy. TOMBEAUX.

RESURRECTIONS. — Après la résurrection de Lazare et de trois autres morts, Notre-Seigneur disait : *Celui qui croit en moi fera des œuvres encore plus grandes que celles que je fais.* (Joan. xiv, 12.) Or ces paroles de la Vérité même n'auraient point eu leur accomplissement si les saints n'avaient imité le Sauveur, en ressuscitant comme lui les morts. S'il n'existait à cet égard que quelques faits douteux, opérés en secret et sans témoignages certains, on pourrait peut-être douter encore à cause de la grandeur du prodige, mais ces faits sont si nombreux, la plupart si publics et entourés de témoignages tellement authentiques, qu'il est impossible de les récuser. Il est une chose qu'on ne peut nier, ce sont les faits. Or ceux dont nous parlons ont eu lieu dans tous les temps, dans toutes les contrées, et sont attestés par des hommes aussi éclairés que probes, aussi incapables de tromper que d'être trompés. Que dis-je? souvent ils sont constatés par les témoignages juridiques les plus scrupuleux, par les hommes de l'art et les médecins les plus habiles, enfin par la multitude, par le peuple, sous les yeux de qui ils s'opèrent. Bien que nous ne citions ici qu'une partie de ces faits miraculeux, on pourra voir cependant, par le peu que nous en disons, combien ils sont nombreux et puissamment attestés.

Saint Hermès, préfet de Rome, se convertit avec toute sa famille, à la vue de la résurrection de son fils unique, opérée par le Pape saint Alexandre, au commencement du n^e siècle.

Saint Jean, martyr à Rome, avait été ressuscité par le prêtre saint Abonde, et souffrit avec lui sous l'empereur Dioclétien.

Saint Macaire l'Ancien, solitaire de Scété, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Un hérétique, de la secte des hiéracites, qui niaient la résurrection des morts, étant venu dans le désert prêcher ses fausses doctrines, quelques solitaires, ébranlés par ses discours captieux, se trouvaient en danger de perdre la foi. Macaire opposa l'enseignement de l'Eglise aux sophismes du novateur; mais comme il avait affaire à un esprit souple et artificieux, il proposa, pour terminer toute discussion, de confirmer par un miracle la croyance que ses frères et lui avaient eue jusqu'alors. La résurrection d'un mort, que Dieu accorda à sa prière, couvrit l'hérétique de confusion, et affermit les solitaires dans la vraie foi. Saint Macaire mourut en 390.

Saint Sisoès, anachorète en Egypte, se retira, vers le milieu du iv^e siècle, dans le désert de Scété. Après avoir vécu ainsi quelques années, un séculier étant venu avec son fils, encore enfant, pour lui demander sa bénédiction, s'aperçut, avant d'être arrivé, que son fils était mort. Étant entré dans la cellule du saint, il se pros-

terne devant lui et sortit ensuite, laissant l'enfant aux pieds de Sisoës. Celui-ci, qui ne savait pas qu'il fût mort, lui dit : « Levez-vous, mon fils, et suivez votre père. » L'enfant fit ce qui lui était commandé, et le père à la vue de ce prodige, vint témoigner sa reconnaissance à Sisoës, qui lui défendit par son disciple de parler avant sa mort de ce qui lui était arrivé. Sisoës mourut en 429.

Saint Paul, anachorète dans le désert de Porphyrite, était originaire de la Galatie, et vivait avec un autre anachorète, nommé Théodore. Jean Mosch rapporte que ces deux serviteurs de Dieu ressuscitèrent un solitaire nommé Jean, qui était mort par suite de la morsure d'une vipère.

Emilis, solitaire en Egypte, se rendit célèbre par ses miracles, et surtout par la résurrection d'un mort. Nous lisons dans la *Vie des Pères*, qu'il opéra ce prodige pour faire éclater l'innocence d'un accusé.

Théodoret rapporte que saint Pallade, solitaire dans le désert de Chalcide, en Syrie, ayant été accusé de meurtre, à cause d'un cadavre trouvé devant la porte de sa cellule, et qui portait les traces d'une mort violente, déjà la foule, accourue sur le lieu, se disposait à l'emmener chez le magistrat; mais Pallade, après avoir levé les yeux au ciel, prend le mort par la main, et lui dit : Je vous ordonne de nommer ici, en présence de tout ce peuple, votre meurtrier, et de faire connaître par là mon innocence. Aussitôt le mort lève la tête, et portant ses regards sur la foule, il montre du doigt celui qui a commis le crime. (Fin du IV^e siècle.)

Saint Jacques, évêque de Nisibe, en Mésopotamie, fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Dans le nombre des miracles qu'il opéra, Théodoret cite le suivant : Un jour étant en voyage, des mendiants qui se trouvèrent sur son chemin le prièrent de leur donner de quoi faire inhumer un de leurs camarades, qu'ils montraient étendu par terre et qu'ils disaient mort, quoiqu'il fût plein de vie. Le saint, après leur avoir donné ce qu'ils demandaient, se mit en prières, afin d'obtenir à celui qu'il croyait mort la rémission de ses péchés et le bonheur d'être reçu dans la compagnie des saints. Dès qu'il se fut éloigné, les mendiants s'approchèrent du prétendu mort, pour partager avec lui la somme qu'ils venaient d'escroquer; mais quel ne fut pas leur étonnement de ne plus le trouver en vie ! Ils coururent après le serviteur de Dieu, se prosternent à ses pieds, lui demandant pardon de leur supercherie, et le conjurant de rendre la vie à leur infortuné camarade. Le saint évêque, attendant par leurs prières et leurs larmes, demande au Ciel la résurrection du mort et l'obtient. (IV^e siècle.)

Saint Jacques l'Hypète, solitaire en Syrie, mourut vers le milieu du V^e siècle. Théodoret, qui l'avait connu, rapporte qu'il ressuscita un enfant.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, étant venu à Bologne, le sénateur Décence, chez qui il logeait, perdit son fils, qui était en bas âge; la mère porta l'enfant dans le lit d'Ambroise, qui était sorti; en rentrant, le saint, au rapport de Paulin, s'étendit sur l'enfant, à l'exemple d'Elisée, et lui rendit la vie.

Nous trouvons dans la Vie de saint Martin de Tours, l'histoire suivante de trois résurrections de morts. « A cette époque, un catéchumène, jaloux de se former à l'école d'un si saint homme, se réunit aux disciples de Martin. Mais au bout de quelques jours, saisi par la fièvre, il se trouva à l'extrémité. Martin était alors éloigné de la maison; quand, après trois jours d'absence il y revint, la couche du malade ne portait plus qu'un cadavre. La mort avait été si subite, que l'infortuné était sorti de ce monde sans avoir reçu le baptême. Autour de ce corps, placé au milieu de la maison, une troupe de frères affligés s'occupaient à lui rendre les derniers devoirs; à ce moment, Martin accourt, fondant en larmes et poussant des cris de douleur; bientôt toute son âme est remplie de l'Esprit-Saint; sur son ordre, tous les assistants sortent de la cellule funèbre, dont ils ferment soigneusement les portes; ensuite il s'étend sur le corps glacé du frère défunt. Il pria depuis quelque temps avec ardeur; sentant, par l'Esprit du Seigneur, qu'un miracle s'opère, il se relève un peu. Les yeux fixés sur le visage du mort, il attend sans trouble l'effet de sa prière et de la miséricorde divine. Deux heures s'étaient à peine écoulées : il voit le mort agiter l'un après l'autre tous ses membres, puis ouvrir et fermer, avec un mouvement précipité, ses yeux rendus à la lumière; regards heureux, qui, au lever d'un nouveau jour, rencontrent tout d'abord Martin dans ce monde; à cette vue la reconnaissance dont le cœur de Martin est pénétré envers le Seigneur, lui arrache un cri qui fait retentir la cellule; les moines restés à la porte s'y précipitent. Spectacle merveilleux, celui qu'ils avaient laissé mort, ils le contemplent vivant. Le ressuscité reçut aussitôt le baptême, et cela au dire d'un auteur, de la main même de Martin, qui lui aurait ainsi procuré la vie spirituelle après la vie corporelle. Ce catéchumène fut le premier sujet, ou au moins la première preuve publique de la puissance miraculeuse de Martin. Il raconta souvent qu'au sortir de son corps il avait été conduit au tribunal du Juge. Là il avait entendu prononcer sur lui une sentence fatale, après laquelle il s'était vu jeté dans des lieux obscurs, au milieu d'une multitude sans nom. Alors deux anges avaient représenté au Juge que c'était lui pour qui Martin priait. Aussitôt ces mêmes anges avaient reçu l'ordre de le ramener sur la terre. C'était ainsi qu'il avait été rendu à Martin et rétabli dans sa première existence. A partir de cette époque, le nom du bienheureux commença de briller, d'un éclat particulier. Tout le monde déjà

le regardait comme un saint. Désormais on vit en lui un homme puissant et vraiment apostolique.

Au *vi^e* siècle, on avait entouré d'un treillis et d'un voile l'endroit marqué par un si grand miracle, et il recevait les visites de nombreux pèlerins. La tradition, du reste, a conservé jusqu'à nos jours le souvenir précis de ce lieu. C'est maintenant une petite chapelle où se trouve la statue du saint.

Quelques jours après ce miracle, une femme dont le fils était mort aussi sans baptême, alla se jeter aux pieds de l'évêque de Poitiers. Lui présentant le corps de son enfant : *Martin*, lui dit-elle, *qui n'est qu'un commençant, a ressuscité un catéchumène. Toi, pontife du Seigneur, rends-moi mon fils, ou du moins rends-le au baptême.* Hilaire, attendri, se prosterna devant tout le peuple. Bientôt le vieillard et l'enfant se relevèrent, l'un de la prière et l'autre de la mort.

Ce fait montre quelle popularité le miracle du catéchumène acquit à son tour.

Un second miracle, aussi éclatant que le premier, sembla le désigner de nouveau à l'enthousiasme populaire. *Martin* passait un jour près de la maison de campagne de Lupicin, homme honoré dans le monde. Tout à coup son oreille est frappée par des cris et des gémissements, comme seraient ceux d'une foule de personnes en proie à la plus vive douleur. Inquiet, il se présente, et demande quel est le sujet de ces pleurs. On lui apprend qu'un serviteur de la maison s'est pendu et vient d'être trouvé sans vie. Aussitôt il entre dans la chambre où gît le cadavre et en fait sortir tout le monde; ensuite, couché sur ce corps inanimé, il prie pendant quelque temps, bientôt la figure du suicidé s'anime : il lève sur *Martin* des yeux languissants, puis il fait un long effort pour se dresser. Enfin il saisit la main du bienheureux, se met debout et, à la vue de la foule, s'avance avec son libérateur jusqu'au vestibule de la maison.

Ce Lupicin, dont il est ici parlé, fut, disent quelques auteurs, consul en 367. Le nom d'un tel personnage dut contribuer à rendre plus célèbre encore le miracle opéré dans sa maison. Une tradition locale veut que le saint ait ressuscité un mort à Tournay, au lieu même occupé depuis par la fameuse abbaye de Saint-Martin de Tournay, qui aurait été bâtie en mémoire de cet événement. Si cette tradition est véritable, elle ne peut s'entendre que du serviteur de Lupicin.

Martin, on ne sait pour quel motif, se rendait, avec ses disciples, à la ville de Carnutes, aujourd'hui Chartres. Comme ils passaient près d'un bourg très-peuplé, voilà qu'une foule immense s'avance à leur rencontre; elle était toute composée de gentils, car personne dans ce bourg ne connaissait encore le Christ. Mais, au bruit de l'arrivée d'un si grand homme, l'empressement avait été général, et la multitude accourue pour le voir couvrait au loin toute la campagne environnante. *Martin* sentait qu'il y avait là

quelque chose à faire : éclairé par l'Esprit, il frémit dans tout son être; puis d'une voix qui n'a plus rien de mortel, il prêche aux gentils la parole de Dieu, exprimant à plusieurs reprises sa douleur de voir une si grande foule de gens ignorer le nom de Notre-Seigneur et Sauveur. Tout à coup, du sein de cette incroyable multitude qui entoure la pieuse troupe sort une femme, dont le fils est depuis peu décédé : elle s'avance devant le bienheureux, et, les mains tendues, lui présente le corps inanimé de cet enfant. *Nous savons*, dit-elle, *que tu es l'ami de Dieu, rends-moi mon fils, mon unique enfant.* La foule se joint à elle, et appuie par des cris les prières de cette mère éplorée. Voyant que, pour le salut de tant de gens dans l'attente, il peut, comme il le disait dans la suite à ses disciples, obtenir du ciel un miracle, *Martin* prend dans ses mains le cadavre. Ensuite, à la vue de tous, il fléchit les genoux : sa prière achevée, il se relève, et rend à sa mère le petit enfant ressuscité. Alors, toute la multitude pousse un cri vers le ciel, et confesse le Seigneur Christ. Bientôt tous les assistants viennent par troupes se jeter aux genoux du bienheureux, lui demandant avec foi de les faire Chrétiens. Sans plus attendre, et au milieu même de la campagne où ils se trouvent, il leur impose à chacun les mains, et les fait catéchumènes. *Ainsi*, dit à son tour le poète, *la mort d'un seul enfant fit naître une multitude à la vie. Pour un qui revient sur la terre, en voilà mille qui entrent dans le ciel.*

Ce fut le troisième mort que notre saint ressuscita. Son divin maître et modèle en a, d'après les Évangiles, ressuscité le même nombre.

Il y eut, dans la suite, à Chartres, une église élevée à Dieu, en mémoire de la résurrection de l'enfant. On la nomma *Ecclesia Sancti Martini vitam dantis*, « *Eglise de Saint-Martin donnant la vie*, » nom que le peuple a changé en celui de Saint-Martin-le-Viandé.»

Saint Sévère, évêque de Naples, florissait au commencement du *v^e* siècle, et se rendit célèbre par ses miracles. Parmi les prodiges qu'il opéra, on cite surtout la résurrection d'un mort qu'il fit sortir quelque temps de son tombeau, pour convaincre d'imposture le créancier d'une veuve et de ses enfants.

Pendant le séjour que saint Germain d'Auxerre fit à Ravenne, il fut toujours accompagné de six évêques, qui lui virent opérer plusieurs miracles. Un des plus frappants est la résurrection du fils de Volusien, secrétaire du patrice Légisvulte. Le saint ne fut appelé que quand le jeune homme était déjà froid. Ayant fait sortir tout le monde, il se prosterna près du corps et pria avec larmes. La prière finie, le mort fit quelques mouvements, puis ouvrit les yeux et remua les doigts; il se leva ensuite avec l'aide du saint, s'assit, et se retrouva plein de vie et de santé.

Saint Sévère, prêtre dans l'Abruzze ultérieure, florissait dans le *vi^e* siècle. Saint

Grégoire le Grand rapporte qu'il ressuscita un mort par ses larmes.

Saint Quadragesime, berger et sous-diacre à Pavie, florissait dans le vi^e siècle : entre autres miracles qu'il opéra, on cite la résurrection d'un mort.

Saint Amand, évêque de Mœstrich, et mort en 675, fit un grand nombre de miracles : entre autres la résurrection d'un mort qu'il opéra en présence des infidèles.

Saint Libert était encore très-jeune lorsque, étant tombé dans la rivière, il s'y noya, et il dut une seconde fois la vie aux prières de saint Rumold qui le ressuscita.

Le bienheureux Pierre, moine de Molesme, n'était encore que novice au prieuré d'Useldange, lorsqu'il ressuscita un homme que la mort venait de frapper avant qu'il eût le temps de faire pénitence. Comme il s'était rendu coupable de grandes fautes, sa femme, justement alarmée pour son salut, alla trouver Pierre, qui passait pour un saint, le priant de rendre la vie à son mari. Pierre, touché de ses larmes, adresse à Dieu une prière fervente, et dit à cette femme d'avoir bon espoir; en effet, à son retour, elle trouva son mari plein de vie. Celui-ci s'empressa de se confesser, reçut les Sacraments et mourut trois jours après. Quant au B. Pierre il vécut jusqu'en 1136.

Saint Laurent, archevêque de Dublin, mourut en 1181. Il fut canonisé en 1226, par Honorius III, qui, dans la bulle de canonisation parle de sept morts ressuscités par son intercession.

Saint Dominique, instituteur de l'ordre des Frères prêcheurs, fut favorisé du don des langues, et surtout de celui des miracles, au point qu'il fut surnommé le Thaumaturge de son siècle. Une femme nommée Guta Dona, étant allée entendre une de ses prédications, à son retour, chez elle, elle trouva son enfant mort dans le berceau. Accablée de douleur, elle le porta à l'église de Saint-Sixte et le posa aux pieds du saint, ne s'expliquant que par ses larmes et ses soupirs. Saint Dominique, touché de son affliction, prie quelque temps avec ferveur, puis forme le signe de la croix sur l'enfant qui ressuscite. Un ouvrier qui s'était tué en tombant d'une voûte du couvent de Saint-Sixte, où il travaillait, recouvra la vie de la même manière. Saint Dominique ressuscita un troisième mort dans le monastère de Saint-Sixte; c'était le jeune Napoléon, neveu du cardinal Etienne de Possa-Nuova. Le mercredi des cendres de l'an 1218, les religieuses prirent possession du couvent de Saint-Sixte; et pendant qu'elles étaient au chapitre avec saint Dominique et les trois cardinaux commissaires pour traiter des droits de la nouvelle communauté, on vint annoncer que Napoléon, neveu du cardinal Etienne, s'était tué en tombant de cheval. A cette nouvelle, le cardinal fut tellement saisi, qu'il se sentit faiblir, et s'appuya sur saint Dominique, à côté duquel il était assis. Celui-ci se fit apporter le corps du jeune homme; il se rendit ensuite à l'église, suivi des

trois cardinaux, des religieuses, et d'une grande foule de peuple. Le saint, qui n'avait cessé de verser des larmes pendant la Messe, eut une extase quand il en fut à l'élévation, et parut élevé de terre d'une coudée, ce qui plongea les assistants dans un étonnement indicible. La Messe finie, Dominique se rendit près du mort avec tous ceux qui se trouvaient à l'église; remit dans leur place les membres brisés, et se prosterna ensuite pour prier. S'étant relevé, il fit le signe de la croix sur le cadavre, étendit les mains vers le ciel, et étant lui-même suspendu en l'air par une force invisible, il dit à haute voix : « Napoléon, je vous ordonne de vous lever au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » A l'instant Napoléon se leva, plein de vie, en présence de toute l'assemblée.

Dans la Vie de sainte Catherine de Sienne, le B. Raymond de Capoue rapporte le fait suivant, dont tous les témoins oculaires étaient encore vivants. « Je vais rapporter, » dit-il, « une chose bien étonnante pour notre époque, et cependant bien facile pour celui auquel rien n'est impossible. La mère de Catherine, Lapa, dont nous avons déjà parlé, était très-simple et très-bonne, mais très-peu tourmentée du désir des biens invisibles; aussi avait-elle une grande frayeur de quitter la vie. Après la perte de son mari, elle tomba elle-même malade, et son état donna bientôt de sérieuses inquiétudes. Catherine recourut, selon son habitude, à la prière, et supplia le Seigneur de vouloir bien secourir celle qui l'avait mise au jour et nourrie. Il lui fut répondu que Lapa serait sauvée si elle mourrait alors, et qu'elle éviterait ainsi bien des épreuves qui la menaçaient. Catherine alla trouver sa mère et lui fit les plus douces exhortations pour la préparer, si Dieu l'appelait à lui, à se soumettre avec joie à sa sainte volonté; mais, Lapa, trop attachée aux choses de la terre, avait horreur de penser à les quitter; elle conjurait sa fille de demander à Notre-Seigneur sa guérison et de ne pas lui parler de la mort. L'Épouse de Jésus-Christ voyait avec peine ces dispositions et priait avec angoisse Notre-Seigneur de ne pas permettre que sa mère mourût avant d'être parfaitement soumise à sa volonté. Dieu céda à la prière de Catherine; la maladie de Lapa augmentait, mais la mort la respectait toujours. Catherine s'entremetait entre Dieu et sa mère par ses prières et ses exhortations; elle suppliait Dieu de ne pas retirer du monde sa mère sans son consentement; elle exhortait sa mère à se soumettre au bon plaisir de Dieu; mais ses prières avaient plus d'action sur Dieu que ses exhortations sur l'esprit de la malade. Aussi, Notre-Seigneur dit à son épouse : *Annonce à ta mère qui ne veut pas mourir maintenant, qu'un jour viendra où elle souhaitera ardemment la mort sans pouvoir l'obtenir. Je suis témoin, avec beaucoup d'autres, de l'accomplissement de cette prophétie.* Lapa parvint à une extrême vieillesse et eut tant à souffrir dans les choses et les personnes qu'elle aimait, qu'on l'enten-

dait sans cesse dire : *Dieu a rivé mon âme à mon corps, pour qu'elle ne puisse pas s'en séparer; combien ai-je déjà perdu d'enfants et de petits-enfants; il n'y a que moi qui ne meurs pas pour ressentir les douleurs et la mort de tous les autres.*

Le cœur de Lapa était tellement obstiné, qu'elle ne songeait pas au salut de son âme. Dieu parut alors refuser à son épouse ce qu'il lui avait d'abord accordé. Après avoir différé longtemps, comme elle l'avait demandé, la mort de sa mère, il permit, pour faire éclater davantage ses mérites, que Lapa mourût sans s'être confessée. Sa fille, en voyant ce malheur s'adressa au Ciel et s'écria en fondant en larmes : *Ah! Seigneur, mon Dieu, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites, lorsque vous avez assuré qu'aucun des miens ne périrait? Votre miséricorde ne s'était-elle pas engagée à ne retirer ma mère de ce monde que lorsqu'elle y consentirait, et voilà qu'elle est morte sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise; au nom de votre infinie bonté, ne souffrez pas que mes espérances soient ainsi trompées. Je ne quitterai votre présence, que quand vous m'aurez rendu ma mère.* Trois dames de Sienne dont nous donnerons les noms, étaient alors présentes et entendirent ces paroles. Elles virent Lapa rendre le dernier soupir et touchèrent son corps qui ne donnait plus aucun signe de vie; elles auraient tout préparé pour ses funérailles, si elles n'avaient pas attendu que Catherine eût fini sa prière. Ceux qui portaient le fils de la veuve de Naim s'arrêtèrent, lorsque Notre-Seigneur toucha le brancard qu'ils portaient; de même les personnes qui étaient présentes attendaient ce qu'obtiendrait Catherine et ce que ferait le Sauveur. Catherine pria toujours, et les cris de son âme pénétraient le ciel. Le Très-Haut voyait les angoisses de son cœur et les larmes humbles et ferventes qu'elles répandaient devant lui. Le Dieu des miséricordes et des consolations l'exauça. Le corps de Lapa retrouva, tout à coup le mouvement; la vie revint complètement et elle reprit bientôt ses occupations ordinaires. Elle a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, au milieu des afflictions, des privations et des épreuves, ainsi que sa fille le lui avait annoncé de la part de Dieu.

Les témoins de ce miracle furent, Catherine Getti, Angéline Vannini, actuellement Sœur de la Pénitence de Saint-Dominique, et Lysa, belle-sœur de Catherine et bru de Lapa; elles existent encore toutes et sont à Sienne : elles ont vu Lapa qui était gravement malade depuis plusieurs jours, rendre le dernier soupir; son corps était sans mouvement. Sa fille pria et elles l'ont parfaitement entendue lorsqu'elle disait : *Seigneur, sont-ce les promesses que vous m'avez faites.* Peu de temps après, le corps, reprit la vie et Lapa retrouva l'usage de ses sens. Des milliers de personnes l'ont connue depuis cette époque. Tout ceci montre quel mérite sainte Catherine avait devant Dieu, puisqu'elle pouvait préserver l'âme de son père du purgatoire et rappeler à la vie le corps inanimé de sa mère. Ce miracle arriva au mois d'octobre de l'an 1370. »

Saint Pierre de Luxembourg, cardinal et évêque de Metz mourut le 2 juillet 1387. Les habitants d'Avignon le choisirent pour patron de leur ville en 1432, à la suite d'un miracle opéré par son intercession. Un enfant étant tombé du haut d'une tour sur un roc escarpé eut la tête brisée et la cervelle repandue sur le sol. Son père accourut près du cadavre de son fils et invoqua à genoux le bienheureux Pierre. Ramassant ensuite la cervelle et le corps, il les porte sur son tombeau. Il se met en prières avec les assistants et l'enfant ressuscite.

Angéline de Corbaro, religieuse du tiers ordre de Saint-François, et, morte en 1435 devint célèbre par la résurrection d'un jeune homme d'une des premières familles de Naples.

Vers l'an 1465, saint François de Paule opéra plusieurs miracles éclatants et entre autres celui-ci : Sa sœur Brigide, épouse d'Antoine d'Alesso, venant de perdre son fils, alla trouver François avec l'espérance qu'il lui procurerait quelques consolations dans sa douleur. Lorsqu'on eût achevé l'Office pour le repos de l'âme du défunt, il fit porter le cadavre dans sa cellule, et se mit en prières. Quel ne fut pas l'étonnement de Brigide lorsque, quelques instants après, elle revit son fils plein de vie!

Deux frères, appelés Lisan, plaidaient alors l'un contre l'autre, pour un intérêt considérable, et se haïssaient mortellement, selon la coutume des proches parents qui plaident ensemble. L'un d'eux ayant perdu son procès, en eût tant d'affliction, qu'il se pendit à une poutre de son logis. Tout le voisinage arrive aux cris des domestiques, qui trouvèrent leur maître pendu. Ignace de Loyola qui revenait du monastère des Anges, entra avec les autres, et fit lui-même couper la corde où pendait encore ce malheureux homme. On le trouva sans mouvement et sans pouls, et quelque chose qu'on fit pour réveiller la chaleur naturelle, il ne donna aucun signe de vie. Ignace, touché de l'état funeste où était l'âme de Lisan, se met à genoux auprès du corps, et par une forte inspiration, demande à Dieu d'une voix haute et distincte, autant de vie qu'il en faut au misérable pour se confesser. Il est exaucé, et en présence d'une foule de gens, qui tout étonnés de sa prière, attendaient avec impatience, quel en serait l'événement, Lisan revint tout à coup. C'est ainsi que les trois auditeurs de la Rote parlent de ce fait; et afin qu'on ne doutât pas que le Ciel rendait la vie au mort, à la prière d'Ignace, le ressuscité mourut dès qu'il fut confessé.

En 1552, saint François Xavier étant à Goa ressuscita un jeune homme nommé François Céavos, qui se fit Jésuite plus tard. Lorsque Xavier prêchait sur la côte de la Pêcherie, cette côte était ravagée par des maladies. Tous les habitants couraient au saint missionnaire soit pour être guéris eux-mêmes, soit pour obtenir la guérison de leurs parents ou de leurs amis, et la santé était rendue aussitôt à ceux qui invoquaient avec foi le nom de Jé-

sus-Christ et se faisaient baptiser. Il ressuscita quatre morts dans cette contrée. Prêchant un jour à Coulan, dans dans le royaume de Travancor, et voyant que les idolâtres étaient peu touchés de ses discours, il se fit ouvrir un tombeau où l'on avait enterré le jour précédent, un mort qui sentait déjà mauvais. S'étant mis à genoux et ayant fait une courte prière, il ordonna au mort, par le nom du Dieu vivant, de revenir à la vie. Aussitôt le mort ressuscita et se lève plein de vie et de santé. A la vue de ce prodige, tous se jetèrent aux pieds du saint et lui demandent le baptême. Il ressuscita, sur la même côte, un jeune Chrétien qu'on portait en terre.

De nos jours mêmes des résurrections ont eu lieu par l'intercession des saints, et nous pouvons citer entre autres la suivante opérée il y a une vingtaine d'années à peine dans le royaume de Naples et consignée dans l'histoire des miracles de sainte Philomène sous ce titre : *La thaumaturge du XIX^e siècle ou sainte Philomène*. « Rose de Lucia, cousine du missionnaire, don François qui obtint le corps de sainte Philomène, avait un enfant d'environ huit ans, qui, malgré les soins maternels et les efforts de la médecine, était depuis longtemps miné par une maladie fort grave. Il entra enfin en agonie, et il expire sous les yeux de ses parents et de plusieurs autres personnes. La pauvre mère ne pouvait se résoudre à le croire. Elle essaye tous les moyens pour justifier une espérance qu'il lui était impossible d'arracher de son cœur; mais enfin, tout devenant inutile, elle acquiert la désolante certitude du trépas de son fils; sainte Philomène n'a point exaucé les vœux ardents qui lui ont été si souvent adressés par une mère affligée. Dans l'amertume de son cœur, la foi de cette pauvre personne semble se ranimer avec une vivacité nouvelle. Elle court à l'image de la sainte, l'enlève du mur où elle était suspendue, et, la jetant sur le cadavre de l'enfant, elle demande à grands cris, et en versant un torrent de larmes, que son fils lui soit rendu. Au même instant, le petit mort se lève, comme s'il sortait de son sommeil; il se jette en bas du lit; et les yeux qui déjà pleuraient sur lui, le voient non-seulement ressuscité, mais sans le plus léger symptôme de maladie, mais vigoureux et plein de santé. » — *Voy. Moats*.

RÉVÉLATIONS. — Il y a au fond de tous les phénomènes surnaturels ou mystiques une unité profonde qui les relie tous, comme en un centre, en un seul et même acte divin. Aussi pourrait-on montrer qu'en dernière analyse tous ces phénomènes se résument en un seul dont ils ne sont que les aspects et les formes diverses. Mais pour faire bien saisir cette unité il faudrait rapprocher tous les faits surnaturels par une connaissance approfondie de leur origine. Ce travail aura lieu quelque jour sans doute; il est trop difficile encore à cause de l'imperfection et de la nouveauté de ces études, pour que nous essayons de l'entreprendre nous-même. Montrons-*en* cependant la possibilité par quelques rappro-

chements relatifs au titre de cet article. Les *Prédications* et *prophéties* ne sont au fond que des révélations intérieures sur des choses futures; les *paroles* et *voix célestes* ne sont aussi le plus souvent que des révélations divines qui se produisent à l'extérieur. Enfin nous verrons au mot *Vision* que celles appelées *visions intellectuelles* ou mieux *spirituelles* ne sont également que des révélations intimes communiquées à l'âme par Dieu lui-même. La plupart du temps l'extase est accompagnée de révélations surnaturelles, soit qu'elles se traduisent extérieurement au dehors, soit qu'elles restent inexprimables au fond de l'esprit qui les a reçues. On voit clairement comment tous ces phénomènes se rapprochent, se fondent et s'identifient pour ainsi dire dans ce fait d'une révélation divine, ou d'une parole intérieure de Dieu à l'âme humaine. Ces quelques considérations suffisent, il me semble, pour saisir déjà, au moins en partie, l'unité profonde qui relie entre eux tous ces phénomènes mystiques.

Il résulte précisément de cette observation que les faits qui pourraient rentrer sous ce titre général de *révélations* se trouvent déjà reproduits ailleurs, soit aux titres que nous avons désignés plus haut, soit à d'autres analogues. Nous ne donnerons donc ici que quelques indications sommaires, suffisantes pour rappeler la généralité de ces révélations.

Saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, fut favorisé de plusieurs révélations. Il vit, par révélation du fond du désert où il s'était retiré, les combats du saint martyr Troade, jeune homme distingué de sa ville épiscopale, et qui, après plusieurs tourments, eut le bonheur de mourir pour Jésus-Christ.

Saint Cyprien évêque de Carthage, connu par révélation la persécution que l'empereur Gallus, successeur de Dèce, devait exciter contre les Chrétiens.

Saint Eugène, fut martyrisé près de Paris, dans le III^e siècle. Son corps fut jeté dans l'étang des Marchais et découvert par révélation.

Saint Arsace, mort en 358, fut célèbre par ses miracles et ses révélations. Il en eut une, entre autres, qui lui fit connaître que la ville de Nicomédie serait détruite par un tremblement de terre. Lorsque l'heure du désastre allait arriver, il courut à l'église et exhorta le clergé et les fidèles à se mettre en prières pour apaiser la colère céleste, mais on ne voulut pas croire au malheur qu'il prédisait et personne ne s'en effraya. Voyant qu'on n'ajoutait pas foi à ses paroles, il retourna dans sa tour, et, se prosternant la face contre terre, il pria Dieu en attendant l'heure fatale; et lorsqu'elle fut arrivée, de violentes secousses ébranlèrent toute la ville, dont une partie ne fut plus l'instant après qu'un monceau de ruines. Des feux souterrains consumèrent ce qui était resté debout et la tour qu'habitait Arsace fut seule épargnée.

Saint Jean le Nain, anachorète de Scété, fut favorisé de plusieurs révélations.

Saint Séverin, évêque de Cologne, connu par révélation la mort de saint Martin de Tours et l'heure même où ce grand serviteur de Dieu entra en possession de la bienheureuse éternité.

Saint Maternien, évêque de Reims, ayant eu révélation de la mort prochaine d'Hilaire et de la sienne propre, fit le voyage de Poitiers pour avoir la consolation de s'entretenir avec lui.

Saint Séverin, évêque de Bordeaux, était originaire d'Orient, et il vint dans les Gaules au commencement du 7^e siècle. Lorsqu'il arriva à Bordeaux, saint Amand, évêque de cette ville, vint au-devant de lui et le salua par son nom, qui lui avait été révélé dans un songe.

Saint Elie, patriarche de Jérusalem, connu par révélation que l'empereur Anastase venait de mourir et qu'il le suivrait dans dix jours (le 20 juillet 518).

Saint Domitien, évêque de Maëstricht, connu par révélation le jour de sa mort qui fut le 7 mai 560.

Saint Août découvrit par révélation le lieu où était le corps de saint Ursin, évêque de Bourges. (vi^e siècle.)

Saint Amé, premier abbé du Saint-Mont, fut averti par révélation du moment de sa mort qui eut lieu le 13 septembre 627.

Saint Romarie, fondateur et second abbé du Saint-Mont, mourut le 16 août 640. Sur la fin de sa vie, Dieu lui fit connaître par révélation les maux qui allaient fondre sur la postérité de saint Sigebert, alors roi d'Austrasie.

Sainte Aldegonde, abbesse de Maubeuge et morte le 30 janvier 680, fut favorisée de grâces extraordinaires, entre autres de plusieurs révélations.

Saint Sebba, roi des Saxons orientaux, mourut en 697. Dieu lui avait révélé le moment de sa mort trois jours avant qu'elle n'arrivât.

En revenant de Rome, saint Wilfrid, évêque d'York, tomba dangereusement malade à Meaux; mais Dieu lui fit connaître par révélation qu'il guérirait et qu'il avait encore quatre ans à vivre. Il ne mourut effectivement qu'en 705.

Sainte Lénorine, vierge et abbesse de Baste, au diocèse de Brague, en Portugal, fut favorisée de plusieurs révélations et mourut en 982.

Le bienheureux Gilles, Franciscain, mort en 1272, fut favorisé de révélations, des dons de prophétie et d'extases.

Le bienheureux Pierre Pétroni, Chartreux, fut favorisé de révélations extraordinaires sur le paradis, sur le purgatoire, sur l'enfer et sur l'état intérieur d'un grand nombre de personnes encore vivantes. Il mourut le 29 mai 1361.

Sainte Brigitte, morte en 1373, fut favorisée du don des miracles et de nombreuses révélations.

Après avoir rétabli le siège de la papauté à Rome, le Pape Urbain V projeta de revenir à Avignon, non pour y résider, mais pour y séjourner momentanément, afin d'être plus

à portée de reconcilier les rois de France et d'Angleterre. Son dessein était de retourner à Rome, après avoir rétabli la paix entre les deux couronnes; mais sainte Brigitte lui fit dire, par suite d'une révélation, que s'il partait, il serait surpris par la mort avant qu'il ne pût entreprendre son retour. En effet, à peine arrivé à Avignon, il fut atteint d'une maladie grave dont il ne se releva pas.

La bataille navale de Lépante eut lieu dans le golfe de ce nom, en Grèce, le 7 octobre 1571. Les troupes chrétiennes firent subir aux Turcs des pertes tellement considérables qu'on la regarda comme la plus désastreuse qu'ils eussent encore livrée. Le Pape Pie V avait passé le matin du jour de la bataille et la nuit précédente en prières. Dans l'après-midi, pendant que les cardinaux étaient assemblés, il se leva brusquement, ouvrit une fenêtre, y resta quelque temps les yeux fixés au ciel; puis il la ferma en disant : *Il ne s'agit plus maintenant que de rendre grâces à Dieu pour la victoire qu'il vient d'accorder à son peuple.* Le saint Pontife protestait que cette victoire était due à l'intercession de la sainte Vierge; il établit par toute l'Eglise une fête en son honneur sous le nom de *Notre-Dame de la victoire.*

Agnès de Jésus, Dominicaine, née au Puy, en 1603, et morte le 6 octobre 1634, fut favorisée de révélations et de faveurs surnaturelles. (Voy. sa Vie par Lantage, réimprimée à Paris, en 1808, in-12.) La Vie de Madeleine de Saint-Joseph, morte le 16 avril 1637, rapporte beaucoup de révélations surnaturelles dont elle fut favorisée. (Cette Vie fut écrite par Senault. Paris 1670, in-4^e.)

RÉVÉLATIONS DE SAINTE-BRIGITTE (Lés). — Nous avons déjà fait connaître, en parlant de sainte Brigitte (Voy. ce mot), son livre des *Révolutions*, qui eut une si grande célébrité et reçut l'approbation des Papes et des conciles. Ce livre, qui formerait plusieurs volumes, est encore écrit en latin, et on en n'a donné jusqu'ici que quelques extraits. Le premier caractère qu'on y remarque est un ardent esprit de prosélytisme, un immense et fervent désir de la gloire de Dieu et du salut des hommes. Sainte Brigitte y reçoit de Dieu même la mission d'un saint apostolat qu'elle exerça toute sa vie. Le second caractère qui nous frappe, c'est que ce livre est éminemment moral et singulièrement propre à l'édification et à la sanctification des âmes, et que toutes les visions, apparitions et révélations qui s'y trouvent concluent toujours directement à ce but. Ainsi, on y voit de nombreux exemples du jugement suprême des âmes devant le tribunal de Dieu, et ces jugements sont représentés de manière à frapper vivement les esprits et à les convertir à Dieu. Les apparitions de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de saint Paul, de saint Denis, de sainte Agnès, des anges, des âmes passées dans une autre vie et les descriptions réitérées du purgatoire, tout aboutit directement à

ce but pratique. Donnons, du reste, une analyse succincte de ce livre.

Le Sauveur indique d'abord à son épouse les signes auxquels on peut facilement distinguer les vraies révélations d'avec les illusions du démon ; puis, après avoir fait le tableau de l'ingratitude des hommes, lui donne sa mission sainte. Puis la sainte Vierge raconte son Immaculée Conception et son Assomption, et poursuit en ces termes : *Je vais vous apprendre aussi combien il lui plaît de faire honorer mon nom. Lorsque les anges l'entendent prononcer, ils s'en réjouissent, et remercient Dieu des grâces qu'il a accordées par mon intercession, et en particulier de celle qu'il leur fait de voir l'humanité de mon Fils glorifiée dans sa divinité; le seul nom de Marie soulage les âmes qui souffrent dans le purgatoire, comme un malade étendu sur son lit de douleur est soulagé lorsqu'il entend des paroles de consolation qui touchent agréablement son cœur. Dès que le bon ange entend ce nom, il assiste d'une manière plus spéciale le juste qui le prononce, de la garde duquel il est chargé. Les bienheureux esprits ne s'éloignent pas du séjour de la gloire. Ils ne cessent pas de jouir de Dieu, en remplissant leurs fonctions auprès des âmes, qu'ils animent sans cesse à faire le bien.*

Parmi les chapitres qui suivent, du premier livre de l'extrait publié en 1834 par un ancien vicaire général, nous remarquons principalement les chap. 7 et 10, sur la Passion, la puissance, la sagesse et la charité de Jésus-Christ. Dans le chap. 11, la Mère de Dieu instruit sainte Brigitte. Le chap. 12 offre un magnifique tableau des prières de toute la cour céleste en faveur de l'Eglise. Dans le 19^e, le Sauveur explique le rapport de la loi ancienne à la loi nouvelle. Dans le 21^e est la description du purgatoire. Au 1^{er} livre, le chapitre 4 décrit la création des anges et leur chute, et le suivant s'exprime ainsi : *Je fais en vous, ma fille, trois choses merveilleuses : je vous fais voir des yeux de l'esprit; je vous fais entendre des oreilles de l'esprit, et je me rends sensible au fond de votre cœur. Ce que vous voyez pourtant n'est pas exactement tel que vous vous l'imaginez. Si vous contemplez telle qu'elle est en effet la beauté spirituelle des anges et des âmes glorifiées, la joie de votre âme serait si grande, que votre corps, hors d'état de la soutenir, se briserait comme un vase pourri : la vue des démons tels qu'ils sont vous ferait mourir subitement, ou au moins vous causerait les douleurs les plus atroces, tant ils sont effrayants à voir. C'est pourquoi les objets purement spirituels ne vous apparaissent que sous la forme d'un corps, les anges et les âmes bienheureuses sous celle de l'homme vivant, et les démons sous la forme des animaux et des autres créatures; mais seulement avec l'apparence de la vie; car l'âme des animaux meurt avec le corps, et la vie même des démons est une mort perpétuelle. Il y a des idées purement spirituelles que je ne pourrais vous faire comprendre, si je ne me ser-*

vais de comparaison pour les mettre à votre portée; ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est le vif sentiment que vous avez de la présence de mon esprit dans votre cœur.

Le chapitre 7 poursuit : « Le Fils de Dieu dit à l'épouse : *Qu'est-ce que la sagesse qui vient de Dieu? Elle ne consiste pas dans cette simplicité des pauvres gens, qui savent à peine réciter le Pater, ni dans le mérite des savants profondément versés dans les sciences et les belles-lettres, mais dans le cœur et dans une vie véritablement chrétienne. Le vrai sage est celui qui apprend tous les jours à bien mourir, qui considère souvent l'état où il se trouvera au moment de la mort, et le jugement qui la suivra, où tout ce qu'il a fait dans sa vie lui sera représenté, où aucune faute ne restera impunie. Le vrai sage renonce aux vanités du monde, se contente des choses nécessaires à la vie, s'abstient de toute superfluité, et s'applique autant qu'il lui est possible à donner à Dieu des preuves de son amour pour lui. Aussi en est-il déjà récompensé sur la terre : car lorsqu'il réfléchit que tous les biens de ce monde finissent à la mort; que le jugement de Dieu sera terrible pour ceux qui en auront abusé; que tous les désordres d'une vie criminelle lui seront alors représentés par le souverain Juge, et qu'il en sera sévèrement puni : lorsqu'enfin il considère sérieusement l'inconstance et la fausseté du monde, peut-il ne pas se réjouir et s'estimer heureux d'avoir, pour s'abstenir du péché, renoncé à sa propre volonté, et fait celle de Dieu? N'est-ce pas aussi pour lui un grand avantage d'avoir préservé son âme de toutes les misères qu'entraîne le péché, et de l'avoir embellie et fortifiée par l'exercice de l'amour de Dieu, par son mépris des choses qui ne font que passer, par son attachement aux vrais biens qui ne finiront jamais? La vraie sagesse est donc dans les œuvres et non dans les grands talents que le monde admire; ceux qui suivent ses maximes sont des insensés, qui comptent pour rien la volonté de Dieu, et ne savent pas maîtriser leurs passions, aveugles d'autant plus coupables qu'ils savent bien que tout ce qui les captive ici-bas est de bien courte durée, et que les joies du ciel, dont ils font si peu de cas, dureront pendant toute l'éternité. »*

Le chap. 9 décrit la descente du corps de Jésus-Christ de la croix, et les douleurs de la sainte croix; le suivant fait la peinture de la charité. Le livre III s'ouvre par l'exposition des deux voies du ciel et de l'enfer; ensuite vient une magnifique définition de la sainte Trinité (chap. 2) que nous regrettons de ne pouvoir citer; puis une vision très-curieuse de sainte Brigitte (ch. 4) continuée dans les chapitres suivants; la peinture de la vie des âmes fidèles (chap. 6), et de la mort vraiment chrétienne (chap. 15). Dans le livre IV, nous remarquons le chap. 8, sur les règles des mœurs et l'intercession de la sainte Vierge; le chap. 9, sur la beauté extérieure comme expression de la beauté intérieure de l'âme; et le chap. 13, sur saint Denis demandant à la Mère de Dieu de prier

pour la France, alors ravagée par la guerre civile. Le reste est une suite de tableaux du jugement des âmes.

RIMINI (MADONE DE). — Pour le miracle qui est le sujet de cet article, nous nous bornerons à renvoyer à l'ouvrage spécial qui en a été écrit et qui est intitulé : *Relation de l'événement miraculeux de la madone de Rimini, extrait du procès authentique dressé par l'autorité ecclésiastique du diocèse*, traduite de l'italien par M. l'abbé *** , chanoine honoraire. (1 vol. in-18, chez P.-J. Camus, 20, rue Cassette, à Paris.)

ROBE DE JÉSUS-CHRIST, conservée dans la cathédrale de Trèves. — Nous regrettons vivement qu'il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de rapporter l'historique de cette sainte relique si plein d'intérêt et accompagné d'ailleurs d'incidents surnaturels. M. Marx a publié en allemand l'*Histoire de la robe de Jésus-Christ, conservée dans la cathédrale de Trèves*, etc., 1 vol. in-12 traduit en français par M. l'abbé Ch. Wayant. D'innombrables miracles furent opérés, à toutes les époques, par le simple attouchement de cette sainte relique. On exposa la sainte robe avec une grande solennité du 9 au 27 septembre 1810. On estime à 227 mille le nombre des étrangers venus à Trèves pendant ces dix-neuf jours pour la vénérer. Le protocole dit :

« Des paralytiques, qui s'étaient fait couvrir ici, marchèrent ensuite seuls, et leur exemple fut suivi par un grand nombre d'autres infirmes qui s'y firent amener de même. »

En septembre 1844, la sainte robe fut de nouveau exposée publiquement à la vénération des fidèles. Les journaux portent à plusieurs millions le nombre des personnes qui se sont rendues à la cathédrale de Trèves pendant la durée de cette exposition. Parmi les miracles opérés à cette occasion, le plus connu et celui qui réunit tous les caractères les plus frappants d'authenticité est sans contredit la guérison subite de Mlle Droste de Wischering. Voici ce qu'on écrivait à ce sujet au moment même du miracle.

« Mademoiselle Jeanne Droste de Wischering, proche parente de l'illustre archevêque de Cologne, et nièce de l'évêque de Munster, jeune Westphalienne de dix-neuf ans, était privée complètement de l'usage d'une de ses jambes depuis quatre ans ; toutes les ressources de la médecine et de la chirurgie étaient épuisées, on désespérait de la guérison. Mlle de Wischering avait eu recours aux eaux thermales sans plus de succès, et se trouvait aux bains de Creutznach quand elle entendit parler de l'exposition de la sainte robe; elle vint donc de cette ville à Trèves pour la vénérer. Or, vendredi 30 août, à 9 heures du matin, cette jeune personne, s'étant rendue en voiture à la cathédrale, s'avança à l'aide de béquilles jusqu'auprès de la relique. Tout à coup, après avoir prié devant cet objet de vénération universelle avec autant d'humilité que de foi et y avoir porté les mains, elle sentit

une confortation extraordinaire dans le membre paralysé depuis si longtemps, et telle qu'elle put marcher à l'instant. Un triple attouchement à la sainte robe l'avait guérie radicalement; elle put seule, sans le moindre secours étranger, regagner sa voiture.

Le lendemain de sa guérison, Mlle Droste de Wischering s'est rendue à pied à l'église cathédrale de Trèves, accompagnée de son aïeule, et a déposé sur l'autel les béquilles dont elle se servait depuis quatre ans. Puis elle a visité les différentes églises de Trèves et les établissements religieux. En rentrant, elle a reçu la visite d'un nombre immense de personnes de la société, qui voulaient s'assurer par leurs propres yeux de la grâce qu'elle venait d'obtenir.

Les nombreux témoins de ce fait ont été admis à prêter serment devant l'autorité compétente, et devront signer le procès-verbal qui a été rédigé en conséquence de ce fait si extraordinaire.

10 septembre. — Mlle Droste de Wischering n'avait pas encore quitté Trèves le 8; elle vient chaque jour, à plusieurs reprises, dans l'église cathédrale témoigner à Dieu sa profonde gratitude pour le bienfait signalé qui lui a été accordé.

Grand nombre de pèlerins, qui arrivent à chaque instant de la vieille cité romaine, sont pleins d'admiration pour la piété de Mlle Droste; ils l'ont aperçue à la cathédrale, répandant à profusion des larmes de reconnaissance. Tous nous assurent l'avoir vue marcher avec cette prestesse qui dénote que sa guérison est radicale. »

ROC-AMADOUR (NOTRE-DAME DE), — pèlerinage célèbre dont l'histoire et les nombreux miracles ont été retracés par M. A.-B. Caillau, auteur de l'excellente *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*.

ROMULE (Sainte), vierge qui florissait du temps de saint Grégoire le Grand. — Une nuit qu'elle était malade, sainte Romule appela sainte Redempte en disant : « Venez, ma mère, venez. » Redempte accourut aussitôt avec une autre vierge qui vivait avec elle; lorsqu'elles furent auprès de la malade, elles virent la chambre remplie d'une lumière céleste, et elles entendirent près de la porte un bruit semblable à celui que feraient des personnes qui vont entrer. Romule les voyant effrayées, leur dit : « Ne craignez pas; je ne meurs pas encore. » Trois jours après, elle les appela de nouveau pendant la nuit et demanda le saint viatique. A peine sainte Redempte et sa compagne l'eurent-elles quittée qu'elles entendirent devant la porte de la maison deux chœurs qui chantaient alternativement des psaumes avec une douce mélodie. Pendant ce temps Romule rendit le dernier soupir, et son âme s'élança dans le sein du Père céleste accompagnée de chants délicieux, qui cessèrent peu à peu à mesure qu'elle s'élevait vers le ciel.

RONCONI (Le bienheureux AIME), — 116

en 1200 de parents nobles et fortunés, se retira dans une maison située sur le bord de la route afin d'y exercer l'hospitalité envers les indigents. Un jour qu'il était occupé à semer des raves, il fut rappelé à la maison pour exercer l'hospitalité envers de pauvres voyageurs. N'ayant rien à leur offrir, il dit à sa sœur, nommée Claire, d'aller au jardin chercher des légumes; elle lui fit observer qu'il ne s'y trouvait plus rien autre chose que les raves qu'il venait de semer. Dieu est puissant, répondit Aimé, et puisqu'il a, pendant quarante ans, nourri son peuple d'un aliment céleste, il peut aussi donner un accroissement miraculeux aux semences que je viens de confier à la terre. Claire alla donc au jardin, sur la parole de son frère, et en rapporta des raves d'une grosseur prodigieuse. Ce miracle se répandit bientôt dans le pays par le moyen des pauvres qui en avaient été témoins.

ROSAIRE. — Le bienheureux Alain de la Roche fut comblé par la Mère de Dieu des faveurs les plus extraordinaires. Il reçut d'elle la mission de ramener dans l'Eglise la dévotion du rosaire ou psautier de la Vierge, qui avait été aussi fervente que générale dans les jours de saint Dominique, mais qui s'était peu à peu refroidie. Afin d'exciter en lui l'ardent désir de réveiller la sainte pratique du rosaire, Marie se fit voir à lui; elle lui dit que des maux affreux menaçaient l'univers, et que, pour les empêcher de fondre sur la terre, il fallait raviver une dévotion éteinte, celle du rosaire, et former de nouveau, pour sa récitation, de nombreuses confréries: *Le démon, ajouta-t-elle, le démon, cet ennemi implacable et perpétuel de l'homme, fera les plus grands efforts contre cette pratique; il vous persécutera avec acharnement; mais ayez confiance; je serai votre sauvegarde et votre bouclier contre tous les assauts, et vous réussirez dans votre utile entreprise.* Elle lui mit au cou un chapelet ou rosaire, dont les grains étaient de grand prix; elle alla même, au dire de tous les historiens d'Alain, jusqu'à renouveler en sa faveur le prodige d'une lactation miraculeuse, comme elle l'avait fait pour saint Bernard, pour saint Fulbert, et pour quelques autres encore de ses enfants privilégiés. Enfin elle termina en lui disant que s'il négligeait de rétablir la pratique du rosaire, pratique destinée, dans les desseins du Ciel, à sauver le monde menacé, il se rendrait coupable de révolte contre Dieu, et qu'une double mort, celle du corps et celle de l'âme, serait son châtiment.

Frappé comme il devait l'être de cette apparition et de ses circonstances, et craignant pour lui-même et pour l'univers entier les malheurs que lui avait fait entrevoir la Mère de Dieu, il se mit à déployer, pour ressusciter la pieuse pratique du rosaire, un zèle proportionné à la désuétude dans laquelle cet exercice était tombé. A cette fin, il parcourut, avec des peines incroyables et des fatigues inouïes, d'innom-

brables contrées, et, entre autres, la Belgique, la Saxe et la Bretagne; et partout il allait recommandant la salutaire pratique du rosaire, et formant, dans ce but, des milliers de confréries, tant d'hommes que de femmes. Dieu, du reste, secondait le zèle ardent d'Alain par les miracles signalés qu'il opérât sur tous les points par cette dévotion.

La Mère de Dieu lui apparut visiblement une seconde fois, dans une église appartenant à des Dominicains et où elle mit en fuite l'affreux génie de l'abîme qui le tourmentait. A peu de temps de là, Alain tomba gravement malade; son état était incurable, et tous les gens de l'art le condamnaient à mort. Cependant le démon était revenu à la charge, et ne cessait de tenter le pauvre Dominicain. Mais vers les dix heures du soir, sa chambre, alors remplie d'une obscurité profonde, fut tout à coup éclairée d'une lumière éblouissante au milieu de laquelle parut l'auguste Mère de Dieu. Elle salua avec bonté le religieux en pleurs, lui adressa de douces paroles qui furent comme un baume sur ses cuisantes plaies et qui les cicatrisèrent. En même temps, lui prenant la main, elle l'adopta pour son mystique époux en présence de Jésus-Christ et de plusieurs autres saints. Tout ceci est merveilleux. Mais, pourtant ce n'était la tienne des grâces extraordinaires réservées à Alain, ni des épreuves auxquelles il devait être soumis.

Abattu par la malice de ses ennemis, Alain mit moins de zèle à prêcher la dévotion au saint rosaire; ce qui déplut sensiblement à Jésus-Christ et à Marie, comme il put lui-même s'en convaincre par le sévère et dur avertissement qu'ils lui donnèrent. Car un jour que, s'étant mis en oraison, il se sentait sec et aride, comme cela n'arrive que trop souvent aux âmes justes et saintes, et que cette sécheresse et cette aridité le tourmentaient horriblement, la Mère de Dieu lui apparut et daigna le consoler comme il le raconte lui-même dans son 56^e chapitre. « Sa beauté, » dit-il, « semblait atteindre les bornes du possible; et devant cette beauté, celle des fleurs, celle des astres n'était qu'une pâle copie, une ombre informe, une ébauche grossière. Sa présence répandait un parfum si enivrant, une telle suavité s'exhalait de toute sa personne, il y avait dans l'accent de sa voix et dans ses paroles tant de charmes, que rien au monde n'en peut donner une juste idée. » A cette vue Alain fut saisi de crainte et voulut fuir de l'église, elle l'arrêta et lui dit : *Ne fuis pas, ô mon fils!* Et en même temps, par un effet de l'irrésistible puissance que Dieu lui a donnée, elle le fixa à l'endroit même où il était, et ses pieds restèrent immobiles comme s'ils eussent été attachés et cloués au sol. Puis la Mère de Dieu ajouta : *Si tu as quelque doute, soit par rapport à moi, soit par rapport à mes compagnes, fais sur nous le signe de la croix. Si nous sommes des visions du ciel, nous demeurerons, et plus viv*

sera encore l'éclat qui jaillit de chacune de nous. Alain fit le signe de la croix; l'apparition continua et la lumière s'accrut encore autour de lui. Ce fut dans cette même circonstance que la Mère de miséricorde dota son cher fiancé de onze grâces énumérées dans Gonon et ailleurs. Car tout ce que nous venons de dire, quelque surprenant qu'il paraisse, se trouve rapporté par ce pieux Célestin, par Spondanus, par Choquet, par Vincent Charron, par Balinghem, par le P. Courcier, et par Arnould de Raisso, dont nous ne sommes que l'écho. (Paul SAUSSERET, *Appar. et rév. de la très-sainte Vierge*, t. II, p. 100 et suiv.)

ROSE DE VITERBE (Sainte), du tiers-ordre de Saint-François. — Par suite de ses effrayantes austérités, elle fit dans sa jeunesse une maladie fort grave. Mais, au moment où elle semblait à l'article de la mort et sur le point de passer de cette vie à l'autre, elle se mit tout à coup, au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient, à haranguer les personnes qui l'assistaient de leurs bons et charitables soins, les appelant toutes par leur nom. Elle en désigna même plusieurs qui avaient trépassé avant qu'elle vint au monde, et que, par conséquent, elle n'avait pu connaître que surnaturellement. Puis l'auguste Mère de Dieu s'étant présentée à elle au milieu d'un nombreux et brillant cortège de vierges, Rose dit à ses proches et à ses amis : « Voici que la Reine du ciel s'abaisse jusqu'à venir visiter son humble servante ; recevons-la comme il convient ; » et aussitôt, quittant son lit avec décence et modestie, elle se mit à genoux pour offrir ses hommages à la très-vénéralle Vierge. Celle-ci ayant tendrement embrassé la malade, l'exhorta à s'élever de vertus en vertus, à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection, à visiter les églises de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-François et de Notre-Dame du Puy, à prendre dans cette dernière l'habit du tiers-ordre de Saint-François et à porter le cilice. Elle lui ordonna en même temps de reprendre avec énergie les vices et les désordres de ses concitoyens sans distinction de personnes, d'âge ni de rang ; à prendre toujours en main la cause et les intérêts de la religion et de la foi, et à ne point se laisser abattre par les futures épreuves qui lui étaient réservées. Une autre fois, la sainte Vierge se fit encore voir à la pieuse Franciscaïne, qui, en s'infligeant pendant trois jours entiers les plus incroyables tortures, ressentit en elle-même, tant dans son corps que dans son âme, ce que Notre-Seigneur avait souffert dans le cours de sa très-douloureuse Passion. Sainte Rose de Viterbe mourut en 1252. (Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge*, t. II, p. 398.)

ROSE DE LIMA (Sainte). — Dieu suscita une imitatrice de sainte Catherine de Sienne : c'était sainte Rose de Lima. Née en 1586 à Lima, au Pérou, et nommée d'abord Isabelle, elle reçut ensuite le nom de Rose

parce que sa mère avait vu une rose au-dessus d'elle pendant qu'elle dormait dans son berceau. Elle manifesta dès sa première enfance les mêmes dispositions que Catherine. Elle s'était proposé de bonne heure d'entrer dans l'ordre où avait vécu sainte Catherine. Cependant, comme plusieurs autres communautés désiraient la posséder, elle essaya d'entrer dans un autre monastère, pour ne pas avoir l'air de tenir trop à ses idées. Mais lorsqu'elle voulut partir, elle se trouva comme fixée au sol. Elle appela son frère à son secours ; et, malgré leurs efforts communs, elle ne put bouger jusqu'à ce qu'elle eût formé intérieurement le dessein de retourner chez elle. Un autre signe la confirma dans sa résolution. Un jour, un essaim de papillons, des nuances les plus belles, voltigeait devant elle. L'un d'eux, noir et blanc seulement, se dirigea vers elle, voltigeant autour de sa tête ; elle regarda cette circonstance comme une indication que l'habit blanc et noir des Dominicaines lui était destiné. Une fois qu'elle l'eut pris, elle devint un miracle de sainteté, et s'appliqua à imiter toutes les vertus de sainte Catherine, son modèle ; et son confesseur la vit une fois, à son grand étonnement, prendre tout à coup la forme, les traits et l'expression de cette sainte. Elle devint bientôt extatique ; et, lorsqu'elle avait quelque ravissement, elle devenait d'abord blanche comme la neige, puis son visage se colorait et devenait rouge, par suite de l'afflux des esprits vitaux, et enfin il devenait radieux et lançait des étincelles. (*Acta SS.*, 26 Aug.) Elle mourut le 24 août 1617. Toute la ville de Lima assista à ses funérailles, et les nombreux miracles opérés par son intercession la firent canoniser en 1671.

ROSEAUX BRISÉS. — Après un premier ordre pour l'exil de saint Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce, l'empereur Valens voulut en donner un second ; mais lorsqu'il voulut le signer, le roseau dont il se servait se rompit entre ses doigts ; un second, un troisième qu'il demanda se rompirent également. En ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main et dans son bras un tremblement et une agitation extraordinaires. Saisi de frayeur, il déchira l'ordre et laissa saint Basile en paix.

RUDOLPHE DE FAENZA. — qui avait été confesseur et confident intime de saint Dominique, étant un jour fort en peine de ce que plusieurs des Frères prêcheurs avaient quitté cet institut, Jésus-Christ lui apparut avec sa sainte Mère et saint Nicolas ; et, lui passant affectueusement la main sur le front, il lui dit : *Sois sans crainte et sans inquiétude ; tant que ma Mère s'intéressera à l'ordre des Dominicains, il ne manquera pas de disciples.* (POIRÉE, *Tripl. couron.*)

RUDOLPHE. — évêque d'Erfort en Thuringe, fut ravi en extase, et la sainte Vierge lui fit voir l'ordre des Franciscains couvert de la protection toute-puissante de Jésus-Christ ; ce qui détermina ce vénérable prélat à quitter le bâton pastoral du

pontife pour entrer dans l'ordre des Franciscains.

RUSBROK (JEAN), célèbre mystique, qui se rendit fameux par son exposition des principes de la théologie mystique. — Prêtre, chanoine régulier, puis prieur à Vauvert, près Bruxelles, il s'enfonçait dans la forêt de Soignies, où il écrivait sous la dictée de l'Esprit-Saint. Il répondait à Gérard le Grand, savant théologien, et fondateur de la congrégation de Windesheim : « Soyez sûr que je n'ai pas tracé un seul mot sans un mouvement du Saint-Esprit et l'assistance de l'adorable Trinité. » Jean Thauler surtout l'avait en grande vénération. Il mourut le 2 décembre 1381, âgé de 88 ans, et laissa un grand nombre d'écrits mystiques. Le plus

célèbre est le *Traité de l'ornement des noces spirituelles*. Ce grand maître de la vie mystique, que le xiv^e siècle admira tant, fut le maître de Thauler, de Suso, de Gerlac, de Harphius. On affluait de toutes parts pour entendre ses divins enseignements. Gérard le Grand y vint un jour avec son ami Jean Celle, recteur de l'école de Zwoll. Rusbrock instruit par une révélation divine, reconnut maître Gérard et l'appela par son nom, bien qu'il ne l'eût jamais vu auparavant. Gérard écrivit les admirables discours de Rusbrock, et plus tard il apprit mystérieusement la mort de son vénéré Père, et déclara à plusieurs reprises qu'il avait vu son âme pure passer au paradis

S

SABAS (Saint), — abbé en Palestine, né en 439, et mort le 5 décembre 532. Nous en avons parlé aux mots ANACHORÈTES, EUTHYME et à d'autres articles.

SABAS LE GOTH (Saint), — martyr en Scythie, le 12 avril 373, et qui eut plusieurs révélations.

SAINT-SACREMENT (FÊTE DU). — Une simple religieuse du monastère du Mont-Cornillon, auprès de Liège, la bienheureuse Julienne, résista pendant plus de vingt années aux révélations et à la voix intérieure qui lui ordonnaient de provoquer l'établissement d'une fête permanente en l'honneur de la présence de Jésus-Christ dans le saint sacrifice de l'autel. Au bout de ce temps, son humilité vaincue lui fit chercher un confident dans un saint religieux de la même ville; peu à peu, divers personnages, éminents par leur science et leur sainteté, accueillirent la pensée de cette pieuse mystique. L'un d'eux, François de naissance, ayant été élevé au souverain pontificat sous le nom d'Urbain IV, frappé d'ailleurs par le miracle qui venait de s'accomplir à Bolsène, et que tout le monde connaît, au moins par la sublime peinture de Raphaël, consacra, par une bulle authentique, la solennité de la fête du Saint-Sacrement.

SALETTE (MIRACLE DE LA). — Nous renvoyons à ce sujet au livre publié par l'évêque de la Rochelle, sous ce titre : *Nouveau récit de l'apparition de la sainte Vierge sur les montagnes des Alpes*, (1 vol. in-18 de 202 p., chez Lecoffre); livre dont une plume catholique donnait à l'époque même l'analyse suivante :

« Le samedi 19 septembre 1846, vers midi, deux petits bergers, un garçon de onze ans et une fille de quinze, tous deux très-pauvres, très-simples et très-ignorants, paisaient leurs troupeaux sur une montagne écartée de la paroisse de la Salette, au diocèse de Grenoble; ils n'étaient pas du même hameau et ne se connaissaient que de la veille. La chaleur était accablante et les

deux enfants cherchaient un peu d'ombre et de fraîcheur au fond d'un ravin, près d'un ruisseau alimenté par la fonte des neiges, où l'instant d'auparavant ils avaient trempé leur pain.

Tout à coup une dame d'une éblouissante beauté leur apparut; elle était vêtue d'une robe blanche et d'un manteau d'or, et portait un diadème étincelant. Les enfants eurent peur. La dame s'avança vers eux, les rassura, et leur parlant avec beaucoup de tristesse, elle leur dit que le peuple était menacé de grands malheurs s'il ne cessait de transgresser la loi de son Fils. Elle recommanda aux enfants de prier eux-mêmes plus assidument qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Elle donna à chacun d'eux un secret à garder que l'autre ne connut point, et ensuite, leur ayant ordonné de répéter à tout le peuple ce qu'ils avaient entendu, elle s'éloigna de quelques pas vers le haut du ravin, s'éleva un peu de terre, demeura encore ainsi quelques instants, parfaitement visible, et enfin se fondit insensiblement, comme un peu de neige aux rayons du soleil. La tête disparut la première, puis les bras, puis tout le corps; il ne resta qu'une trace lumineuse qui bientôt se dissipa. Les deux enfants, étonnés, se regardèrent : *Il faut*, se dirent-ils, *que ce soit une grande sainte*.

Mais l'heure de faire rentrer les troupeaux n'était pas encore arrivée; ils attendirent jusqu'au soir, et ce fut alors qu'ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. On se moqua d'abord de leur crédulité. Cependant ils parlaient avec tant de feu et d'énergie, leurs dépositions, entendues séparément, s'accordaient si bien, ils étaient si fermes, si insensibles à toutes les séductions et à toutes les menaces, et quoiqu'ils eussent conservé toute leur simplicité, un changement si extraordinaire se faisait remarquer en eux qu'il fallut bien les croire. Leur sincérité était évidente. Toutes les hypothèses possibles d'une supercherie dont ils auraient été involontairement les complices furent

promptement envisagées et écartées. Le lendemain, jour de dimanche, le maître du petit garçon lui commanda d'aller tout dire, avant l'Office, au curé de la Salette, qui ne savait rien encore. C'était un bon vieillard; son grand âge le forçait au repos, et il était sur le point de quitter des fonctions devenues trop fortes pour lui. Il écoute le berger, l'interroge jusque dans les moindres détails, et convaincu que cet enfant ne ment pas, il raconte en sanglotant, du haut de la chaire, tout ce qu'il vient d'apprendre. Le même jour, tandis que le maire soumet les deux enfants à un interrogatoire minutieux, plusieurs habitants de la Salette se rendent sur les lieux témoins du miracle. Rien n'y frappe leurs yeux : ils remarquent seulement le jaillissement abondant et limpide de la fontaine près de laquelle la dame s'était assise. Cette fontaine, toujours tarie dans les temps de sécheresse, ne coulait pas la veille. Depuis lors, elle a été intarissable en toute saison, et de nombreux malades se sont guéris en buvant de son eau.

L'étonnante nouvelle ne tarda pas à se répandre dans tout le Dauphiné, dans toutes les Alpes, dans toute la France. Cependant de nombreux visiteurs, les uns par religion, les autres par curiosité, se rendaient de toutes les parties de la France à la petite ville de Corps, où les deux bergers avaient été recueillis, afin de les voir et de les interroger. On les leur montrait sans difficulté aucune, et ces deux enfants subirent ainsi, durant l'espace d'un an, plus d'un millier d'interrogatoires. Les relations qu'on en a faites, tant manuscrites qu'imprimées, sont nombreuses; toutes constatent ce caractère indélébile de bonne foi, de simplicité, d'évidence qui a entraîné la conviction des premiers témoins. D'ailleurs, le pays tout entier exhale encore la suave odeur du miracle. Le peuple a repris les pratiques de piété chrétienne qu'il avait presque abandonnées. Plus de blasphème, plus de travail le dimanche, plus de mépris des lois de l'Église, et partant, un respect inaccoutumé des lois humaines. Déjà, depuis le 19 septembre, date de l'apparition, le Dauphiné a vu plus de cent mille pèlerins visiter pieusement la montagne de la Salette, y entendre la sainte Messe, y chanter des cantiques, et redescendre pleins d'espérance et de joie, sans que dans cette multitude il y ait à signaler le moindre désordre ni à regretter le moindre accident. Plusieurs milliers de ces Chrétiens, arrivés dès la veille, ont passé la nuit sur la montagne, exposés aux torrents d'une pluie qui a duré depuis six heures jusqu'à minuit, et qui n'a pu interrompre le chant continu des hymnes.

Mgr l'évêque de la Rochelle, prélat éminent par sa science et par sa vertu, après s'être éclairé par de longues informations et avoir fait un voyage au lieu de l'apparition, où il a vu et interrogé les enfants, a cru qu'il pouvait élever la voix. *Pour moi*, dit-il, *je crois l'apparition véritable, c'est pour*

cela que je la publie. Si je la croyais fausse, je mettrais plus de zèle encore à la décrier que je n'en mets à la faire connaître; je donnerai bientôt les raisons de ma croyance. Une apparition surnaturelle est possible: qui le nierait? Je crois celle que je publie digne de Dieu, digne de Marie: qui le contestera? Sa vérité me paraît prouvée: qui entreprendra de démontrer victorieusement le contraire?

Si le fait que je raconte présentait une conclusion opposée à nos dogmes et à la sainte morale de l'Évangile, il faudrait dire, sans balancer, qu'il est faux, ou qu'il est l'œuvre de l'esprit des ténébreux; car il ne peut exister d'apparition vraiment divine là où la foi et les mœurs subissent quelque atteinte. Ici, c'est tout autre chose; la sainte Vierge apparaît à deux bergers pour se plaindre des blasphèmes et de la profanation des saints jours: blasphèmes et profanation qui arment contre les coupables le bras vengeur du Très-Haut. La conclusion est que les blasphémateurs et les profanateurs doivent se convertir, et ne pas braver davantage la colère céleste. Rien de plus digne du Ciel qu'une pareille apparition, rien de plus heureux que la détermination de se convertir qu'elle serait prendre. Mais, dès lors, il est très-louable de publier ce qui peut conduire à ce retour. C'est Jésus, c'est Marie qui interviennent dans une affaire sainte. Jésus est irrité contre des criminels: peut-on trouver sa colère injuste, ou ceux qui l'outragent innocents? Marie, qui est toute miséricorde, arrête le bras de son Fils et invite les pécheurs à l'apaiser: qu'y a-t-il donc ici qui ne soit honorable au Fils et à la Mère? Veut-on que le Fils approuve ce qui est horrible, ou que les entrailles de la meilleure des mères ne soient pas émues des calamités prêtes à fondre sur ses coupables enfants? C'est donc une bonne action que de donner de la publicité à un événement qui n'a aucun danger en lui-même, et qui peut avoir pour excellent résultat de faire cesser les transgressions des coupables. Je suppose toujours une conviction comme celle que j'atteste être en moi.

Ainsi, mon unique but, en livrant ces pages à l'impression, est de procurer la gloire de Dieu et de faire honorer la Reine du ciel.

Il est incontestable que de grandes conversions se sont opérées, surtout dans le voisinage de l'apparition. Je m'en suis assuré sur les lieux mêmes. J'ai interrogé les ecclésiastiques, et je suis bien obligé de dire qu'ils ont été unanimes à me certifier cet heureux changement. En même temps éclatent les miracles. Les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques se lèvent et marchent. Un boiteux, jusqu'alors protestant, laisse ses béquilles appendues à la croix dite de l'Assomption; un hydropique est rendu à son état normal de santé; une religieuse mourant de phthisie récupère une force qui déconcerte toutes les précautions de la médecine.»

M. Paul Sausseret, dans son ouvrage intitulé *Apparitions et révélations de la très-*

sainte Vierge, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours (tom. II, p. 335 à 352), donne un récit détaillé de cette apparition; nous renvoyons en outre aux ouvrages suivants: *Pèlerinage à la Salette, en septembre 1848*, par M. l'abbé Lemonnier; *Plancy, Société de Saint-Victor*; et *Pèlerinage à la Salette*, par M. l'abbé Bez; voy. également les Mandements y relatifs des évêques, etc.

SANCTÉ (Le bienheureux), frère lai de l'ordre de Saint-François, était encore très-jeune lorsque son parrain le traita, un jour, avec beaucoup de dureté. — Sancté se laissant emporter par la fougue de l'âge, mit l'épée à la main et le blessa mortellement. Cette faute lui fit verser bien des larmes et il pria Dieu de lui envoyer une plaie semblable à celle qu'il avait faite à son parrain : sa prière fut exaucée; car il fut atteint d'un ulcère qui lui resta jusqu'à sa mort, arrivée le 14 août 1290.

SANG. — Henri Garnet, Jésuite anglais et martyr, fut pendu et écartelé le 3 mai 1606. Une goutte de son sang étant tombée sur un épi, la figure du P. Garnet s'y trouva peinte avec une ressemblance frappante, et le roi Jacques ayant entendu parler de ce fait, voulut voir l'épi.

Tout le monde connaît le miracle de la liquéfaction du sang de saint Janvier. Ce saint, évêque de Bénévent, fut décapité en 305, sous Dioclétien. Enterré près de Pouzzoles, ses reliques furent transférées à Naples en 400, puis à Bénévent vers l'an 825, et enfin rapportées avec beaucoup de solennité dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497. On garde dans la chapelle du Trésor de la cathédrale la tête de saint Janvier, renfermée dans un buste, et une partie de son sang contenue dans deux fioles.

Le jour de la fête de saint Janvier, le 19 septembre, le jour de sa translation de Pouzzoles à Naples, le premier dimanche de mai, et dans quelques autres circonstances, on apporte sur l'autel, du côté de l'évangile, la tête du saint, et on met les deux fioles, contenant un sang noir et desséché, du côté de l'épître. Après quelques prières et lorsque les fioles sont vis-à-vis de la tête, le sang se liquéfie, ou dans le moment, ou tout au plus en quelques minutes, puis il se met en ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide. Quoiqu'il y ait plusieurs cierges sur l'autel, on trouve toujours en touchant les fioles qu'elles sont presque froides. On les fait baisser au peuple en certaines occasions.

Les témoins contemporains du miracle sont innombrables; dans les temps anciens nous pouvons citer le cardinal Baronius, les PP. Henschénus et Papebroch, deux des savants Jésuites d'Anvers, que le P. Bollandus avait envoyés exprès à Naples.

Le sang de saint Janvier est renfermé sous quatre clefs dont deux sont gardées par deux dignitaires du chapitre, et deux sont entre

les mains de deux membres des *seggi*. Les *seggi* ou *sièges*, au nombre de cinq, sont remplis par la noblesse. Ils ont chacun un tribunal public et ont successivement part au gouvernement civil de Naples. On n'expose les reliques de saint Janvier qu'en présence des quatre dépositaires des clefs, et ces dépositaires changent tous les ans. Ce miracle, du reste, se renouvelle depuis bien des siècles.

SAUTERELLE. — Saint Séverin, apôtre de la Norique, par la vertu de ses prières, débarrassa le pays d'une grande quantité de sauterelles qui ravageaient les moissons et les autres récoltes. (v^e siècle.)

Au commencement du pontificat d'Etienne V, une nuée de sauterelles qui, sous le règne de son prédécesseur, avait déjà ravagé le pays, venant à se multiplier à l'infini, le saint Pape, vivement ému à la vue de l'affliction du peuple, prit tous les moyens pour la faire cesser. Il annonça d'abord qu'il donnerait cinq ou six deniers (environ trois francs de notre monnaie) à quiconque ramasserait un boisseau de sauterelles. Aussitôt chacun se mit à en recueillir des masses et à les porter au *bon Père*. Mais ce premier expédient ne suffisant pas encore pour faire disparaître le fléau, le pontife eut recours à la miséricorde divine. Il se rendit donc à l'oratoire de Saint-Grégoire, et y pria longtemps en répandant des larmes abondantes. Ensuite il bénit lui-même de l'eau et la donna aux clercs de la chapelle, en disant : « Distribuez-la à tout le peuple; qu'ils aient soin d'en asperger leurs blés et leurs vignes en récitant quelques prières. » L'ordre du saint Père fut suivi ponctuellement, et partout où l'eau bénite fut jetée, les sauterelles disparurent sur-le-champ. (ROHRBACHER, *Hist. de l'Eglise*, t. XII, p. 415 et suiv.)

Saint Grégoire, évêque d'Ostie, mort dans le xi^e siècle, est invoqué contre les sauterelles.

SAUVEUR D'HORTA (Saint). — Voy. GUÉRISONS.

SCAPULAIRE. — Simon Stock, général des religieux du Mont-Carmel, reçut de la sainte Vierge un scapulaire miraculeux à la suite de la vision que nous allons rapporter. Deux Carmes, le P. Daniel de la Vierge-Marie, dans ses deux ouvrages *Vinea Carmeli* et *Speculum Carmelitarum*, et le P. Paul de Toulles-Saints dans le livre *Clavis aurea*, ainsi que le P. Théophile Rainaud, Jésuite, au tome VII de ses OEuvres, établissent péremptoirement le fait de cette vision. Le savant Pape Benoît XIV l'appuie également dans son traité *De festis* (part. II, art. 73, t. II), et dit en termes formels : « La vision du bienheureux Simon Stock est véritable. » Le P. Suwanington, qui l'écrivit sous la dictée de Simon, atteste l'avoir apprise de sa propre bouche, et le *Bréviaire romain* (*Office de Notre-Dame du Mont-Carmel*) en fait mention. Cette vision a donc toute l'autorité d'un fait incontestable et approuvé par l'Eglise. Simon Stock en fait lui-même le récit

détaillé dans la lettre suivante écrite aux membres de son ordre et que nous ont conservée les historiens anglais :

« Mes très-chers frères,

Béni soit Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui et ne méprise pas les prières de ses serviteurs; bénie soit aussi la très-sainte Vierge, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, se ressouvenant de ses anciennes miséricordes en faveur de son peuple, s'empresse de nous secourir au milieu des tribulations extrêmes qui nous environnent de toutes parts, et qui, pour relever le courage de ceux d'entre vous que la tentation semble affaiblir, parce qu'ils ne font pas assez d'attention que quiconque veut vivre en piété avec Jésus-Christ souffrira des persécutions, m'envoie vers vous pour vous apprendre une nouvelle consolante, que vous devez recevoir dans la joie de l'Esprit-Saint. Je prie cet Esprit de vérité qu'il dirige ma langue, afin que je vous informe, d'une manière convenable, d'une éclatante faveur du Ciel... Moi qui ne suis que cendre et poussière, lorsque je répandais mon âme en présence de Dieu et que je priais en toute confiance la sainte Vierge, ma divine maîtresse, afin que, puisqu'elle avait permis à notre ordre de s'honorer du titre glorieux de Frères de la bienheureuse Vierge Marie, elle voulût bien aussi se montrer notre mère et protectrice par quelque signe sensible de sa bienveillance qui nous servît de défense contre ceux qui nous persécutent; quand tous les jours, dis-je, je lui adressais, au milieu des soupirs, cette prière : *Fleur du Carmel, vigne fleurie, splendeur du ciel, étoile mystérieuse de la mer, mère toujours vierge, daignez favoriser les enfants du Carmel d'un privilège spécial de votre protection.* Enfin la bienheureuse Vierge Marie m'est apparue, accompagnée d'une troupe céleste et tenant en main un scapulaire miraculeux. Elle m'a dit : *Reçois, mon fils, ce scapulaire de ton ordre, désormais le signe de ma confrérie; ce sera pour toi et pour tous les Carmes un excellent privilège, et quiconque mourra revêtu de ce saint habit ne souffrira jamais les flammes éternelles; c'est le signe du salut, une sauvegarde dans les dangers et le gage d'une alliance éternelle.* »

Saint Simon Stock écrivit cette lettre à Cambridge, en Angleterre, le jour même de la vision qui y est racontée, 16 juillet 1251, et sous l'influence de la vive impression qu'elle lui causa.

SCARAMELLI (JEAN-BAPTISTE), né en 1688 et mort en 1752, est l'auteur estimé de plusieurs ouvrages mystiques dont le plus connu est intitulé : *Directeur mystique.*

SCIENCE (DON DE LA). — Nous retrouvons déjà ce don chez beaucoup d'anciens solitaires, dans l'abbé Hor, dans saint Antoine, saint Théodore et d'autres. Rupert, abbé de Deutz vis-à-vis de Cologne, reçut dans une nuit, en 1124, après avoir prié Dieu, la connaissance des saintes Ecritures portée à un tel point qu'il surpassait en ce genre tous ses con-

temporains. Il reçut le don de la science à la suite d'une apparition de la sainte Vierge que rapporte en détail M. Paul Sausseret dans son livre des *Apparitions et révélations de la très-sainte Vierge*. (T. I, p. 191-193.) Le bienheureux Hermann, dit le Raccourci, en est un exemple bien plus frappant encore, que nous avons rapporté précédemment. — Voy. HERMANN.

« On cite encore parmi ceux qui ont reçu leur science devant les autels saint Laurent-Justinien, saint Ignace de Loyola, qui l'obtint de Dieu dans la solitude de Manrèse, saint Jean Capistran, saint François de Paule, Pascal Bailou et d'autres. Henri Dilson entra chez les Jésuites. Il parut d'abord d'un esprit si lourd et d'une si pauvre mémoire qu'on ne pouvait rien lui apprendre des choses qui s'adressent à l'esprit. Un jour qu'il exhalait sa douleur à ce sujet devant une image de la Vierge, et qu'il consacrait à cette bonne Mère son corps, son âme et toutes ses puissances, il reçut à l'instant même une mémoire si puissante qu'il pouvait retenir des sermons entiers et prêcher plusieurs années après. Il reçut en même temps une connaissance si profonde des choses divines que les plus grands théologiens de son ordre étaient convaincus qu'il puisait comme à leur source les explications merveilleuses qu'il donnait. La même chose arriva pour Charles de Saëta, qui a écrit beaucoup d'ouvrages mystiques. Un frère Cistercien, nommé Candide, outre qu'il connaissait les maladies et les remèdes, avait aussi la science infuse des propriétés et des vertus des plantes et des minéraux. Le P. Thomas Madan, dans les Lettres qu'il écrivait à ses supérieurs en Espagne, dit de lui qu'il employait contre les maladies des remèdes tout à fait inconnus des médecins, et qu'il n'avait fait pour cela d'autres études que dans la prière. Il ne portait jamais sur soi que son Bréviaire. C'était là qu'il puisait la science dont il avait besoin pour édifier les Catholiques et réfuter les hérétiques, ou pour guérir les maladies.

Quelquefois ce don paraît attaché à certaines conditions qui donnent au récit l'apparence d'une légende. C'est ainsi que l'on rapporte, dans les annales de l'ordre des Frères prêcheurs, qu'Albert le Grand avait peu d'ouverture d'esprit dans sa jeunesse, ce dont il était grandement affligé. Or la sainte Vierge lui apparut une nuit, et lui dit de choisir ce qu'il aimait le mieux, des sciences naturelles ou des sciences divines. Le jeune homme, qui n'avait pas encore le sens de ces dernières, choisit la philosophie. *Tu auras ce que tu demandes*, lui répondit la sainte Vierge; *mais, parce que tu as préféré cette science à celle de mon Fils, tu la perdras vers la fin de ta vie.* Il en fut ainsi en effet. Albert devint un prodige de science; mais trois ans avant sa mort, pendant qu'il était dans sa chaire à faire une leçon, il perdit tout à coup la mémoire, et ne se rappela plus rien de ce qu'il avait su. On proposa aussi à Herman Contract le choix entre la

santé du corps et l'ignorance d'un côté, ou la sagesse et les infirmités de l'autre. Il choisit celles-ci, et devint incomparable en toute espèce de science.

Dieu communique aussi ce don aux femmes. Marguerite, de l'ordre de Saint-Dominique, avait été renvoyée d'abord du couvent parce qu'elle était aveugle. Elle apprit si parfaitement non-seulement la lettre, mais encore le sens et l'explication de l'Office et du Psautier, qu'elle était en état d'examiner sur ce point les étudiants en grammaire. Catherine de Cardone n'avait point appris à lire dans son enfance; cependant elle prenait avec elle à l'église un Office de la Vierge, comme pour lire dedans. Or, comme elle ne connaissait pas même ses lettres, il lui arriva un jour de prendre le livre la tête en bas, ce qui lui attira des paroles blessantes de la part d'une personne de sa famille. Le reproche lui alla au cœur. Rougissant de honte, mais ayant confiance en Dieu, elle pria le Saint-Esprit, dont on célébrait la fête, de la faire participer au don des langues, qu'il avait accordé à ses apôtres en ce jour, et de lui apprendre à lire. Elle fut exaucée, et à l'instant même elle put lire parfaitement. Ida de Louvain obtint de la même manière l'intelligence des Ecritures, et le don d'expliquer ce que l'on chantait en latin, surtout les Evangiles au temps de Carême. Un jour que l'on chantait au chœur l'antienne : *Potestatem habeo ponendi animam meam* (Joan. x, 18), elle l'entendit chanter au-dessus de sa tête, dans un chant bien plus magnifique encore, et en expliqua ensuite à son confesseur tout le contenu.

Un des faits les plus remarquables en ce genre est ce qui arriva à la bienheureuse Osanna de Mantoue. Le fait a été raconté en détail par Sylvestre de Ferrare, de l'ordre des Frères prêcheurs, son confesseur et son confident, qui l'avait appris d'elle-même, et qui a écrit sa Vie l'année même où elle est morte. Elle avait depuis longtemps le désir d'apprendre à lire et à écrire, afin de pouvoir s'éduquer par la lecture des écrits des saints. Mais comme elle avait entendu dire souvent à son père que c'était une chose inconvenante et dangereuse pour les femmes de s'occuper à lire, elle n'avait jamais osé le prier de la faire instruire. Cependant, remplie de foi et d'espérance, elle s'était adressée à la sainte Vierge, et l'avait priée devant une de ses images de lui apprendre à lire. Elle persévéra plusieurs jours dans sa pensée sans obtenir ce qu'elle demandait. Un jour cependant elle résolut de ne pas cesser de prier jusqu'à ce qu'elle fût exaucée. Après avoir ainsi prié pendant quelque temps avec une ferveur extraordinaire, elle fut ravie en extase; et lorsqu'elle fut revenue à elle, elle aperçut écrits dans sa main, d'une belle écriture, les mots Jésus, Marie, qu'elle lut très-facilement. Mais dès qu'elle les eut lus, ces mots disparurent. Joyeuse d'avoir enfin obtenu ce qu'elle désirait depuis longtemps, elle remercia la sainte Vierge du fond de son âme. Une fois qu'elle eut ainsi trouvé

une maîtresse pour lui apprendre à lire, elle prenait chaque jour un livre sous son bras, comme un enfant qui va à l'école, et allait se prosterner devant l'image de la Vierge; puis, sa prière achevée, elle ouvrait le livre et lisait sa leçon. Elle sut bientôt lire parfaitement; et même, lorsqu'il lui tombait un livre latin dans les mains, elle en expliquait avec une grande facilité le sens, quelque obscur qu'il fût, sans l'avoir appris de personne. Elle apprit aussi à écrire passablement, et il est resté d'elle quarante lettres qu'elle écrivit dans la suite à son confesseur. Cette histoire peut nous indiquer jusqu'à un certain point la manière dont ce don est communiqué par Dieu. Ordinairement, celui qui apprend à lire va de la multiplicité à l'unité, en épelant et composant les mots, et de la forme au contenu. Il y a, en effet, entre la pensée et l'écriture un rapport semblable à celui qui existe entre l'âme et le corps; et c'est en déchiffrant l'écriture que nous parvenons à découvrir la pensée qui y est contenue. Mais dans le cas dont il vient d'être question, le procédé n'est plus le même; car l'esprit va du dedans au dehors, de la pensée au signe extérieur qui la représente. Lorsque Osanna se prosternait devant l'image de la Vierge, elle lisait d'abord dans l'âme de celle-ci ce qui y était écrit, puis elle revêtait des signes de l'écriture ce qu'elle y avait lu.

Il en fut ainsi de sainte Catherine de Sienne lorsqu'elle apprit à écrire, si nous en jugeons d'après ce que Raymond nous raconte à ce sujet. Elle s'était proposé d'apprendre à lire afin de pouvoir réciter les Heures canoniales, et l'une de ses compagnes lui avait transcrit l'alphabet et s'efforçait de le lui apprendre; mais malgré toutes les peines qu'elle se donnait, elle n'y pouvait réussir. Pour ne pas perdre le temps plus longtemps, elle résolut d'avoir recours à la prière; et se prosternant un jour devant Dieu, elle lui dit : *Seigneur, si c'est votre volonté que j'apprenne à lire, pour que je puisse chanter vos louanges en récitant les Heures, daignez m'enseigner vous-même ce que je ne puis apprendre seule; sinon que votre volonté soit faite; je resterai alors dans ma simplicité, et emploierai mon temps à d'autres méditations.* Or, avant même qu'elle se levât, elle était tellement instruite qu'elle pouvait lire toute espèce d'écriture aussi bien que les plus habiles. Raymond s'en convainquit par ses propres yeux; et ce qui l'étonnait davantage, c'est que, quoiqu'elle lût très-couramment, dès qu'elle voulait épeler, elle connaissait à peine ses lettres. Elle apprit à écrire de la même manière, comme elle l'indique elle-même dans une lettre qu'elle écrivit à Raymond, lorsqu'elle lui dit : *J'ai écrit moi-même cette lettre de même que l'autre que je vous ai envoyée de l'île des Rochers; car le Seigneur m'a appris à écrire, afin que, revenue de mes extases, je puisse décharger mon cœur. De même qu'un maître donne à son élève un modèle pour qu'il le copie, ainsi le Seigneur a fait avec moi, me présentant devant les yeux de*

l'esprit les formes des choses que j'ai écrites dans ces lettres. — Voy. LECTURE.

Il en fut de même de sainte Rose de Lima. Sa mère lui avait appris à connaître ses lettres, et voulut la faire épeler. Elle avait en même temps écrit sur une feuille quelques caractères grossiers afin qu'elle pût les imiter avec la plume. Mais Rose aimait mieux consacrer son temps à la prière, et sa mère croyait que, comme tous les enfants, elle craignait la peine et le travail que coûte l'étude. Elle avait donc prié le confesseur de Rose de lui faire des reproches en sa présence à ce sujet, et il s'y était prêté volontiers. Mais Rose se mit en prière le lendemain; puis, allant trouver sa mère, elle lut couramment dans le livre qu'elle lui présentait, et lui montra de plus une feuille très-bien écrite de sa main.

La vie du solitaire Grégoire Lopez renferme sur le sujet qui nous occupe des faits très-remarquables, d'autant plus que nous y voyons réunies l'illumination intérieure et les dispositions naturelles. Grégoire naquit à Madrid en 1542. Dès sa première jeunesse, il passa six ans avec un solitaire en Navarre; puis, retrouvé par ses parents, il fut envoyé à Valladolid, où il servit comme page plusieurs années à la cour. Poussé par l'Esprit, il partit pour le Mexique à l'âge de vingt ans, puis se rendit à la ville de Zacatécas, et enfin dans la vallée d'Amajai, où il se bâtit une hutte au milieu de la tribu sauvage et féroce des Chichimecques. Il y demeura trois ou quatre ans dans la pauvreté avec une admirable patience; puis il alla dans le pays de Guasteca, où il vécut plusieurs années d'herbes et de racines crues. Il passa ensuite plusieurs années encore à l'hôpital de Guastepec. Mais une maladie mortelle le força de retourner au Mexique; et là il se fit une nouvelle solitude près de Sainte-Foi, et il y mourut en 1596. Dans cette vie de retraite et de privation, il avait un merveilleux empire sur soi-même, un recueillement intérieur, une simplicité, un calme et une sérénité admirable, qui se révélait non-seulement dans son maintien et dans tout son être, mais encore dans ses discours concis, un peu épigrammatiques, et qui toujours atteignaient leur but. Il n'avait appris dans sa jeunesse ni latin ni aucun des arts libéraux; mais cette science lui fut donnée par d'autres voies dans sa solitude. Il avait dès sa jeunesse ardemment désiré de comprendre la sainte Ecriture; et, pour s'y préparer de son côté, il avait pris la résolution à Guasteca de l'apprendre tout entière par cœur. Pendant quatre ans il y employa quatre heures par jour. Toujours uni à Dieu, il obtint de lui la connaissance de la langue latine, et acquit ainsi à un degré extraordinaire l'intelligence des Livres saints. Lorsqu'il en expliquait en espagnol quelques passages, il semblait à ses auditeurs que le texte était écrit dans cette langue. Il savait par cœur et mot à mot toute l'Ecriture; de sorte que lorsqu'il s'agissait de quelque passage, il pouvait le citer aussitôt de mémoire, et il savait relever sur-le-

champ la moindre erreur chez les autres. Il en comprenait si bien avec cela le sens qu'il en interprétait les endroits les plus difficiles avec une clarté merveilleuse. Aussi beaucoup de théologiens, de savants Jésuites et d'autres venaient le consulter. Tous le quittaient remplis d'étonnement, et plusieurs renoncèrent à leur propre opinion pour embrasser la sienne. Dominique Salazar, qui fut plus tard archevêque aux Philippines, disait un jour à trois de ses compagnons, après l'avoir consulté: *C'est pourtant bien étrange qu'après avoir passé toute notre vie à étudier nous en sachions moins que ce jeune laïque.* Il avait un jour dit à un théologien profond des choses si admirables sur l'*Apocalypse* que celui-ci le pria de les lui écrire. Il le fit en moins de huit jours, sans être obligé de changer une seule lettre; et tous ceux qui lurent cet écrit en furent dans l'admiration, et ne purent s'empêcher d'y voir l'effet d'une science infuse.

Outre la Bible, il avait lu encore beaucoup d'autres livres sur l'histoire ecclésiastique et profane. Il aimait beaucoup ce genre d'ouvrages, et cherchait à s'en procurer partout. On les lui prêtait volontiers, et il lisait des volumes entiers en trois ou quatre jours. Sa manière de lire était très-extraordinaire, et pouvait passer pour surnaturelle; car il lisait souvent en dix heures un livre qui aurait demandé à un autre plus d'un mois. C'est ainsi qu'il lut les écrits de sainte Thérèse en vingt heures à peu près; et il en savait le contenu mieux que qui que ce fût. Son biographe fit à ce sujet plusieurs expériences très-curieuses. Un jour qu'il lui citait quelques passages de ces écrits, Grégoire continua la suite, comme s'il eût eu le livre sous les yeux. Il ne pouvait se lasser d'admirer et de vanter l'esprit de cette sainte. Dieu lui avait donné outre cela des connaissances extrêmement étendues. Il savait parfaitement toute l'histoire ancienne, les époques, les peuples avec leurs sectes, leurs coutumes et leurs arts, leurs rapports avec le peuple de Dieu, et parlait de toutes ces choses comme s'il les eût eues présentes. Il connaissait les prophéties des sibylles relativement au Sauveur, la vie des apôtres, celle des Papes, de tous les fondateurs d'ordres, de tous les hérétiques, l'histoire des empereurs, celle de l'islamisme, la mythologie, l'astronomie, la cosmographie et la géographie. Il avait construit lui-même une sphère, et dessiné une grande carte du monde, dont l'inexactitude excitait l'admiration des savants. Après une discussion avec le pilote d'un vaisseau, qui prétendait que l'étoile polaire est immobile, il fit un instrument qui convainquit celui-ci de son erreur. Il était très-savant dans l'anatomie, et dit plus d'une fois à son biographe sur ce sujet des choses qui le plongèrent dans l'étonnement. La médecine lui était aussi familière; et pendant qu'il était à l'hôpital de Guastepec il écrivit un livre où il avait recueilli une multitude de recettes très-simples pour les pauvres. Ce livre existe encore aujour-

d'hui, et les remèdes qu'il contient ont fait dans la suite des cures vraiment merveilleuses. Il avait étudié dans ce but les propriétés et les vertus des plantes : il savait même leur en communiquer de nouvelles. Mais rien de tout cela ne le détournait de son affaire principale ; et comme on lui demandait un jour si toutes ces choses ne lui donnaient pas quelque distraction, il répondit : *Je trouve Dieu en tout, dans ce qu'il y a de plus petit, comme dans ce qu'il y a de plus grand.*

Ce don, sous ces trois formes, apparaît d'une manière bien plus frappante encore en saint Thomas d'Aquin, ce profond penseur qui, semblable à Salomon, a tout connu depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope. Lorsqu'il dut passer sa thèse de docteur en théologie, il eut une vision qui lui fournit le texte de sa thèse et comme le symbole de toute sa vie, à savoir le verset 13 du psaume x : *Rigans montes de superioribus tuis, de fructu operum tuorum satiabitur terra.* A partir de ce moment jusqu'à sa mort, dans le cours de vingt ans à peu près, il écrivit cette masse innombrable d'ouvrages, remplis des choses les plus profondes, et dont l'étude demanderait aujourd'hui à l'esprit le plus exercé, plus de temps qu'il n'en a mis lui-même à les écrire. Pendant qu'il les composait, il était presque toujours en extase ; et ceux qui vivaient avec lui savaient pour ainsi dire à chaque livre quelles visions il avait eues. Souvent il dictait à trois personnes à la fois sur des sujets différents ; de sorte que l'on voyait bien que sa science lui venait de la source même de toute vérité. Un artiste du moyen âge l'a représenté dans un tableau d'autel à Sienne représentant sur sa tête des rayons lumineux qui partent de Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'autres rayons lui arrivent des deux côtés, des prophètes et des apôtres ; et d'autres enfin montent d'en bas vers lui, partant de Platon et d'Aristote. Un de ses secrétaires, le Breton Evénus Garuith, assura même qu'un jour qu'il lui dictait quelque chose, à lui et à deux autres personnes, il s'endormit de fatigue, et qu'il continua de parler, en dormant, sur le sujet qu'il avait commencé, de sorte qu'on pouvait bien lui appliquer cette parole : *Je dors, mais mon cœur veille.* (Cant. v, 2.)

Il possédait à un degré éminent le don de la prière, et c'est surtout devant le Saint-Sacrement qu'il avait coutume de prier. Souvent aussi il avait des ravissements pendant sa Messe. Il donnait très-peu de temps au sommeil et aux autres nécessités de la vie ; et tout le reste était pour la prière, la prédication, la réflexion, la lecture et le travail. Il passait très-souvent la nuit dans l'église, prosterné devant les autels. Le frère Renaud, qui fut longtemps son compagnon inséparable, disait souvent aux autres religieux, après la mort du saint, en fondant en larmes : *Mon maître m'a défendu pendant sa vie de révéler les miracles dont j'ai été témoin dans sa personne ; et l'un de ces miracles, c'est que ce n'est point par l'étude, mais par*

*la prière, qu'il a acquis sa science merveilleuse. Toutes les fois qu'il se proposait d'étudier, de lire, de dicter ou d'écrire sur quelque sujet, il commençait par prier, et il recevait la lumière dont il avait besoin ; de sorte qu'après s'être mis à genoux, incertain et hésitant, il se relevait parfaitement instruit de ce qu'il voulait savoir ; car le cœur et l'esprit s'appuyaient mutuellement en lui dans toutes ses actions. — Un jour, continuait le frère Renaud, qu'il écrivait sur Isaïe, il arriva à un passage qu'il ne comprenait pas parfaitement. Il eut recours pendant plusieurs jours au jeûne et à la prière. Une nuit enfin, après qu'il se fut mis au lit, je l'entendis parler sans distinguer avec qui : j'entendais seulement la voix, mais non les paroles. Lorsque l'entretien fut terminé, Thomas cria : « Frère Renaud, levez-vous, allumez une lampe, prenez les feuilles où vous avez déjà écrit sur Isaïe, et préparez-vous de nouveau à écrire. » Le frère fit ce que le saint lui demandait ; et après qu'il eut écrit longtemps sous la dictée de Thomas, qui semblait lire dans un livre, tant les choses lui venaient facilement, celui-ci lui dit au bout d'une heure environ : *Allez vous coucher maintenant, mon fils, car il vous reste encore beaucoup de temps.* Renaud, désirant connaître le secret du saint, qu'il ne faisait qu'entrevoir, se jeta à ses pieds tout en pleurs et lui dit : *Je ne me relèverai pas que vous ne m'avez dit avec qui vous avez parlé cette nuit.* Et il le conjurait au nom de Dieu de le lui dire. Thomas refusa longtemps de le faire, en lui disant : *Mon fils cette connaissance vous est inutile.* Mais enfin, craignant de mépriser le nom de Dieu, par lequel Renaud le conjurait, il lui avoua la vérité. Fondant en larmes, il lui dit : *Mon fils, pendant tous ces jours, vous m'avez vu triste à cause de l'incertitude où j'étais sur le sens de ce passage d'Isaïe, dont j'ai demandé à Dieu l'explication. Il a bien voulu me la donner aujourd'hui, et m'a envoyé les apôtres Pierre et Paul, par l'intercession desquels je l'avais prié, et qui m'ont appris ce que je cherchais. Mais je vous défends, au nom de Dieu, de parler à qui que ce soit pendant ma vie de ce que je viens de vous dire.**

Une discussion théologique s'était élevée parmi les professeurs de l'Université de Paris relativement à l'Eucharistie, et tous étaient convenus de s'en rapporter à la décision de saint Thomas. Celui-ci accepta l'arbitrage qu'on lui proposait, et fit un travail sur la question controversée. Mais avant de le présenter à l'Université il voulut avoir l'approbation de celui dont il avait parlé dans ce traité. Il alla donc à l'église, devant l'autel du Saint-Sacrement, posa dessus son écrit comme devant son maître ; puis, levant les mains vers le crucifix, il dit : *Seigneur, qui êtes vraiment présent dans ce sacrement, et qui opérez d'une manière si merveilleuse les œuvres pour lesquelles je vous consulte en ce moment, je vous en supplie, si ce que j'ai écrit de vous, et par vous, est vrai, daignez me le faire connaître. Que si, au contraire, il m'est*

échappé quelque chose de contraire à la foi et à la vérité de ce mystère, ne permettez pas que je le publie. Quelques frères, qui l'avaient suivi en secret dans l'église, afin d'observer ce qu'il allait faire, virent tout à coup Notre-Seigneur se tenant au-dessus de l'écrit du saint, et ils l'entendirent qui lui disait : *Ce que tu as écrit sur mon sacrement est vrai, et tu as résolu le problème qui t'a été proposé aussi bien qu'il est possible de le faire en cette vie.* Puis ils virent Thomas, ravi par cette vision, s'enlever de terre à une coudée de haut. Ils coururent aussitôt appeler le prieur du couvent, et quelques autres frères pour qu'ils pussent être témoins du miracle. Tous le virent, et racontèrent à beaucoup d'autres dans la suite ce qu'ils avaient vu. Parmi eux était le frère Martin Scola, Espagnol, qui attesta le fait de son côté. Saint Thomas disant la Messe à Naples, dans une chapelle du couvent, peu de temps avant sa mort, y fut touché d'une manière singulière; et, à partir de ce moment, il interrompit sa *Somme théologique* à la question de la contrition. Renaud et les autres en furent extrêmement inquiets, et le premier lui en demanda instamment la cause. Il refusa longtemps de la lui dire; mais enfin, après lui avoir fait promettre le silence, il lui dit : *Tout ce que j'ai écrit me parait comme de la paille, comparé avec ce qui m'a été révélé.* Saint Anselme de Cantorbéry, cette autre lumière de l'Eglise, dont la pensée pénétrait jusqu'au fond le plus intime des choses, était extatique aussi, et recevait dans ses extases des lumières extraordinaires. C'est à elles qu'il devait cette subtilité et cette pénétration qui distinguent ses écrits. » (*La Mystique*, etc., par GÖRRES.)

Elisabeth de Senheim, qui avait coutume d'entendre des harmonies célestes dans la prière, reçoit de Dieu le don de comprendre les saintes Ecritures. La même chose arriva à Agnès d'Ochsenstein, de sorte qu'elle pénétra par une lumière supérieure tous les écrits des prophètes. L'éloquence de sainte Catherine de Sienne était admirable; les savants et les ignorants disaient : « D'où lui vient tant de science, puisqu'elle n'a jamais étudié? » Quelques-uns pensaient que les Frères prêcheurs avaient pu l'instruire, tandis que c'était elle qui les instruisait. Tout ce qu'elle savait lui venait directement de Dieu, comme on peut le voir dans ses lettres et dans le livre qu'elle a composé pendant ses extases. Souvent elle dictait à deux ou trois secrétaires à la fois, sur des sujets différents, et cela sans la moindre hésitation. Sa parole ravissait tout le monde, et ses destructeurs, après l'avoir entendue, célébraient partout ses louanges. Son onction était si grande, qu'une multitude d'hommes et de femmes accouraient pour jouir de ses enseignements. Du reste, nous pourrions citer encore une foule de faits sur ce don surnaturel de la science. — *Voy.*, entre autres, Scot.

SCIENCE MYSTIQUE. — La science a deux faces. L'une qui s'élève des détails à

l'ensemble, du multiple à l'unité, du contingent à l'immuable, du relatif à l'absolu, des parties au tout. L'autre qui descend au contraire de l'ensemble aux détails, du tout aux parties, de l'unité au multiple, de l'immuable et de l'absolu au contingent et au relatif, de Dieu à la création, du ciel à la terre. La première est la science humaine ou terrestre, la seconde est la science mystique ou divine. La première s'acquiert à force de recherches, de travaux et d'études. La seconde est spontanée, antérieure à tout travail et à toute étude. Comme l'instinct merveilleux des animaux dont nous admirons les prodiges, lorsque nous savons l'étudier profondément, elle est une sorte d'instinct supérieur et spirituel qui connaît tout sans rien apprendre. La science humaine ne peut jamais s'élever avec une certitude complète au-dessus de l'ordre purement passager ou phénoménal. La science mystique ou divine, au contraire, embrassant toutes choses en son principe même, est réellement en soi de l'ordre immuable et éternel. La première ne voit que la terre : la seconde contemple Dieu en tout.

Mais laissons parler sur ce difficile sujet ceux qui l'ont étudié par leur propre expérience. Interrogeons une femme, une sainte du XVII^e siècle qui avait puisé toute sa science en Dieu et qui nous en a laissé comme une analyse humaine. Dans sa *Cité mystique*, Marie d'Agreda s'exprime ainsi : « J'ai reçu, » dit-elle, « depuis que j'ai l'usage de la raison, un bienfait du Seigneur, que j'estime un des plus grands que sa main libérale m'ait faits; c'est de m'avoir donné une très-grande crainte de le perdre; ce qui m'a toujours poussée et excitée à désirer et à faire ce qui était le plus parfait et le plus assuré, et à demander la continuation de cette grâce du Très-Haut, qui m'a crucifiée en quelque façon, perçant ma chair d'une vive crainte de ses jugements; je tremble toujours de perdre l'amitié du Tout-Puissant, et même je doute si je la possède. Les larmes, que cette perplexité me causait étaient ma continuelle nourriture; cette crainte m'a fait faire de grandes instances à Dieu, et m'oblige de demander l'intercession de la très-pure Vierge dans ces misérables temps où nous sommes (auxquels les serviteurs de Dieu doivent être cachés, et ne paraître presque point), le suppliant de tout mon cœur, qu'il me conduise par une voie assurée, et cachée aux yeux des hommes.

... Dès lors j'aperçus un changement et un état fort spirituel dans mon intérieur. Mon entendement fut doué d'une nouvelle lumière, et on lui communiqua une science, avec laquelle il connut toutes choses en Dieu, ce qu'elles sont en elles-mêmes, et leurs opérations; il lui fut manifesté, que c'est la volonté du Très-Haut que je les connaisse et que je les pénétre. Cette intelligence et cette lumière, qui m'éclaira, est sainte et douce, pure et subtile, aiguë et active, assurée et sereine. Elle fait aimer le bien, et haïr le mal. C'est une vapeur de la

vertu de Dieu, et une simple émanation de ses infinies clartés, que l'on présente à mon entendement comme un miroir, dans lequel j'aperçois par ma vue intérieure, et par le plus suprême de mon âme, plusieurs choses; l'objet paraissant infini par la lumière qui en jaillit, quoique les vues soient limitées, et l'entendement faible. L'on voit le Seigneur comme s'il était assis sur un trône de grande majesté, d'où l'on découvrirait distinctement ses attributs, autant que les forces de l'esprit humain le peuvent permettre; y ayant entre deux comme un voile d'un cristal très-pur qui le couvre, à travers duquel on connaît, et l'on discerne avec une vive clarté et une grande distinction les merveilles, et les attributs ou perfections de Dieu.

... Dans cette connaissance, il y a divers degrés, et plusieurs manières de voir, et cela dépend de la divine volonté, Dieu étant un miroir volontaire. Quelquefois il se manifeste plus clairement, d'autres fois moins. Quelquefois on y montre quelques mystères, et on en cache d'autres, et ils sont toujours grands. Cette différence suit bien souvent la disposition de l'âme; parce que si elle n'est pas tranquille et en paix, ou qu'elle ait commis quelque faute, ou quelque imperfection, pour petite qu'elle soit, elle ne peut voir cette lumière de la façon que je dis, par laquelle l'on connaît le Seigneur avec tant de clarté et de certitude, qu'elle ne laisse aucun doute de ce qu'on y découvre; au contraire elle persuade et assure que c'est Dieu qui est présent, et elle fait mieux entendre tout ce que sa majesté dit. Et cette connaissance produit une force solide, efficace et pleine de douceur, pour aimer et servir le Très-Haut, et pour lui obéir. L'on connaît de grands mystères dans cette clarté; l'on y voit combien la vertu est aimable; et combien il est avantageux de la pratiquer et de la posséder; l'on y découvre sa perfection et sa sûreté; et l'on y ressent une force et une vertu qui contraint de pratiquer le bien, de s'opposer au mal, de le combattre, et de vaincre bien souvent les passions.

.... L'on aperçoit dans cet état, d'une certaine manière, le secours de l'Esprit de Jésus-Christ, qui est Dieu et la vie de l'âme, et qui agit dans toutes les saintes opérations et les saints mouvements; y découvrant par la ferveur, par le désir, par la lumière et par l'efficace qui nous secondent en tout ce que nous faisons, une force intérieure que Dieu seul peut causer. L'on y ressent aussi l'amour, que la continuation et la vertu de cette lumière produisent, et on y entend intérieurement une parole animée et continuelle, qui nous occupe à tout ce qui est divin, et nous sépare de tout ce qui est humain; et par là l'on découvre, que la vertu et la lumière du Soleil de justice, qui éclaire toujours dans les ténèbres, vivent en moi. Ce qui s'appelle proprement être au vestibule de la maison du Seigneur, puisque l'âme est en vue de ce divin Soleil, et participe aux rayons qui en sortent.

... C'est une lumière qui, dans un même temps, éclaire et anime, enseigne et reprend, mortifie et vivifie, appelle et retient, instruit et violente, nous fait distinguer le bien et le mal, l'élevé et le profond, la longueur et la largeur, le monde, son état, sa disposition et ses tromperies, ses vaines promesses et l'infidélité de ses habitudes et de ses amateurs; et surtout elle m'enseigne à le fouler, à le mépriser et à ne m'attacher qu'au Seigneur, le regardant comme le souverain maître et le gouverneur de toutes choses. Je vois et je connais en sa majesté leur disposition et les vertus des éléments; le commencement, le milieu et la fin des temps, ses vicissitudes et ses variétés, le cours des années, l'harmonie des créatures et leurs qualités; tout ce qui est de plus caché dans les hommes, leurs opérations et leurs pensées, et combien elles sont éloignées de celles du Seigneur; les périls dans lesquels ils vivent, et les sinistres voies qu'ils suivent, les Etats, les gouvernements, leur inconstance et leur peu de fermeté; en quoi consiste leur commencement, leur fin, et ce qu'ils ont de véritable ou de trompeur.

.... Dans ces états spirituels, et dans la clarté de cette même lumière je connaissais et je voyais la même reine, mère et Vierge, quand elle me parlait; et les anges, leur nature et leur excellence. Quelquefois aussi je les connais et je les vois en Dieu, et d'autres fois en eux-mêmes; mais avec cette différence, que pour les connaître en eux-mêmes, il me faut descendre quelques degrés plus bas. Et lorsque cela arrive, je m'en aperçois par le changement des objets, et par les divers mouvements de mon entendement, je vois et j'entends ces princes célestes; je leur parle dans ces degrés inférieurs; ils y conversent avec moi, et m'éclaircissent de plusieurs de ces mystères que le Seigneur m'a montrés. La Reine du ciel m'y déclare et m'y manifeste ceux de sa très-sainte vie, et toutes les merveilles qui s'y sont passées: et je les distingue tous avec ordre par les divins effets que je ressens dans mon âme.

..... Il m'arrive souvent que cette illumination passe dans moi par tous ces sacrés canaux; que le Seigneur me donne l'intelligence et la lumière, ou son objet, que la très-sainte Vierge m'en donne l'éclaircissement, et que les anges me fournissent les termes pour m'exprimer. D'autrefois (et pour l'ordinaire) le Seigneur le fait tout, et il m'enseigne ce que je dois écrire; la Reine du ciel m'instruit quelquefois de tout par elle-même; d'autrefois les anges me rendent cet office; et l'on a coutume aussi de ne m'en donner que l'intelligence, prenant les termes dont je me sers pour me faire entendre ce qui m'a été déjà inspiré. Il est vrai que je pourrais errer en ceci, si Dieu le permettait, parce que je suis une pauvre ignorante, et que je me sers de ce que j'ai oui; et quand il me vient quelque difficulté en déclarant ces connaissances, j'ai recours à mon direc-

teur et à mon Père spirituel dans les matières les plus délicates et les plus difficiles.

..... Dans ces sortes de temps, et ces divers états, j'ai rarement des visions corporelles, mais j'y reçois quelques visions imaginaires. Et celles-ci sont fort inférieures aux autres, dont je viens de parler (*Voy. Visions*), qui sont bien plus élevées, plus spirituelles et plus intellectuelles. Et ce que je puis assurer, est, que dans toutes les connaissances et les intelligences qui me viennent de la part du Seigneur, de la très-sainte Vierge, ou des anges, soit qu'elles soient grandes ou petites, inférieures ou supérieures, j'y reçois en toutes une lumière très-abondante, et une doctrine fort profitable, dans laquelle je reconnais et je vois la vérité, et tout ce qui est de plus parfait et de plus saint. »

Que de remarques à faire sur ces admirables passages qu'on ne saurait trop profondément méditer ! Observons d'abord qu'ici on voit tout dans son principe ou en Dieu même, et que toutes choses sont expliquées en lui et par lui. On aperçoit par une vue intérieure, par le plus suprême de l'âme, dit Marie d'Agreda. Le caractère de cette science est de faire aimer le bien et haïr le mal ; elle contient une force intime, une efficace, intérieure et toute-puissante qui opère à la fois aux entrailles même des cœurs et de la volonté, comme au fond de l'esprit. Elle y produit l'amour et la vertu. C'est une parole intérieure, animée et vivante, voix de Dieu même, qui agit en nous en même temps qu'elle y parle. Cette science ou plutôt cette vision spirituelle de toutes choses en leur principe, diffère selon l'état moral de l'âme humaine, selon sa perfection et sa sainteté. Elle est produite à la fois et en même temps par Dieu et par les esprits bienheureux qui vivent en lui. Enfin, comme le remarquent beaucoup d'autres mystiques, dans cette science, toute chose a un sens infini parce qu'on la voit dans sa racine même qui est Dieu ou l'infini vivant.

Nous ne pousserons pas plus loin ces remarques, et malgré les pensées qui se présentent en foule sous notre plume, nous nous maintiendrons dans une sage et prudente circonspection, car devant ces abîmes de divine clarté, l'œil peut facilement se laisser éblouir. Mais nous conjurons de toutes nos forces les Chrétiens vraiment dignes de ce nom d'approfondir cette science qui forma les Albert le Grand, les saint Thomas d'Aquin, les saint Bonaventure et mille autres, et dont le caractère distinctif et fondamental, qu'il ne faut jamais oublier, est d'opérer toujours dans l'âme humaine la vertu, la sainteté, la charité, l'humilité, à mesure qu'on y pénètre davantage.

SCOT (Duns), l'un des membres les plus illustres de l'ordre des Frères mineurs, mort en 1308. — Dans sa première jeunesse, il avait très-peu de faculté pour l'étude. Ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il pouvait apprendre quelque chose ; son travail était opiniâtre, et ses progrès étaient

fort lents et presque nuls. Dans le chagrin amer qu'il en éprouvait en son âme, il ne cessait de s'adresser à la suprême et toute-puissante dispensatrice des dons de Dieu. Ce ne fut pas en vain ; car un jour qu'il s'était retiré à l'écart, et que, prosterné sous un arbre, il pria avec ferveur et même avec larmes celle que l'Eglise nomme la *Maîtresse des docteurs*, lui demandant avec instance un esprit apte à la science, cette Vierge lui envoya un sommeil à la faveur duquel elle lui apparut et lui promit qu'à l'avenir les sciences n'auraient plus pour lui rien d'épineux et surtout rien d'inaccessible. En retour de ce bienfait, elle ne lui imposa d'autre condition que d'employer, toutes les fois qu'il en aurait l'occasion, ces mêmes sciences à la gloire de celle à qui il les devrait. Quand il fut réveillé, le jeune étudiant se livra et s'abandonna à la joie la plus vive ; cette vision le remplit d'un contentement ineffable ; son intelligence s'ouvrit ; une lumière soudaine l'éclaira ; et, à dater de ce jour, il marcha à pas de géant dans la carrière où jusque-là, il ne s'était traîné qu'avec une lenteur extrême. Mais sa piété envers Marie égala toujours ses talents. (*Annales des Frères mineurs* ; Paul SAUSSERET, *Appar. et révélat. de la très-sainte Vierge*, t. II, p. 18.)

SEBASTIEN DE GRATTERIE. — La sainte Vierge lui apparut dans une maladie grave qu'il fit longtemps avant sa mort. Et comme ce religieux désirait vivement boire de l'eau d'une fontaine qui coulait près d'une chapelle dédiée à Marie, cette Vierge puisa de cette eau et lui en apporta. Sébastien en ayant bu, recouvra la santé, et il la conserva jusqu'à la fin de sa vie. (*BOVENIUS, Annal. Capuc.*, t. I.)

SÉCHERESSE. — Nous avons voulu montrer à chacun des articles de ce genre l'empire surnaturel de l'homme sur toute la nature lorsqu'un à Dieu il a recouvré par sa sainteté la puissance dont Dieu l'avait doué à l'origine de la création. Ici comme ailleurs, nous pourrions citer une foule de faits ; mais nous croyons superflu de nous étendre, et nous ne citerons que quelques exemples.

Saint Sabas, abbé et supérieur général des monastères de Palestine, mourut le 5 décembre 532. On dut à la vertu de ses prières la fin d'une sécheresse qui désolait la Palestine depuis plusieurs années, et ce miracle rempli de joie tout le pays.

Xoie, abbé dans la Thébaïde, ayant été visiter les moines du mont Sinaï, rencontra, à son retour, un solitaire qui lui fit part de la désolation des habitants du pays, à cause de la sécheresse qui durait depuis longtemps ; il se mit en prières et étendit les mains vers le ciel, aussitôt la pluie tomba en abondance, et le solitaire courut informer ses frères du miracle dont il venait d'être témoin.

La Cappadoce ayant été affligée d'une grande sécheresse, saint Basile le Grand obtint, par ses prières, la cessation du fléau.

Saint Gembre est invoqué en Italie, dans les temps de sécheresse.

On porte en procession, dans les temps de sécheresse, pour obtenir de la pluie, le corps du bienheureux Grégoire Celli, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, mort en 1343. — *Voy. PLUIE.*

SENSATION MYSTIQUE. — Nous avons déjà cité précédemment, sous divers titres, une foule de faits qui témoignent de cette faculté chez les saints. Nous empruntons les suivants à la *Mystique* de Görres : « Pour commencer, » dit-il, « par ce qu'il y a de plus saint, beaucoup d'hommes, élevés à l'état mystique, ont eu la faculté de sentir la présence de la sainte Eucharistie, même à de très-grandes distances. Ida de Louvain sentait la présence de Notre-Seigneur à la consécration, au moment où il descendait sur l'autel; de même que sainte Colette s'apercevait de loin de l'erreur de celui qui servait la Messe, lorsqu'au lieu de vin il présentait par mégarde de l'eau au prêtre, et que la consécration ne pouvait avoir lieu. Julienne, religieuse de l'ordre de Cîteaux, remarquait souvent de très-loin, pendant qu'Éve son amie la visitait, qu'on ôtait le Saint-Sacrement de l'église de Saint-Martin après le service divin; et, à chaque fois, elle en éprouvait une grande tristesse. Les Franciscains de Villonda, ayant un jour invité à venir les voir un saint Carme nommé Casset, ôtèrent d'abord, afin de l'éprouver, le Saint-Sacrement du tabernacle où il était ordinairement enfermé, et le placèrent ailleurs, dans un endroit où il n'y avait point de lumière, tandis que la lampe brûlait comme toujours devant le maître-autel. Casset, s'étant rendu d'abord à l'église, selon sa coutume, et voyant son compagnon s'incliner devant le grand autel, lui dit : *Ce n'est pas ici qu'est le corps du Seigneur, mais à cet endroit où il n'y a point de lampe; car les frères qui sont couchés là derrière la grille, en face du maître-autel, ont ôté d'ici le Saint-Sacrement, pour le placer ailleurs, afin de nous éprouver.* Saint François Borgia avait aussi ce don; et quand il entra dans une église il allait tout droit à la place où était le Saint-Sacrement lors même qu'aucun signe n'annonçait sa présence. Jeanne Matles de Norfolk pouvait distinguer une hostie consacrée entre mille autres.

Quelquefois le sens commun passe, comme nous l'avons dit, dans un sens particulier et en remplit les fonctions. C'est ainsi que Gerson cite un homme qui sentait l'Eucharistie par l'odorat, tandis que sainte Catherine de Sienne voyait l'hostie resplendissante de lumière. Catherine Emmerich distinguait à leur éclat les reliques des saints qu'on lui mettait sur la poitrine. (*Voy. RELIQUES.*) Lorsqu'une grande fête approchait, Marie d'Oignies sentait huit jours d'avance une jubilation extraordinaire; et elle était ainsi dans une émotion continue pendant tout le cours de la journée. Lorsque la fête d'un saint arrivait, celui-ci lui apparaissait ordinairement accompagné de plusieurs es-

prits célestes; et son âme reposait ainsi près de lui tout le reste du jour dans l'allégresse. Quelquefois, un saint inconnu dans le pays venait lui annoncer sa fête, qui était célébrée dans des contrées éloignées. Elle discernait, comme par une sorte de sœur intime, les fêtes plus grandes de celles qui l'étaient moins, et reconnaissait celles qu'on oubliait de célébrer. C'est ainsi qu'elle fut avertie de la fête de sainte Gertrude, et qu'elle l'annonça le soir, en sonnant la cloche, au grand étonnement du prêtre qui desservait l'église. Elle vit un jour des rayons de lumière partir d'un crucifix, et s'étendre vers elle, comme s'ils eussent pénétré dans son cœur; elle voyait aussi sortir du ciboire une grande lumière, à l'égard de laquelle celle du soleil était comme un cierge à l'égard de celui-ci. Elle sentait d'avance les reliques qu'on apportait dans l'église, et distinguait si elles étaient véritables. Elle vit un jour un morceau de la vraie croix environné de lumière. Quelqu'un lui ayant apporté des reliques dont il ne savait pas le nom, le saint à qui elles étaient lui apparut pendant sa prière et se nomma avec quatre lettres A. I. O. L. On crut que c'était Aiol ou saint Aiulf. »

Les faits surnaturels rapportés ici de Marie d'Oignies se retrouvent peut-être plus frappants encore dans la vie de la sœur Catherine Emmerich, morte de nos jours, en 1824. — *Voy. EMMERICH*, et principalement l'art. CYCLE ECCLÉSIASTIQUE.

SEPT DORMANTS (LES). — L'histoire de saint Martin de Tours rapporte en ces termes la pieuse et mystique tradition des sept Dormants. « La fête du passage du bienheureux Martin, » dit-elle, « tomba un samedi; le lendemain, jour de dimanche, après les Matines solennelles, au milieu de la nuit, le bienheureux Martin apparut aux sept frères, ses cousins : *Demain, leur dit-il, de grand matin, appelez ici, près de vous, l'abbé Richard; quand il sera venu, exposez lui chacun la suite de votre vie et de vos actions, en confessant vos péchés. Dites-lui, de ma part, qu'il célèbre une Messe en l'honneur de la sainte Trinité, où il fera mémoire de moi et des saints dont les reliques sont renfermées dans cet autel consacré par moi. Qu'il prépare et offre des hosties pour chacun de vous. Quand elles seront consacrées, vous communiez tous. Après avoir reçu le viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, et la Messe finie vous vous prosternerez pour prier, et alors vous entrerez dans la voie de toute chair, exempts des douleurs de la mort comme vous avez été étrangers à la corruption de la chair. Ainsi vous serez reçus par les anges et conduits par moi au ciel, où nous vous présenterons au tribunal du Christ.* »

Tout s'exécuta selon les ordres du bienheureux Martin. Après avoir reçu la communion de l'abbé Richard, la Messe finie, ils se mirent à genoux. Dans ce moment, quoique sains et valides, ils entrèrent dans la voie de toute chair, exempts des douleurs

de la mort, comme ils avaient été étrangers à la corruption de la chair.

Aussitôt, toute la cellule où ils se trouvaient fut remplie d'une grande senteur, comme si on y eût rassemblé des amas de parfums. Richard et les frères vinrent les relever; ils ne les croyaient point morts, mais seulement endormis; car leurs visages étaient vermeils comme la rose, et leur chair brillait de la blancheur de la neige. L'abbé les fit donc placer chacun sur leur siège, comme ils avaient coutume d'être dans leur cellule. Ils étaient dans une position qui permettait à tout le monde de les voir; on ne laissa entre eux, et les arrivants, qu'une barrière pour les défendre contre l'empressement de la foule. Les portes demeurèrent ouvertes, et tous ceux qui venaient pouvaient contempler le visage des saints, qu'on eût pris pour des hommes endormis. Durant sept jours que leurs corps furent encore sur la terre, cette odeur si suave ne cessa de se répandre. La multitude de ceux qui venaient, les voir fut aussi grande que le lieu put en contenir, et que les chemins purent en porter. Tous les fiévreux qui s'y rendaient s'en retournaient soulagés. Les lépreux, les sourds, les muets et les boiteux, étaient guéris en grand nombre. On apportait les malades sur des lits et des grabats, et la seule odeur de ce parfum les guérissait.

Cependant, le septième jour après leur trépas, l'abbé Richard rassembla ses frères, et s'occupa de leurs funérailles, auxquelles il invita le très-saint vieillard, pontife de la ville de Tours, le bienheureux Brice, avec le clergé et le peuple. Après avoir tenu conseil, ils les ensevelirent tout habillés, comme ils étaient dans leur cellule même, près de l'autel consacré par le bienheureux Martin. Or, ils trépassèrent le jour d'avant les ides de novembre, le lendemain de la fête où l'on célébrait le passage de saint Martin, et furent ensevelis le treizième jour des calendes de décembre. *Ensevelis sur la terre, ajoute leur tradition, ils montrent, par des prodiges et des miracles, qu'ils vivent encore dans le Christ.* »

Ainsi se termine la douce et gracieuse histoire des sept Dormants, appelés de ce nom, comme on l'a vu, parce que leur mort parut être un sommeil. Leurs sept tombeaux se montraient naguère dans l'enceinte de Marmoutier, taillés séparément dans le roc. On entrait dans cette crypte par la grande église de l'abbaye; mais leurs corps sacrés n'y étaient plus. On les conservait dans des châsses, derrière le maître-autel. Les sept Dormants étaient honorés comme saints, à Marmoutier, et leur fête y a été publiquement célébrée.

SÉRAPHIN DE SAONE, — Capucin, mort en 1573, apprit de la sainte Vierge, par révélation, qu'il entrerait dans la joie de son Dieu le jour de l'Assomption. Cette nouvelle le transporta d'allégresse, et il mourut en effet le jour prédit.

SERPENTS. — Parmi les faits nombreux que nous pourrions citer ici, comme exem-

ples de l'empire des saints sur toute la nature, nous nous bornerons aux suivants :

Saint Hilaire, de Poitiers, voulut visiter l'île Gallinaire. Il la trouva pleine de serpents, qui s'enfuirent à son approche. Plantant son bâton en terre, il leur marqua une limite qu'ils n'osèrent franchir désormais. On bâtit depuis, dans ce lieu, une église en son honneur.

Un serpent traversait le fleuve à la nage, se dirigeant vers la rive, où, avec ses disciples, saint Martin était assis : *Au nom du Seigneur, je t'ordonne de t'en retourner*. Ainsi parle le saint. Aussitôt, la maligne bête rebrousse chemin, et, sous les yeux de la pieuse troupe, regagne la rive opposée. A cette vue, tous les disciples du saint de témoigner leur admiration. Pour lui, poussant un profond soupir : *Les serpents m'écoutent*, dit-il, *et les hommes ne m'écoutent pas*. (*Histoire de saint Martin*.)

Saint Phocas, martyr à Antioche, l'an 320. Il est surtout invoqué contre la morsure des serpents, par les Syriens. La tradition des Grecs rapporte que, toute personne mordue par un de ces reptiles venimeux n'est pas plus tôt arrivée sur la porte de l'église du saint martyr, qu'elle se trouve complètement guérie. On invoque aussi contre la morsure des serpents saint Fabien de Sylvalle, massacré dans le ix^e siècle, et saint Silvien.

SERVITES (ORDRE DES). — Un jour que les sept premiers membres de cet ordre célébraient la fête de l'Assomption, ils entendirent une voix céleste qui leur dit de quitter le siècle, d'abandonner leurs biens, leurs familles, leurs affaires et de se réunir, eux sept, sur une montagne peu éloignée de la ville qu'ils habitaient, pour y servir en commun Dieu et la sainte Vierge. On ajoute que, ce jour-là, des anges du ciel mêlèrent leurs chants aux chants des anges de la terre, et que, la nuit suivante, Marie apparut en songe à chacun des sept bons et pieux Florentins. Elle était accompagnée d'une resplendissante escorte d'esprits célestes : d'une main, elle tenait une tunique brune, et, de l'autre, un livre ouvert; elle leur ordonna de porter à l'avenir le costume qu'elle leur apportait, et de vivre selon la règle écrite dans le livre qu'elle leur présentait, et qui était, leur dit-elle, celle de Saint-Augustin. Dès le matin donc, ces sept amis se réunirent; ils se racontèrent la vision que chacun d'eux avait eue en particulier, et, transportés de joie, ils résolurent d'exécuter de point en point les ordres qui leur avaient été donnés par la Reine du ciel.

Les Servites ayant construit une chapelle, le peintre devait en terminer la peinture par une tête de la sainte Vierge; mais, s'étant endormi d'un sommeil que Dieu lui envoya du ciel, et dans lequel il crut voir la face de la sainte Vierge parfaitement peinte sur sa fresque, ce n'était point un vain songe ni une illusion; car, lorsque, revenu à lui, et réveillé, il se fut rapproché de son ouvrage, et qu'il eût écarté le rideau qui le couvrait,

il trouva, ô prodige! la figure de la sainte Vierge si bien exécutée, qu'une puissance surnaturelle avait seule pu la rendre avec tant de perfection.

On lit encore dans l'histoire des premières années de l'ordre des Servites, que, vers l'an 1239, la sainte Vierge apparut de nouveau à ses sept fondateurs. Dans la nuit du vendredi au samedi saint, ces pieux Chrétiens étaient en oraison, et abîmés dans la contemplation des souffrances de Jésus-Christ, et des douleurs de sa sainte Mère, lorsque celle-ci daigna se montrer à eux au milieu d'un cortège d'anges qui portaient les instruments de la Passion. Pour Marie, brillante d'un éclat tout céleste, et tenant dans ses mains une robe brune, un lis fleuri, et un livre ouvert, elle leur dit qu'elle voulait que l'habit qu'elle leur montrait fût celui de leur ordre naissant, et elle leur ordonna de compter sur l'accroissement de ce même ordre. (Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge*, t. I, p. 338 et suiv.)

SEVERIN (Saint), abbé et apôtre de la Norique, mort en 482. — La ville de Favianes, située sur le Danube, à 20 lieues de Vienne environ, était livrée à toutes les horreurs de la famine la plus cruelle; l'Ens et le Danube, dont les eaux lui apportaient journellement les riches moissons des provinces voisines, étaient, pour ainsi dire, séchés dans leur lit, et ne donnaient aucun espoir de reprendre bientôt leur cours. Saint Séverin arrivait dans cette ville désolée; il vit, et partagea la douleur commune: mais, comme sa confiance en Dieu était aussi grande que l'amour qui l'animait, il ne désespéra point du salut de la ville, et se mit aussitôt en prières. Dieu daigna l'entendre. A peine Séverin se fut-il prosterné, que l'Ens et le Danube se remplirent de nouveau, et qu'une navigation brillante fit succéder la joie aux pleurs.

SEVERIN (Saint), — abbé d'Againe, qui passait par Nevers, en allant trouver le roi Clovis, qui l'avait mandé pour le délivrer, par ses prières, d'une fièvre opiniâtre, guérit miraculeusement saint Eulalius, évêque de Nevers, l'an 50%. Celui-ci se leva sur-le-champ, et célébra la Messe au milieu d'un peuple immense, qui s'était réuni pour remercier Dieu d'un miracle aussi frappant.

SILVESTRE MARADDIE, — l'un des membres les plus illustres de l'ordre de Saint-Dominique. Parti de Florence orphelin, il pria avec ferveur la Mère des affligés. Ce ne fut pas en vain; car, tandis que ses doigts parcouraient un à un les grains de son rosaire, Marie lui apparut, marcha quelque temps avec lui, et lui donna de sages conseils pour sa direction; puis, l'ayant mené jusqu'à la porte du couvent des Dominicains, elle l'y fit entrer, et disparut soudain.

SIMÉON STYLITE (Saint), — né en 391, se retira, jeune encore, dans un ermitage, au pied du mont Telanisse, et, lorsque le Carême fut venu, il prit la résolution de le passer sans prendre aucune nourriture, afin d'imiter plus parfaitement le jeûne de Jésus-Christ. — Il passa ainsi les quarante derniers Ca-

rêmes de sa vie. (Voy. JEUNES.) Il avait le don de guérir les malades, et ses miracles rendirent son nom si célèbre que les païens, comme les Chrétiens, y accouraient en multitudes innombrables. Au don des miracles, il joignait encore celui de prophétie. Il mourut le 2 septembre 460.

SIMPLICE (Saint), — évêque d'Autun, était issu d'une famille noble et riche, et il épousa une personne qui, comme lui, joignait à une grande vertu une naissance illustre. Ils observèrent l'un et l'autre une exacte continence, s'excitant mutuellement à la pratique des œuvres de miséricorde et de piété. Simplicite, quoique laïque, ayant été élu évêque d'Autun, sa femme ne voulut pas se séparer de lui, contrairement à ce qui se pratiquait dans de semblables occasions. Comme le peuple en était scandalisé, Dieu fit un miracle pour montrer que les deux époux avaient toujours vécu comme frère et sœur. Un autre miracle, opéré par Simplicite, convertit un grand nombre de païens, et leur fit abandonner le culte de Cybèle, qui était en grande vénération dans la ville d'Autun. Saint Simplicite mourut vers 360.

Voici comment Grégoire de Tours rapporte le miracle dont nous venons de parler plus haut. « La femme de Simplicite portait alors, à cause de la rigueur de l'hiver, un vase plein de charbons ardents; elle saisit le feu dans ses mains, l'approche de ses vêtements sans qu'ils en souffrent aucunement, et, appelant l'évêque, elle le lui fit tenir aussi, en disant : *Montrez à ce peuple que les flammes de la volupté sont éteintes en nous, de même que ces charbons dans nos mains.* Frappé de ce miracle, le peuple, qui était encore païen, crut en Dieu, et, dans l'espace de sept jours, on baptisa plus de mille personnes. » (*De glor. conf.*, cap. 76.)

Quant au second miracle, il eut lieu à l'occasion de la statue de Cybèle que les païens promenaient dans les champs pour en obtenir la fécondité des terres. Simplicite ayant prié Dieu d'ouvrir les yeux aveuglés de ce peuple, en lui montrant que nulle vertu n'existait dans ce vain simulacre, aussitôt le char s'arrêta, la statue tombe, et les bœufs qui la traînaient semblent fixés au sol. En vain on immole des victimes, en vain on frappe l'attelage: il ne peut avancer. Alors quelques voix de la foule s'écrient : *Si ce bois renferme en lui quelque principe divin, qu'il se relève; s'il ne peut le faire, sachons enfin qu'il n'est pas Dieu.* Et la statue ne bougeant pas, ils quittèrent leurs erreurs, et, appelant l'évêque, ils reçurent le baptême. (*Ibid.*, cap. 77.)

SISOËS, — anachorète en Egypte dans le iv^e siècle, était souvent ravi en extase, fut doué du don des miracles et ressuscita des morts. (Voy. RÉSURRECTION.) Il mourut en 429. Lorsqu'il fut près d'expirer, il dit aux solitaires qui s'étaient rassemblés autour de lui : « Je vois l'abbé Antoine, le chef des prophètes et les anges qui viennent chercher mon âme. » En même temps son visage devint lumineux, et après un moment de

silence, il s'écria : « Voici Notre-Seigneur qui vient à moi. » Il expira en disant ces paroles, et sa cellule fut embaumée d'une odeur céleste.

SOLIDARITÉ. — *Voy.* SUBSTITUTION.

SONGES. — Dans l'Écriture sainte déjà nous voyons la plupart des révélations divines arriver pendant le sommeil. La raison en est simple. Dieu ne se communique à l'homme d'une manière surnaturelle que selon le degré de spiritualisation où se trouve l'âme humaine. Or, on l'a dit, souvent le sommeil est comme une sorte de mort anticipée. Pourquoi? Parce qu'alors l'âme est jusqu'à un certain point affranchie des liens qui la rivent au monde extérieur visible, et de la servitude, de la prison de son propre corps. Elle est donc alors dans des conditions de spiritualité plus haute, surtout pour ceux qui sont entrés dans ce sommeil avec un dégagement d'esprit plus complet de toutes choses visibles. Aussi, de même que les impressions extérieures du monde visible, en se prolongeant dans le sommeil, y apportent ces rêves qui rappellent la vue et l'activité de l'âme à ce monde humain qu'il ne voit plus alors cependant des yeux du corps, de même, l'esprit dégagé de toutes préoccupations humaines et rempli des choses du monde divin, a acquis une prédisposition mystique qui, durant le sommeil, le rend plus propre à recevoir les communications de Dieu. La vie des saints fourmille d'une foule innombrable de ces songes surnaturels; mais il nous suffit, dans le plan et le but de ce livre, d'en rapporter ici quelques-uns seulement comme exemples.

Saint Polycarpe, étant cependant en sûreté, fut averti par un songe qu'il souffrirait le martyre dans trois jours. Il lui sembla que le chevet de son lit était tout en feu, et que sa tête était tout environnée de flammes. A son réveil le saint vieillard annonça à ceux qui se trouvaient présents qu'avant que ces trois jours fussent accomplis, il serait brûlé vif, ce qui eut lieu en effet. Au moment d'être brûlé, il interrompit sa prière, et se tournant avec un visage d'une majesté surnaturelle vers les Chrétiens qui l'accompagnaient, il leur dit : « Reconnaissez maintenant, mes frères, la vérité de mon songe. » — *Voy.* MARTYRS.

Lorsque Roger, comte de Sicile et de Calabre, assiégeait Capoue en 1099, ayant donné des ordres pour que l'armée fût prête à monter à l'assaut le lendemain, il alla prendre du repos. En dormant, il eut un songe où il crut voir saint Bruno fondant en larmes; et comme il lui demanda quelle était la cause de sa douleur, il lui répondit : « Je pleure la mort de tant de Chrétiens et la vôtre en particulier; mais levez-vous sur-le-champ, et prenez vos armes; peut-être Dieu permettra-t-il que vous sauviez votre vie et celle de vos soldats. » Roger obéit, appelle ses officiers et leur dit de faire armer les troupes pour s'assurer si la vision était réelle. Or, un de ces officiers, nommé Sergius, qui commandait deux cents Grecs,

avait promis aux Lombards, moyennant une somme d'argent, de passer de leur côté pendant l'attaque et de leur livrer le comte pour qu'ils lui ôtassent la vie. Le traître, saisi de frayeur à ce signal imprévu, et se croyant découvert, prend la fuite et se sauve dans la ville avec ses hommes; mais le comte les poursuit, et plusieurs ayant été blessés et faits prisonniers, il se convainquit, par leurs aveux, de la réalité du complot. — *Voy.* BRUNO.

Saint Charles Borromée mourut comme il l'avait prédit, le 4 novembre 1584. Peu de temps après sa mort, le P. Adorno, son confesseur, eut un songe où il le vit environné de lumière et de gloire; le saint lui dit : « Je suis heureux, vous me suivrez bientôt. » Adorno raconta ce fait à ses amis et l'attesta une fois en public dans un sermon. Etant retourné à Gênes, il mourut bientôt après, comme saint Charles le lui avait prédit. — *Voy.* RÉVÉLATIONS, MORT, etc.

SONS MYSTIQUES. — Deux éléments surtout semblent jouer un grand rôle dans les phénomènes mystiques, la lumière et le son. La lumière surnaturelle que nous avons vue figurer si souvent dans les faits que nous avons cités est comme une effluve de cette lumière spirituelle et intelligible dans laquelle les esprits célestes et les élus voient Dieu et toutes choses en lui. Les sons surnaturels dont nous avons parlé si souvent aussi aux articles CHANTS, HYMNES, MUSIQUE CÉLESTE et ailleurs, sont comme un écho, une répercussion terrestre de cette harmonie toute spirituelle et divine dans laquelle les anges et les bienheureux entendent la parole de Dieu, et leur propre parole en la sienne. Ne pourrait-on pas dire aussi que les ODEURS MYSTIQUES dont nous avons vu de si surprenants exemples, ne sont qu'une émanation lointaine des célestes parfums dans lesquels les esprits glorifiés sentent la nature et l'essence de Dieu et en elle leur propre essence; que les saveurs surnaturelles dont nous avons également cité des exemples ne sont qu'une aspiration de ce pain céleste des anges dont l'Eucharistie nous offre dès ici-bas le signe sensible ou sacrament; et qu'enfin ce tact surnaturel qui ravit les saints jusqu'à l'EXTASE dans l'effusion de la grâce qui les touche n'est qu'une sorte d'anticipation de toucher des corps glorifiés dans l'éternité? Ainsi tous les phénomènes qu'embrasse la Mystique seraient une participation anticipée aux facultés des corps glorieux, puisée surnaturellement dès ce monde par les saints dans le corps mystique du Christ qui contient ces facultés à leur degré infini.

Quoi qu'il en soit de cette pensée, et pour revenir au sujet spécial de cet article, les sons mystiques se font entendre non-seulement à l'extérieur, mais encore à l'intérieur des saints, comme Görres en cite dans sa *Mystique* les exemples suivants. « Quelquefois, » dit-il, « la parole s'échappe de la région du cœur comme un son sourd et inarticulé, qui n'est que l'écho involontaire des

sentiments dont l'âme est remplie. Lorsque sainte Catherine de Sienna approchait de la sainte table, son cœur était inondé d'une joie céleste. Elle sentait dans sa poitrine comme un tressaillement subit qui produisait un son qu'entendaient très-distinctement les personnes qui étaient près d'elle. Celles-ci firent part au frère Thomas, son confesseur, de ce fait extraordinaire. Il prit toutes les précautions pour s'assurer de la vérité de la chose, et il l'a consignée dans ses Mémoires. Ce son ne ressemblait à aucun des bruits qui se font entendre quelquefois dans l'intérieur du corps humain, et sa singularité même prouvait qu'il était l'indice de quelque chose qui était en dehors ou au-dessus de la nature. D'autres fois le son s'articule et s'élève jusqu'à la parole. C'est ainsi que Stéphanie Quinzani, née à Sonzino en 1457, entendait dans son cœur une voix qui lui criait : « Amour ! amour ! amour ! » et qui enflammait son âme du feu de la charité. Chez Ursule Benincasa, ces sons pouvaient être entendus de ceux qui étaient auprès d'elle, surtout au temps de Noël, où l'on entendait sortir de son cœur la voix d'un enfant qui pleure, comme le racontent les Actes de sa vie ; et Silas ajoute qu'un jour, remplie d'une ineffable joie, elle alla prier devant un autel consacré à la sainte Vierge, et qu'on entendit alors en elle des sons semblables à ceux de l'orgue. Sa langue était immobile, et sa poitrine rendait des sons harmonieux et cadencés. Ce fait n'arriva pas une fois seulement, mais il se produisit très-souvent.

Il arrive souvent aussi que le son, montant du cœur au gosier, devient ou une parole distincte, ou un chant harmonieux. Ces vibrations sont produites alors par une puissance supérieure. Celui qui les éprouve n'y est pour rien ; car l'organe par lequel elles se produisent est au pouvoir d'un esprit plus élevé. Cantinpré connaissait dans le Brabant une religieuse qui, lorsqu'elle entendait parler des joies du ciel, était aussitôt ravie en esprit ; puis, au bout de quelques instants, son visage s'enflammait, et il s'échappait d'elle des sons si délicieux qu'aucun chant ne pouvait leur être comparé. Ce n'étaient point des sons articulés, mais une harmonie merveilleuse que l'on entendait entre la poitrine et le gosier. Le même phénomène s'est produit chez beaucoup d'autres, et en particulier chez sainte Colombe de Riéti, lorsqu'elle allait à la communion. Il se manifesta quelquefois au moment de la mort, et ces voix sont alors comme le chant du cygne de l'âme qui va quitter la terre. Les biographes de sainte Elisabeth de Thuringe racontent que, près de mourir, elle se tourna du côté du mur, et que, sans remuer les lèvres, elle se mit à chanter comme si un oiseau eût été renfermé dans son gosier. Elle rendit ainsi en chantant son esprit à son Créateur. L'âme, en cet état, ressemble à cette colonne mystérieuse de Memnon, qui rendait des sons sous les premiers rayons de l'aurore. Elle

est comme une harpe éolienne, qui, touchée du souffle de l'esprit, éclate en des sons célestes. »

SOUFFRANCES. — Inspirée de l'esprit du Christ et de l'Eglise, la Mystique seule apprend à l'homme le sens divin de la souffrance. Pour elle la souffrance est, après la mort, le premier maître de la vie spirituelle ; c'est l'école sublime où l'âme, encore rivée à son enveloppe terrestre, acquiert le sentiment et la conscience de la vie réelle immuable et éternelle, en éprouvant d'une manière sensible ce qui manque à son corps et à son âme pour posséder cette véritable vie. C'est l'acquisition militante et laborieuse de la béatitude céleste par le sentiment négatif de tout ce dont notre vie terrestre est privée. L'homme a le sentiment de la vie par l'amour, qui est la plénitude de son harmonie, ou par la douleur, qui est la conscience de ce qui manque à cette harmonie. Si l'homme était resté dans l'amour, la douleur n'existerait donc point. Mais l'amour est l'union à Dieu et à toutes les créatures en lui par le don de soi.

Or, cet amour a été changé en convoitise qui, au lieu de se rapporter à Dieu, rapporte tout à soi. Ce fut la chute. Dès lors l'homme n'eut plus conscience de la plénitude harmonique de sa vie que par la douleur ou le sentiment de ce qui lui manquait. La douleur resta donc à l'homme comme le débris glorieux de sa grandeur déchue, le sceptre encore majestueux, quoique brisé, de sa royauté perdue. Aussi, du meurtre d'Abel au déluge, de la confusion des langues à la dispersion d'Israël, de nos vingt millions de martyrs aux fléaux dévastateurs de nos jours, le monde entier ne fut qu'un immense champ de douleurs. Anthropophagie, esclavages, sacrifices humains, guerres, massacres, révolutions, invasions des Barbares, égorgement universel des hommes et des peuples, pestes, famines, volcans, tremblements de terre, inondations, incendies, naufrages, guerres civiles, maladies, feu sacré, choléra, paupérisme, l'enfer sembla conjurer toutes les puissances de destruction pour multiplier la souffrance sous chacun des pas de l'homme. Déjà l'homme avait entrevu dans la douleur même le sens vrai de sa force, de sa vertu, de sa grandeur. Il s'était habitué à regarder la mort face à face et à lui sourire de dédain. Depuis le chant du sauvage vaincu défilant la mort qu'il appelle par un hymne guerrier jusqu'à la compagne survivante du brahme montant sereine et radieuse sur le bûcher, depuis le Gaulois demandant à son glaive une immortalité qui lui semble tardive jusqu'aux quatre mille gladiateurs saluant leur heure dernière de ce cri : *Cesar, te morituri salutant*, presque toute la race humaine semble n'être qu'une hécatombe volontaire, et mille Scævola crient à la douleur de tous les points du monde : « Nous sommes plus forts que toi. » Ce que l'homme avait pressenti par l'amour de sa gloire et de sa propre grandeur, le Christ

vint le réaliser par amour pur de Dieu et de l'humanité. Que fit-il, en effet? Il vint donner au monde un signe, et ce signe fut une croix, symbole suprême de la douleur. Mais cette croix, posée sur le Calvaire et sur laquelle il s'était fait clouer volontairement, voulait dire : l'amour de Dieu et de l'humanité en Dieu, en acceptant librement le sacrifice, change la nature même de la douleur, la transfigure en joie. Ce fut la rédemption. Tout son mystère est là. Sans rien changer aux conditions que l'humanité s'était faites dans son libre choix, elle lui restituait l'amour, non plus comme simple conscience de la plénitude des harmonies de son être, mais conscience de cette béatitude acquise, méritée, et partant glorieuse, c'est-à-dire l'amour agrandi, dilaté, magnifié de toute la puissance du sacrifice. L'homme ne sachant qu'il aime et ne pouvant réellement le prouver que par le sacrifice, l'Eden primitif avait moins la conscience que la béatitude, moins la manifestation que la jouissance de l'amour. Voilà pourquoi la chute fut possible. Mais l'Eden reconquis n'ayant la béatitude que par la conscience de l'amour et sa jouissance que par sa manifestation, toute chute nouvelle est impossible, ce qui le place d'autant au-dessus de l'état originel, et a permis à toute l'Eglise de dire avec saint Augustin : *O felix culpa!*

Comprend-on maintenant le rôle de la douleur dans le monde? L'amour en change la nature, et en la transfigurant la fait disparaître. Quelle est la mère qui ne souffre avec joie pour sauver son enfant? L'amour même humain ne fait-il pas oublier le froid, la faim, la soif et toutes les souffrances, que dis-je, ne les change-t-il pas en autant de jouissances quand on les endure pour l'objet aimé? Souffraient-ils ces martyrs dont le visage calme, épanoui, radieux de paix et de sérénité, ne reflétait, au milieu des plus épouvantables tortures, que l'ineffable bonheur des douces et saintes visions dont l'amour les inondait? Sans doute Dieu n'enlève point, avec le sentiment du sacrifice, le mérite et la gloire dont il est pour l'homme l'auréole immortelle; mais dans la mesure où l'amour s'unit à ce sacrifice, il en fait sentir la douceur et la joie, qui font souvent, non-seulement que ce sacrifice devient possible, mais qu'on est heureux, transporté, ravi de l'accomplir. Tel est l'amour qui ne nie point la douleur, mais qui la transfigure en l'acceptant, parce que, comme dit saint Jean Chrysostome, « l'amour change la nature, l'essence même des choses. » Quiconque a réellement aimé l'a senti, et les faits surabondent dans l'histoire pour prouver cette puissance thaumaturgique de l'amour.

On le voit, tandis que la science ne sait pas même expliquer le mystère du mal et de la souffrance, l'amour, au contraire, les explique et les guérit.

Oui, lorsque l'Esprit-Saint d'amour descend dans une âme, en la transfigurant en lui, il transfigure la douleur en une ineffable volupté. Maltraités et flagellés, les apô-

tres *sortirent pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus.* (Act. v, 41.) Saint Paul s'écriait : *Je surabonde de joie dans toute tribulation.* (II Cor. vii, 4.) Cet esprit si nouveau au sein du monde païen, les enfants du Calvaire se le transmettaient comme un legs sacré de leur Maître. Ils savaient que le Christ, que Dieu lui-même était en eux par l'amour, et que dans cette intime solidarité qui les liait à lui, il prenait sur lui-même leurs douleurs pour les transformer en joie.

Au moment de devenir mère dans le cachot où elle attendait la mort, Perpétue se plaignait : « Que feras-tu donc, » lui dit le geôlier, « en présence des supplices du cirque? — Oh! alors, répondit-elle, ce n'est plus moi qui souffrirai, mais le Seigneur qui portera ma souffrance. » Et elle mourut calme et souriant à la mort. Dans ces âmes dont nous avons perdu le sens divin, l'ardent et chaste amour de la souffrance allait jusqu'à rejeter les joies intérieures dont Dieu les inondait. Seul et persécuté aux rives de la Chine et du Japon, quand la douleur venait le frapper, saint François Xavier disait : « Encore plus, encore plus, Seigneur! » Et quand Dieu laissait tomber sur lui une goutte de la félicité des cieux : « Assez, assez, mon Dieu! » s'écriait-il, comme s'il eût craint de ne pas prouver assez son amour par le sacrifice, ou de trouver trop de joie dans la souffrance. Saintes extravagances de la croix, sublimes folies de l'amour qui ne croit jamais assez posséder, sans acheter assez cher l'infini! O héroïques transports de la charité, célestes enthousiasmes, emportements divins de l'amour, que vous nous révélez bien l'homme ayant retrouvé la vraie loi de son être, la loi d'antinomie!

Cupio dissolvi, s'écriait l'Apôtre. (Philip. i, 23.) Or la souffrance est cette dissolution de l'homme animal pour faire naître l'homme spirituel. — Sainte Thérèse l'avait bien compris que l'homme intérieur ne se forme que par la dissolution incessante de l'homme extérieur, lorsqu'elle poussait ce cri sublime « Ou souffrir, ou mourir! » Qu'est-ce à dire: Je sens par l'amour que je ne suis pas faite pour les limites de la matière, pour les bornes de la terre et du temps. Arrière le plaisir qui me renferme dans ce cercle fatal; arrière la jouissance et l'égoïsme qui me rendent esclave et captive de moi-même! Il me faut l'infini pour aimer à l'infini. Oui, « ou souffrir, » pour dilater sous le souffle ardent de cet amour toutes les frontières de l'espace et du temps et me rappeler sans cesse par la douleur et le sacrifice que je ne suis que de passage sur la terre; car souffrir c'est encore aimer. « Ou mourir, » pour me perdre au sein même de l'amour infini, en aimant sans mesure celui qui éternellement brisera toutes les limites de mon cœur pour lui donner toujours plus en le dilatant sans cesse.

Sainte Thérèse rapporte elle-même dans ses OEuvres comment le rôle mystique de la souffrance lui fut révélée dans la vision suivante : « Notre-Seigneur me dit un jour :

Pensez-vous, ma fille, que le mérite soit dans la jouissance du bonheur que donnent mes grâces et mes faveurs? nullement : mais il consiste à agir, à souffrir et à aimer. Ne savez-vous pas que saint Paul ayant tant souffert, il n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le ciel? N'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans des souffrances continuelles, mon bonheur n'a paru que sur la montagne du Thabor? Et ne considérez-vous point de combien de peines et de travaux a été traversée la joie que ma Mère a eue de me tenir entre ses bras? Siméon ne les lui eut pas plutôt prédites, que mon Père lui fit clairement connaître ce que j'avais à endurer; et ces grands saints qui étant conduits par lui dans les déserts et les solitudes, ont passé leur vie en des austérités et des pénitences continuelles, et qui ont soutenu tant de combats contre le démon et contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois fort longtemps sans recevoir aucune consolation spirituelle? Croyez-moi, ma fille, ceux que mon Père aime le plus sont ceux qu'il fait souffrir davantage, quand il voit que leur amour est égal à leur souffrance. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime, qu'en vous désirant ce que j'ai désiré pour moi-même? Considérez mes plaies, et voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la vérité, et lorsque vous l'aurez bien connu, vous m'aidez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs désirs, de tous leurs soins, de toutes leurs pensées, que de suivre une voie toute contraire.

Quand je commençai ce jour-là à faire oraison, j'avais un si furieux mal de tête qu'il me paraissait presque impossible de m'y occuper. Alors Notre-Seigneur me dit : *Vous connaîtrez par là l'avantage qu'il y a de souffrir, puisqu'en l'état où vous êtes, ne pouvant rien me dire, je veux bien pour vous consoler vous faire la faveur de vous parler.* Je demeurai près d'une heure et demie très-recueillie, ce fut durant une partie de ce temps que Notre-Seigneur me dit ce que je viens de rapporter. Je n'eus donc point de distraction; mais sans savoir où j'étais, je me trouvais dans un contentement indicible; je vis avec étonnement que mon mal de tête se passa, et je demeurai dans un grand désir de souffrir. Notre-Seigneur me dit aussi de graver dans ma mémoire ces paroles qu'il avait dites à ses apôtres. *qu'il n'était pas juste que les serviteurs fussent mieux traités que leurs maîtres.* »

Dans ses *Insinuations de la divine piété*, sainte Gertrude explique non moins admirablement la mission de la souffrance par cette vision : « Votre grâce, Seigneur, » dit-elle, « me fit connaître par des révélations fréquentes, que l'âme habitant dans le corps de la fragilité humaine, est comme une personne qui étant enfermée dans un lieu étroit, serait environnée de tous côtés d'un nuage épais, qui sortirait de ce lieu, comme la vapeur s'échappe d'un vase plein d'une liqueur bouillante.

Et lorsque le corps vient à être affligé de quelques maux, la partie qui souffre est à l'âme comme un rayon de la lumière du soleil qui illumine l'air, et dont elle reçoit de merveilleuses clartés; en sorte que plus les souffrances sont grandes et universelles, plus les lumières qu'elles communiquent à l'âme sont pures et brillantes. Mais principalement l'affliction et les épreuves du cœur dans l'humilité, dans la patience, et dans les autres vertus semblables, impriment d'autant plus de lustre sur la blancheur de l'âme, qu'elles la touchent de plus près et plus fortement; surtout les œuvres de la charité lui donnent une sérénité et un éclat admirable.

Une fois que j'étais prête à communier, m'ayant rempli de votre esprit au commencement de la Messe avec encore plus d'abondance, et cherchant en moi-même ce que je pourrais faire en reconnaissance d'une si grande faveur, vous me proposâtes, comme un ministre plein de sagesse, ces paroles de l'Apôtre : *Je désirais d'être anathème pour mes frères.* (Rom. ix, 3.) Et quoique vous m'eussiez déjà appris que l'âme fait sa demeure dans le cœur, vous me fîtes encore connaître qu'elle réside dans le cerveau, et cette vérité, que j'avais ignorée jusqu'alors, me fut confirmée ensuite par un témoignage de l'Écriture. Vous m'enseignâtes aussi que la grande perfection d'une âme consiste à quitter le plaisir qu'elle prend dans la jouissance du cœur, afin de s'occuper pour l'amour de vous à la conduite des sens extérieurs, et de travailler aux œuvres de charité pour le salut du prochain. »

Parmi le grand nombre de héros qui se sont distingués dans cette guerre mystérieuse, et qui ont su trouver la santé spirituelle dans les maladies du corps, nous citerons d'abord Marie Bagnésie, née à Florence en 1514, dont la Vie a été écrite par Campi de Pontremoli, moine Augustin, qui avait été son confesseur pendant vingt-deux ans. Elle souffrit pendant quarante-cinq ans des maux de toutes sortes, des fièvres violentes, un mal de tête continu, des élancements dans les côtés, et un asthme si violent qu'elle n'osait rester la nuit sans lumière, et qu'elle était près d'étouffer lorsque celle-ci s'éteignait. Tantôt elle devenait sourde, tantôt muette. Elle souffrait aussi de la pierre; en un mot, il n'y eut pas un seul membre de son corps qui n'eût quelque maladie particulière; et on fut obligé de lui donner l'extrême-onction. Mais bientôt son état offrit certains rapports avec l'année ecclésiastique. Ordinairement, chaque vendredi, de nouvelles souffrances apparaissaient. Il en était ainsi de la semaine sainte et du temps pascal, de l'Ascension, des fêtes de la sainte Vierge et des autres saints, particulièrement de ceux qu'elle invoquait comme ses patrons. Ceux qui vivaient avec elle le savaient très-bien; et lorsqu'elle se trouvait plus mal ils se disaient : Ce n'est pas étonnant, telle ou telle fête approche.

Elle avait de fréquentes extases : on la vit souvent élevée au-dessus de son lit. Son âme semblait alors se dissoudre dans les larmes.

Elle avait soin de cacher aux hommes ses ravissements, et cherchait à les faire passer pour des défaillances. Mais ceux qui étaient autour d'elle savaient bien à quoi s'en tenir; car dans ses évanouissements elle pâlisait, tandis que dans l'extase elle semblait fleurir comme une rose. Toujours gaie au milieu de ses douleurs, elle ne pouvait souffrir que quelqu'un de triste l'approchât. *Venez*, lui disait-elle alors; *qu'avez-vous? Ne soyez pas ainsi : donnez-vous à Jésus, qui est la véritable joie de l'âme; il descendra dans votre cœur et vous consolera.* Elle avait été avertie pendant sa vie de chaque mal particulier qui devait l'affliger; sa mort lui fut aussi montrée dans une vision, et elle l'accepta avec la même résignation qu'elle avait accepté tous ses maux. Dans sa dernière maladie, un ulcère se forma dans sa gorge, et l'empêcha de communier. Mais son visage demeura toujours aussi serein que si elle eût vu le ciel ouvert. Elle persévéra dans ces dispositions jusqu'à la fin; et lorsque déjà le pouls cessait de battre, et que son confesseur lui mit à la main le cierge des mourants, elle ouvrit encore une fois les yeux; et l'expression de son visage était si joyeuse qu'elle remplissait d'une ineffable allégresse le cœur de tous les assistants. (*Act. SS.*, 28 Maii.)

Colette de Gand avait cela de particulier que c'était la nuit que ses souffrances la prenaient : elles duraient jusqu'au matin, ou souvent jusqu'à midi; elles redoublaient le dimanche, commençaient la veille au soir, et duraient quelquefois jusqu'aux Matines du lundi. Il en était de même de toutes les fêtes, de celles de Noël, de Pâques, et de la Pentecôte, où ses douleurs augmentaient d'intensité et de durée, selon la solennité de la fête. Ce qu'il y avait de surnaturel dans ses états se trahit en ce que, au milieu même de ses plus grandes douleurs, si elle recevait une visite qu'elle ne pouvait refuser, elles disparaissaient à l'instant même pendant tout le temps que durait l'entretien, et elle en gardait à peine le souvenir, mais elle payait cher ces moments de répit; car à peine la visite était-elle finie que ses douleurs revenaient plus violentes qu'auparavant; de sorte que souvent elle vomissait le sang. Elle souffrait aux fêtes des martyrs les mêmes supplices qu'ils avaient endurés, et il ne se passait point de semaines où elle n'eût à renouveler ainsi dans son propre corps l'histoire d'un ou de deux martyrs. Le jour de la Saint-Laurent, elle était brûlée dans le feu; elle était écorchée avec saint Barthélemy, et crucifiée avec saint Pierre. Il lui semblait quelquefois que ses yeux étaient dévorés par des charbons ardents, et d'autres fois que tous ses membres étaient brisés par des barres de fer. Souvent aussi il lui semblait qu'elle avait dans les yeux deux lampes brûlantes qui se remuaient à chaque mouvement qu'elle faisait. Une autre fois, sa langue rentrait dans le gosier, de sorte qu'elle pouvait à peine respirer. Il est vrai qu'elle était alors consolée par des esprits invisibles; mais, malgré cela, elle avait coutume de dire à son

confesseur : *Le combat des martyrs qui sont glorifiés maintenant dans le ciel a été facile, car il durait peu. Mais son martyre à elle dura cinquante années entières.* (*A. SS.*, 6 Mart.)

Quelquefois la souffrance semble faire un dernier effort sur les limites de cette vie, afin d'achever de purifier les âmes que Dieu veut glorifier. Il en fut ainsi pour sainte Rose de Lima. Après avoir beaucoup souffert pendant trente et un ans, se trouvant en parfaite santé, elle dit un jour à son amie, la femme de Gonzalve : *Savez-vous, mère, que dans quatre mois je m'en irai de ce monde? Mais les souffrances de ma dernière maladie seront terribles, et la plus grande de toutes sera une soif inextinguible. Ne m'abandonnez donc pas alors, je vous en supplie, et ne refusez pas à mon palais desséché et à mes entrailles embrasées le rafraichissement dont j'aurai besoin.* Elle venait en effet d'avoir une vision où il lui avait été prédit que les douleurs qui lui étaient réservées surpasseraient de beaucoup tout ce qu'elle avait souffert jusque-là; que chaque membre de son corps épuisé aurait son supplice particulier, qu'elle endurerait la même soif que le Sauveur avait soufferte sur la croix, et que ses os seraient pénétrés jusqu'à la moelle d'ardeurs intolérables. Tout arriva littéralement comme il lui avait été prédit.

Lorsqu'elle apprit qu'on lui apportait le saint viatique, elle sembla se reprendre à la vie; et, incapable de contenir sa joie, elle tomba dans une profonde extase, pendant laquelle cependant, au grand étonnement des assistants, elle put répondre au prêtre qui lui présentait l'hostie. Lorsqu'elle l'eut reçue, elle resta pâle et sans mouvement; et son confesseur fut obligé de la rappeler à elle-même pour s'assurer qu'elle l'avait avalée. Elle reçut l'extrême-onction avec une grande joie, comme si elle allait au triomphe et non à la mort. On voyait qu'à mesure que son corps affaibli approchait de sa dissolution, son âme devenait plus forte et plus joyeuse. Les ravissements devinrent aussi plus fréquents et plus doux; et quelques heures avant sa mort, revenant d'une de ses extases, elle dit à son confesseur qu'elle regrettait d'avoir si peu de temps de reste, parce qu'elle aurait pu lui raconter des choses ineffables de l'éternité et de la bonté de Dieu. (*La Mystique* par GÖRRES.)

Tous ces exemples précédents, qu'on pourrait multiplier pour ainsi dire à l'infini dans l'histoire de la vie des saints, se sont résumés de nos jours et sous nos yeux dans les stigmatisées du Tyrol, et surtout dans la sœur Anne-Catherine Emmerich, ainsi qu'on peut le voir en parcourant l'article *EMMERICH* et une foule d'autres où nous parlons d'elle, principalement aux mots *CYCLE ECCLÉSIASTIQUE*, *SUBSTITUTION*, *STIGMATES*, *PASSION MYSTIQUE*, etc. Joignons-y ici, en passant, deux exemples qui montrent de quelle manière elle s'assimilait et reproduisait les faits de la Passion de Notre-Seigneur dont elle voyait et racontait les sublimes visions. Ayant contemplé et décrit la scène affreuse du cou-

ronnement d'épines (*Douloureuse Passion*, (c. 26, p. 264) : « Jésus souffrait horriblement de la soif, et ses blessures lui avaient donné la fièvre, » cette vue excita une telle compassion chez la sœur, qu'elle désira éprouver la soif du Sauveur. Elle eut aussitôt un violent accès de fièvre, et sa soif fut si violente que le matin elle ne pouvait plus parler, tant sa langue était contractée et ses lèvres sèches et serrées. Son ami la trouva dans cet état de langueur et de défaillance. On lui versa, non sans peine, un peu d'eau dans la bouche, mais elle ne put reprendre ses récits qu'après un long intervalle de repos. Le vendredi saint, 30 mars 1820, elle tomba tout à coup dans une défaillance en présence de M. Clément Brentano, au point qu'elle semblait morte. Revenue à elle-même, elle s'expliqua ainsi, quoique ses souffrances n'eussent point cessé : *Comme je contemplois le corps de Jésus étendu sur les genoux de la sainte Vierge, je disais en moi-même : Voyez comme elle est forte, elle n'a pas même une défaillance ! Mon conducteur m'a reproché cette pensée, où il y avait plus d'étonnement que de compassion, et m'a dit : Souffrez donc ce qu'elle souffre, et au même moment une douleur poignante m'a traversée comme une épée, à tel point que j'ai cru mourir.* Elle conserva longtemps cette douleur, et il en résulta une maladie qui la mit presque à l'agonie.

SOURDS-MUETS. — Pour ne pas étendre démesurément ce travail, nous ne rapporterons pas ici les guérisons surnaturelles de sourds-muets dont on trouve du reste une foule dans la vie des saints. Ainsi, par exemple, en 535, le Pape saint Agapet guérit un sourd-muet en offrant pour lui le saint sacrifice.

SPIRIDION (Saint), évêque de Trimythonte, dans l'île de Chypre, mort en 347. — Saint Spiridion était alors berger, et retraçait dans sa vie la simplicité des patriarches. Une nuit, des voleurs étant venus pour enlever une partie de son troupeau, ils furent arrêtés et comme enchaînés par une main invisible : ils ne purent ni rien toucher ni s'en aller. Spiridion, les trouvant le matin dans cet état, les exhorta à changer de vie, pria pour eux, et tout à coup ils devinrent libres. (SOZOMÈNE.)

Saint Spiridion parvint depuis à l'épiscopat. Irène, sa fille était chargée d'un dépôt précieux ; elle mourut sans l'avoir rendu, et la personne à qui il appartenait vint le réclamer à l'évêque. On fit de vaines recherches, on ne put rien trouver. Le saint, au désespoir, se rendit au lieu où sa fille avait été enterrée, l'appela par son nom, et lui demanda ce qu'elle en avait fait ; Irène, un instant ranimée, répondit du fond de sa tombe ; on alla au lieu qu'elle indiquait, et le dépôt fut retrouvé. (SOCRATE et SOZOMÈNE.)

STANISLAS, — chanoine régulier, mort à Cracovie à la fin du xv^e siècle, et auquel la sainte Vierge et Jésus-Christ apparurent, selon le récit de Bzovius. (T. XVIII *Annal. Chron. SS. Deip.*, p. 407.)

STIGMATES. — Jamais peut-être phénomène mystique n'a été constaté plus rigoureusement et avec plus de soin par toutes les autorités médicales, civiles et ecclésiastiques, comme on le verra dans la suite de cet article. Jamais aucun n'a été l'objet d'une telle authenticité, depuis les stigmates de saint François d'Assise, constatés par des Papes, des cardinaux, des religieux, une foule de témoins oculaires, par les bulles de Grégoire IX, d'Alexandre IV et par une fête solennelle de l'Eglise décrétée par Benoît XI, Sixte IV et Paul V. (*Voy. FRANÇOIS D'ASSISE.*) Bien plus, Dieu a voulu que de nos jours mêmes et sous nos yeux, plus de cent mille témoins oculaires pussent contempler de leurs yeux ces merveilleux phénomènes dans les vierges stigmatisées du Tyrol (*Voy. EXTATIQUES ET STIGMATISÉES DU TYROL*), ainsi que dans la sœur Catherine Emmerich.

Depuis quelques siècles seulement l'histoire nous offre plus de cent faits de ce genre parfaitement authentiques. Il n'y a pas de phénomène plus admirable et plus étrange que celui de la stigmatisation. Comme il affecte le domaine de la nature aussi bien que celui de la grâce, il est très-sensible, et n'a jamais manqué d'impressionner vivement les hommes chaque fois qu'ils en ont été témoins. On a cru trouver les premières traces de la stigmatisation dans ces paroles de saint Paul : *Je porte les stigmates de Jésus-Christ* (*Galat. vi, 17*) ; sans pouvoir toutefois appuyer cette interprétation sur la tradition de l'Eglise. Il est même très-probable que l'Apôtre veut parler ici des mauvais traitements qu'il a soufferts pour la foi. Dans toute l'antiquité chrétienne, on ne trouve pas un seul exemple de stigmatisation proprement dite ; de sorte que c'est principalement par là que la Mystique nouvelle se distingue de l'ancienne. Ce phénomène consiste dans la production spontanée et dans la durée permanente, sur le corps d'un Chrétien fervent, des cinq plaies de Jésus crucifié. Souvent, à ces plaies principales, se joignent les nombreuses petites blessures des pointes de la couronne d'épines ; quelquefois aussi, une croix saignante au milieu de la poitrine. Saint François d'Assise avait, de plus, les clous du Seigneur fixés dans les ouvertures béantes de ses mains et de ses pieds. Quoique formés de sa chair, ils présentaient la couleur et la dureté métallique, et, malgré leur adhérence, une certaine mobilité ; en sorte qu'après sa mort, lorsqu'il fut porté à découvert par le peuple d'Assise et qu'on fit station dans l'église du couvent où vivait sainte Claire, cette pieuse fille de François, admise enfin à toucher, à saisir les clous merveilleux, s'efforça longtemps d'en arracher un, espérant toujours y réussir, puisqu'elle pouvait en tirer la tête et en pousser la pointe.

Nous avons déjà vu aux articles **COURONNEMENT D'ÉPINES**, **FLAGELLATION**, **PLAIES MYSTIQUES**, et surtout **PASSION MYSTIQUE**, comme une multitude de saints reproduisaient dans leur corps, extérieurement et d'une manière

sensible toutes les phases de la douloureuse Passion du Sauveur, et souvent les souffrances des martyrs et des autres saints. « C'est la lumière, » dit Görres (*Mystique*), « qui est le moyen par lequel le type sacré, contenu dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, se reflète et s'empreint dans le corps de l'homme. L'exemple de Lucie de Narni montre que ceci s'applique non-seulement aux stigmates, mais encore à tous les autres signes. Comme elle priaït un jour devant l'autel de la croix, dans l'église des Dominicains du lieu, tous les assistants virent trois rayons sortir de la plaie du côté du crucifix, et illuminer le visage de la sainte, tandis que sa tête fut illuminée pendant toute la Messe par un diadème lumineux. On voit par là que les phénomènes de la stigmatisation ne font que reproduire ceux de l'illumination, dont nous avons parlé, avec cette différence que ceux-ci ont lieu dans les régions supérieures de la vie, tandis que les premiers s'accomplissent dans la vie inférieure et dans le sang, son mobile. La couronne sanglante correspond donc au cercle de lumière qui ceint le front des extatiques, la sueur de sang au nuage lumineux qui enveloppe la tête, les stigmates des mains et des pieds aux rayonnements lumineux de ces mêmes parties, la plaie du côté au rayonnement lumineux du cœur, et la flagellation au nuage lumineux qui enveloppe la personne tout entière. L'âme désolée qui n'a pas voulu se séparer de Jésus dans ses souffrances est admise aussi à la participation de sa gloire, et celle-ci rayonne au dehors dans les membres de son corps transfiguré.

Quant au procédé physiologique d'après lequel ce phénomène se produit, nous n'avons rien de mieux sur ce point que ce qu'a écrit Brentano, d'après ses propres observations, dans son Introduction aux *Contemplations de la sœur Catherine Emmerich de Dülmen*. Elle reçut la couronne d'épines à l'âge de vingt-quatre ans, et de la même manière que les autres extatiques. A l'âge de trente-trois ans, comme elle priaït Notre-Seigneur de la faire participer à ses souffrances, elle sentit aux mains et aux pieds une douleur et une chaleur très-vives, qui vinrent s'ajouter à celles du cœur, qu'elle avait obtenues auparavant par ses prières. Elle les prit pour l'effet d'une fièvre continue dont elle souffrait. Ainsi le trait était parti; elle était blessée, et la surexcitation produite en elle par cette blessure se révèle sous la forme d'une fièvre brûlante continue. Déjà l'esquisse de la nouvelle transformation qu'elle doit subir est empreinte sur son corps en traits délicats et légers. Plus tard elle vit venir à elle, dans une extase, un jeune homme resplendissant qui fit sur son corps, avec la main droite, le signe d'une croix ordinaire. Il se trouva, en effet, qu'à dater de cette époque elle eut sur l'épigastre une marque semblable à une croix. Puis, quelques semaines après, elle vit la même apparition qui lui présenta une petite croix, de la forme décrite dans les récits de la Pas-

sion. Elle la prit avec ardeur, la serra fortement contre sa poitrine et la rendit. Comme la douleur cuisante qu'elle ressentait à la poitrine augmentait chaque jour, elle vit l'apparence d'une croix latine de trois pouces de long, qui semblait appliquée sur l'os de la poitrine, et se dessinait en rouge à travers la peau. » Ici Görres reproduit les passages de Clément Brentano que nous citerons plus loin à propos de la sœur Catherine Emmerich, puis il poursuit : « Il lui semblait souvent qu'un changement s'était opéré dans son corps et que le cours du sang avait pris une autre direction; il lui semblait souvent aussi qu'un fleuve brûlant, partant de son cœur et traversant les bras et les jambes, courait avec impétuosité vers ses plaies, où elle sentait des douleurs cuisantes, et d'où il coulait des gouttes de sang. Les veines qui conduisaient à ces parties sanglantes se gonflèrent bientôt en effet : les stigmates étaient rouges et humides; la croix de la poitrine suait des gouttes de sang d'un rouge très-vif, tandis que l'autre croix se couvrait d'une ampoule qui, en se déchirant, laissait couler une humeur incolore et brûlante.

Les sensations de cette femme ne la trompaient point. Le cours du sang était bien réellement changé chez elle : son cœur s'était comme partagé en cinq, et ses stigmates étaient autant de cœurs subordonnés, dont chacun avait sa circulation qui lui était propre. Ils obéissaient bien encore au cœur naturel et ordinaire, comme à leur centre et au principe de leur vie; mais il est un autre cœur plus élevé, celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, objet de leur amour; et c'est celui-là surtout dont ils reçoivent l'impulsion. La circulation ordinaire du sang continue toujours; mais, lorsqu'à certaines périodes déterminées par l'année ecclésiastique, la vie extraordinaire et mystique se produit d'une manière toute spéciale, ces cœurs périphériques et artificiels cessent de reporter au cœur organique et central tout ce qu'ils en reçoivent; car ils en gardent une partie pour ce cœur surnaturel auquel ils obéissent; et c'est alors que s'établit entre eux et lui une circulation nouvelle, semblable à celle qui s'accomplit dans l'état ordinaire. Le sang des plaies sacrées du Sauveur coule dans les plaies des stigmatisés, et à ce sang répond celui qui s'échappe de leurs stigmates. Cette union surnaturelle, qui fait de tous les fidèles un seul corps mystique, cette union, commencée dans l'Eucharistie, s'achève dans la stigmatisation. Celle-ci, en effet, met l'homme dans un rapport direct et immédiat avec le sang qui coule de ce cœur adorable, lequel s'est brisé et a saigné pour tous les hommes; elle les emporte, pour ainsi dire, dans cet immense courant qui part de Notre-Seigneur Jésus-Christ et y retourne. Aussi une vie nouvelle et plus élevée, allumée par le souffle de l'Esprit d'en haut, s'agite et brûle dans ces plaies, et la flamme du sacrifice s'élève en cinq foyers divers. Ces flammes sont rouges, car elles s'allument dans les

ardeurs de la souffrance ; et si quelquefois elles semblent faire place à un sang aqueux qui s'échappe des stigmates, elles lui communiquent une partie de leur chaleur, de sorte que cette eau ronge et brûle ce qu'elle touche, comme nous allons le voir par quelques exemples. Les stigmatisés, dans les plaies desquels brûlent ces flammes, sont ceux dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, et qui suivent l'Agneau partout où il va ; car ils lui sont unis désormais par les liens du sang. Nourris déjà de sa chair sacrée, ils reçoivent son sang par une sorte de transfusion. C'est son cœur qui bat dans leurs cœurs, et l'inspiration dont il est la source pénètre jusque dans la moelle de leurs os. L'auguste sacrifice qui se célèbre chaque jour sur l'autel se continue en eux d'une manière sanglante, et rappelle ainsi le souvenir de ce grand acte qui s'est accompli une fois sur le Calvaire. Aussi c'est principalement au jour où l'Eglise en fête la mémoire que les plaies des stigmatisés s'ouvrent et saignent comme pour rendre perpétuellement présentes la Passion et la mort du Sauveur.

Le premier que l'on croit avoir eu les stigmates est saint François ; et cette circonstance doit nous engager à insister davantage sur ce fait, et à le rapporter ici en détail, d'après les documents authentiques qui nous ont été conservés par saint Bonaventure et d'autres contemporains du saint, afin que nous puissions avoir ainsi une idée complète de ce phénomène.

François partageait sa vie entre l'action et la prière, passant tour à tour de la contemplation la plus sublime aux œuvres de miséricorde à l'égard du prochain. Afin de méditer plus à son aise, il se retirait de temps en temps sur le mont Alverne, dans les Apennins. Là, il jeûna pendant quarante jours en l'honneur de l'archange saint Michel, abîmé dans la prière et enflammé d'amour.

Il fut pendant ce temps favorisé d'extases longues et fréquentes, où, s'entretenant avec Dieu, il reconnaissait à la fois et son infinie majesté et son propre néant. Il fit la même chose encore deux ans avant sa mort. Et comme il examinait comment il ferait pour suivre à l'avenir la volonté de Dieu, une inspiration secrète lui dit qu'il n'avait qu'à ouvrir les Evangiles, et qu'il y trouverait ce qu'il cherchait. Pour obéir à cette voix intérieure, il se mit donc en prière ; puis il se fit ouvrir trois fois par son compagnon, au nom de la sainte Trinité, le livre des Evangiles placé sur l'autel. Aux trois fois le livre fut ouvert à l'endroit où il est parlé de la Passion de Notre-Seigneur. Il reconnut par là que Dieu voulait que, de même qu'il s'était efforcé auparavant d'imiter la vie de Jésus-Christ, ainsi devait-il désormais l'imiter dans sa Passion et ses souffrances. Et quoiqu'il fût épuisé déjà par sa vie pénitente, il résolut sans balancer d'obéir en cela à la voix de Dieu.

Un matin donc, le jour de l'Exaltation de la croix, comme il priait sur le penchant de

la montagne, et qu'il ressentait un violent désir d'être crucifié avec Notre-Seigneur, il vit descendre du ciel vers lui un séraphin qui avait six ailes enflammées et lumineuses. Lorsque le messager céleste fut près de lui, il aperçut entre ses ailes la forme d'un homme crucifié, avec les mains et les pieds étendus. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres étaient déployées comme pour voler, et deux autres couvraient le corps. Rempli d'étonnement à cette vue, il ressentit néanmoins une grande joie de l'apparition dont Dieu le favorisait, et une peine profonde en même temps, à cause du spectacle douloureux dont il était témoin et qui perçait son cœur comme d'une épée. Il ne comprenait pas non plus comment l'impassibilité d'un séraphin pouvait se concilier avec la souffrance. Mais le sens de cette apparition lui fut bientôt découvert, et il vit que c'était par l'embrasement de son cœur plutôt que par le martyre de la chair qu'il devait devenir conforme à Notre-Seigneur. Lorsque l'apparition eut disparu, elle laissa dans son âme de vives ardeurs, et dans ses membres de merveilleuses empreintes. Il avait en effet aux mains et aux pieds les signes des clous, tels qu'il venait de les voir sur l'image du séraphin ; et au côté droit était une plaie qui semblait avoir été faite par un coup de lance. Ces plaies s'ouvrirent assez larges aux extrémités et saignèrent. Au milieu s'étaient formés, dans la chair et le tissu cellulaire, des clous semblables à des clous de fer. Ils étaient noirs, durs, avec une tête en haut, et en bas une pointe qui était comme rabattue, de sorte qu'entre eux et la peau on pouvait mettre un doigt. Ils étaient mobiles de partout ; car d'un côté ils étaient pressés contre la chair, et de l'autre proéminents au contraire ; mais on ne pouvait les ôter, comme s'en assura sainte Claire, qui essaya après la mort du saint de tirer un de ces clous, et ne put réussir. Il pouvait au reste remuer les doigts, et se servir de ses mains et de ses pieds comme auparavant. Cependant la marche lui était devenue difficile, et c'est pour cela qu'il allait à cheval dans ses excursions à travers le pays. La plaie du côté était profonde et large de trois doigts, comme put le constater un frère qui l'avait touchée par hasard. Elle était avec cela rouge et comme arrondie par le retirement de la chair ; et souvent ses habits étaient tachés du sang qui en sortait.

On ne vit jamais dans ses plaies aucune apparence de gangrène ni de suppuration ; jamais non plus le saint n'employa aucun remède pour les guérir ; et ce n'est que par un miracle qu'il a pu vivre deux années encore, malgré les souffrances et la perte continuelle de sang qu'elles lui causaient. Lorsqu'il descendit de la montagne avec ces signes, il était très-embarrassé ; car, d'un côté, il ne voulait pas révéler les secrets de Dieu, et de l'autre il voyait bien qu'il ne pourrait les cacher à ceux qui étaient près de lui. Incertain s'il devait se taire ou par-

ler, il réunit quelques-uns de ses amis les plus intimes, et leur exposa ses doutes, mais en termes généraux. Un de ceux-ci, plus pénétrant que les autres, vit bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire, et lui dit que ce n'était pas pour lui, mais pour son prochain. François se décida donc à ne point cacher ce qui pouvait être pour les autres de quelque utilité, et raconta ce qu'il avait vu, ajoutant que celui qui lui avait apparu avait prononcé en même temps quelques paroles qu'il ne révélerait jamais à qui que ce fût pendant sa vie. Au reste, il cachait autant qu'il le pouvait ses stigmates, ayant soin pour cela de porter des souliers, et de se tenir les mains bien couvertes; mais, malgré toutes ses précautions, beaucoup de frères virent ce qu'il ne pouvait cacher tout à fait. Le Pape Alexandre et plusieurs cardinaux rendirent témoignage de cette merveille comme témoins oculaires; et après sa mort ses stigmates furent vus par plus de cinquante frères du couvent, par sainte Claire et les sœurs de son monastère, par un nombre considérable de laïques qui étaient accourus de tous les environs pour être témoins de cette merveille, et qui purent les toucher de leurs mains. (*Vie de saint François*, par saint BONAVENTURE, chap. 13-15.)

Dieu donna tout d'un coup, on le voit, à François ce que d'autres n'ont eu que par parties, en passant par les deux premiers degrés, à savoir les stigmates de la tête et du cœur, pour arriver au troisième, à la stigmatisation des pieds et des mains. Mais les stigmates qui, chez saint François, étaient peu apparents, peut-être en partie à cause de la manière dont il les avait reçus, se formant peu à peu chez d'autres, ont été aussi plus sensibles. Si nous voulons connaître les dispositions de ceux chez qui les stigmates doivent bientôt paraître, nous trouvons à ce sujet des indications très-précieuses dans la vie de Marguerite Ebnerin, qui, née à Nuremberg, vécut saintement dans le couvent de Marie-Medingen, et y mourut en 1351. Une partie de sa vie a été publiée, et le reste existe en manuscrit dans les bibliothèques. La Passion de Notre-Seigneur touchait son âme d'une si tendre compassion, que, dès qu'elle regardait seulement un crucifix, elle fondait en larmes et s'épuisait à force de pleurer. La simple méditation de la Passion du Sauveur bouleversait son âme, et elle ne pouvait penser aux souffrances que Notre-Seigneur avait endurées sans ressentir elle-même, et dans son corps et dans son âme, des douleurs intolérables, qui lui arrachaient des cris que l'on entendait dans tout le couvent. Il lui sortait en même temps, par le nez et la bouche, un sang frais et clair, et elle tombait dans un tel état que ceux qui l'entouraient désespérèrent plusieurs fois de sa vie, et lui firent donner l'extrême-onction.

Le jour des Rameaux, écrit-elle dans son journal, j'entendis les sœurs du couvent chanter pendant la procession. Puis lorsqu'on

lut la Passion à la Messe, mon cœur et tous mes membres furent pénétrés d'une angoisse et d'une douleur si profonde, que j'en fus toute brisée, et que l'on fut obligé de me soutenir. J'éclatai alors, et m'écriai d'une voix plaintive et pleurante : « Hélas ! Jésus, mon bon Maître, hélas ! mon tendre amour ! » Et je ne pouvais m'empêcher de parler. Mais il m'est impossible de décrire l'amour qui consumait mon cœur et l'ineffable douceur que je sentais dans la présence compatissante de Dieu. Une autre fois, le vendredi saint, après Matines, par trois fois différentes, je me mis à crier : « Hélas ! mon Seigneur Jésus, » et je ressentis une douleur si profonde, que rien ne pouvait me consoler quand je considérais ce que mon Sauveur a souffert pour nous en ce jour. Sa Passion m'est aussi présente que si je l'avais sous les yeux ; et mon esprit en est tellement plein, que je ne puis penser à sa gloire éternelle, à la beauté et à la clarté qu'il a dans le ciel.

Comme les sœurs qui étaient près de moi cherchaient à me consoler, je sentis aux mains une souffrance intérieure, comme si elles étaient étendues, déchirées et transpercées, et je crus que je ne pourrais plus m'en servir. J'éprouvai aussi dans la tête une douleur extraordinaire, comme si on y eût enfoncé quelque chose de piquant. Elle était agitée par un tremblement très-rapide; de sorte que les sœurs durent faire tous leurs efforts pour la soutenir, et encore eurent-elles bien de la peine à y réussir. Je me suis ressentie de ce tremblement longtemps encore après Pâques, lorsque je priais avec ferveur, que je lisais ou que je parlais. Je me sens encore aujourd'hui comme brisée dans tous mes membres, et particulièrement au côté, au dos et dans les os, et il me semble que je souffre les douleurs de l'agonie ; il n'en faudrait pas davantage pour me faire mourir, si c'était la volonté de Dieu.

Un jour le Seigneur lui révéla l'heure où il avait eu la sueur de sang au jardin des Oliviers, et ce qu'il avait souffert depuis ce moment jusqu'à sa mort. Cette révélation l'avait plongée de nouveau dans une douleur profonde qui dura depuis le dimanche de la Passion jusqu'à la fête de Pâques. Mais le samedi saint, au moment où on allait chanter le *Regina cœli*, le Seigneur lui rendit subitement la santé au grand étonnement de tout le monde; de sorte qu'elle put se lever, aller au chœur, et prendre part aux joies de la résurrection. Car, dit-elle, le Seigneur sait bien que c'est le temps où il m'est donné de si douces consolation que je ne puis ni les écrire ni les dire, parce que personne ne peut le comprendre, si ce n'est Dieu et celui qui l'a reçu.

Marguerite souffrit seulement les douleurs des stigmates sans que ceux-ci fussent visibles et durables. Il est arrivé quelquefois cependant que, sur le point de devenir visibles, ils disparaissent à la prière de ceux qui devaient en être marqués. C'est ce qui est arrivé à sainte Catherine de Sienne, d'après le récit de Raymond de Capoue. (P. II, cap. 7.)

Göres ne donnant ici qu'un résumé incomplet du récit du B. Raymond de Capoue, nous en reproduisons intégralement le texte que voici :

« Le jour de saint Alexis, de l'an 1370, » dit Raymond, « pendant que sainte Catherine de Sienne priait, la nuit qui précédait la fête, et qu'elle soupirait après la sainte communion, il lui fut révélé qu'elle la recevrait certainement le lendemain. Elle en était souvent privée par la faute des frères et des sœurs qui dirigeaient alors la congrégation. Dès qu'elle eut cette promesse, elle supplia Notre-Seigneur de vouloir bien purifier et préparer son âme, afin de la rendre plus digne de recevoir un si grand sacrement.

Aussitôt elle sentit tomber sur son âme, comme une pluie de sang mêlée de feu, et cette pluie lavait tellement son âme qu'elle pénétrait jusqu'à son corps, et en faisait disparaître non-seulement les souillures, mais les principes du mal même. Quand vint le jour, la maladie qu'elle avait en ce moment était si aggravée, qu'il semblait déraisonnable de songer à faire un seul pas. Mais Catherine savait ce qui lui avait été promis; elle mit sa confiance en Dieu, se leva et se dirigea vers l'église au grand étonnement de tout le monde.

Lorsqu'elle y fut arrivée et qu'elle se fut placée dans une chapelle à côté de l'autel, elle se rappela que ses supérieurs ne lui avaient pas permis de recevoir indistinctement la communion des mains de tous ceux qui célébraient la Messe; aussi désirait-elle que son confesseur vînt dire la sienne à l'autel où elle se trouvait. Dieu lui fit voir combien il aimait satisfaire ses désirs. Son confesseur, dans les notes qu'il a laissées, dit qu'il n'avait pas l'intention de célébrer la Messe ce jour-là, et qu'il ignorait l'arrivée de Catherine; mais la grâce toucha subitement son cœur, et lui donna tant d'attraits pour les saints mystères, qu'il y céda sur-le-champ, et qu'il alla précisément à l'autel où l'attendait Catherine, quoique ce ne fût pas celui dont il se servait habituellement. Il y trouva sa fille spirituelle qui lui demandait la communion, et il comprit qu'il était l'instrument de la Providence; il célébra donc la Messe et donna la communion à Catherine. Quand elle s'avança vers l'autel, sa figure était rouge, resplendissante et tout inondée de larmes et de sueurs; elle reçut la sainte hostie avec une dévotion qui émut son confesseur et le remplit d'admiration. Puis elle resta tout absorbée en Dieu, tout enivrée de ses communications célestes, et, pendant ce jour, même après avoir recouvré l'usage de ses sens, il lui fut impossible de proférer une seule parole.

Le lendemain, son confesseur lui demanda ce qui lui était arrivé au moment de la communion, quand son visage était si rouge. *Mon Père, lui dit-elle, je ne sais pas de quelle couleur j'étais, mais je vous assure qu'à l'instant où j'ai reçu de vos mains la sainte Eu-*

charistie, mes sens n'ont rien vu de corporel et de coloré; mais mon âme a contemplé une beauté, a savouré une douceur qu'aucune expression n'est capable de rendre. Ce que j'ai vu m'a tellement attirée, que tout ce qui est ici-bas me semble maintenant une vile poussière. Et je le dis, des richesses de la terre et des plaisirs du corps, aussi bien que des jouissances de l'esprit et du cœur; je demandais à Dieu d'en être complètement privée, afin de ne pouvoir plaire qu'à lui et ne posséder que lui. Je le suppliais de m'ôter ma volonté pour me donner la sienne, et c'est ce qu'il a fait dans sa miséricorde; car il m'a répondu : — « Ma fille bien-aimée, je vous donne ma volonté; voici la preuve que vous en aurez : aucun événement extérieur ne pourra vous troubler et vous faire changer. » Cette promesse de Dieu s'accomplit, tous ceux qui l'ont connue peuvent en rendre témoignage. A partir de cette époque, Catherine était toujours contente de tout, et rien de ce qui arrivait ne pouvait la troubler.

Catherine disait encore à cette occasion à son confesseur : *Mon Père, savez-vous ce que Notre-Seigneur a fait aujourd'hui dans mon âme? il a fait comme une mère pour le petit enfant qu'elle aime avec tendresse; elle lui tend les bras d'un peu loin pour se faire désirer; et quand son fils a pleuré quelques instants, elle lui sourit, le prend, l'embrasse et lui donne son sein pour qu'il y puise abondamment. Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait de même avec moi; il m'a montré de loin la plaie de son côté; le désir que j'avais d'y aller coller mes lèvres m'a fait répandre bien des larmes; il a ri quelque temps de ma douleur, puis il est accouru, a pris mon âme dans ses bras, a posé sa bouche à sa blessure; et alors mon âme a pu satisfaire son désir, se cacher dans sa poitrine et y trouver des douceurs célestes; oh! si vous les connaissiez, vous vous étonneriez de ce que mon cœur ne s'est pas brisé d'amour, et de ce que je puis vivre encore après avoir éprouvé ces saintes ardeurs.*

La même année, le 18 du mois d'août, Dieu manifesta encore sa puissance dans Catherine. Elle communia le matin, et au moment où le prêtre, tenant la sainte hostie, l'exhortait à dire : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi*, elle entendit une voix qui répondait : *Et moi je suis digne d'entrer en toi*. Quand elle reçut la communion, il lui sembla que, comme le poisson qui est dans l'eau est pénétré par l'eau, son âme était en Dieu et Dieu dans son âme; elle était si absorbée en son Créateur, qu'elle pouvait à peine retourner à sa cellule; elle se coucha sur les planches qui lui servaient de lit et elle y resta longtemps immobile; son corps fut ensuite enlevé en l'air, et y demeura sans aucune espèce de soutien; trois personnes dont je dirai les noms, furent témoins de ce prodige, et l'ont affirmé. Son corps s'abaissa enfin sur le lit, et elle se mit à dire à voix basse des paroles de vie si douces et si ad-

mirables, que ses compagnes, en les entendant, ne pouvaient retenir leurs larmes. Elle pria ensuite pour plusieurs personnes; elle en nomma quelques-unes; son confesseur entre autres, qui était alors dans l'église des Frères prêcheurs, et qui ne pensait à rien qui pût exciter sa ferveur d'une manière particulière: il a écrit lui-même qu'il n'était, en ce moment, nullement disposé à éprouver de dévotion sensible. Mais tout à coup, pendant qu'elle priait à son insu, il se fit dans son âme un merveilleux changement; il ressentit en lui une ferveur extraordinaire, qu'il n'avait jamais éprouvée, et il recherchait en lui-même d'où lui venait cette grâce. Pendant qu'il était dans ces pensées, une des compagnes de Catherine vint par hasard le trouver et lui dit: *Mon Père, à telle heure, Catherine a beaucoup prié pour vous.* Le confesseur comprit pourquoi, à cette heure-là même, il avait ressenti une dévotion si particulière. Il interrogea alors davantage la personne, et elle lui apprit que dans sa prière pour lui et pour les autres, Catherine avait demandé à Dieu la promesse de leur salut éternel. Elle avait étendu les mains en disant: *Promettez-moi que vous l'accorderez.* Et pendant qu'elle avait la main étendue, elle parut ressentir une grande douleur, qui lui fit crier en soupirant: *Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué!* C'est ce qu'elle avait coutume de dire au fort de ses souffrances. Son confesseur vint alors la voir et lui demanda de raconter sa vision tout entière. Elle fut obligée d'obéir, et après lui avoir dit ce que nous venons de raconter, elle ajouta: *Lorsque je demandai avec instance votre salut éternel, Dieu me le promit; je ne doutais pas de sa promesse, mais je désirais en conserver un souvenir, et je lui dis: « Seigneur, donnez-moi un signe de ce que vous ferez; » et il me répondit: « Étends ta main vers moi. » J'étendis ma main; il prit un clou dont il mit la pointe au milieu de ma main, et il l'appuya si fortement qu'il me sembla que ma main était transpercée; j' ressentis la même douleur que si on me l'avait enfoncé à coups de marteau: ainsi, grâce à Dieu, j'ai maintenant ses saints stigmates dans la main droite; personne ne le voit; mais je le sens bien, et j'en souffre toujours.*

Pour continuer le même sujet, je veux raconter ici ce qui est arrivé longtemps après, en ma présence, à Pise. Quand elle vint dans cette ville, je l'accompagnai avec d'autres personnes. Elle reçut l'hospitalité chez un habitant dont la maison était proche de la petite église de Sainte-Christine. Le dimanche j'y célébrai la Messe et je lui donnai la sainte communion. Elle resta ensuite longtemps en extase, selon son habitude; son âme, qui soupirait après son Créateur, se séparait autant qu'elle pouvait de son corps. Nous attendions qu'elle eût repris ses sens, afin d'en recevoir quelques consolations spirituelles, lorsque nous vîmes tout à coup son corps, prosterné par terre, se relever un peu, s'agenouiller, éten-

dre les bras et les mains. Sa figure était tout enflammée; elle resta longtemps immobile, et les yeux fermés; puis, comme si elle avait été blessée à mort, nous la vîmes tomber tout à coup, et reprendre quelques instants après l'usage de ses sens. Elle me fit venir et me dit à voix basse: *Mon Père, je vous annonce que, par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je porte ses stigmates dans mon corps.* Je lui répondis que je m'en étais douté, d'après ce qui s'était passé pendant son extase, et je lui demandai ce que Notre-Seigneur avait fait. *J'ai vu,* dit-elle, *mon Sauveur crucifié, qui descendait sur moi avec une grande lumière; l'effort de mon âme pour aller au-devant de son Créateur força mon corps à se relever. Alors des cinq ouvertures des plaies sacrées de Notre-Seigneur, je vis se diriger sur moi des rayons sanglants qui frappèrent mes mains, mes pieds et mon cœur. Je compris le mystère, et je m'écriai: « Ah! Seigneur mon Dieu, je vous en conjure, que les cicatrices ne paraissent pas extérieurement sur mon corps. » Pendant que je parlais, les rayons sanglants devinrent brillants et parvinrent en forme de lumière aux cinq endroits de mon corps, à mes mains, à mes pieds, à mon cœur. Je lui dis alors: Ne vous est-il parvenu aucun rayon au côté droit? Elle me répondit: Non, au côté gauche, et directement sur le cœur. La ligne lumineuse qui venait du côté droit ne me frappait pas obliquement, mais directement. Sentez-vous, lui dis-je, à toutes ces places, une vive douleur? Elle me répondit alors, en poussant un grand soupir: *Je ressens à ces cinq endroits, et surtout au cœur, une douleur si violente que, sans un nouveau miracle, il me semble qu'il me serait impossible de vivre dans cet état.**

Cette nouvelle me remplit de tristesse, et j'examinai si je remarquerais quelques signes de ses grandes douleurs. Quand elle eût fini ce qu'elle avait à me dire, nous sortîmes de la chapelle pour nous rendre à la maison où elle demeurait. À peine étions-nous arrivés qu'elle se retira dans sa chambre et qu'elle y tomba sans connaissance. Nous nous réunîmes autour d'elle, et en la voyant dans cet état nous pleurions tous, et nous craignons de perdre celle que nous aimions dans le Seigneur. Souvent nous avons été témoins d'extases qui lui ôtaient l'usage de ses sens, et qui accablaient son corps sous l'action de la grâce; mais jamais nous ne l'avions vue dans un évanouissement aussi profond. Peu de temps après elle revint à elle, et me répéta qu'elle était certaine que, si Dieu ne venait point à son aide, elle mourrait bientôt; je réunis aussitôt ses enfants spirituels, et je les conjurai en pleurant de demander tous ensemble au Seigneur de vouloir bien nous conserver encore quelque temps notre mère et maîtresse, et de ne pas nous laisser orphelins au milieu des tempêtes du monde, avant que nous fussions affermis dans la vertu. Tous le promirent de grand cœur, et vinrent lui dire en fondant en larmes:

O vous, qui êtes notre Mère, nous savons que vous soupirez après Jésus-Christ, votre Epoux; mais votre récompense est assurée. Ayez plutôt pitié de nous; nous sommes trop faibles encore pour nous abandonner à la fureur des flots; nous savons que votre Epoux bien aimé ne peut rien refuser à l'ardeur de votre prière, et nous vous supplions de lui demander de ne pas encore nous priver de votre présence, parce que nous pourrions nous perdre si vous cessiez déjà de nous conduire. Nous le demandons nous-mêmes de toutes nos forces; mais hélas! nous sentons bien que nous ne sommes pas dignes d'être exaucés. Vous qui désirez tant notre salut, obtenez-nous ce que nous ne saurions obtenir! Elle répondait à nos gémissements et à nos larmes: *Depuis longtemps j'ai renoncé à ma volonté, et je ne veux pour moi et pour les autres que ce que Dieu veut lui-même. Je désire de toute mon âme votre salut; mais je sais que celui qui est le salut de tous, saura mieux assurer le vôtre que n'importe quelle créature; que sa volonté s'accomplisse en toute chose. Cependant je demanderai volontiers qu'il fasse ce qui sera le meilleur.* En entendant ces paroles, nous restions dans l'affliction la plus profonde. Mais le Dieu tout-puissant ne méprisa pas nos larmes; le samedi suivant, Catherine me fit appeler et me dit: *Il me semble que le Seigneur se dispose à exaucer vos prières, et j'espère que bientôt vous serez contents.* Les choses arrivèrent comme elle l'avait dit. Le lendemain dimanche, après avoir reçu la communion, elle entra en extase comme le dimanche précédent; mais son corps, au lieu de paraître brisé sous l'action divine, semblait, au contraire, reprendre sa vigueur. Ses compagnes s'étonnèrent de ne pas la voir souffrir autant que dans ses autres extases; elle paraissait plutôt se ranimer et réparer ses forces par un sommeil naturel. Je leur dis: *J'espère que, suivant les promesses qu'elle m'a faites hier, nos larmes, qui demandaient à Dieu son rétablissement, sont montées en présence du Seigneur.* Elle se hâtait de rejoindre son Epoux, mais il lui a fallu revenir sur ses pas, pour nous secourir dans notre misère. En effet, lorsqu'elle reprit ses sens, elle parut si forte que personne ne douta que nous n'eussions été exaucés. O Père d'ineffable miséricorde, que ferez-vous pour vos serviteurs fidèles et pour vos enfants bien-aimés si vous compatissez avec tant de bonté à l'affliction de ceux qui vous ont offensé! Pour être plus certain de ce qui s'était passé, je lui dis: *Ma Mère, éprouvez-vous toujours les mêmes douleurs dans les plaies que vous avez reçues?* Elle me répondit: *Le Seigneur a exaucé vos prières, au grand regret de mon âme. Non-seulement mes plaies ne font plus souffrir mon corps, mais elles le soutiennent et le fortifient. Je sens que ce qui m'abattait me soulage maintenant. J'ai rapporté ces faits pour les rapprocher des autres faveurs célestes que reçut cette âme sainte.*

« Ces faits, » reprend Görres, « se passè-

rent en présence du général de l'ordre des Dominicains, Thomas della Fonte, son premier confesseur et son parent; de Barthélemy Montucci, gentilhomme de Sienne et très-savant; d'Antoine comte d'Elcio, qui fut évêque plus tard en Sicile; du docteur Rainier Paglianesi de Sienne; d'Augustin de Sienne, prédicateur très-célèbre; du docteur Simon de Cascina, et de Barthélemy de Saint-Dominique, plus tard évêque de Corone en Grèce, tous parfaitement capables de se rendre compte de ce qu'ils voyaient, tous par conséquent dignes de foi.»

La même chose est arrivée à plusieurs autres encore, comme par exemple à la sœur Ursule de Valence, nommée aussi Ursule Aguir. Elle avait reçu de bonne heure, et avec de grandes souffrances, mais d'une manière invisible, la couronne d'épines. Elle reçut ensuite la plaie du cœur de la même manière. Celle-ci se manifesta par des crampe et des battements de cœur très-violents, des accès de suffocation et des évanouissements, de sorte qu'à chaque instant elle était près de mourir et souffrait des douleurs inexprimables. Or, un jour de Saint-Benoît, en 1592, comme elle priait dans l'église, sainte Catherine lui apparut tenant à la main un crucifix dont les clous se détachèrent pour venir se fixer sur ses mains et sur ses pieds. Elle s'évanouit; puis, revenue à elle-même, elle conjura instamment le Seigneur de lui laisser seulement la douleur, mais non l'empreinte des stigmates qu'elle venait de recevoir; et elle fut exaucée. Tous les vendredis ses souffrances et ses évanouissements revenaient, mais on n'apercevait aucunes traces sur ses mains ni sur ses pieds. (MARCHÈSE, 8 septembre, p. 79.)

Hélène de Hongrie étant abîmée un jour dans la contemplation de la Passion du Sauveur, vit au-dessus de sa tête un cercle d'or au milieu duquel était un lis blanc comme la neige. Mais, lorsque, regardant en haut, elle vit un rayon sanglant descendre de la croix sur sa main droite, elle s'écria: *Seigneur, ne permettez pas que la blessure soit visible.* Elle fut exaucée, mais pour un temps seulement; car plus tard, elle reçut les empreintes sacrées. (STRELL, 9 nov., p. 87.)

Hiéronymus Carvaglio avait désiré pendant longtemps participer aux souffrances du Sauveur, ses désirs furent enfin exaucés. Un jour qu'elle demandait intérieurement cette grâce avec une grande ferveur, elle vit descendre du ciel cinq rayons de sang mêlés de feu, qui, dirigés vers son corps, lui donnèrent ce qu'elle avait demandé; de sorte qu'elle sentit aux mains et aux pieds les douleurs des plaies de Notre-Seigneur, mais sans aucune trace extérieure, tandis qu'au côté gauche, il s'ouvrit une large blessure qui saignait abondamment, particulièrement les vendredis. C'était précisément ce qu'elle avait demandé à Notre-Seigneur, parce que la plaie du côté pouvait être facilement ca-

chée sous ses vêtements. (MARCHÈSE, octobre, p. 234.)

C'est Notre-Seigneur lui-même qui imprima ses stigmates sur le corps de Liduine. Il lui apparut d'abord dans une vision, sous la forme d'un enfant, la regardant avec tendresse; puis il prit tout à coup celle du Sauveur souffrant. Frappée de stupeur, joyeuse et triste à la fois, son esprit fut comme absorbé dans la lumière qui rayonnait de Notre-Seigneur; et c'est pendant cet état qu'elle reçut l'empreinte de ses plaies sacrées. Craignant le concours du peuple et la vaine gloire, elle dit à Dieu : *Faites, Seigneur, je vous en supplie, que ce signe de votre amour reste entre vous et moi.* Aussitôt une peau se forma au-dessus des plaies, et il n'en resta plus que la douleur et un peu de pâleur. Il en fut ainsi de Madeleine de Pazzi. Des rayons brûlants lui avaient communiqué les douleurs des cinq plaies, et elle les souffrit avec joie, quoiqu'il n'en parût rien au dehors. (Sa Vie, p. II, c. 4.) La même chose arriva à sainte Collette, à Mathilde de Stanz, à Colombe Rocasani, etc. (STELL, 27 janv. et 10 mars.) Chez Marguerite Columna, la plaie du côté était apparente, mais les autres étaient invisibles, tandis que chez Blanche de Gazinan, morte en 1564, les stigmates n'étaient sensibles que sur un pied. (STELL, 11 janv.)

Quelquefois Dieu n'exauce pas, pour le moment du moins, les prières de ses saints sous ce rapport, et laisse apparaître sur leur corps l'empreinte de ses plaies. Il en fut ainsi de Véronique Giuliani, qui raconte elle-même comment la chose lui est arrivée. La plaie du côté fut renouvelée chez elle à la fête de Noël en 1696. Il paraît qu'elle l'avait déjà et qu'elle s'était fermée. Dieu lui annonça en même temps qu'elle recevrait tous les stigmates le vendredi saint de l'année suivante, et qui devait tomber le 5 avril. Voici donc ce qu'elle écrit dans son journal à la date du 5 avril : *Cette nuit, pendant que j'étais en méditation, le Seigneur ressuscité m'est apparu avec sa Mère et les saints, comme cela m'était arrivé souvent déjà. Il m'a ordonné de me confesser. Je l'ai fait et ai commencé en ces termes : « J'ai péché contre vous, ô mon Dieu ! et je le confesse en votre présence. » A peine avais-je prononcé ces paroles que je fus obligée de m'arrêter par la violence de la douleur que je ressentais en pensant aux outrages dont je m'étais rendue coupable envers Dieu. Notre-Seigneur dit donc à mon ange gardien de continuer pour moi. Il obéit, et posant sa main sur ma tête, il dit en mon nom : « Dieu éternel, juge souverain, je me présente devant vous pour obéir à vos ordres, et afin de parler au nom de cette vierge et pour son salut; et je vous confesse tous les péchés qu'elle a commis en pensées, en paroles et en œuvres. »*

Pendant qu'il parlait ainsi, je crus me voir entourée de tous les péchés que j'avais commis dans ma vie. Cependant le Seigneur m'apparut non avec un visage voilé, mais serain

et plein de miséricorde. Je reconnus qu'il était disposé à me pardonner. Il me montra alors les plaies de ses mains et de son côté. Comme mon ange confessait à ma place mes péchés les plus graves, je sentis la douleur s'augmenter dans mon âme; mais Notre-Seigneur m'encouragea en me disant : « Je te pardonne et j'efface avec mon sang tous les péchés que tu as commis dans ta vie. » J'eus alors un nouveau ravissement; car le Seigneur attira mon âme à lui; je vis clairement tous mes péchés, et mon âme en fut pénétrée de douleur. Mais à mesure que mon ange accusait mes péchés, je les voyais disparaître, ce qui me donna une grande confiance, parce que je compris que mon cœur se purifiait conformément à la volonté de Dieu, et par le mérite de ses plaies sacrées. O Dieu ! ce que j'ai ressenti dans cet excès d'amour, je ne puis ni le dire, ni l'écrire. Je ne puis parler que des effets de cet amour en moi, de cette douleur infinie que je ressentais de mes péchés, de sorte que je les aurais rachetés volontiers au prix de toutes les souffrances qu'ont endurées jusqu'aujourd'hui et qu'endureront encore jusqu'à la fin du monde tous les hommes, avec tous les supplices des martyrs. Mon ange finit ma confession par une accusation générale, et me présenta ensuite purifiée au Seigneur, qui se leva en me disant : « Va en paix et ne pèche plus. » Puis il me donna sa bénédiction, et la vision disparut aussitôt.

Revenue à elle, la sainte continua d'exprimer les sentiments qu'elle avait eus pendant son extase. Elle ne cessait de s'écrier : *Encore plus de souffrances, encore plus de croix.* Prenant un crucifix, elle le pressa contre son cœur, haïsant avec amour les plaies de Notre-Seigneur, et demandant à partager les douleurs qu'il avait souffertes en chacune d'elles. Son cœur s'enflammait toujours davantage et battait violemment comme s'il eût voulu sortir de sa poitrine; de sorte qu'elle retomba bientôt en extase et comme dans une agonie mortelle. Etant revenue à elle au bout d'une heure, elle se mit à prier, et reçut les stigmates pendant sa prière. Elle eut un troisième ravissement, et le Seigneur lui apparut alors attaché à une croix, ayant sa Mère à ses pieds. Véronique pria la sainte Vierge d'intercéder pour elle, parce qu'elle-même ne pouvait rien. La sainte Vierge le lui promit; et elle reçut aussitôt une vue très-claire de son néant, et de la part de Notre-Seigneur l'assurance qu'il la rendrait entièrement semblable à lui. Trois fois il lui demanda ce qu'elle désirait, trois fois elle lui répondit que c'est d'être crucifiée avec lui. *Je te l'accorde,* lui dit-il, *mais je veux aussi que tu me sois toujours fidèle à l'avenir, et je te donne la grâce dont tu as besoin pour cela par le moyen de ces plaies, dont je grave l'empreinte en ton corps, comme signe du don que je te fais.* Aussitôt cinq rayons brillants sortirent des cinq plaies du Sauveur, et se dirigèrent vers elle. Dans ces rayons elle voyait de petites flammes. Quatre d'entre elles étaient les clous, et la cinquième était la lance; les

clous et la lance semblaient être d'or, mais tout enflammés en même temps. Le cœur, les mains et les pieds de la sainte furent transpercés; elle éprouva de grandes douleurs, mais elle se sentit en même temps transformée en Notre-Seigneur. Les flammes retournèrent aux rayons d'où elles étaient parties.

Réveillée de son extase, elle s'aperçut que ses bras étaient étendus et roides. Elle essaya de regarder la plaie du côté; mais elle ne le put à cause des douleurs qu'elle ressentait aux mains. Cependant, après de nouveaux efforts, elle trouva qu'elle était ouverte, et qu'il en coulait de l'eau et du sang. Elle fut obligée, pour obéir à son confesseur, de subir un examen très-sévère dont le tribunal de l'Inquisition romaine chargea Eustachi, l'évêque de son diocèse, afin de s'assurer si la chose était vraie, ou si elle n'était qu'une odieuse supercherie. Celui-ci procéda de telle sorte que l'imposture de Véronique, si elle avait existé, aurait été infailliblement découverte. Il chercha surtout à s'assurer si elle était patiente, humble et soumise, parce que c'est par là que l'on distingue les opérations de l'esprit de Dieu. Il lui ôta la charge de maîtresse des novices, l'interdit, la réprimanda au parloir avec une voix si forte qu'on l'entendait jusque dans les cloîtres du couvent. Il la traita de sorcière, d'excommuniée, et la menaça de la faire brûler au milieu du monastère. Non content de cela, il la fit enfermer dans une des chambres de l'infirmerie, et lui défendit d'écrire, d'aller au parloir, d'assister au chœur et à la Messe, excepté les jours de fête, et encore était-elle obligée alors de se tenir debout à la porte comme une excommuniée, accompagnée seulement d'une sœur converse nommée Françoise, qui avait l'ordre de la traiter durement comme une hypocrite et une magicienne, et de ne pas la laisser parler aux autres sœurs. On lui interdit aussi pendant quelque temps la sainte communion, et l'abbesse lui fixa le temps qu'elle devait passer au confessionnal. L'évêque chargea en même temps plusieurs médecins de guérir ses stigmates. Après lui avoir lié les mains, on les enfermait dans des gants que l'on scellait ensuite. Ces essais durèrent jusque bien avant dans le mois d'octobre, et les plaies, au lieu de guérir, devinrent plus larges encore. Pour la sainte, elle ne se démentit pas un seul instant, resta toujours humble, résignée, calme, s'oubliant elle-même, et ne se plaignant jamais des mauvais traitements qu'elle éprouvait. Enfin, l'Inquisition, sur les rapports de l'évêque, se déclara satisfaite, et on laissa Véronique en repos. (Sa Vie par SALVATORI, p. 99-108 et 174.)

Jeanne de Jésus-Marie subit un examen non moins sévère. Chez elle, comme chez la plupart des stigmatisés, le drame avait commencé par la présentation des deux couronnes, l'une d'épines et l'autre de fleurs. (Voy. COURONNES.) Elle choisit la première; et à partir de ce moment, elle souffrit des

maux de tête si violents qu'on entendait craquer le crâne comme si on l'eût brisé entièrement. Elle participa bientôt à toutes les souffrances de la Passion de Notre-Seigneur. Toutes les semaines, le jeudi, depuis six heures du soir jusqu'à la même heure le vendredi, elle était abîmée dans la méditation de ce drame douloureux, en suivant les actes heure par heure, minute par minute en quelque sorte, et ressentait les mêmes douleurs qu'avait endurées Notre-Seigneur, et qui étaient l'objet de sa contemplation. Ceci dura pendant vingt ans. D'abord elle ne souffrit que dans son âme par la tendre compassion qu'excitait en elle la Passion douloureuse de son bien-aimé; mais par suite du lien qui unit l'âme au corps, les souffrances de la première se communiquèrent bientôt au second; de sorte qu'à la fin, se groupant en quelque sorte autour de certains points qui leur servaient de centre, elles se manifestèrent par des signes extérieurs.

Lorsqu'elle vivait encore dans l'état du mariage, à l'âge de dix-neuf ans, le 17 février 1613, le dimanche d'avant le Carême, après avoir reçu la sainte communion, comme elle était abîmée de nouveau dans la méditation des souffrances de Notre-Seigneur, elle ressentit un vif désir de les partager. Son désir fut exaucé. Elle tomba en extase, et outre les douleurs de la tête, elle obtint aussi celles des mains, des pieds et du côté. Ceci dura environ deux ans et trois mois, jusqu'au 8 mai, où l'on célèbre la fête de l'Apparition de l'archange saint Michel. Ce jour-là, ses mains se fermèrent si fortement que les médecins ne purent jamais les ouvrir, et déclarèrent que, le mal étant au-dessus de la nature, Dieu seul pouvait la guérir. Elle resta ainsi onze jours, jusqu'au soir de l'Ascension, le 19 mai, où elle eut de nouveau une extase, après avoir désiré ardemment de partager la Passion de Notre-Seigneur. Celui-ci lui apparut crucifié; des rayons rouges, d'un admirable éclat, partant de ses plaies, étaient dirigés vers elle. Elle sentit son âme consumée du feu de la charité, tandis que son corps était en proie aux douleurs les plus violentes; de sorte qu'elle fut tout inondée de sueur et renversée par terre dans une angoisse mortelle. Elle ignora toute la nuit ce qui lui était arrivé. Mais le lendemain matin, étant allée à la sainte table, elle eut un évanouissement accompagné d'une sueur froide. On fut obligé de l'emporter, et quand on voulut lui ouvrir les mains, on les trouva marquées des stigmates. Bientôt après elle eut aussi la couronne d'épines. Après une apparition qu'elle avait eue pendant la prière, ayant ôté son voile, elle trouva sa tête entourée de deux lignes, dont l'une était plus profonde que l'autre. Au milieu du cercle se trouvait une élévation large de deux doigts qui lui causait beaucoup de peine. Elle crut d'abord, dans sa modestie, que c'était un accident, et consulta les médecins les plus célèbres de la ville, Aspe et Oliva;

mais ceux-ci déclarèrent qu'ils ne connaissaient rien qui, dans le cours ordinaire des choses, pût produire un tel effet.

Cependant, lorsque la chose fut connue, on n'y ajouta pas foi tout de suite et sans examen. Ferdinand d'Azevedo, archevêque de Burgos et président de Castille, l'ayant apprise, ordonna à son grand vicaire Henrique de faire une information exacte, et de lui adresser un rapport à ce sujet. Celui-ci réunit, le 16 février 1618, le commissaire de l'Inquisition, l'évêque suffragant, plusieurs abbés et prieurs du pays, des curés, des hommes savants, un militaire, quelques bourgeois de la ville, et les deux médecins Aspe et Pacheco. Jeanne parut donc devant eux, et leur montra ses blessures; de sorte que chacun put à son tour les examiner attentivement. Elle montra d'abord ses mains; tous les considérèrent avec soin, et trouvèrent dans chacune une plaie qui n'était ni ronde ni quadrangulaire, mais à peu près triangulaire. Elle n'était pas très-profonde non plus, assez cependant pour qu'on pût voir la chair, parce que la peau extérieure était déchirée. Elle était couverte au milieu d'une humeur blanchâtre comme d'une rosée. Les blessures ne pénétraient pas jusqu'à l'autre côté des mains, et l'on n'apercevait autour d'elles aucune enflure ni aucune altération, mais tout était dans un état naturel. On lava une de ses plaies avec une éponge et de l'eau. Puis, sur la remarque de Pacheco, on la lava encore avec du savon, et avec une telle force que Jeanne éprouva de violentes douleurs; mais rien ne trahit au dehors ce qu'elle sentait.

Aspe déclara qu'il avait déjà vu ces plaies il y avait plus de deux ans et demi; qu'il en avait entrepris la guérison avec Oliva, mais que, malgré tous leurs remèdes, elles étaient toujours restées dans le même état, et telles qu'elles étaient encore dans le moment. Jeanne dut ensuite montrer ses pieds et les placer sur un petit banc. On trouva sur le devant de la plante du pied une blessure couverte de la même rosée, mais qui paraissait plus profonde que celles des mains. De l'autre côté, c'est-à-dire à la plante des pieds, il y en avait une autre plus profonde encore; mais du reste on n'y remarqua ni tumeur ni aucune autre altération. On la contraignit aussi à découvrir son sein autant que la décence le permettait, et l'on vit à gauche, au-dessous de la poitrine, une plaie beaucoup plus grande que les autres, d'une forme différente, plus profonde et donnant plus de sang. On passa ensuite à l'inspection de la tête; elle en découvrit la partie antérieure, et l'on remarqua tout autour un cercle large de plus d'un doigt qui dépassait la peau. Lorsqu'on le touchait et qu'on le pressait avec le doigt, il cédait sous la pression comme s'il eût été enflé, et formait tout autour une cannelure profonde d'un demi-doigt; de sorte que les médecins jugèrent qu'elle allait jusqu'au crâne.

Ils déclarèrent que les blessures qu'ils avaient inspectées n'étaient point naturel-

les, et qu'elles ne pouvaient être non plus l'effet d'une supercherie; et plus tard ils exprimèrent par écrit leur jugement motivé, et sous la foi du serment. Tous les autres, frappés de ce qu'ils avaient vu, des vertus admirables de Jeanne et des miracles qu'elle avait opérés, miracles dont plusieurs d'entre eux avaient été témoins, partagèrent l'opinion des médecins et confirmèrent leur témoignage. On dressa aussitôt un procès-verbal souscrit par tous les membres de la commission, et on le déposa dans l'église des Franciscains de Burgos, après avoir communiqué à l'archevêque le résultat de l'enquête. Mais celui-ci ne fut pas encore satisfait. Il alla lui-même l'année suivante à Burgos, prit toutes les informations nécessaires, fit venir Jeanne, et examina en présence de témoins dignes de foi, avec une attention scrupuleuse, ses blessures l'une après l'autre. Il apprit d'elle que les stigmates avaient paru d'abord à la partie supérieure des mains, mais qu'elle avait demandé à Dieu de les faire disparaître, parce qu'ils étaient trop exposés aux regards, et que Dieu l'avait exaucée. Après un examen attentif, il se rangea à l'avis de la commission, et rédigea une déclaration formelle à ce sujet. (Les Actes de sa vie, imprimés à Cologne en 1682, p. 158-187.)

La même chose est arrivée à beaucoup d'autres encore, en particulier à la Cistercienne Elisabeth de Spalbeck, qui avait sept ravissements chaque jour, d'après le nombre des heures canoniales; de sorte qu'on n'apercevait en elle ni souffle, ni mouvement, ni aucun usage des sens. Elle saignait presque tous les jours, mais surtout le vendredi. (*Menolog. de Cîteaux*, 19 octobre.) Il en fut ainsi de Gertrude d'Oosten de Delft. La béguine Lielta lui avait prédit un an auparavant ce qui devait lui arriver; mais Gertrude n'avait pas voulu la croire. Cependant, comme elle priait devant son crucifix dans la nuit du jeudi saint, l'an 1340, elle se sentit marquée des stigmates. Tous les jours sept fois, aux heures canoniales, il coulait du sang de ses plaies. La chose ne pouvait rester longtemps cachée, et il se fit autour d'elle un tel concours de peuple qu'elle pouvait à peine vaquer à ses exercices spirituels. Craignant d'ailleurs de succomber à quelque pensée de vanité, elle pria Dieu de faire disparaître les stigmates, et elle fut exaucée; de sorte qu'il n'en coula plus de sang, et qu'il ne resta que les cicatrices. Mais elle en souffrit dans la région du cœur de grandes douleurs, comme aussi, pendant tout le temps que ses plaies saignèrent, elle perdit le sentiment des suavités dont elle était inondée auparavant. Elle conçut de nouveau un désir ardent de guérir; mais Dieu n'exauça point les prières qu'elle lui fit à ce sujet. (Sponde, année 1340.)

Jeanne de la Croix reçut les stigmates le matin du vendredi saint, l'an 1524. La chose en resta là jusqu'au jour de l'Ascension, de sorte néanmoins que les plaies ne paraissaient que le vendredi et le samedi. Dès que

le dimanche était arrivé, ses douleurs cessaient, et les stigmates disparaissaient comme s'ils n'eussent jamais existé. Ils étaient ronds, grands comme un réal, étaient de couleur rose et répandaient une odeur agréable, tandis que ceux d'Apollonie de Volaterra, qui sentaient mauvais pendant sa vie, devinrent odorants après sa mort. Chez la sœur Pieron, du tiers ordre de Saint-François, les stigmates étaient d'une couleur grise et noirâtre. Ils étaient prédominants au milieu des mains, sans les percer toutefois de part en part. Il n'en sortait point de sang non plus, quoiqu'ils fussent très-dououreux. On voit qu'ils s'étaient formés chez elle à peu près comme chez saint François. Stéphanie Quinzani, née à Soncino en 1457, participait tous les vendredis à la Passion du Sauveur, dont les plaies s'imprimaient sur son corps, et dont la couronne paraissait sur sa tête. Il lui semblait souvent qu'une roue était agitée au dedans de son cœur. La reine Marguerite de Hongrie était aussi stigmatisée. Quelque temps après sa mort, comme on avait quelque doute à ce sujet, le Pape Innocent IV ordonna de lever son corps, et l'on trouva les plaies roses et fraîches comme si elle eût vécu encore. (STEILL, t. III, p. 10.) Osanna de Mantoue avait aussi les stigmates, et on les voit encore aujourd'hui sur son corps, qui est resté parfaitement conservé.

Ce sont des rayons de feu brûlants et sanglants qui, dans la plupart des cas, produisent la stigmatisation, comme on le voit par l'exemple de Colombe Rocasani, d'Anne de Vargas, dans le couvent de Sainte-Catherine, à Vällisolet, en Espagne; de Marie de Lisbonne, de Jeanne de Verceil, de Madeleine de Pazzi, de Stéphanie Quinzani, qui suait du sang tous les vendredis, et qui, outre la couronne d'épines et la flagellation, avait souvent aussi les stigmates. (STEILL, t. II, p. 122; t. I, p. 10.) Pierre d'Alva, qui a écrit sur ce sujet un livre avec ce titre : *Prodigium naturæ, portentum gratiæ*, compte en tout trente-cinq personnes qui ont reçu tous les stigmates; mais ce nombre est au moins une fois plus considérable encore. Nous nommerons ici, parmi celles qui sont moins connues : Christine, contemporaine de Denys le Chartreux; Marie Razzi ou Raggia, née à Chios en 1552; Philippe de Saint-Thomas, à Montemor, en Portugal; Elisabeth de Reith, à Waldsee, dans l'Allgau, toutes les trois Dominicaines; Stieva, à Hamm, en Westphalie; la sœur Marie de l'Incarnation, Carmélite à Pontoise; Marguerite Bruch, dans le village d'Endringen, près de Constance, du tiers ordre de Saint-Dominique, vers 1390; Marie de Saint-Dominique et Lucie de Narni, Dominicaines aussi. (STEILL, 4 janv., 14 mai, 15 novembre.)

Souvent les stigmates, quoique parfaitement formés, et après être restés apparents pendant longtemps, disparaissent sur la demande de ceux qui les ont reçus, comme nous l'avons vu déjà chez Gertrude d'Os-

ten, Dominica de Paradis, Jeanne de la Croix et beaucoup d'autres. Ida de Louvain, morte en 1300, avait, comme le raconte Hugues son biographe, d'après les manuscrits de son confesseur, aux endroits des mains et des pieds où le Sauveur avait été percé de clous des cercles de diverses nuances, et qui ressortaient en dedans et en dehors. Elle avait de plus au côté une blessure large et oblongue, par laquelle son souffle pénétrait souvent jusque dans la région du foie. Elle souffrait de plus des douleurs si pénétrantes et si vives, qu'elle ne pouvait supporter le contact de ses vêtements ou de quelque autre objet que ce fût. Il lui fallut à cause de cela renoncer à filer, quoique ce fût par là qu'elle gagnât de quoi vivre, parce qu'elle ne pouvait appuyer sa quenouille sur le côté, à cause des douleurs qu'elle endurait. Les mains et les pieds étaient de plus si douloureux dans les endroits où les cercles ressortaient, qu'on ne pouvait y toucher, ne fût-ce que légèrement, avec le doigt ou autrement, sans lui causer de grandes souffrances. Une plaie ceignait aussi la tête, et paraissait tracer dans son contour la couronne d'épines du Sauveur.

Son père, ne pouvant lui pardonner sa piété, la poursuivait incessamment à cause de cela. Or, toutes les fois que lui ou ses autres parents lui faisaient de nouveau quelque mal, ses plaies lui causaient des souffrances intolérables. Lorsqu'elle vit que ni la médecine ni la chirurgie ne pouvaient la guérir, elle chercha à les cacher aux regards des hommes, surtout celles des mains, qui y étaient plus exposées. Mais elle s'aperçut bientôt que tous ses efforts étaient inutiles, parce que la douleur qu'elle souffrait en ces endroits la trahissait, et que d'ailleurs la nécessité où elle était de gagner sa vie ne lui permettait pas de les tenir tous jours couvertes. Craignant, comme la chose arriva en effet, que le bruit de cette merveille ne se répandît et ne lui fît un renom dans le peuple, elle conjura Dieu de la délivrer de cette crainte et de lui ôter les stigmates. Elle fut exaucée en partie, car les proéminences formées par eux disparurent, mais une partie de la douleur qu'ils lui causaient resta.

Quelquefois, mais très-rarement, les quatre plaies des pieds et des mains se groupent autour de celle du cœur, comme il est arrivé à la tertiaire Masrone, qui vivait près de Grenoble, en 1627, dans une grande sainteté. Les pieuses femmes qui lavèrent son corps après sa mort trouvèrent près du cœur une blessure que les médecins et les chirurgiens déclarèrent surnaturelle. Mais les cinq plaies semblaient n'en faire qu'une seule; de sorte que l'une était au milieu, ronde et comme une rose couleur de pourpre, tandis que les autres formaient autour d'elle un carré. (*De stigmatismo sacro et profano T. Raynaudi, S. J.*, p. 232.)

La stigmatisation se produit à toutes les époques de la vie. Angèle de la Paix, à l'âge de neuf ans, était entrée dans une église avec une de ses amies. Là elles se séparèrent, et

Angèle alla s'agenouiller seule dans la chapelle de Saint-François pour prier. Voyant les stigmates du saint, elle se mit, dans sa simplicité d'enfant, à lui parler comme s'il eût vécu : *Mon père, lui dit-elle, qui vous a fait ces blessures? Elles me font mal, et je veux vous les guérir si vous me le permettez. — Ce ne sont pas des blessures, lui dit le saint, mais des joyaux. — Comment, des joyaux? répondit la petite; ils saignent. — Non, répliqua la voix, ce sont des joyaux; et si tu le veux, je te montrerai comment je les ai reçus. — Je le veux bien, mon père, dit Angèle. Et au même instant la voûte de la chapelle parut s'ouvrir, et le saint lui fit signe de lever les yeux. Elle le fit, et vit Notre-Seigneur sous la forme d'un enfant, les bras étendus en croix, tandis qu'elle était elle-même environnée d'une grande lumière. L'apparition vint à elle, et lui imprima les stigmates; ce qui lui causa une si grande douleur qu'elle tomba par terre comme morte, en poussant un cri perçant, et resta ainsi jusqu'au soir, toujours environnée de lumière. Ce ne fut qu'alors que sa compagne revint; et la trouvant au milieu de cette lumière qui lui semblait un incendie, elle appela par ses cris des gens qui l'emportèrent chez ses parents, encore abîmée dans l'extase. Les médecins lui tâchèrent le pouls, et ne purent remuer son bras. Sa mère, voulant la soutenir, lui découvrit une main; et c'est alors que l'on s'aperçut qu'elle était ainsi que l'autre, marquée des stigmates. Les médecins inspectèrent aussi les pieds, et les trouvèrent également blessés et sanglants. Ils lui donnèrent des remèdes pour la faire revenir de son extase, qu'ils regardaient comme une suite des blessures; mais tout fut inutile. Elle resta huit jours en cet état, puis elle revint à elle. Comme sa mère la regardait en pleurant, elle lui dit : *Ne pleurez point, car c'est Dieu qui l'a voulu ainsi : renvoyez les médecins, leurs remèdes ne peuvent me soulager.* Elle resta encore deux ans sur son lit, en proie à de grandes souffrances, et finit par être abandonnée des siens. Elle fut guérie plus tard; et sa guérison fut aussi miraculeuse que l'avait été la maladie. (MARCHÈSE, t. V, p. 514.) Lucie de Narni reçut les stigmates à vingt ans; Véronique Juliani, à trente-sept ans; Jeanne de la Croix, à quarante ans; l'autre Jeanne de la Croix, de Roveredo, quelques jours seulement avant sa mort; et ils restèrent rouges et sanglants, après même qu'elle fut morte, tandis qu'au contraire ils disparurent chez Hélène de Hongrie peu de temps avant sa mort, dans une apparition dont elle fut favorisée. Quoique la stigmatisation soit plus rare chez les hommes que chez les femmes, ils ne sont point exclus néanmoins de ce privilège. Ne pourrions-nous citer que l'exemple de saint François d'Assise, c'en serait assez déjà; mais plusieurs autres ont reçu comme lui cette faveur.*

Gautier de Strasbourg, de l'ordre des Frères prêcheurs, mort en 1264, sentit les douleurs des stigmates sans que ceux-ci fus-

sent visibles. Un jour qu'il méditait la Passion du Sauveur, il éprouva pour la première fois ces douleurs mystérieuses; et une autre fois, comme il contemplait les angoisses de la sainte Vierge au pied de la croix, il sentit son cœur comme percé par des épées. (STEILL, 27 mars.) Saint François d'Assise imprima dans une vision, en 1430, ses stigmates sur le corps de Robert de Malatestis, de la famille des dynastes de Rimini, qui avait abdiqué le pouvoir pour prendre l'habit du tiers ordre de Saint-François. (*Mémoires de Saint-François*, octobre, p. 1950.) Dodon, frère convers de l'ordre des Prémontrés, eut aussi les stigmates des cinq plaies; et ils apparurent sur le corps du frère Nicolas de Ravenne après sa mort. Jean Grain, martyr, de l'ordre de Saint-François, avait les stigmates aux pieds; ils avaient deux pouces et demi de large, et étaient longs à proportion. Philippe d'Aqueria, méditant la Passion devant son crucifix, ressentit un vif désir de participer aux souffrances du Sauveur. Les plaies du crucifix se mirent aussitôt à lancer du sang comme des flèches; et ses mains, ses pieds, son côté devinrent sanglants d'une manière merveilleuse. A partir de ce moment, il éprouva les douleurs de la Passion; l'image du crucifix se grava si profondément en lui qu'il l'avait sans cesse dans l'esprit; de sorte qu'il ressentit aux pieds, aux mains et au cœur les plaies de la lance et des clous. (HUBER, mai, p. 1089.) On pourrait en citer beaucoup d'autres encore.

La bienheureuse Lucie de Narni fut appelée à Rome, en 1502, sous Alexandre VI, pour faire constater la réalité de ses stigmates.

Dans son *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*, M. l'abbé Pron, après avoir résumé l'historique de la stigmatisation en général, donne la description suivante de celle dont fut favorisée Benoîte Rencurel, la sainte fondatrice de ce pèlerinage. « Maintenant, » dit-il, « nous pouvons rapporter quelle part Benoîte eut à la Passion du Sauveur. Les détails manquent sur ce grand événement; mais le fait principal est sûr, et il s'est montré avec des caractères frappants.

D'abord, Benoîte est femme et vierge; et Dieu a marqué principalement cette classe d'élite du sceau de ses douleurs : les hommes sont presque des exceptions dans le nombre des stigmatisés. Comme c'est l'amour qui dispose au divin phénomène, la femme sait mieux aimer que l'homme, et l'amour d'une vierge est admirable. Ensuite, comme tous les stigmatisés, Benoîte est favorisée de fréquentes extases qui ne laissent également aucun doute sur leur nature : on l'eût crue morte dans ces moments, si l'attitude religieuse que gardaient ses membres, et surtout le sentiment profond et inexprimable, conservé par son visage, n'eussent fait voir que son âme était ravie et non séparée par la mort.

Comme Jeanne de Marie-Jésus et la plupart des stigmatisés, elle eut la vision des

deux couronnes, l'une de fleurs et l'autre d'épines : sainte Barbe et sainte Catherine de Sienna les tenaient à la main, et Marie, qui accompagnait ces deux vierges, lui dit : *Si vous voulez l'une, il faut porter l'autre.* Qui peut douter que Benoîte n'ait accepté de grand cœur la couronne d'épines ?

Une autre condition qui procède de l'amour et dispose à l'impression des stigmates, est une immense compassion pour les souffrances du Sauveur. L'âme, contemplant la Passion de cet Homme de douleurs, en reçoit l'empreinte. Elle est comme environnée d'un océan d'amertume, et semble se dissoudre dans une ineffable tristesse. Or, il est dans la nature du sentiment de la compassion de transporter hors de soi celui qui l'éprouve, de le dépouiller de soi-même pour le revêtir, en quelque sorte, de celui qu'il aime, et pour graver en lui son image. L'état extatique et les visions que produisent souvent les contemplations de cette sorte établissent bientôt entre l'âme et l'objet de son amour des rapports réciproques. La première s'abîme toujours plus profondément dans les douleurs que le second a souffertes. Son amour croît avec sa compassion ; de sorte que plus elle souffre, plus elle devient capable de souffrir. Ravie ainsi hors de soi, et s'oubliant elle-même, elle a le désir de s'approprier toujours davantage l'image de son bien-aimé, et demande à souffrir comme lui. Cette soif de souffrances devient toujours plus forte, sans que rien puisse l'apaiser. Chaque goutte qui tombe sur l'âme, de ce calice d'amertume, ne fait que l'embraser de nouvelles ardeurs et l'altérer davantage ; car son bonheur est de souffrir, afin de devenir plus semblable à Celui qu'elle aime. Enivrée de ce vin brûlant qu'elle boit aux plaies du Sauveur, elle n'a de repos que lorsqu'elle voit sur son corps l'image et l'empreinte de ses souffrances, et qu'elle se trouve ainsi toute transformée en lui. Lorsqu'elle a conçu ce désir avec pleine réflexion, et qu'elle l'a exprimé avec une liberté parfaite, elle obtient quelquefois, par une faveur spéciale de Dieu, ce qu'elle demande, et elle reçoit dans son corps l'empreinte sacrée des plaies du Sauveur.

Or, Benoîte était bien disposée pour cette immense compassion. Un jour, elle tomba évanouie devant une descente de croix. Mais que ne dut-elle pas éprouver lorsqu'elle vit Notre-Seigneur lui-même, tout sanglant, attaché à la croix d'Avançon ! Ce grand spectacle lui fut donné plus d'une fois ; elle en était prévenue d'avance par une odeur délicieuse qui semblait venir la chercher et lui dire que son bien-aimé l'attendait sur son trône de douleurs. La plus célèbre de ces apparitions eut lieu un vendredi du mois de juillet, en 1673, comme elle était à la fleur de l'âge. Elle moissonnait, en compagnie d'autres personnes, un champ de blé appartenant à la chapelle, lorsque, tout à coup, elle quitte la faucille et se dirige du côté où la porte l'attire divin. Arrivée vers

la croix, elle y voit Notre-Seigneur attaché avec des clous comme sur le Calvaire, et dans un état si lamentable, qu'elle s'écrie, le cœur plein d'une immense compassion : *Mon doux Jésus, si vous restez encore un peu dans cet état, je me meurs de douleur !* Notre-Seigneur lui répondit : *Ma fille, je me fais voir ainsi à vous, afin que vous participiez aux douleurs de ma Passion.* Depuis ce moment, elle fut en effet crucifiée tous les vendredis ; c'est-à-dire que chaque semaine, depuis le jeudi soir, à quatre heures, jusqu'au samedi matin à neuf heures, elle restait étendue sur son lit, les bras en croix, les pieds l'un sur l'autre, les mains un peu repliées, mais roides ; immobile et moins flexible dans tout son corps qu'une barre de fer. Elle n'avait pendant tout ce temps aucun mouvement qui indiquât la vie. Rien non plus n'indiquait la mort sur ce corps inerte ; car ses traits portaient la double empreinte d'un indicible martyre et d'un indicible bonheur.

A l'attitude du crucifix, venait se joindre dans son corps l'impression des plaies sacrées, *comme on pourra s'en convaincre après sa mort quand on l'ensevelira*, écrivent deux de ses biographes. En s'exprimant ainsi, ils prouvent qu'ils étaient bien convaincus eux-mêmes ; car ils sont morts tous deux avant la stigmatisée, comme ils devaient s'y attendre ; c'est donc à la postérité qu'ils portent le défi : et, certes, on ne plaisante pas avec un tel juge. Du reste, leurs paroles font croire que les stigmates de Benoîte n'étaient pas visibles aux mains ; sans quoi il n'eût pas été nécessaire, pour s'assurer de leur existence, d'attendre *après sa mort*. Sans doute, comme Hélène de Hongrie, elle pria son bien-aimé de lui laisser la douleur et de lui ôter le signe en un endroit aussi apparent. Puis elle avait besoin de ses mains pour servir.

Quelques années après la mémorable apparition que nous venons de raconter, comme on se disposait à bâtir le logement des prêtres, la sainte Vierge apparut à Benoîte et lui dit : *Vous n'aurez plus les souffrances du vendredi ; vous êtes nécessaire pour distribuer les vivres à cette foule d'ouvriers qui viennent des villages voisins, les prêtres ne pouvant les surveiller à cause des occupations de leur saint ministère.* Ce que la sainte Vierge avait dit arriva : Benoîte n'eut plus les douleurs du vendredi, et ce répit dura autant que la construction du couvent, c'est-à-dire deux ans.

Vers la fin de la seconde année, au mois de novembre, Benoîte retourna, conduite par le même attrait, vers la croix d'Avançon, où Notre-Seigneur lui apparut de nouveau dans le même état lamentable ; et cette fois, le sang qui ruisselait sur les membres divins se répandait sur la croix et l'inondait. Le cœur de la vierge fut tellement ému en voyant son Sauveur si déchiré, si défait, qu'elle en mourait... Un ange vint la fortifier et lui dit : *Ne vous troublez pas, ma sœur ; notre Maître ne peut plus souffrir ;*

il vous a seulement fait voir ce qu'il a souffert une fois pour le genre humain. Cependant elle fut inconsolable durant plus de six mois ; et le divin supplice que, dès lors, elle endura tous les vendredis, ne pouvait pas même soulager sa compassion.

Le crucifiement hebdomadaire de Benoîte dura jusque vers sa trente-deuxième année ; et il fut bien plus l'admiration des anges que des hommes. Elle souffrit l'auguste martyre quinze ans, dit son principal historien : ce qui suppose qu'il se déclara longtemps avant qu'on vît des signes extérieurs. Avec ces signes manifestes, il fut même méconnu de quelques-uns, et Mgr de Genlis porta le doute jusqu'à vouloir l'en guérir. Il arriva donc à Laus dans ce but avec M. Giraud, célèbre médecin d'Embrun. Après s'être informé avec soin auprès de MM. Peythieu et Hermitte des circonstances de la maladie, il se présenta, dès le jeudi soir, dans la pauvre cellule de Benoîte, suivi de son médecin, de deux prêtres et de la mère de la stigmatisée. Il renouvela sa visite le vendredi et le samedi, pour étudier toutes les phases du mal, conférant chaque fois avec l'homme de l'art sur la nature de ce mal singulier et sur les moyens de le guérir. Le médecin parlait d'épilepsie ! Mais quelle ne fut pas leur surprise, lorsque dans la journée du samedi, peu de temps après leur dernière visite, la jeune fille se présenta chez Mgr de Genlis avec un teint frais, un air content, et aussi calme que si elle sortait d'un doux sommeil ! Benoîte venait rendre une visite à Sa Grandeur. L'archevêque pourtant ne revint pas sur ses pas : et il apprit à la bergère que son intention était de la guérir ; qu'il y emploierait bien deux cents écus, et que le médecin était là pour prescrire les remèdes. Benoîte répondit au prélat avec une bonne humeur un peu railleuse qu'il fera mieux de donner ces deux cents écus aux pauvres ; qu'entre leurs mains cette somme serait mieux placée ; quant aux remèdes, elle lui dit qu'elle les recevrait, s'il le voulait absolument, mais qu'elle les mettrait sous son chevet. — Elle-même guérissait l'épilepsie, et certes à moins de frais : elle prenait tout bonnement son chapeau de paille et le mettait sur la tête de l'infirme. Elle guérit ainsi deux pauvres femmes.

Le zèle de Mgr de Genlis et surtout la prétention de M. Giraud présentaient un côté ridicule qui la frappait plus que personne. — Lorsque, à la prière de Ferdinand d'Azavedo, archevêque de Burgos, les deux médecins Aspe et Pachecho visitèrent la stigmatisée Jeanne de Marie-Jésus, ils n'entreprirent point de la guérir, ayant reconnu que ses plaies n'étaient pas naturelles. M. Giraud aurait pu arriver à une conclusion de ce genre devant la stigmatisée du Laus, et se déclarer incompetent. Il aurait pu reconnaître qu'il y a du surnaturel dans une maladie dont les crises correspondent exactement et exclusivement aux jours, aux heures, aux minutes, où l'Église honore les

mystères de la Passion de Jésus-Christ ; qui reproduit d'une manière frappante les divers caractères de cette divine Passion ; et qui cesse pendant deux ans, s'il le faut, lorsqu'on n'a pas le temps de souffrir, et reparaît ensuite, à point nommé, avec les loisirs. Non, une telle maladie n'est pas naturelle, et les remèdes n'y peuvent rien. Mgr de Genlis, sans être médecin, aurait pu faire les mêmes réflexions et donner de suite aux pauvres, avant que Benoîte le lui conseillât, les deux cents écus qu'il était disposé à dépenser en traitement inutile.

La bonne humeur de Benoîte avait un autre motif. Fatiguée de la vénération dont l'entouraient les témoins non prévenus de son ineffable crucifiement, elle avait demandé à sa *bonne Mère* de lui obtenir d'autres souffrances plus cruelles, s'il était possible, mais moins apparentes ; et Marie lui avait répondu qu'elle serait exaucée le jour où Mgr de Genlis viendrait mettre le comble au tourment de son humilité et révoquerait en doute ses divines souffrances du vendredi. Lors donc que Benoîte vit l'archevêque et apprit ses intentions, elle ne put moins faire que de se réjouir ; elle était exaucée ; son trop glorieux martyre était fini... et ses souffrances restaient ignorées des hommes. Elle allait être sourdement, mais horriblement torturée par l'enfer jusqu'à la fin de sa vie, et jusqu'à lui faire regretter la Passion du Calvaire. La croix d'Avançon, au pied de laquelle un si grand mystère s'était accompli, lui resta toujours chère. Elle y revint constamment trois fois par semaine, autant que son nouveau supplice le lui permettait, passer plusieurs heures de la nuit, les pieds nus, même en hiver. — Des fragments de cette croix ont opéré des prodiges. Comme elle menaçait de tomber par suite des entailles qu'y faisaient les pèlerins, on l'a recueillie et placée dans une chasse à l'église où on peut la voir. Il ne reste sur l'emplacement que le bloc de plâtre qui la portait. »

Dans la biographie de la sœur Anne-Catherine Emmerich, qui précède le livre sublime de la *Douloureuse passion*, et dans le cours même de cet ouvrage, M. Clément Brentano donne les détails les plus curieux et les plus circonstanciés sur la stigmatisation de cette sœur, la plus illustre mystique sans contredit du XIX^e siècle.

« Quatre ans avant la suppression de son couvent, » dit-il, « elle alla à Flamsks faire une visite de deux jours à ses parents. Pendant qu'elle y était, elle alla une fois s'agenouiller et prier plusieurs heures devant la croix miraculeuse de l'église de Saint-Lambert, à Coesfeld. Elle demanda à Dieu la paix et l'union pour son couvent, lui offrit à cette fin la douloureuse Passion de Jésus-Christ, et le pria de lui faire ressentir une partie des souffrances qu'avait éprouvées sur la croix son fiancé céleste. Depuis cette prière, ses mains et ses pieds furent brûlants et douloureux ; elle avait une fièvre continue qu'elle croyait être la cause de ses dou-

leurs aux extrémités ; car elle n'osait penser que sa prière eût été exaucée. Souvent elle était dans l'impuissance de marcher, et la douleur de ses mains ne lui permettait plus certains travaux qu'elle faisait dans le jardin.

Ses ravissements dans la prière et le commerce spirituel qu'elle entretenait avec le monde invisible, étaient devenus plus fréquents encore. Elle allait être appelée à un état qu'elle ne connaissait pas bien elle-même, et pour lequel elle ne fit rien que s'abandonner docilement à la volonté de Dieu. Il plut au Seigneur, vers ce temps, de marquer son corps virginal des stigmates de sa croix et de son crucifiement ; scandale pour les Juifs, folie pour les païens, l'un et l'autre pour bien des gens qu'on nomme Chrétiens. Elle avait dès son jeune âge prié le Sauveur de lui imprimer fortement sa sainte croix dans le cœur, afin qu'elle ne pût jamais oublier son amour infini pour les hommes, mais elle n'avait jamais pensé à un signe extérieur. Repoussée dans le monde, elle priait plus ardemment que jamais à ce sujet. Le 28 août, fête de saint Augustin, patron de son ordre, comme elle faisait cette prière dans son lit, ravie en extase et les bras étendus, elle vit venir à elle un jeune homme resplendissant, tel que son fiancé céleste lui apparaissait ordinairement ; et ce jeune homme fit sur son corps, avec la main droite, le signe d'une croix ordinaire. Il se trouva, en effet, qu'à dater de cette époque, elle eut sur son épigastre une marque semblable à une croix. C'étaient deux bandes croisées, longues d'environ trois pouces et larges d'un demi-pouce. Plus tard, la peau levait souvent en cet endroit comme après une brûlure, et, se déchirant, laissait couler une humeur incolore et brûlante, quelquefois en assez grande abondance pour transpercer plusieurs draps. Elle fut longtemps sans s'apercevoir de ce que c'était, et croyait seulement avoir une forte sueur. La signification particulière de ce signe n'a jamais été reconnue.

Quelques semaines plus tard, comme elle faisait la même prière, elle tomba en extase et vit la même apparition qui lui présentait une petite croix de la forme décrite dans les récits de la Passion. Elle la prit avec ardeur, la serra fortement contre sa poitrine, et la rendit. Elle disait que cette croix était molle et blanche comme de la cire, mais elle ignorait d'abord qu'il en fût résulté un signe extérieur. Peu de temps après, étant allée avec la petite fille de son hôtesse visiter un vieil ermitage près de Dulmen, elle tomba tout à coup en extase et perdit connaissance ; puis, étant revenue à elle, elle fut ramenée à sa demeure par une paysanne. Comme la douleur cuisante qu'elle ressentait à la poitrine augmentait chaque jour, elle vit l'apparence d'une croix de trois pouces de long, qui semblait appliquée sur l'os de la poitrine et se dessinait en rouge à travers la peau. Comme elle avait fait part de sa vision à une religieuse avec laquelle elle était liée, on commença à parler beaucoup de ses singuliers

états. Le jour des Morts, 2 novembre 1812, elle sortit pour la dernière fois et se traîna péniblement jusqu'à l'église. Depuis cette époque jusqu'à la fin de l'année, elle parut toujours au moment de mourir, et reçut les derniers sacrements. A Noël, il parut au plus haut de la croix qui était sur sa poitrine, un petit appendice de la même forme, en sorte que cela figurait une double croix fourchue. Cette croix rendait du sang tous les mercredis, au point qu'on pouvait en prendre l'empreinte sur le papier. Par la suite, ce fut le vendredi. En 1814, cette sueur de sang fut plus rare : seulement, la croix était tous les vendredis d'un rouge de feu. Toutefois, elle rendit encore du sang plus tard, notamment tous les vendredis saints, mais on n'y faisait plus d'attention. Le 30 mars 1821, celui qui écrit ces pages vit cette croix d'un rouge très-vif et rendant une sueur de sang sur tous les points. A l'état ordinaire, elle était incolore et ne se distinguait que par des petites gerçures de la peau. D'autres extatiques ont reçu de semblables empreintes de la croix ; entre autres Catherine de Raconis, Marina d'Escobar, Emilie Bichieri, Julienne Falconieri, etc., etc.

Sa stigmatisation s'accomplit dans les derniers jours de l'année 1812. Le 29 décembre, vers trois heures de l'après-midi, elle était dans sa petite chambre, fort malade et couchée sur son lit, mais les bras étendus et en état d'extase. Elle méditait sur les souffrances du Sauveur et demandait à souffrir avec lui. Elle dit cinq *Pater* en l'honneur des cinq plaies, redoubla de ferveur et se sentit très-enflammée. Elle vit alors une lumière qui s'abaissait vers elle, et y distingua la forme resplendissante du Sauveur crucifié : ses blessures rayonnaient comme cinq foyers lumineux. Son cœur était ému de douleur et de joie, et à la vue des saintes plaies, son désir de souffrir avec le Seigneur devint d'une violence extrême. Alors, des mains, des pieds et du côté de l'apparition partirent de triples rayons d'un rouge sanglant, qui se terminaient en forme de flèches et qui vinrent frapper ses mains, ses pieds et son côté droit. Les trois rayons du côté finissaient en fer de lance. Aussitôt qu'elle en fut touchée, des gouttes de sang jaillirent aux places des blessures. Elle resta encore longtemps sans connaissance, et lorsqu'elle reprit ses sens, elle ne sut pas qui avait abaissé ses bras étendus. Elle vit avec étonnement le sang qui coulait de la paume de ses mains, et ressentit de violentes douleurs aux pieds et au côté. La jeune fille de son hôtesse étant entrée dans sa chambre, avait vu ses mains saignantes et l'avait raconté à sa mère : celle-ci tout inquiète, lui demanda ce qui était arrivé, et Anne-Catherine la pria de n'en point parler. Elle sentit après la stigmatisation qu'un changement s'était opéré dans son corps : le cours du sang semblait avoir pris une autre direction, et il se portait avec force vers les stigmates. Elle disait elle-même : *Cela est inexplicable.*

Nous devons à un incident singulier la connaissance des diverses circonstances précédemment racontées. Le 15 décembre 1819, elle eut une vision circonstanciée de tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors, mais présentée de telle sorte qu'elle crut qu'il s'agissait de quelque autre religieuse ayant éprouvé les mêmes choses qu'elle, et qu'elle supposait demeurer à peu de distance. Elle raconta tous ces détails avec un vif sentiment de compassion et en s'humiliant profondément, sans le savoir, devant elle-même. Il était singulièrement touchant de l'entendre dire: *Je ne dois plus me plaindre, j'ai vu les souffrances de cette pauvre religieuse: son cœur est entouré d'une couronne d'épines: elle la supporte tranquillement et en souriant. Il est honteux à moi de me plaindre, car elle a un bien plus lourd fardeau que le mien à porter.*

Ces visions, qu'elle reconnut plus tard être sa propre histoire, se répétèrent plusieurs fois, et c'est d'après elle qu'on connut les détails de sa stigmatisation, que sans cela elle n'aurait jamais donnés d'une manière aussi circonstanciée, car elle n'en parlait jamais, par humilité; et lorsque ses supérieurs spirituels lui demandaient d'où provenaient ses blessures, elle répondait tout au plus: *J'espère qu'elles viennent de Dieu.* Les bornes que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de traiter ici de la stigmatisation en général. On connaît dans l'Eglise catholique un nombre assez considérable de pieux personnages qui, depuis saint François d'Assise, ont atteint ce degré d'amour contemplatif de Jésus, expression la plus sublime de l'union à ses souffrances, désignée par les théologiens sous le nom de *Vulnus divinum; Plaga amoris viva*. Il y en a au moins cinquante de connus. Véronique Giuliani, de l'ordre des Capucines, morte à Citta di Castello en 1727, est la dernière de ce nombre qui a été canonisée (le 26 mai 1831). Sa biographie, publiée à Cologne en 1810, donne une description de l'état des personnes stigmatisées, et qui se rapporte à beaucoup d'égards à notre Anne-Catherine. Les plus connues ayant vécu de nos jours sont les Dominicaines Colombe Schanolt, morte à Bamberg, en 1787; Magdeleine Lorger, morte à Hadamar, en 1806, et Rose Serra, Capucine à Ozieri, en Sardaigne, stigmatisée en 1801; Joséphine Kumi, du couvent de Wesen, près le lac de Wallenstadt, en Suisse, laquelle vivait encore en 1815, appartenait à cette classe de personnes, mais nous ne nous rappelons pas bien si elle avait les stigmates.

Tous les phénomènes qui se manifestaient dans Anne-Catherine restèrent cachés à ceux qui l'approchaient de plus près, jusqu'au 25 février 1813, où le hasard les fit connaître à une ancienne compagne de couvent de la malade. A la fin de mars, toute la ville en parlait. Le 23 mars, le médecin de l'endroit la soumit à un examen; il se convainquit de la vérité contre son attente, dressa un procès-verbal de ce qu'il avait vu, devint son

médecin et son ami, et resta tel jusqu'à sa mort. Le 28 mars, l'autorité spirituelle envoya de Munster, près d'elle, une commission d'enquête. La malade gagna à cette occasion la bienveillance de ses supérieurs et l'amitié de feu le doyen Overberg, qui, depuis ce temps, lui faisait chaque année une visite de plusieurs jours, et qui resta le directeur de sa conscience et son consolateur. Le conseiller médical de Druffel, présent à cette enquête comme médecin, ne cessa jamais de la vénérer. Il donna en 1814, dans le journal de médecine de Salzbourg, une relation détaillée des phénomènes observés chez Anne-Catherine, à laquelle nous renvoyons.

Le 4 avril, M. Garnier, commissaire général de police français, vint de Munster pour la voir: il se fit faire un rapport à son sujet, et ayant appris qu'elle ne prophétisait pas et ne parlait pas de matières politiques, il déclara que la police n'avait point à s'occuper d'elle. En 1826, il en parlait encore à Paris avec respect et émotion.

Le 22 juillet 1813, Overberg vint la voir avec le comte de Stolberg et sa famille. Ils restèrent deux jours près d'elle. Stolberg, dans une lettre plusieurs fois imprimée depuis, attesta la vérité des phénomènes observés chez Anne-Catherine et manifesta sa vénération pour elle. Il resta son ami tant qu'il vécut, et sa famille ne cessa jamais de se recommander à ses prières. Le 29 septembre 1813, Overberg amena près d'elle la fille de la princesse Galitzin, morte en 1806: ils virent de leurs yeux le sang couler abondamment de ses stigmates. Cette femme, d'une haute distinction, répéta sa visite et étant devenue princesse de Salm, elle resta constamment, ainsi que sa famille, en communion de prières avec Anne-Catherine. Bien d'autres personnes de toutes les conditions trouvèrent de la même manière consolation et édification près de son lit de douleur.

Le 23 octobre 1813, on la porta dans un autre logement qui avait vue sur un jardin. L'état de la pauvre religieuse devenait de jour en jour plus pénible. Ses stigmates furent pour elle, jusqu'à sa mort, une source de douleurs indicibles; elle n'arrêtait pas sa pensée aux grâces dont ils étaient les témoins ineffables, mais les faisait tourner au profit de son humilité, en les considérant comme une croix pesante dont elle était chargée à cause de ses péchés. Son pauvre corps lui-même devait prêcher Jésus le crucifié. Il était difficile d'être pour tous une énigme, un objet de suspicion pour la plupart, de respect mêlé de crainte pour plusieurs, sans tomber dans l'impatience, l'irritation ou l'orgueil. Elle se serait volontiers cachée au monde, mais l'obéissance l'obligea bientôt de se soumettre aux jugements divers d'un grand nombre de curieux. Souffrant les douleurs les plus cruelles, elle avait en outre perdu à peu près la propriété d'elle-même, et elle était devenue comme une chose que cha-

cun croyait avoir le droit de regarder et de juger, souvent sans profit pour personne, mais au grand préjudice de son corps et de son âme, par le repos et le recueillement dont on la privait; mais notre pauvre amie avait été jetée hors du cloître dans le monde, à une époque pleine d'orgueil, de sécheresse et d'incrédulité; gratifiée des insignes de la Passion du Christ, il lui fallait porter au grand jour sa robe sanglante, devant des hommes qui croyaient à peine aux blessures du Christ, et bien moins encore à celles qui n'en étaient que l'image. Ainsi cette femme qui pendant de si longues heures de sa jeunesse avait prié devant les images des douloureuses stations du Christ, ou devant les croix sur le chemin, était devenue elle-même comme une croix sur la voie publique, insultée par l'un, arrosée par un autre des larmes du repentir, considérée comme un objet d'art pour un troisième, ornée de fleurs par les mains innocentes.

En 1817, sa vieille mère vint de la campagne pour mourir auprès d'elle. Anne-Catherine lui témoigna son amour filial par ses consolations et ses prières, et lui ferma les yeux de ses mains stigmatisées le 13 mars de la même année.

Son ami mettait tous les jours sur le papier ce qu'il observait en elle, ou ce qu'elle lui racontait de sa vie intérieure et extérieure. Toutes ses communications remarquables, tantôt par une naïveté enfantine, tantôt par une profondeur surprenante, laissaient pressentir le vaste et sublime ensemble qui se dévoila plus tard lorsqu'il fut clair que le passé, le présent et l'avenir, la sanctification, la profanation et le jugement formaient constamment devant elle et en elle un drame historique et allégorique dont l'année ecclésiastique fournissait les motifs, les divisions et les scènes: car tel était le fil qui unissait les prières et les souffrances qu'elle offrait en holocauste pour l'Eglise militante.

La pieuse fille priait Dieu constamment de lui retirer les stigmates extérieurs à cause du trouble et de la fatigue qui en résultaient pour elle, et sa prière fut exaucée au bout de sept ans. Vers la fin de 1819, le sang coula plus rarement de ses plaies, puis cessa tout à fait de couler. Le 25 décembre, des croûtes tombèrent de ses pieds et de ses mains, et on vit des cicatrices blanches qui devenaient rouges certains jours: quant aux douleurs, elles étaient restées les mêmes. L'empreinte de la croix et la blessure du côté droit furent souvent visibles comme auparavant, mais irrégulièrement. Elle eut toujours, à jours fixes, la douloureuse sensation d'une couronne d'épines autour de la tête. Elle ne pouvait alors appuyer sa tête nulle part; elle ne pouvait pas même y porter la main, et restait de longues heures, quelquefois des nuits entières assise dans son lit, soutenue sur son séant par des coussins, pâle, gémissante, comme une effrayante image de la

douleur. Cet état se terminait toujours par un flux de sang plus ou moins abondant autour de la tête. Quelquefois sa coiffure seule en était imbibée; quelquefois le sang coulait jusque sur son visage et sur son cou. Le vendredi saint, 19 avril 1819, toutes ses plaies se rouvrirent et saignèrent, puis se refermèrent les jours suivants.

Il y eut sur son état une enquête rigoureuse faite par des médecins et des naturalistes. On l'isola à cet effet dans une maison étrangère, du 7 au 29 août: cet examen ne paraît pas avoir amené de résultats ultérieurs. On la rapporta dans sa demeure le 29 août: depuis ce temps, on la laissa en repos jusqu'à sa mort, sauf quelques tracasseries privées et quelques insultes publiques. Overberg lui écrivit à ce sujet les paroles suivantes: *Que vous est-il arrivé personnellement dont vous puissiez vous plaindre? Je fais cette question à une âme qui ne désire rien tant que de ressembler toujours davantage à son fiancé céleste. Ne vous a-t-on pas traitée bien plus doucement que votre fiancé? Ne doit-ce pas être une joie pour vous, selon l'esprit, qu'on vous ait aidé à lui devenir plus semblable, et par conséquent plus agréable? Vous avez souffert bien des douleurs avec Jésus-Christ, mais jusqu'ici l'insulte vous avait été le plus souvent épargnée. Avec la couronne d'épines, il n'y avait pas eu le manteau de pourpre et le vêtement de dérision. A plus forte raison n'y avait-il pas eu le cri: Faites-le mourir! Crucifiez-le! Je ne doute pas que ces sentiments ne soient les vôtres. Loué soit Jésus Christ!*

Le vendredi saint, 30 mars 1820, sa tête, ses pieds, ses mains, sa poitrine et son côté rendirent du sang. Quelqu'un de son entourage, qui savait qu'on la soulageait en lui appliquant des reliques, avait placé contre ses pieds, pendant qu'elle était évanouie, un linge où on en avait enveloppé, et le sang de ses plaies était arrivé jusqu'à ce linge. Le soir, comme on lui mettait ce même linge avec les reliques sur la poitrine et sur l'épaule dont elle souffrait beaucoup, elle dit tout à coup en état d'extase: *Chose singulière, je vois mon fiancé céleste reposer dans son tombeau dans la Jérusalem terrestre: je le vois en outre vivant dans la Jérusalem céleste, parmi beaucoup de saints qui l'adorent, et au milieu de ces saints, je vois une personne qui n'est point sainte, une religieuse. Le sang coule de sa tête, de son côté, de ses mains, de ses pieds; et les saints sont au-dessus de ses membres qui suignent.*

Le 9 février 1821, elle tomba en extase pendant l'enterrement d'un prêtre fort pieux. Le sang coula de son front, et la croix de sa poitrine saigna aussi. Quelqu'un lui demanda: *Qu'avez-vous?* Elle répondit en souriant et comme sortant d'un rêve: *Nous étions près du corps. J'ai perdu l'habitude du chant d'église, et le De profundis m'a fait une très-forte impression.* Trois années après, elle mourut le même jour. En 1821, quelques semaines avant Pâques, elle raconta qu'il lui avait été dit pendant sa

rière : *Fais bien attention, tu souffriras le jour véritable de la Passion, et non le jour marqué cette année dans le calendrier ecclésiastique.* Le vendredi 30 mars, à dix heures du matin, elle tomba sans connaissance. Son visage et sa poitrine furent inondés de sang; son corps parut couvert de meurtrissures semblables à des traces de coups de fouet. A midi, elle s'allongea en forme de croix, et ses bras se tendirent jusqu'à se disloquer. Quelques minutes après deux heures, des gouttes de sang jaillirent de ses mains et de ses pieds. Le vendredi saint 20 avril, elle fut seulement dans une contemplation tranquille. Cette exception frappante parut un effet de la protection divine : car à l'heure où ses plaies saignaient ordinairement, il vint des curieux malveillants qui voulaient lui attirer de nouvelles tracasseries en publiant ce qu'ils auraient vu; mais qui contribuèrent, contre leur intention, à sa tranquillité, en disant qu'elle ne rendait plus de sang. Le 19 février 1822, elle fut encore avertie qu'elle souffrirait le dernier vendredi de mars, et non le vendredi saint. Elle ressentit souvent des cuissons aux places des blessures. Les vendredis 15 et 29, la croix de la poitrine et la plaie du côté rendirent du sang. Avant le 29, il lui sembla plus d'une fois qu'un fleuve brûlant se précipitait de son cœur à son côté et à travers ses bras et ses jambes aux places des stigmates où se montraient des rougeurs et de l'inflammation. »

Par un privilège bien remarquable, et qui semble faire pressentir des desseins extraordinaires de la Providence divine sur le XIX^e siècle, le premier quart seulement de ce siècle a vu huit stigmatisées connues, bien que la plupart le soient moins que Catherine Emmerich, Marie de Mœrl et Dominica Lazari (*Voy. ces mots*), et cela en même temps que les guérisons miraculeuses du prince de Hohenlohe, la croix de Migné et les prodiges de Gaspard de Bufalo, de sainte Philomène, d'Alphonse de Ratisbonne, de l'Archiconfrérie et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

STRATA (MARIE - VICTOIRE - FORNARI) — était à peine sortie de l'enfance, lorsqu'elle obtint par ses prières la guérison d'un de ses frères qui était à l'extrémité. Peu après la mort de son époux, la sainte Vierge lui apparut et lui adressa ces paroles, que Victoire écrivit dans la suite par ordre de son confesseur : *Victoire, ma fille, aie bon courage et console-toi, parce que je veux te mettre toi et tes enfants sous ma protection. Je prendrai soin de ta maison : vis tranquille et bannis toute inquiétude. La seule chose que je demande de toi, c'est que tu te reposes de tout sur moi, et que tu ne l'occupes désormais que du soin d'aimer Dieu par-dessus toutes choses.* La vision disparut, et Marie-Victoire fut remplie d'une consolation ineffable. Elle fut plus tard favorisée du don de prophétie, du don des miracles, et de celui de la connaissance du secret des cœurs : souvent elle tombait en extase. Elle

mourut le 15 décembre 1617, et son corps se conserve encore sans aucune marque de corruption.

SUBSTITUTION. — Nous avons montré le sens mystique ou divin de la souffrance librement acceptée. (*Voy. SOUFFRANCES.*) Nous avons vu l'homme s'élevant jusqu'à l'imitation de la Passion du Christ, en reproduire extérieurement dans son corps les effets sensibles. (*Voy. STIGMATES, PASSION et PLATES MYSTIQUES, FLAGELLATION, COURONNEMENT D'ÉPINES, etc.*) Parvenus à ce degré éminent de l'amour divin, les saints entrent, pour ainsi dire, en participation de l'œuvre de la rédemption, et ils se montrent à nous, par l'acte d'héroïsme le plus sublime, comme expiant par d'horribles douleurs volontairement demandées les péchés de leurs frères, et prenant sur eux toutes les misères de leur âme et de leur corps. Cette substitution s'étend aux expiations de l'autre vie comme à celles de la vie présente, embrassant dans leur admirable solidarité l'Église tout entière, ce corps mystique du Christ.

Les faits qui rentrent dans ce domaine, qui est celui de la communion des saints, sont littéralement innombrables, puisqu'ils se composent de toutes les prières et les œuvres satisfaites qu'ont accomplies tous les Chrétiens, soit pour leurs frères encore sur la terre, soit pour les âmes du purgatoire. Mais nous ne voulons parler ici que de ceux qui ont un caractère direct d'héroïsme qui les place hors ligne et qui offrent des circonstances extraordinaires et vraiment surnaturelles. Ceux-là encore se retrouvent en foule dans la vie des saints, et la *Mystique* de Görres cite comme exemples les suivants, parce qu'en effet ce sont les plus frappants. « Osanna de Mantoue s'était offerte à Dieu, afin de satisfaire à sa justice pour son père. Mais le Seigneur n'avait pas accepté son offre, parce qu'elle en serait morte; il lui avait permis cependant plusieurs fois de prendre sur elle les maladies de quelques personnes qui lui étaient chères. Ainsi, la princesse Isabelle de Mantoue étant menacée de consommation, et deux Frères prêcheurs qui allaient au synode étant exposés à contracter quelque maladie dans les contrées insalubres qu'ils devaient parcourir, elle demanda avec larmes au Seigneur la permission de prendre leurs maux sur elle. Sa prière fut exaucée, et elle fut à l'instant même prise d'une fièvre violente qui la mit aux portes du tombeau. Isabelle guérit, et les deux religieux retournèrent bien portants à Rome. Elle obtint la même chose pour la margrave de Mantoue et pour plusieurs autres personnes. (Sa Vie, liv. iv, ch. 2.) Devant la porte de la maison de Liduine était assise, un jour, une femme à qui la souffrance arrachait des larmes. La vierge, l'entendant ainsi pleurer amèrement, appela son confesseur, et lui demanda ce que c'était. Il lui répondit : *C'est une sœur qui souffre horriblement, et qui ne peut trouver de repos.* Liduine la fit venir, et lui dit :

Voulez vous, ma sœur, que je vous aide dans votre affliction ? — Oh ! je le voudrais bien, répondit la pauvre femme. *Mais vous êtes déjà bien assez malade vous-même ; priez seulement Dieu pour moi.* La vierge s'adressa aussitôt au Seigneur, et à l'instant même les souffrances de cette femme passèrent sur elle ; de sorte qu'elle fut horriblement tourmentée un jour et une nuit, au grand étonnement des assistants. Souvent aussi, elle prit sur son corps de grandes souffrances, après les avoir demandées à Dieu, afin d'épargner à la ville où elle demeurait quelque danger ou quelque effusion de sang. (A. SS., 14 April.)

Nous citerons comme exemple de l'autre genre de substitution celui du Chartreux Pierre Pétrone, né en 1311, mort en 1361, à Sienne. Car, premièrement, les faits sont attestés de la manière la plus authentique par des témoins oculaires, et racontés par l'un d'eux, lequel est devenu un saint lui-même à la suite des exhortations de ce saint homme, à savoir saint Colombin, fondateur des Jésuates et auteur de la *Vie de Pétrone*. En second lieu, celui à qui Pierre s'était substitué vivait encore lorsque sa Vie fut écrite ; de sorte que les faits étaient très-faciles à vérifier. Quinze jours avant sa mort, le bienheureux, qui depuis si longtemps désirait de mourir, eut une vision dans laquelle le Seigneur lui apparut, et, après s'être entretenu familièrement avec lui, lui dit : *Approche plus près, Pierre, afin que tu voies tout de tes propres yeux. — Je fus alors, raconte-t-il lui-même, privé de l'usage de mes sens ; et comme mon âme était plongée en Dieu avec toutes ses puissances, je me trouvai inondé d'une ineffable suavité : je vis toutes les armées célestes, et j'eus une connaissance claire et distincte de toutes les âmes prédestinées ; mais aussi de beaucoup de celles que l'enfer renferme en ses abîmes, ou qui satisfont encore à la justice de Dieu dans le purgatoire. Chacun, quelque peu qu'il eût à souffrir, croyait qu'il souffrait plus que les autres ; et de même que les bienheureux, dès qu'ils désirèrent une félicité plus grande encore, voient aussitôt leurs desirs accomplis, ainsi les réprouvés, lorsque, tournant contre eux-mêmes leur fureur, ils imaginent quelque supplice plus grand encore, voient à l'instant même s'accomplir en eux cette pensée d'une horrible manière. En contemplant le Seigneur, je vis en même temps les œuvres de tous les mortels, les plus intimes secrets de leurs cœurs. Et afin que tu reconnais la vérité de ce que je te dis (il parlait à Joachim Elianus, un jeune homme qu'il s'était attaché depuis longtemps et dont il avait fait son intermédiaire entre lui et le monde), je veux te révéler tous les secrets de ton propre cœur et tes œuvres les plus cachées. N'as-tu pas, depuis que je te parle, pensé à exercer telle ou telle vertu ?* Le jeune homme effrayé lui ayant avoué que c'était vrai, le bienheureux, continuant son discours, lui découvrit les pensées secrètes de plusieurs hommes, lesquelles n'étaient con-

nues que de Dieu seul. Il le chargea ensuite de beaucoup de commissions pour telles ou telles personnes, et qu'il devait exécuter en partie avant sa mort, en partie après ; et parmi ces personnes il y en avait beaucoup qu'il n'avait jamais vues. Il devait s'adresser à celui-ci avec un visage serein et des paroles bienveillantes, prier instamment et conjurer celui-là, traiter sévèrement un troisième, et d'autres plus sévèrement encore. Pour le mettre en état de mieux remplir les commissions qu'il lui donnait auprès de ces personnes, il lui fit connaître leurs pensées les plus secrètes, et qui n'étaient connues que d'eux et de Dieu. Puis, pour exciter son zèle, il lui raconta de la vie de plusieurs hommes pieux existant alors tout ce qui pouvait l'édifier et l'inspirer. Il enflamma en même temps son cœur, en s'entretenant longuement avec lui des choses divines, et il semblait en lui parlant respirer les flammes de l'amour divin. Il lui recommanda d'exécuter ponctuellement tout ce qu'il lui avait prescrit dès que Colombin, qui était alors en voyage et dont il lui annonça d'avance le prompt retour, serait arrivé et qu'il aurait pu s'entendre avec lui.

Le jeune homme, dès que Colombin fut revenu, se hâta de remplir les commissions du bienheureux. La ville de Sienne était alors divisée par des factions tellement acharnées l'une contre l'autre, que la discorde séparait les amis, les parents, brisait tous les liens, et que les divers partis, dans leur haine aveugle, appelaient également à leur secours l'ennemi extérieur. De là une fermentation continuelle, des émeutes sanglantes, des mouvements tumultueux, des changements quotidiens dans les magistratures et les emplois, d'odieuses trahisons et des haines réciproques. C'était aux chefs de ces factions que Joachim devait d'abord s'adresser ; car Pierre avait, dans ses visions, vu un grand nombre de ceux qui avaient pendant leur vie causé et fomenté ces maux payer chèrement leurs fautes. La mission du disciple ne fut pas sans résultat. Plusieurs, effrayés de ses paroles, se convertirent et se réconcilièrent avec leurs ennemis ; d'autres, abjurant leur orgueil et leur présomption, consentirent à faire des ouvertures de paix. Mais la mission de Joachim ne se bornait pas à ces hommes ; elle s'étendait encore à d'autres qui menaient une vie criminelle et scandaleuse. Il gagna les uns par des paroles bienveillantes, effraya les autres par ses menaces. Ceux qui suivirent ses conseils s'en trouvèrent bien ; mais bien mal en prit à ceux qui se montrèrent rebelles. J. André, surnommé le Tauréau, recteur de l'hôpital de Sainte-Marie-des-Degrés, fut de ceux-ci. Tous les avis ayant été inutiles, la mort l'enleva à l'époque qui lui avait été annoncée d'avance. L'abbesse du couvent de Sainte-Marie s'était montrée docile au commencement ; mais plus tard, persuadée par de mauvais propos, elle méprisa les avertissements qui lui fu-

rent donnés. Une maladie dont Joachim l'avait menacée châtia sa résistance.

La magie et les évocations étaient alors en vogue à Sienna, et beaucoup avaient plus de confiance dans ces tromperies de l'enfer que dans les moyens salutaires prescrits par l'Eglise. Joachim fut envoyé aussi à ceux qui étaient adonnés à ce crime, et ses efforts ne furent pas sans résultat. Pendant tout ce temps, le saint homme ne restait pas oisif dans sa cellule ; il avait vu les dangers que courait le salut de plusieurs moines de son couvent ; et, enflammé de zèle pour le bien de leur âme, il commença à les attaquer d'une manière indirecte. Comme il n'atteignait pas son but, il leur parla franchement, et leur découvrit les périls de leur conscience. Sa conduite, dans le commencement, fut bien diversement jugée. Les uns l'accusaient d'outré-passer ses pouvoirs ; les autres disaient qu'il était fou, d'autres qu'il était possédé, d'autres enfin que c'était un bon esprit qui parlait par lui ; mais tous, dès qu'ils s'étaient donné la peine de réfléchir et de rentrer en eux-mêmes, venaient se jeter à ses pieds, vaincus par sa bonté, lui demander sa bénédiction, et lui promettre de se convertir sérieusement.

Pierre, dans ses visions, avait vu ployer sous le faix de grandes douleurs un de ses amis encore vivant, et il avait adressé à son sujet d'ardentes prières au Seigneur ; mais il avait reçu pour réponse qu'il était arrêté dans les desseins de Dieu que la justice divine devait être satisfaite, et que cet homme devait expier ses péchés par de grandes souffrances. Pierre, ayant fait part à Joachim de sa vision, celui-ci, touché de compassion pour le pauvre pécheur, supplia le saint de prier continuellement pour lui. Pierre lui répondit : *Le Seigneur veut que l'on endure, à cause de ce malheureux et pour sauver son âme, pendant soixante heures, toutes les souffrances de ce monde ; veux-tu, mon fils, prendre sur toi ce martyre ? Il se convertira aussitôt à Dieu, et recevra de grandes lumières ; et toi tu auras fait une œuvre plus grande que si tu l'avais ressuscité d'entre les morts.* Le jeune homme frémit d'épouvante à cette seule proposition. *Eh bien,* lui dit Pierre, *sache que j'ai pris sur moi ce martyre. A partir du moment que je vais te désigner, tu pourras voir facilement tout ce qu'il me faudra souffrir.* Lorsque le jour indiqué fut arrivé, c'était le sixième avant sa mort, Pierre se prépara par la prière à l'œuvre terrible qu'il devait accomplir. Puis il fut jeté à terre avec une grande violence, et y resta étendu comme un cadavre. Il tomba à l'instant même en défaillance et perdit toutes ses forces ; son corps devint livide, son visage creux et amaigri ; ses yeux s'enfoncèrent dans leurs orbites, ses tempes s'affaiblèrent et sa poitrine desséchée semblait tenir à peine à la colonne vertébrale, qui ressortait au dehors. Ses mains et ses pieds furent comme brisés, de sorte qu'il ne pouvait ni remuer les pieds, ni lever les mains vers le ciel. Au milieu des supplices dont

il était accablé, sa misère était si grande que personne ne pouvait lui toucher même les ongles des pieds sans que tout son corps en frémit et qu'il grinçât des dents comme si elles allaient se briser. Il ne lui était resté que la voix ; encore ne pouvait-il faire entendre que quelques sons plaintifs et mourants.

C'était pour nous, dit son biographe, un spectacle lamentable de voir ce saint homme en cet état, mort avant de mourir, et comme enseveli avant d'être mis en terre. Ses frères étaient là consternés, ne connaissant point la cause de ce martyre ; aussi croyaient-ils que c'était le démon qui le tourmentait ainsi. Joachim, Colombin et Nicolas gardaient le silence ; et ce qui les désolait, c'était de ne pouvoir soulager leur père commun ; mais du moins ils ne le quittèrent point jusqu'à ce que son martyre fût terminé. Ce vaillant guerrier combattit ainsi sans relâche pendant soixante heures ; puis il revint à lui, commença à respirer un peu, leva avec sérénité vers le ciel ses yeux, où la vie s'épanouissait de nouveau, étendit les bras, éleva les mains, et sa langue se déliant peu à peu se mit à louer le Seigneur. Après quoi il recouvra ses forces, et se trouva inondé de telles délices qu'il lui semblait qu'il était au milieu des chœurs des anges ; et il s'écriait dans sa jubilation : *Attirez-moi après vous, je suis la trace de vos parfums.* (Cant. 1, 3.)

Son désir fut exaucé ; car au bout de deux jours à peu près il tomba mortellement malade, comme il l'avait prédit. La nuit de sa mort, ses amis, Colombin, Nicolas et l'ermitte Sanctus étaient réunis près de sa couche, et s'entretenaient avec lui de choses divines. Vers la seconde heure de la nuit, il fut tout à coup glorifié : son visage resplendit comme le soleil, et tout son corps fut inondé de lumière et de délices ; de sorte que ses amis s'embrassèrent dans les transports d'une sainte allégresse. Il resta trois heures en cet état. Puis, revenu à lui, il tint les yeux fermés. Aucune parole ne sortit plus de sa bouche, et il mourut vers la sixième heure de la nuit. A peine était-il mort que celui pour qui il avait souffert fut saisi d'une telle douleur, et ressentit une telle contrition de ses péchés, que, maudissant la vie criminelle qu'il avait menée, et saintement irrité contre soi-même, il fut pendant trois jours presque sans vie, tant était grande la désolation et l'amertume de son âme. A la vue de l'état où était sa conscience, il se sentit si doucement attiré vers Dieu, qu'il ne trouvait aucune parole pour l'exprimer ; et il confessait que ce qu'il éprouvait dans son intérieur était inexplicable, et qu'il n'avait jamais rien senti de pareil. Bientôt il acquit une merveilleuse connaissance de Dieu et des choses les plus secrètes : c'était l'effet de la grâce que Pierre lui avait méritée par ses souffrances.

Joachim continua de remplir les commissions que le défunt lui avait données. L'une était adressée à la reine Jeanne de Naples, l'autre au pape d'Avignon, une troisième à

Jean de Valois et Edouard d'Angleterre, engagés l'un contre l'autre dans une guerre désastreuse. Il avait aussi un message pour Jean Boccace et Fr. Pétrarque. Le premier était alors à la fleur de son âge et dans tout l'éclat de sa renommée. Son *Décameron* avait paru, et avait bientôt été traduit dans toutes les langues. Dans ce temps où les passions étaient si vives et les esprits si impressionnables, sa légèreté avait fait d'autant plus de mal que son beau langage lui avait gagné partout une foule innombrable d'auditeurs ou de lecteurs. Joachim alla le trouver à Florence, et lui déclara qu'il venait vers lui, non de son propre mouvement, mais sur l'ordre de l'homme de Dieu de Sienne, qu'il n'avait jamais vu, il est vrai, pendant sa vie, mais qui, dans ses visions, avait connu l'état de sa conscience; qu'alarmé des dangers que courait son âme il l'avait envoyé pour le conjurer d'amender sa vie. Il lui dit que par l'abus du beau talent que Dieu lui avait donné pour sa gloire, il avait déjà fait beaucoup de mal, et qu'il avait été pour les autres, non-seulement par ses paroles et ses écrits, mais encore par l'exemple de sa vie criminelle, un objet de scandale et un modèle de légèreté et de libertinage; que le mal semé par lui se propagerait bien davantage encore s'il ne se corrigeait, et s'il ne renonçait à écrire des livres pernicieux. Que s'il se montrait rebelle aux avertissements de l'homme de Dieu, il était chargé de lui dire que le temps n'était pas éloigné où il serait puni de son endurcissement, et que Dieu saurait mettre, bien plus promptement qu'il ne le croyait, un terme à sa vie et à ses études.

Boccace fut fortement ébranlé par ces paroles, d'autant plus que Joachim, pour accréditer sa mission, lui avait dévoilé les replis les plus cachés de son cœur. Il écrivit donc à Pétrarque, qu'il honorait comme son maître et son ami, pour lui faire part de ce qui venait de lui arriver, et lui demander conseil. La réponse du poète, lequel était alors à Padoue, nous a été heureusement conservée; elle est très-judicieuse et très-prudente. Il lui témoigne d'abord l'étonnement et la peine que lui a causés sa lettre. Il ajoute ensuite qu'il a triomphé de ces deux sentiments, et qu'il espère lui inspirer les mêmes dispositions. Puis, entrant dans le détail des choses, il le fortifie dans le dessein qu'il a d'amender sa vie, et s'efforce de toute manière de combattre en lui la crainte de la mort par des exemples du paganisme et des passages de la sainte Ecriture. Pour ce qui concerne le message qu'il a reçu, il lui dit qu'il faut considérer attentivement l'âge, l'air, le regard, le maintien, les mouvements, les discours, la voix, les mœurs, etc., de celui qui le lui a apporté, et juger d'après cela de la foi qu'on doit lui accorder; que ce n'est pas la première fois que le mensonge s'est caché sous le voile de la religion. (*Epistolarum senilium*, lib. 1, epist. 5.) Boccace vécut encore quinze ans après cet événement, et mourut en 1376,

un an après Pétrarque, son maître. (A. SS, 29 mai.)

Ce qui s'est accompli en peu de temps dans cette substitution grandiose de Pétrone s'est prolongé pendant de longues années chez Christine de Stumbèle. En effet, les luttes qu'elle supporta avec tant de constance et de générosité n'avaient pas seulement pour but d'exercer sa vertu, mais encore de racheter du purgatoire l'âme de telle ou telle personne. Ainsi, l'âme de son père lui coûta huit nuits de cruelles souffrances; mais elle gagna en même temps l'âme d'un jeune homme. Elle combattit pendant plusieurs semaines pour racheter trois âmes qu'elle aimait, et mille autres furent le prix de la victoire qu'elle avait remportée. Elle obtint une autre fois de cette manière la conversion de sept meurtriers qu'elle avait vus dans une forêt éloignée, sur les frontières de l'Allemagne. Les luttes incessantes de cette vierge héroïque contre les puissances de l'enfer sauvèrent une foule de pauvres âmes, tandis qu'elles procuraient un accroissement de souffrances aux démons qui les tourmentaient. En supposant même qu'il y ait eu en tout cela beaucoup d'illusions, Dieu a certainement dû lui tenir compte de son courage, de sa constance et de sa bonne volonté.

Il en fut de même de Christine l'Admirable à Saint-Trond, et l'on aurait peine à croire ce que nous raconte en ce genre Cantinpré son biographe, s'il n'invoquait comme garantie de la vérité des faits qu'il rapporte le témoignage de ceux qui les avaient vus et qui vivaient encore. Dès qu'elle fut ressuscitée dans l'église, pendant que l'on chantait pour elle l'Office des morts, comme nous l'avons vu, elle commença aussitôt les pénitences pour lesquelles elle croyait que Dieu l'avait fait revenir en ce monde. Ces pénitences étaient d'une nature vraiment singulière. Ainsi elle entra dans des fours embrasés sans être endommagée par les flammes, quoiqu'elle en ressentit les ardeurs comme tous les autres; de sorte que la douleur lui arrachait des cris horribles. Elle tenait ses bras et ses jambes dans le feu si longtemps que sans un miracle elle aurait dû être réduite en cendres. Quelquefois elle sautait dans une chaudière pleine d'eau bouillante, qui lui allait jusqu'à la poitrine ou à moitié du corps, et encore avait-elle soin d'en jeter sur les parties qui étaient libres. Elle criait alors comme une femme dans les douleurs de l'enfantement; mais lorsqu'elle était sortie on n'apercevait sur son corps aucune trace de brûlure. En hiver, quand la Meuse était gelée, elle passait quelquefois six jours, et davantage encore, sous l'eau. Lorsqu'elle y restait trop longtemps, le prêtre qui la dirigeait venait, et du rivage la conjurait au nom du Seigneur. Contrainte alors par cette évocation, elle sortait de la rivière. D'autres fois encore, pendant l'hiver, elle se tenait sous la roue d'un moulin; de sorte que l'eau glacée lui tombait sur la tête; ou bien encore se laissant entraîner par le courant, elle se

précipitait avec lui par-dessus les roues sans en être blessée. Elle enlaçait ses mains et ses jambes autour des roues sans que ses membres en fussent disloqués. Elle montait parfois à la potence, se pendait entre les brigands, et restait ainsi deux ou trois jours. Souvent elle visitait les tombeaux des morts pour y pleurer les péchés des hommes. Quelquefois, au milieu de la nuit elle excitait tous les chiens de Saint-Trond, se sauvait devant eux comme une bête qui s'enfuit, se laissait traîner à travers les forêts et les haies d'épines; de sorte qu'il n'y avait aucune partie de son corps qui n'eût quelque blessure; mais dès qu'elle en avait lavé le sang il n'en restait plus aucune trace. Elle se jetait au milieu des ronces et des épines, de sorte que son corps tout entier était ensanglanté, et ceux qui en étaient témoins ne savaient où elle prenait le sang qu'elle avait perdu, car, outre ces pertes fréquentes, elle en perdait encore beaucoup par les veines.

Le comte Louis de Loen avait pour elle une affection sincère, et ne l'appelait jamais que sa mère. Étant tombé mortellement malade, il la fit venir et la pria de rester près de lui jusqu'à son trépas. Elle y consentit. Or, comme elle était assise près de lui, il fit sortir tous ceux qui étaient présents; puis, recueillant le peu de forces qui lui restait encore, il se lève, se jette à ses pieds, lui confesse tous les péchés qu'il a commis depuis l'âge de onze ans, non pour en obtenir l'absolution, puisqu'elle ne pouvait la lui donner, mais afin de l'engager à prier pour lui avec plus de ferveur. Après cela, il fait rentrer les siens dans sa chambre, exécute ce qu'elle lui conseillait de faire, et meurt. Elle prit sur elle la moitié de la peine qu'il avait méritée, parcourut tous les lieux du château où il avait péché, pleura amèrement les fautes qu'il avait commises, et on la vit souvent, pendant la nuit, passer alternativement des ardeurs les plus dévorantes au froid le plus aigu. Ce qu'elle avait été en Belgique, Angeline Tholomei, morte en 1300, le fut à Sienne pour l'Italie. Ressuscitée par son frère saint Jean-Baptiste Tholomei, elle mena, comme Christine l'Admirable, une vie extrêmement rigoureuse, et devint une des plus grandes pénitentes qu'ait eues l'Eglise. Sa vie toute entière se passa dans les larmes. Souvent elle se jeta dans le feu, d'où elle sortait toute noire et toute brûlée. D'autres fois, par le froid le plus intense, elle se jetait dans la neige, de sorte que tous ses membres étaient roides. Elle demeurait dans des cavernes obscures ou des caves profondes, dormait sur la terre nue, et, de plus, elle fut affligée par les maladies les plus étranges. Après avoir mené ainsi une vie presque fabuleuse, elle mourut enfin pour la seconde fois. » (STEILL, *Ephem.*, 26 juin.)

A ces faits, quelque extraordinaires qu'ils soient, on peut en ajouter une foule d'autres non moins merveilleux, non moins authentiques, et en approfondissant cette étude, malheureusement trop nouvelle, on s'apercevrait bientôt que la substitution ou la soli-

darité est au fond l'essence même de toute la vie des saints, et que toutes leurs prières, toutes leurs œuvres n'ont en définitive d'autre but que de s'associer à la rédemption du genre humain par le Christ, en expiant pour leur prochain, et en prenant sur eux-mêmes les souffrances présentes ou futures, de leur âme et de leur corps. L'étude de la vie des saints faite à ce point de vue y révélerait des trésors de grâce et d'amour divin propre à toucher les plus insensibles. Il ne nous est donné que de jalonner à peine ici la route de ce travail. Mais, pour en faire mieux sentir le principe fondamental, citons encore quelques-uns des faits qui rentrent sous le titre de cet article, et éclairent ce point si négligé de la Mystique.

Dans la vie de sainte Catherine de Sienne, sa pénitente, le B. Raymond de Capoue rapporte le fait suivant : « Si je voulais, » dit-il, « rapporter tous les miracles que Dieu fit par l'intermédiaire de sainte Catherine de Sienne pour le salut des âmes, il me faudrait écrire, non pas un chapitre, mais plusieurs volumes. Pour ne pas être trop long, j'ai abrégé autant que j'ai pu; ce que je dirai fera comprendre ce que je passe sous le silence; l'esprit est supérieur à la matière, et les miracles opérés pour le salut des âmes surpassent les miracles accomplis pour la santé des corps. Ces miracles, surtout ceux qui regardent les âmes, ont été souvent ignorés des hommes; ils n'ont quelquefois d'autres preuves qu'une confiance faite à moi et à quelques autres; malgré cela, les personnes pieuses ne refusent pas de les croire.

Je dirai d'abord ce que fit Catherine pour Jacomo son père. Cet excellent homme avait reconnu la sainteté de sa fille, et il était rempli pour elle d'une respectueuse tendresse; il recommandait à tout le monde de la raison de ne jamais la contrarier en rien, et de la laisser agir comme elle le voudrait. Aussi l'affection qui unissait le père et la fille augmentait tous les jours. Catherine pria sans cesse pour le salut de son père; Jacomo se réjouissait saintement des vertus de sa fille, et comptait bien, par ses mérites, obtenir grâce devant Dieu. La vie de Jacomo approcha enfin de son terme, et il se mit au lit, très-gravement malade. Dès que sa fille le vit dans cet état, elle eut, selon son habitude, recours à la prière, et demanda à son céleste Epoux de guérir celui qu'elle aimait tant. Il lui fut répondu que Jacomo était sur le point de mourir et qu'il lui était utile de ne pas vivre davantage. Catherine alors se rendit près de son père, et trouva son esprit si parfaitement disposé à quitter le monde sans y rien regretter, qu'elle en remercia Dieu de tout son cœur.

Mais son affection n'était pas encore satisfaite; elle se remit en prière pour obtenir de Dieu, source de toute grâce, de vouloir bien non-seulement pardonner à son père toutes ses fautes, mais encore, à l'heure de sa mort, de le conduire au ciel, sans le faire passer par les flammes du purgatoire. Il lui fut répondu que la justice ne pouvait perdre

ses droits, et qu'il fallait que l'âme fût parfaitement pure pour jouir des splendeurs de la gloire. *Ton père, dit Notre-Seigneur, a bien vécu dans l'état de mariage, il a fait beaucoup de choses qui m'ont été agréables, et je lui sais gré surtout de sa conduite envers toi; mais ma justice demande que son âme passe par le feu, pour qu'elle se purifie des souillures qu'elle a contractées dans le monde.* — *Mon aimable Sauveur, répondit Catherine, comment supporter la pensée de voir tourmenter dans des flammes si cruelles celui que vous m'avez donné pour père, celui qui m'a nourrie, qui m'a élevée avec tant de soins, qui a été si bon pour moi toute sa vie! Je supplie votre infinie bonté de ne pas permettre que son âme quitte son corps avant d'être, d'une manière ou d'une autre, si parfaitement purifiée, qu'elle n'ait pas besoin de l'être par le feu du purgatoire.* Chose admirable, Dieu céda à la prière et au désir de sa créature. Les forces de Jacomo étaient éteintes, mais son âme ne pouvait partir tant que durait le conflit entre Notre-Seigneur qui alléguait sa justice, et Catherine qui invoquait sa miséricorde. Enfin sainte Catherine se mit à dire : *Si je ne puis obtenir cette grâce sans satisfaire à votre justice, que cette justice s'exerce sur moi; je suis prête à souffrir pour mon père toutes les peines que votre bonté voudra bien m'envoyer.* — Notre-Seigneur y consentit. *Je veux bien, lui dit-il, à cause de ton amour pour moi, accepter ta proposition. J'exempte de toute expiation l'âme de ton père; mais je te ferai souffrir tant que tu vivras la peine qui lui était destinée.* Catherine, pleine de joie, s'écria : *Merci de votre parole, Seigneur, que votre volonté s'accomplisse!* Catherine retourna aussitôt près du lit de son père qui entraînait en agonie; elle le remplit de force et de joie, en lui donnant l'assurance de son salut éternel, de la part de Dieu même, et ne le quitta que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir. Au moment même où son âme se détacha de son corps, Catherine fut saisie de violentes douleurs de côté qu'elle conserva jusqu'à la mort, et ces douleurs ne lui laissèrent jamais un moment de relâche. Elle-même me l'a souvent assuré, et tous ceux qui l'approchaient en voyaient au dehors des preuves évidentes. Mais sa patience était plus grande que son mal. Tout ce que je viens de dire, je l'ai su de Catherine, lorsque, touché de ses douleurs, je lui en demandais la cause. Je dois ajouter qu'au moment où le père expirait, on l'entendit s'écrier le visage tout joyeux et le sourire sur les lèvres : *Que Dieu soit béni mon père, je voudrais bien être comme vous.* Pendant qu'on célébrait ses funérailles, et que tout le monde pleurait, Catherine montrait une véritable allégresse. Elle consolait sa mère et tout le monde, comme si cette mort lui était étrangère. C'est qu'elle avait vu cette âme bien-aimée sortir triomphante de la prison de son corps, et s'élançant sans obstacle dans l'éternelle lumière; et cette vue l'avait inondée de consolation, parce que, peu de temps

avant, elle avait goûté le bonheur des clartés célestes.

Admirons ici la sagesse de la Providence : elle pouvait certainement purifier l'âme de Jacomo d'une autre manière, et le faire entrer sur-le-champ dans la gloire, comme l'âme du bon larron qui confessa Notre-Seigneur sur la croix; mais elle voulut que ce fût par les souffrances de Catherine qui le demandait, et cela, non pas pour l'éprouver, mais pour augmenter ses mérites et sa couronne. Il fallait que Catherine, qui aimait tant l'âme de son père, retirât de cet amour quelque récompense, et parce qu'elle avait préféré le salut de cette âme à celui de son corps, les souffrances de son corps profitèrent au bonheur de son âme. Aussi parlait-elle toujours de ses douces, de ses chères souffrances, et elle avait bien raison, puisque ces souffrances augmentaient les douceurs de la grâce en cette vie, les délices de la gloire dans l'autre.

Elle m'a confié que, longtemps encore après la mort de Jacomo, son âme se présentait sans cesse devant elle pour la remercier du bonheur qu'elle lui avait procuré. Elle lui révélait beaucoup de choses cachées, l'avertissait des pièges du démon, et la préservait de tout danger.»

Dans sa Vie, écrite par elle-même, sur l'ordre de son confesseur, sainte Thérèse rapporte ce qui suit : « Un prêtre, » dit-elle, « qui était depuis deux ans et demi dans un péché mortel, des plus horribles dont j'aie jamais entendu parler, et qui ne laissait pas, durant ce temps, de dire la Messe, vint me déclarer sa misère, et me dit, qu'encore qu'il se confessât de ses autres péchés, il ne se confessait point de celui-là, tant il avait horreur de s'accuser d'un crime si abominable; mais qu'il désirait extrêmement de se convertir à Dieu, et n'en avait pas la force. Je fus touchée d'une si extrême compassion de le voir dans un état si déplorable, que je lui promis de demander et de faire demander à Dieu, par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et je lui donnai une lettre pour la porter à une personne à laquelle il me dit qu'il pouvait la rendre. Dieu écouta tant de prières. Cet ecclésiastique me manda qu'il s'était confessé de ce péché, et qu'il y avait déjà quelques jours qu'il n'y tombait plus; mais que le tourment que le démon lui faisait souffrir était si horrible, qu'il lui semblait être en enfer, et qu'il me pria de continuer de le recommander à Dieu. Je le fis avec une très-grande affection, et mes sœurs aussi, à ma prière, sans qu'elles sussent, ni que d'autres pussent juger, quel était cet ecclésiastique. Dans la créance que j'eus que la charité m'obligeait à davantage que de prier pour lui, je demandai à Dieu de vouloir faire cesser ses tentations et ses peines, et de permettre que les démons ne les fissent endurer au lieu de lui, pourvu que je ne l'offensasse point. Je souffris ensuite, durant un mois, de très-

grands tourments; et ce fut pendant ce temps que m'arrivèrent les deux choses que j'ai rapportées. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que, par la miséricorde de Dieu, il n'était plus tourmenté par ces esprits de ténèbres; il se fortifia de plus en plus dans ses bonnes résolutions, fut entièrement délivré de ce péché, et ne pouvait se lasser d'en remercier Dieu et de m'en témoigner sa reconnaissance, comme s'il eût tiré en cela quelques secours de moi, quoique tout ce que je pouvais y avoir contribué, était que la créance qu'il avait que Dieu me faisait beaucoup de grâces, lui avait été utile. Il disait que, lorsqu'il se voyait pressé de la tentation, il lisait mes lettres, qu'elle le quittait aussitôt, et qu'il n'avait pu voir, sans un grand étonnement, que ce que j'avais enduré à son sujet avait fait cesser ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui, et j'aurais de bon cœur continué à souffrir durant plusieurs années pour le délivrer d'une si étrange peine. Dieu soit loué à jamais de ce que les prières de ceux qui le servent fidèlement, comme je crois que font mes sœurs en cette maison, ont tant de force; et je ne puis attribuer qu'à ce que je les leur avais demandées en faveur de cet ecclésiastique, et à mes péchés, ce que Dieu permettait que les démons s'irritassent si fort contre moi.»

Béatrix d'Ognez, Carmélite, qui excita l'admiration de sainte Thérèse elle-même, était la merveille du couvent de Valladolid. Ayant appris qu'on allait brûler deux scélérats qui ne voulaient point entendre parler de confession, elle pria instamment Notre-Seigneur de leur pardonner, en exerçant sur elle-même le droit de sa justice et en lui faisant éprouver tout ce qu'ils devaient éprouver de tourments. Sa prière ayant été exaucée, elle tomba aussitôt, la nuit suivante, dans une maladie cruelle qui dura toute sa vie, et les deux criminels moururent repentants. Il se forma d'abord un apostème dans ses entrailles, puis un autre à la gorge, avec des douleurs excessives qu'elle supporta non-seulement avec une indicible résignation, mais encore avec la joie la plus vive. Cette situation si violente ne pouvait durer longtemps; elle reçut les derniers sacrements, après quoi ses douleurs cessèrent tout à coup, son visage reprit ses couleurs et parut animé d'un feu tout céleste. On la vit, peu après, lever les yeux avec amour comme pour contempler un objet qui la ravissait hors d'elle-même; elle sourit deux fois, puis expira avec le plus grand calme.

Saint Vincent de Paul fit plusieurs prédictions que l'événement justifia, connut et déclara des pensées intérieures qui ne pouvaient être sues que de Dieu seul, délivra plusieurs personnes de peines intérieures excessives, dont elles étaient depuis longtemps tourmentées, et auxquelles elles n'avaient pu trouver aucun soulagement, et guérit plusieurs maladies incurables. Mais le fait le plus miraculeux de sa vie,

peut-être, est celui par lequel il obtint de Dieu la grâce de prendre sur lui tous les doutes et toutes les tentations d'un docteur, et d'être ainsi substitué à lui. Ce fait arriva lorsqu'il était aumônier de la reine Marguerite. Nous en tirerons le récit en partie de ce que l'on en a appris après sa mort par le témoignage de personnes très-dignes de foi.

« J'ai connu, » dit Vincent, « un célèbre docteur, lequel avait longtemps défendu la foi catholique contre les hérétiques, en la qualité de théologal qu'il avait tenue dans un diocèse. La défunte reine Marguerite l'ayant appelé auprès de soi pour sa science et pour sa piété, il fut obligé de quitter ses emplois; et comme il ne prêchait ni ne catéchisait plus, il se trouva assailli dans le repos où il était d'une rude tentation contre la foi: ce qui nous apprend, en passant, combien il est dangereux de se tenir dans l'oisiveté, soit du corps, soit de l'esprit: car, comme une terre, quelque bonne qu'elle puisse être, si néanmoins elle est laissée quelque temps en friche, produit incontinent des chardons et des épines, aussi notre âme ne peut pas se tenir longtemps en repos et en oisiveté qu'elle ne ressente quelques passions ou tentations qui la portent au mal. Ce docteur donc, se voyant en ce fâcheux état, s'adressa à moi pour me déclarer qu'il était agité de tentations bien violentes contre la foi, et qu'il avait des pensées horribles de blasphème contre Jésus-Christ, et même de désespoir, jusque-là qu'il se sentait poussé à se précipiter par une fenêtre; et il en fut réduit à une telle extrémité qu'il fallut enfin l'exempter de réciter son bréviaire et de célébrer la sainte Messe, et même de faire aucune prière: d'autant que lorsqu'il commençait seulement à réciter son *Pater*, il lui semblait voir mille spectres qui le troublaient grandement; et son imagination était si desséchée, et son esprit si épuisé à force de faire des actes de désaveu de ses tentations, qu'il ne pouvait plus en produire aucun. Étant donc dans ce pitoyable état, on lui conseilla cette pratique qui était que toutes et quantes fois qu'il tournerait sa main ou l'un de ses doigts vers la ville de Rome, ou bien vers quelque église, il voudrait dire par ce mouvement et par cette action qu'il croyait tout ce que l'Eglise romaine croyait. Qu'arriva-t-il après tout cela? Dieu eut enfin pitié de ce pauvre docteur, lequel, étant tombé malade, fut en un instant délivré de toutes ses tentations, le bandeau d'obscurité lui fut ôté tout d'un coup de dessus les yeux de son esprit; il commença à voir toutes les vérités de la foi, mais avec tant de clarté qu'il lui semblait les sentir et les toucher au doigt: et enfin il mourut, rendant à Dieu des remerciements amoureux de ce qu'il avait permis qu'il tombât en ces tentations pour l'en relever avec tant d'avantage, et lui donner des sentiments si grands et si admirables des mystères de notre religion. »

Voilà ce qui a été recueilli d'un discours que Vincent fit un jour aux siens sur le su-

jet de la foi, dans lequel il ne dit rien du moyen dont il se servit pour délivrer ce docteur de la violence de ses tentations; mais on a su après sa mort que cela s'était fait par les prières, et par l'oblation qu'il fit à Dieu de lui-même pour la délivrance de ce pauvre affligé. Voici de quelle façon le tout s'est passé, selon le témoignage qu'une personne très-digne de foi en a donné par écrit, laquelle n'avait aucune connaissance du discours de Vincent ci-dessus rapporté :

« M. Vincent s'étant mis en devoir de consoler cet homme qui lui avait découvert ses peines d'esprit, lui conseilla de les désavouer, et de faire quelques bonnes œuvres pour obtenir la grâce d'en être délivré; ensuite de cela, il arriva que cet homme tomba malade et qu'en sa maladie l'esprit malin redoubla ses efforts pour le perdre. M. Vincent donc, le voyant réduit en ce pitoyable état, et craignant avec sujet qu'il ne succombât enfin à la violence de ces tentations d'infidélité et de blasphème, et qu'il ne mourût empoisonné de cette haine implacable que le diable porte au Fils de Dieu, il se mit en oraison pour prier sa divine bonté qu'il lui plût de délivrer ce malade de ce danger, et s'offrit à Dieu en esprit de pénitence pour porter en soi-même, sinon les mêmes peines, au moins tels effets de sa justice qu'il aurait agréable de lui faire souffrir; imitant en ce point la charité de Jésus-Christ qui s'est chargé de nos infirmités pour nous en guérir, et qui a satisfait aux peines que nous avons méritées. Dieu voulut par un secret de sa Providence prendre au mot le charitable M. Vincent, et exauçant sa prière, il délivra entièrement le malade de sa tentation, il rendit le calme à son esprit, il éclaircit sa foi obscurcie et troublée, et lui donna des sentiments de religion et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, autant remplis de tendresse et de dévotion qu'il en eût jamais eu. Mais en même temps, ô conduite admirable de la divine sagesse! Dieu permit que cette même tentation passât dans l'esprit de M. Vincent, qui s'en trouva dès lors vivement assailli. Il employa les prières et les mortifications pour s'en faire quitte, qui n'eurent d'autre effet que de lui faire souffrir ces fumées d'enfer avec patience et résignation, sans perdre pourtant l'espérance qu'enfin Dieu aurait pitié de lui. Cependant, comme il reconnut que Dieu le voulait éprouver, en permettant au diable de l'attaquer avec tant de violence, il fit deux choses : la première fut qu'il écrivit sa profession de foi dans un papier qu'il appliqua sur son cœur, comme un remède spécifique au mal qu'il sentait; et faisant un désaveu général de toutes les pensées contraires à la foi, il fit un pacte avec Notre-Seigneur que toutes les fois qu'il porterait la main sur son cœur et sur le papier comme il faisait souvent, il entendait, par cette action et par ce mouvement de sa main, renoncer à la tentation, quoiqu'il ne prononçât de bouche aucune parole, et il élevait en même temps son cœur à Dieu, et diver-

tissait doucement son esprit de sa peine, confondant ainsi le diable sans lui parler ni le regarder

Le second remède qu'il employa fut de faire le contraire de ce que la tentation lui suggéra, tâchant d'agir par foi, et de rendre honneur et service à Jésus-Christ; ce qu'il fit particulièrement en la visite et consolation des pauvres malades de l'hôpital de la Charité du faubourg Saint-Germain, où il demeurait pour lors. Cet exercice charitable, étant des plus méritoires du christianisme, était aussi le plus propre pour témoigner à Notre-Seigneur avec quelle foi il croyait à ses paroles et à ses exemples, et avec quel amour il le voulait servir, puisqu'il a dit qu'il tenait fait à sa propre personne le service qu'on rendrait au moindre des siens. Dieu fit par ce moyen la grâce à M. Vincent de tirer un tel profit de cette tentation, que non-seulement il n'eut jamais occasion de se confesser d'aucune faute qu'il eût commise en cette matière-là, mais même ces remèdes dont il usa lui furent comme des sources d'innombrables biens qui sont ensuite décollés dans son âme.

Enfin, trois ou quatre ans s'étant passés dans ce rude exercice, et M. Vincent gémissant toujours devant Dieu sous le poids fâcheux de ces tentations, et néanmoins tâchant de se fortifier de plus en plus contre le démon et de le confondre, il s'avisait un jour de prendre une résolution ferme et inviolable pour honorer davantage Jésus-Christ, et pour l'imiter plus parfaitement qu'il n'avait encore fait, qui fut de s'adonner toute sa vie pour son amour au service des pauvres. Il n'eut pas plutôt formé cette résolution dans son esprit que, par un effet merveilleux de la grâce, toutes ces suggestions du malin esprit se dissipèrent et s'évanouirent; son cœur, qui avait été depuis si longtemps dans l'oppression, se trouva remis dans une douce liberté, et son âme fut remplie d'une si abondante lumière, qu'il avoué en diverses occasions qu'il lui semblait voir les vérités de la foi avec une lumière toute particulière.

Voilà quelle fut la fin de cette tentation, et le fruit de cette résolution, de laquelle on peut dire que Dieu a tiré depuis, par sa grâce, toutes les grandes œuvres qu'il a opérées par son serviteur, pour l'assistance et pour le salut d'une infinité de pauvres, et pour le plus grand bien de son Eglise.

Outre la personne qui a rendu ce témoignage, il y en a plusieurs autres de mérite et de vertu, encore vivantes, dit son historien, qui ont assuré la même chose, comme l'ayant apprise de Vincent même, qui leur avait déclaré en confiance ce qui s'était passé à son égard en cette occasion, pour les porter à se servir des mêmes remèdes, afin d'obtenir le soulagement et la guérison de pareilles peines d'esprit dont elles se trouvaient atteintes.

Ces faits héroïques de substitution volontaire ont eu lieu souvent dans notre siècle même, sous nos yeux, et souvent dans des

circonstances non moins extraordinaires que celles que nous avons vues précédemment. Nous en trouvons un exemple frappant dans la vie ou plutôt dans la mort de Mgr Vincent-Marie Strambi, Passionniste, évêque de Macerata et Tolentino. Né à Civitta-Vecchia, le 1^{er} janvier 1745, il fut l'un des premiers associés du vénérable Paul de la Croix, fondateur des Passionnistes, l'assista à sa mort, en 1775, et écrivit sa Vie. Voulant se livrer complètement à la vie religieuse, il chercha à se démettre de son évêché; mais Pie VII ne voulut jamais y consentir. Il n'y eut que le Pape Léon XII qui l'accepta en 1823. Ce Souverain Pontife, connaissant toutes les vertus de Mgr Strambi, voulut l'avoir auprès de lui au Quirinal où il résidait alors, et il lui fit donner un appartement dans ce palais apostolique. Un mois à peine écoulé depuis son arrivée à Rome, Léon XII tomba malade, et, peu de temps après, cette maladie empira au point de faire craindre pour ses jours. On rapporte (*Opusc. de BARALDI, Léon XII et Pie VII*) que dans cette extrémité, Mgr Strambi célébra à minuit le saint sacrifice, pendant lequel il offrit au Seigneur sa propre vie pour prolonger celle du Pape si nécessaire à l'Église. Plein d'une foi vive et ardente, le prélat dit aux assistants que Dieu avait agréé son offre. Il appela par son nom l'auguste malade, qui en ce moment entra en agonie, et qui, éprouvant dès lors un mieux sensible, ne tarda pas à recouvrer la santé, tandis que le vénérable évêque, frappé d'apoplexie, mourut dans les vingt-quatre heures, le 1^{er} janvier 1824, à l'âge de soixante-dix-neuf ans accomplis. Son corps fut enseveli dans l'église des saints Jean et Paul, au mont Celio.

Mais l'exemple le plus frappant sans contredit qu'il fut donné à notre siècle de contempler est celui de la sœur Anne-Catherine Emmerich, dont la vie tout entière fut un terrible et continu martyr, en expiation des péchés de ses frères et pour le rachat des souffrances de leur corps et de leur âme. Rien de plus touchant et de plus sublime que ce que nous rapporte à ce sujet M. Clément Brentano, qui fut près d'elle pendant cinq ans. « Nous avons appris, » dit-il, « par des observations exactes et journalières, prolongées pendant quatre ans, et aussi par des aveux timides qu'elle ne put se refuser à faire, que, toute sa vie durant, une grande partie de ses maladies et de ses douleurs, surtout pendant son séjour au couvent, qui fut l'époque la plus active de sa vie spirituelle, vint de ce qu'elle prenait pour elle les souffrances des autres. Tantôt elle demandait la maladie de quelque personne qui ne savait pas souffrir patiemment, et l'allégeait de tous ses maux ou d'une partie, en les prenant elle-même; tantôt, voulant expier quelque péché ou mettre fin à quelque souffrance, elle se livrait à Dieu; et le Seigneur, acceptant son sacrifice, lui permettait cette expiation en union aux mérites de sa Passion, sous la forme de quelque maladie corrélative au

péché qu'elle voulait effacer. Elle avait donc à supporter des maladies qui lui étaient propres, des maux qu'elle prenait à autrui, certaines douleurs pour expier les fautes des autres, même les fautes et les négligences de telle ou telle portion de la communauté chrétienne, et très-fréquemment des souffrances de satisfaction fort diverses pour les âmes du purgatoire. Toutes ces souffrances se présentaient en elle comme une maladie propre, avec les symptômes les plus opposés et les plus variables, et sous ce rapport elle était livrée au médecin, qui, avec sa science terrestre, s'efforçait de guérir des maux qui étaient sa vie. Elle disait à ce sujet : *Le repos dans la souffrance m'a toujours paru l'état le plus désirable pour l'homme. Les anges eux-mêmes nous l'envieraient, si l'envie n'était pas une imperfection. Mais la souffrance, pour être préférable, doit accepter patiemment et avec reconnaissance les consolations et les remèdes donnés à contre-temps et tous les autres poids ajoutés à la croix. Je ne connaissais pas moi-même complètement mes états, ni ce à quoi ils se rapportaient. J'acceptais ma souffrance en esprit, et je devais la combattre corporellement. Je m'étais donnée tout entière à mon fiancé céleste, et sa sainte volonté s'accomplissait en moi; mais j'étais de ce monde où il y a une ordonnance et une sagesse terrestre que je devais laisser agir sans murmurer. Quand même j'aurais bien connu mon état, et quand j'aurais eu le temps et la faculté de l'expliquer, il n'y avait là personne qui eût pu me comprendre. Un médecin surtout m'aurait regardée comme tout à fait folle, et aurait redoublé ses coûteux et pénibles remèdes. J'ai ainsi beaucoup souffert toute ma vie, et surtout au couvent, par des remèdes donnés hors de propos. Souvent, quand ils m'avaient mise à l'agonie, Dieu prenait pitié de moi et m'envoyait quelques secours surnaturels qui me guérissaient.*

... Succombant sous le poids de la vie et de la tâche qui lui était imposée, elle suppliait souvent Dieu de la délivrer, et on la vit souvent ainsi au bord du tombeau; mais chaque fois elle disait : *Seigneur, non pas ma volonté, mais la vôtre! Si mes prières et mes souffrances sont utiles, laissez-moi vivre mille ans, mais faites-moi mourir plutôt que de permettre que je vous offense.* Alors il lui était enjoint de continuer de vivre; elle se relevait avec sa croix et se remettait à la porter péniblement à la suite du Seigneur. De temps en temps son chemin de vie lui était montré, se dirigeant vers le haut d'une montagne où était une ville resplendissante, la céleste Jérusalem. Souvent elle se croyait parvenue au lieu de béatitude qui semblait tout près d'elle, et sa joie était grande. Mais tout à coup elle s'en trouvait séparée encore par une vallée : il fallait redescendre, suivre des sentiers détournés; partout il y avait à travailler, à souffrir, à exercer la charité. Il fallait montrer le chemin à ceux qui s'égareraient, relever ceux qui tombaient, quelquefois porter les paralytiques et traîner de

force des gens qui résistaient : c'étaient autant de nouveaux poids qui s'attachaient à sa croix. Alors elle marchait plus difficilement et pliait sous le faix ou même tombait à terre.

Anne-Catherine avait eu précédemment une vision sur ce que pouvaient produire ses prières après sa mort, relativement à des choses qui n'existaient pas de son vivant.

... La véritable tâche de sa vie fut la souffrance pour l'Eglise et pour quelques-uns de ses membres, dont la détresse lui était montrée en esprit, ou qui lui demandaient des prières sans savoir que cette pauvre religieuse malade eût quelque chose de plus à faire pour eux, que de dire quelques *Pater noster*, ignorant surtout que toutes les souffrances spirituelles et corporelles devenaient les siennes, et qu'elle devait lutter patiemment contre les plus terribles douleurs, sans être secourue comme les contemplatives d'un autre temps, par les prières sympathiques d'une communauté religieuse. Au siècle où elle vivait, elle n'avait d'autre secours que les remèdes du médecin. Quand elle luttait ainsi contre des souffrances pour lesquelles elle s'était substituée à autrui, elle tournait souvent ses regards vers les douleurs correspondantes de l'Eglise, et, souffrant pour un malade, elle offrait encore ses peines pour l'Eglise entière.

Voici un fait de ce genre assez remarquable : Pendant plusieurs semaines, on vit en elle tous les symptômes d'une phthisie au dernier degré : irritation extrême du poulmon, sueurs transperçant tout son lit, toux déchirante, expectoration continuelle, fièvre violente sans interruption ; on attendait chaque jour sa mort, ou plutôt on la désirait, tant ses souffrances étaient terribles. On observait chez elle une lutte étrange contre une grande facilité à s'irriter. Si elle succombait un instant, elle fondait en larmes, sa souffrance redoublait et elle ne pouvait plus vivre qu'elle ne se fût réconciliée par le sacrement de pénitence. Elle avait toujours à combattre contre l'aversion pour une certaine personne qui était éloignée d'elle depuis des années. Elle se désespérait de ce que cette personne, avec laquelle elle déclarait toutefois n'avoir rien de commun, était toujours devant elle avec toutes sortes de mauvaises dispositions, et elle pleurait amèrement dans un grand trouble de conscience, disant qu'elle ne voulait pas pécher, qu'on devait voir sa douleur, et d'autres choses peu intelligibles pour ceux qui les entendaient. Sa maladie alla en augmentant, et on crut qu'elle allait mourir. Dans ce moment un de ses amis la vit avec surprise se redresser tout à coup et dire : *Récitez avec moi les prières des mourants*. Il fit ce qu'elle disait, et elle répondit d'un ton ferme pendant les litanies. Au bout de quelque temps on entendit le glas des trépassés, et lorsqu'un vint lui demander des prières pour sa sœur qui venait de mourir. Anne-Catherine demanda avec intérêt des détails sur sa ma-

ladie et sa mort, et son ami entendit la description la plus exacte de cette phthisie dont Anne-Catherine elle-même était malade. La défunte avait d'abord été si souffrante et si inquiète, qu'elle ne semblait pas pouvoir se préparer à mourir ; mais depuis quinze jours elle s'était trouvée mieux : elle s'était réconciliée avec Dieu, et auparavant avec une personne contre laquelle elle avait du ressentiment ; enfin elle était morte en paix et munie de tous les sacrements avec l'assistance de cette même personne. Anne-Catherine donna une aumône pour l'enterrement et pour le service funèbre. Ses sueurs, sa toux, ses fièvres cessèrent ; elle était comme un homme épuisé de fatigue qu'on a changé de linge et porté dans un lit frais. Son ami lui dit : *Lorsque vous avez été prise de cette maladie, cette femme s'est trouvée mieux ; sa haine contre la personne dont on parlait était le seul obstacle à sa réconciliation avec Dieu. Vous avez pris un moment cette haine ; elle est morte réconciliée, et vous voilà en assez bon état. Etes-vous encore tourmentée par rapport à cette personne ?* — *Dieu m'en préserve*, répondit-elle, *cela me parait très-déraisonnable ; mais comment ne pas souffrir quand un seul point du doigt souffre ? nous sommes tous un seul corps en Jésus-Christ.* — *Grâce à Dieu*, dit son ami, *vous avez recouvré un peu de tranquillité*. Elle sourit et dit : *Cela ne sera pas long, il y en a d'autres qui m'attendent*. Alors elle se retourna sur sa couche et prit un peu de repos.

Peu de jours après, elle ressentit de vives douleurs dans les membres, et tous les symptômes d'une hydropisie de poitrine se manifestèrent. Nous découvrîmes la malade pour laquelle elle souffrait, et nous vîmes ses souffrances allégées tout à coup ou considérablement augmentées selon que celles d'Anne-Catherine croissaient ou cessaient. Ainsi la charité la portait à prendre sur elle les maladies et même les tentations d'autrui, pour que ceux qu'elle secourait de cette manière pussent tranquillement se préparer à la mort. Il lui fallait souffrir en silence pour cacher les misères de son prochain, et aussi pour ne pas être regardée comme une folle : elle devait accepter patiemment les secours de la médecine pour cette maladie d'emprunt, et les reproches pour les tentations étrangères ; elle devait enfin sembler pervertie aux hommes, afin que ceux pour qui elle souffrait parussent convertis devant Dieu.

Un jour, un ami très-affligé était assis près d'elle ; elle tomba en extase et se mit à prier tout haut : *O mon bon Jésus ! laissez-moi porter un peu cette lourde pierre*. Son ami lui demanda ce qu'elle avait : *Je suis sur le chemin de Jérusalem*, répondit-elle ; *il y a là un pauvre homme qui se traite, ayant sur la poitrine une grosse pierre dont il est presque écrasé*. Puis elle dit de nouveau : *Donnez-moi cette pierre, vous ne pouvez plus la porter, donnez-la moi*. Tout à coup elle tomba sans connaissance comme accablée sous

un énorme fardeau. Son ami sentit au même instant sa poitrine délivrée du chagrin qui l'oppressait, et un contentement extraordinaire y succéda. Quand il la vit dans un si triste état, il lui demanda ce qu'elle avait; elle le regarda en souriant et lui dit : *Je ne puis pas rester ici plus longtemps; pauvre homme, il faut reprendre votre fardeau.* Et aussitôt toute l'affliction de cet homme rentra dans son cœur : pour elle, revenant à son état précédent, elle continua son voyage en esprit vers Jérusalem.

Nous raconterons encore un trait remarquable de son activité spirituelle. Un matin, elle donna à un ami un petit sac contenant de la farine de seigle et des œufs, et lui découvrit une petite maison où habitait une pauvre femme poitrinaire, avec son mari et deux petits enfants. Il devait dire à cette femme de se faire avec cela une bouillie qui serait bonne pour sa poitrine. Lorsque cet ami, en entrant dans la cabane, tira le sac de dessous son manteau, la pauvre mère qui, toute colorée par une fièvre brûlante, était couchée sur une paille entre ses deux enfants demi-nus, le regarda avec des yeux brillants, et tendit vers lui ses mains livides, et dit d'une voix tremblante : *O Monsieur! c'est Dieu qui vous envoie ou c'est la sœur Emmerich! vous m'apportez de la farine de seigle et des œufs.* Cette femme tout en émoi pleura, toussa et fit signe à son mari de répondre à sa place. Celui-ci dit que Gertrude avait eu un sommeil très-agité la nuit précédente, et avait souvent parlé en dormant; que, s'étant éveillée, elle lui avait ainsi raconté son rêve : *Je croyais être sur la porte de la maison avec toi; la pieuse nonne est sortie d'une porte voisine et je t'ai dit de la regarder. Elle s'est arrêtée devant nous et m'a dit : « Ah! Gertrude, tu as l'air bien malade! je t'enverrai de la farine de seigle et des œufs; cela est bon pour la poitrine. » Alors je me suis éveillée.* Tel fut le simple récit de cet homme; ils témoignèrent vivement leur reconnaissance, et celui qui leur avait porté l'aumône d'Anne-Catherine quitta la maison tout ému. Il ne lui dit rien de tout cela lorsqu'il la revit : mais quelques jours après, elle l'envoya au même endroit avec un présent du même genre, et il lui demanda d'où elle connaissait cette pauvre femme. *Vous savez,* répondit-elle, *que je prie le soir pour tous ceux qui souffrent; je voudrais aller à eux pour les aider, et je rêve ordinairement que je vais d'une maison de douleur à l'autre et que je les soulage comme je puis. C'est ainsi que je suis allée en rêve chez cette pauvre femme qui était à sa porte avec son mari, et je lui ai dit : « Ah! Gertrude, tu as l'air bien malade! je t'enverrai de la farine de seigle et des œufs; cela est bon pour la poitrine. » C'est ce que j'ai fait par vous le lendemain matin.* Toutes deux étaient restées dans leur lit et avaient rêvé la même chose, et le rêve s'était vérifié. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, liv. xviii, c. 18, raconte un trait semblable de deux philosophes qui se visitèrent en songe et

expliquèrent quelques passages de Platon, tous deux étant endormis dans leur maison.

Ces souffrances et ce genre d'activité étaient comme un rayon unique dont la lumière éclairait toute sa vie. Le moindre des travaux spirituels et des souffrances sympathiques qui, du monde dont elle était entourée, pénétraient dans son cœur tout embrasé de l'amour de Jésus-Christ souffrant, était infini. De même que sainte Catherine de Sienne et d'autres extatiques, elle sentait souvent avec toute la vivacité d'une profonde conviction que le Sauveur lui ôtait le cœur de la poitrine, et qu'il mettait le sien pendant quelque temps à sa place.

SUCESSE (Saint), — évêque et martyr à Tertulle en Afrique, l'an 259, sous les empereurs Valérien et Gallien. Quelque temps après sa mort il apparut plein de gloire à saint Flavien, diacre de Carthage, pour lui apprendre qu'il devait bientôt verser lui-même son sang pour Jésus-Christ.

SULPICE-SÉVÈRE (Saint), — disciple de saint Martin de Tours, mort vers l'an 410. Un jour qu'il s'était endormi dans sa cellule, il vit en songe saint Martin qui montait au ciel, le visage rayonnant de gloire et accompagné de Clair, son disciple, qui était mort depuis peu. A son réveil, deux moines venus de Tours lui apprirent que son bienheureux maître avait quitté ce monde.

SYLVAIN, — religieux de l'Ordre de Cîteaux inscrit dans le martyrologe par le Pape Célestin III. Ce religieux s'était élevé à un si haut degré de vertu et de sainteté, qu'il mérita d'être favorisé de plusieurs révélations, et de recevoir de nombreux et signalés bienfaits de la part de la Mère de Dieu. Un jour que ce fervent disciple de saint Bernard souffrait cruellement de la tête et de la poitrine, par suite de ses veilles continues et de ses oraisons que rien n'interrompait, Marie lui apparut avec un air plein de bonté et d'affabilité; et le touchant de ses mains augustes et vénérables, elle rendit la vigueur à son corps affaibli, le guérit complètement, puis le quitta en lui disant : *Continue, mon fils Sylvain, à te sanctifier; et, par de nouvelles bonnes œuvres, témoigne-moi ta reconnaissance pour le miracle que je viens d'opérer en ta faveur.* (*Menolog. Cisterc.*; Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge.*)

SYLVESTRE (Saint), — instituteur des Sylvestrins, né en 1177 et mort le 26 novembre 1267. Une nuit qu'il se rendait de sa cellule à l'église, il fut horriblement renversé et blessé. Il s'adressa alors à Dieu. Il n'eut pas plutôt achevé sa prière qu'il vit devant lui la très-sacrée Vierge entourée d'une merveilleuse clarté, et pleine d'une incomparable majesté, laquelle l'ayant exhorté à prendre courage et à relever son espérance, toucha de sa main les endroits où il était blessé, et le guérit en un instant sans qu'il restât d'autre marque du mauvais traitement qu'il avait reçu, que les cicatrices de ses

plâtes et quelques taches de sang sur son visage, et sur le reste de son corps. Elle ne se contenta pas de cela, mais le prenant doucement par le bras, elle le rendit à sa cellule en un moment, et le laissa plein d'une céleste allégresse et d'un extraordinaire désir d'aimer et de servir une si bonne mère, tout autrement que jusqu'alors il n'avait fait. Elle, de son côté, récompensa par des grâces de plus en plus abondantes cet accroissement de dévotion de son fidèle serviteur. Aussi arriva-t-il qu'une nuit, après avoir fait ses prières accoutumées, saint Sylvestre s'endormit, et dans ce sommeil plein de calme, il se crut transporté sur les montagnes et parmi les rochers de Bethléem, et introduit dans l'étable à jamais illustrée par la naissance de l'Enfant-Dieu. De là il alla dans une église et au pied d'un autel, où il se prosterna pour y répandre devant Dieu de ferventes prières. Tandis qu'il était en présence du Très-Haut, Marie, toute brillante de beauté, non-seulement lui apparut, mais lui parla, et lui dit : *Veux-tu, Sylvestre, recevoir le corps de mon Fils?* Cette vision et la question qui lui fut adressée lui causèrent d'abord un mouvement de frayeur. Après quoi s'étant remis, il s'écria dans un transport d'amour et de bonheur : « Mon cœur est prêt, faites de moi ce que bon vous semblera. » Aussitôt, la sainte Vierge présenta de sa main au bienheureux Sylvestre le corps sacré de son Fils, et cette communion le remplit d'une si vive et si abondante lumière, qu'à dater de ce moment, les livres saints n'eurent plus pour lui aucune obscurité. (PAUL SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge*, t. I, pag. 285; GONON., *Triple couronne*, etc.)

SYMBOLIQUE. — La symbolique mystique est encore à faire. Dès qu'on parcourt les œuvres des mystiques, on reconnaît tout d'abord que les formes diverses de leurs visions et de leurs apparitions n'ont rien d'arbitraire, et qu'elles se représentent selon des règles générales, selon des principes fixes, qui sont comme les lois invariables de tout symbolisme. Sans doute il est très-difficile de démêler avec certitude, au milieu des données si extraordinaires et si complexes de ces visions, la théorie de leurs principes fixes; mais on sent parfaitement qu'elle existe, et qu'une étude approfondie finirait enfin par les saisir. Elle se trouve éparse dans tous les livres des mystiques, depuis les Visions du pasteur Herwas jusqu'aux *Insinuations de la divine piété* de sainte Gertrude, depuis les écrits de saint Denys l'Aréopagite jusqu'aux contemplations de la sœur Catherine Emmerich.

Dans la biographie de cette dernière, Clément Brentano dit : « Le fragment suivant peut donner une idée du profond symbolisme suivant lequel elle était intérieurement dirigée. Pendant une partie de l'année 1820, elle travailla en esprit pour plusieurs paroisses : ses prières étaient représentées sous la forme des plus pénibles travaux du vigneron. C'est à cela que se rapporte l'his-

toire sur les orties. Le 6 septembre son conducteur lui dit : *Tu as bêché, sarclé, lié, taillé la vigne; tu as fait moudre les mauvaises herbes pour qu'elles ne puissent jamais repousser, puis tu es partie toute joyeuse et tu as laissé reposer la prière; prépare-toi maintenant à bien travailler depuis la Nativité de la sainte Vierge jusqu'à la Saint-Michel; le vin mûrit et il faut y veiller.* Alors il me conduisit dans le vignoble de Saint-Liboire et me montra les vignes où j'avais travaillé. Ma peine avait profité, les raisins se coloraient et grossissaient çà et là, le jus vermeil coulait jusqu'à terre dans quelques endroits. Mon conducteur me dit : *Quand la vie se manifeste dans les personnes de piété, elles ont à combattre, sont opprimées, souffrent la tentation et la persécution. Il faut planter une haie pour que les raisins mûrs ne soient pas détruits par les voleurs et les bêtes sauvages, qui représentent la tentation et la persécution.* Alors il me montra à élever un mur avec des pierres entassées, et à conduire tout autour une épaisse haie d'épines. Comme mes mains saignaient dans ce rude travail, Dieu permit pour me ranimer que l'essence et la signification de la vigne et de plusieurs autres arbres à fruit me fût montrée. Le vrai cep de vigne est Jésus-Christ, qui doit croître et grandir en tous; tout bois superflu doit être retranché pour ne pas disperser la sève, laquelle doit devenir le vin, et dans le Saint-Sacrement le sang de Jésus-Christ. La taille de la vigne se fait selon certaines lois qui m'ont été montrées. C'est, dans un sens spirituel, le retranchement de tout ce qui est superflu, la pénitence et la mortification, afin que le vrai cep de vigne croisse en nous et porte du fruit, à la place de la nature corrompue qui ne produit que du bois et des feuilles. On taille d'après des lois fixes : il s'agit uniquement de supprimer dans l'homme certaines pousses exubérantes; retrancher davantage serait une coupable mutilation. La taille ne doit jamais s'attaquer à la souche qui a été implantée dans l'humanité par l'intermédiaire de la sainte Vierge, et y demeure éternellement. Le vrai cep de vigne unit le ciel et la terre, la divinité et l'humanité : ce qui est humain doit être taillé, afin que le divin seul puisse croître. Je vis tant d'autres choses relatives à la vigne qu'un livre aussi gros que la Bible ne pourrait les contenir. Un jour que je souffrais horriblement de la poitrine, je demandais en gémissant au Seigneur de ne pas me donner à porter un fardeau au-dessus de mes forces; alors mon fiancé céleste m'apparut et me dit : *Je t'ai couchée sur mon lit nuptial qui est un lit de douleurs, je t'ai donné pour parures et pour joyaux la souffrance et l'expiation; tu dois souffrir, je ne t'abandonne pas; tu es attachée au cep de vigne, tu ne me perdras pas.* Alors je fus consolée dans mes douleurs. Il m'a été expliqué aussi pourquoi dans les visions relatives aux fêtes de la famille de Jésus, par exemple à celle de sainte Anne, de saint Joachim, de saint Joseph, etc., je vois toujours l'Eglise de la fête, comme le rejeton

d'un cep de vigne. Il en est de même aux fêtes de saint François d'Assise, de sainte Catherine de Sienne, et de tous les saints stigmatisés.

Le sens de mes douleurs dans tous les membres m'a été expliqué dans la vision suivante : Je vis un énorme corps humain horriblement mutilé et élevé vers le ciel. Il manquait des doigts aux mains et aux pieds, le tronc était couvert d'affreuses blessures ; quelques-unes étaient fraîches et saignantes, d'autres recouvertes de chair morte ou tournées en excroissances. Un côté tout entier était noirci, gangréneux et comme rongé. Je ressentais vivement toutes ces souffrances en moi-même, et alors mon conducteur me dit : *C'est le corps de l'Eglise, le corps de tous les hommes et aussi le tien.* Puis en me montrant chaque blessure, il m'indiquait du doigt une partie du monde ; je vis une infinité d'hommes et de peuples séparés de l'Eglise, chacun à sa manière, et je ressentis cette séparation aussi douloureusement que s'ils avaient été arrachés de mon corps. Alors mon conducteur me dit : *Acquiers l'intelligence de tes souffrances et offre-les à Dieu avec celles de Jésus pour ceux qui sont séparés. Un membre ne doit-il pas appeler l'autre et souffrir pour le guérir et pour le rattacher au corps ? Quand ce sont les plus proches qui se séparent, c'est la chair qui est arrachée de la poitrine autour du cœur.* Je pensais dans ma simplicité qu'il s'agissait de frères et de sœurs qui ne sont pas en communion avec nous ; mais mon conducteur ajouta : *Qui sont mes frères ? Ceux qui gardent les commandements de mon Père. Les plus voisins du cœur ne sont pas vos proches par le sang, mais les proches par le sang du Christ, les enfants de l'Eglise qui tombent.* Il me montra que le côté noir et gangréneux guérirait bientôt ; la chair corrompue amassée autour des blessures représente les hérétiques qui se divisent à mesure qu'ils croissent ; la chair morte est l'image de ceux qui sont morts spirituellement et qui ne sentent plus rien : les parties ossifiées représentent

les hérétiques obstinés et endurcis. Je vis et je sentis ainsi chaque plaie et sa signification. Le corps atteignait jusqu'au ciel. C'était le corps de la fiancée de Jésus-Christ. Ce spectacle était bien triste. Je pleurais amèrement, mais déchirée à la fois et fortifiée par la douleur et la compassion, je me remis à travailler de toutes mes forces. »

SYR (Saint), anachorète en Egypte, était un homme d'une vie austère et d'une éminente sainteté. — S'étant mis en route pour aller visiter saint Anub, il trouva sur les bords du Nil saint Isaïe et saint Paul, deux autres anachorètes, qui allaient aussi faire visite à Anub. Comme ils n'avaient aucun moyen de traverser le fleuve, ils prirent la résolution de s'adresser à Dieu afin que sa bonté vint à leur secours par un miracle. Isaïe et Paul dirent à saint Syr : « Père, demandez à Dieu la grâce de nous faire traverser le fleuve, il ne vous la refusera pas. » Le saint se mit à genoux et se prosterna la face contre terre : ses deux compagnons en firent autant. A peine leur prière était achevée, qu'ils virent un bateau qui n'était conduit par personne et qui venait vers eux. Lorsqu'il se fut arrêté sur la rive, ils s'y placèrent, et il remonta le cours du Nil avec une telle rapidité, qu'ils firent en une heure trois journées de chemin. Après être débarqués, ils suivirent le chemin qui conduisait au monastère d'Anub, et celui-ci vint à leur rencontre. Ils lui firent part du sujet de leur visite. « L'esprit de Dieu, » lui dirent-ils, « nous a révélé que vous mourrez dans trois jours, et nous sommes venus pour apprendre de vous les moyens par lesquels vous vous êtes élevé à la perfection. Que votre modestie ne vous empêche pas de satisfaire à notre question ; car vous nous devez ce récit afin que nous puissions vous imiter. » Anub leur donna les détails qu'ils désiraient, et le troisième jour, il alla dans le ciel recevoir la récompense de ses vertus. Quant à Syr, il retourna dans sa solitude, où il mourut vers la fin du IV^e siècle.

T

TACLEEMANOTH, — noble indien qui se distingua dans l'ordre des Frères prêcheurs et auquel la sainte Vierge apparut au moment de sa mort.

TANCRÈDE, — un des principaux courtisans de l'empereur Frédéric II, pensait à se retirer du monde, lorsque la sainte Vierge lui apparut en songe et lui dit : *Entre dans ma famille.* Il pria la Mère de Dieu de lui montrer quelle était cette famille : ce qu'elle fit ; car lui ayant envoyé un sommeil, elle lui fit voir, dans ce sommeil, deux prêtres revêtus du costume de Frères prêcheurs. L'un des deux paraissait beaucoup plus âgé que l'autre, et l'aîné dit à Tancrède : « Vous avez voulu avoir la très-auguste Vierge pour guide dans les voies du salut ; vous avez voulu

savoir d'elle dans quelle voie vous devez marcher ; entrez donc dans cet Ordre ; votre salut y sera certain. » Tancrède, s'étant réveillé, se mit en marche pour aller entendre la Messe, car c'était une action pieuse à laquelle il ne manquait, autant que possible, aucun jour de sa vie. Mais à peine eut-il fait quelques pas hors de chez lui, qu'il rencontra Richard, prieur du couvent de Bologne, qui était accompagné d'un autre Frère prêcheur. Comme Tancrède n'avait jamais vu Richard, ni son compagnon, il réfléchit de nouveau aux deux songes qu'il avait eus, et en pesant attentivement toutes les circonstances, il retrouva dans Richard et dans l'autre religieux les traits des deux personnages qu'il avait vus dans son sommeil. Il

n'en fallut pas davantage pour déterminer son choix; et ayant mis ordre aux affaires qu'il avait à régler dans le monde, il entra dans l'Institut de Saint-Dominique, et il en prit l'habit qu'il honora et illustra par l'éclat des plus pures vertus. (Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge.*)

TASSE.—L'historien du Tasse, l'abbé Serrasi, qui a écrit sa Vie, raconte que dans une maladie dangereuse que ce poète eut en prison, il se recommanda avec tant d'ardeur à la sainte Vierge, qu'elle lui apparut et le guérit. Le Tasse lui-même nous renouvela, dans des vers pleins du parfum de la reconnaissance, que Marie lui apparut dans un éclat tout céleste, en compagnie de saint Benoît et de sainte Scolastique.

TEMPÊTES APAISÉES. — A l'exemple de leur divin Maître, qui apaisait les tempêtes et calmait la fureur des flots d'une seule de ses paroles, les saints, par la vertu de son nom, apaisent aussi la tempête, et des faits innombrables attestent ce pouvoir surnaturel. Nous croyons superflu de les rappeler ici en détail, nous bornant à en citer comme au hasard quelques-uns entre mille.

Saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup de Troyes, s'étant embarqués sur la Manche, furent assaillis par une tempête furieuse que saint Germain apaisa d'une manière miraculeuse en 425.

Jeune encore, le bienheureux Laurent de Brindes, général des Capucins, se rendit à Venise; cette ville connut bientôt le trésor qu'elle possédait dans la personne de ce saint jeune homme, et attribua à ses prières la cessation d'une tempête furieuse qui s'était élevée sur l'Adriatique et qui pouvait occasionner les plus grands désastres.

Le vaisseau que montait saint François Xavier allant droit à Cochin, fut assailli dans le détroit de Ceylan d'une tempête si furieuse qu'on fut obligé de jeter toutes les marchandises à la mer, et que le pilote ne pouvant plus gouverner abandonna le vaisseau à la merci des vagues. On eut l'image de la mort devant les yeux pendant trois jours et trois nuits. Le navire entraîné par le courant donnait déjà contre les bancs de Ceylan et tout le monde se croyait perdu, lorsque, sortant de sa chambre, Xavier demanda au pilote la corde et le plomb qui servaient à sonder, et les laissant aller jusqu'au fond de la mer, il s'écria : « Grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous ! » Aussitôt le vaisseau s'arrête et le vent s'apaise. Ils arrivent à Cochin le 21 janvier 1548.

Le nom des serviteurs de Dieu, même de ceux encore vivants, a souvent suffi, par une simple invocation, pour calmer les tempêtes. Un navire voguait sur la mer Thyrrénienne, dans la direction de Rome. Tout à coup des tourbillons s'élèvent; la vie de tous les passagers est dans un péril extrême. « Dieu de Martin, sauvez-nous, » s'écrie un marchand égyptien encore idolâtre; aussitôt la tempête se calme, et les voyageurs poursuivent heureusement leur course sur une mer par-

faitement paisible. Ainsi le nom et la gloire du saint étaient dès lors répandus dans les contrées les plus lointaines. (*Histoire de saint Martin.*)

Hugues, évêque de Lincoln, en Angleterre, mourut en 1200. Henri II, revenant de Normandie en Angleterre, fut assailli d'une tempête si violente, qu'on n'attendait plus rien des secours des pilotes. Hugues, dont le roi connaissait la sainteté, était alors prieur de Witham. Henri se mit à genoux, et adressa à Dieu la prière suivante : « Seigneur, que le prieur de Witham sert avec vérité, daignez, par les mérites et l'intercession de votre serviteur, jeter un regard de pitié sur notre malheureuse situation. » Cette prière achevée, le calme succède tout à coup à l'orage, et le reste du trajet fut heureux.

TEMPLE (RECONSTRUCTION DU). — Dix ans après avoir été témoin de l'apparition de la croix miraculeuse, saint Cyrille fut témoin oculaire d'un autre prodige encore plus frappant. Julien l'Apostat ayant succédé à Constance l'an 361, la haine qu'il portait au christianisme qu'il avait déserté lui inspira le projet de rebâtir le temple de Jérusalem, afin de démentir la prophétie de Jésus-Christ qui portait qu'après sa destruction il ne serait jamais reconstruit; il assembla les principaux d'entre les Juifs, et leur demanda pourquoi ils n'offraient plus les sacrifices prescrits par leur loi. Ceux-ci lui ayant répondu qu'ils ne pouvaient sacrifier hors du temple de Jérusalem, qui n'était plus qu'un monceau de ruines, il leur ordonna de retourner dans leur patrie pour rebâtir le temple et pour remettre leur loi en vigueur, leur promettant de les aider de tout son pouvoir. Aussitôt les Juifs accourent de toutes parts à Jérusalem: fiers de la protection de l'empereur, ils insultent les chrétiens et leur font les menaces les plus terribles. Ils ont bientôt amassé des sommes considérables; les femmes juives rivalisent de zèle avec les hommes, donnent jusqu'à leurs bijoux et leurs pierreries. Mais Julien charge ses trésoriers de fournir l'argent nécessaire pour l'entreprise, leur envoie d'habiles architectes qu'il fait venir des différentes provinces de l'empire, confie la conduite de l'ouvrage à des personnes de la première qualité et en donne la surintendance au comte Alypius, son ami intime, qu'il envoie sur les lieux pour en presser l'exécution. Les matériaux s'amassent avec une promptitude incroyable: on travaille nuit et jour à nettoyer l'emplacement de l'ancien temple et à démolir les vieux fondements. Quelques Juifs avaient fait faire pour ce travail des noyaux, des pelles et des hottes d'argent; les femmes les plus délicates mettaient la main à l'œuvre et emportaient les décombres dans leurs robes les plus précieuses. A la vue de ces préparatifs gigantesques, l'évêque de Jérusalem, saint Cyrille, ne montrait pas la moindre inquiétude: il disait hautement que les oracles divins auraient leur accomplissement et que les efforts des Juifs ne

serviraient qu'à vérifier plus parfaitement la prophétie du Sauveur, qui avait dit, en parlant du temple, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Cependant la démolition des anciens fondements allait être terminée, et l'on se disposait à poser les nouveaux; mais c'était là que Dieu attendait ses ennemis pour les confondre. Écoutez à ce sujet un auteur païen, panégyriste de Julien l'Apostat : « Pendant qu'Alypius, » dit Ammien-Marcellin, « assisté du gouverneur de la province, pressait vivement les travaux, d'effroyables tourbillons de flammes s'élançèrent des endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers et leur rendirent la place inaccessible. Enfin cet élément persistant toujours avec une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entreprise. » Les auteurs chrétiens entrent dans de plus grands détails et nous apprennent qu'outre les éruptions du feu, il y eut encore des tremblements de terre et des ouragans; que la foudre tomba; qu'on vit des croix imprimées sur les corps et sur les habits de ceux qui étaient présents, et qu'il parut dans le ciel une lumière éclatante sous la forme d'une croix entourée d'un cercle. Plusieurs poursuivis par les flammes, voulurent se réfugier dans une église voisine, mais ils ne purent y entrer, soit qu'une main invisible les repoussât, soit que la Providence permit qu'ils s'embarrassassent les uns les autres. « Quoi qu'il en soit, » dit saint Grégoire de Nazianze, « une circonstance dont tout le monde convient, c'est que lorsqu'ils voulurent éviter par la fuite le danger qui les menaçait, un feu sorti des fondements du temple les atteignit, consuma les uns, mutila les autres, leur laissant à tous des marques visibles de la colère céleste. » Ces éruptions recommencèrent toutes les fois qu'on voulut reprendre les travaux et ne cessèrent que quand on les eut entièrement abandonnés. Saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, Rufin, Théodoret, Socrate, Sozomène etc., rapportent cet événement miraculeux et ne diffèrent que dans quelques légères circonstances de détails, et cette diversité, en prouvant qu'ils ne se sont pas copiés les uns les autres, donne encore plus de poids à leur témoignage. Les auteurs juifs le rapportent eux-mêmes d'après la tradition de leurs synagogues avec presque autant d'unanimité que les auteurs chrétiens.

THARSILLE (Sainte), vierge romaine, était fille du sénateur Gordien et tante de saint Grégoire le Grand. — Ce dernier nous apprend que Tharsille eut une vision dans laquelle le saint pape Félix IV, son oncle, lui apparut, et lui montrant la place qui lui était préparée dans le ciel, lui dit : « Venez, je vous recevrai dans le séjour de la gloire. » Le lendemain elle tomba malade, et lorsqu'elle fut à l'agonie, elle s'écria en levant les yeux au ciel : « Faites place; voici Jésus qui vient au-devant de moi. » Elle mourut le 24 décembre vers le milieu du vi^e siècle. Quelques jours après elle apparut à sainte

Emilienne et l'invita à venir célébrer avec elle la fête de l'Épiphanie. La sœur mourut en effet la veille de cette solennité.

THAUMAST (Saint), — évêque d'un siège qui n'est pas connu, mourut à Poitiers; son corps fut enterré dans l'église de Saint-Barthélemy, et l'on y porte les enfants qui sont tourmentés par des coliques. Saint Grégoire de Tours dit qu'il était admirable par sa sainteté, et que la râclure de son tombeau guérit de la fièvre et du mal de dents.

THAUMATURGE. — Un grand nombre de saints et de saintes avait le don si fréquent des miracles et en ont opéré de si nombreux et de si éclatants qu'ils en ont reçu le nom de thaumaturges, « faiseurs de miracles. » Parmi eux nous citerons saint Damas martyr de Cappadoce qui souffrit au commencement du iv^e siècle. Il est surnommé le Thaumaturge par les Grecs à cause des nombreux miracles opérés par son intercession; — saint Dié, fondateur d'un monastère à Constantinople, mort en 483; — saint Quint, martyr en Eolide; — saint Myron, évêque de l'île de Candie; — saint Eumène, évêque de Gortine, dans l'île de Candie; — saint Léon, évêque de Catane, en Sicile, et qui florissait dans le viii^e siècle; — saint Jean, évêque de Polybote, en Asie, dans le même siècle; — saint Etienne, moine de la laur de Saint-Sabas, en Palestine dans le ix^e siècle; — sainte Zénaïde, honorée à Constantinople, le 6 juin; — et sainte Elisabeth, vierge de Constantinople.

Les nombreux miracles opérés par saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, en Islande, le firent surnommer le Thaumaturge de la Grande-Bretagne. On rapporte qu'il guérit avec de l'eau bénite plusieurs personnes dont les maladies étaient réputées incurables. Il connut par révélation et fit connaître le moment précis où le roi Egfrid fut défait et tué par les Pictes, en 685.

Une foule de saints, des solitaires de la Thébaïde ont été d'illustres thaumaturges. Mais le plus célèbre qui dans l'antiquité ait reçu ce nom, qui est devenu comme son nom propre, est saint Grégoire de Néocésarée, dans le Pont. Phédime, évêque d'Amassée, qui avait le don de prophétie, désirait de l'attacher au service de l'Église; mais Grégoire se cachait et passait d'une solitude à l'autre. Phédime voyant qu'il ne le pouvait joindre, poussé de l'esprit de Dieu, résolut de l'éjire, quoiqu'absent de trois journées de chemin; et le destina à cette ville de Néocésarée, où il y avait une infinité d'idolâtres, et seulement dix-sept Chrétiens. Grégoire accepta, et après que son ordination eut été célébrée avec les solennités accoutumées, il pria Phédime de lui donner quelque temps pour connaître plus exactement les mystères, et demanda à Dieu de lui en donner connaissance.

Après avoir passé toute la nuit à examiner la doctrine de la foi, pour éviter les erreurs de plusieurs qui y mêlaient des raisonnements humains, il vit, sous la forme d'un homme, un vieillard vénérable, d'une

beauté et d'une dignité vraiment surnaturelles, ayant dans la démarche, dans la tenue et dans le regard quelque chose de divin ; son visage respirait une ineffable douceur ; une imposante majesté se reflétait dans tous ses traits. Saisi et effrayé à cette apparition, saint Grégoire se leva précipitamment et demanda au visiteur qui il était, et ce qu'il voulait. Celui-ci s'empessa de calmer par quelques paroles de paix, dites à demi-voix, l'agitation du saint ; puis il ajouta qu'il venait de la part de Dieu même pour dissiper les nuages dont son esprit était rempli, résoudre les difficultés dont il cherchait la solution et lui faire connaître la doctrine de vérité. Ces paroles rassurèrent l'élève d'Origène ; la joie entra dans son âme, l'espoir y fit place à la crainte, et il osa regarder avec quelque confiance son interlocuteur.

Mais celui-ci étendant le bras comme pour lui montrer quelque chose qu'il indiquait du doigt, Grégoire regarda dans la direction de la main de cet être mystérieux, et vit, du côté opposé à ce personnage, une autre apparition qui le surprit de nouveau et lui causa une vraie frayeur. Cette fois c'était une femme d'une beauté, d'une grâce et d'une majesté bien supérieures à la beauté, à la grâce et à la majesté de l'autre personnage. Cet être semblait surhumain. Il paraissait bien plus tenir de la Divinité que de l'humanité. Ebloui par l'éclat qui jaillissait de lui comme d'un foyer lumineux, saint Grégoire détourna la tête, baissa les yeux, et donna entrée dans son esprit à mille pensées qui l'agitèrent, comme en un jour d'orage les vents agitent et bouleversent la surface de la mer.

Cependant tout l'appartement était rempli d'une clarté qui tranchait singulièrement avec la profonde obscurité de la nuit ; car chaque personnage de l'apparition merveilleuse semblait être un flambeau ardent, tant ils brillaient l'un et l'autre. Saint Grégoire était donc là, les yeux timidement baissés et l'esprit fort agité.

Mais soudain, sur un signe du personnage, qui semblait être une femme, l'autre parla à saint Grégoire, lui dit ce qui le tourmentait, répondit à ses doutes, éclaira ses difficultés et lui donna une parfaite connaissance de la vraie doctrine, en même temps que les mots pour la bien exprimer. Ces deux êtres célestes et mystérieux étaient la sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste. Après que ce dernier lui eut expliqué cette doctrine, la vision s'évanouit ; et Grégoire écrivit aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, en ces termes :

« Il n'y a qu'un Dieu, Père du Verbe vivant, de la sagesse subsistante, de la puissance et du caractère éternel : parfait, Père d'un Fils parfait, Père d'un Fils unique. Il n'y a qu'un Seigneur : seul d'un seul : Dieu de Dieu : caractère et image de la Divinité : Verbe efficace, sagesse qui comprend l'assemblage de toutes choses : et puissance qui a fait toutes les créatures : vrai Fils d'un vrai Père : Fils invisible d'un Père invisible :

Fils incorruptible d'un Père incorruptible : Fils immortel d'un Père immortel : Fils éternel d'un Père éternel. Il n'y a qu'un seul Saint-Esprit qui tient son être de Dieu, et qui, par le Fils, a apparu aux hommes : image du Fils, parfaite comme lui : vie cause des vivants : source sainte : sainteté qui donne la sainteté : par qui est manifesté Dieu le Père, qui est sur tout et en toutes choses ; et Dieu le Fils, qui est par toutes les choses, Trinité parfaite, sans division ni changement, en sa gloire, en son éternité et en son règne. » Telle fut l'exposition de la foi révélée à saint Grégoire Thaumaturge. Il l'écrivit sur-le-champ, l'enseigna toujours dans son Eglise, et la laissa à ses successeurs écrite de sa main. On la voyait encore du temps de saint Grégoire de Nysse.

Cette apparition est racontée dans les termes où nous la donnons ici, par saint Grégoire de Nysse, qui sans doute la tenait de sainte Marine, son aïeule et sa nourrice spirituelle, laquelle l'avait probablement apprise de saint Grégoire de Néocésarée, dont elle avait été contemporaine, et qui avait été son pasteur et son maître dans les choses de Dieu. Telle est l'orthodoxie de l'œuvre de saint Grégoire de Néocésarée que le cinquième concile général, pour exprimer sa foi au mystère de la Trinité, se servit de l'exposition ou formule de ce saint docteur. (Voy. saint GRÉGOIRE de Nysse ; Paul SAUVESSET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge* ; FELLER, etc.)

Grégoire sortit de sa retraite pour retourner à Néocésarée. Etant surpris par la nuit et une pluie violente, il entra avec ceux qui l'accompagnaient dans un temple d'idoles, le plus fameux de tout le pays, à cause des oracles ; il invoqua d'abord le nom de Jésus-Christ, et fit plusieurs signes de croix, pour purifier l'air infecté par la fumée des sacrifices profanes. Ensuite il passa la nuit à chanter les louanges de Dieu, selon sa coutume. Le matin, après qu'il fut parti, le sacrificateur des idoles vint pour faire ses cérémonies ordinaires ; les démons lui apparurent et lui dirent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce temple, à cause de celui qui y avait passé la nuit : il fit son possible par des sacrifices et des purifications de toutes sortes pour les obliger à revenir, mais en vain.

Alors, transporté de colère, il chercha Grégoire et le menaça de le maltraiter et de le faire punir par les magistrats, pour avoir eu la hardiesse, étant chrétien, d'entrer dans le temple des dieux. Grégoire l'écouta sans s'émouvoir et lui dit : « Avec l'aide de Dieu je puis chasser les démons d'où il me plaira et les faire entrer où il me plaira. — Faites-les donc entrer dans leur temple, » dit le sacrificateur. Alors Grégoire rompit un petit morceau d'un livre qu'il tenait, et y écrivit ces paroles : « Grégoire à Satan : Entre. » Le sacrificateur emporta ce billet et le mit sur son autel, et offrit ses sacrifices ordinaires. Il vit dans le temple ce qu'il avait accoutumé d'y voir auparavant. Il retourna sur ses pas, et ayant atteint Grégoire avait

qu'il fût arrivé à la ville, il le pria de lui faire connaître quel était ce Dieu à qui les autres dieux obéissaient? Grégoire lui expliqua la doctrine chrétienne : mais il fut choqué de l'Incarnation du Verbe, jugeant indigne de Dieu de paraître avec un corps parmi les hommes. « Ce ne sont, » dit Grégoire, « ni les paroles, ni les raisonnements humains qui persuadent cette vérité; mais les merveilles de la puissance de Dieu. — Eh bien! » dit le sacrificateur, lui montrant une pierre d'une grandeur extraordinaire, « commandez à cette pierre de changer de place et d'aller en un tel endroit, » qu'il lui marca. Grégoire commanda à la pierre, elle obéit comme si elle eût été animée : et le païen ne délibéra plus. Il abandonna sa femme, ses enfants, sa maison, son bien, son sacerdoce, pour suivre Grégoire et devenir son disciple.

Le bruit de ses miracles l'ayant précédé, le peuple sortit de la ville en foule pour le voir. Mais ils furent bien surpris quand il passa au milieu d'eux sans regarder personne, non plus que s'il eût marché dans un désert. Comme il avait tout quitté quand il se retira, il n'avait plus de maison dans la ville, et les fidèles qui le suivaient étaient en peine où se loger. « Quoi donc, » leur dit-il, « ne sommes-nous pas à couvert sous la protection de Dieu? Vous trouvez-vous trop à l'étroit sous le ciel? et faut-il à des Chrétiens une autre demeure que celle que Dieu a donnée à tous les hommes? Songez à bâtir chacun votre demeure spirituelle, et ne vous affligez que de ce que nous ne trouverons point de tels édifices préparés : les maisons de pierre ne servent guère qu'à couvrir les crimes des méchants. » Alors un des plus riches de la ville, nommé Musone, le pria de venir loger en sa maison, et il le préféra à plusieurs autres, qui lui faisaient la même offre parce qu'il était Chrétien. Avant la fin du jour un grand nombre crut à la parole de Dieu, et le lendemain dès le matin on vit à la porte de l'évêque des femmes, des enfants, des vieillards et une foule innombrable de malades qu'il guérit; et comme le nombre des Chrétiens allait toujours en augmentant, il fit bâtir une église pour leur usage. On rapporte que, manquant de place dans le lieu qu'il avait choisi, il fit, par l'effet de sa prière, reculer une montagne, qui laissa l'espace nécessaire à cet effet; ce prodige frappa tellement les habitants, que tous s'employèrent avec ardeur à la construction de l'édifice, soit en travaillant eux-mêmes, soit en contribuant de leur bourse. On regarda depuis comme un miracle que cette église résista à plusieurs tremblements de terre qui ruinèrent presque toute la ville, et qu'elle fut épargnée dans la persécution de Dioclétien.

Saint Grégoire conseilla à son peuple de se garantir par la fuite du péril de cette persécution; ce qui lui réussit si bien que personne des siens ne tomba. Lui-même montra l'exemple, et se retira sur une colline déserte, accompagné de ce prêtre d'idoles

qu'il avait converti, et que depuis il avait fait diacre. Les persécuteurs les suivirent en grand nombre, et ayant appris le lieu où ils s'étaient cachés, les uns gardaient le passage de la vallée, les autres cherchaient par toute la montagne. Grégoire dit à son diacre de se mettre en prières avec lui, et d'avoir confiance en Dieu. Il commença lui-même à prier, se tenant debout, les mains étendues, et regardant le ciel fixement. Les païens ayant couru par toute la montagne et visité toutes les roches et toutes les cavités, revinrent dans le vallon et dirent qu'ils n'avaient rien trouvé que deux arbres assez proches l'un de l'autre; quand ils se furent retirés, celui qui leur avait servi de guide y alla et trouva l'évêque et son diacre immobiles, en oraison, au même lieu où les autres disaient avoir vu ces arbres. Il se jeta aux pieds de Grégoire, se convertit et devint compagnon de sa fuite.

Cependant les païens, désespérant de le prendre, tournèrent leur rage contre son troupeau; et les cherchant dans leurs retraites, ils les traînaient à la ville et en emplissaient les prisons. Grégoire les secourait de ses prières. Un jour, ceux qui étaient avec lui virent qu'en priant il se troubla tout d'un coup. Il détournait les yeux comme d'un spectacle odieux, et se bouchait les oreilles. Il fut quelque temps immobile; puis il revint à lui et se mit à louer Dieu, en disant : Béni soit Dieu, qui nous a délivrés d'entre leurs dents. Ceux qui étaient présents le prièrent de leur faire part de sa vision. Il leur dit qu'il avait vu un grand combat où un jeune homme avait terrassé le démon. Ils le prièrent de s'expliquer, et il dit qu'à la même heure un jeune homme noble, nommé Troadius, avait été présenté au gouverneur par les licteurs, et après plusieurs tourments avait emporté la couronne du martyr. Son diacre s'en informa et trouva qu'il en était ainsi.

Néocésarée est ravagée par la peste. Grégoire demande à Dieu la cessation du fléau, et le fléau cesse.

Grégoire était le conseil de son peuple dans toutes leurs affaires, et l'arbitre de tous leurs différends. Deux frères, en partageant la succession de leur père, se disputaient un étang : le saint évêque ne put les accorder, et ils assemblaient de part et d'autre des gens armés. La veille du jour qu'ils devaient en venir aux mains, il alla sur le bord de l'étang, et après avoir passé la nuit en prière, il commanda à l'eau de se retirer, et elle se retira, sans qu'il en restât une goutte; les frères vinrent le matin et ne trouvèrent plus que la terre. On voyait encore cent ans après les marques de cet étang desséché.

On voyait aussi la preuve d'un autre miracle. Le fleuve de Lycus s'enflait l'hiver, et resserré par des montagnes, se dérobait ensuite, ravageant le bas pays. Le peuple vint à grandes troupes prier le saint évêque d'y remédier; il alla sur le lieu, et s'appuyant sur un bâton, il les entretenait par

le chemin de l'espérance de l'autre vie ; lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où la rivière avait accoutumé de rompre sa digue, il leur représenta que c'est de Dieu seul qu'il faut attendre des miracles : puis invoquant Jésus-Christ à haute voix, il enfonça son bâton au lieu où la digue était rompue, et pria Dieu d'arrêter désormais les eaux. Il s'en retourna : le bâton prit racine et devint un arbre qui servit toujours de digue à cette rivière. Quand elle venait à s'enfler, sitôt que l'eau approchait du pied de l'arbre, elle s'arrêtait et demeurait resserrée au milieu de son canal jusqu'à ce que les torrents fussent écoulés. Voilà quelques-uns des miracles innombrables qui firent donner à Grégoire le surnom de Thaumaturge. Car, comme nous l'avons dit, ce nom signifie en grec « faiseur de miracles. »

THECUSE (Sainte), — vierge et martyre à Ancyre, en Galatie. Ayant été arrêtée au commencement de la persécution de Dioclétien, avec six autres vierges, elles furent jetées dans un étang avec de grosses pierres au cou. Sainte Thécuse apparut à saint Théodote, son neveu, et lui dit : « Vous dormez, mon fils, sans penser à nous. Auriez-vous oublié les instructions que je vous ai données pendant votre jeunesse et les soins que je me suis donnés pour vous faire marcher dans la vertu ? Lorsque je vivais, vous m'honoriez comme votre mère ; mais vous me négligez après ma mort et vous ne me rendez pas les derniers devoirs. Vouddriez-vous que nos corps devinssent la proie des poissons ? Il n'y a point de temps à perdre, parce qu'un grand combat vous attend dans deux jours. Levez-vous donc, et allez à l'étang... » Théodote se rendit à l'étang avec d'autres fidèles ; et, à la faveur d'un orage qui avait dispersé les gardes d'une manière miraculeuse, ils retirèrent les corps et les enterrèrent près de l'église des Patriarches.

THÉODARD (Saint), patron de Montauban, eut le pouvoir d'opérer des miracles. — Les auteurs de sa Vie nous disent qu'il en fit un très-grand nombre. Il est à regretter qu'on ne nous ait pas raconté, avec quelques développements, les principaux prodiges accomplis par le saint évêque. On nous apprend cependant que, au nom de Jésus-Christ, il chassa les démons des corps qu'ils possédaient, rendit la saine raison à des infortunés qui l'avaient perdue, guérit des hydropiques, des paralytiques, des boiteux, etc., et que souvent des malades, tourmentés par des fièvres, invétérées et dévorantes, recouvrèrent la santé en buvant de l'eau bénite par le Pontife, et en recevant une simple aspersion. Cette merveilleuse puissance fut conservée au saint évêque durant tout le cours de sa vie.

THÉODORE (Saint), abbé de Tabenne, naquit vers l'an 314 et mourut le 27 avril 367. — Il fut favorisé du don des miracles : lorsque quelqu'un s'écartait du devoir, il n'avait, pour le faire rentrer en lui-même, qu'à recourir à la prière et au jeûne : ce moyen

lui réussit toujours. Il possédait aussi le don de prophétie. Se trouvant sur les bords du Nil avec saint Athanase, le 26 juin 363, il lui dit : « Julien l'Apostat expire dans ce moment même, et son successeur rendra la paix à l'Eglise : » ce qui fut vérifié par l'événement. Il avait prédit, en 355, que l'orgueil des ariens ne tarderait pas à être confondu : prédiction qui se trouve dans une lettre qu'il écrivit aux moines de Nitrie. Saint Nil cite de lui le trait suivant : Un jour qu'il faisait l'instruction aux moines pendant le temps du travail des mains, deux vipères s'attachèrent à ses pieds ; mais il ne fit pas semblant de s'en apercevoir dans la crainte de distraire ses auditeurs. L'instruction finie, il permit qu'on tuât les vipères qui ne lui avaient fait aucun mal. Saint Antoine lui adressa une lettre dans laquelle il lui dit que Dieu l'avait assuré, dans une révélation, que tous les pécheurs repentants de leurs fautes en obtiendraient le pardon.

THÉODORE LE SICÉOTE (Saint), — évêque d'Anastasiopolis en Galatie, naquit avant le milieu du vi^e siècle, et mourut le 22 avril 613. Dans un voyage qu'il fit en Palestine, ses prières obtinrent pour cette contrée, qui était alors désolée par une grande sécheresse, une pluie abondante. Lorsque Maurice, général de l'empereur Tibère, revenait vainqueur des Perses l'an 580, en passant par la Galatie, il fit une visite à saint Théodore, qui lui prédit son élévation future. Théodore se rendit ensuite à Constantinople, et c'est dans ce voyage qu'il guérit de la lèpre un des fils de Maurice.

Un jour il fut empoisonné sans que l'on pût savoir par qui. Il demeura trois jours entiers sans mouvement, sans connaissance et sans parole, tellement qu'on le crut mort. Mais Marie, Mère de Dieu, veillait sur lui. Au bout de ces trois jours, elle lui apparut en songe, lui dit la cause de son mal, et lui nomma les auteurs de son empoisonnement. En même temps cette Vierge, que l'Eglise proclame *le salut des malades*, mit dans la main de son fidèle et dévot serviteur un remède destiné à lui faire rendre le poison. Après cela, elle disparut ; le saint se réveilla de sa longue léthargie, trouva dans sa main le remède miraculeux, le prit et fut guéri. Il raconta à ceux de ses amis qui vinrent le voir, la vision qu'il avait eue ; mais jamais on ne put lui arracher le secret des noms de ses empoisonneurs, pour lesquels il pria, tout le reste de sa vie, Dieu et la sainte Vierge. Tout ceci est rapporté dans la Vie de ce saint abbé et pontife, par le prêtre Grégoire, qui fut un des disciples de Théodore. (*Voy. Paul SAUSSERET, Apparitions et révélations de la très-sainte Vierge.*)

THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE (Saint), abbé de Palestine, né en 423. — En allant à Jérusalem, il visita en passant saint Siméon Stylite, qui, dès qu'il l'eut vu venir, lui cria, en l'appelant par son nom : *Théodose, serviteur de Dieu, soyez le bien-venu.* Théodose

surpris que le saint le connût, se prosterna la face contre terre, tant ce prodige le frappa. Siméon le fit monter sur sa colonne, l'embrassa tendrement, lui prédit plusieurs choses qui devaient lui arriver. Souvent il multiplia miraculeusement les provisions nécessaires à son monastère, ou y pourvut d'une manière surnaturelle. Une femme que rongeaient un horrible cancer, et sur laquelle tous les gens de l'art avaient épuisé leur science, eut recours à saint Théodose au moment où il sortait de l'église. Elle ne lui parla point; elle se jeta à ses pieds, et baisa seulement ses habits; mais cela avec une foi si vive, avec une componction si profonde, que son mal, jusqu'alors déclaré incurable, disparut à l'instant même. Au moment de sa mort, qui eut lieu en 529, à l'âge de 105 ans, il fit plusieurs prédictions qui eurent leur accomplissement bientôt après. Plusieurs miracles s'opérèrent à ses funérailles.

THÉODOTE, martyr à Ancyre, en Galatie, l'an 303. — Il fut favorisé du don des miracles et guérissait les malades par la vertu de ses prières. Ayant pris l'engagement envers le prêtre Fronton de lui procurer des reliques, il eut une vision où sainte Thécuse lui apparut pour lui ordonner de rendre les devoirs de la sépulture à son corps, en lui annonçant que lui-même souffrirait le martyre dans deux jours. (*Voy. THÉCUSE.*) Arrivé sur les lieux avec deux de ses amis, ils entendirent une voix qui appelait Théodote par son nom et qui lui disait d'avancer sans rien craindre. L'obscurité était si grande, qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres; mais après avoir invoqué Dieu, ils virent briller devant eux un flambeau qui éclairait leurs pas. En même temps deux hommes, vêtus de blancs, leur apparurent et dirent à Théodote : « Prenez courage, le Seigneur Jésus a écrit votre nom parmi ceux des martyrs.... Vous trouverez près de l'étang saint Sosandre armé, dont la vue épouvante les gardes; mais vous n'auriez pas dû amener un traître avec vous. » Lorsqu'ils furent arrivés sur le bord de l'étang, ils ne virent plus les gardes, qui s'étaient réfugiés dans des cabanes, effrayés à la vue d'un homme armé de toutes pièces et environné de flammes. Théodote ayant retiré de l'étang et enseveli les saintes vierges, avec l'aide de ses compagnons, souffrit lui-même les plus épouvantables tortures avec un courage héroïque. « Inventez donc de nouveaux supplices, criez-ils aux bourreaux qui le brûlaient à petit feu; inventez de nouveaux supplices, afin de voir quelle force Jésus-Christ communique à ceux qui souffrent pour lui : cette force est supérieure à toute la puissance des hommes. » Après qu'il eut été décapité, on plaça son corps sur le bûcher, qui parut entouré d'une lumière si éclatante, que personne n'osait d'abord s'en approcher pour y mettre le feu. C'est ainsi que Théodote accomplit la promesse qu'il avait faite à Fronton, de lui procurer des reliques.

THÉOPHILE (Saint), — économiste de l'église

d'Adanas, en Cilicie, du temps de l'empereur Justinien, refusa l'épiscopat; mais ayant été dépouillé de sa charge, il en conçut un tel regret, qu'il se donna au démon, en s'engageant par écrit à renoncer au Christ et à sa Mère. Mais bientôt, plein d'horreur de cette apostasie, il se rendit dans l'église et pria Marie jour et nuit durant quarante jours. Il jeûna aussi pendant tout ce temps, après quoi la sainte Vierge lui apparut à minuit, et lui dit : *Comment oses-tu, malheureux! invoquer mon secours après avoir renié mon Fils, ton Sauveur? Comment puis-je intercéder pour toi auprès de celui à qui tu as renoncé? Comment puis-je ouvrir la bouche en ta faveur devant le tribunal terrible du souverain Juge dont tu t'es éloigné?* — « Je sais, » répondit-il, « je sais que j'ai beaucoup péché contre vous et celui qui est né de vous, et je ne mérite aucun pardon; mais si le repentir n'était rien, comment les habitants de Ninive, et David, et saint Pierre auraient-ils été sauvés? Comment Notre-Seigneur aurait-il accueilli Zachée le publicain? Comment saint Paul, d'un vase de colère qu'il était, serait-il devenu un vase d'élection? » *Eh bien,* dit la sainte Vierge, *confesse donc celui que tu as renié, et je le prierai de l'accueillir favorablement.* Il confessa Notre-Seigneur, et la sainte Vierge lui dit qu'à cause du baptême qu'il avait reçu et de la compassion qu'elle portait à tous les Chrétiens, elle prierait pour lui son divin Fils. Pendant trois jours il resta étendu par terre, pleurant, priant et jeûnant. La Sainte des saintes lui apparut alors d'un visage gai, et lui dit : *Homme de Dieu, le Seigneur a vu tes larmes, et accepte ta pénitence. Il t'a pardonné à cause de moi, si tu veux persévérer jusqu'à la mort.* Il promit tout avec un visage reconnaissant, et pria la sainte Vierge de l'aider à reprendre au démon l'écrit qu'il lui avait donné. Au bout de trois ou quatre jours, cet écrit lui fut rendu dans une vision. Lorsqu'il s'éveilla, il le trouva sur sa poitrine, et trembla d'étonnement et de joie. Le peuple étant assemblé dans l'église, Théophile, après l'Evangile, alla se jeter aux pieds de l'évêque, lui confessa tous ses péchés, et lui raconta sa délivrance. L'évêque rendit grâces, avec le peuple, à Dieu et à la sainte Vierge pour ce miracle de miséricorde, le contrat fut brûlé, et la foule se mit à chanter *Kyrie eleison*. Mais Théophile s'en alla à l'église de Notre-Dame, prit un peu de nourriture, tomba malade et mourut; et l'Eglise l'a mis au nombre des saints. (*A. SS., 4 Febr.*)

Son histoire a été écrite par Eutychien, qui était né dans sa maison, comme il le déclare lui-même, et qui l'avait ensuite servi comme clerc dans son église. Il avait été témoin oculaire des faits qu'il rapporte, ou les avait appris de la bouche même de Théophile. Le diacre Paul traduisit cette histoire en latin, et la dédia à Charles, roi des Francs, probablement Charles le Chauve. C'est ainsi qu'elle s'est répandue en Occident, tandis que Métaphraste la faisait con-

naître en Orient, où elle fit plus de bruit encore. Rosvitha de Gandersheim, au x^e siècle, la mit en vers latins, de même que Marbod, évêque de Redon, dans le xi^e. Elle a été également le sujet d'un poème allemand, et il est peu d'historiens qui aient eu autant de vogue au moyen âge. Pierre Damien, saint Bernard, saint Bonaventure, Albert le Grand et les Missels des couvents en font souvent mention.

THÉRÈSE (Sainte), — vierge, fondatrice des Carmélites déchaussées, née à Avila le 28 mars 1515, et morte le 5 octobre 1582. Nul peut-être ne pénétra si avant que sainte Thérèse dans les voies de la Mystique, et n'en sonda les mystères avec plus de sagesse et de pénétration. Une foule d'articles de ce Dictionnaire en fournissent d'innombrables exemples, et pour s'en convaincre il suffit de lire ses Oeuvres publiées par M. l'abbé Migne, sous ce titre : *Oeuvres très-complètes de sainte Thérèse, suivies des œuvres complètes de saint Pierre d'Alcantara, de saint Jean de la Croix, et du bienheureux Jean d'Avila, 4 volumes in-4^e*, qui forment un traité complet de Mystique spéculative.

Cette sainte fut favorisée de tant de visions, apparitions, révélations, clartés divines et grâces surnaturelles, que nous n'entreprendrions pas ici d'en résumer l'histoire. Très-fréquemment ravie en extase, suspendue en l'air, toute sa vie ne fut pour ainsi dire qu'une vision céleste. Citons-en, comme exemple, deux seulement racontées par elle-même : « Etant un jour en oraison, » dit-elle, « il plut à Jésus-Christ de me montrer ses divines mains, et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours, lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connaissance. » (*Vie de sainte Thérèse*, ch. 28.)

« J'étais, » dit-elle ailleurs, « en prière le jour de l'Assomption, quand je me sentis entrer dans un si grand ravissement que je me trouvais presque hors de moi-même.... Lorsque j'étais en cet état, il me sembla que l'on me revêtait d'une robe très-blanche et très-éclatante sans que je susse d'abord qui me la mettait, mais je vis après la sainte Vierge à mon côté droit... Il me sembla ensuite qu'elle me mit au cou une chaîne d'or à laquelle une croix de très-grand prix était attachée. Cet or et ces pierreries surpassaient infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas, et que l'on saurait imaginer.... Je ne pus distinguer particulièrement les traits du visage de la sainte Vierge, et je vis seulement, en général, qu'il était d'une incroyable beauté. » (*Ibid.*, chap. 33.) La sainte eut quantité d'autres apparitions non moins belles, et qu'elle raconte toujours avec une humilité et une ingénuité admirables.

Nous empruntons les détails qui suivent au P. Ribeira, qui a écrit la Vie de sainte

Thérèse depuis sa naissance jusqu'à sa mort. « Plus cette sainte, » dit-il, « avait d'humilité, plus notre divin Sauveur se plaisait à la combler de ses dons. Il commença à lui inspirer l'oraison de quiétude, et souvent l'oraison d'union dans laquelle elle prenait d'autant plus de plaisir, qu'elle était convaincue que cette manière de prier la rapprochait davantage de la personne de notre divin Rédempteur. Dans la suite, par l'avis de son confesseur, elle accompagna son oraison d'exercices de pénitence et de mortification, et commença chaque jour à méditer sur un article ou mystère de la Passion, et à résister le plus qu'elle pouvait aux consolations de Dieu. Elle persista l'espace de deux mois dans cette espèce de combat, et plus elle résistait, plus la grâce abondait dans son cœur. Au bout de ce temps le P. François de Bozja lui conseilla de ne plus résister, de reprendre ses oraisons, et de se laisser aller à la contemplation, s'il plaisait à Dieu d'y élever son esprit. Dès qu'elle eut obéi à cet avis, elle commença à avoir des ravissements ou extases pendant lesquels elle communiquait avec la Divinité. Elle eut une vision en laquelle elle sentait Jésus-Christ auprès de soi, et lui parler (quoiqu'elle ne le vît pas avec les yeux du corps), qu'il allait avec elle, et qu'il était témoin de toutes ses actions, qu'il pénétrait toutes ses pensées. Cette vision produisit un tel effet sur son esprit, qu'elle s'écriait qu'une seule grâce qu'elle avait ressenties était suffisante pour convertir une âme, et la déterminer à n'aimer autre chose que celui qu'elle voit, qui répand sur elle de si grands biens, et lui parle avec tant d'amitié et d'amour, qu'il n'est point de terme pour l'exprimer. Pendant deux ans et demi qu'elle eut souvent cette vision, elle persista dans l'oraison et dirigea toutes ses actions dans la vue de plaire à ce divin modèle qu'elle voyait clairement en être le témoin.

L'oraison qu'elle faisait sur la fin est celle qui termine les demeures, et qu'elle appelait mariage spirituel. (*Voy. MARIAGE MYSTIQUE.*) Elle l'affectait si délicieusement qu'elle avait coutume de dire : *Dieu m'envoie mon mal de tête pour diminuer mes jouissances en ce monde.* Mais rien de plus sublime que l'oraison où elle parvint, et qu'elle rapporte elle-même dans son livre du *Château intérieur*, en la sixième et septième demeure, parce qu'elle n'y dit rien que ce qui se passe en elle. Parlant en général, sainte Thérèse déclare ce que le Seigneur lui communiqua, imitant en cela ce que dit saint Paul : *Je n'ose dire quelque chose de ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne fait pas par moi.* (*Rom. xv, 18.*) Il faut remarquer qu'elle avait rarement en public ces ravissements et ces extases qu'elle éprouvait presque continuellement dans la solitude; elle en donne la cause dans ses écrits. *Me demandant à moi-même pourquoi je n'avais plus de ravissements en public, j'entendis : Il n'est pas maintenant convenable; tu as assez de crédit pour ce que je prétends; il faut avoir*

égard à la faiblesse des méchants. Les extases commencèrent à la quitter au moment où elle fut prieure de l'Incarnation, et dès lors elle en eut très-peu, au moins en public.

Je vais parler, dit le P. Ribeira, des diverses oraisons que j'ai trouvées écrites de la main de la bienheureuse Mère, oraisons que Dieu lui-même lui avait communiquées. Ce sont les échelons dont il se servit pour l'élever petit à petit au plus haut degré de perfection. Ceux qui les liront ne doivent pas croire pour cela qu'ils les comprendront entièrement, ou qu'ils doivent prétendre à des révélations et à des ravissements; ce serait une grande folie de leur part et un travail inutile et du tout sans profit. Ce sont des choses qui ne peuvent s'acquérir par forces humaines, mais Dieu les donne comment et quand il lui plaît. Penser les obtenir par toute autre voie, c'est s'en éloigner et lui déplaire. Ainsi, que personne ne prenne occasion de s'enorgueillir de ce qui doit, au contraire, exciter son humilité.

En écrivant à un de ses confesseurs elle commence ainsi : *En tout ce que je dirai, je supplie votre sainteté de croire que mon intention n'est pas de penser que ce soit parfaitement exprimé; car il peut se faire qu'on ne le comprenne point; mais ce que je puis assurer, c'est que je ne dirai rien que je n'aie éprouvé, et même plusieurs fois. Est-ce bien, est-ce mal? Votre sainteté en jugera et voudra bien me favoriser de son avis.* Elle ajoute peu après : *Il me semble que vous verrez avec plaisir que je commence par les œuvres surnaturelles qui, comme vous le savez, ne peuvent s'opérer qu'avec l'aide de Dieu, par la componction, les larmes et la méditation. La première oraison surnaturelle que je ressentis (oraison qu'aucune industrie humaine ne peut procurer, quelque chose qu'on fasse pour y parvenir, quelque disposition qu'on y apporte même avec la grâce de Dieu qui doit y aider pour beaucoup), c'est une présence de Dieu qui n'est point aucunement vision, mais bien réelle.* Telle est l'oraison surnaturelle et méritoire, et sainte Thérèse l'appelle surnaturelle par excellence, parce qu'elle est toute de Dieu et indépendante de toutes nos œuvres, et, comme dit saint Denys, l'homme, dans cette occasion, reçoit plutôt les choses divines qu'il ne les opère; c'est aussi le sentiment de sainte Angéline de Foligny, en son livre, chapitre 62.

Par l'oraison l'on obtient un recueillement intérieur qui captive l'âme au point qu'elle en ressent des sensations particulières qui ne lui sont plus naturelles. Il semble que l'âme dans cet état ne se plaise que dans la solitude et le silence : alors le corps cesse d'agir; la vue, l'ouïe, tous les organes sont interceptés, l'âme n'étant occupée dans le moment que du bonheur de pouvoir parler à Dieu. Ceci sera compris par celui auquel Notre-Seigneur aura accordé cette grâce, et non par d'autres, au moins faudrait-il employer une infinité de paroles et de comparaisons. De ce recueillement il vient quelquefois une quiétude, une paix intérieure

qui cause à l'âme une joie délicieuse, étrangère à tout ce qui l'environne; elle est toute en Dieu, et voudrait rester constamment dans cet état, mais cette extase ne dure que peu de temps; s'il en était autrement, les facultés corporelles y succomberaient. Telles sont les pensées de sainte Thérèse sur l'oraison, telles sont en grande partie ses propres paroles que nous avons pris plaisir à rapporter, pour le profit des âmes à qui Dieu en fera la grâce.

En terminant ce qui regarde l'oraison, il est essentiel de parler des grâces qui en résultent, avant de passer aux autres vertus dont le Seigneur s'était plu à combler la sainte Mère Thérèse de Jésus, tant pour rendre gloire à Dieu de tels bienfaits que pour le profit des âmes qui tendent à la perfection.

De même que deux personnes liées ensemble de franche amitié se font part mutuellement de leurs secrets, de même Dieu se communique à ses élus. C'est ainsi que voulant détruire des villes abominables, Dieu dit : *Pourrai-je céder à Abraham ce que je dois faire (Gen. xviii, 17);* et par le prophète Amos (iii, 7), il ajoute : *Le Seigneur Dieu ne fera aucune chose, avant de découvrir son secret à ses serviteurs prophètes.*

Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Or déjà je ne vous appellerai pas serviteurs, mais amis, parce que le serviteur ignore ce que fait son seigneur; quant à vous autres, je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai dit tout ce que j'ai oui de mon Père. (Joan. xv, 15.)*

Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ se montrait à la Mère Thérèse de Jésus en différentes visions; il lui parlait souvent avec familiarité et amitié, et lui découvrait de grands secrets. Nous avons déjà rapporté comment il lui montra l'enfer et la place qu'elle y aurait occupée si elle eût persévéré dans le chemin où elle avait commencé à marcher, et si elle n'eût été, comme un autre Abraham, délivrée par sa puissance et sa bonté du feu des Chaldéens. Une autre fois, il lui montra la gloire des cieux; les premières personnes qu'elle y aperçut furent son père et sa mère : en peu d'instants elle vit des choses sublimes et eut connaissance de secrets importants, et cela avec un contentement et un ravissement au-dessus de toute expression. Il lui arriva aussi que Notre-Seigneur lui ayant rappelé toute sa vie passée, son esprit en fut tellement ravi, qu'elle le crut entièrement dégagé des liens du corps, et, comme saint Paul, elle vit l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec une plus grande gloire qu'il ne lui avait jamais apparue. Elle eut cette vision plusieurs fois; c'est la plus haute, assure cette sainte, de toutes celles que Notre-Seigneur lui avait données; à la suite d'une de ces visions, il lui prit un grand désir de communier, et entrant dans l'église, elle tomba dans un grand ravissement; elle vit ouvrir les cieux, au milieu était un trône, alors elle entendit qu'elle était en présence de sa majesté divine; car elle ne la voyait point entourée

d'une multitude d'anges et de séraphins. Ce qu'elle ressentit à cette occasion ne peut se décrire. Au dernier chapitre de sa Vie, sainte Thérèse raconte : *Il me vint un ravissement d'esprit de telle sorte que je ne saurais bien l'exprimer; il me semblait que j'étais plongée dans une mer de gloire et remplie de cette clarté que j'ai sentie d'autres fois. En cet état l'Esprit-Saint me donna à entendre une vérité qui est l'accomplissement de toutes les vérités. Il me fut dit ceci, sans que je visse par qui : « Ce que je fais pour toi n'est pas peu de choses, c'est une de celles qui méritent le plus ta reconnaissance, parce que tout le mal qui se fait dans le monde vient de ce que la vérité n'est pas clairement connue, c'est-à-dire la vérité de la sainte Ecriture, et cependant tout ce qui y est prédit arrivera. » Quant à moi, il me semble que j'avais toujours eu cette croyance; et je pensais qu'il en était de même de tous les fidèles. « Hélas! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment vraiment; je ne leur cacherai pas mes secrets. Sais-tu ce que c'est que de m'aimer avec vérité? C'est de renoncer au monde, à soi-même, et n'agir et ne penser que pour ma plus grande gloire; tu verras combien en ceci je te favorise et quel bien ton âme en reçoit: » aussi n'avait-elle d'amour que pour les choses qui regardaient le service divin, et elle s'en occupait sans cesse.*

Ce qui appartient à l'esprit de prophétie est tellement joint aux visions et aux révélations dont nous venons de tracer l'analyse, qu'on ne peut l'en séparer. C'est pourquoi il est essentiel d'en rapporter quelques-unes, afin de montrer comment la prophétie de Joel fut accomplie en cette sainte vierge : *Je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront.* (Joel. II, 28.)

Au temps de l'Ancien Testament, il y eut des prophétesses, comme Marie, sœur de Moïse, Débora, la femme d'Isaïe; au temps du roi Josias, Zolda et Anne, filles de Phanael. Parmi les gentils, il y eut des sibylles qui prophétisèrent aussi clairement beaucoup de mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du jugement dernier, ainsi que le prédisaient les saints prophètes d'entre les Hébreux.

Dans le Nouveau Testament, l'esprit de prophétie était encore plus abondant : Philippe, l'un des sept diacres élus par les apôtres, quatre filles vierges toutes prophétesses, et une infinité d'autres qu'il serait trop long de nommer. Enfin, le don de prophétie était tellement répandu sur la chrétienté dans ce temps-là, que saint Paul crut devoir enseigner aux Corinthiens de quelle manière les hommes et les femmes devaient se présenter lorsqu'ils prophétisaient en église. Saint Justin martyr écrit dans son Dialogue avec Tryphon, que jusqu'à son temps les églises jouissaient de la grâce de prophétie. Saint Thomas dit que, depuis les apôtres, il y a eu en tout temps des personnes favorisées du don de prophétie; il cite saint Augustin, livre cinquième de la *Cité de*

Dieu, chapitre 26; de l'empereur Théodose : celui-ci, se voyant pressé par l'armée ennemie, envoya vers Jean, pieux solitaire d'Egypte, qui était en grande vénération et doué du don de prophétie. Il prédit à l'empereur qu'il remporterait une grande victoire; en effet, il fut vainqueur. L'esprit de prophétie s'est ainsi soutenu jusqu'à nos jours par l'intermédiaire des saints et des saintes, ainsi qu'il est constaté, tant par les écrits des Pères et des docteurs de l'Eglise, que par l'histoire profane.

A Ville-Castin, en Castille la Vieille, lieu de ma naissance (c'est le P. Ribeira qui parle), du temps du roi Henriquez le Maladif, un homme vraiment prophétique lui dit qu'il arriverait beaucoup de maux dans la Castille; il alla jusqu'à reprendre le roi avec beaucoup de liberté : ce qui lui déplut au point qu'il fit couper la langue au prophète dans la ville de Ségovie. Le prophète continua de parler; et se tournant vers sa langue qui était clouée à un poteau, il lui adressa ces paroles : *Vous êtes là pour avoir dit des vérités.* J'étais fort jeune lorsque je connus une dame avancée en âge, qui me certifia avoir vu la chose; et le fait a été attesté par plusieurs personnes dignes de foi.

Revenons à sainte Thérèse. Lorsqu'elle était prieure à l'Incarnation, Mme Léonore de Cépède vint à mourir. Elle était sa cousine; elle l'avait prise auprès d'elle toute jeune, et s'y était attachée à cause de ses excellentes qualités; elle avait renoncé aux vanités du monde, pour se consacrer à Dieu. Quelque temps avant sa mort, la Mère Thérèse prédit que son âme irait en purgatoire. Lorsque les religieuses la portaient au chœur d'en bas, pour l'enterrer, elle vit les anges qui les aidaient à la porter, Dieu voulant faire honneur aux corps dans lesquels il s'est opéré de bonnes œuvres; c'est pourquoi elle voulut qu'on l'enterrât à la grand' Messe, qui fut dite du Saint-Sacrement, avec orgues et *Alleluia*.

Comme elle priaît devant le saint Sacrement, il lui apparut un saint de l'ordre de Saint-Dominique, tenant en ses mains un grand livre ouvert, sur lequel elle lut distinctement ces mots : *Cet ordre au temps à venir fleurira et aura beaucoup de martyrs.* Prédiction qui a été accomplie de toutes les manières.

Elle prédit à Mme Béatrix d'Oualle qu'elle se ferait religieuse déchaussée, quoique dans ce temps cette dame fût loin d'y penser. En effet, elle a fait profession et est au monastère d'Albe, sous le nom de Béatrix de Jésus.

La Mère Thérèse, en parlant à la duchesse d'Albe, Mme Marie Enriquez, lui dit qu'elle viendrait mourir à Albe; elle tint le même langage à diverses personnes et en particulier au P. Marian de Saint-Benoît; sept ou huit ans avant sa mort, elle lui apprit que Dieu lui avait révélé qu'elle mourrait dans cette ville. Elle laissa, dans l'église d'Avila, ces paroles écrites de sa main : *J'entendis une fois : « Le temps viendra qu'il*

se fera plusieurs miracles en cette eglise; on l'appellera l'eglise sainte. » Elle prévint sa mort de loin et annonça en quelle année elle devait arriver. Agnès de Jésus, prieure de Médine, lui disait un jour : *Maintenant Votre Révérence a bien 59 ans ?* Elle répondit : *Oui*, ajoutant tout bas : *De 59 à 68*, et s'arrêta. Ces paroles furent remarquées par la Mère Isabelle de Jésus, alors novice. Quelques années après, sainte Thérèse se trouvant très-indisposée à Salamanque, le docteur Tièdre, médecin très-habile, lui indiqua quelque remède pour rétablir sa santé. Elle lui répondit que c'était inutile : *Pour quatre ans que j'ai à vivre, il ne faut pas tant m'écouter*. La même novice qui avait recueilli les premières paroles de la sainte se les rappela, et comptant les années qui s'étaient écoulées jusqu'alors, elle trouva que, pour compléter les soixante-huit ans, il n'en fallait plus que quatre; aussi mourut-elle à soixante-sept ans et demi et quelques jours. A Salamanque, récitant ses Matines avec la sœur Quiterie, religieuse, elle s'arrêta tout court et resta en extase; la sœur Quiterie la pria de lui apprendre ce qu'elle avait ressenti, elle répondit : *Don François de Guyman est mort*. C'était un prêtre humble, savant et rempli de piété, qui mourut au moment où la sainte l'avait annoncé. Depuis, consolant sa sœur Françoise de Bracamont, singulièrement affligée de cette mort, elle lui dit : *Ne pleurez pas, car il est bien placé; j'ai vu son corps éclatant de lumière et de gloire*.

La Mère Agnès de Jésus, prieure de Palence, atteinte d'une maladie grave, était abandonnée des médecins, et condamnée à mourir sous peu de temps. *Elle ne périra point de ce mal*, dit sainte Thérèse, *Dieu la réserve pour de plus grandes œuvres*. Et elle recouvra bientôt la santé.

Sainte Thérèse, par son attachement, opéra beaucoup de miracles. Don Gançale d'Onale son neveu, encore enfant, essaya une maladie grave, qui faillit le mettre au tombeau; il était sans connaissance, sans mouvement, ne donnait plus signe de vie. Tout le monde le croyait mort. La Mère Thérèse de Jésus le prit sur ses genoux, invoqua le nom du Seigneur, et le réchauffant doucement de son haleine, le rendit à la vie et à la santé.

A Tolède elle se trouvait dans la maison de Mme Louise de la Cerda. Une des femmes de cette dame souffrait d'une douleur de dents et d'une oreille d'une manière insupportable. Les secours de la médecine, qu'on lui avait prodigués, n'avaient apporté aucun adoucissement à ses souffrances, qui au contraire devenaient de plus en plus intolérables. La malade, connaissant la sainteté de la Mère, la pria de faire le signe de la Croix sur la partie affligée. Celle-ci la repoussa légèrement, d'un air gracieux, lui disant : *Faites vous-même; la sainte Croix ne reçoit point de vertu de mes mains, elle la contient en-soi-même*. Cependant en se reculant elle toucha la malade à l'endroit qu'elle

avait désigné, et soit qu'elle eût l'intention de la toucher ou qu'elle l'eût fait par hasard, elle se trouva soulagée dans l'instant, et bientôt entièrement guérie.

Dans le même temps la prieure du couvent de Médine, attaquée d'une fièvre inflammatoire avec douleur de côté, était sur le point de succomber. Sainte Thérèse vint la voir et l'embrassa en entrant. Dans le moment même la prieure ne ressentit plus aucune douleur; elle se leva et fut au chœur rendre grâces à Dieu de sa guérison miraculeuse. Une autre religieuse depuis trois ans souffrait des douleurs d'estomac accompagnées d'une toux violente et presque continuelle. Après avoir suivi les ordonnances de plusieurs médecins célèbres, et voyant que rien de ce qu'ils lui prescrivait ne la soulageait, elle s'abandonnait à la Providence et était sur le bord du tombeau, lorsque la sainte Mère s'arrêta au monastère. Ayant appris son état, elle se rendit auprès de la malade pour lui donner des paroles de consolation. *Ne vous affligez pas, ma sœur, lui dit la sainte; mettez toute votre confiance en Dieu, qui a ressuscité Lazare, et croyez qu'il vous guérira. Unissez vos prières aux miennes; j'ai l'espoir qu'elles seront exaucées*. Comme elles priaient, les douleurs se calmèrent, et la sœur recouvra une santé parfaite.

La Mère Thérèse devait partir de Valladolid, pour se rendre à Salamanque. Le jour qu'elle avait fixé pour son départ, Anne Barthélemi, sa compagne, tomba dangereusement malade, et fut obligée de garder le lit; elle l'exhortait à la patience, et lui disait : *Ne l'afflige pas, ma fille, j'ai fait choix d'une autre personne pour te remplacer; mais dès que tu te porteras mieux, j'ai recommandé à la prieure de te faire conduire à l'endroit où je serai*. Voyant que ces paroles, quoique pleines de bonté et de douceur, ne parvenaient point à consoler cette religieuse qui lui avait constamment témoigné l'attachement le plus sincère, notre sainte se retira à l'écart, se prosterna aux pieds du Seigneur en le suppliant de rendre la santé à sa fidèle compagne. Un moment après elle revint auprès de la malade qui se mit sur son séant, en l'assurant qu'elle n'avait plus de fièvre, et qu'elle se sentait assez de force pour la suivre. Le lendemain elle se leva, toutes deux se mirent en voyage, et la sœur, loin d'en être incommodée, revint à une santé parfaite. Cette religieuse était sujette à de violents maux de dents; lorsque la crise trop forte devenait insupportable, elle priait la Mère de vouloir lui faire le signe de la croix sur la partie souffrante; elle le faisait, et aussitôt la douleur passait; la même chose arriva trois ou quatre fois à Avila. Depuis étant à Burgos, cette sœur éprouva encore semblable mal; les religieuses, touchées de compassion, engagèrent sainte Thérèse à le faire cesser par le signe de la croix. *Pensez-vous*, leur dit-elle, *qu'il faille abuser ainsi du signe sacré de la croix? Non, je ne m'y prêterai pas*. Enfin, vaincue par leurs impor-

tunités, elle finit par lui donner sa bénédiction; à l'instant la douleur s'apaisa; jamais elle ne lui revint tant que la Mère vécut.

Dans le monastère de Médine, une sœur avait un érysipèle de la plus mauvaise espèce. Le mal s'était presque tout porté sur le nez, qui en était devenu enflé et très-envenimé. Les progrès en étaient effrayants; les médecins craignaient même qu'il n'en résultât une plaie cancéreuse. La malade, malgré son état, ne pouvant résister au désir qu'elle avait de jouir de la vue de la Mère Thérèse de Jésus, qui ne devait passer que peu d'instants au couvent, se leva et se rendit à l'appartement où elle était à entretenir des religieuses. La sainte Mère la voyant dans cet état en eut pitié, elle lui passa la main sur le visage, en lui disant : *Ma fille, j'ai la confiance que Dieu vous guérira.* Aussitôt la sœur se trouva beaucoup mieux, les symptômes alarmants disparurent, le nez reprit son état naturel, et le mal disparut pour toujours.

De tels faits établissent d'une manière convaincante, que le Seigneur avait favorisé cette vierge d'élection du don des miracles; elle en fit beaucoup d'autres qui ne sont pas rapportés ici, attendu qu'il serait trop long de les énumérer tous, et que d'ailleurs ils sont consignés tant dans sa Vie écrite par elle-même, que dans les actes authentiques.

Du reste les grâces surnaturelles et si extraordinaires dont fut favorisée sainte Thérèse, les miracles opérés par elle durant sa vie et après sa mort ont reçu la consécration de l'Eglise, dont l'autorité infaillible les a proclamés dans la bulle de canonisation de cette sainte, qui rapporte entre autres les faits suivants : « Dieu a voulu, » dit-elle, « signaler les grandes vertus de Thérèse par des miracles, lorsqu'elle était encore sur la terre. Nous en insérerons ici quelques-uns. Le diocèse de Cuense, étant dans une grande disette de blé, et se trouvant à peine dans le monastère de Ville-Neuve de la Xare autant de farine qu'il en fallait pour nourrir, l'espace d'un mois, dix-huit religieuses; par les mérites et l'intercession de cette sainte vierge, le Dieu tout-puissant, qui nourrit et sustente ceux qui espèrent en lui, la multiplia tellement que, bien que pendant six mois on en tirât abondamment pour la nourriture des servantes de Dieu, jamais elle ne diminua jusqu'à la récolte. Anne de la Trinité, religieuse du couvent de Médine-du-Champ, était atteinte de fièvre et d'un érysipèle au visage. Thérèse la caressa d'abord, puis touchant légèrement les parties affligées : *Courage!* dit-elle, *ma fille; Dieu vous délivrera, j'espère, de cette maladie* : aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent. Alberte, prieure du même monastère, était en danger de mort, par suite d'une pleurésie; mais la sainte vierge Thérèse lui ayant touché le côté où était le mal, dit qu'elle se portait bien, et lui commanda de se lever. La religieuse parfaitement guérie se leva, en louant Notre-

Seigneur. Dieu a manifesté, par plusieurs signes, à quel sublime degré de gloire il a élevé Thérèse, car elle a apparu à plusieurs religieuses dévotes et craignant Dieu; l'une a vu, sur le toit de l'église, dans le chœur et sur la chambre où elle est morte, une multitude de lumières célestes. L'autre a vu près de son lit Notre-Seigneur Jésus-Christ, éclatant de splendeur et entouré d'une grande troupe d'anges. Une autre a vu beaucoup de personnes vêtues de blanc, entrer dans sa cellule et se mettre autour de son lit.

Il y en eut une aussi qui, au moment où elle rendit l'esprit, vit sortir de sa bouche une colombe blanche; une autre vit sortir par la fenêtre une splendeur semblable à un cristal. Un arbre même près de sa chambre, couvert de chaux, masqué par une muraille et sec depuis longues années, se trouva soudainement chargé de fleurs à l'instant où elle expira. Son corps parut, après ce dernier passage, d'une très-grande beauté, sans aucune ride, d'une blancheur merveilleuse, et les habits et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, exhalaient une odeur délicieuse, au grand étonnement et à l'admiration de chacun. Il y a eu aussi plusieurs miracles que Dieu a opérés par les mérites de sa servante, qui ont rendu glorieuse son entrée dans le ciel. Une religieuse, qui depuis longtemps avait mal aux yeux et une douleur de tête, prit la main de la vierge défunte, et l'ayant portée sur sa tête et sur ses yeux, fut guérie sur-le-champ. Une autre, baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu, et sentit corporellement l'odeur du parfum qu'elle exhalait par la vertu divine. Son corps fut mis dans un cercueil de bois, sans aucun préparatif, et inhumé bien avant dans la terre; la fosse fut même remplie de chaux et de grosses pierres; cependant, il sortait de son sépulcre une odeur si merveilleuse, qu'on résolut de déterrer ce sacré corps. Il fut trouvé entier, sans corruption et aussi flexible que s'il eût été fraîchement enterré, étant en outre trempé d'une liqueur odoriférante, qu'il rend encore jusqu'à présent, Dieu témoignant la sainteté de sa servante par un miracle continu. C'est pourquoi le corps fut revêtu de nouveaux habits et posé dans un nouveau cercueil, les autres étant consommés de pourriture; il fut porté après au même lieu, où ayant demeuré l'espace de trois années, le sépulcre fut ouvert pour en tirer ce précieux dépôt et le porter à Avila. Souvent visité par l'ordre des commissaires apostoliques, il fut toujours trouvé incorrompu, maniable, trempé de la même liqueur et exhalant une pareille odeur. Or, dans la succession des temps, Dieu a manifesté aux hommes la gloire de sa servante par de fréquentes grâces qu'il a accordées par son intercession à ceux qui se sont recommandés pieusement à ses prières. Un enfant, âgé de quatre ans, avait le corps tellement retiré et si difforme, qu'il ne pouvait ni marcher ni remuer, étant couché. Ayant cet

maladie depuis sa naissance, et n'en ressentant aucune douleur, on la jugeait tout à fait incurable; mais ayant été porté, pendant neuf jours, dans la chambre où la sainte vierge avait demeuré pendant sa vie, il sentit en soi une vertu extraordinaire, et fut soudainement guéri. Les forces lui revinrent, il marcha sans aide et sans appui au grand étonnement de tous, et publia hautement qu'il avait obtenu sa guérison par le moyen de la mère Thérèse de Jésus. Anne de Saint-Michel, religieuse, tourmentée depuis deux ans de douleurs aiguës, ayant trois chancres à la poitrine, ne pouvant reposer, tourner le cou, ni élever les bras, s'appliqua une parcelle des reliques de sainte Thérèse. S'étant recommandée à elle du fond de son cœur, elle fut guérie en un instant de toutes les plaies de son corps, et même d'un mal intérieur dont elle était travaillée depuis longtemps. François Perez, recteur d'une église paroissiale, était tellement tourmenté d'un abcès qui s'était formé à l'entrée de l'estomac, que le bras s'étant aussi retiré, il ne put célébrer la messe pendant l'espace de cinq mois. Les remèdes humains étaient impuissants, il eut recours aux divins. Elevant ses yeux vers les montagnes de Dieu, il obtint la santé; car, portant sur sa poitrine une lettre écrite de la main de Thérèse, il fut guéri du mal qu'il avait en cette partie; et visitant son sépulcre et appliquant le bras qui se garde à Albe, sur le sien qui était encore retiré, il en obtint une parfaite guérison. Jean de Leyra avait un mal de gorge si violent, qu'il pouvait à peine respirer; et déjà il était réduit à toute extrémité, lorsqu'il mit avec une grande confiance un mouchoir dont sainte Thérèse s'était servie, sur la partie où était le mal: s'étant ensuite laissé aller au sommeil, il se trouva guéri à son réveil, et s'écria qu'il devait sa guérison aux mérites de la bienheureuse Thérèse. Etant connu dans toute sorte de nations, son nom est en très-grand honneur parmi les fidèles, Dieu, par son intercession, opérant tant de miracles. »

THOMAS (Saint), — archevêque de Cantorbéry, l'illustre martyr, né à Londros le 21 décembre 1117 et mort assassiné le 29 décembre 1170. Il fut favorisé de plusieurs apparitions de la sainte Vierge. Peu de temps avant son départ de Pontigny, Dieu lui fit connaître par révélation la manière dont il mourrait. Une nuit que, prosterné devant l'autel, il priait avec larmes, il entendit ces paroles : Thomas, mon Église sera glorifiée. Je suis Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, votre frère. En quittant Pontigny, il versa des larmes abondantes, non sur son sort, mais sur celui des infortunés qui étaient exilés à cause de lui, et, prenant l'abbé à part, il lui confia, sous le secret, que Dieu lui avait fait connaître qu'il serait massacré dans son église par quatre hommes; qu'il les avait vus y entrer et lui enlever le haut du crâne. C'est en effet ce qui eut lieu. Un aveugle recouvrera la vue en appliquant sur ses yeux le sang encore

chaud du saint martyr, au tombeau et par l'intercession duquel il s'opéra un grand nombre de miracles, entre autres la guérison de Philippe, fils de Louis VII, roi de France.

THOMAS D'AQUIN (Saint), — docteur de l'Église, né en 1226 à Aquino, fut favorisé des grâces les plus extraordinaires. Au don de la parole, il joignait celui des miracles, et Guillaume de Tours rapporte qu'ayant prêché à Rome le jour de Pâques, en descendant de chaire, une femme se trouva tout à coup guérie d'une perte de sang, en touchant le bord de son habit. Il avait de fréquentes extases. Il était à Naples, lorsqu'un jour qu'il priait devant son crucifix, il entra dans une douce extase, pendant laquelle il fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées; en même temps on entendit une voix sortir du crucifix et lui dire : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas; quelle récompense demandez-vous? — Nulle autre récompense que vous-même, Seigneur. » répondit le saint. Il mourut le 7 mars 1274, et l'on accourut de toutes parts pour assister à ses funérailles. Plusieurs miracles eurent lieu dans cette circonstance : des religieux de Fossanuova et d'autres personnes furent guéris par son intercession.

THOMAS DE VILLENEUVE (Saint), — archevêque de Valence, en Espagne, avait souvent des ravissements dans la prière et pendant la célébration des saints mystères. Il eut aussi des extases en annonçant la parole de Dieu à Burgos, à Valladolid et à Tolède; ce qui l'obligeait à interrompre pendant quelque temps le fil de son discours. Ses prédications opéraient des effets si merveilleux qu'on le regardait comme un prophète suscité de Dieu. Dieu l'appela à lui le 8 septembre 1555, après lui avoir fait connaître d'avance qu'il mourrait le jour de la Nativité de la sainte Vierge.

THOMAS DE CITA-DI-CASTELLO, général des Frères mineurs, mort à la fin du xvi^e siècle. — Un jour qu'il s'était retiré dans un bois pour vaquer avec plus de recueillement à la prière, tandis qu'il priait, un prêtre du couvent, qui l'avait vu sortir contre son habitude du réfectoire avant les autres, et qui trouvait que le chef de la communauté était longtemps dans le bois, alla curieusement voir ce qu'il y faisait; et, sans trop avancer dans la profondeur de ce bois, il aperçut de loin le pieux général qui était à genoux; et, à quelques pas de lui, la bienheureuse Vierge qui semblait accueillir sa prière avec faveur et qui lui prodiguait les marques d'une bienveillance toute naturelle. Une autre fois qu'il voyageait en Suisse au milieu des hérétiques qui tuaient tous les religieux, une apparition surnaturelle le sauva de leurs mains. On dit aussi qu'un jour que ce même général méditait, en voyageant, les grandeurs de Marie, sa tête se couronna d'une auréole de lumière.

TOMBEAUX. — Une partie très-importante de la Mystique, et cependant jusqu'ici

presque totalement oubliée, c'est l'action surnaturelle des saints au delà de leur vie terrestre, par leurs reliques et surtout à leurs tombeaux. Dans son ouvrage si admirable et si complet à bien des égards, Görres n'en a pas même fait mention, comme si la vertu mystique des saints s'arrêtait à cette plénitude de naissance spirituelle, qu'on appelle à contre-sens leur mort. Tout au contraire, si l'on y regarde de près, il semble, au moins pour la plupart des saints, que leurs tombeaux soient comme le centre et le foyer d'une action surnaturelle continue, et bien plus éclatante encore après leur mort que durant leur vie terrestre. Nous en avons déjà cité, dans le cours de cet ouvrage, une foule d'exemples frappants. Mais ici, lorsque nous rassemblons les faits miraculeux accomplis aux tombeaux des saints, ils se pressent sous notre plume en multitude tellement innombrable, qu'il faudrait des volumes entiers pour les recueillir, même dans la forme la plus succincte. Nous nous voyons donc forcément réduit à ne pouvoir citer que les noms des saints aux tombeaux desquels s'opèrent d'éclatants et nombreux miracles. Encore sommes-nous bien loin d'en donner la nomenclature complète. Outre une foule que nous avons négligée, nous avons omis encore ceux dont il est parlé ailleurs, dans ce Dictionnaire. Ces miracles s'étant accomplis à toutes les époques, il nous a été impossible de suivre dans cette liste l'ordre chronologique, et nous avons dû adopter l'ordre alphabétique, qui d'ailleurs pourra être plus commode pour les recherches de nos lecteurs. Si nous nous étions borné à cette aride nomenclature de noms et de dates, on eût pu nous reprocher avec raison de n'avoir constaté que l'universalité des faits miraculeux opérés aux tombeaux des saints, mais de n'avoir donné aucune idée de la nature même et de l'étendue de ces faits. Nous sommes donc entré dans quelques détails relativement à un certain nombre, et de plus, comme exemple, nous avons voulu donner l'histoire entière des miracles opérés au tombeau de saint Martin de Tours. Cette histoire, qui est comme une de nos plus belles gloires nationales, est trop pleine de merveilles et d'enseignements pour qu'il nous ait été permis de l'omettre.

Des miracles innombrables, publics, éclatants, illustrèrent les tombeaux des saints dont les noms suivent : — d'Abraham de Paratome, solitaire au diocèse d'Antioche, au v^e siècle ; — du B. Acherie, abbé dans les Vosges, qui florissait vers le milieu du ix^e siècle ; de saint Adalbard, mort vers l'an 645 ; — de saint Adalbert, évêque de Prague et martyr en 997, dont le corps fut placé dans l'église de la cathédrale de Gnesne ; — de sainte Agathe.

Eutychie, mère de sainte Lucie, vierge et martyre à Syracuse, fut attaquée d'un flux de sang qui la tourmenta pendant quatre ans. Enfin sa fille lui persuada d'aller à Ca-

tane sur le tombeau de sainte Agathe pour demander à Dieu la guérison de son infirmité. S'y étant rendues toutes deux, leurs prières furent exaucées, et Eutychie fut parfaitement guérie (commencement du iv^e siècle).

De nombreux et éclatants miracles s'opèrent aux tombeaux de sainte Agathe ; — de saint Alexandre surnommé l'Auvergnat, du lieu de sa naissance, et mentionné par saint Grégoire de Tours qui lui donne le titre de religieux, et qui nous apprend que la poussière prise à son tombeau guérissait les maladies ; — du B. Alvarez de Cordoue, mort en 1420 ; — de saint Amable, mort en 475 ; — de saint Amance qui vivait dans le vii^e siècle ; — de saint André, martyr à Rinu, dont les miracles attiraient un grand concours de pèlerins ; — de saint André de Montréal, mort en 1479 ; — du B. Angelo de Aquapagana, mort le 19 août 1313 ; — de saint Antonin, archevêque de Florence, mort en 1459 ; — de saint Apollone, mort en 311 ; de saint Apollinaire, martyr à Reims, en 287 ; — de saint Arbogaste, évêque de Strasbourg, mort en 678 ; — du B. Arthaud, évêque de Belley, mort en 1206 ; — de sainte Austreberte, première abbesse de Pavilly, en Normandie, morte en février 703 ; — du B. Augustin Novello, ermite de Saint-Augustin, mort en 1309 ; — de saint Bacque, martyr à Rusaphe, en Syrie, sous l'empereur Maximien ; — de saint Barout, ermite au vii^e siècle ; — de Barthélemy de Bologne, apôtre des Arméniens, mort en 1333 ; — de Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague, en Portugal, mort le 18 juillet 1590 ; — de saint Basle, ermite en Champagne, mort en 620 ; — de saint Baudacaire, moine de Bobbio ; — de saint Baudèle, martyr à Nîmes ; — de la B. Béatrix d'Este, morte en 1262 ; — du célèbre docteur de l'Eglise, saint Bède le Vénérable ; — de saint Bénigne, diacre et moine de Moyennoutier, et de saint Jean, prêtre et moine du même monastère, son frère jumeau, tous deux morts le même jour, l'an 707, et enterrés dans le même tombeau ; — de saint Benoît d'Aniane, abbé en Languedoc, mort en 821 ; — de saint Benoît, ermite et martyr en 1004 ; — du Pape Benoît XI. L'authenticité de ses miracles fut constatée par l'évêque de Pérouse ; — du B. Bernard, mort en 1458 ; — de saint Boniface, évêque de Ross, en Ecosse, mort en 630 ; — de saint Boniface, archevêque de Mayence et apôtre de l'Allemagne ; — du B. Boniface, archevêque de Cantorbéry, mort le 15 août 1333 ; — du B. Bonaventure Bonacorsi, Servite, mort en 1313 ; — de Bonaventure de Potenza, mort en 1711, — du B. Bouchard, curé de Reinwil en Suisse (xiv^e siècle) ; — de Bruno, moine d'Ottobern, en Souabe (xi^e siècle) ; — de saint Bruno, évêque de Wurtzbourg, mort en 1045 ; — de saint Canut IV, roi de Danemark et martyr en 1086 ; — de saint Corcodème.

Saint Mamertin était encore idolâtre et habitait les environs d'Auxerre lorsqu'une douleur à l'œil et une tumeur à la main le

déterminèrent à aller demander à ses dieux la guérison de ses infirmités. Ayant rencontré en route un clerc de saint Germain, nommé Savin, il lui apprit le but de son voyage, et celui-ci en prit occasion de lui faire sentir la vanité du culte des idoles. Mamertin, éclairé par la grâce, prit sur-le-champ la résolution d'aller trouver saint Germain, mais pendant qu'il se rendait à Auxerre, un violent orage l'obligea de se réfugier dans un oratoire construit sur le tombeau de saint Corcodène, et là, le Seigneur le favorisa d'une vision miraculeuse qui acheva de le détromper. Arrivé à Auxerre, saint Germain le reçut avec bonté, et après l'avoir instruit et baptisé, il frotta son œil et sa main avec de l'huile qu'il avait bénite. A l'instant Mamertin fut guéri, et la vue de ce miracle fit sur lui une impression profonde, et lui-même écrivit l'histoire de sa conversion et de sa guérison miraculeuse.

De nombreux miracles illustrèrent le tombeau de saint Casimir, fils de Casimir IV, roi de Pologne, et qui mourut le jour qu'il avait prédit, 4 mars 1483. Son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption 120 ans après sa mort, et, malgré l'humidité du caveau, les riches étoffes dont on l'avait enveloppé étaient parfaitement conservées.

Des miracles non moins éclatants qu'innombrables s'opérèrent au tombeau de sainte Catherine de Gènes, morte en 1510; et son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption dix-huit mois après sa mort; — de saint Césaire, évêque d'Arles; — de sainte Chantal. Marie Droz, religieuse Bernardine, de Pontarlier, diocèse de Besançon, avait employé sans succès, pendant trois ans, tous les remèdes possibles contre une phthisie dont elle était atteinte. Ses poumons étaient ulcérés; le mal touchait au dernier période, et les médecins avaient tous déclaré qu'il ne restait plus d'espoir de guérison. Mais ce que la nature et l'art des hommes ne pouvaient plus lui procurer, elle l'obtint de sainte Chantal, à qui elle s'adressa avec confiance, dans l'affreuse extrémité où elle se trouvait réduite. A la fin d'une neuvaine faite en l'honneur de notre sainte, cette infirme recouvra subitement la santé, et une santé si parfaite, qu'on n'aperçut plus en elle la moindre trace du mal qui était sur le point de la mettre au tombeau. La seconde guérison miraculeuse est celle d'une pauvre fille française nommée Fleurce. Elle avait été saignée à l'hôpital de Lyon par une personne sans expérience, qui, voyant que le sang ne venait pas à la première ouverture, enfonça plus avant la lancette et lui coupa entièrement un nerf. Aussitôt le bras enfla et se roidit tellement qu'il n'y eut plus moyen de le fléchir. Pour remédier à cet accident, on fit différentes incisions qui n'aboutirent qu'à une contraction de la partie inférieure du bras vers la partie supérieure, à laquelle la première devint comme adhérente; les doigts se replièrent aussi sur la

paume de la main avec tant de violence, qu'il fallut mettre quelque chose entre les deux, pour empêcher les ongles de pénétrer dans les chairs. Pendant cinq ans, cette fille infortunée porta ainsi son bras sans mouvement, sans sentiment, sans nutrition et entièrement mort. Pour obtenir sa guérison, elle fit un premier voyage à Annecy. Le pèlerinage ne lui réussit point; mais pleine de confiance dans le pouvoir et la bonté de celle qu'elle allait prier, après s'être confessée et avoir reçu la communion, elle revint deux ans après au tombeau de sainte Chantal, appliqué son bras sur la dépouille mortelle de la femme bienheureuse, et appela saint François à son secours. A l'instant même, le bras reprend sa liberté, se revêt de ses chairs et retrouve toutes ses forces. Il est démontré, par les actes de sa canonisation, que sainte Chantal est plus célèbre par la puissance miraculeuse qu'elle a exercée après sa mort, que par l'emploi qu'elle a fait de cette même puissance pendant sa vie; — de saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan, mort en 1584 (on peut voir les détails de ses miracles dans sa *Vie* par Guissano, son contemporain. Ils forment huit chapitres du second volume. Voir aussi sa bulle de canonisation); — du vénérable Charles de Rumène, instituteur des Jérômistes de Fiesoles, mort à Venise, en 1417; — de saint Colman, martyr en Autriche, l'an 1012; — de sainte Colombe. Nous lisons dans l'histoire de l'abbaye de sainte Colombe et dans sa *Chronique* :

« Au temps du martyre de sainte Colombe, vivait dans un château très-agréablement situé, au milieu d'une belle plaine, sur la rive droite de l'Yonne, à un mille au nord de la cité, un prince d'une illustre famille, nommé Aubertus, qui était général de la région sénonnaise. Soit à cause de ses crimes (car il était encore idolâtre), soit pour mieux faire éclater la gloire de Dieu et la puissance de sainte Colombe par la guérison de cette infirmité, depuis longtemps déjà il était privé de la vue. En effet, le bruit des merveilles qui s'opéraient autour du corps de la vierge chrétienne que les bourreaux avaient laissé sans sépulture afin qu'il devint la proie des bêtes sauvages, parvint bientôt jusqu'à lui. A cette nouvelle, son âme est subitement éclairée par le Saint-Esprit *qui ne connaît ni lenteur ni retard*, et il conçoit en même temps l'espoir de recouvrer le bienfait de la vue. Il se fait donc conduire à cette fontaine sacrée, et fléchissant les genoux, il se prosterne à terre de la manière la plus suppliante et vénère profondément le corps de la vierge martyre, d'où s'exhalait la plus suave odeur; puis prenant du sang, dont la gloire de sa passion l'avait décorée, il en touche avec foi, piété et religion, ses yeux éteints, et recouvre à l'instant la vue. Tous les assistants sont dans la stupéfaction et la joie, et lui, plein de reconnaissance pour cette faveur divine et pour Colombe, si chère épouse du Christ, il fait transporter ce corps pudique, comme un précieux trésor.

son propre palais, et l'ensevelit honorablement. Sur la tombe même de la vierge, il fit construire à ses frais une église, mais qui n'était ni aussi grande, ni aussi magnifique que celle que nous voyons aujourd'hui. Il donna pour son entretien une vaste prairie dont l'emplacement est signalé dans les pièces les plus anciennes, sous le nom de *Pré Aubert*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui : elle touche presque à la fontaine d'Azon. L'an 619, une jeune fille, nommée Marguerite, portait un petit porc sur son bras, lorsqu'un loup survenant le lui arracha et étrangla la petite fille, laquelle fut portée par sa mère sur le tombeau de sainte Colombe où elle ressuscita.

Des miracles illustrèrent aussi les tombeaux de saint Conrad, archevêque de Trèves, assassiné en 1066; — du B. Conrad d'Ascoli, Franciscain, mort en 1289; — de Conrad, solitaire, mort en 1351; — de Conradin de Brescia, Dominicain, mort le 1^{er} novembre 1529; — du B. Constant de Fabiano, Dominicain, mort en 1481 à Ascoli, dont les habitants éprouvèrent l'heureuse intercession; — de Constantin II, roi d'Ecosse, mort en 874; — de la vénérable Germaine Cousin, vierge et bergère qui mourut vers 1601. En 1644, son corps fut retrouvé sain et entier. Bientôt après sa mort, on lui attribua des miracles, et en 1661, Mgr de Marca, archevêque de Toulouse, fit faire une enquête juridique dans laquelle on constata plusieurs guérisons miraculeuses opérées par son intercession; — de sainte Cunégonde, impératrice d'Allemagne, morte le 3 mai 1040; — de saint Demètre, martyr à Thessalonique, sous l'empereur Maximien. Il sortait de son tombeau une liqueur qui guérissait les malades. La victoire célèbre que Michel IV remporta sur les Bulgares fut regardée par ce prince comme étant due à la protection de saint Demètre qu'il avait invoqué avant la bataille; — du B. Denenhard, solitaire en Bavière, mort vers 1327; — de saint Dentelin, confesseur dans le milieu du VII^e siècle; — de saint Deusdedit, abbé du mont Cassin, mort en 840; — de saint Didier, évêque de Cahors, mort en 654; — du B. Deilhgher, évêque de Metz; — de saint Dizier (VII^e siècle); — de saint Dominique, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs.

Bienvenue Bojano, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, tomba malade, et il lui survint des ulcères si douloureux qu'on ne pouvait la remuer même légèrement sans lui faire éprouver les plus vives douleurs. Elle passa cinq ans dans cet état de souffrances; mais ayant ensuite fait vœu d'aller à Bologne visiter le tombeau de saint Dominique, on la transporta dans cette ville, et à peine fut-elle auprès des reliques du saint qu'elle se trouva tout à coup parfaitement guérie.

Il s'opéra aussi d'innombrables miracles au tombeau de cette sainte morte en 1292; — de saint Domitien, évêque de Maëstricht, mort en 560; — de saint Domnim, martyr sous la persécution de Maximien-Hercule; — de

sainte Edithe, vierge, fille d'Edgar, roi d'Angleterre, morte en 984; — de saint Edmond, roi des Est-Angles, mort en 870; — de saint Edouard, roi d'Angleterre et martyr en 979; — de saint Eloi, évêque de Noyon, né en 588 et mort le 1^{er} décembre 659. Son tombeau, où affluait une multitude de fidèles, était couvert d'un linge d'où découlaient une liqueur surnaturelle guérissant les malades, les infirmes et les blessés; — de sainte Elisabeth de Hongrie; de saint Elophe, martyr sous Julien l'Apostat; — de saint Engelmer, solitaire et martyr en Bavière, en 1125; — de saint Engelbert, archevêque de Cologne, mort en 1225; — de saint Epiphane, archevêque de Salamine, en Chypre, mort en 403; — de saint Erconwald, évêque de Londres, mort en 636; — de saint Eric, roi de Suède et martyr en 1162; — de saint Erminold, abbé de Prufenning et martyr en 1121; — de saint Eskill, apôtre de Sundermanie au X^e siècle; — de saint Etienne de Muret, mort en 1124; — de saint Ethelbert, roi de Kent, mort en 616; — de saint Ethelbert, roi des Est-Angles, mort en 793; — de sainte Ethelburge, abbesse de Barking, fille d'Anna, roi des Est-Angles, (VII^e siècle); — de sainte Etheldrite, recluse à Croyland, fille d'Offa, roi des Est-Angles, morte en 834; — de saint Ethelwold, évêque de Winchester, mort en 984; — de saint Eucher, évêque d'Orléans, mort en 743; — de sainte Euphémie. Evagre rapporte que de son temps les empereurs, les patriarches et les fidèles se rendaient à Chalcédoine pour participer aux grâces extraordinaires que sainte Euphémie obtenait de Dieu à ceux qui réclamaient son intercession; — de sainte Eustadisle, première abbesse de Montemoyen (VII^e siècle); — de la B. Eustochie, religieuse de sainte Claire, morte en 1484; — d'Eustochie de Padoue. Près d'expirer, elle mit pieusement les mains sur la poitrine, et rendit le dernier soupir; mais son visage resta si joyeux et si souriant qu'on ne s'aperçut de sa mort que quelque temps après. Elle finit ainsi ses jours, le 13 février 1469, âgée de vingt-cinq ans. Toute la ville de Padoue fut plongée dans le deuil, et accourut pour voir son corps, qui exhalait une odeur délicieuse. Elle fut ensevelie dans le cloître du couvent. Le 16 novembre 1472, on leva son corps en présence de plusieurs témoins, et on le trouva parfaitement conservé. On le plaça en 1475 dans l'église et on lui éleva un monument de marbre. Deux mois après le lever du corps, au mois de janvier 1473, une source jaillit tout à coup de l'endroit où avait été son tombeau. Cette source coule encore, et produit un grand nombre de guérisons; — de saint Euthyme, abbé en Palestine, mort en 473; — de saint Eutrope, lecteur de l'Eglise de Constantinople et martyr l'an 404; — de saint Evroult, abbé d'Ouche, mort en 596; — de sainte Fabiole, dame romaine, morte vers l'an 400; — de saint Fantin, abbé, mort à Constantinople sur la fin du X^e siècle; — de sainte Fare, abbesse de Faremoutiers,

morte en 653; — de saint Fazuis, orfèvre, mort en 1272; — de saint Félix de Nole, mort vers l'an 260. Le Pape saint Damase, ayant été faire un pèlerinage au tombeau de saint Félix de Nole, y fut guéri d'une maladie grave, comme il nous l'apprend lui-même dans un poëme qu'il fit en l'honneur du prêtre de Nole; — de saint Ferdinand, roi de Léon et de Castille, mort en 1252; — de saint Ferréol, martyr à Vienne en 304; — de saint Ferruce, martyr à Mayence; — de saint Fiacre, anachorète, mort en 670; — de saint Fidèle, Capucin et martyr en 1622; — de saint Fintan surnommé Munnu, abbé en Irlande, mort en 654; — de saint Florent évêque de Strasbourg, mort en 693; — de saint Floride, évêque de Cita-di-Castello, dans l'Ombrie, mort en 566; — de saint Fortunat, prêtre dans l'Ombrie; — de saint Foulques, évêque de Pavie, mort l'an 1230; — de saint François d'Assise, mort en 1226; — de saint François de Sales.

Avant sa mort, Mme de Chantal eut la satisfaction de voir la sainteté du bienheureux prélat, saint François de Sales, autorisé de Dieu par plusieurs miracles qui se faisaient à son tombeau et ailleurs par son intercession. En France il ne s'en faisait pas de moindres par l'atouchement de son cœur qui était resté à Lyon, au monastère de la Visitation en Belle-Cour, où on le conserve encore avec beaucoup de vénération. Quelque temps après sa mort, le duc de Vendôme fit présent à ce monastère d'un cœur d'or pour y renfermer celui du saint évêque, en reconnaissance de plusieurs faveurs qu'il avait obtenues de Dieu par son entremise. En l'année mil six cent trente-huit ans après sa mort, le roi Louis XIII, ayant été guéri d'une dangereuse maladie par l'application de ce saint cœur, fit présent à ce même monastère d'un cœur plus grand que le premier dont on vient de parler, pour être une marque perpétuelle de sa reconnaissance, et du crédit de ce grand saint auprès de Dieu. La reine mère, Anne d'Autriche son épouse, a souvent témoigné que la France lui était redevable de la conservation de Louis le Grand, et que c'était par ses prières qu'il avait été délivré d'une petite vérole très-dangereuse qui l'avait mis à l'extrémité. Ces miracles et un grand nombre d'autres qui seraient trop longs à raconter, lui ayant acquis la vénération des peuples qui couraient en foule à son tombeau, et qui l'invoquaient publiquement comme un saint, obligèrent l'ordre de la Visitation de s'adresser au Pape pour obtenir sa béatification. (*Vie de saint François de Sales*.)

Il s'en opéra aussi aux tombeaux de sainte Françoise, duchesse de Bretagne, morte le 4 février 1483; — de sainte Frévisse, vierge et abbesse, morte sur la fin du viii^e siècle; — de saint Friard, solitaire et reclus, mort sur la fin du vi^e siècle; — du bienheureux Frovin, abbé d'Engelberg en Suisse, mort en 1178; — de saint Fulcran, évêque de Lodève, mort en 1006; — de saint Fursy, abbé de Lagny, mort vers 650; — de saint Guë-

tan de Thienne instituteur des Théatins, mort en 1547; — de saint Galdin, archevêque de Milan et cardinal, mort en 1176; — de saint Galmier, mort l'an 650; — de saint Gamelberg, mort vers 800; — de saint Gatien, premier évêque de Tours, mort sur la fin du iii^e siècle; — de saint Gaudin, évêque de Soissons (viii^e siècle); — de saint Gauthier de Bisbet, religieux du monastère d'Héméroude, au xii^e siècle; — du bienheureux Gauthier, religieux de Cîteaux, mort en 1222; — de saint Gauthier, abbé d'Estersp, en Limousin, mort en 1090; — de saint Gauthier, premier abbé de saint Martin, près de Pontoise, mort en 1099; — de saint Gérand, baron d'Aurillac, mort en 909; — du bienheureux Géri, fils du comte de Lunel en Languedoc, mort en 1270; — de saint Gérold, seigneur d'une partie de la Saxe, mort sur la fin du x^e siècle; — de saint Gérold, pèlerin et martyr en 1241; — de sainte Gertrude, abbesse, morte en 1334; — de saint Gibrien, prêtre et solitaire dans le v^e siècle; — de sainte Glycère, martyre à Héraclée sous l'empereur Antonin; — du bienheureux Godefroi, comte de Kappenberg et religieux Prémontré, mort en 1127; de sainte Godeliève, morte en 1070; — de saint Godrick, ermite en Angleterre, mort en 1170; — de saint Gonçalves d'Amarante, Dominicain, mort en 1259; — de saint Gontran, roi de Bourgogne, mort en 593. Saint Grégoire de Tours fut témoin oculaire de plusieurs miracles opérés à son tombeau; — de saint Grégoire, abbé de Notre-Dame des Ermites, mort en 996; — du Pape saint Grégoire VII; — du bienheureux Grégoire Louis Barbadigo, cardinal, évêque de Padoue, mort en 1697; — de saint Grimwald, martyr près de Soignies en Hainaut; — du bienheureux Gui Maramaldi, Dominicain, mort en 1391; — de saint Guillaume, abbé dans les Vosges, mort vers le milieu du ix^e siècle; — de saint Guillaume, abbé de Hirschau, mort en 1091; — de saint Guillaume de Norwich, martyr en Angleterre en 1137; — de saint Guillaume, archevêque d'York, mort en 1154; — de saint Guillaume Tempier, évêque de Poitiers en 1197; — de saint Guillaume, archevêque de Bourges, mort en 1209; — du B. Guillaume religieux de l'ordre des Prémontrés, mort en 1588; — de saint Guillebaud, évêque d'Aichstadt en Franconie, mort en 790; — de saint Guion, abbé de Pompose, sur le Pô, mort en 1056; — de saint Guiraud, évêque de Béziers, mort en 1123; — du bienheureux Gunther, religieux et solitaire en Bohême, mort en 1045; — de saint Guthagon, reclus près de Knocken, en Irlande; — de saint Guy d'Anderlecht, mort en 1012; — du bienheureux Hatton, mort en 985; — de saint Henri, empereur d'Allemagne, mort en 1024; — du bienheureux Henri de Trévis, mort en 1315; — du bienheureux Henri Armand Suso, Dominicain, mort en 1365; — du bienheureux Herman-Joseph, Prémontré, mort en 1236; — de saint Hilaire, évêque d'Arles, mort en 449; — de saint Hildevert, évêque de Meaux, mort en 680; — du vénérable Barthélemy Holzhauser, res-

taurateur de la vie canoniale parmi les clercs séculiers, mort le 20 mai 1626; — de saint Honorat, abbé de Fondi, mort vers le milieu du vi^e siècle; — de saint Honoré martyr, en Poitou, dans le xiv^e siècle; — de saint Hugues. On cite trois paralytiques et une multitude de malades qui furent miraculeusement guéris au tombeau de saint Hugues, évêque de Lincoln, qui, de son vivant, avait prédit l'heure de sa mort arrivée le 17 novembre 1200.

Des miracles rendirent aussi célèbres les tombeaux de saint Hyacinthe, religieux Dominicain, mort en 1257; — de saint Ignace de Loyola, mort en 1566; — de saint Injurieux, sénateur d'Auvergne, mort au commencement du vi^e siècle; — de saint Isidore, laboureur et patron de la ville de Madrid, mort en 1170; — de saint Ives, évêque en Perse (vii^e siècle); — de saint Jacques, ermite en Berri, mort en 865; — du bienheureux Jacques de Strepar, archevêque de Halitz en Pologne, mort en 1411; — de saint Jacques d'Esclavonie, mort à Bitello, le 27 avril 1485; — du bienheureux Jean de Montmirail, de l'ordre de Cîteaux, mort en 1217; — du bienheureux Jean de Pérouse, religieux de l'ordre de Saint-François et martyr, le 29 août 1231; — du bienheureux Jean de Salerne, Dominicain, mort en 1242; — du bienheureux Jean Lobédau, Franciscain, mort le 9 octobre 1264; — du bienheureux Jean de Parme, général de l'ordre des Franciscains, mort le 20 février 1289; — du bienheureux Jean de Rieti, ermite de l'ordre de Saint-Augustin, mort le 1^{er} août 1347; — de saint Jean de Bridlington, mort le 10 octobre 1376; — de saint Jean Népomucène, prêtre et martyr, mort en 1388; — de saint Jean de Kenti, prêtre polonais, mort le 24 décembre 1473; — de saint Jean de Sahagun, ermite de l'ordre de Saint-Augustin, mort le 11 juin 1479; — du bienheureux Jean Licus, Dominicain, mort en 1511; — de saint Jean-de-Dieu, fondateur de l'ordre de la Charité, mort le 8 mars 1550; — du bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, fondateur de l'ordre des Pères de la Trinité pour la rédemption des captifs, mort le 14 février 1615; — de saint Jean-Joseph de la Croix, religieux observantin, mort en 1734; — de la bienheureuse Jeanne-Marie Bonomi, vierge de l'ordre de Saint-Benoît, morte en 1670; — de saint Joseph Barsabas; — de saint Josse, prêtre dans le Ponthieu, mort en 668; — du bienheureux Jubin, archevêque de Lyon, mort en 1082; — de saint Julien de Brioude, martyrisé en 304; — de saint Julien, évêque de Cuenza en Espagne, dans le xiii^e siècle; — du bienheureux Julien de Saint-Augustin, frère lai chez les Frères-Mineurs de l'étroite observance de Saint-François; — de sainte Julienne Falconieri, morte à Florence en 1340; — de saint Junien, reclus dans le diocèse de Lorraine, mort dans le iv^e siècle; — de saint Ladislas I^{er}, roi de Hongrie, mort le 30 juillet 1095; — de saint Lambert, évêque de Vence, mort en 1154; — de saint Landric, évêque

de Metz, mort en 700; — de saint Lebwin, missionnaire dans les Pays-Bas, mort sur la fin du viii^e siècle; — de saint Léonard, reclus en Touraine, qui mourut en 593, après avoir prédit le moment de sa mort; il s'opéra bientôt sur son tombeau un grand nombre de miracles rapportés par saint Grégoire qui en avait été témoin oculaire; — du Pape saint Léon IX; — du bienheureux Léonard de Port-Maurice, religieux franciscain, mort en 1751; — de saint Léopold IV, marquis d'Autriche, mort en 1136; — de la bienheureuse Lidwine, vierge en Hollande, morte en 1433; — de sainte Liobe, abbesse en Allemagne, morte en 779; — du bienheureux Louis Lallemand, archevêque d'Arles et cardinal, mort en 1450; — de saint Louis Bertrand, Dominicain, mort en 1580; — de saint Loup, évêque d'Angers, dans le ix^e siècle; — de saint Luc le Jeune, solitaire, mort en 946; — de sainte Lucie d'Ecosse, vierge, morte en 1090; — de saint Lucien, apôtre de Beauvais, dans le iii^e siècle; — de saint Ludre. Saint Germain de Paris fut témoin d'un de ses miracles un jour qu'il célébrait l'Office dans l'église du Saint-Enfant; — du bienheureux Luitprand Verula, prêtre de Milan, mort en 1113; — de la bienheureuse Masalde, reine de Castille et religieuse de Cîteaux, qui mourut le 1^{er} mai 1252. Aussitôt après sa mort, son visage devint d'une beauté admirable et tout éclatant de lumière. Elle fut inhumée dans l'église du monastère d'Arouca. En 1616, l'évêque de Lamégo leva de terre son corps qui fut trouvé sans corruption; sa figure était aussi colorée que si elle n'eût fait que d'expirer; — de saint Mammès. Saint Grégoire de Nazianze et Sozomène rapportent que Julien l'Apostat et Callus, son frère, se trouvant dans leur jeunesse, à Césarée, entreprirent de bâtir, chacun par moitié, une église sur le tombeau de saint Mammès, mort dans cette ville en 275, et que pendant que la portion échue à Gallus avançait, une main invisible arrêta les travaux de Julien. Ainsi on ne put même asseoir les fondements de cette partie, parce que la terre rejetait ceux qu'on avait posés, et il fallut abandonner l'entreprise; — de saint Mans, évêque et martyr en Ecosse, en 1104; — de saint Marcellin, premier évêque d'Embrun, mort en 374; — de saint Marcien, anachorète en Syrie, mort en 387; — de saint Marcien, grand économiste de l'Eglise de Constantinople, mort vers 489; — du bienheureux Marcolin, Dominicain, mort en 1397; — de la bienheureuse Marguerite de Louvain, morte en 1225; — de la bienheureuse Marguerite, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique, morte en 1320; — de la bienheureuse Marguerite de Ravenne, vierge et institutrice des clercs réguliers du Bon-Jésus, morte le 23 janvier 1505; — de la bienheureuse Marie l'Ellendigre, vierge et martyre en 1213; — de la bienheureuse Marie-Victoire Fornari Strata, veuve et fondatrice des Annonciades célestes, morte en 1617; — de la bienheureuse Marie-Anne de Jésus, vierge et religieuse, morte le 16 avril

1625; — de saint Marien, solitaire dans le Berrri, au iv^e siècle; — de sainte Marine, vierge en Bithynie, morte en 750; — de saint Martin, premier évêque de Limoges (iii^e siècle).

Les miracles opérés au tombeau de saint Martin de Tours et autres lieux où il était vénéré sont tellement innombrables que dans sa récente *Histoire de saint Martin*, M. Achille Dupuy, curé d'Azay-sur-Indre, tout en y consacrant deux cents pages, ne donne qu'une indication sommaire des principaux. Ce résumé d'ailleurs n'embrasse lui-même que quelques époques du v^e au xv^e siècle et néglige tous les détails en dehors des faits qu'il cite. Néanmoins, tel qu'il est, il peut donner encore quelque idée de la nature et de la multitude des miracles dus au saint évêque de Tours après sa mort. Nous en détachons donc les passages suivants. « La dévotion générale » dit M. Achille Dupuy, « prenait sa source dans les miracles qui s'opéraient continuellement au tombeau de saint Martin. Les principaux nous sont rapportés par un contemporain. Les voici : souvent, les évergumènes qu'on amenait à la sainte basilique pour y être délivrés, étaient emportés en l'air par-dessus les grilles du temple et précipités par le démon dans un puits fermé dans son enceinte. Ils en furent retirés sains et saufs à la vue des peuples. Nous avons vu, ajoute l'historien du vi^e siècle, le même fait se produire de nos jours au même puits.

Un autre démon s'étant emparé d'un vase, c'est-à-dire du corps d'un homme, l'entraîna vers le fleuve pour l'y noyer. L'infortuné allait périr; mais le bienheureux confesseur ne lui manque pas dans ce péril. Le possédé entre dans l'eau, gagne l'autre bord de la Loire sans avoir souffert le moindre mal ni même mouillé ses habits. Parvenu à la cellule du saint à Marmoutier, il se trouva délivré. Dans son état de possession, cet homme faisait souvent entendre un grand nombre de paroles étrangères, s'exprimait dans la langue de nations inconnues, prédisait l'avenir et confessait ses crimes. Mais comme nous l'avons dit, sitôt qu'il eut touché le seuil de la cellule sacrée, il se retira sain d'esprit.

Egidius, alors maître de la milice dans les Gaules, était assiégé dans la ville d'Arles par les Visigoths. Il n'avait aucun espoir de leur échapper, lorsque, invoquant saint Martin, il fit une sortie et mit en fuite l'ennemi. A l'heure où se passait l'événement, un démoniaque, au milieu de la basilique de Tours, déclara qu'il était dû à l'intercession de saint Martin. Cette victoire, qui rendit la sécurité à l'empereur Majorien et procura la paix à la Gaule, est rapportée à l'an 459.

Une jeune fille était atteinte de paralysie. Elle se rend au tombeau du bienheureux, y célèbre des veilles, et recouvre la santé. Mais étant revenue à l'idolâtrie, elle retomba dans l'infirmité dont l'avait délivrée l'intervention du bienheureux pontife.

Une couronne d'or, hommage offert au mérite du saint, décorait son tombeau. Un soldat de l'armée des Huns qui alors avaient

fait irruption en Gaule, ose l'en arracher, soudain il perd la vue. Contraint par la douleur, il restitue son vol et recouvre en même temps la lumière.

Un autre homme de la même nation, poussé par le tentateur, poursuivait quelqu'un l'épée à la main, et était près de le tuer, dans le parvis même du saint confesseur. Tout à coup, retournant son épée contre lui-même, et frappé d'un soudain jugement de Dieu, il se perce d'outre en outre. Enfin, un jour, le peuple plein de joie se disposait à transporter des colonnes pour l'ornement du temple du bienheureux. Un homme, qui voyait d'un œil jaloux cette entreprise, proféra de grandes menaces contre sa femme, coupable seulement d'avoir prêté des instruments demandés pour ce travail; car, tous deux habitaient une maison de campagne voisine de l'endroit où il avait lieu. Le châtiment de cet impie ne se fit pas attendre. Monté sur un cheval, il le frappait, l'animal le jeta dans un ruisseau peu profond, mais où, cependant, le malheureux se noya en se pressant lui-même le visage contre le sable. Quant aux colonnes, elles furent portées, escortées par le peuple, jusqu'au bienheureux temple.

On raconte aussi que toujours on vit croître l'huile déposée sur le saint tombeau. L'évêque Perpétue, troisième successeur du grand saint, et qu'on peut à juste titre, dit l'historien, préconiser comme son disciple, y porta un jour une fiole avec de l'huile pour qu'elle fût sanctifiée par la vertu du juste. Ayant enlevé un peu de poussière du marbre qui couvrait le saint corps, il la mêla à cette liqueur. L'huile, alors, se répandit au dehors en telle abondance, que les vêtements de l'évêque en furent inondés et se trouvèrent en même temps imprégnés d'un parfum délicieux. Cette huile, aussi, rendit la santé à un grand nombre de malades, souvent même, elle eut la vertu d'éloigner les orages des champs purifiés par son moyen.

Un dévot, plein de foi, s'étant rendu au temple, désirait ardemment participer aux faveurs du saint; il cherchait dans sa pensée ce qu'il pourrait emporter de ce lieu sacré pour son salut. Bientôt il s'approche du tombeau, et supplie le gardien de lui donner un peu de la cire bénite qui y brûle. Son désir satisfait, il se retire plein de joie. Il avait un champ ensemencé. Animé d'une sainte confiance, il y dépose un peu de cette cire. Survient un orage terrible, semblable à celui qui, les années précédentes, avait ravagé tout ce canton. Grâce à cette bénédiction, il ne touche point au champ sanctifié où, dans la suite, il ne fit plus aucun dégât.

Or, poursuit l'historien, la magnifique et tant désirée fête de Pâques étant arrivée, le peuple s'était rendu dévotement à la cellule, sanctifiée jadis par la présence du bienheureux et ses nombreuses communications avec les anges. Là, les fidèles couvraient de leurs baisers et arrosaient de leurs larmes les lieux où autrefois il s'était assis, où il avait prié, où il avait pris sa nourriture, où, après de

nombreuses fatigues, il avait accordé à ses membres un moment de repos. Ces pieux devoirs remplis, ils se disposent à repasser le fleuve sur les bateaux qui les attendent, afin de visiter aussi le bienheureux tombeau, de s'y prosterner devant le confesseur et d'y implorer avec larmes la clémence divine. Tandis qu'ils sont sur l'eau, le tentateur soulève une bourrasque, l'embarcation est submergée et les passagers des deux sexes sont emportés par le courant de la Loire. Ils roulaient ainsi au milieu des flots sans espoir de salut. Alors, toutes les voix réunies ne poussent qu'un seul cri : *Miséricordieux Martin, délivre de ce pressant danger tes serviteurs et tes servantes.* Aussitôt le souffle d'une brise tranquille les fait sortir des ondes, et secondé par l'eau elle-même, les rend sains et saufs au rivage. Aucun d'eux ne périt, mais tous célébrèrent avec allégresse la fête de Pâques.

Un homme avait demandé avec instance à emporter du saint édifice quelque objet de bénédiction ; l'ayant obtenu, il recueillit quelques parcelles de la cire du tombeau sacré, qu'il déposa comme un trésor céleste au fond de sa demeure. Or, par l'envie du tentateur, le feu prit à cette maison. Déjà les flammes l'enveloppaient et en dévoraient les solives. On pousse des cris vers le ciel, on implore le secours du bienheureux. L'homme en question se souvient alors du morceau de cire, il le trouve et le jette dans le feu. Aussitôt, de toutes parts l'incendie est éteint. Ainsi, miracle nouveau ! la cire qui sert à nourrir le feu, cette fois, grâce à une vertu toute sainte, en arrête la violence.

Tous ces faits sont rapportés par saint Paulin, de Périgueux, au sixième livre du poème qu'il a consacré à la vie de notre saint. Il les avait mis en vers d'après la note que lui en avait communiquée le saint évêque Perpétue, témoin oculaire de ces merveilles. Paulin termine ses poèmes par le récit d'un fait qui se passa dans sa propre famille.

Lorsqu'il reçut la note mentionnée, son neveu était gravement incommodé. Plein de confiance dans le pouvoir du saint : « Si c'est ton bon plaisir, » dit-il, « bienheureux Martin, que j'écrive quelque chose à ta louange, fais-le voir sur ce malade. » En même temps il place le papier sur la poitrine du jeune homme. A l'instant, la fièvre, dont celui-ci est tourmenté, disparaît et le laisse en parfaite santé. Même miracle s'opéra sur la fille que le neveu de Paulin devait épouser, et qu'une fièvre maligne avait aussi réduite à l'extrémité.

Saint Perpétue, qui avait succédé à saint Eustoche, successeur de saint Brice, était témoin des miracles journaliers de saint Martin.

Enfin, arriva le temps si désiré du pontife, où il devait faire la dédicace de la nouvelle église qu'il avait fait bâtir, et y transporter le saint corps du lieu où il avait été enseveli par saint Brice. Perpétue convoqua pour cette fête les prélats voisins, avec une multitude d'abbés et de clercs de différents ordres. C'était l'époque des calendes de juillet

qu'il avait choisie pour la cérémonie.

On passa la nuit précédente dans les veilles ; dès le matin, chacun prit un pic, puis tous se mirent à creuser la terre qui recouvrait le saint tombeau. L'ayant découvert, ils se disposent à l'enlever ; mais tout le monde eut beau se mettre à l'œuvre : la journée se passa en efforts inutiles. On veille une seconde nuit ; le lendemain, on fait la même tentative : elle n'est pas plus heureuse. Interdits, épouvantés, les assistants ne savaient à quoi se résoudre. Alors, un des clercs : *Vous savez, dit-il, que c'est dans trois jours l'anniversaire de son ordination à l'épiscopat. Peut-être, veut-il vous faire entendre qu'il doit être transporté ce jour-là.*

Les jeûnes, les prières, la psalmodie incessante, furent continués jour et nuit, pendant tout ce temps. Le quatrième jour, ils s'approchent de la fosse et font un nouvel essai, même impossibilité de remuer le cercueil. La consternation était générale. On allait rejeter la terre sur la relique. A ce moment, paraît au milieu de l'assistance, un vieillard vénérable et blanc comme la neige. Il déclare qu'il est abbé, puis ajoute : *Jusques à quand serez-vous dans l'abattement ? Que tardez-vous ? Ne voyez-vous pas le seigneur Martin tout prêt à vous aider, si vous vous mettez à l'œuvre ?* Disant ces mots, il quitte son manteau, et met la main au sarcophage avec les autres prêtres. On apprête la croix et les cierges, on impose l'antienne ; toutes les voix réunies font monter dans les airs le chant des psaumes. En même temps, le sarcophage cède à l'effort du vieillard et, enlevé sans peine, est transporté au lieu qui lui est destiné.

Le cercueil déposé dans l'abside, saint Perpétue en fit l'ouverture. Il en retira les reliques, les réduisit toutes à la taille d'un enfant, les enveloppa dans une étoffe blanche fort précieuse et les lia avec des bandelletes sur lesquelles il apposa, son sceau. Il y ajouta une cédule où était écrit en latin : *C'est ici le corps du bienheureux Martin, évêque de Tours.* Il les mit ensuite dans un grand vase d'albâtre qu'il renferma dans une châsse faite d'un métal semblable à celui que les anciens appelaient *electrum*. C'était de l'or auquel on avait mêlé la cinquième partie d'argent pour lui donner plus d'éclat. La forme de cette châsse était celle d'un cercueil. Elle avait deux doigts d'épaisseur, et était travaillée avec tant d'art qu'elle paraissait être toute d'une pièce. On y avait gravé au dehors des vers à la louange de Martin et des caractères qui désignaient le nom de Perpétue. La châsse fermée fut déposée sous l'autel dans un caveau de cinq ou six pieds de long sur trois de large. Ce caveau était revêtu en dedans d'un métal composé de cuivre et d'étain avec mélange d'un peu d'or. Il se formait au moyen d'une porte de même métal munie de quatre serrures différentes.

Tout étant disposé au gré du pontife, on procéda à la consécration du temple. Ensuite, on célébra les saints mystères sur la

table de marbre qui couvrait le tombeau de saint Martin, honneur dont jusqu'alors avaient seuls joui les tombeaux des martyrs. Cet autel était du reste l'unique qui fût dans l'église. Il était couvert d'un petit dôme en or fin qu'enrichissaient des pierres précieuses et que soutenaient quatre colonnes de grand prix.

Les cérémonies de la consécration achevées, on se réunit pour le festin d'usage. On eut beau alors chercher le vieillard qui avait aidé à l'enlèvement du cercueil, il fut impossible de trouver, ni lui, ni personne qui l'eût vu sortir de la basilique. *Je crois*, dit l'historien, *que c'était un ange, puisque après avoir assuré qu'il avait vu le bienheureux Martin, il disparut lui-même à tous les yeux.*

Cependant, les miracles qui avaient illustré le tombeau du grand saint pendant qu'il était abrité par la petite basilique de saint Brice, n'avaient point cessé depuis qu'il se trouvait placé dans celle de saint Perpétue. Mais un assez long espace de temps s'écoula sans qu'on prît soin de les écrire.

Enfin, voici venir l'illustre Grégoire de Tours, qui succéda à saint Eufrône. Il nous a laissé un ouvrage en quatre livres sur les *Miracles de saint Martin*. L'auteur a consigné dans les trois derniers livres les miracles opérés sous son épiscopat. Les trois premiers livres sont composés chacun de soixante chapitres. Le quatrième n'en a que quarante-sept. Chaque chapitre contient le récit d'un miracle.

Nous les avons lus tous, et longtemps nous avons gardé le projet de les reproduire tous dans notre livre. La crainte de former un ouvrage trop volumineux, nous l'a fait abandonner. C'a été à notre grand regret, car nous sommes persuadé qu'il faut les lire pour bien comprendre la dévotion dont le saint a été l'objet pendant tant de siècles. Sans ces miracles, cette dévotion est à nos yeux une énigme historique dont il est impossible de donner une explication sérieuse. Raconter les grands actes par lesquels cette dévotion s'est manifestée et passer sous silence ces miracles, c'est s'en tenir aux effets sans s'occuper de la cause.

Nous retracerons donc quelques-uns des faits merveilleux rapportés par saint Grégoire. Voici le plus célèbre de ceux qui font la matière du premier livre. Il eut lieu en l'année 560.

Chararic, nommé par d'autres Théodemir, était alors roi des Suèves de la Galice. Son fils, tombé dangereusement malade, se trouvait dans un tel état de langueur qu'il n'avait plus que le souffle. Or, le père de cet enfant professait l'hérésie arienne avec tout son peuple. En outre, ce pays était infecté de la lèpre plus que toutes les autres provinces. Le roi voyant son fils à l'extrémité, dit à ses courtisans : *Ce Martin, qui suit, à ce qu'on rapporte, tant et de si éclatants prodiges dans les Gaules, de grâce, de quelle religion était-il ?* Ils lui répondirent : *De la religion catholique. Tant qu'il vécut et gouverna le peuple comme évêque, il assura qu'on*

devait vénérer le Fils avec le Père et le Saint-Esprit, comme ayant avec eux une même substance et une égale toute-puissance. Maintenant, assis au séjour des cieux, il ne cesse, par des bienfaits, de pourvoir au salut de son peuple. — Si ce que vous me racontez est vrai, dit le roi, que mes fidèles amis se rendent en toute hâte à son tombeau et y portent de riches présents. S'ils obtiennent la guérison de mon fils, je me ferai instruire de la foi catholique à laquelle il a cru, et j'y croirai aussi. Il envoya donc au saint tombeau une somme d'or et d'argent d'un poids égal à celui de son fils. Ses messagers arrivent, offrent leurs présents et prient pour le malade devant le tombeau du bienheureux. Mais, dit l'historien, l'hérésie qui dominait encore le cœur de son père, empêcha qu'il ne reçût de suite une entière guérison. Les envoyés, à leur retour, racontèrent au roi qu'ils avaient vu de nombreux miracles s'opérer au tombeau du bienheureux. *Nous ignorons*, ajoutèrent-ils, *pourquoi ton fils n'a pas été guéri.* Comprenant que son fils ne pouvait être guéri, s'il ne croyait le Christ égal à son Père, le roi bâtit une église en l'honneur du bienheureux Martin. Lorsque cet édifice d'un travail admirable fut terminé, il dit solennellement : *Si j'obtiens des reliques de l'homme juste, je croirai tout ce que les prêtres m'annonceront.* Cela dit, il envoya une seconde députation avec des présents plus considérables. Arrivés au saint lieu, ses gens demandèrent des reliques. On donnait alors ce nom à de simples linges ou morceaux d'étoffe qui avaient été laissés quelque temps sur les tombeaux des saints. C'est ce qui se pratiquait en particulier à Rome aux tombeaux des apôtres. On offrit donc, selon la coutume, de ces reliques aux députés galliciens. *Nous n'agissons pas ainsi*, dirent-ils, *mais nous demandons qu'il nous soit permis de placer nous-mêmes sur le tombeau ce que nous voudrons, pour l'y reprendre ensuite.* Alors ils déposèrent sur le tombeau une partie d'un voile de soie que d'avance ils avaient pesé; ils disaient : *Si nous trouvons grâce devant le patron que nous implorons, ce que nous avons déposé deviendra plus pesant et sera pour nous la bénédiction demandée par le roi.* Ils veillèrent donc une nuit et au matin pesèrent l'objet qu'ils avaient déposé. La grâce du bienheureux s'y était répandue avec tant d'abondance que le voile de soie enleva le bassin de la balance aussi haut qu'il put monter. Comme on élevait ces reliques en grand triomphe, les prisonniers de la ville entendirent le chant des psaumes, et, admirant la douceur des sons, demandèrent aux gardiens ce que c'était. Ceux-ci leur dirent : *On emporte en Galice les reliques du seigneur Martin, et c'est pourquoi l'on chante ainsi.* Alors, ces malheureux se mettent à invoquer, en pleurant, saint Martin, et à le prier de les délivrer par sa visite des entraves de leur prison. Soudain les gardes épouvantés prennent la fuite, toutes les entraves sont brisées, la troupe des prisonniers se lève délivrée de ses fers.

Ils viennent aussi, à la vue du peuple, jusqu'aux saintes reliques, baisant en pleurant les bienheureux gages et rendent en même temps des actions de grâce au saint dont la bonté les a sauvés. L'évêque de Tours ayant ensuite obtenu leur pardon du juge, ils furent renvoyés sains et saufs. Témoins de cet événement, ceux qui portaient les reliques en furent remplis de joie. *Maintenant, disaient-ils, nous reconnaissons que le bienheureux évêque daigne se montrer propice à nous pauvres pécheurs.* Ainsi, après avoir rendu leurs actions de grâce au Ciel, ils s'embarquèrent sous la garde du saint patron. Des vagues caressantes, des vents tempérés qui enlaient doucement leurs voiles, une mer tranquille les eurent bientôt conduits dans un port de la Galice.

En même temps qu'eux, y arrivait un saint homme, appelé aussi Martin. Conduit sans doute par la Providence divine, il avait quitté son pays qui était aussi la Pannonie, le jour même où se faisait à Tours la levée des reliques et entra comme elles dans le même port.

Les précieux gages sont reçus avec une suprême vénération et des miracles ne tardent pas à venir confirmer la foi. Délivré de toute maladie, le fils du roi accourut au-devant des saintes reliques. L'étranger, nommé Martin, ordonné peu après évêque de cette contrée, composa des vers qui furent inscrits sur la porte méridionale de la basilique de saint Martin.

Le roi des Suèves, alors, confessa l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, puis reçut l'onction, c'est-à-dire fut fait catéchumène avec toutes les personnes de sa cour. Aussitôt la lèpre cessa d'affliger le peuple; tous ceux qui en étaient atteints furent guéris, et pendant longtemps on n'en vit aucun dans le pays. Le Seigneur, à l'arrivée des saints gages, versa sur cette nation une grâce si puissante, que, dit l'historien, il serait trop long de raconter les miracles dont ce jour fut témoin; maintenant encore, ils ont tant d'amour pour le Christ, que tous ils seraient disposés au martyre, si le temps des persécutions revenait. On avait déjà vu en Espagne, dès la fin du v^e siècle, plusieurs églises magnifiques dédiées à saint Martin.

Nous empruntons encore au premier livre des *Miracles*, les deux suivants, dont le premier a rapport au trait le plus populaire de la vie du grand saint.

A cette porte d'Amiens, où autrefois le bienheureux avait couvert, d'un morceau de sa chlamyde, un pauvre transi de froid, un oratoire avait été bâti par les fidèles. Là, maintenant, des vierges religieuses étaient établies en l'honneur du saint évêque. Elles auraient eu de la peine à vivre sans la piété des dévots qui, bien souvent les nourrissait. Cependant, elles eurent une fois quelques ruches qui leur avaient été données. Un envieux les regarda et se dit en lui-même : *Si je pouvais enlever quelque chose de ce qui est dans ces vases!* La nuit suivante, poussé par le démon, il enlève les trois vases et les

charge sur un bateau. Son intention était de passer la rivière pour s'approprier plus facilement ce qu'il avait dérobé. Mais, je crois, dit l'historien, que ce vol l'en empêcha. C'est ce que la suite fit voir avec évidence. Au lever du soleil les gens se rendaient en hâte au port pour passer l'eau. Ils voient au rivage un bateau, des abeilles s'échappant en foule de leurs ruches, et un homme à l'écart étendu par terre. Ils le croient endormi, et comme déjà ils ont appris des religieuses le vol commis à leur préjudice, ils se précipitent sur lui pour le lier. Le malheureux était sans vie. Aussitôt on informe les vierges de l'événement et l'on restitue à la pieuse maison les objets dérobés, non sans admirer la promptitude avec laquelle s'était exécuté sur cet homme l'arrêt de la vengeance divine.

L'autre fait nous ramène à la basilique de Tours. Sous le pontife saint Eufroïne; voici ce qui arriva au prêtre Wiliacharius :

Dans un temps où ce prêtre de Tours avait encouru la colère du roi Clotaire, il s'était enfui à la basilique de saint Martin qui, dès lors, jouissait du droit d'asile. Là, on le gardait enchaîné, quand, par la vertu du bienheureux pontife, ses chaînes se rompirent et tombèrent. Plus tard, on ne sait par suite de quelle négligence, il fut pris hors du parvis. Chargé de fers, les mains liées derrière le dos, il est conduit vers le roi. Alors, criant à haute voix, il prie le bienheureux Martin d'avoir pitié de lui et de ne pas laisser emmener prisonnier un de ses dévots qui s'était réfugié dans son temple. Tandis qu'il parle ainsi et que le bienheureux évêque Eufroïne prie du haut de la muraille de la cité qui regarde la basilique, ses mains sont déliées et tous les anneaux de ses chaînes tombent en morceaux. Amené devant le roi, il est de nouveau mis sous garde, les fers aux pieds et aux mains. Mais il invoque le nom de l'illustre patron et tous ses fers se brisent en mille pièces comme s'ils étaient d'argile. Ce qu'il y avait en tout cela de remarquable, c'est que tant qu'il n'invoquait pas ce nom sacré, le prêtre restait enchaîné; au contraire, sitôt qu'il l'avait prononcé, tous ses liens se rompaient. Le roi eut assez d'intelligence pour voir dans cette merveille la puissante intervention de saint Martin. Il ne voulut pas faire reprendre ses chaînes au prisonnier et le rendit à la liberté. *C'est, dit l'historien, de la bouche même de Wiliacharius que j'ai appris ces faits qui eurent lieu en présence de nombreux témoins. Puisse le saint confesseur se manifester à moi par un prodige semblable et délier les entraves de mes péchés, comme il brisa les pesantes chaînes dont ce prêtre était chargé!*

L'Italie se distinguait aussi à cette époque par le culte qu'elle rendait au grand saint. Elle surpassait même en cela, au dire de l'historien, les lieux où reposaient les membres de l'illustre confesseur. Aussi, y faisait-il tant de miracles qu'on n'eût pu les écrire tous. Il y guérissait surtout des pustules. Sitôt qu'une personne était atteinte de ce mal,

on le portait au plus prochain oratoire du saint. Là, on enlevait quelque morceau du voile de la porte ou des tapisseries de la muraille, on le plaçait sur le malade et il guérissait.

Saint Fortunat, plus tard évêque de Poitiers, atteint d'un mal d'yeux qui lui ôtait la vue, fut guéri en les touchant avec l'huile d'une lampe allumée devant une image de saint Martin, dans une église de Ravenne. Deux de ses amis obtinrent la même grâce, et son père fut sauvé d'une maladie mortelle par l'attouchement d'un objet pris dans un oratoire du saint. C'est sur le témoignage de Fortunat lui-même que notre historien raconte ces faits. La dévotion de Fortunat pour son bienfaiteur l'attira en France, et il écrivit en vers la vie de saint Martin, environ un siècle après Paulin de Périgueux.

Pour en revenir à la sainte basilique, dès le temps de saint Eufroïne, un grand nombre de pauvres y furent inscrits qui devaient recevoir tous les jours leur subsistance des présents qui s'y faisaient. C'est ce que nous apprend notre auteur dans un dramatique récit. Pour réprimer, dit-il, l'audace des gens sans foi, il veut raconter la manière dont la vengeance divine traita un homme qui avait fait un faux serment dans le saint portique.

Il y avait là une matricule de ceux que nourrissaient les bienfaits du saint, c'est-à-dire les aumônes de ses dévots, car les fidèles y apportaient chaque jour ce qui était nécessaire à la subsistance des indigents. Ces pauvres bénis avaient coutume, lorsqu'ils se retiraient, de laisser un gardien chargé de recevoir pour eux les offrandes. Un dévot donc, en vue de la récompense céleste, offrit un *triens*, pièce de monnaie dont nous n'avons pu découvrir la valeur qui était apparemment assez élevée. Le gardien ne craignit pas de cacher ce don à ses frères. A l'heure de Sexte, les pauvres étant rassemblés, demandèrent à ce gardien ce que la honte ordinaire du bienheureux pasteur leur avait envoyé, car ils avaient appris qu'une offrande avait été faite. *Par ce lieu saint, dit le gardien, et les miracles du seigneur Martin, je jure qu'il n'a rien été donné ici, si ce n'est un seul argenteus.* C'était une pièce d'argent d'une valeur sans doute de beaucoup inférieure à celle du *triens*. Il avait à peine achevé ces mots, et la parole pendait encore à ses lèvres que saisi d'un tremblement soudain, il tombe à terre. Porté sur son lit par les mains de ses compagnons, il se prend à sangloter avec force. Ceux qui l'entourent lui en demandent la cause. *J'ai fait un parjure, répond-il, au sujet de ce triens que les pauvres réclamaient, ce que je souffre est un châtement. Donc, je vous en prie, prenez cette pièce de monnaie et la rendez à la matricule.* Le gardien restitua le *triens* et expira.

Nous sommes arrivé à l'épiscopat de saint Grégoire qui commença en 565. Il fut lui-même l'objet du miracle qu'il raconte dans son second livre.

Le second mois de son ordination, comme il était à la campagne, il fut pris par une dyssenterie accompagnée d'une fièvre violente. Déjà il avait perdu tout espoir de revenir à la santé, car les remèdes n'avaient apporté aucun adoucissement à ses souffrances. Il appelle Armentarius, son premier médecin, et lui dit : *Tu as, pour moi, épuisé toutes les ressources de ton art. Tu as essayé la force de tous tes remèdes; mais le monde ne me peut sauver de la mort. Une seule chose me reste à faire, je vais te révéler un remède souverain. Prends de la poussière du très-saint tombeau du seigneur Martin et fais m'en une potion. Si ce remède demeure sans effet, il n'est plus possible que j'en réchappe.*

Un diacre est donc envoyé au tombeau du bienheureux. La poussière sacrée qu'il en rapporte est délayée dans un peu d'eau et présentée aux lèvres du moribond. Grégoire prend ce breuvage, et bientôt toute sa souffrance s'est apaisée, un tombeau lui a rendu la vie. La guérison fut prompte, car ce que nous venons de dire se passait à la troisième heure, c'est-à-dire à neuf heures du matin, et à la sixième, ou midi, le saint évêque se mettait en marche pour aller prendre son repas. Grégoire nous a encore laissé le récit de plusieurs autres bienfaits qu'il dut à l'intercession de son glorieux prédécesseur.

Mais, dit-il, quel exposé ma petitesse pourra-t-elle faire de ces miracles, puisque le saint de Dieu, bien que ravi au monde, est cependant encore prédicateur dans le monde? Il ne peut se montrer ouvertement aux peuples, mais sans cesse il se manifeste par d'éclatantes merveilles; il éclaire les aveugles, il guérit les paralytiques, et rend à la santé toute sorte d'infirmités. Quant à moi, je me crois indigne de publier les miracles d'un si grand homme. Cependant, puisque j'ai tant fait, j'en demande pardon au lecteur. L'amour du saint patron me presse, je l'ai désigné comme faisant encore la fonction de prédicateur, je vais dire ce qui est arrivé dernièrement.

Sisulfus, homme pauvre du pays des Cénomans, s'était, au milieu du jour, endormi dans son jardin. On ne sait par quelle influence maligne, il se réveilla tout à coup, les doigts contractés contre la paume de la main. La douleur même qu'il éprouve le replonge dans un nouveau sommeil. Alors, il voit debout, devant lui un homme aux vêtements noirs, à la tête blanche, qui lui dit : *Qu'as-tu à pleurer ainsi? — Voilà, vénérable Seigneur, répond le pauvre, que je me suis endormi, puis, je me suis réveillé avec une grande douleur, privé de l'usage de mes mains; je ne sais quel crime j'ai commis. — Ton infirmité, dit le personnage, annonce la punition qui attend un peuple pécheur. Va donc par les bourgs et les châteaux, avance jusqu'à la ville, prêche à tout homme qu'il ait à s'abstenir des vols, des parjures et des usures; que personne, le dimanche, n'ait d'autre occupation que celle d'assister aux solennités mystiques. Car voilà que nous sommes prosternés avec larmes devant le Seigneur, demandant grâce pour le peuple, et il y a encore*

de l'espoir si le peuple se corrige. Les querres, les infirmités et tant d'autres maux que le peuple supporte sont des effets de l'indignation du Seigneur. Hâte-toi donc d'annoncer la nécessité où l'on est de s'amender si l'on ne veut périr misérablement dans le crime. Quant à toi, après avoir accompli mes ordres, rends-toi promptement à Tours, à ma basilique, je t'y visiterai et j'obtiendrai du Seigneur ta guérison. — De grâce, seigneur, reprend le pauvre, dis-moi qui tu es et quel est ton nom? — Je suis Martin, évêque de Tours. Comme le saint achevait ces mots, le pauvre se réveille. Aussitôt il prend son bâton, se met en marche dans la direction ordonnée et annonce au peuple ce qui lui est commandé. Sept mois après cet événement, il se rend à la sainte basilique. Là, il reste prosterné pendant trois jours; le quatrième, il est visité par la vertu du saint. C'est lui-même qui, entièrement guéri de son infirmité, raconta toute cette histoire.

La Vie du saint se lisait publiquement à l'église. C'est ce que prouve le fait suivant.

La fête solennelle du glorieux confesseur était arrivée. Des troupes nombreuses de peuple s'étaient rassemblées pour la célébrer. De ce nombre était un homme qui avait un bras contracté. Collant ses lèvres sur le bienheureux tombeau, l'arrosant de ses larmes, implorant de la voix le secours du saint, il attendait, plein de foi, ses bienfaits accoutumés. Enfin, les prêtres s'avancent pour l'office de la solennité: le clerc, chargé de faire la lecture, commence à lire la Vie du saint confesseur. A ce moment, le bras de l'infirme se redresse, et lui-même, il se lève guéri, à la vue de tout le monde.

Quittons un moment le livre des *Miracles*, pour recueillir dans l'Histoire des Francs, du même auteur, quelques faits dont la place est marquée ici par la chronologie.

Plusieurs de nos rois, dans leurs maladies, se sont fait porter au tombeau du saint. Soit qu'ils eussent auparavant épuisé l'art des médecins, soit qu'ils aient tout d'abord imploré avec foi le secours du bienheureux, ils ont recouvré la santé. D'autres y ont trouvé la paix. C'est ce qui arriva en 566. En effet, les fils de Clotaire, prêts à décider par les armes leurs différends, dans le partage du royaume, s'étaient contre toute attente, réconciliés; on n'hésita pas à faire honneur de cet heureux événement à la vertu de saint Martin. Le jour même où les princes firent la paix, trois paralytiques furent redressés dans la basilique du bienheureux.

De grandes réjouissances avaient lieu jadis à la fête de saint Martin. La perspective du Carême qui la suivait y était peut-être pour quelque chose. On les attribue cependant plutôt aux miracles qui illustraient son tombeau et surtout à ceux qui s'opéraient sur le vin, dont voici un exemple.

C'était en 577. L'abbesse Ingtrudis avait la religieuse habitude de recueillir de l'eau qui avait servi à laver le saint tombeau. Un jour, elle fit porter un vase plein de vin au

tombeau vénéré, l'y laissa une nuit, puis envoya l'y reprendre. Lorsqu'on l'eut apporté, elle dit au prêtre Wuinochus qui était présent: *Otez du vin de ce vase et versez à la place une seule goutte de l'eau bénite dont il me reste encore un peu.* Il le fit, et chose admirable! le vase au vin, demeuré à moitié vide se remplit jusqu'aux bords. La même épreuve, répétée deux ou trois fois, eut toujours le même succès.

Ce miracle et d'autres semblables donnèrent occasion au peuple d'avoir recours à saint Martin pour la conservation des biens de la terre et particulièrement du vin.

Nous rentrons maintenant dans les livres des *Miracles*, et, parmi ceux du troisième, nous choisissons celui-ci. On peut le rapporter à peu près à la même année que le fait précédent. Deux ambassadeurs d'Espagne, Florentius et Exsuperius, se rendaient auprès du roi Chilpéric. A leur passage à Tours, Grégoire les convia au festin de l'église. Car ils avaient déclaré être catholiques. Pendant le repas, Florentius, le plus âgé des deux, se montra très-curieux de connaître quelque trait de la puissance du bienheureux. Rendant grâce à Dieu de cette pieuse disposition de son hôte, saint Grégoire lui demande si le nom de Martin est seulement prononcé dans ces contrées, ou si quelqu'un y lit sa Vie. A cette question l'Espagnol répond que ce nom est magnifiquement honoré dans son pays, et ajoute qu'il est lui-même un nourrisson privilégié du saint qui a manifesté sur lui la grandeur de sa puissance.

Mon aïeul, dit-il, construisit, il y a bon nombre d'années, une basilique en l'honneur du bienheureux évêque Martin. Lorsqu'elle fut achevée et ornée avec élégance, il envoya à Tours des clercs religieux demander des reliques du pontife pour consacrer l'édifice dédié à son nom. Ses désirs ayant été accomplis, tous les jours il venait dans ce temple, où prosterné sur le sol avec son épouse, il implorait le secours du saint. Au bout d'un long espace de temps il leur naît un enfant. Mais à peine âgé de trois mois, cet enfant, saisi par la fièvre, tombe dans un tel état de faiblesse qu'il ne peut plus ni sucer la mamelle, ni recevoir aucun aliment. Bientôt il n'eut plus que le souffle et on l'attendait à mourir. En effet, il ne tarda pas à rendre l'esprit.

Dans la douleur que lui inspire la mort de son unique et premier enfant, la mère prend entre ses bras ce pauvre petit corps inanimé, et va le déposer devant l'autel de saint Martin. Là, comme si le saint eût été devant ses yeux, elle lui parle ainsi: *C'était pour nous un grand sujet d'espérance, ô bienheureux confesseur, d'avoir placé ici de tes reliques. Elles devaient, selon notre attente, chasser les maladies, éteindre les fièvres, dissiper les ténèbres de la cécité et guérir toutes sortes d'infirmités. Car on dit de toi un grand nombre de faits semblables que tu as accomplis de ton vivant ou que tu opères depuis ton trépas. Ainsi, nous avons appris que tu as, par ta prière, ressuscité des morts, chassé la lèpre*

par un oaiser, guéri des énergumènes par ta parole, arrêté avec ton doigt les effets du poison et accompli nombre d'autres prodiges. Tu peux maintenant manifester ici ta puissance; considère aussi notre foi et ressuscite ce petit enfant. Si tu ne le fais pas, nous ne viendrons plus ici incliner nos fronts, nous n'y allumerons plus de luminaires, nous ne t'y rendrons plus aucun honneur.

Après ce discours, laissant le petit enfant devant l'autel, la mère se retire avec ceux qui l'ont accompagnée. Le lendemain matin, on se rend de nouveau à la basilique, on y trouve l'enfant tourné vers l'autel. Comme on admirait cette merveille, la mère le prend entre ses bras. Reconnaisant qu'il est revenu à la vie, elle l'approche de son sein. A peine l'enfant a-t-il bu le lait de sa mère, qu'il est rendu à la santé. Alors, les deux époux et toute la maison élèvent leurs voix vers le ciel et bénissent Dieu. *Maintenant, disent-ils, nous savons que tu es un Dieu grand et que seul tu fais des merveilles, toi qui, par la prière de ton serviteur, nous as rendu notre enfant.* Dans la suite, ils honorèrent ce lieu plus qu'ils n'avaient jamais fait.

Nous empruntons enfin, au quatrième livre des *Miracles*, le récit suivant.

Se trouvant dans la ville de Poitiers, saint Grégoire eut envie d'aller prier au monastère de Ligugé, où, jadis le bienheureux avait rassemblé une troupe de moines, où, pour la première fois, il ressuscita un mort, et d'où il fut conduit à l'épiscopat. Arrivé dans ce lieu désiré, il se prosterna devant la balustrade qui entoure le coin où l'on dit qu'il rendit la vie au défunt. Après y avoir répandu ses larmes avec sa prière, et y avoir célébré la Messe solennelle, il demande à l'abbé si le Seigneur a signalé cet endroit par quelque miracle. Celui-ci l'assura, devant les frères, que souvent les aveugles y étaient éclairés et les infirmes rendus à l'usage de leurs membres. *Puisque vous paraissiez curieux d'en savoir davantage, je vais, Seigneur, ajouta-t-il, vous raconter ce qui s'est passé ici dernièrement.*

Une femme du voisinage était atteinte d'une paralysie, qui l'avait entièrement privée de l'usage de ses membres. Placée sur un chariot traîné par des bœufs, elle allait aux portes des riches pour obtenir sa subsistance. Un jour qu'on l'avait amenée ici, elle se prosterna sur le pavé de la cellule sainte. Bientôt s'approchant, avec un lent effort, de la balustrade sacrée, elle baise dévotement le voile qui la couvre: *Je crois, dit-elle, bienheureux confesseur, que tu es présent ici. J'atteste qu'ici tu as ressuscité un mort. J'ai confiance aussi que, si tu le veux, tu pourras me sauver et me rendre à la santé comme autrefois tu rompis les liens de l'enfer, et ramenais en ce monde l'âme du trépassé.*

Pendant qu'elle parlait ainsi, un torrent de larmes sillonnait ses joues. Sa prière fut exaucée sur-le-champ. Tout ce qu'il y avait de desséché, de contracté et de relâché dans le corps de cette femme fut, par la vertu du bienheureux pontife, rétabli dans son état

naturel. La même chose arriva en faveur d'un autre paralytique venu à ce monastère. A peine eût-il touché le voile de la balustrade, que son infirmité disparut, et qu'il se retira en parfaite santé.

Nombre d'évêques se rendaient au tombeau du saint pour solenniser sa fête. Notre historien fait mention en particulier des évêques de Poitiers, de Nantes et d'Auxerre. Au sujet de celui de Nantes, il dit: *Nonnichius, pontife de Nantes, se rendit à la basilique du saint; il y amena avec lui un serviteur, nommé Baudégisilus, qui avait perdu l'usage de ses membres. La solennité célébrée, il le remmena bien portant.*

Nous avons vu une sainte reine honorer le lieu d'où l'âme de Martin était partie pour le ciel, ne laissant plus sur la cendre qui lui servait de couche qu'un corps inanimé et cependant glorieux. L'église de Candes, quoiqu'elle n'eût pas gardé ce saint dépôt, n'en fut pas moins dès lors signalée à la dévotion des peuples. Le dernier soupir de Martin l'avait consacrée comme un sanctuaire privilégié. Depuis le jour où Martin y était mort, de nombreux miracles s'opéraient à Candes.

Léoméris, esclave d'un Angevin, est frappé d'un coup de sang, sa main se contracte et sa langue demeure paralysée. Longtemps il reste dans cet état d'infirmité qui l'empêche de servir son maître et de se servir lui-même. Enfin, guidé par l'inspiration de sa foi, il s'en vint veiller à la basilique du bienheureux à Candes. Sa main se redresse, sa langue se délie. Lui-même atteste au peuple le miracle de saint Martin. *Voyez ce que le saint de Dieu a fait cette nuit, je vous l'atteste, et vous en avez lu preuve.*

De retour chez son maître, il lui raconte tout ce qui s'est passé. L'Angevin refuse de croire à la vertu miraculeuse du bienheureux pontife et remet son esclave à son service ordinaire. Léoméris reprend son travail et retombe dans son infirmité. Alors son maître comprend qu'il y a là un mystère de Dieu. Il renvoie l'esclave au lieu saint. L'infirme y passe de nouveau la nuit, priant avec une extrême dévotion. Au point du jour, il est guéri pour la seconde fois. La religion préparait donc dès lors l'abolition de l'esclavage. Un esclave pour lequel Dieu avait daigné faire un miracle ne pouvait plus être traité comme esclave. Un Chrétien eût cru commettre une impiété en retenant dans la servitude celui que Dieu même avait délivré de ses maux.

Le diacre Theodoméris était, depuis quatre ans, complètement privé de l'usage de ses yeux. C'était le résultat d'une cataracte. Il vient à la cellule de Candes. Prosterné devant le lit du saint, il y passe toute la nuit dans les larmes et les prières. Immobile dans cette humble posture, il humecte la terre de ses pleurs et tiédit de ses soupirs le bois de la balustrade sacrée. Au point du jour, sa cataracte s'ouvre; il revoit la lumière.

Un énergumène, nommé Désiderius, arrive d'Auvergne. On l'amène à la cellule de

Candes. Il y passe toute la nuit dans la plus violente agitation. Au matin, le voilà qui se met à crier que saint Martin le brûle. Ce disant, il vomit une matière purulente mêlée de sang. Le démon le quitte en même temps. Laisant donc sur le sol une poussière infectée d'humeurs corrompues, il sort de la cellule en parfaite santé.

Un autre homme vient à Candes. Il avait les doigts contractés, de telle sorte que ses ongles s'étaient enfoncées dans la paume de la main, d'où le sang s'échappait de temps en temps. Ses souffrances étaient excessives. Ce malheureux se prosterne devant le lit du glorieux pontife. Il prie et il pleure par le double effet de la douleur et de la foi. Le lendemain ses doigts sont redressés, et il s'en retourne entièrement guéri. Une infirmité semblable affligeait la matrone Remigia. Elle se rend en grande dévotion à la bienheureuse cellule : ainsi l'appelle l'historien ; car il étend à tout ce qui appartient au saint les noms dont il salue le saint lui-même. Remigia, donc, se livre aux veilles et aux oraisons, nourrissant de plus la matricule rassemblée en ce lieu. Enfin, elle désira servir elle-même les pauvres malgré son bras desséché et ses doigts contractés. Sa foi fut récompensée. Son bras fut soudainement guéri, de sorte qu'elle put le lever pour verser le vin dans les coupes. Elle servit ainsi tout un jour les pauvres bénis et retourna chez elle délivrée de toute infirmité. Dans la suite elle fournissait tous les ans, aux mêmes frères, une nourriture abondante. Or, une de ses suivantes souffrait cruellement de la fièvre quarte. Venue à Candes, selon sa coutume, Remigia nourrissait les pauvres. Elle implore le secours du saint pour sa domestique. Pendant quatre jours elle demeura prosternée devant la bienheureuse cellule, dans une prière et un jeûne continuel. Au bout de ce temps la jeune fille était complètement guérie de sa fièvre, et la matrone s'en retournait, avec sa suite, glorifiant Dieu.

C'est en pratiquant les mêmes œuvres, qu'un nommé Vinaste recouvra la vue. Affligé depuis plusieurs années d'une entière cécité, il avait coutume de venir de son pays à la cellule du saint. Là, il célébrait dévotement des veilles et rassasiait largement la faim des pauvres. Il les servait même autant qu'il le pouvait. Un jour, son vœu accompli et son service auprès des pauvres terminé, il se prosterne devant la balustrade du lit sacré, faisant des prières et des adieux, car il voulait s'en retourner. Sa prière achevée, il se lève, ouvre un peu les yeux. *Je vois, dit-il, comme un rideau de soie suspendu ici.* C'était le voile de soie suspendu à la balustrade. Ses amis lui répondent : *Ce que tu vois est la réalité.*

Vinaste recommence à pleurer et à prier le bienheureux confesseur qu'il daigne achever son œuvre. Tout en priant ainsi, avec plus d'ardeur que jamais, il s'endort. Un homme alors lui apparaît, qui lui dit : *Va-t'en à la basilique du seigneur Martin, c'est là que*

tu obtiendras ton entière guérison. Vinaste ne perd pas un moment. Conduit par les mains de ses serviteurs, il se dirige vers le temple du bienheureux confesseur, à Tours. Sitôt qu'il en a touché le seuil, il recouvre une vue parfaite.

Si ces miracles sont surprenants, les sentiments de ceux qui les ont obtenus ne le sont pas moins. On dit de notre temps : Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles ? Pourquoi, demanderons-nous, n'y a-t-il plus de foi, plus de charité ? C'est l'indifférence de l'homme qui a contraint le ciel à se fermer. Il laisserait encore pleuvoir sur nous ces douces merveilles si nous avions assez de foi pour les demander.

Le trait que nous allons raconter n'a pas eu Candes pour théâtre. Il appartient cependant à l'histoire de son église, car, il montre la foi d'un de ses clercs. Ce clerc, nommé Piolus, avait, en naissant, apporté à cette vie laborieuse des mains fermées, inhabiles au travail. Lorsqu'il eût dix ans, ses ongles, en croissant, lui firent endurer de cuisantes douleurs. N'y tenant plus, il se rend à Tours, au seuil du bienheureux confesseur. Il y passe un grand nombre de jours dans un jeûne rigoureux, et en revient enfin les doigts redressés et les mains guéries. Environ cinq ans après, il tombe dans une infirmité non moins déplorable. Une fièvre violente lui ôte l'usage de la parole. La fièvre le quitte, mais il demeure muet. Ses organes étaient même tellement paralysés qu'il ne pouvait faire entendre le moindre cri. Pour y suppléer, il lia ensemble avec une courroie trois petites planches. Il les portait à la main, et en les choquant l'une contre l'autre, il rendait le son que lui refusait sa bouche. Ce pauvre jeune homme retourne donc à la basilique du saint, à Tours. C'était la nuit de l'Épiphanie, minuit était passé. Piolus s'endormit. Un songe vint lui offrir l'image d'un danger. Dans son effroi, il ouvre cette bouche, auparavant fermée, et pousse un cri : *Seigneur Martin, délivre-moi !* Avec ces mots, le sang s'échappe de son gosier, et il recouvre à la fois l'ouïe et la parole. Tout le peuple de Tours eut connaissance de cette guérison.

De deux enfants l'un avait perdu la vue, l'autre à la fois la vue et l'usage de ses pieds. Ils vécurent une longue suite d'années dans ces infirmités. Enfin, celui qui était seulement aveugle, alla dévotement à la basilique de saint Martin à Tours. Il n'y eut pas plutôt achevé sa prière qu'il recouvra la vue. L'autre y recouvra aussi la lumière, mais s'en retourna boiteux comme auparavant. Il vient à Candes, et visite la cellule où l'on gardait le lit du bienheureux. Une nuit de dimanche, on y célébrait les veilles saintes. Tout à coup, pendant que le peuple prie, il sent la présence d'une vertu divine. A la vue des fidèles, il se traîne par terre jusqu'au pied de la fenêtre qui servit jadis de porte au corps du bienheureux, et se dresse contre la muraille pour y atteindre. Dans cette position, à cet endroit même, il prie et bientôt pleure de joie. Sa guérison fut si entière que, dans

la suite, il ne souffrit plus rien de ses fâcheuses infirmités.

Au village de Craon, situé sur le territoire d'Angers, vivait un homme appelé Floridus, dont les mains et les pieds étaient contractés. Apporté à la sainte cellule de Candes, il s'y applique durant quelques jours aux veilles et à la prière. Bientôt ses membres se redressent, et il s'en retourne parfaitement guéri.

Une femme, originaire de Tours, était aveugle. Toucher la balustrade, qui entoure le saint lit, lui semble devoir être pour elle un gage de salut. Guidée par son mari, elle se rend à ce sanctuaire. Depuis bon nombre de jours, elle y répandait sa prière avec componction. Enfin, cette miséricorde qui en avait secouru tant d'autres, jeta sur elle un regard de bonté et rendit à cette femme l'usage de la vue. Il en résulta, dans le cœur de la miraculée une telle ardeur de foi, que le jour de sa mort la retrouva dans ce lieu qu'elle n'avait pas quitté depuis.

Plus d'un lecteur se lassera peut-être de cette longue énumération des misères humaines. Toujours des aveugles, des muets, des boiteux, des possédés, des infirmes de toute sorte, voilà de quoi rebuter les oreilles les moins délicates. Mais quoi? nos misères ne sont-elles pas la partie la plus réelle de notre vie? Du reste, la religion seule peut en parler, car elle en a seule le secret et le remède.

Un habitant d'Angers tomba malade, et fut contraint de se mettre au lit. La fièvre, croissant de jour en jour, le prive de l'usage de ses membres, et lui enlève encore l'ouïe et la parole. Peu de jours après, il guérit de la fièvre, mais reste sans voix. Alors, ses frères lui ôtent sa part de bien, et le chassent de la maison paternelle. *Il est devenu fou*, disaient-ils, *Dieu ne doit pas souffrir qu'il demeure à nos charges, et possède une part de l'héritage.*

En effet, ces hommes étaient de condition libre et vivaient de leur propriété. Le malheureux, malgré la perte de ses sens, avait néanmoins conservé toute sa raison. Prenant donc des planches, comme avait fait Pious, le clerc de Candes, il les entre-choquait de manière à imiter la voix d'un homme qui se plaint. Avec cette industrie, il arrive au bourg de Candes, et s'y joint aux autres mendiants. Pendant six ans ce pauvre se nourrit des richesses de la sainte cellule. C'était encore la nuit d'un dimanche. Le pauvre muet était couché dans la maison de son hôte, c'est-à-dire de saint Martin. Tout à coup ce lieu est rempli d'une immense clarté. L'homme, plein d'épouvante, se jette la face contre terre. Aussitôt lui apparaît un personnage en habits sacerdotaux. Il touche l'infirme et forme sur son front le signe de la croix. *Le Seigneur t'a guéri*, dit-il, *ensuite, lève-toi, cours à l'église, et rends grâces à ton Dieu.*

Dans l'élan de sa reconnaissance, le muet relève la voix, et remplit de ses cris tout le voisinage. On accourt pour voir ce que c'est. L'étonnement est extrême, quand on entend parler celui que la veille encore on avait vu

muet. Sur ces entrefaites, le signal des Matines est donné. Le peuple se rassemble. On célèbre donc les veilles saintes, et toute l'assistance, instruite du miracle, glorifie la vertu du bienheureux. Deux énergumènes furent guéris à Candes, le même jour.

Il y avait à Candes un bassin de cristal que, d'après la tradition, saint Martin lui-même avait jadis donné à cette église. Les fiévreux, qui y buvaient un peu d'eau, étaient guéris aussitôt. Enfin, il paraît qu'au vi^e siècle, les hauts personnages tenaient à honneur d'avoir leur sépulture dans la basilique de Candes. En 586, un homme puissant, nommé Pélagius y avait fait placer son tombeau. Mais oppresseur du peuple et des clercs, il mourut au milieu de ses brigandages. Ses gens trouvèrent un jour son tombeau découvert, et la pierre qui le couvrait brisée en morceaux. Ils se contentèrent de l'ensevelir sous le portique.

On remarquera que tous ces faits se sont passés du temps de l'historien et devant des témoins nombreux, qu'il était mieux que personne en position d'être bien informé, que souvent il indique le nom de la personne et celui de la localité d'où elle était venue; ses récits portent donc en eux-mêmes toutes les garanties de vérité.

Saint Mesme de Chinon qui, du fond de son tombeau, opérait aussi de fréquents miracles, sembla un jour vouloir rendre hommage à son ancien maître. Une femme infirme, s'étant adressée à lui pour sa guérison, il l'envoya à l'église de Candes, où elle fut exaucée.

Le monastère fondé à Candes, peu de temps après la mort de saint Martin, subsista jusqu'au milieu du ix^e siècle. En 848, les religieux furent sécularisés, et formèrent une collégiale de douze chanoines, gouvernés par un chevecier.

Les reliques de saint Martin ayant été transportées à Auxerre, aussitôt, grâce aux mérites du bienheureux Martin des miracles innombrables s'opèrent dans ce lieu. Les aveugles recouvrent la vue; les boiteux, l'usage de leurs jambes; les fiévreux, la santé; les estropiés, les lépreux, les paralytiques sont guéris de leurs maux et infirmités. Le bruit s'en répandit dans tout le pays, et l'on vit arriver à Auxerre, de jour en jour, une telle multitude de malades qu'on eût cru à l'invasion d'une armée. Comme la ville ne pouvait contenir tant de monde, les pèlerins étaient obligés de se répandre dans les bourgs voisins, pour y trouver un logement.

Or, toutes les offrandes des malades guéris par les mérites de Martin revenaient à la famille de ce saint pontife, c'est-à-dire à son escorte. La quantité de ces dons finit par produire une telle somme d'argent que les clercs de la ville en furent jaloux. Pressés par l'aiguillon de la cupidité et de l'envie, ils s'adressèrent en ces termes aux serviteurs de Martin : *Comme les miracles qui s'opèrent sont dus autant à notre pontife qu'au vôtre, il est juste que, s'il en résulte quelque profit, il soit partagé entre nous.*

Ceux-ci leur répondirent : *Avant que notre Martin vint ici, malgré la présence de votre Germain, il n'était question d'aucun miracle. Mais à l'arrivée de notre évêque on vit, grâce à ses pieux mérites, éclater une foule de merveilles : c'est la reconnaissance excitée par ses bienfaits qui nous attire de tels bénéfices. Nous voulons cependant ôter de votre esprit toute ombre de doute à ce sujet. Voici devant nous un lépreux, qu'on le place entre les deux pontifes; s'il se trouve guéri dans la partie qui est du côté de Martin, et que la lèpre reste sur celle qui touche Germain, il faudra regarder Martin comme l'auteur du miracle. Si, au contraire, du côté de Martin il n'est pas guéri, et que, de celui de Germain, il le soit, évidemment le miracle devra être attribué aux mérites de Germain.*

L'épreuve est acceptée de part et d'autre. Le lépreux est placé entre les deux évêques. On passe la nuit en veilles et en louanges. Au point du jour, les deux partis se réunissent. La moitié du corps du malade qui regarde Martin est trouvée parfaitement saine; par un secret jugement de Dieu, la guérison de l'autre partie est différée.

Mais, afin qu'un miracle plus évident fût briller avec plus d'éclat la vérité, on tourne vers Martin le côté du lépreux qui reste à guérir. Le lendemain matin cet homme, aux yeux de tout le monde, apparaît totalement guéri. La querelle fut ainsi assoupie, et depuis, les serviteurs de Martin recueillirent en paix toutes les offrandes des malades.

O admirable courtoisie du pontife Germain! s'écrie ici l'historien. Il avait autrefois assez de puissance pour ressusciter des morts; mais, dans sa maison, il cède tous les honneurs à son hôte, et consent à lui paraître inférieur dans l'accomplissement des miracles. O mérite sublime du thaumaturge Martin! conservant partout, même dans l'exil, la prérogative de la dignité pontificale, il illustre, par la grâce de ses miracles, la cité qui lui avait donné l'hospitalité, et, à l'égard de ses disciples, se montrait toujours bienfaisant, large, magnifique.

Les reliques de saint Martin furent ramenées à Tours. Or, disent les auteurs du temps, aussitôt que le corps du très-saint évêque Martin eut touché les frontières de son diocèse, ce fut chose merveilleuse de voir comment les ouailles sentirent la présence du pasteur, et comment le pasteur montra sa prédilection pour ses ouailles. Au milieu des étrangers, il s'était illustré par de nombreux miracles. Mais, au milieu de son peuple, de ce peuple que Dieu lui avait plus particulièrement confié, sa puissance de guérison se manifesta plus étendue, et, si l'on peut le dire, sa bienveillance plus affectueuse. A ce moment donc, tous ceux qui souffraient de quelque maladie, même sans qu'on les apportât devant la chaise, sans qu'ils fissent au saint aucune prière, furent guéris merveilleusement à droite et à gauche, dans toute la province. Il y en eut même qui le furent malgré eux. Tant était grande la clémence du saint et

tant est vraie cette parole du Sauveur : *Les œuvres que je fais, celui qui croit en moi les fera aussi et en fera de plus grandes.* (Joan. xiv, 12.)

En effet, tandis que tous ces prodiges s'opéraient, et que le bruit s'en répandait partout, dans un village appelé Hedera ou le Lierre, se trouvaient deux paralytiques; ils vivaient des aumônes qu'ils demandaient aux passants. L'un d'eux dit à l'autre : *Frère, nous vivons dans une douce oisiveté. Personne ne nous inquiète; tout le monde a pitié de nous, nous n'avons d'autre peine que celle de demander, nous dormons tant qu'il nous plaît; du reste, nous sommes toujours en repos : enfin nous coulons des jours heureux. Tout cela nous le devons à notre infirmité. Si nous étions guéris, il nous faudrait travailler des mains, chose à quoi nous ne sommes plus habitués; car alors il serait inutile de mendier. Or, voici, nous dit-on, que ce Martin, dans le diocèse duquel nous vivons, et qui revient de son exil, ne laisse pas un seul infirme dans toute l'étendue de son diocèse. Frère, rends-toi à mon conseil : fuyons promptement Martin. Sortons de son diocèse, pour éviter que sa puissance ne nous atteigne.*

Certes, le conseil était nouveau. Cependant l'autre infirme adopte l'idée. Ils placent donc chacun leurs deux béquilles sous leurs aisselles, et les voilà qui, se traînant plutôt que marchant, se mettent à prendre la fuite. Mais la puissance de Martin les poursuit, les atteint, les saisit et leur enlève, malgré eux, leur infirmité.

Revêtus, pour ainsi dire, de ce prodige, ils ne pouvaient le dissimuler, et n'osaient pas le taire : car ils savaient que celui qui les avait secourus contre leur gré pourrait bien aussi dévoiler leur ingratitude. Ils proclament donc à haute voix le miracle, et invitent les habitants du lieu où il est arrivé à rendre hommage à Martin. Ils ne furent satisfaits qu'après avoir porté à la grande église du saint leurs béquilles, indice de leur infirmité. Ils racontaient à tout le monde, et leur fuite honteuse, et la clémence dont Martin avait usé à leur égard, et malgré eux.

Les habitants du lieu où se passa ce prodige célèbre fondèrent, en l'honneur du puissant thaumaturge, une église qui fut nommée la Chapelle-Blanche. Cette appellation s'est étendue à tout le village qui l'entoure aujourd'hui, et qu'on nomme la Chapelle-Blanche sur Loire. Il se trouve, en effet, assis sur la rive droite du fleuve, à dix lieues de Tours, et trois lieues de Candés. Il n'est pas loin des limites de l'Anjou. On voit encore, sur la porte de son église actuelle, une sculpture représentant les deux boiteux dans l'action de leur fuite.

Le bienheureux pontife, continue l'historien, étant donc rentré sur les terres de son diocèse, les choses mêmes inanimées se montrent sensibles à sa venue, et lui font fête par de gracieux prodiges. En dépit de l'hiver et des lois de la nature, tous les arbres et arbrisseaux se revêtent comme au printemps, de

feuilles et de fleurs nouvelles, attestant, par ces ornements dont ils se couvrent, l'excellence des mérites de ce père qui revient dans la patrie.

De même, à droite et à gauche, dans les églises du diocèse, les cloches sonnaient sans que la main de l'homme y touchât; les luminaires, cierges et lampes, s'allumaient d'eux-mêmes, par l'ordre de Dieu. Cette merveille eut lieu particulièrement en deux églises dédiées à son nom. La première est celle de Marmoutier où, de son vivant, il servait Dieu, jour et nuit, dans la lecture, la méditation, les veilles, les jeûnes et les oraisons. L'autre est celle qu'on nommait l'église de *Saint-Martin le Riche*, de Châteauneuf, et d'où il avait été enlevé quand il s'enfuit devant Rollon.

Outre saint Odon, abbé de Cluny, les chroniques de Tours et de Limoges, et d'autres auteurs contemporains sont garants des faits que nous venons de rapporter. Ils sont aussi attestés par la fête instituée pour en perpétuer la mémoire, et que la sainte basilique célébrait encore au dernier siècle sous ce nom, la *Réversion de Saint-Martin*.

Plus tard, les évêques de Liège furent reçus chanoines honoraires, de Saint-Martin. Cette faveur leur fut accordée à l'occasion d'un miracle éclatant, opéré par le saint sur la personne de l'évêque Eraclius. Voici le récit qu'il en a lui-même laissé, dans une charte. C'était la seconde année depuis que le bienheureux Martin était revenu de son exil d'Auxerre. Eraclius, évêque de Liège, avait ouï parler des miracles qui se faisaient incessamment par la grâce de Dieu et le mérite du bienheureux Martin. Or, il souffrait cruellement de la maladie appelée *lupus* (ou cancer), qui l'avait presque réduit à l'extrémité. Espérant recouvrer la santé, il fit un vœu, et vint dévotement et en toute hâte à Tours, avec des clercs et des soldats.

Il était donc en l'église du très-glorieux confesseur, passant le jour et la nuit dans les veilles, les jeûnes et les oraisons faites avec effusion de larmes et gémissements. La septième nuit, comme la lassitude l'avait jeté dans une sorte d'extase, le bienheureux Martin lui apparut avec saint Brice, et parla ainsi à son compagnon : *Frère Brice, que t'en semble de notre frère l'évêque de Liège, qui est venu ici de loin, et requiert si dévotement le secours de Dieu et le nôtre? Brice lui répondit : Très-pieux seigneur, s'il plaît à Dieu et à ta bonté, il est à propos qu'il soit guéri; car il est d'une grande sainteté et de notre ordre, que sa vie ne déshonore pas.*

Aussitôt s'approchant et touchant l'endroit malade du bout de sa crosse, saint Martin dit : *Frère Eraclius, Notre-Seigneur Jésus-Christ te guérit, et te rend par sa miséricorde une parfaite santé. Ainsi donc, joyeux, guéri, sain et sauf, révèle à tes frères les chanoines l'éclatant miracle de Dieu, puis, tant de sa part que de la nôtre, commande-leur de rendre au Seigneur avec le peuple fidèle, d'immenses actions de grâce, et de te recevoir*

chanoine à titre perpétuel. Quant à toi, aujourd'hui, à l'honneur de Dieu, tu célébreras la Grand'Messe, afin que ceux qui l'auront vu auparavant comme entre les bras de la mort, espèrent avec plus de confiance dans le secours de leur patron.

Cela fait et dit, il disparut. Or, les deux saints étaient vêtus de leurs habits pontificaux. Eraclius se leva plein de joie, et appela à lui. Bientôt ses clercs, ses soldats avec ses serviteurs arrivèrent, puis toute la communauté des vénérables chanoines. L'endroit du mal fut visité : on n'y trouva plus qu'une petite ligne rouge en forme de cicatrice.

Frappé d'un miracle si glorieux et si évident, le clergé entonne le *Te Deum*, et les voix du peuple s'élèvent dans les airs avec les saints cantiques. Le jour venu, les chanoines s'étant rassemblés en chapitre, reçurent, d'un consentement unanime, l'évêque de Liège comme frère chanoine. L'heure de la Grand'Messe arrivée, il célébra les divins mystères selon le commandement du bienheureux Martin. Il fit ensuite des dons nombreux à l'église et aux frères, puis retourna joyeux et sain dans son pays.

Peu de temps après, en mémoire du grand bienfait qui lui avait été conféré par Dieu et le bienheureux Martin, il fonda pour la gloire de Dieu et l'honneur de son céleste médecin, dans la ville de Liège, sur une montagne publique, une église qu'il construisit à ses frais, qu'il dédia et dota très-richement. Après y avoir établi trente chanoines, avec des serviteurs et autres personnes; après les avoir formés aux usages de l'Eglise de Tours, pour les leçons de l'Office, le chant et les autres contumes ecclésiastiques, il se rendit, comme il avait l'habitude de le faire tous les ans, avec grande dévotion, à Tours, où il crut devoir révéler à ses frères les chanoines ce qu'il avait fait par la grâce de Dieu.

Or, comme il veillait une nuit de dimanche et invoquait la clémence divine, le bienheureux Martin, accompagné des bienheureux Brice et Eustoche, lui apparut de nouveau, en vision, et lui parla ainsi : *Dis à tes frères de recevoir en leur confrérie, à titre perpétuel et sous la clause d'une pieuse condition, les chanoines que tu as établis à Liège, pour le service de Dieu et le mien, ainsi que tous tes successeurs dans l'évêché de Liège. Voici quelle sera entre eux la clause de leur mutuelle fraternité. Lorsqu'ils le pourront, et que les temps le permettront, ils se visiteront mutuellement; ils auront leur stalle au chœur, et recevront la paye quotidienne.*

C'est ce qui fut dévotement, saintement et solennellement exécuté, et, la dixième année de la reversion du bienheureux Martin, solennellement confirmé par l'autorité du Dieu tout-puissant. Il fut défendu, sous peine d'anathème, à qui que ce fût, d'être assez hardi pour négliger ou violer ce que l'autorité divine et la volonté du bienheureux Martin avait établi et corroboré. Il fut ajouté, en outre, que les noms des

défunts des deux côtés seraient mentionnés solennellement, pour la rémission des péchés, et que les saints mystères seraient célébrés pour les frères, au son des cloches.

Voyant tomber de vétusté la basilique bâtie par saint Perpétue, Hervé résolut de la jeter par terre et d'en élever une autre plus spacieuse. Dans la crainte que, durant ce travail, les ouvriers ne gardassent pas toute la révérence due au corps de saint Martin, il le fit transporter dans l'abbaye de Saint-Venant, renfermée dans le cloître. Le nouvel édifice fut couvert en étain. Hervé se prépara à sa dédicace par une longue retraite. Dans les prières qu'il adressa à saint Martin, la face contre terre, il lui demanda une fois de vouloir bien lui faire connaître par un miracle si son ouvrage lui était agréable.

Le saint lui apparut environné de gloire, et lui dit d'un air gracieux : *Sache, mon fils, que tu peux obtenir de Dieu de plus grandes grâces que celles dont tu lui fais à présent la demande. Le temps d'amasser le grain est proche. Les miracles ne sont point nécessaires dans le siècle où tu es, le souvenir des anciens suffit pour la conversion du peuple. Exhorte-le à la pénitence, et sois sûr que je ne cesse pas d'implorer pour lui la miséricorde de Dieu. Je l'implore particulièrement pour ceux qui le servent dans cette église. Mais il y en a parmi eux quelques-uns qui s'occupent trop des affaires du siècle, d'autres qui, oubliant leur première profession, se sont engagés dans celle des armes, où ils auraient péri misérablement si je ne leur eusse obtenu la grâce de la pénitence. Pour toi, mon très-cher fils, achève ton ouvrage et sois persuadé qu'il est très-agréable à Dieu.* Ayant dit ces paroles, il disparut. L'édifice achevé, nombre d'évêques et d'abbés furent invités pour en faire la dédicace. Hervé leur révéla l'apparition du saint et ce qu'il lui avait dit.

De 1180 à 1183, Guibert de Gembloux fit un voyage en Touraine, pour y étudier tout ce qui avait trait à saint Martin. Dernièrement, un savant, notre compatriote, a découvert en Angleterre un manuscrit des XI^e et XII^e siècles, contenant outre les écrits de Sulpice Sévère, de saint Grégoire de Tours, d'Odon et d'Héberne, sur saint Martin et ses miracles, une série de lettres se rapportant au voyage de Guibert. Une de ces lettres écrites par les chanoines de Saint-Martin, après une enquête faite avec soin, contient le récit suivant de l'apparition de saint Martin dans l'église qui lui était consacrée, durant la nuit précédant la fête de son ordination :

La nuit, veille de cette fête, toutes les portes étant fermées et les marguilliers étant placés à la porte du nord pour empêcher que personne ne pénétrât dans l'église, un d'eux, Hildebert, surnommé Péan, s'aperçut qu'il avait oublié le coussin sur lequel il devait appuyer sa tête pour dormir. Ne pouvant donc se reposer, il ouvre, malgré les réclamations de ses confrères, la porte de la

grande nef, et se dirige vers la porte orientale de l'église pour y chercher son coussin, renfermé dans un coffre. Il le prend, referme le coffre et se prépare à s'en retourner, lorsqu'il se voit toute issue fermée par une procession d'archevêques et d'évêques en nombre considérable se rendant au chœur et au tombeau. Un personnage, à l'aspect vénérable, se détache alors de la procession, et lui demande d'une voix sévère, comment il a été assez osé pour pénétrer dans le sanctuaire pendant cette nuit où il savait que saint Martin venait, avec les associés de sa gloire, visiter son temple et y célébrer le saint sacrifice. Hildebert, tremblant, lui demande grâce et lui montre, pour s'excuser, le coussin qu'il tient à la main; puis il s'enhardit à lui demander quel est celui qui, resplendissant et plein de majesté, suit tous les autres évêques, marchant deux à deux devant lui. Le saint lui répond que c'est Martin lui-même et qu'il est précédé des évêques non-seulement de Tours, mais encore des villes environnantes, entre autres Euverte d'Orléans, peu connu des hommes, mais grand aux yeux de Dieu. Enfin, il lui défend expressément de faire jamais une autre tentative pour pénétrer dans l'église, et va rejoindre ses compagnons. Le marguillier cependant se sent soulevé par les cheveux et porté dans une autre partie du chœur, au milieu du Chapitre. Il reste ainsi longtemps privé de sentiment, jusqu'à ce qu'enfin, revenant à lui, il raconte à tous la miséricorde de Dieu à son égard, et le prodige dont il a été témoin.

On trouve dans la vie d'Angelo Catho, archevêque de Vienne et aumônier de Louis XI, les raisons d'une libéralité de ce roi au tombeau du saint. *Angelo Catho*, dit l'historien, *étant au service du roi Louis, qui le fit tôt archevêque de Vienne, survint la tierce bataille donnée à Nancy, en laquelle fut tué le duc de Bourgogne. La vigile des Rois, l'an 1476, et à l'heure que se donnait la bataille, et au même instant que le duc fut tué, le roi Louis oioit la Messe en l'église Monsieur Saint-Martin, à Tours, distant du lieu de Nancy de dix grandes journées pour le moins. A la Messe, le servait d'aumônier ledit archevêque, lequel en buillant la paix, lui dit ces paroles : « Le Seigneur vous donne la paix et le repos; vous les avez si vous voulez, parce que c'en est fait: votre ennemi le duc de Bourgogne est mort, et vient d'être tué et son armée déconfite; » laquelle heure comptée fut trouvée être celle en laquelle véritablement avait été tué le duc; et oiant ledit seigneur lesdites paroles, s'ébahit grandement et demanda à l'archevêque s'il était vrai ce qu'il disait, et comment il le savait. A quoi l'archevêque répondit qu'il le savait comme les autres choses que Notre-Seigneur avait permis qu'il prèdit à lui et au feu duc de Bourgogne; et sans plus de paroles, ledit seigneur fit vœu à Dieu et à monseigneur saint Martin que si la nouvelle qu'il disait était vraie, comme de fait elle se trouva bientôt après, il*

ferait faire le treillis de la chasse de monsieur saint Martin, qui était de fer, tout d'argent, lequel vau ledit seigneur accomplit depuis.

Mais hatons-nous de prendre et d'achever la nomenclature des saints aux tombeaux desquels s'operrent des miracles non moins authentiques qu'éclatants et innombrables. Ce sont ceux : de saint Manger, moine de Lagny, dans le viii^e siècle ; — du solitaire Maxime, disciple de saint Martin, qui prelit sa mort trois jours auparavant et envoya vers saint Martin pour lui en donner avis ; — de saint Maximin, vque de Trèves, mort en 349 ; — de sainte Mechtilde, recluse, morte en 1154 ; — de saint Medard, vque de Noyon, mort en 545 ; — de saint Meen, abbe en Bretagne, mort en 617 ; — de saint Mesme, solitaire, mort  Chignon sur la fin du v^e siècle ; — du bienheureux Merbod, prêtre et martyr vers 1120 ; — de sainte Milburge, vierge et abbesse en Angleterre, morte sur la fin du vi^e siècle ; — de sainte Monique, mère de saint Augustin, morte en 387 ; de saint Monolphe, vque de Maëstricht, mort en 599 ; — de saint Nazaire. Saint Ambroise découvrit en 395 les corps de saint Nazaire et de saint Celse, martyrs  Milan, et trouva dans le tombeau de saint Nazaire une fiole pleine de son sang, lequel était aussi vermeil et aussi liquide que s'il venait d'être versé. Saint Nazaire avait été décapité l'an 68 ; — de saint Not. — Alfred le Grand, roi d'Angleterre, obtint plusieurs grâces signalées au tombeau, et par l'intercession de saint Not, anachorète, mort le 31 juillet 877 ; — de saint Nathalan ou Nethelme, vque d'Aberdeen, en Ecosse, mort en 452 ; — du bienheureux Nevelon, mort  Faenza, le 27 juillet 1280 ; — de saint Nicaise, vque de Reims et martyr, en 451 ; — de saint Nicet, vque de Trèves, mort en 566 ; — de saint Nicet, archevêque de Besancon, mort le 20 janvier 611 ; — de saint Nictas, abbé en Bithynie, mort le 3 avril 824 ; — de saint Nicolas le Pèlerin, qui florissait sur la fin du xi^e siècle ; — de saint Nicolas de Tolentin, ermite de Saint-Augustin, mort le 10 septembre 1308 ; — du bienheureux Nicolas de Prusse, religieux, mort le 23 février 1456 ; — de saint Nizier, vque de Lyon, mort le 2 avril 573 ; — de sainte Nothburge, vierge, morte le 14 septembre 1313 ; — du bienheureux Notker, moine de Saint-Gall, mort le 6 avril 912 ; — du bienheureux Oddin Barotto, curé et prévôt de Fossano en Piémont, mort le 7 juillet 1400 ; — du bienheureux Oderic ou doric, religieux franciscain et missionnaire, mort  Udine le 14 janvier 1331 ; — de sainte Odile, abbesse de Hohenbourg en Alsace, morte le 13 décembre 720 ; — de la vénérable Offe, abbesse de Saint-Pierre de Bénévent, morte en 1070 ; — de sainte Osithe, martyre en Angleterre, morte sur la fin du ix^e siècle ; — de Pascal Baylon, Franciscain, mort en 1592 ; — du bienheureux Parise, religieux camaldule, mort le 11 juin 1267 ; — de saint Patrocle, reclus en Berri, mort en 517 ; de sainte Pgue, morte en 719 ; — de saint Philémon, martyr  Alexandrie, en 311 ; — de

saint Pierre le Patrice, mort vers la fin du ix^e siècle ; — du bienheureux Pierre Acotanto, qui florissait au xii^e siècle ; — de Pierre de Poitiers, vque de cette ville, mort en 1115 ; — de saint Pierre de Parenzo, martyr  Orvite, le 21 mai 1199 ; — du bienheureux Pierre de Sasso Ferrato, frère lai de l'ordre de Saint-François et martyr, en 1230 ; — de saint Pierre, Dominicain et martyr, le 6 avril 1252 ; — du bienheureux Pierre d'Igny, huitième abbé de Clteaux, mort  Foigny ; — du bienheureux Pierre Thomas, archevêque de Constantinople, mort en 1266 ; — de saint Pierre de Luxembourg, cardinal et évêque de Metz, mort le 2 juillet 1387 ; — de saint Pierre Regalati, Franciscain espagnol, mort  Aquileria, le 30 mars 1456 ; — du bienheureux Pierre de Bergame, Dominicain, mort le 15 octobre 1434 ; — du bienheureux Pierre Fourrier, général des chanoines réguliers et instituteur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, mort le 9 décembre 1646. Nous croyons devoir citer ici une guérison miraculeuse obtenue de nos jours par l'intercession de ce saint. En 1834, le 25 juillet, fut guérie miraculeusement, sur le tombeau du bienheureux Pierre Fourrier,  Mattaincourt, une jeune fille de Fresse (Vosges), appelée Thérèse Thiriet, âgée de vingt-quatre ans. Une double enqte rgulre, ordonnée par Mgr l'évêque de Saint-Dié, quelques jours après la guérison, a constatée le fait, et un Mandement l'a proposé  l'édification des fidèles de toutes les paroisses du diocèse. « Nous avons reconnu et établi d'une manière indubitable, » disait dans ce Mandement Mgr l'évêque de Saint-Dié, « que dès l'âge de trois ans Thérèse Thiriet éprouvait des accès d'épilepsie, devenus successivement plus fréquents, au point qu'elle en eut deux dans le trajet de Fresse  Mattaincourt, que depuis plusieurs années elle était affectée d'une autre maladie que le médecin disait être une hernie des poumons, et qui l'obligeait, sous peine d'être suffoquée  l'instant, de se ceindre fortement avec un linge, et que ce linge, ne pouvant être retiré sans qu'elle se trouvât mal, avait produit deux larges plaies aux côtés, au-dessus des hanches ; que depuis deux ans elle vomissait aussitôt qu'elle avait pris quelque nourriture ou quelque boisson ; qu'arrivée  Mattaincourt en l'état qui vient d'être décrit et introduite  bras dans l'glise, elle a été placée sans mouvement sur un lit ; qu'après s'être confessée et avoir commune, au moment où elle reçut  baiser les reliques du bienheureux Pierre Fourrier, elle jeta un cri, annonçant qu'elle était guérie ; qu'au même instant le linge dont elle était ceinte tomba  terre sans être dénoué, et que les deux plaies des côtés, saignantes jusque-là, se trouvèrent entièrement cicatrisées, ainsi qu'il fut constaté par un grand nombre de personnes ; qu'elle se mit  marcher ; que depuis ce moment aucune attaque d'épilepsie n'a eu lieu, et que les vomissements ont entièrement cessé. » — Une seconde guéri

son bien plus extraordinaire encore fut, dix ans plus tard, obtenue par la même personne. D'authentiques, éclatants et innombrables miracles s'opèrent aux tombeaux de sainte Elisabeth Picenardi, morte en 1468, et entre autres la guérison de Victoire de Gorno, sa nièce, qui était atteinte d'un cancer incurable; — du bienheureux Placide, fondateur du monastère du Saint-Esprit, près le Val d'Ocre en Abruzzi, qui mourut en 1248. Paul de Celano, qui écrivit sa Vie, rapporte que, le premier mois qui suivit sa mort, il s'opéra vingt-cinq miracles à son tombeau; — du bienheureux Ponce, abbé de Sise, mort le 26 novembre 1178; — de saint Pons, martyr à Cimèle, mort en 258; — de saint Pourçain, abbé en Auvergne, mort vers l'an 540; — de saint Prisque, martyr à Toussi-sur-Yonne, dans le diocèse d'Auxerre, l'an 278; — de sainte Quiète, morte au commencement du v^e siècle; de sainte Radegonde, reine de France, morte le 13 août 587; — de saint Ragnebert, martyr en 681; — de saint Raymond de Pennafort, Dominicain, mort le 6 janvier 1275, et dont plusieurs sont rapportés dans la bulle de sa canonisation, donnée en 1601 par le Pape Clément VIII; — du bienheureux Raynier, Capucin, mort en 1580, et qui fut, durant sa vie, favorisé de nombreuses extases; — du bienheureux Renaud, archevêque de Ravenne, mort en 1331; — de sainte Renelde, vierge et martyre dans le Brabant vers 680; — de saint Richard, roi de Wessex, mort vers 722; — de saint Richard, enfant et martyr à Pontoise, le 25 mars 1182; — de saint Richard, évêque de Chichester, mort le 3 avril 1253. Parmi les nombreux miracles qui s'y opérèrent, on cite la résurrection de trois morts; — de sainte Richarde, impératrice d'Allemagne, morte en 894; — de la bienheureuse Richilde, recluse à Hohenwart en Bavière, morte le 22 août 1100; — de la bienheureuse Rite, veuve, et religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, morte le 22 août 1407; — de saint Robert, abbé de Molesme et fondateur de l'ordre de Cîteaux, mort en 1110; — de sainte Rose de Lima, vierge du tiers ordre de Saint-Dominique; — de saint Rozeinde, évêque de Dume, près de Brague en Portugal, mort en 977; — de saint Savre, ermite dans la forêt de Bray en Normandie, qui florissait dans le vi^e siècle; — de sainte Scolastique, épouse de saint Injurieux, sénateur d'Auvergne, qui florissait au commencement du vi^e siècle; — du bienheureux Sébastien Maggi, de l'ordre des Frères prêcheurs, mort en 1494; — de saint Sebba, roi des Saxons orientaux, mort vers 697; — de saint Serge, martyr à Rasalphe en Syrie, sous l'empereur Maximien; — de saint Servais, évêque de Tongres, mort vers 384; — de saint Sifroy, évêque et apôtre de la Suède, mort en 1002; — de saint Siméon, évêque de Metz, mort vers 380. — Les nombreux miracles qui s'opéraient à celui de saint Spinule, moine de Moyenmoutier, y attiraient journellement un si grand concours de pèlerins, que la solitude et la tranqui-

lité des moines en étaient troublées. Saint Hidulpho, qui craignait que cette affluence ne devint dans la suite préjudiciable à la régularité monastique, se rendit sur la fosse de saint Spinule, et lui ordonna, en vertu de l'obéissance qu'il lui avait promise de son vivant, la cessation des merveilles qui pouvaient occasionner du dérangement parmi les frères. Spinule obéit, et dès lors il ne s'opéra plus de miracles par son intercession.

Il s'opéra également des miracles nombreux et éclatants aux tombeaux de saint Sulpice II, évêque de Bourges, mort en 644; — de saint Théodard. Dès le début on vint en foule, et de bien loin, visiter le tombeau du vénérable archevêque Théodard, patron de Montauban, et réclamer son assistance dans les afflictions, dans les maladies, dans toutes les nécessités corporelles ou spirituelles. Bientôt d'éclatants et nombreux prodiges justifiaient pleinement cette dévotion des fidèles. « Les miracles continuels, » dit dom Vaissette, « que Dieu opéra à son tombeau, ne contribuèrent pas peu à accélérer sa canonisation (*Vie de saint Théodard*); — de saint Théodore Stratelate, martyr en 319. Son corps fut transporté, sur sa demande, à Euchaites, et cette ville devint si célèbre par les miracles qui s'opéraient au tombeau du saint martyr, qu'elle prit le nom de *Theodoropolis* et qu'elle devint un lieu de pèlerinage fréquenté dans tout l'Orient; — de saint Théodore, confesseur, surnommé Trichinas, qui mourut dans le v^e siècle. On se rendit bientôt après en foule à son tombeau pour recueillir une liqueur qui décollait de son corps et qui guérissait les malades; — de saint Théodule le Stylite, gouverneur de Constantinople, puis Stylite, mort vers 450; — de saint Thierrî, évêque d'Orléans, mort le 27 janvier 1022; — du bienheureux Thierrî, abbé de Saint-Evrou en Normandie, mort en 1058; — du bienheureux Thomas de Cora, Frère mineur de l'Observance, mort le 11 janvier 1729; — de Jean-Baptiste Tolomet, Dominicain, mort à Avignon, le 24 juin 1328; — de saint Trojan, évêque de Saintes, mort vers 532; — du B. Pape Urbain II, mort le 29 juillet 1099; — de saint Valbert, abbé de Luxeuil, mort le 2 mai 665; — de saint Vite, évêque de Lithuanie, mort après le milieu du xiii^e siècle; — de sainte Vivine, vierge et religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, morte en 1176; — du bienheureux Vonedulf, doyen de l'église collégiale d'Andreleth près de Bruxelles; — de saint Wenceslas, duc de Bohême et martyr le 28 septembre 938; — de saint Wérenfrid, moine anglais, qui mourut sur la fin du vii^e siècle dans la ville d'Elste où il fut enterré. Les miracles opérés à son tombeau en firent un pèlerinage célèbre, où l'on se rendait pour obtenir la guérison de la goutte; — de saint Werner, enfant et martyr, à Oberwezel, dans le diocèse de Trèves, en 1227; — de saint Wilgain qui florissait dans le vii^e siècle; — de saint Vinebaud, abbé de Heidenheim et martyr le 18

décembre 760; — de saint Yriez, abbé d'Atane dans le Limousin, mort vers 591; — du bienheureux Yves Mayeuc, évêque de Rennes, mort le 20 septembre 1541; — et enfin de sainte Zite, servante à Lucques, morte le 27 avril 1278. Dans l'admirable *Vie de sainte Zite* par M. le baron de Montreuil, l'auteur résume ainsi succinctement l'histoire des miracles opérés à son tombeau: « L'âme de Zite, » dit-il, « avait abandonné son corps; mais la vertu de Dieu l'habitait: elle éclatait par de nombreuses grâces accordées aux pauvres, aux infirmes qui accouraient pour la vénérer, et contempler les restes mortels de celle qui les avait tant aimés pendant sa vie. On s'entretenait de ses miracles et des moindres circonstances de sa sainte vie. Les larmes coulaient de tous les yeux dans cette petite chambre où elle avait vécu dans la prière, dans la méditation, dans des ravissements sublimes! Le souvenir de ses vertus y répandait un céleste parfum. On s'agenouillait dans la salle où le grain distribué aux pauvres s'était multiplié entre ses charitables mains, au pied de ce puits dont l'eau se changea en vin quand sa confiance miséricordieuse obtint du Ciel un de ces mirables promiss à ceux qui demandent avec un cœur parfait.

Le corps de sainte Zite reposait dans le tombeau, le peuple y accourait avec dévotion. Une odeur suave s'en exhalait et causait une joie inexprimable à la foule qui voyait là un signe certain de la céleste vertu de l'âme qui l'avait animé. Quelques jours après, une liqueur s'échappa du saint corps, on la recueillit et on l'appliqua aux infirmes et aux malades qui se pressaient autour du cercueil; ils s'en retournèrent guéris, le bonheur éclatait par transports, le signe de Dieu était sur l'humble tille. L'évêque de Lucques, Paganello, n'hésitant pas après ces nombreux témoignages, autorisa les chanoines réguliers à placer le tombeau sur un autel. Le prieur de Saint-Frédian, vaincu lui-même, fit construire en 1321 une chapelle, enrichie depuis par la famille de Fatinelli; le corps de la sainte y fut déposé solennellement en 1581. On ouvrit ce tombeau par ordre de l'évêque de Lucques, Alexandre Guidiccioni; trois cents ans s'étaient écoulés, quel fut l'étonnement général on retrouva le corps entier et sans aucune altération. Zite semblait une personne doucement endormie, les mains jointes, et comme surprise par le sommeil en achevant sa prière. Alors la dévotion des Lucquois, qui n'avait pas cessé d'être grande envers la sainte, ne connut plus de bornes.

Ils placèrent le corps dans une chaise de bois doré d'un travail remarquable, une glace permit qu'on le montrât aux fidèles qui accouraient de tous les pays voisins pour le contempler: les traits de la sainte sont encore reconnaissables aujourd'hui. Nous n'avons pas besoin de dire que la vénération des peuples n'a pas cessé depuis six siècles de bénir dans ce corps, revêtu de sa chair flexible, de ses muscles, de ses

veines, de ses nerfs et ayant conservé une partie de son élasticité, Dieu toujours admirable dans ses saints. Nous avons été l'heureux témoin de la piété des Lucquois envers cette dépouille sacrée, et nous savons que des prières ferventes faites devant elle obtiennent encore des grâces nombreuses aux fidèles qui la visitent avec amour.

L'impatiente piété des peuples avait placé la sainte servante de Lucques sur les autels; les miracles qui se succédèrent à son tombeau l'accrurent à un tel point qu'on fut irrésistiblement poussé à fixer le jour de sa fête. Zite reçut des honneurs publics le 27 avril 1282, quatre années à peine après sa mort. Le même évêque Paganello occupait le siège de Lucques, et le Pape Nicolas III gouvernait l'Eglise.

La gloire de Zite ne tarda point à s'étendre. On commence dès l'année de sa mort à constater les faits merveilleux qui se passent à son tombeau. Les officiers publics, Ranieri, Fatinelli de Migliore, et Fino, notaire lucquois, reçoivent les déclarations, après serment sur les saints Évangiles, de ceux mêmes qui ont reçu des grâces ou qui furent témoins des miracles racontés. Ugolin de Parme, célèbre jurisconsulte, publie qu'à sa connaissance cinquante-trois personnes de diverses nations reçurent des grâces éclatantes. Ce sont des aveugles, des muets, des sourds, des estropiés, des possédés qui sont guéris. Le bruit se répand, et l'auteur même du manuscrit de la Vie de notre sainte, déposé chez les Pères Camaldules, affirme avoir vu et connu, qu'un enfant appartenant à des parents dont la piété était singulièrement vive pour sainte Zite étant venu à mourir, ressuscita quand ils l'eurent invoquée. Les parents jurèrent de la vérité du fait devant l'autel et sur les saints Évangiles. Des étrangers viennent de pays lointains vénérer son tombeau: Marie de Sens, fille de Guillaume de Griou, seigneur bourguignon, est impotente, et elle a perdu la vue depuis dix ans; elle entreprend un pèlerinage en l'honneur de celle dont on raconte tant de merveilles, arrive à Lucques accompagnée d'une dame, vient prier et méditer pendant dix jours consécutifs à Saint-Frédian et retrouve parfaitement l'usage de ses membres et de ses yeux. Le miracle est attesté en présence de Fatinelli de Migliore, de Jacob Senami, de Matteo Viviani, tous trois notaires publics. Une autre grâce est racontée: celui qui en fut l'objet, Pierre Fatinelli, voyageait pour affaires de commerce dans la Provence; il appartenait à la famille que Zite avait servie, et avait été élevé, soit par elle, soit dans la maison. Il tombe malade, le mal s'accroît, il est enfin condamné et abandonné des médecins. Dans cet état désespéré, il était gardé par une pauvre femme dont la piété veillait sur lui, quand il se rappela Zite et l'invoqua, se plaignant du malheur qu'il avait d'être séparé de sa famille et de mourir ainsi loin de son pays. La nuit suivante, sa garde étant assoupie, une douce lumière

se répand dans la chambre, et une femme admirablement vêtue lui apparaît. C'est Zite ! il reconnaît la bonne Zite, et se plaint aussitôt à elle avec une familière confiance : *O Zite ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ne saviez-vous pas que j'étais malade et dans une extrême affliction ! Je suis délaissé de tout le monde ; je vais mourir loin des miens ; mais vous voici enfin, hâtez-vous de me secourir, je vous en prie de tout mon cœur !* — Pierre, ne doutez pas, ayez courage, répond la sainte. — *Mais quels sont ceux qui vous accompagnent*, dit le pauvre malade. — *Ne vous inquiétez pas de tant de choses, reprend-elle, ayez seulement une droite volonté !* Ces paroles prononcées, elle disparut. Cependant Pierre était soulagé, une force nouvelle l'animait ; il demanda à manger à la garde qui avait bien entendu parler au malade, mais qui ne savait comment on lui adressait la parole ; et quand celle-ci l'engage à se reposer, il se déclare guéri, se lève, et donne pour preuve du miracle fait en sa faveur que ses médecins mourront avant lui ; l'événement justifia cette prédiction. Pierre rentra dans sa patrie où sa guérison miraculeuse causa une grande consolation.

Les esprits forts sont de tous les temps ; ils sont aussi de toutes les classes ; l'orgueil de la science fait les uns, les autres puisent l'incrédulité, au contraire, dans leur ignorance ; Maudriano Tarvello, batelier de Lucques, figurait au nombre de ces derniers. Il était fatigué d'entendre parler sans cesse des prodiges de notre sainte. On avait coutume de sonner la cloche de Saint-Frédian à chaque nouveau miracle ; alors Torsello haussait les épaules, hochait la tête, et ne manquait pas de lâcher quelque parole grossière pour prouver sans doute que son esprit était au-dessus du commun. Certain jour, il voit porter un infirme vers le tombeau : *Où vont-ils donc ? s'écrie-t-il ; mettez-moi cet homme en terre, il sera plus tôt guéri.* Ces paroles n'étaient pas achevées qu'il devint muet. Sa bouche ne proférait plus que des sons inarticulés ; la main de Dieu le frappait. Le lendemain matin, un samedi, on le voit s'avancer vers Saint-Frédian, il se met à genoux devant le prier ; ses larmes accusaient à la fois sa faute et son repentir ; puis il en répand abondamment devant le corps de celle dont il avait nié le pouvoir ; enfin les pieds nus, la corde au cou, il visite successivement les principales églises de Lucques, priant Dieu, implorant Zite, offrant son humiliation en expiation de son péché. Il retourne une seconde fois à Saint-Frédian, y fait une longue et ardente prière ; elle est exaucée, la parole lui revient. Cet homme ayant accompli deux fois la même pénitence, vécut par la suite dans la crainte de Dieu et dans le respect envers ses saints. Ce miracle, consigné par le notaire Fatinelli de Migliore, eut lieu le 30 du mois d'avril de l'an 1300. Les témoins étaient nombreux ; on comptait dans leur

nombre, Lanfredo, Beccesti, et G. Forteguerra.

Un certain dévot à sainte Zite, Domini-que Buonturo, était fort attaché aux biens de ce monde, et fut le 3 mai, avec un de ses ami, nommé Guido, visiter son champ qu'il avait ensencé de fèves. Tout en se promenant, il se mit à remuer la terre, et déposa une petite relique de la sainte sous un sillon. Il attachait un grand prix à cette action, ne doutant pas qu'elle ne dût préserver le grain des intempéries de la saison. Il était moins simple qu'avare, sans doute, car Dieu le punit : Buonturo sentit une vive douleur aux yeux en se relevant, et s'écria : *Je suis aveugle ! je n'y vois plus !* Son compagnon ne pouvait l'en croire ; il s'étonnait de le voir gratter la terre à tâtons ; Buonturo cherchait la relique, et pensait en lui-même que Dieu lui pardonnerait son irrévérence s'il la réparait promptement. Il pria donc sainte Zite de venir à son aide, retrouva la relique et la vue en même temps. Guido apprit seulement alors la faute de son ami ; tous deux s'en vinrent faire amende honorable au tombeau de la sainte. Ils annoncèrent le tout à dom Giacono, prieur de Saint-Frédian, en présence de Rossi et d'autres témoins ; Fino, notaire public, reçut leur déclaration. »

D'autres faits non moins attachants complètent l'histoire de cette sainte ; nous nous bornerons à ceux-ci.

La longue nomenclature que nous avons donnée des tombeaux de saints où se sont opérés de nombreux miracles, a pu fatiguer le lecteur ; mais ce n'est pas sans une raison profonde que nous l'avons faite. En effet, si l'on remarque d'abord que cette liste est excessivement incomplète par elle-même, outre que nous avons omis volontairement un grand nombre de noms qui se trouvaient déjà cités aux autres articles de ce Dictionnaire ; si l'on tient compte d'une foule incalculable d'autres que l'obscurité des siècles, les révolutions des peuples, le défaut d'historiens et surtout l'indifférence des hommes a laissés dans l'oubli ; si l'on suppose le nombre de tombeaux saints auxquels le manque de foi et une multitude de circonstances et d'obstacles extérieurs n'ont pas permis de demander des grâces surnaturelles ; si l'on rapproche de l'immense quantité de miracles opérés aux tombeaux proprement dits ceux dus aux RELIQUES (Voy. ce mot), à l'INTERCESSION, etc., on sera forcé de conclure que c'est là un fait stable, permanent, universel. Nous avons déjà vu, à l'article MIRACLES, la permanence et l'universalité de cet ordre miraculeux dans la vie des saints, dès qu'ils se sont élevés à une véritable union avec Dieu, à la toute-puissance duquel ils participent alors. Nous pouvons constater ici, qu'après leur mort, cette toute-puissance opère en eux avec bien plus d'étendue, de force et d'universalité encore, sans autre condition que la foi même de ceux en faveur de qui se pro-

duisent ces miracles; de sorte qu'en définitive tout Chrétien ayant une foi vive et parfaite se trouve par cela seul participer à la toute-puissance miraculeuse de Dieu dans ses saints. De la permanence et de l'universalité de ce double fait, il résulte enfin qu'au fond l'ordre surnaturel et dit miraculeux n'est plus un accident, un renversement des lois ordinaires pour le Chrétien, mais qu'il est au contraire sa vie même, telle que Jésus-Christ la lui a apportée et qu'elle lui est transmise par l'Eglise. Vie chrétienne signifie vie surnaturelle, c'est-à-dire miraculeuse, et ce n'est jamais que notre manque de foi, de sainteté, de charité ou d'humilité qui nous rend incapables de participer à la toute-puissance surnaturelle de Dieu que le Christ nous a léguée, en nous disant : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera de plus grandes encore; » ou de participer au moins aux effets de cette toute-puissance exercée par les saints après leur mort. Rien ne serait impossible à l'homme, s'il était moins imparfait, parce que tout est possible à Dieu, et que lui étant réellement uni, nous pouvons tout en lui et par lui. Mais les lois fixes de la nature, dira-t-on, sont aussi la volonté permanente : comment y dérogerait-il ainsi par une seconde volonté, pour ainsi dire, permanente aussi. Oui, les lois de la nature sont l'expression visible de la volonté de Dieu pour les êtres qui ne sont point doués de liberté; mais pour les êtres libres, régénérés dans le Christ et unis à lui, la volonté de Dieu est qu'ils participent surnaturellement et par sa grâce au principe même qui, régissant ces lois de la nature, en modifie pour cette fin plus haute l'application et les effets. Ainsi s'unissent et se concilient, en se superposant, sans se confondre, l'ordre surnaturel ou le christianisme, loi des êtres libres, et l'ordre naturel, loi des êtres dépourvus de liberté.

TRANSLATION MYSTIQUE.— « Le même courant, » dit Görres, « qui brise pour les extatiques l'impénétrabilité de la matière, les emporte quelquefois aussi à des distances plus ou moins grandes et leur fait atteindre ainsi un but qui serait insaisissable pour eux par les voies ordinaires. Si l'on considère attentivement les faits qui se rapportent à ce genre de phénomènes, on voit qu'ils peuvent se partager en trois classes. Quelquefois en effet l'homme est emporté avec impétuosité dans un lieu éloigné, et c'est alors le système moteur qui concourt d'une manière spéciale à la production des faits de cet ordre. Ou bien l'homme, restant à sa place, est conduit en son esprit au loin, y fait ce que Dieu veut qu'il fasse, et rapporte avec soi certains signes extérieurs qui attestent sa présence. Ici, ce qui est principalement en jeu, c'est le système vital, le même qui produit les phénomènes de la stigmatisation. Ou bien enfin l'homme, restant à sa place et y étant vu par les autres, est vu ailleurs en même temps et y agit d'une manière effective et réelle, et cette

bilocation participe à la nature de la vision. Nous étudierons ici ces trois classes de phénomènes dans l'ordre qui leur convient. Nous citerons comme exemple de la première classe Rita de Cassia, Augustine; d'autant plus qu'elle jouissait en même temps du privilège de passer à travers les portes fermées, et qu'elle forme ainsi le point de jonction entre cet ordre de phénomènes et celui qui doit nous occuper ici.

Après la mort de son mari, qu'elle avait épousé contre son gré, elle voulut se retirer dans le couvent des Augustines de Cassia, dédié à sainte Marie-Madeleine. Elle conjura donc avec larmes les religieuses du monastère de la recevoir. Celles-ci ne purent se résoudre à l'admettre malgré sa piété bien connue, parce qu'elle était veuve. Elle eut donc recours à Dieu, implorant sa miséricorde, et elle fut exaucée. Une nuit, comme elle priait avec ferveur, elle entendit une voix qui l'appelait au couvent. Elle se détourna pour voir qui l'appelait, et vit alors saint Jean-Baptiste qui se dirigeait vers le rocher le plus élevé et le plus inaccessible de la contrée, appelé par les habitants Rocca Porena. Elle fut transportée elle-même sur ce rocher sans savoir comment, et s'y trouva ainsi quelque temps abandonnée à elle-même sans que l'abîme qui était sous ses pieds lui causât le moindre effroi. Elle vit bientôt le même saint s'avancer vers elle avec saint Augustin et saint Nicolas de Tolentino. Tous trois, la prenant par la main, la conduisirent à Cassia et l'enfermèrent dans le couvent qu'elle avait choisi. Lorsqu'il fut jour et qu'on trouva Rita dans le monastère, quoique les portes fussent fermées avec soin comme de coutume, il se fit une grande émotion parmi les religieuses qui ne pouvaient revenir de leur étonnement. Elles lui demandèrent comment cela s'était fait; et après qu'elle leur eut raconté simplement la chose, telle qu'elle s'était passée, elle fut admise à l'unanimité dans le couvent.

Si ce fait était isolé, on pourrait le révoquer en doute et soupçonner quelque pieuse supercherie; mais il s'est renouvelé bien des fois en divers lieux, avec des circonstances et à des époques différentes. Saint Pierre Regala se transportait en esprit d'un pèlerinage à l'autre. Pendant qu'il adorait le Saint-Sacrement à Aquilera, il priait devant l'image miraculeuse de Tribulo. Tantôt il allait en esprit à Jérusalem, tantôt il voyageait dans l'Inde ou dans quelque partie du monde pour convertir les infidèles, d'après cette parole : Tout est ouvert au cœur. Il était chargé de deux ermitages, dont l'un était à Aquilera et l'autre à Abroio; il aurait pu, à cause de son âge, se servir d'un cheval pour aller d'un lieu à l'autre; mais croyant fermement que s'il faisait de son côté tout ce qu'il pouvait pour remplir ses devoirs, Dieu lui donnerait la force nécessaire, il allait à pied. Or il arriva plus d'une fois qu'après avoir tenu le chapitre en un lieu le matin, il était arrivé dans l'autre

une heure après, faisant ainsi nu-pieds et à jeun une route de douze lieues, comme le prouvent les lettres que les frères des deux ermitages échangeaient à ce sujet. A la fête de l'Annonciation, après avoir assisté aux Matines à Abroïo, il eut le désir d'aller célébrer cette même fête à Aquilera. Il dit donc à l'oreille du Père vicaire : *Je pars, mais je vais bientôt revenir; ayez patience.* Il parut bientôt à Aquilera au milieu des frères, assista à l'Office avec eux, fit encore une méditation; après quoi il disparut et se trouva dans le couvent d'Abroïo. Plusieurs fois d'ailleurs il resta élevé pendant deux ou trois heures au-dessus de terre, et environné d'un tel éclat dans sa prière, que les habitants de la contrée accouraient jusqu'à Gumiel de Mercada, croyant que l'église brûlait. (Sa Vie, par DAXA, 3 mars.)

On disait aussi de saint Bennon, évêque de Meissen, que souvent, après avoir distribué les sacrements à Naumburg, il quittait son chapelain et célébrait l'Office à Meissen, après quoi il se retrouvait à Naumburg avec son chapelain pour le repas du soir. Celui-ci étonné examina de plus près le saint. Au moment où il sortait, après l'avoir suivi un jour un peu de temps, il perdit bientôt sa trace; puis tout à coup il se sentit emporté comme par un tourbillon qui le déposa à Meissen, derrière son maître agenouillé devant l'autel. L'évêque, qui avait connu par l'Esprit sa présence, retourna promptement après l'Office divin à sa cellule, tandis que son chapelain eut beaucoup de peine à regagner son couvent le lendemain. Il lui défendit, sous peine d'excommunication, de parler pendant sa vie de ce qui venait d'arriver. (A. SS., 16 Junii.) La bulle de canonisation du saint fait mention de ce fait.

On raconte d'Alphonse de Balzana qu'il fut plusieurs fois transporté en quelques instants dans des lieux très-éloignés, afin de secourir quelques nécessiteux; il se trouva une fois qu'il avait parcouru en onze heures un espace de huit jours de marche. (Phil. ALEGAMBE, dans la *Bibliothèque des écrivains de la Société de Jésus*, On rapporte également du P. Joseph Anchieta, membre comme le premier de la Société de Jésus, qu'il parcourut une fois sept milles en une demi-heure. Tous ces faits, on le voit, se rattachent immédiatement à cette classe de phénomènes que nous avons observés en parlant du vol et de l'enlèvement extatique. Lorsqu'on raconte, par l'exemple de Bernardin Pallio, général des Capucins, que dans ses voyages il était tellement poussé par l'Esprit, qu'il faisait quelquefois plusieurs milles de chemin sans poser le pied sur la terre; on n'a besoin pour expliquer ce fait, ainsi que tous les autres de même nature, que de supposer une accélération plus grande encore du courant qui portait ce saint homme. » (*La Mystique.*)

On retrouve en très-grand nombre dans la Vie des saints le premier ordre de faits dont parle Görres. Nous citerons comme exemples

les trois suivants de saint Ammon, de sainte Zite et de sainte Catherine de Sienne.

Saint Athanase rapporte que saint Ammon, abbé en Egypte et mort en 348, se trouvant sur le bord du Lycus, qui était alors débordé, et voulant le passer à la nage, il pria Théodore, son disciple, de s'écarter un peu, afin qu'il ne le vît pas nu; mais comme il lui en coûtait beaucoup de quitter complètement ses habits, ce qui ne lui était jamais arrivé, et qu'il hésitait, il se trouva tout à coup transporté de l'autre côté de la rivière.

« La sainte servante de Dieu, Zite, avait la dévotion d'aller tous les vendredis en pèlerinage à San Angelo in Monte, dont l'église est à six milles de Lucques, près du cours du Serchius. Aucun temps ne l'arrêtait quand il s'agissait de satisfaire sa dévotion, en sorte qu'il arriva un jour qu'ayant été retenue à l'ouvrage plus longtemps qu'à l'ordinaire, elle partit trop tard de la maison et fut surprise par la nuit à un mille de Lucques seulement. Un cavalier passait en ce moment, se rendant au même lieu pour quelque affaire; il allait rapidement, et quand il aperçut Zite, il lui dit : *Vous êtes plus qu'imprudente de vous trouver par l'obscurité dans de tels chemins; ne voyez-vous pas que vous êtes exposée à tomber dans quelque précipice?* Zite lui répondit avec simplicité : *Continuez tranquillement votre voyage, j'espère avec la grâce de Jésus-Christ achever paisiblement le mien.* — Le cavalier la laissa donc, pressa son cheval et la vit bientôt loin derrière lui; mais quand il passa devant l'église de San-Angelo, il ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir notre sainte à genoux et en oraison à la porte de l'église. Il pensa lui-même qu'il était humainement impossible qu'elle fût arrivée en cet endroit avant lui, qui allait au grand train de son cheval, tandis qu'il l'avait vue marchant d'un pas lent et fatigué. Il ne douta donc pas que Dieu, en récompense de sa confiante réponse, ne l'eût fait transporter là par ses anges, et lui dit avec respect : *O sainte femme! comment se fait-il que vous soyez arrivée ici avant moi?* Zite lui répondit par cette seule parole de Job (1, 21) : *Ainsi qu'il a plu à Dieu, il a été fait.* » (*Vie de sainte Zite*, par M. le baron de MONTREUIL.)

Nous lisons dans la Vie de sainte Catherine de Sienne par le B. Raymond de Capoue, son confesseur : « Catherine de Sienne avoua à son confesseur que, très-souvent, en montant les escaliers de la maison, elle était tout à coup portée en haut sans toucher les marches avec ses pieds, et sa rapidité était si grande que sa mère craignait de la voir tomber. Cela lui arrivait principalement lorsqu'elle fuyait les réunions et surtout celles des hommes. La connaissance de la vie des Pères du désert que Catherine avait reçue du ciel lui avait donné un tel désir de l'imiter que, toute jeune, elle résolut de se retirer dans la solitude. Ayant trouvé une espèce de grotte sous un rocher, elle y entra avec joie, croyant posséder enfin cette soli-

tude qu'elle avait tant désirée. Elle s'agenouilla aussitôt, se mit en oraison et adora Celui qui avait daigné lui apparaître et la bénir avec tant de bonté. Dieu qui acceptait les saints désirs de son épouse, mais qui la destinait à une autre vie, voulut lui témoigner combien sa ferveur lui était agréable. A peine était-elle en oraison, qu'elle fut soulevée peu à peu de terre jusqu'à la voûte de la grotte, et elle resta ainsi jusqu'à l'heure de None. Catherine pensait que ce qui lui arrivait était une ruse du démon pour la distraire et la détourner de son dessein; elle pria encore avec plus d'ardeur. Enfin, vers l'heure à laquelle le Sauveur consumma notre rédemption sur la croix, elle redescendit à terre et Dieu lui révéla que le temps du sacrifice n'était pas encore venu et qu'elle ne devait pas quitter la maison de son père. Le même Esprit qui lui avait inspiré son dessein le lui fit abandonner; mais dès qu'elle fut sortie de la grotte, qu'elle se vit seule et qu'elle pensa à la distance qui la séparait de la ville, elle eut peur et craignit l'inquiétude de ses parents qui pouvaient la croire perdue; elle se mit aussitôt en prières et se recommanda à Dieu. Tout à coup, comme elle l'a dit à sa sœur Lysa, qui vit encore et qui me l'a raconté, la sainte enfant fut transportée en un clin d'œil à la porte de la ville sans aucun accident. »

Quant aux faits qui se rapportent au second ordre de translation mystique dont parle Görres, nous les avons cités dans le cours de ce travail, sous divers titres : nous n'y reviendrons donc pas ici. Nous avons également rapporté, à divers articles, et notamment à BILOCATION et à EMMERICH, ce qui se rattache au troisième ordre de translation mystique.

TRAVAIL. — Nous avons eu souvent l'occasion de faire remarquer combien les vrais mystiques sont éloignés de toute théorie purement oisive et spéculative. Toutes leurs visions, même les plus contemplatives en apparence, sanctifient et glorifient le travail. On peut en voir un exemple dans la suivante : Un jour que saint Antoine s'affligeait de ce que son travail l'empêchait de se livrer à une contemplation continue, il vit un ange qui faisait une natte avec des feuilles de palmier, et qui cessait de temps en temps son ouvrage pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Après avoir ainsi entremêlé plusieurs fois le travail des mains et la prière, il dit à Antoine : « Faites la même chose, et vous serez sauvé. »

TRINITÉ (SAINTE). — Pour les mystiques, le dogme de la très-sainte Trinité, comme tous les dogmes chrétiens, n'est plus une simple croyance spéculative, une idée abstraite, mais la vision même de la réalité des personnalités divines dans l'unité, rendues concrètes, objectives et vivantes par l'amour, qui, comme dit l'Apôtre, nous donne la substance même des choses que nous espérons, et la réalité de ce qui n'apparaît point aux yeux de notre corps. (Hebr. xi, 1.) Là est tout le secret de ces visions et de ces appa-

ritions, qui ne sont au fond que la réalité vivante des êtres invisibles objectivés, ou rendus présents par l'amour.

Saint Ignace de Loyola récitait un jour l'Office de la Vierge sur les degrés de l'église des religieux de Saint-Dominique. Il fut élevé en esprit, et vit comme une figure qui lui représentait clairement la très-sainte Trinité. Cette vue le toucha si fort, et lui donna tant de consolation intérieure, qu'étant allé ensuite à une procession solennelle, il ne put retenir ses larmes devant le peuple. Il ne pensait qu'à la Trinité; il ne parlait que de la Trinité; mais il en parlait avec des termes si sublimes et si précis, que les plus savants l'admiraient, et que les plus simples ne laissaient pas de l'entendre. Il écrivit les pensées qu'il eut sur ce mystère incompréhensible; et son écrit, qui s'est perdu par je ne sais quel malheur, était de quatre-vingts feuillets, si néanmoins on peut lui attribuer un écrit qui tenait du langage des prophètes, et où l'esprit de Dieu avait plus de part que l'esprit de l'homme : car Ignace ne savait que lire et écrire, et un cavalier ignorant ne pouvait pas, sans être inspiré, traiter d'une matière si élevée. A force de contempler la Trinité, il conçut pour elle une dévotion très-tendre, et il s'accoutuma, dès lors, à prier plusieurs fois par jour les trois adorables Personnes, tantôt toutes trois ensemble, tantôt chacune en particulier, selon les différentes dispositions où il se trouvait. (*Vie de saint Ignace.*)

Non-seulement l'amour rend la sainte Trinité présente à l'homme, mais elle la lui fait voir, sentir et toucher en lui-même, et au fond le plus intime de son âme, comme sainte Thérèse l'exprime en ces termes :

« Le mardi d'après l'Ascension, » dit-elle, « étant en oraison après avoir communiqué, je me trouvais si distraite, que mon esprit passait continuellement d'une chose à une autre sans pouvoir s'arrêter à aucune; et, dans la peine que j'en avais, je me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature : mais je sentis alors mon esprit s'échauffer; il me sembla voir clairement que la très-sainte Trinité était présente, et cela dans une vision intellectuelle, qui me fit connaître, par une manière de représentation, qui était comme une figure de la vérité, qu'elle n'aurait pas été capable de voir à découvert, et sans cette espèce de voile, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Il me parut ensuite que ces trois personnes se représentaient distinctement à moi dans le fond de mon âme, qu'elles me parlaient, et qu'elles me dirent : *Qu'à commencer de ce jour, chacune d'elles me ferait une faveur particulière; que ma charité s'augmenterait; que je m'en sentirais tout embrasée, et que je souffrirais avec plaisir.* Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur, que les trois personnes divines sont en l'âme qui est en grâce. En le remerciant d'une si grande faveur, dont j'étais si indigne, je lui demandai, avec beaucoup de sentiment, comment il se pouvait faire que, dans le même temps qu'il

m'accordait des grâces si particulières, il semblait m'abandonner, en permettant que je fusse si mauvaise. Je parlais ainsi, parce que, le jour précédent m'ayant représenté le grand nombre de mes péchés, j'en avais été toute troublée. Je vis clairement les extrêmes obligations que j'avais à Dieu, d'avoir employé tant de divers moyens pour m'attirer, dès mon enfance, à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus quel est l'excès de son amour de nous pardonner tant de péchés, lorsque nous voulons nous convertir à lui; et comme, par diverses raisons, il m'en a plus pardonné qu'à nulle autre. Ces trois divines personnes, que je compris n'être qu'un seul Dieu, demeurèrent si imprimées dans mon âme, que, si cela continuait, il me serait impossible de n'être pas toujours recueillie. »

Elle y revient de nouveau ainsi dans une de ses Lettres :

« La paix que je goûte, » dit-elle, « est si pleine et si parfaite, que ni les joies et les plaisirs de la terre, ni les afflictions et les peines, quelles qu'elles puissent être, ne sont capables de la troubler. La certitude que j'ai de la présence des trois personnes divines dans mon âme me fait expérimenter à la lettre ce que dit Notre-Seigneur Jésus-Christ au chap. xiv de l'*Évangile selon saint Jean*, que la sainte Trinité y fera sa demeure, non-seulement par sa grâce sanctifiante, mais encore par une autre sorte de présence, qu'il veut que nous connaissions, présence qui nous remplit de biens ineffables. L'un de ces biens est de n'être point obligé à chercher des considérations qui me fassent comprendre que Dieu habite en moi, puisque je l'y vois d'ordinaire, à moins que quelque violente maladie ne m'enlève sa divine présence, sa volonté étant alors de me laisser souffrir sans consolations intérieures. »

Quelque grands, cependant, que puissent être mes maux, mon âme ne sent jamais de révolte contre la volonté de Dieu, pas même un premier mouvement; tout ce qui est en moi est, au contraire, si soumis à ses ordres, que je ne désire ni de vivre ni de mourir, si ce n'est son bon plaisir, pour le servir mieux que je n'ai fait jusqu'ici, et pour contribuer à le faire aimer et louer plus parfaitement, ne fût-ce que par une seule créature, et pour un moment. Je préférerais cet état, s'il était à mon choix, à celui d'entrer d'abord dans la gloire. »

Nous retrouvons cette vision de la sainte Trinité dans un grand nombre de Mystiques, et en particulier dans les *Insinuations de la divine piété* de sainte Gertrude, où elle revient souvent, et même dans les Contemplations de la sœur Catherine Emmerich. (*Voy. la Vie de la sainte Vierge.*)

TUNIQUE de Notre-Seigneur, révérée à Argenteuil, près Paris. — Dans plusieurs lieux de la terre les instruments de la Passion de notre Rédempteur ou les objets précieux qui ont, en quelque sorte, pris part à cet immense sacrifice, sont honorés d'une manière toute particulière : à Rome, la vraie

Croix, la sainte Face, la Lance, l'Eponge; à Turin, le saint Suaire; à Aix-la-Chapelle, la Ceinture de Jésus; à Trèves, sa Robe sacrée; à Paris, un Clou, une Epine de la Couronne qui déchira la tête du Fils de Marie; à Argenteuil, sa Tunique, sont l'objet de la vénération et des hommages de la foule. C'est des mains de Charlemagne que l'église d'Argenteuil tient cette précieuse relique. Argenteuil, à peine fondé, possédait un monastère qui devint illustre, et dont Théodrade, l'une des filles de Charlemagne, était abbesse. Ce prince, voulant lui donner une grande marque d'attachement, lui remit solennellement la Tunique sans couture de Notre-Seigneur, qu'il avait reçue de l'impératrice Irène. Depuis ce temps la sainte Robe est restée à Argenteuil, et, malgré toutes les vicissitudes et les malheurs des temps, Dieu la conserva d'une manière miraculeuse. L'abbaye ayant été ruinée en 1156, Dieu révéla à l'un des Bénédictins qui l'habitaient alors, le lieu où la sainte Tunique était cachée, et on la trouva en effet à l'endroit qui lui avait été dit. Aux xvii^e et xviii^e siècles, comme à toutes les époques précédentes et suivantes, il s'opéra plusieurs miracles en faveur de ceux qui prièrent avec foi devant cette sainte relique. Dom Gerberon en cite plus de trente, et affirme en outre qu'il a vu toutes les attestations authentiques de ces miracles émanées d'évêques, de médecins et de personnes dignes de confiance, que lui-même a parlé à des témoins oculaires, et qu'il a même conféré avec des personnes qui reçurent des grâces particulières. Parmi ces personnes, il cite des paralytiques, des perclus, des aveugles, des sourds, des hydrotiques qui furent guéris instantanément après avoir prié devant la sainte relique et avoir porté quelque linge, ou autres effets qui l'avaient touchée. Ces miracles ne sont pas seulement relatés dans l'ouvrage de dom Gerberon, mais ils se trouvent consignés avec beaucoup d'autres dans un *procès-verbal d'enquête* dressé en 1775 avec beaucoup de soin.

Un de nos amis, M. E.-F. Guérin, a publié une excellente histoire de cette précieuse relique, sous ce titre : *La sainte Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ; recherches religieuses, critiques et historiques sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil*, 1 vol. in-18 : nous y renvoyons nos lecteurs. Il a, en outre, publié dans son *Mémorial catholique*, la relation de plusieurs miracles opérés par la vertu de cette sainte Tunique. Nous en empruntons les faits qui suivent :

« L'une des guérisons les plus frappantes opérées par l'attouchement de la sainte Tunique, est celle de M. le marquis de Harcourt, dont la marquise, sa femme, informa le curé d'Argenteuil par la lettre suivante :

Paris, ce 2 juillet 1843.

J'ai pensé que vous seriez bien aise, Monsieur le Curé, d'avoir quelque détail sur la guérison miraculeuse que Dieu a daigné

opérer sur *M. de Harcourt*, et je veux vous les donner avant de quitter Paris.

M. le marquis Henri de Harcourt était malade depuis huit ans. A vingt-sept ans il fut atteint d'une maladie que les médecins les plus habiles ne purent caractériser, mais qui augmenta graduellement et le réduisit à un tel état de faiblesse qu'il ne pouvait plus parler, ni marcher, ni supporter le moindre bruit, et qu'en 1841, je crus le perdre. Il se mit alors entre les mains des homœopathes, et au bout de six mois, au 1^{er} janvier 1842, Dieu permit qu'il éprouvât un mieux très-sensible, et recouvra en partie la voix; mais ce fut de peu de durée. Au mois de septembre, il recombait, perdit la parole, puis la force dans les jambes, et, cette année, sa faiblesse était telle qu'il fut obligé de demander qu'on lui apportât ses pâques dans son lit. Il communia également dans son lit le 3 mai 1843, et le jour de la fête du Saint-Sacrement, 15 juin.

Nous fîmes commencer une neuvaine à la sainte Robe le mercredi, 21 juin; et le jeudi, 29, dernier jour de la neuvaine, il n'éprouvait encore aucun mieux à onze heures du soir. Il s'était couché à dix heures, sans voix, sans force; et lorsqu'à onze heures, je lui demandai s'il était mieux, il me fit signe que non. A onze heures et demie, je fis ma prière près de son lit, et *M. de Harcourt* tenait dans ses mains le pieux reliquaire de la sainte Robe.... A onze heures trois quarts, j'appliquai le reliquaire sur le dos, qu'on croyait être le siège de la maladie de *M. de Harcourt*; et après avoir prié un instant avec ferveur ensemble, je lui demandai de nouveau s'il était mieux. Il me répondit distinctement : *Oui, ma chère*. — Aussitôt je me jetai à genoux, et dis à haute voix le *Te Deum*, dont *M. de Harcourt* répéta alternativement les versets avec moi tout haut. Le *Te Deum* fini, il me dit qu'il croyait avoir la force de se lever, et d'aller annoncer au duc de Harcourt, son père, à sa mère, ses frères et sœurs, la bonne nouvelle de sa guérison. En effet, il s'habilla, sortit sans canne, réveilla le portier de son père, monta un premier, un second, un troisième, puis revint chez moi, alla embrasser ses quatre enfants, les uns après les autres, revint ensuite prier devant le reliquaire, et dit à haute voix *Pater, Ave, Credo*. Il pria ensuite tout bas, mais à genoux, ce qu'il n'avait pas pu essayer depuis près de deux ans. Le lendemain il alla rendre grâces à Dieu à Argenteuil, entendit deux Messes presque toujours à genoux, y communia, revint à Paris, y reçut plusieurs visites, et sa voix est restée bonne, quoiqu'il ait beaucoup parlé avec le duc de Praslin, mon frère, et avec d'autres personnes de notre famille....

Agrez, etc.

Signé : CHOISEUL-PRASLIN,
MARQUISE DE HARCOURT.

Ces faits furent racontés publiquement par *M. le marquis de Harcourt* lui-même, après le saint sacrifice auquel il communia; son cœur, ne pouvant plus contenir les grands sentiments dont il était plein, s'exhala

en actions de grâces, et il voulut donner à Dieu un témoignage de sa vive reconnaissance.

Parmi les faits qui sont encore à notre connaissance, nous mentionnerons particulièrement la guérison d'une nommée *Marie Simon*, atteinte depuis longtemps d'une maladie de foie, jugée incurable par plusieurs médecins dont nous avons les certificats sous les yeux, et qui, après avoir fait pieusement une neuvaine en l'honneur de la sainte Robe, et après avoir passé dévotement dessous la châsse, y a laissé son mal, dit naïvement un des certificats, et y a recouvré la santé; nous mentionnerons également la guérison subite et instantanée de la sœur *Saint-Sernin*, converse de l'hospice de la Sagesse, à Poitiers, laquelle était atteinte, depuis près de deux ans, d'une aphonie qui avait résisté à tous les remèdes de l'art, et qui était due à une désorganisation de l'organe pulmonaire qui faisait craindre une désorganisation complète qui aurait fait succomber la malade sous peu de mois; mais une parcelle de la très-précieuse relique de la sainte Robe de Notre-Seigneur ayant été, avec la permission de *Mgr l'évêque de Poitiers*, exposée à la vénération des fidèles chez une respectable dame de la ville, *Mme la comtesse de Traversay*, la digne sœur *Saint-Sernin* y fut conduite, et là elle recouvra d'une manière subite une santé parfaite, le 27 octobre 1842, put parler, chanter les louanges du Seigneur, et depuis cette époque, dit le certificat daté du 6 septembre 1843, sa santé se soutient parfaitement. »

M. Guérin cite ensuite une lettre de *Mme Lorin*, écrite le 23 octobre 1843, et qui constate la guérison miraculeuse de sa fille malade depuis 1830, et qui était arrivée à l'état le plus grave et le plus incurable. Il cite également la lettre de *Mme veuve Kleeman*, en date du 22 janvier 1844, et relatant la guérison miraculeuse de son enfant qui recouvra subitement la vue.

« Ici, » poursuit-il, « c'est une humble femme de Versailles qui déclare avoir été guérie après une neuvaine, et avoir laissé là les béquilles dont elle ne pouvait, avant, se séparer pour marcher même dans sa chambre; là, c'est une jeune fille malade, qui raconte, dans le langage de la foi, qu'elle porte la médaille de la Sainte-Tonique, qu'elle prie avec ferveur le divin Jésus, et qu'elle sent son état de langueur s'améliorer chaque jour; plus loin, c'est un médecin renommé, *M. le docteur Récamier*, qui, dans une lettre que nous voudrions pouvoir reproduire, conseille à *Mme la comtesse de Serre*, d'aller à Argenteuil remercier le Seigneur dont la miséricorde s'est étendue sur sa fille malade, et qui éprouve un mieux sensible; le médecin le reconnaît hautement depuis que l'on a prié pour elle, en l'honneur du saint Vêtement de Jésus-Christ. D'un autre côté, ce sont de simples femmes qui rendent témoignage de différentes grâces, même temporelles, obtenues, après un pèlerinage ou une fervente neuvaine; c'est un prêtre du diocèse de Seez, *M. l'abbé*

Godet, qui écrit qu'étant affligé d'une maladie organique au cœur, et frappé de paralysie sur tout le côté droit, il s'est senti mieux, que sa position est devenue plus tolérable, depuis qu'il a prié Jésus en union avec les membres de la confrérie de la Sainte-Tunique; mais voici une personne d'Abbeville qui a eu le bonheur d'obtenir une guérison complète; elle en fait part en ces termes à Mme la princesse de Bergues :

Madame la princesse, je ne puis résister au désir de vous exprimer ma reconnaissance pour la précieuse médaille que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je conserverai avec respect ce souvenir de la grâce que le Seigneur m'a faite. Vous le savez, sans doute, Madame, j'étais dans un état de souffrance qui ne laissait aucun espoir de guérison, lorsqu'on me proposa de faire une neuvaine à la sainte Robe. D'abord j'alléguai que, ne pouvant me rendre près de la relique, mes prières ici seraient sans doute sans effet; mais lorsque Mlle de Villiers m'eut prêté le chapelet qui a touché la sainte Tunique, j'ai commencé mes prières avec beaucoup de confiance. Cependant ma neuvaine était finie, et j'étais plutôt pire que mieux. Je me préparais à paraître devant Dieu, lorsque le jour de la Présentation, à deux heures de l'après-midi, je me sentis tout à coup guérie, prête à me rendre à l'église pour y remercier le bon Dieu, et un quart-d'heure auparavant je ne pouvais faire le plus léger mouvement sans éprouver la plus vive douleur.

Signé : PALMIRE DERUELLE. »

M. L.-F. Guérin donne ensuite l'extrait d'une lettre de Mme Marie-Jenny Santon, de Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), qui avait obtenu une guérison aussi soudaine que radicale.

On écrivait de Bourges, en 1844, qu'à l'Hôtel-Dieu de cette ville on avait été préservé d'un danger imminent, dans une bâtisse, à cause des médailles de la sainte Tunique, portées avec confiance par toutes les sœurs; que dans cette maison huit personnes avaient éprouvé les effets de cette médaille, soit en se convertissant, soit en obtenant leur guérison. Nous avons cette lettre entre les mains, elle est signée de Mme DANIE, née de SALIGNY.

Je me fais un devoir bien doux de vous exprimer ma reconnaissance, écrivait le 29 mars de la même année, à M. le curé d'Argenteuil, madame la supérieure générale de la communauté de Saint-Louis, à Juilly, je me fais un devoir de vous exprimer ma reconnaissance de ce que vous avez bien voulu unir vos saintes prières à celles que j'adressais à Dieu pour obtenir la guérison d'une maladie qui, depuis quatre mois, me rendait incapable de remplir les fonctions de mon état. Je suis guérie, complètement guérie. Notre Sauveur a daigné faire éclater sa toute-puissance et regarder avec miséricorde l'humilité de sa pauvre servante. Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est transporté de joie en Dieu mon Sauveur. (Luc. 1, 47.) Mardi, dernier jour de ma neuvaine, au saint sacrifice de la

Messe, au moment où je venais de terminer la prière de la sainte Robe, la voix que j'avais perdue m'a été rendue pour louer et bénir Dieu; la maladie qui menaçait ma vie a disparu... Je me recommande de nouveau à vos prières, Monsieur le Curé, afin que je ne rende jamais indigne de la grâce ineffable que Dieu a daigné m'accorder, malgré mon indignité et ma bassesse, et que désormais cette voix et cette santé qu'il a daigné me rendre ne soient jamais employées que pour son service et la gloire de son nom.

Signé : † THÉRÈSE DE LA CROIX, Supérieure générale des Dames de Saint-Louis.

Cette digne supérieure est venue en actions de grâce à Argenteuil, accompagnée d'une de ses sœurs de la communauté.

Une autre lettre en date du 2 janvier 1847 de la même supérieure générale des Dames de Saint-Louis, à Juilly (diocèse de Meaux), annonce au digne et pieux curé d'Argenteuil la nouvelle faveur dont elle a été l'objet :

Il y a deux ans, dit cette religieuse, que j'eus le bonheur d'aller rendre grâce devant la Tunique sacrée de notre divin Sauveur de la guérison d'une maladie bien grave... Eh bien! jugez quelle est ma joie et ma reconnaissance! Je viens encore aujourd'hui, Monsieur le Curé, vous prier de vouloir bien joindre vos actions de grâce aux miennes. Atteinte depuis deux mois d'une maladie au genou, contre laquelle les soins et les remèdes des médecins avaient échoué, et rendue ainsi, par de vives douleurs, incapable de pouvoir accomplir la vocation à laquelle Dieu a daigné m'appeler, j'ai eu recours à la dévotion en l'honneur de la sainte Robe d'Argenteuil. Le jour de Noël, j'ai commencé une neuvaine, et le 30 décembre, trois jours avant qu'elle fût terminée, après avoir entendu la Messe et avoir eu le bonheur de communier, ma jambe s'est allongée, les douleurs ont disparu instantanément, et j'ai pu reprendre mes occupations. Vous pensez, Monsieur le Curé, combien il me tarde maintenant d'aller de nouveau déposer aux pieds de mon Sauveur, dans votre chère église, mon tribut d'amour et de reconnaissance...

Signé : † THÉRÈSE DE LA CROIX, Supérieure générale des Dames de Saint-Louis.

Cette heureuse protégée vint, en effet, à Argenteuil en actions de grâces. Elle s'approcha de la Table sainte, et remercia son divin Sauveur, qui put lui dire, au fond de son âme, ce qu'il dit autrefois publiquement à l'humble hémorroïsse : *Mu fille, votre foi vous a sauvée; allez en paix, et soyez guérie de votre maladie : « Confide, filia, fides tua te salvum fecit. » (Marc. v, 34.)*

Une lettre, écrite par un ecclésiastique du diocèse de Seus, annonce à M. le curé d'Argenteuil que ses prières en l'honneur de la sainte Tunique, pour une personne malade qui lui avait été recommandée, ont obtenu les plus heureux résultats. Une dame de Bordeaux, Mme Griffaulet, atteinte de cécité, fut guérie après avoir prié Notre-Seigneur en l'honneur de sa sainte Tunique. Nous avons sous les yeux la relation de cette

guérison, écrite par la malade elle-même. On est touché de la simplicité et de la vive foi qui respirent dans cette prière. Voici maintenant un enfant de onze ans qui va nous raconter ce que le Seigneur a fait aussi en sa faveur. Après être venu de Versailles, avec sa famille, en actions de grâces, il écrivit le 13 avril à M. le curé d'Argenteuil : *Il y avait environ quatre mois que j'étais au lit, tourmenté par un mal très-grave au genou : on m'avait déjà fait plusieurs opérations et mon mal ne diminuait pas. Il était question de me couper la jambe, quand quelqu'un proposa à ma mère de faire une neuvaine à la sainte Robe. Ma mère vous a écrit alors pour vous prier de dire deux Messes à cette intention, et elle et moi nous avons commencé la neuvaine. Dès le second jour j'ai éprouvé un mieux sensible, et chaque jour mon mal a diminué. Le médecin était bien étonné et disait que cela était vraiment miraculeux. Enfin j'ai fini par marcher très-bien, et vous avez pu le voir, Monsieur le Curé, quand j'ai été remercier Dieu, vendredi, à la chapelle de la sainte Robe. Je suis bien reconnaissant de la belle médaille que vous avez eu la bonté de me donner. Je la garderai toujours comme un souvenir de la grâce que Dieu m'a faite, et aussi comme un souvenir de vous, qui avez bien voulu prier pour moi...* Signé : AUGUSTE LANGLOIS.

Mme Mangeot à Paris avait un fils; dès sa naissance il fut éprouvé par de cruelles souffrances; il guérit, mais ce fut pour rester aveugle jusqu'à l'âge de quatre mois; la mère affligée disait son malheur à tous ceux qui pouvaient y compatir. Alors on lui parla de la dévotion envers la Tunique de Notre-Seigneur. Elle eut confiance, pria avec ferveur, appliqua une parcelle de la relique sur les yeux de son enfant, et le jour de la Pentecôte, elle s'aperçut qu'il voyait! Quel bonheur pour elle! Elle écrivit cette merveille à M. le curé, et nous avouons avoir été vivement ému de ce simple récit tracé par une tendre mère, veillant auprès du berceau de son enfant, en attendant que le Seigneur exauce sa prière.

Que ne nous est-il donné d'y joindre une autre guérison bien extraordinaire, opérée sur une demoiselle nommée Gérard, qui habite Paris, et qui fut atteinte d'une maladie cruelle et qui devait infailliblement la conduire au tombeau?... Mais nous sommes obligé de nous borner. La relation de cette guérison est écrite par mademoiselle Gérard; elle est datée du 12 novembre 1844, et nous y trouvons joint un certificat très-détaillé du médecin, M. le docteur Bréard, qui l'a soignée pendant plus d'un an et qui ne peut s'empêcher de voir quelque chose d'extraordinaire dans cette guérison...

En classant par ordre de dates les documents que nous avons sous les yeux, nous voyons d'abord une pauvre malheureuse, nommée Gabrielle, affligée de plusieurs maladies affreuses, telles que l'hydropisie, le scorbut, l'épilepsie, etc. Sa vie est un long martyre... Mais elle est résignée et soumise à

la volonté du Seigneur qui l'éprouve. Abandonnée des hommes, elle a recours à la puissance du céleste médecin. On commence pour elle une neuvaine à la sainte Robe, elle s'unit avec ferveur aux personnes charitables qui implorèrent le secours du Ciel, et à peine l'a-t-on conjuré de prendre en pitié l'infortunée, qu'elle est instantanément guérie, et qu'elle peut se livrer à ses occupations habituelles. Cette guérison est attestée par plusieurs personnes dignes de foi, et entre autres par Mme la vicomtesse Le Vavasseur, qui en a adressé la relation, écrite par elle-même, à M. le curé d'Argenteuil.

Nous voyons ensuite une autre femme, née en Belgique, et nommée Stéphanie Lechien, atteinte d'une maladie d'intestins fort dangereuse et réputée incurable par les médecins. Placée chez le marquis de Montebise, commune de Pierre-Levée (Seine-et-Marne), elle ne peut plus travailler, et elle est obligée de se rendre à l'hospice de Jouarre, au diocèse de Meaux. Les soins qui lui sont donnés dans cet asile ne la soulagent point. Alors elle commence une neuvaine avec la sœur de la salle, en l'honneur de la Robe de Notre-Seigneur; et le dernier jour de cette neuvaine au soir, qui était le saint jour de la Pentecôte, la malade se sent parfaitement guérie, et jouit depuis d'une bonne santé. La supérieure de l'hospice, femme vénérable par son âge et par sa piété, et M. le curé de Jouarre, ont certifié par écrit l'authenticité de cette guérison. *J'atteste, dit cet ecclésiastique en terminant, j'atteste à toutes les bonnes sœurs de Saint-Vincent, à qui est confié le soin de l'hospice de Jouarre, que c'est là le doigt de Dieu et un véritable miracle.*

On écrivait d'Argenteuil, en 1847 : *Un jeune prêtre de notre diocèse vint (fondant en larmes, ainsi que sa mère) célébrer la sainte Messe en actions de grâces pour la guérison de sa mère, notamment soulagée d'abord le lundi de la Pentecôte, et enfin guérie le neuvième jour après, d'une maladie de son sexe qui la rendait à charge à elle-même et aux autres depuis plus de vingt-cinq ans, sans qu'aucun médecin ait pu la soulager.*

Plusieurs autres relations nous ont été faites, et M. Guérin cite entre autres, avec les détails les plus frappants, la guérison de Mlle Marquis. Il cite également avec les détails les plus circonstanciés, deux guérisons miraculeuses obtenues par un fragment détaché de la sainte Tunique, conservé à Fribourg : ce sont celles du jeune Henri Clifford et de Charles de Damas. Deux attestations, signées chacune de trois médecins, en prouvent l'authenticité. Ces guérisons, la première surtout, eurent un grand retentissement jusqu'en Angleterre, et le révérend Père Andrew Byrne adressa à ce sujet un discours à la congrégation catholique de Canigton. Lord Clifford, père du jeune homme guéri miraculeusement, écrivit lui-même une *Relation* de la guérison de son fils, à la suite de laquelle il publia, comme monument de sa reconnaissance, une

notice sur la sainte Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, révérée à Argenteuil. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici les détails de ces guérisons, et surtout les pièces authentiques à l'appui. Nous nous bornerons à citer l'approbation suivante de l'évêque de Lausanne et de Genève, faite de la suite du rapport des médecins :

Pierre-Tobie Yienni, évêque de Lausanne et de Genève, etc., etc.

Ayant examiné et fait examiner le rapport des faits ci-dessus exposés, nous en permettons l'impression et nous croyons, ainsi que ceux qui ont vu et constaté lesdits faits, que la guérison du jeune M. Henri Clifford et celle de M. Charles de Damas ne peuvent être attribuées qu'à l'intervention de la

toute-puissance divine. Nous en réservons toutefois au décret d'Urbain VIII sur les matières de ce genre.

Donné à Fribourg, en notre maison épiscopale, le 13 juillet 1843, signé : PIERRE-TOBIE, évêque de Lausanne et Genève, et J. PERROTLAZ, chancelier de l'évêché.

TURIBE (Saint), — archevêque de Lima, mourut le 23 mars 1606. Il fut enterré à Lanta, et l'année suivante on transporta à Lima son corps qui fut trouvé sans aucune marque de corruption. Les Actes de sa canonisation rapportent que, pendant sa vie, il avait ressuscité un mort et guéri plusieurs malades. Il opéra aussi des miracles après sa mort, comme on le voit par les mêmes Actes.

U

UGUCCIONE (Le bienheureux), — l'un des sept fondateurs de l'ordre des Servites. Le jour qu'ils célébraient la fête principale de leur association, qui était le jour de l'Assomption 1233, Marie leur apparut et les exhorta à embrasser le genre de vie le plus parfait. — *Voy. SERVITES.*

ULPHE, — vierge, née dans le Soissonnais au commencement du VIII^e siècle. S'étant retirée dans un ermitage, la nuit suivante elle eut une vision où elle entendit une voix

qui l'engageait à aller au-devant de celui que Dieu lui envoyait. C'était saint Donice, prêtre et solitaire du voisinage, qu'une inspiration surnaturelle détermina à se charger de la direction d'Ulphe. Quelque temps après l'évêque Chrétien, se disposant à célébrer les saints mystères, fut excité par révélation à donner à celle-ci le voile des vierges.

UNIVERSALITÉ de l'ordre surnaturel. — *Voy. principalement la conclusion des articles MIRACLES et TOMBEAUX.*

V

VALENCIENNES. — L'an 1008, dit Balinghem, la ville de Valenciennes étant ravagée par une peste effroyable, qui enlevait tous les habitants, le 6 septembre, avant-veille de sa Nativité, la sainte Vierge apparut à un ermite des environs, lui commandant d'aller de sa part dire aux citoyens de Valenciennes de faire des œuvres de piété et de pénitence. L'ermite obéit, et le lendemain les habitants virent eux-mêmes la sainte Vierge qui descendait du ciel au milieu d'une grande clarté et d'un nombreux cortège d'esprits célestes et de bienheureux. Elle entoura la ville d'un cordon, sur toute la ligne de laquelle on fit une procession générale, d'après une seconde apparition à l'ermite, et le fléau cessa tout à coup. C'est en mémoire de ce fait qu'à lieu encore chaque année, à la Nativité de Marie, la procession dite de Notre-Dame-du-Cordon. (*Voy. Adrien EGON. Culte de la sainte Vierge. Triple Couronne, etc.*)

VALÉRIEN, époux de sainte Cécile. — Les Actes du martyre de cette dernière, disent que Valérien se rendant auprès du Pape Urbain, une apparition merveilleuse vint répandre du baume sur les plaies de son cœur. Un être tout resplendissant de lumière, corps visible, mais aérien et glorieux, s'approcha de lui. Cécile était à ses côtés; il mit

leurs deux mains l'une dans l'autre, et les couronna de roses et de lis d'une pure blancheur. — Le frère de Valérien, Tiburce entra alors dans la chambre. — Qu'est-ce? dit-il; ce lieu est embaumé des parfums des lis et des roses pendant que la saison est encore froide, et que nulle part les fleurs ne sont épanouies! D'où vient cette odeur enivrante? — Valérien se tut, mais il fut trouver Urbain, et reçut de lui l'eau sainte du baptême. Tiburce abjura à son tour le culte des idoles.

VÉRIDIENNE (La bienheureuse), vierge et recluse de l'ordre de Vallombreuse. — Une grande famine étant venue désoler le pays, comme il y avait dans la maison dont Véridienne avait l'intendance, une grande caisse remplie de légumes, la pieuse servante, touchée de compassion pour les malheureux, leur donna tous ces légumes. La caisse était donc vide à l'insu du maître; lorsque celui-ci, la croyant pleine, la vendit; et lorsque l'acheteur se présenta pour se faire délivrer ses denrées, on trouva la caisse vide, et le vendeur fut à l'affront, ce qui causa un certain tumulte dans la maison. Véridienne, informée du sujet de la discussion, passa la nuit en prières, et, le lendemain, elle trouva la caisse pleine. Consolée alors, elle appela son maître et lui

dit : *Cessez de vous plaindre , Jésus-Christ vous a rendu les fêtes qu'il avait reçues. Son maître, comprenant alors le miracle, la regarda comme une sainte et fit connaître le fait. Elle mourut l'an 1242, et les miracles qu'elle opérait de son vivant continuèrent sur son tombeau après sa mort.*

Le fait que nous avons cité plus haut se retrouve dans les Vies de sainte Zite, de sainte Catherine de Sienne et dans celles d'un grand nombre d'autres saints. — *Voy. MULTIPLICATION.*

VÉRONIQUE BINASCO (Sainte), vierge de l'ordre de Saint-Augustin, née en 1444. — Persuadée que Dieu l'appelait à l'état religieux, elle prit la résolution d'entrer chez les Augustines de Sainte-Marthe de Milan; mais comme elle ne savait ni lire ni écrire, et qu'elle ne pouvait employer le jour à s'instruire, elle y consacrait les nuits, et elle réussit à apprendre sans maître la lecture et l'écriture. Une nuit que la lenteur de ses progrès la jetait dans le découragement, la sainte Vierge, en qui elle avait une dévotion particulière, lui apparut et la ranima en lui disant : « Il suffit que vous connaissiez trois lettres; la première est cette pureté de cœur qui consiste à aimer Dieu par-dessus tout, et à n'aimer les créatures qu'en lui et pour lui; la deuxième est de ne murmurer jamais, et de ne point s'impatienter à la vue des fautes du prochain, mais de les supporter avec patience et de prier pour lui; la troisième est d'avoir, chaque jour, un temps marqué pour méditer sur la Passion de Jésus-Christ. » Après une préparation de trois ans, Véronique fut reçue dans le monastère de Sainte-Marthe, où elle se distingua bientôt par ses vertus. On admirait surtout sa ferveur, son obéissance et son humilité. Elle fut attaquée par une maladie de longueur, qui dura trois ans, sans qu'elle omît, malgré sa faiblesse, aucun des points de la règle. Quand on lui recommandait d'avoir soin de sa santé, elle répondait : « Il faut que je travaille pendant que je le peux et que j'en ai le temps. » Son ardeur pour la mortification était telle qu'elle possédait dans un degré éminent le don des larmes et celui d'oraison. Sa conversation était toute céleste, et ses paroles avaient tant d'onction, que les plus grands pécheurs en étaient vivement touchés. Elle connut par révélation le jour de sa mort, et mourut à l'heure qu'elle avait prédite, l'an 1497, à l'âge de cinquante-deux ans.

VÉRONIQUE GIULIANI (Sainte), religieuse Capucine, née en 1660. — Elle eut à plusieurs reprises, en 1693, une vision qui lui montrait un calice contenant une liqueur dont la vue causait une grande répugnance, et que cependant elle désirait boire. Ce fut aussi vers le même temps qu'elle sentit des douleurs semblables à celles qu'aurait pu produire une couronne d'épines, dont l'impression se trouva marquée autour de sa tête par des boutons ressemblant à des piqûres d'épines. Les médecins appelés pour la guérir n'en purent venir à bout, et finirent par

déclarer qu'ils ne connaissaient rien à la nature de ce mal. En 1695, elle eut une autre vision par suite de laquelle elle jeûna pendant trois ans au pain et à l'eau. Le jour du vendredi saint de l'année 1697, Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix, et de ses cinq plaies sortirent autant de rayons enflammés qui firent à Véronique des blessures aux pieds, aux mains et au côté. Obligée, par obéissance, de déclarer à son confesseur ce qui lui était arrivé dans cette circonstance, celui-ci en informa l'évêque de Citta-del-Castello. Le prélat crut devoir consulter sur ce fait le tribunal du Saint-Office, et, dans la réponse qu'il en reçut, on l'engageait à ne donner aucune suite à cette affaire et à n'en point parler. Le prodige s'étant renouvelé plusieurs fois dans le cours de la même année, et les stigmates étant devenus assez visibles pour que toutes les religieuses du couvent les eussent aperçus, l'évêque voulut enfin s'en assurer par lui-même. Accompagné de quatre religieux respectables, qu'il avait choisis pour témoins, il fit venir Véronique à la grille de l'église, et l'ayant examinée avec soin, il fut pleinement convaincu, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, de la réalité des plaies. Cependant, pour ne rien précipiter dans l'appréciation d'un prodige aussi étrange qu'il était certain, il ordonna de soumettre à diverses épreuves celle qui en était l'objet. On lui ôta la charge de maîtresse des novices; on lui défendit la sainte communion; on l'isola de ses compagnes; on lui interdit toute communication avec le dehors, soit par lettres, soit de vive voix au parloir; on la soumit à la surveillance d'une sœur converse qui ne la quittait ni la nuit, ni le jour. L'évêque entreprit de faire guérir ses plaies, et, sur son ordre, on la pansait tous les jours, on lui mit aux mains des gants qui se fermaient et qu'on scellaît du sceau épiscopal. Véronique, traitée avec sévérité, conservait la paix de l'âme, l'humilité et l'obéissance, comme le témoigne l'évêque de Citta, dans une lettre au Saint-Office. (*Voy. STIGMATES.*) Véronique fut enfin rétablie dans ses droits, et en 1716 ses compagnes l'élirent pour abbesse. Elle les gouverna avec la sagesse et l'édification qu'on pouvait attendre d'une servante du Seigneur aussi extraordinairement favorisée d'en haut. Elle connut d'avance le jour de sa mort, et l'annonça à sa communauté. Frappée d'apoplexie le 6 juin 1727, elle mourut le 9 juillet suivant, âgée de soixante-sept ans. Après sa mort, on eut l'occasion de vérifier un prodige non moins étonnant que ceux dont nous avons parlé. Pendant sa vie, elle s'était plainte de ressentir des douleurs qui rappelaient celles que Jésus-Christ avait endurées dans sa Passion, et assurait que les instruments du supplice de ce divin Sauveur étaient imprimés dans son cœur. Elle avait même remis à son confesseur un carton taillé en forme de cœur, sur lequel elle avait tracé la situation de chaque instrument, tels qu'ils étaient représentés au dedans

d'elle-même. Comme on avait gardé ce carton, on ouvrit son corps ainsi que son cœur après son décès, en présence de l'évêque, du gouverneur de la ville, de plusieurs professeurs en médecine et en chirurgie, et d'autres témoins dignes de foi, et l'on trouva dans son cœur les mêmes empreintes qu'elle avait tracées sur le carton. — *Voy. FORMATIONS PLASTIQUES.*

VICTOIRES. — L'histoire cite un très-grand nombre de victoires réputées miraculeuses, ou du moins qui ont été accompagnées de circonstances surnaturelles. Nous en avons déjà cité ailleurs quelques exemples. Nous nous bornerons ici aux suivants :

Huit ans après la mort de saint Ambroise, archevêque de Milan, lorsque Radagaise, roi des Goths, vint fondre sur l'empire avec une armée formidable, dans le dessein de renverser la puissance romaine et d'abolir le christianisme; qu'il eut pénétré dans l'Italie et mis le siège devant Florence, Stilicon vint l'attaquer et le défit complètement sans aucune perte du côté des Romains. Cette victoire miraculeuse, qui sauva l'empire et la religion, fut attribuée à saint Ambroise, parce que, la veille de la bataille, lorsque Florence était réduite à la dernière extrémité, il apparut à une personne de la maison de Decence chez qui il avait autrefois logé et lui promit que la ville serait délivrée le lendemain, ce qui eut lieu en effet.

En 1234, Alphonse battit avec quinze cents hommes l'armée d'Abenlut, roi de Séville, qui était sept fois plus nombreuse. Cette victoire fut attribuée à la protection du Ciel; plusieurs prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu à la tête des Chrétiens l'apôtre saint Jacques, monté sur un cheval blanc avec l'armure d'un cavalier et plusieurs Chrétiens attestèrent la même chose.

En 1430, quarante mille Turcs assiégeaient depuis plus de trois mois Rhodes, boulevard de la chrétienté, défendue par les seuls chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et épuisée par les horreurs d'un long siège. Tout à coup une croix d'or brilla dans les airs à la vue des infidèles, la sainte Vierge apparut au milieu d'une lumière surnaturelle et suivie de saint Jean-Baptiste et d'une phalange d'esprits célestes; les Turcs, frappés de stupeur, lèvent le siège et fuient. (Bzovius, Spondianus, etc.)

VICTRICE, — évêque de Rouen, né sous le règne de Constantin, mort en 415. Nous avons parlé à l'article **MARTYRS** et ailleurs des divers miracles dont il fut l'objet ou l'instrument.

VIERGE (APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS DE LA TRÈS-SAINTE). — Sous ce titre, M. Paul Sausseret, chanoine de Troyes, a réuni en faisceau et dans le même cadre les principales apparitions et révélations de la très-sainte Mère de Dieu. Nous disons les *principales*, car si l'on voulait rapporter tout ce qui pourrait rentrer dans ce sujet, on ferait un recueil qui dépasserait de beaucoup les bornes d'un ouvrage ordinaire. Nous avons

résumé dans le cours de ce Dictionnaire, et sous les noms de ceux qui en ont été l'objet, la plupart de ces apparitions et révélations surnaturelles, soit en les empruntant au livre de M. Sausseret, soit en les puisant à d'autres sources. Nous avons écarté d'abord les faits de cette nature arrivés à des personnes dont les noms ne nous ont pas été transmis, ceux qui ne nous ont pas paru suffisamment appuyés d'autorités dignes de foi, et enfin les révélations et apparitions qu'on trouve ordinairement dans les livres composés pour le mois de Marie. Les faits que nous avons rapportés sont prouvés par les dépositions et les témoignages authentiques des hommes les plus éclairés, les plus saints et les plus ennemis de toute imposture. Ils ont été l'objet des enquêtes les plus minutieuses, de l'examen le plus sévère et le plus approfondi. Nous avons en leur faveur les procès-verbaux des commissions les plus graves et les plus consciencieuses. Un très-grand nombre ont été reconnus comme incontestables par l'autorité infailible de l'Église, seul tribunal compétent en ces sortes de matières. Le livre de la *Triple Couronne* (t. III, p. 135) cite un exemple frappant des précautions prises pour discerner la vérité de ces révélations. L'extrême réserve avec laquelle Mgr de Quelen se conduisit dans l'affaire de la médaille miraculeuse, la conduite de l'évêque de Grenoble et de l'archevêque d'Avignon au sujet de l'apparition de la Salette et du prétendu miracle de Saint-Saturnin-lès-Apt sont des preuves péremptoires de la sagesse et de la prudence que l'autorité ecclésiastique apporte dans ces sortes de cas. On ne saurait assez dire et assez admirer les précautions prises contre toute illusion, soit par les personnes mêmes qui ont eu ces révélations, soit par leur directeur, soit par les supérieurs et les juges ecclésiastiques. Aucun tribunal civil ne fait plus d'investigations et d'enquêtes pour éclaircir la nature des faits soumis à sa juridiction.

Bien que nous ayons déjà rapporté presque à chaque page de ce Dictionnaire une foule d'apparitions de la Mère de Dieu et de miracles obtenus par son intercession, cependant nous n'en avons encore cité qu'une très-faible partie; et pour compléter à cet égard notre tâche autant que possible, nous allons résumer ici brièvement les apparitions consignées dans le livre de M. Paul Sausseret et dont nous n'avons rien dit jusqu'ici ou plus loin.

Nous lisons dans la Vie de sainte Monique, mère de saint Augustin, que la sainte Vierge lui apparut. Evagre, dans son *Histoire ecclésiastique*, et après lui Baronius, dans ses *Annales*, citent l'histoire d'un enfant miraculeusement sauvé des flammes d'un four par la Mère de Dieu. Un fait semblable arriva dans la ville de Bourges, en 546, selon le P. Gonon. Théophane et Cedrenus rapportent que Chosroès, roi de Perse, assiégeant Constantinople et étant près de s'en rendre maître, la Reine du ciel vint délivrer

cette ville en apparaissant tout à coup dans le camp des assiégeants. L'auteur du *Chronicon sanctissimæ Deiparæ* emprunte à des manuscrits le récit de l'apparition de la sainte Vierge à un Juif qu'elle délivra de ses fers en Lombardie, vers l'an 640. Saint Jean Damascène et d'autres auteurs racontent l'apparition de Marie à Anne, mère de saint Etienne le jeune; Dodechin, Bzovius et Delrion, celle à un enfant de Crémone; Henriquez, celle aux Cisterciens de Denain qu'elle vint nourrir spirituellement et corporellement, en 1116; Herbert dans ses trois livres des *Miracles*, celle à des religieux de Clairvaux qui faisaient la moisson; les *Annales de Cîteaux* en 1163, celle à Gauthier de l'abbaye de Melrose; Richard de Londres, celle aux croisés qui assiégeaient Ptolemaïde en 1190; Césaire, celle à un prêtre mutilé par les Albigeois en 1200; Chrysostome Henriquez celle à la sœur du B. Charles, huitième abbé de Villers, en Brabant; Césaire celle à un religieux espagnol du monastère de Pumann en 1205; la Chronique du monastère de Villers, celle à un frère convers de Cîteaux; Césaire, celle à un prêtre du diocèse de Trèves et celle à une recluse de la ville de Bonn; Bzovius, celle à une femme de Rome; Léandre Albert, celle à un Dominicain. La sainte Vierge apparut la même nuit au roi Jacques d'Aragon, à saint Raymond de Pennafort et à saint Pierre Nolasque, en leur enjoignant de veiller pour l'amour d'elle au sort de leurs frères captifs. Tous trois obéirent. Le B. Hermann Joseph [1326] fut célèbre par les grâces éclatantes qu'il reçut de la sainte Vierge, et que M. Paul Sausseret rapporte dans le plus grand détail. (T. I, p. 363-379.)

L'histoire du mont Serrat mentionne l'apparition de Marie à un Chrétien esclave des infidèles et à sa mère; Wadding, celle aux Frères mineurs du grand couvent de Paris, le jour de l'Assomption 1338; les *Annales de Flandres*, celle aux habitants de Tournay en 1340; les *Fastes du Carmel*, celle à un marchand en péril sur mer; Platus, celle aux premiers religieux de l'ordre des Hiéronymites en 1365; l'histoire de Notre-Dame d'ou mont Guardian, par Ascagne de Perse, celle aux habitants de Bologne en 1438 et depuis; Bzovius, celle aux habitants de Saluces; Archangelus Gianus, celles à deux jeunes filles des environs de Fiesole d'où l'origine de Notre-Dame de la Roche; le *Chronicon SS. Deip.*, celle à un religieux Célestin; les *Annales* du couvent de Sorian, celles aux Dominicains de cette maison; Oliverius, celle aux habitants de Sens; Spinellus, celle à l'armée qui assiégeait en 1596 le Fort-Dieu dans l'Inde; Tilman Breidenbach, dans ses *Conférences sacrées*, et Jean Boniface, dans ses *Annales* de la Vierge, celle à un meunier belge; l'Histoire de la Société de Jésus, celle à un roi du Monomotapa; Boverius, celle à un novice Capucin de la ville d'Urbain. Mais nous avons hâte de rompre la monotonie de cette sèche nomenclature, en rapportant ici l'apparition de la sainte Vierge à Henri Suso,

qui par la date remonte à deux siècles plus haut. Nous lisons dans la Vie de ce saint par E. Cartier et Emile Chavin de Malan: « Un jour que le bienheureux Henri Suso, était retourné le matin à sa cellule pour se reposer, il commençait à fermer les yeux pour prendre un peu de sommeil, lorsqu'il fut reveillé par le tambour et la voix des gardes de la citadelle qui saluaient l'aurore; il secoua aussitôt sa somnolence, se leva de son siège et se prosterna contre terre en saluant son étoile d'amour, la Reine souveraine du ciel; il lui chanta dans son âme un cantique délicieux avec cette effusion de joie que font paraître pendant l'été les petits oiseaux des champs quand ils saluent le lever du soleil. Une voix mélodieuse lui répondit intérieurement par ces mots: *Stella, Maria, maris hodie processit ad ortum.* « Voici Marie l'étoile de la mer qui se lève. » Alors son allégresse n'a plus de bornes; il chante avec Marie qui chante dans son cœur; il répète les paroles qu'il avait entendues; et, tout entier à celle qui lui parle, il s'efforce de l'étreindre par ses adorations, par ses aspirations les plus fortes et les plus passionnées. Et Marie, se penchant avec bonté vers son serviteur lui dit: Plus tu m'embrasseras amoureusement sur la terre, plus je t'embrasserai tendrement en paradis; et plus ton âme m'aura poursuivie d'un amour chaste et dégagé des sens, plus aussi au jour de l'éternelle clarté, tu régneras attaché et uni à mon cœur. Ces paroles anéantirent d'amour le saint jeune homme et de ses yeux s'épanchaient deux fontaines de larmes. Des grâces semblables lui étaient accordées pendant ses prières du matin jusqu'à l'aurore; il se prosternait trois fois en embrassant la terre et en saluant ainsi l'éternelle Sagesse:—*Anima mea desideravit te in nocte, sed et spiritu meo in præcordiis meis de mane vigilabo ad te: « Mon âme a soupité toute la nuit, et dès le matin, mon esprit s'est empressé de vous louer du plus profond de son être. »* Tantôt il s'adressait à sa chère étoile de lumière et d'amour, à Marie, la mère du Verbe incarné, tantôt au séraphin le plus élevé du ciel, à celui qui de tous les esprits bienheureux ressentait davantage l'amour de l'éternelle sagesse, et il activait tellement la ferveur de son ardente dilection pour Dieu qu'il devenait comme un foyer d'amour, et que ses paroles étaient des flammes qui embrasaient tous les cœurs. »

L'Histoire de la Société de Jésus rapporte (t. IV, liv. VII, n. 307) l'apparition de la sainte Vierge à un Indien, qui se convertit en 1579; Zacharie Rovère cite celles à plus de trente religieux capucins, parmi lesquels sont Ambroise de Ziron, mort en 1596; au frère Paterne, en 1580; à Léon de Catane, Bernardin d'Eugubbion, et Arsène de Bergame, Antoine de Coriolan, en 1581; Alexis de Vignehon, Jean de Gironne, en 1582; Vite d'Herminium, Paul de Calavello, en 1583; Vitale d'Herbite, Antoine de Marie, Paul de Barcelone, en 1584; Ange de Porlin, Auguste

tin d'Albintimille, et Bernard le Portugais, en 1585; Michel d'Imola, Antoine de Bergame, Bernardin de Chério, et Antoine de Reggio. en 1586; saint Félix de Cantalis, en 1587; Antoine de Fanestre, en 1588; Dominique de Buschette, en 1589; Didace de Volducie, Raynier de Burgo-Saint-Sépulcre, la même année; en 1590, Paul de Soresine, Timothée de Sienne, Micher de Venapri, Louis d'Alcane, Anselme de Bologne, et Pierre de Martine; en 1591, Bernardin d'Ébole, Ange de Poris, Jean de Colléamati, Jacques de Crimée, Bernardin d'Ignies, que la sainte Vierge guérit d'une grande surdité, afin qu'il pût entrer en religion, et Laurent d'Huesca; en 1592, Samuel de Saint-Antime, qu'elle retint visiblement au bord d'un précipice, où, sans elle, il eût été jeté par son cheval; Vincent d'Adrio, Barthélemy de Césène; en 1593, Alphonse Loup, prêtre prédicateur d'un grand zèle; saint Philippe de Néri (c'est lui-même qui l'attesta), vit un jour la sainte Vierge assister cet homme apostolique, et lui dicter ce qu'il devait dire à son auditoire; en 1594, Bernardin de Collepetrarium, qu'elle récompensa de sa grande pureté, par le don d'une couronne de fleurs, qu'elle lui apporta du ciel, et André de Cremona, que Marie visita en compagnie de saint François, ce qui lui fit pousser ce cri : « Voici Marie, Mère de Dieu, et voici aussi saint François. » En 1596, Ambroise de Zizona, et Pacifique l'Italien; en 1597, François d'Arles, et Matthieu de Salins; en 1598, Jean de Castres-Baronie, Pierre d'Urtage, Michel le Gaulois, Humble de Tarascone, et, en 1599, Anselme de Serra, Geniez de Gussac, et François de Nare. Ce dernier, étant tombé malade à Agringente, la Mère de Dieu vint plusieurs fois, accompagnée d'autres vierges, le visiter dans ses souffrances. Un diadème de douze étoiles; et une majesté divine, la distinguaient de ses compagnes, et montraient qu'elle était leur Reine. Les Annales des Capucins terminent le récit de ces innombrables apparitions par celui d'une apparition ou vision plus merveilleuse encore, et que nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici, à cause de sa longueur. (*Voy. Zacharias ROVERIUS, Chronicon SS. Deip. ab an. 1580 ad an. 1600.*) Les mêmes annalistes mentionnent l'apparition de Marie, à Julien de Camerino, dans l'Ombrie, au moment de sa mort, en 1568.

La vision d'Ambroise de Ziron montrait la faveur spéciale de la Mère de Dieu envers l'ordre des Capucins. Martin Gutierrez, à son tour, vit toute la famille de saint Ignace abritée sous le céleste manteau de la Reine des anges. En effet, Nierembergius (*De vitis illustrium virorum Societatis Jesu*), et les autres historiens de la Compagnie, citent un très-grand nombre d'apparitions de la Mère de Dieu à des membres de cet ordre. Elle apparut, accompagnée de saint Pierre, à Matthieu Albanosa, mort en 1585; à Jean Sangenot, trois jours avant sa mort; à Ruys de Portillo, en mission dans les Indes occi-

dentales; à Emmanuel Fernandez, près d'expirer; à Martin de saint Dominique, avec le Sauveur; à François de Morales, plusieurs fois; à Jean Fernand souvent aussi, et avec le Sauveur; au P. Martin Alberre; au P. Emmanuel Sa, auquel elle révéla, le jour de sa mort, ainsi qu'à un très-grand nombre d'autres; à Joseph Ankieta, le thaumaturge de son siècle. En outre, les *Lettres annuelles de la Société de Jésus* nous transmettent le récit des apparitions suivantes : A une Indienne, à qui la sainte Vierge se fit voir, en compagnie de sainte Madeleine et de sainte Catherine, en 1584; à un Indien, qu'elle convertit; à un pieux élève, et à deux malades péruviens, en 1587; à une dame Napolitaine, qu'elle guérit en 1588; à un congréganiste de Naples; à un malade de la même ville, auquel elle apparut accompagnée de saint Jean l'Évangéliste, et de saint François de Paul; à un mahométan de Brague, en Portugal, qu'elle convertit; à une jeune fille de Dijon, qu'elle visita avec des esprits célestes et des bienheureux, en 1595, et à un jeune homme du Puy, en Velay, qu'elle convertit en 1598.

Le *Triomphe de la Vierge* (de B. Toussanus Bridoul), rapporte que la Mère du Sauveur, accompagnée de saint Dominique, de saint Vincent, de saint Pie V, de Louis Bertrand, et d'autres bienheureux, apparut à Guillaume Raymond au moment de sa mort. (*Negot. Sæcul. M. an. 1582.*) En 1600, elle apparut, avec l'apôtre saint Jacques, aux Barbares, qui assiégeaient, dans le Chili, la ville dite Impériale. (OLIVAGLIUS, *Relat. regni Chiliensis.*) La même année, à un célèbre jurisconsulte, connu du P. Poirée (*Triple couronne*, t. II, p. 650); puis à un vicaire d'Avignon, qu'elle guérit; à Placide de Tyracène; à Barthélemy de Pise; à Dominique de Vérone; à Pierre de Pétace, tous quatre Franciscains; en 1601, à trois jeunes gens de Brune, d'Aleth et de Verdun; en 1603, à Benoît de Reggio, et à Frédéric de Tiserne, Capucins; à Bridoul, en 1603; à une Juive, nommée Agnès, qu'elle convertit en 1604; à Pierre d'Anasco, Péruvien; à un baron du Puy en Velay, et à un novice d'Aquitaine, en 1605; à Augustin de Genève, Capucin, et à Michel de Fontaine, Jésuite, en 1606; à Gabriel Varica, Jésuite, le 11 juin 1607; à Alexandre Bercio, en 1608; à Silvio de Milan, qui fut ravi en extase, et élevé de terre; à Marc de Scotonet; à Barthélemy d'Alexandrie; à Macet de Moselle, Capucins; à Martin Guttrie, qu'elle retira de l'hérésie; à un congréganiste de Bordeaux; à Claude Ponceot, Jésuite, en 1609; à la bienheureuse Reparate de Paul, Minime, le 15 juin de la même année; à un habitant de Malte, qu'elle convertit, en 1610; à un jeune homme de Fribourg; à Benoît de Comfeld, Capucin; à Philippe de Constance; à Léonard de Montalte; à Jacques Mlock, Jésuite, et à un Mexicain. (*Lettres annuelles de la Société de Jésus; ROVERIUS, Negot. Sæcul., ALEGAMBR NIEREMBERGIUS, BALINGHEM, P. POIRÉE, Tripl.*

couronne; Gaspar LICHNERUS; Jacobus BERTRANDUS, etc.)

Les mêmes auteurs, le P. Courcier, Vasconcellius, Sambury, Pascal, Charron, et une foule d'autres, rapportent les apparitions suivantes : En 1613, la sainte Vierge apparut à un avocat de Chambéry; en 1614, à une jeune luthérienne de Nuremberg, qu'elle convertit; la même année, à deux jeunes filles du Pérou, martyres de leur dévouement en soignant les pestiférés; à un Hongrois protestant, qu'elle ramena de l'hérésie; en 1615, à Dominique de Valois, Jésuite; à la bienheureuse Passidée, à laquelle elle apparut souvent, et qu'elle combla de grâces surnaturelles; à Catherine de Portugal, d'où l'origine de Notre-Dame-de-Lumière; en 1616, à Alphonse Rodriguez, Jésuite; en 1617, à Jacques Rhem; en 1614, à la bienheureuse Marie de l'Incarnation; à Catherine Welterkel; en 1620, à plusieurs habitants de la Cochinchine, qu'elle convertit; en 1622, à François d'Otazo, missionnaire Jésuite; à Catherine de Jésus, Carmélite; en 1623, à deux Capucins de Notre-Dame-de-Lorette; en 1625, à un Chrétien de l'Amérique méridionale; au cardinal Alexandre des Ursins; en 1628, à un Espagnol, qu'elle convertit; en 1630, à Augustin Sangri, Jésuite; en 1631, à un grand nombre de personnes, qu'elle préserva de l'effrayante éruption du Vésuve du 15 décembre; à Archange de Nantes, Capucin; à Nicolas Kegan-Pucina, martyr Japonais; à Martin Ignace, Jésuite; à Antoine Andrada, qu'elle guérit; au P. Jean-André Manconius, auquel elle apparut plusieurs fois; en 1636, à Antoine de Greef, Jésuite; à un malade de la Réduction de sainte Marie d'Acaragua; en 1640, à Corneille Murgia, Jésuite; à Brun-Brun, martyr en Ethiopie; à Gonsalve-Juste, Jésuite; en 1641, à un Indien du collège de Boner; en 1642, à un enfant de la Réduction de sainte Marie de l'Annonciation; en 1643, à plusieurs Indiennes de plusieurs Réductions; en 1660, à un roi converti de Feez, en Afrique; à plusieurs Chrétiens du pays des Hurons, etc.

A cette date finissent les recueils des annalistes de ces apparitions. Depuis lors, elles ne sont généralement conservées que dans les archives des principaux sanctuaires dédiés à Marie; dans quelques livres épars, dont personne jusqu'ici n'a rassemblé l'ensemble, et enfin surtout dans la mémoire, malheureusement trop oublieuse, des hommes; dans des traditions purement verbales, que l'indifférence ou l'incrédulité ont laissé tomber en oubli. Il ne faudrait pas supposer, cependant, qu'il ne nous reste rien de l'histoire de ces apparitions depuis le xvii^e siècle. Bien loin de là. Les documents en sont nombreux, et, quoique l'affaiblissement de la foi ait dû naturellement amener une diminution proportionnelle de ces visions bienheureuses, néanmoins elles se montrent fréquentes encore, même de notre temps, et sous nos yeux. A Notre-Dame du Laus (*Voy. Laus [Notre-Dame du]*), la Mère de Dieu

s'est fait voir depuis plus d'un demi-siècle, sur la fin du règne de Louis XIV, et plus de cinq à six millions de pèlerins ont pu raconter à la France entière les innombrables miracles dont la plupart avaient été l'objet. De nos jours encore, personne n'a oublié les visions d'une jeune sœur du noviciat des filles de la Charité, d'où la médaille, dite miraculeuse, a tiré son origine; visions qui se sont répétées en 1830, 1835 et 1836. Tous, même les plus incrédules, ont été frappés de l'apparition de la sainte Vierge, à M. Alphonse Ratisbonne, dans l'église d'Ara-Celi, à Rome, en 1842. (*Voy. CONVERSIONS.*) Enfin, c'est d'hier que date l'apparition de la Salette. (*Voy. SALETTE.*)

Si l'on rapproche les innombrables apparitions dont nous venons de donner ici la simple nomenclature, de la multitude si nombreuse de celles que nous avons rapportées dans le cours de ce travail, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'une remarque, dont l'importance est extrême. Evidemment, par leur continuité ininterrompue dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, et à des personnes de tout âge, de tout sexe, et de toute condition, ces apparitions s'offrent à nous comme un fait permanent, comme une sorte de loi générale de l'ordre surnaturel, ainsi que nous l'avons déjà remarqué pour deux autres ordres de faits divers aux articles MIRACLES et TOMBEAUX. Il semble que, dans certaines conditions, dont la sainteté de l'homme, ou du moins la miséricorde de Dieu est toujours le principe, ce phénomène se reproduit invariablement avec toute la constance d'une loi universelle de la grâce. En effet, nous avons déjà vu, dès l'Introduction, et nous verrons surtout à l'article VISIONS, qu'à chaque organisme visible et corporel, correspond un organisme invisible et spirituel, la vue physique n'étant ainsi que la manifestation extérieure d'un don de vision spirituelle dont l'âme est douée. Si, fermé à toutes les choses de la terre et du monde visible, le regard de l'esprit, purifié par la foi et par la sainteté, s'ouvre profondément aux réalités éternelles du monde divin, l'homme entre alors en communication avec Dieu et les êtres de ce monde. L'esprit répercute, à son tour, l'image qu'il a contemplée; il lui donne une forme visible, l'exprime par tous les symboles qui peuvent le représenter, et la vision, purement spirituelle, devient représentative, elle est une apparition, non sans doute que nous prétendions contester au Christ, à sa bienheureuse Mère, aux esprits célestes et aux élus, le pouvoir de se manifester visiblement, et sous une forme quelconque. Bien loin de là, la Mystique, au contraire, a pour but principal de constater, par des faits authentiques et irrécusables, la réalité de ces manifestations et de ces apparitions, et c'est là précisément ce que nous avons fait dans tout le cours de cet ouvrage. Cependant, il n'est pas moins certain aussi que ces visions prennent l'empreinte des idées et des habi-

tudes de ceux qui en sont l'objet, et celles des circonstances qui les entourent. Du reste, cette question sera plus amplement développée à l'article VISIONS. Tout ce que nous voulons constater ici, c'est la permanence et l'universalité de la loi générale de ces visions; permanence aussi de la loi générale qui donne à l'homme, parfaitement uni à Dieu, le pouvoir surnaturel d'agir miraculeusement, comme nous l'avons dit, sur la nature, à l'article MIRACLES; permanence enfin de l'action surnaturelle et miraculeuse des saints après leur mort, comme nous l'avons montré à l'article TOMBEAUX. De là, trois lois permanentes et universelles de la Mystique, qui se résument en une seule, qui est, au fond, la permanence et l'universalité de l'ordre surnaturel tout entier pour tous ceux qui s'élèvent aux conditions de foi inébranlable et de sainteté nécessaire pour participer à la toute-puissance de Dieu, en s'unissant réellement et indissolublement à lui.

VILLANA BOTTI (La bienheureuse)—née au commencement du *xiv*^e siècle fut favorisée de grâces extraordinaires et tombait souvent en extase. Elle mourut le 29 janvier 1360. Son corps resta flexible et répandait une odeur suave. Sa sainteté fut attestée par les miracles les plus éclatants.

VIN. — Depuis le changement de l'eau en vin par Notre-Seigneur aux noces de Cana, le vin a été l'objet de miracles innombrables que nous trouvons dans la vie des saints et dont nous rapporterons ici quelques exemples seulement.

Saint Procope né vers 980, se retira jeune encore dans une solitude non loin de Prague en Bohême. Sa retraite fut découverte par Ulrich, duc de Bohême qui, chassant un jour, s'égarait à la poursuite d'un cerf. Le prince s'approche pour demander au solitaire un peu d'eau, car il mourait de soif. Procope le conduit à sa grotte et lui présente de l'eau qu'il venait de puiser à un petit ruisseau. A peine Ulrich en a-t-il goûté qu'il s'écrie qu'il n'a jamais bu d'aussi bon vin et demande à l'ermite d'où lui vient cette liqueur. Celui-ci ne comprenant rien à la chose, s'imagina que le prince plaisante; mais il s'assura par lui-même de la réalité du miracle et se prosterna pour rendre grâces au Seigneur. Elu abbé en Bohême, saint Procope opéra encore plusieurs autres miracles avant sa mort, dont il connut le jour par révélation et qui arriva le 1^{er} avril 1053.

Souvent, le vin est seulement multiplié d'une manière miraculeuse (*Voy. MULTIPLICATION*). Voici à ce sujet un fait de la vie de saint Martin qu'un auteur du *xvii*^e siècle raconte, sous la garantie de la tradition commune. Au pied d'un escalier, qui comptait autant de marches que l'année compte de jours, et dans la cave dont nous venons de parler, on voyait, dans les derniers temps, à Marmoutiers, une cuve d'une énorme grandeur. Elle avait été, pour saint Martin, l'instrument d'un miracle. Une année, les vignes avaient gelé. Le saint n'y avait trouvé que

trois raisins, dont il donna l'un à une personne qui l'enviait. Faisant ensuite remplir de l'eau de la fontaine qui est tout près, autant de tonneaux qu'il y avait de grains dans les deux autres raisins, il mit un grain dans chaque tonneau et les grappes dans la cuve; après quoi, grâce à ses prières, le tout se trouva rempli de vin.

Nous lisons dans la Vie de sainte Catherine de Sienna par le bienheureux Raymond de Capoue : « La charité qui remplissait le cœur de sainte Catherine de Sienna glorifiait aussi Dieu par des miracles. Voici un fait merveilleux dont furent témoins plus de vingt personnes qui habitaient chez le père de Catherine; je le tiens de Lapa, mère de Catherine, de Lysa sa belle-sœur, et de frère Thomas son premier confesseur. A l'époque où elle usait largement de la permission de donner aux pauvres tout ce qu'elle voudrait, il arriva que le vin d'un tonneau qu'on buvait alors à table se trouva gâté. Catherine qui, en fait de vin, de pain et de toute espèce de nourriture, voulait donner aux pauvres, pour l'honneur de Dieu, ce qu'il y avait de meilleur, prit du bon vin à un autre tonneau auquel personne n'avait encore touché, et se mit à le distribuer tous les jours. Ce tonneau, d'après sa dimension, pouvait suffire à la consommation de sa famille pendant quinze ou vingt jours, en l'économisant beaucoup. Avant que la famille n'y touchât, Catherine en distribua abondamment pendant longtemps. Personne dans la maison n'avait le droit de l'en empêcher. Celui qui était chargé du cellier finit enfin par puiser au tonneau pour l'ordinaire, Catherine ne s'en fit pas faute non plus de son côté; elle augmenta même ses distributions, car elle pensait qu'on se plaindrait moins puisque tout le monde en buvait alors. Non-seulement quinze jours, vingt jours se passent, mais un mois tout entier s'écoule ainsi, sans que le tonneau paraisse se désempir. Les frères de Catherine et les domestiques le disent à son père, et tous se réjouissent de voir le même vin suffire si longtemps à la consommation de la famille. Non-seulement il y en a toujours, mais personne ne se rappelle en avoir bu de si bon, de si agréable. Rien n'y manquait, la quantité était aussi merveilleuse que la qualité. Tout le monde en profitait, sans pouvoir se rendre compte du phénomène; Catherine, qui était seule dans le secret du bienfaiteur, puisait abondamment et donnait à tous les pauvres qu'elle pouvait trouver; car le vin coulait toujours et songoût ne changeait pas. Un second mois se passe, puis un troisième sans qu'on remarque aucune différence. Enfin, les vendanges approchent et on s'occupe à préparer les tonneaux pour y mettre le vin nouveau. Les maîtres de la maison désirent vider l'inépuisable tonneau pour y mettre déjà le vin qui coule du pressoir; mais la munificence divine ne tarissait pas encore, on prépare les autres pièces, on les remplit, elles sont insuffisantes; alors le jeune homme qui con-

duisait les ouvriers ordonne de vider le tonneau et de l'apporter : on lui répond que, la veille au soir, on en a tiré encore une grande bouteille, et que le vin était très-bon et très-clair, et qu'il devait, par conséquent, y en avoir beaucoup. Impatience d'une telle persévérance, il répond : *Tirez tout le vin qui s'y trouve, mettez-le quelque part, ouvrez le tonneau, et préparez-le pour recevoir le vin nouveau, parce que nous ne pouvons pas attendre davantage.* On ouvre alors le tonneau d'où la veille, il était sorti du vin parfaitement clair, il était si sec, qu'il paraissait impossible qu'on en eût tiré quelque chose depuis fort longtemps. L'étonnement était à son comble; on se rappelait l'abondance et la qualité de vin dont on avait joui jusqu'au dernier moment, et on constatait l'extrême sécheresse du tonneau d'où on le tirait. Ce miracle fut connu de toute la ville de Sienne; il est attesté par les personnes qui habitaient alors la maison de Catherine et j'ai nommé plus haut celles qui me l'ont raconté.

A l'occasion des aumônes que sainte Catherine de Sienne distribuait en secret aux pauvres, frère Barthélemy raconte ainsi l'histoire du tonneau qui donna si longtemps de bon vin. On s'était aperçu que le tonneau était vide. De là grande rumeur dans la maison. Catherine vit que son père était troublé et que tout le monde se disputait. Elle en ressentit de la peine, mais elle mit sa confiance en Dieu. Elle vint apaiser le bruit : *De quoi vous troublez-vous, mon bon père,* dit-elle; et lorsque Jacomo lui eut expliqué la chose, elle ajouta : *Calmez-vous, mon père, je vais aller vous tirer du vin.* Elle alla au tonneau, se mit à genoux, et dit avec ferveur à Dieu : *Seigneur, vous savez que ce vin a été distribué aux pauvres par amour pour vous; ne permettez pas, Seigneur, qu'à cette occasion, je sois une cause de scandale pour mes frères.* Elle fit alors le signe de la croix sur le tonneau, et le vin se mit à couler en abondance; elle remercia Dieu et ne parla de ce miracle à personne.

« Dieu, » dit encore le bienheureux Raymond de Capoue, « opéra, par l'intermédiaire de sainte Catherine de Sienne, beaucoup de miracles sur les fleurs, par exemple, qu'aimait beaucoup cette fleur sainte et virginale; sur les objets perdus ou brisés, et sur toutes espèces de choses inanimées; mais je les passe sous silence pour n'être pas trop long. Je ne puis taire cependant un fait que je n'ai pas vu seul, mais qu'ont vu comme moi, plus de vingt personnes et que toute la ville de Pise a connu. Ainsi que je l'ai dit, Catherine était à Pise en 1375, et logeait avec sa suite, chez un habitant nommé Gherard de Buonconti. Pendant son séjour, ses extases affaiblirent tellement son corps, qu'elle nous sembla une fois sur le point de mourir. Je craignais de la perdre et je cherchais dans mon esprit, quelque moyen pour la ranimer : elle avait horreur de la viande, des œufs et du vin, et nous ne pouvions

espérer qu'elle consentit à en prendre; à plus forte raison devait-elle refuser des liqueurs et des élixirs. Je lui demandai qu'elle permit au moins de mettre un peu de sucre dans l'eau froide qu'elle prenait; elle me répondit aussitôt : *Vous voulez donc éteindre le peu de vie qui est dans ce pauvre corps; tout ce qui est doux est un poison pour moi.*

Gherard et moi, nous cherchions avec inquiétude quelque remède contre ses défaillances; je me rappelai avoir vu, dans des cas semblables, laver avec du vin de Vernaccia les tempes et les poignets des malades qui en recevaient du soulagement. Je dis à Gherard : *Puisque nous ne pouvons lui faire prendre aucun remède à l'intérieur, nous pourrions lui appliquer celui-ci à l'extérieur.* Il me répondit : *J'ai un de mes amis dans le voisinage qui a un petit tonneau de ce vin; je vais envoyer chez lui et je suis sûr qu'il m'en donnera volontiers.* La personne qu'on envoya raconta la défaillance de Catherine et demanda de la part de Gherard, une bouteille de ce vin qu'on désirait. Le voisin, dont je ne me rappelle pas le nom, répondit : *Mon cher, je donnerais volontiers à Gherard le tonneau tout entier; il est vide depuis trois mois, je n'ai pas une goutte de ce vin à la maison, ce qui me chagrine beaucoup; mais pour que vous puissiez en rendre témoignage vous-même à mon ami, venez et voyez.* Il le conduisit alors à sa cave. L'envoyé vit rien qu'à l'extérieur, que le tonneau était vide. Le propriétaire cependant pour lui en donner encore plus la certitude, s'approcha, tira la cheville de bois qui sert à faire couler le vin : aussitôt un vin de Vernaccia excellent, sortit en abondance et inonda la terre. L'étonnement du maître est à son comble, il ferme l'ouverture, appelle tous les gens de la maison et demande si quelqu'un n'a pas mis du nouveau vin dans le tonneau; tous assurent qu'il n'y a pas eu de vin depuis plus de trois mois, et qu'il est impossible que quelqu'un en ait remis. La nouvelle se répand dans le voisinage et chacun voit là un miracle. L'envoyé, rempli de joie et d'admiration, nous rapporte une bouteille de ce vin merveilleux et nous raconte ce qui s'est passé : tous les enfants de Catherine se réjouissent dans le Seigneur et remercient l'Époux des vierges qui a opéré ce prodige. Peu de jours après, Catherine s'étant rétablie alla visiter un nonce apostolique qui venait d'arriver à Pise; toute la ville s'ébranla : les ouvriers quittèrent leurs ateliers pour se porter à sa rencontre : *Voici, disaient-ils, celle qui ne boit pas de vin et qui a pu remplir d'un vin miraculeux, un tonneau qui était vide.* Dès que Catherine sut la cause de tout ce mouvement, elle en fut désolée et répandit devant Dieu ses larmes et ses prières; elle lui disait intérieurement : *Seigneur, pourquoi voulez tant affliger le cœur de votre pauvre servante, et la rendre ainsi le jouet de tout le monde? Tous vos serviteurs peuvent vivre en paix parmi les hommes, excepté moi. Qui a sollicité ce vin de votre bon-*

té? Depuis bien longtemps, par l'inspiration de votre grâce, je me prive de vin, et voilà que le vin me couvre de ridicule. Au nom de vos miséricordes, je vous conjure de tarir au plus tôt ce vin, de manière à faire cesser ce bruit et ces propos. Dieu sembla ne pouvoir supporter sa peine plus longtemps, et il fit un second miracle, plus grand, il me semble, que le premier. Le tonneau avait été rempli d'abord d'un vin excellent, et beaucoup d'habitants avaient voulu en avoir par dévotion, et le tonneau n'avait pas diminué; mais tout à coup le vin se changea en une lie épaisse, et ce qui était si délicieux, ne fut plus qu'une boue qu'il était impossible de boire. Aussi le maître de la cave et ceux qui étaient venus chercher du vin, furent obligés de se taire; ils avaient honte de raconter ce qu'ils avaient tant vanté. Les disciples de Catherine furent aussi contrariés de ce changement; mais elle, au contraire, paraissait toute gaie et toute heureuse; elle remerciait son divin Epoux qui l'avait délivrée de l'attention des hommes. »

VINCENT FERRIER (Saint), Dominicain, né à Valence en Espagne le 23 janvier 1357, et dont nous dirons ici peu de choses, ayant déjà eu l'occasion d'en parler longuement, principalement à l'article ELOQUENCE. — Il fut surnommé à juste titre le thaumaturge du xv^e siècle, et ses innombrables miracles presque tous si publics et si éclatants gagnèrent au catholicisme plus de trente mille Juifs ou païens et ramenèrent dans les voies de la pénitence plus de cent mille pécheurs. Balinghen, Spinellus, le P. Poirée, Lambucy et d'autres rapportent une apparition de Marie à saint Vincent Ferrer. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il reçut le triple don divin que le Saint-Esprit communiquait aux premiers fidèles, le don de prophétie, celui des miracles et celui des langues.

Les auteurs de sa vie rapportent plusieurs de ses prédictions qui s'accomplirent à la lettre. Ses miracles furent plus éclatants que ses prédictions. Dans le diocèse de Barcelone, il rendit l'usage de ses membres à un estropié dont les médecins avaient jugé la guérison impossible. En 1408, il renouvela, dans le diocèse de Vich, le miracle de la multiplication des pains. En 1412, il ressuscita un mort à la vue d'une grande partie de la population de Salamanque. Enfin, les prédications auxquelles il se livra, durant plus de trente ans, dans les diverses parties de l'Europe, étaient un miracle perpétuel. Personne ne résistait à la puissance de sa parole que l'esprit de Dieu animait. Juifs, mahométans, hérétiques, pécheurs endurcis, il convertissait tout. Son éloquence était si pathétique que ses auditeurs se pâmaient souvent, et qu'il était obligé de s'arrêter pour que l'assemblée pût donner un libre cours à ses gémissements et à ses sanglots. Saint Vincent Ferrer mourut le 5 avril 1419 après avoir parcouru plusieurs fois toutes les contrées de l'Europe.

VINCENT DE PAUL (Saint), né en 1576 et mort le 27 septembre 1660. — Il ne nous

appartient pas de raconter ici la vie de ce héros sublime de la charité. Nous avons montré, au mot SUBSTITUTION, qu'il avait opéré durant sa vie le plus grand des miracles peut-être. Dieu continua de manifester la gloire de son serviteur par ses miracles accomplis après sa mort, par son intercession, et dont nous citerons seulement les deux exemples suivants. Une religieuse de Montmirail qu'une horrible complication de maladies devait naturellement conduire au tombeau, tomba dans un état qui parut entièrement désespéré. Mgr Languet, évêque de Soissons, lui appliqua une relique de saint Vincent et aussitôt elle fut parfaitement guérie. Une Anglaise appelée Louise-Elisabeth Lackoille, paralytique depuis nombre d'années, fit une neuvaine à saint Vincent, et recouvra sur-le-champ l'usage de ses membres.

VINCENT CARAFFA, général de la Société de Jésus, mort le 18 juin 1649. — La sainte Vierge daigna plusieurs fois se faire voir à lui et s'entretenir avec lui, surtout dans une maladie qu'il fit, maladie qui ne fut cependant pas celle dont il mourut. Car alors, la Mère de Dieu se présenta visiblement à lui, et lui laissa le choix de la vie ou de la mort, choix qu'il ne voulut pas faire lui-même, mais pour lequel il s'en remit entièrement au jugement de son auguste Mère, c'est ainsi qu'il nommait ordinairement la sainte Vierge.

VISIONS. — Dans une matière aussi délicate, et où il est si facile de s'égarer, nous ne saurions procéder avec trop de circonspection; aussi, imposant silence à nos propres pensées, nous ne dirons rien de nous-même; laissant uniquement parler sur ce grave sujet les saints les plus illustres et les auteurs les plus accrédités, et nous bornant à analyser méthodiquement ce qu'ils nous enseignent.

Selon la prophétie de Joël (II, 28, 29), les visions ont eu lieu de tout temps dans l'Eglise, depuis celle de saint Jean dans l'Apocalypse, et celles du pasteur Hermas, jusqu'à celles de la sœur Catherine Emmerich, au xix^e siècle. Nous avons rapporté à l'article MARTYRS quelques-unes des innombrables visions dont furent favorisés ces héroïques athlètes de la foi. Les anachorètes et les solitaires n'en eurent pas de moins nombreuses et de moins extraordinaires, et enfin, dans tous les temps et dans tous les siècles la vie des plus grands saints nous en offre une multitude incalculable. L'authenticité d'un très-grand nombre de ces visions a reçu la sanction infaillible de l'Eglise par les bulles de canonisation où elles sont rapportées et approuvées. Le fait en lui-même est donc, pour ainsi dire, un article de foi aux yeux de tout Chrétien. Mais comment doit-on l'envisager? C'est là ce que nous allons chercher.

Dans un ouvrage tout récent, intitulé : *De la vie et de la mort des nations*, M. l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry à Paris, place la source de toute vision dans l'amour, parce que l'amour, c'est la vie même de Dieu et

communiquant à l'homme, selon ces paroles de l'Apôtre : *Dieu est amour*. L'éminent ecclésiastique s'exprime ainsi : « L'amour, » dit-il, « fait voir substantiellement et en réalité ce que la science prétend savoir, sans pouvoir jamais donner qu'une démonstration toujours contestable de son existence abstraite. L'amour fait sentir, fait toucher en nous et hors de nous la vie dont la pensée n'est jamais qu'un vain simulacre, une forme vide, une lettre morte. L'amour fait sentir, fait toucher Dieu et nos frères, non dans leur enveloppe extérieure, mais dans leur substance intime elle-même. Cette parole n'est que l'écho de la parole éternelle, qui dit que *l'amour est la vie, et la vie éternelle immanente en nous*, et qui définit ainsi Dieu : *Dieu est amour*. (I Joan. iv, 16.)

Ah! dans vos superbes dédains, vous avez traité de *visions* les pleines et saintes réalités des apparitions de l'amour. Eh bien! oui, c'étaient en effet des visions. L'homme contemplait face à face et de toute la certitude absolue du regard direct de l'esprit ce dont toute votre science ne parvient qu'à saisir l'image vide dans le miroir de votre âme, ce dont toutes vos spéculations ne vous donnent qu'un simulacre abstrait, une empreinte vide. Elles atteignaient la réalité, dont vous essayez en vain de fixer l'ombre qui fuit; elles contemplaient ce dont vous discutez jusqu'à l'existence. C'est qu'aimer c'est voir, et que voir seul est savoir réellement; vous ne savez pas, vous ne voyez pas, parce que vous n'aimez pas. Arrière, arrière la science et place à l'amour. Saint Paul ne vous a-t-il pas dit : *La science sera détruite et la charité seule demeure? Scientia destruetur, manet autem charitas.* » (I Cor. xiii, 8.)

Cette vision de l'esprit par l'amour nous la retrouvons partout dans la vie du christianisme. Plus on remonte dans l'histoire de la primitive Eglise, jusqu'aux temps apostoliques, plus on voit se manifester avec plénitude cet esprit de vie, qui vit au sein des éternelles réalités comme dans un nouveau domaine acquis à l'humanité par le sang du Christ. Alors on ne démontre pas Dieu, on le voit, on l'entend, on le touche, on le sent, parce qu'on l'aime; il est en tout, il est partout, il est sur tout; l'homme vit sans cesse en sa présence; il sent sur lui son regard, il entend sa parole, il se meut sous l'action de son souffle; tout est plein de lui, tout le manifeste au cœur, à l'âme, à l'esprit; l'homme est réellement en société avec lui (I Joan. i, 6), et, comme dit saint Jean, *nous demeurons en lui et il demeure en nous*. (I Joan. iv, 16.) On ne démontre pas l'existence des anges et l'immortalité de l'âme, mais on vit avec les morts et les esprits célestes comme avec Dieu : on est en contact incessant, en conversation avec eux; on sent leur présence, leur action; tout est plein d'eux, tout les manifeste. Nous vivons, nous demeurons, nous conversons, dit saint Paul, *avec les hôtes des cieux*. (Philipp. iii, 20.) C'est la vi-

sion, à travers les ombres du temps, de ce que nous nommons les êtres invisibles. L'œil de l'esprit ne nous montre-t-il pas les vraies réalités, comme l'œil de la chair nous manifeste les apparences phénoméniques? Quand je conçois Dieu par l'amour, mon esprit voit aussi distinctement un être spirituel que mon corps en voit un matériel lorsqu'il fixe le soleil; quand, fécondé par le cœur ou la charité, mon entendement, cette oreille de l'esprit, saisit ce que c'est que Dieu, il entend aussi clairement sa parole, que mon oreille de chair entend la parole humaine. Quand ma volonté aspire et savoure la céleste pureté, la douceur inefable de ce Dieu d'amour, elle perçoit aussi directement ces deux qualités de Dieu qu'on odorat sent une rose ou que mon palais savoure un fruit. Quand cet amour de Dieu, imprimant en nous l'action de sa présence, nous nous sentons touchés jusqu'au plus profond de notre être, dans la prière et l'adoration, nous touchons alors Dieu, et lui-même nous touche spirituellement comme des objets matériels se touchent par le contact physique. Nous pouvons dire la même chose de nos rapports avec les esprits célestes, les bienheureux, les morts, et tout l'ordre du monde invisible. Ce sont là des faits autrement réels que ceux qu'observe le naturaliste; l'amour de Dieu et des choses invisibles nous donne conscience de leur réalité par leur essence vivante en nous. L'homme spirituel perçoit avec d'autant plus de clarté les merveilles du monde des esprits, qu'il est plus habitué à les incarner en lui par l'amour et la pratique.

Chimère! illusion! direz-vous, que cette prétendue vision, qui n'appartient qu'aux temps miraculeux. Chimère! le mot est bientôt dit; mais est-il bien scientifique d'écluder ainsi d'un mot la question, au lieu de l'étudier pour la résoudre. Si vous l'aviez étudiée, vous sauriez d'abord que cet ordre de vision a été cru et pratiqué par l'Eglise, dans tous les temps et dans tous les lieux, et qu'il est le début de toute méditation, de tout exercice chrétien qui s'ouvre toujours par cette mise de l'homme en présence de Dieu. Vous reconnaissez avec nous que Dieu, bien que ne se localisant nulle part, est réellement présent partout. S'il y est, à quel signe l'homme reconnaîtra-t-il qu'il la voit et communique avec lui? De même que l'homme reconnaît qu'il communique à la création, par la sensation que ce monde visible dépose en lui et que le mouvement de l'esprit transforme en idée, ainsi il reconnaît qu'il communique avec Dieu, par le sentiment d'amour spirituel que le contact divin dépose en lui, et que l'acte de résolution transforme en lui en résolution ou pratique ou morale. Telle est la théorie pratique. Vous avez simplement idée de Dieu, cette idée abstraite et vide n'étant point Dieu lui-même, vous laissez sans amour vivant et sans conclusion pratique. Pour nous, nous sommes réellement en sa présence; nous le voyons, le sentons, le touchons par l'amour,

et ce contact divin se révèle par le sentiment suprême de sainteté et de charité qui pénètre jusqu'à la moelle de nos âmes, de cette ineffable tendresse pour Dieu et nos frères. Il se révèle par cette vertu, cette morale qui en découle, soif de dévouement et de sacrifice qui nous presse et déborde de nos entrailles comme un trop plein de vie.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. (Matth. v, 3.) Pourquoi n'y a-t-il que les cœurs purs qui voient Dieu? Parce que seuls ils aiment. Car, si la sensualité et la volupté sont l'homme-esprit s'incarnant dans les sens et dans la matière, la pureté c'est le cœur vivant brisant les limites périssables de toute beauté et de toute félicité créées pour s'absorber et se perdre dans la beauté et la félicité incréées, c'est l'homme se renonçant, se niant, se désappropriant de lui-même, et sortant de soi par le ravissement, le transport de cet amour divin qui rejette tout fini pour s'abîmer dans l'infini....

L'atmosphère, dit-il ailleurs, dans la dernière partie sur la Mystique, l'atmosphère enveloppe vos corps de toutes parts, et vous ne la voyez pas; atmosphère des âmes, Dieu enveloppe de toutes parts vos esprits, et vous ne le voyez pas. Pourquoi croyez-vous à l'un si vous ne croyez pas à l'autre? Tous les deux ne sont-ils pas invisibles? Je vous entends, vous croyez à l'air, parce que vous l'aspirez et le respirez, et qu'il est ainsi la vie de votre corps; eh bien! les saints aspiraient et respiraient Dieu, qui devenait ainsi la vie de leurs âmes! Faites comme eux, et alors vous sentirez, comprendrez, constaterez partout l'action pratique et vivante de Dieu, sa présence réelle et personnelle. Or aspirer Dieu, c'est l'aimer, c'est aimer l'amour, la sainteté, la vérité, la justice qui sont en lui, qui sont lui. Le respirer, c'est pratiquer la charité, l'humilité, la vérité, la vertu et la justice, qui sont en lui, qui sont lui : *Aperuios meum et attraxi spiritum*, dit le Prophète. (*Psal. cxviii, 131.*) Toute la Mystique est là.

Source et foyer de toute vie, Dieu est placé au centre et à la circonférence de chaque être et de tous, comme il est en même temps au delà de tout ce qui est, *in æternum et ultra*, dit l'Écriture. (*Ézod. xv, 18.*) Le centre de tout être, c'est son principe; or le principe de tout être c'est Dieu; la circonférence de tout être, c'est sa fin; or la fin de tout être, c'est Dieu; il est l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, le premier et le dernier, répète sans cesse saint Jean. (*Apoc. i, 8; xxii, 13.*) Si l'homme pouvait vivre un seul instant de la vie de l'âme com-
me de celle du corps, sans l'action et la présence incessantes de Dieu, il serait lui-même son principe, son milieu et sa fin; il serait Dieu. Sans doute, le déiste comme le Chrétien dit : Dieu est partout, mais c'est là une simple abstraction, un mot, signe vide, lettre morte, qui ne nous conduit à l'objet qu'il exprime qu'autant qu'il est pénétré de

l'esprit vivant qui rend cette présence réelle et pratique. Le corps qui, bien qu'enveloppé de toutes parts par l'atmosphère, ne l'aspire et ne le respire point, est un cadavre, et l'air n'est vraiment pour lui qu'une abstraction sans réalité, car il n'y puise pas l'élément de sa vie. Ainsi de l'esprit de l'homme qui n'a que la formule morte de cette présence universelle de Dieu, et qui n'en sent pas et n'en manifeste pas l'action vivante, qui est l'amour. Mais celui qui, se nourrissant du Dieu fait homme, y puise la vie divine de charité et d'amour, d'humilité, de chasteté, de justice et de sainteté, qui, assujettissant la chair à l'esprit, dépouille le vieil homme et devient une créature nouvelle, celui qui, engendré par Dieu et l'Église dans cette seconde naissance, y recouvre, par la pénitence et la communion au Christ, l'innocence et la simplicité de l'enfant, celui-là voit réellement Dieu, selon cette parole de l'Évangile : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (loc. cit.). Comment le voit-il? Il le voit parce qu'il sent dans son être borné, dans toutes ses facultés, s'agiter un Esprit nouveau qu'il ne s'est pas donné, Esprit sans borne, infini, et perfection suprême de toute sainteté. La raison a pu lui dire que Dieu était, mais non ce qu'il était; qu'il existait, mais non quelle était sa nature. L'amour, qui l'a mis par le cœur en rapport avec ce Dieu fait homme dans la société vivante, qui est son corps, le met ainsi, par cet Esprit nouveau qui le pénètre jusqu'au fond de sa substance, en communion même avec la nature divine qu'il sent, goûte et savoure de toute la plénitude de ses puissances spirituelles. Il a donc conscience de l'action de Dieu au même titre qu'il a conscience de lui-même; et bien plus encore, car désormais il ne se possède réellement que par cet Esprit divin auquel ils' est donné tout entier, et qui est devenu sa vie. Alors, dans le transport de son bonheur, il s'écrie : « Dieu est tout, la créature rien, et les œuvres d'abnégation, de sacrifice, d'humilité, de sainteté et d'amour dont toute sa vie déborde pour Dieu et l'humanité, révèlent extérieurement, visiblement, en actes et en faits vivants, aux yeux de tous, la présence et l'action réelles de Dieu, en en révélant ainsi la nature. Voilà de quelle manière visible et pratique Dieu est vraiment partout, et comment il est l'être, le mouvement et la vie des esprits dans la vertu et l'amour, comme il est la vie, le mouvement et l'être de toute la création visible dans l'agent universel qui en constitue l'unité et l'harmonie. C'est là ce que nous apprend et nous fait pratiquer la Mystique. »

Déjà, dès les premiers siècles de l'Église, on essayait d'expliquer, non le mystère, insondable en lui-même, des visions surnaturelles, mais l'idée que les Chrétiens devaient s'en former. Origène, entre autres, a touché ce sujet. « Quand nous n'aurions pas à alléguer, dit-il, les visions d'Isaïe et d'Ezéchiel, nous dirions comme tous ceux

qui admettent la Providence, qu'il y a souvent des songes qui frappent l'imagination de l'homme d'idées des choses naturelles ou d'événements à venir. Il n'est pas difficile de concevoir que cette vertu, qui agit sur l'esprit pendant que l'on dort, peut aussi, pendant que l'on veille, y agir tout de même. Il y a un certain sentiment divin qui n'est que pour les seuls bienheureux, et qui rend capable de voir les objets d'une nature plus excellente que la corporelle, une ouïe propre pour d'autres voix que celles qui se forment dans l'air, un goût qui savoure le pain vivant descendu du ciel, un odorat qui flaire l'odeur divine, et un tact qui nous fait toucher de nos mains, comme à saint Jean, la parole de vie. »

Ces paroles si remarquables d'Origène ont été développées plus tard par les docteurs de l'Eglise. Le P. Thomassin entre autres parle longuement de ce sens divin, dont le P. Gratry et M. l'abbé Gabriel de nos jours ont parfaitement démontré la réalité. Mais avant d'aller plus loin, examinons d'abord les différentes espèces de visions.

Déjà de son temps, saint Augustin en distinguait deux sortes, les visions intellectuelles et les visions sensibles ou représentatives. « Les visions intellectuelles, dit-il, doivent être exemptes de formes sensibles. Aussi pendant que les autres visions peuvent nous tromper en diverses manières, celle de l'esprit ne peut nous tromper, en ce sens que ce qu'il comprend véritablement par elle doit être nécessairement vrai, et que ce qui n'est pas vrai n'est pas compris non plus. Il poursuit : Ainsi parmi les objets que l'on voit dans une lumière supérieure il peut y en avoir de plus considérables, et même qui soient proprement divins, et ceux-ci ne peuvent alors être vus que d'une manière plus élevée. » (*De Genesi ad litt.*, l. XII, cap. 1.)

Saint Bernard comme saint Augustin distingue également les visions en visions spirituelles et visions représentatives. Voici comment il explique la nature et le caractère de ces dernières dans ses commentaires, sur ces paroles du *Cantique des cantiques* (1, 10) : *Nous ferons de petites chaînes d'or*. Quand, dit-il, l'âme est comme ravie et emportée hors d'elle-même dans la contemplation, et que quelque rayon de la lumière divine vient à l'éclairer promptement comme un éclair qui passe, il se forme ensuite en elle des images et des représentations des choses inférieures et purement humaines, qui ont du rapport et de la convenance avec la vérité dont elle a été instruite, et qui servent ou d'ombres et de voiles mystiques pour tempérer cette vérité, et la lui rendre supportable, ou de moyens propres pour faire qu'elle s'en puisse expliquer aux autres, et la leur enseigner pour leur avancement spirituel.

Pour avoir, relativement à ces visions et l'état de ceux qui se sont élevés jusqu'à elles, des notions plus claires que celles qu'en pouvait donner saint Augustin, nous n'avons qu'à écouter ceux qui s'y sont trouvés eux-mêmes, et particulièrement sainte Thérèse.

C'était une femme intelligente, d'un regard pénétrant, qui cherchait toujours à se rendre compte de ce qui passait en elle, dont l'œil intérieur était fixé, d'un côté en haut, sur Dieu et les choses divines, et de l'autre en bas, sur elle-même; une femme prudente, connaissant parfaitement la signification des mots dont elle se servait, et qui nous communique en termes clairs et précis le résultat de ses expériences. Elle distingue nettement, comme saint Augustin les visions intellectuelles et les visions représentatives. Parlant des premières, elle s'étend d'abord sur l'extase qui précède cette vision. « Il semble à l'extatique, » dit-elle, « qu'il est transporté dans une région toute différente de celle où nous nous trouvons ordinairement. Là il trouve une lumière toute autre que la nôtre; de sorte que si quelqu'un s'efforçait pendant toute sa vie de produire en soi quelque chose de semblable, il ne pourrait voir ni cette lumière ni les choses qu'on y découvre. Il arrive quelquefois qu'il voit tout à coup une telle masse d'objets qu'après plusieurs années de réflexions dans l'état ordinaire, il n'en apercevait pas la millième partie. » (*Sa Vie*, cap. 5.)

Elle continue ensuite en ces termes :

« Etant en oraison, le jour du glorieux saint Pierre, je vis ou pour mieux dire je sentis, car je ne voyais rien ni des yeux du corps, ni de ceux de l'âme, que quelqu'un était auprès de moi, et il me sembla que c'était Jésus-Christ lui-même qui me parlait. Comme j'ignorais entièrement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus d'abord effrayée, et je répandis quantité de larmes. Mais une seule parole de ce divin Sauveur me rassura de telle sorte que je demeurai comme auparavant sans aucune crainte, fort tranquille et fort consolée. Il me paraissait qu'il marchait à côté de moi, sans que je pusse néanmoins remarquer en lui aucune forme corporelle, parce que cette vision était intérieure et non pas sensible. Je connaissais seulement fort clairement qu'il était toujours à mon côté droit, qu'il voyait tout ce que je faisais; et, pour peu que je me recueillisse ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvais ignorer qu'il était avec moi.

Je le dis aussitôt à mon confesseur, quoi que j'eusse assez de peine à m'y résoudre. Il s'enquiert de moi en quelle forme je le voyais, je lui répondis que je ne le voyais pas. Il me demanda comment je savais donc que c'était Jésus-Christ; je lui répondis que je ne pouvais lui expliquer la manière par laquelle je le savais; mais qu'il n'était pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il était auprès de moi, parce que je le connaissais clairement, que je le sentais, que mon recueillement dans l'oraison de quiétude était beaucoup plus grand et plus continu, et qu'il était évident que cette divine présence produisait en moi des effets beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. J'usai de diverses comparaisons pour tâcher de me faire entendre, mais il me semble qu'il y en a peu qui

aient du rapport à cette sorte de vision. Et comment des femmes ignorantes, telle que je suis, pourraient-elles trouver des termes propres pour bien expliquer une chose si difficile, qu'il n'y en a point de plus relevé, comme je l'ai appris depuis par un saint homme de grand esprit, nommé le Père d'Alcantara, et de quelques autres aussi fort savants, qui m'ont assuré comme lui, qu'il n'y a rien en quoi le démon puisse avoir moins de part qu'à une telle vision? Ainsi je laisse à ces personnes savantes à expliquer en quelle manière cela se peut faire. Que si je dis, comme il est vrai, que je ne le vois ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, parce que cette sorte de vision n'est pas sensible; on me demandera sans doute, comment je puis donc assurer que je connais plus clairement que Jésus-Christ est près de moi que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne qui est aveugle ou dans une très-grande obscurité, n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle, quoiqu'elle ne laisse pas assurément de savoir qu'elle y est. Mais encore que cette personne aveugle ou qui est dans une extrême obscurité, peut entendre cette autre personne parler ou se remuer, ou la toucher; au lieu qu'il n'y a rien de tout cela. Il ne s'y rencontre aucune obscurité, et l'âme est assurée de ce qu'elle voit et de ce qu'elle sent par une connaissance plus claire que n'est la lumière du soleil. Il n'y a néanmoins ni soleil ni clarté, mais seulement une certaine lumière sans lumière qui illumine l'entendement pour rendre l'âme capable de jouir d'un si grand bien et qui est suivi de tant d'autres.

Ce n'est pas comme cette présence de Dieu que l'on sent quelquefois et principalement ceux qu'il favorise de l'oraison d'union et de quiétude, qui, lorsqu'ils commencent à prier, leur paraît par les sentiments spirituels qu'ils ont d'un grand amour, d'une vive foi, et de saintes résolutions accompagnées d'une grande tendresse, ce qui leur fait connaître qu'ils ont trouvé celui qu'ils cherchent, et qu'il écoute ce qu'ils lui disent. Cette grâce que Dieu fait à quelques âmes est sans doute très-singulière, et ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer, parce que c'est une manière d'oraison fort sublimé; mais ce n'est pas une vision qui fasse voir par les effets que Dieu est présent, ainsi qu'il le fait voir aux âmes à qui il donne ces visions que je viens de dire, dans lesquelles il veut qu'elles connaissent très-clairement que Jésus-Christ, fils de la Vierge est présent; et au lieu que dans cette autre manière d'oraison on ne reçoit que quelques influences de la Divinité, on éprouve dans ces visions dont je parle, qu'outre ces influences, la divinité même est présente, et que la très-sainte humanité de Jésus-Christ est avec nous pour nous enrichir de ses grâces.

Mon confesseur me demanda ensuite qui m'avait dit que c'était Jésus-Christ. Je lui répondis que lui-même me l'avait dit plu-

sieurs fois, et qu'avant qu'il me l'eût dit, je ne pouvais en douter, tant cela était fortement imprimé dans mon esprit, quoique je ne le visse pas. Que c'était de même que, si étant aveugle ou dans une grande obscurité, une personne dont j'aurais seulement entendu parler sans l'avoir jamais vue, me disait qui elle est, et que je le crusse, quoique je ne pusse pas l'assurer si hardiment que si je l'avais vue; qu'il y avait même en ceci encore davantage, puisque bien que l'on ne voit point Jésus-Christ, on est persuadé qu'il est présent par une connaissance si claire que l'on n'en saurait douter, à cause que Notre-Seigneur imprime de telle sorte cette créance dans notre entendement, que nous en sommes plus assurés que de ce que nous voyons de nos propres yeux, parce qu'ils peuvent nous laisser sujet de douter si ce n'est point une imagination; au lieu qu'il ne reste aucun lieu de douter, lorsque dans cette autre manière que je viens de dire, Dieu parle à l'âme sans lui parler, et se fait manifestement connaître à elle.

Ce langage est si surnaturel et si céleste que l'on s'efforce en vain de l'expliquer, si Dieu lui-même n'en donne l'intelligence par les effets qu'il produit. Sa divine majesté imprime dans le fond de l'âme ce qu'elle veut qu'elle comprenne, et le lui représente dans ces visions en la manière que j'ai dit sans se servir pour cela ni d'images, ni de figures, ni de paroles. On doit extrêmement remarquer que Dieu agit de la sorte pour faire connaître aux âmes de grandes vérités et de grands mystères. C'est ce qui m'arrive souvent dans ces visions, et en quoi il me semble que le diable peut le moins avoir de part pour les raisons que je dirai, et j'arrive que je me trompe, si elles ne sont bonnes.

Ces visions sont spirituelles, et ce qui s'y passe est si sublime, que l'entendement, la mémoire, la volonté et les sens sont tellement suspendus qu'il ne leur reste pas le moindre petit mouvement. Ainsi, je ne vois pas que le démon puisse en nulle manière s'en servir pour nous tromper; mais cela arrive rarement et ne dure guère, et l'usage des puissances et des sens ne demeure ainsi entièrement suspendu, que lorsque Notre-Seigneur veut seul opérer en nous sans que nous agissions en aucune sorte. C'est de même que si notre estomac se trouvait rempli d'un aliment que nous n'eussions point mangé, ni ne sussions point de quelle sorte il y serait entré, ni quel serait cet aliment, ni d'où il viendrait. Et comment aurais-je pu savoir de quelle manière il y serait entré, puisque je n'en avais auparavant vu, ni su qui il était, ni désiré d'en être nourrie, ni même appris qu'il s'en rencontre de tel?

Lorsque Dieu nous parle de la sorte, il rend notre esprit attentif à écouter ce qu'il nous dit, quoiqu'il ne voulût pas l'entendre. Il semble qu'il donne des oreilles à notre âme, et l'empêche de se pouvoir distraire à autre chose; de même qu'il faudrait bien par nécessité qu'une personne qui aurait l'ouïe fort subtile, et à qui on ne per-

mettrait pas deboucher ses oreilles, entendit malgré qu'elle en eût, ce qu'on lui dirait de fort près et à haute voix. Cette personne agirait néanmoins en quelque sorte, puisqu'elle serait attentive à ce qu'on lui dirait : mais ici l'âme ne fait rien, elle n'a pas seulement la peine d'écouter; elle trouve tout préparé et tout apprêté, et n'a qu'à jouir du plaisir de se voir rassasiée d'une viande si délicieuse. C'est comme si, sans avoir la peine d'apprendre à lire et d'étudier, ni sans savoir comment cela se serait pu faire, on se trouvait très-savant par une science infuse.

Cette dernière comparaison me paraît pouvoir faire comprendre quelque chose de cette connaissance surnaturelle et toute céleste. L'âme en cet état conçoit dans un instant le mystère de la très-sainte Trinité et d'autres si élevés, qu'il n'y a point de théologien contre qui elle n'osât disputer ces grandes vérités; et elle en demeure si épouvantée, qu'une seule de ses faveurs, suffit pour la changer entièrement, et la faire renoncer à l'affection de toutes les créatures pour n'aimer que celui-là seul; qui, sans qu'elle y contribue en rien, la rend capable de jouir d'un si extrême bonheur, lui découvre de si grands secrets, et lui témoigne tant d'amour que de semblables grâces ne peuvent s'écrire, parce qu'elles sont si admirables, qu'à moins d'avoir une vive foi, on ne pourrait concevoir qu'il fût possible que Dieu les accordât à une personne qui en est si indigne. C'est pourquoi, si on ne me le commande expressément, je dirai peu de chose de ces grâces tout extraordinaires que Notre-Seigneur m'a faites, et me contenterai de rapporter quelques visions qui pourront empêcher ceux à qui il en donnera de semblables, de s'en étonner comme si c'étaient des illusions ainsi que cela m'est arrivé, et aussi à faire connaître la conduite que Dieu a tenue envers moi, qui est ce que l'on m'a ordonné d'écrire.

Pour revenir à cette manière d'entendre, il me semble que Notre-Seigneur veut alors donner à l'âme quelque connaissance de ce qui se passe dans le ciel. Je n'en avais rien compris auparavant; mais, il me le fit voir par sa bonté dans un ravissement. Ainsi, Dieu et l'âme s'entendent ici-bas sans se parler, parce qu'il plaît à ce maître absolu de toutes choses, de témoigner son amour à l'âme par une si grande faveur, de même que deux intimes amis se parlent en se regardant seulement, comme je pense l'avoir entendu dire de l'Époux et de l'Épouse, dans les *Cantiques*.

Que votre bonté, Seigneur, est admirable de souffrir que les yeux de mon âme vous voient, quoiqu'ils aient fait un si mauvais usage de la puissance de voir, que vous leur avez donnée. Faites, mon Dieu, qu'une telle vue les détourne pour jamais de celle des choses basses, et que rien, sinon vous seul, ne soit plus capable de leur plaire. Les hommes ne cesseront-ils donc jamais d'être ingrats? Et quelle ingratitude peut égaler celle de ne pas reconnaître des faveurs que je sais par expérience

être si grandes, que ce que j'en ai rapporté n'est que la moindre partie de ce que vous faites en faveur des âmes que vous conduirez jusqu'à l'état que je viens de dire.

O âme qui commencez à faire oraison, et qui avez une véritable foi, quel bonheur, hors celui de l'éternité, pouvez-vous chercher en cette vie, qui approche de ce que je viens de dire? Considérez quelle est l'infinie bonté de Dieu, de se donner de la sorte à ceux qui abandonnent tout pour l'amour de lui. Il ne fait acception de personne; il aime tout le monde; et quelque grand pécheur que l'on soit, l'on ne peut avoir d'excuse de le servir; puisqu'étant aussi méchante que je suis, il n'a pas laissé de me faire tant de grâces. Considérez que ce que j'écris de cet état si élevé où il met une âme, n'est rien en comparaison de ce que j'en pourrais dire, parce que je me suis contentée d'en rapporter ce qui était nécessaire, pour faire entendre quelle est cette manière de vision. Mais, qui pourrait exprimer ce que l'on ressent, lorsque Dieu nous révèle ses secrets et nous découvre sa gloire? Ce merveilleux contentement surpasse de telle sorte tous ceux dont on peut jouir ici-bas, qu'il n'y a point sujet de s'étonner qu'il nous donne de l'horreur pour tous les plaisirs de cette vie, puisqu'ils ne sauraient tous ensemble, quand ils dureraient toujours, ne causer que du dégoût à une âme qui a une fois goûté ces délices toutes célestes, quoiqu'elles ne soient pas comme une goutte de ce grand fleuve de plaisirs éternels qui nous sont préparés dans un autre monde... Dieu a permis que depuis sa mort, saint Pierre d'Alcantara m'ait encore plus assistée en diverses rencontres, qu'il n'avait fait durant sa vie. Je l'ai vu plusieurs fois resplendissant de gloire, et la première, il me dit que bienheureuses étaient les austérités qui lui avaient fait mériter une si grande récompense, et autres semblables. Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut; et comme j'appris dans cette vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au lieu où il était, distant de quelques lieues de mon monastère. Il m'apparut encore, et me dit qu'il allait se reposer. Je n'ajoutai point de foi à cette vision, que je rapportai à diverses personnes; et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il était mort, ou pour mieux dire, qu'il était mort pour devenir immortel. Ce fut ainsi qu'une vie si pénitente fut couronnée d'une si grande gloire; et il me paraît que ce saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le ciel, que lorsqu'il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour, qu'on ne lui demanderait rien en son nom qu'il ne l'accordât, et je l'ai éprouvé diverses fois.

Pour revenir à mon sujet, la vision dont j'ai parlé fut presque continuelle durant quelques jours, avec un tel avantage pour moi, que je ne sortais point d'oraison, et lâchais dans toutes mes actions de ne point déplaire à celui que je voyais clairement en être le témoin. Tant de choses que l'on me

disait pour m'empêcher de croire que cette vision venait de Dieu, me faisait néanmoins quelquefois peur; mais, cette crainte ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Etant un jour en oraison, il lui plut de me montrer ses divines mains; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connaissance. S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvais comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu; mais je vois bien à présent, que c'était par un effet de sa bonté, qu'il me traitait en cela selon ma faiblesse, parce qu'étant si misérable, je n'aurais pu soutenir en même temps et tout à la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à votre révérence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir, avec un extrême plaisir, de telles mains et un tel visage, elle saura s'il lui plait, que la vue des corps glorieux, comme étant surnaturelle, va si fort au delà de tout ce qu'on peut en dire, qu'elle étonne l'esprit, et me donnait ainsi tant de frayeur, que j'en demeurais toute troublée. Mais, j'étais ensuite si assurée de la vérité de ce que je voyais, et les effets qu'elle produisait en moi étaient si grands, que cette crainte se changeait bientôt en une entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, étant à la Messe, Jésus-Christ se montra à moi dans toute sa sacrée humanité, tel qu'on le peint ressuscité, et avec une beauté et une majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à votre révérence, après qu'elle me l'eût expressément commandé, quoique j'eusse beaucoup de peine à m'y résoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Toutefois, je le fis le mieux que je pus; et ainsi il serait inutile de le répéter ici. Je dirai donc seulement que, quand il n'y aurait point d'autres contentements dans le ciel, que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, et particulièrement celui de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est. Car, si lorsque sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion, de ce que notre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire; que sera-ce lorsque notre âme étant affranchie des liens de ce corps mortel, pourra la voir, et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude!

Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre; mais seulement avec les yeux de l'âme. Ceux qui sont plus intelligents que moi, disent que l'autre vision dont j'ai parlé ci-devant, est plus parfaite que celle-ci, et beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux du corps, qui sont, à ce qu'ils croient, les moindres de toutes, et les plus

susceptibles des illusions du diable. Néanmoins, j'avais peine alors d'en être persuadée, et j'aurais désiré, au contraire, de voir avec les yeux du corps ce que je ne voyais qu'avec les yeux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une imagination.

Après lui avoir rendu compte de cette dernière vision, je m'examinai, pour voir si ce n'était point une chose que je me fusse imaginée, et j'eus regret de la lui avoir dite, craignant de l'avoir trompé. Ainsi, ce me fut un nouveau sujet de répandre des larmes, et je lui déclarai ma peine. Il me demanda si je croyais que la chose s'était passée de la manière que je lui avais dit, ou si j'avais eu dessein de le tromper; je lui répondis, selon la vérité, que je lui avais parlé fort sincèrement, et que je ne voudrais pour rien au monde lui dire un mensonge. Comme il connaissait ma franchise, il n'eut pas de peine à me croire, et me consola: et j'avais tant de répugnance à lui parler de semblables choses, que j'avoue que je ne comprends pas comment le diable eût pu me mettre dans l'esprit de feindre; pour me tourmenter ainsi moi-même.

Notre-Seigneur me fit la grâce de m'éclaircir bientôt de mes doutes, en me faisant voir clairement qu'il n'y avait point du tout en cela d'imagination; et je connus alors quelle avait été ma simplicité de ne pas considérer, que quand je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une si extrême beauté, cela m'aurait été impossible, tant sa seule blancheur et son état surpassaient tout ce que l'on peut imaginer ici-bas. C'est un état qui n'éblouit point, c'est une blancheur inconcevable, c'est une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté toute divine, et enfin, c'est une lumière, en comparaison de laquelle celle du soleil paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour le regarder.

Il y a la même différence entre ces deux lumières, qu'entre une eau vive et très-claire, qui coulerait sur du cristal, et dont le soleil augmente encore la clarté par une réflexion de ses rayons, et une eau trouble et bourbeuse, qui n'aurait pour lit que la terre, et qui serait couverte d'un épais nuage. Mais cette admirable lumière n'a rien de semblable à celle du soleil, et elle paraît si naturelle, que celle de ce grand astre, comparée à elle, semble n'être qu'artificielle. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir; et enfin, elle est telle, qu'il n'y a point d'esprit, quelque pénétrant qu'il soit, et quelques efforts qu'il fasse, qui puisse s'imaginer ce qu'elle est. Dieu l'a fait voir si promptement, que s'il n'était besoin pour l'apercevoir que d'ouvrir seulement les yeux, on n'en aurait pas le loisir; mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de faire une si grande faveur, on ne saurait ne point voir cette lumière, quand

même on ne le voudrait pas; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni aucune autre opposition qui soient capables d'y apporter de l'obstacle. Je puis en parler comme l'ayant éprouvé, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Ce que je désirerai maintenant de faire connaître, c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ces visions; mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir intérieurement cette lumière admirable, et montre à notre esprit une image de lui-même si vive et si claire, qu'il nous paraît être véritablement présent. Je laisse cela à de plus savants que moi: il ne lui a pas plu de m'en donner l'intelligence; et je suis si ignorante et si grossière, que, quoi que l'on m'ait dit pour m'en instruire, je n'ai jamais pu le concevoir. Car il est si vrai, mon Père, que je n'ai point cette vivacité d'esprit que vous me croyez, que j'ai éprouvé en diverses rencontres, que pour peu que les choses soient difficiles, je ne saurais les comprendre; et comme mon confesseur s'étonnait quelquefois de mon ignorance, il ne m'a jamais expliqué de quelle manière Dieu agit.

Je me contenterai donc, mon Père, de rapporter ce que j'ai vu, et je m'en remettrai à vous d'éclaircir ce qu'il y aura d'obscur, puisque vous le pourrez faire beaucoup mieux que moi. Il me paraissait, en certaines rencontres, que ce que je voyais n'était qu'une image; mais en plusieurs autres j'étais persuadée que Jésus-Christ lui-même était présent, selon qu'il lui plaisait de me donner plus ou moins de lumière; car, quand cette lumière était moindre, il me semblait que ce que je voyais n'était qu'une image, mais une image très-différente des portraits faits par les plus excellents peintres, comme j'en ai vu plusieurs, y ayant autant de différence entre l'un et l'autre, qu'entre une personne que l'on peint et son portrait, qui, quelque ressemblant et animé qu'il soit, n'est qu'une chose morte; au lieu que cette personne est vivante. Certainement cela est ainsi; et, pour ne pas m'étendre davantage sur ce sujet, je me contenterai d'ajouter que ce n'est pas seulement une comparaison qui, comme il se rencontre dans toutes les comparaisons, pourrait ne pas être juste en tout, mais une grande vérité; qu'il y a autant de différence entre ces images que je voyais et les portraits que l'on fait des hommes, qu'entre une personne vivante et sa peinture; parce que, si ce que je voyais était une image, c'était une image vivante, et non pas morte, c'était Jésus-Christ même vivant, qui se faisait voir à moi, Dieu et homme tout ensemble; non comme il était dans le sépulcre, mais tel qu'il était après sa résurrection; et il se montre quelquefois si éclatant de majesté, que l'on ne saurait douter que ce ne soit lui, principalement après la communion, parce que la foi nous assure alors qu'il est présent, et qu'il se fait voir tellement maître de notre âme, qu'elle paraît comme anéantie et tombe abîmée en lui.

Ainsi je suis persuadée que quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision réduit l'âme en tel état, qu'elle tomberait dans une entière défaillance, si, par une grâce surnaturelle il ne la faisait entrer dans une extase qui lui fait perdre la vue de cette divine présence. Il est vrai que l'on oublie ensuite ce que l'on a vu, mais il demeure une impression de cette majesté et de cette beauté, qui ne peut s'effacer de la mémoire, si ce n'est que Notre-Seigneur veuille, comme je le dirai ci-après, que cette âme tombe dans une telle sécheresse et une telle solitude, qu'il semble qu'elle s'oublie elle-même. Il me paraît, dans cette extase que l'âme conçoit un nouvel amour pour Dieu, encore plus grand et plus fort que celui qu'elle avait dans la vision précédente; et comme la vision où Dieu se présentait à nous sans image, est plus élevée, celle où il se montre sous quelque figure, est plus proportionnée à notre faiblesse, en ce qu'elle s'exprime davantage dans notre mémoire et dans notre esprit, par le souvenir et l'imagination qui nous restent de sa divine présence. Mais, deux sortes de visions viennent toujours ensemble, et Dieu le permet ainsi, afin que l'une découvre aux yeux de notre âme l'excellence, la beauté et la gloire de la très-sainte humanité; et que l'autre lui fasse connaître que Dieu peut tout, qu'il ordonne tout, qu'il gouverne tout, et que son amour n'a point de bornes. On ne saurait trop estimer une telle vision, et il ne s'y rencontre à mon avis, aucun péril, les effets faisant connaître qu'elle ne veut venir du démon.

Le démon ne saurait donc, nuire à ceux qui ont quelque expérience, puisqu'il est impossible de s'imaginer rien de semblable à ce que Notre-Seigneur nous fait connaître dans ces visions qui viennent de lui, et que, comme je l'ai dit, la seule beauté et la blancheur d'une de ses divines mains, surpasse infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Et comment pourrions-nous représenter en un moment, des choses dont nous n'avons jamais entendu parler, et que nous serions incapables de concevoir, quand même nous y aurions appliqué, durant un fort longtemps, toute la force de notre esprit? Mais encore que nous puissions nous en représenter quelque chose par notre imagination; outre que cela ne produirait aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'âme serait comme une personne qui, ayant mal à la tête et besoin de repos, tâcherait inutilement de s'endormir, parce que le sommeil ne viendrait point; et que si elle s'assoupissait un peu, au lieu de s'en sentir fortifiée, sa tête serait encore plus faible, à cause que ce ne serait pas un véritable sommeil; et qu'au contraire, ces visions qui viennent de Dieu, n'enrichissent pas seulement l'âme par des grâces et des faveurs extraordinaires, mais augmentent la santé du corps, et lui donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle force.

Notre-Seigneur m'a, durant deux ans et demi, presque continuellement favorisée de cette sorte de vision; est il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire; mais il m'en accorde une autre plus élevée. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable, et en d'autres avec rigueur. Quelque désir que j'aie eu, et quelques efforts que j'aie faits pour remarquer la grandeur et la couleur de ses yeux, non-seulement je ne l'ai pu, mais il est disparu aussitôt; et lorsqu'il me regardait avec des témoignages de tendresse, ce regard faisait une telle impression dans mon âme, que je tombais aussitôt dans le ravissement, et perdais la vue de cette souveraine beauté, en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

Ainsi, l'on voit que notre volonté n'a point de part en cela, et que Dieu ne lui laisse pour partage que la confusion et l'humilité. Nous n'avons qu'à recevoir ce qu'il nous donne et à lui en rendre grâces; et il n'y a pas de vision dans laquelle cela ne se passe de la sorte; nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous faire voir; et il veut nous humilier et nous tenir dans la crainte, en nous faisant connaître que nos désirs sont inutiles; que comme il est le maître, tout dépend de lui, et qu'il peut retirer ses grâces et nous perdre, afin que nous marchions toujours avec frayeur et tremblement dans notre exil sur la terre.

Ce divin Sauveur se représentait presque toujours à moi, et particulièrement dans la sainte hostie, tel qu'il était après sa résurrection; et quelquefois pour m'encourager lorsque j'étais affligée, ou pour la consolation de quelques autres personnes, il me montrait ses plaies, se faisant voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, où couronné d'épines, mais plus rarement; et il ne laissait pas dans toutes ces diverses manières, de paraître toujours glorifié.

Quels maux, quelle honte, et quelles persécutions ne m'a-t-on pas fait pour avoir rapporté ces visions! On était si persuadé qu'elles venaient du démon, que l'on voulait m'exorciser; mais, je ne m'en mettais point en peine; rien ne m'en donnait comme de voir que sur les rapports que l'on faisait à mes confesseurs, ils appréhendaient de me confesser; je ne pouvais, néanmoins, être fâchée d'avoir ces célestes visions, et n'aurais pas voulu en changer une seule contre tous les plaisirs et les biens du monde. Je les considérais comme un trésor inestimable et une très-grande grâce que Notre-Seigneur me faisait, et il daignait souvent me rassurer dans mes craintes. Je voyais qu'il augmentait encore beaucoup mon amour pour sa divine majesté; je me plaignais à lui dans l'oraison du tourment que l'on me faisait, et il me consolait et me donnait toujours de nouvelles forces. Je n'osais, néanmoins, contredire ceux qui faisaient un jugement si désavantageux de l'état où je me trouvais, parce que cela n'aurait servi qu'à

me les rendre encore plus contraires, dans la croyance que ce serait par un défaut d'humilité. Je me contentais d'en parler à mon confesseur, et il me consolait dans mes peines.

Comme ces visions augmentaient toujours, un de ceux à qui je me confessais quelquefois, lorsque le Père supérieur n'en avait pas la commodité, me dit qu'il était visible qu'elles procédaient du démon, et que puisque je ne pouvais pas les empêcher de venir, il m'ordonnait de faire le signe de la croix, et de me moquer de cet ennemi, sans rien craindre, parce que Dieu me protégerait, et l'empêcherait de revenir. Ce commandement me donna une extrême peine, à cause qu'étant très-persuadée que ces visions venaient de Dieu et ne pouvant désirer de ne les point avoir, il me paraissait terrible de suivre un tel ordre. Je ne laissais pas, néanmoins, de l'exécuter, et je priais Dieu sans cesse, avec grande instance et en répandant quantité de larmes, de m'empêcher d'être trompée. Je m'adressais aussi à saint Pierre et à saint Paul, que Notre-Seigneur m'avait dit, la première fois qu'il m'apparut, au jour de leur fête, qu'ils me garantiraient d'illusion, et qu'ainsi, j'avais pris pour mes intercesseurs, et les voyais souvent à mon côté gauche, non pas en imagination, mais réellement.

Qui pourrait représenter quelle était ma peine, lorsque Jésus-Christ m'apparaissant, je me trouvais contrainte d'obéir à ce que l'on m'avait ordonné, de le traiter avec moquerie et avec mépris, comme si c'eût été le démon, puisque si l'on m'eût mis en pièce pour m'obliger à le croire, il m'aurait été impossible de me le persuader, et qu'ainsi, il ne pouvait y avoir pour moi une plus grande pénitence!

Pour ne point faire tant de signes de croix, j'en avais presque toujours une à la main; mais, je n'étais pas si exacte à user de ces paroles de moquerie, parce que je ne les proférais qu'avec douleur. Je me souvenais alors des outrages que les Juifs avaient faits à mon Sauveur, et le priais de me pardonner ceux qu'il recevait de moi, puisque ce n'était que pour obéir aux personnes qu'il avait établies dans son Eglise pour le représenter et tenir sa place. Sur quoi il me dit: *Que je ne me misse point en peine; que je faisais bien d'obéir, et qu'il serait connaître la vérité.* Mais, lorsqu'on me défendit de faire oraison, il me témoigna de le trouver mauvais; il me commanda de dire qu'il y avait en cela de la tyrannie; et pour faire connaître que le démon n'avait point de part à ces visions, il me mit dans l'esprit des raisons dont je rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenais en la main la croix de mon rosaire, il la prit, et après qu'il me l'eut rendue, je trouvai qu'elle était de quatre pierres précieuses d'une beauté surnaturelle et si merveilleuse, que les diamants les plus parfaits leur étant comparés, passeraient pour faux, et que sur ces pierres

étaient gravées, d'une manière admirable, les cinq plaies qu'il a reçues lorsqu'il a souffert la mort pour notre salut. Il me dit que je verrais toujours ces pierres de la même sorte, ce qui ne manque jamais; et je n'aperçois plus le bois qui était la matière de cette croix, mais cela ne paraît ainsi qu'à moi seule.

Lorsque pour obéir à ce que l'on me commandait, j'étais donc contrainte de faire tous mes efforts pour résister à ces visions, Notre-Seigneur augmentait encore les grâces et les faveurs qu'il me faisait, et je ne sortais point d'oraison, bien que je tâchasse de m'en distraire. Je priais même en dormant, parce que mon amour pour sa divine majesté croissait toujours. Ainsi, ma peine était extrême; je lui en faisais mes plaintes, et quoique je fisse pour détourner ma pensée de lui, cela m'était impossible. Je ne laissais pas d'obéir le mieux que je pouvais à un ordre qui m'était si rude; mais, je pouvais peu ou rien du tout pour l'exécuter entièrement, et Notre-Seigneur ne m'a jamais défendu de continuer d'obéir; mais, il se contentait de m'instruire, comme il fait encore, de ce que j'avais à dire à ceux qui me faisaient tant souffrir, en pensant bien faire, et me rassurait par des raisons si puissantes qu'elles dissipaient toutes mes craintes.

D'autres fois, une vision, ou comme je l'ai dit ailleurs, une seule parole de Notre-Seigneur, telle que celle-ci : *Ne t'afflige point; n'aie point de crainte*, me mettait dans une aussi grande tranquillité que si je n'eusse rien souffert. Je lui en témoignais ma joie, et je me plaignais à lui de ce qu'il avait permis que j'endurasse tant de peines; mais, en vérité, elles étaient bien récompensées par l'abondance des grâces dont il me favorisait ensuite presque toujours. Il me semble que l'on peut alors comparer l'âme à l'or, qui sort du creuset beaucoup plus pur qu'il n'était quand on l'y a mis, puisqu'elle est, sans doute, plus capable de connaître la grandeur du Dieu tout-puissant qui habite en elle, et que les travaux qui lui semblaient insupportables lui paraissent si légers, qu'elle serait prête, s'il le voulait, d'en souffrir avec joie de beaucoup plus grands, pourvu que ce fût sans l'offenser, sachant l'avantage qu'elle en recevrait; mais, hélas! c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement. » (*Vie de sainte Thérèse* écrite par elle-même, chap. 27-30.)

« L'appréhension de penser que les faveurs que je recevais de Dieu, » poursuit-elle, « pouvaient venir à la connaissance de tout le monde, me mettait dans une peine si excessive, que j'aurais de tout mon cœur consenti plus volontiers que l'on m'eût enterrée toute vive; et lorsque les ravissements commencèrent à être si violents, qu'il était hors de mon pouvoir d'empêcher que l'on s'en aperçût, j'en étais si honteuse, que j'aurais voulu me pouvoir cacher dans quelque lieu où jamais personne ne m'aurait vue.

Etant un jour pénétrée de cette affliction, Notre-Seigneur me demanda ce que je crai-

gnais, puisque tout ce qui pouvait arriver était, ou que l'on murmurât contre moi, ou que l'on me louât; me faisant ainsi connaître que ceux qui y ajouteraient foi me loueraient, et que ceux qui n'y en ajouteraient point me condamneraient injustement: qu'ainsi, je ne devais pas m'affliger, puisque de quelque côté que la chose tournât, elle me serait avantageuse. Ces divines paroles rendirent le calme à mon esprit, et me consolent encore toutes les fois que j'y pense....

Un jour, après avoir communiqué, Dieu me commanda expressément de m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastère; m'assurant qu'il réussirait, et qu'il y serait beaucoup servi; il me dit qu'il voulait qu'on lui donnât le nom de saint Joseph; que ce saint veillerait pour notre garde à l'une des portes, la sainte Vierge à une autre, et que Jésus-Christ ne nous abandonnerait point; que cette maison serait comme une étoile resplendissante, et qu'encore que les religieuses fussent relâchées, je ne devais pas croire qu'il n'y fût point servi; car, que serait-ce que le monde s'il n'y avait point de religieux? que je rapportasse cela à mon confesseur, et lui dise de sa part de ne s'y point opposer, et de ne point m'en détourner. Cette vision me fit une telle impression, et Dieu m'y parla d'une manière si puissante que je ne pus douter qu'elle ne procédât de lui....

Je balançais sur ce que j'avais à faire; mais Notre-Seigneur me commanda tant de fois la même chose, et me représenta tant de raisons si évidentes pour l'entreprendre, que ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon confesseur....

Le jour de sainte Claire, lorsque j'allai communier, elle m'apparut tout éclatante de beauté, et me dit de prendre courage pour achever ce que j'avais commencé, et qu'elle m'assisterait. Je conçus une grande dévotion pour elle; et ses promesses ont été suivies des effets; car, un monastère de son ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à vivre; et ce qui est encore beaucoup plus important, elle a, peu à peu, tant contribué à l'accomplissement de mon désir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté que l'on observe dans les siennes. Nous ne vivons que d'aumônes; et j'ai eu beaucoup de peine à faire confirmer cela de telle sorte, par l'autorité du Pape, que l'on ne puisse jamais y apporter de changement et nous donner du revenu. Nous devons même peut-être aux prières de cette grande sainte, la grâce que Dieu nous fait de pourvoir suffisamment à nos besoins, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni à jamais.

Etant, en ce même temps, en prière, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, dans un monastère de Saint-Dominique, où j'avais fait autrefois une confession générale, je me représentai tous mes péchés, et j'entraî aussitôt dans un si grand ravissement, que je me trouvai presque hors de moi-même: je m'assis, et ne pus, ce me semble,

entendre la Messe, ni voir lever la sainte hostie, ce qui me donna depuis du scrupule. Lorsque j'étais en cet état, il me sembla que l'on me revêtit d'une robe très-blanche et très-éclatante, sans que je susse d'abord qui me la mettait; mais je vis après la sainte Vierge à mon côté droit, et saint Joseph à mon côté gauche, et l'on me fit entendre que j'étais purifiée de mes péchés.

Après m'être vue, avec tant de joie et de gloire, revêtu de cette robe, il me sembla que la très-sainte Vierge me prit par la main, et me dit qu'elle était très-satisfaite de la dévotion que j'avais pour saint Joseph, que je ne doutasse point de l'établissement de mon monastère, que Dieu y serait très-bien servi et sans interruption, mais que l'obéissance me ferait souffrir quelque peine; que je ne craignisse rien néanmoins, puisqu'elle et saint Joseph nous protégeraient, et que son Fils avait promis de ne point nous abandonner. Que pour marque de la vérité de ces promesses, elle m'en donnerait ce gage : et il me sembla qu'en achevant ces paroles elle me mit au cou une chaîne d'or, à laquelle une croix de très-grande valeur était attachée. Cet or et ses pierreries surpassaient infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas et que l'on saurait s'imaginer; et la blancheur de la robe était si merveilleuse, que celle qui paraît dans le monde l'être le plus, lui étant comparée, ne passerait que pour de la suie. Je ne pus distinguer particulièrement les traits du visage de la sainte Vierge, je vis seulement, en général, qu'il était d'une incroyable beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph, je connus seulement qu'il y était. Il me parut, dans cette très-sainte Mère de Dieu, une fort grande jeunesse; n'ayant jamais ressenti autant de joie que pendant le peu de temps que je demeurai avec elle, j'aurais voulu ne m'en séparer jamais. Il me sembla que je la vis, et saint Joseph avec elle, remonter au ciel, accompagnée d'une grande multitude d'anges, je me trouvai, par leur absence, dans une extrême solitude, mais si consolée, si attendrie, si détachée de tout, et si recueillie en oraison, que je demeurai, durant quelques moments, comme hors de moi, sans pouvoir parler ni remuer. Je brûlais du désir de m'anéantir pour me consacrer entièrement à Dieu, et cette vision produisit de tels effets dans mon âme que je ne pus douter qu'elle ne vint de lui, quelques efforts que je fisse pour ne pas m'en tenir assurée.

Je reçus beaucoup de consolation de ce que cette Reine des anges me dit touchant l'obéissance, parce que ce m'était une grande peine de ne pouvoir la rendre à mon ordre, dans cette nouvelle fondation, à cause que Dieu me l'avait défendu, m'en avait fait entendre les raisons, et m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie, avec assurance que nous en recevions une ré-

ponse favorable; ce qui réussit en la manière qu'il lui avait plu de me le dire...

J'ai eu sur diverses personnes de grandes visions, et Dieu m'a révélé des choses admirables d'un religieux, du Père recteur de la Compagnie de Jésus, et de deux autres religieux de l'ordre de Saint-Dominique, particulièrement d'un, dont il m'a dit des choses importantes que l'on a depuis vues arriver. On a vu aussi la même chose touchant ce religieux dont je parle maintenant, et je vais en rapporter un exemple. Etant un jour avec lui au parloir, je me sentis embrasée d'un tel amour de Dieu, par la connaissance qu'il me donna de celui dont le cœur de ce bon religieux brûlait pour lui, que j'étais comme hors de moi-même en considérant le pouvoir infini par lequel cette suprême majesté avait si promptement élevé une âme à une si haute perfection, et l'humilité avec laquelle cet excellent religieux écoutait certaines choses que je lui disais de l'oraison.

Pour revenir à mon sujet, jamais joie ne fut plus grande que la mienne, de voir que Dieu voulait me faire connaître de combien de trésors il avait enrichi cette âme, et quelle était la grâce qu'il m'avait faite de se servir en cela de moi, quoique j'en fusse si indigne. Je me tenais plus obligée des faveurs que ce bon religieux recevait de lui, que s'il me les eût faites à moi-même, et je ne pouvais me lasser de le remercier d'avoir accompli mes souhaits, et exaucé les prières que je lui faisais avec tant d'ardeur, de vouloir donner à son Eglise des personnes si capables de lui rendre de grands services. Cette joie passa jusqu'à un tel excès, que n'ayant pas la force de la supporter, je sortis comme hors de moi-même et me perdis pour me retrouver heureusement. Je ne fus plus en état de faire aucunes réflexions, ni d'entendre ces divines paroles que j'avais sujet de croire procéder du Saint-Esprit; je tombai dans un si grand ravissement, qu'il me fit perdre presque entièrement la connaissance, mais il dura peu. Jésus-Christ m'apparut tout éclatant de majesté, et me dit : *Qu'il voyait avec plaisir ce qui se passait en moi*, et me fit clairement connaître qu'il se trouvait toujours présent à de semblables entretiens que ceux que j'avais avec moi-même, et que c'était lui rendre un grand service que de mettre ainsi son contentement à parler de lui.

Une autre fois étant fort éloignée de ce bon religieux, je vis les anges le porter vers le ciel avec une grande gloire, cela me fit juger qu'il s'avancait de plus en plus dans la vertu, et il était vrai. Ce grand progrès venait de ce qu'une personne qui lui était extrêmement obligée, et à laquelle il avait même sauvé l'honneur, ayant porté de lui un faux témoignage qui n'allait à rien moins qu'à lui faire perdre sa réputation; il souffrit cette calomnie non-seulement avec patience, mais avec joie; supportant de la même sorte d'autres persécutions, et fit plusieurs choses utiles au service de Dieu...

Recommandant beaucoup un jour l'affaire de notre communauté à Notre-Seigneur, il me dit : *De ne pas manquer d'embrasser la pauvreté; que c'était la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'assisterait.* Ces paroles me furent dites dans un si grand ravissement et produisirent en moi de tels effets, que je ne pus douter qu'elles ne vinsent de lui. Une autre fois il me dit : *Que le revenu causait la confusion,* et ajouta d'autres choses semblables en faveur de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le serviraient ne manqueraient point du nécessaire; et c'est aussi ce que je n'ai jamais appréhendé....

La même nuit, le saint P. Pierre d'Alcantara m'apparut aussi, et me confirma ce qu'il m'avait écrit avant sa mort. Comme il m'était déjà apparu deux autres fois depuis sa mort et toujours dans un état de gloire, non-seulement cette vision ne m'effraya point, mais j'en ressentis une grande joie. Il me souvient que la première fois, en me parlant de l'extrême bonheur dont il jouissait, il me dit entre autres choses : que bienheureuse était la pénitence dont il recevait une telle récompense. Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ceci, et me contenterai d'ajouter qu'il me parla cette troisième fois d'une manière sévère, et disparut.

Quelle consolation ne me fut-cepoint ! Et, lorsqu'avant que d'entrer, je priais Dieu à l'église et étais presque dans un ravissement, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut, et il me sembla que m'ayant reçue avec de grandes marques d'affections, il me mit une couronne sur la tête, et témoigna me savoir gré de ce que j'avais fait en l'honneur de sa sainte Mère.

Un autre fois, lorsque, après Complies, nous étions toutes en oraison dans le chœur, cette Reine des anges m'apparut tout éclatante de gloire, et avec un manteau blanc, dont il me sembla qu'elle nous couvrirait toutes. Je connus par là quel serait le bonheur de celles qui serviraient Dieu dans cette maison....

La première chose qu'on doit remarquer, est qu'il y a des visions et des ravissements dans lesquels le plaisir, la consolation et la gloire dont on jouit, surpassent de telle sorte ce que l'on éprouve en d'autres, que je ne puis voir sans étonnement qu'il se rencontre, même dès ici-bas, une si grande différence entre des choses d'une même nature; car cette différence est telle, qu'encore que l'on se trouve, dans les uns, comblé de tant de bonheur, que l'on ne souhaite et que l'on ne croit ne pouvoir rien souhaiter davantage; depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître celle qui se trouve entre les saints dans le ciel, je n'ai plus de peine à comprendre qu'il s'en rencontre aussi une telle sur la terre, qu'il n'y a aucune proportion.

Je dois aussi remarquer que Dieu ne me favorise d'aucune vision ou révélation, qu'elle n'opère de grands effets dans mou

âme, et quelques-uns de tout extraordinaires. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression qu'elle m'est toujours présente; et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque, suffisant pour cela de l'avoir vu une seule fois, que ne doit point opérer dans mon âme le bonheur d'avoir tant d'autres fois été honorée de si extrême faveur ! J'en tirai un merveilleux avantage, parce que cela remédia à un très-grand défaut que j'avais, et qui m'était très-nuisible. C'est qu'aussitôt que je connaissais qu'une personne que j'estimais et que j'aimais, avait de l'affection pour moi, je m'y attachais de telle sorte, que je pensais presque à toute heure à elle; je me représentais avec plaisir les bonnes qualités que j'y remarquais, et j'avais une grande joie de lui parler, sans avoir en tout cela aucun dessein d'offenser Dieu. Mais depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me parut si méprisable en comparaison de ses perfections infinies, que nul autre objet ne me touche; et si une seule de ses paroles peut donner du dégoût des plus grands plaisirs d'ici-bas, quel doit être le mien d'avoir entendu tant de paroles sorties de sa bouche. Ainsi, je ne crois pas possible, à moins que Dieu, pour punition de mes péchés, effaçât ce souvenir de mon esprit, que rien soit capable de m'occuper de telle sorte, que je ne me trouve aussitôt dans la liberté de ne penser qu'à lui seul.

A mesure que Notre-Seigneur se montrait à moi, mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté augmentaient toujours; et dans les fréquents entretiens dont il m'honorait, je connaissais qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonnait pas de mes faiblesses, parce qu'il sait à combien de chutes le péché de nos premiers parents, qu'il est venu réparer, rend notre misérable nature sujette. Je voyais que je pouvais traiter comme avec mon ami, avec ce Souverain des souverains, puisqu'il ne ressemble pas à ceux de la terre, qui établissent leur grandeur sur une vaine autorité.

Étant une nuit dans un oratoire et assez recueillie, mais si malade, que je croyais ne pouvoir faire oraison, je me contentai de prendre mon chapelet pour prier ardemment. Il parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles, quand Dieu veut opérer quelque chose en nous; car je tombai dans un si grand ravissement, que je me trouvais comme hors de moi-même. Il me sembla que j'étais dans le ciel, et que les premières personnes que j'y rencontrai furent mon père et ma mère. J'y vis aussi des choses merveilleuses dans le peu de temps que dura cette faveur, qui ne fut pas, à mon avis, plus d'un *Ave Maria*. Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendais que ce fût une illusion, quoiqu'il ne me parût pas que c'en était une, et je ne savais que faire, tant j'avais de honte d'en parler à mon confesseur, non pas, ce me semble, par humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me deman-

dât si j'étais saint Paul ou saint Jérôme, pour savoir ce qui se passe dans le ciel; car les visions qu'ont eues ces grands saints augmentaient encore ma crainte, parce que je me trouvais indigne de recevoir de telles faveurs; et je ne faisais que pleurer. Enfin, malgré ma répugnance, la crainte d'être trompée me fit aller trouver mon confesseur à qui je n'osais rien cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola beaucoup, et me mit l'esprit en repos.

Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quelquefois, que Notre-Seigneur me montre de grands secrets sans que je puisse en voir davantage que ce qu'il lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit pour ravir l'âme en admiration et lui donner du mépris de toutes les choses de la terre. Je voudrais pouvoir rapporter quelque partie de ce qu'il lui a plu de me faire voir; mais cela est impossible, parce qu'il y a tant de différence entre ces célestes lumières qui sont comme des rayons de la lumière éternelle et les lumières d'ici-bas, que celle du soleil, leur étant comparée, ne peut passer que pour des ténèbres. Notre imagination, quelque vive et pénétrante qu'elle soit, est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se représenter aucune des choses que Notre-Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir, que tous mes sens en étaient ravis. Et ainsi je suis contrainte de garder le silence sur cela.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, Notre-Seigneur me montrant toujours, sans s'éloigner de moi, des choses merveilleuses et inconcevables, et il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent ceux qui ne se conforment pas à mes volontés, et ne manquez pas de le leur dire.* — Hélas ! mon Dieu, que me servira que je parle à ces aveugles, s'il ne vous plaît d'ouvrir leurs yeux pour leur faire voir la lumière ? Vous l'avez donnée à quelques-uns qui ont employé utilement, pour l'avantage des autres, cette connaissance de vos grandeurs. Mais pourra-t-on croire que vous en ayez favorisé une personne aussi méchante et aussi misérable que je le suis ? Que vous soyez béni à jamais, et que je ne cesse point de vous rendre grâces de la miséricorde que je ne puis ignorer que vous m'avez faite, parce que je sens le changement qu'elle a opéré dans mon âme. Je voudrais, depuis ce temps-là, ne vous perdre jamais de vue, et j'ai peine à souffrir la vie, à cause qu'il m'est resté un si grand mépris de tout ce qu'il y a sur la terre, que j'ai honte de voir que des choses si basses soient capables de nous occuper. Mais pour connaître quel est le bonheur de cet entier détachement qui fait que l'âme, sans avoir besoin de faire aucun effort, s'élève au-dessus de toutes les choses créées, il faut l'éprouver et le posséder. En cela, c'est Dieu qui fait tout; c'est lui qui nous découvre ces vérités; c'est lui qui les imprime dans notre esprit, et c'est lui qui nous fait connaître qu'il nous serait impossible

par nous-mêmes, d'arriver si promptement à un état si sublime.

Je perdais aussi la crainte de la mort que j'avais auparavant tant appréhendée; et il me semble que ceux qui servent Dieu n'ont, pour s'y résoudre sans peine, qu'à considérer qu'elle les délivre, en un moment, de la prison de ce corps, pour les faire jouir, avec leur Sauveur, d'un repos éternel et inconcevable. Ces ravissements dans lesquels Dieu fait voir à l'âme tant de choses merveilleuses, me paraissent avoir un grand rapport avec sa séparation d'avec le corps, quand elle est en grâce, parce que, dans l'un et dans l'autre, elle voit en un instant ce qui lui était auparavant incompréhensible; et quand les douleurs de la mort ne seraient pas beaucoup plus faciles à souffrir pour ceux qui ont renoncé à tous les plaisirs de la vie que pour les autres, leur amour pour Dieu ne doit-il pas les leur rendre méprisables ?

Ces ravissements servirent aussi beaucoup à me faire connaître les beautés et les richesses de notre véritable patrie, et que nous devons ne nous considérer sur la terre que comme des voyageurs, rien ne pouvant nous faire souffrir avec plus de patience les travaux d'un long voyage, que d'être assurés de jouir d'un profond repos dans le lieu où nous allons. Ces mêmes ravissements, qui sont des grâces surnaturelles, font aussi, par la connaissance qu'ils nous donnent des choses divines, que nous y attachons notre cœur avec plaisir, et que l'on peut dire, en certaine manière, que, dès cette vie, notre conversation est dans le ciel; car, ceux à qui Dieu a fait la faveur de montrer quelque chose de ce qui se passe dans ce séjour éternel de félicité et de gloire, ne sauraient regarder seulement le ciel, sans se recueillir, pour n'envisager que cet objet; et il m'arrive quelquefois de m'imaginer d'être avec les saints habitants de cette heureuse patrie, que je considère seuls comme véritablement vivants; tous ceux qui sont encore engagés dans les liens de cette misérable vie ne me paraissant que des morts dont je ne puis tirer nulle compagnie; et lorsque ces ravissements sont grands, tout ce monde et tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît être qu'une illusion et un songe. Mais, au contraire, ce que je vois des yeux de l'âme est le but où tendent tous mes souhaits, et je ne puis penser qu'avec une sensible douleur que j'en suis encore si éloignée. Enfin, outre les avantages que reçoivent de ces visions et de ces ravissements ceux que Dieu en favorise, ils leur aident aussi à soutenir une croix aussi pesante que celle de ne trouver que du dégoût dans toutes les choses d'ici-bas; puisque, s'il ne les leur faisait quelquefois oublier par ce moyen, quoiqu'ils ne s'en souviennent ensuite que trop, je ne sais comment la vie pourrait être supportable. Qu'il soit béni et loué à jamais ! et je le conjure, par le sang que son Fils a répandu pour moi, de ne pas permettre qu'après m'avoir fait la grâce de me donner quelque connaissance de ces biens

infinis, je tombe comme Lucifer, et les perde par ma faute.

Bien que les faveurs que j'ai dit avoir reçues de Dieu soient très-grandes, celles dont je vais parler me paraissent les surpasser encore par diverses raisons, et particulièrement à cause de la force qu'elles m'ont donnée, quoiqu'à les considérer chacune en particulier, elles soient toutes d'un tel prix, qu'il ne faut point les comparer ensemble.

Après avoir entendu la Messe, une veillo de Pentecôte, m'étant retirée dans un lieu fort écarté, où j'allais prier souvent, je me mis à lire un traité fait par un Chartreux, sur le mystère de cette fête. Il traite des marques auxquelles ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, qui s'y avancent et qui y font un grand progrès, peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux; et ayant attentivement considéré ces trois états, il me sembla que par la miséricorde de Dieu, il était avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de grâces, et, me souvenant d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, je vis que j'étais, en ce temps-là, bien éloignée de l'état où je me trouvais alors. Ainsi, je connus l'extrême obligation que j'avais à Dieu, et je me représentai le châtement que mes péchés m'avaient fait mériter de recevoir dans l'enfer; je remerciai Dieu de tout mon cœur d'avoir opéré en moi un tel changement. Comme j'étais dans ces pensées, je tombai dans un si grand ravissement, que mon âme n'étant pas capable de supporter, dans un corps mortel, l'excès d'une telle faveur, elle semblaient en vouloir sortir; car ce ravissement était si différent des autres, que je ne savais du tout ni ce que je faisais, ni ce que je voulais, toutes les forces me manquant, et ne pouvant me soutenir; quoique je fusse assise, je m'appuyai contre la muraille: alors je vis, au-dessus de ma tête, une colombe plus grande qu'à l'ordinaire, et fort différente de celles d'ici-bas; car ses ailes, au lieu de plumes, n'étaient formées que de petites écailles tout éclatantes de lumière. J'entendis le bruit qu'elles faisaient; et après qu'elle eut volé à l'entour de moi durant l'espace d'un *Ave Maria*, mon âme, qui se trouvait comme perdue dans l'étonnement qui lui donnait une vision si admirable, perdit de vue cette colombe.

Une faveur si merveilleuse me persuada que je devais me mettre l'esprit en repos, et ce ravissement accompagné de tant de gloire continuant encore, la tranquillité et la joie succédèrent à mes appréhensions et à mes craintes. Mais je demurai si interdite durant la plus grande partie des fêtes, que j'étais comme hors de moi-même; je ne voyais et n'entendais presque rien, et j'ai reconnu, depuis ce jour-là, que Dieu m'a élevé à un beaucoup plus haut degré d'amour pour lui, et a accru de beaucoup les vertus qu'il m'avait données. Qu'il soit béni éternellement! Ainsi soit-il.

Une autre fois je vis sur la tête d'un Père de l'ordre de Saint-Dominique, la même co-

lombe; mais il me sembla que l'éclat des rayons de ses ailes s'étendait beaucoup plus loin; et il me fut dit que c'était parce que ce religieux devait attirer un grand nombre d'âmes au service de Dieu.

Une autre fois je vis la sainte Vierge qui couvrait d'un manteau blanc le P. Présenté, religieux de ce même ordre, dont j'ai déjà parlé. Elle me dit que c'était pour le récompenser de l'assistance que nous avions reçue de lui dans l'établissement de cette maison, et une marque du soin qu'elle prendrait de conserver son âme pure. Je ne puis douter qu'elle ne l'ait fait; car, étant mort peu d'années après, il passa tout ce temps dans une grande pénitence, une grande sainteté, et finit sa vie avec une grande joie de sortir de cet exil. Un religieux qui se trouva à sa mort, m'a assuré qu'il avait dit, un peu avant de rendre l'esprit, qu'il allait tenir compagnie à saint Thomas. Il m'a depuis apparu diverses fois plein de gloire, et m'a dit des choses fort particulières. C'était un homme si appliqué à l'oraison, qu'encore que dans l'extrémité de sa maladie il tâchât de s'en distraire à cause de sa faiblesse, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents; et il m'écrivit un peu auparavant pour me demander de quel remède il pourrait se servir dans ces rencontres, parce qu'il lui arrivait, en achevant de dire la Messe, de demeurer longtemps en cet état, sans pouvoir s'en empêcher. Mais enfin, Notre-Seigneur le récompensa des services qu'il lui avait rendus avec tant de fidélité.

Quant au recteur de la Compagnie de Jésus, j'ai vu quelque chose des grâces extraordinaires que Notre-Seigneur lui faisait, dont, pour ne pas m'étendre davantage, je ne parlerai point ici. Étant une fois extrêmement touchée d'une grande persécution qu'on lui faisait, je vis, en entendant sa Messe, lorsqu'il leva la sainte hostie, Jésus-Christ m'y paraître crucifié, et me dire, entre autres choses, pour les lui rapporter, quelques paroles de consolation, afin de le préparer à souffrir ce qui devait encore arriver. Cela le consola, l'encouragea beaucoup; et les effets en confirmèrent la vérité.

J'ai vu des choses admirables des religieux d'un certain ordre, qui me paraissaient, sans parler du reste, porter en leurs mains dans le ciel des étendards blancs; et comme j'ai une grande communication avec ceux de cet ordre, et que je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux, j'ai une grande vénération pour cette sainte compagnie.

Étant une nuit en oraison, Notre-Seigneur me représenta toutes les fautes de ma vie passée. Ma frayeur fut très-grande, et, quoi qu'il ne me parlât pas avec sévérité, cette vue me fit une si forte impression, que je ne savais que devenir; mais une seule de ces paroles nous profite plus que des journées entières que nous emploierions à pleurer notre misère, parce qu'elles portent avec elles un certain caractère de vérité qui nous convainc de telle sorte que

nous ne savons que répondre. Ce divin Sauveur me représenta alors toutes mes vanités passées, et me dit : *que je ne pourrais assez reconnaître l'obligation que je lui avais d'avoir bien voulu recevoir une volonté dont j'avais fait un mauvais usage.* Il me dit une autre fois : *de me souvenir du temps où il semblait que je fisse gloire de ne pas lui rendre l'honneur qu'on lui doit;* et une autre fois il me recommanda *de me remettre devant les yeux les grâces qu'il m'avait faites, lors même que je l'offensais davantage.* Il exposait aussi à ma vue tous mes défauts, avec une telle évidence, que je ne savais où me mettre; et, comme le nombre en est si grand, cela arrive souvent. Ainsi, voulant me consoler dans l'oraison des fautes dont mon confesseur me reprenait, je m'y trouvais encore plus sévèrement traitée qu'il ne me traitait.

Ce souvenir de mes péchés, que Dieu rappelait à ma mémoire, me faisait répandre quantité de larmes, dans la créance que je n'avais point encore commencé à le servir. Mais, au milieu de ma douleur, il me vint en la pensée qu'il voulait peut-être me préparer par là à recevoir quelque grâce, parce qu'il en use d'ordinaire de la sorte, pour me faire connaître plus clairement combien je suis indigne qu'il m'en accorde. Un peu après, je tombai dans un tel ravissement, qu'il me semblait que, si mon âme n'avait pas entièrement abandonné mon corps, au moins ne vivait-elle plus en lui; et je vis alors la très-sainte humanité de Jésus-Christ, dans un excès de majesté et de gloire où je ne l'avais point encore vue; car, je l'aperçus clairement et d'une manière admirable dans le sein de son Père éternel, sans pouvoir néanmoins dire de quelle sorte il y est. Il me parut seulement que, perdant toute connaissance de moi-même, je me trouvais devant cette suprême Divinité. Je demeurai si épouvantée, qu'il se passa quelques jours sans que je revinsse à moi. Il me semblait que je continuais d'être sans cesse en la présence du Fils unique de Dieu, mais non pas comme la première fois; car je connaissais bien que c'était seulement pas l'impression qui en était demeurée si forte dans mon esprit, qu'encore que cela se fût passé très-prompement, la vue m'en était toujours présente, et ne me donnait pas seulement beaucoup de consolation, mais elle m'était aussi très-utile.

J'ai eu trois autres fois une semblable vision, et c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont Notre-Seigneur m'a favorisée, tant on en tire de grands avantages. Elle purifie tellement l'âme, qu'elle amortit presque toute la cupidité; c'est comme un grand feu qui consume tous les vains désirs que l'on peut avoir en cette vie; et ainsi, quoique je n'en eusse plus alors pour les choses vaines, je connus beaucoup plus clairement que je n'avais pas encore eu le mépris que l'on doit avoir de toutes les grandeurs et les richesses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la connaissance de l'éternelle

vérité. Cela m'imprima un respect si extraordinaire pour Dieu, que tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort différent de celui que nous pouvons avoir par nous-mêmes, et que je ne pus voir sans un étrange étonnement, que l'on ait la hardiesse d'offenser une si puissante et si redoutable majesté.

J'ai déjà dit, en parlant des effets de ces visions, que l'on retire de plus grands avantages des unes que des autres, et j'ai éprouvé que celles-ci en produisent de merveilleux; car, lorsque j'allais communier, me souvenant d'avoir vu cette suprême majesté tout éclatante de gloire, et considérant qu'elle était tout entière dans la sainte hostie où Notre-Seigneur m'a souvent fait la faveur de le voir, les cheveux me dressaient à la tête, et je me trouvais tout anéantie.

Étant une fois dans le même doute, dont j'ai parlé, si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut, et me dit d'un ton de voix fort sévère : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez vous le cœur endurci?* Il ajouta : *que si, après m'être bien examinée, je trouvais que je m'étais entièrement donnée à lui, je ne devais point appréhender qu'il m'abandonnât.* Cette exclamation par laquelle il avait commencé à me parler m'ayant extrêmement touchée, il me dit avec beaucoup de douceur et de bonté, *de ne me point affliger; qu'il savait qu'il n'y avait rien que je ne fusse disposée à faire pour son service, et qu'il m'accorderait tout ce que je lui demanderais; que je n'avais qu'à considérer que mon amour pour lui augmentait toujours, pour connaître que cela ne pouvait venir du démon; que je ne devais pas croire qu'il donnât tant de puissance sur ses serviteurs à ces esprits de ténèbres, ni que je tinsse d'eux la lumière dont mon esprit était éclairé, et la tranquillité dont je jouissais; mais, que tant de personnes considérables m'ayant assurée que ces faveurs venaient de Dieu, j'étais obligée de les croire.*

Récitant un jour le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots : *Quicumque vult salvus esse*, Notre-Seigneur me fit comprendre en quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connaître sa grandeur et ses merveilles; lorsque je pense à ce mystère ou que j'en entends parler, il me semble que je conçois bien la manière dont cela se fait, et j'en ai une grande joie. Un jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, Dieu me fit la faveur, dans un ravissement, de me représenter sa glorieuse entrée dans le ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y tient; mais de pouvoir exprimer cela en particulier, c'est ce qui m'est impossible. Tout ce que j'en puis dire, est que la vue d'une telle gloire en répandit une dans mon âme qui opéra de grands effets, et augmenta, avec mon désir de souffrir de grands travaux, ma passion pour le service de cette Reine des anges, que l'on ne peut trop révérer.

Étant dans l'église d'un collège de la Compagnie de Jésus, je vis deux fois un fort riche dès paraître sur la tête des religieux lorsqu'ils communiaient, je ne le voyais point sur celle des autres.

Un jour, faisant oraison, je me trouvai dans un tel plaisir et une telle joie, que me reconnaissant indigne d'une si grande faveur, je me représentai le lieu que Dieu m'avait fait voir autrefois, que j'avais mérité par mes péchés d'avoir dans l'enfer, et qui ne s'est jamais depuis effacé de ma mémoire. Cette pensée me fit une impression incroyable, j'entrai ensuite dans un plus grand ravissement, que je ne le saurais exprimer. Il me sembla que j'étais comme abîmée dans cette suprême majesté que j'avais vue autrefois, et qu'elle me fit connaître une vérité qui enferme toutes les autres. Je ne saurais dire comment cela se fit, car je ne vis personne. J'entendis seulement que l'on me parlait et que c'était la Vérité même qui me disait : *La faveur que je vous fais maintenant est l'une des plus grandes dont vous m'êtes redevable, parce que tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connaît que confusément les vérités de l'Écriture, qui, jusqu'au moindre iota, ne manqueront pas de s'accomplir.* Sur ce qu'il me sembla que j'avais toujours cru cela, et que l'on ne peut être fidèle sans le croire, il me fut encore dit : *Ah ! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement, et, s'ils m'aimaient autant qu'ils doivent, je ne leur cacherais pas mes secrets. Mais savez-vous ce que c'est qu'aimer véritablement ? c'est de croire que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge. Que si vous ne le comprenez pas à cette heure, vous le connaîtrez clairement un jour par l'avantage que vous recevrez d'en être bien persuadée.*

Les effets m'ont confirmé la vérité de ces paroles, et je ne saurais trop en rendre grâces à Dieu. Car, depuis ce temps, tout ce qui n'a point de rapport à son service me paraît si évidemment n'être que vanité et que mensonge, que je ne puis exprimer jusqu'à quel point il me semble digne de mépris ; et quelle est ma compassion de ceux qui ignorent cette vérité. J'en ai tiré d'autres avantages dont il y en a que je dirai, et d'autres que je ne saurais dire. Notre-Seigneur me dit aussi une certaine parole très-favorable, je ne sais non plus comment cela se passa, car je ne vis rien ; mais elle me fit d'une manière inexplicable un tel effet dans mon âme et me donna tant de force, que je me trouvai dans une ferme résolution de n'épargner aucun travail pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux moindres choses de ce que l'Écriture nous ordonne ; il me semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête à faire pour n'y pas manquer. Une véritable connaissance de cette divine vérité qui me fut représentée, sans savoir de quelle manière, fit une si forte impression dans mon âme, qu'elle me donna un nouveau respect pour Dieu, par une vue si claire de sa majesté et de son pouvoir,

qu'elle ne se peut exprimer, et que l'on comprend seulement que c'est une chose merveilleuse. Je demeurai dans un grand désir de ne plus parler que de ces vérités si élevées au-dessus de ce qui passe dans le monde pour des vérités : je commençai à souffrir avec peine de continuer à vivre ici-bas, quoique je m'estimasse heureuse de goûter, avec humilité et un sentiment plein de tendresse, la douceur des faveurs que Dieu me faisait ; quelque extraordinaires qu'elles fussent, je ne pouvais être touchée de la moindre crainte qu'il y entrât de l'illusion. Je ne vis rien ; mais je compris le grand bien que c'est de ne faire cas que de ce qui peut approcher de Dieu, et de ce que c'est de marcher en vérité en présence de la vérité, que Dieu me fait connaître être lui-même.

J'ai appris tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, tantôt par des paroles que j'ai distinctement entendues, et d'autres fois d'une manière inexplicable, qui, sans que l'on me parlât, me faisait comprendre les choses plus clairement que si on me les eût dites de vive voix ; j'ai connu de beaucoup plus grandes vérités, touchant ce sujet, que je n'aurais pu en être instruite par plusieurs personnes très-savantes, puisqu'elles n'auraient su me les imprimer de telle sorte dans l'esprit, ni me faire connaître si évidemment quelle est la vanité du monde. J'appris par ces divines instructions que cette vérité dont je parle est la vérité même ; qu'elle est sans commencement et sans fin ; que toutes les autres vérités en procèdent comme de leur source, toutes les autres grandeurs comme de leur origine, et tous les autres amours comme de leur souverain principe. Sur quoi, tout ce que j'en dis ici, n'est qu'obscurité en comparaison de la clarté et la lumière avec laquelle Dieu me la fit voir. On peut juger par là quelle est la puissance de cette suprême majesté, qui opère de si grands effets dans les âmes, et les enrichit presque en un moment par une telle effusion de ses grâces. — O grandeur infinie, ô suprême majesté, ô Dieu tout-puissant, à quoi pensez-vous ? A quoi pensez-vous, mon Seigneur, lorsque vous me comblez de tant de faveurs ? Avez-vous oublié que j'ai été un déluge de vanité et un abîme de mensonge, et cela purement par ma faute, puisque vous m'aviez donné par mon naturel tant d'aver sion pour le mensonge ? Comment donc, Seigneur, avez-vous pu accorder tant de grâces à une personne qui s'en était rendue si indigne ?

Récitant un jour l'office dans le chœur avec les autres religieuses, je me trouvai dans un grand recueillement, et il me sembla que mon âme était tout entière comme un clair miroir, et que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, n'était pas seulement au milieu d'elle comme dans son centre, tel que j'ai coutume de le voir, mais aussi en chacune de ses parties, et que toutes ces mêmes parties étaient aussi imprimées en lui par une communication pleine d'amour et de tendresse que je ne saurais exprimer. Ce que

j'en puis dire est que cette vision me fut très-avantageuse, et me l'est encore toutes les fois que je m'en souviens, principalement après la communion. On m'y fit entendre que commettre un péché mortel est couvrir ce miroir d'un obscur nuage qui empêche de voir Notre-Seigneur, quoiqu'il soit toujours présent et le conservateur de notre être; et que tomber dans l'hérésie n'est pas seulement obscurcir ce miroir par un nuage, c'est le casser et le mettre en pièces. Mais il y a tant de différence entre avoir vu cela et le rapporter, que l'on ne doit pas s'étonner que je l'explique mal. J'en ai tiré un grand profit, quoique je ne puisse me souvenir sans douleur que mes offenses m'ont tant de fois empêchée de voir mon Sauveur par ces nuages dont elles ont obscurci mon âme.

Cette vision peut apprendre à des personnes de recueillement, l'avantage qu'il y a de considérer Notre-Seigneur dans la partie la plus intérieure de notre âme, en leur faisant voir qu'on en peut tirer beaucoup plus d'utilité que de le considérer hors de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit ailleurs, et on le peut remarquer en des livres d'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu, et particulièrement en ce qu'en a écrit le glorieux saint Augustin, qui rapporte en quelque lieu, que cherchant Dieu, il ne pouvait si bien le trouver que dans lui-même. Cette vérité est si évidente, que c'est se tourmenter en vain et lasser inutilement notre esprit, que d'aller chercher dans le ciel ou ailleurs ce que nous pouvons trouver dans nous-mêmes.

Je veux donner ici un avis à ceux qui peuvent en avoir besoin. C'est qu'il arrive dans les grands ravissements, qu'ensuite de cette union avec Dieu qui dure peu, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et comme absorbées, l'âme demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a peine à retourner à ses fonctions ordinaires; et la mémoire et l'entendement sont si égarés, qu'ils sont presque en frénésie; ce qui arrive principalement dans les commencements. J'ai quelquefois considéré en moi-même si cela ne procède point de ce que la faiblesse de notre nature ne pouvant soutenir de si grands efforts d'esprit, notre imagination en est troublée, ainsi que je sais que cela est arrivé à plusieurs personnes. J'estimerais à propos dans ces occasions de se faire violence pour cesser, durant quelque temps, de faire oraison, avec dessein de la reprendre après, parce que autrement la santé pourrait en être altérée, et que j'ai éprouvé combien il importe de la ménager en n'allant pas au-delà de nos forces.

Étant une fois en oraison, Dieu me fit comprendre comme en un instant et par une vue très-claire, quoique sans apercevoir aucune forme ni figure, de quelle sorte il est en toutes choses, et toutes choses en lui. Je ne saurais bien exprimer cela, mais il est demeuré gravé dans mon âme, et c'est l'une des plus grandes grâces qu'il m'ait faites,

et qui me donne le plus de confusion quand je me souviens de mes péchés. Je crois que si Notre-Seigneur m'eût fait voir cela plus tôt, et l'eût fait voir aussi à d'autres pécheurs, ni eux ni moi n'aurions pas eu la hardiesse de l'offenser. Il me semble, comme je l'ai dit, que je ne vis rien, je ne voudrais pas néanmoins l'assurer, parce qu'il y a de l'apparence que je vis quelque chose, puisque j'ai pu en dire ce que j'en ai dit. Mais si l'on voit quelque chose, c'est d'une manière si subtile, que l'entendement ne peut le comprendre: ou bien, c'est qu'il est difficile d'exprimer de quelle sorte se passent ces visions qui ne sont pas représentatives, parce que, n'arrivant que dans un ravissement dans lequel les puissances sont suspendues, elles ne peuvent, hors de là, représenter les choses telles que Dieu a fait la grâce à l'âme de les connaître. Je dis donc que la Divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable, et beaucoup plus grande que n'est le monde, ou comme un miroir tel que j'ai représenté que l'âme me paraissait dans une autre vision, excepté que la matière en est plus précieuse et plus transparente qu'on ne peut se l'imaginer, parce que, surpassant en grandeur tout ce qui est dans le monde, nul objet ne lui saurait être caché. Je ne puis, sans un grand étonnement, voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable, je ne saurais me souvenir, sans une extrême douleur, des horribles taches que mes péchés imprimaient dans une glace si pure et si claire. La confusion que j'en eus me mit en tel état, que je ne savais que devenir, et je ne comprends pas comment je la pouvais supporter. Oh! combien je souhaiterais de pouvoir faire connaître cela à ceux qui commettent des péchés infâmes, sans craindre de manquer de respect à cette éternelle Majesté à qui ils ne peuvent les cacher, puisque, étant présente partout, c'est devant ses yeux qu'ils les commettent!

Je connus dans cette vision, que pour la même raison du profond respect que l'on doit à Dieu, puisque l'on ne peut rien faire qu'il ne voie, un seul péché mortel mérito l'enfer; et que rien ne fait paraître davantage sa miséricorde, qu'encore qu'il sache que nous n'ignorons pas ces vérités, il ne laisse pas de nous souffrir. J'ai quelquefois considéré que si cette vision me remplit alors d'un si grand étonnement, que sera-ce dans ce dernier jour auquel Dieu se montrant à nous dans toute sa majesté et toute sa gloire, nous verrons d'une seule vue toutes les offenses que nous aurons commises contre lui? Hélas! jusqu'à quel point, Seigneur, a donc été mon aveuglement? et faut-il s'étonner que je tremble souvent quand j'écris ceci? Votre révérence, mon Père, doit bien plutôt trouver étrange qu'ayant vu des choses si extraordinaires et faisant réflexion sur moi-même, je puisse être encore en vie. Que celui qui a eu la bonté de me souffrir si longtemps, soit dans tous les siècles!

Un jour faisant oraison avec beaucoup de recueillement, de douceur et de quiétude, il me sembla que j'étais environnée d'anges et fort proche de Dieu. Je les priai pour les besoins de l'Eglise, et il me fut dit qu'un certain ordre lui rendrait, dans les derniers temps, de grands services, et défendrait la foi avec beaucoup de force et de courage.

Une autre fois étant en prière, proche du très-Saint-Sacrement, un saint dont l'ordre s'était un peu relâché, m'apparut avec un grand livre en sa main, me dit d'y lire certaines paroles écrites en grosses lettres, et je lus ces mots : « Cet ordre fleurira un jour et aura beaucoup de martyrs. »

Une autre fois étant au chœur à Matines, six ou sept religieux qui me parurent être du même ordre, se présentèrent à moi ayant l'épée à la main; ce qui signifiait, à mon avis, qu'ils défendraient la foi, parce qu'un autre jour il me sembla, dans un grand ravissement, que j'étais dans une campagne où se donnait un sanglant combat, et que ceux de cet ordre, avec un visage éclatant et qui paraissait tout en feu, combattaient si vaillamment, qu'ils portaient plusieurs des ennemis par terre, en tuaient un grand nombre, et que ces ennemis étaient des hérétiques. Ce glorieux saint m'est apparu divers fois, m'a dit plusieurs choses importantes, m'a témoigné me savoir gré des prières que je faisais pour son ordre, et m'a promis de me recommander à Notre-Seigneur. Je ne nomme point cet ordre de peur d'offenser les autres. Dieu le fera connaître, s'il veut qu'on le sache; mais je dis hardiment qu'il n'y a point d'ordre ni de religieux de chaque ordre, qui ne doivent, par leurs actions et par leurs prières, tâcher d'obtenir de Dieu la grâce de le servir dans un si grand besoin qu'est maintenant celui de l'Eglise; bienheureux ceux qui donneront leur vie pour un tel sujet !

Une personne m'ayant prié de demander à Dieu s'il lui serait agréable qu'elle acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit, au sortir de la communion, *que lorsque cet ecclésiastique connaîtrait très-évidemment que le seul véritable et solide bien est de ne rien posséder, il pourrait en ce cas l'accepter*, me faisant voir ainsi que ceux qui entrent dans les grandes charges de l'Eglise, doivent être très-éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher. Notre-Seigneur continue de faire souvent à cette pécheresse de semblables faveurs, qu'il ne me paraît point nécessaire de rapporter, puisque ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître ce qu'il lui a plu d'opérer en moi. Qu'il soit béni à jamais d'avoir tant de soin de mon âme! Une fois, pour me consoler, il me dit, avec de grands témoignages d'affection : *Que je ne m'affligeasse point; que nous ne pouvions, dans cette vie, être toujours en même état; et qu'ainsi, au lieu de m'étonner de voir que le découragement succède à la ferveur, le trouble à la quiétude, et la tentation au repos, je devais espérer en lui et ne rien craindre.*

Pensant un jour en moi-même s'il n'y avait point de l'attache dans le plaisir et la

consolation que je recevais de communiquer avec les personnes à qui je rendais compte de ce qui se passait en moi, et de les aimer ainsi que ceux que je voyais servir Dieu fidèlement, Notre-Seigneur me dit, *que si un malade, en péril de mort, connaissait un médecin qui pût lui rendre la santé, ce ne serait pas en lui une vertu que de ne point l'aimer et de ne pas lui témoigner sa reconnaissance; que je considérasse ce que j'aurais fait, si je n'avais été assistée par de semblables personnes; que la conversation des bons, au lieu de me nuire, ne pouvait que me profiter; qu'ainsi je ne craignisse point de traiter avec eux; mais, je prisse garde à régler de telle sorte mes paroles et mes discours, qu'il n'y entrât rien que de saint et d'utile.* Cet éclaircissement qu'il plut à Notre-Seigneur de me donner, me consola beaucoup, parce que l'appréhension d'une attache qui aurait pu lui être désagréable, me causait quelquefois tant de peine, que j'aurais voulu ne plus communiquer avec personne. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistait en toutes rencontres, jusqu'à me dire de quelle sorte je devais me conduire envers les faibles et quelques autres personnes. Il n'a jamais manqué de prendre soin de moi; mais il y a des temps où je ne puis sans douleur me voir si inutile pour son service, et contrainte de prendre plus de soin que je ne voudrais de ce misérable corps.

Un jour que j'étais en oraison, l'heure d'aller dormir étant venue, je me trouvai travaillée de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire s'approchait. Me voyant dans une telle faiblesse de corps, et mon esprit, d'un autre côté, voulant m'occuper de Dieu, je sentis, dans ce combat, une telle affliction que je me mis à pleurer. Cela m'est arrivé diverses fois, et me donne tant de tourments, qu'il me semble que je me hais alors moi-même, quoiqu'il me paraisse quand cela est passé, que je ne me hais pas trop, ni ne manque guère à prendre soin de ce qui m'est nécessaire; Dieu veuille même que je n'aie pas au delà de mes besoins! Etant donc dans la peine que je viens de dire, Notre-Seigneur m'apparut et me consola beaucoup, en me disant : *Que je souffrisse, pour l'amour de lui, ces infirmités attachées à la fragilité humaine, parce que la conservation de ma vie était encore nécessaire pour son service.* Cela fit en moi un si grand effet, que depuis que je me fus ensuite résolue de m'employer de tout mon pouvoir à servir Dieu, je ne me suis plus trouvée en de semblables peines; car encore qu'il me laisse un peu souffrir, il me console après de telle sorte, que je ne mérite pas beaucoup lorsque je désire d'endurer pour l'amour de lui, ce qui est tout ce que je crois devoir faire désormais en ce monde, et dont je le prie le plus ardemment, en lui disant quelquefois de tout mon cœur : Seigneur, ou mourir, ou souffrir ! C'est la seule chose que je vous demande. Et je n'entends point sonner l'horloge que je n'en aie de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie

qui est passée, m'approche un peu du temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grâce de le voir, sans pouvoir plus être séparée de lui.

Considérant la différence que j'éprouve entre vivre séparée des affaires et des occupations temporelles, où de m'y trouver engagée; l'un conservant mon âme beaucoup plus tranquille et plus pure, et l'autre me faisant commettre plusieurs fautes, j'entendis une voix qui me dit : *Il faut de nécessité, ma fille, que cela soit ainsi, c'est pourquoi efforcez-vous en toutes choses d'avoir une intention droite, de vous détacher de tout, et de jeter continuellement les yeux sur moi, afin de rendre vos actions conformes aux miennes.*

Pensant une autre fois d'où pouvait venir que je n'avais plus de ravissements en public, j'entendis encore une voix qui me dit : *Cela n'est plus nécessaire, la bonne opinion que je voulais que l'on eût de vous est assez établie, et il faut maintenant avoir égard à la faiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites.*

Me trouvant un jour touchée de crainte dans l'incertitude de savoir si j'étais en grâce, Notre-Seigneur me dit : *Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres; je suis fidèle à mes promesses, et personne ne se perd sans le connaître. C'est se tromper que de s'assurer sur des douceurs spirituelles. La véritable assurance consiste dans le témoignage que rend à chacun sa propre conscience. Nul ne peut pas plus par lui-même demeurer dans la lumière que d'empêcher la nuit de revenir, parce que cela dépend de ma grâce. Ainsi, le meilleur moyen de demeurer dans la lumière, est de connaître que l'on n'y saurait rien contribuer, mais qu'elle procède de moi seul, et que quoi que l'on y soit, la nuit vient aussitôt que je me retire, et l'on se trouve dans les ténèbres. Ce qui montre que la véritable humilité d'une âme consiste à connaître qu'elle ne peut rien et que je puis tout. Ecrivez ces avis que je vous donne comme vous écrivez ceux que vous recevez des hommes, afin de ne les point oublier.*

En la première année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, lorsque, la veille de saint Sébastien, on commençait à chanter le *Salve, Regina*, je vis la très-sainte Vierge, accompagnée d'une grande multitude d'anges descendre et se mettre sur le siège destiné pour la prieure, au-dessus duquel il y avait une image de cette glorieuse Mère de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus l'image, mais seulement elle-même, qui me parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la comtesse m'avait donnée; cela se passa si promptement que je n'en saurais parler avec certitude, parce que j'entraï aussitôt en suspension. Il me sembla que je voyais plus haut et sur les bras des sièges plusieurs anges, quoique ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision était intellectuelle, cela dura pendant tout le *Salve*, et la sainte Vierge me dit : *Vous avez bien fait de mettre ici mon*

image, je serai présente aux louanges que vous donnerez à mon Fils, et je les lui offrirai.

Mon confesseur s'étant un soir retiré fort promptement à cause que des occupations plus pressées l'appelaient ailleurs, cela m'attrista un peu; et comme il me semble que je ne suis attachée à aucune créature, l'appréhension de perdre cette liberté d'esprit me donna quelque scrupule. Le lendemain au matin, Notre-Seigneur, répondant à ma pensée, me dit : *Que je ne devais pas m'étonner si de même que les hommes désirent de trouver avec qui s'entretenir des plaisirs et des joies sensibles qu'ils goûtent, l'âme désire de rencontrer quelqu'un qui entende son langage, à qui elle puisse communiquer ses contentements et ses peines, et s'attrister de n'en point trouver.* Notre-Seigneur étant demeuré quelque temps avec moi, il me souvint que j'avais dit à mon confesseur que ces visions passaient bien vite; et alors ce divin Sauveur me dit : *Qu'il y avait de la différence entre ces visions et celles qui ne sont que représentatives, qu'il n'y a point de règles dans ces faveurs, parce qu'il importe qu'elles ne soient pas toutes semblables.*

Un jour, après avoir communiqué, il me parut très-clairement que Notre-Seigneur se mit auprès de moi pour me consoler, et qu'il me dit entre autres choses, avec beaucoup de tendresse : *Me voilà, ma fille, c'est moi-même; qu'ensuite il me prit les mains, les porta sur son côté, et ajouta : Considérez mes pluis; cette vie passe; mais je ne vous abandonnerai point.* Je compris par certaines paroles qu'il me dit aussi, que depuis qu'il est monté dans le ciel, il n'est descendu sur la terre pour se communiquer aux hommes que dans le très-Saint-Sacrement. Il me dit : *Qu'après être ressuscité il s'était montré à sa sainte Mère, et avait demeuré assez longtemps avec elle pour la consoler dans l'extrême affliction où elle était; sa douleur était si grande, qu'elle avait eu besoin de temps pour reprendre son esprit, afin d'être capable de goûter une telle joie.*

Un matin, étant en oraison, j'eus un grand ravissement; il me sembla que Notre-Seigneur m'enlevait en esprit, m'approcha de son Père et lui dit : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la rends; et je vis qu'il me reçut.* Ce ne fut point une imagination, mais une chose très-réelle, et si spirituelle qu'elle ne peut s'exprimer. Il me dit certaines paroles dont je ne me souviens pas. Je sais seulement qu'elles étaient d'affection et de tendresse, et que Dieu me mit durant quelque temps auprès de lui.

Le second jour de Carême, après avoir communiqué dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, Notre-Seigneur se présenta à moi, ainsi qu'il a accoutumé dans les visions qui se passent en mon esprit; en le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines il en avait une resplendissante, qui brillait d'autant de rayons que les pointes de ces cruelles épines, dont cette autre couronne était formée, lui avaient autrefois

fait de plaies. Comme j'ai une dévotion particulière pour ce mystère, cela me consolait beaucoup. Mais, me représentant en même temps ce que tant de blessures lui avaient fait souffrir, je sentis mon cœur percé de douleur; sur quoi il me dit : *Que ce n'étaient pas ces blessures qui me devaient affliger, mais celles qu'on lui faisait présentement.* Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse résolue, et il me répondit : *Qu'il n'était pas temps de se reposer, mais de se hâter de travailler à fonder des monastères; qu'il se plaisait avec ces âmes qui lui étaient consacrées; que j'en reçusse autant qu'il s'en présenterait, parce qu'il y en avait plusieurs qui ne manquaient à le servir qu'à cause qu'ils n'étaient pas en lieu propre pour cela : que ceux que j'établirais dans de petites villes devaient être semblables à celui où j'étais alors, et que l'on y pouvait autant mériter que dans les grands, pourvu que l'on y portât le même zèle; que je fisse en sorte que toutes ces maisons n'eussent qu'un même supérieur; que je prisse bien garde d'empêcher que le soin du temporel ne troublât la paix intérieure des âmes; qu'il nous assisterait afin que le nécessaire ne pût nous manquer; que l'on eût un soin particulier des malades, puisque la prieure qui manque de les soulager en tout ce qui lui est possible, ressemble aux amis de Job qui le mettaient en danger de perdre la patience, s'il ne l'eût soutenu dans une si grande épreuve de sa vertu; et que j'écrivisse de quelle sorte se seraient passées les fondations de ces monastères.* Sur quoi, pensant en moi-même que je n'avais rien remarqué d'extraordinaire dans celle de Médine qui méritât d'être écrit, il me demanda : *Ce que j'y demandais davantage que de savoir qu'elle avait été miraculeuse, et qu'il était vrai que lui seul l'avait fait réussir contre toute sorte d'apparences.* Ainsi, je me résolus à écrire ces fondations.

En l'année 1571, j'entendis dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila une voix qui me dit : *Un temps viendra où il se fera plusieurs miracles dans cette église, et on la nommera l'église sainte.*

Pensant un jour en moi-même si c'était avec raison que quelques-uns me blâmaient de sortir de mon couvent pour fonder des monastères, et disaient que je ferais mieux de m'occuper à l'oraison, j'entendis une voix qui me dit : *La perfection ne consiste pas en cette vie à jouir du bonheur de sa présence, mais à faire ma volonté.*

Ce que l'on m'avait rapporté autrefois de saint Paul, touchant l'esprit de retraite dans lequel les femmes doivent être, et que l'on m'avait répété encore depuis peu, me faisant croire que Dieu voulait que je le pratiquasse, il me dit : *Dites-leur qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Écriture, mais qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils peuvent me lier les mains.*

Un jour, après l'octave de la Visitation de la sainte Vierge, recommandant à Dieu un de mes frères qui était dans un ermitage

du mont Carmel, je lui dis : *Seigneur, pour quoi permettez-vous que mon frère soit en un lieu où il court fortune de se perdre ? il me semble que si un de vos frères se trouvait dans un semblable péril, il n'y aurait rien que je ne fisse pour tâcher à l'en tirer : alors il me dit : Ma fille, ma fille, ce sont les religieuses de l'Incarnation qui sont mes sœurs. A quoi vous arrêtez-vous ? prenez courage, et ne pensez qu'à accomplir ma volonté, cela n'est pas si difficile qu'il vous semble ; et ce que vous vous imaginez devoir causer la perte des autres maisons, tournera à leur avantage et à celui des vôtres. Mon pouvoir est grand, n'y résistez point.*

Considérant un jour la grande pénitence que faisait une religieuse, et que j'aurais pu en faire davantage que je n'en faisais, si j'eusse suivi le désir que Dieu m'en donnait quelquefois, sans m'arrêter à ce que mes confesseurs m'ordonnaient, je pensai en moi-même, s'il ne vaudrait pas mieux, peut-être, ne pas leur obéir en cela. Notre-Seigneur me dit : *Non, ma fille, vous ne sauriez vous égarer dans le chemin que vous tenez, marchez-y en assurance. Quelque grandes que soient les pénitences que vous voyez faire à cette personne, j'estime davantage votre obéissance.*

Etant un jour en oraison, Dieu me fit voir par une vision intellectuelle, que l'âme qui est en grâce se trouve en la compagnie de la très-sainte Trinité, qu'il élève au-dessus de tout ce qui est sur la terre; et l'on me fit comprendre ces paroles du *Cantique* : *Dilectus meus descendit in hortum suum.* (Cant. vi, 1.) Je vis aussi qu'au contraire l'âme engagée dans le péché est comme une personne qui étant liée, et ayant les yeux bandés et les oreilles bouchées, ne peut ni marcher, ni voir, ni entendre, mais se trouve environnée de ténèbres et dans une grande obscurité; ce qui me donna une telle compassion des âmes qui sont en cet état, que je souffrirais toutes choses avec joie pour en délivrer une seule. Je ne saurais bien représenter cette vision; mais je suis persuadée qu'il serait impossible à ceux qui la verraient telle que je l'ai vue, de se résoudre à perdre un si grand bonheur pour tomber dans un si grand malheur.

Lorsque j'étais dans le monastère de Tolède, on me conseilla de n'en permettre l'entrée qu'à des personnes de qualité; alors Notre-Seigneur me dit : *Ce serait bien vous abuser, ma fille, de vous arrêter aux lois du monde, au lieu de considérer que j'y ai été pauvre et méprisé. Croyez-vous donc que ceux qui y passent pour grands se trouveront grands devant mes yeux, et que la noblesse soit plus estimable que la vertu ?*

Environ le quatorzième jour de février de l'an 1571, Notre-Seigneur me dit : *Vous désirez les travaux, et en même temps vous les appréhendez. Mais je dispose les choses selon que la partie supérieure de votre âme le souhaite, et non pas selon l'infirmité et la faiblesse de l'inférieure. Efforcez-vous donc de vous rendre digne de mon assistance,*

qui veut vous rendre victorieuse de vous-même. Vous ne mourrez point que vous ne voyiez l'ordre de ma sainte Mère faire un grand progrès.

Lorsqu'en l'année 1579, j'étais dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, la veille de la Pentecôte, et dans l'ermitage de Nazareth, me souvenant d'une très-grande grâce que Dieu m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, j'entrai dans une telle ferveur d'esprit, que mes puissances demeurèrent suspendues; dans ce grand recueillement, Notre-Seigneur me dit: *De commander de sa part aux pères Carmes Déchaussés d'observer quatre choses d'où dépendait l'accroissement ou la décadence de leur ordre. La première, que les supérieurs s'accordassent dans leurs sentiments. La seconde, qu'ayant plusieurs maisons, il n'y eût que peu de religieux en chacune. La troisième, d'avoir peu de communication avec les séculiers. Et la quatrième, d'enseigner plus par action que par paroles.* Comme il n'y a rien de plus vrai, je l'ai signé de ma main.

...Il faut remarquer que, toutes les fois que je dis : J'entendis cela, oui, Notre-Seigneur me dit ceci, je ferais un très-grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais, lorsque je ne me souviens pas précisément de ce qu'il m'a dit, je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien.

Il me sembla qu'étant seule dans une vaste campagne, je me trouvai environnée d'une grande multitude de gens armés de lances, d'épées, de poignards, et quelques-uns d'estocs fort larges, sans que je pusse ni m'enfuir pour éviter la mort qu'ils se préparaient à me donner, ni espérer aucun secours; qu'alors ne sachant que devenir, je levai les yeux vers le ciel et vis Jésus-Christ élevé bien haut dans l'air au-dessus de moi, qui me tendait la main et me rassurait de telle sorte, quo je ne pouvais plus rien appréhender. Quoique cette vision paraisse d'abord assez inutile, elle me fut très-avantageuse, en ce qu'elle me fit connaître ce qui me devait arriver.

Etant un jour si troublée et dans une telle inquiétude, qu'au lieu de me trouver dans mon détachement ordinaire, je ne pouvais me recueillir; il me vint durant ce combat qui se passait en moi-même mille pensées extravagantes; et dans cet obscurcissement de mon esprit, j'appréhendais que les faveurs que j'avais reçues de Dieu fussent des illusions. Lorsque j'étais en cette peine, Notre-Seigneur me dit : *de ne point m'affliger; que je devais connaître par là combien grand serait mon malheur s'il s'éloignait de moi, et que nous ne pouvons être en assurance tant que nous vivons dans un corps mortel.* Notre-Seigneur me parla dans cet entretien avec une si extrême bonté, tant de douceur et tant de tendresse, que je n'entreprends pas de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots : *Vous êtes à moi, et je suis à vous;* et je lui dis presque toujours

avec vérité, ce me semble : *C'est de vous seul, mon Dieu, et non pas de moi que je me soucie.* (Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, chap. 31 à la fin.)

Quelque longues que puissent paraître ces citations, elles étaient indispensables pour donner une idée complète des visions de sainte Thérèse. Résumons-les, en nous servant de ses propres paroles : « L'humanité du Sauveur m'apparut un jour, » dit-elle, « telle qu'on a coutume de la représenter dans sa résurrection. Sa beauté et sa majesté étaient au-dessus de tout ce qu'on appelle beau sur la terre, ou de ce que l'imagination peut inventer. Son éclat, plus blanc que la neige, loin d'éblouir l'œil intérieur, le réjouissait au contraire. Sa lumière était si différente de la nôtre que celle du soleil paraissait impure comparée à elle, et indigne de fixer les regards des mortels. Elle était à l'égard de celle du soleil comme une eau limpide dans un vase de cristal, où se jouent les rayons de la lumière comparée à l'eau bourbeuse d'une mare, ou encore comme la lumière réelle comparée à une lumière qui n'est que peinte. Les sens extérieurs ne peuvent la saisir, car elle n'est vue que des sens intérieurs. On ne peut lui échapper non plus en fermant les yeux; car lors même que l'âme détourne d'elle son attention, elle est forcée d'y prendre garde et de la contempler avec l'œil intérieur. Il me semblait, d'après quelques signes, que c'était seulement l'image du Sauveur; mais d'autres me faisaient croire que c'était le Sauveur lui-même. Puis, apercevant en lui quelque obscurité, je revenais à ma première opinion; et cependant ce que je voyais surpassait les images peintes plus encore qu'un homme n'est au-dessus de son portrait. D'autres fois, surtout après la communion, il m'apparaissait dans une telle majesté, et commandait en moi comme en sa maison avec une telle puissance que mon âme se sentait anéantie en lui, et ne pouvait douter de sa présence. Quoique le Seigneur se montre bienveillant à l'âme, celle-ci néanmoins est comme accablée par le sentiment de sa fragilité; elle tombe dans une douleur profonde. La puissance de ces apparitions est telle que si Dieu ne les faisait cesser dans sa miséricorde, la faiblesse humaine ne pourrait les supporter longtemps. Aussi je suis persuadée que, lorsque l'âme peut rester longtemps en cet état, ce n'est pas une véritable vision, mais une méditation profonde ou le produit de l'imagination, comme il arrive souvent chez nous, pauvres femmes; quelque chose qui ne laisse pas plus d'impression après soi que la vue d'une simple image, et qui s'efface de la mémoire avec plus de rapidité qu'un songe. Quand c'est une vision réelle, au contraire, elle reste si fortement empreinte qu'elle ne peut plus s'effacer, excepté dans la sécheresse, où l'âme oublie tout, et presque Dieu lui-même. Cette vision, en effet, l'enrichit merveilleusement et la remplit d'une charité vivante. Aussi, quoiqu'elle se passe dans

l'âme, nous devons en avoir une haute idée; et à mon avis elle est sans danger, car le démon n'a en elle aucune part. Les visions qui viennent de lui dissipent dans l'âme tout le bien qui s'y trouve; et elle sort de là troublée et incapable de tout bien.» (Sa Vie, chap. 28.)

Parlant ensuite des visions intellectuelles, elle s'exprime de la manière suivante : « Au plus haut degré de l'extase, toutes les puissances de l'âme sont tellement liées qu'on ne les sent plus; et l'on ne sait plus ce qui s'y passe, à cause de l'union intime avec Dieu et de la transformation en lui; état cependant qui ne peut durer longtemps. Toutefois l'extase dure quelquefois des heures entières, parce que Dieu, après avoir attiré à soi l'âme avec toutes ses puissances et ses facultés, laisse aller la mémoire et l'entendement, et ne tient liée avec lui que la volonté, après quelques moments seulement d'immersion complète. Quoique la volonté, dans son union avec Dieu, tienne tellement attachées à soi les autres puissances que Dieu a lâchées qu'elles ne peuvent l'arrêter, cependant elles ne lui sont pas si étroitement liées que dans le cours de l'extase la mémoire et l'entendement ne puissent faire quelques excursions. On peut dire seulement que ces deux facultés dans l'extase s'accordent à louer Dieu, ou qu'elles sont occupées à regarder ce qui se passe dans l'âme. Néanmoins elles ne se sentent pas suffisamment disposées et éveillées pour cela; mais elles sont plutôt dans l'état d'un homme qui, sortant d'un profond sommeil et d'un songe, n'est pas encore parfaitement éveillé. Dans la vision intellectuelle, il n'y a, je crois, dans les puissances de l'âme et dans les sens aucun mouvement; c'est pour cela que le démon ne trouve pas l'occasion de s'y mêler. Mais cet état est bien rare et ne fait que passer.

D'autres fois, les puissances ne sont pas tout à fait élevées et attachées, ni les sens entièrement fermés; mais les uns et les autres sont seulement recueillis et concentrés. Quand Dieu révèle quelque chose dans une vision pleine et véritable, il s'empreint alors lui-même dans le fond le plus intime de l'âme; de sorte que, lorsqu'elle revient ensuite à elle, elle ne peut douter qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle; et la vérité de cette conviction est tellement enracinée en elle que, si ensuite Dieu, pendant des années, ne renouvelait pas les grâces qu'elle a reçues, elle ne pourrait cependant jamais l'oublier.

Comment il se fait que les objets qu'on a contemplés dans cette vision intellectuelle se gravent dans la mémoire, quoiqu'on ne les ait point vus avec les yeux, je ne puis l'expliquer; mais ce que je tiens pour certain, c'est que je dis la vérité. Et si quelqu'un ne sentait pas en soi cette assurance, je ne voudrais pas dire de lui que son âme tout entière ait été unie avec Dieu. Il est probable qu'alors une des facultés inférieures seulement aura pris part à cette union,

ou bien qu'il aura reçu en Dieu une grâce particulière. Quelquefois Dieu se met en rapport avec ceux qu'il s'unit ainsi par des paroles qu'il leur dit dans le fond le plus intime de leur âme. L'âme qui, lorsque ces entretiens avec Dieu existent seulement dans son imagination, peut détourner son attention quand elle veut, est obligée ici d'écouter attentivement Dieu, qui lui parle. Les paroles qu'il lui adresse sont courtes, concises, cachant sous une forme étroite une grande abondance de choses; de sorte qu'un mot non-seulement dit beaucoup, mais encore contient ce qui ne pourrait jamais être exprimé autrement par des paroles. Ces mots sont pleins de puissance, car le fait suit immédiatement la parole; de sorte que l'âme s'entend dire : « Ne crains pas, » toutes les angoisses, toutes les hésitations, tous les doutes sur la réalité de la vision disparaissent à l'instant même; l'âme se sent aussitôt éclairée et apaisée, et n'oublie plus jamais ce qui lui est arrivé. Or ces effets ne se produisent pas dans les entretiens purement imaginaires. Quelquefois aussi ce commerce de l'âme avec Dieu se fait sentir avec la même certitude d'une autre manière, sans l'intermédiaire de la parole. »

Dans un autre passage, la sainte, parlant d'elle-même comme d'une autre personne, dit « qu'elle a vu pendant longtemps, par une vision intellectuelle, le Seigneur présent à côté d'elle. Elle ne le voyait pas des yeux corporels; cependant elle était si certaine de sa présence qu'elle n'en pouvait douter, surtout lorsque, pour dissiper les craintes que lui avait données son confesseur, il lui dit : *Ne crains pas, c'est moi.* Ces paroles la fortifièrent tellement que toute incertitude disparut. Elle fut en même temps poussée à se rappeler sans cesse son souvenir, convaincue qu'il la regardait toujours; car elle sentait qu'il était à sa droite, se faisant connaître d'une manière sensible, mais d'une manière plus élevée, plus inexplicable, et par là-même aussi plus certaine. Mais l'âme ne sent pas seulement en cette manière sa présence; elle apprend encore de lui d'autres grands mystères, qu'elle croit contempler dans l'essence divine, parce qu'elle voit clairement que tout est contenu et compris en Dieu. Le passage de la vision de l'âme, à celle de l'esprit, ou l'union de ces deux états, semble avoir été décrite par la sainte dans une vision dont elle parle ailleurs. Elle crut voir dans une extase le trône de Dieu; et si elle ne vit pas sur ce trône Dieu lui-même, elle sentit du moins sa présence. Il lui parut que ce trône était porté par plusieurs animaux, et la pensée lui vint que c'étaient peut-être les quatre animaux symboliques dont il est parlé dans les Livres saints. Elle ne vit pas comment il était, mais elle aperçut seulement des troupes d'anges qui lui semblèrent plus beaux que les autres anges qu'elle voyait dans le ciel, et elle pensa que ce pouvait être des chérubins et des séraphins. Puis elle ajouta ces paroles : *La gloire*

que je vis alors, personne, à moins qu'il ne l'ait vue, ne peut la mesurer dans son imagination. » (Sa Vie, c. 20, 25, 27, 39.)

Sainte Thérèse, comme on le voit, remarquait attentivement tout ce qui se passait en elle, discernant, pesant tout avec le plus grand soin. Son témoignage offre donc toutes les garanties que l'on peut désirer. Ce n'est pas à-sez, elle revient sur ce sujet avec plus d'ordre et de profondeur encore dans son admirable ouvrage, le *Château de l'âme*. « Lorsque l'âme, » dit-elle, « dans une si humble disposition, ne pense point à recevoir cette grâce qu'elle croit si peu mériter, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, se trouve auprès d'elle, sans qu'elle le voie ni des yeux du corps, ni de ceux de l'âme. C'est ce que l'on appelle une vision intellectuelle, je ne sais pourquoi on la nomme ainsi. Je connais une personne que Dieu a favorisée de cette grâce, et d'autres encore dont je parlerai dans la suite, à qui cela donnait, au commencement, beaucoup de peine, parce qu'elle ne pouvait comprendre ce que c'était, à cause qu'elle ne voyait rien; elle ne laissait pas toutefois d'être assurée que c'était Notre-Seigneur qui se montrait à elle en cette manière. Toutefois, quoique cette vision produisit en elle de grands effets, qui la confirmaient encore dans cette créance, elle ne laissait pas de craindre, à cause qu'elle n'avait jamais entendu parler de visions intellectuelles, ni pensé qu'il y en eût; mais alors elle comprit clairement que c'était Notre-Seigneur qui lui parlait souvent en cette sorte; au lieu qu'avant qu'il lui eût fait cette faveur, quoiqu'elle entendît distinctement les paroles, elle ne savait qui était celui qui lui parlait.

Je sais aussi que ces visions intellectuelles ayant mis cette personne dans une grande crainte, parce qu'elles sont fort différentes des visions imaginaires ou représentatives, qui passent fort promptement, au lieu que celles-ci durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an, elle en parla à son confesseur, et lui dit que quoi qu'elle ne vît rien, elle était très-assurée que ces visions venaient de Notre-Seigneur. Il lui demanda quel était son visage, elle lui répondit qu'elle n'avait garde de le lui dépeindre, puisqu'elle ne l'avait pas vu, ni n'en savait pas davantage que ce qu'elle lui rapportait, mais qu'elle était très-assurée que c'était lui qui lui parlait, et qu'il n'y avait point en cela d'imagination. Cette personne étant en cet état, quelques appréhensions qu'on lui voulût donner, elle demeurait toujours ferme à ne pouvoir douter que ce ne fût Notre-Seigneur qui était auprès d'elle, principalement lorsqu'il lui disait : *N'ayez point de peur; c'est moi*. Ces paroles ne lui donnaient pas seulement de la force et du courage, elles lui donnaient aussi une très-grande joie de se voir en si bonne compagnie, et qui l'aidait à marcher, par le souvenir presque continu qu'elle avait de son Dieu, et par son extrême désir de ne rien faire qui lui pût déplaire. Car il lui semblait

qu'il la regardait toujours, et que lorsqu'elle lui voulait parler, soit dans l'oraison ou hors de l'oraison, elle le trouvait si proche d'elle, qu'il ne pouvait pas ne la point entendre, quoiqu'il ne lui parlât pas toutes les fois qu'elle l'aurait désiré, et seulement selon les besoins qu'elle en avait, et lorsqu'elle y pensait le moins. Elle sentait qu'il était à son côté droit; mais non pas par un sentiment tel qu'est celui qui nous fait connaître qu'une personne est proche de nous; ce sentiment étant d'une manière si subtile, qu'on ne saurait l'exprimer, et néanmoins beaucoup plus certain que l'autre. Car on peut se tromper dans la créance qu'une personne est à côté de nous; au lieu qu'ici on ne le peut, parce que l'on en reçoit des avantages, et que l'on en ressent des effets intérieurs, qu'il serait impossible d'avoir si cela venait de mélancolie ou d'une illusion du démon; outre que l'âme se trouve dans une grande paix, dans un désir continu de plaire à Dieu, dans un entier mépris de tout ce qui ne l'approche pas de lui, et qu'il lui fait ensuite clairement connaître que le démon n'y a point de part. Mais cependant je sais que cette personne ne laissait pas d'être quelquefois dans la crainte, et d'autres fois dans une très-grande confusion, parce qu'elle ne pouvait comprendre d'où lui arrivait un si grand bonheur. J'en puis parler avec certitude, et vous m'en pouvez croire, puisque cette personne et moi étions tellement unies, et pour mieux dire une même chose, que je connaissais comme elle-même le fond de son âme.

Cette faveur de Dieu met l'âme dans une grande humilité; au lieu que si c'était un ouvrage du démon, il produirait des effets contraires. Ainsi, comme elle ne peut douter que ce ne soit une grâce qui lui vient de Dieu que nuls efforts humains ne pourraient lui procurer, elle ne saurait se persuader d'y avoir part. Or, quoiqu'il me semble qu'entre les autres faveurs de Dieu dont j'ai parlé, il y en a quelqu'une qui surpasse celle-ci, elle a cet avantage qu'elle donne à l'âme une connaissance très-particulière de Dieu, que le bonheur d'être continuellement en sa compagnie ajoute une extrême tendresse à son amour pour lui: que le désir de s'employer entièrement à son service surpasse celui dont ses autres faveurs sont accompagnées, et que ce qu'elle le sent si proche d'elle la rend si attentive à lui plaire, qu'elle se trouve dans une plus grande pureté de conscience. Car quoi que nous sachions que Dieu est présent à toutes nos actions, nous sommes naturellement si peu appliqués à ce qui regarde notre salut, que nous n'y faisons point de réflexion; au lieu qu'ici on ne saurait n'y pas penser, parce que Dieu, qui est alors si proche de nous, réveille l'âme pour lui faire considérer cette importante vérité, et lui donne ainsi presque continuellement un amour actuel pour lui.

Enfin les avantages que l'âme voit qu'elle tire de cette faveur de Dieu qu'elle ne sau-

rait jamais mériter, sont si grands et si estimables, qu'elle ne les changerait pas contre tous les trésors de la terre; et lorsque Dieu se retire, elle se trouve dans une extrême solitude, sans que, quelques efforts qu'elle fasse, elle puisse recouvrer cette adorable compagnie dont il ne la favorise que quand il lui plaît. L'âme se trouve quelquefois aussi en celle de quelques saints et en profite beaucoup. Que si vous me demandez, mes sœurs, comment, puisque l'on ne voit personne, on sait que c'est Jésus-Christ, ou sa glorieuse Mère, ou quelqu'un des saints, je réponds qu'on ne saurait dire ni comprendre de que le manière on le sait, quoiqu'on ne laisse pas de le savoir très-certainement. Quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, cela ne nous paraît pas si étrange; mais de voir un saint qui ne parle point et qu'il semble que Notre-Seigneur n'ait rendu présent à l'âme que pour lui tenir compagnie et pour l'assister, cela paraît plus merveilleux.

Il y a d'autres choses spirituelles qui ne peuvent non plus s'exprimer par des paroles, et qui servent à faire connaître combien notre faiblesse et notre bassesse nous rendent incapables de comprendre les grandeurs de Dieu. Ainsi, ceux qui les reçoivent ne sauraient trop les admirer, lui rendre grâces de les avoir préférés à tant d'autres, ni trop s'efforcer à se servir des moyens qu'il leur donne de lui rendre de plus grands services.

C'est ce qui fait que l'âme, au lieu de s'élever de vanité, croit qu'étant si obligée à Dieu, nulle autre ne s'acquitte plus mal de ce qu'elle lui doit, et elle ne fait point de faute qui ne lui perce le cœur de douleur, en quoi elle a très-grande raison. Celle de vous, mes filles, à qui Dieu fera la grâce de les conduire par ce chemin, pourront connaître à ces marques que ce n'est ni une imagination ni une illusion du démon; parce que, si c'était une imagination, elle ne durerait pas si longtemps; que si c'était une illusion, elle ne laisserait pas dans une si grande paix; cet ennemi de notre salut, ne voulant ni ne pouvant nous procurer de tels avantages, mais ne pensant, au contraire qu'à exciter dans notre cœur ces dangereuses vapeurs qui nous rempliraient de l'estime de nous-mêmes et de l'opinion que nous valons mieux que les autres. Joint que cette grande adhérence de l'âme à Dieu et cette application à y penser sont si opposées à l'esprit du démon, que quand il tenterait de faire ces vains efforts, ce ne serait pas si souvent, Dieu est si bon, qu'au lieu de souffrir qu'il nuise à une âme qui n'a d'autre désir que de lui plaire, et qui serait prête de donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire, il la détromperait aussitôt.

Dieu se communique à l'âme en diverses manières, par ses visions et apparitions : tantôt quand elle est affligée, tantôt pour la préparer à souffrir de grands travaux, tantôt pour la remplir de consolation et de joie, en lui témoignant qu'il prend plaisir

d'être avec elle. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelqu'une de ces choses. Mon intention est seulement de vous faire connaître, autant que je le pourrai, les différences qui se rencontrent dans ces visions, afin que vous en puissiez juger par les effets qu'elles produisent, que vous ne preniez pas vos imaginations pour des visions, et que si Dieu vous fait la grâce de vous en donner, vous ne croyiez pas qu'il soit impossible d'en avoir, ni ne soyez pas troublées et affligées par la crainte que ce soient des illusions, comme le démon s'efforcera de vous le persuader, par l'intérêt qu'il y a et le plaisir qu'il prend à inquiéter les âmes, pour les empêcher de s'occuper entièrement à aimer et à louer Dieu. Cette suprême majesté se communique aussi aux âmes en d'autres manières plus élevées et moins périlleuses, parce qu'à mon avis, le démon ne saurait les imiter, et qu'elles sont si cachées, qu'elles peuvent passer pour inexplicables, au lieu que l'on peut, en quelque sorte, donner la connaissance de celles que l'on nomme représentatives ou imaginaires, à cause des images qui nous y sont représentées.

Il arrive quelquefois, lorsque l'on est en oraison, avec une entière liberté de ses sens, que Notre-Seigneur nous fait entrer tout soudain en une suspension, dans la quelle il découvre à l'âme de grands secrets qu'elle croit voir en elle-même, quoique ce ne soit par une vision de sa très-sainte humanité. Mais quoique j'use de ce terme de voir, l'âme ne voit rien, et cette vision n'est pas de celles que j'ai nommées représentatives ou imaginaires. C'est une vision intellectuelle qui fait connaître à l'âme de quelle sorte toutes choses se voient en Dieu, et comment elles sont en lui. Or cette vision est très-utile, parce qu'encore qu'elle passe en un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit, et donne une très-grande confusion à l'âme, par la manière dont elle lui fait voir quelle est la grandeur du péché, puisqu'étant en Dieu, ainsi que nous y sommes, ce n'est point seulement en sa présence, mais comme dans lui-même que nous le commettons. Voici une comparaison qui pourra mieux le faire comprendre. Supposons que Dieu soit un grand et superbe palais qui comprend et renferme tout le monde. Cela étant, un pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais? Il est certain que non, et qu'ainsi c'est comme dans Dieu même que nous le commettons tous. Quel sujet cette pensée ne nous donne-t-elle point de trembler! et quelle attention ne devons-nous point y faire, afin qu'étant incapables par nous-mêmes de comprendre de si grandes vérités, cet exemple nous fasse connaître que nous ne saurions, sans folie et sans une étrange audace, offenser cette adorable et éternelle majesté!

Considérons, mes sœurs, combien nous sommes redevables à la patience et à la miséricorde de Dieu, de ne nous point abîmer dans le moment que nous l'offensons. Ren-

dons-lui en de très-grandes actions de grâces et rougissons désormais de honte d'être sensibles à ce que l'on fait ou à ce que l'on dit contre nous. Car qu'y a-t-il de plus horrible que de voir que notre Créateur souffre que nous commettions dans lui-même tant d'offenses, et que nous ne puissions endurer quelques paroles dites contre nous en notre absence, et peut-être sans mauvaise intention ? O misère et faiblesse humaine ! que vous êtes déplorable ! Quand sera-ce donc, mes filles, que nous imiterons, au moins en quelque chose, ce Dieu tout-puissant ? Ne nous persuadons point, je vous prie, qu'il y ait du mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie ; aimons ceux de qui nous les recevons, puisque Notre-Seigneur ne laisse pas de nous aimer quoique nous l'ayons tant offensé. Car n'a-t-il pas raison de vouloir que nous pardonnions comme il nous pardonne ?

Je dis donc, mes filles, que quoique cette vision passe promptement, c'est une très-grande faveur que Notre-Seigneur fait à une âme, si elle se met en devoir d'en profiter en se la représentant souvent. Il arrive aussi, d'une manière qui ne se peut exprimer, que Dieu montrant à l'âme dans lui-même quelque vérité, cette vision obscurcit de telle sorte toutes celles qui se remarquent dans les créatures, que l'âme connaît clairement qu'il est la vérité même, et incapable de mentir. On comprend alors d'une manière si admirable ce verset du psaume (cxv, 11) : *Tout homme est menteur, que l'on voit que c'est une vérité infailible.*

Notre-Seigneur favorise l'âme des grâces dont j'ai parlé, lorsque la voyant résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considérant comme sa véritable épouse, il veut lui donner quelque connaissance de son adorable grandeur, et de ce qu'elle doit faire pour lui plaire. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, je n'en ai tant dit qu'à cause qu'il m'a paru être fort utile que vous le sachiez. On voit par là qu'il n'y a rien à appréhender dans de telles visions, mais seulement à en remercier et en louer Dieu, puisque c'est de lui qu'elles procèdent, et que comme le démon et notre imagination n'y ont point de part, elles laissent l'âme dans une grande satisfaction et un grand repos.

Les visions imaginaires ont entièrement cessé ; mais Dieu, ce me semble, me favorise toujours de la vision intellectuelle des trois personnes divines, et de celle de l'humanité de Jésus-Christ, vision qui est, si je ne me trompe, la plus haute et la plus sublime de toutes. Je connais aussi clairement à l'heure qu'il est, que les autres visions que j'ai eues étaient de Dieu, et qu'il ne m'en gratifiait que pour disposer de mon âme peu à peu à cet heureux état où il m'a mise par sa grâce toute-puissante, parce qu'étant aussi faible que je suis, j'avais besoin de tous ces secours pour me donner entièrement à lui. Cela n'empêche pas qu'on ne doive estimer infiniment ces visions lorsqu'elles sont véri-

tables, et qu'il lui plaît de nous en favoriser.

Les paroles intérieures continuent toujours ; Dieu me donne dans le besoin des avis importants. Dieu ne m'a pas ôté la connaissance qu'il m'avait donnée du bonheur que possèdent dans le ciel les âmes des personnes qui me sont unies, lorsqu'elles sortent de ce monde ; mais je ne sais rien de celles qui ne me touchent point. (Ces deux alinéas sont extraits de ses *Lettres diverses*.)

Je viens maintenant aux visions que l'on nomme imaginaires ou représentatives. Le diable peut sans doute plus s'y mêler que dans les intellectuelles ; lorsqu'elles procèdent de Dieu, elles me paraissent plus profitables, à cause qu'elles sont plus conformes à notre nature. Mais il en faut excepter celles que l'on a dans la septième et dernière demeure, auxquelles nulles autres ne sont comparables. Voyons ensuite de quelle sorte Notre-Seigneur se trouve ici. C'est comme si nous avions dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirables, et que nous fussions très-assurées qui y serait, parce que nous en aurions ressenti les effets dans des maladies dont elle nous aurait guéries ; sans que néanmoins nous l'ayons jamais vue ni la puissions voir, s'il ne plaît à celui à qui elle appartient qui nous l'a prêtée, et qui en a la clef, de nous la montrer. Ainsi, comme si, lorsque nous l'espérons le moins, il nous faisait la faveur d'ouvrir la boîte pour nous faire voir durant un instant cette pierre merveilleuse, afin de graver encore plus fortement dans notre esprit l'estime que nous en devrions faire par le souvenir de l'éclat dont son incomparable beauté nous aurait frappé les yeux. De même lorsque Notre-Seigneur veut favoriser une âme d'une grâce tout extraordinaire, il lui fait voir clairement sa très-sainte humanité, en se montrant à elle ou tel qu'il était quand il conversait dans le monde, ou tel qu'il est depuis sa résurrection. Et quoique cela passe si vite qu'on peut le comparer à un éclair, cette glorieuse image demeure si vivement imprimée dans l'imagination, qu'il me paraît impossible qu'elle s'en efface, jusqu'à l'heureux jour qu'elle verra ce divin Sauveur et le possédera dans l'éternité de sa gloire. Or, quoique j'use du nom d'image, ce n'est pas comme un tableau qu'on présenterait à nos yeux, c'est une chose véritablement vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui montre de grands secrets.

Mais vous devez savoir, mes sœurs, que pendant le peu de temps que cela dure, on ne saurait regarder Notre-Seigneur que comme on regarde le soleil, sans que néanmoins sa splendeur donne, ainsi que celle du soleil, de la peine aux yeux de l'âme qui la voit intérieurement. De savoir si elle la voit extérieurement, c'est ce que j'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé n'en avait point d'expérience. Cette splendeur est comme une lumière infuse et semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Le vête-

ment le *Redempteur* du monde est comme une toile très-fine, et lorsqu'il fait cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours dans le ravissement, sa bassesse ne pouvant soutenir l'éclat d'un tel objet, tant elle est étonnée à cause que sa beauté est si merveilleuse, et le plaisir de le voir si inconcevable, qu'il n'y a point de si grand esprit qui pût en mille années se l'imaginer. Il n'est point besoin de demander ni que l'on nous dise quelle est cette suprême majesté dont la présence nous étonne, puisqu'elle fait assez connaître qu'elle règne dans le ciel et sur la terre par elle-même, au lieu que les rois d'ici-bas ne se font révéler que par cette pompe extérieure qui les environne.

O Seigneur mon Dieu, que les Chrétiens vous connaissent peu! Et si lorsque vous venez avec tant de bonté vous communiquer à votre épouse, elle ne peut vous regarder sans être touchée de crainte, que sera-ce quand il dira au dernier jour, avec une voix tonnante: *Allez, maudits de mon Père* (*Matth. xxv, 41*) et le reste? Une âme ne doit-elle pas, mes filles, s'estimer heureuse lorsque Dieu lui fait la grâce d'imprimer ces paroles dans sa mémoire, puisque saint Jérôme les avait toujours présentes, et qu'elles peuvent vous faire considérer comme très-légères toutes les austérités de la religion; mais quand elles dureraient plusieurs années, toutes ces années ne devraient passer dans votre esprit que pour un moment au regard de l'éternité. Je puis dire avec vérité que, toute méchante que je suis, j'ai toujours regardé comme peu redoutables les peines même de l'enfer en comparaison du tourment que souffriront les damnés de voir que les yeux de Notre-Seigneur, maintenant si doux et si favorables, seront toujours allumés de fureur contre eux. Et si mon cœur n'a jamais été à l'épreuve d'une frayeur si terrible, quoique je ne l'aie point vu dans cet état d'indignation et de colère, quel sera celui de ces âmes réprouvées qui seront si malheureuses que de l'y voir? Quand une âme se trouve agitée de semblables terreurs, la compassion qu'a Notre-Seigneur de notre faiblesse, fait qu'il la met dans une suspension de toutes ses puissances, afin qu'étant comme hors d'elle-même, elle puisse s'unir à lui, et rendre sa bassesse heureusement abîmée dans sa grandeur, par une communication toute divine.

Que si l'âme est capable de considérer longtemps Notre-Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision, mais plutôt l'effet d'un grand effort de l'imagination; et cette figure qu'elle croira voir sera comme inanimée et comme morte, en comparaison de celle que l'âme voit dans ces heureux moments où son adorable majesté se montre véritablement à elle.

Il y a des personnes, et j'en connais plusieurs, qui ont l'esprit si faible et l'imagination si vive, qu'elles croient avoir vu clairement ce qu'elles n'ont fait que penser. Mais si elles avaient eu de véritables vi-

sions, elles n'auraient pas peine à connaître que celles-ci ne sont que chimériques, puisqu'au lieu d'en tirer de l'avantage, elles font moins d'effet en elles que n'en ferait une peinture de quelque mystère de notre religion; et il ne faut point de meilleure preuve du mépris que l'on doit faire de ces prétendues visions, que de voir qu'elles s'effacent aussitôt de l'esprit et disparaissent comme un songe. Dans les visions véritables c'est tout le contraire. Car lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, ce divin objet se présente à elle, remue tous ses sens et ses puissances, et après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heureuse paix. Ainsi, de même que quand saint Paul fut porté par terre par ce furieux coup de tempête, il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme qui est comme un monde intérieur; mais, un moment après, elle se trouve dans le calme et si instruite des plus grandes vérités, qu'elle n'a plus besoin de maître pour les lui faire comprendre, parce que celui qui est la véritable et éternelle sagesse, a dissipé par sa lumière les ténèbres de son esprit, et qu'elle demeure si assurée que c'est une grâce qui vient de lui, que, quoi qu'on lui puisse dire, au contraire, on ne saurait lui faire appréhender d'être trompée.

Je connais deux personnes de divers sexe que Notre-Seigneur favorisait de ces grâces, qui avaient une si grande passion de le servir et de souffrir sans en être récompensées par de semblables faveurs, qu'elles se plaignaient à lui de ce qu'il les leur accordait, et ne les auraient pas reçues si cela eût dépendu de leur choix. En quoi je n'entends pas parler de ces visions dont l'on tire de si grands avantages et qui sont si désirables, mais de ces consolations que Dieu donne dans la contemplation qui ne laissent pas, à mon avis, d'être aussi des désirs surnaturels, qui ne se rencontrent que dans des âmes qui ont tant d'amour pour Dieu qu'elles souhaitent qu'il connaisse qu'elles le servent si peu par la considération de leur intérêt qu'elles ne pensent point, pour s'y exciter davantage, à la gloire qui leur est préparée en l'autre monde. Et comme l'amour, lorsqu'il est grand, est dans une activité perpétuelle, il n'y a rien que ces personnes ne fissent et point de moyens qu'elles n'employassent pour se consumer entièrement, si elles le pouvaient, dans le feu dont il les brûle; elles souffriraient avec joie d'être pour jamais anéanties, si la destruction de leur être pouvait contribuer à la gloire de leur immortel époux, parce que lui seul remplit tous leurs désirs et fait toute leur félicité. Qu'il soit loué à jamais de ce que s'abaissant jusqu'à se communiquer à nous, il lui plaît de faire connaître sa grandeur à de misérables créatures! Ainsi soit-il. » (*Le château de l'âme* par sainte THÉRÈSE.)

Ces pages de la sainte d'Avila sont, à notre avis, celles qui nous font pénétrer le plus avant dans le principe fondamental de la Mystique. Voilà pourquoi nous n'avons

pas craint de fatiguer la patience du lecteur, en les donnant ici tout entières. En effet si, au lieu d'en effleurer la surface, on en sonde toute la profondeur, si de plus on les rapproche de ce que nous avons dit à l'article **MARIAGE MYSTIQUE** au sujet des sept degrés de spiritualisation de l'âme humaine, on voit que toute la Mystique n'est autre chose qu'un changement de front, une *conversion*, un retour sur soi-même. Voici de quelle manière. Dans la vie naturelle ou purement humaine, l'homme regarde du dedans au dehors. Placé en face des phénomènes visibles et de ses semblables qui lui apparaissent aussi sous la forme corporelle et phénoménale, l'homme vit par son âme et par son esprit dans ce monde des apparences et des fantômes, il en fait le lieu de son être, le centre, le foyer de son action et de sa vie. C'est ce que les mystiques appellent la mort ou du moins le sommeil de l'âme. « Ce monde, dit saint Ambroise, est comme un songe où nous voyons sans voir, nous écoutons sans entendre, nous mangeons sans nous rassasier, nous nous réjouissons sans nous réjouir, et nous courons sans parvenir au but. Chimérique illusion de l'homme en ce monde, qui poursuit ce qui n'est pas comme s'il était. Apparences vides de réalité, vains fantômes qui viennent et s'en vont, apparaissent et s'évanouissent comme des rêves ! Fumée qu'un peu de vent nous apporte et dissipe, on croit les tenir, et on ne tient rien. Aussi celui à qui l'Écriture dit : *Réveillez-vous, vous qui dormez (Ephes. v, 14)* sortez du sommeil de ce monde des ombres, comprenez que tout est faux, que tout fuit et s'évanouit, patrimoines, pouvoir, richesses, honneur et beauté. Car tout cela n'est que songes, qui n'abusent que ceux qui dorment, et ne touchent point ceux dont le cœur s'éveille au monde des véritables réalités. » Le mystique est cet homme qui ne voyant dans le monde visible et humain qu'une apparence purement phénoménale et passagère, se retourne vers le monde immuable des réalités éternelles et des essences vivantes. De sorte que les visionnaires proprement dits sont ceux qui ne savent contempler que le monde visible et phénoménal et qui ne vivent que là, tandis que les hommes véritablement positifs et réellement voyants sont ceux qui vivent dans l'ordre des visions qui nous occupent ici. « Je considère seuls ces derniers, » dit sainte Thérèse « comme véritablement vivants. Tous ceux qui sont encore engagés dans les liens de cette misérable vie, ne me paraissent que des morts. Tout ce monde et tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît être qu'une illusion et un songe. Mais, au contraire, ce que je vois des yeux de l'âme est le but où tendent tous mes souhaits. » On comprend maintenant le sublime cantique de sainte Thérèse : « Je meurs de ne pas mourir. » La Mystique appelle mort tout ce que nous nommons la vie, et nomme la vie ce que nous appelons la mort.

De là un changement complet dans la di-

rection de l'être tout entier, un renversement absolu dans sa manière de vivre et de voir toutes choses. Dans la vie surnaturelle ou divine l'homme rentre en lui-même dans toute l'étendue littérale de ce mot. Au lieu de présenter la face au monde des choses visibles et phénoménales, il lui tourne le dos; au lieu de marcher à lui, il s'en éloigne. D'abord il abandonne la vie des sens et s'ingénie autant à chercher les mortifications et les souffrances que les autres à chercher le plaisir et la sensualité. Ensuite il abandonne la vie même de l'âme et des phénomènes intellectuels, en renonçant à ses sentiments, pensées et volontés propres pour entrer dans le monde divin par l'abnégation de tout soi-même. « Dans mes visions, dit sainte Thérèse, il me semblait que si mon âme n'avait pas abandonné mon corps, au moins ne vivait-elle plus en lui. » L'homme déplace alors le foyer de sa vie en posant le centre en Dieu, racine essentielle et réelle de son être. Dans ce cercle qui n'a plus de circonférence, il regarde du dedans au dedans, car il n'y a plus de limites et partant plus de dehors. Dans la vie dite naturelle tout était à la surface, ici tout est à l'intérieur. L'intérieur de l'âme correspond à l'intérieur de Dieu, qui est le lieu vrai de notre être, le principe et l'âme de notre action et de notre vie. « Cette vision, » dit sainte Thérèse, « donne à l'âme une connaissance très-particulière de Dieu; elle fait connaître à l'âme de quelle sorte toutes choses se voient en Dieu et comment elles sont en lui. C'est la vision de Dieu et de toutes choses en Dieu. Le dernier but de cette vision, » dit la sainte, « est de montrer à l'humanité qu'elle n'est qu'un pur esprit capable de s'unir, par une union toute céleste, à l'Esprit incarné (*Château de l'âme 7^e* demeure, chap. 2), » et de conclure à la réalisation de cette parole du Christ, que tous les hommes « ne soient qu'un tous ensemble; et que, comme son Père est en lui, et lui en son Père, ils soient de même un en son Père et en lui. » Après sainte Thérèse, écoutons sur ce même sujet une autre femme du même pays qu'elle, Marie d'Agréda. Dans la cité de Dieu, elle distingue cinq degrés de vision surnaturelle, qu'elle rattache à autant de grâces particulières d'en haut. C'est d'abord la vision corporelle et celle de l'âme, dont parle saint Augustin et tous les autres. Ces deux genres de visions tiennent à la grâce sanctifiante, car deux choses empêchent l'homme d'être conforme à Dieu et d'entrer avec lui dans un commerce intime, à savoir le péché, qui nous éloigne infiniment du bien infini, et la différence d'essence. Dieu, en effet, est invisible et infini; il est un acte pur et simple. La créature au contraire est corporelle, terrestre, composée de plusieurs éléments, corruptible par conséquent; de sorte que, sous ce rapport aussi, elle est tenue dans un grand éloignement de Dieu. Pour qu'elle puisse s'unir à lui, il faut que ces deux obstacles disparaissent, ce qui ne peut se faire que par une communication de la part de

l'essence la plus élevée. Le premier de ces obstacles est détruit par le don de la grâce sanctifiante, après lequel se montrent d'abord ces deux degrés inférieurs de vision. Mais pour que l'âme puisse aller plus loin, elle a besoin d'être préparée; car il lui manque encore beaucoup d'aptitudes et d'influences divines. Elle obtient pour cela un nouveau secours d'en haut; elle est purifiée par un feu spirituel et subtil, comme l'or par les flammes matérielles, ou comme Isaac fut purifié par l'ange.

« Ce nouveau don produit dans l'âme deux effets: il la purifie des souillures de sa nature terrestre, et la rend ainsi semblable à Dieu; puis il la remplit d'une nouvelle lumière qui dissipe les ténèbres dont elle est environnée. Cette lumière est sainte, douce, pure, subtile, claire et pénétrante; elle donne l'amour du bien et la haine du mal; car c'est un souffle de la vertu de Dieu et un simple écoulement de sa lumière qui se présente à mon esprit comme un miroir, où je vois beaucoup de choses avec la partie supérieure de l'âme, et où je reconnais en même temps l'infinité de Dieu. C'est une lumière qui éclaire, chauffe à la fois, enseigne et réprimande, mortifie et vivifie, avertit et encourage. Nous voyons en elle la différence du bien et du mal, la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur, le monde et sa condition, ses tromperies, ses dispositions, les illusions et la fausseté où sont enlacés ceux qui l'aiment. Cette lumière m'apprend surtout à mépriser ce monde et à le fouler aux pieds, à m'élever jusqu'à Dieu, et à le considérer comme le maître et le dominateur souverain de toute créature. En lui je vois ensuite le genre et les propriétés des choses, les vertus des éléments, le commencement, le milieu et la fin des temps, le cours des années, les différences des créatures et ce qu'elles ont de commun, ce qu'il y a de caché dans les hommes, combien ils sont éloignés de Dieu, les dangers où ils vivent, les voies criminelles où ils marchent, l'état temporel des nations et des royaumes. Cette lumière se présente à moi pour diriger mes voies. L'ayant reçue sans danger, je veux la communiquer sans envie, et ne point cacher sa gloire. C'est Dieu qui se communique en elle; son usage est un bien qui réjouit l'âme, ou plutôt c'est la joie même de l'âme. Elle apprend beaucoup de choses sans qu'on s'en aperçoive. Elle dompte et élève le cœur, et le détache des illusions dont elle nous découvre l'amertume. »

Cette lumière, quoiqu'elle ne soit pas entièrement étrangère aux deux autres visions, appartient principalement néanmoins à la troisième, c'est-à-dire à la vision intellectuelle, dans laquelle les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament, éclairés par cette lumière infuse, contemplaient les mystères qui leur étaient révélés, et étaient à cause de cela appelés voyants. Cette intelligence a plusieurs degrés. « En effet, » nous dit Marie d'Agréda, « lorsque j'use de cette vision dans la partie supérieure

de l'esprit, je vois alors la nature et l'excellence de la Reine du ciel et des saints anges. Je les vois tantôt dans le Seigneur, tantôt en eux-mêmes, avec cette différence qu'ici je dois descendre un degré plus bas à cause de la différence des objets, tandis que dans le Seigneur je les vois comme en un miroir où Dieu me montre avec une grande vertu et une grande force ce qui lui plaît et comme il lui plaît. Car c'est le Seigneur lui-même que l'on connaît dans cette lumière merveilleuse, et avec lui tous les saints, toutes les vertus, toutes les œuvres admirables qu'ils ont faites. Cette connaissance comble l'âme de joie, et elle se repose dans son centre avec délices; car moins la connaissance qui lui est communiquée tient au corps et à l'âme, plus elle est spirituelle: plus aussi la lumière qu'elle reçoit est forte et sa vertu puissante, plus est grande en même temps la certitude que l'âme ressent dans la contemplation.

Dans l'autre état inférieur à celui-ci, je vois les objets en eux-mêmes; je suis éclairée et enseignée de la même manière que les esprits célestes ont coutume de s'entendre entre eux. Or, voici en quoi consiste cette manière: c'est comme lorsqu'un rayon de lumière traverse une suite de globes de cristal, et que tous, depuis le premier jusqu'au dernier, participent à la lumière qui leur est communiquée; de telle sorte néanmoins que le plus voisin du rayon est touché le premier, et que les autres reçoivent de lui ce qu'il leur envoie. Il n'y a de différence entre les deux procédés que celle qui existe entre les corps purement passifs et les esprits doués de liberté. En effet, les globes de cristal se trouvent éclairés tous ensemble par un seul acte, tandis que les esprits angéliques ajoutent à ce qu'ils reçoivent d'en haut quelque chose qui leur est propre, en communiquant dans la louange, l'admiration et l'amour, aux esprits inférieurs ce qui leur a été donné à eux-mêmes, de sorte que tout cependant vient de la source la plus haute, du soleil de justice, du Dieu éternel. C'est ainsi qu'il m'est arrivé à moi-même lorsqu'une partie de la lumière, dont les esprits célestes et la sainte Vierge jouissent pleinement, est descendue dans la région supérieure de mon âme. J'ai compris, par une illumination intérieure, que ce qui se faisait en moi ressemblait à ce qui se passe parmi eux. »

Vient ensuite le quatrième degré de vision, nommé ici abstraite ou médiate, parce que Dieu se communique soi-même, il est vrai, en elle à l'esprit, mais sous une voile, et non encore d'une manière immédiate; de sorte qu'on le voit comme derrière un rideau. Cette vision est plus élevée que la précédente, car elle a un seul objet, et cet objet est le plus haut de tous, au lieu que les visions intellectuelles, s'appliquant aux choses physiques et spirituelles, aux vérités et aux mystères accessibles à l'entendement, ont beaucoup d'objets. Mais il y a encore une autre raison pour laquelle la

vision médiate est supérieure à l'intellectuelle : c'est qu'en celle-ci il peut se glisser dans l'imagination des images que l'âme comprend ensuite par une lumière supérieure, tandis que là les intuitions de l'essence divine sont produites par des formes surnaturelles de cet objet infini, qui sont versées dans le fond le plus intime de l'âme. Aussi, l'homme a-t-il besoin pour ce genre de division d'une préparation et d'une grâce nouvelles, d'une lumière plus élevée, plus pénétrante et plus purifiante que Dieu lui donne. Les purifications antérieures avaient pour but de mortifier la nature ; celle-ci lui donne la vie et la santé ; de sorte que, montée plus haut, elle sent avec une sérénité plus grande une paix très-douce, après avoir perdu toute l'amertume du péché et effacé jusqu'à la moindre tache de tout sentiment bas. Elevée au-dessus d'elle-même, remplie d'une ineffable suavité, enflammée de l'amour divin et transformée en lui ; l'âme oublie tout le terrestre et s'oublie elle-même ; de sorte qu'elle ne vit plus en soi, mais dans le Seigneur, et c'est le Seigneur qui vit en elle.

Que si enfin, à ces préparations, à ces purifications et à ces grâces vient s'ajouter encore la dernière, à savoir la lumière de gloire, l'âme entre dans le cinquième degré. Fortifiée dans cette lumière, rendue capable de voir Dieu et de jouir de lui dans la béatitude, elle le contemple immédiatement tel qu'il se révèle en cette lumière, c'est-à-dire beau sans aucune tache, bon sans aucune propriété, grand sans étendue, éternel sans temps, fort sans faiblesse, vie sans mortalité, vrai sans fausseté, comme étant en toutes choses sans extension, saint dans ses œuvres, riche en ses trésors ; la sainteté la plus parfaite, la vérité la plus ferme, la hauteur et la profondeur, la gloire sans cause, le repos sans fatigue, ét ont tout à la fois sans qu'on puisse néanmoins exprimer son infinité, et c'est là la plus haute vision, la vision glorifiée. Voilà ce que ces deux femmes ont puisé sur ce sujet dans leurs propres expériences. (*Voy. la Mystique de GÖRRES.*)

Comme nous l'avons dit, les visions surnaturelles se retrouvent dès les premiers temps de l'Eglise, chez les martyrs, les anachorètes et une multitude de saints. Se piquant de réformer les désordres introduits sous le règne de Philippe, l'empereur Dèce fit une cruelle persécution aux Chrétiens. Un des saints de l'Eglise de Carthage en fut averti longtemps d'avance, au rapport de saint Cyprien, par cette vision : Il vit un père de famille assis, ayant à sa droite un jeune homme qui paraissait plein de douleur et d'indignation. Il était assis avec un visage triste, appuyant la joue sur sa main : un autre était debout à la gauche, tenant un filet, qu'il menaçait de jeter, pour prendre le peuple, qui paraissait aux environs. Celui qui eut cette vision fut étonné, et il lui fut dit : que le jeune homme assis à la droite était affligé de ce que l'on n'observait point

ses commandements : et celui qui était à gauche était ravi d'avoir occasion d'obtenir du père de famille la permission de faire du mal. En effet, saint Cyprien attribuait la cause de cette persécution au relâchement des Chrétiens, qui venait de la longue paix.

Sainte Agathe, vierge et martyre, en 251, ayant été soumise aux plus horribles supplices, fut renvoyée en prison avec défense de penser ses plaies et de lui donner aucune nourriture. Mais la nuit suivante, saint Pierre lui apparut dans une vision, la consol'a, guérit ses plaies et remplit son cachot d'une lumière éclatante.

Saint Jacques, diacre et martyr, en 259, ayant quitté la province qu'il habitait pour se rendre en Numidie, eut sur la route une vision qui lui fit connaître que Marien et lui termineraient leur vie par le martyre.

Le soldat saint Emilien ayant été arrêté et incarcéré à Cyrthe, capitale de la Numidie, avec plusieurs autres Chrétiens, eut une vision qu'il raconta en ces termes à ceux qui étaient détenus avec lui pour la même cause : « Il m'a semblé que mon frère, qui est païen, me demandait comment nous trouvions de l'obscurité de notre cachot et des rigueurs de la faim. Je lui ai répondu que la parole de Dieu servait de lumière et de nourriture aux soldats de Jésus-Christ. Vous savez, a ajouté mon frère, que tous ceux d'entre-vous qui persisteront dans leur opiniâtreté doivent s'attendre à mourir ; mais est-ce que vous espérez tous de votre Dieu une égale récompense ? — Je lui ai répondu : Levez les yeux au ciel ; tous les astres que vous voyez ont-ils le même éclat ? ne diffèrent-ils pas en clarté, quoique leur lumière soit de même nature ? De même ceux d'entre nous qui ont le plus souffert, et qui ont eu de plus rudes combats à soutenir, recevront une couronne plus brillante. » Cette vision eut lieu en 259.

Quelquefois la vision vient signifier l'ordre de Dieu. Ainsi saint Célerin, confesseur sous la persécution de Dèce, en 250, étant diacre, s'opposa tant qu'il put à son ordination, et il fallut, pour le décider, que Dieu lui-même, dans une vision, lui fit un commandement de se soumettre. D'autres fois la vision vient révéler à l'âme les vérités divines. Une nuit que saint Grégoire thaumaturge, évêque de Néocésarée était absorbé dans une méditation profonde, il aperçut un vénérable vieillard qui se dit envoyé de Dieu pour lui enseigner les vérités de la foi, et qui était accompagné d'une femme d'un aspect surnaturel. Elle appela le vieillard Jean l'Evangéliste et le pria d'instruire Grégoire des mystères de la religion. Saint Jean ayant répondu qu'il était tout prêt à obéir à la Mère de Dieu, se mit à expliquer la doctrine céleste au nouvel évêque, qui la mit par écrit, et la vision disparut.

Saint Ephrem, diacre d'Édesse et docteur de l'Eglise (iv^e siècle), eut, comme saint Jérôme et mille autres, plusieurs visions

dont il serait trop long de rapporter le détail. L'extase des pères du désert était unie bien souvent aux visions. Saint Antoine, par exemple, lorsqu'il voulait savoir quelque chose qu'il ignorait, n'avait qu'à prier Dieu, elle lui était aussitôt révélée. Un jour donc, les frères l'ayant interrogé sur l'état de l'âme après la mort, il entendit pendant la nuit une voix qui lui cria : « Antoine, lève-toi, sorset regarde. » Il sortit donc dehors, et comme il regardait le ciel, il vit une forme gigantesque qui s'élevait jusqu'aux nues, puis des âmes ailées qui voulaient monter vers le ciel; mais le fantôme étendant les bras cherchait à les en empêcher. Celles qu'il prenait, il les rejetait vers la terre; les autres, lui échappant, volaient vers le ciel. Il comprit qu'il s'agissait de l'ascension et de l'abaissement des âmes.

Très-souvent ces visions apparaissent pour révéler aux saints la mort des saints qui leur sont chers. L'ami de saint Martin, Sulpice Sévère, était dans ses terres aux environs de Toulouse, quand saint Martin, évêque de Tours mourut. Il a raconté de quelle manière il apprit cet événement. C'est une lettre à l'un de ses amis.

« Sulpicius Severus à Aurelius diacre salut :

L'autre matin après que tu m'eus quitté, je me trouvais seul dans ma cellule. Alors, se présentèrent à mon esprit les sujets qui font son occupation ordinaire, l'espérance des biens futurs, le mépris des biens présents, l'appréhension du jugement, la crainte des peines de l'autre vie. Bientôt, conséquence et source de toutes ces réflexions, le souvenir de mes péchés me jeta dans la tristesse et l'accablement. Comme je reposais sur mon lit mes membres fatigués par l'angoisse de mon cœur, le sommeil, qui naît souvent d'une grande douleur, vint insensiblement m'y surprendre. C'était ce sommeil du matin qui, toujours vague et léger, ne verse dans nos tempes qu'une somnolence flottante et douteuse, ce qui n'a pas lieu dans un autre sommeil, on est presque éveillé, et l'on se sent dormir. Tout à coup il me semble voir le saint évêque Martin, vêtu d'une robe blanche, le visage tout radieux, les yeux brillants comme des étoiles, la chevelure éclatante de lumière, il avait conservé cet extérieur et ces traits de la figure que je lui connaissais. Ainsi, chose difficile à exprimer, on ne pouvait le regarder, et néanmoins on pouvait le reconnaître. Il me souriait doucement, et me montrait dans sa main droite le petit livre de sa vie écrite par moi. Embrassant ses genoux sacrés, je lui demandais, selon ma coutume, sa bénédiction. Je sentais le très-tendre atouchement de sa main posée sur ma tête, et lui, au milieu des paroles solennelles de la bénédiction, il répétait à plusieurs reprises ce nom de la croix si familière à sa bouche. Il me fut permis alors de fixer mes yeux sur lui, je ne pouvais me rassasier de ses traits et de sa présence. Soudain il m'échappe, s'élève dans les airs, et, porté sur

une nuée rapide, franchit l'immensité de l'espace. Je le suivais de toute la puissance de mes regards. Enfin le ciel s'ouvre pour le recevoir, et il disparaît entièrement. Un moment après, je vois le saint prêtre Clair, son disciple, décédé depuis quelque temps, monter par le même chemin que son maître. Dans mon audace, je veux le suivre, mais, au milieu de mes efforts pour m'élever avec lui, je m'éveille. Revenu à moi-même, je me félicitais de cette vision. En ce moment, mon domestique entre dans ma chambre, son visage était plus triste que de coutume. Il parlait et pleurait à la fois. *Qu'as-tu donc à m'apprendre*, lui dis-je, *qui te rend si triste?* — *Deux moines*, répond-il, *arrivent de Tours. Ils annoncent que le seigneur Martin est mort.* Je fus accablé, je l'avoue, mes yeux se mouillèrent et je fondis en larmes. Tandis même que nous l'écrivions, mon frère, nos larmes coulent et ma douleur impatiente refuse tout soulagement. »

Le fait rapporté trouve une autorité nouvelle dans la Vie de saint Ambroise. Le jour même de sa mort, le saint évêque de Milan apparut en Orient à quelques pieux personnages, priant avec eux et leur imposant les mains. Il apparut aussi à Florence suivant la promesse qu'il avait faite à ceux qui le priaient de les visiter souvent.

En 356, saint Hilarion, disciple de saint Antoine, étant en Palestine, avait appris aussitôt la mort de son maître qui venait d'expirer en Egypte, et était allé visiter les lieux sanctifiés par l'habitation de ce patriarche des solitaires.

Armentius, évêque de Tours, est saisi par la fièvre, et rend l'esprit au milieu de la nuit. L'événement est aussitôt révélé dans une vision à l'évêque Brice. « Levez-vous promptement, » dit-il à ses compagnons, « Hâtons-nous de partir pour arriver à temps, et ensevelir notre frère le pontife de Tours. » Ils se mirent en marche, et, au moment où ils entraient dans la ville par une porte, le convoi funèbre d'Armentius en sortait par une autre.

Saint Colomkille étant un jour en prière dans son monastère de Hy, fut instruit par une vision du moment où saint Brendan, son ami, mourait en Irlande. Il ordonna aussitôt à Dormit, son disciple, de tout préparer afin qu'on célébrât la Messe des morts pour son ami Brendan. La nuit dernière, ajouta saint Colomkille, j'ai vu les cieux s'ouvrir tout à coup, et les chœurs des anges venir au-dessus de son âme avec une lumière si éclatante que toute la terre en était remplie (561).

Saint Siméon le Stylite apparut dans une vision à saint Daniel le Stylite, et lui ordonna d'aller à Constantinople (v^e siècle).

Mais entrons dans quelques détails qui feront connaître le caractère de ces visions qui, d'une excessive simplicité d'abord dans les premiers siècles de l'Eglise, deviennent plus amples et plus complexes dans la suite des temps, suivant ainsi comme pas à pas le développement de l'action et des institutions

du christianisme. Elles embrassent tout d'abord sous leur forme simple le ciel et la terre, l'enfer, le purgatoire et le paradis. Görres, après avoir constaté leur simplicité primitive poursuit ainsi dans sa *Mystique* : « Ce fond simple et sans parure ressort d'une manière admirable dans la vision que saint Augustin attribue à saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, et qu'il nous a conservée dans sa deux cent sixième épître. Sans entrer dans aucun détail sur les lieux qu'habitent les âmes après cette vie, ni sur les supplices ou la félicité qui leur sont réservées, cette vision nous représente les peines de l'enfer comme étant les mêmes que celles du purgatoire, de sorte que la durée seule les distingue; mais les unes et les autres sont telles que nous ne saurions jamais les comprendre, et il en est ainsi des délices du paradis. De même que les joies des saints diffèrent selon le degré de sainteté, et par conséquent de connaissance de Dieu, auquel ils sont parvenus, de même aussi les supplices sont proportionnés aux péchés, de sorte que néanmoins les Chrétiens souffrent beaucoup plus que les païens parce qu'ils ont repoussé la grâce.

Nous remarquons la même simplicité dans une autre vision, racontée à saint Boniface par un frère qui, après être mort dans le monastère de l'abbesse Walburge, revint à la vie, et que le saint raconte après lui à sa sœur dans une de ses lettres. Le bon frère expose dans un récit très-naïf ce qu'il a vu après que son âme s'est séparée de son corps. Il lui sembla d'abord qu'on lui ôtait tout à coup un drap de dessus les yeux, et que tout ce qui lui avait été caché auparavant lui devenait visible : le monde avec ses diverses contrées, ses mers et ses peuples. Puis un ange resplendissant de clarté, prit son âme et l'emporta dans les airs à travers un océan de flammes qui entoure cet univers. Son âme en fut gravement atteinte, mais enfin les flammes s'écartèrent dès que l'ange eut fait le signe de la croix. Son âme est conduite devant le siège du souverain Juge avec les autres qui arrivaient en foule de cette vie. Alors commence une lutte terrible entre les bons esprits et les démons. Tous les péchés que chacun a commis s'avancent contre lui, et l'accusent. Les mauvais esprits s'unissent à eux, et cherchent à aggraver encore le poids de chaque péché. Mais, de l'autre côté, les vertus et les bonnes œuvres que chacun a faites en cette vie opposent leur voix à celle des péchés qu'il a commis. Elles paraissent alors bien plus grandes et bien plus brillantes qu'ici-bas. Elles plaident en faveur de l'âme éperdue, et les bons esprits confirment leur témoignage avec une merveilleuse charité. Le frère subit cette épreuve avec tous ceux qui étaient morts en même temps que lui. Il voit aussi les luttes qu'ont à essayer ceux qui vivent encore sur la terre, et en particulier Geofred, roi des Merciens. Puis il voit les abîmes de la terre, des sources de feu, c'est le purgatoire; où une multitude d'âmes

obscurées errent dans une tristesse lamentable. Au-dessus du fleuve de flammes qui en sort, est un pont de bois sur lequel passent les âmes qui reviennent du jugement. Quelques-unes passent sans broncher, d'autres tombent dans les flammes, les unes jusqu'aux genoux, les autres jusqu'aux épaules, les autres jusque par-dessus la tête. Mais elles arrivent de l'autre côté du fleuve plus belles et plus brillantes qu'elles n'étaient, lorsqu'elles y sont tombées. Sous cette source, dans les abîmes les plus profonds, est situé l'enfer où retentissent des soupirs et des plaintes inexprimables, parce que la miséricorde divine n'a jamais lui dans ces lieux désolés. Enfin, pour consoler son âme profondément attristée à cette vue, on lui montre le paradis, lieu d'ineffables délices d'où s'exhalent de suaves parfums, et il aperçoit au milieu la céleste Jérusalem.

Saint Ansgar, l'apôtre du Nord de l'Allemagne, eut, étant très-jeune encore, une vision où il se vit dans un marais, pendant que sur le rivage une troupe de vierges marchait, par des sentiers couverts de fleurs, à la suite de la Reine du ciel. Il veut aller les trouver, mais la sainte Vierge lui dit qu'il faut pour cela qu'il mène une vie pieuse et sainte. Ses visions deviennent plus fréquentes à mesure qu'il avance dans les voies de la perfection; et elles ont, comme toutes les œuvres de cette époque, ce caractère de simplicité et ce type antique que nous remarquons dans celles des premiers siècles. Dans l'une d'elles, il se voit près de mourir; il n'a plus que le temps d'invoquer les deux princes des apôtres. Son âme, dégagée de son enveloppe, se trouve revêtue d'un corps éthéré. Devant lui sont deux hommes, l'un plus ancien, avec une tête grise et vénérable, vêtu de pourpre, le visage enflammé, mais tempéré toutefois par une douce tristesse; l'autre, plus jeune et revêtu d'un manteau de soie flottant, à une taille élancée, les cheveux bruns et crépus, et un regard d'une inexprimable douceur. Ce sont les deux apôtres qu'il a invoqués en mourant. Ils le conduisent, à travers des régions d'une admirable clarté, au lieu de la purification; il y reste trois jours dans des angoisses et une amertume intolérable. Enfin, ses guides reviennent le visage plus serein qu'auparavant, et s'élovent avec lui, sans aucun mouvement corporel, dans des régions toujours plus lumineuses. Ils traversent ainsi des foules innombrables de saints, qui tous regardent d'en haut vers l'Orient. Ils arrivent devant les sièges des vingt-quatre vieillards. Le saint se sent défaillir sous le charme des mélodies qui s'échappent de leur bouche. A l'Orient est assis sur un trône Celui qui est, était et sera, et qui répand la béatitude sur tous les saints qui l'entourent. Plongé dans l'admiration, Ansgar s'arrête quelques instants devant le trône du Tout-Puissant qu'environne une splendeur éblouissante. Du fond du sanctuaire retentit une voix semblable au son de plusieurs harpes, et qui lui dit : « Retourne

maintenant sur la terre, tu reviendras plus tard avec la couronne du martyr. » Le saint, joyeux et triste en même temps, est reconduit par ses guides par le même chemin qu'il avait parcouru. Il eut encore beaucoup d'autres visions de cette sorte ; et ce qui prouve qu'elles n'étaient point chez lui l'effet d'une illusion, c'est qu'il fut aussi favorisé du don des miracles et de prophétie. Sa vie, écrite par son disciple Rembert, se trouve dans le Ménologe des Bénédictins de Mabillon.

Nous choisirons, entre un grand nombre de faits du même genre, dans l'empire d'Orient, ce que Nicéphore nous raconte de saint André de Sali, qui, né vers 880, mourut vers 940. André, Scythe d'origine, servait comme esclave. Comme il ne pouvait, dans cette condition, suivre l'attrait qui le poussait vers la foi contemplative, Nicéphore lui conseilla de faire le fou, pensant qu'il pourrait peut-être de cette manière obtenir de son maître sa liberté. La chose réussit en effet. Mais André, une fois arrivé à son but, voulut continuer la vie qu'il avait commencée. On le voyait marcher comme un fou dans les rues de Byzance. Maltraité, honni, battu, traîné dans la boue, il ne se laissait décourager par aucune insulte, et supportait tout avec une patience admirable. Son âme, élevée et fortifiée par toutes ces épreuves et d'autres pratiques encore, fut bientôt favorisée d'extases. Nicéphore raconte qu'il le trouva un jour en prière, élevé au-dessus de terre, et il cite un grand nombre de visions qu'il eut dans ses ravissements. Plusieurs d'entre elles rappellent celles de sainte Perpétue. Comme elle, il voit dans l'amphithéâtre deux rangées d'hommes, les uns vêtus de noir, les autres de blanc. Un des noirs, d'une taille gigantesque, provoque les blancs, et un ange apparaît aussitôt portant trois couronnes. André en désire une, et demande ce qu'elle coûte. On lui répond que tous les trésors de la terre ne sauraient suffire pour en acheter une seule, et qu'elles sont le prix de la victoire. Il s'avance donc, et provoque l'athlète au combat. Celui-ci va être vainqueur. André, se rappelant alors les paroles de l'ange qui portait les couronnes, fait le signe de la croix, et triomphe de son ennemi.

Nicéphore rapporte encore qu'un jour un orage épouvantable, accompagné de grêle et d'un froid glacial, éclata sur Byzance, de sorte que tous les toits furent brisés. La tempête une fois passée, il se demandait ce qu'était devenu André, lorsque celui-ci se présente à lui dès le matin tout joyeux. Il lui demande où il était pendant le temps qu'avait duré l'orage. André lui raconte que, se trouvant sans abri, sans vêtements et sans nourriture, il a cru qu'il allait mourir ; que d'abord il a cherché un abri dans la maison de refuge des pauvres gens, mais que ceux-ci l'ont chassé comme un chien ; puis, qu'il est allé sous le portique, pour chercher un gîte dans la loge d'un chien ; que le chien, après l'avoir regardé longtemps en grognant, est parti comme s'il l'eût trouvé indigne de

sa société ; que, dans son désespoir, il s'est mis à prier Dieu, et qu'un ange éclatant de lumière lui a apparu, et l'a touché avec une tige de lis en disant : « Puisque tu n'as point abandonné Dieu, il ne t'abandonnera pas non plus. Ce lis, en te touchant, doit te rendre la vie. » Il se trouva alors transporté dans un beau jardin planté d'arbres et de fleurs sans nombre. Des oiseaux de toutes couleurs le réjouissaient de leurs chants délicieux, et il ne pouvait se lasser de les regarder. Au milieu du jardin coulait un ruisseau, sur les bords duquel s'étendait une vigne, dont les rameaux entouraient tous les arbres comme d'une couronne. Comme il la considérait, un léger vent s'éleva, et secoua les arbres, de sorte que tous les oiseaux se mirent à chanter. Il lui prit envie de visiter aussi la contrée qui était au delà du ruisseau. Il trouva une grande plaine ; puis, comme il marchait, il rencontra une forme céleste qui le conduisit au premier ciel. Là il vit une grande croix entourée d'anges qui priaient. Jetant les yeux en bas, et voyant la mer si loin au-dessous de lui, il eut peur. Mais l'ange le conduisit au second ciel, où il trouva une seconde croix. Ils vont ainsi du ciel de feu au ciel de la lumière, comme dans la *Divine Comédie* du Dante, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivent au ciel le plus haut, qui était enveloppé d'un voile. Le voile s'étant ouvert, il aperçut le Seigneur dans une splendeur ineffable, mais pour un moment seulement. Revenu à soi, André se trouva au même endroit du portique où il était avant sa vision ; mais l'orage était passé, et le soleil brillait au milieu d'un ciel serein. On voit que toutes ces visions ont des traits de ressemblance qui annoncent un principe commun, et qui se trouvent dans tous les temps et dans tous les lieux, sous le ciel du Nord aussi bien que sous celui de Byzance.

La Mystique avait dû nécessairement se développer dans les monastères, dans ces maisons si nombreuses, ouvertes à ceux qui sentaient le besoin d'une vie plus parfaite. Sainte Hildegarde (*Voy. ce mot*) peut être considérée comme l'expression de ce développement à son époque. Née en 1098, elle avait été placée à l'âge de huit ans dans le couvent du mont Dysibode, et confiée aux soins de la bienheureuse Jutte. Déjà à l'âge de trois ans, comme elle l'avoua plus tard au prêtre Vibert, elle avait été inondée d'une lumière intérieure qu'elle ne pouvait exprimer encore, n'ayant point de mots pour cela. Depuis l'âge de huit ans jusqu'à quinze, ses visions se multiplièrent, et elle en parlait avec une admirable simplicité ; de sorte que ceux qui l'entendaient se demandaient d'où lui venaient ces choses, et qui lui mettait ces paroles sur les lèvres. Elle commença elle-même à observer ce qui se passait en elle, et s'étonnait que, pendant qu'elle avait ces visions au dedans de son âme, elle continuait malgré cela de voir les choses extérieures. Et comme, d'un autre côté, elle n'entendait rien dire de semblable aux autres

sœurs, elle se mit à cacher avec soin les visions dont elle était favorisée. Beaucoup de choses extérieures lui restèrent inconnues, à cause des maladies fréquentes auxquelles elle fut sujette depuis sa naissance, et qui détruisirent sa santé. Tourmentée par ses doutes, elle demanda un jour à sainte Jutte si, outre les choses du dehors, elle voyait encore quelque autre chose; mais celle-ci n'ayant point de visions, ne sut que lui répondre. Hildegarde devint inquiète, et n'osait plus révéler son état intérieur. Elle continua cependant à prédire l'avenir lorsque ses visions étaient telles qu'elle ne pouvait les contenir. Mais ensuite elle avait honte de s'être conduite comme un enfant; elle fondait en larmes, et regrettait de n'avoir pas gardé le silence. Jutte avait écrit plusieurs des choses qu'elle lui avait confiées, et les avait communiquées à une autre sœur. Elle raconta entre autres choses que, lorsque Hildegarde était âgée de quarante-deux ans et sept mois, une lumière de feu, partant du ciel, pénétra son cerveau, sa poitrine et son cœur, semblable à une flamme qui chauffe sans brûler, à la manière du soleil. A partir de ce moment, elle eut l'intelligence des Livres saints, et particulièrement du Psautier et des Evangiles, sans connaître toutefois la signification des mots en particulier, ni la division des syllabes ou les autres règles de la grammaire. Elle apprit aussi, sans aucune leçon, à chanter les louanges de Dieu et des saints; car Jutte lui avait appris seulement à chanter les psaumes, et elle savait à peine épeler.

On voit clairement par ces communications que sainte Hildegarde avait été dès son enfance naturellement clairvoyante, que cet état de clairvoyance, par suite de ses progrès dans la vie ascétique, avait passé dans le domaine de la grâce, et qu'à l'âge de quarante-deux ans, son initiation à cet ordre supérieur fut complète. A partir de ce moment aussi, sa vie prend un caractère plus sérieux encore. Les visions continuent: son âme, portée par l'esprit de Dieu, comme une plume légère par l'air, est élevée jusqu'au firmament, elle parcourt les diverses régions de l'atmosphère, s'étend dans les espaces, visite les peuples et les contrées les plus lointaines, voit tout en détail, mais non avec les yeux du corps, entend tout au fond de son âme, à chaque heure du jour et de la nuit, ses sens étant parfaitement éveillés, sans aucun ravissement, mais avec une conscience pleine et entière de ce qui se passe en elle. Une voix lui commande d'écrire ce qu'elle voit et entend. Elle diffère d'exécuter cet ordre, par crainte du jugement des hommes et aussi par modestie; mais elle est affligée par une violente maladie, qui ne cesse qu'après qu'elle a découvert le tout à son confesseur, et que, d'après le conseil de celui-ci, elle a commencé à écrire. Le mont Rupert, près de Bingen, lui est montré dans une vision, et elle reçoit l'ordre d'aller s'y établir avec ses sœurs. Effrayée par les difficultés de l'entreprise et par les contradic-

tions des hommes, elle diffère encore cette fois, et est affligée d'une nouvelle maladie. Elle perd la vue, et ses membres deviennent tellement pesants qu'elle est obligée de rester couchée, et souffre des douleurs intolérables, jusqu'à ce qu'elle ait nommé le nouveau séjour qui lui avait été montré dans sa vision, après quoi elle recouvre la vue, mais non la plénitude de sa santé. L'abbé, le couvent et tout le peuple s'opposent à son départ et la prennent pour une folle, et elle retombe malade. Trente jours de suite, elle est obligée de rester couchée, et son corps est brisé par des crampes violentes. Son sang se dessèche dans ses veines et la moelle dans ses os, et ses sœurs attendent le moment de sa mort. Mais voici qu'elle aperçoit, dans une vision, une troupe d'anges, de ceux qui ont combattu avec le dragon. L'un d'eux lui dit : *Courage, Adelar; pourquoi t'endormir dans la sagesse? Chasse tes doutes et tu verras. O astre radieux, tous les aigles te verront; le monde s'altruistera, mais l'éternité sera dans la jubilation, Aurore, élève-toi vers le soleil.* Puis la troupe des anges chanta d'une voix délicieuse : *Message d'allégresse! les messagers se sont tus; le moment du départ n'est pas encore venu. Lève-toi donc, ô vierge !...* Elle revint aussitôt à elle, reprend ses forces et obtient une santé passable.

Le départ de la communauté eut lieu. Hildegarde écrivit ses visions; une main amie rangea les mots d'après les règles de la grammaire, sans rien ajouter, ni changer, et le manuscrit fut présenté d'abord à l'archevêque de Mayence, puis, à Trèves, au Pape Eugène III. Saint Bernard avait d'abord éprouvé son esprit et sa vie. Ses écrits furent approuvés après un examen sérieux. Encouragée par là, elle écrivit le livre intitulé : *Scivias*, qui renferme ses visions, puis une exposition des Evangiles; d'autres explications symboliques des saintes Ecritures et plusieurs livres sur la nature des éléments, de l'homme et des diverses créatures. Le bruit de son nom s'était répandu au loin, et l'on s'adressait à elle de toutes parts pour recevoir d'elle des consolations, des conseils ou des leçons. Elle lisait dans l'âme de ceux qui venaient la voir, et elle fut bientôt pour ses contemporains, dans l'ordre de la grâce, ce que les alrunes du paganisme étaient dans le domaine de la nature. Elle reçut et écrivit un grand nombre de lettres. Parmi les dernières, il nous en est resté cent trente-huit. Les Papes Eugène, Anastase, Adrien et Alexandre, des archevêques, des évêques, des abbés, les empereurs Conrad et Barberousse, des princes de tout rang entretenaient avec elle ce commerce épistolaire. L'empereur Barberousse rappelle, dans une de ses lettres, qu'il l'a vue dans son palais d'Ingelheim, et qu'il se souvient encore de ce qu'elle lui prédit. Elle lui répond que, dans une vision, elle l'a vu entraîné dans beaucoup d'égarements, et l'avertit de prendre garde à lui, et de régner comme il convient à un empereur. Elle a pour tous des avertissements, des paroles qui élèvent et

qui inspirent, ses visions ont le style sublime et prophétique de l'Ancien Testament et de l'*Apocalypse*; elles renferment des images grandioses et symboliques et des contrastes frappants. Ce sont les sept péchés mortels qui lui apparaissent sous la forme de bêtes, ici comme un paon, lequel tantôt regarde la terre et tantôt blasphème Dieu; là comme un serpent qui, couvant son venin, déroule ses longs anneaux; ailleurs comme un porc qui se vautre dans la fange en grognant contre Dieu. L'avarice lui apparaît comme un chameau chargé des trésors de l'Eglise, et la violence sous la forme d'un sanglier. Puis, s'élevant au-dessus des ténèbres qui renferment ces bêtes, elle contemple le ciel; elle voit le trône de l'Ancien des jours environné de lumière et ceint de l'arc-en-ciel. A la droite du Père est un homme brillant de jeunesse, sur lequel repose une colombe; puis les cieux retentissent des plus doux chants, et les quatre animaux prophétiques se meuvent autour du trône. Mais il se remue quelque chose aussi dans les ténèbres: la nuit essaye de couvrir le ciel, et les bêtes qu'elle renferme se lèvent furieuses. La trompette sonne; les armées se préparent au dernier combat. L'Agneau vient devant le trône implorer miséricorde; l'épée est remise dans le fourreau, et un nouveau délai est accordé au monde. Le regard de la voyante pénètre les profondeurs de l'avenir et les destins qu'elles renferment. Beaucoup d'autres étaient, comme Hildegarde, favorisées de ces dons singuliers.

...Un jour de Pentecôte, pendant que la communauté chantait le *Veni, Creator*, Gertrude de Colmar entend tomber du ciel avec bruit une flamme qui remplit le chœur, et qui, pendant tout le temps que dura ce chant, éclaire les sœurs d'une lumière céleste, de sorte qu'elles paraissent tout en feu. Adélaïde de Rheinfelden, traversant un jour le couvent, vit le ciel ouvert et une clarté telle que nul ne pouvait l'exprimer. Une autre fois elle vit le purgatoire avec tous ses supplices et le nombre infini des âmes qui y souffrent; une autre fois encore le Seigneur lui apparut attaché à la colonne, inondé de sang, et portant aux pieds et aux mains les traces de ses plaies. Agnès de Blozenheim voit toute la Passion du Sauveur, depuis le moment où les Juifs le prennent au jardin des Oliviers jusqu'à son crucifiement; elle entend distinctement, comme Gertrude de Bruck dans une circonstance semblable, les coups de marteau avec lesquels on le crucifie; elle s'évanouit de douleur, et à partir de ce moment elle est prise d'une fièvre violente dont elle meurt bientôt. Gertrude de Herkenheim voit Notre-Seigneur sous la forme d'un lépreux, et lui donne à boire. Hedwige de Laufenberg le voit disant la Messe et donnant la communion aux sœurs.

Mais c'est sous la forme d'un enfant qu'il se montre le plus souvent. Adélaïde de Tolzheim le voit dans le ciboire sous la fi-

gure d'un enfant de huit ans. Adélaïde de Rheinfelden le rencontre à la porte sous la forme d'un enfant. D'autres le voient sur l'autel, porté par sa mère et jouant avec elle. Elisabeth de Ruffach, étant malade, est visitée par lui; il daigne jouer avec elle et la consoler; il la délivre de ses souffrances. Ne le connaissant point, elle lui demande comment il est entré; il lui répond: *Comme j'étais grand, je me suis fait petit à cause de toi*; puis il disparaît. Agnès est formellement fiancée au Seigneur.

Si nous nous arrêtons un instant pour essayer de distinguer les diverses phases du développement des visions dans les mystiques, nous en remarquons plusieurs nettement tranchées. La première comprend les temps apostoliques et les premiers siècles de l'Eglise. La seconde marque l'ère des martyrs. La troisième se manifeste avec l'établissement et le développement de la vie ascétique dans le désert. La quatrième accompagne la fondation des premiers monastères proprement dits et l'apostolat durant l'époque de l'invasion des Barbares. Après ces quatre phases tantôt successives et tantôt simultanées, tous les éléments qui les composent se rapprochent, se mêlent, s'assimilent, se fondent dans l'élément monastique qui les domine et bientôt les absorbe tous. A la suite de cette période d'élaboration et de transition plus longue que les précédentes, une nouvelle phase commence au XII^e siècle avec sainte Hildegarde et saint Bernard. Cette phase se ramifie bientôt en plusieurs autres, d'abord par saint François d'Assise et par saint Dominique, puis par sainte Gertrude et sainte Catherine de Sienna jusqu'à sainte Thérèse.

La Mystique des stigmates et de la reproduction des plaies et des souffrances du Sauveur commence à saint François d'Assise qui résume de ce côté les martyrs comme il résume les temps apostoliques par la candide simplicité de ses visions. Dans une d'elles, il vit un palais rempli d'armes marquées du signe de la croix, et il entendit une voix qui lui disait que ces armes étaient pour lui et pour ses soldats, s'ils voulaient porter la croix et combattre sous ses étendards. Dans une autre vision, Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix. — Un jour qu'il priaît dans l'église de Saint-Damien à Assise, et qui était dans un très-mauvais état, il entendit sortir du crucifix, devant lequel il était prosterné, une voix qui lui répéta par trois fois: *François, répare ma maison qui tombe en ruines*. La première de ces visions inaugure la Mystique de la chevalerie et des croisades, la seconde exprime la restauration de la vie monastique dans les voies de la Mystique. Parmi les innombrables visions relatives aux ordres religieux, nous en citerons ici une seule comme exemple, afin d'en faire connaître la nature et le caractère. Vers l'an 1113, un moine de Cîteaux qui avait pour la sainte Vierge une dévotion plus fervente encore que ses confrères, fut ravi en extase,

et dans son ravissement, le ciel s'ouvrit à ses regards, et il lui fut donné de voir les divers ordres de l'Eglise triomphante, savoir, les chœurs des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, chacun avec le signe particulier qui les distingue. Il vit pareillement les chanoines réguliers, les religieux de Prémontré, ceux de Cluny, etc.; mais personne de son ordre ne s'offrait à sa vue, ce qui le contraria beaucoup et lui causa une grande peine. Dans son affliction, il se tourna vers la Reine des cieux, et lui dit avec larmes : « Pourquoi donc, sainte Vierge, ne vois-je ici aucun membre de l'Institut de Cîteaux? Pourquoi donc des enfants qui vous sont si dévoués sont-ils privés du bonheur de partager avec leur mère l'éternelle béatitude? » L'auguste Reine des élus, voyant le trouble de ce bon religieux, lui dit : *C'est que les Cisterciens me sont agréables, que ce n'est pas assez pour moi de les traiter comme les autres; mais, semblable à la poule qui réunit ses poussins sous ses ailes, ainsi je veux avoir sous les miennes les élus que votre Institut donne au royaume de mon Fils.* En même temps, ouvrant un manteau d'une ampleur prodigieuse, elle lui fit voir sous ce manteau une innombrable multitude d'hommes et de femmes ayant appartenu à sa société. Le disciple de saint Robert et de saint Albéric fut au comble de la joie; il fit à la divine Protectrice de son ordre les plus vifs remerciements; puis son extase cessa, il se trouva ici-bas et raconta fidèlement à son supérieur tout ce qu'il avait vu et entendu dans son transport extatique. (Chrys. HENRIQ., *Fascicul. SS. ordinis Cisterc. Vita S. Albini abb.*; CÆSARIUS, lib. VII, c. 60, *Chron. SS. Deip.*, p. 156; Paul SAUSSERET, *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge.*)

Les visions des moines ne transigeaient pas avec les vices des grands, pas plus dans le clergé que pour les pouvoirs civils. Nous citerons comme exemple la vision de Vetin ou Guetin, moine de Richenou, dans le diocèse de Constance, vision qui eut lieu en 824 et qui fut popularisée par Heiton, évêque de Bâle. Vetin vit un ange qui le mena sur un chemin agréable, d'où il lui montra des montagnes d'une beauté et d'une hauteur merveilleuse; mais environnées d'un grand fleuve de feu, où étaient tourmentées quantité de personnes, dont il reconnut plusieurs. Il y avait des évêques et des prêtres; et l'ange lui dit : « La plupart des évêques cherchent les intérêts temporels, s'appliquent aux affaires de la cour, et se piquent de magnificence dans les habits et la table, sans veiller au salut des âmes. Ils s'abandonnent au plaisir et à la débauche; et par là se rendent incapables d'intercéder pour les autres. Autrement ils auraient pu par leurs prières soulager le peuple dans la peste et la famine. » (Il y avait eu en France une grande peste l'année précédente 823, et en 820, la peste et la famine.) Entre ceux qui souffraient dans ce purgatoire, Vetin reconnut un prince, qui avait été roi d'Italie

et de Rome, et il en fut fort surpris; car c'était un grand personnage, et qui s'était distingué dans ce siècle, par la protection qu'il avait donnée à l'Eglise. L'ange lui dit : « quoi que ce prince eût fait quantité d'actions merveilleuses et agréables à Dieu, dont il ne perdrait pas la récompense; il s'était toutefois laissé emporter à l'impureté, et y avait fini sa longue vie : comme si ce n'était qu'une faute de fragilité, qui pût être couverte par la multitude de ses bonnes œuvres. » Toutefois, ajouta-t-il, « il est prédestiné à la vie, avec les élus. » Il est certain que ce prince est Charlemagne.

L'ange fit voir ensuite à Vetin le paradis, et l'assura du salut de Gerold, qui étant comte de Bavière sous Charlemagne, avait donné de grands biens au monastère de Richenou, et fut tué à la guerre contre les Huns, l'an 799. L'ange donna plusieurs avis pour les moines, entre autres de se contenter du pur nécessaire : et comme Vetin lui demanda où se conservait le vrai modèle de la vie monastique, l'ange lui dit : « dans le pays d'outre-mer, parce qu'ils ont l'esprit de pauvreté. » On doute si par ce pays d'outre-mer, il entendait l'Angleterre, ou la Grèce de l'Orient. Vetin s'étant éveillé un peu avant le jour, fit écrire aussitôt sur de la cire tout ce qu'il avait vu, et mourut deux jours après, comme il avait prédit, sans aucun signe de maladie mortelle. Sa vision fut écrite en prose incontinent après très-fidèlement par Heiton, ancien abbé du même monastère; et l'année suivante 825, elle fut écrite en vers latins par Valafrid Strabon, moine de la même communauté, âgé pour lors de dix-huit ans. Il y marque en lettres acrostiches les noms de ceux que Vetin avait vus dans les peines, et entre autres de l'empereur Charles.

Tous les ordres religieux, mais principalement celui de Cîteaux, les Dominicains, les Franciscains, les Hieronymites et les Servites eurent très-souvent pour objet de leurs visions la sainte Vierge à laquelle ils rendaient d'ailleurs un culte fervent. Nous remplirions tout un volume du récit de ces visions. (*Voy. APPARITIONS DE LA SAINTE VIERGE.*) Forcé de nous borner, nous citerons les suivantes seulement dont nous n'avons fait mention nulle part ailleurs dans ce Dictionnaire.

Saint Dominique étant mort, le bienheureux Jordane fut choisi pour lui succéder dans le titre et dans les fonctions de général des Frères prêcheurs. Or voici ce qu'Albert Léandre raconte de ce saint homme dans la Vie qu'il a donnée de lui.

Jordane avait reçu des grâces extraordinaires de la divine Vierge, et il l'honorait avec une piété pleine de ferveur, comme la patronne spéciale de l'ordre qu'il gouvernait. Un jour qu'il était, à l'insu de tout le monde, prosterné dans l'église devant un autel de Marie et qu'il était anéanti dans une prière extatique, il poussa un profond soupir qui le trahit en révélant sa présence en cet endroit. Un autre religieux, nommé

Berthold, s'approcha de lui et lui demanda quelle était la faveur qu'il sollicitait en ce moment de la Reine du ciel, et comment il s'y prenait pour la prier de manière à obtenir de sa bonté tout ce qu'il lui demandait. Jordane refusa d'abord de se rendre à ce désir; mais, vaincu par les instances et par les importunités du frère Berthold, et désirant de son côté instruire ce moine et servir ses intérêts spirituels, Jordane lui dit : « Voici comment je me présente à la Mère de miséricorde, et comment je la prie. Le nom de *Marie* se compose de cinq lettres en l'honneur de chacune desquelles je dis un psaume ou un cantique dont je fais cinq prières, après lesquelles je récite un *Ave Maria* de cette manière : Je commence le tout par l'*Ave maris stella*; ensuite, en l'honneur de la première lettre qui est M, je dis le *Magnificat*; pour la seconde, qui est A, je dis *Ad Dominum, cum tribularer, clamavi*; en l'honneur de la troisième, qui est R, je dis *Retribue*; pour la quatrième, qui est I, je dis *In convertendo*; et enfin *Ad te levavi oculos meos* pour la dernière, A. Je termine chaque psaume par une gémulation. »

Jordane ajouta un exemple pour prouver combien il est utile et avantageux de s'adresser à la sainte Vierge, et de lui offrir l'hommage et l'encens de la louange, « Un frère, » dit-il, « était debout, priant une nuit près de son lit; il vit l'auguste Mère de Dieu accompagnée d'autres vierges, se promener dans le dortoir et asperger d'eau bénite les lits des religieux. Une des servantes de Marie portait le bénitier. Il n'y eut qu'un seul frère, dont elle n'aspergea pas le lit. Le religieux qui la voyait, se jetant à ses pieds, la conjura de lui dire la cause de cette exception, Marie lui répondit : *Je suis la Mère de Dieu, et j'ai voulu venir visiter en personne cette communauté. Je n'ai pas aspergé le lit de tel frère, parce que sa conscience n'est pas en bon état, dites-lui donc de l'y mettre. J'aime beaucoup votre ordre, parce que tous les offices y commencent et y finissent par le chapelet de mes louanges ou par mon invocation. Aussi, ai-je sollicité et obtenu de mon Fils qu'aucun religieux de cette communauté ne demeure longtemps en état de péché mortel; mais que quiconque s'en rend coupable ou s'en repente promptement, ou sorte de cet ordre, de manière qu'il ne soit pas longtemps souillé par la présence de ce monstre hideux, qui change les anges en démons.* » L'humilité empêcha le bienheureux Jordane de dire que c'était lui-même qui avait vu ainsi l'auguste Mère du Créateur.

Une autre fois le même général raconta à ses religieux, en plein chapitre, qu'un frère, qu'il ne nomma pas et qu'on crut généralement n'être autre que lui-même, étant dans la maison des Frères prêcheurs, à Paris, vit, le jour de la Chandeleur, ou Purification de la très-sainte Vierge, au moment où les Pères chantaient l'invitatoire de Matines *Ecce venit, « la voilà qui vient, »* la divine Mère de Jésus se diriger, avec son Fils, vers le grand autel sur lequel était un trône où

elle s'assit avec le Dieu qu'elle a donné au monde, et duquel elle regardait avec affabilité chacun des religieux qui étaient, selon l'usage, tournés vers ce même autel; et lorsque, au *Gloria Patri*, les Pères firent un salut, Marie prenant la main de son adorable Fils, les bénit avec cette main, qui doit au dernier jour, bénir tous les élus de Dieu.

Nous pourrions rapporter ici d'autres apparitions de la même nature, mentionnées par le même auteur et dans la même Vie. Mais nous nous arrêtons à ce qu'on vient de lire. Joignons pourtant à cela un trait que raconte Baraleta, dans un sermon à la louange de saint Dominique.

En ce même temps deux jeunes gens se présentèrent pour entrer dans l'ordre des Frères prêcheurs, mais à la condition que si l'un voulait sortir, l'autre sortirait aussi. Ils furent reçus. L'un des deux se montra très-pieux envers la sainte Vierge; l'autre, au contraire, lui rendait peu d'honneurs. Celui-ci ne tarda pas à s'ennuyer de son nouveau genre de vie, et fit part à son ami de l'intention où il était de se retirer. Son compagnon lui répondit : « Demandons préalablement permission à la sainte Vierge, et recommandons-nous à elle. » Ils allèrent donc ensemble dans une chapelle de la sainte Vierge. Le religieux fervent la conjura avec larmes de toucher son ami. L'autre était là attendant que son compagnon eût fini de prier, mais ne disant rien à Marie, ne lui demandant rien, et n'ayant de prière ni dans le cœur, ni sur les lèvres. Cependant il voit tout à coup une très-belle vierge qui, recueillant avec soin les larmes du frère qui pleurait avec tant d'ardeur, les présentait à son Fils en lui disant : *Mon Fils, ces larmes seront-elles perdues? seront-elles inutiles?* A cette vue, le religieux qui n'aspirait qu'à jeter, comme on dit, le froc aux orties, se sentit ému et touché; il se jeta en pleurant aux pieds de la sainte Vierge, lui demandant pardon, et raconta sur-le-champ à son excellent ami ce qu'il venait de voir. Le bon frère fut rempli et transporté d'une sainte joie, et il remercia de tout son cœur Dieu et la sainte Vierge du changement subit opéré par leur puissance dans l'âme de son ami, qui, à partir de là, devint un des religieux les plus édifiants et les plus attachés à l'ordre de Saint-Dominique. (BARALETA, in quodam *Serm. de S. Dominic.*; Paul SAUSSERET. *Appar. et révé. de la très-sainte Vierge*, t. I, p. 316-320.)

De même que l'architecture ogivale du XIII^e siècle est restée le type de l'art chrétien, ainsi les visions de cette époque forment aussi le modèle et le type de toutes celles que nous verrons plus tard. Or, ce type se retrouve surtout sous son résumé le plus complet dans sainte Gertrude, et son livre intitulé : *les Insinuations de la divine piété*. Cet ouvrage composé de cinq livres qui forment ensemble plus d'un millier de pages, se compose d'un bout à l'autre d'une suite de visions qui correspondent avec une rigoureuse exactitude à tous les jours et à

toutes les heures consacrés par l'Eglise. C'est le Sauveur, c'est sa sainte Mère, ce sont les esprits célestes, les apôtres, les Pères, les docteurs de l'Eglise, et une multitude de saints les plus illustres qui apparaissent à sainte Gertrude. C'est le sacrifice, l'immolation éternelle du Verbe dans le ciel, c'est la liturgie céleste de Dieu et des anges correspondant à la liturgie terrestre de l'Eglise militante. C'est un symbolisme complexe, varié, profond, qui revêt toujours ces visions de formes transparentes et de conclusions pratiques. En un mot, c'est au fond la Mystique tout entière résumée dans un livre encore presque totalement ignoré, défiguré par sa traduction, et ou cependant une étude approfondie pourrait puiser tant de choses. Les bornes de ce travail ne nous permettent de reproduire qu'une très-faible partie de ces visions. Nous serons même forcé de nous servir de la traduction si imparfaite de M. Joseph Mége, le livre latin étant presque introuvable. Les visions que nous allons citer pourraient donner lieu à une foule de remarques, mais outre l'inconvénient qui résulterait d'allonger démesurément ce travail, nous avons assez de confiance dans l'intelligence du lecteur pour lui laisser faire ces remarques à lui-même. Voici donc le texte seulement de quelques-unes des visions de sainte Gertrude consignées dans le livre des *Insinuations*.

« Je crois, » dit-elle, « qu'il y aurait une extrême injustice, si me ressouvenant des dons gratuits que j'ai reçus de votre clémence charitable malgré mon indignité, je passais sous silence comme par ingratitude les œuvres de miséricorde que votre bonté singulière exerça sur moi dans un certain Carême. Car le second dimanche comme on chantait à la Messe avant la procession le répons qui commence : *Vidi Dominum facie ad faciem*, etc. « *J'ai vu le Seigneur face à face*, » mon âme se trouvant tout à coup environnée d'un éclat prodigieux de lumière, qui n'était autre que celle de votre révélation, il me sembla voir comme une face sur la mienné qui selon l'expression de saint Bernard n'était renfermée sous aucune forme, mais donnait la forme à tout être, qui ne surprenait pas les yeux du corps, mais qui charmait les yeux de l'âme, et qui était aimable non par l'éclat de son teint mais par les dons de son amour. Il n'y a que vous qui sachiez combien non-seulement mon âme, mais encore toutes les puissances de mon cœur ont trouvé de plaisir dans cette heureuse vision. Lors donc que vous approchâtes, comme je viens de le dire, votre visage adorable, sur lequel se trouve la source abondante de toute félicité, du mien qui était si indigne de le toucher, j'aperçus une douce lumière, qui sortant de vos yeux divins, et passant par les miens, se répandait dans toutes les plus secrètes parties de moi-même, et me sembla remplir tous mes membres d'une vertu et d'une force admirable. Je me trouvai d'abord disposée comme si elle eût desséchée la

moelle de mes os, et puis détruisant ensuite la chair et les os mêmes, en sorte que toute ma substance ne me paraissait n'être plus autre chose que cette splendeur divine, qui brillant en elle-même avec plus d'attraits et de beauté qu'il est impossible de dire, remplit mon âme d'une joie et d'une sérénité incroyables.

« Pendant qu'on célébrait la Messe, qui commence par ces paroles : *Veni et ostende. Venez, et faites-nous voir votre sagesse*, » le Seigneur lui apparut tout rempli des douceurs de sa grâce divine, répandant une odeur sainte et vivifiante, et versant du trône auguste de sa gloire les influences de sa charité, pour honorer la fête de sa naissance bienheureuse. Alors Gertrude l'ayant prié d'enrichir d'une grâce abondante tous ceux qui s'étaient recommandés à ses prières, il lui dit : *Je leur ai donné un tuyau d'or pur, dont la vertu est telle qu'ils pourront par son moyen puiser dans mon cœur divin tous les biens qu'ils désirent*. Cette sainte comprit que ce canal mystique n'était autre chose que la bonne volonté par laquelle l'homme peut acquérir toutes les richesses spirituelles qui sont dans le ciel et sur la terre. Que si quelqu'un, par exemple, embrasé du feu de ses désirs saints et chastes, s'efforce de rendre à Dieu autant d'actions de grâces et de louanges et autant de témoignages de service et de fidélité que lui en ont rendu quelques saints, la bonté infinie de Dieu regarde cette bonne volonté comme si elle avait effectivement son effet. Mais ce tuyau devient éclatant comme l'or, lorsque l'homme remercie Dieu de lui avoir donné une volonté si noble et si relevée, qu'il peut avec elle acquérir des avantages infiniment plus grands qu'avec toutes les forces de l'univers réunies ensemble.

Elle connut ensuite que toutes ses sœurs qui étaient autour de Jésus-Christ, recevaient par autant de différents canaux qui aboutissaient à elles, la grâce divine suivant l'étendue de leur pouvoir. Quelques-unes d'entre elles semblaient tirer ces sacrées influences immédiatement du cœur de Dieu; quelques autres ne les tiraient que de ses mains; mais toujours avec cette différence, que plus elles puisaient loin du cœur, et plus obtenaient-elles avec peine l'accomplissement de leurs désirs; au lieu que plus elles s'efforçaient de puiser près de cette divine source de grâce, plus y trouvaient-elles de facilité et de douceur, et en recevaient-elles avec plénitude ce qu'elles désiraient. C'est pourquoi celles qui puisaient directement dans le cœur adorable de leur Maître, figuraient les personnes qui se conformaient entièrement à la volonté divine; qui s'y soumettent et qui désirent plus que toutes les choses du monde que Dieu l'accomplisse en elles, non-seulement à l'égard de l'esprit et du corps, mais encore en ce qui est au-dessus de la raison. Et ces personnes-là touchent le cœur de Dieu si puissamment, et se le rendent si favorable au temps que Dieu l'a déterminé, qu'elles re-

çoivent avec d'autant plus d'abondance et de plaisir le torrent des douceurs célestes, qu'elles se sont plus parfaitement abandonnées à sa sainte volonté. Mais celles qui tâchaient de tirer leurs grâces des autres membres de Jésus-Christ, représentaient ces gens qui s'efforcent d'acquérir l'amour des vertus et les dons du ciel suivant l'inclination de leur cœur et la pente naturelle de leurs désirs; et ceux-là ont d'autant plus de peine et de difficulté à obtenir ce qu'ils souhaitent, qu'ils s'appuient davantage sur leur volonté propre, et qu'ils s'abandonnent moins à la divine Providence.

Gertrude offrait son cœur à Dieu en ces termes : *Seigneur voilà mon cœur détaché de toutes les créatures que je vous offre avec pleine volonté, vous priant de le purifier dans l'eau sanctifiante de votre côté adorable, de le parer du sang précieux de votre cœur divin, et de l'unir à vous par les doux parfums de votre amour ineffable.* Le Fils de Dieu lui apparut, offrant à son Père le cœur qu'elle lui avait présenté, joint avec le sien, sous la figure d'un calice, dont les deux parties qui le composaient étaient jointes avec de la cire. Ce que cette sainte ayant aperçu, elle lui dit avec une douceur extrême : *Faites-moi la grâce, mon aimable Sauveur, que mon cœur soit sans cesse en votre présence, afin que le rendant toujours pur à vos yeux par un effet de votre amour, vous le remplissiez de vos célestes liqueurs, et le vidiez à telle heure qu'il vous plaira en faveur de vos amis.* Ce que le Fils de Dieu lui accorda, et dit à son Père : *Père éternel, que ce cœur réponde pour votre gloire infinie ce que le mien renfermait dans mon humanité pour le communiquer aux autres.* Depuis ce temps-là, lorsqu'elle offrait son cœur à Dieu, il lui semblait quelquefois si rempli, que, se répandant en actions de grâces et de louanges, il augmentait la joie des bienheureux dans le ciel, et il contribuait à l'avancement des justes sur la terre.

Comme on chantait à la fête d'un martyr : Que celui qui veut venir après moi, etc., Gertrude aperçut le Seigneur qui marchait dans un chemin agréable par la beauté de la verdure et des fleurs dont il était couvert; mais fort étroit et fort rude à cause de la grande quantité d'épines dont il était environné. Il lui semblait voir une croix qui allait devant lui, séparait les épines les unes des autres, et rendait le chemin plus large et plus facile, et que le Seigneur se tournant vers ceux qui marchaient après lui, les encourageait, leur disant d'un visage doux et favorable : *Que celui qui veut venir après moi, se renonce soi-même, prenne sa croix et me suive.* (Matth. xvi, 24.) Ce qui lui fit connaître que nos croix ne sont autres que nos tentations.

La fête de saint Laurent tombait un dimanche ainsi que celle de la dédicace de l'église du monastère. Saint Gertrude s'étant mise en oraison pendant la première Messe pour quelques personnes qui s'étaient recommandées avec confiance à ses prières,

aperçut un cep de vigne vert, qui sortant du trône de Dieu, s'étendait jusque sur la terre, et par les feuilles duquel, comme par autant de degrés, on pouvait monter d'un bout à l'autre. Elle comprit que cette échelle mystique était la figure de la foi, par laquelle les élus montent dans le ciel; et comme elle vit vers le haut de ce cep de vigne, c'est-à-dire, à la gauche du trône de Dieu, plusieurs de ses sœurs assemblées, parmi lesquelles Jésus-Christ lui paraissait debout avec un extrême respect en la présence de son Père céleste, l'heure s'approchant à laquelle la communauté eût dû communier, si elle n'en eût été empêchée par l'interdiction où elle était des sacrements, elle conçut un vif désir de recevoir spirituellement avec toutes ses sœurs ce Sacrement adorable qui, par un incompréhensible secret de la bonté divine donne la vie à l'âme, sans que tous les efforts des hommes y puissent mettre aucun obstacle. Elle vit Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui alla comme plonger dans le cœur de son Père une hostie qu'il tenait à sa main, d'où il la retira toute vermeille et comme teinte de son sang. Gertrude en fut toute surprise, et rêvait à ce que cela pouvait signifier, d'autant que le rouge est une figure de la Passion, et que le Père éternel ne peut jamais être atteint d'aucune marque de souffrance; étant tout occupée à faire réflexion sur ce qu'elle voyait, elle oublia à demander l'accomplissement de ses désirs à Dieu; mais peu de temps après, elle connut que le Seigneur avait choisi pour le lieu de sa demeure, le cœur et les âmes de toutes ses sœurs qu'elle avait vues auparavant assemblées près du trône de Dieu, sans néanmoins s'être aperçue de quelle manière cela s'était fait.

Pendant ce transport la sainte se souvint d'une personne qui, avant la Messe, s'était recommandée à ses prières avec beaucoup de dévotion et d'humilité, et pria Dieu qu'il fit part à cette âme des mêmes faveurs qu'il venait d'accorder à ses sœurs. Il lui fut répondu que personne ne pouvait jouir de ce bonheur, ni monter par cette échelle mystique de la foi qu'elle avait vue, s'il n'était porté sur les ailes de la confiance, dont celle pour qui elle pria n'était que médiocrement animée. La vierge répliqua : *Il me semble, mon Dieu, que le peu de confiance de cette personne procède d'une humilité, sur laquelle cependant vous répandez ordinairement vos grâces avec plus d'abondance.* Le Seigneur lui dit : *Je descendrai donc, et je communiquerai mes faveurs à cette âme et à toutes les autres, qui sont dans ce profond anéantissement.* Soudain le Fils de Dieu, le Seigneur des vertus, lui parut descendre comme par une échelle peinte en rouge, et peu après elle l'aperçut revêtu d'ornements pontificaux au milieu de l'autel de l'église du monastère, qui, portant à sa main une boîte semblable à peu près au ciboire où l'on a coutume de réserver les hosties, se tint assis devant le prêtre jusqu'à la Préface de cette Messe.

Il y avait à sa droite, c'est-à-dire du côté du nord, une si nombreuse troupe d'anges qui étaient occupés à l'adorer, que toute l'église semblait en être pleine; et ces esprits bienheureux témoignaient une joie particulière, et un saint empressément à visiter ces lieux sacrés, où la communauté, ce beau corps d'anges terrestres, avait tant de fois adressé ses prières à Dieu. A la gauche de Jésus-Christ, c'est-à-dire du côté du midi, il n'y avait qu'un seul chœur d'anges, qui était suivi d'un chœur d'apôtres à part, et d'un chœur de martyrs aussi à part, puis d'un chœur de confesseurs, et ensuite d'un chœur de vierges. Gertrude voyant une si auguste assemblée, et se souvenant avec admiration que c'est la pureté, suivant le sens de l'Écriture, qui nous approche de Dieu, elle aperçut entre le Seigneur et ce chœur de vierges, une blancheur semblable à la neige, qui les unissait à leur Epoux par la douceur de ses caresses, et les charmes ravissants de sa familiarité, plus étroitement que tous les autres saints. Il lui sembla encore qu'elle apercevait aussi les rayons d'une lumière éclatante, qui se répandaient sur quelques personnes de la communauté, comme s'il n'y eût eu aucun obstacle entre le Seigneur et elles, quoique l'épaisseur des murailles les séparât effectivement de l'église, où se passait cette vision mystérieuse.

Bien que la sainte fût remplie d'une extrême allégresse au milieu de ce ravissement, elle ne laissa pas de se mettre en peine pour le reste de ses sœurs, et de dire à Dieu en leur faveur : *Seigneur, puisque jusqu'à présent vous avez voulu me combler, par le débordement de vos libéralités, d'un nombre incroyable de grâces, permettez-moi de vous demander ce que vous accordez à celles de mes sœurs, qui étant peut-être maintenant occupées aux travaux de la maison et aux occupations extérieures, ne peuvent se ressentir qu'imparfaitement des dons que vous faites aux autres.* Jésus-Christ lui répondit : *Je répands sur elles les odeurs de mes parfums, et ne laisse pas de les visiter dans leur espèce d'assoupissement.* Gertrude étant dans un grand étonnement, comment il se pouvait faire que des personnes qui ne s'adonnaient point à la vie contemplative, reçussent la même récompense que celles qui s'y occupaient sans relâche; et s'arrêtant à examiner la vertu de ces parfums, dont le Fils de Dieu lui avait parlé, en la comparant à celle des baumes aromatiques, dont il importe peu pour empêcher les corps de se corrompre, qu'ils soient embaumés avant ou après le sommeil de la mort, pourvu qu'ils soient embaumés, elle fut éclaircie de ses doutes par cette comparaison familière; que l'homme ne mangeait jamais sans que chaque membre de son corps fût soutenu et fortifié par la nourriture qu'il prenait, quoiqu'il n'y eût que la bouche seule qui ressentit le goût et la délicatesse des viandes : de même quand Dieu par un excès de sa miséricorde fait quelque grâce à ses

élus, toutes les personnes qui sont de ce nombre y participent, et principalement si elles sont déjà unies par les liens d'une même communauté, elles en reçoivent un surcroît et une surabondance de mérites; et il n'y a que celles qui s'en privent elles-mêmes par leur jalousie, ou par leur mauvaise volonté, qui en sont exceptées et privées.

Ensuite, comme on entonnait le *Gloria in excelsis*, « gloire à Dieu dans le ciel, » ce souverain Pontife Jésus-Christ, Notre-Seigneur, poussa vers le ciel à l'honneur de son Père un souffle comme une flamme ardente. Et à ces paroles : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*; « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté; » il poussa une seconde fois vers les assistants ce même souffle en forme d'une lueur blanche comme la neige. Et quand on fut à cette parole de la Préface, *Sursum corda* : « Levons nos cœurs en haut, » le Fils de Dieu se levant lui-même, attira à lui comme par une puissance sympathique le cœur de tous ceux qui étaient présents, et se tournant du côté de l'orient, assisté d'un nombre infini d'anges qui l'environnaient, il se tint debout, les mains élevées, et offrit à Dieu son Père par le reste des paroles de la Préface les vœux et les désirs des fidèles. Lorsqu'on commença à dire, *Agnus Dei*, etc. : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde*, le Seigneur se levant de l'autel avec tout le pouvoir de sa majesté, se communiqua au second *Agnus Dei*, par un impénétrable effet de sa sagesse, à l'âme de tous les assistants; et au troisième *Agnus Dei*, se retirant tout en lui-même, il offrit en sa personne à Dieu son Père la plénitude de leurs vœux et de leurs désirs. Alors par un redoublement de ses douceurs, donnant de sa bouche adorable le baiser de paix à tous les saints qui étaient présents, il honora d'une faveur singulière la troupe des vierges; car après leur avoir porté comme aux autres le sacré baiser, il l'imprima encore avec amour sur leur cœur; puis versant de toutes parts les torrents de son divin amour, il se donna lui-même à la communauté, en disant ces paroles : *Je suis tout à vous, je vous appartiens en propre, que chacune de vous jouisse de moi selon ses chastes désirs.* Gertrude répondit à son Epoux : *Seigneur, quoique je sois maintenant rassasiée de vos délices incroyables, il me semble néanmoins que vous étiez encore trop éloigné de moi, quand vous reposiez sur l'autel; daignez pour la fin et la bénédiction de cette Messe, faire en sorte par l'opération de votre grâce, que mon âme se sente unie et attachée à vous.* Ce que le Sauveur accomplit de telle sorte, qu'elle connaissait par les chastes embrassements de son Epoux, l'union qu'elle avait avec lui, que la douce violence qu'il lui faisait, était plus divine que surnaturelle.

La sainte s'approchant pour recevoir le Sacrement qui donne la vie, et voyant qu'à l'antienne qui commence, *Réjouissez-vous et tressaillez de joie*, on chantait trois fois, *saint, saint, saint*, elle se prosterna contre terre pour demander à Dieu dans toute l'ef-

fusion de son cœur, qu'il lui plût de la préparer dignement à la participation de cette nourriture céleste, en sorte qu'il en fût glorifié lui-même, et que tout l'univers en pût être édifié. Le Fils de Dieu s'abaissant subitement vers elle, et comme un amant respectueux donnant le doux baiser de paix à son âme, pendant qu'on chantait *saint*, il lui dit : *Au mot de saint, qu'on attribue à ma personne, je vous rends participante de la sainteté de ma divinité et de mon humanité, afin qu'elle vous serve d'une parfaite préparation pour vous approcher des saints mystères.*

Le dimanche suivant, rendant grâces à Dieu pour cette faveur, Jésus-Christ lui apparut plus beau que tous les chœurs des anges, et la présenta à Dieu son Père, revêtue de la sainteté personnelle qu'il lui avait communiquée. Le Père éternel prit tant de plaisir dans cette âme, qui lui était offerte par son Fils unique, que ne pouvant en quelque sorte retenir les épanchements de ses grâces, il lui accorda aussi avec le Saint-Esprit la sainteté qui leur est attribuée dans cette qualité de saint, afin de lui faire obtenir la bénédiction et la plénitude de toute sainteté, tant de celle qui procède de la toute-puissance, que de celle qui émane de la sagesse et de l'amour.

Cette sainte étant une fois sur le point de communier, et voyant que plusieurs de ses sœurs s'en absteinaient pour différentes considérations, elle dit à Dieu avec un extrême sentiment de joie et une humble élévation de cœur : *Je vous rends grâces, mon Dieu, mon bien-aimé, de ce que vous m'avez mise en cet heureux état, que ni mes parents, ni aucune autre considération ne peut m'empêcher de me trouver à votre banquet délicieux.* Le Seigneur lui répondit avec sa douceur ordinaire : *Comme vous avouez que rien n'est capable de vous séparer de moi, sachez aussi qu'il n'y a rien ni dans le ciel, ni sur la terre, pas même la rigueur de mes jugements et de ma justice, qui puisse m'empêcher de satisfaire le plaisir extrême que ressent mon cœur en vous faisant du bien.*

Une autre fois Gertrude s'approchant de la communion, et désirant ardemment recevoir de Dieu les préparations convenables, ce doux et charitable Epoux de son âme la consola par ces paroles pleines de tendresse, en lui disant : *Je me couvre maintenant de votre personne, afin de pouvoir étendre ma main délicate pour faire du bien aux pécheurs, sans qu'elle soit blessée des pointes envenimées dont ils sont tout hérissés. Et je vous revêts aussi de moi-même, afin que tous ceux que vous me présenterez en votre souvenir, et même tous ceux qui vous sont semblables selon la nature, soient élevés à cette haute dignité, où je puisse les combler des bienfaits de ma libéralité royale.*

Un jour que Gertrude devait communier, repassant en son esprit les grâces que Dieu lui avait faites, elle se souvint de cet endroit du *II^e Livre des Rois* (vii, 16) : *Qui suis-je moi ? et quelle est la maison de mon*

Père ? rejetant ces dernières paroles : quelle est la maison de mon Père ? comme si elles n'eussent été propres qu'aux personnes qui ont vécu dans leur temps suivant l'esprit de Dieu, elle se considérait comme une petite plante, qui reçoit de près la chaleur du feu immortel du cœur divin, et connaissait par sa propre nature qu'elle se consumait d'heure en heure par ses défauts et ses négligences, et qu'étant comme réduite en cendre et presque au néant, elle devenait semblable au plus petit charbon éteint qui est jeté par terre. Se tournant vers Jésus-Christ son Médiateur bien-aimé, et le priant de la présenter à Dieu son Père, afin de la réconcilier avec lui en quelque état qu'elle puisse être, il lui semblait que son cher Epoux l'attirait à lui par les influences de son amour, qui sortaient des plaies de son cœur, qu'il la lavait dans l'eau qui en découlait, et qu'ensuite il l'arrosait du sang vivifiant qui y était fermé : d'où vient que quittant peu à peu la forme de charbon qu'elle avait auparavant, elle se transforma en un arbre couvert de verdure, dont les branches se divisèrent en trois parties comme un lis, et le Fils de Dieu l'ayant prise, la présenta avec des marques d'honneur à la très-sainte Trinité, toujours adorable, qui la reçut avec tant d'amour et de tendresse, que le Père éternel, par un effet de son pouvoir infini, attaché sur les branches les plus élevées de cet arbre tout le fruit que l'âme de cette sainte aurait pu produire, si elle eût correspondu comme elle devait aux ordres de la toute-puissance divine. Il lui sembla aussi que le Fils de Dieu et le Saint-Esprit mettaient sur les deux autres parties de ses branches les fruits de la sagesse et de la charité.

Ayant ensuite reçu le corps de Jésus-Christ, et considérant son âme, ainsi que nous venons de le dire, comme un arbre raciné dans la plaie du côté de son Rédempteur, il lui semblait qu'il sortait d'une façon miraculeuse comme une certaine sève de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ, qui se répandant dans cette plaie sacrée, et passant de la racine de cet arbre dans toutes ses branches, y produisait des feuilles et des fruits, qui paraissaient aussi éclatants dans toute la conduite de sa vie, que l'or paraît brillant au travers du cristal : ce qui donnait un plaisir et une joie indicible, non-seulement à la très-sainte Trinité, mais encore à tous les bienheureux, qui s'étaient levés par respect, lui présentaient en forme de couronnes leurs mérites chacun en particulier, et les suspendaient aux branches de cet arbre, pour rendre honneur et gloire à celui, qui faisant éclater en elle ses merveilles, avait la bonté de les combler de nouvelles grâces. Enfin Gertrude priant Dieu que tous ceux qui sont au ciel, sur la terre, et dans le purgatoire, et qui eussent sans doute tiré quelque avantage du fruit de ses œuvres, si elle n'eût pas été si négligente, reçussent au moins quelque utilité des grâces que sa bonté divine lui avait communiquées; ses bonnes œuvres, qui étaient figurées par les

fruits de cet arbre, commencèrent à distiller une liqueur d'une vertu extraordinaire, dont une partie s'évaporant en haut, remplissait de joie les bienheureux, une autre partie découlant dans le purgatoire, adoucissait les peines de ceux qui achevaient d'y être purifiés; et la troisième partie se répandant sur la terre, augmentait aux justes la douceur de la grâce, et aux pécheurs l'amertume de la pénitence.

Gertrude offrant au Père éternel pour satisfaction de tous ses péchés, et pour réparation de ses négligences, l'hostie adorable au moment qu'elle fut élevée à la Messe par les mains du prêtre, elle vit que son âme fut présentée devant la majesté divine dans les mêmes sentiments de joie dans lesquels Jésus-Christ, qui est la splendeur et l'image vivante de la gloire de son Père, et l'agneau de Dieu sans tache, s'offrit lui-même sur l'autel à Dieu son Père pour le salut de tout le monde; et elle fut reçue de cette sorte, parce que le Père éternel la regardait comme purifiée de tout péché, par le mérite de l'humanité sanctifiante de Jésus-Christ, et enrichie et parée de toutes les vertus qui ont rendu florissante la divinité glorieuse de son Fils, par le moyen de cette même humanité sainte.

Gertrude rendant grâces à son Dieu de toute l'étendue de ses forces, et prenant plaisir à s'entretenir des faveurs extraordinaires qu'il daignait lui communiquer, il lui fit connaître que toutes les fois qu'une personne assiste avec dévotion à la Messe, ayant le cœur et l'esprit élevé à Dieu, qui s'offre lui-même dans cet auguste Sacrement pour le salut de tout le monde, il est vraiment regardé par le Père éternel avec toute la tendresse que mérite l'hostie sainte qui lui est immolée, et il devient semblable à celui qui sortant de l'obscurité des ténèbres pour marcher à la face du soleil, se trouve tout d'un coup environné de lumière. Alors la sainte fit cette demande à Dieu : *Celui qui tombe dans quelque péché, Seigneur, n'est-il pas aussitôt privé de ce bien et de cet avantage, de même que celui qui quitte la lumière du soleil pour entrer dans les ténèbres, perd au même instant la satisfaction et la joie qu'il avait de voir la clarté? — Non*, lui répondit le Seigneur; *car encore que le pécheur se couvre du péché comme d'un nuage qu'il oppose à la lumière de ma miséricorde; ma bonté néanmoins ne laisse pas de répandre toujours en lui quelque lueur de ce don céleste pour le conduire à la vie éternelle, et cette lueur s'accroît et se fortifie toutes les fois qu'il tâche d'entendre la Messe avec dévotion, et de participer à la grâce des sacrements.*

Un jour Gertrude, après avoir communiqué, considérant en elle-même avec combien de circonspection on doit retenir sa langue et ne point en faire un usage immodéré, puisqu'elle a l'avantage, par-dessus les autres membres du corps, d'être la dépositaire des plus précieux mystères de Jésus-Christ; elle fut instruite par cette comparaison dans le secret de son cœur, que celui qui ne

s'abstient point de discours vains, trompeurs, déshonnêtes, pleins de médisance, et autres semblables, et qui s'approche de la sainte communion sans faire pénitence, reçoit Jésus-Christ, autant qu'il est en son pouvoir, comme celui qui ayant fait un grand amas de pierres sur le seuil de sa porte, en accablerait son hôte, lorsqu'il vient le visiter, ou le frapperait cruellement sur la tête à coups de bâton.

Etant une fois toute prête de communier, et ne se sentant pas assez préparée pour le faire, et d'ailleurs le temps étant proche, elle parla à son âme en ces termes : *Mon âme, voilà ton Epoux qui t'appelle, et comment oseras-tu aller au-devant de lui sans être parée du mérite nécessaire pour le recevoir? Puis faisant réflexion de plus en plus sur son indignité, se défiant entièrement d'elle-même, et ne mettant son espérance que dans la seule miséricorde de Dieu, elle dit : A quoi bon différer davantage, puisque quand j'aurais mille ans pour me préparer, je ne pourrais le faire comme il faut, n'ayant rien de moi-même qui puisse servir en quelque sorte à une si auguste disposition? J'irai donc au devant de lui avec confiance et humilité; et lorsque mon Bien-Aimé me verra de loin, il pourra mettre en moi toute la grâce et tous les attraits avec lesquels son amour voudra que je paraisse devant lui. Et s'approchant des saints mystères avec cette intention, elle tenait les yeux de son esprit attachés sur sa laideur et sa négligence.*

Mais s'étant un peu avancée, elle aperçut le Seigneur, qui la regardait d'un œil de compassion, ou plutôt de charité, lui envoya l'innocence dont il est revêtu lui-même, pour lui servir d'ornement, et pour la parer comme d'une robe blanche; il lui donna son humilité, afin de l'en revêtir comme d'une tunique de pourpre; il la remplît de cette espérance qui le fait soupirer avec ardeur après ceux qu'il aime, pour ajouter l'agrément de la couleur verte à sa parure; il lui communiqua la charité qu'il a pour les âmes, pour lui servir d'un riche vêtement d'or; il lui inspira la joie qu'il prend dans le cœur des fidèles, pour lui en faire une couronne de pierres précieuses. Enfin il lui donna pour sa chaussure cette confiance avec laquelle il daigne s'appuyer sur l'inconstance de la fragilité humaine, et qui lui fit mettre ses délices à vivre avec les enfants des hommes, afin qu'étant parée de tous ces précieux ornements, elle méritât d'être présentée aux yeux de son Epoux.

Après la communion, Gertrude s'étant recueillie intérieurement, le Seigneur lui apparut sous la figure d'un pélican qui se perçait le cœur de son bec; ce qui lui donna de l'admiration : *Que voulez-vous, mon Dieu*, dit-elle, *me persuader par cette vision? Je veux*, dit le Seigneur, *que vous considériez l'excès de mon amour, qui m'oblige à vous faire un présent considérable; car après m'être donné ainsi moi-même, j'aimerais mieux demeurer mort dans le tombeau, s'il m'était permis de parler de la sorte; que de*

priver une âme qui m'aime de ce fruit de ma libéralité. Faites aussi réflexion, que de même que le sang qui sort du cœur du pélican, donne la vie à ses petits, ainsi l'âme qui se nourrit de ce mets divin que je lui présente, reçoit une vie qui n'aura jamais de fin.

Gertrude ayant un jour entendu un sermon, dans lequel on expliquait la sévérité de la justice divine, fut frappée d'une si grande crainte, qu'elle n'osait plus s'approcher des divins sacrements. Dieu par sa miséricorde la rassura par ces paroles : *Si vous ne daignez ouvrir les yeux de votre âme pour considérer la multiplicité des grâces que je vous fais, ouvrez du moins les yeux du corps, afin que me voyant aller au-devant de vous, étant renfermé dans l'espace d'un très-petit ciboire, vous connaissiez avec certitude que la rigueur de ma justice est ainsi resserrée dans les bornes de la miséricorde que j'exerce envers les hommes dans la dispensation de ce sacrement.*

Une autre fois à la même heure, la bonté divine se servit de raisons toutes semblables pour la porter à la participation de ses saintes délices, par ces paroles : *Considérez sous quelle petite étendue je vous donne ma divinité et mon humanité tout entière; comparez la avec celle du corps humain, et jugez ensuite de la grandeur de mon amour; car comme le corps de l'homme surpasse en grandeur mon corps, c'est-à-dire, la quantité des espèces du pain, sous lesquelles mon corps est contenu : de même ma miséricorde et ma charité me réduisent dans ce sacrement à cet état, que l'âme qui m'aime, est en quelque sorte au-dessus de moi, comme le corps humain est par sa grandeur au-dessus de celui que j'ai dans cet incompréhensible mystère.*

Un autre jour, comme on lui présentait l'hostie salutaire, le Seigneur continua de lui recommander l'excès de son amour : *Ne considérez-vous pas que le prêtre qui donne l'hostie touche mon corps immédiatement de ses mains toutes nues, et que les ornements dont il est revêtu, par respect, ne s'étendent point au delà de ses bras? c'est pour vous apprendre, qu'encore que je regarde avec bonté tout ce qui se fait pour ma gloire, comme les oraisons, les jeûnes, les veilles, et autres semblables œuvres de piété; néanmoins la confiance avec laquelle mes élus ont recours à moi, dans leur fragilité, me touche encore plus sensiblement; de la même manière que vous voyez que la main nue du prêtre touche l'hostie de plus près que ne font pas ses ornements.*

Une autre fois, comme on avertissait, au son de la cloche, d'aller à la sainte communion, le chant étant déjà commencé, Gertrude, ne se sentant pas assez bien préparée, dit à Dieu : — *Voilà, Seigneur, que vous venez à moi; mais que n'avez-vous auparavant rempli mon âme de zèle et de dévotion, puisque cela vous est si facile, afin qu'étant mieux disposée, j'eusse pu aller au-devant de vous dans un état convenable à votre grandeur? — Comme un époux, lui répartit le Seigneur, prend quelquefois plus de plaisir*

de voir le cou de son épouse sans ornement, que s'il était paré d'un collier précieux, et aime mieux voir aussi la blancheur toute simple de ses mains, que si elles étaient couvertes de gants richement garnis : de même la vertu d'humilité m'est quelquefois plus agréable toute seule que si elle était embellie des grâces d'une dévotion sensible. »

Plusieurs religieuses de la communauté, s'étant un jour privées de la communion pour quelque empêchement, Gertrude, qui avait participé à ce mystère d'amour, en rendait grâces à Dieu, lui disant : *Je viens vous remercier de ce que vous m'avez invitée à votre sacré banquet. Le Seigneur lui répliqua, avec des paroles pleines de douceur et de tendresse : Sachez que j'avais un désir extrême que vous y assistiez! — Hé qu'avez-vous! Seigneur, lui dit Gertrude, quelle gloire peut revenir à votre divinité de ce que je profane, avec une bouche indigne, la pureté de ce sacrement? — Comme l'amour sincère et cordial que nous avons pour un ami, lui dit le Seigneur, fait que nous prenons plaisir à l'entendre parler, de même la charité que j'ai pour mes élus me fait quelquefois trouver de la satisfaction dans des choses pour lesquelles ils n'ont point de goût.*

Gertrude, en un autre temps, désirant avec beaucoup d'ardeur de voir l'hostie, pendant la distribution qu'on faisait de ce sacrement, et en étant empêchée par le grand concours de monde qui s'en approchait, elle entendit le Seigneur qui l'invitait amoureusement : *Gertrude, voici un secret bien doux qui se passe entre nous deux, et qui doit demeurer inconnu à ceux qui s'éloignent de moi; c'est que, si vous voulez me connaître, approchez-vous, et éprouvez la douceur de cette manne cachée, non en la voyant au dehors, mais en la goûtant intérieurement.*

Gertrude, voyant une de ses sœurs qui s'approchait du sacrement qui donne la vie, c'est-à-dire de l'Eucharistie, avec trop d'émotion et de crainte, et s'éloignant d'elle avec quelque sorte d'indignation, le Seigneur reprit charitablement en elle cette conduite : *Ne savez-vous pas, lui dit-il, que je ne mérite pas moins qu'on me rende des témoignages d'honneurs et de révérence que de dévotion et d'amour? Mais comme c'est un défaut attaché à la faiblesse humaine de ne pouvoir satisfaire à ce double devoir par un seul et même sentiment, il est raisonnable qu'étant toutes les membres d'un même corps, vous accomplissiez, par le secours les unes des autres, ce que vous ne pouvez pas accomplir par vous-même, par exemple, que celle qui, s'appliquant à goûter les douceurs de l'amour, songe moins aux devoirs du respect, soit bien aise qu'une autre, qui est plus exacte à témoigner son respect, supplée à son défaut, et qu'elle désire réciproquement que celle-ci obtienne la joie et la consolation dont jouit une âme remplie de l'onction divine.*

Une autre fois, Gertrude, priant pour une de ses sœurs, qu'elle voyait saisie d'une crainte semblable : *Je voudrais, lui dit le Seigneur, que mes élus ne me crussent pas si*

sévère, mais qu'ils fussent plutôt persuadés que je reçois comme un bienfait les moindres services qu'ils me rendent. Or, celui-là fait un sacrifice à Dieu, qui, ne trouvant aucun goût ni aucun plaisir dans la dévotion, ne laisse pas de s'acquitter du culte qu'il doit à Dieu, par ses prières, par ses prosternements, et par d'autres semblables actions de piété, espérant, de la miséricorde de Dieu, qu'il ne laissera pas d'agréer ces devoirs de piété.

Gertrude, priant pareillement pour une personne qui se plaignait d'avoir moins de dévotion les jours qu'elle devait communier que dans d'autres jours particuliers : *Cela ne se fait point par hasard, lui dit le Seigneur, mais par un effet de ma providence, qui inspire ainsi des mouvements de dévotion dans des jours particuliers, et dans des temps imprévus, afin d'élever à moi, par ce moyen, le cœur de l'homme, qui demeurerait peut-être enseveli dans la corruption de la chair, au lieu que les jours de fête, et dans le temps de la communion, privant mes élus de cette dévotion, je les occupe davantage, soit dans la pratique de l'humilité, soit dans l'exercice des saints désirs, ce qui peut servir davantage à leur salut que la grâce de la dévotion.*

Gertrude priant encore pour une personne qui s'était abstenue de recevoir le corps de Jésus-Christ, par cette légère considération, qu'elle craignait d'être un sujet de scandale à ceux qui la voyaient, Dieu lui fit connaître sa volonté par cette comparaison : *De même qu'un homme qui lave ses mains pour ôter une tache qu'il y a aperçue, n'ôte pas seulement cette tache apparente, mais encore celles qui ne paraissent pas, en sorte que ses mains deviennent également nettes partout; ainsi il arrive que les justes tombent dans de légères fautes, afin que venant à s'en laver dans les eaux d'une humble pénitence, ils ne soient plus agréables. Mais il y en a qui, bien loin d'être reconnaissants de cette faveur, s'opposent aux desseins que j'ai sur eux, en négligeant la beauté intérieure de leur âme que j'approuve après leur pénitence, pour songer à la beauté extérieure qui dépend du caprice des hommes; et c'est ce qu'ils font, lorsqu'ils ne se soucient pas de se priver des grâces qu'ils eussent pu recevoir dans l'usage de ce sacrement, de peur d'être décriés par ceux qui ne les croient pas assez bien préparés pour s'en approcher.*

Un jour que cette sainte devait communier, se sentant intérieurement invitée par Jésus-Christ à le faire, il lui sembla qu'elle était dans le royaume céleste, et qu'elle allait s'asseoir dans la gloire auprès du Père éternel pour manger avec lui à sa table; mais se voyant trop négligée et trop peu disposée pour recevoir un si grand honneur, elle faisait tous ses efforts pour se retirer. Cependant elle crut voir le Fils de Dieu, qui venait au devant d'elle, et la menait dans un lieu séparé pour la préparer à ce divin banquet. Et premièrement lui appliquant le mérite et le fruit de sa Passion, comme s'il lui eût lavé les mains dans son sang, il la nettoya de ses péchés, et ensuite la parant

de divers vêtements, il l'avertit de marcher avec modestie, et non pas comme une folle, qui par sa contenance et sa démarche trop libre, se rend plutôt méprisable et ridicule, qu'elle ne se fait respecter par sa tenue et sa pudeur. Ce qui lui fit connaître que ceux qui marchent comme des fous avec les ornements du Seigneur, sont ceux qui connaissent leur imperfection, prient le Fils de Dieu de le reformer, et qui après avoir obtenu de lui cette faveur, demeurent aussi timides qu'auparavant, parce qu'ils n'ont pas une pleine confiance que Jésus-Christ supplée abondamment à leurs défauts.

Un autre jour, après la communion, Gertrude offrant à Dieu l'hostie sainte qu'elle venait de recevoir pour servir de remède aux maux que souffraient les âmes du purgatoire, elle s'aperçut qu'elles en recevaient un grand soulagement; en étant toute surprise, elle dit à Notre-Seigneur : *Puisque je suis obligée, mon Dieu, de rendre ce témoignage à votre gloire, que vous daignez m'honorer sans cesse de votre présence, ou pour mieux dire, que vous voulez bien habiter dans mon âme, quoique j'en sois entièrement indigne, d'où vient que vous ne vous servez pas toujours de moi, pour produire un effet semblable à celui que j'éprouve maintenant après avoir reçu votre corps adorable. — De même, lui répondit le Seigneur, qu'il n'est pas facile à tout le monde d'approcher de la personne d'un roi qui demeure enfermé dans son palais, mais que quand son amour pur et chaste l'oblige de sortir pour aller rendre visite à la reine son épouse, alors tous les habitants de la ville ont le plaisir de voir sans peine en cette occasion toute la grandeur et la pompe de la magnificence royale; ainsi lorsque, par un sentiment d'amour et de joie, je visite dans le sacrement de l'autel quelque âme fidèle qui est sans péché mortel, tous ceux qui sont dans le ciel, sur la terre, et dans le purgatoire, en reçoivent un avantage incroyable, et qu'on ne peut assez estimer.*

Gertrude étant près une autre fois de s'approcher des saints mystères, eut envie de descendre dans la vallée profonde de l'humilité pour y demeurer cachée, à cause du grand respect qu'elle avait pour cette bonté adorable, qui porte Dieu à communiquer à ses élus son corps et son sang précieux. S'étant représenté en esprit cette humiliation inconcevable, avec laquelle le Fils de Dieu descendit aux limbes pour en faire sortir les captifs, il lui sembla qu'en s'unissant par ses désirs à cette descente du Rédempteur dans les enfers, elle était arrivée enfin au fond du purgatoire, où s'abaissant encore autant qu'il lui fut possible, elle entendit le Seigneur qui lui disait : *Je vous attirerai à moi dans le sacrement de l'autel, de telle sorte que vous attirerez aussi après vous tous ceux sur lesquels se répandra l'odeur de vos bons désirs, qui sort si abondamment des ornements qui parent votre âme.*

Après avoir reçu cette promesse de Dieu,

et désirant après la communion qu'il lui accordât autant d'âmes du purgatoire, qu'elle ferait dans sa bouche de particules de la sainte hostie en la consumant, et tâchant pour cet effet de la diviser le plus possible, le Seigneur lui dit : *Afin que vous connaissiez que n'a miséricorde est au-dessus de tous mes ouvrages et que la source féconde de mes bontés est inépuisable, je suis tout prêt de vous accorder par le mérite de ce sacrement adorable plus que vous n'osez me demander.*

Gertrude entendant un jour la Messe avec toute la ferveur qui lui était possible, quand on fut au *Kyrie eleison*, il lui sembla que l'ange que Dieu lui avait donné pour sa garde la prenait entre ses bras comme un petit enfant, et que l'ayant présentée à Dieu, le Père tout-puissant, pour en recevoir sa bénédiction, il lui dit : *Père éternel, bénissez votre petite fille.* Il demeura quelque temps sans répondre, comme s'il eût voulu témoigner qu'une si chétive créature était indigne de sa bénédiction, elle commença à rentrer en elle-même, et à considérer avec une sainte confusion son indignité et son néant : ce qui touchant de compassion le Fils de Dieu, il s'approcha d'elle, et pour suppléer à ses défauts, la rendit pleinement participante du mérite de sa sainte vie, dont paraissant revêtue, comme d'une robe riche et éclatante, il semblait qu'elle fût arrivée à la plénitude et à la force de l'Âge de Jésus-Christ. Ainsi le Père éternel s'abaissant par une tendresse charitable, lui donna trois fois sa bénédiction, pour marquer d'une triple rémission de tous les péchés qu'elle avait commis contre sa toute-puissance, par ses pensées, par ses paroles et par ses œuvres. Gertrude offrit au Père éternel pour action de grâces la vie adorable de son Fils unique; et au même moment les pierreries dont ses vêtements paraissaient enrichis, se heurtant les unes contre les autres, semblaient faire un concert harmonieux à la gloire éternelle de Dieu, ce qui témoigne combien c'est faire une offrande agréable au Père, que de lui présenter la vie toute parfaite et toute sainte de son Fils.

Le même ange la présenta ensuite au Fils de Dieu, lui disant : *Fils adorable du Roi immortel, bénissez votre sœur;* et ayant reçu de lui une triple bénédiction pour effacer tous les péchés qu'elle avait commis contre la sagesse divine, il l'offrit enfin au Saint-Esprit avec ces paroles : *Bénissez, divin amateur des hommes, celle que vous avez prise pour épouse,* et elle reçut de lui pareillement trois bénédiction en rémission de tous les péchés, par lesquels elle avait offensé la bonté divine. Cette sainte épouse ayant veillé une bonne partie de la nuit qui précède la veille de Noël, avant l'heure des Matines, et ayant passé tout ce temps à faire des réflexions sur les répons *De illa occulta*, à quoi elle prenait un plaisir extrême, elle fut ravie en esprit, et dans son transport elle aperçut Jésus-Christ reposant doucement et paisiblement dans le sein de Dieu son Père; et les désirs que ceux qui voulaient célébrer cette fête avec dévotion et

piété, lui adressaient, lui parurent sous l'image d'une certaine vapeur. Or Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la contenance était toute agréable, faisait sortir de son cœur divin une lumière qui se répandait sur cette vapeur qui montrait à tous ceux qui formaient ces désirs, le chemin pour l'aller trouver.

Ces bonnes âmes suivant ce chemin pour s'approcher de Dieu, elle reconnut que celles d'entre elles qui s'étaient recommandées humblement aux prières des autres, étaient conduites et soutenues par des personnes qui les menaient comme par la main, et qu'en étant comme environnées, elles allaient droit à Jésus-Christ à la faveur de cette divine lumière, qui sortait de son cœur : au lieu qu'il lui semblait que celles qui s'appuyaient sur leurs prières et sur les désirs qu'elles sentaient en elles-mêmes, s'écartaient quelquefois du chemin en s'égarant, et que quelquefois elles s'y remettaient si bien qu'elles arrivaient enfin jusqu'à Dieu par une lumière qui leur était envoyée de Dieu même. Cette pieuse fille désirant vivement savoir avec quelle bonté il plaisait à Dieu de se communiquer à chacune de ses sœurs, les vit à l'instant toutes comme enlevées vers Jésus-Christ; et qu'elles reposaient dans son sein paternel, et que chacune y goûtait des joies à proportion de l'étendue de ses désirs et de la capacité de son cœur. Elle observait que chacune jouissait de Dieu aussi pleinement que s'il ne se fût donné qu'à elle seule.

Alors il lui sembla que Jésus-Christ, touché de tendresse et de compassion à l'égard de sa pauvre et, ramassa tout ce qu'elle avait dit ou écrit d'édifiant pour la gloire de Dieu ou le salut des âmes, dans tout le temps de l'Avent, et qu'il offrait le tout avec une douceur merveilleuse à sa Mère, qui était assise à son côté, et qu'il y joignit tout le fruit que ses paroles édifiantes devaient produire à tous ceux à qui elle les avait dites, et pour qui elle les avait écrites, pour suppléer à toutes les négligences qu'elle aurait pu commettre par le passé dans le culte qu'elle lui devait. La Mère de Notre-Seigneur ayant reçu tout cela de la main de son Fils avec joie, en parut ensuite comme parée et embellie. Gertrude s'approchant d'elle, la pria dévotement de vouloir intercéder pour elle auprès de son Fils. Alors la sainte Vierge, avec toute l'affabilité d'une mère, se tourna vers elle, et embrassant et caressant son Fils unique, elle le pria pour elle en ces termes : *Mon Fils, je vous conjure de joindre votre affection à la mienne, et d'accorder aux prières de cette âme, qui vous aime avec tant de ferveur, tout ce qu'elle vous demande.*

Cette sainte âme jouissait de Dieu en deux manières. Premièrement par un ravissement d'esprit qui l'absorbait tellement en Dieu, qu'elle ne pouvait exprimer que fort peu de chose des vérités qu'elle y découvrait, pour ce qui regardait l'édification des autres. Secondement par une grâce que Dieu lui faisait de l'éclairer et de l'instruire dans la lecture fréquente de l'Écriture sainte, dont

il lui donnait l'esprit et l'intelligence; mais avec des goûts si admirables qu'il lui semblait que Dieu même lui était présent, et qu'elle s'entretenait avec lui, avec autant de familiarité qu'un ami pourrait le faire avec son ami : ces avantages la rendaient fort capable de profiter aux autres.

Cette sainte fille vit ensuite la sainte Vierge assise fort honorablement auprès de son Fils. Et pendant que l'on chantait le répons, *Descendit de cælis*, le Sauveur, à ces mots, se ressouvénant de l'extrême bonté qui l'avait fait descendre du sein de son Père dans celui de la Vierge, pour se rendre comme exilé sur la terre, regarda amoureusement sa Mère; ce regard amoureux était capable d'ébranler tout son cœur, et de renouveler en elle tous les mouvements de joie qu'elle avait eues au monde de sa sainte humanité. Quand on en vint au répons, *Verbum caro factum est*, où toutes les sœurs faisaient une inclination profonde pour honorer l'Incarnation de Jésus-Christ, elle entendit que Jésus-Christ lui dit dans son cœur : *Toutes les fois qu'on fait ces inclinations profondes avec un sentiment de reconnaissance, et un mouvement de piété, pour me remercier de ce que je me suis fait homme pour l'amour des hommes, je m'abaisse de mon côté par un pur mouvement de ma bonté; et j'offre du fond de mon cœur à mon Père tout le fruit et tout le mérite de mon humanité, pour augmenter les degrés de la béatitude éternelle de celles qui s'inclinent de la sorte.* A la fin du même répons, et à ces mots, *Et veritatis*, la sainte Vierge marchant avec le double ornement de sa virginité et de sa maternité, s'adressa d'abord à la première sœur du côté droit, et l'embrassant étroitement, elle imprima sur elle les marques de son Fils, qu'elle tenait entre ses bras, et faisant de même à toutes les sœurs du chœur, elle leur fit baiser à toutes cet Enfant incomparablement aimable.

A la Messe *Dominus dixit*, Notre-Seigneur plein de sa bonté ordinaire, la remplit encore d'une intelligence de tous les mots qui la composent, qu'il lui donna avec des joies inestimables. Et comme on chantait ces mots : *Primogenitus Mariæ Virginis Matris*, ou *Gloria in excelsis*, elle crut que la qualité de Fils unique convenait mieux à Jésus-Christ, que celle de premier-né, puisqu'elle n'en avait jamais eu d'autre que celui que la vertu du Saint-Esprit forma dans ses chastes entrailles. Mais la sainte Vierge lui dit d'un ton plein d'affabilité : *Ne dites point que ce doux et aimable Enfant soit mon unique, appelez-le plutôt mon premier-né; car après l'avoir mis au monde, je vous y ai mis avec lui, ou plutôt par lui, et je vous ai rendus ses frères en vous rendant mes enfants, lorsque je vous ai adoptés comme tels par les entrailles et l'affection de mère que j'ai pour vous.*

A l'Offertoire elle vit en esprit que les sœurs offraient en sacrifice à Notre-Seigneur toutes les prières qu'elles avaient faites avant l'Avent; que quelques-unes d'elles les mettaient dans le sein du divin Enfant,

qui était imprimé dans leur âme, et que la sainte Vierge se baissait vers chacune d'elles avec une bonté non pareille, et disposait tellement son Fils, que ses mains pouvaient recevoir ce qu'on lui offrait; et que d'autres s'avançaient vers l'autel, et qu'elles se tenaient au milieu du chœur, d'où elles offraient leurs prières à la sainte Vierge, qui tenait son Fils entre ses bras, et que Jésus-Christ n'étant pas dans une posture propre à les recevoir, il témoignait par certains gestes qu'il ne pouvait le faire.

Saint Jean, apôtre et évangéliste, apparut à cette sainte fille comme elle le pria un certain jour de l'Avent. Il lui parut habillé de jaune avec quantité d'aigles d'or, ce qui marquait que, quoique ce saint fût élevé sur la terre par la contemplation au-dessus de lui-même, il tâchait de se rabaisser toujours, et de se tenir dans un état humble, par la connaissance qu'il avait de sa propre bassesse. Gertrude s'attachant à considérer ses vêtements, il lui sembla voir une couleur rouge sous ses aigles d'or, ce qui lui faisait connaître que saint Jean ne commençait jamais sa contemplation que par le souvenir de la Passion du Sauveur, qu'il avait vue de ses propres yeux, et que la compassion lui avait laissée dans le fond du cœur, en sorte que peu à peu il volait jusqu'à la sublimité de la Majesté divine, et qu'il contemplait sans peine avec les yeux de l'esprit autant qu'un homme comme lui en était capable. Il avait aussi deux lis d'or sur ses deux épaules; sur la droite était écrit en des caractères admirables ce mot de l'Évangile (*Joan. xxi, 20*) : *Discipulum quem diligebat Jesus*; et sur la gauche : *Iste custos Virginis*; pour marquer l'avantage singulier qu'il a eu d'être appelé, et d'être en effet le disciple que Jésus aimait, et d'avoir été trouvé digne que Jésus-Christ lui laissât, avant d'expirer, sa mère figurée par un lis blanc à cause de son excellente pureté.

Cet apôtre avait encore devant lui un rational admirable, pour marque de sa prérogative d'avoir reposé au temps de la Cène dans le sein de Jésus. Il y avait écrit en lettres d'or toutes vivantes, ce commencement de son Évangile : *In principio erat Verbum*, pour faire connaître la vertu des dignes paroles qui sont renfermées dans cet Évangile.

Cet apôtre lui apparut encore le jour de sa fête comme elle assistait à Matines, et qu'elle était appliquée avec ferveur aux exercices ordinaires de sa dévotion; cet apôtre, dis-je, que Jésus aimait en effet, et qui doit être, pour cette considération, aimé de tout le monde, lui apparut encore avec mille caresses et mille témoignages d'amitié et de bienveillance. Car comme cette sainte lui avait fort recommandé plusieurs des sœurs dont elle était chargée, ce saint apôtre lui dit avec toute sorte d'affabilité, qu'il agréait sa recommandation, et qu'il imitait son Seigneur, en ce qu'il aimait ceux qui l'aimaient.

Sur l'heure de Tierce, Notre-Seigneur lui

apparut comme il était lorsqu'on l'avait lié et attaché à une colonne entre deux bourreaux, dont l'un le déchirait avec des épines, et l'autre le meurtrissait avec un fouet rempli de gros nœuds; tous deux le frappant au visage, il lui parut si défiguré, que son cœur se fendit, et fut rempli de compassion, ne pouvant arrêter le cours de ses larmes durant tout le jour, toutes les fois que ce visage se représentait à elle : cette sainte âme pensait qu'en toute la terre, on n'en pouvait voir un plus défiguré et dans un état plus déplorable, car la partie qui était déchirée par les épines était tellement en pièces, que les coups de fouet qui avaient blessé l'œil avaient rendu cette partie si délicate tout enflée et toute livide.

Il lui semblait aussi que Notre-Seigneur détournait son visage ; mais que, lorsqu'il le détournait de l'un de ces bourreaux, l'autre le frappait encore plus impitoyablement, et qu'alors il se tourna vers elle et qu'il lui dit : *N'avez-vous pas lu ce qui est écrit de moi : « Vidimus eum tanquam leprosum : » Nous l'avons vu dans un état aussi pitoyable qu'un homme frappé de lèpre. (Isa. LII, 4.)* Elle repartit : *Hélas, Seigneur quel remède pourrait-on maintenant trouver qui fût propre à adoucir la douleur cuisante de votre divin visage ?* Notre-Seigneur lui dit : *Le remède le plus doux et le plus propre, c'est de méditer amoureusement ma Passion, et prier charitablement pour le salut de tous les pécheurs.* Elle entendit et comprit que la Passion de Notre-Seigneur se lisait en l'Evangile, afin qu'elle fût considérée, tant pour la gloire, que pour satisfaire pour tous ceux qui sont dans le sein de l'Eglise ; que la flagellation y était marquée deux fois, ainsi qu'elle avait paru dans ce même jour deux fois d'une manière très-pitoyable ; que la charité était recommandée dans l'Epltre, afin de nous exercer dans l'amour de Dieu, et celui du prochain, souffrant avec Dieu tous les opprobres qu'on lui fait souffrir, et ayant compassion pour le prochain, de la misère horrible où il se réduit en offensant Dieu de la sorte, et en irritant la colère d'un juge si formidable. Enfin, que pour satisfaire à la justice de Dieu pour tous les crimes, la mémoire de la Passion de Notre-Seigneur nous était singulièrement recommandée, pour y rendre grâces à Dieu, et le prier de pardonner par sa bonté à tous ces misérables.

A la Messe, tandis qu'on la commençait, et qu'elle invoquait par les paroles de l'Introït le secours de Notre-Seigneur, il prit lui-même les mêmes paroles pour soi, comme en ayant besoin parmi les maux et les cruautés qu'on exerçait en ce temps contre lui : *Vous, lui dit donc Notre-Seigneur, qui êtes ma bien-aimée, soyez ma protectrice par la résolution de me défendre, si vous pouvez, contre tous ceux qui me font injure et opprobre, car étant chassé comme je suis du cœur de tous les hommes, je viens me reposer dans le vôtre, comme dans un lieu d'asile et de refuge.*

Alors sainte Gertrude adorant Notre-Seigneur tâchait de tout son cœur à l'introduire au dedans d'elle-même ; elle se trouva tout à coup tellement absorbée, et hors de l'usage de ses sens, par l'intime union qu'elle avait avec Dieu, qu'elle ne pouvait plus rien remarquer de ce qui se faisait au chœur, soit pour s'asseoir, ou pour se tenir debout.

La nuit qui précède le dimanche de la Quinquagésime, Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut à sainte Gertrude, assis sur son trône, et saint Jean l'Evangéliste assis et écrivant à ses pieds. Sainte Gertrude vit aussi le même saint Jean l'Evangéliste, assis et écrivant tantôt en caractères noirs, et trempant tantôt sa plume dans l'ouverture du côté de Jésus-Christ pour écrire en lettres rouges, et qui paraissaient comme des roses, diversifiant cette écriture rouge tantôt de noir, tantôt de couleur d'or. Elle conçut que les lettres noires signifiaient les œuvres qui se font plus par habitude et par coutume, que par esprit, et en vue de s'attacher, ou de satisfaire à Dieu, comme les jeûnes et actions semblables ; que les caractères rouges marquaient les œuvres que l'on fait avec application en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur, et pour les pécheurs qui sont dans le sein de l'Eglise ; et par l'écriture rouge, diversifiée de noir et de couleur d'or, étaient marquées les actions faites en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur, avec intention d'en obtenir la grâce, et autre chose semblable qui contribue au salut. Pour celles qui sont faites purement pour la gloire de Dieu, et en l'union de la Passion de Jésus-Christ pour le salut des âmes, sans aucune vue d'intérêt, de grâces et de mérites, elles étaient écrites en lettres d'or, car quoique les autres aient leur prix et leur mérite devant Dieu, celles-ci néanmoins les surpassent en excellence et en dignité, et augmentent jusqu'à l'infini les degrés de la gloire éternelle.

Alors l'âme de sainte Gertrude étant devant Dieu le Père, il lui semblait qu'elle était vêtue de robes blanches et rouges, et merveilleusement enrichie, comme l'enfant d'une très-noble famille, des ornements les plus précieux et les plus rares. Cette robe blanche marquait l'innocence que le mérite de la mortification de Jésus-Christ donne à l'âme. La rouge signifiait la peine de son abstinence ; et cette diversité d'ornements était pour faire entendre la multiplicité et la diversité des exercices, par lesquels Jésus-Christ nous a acquis le salut éternel.

Ensuite le Père éternel prenant cette âme embellie de la sorte, la plaça entre lui et son Fils unique, comme s'ils s'étaient assis en une table pleine de délices. D'un côté la splendeur de la toute-puissance divine la couvrait de toutes parts pour la rehausser et la mettre en dignité ; de l'autre, elle était éclairée de la lumière de la sagesse divine, qui l'avait ornée et embellie des trésors et des perfections de sa vie. Au milieu de ces deux lumières, on apercevait une fente, par où l'on pouvait voir le sentiment que cette

Âme avait de sa bassesse et de ses défauts ; et cette humble confusion plut si fort à Dieu, qu'elle lui gagna l'affection de ce puissant Roi.

... La veille de l'Annonciation de la sainte Vierge, sainte Gertrude entendant sonner le chapitre, s'efforçant de se rendre attentive à Dieu, reconnu en esprit Notre-Seigneur Jésus-Christ avec la Vierge sa Mère, assis à la place des supérieures, et qui attendaient avec grande patience que toute la communauté fût arrivée, et qui les recevaient à mesure qu'elles arrivaient avec une amitié et des caresses qu'on ne pouvait assez admirer.

Pendant qu'on prononçait dans le Martyrologe la fête de l'Annonciation, Jésus-Christ se tourna vers sa Mère, la saluant avec une bonté, qui renouvela alors en elle cette satisfaction si douce et si inestimable, qu'elle avait ressentie, lorsque sa Divinité, prenant d'une manière incompréhensible une chair humaine en elle, s'unit à notre nature.

Quand la communauté se fut mise en prière, en récitant le psaume *Miserere*, Notre-Seigneur en mit les paroles en forme de perles de couleur différente, entre les mains de la Vierge sa Mère. Il semblait que la sainte Vierge avait dans son sein quantité de parfums agréables, qui, étant joints à ces perles, lui servaient d'ornements et d'embellissements, qui était la fin que son Fils s'était proposée, en lui présentant les prières de ces religieuses.

Sainte Gertrude comprit que les parfums et les bouquets qu'elle avait vus signifiaient les traverses qu'elle avait eues le jour précédent, sans en avoir donné à personne aucune occasion. Et comme elle était en peine de savoir pourquoi ces traverses étaient représentées ainsi sous la figure des parfums, Notre-Seigneur lui dit : *Que comme des femmes délicates se plaisent plus aux parfums et aux senteurs qu'à quelque autre présent qu'on leur puisse faire, ainsi il n'y avait rien qui lui fût plus d'avantage, et qui lui fût plus agréable que les cœurs des âmes qui souffraient leurs afflictions avec humilité, avec patience et avec action de grâces, en s'abandonnant entièrement à la vigilance et aux soins de sa providence, qui change en de grands biens les prospérités et les adversités de ceux qui l'aiment.*

Comme cette sainte cherchait en elle-même pourquoi Notre-Seigneur l'avait instruite cette fois, et plusieurs autres fois encore par des visions si corporelles, Notre-Seigneur lui ayant représenté ce qu'on chantait en ce jour par ces mots, de la porte clause que le prophète Ezéchiel avait vue, lui dit comme autrefois : *La manière et l'ordre de mon Incarnation, de ma Passion et de ma Résurrection, ont été marqués par des prophètes sous des figures sensibles, pour faire entendre aux hommes ce qui ne pourrait tomber sous leurs sens. C'est pour cela que personne n'en doit pas moins estimer les choses spirituelles, pour être représentées sous des figures corporelles ; mais s'efforcer*

de se rendre capable de goûter par là les douceurs spirituelles qu'on y goûte.

Pendant qu'on disait Matines, et qu'on chantait l'*Ave, Maria*, sainte Gertrude vit sortir trois ruisseaux, l'un du Père, l'autre du Fils, et le troisième du Saint-Esprit, qui, coulant avec une douce impétuosité, pénétraient le cœur de la sainte Vierge, et de son cœur retournaient avec impétuosité à leur première source. Elle reconnut que ce flux et reflux divin était une marque que la sainte Vierge était très-puissante avec le Père, très-sage avec le Fils, et pleine de bonté avec le Saint-Esprit. Elle reconnut aussi, que lorsqu'on récite en ce monde cette même prière avec piété, les trois ruisseaux enveloppent doucement, pour le dire ainsi, la sainte Vierge dans leurs eaux, et qu'ensuite ils retournent au cœur de Jésus-Christ et à leur première source, et que de cet écoulement de leurs eaux, il se forme des ruisseaux de joie et de salut en faveur des bienheureux, des anges et des âmes saintes, qui vivent chrétiennement, et qui récitent avec dévotion la salutation de l'ange, qui renouvelle en eux tout le bien que leur a acquis l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toutes les fois aussi qu'on récitait quelque chose qui regardait la chasteté de la sainte Vierge, comme ces mots : *Hæc est quæ nescivit, domus pudici pectoris*, et autres semblables ; tous les saints se tenant de bout, témoignaient dans cette posture tout l'honneur et tout le respect qu'ils croyaient devoir lui rendre comme à leur Maîtresse et à leur Souveraine, pour toutes les faveurs qu'il lui avait jamais accordées pour le salut des hommes.

L'archange saint Gabriel paraissait aussi avec un éclat tout nouveau, toutes les fois qu'on parlait de cette Annonciation, qui s'était faite par son ministère ; et quand on prononçait le nom de saint Joseph, l'époux de la sainte Vierge, tous les saints faisaient par honneur une grande inclination, et témoignaient par la sérénité et la douceur de leurs regards, qu'ils se réjouissaient avec lui de son excellence et de sa dignité.

Pendant la Messe, où sainte Gertrude devait communier, elle vit la Mère de Notre-Seigneur pleine de l'éclat et de la majesté que lui donnaient toutes les vertus ; et s'étant prosternée humblement à ses pieds, elle le pria de vouloir la disposer à bien recevoir le sacrement auguste du corps de son Fils. Alors la sainte Vierge lui donna un fort beau collier, qui avait comme sept rayons, à chacun desquels était attachée une pierre d'un grand prix, et toutes ces pierres marquaient toutes les vertus insignes qui avaient plu à Notre-Seigneur dans la sainte Vierge. La première signifiait son ineffable pureté ; la seconde, son humilité si abondante en fruits ; la troisième, ses désirs fervents ; la quatrième, sa connaissance pleine de lumières ; la cinquième, son amour extrême ; la sixième, le souverain plaisir qu'elle prenait

en Dieu; la septième, la profonde tranquillité de son âme.

Une autre fois, dans la même fête, sainte Gertrude s'étant recueillie entièrement en elle-même, pour s'appliquer plus fortement à Dieu, Notre-Seigneur se fit voir à elle sous la même forme qu'il parut sur terre, ce même jour allant à la mort. Car il semblait passer tout ce jour dans la douleur et les amertumes, puisque tout ce qu'il devait souffrir était aussi présent devant ses yeux, que s'il se fût déjà passé. A la Messe, avant que la communauté reçût la communion, lorsqu'on disait les oraisons secrètes, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut non assis, mais dans cet état de faiblesse, où dénué de toutes ses forces, il était près de rendre l'âme, et cela la toucha au point, qu'elle aussi en pensa rendre l'esprit. Et comme elle demeura dans cet état jusqu'à l'heure de la communion, elle aperçut dans une vision admirable que le prêtre élevait un corps plus grand que le sien, et qu'il portait celui qui porte toutes choses, par la vertu et la puissance de sa parole.

A l'heure de None, sainte Gertrude étant tout à fait appliquée à Dieu, Jésus lui apparut une autre fois plus beau que tous les enfants des hommes, vêtu d'une tunique verte et d'un manteau d'écarlate. La tunique verte exprimait tout ce que l'humanité de Jésus-Christ avait fait de plus extraordinaire et de plus saint. Le manteau d'écarlate marquait le violent amour qui avait poussé Jésus-Christ à endurer de si horribles supplices, avec autant de fermeté que s'il n'eût eu aucun autre droit à sa gloire, que celui que sa patience lui acquerrait.

Cependant ce Roi de gloire, et ce Seigneur des vertus, passa avec tous ces ornements, et accompagné d'une multitude infinie d'anges au travers du chœur, donnant de particuliers témoignages d'affection à celles qui avaient communié ce jour-là, et leur disant ces douces paroles : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Il lui semblait aussi qu'il donnait à quelques-unes un anneau d'or, où était enchâssée une pierre précieuse, en les assurant qu'il ne les laisserait point orphelines et qu'il viendrait à elles.

Lorsqu'on chantait l'antienne, *Elevatis manibus*, Notre-Seigneur étant élevé en l'air par sa propre vertu, accompagné d'une troupe d'anges qui le servaient avec une vigilance toute respectueuse, donna la bénédiction à toute la communauté, en leur disant : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix*. Ce qui lui fit comprendre que Notre-Seigneur avait versé efficacement par cette bénédiction, sa paix dans le cœur de celles qui solennisaient cette grande fête avec dévotion; de sorte que, quelque trouble qu'il leur arrivât, il leur laissait toujours quelque chose de cette paix en l'âme, comme du feu caché sous de la cendre.

Le jour de saint Jean-Baptiste, sainte Gertrude assistant à Matines avec toute la dévotion qu'elle pouvait avoir, ce saint lui

apparut debout devant le trône glorieux du Roi du ciel, sous la forme d'un jeune homme aimable, et avec tout l'éclat que pouvaient lui donner ses insignes prérogatives, comme celle d'avoir été le précurseur de Jésus-Christ, de lui avoir administré le baptême, et de l'avoir fait connaître pour l'agneau de Dieu et pour le Sauveur du monde.

Sainte Gertrude assistant dévotement à Vêpres le jour de la fête de l'illustre sainte Marguerite, elle lui apparut tout éclatante, et avec des traits ineffables d'une beauté éternelle, et merveilleusement embellie des avantages incomparables de la gloire, et se tenant debout devant le trône de la Majesté divine. Et comme on commençait le répons, *Virgo veneranda*, il semblait que le Roi de gloire, Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisait sortir un rayon très-clair de son humanité très-sainte, et qu'il en couvrait l'innocence et la beauté de sainte Marguerite, comme pour renouveler et augmenter en elle le mérite de sa virginité; de même qu'un peintre applique le vernis sur une image pour la rendre plus belle et plus vive. A ces mots : *In magna stans constantia*, le Fils de Dieu, pour accroître la gloire et le comble des mérites du martyre de son épouse, fit encore luire en son âme un rayon de la gloire de son amère Passion, dont elle fut merveilleusement embellie.

... La solennité de l'Assomption de Notre-Dame s'approchant, sainte Gertrude ne pouvant dire autant d'*Ave, Maria*, qu'elle avait été d'années sur la terre, à cause de l'infirmité qui la retenait au lit, tâchait néanmoins d'accomplir ce nombre autant qu'elle le pouvait, par la distinction qu'elle faisait des mots qui composent cette prière. Comme elle offrait donc avec dévotion cette sorte de prière pour elle et pour les filles qui lui étaient commises, Notre-Dame lui apparut pleine de gloire, et revêtu d'un manteau vert parsemé de fleurs d'or en forme de trèfles, et lui parla en ces termes : *Voyez comme je suis ornée d'autant de fleurs que celles pour qui vous vous offrez, ont prononcé de paroles dans leurs prières, et que le degré d'éclat qui paraît sur les fleurs, répond à celui de l'intention qu'elles y ont eue, et que je fais servir cet éclat à leur avantage pour les rendre plus agréables à mon Fils et à toute la cour céleste*.

Elle remarqua que la sainte Vierge avait quelques roses à six feuilles parmi les trèfles, qu'il en paraissait trois toutes dorées, et enrichies de pierreries, et que les trois autres qui étaient comme entrelassées dans les trois premières, semblaient distinguées d'une admirable variété de couleurs inestimables; que ces trois feuilles d'or exprimaient les trois distinctions, ou les trois parties qu'elle avait mises dans l'*Ave, Maria*, pendant sa maladie; que Notre-Seigneur, par sa bonté, avait ajouté trois autres couleurs à ces fleurs. La première, à cause de son ardeur à louer sa sainte Mère; la seconde, à cause de sa discrétion et de sa prudence à suppléer à sa faiblesse, en distin-

quant ainsi les parties ; la troisième, à cause de la confiance qu'elle avait eue, que la sainte Vierge aurait pour agréable le peu qu'elle faisait.

Après que l'on eut chanté Prime, et la Messe de la vigile de l'Assomption, comme sainte Gertrude priait Notre-Seigneur du fond de son cœur, de vouloir la mettre dans les bonnes grâces de sa sainte Mère, à laquelle elle ne croyait avoir jamais rendu ce qu'elle lui devait, Notre-Seigneur embrassa cette Mère divine avec des caresses qu'on ne saurait exprimer, et la faisant souvenir de cette tendresse qu'elle avait pour lui, il lui dit : *Souvenez-vous. je vous prie, ma très-aimée Mère, qu'en votre considération je me suis rendu indulgent et favorable aux pécheurs, et regardez mon élie d'un même œil que si elle vous avait servi toute sa vie avec dévotion.*

A ces paroles, cette chaste Mère fondant comme tout en douceur, se donna pour l'amour de son Fils tout entière à sainte Gertrude. A la Messe, comme on disait la Collecte, *Deus, qui virginalem aulam*, Notre-Seigneur se présenta devant sa bienheureuse Mère avec une joie si ineffable, qu'on eût dit qu'il eût renouvelé en elle toutes celles qu'elle avait eues à sa divine Conception, à sa Naissance, et dans les autres mystères de son humanité.

Notre sainte étant singulièrement attentive à ces paroles : *Ut sua nos defensione munitos*, etc., elle voyait la Mère de Dieu étendre doucement son manteau, comme pour recevoir sous sa protection tous ceux qui se rangeaient vers elle. Alors les bons anges amenèrent devant elle tous ceux qui s'étaient dévotement préparés à cette fête, et les lui présentèrent sous la forme de jeunes filles, qui se tenaient en sa présence comme devant leur mère, et que leurs bons anges défendaient contre les malins esprits, et avaient soin d'exciter au bien par toutes sortes de manières. Elle reconnut que cette protection des anges était l'effet de la prière qu'elle avait faite à ces mots : *Ut sua nos defensione munitos*, les anges ne manquant jamais de défendre et de protéger ceux qui invoquent la sainte Vierge, aussitôt qu'elle le leur commande.

A l'élévation de la sainte hostie, elle vit que Notre-Seigneur se donna lui-même sous les espèces du sacrement, avec tout le bonheur de sa divinité et de son humanité, à celles qui assistaient dévotement à la Messe en l'honneur de sa très-sainte Mère, et qui désiraient de la bien servir le jour de son Assomption, afin qu'étant soutenues par la vertu de ce sacrement, elles fussent affermées dans leurs bons desirs. Après la Messe, la communauté se rendant selon l'ordre au chapitre, elle vit autour de Notre-Seigneur une infinité d'anges qui attendaient toutes les religieuses avec impatience. Comme elle en était dans l'admiration, elle dit à Notre-Seigneur : *Pourquoi, ô Seigneur aimable, venez-vous avec tant de bonté à notre chapitre, accompagné d'une si grande multitude*

d'anges, ou que nous n'y avons pas la dévotion que nous y pourrions avoir la veille de votre divine Naissance? — Je suis tenu, dit Notre-Seigneur, comme un père de famille pour recevoir avec honneur les personnes qu'il a conviées chez lui à manger. J'y viens aujourd'hui pour la considération de ma sainte Mère, pour annoncer la fête solennelle de son éminente Assomption, et pour y recevoir de bon cœur toutes celles qui se disposent à passer saintement cette fête insigne. J'y viens encore pour absoudre, en vertu et par l'autorité de ma divinité, toutes celles qui s'humilieront en vue des négligences qu'elles ont commises contre leur règle. J'y suis présent à toutes les fêtes, et je vois de la même manière tout ce que vous y faites, quoique la veille de ma Nativité j'y aie assisté d'une manière extraordinaire.

Sainte Gertrude apportant une attention et une dévotion toute particulières à None, par où l'on commence le service de cette grande fête, selon la coutume de l'ordre, elle eut révélation que la sainte Vierge avait été le jour avant tellement abîmée et absorbée en Dieu à l'heure de None que, n'ayant plus rien d'humain en elle, elle ne vivait que de l'esprit de Dieu, comme d'un avant-goût des délices célestes, jusqu'à cette heure heureuse où elle rendit l'esprit à Dieu, dans le sein duquel elle alla comblée de toutes sortes de perfections et de vertus sans le moindre remords de conscience, en sorte qu'elle devint un même esprit avec lui, et qu'elle fut comme revêtue de sa divinité toute-puissante.

Sur le soir, comme on chantait Vêpres, elle vit que Notre-Seigneur attirait dans son cœur toutes les louanges qu'on lui donnait par les psaumes qu'on chantait, et que du son cœur il les répandait sur la sainte Vierge, comme des torrents impétueux, et par autant de diverses reprises qu'elle avait eu de vertus et de mérites. Et comme on chantait l'antienne *Tota pulchra*, notre sainte, se jetant entre les bras de Notre-Seigneur, tâchait de dire tous les mots des psaumes par l'organe de son cœur, en mémoire des douces caresses qu'il fit à sa très-heureuse Mère par les mêmes psaumes ; et la dévotion de notre sainte fit sortir du cœur de Jésus un fleuve impétueux d'amour qui, venant à se déborder dans le cœur de la sainte Vierge, faisait rejaillir les excès et les influences divines, qui paraissaient comme des étoiles admirables autour de cette Reine du ciel, qui en était enrichie et consolée d'une manière tout ineffable. Et comme il y en avait une infinité, il en tomba quelques-unes à terre, et les saints les ramassant, les présentaient à Notre-Seigneur avec une joie pleine d'admiration, et qui causait dans leur cœur des mouvements inexplicables. Ce qui lui donnait à connaître que tous les saints tirent de la surabondance des mérites de la sainte Vierge, une joie, une gloire, et une béatitude éternelles.

Dans cette joie, tous les anges prenant part à la dévotion de toute la communauté,

entonnaient uniformément avec elle ce répons, *Quæ est ista ?* au bout duquel, le Fils de Dieu entonna lui-même ce verset. *Ista est speciosa*, le Saint-Esprit mouvant son cœur pour louer et glorifier la Mère d'un Dieu, et la plus excellente de toutes les créatures.

A l'hymne, *Quem terra, pontus*, la sainte Vierge ne pouvant plus contenir la plénitude des influences divines, se reposa sur son fils, et se tint en cet état pleine d'une joie toute céleste, jusqu'à ce qu'on dit, *O gloriosa Domina*. Car alors étant comme éveillée par la dévotion des fidèles, elle se leva comme pour étendre sur eux la main de sa protection et de ses consolations. Au verset, *Deo Patri*, elle se leva une seconde fois, et sainte Gertrude la vit faire trois révérences profondes en l'honneur de la très-sainte Trinité, et elle persista de la sorte jusqu'au *Magnificat*, priant pour toute l'Eglise. A l'antienne, *Virgo prudentissima*, elle envoya une lumière céleste sur tous ceux qui l'invoquaient avec dévotion.

Une autre fois sainte Gertrude étant si faible, qu'elle ne se sentait nullement en état de se faire conduire au lieu où l'on faisait l'oraison pour y entendre commodément Matines, Notre-Seigneur la visita par une bonté tout à fait digne de sa miséricorde. Car il lui semblait qu'au sixième répons elle assistait en esprit à cette joyeuse solennité, où la sainte Vierge payant le dernier tribut à la nature, elle entra dans le ciel. Depuis ce répons jusqu'à *Te Deum*, où elle revint à elle-même, reprenant les fonctions et l'usage de ses sens, on ne chanta rien, dont elle n'eût une haute intelligence, qui lui donnait des joies ineffables. A ce répons, *Super salutem*, elle voyait que tout le chœur des anges et des apôtres le chantait de concert, comme pour congratuler leur souveraine sur les privilèges singuliers, dont Dieu l'avait honorée.

Cependant la sainte Vierge attirée par une douceur inconcevable, et son âme étant sortie de son corps, fut reçue entre les bras de son Fils, et Notre-Seigneur qui est le Père des orphelins en la personne de l'Eglise son Epouse bien-aimée, en recommandant à sa Mère les besoins et les nécessités qui le touchaient beaucoup, chanta le septième répons, *Sancta Deo dilecta*, et ensuite la sainte Vierge s'avancant, son Fils par une affection très-tendre pour elle, paraissait la louer encore plus ardemment par le huitième répons, *Salve, Maria*, les chœurs des anges chantant alternativement avec lui le neuvième, *Salve, pia Mater Christianorum*; et Notre-Seigneur poursuivant en la personne de son Eglise chanta d'une voix sublime, ces mots, *Virgo solamen desolatorum*.

Après, comme la sainte Vierge entra dans les cieus avec une joie ineffable à ce cantique, *Audite me, divini fructus*, toute la cour céleste fut dans un transport de joie, que les paroles humaines ne peuvent exprimer. A ce verset, *Et frondente in gratiam*,

toutes les fleurs, comme se disposant à recevoir la Reine du ciel, prenaient un nouvel éclat, répandaient une suavité très-douce, et rendaient un son si agréable, que l'on eût dit que toutes les belles voix du monde eussent été unies ensemble, pour composer une douce mélodie.

Alors la sainte Vierge transportée de joie de son incomparable béatitude, en bénit Dieu par ces paroles, *Gaudens gaudebo in Domino*; et le Père ternel satisfait de la haute perfection de cette excellente Vierge, bénit toute l'Eglise militante, en répandant sur elle des douceurs abondantes, en disant, qu'elle ne serait plus appelée la délaissée: *Non vocaberis ultra derelicta*. Tous les chœurs des anges chantaient ensuite à la louange de la Vierge, *Sexaginta sunt reginæ*, « il y a soixante reines, » marquant en cela, que la Vierge Marie était élevée au-dessus de leurs ordres. Après, les chœurs des saints entonnèrent, *Et octoginta concubinæ*, « et quatre-vingts femmes, » déclarant par là qu'elle était élevée au-dessus de tous. Et après, les uns, et les autres s'unissant en même chœur, ajoutaient, *Et adolescentularum non est numerus*, « et un nombre infini de filles, » élevant par-dessus toutes choses cette incomparable Vierge comme elle mérite de l'être.

Aussitôt le Saint-Esprit chanta, *Una est columba mea*, « c'est ma colombe unique, » je n'ai trouvé qu'elle qui me fût bien semblable, et en qui je pusse me reposer. Alors le Fils de Dieu ajouta aux paroles du Saint-Esprit, les suivantes, *Perfecta mea*, je ne trouve qu'elle de parfaite au point que je le demande, comme s'il disait: j'ai rencontré en elle tout ce que je désirais trouver hors de moi dans une créature.

A cela, le Père dit aussitôt: *Una est matri suæ electa*, cachant dans ce transport de son amour tout ce qu'il voulait dire d'elle. Après, toute la cour céleste chanta les louanges de la sainte Vierge par ce verset, *Salve, nobilis*. Alors elle fut mise sur un trône plein d'éclat et de majesté à la droite de son Fils, et à l'instant tous les habitants célestes, s'assemblant devant cet insigne trône, relevaient la haute et éminente sainteté de vie qui la lui avait méritée, chantant avec une joie ineffable le répons, *Beata es, Virgo Maria*, et la sainte Trinité ajoutait ces mots: *Ave, Maria*, renouvelant en elle les mouvements de joie qu'elle avait ressentis autrefois à la salutation de l'ange. Et le chœur de saints ayant chanté *Ecce exaltata est*, lui recommanda d'intercéder pour l'Eglise militante.

Dieu le Père, par la beauté rare et singulière de cette souveraine des créatures, chanta au même instant *Ave, speciosa*, et le Fils répondait: *Sunanitis secundum cor summi Regis*, « vous êtes une sunamite selon le cœur du grand Roi; » et le Saint-Esprit ajouta: *Ave, Mater Maria*, et le Fils ces autres mots: *Spiritu sancto teste*, « le Saint-Esprit en est témoin. » Et alors le chœur de tous les saints entonna *Tu olim Maria so-*

ror Egypti. Le chœur des anges entremêlant *Te, Domina angelorum*, et tous les saints représentant l'Église militante, fléchissant les genoux devant la sainte Vierge, chantaient *O sancta, ó celsa*. Après, la sainte Trinité, toute pleine de joie, chantait comme par admiration et pour faire remarquer les mérites de la sainte Vierge, le deuxième répons *Quæ est ista?* Enfin sainte Gertrude conçut que la sainte Vierge avec toute la cour céleste chanta le *Te Deum* en l'honneur de la sainte Trinité, en louant toutes les personnes par le premier verset, le Père éternel par le second, le Fils de Dieu par le troisième, et le Saint-Esprit par le quatrième. Elle vit que les personnes divines étaient louées en particulier à chaque verset, excepté aux sept qui se rapportent spécialement au Fils de Dieu, qui commencent par ces mots : *Tu Rex gloriæ, Christe*, où il est loué pour tous les bons sentiments qu'il avait inspirés à cette excellente créature qui en avait fait un si saint usage, que jamais elle ne les avait employés qu'à la louange et la gloire de Dieu. Elle reconnut encore que rien n'y était attribué au Père, qui ne lui convînt si parfaitement qu'il ne pouvait être autrement expliqué, qu'il en était de même de ce qui était dit du Fils et du Saint-Esprit.

Après tout cela, sainte Gertrude revenant à elle, et reprenant les sens qu'une si grande solennité avait si fort occupés en formant dans son cœur des délices tout ineffables, elle trouva son corps tellement affermi qu'elle s'en retourna sans sentir aucune faiblesse, avançant même les autres de quelques pas, et cette force lui dura jusqu'après dîner.

Au bout de trois ans, notre sainte étant malade et arrêtée au lit la veille de l'Assomption, ne laissa pas de se disposer dès le matin pour exercer sa dévotion et sa piété. Pendant cet exercice, elle vit la sainte Vierge dans un jardin parfaitement beau, cultivé avec tout le soin possible, et rempli de toutes sortes de fleurs et de parfums. Elle la vit dans ce jardin entrer comme dans une agonie causée par un excès de contemplation, de repos et de joie, donnant à connaître par la sérénité de son visage et par sa manière de faire qu'elle était toute pleine de grâces.

Elle voyait en ce jardin des roses sans épines, des lis blancs comme la neige, des violettes qui répandaient une fort agréable odeur, enfin toutes sortes d'autres fleurs sans aucunes herbes. Plus ses fleurs étaient éloignées de la sainte Vierge, plus leur éclat était vif et leur odeur douce. La sainte Vierge qui attirait par sa respiration toute odeur, la renvoyait dans le cœur de son Fils qui paraissait ouvert. Il lui parut aussi une grande multitude d'anges en ce même lieu entre les fleurs et la sainte Vierge, pour servir, en louant Dieu, cette grande souveraine. Elle vit aussi saint Jean l'Évangéliste comme à la tête de la Vierge, qui priaît dévotement, et dont la sainte

Vierge attirait comme une doute vapeur les ferventes prières.

Or, notre sainte prenant un plaisir singulier à toutes ces choses, elle commença à rechercher en elle-même ce qu'elles pouvaient signifier. Notre-Seigneur lui apprit que ce jardin signifiait le chaste corps de la sainte Vierge, que les fleurs étaient ses diverses vertus, que les roses, qui dans leur éloignement paraissaient si belles, signifiaient les actions faites par le mouvement de l'amour de Dieu et du prochain, qui portent des fruits d'autant plus dignes, que cet amour peut avoir eu plus d'étendue; que les lis si blancs marquaient l'extrême pureté qui avait paru en toute la conduite de la sainte Vierge; que saint Jean qui y paraissait, et dont la sainte Vierge attirait les prières, signifiait la gloire qu'elle avait eue de la part de saint Jean pour le soin qu'il avait eu d'elle sur la terre, afin qu'elle pût vaquer plus librement toute sa vie à la prière. Et comme notre sainte demandait quel profit saint Jean avait tiré de ce soin, Notre-Seigneur lui répondit qu'il avait formé dans son cœur autant de degrés d'amour qu'il avait rendu de services à sa Mère.

Elle comprit aussi que par ce jardin où était la sainte Vierge, étaient marquées toutes ses vertus, où son âme s'était comme renfermée, y prenant un extrême plaisir, et les rapportant toutes à Dieu dont elles étaient sorties. Ainsi notre sainte fut plongée et absorbée tout ce jour en cette joie jusqu'à Matines. Au premier verset, elle fut ravie pour une seconde fois, et vit la sainte Vierge reposer fort paisiblement sur son Fils, et le Fils de son côté verser dans le cœur d'une mère avec une joie ineffable le fruit des vertus qu'elle avait versées auparavant dans le sien. Il semblait que Dieu le Père chantait avec une mélodie très-douce ce premier verset : *Vidi speciosam*, « *J'ai vu celle qui est toute belle*, » donnant à entendre par ces paroles à toute la cour céleste, que la sainte Vierge avait été une véritable colombe en pureté et en innocence.

Ensuite le Saint-Esprit, pour faire connaître encore la singulière pureté de la vie de la sainte Vierge, chantait ce répons *Sicut cedrus*. Alors tous les saints emportés d'admiration et de joie chantaient le troisième répons *Quæ est ista?* où notre sainte comprit des sens admirables, mais que sa grande infirmité lui fit ensuite oublier. Ainsi tous les saints entourant le trône de la sainte Vierge par une procession solennelle, chantaient avec une révérence profonde et d'un accord de voix tout à fait merveilleux, le quatrième répons *Gaude, Regina*, considérant que c'était cette Reine puissante sur qui l'éclat de la lumière éternelle luit si vivement, qu'il paraît à tous ceux du ciel et de la terre, qui la reconnaissent pour leur souveraine, comme étant la Vierge la plus belle et la plus accomplie en perfection, en vertus et en grâces qui se puisse trouver; comme étant encore celle qui pourvoit ici à nos besoins, et qui donnera un jour l'ac-

croissement à notre gloire, et le comble à notre joie et à nos mérites.

Alors le chœur des anges chantait à voix claire et mélodieuse *Fac nos letari*, l'excitant par là au passage de la mort; ensuite tous les saints chantaient à leur tour *Gloria Patri* pour toutes les grâces dont la sainte Vierge avait été comblée; et les uns et les autres se joignant ensemble, chantaient divinement toutes les antiennes et tous les psaumes à l'honneur de Dieu et à la louange de la sainte Vierge. Cependant sainte Gertrude avait une merveilleuse intelligence de tout ce qu'on chantait. Sur le cinquième répons, la sainte Vierge se levant, chanta mélodieusement en action de grâces ces paroles, *Beatam me dicent omnes generationes*; et aussitôt cette âme parfaitement heureuse, étant affranchie du corps, appuyée sur son Fils, et comme plongée dans la source même de la béatitude, fut unie si étroitement à Dieu qu'elle n'en sera jamais séparée. Toute la cour céleste, fut si admirablement réjouie de l'agréable présence de la Reine du ciel, que la voyant si étroitement unie au Roi des rois, qu'elle était placée tout près de la sainte et auguste Trinité, chanta à sa louange, *Super salutem*, et cette révélation finit.

Une autre fois sainte Gertrude assistant fort dévotement à Matines, elle fit des trois nocturnes trois sujets différents de sa dévotion et de sa piété. Au premier nocturne, son dessein était de renouveler la mémoire des consolations ineffables que la sainte Vierge avait eues, tant de la part de son Fils que de celle de tous les saints dans l'attente de sa mort, en sorte que toutes les paroles qu'elle disait paraissaient comme autant de fleurs, de roses et de lis autour de la sainte Vierge. Au second nocturne, sa pensée était de représenter toutes les délices ineffables dont elle avait joui entre les bras de son Fils à cet heureux moment. Au troisième, elle voulut renouveler la mémoire de cette inconcevable gloire qu'elle avait reçue à son entrée magnifique dans le ciel; en sorte qu'à tout ce qui se disait en l'honneur de la sainte Vierge, elle recevait autant d'éclat et de lumière qu'il sort de douces odeurs des parfums les plus excellents.

A la Messe, en disant par trois fois *Laudate Dominum, omnes gentes*, elle demandait à la première à tous les saints qu'ils offraient à Notre-Seigneur tous leurs mérites, afin qu'elle pût approcher dignement du Sacrement adorable de l'autel. A la seconde, elle s'adressait pour la même chose à la sainte Vierge; et à la troisième, à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La sainte Vierge se levant tout à coup à la prière de notre sainte, se tint debout devant la sainte et immuable Trinité, lui offrant tous ses mérites et toutes les faveurs exquis qu'elle avait reçues à son Assomption, et faisant signe à sainte Gertrude de s'approcher, la mit en sa place avec mille caresses, et lui dit qu'elle parût comme elle en présence de cette auguste Trinité avec

les mêmes traits et les mêmes perfections qu'elle y paraissait, et qu'elle lui plût ainsi qu'elle-même. *Hélas!* dit notre sainte tout étonnée, et se méprisant extrêmement elle-même, *par quels degrés de mérite pourrai-je monter à une faveur si insigne?* Elle lui répondit qu'elle devait faire trois choses pour s'y disposer. La première, demander à Dieu d'être purifiée de toutes ses taches, en vertu des prières de sa sainte Mère, et de l'extrême pureté qu'elle avait apportée pour lui préparer une demeure agréable en elle. La seconde, lui demander le pardon de ses négligences en vue de l'humilité profonde qui lui avait fait mériter d'être élevée au-dessus des anges et des saints. La troisième, lui demander une abondance de mérites pour l'amour incompréhensible, qui avait uni la sainte Vierge à Dieu d'une manière à n'en jamais être séparée.

Sainte Gertrude ayant fidèlement accompli ce que la sainte Vierge lui avait ordonné, elle fut ravie en esprit à ce haut point de gloire que cette Souveraine du ciel lui avait acquise; en sorte qu'étant chargée des faveurs de la sainte Vierge, elle plut à Notre-Seigneur d'une manière qui ne peut s'exprimer, si bien que tous les anges et tous les saints s'approchaient d'elle pour lui rendre honneur.

Toute la communauté allant à la sainte communion, cette Reine pleine de gloire se tenait à la droite de celles qui communiaient, les couvrant de son manteau, et demandant pour elle à son Fils qu'il regardât de bon œil toutes celles qui honoraient sa mémoire; et Notre-Seigneur se rendant à ses prières, traitait les communiantes avec toute sorte d'affabilité. Notre sainte ayant communiqué, offrait le Saint-Sacrement à Notre-Seigneur pour la louange éternelle et pour l'augmentation de la joie et de la gloire de sa bienheureuse Mère, comme une compensation des mérites dont cette excellente Vierge avait suppléé à sa pauvreté.

Notre-Seigneur s'adressant amoureusement à sa chère Mère, lui dit : *Je vous rends au double ce qui vous appartenait et je n'ôte rien néanmoins à sainte Gertrude de ce que vous voudrez bien lui donner à ma considération.* Après la procession, la communauté s'en retournant au chœur, et chantant l'antienne, *Ave, Maria, mundi Domina*, il semblait à sainte Gertrude que tout le ciel était rempli de joie et de triomphe. Et aussitôt la sainte Vierge parut debout devant l'autel à la droite de son Fils, et tournée avec un visage riant et plein de gloire du côté du couvent. Comme on chantait, *Ave, colorum Regina*, tous les saints se prosternaient devant elle, et la révéraient comme la Mère du Seigneur; à ces mots, *Ave, Virgo Virginum*, étendant sa main, elle présentait un lis très-blanc à toutes celles qui étaient au chœur, les engageant à suivre l'innocence, et la pureté de toute sa conduite.

Pendant que l'on chantait, *Per te venit redemptio nostra*, toutes les entrailles de sa piété maternelle, furent tellement émues,

quene pouvant porter le poids de la joie dont elle était pleine, elle s'appuya fort tendrement sur son Fils. A ces mots, *Pro nobis rogamus rogata*, la sainte Vierge embrassa respectueusement son Fils, lui offrit toutes les sœurs qui étaient présentes au cœur, lui faisant des prières pour chacune d'elles. Comme on commençait l'antienne, *Hodie beata Virgo*, sainte Gertrude vit Notre-Dame environnée de gloire, et élevée au plus haut des cieux entre les bras de son Fils, accompagnée de tous les ordres célestes, avec tous les applaudissements imaginables. En cet état éminent, elle bénit avec la main de son Fils, toute la communauté. Cette bénédiction fit paraître sur chaque religieuse une croix d'or attachée à leur cou avec un cordon vert, ce qui fit comprendre qu'une foi vive ferme, pouvait rendre toutes les âmes qui l'avaient, participantes de la même bénédiction de cette Mère de miséricorde.

Sainte Gertrude s'occupant à la Messe de la pensée des mérites de saint Bernard, à qui sa dévotion s'attachait très-particulièrement, à cause des avantages de sa douce éloquence, cet illustre abbé lui apparut revêtu d'une gloire ineffable, en sorte qu'il paraissait sur lui trois couleurs également éclatantes; savoir la blancheur des lis, qui marquait son intégrité; la couleur violette, qui signifiait la pureté et la perfection de sa conduite; et le vif éclat de la pourpre, qui représentait la ferveur de son amour; ces trois couleurs différentes donnaient à tous les saints un plaisir infini. On voyait encore dans ses mains des brasselets d'or, et de pierreries précieuses, avec des perles éclatantes entrelacées ensemble avec un art merveilleux. Cet or marquant le prix inestimable de sa rare doctrine, et les pierreries tout ce qu'il avait dit et écrit sur l'amour de Dieu. Notre-Seigneur attirant dans son cœur les fruits et les avantages qu'on avait tirés des écrits de ce saint Père pour la dévotion, les faisait rejaillir et retourner de son cœur dans celui de saint Bernard, dont le cœur en résonnait comme un doux instrument; ses vertus, et surtout son innocence excitant en lui les plus doux accords qu'on puisse s'imaginer.

Ce même saint portait à la tête un diadème éclatant d'une admirable variété de couleurs, où paraissait le profit qu'il désirait que l'on tirât de ses écrits à la gloire de Dieu. Alors sainte Gertrude dit deux cent vingt-cinq fois, *Laudate Dominum, omnes gentes*, en l'honneur de ce saint, rendant grâces à Dieu de toutes les grâces dont il l'avait comblé. Tout ce qu'il avait dit parut sur les vêtements de ce saint en forme de petits écussons, où étaient gravés les vertus particulières qui avaient éclaté en lui sur la terre, et dont l'éclat paraissait aussi dans l'âme de sainte Gertrude, qui en rendait grâces à Dieu.

Le jour même de saint Bernard, comme elle entendait dévotement la Messe qu'on chantait en l'honneur de ce saint, et qu'elle priaît surtout pour les religieuses qui étaient sous sa charge et pour ceux qui avaient dé-

votion pour saint Bernard, quoiqu'ils ne se fussent pas recommandés à ses prières, elle vit encore une fois ce vénérable Père plein de gloire et d'éclat, en sorte que la splendeur passait de lui dans tous ceux qui désiraient obtenir par ses mérites l'amour fervent qu'il avait pour Dieu, comme ils l'avaient eu effectivement dans le même degré que lui.

Sainte Gertrude en étant étonnée, lui demanda, pourquoi ces personnes n'ayant pas pratiqué aussi excellemment que lui les exercices de l'amour de Dieu, ils ne laissaient pas de paraître aussi enrichis de ses mérites, que s'ils les avaient pratiqués. Il lui répondit qu'une fille n'avait pas moins de beauté, quand elle était revêtue des habits d'une autre, que quand elle ne l'était que de ses propres habits, pourvu qu'ils fussent beaux et bien faits; que les vertus des saints en étaient de même à l'égard des fidèles, qui louent Dieu de ce qu'il a fait la grâce à ses saints de les acquérir, et que ces fidèles en retireront tout le fruit, et tout l'avantage que les saints en ont tirés; en sorte néanmoins qu'ils y participent plus ou moins, selon qu'ils sont plus ou moins fervents à acquérir l'amour de Dieu. Ceux qui s'étaient recommandés aux prières de sainte Gertrude, paraissaient avoir un éclat qui n'était point dans les autres, pour montrer, que comme la moindre chose faite avec une droite intention, profite beaucoup, la négligence dans les plus petites choses nuit aussi beaucoup.

Notre sainte se souvenant le même jour de l'incomparable saint Augustin, qu'elle avait aimé de tout temps, remerciait Dieu pour toutes les faveurs qu'il avait faites à ce grand saint, qui lui apparut auprès de saint Bernard, comme près d'un saint qui lui était égal en gloire, comme il lui avait été égal en sainteté et en doctrine.

Ce digne évêque était devant le trône de la Majesté divine, revêtu de gloire, et lançait de son cœur vers celui de Jésus-Christ des éclats pareils à ceux d'un feu ardent (comme faisait aussi saint Bernard); ce qui marquait que l'éloquence de ce saint docteur avait allumé dans le cœur des hommes le feu sacré de l'amour divin. De plus il sortait de sa bouche des rayons semblables à ceux du soleil, qui se répandaient dans toute l'étendue du ciel, et qui étaient la figure de cette abondante et merveilleuse doctrine, dont il a éclairé toute l'Eglise. Au-dessus de ces rayons il paraissait des arcades d'une admirable clarté, et brillantes d'une lumière comme nouvelle, qui attirait le regard des saints, et leur donnait beaucoup de satisfaction: ce qui remplissait de joie et d'admiration sainte Gertrude. Elle apprit de saint Bernard que les rayons de la doctrine de saint Augustin étaient accompagnés de ces éclatantes et magnifiques arcades, parce que ce docteur incomparable avait beaucoup travaillé par ses discours, et dans tous ses écrits, à soutenir et à mettre en son jour la foi catholique; et que pour la plus grande

gloire de Dieu, qui, après tant d'égarements, l'avait fait passer, par un pur effet de sa grâce, des ténèbres de l'ignorance dans la lumière de la vérité; il avait souhaité ardemment de pouvoir fermer à tous les hommes la voie de l'erreur, et de leur marquer le chemin de cette droite croyance, qui seule peut conduire au salut.

Sainte Gertrude demanda à saint Bernard s'il n'avait pas eu la même fin dans ses écrits? Il lui répondit qu'il les avait faits par le mouvement et l'impétuosité de l'amour de Dieu; mais que saint Augustin, ce docteur illustre, avait fait les siens par le principe de l'amour de Dieu, et par celui des misères dont il avait fait lui-même de tristes expériences.

Notre-Seigneur ayant attiré à soi les cœurs des bienheureux et des fidèles qui étaient encore sur la terre, et ayant ramassé la foi, les lumières et l'amour, que les écrits de saint Augustin avaient produits, il leur donna la dernière perfection, en les unissant à son cœur, et les versa ensuite dans le cœur de saint Augustin, dont l'âme fut pénétrée de cette divine influence, et devint comme une harpe qui rendait devant Dieu une mélodie des plus parfaites et des plus douces; en sorte que comme la virginité et l'amour de Dieu faisaient dans le cœur de saint Bernard un concert admirable; ainsi la pénitence et le fervent amour de Dieu en faisaient de ce cœur de saint Augustin un si semblable, qu'on ne pouvait discerner lequel plaisait davantage.

Saint Bernard dit à sainte Gertrude que ces mélodies qu'elle entendait, étaient celles dont il est parlé dans l'hymne de la Dédicace de l'Eglise, en ces termes : *Omnis illa Deo sacra, et dilecta civitas plena modulamine*, etc. Le paradis est cette cité si sacrée et si aimée de Dieu, où l'on n'entend que des mélodies et des louanges de Dieu même, et où tous les saints, selon la différence de leur vertu, chantaient les louanges de Dieu d'une manière différente.

Le jour de la fête de saint Augustin, de ce docteur de l'Eglise, comme on chantait à Vêpres le répons, *Vulneraverat charitas*, sainte Gertrude le vit dans une grande gloire, ouvrant son cœur à pleines mains, et le présentait à Dieu, ainsi ouvert comme une rose très-belle. Sainte Gertrude le saluant dévotement, le priait pour toutes ses religieuses, et pour tous les dévots de saint Augustin. Et ce grand saint demandait à Notre-Seigneur que les cœurs de ceux qui désiraient, par ses mérites, obtenir la faveur de l'amour de Dieu, en fussent aussi pénétrés que le sien l'avait été, et le tout à l'honneur, et à la gloire de la très-auguste Trinité.

Sainte Gertrude assistant à l'office des Matines, pleine de ferveur, examinait en elle-même, quelle avait été la récompense de ce grand pasteur de l'Eglise, pour les douces qu'il avait trouvées dans la considération des desseins profonds de Dieu sur le salut des hommes. Il lui apparut plein de

gloire, avec un globe sur sa tête, enrichi d'une infinité de couleurs très-belles, d'étoiles brillantes répandues sur ce globe, qui marquaient toutes les récompenses que Dieu donnait aux mouvements et aux pensées qui l'avaient porté à Dieu pendant sa vie, comme l'application de son esprit aux choses de Dieu, le mépris qu'il avait fait des plaisirs de la vie pour n'en prendre qu'en Dieu seul, le soin qu'il avait eu de faire de son cœur le sujet des délices de Dieu, enfin tous les exercices à quoi il s'était occupé, soit à parler, soit à écrire, soit par ses exemples, pour procurer l'amour et la gloire de Dieu, et pour se rendre utile à toute l'Eglise. Or tous les plaisirs dont jouissait saint Augustin étaient si pleins et si admirables, que l'abondance s'en répandait jusque sur toutes les âmes saintes et bienheureuses... »

Parmi les saints les plus célèbres par leurs visions mystiques, nous citerons en première ligne le bienheureux Hermann, dit Joseph de Steinfeld, de l'ordre de Prémontré, et sainte Catherine de Sienne, du tiers ordre de Saint-Dominique.

Le bienheureux Hermann (Joseph) naquit à Cologne vers la fin du XIII^e siècle, de parents qui, après avoir été riches, étaient devenus pauvres. Son enfance fut donc pénible et misérable, et il s'était accoutumé à chercher sa consolation dans une église, devant une image de la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus. Dans sa naïveté, il leur parlait, leur confiait ses peines; et lorsqu'il avait quelques fruits ou un morceau de pain, il le leur présentait. Dans cette pieuse familiarité, il devint bientôt clairvoyant. Et comme un jour, au lieu d'aller jouer avec les autres enfants de son âge, il était entré dans l'église, il vit dans la chaire, à l'endroit du chœur, la sainte Vierge, et près d'elle saint Jean qui jouait avec l'Enfant Jésus. Pendant qu'il regardait avec admiration le spectacle qui s'offrait à lui, il aperçut la sainte Vierge qui lui faisait signe de la main, et lui disait : *Hermann, viens à nous*. « Comment puis-je y aller? » répondit l'enfant, « le chœur est fermé, et je n'ai point d'échelle pour monter. » *Essaye toujours*, lui répondit Notre-Dame, *je te tendrai la main et t'aiderai*. L'enfant essaya, et fut bientôt monté. Il avait coutume de dire à ses intimes qu'en montant il s'était frappé le cœur contre une pointe de fer qui avait été placée devant le chœur pour le protéger. Quoique le coup n'eût point laissé de trace extérieure, il en ressentit longtemps néanmoins une douleur assez vive au dedans; et ce n'était que le prélude des nombreuses souffrances qui l'attendaient. Lorsqu'il fut dans la chaire, la sainte Vierge lui dit de jouer avec l'Enfant Jésus; puis elle s'assit pour être témoin de leurs jeux. Une grande partie du jour se passa ainsi; et le temps de l'Office du soir étant arrivé, l'enfant descendit avec le secours de ceux qui l'avaient aidé à monter. La même chose se répéta souvent depuis dans le même lieu. Un jour que, selon sa coutume, il était allé à l'église, et qu'il y

priaît, les pieds nus, par un froid très-vif, celle qui lui tenait lieu de mère l'appela, et lui demanda pourquoi il allait ainsi pieds nus par un temps si froid. Il lui répondit : « Je n'ai point de souliers. » Va, lui dit-elle, à cette pierre; tu trouveras dessous quatre pièces d'argent... Fais-l'en faire des souliers. Il court tout joyeux à l'endroit indiqué, et trouve en effet les quatre pièces; et, à partir de ce moment, il y trouva toujours l'argent dont il avait besoin. Il entra chez les Prémontrés, et vécut dans l'abbaye de Steinfeld. Son biographe, qui était en même temps son contemporain et vécut avec lui à Steinfeld, rapportant ce dernier fait, ajoute ces mots : « Qui pourrait le croire, ou même le raconter, si lui-même, quelques jours avant sa mort, surpris par nos questions pieusement insidieuses, ne l'avait raconté devant nous ? » Au reste, le fait n'avait pas tardé à être connu des autres enfants, qui voulurent aussi aller à la pierre, mais qui ne trouvèrent jamais rien dessous. (*Acta SS.*, 7 April.)

La vie tout entière du bienheureux Hermann ne fut pour ainsi dire qu'une suite d'apparitions et de révélations de la sainte Vierge et de son divin Fils qu'il serait trop long de rapporter ici. Nous y voyons entre autres la célébration du mariage mystique (*Voy.* ce mot), dont nous regrettons de ne pouvoir donner l'ineffable récit.

Sainte Catherine de Sienne est une femme chez qui la vocation mystique s'est manifestée de très-bonne heure. Née jumelle en 1337, elle avait dès sa plus tendre enfance un tel charme et dans ses paroles et dans ses gestes, que sa mère pouvait à peine la garder chez elle, parce que tout le monde voulait l'avoir. Ayant appris à l'âge de cinq ans la Salutation angélique, elle ne pouvait se lasser de la réciter, et lorsqu'elle montait ou descendait les escaliers elle avait coutume de la répéter à chaque degré. Vers l'âge de six ans, elle alla avec son frère, plus âgé qu'elle, porter un message chez sa sœur, qui était mariée; et, comme elle revenait, elle vit en l'air, au-dessus de l'église des Dominicains, un trône magnifique, sur lequel était assis le Seigneur avec les habits de grand prêtre, ayant autour de lui trois de ses disciples. Elle le vit qui la regardait avec tendresse, et la bénissait; et elle fut plongée dans un tel ravissement qu'elle oublia son chemin. Son frère, qui avait pris les devants, revint sur ses pas, l'appela deux ou trois fois, et fut obligé de la secouer pour la faire revenir à elle. Ce rayon de la grâce l'avait frappée, et son cœur commença à brûler des flammes du divin amour. Elle cherchait les lieux les plus retirés, priaît beaucoup, parlait peu, s'imposait toutes les privations qu'elle pouvait, et réunissait autour d'elle d'autres enfants de son âge pour les amener à une vie semblable. C'est alors que les premiers symptômes d'un état extraordinaire commencèrent à se manifester

chez elle. Lorsqu'elle montait ou descendait les escaliers, chez son père, elle semblait portée par une main invisible, car elle ne touchait pas les degrés, ce qui arrivait surtout lorsqu'elle fuyait la compagnie des hommes. La lecture de la vie des Pères du désert lui inspira le désir de vivre comme eux; mais elle ne savait comment faire pour trouver un désert. Un matin cependant, ne pouvant contenir plus longtemps le désir qui la pressait, elle prit un pain et sortit de la ville. Après avoir fait ainsi quelque chemin, ne voyant plus de maison autour d'elle, elle se crut près du désert qu'elle avait si ardemment désiré. Puis allant un peu plus loin encore, elle fut ravie de trouver une grotte, et y entra. S'étant mise à prier, elle fut levée tout doucement de terre, et portée jusqu'au toit de la grotte. Elle resta quelque temps en cet état, puis fut replacée peu à peu à terre, et comprit que Dieu ne voulait pas qu'elle persévérât dans son dessein. Elle se trouva reportée promptement aux portes de la ville, rentra chez elle, et cacha longtemps ce qui venait de lui arriver.

Dans la Vie de cette sainte, le bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur, rapporte ainsi les visions suivantes dont l'authenticité est assez démontrée par les détails mêmes dans lesquels il entre. « Celui, » dit-il, « que sainte Catherine de Sienne aimait souriait à son ardeur, et l'encourageait par de nouvelles grâces. Il ne voulut pas laisser une brebis si fidèle sans pasteur, et une élève si désireuse d'apprendre, sans un bon maître; ce ne fut pas un homme ou un ange qu'il lui donna, ce fut lui-même qui voulut guider son épouse bien-aimée. Dès qu'elle se fut renfermée dans sa cellule, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut pour lui enseigner tout ce qui pouvait être utile à son âme. *Soyez bien certain, mon père, me dit-elle, que rien de ce qui regarde les voies du salut ne m'a été enseigné par les hommes; c'est mon Seigneur et Maître, c'est l'Époux chéri de mon âme, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui me l'a révélé par ses inspirations et ses apparitions. Il me parlait comme je vous parle maintenant à vous-même.* Elle n'avouait que, dans les commencements de ses visions, lorsqu'elle les apercevait par ses sens extérieurs, elle craignait d'être trompée par le démon qui se transforme quelquefois en ange de lumière. Notre-Seigneur, loin de s'en offenser la louait de sa prudence. *Le voyageur, lui disait-il, doit être toujours sur ses gardes, car il est écrit : « Bienheureux l'homme qui vit dans la crainte (41). » Je l'apprendrai, si tu veux, comment tu dois discerner mes visions, des visions de l'ennemi.* Et comme Catherine le lui demandait avec instance, Notre-Seigneur continuait : *Il scrute facile d'éclairer directement ton âme et de lui faire distinguer sur-le-champ l'origine de tes visions; mais pour ton utilité et celle des autres, je veux dire ce qu'enseignent les docteurs, auxquels j'ai fait*

(41) *Beatus vir qui semper est avidus.* (*Prov.* xxviii, 14.)

connaître la vérité : mes visions commencent par la terreur et continuent dans la paix ; leur début fait sentir une certaine amertume qui se change peu à peu en douceur. Le contraire arrive dans les visions du mauvais esprit ; elles donnent d'abord une certaine joie ; mais elles finissent toujours par jeter dans le trouble ; et cela doit être, car nos voies sont bien différentes. La voie de la pénitence et de mes commandements parait d'abord rude et pénible ; mais à mesure qu'on y avance, elle devient douce et facile ; dans la voie du mal, au contraire, les premiers instants sont agréables ; mais ensuite, on rencontre bientôt la peine et le danger. Je vais te donner encore un signe plus infaillible. Je suis la vérité ; mes visions doivent, par conséquent, communiquer à l'âme, la vérité ; et, comme ce qui lui est le plus nécessaire dans la vérité, c'est de me connaître et de se connaître, cette double connaissance doit l'amener à se mépriser et à s'honorer ; et c'est en cela que consiste l'humilité. Mes visions rendent donc l'âme plus humble, en lui faisant comprendre la vérité de son néant. Le contraire arrive dans les visions du mauvais esprit ; comme il est le père du mensonge et le prince de l'orgueil, il ne peut donner que ce qu'il a ; ses visions engendrent toujours dans l'âme une certaine estime d'elle-même qui l'excite et la remplit de vanité. Examine-toi donc avec soin, et tu pourras connaître si tes visions viennent de la vérité ou du mensonge : la vérité donne l'humilité ; le mensonge donne l'orgueil. Catherine, docile à ces leçons salutaires, les médita dans son esprit, et les transmit plus tard à moi et à d'autres personnes.

A partir de ce moment, les visions et les communications célestes se multiplièrent tellement, que la plus active conversation entre deux amis n'aurait pu suffire à ce que se disait Catherine et son divin Epoux, notre Sauveur Jésus-Christ. Dans ses prières, ses méditations, ses lectures, ses veilles ou son sommeil, elle jouissait d'une manière ou d'une autre du même bonheur. Souvent, lorsqu'elle parlait avec quelqu'un, Notre-Seigneur se manifestait à elle et s'entretenait avec son esprit, tandis que ses lèvres continuaient la conversation commencée ; mais cet état ne pouvait durer longtemps ; son âme, ravie par son bien-aimé, quittait ses sens et entrait en extase. Ces rapports surnaturels expliquent les choses étonnantes qui lui arrivèrent, sa prodigieuse abstinence, sa doctrine admirable et les miracles dont la puissance de Dieu a bien voulu nous rendre témoin, pendant sa vie ; ils sont l'origine, la cause de toutes ses actions et font comprendre le merveilleux de son existence.

Pour que personne n'en doute, je vais raconter de Catherine, des choses qui sont bien à ma honte. On pourrait me dire : Ce que vous écrivez, vous le tenez seulement d'elle, et vous n'avez pas d'autres témoins ; le témoignage qu'on rend de soi-même, peut

ne pas être vrai, elle a pu se tromper ou mentir. Mais je vais rapporter un fait qui me concerne et que je me serais bien gardé de faire connaître, si l'honneur de la servante de Dieu n'y était pas intéressé. J'aime mieux me couvrir de confusion et ne pas diminuer sa gloire. Au commencement de nos relations, j'avais entendu raconter des choses si extraordinaires que j'hésitais à les croire ; Dieu le permettait pour un plus grand bien. Je cherchais par toutes sortes de moyens à reconnaître si ces phénomènes venaient de Dieu ou d'un autre agent, s'ils étaient vrais ou faux. Il y a bien des hypocrites à notre époque ; et j'en avais trouvé beaucoup, surtout parmi les femmes dont la tête s'égare facilement et qui sont plus exposées aux séductions du démon. Certaines remarques me troublaient et me tenaient dans la plus grande incertitude : je désirais en être tiré par Celui qui ne peut se tromper ni tromper, lorsque tout à coup il me vint à la pensée, que si j'obtenais de Dieu, par les prières de Catherine, une contrition de mes péchés, supérieure à celle que j'avais l'habitude de ressentir, ce serait un signe évident que tout ce qui lui arrivait venait du Saint-Esprit. Car personne ne peut avoir la contrition sans le Saint-Esprit, et quoi qu'on ignore, si on est digne d'amour ou de haine (*Eccle. ix, 1*), la contrition du cœur est une preuve qu'on est en grâce avec Dieu. Je ne dis pas un mot des pensées qui m'occupaient, j'allai trouver seulement Catherine, et je lui demandai avec instance de vouloir bien obtenir de Dieu la rémission de mes péchés. Elle me répondit avec une joie pleine de charité, qu'elle le ferait volontiers : J'ajoutai alors qu'il me fallait, pour satisfaire mon désir, une bulle de pardon comme on en donnait à Rome. Elle demanda, en riant, en quelle forme je voulais cette bulle. Je lui répondis que cette bulle devait avoir pour authentique une contrition extraordinaire de mes péchés. Elle m'assura aussitôt qu'elle me l'obtiendrait. Il me sembla qu'elle connaissait ma pensée, et je la quittai, je crois, vers la dernière heure du jour.

Le lendemain, je souffris tellement de mes infirmités habituelles, que je fus obligé de garder le lit. J'avais près de moi frère Nicolas, religieux de mon ordre, que j'aime tendrement. Catherine le savait, parce qu'alors nous étions en visite dans un couvent de nos sœurs, qui n'était pas très-éloigné de chez elle. Elle se leva tout à coup de son lit où la fièvre et d'autres souffrances la tenaient étendue, et elle dit à sa compagne : « Allons voir frère Raymond qui est malade. » Sa compagne lui répondit que ce n'était pas très-nécessaire, parce qu'elle était plus malade que moi ; mais elle se hâta, plus qu'à l'ordinaire et me dit en arrivant : « Qu'avez-vous donc ? » Ma faiblesse me permettait à peine de parler à mon compagnon. Je fis alors un effort pour répondre et je lui dis : « Mais vous, ma sœur, pourquoi venir ici ; vous êtes plus souffrante que moi. » Elle se mit aussitôt à discourir, selon son

habitude, sur Dieu et sur l'ingratitude avec laquelle nous offensoas sa bonté.

Pendant qu'elle parlait, j'eus tout à coup une vision de mes péchés, d'une surprenante clarté : je me voyais dépouillé de tout, en présence du grand Juge, et je sentais que je méritais la mort, comme ces malfaiteurs que frappe la justice des hommes; je voyais aussi la bonté, la clémence de mon juge qui, malgré mes crimes, non-seulement me délivrait du châtement, mais encore couvrait ma nudité de ses propres vêtements, me recueillait et me nourrissait dans sa maison, me prenait à son service et remplaçait par l'efficacité de sa grâce, la mort par la vie, la crainte par l'espérance, la douleur par la joie, et la honte par la gloire. Ces pensées, ou, pour parler plus juste, ces visions de mon esprit triomphèrent tellement de la dureté de mon cœur, que je me mis à répandre sur mes péchés, des torrents de larmes; ma douleur était si profonde qu'il me semblait que j'allais en mourir.

Catherine, dont le but était rempli, garda le silence et me laissa à mes pleurs et à mes sanglots. Quelques instants après, au milieu de la surprise que me causait ce qui se passait en moi, je me rappelai ma demande de la veille et la promesse qu'elle m'avait faite; je me tournais vers elle, et je lui dis : *N'est-ce pas la bulle que je vous ai demandée hier ?* — *C'est elle-même*, me répondit-elle. Puis se levant, elle me toucha, il me semble, de la main à l'épaule, en me disant : *Souvenez-vous des grâces de Dieu.* Elle se retira et me laissa avec mon compagnon, tout rempli de joie et d'édification. J'affirme devant Dieu que je viens de dire la vérité.

Je reçus une autre preuve de la sainteté de Catherine que je vais dire à son honneur et à ma confusion. J'étais dans le couvent dont je viens de parler; les souffrances la retenaient sur son lit; elle me fit avertir qu'elle désirait me voir pour m'entretenir de quelques révélations. Je vins et je m'approchais de son lit; elle se mit alors, malgré la fièvre qui la tourmentait, à discourir de Dieu et à m'expliquer tout ce qui lui avait été révélé dans la journée; c'étaient des choses si extraordinaires que j'oubliais ce qui m'était arrivé, et je me demandai à moi-même : *Faut-il croire ce qu'elle dit ?* Pendant que j'hésitais et que je la regardais, tout à coup son visage se changea en celui d'un homme sévère qui me regardait et me remplissait de terreur; sa figure ovale indiquait la plénitude de la vie; sa barbe, peu abondante, avait la couleur du froment, et toute sa physionomie était empreinte de cette majesté qui révèle la présence de Dieu. Il m'était impossible d'apercevoir un autre visage que le sien. J'étais tout épouvanté et je m'écriais en levant les mains : *Oh ! qui me regarde ainsi ?* Catherine répondit : *Celui qui est.*

Aussitôt la vision disparut, et je revis clairement le visage de Catherine, que je ne distinguais pas auparavant. Mon intelligence fut éclairée d'une lumière si abondante, principalement sur l'objet de notre

entretien, que je compris cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, promettant à ses disciples la venue du Saint-Esprit : *Et il vous annoncera ce qui doit arriver, etc.; et quæ ventura sunt annuntiabit vobis, etc.* (Joan. xvi, 13.) Je puis paraître insensé et ne m'en défends pas, si les incrédules le veulent; j'aime mieux passer pour fou que de ne pas rendre témoignage de la sainteté de Catherine. N'est-ce pas dans ce but que le Seigneur a triomphé de mes doutes et m'a fait connaître ce que je devais redire aux autres ? Quelle raison y a-t-il maintenant de douter et de nier ? Si vous pensez que Marie-Madeleine et les autres disciples ont cru trop facilement, vous ne récuserez pas du moins Thomas Didyme qui toucha les stigmates du Sauveur. Si vous regrettez le témoignage de ceux qui croient et de ceux qui n'ont pas voulu croire, vous écouterez du moins ceux qui sont incrédules comme vous. Voici quelqu'un qui, non-seulement ne croit pas, mais qui persévère dans son incrédulité, après avoir reçu les preuves qu'il demandait. Le Seigneur, alors, vient lui-même et lui montre son visage, il le voit de ses yeux d'une manière sensible, et il acquiert la certitude que c'était bien Jésus-Christ qui parlait en Catherine. Oui, l'incrédule Raymond l'a vu, comme autrefois Thomas Didyme l'a touché; Thomas après cette grâce, s'est écrié : *Mon Seigneur et mon Dieu. Dominus meus et Deus meus.* (Joan. xx, 28.) Ne puis-je pas m'écrier, à mon tour, après cette double épreuve : *O véritable épouse et disciple fidèle de mon Seigneur et de mon Dieu !*

Tout ce que je viens de dire doit empêcher de douter des visions et des révélations que je rapporterai dans la suite, et qui n'ont d'autres témoins que Catherine elle-même. On y admirera les saints exemples et les grands enseignements que Notre-Seigneur nous a donnés dans sa servante, ce vase naturellement si faible et si fragile, mais que sa grâce avait rendu si fort et si précieux.

Catherine racontait à ses confesseurs au nombre desquels je ne méritais pas d'être, qu'au commencement de ses visions, Notre-Seigneur lui avait apparu, pendant qu'elle faisait oraison et lui avait dit : *Sais-tu, ma fille, ce que tu es et ce que je suis ; si tu apprends ces deux choses tu seras bien heureuse ; tu es celle qui n'est pas, et moi je suis celui qui suis (Exod. iii, 14) ; si tu pénètres ton âme de cette vérité, l'ennemi ne pourra pas te tromper et tu éviteras tous ses pièges ; tu ne consentiras jamais à faire quelque chose contre mes commandements, et tu acquiesceras sans peine la grâce, la vérité, la paix.*

Nous lisons la même chose dans l'histoire d'une autre Catherine que Notre-Seigneur visita, accompagné d'un grand nombre d'anges et de saints : *Ma fille, lui dit-il, reconnais ton Créateur.*

Notre-Seigneur dit encore à Catherine une parole féconde qui peut, il me semble, se

rattacher à la première. Il lui dit dans une autre apparition : *Ma fille, pense à moi : si tu le fais, je penserai sans cesse à toi.* N'est-ce pas la parole que le Psalmiste adresse au juste lorsqu'il s'écrie : *Placez votre pensée dans le Seigneur et il vous nourrira; il ne livrera pas le juste à d'éternelles fluctuations.* (Psal. LIV. 23.)

Voyons comment Catherine comprenait cette divine parole. Elle me disait que Dieu lui ordonnait par là, d'ôter toute pensée de son cœur, de n'y garder que la sienne, sans s'inquiéter d'elle-même et de son salut, pour que rien ne puisse l'en distraire. Il ajoutait : *Et je penserai à toi.* C'est-à-dire : *Ne crains rien, ma fille, pour toi et pour ton salut, parce que je sais tout et je veux veiller et pourvoir à tes besoins; applique-toi seulement à me méditer sans cesse, car c'est là qu'est la perfection et ton souverain bonheur...* Aussi, nous disait-elle souvent, lorsque nous craignons quelque chose pour nous et pour nos frères : *Que voulez-vous faire de vous? Laissez agir la Providence : au milieu de vos plus grands dangers, elle a les yeux fixés sur vous; elle vous sauvera toujours.* C'était l'espérance que lui avait donnée son Epoux, lorsqu'il lui avait dit : *Je penserai à toi;* et sa confiance en la Providence était si grande, qu'elle ne pouvait se lasser d'en parler le jour et la nuit. Aussi dans le livre qu'elle a composé, s'est-elle très-étendue sur ce sujet, et lui a-t-elle consacré d'admirables chapitres.

Je me souviens qu'étant sur un vaisseau avec elle et beaucoup d'autres personnes, le vent qu'il nous fallait vint à manquer vers le milieu de la nuit, et le pilote était très-inquiet. Nous étions dans un passage dangereux; si le vent nous avait pris de côté, nous pouvions être jetés sur des îles et entraînés au large. J'en avertis Catherine : *Ma mère, lui dis-je (c'était le nom que nous lui donnions tous), ma mère, ne voyez-vous pas quel danger nous courons?* Elle me répondit comme à son ordinaire : *Pourquoi vous occuper de vous?* Je gardai le silence et je me rassurai; mais bientôt le vent tourna comme le craignait le pilote; j'en prévins Catherine : *Qu'il change de gouvernail, au nom de Dieu,* dit-elle, *et qu'il aille au gré du vent que le Ciel lui enverra.* Le pilote obéit et nous retournions en arrière, mais elle priait Dieu la tête baissée, et nous n'avions pas avancé à une portée de trait, que le vent favorable qui nous avait abandonnés soufla de nouveau, et nous arrivâmes, à l'heure des Matines, au port que nous désirions en chantant le *Te Deum.*

... Notre-Seigneur voyant sainte Catherine de Sienna combattre le monde avec tant de courage et faire de si grands progrès pour lui plaire, ne voulut pas tromper plus longtemps le désir qu'elle avait d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, et il l'encouragea par une vision. Il lui semblait voir, pendant son sommeil, tous les saints fondateurs des différents ordres, et parmi eux, saint Dominique qu'elle reconnut au

lis éblouissant qu'il portait à la main et qui brûlait sans se consumer, comme le buisson de Moïse. Tous l'engageaient à choisir un ordre, afin d'y servir Dieu plus parfaitement; elle se tourna vers saint Dominique qu'elle vit s'avancer vers elle et lui présenter un habit des sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, qui sont très-nombreuses à Sienna. Il lui adressa ces consolantes paroles : *Ma bien chère fille, ayez bon courage, et ne craignez aucun obstacle, vous revêtirez certainement un jour cet habit que vous désirez.* Cette promesse la remplit de joie, elle remercia avec effusion le grand saint Dominique, et les larmes qu'elle répandit la réveillèrent et la rappelèrent à ses sens.

... Notre-Seigneur fit connaître, par une révélation, à sainte Catherine de Sienna, la vie céleste qu'elle devait mener au milieu de cette vallée de larmes. Un jour qu'elle était à prier dans sa petite chambre, il lui apparut, et lui annonça de la sorte le miracle nouveau qu'il allait opérer en elle : *Apprends, ma bien douce fille, que, désormais, ta vie sera remplie de prodiges si surprenants, que les hommes ignorants et charnels refuseront de les croire; beaucoup même, de ceux qui te sont attachés, en douteront, et craindront une illusion, causée par l'excès de mon amour. Je répandrai dans ton âme une telle abondance de grâces, que ton corps lui-même en ressentira les effets, et ne vivra plus que d'une manière extraordinaire; ton cœur deviendra si ardent pour le salut du prochain, que tu oublieras ton sexe et ta réserve; tu ne fuiras plus, comme autrefois, la conversation des hommes, et tu t'exposeras à toutes sortes de fatigues pour sauver leurs âmes; ta conduite en scandalisera beaucoup, qui te contrediront, et t'accuseront publiquement : mais ne te trouble pas, et ne crains rien; je serai toujours avec toi, et je délivrerai ton âme de la langue trompeuse, et des lèvres qui disent le mensonge. Suis donc, avec courage, l'inspiration qui t'éclairera; car je retirerai, par ton moyen, beaucoup d'âmes du souffre de l'enfer, et je les conduirai, avec le secours de ma grâce, jusqu'au royaume des cieux.* Catherine entendit plusieurs fois ces paroles, et quand Notre-Seigneur lui répétait : *Ne crains rien, ne te trouble pas,* elle répondait : *Vous êtes mon Seigneur, et je ne suis que votre pauvre servante; que votre volonté s'accomplisse toujours; mais souvenez-vous de moi, et venez à mon aide, selon la grandeur de vos miséricordes.* La vision disparut, et Catherine cherchait, dans son cœur, quel pouvait être le changement qui lui était annoncé.

De jour en jour, cependant, augmentait dans son âme, la grâce de Jésus-Christ, et l'esprit de Dieu abondait tellement en elle qu'elle en était elle-même surprise, au point de défaillir, et de chanter avec le Prophète : *Mon corps et mon cœur succombent, Dieu de mon cœur, ma part, et mon Dieu pour l'éternité.* (Psal. LXXII, 26.) Et encore : *J'ai pensé à Dieu, j'ai été inondée de joie, j'en ai été ac-*

cablée, et mon esprit est tombé en défaillance. (Psal. LXXVI, 4.)

... Un jour, le Roi des rois et la Reine, sa Mère, apparurent à sainte Catherine de Sienne, avec sainte Marie-Madeleine, pour la consoler, et la fortifier. Notre-Seigneur lui dit : *Que veux-tu, qui choisis-tu, de toi ou de moi?* Catherine se mit à pleurer, et lui répondit humblement, comme saint Pierre : *Seigneur, vous savez ce que je veux; vous savez que je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre, et que votre cœur est mon cœur.* Alors il lui vint à la pensée que Marie-Madeleine s'était tout entière donnée au Sauveur, quand elle arrosait ses pieds de ses larmes; et, comme elle ressentait la douceur et l'amour que cette sainte éprouvait alors, ses yeux restaient fixés sur elle. Notre-Seigneur, pour répondre à ses désirs, lui dit : *Ma fille bien-aimée, voici que, pour te soutenir, je te donne Marie-Madeleine pour Mère; tu pourras t'adresser à elle en toute assurance : je la charge spécialement de toi.* Catherine se confondit en actions de grâces, et se recommanda avec ferveur à Marie-Madeleine; elle la suppliait humblement de bien veiller à son salut, puisque le Fils de Dieu l'avait confiée à ses soins. Depuis ce moment, elle eut pour cette sainte une tendre dévotion, et l'appela toujours sa mère. Il y a, il me semble, dans ses rapports avec sainte Marie-Madeleine, une signification que nous devons remarquer. Cette sainte passa trente-trois ans sur un rocher, sans prendre aucune nourriture, et dans une contemplation continue. Ces trente-trois ans représentaient la vie de Notre-Seigneur sur terre. Catherine, depuis cette apparition jusqu'à sa trente-troisième année, où elle mourut, fut tellement absorbée dans la contemplation divine, qu'elle n'avait besoin d'aucun aliment, et qu'elle vivait des grâces qui surabondaient dans son âme. Marie-Madeleine, sept fois par jour, était portée vers le ciel, par les anges, pour y voir les secrets de Dieu; Catherine était sans cesse ravie dans une contemplation céleste, pour y louer Dieu avec les anges, et son corps était soulevé de terre en présence d'une foule de témoins. Ainsi que nous le dirons, elle voyait, dans ses extases, des choses admirables, et elle exprimait alors quelquefois des vérités sublimes.

Je la voyais un jour ravie, hors de ses sens, et je l'entendais parler tout bas; je m'approchai d'elle et je l'entendis parfaitement dire en latin : *J'ai vu les secrets de Dieu.* « *Vidi arcana Dei;* » elle n'ajoutait pas autre chose, mais elle répétait toujours : *J'ai vu les secrets de Dieu.* Je voulus savoir pourquoi : *Ma mère, lui dis-je, pourquoi, je vous en prie, répétez-vous toujours les mêmes paroles et ne nous les expliquez-vous pas, en nous parlant comme à l'ordinaire?* — *Il m'est impossible, me répondit-elle, de dire autre chose et de le dire autrement. — Mais quelle en est la cause? Vous avez l'habitude de nous dire, sans que nous vous interroignons, ce que Dieu vous a révélé. Pourquoi ne me répondez-*

vous pas, même lorsque je vous le demande? — Je me reprocherais, me dit-elle, de vouloir rendre ce que j'ai vu par de vaines paroles; il me semble que je blasphémerais Dieu et que je le déshonorerais par mon langage. Il y a tant de distance entre ce que mon esprit a contemplé, lorsqu'il était ravi en Dieu, et tout ce que je pourrais vous dire, que je croirais mentir, en vous parlant. Ainsi je dois renoncer à vous l'expliquer; tout ce que je puis dire c'est que j'ai vu des choses ineffables.

Il était bien naturel que la Providence unît Catherine et Marie-Madeleine par les liens de fille et de mère, puisqu'elles se ressemblaient tant par leurs jeûnes, leur amour et leurs contemplations. Quand Catherine parlait de cette faveur, elle disait seulement qu'une pécheresse avait été donnée pour fille à une sainte qui avait autrefois péché, pour que sa mère, en se rappelant combien la nature est fragile, et combien Notre-Seigneur est plein de miséricorde, pût compatir à ses faiblesses et lui obtenir son pardon.

Frère Thomas, son premier confesseur, dans les notes qu'il a laissées sur cette vision, raconte qu'il lui sembla que son cœur entraît dans le côté de Notre-Seigneur, pour s'unir et se confondre avec son cœur. Elle sentait son âme se fondre pour ainsi dire, dans les flammes de son amour, et elle s'écriait en elle-même : *Mon Dieu, vous avez blessé mon cœur, mon Dieu, vous avez blessé mon cœur.* Frère Thomas dit que cette apparition eut lieu en 1370, le jour de la fête de sainte Marguerite, vierge et martyre.

La même année, le lendemain de la Saint-Laurent, son confesseur, craignant que les prêtres qui célébraient la Messe ne fussent dérangés par ses soupirs et ses sanglots, lui avait recommandé de les étouffer autant qu'elle le pourrait, quand elle serait proche de l'autel. L'obéissante Catherine se tint à l'écart et pria Dieu de faire connaître à son confesseur, combien il était difficile de retenir ces marques extérieures de l'amour de Dieu; son confesseur dit qu'elle fut si bien exaucée, qu'il ne lui fit jamais plus de pareilles recommandations. Je pense que c'est par humilité qu'il n'a pas voulu en dire davantage, et qu'il apprit, par une heureuse expérience, combien il est impossible de renfermer en soi-même des élans d'amour semblables. Catherine, ainsi éloignée de l'autel, avait une faim ardente de la communion; son cœur disait bien fort et ses lèvres tout doucement : *Que je voudrais recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ!* Le Sauveur lui apparut pour satisfaire son désir, et, comme il l'avait déjà fait, il approcha de sa bouche la plaie de son côté, en lui permettant de se rassasier de son corps et de son sang, tant qu'elle le voudrait. Catherine s'empressa de puiser à cette source sacrée et d'y boire la vie à longs traits. Les douceurs qui l'inondèrent alors furent telles, qu'elle pensa réellement mourir, et quand son confesseur lui demanda ce qu'elle éprou-

vait, elle lui répondit qu'il lui était impossible de le faire comprendre.

...Voici une vision qu'eut une dame romaine, au moment où sainte Catherine de Sienna expirait; c'est elle-même qui me l'a racontée, et ce n'est pas légèrement que j'ai ajouté foi à son récit; car j'ai connu sa conscience et sa vie, pendant plus de vingt ans.

Il y avait à Rome une dame qui avait deux fils et qu'on appelait Semia. Avant la mort de son mari, et plus parfaitement encore depuis, elle se consacra au service de Dieu et se donna tout entière à la prière et à la visite des églises. Elle avait l'habitude de se lever la nuit pour Matines; mais elle sommeillait ensuite un peu, afin d'être plus capable d'accomplir les pieux pèlerinages qu'elle faisait dans la journée. Quand Catherine vint à Rome, cette dame apprit ses vertus par moi et par d'autres; elle lui rendit visite et goûta tellement la douceur de sa compagnie, qu'elle voulait ensuite toujours en jouir; mais à cause de ses exercices de piété et des fils qu'elle avait à soigner, plusieurs jours se passaient quelquefois sans qu'elle vît Catherine; et d'ailleurs elle ne la savait pas si gravement malade.

Dans la nuit qui précéda le matin de sa mort, Semia s'était levée comme à l'ordinaire, pour prier; et quand sa prière fut finie, elle pensa qu'à cause du dimanche, elle devait se lever plus tôt qu'à l'ordinaire pour assister à la grand'Messe et préparer elle-même le repas de ses enfants. Elle se coucha donc avec l'intention de dormir quelques instants et de se lever bientôt. Par suite de cette préoccupation de son esprit, même en dormant elle songeait à se lever. Pendant qu'elle se disait au milieu de son sommeil : *Il faut me lever bientôt pour arriver à temps à l'église*, elle vit un enfant d'une grande beauté qui paraissait avoir de huit à dix ans. Cet enfant lui dit : *Je ne veux pas que vous vous éveillez et que vous vous leviez avant d'avoir vu ce que j'ai à vous montrer*. Ravié des charmes de cet enfant, mais toujours désireuse d'entendre la Messe, Semia répondit : *Permettez-moi, mon cher enfant, de me lever, car il ne faut pas aujourd'hui négliger la grand'Messe*. L'enfant lui dit : *Je ne veux pas absolument que vous vous leviez avant d'avoir vu les merveilles que j'ai à vous montrer de la part de Dieu*. Et il lui sembla que l'enfant la tirait de son lit et la conduisait dans un endroit spacieux qui avait la forme d'une église; il y avait à l'extrémité, un tabernacle d'argent très-beau, mais fermé. L'enfant dit : *Attendez un peu et vous verrez ce qui est dans ce tabernacle*. Et aussitôt vint un jeune enfant, semblable au premier, qui apportait une échelle à ce tabernacle d'argent qui était très-élevé; il s'en servit pour y monter et ouvrit la porte avec une clef d'or. Dès qu'il fut ouvert, Semia qui regardait, aperçut une jeune fille très-belle et magnifiquement parée; sa robe était éblouissante de blancheur et tout ornée de pierres précieuses. Elle avait sur la tête trois riches couronnes si bien disposées qu'on voyait

les trois tout entières. La couronne inférieure était d'argent et blanche comme la neige; la seconde était d'argent mêlé d'or et avait l'éclat des étoffes rouges tissées de fils d'or; la troisième était d'or pur et toute semée de perles et de pierres précieuses. A cette vue, la pieuse Semia cherchait quelle pouvait être cette jeune fille si richement parée, et, en la regardant bien, elle reconnut parfaitement le visage de Catherine de Sienna; mais comme elle savait qu'elle était plus âgée qu'elle ne paraissait l'être dans cette vision, elle soupçonnait que c'était une autre. L'enfant qui lui était d'abord apparu, lui demanda si elle reconnaissait celle qu'elle voyait. *C'est bien*, dit-elle, *la figure de Catherine de Sienna, mais ce n'est pas son âge*. Comme elle continuait à la regarder de tous ses yeux, celle qui était dans le tabernacle lui sourit et dit aux deux enfants : *Vous voyez bien qu'elle ne me reconnaît pas*. Alors vinrent quatre enfants semblables aux deux premiers; ils portaient un brancard en forme de lit, tout drapé d'étoffes précieuses, couleur de pourpre, et quand ils l'eurent déposé près du tabernacle, ils y montèrent rapidement et prirent dans leurs bras, la jeune fille couronnée, pour la mettre sur le lit qu'ils avaient apporté. Alors la jeune fille leur dit : *Permettez-moi d'aller trouver cette dame qui me regarde et qui ne me reconnaît pas*. Et aussitôt elle vint à elle comme en volant, et lui dit : *Semia, vous ne me reconnaissez pas, je suis Catherine de Sienna comme vous le dit mon visage*. Elle lui répondit : *Quoi! Vous êtes Catherine, mère?* — *Oui*, dit-elle; *mais remarquez bien ce que vous voyez et ce que vous allez voir...*

A ces paroles, elle fut conduite par les six enfants sur le lit et élevée aussitôt vers le ciel. Pendant que Semia la voyait ainsi s'éloigner, il apparut tout à coup dans le ciel un trône; et sur ce trône un roi couronné et couvert de pierreries, tenant dans sa main droite un livre ouvert; les enfants qui portaient la vierge l'élevèrent jusqu'aux marches du trône et aux pieds du roi; et aussitôt la vierge se jeta aux pieds du roi et l'adora. Alors le roi dit : *Soyez la bienvenue, ma chère épouse et ma fille, Catherine*. Sur l'ordre du roi, elle leva la tête et elle lut dans le livre ouvert, pendant le temps nécessaire pour dire dévotement l'Oraison dominicale, puis sur un nouveau signe du roi elle se leva et se tint près du trône pour attendre la Reine qui conduisait avec elle une grande troupe de vierges et qui s'avancait vers le roi. A son approche, la bienheureuse se hâta de descendre du gradin où elle était et se prosterna devant elle; alors la Reine du ciel lui prenant les mains lui dit : *Soyez la bienvenue, Catherine, ma fille bien-aimée*; et la relevant, elle lui donna le baiser de paix. Après quoi, elle rendit encore ses hommages à la Reine, et sur son ordre, elle s'avança vers les autres vierges et toutes la reçurent avec une grande joie au baiser de paix.

Pendant cela, Semia qui les voyait, s'é-

criait : *O ma Souveraine ! ô Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! intercédez pour moi ; sainte Marie-Madeleine, sainte Catherine, sainte Agnès, sainte Marguerite, priez pour nous.* Elle me disait que, quoique cette vision lui semblât être dans le ciel, elle distinguait tout parfaitement et qu'elle avait reconnu non-seulement la bienheureuse Mère de Dieu, mais encore les autres vierges, chacune à leur tour. Elle les appelait par leur nom, parce qu'elles portaient toutes le signe de leur martyre : sainte Catherine, sa roue; sainte Marguerite, un dragon sur les pieds, et sainte Agathe, ses seins coupés, et ainsi des autres. Enfin au milieu des félicitations de toutes ces vierges, la vierge Catherine fut placée parmi elles et fut couronnée de gloire.

Lorsque Semia se réveilla et qu'elle ouvrit les yeux, elle vit que le soleil marquait déjà sur l'horizon l'heure de Tierce; elle en fut affligée pour la Messe qu'elle voulait entendre et pour le repas de ses enfants qu'elle avait à préparer; mais elle se mit à chercher dans son esprit ce que signifiait cette vision qu'elle avait eue; elle ignorait et ne pouvait croire que la bienheureuse fût morte, quoi qu'elle la sût malade. Les occupations l'avaient empêchée de la voir depuis quelques jours, et elle l'avait vue souvent échapper à de très-grandes douleurs; elle pensait que pendant son sommeil, Catherine avait eu quelque extase extraordinaire. Elle craignait aussi, à cause de l'heure avancée, de ne pouvoir plus trouver la Messe ce jour-là, et elle soupçonnait le démon d'avoir voulu lui faire violer le commandement de l'Eglise sur la sanctification du dimanche; elle se hâta donc, plaça son repas sur le feu et courut à l'église paroissiale, en disant en elle-même : Si je manque la Messe, ce sera une preuve que cette vision vient du démon; mais si je trouve une Messe, je pourrai croire que je la dois aux mérites de ma sainte mère Catherine. En arrivant à l'église, elle entendit chanter l'Offertoire, et en fut toute triste. Elle revint aussitôt à sa maison donner un coup d'œil à la cuisine, pour chercher ensuite dans d'autres églises, à avoir une Messe tout entière.

Pendant qu'elle était occupée chez elle, elle entendit sonner une Messe à un monastère de religieuses qui était proche; elle y courut aussitôt toute joyeuse, laissant les légumes tels qu'elle les avait préparés et ne les mettant pas dans la soupe. Elle ferma la porte à clef, ne laissant personne à la maison; elle trouva la Messe qui commençait, et elle se dit tout heureuse. *Satan ne m'a pas trompée, comme je le pensais.* Seulement elle craignait le mécontentement de ses fils qui étaient d'un certain âge, parce qu'elle savait bien que leur repas n'était pas prêt et qu'elle n'aurait plus le temps de le préparer. Elle entendit le grand Messé tout entière : quand elle fut finie, elle retourna à la maison et rencontra ses fils qui lui dirent : *Mère, l'heure est déjà avan-*

cée, faits en sorte que nous puissions dîner. Elle répondit : *Mes chers enfants, attendez un peu, et tout sera prêt.* Elle courut à la maison, trouva la porte comme elle l'avait fermée, et l'ouvrit pour terminer bien vite ce qui lui restait à faire : les légumes et la viande, tout était parfaitement préparé; on pouvait se mettre à table. Semia est dans l'étonnement; elle se propose d'aller aussitôt après le dîner, voir Catherine qu'elle croyait encore vivante, pour tout lui raconter. Elle appelle ses fils qui étaient proches, et pendant qu'ils mangeaient, elle pensait toujours à la vision qu'elle avait eue. Les enfants qui ne savaient pas ce qui s'était passé, trouvaient que le repas était meilleur qu'à l'ordinaire; mais elle, toujours pré-occupée, disait en elle-même : *Ô ma mère bien-aimée, vous être venue, malgré les portes fermées, pour faire ma cuisine. Je vois bien maintenant que vous êtes une sainte et une servante de Jésus-Christ.*

À cause de cela même, elle ne soupçonnait pas la mort de Catherine, et dès que ses fils furent retirés, elle courut à la maison de la bienheureuse et frappa comme à l'ordinaire à la porte; mais on ne lui répondit pas. Les voisines lui dirent qu'elle avait été visiter les églises et qu'il n'y avait personne; elle le crut et s'en alla. La vérité était que tous ceux qui se trouvaient dans la maison pleuraient leur mère et cachaient sa mort, parce qu'ils voulaient éviter le bruit pour n'être pas distraits de leur douleur et pouvoir discuter tranquillement ce qu'il y avait à faire. Enfin il fut décidé que le lendemain matin le corps de Catherine serait porté à l'église, des Frères prêcheurs, appelée Sainte-Marie de la Minerve, et qu'on y célébrerait ses funérailles.

Dès que le corps de Catherine fut porté à l'église, toute la ville de Rome le sut, et la foule s'y rendit de toutes parts; tous se précipitaient à flots pour toucher ses vêtements et ses pieds; ses enfants spirituels et les religieux craignirent qu'on ne se partageât sur-le-champ son corps, et ils le placèrent derrière la grille de la chapelle dédiée à saint Dominique. Semia aussi vint à l'église par hasard, et voyant beaucoup d'agitation, elle en demanda la cause. Dès qu'on lui eut dit que Catherine était morte, et que c'était elle qui attirait une si grande foule, elle s'avança, en sanglotant, à l'endroit où le corps était exposé, et elle dit aux filles spirituelles de Catherine : *Que vous êtes cruelles de m'avoir caché la mort de ma mère bien-aimée ! Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée pour assister à ses derniers moments ?* Et comme elles s'excusaient, elle leur demanda : *Dites-moi quand elle a expiré.* Elles lui répondirent : *C'est hier, vers l'heure de Tierce qu'elle a rendu son âme à son Créateur.* Aussitôt Semia s'écria : *Je l'ai vue; j'ai vu ma mère bien-aimée qui quittait son corps, les anges l'ont portée au ciel devant moi, elle avait trois couronnes précieuses, et ses vêtements étaient resplendissants de lumière et de blancheur. Je sais*

maintenant que le Seigneur m'a envoyé son ange et m'a montré la mort de ma mère. O ma mère ! ma mère ! comment n'ai-je pas compris, pendant cette vision, que vous quittiez la terre ! Et Semia racontait ce qu'elle avait vu à tous les disciples de Catherine qui gardaient son corps. »

Presque toujours la fondation des monastères est marquée par des visions qui désignent d'avance le lieu où ils doivent s'établir. Lorsque les Frères de la vie commune se préparaient à exécuter les dernières volontés de Gérard par l'établissement de nouveaux couvents à Wondesem comme à la fontaine Sainte-Marie, comme au mont Saint-Agnès, les bergers avaient vu de longues processions d'hommes vêtus de blanc, et ils avaient entendu des harmonies dans les airs; c'étaient les cantiques de la sainte Eglise chantés par des voix d'hommes ou d'anges, on ne savait. Souvent aussi d'ineffables visions exprimaient d'une manière symbolique la vertu de ces pieuses retraites. Un novice, disciple de Gérard et de Florent, eut à ce sujet une significative vision. Il était au sommeil, quand un vent impétueux souffla de l'aquilon; la terre se balottait dans une affreuse tempête, comme si c'eût été le dernier jour. Epouvanté, le jeune homme cherche un refuge, et ses yeux se portent vers le ciel. A la place du soleil brillait l'image du Christ en croix. La sainte forme jetait des rayons dont l'univers était éclairé et qui dissipaient la tempête. Le crucifix planant dans les airs approchait toujours jusqu'à ce qu'il s'arrêta au-dessus de la maison de don Florent, où dormaient les fils de la Croix. Et la maison, attirée comme par un aimant, s'arracha de ses fondements et s'éleva vers le ciel; mais, je ne sais si l'aimant ne fut pas assez fort, elle s'arrêta tout à coup, s'inclina du côté du crucifix, ainsi qu'en un spasme d'amour, et retomba sur ses bases. Alors la divine figure descendit des nuages et s'alla fixer sur la porte par où entraient les frères. Le novice trouva un abri derrière le seuil protecteur et sortit de son sommeil.

Sainte Françoise, fondatrice des Oblates, fut favorisée du don des visions et de celui de prophétie.

Osanna Andreasi naquit à Mantoue en 1449. Etant allée un jour, vers l'âge de six ans, sur les bords du Pô, elle eut une extase. Il lui sembla qu'un ange, la prenant par la main, la conduisait à travers tous les cieux, et que tous les chœurs des anges, tous les éléments et la nature tout entière criaient : Aimez Dieu, vous tous qui habitez sur la terre.

Cette vision s'était profondément empreinte en son cœur; et elle pria Dieu instamment de lui montrer le chemin de ce parfait amour. *J'ai persévéré longtemps, nous dit-elle. Le Seigneur m'apparut enfin sous la forme d'un enfant plus brillant que le soleil et exhalant un doux parfum, plus blanc que la neige, plein de grâces et de charmes. Ses yeux étaient d'une admirable beauté; il les*

fixa sur moi avec une expression pleine de tendresse, et attira mon âme, qui le contemplait dans un céleste ravissement. Mais il avait avec cela un air majestueux; ses cheveux éclatants comme l'or flottaient autour de sa tête, sur laquelle était une couronne d'épines. Il portait sur ses épaules une croix beaucoup plus grande que lui. Comme je le contemplais en cet état, il me regarda d'un air aimable, et me dit : « Ma fille, ma bien-aimée, je suis le Fils de la bienheureuse Vierge Marie, et ton Créateur. J'ai toujours aimé les enfants, parce que leur cœur est pur, et qu'on ne sent point encore en eux la mauvaise odeur de la chair. Je prends volontiers les vierges pour fiancées; je garde leur virginité, et quand elles m'invoquent en me disant : O bon Jésus ! je leur réponds aussitôt et descends près d'elles. Celles qui ont peur, je leur dis : Ne sais-tu pas, ma bien-aimée, que je suis le Dieu tout-puissant, et que je suis près de toi pour te préserver de tout mal ? » Osanna, entendant ainsi parler l'Enfant-Jésus, considérait ses paroles en son cœur. — O bon Jésus, lui répondit-elle, vous êtes venu bien à propos, car déjà le serpent infernal voulait me persuader de renoncer à votre saint amour. J'ai crié alors vers vous, et vous êtes venu aussitôt à moi; et dès que le serpent vous a vu, il est parti, et je me suis trouvée près de vous. Daignez donc, je vous en prie, ô mon doux maître, rester près de moi, car je suis dans le trouble et la tristesse. — Le Seigneur lui répondit : Ne crains rien, tu auras la consolation que tu désires; c'est pour cela que je t'ai envoyé mon ange. Vois combien j'ai souffert pour toi; tu auras aussi beaucoup à souffrir pour moi. Mais ne crains rien; si tu gardes mon amour, je resterai toujours près de toi, et lors même que tu te croiras seule, ma grâce ne te quittera point. La vierge répondit : Je veux vous aimer de tout mon cœur; mais je ne connais pas le chemin qui mène à vous. Apprenez-moi donc ce que je dois faire pour vous plaire. L'Enfant-Jésus lui dit : Je viendrai à toi; prépare seulement ton cœur à recevoir ma doctrine, en le gardant pur de tout péché. Ne doute pas, ma fille bien-aimée, mets en moi toute ta confiance, et je t'apprendrai à mener une vie sainte.

A partir de ce moment, la vierge ne songea plus qu'à servir Notre-Seigneur comme il le lui avait appris. Son commerce avec lui devint chaque jour plus intime. Chaque jour il daignait converser avec elle comme dans ce premier entretien, et la seule pensée de son bien-aimé faisait en quelque sorte fondre son cœur. Il ne lui apparaissait pas cependant toujours de la même manière. Quelquefois elle le voyait attaché à la croix, le corps ruisselant de sang, sans forme ni beauté; et alors, prenant part à ses souffrances, elle sentait son cœur déchiré par les douleurs les plus atroces; mais elle n'en était que plus appliquée à suivre les enseignements qu'il lui donnait. Elle devint bientôt extatique. Ses parents la trouvaient dans quelque coin de la maison, ravie, hors d'elle-même, et incapable de répondre à leurs

questions. Ignorant la cause de ces phénomènes, ils les attribuèrent à quelque maladie cachée. Les extases devinrent plus fréquentes; elle les avait en tout temps et en tout lieu, dans la prière et dans le travail, dans la solitude ou au milieu de ses compagnes. Son humilité s'inquiétait du bruit que faisaient ces choses extraordinaires. Ses parents, toujours plus inquiets, crurent qu'elle était épileptique, et la contraignirent à avoir recours aux médecins, ce qui fut encore pour elle une cause de souffrance.

Colombe naquit à Rieti en 1467. L'esprit de Dieu s'était reposé sur elle dès sa plus tendre enfance, et lui avait inspiré des mortifications et des pénitences qui l'avaient fait mûrir avant l'âge. Dans sa douzième année, elle avait été fiancée miraculeusement à Notre-Seigneur, après avoir refusé, au grand déplaisir de sa famille, tous les partis qui s'étaient présentés. C'est alors que les extases commencèrent chez elle, et, à partir de ce moment, elles devinrent toujours plus fréquentes. A l'âge de vingt ans, elle entra dans le tiers ordre de Saint-Dominique, sans faire de vœux, et vécut dans le monde avec d'autres tertiaires, sous la direction spirituelle d'un Dominicain. Elle eut un jour une vision, où elle se vit dans le baptistère de la cathédrale de Rieti. A ses côtés étaient son patron de religion et sainte Catherine, qui lui montraient un chemin large et droit, lequel conduisait à une église des Dominicains; et elle entendit en même temps ces paroles : *Sors d'ici pour n'y plus revenir et viens à mon église que voici*. Elle regarda, remplie d'étonnement, les saints qui étaient près d'elle, s'inclina devant eux, timide et ne sachant que faire. *Ne craignez rien, lui disaient-ils, le Seigneur vous attend là; ne tardez pas, car c'est pour votre bien; et nous serons avec vous*. Elle prit courage, et se mit en route; mais bientôt elle ne vit plus rien que deux dragons qui lui barraient le chemin. Elle invoqua le secours du Seigneur, et les dragons la laissèrent passer. Elle continua sa route, et bientôt elle vit accourir à elle de la forêt une multitude de bêtes sauvages qu'elle n'avait jamais vues; mais un gros chien les mit en fuite par son seul regard. Comme elle commençait à chanceler à la vue de tant de périls, les deux saints lui apparurent et la fortifièrent. Et, pendant qu'elle allait vers l'église entre eux deux, des oiseaux de proie s'abattirent sur elle comme pour lui arracher les yeux; mais, pleine de courage, elle ne fit aucun mouvement pour les éloigner, et les invitait plutôt à venir vers elle. Comme ils approchaient de l'église, elle vit aux portes une grande foule d'hommes et de femmes, qui se querellaient, et la regardaient avec des yeux terribles, comme s'ils eussent voulu l'empêcher d'entrer. Elle entra malgré eux, et vit l'église toute pleine d'anges et de saints, qui se prosternaient devant l'Enfant-Jésus. Cette vision lui présentait l'image de sa vie tout entière. Elle comprit

qu'il lui fallait quitter sa famille et sa patrie pour suivre la voix de Dieu.

Les vies des mystiques sont remplies de ces visions. Chez la bienheureuse Lidwine, elles duraient vingt-quatre heures sans interruption, et pendant ce temps elle perdait chaque nuit, une heure au moins, l'usage de ses sens. Elle était couchée comme une morte, enveloppée extérieurement dans une obscurité profonde, mais réjouie au dedans par un parfum délicieux et par une lumière intérieure qui éclairait son esprit. C'était, du reste, la seule consolation qu'elle eût dans ses souffrances et sa détresse. Véronique de Binasco contempla, dans une suite de visions de ce genre, toute la vie de Notre-Seigneur, depuis le voyage de Joseph, lorsqu'il alla à Bethléem avec la sainte Vierge, jusqu'après le crucifiement, distinguant dans le plus grand détail chaque circonstance des faits qui lui étaient montrés. Il en était ainsi des visions de sainte Françoise Romaine, que son biographe a rapportées en partie dans sa Vie et qu'il nous a conservées dans une suite de quatre-vingt-dix-sept tableaux. Nous avons eu de nos jours un exemple frappant, sous ce rapport, dans la personne de Catherine Emmerich, qui non-seulement a vu la Passion du Sauveur, mais qui, pendant trois ans, l'a suivi pas à pas dans toutes ses voies, dans tous ses voyages à travers la Palestine. La nature du sol, les fleuves, les montagnes, les forêts, les pays, les habitants, leurs demeures, leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes, les habitudes de leur vie, tout a passé sous ses regards dans des images claires et distinctes. Outre cela, elle pouvait aussi, comme par manière d'épisode, à l'occasion de quelques personnes, de quelques lieux ou des fêtes du calendrier ecclésiastique, plonger son regard dans un passé bien plus éloigné encore, et embrasser dans un vaste ensemble l'histoire entière, depuis la première origine des choses, comme une magnifique épopée religieuse qui, allant du ciel à la terre, suit dans ses divisions les diverses époques du monde et de l'histoire. Vous diriez une mer immense dont la surface réfléchit la beauté de ses rivages et la richesse infinie des âges, tandis que la limpidité de ses flots permet à l'œil de pénétrer jusqu'à ses dernières profondeurs, et d'y contempler les merveilles qu'elles renferment et le lien secret qui unit les choses dans un vaste ensemble. Ces visions sont peut-être les plus merveilleuses, les plus riches, les plus vastes, les plus profondes et les plus saisissantes que l'esprit humain ait jamais contemplées en ce genre.

Parmi les faits de cette sorte, un des plus remarquables est sans contredit celui de Marie d'Agréda. Elle nous raconte elle-même ses visions dans son livre de la *Vie de la sainte Vierge*, et nous fait connaître, dès l'Introduction, les motifs qui l'ont portées à l'écrire : *Je reconnais, nous dit-elle, et j'en glorifie votre grandeur, ô Roi tout-puissant, je reconnais que, dans votre infinie majesté,*

vous avez caché ces profonds mystères aux savants et aux sages, pour les révéler à la dernière et à la plus indigne de vos servantes dans votre Eglise, afin que, plus l'instrument dont vous vous servez est faible, plus il soit connu que vous êtes l'unique auteur de l'ouvrage. Le Seigneur, malgré ma résistance et mes inquiétudes désordonnées, parce que je craignais lâchement de m'abîmer dans l'Océan de ses merveilles, a daigné, du haut de son trône, me faire sentir une force douce, aimable et puissante à la fois. Il a versé en moi une lumière qui éclaire l'entendement, assouplit la volonté la plus rebelle, calme et remet dans leur ordre le sens intérieur et extérieur; une lumière qui soumet la créature à la volonté et au bon plaisir du Très-Haut, et la porte à ne chercher en toutes choses que l'honneur et la gloire de Dieu. Pendant que je me trouvais en cet état de préparation, la voix du Dieu tout-puissant retentit à mes oreilles; elle me saisit avec force, m'éleva au-dessus de moi-même, me fortifia contre les contradicteurs qui s'efforçaient d'éloigner mon âme du bien que lui promettait la connaissance de tant de mystères sublimes; et, me préservant de tous les pièges où j'aurais pu me prendre, elle me montra le chemin de la perfection, et m'engagea à mener une vie toute spirituelle dans une chair périssable. Tantôt me reprenant paternellement, tantôt me caressant au contraire, le Tout-Puissant me dit: « Ma douce colombe, toi que mes mains ont créée, lève-toi, ne tarde pas plus longtemps, viens à moi qui suis la voie et la lumière: qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Viens à moi, qui suis la vérité, la sainteté, le tout-puissant et le sage qui corrige les sages. » Ces paroles furent pour moi autant de traits d'amour; de sorte que reconnaissant mon néant et mes péchés, je me recueillis et m'humiliai dans un sentiment profond d'étonnement, de respect et de crainte. Mais le Seigneur me dit: « Viens, mon âme, viens à moi, je suis ton Dieu; et quoique tu aies été pécheresse et volage, élève-toi au-dessus de la terre, et viens à moi, car je suis ton père: que mon amitié soit pour toi comme la robe et l'anneau d'une fiancée. »

Elle raconte ensuite comment Dieu lui donna pour l'aider dans cette œuvre six anges qui, après l'avoir purifiée et préparée, la menèrent en sa présence; et comment il donna à son âme une nouvelle lumière et un nouveau surcroît de gloire, qui la rendit capable de voir et d'apprendre des choses qui surpassent de beaucoup les forces d'une créature terrestre. Elle raconte encore comment deux autres esprits se joignirent aux six autres; comment elle ressentit un désir ardent de contempler les mystères divins, et fut repoussée, pour cette fois, avec une grande bonté. Comme elle demandait la cause de ce refus, une voix lui dit qu'elle devait venir les pieds nus, c'est-à-dire, dépouillée de toutes ses pensées et de tous ses désirs, comme Moïse lorsqu'il approcha du buisson ardent. Elle répondit que demander à la nature terrestre ce qui n'appartient

qu'aux anges, c'est exiger quelque chose de bien difficile. Mais on lui promit le secours de Dieu, qui désire ce qu'il veut, et peut ce qu'il désire. On lui montra alors un rideau richement brodé qui cachait un trésor considérable. Et comme elle désirait beaucoup que ce rideau fût tiré, afin de voir les mystères qu'il cachait, une voix lui dit: *Dépouille-toi de toi-même, et le trésor que te cache ce rideau te sera découvert.* Elle se proposa donc de corriger sa vie, de surmonter ses désirs, pleurant, se plaignant dans son cœur, et soupirant après le moment où le rideau serait tiré. Et à mesure qu'elle travaillait davantage à se vaincre elle-même, le rideau se tirait davantage aussi, et lui permettait de mieux voir le bien qu'elle désirait si ardemment. Enfin le rideau est tiré tout à fait, et son œil intérieur voit des choses qu'elle ne peut exprimer avec la parole humaine. Elle vit au ciel un grand signe, une femme, Notre-Dame, couronnée d'étoiles, revêtue du soleil, la lune à ses pieds; et les anges lui dirent: *C'est là cette femme que Jean a vue, et que Dieu a comblée de ses grâces. Regarde et contemple ses perfections, et décris-les ensuite. Toutes les choses dont tu as besoin pour cela te seront montrées.*

Après avoir parlé de la manière dont ces communications sublimes lui furent faites, et des divers degrés de l'illumination divine, elle commence proprement son livre par l'histoire de la création. Puis elle explique ce passage du chapitre VIII des *Proverbes* (v. 22): *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies*, etc. Et un autre du chapitre XII de l'*Apocalypse*, interprétant l'un et l'autre avec beaucoup d'habileté et de sublimité. Puis elle commence le récit de la vie de la sainte Vierge, parlant d'abord de l'Annonciation qui fut faite d'elle à ses parents avant sa naissance, et parcourant ensuite toute sa vie jusqu'à sa mort; de telle sorte néanmoins que, depuis le commencement jusqu'à la fin, la vie de son divin Fils se trouve entrelacée, pour ainsi dire, dans la sienne. Elle raconte après cela tout ce qui s'est passé depuis la mort de Notre-Seigneur jusqu'à celle de sa Mère. Tel est l'objet de la *Cité de Dieu* de Marie d'Agréda. Cet ouvrage, qui forme un gros volume in-folio, est divisé en trois parties, dont chacune comprend huit livres. Il a été imprimé bien des fois en langue espagnole à Madrid, à Lisbonne, à Perpignan et à Auvers. Il fut bientôt traduit en français, et publié à Marseille et à Paris. Puis il en parut une traduction allemande en 1715, à Augsbourg, et une latine. Traduit en italien, il a eu plusieurs éditions à Milan, à Palerme, à Venise, à Trente; et bientôt il fut répandu dans le monde chrétien tout entier.

Ce livre renferme une contemplation mystique vraiment grandiose, sa partie spéculative annonce une profondeur admirable et bien rare dans une femme, sa partie historique, quoique privée bien souvent des couleurs de l'imagination et de la poésie, peint quelquefois avec une grande vérité les faits

et les circonstances particulières qui y sont racontées. (*La Mystique*, etc., par GÖRRES. — *Voy. CIRÉ MYSTIQUE.*)

Saint Ignace de Loyola donna à son ordre le nom de Société de Jésus. Il avait ce nom en l'esprit, depuis sa retraite de Manrèse ; et on croit que Dieu le lui révéla dans la méditation des deux étendards, où il lui fit voir les premiers traits et le plan général de son ordre, sous des images guerrières. Mais ce qui lui arriva en allant à Rome, le confirma complètement dans la pensée que ce nom venait du ciel, et qu'ils n'en pouvaient avoir un qui leur convînt mieux. Il communiait tous les jours, dans son voyage, de la main de Laynez ou de Le Fèvre ; et il méditait toute la journée sur les mystères de Notre-Seigneur, avec une dévotion sensible. Ayant rencontré une chapelle ruinée sur le chemin de Sienna à Rome, il y entra seul, pour recommander à Dieu cette Compagnie, qu'il allait offrir au Vicaire de Jésus-Christ. A peine eût-il commencé sa prière qu'il fut ravi en esprit. Il vit le Père éternel qui le présentait à son Fils ; et il vit Jésus-Christ chargé d'une pesante croix, qui, après l'avoir reçu des mains de son Père, lui dit ces paroles : *Je vous serai propice à Rome.* La vue de la croix l'étonna, mais la promesse de Notre-Seigneur le remplit de confiance et de force. Etant revenu à lui, il sortit de la chapelle le visage tout en feu ; et rejoignant ses deux compagnons : « Je ne sais, mes Frères leur dit-il avec un transport de joie, ce qu'on nous prépare à Rome, et si nous y serons mal traités ; mais je sais bien que, quelque traitement qu'on nous fasse, Jésus-Christ nous sera propice. » Ensuite, pour les fortifier dans tout ce qui pourrait leur arriver de fâcheux, il leur raconta ce qu'il avait vu. Cette vision céleste est une des plus remarquables qu'ait jamais eues saint Ignace, et elle est avérée. Le Père Laynez, étant général de la Compagnie, en fit un jour le récit, dans une conférence domestique, à tous les Pères de Rome ; et Ribadénéyra qui l'a écrite le premier, dit qu'il y était. Quand on en demandait les particularités à saint Ignace, il renvoyait au Père Laynez, à qui il les avait dites dans son temps ; néanmoins lorsqu'il faisait les constitutions de la Compagnie, et qu'il marquait les sentiments que Dieu lui inspirait à l'autel, il écrivit une fois qu'il s'était trouvé dans la même disposition intérieure où il se trouva quand le Père éternel lui apparut, et qu'il l'associa ou le mit avec son Fils, pour user des termes du saint.

Sainte Catherine de Ricci, Dominicaine, était en relation de lettres avec saint Philippe de Néri, et comme ils avaient l'une et l'autre un grand désir de se voir, Dieu leur accorda cette satisfaction par le moyen d'une vision pendant laquelle ils s'entretenaient longtemps ensemble, comme on le rapporte de saint Jean d'Égypte. Ce prodige fut attesté par saint Philippe lui-même, et il est rapporté comme indubitable dans la bulle de sa canonisation. (Morte en 1589.)

La lettre suivante fut dictée par la sœur Séraphine de Dieu, fondatrice des sept monastères de l'ordre des Carmes. Comme elle ruisselle de poésie, qu'elle déborde d'enthousiasme et que le style même est une inspiration, nous craignons de ne pouvoir faire passer dans notre langue tant de beautés à la fois ; en voici la traduction mot à mot :

« Je voudrais avoir, pour parler, non la plume, mais la langue d'un séraphin ; ou bien écrire, non avec de l'encre, mais avec mon propre sang, afin que cette lettre fût un vaste incendie qui embrasât toute la congrégation. Je voudrais pouvoir vous envoyer le plus intime de mon cœur pour vous faire voir et comprendre ce que j'ai appris de la très-sainte Vierge et de notre père commun, le bienheureux saint Philippe, durant la nuit qui précède la Nativité de cette divine Marie. J'ai vu avec l'auguste Mère de Dieu, le saint patriarche tout environné de flammes et de lumière ; je lui adressai de ferventes supplications pour la congrégation de l'Oratoire et pour chacun de ses membres en particulier ; et lui, avec un visage plein d'aménité, me répondit des choses ravissantes ; j'en rappellerai seulement quelques-unes. Il me montra comment devaient vivre ses enfants et quelle était l'excellence de son Institut fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, des trois personnes divines et en particulier de la personne du Saint-Esprit. Il me disait qu'on ne pouvait appeler les membres de la congrégation que du nom de *filz de l'Esprit-Saint*, et la congrégation elle-même, *temple de l'Esprit-Saint*. Car, ajoutait-il, *ce n'est point mon propre esprit, mais l'esprit divin qui l'a fondée, et ceux qui en font partie sont les filz du Saint-Esprit, et comme tels ils doivent travailler à être tout amour envers Dieu et le prochain. Je ne voudrais pas qu'il se trouvât en eux autre chose que la flamme de la charité de Celui dont ils sont les filz.* Saint Philippe me faisait voir clairement que toutes ces choses convenaient à la congrégation. Je fus encore témoin du soin et de la bienveillance dont il environnait quelques Pères en particulier, et quel zèle ardent il leur inspirait. Je vis aussi comment la bienheureuse Vierge se montra la patronne et la protectrice de la congrégation, ce qui me causa une grande joie.

Oh ! que n'ai-je des paroles pour exprimer l'excellence d'un tel Institut, et la noblesse de toutes ses charges et offices ! puisque toutes les obligations se réduisent à une seule, *aimer le Seigneur*, qui est le comble et la perfection de toutes choses ! Oh ! comme cette noble congrégation me paraît admirable ! et comme il me semblait que la moindre imperfection devait être étrangère à un état de vie si sublime ! Par la douceur que l'on goûte dans un aussi délicieux genre de vie, je voyais la congrégation comme une prairie fécondée par le souffle de l'Esprit-Saint, et portant avec suavité tous ses enfants à agir par les sentiments d'une noble liberté. J'ai connu aussi que si un tel état de vie était

excellent, il exigeait une parfaite correspondance à la grâce, une grande pureté de cœur et innocence de mœurs. J'ai vu combien, pour celui qui fait partie de cette sainte société, c'est une chose criminelle que la plus petite tache et la moindre imperfection.

Puis, il me fut dit par le saint de recommander tous les Pères affectueusement à Notre-Seigneur. Telles sont à peu près, en peu de mots, les choses qui me furent montrées. Que le Seigneur en soit loué et béni à jamais ! Je lisais dans l'esprit du bienheureux combien de belles choses il eût voulu me dire ou me faire entrevoir. Il en vint encore à m'expliquer la perfection qu'il faut avoir quand on est appelé les fils du Saint-Esprit ; car, disait-il, ne serait-ce pas une chose monstrueuse si le feu produisait la neige, si la lumière enfantait les ténèbres, si du cristal pouvait sortir la fange ? Et je commençai à comprendre ce que le saint voulait me dire ; je le comprenais par une lumière vague et mystérieuse qui éclairait mon intelligence. Ce serait bien étrange qu'un arbre doux produisît des fruits amers comme du fiel, et combien il serait plus étrange encore qu'on vît le plus petit défaut, la moindre tache dans les enfants de saint Philippe, appelés les fils du Saint-Esprit. J'ai vu l'innocence de mœurs qui convient à un tel état, et la facilité qu'ont tous ceux qui y vivent d'acquérir les vertus et la perfection sacerdotales. J'ai vu aussi l'auguste vieillard caressant de ses mains sacrées un grand nombre de vos Pères, et remplissant l'esprit de beaucoup d'autres de paix, de consolation. Je vous écris toutes ces choses en abrégé, et les délices dont mon âme fut inondée par cette vision se prolongèrent toute la nuit et le jour qui suivit. » (*Vie de saint Philippe de Néri*, par Paul GUÉRIN.)

Joseph de Copertino fut attiré vers Dieu dans les voies mystiques de très-bonne heure. Né à Copertino, au royaume de Naples, dans une étable, l'an 1603, il fut élevé très-sévèrement par sa mère, qui cherchait à dompter son caractère violent et emporté. A l'âge de huit ans, étant un jour à l'école, il entendit le son d'un orgue ; et tout aussitôt il fut ravi hors de lui-même et eut une vision. Cet état se reproduisit bien souvent depuis ; et comme alors, plongé dans la contemplation, il se tenait au milieu de ses condisciples, la bouche à demi-ouverte, ceux-ci lui donnèrent le nom de Bouche-Ouverte. Il fut bientôt affligé d'un ulcère au genou où les vers se mirent, et qui prit un caractère très-mauvais. Puis il eut à la tête des éruptions qui répandaient une telle infection que tout le monde le fuyait, et qu'au milieu de ses souffrances et de son abandon, il ne trouvait de consolation que dans les visions dont Dieu le favorisait. Il fut guéri au bout de six ans par un ermite, et se trouva confirmé dans la direction intérieure qu'il avait prise. Il pensa à entrer dans un ordre religieux. Il voulut d'abord

s'adresser aux Conventuels, mais un de ses oncles, qui était Franciscain, l'en détourna, parce que, disait-il, il n'avait pas les connaissances nécessaires. Il entra donc comme frère convers chez les Capucins. Mais là ses méditations continues et ses visions l'empêchaient de se livrer aux œuvres extérieures qui lui étaient confiées.

Nous passons à regret les visions d'une foule innombrable de saints, parmi lesquelles nous remarquons celles de saint Pierre de Milan, d'Ursule de Parme, de sainte Rosé de Lima, de Jeanne Rodriguez de Burgos, etc. Nous arrivons de suite à sainte Chantal.

« Un jour, » dit la bienheureuse de Changy, « comme elle allait aux champs, priant toujours Notre-Seigneur au fond de son cœur, de lui montrer ce guide fidèle qui devait la conduire à lui, elle passa par un grand chemin au-dessous d'un pré, dans une grande et belle plaine, où elle vit tout à coup, au bas d'une petite colline, très-près-d'elle, un homme de la vraie taille et ressemblance de notre bienheureux père saint François de Sales, évêque de Genève, vêtu d'une soutane noire, du rochet et le bonnet en tête, tout comme il était la première fois qu'elle le vit dans Dijon. »

« Une autre fois, » dit elle-même sainte Chantal, « dans la chapelle de Bourbilly, Dieu me montra une troupe innombrable de filles et de veuves qui venaient à moi et m'environnaient, et il me fut dit : *Mon vrai serviteur et vous, aurez cette génération ; ce me sera une troupe élue, mais je veux qu'elle soit sainte...* »

« Et il faut remarquer, continue l'humble religieuse qui nous sert de guide, que presque à même temps que Notre-Seigneur, par ses sacrées visions, montrait à sa fidèle servante celui qu'il lui avait destiné pour conducteur, d'autre côté sa divine majesté découvrait à notre bienheureux Père, en un ravissement, dans la chapelle du château de Sales, les principes de notre congrégation, et lui fit voir en esprit celle qu'il avait choisie pour première pierre fondamentale d'icelle ; en sorte que ces deux saintes âmes, se voyant à Dijon pour la première fois, se reconnurent l'une et l'autre... »

L'étendue de cet article, déjà trop long, ne nous permet pas même de parler ici de Catherine Emmerich, dont nous avons d'ailleurs dit un mot plus haut. Dès sa jeunesse elle eut constamment des visions symboliques qui l'accompagnaient partout : le but de sa vie, les moyens d'y parvenir, ses peines, ses dangers, ses combats futurs lui étaient montrés en paraboles. — Voy. EMMERICH, DOULOUREUSE PASSION et MARIE.

Quelque idée qu'on se fasse de ces visions, leur permanence et leur suite ininterrompue dans tous les âges, dans toutes les contrées et pour toutes sortes de personnes, prouvent évidemment que ce phénomène correspond à une loi générale de notre être, surnaturalisé par la grâce. On peut remar-

quer aussi que ces visions sont d'autant plus spirituelles et dégagées de toutes formes sensibles, que ceux qui les éprouvent sont eux-mêmes plus élevés dans les voies de la mystique; et qu'enfin les visions représentatives elles-mêmes ne sont presque toujours que la traduction extérieure des choses du monde divin, vues d'abord uniquement par l'esprit. Nous avons quelque dessein de nous étendre à ce sujet et de développer la forme symbolique de la plupart de ces visions; mais nous pensons, en y réfléchissant, qu'il vaut mieux laisser au lecteur lui-même le soin de ce travail. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait observer, les choses divines ont toutes un sens infini, et leur étude approfondie en fait sans cesse apercevoir de nouveaux. Il suffit de rappeler que la source de toutes les visions est dans cette faculté d'intuition spirituelle dont l'âme est douée, et qui répond à la faculté des visions corporelles, ainsi que nous l'avons montré dans notre *Introduction*.

VOIX SURNATURELLES.—Depuis la voix céleste qui se fit entendre au baptême de Notre-Seigneur et sur le mont Thabor, ce phénomène s'est reproduit si souvent dans la vie des martyrs, des anachorètes et des saints, qu'il est impossible de le révoquer en doute. Que cette voix se fasse entendre plutôt à l'esprit que d'une manière sensible, comme il arriva à sainte Thérèse et au bienheureux Raymond de Capoue, ou qu'elle s'exprime extérieurement, de manière à frapper même les oreilles du corps, comme cela eut lieu dans la plupart des autres cas, le phénomène n'en est pas moins facile à constater. Les faits de ce genre, d'ailleurs, sont si nombreux, si fréquemment répétés, qu'on ne saurait supposer une illusion de l'esprit, d'autant plus que cette voix révèle souvent des choses que l'événement justifie, qu'elle apporte avec elle une grâce et une vertu toute-puissante, et qu'enfin elle correspond à cette faculté d'audition spirituelle que nous avons montrée dès notre *Introduction*. Citons quelques-uns de ces faits :

Sainte Antoinette et sainte Tertulle, martyres à Cytthe en Numidie, l'an 259, sont redevables du glorieux triomphe qu'elles remportèrent aux prières de saint Agape, leur évêque, qui avait demandé à Dieu pour elles la grâce du martyre. Comme il persévérerait dans sa prière, il entendit une voix du ciel qui lui apprit qu'elle était exaucée.

Saint Apronien, géolier à Rome et martyr, était encore païen lorsque, tirant de prison le martyr saint Sicine pour le faire comparaître devant le préfet Laodice, il entendit ces paroles, prononcées par une voix du ciel : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. (Matth. xxv, 34.)* Aussitôt il crut et fut baptisé. Il en fut de même de saint Apulée, qui se convertit à la vue des miracles de saint Pierre.

Saint Eusèbe, prêtre et martyr à Rome,

ayant entendu lire la sentence de sa décapitation, fit cette prière : Seigneur Jésus, je rends grâces à votre bonté et je loue votre puissance, de ce que vous me traitez comme un de vos disciples en mettant ma fidélité à l'épreuve. Alors une voix du ciel lui répondit : « Si vous n'aviez été trouvé digne de souffrir, vous n'auriez pu être admis, au milieu des justes, à la cour du Roi céleste. »

Arrivant sur le lieu du supplice, la bienheureuse Colombe martyre, se prosternant contre terre et s'épanchant tout entière dans le Seigneur, priait en disant : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, vous savez que c'est pour la confession de votre nom que je souffre ces tourments; prêtez-moi le secours de votre bonté, ô immense! ô miséricordieux, de peur que la seconde mort, c'est-à-dire la peine éternelle, n'ait puissance sur moi! Mais faites que soutenue par vos miséricordes, je sois destinée à la gloire éternelle. » A l'instant même cette fervente prière pénétra les mystérieuses profondeurs du ciel, et une voix divine se fit entendre qui disait : « Viens, Colombe, les cieux te sont ouverts; le chœur des esprits célestes et le chœur des vierges remplies de joie s'avancent à ta rencontre; le Fils de Dieu t'attend et te prépare la couronne de l'éternité; les anges te recevront et te conduiront dans la Cité des saints, dans la Jérusalem céleste. »

Saint Arsène, anachorète en Egypte, était sénateur, tuteur et précepteur des enfants de l'empereur Théodose, lorsque, priant Dieu de lui faire connaître sa vocation, une voix lui répondit : « Arsène, fuis la compagnie des hommes et tu seras sauvé. » Il obéit sans délai à cette voix du ciel, et lorsqu'il fut arrivé dans la solitude, il consulta de nouveau le Seigneur dans la prière et une voix lui répondit : « Arsène, fuis, garde le silence et sois en paix : c'est là le fondement du salut. »

Saint Benoît, patriarche des moines d'Occident, vivait inconnu dans le désert de Sublac, lorsqu'il fut découvert, en 497, de la manière suivante : Un saint prêtre du pays, préparant son dîner le jour de Pâques, entendit une voix qui lui disait : « Vous préparez à manger pour vous, tandis que Benoît, mon serviteur, meurt de faim à Sublac. »

Anastase, moine décédé l'an 577, connut d'avance l'heure de sa mort, par une voix du ciel qui l'appelait au séjour de la gloire.

Saint Martin étant près de mourir, le bienheureux Démétrius reçut un avis surnaturel de l'état où se trouvait son maître. Un matin il offrait le saint Sacrifice; au moment où il dit : *Orate pro me, fratres et sorores*, on entendit une voix qui répéta ces mêmes paroles. A la fin de la Messe, Démétrius dit en pleurant aux habitants, que c'était son bon maître Martin qui l'avertissait de prier pour lui, parce qu'il était dans les angoisses de la mort. Tous le firent en pleurant et avec grande tristesse.

Le bienheureux Sévérin, évêque de la cité de Cologne, homme de vie en toutes choses honnête et louable, visitait un jour de dimanche, selon sa coutume, quelques lieux saints avec ses clercs ; c'était après les hymnes de Matines, à cette même heure où le bienheureux mourait à Candes : tout à coup il entend un chœur de voix qui chantent dans les airs. Il appelle son archidiacre, lui demande si ses oreilles ne sont pas frappées du bruit de ces voix, et l'engage d'écouter attentivement : « Je n'entends rien du tout, » répond celui-ci. — « Ecoute, » dit l'évêque, « avec plus d'attention. » L'archidiacre tend le cou, prête l'oreille et se dresse, soutenu par son bâton, sur la pointe des pieds ; « Mais je crois, » dit l'historien, « qu'il n'était pas d'un mérite égal à celui de Sévérin, et n'était pas digne d'entendre ces chants. » Alors, prosternés en terre, l'archidiacre et l'évêque prient le Seigneur pour que sa divine bonté lui permette d'entendre ces voix. Tous les deux se relèvent : « Qu'entends-tu ? » demande de nouveau le vieillard. — « J'entends comme des voix qui chantent dans le ciel, mais j'ignore absolument ce que c'est. » — « Moi, je vais te l'apprendre : Mgr l'évêque Martin a émigré de ce monde, et maintenant les anges le portent en chantant dans les cieux. Pour mettre quelque retard à ces chants, le diable, avec ses anges d'iniquité, a essayé de le retenir, mais ne trouvant rien à lui dans cette sainte âme, il s'est retiré confondu. Qu'en sera-t-il donc de nous, pécheurs, si la partie ennemie a voulu nuire à un tel prêtre ? »

Pendant que le pontife parlait ainsi, l'archidiacre notait le temps : il envoya ensuite promptement à Tours prendre à ce sujet des informations exactes. Arrivé dans cette ville, le messager apprit avec la dernière certitude que le bienheureux Martin avait trépassé au jour et à l'heure où saint Sévérin entendit le chœur des chœurs célestes.

Le lieu témoin de cette révélation fut appelé dans la suite *le Champ de Saint-Martin*. Un autre évêque de Cologne y bâtit, dix siècles après, un célèbre monastère ; saint Sévérin avait été mis à la place d'Euphratas, déposé pour crime d'hérésie. Il survécut de longtemps à notre saint Martin. Beaucoup d'autres personnes, au moment de ce bienheureux trépas, entendirent aussi des chants dans le ciel.

A cette époque le bienheureux Ambroise, dont l'éloquence embaume toute l'Eglise du parfum de ses fleurs, occupait encore le siège épiscopal de la cité des Milanais. Lorsqu'il célébrait la solennité du dimanche, c'était la coutume que le lecteur se présentât devant lui avec le livre, et attendît, pour commencer à lire, un signe de son évêque. Or, dans la liturgie mozarabique, avec laquelle les liturgies ambrosienne et gallicane semblent avoir eu de grandes affinités, on faisait trois lectures à la Messe : une de l'Ancien Testament, une des Epîtres, l'autre de l'Evangile. Ce dimanche-là la leçon de la prophétie avait été lue, et le lecteur qui devait lire

celle du bienheureux Paul se tenait déjà debout devant l'autel : à ce moment le bienheureux prélat Ambroise s'endormit sur le saint autel.

Un grand nombre des assistants s'en aperçut ; mais personne n'osait l'éveiller : deux ou trois heures s'écoulaient ainsi. A la fin, on l'éveilla : « L'heure est déjà passée, » lui dit-on, « que monseigneur ordonne au lecteur de lire la leçon, car le peuple attend et est déjà bien las. » — « Ne vous troublez pas, » répond Ambroise ; « il m'a été fort avantageux de m'être ainsi endormi, puisque le Seigneur a daigné me faire voir une telle merveille. Apprenez que mon frère, le prêtre Martin, est sorti de son corps, et que moi, j'ai prêté mon ministère à ses funérailles : le service avait été accompli selon l'usage ; seulement, comme vous m'avez éveillé, j'ai laissé le capitule inachevé. »

Surpris et émerveillés, les assistants notent le jour et le temps, puis prennent d'exactes informations. On trouva qu'en effet le saint avait quitté ce monde le jour même où le bienheureux confesseur Ambroise avait dit avoir officié à ses obsèques.

O bienheureux homme, au trépas duquel la foule des saints fait entendre ses chants ! le cœur des anges tressaille d'allégresse ; toute l'armée des vertus célestes accourt au-devant de lui, le diable est confondu dans sa présomption, l'Eglise est fortifiée dans sa vertu, les prêtres sont glorifiés par la révélation ! Que Michel enlève avec ses anges, que Marie accueille avec les chœurs des vierges, que le paradis retient dans la joie avec les saints ! (*Histoire de saint Martin.*)

Il y avait trois jours que saint Barnard, archevêque de Vienne en Dauphiné, était malade, lorsqu'à l'entrée de la quatrième nuit il entendit une voix du ciel qui lui disait : *Venez, on vous attend*. Il se fit administrer le saint Viatique et mourut au point du jour. (Ann. 842.)

C'est une vérité historique, établie sur des preuves irrécusables, que l'héroïque Jeanne d'Arc entendait des voix qui l'avertissaient dans les cas douteux, qui la consolèrent dans ses malheurs. La voix qu'entendait le Tasse, durant les dernières années de sa vie, et qui le conduisait à croire qu'un génie familier venait s'entretenir avec lui, n'est guère moins célèbre. Nous nous contenterons de citer ici un passage de sa vie, écrite par son ami Manso, qui un jour fut témoin d'une des conversations du malheureux poète avec son génie. « J'entendais, » dit-il, « le Tasse entrer dans les raisonnements les plus profonds. Il questionnait, il répondait comme s'il eût effectivement conversé avec quelqu'un, et je ne voyais et n'entendais personne que lui ; et ces raisonnements étaient si grands et si merveilleux, et portaient sur des matières si profondes, le style même de la conversation était si élevé, que je restai dans la plus grande stupeur. Cela dura assez longtemps, jusqu'à ce que l'esprit partant, com-

me je pus le conclure des dernières paroles du Tasse. — Eh bien! » me dit-il en se tournant vers moi, « êtes-vous désabusé? vos doutes sont-ils levés? » — « Non, » répondis-je, « ils se sont accrûs de nouveau; j'ai bien entendu des choses merveilleuses, mais je n'ai vu personne. » Le Tasse, en souriant, me répondit : « Vous avez plus vu et entendu que peut-être...; » et il se tut. Le Tasse lui-même, qui ne pouvait croire que tout ce qu'il éprouvait ne fût qu'un jeu de son esprit, disait à son ami, qui voulait le lui persuader : « Si les choses que je vois et que j'entends étaient fantastiques et n'étaient que l'œuvre de mon imagination, elles ne pourraient pas dépasser les bornes de mes connaissances; l'imagination ne fait paraître sur la scène que les fantômes, les apparences, les idées des choses qu'elle a vues et que la mémoire conserve en dépôt; mais dans les fréquentes conversations que j'ai avec mon génie, j'ai entendu de lui des choses que je n'avais jamais ni entendues ni lues, et je n'ai pas connaissance qu'aucun homme en ait jamais eu la plus légère notion. »

Nous lisons dans la Vie de sainte Catherine de Sienne, par le B. Raymond de Capoue, son confesseur :

« Lorsque sainte Catherine de Sienne fut à sa dernière agonie, elle dit à ceux qui étaient présents et qui me l'ont répété : *Adressez-vous au frère Raymond dans tous vos doutes et vos embarras, et dites-lui qu'il ne faiblisse jamais, et qu'il ne craigne rien dans tout ce qui pourrait lui arriver; je serai sans cesse avec lui et je le protégerai dans tous ses dangers; lorsqu'il sera ce qu'il ne doit pas faire, je l'avertirai pour qu'il se corrige et se relève.* On m'a assuré qu'elle a répété souvent ces paroles, et qu'elle les prononça tant qu'elle eut la force de les dire. Voyant enfin que son heure était arrivée, elle dit : *Seigneur, je remets mon esprit en vos mains : « Domine, in manus tuas commendo spiritum meum. »* (Psal. xxx, 6.) Et, comme elle l'avait si longtemps désiré, cette âme sainte fut délivrée de son corps et unie, dans une inséparable et éternelle union, à l'Époux qu'elle avait si ardemment aimé, l'année du Seigneur 1380, le dimanche 29 avril, à l'heure de Tierce. A cet instant même, j'étais dans la ville de Gènes, et son âme me dit en quelque sorte toutes les paroles que je viens de rapporter et qu'elle avait ordonné de me redire : j'en prends à témoin la Vérité même, qui ne trompe pas et qu'on ne peut tromper; mais alors mon esprit aveuglé ne comprit pas d'où venaient ces paroles, dont je saisissais cependant parfaitement le sens. Je remplissais alors à Gènes mes fonctions de provincial; c'était au moment du chapitre qui devait se tenir à Bologne, pour l'élection d'un général, et je me disposais à partir avec quelques religieux. Nous devions aller par mer jusqu'à Pise, et de là nous rendre à Bologne, comme nous le fîmes en effet. Nous avions loué dans ce dessein une bar-

que, et nous attendions un temps favorable.

Le matin même où la bienheureuse Catherine expira, j'étais descendu à l'église, célébrer la fête de saint Pierre, martyr. Après avoir dit la Messe, je remontai au dortoir pour préparer mon petit paquet de voyage; en passant devant une image de la Vierge, je disais tout bas, selon l'usage des religieux, la Salutation angélique et je m'arrêtai quelques instants. J'entendis alors une voix qui n'était pas dans l'air et qui prononçait des paroles que saisissait mon esprit et non pas mon oreille : et cependant je les percevais plus distinctement en moi-même que si elles m'étaient venues d'une voix extérieure. Je ne sais autrement rendre cette voix, si on peut appeler voix ce qui n'avait aucun son. Cette voix disait des paroles et les présentait à mon esprit : *Ne craignez rien, je suis ici pour vous; je suis au ciel pour vous; je vous protégerai, je vous défendrai; soyez tranquille et ne craignez rien; je suis ici pour vous.* Ces paroles intérieures me jetèrent dans un grand trouble, et je cherchais ce que signifiait cette promesse de secours. »

Le bienheureux François Venimbeni, célébrant un jour une Messe de mort, comme il finissait en disant : *Requiescant in pace*, on entendit plusieurs voix qui répondirent : *Amen*, avec un cri d'allégresse. (xiv^e siècle.)

Nous lisons dans la Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même :

« Je me souviens que durant mes prières de la même nuit, je me trouvai tout d'un coup saisie d'une grande tristesse, par le doute de savoir si j'étais en grâce, non que j'eusse la curiosité de l'apprendre, mais parce que je désirais mourir, pour sortir d'une vie dans laquelle j'ignorais si j'étais morte ou vivante, la mort me paraissant plus douce que d'avoir sujet de craindre d'être tombée par mes péchés dans la disgrâce de Dieu. Lorsque j'étais si pressée de cette peine que fondant toute en larmes, je lui demandais de vouloir me préserver d'un tel malheur, j'entendis une voix qui me dit : *Que je devais me consoler et m'assurer d'être en grâce, puisqu'un si grand amour de Dieu, des faveurs si extraordinaires que celles qu'il me faisait, et des sentiments tels que je les avais, ne s'accordaient pas avec le péché mortel.* Ces paroles me firent espérer avec beaucoup de confiance, que Dieu m'accordait; et la même voix m'ordonna ensuite de dire certaines choses à cette personne. »

Le sénateur Marc-Antoine Trévisan, qui logeait dans la place Saint-Marc, où Ignace de Loyola s'était retiré, entendit, durant son sommeil, une voix qui semblait lui dire que, tandis qu'il dormait à son aise dans son lit, le serviteur de Dieu était sous un portique de la place. Il s'éveilla aussitôt, alla lui-même chercher celui que la voix marquait, le conduisit en son logis avec honneur, et lui rendit tous les devoirs de charité que méritait un pèlerin envoyé de Dieu. Ignace, qui se croyait fort indigne de ce traitement, quitta le palais du sénateur.

Au moment de la mort de saint François de Sales, madame de Chantal était à Grenoble. Un jour où elle priait pour saint François de Sales, elle entendit, dans le silence du temple où elle se trouvait prosternée, une voix qui disait : *Il n'est plus.*

« Saint Rainier de Pise, » dit Görres dans sa *Mystique*, « nous offre un exemple frappant de cet état où l'homme, même hors de l'extase, est saisi par une puissance invisible qui le pousse soit à parler, soit à prier, sans qu'on puisse toutefois affirmer en lui, d'une manière certaine, la présence d'esprits invisibles. Rainier, contemporain de sainte Hildegarde, était né à Pise un peu plus tard qu'elle, et était mort un peu plus tôt qu'elle aussi, en 1160. Sa vie a été écrite par Benincasa, son contemporain, qui raconte les faits dont il avait été témoin lui-même, ou qu'il avait appris de la bouche de Rainier. Benincasa est à la vérité le seul garant que nous ayons des faits extraordinaires qu'il rapporte et qui bien souvent effleurent la légende; car malheureusement les actes de la canonisation de saint Rainier par Alexandre III se sont perdus. Rainier, dans sa jeunesse, était un joyeux compagnon, il s'en allait chantant avec une bande d'amis, joyeux comme lui, lorsqu'une parole d'un saint homme, Albert de Corse, toucha son cœur et le fit rentrer en lui-même. Il embrassa la vie chrétienne avec un tel zèle que ses parents le crurent fou et le firent enfermer. Il perdit ensuite la vue; mais l'ayant recouvrée miraculeusement dans la prière, il fit vœu d'aller en Terre Sainte, par reconnaissance du bienfait qu'il avait reçu de Dieu. Là il eut plusieurs visions. Etant venu à Jérusalem et ayant monté le Calvaire, il y déposa sur l'autel la seule chose qu'il possédât encore ici-bas, à savoir, son habit de pèlerin et son Psautier, et reçut ensuite l'un et l'autre d'un prêtre, comme aumône.

C'est alors que commence une suite d'événements qui, toujours en rapport avec l'histoire évangélique, représentent la transformation qui s'opérait en lui comme une image de ce qui était arrivé autrefois à Notre-Seigneur pendant qu'il vivait sur la terre. Il reçoit le Paraclet, est tenté par le démon, jeûne pendant quarante jours dans le désert, ne mangeant que deux fois par semaine; et il répéta ce Carême trois années de suite. Pendant qu'il était ainsi dans la solitude, un jour qu'il récitait le Psautier pour ses parents et ses amis, étant arrivé à ces paroles : *Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges* (Psal. VIII, 6), la voix lui manqua, de sorte qu'il ne put les prononcer. Comme il s'efforçait de le faire, une voix plus claire et plus forte que la sienne sortit de sa bouche, et, changeant le texte, dit : *Je me suis placé au-dessus des anges; je t'ai couronné de gloire et d'honneur, et je t'ai établi au-dessus de mes ouvrages.* La voix parlait à la première personne, lorsque l'auteur sacré parlait au nom de Dieu; mais lorsqu'il par-

lait en son propre nom, la voix employait la seconde personne.

Quand le saint fut arrivé à ces paroles : *Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel*, la voix chanta : *Gloire au Père en toi, gloire au Saint-Esprit en toi.* Lorsque la page fut finie, Rainier, qui était son auditeur et son aide à soi-même, la tourna; et lorsqu'il fut rendu à ce passage : *Vous avez brisé mon sac, et m'avez environné d'allégresse* (Psal. XXIX, 12), la voix lut ainsi : *J'ai brisé ton cerveau, pour en faire sortir des larmes; puis je t'ai rempli de joie, en ôtant à tes yeux la cécité et te rendant la lumière.* A cet endroit du psaume, *Eruclavit cor meum* : « *Ecoute, ma fille, et vois,* » etc. (Psal. XLIV, 11), la voix se fit connaître davantage en disant : *Ecoute-moi, mon fils, et connais-moi, je suis Dieu, ton créateur, qui t'ai créé dans le sein de la mère.* A ces paroles, Rainier ferma le Psautier, se prosterna en disant : *O mon Dieu, créateur du ciel et de la terre, je ne suis pas digne que vous parliez par ma bouche, moi qui suis un adultère, un parjure, un meurtrier, esclave de tous les péchés.* Puis s'étant relevé, il voulut reprendre son Psautier. La voix répéta les mêmes paroles et ajouta : *Je suis la résurrection des morts; c'est pour cela que je t'ai choisi, afin de montrer en toi ma puissance parmi les nations, dans ta ville et dans ta tienne, et dans mon peuple chrétien. Et je t'ai ainsi affermi en Sion, pour que tu sois chef et prince sur mon peuple chrétien.* La voix lut ainsi sur lui tout le Psautier, depuis le matin jusqu'au soir, avec tous les chants et les litanies, et ici elle dit : *Que ma mère vienne et m'adore en toi; que mes anges viennent et m'adorent en toi,* et ainsi du reste. Le saint raconta toutes ces choses à Benincasa, dans les mêmes termes où celui-ci les a écrites, ajoutant comme témoignage de la vérité des faits qu'il rapporte que, s'il ne les avait appris de la bouche de Rainier lui-même, ils ne lui seraient jamais venus à l'esprit, même en songe.

D'autres événements vinrent confirmer encore en lui la transformation que Dieu y avait opérée. Il monta le Thabor, y vécut quarante jours dans un cloître voisin. Là une lumière sortit de ses yeux, et il vit en elle le Seigneur transfiguré, et sept fois plus brillant que le soleil; de sorte que, tout ébloui, il se prosterna la face contre terre. Mais il fut en même temps tenu sous une discipline sévère. Pendant sept ans, il dut faire pénitence pour le peuple, en jeûnant continuellement au pain et à l'eau. Ayant trouvé un jour, sur le marché, un homme qui vendait du pain meilleur que celui qu'il mangeait ordinairement, il lui en acheta avec empressement, se disant à soi-même : *Grâce à Dieu, je puis manger aujourd'hui du pain meilleur que de coutume, puisque je n'en ai pas trouvé de plus mauvais; et Dieu ne pourra m'en faire un reproche.* Mais comme il s'en allait chez lui, emportant son pain, la voix lui dit : *Tu ne mangeras pas une seule bouchée de ce pain. Rerrens avec moi au mar-*

ché, et je te montrerai ce que tu dois faire. Rainier se mit à dire : *Il faut donc que je sois esclave de ce point de ne pouvoir, même une seule fois, manger du pain moins mauvais que de coutume. Il vaudrait mieux pour moi mourir que de rester ainsi continuellement soumis à un tel joug.* — Pas tant de paroles, lui dit la voix, *tu ne mangeras pas de ce pain.* Il fut conduit vers un homme dont le pain était juste autant au-dessous de celui qu'il avait coutume de manger que celui qu'il avait acheté lui était supérieur. Il acheta donc ce mauvais pain, se disant tristement à part soi : *J'aurais bien mieux fait d'attendre que j'eusse trouvé mon pain accoutumé;* et il donna l'autre aux pauvres. Mais, s'étant mis à manger ce pain, après l'avoir béni, il lui parut avoir le goût le plus délicieux; et dans la joie de son cœur il rendit grâce à Dieu.

Comme il réfléchissait sur l'ingratitude des Romains à l'égard des Papes, et qu'il se disait qu'ils méritaient bien que le Saint-Siège leur fût enlevé, la voix lui dit : *Tes pensées sont devenues mes pensées, et tes voies sont devenues mes voies,* ce que l'événement ne tarda pas à justifier. La voix lui ordonna de retourner dans son pays : il obéit, et fut bientôt connu de tout le peuple par ses miracles. Il était environné de possédés; et les démons rendaient témoignage de sa mission, et disaient tout haut que son Père, dont il portait l'image sur ses traits, confirmerait son jugement sur eux. Il les chassait, en effet, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Les temps de la vie du Sauveur sur la terre semblaient être revenus, tant les miracles se multipliaient autour de lui. Il se vit bientôt entouré d'un grand nombre de partisans; mais il trouva aussi beaucoup de contradicteurs; et il ne faut pas s'en étonner, car l'idée mystique qu'il représentait n'était vraiment séparée que par une ligne imperceptible de l'orgueil, qui pousse la folie jusqu'à se diviniser soi-même. Ses amis et ses ennemis se mirent à interpréter mal sa conduite et son genre de vie; et cela est facile à concevoir, car à cette époque on n'était pas encore familiarisé avec ces sortes de phénomènes. Il s'éleva donc parmi les laïques, et dans le clergé, une violente tempête contre lui; et c'était ainsi qu'il devait participer à la Passion du Sauveur. Cependant il continua à faire des miracles jusqu'à sa mort, et même encore après. »

VOL DE L'ESPRIT. — Nous avons déjà vu comment, dans ses OEuvres, et principalement dans son *Château de l'âme*, sainte Thérèse analyse avec une admirable profondeur, et par sa propre expérience, tous les états surnaturels de l'âme humaine. Arrivée à l'état le plus élevé et parlant de la double forme de l'extase ou plutôt du ravissement, elle s'exprime ainsi : « Il y a une autre sorte de ravissement auquel je donne le nom de vol de l'esprit; et quoique tous deux ne soient qu'une même chose, l'âme y remarque une grande différence, en ce qu'elle se sent quelquefois emportée par un mouve-

ment si prompt, qui lui donne, au commencement, tant de crainte, que c'est ce qui m'a fait dire que ceux à qui Dieu fait ces faveurs ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance et de résignation, pour s'abandonner entièrement à sa sainte volonté. Car, croyez-vous, mes filles, qu'une personne qui est dans une entière liberté d'esprit, puisse ne se point troubler de sentir ainsi enlever son âme, et quelquefois son corps avec elle, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir d'où ni comment lui viennent ces transports, parce que, lorsqu'ils commencent d'une manière si soudaine, on n'a encore aucune certitude qu'ils procèdent de Dieu? Que si vous me demandez si l'on peut résister à un mouvement si impétueux, je réponds que non, et que si l'on s'y efforçait, ce serait encore pis, comme je l'ai appris d'une personne qui m'a dit qu'il semble que Dieu veuille alors faire connaître à l'âme qu'après s'être donnée tant de fois à lui, avec une volonté pleine et entière de s'abandonner à sa conduite, elle ne peut plus, en nulle manière, disposer d'elle-même, et moins en cette occasion qu'en toute autre, parce qu'ainsi que la paille ne résiste point à l'ambre qui l'attire, elle s'était résolue de céder volontairement à cette nécessité inévitable; et il est certain qu'un géant n'enlève pas une paille avec plus de facilité, que Dieu, cet incomparable géant, qui marche plus vite que le soleil, enlève l'esprit de ceux à qui il fait une telle grâce.

Si je m'en souviens bien, j'ai dit dans la quatrième demeure que l'âme dans l'oraison dont j'y parlais, est comme un bassin de fontaine qui se remplit d'eau d'une manière si douce et si tranquille, que l'on n'y remarque aucun mouvement. Mais, ici, ce même Dieu qui donne un frein aux eaux, et défend à la mer de passer les bornes qu'il lui a marquées, ouvre les sources de l'eau de sa grâce, et inonde l'âme d'une telle sorte, qu'elle est comme un vaisseau si agité par la violence des vagues, que tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher qu'elles ne le poussent où bon leur semble. Ainsi les sens, les puissances, et tout ce qu'il peut y avoir d'extérieur, se trouve contraint de céder.

Que si, en écrivant seulement ceci, je suis épouvantée de voir quelle est la puissance de ce grand roi, combien le devront être ceux qui l'ont éprouvée? En vérité, mes sœurs, je ne saurais croire que s'il lui plaisait de se faire aussi particulièrement connaître aux personnes du monde les plus abandonnées au péché, elles ne cessassent de l'offenser, sinon par amour, au moins par crainte. Quelle obligation n'ont donc point les âmes à qui il fait la faveur de les conduire par une voie si sublime, de faire tous leurs efforts pour lui plaire! Je conjure en son nom celles d'entre vous qu'il a tant favorisées que de leur accorder de semblables grâces, de n'oublier jamais qu'elles sont si grandes, que vous ne faites en cela que recevoir, et que celui qui a plus reçu doit de-

vantage. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que l'on a besoin en ceci d'un grand courage, puisqu'une faveur si extraordinaire étonne l'âme de telle sorte que, si Notre-Seigneur ne la rassurait, non-seulement elle demeurerait toujours dans la peine et dans la crainte, mais perdrait entièrement courage, en voyant d'un côté, les extrêmes obligations qu'elle a à Dieu, et en considérant de l'autre, que si elle lui rend quelque service, il est si peu digne de lui, et accompagné de tant d'imperfections, que le mieux qu'elle puisse faire est de ne s'en point souvenir, et d'avoir seulement devant les yeux la grandeur de ses péchés, de s'abandonner à sa miséricorde, et de lui demander avec larmes que, n'ayant pas moyen de le payer de ce qu'elle lui doit, il lui plaise d'user envers elle de sa bonté pour les pécheurs. Il lui parlera peut-être, comme il fit à une personne, qui, étant devant un crucifix, fort affligée de voir qu'elle n'avait jamais rien fait pour son service, il la consola en lui disant qu'il voulait qu'elle considérât comme siennes, toutes les douleurs qu'il avait souffertes dans sa Passion, et qu'elle les offrît à son Père; ce qui lui donna tant de joie, et se trouva si riche, qu'elle m'a assuré que ces paroles lui sont toujours demeurées dans l'esprit, et lui redonnent du courage toutes les fois que la pensée de son indignité et de sa misère la tourmente. Je pourrais rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet, par la connaissance que m'en a donnée la communication que j'ai eue avec diverses personnes d'oraison et fort saintes. Mais afin que vous ne croyiez pas que ce soit de moi-même que je parle, je n'en dirai pas davantage. Cela suffit pour vous faire voir combien en Dieu a agréable que nous travaillions à nous connaître nous-mêmes, et nous souvenir toujours que notre pauvreté est si grande, que nous n'avons rien que nous ne tenions de lui.

Il faut donc, mes sœurs, si je ne me trompe, qu'une âme qui est en l'état que j'ai dit, et particulièrement dans ce dernier, ait beaucoup de courage, si son humilité est véritable, et je prie Dieu de tout mon cœur de nous le donner.

Pour revenir à ce ravissement de l'esprit si impétueux, il est tel qu'il semble que véritablement il le sépare de son corps. Cette personne néanmoins n'en est pas morte; mais elle ne sait durant quelques moments si son âme anime encore ou n'anime plus son corps. Il lui paraît qu'elle est dans une autre région, entièrement différente de celle où nous sommes, elle y voit une lumière incomparablement plus brillante que toutes celles d'ici-bas, et elle se trouve instruite en un moment de tant de choses si merveilleuses, qu'elle n'aurait pu avec tous ses efforts s'en imaginer en plusieurs années la moindre partie : et cela n'est pas une vision intellectuelle, mais représentative dans laquelle on voit plus clairement avec les yeux l'âme que l'on ne voit avec ceux du corps. On comprend aussi alors certaines

choses sans qu'il soit besoin de parler pour les faire entendre, et si l'on voit quelques saints, on les reconnaît comme si on les avait connus dans le monde.

D'autres fois, outre ce que l'on voit des yeux de l'âme en la manière que je viens de le rapporter, on voit aussi d'autres choses par une vision intellectuelle, et particulièrement une grande multitude d'anges qui accompagnent leur Seigneur, et d'autres choses encore que je ne saurais dire, sont représentées à l'âme par une connaissance admirable, à laquelle les yeux du corps n'ont point de part. Ceux qui en auront l'expérience et qui sont plus habiles que moi, pourront peut-être les expliquer; mais cela me semble bien difficile, et je ne voudrais non plus assurer que l'âme en cet état soit encore unie au corps, que dire qu'elle en soit alors séparée. J'ai souvent pensé si ce n'est point que, de même que le soleil sans sortir du ciel lance ses rayons sur la terre, l'âme et l'esprit qui ainsi que le soleil et ses rayons ne sont qu'une même chose, peuvent, en demeurant toujours dans le corps, être poussés comme un rayon au delà d'eux-mêmes, par la force de la chaleur de ce soleil de justice qui est notre Dieu.

Je ne sais peut-être ce que je dis, mais je sais bien que le mouvement qui se fait alors dans le fond de l'âme, et auquel je ne saurais donner un autre nom qu'un vol de l'esprit, n'est pas moins prompt que celui d'une balle de mousquet; et que malgré qu'il ne fasse point de bruit, il se fait sentir de telle sorte, que ce ne peut être une imagination. L'âme, selon ce que je puis comprendre, est alors élevée au-dessus d'elle-même, et après être rentrée dans son assiette ordinaire, elle tire tant d'avantages des choses si merveilleuses qu'elle a vues, que toutes celles de la terre ne lui paraissent que de la fange. Ainsi elle conçoit un tel mépris de ce qu'elle estimait autrefois, qu'elle ne souffre plus la vie qu'elle avait eue, il lui semble que Dieu ait voulu lui faire connaître quelque chose de la beauté et des richesses de cet heureux pays où tous ses désirs aspirent, comme il arriva aux Israélites quand ils envoyèrent reconnaître la terre qu'il leur avait promise, pour disposer cette âme à supporter avec joie les travaux d'un si pénible voyage par l'espérance de jouir enfin d'un doux et perpétuel repos. Car quoiqu'il ne semble pas que l'on puisse tirer beaucoup d'avantages d'un plaisir qui passe si vite, il en produit de si grands, qu'il faut pour le comprendre l'avoir éprouvé. On voit donc clairement qu'il est impossible que cela procède de notre imagination ni d'une illusion du diable, puisqu'il ne saurait rien venir de lui qui opère dans notre âme une si grande paix, une si grande tranquillité, et des effets aussi avantageux que le sont, entre autres, dans un souverain degré, les trois choses que je vais dire.

La première, la connaissance de la grandeur de Dieu qui, à mesure qu'elle croît en nous, augmente notre respect et notre admi-

ration pour son infini pouvoir et son inconcevable sagesse. La seconde, la connaissance de nous-mêmes qui nous humilie de telle sorte, que nous avons peine à comprendre que n'étant que bassesse et que misère, nous ayons été assez hardies pour oser offenser cette suprême Majesté, et nous faire baisser les yeux comme n'étant pas dignes de la regarder. Et la troisième, de nous inspirer un si grand mépris de toutes les choses de la terre, que nous ne voulions en user que pour le service d'un si grand Maître.

Ce sont là les pierreries de si grand prix que l'Époux commence de donner à son épouse, et le sentiment d'une si extrême faveur demeure tellement gravé dans son esprit, que je ne crois pas possible qu'elle ne lui soit toujours présente, jusqu'à ce qu'elle en connaisse encore plus clairement la valeur dans une éternité de gloire, si ce n'est qu'elle fût si malheureux que de s'en rendre indigne par quelque grande faute. Mais ce même Époux de qui elle a reçu de telles faveurs étant tout-puissant et tout miséricordieux, elle a sujet d'espérer de sa bonté qu'il l'empêchera de tomber dans ce malheur.

Pour revenir encore au courage que j'ai dit qu'il est besoin d'avoir dans ces occasions, pensez-vous, mes sœurs, qu'il soit facile de l'avoir lorsqu'il semble que l'âme, se voyant privée de tous ses sens, se croit être séparée de son corps, et que ne pouvant comprendre de quelle sorte cela lui arrive, elle a tant de besoin que son Seigneur et son Dieu ajoute aux faveurs qu'il lui a déjà faites, celle de la soutenir et l'assister dans l'appréhension où elle se trouve? Vous me direz peut-être que sa crainte est bien récompensée, j'en demeure d'accord. Que celui qui nous peut faire tant de grâces soit loué à jamais, et nous rende dignes de le servir! Ainsi soit-il.

Ces faveurs de Dieu produisent dans l'âme un tel désir de le posséder entièrement, quoiqu'elle considère la vie comme un tourment, quoiqu'elle mêlée de douceur, elle souhaite la mort avec ardeur, et demande à Dieu avec larmes de la tirer de cet exil. Tout ce qu'elle y voit de la lasse et l'ennui, elle ne reçoit de soulagement que lorsqu'elle est seule avec son Seigneur. Mais cette peine revient aussitôt troubler sa joie; et ainsi elle n'est jamais en repos. Enfin, cette âme que j'ai comparée à un petit papillon ne trouve point de lieu où elle puisse s'arrêter, et son amour la rend si disposée à s'enflammer encore davantage qu'elle n'en rencontre point d'occasion qu'elle n'y vole.

VOL EXTATIQUE. — Parmi les phénomènes les plus extraordinaires qui accompagnent souvent l'extase, il n'en est pas de plus prodigieux et de plus frappants, mais en même temps de plus authentiques et de mieux constatés que ceux dont nous allons entretenir ici nos lecteurs. Mais, pour donner plus de poids et d'autorité encore aux faits surnaturels que nous allons rapporter, nous laissons parler le célèbre Görres lui-

même qui s'exprime ainsi à ce sujet dans sa *Mystique* :

« Saint Pierre d'Alcantara, » dit-il, « s'était fait, à Badajoz, dans le jardin du couvent, une petite solitude au milieu de pins magnifiques, où il pouvait, dans la retraite et le silence, se livrer au mouvement de sa ferveur. On le vit là bien souvent élevé en l'air dans la contemplation, au-dessus du sommet de ces arbres, et rester très-longtemps en cet état. Il en avait été de même à Plaisance. Là aussi on l'avait vu souvent planer en l'air à une grande hauteur, les mains en croix, pendant qu'une multitude de petits oiseaux, voltigeant autour de lui, formaient, par leurs chants, un concert agréable, venaient se poser sur ses bras et y restaient jusqu'à ce qu'il fût réveillé. Cependant il se tenait d'habitude plus près de la terre. On voit que dans ces cas le saint s'élevait peu à peu à cette hauteur extraordinaire; de sorte que, pour distinguer l'enlèvement proprement dit de l'extase qui plane seulement au-dessus de la terre, nous n'avons d'autres signes que la violence et la rapidité du mouvement. Nous citerons d'abord en ce genre de phénomènes cette merveille des temps anciens, Christine l'Admirable, et nous rapporterons ici ce que Cantinpré nous raconte d'elle touchant le sujet qui nous occupe. Cantinpré était un homme grave et digne de foi, dont nous avons eu déjà souvent occasion de reconnaître la sincérité et le mérite en ces matières. Prévoyant combien les choses qu'il avait à raconter ici paraîtraient incroyables à ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de ces régions inconnues, parce que, dépassant le cours ordinaire de la nature, elles doivent paraître impossibles à la raison soumise aux lois de cet ordre, il ne se décida qu'avec peine à les écrire, comme il le raconte lui-même dans l'Introduction; mais ces scrupules ne venaient pas en lui d'un défaut de certitude relativement à ces faits merveilleux, il était sûr de ce qu'il disait; car il avait pour témoins de beaucoup de ces faits tous les habitants de Saint-Trond, où ils s'étaient passés. Ils avaient eu lieu non en secret et dans un coin, mais devant tout le monde, et il n'y avait que huit ans que Christine était morte, lorsque Cantinpré se décida à les écrire; de sorte que le souvenir en était frais encore. Des choses que personne autre qu'elle ne pouvait savoir lui furent racontées par des personnes qui affirmaient les avoir entendues de sa bouche. « Qu'on sache bien, ajoute-t-il, que parmi tous les témoins que j'ai consultés, je n'ai ajouté foi qu'à ceux qui se feraient plutôt couper la tête que de mentir sciemment. » Il nomme dans son récit, à l'occasion des faits qu'il rapporte, la sœur Iveta, femme très-pieuse, qui vécut avec Christine neuf ans, pendant lesquels le Seigneur fit en elle des choses admirables. Le témoignage de cette femme ne lui arriva que par hasard; mais il fit, afin de la voir et de la consulter, un voyage long et pénible. Il nomme encore un témoin Tho-

mas, d'abord curé de Saint-Trond, puis abbé de l'abbaye du même nom, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse, de 1239 à 1248, et qui par conséquent devait très-bien connaître ce qui s'était passé si près de lui.

Mais ce qui l'encouragea surtout à publier ces faits, c'est le témoignage de Jacques de Vitry, évêque d'Acro et cardinal, homme savant et très-digne de foi, qui en avait été témoin oculaire. Voici ce qu'il dit, en effet, dans sa Vie de Marie d'Oignies : *J'ai vu encore une autre femme en qui Dieu a opéré des choses extraordinaires; car, après être restée morte pendant longtemps, elle est ressuscitée avant d'avoir été ensevelie; et Dieu lui a permis de faire son purgatoire sur la terre. C'est pour cela qu'elle a été poussée pendant longtemps par l'Esprit, tantôt se jetant dans le feu, tantôt restant longtemps dans l'eau glacée pendant l'hiver, forcée quelquefois d'entrer dans les tombeaux des morts. Puis, après avoir ainsi fait pénitence avec une grande paix du cœur, elle reçut de Dieu de telles grâces que souvent, ravie en esprit, elle accompagna les âmes des défunts dans le purgatoire ou à travers les flammes.* Denys le Chartreux, qui vécut depuis la fin du xiv^e siècle, jusqu'en 1471, avec la réputation d'une grande sainteté, a rendu aussi dans ses écrits un témoignage semblable. En effet, dans son livre des *Quatre fins dernières*, art. 50, il donne un extrait de sa vie; et dans son dialogue du *Jugement des âmes*, art. 10, il ajoute qu'il est allé à son tombeau; et pendant qu'il allait à l'école à Saint-Trond, il y avait trouvé des personnes qui avaient connu et vu Christine; enfin, que ses condisciples lui avaient souvent rapporté sur elle ce qu'ils en avaient entendu dire à leurs parents.

Christine naquit vers 1150, à Saint-Trond ou à Bruesthem, qui en est tout proche, dans le diocèse de Liège, et de parents honorables. Elle resta après la mort de ceux-ci avec deux sœurs plus âgées qu'elle. Elles s'arrangèrent toutes les trois, de manière que l'aînée vaquait à la prière, la seconde était chargée de conduire la maison, et la plus jeune Christine allait faire paître le bétail dans les champs. Elle avait, on le voit, la part la plus chétive, mais l'Esprit consolateur vint la visiter dans sa solitude et l'initier aux mystères du ciel. Tous ignoraient ce qui se passait en elle. Or, il arriva qu'elle tomba malade par suite de la ferveur de ses contemplations, et passa de vie à trépas. On mit son corps dans un cercueil, et on le porta le lendemain à l'église, au milieu des larmes de ses amies et de ses sœurs. Pendant qu'on célébrait pour elle la Messe des morts, son corps se mit à remuer; puis, se levant du cercueil, il prit son vol comme un oiseau jusqu'à la voûte de l'église. Tous les assistants prirent la fuite épouvantés; sa sœur aînée resta seule sans effroi, jusqu'à ce que le prêtre, voyant Christine suspendue ainsi à la voûte, la conjura après la Messe, et la força ainsi de descendre. Quelques-uns crurent que c'était la subtilité de son esprit qui l'avait ainsi emportée, parce qu'elle avait

horreur de l'odeur des corps humains. Elle revint à la maison avec ses sœurs, et mangea comme les autres.

A partir de ce moment, elle évita le voisinage des hommes, fuyant à leur approche dans les déserts, sur les arbres, sur le sommet des tours, des clochers des églises ou dans les autres lieux élevés. On finit par croire qu'elle était possédée par un grand nombre d'esprits. On parvint avec peine à s'emparer d'elle, et on lui mit des chaînes. Elle eut alors beaucoup à souffrir et de la honte et des privations de toutes sortes; mais son plus grand supplice était l'odeur des hommes qui l'entouraient. Enfin une nuit elle réussit, avec le secours du Seigneur, à se débarrasser des chaînes qu'elle avait aux mains et aux pieds, et elle s'envola dans des forêts éloignées, où elle vécut sur les arbres comme les oiseaux. Là, ne trouvant rien à manger, elle souffrit horriblement de la faim. Elle ne voulut pas cependant retourner parmi les hommes; mais elle préféra vivre seule avec Dieu dans la solitude. Elle pria donc le Seigneur de prendre en pitié sa détresse; et aussitôt son sein, contre le cours naturel des choses, se remplit de lait dont elle se nourrit pendant neuf semaines.

Les siens la cherchèrent, et l'ayant trouvée, ils la chargèrent de chaînes de nouveau, mais en vain; elle brisa ses liens une fois encore, et s'enfuit à Liège. Là, ayant faim du corps du Seigneur, elle pria le curé de Saint-Christophe de le lui donner. Celui-ci en étant empêché par quelque chose qu'il avait à faire, elle alla dans une autre église, et obtint ce qu'elle désirait. Aussitôt, saisie de nouveau par l'Esprit, elle s'enfuit hors de la ville. Le prêtre, étonné de sa conduite, la suivit en compagnie d'un autre, depuis l'église de Saint-Christophe jusqu'à la Meuse. Mais au moment où ils croyaient l'avoir atteinte, ils la virent se jeter dans le fleuve et passer à l'autre rive en marchant sur les eaux; car son corps était doué d'une telle légèreté, qu'elle grimpait les sommets les plus escarpés, et se balançait comme un moineau aux branches des arbres les plus minces. Quand elle voulait prier, elle était emportée sur le sommet des arbres, des tours ou d'autres lieux élevés, afin que son esprit pût trouver loin du monde le repos qu'il cherchait. Lorsqu'elle priait, ou que le don de contemplation était descendu sur elle, tous ses membres se ramassant formaient une boule, comme s'ils eussent été de cire chauffée au feu, et l'on ne voyait plus en elle d'autre forme que celle d'un globe. Lorsqu'ensuite l'ivresse spirituelle était passée, ses membres retournaient à leur place, et son corps reprenait peu à peu sa première forme; comme le hérisson, qui, après s'être roulé en peloton, se déroule et s'allonge. Ou la voyait souvent se tenir sur un pieu, et chanter en cette position plusieurs psaumes de suite: car il lui était toujours très-pénible de redescendre sur la terre.

Toutes ces choses faisaient beaucoup de

peine et de honte à ses sœurs et à ses amis, parce qu'on la prenait pour une possédée. Ils payèrent donc un vaurien, mais qui était très-fort, pour qu'il la prit et lui remit les fers. Après l'avoir poursuivie longtemps à travers d'affreuses solitudes, il parvint enfin à lui briser l'os de la jambe d'un coup de sa massue. Il la prit alors et la ramena chez elle. Ses sœurs firent venir un chirurgien pour qu'il lui guérît sa jambe; celui-ci la conduisit donc à Liège dans une charrette. Une fois arrivé, comme il connaissait la force de cette femme, il l'enferma dans une cave bien gardée, l'enchaîna à un pilier de pierre, et ferma la porte après lui avoir mis autour de la jambe les bandages nécessaires; mais dès qu'il fut parti, elle leva l'appareil, jugeant inconvenant de s'adresser à un autre médecin qu'à Notre-Seigneur. Sa confiance ne fut pas trompée; car une nuit l'Esprit vint sur elle, brisa ses liens et guérit sa jambe; de sorte qu'elle allait et venait pleine de joie dans la cave, louant et glorifiant celui pour qui elle avait résolu de vivre et de mourir. Mais comme son esprit se trouvait à l'étroit entre ces murs, poussée par lui, elle s'ouvrit une issue avec une pierre qu'elle trouva par terre; et de même que le trait s'élance d'autant plus rapide que la corde qui le tenait était plus tendue; ainsi son énergie, contenue dans un espace trop étroit, brisa l'obstacle qui l'arrêtait, et, semblable à un oiseau, son corps sortit par l'ouverture qu'elle avait pratiquée. Sa famille la poursuivait une troisième fois; elle fut prise de nouveau et attachée à un banc de bois: on ne lui donnait à manger qu'un peu de pain et d'eau, comme à un chien. Le Seigneur, cette fois, voulant manifester davantage sa puissance, fit durer plus longtemps sa captivité. Le siège et les épaules commençaient à entrer en putréfaction; de sorte que, épuisée par la douleur, elle ne pouvait plus manger son pain. Personne n'ayant plus pitié d'elle, le Seigneur la regarda d'un œil de compassion, et opéra en elle une merveille qui ne s'était jamais encore produite auparavant: son sein se mit à donner de l'huile très-pure, dont elle se servait pour amollir la dureté de son pain et pour oindre ses membres blessés. Ses sœurs et ses amis fondirent en larmes à ce spectacle, et, ne voulant plus s'opposer à la volonté de Dieu, ils lui ôtèrent ses chaînes, lui demandèrent pardon pour tout le mal qu'ils lui avaient fait, et la mirent en liberté.

Ces données sont suffisantes pour nous permettre d'entrevoir la nature intime de cet état extraordinaire. Pendant que Christine gardait ses troupeaux dans la solitude, vivant dans une union intime et continuelle avec Dieu, les ailes de son âme, quoique liées, étaient devenues plus larges, tandis que son corps, se dégageant de ses éléments les plus grossiers, s'était affiné et comme éthérisé. Pendant quelque temps, comme cela arrive presque toujours, son âme continua de vivre en bonne harmonie avec son corps, sans s'apercevoir encore du change-

ment profond qui s'était produit dans son être, et la vie suivait son cours habituel. Mais un jour enfin la crise arriva, et ce fut au moment où les siens la croyaient morte. Au milieu de la léthargie profonde où elle était plongée, elle eut des visions célestes qui achevèrent de dégager en elle l'esprit du corps; et son âme trouvant un espace pour déployer ses ailes, la métamorphose mystique commencée déjà depuis longtemps dans sa personne fut accomplie et se produisit au dehors. Dans cette seconde vie qu'elle commençait, ce n'était plus la même femme que dans la première; car les choses qu'elle avait contemplées dans ses visions avaient donné à son être une direction toute nouvelle. Elle marche désormais à la façon des esprits, touchant à peine la terre et glissant sur les eaux. Déjà dans l'église, de son cercueil, elle s'est élancée jusqu'à la voûte, ne pouvant supporter l'odeur de la chair des hommes, ni l'odeur bien plus pénible encore de leurs péchés. L'amour de la solitude, l'extrême irritabilité de ses sens la portent à chercher un abri sur les créneaux des tours et des églises, et sur le sommet des arbres. Elle est si légère que les branches des arbres ploient à peine sous elle, et ses membres sont si souples qu'elle prend sans peine la forme d'un peloton. Tous ces phénomènes sont l'effet de l'état intérieur de son âme et de ce dégagement de toutes les forces psychiques à l'égard de leur enveloppe extérieure; de sorte que, rayonnant au dehors par le surcroît d'énergie qu'elles ont acquies, elles entraînent le corps dans leur sphère, selon leur bon plaisir. Puis l'Esprit d'en haut, venant par là-dessus et trouvant dans ce corps un instrument docile à ses opérations, accroit encore sa légèreté, sa souplesse et toutes ses autres qualités, et les sanctifie en les dirigeant vers un but divin. »

Ces opérations d'un caractère supérieur à la nature et à ses lois nous apparaissent d'une manière non moins frappante dans ce qui nous est raconté sur la sœur Adélaïde, par la chronique du couvent d'Adelhausen. Celle-ci eut un jour le désir de savoir quelles avaient été les dispositions des apôtres lorsqu'ils furent, au jour de la Pentecôte, comblés des dons et des grâces du Saint-Esprit. Un jour donc, à la fête de la Pentecôte, comme elle priait devant l'autel du Saint-Sacrement, et qu'elle exprimait à Dieu son désir, un rayon brillant comme le soleil apparut au-dessus d'elle, et le Saint-Esprit la remplit d'une lumière et d'une suavité divines telles que son corps n'en put supporter l'excès. En effet, s'élevant du lieu où elle priait, elle plana dans l'air et fut emportée autour de l'autel, puis déposée à terre devant lui, après quoi elle répandit beaucoup de sang par le nez et la bouche. La sœur Lucie, qui était présente, frappée de stupeur à ce spectacle, alla vers elle et lui demanda ce que cela voulait dire. Adélaïde refusa d'abord de lui révéler ce mystère; mais, vaincue enfin par les prières de la sœur, et après lui avoir

fait promettre qu'elle garderait pendant toute sa vie le secret, elle lui dit : *Ma chère sœur, au moment où le rayon de l'Esprit divin est descendu sur moi, pauvre pécheresse, mon cœur s'est trouvé tellement rempli des grâces et des consolations divines que, sans le sang que j'ai répandu, mon cœur se serait brisé à l'heure même; car la nature était trop faible pour contenir l'excès des suavités célestes dont j'étais inondée.* (STEILL., *Ephémérides*, 1^{re} partie, p. 20.) On reconnaît dans ce cas remarquable et raconté avec tant de simplicité le rapport du phénomène tout entier à ce grand moteur, la force d'en haut, qui attire aussi les êtres avec tant de puissance. On y reconnaît l'énergie de cet attrait et la rapidité avec laquelle s'accomplit cette opération. Le cœur d'Adélaïde, inondé de douceur et ne pouvant plus retenir le sang qui bouillonne en lui, le pousse en haut par un mouvement centrifuge très-rapide. Et comme, d'un autre côté, les esprits nerveux sont également surexcités et montent vers les régions supérieures, le corps obéit à leur direction; puis, lorsque cet état est passé, le sang s'échappe avec le souffle.

Le même phénomène s'est produit chez d'autres, mais sous des formes différentes. Espérance de Brenegalle à Valence, lorsqu'elle priaît dans l'église, était quelquefois enlevée jusqu'au grand autel, et on la voyait alors planant en l'air, ayant dans ses bras l'Enfant-Jésus; et une fois elle parcourut ainsi l'église une demi-journée tout entière, allant d'un autel à l'autre. (STEILL., 30 décembre.)

Ce qui arriva le jour de l'Ascension à Agnès de Bohême, en présence de ses sœurs Prisque et Vratislave, n'est pas moins remarquable. Les trois sœurs, nous raconte un ancien manuscrit, étaient ensemble ce jour solennel dans le jardin du couvent, se promenant en chantant de pieux cantiques au milieu des fleurs les plus odorantes. Tout à coup Agnès est enlevée de terre et portée sans aucun secours visible jusqu'aux nuages; de sorte qu'à la fin elle disparut aux yeux de ses sœurs, comme si elle fût montée au ciel. Celles-ci, étonnées, interrompirent leurs chants, et, ravies d'admiration, elles avaient les regards fixés vers le ciel, cherchant à rappeler par leurs larmes leur sœur qui venait de disparaître. Au bout d'une heure d'attente et d'angoisses, Agnès reparut au milieu d'elles. Elles lui demandèrent avec instance ce qu'elle était devenue pendant son absence; mais elles ne purent rien obtenir d'elle qu'un doux et aimable sourire. Elle avait contemplé les secrets de Dieu, qu'il n'est permis à personne de révéler. (Sa Vie, par CRAIGER.)

Sainte Colette était quelquefois aussi emportée si haut par l'Esprit que les sœurs la perdaient de vue. Elle avoua même, un jour, forcée par les questions de ses compagnes, que plusieurs fois elle était montée si haut qu'il lui semblait qu'elle pouvait toucher le ciel en allongeant la main. Le frère Dalmace de Gironne allait prier souvent dans

un vallon solitaire nommé Camota. Un jour, comme il ne paraissait point à l'heure du dîner, le frère Benedetto d'Aquanotti alla pour le chercher. Arrivé dans le vallon et ne l'apercevant nulle part, il se mit à l'appeler; comme il ne répondait point, il regarda de tous côtés, et le vit enfin planer dans l'air, de sorte que ses pieds étaient à la même hauteur qu'un arbre qui s'élevait assez haut sur la montagne. Son étonnement augmenta encore quand il le vit descendre peu à peu comme s'il eût volé vers la terre, et se prosterner la face contre le sol, abîmé dans la prière (MARCHÈSE, sept.) Le frère Antoine de Sainte-Reine consacrait à la prière tout le temps qu'il avait de reste après avoir travaillé au jardin, et il priaît avec une telle ferveur qu'il était souvent élevé au-dessus des arbres les plus hauts. Des habitants de Grasseta, allant au couvent de Saint-Benit de Marc, où il demeurait, le virent sur le chemin de Batignano planer en l'air devant un arbre au tronc duquel était attachée une croix. (WADDING, ann. 1454.) La même chose arriva souvent à saint François d'Assise, et plusieurs fois ses frères le perdirent de vue.

Quelquefois ce mouvement qui emporte au-dessus de terre les extatiques prend la forme du vol proprement dit. Un jour, à la Fête-Dieu, saint Bernard de Courléon étant à genoux avec les autres frères dans le chœur de l'église principale, avant la procession, et levant les yeux vers le grand autel, pour regarder le Saint-Sacrement, qui y était exposé, son âme fut embrasée d'une telle ferveur qu'elle emporta son corps avec elle dans son élan vers Dieu; de sorte que, volant en l'air en présence de tous les assistants, il resta suspendu devant l'objet de son amour et de ses adorations. Tous accoururent remplis d'étonnement, afin de voir de plus près cette merveille, de baiser les pieds du frère ou de toucher au moins son vêtement; de sorte que ce grand concours le fit revenir de son extase, et il redescendit doucement à terre. Mais personne n'eut ce don à un si haut degré, que saint Joseph de Copertino, et comme il a vécu dans un temps très-rapproché du nôtre, il a été très-facile de constater en lui, d'une manière authentique, cette propriété merveilleuse.

Né en 1603, il mourut en 1663. Deux années à peine après sa mort, on commença les informations pour le procès sur sa vie et ses miracles, à Nardo, à Assise et à Osimo, lorsque tous les témoins vivaient encore; et toutes les pièces furent examinées très-sévèrement par la congrégation établie à Rome à cet effet. Déjà l'année même de sa mort, le général de l'ordre des Frères mineurs, Jacques de Ravenne, avait chargé le P. Robert Nuti, d'Assise, d'écrire sa Vie. Celui-ci se mit donc à l'œuvre et publia, quinze ans plus tard, la Vie de ce grand serviteur de Dieu. Il prit, comme il le dit lui-même dans sa Préface, pour base de son travail, les faits qu'il avait vus lui-même de ses yeux, puis ce qui lui avait été rap-

porté par des témoins dignes de foi qui avaient eu des rapports avec Joseph, puis enfin ce qu'il avait appris de Martelli de Spolète, de D. Bernardin Benaducci et D. Archange Rosimi, abbé à Assise, qui tous trois avaient été intimement liés avec le saint, avaient eu avec lui de nombreux entretiens et avaient noté jour par jour ses actions. En 1711, lorsque le temps fixé par Urbain VIII fut écoulé et qu'on eut repris les informations, D. Bernini écrivit en partie sur les actes qui existaient déjà, en partie sur d'autres manuscrits que l'on avait admis dans cette nouvelle enquête, une seconde Vie qui parut à Rome en 1712. Lorsque enfin le Pape Benoît XIV, après un nouvel examen, procéda à la béatification en 1713, on distribua, à l'occasion de cette fête, dans l'église de Saint-Pierre, une troisième Vie imprimée, qui, d'après l'ordre du Pape, ne comprenait que les faits extraits des actes et certifiés par un nombre suffisant de témoins. Cette Vie, dénuée de tous les ornements du langage, avait été composée par le définitif de l'ordre Pastrowiechi. Il n'est donc aucun fait historique où l'on ait cherché avec plus de soin à découvrir la vérité, et nous pouvons ajouter une entière confiance aux choses qui nous sont racontées touchant cette merveilleuse propriété de notre saint.

Joseph, dès sa première jeunesse, et comme il demeurait encore à Grotella, était entré le jour de la fête de saint François dans une petite chapelle entourée d'oliviers et située à une portée d'arquebuse de son couvent. Les frères entendirent bientôt partir de là un cri qui fut répété cinq fois. Ils accoururent et virent Joseph à la voûte à demi ruinée de la chapelle, tenant embrassée une croix et élevé de vingt palmes au-dessus de terre. Une autre fois, dans cette même église, la nuit de Noël, ayant entendu le son des fifres de quelques bergers qu'il avait invités à venir honorer la naissance de Jésus, il fut inondé d'une telle joie qu'il se mit à danser. Puis il poussa un profond soupir, jeta un grand cri, et s'enleva comme un oiseau du milieu de l'église jusqu'au maître-autel qui était à plus de cinquante pieds de distance; et dans son ravissement il tint embrassé le tabernacle pendant un quart d'heure, sans faire tomber un seul des cierges qui brûlaient en grand nombre sur l'autel, et sans qu'aucun de ses vêtements prit feu. L'étonnement des bergers fut grand on le pense bien; mais celui des frères de son ordre et des habitants de Copertino ne le fut pas moins lorsqu'un jour, à la fête de saint François, revêtu de la chape pour assister à la procession qui devait avoir lieu, il s'enleva tout d'un coup sur la chaire de l'église, haute de quinze palmes, et resta pendant longtemps à genoux les bras étendus, abîmé dans l'extase sur l'extrême bord de la chaire.

Un jour de jeudi saint au soir, il eut un ravissement qui ne fut pas moins remarquable. Pendant qu'il priait avec d'autres religieux devant le tombeau dressé sur le

grand autel et orné d'un grand nombre de lampes et de nuages resplendissants, il s'enleva tout d'un coup pour aller embrasser le calice qui renfermait tous ses amours sans rien déranger aux ornements qui entouraient l'autel: puis au bout de quelques temps, rappelé par ses supérieurs, il descendit à l'endroit où il était auparavant. Santi Rossi de Trevi étant tombé malade pendant qu'il faisait son noviciat dans le couvent de Copertino, Joseph alla le voir un jour avec plusieurs autres. Pendant que l'on s'entretenait de sujets pieux, Joseph avait les yeux attachés sur un crucifix qui était suspendu au mur, au-dessus d'une table, laquelle était, comme c'est la coutume dans les chambres des malades, embarrassée de verres, de pots de pommade et d'autres vases fragiles. L'entretien étant tombé sur la conception immaculée de la sainte Vierge, il s'éleva aussitôt au-dessus de terre, en poussant un cri, vola vers le crucifix qui était au mur et plana dans l'air devant lui un bon demi-quart d'heure; après quoi il descendit sur cette petite table sans briser ni déranger aucun des objets qui s'y trouvaient.

Il lui arriva quelque chose de non moins surprenant, lorsqu'il voulut ériger un calvaire sur une petite colline située entre Copertino et le couvent de Grotella. Deux croix étaient déjà placées. Le saint, remarquant que celle du milieu ne pouvait, à cause de son poids et de sa hauteur, qui était de cinquante palmes, être mise facilement en son lieu par les dix hommes chargés de ce travail, se sentit envahi par l'Esprit, et tout aussitôt il s'enleva de la porte du couvent, qui était à plus de quatre-vingts pas de la croix, enleva celle-ci comme une paille, et la plaça dans le trou qui devait la recevoir. Cette croix devint l'objet de sa dévotion; et souvent, dans la suite, il s'enleva vers elle de la même manière. Un jour qu'il était près d'elle avec d'autres prêtres, un de ceux-ci demanda : *Que serions-nous si Notre-Seigneur était vraiment attaché à cette croix, et qu'il nous fût permis de la baiser?* L'un, dans son humilité, dit qu'il lui baiserait les pieds; un autre, la plaie de son cœur, etc. Lorsque ce fut au tour du saint de répondre, il s'écria, avec un visage enflammé par l'amour : *Moi, moi, je baiserais sa bouche adorable, détrempée de fiel et de vinaigre.* En même temps, il prit son vol vers la croix, attacha sa bouche juste à l'endroit où aurait été la bouche de Notre-Seigneur, s'il avait été là, et resta ainsi, pendant longtemps, au grand étonnement de tous, appuyé sur un clou, qui avait été enfoncé dans la croix, comme signe de celui qui avait percé les pieds de Notre-Seigneur. Il fallut aller chercher une échelle au couvent pour le descendre. Plusieurs fois, il s'élança de la même manière vers cette croix, de dix ou douze pas de distance. Un jour qu'il parlait de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, ayant vu passer un prêtre avec un cierge allumé, il fut saisi par l'Esprit, et élevé en l'air, à dix pieds de

hauteur. Il fut élevé, une autre fois, jusque sur un olivier, qui était près de lui, parce qu'un prêtre lui avait adressé ces paroles : *Père Joseph, quel beau ciel Dieu nous a créé !* On le vit alors rester à genoux une demi-heure de temps sur une des branches de l'arbre; et, ce qui remplit les spectateurs d'un nouvel étonnement, c'est que la branche se balançait légèrement, comme si un oiseau se fût posé dessus.

Il avait une grande dévotion pour la Ste Vierge. Il ne l'appelait jamais que sa bonne mère, ornait son image à Grotella de lis, de roses, et d'autres fleurs, selon la saison, lui présentait des cerises ou d'autres fruits, et composa, en son honneur, un grand nombre de cantiques simples et pieux à la fois. Il tombait en extase rien qu'à entendre prononcer son nom. Un jour que les frères chantaient les litanies, dès ces premières paroles : *Sainte Marie*, il s'élança vers l'autel de la Vierge, en passant par-dessus la tête de six religieux qui étaient devant lui. Lorsqu'il fut envoyé à Assise, il aperçut à la voûte de l'église l'image de Notre-Dame tout à fait semblable à celle qui était honorée à Grotella : « Ah! ma mère m'a suivi, » s'écria-t-il, et tout aussitôt il s'élança vers elle à dix-huit pieds au-dessus de terre. La même chose se répéta, quelques jours plus tard, devant une autre image qu'on lui montra, et ces extases volantes le prenaient souvent, lorsqu'on chantait, en sa présence, quelques-uns des cantiques qu'il avait composés à sa louange. Le P. Junipère, de Palerme, déclara qu'un jour, les novices s'étant mis à chanter un de ces cantiques en sa présence, il fut aussitôt enlevé de terre à genoux; et, comme un de ceux qui étaient présents doutait s'il ne touchait pas encore le sol, à cause de sa robe qui pendait, il passa la main sous lui, et se convainquit que ses doutes n'étaient pas fondés.

Au reste, tout chant pieux le mettait facilement en cet état. Le maître de chapelle du couvent d'Assise, Antoine Cossandri, de Brescia, avait sous sa direction trois enfants qui chantaient comme des anges. Ceux-ci, ayant chanté un jour en présence de Joseph, et dans sa cellule, un dialogue entre plusieurs âmes du purgatoire, il fut aussitôt enlevé à genoux; et l'un de ces enfants, pour s'assurer qu'il ne touchait réellement plus la terre, passa également sous lui la main. Ses extases étaient fréquentes aux fêtes de la sainte Vierge. Un jour, à la fête de l'Immaculée-Conception, il était allé, vers trois heures du matin, à l'église. Après avoir prié devant le grand autel, il alla en faire autant à celui de la Conception. Là, il fut pris par une extase, et emporté trois fois de suite à genoux vers l'autel; puis, s'élevant de nouveau au-dessus de terre, il s'envola à de grandes distances, tantôt ici, tantôt là, chantant avec une jubilation extraordinaire : *O beauté admirable de Marie!* Puis, avec l'accent d'une tristesse profonde : *O horrible péché.* Puis, de nouveau, s'adressant à la sainte Vierge : *Oh! que vous êtes belle, que*

vous êtes pure! Et il passa ainsi une heure entière, chantant et dansant à genoux. Le gardien, Mastrilli, accourut, craignant qu'il ne se blessât; car il était nu-pieds, et ses bonds, ses élans sur les genoux, étaient considérables. Il rappela donc, dans une bonne intention, le saint de son extase, au nom de l'obéissance. Joseph revint à lui, reprit son manteau et ses sandales, et s'en retourna au chœur, à sa place; mais le gardien se reprocha, dans la suite, de l'avoir dérangé sans nécessité dans son extase. La chose paraissait inutile, en effet; car, comme il le raconta lui-même au supérieur du monastère, dans ses ravissements il ne s'était jamais fait aucun mal.

Un jour, à Naples, comme il pria à genoux, dans un coin de la chapelle secrète de l'église de Saint-Grégoire l'Arménien, qui appartenait aux religieuses de Saint-Liguori, il s'élança tout à coup en l'air en jetant un grand cri, et se trouva bientôt au milieu des cierges et des fleurs, les bras en croix et le corps tendu en avant, de sorte que les sœurs effrayées se mirent à crier : *Il va brûler! il va brûler!* Mais il revint au milieu de l'église, toujours en volant, sans se faire de mal, après avoir poussé de nouveau un cri. Puis, là, tournant sur ses genoux avec un mouvement très-rapide, il se mit à chanter : *Bienheureuse Vierge! bienheureuse Vierge!* C'est ainsi qu'il vola, l'espace de quinze pas, à Monopoli, vers une nouvelle image de saint Antoine de Padoue, que les religieuses de son ordre lui montraient, et revint ensuite à sa place de la même manière. Il se glissa un jour, les genoux ployés et le visage rayonnant, à travers la grille étroite du chœur, dans la chapelle de Sainte-Ursule, où le Saint-Sacrement était exposé; puis, rappelé par l'obéissance, il revint par le même chemin. Etant entré, un jour, avec un prêtre, dans une église de village, celui-ci lui demanda : *Le Saint-Sacrement est-il ici?* car aucune lumière ne brûlait devant lui. *Qui peut le savoir?* répondit le saint. Puis, à l'instant même, il poussa un cri, vole vers le tabernacle, l'embrasse, et adore le Saint-Sacrement, qui y était renfermé.

Ce n'était pas lui seulement qui s'élevait ainsi dans ses extases, mais il en emportait d'autres avec lui. Ceci arriva, entre autres, au Père gardien d'Assise, un jour que Joseph, après les Vêpres solennelles, pria celui-ci, qui s'était arrêté dans la chapelle du noviciat, de répéter avec lui, en l'honneur de l'Immaculée-Conception : *O Marie, ô toute belle!* Comme le Père prononçait ces paroles, il se sentit saisi de côté par le saint, et élevé en l'air. La même chose arriva lors de la vêtue de plusieurs vierges dans le couvent de Sainte-Claire, à Copertino. Comme on entonnait l'antienne : *Veni, Sponsa Christi*, il s'élança, du coin où il pria à genoux, vers le confesseur de la maison, le prit par la main, l'enleva de terre avec une force surhumaine, et le fit tourner en cercle.

Un jour, on lui amena, attaché sur un

siège, un pauvre gentilhomme qui était fou, afin qu'il le guérît par sa prière. Joseph, lui ayant fait ôter ses liens, se le fit amener à genoux dans sa cellule, se leva, lui mit les mains sur la tête, et lui dit : *Noble Balthasar, ne craignez point; recommandez-vous à Dieu et à sa sainte Mère.* A peine avait-il prononcé ces paroles, que, saisissant le pauvre fou par les cheveux, et poussant son cri ordinaire : *Oh!* il s'éleva de terre, et l'emporta avec lui. Il le tint ainsi quelque temps en l'air, et redescendit ensuite à terre avec lui; mais Balthasar était guéri. Quelquefois, lorsqu'il s'élevait ainsi, on entendait un son. Un jour, pendant qu'il était à Fossombrone, après avoir dit la Messe de bonne heure, le jour de la Pentecôte, dans sa chapelle, comme il prononçait ces mots : *Veni, creator spiritus,* le feu divin s'empara de lui si subitement, que, s'élançant de l'autel avec un bruit qui ressemblait à celui du tonnerre, il plana comme un éclair autour de la chapelle, avec une telle impétuosité, que toutes les cellules qui se trouvaient dans le même corridor en étaient ébranlées, de sorte que les frères, effrayés, sortirent en criant : *C'est un tremblement de terre!* Lorsqu'ils entrèrent dans la chapelle du saint, ils le trouvèrent en extase, abîmé dans la plénitude des suavités divines, et reconnurent la cause de ces mouvements qui les avaient épouvantés.

Ses ravissements et ses ascensions n'eurent pas seulement pour témoins le peuple et les religieux de son ordre : le Pape Urbain VIII lui-même le vit un jour dans cet état, et il en fut hors de soi d'étonnement. Le général de son ordre l'avait présenté au Souverain Pontife. Joseph, considérant qu'il était en présence du vicaire de Jésus-Christ, tomba en extase, et s'éleva au-dessus de terre. Le Pape dit aussitôt que, si Joseph mourait avant lui, il voulait certifier lui-même ce qu'il avait vu. Le duc Frédéric de Brunswick, appartenant à la confession luthérienne, dans un voyage qu'il faisait à l'âge de vingt-cinq ans pour visiter les principales cours de l'Europe, vint de Rome à Assise vers 1650, pour voir notre saint, dont la renommée avait porté le nom jusqu'en Allemagne. Arrivé là, il fut très-bien reçu, et logé dans les appartements destinés aux princes. Comme il déclara qu'il était venu pour parler à Joseph, et qu'il voulait repartir aussitôt après, on le conduisit le lendemain matin à l'entrée de la chapelle où il disait la Messe, avec deux seigneurs de sa suite, dont l'un était Catholique et l'autre protestant. Le saint ignorait la présence de ces étrangers. Mais lorsqu'il voulut rompre l'hostie, il la trouva si dure qu'il ne put jamais la partager, ce qui lui arriva d'ailleurs plusieurs fois encore. Il la remit donc sur la patène, et fixant sur elle son regard, il éclata en sanglots; puis, tombant en extase, il s'envola à genoux à cinq pas en arrière, en poussant un grand cri. Il revint ensuite à l'autel, toujours en l'air et en poussant le même cri. Il put alors, quoique avec beaucoup de peine, partager la sainte hostie.

Après la Messe, le prince lui fit demander par le supérieur pourquoi il avait tant pleuré : *Ceux que vous avez envoyés ce matin à ma Messe, reprit Joseph, ont le cœur dur, car ils ne croient pas tout ce que croit l'Église; c'est pour cela que l'Agneau de Dieu est devenu aujourd'hui tellement dur entre mes mains que je ne pouvais pas le rompre.* Le duc, touché et par ce qui s'était passé et par la réponse du saint, ne fut plus si pressé de partir, et resta encore tout le jour jusqu'à Complies avec Joseph. Il voulut assister de nouveau le lendemain matin à sa Messe. A l'Élévation, la croix formée sur l'hostie parut noire à tous ceux qui étaient présents; et le saint lui-même fut élevé à une palme au-dessus de la marche de l'autel, et resta un quart d'heure dans la même position, tenant la sainte hostie entre ses mains. Le duc, à cette vue, ne put retenir ses larmes. Le gentilhomme qui était protestant dit dans un mouvement de colère : *Maudite soit l'heure où je suis venu dans ce pays; j'avais la conscience tranquille en Allemagne, ici je suis tourmenté d'inquiétudes et de scrupules.* Le saint, qui voyait tout dans une lumière supérieure, assura à l'un de ses amis que le duc se convertirait. *Réjouissons-nous,* lui dit-il, *le cerf est atteint.* En effet, après avoir causé avec le prince jusqu'à midi, lorsqu'il le vit après Vêpres venir à sa cellule, il alla au-devant de lui, et lui mettant sa ceinture autour du corps, il lui dit : *Je vous ceins pour le paradis.*

Saint Joseph n'est pas le seul chez qui l'extase volante ait été assez puissante pour emporter non-seulement l'extatique, mais encore ceux qu'il tenait. On sait que saint François d'Assise emporta ainsi un jour dans son vol le frère Maffei. Il en fut ainsi de Jeanne Rodriguez. Un jour, Alphonse et François Ruiz la conduisirent dans la rue en lui tenant le bras, à cause de sa faiblesse. Pendant le chemin, ils entendirent tout à coup dans une petite rue une musique en l'honneur du Saint-Sacrement. Jeanne s'éleva aussitôt comme un aigle dans l'air, et emporte avec elle ses deux guides à plus de huit jets de pierre, jusque devant le couvent des Augustins, d'où sortait à l'instant même une procession, devant laquelle elle se mit à genoux. Ses deux guides ne purent comprendre comme ils s'y étaient trouvés transportés.

L'extase était quelquefois si puissante chez Dominique de Jésus-Marie qu'il s'élevait jusqu'au plafond de sa chambre, et restait quelquefois dans cet état un jour et une nuit. Comme on se moquait beaucoup à Valence des ravissements qu'il avait dans l'église et dans lesquels il s'élevait en l'air, un de ses contradicteurs, qui ne croyait pas à ses extases, eut un jour la pensée de le tenir par les pieds au moment où, saisi par l'Esprit, il était emporté en l'air. Entraîné avec lui, il eut peur, lâcha les pieds et tomba sur le sol. Après avoir ainsi payé sa témérité par de grandes douleurs, il fut bien contraint de confesser la vérité. »

VUE A DISTANCE. — Au don de prophétie se rattache celui de voir à distance, qui n'en est pour ainsi dire qu'une des formes, et dont les exemples sont innombrables dans la vie des saints. Nous avons déjà rapporté, sous différents titres, une foule de faits de ce genre. En voici quelques autres :

Un jour, deux frères, s'étant mis en route pour aller voir saint Antoine, l'eau vint à leur manquer dans le désert, et ils allaient mourir tous les deux. Le saint fit venir promptement deux moines et leur commanda de remplir une outre d'eau et d'aller vite sur la route d'Égypte au secours de deux moribonds. Ils firent ce qu'il leur avait dit, et trouvèrent les deux frères à un jour de marche de la montagne d'où ils étaient partis. — Lorsque saint Ammon mourut à Nitrie, à treize jours de marche du lieu où vivait saint Antoine, celui-ci vit son âme monter au ciel. Les frères, ayant remarqué le jour et l'heure, apprirent, trente jours plus tard, que l'abbé était vraiment mort à l'heure qu'ils avaient marquée.

« Au sortir de ses extases qui duraient deux heures et plus, sainte Catherine de Sienna reprenait ses compagnes de leur oisiveté, et quand elles voulaient s'excuser, croyant qu'elle ignorait ce qui s'était passé, elle les reprenait plus sévèrement, en leur disant : *N'étiez-vous pas en tel endroit, et ne disiez-vous pas telle chose ?* Frère Barthélemy ne pouvait par croire à cet esprit prophétique; allant une fois la visiter avec son confesseur, il lui demanda, pour l'éprouver, ce qu'ils avaient fait la seconde et la troisième heure de la nuit. Elle répondit : *Qui le sait mieux que vous-même ?* Son confesseur lui dit : *Je vous ordonne de dire, si vous le savez, ce que nous faisons à ce moment.* Il fallut obéir; elle baissa humblement la tête et dit : *Vous savez bien que vous étiez quatre, dans la cellule du sous-prieur et que vous vous êtes entretenus très-longtemps.* Elle nomma tous ceux qui étaient présents, et les sujets dont on avait parlé. Frère Barthélemy fut étonné, mais il pensa qu'elle avait pu le savoir par un des assistants. Il voulut l'éprouver encore, et le lendemain, il vint la trouver et il lui dit : *Ma Mère, vous savez donc ce que nous faisons ?* Elle répondit : *Mon fils, sachez que notre doux Sauveur, qui m'a donné une famille spirituelle, ne me laisse rien ignorer de ce qui la regarde.* — *Vous savez donc, ajouta frère Barthélemy, ce que j'ai fait hier soir, à telle heure de la nuit ?* Elle répondit : *Certainement, vous écriviez et c'était sur tel sujet. Mon fils, je veille toujours et je prie pour vous, jusqu'à ce que la cloche de votre couvent sonne les Matines. Je vois tout ce que vous faites, et si vous avez de bons yeux, vous me verriez comme je vous vois. Souvent notre doux Sauveur veut bien venir se promener et psalmodier avec moi dans cette cellule. Il m'entretient de beaucoup de choses et quand il voit que je suis fatiguée, il s'assied à cette place, il me dit de m'asseoir à ses pieds, et nous nous entretenons jusqu'à Matines.*

Alors, il me donne la permission de dormir, en me disant : « Ma, fille, repose-toi, voici tes enfants qui se lèvent pour Matines, ils me loueront à ta place. » Je dors alors quelques instants.

Frère Barthélemy rapporte un secours spirituel qu'il reçut de Catherine. Ses supérieurs l'avaient envoyé à Florence, et la Bienheureuse était restée à Sienna. Dans un entretien qu'il eut avec un religieux du couvent, il conçut des doutes sur la validité de son ordination, parce qu'il avait reçu le sacerdoce avant l'âge de vingt-cinq ans. Il pensa dès lors commettre un grand péché, en célébrant la Messe, et cessa de la dire. Le prieur qui lui en demanda la raison, ne put jamais triompher de ses scrupules. Un jour qu'il pleurait amèrement, il regretta de n'être pas à Sienna, pensant que Catherine lui serait d'une grande consolation dans cette circonstance. Il l'invoquait au milieu de sa peine, lorsque le P. Raymond, qui avait compassion de son état l'appela et le conduisit à l'évêque, dont il était confesseur. Lorsqu'il lui eut exposé ce qui le tourmentait, l'évêque, qui était très-savant, lui dit : *Mon fils, c'est une faute d'agir contre les canons ; mais dans cette circonstance, je puis vous accorder les dispenses nécessaires, parce que vous avez agi par ignorance, et non pas par mépris des décisions de l'Eglise. N'ayez donc plus aucune inquiétude.* Frère Barthélemy se rassura, et revint au couvent, la conscience parfaitement en paix. Le matin même, où il avait invoqué Catherine, elle était dans l'église des Frères prêcheurs de Sienna, devant l'autel du bienheureux Pierre martyr; elle connaissait la peine de frère Barthélemy, et elle y compatissait de tout son cœur. Au milieu de son extase, elle pria Dieu pour sa délivrance, et dans son élan vers Dieu son corps fut soulevé de terre. Quand elle fut revenue à elle, ses compagnes demandèrent ce qui s'était passé à ce moment; elle répondit : *Mon fils Barthélemy était cruellement tourmenté à Florence par le démon.*

Etienne Maconi faisait partie de la Confraternité de la sainte Vierge qui se réunissait dans l'église basse de l'hôpital de Sienna, pour différents exercices de piété. Il se laissa une fois entraîner à une conspiration qui se tramait contre le gouvernement dans ce lieu consacré à la prière. Catherine qui l'apprit surnaturellement s'écria : *O mon fils Etienne, que complotez-vous dans votre cœur ? que faites-vous ? Est-ce ainsi que vous changez la maison du Seigneur en un atelier de trahison !* Ses compagnes furent étonnées d'entendre ces paroles, et y soupçonnèrent quelque grand secret. Quelques jours après, Etienne vint visiter Catherine comme à son ordinaire; mais avant qu'il lui eût parlé, Catherine lui cria : *Est-ce ainsi, Etienne, que vous courez à la perte de votre âme et de votre corps ? quel projet insensé ! Revenez, je vous en supplie, revenez à vous et rejetez de votre cœur le venin des complots.*

Vous vous trompez, si vous croyez qu'on fait impunément de la maison de Dieu un repaire de conspirateurs; pour laver la faute que vous avez commise, allez, et dans ce lieu qui en a été témoin, vous répandrez, en vous flagellant, autant de gouttes de sang que vous y avez dit de paroles coupables. Etienne, se voyant découvert, se retira et fit avec soumission ce qui lui avait été ordonné

Etienne devint un des secrétaires de Catherine, l'accompagna dans son voyage d'Avignon : il l'aïda beaucoup le P. Raymond à écrire sa Vie. A l'époque de la translation de la tête de sainte Catherine à Sienne, il fut miraculeusement averti de la fête qui devait avoir lieu à cette occasion et il alla au-devant de ceux qui venaient l'inviter. *(Vie de Catherine de Sienne, par RAYMOND de Capoue.)*

VUE MYSTIQUE. — « Les vies des saints, » dit Görres (*Mystique*), « sont pleines de faits qui nous montrent jusqu'à quel degré de perfection la Mystique élève quelquefois le sens de la vue. Et d'abord elle donne souvent à l'homme la faculté de pénétrer chez les autres, sous l'enveloppe du corps, les mystères les plus profonds de l'âme. Saint Joseph de Copertino avait ce don, et de plus celui de reconnaître par l'odorat les péchés de la chair. Ce dernier était développé chez lui à un tel point que les autres frères de la communauté, lorsqu'un pécheur de cette sorte l'avait approché, le trouvaient souvent dans sa cellule occupé à se débarrasser de l'odeur infecte qu'il sentait, soit en prenant du tabac, soit en se lavant et se frottant avec un mouchoir. Quant à l'autre don, il disait à son supérieur que quelques personnes lui paraissaient si hideuses qu'il ne pouvait ni les regarder ni leur parler. Il citait entre autres l'exemple d'une femme qui avait une grande réputation de sainteté, et passait pour avoir des visions. Mais le saint, ayant deviné l'état de son âme, lui toucha le cœur, et elle avoua qu'elle n'avait été jusque-là qu'une hypocrite. Un jour, le cardinal Fachonetti Sinigaglia lui avait envoyé par un de ses coureurs une lettre. A peine le saint eut-il aperçu ce dernier qu'il lui dit d'un air sévère : *Comment, mon fils, tu sers un si aimable maître, et tu n'a pas honte de sortir avec une figure aussi sale? Va donc te laver, pour que ton maître ne se fâche pas en te voyant ainsi.* Le pauvre homme ne savait que penser, car il s'était lavé le matin, et n'avait rien fait depuis qui pût lui salir le visage. Mais, en y réfléchissant, il pensa que le saint pouvait bien avoir eu l'intention de parler des souillures de sa conscience. Il fit donc une bonne confession générale, et alla ensuite chez le saint prendre la réponse qu'il devait rapporter à son maître. Le saint l'accueillit avec joie, le caressa et lui dit : *Te voilà comme tu dois être. Lorsque tu es venu, tu étais tellement sale que je ne pouvais te regarder. Maintenant que tu es propre, tu peux paraître avec confiance devant ton maître.* Pastroviechi raconte de lui, d'après les actes de sa canonisation, le fait suivant : Un

seigneur lui ayant présenté un jeune gentilhomme, le saint lui demanda : *Quel est ce Maure que vous m'avez amené? comme il est noir!* Puis se tournant vers le jeune homme, il lui dit : *Mon fils, allez-vous laver la figure.* Celui-ci comprit bien ce que le saint voulait dire, et suivit son conseil; s'étant présenté le lendemain devant lui, celui-ci lui dit : *Vous voilà beau maintenant, mon fils, lavez-vous souvent, car hier vous étiez noir comme un Maure. Allez vous laver le visage,* dit-il à un autre, dans une pareille circonstance; *il est tout taché d'encre.* Une autre fois, il dit encore à quelqu'un : *Oh! que vous êtes laid! bandez bien votre arc.* C'est ainsi qu'il avait coutume de nommer la conscience.

Si le sens de la vue peut, dans l'état mystique, découvrir ainsi les péchés cachés dans les replis du cœur humain, il n'est pas étonnant qu'il puisse reconnaître ce qui est saint devant Dieu sous le voile extérieur qui le cache, c'est surtout à la sainte Eucharistie que s'applique cette faculté merveilleuse. C'est pour cela que nous lisons si souvent dans la Vie des saints que le Sauveur leur a apparu sous telle ou telle forme, et surtout sous la forme d'un enfant. On sait qu'un fait de ce genre arriva du temps de saint Louis, et que le roi refusa d'aller voir ce miracle, disant que c'était bon pour ceux qui ne croyaient pas. Notre-Seigneur apparut sous cette forme à sainte Ida trois fois successivement, à la fête de Noël, et à chaque fois plus grand qu'auparavant; et la sainte fut, après ce miracle, inondée pendant quarante jours d'une joie ineffable. Véronique de Binasco le vit aussi, des yeux du corps, tout environné d'anges. Elle voyait en même temps, au-dessus du calice, quelque chose qui brillait d'un éclat merveilleux; mais elle ne put distinguer ce que c'était. Vualem, Cistercien, vit dans l'hostie l'Enfant-Jésus, portant à la main une couronne d'or garnie de pierres précieuses. Il était plus blanc que la neige; son visage était serain et ses yeux brillants. Pierre Tolosan disant la Messe, au moment où il tenait l'hostie sur le calice, l'Enfant-Jésus lui apparut d'une beauté merveilleuse. Effrayé de l'éclat qui frappait ses regards, il ferma les yeux, mais la vision durait toujours. Il voulut détourner la tête, mais il voyait toujours Notre-Seigneur, tantôt sur sa main, tantôt sur son bras, de quelque côté qu'il regardât. La même chose arriva presque tous les jours pendant trois ou quatre mois. Un curé de Moncada, dans le royaume de Valence, était tourmenté par des doutes sur la validité de son ordination. Or, un jour de Noël, pendant qu'il disait la Messe, une petite fille de quatre ans et demi aperçut dans ses mains, pendant l'élévation, au lieu de l'hostie, la figure d'un enfant. Il l'avertit donc de faire attention le lendemain, et la même vision se reproduisit. Non content de cela, il prit avec lui à l'autel trois hosties, en consacra deux, communia avec l'une d'elles, et présenta ensuite à l'enfant les deux autres. L'enfant aperçut la même

forme dans l'hostie qui était consacrée, et ne vit rien dans l'autre. (REGNALDUS, *Annal. eccles.*, ann. 1392.)

On raconte des faits semblables de sainte Angèle de Foligno, de saint Hugues de Clunay, de saint Ignace de Loyola, de Lidwine, de Dominique de Paradis, et d'une foule d'autres. Notre-Seigneur apparut aussi à sainte Catherine de Sienne, mais sous des formes différentes. Elle voyait toujours cependant des anges qui tenaient un voile d'or, symbole du mystère, puis au milieu, l'hostie sous la forme d'un enfant. Tantôt elle voyait des anges et des saints qui adoraient Notre-Seigneur sur l'autel. Tantôt celui-ci lui apparaissait tout en feu, et elle se voyait alors, elle, le Christ et le prêtre, au milieu des flammes. Quelquefois une lumière partant de l'autel éclairait toute l'église. Une autre fois, pendant que le prêtre partageait l'hostie, il lui fut montré comment le corps entier de Notre-Seigneur est renfermé dans chaque partie. Notre-Seigneur ne lui apparaissait pas toujours avec le même âge. Marie d'Oignies voyait aussi souvent, à l'élévation, Notre-Seigneur sous la forme d'un enfant environné d'anges. Lorsque le prêtre communiait, elle voyait en esprit Notre-Seigneur descendre dans son âme, et la remplir d'un merveilleux éclat. S'il communiait indignement, elle voyait Notre-Seigneur indigné laisser son âme dans le vide et l'obscurité. Lors même qu'elle était dans sa cellule, on voyait par les changements extraordinaires qui se manifestaient en elle, qu'elle sentait la présence de Notre-Seigneur sur l'autel. Elle le voyait quelquefois sous la forme d'un agneau ou d'une colombe. Il se montrait à chacune de ses fêtes sous une forme analogue au mystère que l'on célébrait; ainsi, elle le voyait à Noël comme un enfant sur le sein de sa mère; elle le voyait à la Chandeleur, entre les bras de Siméon. Un jour, à cette fête, son cierge s'étant éteint, il se ralluma de soi-même. Dans le temps de la Passion, elle le voyait sur la croix, rarement néanmoins, parce que cette vue produisait en elle des émotions trop vives. Lorsqu'on administrait l'extrême-onction aux malades, elle le voyait se répandre dans leurs membres comme une lumière. Elle priait souvent pour un prêtre qu'elle connaissait. Or, celui-ci disant la Messe en sa présence, offrit par reconnaissance le saint sacrifice pour elle. Lorsqu'il eut fini, elle lui dit : *Cette Messe était pour moi.* Le prêtre étonné lui demanda comment elle l'avait su : *J'ai vu, lui répondit-elle, une colombe descendre sur votre tête à l'autel, et étendre vers moi ses ailes dans son vol; et j'ai compris que c'était le Saint-Esprit qui m'apportait les fruits de la Messe.* Ordinairement, lorsque la Messe était dite par un bon prêtre, elle voyait les anges tout joyeux. (A. S.)

Quelquefois Notre-Seigneur est visible pour tous les assistants. Cantinpré, dans son livre *Des abeilles*, raconte qu'à Douai en Flandre, dans l'église de Saint-Amat, un

prêtre, ayant laissé tomber une hostie, se mit à genoux tout consterné pour la ramasser; mais il remarqua que, se levant elle-même de terre, elle vint s'attacher au purificatoire. Il appela aussitôt les autres chanoines, qui, étant accourus, virent sur le linge la forme d'un bel enfant. Le peuple se pressa pour voir le miracle, et tous en furent témoins. Cantinpré, ayant appris cet événement, vint à Douai; et, comme il connaissait le doyen de l'église, il le pria de lui faire voir le miracle. Celui-ci ouvrit donc le tabernacle. La foule approcha, et tous se mirent à crier : *Ah! voilà Notre-Seigneur, je le vois.* Cantinpré ne voyait que l'hostie, et pourtant il ne se reprochait rien qui pût l'empêcher de voir comme les autres : mais voici que tout à coup ses yeux s'ouvrirent, et il aperçut le visage de Notre-Seigneur dans l'âge mûr et de grandeur naturelle; il avait une couronne d'épines sur la tête, et deux gouttes de sang coulaient de son front. Il se prosterna aussitôt, fondant en larmes. Lorsqu'il se releva, i. ne vit plus ni sang ni couronne, mais seulement la figure d'un homme tourné du côté droit, de sorte que l'œil droit était à peine visible. Il était beau et radieux; son front était élevé, son nez long et droit, ses yeux baissés; ses cheveux flottaient sur les épaules; sa barbe était longue; ses joues étaient maigres et sa tête penchée. Pendant ce temps-là, d'autres le voyaient sous une autre forme : les uns, attachés sur la croix; les autres, comme souverain juge des vivants et des morts; la plupart, sous la forme d'un enfant. Tel est le récit d'un homme parfaitement digne de foi, qui raconte, dans le plus grand détail, ce qu'il a vu de ses propres yeux et parfaitement éveillé. On rapporte encore beaucoup d'autres faits de ce genre, comme, par exemple, l'espèce du vin apparaissant sous la forme de sang, et celle du pain sous la forme de chair.

D'autres fois le sens de la vue est dans un rapport surnaturel avec les images des saints, et sainte Rose de Lima nous donne à ce sujet des éclaircissements précieux. Il y avait à Lima, dans l'église des Franciscains, une image de la Vierge avec l'Enfant Jésus, de grandeur naturelle, et faite avec un bois inconnu, que les conquérants du Pérou avaient apportée d'Espagne. C'est aux pieds de cette image que les indigènes avaient reçu les premiers enseignements du christianisme et le sacrement de baptême. C'était de là que la foi s'était répandue dans tout le pays; de sorte que cette statue devint bientôt une image miraculeuse, surtout après une grande victoire que six cents Chrétiens remportèrent, en 1553, sur plus de deux cent mille Indiens païens. C'était là l'aimant qui avait attiré Rose dès son enfance; c'était aussi au pied de cette statue qu'elle avait pris l'habit de Saint-Dominique; c'était à elle qu'elle venait confier toutes ses affaires; et les yeux fixés sur cette image, elle voyait aussitôt si elle était exau-

cée ou non. Elle s'exprima de la manière la plus claire à ce sujet avec deux hommes instruits et éclairés, J. de Castillo et J. de Lorenzana, qui avaient été envoyés pour éprouver son esprit et ses voies. Elle répondit à leurs questions que ses entretiens avec cette image avaient lieu sans paroles, sans aucun bruit, sans mouvement; qu'ils consistaient dans une pure sympathie produite par l'harmonie des sentiments, et que le visage de la statue s'exprimait d'une manière si claire à son égard que les discours les plus recherchés ne pouvaient rien produire de semblable; qu'il en était de même du visage de l'Enfant-Jésus, et qu'elle lisait sur les deux, comme dans un livre ouvert, la réponse qu'elle entendait bien mieux que si elle avait été écrite. Elle ajoutait que les lèvres, les joues et les yeux de ces deux figures respiraient une grâce mystérieuse, et étaient tellement expressifs qu'ils lui donnaient une certitude à laquelle rien ne pouvait être comparé. Les signes n'étaient pas toujours favorables d'abord; la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus prenaient quelquefois un visage sérieux ou même menaçant. Elle s'en allait alors triste chez elle, et ceux qui la voyaient revenir lisaient aussitôt sur son front les sentiments dont elle était animée; mais elle ne se décourageait pas, et continuait de prier jusqu'à ce qu'elle eût désarmé l'Enfant par l'intercession de la Mère, et qu'elle eût obtenu de lui un sourire gracieux. Dans le mot *sympathie*, dont se sert la sainte, gît tout le mystère de ce commerce intime entre elle et cette image. Ce qu'elle voyait intérieurement avec les yeux de l'esprit prenait pour elle une forme corporelle, et, par le moyen de la sympathie qui l'attirait vers cette image, se traduisait dans des signes extérieurement visibles pour elle.

Si les objets extérieurs peuvent produire une telle sympathie, elle doit exister bien plus fréquemment encore entre l'Âme et les sens, et donner lieu alors à des phénomènes semblables. Lorsque Dieu, en effet, remplit une Âme, il déborde souvent de ses profondeurs, et se répand pour ainsi dire dans le corps, en y formant comme une image de soi-même. Raymond de Capoue, dernier confesseur de sainte Catherine de Sienne, nous raconte dans la Vie de celle-ci, qu'étant un jour au lit malade elle le fit appeler pour lui parler d'une révélation qu'elle avait eue. Quoiqu'elle fût agitée par la fièvre, elle se mit, selon sa coutume, à parler de Dieu, et lui raconta la révélation qu'elle avait eue. Raymond, entendant les choses extraordinaires qu'elle lui disait, se prit à

douter si tout cela était bien vrai. Comme il roulait ses pensées dans son esprit, en tenant toujours les regards fixés sur la sainte, il vit tout à coup le visage de celle-ci changé en celui d'un homme barbu, lequel le regardait d'un air sévère qui remplit son Âme d'effroi. Le visage était long, avec une barbe d'une longueur moyenne et d'un brun clair; il respirait une grande majesté, et l'on reconnaissait en lui Notre-Seigneur. Saisi d'épouvante, Raymond s'écria: *Quel est celui qui me regarde ainsi? — C'est celui qui est là*, répond la Vierge, et la vision disparut aussitôt. *Je pus alors*, ajoute Raymond, *reconnaître la figure de la sainte, que je ne pouvais distinguer auparavant*. Il finit son récit par ces paroles: *Ce que je dis ici, je le dis devant Dieu, le Père de Notre-Seigneur, car il sait que je ne mens pas.* (Voy. Visions.) — La même chose eut lieu avec Catherine Ricci de Florence, en 1590. Elle était stigmatisée. Or, une religieuse qui était venue la voir pendant une de ses extases, ayant conçu quelques doutes, le visage de la sainte prit aussitôt la forme de celui de Notre-Seigneur, et, se tournant vers elle d'un air sévère, lui demanda: *Qui crois-tu que je sois? — O Jésus!*, répondit-elle remplie d'épouvante. *Catherine, qu'est-ce que cela?* Après cela le visage de l'extatique reprit peu à peu sa première forme. Le visage de sainte Rose de Lima prenait souvent la forme de celui de sainte Catherine de Sienne, son modèle.

Dans tous ces cas nous voyons l'esprit de Dieu, qui habite dans l'Âme, prendre une forme visible. Mais, quelquefois aussi, le mal se présente sous une forme extérieure. Marie Villana, morte à Florence en 1360, avait, dès sa première jeunesse, mené une vie sainte. Craignant les contradictions de son père, elle quitta, en secret, un soir la maison paternelle pour aller chercher un refuge dans un monastère; mais son père, l'ayant fait chercher, la ramena à la maison, et la contraignit d'épouser un jeune gentilhomme. Bientôt elle s'accoutuma à l'état du mariage qu'elle avait tant redouté: elle devint fiède d'abord, et finit par se livrer aux vanités du monde. Un jour que, magnifiquement parée, elle se regardait dans son miroir, elle aperçut dans la glace le visage hideux non d'un homme, mais d'un démon, dans les traits duquel elle reconnut bientôt l'état intérieur de son Âme. Saisie d'effroi, elle fond en larmes, jette loin d'elle tous ses ornements, reprend ses pénitences et arrive ainsi à un haut degré de perfection. (A. SS., 26 Aug.)

W

WALTEN (Saint), — abbé de Melross, en Ecosse, mourut le 3 août 1160. Deux fois le pain se multiplia miraculeusement entre les mains de ce saint abbé qui opéra plusieurs

guérisons miraculeuses: souvent aussi il fut favorisé de visions et d'extases. Dieu lui montra un jour la gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel; et dans un en-

retien avec ses religieux, il rapporte cette vision en troisième personne. Disant la Messe, un jour de Noël, le Sauveur se fit voir à lui sous une forme sensible. Il découvrit cette faveur à son confesseur, et celui-ci, après la mort du saint, la raconta à plusieurs personnes, sous la foi du serment.

WENEFRIDE (Sainte), vierge et martyre en Angleterre, sur la fin du vi^e siècle. — Cradoc, fils d'Alain, prince du pays qu'habitait Wenefride, conçut pour elle une passion violente. Ne pouvant la satisfaire, il trancha la tête à la sainte. Du lieu où cette tête tomba sortit une fontaine miraculeuse que l'on y voit encore; et, sur les bords de laquelle croît une mousse qui répand une odeur agréable; ses eaux ont une vertu merveilleuse pour la guérison de certaines maladies. Le Seigneur ne permit pas que l'assassinat de sa servante restât impuni: la terre s'entr'ouvrit et engloutit Cradoc, positivement à la place même où il avait commis son crime.

La sainte, ressuscitée par les prières de saint Beunon, eut toujours, depuis, au cou un cercle rouge, qui était la marque du martyre qu'elle avait souffert.

Roger Boderham, chevalier de Bath, affligé d'une lèpre horrible, était abandonné des médecins, qui regardaient sa maladie comme incurable: il se baigna dans la fontaine de sainte Wenefride en 1606, et il fut guéri sur-le-champ. — Jeanne Wakemar de Lussex, avait le sein rongé par une ulcère, et n'attendait plus que la mort. Elle se baigna dans la sainte fontaine et fut aussitôt guérie. — Une pauvre veuve de Kidderminster, dans le comté de Worcester, était estropiée et retenue au lit depuis plusieurs

années. Elle envoya une légère somme d'argent à la fontaine miraculeuse, pour être donnée au premier pauvre qui viendrait s'y présenter. Ce trait de charité eut sa récompense, car, dans le moment même où l'on donna l'aumône, la veuve recouvra la santé.

WISCHAVEN (Corneille), — entra dans l'ordre des Jésuites à la suite d'une apparition et révélation de la sainte Vierge dont le détail nous est rapporté par le P. Poirée. (*Triple couronne*, t. II, p. 621); Balinghem et Charron, Nierembergius, le P. Canisius, etc., etc.

WULFRAN (Saint), — archevêque de Sens, mort au couvent de Saint-Wandrille, le 20 mars 720. C'était la coutume dans la Frise, qui était encore idolâtre, d'immoler des victimes humaines aux dieux qu'on y adorait. Un jour qu'on allait pendre un de ces malheureux, nommé Ovon, Wulfran supplia, mais en vain, Radbod, prince du pays, de lui faire grâce de la vie. A cette proposition le peuple furieux s'écria que l'honneur des dieux y était intéressé. Tout ce que le saint put obtenir, c'est que si le Dieu des Chrétiens conservait la vie à Ovon, celui-ci serait libre de l'adorer et de suivre Wulfran. Il fut donc attaché à la potence, où il resta deux heures. Tout le monde le croyait mort, lorsque la corde ayant cassé par la vertu des prières du saint, il tomba à ses pieds et se trouva plein de vie. Wulfran ressuscita aussi deux enfants qu'on avait jetés à la mer en l'honneur des dieux du pays. Radbod, qui avait été témoin oculaire de ce dernier miracle, en fut si frappé, qu'il promit d'embrasser le christianisme.

Y

YEUX. — Sainte Claire ou Cécile, abbesse de Saint-Mont, mourut vers l'an 654. Son tombeau devint célèbre par le concours d'un grand nombre de fidèles qui venaient implorer son assistance, surtout contre les maux qui affectent la vue. C'est même, dit-on, par suite des guérisons miraculeuses opérées sur ceux qui souffraient des yeux,

qu'on lui a donné le nom de *Claire* au lieu de celui de Cécile qu'elle portait de son vivant, et sous lequel elle est peu connue aujourd'hui. — Sainte Paschase, par l'intercession de laquelle saint Grégoire de Tours déclare avoir été guéri d'un mal qu'il avait aux yeux, florissait dans le iii^e siècle. — *Voy.* AVEUGLES.

Z

ZITE (Sainte), — vierge et servante à Lucques, née en 1211 et morte le 27 avril 1272. « Zite, selon la coutume du temps, profitait de la liberté que ses maîtres lui laissaient pour faire de fréquents pèlerinages; ils donnèrent lieu aux faits que nous allons rapporter.

La sainte partit un matin avec une de ses compagnes pour Saint-Jacques-di-Poggio, église voisine de Pise. Elle devait aller, de

12, cinq milles plus loin, jusqu'à Saint-Pierre-à-Grado, en tirant de Pise vers la mer. Arrivées à Saint-Jacques, toutes deux étaient à jeun; sa compagne l'abandonna pour retourner à Lucques; mais Zite, ferme dans sa résolution, n'en continua pas moins son chemin: elle arrive à Saint-Pierre, fait ses dévotions et se livre à la méditation avec sa ferveur habituelle; ensuite elle reprend sa route et repasse par Pise, assez tard dans

l'après-midi, quand le soleil descendait déjà vers l'horizon. Au bas d'une montagne, un homme qu'elle connaissait la supplie d'accepter l'hospitalité et de ne pas s'aventurer plus loin de nuit; elle ne le voulut pas, et, pleine de courage, elle commença à gravir le mont Saint-Julien dont les chemins présentent beaucoup de difficultés. Un ermite habitait là; il la conjura, quand il la vit, de se reposer, dans la crainte que quelque malfaiteur ou des bêtes féroces ne l'attaquassent à cette heure de la nuit. Mais l'esprit l'emportait trop chez elle sur les appréhensions de la chair pour qu'elle craignît aucun danger. Elle passa outre, ainsi que devant le château fort de Massa, où les soldats, surpris de voir l'intrépidité de cette faible femme, l'invitaient également à se reposer. Cependant à quelque distance de là, le jeûne et la route l'épuisant, la sainte sentit faiblir ses forces, et s'assit au bord d'une fontaine, mourante de besoin et de chaleur. C'était vers l'heure du chant du coq; cependant, dit l'auteur contemporain, son esprit dominait son corps. Notre sainte puisait donc un peu d'eau dans le creux de sa main et la portait à ses lèvres quand elle sentit une main se poser sur son épaule, tandis que la voix d'une femme lui disait : Voulez-vous venir à Lucques avec moi? Zite, loin d'être troublée à ces paroles inattendues, se sentit tout à coup fortifiée comme par un attachement divin; sa soif, sa faim, sa lassitude, son accablement, tout sembla s'évanouir. Il y avait un réconfort salutaire dans la douce voix qui lui adressait ces paroles, et elle répondit : Volontiers, allons ensemble! puis, se relevant, elle reprit joyeusement son chemin. Pontetello, fort construit sur l'Ozorio pour arrêter les courses des Pisans, était leur seul passage; les portes s'en trouvaient fermées et verrouillées à cette heure de nuit; mais à l'approche des deux femmes,

elles s'ouvrirent d'elles-mêmes, et nos voyageuses passèrent sans obstacle, ainsi qu'à la porte Saint-Pierre qui s'ouvrit également devant elles, et se referma miraculeusement. Zite traversa la ville et arriva enfin à la maison de son maître; elle appela une servante qui murmura fort contre elle de ce qu'elle la réveillait. Alors Zite tendit la main à la voyageuse inconnue, en la priant de venir prendre un peu de repos: elle avait disparu; et une pieuse croyance se répandit que cette compagne, dont les paroles la soutinrent pendant la route, n'était autre que la Vierge Marie, qui donnait ainsi à notre pieuse servante une preuve de sa tendresse et de sa divine protection. La fontaine de sainte Zite a une eau qui est salutaire pour les malades et les guérit.

Comme saint Paul, Zite demandait la dissolution de la prison de son corps. Ses révélations, ses ravissements devenaient continuels, et lorsque tout à coup elle se mit au lit avec une petite fièvre, contre sa coutume en pareil cas, on ne douta pas que Dieu ne lui eût révélé le moment de sa dernière heure.

Deux faits mémorables eurent lieu dès l'instant de la mort de Zite: tous les habitants de Lucques en furent témoins. Une nouvelle étoile apparut au-dessus de la ville, elle jetait un éclat qui n'était pas effacé par les rayons du soleil. Les Lucquois en augurèrent que l'âme de Zite avait brillé en face du soleil de justice au moment même où elle avait été séparée de son corps.

Le bruit de sa mort n'était pas encore répandu, qu'on entendit les enfants crier dans les rues et dans les places publiques: *Allons voir la sainte morte dans la maison de Fatimelle! allons à Saint-Frédian voir sainte Zite!* (Vie de sainte Zite, par M. le baron de MONTREUIL.)

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction.	9	Aibert (Saint).	49	Anges.	77
A		Albert de Liège.	50	Auimaux.	96
Abond.	53	Alexandra.	50	Anne.	99
Abstinence.	37	Alexandre (Saint).	51	Anne d'Auray.	99
Accursius.	44	Alexandre de Butrium.	51	Antoine de Padoue.	99
Adam, moine de Saint-Victor.	44	Aliénation mentale.	51	Antoine Risolée.	99
Adam, moine de Cîteaux.	45	Alimentation.	52	Antonin (Saint).	99
Adolphe, Frère mineur.	45	Alix (Dominique).	52	Aout ou Auguste (Saint).	99
Adrien Estius.	46	Amance (Saint).	52	Apôtres.	99
Affligés.	46	Ambroise (Saint).	52	Apparitions.	100
Agathe.	47	Ame.	53	Archiconfrérie du Cœur de Marie.	115
Agilité.	47	Amour.	64	Arnoul.	116
Agnello de Naples.	47	Anachorètes du désert.	71	Arnoult.	117
Agnès, vierge et martyre.	47	Anastase (Saint).	76	Arras.	118
Agnès, du mont Politiu.	48	Anatolie (Sainte).	77	Asceline (La bienheureuse).	119
Agnès, ou Juetta.	48	André Corsini (Saint).	77	Ascension extatique.	119
		Angle de Paz.	77	Attraction mystique.	129

Augustin (Saint).	134	Communication avec les morts.	215	Extatiques et stigmatisées du Tyrol.	475
Aumône.	134	Conception de la sainte Vierge.	247		
Avenir (Vison de l').	138	Concert des esprits célestes.	247	F	
Aveugle.	140	Confession extatique.	247	Fastrede (Le bienheureux).	515
Avis céleste.	142	Conrad de Clairvaux (Le bienheureux)	250	Favier (Pierre).	517
B		Conrad (Le bienheureux), Francis-	250	Félix de Nole (Saint).	517
Babylas.	145	Conrad Offidan.	250	Ferdinand, prince de Portugal.	517
Bagnesi (Marie-Barthélemy).	145	Conradini.	250	Festins célestes.	518
Baptême (Effet du).	143	Consciencés (Don de lire dans les).	251	Feu.	518
Baraddas (Sébastien).	144	Conversions surnaturelles.	259	Feu mystique.	521
Barsabias (Saint).	145	Coprès (Saint).	277	Flagellation.	528
Basile d'Ancyre (Saint).	145	Corps.	278	Flammes mystiques.	529
Basile le Grand (Saint).	145	Corsini (André).	289	Flèches.	531
Baudoin d'Axelle.	145	Cosme de Martine.	289	Fontaines.	533
Baudoin de Boile.	145	Cosmiane.	290	Formations plastiques.	534
Baume ou huile mystique.	146	Couches et fièvres.	290	François d'Assise (Saint).	543
Beatrix de la Forêt.	148	Couronnes.	290	François de Paule (Saint).	547
Benoit (Saint).	149	Couronnes d'épines	291	François-Xavier (Saint).	548
Bernard (Saint).	151	Croix.	296	François de Sales (Saint).	551
Bernardin de Sienne (Saint).	160	Crucifiement.	311	François de Girolamo (Saint).	552
Bertin (Saint).	160	Crucifix.	311	Françoise (Sainte).	553
Bertulfe (Saint).	161	Cuyat.	311	Fulbert, évêque de Chartres.	554
Bêtes féroces.	161	Cycle ecclésiastique.	313	Fulgence (Saint).	554
Beunon (Saint).	161	Cypres.	322	Funérailles.	554
Bianchi (Jacques).	161	Cyriac.	322	G	
Bilocation.	162	D		Gal (Saint).	535
Bijano (La bienheureuse).	170	Daniel (Saint).	322	Gaufroid (Saint).	535
Bologne.	170	David (Saint).	322	Gérard (Le bienheureux).	535
Bonaventure (Saint).	171	Délivrance.	322	Germain (Saint).	535
Bonaventure de Crémone.	171	Denise (Sainte).	325	Gertrude (Sainte).	536
Bond extatique.	172	Dernière cène de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	325	Gervais d'Epidaure.	571
Bonet (Isale).	172	Détachement.	328	Godefroid (Le bienheureux).	571
Boniface (Saint).	172	Didace Mendosa.	332	Godric (Saint).	572
Bonit.	175	Didier.	332	Gonzalve d'Amaranthe.	573
Bonomi (La bienheureuse)	174	Discernement des esprits.	355	Gontelin.	573
Brebeuf (Jean).	174	Distinction de ce qui est bon ou mauvais.	355	Goût surnaturel.	574
Brigitte (Sainte).	175	Dominique (Saint).	336	Grégoire le Grand (Saint).	575
Bruit.	185	Dominique de Portugal.	340	Grégoire le Thaumage (Saint).	576
Bruno (Saint).	185	Dons surnaturels.	340	Grêle.	576
Bufoalo (Gaspard del).	187	Douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	344	Guérisons.	577
Buglose.	188	Droite.	353	Gui de Baudemont (Le bienheureux).	617
C		Dunstan (Saint).	356	Gui Petramala.	617
Calice.	188	E		Gui Reziolan.	618
Calisset (Jacques).	190	Eaux.	356	Guillaume (Le bienheureux).	618
Calstro (Henri).	190	Eau bénite.	360	Guillaume, disciple de saint Norbert.	618
Capocchio.	191	Ecriture.	360		
Capoccio (Reynier).	191	Errouelles.	361	H	
Caraffa (Vincent).	192	Edmond (Saint)	361	Habits religieux.	618
Carandini (J.-B.).	192	Egise.	361	Harmonies célestes.	619
Catherine (Sainte).	192	Egwin (Saint).	362	Hedwige (Sainte).	619
Catherine de Bologne.	193	Elévation extatique.	362	Hélène de Padoue (La bienheureuse).	619
Catherine de Raconis.	193	Elisabeth (Sainte).	364		
Catherine de Sienne (Sainte).	193	Elisabeth de Hongrie (Sainte).	364	Henri d'Emmenrode.	620
Catherine de Suède (Sainte).	194	Elisabeth de Sconaage (Sainte).	364	Henri d'Heistenbach.	620
Cazalanz.	194	Eloquence.	364	Henri Suso.	620
Cétille (La bienheureuse).	194	Eizéar de Sabran (Saint).	366	Héribert (Saint)	644
Chagnoald.	195	Embrasement intérieur.	367	Hermann (Le bienheureux).	645
Chantal (Sainte Jeanne-Françoise de).	195	Emmerich (Anne-Catherine).	370	Hermann, Frère convers.	645
Chants, sons, musique céleste.	197	Empire sur la nature.	379	Hermann de Steinfeld.	645
Charité.	201	Emergumènes	392	Hermann d'Hemmerode.	645
Charles de Blois (Le bienheureux).	202	Enfants.	393	Hildegarde (Sainte).	646
Charles.	202	Entraînement mystique.	402	Hohenlohe (Prince de).	617
Charles Borromée (Saint).	202	Epipode (Saint).	402	Honorius III.	656
Château de l'âme.	203	Epreuves.	402	Hospice (Saint).	656
Châtiments.	204	Epreuves juridiques.	404	Hostie.	656
Chemin de la Croix.	204	Ermengarde (La bienheureuse).	407	Hubert (Saint), évêque de Liège.	663
Chemin de la perfection.	206	Ermesende.	407		
Chien.	206	Eskite (Le bienheureux).	408	Hugues (Saint).	665
Chèvre (Saint).	206	Esprit-Saint.	409	Hugues (Le bienheureux).	666
Chrétienne (Sainte).	207	Esprits.	410	Huile.	666
Chrétienne de Sainte-Croix.	207	Étienne (Salut).	411	Humilité.	668
Christian.	208	Etoile.	411	Hyacinthe (Saint).	668
Ciel.	208	Eucharistie.	411	Hymnes mystiques.	670
Cité mystique de Marie d'Agréda.	211	Euphémie (Sainte).	416	I	
Claire (Sainte).	231	Eusèbe (Saint).	417	Idoles.	671
Claire de Montfaucon (Sainte).	231	Eustache.	417	Ignace de Loyola (Saint).	672
Claire (La bienheureuse).	232	Eustochium (La bienheureuse).	417	Ildefonse (Saint).	674
Clairvoyance surnaturelle.	232	Euthyme (Saint).	417	Illuminations intérieures.	675
Cœur.	233	Évangéliste (Le bienheureux).	418	Imagés.	678
Collette (La bienheureuse).	238	Évode (Saint).	418	Immobilité.	679
Colloredo.	238	Èvre (Saint).	421	Impassibilité.	681
Colomban (Saint).	239	Extase.	421	Incombustibilité des corps.	684
Colombe.	239			Incorruptibilité des corps.	687
Colombe (Sainte).	240			Insinuations de la divine piété.	695
Colombe de Riez (La bienheureuse).	243			Intercession	697

Invisibilité.	706	Marie Razzi (La bienheureuse).	867	Philippe de Benezi.	1055
Isroïd (Le bienheureux).	709	Marie d'Agreda.	865	Philippe de Néri.	1057
J					
Jacques le Majeur.	709	Marin.	870	Philomène (Sainte).	1041
Jacques 1 ^{er} , roi d'Aragon.	709	Martin (Saint).	871	Picivard (Elisabeth).	1083
Jacques de Nursée.	711	Martin Guttierrez.	878	Pied.	1083
Janvier (Saint).	711	Martyrs.	878	Pierre Nolasque.	1087
Jean d'Égypte.	712	Mausime ou Maysime (Saint).	891	Pierre du Puy.	1087
Jean le Silencieux (Saint).	714	Maux.	891	Pierre Fernandès.	1087
Jean Climaque (Saint).	714	Maxence (Saint).	892	Pierre Armengol.	1087
Jean de Beverley (Saint).	715	Mayeul (Saint).	892	Pierre Carait.	1089
Jean de Matha (Saint).	714	Mechtilde (La bienheureuse).	893	Pierre Martinez.	1089
Jean XII, pape.	715	Mémoire.	893	Pierre d'Anasco.	1089
Jean Népomucène (Saint).	715	Messe.	893	Pierre d'Alcantara.	1090
Jean de la Baume.	716	Michel (Saint).	897	Pierre de Cataclum.	1090
Jean de Dieu (Saint).	717	Milles (Saint).	897	Pierre de Bérulle.	1090
Jean de Florence.	718	Mines (Découverte de).	898	Pilate.	1091
Jean de la Croix (Saint).	718	Miollis (M ^{me} Thérèse).	898	Plaies.	1091
Jean David.	722	Miracles.	898	Plaies mystiques.	1092
Jean de Castillo.	722	Mœri (Maria de).	912	Plaies miraculeuses.	1096
Jean Firman.	722	Monde invisible.	926	Poesie.	1099
Jean François Régis.	722	Mortification.	927	Poisson.	1101
Jean-Pierre-François.	723	Mort mystique.	927	Polycarpe (Saint).	1102
Jeanne d'Arc.	723	Mort.	934	Pommes et roses.	1102
Jeanne Scopello (La bienheureuse).	724	Mortifications.	940	Port-loyal (La sante épine de).	1104
Jeanne de la Croix (La bienheureuse).	725	Morts (Résurrection des).	940	Possédés.	1103
Jérôme de Forli.	726	Mouchérons.	949	Prédication extatique.	1119
Jérôme de Pistoie.	726	Muet.	949	Prédications.	1120
Jérôme de Montleury.	727	Multiplication.	950	Présence réelle.	1126
Jessé.	727	Muse.	959	Prières.	1126
Jéûnes.	727	Musique céleste.	960	Prisonniers.	1150
Joachim (Le bienheureux). ¹	729	Mystère.	960	Processions.	1150
Joseph de Palestine (Saint).	730	Mystères (Connaissance des).	962	Prochain (Sollicitude pour le).	1150
Jubilation mystique.	730	N			
Juette (La bienheureuse).	732	Narcisse.	962	Purgatoire.	1153
Julien et Basilisse.	732	Narsès.	963	Q	
Julien Sabas (Saint).	732	Nativité.	963	Quiétude (Oraison de).	1155
Jutienne Falconeri (Sainte).	732	Névolon.	963	Quinzani (La bienheureuse Stéphanie).	1159
Juste (Saint).	732	Nicolas (Saint).	963	R	
K					
Kempis (Thomas A.)	732	Nicolas de Tolentino.	966	Rachel.	1159
L					
Lait.	735	Nicolas de Fiue.	967	Radbod (Saint).	1159
Langue mystique.	735	Nierklutsch (Crescentia).	967	Raimond de Pennaford (Saint).	1161
Langues (Don des).	737	Notasque (Saint Pierre).	967	Raimald.	1161
Langues coupées.	738	Nombres.	968	Ravissements.	1161
Larmes (Don des).	739	Notre-Dame.	969	Raynier.	1162
Launomar (Saint).	740	Nourriture.	969	Raynier (Le bienheureux).	1162
Laurent (Saint).	741	Nuguez.	969	Réconciliation.	1162
Laurent Justinien.	742	O			
Laus (Pèlerinage de N.-D. du).	742	Obéissance.	969	Religion.	1164
Lazzari (Marie-Dominique).	768	Oddin Barotto (Le bienheureux).	970	Reliques.	1164
Lecture.	768	Odeurs mystiques.	971	Résurrections.	1180
Ledesme (Jacques).	769	Odile (Sainte).	979	Révélations.	1189
Léodat (Le bienheureux).	769	Odion (Saint).	979	Révélations de sainte Brigitte.	1192
Léon (Saint).	769	Odorat mystique.	980	Rimini (Madone de).	1193
Léon 1 ^{er} .	769	Opunphre.	982	Robe de Jésus-Christ.	1195
Lépreux.	769	Opportune (Sainte).	982	Roc-Amador (Notre-Dame de).	1196
Liduine (La bienheureuse).	772	Oracles.	983	Romule (Sainte).	1196
Lions.	775	Orage.	983	Ronconi (Le bienheureux Aimé).	1196
Lorette (Notre-Dame de).	774	Oriol (Le bienheureux Joseph).	984	Rosaire.	1197
Louvesc.	803	Ossanne de Mantoue.	984	Rose de Viterbe (Sainte).	1199
Lucie de Narni (La bienheureuse).	805	Oscillations extatiques.	985	Rose de Lima (Sainte).	1199
Lumières surnaturelles.	806	Ours.	986	Roseaux brisés.	1200
Lutgarde (Sainte).	823	P			
M					
Macedone.	825	Pacifique de Faux.	989	Rudolphe de Faenza.	1200
Malachie (Saint).	825	Pacifique (Frère).	989	Rudolphe.	1200
Manne mystique.	827	Pacome (Saint).	989	Rusbrok (Jean).	1201
Marche extatique.	829	Paimpol.	990	S	
Marcien (Saint).	833	Pain.	990	Sabas (Saint).	1201
Marguerite (Sainte).	834	Palestine.	990	Sabas le Goth (Saint).	1201
Marguerite (Sainte).	834	Paralysie.	995	Saint-Sacrement (Fête du).	1201
Marguerite (La bienheureuse).	834	Paroles divines.	996	Salette (Miracle de la).	1201
Marguerite (La bienheureuse).	835	Pascal Baylon.	997	Saucté (Le bienheureux).	1205
Marguerite de Savoie.	855	Passage au travers des portes et des murs.	1007	Sang.	1205
Marguerite du Saint-Sacrement.	856	Passion mystique.	1007	Sauterelle.	1206
Mariage mystique.	836	Paul (Le bienheureux).	1008	Sauveur d'Horta (Saint).	1206
Marie, mère de Dieu.	849	Paul d'Alcane.	1023	Scapulaire.	1206
Mariu d'Oignies (Sainte).	863	Paul de Pedone.	1025	Scaramelli (Jean-Baptiste).	1207
		Pazzi (Sainte Marie-Madeleine de).	1025	Science (Don de la).	1207
		Pèche miraculeuse.	1025	Science mystique.	1215
		Pénétration des esprits.	1026	Scot (Duns).	1219
		Pénitence.	1026	Sébastien de Gratterie.	1220
		Pèregrin Latiozi (Saint).	1029	Sécheresse.	1220
		Persécuteurs des Chrétiens.	1033	Sensation mystique.	1221
		Peste.	1034	Sept Dormants (Les).	1222
			1034	Séraphin de Saône.	1223
				Serpents.	1223
				Servites (Ordre des).	1224



